Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuebleuepoliti51pari

REVUE

POLITIQUE ET LITTERAIRE

REVUE BLEUE

18

Paris. — May & Motteroz, L.-Imp. réunies
7, rue Saint-Benoît.

P
Fr. Lit.
R.

REVUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

TOME LI

30e ANNÉE — 1er SEMESTRE

1er JANVIER AU 30 JUIN 1893

197190
9.7.25

PARIS

BUREAU DES REVUES

111, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 111

1893

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 1 TOME LI 7 JANVIER 1893.

LES OUBLIÉS

Théâtre de Gherardi.

I.

ARLEQUIN ET LA GROSSE BOUFFONNERIE.

M. Mézières a fait connaître en France les *Contemporains de Shakespeare;* et, à leur tour, les *Contemporains de Shakespeare* ont, alors, fait connaître M. Mézières. De son côté, M. Victor Fournel a écrit trois volumes excellents et trop peu lus sur les *Contemporains de Molière*. Ces promenades autour des grands hommes offrent presque toujours de l'intérêt, et permettent souvent de réparer des injustices. Dans le sillage de ces génies exceptionnels qui se nomment les Shakespeare et les Molière, tout se noie, tout disparaît. Et cependant tel est plongé dans l'ombre par leur voisinage éclatant, comme les étoiles s'effacent à la venue du soleil, qui parfois eût mérité mieux qu'une disparition complète et une dédaigneuse méconnaissance.

Ces réflexions me sont suggérées par le *Théâtre de Gherardi*, recueil de comédies données par la troupe italienne, de 1682 à 1697. Mais, avant d'en parler avec un peu de développements, quelques mots d'explication sont nécessaires.

Arrêtons-nous, d'abord, sur le titre de ce recueil, qui pourrait prêter à l'équivoque. Il ne faut pas entendre cette désignation « Théâtre de Gherardi » dans le sens que nous donnons à celle de « Théâtre de Molière, de Racine, de Beaumarchais ». Supposez qu'on recueille les comédies du Gymnase d'il y a vingt ou trente ans sous le titre de « Théâtre de Montigny » ; on aura l'équivalent de ce qu'est le *Théâtre de Gherardi*. Notre homme, en effet, n'est pas l'auteur de son soi-disant théâtre : il n'en a été que le directeur et l'acteur principal. Peut-être après la mort du grand Dominique, survenue en 1688, en fut-il l'âme : on le croirait assez, à lire, — entre les lignes, — la préface et les notices du recueil, où, sous les fleurs de rhétorique d'une modestie à la mode du jour et très peu convaincue, on saisit qu'il entend bien être à l'honneur, comme il a été à la peine.

Pour nous, qui ne pouvons apprécier les services rendus à la scène par cet Arlequin de la comédie italienne, Evariste Gherardi n'est que l'éditeur du théâtre qui porte son nom. Des cinquante-quatre pièces qui le composent, une seule, *le Retour de la foire de Bezons*, est indiquée comme « mise au théâtre » par ce gérant responsable.

Notons, en passant, ces mots : « mise au théâtre », applicables et appliqués à toutes les comédies du recueil. Ceux qui les signent ne sont pas les inventeurs des sujets traités et travaillent sur des canevas italiens déjà connus.

Ces pièces, d'ailleurs, appellent encore d'autres obvervations, qu'il me faut faire tout d'abord, pour être mieux compris de ceux qui voudront bien me suivre dans ces pérégrinations à travers un joyeux passé.

Les comédies réunies ici sont généralement incomplètes. Par une bizarre juxtaposition, qu'il faut attribuer sans doute à l'ignorance où quelques acteurs se trouvaient de notre langue, elles étaient formées de scènes italiennes et françaises alternées. Gherardi a dû laisser de côté presque toutes les premières. La raison en est simple : à part deux ou trois, les scènes ita-

liennes étaient conçues selon la *commedia dell' arte*, c'est-à-dire indiquées seulement par l'auteur et confiées à l'improvisation des comédiens. Elles n'étaient donc point écrites et ne pouvaient être recueillies. Gherardi les passe, ou il se contente de les analyser. Nous avons alors moins des comédies que des fragments de comédies : peut-être même faut-il chercher dans ce fait, qui déconcerte d'abord le lecteur, l'explication de l'oubli dans lequel ce théâtre est tombé.

J'ajoute, d'ailleurs, que, dans les ouvrages mêmes qui sont complets ou semblent l'être, l'art de composition est si faible, le procédé de conduite si naïf, les dénouements si brusques et si enfantins, qu'on est toujours tenté de croire à des lacunes, à je ne sais quoi d'omis ou de tronqué. Les scènes se suivent sans lien, souvent sous un intitulé spécial (scène des Créanciers, du Notaire, du Chapelier, des deux Procureuses, etc.). La composition générale nous échappe : en réalité, elle n'existe pas. Scribe et Sardou n'auraient rien trouvé à relever dans ce théâtre, qui est déjà bien loin de l'ordonnance sobre, mais savante, présidant aux comédies de nos maîtres classiques. Celui donc qui lirait ces pièces en y cherchant l'intrigue, l'action, l'intérêt de la facture, s'exposerait à une grosse déception. Chaque scène doit être prise à part et considérée comme formant un tout.

J'ai dit, et assez longuement peut-être, tout ce qui n'est pas dans le *Théâtre de Gherardi*. Il est temps de voir ce qui s'y trouve. Nous y aurons une large compensation, nous qui n'avons plus à demander à un tel théâtre l'émotion de la représentation scénique, mais l'attrait d'une lecture curieuse. Ce qui s'y trouve, en effet, c'est l'esprit abondamment semé, esprit non des plus fins toujours, mais toujours des plus francs ; c'est un amusant tableau du temps, une hardiesse à tout censurer, une satire acérée et résolument armée en guerre, un pessimisme bon diable, déclarant volontiers que tout est au pire dans le pire des mondes possibles ; et, sur ce tableau, sur cette satire, sur cette hardiesse, une gaieté débordante, une gaieté à toute épreuve, une vraie gaieté, ce don d'en haut, qui éclaire la comédie, qui l'échauffe, qui est pour elle, enfin, ce que le soleil est pour un paysage.

Regnard a beaucoup écrit dans le *Théâtre de Gherardi;* car, bien qu'inspirées de l'esprit italien, ces pièces sont presque toutes « mises au théâtre » par des auteurs français. Eh bien, si jamais notre écrivain a justifié le mot de Boileau, « qu'il n'est pas médiocrement gai », c'est dans ces joyeuses et familières pantalonnades.

Au reste, les personnages de la Comédie-Italienne ne respirent-ils pas, n'évoquent-ils pas, par eux seuls, la bonne humeur, l'insouciance, la joie d'être au monde, et cette exubérance de vie qui s'épanouit sous le rayonnement du soleil? Vous les connaissez : Arlequin, Colombine, Pierrot, Scaramouche, Isabelle, le docteur Baloardo, d'autres encore! Mais vous les connaissez mal, si vous ne les voyez qu'à travers ce cachet de mièvrerie et de *rococo* pompadour que le XVIIIe siècle leur a imprimé en France, et que le XIXe se complaît à leur garder comme à des bibelots d'étagère et d'élégants échappés du règne de Louis XV.

Prenons, par exemple, Arlequin; car c'est le roi de ce théâtre. Il ne ressemble guère au gracieux éphèbe que le ciseau de M. de Saint-Marceaux a popularisé, pas plus, au reste, que Colombine, une « forte en gueule », — passez-moi ce mot moliéresque, — ne ressemble à la poupée coquette et pimpante, à la figure en pâte tendre que nous gratifions aujourd'hui de ce nom. Notre Arlequin, avec sa verve à l'emporte-pièce, étranger à toutes les réserves, capable de toutes les audaces, est beaucoup plus « peuple » que celui de la légende contemporaine. Le type dont il se rapprocherait le plus est le vicieux esclave des comédies de Plaute. C'est donc un « valet », dira-t-on? Souvent, mais pas toujours. Et ici, j'aborde une question générale, commune à tous les types de la Comédie-Italienne.

Arlequin, comme Colombine, Pierrot, Mezzetin et tous les autres, représente moins un personnage qu'un type, un caractère, ou, pour mieux dire encore, un « emploi » (1). Étant donnée la physionomie particulière que les auteurs doivent lui conserver pour rester fidèles à la vieille tradition bergamasque, il se pliera à tous les rôles que ceux-ci voudront lui faire jouer; mais il gardera toujours, à travers ces rôles divers, le fond de sa nature. Nous le trouverons, tour à tour, valet, petit-maître, commissaire, marquis, grand brasseur d'affaires, Dieu même, Dieu de l'Olympe, dans les parodies de l'antique, fréquentes sur la scène italienne et qui se rapprochent singulièrement des nôtres, et, ce qui est plus singulier encore peut-être, femme, femme de cour ou femme du peuple, s'il plaît à l'auteur de lui confier un « travesti ».

Cependant, qu'il soit l'un ou l'autre de ces personnages si divers, je l'ai dit, il restera, avant tout, lui-même : c'est-à-dire malicieux, effronté, poltron, cynique, libertin et fripon sans pudeur, paresseux et gourmand avec délices. Et, par-dessus tout cela, aimable! Comment concilier ce terme avec tous les autres? C'est que nous sommes dans le domaine de la fantaisie; c'est qu'il n'y a d'absolument vrai ici que la bonne humeur et la gaieté du personnage, qui sont incontestables, et que, par contre, ses vices, si audacieusement étalés, sont trop énormes pour ne pas toucher à l'invraisemblable et ne pas tenir à la fanfaronnade. N'en est-il pas de même du Scapin de Mo-

(1) Le comédien même s'incarnait si bien dans cet emploi, qu'il y perdait son individualité et son nom. On disait l'Arlequin, la Colombine, le Pierrot de la troupe, sans s'enquérir de la personnalité de l'acteur ou de l'actrice habitués à paraître sous cette désignation.

lière, et, si nous ne nous sentions avec lui, dans le monde de la fantaisie, ririons-nous de bon cœur de cet échappé des galères, parlant si lestement de ses démêlés avec la justice?

Tous les personnages du *Théâtre de Gherardi* subissent les mêmes transformations avec la même persistance du caractère foncier. Colombine, qui ne vaut guère mieux qu'Arlequin et représente bien sa digne *femelle*, est, à tour de rôle, grisette, servante, femme de qualité, bourgeoise, petite fille. Cette dernière physionomie lui vient sans doute de l'âge de l'actrice. Il est certain, au moins, que la Colombine de la troupe, sœur de l'Isabelle, et fille, comme elle, de Biancolelli (Dominique), était de petite taille, soit que la nature l'eût formée dans de minuscules proportions, soit qu'alors elle fût encore jeune et insuffisamment développée. Plusieurs comédies font ainsi allusion à son exiguïté, et souvent Isabelle la regarde du haut de sa grandeur.

Je pourrais faire défiler, à ce point de vue, toutes les autres figures de notre Comédie. A quoi bon? La loi est établie et bien comprise, je pense. Il est donc entendu que, chaque fois que nous nommerons un personnage, il faudra se référer, d'un côté, à sa physionomie générale, de l'autre, à celle qui lui est donnée dans la pièce où il est appelé à figurer.

Il suffira, du reste, en ce qui concerne Arlequin, de relever les titres d'un certain nombre de comédies, pour se rendre compte de ce que nous venons de dire. Voyez plutôt!

Arlequin homme à bonne fortune; — Arlequin Mercure galant; — Arlequin Grapignan (il s'agit, bien entendu, d'un procureur); — Arlequin Protée; — Arlequin Jason; — Arlequin Ésope; — Arlequin Phaéton; autant de parodies; — Arlequin défenseur du beau sexe; — Arlequin misanthrope; — Arlequin empereur dans la lune; — Arlequin lingère du palais!

Voilà bien des paroles sur Arlequin. J'ai hâte de le laisser parler lui-même; car, si un travail de ce genre doit présenter quelque intérêt, il est bien évident que c'est surtout aux citations qu'il peut l'emprunter; et toutes les considérations du monde ne sauraient valoir des extraits caractéristiques donnés avec un peu de développement.

Voici donc, pour bien entrer en connaissance avec le personnage, une scène, que je trouve dans *le Divorce* (1), et que je dois, malgré sa longueur, transcrire ici, à quelques répliques près.

Arlequin et Mezzetin, valets tous deux, s'y rencontrent; et, dans l'étrange récit qu'on va lire, le premier se pose carrément et donne la mesure de sa hâblerie fantastique et de son incommensurable effronterie :

MEZZETIN, *regardant Arlequin.* — Je crois...

ARLEQUIN. — Il me semble...

M. — Que j'ai vu cet homme-là pendu quelque part.

A. — D'avoir vu cette tête-là sur un autre corps.

M. — Arl...

A. — Mez...

M. — Arlequin?

A. — Mezzetin?

ENSEMBLE. — Ah! *parente! parente! Ils s'approchent. Mezzetin, levant les bras pour embrasser Arlequin, laisse tomber son manteau; Arlequin, qui fait semblant d'embrasser Mezzetin, passe sous son bras, ramasse le manteau et s'en va.)*

M., *l'arrêtant.* — Mais ce manteau-là m'appartient.

A. — Je l'ai trouvé par terre.

M. — En vérité, je suis ravi de te voir... Mais, tire moi d'un doute. Il a couru un bruit que tu avais été pendu, et je te croyais déjà bien sec.

A. — Eh! point du tout, je me porte le mieux du monde. Il est vrai que j'ai eu quelque petite indisposition, et j'ai été sur le point de mourir de la courte haleine : mais je m'en suis bien guéri.

M. — Conte-moi donc ta maladie.

A. — Oui-dà. Tu sais bien que j'ai toujours aimé les grandes choses. Dès le temps que nous avions l'honneur de servir ensemble le roi sur ses galères...

M. — Ne parlons pas de cela. Je sais que tu as toujours été homme d'esprit.

A. — Je n'eus pas plutôt quitté la rame, que je me jetai malheureusement dans les médailles.

M. — Comment, dans les médailles? Dans les antiques?

A. — Non, dans les médailles; c'est-à-dire que, quand je n'avais rien à faire, pour me désennuyer, je m'amusais à mettre le portrait du roi sur des pièces de cuivre, que je couvrais d'argent et que je donnais à mes amis pour du pain, du vin, de la viande et autres choses nécessaires. Mais, comme il y a toujours des envieux dans le monde (voyez, je vous prie, comme on empoisonne les plus belles actions de la vie!), on fut dire à la justice que je me mêlais de faire de la fausse monnaie.

M. — Quelle apparence!

A. — D'abord la justice m'envoya prier de lui aller parler... J'eus beau dire que j'avais à faire, que je ne pouvais pas sortir, que j'irais une autre fois, il me fut impossible de résister aux honnêtetés et aux empressements de ces messieurs-là.

M., *à part.* — Aux honnêtetés des pousse... (1).

A. — Oh! pour cela, rien n'est plus vrai; je n'ai jamais vu

(1) Comédie en trois actes, « mise au théâtre par M. Regnard ».

(1) On suppléera au mot que je supprime. Il faut user souvent de plusieurs points avec le *Théâtre de Gherardi*, où le français dans les mots brave l'honnêteté.

de gens plus honnêtes. L'un m'avait pris par un bras, aussi avait fait l'autre, en me disant le plus obligeamment du monde : « Oh! puisque nous avons été assez heureux que de vous trouver, vous ne nous échapperez pas, et nous aurons le plaisir de vous emmener avec nous ; » et à force de civilités, ils m'entraînèrent dans leur carrosse et me conduisirent à la justice. D'abord que je fus arrivé, on me présenta à cinq ou six visages vénérables, qui étaient assis sur des fleurs de lis. — « N'est-ce point vous, monsieur, qui vous mêlez de médailles? » — A quoi je répondis fort modestement : « Oui, monsieur, pour vous rendre mes très humbles services. » J'ajoutai que je demandais excuse, si je ne faisais pas aussi bien que je l'aurais souhaité, mais que j'avais grande envie de travailler, et qu'avec le temps j'espérais devenir plus habile.

M. — Fort bien. Et eux parurent fort contents de votre déclaration?

A. — Vous l'avez dit. Je remarquai que mon discours les avait réjouis ; mais cela n'empêcha pas qu'ils ne me condamnassent sur l'heure à être pendu et étranglé à la Croix du Tiroir (1).

M. — Quel malheur!

A. — Quand j'entendis qu'on m'allait pendre, je commençai à crier : « Mais, messieurs, vous n'y pensez pas. Me pendre, moi ! Je ne suis qu'un jeune homme qui ne fais que d'entrer dans le monde ; et, d'ailleurs, je n'ai pas l'âge compétent pour être pendu. »

M. — C'était une bonne raison, celle-là.

A. — Aussi y eurent-ils beaucoup d'égard, et, pour faire les choses dans l'ordre, ils me firent expédier une dispense d'âge. Me voilà donc dans la charrette. Je ne disais mot, mais j'enrageais comme tous les diables. Nous arrivons à la Croix du Tiroir, au pied de cette fatale colonne qui devait être le *Non plus ultra* de ma vie, et qu'on appelle vulgairement la potence. Comme j'étais fort fatigué du voyage, j'avais soif. Je demandai à boire ; on me proposa si je voulais de la bière. Je dis que non, et que cela pourrait par la suite me donner la gravelle ; je priai seulement les archers de me laisser boire à la fontaine. On se range en haie, je m'approche de la fontaine, je donne un coup d'œil autour de moi, et, zeste, je m'élance, la tête en avant, dans le robinet de la fontaine. Les archers surpris courent à moi et me tirent par les pieds, et moi je m'enfonce toujours avec les mains, de manière que j'entrai tout entier dans le tuyau de la fontaine, et il ne resta aux archers que mes souliers pour les pendre. Du robinet de la fontaine, je descendis dans la Seine ; de là, je fus à la nage jusqu'au Havre-de-Grâce ; au Havre-de-Grâce, je m'embarquai pour les Indes, d'où me voilà présentement de retour, et voici mon histoire achevée.

M. — Il ne me reste qu'une petite difficulté, qui est de savoir comment, gros comme tu es, tu as pu te fourrer dans le robinet de la fontaine.

(1) La même que la Croix du Trahoir, au coin de la rue de l'Arbre-Sec et de la rue Saint-Honoré.

A. — Va, va, mon ami, quand on est près d'être pendu, on est diablement mince.

Le mot final n'est-il pas excellent et de ceux qui rentrent pleinement dans le caractère d'amusante effronterie faisant le fond du personnage?

Nous venons de voir Arlequin faux monnayeur. Nous allons le voir assassin ; et, là encore, en dépit de l'horreur qui s'attache aux mains rouges, l'énormité de la bouffonnerie nous fera tout accepter. Je dis: Arlequin ; je devrais peut-être dire Mezzetin ; car il s'agit du héros de la comédie *la Descente de Mezzetin aux enfers* (1). Mais les deux figures se confondent volontiers, et ici plus que jamais. Lorsque les trois actes furent représentés, le roi des Arlequins, Dominique, venait de mourir, et Angelo Costantini, appelé d'Italie pour le remplacer, se présenta d'abord sous le nom de Mezzetin, par un scrupule de modestie qui lui fait honneur. Cette remarque faite, passons à la scène qui doit nous occuper un moment. Notre héros y fait rencontre d'Isabelle, qu'il courtise et voudrait décider à devenir sa femme.

Mezzetin. — Je suis doux, pacifique, aisé à vivre, l'humeur satinée, veloutée. J'ai vécu six ans avec ma première femme, sans avoir le moindre petit démêlé.

Isabelle. — Cela est assez extraordinaire.

M. — Une fois seulement, après avoir pris du tabac, je voulais éternuer. Elle me fit manquer mon coup. De dépit je pris un chandelier ; je lui cassai la tête, et elle mourut un quart d'heure après.

I. — Ah! ciel! Est-il possible?

M. — Voilà le seul différend que nous ayons jamais eu ensemble, qui ne dura pas longtemps, comme vous voyez.

I. — Cela est fort expéditif, je vous l'avoue.

M. — Quand une femme doit mourir, il vaut mieux que ce soit de la main de son mari que de celle d'un médecin, qu'il faut bien payer, et qui vous la traînera six mois ou un an. Je n'aime point à voir languir le monde ; et puis l'on gagne son argent par ses mains.

I. — Et vous n'avez point d'horreur d'avoir commis un crime aussi noir que celui-là?

M. — Moi? Point du tout ; je suis accoutumé au sang de jeunesse. Mon père a fait mille combats en sa vie, où il a toujours tué son homme. Il a servi le roi trente-deux années.

I. — Sur terre ou sur mer?

M. — En l'air.

I. — Comment, en l'air? Je n'ai jamais ouï parler de ces officiers-là.

M. — C'est que, comme il était fort charitable, lorsqu'il rencontrait quelque agonisant qu'on menait à la Grève? il

(1) Trois actes mis au théâtre par Regnard.

se mettait avec lui dans la charrette, et l'aidait à mourir du mieux qu'il pouvait.

I. — Ah ! l'horreur!

Vous étonnerai-je, en vous disant qu'Isabelle ne se laisse pas séduire par la perspective d'un mariage avec Mezzetin? D'ailleurs, voici d'elle un aveu, qui avait sa valeur deux siècles avant la loi Naquet :

I. — Je ne trouve qu'une petite difficulté à notre mariage, c'est que je suis déjà mariée.

La difficulté n'arrête pas un homme aussi entreprenant :

M. — Mariée? Bon, voilà une belle affaire! Est-ce là ce qui vous embarrasse? Je le suis aussi; mais il n'y a rien de si aisé que d'être veuf; vingt sous de mort aux rats en font l'affaire.

Vains efforts ! Isabelle est réfractaire à la proposition. Le compagnon a beau lui promettre de « faire crever sa femme dans deux jours, comme un vieux mousquet », il ne peut convaincre la dame, qui s'éloigne, en lui disant : « Je suis votre très humble servante, je n'aime pas la mort aux rats. »

Le malheur, c'est que la femme de Mezzetin, Colombine, a tout entendu. Furieuse, elle s'attache aux pas de son mari. Elle a le « vieux mousquet » sur le cœur, et n'admet pas qu'on la fasse « crever dans deux jours ». Mezzetin veut en vain lui faire entendre raison : « Ne vois-tu pas bien que je disais cela pour rire? Il faut bien plus de temps pour faire crever une femme. » La sincérité de cette explication ne désarme pas l'épouse irritée. Elle bat son mari comme plâtre ; et, non contente de cette vengeance, elle crie : « Au meurtre! » et « Au guet ! »

Survient un passant. C'est Pierrot, en « vendeur de ptisanne (lisez : marchand de coco), allant par les rues, avec une petite fontaine de cuivre sur son dos et des gobelets à sa main », et criant : « Chalands, chalands, qui est-ce qui veut boire? »

Colombine l'appelle à son aide; et ce bon pacificateur rétablit... l'équilibre en forçant le pauvre Mezzetin, déjà battu, à tendre le dos et à recevoir une nouvelle dose de coups de bâton. Singulière justice distributive! Mais Colombine crie si fort, elle proteste avec tant d'indignation contre la brutalité de Mezzetin, que celui-ci lui-même finit par ne plus savoir que penser et qu'il s'écrie : « Par ma foi, je commence à croire que c'est moi qui l'ai battue ! »

Il y a une conclusion à tirer de cette scène : c'est qu'Arlequin, — puisque, je le répète, Mezzetin se confond ici avec lui, — Arlequin, ce prince des escrocs, cet exploiteur cynique et émérite, ne peut trouver qu'un maître et qu'un vainqueur. Ce maître, c'est la femme. Ce vainqueur, c'est Colombine. Il faudrait, d'ailleurs, être un enfant pour s'en étonner. Colombine, c'est l'Arlequin femelle, un Arlequin qui compte double.

Revenons à l'Arlequin simple. Je l'ai présenté sous d'assez noires couleurs. Et, cependant, je ne serais pas au bout si je ne voulais énumérer toutes les horreurs qu'il est capable de proférer ou de commettre. Un mot les résumera. Il a tous les vices, voire même ceux qui, logiquement, devaient s'exclure, et qui en pratique s'allient si souvent : par exemple, la fanfaronnade et la poltronnerie. A l'ombre seule d'un danger, il se cache dans des trous de souris; ses entrailles se troublent et s'émeuvent... Mais, vraiment, je m'arrête : je pourrais suivre le Théâtre-Italien dans une voie qui n'aurait pas fait peur au vieil Aristophane, mais dont la délicatesse des lecteurs modernes pourrait s'effaroucher.

Au demeurant, le fond du caractère d'Arlequin, c'est encore l'insouciance. Il est capable d'assommer un homme, voire même une femme ; mais de leur en garder rancune, d'y songer l'instant d'après, jamais ! Il a même très bon cœur, quand ses passions ne sont pas en jeu ou qu'on ne l'empêche pas d'éternuer. Jugez-en ! Dans *la Fausse coquette* (1), Mezzetin et Pasquariel pleurent maître André, leur ami et le roi des cabaretiers, — car il fait crédit. Voici venir notre homme :

(Arlequin entre en chantant et dansant, et se trouvant au milieu de Pasquariel et Mezzetin qui pleurent, après les avoir considérés, il pleure comme eux.)

M. — De quoi pleurez-vous, mon ami?

A. — Je vous le demande. Je pleure par conversation.

Et quand Arlequin est mis, par les deux pleureurs, au courant du malheur arrivé, il faut entendre l'oraison funèbre du défunt : « La bouteille a bien perdu à cet homme-là, car il la buvait d'une haleine. »

N'est-elle pas charmante, cette expression, qui semble toute moderne, et qui a comme un parfum de « blague » parisienne? « La bouteille a bien perdu... » Pauvre maître André ! Il était de cette race des buveurs intrépides que Rabelais poétisait à sa façon, et dont la science actuelle, avec sa précision impitoyable, fait de simples brutes sous le nom d'alcooliques incorrigibles. Témoin ce mot, lorsqu'on le couche sur son tombeau, et que sa fille, égarée par la douleur, croit le voir remuer : « Non, dit un assistant : je vous le garantis mort. Il a laissé du vin dans son verre. »

Mais maître André n'est intervenu là que pour établir

(1) Comédie en trois actes, mise au théâtre par M. B... — Cette initiale cache le fils de Dominique (Biancolelli), ingénieur militaire distingué, directeur des fortifications de Provence, et auteur dramatique, comme on voit.

le bon cœur du fantasque Arlequin. Celui-ci est-il naïf? est-il malin ? On ne saurait toujours le dire, tant il y a de naïveté dans sa malice et de malice dans sa naïveté.

SCARAMOUCHE. — As-tu étudié, Arlequin?

A. — Belle demande! J'ai passé toute ma jeunesse au collège.

S. — Comment, diable!

A. — Vraiment, je portais le portefeuille d'un maître que je servais (1).

Dans la *Foire Saint-Germain* (2), il avise un marchand de gâteaux :

— Donnes-tu le treizième?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, je le prends; demain j'en achèterai une douzaine.

Ailleurs, il lit des affiches, et tombe sur la suivante : « Dix louis d'or à gagner à qui pourra trouver une fille perdue. Il quitte aussitôt Pasquariel, avec qui il conversait :

ARLEQUIN. — Adieu, mon ami, ma fortune est faite.

PASQ. — Et où courez-vous?

A. — Je connais plus de cent filles perdues, rien que dans la rue Saint-Honoré. A dix louis d'or chacune, ma fortune n'est-elle pas faite?

En m'étendant sur ce genre de bouffonnerie, un peu foraine, qui rayonne particulièrement du personnage d'Arlequin, et auquel, du reste, les autres figures de la Comédie-Italienne participent dans une mesure plus ou moins large, j'ai omis, jusqu'à présent, les jeux de scène, qui tiennent pourtant ici une place considérable. C'est qu'on a quelque peine à s'en rendre compte, même en suivant avec soin les explications, très détaillées, très minutieuses, du *Théâtre de Gherardi*. Cependant, l'éditeur y attache visiblement un prix particulier; et ce n'est pas sans raison, les acteurs italiens ayant toujours été des mimes de premier ordre et de grands faiseurs de gestes, riches de mouvement et d'action. Mais le moyen, ces choses une fois éteintes, de les ressusciter dans un livre?

Cette habileté des comédiens italiens dans les mouvements scéniques, la mimique et le jeu de physionomie, était telle, que Molière, dit-on, se délectait aux représentations de Scaramouche. Aujourd'hui, elle est malheureusement cause qu'un des grands charmes de ce théâtre s'est évanoui, sans laisser d'autres traces que l'affirmation des contemporains, et particulièrement les notes admiratives, parfois très curieuses, dont Gherardi a semé ses six volumes.

Il faut, pour donner idée à mes lecteurs de ce dernier point, que je transcrive ici toute une scène de mimique, avec les commentaires qui l'accompagnent. On y remarquera l'éloge hyperbolique d'un des acteurs de la troupe de Gherardi, mort depuis la publication du recueil, et qui avait fait dans ses rangs un vide sensible, sinon comparable, à celui de Dominique. Ce morceau original se trouve dans l'acte deuxième de *Colombine avocat pour et contre*, pièce de Nolant de Fatouville. Si longues que soient cette explication d'une scène muette et l'oraison funèbre qui la complète, je crois qu'on ne me reprochera pas l'intégralité de cette citation :

SCÈNE VIII.

(Le théâtre représente la chambre d'Arlequin, marquis de Sbrufadelli (1).

SCARAMOUCHE, PARQUERIEL.

On y voit Scaramouche qui, après avoir raccommodé tout ce qu'il y a dans la chambre, prend sa guitare, s'assied sur un fauteuil, et en joue en attendant que son maître arrive. Pasquariel vient tout doucement derrière lui, et par-dessus ses épaules bat la mesure, ce qui épouvante terriblement Scaramouche. En un mot, c'est où cet incomparable Scaramouche, qui a été l'ornement du Théâtre et le modèle des plus illustres comédiens de son temps, qui avaient appris de lui cet art si difficile, et si nécessaire aux personnes de leur caractère, de remuer les passions et de les savoir bien peindre sur le visage; c'est ici, dis-je, où il faisait pâmer de rire pendant un gros quart d'heure, dans une scène d'épouvantes, où il ne proférait pas un seul mot. Il faut convenir aussi que cet excellent acteur possédait à un si haut degré de perfection ce merveilleux talent, qu'il touchait plus de cœurs par les seules simplicités d'une pure nature que n'en touchent d'ordinaire les orateurs les plus habiles par les charmes de la réthorique la plus persuasive. Ce qui fit dire un jour à un grand prince, qui le voyait jouer à Rome : « Scaramuccia non parla, e dice gran cose, — *Scaramouche ne parle point, mais il dit les plus belles choses du monde.* » *Et pour lui marquer l'estime qu'il faisait de lui, la comédie étant finie, il le manda, et il lui fit présent du carrosse à six chevaux dans lequel il l'avait envoyé quérir. Il a toujours été les délices de tous les princes qui l'ont connu; et notre invincible monarque ne s'est jamais lassé de lui faire quelque grâce. J'ose même me persuader que s'il n'était pas mort, la troupe italienne serait encore sur pied. Que ceux donc qui ont parlé si indignement de lui, et qui se sont servis de son nom pour donner du débit à une infinité*

(1) *La Thèse des dames* ou *le Triomphe de Colombine*, de M. B... (Biancolelli). On peut rapprocher cet Arlequin du domestique joué par Lassouche au Palais-Royal, qui avait « fait la classe, pendant un mois, au collège Louis-le-Grand ». Comme professeur?... — Non... j'ai fait la classe... j'ai balayé la classe. (Labiche, *La Bergère de la rue Mont-Thabor*, act. I, sc. IV.)

2 Trois actes de Regnard.

(1) N'est-ce pas de ce mot que viendraient nos termes d'*esbrouffe* et d'*esbroufleur*, qui semblent si modernes?

de sales quolibets et de mauvaises plaisanteries (1), *rougissent, et viennent, la torche au poing, faire réparation aux mânes d'un si grand homme, s'ils veulent éviter le châtiment que leurs impostures méritent, et devant Dieu et devant les hommes. Il n'est rien de plus impie que de déterrer un homme pour le couvrir de calomnie.*

Tout cela à propos de quelques grimaces amusantes connues sous le nom de « scène des épouvantes » ! — Mes lecteurs conviendront, je pense, que je leur aurais vraiment fait tort, si j'avais retranché une ligne de ce morceau choisi. Gherardi s'y peint tout entier. Il n'est pas chiche, on le voit, de *boniments* à l'égard de ses pensionnaires ; et, malgré toute sa modestie, il ne se les épargne même pas à lui-même.

Notez encore ici à quel point le comédien s'incarne dans son emploi, jusqu'à en perdre son propre nom. Cet illustre Scaramouche, à qui l'on offrait des carrosses à six chevaux, comme on envoie à d'autres une tabatière, ce « si grand homme, » comme l'appelle complaisamment l'*impresario*, ce si grand comédien, comme il eût pu dire à juste titre, se nommait Tiberio Fiurelli. C'est de lui qu'on a pu dire, dans une épitaphe célèbre :

Il fut le maître de Molière (2),
Et la nature fut le sien.

Cette étude sur la grosse bouffonnerie dans le *Théâtre de Gherardi* serait véritablement incomplète, si j'omettais un élément comique offrant d'étranges analogies avec un genre dramatique assez dédaigné aujourd'hui, mais qui faisait *florès* aux beaux jours du second Empire : on comprend que je veux parler de l'opérette et de la parodie de l'antique.

Il faut bien le dire, les auteurs d'*Orphée aux enfers*, de *la Belle Hélène* et autres fantaisies de ce genre, n'ont rien trouvé, rien découvert Ne les accusons pas d'avoir « les premiers », et pour la trop grande joie des collégiens, dépoétisé les exquises légendes des Homère et des Virgile. S'il ne semble pas qu'ils aient eu grand mérite en cette affaire, en tout cas ils n'ont pas eu le mérite de l'invention. Nous allons retrouver tous leurs procédés, du premier au dernier, appliqués consciencieusement en plein XVIIe siècle. Ces procédés, d'ailleurs, se ramènent à une idée dominante, qu'on peut appeler l'enfance de l'art. Il s'agit, vous vous en souvenez, de prêter à un personnage de l'antiquité grecque ou romaine, — mieux encore, à un dieu de l'Olympe ou à un héros mythologique, — les allures, les préoccupations, le langage d'un bon badaud de Paris ; et plus ce langage sera trivial, plus ces préoccupations seront d'un *modernisme* étriqué, plus ces allures se rapprocheront de la vulgarité commune, plus frappant, enfin, sera le contraste entre le prestige de la figure lointaine et la banalité réaliste de la vie courante, meilleure semblera la farce, si tant est qu'elle soit bonne.

Eh bien, Regnard, Dufresny, Nolant de Fatouville, Delosme de Montchenay et les autres fournisseurs de Gherardi avaient trouvé le « truc », plus de cent cinquante ans avant Crémieu, Meilhac et Halévy. Et, j'oserai le dire, malgré l'esprit de nos modernes Parisiens, la parodie et la « blague » de leurs aînés avait, ce me semble, plus de finesse, plus de portée, et même plus de gaieté et de franchise.

Écoutez, dans *les Momies d'Égypte* (1), Antoine et Cléopâtre (Arlequin et Colombine), ressuscités par le dieu Osiris (Scaramouche), échanger les traits d'une explication assez vive. La reine rappelle en vain à Marc-Antoine tout ce qu'elle a fait pour lui ; elle le nomme en vain : « Mon bichon, mon Antonichon. » Rebutée par le maussade Romain, elle finit par se fâcher :

Cœur de caillou, sang de macreuse !
Par une marotte amoureuse,
Pour toi j'ai trotté sur les mers ;
J'ai rôdé par tout l'univers.
J'ai galopé l'Europe, et l'Asie, et l'Afrique.

— On n'avait pas encor découvert l'Amérique,

répond gouailleusement Marc-Antoine, trop heureux de couper court, par cette judicieuse observation, aux reproches amoureux de la dame, en proie à sa marotte (nous dirions aujourd'hui : son béguin).

Mais Colombine a toujours raison d'Arlequin et Cléopâtre d'Antoine. Le héros finit par céder :

— Venez ça, petit boute-feu (2).
Qu'on m'aille chercher un notaire !
La femme est un mal nécessaire.

— Et l'homme...

ajoute Cléopâtre avec non moins de raison

— Et l'homme est un faible animal.

Vous les reconnaissez bien, ces héros en déshabillé, dont le langage, systématiquement moderne, détonne avec l'étiquette antique apposée sur eux. Les « blagueurs » du XVIIe siècle peuvent tendre la main à ceux du XIXe. Leurs procédés sont bien les mêmes. Avouons, du moins, que ces procédés admis, les traits du dialogue cité valent bien les énormités de Baron et les calembours de feu Christian.

Le Théâtre de Gherardi nous donne mille spécimens de ce genre « opérette ». Il en faut noter quelques-uns, car il en est de piquants et de véritablement comiques :

(1) Ceci semble faire allusion à une *Vie de Scaramouche*, publiée par Angelo Costantini (Mezzetin).

(2) Molière, dit-on, suivait assidûment les représentations de Fiurelli.

(1) Un acte de Regnard et Dufresny.

(2) Je rappelle que la fille de Biancolelli, qui jouait Colombine, est souvent indiquée comme étant de petite taille.

Dans le prologue du *Divorce*, nous voyons Jupiter (Pierrot) descendre du ciel, sur un dindon, au moment même où Arlequin est en train d'expliquer aux spectateurs que la pièce n'est pas prête et qu'on va rendre l'argent. Le souverain des dieux n'entend pas de cette oreille-là. Ce titre du *Divorce* l'a alléché, et il veut voir la comédie, dont le sujet lui paraît d'un bon exemple : « Comme Junon, dit-il, est une carogne qui me fait enrager, je pourrai bien en faire venir la mode là-haut. »

ARLEQUIN. — Mais, monsieur Jupiter, quelle apparence? Nous ne la savons pas encore. Il va venir un débordement de sifflets de tous les diables.

JUPITER. — Ne te mets pas en peine. J'ai fait provision de quantité de foudres de poche; et le premier siffleur qui branlera, par la mort... je lui brûlerai la moustache.

ARLEQUIN. — Oh! tout doucement, monsieur Jupiter; ne choquons pas le parterre, s'il vous plaît. Nous en avons besoin.

Qu'en dites-vous? Les « foudres de poche! » ne voilà-t-il pas un joli pendant à cette « machine » en tôle que le Jupiter d'*Orphée aux enfers* agitait si complaisamment? Mais je poursuis : les comédiens italiens, persuadés par le maître des dieux, se décident à jouer le *Divorce*. Jupiter sort pour s'installer dans la salle :

JUPITER. — Je vais me placer aux troisièmes loges pour mieux voir.

ARLEQUIN. — Ah! monsieur Jupiter, un gentilhomme comme vous aux troisièmes loges!

JUPITER. — Je me suis amusé, en venant, à jouer à la boule aux Petits Carreaux, contre quatre procureurs, qui ne m'ont laissé que trente sous.

ARLEQUIN. — Où diable vous êtes-vous fourré là? Ces messieurs savent aussi bien rouler le bois que ruiner une famille.

Inutile d'insister. La note de l'opérette est là complètement : trivialité du détail (les troisièmes loges et les trente sous de Jupiter) et réalisme du milieu parisien (*les Petits Carreaux*). Reste le trait satirique contre les procureurs, plus mordant et plus fin que ceux auxquels nous ont habitués nos opérettes et nos féeries.

Après Jupiter, Junon, cette « carogne de Junon ». *L'Union des Deux Opéras* (1) nous montre la reine des dieux surprenant son auguste époux au moment où il s'amuse à endormir, sous des pavots, toute une noce de campagne : histoire, — dirai-je pour me mettre au ton, — de causer un brin avec la mariée. Ah! elle n'est pas contente, la fière déesse!

JUNON. — N'avez-vous pas de honte, à votre âge, après deux ou trois mille ans de mariage, de vous amuser à débaucher des petites filles? Vous n'avez pas fermé l'œil de toute la nuit; mais, hélas! ce n'était pas pour moi que vous veilliez. J'ai eu beau vous pousser du coude, vous faisiez semblant de ronfler. Scélérat! c'était donc pour ce bel oiseau que vous avez déniché si matin? Oh! voilà la dernière fois que j'y serai attrapée, et je veux qu'Iris m'apporte tous les jours, sous mon chevet, la clef de la porte.

La première commère venue pourrait-elle parler autrement? Quant au maître des dieux, il a l'oreille basse, et, sans prendre de grands airs, il ne vise qu'à amadouer sa terrible compagne : « Ma poulette, je t'aimerai tant; je serai demain toute la journée avec toi. » En attendant, il demande « une petite grâce » :

JUPITER. — Laissez-moi seulement une demi-heure avec cette petite mariée-là; cela ne vous fera pas grand tort, car nous, qui sommes immortels, nous aurons tout le temps d'être ensemble. Après tout, si nous étions obligés de nous en tenir à l'amour domestique, les hommes seraient plus heureux que nous.

JUNON. — Merci de ma vie, c'en est trop : joindre la raillerie à l'infidélité!

(*Jupiter et Junon se tignonnent : la coiffure de Junon demeure entre les mains de Jupiter et la couronne de Jupiter entre les mains de Junon.*)

Voilà une explication conjugale entre Olympiens qui n'est pas dépourvue de fantaisie; mais on a rarement aussi pris plus de licence avec les deux grands dieux et traduit en langue plus vulgaire la légèreté du roi de l'Olympe et l'humeur jalouse de sa femme. On ne trouverait, ni dans Offenbach, ni dans Hervé, une pareille irrévérence et un *embourgeoisement* aussi audacieux de de ces deux solennelles et majestueuses figures.

Que si, maintenant, nous voyons le vieux Saturne, enrhumé, députer Mercure « rue de la Huchette, pour lui acheter du sirop de capillaire »; si Phaéton, traversant, affamé, la région des nuages, pour aller trouver son père le Soleil, s'écrie, devant l'humidité du chemin : « Je voudrais qu'il y eût autant de boue que dans la rue de la Huchette (encore cette vieille voie parisienne!), pourvu qu'il y eût autant de rôtisseurs »; si ce même Phaéton, après avoir sollicité du Soleil la permission de « mener son fiacre », dit, en se voyant maître de ce bel attelage : « Je voudrais bien que Galathée me vît en cet équipage, la mener à Paris, et lui aller donner une fricassée de poulets à Passy »; si, dans *les Adieux des officiers*, Vénus demande doucement à Vulcain, lors du départ de Mars : « Tu veux bien que j'aille le conduire jusqu'au Bourget? » je ne citerai pas comme des modèles littéraires ces détails d'un comique trop facile, qui arrivent vite à nous énerver par la répétition systématique d'un procédé invariable.

Mais ces traits et cent autres que je pourrais relever, médiocres, à dire vrai, mauvais même à l'heure où ils

(1) Un acte de Dufresny.

se sont produits, ont acquis aujourd'hui un intérêt rétrospectif assez piquant, non seulement en nous montrant l'opérette du XIXe siècle fonctionnant, de toutes pièces, au XVIIe, mais encore et surtout par l'évocation, la prise sur le vif de certains côtés de la vie parisienne. Ces souvenirs du Bourget, de Passy, de la vieille rue de la Huchette, existant encore, mais si déchue ; ces détails du sirop de capillaire, des rôtisseurs, de la fricassée de poulets ; ce mot de « fiacre », appliqué au char d'Apollon ; autant d'éléments amusants et animés, qui reconstituent devant nous la vie populaire d'alors, sur laquelle le siècle de Louis XIV, ce siècle solennel et un peu compassé, nous fournit si peu de renseignements, — j'allais dire : si peu de documents ; mais ne soyons pas pédants en une matière si opposée au pédantisme.

C'est précisément à ce point de vue de curiosité pittoresque qu'on peut parcourir encore avec plaisir les nombreuses parodies de l'antiquité et de la fable dont ce théâtre est plein. Mais, souvent aussi, cette exploitation par la « blague » des vieux souvenirs classiques a une valeur autre et plus grande que celle d'un simple jalonnement pour la reconstitution de l'ancien Paris. C'est que la satire s'y mêle et lui donne alors une portée et une saveur véritables.

Dans cet *Arlequin-Phaëton*, qui m'a fourni quelques-uns des traits précédents, il y a ainsi une part faite à la satire et qui n'est pas à dédaigner. Nous avons vu le héros s'avancer à la recherche de son père, et, dans ce but, traverser la région des nuages. « Le théâtre, nous dit Gherardi, représente la première région de l'air ». C'est là que marchent Phaéton (Arlequin) et son guide, Momus (Mezzetin), la scène étant divisée en deux compartiments superposés, dont l'inférieur représente la terre (1).

Nos voyageurs arrivent ainsi au-dessus de Paris. C'est l'aurore : la grande ville s'éveille, et nous assistons à une suite de scènes qui semblent évoquer, par anticipation, la chanson de *Paris à cinq heures du matin*, à cela près que Désaugiers, amusant et fin observateur du pittoresque, n'a pourtant pris des choses que l'aspect extérieur et le tableau physique, tandis que Palaprat, auteur d'*Arlequin-Phaëton*, ne perd pas de vue l'observation morale. Un mot donne quelquefois tout un trait de mœurs. Témoin, celui-ci :

MOMUS. — Hâtons-nous, il est plus tard que nous ne pensions : voilà une marquise qui sort du jeu.

Beaucoup de femmes passaient alors des nuits entières au jeu. Quant à cette marquise, si elle sort du tripot, ce n'est pas avec le marquis, bien entendu, mais avec un gros financier, que Momus appelle un « Don Quichotte du lansquenet pour les dames ».

PHAÉTON. — Que veux-tu dire ?

MOMUS. — Don Quichotte était le réparateur des torts ; celui-ci est le réparateur des pertes.

Les deux joueurs se querellent, — ils doivent être décavés. Entre temps, ils font rencontre d'un procureur, levé de bon matin pour aller à ses affaires, et qui, en voyant la marquise, s'écrie : « Que vois-je ? ma fille ! »

PHAÉTON. — Sa fille ! Une si grande dame ! Ce n'est qu'un crasseux de procureur.

MOMUS. — Cela t'étonne ?

Le procureur fait reproche à sa fille du gaspillage d'un bien « qui lui a tant coûté à acquérir » ; — ce qui amène cette remarque de Phaéton sur son nuage : « L'un vole, l'autre joue : ce qui vient de la flûte s'en retourne au tambour. »

Mais la dame se moque bien du sermon paternel :

CÉPHISE. — Eh bien, vous m'avez faite femme de qualité ; j'en ai pris toutes les manières.

LE PROCUREUR. — Et que dira ton mari ?

CÉPHISE. — Monsieur le marquis ! Pensez-vous qu'il s'en embarrasse ! Il est homme de qualité, il sait vivre. Adieu, monsieur.

DAMON, *le financier*. — Bonjour, bonhomme. (*Ils s'en vont.*)

LE PROCUREUR. — L'étrange vie qu'elle mène ! Il valait mieux la marier avec mon maître clerc. (*Il s'en va.*)

MOMUS. — Tu viens de voir un échantillon de ce qui se passe dans cette grande ville. Pour peu que nous fussions encore à la considérer, nous verrions...

Je m'arrête. Ici intervient, en un long couplet de Momus mesurant deux pages, un tableau de Paris qui ne manque pas de piquante saveur, assurément, mais qui n'est qu'un récit et qui nous entraînerait trop loin. J'en ai dit assez, je crois, pour faire comprendre l'allure de ces scènes qui semblent, par moments, composer une sorte de *Gil Blas* ou de *Diable boiteux*, écrit vingt-cinq ans avant Le Sage. Au reste, le *Théâtre de Gherardi* nous offrira, ailleurs, une première épreuve de *Turcaret*. En vérité, on ne s'imagine pas tout ce qui s'y trouve.

Et, pour terminer sur ce point, citons encore un épisode emprunté à ce genre des parodies mythologiques, et qui, lui aussi, n'est pas sans avoir sa valeur de satire.

C'est une scène de séduction de Plutus à l'adresse de l'épouse de Mars, dans les *Adieux des officiers* (1). Il ne

(1) On peut induire de cette indication que les décors et la mise en scène devaient être ici de quelque importance. Notez, au reste, qu'à la fin de l'acte, foudroyé par le maître des dieux, Phaéton, avec son char et ses quatre chevaux, est précipité du ciel sur la terre. Gherardi, si riche en explications scéniques, ne nous livre rien sur ce « truc. »

(1) Un acte de Dufresny.

se met pas en frais d'éloquence, le dieu Plutus. La scène est muette de sa part, à onze mots près, — on peut les compter; et là est l'excellente portée comique de cet épisode, qui nous montre l'ineptie mondaine de l'homme d'argent et la brutale assurance qu'il doit à l'éloquent agent de corruption appelé à parler pour lui. Vénus est seule en scène :

(*Un coffre-fort s'avance sur le théâtre, formant un grand bruit par les chaînes et les cadenas qui sont autour.*)

VÉNUS (Colombine). — Montrez-vous donc, Plutus, car le dieu des richesses est un dieu inutile, tant qu'il reste enfermé sous la clef. (*Le coffre s'ouvre et il en sort un sac d'argent.*)

VÉNUS. — Oh ! vous êtes un peu plus aimable sous cette figure; mais, si vous voulez me plaire, vous vous rendrez encore plus palpable.

PLUTUS (Pasquariel) *paraît à la place du sac.*

VÉNUS. — Je serais contente de votre complaisance, si vous vouliez bien parler et me faire part de cette douce éloquence que les sourds entendent, qui fait parler les muets et soupirer les plus cruelles.

PLUTUS *tousse, crache et se dispose comme s'il voulait parler, et tout cela se termine par une grosse bague qu'il tire de son doigt et qu'il met au doigt de Vénus.*

VÉNUS. — On ne peut rien de plus galant que cette manière de s'exprimer; mais je sais que vous êtes le premier homme du monde pour soutenir une conversation suivie.

PLUTUS *tire un collier et le lui donne.*

VÉNUS. — Et qu'on ne se lasse jamais de vous entendre parler; et j'ai appris d'un historien moderne que vous écrivez des billets plus doux, plus persuasifs et plus touchants que ceux de Voiture.

PLUTUS *tire de son portefeuille plusieurs billets, qu'il lit bas, en bourdonnant.* Hon, hon, hon..., vous payerez au porteur.... Bon ! (*Il donne ce billet à Vénus.*)

VÉNUS. — Vingt mile francs ! A la fin, vos libéralités pourraient bien alarmer ma vertu (1). Que faudra-t-il donc que je fasse pour reconnaissance?

PLUTUS *fait signe qu'il faut qu'elle l'aime.*

VÉNUS. — Non, je jure, par le Styx, que je ne ferai point d'infidélité à mon mari.

PLUTUS. — Par le Styx ?

VÉNUS. — Oui, par le Styx.

PLUTUS. — Par le Styx? (*Il reprend sa bague, son collier, son billet de banque et rentre dans le coffre, qui se referme d'abord.*)

VÉNUS. — Plutus! Plutus! J'ai juré par le Styx, il est vrai; ce serment est inviolable pour les dieux; mais les déesses ont des privilèges. M'entendez-vous, Plutus? Plutus, mon cher Plutus !

Si c'est là une scène d'opérette, convenons cependant qu'elle dépasse la portée de tout ce que notre « blague » contemporaine a imaginé de plus piquant, même sous la plume des Meilhac et des Halévy; car, il faut bien le reconnaître, c'est là aussi une scène d'excellente comédie, d'une saveur quasi aristophanesque.

On estimera, j'espère, d'après tout ce que j'ai dit au cours de cet article, et surtout d'après les nombreuses citations dont j'ai dû l'émailler, que ce *Théâtre oublié de Gherardi* n'est pas sans intérêt, comme il n'est pas sans verve ni sans gaieté.

En commençant ainsi une étude rétrospective qu'avec l'assentiment de mes lecteurs je compte pousser plus loin, je me suis contenté de donner un aperçu général de ce recueil dramatique, d'en faire connaître l'allure et le style par des extraits assez développés et d'en signaler tout d'abord les passages de gros comiques et de franche bouffonnerie. Qu'il y ait, d'ailleurs, dans les six volumes du *Théâtre de Gherardi* autre chose que du comique de foire et de parade, ceux qui m'ont suivi jusqu'au bout peuvent s'en douter déjà. Il me sera aisé d'y montrer souvent, dans cette verve satirique qui anime toutes les comédies du recueil, une observation plus sérieuse et plus serrée qu'on ne pourrait croire, voire même des traits d'une profondeur réelle et bien digne d'attention.

JULES GUILLEMOT.

(1) Elle ne parle pas de la faire « cascader »; mais à cela près!...

BAZAINE A METZ

d'après les Mémoires du général Jarras.

I.

AVANT LE 4 SEPTEMBRE.

Une situation délicate entre toutes fut celle où se trouva le général Jarras, placé sous les ordres du maréchal Bazaine, beaucoup plus, nous affirme-t-il, par la fatalité des événements que de son consentement propre. Tout, en effet, semble fatal au cours de cette désastreuse campagne de 1870 : cruel affront au prestige du nom français, aux grands souvenirs tracés en lettres d'or sur les étendards de nos règlements.

Si quelques succès étaient venus atténuer nos revers, l'ex-chef d'état-major de l'armée du Rhin n'eût sans doute pas cru nécessaire de protester avec une telle véhémence et de délimiter la part qui lui fut assignée dans cette misérable aventure. Mais l'effondrement fut tel et les conséquences de la défaite pèsent encore, après plus de vingt années, si lourdement sur nous, que les acteurs du drame ont éprouvé le besoin d'en appeler à la conscience publique.

C'est sans doute à cette préoccupation du verdict de la postérité qu'a obéi le général Jarras depuis les

premières lignes de son introduction, jusqu'à la conclusion, peut-être un peu trop sèche, de son intéressant et douloureux réquisitoire. Dès le début se trahit cette préoccupation qu'on retrouvera d'ailleurs à toutes les pages :

Je crois utile, nous dit-il comme entrée en matière, de préciser les attributions et la part de responsabilité que les règlements militaires accordent et imposent à un chef d'état-major.. alors même que, dans une circonstance quelconque et après avoir été consulté, son avis a été adopté, sa pensée devenue celle de son général ne saurait lui être imputée.

Peut-être aimerions-nous mieux trouver chez l'historien du siège de Metz l'explosion d'une colère patriotique, sentir en lui l'immense détresse morale du soldat qui comprend à quelles hontes il va se trouver associé, mais le caractère du général Jarras ne paraît pas avoir comporté de tels éclats. Quand tout est consommé, il garde encore, en écrivant ses Mémoires, cette rectitude de tenue qui rappelle le port d'armes.

Officier d'état-major, il le fut jusqu'aux moelles. Il est resté sous les étoiles de son uniforme de général ce qu'il fut dès sa sortie de l'école : le discret aide de camp vivant de la vie de ses chefs, méritant leur estime autant par ses façons d'homme bien élevé que par ses qualités militaires. Sa conduite est faite de tact et de ménagements. Du commerce quotidien avec ses supérieurs, il a gardé, même arrivé au plus haut point de sa carrière, des habitudes de réserve et de déférence. Il serait puéril d'attendre de lui ces coups de boutoir qu'auraient peut-être à sa place des gens moins bien stylés, échappés des camps, qui n'auraient pas cumulé de longue date les fonctions d'officier de bureau et de salon. Nous n'avons garde, du reste, d'insinuer que le général Jarras ne fut pas un brave soldat et le type du parfait officier d'état-major; nous nous bornons à constater que si douloureuse qu'ait été sa mission, rien ne le fit sortir de sa rectitude habituelle. Son tempérament s'opposait sans doute à ce qu'il fût de ceux dont l'exaspération se traduit en violences et finit un jour ou l'autre par casser les vitres.

*
* *

Avant d'entrer dans le récit journalier des opérations militaires, le général Jarras juge intéressant d'élucider, en remontant un peu plus haut, cette délicate question d'armement, d'organisation, de préparation à la guerre qui, depuis les victoires prussiennes de 1866, prenaient une singulière importance. Sa compétence en ces matières ne saurait être mise en doute : c'était, en quelque sorte, « sa partie ». Aussi s'étend-il avec complaisance sur la question des cartes et la réunion faite par ses soins des documents géographiques militaires et statistiques relatifs aux armées allemandes.

Ces documents établissaient d'une façon irréfutable l'écrasante supériorité numérique des Prussiens et les préparatifs qu'ils activaient en vue d'une guerre contre la France.

Le maréchal Niel croyait cette guerre inévitable et s'y préparait avec un zèle tout patriotique. Mais ses efforts étaient paralysés dans le sein même du conseil par ses collègues, MM. Rouher et Vuitry. L'opposition venait à la rescousse, et l'opinion des masses se montrait, elle aussi, hostile à la création de la garde mobile.

Cependant, jusqu'à la fin de sa vie, le maréchal poursuivit avec une singulière prescience des événements le but qu'il s'était proposé : porter l'armée française à son maximum d'effectif et la pourvoir des meilleures armes connues. Il n'admettait pas, d'ailleurs, qu'on pût accepter la lutte sans le secours de puissants alliés.

Mais sa mort arrêta net l'impulsion qu'il avait su imprimer à son département. Ce fut comme un parti pris de la part de son successeur le maréchal Lebœuf d'enrayer ou de désagréger son œuvre. A quel sentiment obéissait le nouveau ministre ? Considérations politiques, sacrifice aux exigences parlementaires, dit le général Jarras. Puis, ne l'oublions pas, ces mesures, qui coïncidaient avec l'inauguration du régime parlementaire, étaient un don de joyeux avènement, une condescendance qu'on espérait bien escompter en popularité à l'heure décisive du plébiscite. Enfin, pour ceux qui, comme le maréchal Lebœuf et le général Frossard, approchaient de Napoléon III, le soin principal était de plaire. Flatter les utopies du souverain en matière de libéralisme, conclure en toutes choses dans le même sens que lui, tel était le rôle très simple dans lequel ils se renfermaient.

Cet allié, sans lequel le maréchal Niel jugeait au moins imprudent d'engager les hostilités, on crut l'avoir trouvé lors du voyage de l'archiduc Albert en France. Le prince, à titre officieux, communiqua à l'empereur un plan de campagne où la France, l'Autriche, l'Italie et le Danemark entraient dans une action commune contre la Prusse.

Rien n'est aisé comme les victoires remportées sur le papier. Si séduisante que fût cette combinaison, elle donnait à la France le temps d'être écrasée. L'Autriche ne pouvait entrer en campagne que six semaines après la déclaration de guerre, tandis que l'Allemagne du Nord pouvait, en onze jours, opérer sa concentration sur la Sarre.

Dans un conseil tenu aux Tuileries, on essaya de faire comprendre à l'empereur qu'en acceptant la proposition de l'archiduc on s'exposait à de cruels mécomptes. Mais Napoléon III ne se laissa pas convaincre, fort d'ailleurs de l'approbation du maréchal

Lebœuf et du général Frossard, qui tous deux « avaient à cœur d'opiner comme le souverain ».

Le général Lebrun, envoyé à Vienne pour conférer avec l'archiduc Albert au sujet de ce projet, fut admis en présence de François-Joseph, dans une de ses résidences, aux environs de la capitale. Il reçut de vive voix les loyales déclarations de l'empereur. Celui-ci ne consentait à donner qu'une adhésion verbale au projet de l'archiduc. Il désirait que Napoléon III ne se fît aucune illusion sur le concours qu'il pouvait attendre de l'Autriche.

***

C'était donc sans alliances, avec la certitude d'être abandonné au premier échec de tous, que le gouvernement impérial se jetait tête baissée dans l'aventure qu'il jugeait nécessaire aux intérêts de sa dynastie. Le 6 juillet, quelques semaines après le retour du général Lebrun, M. de Gramont portait à la tribune la déclaration de guerre, que le maréchal Lebœuf appuyait d'une fanfaronnade restée fameuse.

Jarras emportait de sa dernière entrevue avec l'empereur un vague sentiment de tristesse : ce dîner de Saint-Cloud, où la gaieté et la confiance de l'impératrice faisaient un contraste affligeant à l'affaissement de son époux vieilli, où tandis que, par les fenêtres du palais, arrivaient par lambeaux les strophes de la *Marseillaise*, le général avait surpris quelques-unes des insuffisances du souverain, ses hésitations et ses tâtonnements. Il sortait de cette entrevue avec une insurmontable défiance, une sorte de pressentiment de la catastrophe finale.

De son côté, le maréchal Lebœuf, major général de l'armée, put reconnaître en arrivant à Metz, le 23 juillet, que tout n'y marchait pas à souhait, que les forts étaient loin d'être armés ou simplement achevés, que le transport des parcs et des approvisionnements jetait dans les gares un grand désordre. On avait de plus de forts mécomptes dans le chiffre des effectifs. Les soldats de la réserve qui rejoignaient leurs régiments ne formaient qu'un mince contingent. « On fut bien surpris, nous dit le général Jarras, de voir que les huit corps d'armée, y compris la garde, n'atteignaient pas ensemble le chiffre de 300 000 combattants. »

L'empereur s'en étonnait. C'était constater un peu tard notre infériorité numérique.

L'échauffourée de Saarbruck, cet unique empiétement sur le territoire ennemi, cette scène arrangée comme à plaisir pour offrir au prince impérial un simulacre de bataille, fit connaître dès le début les rivalités du commandement.

On remarqua déjà à cette occasion que le maréchal Bazaine se tint dans une sorte d'abstention systématique, laissant au général Frossard les risques ou l'honneur de l'opération. Cette attitude ne fit que s'accentuer pendant le combat de Forbach. Ce jour-là, le 6 août, du matin jusqu'au soir, le 2e corps eut à lutter contre des forces très supérieures en nombre. Tout autre, peut-être, eût été le résultat de la journée si les trois divisions du corps Bazaine, trop longtemps immobilisées à quelques kilomètres à peine du champ de bataille, fussent venues à la rescousse. Quand elles se mirent en mouvement, la retraite du 2e corps était déjà un fait accompli. Dès lors, on pressentit entre les chefs de l'armée une sorte d'antagonisme.

Cette guerre, où se jouaient les destinées du pays, ses intérêts les plus sacrés, son existence, semblait dès le début abandonnée au caprice de quelques-uns, subordonnée à des calculs égoïstes, à des ambitions privées et à des jalousies de métier, non moins qu'à des considérations de politique personnelle.

Les batailles de Forbach et Reischoffen avaient contraint l'armée de Moselle à abandonner la frontière et l'armée d'Alsace à se retirer derrière les Vosges. C'était le moment décisif de prendre une résolution. Devait-on se diriger sur le camp de Châlons pour s'y concentrer et y attendre l'ennemi? Convenait-il de tenter de nouveau le sort des armes, soit en avant de Metz, ayant la Moselle à dos, soit en arrière de cette place, après avoir franchi la rivière?

Cette question fut discutée dans une conférence que présidait l'empereur. Le passage de l'armée sur la rive gauche de la Moselle fut décidé, tandis qu'on étudiait un projet de marche en retraite sur Verdun. Ce projet qui appliqué immédiatement, — on était alors au 7 août, — eût été le salut de l'armée et du pays, fut abandonné pour n'être repris que le 14. On sut depuis que, dans cette circonstance, l'empereur avait dû céder à la pression de son ministère.

***

Les désastres militaires survenus depuis le début de la campagne avaient eu leur contre-coup à Paris. Sous la pression de l'opinion, le général de Palikao avait pris le portefeuille de la guerre, et le 12 août le major général Lebœuf, sur une injonction du gouvernement de la régente, abandonna ses fonctions. Jarras nous a conservé le souvenir de la scène lamentable où le maréchal Lebœuf dut se résoudre à se démettre du commandement.

Jarras, nommé chef d'état-major du maréchal Bazaine, se défendit énergiquement, affirme-t-il, de ce périlleux honneur. Les tiraillements qu'il avait remarqués dès le début entre Lebœuf, Bazaine et Frossard, les deux premiers se disputant le commandement en chef, le dernier soucieux surtout du bâton de maréchal, tous ces chocs d'ambition avaient mis en défiance sa conscience d'honnête homme.

Mais, soit timidité de nature, soit qu'il n'eût pas de bonnes raisons à alléguer, il semble n'avoir protesté contre sa nomination que le temps de se faire prier :

Le principal motif de mon refus, se plaît-il à affirmer, était un pressentiment de n'avoir pas auprès du commandant en chef la position dont un chef d'état-major général ne saurait se passer... Chargé d'interpréter et de transmettre ses ordres, le major général a besoin d'une autorité qu'il ne peut tenir que de la confiance du commandement. Mais cette confiance, j'ai cherché en vain à l'obtenir... Mon autorité fut bientôt réduite aux plus faibles proportions; j'en ai souffert sans me plaindre... »

Elle nous apparaît, en effet, bien délicate, la situation de ce chef d'état-major ignorant le plus souvent des ordres qui passaient par-dessus sa tête, en particulier de ce mouvement que, dans la matinée du 14 août, devaient effectuer avec la garde les 2e, 3e et 4e corps, dans le but de ramener l'armée dans la direction de Verdun. Les connaissances topographiques de Jarras lui montraient les insuffisances des instructions données, la faute que commettait le maréchal en jetant tous ses régiments à la suite les uns des autres sur la route de Longeville, les retards et l'encombrement qui résulteraient d'un tel itinéraire, alors qu'on pouvait utiliser la grande route de Briey, les chemins qui, par le col de Lessy, menaient au plateau d'Armanvilliers, et enfin la route de Lorry. On préférerait à ces critiques venues après coup que celui qui jugeait déjà d'un regard désapprobateur les erreurs de son chef les eût courageusement combattues. Peut-être eût-il encouru sa disgrâce. Très probablement le maréchal eût persisté dans sa résolution, et les événements eussent suivi leur cours; néanmoins, dans cette circonstance qui eût pu décider du salut de l'armée, — comme à l'heure de la capitulation dans cette déshonorante question de la livraison du matériel, sur laquelle nous aurons à revenir, — on eût aimé voir le général Jarras, en velléité d'indépendance, jeter sa personne entre les intentions du maréchal et les brutalités du fait accompli.

L'histoire, d'accord avec les Mémoires du général et les souvenirs personnels de ceux qui furent mêlés à ces tristes événements, reconnaît les résultats de la faute capitale commise à ce moment décisif. L'empereur, dont la présence n'était qu'un embarras, se décidait à quitter Metz. Perplexe, irrésolu, gênant pour l'armée, que sa suite encombrante alourdissait, n'osant regagner Paris où Persigny lui faisait redouter le déchaînement d'un mouvement insurrectionnel, pris entre la crainte de la révolution et le mur d'airain que l'invasion épaississait autour de lui, il s'éloignait triste et silencieux, privé déjà des ovations qui jusqu'alors avaient salué son passage. Des Tuileries on lui enjoignait l'ordre de ne revenir qu'après une victoire, et c'est en quête de cette victoire sur commande que le souverain se décidait à rejoindre les corps de Mac-Mahon. Mais les hésitations qui, du 7 au 14 août, nous avaient immobilisés, avaient permis aux Allemands de nous gagner de vitesse, de nous tourner par notre droite avec l'armée du prince Frédéric-Charles, pendant que celle de Steinmetz nous suivait en queue.

Aussi le 14, quand les ordres de retraite étaient déjà en pleine exécution, l'ennemi, qu'on n'avait pas vu venir, se jeta sur notre arrière-garde et l'attaqua vivement. Il fallut s'arrêter et lui tenir tête. Ladmirault à gauche, le 3e corps au centre et à droite, avec la garde en réserve, soutinrent le choc. L'affaire, vive et sanglante, ne se termina qu'à la nuit. C'était un succès pour nos armes. L'agresseur était repoussé, mais il avait atteint son but en nous arrêtant et en nous faisant ainsi perdre des heures précieuses.

Le combat terminé, le maréchal fit donner l'ordre de reprendre le mouvement interrompu.

Dans la matinée du 16 août, tous les corps de l'armée, à l'exception du 4e, retenu sur la rive gauche de la Moselle, se trouvaient réunis sur le plateau de Gravelotte. Un avis du maire de Gorze nous informait que les Allemands passaient la rivière en amont de Metz. Ordre fut donné au général Forton, ainsi qu'au général Frossard, d'avoir à se garder. Le service d'éclaireurs et de grand'gardes semble avoir été particulièrement défecteux à l'armée du Rhin.

Ce fut par une panique de la division Forton que débuta la journée. Des obus allemands, tombant au milieu du camp, surprirent et affolèrent les cavaliers. Tous se sauvèrent, jetant l'alarme dans le 2e corps campé à leurs arrières. Au bruit de la canonnade, le maréchal monte à cheval, arrive au feu, suivi de son état-major général, en prescrit à la garde impériale et au 6e corps de s'avancer vers Rezonville. Pris au vif de l'action, Bazaine, bousculé par une charge de hussards de Brunswick, dut mettre l'épée à la main. Mais les grenadiers de la garde et le 6e corps le dégagèrent aussitôt, et très vite la ligne prussienne fut refoulée. Vers cinq heures du soir, l'ennemi, ayant reçu des renforts, reprit l'offensive au centre et sur notre gauche, mais sans plus de succès. La nuit nous trouva sur nos positions. A la droite de notre ligne, les résultats étaient également satifaisants.

Ladmirault était encore au Sansonnet, devant les ponts de Metz, quand il entendit le canon. Comprenant que la bataille s'engageait, et ne tenant plus compte des instructions restrictives qu'il avait reçues la veille, il courut au feu par le chemin le plus court, déboucha sur le champ de bataille vers quatre heures de l'après-midi, et, abordant résolument l'ennemi, le refoula dans Mars-la-Tour. Malheureusement, sa 1re division était restée en arrière et il ne put s'emparer de cette position. Il demanda bien une division d'appui au 3e corps, qui avait trois divisions en réserve et qui ne donna pas de la journée. Mais son chef, le maréchal Lebœuf, n'ayant point d'ordres, ne crut pas pouvoir répondre à l'appel de son collègue. Une fois encore, nous couchâmes sur nos positions.

Quel était le résultat de la journée du 16? Jarras n'hésite pas à affirmer que nous avions gagné « une bataille défensive ». L'ennemi s'était jeté audacieusement sur notre travers, en quelque sorte avec une poignée d'hommes. Derrière le grand rideau d'artillerie qu'il avait développé devant nous sur les hauteurs de Vionville et de Flavigny, il avait peu d'infanterie. Celle-ci était en arrière, bien loin encore, passant la Moselle et cherchant en hâte à gagner le champ de bataille par les ravins de Gorze et de Novéant. Nous avions dans la main des forces bien supérieures dont on laissa passer l'occasion de tirer parti. Au lieu de chercher l'ennemi avec notre infanterie, pourvue d'un fusil bien supérieur au fusil prussien, on la tint sur le champ de bataille, couchée à côté de l'artillerie, qui n'avait que faire de son voisinage. Donnant dans le jeu de l'ennemi, on engagea avec lui une vaine et stérile lutte d'artillerie, où nous avions l'infériorité, tant sous le rapport de la puissance que sous celui de la justesse des pièces. Les Allemands nous accablaient de leurs obus percutants, et nous n'avions, pour y répondre, que des obus fusants, pour ainsi dire encore dans l'enfance de l'art. D'ailleurs on n'engagea contre l'ennemi que la moitié de nos troupes; les trois divisions du 3e corps ne brûlèrent pas une amorce et la division des voltigeurs de la garde donna si peu qu'il est inutile d'en parler.

Si défavorables que fussent ces conditions, nous restions pourtant maîtres de nos positions, comptant, dès le lendemain, reprendre notre marche sur Verdun, ou plutôt, éclairés par notre combat de la veille, nous jeter sur l'ennemi, le serrer de près avec nos chassepots, à la baïonnette, suivant nos glorieuses méthodes d'autrefois, et le jeter dans la Moselle qu'il avait à dos.

Aussi, quel étonnement, quelle déconvenue quand le 17, au réveil, nous parvint cet ordre étrange, inexplicable, de faire demi-tour et de revenir sous le canon de Metz!

Que s'était-il passé? C'est la question qui courut de rang en rang, provoquant une douloureuse suprise jusque chez les plus humbles membres de l'armée. Le général Jarras, qui recueillit à ce moment l'opinion des commandants en chef, nous donne l'écho, en une appréciation quelque peu hésitante, des considérations auxquelles le grand conseil aurait obéi. On voudrait sentir un peu plus de chaleur communicative dans ce pâle résumé où manque la conviction, où l'on sent comme le reflet de cette timidité qui paralysa, chaque fois qu'une résolution énergique eût été nécessaire, ceux qui avaient assumé de si écrasantes responsabilités.

Quant à cette prétendue pénurie de munitions, dont le maréchal se couvrit pour expliquer son mouvement de retraite, Jarras ne l'admet pas un seul instant. A l'heure où, sous la dictée de son chef, il rédigea la circulaire qui portait à la connaissance des commandants de corps d'armée cette grave déclaration, il ne lui vint pas à la pensée de la mettre en doute. Mais à distance, il se ravisa. « Les assurances les plus positives » lui démontrèrent longtemps après qu'elle était erronée. Quant à l'opportunité d'abandonner les positions acquises, Jarras, — avec la discrétion qu'il tenait de l'habitude et la modération qui semble inhérente à sa nature, — évite de s'en expliquer : « Cette question, déclare-t-il, était exclusivement du ressort du commandement et, jusqu'à ce moment, le commandant en chef s'était tellement abstenu de m'initier aux affaires, qu'il m'était impossible de lui faire la moindre observation. »

Le 17, l'armée française exécuta son mouvement en arrière, tandis que les Allemands opéraient en amont de Metz d'incessants passages de troupe, toutes traversant la Moselle et se dirigeant vers les plateaux de Gravelotte. De leur côté, les commandants de corps d'armée avisaient le maréchal que l'ennemi manœuvrait autour de nos lignes, comme pour nous envelopper.

Il n'eut pas l'air de s'en émouvoir. Telle était sa sécurité, sa confiance dans la position occupée par son armée, que le 18 août il considéra longtemps comme superflu de se rendre sur le lieu du combat. A Jarras, prêt à se mettre en selle au bruit de la canonnade, il recommandait de pousser avec activité un travail d'avancement, qu'avaient interrompu les événements des jours précédents!

A cette même heure, nos différents corps d'armée soutenaient victorieusement la lutte contre les 1re et 2e armées allemandes, concentrées tout entières sur les plateaux et les assaillant furieusement. Ladmirault et Canrobert, plus particulièrement attaqués, réclamaient la garde qui restait au Saint-Quentin l'arme au pied, les chevaux au piquet : Bazaine fit la sourde oreille, Bourbaki n'osa passer outre, si bien que Canrobert, qui venait d'anéantir la garde royale de Prusse, ayant épuisé toutes ses munitions et se voyant débordé, attaqué par le 10e corps saxon qu'appuyaient cent canons, dut abandonner Saint-Privat-la-Montagne. Sa retraite laissa à découvert le corps de Ladmirault alors en pleine victoire, mais qui, pris en flanc, dut à son tour se replier. Quand la garde accourut à la fin, il était trop tard, elle venait pour couvrir une retraite, alors que plus tôt elle eût assuré une victoire.

A toutes les demandes qui lui avaient été adressées, le maréchal, nous dit Jarras, « ne fit que des réponses vagues, mais indiquant suffisamment qu'il voulait garder la garde sous sa main ».

Il se déclarait « satisfait de la journée », écoutait impassible la lecture des rapports qui lui révélaient notre indéniable échec : la nécessité pour deux corps d'armée de se retirer. La tristesse de ceux qui lui portaient cette communication n'altérait même pas sa sérénité : « Ce mouvement, leur déclarait-il dans un parti pris d'optimisme, devait être fait demain matin, vous le ferez quelques heures plus tôt. »

En effet, dès la matinée de cette journée du 18, il avait déjà fait étudier par le colonel Lewal les points que les corps devaient occuper en arrière de leurs positions actuelles, plus près de la place. Dès lors, il semble acquis qu'il n'avait nulle envie d'engager la bataille. Son intention était donc de se retirer sous le canon des forts et de renoncer à combattre.

A quel mobile obéissait le maréchal? Avec nombre de réserves et quelques circonlocutions, le général Jarras finit par convenir de l'insuffisance très réelle de son chef. Ce qui semble dominer dans ce caractère, ce sont « les inconséquences de langage et de conduite, l'absence de logique » qu'il a remarquées entre les actes et les paroles du commandant en chef de l'armée du Rhin.

« Était-ce de sa part défaut de mémoire, calcul ou indifférence? Combien de fois ne m'a-t-il pas été donné de surprendre les divergences qui existaient entre ses paroles et sa conduite. »

Ce qu'il avait approuvé un jour, il le blâmait le lendemain. « Ni par l'étendue de son savoir, ni par l'élévation de son caractère, le maréchal Bazaine n'était en mesure de tirer l'armée du Rhin de la situation fâcheuse où elle se trouvait le jour où il fut investi du commandement. » Il lui manquait surtout cette hauteur d'âme qui porte un chef à se sacrifier. Officier de fortune, ayant eu dans sa carrière un bonheur constant, il devait évidemment compter sur cette chance qui l'avait toujours servi.

Cette fois encore, il crut pouvoir tout attendre des événements. Que Mac-Mahon ayant rallié les forces de la nation vînt le délivrer, ou que de nouvelles défaites missent la France dans la nécessité de traiter, il dut croire que la situation d'attente était la seule que lui commandait son intérêt, et cette conviction lui fit refuser le combat du 18. Or ce jour-là les Prussiens avaient engagé leur dernier homme et leur dernier canon. Dans un effort désespéré, en faisant donner toutes nos forces, nous pouvions encore rompre le cercle dans lequel on cherchait à nous enfermer.

Le 20 août, celui qui écrit ces lignes eut l'occasion de voir le général Ladmirault. Il le trouva encore tout échauffé des suites de la bataille de Saint-Privat.

— J'étais en pleine victoire, me dit-il, et si la garde m'avait prêté main-forte, nous culbutions l'ennemi.

— Qu'allons-nous faire? lui demandai-je.

— Que faire? mais sortir en nous dirigeant du côté de Briey, sortir à tout prix! et pas demain, aujourd'hui même, avant que l'Allemand ait eu le temps de nous enserrer dans des lignes qu'il serait impossible de forcer, sortir de suite, laisser, s'il le faut, sur le carreau, la moitié de nos effectifs, mais sauver le reste au pays, sans quoi nous sommes perdus!

Les événements qui vont suivre ne m'ont que trop démontré la justesse de ces paroles.

A ce moment, la préoccupation capitale du maréchal semble avoir été de se couvrir de l'opinion de ses subordonnés. Deux d'entre eux, peut-être inconsciemment, se prêtèrent, comme à souhait, à cette manœuvre. Le général Soleille, commandant en chef de l'artillerie, arguait du manque de munitions, alors que Jarras oppose à cette assertion un démenti formel : « On avait d'ailleurs, nous dit-il (p. 141), trouvé dans une gare, sous un amas de colis, 4 millions de cartouches Chassepot sur lesquelles on ne comptait pas. » L'autre, Coffinières, commandant de la place, faisait valoir l'état défectueux de Metz, les forts inachevés, la nécessité où l'on se trouverait sous peu de jours de capituler. Considération bien secondaire, qui eût à peine fait hésiter la sagacité d'un chef résolu. Mieux eût valu à tout prendre perdre une place qui pouvait être reprise que préparer l'anéantissement d'une armée de cent soixante-dix mille hommes, la seule qui restât au pays.

Par une négligence presque impardonnable, alors qu'on s'exposait aux rigueurs cruelles d'un blocus, on négligea les précautions les plus élémentaires pour assurer le ravitaillement. On ne prit aucune mesure pour occuper les gros villages et les riches fermes qui se trouvaient dans la banlieue, pour tirer du pays messin les vivres et les fourrages qui y abondaient en cette saison. On se laissa simplement investir, rejeter sous le mur de la place, sans se préoccuper de la subsistance d'une si grande quantité d'hommes et de chevaux, s'exposant à bref délai à se voir affamer.

Le 26 août, après huit jours d'attente et d'inertie, on nous fit prendre les armes et charger les bagages en vue de la sortie. L'armée devait franchir la Moselle sur des ponts de bateaux jetés en aval de la place. Toutefois, n'était-ce pas là un simulacre destiné tout au plus à calmer l'impatience de cette armée piétinant sur place? A la conférence de Grimont, où furent convoqués et consultés les commandants en chef, la plupart, notamment Frossard et Soleille, se prononcèrent pour l'expectative. Le maréchal, d'ailleurs, ayant opiné dans ce sens, tous les généraux, même Bourbaki, qui avait commencé par parler de se porter en avant, se rangèrent à son avis. Le maréchal consigna soigneusement dans ses papiers et produisit en temps opportun les appréciations des généraux Soleille et Coffinières.

« Du reste, ajoute Jarras, — si prudent qu'il soit en parlant du maréchal, et comme s'il y avait en lui un parti pris de ne jamais l'incriminer directement, — on remarqua que ses voitures de bagages, quoique chargées et attelées, n'avaient fait aucun mouvement. »

Beaucoup en conclurent tout naturellement que le maréchal n'avait pas l'intention sérieuse de faire sa trouée.

Il faut ajouter à la décharge de ceux qui assistèrent à la conférence de Grimont qu'ils ignoraient la marche de Mac-Mahon, se portant, avec une armée reconstituée au camp de Châlons, à la rencontre de Bazaine.

Celui-ci nie avoir eu connaissance de la dépêche qui l'informait de ce mouvement, et bien que le colonel Lewal affirme la lui avoir remise, Jarras croit devoir soutenir, en cette occasion, l'allégation de son chef direct :

« J'ai assisté à la conférence de Grimont, nous dit-il à cette occasion, sans y avoir voix délibérative... N'ayant pas à émettre mon avis, ma responsabilité n'est assurément engagée en aucune manière par la décision qui a été prise. »

Et, à ce propos, on s'étonne de voir Jarras assister toujours à des délibérations de ce genre, sans que jamais la patience lui échappe, sans qu'un commencement d'indignation trahisse ce qui se passe en lui, le tire, ne fût-ce que la durée d'un éclair, de la longue passivité de son rôle.

A partir de cette date, la situation s'aggrave; l'ennemi pousse ses travaux, élève sans cesse de nouveaux retranchements. L'heure est passée où l'on pouvait encore facilement se dégager. Cette trouée dont on parle sans cesse, dont le maréchal entretient à chaque conseil les commandants de corps d'armée, devient singulièrement problématique.

Le 29, le bruit se répand que Mac-Mahon s'avance à la rencontre de l'armée de Metz. Le 30, deux dépêches venues, l'une de Verdun, l'autre de Thionville, font connaître que le duc de Magenta manœuvre sur la Meuse ardennaise, pour nous rejoindre. Mais Jarras, en vue du dénouement éventuel, a vainement demandé des instructions. Pourtant, le 31, un mouvement, reproduction de celui du 25, s'exécute dans la direction de Thionville par la rive gauche de la Moselle. Un coup de canon, tiré sur l'ordre du commandant en chef, sera le signal de l'attaque. Mais, ce signal, il faudra l'attendre jusqu'à quatre heures du soir, et durant cette attente, l'ennemi, qui dès le matin aura observé nos dispositions, ne manquera pas de profiter du répit qu'on lui laisse, pour en prendre de semblables. Des hauteurs de Saint-Julien, nous pouvions assister à la concentration de ses troupes. A peine achevait-on d'enlever brillamment les villages de Noiseville et de Servigny, que la nuit arrêtait nos opérations, tandis que, par un retour offensif, les Allemands avec des troupes fraîches reprenaient Servigny dans une attaque de nuit. Le lendemain, l'action recommença à l'aube, par un brouillard intense. Dès que le soleil eut percé cette brume, nos troupes commençaient leur mouvement de retraite, sans que l'ennemi l'inquiétât.

Il résulte des dispositions prises, des ordres plus ou moins confidentiels donnés par le commandant de l'armée du Rhin, qu'il n'avait pas sérieusement l'intention de sortir. Ces inexplicables lenteurs, cette attaque qui ne fut commencée qu'à quatre heures du soir, comme pour donner à plaisir aux Allemands le temps d'accourir, de renforcer la ligne relativement très faible qu'ils avaient devant nous au matin de la journée, tout cela ne ferait-il pas croire qu'on cherchait seulement à prouver l'impossibilité de percer?

Sans attaquer hautement Bazaine, Jarras passe au crible d'une minutieuse critique les nombreuses fautes du commandement : « On peut donc affirmer, je crois, conclut-il, que le 31 août et le 1er septembre l'ennemi était dans les conditions les moins favorables pour s'opposer à la marche de l'armée de Metz. » Que serait-il advenu ensuite de cette marche en avant?... Peut-être un désastre analogue à celui que venait d'éprouver l'armée de Sedan.

Ici, comme dans tout le reste du récit du général Jarras, ce qui frappe surtout, c'est la nature tortueuse de son chef, sa tendance à toujours s'autoriser de l'avis de ses subordonnés. Il semble véritablement qu'il prépare de longue date une défense des actes qui, dans l'avenir, pourraient lui être reprochés.

« Dans bien des cas, on pouvait croire que ses ordres prêtaient à l'équivoque. Il cherchait de préférence les instructions à double entente, procédait par insinuation. Ces mêmes lieutenants, dont il essayait de se couvrir, il ne manquait pas de les déprécier, les attaquait par le ridicule. Il se croyait populaire, et voyait avec un dépit mal dissimulé ce qui pouvait attirer sur d'autres que lui l'attention publique. »

Préoccupations bien peu dignes du chef sur qui reposent les suprêmes espérances d'un pays. Ce qui manquait à ce soldat, ce n'étaient pas seulement le talent et la décision qui font les grands hommes de guerre, mais encore ce respect de soi-même, qui tout au moins préserve de certaines chutes. Il reste absolument conséquent avec lui-même : sans élévation de caractère dans ce rôle politique et militaire que le hasard lui impose, comme sans dignité dans les détails intimes de sa vie privée.

Pour Jarras, tenu dans une sorte de suspicion, ignorant le plus souvent des communications que se faisaient entre eux le maréchal et les grands chefs de service, c'est en phrases de plus en plus amères qu'il rappelle la défiance et l'ingratitude auxquelles il se vit en butte :

« Le maréchal, dit-il, ne tint aucun compte de mon abnégation personnelle, ni de ma manière de servir. Je n'étais pour lui qu'un secrétaire, et non pas comme cela devait être pour un chef d'état-major général, le confident de ses pensées... Dès lors, je me devais à moi-même de ne pas conserver des fonctions qui étaient en quelque sorte paralysées entre mes mains, et je pris la résolution de demander d'être relevé de mes fonctions, aussitôt que l'armée du Rhin se trouverait en communication avec le gouvernement. »

La pensée de se retirer à l'instant lui vint même, nous affirme-t-il, mais la crainte de ne pas recevoir dans l'armée un commandement équivalent à son grade paraît l'avoir retenu tout autant que le sentiment de son devoir.

Les faiblesses de caractère seraient-elles parfois contagieuses? Cette disgrâce, que redouta Jarras, eût été devant la postérité son véritable titre de gloire. Elle l'eût préservé des hontes de la fin, de tout ce que lui gardait encore le fond du calice.

LE COLONEL BELIN.

(*A suivre.*)

CONTE A LA REINE POUR LE JOUR DES ROIS

Les deux croisés.

D'un trop fidèle amour dont un miracle de Dieu couvrit les faiblesses.

I.

DISCOURS DE GUISCARD A ENGUERRAND.

— Or ça d'où vient, comte Enguerrand,
Que frappant d'estoc et de taille,
On vous voyait dans la bataille
Toujours paraître au premier rang,

Mais que, si ce n'est pour occire,
Avec nous le Sarrasinois,
Autre part qu'en ces beaux tournois
On ne vous voyait plus, Messire?

Car, entre temps, hors des combats,
Non pas plus au camp, sous nos tentes,
Qu'au retour, sur nos nefs flottantes,
On ne vous vit jamais là-bas,

Si bien qu'aux yeux de gens sans nombre,
Ainsi qu'un saint George apparu,
Magie ou miracle, on a cru
N'avoir rencontré que votre ombre.

D'aucuns croyaient, comme l'on croit
Qu'après sa mort revint Tancrède,
Qu'en bon compagnon, à notre aide,
Vous descendiez du ciel tout droit;

D'autres, qu'aussitôt je fis taire,
Prétendaient que, le Diable aidant,
Par simulacre pourfendant,
Vous surgissiez de dessous terre.

Par simulacre, ah! pour ça non,
Et je pense qu'ils voulaient rire,
Car vos prouesses à décrire
Portaient partout votre renom.

Et fut-ce donc par simulacre
Qu'au dernier créneau de la tour,
On vous vit de tout l'alentour
Planter la croix sur Saint-Jean-d'Acre?

Et c'était bien vous, par ailleurs,
En ce même harnois de guerre
Qu'au départ vous aviez naguère,
Répondais-je encore aux railleurs,

Et toutes vos couleurs complètes,
Et sur votre écu, par dédain,
Comme pour narguer Saladin,
Le Croissant sous vos trois Merlettes.

Cependant, à ne mentir point,
Si vous ne tombiez pas des nues,
Par quelles routes inconnues
Arriviez-vous toujours à point?

Mais ce qui me semble un prodige
Et par-dessus tout merveilleux,
C'est qu'encor premier des Saints-Lieux
Vous soyez revenu, vous dis-je,

Et qu'avec votre Dame, ici,
Au milieu des jeux et des fêtes,
Et des délices dont vous faites
Vos loisirs, sans autre souci,

Je vous trouve, par chance grande,
Vous qui combattiez au plus chaud,
Non comme moi d'un bras manchot
Jusqu'à ce que Dieu me le rende,

Mais gardant vos membres entiers,
Et tel en votre personnage,
Qu'avant ce grand pèlerinage,
Tout à votre amour vous étiez!

C'est ainsi que Guiscard, le comte,
Au comte Enguerrand, son voisin,
Parlait du pays sarrasin
Et du miracle qu'on raconte.

II.

RÉPONSE D'ENGUERRAND A GUISCARD.

Et l'autre dit : — Loué soit Dieu,
Qui voulut dans sa bonté haute,
Comme en prenant sur lui ma faute,
Me faire voir en double lieu,

Et, par ce miracle exemplaire,
Dont vos combats furent témoins,
Prouver que mon péché du moins
Avait pu ne pas lui déplaire;

Car vous pensez bien que Satan,
S'il eût été dans l'aventure,
Ne m'eût armé, même en peinture,
Contre son ami le Sultan.

Mais que s'il faut que je vous dise,
Ayant été mauvais Croisé,

Ce qui peut avoir excusé
Aux yeux de Dieu ma couardise,

Regardez Celle que voilà,
Guiscard, — dit-il, — regardez Celle
Dont sur toutes la grâce excelle
Par la fragilité qu'elle a,

Et regardant la chère image
Pour laquelle, en un tourne-main,
Mon cheval rebroussant chemin
De mon vrai corps vous fit dommage;

Dites-vous vous-même, en effet,
Qu'aussi bien en la faisant telle
Qu'en me pardonnant ma cautèle,
Dieu fit fort bien ce qu'il a fait.

Et pourtant, dans le fond de l'âme,
Non plus que ce brusque abandon,
Si ce miraculeux pardon
Ne vous paraît exempt de blâme,

Demandez-vous donc, ah! non pas
Comment, aux dépens de ma gloire,
Au Jourdain préférant la Loire,
Je suis revenu sur mes pas;

Mais comme, aux dépens de ma vie,
Laissant Celle-ci sur ce bord,
J'avais pu vous suivre d'abord
Au contre-cœur de mon envie!

En telle sorte et bien plutôt
Que d'être apparu sur la rive
D'où notre ami Guiscard arrive,
Par un miracle du Très-Haut,

Le vrai miracle est, ce me semble,
D'avoir premièrement quitté,
Madame, avec votre Beauté,
L'unique Douceur d'être ensemble.

ROBERT DE BONNIÈRES.

LA COMÉDIE PARLEMENTAIRE

La Salle de la Paix au Palais-Bourbon.

Physionomie de la Salle de la Paix. — Les habitués. — Un jour de calme. — Une crise ministérielle. — Journées historiques. — Autour d'une enquête. — Quelques silhouettes.

Tout comme la Comédie-Française et l'Opéra, le Théâtre du Palais-Bourbon a son foyer des artistes, accessible à diverses catégories de profanes privilégiés. On l'appelle officiellement « Salle des Pas-Perdus », ou communément « Salle de la Paix ». C'est une vaste pièce rectangulaire d'environ vingt mètres de long sur dix de large, éclairée d'un seul côté par cinq hautes fenêtres. Vide, l'aspect en est glacial et maussade; il semble que l'architecte s'y soit évertué à faire grand dans le genre mesquin. Les murs sont revêtus d'un stuc jaunâtre comme un marbre lavé par les pluies; le dallage aligne la fastidieuse géométrie de ses losanges blancs et noirs alternés. L'art décoratif y sévit sous les espèces d'un plafond allégorique du bon Horace Vernet, représentant la *Paix* en un médaillon central, entre deux pendants obligatoires : le *Génie de la vapeur sur terre* et le *Génie de la vapeur sur mer*. Énorme chromo, déplorable poncif, où une grosse dame très vulgaire, à la face béate encadrée de tresses blondes, trône, flanquée de tous les attributs traditionnels, où d'un côté un grand bêta de modèle, assis dans une pose académique, nargue une locomotive prête à l'écraser, tandis que de l'autre Amphitrite, n'ayant pour tout costume que sa chevelure, fuit, effarouchée, en tirant une coupe savante devant un malencontreux bateau dont la noire fumée et les aubes blanches d'écume la dérangent dans ses habitudes. Ceci encadré de fonctionnaires en uniforme, de magistrats en toge, de soldats d'Épinal, y compris un superbe bonnet à poils de la garde nationale, d'Arabes en burnous, délicate allusion à la conquête — pacifique — de l'Algérie. Le pur style Louis-Philippe! Des antiques complètent cette décoration suggestive : à l'une des extrémités de la salle, *Aria et Pætus;* à l'autre, *Laocoon*, bronzes du XVIIe siècle, fondus par les frères Keller; puis, au milieu, contre la muraille, une colossale Minerve de Velletri, en plâtre bronzé. Les socles de ces statues classiques ressemblent à des poêles de salle à manger, même celui de Laocoon laisse ostensiblement bâiller des bouches de calorifère. On dirait le vestibule d'un musée de province. Sans les hautes fenêtres prenant jour sur les jardins de la Présidence, aux massifs brodés de givre en hiver, verdoyants d'épaisses frondaisons et fleuris de lilas dans la belle saison, l'endroit serait fait à souhait pour le déplaisir des yeux.

La Salle de la Paix, où les gens de la maison offrent à la presse une large hospitalité, a pour destination de faciliter le contact nécessaire entre les législateurs et les représentants de l'opinion. On s'imagine donc députés et journalistes s'abordant avec une déférence réciproque, déambulant à pas lents sur les dalles sonores, devisant gravement de la chose publique, échangeant des vues, des conseils, des impressions et des nouvelles au sujet de la politique et des affaires d'intérêt national. Bref, on suppose un lieu de bonne compagnie, une parlote courtoise et paisible.

Tel devrait être, en effet, ce foyer des artistes au théâtre du Palais-Bourbon. Ce qu'il est en réalité, il faut, pour s'en rendre compte, s'être mêlé, ne fût-ce qu'un quart d'heure, à sa clientèle habituelle; il faut surtout avoir assisté, pendant les dernières semaines si agitées de 1892, aux scènes particulièrement carac-

téristiques qui nous fournissent les éléments d'une synthèse partielle de nos mœurs parlementaires.

*
* *

UN JOUR DE CALME.

Deux heures. — Le président vient de passer pour monter au fauteuil; la garde d'honneur a fait demi-tour. Peu de monde dans la salle. Des députés la traversent rapidement, se rendant en séance. Trois ou quatre reporters, spécialistes que nous appellerons « informateurs », — le mot étant plus noble, — vont de-ci de-là, en quête de nouvelles, et comme le gibier est rare (c'est une de ces heureuses journées qui n'ont pas d'histoire), ils interrompent fréquemment leur chasse infructueuse pour se raconter des balivernes. Quelques « courriéristes », — on désigne ainsi les journalistes chargés du compte rendu des représentations, — font une courte apparition avant de grimper à leur loge, je veux dire à leur tribune du second étage, — le temps de tailler une bavette et de flairer les pronostics : « Quoi de neuf, aujourd'hui? — Rien! — Pas le moindre incident à l'horizon? — Pas l'ombre!... » Cependant, à de longues tables placées de chaque côté de Minerve et recouvertes de tapis verts, avec tout ce qu'il faut pour écrire, des jeunes gens se sont installés. Ce sont des sous-reporters, des scribes, des copistes employés aux agences. Les agences ont pris une place considérable dans la presse contemporaine; elles mâchent la besogne aux journalistes; ceux-ci trouvent même qu'elles la leur mâchent trop et les réduisent à la portion congrue.

Tout à coup surgit d'une porte du fond un monsieur obèse, nu-tête, la face congestionnée des suites d'un bon déjeuner digéré dans une atmosphère confinée, un gros cigare à la bouche. Il sort de son « bureau », appelé à participer à la nomination d'une commission pour l'examen d'une proposition de loi quelconque, — mettons, si vous voulez, une proposition tendant à modifier l'article 2102 du Code civil. Il n'attend pas que les informateurs l'abordent et l'interrogent. Complaisant, empressé, il leur apporte spontanément la grosse nouvelle : « Je suis nommé commissaire, messieurs! » Accueil très froid ; la grosse nouvelle n'est pas de celles qui passionnent la France, l'Europe et font monter le tirage des journaux. Les informateurs ont l'air de dire : « Ça nous est bien égal! » Toutefois, les plus polis félicitent l'élu de son beau succès. On lui demande par acquit de conscience s'il connaît la composition de la commission. Il n'entend même pas. Il poursuit : « J'ai dit dans mon bureau... » Et il refait tout un discours. Lui seul, et c'est assez. « Telle est, conclut-il, la thèse que j'ai développée... Je vous autorise à la reproduire intégralement dans vos journaux. Si vous désirez mes notes... » Les informateurs le remercient et s'esquivent, tandis qu'il s'éloigne satisfait, la poitrine bombée, le front enveloppé d'un nuage d'apothéose qu'il se fait lui-même en lançant d'épaisses bouffées de son gros cigare, sans s'apercevoir qu'on se gausse derrière lui de sa nullité et de sa vanité. Celui qu'on apprécie, celui qu'on attend, c'est l'homme pratique, le député-journaliste (il en est près d'une quarantaine à la Chambre), qui tout à l'heure apportera l'information précise, résumée, toute rédigée. Alors, par vélocipède, par télégraphe, par téléphone, les informateurs pourront expédier à leurs feuilles ou agences quelques lignes substantielles de « Dernière heure », annonçant aux populations que, tel jour, la Chambre, réunie dans ses bureaux, a nommé une commission chargée de reviser l'article 2102 du Code civil ; que cette commission se compose de MM. X., Y., Z., etc...; que M. X. est favorable à la proposition, M. Y. hostile et M. Z. oscillant. Les informateurs, les journaux, les agences, les populations s'en soucient comme d'une guigne; mais le devoir professionnel est rempli. Le public demande à être informé.

Voilà ce qui se passe, les jours de calme dans la Salle de la Paix. Pour une commission importante, par exemple celle du budget, celle des douanes, celle de l'armée, l'animation, l'activité augmentent en proportion de l'intérêt.

S'agit-il d'un projet concernant une émission de valeurs à lots, on voit, comme en 1888, lors de l'affaire du Panama, des financiers insidieux grossir la cohue des parasites parlementaires, rôder autour des groupes, s'embusquer dans les coins, entourer la commission, dès sa naissance, d'une sollicitude inquiétante.

*
* *

Mais nous sommes au déclin de 1892, à l'aurore de 1893. Après une longue incubation, l'œuf déposé traîtreusement il y a quatre ans dans l'enceinte législative a fini par éclore, et il en est sorti je ne sais quel monstre affreux, qui menace de tout souiller, de tout dévorer. Panama, c'est l'Hydre de Lerne, la Bête de l'Apocalypse, la Tarasque, la Gargouille. A son seul nom, les bonnes femmes se signent, les petits enfants se cachent, les représentants du peuple s'affolent et perdent la tramontane comme pris de vertigo. La dénonciation vague et collective, portée à la tribune par un obscur député de la droite boulangiste, a inauguré au Palais-Bourbon une série de représentations extraordinaires, une période de journées « historiques ». Dans la Salle de la Paix, comme dans l'amphithéâtre public, la marée parlementaire bat son plein. Jamais ce lieu n'offrit un spectacle plus pittoresque, plus curieux, plus instructif.

*
* *

UNE CRISE MINISTÉRIELLE.

Une crise ministérielle met en jeu et parfois en péril les intérêts les plus graves de tout un pays. C'est le

cas de la dernière. Elle nous fournit donc à propos l'occasion d'édifier le public sur la façon dont les habitués de la Salle de la Paix se comportent en de telles conjonctures. Nous n'inventerons rien. Nous ne reproduirons que des choses vues et entendues, des propos sténographiés au vol et que nous nous garderons bien de gâter par la moindre fantaisie.

Première journée.

Le décor ci-dessus décrit. La veille, le ministère Loubet a trébuché contre le cercueil du baron de Reinach que le croque-mort Brisson lui a jeté dans les jambes.

Il est tombé. Dès une heure de l'après-midi, la Salle de la Paix est bondée. Une foule enfiévrée, houleuse, bourdonnante s'y presse, s'y bouscule : députés en exercice, ex-députés, sénateurs, journalistes de tout poil, de tout calibre, de toute nationalité, informateurs, correspondants, fonctionnaires venant flairer le vent, attachés de cabinet, futurs candidats, financiers cotés et financiers marrons, tripoteurs hybrides ayant un pied dans les affaires et l'autre dans la politique, badauds téméraires, entrés là on ne sait comment, malgré les consignes sévères. Tout ce monde s'agite, pérore, vaticine à l'envi. Parfois, des éclats de voix percent la rumeur confuse ; on se croirait à la Bourse.

Un informateur jovial, *se frottant les mains et s'adressant familièrement à des confrères.* — Eh bien, mes enfants, nous avons donc une crise, une bonne petite crise !

Un raisonneur, *grincheux.* — Il ne manquait plus que ça ! Avec le Panama, comme gâchis, c'est complet.

Un vétéran, *blasé, d'un ton de pince-sans-rire.* — Peuh ! on en a vu bien d'autres ! Vingt-cinq crises en vingt ans, si je ne me trompe, cela donne en moyenne une un quart par an. Une de plus, une de moins...

Le raisonneur. — Mais ne trouvez-vous pas que, en raison des circonstances, celle-ci présente un caractère de gravité exceptionnelle ?

Le vétéran. — Peuh ! Pourquoi prendre les choses au tragique ?

Le raisonneur. — Je les prends au sérieux, et je dis que c'est grave.

Le vétéran. — En politique, tout est grave, rien n'est sérieux.

Le raisonneur. — Parlez pour vous... Enfin, qu'est-ce que va faire le Président de la République ? Il doit être dans un bel embarras.

Un journaliste, grand format. — A sa place, je ne serais pas embarrassé du tout. (Mouvement d'attention dans le groupe.) Il n'y a qu'une solution, c'est la dissolution.

Un député. — Y pensez-vous, mon cher ? Dissoudre la Chambre sans lui permettre de se justifier de ces infâmes accusations, ce serait plus qu'un déni de justice, ce serait un coup d'État !

Un journaliste, petit format. — La vraie solution, c'est un cabinet d'affaires pour liquider la situation, boucler le budget et procéder aux élections le plus tôt possible.

Un journaliste, moyen format. — Allons donc ! Un cabinet radical, ferme, résolu, à poigne, est seul capable de nettoyer les écuries d'Augias et de faire rentrer le boulangisme sous terre.

Un informateur éclectique, qui s'alimente à toutes les sources indistinctement et n'a pas perdu un mot de la conversation, crayonne à la hâte sur un bout de papier : « Dernières nouvelles de l'Élysée. — Le Président de la République, très perplexe, hésite entre trois solutions : la dissolution, un cabinet d'affaires et un cabinet radical. » Appelant un jeune sous-ordre : « Vite, Ernest ! Ceci au téléphone !... »

Un profond politique. — L'homme indiqué, l'homme de la situation, c'est Brisson.

Voix en chœur. — Évidemment, c'est Brisson !

Le profond politique. — Son coup était prémédité, allez ! Vous savez s'il est froid et méthodique ; il n'aurait pas marché s'il n'avait eu son ministère tout prêt !...

Plusieurs voix. — Lequel ? (*Attention marquée.*)

A cette question, le profond politique se trouble, consulte l'horloge et disparaît sous prétexte d'un rendez-vous pressé avec un des personnages de la combinaison.

L'informateur éclectique, qui avait déjà écrit : « M. Brisson a son ministère tout formé depuis hier... » reste le crayon en l'air, attendant la suite. Désappointé : « L'animal ! il a gardé les noms pour lui... Tant pis ! Envoyons toujours ça... Ernest, vite au téléphone !... Titre en caractères gras : Le ministère Brisson. »

Un financier. — La rente a baissé de quarante centimes.

Un député. — Qu'est-ce que ça prouve ? La Bourse, une pétaudière !

Le financier, *froissé.* — Et la Chambre, donc !

Un informateur bien renseigné. — Loubet a eu ce matin une entrevue avec Carnot. Il lui a dit : « Faites appeler Brisson ; c'est l'application normale du régime parlementaire. »

Le raisonneur. — Rien de plus juste, puisque Brisson a battu Loubet sur une question de doctrine gouvernementale.

Le vétéran. — Peuh ! est-ce que depuis quinze ans vous avez jamais vu l'application normale du régime parlementaire ? Clémenceau a renversé plus de dix ministères, il n'en a pas formé un seul...

Le raisonneur. — Ce n'est point une raison pour continuer ces détestables errements. Le moment est venu d'assurer par une politique nette, exempte d'équivoque, le jeu régulier des institutions...

Le vétéran. — Une phrase d'article, mon bon. Croyez-moi, plus ça change, plus c'est la même chose. Je gage que le Président de la République va com-

mencer par conférer sur la situation avec les présidents des deux Chambres...

L'INFORMATEUR BIEN RENSEIGNÉ. — C'est fait.

LE VÉTÉRAN. — Hein! Qu'est-ce que je disais? Nous en avons pour huit jours au minimum, — la mesure habituelle.

L'INFORMATEUR BIEN RENSEIGNÉ. — A la suite de la conférence, Brisson a été appelé à l'Élysée.

LE RAISONNEUR. — Hein! hein! Qu'est-ce que je disais?

LE VÉTÉRAN. — Attendez! Brisson demandera le temps de réfléchir, de consulter ses amis... Nous ne sommes pas au bout.

L'effervescence augmente au milieu d'un âcre brouillard de poussière et de fumée de tabac. Nouvelles fausses ou prématurées, commentaires, lieux communs, sentences, prophéties, facéties, âneries, solutions, combinaisons, recettes infaillibles pour sauver la République se croisent, se heurtent, se confondent en une cacophonie assourdissante.

L'INFORMATEUR JOVIAL. — C'est pas tout ça, mes enfants, quatre heures passées, et pas de ministère pour ma deuxième édition! On demande un ministère, qui est-ce qui a un ministère?... Personne ne dit mot?... Bon! Allons-y de notre liste! (*Cherchant.*) Nous mettons?...

LE VÉTÉRAN. — Oh! ce n'est pas malin. Prenez des noms au hasard dans les cabinets qui se sont succédé depuis quinze ans, vous avez chance d'en voir sortir au moins cinq sur dix, au tirage définitif.

Les informateurs, dans un accès d'émulation, se livrent sans vergogne au jeu des listes de fantaisie.

UN DÉBUTANT NAÏF. — C'est un peu raide tout de même de publier des résultats, puisqu'il n'y a rien de fait.

LE VÉTÉRAN. — Vous êtes jeune, mon petit. Sachez que nous sommes ici, non pour recueillir des nouvelles, mais pour en faire.

Deuxième journée.

L'INFORMATEUR JOVIAL. — Eh bien, mes enfants, elle dure donc toujours, cette crise!

LE VÉTÉRAN. — Elle commence à peine. Brisson n'a même pas encore accepté officiellement la mission de former un cabinet; il n'en est qu'aux pourparlers préliminaires, il réfléchit, il tâte le terrain.

L'INFORMATEUR BIEN RENSEIGNÉ. — Parfaitement! Il a pressenti Bourgeois, Pelletan, Poincaré, Casimir-Perier en vue de former un ministère de concentration.

LE VÉTÉRAN. — Parbleu! Toujours la même macédoine, les nuances de l'arc-en-ciel combinées de façon à se neutraliser. J'en aurais mis ma main au feu.

UN DÉPUTÉ *qui se croit ministrable.* — Mais, mon cher, la concentration est la plate-forme de toute politique vraiment républicaine.

UN AUTRE DÉPUTÉ, *ancien président de groupe, travaillé de la monomanie aiguë du portefeuille.* — L'union fait la force.

LE VÉTÉRAN. — Oui, mais les unions mal assorties font la faiblesse. Et Machin qui prétendait hier que Brisson avait une liste toute prête dans sa poche, une liste homogène, sans doute!

MACHIN (*le président du groupe*). — Je le maintiens; seulement il s'est heurté à la résistance du Président de la République.

UN RADICAL. — Il devait briser cette résistance et s'imposer. Il a derrière lui la commission d'enquête et la majorité. Qu'il montre de la vigueur, que diable!

UN OPPORTUNISTE. — Ou qu'il résigne son mandat.

LE RAISONNEUR. — Mais puisqu'il ne l'a pas officiellement accepté.

LE VÉTÉRAN. — En fin de compte, nous ne sommes pas plus avancés qu'hier. C'est le cas de répéter le mot de Desmousseaux de Givray: Rien! rien! rien!

UN FINANCIER. La rente fléchit.

L'INFORMATEUR JOVIAL. — Je m'en fiche, je n'en ai pas... N'importe! mes enfants, il nous faut un ministère ce soir, un ministère de concentration. Piochons dans les vieux cabinets...

Troisième journée.

Un député entre en coup de vent, le chapeau en arrière, très affairé. On se précipite au-devant de lui, on le presse à l'étouffer, on l'accable de questions.

UN LOUSTIC. — Voilà le ministère!

VOIX NOMBREUSES. — Est-ce fait?

LE DÉPUTÉ, *après avoir péniblement repris haleine.* — J'allais vous le demander. C'est à vous, messieurs les journalistes, qu'il faut s'adresser pour être informé.

Désappointement général. Les curieux se dispersent en maugréant.

UN INFORMATEUR BIEN RENSEIGNÉ. — Brisson poursuit ses négociations.

UN FINANCIER, *allant de groupe en groupe.* — La rente reste faible, la Bourse réclame le maintien de Rouvier.

A la fin de l'après-midi, le bruit se répand que M. Brisson a échoué sur toute la ligne.

LE VÉTÉRAN. — Le contraire m'étonnerait, il s'adresse aux gens qui ont voté contre lui.

UN JOURNALISTE. — D'ailleurs, il est antipathique à tout le monde, même à ses amis.

LE RAISONNEUR. — Mais si son échec est définitif, sur qui le Président de la République pourra-t-il se rabattre?

LE VÉTÉRAN. — Oh! il n'a que l'embarras du choix: Freycinet, Fallières, Tirard, Ferry (Allons donc!)... Constans (Oh! oh!)... Burdeau, Casimir-Perier, Bourgeois, Ribot, Loubet. (Ah! ah! — *Protestations nombreuses.*)

LE RAISONNEUR. — Le chef du cabinet qu'on vient de renverser! Y songez-vous?

LE VÉTÉRAN, *sans rire.* — Pourquoi pas?

LE RAISONNEUR. — Pas moyen de causer sérieusement avec vous; toujours des paradoxes.

UN PROFOND POLITIQUE. — A une situation nouvelle il faut des hommes nouveaux.

Un député *qui se croit ministrable.* — Très bien!

Le vétéran. — Oui, très bien! Mais quels sont les hommes nouveaux qui, pour leurs débuts, endosseraient volontiers, en ce moment, la responsabilité du pouvoir? Il n'y a pas d'amateurs. Le rôle est trop ingrat, la queue de la poêle est trop brûlante.

Un radical. — Brisson est prêt à la prendre.

Le raisonneur. — Pourtant il ne peut la tenir à lui seul, et si tout le monde le lâche...

Le vétéran, *goguenard.* — Il ne lui restera plus qu'à se lâcher lui-même.

Un informateur positif. — Des faits! des faits! Brisson renonce-t-il ou ne renonce-il pas?

Voix. — Il renonce!

Autres voix. — Il ne renonce pas!

Les informateurs, désorientés, confient aux vélocipédistes, au télégraphe, au téléphone les nouvelles les plus contradictoires.

Quatrième journée.

Rien! rien! rien! Et cependant, même cohue, même brouhaha.

Quelques propos recueillis au vol, de quart d'heure en quart d'heure, dans la Salle de la Paix :

— Ça y est, mes enfants, ça y est! — Quoi? — Le ministère est fait! — Les noms? — Voici : les cinq premiers, sûrs, les cinq autres, sous réserve; on n'attend plus que les adhésions définitives... — Tout est rompu, mon gendre! — Cassé, le ministère, à cause du refus de Bourgeois! — Ça se recolle. — Embrassons-nous, Folleville! — Un baiser Lamourette!

Peut-être trouvera-t-on médiocres et d'une originalité contestable les « traits d'esprit » qui saluent le vol de chaque canard. Nous les donnons pour ce qu'ils valent et n'en garantissons que l'authenticité. Les vieux parlementaires attesteront que, depuis vingt ans, ces mêmes plaisanteries sont invariablement rééditées dans les mêmes circonstances et qu'elles ont acquis, comme tous les clichés classiques, la dureté de l'impérissable airain.

Cinquième journée.

Les journaux du soir se sont laissé damer le pion. La veille, tandis qu'ils inondaient les boulevards d'une quatrième édition, avec un titre en caractères d'affiche : Le ministère Brisson, M. Brisson, découragé, adressait aux agences une lettre ingénue où il constatait son échec, et que publiaient seuls, le lendemain, les journaux du matin. Le vétéran sourit de la mine déconfite de ses confrères. Quant à l'informateur jovial, qui avait été le premier à lancer la bourde aujourd'hui démentie, il ne s'afflige pas pour si peu. Il répète, en se frottant les mains : « Tout est rompu... mon gendre! » et taille bravement son crayon pour d'autres fausses nouvelles. Celles-ci ne tardent pas à abonder sur la place. On apprend, toutefois, ce qui est exact, que le Président de la République a fait appeler M. Casimir-Perier, président de la commission du budget. Les chasseurs d'informations partent à fond de train sur cette piste.

Un journaliste, petit format. — Carnot, Casimir-Perier, parfait, dans les circonstances actuelles, ce rapprochement de deux noms historiques!

Un loustic. — Royer-Collard aussi est un nom historique; qu'est-ce que vous diriez d'un ministère Royer-Collard?

Un radical. — On a eu tort de lâcher Brisson.

Un financier. — Pas tant que ça, la Bourse remonte.

Le raisonneur. — Qu'est-ce que ça prouve?

Le vétéran. — Rien du tout!

Le financier, *d'un ton aigre.* — Pardon, monsieur, ça prouve que le monde des affaires reprend confiance...

L'informateur jovial. — Nous faisons donc un ministère Casimir-Perier...

Jeu des listes, comme les jours précédents. Une heure se passe.

Un député, *venant du dehors.* — Messieurs, le ministère est fait!

On l'entoure, il récite de mémoire des noms qu'on écrit fiévreusement sous sa dictée.

L'informateur jovial, *entraînant le vétéran à l'écart et pouffant de rire.* — Ah! elle est bien bonne! C'est la liste que j'ai faite de chic et téléphonée il y a une heure. Le journal est déjà en vente; pour ses deux sous, ce farceur de Chose se paye le luxe d'une réputation d'homme à « tuyau ».

Un peu plus loin, ce dialogue s'échange entre députés et journalistes : « Est-ce exact? — Absolument; Chose le confirme à l'instant. »

Cinq minutes après, un ami de M. Casimir-Perier vient annoncer que le président de la commission du budget renonce à poursuivre ses négociations. Éclipse instantanée de l'homme à tuyau, course échevelée des reporters et sous-reporters vers les vélocipédistes, le télégraphe, le téléphone, pour démentir la nouvelle de la constitution du ministère.

Sixième journée.

Un dimanche. Journée creuse. Le Palais-Bourbon reste à peu près désert. La veille, le Président de la République a passé tranquillement la soirée en famille, sans recevoir aucun personnage politique.

Septième journée.

La Salle de la Paix se remplit de nouveau. Las de leur stérile agitation d'une semaine, les frelons parlementaires donnent des signes d'impatience et d'énervement. Le cliché du jour est : « Il faut en finir! » Mais toutes les combinaisons vraisemblables sont épuisées. Le champ est ouvert aux conjectures les plus extravagantes, et la marche désordonnée des événements eux-mêmes achève de troubler les cervelles. Première nouvelle : M. Loubet a conféré dans la matinée avec le Président de la République. Seconde nouvelle : la Bourse, qui avait accueilli par une hausse marquée la sortie de M. Brisson et l'entrée de M. Casimir-Perier,

continue à monter lorsque le même M. Casimir-Perier se retire. (Un financier n'en affirme pas moins que le cours est le meilleur baromètre politique.) Troisième et dernière nouvelle : A cinq heures et demie, M. Ribot vient d'être mandé à l'Élysée. Est-ce que... ?... Oh ! ma tête ! ma tête !

Huitième journée.

La crise est terminée. Les journaux du matin annoncent la constitution du ministère bâclé dans la nuit. C'est, à deux membres près, celui que la Chambre a renversé la semaine précédente ; seulement il a changé d'enseigne : au lieu de s'appeler cabinet Loubet, il s'appelle cabinet Ribot.

Dans la Salle de la Paix, toujours en ébullition, ce dénouement cause une surprise presque unanime ; mais il provoque les appréciations les plus diverses. On entend : « Acte de sagesse... Défi au bon sens... La meilleure solution... Lourde faute... Pis-aller acceptable... Replâtrage ridicule... La rente monte... » A l'ombre du groupe de Laocoon, des brissonistes enragés complotent déjà, pour le lendemain, la chute du ministère à peine restauré. « Ah ! mes enfants, s'écrie l'informateur jovial, elle est bien bonne ! On nous a menés en bateau pendant huit jours. Comme le dit si bien Machin, à une situation nouvelle il faut des hommes nouveaux ! »

*
* *

AUTOUR D'UNE ENQUÊTE.

Depuis l'explosion du scandale parlementaire, l'affaire du Panama entretient dans la Salle de la Paix une effervescence continue. Le bruit de tous les incidents que provoque cette affaire retentissante s'y répercute avec intensité. L'enquête, les conflits épiques entre la commission et le gouvernement, les interpellations incessantes qui obligent le ministère à solliciter des votes de confiance presque quotidiens, les coups de théâtre consécutifs : arrestation des administrateurs de la Compagnie, démission de M. Rouvier, ministre des finances, poursuites ordonnées contre des membres du Parlement, révélations des journaux, mise en cause du président de la Chambre, mémorable duel de tribune de MM. Déroulède et Clémenceau, suivi d'une rencontre sur le terrain, tout cela échauffe les têtes, surexcite les esprits.

Dans ce lieu témoin de tentatives et peut-être d'actes de corruption où l'on croit par instants voir errer les ombres de l'introuvable Arton et de l'extraordinaire Cornélius Hertz, on ne coudoie plus que d'austères Catons et d'implacables justiciers, flétrissant les bénéficiaires avérés ou présumés des chèques légendaires du baron de Reinach. On ne demande pas encore des têtes, mais on exécute les réputations à la guillotine sèche.

Dès qu'un des trente-trois inquisiteurs paraît, il est cerné, assiégé, criblé de questions : — Et la déposition d'un tel ? — Et le dossier judiciaire ? — Et les chèques ? — Et les talons des chèques ? Lui, au milieu du cercle attentif des reporters et des gobe-mouches, pérore avec importance, se montre d'abord réservé, discret, s'excuse de ne pouvoir tout dire, en insinuant qu'il en sait gros, et finit par en dire plus qu'il n'en sait.

Entre temps, la mort subite du baron de Reinach, les aventures d'Arton, la fortune du docteur Cornélius Herz, fournissent à des émules de Balzac, de Dumas, de Ponson du Terrail, de Gaboriau, de Montépin, la matière d'un roman-feuilleton qu'ils débitent en tranches succulentes.

Guidés par des huissiers, embarrassés comme il arrive quand on ne connaît pas bien les êtres, intimidés par les regards braqués sur eux, des gens passent : ce sont des témoins cités devant la commission d'enquête. On se montre un banquier, un ingénieur, un ancien député auvergnat, lequel affirme qu'on a tenté d'acheter son vote pour la modeste somme de trois cent mille francs et tient absolument à se faire peindre en pied dans l'attitude d'Hippocrate refusant les présents d'Artaxercès.

Cet homme modeste, qui rase humblement les murs, est un employé congédié. Des tripotages de Panama, il n'a cure et n'y a vu que du feu ; mais il a éprouvé le besoin de venir raconter à la commission d'enquête ses griefs contre ses anciens patrons. Un monsieur cossu s'avance, enveloppé d'une superbe pelisse de fourrure, un excellent havane aux lèvres. Les journalistes reconnaissent aussitôt M. Gailhard, ex-directeur de l'Opéra, et lui font une entrée. Touché de cet accueil flatteur, le baryton toulousain daigne s'entretenir familièrement avec eux. De la voix vibrante dont il entonnait jadis : *Jardins de l'Alcazar*, il explique qu'il ne comprend pas pourquoi on l'a dérangé. Il a beaucoup connu le baron de Reinach, comme habitué du foyer de la danse, M. Clémenceau, M. Antonin Proust et d'autres personnages politiques pareillement, mais il n'a jamais eu l'honneur d'y rencontrer M. Brisson. Un joyeux compagnon ! (pas M. Brisson, — le baron.) Si ces demoiselles du corps de ballet ont trempé dans le Panama, c'est bien innocemment... Telles sont les révélations que M. Gailhard est en mesure d'apporter au grand conseil des Trente-Trois.

Les reporters dégustent, ainsi qu'une fine bouteille, cet « interview » de derrière les portants, et l'ex-directeur de l'Opéra s'éloigne en promenant un regard méprisant sur le piteux décor du foyer des députés.

*
* *

Voici, successivement, les « cinq » de la première charrette. Sans pitié pour les angoisses d'hommes peut-être faussement accusés, on les observe avec la curiosité stupide et féroce du badaud, à seule fin de voir

« la tête qu'ils font ». On se montre : M. Rouvier, ministre des finances d'hier, grand, élancé, un peu dégingandé, le cou dans les épaules, le binocle au nez, actif et résistant comme tout bon Marseillais, se défendant bien contre la cinquantaine, à laquelle il fait tort de dix ans, et prêt à se défendre mieux encore contre ses accusateurs ; M. Jules Roche, naguère ministre du commerce, figure tourmentée, ravagée, un front de « bûcheur », un corps émacié d'ascète où se concentre la puissance de travail d'un bénédictin, un fourreau usé par une lame fortement trempée ; M. Antonin Proust, très affecté, très déprimé, l'œil atone, non pas vieilli, mais dépouillé d'une jeunesse factice, n'ayant plus le cœur de réparer des ans l'irréparable outrage, ombre mélancolique du bel et élégant Antonin, portrait par Manet, un fantôme, un revenant... de Copenhague ; M. Emmanuel Arène, jeune Corse aux cheveux d'ébène, fringant mousquetaire de l'opportunisme, habile escrimeur à la plume, beaucoup d'estomac et ne paraissant nullement disposé à prendre le maquis ; M. Dugué de La Fauconnerie, épais et finaud, paysan normand d'opérette, ami de tout le monde, artiste émérite en l'art des métamorphoses politiques, maître ès fausse bonhomie, affectant de chausser des sabots pour mettre les pieds dans le plat...

Enfin, Éminence grise, père Joseph d'un parti sans nom, dilettante du gâchis, mystérieux et surtout mystificateur, la tête légèrement inclinée sur une épaule, un sourire sournois au coin de sa moustache argentée, M. Andrieux glisse obliquement, allant porter la lumière à la commission d'enquête. Le chapeau sur l'oreille, nerveux, remuant, M. Clémenceau sautille, pirouette, semblable à un personnage échappé d'une danse macabre, avec son masque sinistre aux orbites creux, aux pommettes saillantes, et les échos répètent tout le puéril tapage mené autour de ses duels, comme si ce n'était pas assez de la botte formidable que lui a portée M. Déroulède à la tribune ; comme si de la force de M. Clémenceau à l'épée ou au pistolet dépendaient les destinées de la France et de la République.

Voilà un aperçu de cette fameuse salle dite « de la Paix », dont le nom est le comble de l'antiphrase. Pas de lieu moins pacifique, moins propice à la sérénité des graves conciliabules, plus dépourvu de majesté. Peu à peu, ce parloir, affecté en principe aux rencontres et aux entretiens utiles entre les députés et les représentants qualifiés de la presse, s'est transformé en une sorte de Bourse politico-financière. On y voit, surtout les jours d'orage, affluer et s'agiter pêle-mêle une tourbe de vibrions inutiles, nuisibles ou simplement ridicules : importuns, importants, sots, intrigants, parvenus, ratés, satisfaits, mécontents, candidats perpétuels, retoqués obstinés, agents électoraux, Machiavels de couloirs, brasseurs d'affaires, spéculateurs, inventeurs, quémandeurs, fonctionnaires dégommés en instance de réintégration, postulants briguant leur succession, mouches du coche, faiseurs d'embarras, diseurs de riens. C'est un marécage où fermentent des germes de discordes, d'interpellations, de crises, de complots d'antichambre, de révolutions peut-être ; où se développent et grouillent, dans un bouillon de culture, tous les microbes pathogènes de la politique, bacilles de l'ambition, de la haine, de l'envie, du dénigrement, de la calomnie ; où, pour fournir au public sa pâture quotidienne, les pourvoyeurs professionnels (il en est de fort consciencieux et de fort respectables) n'ont souvent d'autre ressource que la pêche des potins en eau trouble et la chasse aux canards.

Et, phénomène caractéristique, plus la Salle de la Paix est pleine, plus, revenu à l'air libre, l'observateur qui s'y est égaré en garde une impression pénible de vide.

EDMOND FRANK.

COURRIER LITTÉRAIRE

M. Charles Benoist : *Souverains, hommes d'État et hommes d'Église.* — M. Edme Champion : *Voltaire, études critiques.* — M. Jules Simon : *Notices et portraits.* — M. Léo Claretie : *l'Université moderne.*

M. Charles Benoist, sous ce titre : *Souverains et hommes d'État,* nous donne un livre du plus haut intérêt.

Un livre qui, d'abord, nous fait sortir de France, pays charmant, mais où nous confinons un peu trop, et qui, par moments, n'est pas très agréable à respirer ; un livre où il est surtout question de l'Italie, pays qui excite tantôt nos sympathies chevaleresques, tantôt nos antipathies, assez naïves aussi, mais que nous ne regardons jamais avec indifférence ; un livre enfin où il n'y a pas une ligne qui sonne le creux, ou qui ait couleur même légère de déclamation ; un livre fait tout entier de choses vues et d'hommes pratiqués, un livre donc qui appartient à la catégorie des seuls livres qu'on dût écrire.

Il est fait de six études : Léon XIII, Guillaume III des Pays-Bas, le cardinal Rampolla, M. Crispi, le prince Napoléon, le cardinal Lavigerie. Il s'ouvre par l'élection de Mgr Pecci et se ferme sur la mort de l'archevêque de Carthage. C'est toute une période d'histoire religieuse, d'histoire de France, d'histoire d'Italie et d'histoire religieuse que le livre de M. Benoist, non pas embrasse, mais éclaire par les côtés les moins connus de nous. Ce sont fragments d'une très grande œuvre.

L'étude sur Léon XIII est particulièrement intéressante. L'auteur y considère tour à tour l'évêque de Pérouse, le pape, l'écrivain et le sociologue. Il a trop

insisté, à mon gré, sur les vers latins de Léon XIII, qui ne sont que des divertissements un peu puérils, des quarts d'heure perdus, qu'il ne faut certes pas reprocher à un homme, pas plus que ses comédies à Richelieu, mais dont il n'y a pas lieu non plus de le féliciter. Les vers latins de Léon XIII sont jolis, élégants, d'un très fin lettré, mais insignifiants. Ils valaient une note, non un article. Je n'en vois que quatre qui sont vraiment beaux. Je les traduis pour que tout le monde en ait au moins le sens. Mais je n'ai pas besoin de dire que, comme tous les vers, ils ne sont beaux que dans le texte :

Justitiam colui; certamina longa, labores,
Ludibria, insidias, aspera quæque tuli;
At fidei vindex non flectam; pro grege Christi
Dulce pati, ipsoque in carcere dulce mori (1).

Les autres ne sont qu'agréables et d'une latinité exquise. Je m'en voudrais de les trop louer. On m'accuserait de ramener aux vers latins, qui sont une des causes du désastre de Sedan.

Tout ce Léon XIII est très bien fait, dans une mesure juste et précise. On y voit à quoi il faut exactement réduire le libéralisme, la philosophie et le socialisme de Léon XIII, toutes choses sur lesquelles bien des Français ont les idées les plus saugrenues. La vérité sur ces points tient dans un mot : Léon XIII est un prêtre catholique. Il faut ajouter que c'est un prêtre catholique si intelligent qu'il a du génie. Pour le détail, il faut lire le livre de M. Benoist. Il est d'une impartialité scrupuleuse.

J'aime plus encore que le portrait de Léon XIII celui du cardinal Rampolla, le pape futur, si le Conclave futur a le sens commun. Ce portrait est plus intime, plus minutieux et plus vivant. On voit Mgr Rampolla, on habite avec lui cette petite chambre, dont il ne bouge. Que fait Rampolla? *Sta a tavolino.* Il n'y a jamais d'autre réponse. La vraie devise du sage moderne! La cellule? Non! Le frontistère? Non ; il y a un puits dessous. Le Forum? Ah! non, par exemple! Le bureau, le travail à la fois intellectuel et pratique! Il n'y a que le bureau. Vénérable et heureux celui dont on dit toujours : *Sta a tavolino!*

L'article sur M. Crispi soulèvera quelques colères et sera avidement lu de tous. La biographie romanesque du petit Cavour... (Ah! le joli mot de M. Bonghi : « Pourquoi n'aurais-je pas deux ministères, disait M. Crispi, puisque Cavour en avait deux? Vous riez, monsieur Bonghi? Vous manquez de respect à la mémoire de Cavour! — Au contraire, je respecte Cavour comme un homme unique... ») La biographie romanesque de M. Crispi, ses trois mariages, sa vie de conspirateur, ses bombes, son mazzinisme, son garibaldisme, son « transformisme » et ses transformations, est faite de main de maître ; les raisons du succès prodigieux qu'il a si longtemps soutenu sont exposées avec infiniment de finesse et de pénétration politique.

A ce propos, M. Benoist est amené forcément à jeter un coup d'œil sur l'état moral et social de la jeune Italie. Il n'est pas très aimable, ce coup d'œil, et j'espère pour l'Italie, à qui je m'obstine à n'en pas vouloir, qu'il est un peu plus sévère qu'il ne faut. Par suite de l'absence de classe moyenne, par suite de l'état financier déplorable, par suite aussi de certains défauts de caractère et de certain manque de caractère, M. Benoist nous montre l'Italie livrée tout entière au « fonctionnarisme », c'est-à-dire à une servitude ingénieusement organisée. Sénat composé de grands fonctionnaires, Chambre des députés, pépinière de fonctionnaires : la fonction d'État et la budgetophagie cause efficiente du sénateur et cause finale du député, axe et pivot de tout, voilà à très peu près l'Italie. S'il est vrai, l'Italie n'est pas sensiblement plus libre que sous les rois de Naples et les ducs de Parme, et ce n'est pas le Piémont qui a envahi l'Italie, mais le royaume de Naples qui a absorbé la péninsule.

J'aime à croire qu'il y a un peu d'amertume dans le jugement de M. Benoist. J'aime à le croire, parce que, comme j'en ai fait l'aveu, je continue à aimer l'Italie. Pourquoi je l'aime? Mon Dieu, je le dirai avec bonhomie ; parce que j'aime la France, comme disait Pipelet, et que j'espère que la France redeviendra grande. Or si la France redevient grande, elle aura, n'est-ce pas? dans l'Italie l'alliée la plus solide et la plus fidèle. C'est incontestable. C'est, du reste, dans Commynes : «... Et est la nature de ce peuple d'Italie de ainsi complaire aux plus forts. » J'ai pour moi les autorités historiques les plus considérables.

*
* *

M. Edme Champion, que le grand public ne connaît peut-être pas assez, qui est l'historien le plus érudit et le plus scrupuleux, qui est le penseur le plus loyal, le plus sincère, le plus indépendant et le plus modeste aussi qui puisse être, qui a écrit une *Philosophie de l'histoire de France* toute pleine d'idées, et un *Esprit de la Révolution* où il y a la meilleure analyse et la plus intelligente des *Cahiers de* 89 que je connaisse, nous donne aujourd'hui un *Voltaire* qui est digne d'être lu avec la plus grande attention.

M. Champion était tout à fait préparé à ce travail ; car dans son *Esprit de la Révolution*, il s'était attaché à vider enfin cette fameuse question de l'influence du XVIIIe siècle sur la Révolution française. Il ne l'avait pas vidé du tout ; car ces *influences* étant impossibles à mesurer au juste, ces questions d'influence sont toujours pendantes ; et c'est même leur charme. Mais, du

(1) J'ai servi la justice; longues luttes, travaux, moqueries, pièges, toutes épreuves, je les ai subies. Mais, défenseur de la foi, je ne fléchirai pas. Pour le troupeau du Christ, douce est la souffrance, et douce encore même en prison la mort.

moins, il avait de très près examiné et très judicieusement déterminé le caractère des trois grands philosophes du XVIIIe siècle. Il avait, par exemple (et que c'est juste!), indiqué que, si Voltaire est un peu bien aristocrate, Rousseau ne l'est pas moins, et que des trois, sans être démocrate formellement, c'est encore Montesquieu qui l'est le plus.

Je dois trop, je l'ai reconnu, à M. Champion, sans partager toutes ses opinions, pour n'être pas tenu de signaler ses livres comme des ouvrages qui font toujours penser et qui peuvent instruire même les plus instruits.

Pour Voltaire surtout, M. Champion était introduit; car il a personnellement fait tout un livre, *la Philosophie de l'histoire de France*, pour montrer que le grand recul de l'humanité à partir du IVe siècle était exclusivement l'œuvre du christianisme. Or cette idée, qui n'est pas du tout la mienne, si vous tenez à le savoir, mais qui peut se soutenir, est excellemment une idée voltairienne. C'est même, je crois, la seule idée de Voltaire qui ne soit pas contredite par une autre idée de Voltaire. Elle peut donc passer pour son principe. C'est l'idée maîtresse de l'*Essai sur les mœurs*, c'est l'idée maîtresse de la moitié au moins du *Dictionnaire philosophique*.

M. Champion, trop intelligent du reste pour donner dans l'admiration béate de quoi que ce soit et dans la critique extatique, est donc nettement voltairien, et il a fait son petit livre pour répondre à quelques attaques contre son maître qui lui ont paru injustes ou exagérées. C'est un livre apologétique. Il n'est pas, de ce seul fait, condamnable. L'apologie a son droit d'être, surtout quand elle se donne pour ce qu'elle est. M. Champion ne nous dit pas : « Je traite de tout Voltaire ». Il nous dit : « Je traite dans ce livre de quelques points du débat entre Voltaire et ses adversaires, et je donne des raisons par où on peut et on doit le défendre. » Ainsi limité et déterminé, le livre apologétique a parfaitement sa raison d'être.

Celui-ci est bien fait. Voltaire considéré comme historien, Voltaire « Don Quichotte des malheureux », Voltaire dans *Candide*, autant de chapitres exacts, excellemment informés et judicieux. Le chapitre sur la date du *Sermon des cinquante* est d'une érudition sûre, et d'une exposition et d'une discussion lumineuses. Le chapitre sur la morale de Voltaire est même supérieur. Quelque apologiste qu'il veuille être et qu'il soit, M. Champion sait très bien remarquer que la morale de Voltaire, se résumant en ceci : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qui te fût fait », est insuffisante. (Oh! oh! vous glissez au christianisme, monsieur Champion! Mettons au bouddhisme, pour ne pas vous faire de la peine.) Oui, il remarque qu'elle est vraiment insuffisante. Je le crois bien, qu'elle ne suffit pas. A vrai dire, la véritable morale commence après. Seulement M. Champion ajoute que pour le moment il serait déjà très joli que cette morale insuffisante fût pratiquée par l'humanité tout entière. Il a spirituellement raison. Il ajoute encore qu'il ne faudrait peut-être pas trop souhaiter que l'autre morale, la vraie, celle de la charité et du sacrifice, eût un trop grand nombre d'adeptes. Et je ne sais si ici il a raison, mais c'est une idée très digne de considération. C'est celle de Spencer. M. Champion aurait pu la creuser. Renan en eût tiré un chapitre étincelant. M. Champion en pouvait tirer un chapitre judicieux.

Ce qui est plus faible dans ce livre, c'est Voltaire critique, trop loué et loué à côté; c'est Voltaire autour de *la Pucelle*. Infiniment de talent et de savoir pour plaider de malheureuses circonstances atténuantes très maladroitement. Laissons donc cela. Voltaire était un homme d'esprit qui a fait un jour un livre sottement ordurier et parfaitement assommant, quoique immoral. Ceux qui ont eu le rude courage de lire *la Pucelle* savent bien qu'il n'y a que cela à en dire.

Le chapitre le plus faible est celui des *Contradictions*. Les contradictions de Voltaire sont tellement éclatantes qu'il n'y a que ceux qui n'en ont pas lu une page qui n'y croient point. M. Champion les aperçoit très bien. Il cherche à les résoudre. Sa méthode est un peu enfantine. Elle consiste à choisir dans les convictions successives de Voltaire celles qui lui plaisent et à dire de celles qui sont contraires : « Ici, Voltaire n'est pas sérieux; ce n'est qu'une boutade. » Le procédé est un peu trop facile. Il l'est à ce point que l'apologie, ainsi présentée, a quelquefois l'air d'une ironie. Comme il serait plus simple de dire que Voltaire a beaucoup écrit, qu'il était vif comme salpêtre et emporté comme une soupe au lait, et que dans ces conditions on se contredit toute sa vie, ce qui n'empêche pas, et au contraire, d'éclairer toutes les questions et de rendre des services éminents à l'esprit humain.

Ce chapitre des *Contradictions* est d'autant plus malheureux que le livre tout entier de M. Champion le réfute. Pour défendre son cher Voltaire, M. Champion, toutes les fois que Voltaire soutient une opinion condamnable, s'écrie : « Oui, oui, il soutient cela; mais lisez-le donc tout entier! Il a soutenu aussi tout le contraire. Vous voyez bien : tel ouvrage, tel chapitre, telle page, il soutient tout le contraire. Ah! ah! » — Oui, ah! ah! Et c'est ce qui prouve que votre chapitre des *Contradictions* n'est pas très probant.

Cela devient même un peu amusant. Il y a un « *tournez la page!* » qui est un peu le « tarte à la crème » de M. Champion. On reproche telle assertion à Voltaire : « *tournez la page*, vous lirez l'assertion contraire. » On accuse Voltaire d'avoir dit noir, et c'est vrai qu'il l'a dit, et c'est regrettable; mais, « *tournez la page*, s'écrie triomphalement M. Champion, et vous verrez qu'il dit blanc. » Hélas! si quelques lecteurs de Voltaire, qui, du reste, ne diront jamais qu'ils ont perdu leur temps à le lire tout entier une fois, et cer-

tains ouvrages de lui vingt fois, sont restés convaincus de la mobile et charmante incertitude de la pensée de Voltaire, c'est qu'ils ont toujours tourné la page.

J'aime pourtant singulièrement ce petit livre de M. Champion. Quoique dévot, il est sincère, d'une profonde et limpide loyauté et probité littéraires. Et puis, voyez-vous, on attache ses croyances, ses bontés, ses honnêtetés, ses nobles et salutaires instincts où l'on peut, et vraiment où on les attache il n'importe presque guère. Le Papou qui adore son fétiche place drôlement, si vous voulez, son adoration ; mais c'est l'adoration qui importe, et ce qu'elle suscite et entretient de bons sentiments chez l'adorateur. Ce n'est pas le Dieu qui fait l'adoration, c'est l'adoration qui crée le Dieu. Ce fétiche est vraiment Dieu si le Papou lui commande de lui commander la vertu.

Il y a des voltairiens qui ne voient dans Voltaire qu'un homme qui a dit beaucoup de mal des curés. Ils ne vont pas plus loin. Ils le confondent avec M. Léo Taxil. Cela est tout négatif, nullement fécond, et, de ces voltairiens-là, M. Champion se moque plus et mieux que moi. Il y a des voltairiens pour qui Voltaire est l'apôtre de la tolérance, de la pitié, de la bonté, de la fraternité humaines, de la liberté, de la justice ; un homme qui répandait les bienfaits pardonnait à ses ennemis, servait et sauvait ses persécuteurs, se sacrifiait pour le bien public, adorait sa patrie, ne courtisait que les petits, ne flattait que l'infortune, se dépouillait pour ses frères, répondait à l'ingratitude par un redoublement de dévouement. Ce n'est pas là, à mon avis, littéralement le Voltaire historique. Il y a deux ou trois de ces traits peut-être auxquels il ne répond pas avec une exactitude absolue. Mais une fois qu'on l'a fait ainsi, une fois qu'il est cela pour vous, je ne vois aucun inconvénient à ce qu'on l'adore.

*
* *

M. Jules Simon continue ses études sur les plus illustres des membres de l'Académie des sciences morales. On sait quels beaux portraits il a tracés précédemment de Thiers, Guizot, Rémusat dans un premier volume ; de Mignet, Michelet, Henri Martin dans un second. Aujourd'hui, c'est de Reybaud, Caro, Michel Chevalier, Fustel de Coulanges qu'il nous parle. Ce sont des hommes de différente valeur, tous singulièrement intéressants. Caro, dont on ne dira jamais assez, pour combattre une légende méchante et ridicule, combien il était sérieux, consciencieux, homme de travail et de méditation, est peint ici au naturel et par un homme qui le connaissait par ses bonnes parties, lesquelles l'emportaient infiniment sur les autres. Ce n'était pas sa faute pourtant s'il parlait bien ; c'était même son devoir de professeur de bien parler, et si la beauté de sa parole lui attirait un auditoire qui aime à entendre parler bien, il n'y avait pas à lui en faire un reproche. Tenez, le hasard a de ces ironies. C'est Caro qui indéfiniment va passer pour le type de professeur pour dames du monde. Et qui est-ce qui a fait un cours, aux Tuileries, pour l'impératrice Eugénie ? C'est Fustel de Coulanges. En toute justice, c'est Fustel de Coulanges qui devait avoir la réputation suspecte de professeur mondain. Elle ne s'est pas, je crois, précisément attachée à lui. Cependant !... Mon Dieu, quel jeu de dés que le destin !

Sur Fustel aussi, M. Jules Simon parle gravement, dignement et pertinemment. Il sent l'immense influence, le renouvellement complet des études historiques qui part de ce très grand historien, la probité même et la probité acharnée dans la poursuite du vrai. Vous lirez tout ce volume avec le plus grand charme et le plus grand fruit.

*
* *

L'Université moderne de M. Léo Claretie, avec une belle introduction de M. Gréard, est un magnifique volume et une œuvre très complète et très intéressante. Enseignement supérieur, enseignement secondaire, enseignement primaire, tout y est, et chaque chose bien à sa place, et présentée avec beaucoup d'agrément et de bonne grâce. C'est un livre de divertissement utile pour le présent et de document pour l'avenir. Les illustrations en sont très exactes et en même temps très piquantes.

ÉMILE FAGUET.

THÉATRES

A LA COMÉDIE-FRANÇAISE. — LES DÉCORATIONS DU 1er JANVIER.

Puisque ces jours de fête nous en laissent le loisir, je voudrais vous parler un peu de la Comédie-Française. Après reprise de *la Métromanie*, après la reprise des *Trois sultanes*, après la reprise du *Juif polonais*, et en attendant la reprise d'*Un père prodigue*, on a donné la reprise du *Monde où l'on s'amuse*... On jugera peut-être que c'est beaucoup. Et l'on pensera aussi, j'en ai peur, que la petite comédie de M. Pailleron ne méritait peut-être pas l'honneur qu'on vient de lui faire. Puisque, étant données les habitudes de la Comédie-Française, il est très difficile, pour ne pas dire impossible, de donner de suite deux pièces nouvelles, il en est d'autres, ce me semble, qui, plus que celle-là, eussent été dignes de nous être rendues. Je sais qu'on a coutume, lorsqu'une pièce d'un auteur forme le principal spectacle, d'y joindre une petite pièce de lui, afin que la totalité des droits d'auteur lui soit attribuée. Ces coutumes, en usage depuis longtemps dans les autres théâtres, ont mis quelques années à s'introduire à la Comédie-Française ; elles y sont fortement établies

aujourd'hui. Peut-être, ici surtout, est-ce un mal? Je me garderai, pour ma part, d'en faire de trop vifs reproches au comité. Si cette mainmise de l'auteur à succès sur tout le spectacle a de manifestes inconvénients, dont le principal est de rendre de plus en plus difficile l'accès du théâtre aux débutants; si, plus particulièrement, la Comédie-Française perd en cela une occasion de développer son répertoire classique, déjà si restreint, ou du moins si rarement joué, — il me paraît assez juste de donner à l'auteur tous les droits sur une recette qui se fait, en somme, grâce à sa pièce. Mais où le comité me paraît exagérer la courtoisie, c'est quand, au lieu de compléter l'affiche par une pièce déjà au répertoire, il croit devoir en monter une nouvelle. Puisqu'il s'agit aujourd'hui de M. Pailleron, ne joue-t-on pas déjà *Petite pluie*, *l'Étincelle* (qui, je crois bien, est son chef-d'œuvre), et aussi, si je ne me trompe, *Pendant le bal?* N'est-ce point assez, et était-il indispensable d'y ajouter *le Monde où l'on s'amuse?*... Je sais encore que, lorsqu'un auteur à succès, lorsqu'un auteur éminent, membre de l'Académie française, donne une pièce à la Comédie, celle-ci, estimant qu'une politesse en vaut une autre, cherche à lui être agréable à son tour; c'est ainsi qu'on a repris *le Monde où l'on s'amuse*. Et cela peut se défendre. Toutefois, je crois que la Comédie fait preuve, en l'espèce, de trop de modestie. Elle offre aux auteurs des avantages que ceux-ci ne trouveraient assurément nulle part ailleurs: un théâtre en pleine vogue, une interprétation le plus souvent sans rivale, et, — puisque j'ai déjà parlé des « droits », — une salle où l'on peut faire les plus fortes recettes de Paris. Si vous ajoutez que, grâce au renom légitime de la Comédie-Française, un échec y est toujours un peu atténué, au moins dans ce qu'il aurait autre part de matériel et de brutal, vous reconnaîtrez, j'imagine, que la Comédie-Française, comme on dit, ne doit rien à personne, et qu'à l'honneur que peut lui faire un auteur en lui apportant une pièce, elle répond en lui offrant les plus grandes chances de succès qu'il puisse avoir.

Et puis, le système que je viens d'exposer a d'autres inconvénients. Voyez ce qui se passe aujourd'hui. Nul n'ignore que, depuis deux ans, le comité a les yeux ardemment et alternativement fixés sur M. Dumas et sur M. Pailleron. On comptait d'abord sur *la Route de Thèbes;* et tout fut à M. Dumas; on reprit *la Visite de Noces*, on reprit *Denise;* on reprit *Francillon* (où, soit dit en passant, M. Le Bargy a joué excellemment le rôle de Stanislas de Grandredon); et, si l'on ne reprit pas *le Demi-Monde*, c'est sans doute que, par le plus grand des hasards, Mlle Marsy n'était pas, à ce moment, disposée à jouer la comédie. Je ne me plains nullement; si un auteur doit être joué le plus souvent possible, c'est assurément M. Dumas; je constate seulement que cela fait bien des reprises. Et, cependant, le répertoire classique attend!... Brusquement, les choses changent. M. Dumas déclare que *la Route de Thèbes* n'est pas prête. Le comité se retourne vers M. Pailleron. Lui est prêt : sa pièce presque finie, sinon complètement, pourra être donnée dans le courant de l'hiver. Tout est désormais à M. Pailleron. Vite, on répète *le Monde où l'on s'amuse*; on rejoue *le Monde où l'on s'ennuie*, un peu négligé depuis quelque temps. Mais ce n'est pas tout. M. Pailleron ne trouve pas au Théâtre-Français les interprètes qu'il rêve. Qu'importe? On engagera ceux ou celles qu'il voudra!...

Et ici, je suis bien forcé de faire remarquer que, précisément, l'un des bienfaits de l'organisation de la Comédie-Française est de rendre impossibles les engagements en représentation. Or, de quelque nom qu'on veuille l'appeler, c'est bien de cela qu'il s'agit ici. La nouvelle pensionnaire de la Comédie-Française y entre pour jouer la pièce de M. Pailleron, et d'ailleurs, en l'état actuel de la troupe, je ne vois pas ce qu'elle pourrait jouer d'autre...

Bref, Mme Hading fut engagée. Je ne crois pas exagérer en disant que cette nouvelle provoqua une certaine surprise chez tous ceux qui s'occupent de théâtre. Certes, tout le monde est d'accord pour louer la radieuse beauté de Mme Hading. Mais jamais talent ne fut plus diversement apprécié. Elle a des partisans, moins ardents peut-être qu'au temps où elle jouait au Gymnase, mais dont l'admiration fait encore bonne contenance. D'autres, en revanche, reprochent à son jeu une afféterie et un manque de naturel excessifs; ils trouvent que, si l'on me passe l'expression, elle parle tout le temps « en majuscules ». Mais passons; ce n'est pas de Mme Hading que j'ai à parler aujourd'hui. Tout ce que je voulais dire, c'est que l'engagement de la créatrice du *Maître de forges* ne paraissait pas s'imposer : et même que, pour l'intérêt bien entendu de la Comédie-Française, il eût mieux valu qu'il ne fût pas signé.

Mais voici le plus beau! Les journaux annoncent que, décidément, la pièce de M. Pailleron ne passera pas cette année. L'auteur, « très difficilement satisfait de lui-même », nous assure-t-on, ne trouve pas encore sa comédie parfaitement au point; il la garde, se réservant d'y faire des modifications dont la nécessité lui est apparue avec évidence. Et voilà *le Monde où l'on s'amuse* et Mme Hading qui « restent pour compte » à la Comédie-Française!... Avouez que cet imbroglio est d'une jolie qualité de comique. Passe encore pour la pièce : j'ai dit tout à l'heure qu'il ne me semblait guère utile de la reprendre; mais enfin ce n'est qu'une reprise de plus, et nous n'en sommes pas à cela près. Quant à la comédienne, que va-t-on en faire? Rompre le traité qui la lie au Théâtre-Français, ce serait reconnaître ce que je disais de son engagement. Elle y restera donc; mais qu'y jouera-t-elle?... *L'Aventurière?*... Je ne vois pas très bien Mme Hading disant le vers. Et ensuite? Car engager une comédienne dans le but unique

de lui faire reprendre un rôle joué deux cents fois semblerait un peu excessif. Et le classique? Car enfin il me semble qu'on le néglige singulièrement depuis quelque temps! Aux curieux de connaître le sens que ce mot est en train de prendre, je recommande le programme des « quinzaines classiques »; ils y verront comme quoi notre théâtre classique s'est inopinément agrégé *le Fruit défendu*, *Mademoiselle de La Seiglière*, et bien d'autres. Donc, quels rôles classiques (des vrais classiques) jouera Mme Hading? Elmire?... Célimène?... Phèdre?... Camille?... Nous verrons bien. A moins qu'on ne l'ait engagée pour pouvoir reprendre *le Prince d'Aurec?...*

Je dois déclarer, pour être tout à fait sincère, que je ne sais pas si la nouvelle à laquelle je fais allusion plus haut (le retard apporté à la pièce de M. Pailleron) est ou n'est pas officielle. Elle a été donnée par certains journaux, et n'a pas été démentie jusqu'ici; c'est là que s'arrêtent mes renseignements. Les réflexions que je viens de faire n'en subsistent pas moins. Qu'elle soit vraie ou non, cette nouvelle, elle est vraisemblable. Et cela suffit à vous montrer à quoi la Comédie-Française s'expose, en agissant comme elle le fait.

Ai-je besoin d'ajouter une fois de plus que je ne voudrais pour rien au monde être rangé parmi ceux qui l'attaquent systématiquement? Nous lui devons des représentations telles qu'elle seule peut en donner de semblables, nous lui en devrons d'autres assurément. Mais, de temps à autre, elle semble comme désorientée, et il ne devrait pas être possible qu'elle le fût!..

*
* *

On me permettra de dire un mot des nouveaux décorés, puisqu'ils appartiennent au théâtre. Jamais distinctions ne furent mieux accueillies et ne méritaient plus de l'être que celles dont M. Henri Lavedan et M. Albert Carré viennent d'être l'objet. Après dix volumes d'un esprit singulier et « significatif », où sont marquées avec une rare intensité les mœurs d'une partie de nos contemporains, après un acte curieux au Théâtre-Libre, M. Lavedan donna *Une famille* à la Comédie-Française; elle y fut très favorablement accueillie; et vous vous rappelez quel fut, au Vaudeville, le succès du *Prince d'Aurec*. C'est, sans contredit, le début le plus brillant que nous ayons vu au théâtre, depuis longtemps. Tous ceux qui connaissent et aiment M. Lavedan ont pleine confiance en son avenir dramatique; pour ma part, c'est avec une joie très vive et très cordiale que j'ai appris sa décoration.

J'en dirai autant de M. Albert Carré. Ceux qui se sont trouvés en rapports avec lui sont unanimes à louer sa parfaite courtoisie, sa scrupuleuse délicatesse en affaires et son intelligence des choses du théâtre. Auteur applaudi, il dirige le Vaudeville avec l'habileté que l'on sait, et a su le mettre au premier rang des théâtres parisiens. Il suffit de citer, parmi les nombreuses pièces qu'il a montées, *le Député Leveau*, *le Prince d'Aurec*, *les Paroles restent*... Ajoutez qu'il est le seul qui ait cherché et trouvé un moyen pratique de faciliter aux jeunes l'accès du théâtre. Ses matinées du jeudi ont été accueillies avec quelque méfiance; elles ont fait leurs preuves, aujourd'hui. S'il est vrai que ce soit par exception que l'on décore un directeur de théâtre non subventionné, nul ne méritait plus que M. Carré qu'on la fît en sa faveur.

Parmi les nouveaux décorés figure également M. Laroche, sociétaire de la Comédie-Française. Ici, je suis plus embarrassé. Certes, les qualités de M. Laroche ne sont pas méprisables, non plus que les services qu'il a rendus à la Comédie-Française. C'est un estimable professeur, un estimable comédien, un homme parfaitement estimable. Mais il n'y a rien là qui sorte d'une estimable moyenne et qui mérite une récompense exceptionnelle. Aussi bien semble-t-il qu'on l'a décoré moins pour ce qu'il a fait que pour ce qu'il n'a pas fait. En effet, M. Laroche, sociétaire depuis vingt ans, n'a jamais quitté son théâtre et n'a jamais joué que sur la scène de la rue Richelieu. Et cela encore est fort estimable, mais ce n'est qu'estimable. J'entends bien qu'on a voulu faire un exemple, et le donner comme modèle à certains sociétaires d'humeur plus vagabonde; pour ceux-là, il est d'autres moyens de leur inspirer le respect des « traités ». Mais on n'a pas réfléchi qu'en récompensant d'une manière aussi exceptionnelle un honorable artiste qui n'a fait que son devoir, on paraissait reconnaître que le simple accomplissement de ce devoir avait en soi quelque chose d'exceptionnel. Et cela est assez maladroit. De plus, qu'on décore M. Got ou M. Mounet-Sully, qui, aux tournées retentissantes et fructueuses, ont préféré la gloire plus tranquille et plus désintéressée qu'ils ont gagnée à la Comédie-Française, rien de plus juste et de plus mérité. Ils ont fait à la réputation de la « Maison » des sacrifices très sérieux et très réels dont il est équitable de les récompenser. Mais, — il faut cependant dire les choses comme elles sont, — le talent de M. Laroche n'est pas de ceux qui tentent les organisateurs de tournées exotiques, et je ne vois pas très bien les Patagons en délire dressant des arcs de triomphe à l'estimable comédien. Fallait-il alors récompenser si bruyamment M. Laroche pour avoir résisté à des propositions qui peut-être ne lui ont pas été faites?... Encore une fois, cela me paraît maladroit et contraire au but qu'on se proposait. C'est à ce point de vue seulement que je me suis permis ces quelques observations.

J. DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

La Croix, le Bien et le Beau.

Nous n'avons pas été contents des récentes promotions dans l'ordre de la Légion d'honneur. La croix conférée à M. Laroche nous a particulièrement choqués, et nous avons lu avec un vif plaisir l'article de M. Francis Magnard qui exprimait si bien, en cette occurrence, nos sentiments de révolte.

Bien plus, au lieu de respecter les vénérables intentions du Premier consul qui désirait par la croix honorer à la fois le mérite martial et le pacifique, nous nous sommes mentalement ralliés à l'audacieuse proposition de réforme formulée par M. Magnard : réserver désormais la Légion d'honneur aux soldats, et créer un ordre nouveau, à ruban rose, bleu ciel ou crème, pour les civils, — d'où naîtrait une manière de Légionnaires blafards, de Légionnaires anémiques, de Légionnaires pas bien forts, auxquels, seul, l'usage du fer serait apte à rendre la belle couleur.

Adhésion d'ailleurs toute spontanée qu'on aurait tort de considérer comme une incartade de ce vieux major, hostile au pékin, qui sommeille en chacun de nous ; — adhésion très conforme à ce que nous pensons sur la Légion d'honneur.

C'est une conception un peu Ambigu que la nôtre et un peu Vaudeville, un peu Cirque Olympique et un peu Duvert et Lauzanne, — en vertu de laquelle, malgré le scepticisme croissant, la croix est toujours demeurée, pour nous : « l'Étoile des braves », ou bien encore « un petit bout de ruban, hé! hé! qui ne ferait pas mal à cette boutonnière »! Un militaire noble et fier en pantalon rouge, un grand savant chauve en redingote noire, un puissant artiste à la chevelure et à la cravate flottantes, ainsi nous aimons à nous figurer le Légionnaire. Sur le nombre de ses titres, nous ne sommes pas bien difficiles, mais nous voulons la qualité. Criez-nous tout bonnement quelque chose comme : « A moi d'Auvergne! » — inventez-nous, par exemple, la poudre, ou bien simplement écrivez-nous une pièce dans le genre du *Cid*, voilà des titres, voilà des motifs que nous ne chicanerons pas! Finalement, soyez un héros, accomplissez des choses extraordinaires, ayez un gros triomphe, et vous verrez si nous n'applaudissons point avec frénésie à votre décoration comme nous faisons, au théâtre, quand le colonel la détache lui-même « de sa poitrine » pour l'épingler « sur la poitrine » du vaillant sergent, ou lorsque le ministre l'envoie, dans une petite boîte, — « votre cadeau de mariage, mon cher ! » — au jeune et génial ingénieur !... Comme nous avons tous fait, aussi, lorsqu'il l'a décernée à l'heureux et hardi Lavedan, décoré pour un acte, que dis-je! — pour trois actes d'éclat!...

***

Quelles que soient pourtant la quiétude et l'assurance que nous éprouvions à sentir comme la majorité, il n'y a pas à nous dissimuler que cette façon de voir est en même temps contraire à la justice, à l'humilité due et à la morale entière.

Car, ou bien en primant l'héroïsme, nous récompensons un beau trait, isolé et exceptionnel, sans tenir compte de la conduite antérieure ou postérieure du héros, sans rechercher si avant il fut honnête homme, ou si après il continuera de l'être! Et alors, ce douteux bénéficiaire paraît mal venu à se plaindre qu'on lui impose la promiscuité avec des camarades suspects.

Ou bien dans le haut fait qui lui vaut la croix, nous honorons l'indice d'une âme constamment forte et bonne, d'une vertu sans défaillances. Et alors de quel droit décider que telle vertu qui se manifeste soudainement est supérieure à telle autre vertu qui ne se fait remarquer que lentement, à travers les ans? De quel droit distinguer entre les vertus diverses, donner la préférence à celle qu'on célèbre « au choix », dédaigner celles qui ne furent consacrées « qu'à l'ancienneté »? La croix serait donc je ne sais quel surcroît ou surcroix d'honneur attribué aux individus qu'un succès retentissant, une abnégation publique, une bruyante découverte, a déjà parés de gloire, — et non pas la récompense promise à tous les citoyens, qui, selon leurs moyens, dans les limites de leur caste, ont prouvé d'un coup ou progressivement qu'ils étaient capables de bien faire?

Ainsi, en tout cas, ne pense pas M. Laroche, qui pour n'être qu'un comédien ordinaire de la République ne m'en semble pas moins un moraliste assez sagace. A l'un de nos confrères qui l'avertissait charitablement des critiques que sa nomination soulevait, il a répondu à peu près : « J'ai trente ans de planches, vingt-cinq ans de Comédie. J'ai toujours joué consciencieusement les rôles qu'on me donnait à jouer. Je n'ai jamais violé le règlement, jamais manqué à mes supérieurs, jamais abandonné mon théâtre. Tels sont mes titres! » Cela n'équivalait-il pas à dire : « J'ai docilement et honnêtement accompli ma tâche! Voilà mes mérites! »

Et de même auraient pu répondre, sans qu'on trouvât rien d'équitable et de péremptoire à leur objecter, tant d'autres légionnaires de cette promotion dont, au hasard, je vous citerai quelques noms et quelques tires : M. Crès, pasteur de Vallon, 36 ans de ministère pastoral. — M. de Bradi, consul à Civita-Vecchia, 29 ans de service consulaire ; et ce brave professeur de Meaux, M. James, qui possède, assure l'*Officiel*, 40 ans de service à son actif!

Croyez-vous que ce soit pour leur entraînante éloquence, leur précieuse habileté, leur originale science que ces dignes fonctionnaires ont obtenu la croix?

Non, n'est-ce pas? Le génie se gratifie plus vite. C'est alors pour autre chose. Pour leur probité, si vous voulez, pour leur assiduité, pour leur dévouement, disons le mot : pour leur vertu.

Et cette vertu, on oserait la contester, l'analyser, la classer, lui infliger l'humiliation d'une décoration spéciale, comme si on la tenait pour une vertu de seconde marque, pour une vertu terne, précaire, appâlie!

On oserait modifier la sage coutume qui a fait de la croix la récompense universelle et pareille des brillants traits et des humbles services!

***

Vous vous récriez, confus comme on l'est toujours quand on se trouve accusé d'avoir attenté aux droits sacrés des vertus obscures. Pas du tout! Vous y rendez plein hommage à ces ennuyeux droits! Cependant...

Cependant, à l'instar de M. Magnard, vous sentez qu'en vous une vague irritation s'élève, d'être ainsi contraint de renier vos répugnances, de cacher vos sympathies; une vague protestation en faveur de certaines actions qui vous semblent mieux que bonnes, qui vous paraissent d'une essence différente, — avouez-le, qui vous paraissent plus belles.

Vous appréciez assurément les mérites de M. James, mais vous souhaiteriez qu'au lieu de n'être que le professeur de Meaux, il en fût plutôt l'aigle.

Les aigles, les grands aigles, comme disait le décret de l'an X, c'est à ceux-là seuls que vous voudriez qu'on donnât la croix.

Même après qu'on vous a fait honte de votre vanité, même après qu'on vous a rappelé le respect dû aux modestes, vous ne pouvez vous défendre de votre particulière tendresse pour les plus forts. Malgré vous, à la longue endurance, à l'inlassable zèle des uns, vous opposez partialement l'héroïsme ou le talent des autres. Quoi qu'on dise, à vingt-cinq ans de service pastoral, à trente ans de service consulaire, vous préférerez toujours ces courtes minutes, ces brèves heures que mettent à se produire un beau fait d'armes, une belle pièce, une belle invention!

Réglez-vous donc sur ces deux sentiments sincères, sur vos sentiments de charitable équité et d'aristocrate esthétique!

Gardez la Légion d'honneur à tous! Ne licenciez pas, par extinction, ces immenses cohortes de chevaliers, où, pour qui connaît l'humanité, il est si surprenant de rencontrer un si petit nombre d'incorrects! Conservez votre armée permanente de cinquante mille légionnaires, — unique de par le monde!

Et si vous créez un ordre nouveau, que ce ne soit pas un ordre inférieur, un ordre déconsidérant, un ordre presque afflictif, mais, au contraire, un ordre supérieur, un ordre tout clos, extraordinairement désirable et privilégié, dans lequel n'auront accès que les héros authentiques, les vraiment meilleurs, les princes de la bravoure, du talent, de l'esprit.

Puis, pour le garer de l'encombrement et des solliciteurs, exigez que ceux qui n'y auront pas été appelés d'office et qui postuleront l'honneur d'y être admis fassent publiquement, à la tribune, ou dans la presse, leur demande.

Car il y a une borne sûre à l'immodestie individuelle : c'est la crainte du ridicule. Oui, on ne se regarde pas comme le dernier des scrins; on sait bien les petits mérites que l'on a. Mais de là à se déclarer tout haut un génie, un héros, un prince de quelque chose... Merci!... Tenez, je gage que M. Laroche, lui-même, ne s'y risquerait pas.

FERNAND VANDÈREM.

BULLETIN

M. Ferdinand Brunetière ouvrira son cours sur l'*Évolution de la poésie lyrique en France au* XIX*e siècle* le mercredi 11 janvier 1893, à cinq heures, dans le grand amphithéâtre de l'ancienne Sorbonne.

Nouvelles de l'étranger.

YOLANDE.

Le drame musical en un acte que vient de faire jouer sous ce titre, à l'Opéra de Bruxelles, M. Albéric Magnard, aurait gagné peut-être à porter en sous-titre : *ou les Ennuis du veuvage;* car le drame consiste pour ainsi dire tout entier en deux longues complaintes sur ce mélancolique sujet.

Yolande, la belle comtesse, seule dans sa chambre à coucher, se lamente toute la nuit et jusqu'après l'aurore sur l'absence de son mari, parti naguère pour la croisade, et qui n'est pas revenu avec les autres croisés. Puis on annonce l'arrivée du comte; mais à peine Yolande est-elle dans ses bras qu'elle meurt, et c'est au tour du mari de se lamenter. Enfin, au moment où le malheureux va se tuer, Yolande lui apparaît, transfigurée en sainte. Elle lui promet de redevenir sa femme dans l'autre monde, s'il consent à vivre encore quelque temps séparé d'elle dans ce monde-ci. Et le comte, rassuré, jure d'aller attendre dans un cloître que la grâce de Dieu daigne le relever de son veuvage.

Cette fidèle analyse fera comprendre pourquoi le petit drame de M. Magnard n'est pas un bon drame, je veux dire un drame qui puisse intéresser vivement un public de théâtre. Non seulement M. Magnard n'a pas cherché l'action dramatique, on croirait qu'il l'a évitée. Il a même, le plus souvent, évité le dialogue : encore aurait-il mieux fait de l'éviter toujours, car quelques fragments de dialogue, trop courts et d'un accent trop réaliste, détonnent dans l'ensemble. Les personnages ont tant de choses à se dire à eux-mêmes qu'ils paraissent gênés pour parler à autrui.

Peut-être, d'ailleurs, M. Magnard n'a-t-il pas cherché à faire un drame, mais plutôt quelque chose comme un poème symphonique d'un genre nouveau, où les morceaux descriptifs seraient remplacés par des décors, le programme par des paroles, et où l'orchestre s'emploierait à traduire une suite

définie de sentiments passionnés. Telle, du moins, m'est apparue *Yolande*, étrange pièce sans dialogue et sans action.

Mais, à défaut d'un dramaturge, M. Magnard est un poète et un musicien. C'est ce qu'ont senti tous ses auditeurs, le soir de la première, et de là vient qu'ils ont écouté avec une respectueuse sympathie cette œuvre qui, à la considérer comme un drame, n'aurait pu manquer de les ennuyer.

Au contraire des paroles chantées d'ordinaire dans les opéras, les paroles que chantent les personnages d'*Yolande* sont écrites en prose, et sont, d'un bout à l'autre des deux grands monologues, des paroles *poétiques*. Il s'en dégage une délicieuse impression de fraicheur, de vérité, d'élégance vive et simple. Et je ne crois pas qu'on ait jamais gradué avec tant d'art, dans un poème musical, la suite des nuances d'un sentiment, ni qu'on ait aussi sagement mesuré la part des paroles et celle de la musique. A ce point de vue de la notation psychologique des degrés de l'émotion, l'auteur d'*Yolande*, avec toute son inexpérience de débutant, est déjà un maître. Voyez, par exemple, les développements de la plainte d'Yolande : « C'est fini, plus ne le reverrai, Robert, mon cher seigneur!... J'aimais à me mirer dans ses yeux, ses yeux terribles... ses yeux si tendres... O mon héros, vos baisers m'étaient doux!... Plus ne le reverrai, jamais plus!.. Non, non, je veux reposer encore en ses bras, je veux espérer, je veux souffrir encore... Destinée implacable!... Sa nef est démontée, il se perd!... Non! l'ouragan l'aura échoué vers de lointains rivages. Il est, il reviendra vers l'épouse ravie!... Hélas! je suis brisée... Mais c'est bientôt la mort... Je désire la mort et j'ai peur de la mort!... N'avoir point même à chérir un enfant, vivant souvenir de Robert! » Puis c'est une prière, où le remords alterne avec l'espérance; et puis c'est, à l'autre, un apaisement momentané, mais bientôt suivi de nouvelles angoisses. Tout cela noté en brèves paroles, et seulement pour justifier les détours successifs de la symphonie.

Le seul malheur est que tout cela doit être chanté par une voix de femme, et qu'il est matériellement impossible à une voix de femme de faire entendre le détail des paroles qu'elle chante. Si bien que pour le public, au théâtre, la grande moitié de ces fines et précieuses nuances reste inaperçue. Et ce n'est pas la faute de l'actrice. Je veux bien qu'en théorie une actrice idéale puisse chanter et être comprise; mais en fait jamais je n'ai eu l'exemple de rien de pareil. Ceux qui croient comprendre les mots allemands que chantent Mmes Materna, Sucher, Malten et autres grandes cantatrices wagnériennes, il me semble toujours ou bien qu'ils ne savent pas l'allemand, ou bien qu'ils savent d'avance par cœur les poèmes de Wagner.

J'ajoute que M. Magnard a fait un louable effort pour modifier les usages admis depuis deux cents ans chez nous touchant la déclamation : ce sont, en effet, des usages souvent contraires au bon sens et ridicules ou fâcheux. Mais tels qu'ils sont, nous y avons l'oreille accoutumée : et puis je ne crois pas que M. Maynard soit encore parvenu à se mouvoir bien à l'aise dans les principes de déclamation nouveaux qu'il a adoptés. C'est un point d'autant plus scabreux, pour un musicien français, que l'exemple de Wagner, ici, risquerait plutôt de nuire, tant la différence est profonde entre l'esprit de la langue allemande et l'esprit de la nôtre,

Mais c'est naturellement sur la musique et sur le développement orchestral qu'a surtout porté l'effort de M. Magnard. J'aurais de la peine, par exemple, à définir au juste la musique d'*Yolande*, et à dire au juste de quels maîtres elle est inspirée. Écrite dans les tonalités des dernières œuvres de Wagner, instrumentée suivant la méthode de Wagner, rappelant même d'un peu trop près, par endroits, tels morceaux wagnériens, ce n'est point, pourtant, une musique wagnérienne. L'esprit y est tout autre : un esprit absolument personnel, sobre, contenu, contenu parfois jusqu'à la sécheresse, mais toujours vivant à l'expression franche et immédiate. Il m'a semblé, en outre, que la perfection du style et de la technique était fort inégale, dans les diverses parties du drame ; mais il y a des parties que je ne saurais trop louer, l'ouverture, notamment, le joli chœur d'anges qui accompagne l'apparition, surtout le commencement et la fin du monologue du comte. Voyez dans la partition d'*Yolande*[1] de quelle savante et émouvante façon M. Magnard a varié, pour traduire les angoisses de son héros, la phrase plaintive déjà traitée en fugue au début de l'ouverture : c'est une musique vraiment française, et où vous reconnaîtrez l'originalité d'une âme d'artiste trouvant enfin sa vraie voie.

Cette œuvre curieuse et pleine de promesses a été admirablement exécutée, avec un soin et un art infinis. M. Séguin a chanté le rôle du comte comme il chante tous ses rôles : c'est le seul chanteur français qui paraisse avoir souci de la dignité de la musique. L'orchestre a été excellent.

T. W.

* * *

LE PREMIER DRAME SUR DON CARLOS.

Le théâtre allemand de Prague vient de représenter un *Don Carlos, prince des Asturies*, traduit par M. Herroy, de l'original espagnol de Diego Ximenes de Enciso, auteur contemporain de Tino de Molina. La critique bohémienne et allemande ayant accusé M. Herroy d'avoir inventé le nom d'Enciso, et d'être en réalité l'unique auteur du drame qu'il prétendait avoir traduit, M. Herroy a répondu qu'il avait réellement découvert dans la Bibliothèque impériale de Vienne la pièce du vieil auteur espagnol. Le *Mazarin* fait observer à ce propos que non seulement Enciso n'est pas un être fictif, comme l'Ossian de Macferson, mais que M. Herroy n'a même pas eu à se donner beaucoup de peine pour le découvrir. Enciso est, en effet, un des dramaturges espagnols dont le nom se trouve le plus fréquemment cité par les auteurs allemands d'ouvrages sur l'Espagne. Ses deux pièces principales, *El Principe Don Carlos* et *la Mayor hazana de Carlos V*, ont été toutes deux traduites en allemand il y a quarante ans. Son don Carlos, loin de ressembler au noble jeune prince mis en scène par Schiller et Alfieri, est au contraire un tyranneau faible d'esprit et méchant, tel que paraît avoir été le Don Carlos de l'histoire.

* * *

UN NOUVEAU LIVRE DE HENRY GEORGE.

Le sociologue américain, Henry George, le fameux apôtre de la nationalisation du sol, après des années de silence, publie un nouvel ouvrage, consacré tout entier à l'examen et à la réfutation des théories sociales de M. Herbert Spencer. On sait que M. Spencer, au nom de son individualisme radical, a été parmi les plus ardents adversaires de la doctrine de M. George.

(1) Publiée chez Choudens.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris, MAY et MOTTEROZ. — Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoit.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 2 TOME LI 14 JANVIER 1893.

HISTOIRE DES RÉPUTATIONS LITTÉRAIRES (1)

La comédie du hasard.

On prétend que Molière est venu à l'heure précise où toutes les circonstances favorisaient, dans un parfait concert, le plein développement de l'art où il a excellé. Mais qu'entend-on par là? Qu'il était *nécessaire* que la comédie atteignît à ce moment son apogée? Qu'elle était semblable à un fruit mûr, n'attendant qu'une petite secousse de quelque main pour se détacher de l'arbre? Si Molière était mort dans son voyage aventureux à travers la province, un autre aurait-il pris sa place, et Boursault, à défaut de lui, serait-il devenu le grand homme? Je crains plutôt que ce triste accident n'eût fait pour la comédie, dans l'histoire de la littérature française, au siècle de Louis XIV, un vide ou une place d'arrière-rang, comme il y en avait déjà pour la poésie lyrique, pour l'éloquence politique, pour l'histoire, et je crains aussi que la critique littéraire, si habile à prouver que la comédie *devait* s'épanouir sous Louis XIV, ne démontrât alors, avec la même facilité, qu'il était *impossible* qu'elle fleurît sous lui et que la tragédie seule convenait aux goûts majestueux du grand roi et du grand siècle.

Boursault = Molière : voilà la conclusion où sont logiquement forcés d'aboutir ceux qui croient trouver, avec M. Taine, dans la connaissance du moment et du milieu, jointe à celle de la race, des données suffisantes pour expliquer un phénomène aussi extraordinaire que l'apparition du génie. Il faudrait bien pourtant y ajouter au moins les études, la famille et, en outre, la cause mystérieuse qui fait que l'éducation et l'hérédité ayant été les mêmes, Thomas Corneille ne fut que Thomas, tandis que Pierre Corneille fut Pierre (1). Assurément, on doit pouvoir expliquer tout ce qui est naturel, et le génie, pour merveilleux qu'il soit, ne sort sans doute point des lois de la nature; mais il est comparable, comme l'a fort bien dit Guyau, à « *un écheveau brouillé*, et les efforts du critique pour débrouiller cet écheveau n'aboutissent en général qu'à des résultats tout à fait superficiels (2) ».

La part proportionnelle de l'initiative individuelle et des circonstances dans ces grands faits de l'histoire, qu'on appelle les œuvres du génie, continuera toujours d'être débattue avec d'autant plus de vivacité qu'on grossit passionnément la question et qu'on en fait une forme du grand problème de la liberté. Mais peut-être qu'on exagère. L'individu a-t-il donc besoin d'être libre pour exercer sur la marche des choses une influence considérable? Stuart Mill a clairement expliqué que la volonté humaine, même en étant déterminée comme tout le reste, a une grande efficacité comme cause, et

(1) Voy. la *Revue* des 1er et 15 août, 3 octobre 1891, 23 avril, 18 juin et 22 octobre 1892.

(1) « Avec ce système-là, on explique la série, le groupe, mais jamais l'individualité, le fait spécial qui fait qu'on est *celui-là*. Cette méthode amène forcément à ne faire aucun cas du talent. Le chef-d'œuvre n'a plus de signification que comme document historique. » Flaubert. *Correspondance. Troisième série*, p. 179.

(2) *L'Art au point de vue sociologique*, p. 31.

que, si elle agit sur la nature matérielle dont les lois sont relativement fixes et rigoureuses, pour en faire l'instrument de ses desseins, elle peut, à plus forte raison, agir sur les faits sociaux, évidemment plus susceptibles de modification, en vertu même de leur complexité délicate, que les faits mécaniques et physiques (1). Guyau écarte l'hypothèse « scientifiquement étrange » du libre arbitre dans le génie; mais il admet que le génie, sans posséder l'initiative absolue, sans rien *créer* au sens propre du mot, puisse produire un « état nouveau du milieu », en découvrant une « synthèse nouvelle des données préexistantes, semblable à une combinaison d'images dans le kaléidoscope, qui révélerait des formes inattendues », et même il le caractérise, comme Schopenhauer, précisément par cette faculté : « La marque du génie est de trouver une forme nouvelle, que la connaissance de la matière donnée n'aurait pas fait prévoir (2). »

Ainsi les philosophes déterministes, même en se passant de la liberté, conservent la notion très nette d'un pouvoir initial de l'individu, capable, selon eux, non seulement de mettre l'occasion à son service, mais encore d'altérer, par une sorte d'ingénieuse chimie, les éléments de son milieu et de réagir jusqu'à un certain point contre les circonstances : point de vue raisonnable, vraiment « scientifique », propre à atténuer, dans une bonne mesure, le scandale que nous cause le spectacle du rôle joué par le hasard, quand l'esprit affolé se précipite désespérément d'une extrémité à l'autre, et que, pour échapper à la fatalité qui l'écrase, il imagine la chimère d'une liberté souveraine.

Quoi qu'il en soit et quelque doctrine qu'on professe, cette comédie du hasard, assez divertissante en elle-même, renferme de hautes leçons; elle est piquante et philosophique : il vaut la peine de la contempler.

*
* *

Mme de Sévigné eut un singulier bonheur de naître au XVIIe siècle. C'est une fort heureuse aventure qui lui fit trouver d'emblée le genre original où brille son beau génie et où elle est restée la première. Transportez-la dans notre XIXe siècle : la vapeur et l'électricité d'une part, d'autre part l'extension énorme de la presse périodique, enlèveraient à sa correspondance presque toute sa raison d'être : curieux exemple du tort mortel que la science et l'industrie peuvent faire à la littérature, et cas de répéter : Ceci tuera cela. Il est probable que la race des femmes aussi spirituelles, aussi généreuses, aussi vives, aussi abondantes et primesautières que Mme de Sévigné, aussi capables qu'elle d'écrire une lettre charmante et aussi incapables de faire un livre, n'est point perdue en France; mais que voulez-vous qu'elles fassent à présent? La place est prise, et, même si elle ne l'était pas, elle ne serait plus à prendre aujourd'hui.

Pascal et Montesquieu risquaient fort de se vouer exclusivement à l'étude des sciences, sans l'occasion fortuite qui mit le premier en rapport avec Port-Royal, et sans les circonstances de séjour qui, donnant au second Bordeaux pour résidence, le privèrent des ressources que Paris lui aurait offertes. La jurisprudence et les lettres se laissent plus facilement cultiver en province que la physiologie; cela était vrai surtout vers 1716, et voilà comment Montesquieu est l'auteur de *l'Esprit des lois*.

Les petites causes ou les petites occasions, sources inaperçues de très grands effets, peuvent avoir un caractère entièrement capricieux : telle fut la nomination de M. de Grignan au poste de lieutenant général en Provence. Si Mme de Grignan était restée près de sa mère, pour la plus grande joie de celle-ci, Mme de Sévigné, littérairement, ne serait pas ou existerait à peine. Il plut à Louis XIV de retenir à sa cour l'évêque de Condom, petite ville de quatre mille habitants, située à cent soixante lieues de Paris, et de le nommer précepteur du Dauphin. Sans cette royale fantaisie, qui, en tombant juste comme quelques autres, a valu à Louis XIV le renom d'avoir une certaine connaissance des hommes, « Bossuet pouvait être à tout jamais perdu pour l'éloquence de la chaire, car il se serait astreint à la résidence comme le vertueux Godeau (1) »; et non seulement pour l'éloquence de la chaire, mais pour la composition de tous les grands ouvrages historiques et philosophiques dont son préceptorat fut l'occasion. On sait quelle sérieuse idée ce grand homme, si peu soucieux de gloire littéraire, avait de ses devoirs : c'est pour obéir à sa vocation de précepteur du Dauphin et de prédicateur du roi qu'il a écrit et prêché à la cour; c'eût été pour obéir à sa vocation d'évêque de Condom qu'il se serait enfermé dans le gouvernement de son évêché et dans la prédication de province. Mais alors, à propos de Bossuet, comme à propos de Molière, on peut se demander *qui* aurait pris la place vacante? Fromentières (2)? Non, car il n'avait pas de génie, et les circonstances les plus favorables, quoi que l'on semble dire, n'en ont jamais donné à personne. Après

(1) *Système de logique*, p. 540.
(2) *L'Art au point de vue sociologique.*

(1) Gazier, *Petite histoire de la littérature française*, p. 330.
(2) L'existence de Fromentières nous a été révélée, on peut le dire, par M. l'abbé Lahargou dans une thèse de doctorat soutenue devant la Faculté des lettres de Bordeaux (1892). Au siècle de Louis XIV, Fromentières, évêque d'Aire et prédicateur du roi, avait un grand renom et n'était pas d'ailleurs sans éloquence. On le mettait à côté de Bossuet, et il fut question de lui pour la place de précepteur du Dauphin. Aujourd'hui, son nom même est absent des dictionnaires biographiques, des histoires de la littérature, et c'est à peine s'il est mentionné dans quelques ouvrages spéciaux. Il n'y a pas d'exemple plus frappant du complet écroulement d'une réputation littéraire.

tout, il n'était pas *nécessaire* que la grande situation de Bossuet dans l'histoire fût occupée, à défaut de lui, par quelqu'un, et la rigueur logique que certains philosophes aiment à retrouver dans l'enchaînement des faits littéraires ne peut aller jusqu'à prétendre que le Discours sur l'histoire universelle et le Sermon sur l'unité de l'Église *devaient* être produits.

La grosse difficulté reste toujours de concilier l'ordre antérieur et supérieur qu'il semble raisonnable de reconnaître, en somme, dans la suite des événements humains avec la part de soudaineté et d'imprévu qu'il est impossible de méconnaître dans l'initiative individuelle. Certains courants généraux sont si forts qu'on hésite à admettre la possibilité de courants particuliers indépendants ou contraires. N'ai-je pas lu quelque part que si Saint-Evremond, moins paresseux, avait appris l'anglais, la France aurait pu connaître l'Angleterre plus d'un demi-siècle avant Voltaire et Montesquieu? J'en doute. Il était, selon toute apparence, dans la destinée des littératures européennes de subir longtemps la domination de nos écrivains classiques; la velléité que Saint-Evremond *aurait pu* avoir de s'initier sur place aux richesses littéraires de l'Angleterre n'eût vraisemblablement rien changé à la direction fatale que toute l'Europe suivait, elle n'eût point réveillé en France cette attention curieusement ouverte sur l'étranger qui sommeille tant qu'on s'admire complaisamment soi-même et qu'on est admiré du monde. Saint-Evremond, à Londres, ignorant tout de l'Angleterre, personnifie bien cette infatuation foncière de la nation française, qui reparaît toujours après nos engouements passagers pour le voisin et qui plaçait encore dans la bouche de Victor Hugo cette réponse typique, mais probablement légendaire, à une dame anglaise qui lui avait adressé la parole en anglais : « Madame, quand l'Angleterre voudra causer avec moi, elle apprendra ma langue. »

En réduisant la part du *fatum* pour agrandir celle de la volonté intelligente, on relève l'homme à ses propres yeux, mais on augmente sa responsabilité : de là vient qu'il n'est qu'à moitié satisfait par toutes les revendications éloquentes en faveur de son libre arbitre, sa paresse ne s'en trouvant pas aussi flattée que son orgueil. Joint à cela que les faits eux-mêmes se divisent, tantôt pour confirmer, tantôt pour démentir la déclaration généreuse et hardie que le hasard n'est qu'un mot vide de sens et le vain pseudonyme derrière lequel se cache la maladresse, l'impéritie ou l'impuissance humaine. « Encore qu'à ne regarder que les rencontres particulières, écrit Bossuet, la fortune semble seule décider de l'établissement et de la ruine *des empires* (lisez : *des réputations littéraires*), à tout prendre, il en arrive à peu près comme dans le jeu, où le plus habile l'emporte à la longue. »

Cette affirmation est trop souvent vraie et trop utile toujours, pour n'être pas bonne à répéter. Si Le Sage regretta plus tard d'avoir donné des farces au théâtre de la foire, au lieu de persévérer dans la veine qui lui avait fait produire *Turcaret*, c'était un coup de tête, il ne put s'en prendre qu'à lui et non aux comédiens du Théâtre-Français, avec lesquels il avait eu le tort de se brouiller. La stérilité dramatique de Sedaine après le succès du *Philosophe sans le savoir*, l'erreur piteuse de Beaumarchais qui le fit revenir, après *le Mariage de Figaro*, aux drames larmoyants et déclamatoires par lesquels il avait débuté, n'attestent qu'un défaut de clairvoyance ou de foi en soi-même, simples lacunes du génie, où rien évidemment n'est imputable au sort. L'ironie du hasard est seule apparente, au contraire, dans ce qui détermina le succès du *Testament de César Girodot*, si l'anecdote est vraie. C'était pendant l'été de 1859. Il faisait une chaleur torride. La pièce, plusieurs fois représentée, avait attiré peu de monde, et le directeur de l'Odéon était décidé à offrir au public un autre spectacle, quand tout à coup le temps changea, la pluie se mit à tomber, et le théâtre se remplit. Le lendemain, pluie encore, salle comble de nouveau; l'échec des premiers jours se change en grand succès (1).

C'est la traduction au sens propre et dans les faits matériels d'une spirituelle image de M. Cherbuliez attribuant aux circonstances extérieures et fortuites la part considérable qu'une sage philosophie ne peut leur refuser :

> Faute d'occurrences favorables, combien d'hommes qui promettaient beaucoup n'ont pas tenu ce qu'ils annonçaient! *On accuse leur paresse : les champs ne travaillent pas quand le ciel leur refuse sa rosée.* Le hasard, qui est quelquefois un grand artiste, n'est souvent qu'un bousilleur (2).

*
* *

Quel joli instrument de précision que le style! Pour atteindre la vérité du fond, il semble qu'il suffise, dans certaines questions de finesse, de serrer de très près la forme, écartant tous les termes outrés ou approximatifs, n'accueillant que les expressions de choix, les plus justes et les plus mesurées.

Lamartine sort de l'exacte vérité lorsqu'il se laisse aller, dans une lettre familière, à la boutade suivante :

> On peut être digne d'être connu et demeurer néanmoins longtemps, toujours même, ignoré. *Ce qui fait les grands hommes*, mon ami? *Les circonstances ou la mode.* Nous ne sommes maîtres ni des unes ni de l'autre.

A cette exagération imprudente il convient d'opposer

(1) Voy. les *Annales politiques et littéraires* du 28 décembre 1890.
(2) *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1891.

un mot superbe de Lamennais : « Les circonstances *ne font pas* les hommes, elles les *montrent*. » La formule est aussi juste que fière, mais elle est incomplète dans sa tranchante concision. Elle dirait tout, si l'écrivain avait pu donner à entendre que les circonstances font quelquefois défaut et ne peuvent alors jouer leur rôle de révélatrices des hommes, et que, parfois aussi, au lieu d'être la lampe qui éclaire les génies et les caractères, elles remplissent l'office odieux d'éteignoirs.

M. Ferdinand Fabre s'est écarté visiblement de cette vérité de l'expression, identique à celle de la pensée, dans une page, d'ailleurs fort intéressante, où il suppose un dialogue entre les deux moitiés de lui-même, le *moi* ambitieux et vaillant, rêvant la gloire, mais ne l'espérant que de son mérite, et le *moi* sceptique et découragé qui raille les beaux efforts de l'autre :

— Le succès, malheureux !

— Le succès vient toujours à ceux qui le méritent.

— Tu ne l'as guère connu, toi.

— Je ne l'ai pas assez mérité.

— Il est pourtant des gens qui ne te valent pas et qui font plus de bruit que tu n'en fais.

— Tant pis pour ces gens là !

— Que tu es naïf !

— Merci.

— Que tu es provincial !

— Merci encore.

— Que tu es malhabile !

— Merci toujours.

— Quand je songe qu'une toile d'araignée te sépare de la grande réputation, et que peut-être il te faudra mourir sans avoir crevé la gaze légère où tu étouffes !

— Peut-être.

— J'enrage !

— Rassure-toi... Si mon bras, un jour, ne met pas en pièces la toile d'araignée qui m'enveloppe, c'est que mon bras aura manqué de force, et, comme l'art ne réclame que les forts, a le devoir de ne compter qu'avec les forts, il n'y aura pas lieu de se préoccuper de moi. Sois-en sûr, la destinée ne me trahira que parce que moi-même je l'aurai trahie (1).

Cette page, assurément, fait le plus grand honneur au caractère de celui qui l'a écrite; mais l'image d'une toile d'araignée, rompue par la force du bras, n'est point juste, et toute l'idée se trouve faussée par l'inexactitude de l'image. Il en est d'une toile d'araignée comme d'un brouillard suspendu sur la plaine : ce rideau léger est assez puissant pour intercepter la vue de l'horizon, et, en ce sens, il constitue un obstacle sérieux; mais, pour le déchirer, il n'est pas besoin d'un grand effort, un petit souffle de vent suffit. De même, si les temps contraires ont élevé je ne sais quel brouillard entre un écrivain éminent qui a multiplié les preuves d'un talent supérieur, et la gloire qu'il mérite, il aura beau maintenant roidir ses muscles en de gigantesques tentatives et entasser Pélion sur Ossa, le ciel ennemi continuera, on peut le craindre, à rire de sa peine et ne lui enverra ni plus tôt ni plus sûrement le rayon instantané qui dissiperait le voile. Une maudite araignée a ourdi l'obstacle : une hirondelle heureuse, en passant, l'enlèvera. Si M. Ferdinand Fabre est moins célèbre que Pierre Loti, par exemple, à quoi cela tient-il? Le talent est égal de part et d'autre, et la peinture des mœurs ecclésiastiques n'est pas un sujet moins intéressant en soi que la description des paysages exotiques. Cela tient à un fil, à un caprice, à rien, peut-être à ce que Pierre Loti porte le costume d'officier de marine.

M. Francisque Sarcey a rencontré une comparaison familière et originale qui traduit à merveille ce qu'un grand succès littéraire doit à l'occasion, en faisant ressortir le rôle actif surtout, mais passif aussi, du talent ou du génie dans sa propre destinée. A propos des acteurs et des actrices de la Comédie-Française qui viennent souvent le prendre pour confident de leurs espérances trompées, le critique paternel nous conte l'ingénieuse parabole par laquelle il relève les courages abattus :

Dans la cheminée brûle une bûche qui répand de la chaleur sans donner de la flamme. Voilà qu'au hasard de ses méditations, l'homme qui y chauffe ses tibias donne un coup de pincettes, et soudain jaillit une flamme brillante et joyeuse. Pourquoi s'élance-t-elle ainsi tout à coup? C'est que, depuis longtemps, elle couvait sourdement dans la bûche en feu... Il faut toujours se tenir prêt à recevoir le coup de pincettes du hasard, qui tire du bloc embrasé et rouge le jet soudain de la renommée étincelante. *Ce coup de pincettes, il peut se faire, hélas! qu'il ne se produise jamais.* Il n'y a qu'heur et malheur, en ce monde. La chose est incertaine; ce qui est certain, en revanche, c'est que, *si la bûche est éteinte et froide, aucun coup de pincettes n'en éveillera jamais la flamme.*

*
* *

Le comble de la passivité, dans la conquête de la gloire, a été atteint par quelques auteurs qui, avec un talent ordinaire ou un génie non encore prouvé, ont eu la bonne fortune d'avoir pour parrains auprès de la postérité des hommes très illustres qui, en s'envolant au séjour des Immortels, les ont comme pris en croupe et emportés dans un pli de leur manteau. Telle fut la chance du noble et sympathique Estienne de La Boëtie : ce n'est évidemment pas à ses sonnets obscurs ni à sa déclamation si généreuse d'ailleurs, c'est à l'amitié de Montaigne qu'il doit l'honneur d'une

(1) Préface de *l'Hospitalière*.

mention dans toutes les histoires de la littérature française, de rues portant son nom dans plusieurs grandes villes, et d'une statue sur la place publique de Sarlat. Le plus fort est que, par un phénomène de suggestion toujours bien curieux à observer, quoiqu'il ne soit pas rare, le monde s'est aisément persuadé, sur la foi de Montaigne, que les écrits de La Boëtie, qui ne sont au plus que des promesses, avaient déjà une réelle excellence, et que l'auteur du *Contre-Un* existait par lui-même, indépendamment du grand écrivain à qui seul il doit toute sa renommée. Mourir jeune est un accident qui peut être heureux. Si l'on compare les probabilités du progrès et celles de la décadence du talent, après la trentième ou la quarantième année, on trouvera qu'il y a plus de cinquante chances sur cent pour que la mort précoce de La Boëtie, de Joachim Du Bellay, de Rotrou, de Vauvenargues, peut-être même d'André Chénier, ait servi utilement leur gloire. L'imagination humaine, attendrie par ces tristes spectacles, se montre d'une générosité magnifique ; elle rêve, devant ces beaux jeunes arbres couchés par la tempête, une cime montant jusqu'aux cieux et des branches couvrant la terre de leur ombre.

Pierre Gringore, poète bourgeois, prosaïque, terre à terre, n'ayant aucune sorte de poésie, pas même celle de la misère et de la faim, a été complètement transfiguré par Victor Hugo, puis par Théodore de Banville, qui, changeant son époque avec son caractère, ont fait du pamphlétaire officiel de Louis XII, aux gages de la politique royale, une manière d'héroïque bouffon, vivante antithèse d'abjection et de fierté, une grande âme dans un corps chétif et dans une condition misérable, d'autant de raison, d'éloquence et de poésie que d'esprit, affrontant le péril de dire la vérité à Louis XI et d'arracher des victimes à sa tyrannie. Si, dans la région tempérée des enfers où il habite sans doute, Gringore a pu se faire apporter par le diable le roman de *Notre-Dame de Paris*, il a eu de quoi rire et se féliciter d'un travestissement généreux qui lui confère l'honneur avec la gloire, et sa reconnaissance a dû préparer là-bas une réception filiale au père Hugo.

L'exemple de Gringore n'est qu'un cas particulier du divin pouvoir d'idéalisation qui, d'une manière générale, appartient au génie, et qui, métamorphosant hommes et choses, nous montre le monde non comme il est, mais tel que l'artiste l'a vu et l'a peint.

Voici des exemples d'un autre genre, que j'hésiterais à produire si je n'étais pas très persuadé que l'homme naturel (j'entends l'Occidental, et je n'ai cure ici des bouddhistes ni de leurs singes d'Europe), dans sa profonde horreur de l'anéantissement, embrasserait, plutôt qu'une mort totale, n'importe quelle forme d'immortalité, même celle d'un ridicule immortel.

L'excès de cette maladie, a dit Montaigne, va jusque-là, que plusieurs cherchent à faire parler d'eux en quelque façon que ce soit... Nous nous soignons plus qu'on parle de nous, que comment on en parle : et nous est assez que notre nom coure par la bouche des hommes, en quelque condition qu'il y coure (1).

A ce compte, les « victimes » de Boileau lui ont une grande obligation, puisque c'est à lui qu'elles doivent la vie nominale qu'elles conservent dans la mémoire de la postérité, et que, sans lui, leurs noms auraient péri avec leurs œuvres. Grâce à l'épigramme de Racine, le monde se souviendra toujours que « Leclerc et son ami Coras » ont fait une *Iphigénie*.

Des détails accessoires, de petites anecdotes, une épithète caractéristique, un vers passé proverbe, ont plus fait pour graver certains noms dans l'imagination des hommes que toute la besogne et tout le bagage littéraires d'une vie. Alain Chartier est un auteur très considérable du xve siècle ; mais sa grande renommée d'autrefois aurait sombré tout entière, sans la gracieuse légende du baiser déposé par Marguerite d'Écosse pendant le sommeil du poète, laid comme un singe et mal bâti, sur « la précieuse bouche de laquelle étaient yssus tant de mots dorés (2) ». Faute de quelque léger esquif du même genre, où le nom sauvé flotte et surnage sur l'océan des siècles, Jean de Meung, encore plus considérable qu'Alain Chartier au temps jadis, est aujourd'hui tombé dans un oubli profond. Scarron, aussi, fut chef d'école : cela ne suffirait peut-être pas pour faire durer son souvenir avec le relief intense qu'il conserve, s'il n'avait pas été cul-de-jatte et premier mari de Mme de Maintenon. « Tous les poètes grotesques, remarque judicieusement Théophile Gautier à propos de Scarron, n'ont pas eu pour leur renommée l'avantage de laisser une veuve épousée par un roi de France. » Qui donc, en dehors des érudits, saurait que Conrart a existé, si Boileau ne nous avait pas appris qu'il observait un « silence prudent » ? Mais, par l'heureux hasard de ces deux petits mots qui ont fait fortune, personne ne peut plus ignorer ni le nom ni le trait caractéristique de Conrart.

*
* *

Le hasard n'est peut-être, comme le miracle, aux yeux de la raison, qu'un vocable trompeur dissimulant notre ignorance des causes ; mais tel est son rôle apparent dans le gouvernement du monde, que l'imagination serait plutôt tentée d'en faire une divinité toute-puissante qui, ne daignant ni aimer ni haïr les hommes, et pleine à leur égard d'une indifférence souveraine, n'a qu'un amusement et qu'un plaisir, celui

(1) *Essais*, II, 16.
(2) Expressions d'Estienne Pasquier, racontant l'anecdote après Johan Bouchet.

de déjouer leur attente, quelle qu'elle soit. Une de ses bonnes malices est de substituer un succès de rencontre à celui que visaient patiemment nos efforts. Il paraît que l'ingénieux inventeur de la poudre sans fumée ne songeait point au problème du tir invisible; sa seule ambition était de trouver, pour les armes de petit calibre, un moteur à la fois énergique et doux. En n'ayant d'autre idée que de gagner les Indes par un chemin nouveau, il a découvert l'Amérique.

Les cas du même genre ne sont rares dans aucun des domaines divers où s'exerce l'activité du génie, et l'on peut même dire qu'ils sont la règle, en ce sens que les grands hommes guidés par l'aventure sont incontestablement plus nombreux que ceux qui voient d'avance leurs actes et leurs ouvrages se dérouler devant eux comme les articles successifs d'un programme à remplir. Carlyle se moque des « historiens vulgaires », qui, par leur façon d'exposer les faits, exclusive de la divine action des causes mystérieuses et platement rationaliste, ont vraiment l'air de croire qu'Olivier Cromwell avait résolu d'être Protecteur d'Angleterre au temps où il labourait les marais du comté de Cambridge! Il est très vraisemblable que l'épopée comique de Rabelais a ses origines fortuites dans le grand succès inespéré de cette méchante *Chronique gargantuine* rééditée par lui sur l'ordre d'un libraire pour gagner quelque argent, et que, ni après l'avoir écrite, ni avant de l'avoir conçue, l'auteur n'a soupçonné un seul instant l'immense place que tiendrait son œuvre dans la littérature du monde.

L'Auberge des Adrets était, dans la pensée de ceux qui l'écrivirent, un mélodrame des plus noirs égayé seulement par des scènes épisodiques et par les deux rôles accessoires de Robert Macaire et de Bertrand; mais on confia le rôle de Robert Macaire à Frédéric Lemaître, qui, transformant de fond en comble le caractère de la pièce, fit si bien que l'accessoire devint le principal et que la sombre tragédie avorta ou s'épanouit en farce des plus gaies.

O ironie de la destinée littéraire! Robert Macaire est un personnage fameux; mais qui donc connaît les noms des trois génies qui l'inventèrent, les infortunés auteurs de *l'Auberge des Adrets* : Benjamin Antier, Saint-Amand et Paulyanthe?

PAUL STAPFER.

VAUBAN INTIME

Nous détachons d'un livre de M. R. Vallery-Radot, intitulé *Un coin de Bourgogne,* et qui doit paraître la semaine prochaine à la librairie Ollendorff, le portrait de Vauban. M. R. Vallery-Radot a essayé d'écrire une « histoire de France vue à travers un arrondissement et quelques communes voisines ». Faits historiques, études littéraires, tout se rattache, dans ce volume, à quelques grandes figures bourguignonnes. Pour ne parler que des trois derniers siècles, on voit défiler tour à tour Bussy-Rabutin et Vauban, le chevalier de Chastellux et Restif de La Bretonne, le maréchal Davout et le capitaine Coignet, Veuillot et Paul Bert. Les idées générales se groupent ainsi autour de ces physionomies si différentes.

(*Note de la rédaction.*)

Il est regrettable que dans ce pays de Bourgogne, où revivent tant de souvenirs, on n'ait pas eu le culte de la maison de Vauban. Un bâtiment sans caractère, au toit moitié tuiles, moitié ardoises, s'élève à la place même où était jadis, à l'entrée de la commune de Saint-Léger, la pauvre demeure couverte de chaume. C'est là, dans une des deux chambres obscures qui composaient toute la maison, que venait au monde, le 14 mai 1633, ce futur maréchal de France. Il fut baptisé le lendemain, dans l'église de Saint-Léger, et inscrit sous le nom de Sébastien Le Prestre.

Sa famille paternelle, qui était de petite noblesse bourguignonne, avait eu en héritage la seigneurie de Vauban, située dans le Nivernais, non loin de Bazoches. Mais la misère avait obligé ces gentilshommes ruinés à changer de vie et à ne pas même ajouter à leur nom le nom de Vauban que leur fils devait illustrer à jamais. Les biographes, qui se plaisent à rechercher dans les ascendants la trace des qualités d'un homme célèbre, pourraient trouver dans le père de Vauban un trait caractéristique : la passion de rendre service. Si le dernier mot de la philosophie est de cultiver son jardin, le cultiver en pensant que l'on peut être utile à son voisin est mieux. Il y a dans le verger, qui existe encore autour de la maison, une pépinière de petits arbres fruitiers. Ce sont les descendants de ceux que ce brave homme tenait en réserve pour les offrir à tout le voisinage. « Celui qui a planté un arbre n'a pas vécu inutile, » dit un proverbe indien. Le père de Vauban en a planté partout.

Le curé de Saint-Léger, l'abbé Fontaine, prit à sa charge ce petit enfant des Le Prestre et lui donna une instruction élémentaire. Un peu de calcul, de dessin et d'arpentage, c'en était assez pour que cet écolier en chambre, laborieux et tenace, eût l'idée de travaille seul et d'en remontrer à son curé précepteur. La légende s'en mêla. Il ne faut pas dédaigner les légendes: elles résument un caractère et elles reflètent l'opinion du peuple. A Saint-Léger, il ne manque pas de gens qui vous racontent que le petit Vauban gardait un jour

les moutons ou les oies (la variante ne porte que sur le genre de troupeaux) et qu'il s'amusait à tracer des fortifications avec des amas de sable, lorsque des officiers, qui étaient en tournée, s'arrêtèrent devant lui. Après quelques questions, ils furent émerveillés de ses réponses et l'emmenèrent avec eux. Comment cet enfant, qui n'avait probablement jamais été à Avallon, aurait-il eu l'idée des opérations d'un siège, de l'attaque et de la défense d'une ville ? Mais si la vérité n'a pas ce côté dramatique, digne de figurer dans l'histoire des enfants célèbres, l'anecdote prouve du moins que Vauban devait déjà passer dans son village pour un esprit méditatif. Ce qui est vrai, c'est qu'un gentilhomme de Saint-Léger, qui était en Flandre capitaine dans l'armée de Condé, M. d'Arcenay, détermina la vocation militaire de Vauban. A dix-huit ans, Vauban partait de Saint-Léger, un ballot sur l'épaule et allait trouver ce parent capitaine.

Les qualités d'ingénieur qui s'éveillaient en Vauban ne tardèrent pas à se montrer. Il fortifia dans l'Argonne la petite ville de Clermont; il en fit de même pour Sainte-Menehould, et il eut l'occasion, chemin faisant, de se conduire en héros. Mazarin, qui aimait les gens heureux, voulut voir ce cadet de famille et se l'attacha, par ce don de grâce et de séduction personnelle qui explique le pouvoir de ce ministre, toujours à la recherche d'hommes capables de le servir.

L'avancement de Vauban fut si rapide qu'à vingt-deux ans il était nommé ingénieur du roi. Jamais carrière ne fut mieux remplie. On a fait le compte des sièges qu'il a dirigés : ils sont au nombre de cinquante-trois; des places qu'il a fortifiées : le chiffre atteint cent soixante ; le tout sans préjudice des combats et des actions de vigueur. Se dévouer à une très grande et très noble tâche, sans être calomnié, c'est un spectacle inconnu. Un jour, on l'accusa, lui et les ingénieurs qui travaillaient sous ses ordres et fortifiaient Arras, de certains détournements. Louvois demanda des explications à Vauban, qui répondit par une lettre indignée se terminant ainsi :

« Examinez donc hardiment et sévèrement ; bas toute tendresse; car j'ose bien vous dire que, sur le fait d'une probité très exacte et d'une fidélité sincère, je ne crains ni le roi, ni vous, ni tout le genre humain tout ensemble. La fortune m'a fait naître le plus pauvre gentilhomme de France; mais, en récompense, elle m'a honoré d'un cœur sincère, si exempt de toutes sortes de friponneries qu'il n'en peut même souffrir l'imagination sans horreur. »

A côté de ses états de services qui sont incomparables, il y a quelque chose de plus extraordinaire, c'est la façon dont il comprenait la guerre et le commandement. La guerre, il la voulait avec la part d'humanité qu'elle peut avoir. Bombarder une ville lui paraissait un acte sauvage et criminel. Le moins de sang possible, se disait-il toujours. S'il avait ce souci, quand il s'agissait de l'ennemi, avec quelle prudence ménageait-il la vie de ses soldats ! Souvent il luttait avec les officiers jeunes, impétueux, prêts à exposer leur vie et celle de tous leurs hommes, pour hâter un mouvement militaire dont le résultat pouvait être atteint d'une façon plus calme et plus patiente. Il luttait même avec le roi. Un jour que Louis XIV voulait emporter brusquement, séance tenante, une position qui pouvait être cernée : « Vous perdrez tel homme, disait Vauban au roi, qui vaut mieux que le fort. »

Dans l'exercice du commandement, il apportait une sollicitude moins tendre, moins paternelle que celle de Turenne et prêtant moins à la légende au bas d'une gravure ; mais il s'appliquait à chercher tous les moyens de rendre moins lourd le rude impôt du sang et du temps. Il voulait tout d'abord que l'on réglât mieux les levées d'hommes dans les cantons, qu'il y eût un tirage au sort, une répartition égale dans toute la France. Une des choses qui le révoltait était de voir que l'on condamnait aux galères les pauvres diables qui désertaient, après qu'on les eût arrachés par violence à leurs champs ou qu'on les eût trompés pour les enrôler.

Le service de trois ans lui paraissait suffisant ; après quoi, disait-il, congé absolu et honorable. Il voulait que le soldat, pendant cette période où il se dévouait au roi, fût bien traité, qu'il eût une paye convenable, qu'il fût mieux nourri. Lui-même imagina une recette pour faire, au lieu du pain immangeable que l'on distribuait, une soupe au blé très facile à faire. A sa préoccupation de bien-être et à sa bienveillance pour les inférieurs s'alliait une grande fermeté avec ses officiers et une franchise absolue, même quand il parlait aux ministres et au roi. Le courage des idées, qu'un moraliste a appelé le courage le plus rare de tous, il le montra dans une grande circonstance, sans craindre de braver l'opinion courante ou la colère de Louis XIV. Il ne s'agissait plus alors de questions militaires, il s'agissait d'un acte politique. Vauban vit plus loin et plus juste que tous ses contemporains.

*
* *

Ce qui caractérise un grand homme, c'est d'être en avant de son siècle, c'est de pressentir ce que sera la vérité pour les générations futures et d'oser le dire. Homme de guerre, homme de science ou homme politique, il soulève souvent, quand il formule sa doctrine, de violentes colères. Parfois, s'il est d'une nature trop délicate, il meurt lentement de la secrète et profonde blessure que causent à celui qui n'est animé que d'intentions justes et désintéressées la tristesse, l'amertume de n'être pas compris, d'être méconnu ou calomnié. Mais le temps fait son œuvre. La vérité surgit. La gloire n'en est que plus grande. Le plus bel éloge que l'on puisse adresser au souvenir d'un homme ne se résume-t-il pas dans ces simples mots : Comme il avait raison !

Comme il avait raison, le grand Vauban, raison contre le roi, contre tout le clergé, contre toute la cour lorsque,

s'alarmant des conséquences entraînées par la révocation de l'édit de Nantes, — révocation promulguée en 1685 contre les huguenots, — il protesta de toutes les forces de sa conscience et de son patriotisme. Ministres, évêques, grands seigneurs et tant d'autres se confondaient en admiration. Michel Le Tellier, qui avait reçu l'ordre de dresser le « pieux édit », selon l'épithète de Bossuet, disait, en pleurant de joie, qu'après ce dernier coup porté à l'hérésie il mourrait en paix et sans regret. Bossuet fit plus que prononcer son adjectif malheureux : il le paraphrasa. Au lieu de compter sur la force de son génie et l'éloquence de sa foi pour provoquer les conversions, il ne répudia pas les violences commises dans son propre diocèse. Il félicita Louis XIV et alla jusqu'à proclamer que cette révocation était « le plus bel usage de l'autorité ». Fénelon, tout en demandant que « les curés expliquassent l'Évangile affectueusement et que l'on gagnât par la parole les peuples nourris dans l'hérésie », tout en disant que les partis de rigueur ne répondaient pas au véritable esprit de l'Évangile, ne reculait pas devant les procédés d'attaques indirectes, de pièges assez perfides pour ruiner le parti protestant, et il n'était pas indigné que l'on arrêtât aux frontières les huguenots qui, poursuivis et traqués, ne songeaient qu'à fuir désespérément.

Partout il y avait des sentinelles. Le long des côtes, les navires, les frégates du roi, les barques étaient en surveillance. Déguisements, cachettes, que ne fallait-il pas inventer pour échapper aux agents, aux paysans surtout, dont le zèle était alimenté par une prime d'arrestation! Sans compter la dépouille des gens dont ils s'emparaient, les paysans avaient droit à trois pistoles par fuyard ramené et livré. Le comte de Tessé, qui s'était chargé de convertir les huguenots à force de les malmener, de les brutaliser par des compagnies de dragons que l'on installait en maîtres chez les habitants « opiniâtres », le comte de Tessé écrivait à Louvois qu'une femme s'était avisée d'une invention, pour se sauver, qui méritait d'être sue. Elle s'entendit avec un marchand de fer savoyard, et se fit empaqueter au milieu de barres de fer. A la douane, le marchand paya le poids du fer, qui fut pesé avec la femme, et la femme ne fut dépaquetée qu'à plus de six lieues de la frontière. Parfois, pour se frayer un passage, des protestants se réunissaient par groupes, par petites armées. Trois cents huguenots de Sedan réussirent ainsi à gagner Maëstricht. Mais malheur aux prisonniers! Le ministre Louvois ordonnait de les traiter comme des voleurs, d'en pendre une partie sans autre forme de procès et de condamner les autres aux galères.

Et la conscience publique n'était pas révoltée, et tout le monde applaudissait! Les femmes elles-mêmes. Mme de Maintenon, qui ne mérite pas d'être calomniée comme l'a fait Saint-Simon, et qui est réhabilitée sur tant de points quand on lit sa correspondance, ne peut cependant être dégagée de la part qu'elle a prise à la révocation de l'édit de Nantes. Peut-être n'a-t-elle pas directement provoqué l'acte de Louis XIV, mais elle l'a du moins pleinement approuvé. Encore si elle n'avait écrit que cette phrase : « On ne voit que moi dans les églises conduisant quelque huguenot, » on pourrait croire à un besoin d'évangélisation féminine; mais comment a-t-elle pu adresser cette ligne au duc de Noailles : « On tue beaucoup de fanatiques; on espère en purger le Languedoc. » Et comment plus tard, quand la garde des frontières devint impossible et que le flot des émigrés s'échappa, comment eut-elle la force inhumaine de dire qu'il fallait continuer à enlever aux familles protestantes leurs enfants pour les élever dans le catholicisme? Mais ce vent de violence soufflait partout. On ferait un triste recueil des félicitations que l'on adressa à Louis XIV. Mlle de Scudéry exultait en vers et disait que la voix du ciel et le concert des anges pouvaient seuls parler dignement de ce grand acte. Il n'y a pas jusqu'à Mme de Sévigné, qu'on est désolé de trouver là, qui n'écrivît cette lettre à Bussy en approuvant les dragonnades : « Vous avez vu sans doute l'édit par lequel le roi révoque celui de Nantes. Rien n'est si beau que tout ce qu'il contient, et jamais aucun roi n'a fait et ne fera rien de plus mémorable. » Et Bussy répondait de Chaseu : « J'admire la conduite du roi pour ruiner les huguenots. » Plus tard, dans son discours à ses enfants, il parle avec le même sentiment de « ce grand dessein que le roi méditait depuis plusieurs années d'abolir dans son royaume la religion prétendue réformée ». En dehors des ministres dont c'était la politique, des évêques ne voyant que le triomphe de leur foi, des femmes se laissant entraîner par des impressions immédiates et passionnées, il en est d'autres que l'on ne s'attendait guère à voir parmi les approbateurs. La Fontaine, d'esprit si indépendant : qui, haïssant les « pensers du vulgaire », ne se gênait pas pour définir la cour, et appeler ceux qui la composent « peuple caméléon, peuple singe du maître », La Fontaine trouvait que le roi avait bien fait d'avoir « banni de la France l'hérétique et très sotte engeance ».

En face de tant d'adulations et de cet attentat à la liberté de conscience et au sentiment d'humanité, Saint-Simon protesta dans une de ses pages les plus indignées; mais ses pages restaient au fond de son tiroir. Vauban eut le courage de parler : « Les rois, écrivait-il dans un mémoire adressé à Louvois, en 1689, sont bien maîtres des vies et des biens de leurs sujets, mais jamais de leurs opinions, parce que les sentiments intérieurs sont hors de leur puissance, et Dieu seul les peut diriger comme il lui plaît. » Tous les dommages que causait à l'État la révocation, il les énuméra par paragraphes successifs : le départ de quatre-vingts ou cent mille personnes de toutes conditions, la ruine du commerce, des arts et manufactures particulières, l'industrie transportée hors de France, nos cinq ou six cents officiers, nos dix ou douze mille

soldats, nos huit ou neuf mille matelots qui avaient grossi les rangs des armées étrangères, officiers, soldats et matelots, « beaucoup plus aguerris que les soldats ennemis, comme ils ne l'ont fait que trop voir, ajoutait Vauban, dans les occasions qui se sont présentées de s'employer contre nous ». Et près de deux siècles plus tard, la guerre de 1870 nous a montré, comme un témoignage de la durée des fautes politiques, les noms français que l'on retrouvait parmi les officiers allemands qui descendaient de ces familles émigrées au moment de la révocation. Et quel triste résultat ! disait Vauban. Pouvait-on citer un seul protestant qui fût véritablement converti, « puisque très souvent ceux qu'on a cru l'être le mieux ont déserté ou s'en sont allés? La contrainte des conversions n'a produit que des impies, des sacrilèges et des profanateurs ».

Ennemi de toutes les violences, il fut toujours profondément humain. Le souvenir de son enfance passée au milieu des pauvres paysans lui était resté. Comme il avait parcouru ensuite toutes les provinces, pendant quarante années que durèrent ses inspections d'ingénieur, il avait sans cesse interrogé les gens, groupé les faits et mené sur tous les points une enquête pleine de sympathie sur la condition du peuple. L'éclat des personnages qui, au XVIIe siècle, occupent le devant de la scène, l'admirable décor de Versailles sorti de terre sur l'ordre de Louis XIV, et autour de la majesté du roi tant de grands hommes trop honorés d'un de ses regards, tout nous fait oublier ce qui se passait dans les coulisses, dans les faubourgs populaires et dans le fond des campagnes. Nous ne voyons que la magnificence de quelques vies princières, les expédients des seigneurs qui voulaient mener une existence pareille. A côté de cette mise en scène, le reste de la France, selon le mot de Fénelon, ressemblait à un hôpital désolé.

Une armée de traitants, de sous-traitants, de collecteurs et de commis, toutes ces sangsues de l'État, comme les appelait Vauban, s'attachaient au paysan et lui enlevaient le peu de vie qu'il avait encore. Aussi, en face des haines suscitées, les commis, les répartiteurs d'alors étaient-ils obligés d'aller en bandes et de s'armer quand ils traversaient les villages pour réclamer la taille, l'odieuse taille qui se divisait en deux catégories : la taille réelle, établie sur le revenu que pouvaient produire les fonds de terre, et la taille personnelle, la plus répandue, sur la fortune présumée des contribuables. Présumée, c'est-à-dire l'arbitraire dans toute sa force. Il faut ajouter que la taille ne frappait ni le clergé, ni la noblesse, ni les officiers, ni les commensaux du roi. Tout le poids pesait sur les biens des roturiers. Dans un immense recueil qui ne formait pas moins de douze gros volumes manuscrits et dont les descendants de Vauban ont encore entre les mains plus d'un chapitre inédit, dans ce recueil que Vauban a modestement appelé *Oisivetés* et où l'on trouve les écrits les plus divers, depuis le mémoire pour le rappel des huguenots jusqu'aux conseils pour bâtir une maison, il existe un projet de répartition plus équitable de l'impôt, qu'il a rédigé au mois de février 1695. Avec son sentiment de justice, Vauban déclarait tout d'abord que l'impôt devait être levé indifféremment sur tout ce qui a moyen de payer. Il commençait par le clergé. Par le clergé, Vauban entendait non seulement tous les cardinaux, archevêques, évêques, abbés, prieurs, curés, chapelains et tous les prêtres rentés possédant bénéfices et vivant de l'autel, mais encore tous les ordres religieux d'hommes et de femmes, sauf les ordres mendiants. Il voulait que tout le monde en France participât aux dépenses de l'État.

Un an après, en 1696, il vint passer quelque temps de repos au château de Bazoches. Il s'était plu à l'arranger comme une maison de travail et de retraite. Pendant ses vacances, il étudia les mœurs, les besoins de tout le pays qui s'étendait sous les fenêtres de sa chambre. Cette division territoriale s'appelait l'élection de Vézelay. Elle avait une dizaine de lieues de long, quatre ou cinq de large. C'est dans les pages écrites sur cette élection qu'il parle de ce pays bossillé, entrecoupé de ruisseaux, rempli de loups, de renards, de loups surtout « que l'on ne pouvait détruire, dit-il, à cause de la grande étendue des bois dont le pays est presque à demi couvert ». Ainsi que le grand Condé, il remarquait combien « l'air est bon et sain ». Mais il notait avec tristesse qu'il y avait deux mille mendiants sur vingt-deux mille personnes et que, sur cinq mille maisons, sept cent cinquante-neuf étaient abandonnées. Et quelle misère! Les hommes du bas peuple ne vivaient que de pain d'orge et d'avoine mêlées. Ils se nourrissaient de quelques herbes potagères cuites à l'eau avec un peu d'huile de noix ou de navette. Été comme hiver, ils étaient vêtus de toile à demi pourrie et déchirée, chaussés de sabots dans lesquels ils avaient le pied nu toute l'année. Beaucoup d'enfants mouraient par défaut de nourriture, et il ajoutait cette phrase énigmatique et grosse de réticences, qu'il soulignait : « D'autres vexations de ces pauvres gens demeurent au bout de ma plume, pour n'offenser personne. » Quant aux gens de la classe moyenne, ils pourraient vivre assez heureux, reprend-il, s'ils ne passaient pas leur temps en procès, soit avec le peuple, soit avec les ecclésiastiques, soit avec les nobles, sans compter les difficultés qu'ils cherchent entre eux. Vauban constatait ce besoin de chicanes que l'on avait dans tout le pays, au point que des habitants de bonne volonté, quand ils manquaient de procès pour eux-mêmes, se chargeaient spontanément, mais non gratuitement du procès des autres, pour exercer leur savoir-faire. Au surplus, continue-t-il, ce pays serait très capable d'une grande amélioration, si, au lieu de toutes les différentes levées qui se font pour le compte du roi par des voies arbitraires, qui ont donné lieu à

tant de vexations et voleries, on calculait un impôt sur tous les fonds de terre en considérant leurs revenus.

Vauban proposait à Louis XIV de faire l'expérience de son nouveau système d'impôts sur l'élection de Vézelay, ne fût-ce que pour voir comment il réussirait. On pourrait ensuite, en cas de succès, l'appliquer aux voisins et l'étendre peu à peu à tout le royaume. Revenant, à la fin de ce mémoire, à la chose qui l'irrite sans cesse, à cette armée de collecteurs d'impôts : « Cinquante mille fripons, dit-il en toutes lettres, sans compter leurs croupiers, qui pillent impunément le royaume, et qui profanent incessamment son nom par le mauvais usage qu'ils en font, seraient réduits à gagner leur vie et à payer comme les autres. »

Cette perpétuelle préoccupation de l'intérêt général, cette idée fixe, dès qu'il était quelque part, non seulement de réformer les abus, mais de rendre service à son pays en commençant par sa petite patrie en attendant la grande, apparurent dans une circonstance toute locale qui mérite d'être rappelée. Vauban venait d'être nommé maréchal de France, au mois d'octobre 1704. On aurait souhaité qu'il le fût près de vingt ans plus tôt. En dehors des hommes de guerre, tous ceux qui l'approchaient éprouvaient l'émotion faite de respect et de reconnaissance que l'on ressent devant un grand homme. Dès 1687, Boileau écrivait à Racine, qui était enthousiasmé de l'esprit net et précis de Vauban, de ses qualités d'homme de bien par excellence : « Vous avez raison d'estimer comme vous faites M. de Vauban. C'est un des hommes de notre siècle, à mon avis, qui a le plus prodigieux mérite, et, pour vous dire en un mot ce que je pense de lui, je crois qu'il y a plus d'un maréchal de France qui, quand il le rencontre, rougit de se voir maréchal de France. » Le corps municipal d'Avallon, se réjouissant d'un honneur qui rejaillissait avec éclat sur le pays de Saint-Léger et sur tout ce coin de Bourgogne, décida qu'une délégation irait offrir au maréchal des hommages et le complimenter. Tout grand personnage ne manque guère, dans ces circonstances solennelles, de faire un discours et, sous un faux air de modestie, il dit que l'on salue en lui trente, quarante années, selon les cas, d'un travail où il s'est efforcé de... par... grâce, etc. Vauban, touché de cette démarche et ne songeant qu'à son titre d'enfant du pays, déclara très simplement que, voulant donner une preuve de l'affection toute particulière qu'il éprouvait pour la ville d'Avallon, il concevait le dessein de faire porter bateau à la rivière du Cousin, estimant qu'il en reviendrait beaucoup d'utilité à la ville d'Avallon par le débit de ses denrées et de celles des pays voisins, que cela procurerait encore de l'ouvrage au menu peuple. « La seule chose qui en pourrait retarder l'exécution, ajoutait-il avec regret, serait le contre-temps fâcheux de la guerre, que la France était obligée de soutenir. »

Pendant qu'il ne songeait ainsi qu'à mettre au service de ses compatriotes ses talents d'ingénieur, qui malheureusement ne purent être utilisés, Vauban donnait une preuve plus rare encore de sa modestie. Il déclarait qu'il était disposé, tout en ayant le bâton de maréchal, à diriger les sièges sans songer le moins du monde à revendiquer le commandement en chef. « Que le roi ne se fasse aucune peine sur ma manière de servir, écrivait-il au ministre Chamillard, à la veille du siège de Landau, je ne veux me mêler que de ce qui regardera la conduite des lignes et des attaques. Cela ne doit point donner de jalousie au général auquel je serai aussi soumis que le pourrait être un de ses lieutenants. » Chamillard ne crut pas à tant d'abnégation. Vauban fut écarté. Louis XIV chargea le maréchal de Tallard de diriger le siège de Landau, et Vauban, dévorant sa disgrâce sans en rien laisser paraître, écrivit un mémoire détaillé sur l'attaque de cette place, pour que celui qui le supplantait eût du moins entre les mains des renseignements précieux. « Puisqu'il ne m'est pas permis de conduire les attaques de Landau, et de donner en cela de nouvelles marques de mon zèle et de mon affection au service du roi, écrivait-il en tête de ce mémoire, je veux m'en consoler du mieux que je pourrai, en faisant part de mes vues et de mes lumières à ceux qui doivent tenir ma place. » Landau capitula. L'honneur de cette victoire revient aux indications de ce vieillard congédié, à la figure pensive, énergique et tenace, qui eût paru dure sans ses yeux bleus voilés de douceur et de mélancolie.

Il approchait de l'âge où l'on éprouve le besoin du repos. C'est en 1705 qu'il vint surtout habiter Bazoches. Si rien ne reste de la petite maison de Saint-Léger, le château de Bazoches, avec ses quatre tours aux quatre angles, est à peu près tel qu'il était quand Vauban y demeurait. Une immense salle, que séparent aujourd'hui des chambres particulières, servait à accrocher des plans. Le long du grand corridor, placé devant ces chambres, on voit encore une carte toute jaunie où sont représentées les principales parties d'une place fortifiée, avec toutes les pièces d'artillerie qui servent à l'attaque et à la défense, carte dressée sur les mémoires du maréchal Vauban. Pont de bateaux, tranchée, fondation d'un rempart, bombe attachée à son levier pour être portée à la batterie, goupillon pour nettoyer le canon, fouloir pour bourrer le canon, échelle pour monter à l'escalade, rien ne manque à ces leçons par l'image, pas même les rigueurs de la discipline. Supplice du chevalet et du carcan, sans compter la potence et la fusillade, telles étaient les punitions militaires sous Louis XIV.

Dans sa chambre, tout est là, comme s'il allait rentrer. Le grand lit se dresse avec ses broderies. Au mur sont appliquées de très belles tapisseries représentant des scènes de kermesse. Les portraits de Louis XIV et de Turenne achèvent de donner un caractère solennel à cette chambre. Deux fenêtres s'ouvrent

sur le parc et une autre, placée dans une encoignure, donne sur le village et tout ce pays qu'il a tant aimé. Vauban devait s'asseoir dans ce renfoncement et laisser flotter sa rêverie méditative sur les horizons lointains. Pendant les deux années qu'il a passées dans ce château, il revint à ce grand travail politique, appelé la *Dîme royale*, dont l'idée le poursuivait depuis longtemps. « Je me sens obligé d'honneur et de conscience, disait-il dès les premières pages du volume, de représenter à Sa Majesté qu'il m'a paru que de tout temps on n'avait pas eu assez d'égard en France pour le menu peuple, et qu'on en avait fait trop peu de cas; aussi c'est la partie la plus ruinée et la plus misérable du royaume; c'est elle, cependant, qui est la plus considérable par son nombre et par les services réels et effectifs qu'elle lui rend, car c'est elle qui porte toutes les charges, qui a toujours le plus souffert, et qui souffre encore le plus. »

Le projet de Vauban supprimait surtout la taille, qui était appliquée avec un tel arbitraire que tantôt, par exemple, une ferme, — dont le revenu était de trois à quatre mille livres, — n'était taxée que de quarante ou cinquante livres, tandis qu'une autre de quatre à cinq cents livres en payait quatre cents, quelquefois plus. Et quand un paysan ne pouvait payer, on enlevait la porte de sa maison, on arrachait jusqu'aux poutres, jusqu'aux solives, jusqu'aux misérables planches, pour les vendre à vil prix. Celui qui aurait pu acheter une ou deux vaches ou quelques moutons se gardait de le faire pour n'être pas accablé par la taille l'année suivante. C'était à qui vivrait le plus pauvrement et laisserait dépérir le peu de terre qu'il avait, de peur que, si elle rendait ce qu'elle pourrait rendre, étant bien fumée et cultivée, on n'en prît occasion de l'imposer doublement. Pour remédier à tant d'injustices et d'exactions, Vauban proposait d'établir la perception de la dîme des fruits de la terre. Le paysan n'aurait eu qu'à payer cette dîme, que Vauban appelait la dîme royale. En dehors de ce prélèvement sur les produits de la terre, Vauban frappait d'un droit les produits des immeubles, les appointements, les pensions, les gages, les bénéfices de l'industrie, tous les revenus en un mot. Mais s'il était facile d'établir l'impôt sur le produit d'une maison (encore fallait-il distinguer le produit brut ou le produit net), l'impôt devenait plus difficile à déterminer quand il s'agissait des bénéfices d'un industriel, d'un avocat, d'un notaire ou d'un procureur. Se fier uniquement aux déclarants ou glisser dans un système d'inquisition, voilà le double danger qui se présente toutes les fois que l'on songe à établir l'impôt sur le revenu.

La dîme devait être imposée au vingtième pour toute une classe de citoyens, mais Vauban l'abaissait au trentième pour les manouvriers. « Sans eux, disait-il, l'État ne pourrait subsister. Tous les gros ouvrages des villes et de la campagne sont faits par eux. Ils fournissent tous les soldats et matelots. C'est pourquoi on doit ménager cette classe dans les impositions pour ne pas la charger au delà de ses forces. » Un impôt sur le sel, qu'il aurait voulu ne pas établir, mais qui lui paraissait indispensable quelque temps encore, constituait ce qu'il appelait le troisième fonds de la dîme royale. Cet impôt, il le voulait modéré. « La cherté du sel, en effet, le rend si rare qu'elle cause une espèce de famine dans le royaume, très sensible au menu peuple qui ne peut faire aucune salaison de viande pour son usage, faute de sel. » Dans le quatrième fonds se trouvaient englobés, entre autres choses, le papier timbré, le port des lettres, les douanes dont il voulait abaisser les tarifs, enfin les impôts dits volontaires, c'est-à-dire que l'on peut augmenter selon sa vanité ou retrancher selon ses goûts. Le tabac, le café, l'eau-de-vie étaient du nombre et, pour le vin, Vauban était d'avis de faire frapper d'un droit beaucoup plus élevé le vin que l'on buvait au cabaret parce que, dit-il, « les dimanches et fêtes les paysans ne désemplissent point les cabarets, ce qui pourrait peut-être obliger les plus sensés à rester chez eux ». Il frappait d'un impôt de luxe les carrosses de plus en plus dorés comme dans un conte de fées, les mobiliers « d'une magnificence outrée ». Il n'y avait pas jusqu'aux grandes et magnifiques perruques qui ne lui parussent mériter cet impôt somptuaire. On peut discuter à perte de vue sur toutes ces questions d'impôts, mais le point fixe, le seul qui nous intéresse en ce moment, est la pensée de Vauban qui voulait que chacun contribuât, selon ses forces, au payement de l'impôt. Ni exemptions ni privilèges, tel était son programme.

Tout en prenant ainsi et dans chaque occasion la défense du peuple, Vauban ne rêvait cependant pas le gouvernement du peuple par le peuple. Il eût plutôt augmenté que diminue le pouvoir royal. Le peuple à ses yeux était créé pour obéir au roi, mais le roi devait puiser sa force et sa gloire dans les profondeurs du peuple. Le père de Vauban, avec son goût pour les arbres, eût comparé le roi à un de ces beaux chênes du Morvan qui étendent leurs branches superbes et protectrices sur un large espace, mais qui doivent à la terre la force de leur sève et la puissance de leurs racines. Pas plus que ses contemporains, Vauban ne se dégageait du culte pour le roi; mais où il se montre bien en avant de son siècle, c'est par la guerre qu'il déclare aux abus, et par le danger grandissant qu'il signale avec courage, en parlant de la noblesse qui n'était plus qu'à la recherche de l'argent.

Comme il devinait les cris de paon que pousseraient tous les seigneurs au moindre paragraphe de cette *Dîme royale*, et qu'il prévoyait en outre que la meute des libellistes gagés s'acharneraient contre lui et, selon une de ses comparaisons, japperaient et mordraient, et qu'à force de japper ils empêcheraient le lieutenant de police d'accorder l'autorisation de publier

le volume, — car la liberté d'écrire était aussi interdite que la liberté de penser, — Vauban chargea un de ses secrétaires d'aller faire imprimer en province ce livre écrit, comme il le disait lui-même, « sans autre passion ni intérêt que celui du service du roi, le bien et le repos de ses peuples ». A la fin de 1706, le livre était prêt. Vauban alla chercher hors de Paris les exemplaires que ses domestiques empilèrent dans son carrosse. Le carrosse passa tranquillement devant les barrières, sans que les surveillants eussent l'idée de regarder dans la voiture d'un maréchal de France s'il y avait quelque chose à déclarer. Vauban distribua le volume à quelques amis. Il n'y eut pas des cris, mais des rugissements. Ce vieux maréchal de France, chargé de soixante-quatorze années, couvert de gloire, les courtisans voulaient qu'il fût mis à la Bastille. Le roi s'y opposa, mais il ordonna l'interdiction du volume. Voici cette défense : « Sur ce qu'il a été représenté au roi, en son Conseil, qu'il se débite à Paris un livre portant : *Projet d'une dîme royale*, imprimé en 1707, sans dire en quel endroit, et distribué sans permission ni privilège, dans lequel il se trouve plusieurs choses contraires à l'ordre et à l'usage du royaume... le roi, en son Conseil, ordonne qu'il sera fait recherche dudit livre, et que tous les exemplaires qui s'en trouveront seront saisis et confisqués et mis au pilon. Fait Sa Majesté défense à tous les libraires d'en garder ni vendre aucun, à peine d'interdiction et de 1,000 livres d'amende. »

A la lecture de ces lignes, Vauban, qui n'avait jamais ni tremblé ni pâli, se sentit frappé en plein cœur. Il s'enferma dans un morne silence, ne voulant voir personne. Il était déjà souffrant : la fièvre augmenta. Il se coucha pour ne plus se relever. Est-il mort, comme le dit Saint-Simon, parce qu'il ne pouvait survivre aux bonnes grâces de Louis XIV ? Fut-il simplement emporté par un rhume que sa santé défaillante aggrava ? Des historiens comme M. Thiers partagent ce dernier avis. « Il mourut, disait M. Thiers, de son grand âge et de ses longs services, faisant des vœux pour que le gouvernement de son roi s'éclairât. » Quoi qu'il en soit, le rapprochement entre la date de l'arrêté et la date de sa mort reste comme un point d'interrogation plein de tristes et cruelles pensées. Il rendit le dernier soupir le 30 mars 1707, à neuf heures du matin : « Vous êtes prié, disait le billet de faire-part dont la banalité de la forme revêt ici un caractère émouvant, vous êtes prié d'assister au convoi de haut et puissant seigneur M. Sébastien Le Prestre de Vauban, Pierre Perthuis, Pouilly, Cervon, La Chaume, Espiry et autres lieux, chevalier des ordres du Roy, maréchal de France et gouverneur de la citadelle de Lille, décédé en son hôtel rue Saint-Vincent, qui se fera vendredy, premier avril 1707, à sept heures du soir en l'esglise de Saint-Roch, sa paroisse. *Requiescat in pace.* »

Le cœur de Vauban avait été placé dans une boîte de plomb. Le cœur et le corps furent transportés à Bazoches, et le 16 avril avait lieu l'inhumation dans l'église de Bazoches. Nul cortège d'apparat ne suivait les funérailles. Mais ce qui valait mieux, deux mille personnes étaient là, qui ne savaient peut-être pas que Vauban avait dirigé cinquante trois sièges et assisté à cent quarante actions militaires, mais qui savaient seulement qu'un grand homme de bien venait de disparaître. De même que pour bien juger de la hauteur d'une montagne, il est nécessaire de s'éloigner, il faut, pour se rendre compte de la gloire d'un grand homme, attendre que les années se soient écoulées. Plus le temps passe, plus la reculée est grande, plus le sommet d'une gloire méritée s'élève pendant que tout s'abaisse autour d'elle. Soixante-quatorze ans plus tard, en 1781, l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon, proposa comme prix l'éloge de Vauban et, le 2 août 1784, un nom qui devait être deux fois célèbre, à cent ans d'intervalle, était prononcé en séance solennelle. Le capitaine au corps du génie Carnot, le futur organisateur de la victoire, était le lauréat de l'Académie de Dijon. En 1808, Napoléon Ier ordonna que le cœur de Vauban reposât sous le dôme des Invalides, en face du monument de Turenne.

Maréchaux, inspecteurs et colonels, le ministre de la marine, le président de l'Institut, tous se rangèrent autour du monument où devait reposer ce cœur qui n'avait battu que pour de grands sentiments. Un officier du génie, Allent, prononça un discours, et le duc de Dantzig déposa une couronne de lauriers sur l'urne funéraire. L'année suivante, Napoléon Ier chargea ce même officier du génie, Allent, d'aller au village d'Épiry (que Bussy-Rabutin avait cru rendre célèbre par sa naissance) et de placer sur la haute tour carrée, comprise aujourd'hui dans une ferme, une plaque de marbre noir portant ces mots : « Ici fut la demeure de Vauban. Il y médita les travaux qui l'ont rendu immortel ; la France reconnaissante a déposé le cœur de ce grand homme non loin des restes de Turenne, sous le dôme des Invalides. » Peut-être l'inscription eût-elle été mieux placée sur le château de Bazoches, si rempli de son souvenir. Mais comment se fait-il que dans l'église de Bazoches, à droite du chœur, près de la chapelle autrefois consacrée à saint Sébastien, au patron de Vauban, et que l'on a remplacé récemment par saint Joseph, rien n'indique la place où est le corps de Vauban ? Il est sous une des dalles. Seul, un anneau-boucle, attenant à la pierre, désigne l'emplacement. Ne pourrait-on graver sur un pan des murs de cet autel : « Ici repose Vauban, » avec cette simple phrase de Saint-Simon : « Patriote comme il l'était, il avait toute sa vie été touché de la misère du peuple. »

R. Vallery-Radot.

VOYAGE DE NOCES

Nouvelle.

Il y avait au moins quinze jours qu'ils étaient voisins pour travailler à la Bibliothèque nationale, elle brune aux yeux bleus, lui blond aux yeux noirs, tous deux jeunes, tous deux beaux; et ils ne s'étaient encore rien dit.

Comme ils ne se connaissaient pas du tout, ils n'avaient aucune raison de se parler. D'ailleurs, leur travail les absorbait. Pourtant, quelquefois, lorsque la jolie brune était tout à fait captivée par le sien, les yeux noirs du voisin se risquaient à la regarder; et lorsque, à son tour, le monsieur blond était fasciné par ses livres, des yeux bleus, timides et malins, se levaient sur lui. « Vous êtes bien jolie! » disaient ouvertement les yeux noirs. « On pourrait être plus déplaisant que vous, » semblaient murmurer les yeux bleus. Mais les choses en restaient là.

Il y avait donc environ une quinzaine que cela durait, quand un jour la jolie brune, effrayée par une guêpe qui volait près d'elle, fit, d'un mouvement brusque, tomber par terre un crayon et deux ou trois livres. Le monsieur blond ramassa le crayon, les livres, chassa la guêpe, et reçut en récompense de cet exploit un : « Merci, monsieur, » d'une voix claire comme du cristal.

— Vous avez peur des guêpes, mademoiselle? dit-il en souriant.

— Oui, monsieur, répondit-elle, très peur.

Et elle se replongea dans ses livres.

Deux ou trois jours après, elle vint avec sa serviette remplie de gros volumes lourds dont elle avait besoin pour son travail. Quand elle se leva ensuite pour partir, son voisin blond se leva aussi et la suivit.

— Ces livres sont trop lourds pour vous, mademoiselle; permettez que je vous aide à les porter, dit-il en s'emparant de la serviette.

— C'est inutile, monsieur, je vous remercie; je ne vais pas loin; je prends l'omnibus sur le boulevard.

— Mais c'est bien assez loin pour vous fatiguer... D'autant plus qu'il pleut; vous serez obligée de tenir un parapluie.

C'était vrai; le ciel était complice; il pleuvait à verse.

La jolie brune regarda en l'air, ouvrit son parapluie, hésita un instant; puis, résolument, elle accepta en remerciant son compagnon. Les voilà donc en route tous les deux, sous la pluie, mais sans parler. En effet, que peut-on se dire, quand on ne se connaît pas!

— Voilà un vilain temps, dit enfin le voisin blond.

— Oui, bien vilain, répondit la jolie brune.

Et voilà tout. Quelle conversation!

Encore un bout de chemin, et voici la pluie qui se change en grêle; des grêlons gros comme des noix.

— Entrez vite sous cette porte cochère, mademoiselle, s'écria le voisin blond; il n'y a pas de parapluie qui tienne contre une grêle pareille.

Les parapluies se ferment. De dessous la porte, le voisin blond et sa compagne regardent la grêle tomber.

— Mon Dieu, mais je serai en retard, si cela continue longtemps! s'écria la jolie brune d'un ton désolé.

— En retard... chez vos parents?

— Non, pas chez mes parents. Je n'ai pas de parents.

— Comment! vous vivez toute seule à Paris?

— Non. Je vis chez les dames Raimbault, qui dirigent des cours de jeunes filles.

— Et vous suivez ces cours, sans doute?

— Non, je ne suis pas les cours, dit-elle en riant, mais j'en fais.

Le voisin blond la regarda, stupéfait. Il ne pouvait comprendre qu'une si jolie brune, et si jeune, fît des cours.

— Mais, oui, j'en fais, répéta-t-elle. C'est pour cela que j'ai peur d'être en retard.

— Est-ce que ces dames... Raimbault se fâchent, quand vous êtes en retard?

— Oh! non! Elles sont trop bonnes pour cela. Mais c'est justement la raison. Si elles devaient se fâcher, cela me serait bien égal de les faire attendre!

— Mais quels cours faites-vous?

— Oh! j'en fais plusieurs : des cours d'histoire, de langue française, de littérature.

— Et à la Bibliothèque, qu'est-ce que vous faites?

— Des mathématiques.

Derechef, le voisin blond fut bien étonné. Mais sa compagne le regardait d'un air si candide et si naturel qu'il n'osa pas exprimer son étonnement.

— Voilà la grêle finie, dit-elle tout à coup d'un ton joyeux. Mais je suis en retard. Je vais prendre une voiture; tant pis!

Elle fit signe à un cocher, qui s'arrêta.

— Merci encore, monsieur, pour toute la peine que vous avez prise. Au revoir!

La voiture disparut comme un rêve.

Le lendemain, ils se retrouvèrent à la Bibliothèque. Le voisin blond salua sa compagne, lui demanda si elle était arrivée en retard; elle répondit gentiment, avec un sourire, que non, et qu'elle le remerciait; et puis elle se pencha sur ses gros livres de mathématiques.

Encore quinze jours qui se passent ainsi. On se salue, c'est tout. « Triste progrès! » pensait le voisin blond.

Un matin que son travail l'ennuyait, le voisin blond alla faire un tour au musée du Louvre. Il se rendit à son endroit favori, les salles de sculpture grecque antique. Elles étaient désertes; ce n'était pas encore le moment de l'année où l'on voit défiler parmi les

marbres grecs de longues théories d'Anglais et d'Anglaises, le *Guide Bædeker* à la main. Les salles étaient silencieuses et froides. Seuls les divins marbres y palpitaient, pleins de vie.

Tout à coup, le voisin blond s'arrêta. Il venait d'apercevoir, debout, en extase devant le fragment de la *Procession des Panathénées*, sa voisine brune de la Bibliothèque nationale.

Elle se retourna et l'aperçut; il la salua et elle lui dit:

— N'est-ce pas, monsieur, comme c'est beau!

— Oui, admirable. Que je suis content que vous aimiez la sculpture grecque!

— Ce n'est pas étonnant; les Grecs sont un peu mes ancêtres. Je suis Provençale.

— Provençale! dit le voisin blond. Mais vous avez l'accent de Paris.

— D'abord, j'habite Paris depuis très longtemps. Ensuite, je n'ai pas tout à fait, tout à fait, l'accent de Paris. Il m'est resté du Midi une petite trace très légère. Vous vous en apercevriez bien si vous n'étiez pas étranger.

— Et à quoi reconnaissez-vous que je suis étranger? Je n'ai pas d'accent.

— A votre manière de n'avoir pas d'accent.

Il n'y avait rien à répliquer à cela. D'ailleurs la jolie brune s'était remise à contempler la frise des Panathénées. Et plus elle la contemplait, plus ses yeux devenaient pensifs, et même tristes.

— A quoi pensez-vous? dit le voisin blond.

— Je voudrais être une de ces belles Grecques en pierre! ou une de ces belles mortes dont il est question dans André Chénier, et dont les âmes reviennent comme des souffles se mêler à l'air.

— Est-ce que vivre ne vaut pas tout autant?

— Pour moi, certainement non.

Le voisin blond était plus intéressé que jamais; mais la jolie brune n'avait pas l'air disposée à continuer. Elle se mit à sourire d'un air insouciant, et elle dit en changeant de ton:

— Au revoir, monsieur; je monte à la peinture.

— Mais pas tout de suite... regardez... avez-vous vu ce bas-relief?

— Je connais tout par cœur ici; j'y viens souvent.

— Et cela ne vous est pas désagréable de venir toute seule dans un musée?

— Non. Pourquoi? Je suis libre au moins de m'arrêter une heure devant un fragment grec, si cela me plaît. Et personne ne m'a jamais rien dit.

Elle s'en allait, mais il s'écria:

— Mademoiselle, je vous en prie, avant de partir, dites-moi votre nom, afin que je puisse...

— Que vous puissiez, quoi? Mon nom est Marguerite; mais quand j'étais enfant, en Provence, on m'appelait Magali, et on m'appelle encore de même ici en souvenir de mon pays. Et vous?

— Dmitri Alexandrovitch Kolovine.

— Ah! vous êtes Russe, je le pensais bien. Mais pourquoi êtes-vous en France?

— Je suis exilé.

— Vous n'êtes pas nihiliste, au moins?

Cela d'un ton effrayé et indigné à la fois.

— Non, pas le moins du monde.

— Tant mieux. Moi, je déteste les nihilistes, les anarchistes, les radicaux. Mais alors pourquoi vous a-t-on exilé?

— Pour crime de haute trahison. Pour avoir écrit et publié mes impressions au retour d'un voyage dans la Pologne russe.

— L'année dernière?... C'est ce procès dont les journaux ont parlé?... On avait dit que le condamné partirait pour la Sibérie!

— Oui. Je me suis évadé en route.

— Ah! mon Dieu, que c'est étrange? dit Magali. Moi qui suivais ce procès avec tant d'intérêt et d'impatience l'année dernière! je ne me doutais pas du tout... Oui, c'était bien le nom, Kolovine, Dmitri Kolovine.

Et pendant ce temps les belles Grecques en marbre continuaient à s'avancer d'un pas harmonieux et lent sur la frise des Panathénées.

— Onze heures, dit Magali, c'est l'heure où l'on ouvre les galeries des statuettes grecques en terre cuite; j'y monte avant de m'en aller. Au revoir, monsieur.

— Au revoir, mademoiselle.

Cette fois, un grand pas était fait dans la connaissance. Les jours suivants, à la Bibliothèque, on se parla; et le Russe s'aperçut que sa brune voisine avait dû rechercher les vieux journaux pour y relire les détails de son procès, car elle en avait la mémoire toute fraîche. Elle lui demanda si réellement le tsar avait confisqué tous ses biens. Il répondit que oui. Et ce n'était pas peu de chose, ces biens! Des terres immenses dans le gouvernement d'Orel; toute une fortune. Le texte du jugement en donnait le chiffre, comme pour avertir solennellement quiconque dans l'aristocratie russe se mêlerait d'exprimer certaines opinions sur la nationalité polonaise.

De son côté Dmitri avait fait des recherches sur sa voisine. Il savait où elle demeurait, et à force de savantes manœuvres, il parvint à se faire présenter chez les dames Raimbault, c'est-à-dire Mme Raimbault et sa belle-sœur, une demoiselle de quarante ans, deux excellentes personnes, mais un peu bavardes et ennuyeuses, pensa Dmitri.

Et il arriva ainsi qu'après s'être connus un peu, le voisin blond et la voisine brune de la Bibliothèque nationale se connurent de plus en plus.

Un matin ils se retrouvèrent au Louvre devant la frise des Panathénées. Il avait été question la veille de statues grecques, et tous deux, sans s'être entendus, avaient eu l'idée de revenir là. En se rencontrant, ils rougirent; puis ils sourirent.

— Pourquoi donc disiez-vous que vous aimeriez mieux être une statue que vivre? demanda Dmitri, comme s'il continuait tout simplement la conversation de leur première rencontre dans cette salle.

— Parce que, si j'étais une statue, je ne sentirais pas.

— Mais il est peut-être quelquefois bon de sentir.

— Eh bien, parce que je ne vivrais pas. Je hais la vie.

— Vous! si jeune et si...

— C'est-à-dire, je hais *ma* vie. Et je n'en peux pas avoir d'autre. Je suis pauvre, il faut que je travaille. Si j'étais homme, je me serais fait soldat; mais je suis une femme, il faut que j'enseigne, car je ne peux pas me faire modiste, n'est-ce pas?

— Mais je croyais que vous aimiez le travail.

— Le travail, oui, mon travail à moi, mon travail libre, mes lectures, mes mathématiques que j'étudie pour pouvoir faire plus tard de la vraie philosophie. Oui, j'aime cela, quoique cela me rende folle et malheureuse. Et quand j'en aurai fait davantage, je serai plus malheureuse encore, parce que je saurai pourquoi nous ne pouvons arriver à la vérité. Mais cette tristesse, je l'aime. C'est l'autre tristesse que je ne peux pas souffrir.

— L'autre... la tristesse d'être pauvre?

— Non. Je sais très bien que c'est une folie de dire : « Si j'étais riche, je serais heureuse. » Je trouve les communistes absurdes avec leurs raisonnements pour arriver au bonheur de l'humanité. Les gens riches ne sont pas plus heureux que moi; ils se tourmentent pour autre chose, voilà tout. Je dis que je suis malheureuse d'enseigner, mais au fond, ce n'est pas cela; je suis malheureuse de vivre.

Et elle se mit à pleurer. Les belles Grecques de Phidias semblèrent, du haut de leur sérénité, plaindre son malheur. Peut-être aussi souriaient-elles, pensant, en bonnes Grecques, qu'il y a bien des choses charmantes pour embellir la vie, quand ce ne serait que la lumière du ciel et l'amour.

Le Russe ne s'attendait pas à ces larmes. Elles le bouleversèrent.

— Mademoiselle, ne pleurez pas, je vous en prie! s'écria-t-il. Vous ne savez donc pas que je... Vous ne savez donc pas qu'il y a un gardien qui nous écoute? ajouta-t-il d'un tout autre ton, car en effet le bicorne d'un gardien apparaissait à une porte tout à côté.

— Allons dans la salle de Chypre, il n'y a jamais personne, et j'ai quelque chose à vous dire, dit Magali dont les yeux étaient déjà secs.

Ils sortirent. « Pauvre petite sœur de Provence! dirent les jolies Grecques de la frise. Tu es aimée de ce beau jeune homme blond, et cependant tu n'aimes pas la vie! »

Ils allèrent dans la salle de Chypre. Il n'y avait personne, pas même de gardien.

— Que voulez-vous me dire? demanda Dmitri, frissonnant parce que la salle était humide et froide.

— Je voulais vous dire que j'ai menti tout à l'heure en vous disant que je ne suis pas malheureuse d'être pauvre, j'avais peur que vous ne me méprisiez pour cela, vous qui avez risqué et perdu une fortune pour l'amour de la justice et de la vérité. Mais c'était lâche; j'aime mieux être franche. Oui, je suis malheureuse d'être pauvre, et je crois que la richesse donne, non pas le bonheur, mais les moyens de s'étourdir et de ne plus penser au bonheur. — Vous me méprisez, n'est-ce pas?

— Non. Seulement je n'ai pas sur la richesse les mêmes opinions que vous. Je crois qu'on peut l'employer à faire du bien.

— Mais oui. Moi aussi, je le crois. Mais faire du bien, c'est encore un moyen de s'étourdir; c'est comme les voyages, les bals, les sports.

— Ce serait à discuter; mais à quoi bon, puisque nous sommes pauvres tous les deux?

Il sembla appuyer avec complaisance sur cette communauté de malheur.

— Oui, ce serait discuter bien inutilement. Ah! que je suis contente que vous ne me méprisiez pas! dit Magali avec un rayon dans ses yeux bleus. Voyez-vous, j'aurais très bien su être pauvre si on m'avait élevée en paysanne dans mon Midi, et si on avait fait de moi une *magnanarelle*. Mais on m'a élevée à Paris, et j'ai appris trop de choses, et je rêve trop de choses à présent, et je ne pourrais plus me contenter de la vie des champs, même en Provence!

— Je comprends. Mais moi aussi je suis malheureux d'être pauvre, et d'être exilé. Je suis malheureux parce que j'ai appris que le succès en ce monde appartient à la force ou à l'hypocrisie, et tous les jours je l'apprends davantage, et du haut en bas de la société, c'est ainsi. J'aimais mon pays, et je ne puis plus le servir. Je faisais du bien dans mes terres, et je n'en fais plus; je sais qui les a achetées, il n'y a pas de danger que celui-là dépense un rouble pour le profit des autres. On m'a tout enlevé, et ma vie est sans but aujourd'hui. Pourtant, je ne suis pas comme vous, je ne désespère pas du bonheur... Ne pensez-vous pas qu'on peut être heureux... par l'amour?

— Non, dit-elle résolument, pas quand on est pauvre..., à moins de se dépêcher d'être très heureux pendant très peu de temps, et puis de mourir.

— Soit. Mais enfin on aura été heureux. Ainsi, par exemple, — il n'y a pas de gardien? — supposons que moi je vous aime et que je vous demande de m'épouser?

— Je dirais non, dit Magali pâle comme une morte, et s'appuyant sur un sarcophage de pierre. Nous sommes trop pauvres tous les deux. Je serais sûre de faire votre malheur. Nous ne pourrions jamais nourrir et élever des enfants. La misère tuerait bien vite votre amour, et... et j'en mourrais.

— Mais alors, Magali, vous m'aimez aussi?

— Oui, de tout mon cœur, de toute mon âme. J'accepterais si je vous aimais moins. Mais je dis non, non, non! D'ailleurs, je me défie de moi-même; je ne suis pas courageuse, et je ne saurais pas être pauvre, vraiment pauvre. Je vous rendrais malheureux, et je ne le veux pas, car dans le monde entier je n'aime que vous!

Elle appuya ses bras sur le sarcophage, son front sur ses bras, et sanglota avec désespoir.

— Écoutez, chère Magali, dit tout près d'elle la voix douce de Dmitri, je vous comprends, je vous remercie, et même je pense un peu comme vous. Mais écoutez. Moi non plus je ne tiens pas à la vie. Moi aussi j'ai peur de cette misère dont vous parlez, cette misère qui vous ferait souffrir et qui flétrirait votre beauté et votre jeunesse. Moi aussi je sais qu'avec nos ressources réunies nous ne pourrions jamais élever des enfants, à moins d'en faire des malheureux, comme s'il n'y avait pas assez de malheureux en ce monde. Mais vous disiez tout à l'heure qu'on pouvait se dépêcher d'être très heureux... et puis mourir.

Magali tourna un peu la tête, et regarda son compagnon à travers ses larmes.

— Mais oui, mourir. Mourir après la lune de miel. Nous sommes bien assez riches pour passer une lune de miel charmante. S'épouser, s'aimer à la folie, partir ensemble pour un beau pays, et puis mourir. Mourir avant la misère, avant la vieillesse, avant le déclin de l'amour. Voulez-vous, ma bien-aimée?

Magali quitta le sarcophage, cacha son front sur l'épaule de Dmitri, et dit tout bas :

— Oui.

Ils sortirent ensemble du musée. Dehors il faisait un soleil éclatant.

— Je vous accompagne un peu, vous me le permettez? dit Dmitri. Voyez, le ciel nous sourit. Où passerons-nous notre lune de miel?

— Où vous voudrez, mon ami.

— Non, c'est à vous à choisir.

— Eh bien, en Suisse; je rêvais d'y voyager cette année; j'avais économisé pour cela. Je voudrais voir des lacs et des glaciers. Et puis, les montagnes sont très commodes pour se tuer. Comment nous tuerons-nous? En nous noyant, ou en grimpant le Finsteraarhorn?

— Nous nous aimerons d'abord. Après, nous choisirons la manière de mourir.

Le lendemain, les fiançailles étaient officielles, et le mariage fixé à six semaines de là.

Ils se marièrent par un beau jour de juillet. Ils rayonnaient de bonheur, car tous deux pensaient que l'amour et la mort sont les meilleures choses d'ici-bas. Ils ne craignaient pas la vie, ayant résolu de ne lui demander rien. Ils partirent ensemble, libres et légers, s'adorant l'un l'autre.

On les vit sur le lac de Genève, dont ils firent le tour en bateau.

On les vit dans la haute vallée de Zermatt, gais et intrépides, escaladant les montagnes d'un pied sûr, avec des guides aux endroits dangereux, car ils ne voulaient pas encore mourir.

On les vit passer à Interlaken, mais comme deux oiseaux voyageurs; ils ne s'arrêtèrent pas, ils n'aimaient pas la foule, où l'on n'est pas assez libre pour s'aimer. Le lendemain de leur arrivée, on ne les revit plus, et, à l'hôtel où ils avaient logé, les gens qui s'étaient intéressés tout de suite à leur beauté, à leur jeunesse et à leur amour, se demandèrent où s'étaient envolés les tourtereaux (on les avait déjà baptisés).

On les vit bien longtemps au bord du lac d'Uri, naviguant en petite barque ou marchant enlacés le long de l'Axenstrasse. Les eaux vertes du lac et les neiges éblouissantes des montagnes ne les lassaient pas. Peut-être que tous deux pensaient, en secret, qu'il serait doux de s'endormir ensemble dans ces belles eaux.

Le soir, quand le soleil couchant embrasait le lac de Lucerne du côté de Beckenried et de Gersau, tandis que le lac d'Uri s'endormait sombre et profond, enfermé dans les escarpements de ses rives, quand les neiges se teignaient en rose sur l'Uri-Rothstock, les jeunes mariés regardaient, appuyés l'un sur l'autre, jouissant avec délices de la beauté des choses et de la douceur divine de l'amour.

On les vit parmi les sapins du Rutli, à travers lesquels le lac paraît d'un bleu brillant, et près des trois sources sacrées. Ils ne croyaient pas trop à Guillaume Tell, mais cela leur était égal, et Magali, suspendue au bras de son ami, ayant à sa ceinture les cyclamens qu'il avait cueillis pour elle, ne se souciait guère du vieil archer suisse, ni de son chantre Schiller. D'ailleurs elle ne savait pas l'allemand, elle ne savait que le français et le grec.

On les vit au bord de la Reuss bouillonnante, montant en voiture découverte, serrés l'un contre l'autre et la main dans la main, cette route sauvage du Saint-Gothard. Près du Pont-du-Diable, Dmitri descendit jusque dans le lit de la Reuss pour cueillir une touffe d'asters violet pâle que sa bien-aimée avait trouvés jolis. Mais elle eut peur pour lui en le voyant sur ces rochers glissants, et quand il remonta, elle lui mit les bras autour du cou en murmurant: « Mon Dieu! si tu t'étais tué! Tu sais... pas sans moi! »

On les vit à Hospenthal, près de la vieille tour carrée, dans cette vallée d'Urseren, désolée et nue, ceinte de hautes montagnes déchiquetées et de neiges. Comment ne pas l'aimer, cette vallée d'Urseren, dans sa tristesse? Là, on est vraiment séparé du monde, malgré les voyageurs qui la traversent pour passer le Saint-Gothard. Pas un arbre, excepté le Bannwald d'Andermatt, ce bois sacré qui protège contre les éboulements, auquel on ne touche pas, et où l'on n'entre

que par escalade. Pas d'autre vue que la ceinture de montagnes et le ciel. Pour voir quelque chose de plus, il faut monter, ou s'engouffrer avec la Reuss dans le défilé terrible des Schœllenen. Mais si l'on grimpe, si l'on s'engage dans les montagnes, longtemps encore on entend les voix claires et amies des cloches d'Hospenthal et d'Andermatt.

— Je voudrais aller au lac de l'Oberalp, dit un jour Magali; c'est un lac dont les touristes ne parlent pas souvent, et pourtant il me semble que je l'aimerais. J'aime toute cette région si désolée et si sauvage. Et puis... nous allons bientôt mourir.

Ils allèrent au lac de l'Oberalp. Il faisait un temps gris et triste. Des nuages assombrissaient le lac qui dort là à 2000 mètres d'altitude, au pied de pentes raides, de maigres pâturages et de rochers aux formes monotones. Pas un promeneur, excepté *eux* Au bord du lac fleurissaient en paix les aconits bleus, les asters et les saxifrages alpestres. Ils firent un bouquet, puis s'assirent et restèrent là longtemps.

— Tu es triste, partons, dit Dmitri. Retournons au lac de Lucerne; tu y étais plus heureuse.

— Non, non. J'aime ce pays, j'aime ce lac. Et toi?

— Moi, aussi, je les aime. J'aime ces montagnes parce qu'elles sont vierges et libres; personne ne les cultive, elles ne produiraient rien. Elles se moquent des hommes, elles sont inhospitalières et sauvages, elles ne feront jamais pousser un épi de seigle, mais elles laissent s'épanouir toutes ces fleurs.

— Viens, partons, dit Magali; mais il faudra revenir. Mon bien-aimé, comme je t'aime! Je crois que je t'aimerai encore dans la mort!

Ils firent une excursion au col du Saint-Gothard et jusque dans les gorges du Tessin.

Ils allèrent au glacier du Rhône et jusqu'au Grimsel.

Et ils s'aimaient de plus en plus. De plus en plus on les voyait ne pas se quitter, se tenir plus près l'un de l'autre, se parler bas et se parler d'amour. Et souvent on n'aurait pas pu dire s'ils étaient joyeux ou tristes.

Ils revinrent enfin d'un commun accord dans cette âpre vallée d'Urseren qui leur avait plu. De la fenêtre de leur chambre, à Andermatt, ils écoutèrent encore le murmure de la Reuss sur les cailloux, la Reuss qui, descendue en torrent des hauteurs du Saint-Gothard, semble s'attarder parmi ces pâturages solitaires, comme si elle avait peur d'arriver au défilé étroit où recommencera sa course. Et, semblables à la Reuss, les deux amoureux s'arrêtèrent quelques jours dans ces solitudes d'Urseren, pour se reposer et s'aimer en paix avant de partir ensemble pour le grand voyage inconnu.

Un matin, ils sortirent en se donnant la main, et on les vit se diriger du côté de l'Oberalp, escaladant gaiement les petits sentiers raides qui coupent en les abrégeant les grands lacets de la route. A mesure qu'ils s'élevaient surgissaient derrière eux à l'horizon et s'illuminaient les dents aiguës des montagnes et la blancheur nacrée du glacier de Sainte-Anne. Ils se retournaient souvent pour les regarder, car devant eux ils ne voyaient rien, excepté le petit ruisseau sorti du lac et qui coule silencieusement parmi une herbe rare et des tourbières. Sur eux soufflaient ces vents purs qui ont passé sur les neiges. Au loin le son des cloches, comme une voix d'argent, s'envolait de l'église d'Andermatt et montait dans les hautes vallées.

Des touristes qui descendaient se retournèrent plusieurs fois en disant : « Voilà un gentil couple d'amoureux! »

Eux, ils allaient sans se presser, se tenant toujours la main, s'arrêtant quelquefois pour cueillir ces fleurs couleur d'or qui parsèment les pâturages de l'Oberalp.

— Écoute ces cloches, dit Magali, comme elles sont loin! On dirait que leur voix nous rappelle.

— Veux-tu retourner en arrière? demanda Dmitri.

— Non. Nous nous sommes aimés; je ne regrette rien.

Qu'il est sombre, ce petit lac de l'Oberalp, au milieu des cimes nues qui s'y reflètent! Quelle tristesse silencieuse sur ces eaux dormantes, et jusque dans les fleurs sauvages qui croissent au bord!

— Nous sommes arrivés, dit Dmitri, asseyons-nous et reposons-nous. Mets-toi à l'ombre de ce grand rocher qui avance au-dessus de l'eau. Vois ces fleurs, comme elles sont fraîches et brillantes. Je suis content de mourir ici; nous deviendrons des fleurs des Alpes, et non pas des moissons pour alimenter la vie et la douleur des hommes.

— Te rappelles-tu, dit Magali en appuyant sa tête sur la poitrine de son ami, te rappelles-tu la frise des Panathénées?... Elles avaient pitié de nous, ces belles Grecques en marbre; elles savaient peut-être que nous nous aimions et que nous allions bientôt mourir... Les Grecs avaient peur de la mort. Moi, je n'en ai pas peur... avec toi.

Personne ne fut témoin de la dernière heure qu'ils passèrent à l'ombre de ce rocher, parmi les fleurs sauvages. Personne ne les vit se lever en souriant, les yeux dans les yeux, les mains unies. Personne ne les vit échanger un dernier et long baiser d'amour, et puis, toujours enlacés, glisser ensemble dans l'eau froide et tranquille, et s'endormir ensemble pour jamais.

Personne ne fut témoin, personne, excepté les montagnes silencieuses et les nuages qui passaient au ciel.

GALLICA.

LES MŒURS FINANCIÈRES A ROME

L'argent est de nos jours une puissance énorme. Les jeux de bourse, les sociétés financières, les actions et obligations, la spéculation sous toutes ses formes, — avec les enrichissements soudains et les désastres non moins rapides qu'elle entraîne, — sont, souvent malgré nous, intimement mêlés à notre vie. Les spéculateurs exercent sur la fortune publique et, par suite, sur les mœurs et la politique une influence si grande que l'on peut prévoir et redouter le moment où cette influence, le plus souvent corruptrice, sera devenue prédominante.

Il ne faut pas croire que cette toute-puissance de l'argent soit une nouveauté dans le monde. Nous la retrouvons dans l'ancienne Rome où florissaient, il y a deux mille ans, de nombreuses sociétés financières, qui mettaient les peuples en coupe réglée et distribuaient les dépouilles des provinces à leurs milliers d'actionnaires. On est étonné des analogies frappantes que présentent avec nos financiers modernes ces financiers romains, dont les opérations avaient leur centre à Rome et s'étendaient dans l'univers entier (1).

*
* *

Le Romain de l'histoire n'est nullement le personnage désintéressé et presque sublime que nous montre la tragédie de Corneille. Même quand il s'appelle Caton, il reste toujours le paysan cupide et rapace des premiers temps de Rome. Les lois les plus sévères sont pour défendre la propriété. L'intérêt légal est de 12 pour 100, et ce taux est bien souvent dépassé. Le créancier peut faire mettre à mort et couper en morceaux le débiteur insolvable. Ils se traitent ainsi entre citoyens romains : Verrès pourrait nous apprendre comment on traitait les provinciaux. Brutus, un des hommes les plus honnêtes de l'époque de Cicéron, prête à 48 pour 100 et fait assiéger par une troupe de soldats les sénateurs de Salamine, qui sont menacés de mourir tous de faim dans leur salle de délibération s'ils ne payent pas ce formidable intérêt. De tout temps le Romain a eu le culte de l'argent. Dans l'ancienne Constitution de Servius Tullius, les citoyens sont classés d'après leur fortune. Plus tard, les soldats romains emportent de l'argent dans leur ceinture, afin de spéculer entre deux batailles. Voilà les rêves de gloire qui hantaient l'esprit des légionnaires! Tel est le caractère du vrai Romain. Dans les opérations financières il ne sera jamais arrêté par des sentiments d'humanité, et comme il s'agit en général de provinciaux, il ne sera jamais gêné par un scrupule de légalité.

Nous n'avons rien à dire des premiers siècles où les Romains échangent entre eux des bestiaux et des céréales et n'ont pas encore de monnaie à leur disposition. C'est au IIIe siècle avant notre ère, à l'époque des guerres puniques, que la monnaie d'argent fait son apparition à Rome; c'est seulement alors que commence l'histoire des financiers romains, c'est-à-dire des publicains.

Les publicains représentent à la fois les fermiers généraux de l'ancien régime et toutes les compagnies financières ou industrielles de notre temps. On appelle publicains tous ceux qui traitent avec l'État pour prendre à ferme les impôts et les revenus des terres publiques, pour entreprendre l'exploitation des mines, les transports de vivres et de munitions, les travaux publics, — qu'il s'agisse de routes ou de monuments. C'est le Sénat qui s'occupe de l'administration des deniers publics; c'est le censeur qui dresse le budget et qui, pour une période de cinq ans, afferme les impôts et concède par la voie de l'adjudication travaux publics et fournitures de toute espèce.

Comme adjudicataires de travaux ou de fournitures, les publicains faisaient ce que font de nos jours bien des particuliers et bien des compagnies : ce procédé n'est nullement condamnable et peut donner d'excellents résultats.

Comme fermiers de l'impôt, ils faisaient ce que faisaient jadis chez nous les traitants ou fermiers généraux : ce procédé est mauvais et ne peut donner que de détestables résultats. Il livre tout un peuple ou toute une province à la rapacité sans borne d'une compagnie de financiers qui, protégée par l'État, arrache à des particuliers sans défense non pas l'impôt qu'ils doivent payer, mais dix fois la valeur de cet impôt. On sait les atrocités commises par nos traitants. On peut s'imaginer ce qu'a dû être cette tyrannie exercée par des Romains sur des provinciaux, c'est-à-dire sur des vaincus. Ou plutôt, on ne se l'imagine pas : la vérité dépasse de beaucoup ce que l'esprit le plus fécond pourrait inventer. Aussi n'est-on pas étonné que les provinces aient regardé comme un grand bienfait l'empire, qui leur rendait la sécurité en remplaçant les publicains par des fonctionnaires.

Cette ferme des impôts était naturellement pour les publicains une source de bénéfices énormes.

Mais pour recouvrer les impôts d'une province comme l'Asie, pour exécuter des travaux dignes de la majesté du peuple-roi, il fallait un personnel et des capitaux; ce n'est que par l'association que l'on pouvait trouver les ressources nécessaires à ces entreprises. Aussi de bonne heure les Romains surent-ils grouper leurs capitaux et s'organiser en sociétés. Que

(1) Voir sur cette question le remarquable ouvrage de M. Deloume : *les Manieurs d'argent à Rome.*

l'on songe à ce qui se passe de nos jours; que l'on songe aux compagnies de chemins de fer ou aux compagnies minières, avec leur personnel d'ouvriers, d'employés, de directeurs et d'actionnaires, et l'on aura une idée de ce qu'étaient les compagnies de publicains.

Plusieurs financiers se réunissent, s'associent en vue d'entreprises importantes : ce sont les *socii*, dont les noms sont connus, qui peuvent intervenir dans l'administration de la société; ce sont, si l'on veut, les gros actionnaires et les membres du conseil d'administration. Puis, à côté, se trouve la foule des actionnaires, les *participes*, ceux qui ont des parts ou des actions dans l'entreprise, parts plus ou moins importantes, et dont la valeur, du reste, est variable. Ceux-ci ne sont pas en nom dans la société; ils ne sont pas responsables; ils peuvent, bien entendu, tout comme aujourd'hui, perdre leurs actions si l'entreprise échoue ou est mal conduite; il semble même qu'on les réunisse parfois en assemblée générale. Voilà la société constituée, les capitaux réunis.

Une ferme, une entreprise quelconque est mise en adjudication par les censeurs. Un des principaux associés se présente : cet adjudicataire s'appelle *manceps;* il est responsable envers l'État, à qui il doit fournir des cautions et des garanties. Le jour de l'adjudication, le forum est plein d'une foule qui crie et gesticule : ce sont les nombreux actionnaires intéressés dans l'entreprise, qui attendent avec impatience et souvent avec anxiété la fin de cette lutte dans laquelle on se dispute aux enchères la ferme des impôts ou l'exécution des travaux publics. L'adjudicataire devait accepter un cahier des charges, appelé « la loi du censeur ». L'entreprise avait naturellement son centre à Rome, où se trouvait, sous le nom de *magister,* un directeur général qui était changé tous les ans; il avait des délégués en province, des *pro-magistri*, qui gouvernaient ces milliers d'esclaves et d'employés, chargés de faire rentrer l'or des vaincus dans les coffres des publicains. Ils avaient même établi un service de courriers, les *tabellarii,* qui mettaient en relation les agents des provinces et la direction : ce service existait pour les financiers bien avant que l'État ait songé à l'établir pour son compte.

*
* *

Toutes ces entreprises produisaient et amenaient dans Rome un grand mouvement et maniement de fonds. La cupidité resta la même; l'économie disparut; les dépenses augmentèrent; le luxe se répandit; les dettes devinrent colossales; l'argent joua un rôle de plus en plus important et dans l'État et chez les particuliers. Les questions d'argent tiennent une grande place dans la vie des citoyens les plus honorables, par exemple dans la vie de Cicéron. Il est bien souvent gêné : il a beaucoup de débiteurs, mais il a aussi pas mal de créanciers. Il aurait pu refaire sa fortune comme gouverneur de province; mais il était honnête; il ne rapporta de Cilicie que quatre cent mille francs. C'était, à cette époque, une délicatesse héroïque que de ne pas prendre davantage à une province. Les femmes aussi s'en mêlaient : elles s'occupaient d'affaires, plaçaient leurs fonds, prêtaient, empruntaient. La femme de Cicéron, Térentia, était si habile dans ces opérations financières qu'elle trouva moyen de ruiner son mari à son profit : c'est, du moins, ce que prétendit Cicéron, et ce fut une des raisons qu'il invoqua ou un des prétextes qu'il fit valoir pour la répudier.

Ce maniement de fonds suppose l'existence d'intermédiaires; ces intermédiaires existaient à Rome : c'étaient les banquiers.

Les banquiers à Rome, appelés le plus souvent *argentarii*, étaient surtout chargés, à l'origine, du contrôle et du change des monnaies métalliques, romaines ou étrangères; ils pesaient et contrôlaient les lingots dont on se servait pour l'échange. A partir du IIIe siècle, le cercle de leurs opérations s'élargit. Ils ressemblaient, par certains côtés, aux banquiers modernes, sauf qu'ils ne paraissent pas avoir connu la lettre de change. Mais ils avançaient des fonds, prêtaient à intérêt, recevaient des dépôts; c'est par eux que s'effectuaient la plupart des payements. Par quelques-unes de leurs opérations, ils rappellent nos agents de change et nos commissaires-priseurs. Ils étaient, en effet, chargés des ventes aux enchères. Néanmoins, ils ne furent jamais une puissance à Rome : il ne leur fut pas permis de s'associer comme le faisaient les publicains; ils restèrent isolés. C'étaient, du reste, très souvent des étrangers, des Grecs surtout, parfois des affranchis ou même des esclaves.

Les banques, *mensæ*, étaient sur le forum. C'étaient, au début, de petites baraques, *tabernæ*, construites et louées par l'État. Le banquier se tenait derrière son comptoir, séparé du public par une grille dont je n'ai pas besoin de faire ressortir l'utilité.

C'est là, sur le forum, autour de ces baraques, en plein air, que se tenaient les spéculateurs de l'époque, depuis les plus importants des publicains jusqu'aux usuriers les plus décriés. En se rapprochant du Capitole, on trouvait les deux Janus, c'est-à-dire deux petits arcs percés de quatre portes et ornés de bas-reliefs. C'est entre ces deux Janus que se tenait la Bourse des Romains. Plus tard, pour abriter les spéculateurs, on construisit des basiliques vastes et somptueuses. La première basilique, c'est-à-dire la première Bourse, — quoique la basilique ait servi à d'autres usages, — fut construite, il y a deux mille soixante-quatorze ans, par Caton l'ancien.

On comprend aisément quelle devait être l'agitation des basiliques et du forum tout entier, lorsque de graves événements surgissaient, lorsque les *tabellarii* apportaient d'Asie ou d'Afrique de fâcheuses nouvelles, qui

pouvaient provoquer sur la place romaine un désastre financier. Ces désastres étaient rares, du reste, grâce au crédit des publicains et à l'intervention bienveillante de l'État.

*
* *

Si les banquiers n'eurent jamais grande influence sur l'État, il n'en fut pas de même des publicains qui, pendant longtemps, furent sans exagération les maîtres du monde, puisqu'ils l'étaient de Rome. Et nous allons voir qu'à aucune époque les financiers n'ont pesé d'un poids aussi lourd sur la politique intérieure et extérieure de leur pays.

Et, d'abord, d'où sortaient les publicains? Ils ne sortaient pas des plébéiens, trop pauvres, ni des patriciens, qu'une loi même empêchait d'entrer dans les sociétés financières. Ils sortaient en général de l'ordre des chevaliers, et bientôt même l'ordre des chevaliers se confondit avec les sociétés des Publicains. A partir du IIe siècle, ces deux termes sont en fait presque synonymes. Ils peuvent donc s'appuyer sur cet ordre puissant, qui fera toujours cause commune avec eux.

Ils ont en outre la puissance que donnent l'association, les capitaux accumulés, les grandes entreprises ou spéculations qui s'étendent d'un bout de l'univers à l'autre. Ils ne prêtent pas seulement à des particuliers, ils prêtent aux peuples et aux rois, qu'ils tiennent ainsi sous leur dépendance. Fermiers de l'impôt, ils pressurent sans pitié les provinces et s'enrichissent à leurs dépens.

A Rome, ils ont une clientèle immense, et parmi les patriciens, qui leur confient souvent leurs capitaux, et parmi les plébéiens, qui prennent des parts ou actions. Au dire de Polybe, presque tous les Romains auraient été intéressés dans leurs entreprises. Aussi n'est-il pas étonnant que l'État, pour conjurer un désastre public, intervienne quand les entrepreneurs sont en perte et consente à réduire ou à résilier leur bail.

Par leur clientèle, plébéienne et praticienne, et par leurs capitaux, ils sont souvent au forum maîtres des votes. Ils soutiennent les magistrats dont l'appui leur est assuré, combattent et font échouer ceux qui leur sont hostiles. Suivant que leur intérêt y est engagé, ils font faire ou défaire les lois. Ils font casser les adjudications qui leur sont défavorables. Malheur aux magistrats intègres qui s'opposent à leurs rapines! Ils sont mis en jugement, exilés, parfois même assassinés. En fait d'idéal, les publicains n'ont que leurs livres de comptes, et ils sont capables de tout pour remplir leurs caisses. Par leurs monstrueuses déprédations, ils provoquent dans les provinces toujours la haine, parfois même des soulèvements redoutables : le massacre de cent mille Romains, en Asie, du temps de Mithridate, eut pour cause principale la tyrannie des publicains. Ils suscitent une guerre pour gagner un peu d'or. Ils poussent à la destruction de Corinthe et de Carthage pour faire disparaître des rivaux dangereux. « Là où il y a un publicain, dit Tite-Live, il n'y a plus ni droit public ni liberté pour les alliés. »

Mais la justice? Pendant longtemps ils corrompent ou terrorisent les juges. Un jour vient où la justice est entre leurs mains, — et alors on peut dire qu'ils sont les maîtres de Rome. En l'an 122, Caïus Gracchus livre les tribunaux aux chevaliers, c'est-à-dire aux publicains. Cette loi met leur puissance au comble. Quoi qu'ils fassent ils sont sûrs de l'impunité, et nous savons bien qu'aucun sentiment de probité et de justice ne les arrêtera. Nul n'a montré avec plus d'énergie que Montesquieu les fâcheuses conséquences d'un système qui met le pouvoir et les honneurs entre les mains des financiers : « Comme celui qui a l'argent est toujours le maître de l'autre, le traitant se rend despotique sur le prince même : il n'est pas législateur, mais il le force à donner des lois. Tout est perdu lorsque la profession lucrative des traitants parvient encore par ses richesses à être une profession honorée. Cela n'est pas bon dans la république, et une chose pareille détruisit la république romaine. » Sylla, qui détestait les chevaliers, en fait égorger plus de deux mille, confisque leurs biens, leur enlève les tribunaux, mais ne peut pas détruire leur puissance financière. Bientôt une loi nouvelle (en 68 avant notre ère) les remet en tiers dans les places des juges. Cicéron, qui est sorti de l'ordre équestre, est l'ami des chevaliers, c'est-à-dire des publicains. Il essaye de gouverner en s'appuyant sur l'union du Sénat et de l'ordre équestre ; il a besoin d'eux quand il combat Catilina ; quoique honnête homme et connaissant leurs abus, il les flatte, les ménage, les couvre d'éloges, les appelle les soutiens de la République, les défend en justice. Peut-être a-t-il quelque sympathie pour eux ; peut-être a-t-il peur de leur puissance ; en tout cas, comme homme politique, il ne peut se passer d'eux. Entre les publicains, qu'il ne voudrait pas irriter, et les provinciaux qu'il voudrait protéger, il est fort embarrassé. Il dit quelque part : « Laissez faire les publicains sans toutefois laisser mourir les provinciaux. » Aussi, les chevaliers et les publicains le défendent-ils avec énergie contre Catilina.

Voyons à l'œuvre un de ces financiers, C. Rabirius Postumus. Dans le plaidoyer qu'il prononce en sa faveur, Cicéron nous fait connaître les aventures extraordinaires arrivées à son client. Son père était un des premiers de l'ordre équestre, un des plus importants parmi les publicains. Rabirius suivit l'exemple de son père : « Guidé par la nature même, il se trouva engagé dans les mêmes occupations. Il fit beaucoup d'affaires, contracta beaucoup d'engagements, prit à ferme de grandes parties de revenus publics, prêta aux peuples, eut des intérêts dans plusieurs provinces, se confia aux monarques, et prêta une somme immense au roi

d'Alexandrie, Ptolémée Auletes. Cependant il ne cessait pas d'enrichir ses amis, de leur donner des commissions, de leur confier des emplois, de les soutenir de son crédit et même de son argent. » Malheureusement son débiteur Ptolémée fut renversé par ses sujets. Il vint à Rome pour y chercher les moyens de se faire rétablir sur son trône. Il s'adressa à son créancier. Rabirius ne veut pas perdre l'argent qu'il a déjà prêté, et pour rentrer dans ses fonds il prête de nouveau à l'ex-roi Ptolémée : il lui prête pour qu'il puisse avoir autour de lui un cortège vraiment royal ; il lui prête même, disent les mauvaises langues de l'époque, pour corrompre les sénateurs. Le Sénat se laisse convaincre ou acheter et promet d'envoyer une armée rétablir Ptolémée. L'argent de Rabirius est sauvé. Bientôt, obéissant à d'autres influences ou à d'autres raisons, le Sénat change d'avis. L'argent de Rabirius est fort compromis. Désespéré de ce contre-temps, notre financier imagine un moyen ingénieux de faire rentrer le roi dans sa capitale et l'argent dans sa bourse : il lui conseille de s'adresser à un aventurier sans scrupule, Gabinius, alors gouverneur en Syrie, et de lui proposer cette affaire.

Le roi détrôné offre cinquante-quatre millions au gouverneur de Syrie, à condition que, désobéissant aux ordres du Sénat, il le rétablira sur son trône. Naturellement, Gabinius accepte, et fait rentrer le roi dans Alexandrie. Rabirius n'attendait que ce moment. Il accourt en Égypte. Il devient l'intendant du prince, qui lui confie l'administration de ses trésors.

Tout d'abord Ptolémée, heureux d'être de nouveau sur son trône, ne marchande pas sa reconnaissance. Bientôt il ne se souvient plus qu'il ait été détrôné et misérable ; il ne voit plus qu'une chose, c'est qu'il faut donner des millions à Rabirius, après avoir donné des millions à Gabinius. Décidément ces Romains sont insatiables !

Nous pouvons supposer que Rabirius ne traitait pas très doucement les Égyptiens. Il avait beau s'habiller à la grecque, il avait l'âme d'un Romain et d'un publicain. Les peuples écorchés crièrent. Ptolémée saisit cette occasion de s'acquitter complètement envers son créancier. Il le fit jeter en prison. Craignant pour sa vie, Rabirius s'enfuit, et le roi, généreux jusqu'au bout, le laissa emmener avec lui quelques vaisseaux chargés de papier, de lin et de verre.

On ignorait à Rome les infortunes de Rabirius. On apprit qu'il était arrivé à Pouzzoles avec plusieurs navires. On connaissait le personnage. On fut convaincu qu'il avait emporté avec lui toutes les richesses d'Alexandrie. Rabirius eut beau protester de sa pauvreté, César seul le crut et vint à son aide. Ses ennemis politiques et ses créanciers le firent passer en jugement. Tel est le client que Cicéron eut à défendre et qu'il fit absoudre.

Voilà l'un de ces financiers intelligents et rapaces dont la tyrannie, pendant près de trois siècles, s'appesantit sur le monde.

Un jour vint cependant où leur colossale puissance s'effondra. L'empire ne pouvait pas supporter cet État dans l'État. Il ne faut pas croire cependant que la mise à ferme des impôts et la mise en adjudication des travaux publics aient été complètement supprimées ; mais elles furent bien restreintes et modifiées en des points essentiels. L'organisation financière des publicains disparut à peu près ; leur puissance ne survécut pas à la république. Des fonctionnaires, des procurateurs impériaux les remplacèrent, fort heureusement pour les provinces.

*
* *

Telle est l'histoire des publicains. Elle est instructive par les rapprochements qui s'imposent entre les mœurs financières de l'ancienne Rome et les mœurs financières de notre époque.

Au XVIIIe siècle, on était surtout frappé de retrouver en eux les fermiers généraux du temps de Louis XV ; nous, nous sommes peut-être plus frappés de retrouver dans leurs compagnies nos sociétés financières par actions.

Il serait puéril de s'étonner de l'influence de l'argent ; il serait naïf de vouloir que cette influence fût morale. Mais il faut prendre garde que cette influence, dissolvante au point de vue moral, ne soit point pernicieuse et funeste au point de vue politique. Il ne faudrait pas que les hommes d'argent, qui en général subordonnent tout à leurs combinaisons financières, missent par exemple la main sur les tribunaux, comme ils le firent à Rome : ce qui leur assura l'impunité.

Ce danger n'est pas à craindre chez nous. Soit. Mais il est à craindre que les hommes de finance ne mettent la main sur la politique intérieure et extérieure, que leur influence ne se fasse trop sentir dans les conseils du gouvernement. C'est alors que nous pourrions répéter la parole de Montesquieu : « Tout est perdu lorsque la profession lucrative des traitants parvient encore par ses richesses à être une profession honorée. Cela n'est pas bon dans la république, et une chose pareille détruisit la république romaine. »

C'est assez qu'ils aient le droit de corrompre les mœurs, il ne faut pas qu'ils aient le pouvoir de perdre le pays.

PIERRE ROBERT.

BAZAINE A METZ (1)

D'après les Mémoires du général Jarras.

II.

LA CAPITULATION.

Le 3 septembre, un officier français, envoyé en parlementaire, rapporta à l'état-major le premier écho du désastre de Mac-Mahon. Mais ces communications, reçues en quelque sorte par l'intermédiaire de l'ennemi, parurent suspectes. On désirait tant de croire et espérer, que l'on se refusa à y ajouter foi.

Le 7, le doute n'était plus permis : 750 prisonniers de Sedan, rendus par voie d'échange, confirmèrent la terrifiante nouvelle. Ce fut au premier moment une consternation, puis ensuite une soif de la vengeance, un désir ardent de combattre.

La révolution du 4 septembre, connue seulement le 10 à Metz et dans les camps, ne modifia en aucune façon la disposition des esprits. On apprit ces événements par la voie de l'ordre, et le maréchal se garda de les commenter. Seulement, comme suite à cette communication, il fut sur le point de livrer à la publicité les renseignements puisés chez les Allemands par un agent politique, un certain M. Debains. Ces documents représentaient le pays livré à l'anarchie, déchiré par la révolution sociale, dans l'impossibilité de lever de nouvelles troupes, réduit, dans tous les grands centres, à appeler les Prussiens pour aider au rétablissement de l'ordre.

Le général Jarras s'opposa à ce que ces renseignements fussent ébruités, conjurant son chef de peser les conséquences démoralisatrices qu'elles pourraient avoir sur le soldat. Il fut tenu compte de ces observations dans une certaine limite, et la note ne fut guère communiquée aux généraux qu'à titre confidentiel.

A s'en tenir aux souvenirs du général Jarras, on pourrait croire que la chute de l'Empire et l'avènement d'un nouveau régime ne produisirent d'émotion profonde ni dans les camps, ni dans la ville assiégée. Il faut admettre que dans les milieux où vivait le chef d'état-major les choses durent se passer ainsi. Le maréchal évitait de se prononcer et donnait satisfaction à toutes les opinions, en déclarant avec quelque affectation son intention de maintenir le *statu quo*.

Mais dans les sphères moins privilégiées, les esprits, en réalité, étaient profondément troublés. Quels qu'eussent été antérieurement les sentiments de l'armée, elle entendait dans les conjectures présentes ne pas se séparer de la nation. Prête à se conformer avec déférence aux ordres qui lui viendraient du Gouvernement de la Défense nationale, elle jugeait plus que sévèrement les fautes commises, la préparation, la déclaration de la guerre et les défaites.

Si d'aventure le maréchal et son chef d'état-major étaient sortis de leur château du Ban-Saint-Martin, où le premier restait confiné, insoucieux de se montrer dans les camps et de visiter les ambulances, s'ils s'étaient glissés entre les tentes des officiers subalternes, peut-être eussent-ils été édifiés sur le sentiment des masses, et surpris des termes dans lesquels on flétrissait l'insuffisance, l'ignorance, l'outrecuidance de tous ceux qui avaient été mêlés à cette lamentable aventure, le maître et ses sous-ordres, l'empereur et ses complaisants.

Dans Metz on se gênait moins encore. C'est que la cité lorraine avait été prise dans ce grand courant de tendances libérales qui gagnèrent peu à peu toutes les provinces de l'Est. De longue date, mais sourdement, l'idée républicaine y avait fait son chemin. L'état de siège modérait mal une certaine fermentation, qu'entretenait au contraire la publication des journaux. Le général-gouverneur Coffinières, sans plus s'en émouvoir, pratiquait la théorie du « laisser faire ».

Quant au maréchal, il parlait bien de la nécessité d'un effort immédiat, mais sans jamais donner à ses propos une suite effective.

Ce qui dès lors paraît l'avoir préoccupé, c'est la pensée déjà obsédante d'entrer en pourparlers, voire même peut-être en négociations, avec l'ennemi pour quelque but politique et mal défini encore. Dans l'ignorance de ce qui se passait en France, il est à peu près évident qu'il n'admit pas en son esprit la viabilité d'un pouvoir né d'une révolution. Renier franchement l'Empire l'eût mis, en cas de restauration, dans une situation délicate. Il se tint dans une attitude équivoque moins compromettante, sans doute, qu'une franche et catégorique déclaration.

Faute de mieux, il argua que le gouvernement de la Défense nationale n'avait pas cru devoir lui notifier son avènement, se refusant à reconnaître que les émissaires de ce gouvernement étaient dans l'impossibilité d'arriver jusqu'à lui.

Mais si de ce côté les nouvelles lui manquaient, il se mettait en relation presque quotidienne avec Frédéric-Charles. Échange de prisonniers, demandes de renseignements, tout prétexte lui était bon pour éluder les règlements, qui défendent tout rapport avec l'assiégeant.

C'est évidemment à une manœuvre de ce genre que se rattache l'incident Régnier. A l'affût de tous les moyens, avouables ou inavouables, propres à le tirer d'embarras, le maréchal était fait pour servir à merveille les plans du chancelier. Paralyser les dernières énergies, parer à toute tentative désespérée, gagner du temps pour réduire à la famine les défenseurs de

(1) Suite et fin. — Voy. le numéro précédent.

Metz, tel fut le jeu dans lequel entra Bazaine, tombant à souhait dans le piège qui lui était tendu.

Cette mission du général Bourbaki partant à la suite du soi-disant envoyé de l'impératrice, le maréchal ne s'en expliqua jamais à Jarras, avec lequel, d'ailleurs, il faut le reconnaître, il s'expliquait de fort peu de choses. Il serait puéril d'ajouter que la trouée, déjà difficile au début du blocus, devenait chaque jour plus illusoire.

Le 7 octobre, une affaire qui se réduisit à un simple fourrage, ne paraît avoir été pour le maréchal qu'une occasion de démontrer l'impossibilité de forcer les lignes.

Jusqu'alors Bazaine avait déclaré qu'il ne capitulerait jamais. C'est le 10 octobre que pour la première fois, comme par une sorte d'acheminement insensible, l'idée en apparut, mais encore atténuée. Ce jour-là, le maréchal avait réuni ses lieutenants dans un de ces innombrables conseils qu'il ne cessait de tenir à son quartier général. Consultés individuellement par une lettre du 7, où leur était exposée la situation de l'armée, les généraux étaient invités à répondre par écrit aux questions qui leur étaient posées. Tous les rapports conclurent unanimement à la nécessité de se faire jour les armes à la main, à moins que, par une convention honorable, on ne fût autorisé à rentrer en France avec armes et bagages.

Les attermoiements touchaient à leur fin. Dans les magasins vides on n'eût plus trouvé de pain ni de sel. Pour toute nourriture nous recevions, chaque jour, 750 grammes de viande de cheval étique.

Au point de vue militaire, — sans oser se l'avouer, on le sentait bien, — ce que l'armée n'avait pu faire ou, pour mieux dire, ce qu'on n'avait pas voulu lui demander le 30 août et le 1er septembre, était maintenant devenu, pour ainsi dire, inexécutable.

Sur cette question de sortie, on ne put arriver à conclure. C'est d'ailleurs ainsi que se terminaient généralement les conférences. Néanmoins, par un singulier phénomène d'optique que rien n'explique, que rien n'excuse, on chercha à se faire illusion sur les dispositions de l'Allemagne. Dans quel fonds d'optimisme les généraux puisèrent-ils cette confiance en la mansuétude de leurs vainqueurs, s'obstinèrent-ils à leur prêter jusqu'au bout des générosités chevaleresques, à refuser de voir en eux des adversaires implacables, acharnés dans leur idée : l'humiliation ou mieux l'anéantissement de l'ennemi séculaire ? Sur cette question, comme aussi sur le rôle politique que l'armée aurait à jouer, on évita de parler avec une précision gênante : « Il n'y eut qu'une courte discussion sur ces différents points, comme si l'on craignait de s'expliquer trop clairement. »

S'entêtant dans cette utopie de se trouver, au jour des négociations, en face d'un Guillaume débonnaire disposé à faire preuve de modération dans la victoire, le maréchal proposa de lui demander l'autorisation pour l'armée de rentrer en France avec armes et bagages. Cette proposition réunit tous les suffrages.

Immédiatement après le vote, le général Boyer, premier aide de camp du maréchal, fut désigné pour se rendre à Versailles.

« Je sortis de cette conférence, nous dit Jarras, le cœur navré de ce que j'avais entendu et de la détermination qui avait été prise. »

« J'étais aussi douloureusement frappé, ajoute-t-il, de la facilité avec laquelle le maréchal avait fait accepter par le conseil la solidarité de la détermination qu'il venait de prendre. »

C'est ainsi cependant que les choses s'étaient toujours passées. En chaque circonstance, Bazaine déclarait qu'il n'entendait qu'exécuter les décisions prises en commun. C'était renverser les rôles, déplacer les responsabilités.

Comment les généraux ne l'ont-ils pas compris, pourquoi n'ont-ils pas refusé de se prononcer, laissant à leur chef l'autorité suprême avec les conséquences qu'elle entraîne ?

Le dénuement du soldat, nos inexprimables souffrances, toutes ces misères qui étaient comme un acheminement à une misère plus grande et plus irréparable, eussent dû dessiller les yeux de ces aveugles ou de ces myopes qui, il faut bien se l'avouer, ne paraissent pas avoir été curieux à outrance d'y regarder de trop près.

Jarras, si sobre d'accusations directes, fait, à ce moment de son récit, une insinuation qui implique fatalement pour son chef direct une accusation de trahison :

> Je me suis demandé à ce moment, nous dit-il (page 258), comment le maréchal Bazaine avait été amené à croire que ses propositions pourraient être agréées... Il me parut que le maréchal ne se serait pas jeté dans cette voie s'il n'avait pas eu quelque motif d'espérer que sa démarche serait accueillie, et je conjecturai que, dans les différents entretiens qu'il avait eus avec les officiers du prince Frédéric-Charles, il était convenu de ce qu'il devait faire et que la mission du général Boyer était peut-être un commencement d'exécution des mesures concertées avec le commandant en chef ennemi... »

Certaines critiques sont aisées à distance. Il est plus rationnel d'admettre que celui qui n'avait rien su prévoir ne mesura qu'à la dernière heure la hauteur de sa chute désormais fatale.

Ce qui ressort également de ces négociations si pitoyablement engagées et si piteusement terminées, c'est la hâte que les Allemands avaient d'abréger. Ils sentaient la nécessité de courir au plus vite vers la Loire, où se formaient des armées, de couvrir à tout prix le blocus de Paris. Tous les moyens leur étaient bons pour en venir à leurs fins.

***

Pendant l'absence de Boyer, il y avait eu dans Metz des manifestations tumultueuses. Quand les événements tournent mal, les hommes s'aigrissent. Frossard, Lebœuf et Coffinières échangèrent d'amères récriminations. Bazaine se plaisait, on ne sait vraiment pourquoi, à répéter que l'armée ne capitulerait pas, qu'elle ne tomberait que les armes à la main.

Mais, nonobstant, dit Jarras, « le 17, le 18 et le 19 se passèrent sans que je reçusse les instructions nécessaires pour transmettre les ordres... J'en arrivai à reconnaître que, par une pente insensible, l'armée avait été conduite au bord de l'abîme et qu'il ne lui restait plus qu'un pas à faire pour y être précipitée. »

Quand le général Boyer rentra le 17, le maréchal se borna à déclarer que ses propositions avaient été rejetées. Dans un conseil convoqué pour le 18, l'envoyé dut rendre compte de sa mission. Il le fit succinctement. Ce dont M. de Bismarck avait tenu surtout à le convaincre, c'est de la situation déplorable de la France, livrée à toutes les horreurs de l'anarchie, et du désir paternel qu'exprimait le roi de Prusse de panser nos plaies par un traité avantageux. Mais à qui parler? Ce qu'il fallait, c'était un gouvernement régulier en mesure de donner des garanties, c'est-à-dire de consentir à une cession de territoire, premier gage que réclamaient avant tout ces amis de l'ordre et de la paix.

Donc trois alternatives : un combat qui ne pouvait aboutir dans l'état actuel de l'armée, un appel à l'impératrice, que le chancelier représentait comme en mesure de dénouer la situation, ou enfin une capitulation.

Fidèle à cette ligne de conduite dont le maréchal ne semble jamais s'être départi, on invita les commandants de corps d'armée à faire connaître l'état d'esprit du soldat.

Dans un nouveau conseil tenu le 19, car les conseils semblent s'être multipliés à mesure que leurs résolutions devenaient plus stériles, trois des grands chefs déclarèrent leurs sous-ordres prêts à les suivre dans un essai de restauration ou de consolidation du régime impérial. Deux autres se montrèrent infiniment moins affirmatifs. Changarnier emporta d'assaut les hésitations, et l'on conclut à l'opportunité de s'adresser à l'impératrice. Pour Jarras, toujours observateur silencieux, j'allais dire inerte, le maréchal souhaitait cette solution et avait dirigé la délibération de manière à l'obtenir. Mais grand fut l'étonnement du chef d'état-major, à l'issue de cette chaude conférence, de voir le général Boyer donner en communication au maréchal Canrobert deux journaux qu'il avait rapportés. Pourtant le mandataire avait déclaré n'avoir eu aucun rapport avec des Français, et Bazaine avait confirmé cette déclaration : Jarras les prenait donc l'un et l'autre en flagrant délit de mensonge. C'est que ces deux feuilles mentionnant des actes très modérés de la Défense nationale, le commandant en chef et son aide de camp jugeaient inutile de les mettre en circulation, ce qui eût permis d'établir une différence entre l'état réel de la France et celui sous lequel le représentaient les appréciations de M. de Bismarck.

Dès lors, les événements se précipitent et l'on court au dénouement. Le général Boyer est parti en mission auprès de l'impératrice. Quatre jours s'écoulent, et le maréchal, auquel vient de parvenir une dépêche du chancelier, se borne à déclarer à Jarras que les négociations n'ont pas abouti.

Dès ce moment, l'armée pouvait pressentir le sort qui l'attendait. C'était un relâchement du service des avant-postes, une sorte de renoncement tacite à la résistance. Une façon d'armistice semblait précéder le moment où l'on déposerait les armes. Les désertions, encouragées par l'ennemi, devenaient plus fréquentes. Les officiers restaient pourtant à l'abri de ces défaillances : à l'écart des intrigues politiques, ils ne devaient comprendre qu'à la dernière heure la façon dont on avait disposé de leur sort.

Le 24, le maréchal résumait à ses lieutenants la situation réelle : « Que faut-il faire ? » leur demandait-il en terminant cet exposé.

La discussion se prolongea, s'égara plus d'une fois, tournant même à la récrimination. Tous opinaient pour la résistance, quitte à reconnaître ensuite que cette résistance n'était plus possible, qu'une tentative désespérée de la part de troupes désarmées, de soldats mourant de faim, ne pouvait aboutir qu'au plus sanglant des désastres.

Il devenait donc nécessaire d'entrer en pourparlers avec l'ennemi.

Un inexplicable besoin de se mentir à soi-même permettait à ces hommes, qui se savaient livrés pieds et poings liés à la merci du vainqueur, d'oser prétendre à des faveurs ou à des égards que rien ne leur donnait le droit de réclamer. Changarnier fut chargé d'obtenir du prince Frédéric-Charles une convention excluant l'idée de capitulation, l'armée se rendant, avec armes et bagages, sur un point quelconque du territoire français, sous la seule condition de ne plus combattre les troupes allemandes pendant la durée de la guerre. Jusqu'au bout on se payait d'équivoque.

***

Pour quiconque a vécu ces heures cruelles, pour celui qui retrouve dans sa mémoire les angoisses, les humiliations du dénouement, remuer ces souvenirs, c'est en quelque sorte saigner à nouveau de cette espèce de mise en croix.

Changarnier dut en rabattre de ses idées préconçues sur les générosités de l'adversaire. Les courtoisies de l'accueil dissimulaient mal l'inflexibilité des conditions que l'Allemand était résolu à nous imposer. Le vieux général ne rapporta qu'une réponse accablante.

Le maréchal Bazaine désigna alors le général de Cissey pour aller, de nouveau, conférer avec le chef d'état-major de l'armée prussienne. Le soir même, de Cissey rentrait, porteur des bases de la capitulation. Le parlementaire s'était heurté aux résistances d'un ennemi inexorable. Il y avait loin de cet adversaire hautain, se retranchant systématiquement derrière les ordres de son souverain, au vainqueur généreux que comptait, peut-être de bonne foi, trouver en face de lui le commandant de l'armée du Rhin.

Le 26, Bazaine dut communiquer ce protocole aux commandants de corps d'armée, réunis pour en entendre la lecture. L'armée tout entière, sans en excepter la garnison de Metz, se rendrait prisonnière de guerre, la place serait remise à l'armée prussienne, ainsi que le matériel, les vivres et les drapeaux. Tel était le dernier mot de l'ennemi.

La capitulation était devenue une nécessité; les clauses furent acceptées sans discussion. Un membre demanda s'il ne convenait pas de détruire l'armement, de mettre hors de service les canons et les fusils, de noyer les poudres; mais le général Soleille objecta que « par le fait de la proposition de capitulation qu'elle avait faite, l'armée française se trouvait engagée, et que la loyauté exigeait que toutes choses fussent laissées dans l'état actuel ».

Aussi Jarras ne fut-il surpris qu'à moitié d'apprendre que, sur les violents reproches de Changarnier, Clinchamp avait dû arrêter la destruction des armes déjà commencée dans sa brigade, et que de même, dans le 6e corps, le général de Berckeim ayant voulu mettre ses canons et ses mitrailleuses hors de service, en avait été empêché par un ordre du maréchal Canrobert.

« Au moment où fut prise cette fatale détermination, nous dit Jarras avec sa tristesse résignée d'homme décidé à se taire, je ne pouvais en croire mes oreilles ».

Il n'ignorait pas, lui, qu'en cas de capitulation c'est un devoir impérieux de détruire tout ce qui peut être utilisé par l'ennemi. La vieille expérience du général Changarnier, non moins que la touchante unanimité des neuf généraux appelés à se prononcer, l'amenèrent à douter de son propre jugement!

« Néanmoins, ajoute-t-il, j'ai eu le regret de n'avoir pas eu voix délibérative et de ne pouvoir pas exprimer mon avis ».

Et ici le narrateur ouvre une parenthèse, comme s'il devinait enfin l'irritation que causent à la longue au lecteur ces façons de censeur taciturne :

Le droit de prendre la parole m'était si peu reconnu, que dans aucune question le maréchal n'a jamais jugé à propos, dans aucun de ses conseils, de me demander mon avis.... Je n'ai donc nullement eu lieu de m'avancer.... On dira peut-être que ma position dans l'armée me donnait les droits de rappeler les termes du règlement et d'en réclamer l'exécution, par exemple, dans cette question des armes et des munitions. Ce fut, en effet, mon premier sentiment et j'ouvrais la bouche pour prendre la parole, lorsque le cours de la discussion m'a réduit au silence.... Donc, je me suis tu, mais non sans déplorer la fatale décision qui allait être prise.

Il ne restait plus qu'à s'occuper de la rédaction finale et de la signature de la convention, de concert avec le chef d'état-major de l'armée prussienne. Le général Jarras fut si profondément étonné d'être chargé de cette rédaction que, pour la rareté du fait, il se permit de protester. Bazaine ne tint nul compte de cette protestation, et Jarras se rendit au château de Frescaty pour y discuter, pied à pied, les derniers articles de ce protocole. Affaire de forme, du reste, car, pour le fond, chacun, du commandant en chef au dernier des officiers, avait compris qu'il n'y avait plus qu'à obéir. Conférence pénible, détails navrants où, tour à tour, revenait, avec l'irritante question des honneurs militaires, au sujet de laquelle on ne parvenait pas à s'entendre, cette lamentable clause de la livraison des drapeaux, sur laquelle on n'avait que faire d'attirer l'attention de l'ennemi.

« Au moment de signer, nous dit l'infortuné fondé de pouvoir, — et on le croit sans peine, — les réflexions les plus poignantes se présentaient en foule à mon esprit. »

Le général Jarras glisse très rapidement sur l'état de fermentation de la ville et de l'armée aux heures qui précédèrent la reddition :

« Je n'ai pas appris, nous dit-il assez sèchement, que la reddition de l'armée et de la place de Metz ait donné lieu à une agitation quelconque. »

Le déchirant épisode des adieux, la livraison des hommes, leur chargement sur des wagons à bestiaux, l'internement dans les camps où la misère les décima, ne lui arrachent pas une larme. Il se borne à signaler la difficulté où le vainqueur lui-même se trouva pour l'exécution stricte des stipulations.

A l'entendre toutes les mesures que commandait l'humanité avaient été prises, d'accord avec les Prussiens. Ce n'est pas en roulant vers Francfort qu'il a pu vérifier la façon dont l'ennemi exécuta ses engagements. D'ailleurs son but est atteint, sa justification est terminée, sa responsabilité lui semble à couvert. Pour lui le sujet est épuisé. Même à la dernière heure l'expression a trahi sa pensée. En présence de ses officiers convoqués pour recevoir ses adieux, l'émotion, trop vive, a paralysé ses moyens, et c'est sans attendrissement, tout au moins apparent, qu'il a congédié

ceux qui, au cours de la campagne, l'avaient fidèlement secondé.

***

En lieu et place du général Jarras, confiné dans ses bureaux où, esclave du devoir professionnel, il classait ses archives afin de les soustraire à l'ennemi, nous dirons ce que furent ces dernières heures de l'armée de Metz.

Les soldats, tombés dans une sorte d'apathie, grâce à l'oisiveté dans laquelle on les avait tenus, comme emmurés dans cette ville assiégée où n'arrivait aucun écho du dehors, exténués de privations et de misère, subirent passivement leur sort. D'ailleurs, par des rapports mensongers, on avait eu soin d'endormir la révolte de leur conscience. Jusqu'au dernier moment on leur laissa croire à une libération immédiate, à un licenciement qui les rendrait à leurs foyers.

Les officiers, moins facilement abusés, plus directement menacés dans leur honneur, se recherchèrent, sentant vaguement la nécessité de se grouper pour quelque résolution encore mal définie, protestations en armes ou pronunciamento. Il y eut le soir une réunion à l'École du génie, sous la présidence du colonel Boissonnet. Plusieurs généraux, connus pour leur énergie, furent sollicités en vue d'une sortie par division, chacun opérant pour son compte. Dans la ville, le rappel battait, la *Mute* sonnait à pleine volée et, aux sons de ce tocsin d'alarme, accouraient les gardes nationaux, au milieu d'un tourbillon de populaire éperdu; et les notables, serrés autour de leur maire, lançaient une protestation stigmatisant ceux qui les avaient livrés.

Vaine agitation, à laquelle succéda, dès le lendemain, une sorte de prostration. Déjà, le 28, les aigles et les canons avaient été versés à l'arsenal, les fusils dans les forts. Tout s'était fait avec méthode, scrupuleusement, suivant les ordres du maréchal.

Le 29, toutes les troupes, conduites par leurs officiers, s'engageaient par les routes diverses menant au camp prussien, et les pieds dans la boue, battus par une pluie glaciale, gagnaient l'emplacement marqué pour la livraison.

La garde royale de Prusse tout entière, fantassins, artilleurs et cavaliers, le prince Frédéric-Charles, les généraux et chefs, en grande tenue de service, rangés des deux côtés de la route, drapeaux devant le front des troupes et clairons prêts à sonner, assistaient graves et dignes à cette Passion d'un autre ordre, pendant qu'au sommet du Saint-Quentin la bannière de Prusse flottait, et que sur les talus se profilaient les silhouettes des soldats allemands.

Colonel Belin.

THÉATRES

Vaudeville : *Gens de bien*, comédie en trois actes, de M. Maurice Denier.

J'ai beaucoup de raisons pour aimer *Gens de bien*. La première, c'est que cette comédie distinguée est signée d'un nom presque inconnu : et je crois que tous ceux qui, par métier, s'occupent du théâtre, doivent aux jeunes leur appui, si faible qu'il puisse être; non pas seulement parce qu'ils sont des jeunes, mais parce que, étant des jeunes, ils ne sont pas encore tombés dans les bas-fonds littéraires où croupissent les faiseurs de profession. Ceux-ci m'inspirent une insurmontable répugnance, qui s'augmente encore de l'ennui que me causent leurs productions. Et, si l'on me permet un mot personnel, c'est là, je crois bien, l'élément principal de ce « modernisme » que mon cher maître Francisque Sarcey me reprochait l'autre jour avec une indulgence dont je ne saurais trop le remercier ; c'est déjà une qualité pour une pièce de n'avoir pas pour auteur MM. X..., Y... ou Z...

A cette qualité, la comédie de M. Denier en joint d'autres, et qui sont peu communes. Un joli ton de comédie, sans brutalité conventionnelle et sans mièvrerie; un style net, clair et solide, tirant l'effet, non d'un faux pittoresque ou d'un esprit facile, mais de l'énergique sobriété de l'expression. De plus, l'intrigue est simple ; et si la simplicité toute seule n'est qu'une qualité négative, c'en est une, et une rare, quand le sujet est d'un vif intérêt par lui-même. La donnée, une fois posée, se développe logiquement pendant toute — pour être très sincère, disons : pendant la plus grande partie de — la pièce, sans accidents extérieurs; les péripéties viennent, non d'événements introduits à plaisir dans l'action, mais des sentiments mêmes des personnages. C'est, à proprement parler, un drame intérieur; et c'est le drame intérieur qui fait le « motif » de tout ce qui, au théâtre, a une réelle valeur. Je n'irai pas jusqu'à dire que *Gens de bien* me semble être la comédie idéale. Je voudrais parfois à la comédie de M. Denier un peu plus de rigueur dans la conduite des scènes, et peut-être aussi un peu plus de précision dans le dessin de certains de ses héros. Elle a, çà et là, quelque chose d'inachevé; c'est comme une esquisse, une esquisse déjà très « poussée », à laquelle il ne manque qu'un dernier « coup de pouce » pour être une œuvre complète. Dirai-je encore, — et ceci a rapport à l'effet de la pièce sur le gros public, qui n'est guère sensible qu'aux sentiments violents, tragiques ou comiques, — que *Gens de bien* manque un peu de passion?... Je reconnais d'ailleurs que le sujet n'en comportait guère, et ma remarque s'adresse surtout aux comédies futures de M. Denier. Et, quand j'aurai fait

ces quelques réserves, il n'en restera pas moins que *Gens de bien* est une œuvre sincère, distinguée et forte par endroits. Si M. Denier n'a pas encore atteint la comédie parfaite, il est à coup sûr sur le chemin qui y mène...

On peut résumer la donnée en peu de mots (et ceci est déjà une preuve de la valeur d'une pièce). M. et Mme Dubreuil sont, dans toute la force du terme, des « gens de bien » ; peut-être ont-ils l'esprit un peu étroit, mais cette étroitesse même leur a servi à accomplir strictement et sans réserve ce qui leur semblait le devoir. Leur fils Adrien est fiancé à Suzanne Herbelot ; Mme Herbelot est une ancienne amie des Dubreuil ; les fortunes et les situations sont égales ; de plus, les deux jeunes gens s'aiment. Ce mariage est, pour les Dubreuil, le couronnement de leur existence et comme la récompense d'une vie consacrée tout entière au bien. Brusquement tout s'effondre. Adrien a une maîtresse, — une pauvre fille sage jusqu'au jour où il l'a rencontrée, et dont il a un fils. Que vont faire M. et Mme Dubreuil ?

Vous voyez que c'est là un vrai drame intérieur, quelque chose comme *les Idées de Madame Aubray*, sans la prodigieuse vigueur de dialectique par laquelle M. Dumas résout le problème, mais aussi sans ce quelque chose d'exceptionnel et d'ultra-humain qu'ont toujours ses personnages. Mme Aubray est une sainte, Camille un chaste et un mystique, Jeannine une évangélique fille-mère. M. et Mme Dubreuil sont tout uniment de braves gens : Adrien est un faible, mais n'est pas méchant ; et quant à Léontine Surot, son histoire est l'histoire éternelle des petites ouvrières qui ont fauté. Ceux-ci, assurément, nous passionnent, nous étonnent moins que ceux-là. Mais ils nous émeuvent davantage, ils sont plus près de nous, nous nous retrouvons en eux, et c'est ce qu'avant tout nous demandons à des personnages « littéraires » dans le roman et surtout au théâtre.

Cette ressemblance avec nous-mêmes, — c'est au fond ce que nous appelons la vérité, — nous la retrouvons durant toute la pièce. Et c'est ici qu'il faut signaler la principale des qualités de M. Denier. Le problème posé comme je viens de le dire, l'auteur en cherche la solution avec une admirable franchise, sans faux-fuyants et sans « habiletés ». Dubreuil, tel qu'on nous l'a présenté, ne peut hésiter un instant ; Adrien a séduit (puisque c'est le terme d'usage) Léontine Surot, il en a un enfant ; il lui doit une réparation, et, en l'espèce, la seule réparation possible, c'est le mariage. Et le rideau tombe sur ce mot de Dubreuil : « Je vais demander à ces pauvres gens la main de leur fille pour notre fils. » Dubreuil est absolument sincère ; il fait ce qu'il croit être contraint de faire, et sans se dissimuler ce qu'il lui en coûte. Mme Dubreuil, elle, est plus tourmentée ; elle n'ose se mettre en opposition avec les idées de son mari ; elle comprend bien qu'il a raison ; mais elle est femme, surtout elle est mère : elle sent plus qu'elle ne comprend. Avant tout et par-dessus tout, ce qui la préoccupe et la trouble, c'est le bonheur de son fils ; il a plus de chances d'être heureux avec Suzanne qu'avec Léontine : elle est pour Suzanne. Sans doute, elle ne faillirait pas si elle voyait nettement son devoir. Mais elle hésite ; le bonheur de son fils, peut-être aussi une sorte de rancune contre Suzanne qui a fait pécher Adrien (Mme Dubreuil est strictement religieuse), et même un peu de jalousie instinctive et maternelle contre celle qui lui a pris son fils... Tout cela est très joliment et très justement observé.

Je suis pas à pas la pièce, parce que c'est le meilleur moyen de vous montrer la manière de M. Denier. Dubreuil rentre ; il n'a pas trouvé les Surot... Et déjà perce en lui cette sorte de lassitude qui suit les grandes crises. Il a fait, pour se résoudre à cette démarche, un sacrifice extrêmement douloureux. Sa conscience est calmée, puisqu'il a fait son devoir. En même temps, le retard apporté à la démarche vis-à-vis des Surot lui laisse, comme on dit, le temps de respirer ; rien n'est encore définitif, irréparable : c'est une halte entre deux efforts, et il en jouit d'autant plus qu'il sait qu'elle sera courte, et que l'effort suivant sera plus pénible encore... Tout cela se combine pour l'apaiser un peu, pour le rendre moins intransigeant. Il est toujours résolu à accomplir son devoir ; et précisément parce que sa décision est prise et lui paraît irrévocable, il consent à écouter ce qu'on peut lui répondre. C'est Mme Dubreuil, c'est Adrien lui-même, c'est aussi Mme Herbelot... Le pauvre homme est troublé. Sans doute, les raisons qu'il avait d'agir lui semblaient excellentes ; mais celles qu'on lui donne ne sont-elles pas bonnes, elle aussi ? Comme tous les braves gens, il entend faire son devoir ; comme tous les gens sincères, il ne voit pas clairement où il est. Le devoir envers quoi ? Le devoir envers qui ? Le devoir envers sa conscience. Le devoir envers Léontine. Soit. Au strict point de vue de l'honneur, tout dommage mérite réparation. Mais rien n'est absolu en ce bas monde. Et d'ailleurs, dans le cas présent, à qui la réparation profitera-t-elle ? Dans quel but doit-elle être faite ? Pour Léontine, pour lui rendre en quelque façon les chances du bonheur que lui a enlevées sa faute. Mais ce mariage ne lui donnera jamais le bonheur ; entre un mari qui ne l'aime pas, une famille qu'elle ne pourra plus voir, le monde qui ne voudra pas la recevoir, sa vie sera cruelle, plus cruelle assurément qu'elle ne serait si, la première douleur passée, elle se trouvait mariée à un brave homme, son égal, qui oublierait résolument le passé... Et remarquez que toutes ces raisons sont vraies et naturelles. Dans le peuple, où le souci de la vie matérielle est la première des préoccupations, la faute de la femme n'a pas l'importance capitale qu'on lui donne dans ce qu'on appelle le monde. Entre une fille sage et paresseuse, et une fille ayant fauté, mais

laborieuse et vaillante, plus d'un ouvrier, très honnête lui-même, préfère la seconde, sans héroïsme théâtral, sans idées de réhabilitation, mais simplement parce qu'ici, plus que là, il entrevoit des chances de bonheur. Et par suite, — c'est encore une des choses dont il faut louer très vivement M. Denier, — nulle trace de pharisaïsme chez les Dubreuil; ils raisonnent en braves gens; et, il faut bien le dire, au point de vue pratique ils raisonnent bien. Et puisqu'il s'agit ici d'une « réparation », c'est au point de vue pratique qu'il faut raisonner. Et, peu à peu, le brave Dubreuil sent sa résolution fléchir; non pas même sa résolution, mais sa confiance en lui. Sa conscience n'est pas encore tranquille à l'idée de renoncer au mariage de Léontine. Il n'est plus aussi sûr qu'elle sera en repos si le mariage se conclut... Les Surot paraissent (la scène est excellente, d'une mesure et d'un comique parfaits), et c'est Surot lui-même, le père de Léontine, qui reprend à son compte les arguments donnés tout à l'heure par Mme Dubreuil et Mme Herbelot. Il ignore quel est le séducteur de sa fille, mais si c'est un « monsieur », il n'en veut pas; et de lui-même, il va au-devant de la solution proposée tout à l'heure par Mme Herbelot : un mariage avec un honnête ouvrier qui accepterait la fille et l'enfant... Dubreuil, déjà ébranlé par la vue de la famille Surot (c'est comme un avant-goût des sacrifices sans cesse renouvelés que lui et les siens devront faire), n'a plus guère la force de résister; il ne cède pas encore, mais il ne lui manque qu'un prétexte. C'est Surot qui va le lui donner : sa colère, quand il a tout appris, sa grossièreté, sa brutalité, l'envers, en quelque sorte, du brave ouvrier qu'il s'était montré jusque-là... C'en est assez pour que Dubreuil se révolte à son tour, — Adrien n'épousera pas Léontine.

Tout cela n'est guère héroïque, j'en conviens. Mais cela est singulièrement vrai et humain. Les inquiétudes, les hésitations de Dubreuil, qui de nous ne les éprouverait à sa place; et combien de nous auraient la loyauté d'agir comme il a essayé de le faire? L'héroïsme d'un instant, tout le monde en est capable; ce qui est rare, c'est l'héroïsme de tous les jours, le sacrifice qu'il faut constamment renouveler... Dubreuil est, je crois, meilleur que la plupart de nous. Et, si nous agissions comme lui, nous agirions par les motifs qui le font agir.

J'ai insisté sur ce personnage parce qu'il montre bien comment M. Denier entend le théâtre, et pour vous prouver, j'espère, que l'auteur est « dans la bonne voie ». Dubreuil (et ceci est vrai, pareillement, des autres personnages) est aussi éloigné de l'héroïsme conventionnel de Feuillet, par exemple, que de la gredinerie également conventionnelle des nourrissons de M. Antoine. La vérité, je crois bien, est entre les deux. Quoi qu'il en soit, parmi les tentatives faites récemment pour se rapprocher de cette comédie moyenne, qui me semble être dans la vérité, je n'en sais guère plus intéressantes, — et plus réussies, — que *les Jobards* et *les Gens de bien*. Dans les parties tout à fait réussies, — et elles ne sont pas rares, — le plaisir qu'elles nous donnent est de qualité supérieure.

Gens de bien est fort bien joué. Il faut louer Mme Daynes-Grassot, qui a fait preuve d'une sensibilité discrète dont je ne la savais pas capable; Mme Marie Samary, qui a joué avec une justesse et un naturel vraiment exquis le personnage de Mme Herbelot, et Mlle Luce Collas, qui est une Léontine pleine de simplicité. M. Lagrange a rendu excellemment le personnage de Dubreuil. Le rôle d'Adrien ne convient guère à M. Achard, qui a l'allure sèche et décidée; il a fait de son mieux. Enfin, il faut mettre à part M. Michel, Mme Géraudon et le petit Bloch, qui donnent à la famille Surot une allure extraordinaire.

J. du Tillet.

CHOSES ET AUTRES

Un honnête homme.

J'ai dîné hier soir avec mon ami Ribadier, député de la Haute-Drôme, et l'un des principaux *vendus* de l'affaire de Panama. C'est un homme excellent, doux, ouvert, serviable; depuis dix ans que je le connais, je ne me lasse pas de l'aimer. Mais hier il avait un air attristé et penaud qui m'a rempli de pitié. Et quand je me fus épuisé en citations des grands moralistes pour le consoler :

— Ah! me dit-il, tous les moralistes du monde auraient fait piteuse figure s'ils s'étaient trouvés dans ma position! Le plus malheureux des hommes, voilà ce que je suis! On s'apitoie sur des chiens coupés à vif, sur des femmes d'anarchistes mis en prison; et personne n'a un mot de compassion pour nous, les *vendus* de Panama!

*
* *

« Vous me connaissiez avant mon entrée à la Chambre, mon cher ami; vous savez quelle heureuse et tranquille vie était ma vie, dans ma petite maison de là-bas, avec ma femme et mes enfants. Nous étions pauvres, mais nous n'avions aucun désir de richesse; et pourvu que la vendange fût bonne, le roi de Prusse nous aurait enviés. Hélas! pourquoi, étant si à l'aise dans mes affaires à moi, pourquoi me suis-je mêlé des affaires de la république? Il m'a semblé que le moment était venu d'assurer le bonheur de mes compatriotes. Je me suis présenté aux élections, j'ai été nommé. Je me rappelle qu'en partant, sur le marchepied de mon wagon, j'ai juré à mon comité de ne point

rentrer de Paris avant d'avoir réformé l'État de fond en comble. Et c'est ce que je me suis juré à moi-même, dans le wagon, au moins jusqu'à la station de Lyon-Perrache, où je me suis endormi.

« Hélas! pourquoi me suis-je juré d'assurer le bonheur de mes compatriotes? Serment funeste! C'est lui qui m'a perdu!

***

« Dans les premiers temps, ma femme et moi nous accommodions encore assez bien du petit logement que nous avions loué aux Batignolles. Ma femme s'amusait beaucoup du système des correspondances dans les omnibus; moi, j'allais à pied, l'exercice me calmait les nerfs. Pour ne pas recevoir de visites, nous n'en faisions pas. Le matin, je donnais audience à mes électeurs; l'après-midi, la Chambre; le soir, une partie de piquet avec des voisins. Et je guettais toujours une occasion de réformer l'État et de procurer le bonheur à mes compatriotes.

« Mais, au bout de quelques mois, nous dûmes quitter les Batignolles et nous installer dans un quartier plus central; car mes électeurs, trouvant sans doute la course trop longue, avaient pris l'habitude d'aller porter leurs requêtes à mon collègue Robert, qui occupait un bel entresol dans la rue Tronchet. Si je ne voyais pas mes électeurs, comment pouvais-je connaître leurs besoins et travailler à leur prospérité? Mon nouvel appartement absorba la moitié de ma paie de député.

« Et ce fut pis encore après cela. Je m'aperçus que je ne pouvais rien pour mes électeurs, faute d'être lié avec les ministres et autres personnages influents. A la tribune, on ne m'écoutait pas : le président, toutes les fois, me demandait mon nom. Dans les couloirs, personne ne me souriait au passage. Je lisais dans les yeux de mes électeurs un irrémissible mépris. Ma femme se commanda trois robes de soirée; nous offrîmes un grand dîner, où peu s'en fallût que nous n'ayons un sous-secrétaire d'État. C'était le reste de ma paie que je sacrifiais.

***

« J'obtins enfin la création, dans mon arrondissement, d'une vingtaine de bureaux de tabac. Les besoins de mes électeurs, à partir de ce moment, grandirent et se développèrent dans des proportions effroyables. Hélas! les miens aussi, et ceux de ma femme! On vend de si bons cigares à trois francs la pièce, à la buvette de la Chambre! Et il est si difficile, pour une femme un peu élégante, de se tirer d'affaire dans Paris sans une voiture au mois!

« Si bien que, après deux ans de législature, notre bastidon de là-bas ne nous appartenait plus et notre appartement de Paris n'était pas payé. Et les besoins de mes électeurs augmentaient toujours! Et à tout moment l'occasion pouvait se présenter de placer mon grand discours, qui aurait réformé l'État de fond en comble! Je vivais dans le luxe, mais je vivais surtout dans une angoisse morne. Incapable désormais de renoncer à mes projets patriotiques, incapable de m'astreindre à une existence moins coûteuse, incapable de laisser sans secours la masse de pauvres diables qui accouraient chez moi, incapable de payer mes dettes ni de subir les méprisantes observations de mes créanciers, sûrement je me serais tué sans la providentielle rencontre que je fis de M. Arton.

« Ah! ce M. Arton, voyez-vous, on en a dit beaucoup de mal, et, en effet, mon malheur me vient de lui; mais c'était, avec tout ça, un homme charmant. Si vous aviez vu la confiance qu'il avait dans la réussite des entreprises de M. de Lesseps! Comme il était éloquent à me décrire cette œuvre tout humanitaire, ce miracle de grands bateaux passant à travers un petit canal, et puis ces noms d'heureux présage, la Culebra, Tavernilla, Matachin. Car voilà de quoi il m'entretenait! Il m'entretenait aussi de l'avenir de mes enfants; il leur apportait des jouets; il les adorait. « Si votre conscience vous défend de voter pour *le grand* « *Français*, me disait-il, n'écoutez qu'elle; mais si « votre conscience vous ordonne de voter pour lui, « écoutez-la; et soyez sans inquiétude au sujet du « petit chèque que voici : votre vote le rendra au cen- « tuple à M. de Lesseps et à la patrie. »

***

« C'est grâce à ce chèque, et aux suivants, que j'ai pu me rendre utile à mon pays. Croyez-vous que si je n'avais pas touché tant de chèques, j'aurais pu obtenir des ministres à peu près autant de bureaux de tabac et de bureaux de poste qu'il y a d'habitants dans ma circonscription? Que j'aurais pu secourir tant de misères là-bas, et ici distribuer tous le matins tant de pièces de cent sous? Que la Chambre m'aurait écouté avec tant de bienveillance lorsque j'ai prononcé mon grand discours, qui a été cité avec éloge dans un journal de Moscou? Le président en serait encore à me demander mon nom, et personne ne me sourirait au passage, dans les couloirs de la Chambre. Et ma femme et mes enfants, auraient-ils seulement vu le grand escalier de l'Opéra?

« De sorte que pendant six ans j'ai fait mon devoir, sans excès de plaisir, mais enfin comme eût fait un autre à ma place. Je consultais sur toutes les questions en discussion les personnes les plus compétentes; et quand ces personnes, pour me remercier de penser comme elles, me faisaient un cadeau, cela me confirmait encore dans le respect de leur opinion. Leur opinion devait être excellente, pour qu'elles y tinssent si fort.

« Et puis voici que maintenant tout s'effondre! Tout, hélas! mais surtout ma confiance en moi-même. J'en viens à douter de ma probité pendant ces six ans. On m'a reproché de m'être laissé corrompre : ma foi, c'est peut-être vrai! Mais que le diable m'emporte si je m'en suis jamais aperçu! Je n'ai eu en vue que le bonheur public; j'ai sacrifié mon repos, ma fortune, ma vie à mon zèle pour mon pays. Je touchais des chèques : mais c'était toujours pour me récompenser du concours que je prêtais à de bonnes causes, aux causes que me désignait ma conscience. Chacun le savait, je ne me cachais pas, personne n'y trouvait à redire. Après tout, est-ce que ce n'était pas l'équivalent d'un chèque, ce permis de circulation offert par les compagnies de chemins de fer à tous les députés?

« Pour la première fois depuis six ans, mes yeux se sont ouverts. Arton, ce brave M. Arton, c'était un corrupteur! Et tout le bien que j'ai fait à mon pays, à ma circonscription, à ma famille, à moi-même, c'est un bien criminel, le prix de mon déshonneur!

« Oui, mon pauvre ami, voilà où j'en suis. Sans le savoir, je me suis déshonoré, et perdu par-dessus le marché. Car, que vais-je devenir à présent? Renoncer à mes habitudes de luxe et de bienfaisance, autant mourir. Naturellement, pas un sou de reste, des dettes à l'infini : plus je donnais à mes électeurs, plus ils paraissaient malheureux.

« Si encore on me dénonçait ouvertement, si on m'arrêtait! Je trouverais le courage de lutter, je me défendrais, je m'étourdirais la conscience! Mais non, on me laisse à mes remords. Voilà donc où m'a conduit le fatal désir de servir mon pays! »

*
* *

Et le malheureux me quitta, l'air plus attristé et plus penaud que jamais. Je crains que ses électeurs ne lui fassent payer durement, aux élections prochaines, l'intempestif réveil de sa conscience. Si sa corruption avait été officiellement prouvée, s'il avait été condamné par les tribunaux, nul doute qu'on l'aurait réélu pour le dédommager de ses peines. Mais, tel qu'il est, il ne pourra s'empêcher d'avouer ses remords : autant reconnaître qu'il n'est plus bon à rien. Son successeur sera un jeune homme; instruit par son exemple, il aura plus d'économie, plus de prudence et moins de scrupules. Il saura faire en sorte que les chèques qu'il touchera ne scandalisent jamais ni les autres ni lui-même. Le temps des politiciens honnêtes est désormais fini.

PIERRE LEBRUN.

VARIÉTÉS

La bataille de Leipzig contée par un témoin.

Cette lettre, dont on n'a eu garde de rectifier les erreurs matérielles, fut adressée par un commerçant neuchâtelois de Leipzig à l'un de ses parents qui avait également quitté la Suisse (où l'on craignait l'établissement de la conscription) pour l'Angleterre.

Enfin! ils sont passés, ces jours affreux dont les feuilles publiques ne vous apprendront rien, ou du moins très peu de chose. Avez-vous déjà entendu parler de la bataille de Leipzig? Je ne le crois pas. C'est un complet écrasement de l'Empereur. Je me demande par quels moyens on cherchera à le cacher et à le justifier en France.

Je pourrais vous en envoyer un rapport officiel qui a été publié ici dès le lendemain; mais il a été rédigé si précipitamment que les braves alliés ne pouvaient pas encore avoir rassemblé toutes les marques et les témoignages de cette éclatante victoire; je veux pourtant vous en donner une relation abrégée :

Après être restés pendant plusieurs semaines dans l'attente des événements les plus terribles, nous avons été, depuis le 14 jusqu'au 19, témoins de toutes les horreurs de la guerre et passé ces jours dans d'affreuses angoisses. L'apparition de l'empereur Napoléon, avec son immense armée, à Leipzig et dans les villages voisins, pour prendre position sur une ligne fort étendue qui nous environnait à peu de distance, et les mesures inattendues de défense prises dans la ville même ne pouvaient être que très alarmantes pour ses habitants, qui virent bientôt s'avancer contre les Français, de toutes parts, une armée formidable, composée des troupes des quatre puissances alliées, et commencer alors une des batailles les plus formidables qui se soient livrées depuis longtemps. Elle a duré quatre jours et demi, pendant lesquels le canon n'a cessé de tonner effroyablement. Les Français, cernés, avaient leur centre à Leipzig même; vous concevez nos transes! Deux balles et un boulet ont pénétré chez nous, mais nous n'avons pas eu à déplorer de grands dommages, grâce aux sentiments d'humanité des souverains alliés, et, quoiqu'ils aient été forcés de la prendre d'assaut, la ville a été préservée du bombardement en règle auquel chacun s'attendait. On s'est battu dans les faubourgs avec une fureur terrible; les Français se défendaient en acharnés dans les rues, qui sont remplies de leurs cadavres. J'en ai vu moi-même tomber un grand nombre devant mes fenêtres.

C'est le 19 à midi qu'ils évacuèrent entièrement la ville où les alliés firent leur entrée dans le plus grand ordre : à trois heures de l'après-midi arrivèrent l'empereur de Russie, le roi de Prusse et le prince royal de Suède. L'armée passa plus loin et se mit à la poursuite de l'ennemi : l'ordre fut rétabli.

Les Français ont eu 27 000 tués et 40 000 prisonniers dont le nombre augmente tous les jours, sans parler de

la grande quantité de malades qui se trouvaient ici depuis longtemps. Le passage de l'Elster a été pour eux plus fatal encore que celui de la Bérézina. Parmi les prisonniers, il y a 27 généraux, entre autres Poniatowski, Lauriston et Reynier, 3000 officiers au moins; on leur a pris plus de 250 canons et 1000 chars remplis de munitions et de bagages. Les alliés n'ont pas perdu un canon, un char, ni un prisonnier. En morts et blessés, ils comptent un peu plus de 10 000 hommes.

Tous les villages des environs ainsi que les maisons de campagne ont été incendiés et mis au pillage. La disette a été cruelle, car les fournitures qu'il avait fallu faire antérieurement, pour Dresde, avaient épuisé déjà presque toutes les provisions. Quelques jours de blocus encore, avec la présence de cette multitude de soldats, et nous n'aurions plus eu une miette de pain; d'ailleurs, pour le moment, nous sommes encore très loin d'en avoir autant qu'il nous en faudrait.

Dans les hôpitaux, quantité de blessés sont morts de faim. Quant à ceux qui sont restés sur le champ de bataille, beaucoup ont péri pour avoir dévoré, toute crue, la chair des chevaux crevés; on en a vu même manger le corps de leurs camarades tués. — Mais, à court comme on l'était, comment aurait-on pu nourrir tous ces gens-là?

On croit que l'armée française, extrêmement affaiblie, tant par les combats antérieurs livrés partiellement que par la bataille générale qu'elle vient de perdre en masse et qui a été décisive, hâtera sa retraite derrière le Rhin. Il paraît qu'elle se dirige sur Mersebourg et la Westphalie par les montagnes du Harz, cherchant sans doute à gagner Wesel. Nous voyons passer ici à chaque instant des corps de troupes considérables, et de la plus belle tenue, qui se pressent à sa poursuite, et l'on parle de nouveaux succès obtenus par les armées alliées du côté d'Erfurt.

Le roi de Saxe a été transporté ces jours-ci à Rheimberg avec sa famille; il a été créé en Saxe un gouvernement intérimaire.

Remerciez avec nous le Tout-Puissant de nous avoir protégés d'une manière si miraculeuse, quoique nous ne l'ayons pas mérité mieux que les habitants des campagnes environnantes dont tous les villages sont détruits.

J'aurais bien d'autres détails à vous mander, mais il faut que je remette sans attendre ma lettre au messager qui part pour Géra, d'où on espère qu'elle pourra partir.

Sans discuter les appréciations contenues dans cette lettre, on peut rappeler brièvement que la haine contre la France dont elle est empreinte s'explique chez un Suisse dont les compatriotes supportaient la charge écrasante d'entretenir toujours au complet, dans les armées napoléoniennes, un corps suisse de 16 000 hommes.

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

LA CORRUPTION PARLEMENTAIRE EN ANGLETERRE.

(D'après Macaulay.)

Voici un fragment de l'*Histoire d'Angleterre*, de Macaulay, qui retrouve aujourd'hui une singulière actualité :

On n'a pas encore écrit l'histoire de l'origine, des progrès, du déclin de la vénalité parlementaire en Angleterre. Aucun sujet n'a provoqué des blâmes plus éloquents et des sarcasmes plus piquants. Trois générations d'écrivains autorisés et de grand talent ont ri et pleuré à propos de la vénalité de notre Parlement. On la dénonçait dans les clubs, on lui jetait l'anathème du haut de la chaire, on la tournait en ridicule sur la scène. Pope l'attaquait dans ses vers brillants; Bolingbrocke dans sa prose solide; Swift la poursuivait d'une haine sauvage; Gay, de sa malice pétillante de verve. Les whigs et les tories, Johnson et Ackenside, Smollett et Fielding contribuaient à grossir le scandale. Mais ni ceux qui raillaient ni ceux qui plaisantaient ne prenaient la peine d'étudier le phénomène et d'en rechercher les causes.

Parfois on imputait le mal à la dépravation personnelle d'un ministre. Mais, lorsque ce ministre était tombé et que ses plus violents adversaires détenaient le pouvoir, on s'apercevait tout à coup que le changement d'hommes n'avait pas amené un changement de système. Parfois on attribuait le mal à un certain affaissement du caractère national. Le goût du luxe et des plaisirs, disait-on, avait produit dans notre pays les mêmes effets qu'à Rome, vers le déclin de la république. Les Anglais d'alors étaient aux Anglais du XVIe siècle ce que Verrès et Curion avaient été à Fabricien et à Dentatus. Ceux qui tenaient un pareil langage étaient ignorants et superficiels, comme le sont habituellement ceux qui exaltent le passé aux dépens du présent.

Un homme de bon sens aurait tout de suite remarqué que si les Anglais, au temps de George II, avaient été, en réalité, plus méprisables et plus malhonnêtes que leurs pères, le mal ne se serait pas manifesté dans une partie seulement de l'organisme social. La vénalité des juges et des fonctionnaires eût marché de pair avec celle des membres du Parlement. Ce qu'il y a de certain, au contraire, c'est que la probité des juges et des fonctionnaires augmentait en proportion de la corruption des députés. Les représentants du peuple étaient, sans contredit, plus faciles à acheter au temps de Hardwick et de Pelham que sous les Tudors. Mais les chanceliers des Tudors acceptaient sans scrupules et sans honte la vaisselle plate et les diamants des plaideurs, et Hardwick eût éconduit impitoyablement le solliciteur qui aurait eu le front de lui offrir un cadeau. Les trésoriers des Tudors faisaient des fortunes princières en vendant les places, les titres et les faveurs; Pelham eût fait chasser par ses domestiques celui qui lui eût offert de l'argent pour arriver à la pairie, ou une commission sur les impôts. Il en résulte que la corruption du Parlement ne pouvait pas être attribuée à la dépravation morale du pays. Le mal était localisé.

Le mal devint visible et tangible au temps de la Cabale. Clifford, le plus hardi et le plus violent des cinq, eut le mérite de découvrir le premier qu'un patriote bruyant (qu'il n'était plus possible de mettre en prison), était susceptible de se transformer en courtisan, au moyen d'un simple chèque de banquier. Les successeurs de Clifford suivirent son exemple. De là le dicton que le Parlement ressemblait à une pompe. On avait coutume de dire que lorsqu'une pompe est à sec, il suffit de l'alimenter avec un peu d'eau

pour qu'elle en rende de suite une grande quantité. Et de même, lorsqu'un Parlement a l'air de se faire tirer l'oreille, dix mille livres distribuées à propos en produisent souvent un million! Le mal, loin de diminuer, fut aggravé par cette même révolution qui nous avait cependant délivrés de tant d'autres maux. Les Communes se tenaient alors plus puissantes que jamais en face de la Couronne, tandis que leur responsabilité vis-à-vis de la nation n'avait pas augmenté. C'était pour le gouvernement un motif de plus pour tenter d'acheter ses membres; ils n'en avaient pas pour refuser de se vendre. Guillaume, ennemi de la corruption, avait pris la ferme résolution de n'y point recourir. Pendant la première année de son règne, il tint la promesse qu'il s'était faite. Mais, malheureusement, les événements de cette année 1690 n'étaient pas faits pour encourager ses bonnes intentions. Caërmarthen était à peine installé à la tête de l'administration intérieure du royaume, qu'un changement se produisit. A vrai dire, il n'était pas novice dans l'art d'acheter les votes. Seize ans auparavant, il avait succédé à Clifford comme premier lord de la Trésorerie et il avait hérité de ses procédés; il les avait perfectionnés, leur avait donné un telle extension que leur inventeur lui-même en eût été étonné. Depuis le jour où Caërmarthen fut appelé, pour la seconde fois, à la direction des affaires, la corruption parlementaire fut pratiquée, presque sans interruption, par une longue série d'hommes d'État, jusqu'à la guerre d'Amérique. Ni l'un ni l'autre des partis anglais ne peut en rejeter la responsabilité sur son adversaire. Les tories furent les premiers à la pratiquer et les derniers à s'y attacher, mais elle atteignit son plus complet développement sous la suprématie des whigs. Il est difficile d'évaluer, avec quelque précision, à quel point le concours des députés était acquis à prix d'argent; il paraît probable que le nombre des salariés fut porté plus haut qu'il n'était en réalité par l'imagination populaire. Il n'a jamais été très grand, mais assez nombreux, toutefois, pour faire pencher la balance d'un côté, à l'occasion de votes importants. Un ministre peu scrupuleux acceptait les services de ces mercenaires; un ministre honnête se rendait complice d'une action infâme et odieuse par raison d'État. Mais, pendant de longues années, les ministres, bon gré mal gré, se laissaient aller à gouverner le Parlement de cette façon : il n'y avait pas moyen de faire autrement. Il était de notoriété publique que la Trésorerie était devenue un marché pour les votes au même titre que Smithfield était un marché pour le bétail. De nombreux démagogues déclamaient contre ce trafic aussi longtemps qu'ils faisaient partie de l'opposition; mais le premier d'entre eux qui arrivait au pouvoir se trouvait poussé par une sorte de fatalité dans l'engrenage, ou le tolérait tout au moins. De temps à autre, quelque brave homme, qui avait conservé des idées romanesques sur la probité des hommes politiques, se refusait à devenir le complice de cette bande de corrompus; il détournait les yeux, tandis que ses collègues, moins délicats, mettaient la main à la besogne; il avouait que c'était ignoble, mais inévitable. Ces exemples de pruderie étaient rares. La doctrine généralement reçue parmi les personnalités les plus honorables du monde politique admettait très bien que c'est une honte de recevoir des pots-de-vin, mais que c'est une nécessité d'en distribuer. C'est un fait curieux que le mal atteignit son apogée sous l'administration de Pelham, qui était un homme d'État animé des meilleures intentions; sa vie privée était sans taches et son désintéressement exemplaire. Il n'est pas difficile de deviner à l'aide de quels arguments il tranquillisait sa conscience, ainsi que ceux qui l'imitèrent. Le casuiste le plus retors n'a jamais nié que le devoir commande souvent de donner ce qu'il serait criminel de prendre. C'était une infamie pour Jeffrey d'exiger de l'argent pour sauver la vie des malheureux qu'il avait jugés à Dorchester et à Taunton, mais ce n'en était pas une pour les parents et les amis des prisonniers de se cotiser pour offrir un gros sac à ce même Jeffrey. Le mot de corruption ne saurait s'appliquer en pareil cas. Celui qui paye n'est pas coupable d'avoir fait un pervers; il le trouve tel; il ne fait que prévenir les conséquences de cette perversité. On défendra de la même manière le ministre qui exploite la cupidité et la bassesse d'un individu, s'il n'y a pas moyen d'assurer autrement le salut de l'État.

C'est par des raisonnements semblables que Guillaume III apaisait ses scrupules. L'honnête Burnet, avec le courage qui le distinguait, se hasardait à faire des remontrances à son roi : « Personne ne déteste plus que moi la vénalité, répondit Guillaume, mais j'ai affaire à une catégorie de gens dont on ne peut tirer parti que par ces vilains moyens, ou pas du tout; il faut en passer par là ou le pays est perdu. »

*
* *

LES DÉLICES DE L'ENFER.

Les Anglais sont décidément une race optimiste. Après sir John Lubbock, qui a poussé le paradoxe jusqu'à soutenir que la vie était une occupation intéressante et agréable, voici que des écrivains catholiques, M. Oxenham, M. George Mivart, s'efforcent d'établir que l'enfer est un séjour charmant, plus charmant que notre bas monde lui-même. Encore une fois, ce sont des écrivains *catholiques* qui soutiennent cette thèse singulière, qui s'accorde, à les en croire, avec toutes les données de l'Écriture et des Pères, mais qui tout de même aurait fait bondir Bossuet ou Bourdaloue.

« L'enfer, dit M. Mivart, est, en général, le séjour de toutes les âmes qui ne sont pas admises à la vision de Dieu. Parmi ces âmes, il en est d'innocentes, qui doivent trouver dans l'enfer la satisfaction de tous leurs désirs, autant dire le parfait bonheur. »

Si l'Église nous a présenté l'enfer sous des couleurs plutôt sombres, c'était par un artifice de rhétorique, et faute d'avoir un moyen positif pour nous faire entendre la béatitude du ciel. Relativement au ciel, l'enfer est une séjour inférieur; mais relativement à la terre, c'est un séjour supérieur. Et les âmes les plus cruellement punies y ont encore une vie plus agréable que celle de ce monde, sans compter qu'il leur reste indéfiniment la ressource de se corriger et d'entrer ainsi dans des régions plus douces.

Le catholicisme de M. Mivart est d'ailleurs plein de sages considérations : « N'oublions pas, dit-il, que les péchés en apparence les plus *mortels* sont atténués en fait par l'hérédité, l'influence du milieu, etc. »

« Pour la foule des damnés, de ceux-là mêmes qui sont damnés d'une façon positive, non seulement ils peuvent n'avoir pas conscience de leur souffrance, ou s'entretenir dans l'espoir d'un sort plus doux; rien encore ne vous défend de croire que, puisque c'est eux-mêmes qui se sont construit leur enfer par leurs actions, ils trouveront dans cet enfer une sorte d'harmonie avec leur propre condition d'esprit. Sans doute, ils rechercheront et ils rencontreront des âmes pareilles à la leur, en compagnie desquelles ils essayeront de se distraire, sinon de se consoler. »

Tout cela n'est-il pas ingénieux? Le moyen, ensuite, que le public anglais ne se convertisse pas en masse au catholicisme, qu'on lui présente sous de si engageantes couleurs! Et comme cette théologie est bien faite pour inspirer aux catholiques anglais l'horreur du vice, pour les engager au renoncement, pour affermir leur caractère et pour élever leur cœur!

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris, MAY et MOTTEROZ. — Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 3 TOME LI 21 JANVIER 1893.

COURS LIBRES DE LA SORBONNE

L'Évolution de la poésie lyrique au XIXe siècle (1).

LEÇON D'OUVERTURE.

Messieurs,

Si peut-être, comme je l'espère, vous pensez avec moi que les débuts les meilleurs ne sont pas toujours les plus longs, vous me pardonnerez aisément de ne pas m'attarder à d'inutiles préliminaires, et plutôt, sans m'embarrasser de vains complimens ou de circonlocutions superflues, vous me permettrez de vous exposer tout simplement, dans cette première leçon, l'intention ou l'objet, le programme, la méthode et l'esprit des quinze ou vingt autres.

L'intention d'abord, ou l'objet, car ce n'est pas l'histoire de la poésie lyrique en France au XIXe siècle que je me propose de vous retracer, mais c'en est l'évolution seulement; et vous savez sans doute que, si l'on confond couramment et assez volontiers ces deux mots, cependant la signification ne laisse pas d'en être assez différente. Que semble-t-il, en effet, que nous demandions à l'histoire, sinon d'être avant tout une résurrection du passé? Complète et complexe, à ce titre, vivante et animée, mais colorée surtout, nous lui demandons de nous rendre, en l'éclairant au moyen du pouvoir de l'art, la multiplicité même, la confusion presque, l'aspect ondoyant et mouvant de la réalité. Nous lui demandons de nous rendre la sensation du passé comme actuelle, et pour cela, dans ses tableaux, de ne rien oublier, de s'attacher en tout au détail précis et caractéristique, à l'anecdote, au trait, à la couleur ; de mettre à les reproduire non seulement son application, mais sa coquetterie même, si je puis ainsi dire; et parfois d'y donner autant de place ou d'importance à un verre d'eau renversé de la main d'une duchesse irritée sur la robe d'une reine d'Angleterre, qu'à l'analyse des conférences de Gertruydenberg ou des clauses du traité d'Utrecht.

Il n'en est pas ainsi de l'évolution.

Pittoresques et « privés », tous ces détails, — dont sans doute elle ne méconnaît pas l'intérêt en leur lieu, — ne lui importent guère. Elle ne se propose point de ressusciter le passé, mais de l'interpréter. Son objet n'est pas de tout dire, mais seulement le nécessaire. Elle ne raconte pas, elle explique. L'enchaînement entre elles, et la réaction les unes sur les autres de ces grandes causes qui s'épanouissent en mille effets contrariés et différents dans l'histoire, voilà proprement son objet. Comment naissent les genres, à la faveur de quelles circonstances de temps ou de milieu; comment ils se distinguent et comment ils se différencient ; comment

(1) Si quelques-uns de mes auditeurs me faisaient l'honneur de lire ces Conférences, ils ne m'en voudront pas de les avoir, par endroits, remaniées ou refaites en les écrivant. Car on laisse, quand on parle, échapper beaucoup de choses que l'on est bien aise de reprendre, sinon de « rattraper » ; et on en oublie davantage, que l'on voulait dire, que l'on aurait dû dire, que l'on ne sait pourquoi l'on n'a pas dites. L'authenticité de ma parole n'important d'ailleurs à personne, j'ai donc cru qu'il m'était permis de me corriger, et je n'abuserai pas de la permission ; mais si j'en use, auditeurs et lecteurs n'y verront qu'une preuve de bonne volonté, de scrupule, et de conscience littéraire.

ils se développent, à la façon d'un être vivant, et comment ils s'organisent, éliminant, écartant tout ce qui peut leur nuire, et, au contraire, s'adaptant ou s'assimilant tout ce qui peut les servir, les nourrir, les aider à grandir ; comment ils meurent, par quel appauvrissement ou quelle désagrégation d'eux-mêmes, et de quelle transformation, ou de quelle genèse d'un genre nouveau, leurs débris deviennent les éléments, telles sont, messieurs, les questions que se propose de traiter la méthode évolutive. L'origine des espèces littéraires, et la morphologie des œuvres qui les manifestent, voilà ce qu'on pourrait appeler l'unique matière de ses recherches, tout le reste, pour elle, et quelque occasion qu'elle ait d'y toucher en passant, n'étant que secondaire, accessoire, et subordonné. C'est la méthode aussi que je voudrais suivre, et en vous retraçant l'*Évolution de la poésie lyrique en France au* XIXe *siècle*, c'est uniquement, — ou principalement, — ce que je vais essayer, dans ces leçons, de vous retracer.

Je dis « principalement » : c'est qu'en effet, messieurs, vous l'entendez bien, si le problème est simple à poser, il est complexe à résoudre ou plutôt à traiter, et nous ne saurions y réussir sans y faire comme rentrer plus d'une question qui s'y rapporte.

C'est ainsi qu'en premier lieu, je ne saurais, en pareil sujet, me dispenser d'avoir toujours en vue la définition prochaine de la poésie lyrique elle-même, la recherche de son principe essentiel, intérieur et premier ; la détermination des différences qui la séparent de l'épique ou de la dramatique ; la classification aussi de ses diverses espèces. Non que j'ignore, à ce propos, les moqueries que l'on fait de ce genre de préoccupations ; et même, si nous en voulions croire nombre de beaux esprits, de dilettantes ou de jouisseurs littéraires, il n'y aurait rien de plus suranné, qui sentît davantage son pédant de collège, que de prétendre comparer entre eux Baudelaire et Vigny, par exemple, ou Lamartine et Hugo. Car pourquoi comparer, distinguer et classer? Donner des rangs, quelle prétention! Distribuer des prix d'*Ode* et des accessits d'*Élégie*, quelle misère! Et si quelqu'un préfère, lui, *les Fleurs du mal* aux *Destinées*, vouloir lui prouver qu'il a tort, en vérité, quelle insolence! A quoi, messieurs, si nous plaisantions, nous pourrions répondre qu'il est bien étonnant que ceux qui nous font ce reproche soient les mêmes aussi, quand une actrice émigre des Menus-Plaisirs au théâtre des Variétés, qui se plaignent de ne passer tir dans le déhanchement de sa personne ou dans le frémissement de ses jambes, la différence qui, disent-ils, sépare et doit séparer le boulevard Montmartre du boulevard de Strasbourg! Et moi, je les loue de leur délicatesse! Mais, plus sérieusement, si, dans le siècle où nous sommes, les méthodes comparatives ont autour de nous presque tout renouvelé ; si nous n'entendons parler, et avec raison, que de mythologie, que d'anatomie, que de physiologie, que de philologie comparée ; s'il n'est aucun de vous qui ne sache tout ce que l'histoire, et par conséquent la connaissance de l'homme doivent de progrès à ces moyens prétendus démodés, ne serait-il pas bien étrange que nous fussions les seuls, — nous autres critiques ou historiens de la littérature, — à qui cette méthode fût interdite, et, avec cette méthode, ce que peuvent fonder sur elle d'espérances de renouvellement la critique et l'histoire littéraire? D'un autre côté, si cette préoccupation de définir et de classer a quelque part opéré des merveilles, n'est-ce pas, messieurs, en botanique, en zoologie, et généralement dans ces sciences de la nature auxquelles il nous est devenu familier de conformer les procédés eux-mêmes de la critique? Les classifications que l'on appelle *artificielles* en avaient commencé jadis de débrouiller la confusion. Mais, de Linné à Cuvier, de Cuvier à Blainville, de Blainville à Darwin, de Darwin à Hæckel, — et ce sont là d'assez grands noms, je pense, qui rappellent d'assez grandes choses, — il ne serait pas exagéré de dire que les progrès de la science naturelle se sont mesurés à ceux de la classification. Pas de progrès de la science, on pourrait le montrer, qui ne se soit comme traduit par un progrès égal ou correspondant de la classification ; et point de progrès ou de remaniement de la classification qui n'ait comme ouvert à la science de nouveaux horizons. Comment donc et pourquoi la vertu de ces classifications et de ces déterminations viendrait-elle, messieurs, comme expirer au seuil de l'histoire de la littérature et de l'art? J'essayerai de vous prouver qu'elle n'y expire point, pour beaucoup de raisons, que vous verrez se développer au cours de ces entretiens ; — et ceci, vous le voyez, c'est presque une question de science (1) ?

Mais, en second lieu, je voudrais, dans l'évolution du lyrisme contemporain, vous faire lire comme en raccourci, messieurs, l'évolution elle-même de la littérature du siècle tout entier. C'est à peu près ainsi que, dans une seule expérience, pourvu qu'elle soit bien faite, le physiologiste ou le physicien nous font lire

(1) C'est ce que personne peut-être n'a mieux montré qu'Auguste Comte, dans la quarante-deuxième Leçon de son *Cours de philosophie positive*, intitulée : *Considérations philosophiques sur la biotaxie*. Il avait dit auparavant, dans sa quarantième leçon : *Sur l'ensemble de la biologie* : « L'étude positive des corps vivants est essentiellement destinée, par sa nature, sous le point de vue logique, *au développement général de l'art universel de classer, aussi bien que de l'art comparatif proprement dit*. Ces deux attributs caractéristiques devraient lui attirer, d'une manière toute spéciale, l'attention profonde de tout esprit philosophique, même abstraction faite du haut intérêt scientifique qu'inspirent naturellement les connaissances capitales qu'elle se propose de nous dévoiler. On peut assurer à cet égard, sans aucune exagération, que toute intelligence restée étrangère aux études biologiques, n'a pu recevoir qu'une éducation radicalement imparfaite, puisqu'elle a laissé dans l'inaction plusieurs des facultés fondamentales dont l'ensemble constitue le pouvoir positif général de l'esprit humain. »

Voyez aussi, sur ce point, le beau livre d'Agassiz : *De l'espèce et de la classification en zoologie*, traduction française. Paris, 1869.

comme à livre ouvert la loi de tout un ordre de phénomènes. Ou encore, et pour me servir de quelque comparaison moins scientifique, c'est ainsi que dans un seul portrait, de Titien ou de Rembrandt, toute l'histoire d'une race de doges ou de bourgeois se révèle soudainement à nous, et, que dis-je! les destinées elles-mêmes de la république de Venise ou celles des États généraux de Hollande! Les poètes, je l'espère, ne s'offenseront pas du rapprochement, ni que l'on fasse ainsi de leur œuvre l'expression même et l'abrégé, la mesure aussi de la valeur et de la signification littéraire d'un siècle tout entier.

Or, on l'a dit plus d'une fois, — dans le sens un peu vague encore et indéterminé pour nous, mais cependant assez précis du mot, — s'il est un caractère essentiel de la littérature du XIXe siècle, c'est d'avoir été longtemps, et c'est d'être encore, à plus d'un égard, éminemment personnelle et lyrique. Sous l'influence de diverses causes, que nous aurons à étudier, vous savez que de 1800 à 1860 environ, — de l'époque du *Génie du christianisme* à celle des *Contemplations* ou des *Chansons des rues et des bois*, — le lyrisme a tout envahi, tout imprégné, tout transformé. Il l'a voulu du moins, et il y a passionnément travaillé. Lyriques donc, non seulement *les Méditations* ou *les Feuilles d'automne*, — cela va sans dire; — mais lyriques aussi les drames de Victor Hugo, puisque même c'en est le vice intérieur, son *Hernani* ou son *Ruy Blas*, et lyriques également les comédies de Musset. Lyriques, les romans de George Sand, ses premiers romans au moins : *Indiana*, *Valentine*, *Lélia*, s'ils ne sont, et qui de vous l'ignore? que son histoire, à elle, ses confidences ou ses confessions! Lyriques, les *Histoires* de Michelet, si véritablement elles ne sont que le journal de ses émotions historiques, et, pour ainsi parler, l'aveu passionné de tout ce qu'il a lui-même éprouvé, de toute sa personne, quand il étudiait son Annibal, ou sa Jeanne-d'Arc, ou son Danton! Lyriques encore, les discours de Lamartine, ses *Discours politiques*, si, quelque sujet qu'il y traite, vous y retrouvez toujours la largeur, l'ampleur ondoyante, l'abondance, la facilité, la fluidité de son vers, ses enthousiasmes et ses chimères! Et lyrique enfin, messieurs, jusqu'à la critique de Sainte-Beuve, — dans sa première manière, dans ses *Portraits littéraires* et dans ses *Portraits contemporains*, — si le charme en est fait d'être la plus personnelle qui fût sans doute jamais, la plus « impressionniste »; s'il y paraît toujours moins soucieux de faire comprendre ce que les autres sont que de se distinguer d'eux, que d'affirmer au moyen d'eux ou contre eux sa propre personnalité; s'il n'y est pas tant le juge de leur talent que l'auteur un peu aigri des *Poésies de Joseph Delorme* et du roman de *Volupté!* Mais dans le caractère essentiel de la littérature antérieure, de la littérature classique, — et par conséquent dans les habitudes contractées depuis cent cinquante ou deux cents ans par l'esprit français, — l'envahissante ardeur du lyrisme rencontrait un terrible obstacle. Car, tout au contraire, ce n'était point pour eux que les Voltaire ou les Montesquieu, que les Molière et les Corneille avaient jadis écrit. *Polyeucte* ni *l'Avare* ne sont des confidences; et l'*Esprit des lois* ou l'*Essai sur les mœurs* n'ont rien d'une confession. On ne se proposait point alors de faire servir la littérature, uniquement, ni principalement, ni même accessoirement, à la manifestation du Moi. Mais on lui croyait un rôle, une fonction, une mission sociale. On prétendait parler à tous au nom de tous. On écrivait ou on croyait écrire sous la dictée de la raison universelle. Partant de ce principe que « tout homme, comme disait Montaigne, porte en soi la forme de l'humaine condition », ou que « tout le monde, ainsi qu'aimait à le répéter Voltaire, est fait comme notre famille », on ne retenait de l'observation de soi-même que ce que l'expérience de la vie en démontrait de conforme ou d'analogue à tous les autres hommes. Bien loin de s'empresser à faire étalage de ce que l'on croyait avoir de très particulier, s'en défiant plutôt, on le déguisait, on le cachait, on ne le mettait point, pour ainsi dire, dans le commerce, on tâchait même à le dénaturer. Et, d'une manière générale, par la poésie comme par l'éloquence, au théâtre et dans le roman, par l'histoire ou par le pamphlet, l'écrivain travaillait à l'agrément de la vie sociale, comme l'auteur de *Zaïre* ou d'*Atzire;* à sa correction, comme l'auteur de *l'Avare* ou du *Misanthrope;* à sa défense, comme l'auteur de l'*Esprit des lois* ou celui du *Discours sur l'histoire universelle*, ou à sa destruction, comme l'auteur même du *Contrat social* ou du *Discours sur l'Inégalité*, — ce qui est sans doute encore une manière d'y songer (1).

Rapprochez l'une de l'autre ces deux conceptions de la littérature.

Messieurs, toute l'évolution littéraire du XIXe siècle a roulé, pour ainsi parler, sur leur conflit et leur opposition. Tantôt l'une a triomphé, et tantôt ç'a été l'autre. Aujourd'hui, c'est la seconde qui semble reprendre faveur, et en dépit des apparences, — en dépit même des illusions que se font quelques écrivains sur la nature du mouvement auquel ils concourent, — c'est, messieurs, en s'aidant d'elle, et en y retournant, que le naturalisme a vaincu le romantisme. Si les critiques et les historiens n'avaient pour y réussir qu'à méditer un peu sur les conditions de leur art, qui sont telles *a priori* que leur sujet est toujours supposé plus intéressant qu'eux-mêmes, l'auteur dramatique, le romancier, le poète avaient un effort plus pénible à faire; — et ils l'ont fait. L'auteur de *Madame Bovary*, celui du *Demi-Monde*, celui des *Poèmes antiques*, se sont placés d'abord au point de vue le plus opposé, ne puis-je pas dire le plus contradictoire? à celui de l'auteur des *Orientales*, ou

(1) C'est ce que j'ai tâché de montrer plus amplement ici même, dans un article : *Sur le caractère essentiel de la littérature française*. Voyez la *Revue* du 15 [illegible] 1892.

de l'auteur d'*Antony*, ou de l'auteur d'*Indiana*. Que s'il se retrouve, s'il reparaît parfois en eux des traces de romantisme, *veteris vestigia flammæ*, c'est qu'ils sont les fils de leurs pères, et, on échappe assez souvent encore à l'influence de son temps, jamais à celle du temps qui nous a précédés. Ils n'ont pas réussi non plus à s'abstraire entièrement de leur œuvre, à n'être que l'impassible miroir de la réalité, à conquérir cette « indépendance de personnalité » que l'un d'eux a louée quelque part comme étant la première faculté de l'artiste (1). C'est un effet de la faiblesse humaine! et faits comme nous sommes, il est bien évident, messieurs, que ces mots de *subjectivisme* ou d'*objectivisme* dans l'art ne sauraient exprimer que des directions d'intention. Mais enfin, si le moment n'est pas venu de dire ce qu'ils ont exactement vu dans la littérature et dans l'art, ils y ont vu du moins toute autre chose que la manifestation du Moi de l'artiste ou du poète. Et le romantisme s'est bien défendu! Quoique diminué, discrédité, compromis par ses propres excès, son pouvoir était grand encore aux environs de 1860. Il avait pour lui, vous le savez, la possession d'état; il avait la confiance que donnent trente ans de règne; il avait l'orgueil et le prestige de la victoire autrefois gagnée sur le classicisme épuisé. Mais il avait surtout ses œuvres, ses chefs-d'œuvre, ceux dont nous parlions tout à l'heure; et qui n'eût cru, en ce temps-là, que *Valentine*, que *la Confession d'un enfant du siècle*, que *les Nuits*, que *la Tristesse d'Olympio*, que *le Lac* eussent comme emporté la cause de la littérature personnelle? L'opposition, vous le voyez, le conflit de doctrine et d'art, s'il n'était plus au même point, roulait donc encore, après soixante ans écoulés, sur la même question; et si vous ne le voyez qu'en gros, pour ainsi dire, quelle meilleure occasion pourrais-je bien choisir de vous le montrer qu'en essayant de vous retracer l'évolution du lyrisme lui-même?

Bien loin que ce soit nous écarter de notre objet, au contraire, ce sera l'étudier de plus près. Toute évolution ne se définit-elle pas, en effet, ne se caractérise-t-elle pas, presque autant par la nature des obstacles qu'elle rencontre à son cours, que par la force ou par la vertu de son propre principe? Une question d'histoire se trouve donc ainsi jointe à la question de science, et les développements qu'elles exigeront l'une et l'autre auront au moins, messieurs, cet avantage de diversifier, et, si je l'ose dire, d'égayer ce que le sujet de ces conférences, tel que je vous le définissais en commençant, pourrait avoir d'un peu austère.

Et je ne négligerai pas enfin la question d'art, si nulle part peut-être, — non pas même au théâtre, — elle n'a plus d'importance, ou seulement autant, qu'en matière de poésie, et de poésie lyrique. Nous autres, prosateurs, si j'ose m'exprimer ainsi, nous ne sommes en effet, messieurs, que les serviteurs de la langue, ou tout au plus ses ouvriers; mais les poètes, eux, en sont vraiment, — et même en français, — les artistes ou les maîtres. Si donc ce magnifique épanouissement de lyrisme, dont le XIXe siècle, dès à présent, a quelque droit d'être aussi fier et glorieux que le XVIIe des chefs-d'œuvre de son théâtre ou de son éloquence, n'eût pas été possible sans une espèce d'assouplissement de l'instrument poétique, de rénovation du rythme, et d'enrichissement de la palette aussi du poète; s'il a fallu que, pour apprécier cette rénovation même, notre oreille se fût fait comme une sensibilité nouvelle, que nos fibres eussent acquis une délicatesse inconnue de nos pères, et que des discordances dont se fût sans doute offensé Racine fussent devenues les sources de nos plus vifs plaisirs; mais encore aujourd'hui, si c'est là, de concert avec nos musiciens, ce que nos poètes n'ont pas cessé de poursuivre; s'ils continuent d'essayer de faire dire aux mots de la langue des choses rares, des choses subtiles, des choses secrètes dont la grossièreté de la prose leur paraît incapable; si la question d'art, enfin, est tellement la première pour eux qu'elle est la seule, et qu'ils ne se contentent pas d'y subordonner toutes les autres, mais qu'ils les oublient ou qu'ils les nient, comment, en traitant de *l'Évolution de la poésie lyrique*, nous passerions-nous de toucher à la question d'art? Quand une fâcheuse prudence nous le déconseillerait, la nécessité du sujet l'exigerait encore, et on peut bien choisir son sujet, mais il faut ensuite le subir. Je ne commettrai point, je tâcherai du moins de ne pas commettre la maladresse, — qui serait insigne, — de réduire à une question de science ou d'histoire littéraire, de systématisation critique et de recherche érudite, celle de toutes les questions littéraires qui ressemble le plus à une question d'art pur.

Au surplus, messieurs, ce qui m'inquiète encore davantage, vous le sentez bien, c'est le nombre même de ces promesses et la prétention qu'elles impliquent de conduire, pour ainsi dire, à quatre. Mais quoi! et, ici comme ailleurs, ne faut-il pas bien que quelqu'un commence? Quand, après tout, les questions sont connexes, ne faut-il pas qu'on essaye quelquefois de les rapprocher, et sinon de les rejoindre, mais au moins d'en montrer le rapport? Quelle raison d'être aurait l'analyse, quelle justification, je dirai même quel intérêt, si ce n'était de préparer la synthèse? Quand les enfants ont cassé leur cheval ou leur poupée, pour voir « ce qu'il y avait dedans », il semble que ce succès suffise à leur curiosité; mais aussi ce sont les enfants! Nous, après avoir détruit une combinaison, pour la mieux étudier, il nous faut essayer de la reconstituer dans son intégrité. Car enfin, la connaît-on bien, la connaît-on véritablement quand on ne peut pas la reproduire? Vous me pardonnerez, messieurs, si je ne le pense pas. Qui

(1) C'est de Flaubert qu'il s'agit, et si je ne rassemble pas ici, dès à présent, les nombreux passages de sa *Correspondance* où il a insisté sur cette idée, c'est que j'aurai l'occasion d'y revenir plus d'une fois, au cours de ces leçons, et celle même de traiter le sujet.

dit évolution dit vie, ou effort pour imiter la vie. Puisque les genres sont en mouvement, nous ne pouvons pas toujours les immobiliser pour les étudier, et si le mouvement est quelque chose d'ordinairement très composé, nous avons donc à le représenter comme tel. Je ferai de mon mieux pour y réussir. Et, après cela, messieurs, si j'y échoue, j'en serai fâché, sans doute, mais il me suffira que vous ayez reconnu l'intérêt de la tentative, et même je serai content de moi, si ce qu'elle aura d'imparfait vous sert à vous-mêmes d'un encouragement pour la renouveler.

Je devrais maintenant vous exposer le programme et la division de mon sujet. Mais je craindrais, pour aujourd'hui, d'abuser de votre temps et de votre attention. Aussi bien ce programme se déroulera-t-il naturellement de lui-même, et si, peut-être, chemin faisant, je crois trouver utile ou bon d'en modifier quelques points, il n'y a pas grand inconvénient, il y a même avantage à les laisser un peu flotter encore. Toutefois, comme à mesure aussi que vous apercevrez quelques lacunes ou quelques omissions, vous pourriez vous en étonner; comme vous pourriez être surpris de ne pas m'entendre parler de Casimir Delavigne ou de Béranger (1), — car, décidément, non, je n'en parlerai point, — ou, par exemple, encore, d'Auguste Brizeux ou de Mme Desbordes-Valmore, dont je fais cas, qui figurent à bon droit dans toutes les *Anthologies;* et comme vous pourriez imputer mon silence à mes antipathies personnelles, — ce qui serait la chose du monde la plus capable de me désespérer, — je dois vous dire dès aujourd'hui quelle est la raison de ces omissions, et comment elle touche à ce que la méthode a de plus essentiel. C'est que, pour déterminer les *moments* nécessaires à l'évolution du lyrisme, je n'ai pas descendu le cours de l'histoire, mais, au contraire, je l'ai remonté. Je suis parti de la considération du présent et de l'état actuel de la poésie. Quels que soient les caractères qui servent à le définir, s'il y en a nécessairement de moins récents que d'autres, j'en ai cherché l'origine dans le passé, pour en faire honneur aux hommes qui les ont introduits jadis, avec éclat, avec succès, et comme incorporés, si je puis ainsi dire, — de manière à n'en pouvoir être désormais séparés sans mutilation ou sans déchirure, — dans la définition même de la poésie. Mais je ne retiens que ceux-là seuls. Ce sont eux seuls que je distingue, que j'isole de leur groupe, dont je fais les représentants ou l'expression de leur famille entière. Et je ne dédaigne pas assurément les autres, je ne leur dispute ni la réputation dont ils jouissent, ni, comme je le disais, la place qu'ils occupent dans les *Anthologies;* mais je les ignore, je fais comme si je les ignorais; et n'ai-je pas quelque droit de les ignorer, si, messieurs, j'ai rencontré leur nom partout, mais la trace de leur influence, mais la marque de leur action, mais l'empreinte enfin de leur personnalité nulle part?

Cette méthode vous paraît arbitraire, peut-être, et surtout paradoxale! Laissez-moi donc vous donner un exemple assez caractéristique, et, à mon avis, démonstratif, de sa justesse et de sa fécondité. Prenez un grand événement de l'histoire, la Révolution française, par exemple, et demandez-vous la raison des progrès que nous avons faits, depuis cinquante ou soixante ans, dans la manière de la comprendre: de Thiers à Michelet, de Michelet à Tocqueville, de Tocqueville à Edgar Quinet, d'Edgar Quinet à M. Taine? Est-elle, comme on le croit, cette raison, dans une connaissance plus complète et plus approfondie des sources et des faits? Oui, sans doute; quoiqu'en cette matière comme ailleurs, l'abondance des documents n'ait pas aussi laissé de brouiller quelquefois la lucidité du jugement des historiens. Ou bien est-elle encore dans le talent des écrivains, dont le dernier, M. Taine, — je suis heureux d'avoir en passant l'occasion de le dire, — est avec le second, Michelet, de beaucoup le plus considérable? Je le veux, si vous le voulez. Mais la grande raison, messieurs, la vraie, la bonne, celle qui pourrait toute seule nous dispenser de toutes les autres, je la vois en ceci que, de 1830 à 1880, la Révolution elle-même a continué de vivre et de se développer; qu'à mesure qu'elle se développait, elle a donc porté de nouvelles conséquences; et qu'à la lueur des effets, voyant mieux, on a mieux compris la nature aussi des causes. Oui, de 1830 à 1847, de 1847 à 1858, de 1858 à 1865, de 1865 à 1880, des faits nouveaux se sont produits, qui ont modifié les idées que l'on se formait des autres; tels de ceux-ci, que l'on croyait assez connaître, et qui passaient, je suppose, pour être des moins considérables, sont brusquement venus au premier plan; et ce que l'on pensait savoir, il a fallu le désapprendre, pour le réapprendre sur de nouveaux frais. Et il en sera ainsi, messieurs, pour aussi longtemps que la Révolution ne sera pas une chose morte. Elle s'éclairera par la réflexion des événements d'aujourd'hui; ce sera toujours de l'heure présente que l'on tirera les considérants des jugements qu'on en voudra porter; et tous

(1) Je ne veux point dire par là que je fasse peu de cas de Béranger, ni surtout qu'indépendamment de leurs autres mérites, je méconnaisse ce qu'il y a d'art dans ses meilleures *Chansons*. Même, au besoin, je le montrerais, et que certains défauts qu'on y relève n'en sont pas s'ils n'ont été pour lui qu'un moyen d'atteindre plus sûrement le but qu'il visait, et ainsi ne sont pas tant une erreur ou une défaillance qu'une ruse de cet art. Mais, pour être « artiste », on n'est pas nécessairement « poète », et, pour être poète, on n'est pas non plus nécessairement « lyrique ». Sans aller jusqu'à dire que ce qu'il y a de plus « lyrique » dans les *Chansons* de Béranger, c'en est la musique, ce qui serait faire trop d'honneur à l'air : *Quand un tendron vient dans ces lieux*, ou *Faut d' la vertu pas trop n'en faut*, j'inclinerais donc volontiers à le croire. Mais ce dont je me tiens certain, c'est que, personne en ce siècle n'ayant été plus étranger que l'auteur du *Roi d'Yvetot* ou du *Dieu des bonnes gens* à tout ce que nous avons accoutumé d'entendre sous le nom de « poésie », il peut bien avoir sa place, et une place encore assez considérable dans l'histoire de la prose française contemporaine, avec des rimes au bout des lignes, il ne l'a pas dans l'évolution de la poésie lyrique.

ceux de ses principes, comme tous ceux de ses événements, dont on ne continuera pas de sentir les contre-coups ou dont les suites, n'apparaîtront pas comme actuels, seront caducs, seront traités comme morts, n'intéresseront plus que les seuls érudits. S'il n'est donc d'histoire que des choses vivantes, cette méthode, vivante comme elle, et plongeant, pour ainsi parler, par toutes ses racines, au cœur même de la réalité, non seulement n'a rien ni d'arbitraire ni de paradoxal, mais c'est celle qu'il faut qu'on applique. Elle désencombre le passé de tant d'inutilités qui nous empêchent de le comprendre ; elle justifie l'histoire même du reproche de n'être qu'un amas de curiosités vaines ; elle rappelle les générations des hommes au sentiment de la solidarité qui les lie... Et si j'ajoute qu'autant que féconde elle est souple, c'est, messieurs, ce que je crois que je puis encore vous montrer.

Car, si je me suis trompé sur l'état présent des choses, et que je l'aie, par exemple, insuffisamment analysé, trop légèrement, n'est-ce pas alors qu'il est facile de convaincre mon analyse d'insuffisance et de légèreté ? Les faits sont là, qui jugent entre nous. Ai-je oublié quelque élément dans la définition que je donne de l'état actuel de la poésie ? Tout le monde est bon pour me le rappeler. Ai-je confondu quelques caractères qui voulaient être distingués, et ainsi fait tort à quelque Brizeux ou quelque Desbordes-Valmore ? voire à quelque Delavigne ou quelque Béranger ? Soit ; on n'a qu'à me le montrer, et je trouverai toujours quelque part où les placer, eux, leur œuvre et leur influence. Je vous ai dit qu'aucune mauvaise volonté ne m'animait contre eux, et je suis prêt à m'expliquer sur *le Jeune Diacre ou la Grèce chrétienne*, et sur *le Roi d'Yvetot*. Mais si demain, ou plus tard, des faits nouveaux apparaissent, et que par eux se manifeste quelque influence actuellement inactive, comme entre deux extrêmes on peut toujours insérer une infinité de moyens termes, ainsi, messieurs, ce que nous n'avions pas vu, ce que nous ne pouvions peut-être pas voir, d'autres qui l'auront vu l'expliqueront, et bien loin d'en être gênés, c'est dans l'application de lamétho de qu'ils trouveront justement ce qu'il faut pour la corriger. Vous en verrez, je crois, un bel exemple, quand nous parlerons de Vigny, dont la place même est si différente aujourd'hui de celle qu'on lui eût faite, il y a vingt ans, dans l'évolution de la poésie contemporaine.

Je n'ai plus maintenant qu'à vous parler de quelques détails de moindre importance, et surtout de l'esprit que je compte apporter dans cette étude. Je ne vous accablerai pas de documents inédits, et quand je saurais où il y en a, je n'irais pas les y chercher. Je ne vous ferai point de révélations, non plus : je n'ai pas de révélations à vous faire. Je ne vous raconterai même pas d'anecdotes, ni surtout « d'histoires de femmes » : quelle était Elvire et quelle fut Graziella ; comment Olympio fut surpris par un mari jaloux ; ni les aventures de Marie Dorval et d'Alfred de Vigny. Quelque puisse être l'intérêt de ces sortes d'affaires, — et croyez que, le cas échéant, j'y prends goût comme un autre, — il n'en sera pas question entre nous, et nous ne nous occuperons ici que de l'action des œuvres sur les œuvres, de leur enchaînement dans l'histoire, du poids dont les unes ont pesé sur les autres, des rapports qu'elles soutiennent entre elles. Mais je ferai, naturellement, beaucoup de citations, et beaucoup de lectures. J'en aurai besoin, pour autoriser quelques-unes de mes assertions ; pour vous en rendre juges ; pour délasser aussi, messieurs, votre attention, et ce sera la parure ou l'agrément de ces leçons.

Pour ce qui est de l'appréciation des hommes et des œuvres j'userai, comme je le dois, d'une entière liberté. Vous n'en serez pas choqués, si quelques-uns des hommes dont je vous parlerai, Lamartine ou Hugo, par exemple, sont déjà presque aussi loin de nous que Voltaire ou Rousseau, que Racine ou Corneille. C'est le privilège de la gloire que de *situer* ainsi ceux qu'elle a touchés dans une région plus haute, d'où l'on ne craint pas, même en les critiquant, de les faire descendre. Et puis, je vous ai promis que je ne vous parlerais pas de leur vie privée. Mais pour quelques contemporains, dont j'aurai quelques mots à vous dire, vous reconnaîtrez promptement, messieurs, que mes goûts personnels ne sont de rien dans mes jugements, ou plutôt, et souvent, vivants ou morts, — je vous en fais la confidence, en général, une fois pour toutes, et afin de n'avoir pas à la renouveler en particulier, — j'en louerai par-dessus les nues, qu'au fond je n'aime guère, comme au contraire j'en critiquerai vivement, dont je fais mes délices. Ne le faites-vous pas aussi bien tous les jours, messieurs ? Ne distinguez-vous pas entre vos plaisirs ? Ne savez-vous pas bien qu'il y en a de plus nobles ou de plus sains que d'autres ? La vivacité en mesure-t-elle la qualité ? Non, sans doute, à ce que je pense. Et pourquoi donc, quand nous parlons, ou que nous critiquons, deviendrions-nous incapables de cette distinction si simple ? Oui, pourquoi, si j'ai le malheur, — car c'en serait un, — de préférer Regnard à Molière, pour mon goût, et de m'amuser davantage au *Légataire* qu'au *Misanthrope*, pourquoi cela m'empêcherait-il de reconnaître et de proclamer la supériorité de Molière sur Regnard ? Jouir est une chose, mais juger en est une autre. Nous pouvons sortir de nous-mêmes ; nous pouvons nous élever au-dessus de nos goûts ; nous le devons même ; — et, remarquez-le bien, toute une partie de l'éducation n'a pas d'autre ni de plus utile objet que de nous l'enseigner.

Quel que soit cependant mon désintéressement, ou peut-être par un effet de ce désintéressement même, — c'est un point que j'omets d'éclaircir, — il est une position, messieurs, que je n'abandonnerai pas, et, sans jamais confondre l'art avec la morale, je n'admettrai jamais non plus qu'on les sépare entièrement l'un de

l'autre, ni que l'on brise les liens ou que l'on coupe les communications qui doivent les unir, à titre au moins de choses humaines ou de choses sociales, En quoi, vous le savez, j'ai d'abord pour moi les plus grands :

> Dieu le veut! dans les temps contraires
> Chacun travaille, et chacun sert.
> Malheur à qui dit à ses frères :
> Je retourne dans le désert!
> Malheur à qui prend ses sandales
> Quand les haines et les scandales
> Tourmentent le peuple agité!
> Honte au penseur qui se mutile,
> Et s'en va, chanteur inutile,
> Par la porte de la cité!

Ces vers sont de Victor Hugo. Et ceux-ci sont de Lamartine :

> Honte à qui peut chanter pendant que Rome brûle
> S'il n'a l'âme, et la lyre, et les yeux de Néron!
> Pendant que l'incendie en fleuve ardent circule
> Des temples au palais, du cirque au Panthéon.
> Honte à qui peut chanter, pendant que chaque femme
> Sur le front de ses fils voit la mort ondoyer,
> Que chaque citoyen regarde si la flamme
> Dévore déjà son foyer (1).

Mais, messieurs, sans essayer pour aujourd'hui de préciser le vrai sens de ces vers, — car les derniers surtout ne disent peut-être pas exactement ce qu'ils semblent dire, — je saisis l'occasion, puisqu'elle s'offre à moi, de faire observer trois choses seulement aux théoriciens de l'art pour l'art, si du moins il en est encore quelques-uns parmi nous.

J'en ai souvent jadis entendu comparer l'indifférence, ou plutôt l'impassibilité de l'artiste, à celle du savant dans son laboratoire, et s'étonner que l'on n'admît pas que l'art, comme la science, purifie tout ce qu'il touche. Mais ils n'avaient pas réfléchi qu'entre beaucoup d'autres difficultés, qui ne souffrent pas cette trompeuse comparaison de la science avec l'art, il en est une capitale, dont tous les raisonnements ne triompheront jamais, si la matière et les lois de la science nous sont à la fois extérieures, antérieures et supérieures. Quand nous n'existerions pas, les lois de la mécanique céleste ou celles de la chimie n'en seraient pas moins tout ce qu'elles sont, et l'apparition de l'homme sur la terre n'a rien changé sans doute aux lois de l'affinité, ni surtout à celles de la pesanteur. Mais l'art, que serait-il, à quoi répondrait-il, et comment pourrait-on le concevoir sans l'homme? Certainement, messieurs, s'il y a quelque part une création qui soit de l'homme, une invention que l'on ne puisse pas disputer à l'espèce, il semble que ce soit l'art. La morale même et la logique nous appartiennent moins, comme ayant peut-être leur fondement en dehors de nous! Si donc le savant n'a point à se soucier ni à s'inquiéter des conséquences ou des relations d'une vérité dont la loi n'est pas en notre pouvoir, que nous n'avons pas faite, avec laquelle nous n'avons rien de commun que de coexister dans le temps, il en est autrement de l'artiste; et une autre origine, d'autres conditions, d'autres nécessités aussi de son art lui imposent peut-être une autre discipline... C'est un point que je me contente, en passant, d'avoir indiqué.

Serais-je traité maintenant de « bourgeois » si j'ajoute que l'artiste lui-même ne saurait exister, n'a de raison ou de lieu d'être que dans un certain état de société, dont il faut alors qu'il accepte les lois, puisqu'il en réclame et, si je l'ose dire, puisqu'il en perçoit les bénéfices? Pour qu'il y ait des peintres et des musiciens, si nous voyons les choses comme elles sont, il faut une civilisation qui leur crée des loisirs, et tandis qu'ils suivent leur « rêve intérieur », il faut des bourgeois, il faut des ouvriers, il faut des paysans qui s'acquittent, qui les acquittent plutôt de ce que l'on pourrait appeler le « gros œuvre » de l'humanité. Ce ne sont point les peintres, généralement, qui engrangent le blé, ni les musiciens qui conduisent les locomotives. Et pourquoi ne dirions-nous pas qu'il leur faut aussi des moyens de vivre, j'entends des « amateurs » qui achètent leurs toiles et qui écoutent leurs symphonies? Car on ne peint pas pour les aveugles, on ne fait pas d'opéras pour les sourds. Et s'il se peut après cela, qu'aujourd'hui, dans quelque canton perdu de nos provinces, tout à coup, comme spontanément, le génie musical ou pittoresque s'éveille du fond d'une âme inculte, c'est encore un effet à distance de la civilisation ambiante, à moins que ce n'en soit un des hérédités accumulées et entrecroisées. En toute occasion donc, les liens qui unissent l'art et la société reparaissent. Même ils sont d'autant plus étroits qu'étant plus savant ou plus raffiné lui-même, l'art a besoin d'approbateurs plus cultivés ou plus subtils. Et qu'est-ce à dire, messieurs, sinon que la perversion même de l'art n'étant possible que par la perversion de la civilisation, le mal qu'ils se font l'un à l'autre suffirait encore à prouver leur solidarité? Lorsque deux quantités croissent ou décroissent ensemble, et qu'elles varient simultanément, on les appelle des *fonctions* l'une de l'autre. L'art est *fonction* de la société.

Mais si ces observations sont vraies du peintre ou du musicien, combien ne le sont-elles pas encore davantage du poète? Car, le musicien ou le peintre opèrent, si je puis ainsi dire, sur des sons, sur des couleurs, sur des formes, en d'autres termes, sur des éléments qui n'ont point d'eux-mêmes et par eux seuls de signification précise et déterminée; qui souvent même, de leur combinaison, n'en reçoivent qu'une assez douteuse. *Do, ré, mi, fa, sol* ne veulent rien dire, et le *rouge* ou le *vert* peuvent offenser les yeux, mais non pas l'esprit, ni la morale, ni l'humanité. Les formes mêmes n'ont ce pouvoir qu'autant qu'elles rappellent la forme humaine et qu'elles empruntent ainsi leur sens à ce

(1) Voyez la pièce entière : *Réponse à Némésis.*

que l'on pourrait appeler le langage du corps. Par où, messieurs, je ne veux point dire du tout que le paradoxe de l'art pour l'art soit plus admissible ou plus soutenable en musique ou en peinture qu'en poésie; non! mais j'entends seulement qu'il est plus insoutenable et moins admissible encore en littérature que dans les autres arts. Ce qu'on ne pourra jamais obtenir, en effet, c'est que les mots cessent absolument de représenter des idées, et les idées à leur tour d'être ou de devenir des principes d'action (1). Ce que l'on ne fera jamais non plus, c'est que nos actions ou nos paroles mêmes ne s'étendent et, pour ainsi parler, ne se prolongent bien au delà de nous comme en ondulations de conséquences presque infinies. Et ce que l'on fera donc moins encore que tout le reste, c'est que quiconque parle ou écrit, prenant vraiment ainsi charge d'âmes, et s'investissant comme d'une fonction sociale, ne soit jugé, quoi qu'il en ait, sur la façon dont il aura rempli la tâche qu'il s'est à lui-même imposée.

J'ai cru, messieurs, devoir vous dire ces choses dès notre premier entretien, sauf à y revenir plus d'une fois dans la suite, et à préciser de mon mieux ce que ces indications, ainsi jetées, ont nécessairement d'un peu vague. Elles touchent, vous le voyez, à ce que mon sujet lui-même a de plus intérieur, et aussi bien elles se lient à plus d'une préoccupation de l'heure présente. Ce siècle a souffert d'un excès d'individualisme, si j'entends par là ce que les préoccupations égoïstes ont ajouté de maux à ceux qui sont inséparables, en tout temps, de l'inégalité des conditions et de l'imperfection de l'humaine nature. Nous retrouverons la voix de cette souffrance dans quelques-uns des poètes que nous allons étudier ensemble; elle y résonnera d'autant plus éloquemment qu'elle prendra souvent chez eux l'accent d'une espèce de colère contre eux-mêmes; nous les verrons se débattre entre l'obligation d'être hommes et le désir si naturel de n'obéir qu'aux suggestions de leur idéal; — et ils ne se plaindront pas de nous, je l'espère, si en même temps qu'eux nous nous trouvons ainsi conduits à étudier en eux ce que l'on pourrait appeler la forme aiguë du mal du siècle, quatre-vingts ans d'histoire littéraire, et un cas particulier de l'éternel conflit de l'individu et de la société.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

(1) Un auteur italien, Francesco de Sanctis, dans son excellente *Histoire de la littérature italienne*, t. II, p. 230 et suivantes, a très heureusement mis en lumière une autre raison qui s'oppose fortement à cette espèce de dilettantisme verbal qui est en poésie le fond de la théorie de l'art pour l'art. « C'est, dit-il, qu'autant la parole, *comme moyen d'expression*, est puissante, autant, quand elle ne s'adresse qu'aux sens, *come semplice sensibile*, est-elle inférieure à tous les autres instruments dont l'art dispose pour l'imitation de la nature et de la vie. » Et il tire de là des conséquences très curieuses, dont j'aurai plus tard à me servir, sur la transformation de l'épopée italienne du XVIe siècle en musi que eten grand opéra. *La letteratura moriva et nasceva la musica.*

LETTRES D'UN PARLEMENTAIRE

I

Mon cher directeur,

Vous souvenez-vous de nos conversations de l'automne dernier? La France nous apparaissait maîtresse d'elle-même, respectée au dehors, apaisée au dedans; les « anciens partis » désarmaient peu à peu; une grande voix, venue de Rome, avait fait entendre des paroles de conciliation et de sagesse politique. « La République, disions-nous, est fondée; l'heure va sonner des réformes pratiques, des progrès possibles. » Comme tout cela est près, et comme tout cela est loin! Cette Constitution républicaine, à laquelle le pays doit plus de quinze ans de paix et de prospérité, on parle de la déchirer comme une loque malsaine; ce régime parlementaire, qui nous a permis de nous relever des pires désastres et de reprendre notre rang dans le monde, voilà qu'on le traîne dans la boue. Sommes-nous en 1893 ou en 1889? Il semble par moments que nous ayons reculé de quatre années, et que nous allions revoir les beaux jours de la campagne revisionniste. Nous voici au début d'une crise dont nul ne saurait prévoir le dénouement: cette crise, c'est le boulangisme sans Boulanger. Et, pour le dire en passant, ce que nous voyons aujourd'hui doit faire comprendre, à ceux qui ne l'avaient pas compris il y a quatre ans, qu'il y avait dans le boulangisme autre chose qu'un complot contre la République: quand une explosion de mécontentement se produit tout à coup dans un pays comme la France, il y a quelque puérilité à en rendre responsable un homme, quel qu'il soit; tout grand mouvement d'opinion, raisonné ou non, a une cause générale.

Il y a six mois, la République parlementaire semblait avoir triomphé de tous ses ennemis; aujourd'hui, vous entendez dire autour de vous, comme je l'entends autour de moi: « Il faut en finir avec le parlementarisme. » Les violents demandent un « sabre »; les modérés se contenteraient d'un « balai ». Qu'est-ce que cela veut dire, et que s'est-il donc passé depuis six mois? — « Les scandales de Panama! » crie un camelot sous ma fenêtre, tandis que j'écris cette lettre. — Et je connais d'honnêtes gens, commerçants, avocats, artistes, médecins, qui me disent le plus sérieusement du monde: « L'affaire de Panama! le voilà, votre régime parlementaire! » On croit rêver quand on lit ou l'on entend de pareilles choses: si un certain nombre d'hommes, — qu'il y en ait un ou qu'il y en ait cent, peu importe, — ont fait métier et marchandise de leur mandat politique, cela regarde la Cour d'assises; mais en quoi cela regarde-t-il, je vous prie, le régime parlementaire? Les mœurs sont-elles bonnes ou mauvaises

suivant la forme de gouvernement? Est-ce la constitution de Lycurgue ou la constitution de Robespierre qui rendra tous les hommes vertueux? Les régimes du passé ont eu leurs Panamas, tout comme nous; de nos jours, plus d'un scandale financier s'est produit dans les vieux États monarchiques, et je me suis laissé dire que les jeunes démocraties transatlantiques n'en sont pas toujours exemptes. Si l'on voulait discuter de sang-froid, on reconnaîtrait que l'avantage est encore au régime parlementaire, fondé sur la liberté de la tribune et la liberté de la presse; car ici tels seront frappés qui, sous d'autres régimes, fussent restés impunis.

Non, si un courant d'opinion se forme contre le régime parlementaire, Panama n'en est point la cause : c'est l'occasion tout au plus; la cause est ailleurs.

Notre pays, quoiqu'il ait dix fois changé la forme du gouvernement en moins d'un siècle, a par-dessus tout soif de stabilité : or, le régime parlementaire, tel qu'il a été jusqu'ici pratiqué par le parti républicain, n'est rien moins que stable. Il a semblé un moment que la leçon du boulangisme n'avait pas été perdue : les ministres trouvaient une majorité pour les soutenir; on avait l'illusion d'un gouvernement fort. Cette illusion, nous la partagions, j'ose le dire, avec la majorité du pays. La grève de Carmaux, — grève non pas économique, il faut insister sur ce point, mais grève purement politique, — a montré, sous la force apparente, tout ce qui se cachait de faiblesse réelle. Puis, à propos de Panama, les lenteurs de la justice, les hésitations du Cabinet, les séances orageuses à la Chambre, les dislocations ministérielles, une crise toujours imminente et le lendemain de plus en plus douteux. C'est alors que ceux dont je parlais tout à l'heure, ceux qui vivent de travail et non de politique, ceux qui venaient à la république parlementaire non par enthousiasme sans doute, mais par raison, brusquement ont fait volte-face : « En voilà assez, nous disent-ils; depuis quinze ans, c'est toujours la même incertitude; nous sommes las des ministères qui tombent les uns sur les autres comme des capucins de cartes; et puisque c'est là le régime parlementaire, eh bien! nous voulons autre chose. — Mais quelle autre chose? — Peu nous importe, pourvu que nous ayons la stabilité. »

Où a-t-on vu que la stabilité et le régime parlementaire soient incompatibles? Un de mes amis me disait hier : « En quinze ans, nous avons eu vingt-cinq ou vingt-six ministères. » Mettons en trente, si vous voulez; qu'est-ce que nous aurons prouvé par là? Que, depuis quinze ans, il n'y a pas eu dans le Parlement une majorité gouvernementale. Et pourquoi une telle majorité n'existe-t-elle pas dans le Parlement? Par une raison très simple : c'est qu'elle n'existe pas dans le pays. Nous sommes le seul peuple, avec l'Espagne, où les élections se fassent, non sur un programme de gouvernement, mais sur une forme de gouvernement. Ailleurs, le candidat a une politique; chez nous, il a une étiquette : « pour la république » ou « contre la république. » De là un classement des partis qui n'a peut-être son pareil dans aucun pays du monde : on voit combattre côte à côte, dans les luttes électorales, des hommes que tout divise, hors la question de forme du gouvernement. Jusqu'ici les élections ont donné une majorité républicaine; mais, pour gouverner, il ne suffit pas de crier ensemble : « Vive la République! » Il faut encore s'entendre sur le système des impôts, sur le régime douanier, sur la politique coloniale, sur l'enseignement public, sur les rapports de l'Église et de l'État, en un mot sur tout ce qui est la vie matérielle et morale d'un peuple. Le régime parlementaire suppose un programme politique, accepté par un grand parti, appliqué par un ministère homogène : où voyez-vous, en France, ce programme? où ce parti? où ce ministère? Il faut le dire une bonne fois, si, depuis quinze ans, nous avons eu le spectacle de l'émiettement des partis, de la coalition des groupes, de la confusion des pouvoirs, des crises incessantes, c'est que toute stabilité est impossible dans un pays où les élections se font sur la forme du gouvernement.

La faute est-elle aux républicains ou aux conservateurs? Il me semble qu'elle est aux uns et aux autres. Nous n'avons pas su, nous républicains, attirer les volontés hésitantes et faire de la République la chose de tous; nous avons paru oublier que le parti vainqueur est d'autant plus fort qu'il ménage les intérêts, les idées, les sentiments et jusqu'aux préjugés du parti vaincu; enfin, pour tout dire, nous avons cédé trop souvent aux violents et aux sectaires. Les conservateurs n'ont guère été plus habiles : la plupart se sont longtemps obstinés dans les chimères du passé; ils n'ont pas compris qu'en suivant l'exemple que les Thiers et les Dufaure leur avaient donné dès la première heure, ils auraient pris dans la République la place à laquelle leur donnaient droit leurs lumières et leur expérience politique; ils ont mieux aimé bouder la démocratie, se renfermant dans une opposition systématique et stérile. D'un côté, des républicains, libéraux par principe, gouvernant contre la liberté; de l'autre, des conservateurs, hommes d'ordre par définition, faisant alliance avec les révolutionnaires : voilà ce que nous avons vu depuis quinze ans. C'est là, et non dans le régime parlementaire, qu'est le mal dont nous souffrons.

Ce mal ne pourra que s'aggraver si, d'ici aux élections prochaines, il ne se fait pas un nouveau classement des partis; si, dans le pays, il ne se forme pas un courant d'opinion en faveur d'une république ouverte et libre; si, enfin, les électeurs n'exigent pas des candidats quels qu'ils soient, libéraux ou socialistes, conservateurs ou radicaux, un programme politique bien défini. On a dit déjà : « La période électorale est ouverte. » Il semble, en effet, à lire les journaux, que la campagne soit commencée, et il est visible qu'on tentera de faire du régime parlementaire le bouc émis-

saire de toutes les erreurs et de tous les scandales; on nous offrira, pour nous en débarrasser, le « balai » ou le « sabre » au choix. Nous ne voulons, vous et moi, ni de l'un ni de l'autre. Nous sommes ainsi des milliers et des milliers de Français qui n'éprouvons pas le besoin de tout remettre en question du jour au lendemain; nous croyons que si des fautes ont été commises par le personnel politique des dernières années, il ne serait ni juste ni prudent d'en rendre les institutions responsables: et quand nous voyons une coalition nouvelle se former sous nos yeux, quand tous, monarchistes, bonapartistes, socialistes, anarchistes, se préparent à donner un suprême assaut à la République parlementaire, nous avons le droit de leur dire : « Il faut remplacer ce qu'on détruit. Vous voulez supprimer le parlementarisme, voilà qui est fort bien; mais ditesnous donc un peu ce que vous mettrez à la place? »

Je vous remercie, mon cher directeur, de donner l'hospitalité de la *Revue* à ces lettres d'un parlementaire incorrigible : je ferai de mon mieux pour qu'elles soient claires et courtes.

PAUL LAFFITTE.

LA DIPLOMATIE DE LA RÉVOLUTION (1)

I.

Les limites naturelles :

(1794-1795).

La période qui va de l'avènement de Robespierre à la fin de la Convention est une des plus complexes de l'histoire révolutionnaire. A l'intérieur, c'est la lutte de Robespierre contre les Hébertistes et les Dantonistes; le renversement du dictateur en juillet 94; la formation d'un parti thermidorien qui lutte, à son tour, contre les complots et les insurrections royalistes, contre les « journées » tentées par les débris du parti jacobin avec l'aide de la populace affamée; enfin, l'effort pour consolider la Révolution dans la Constitution de l'an III. A l'extérieur, ce sont les victoires qui achèvent la délivrance du territoire et reportent la guerre au delà de nos frontières; la Vendée, accablée ou pacifiée, à peine réveillée par le canon de Quiberon; les puissances de la coalition forcées de partager leur attention entre la révolution de France et la révolution de Pologne; dans la guerre entreprise en commun contre les « athées » de Paris, l'Autriche et la Prusse poursuivant leur rivalité séculaire; de notre côté, un réseau prodigieusement confus de négociations avec tous les États européens; et, après les traités qui dissolvent la coalition, la question de savoir ce qu'on fera des conquêtes.

C'est peut-être cette question qui, dans notre politique étrangère, domine tout. M. Sorel n'hésite pas à signaler une crise des « limites naturelles », égale en gravité à celle que détermina l'exécution de Louis XVI. Plus grave, peut-être : car de la décision prise, en l'une de ses dernières séances, par la Convention nationale, il croit pouvoir faire dériver logiquement, fatalement, presque inéluctablement, l'anarchie directoriale, la dictature consulaire, le despotisme aventureux de l'Empire, finalement les catastrophes de 1814 et de 1815.

L'histoire de cette question pourrait se répartir en quatre périodes : celle où elle n'existe pas officiellement; celle où elle devient tout à coup populaire; puis une péripétie de doutes et d'incertitudes; enfin, la solution.

***

Du jour où Robespierre devient prépondérant au Comité de salut public, il n'y eut, pour ainsi dire, plus de relations extérieures qu'à coups de canon. Les trames diplomatiques que Danton, s'inspirant à la fois des traditions permanentes de la politique française, c'est-à-dire de la politique royale, en même temps que des nécessités révolutionnaires, avait savamment ourdies sont brisées et déchirées d'une main brutale. On ne parle plus de revenir à l'ancienne amitié avec la Prusse, de la détacher de la coalition, de l'opposer aux Hapsbourg, de négocier avec l'Espagne, la Suède, le Danemark, la Turquie, de faire l'isolement sur le continent, autour de l'Autriche, sur les mers, autour de l'Angleterre obstinée. Les agents publics de la France auprès des cours sont laissés sans instructions, sans ressources. Les agents secrets sont dédaignés, traités en suspects, parfois jetés en prison, comme l'Anglais Mathews.

Trois ministres des affaires étrangères avaient péri ou vont périr de mort violente : Montmorin, Delessart, Lebrun; un quatrième, Desforgues, semblait réservé à l'échafaud. Robespierre prétendait n'avoir de relations qu'avec « les peuples libres » : il n'y en avait alors que deux, la Suisse et l'Amérique, et ils ne pouvaient nous être, pour dissoudre la coalition européenne, que d'une médiocre utilité. Aux yeux de « l'incorruptible », le mot d'homme d'État, de diplomate était synonyme d'intrigant, de suspect. Il devient synonyme de dantoniste. Danton, quoiqu'il fût hors du Comité, fréquemment absent de la Convention, gênait encore Robespierre. Avec Danton périt non seulement le chef des « modérés », mais le seul des hommes d'État en

---

(1) *L'Europe et la Révolution française*, quatrième partie : *les Limites naturelles*, par M. Albert Sorel, membre de l'Institut. — 1 vol. grand in-8°, 492 pages. — Paris, Plon.

Voyez notre article sur le volume précédent dans la *Revue bleue* du 26 septembre 1891.

vue qui eût essayé d'apporter dans la politique étrangère quelque esprit de tradition et de méthode.

Au lieu de chercher à dissoudre la coalition, il semblait dès lors qu'on prît à tâche d'en exaspérer tous les membres à force d'insolence dans les formules, de violences dans les actes, de mépris pour les règles les plus élémentaires du droit des gens.

M. Albert Sorel donne ce titre à l'un de ses sous-chapitres : « Néant de la diplomatie. »

Tout en continuant la guerre contre tous les rois, assurait-on « la paix aux chaumières » ? Que faisait-on du décret du 19 novembre 1792, rendu sous l'utopique et généreuse inspiration des Girondins et promettant « fraternité et secours à tous les peuples qui voudront recouvrer leur liberté » ? Et si ce décret pouvait être considéré comme abrogé avec la Gironde, du moins tenait-on quelque compte du principe posé par la Constitution de 1793 : « Le peuple français est l'ame et l'allié naturel des peuples libres; il ne s'immisce point dans le gouvernement des autres nations? » Qu'étaient devenus ces appels aux « patriotes » de l'étranger, auxquels beaucoup d'entre eux avaient répondu en formant des légions auxiliaires, belge, batave, rhénane, italienne, et en préparant notre entrée dans leur pays? Robespierre s'était montré implacable pour eux, comme si lui, l'homme d'ordre, avait vu en eux un des éléments de l'anarchie européenne. Il avait envoyé à l'échafaud, avec les hébertistes, Henri de Kock, qui avait levé pour nous une légion batave, Anacharsis Clootz, cet Allemand qui avait voulu la réunion des provinces rhénanes à la France et prêché la république universelle. Adam Lux, un de ceux qui avaient apporté à Paris le vote de la « Convention de Mayence » sur l'annexion de la rive gauche à la République, et qui avait été exécuté peu après Charlotte Corday. Thomas Payne, l'Anglais amoureux de nos « Droits de l'homme », élu député à la Convention, était en prison.

Quant aux peuples que la récente victoire de Fleurus avait placés sous notre domination, Belges ou Allemands du Rhin, ce n'était pas en frères qu'on les traitait : on agissait chez eux comme en pays conquis, avec tous les procédés dont auraient pu faire usage les généraux et les intendants de Louis XIV : contributions de guerre, réquisitions, sans parler du cours forcé des assignats, sans compter les exactions des émissaires et commissaires jacobins. En mars 1794, Baudot, représentant en mission, écrivait : « Vaincre l'ennemi et vivre à ses dépens, c'est le battre deux fois. » Et l'on battait les coalisés sur le dos des paysans de Belgique, du pays de Trèves et du Palatinat.

La période de la dictature robespierriste fut aussi dure pour les pays conquis que pour la Vendée, pour la France elle-même. Elle fut une exportation de la Terreur.

C'est par là même que Robespierre rassurait l'Europe monarchique : l'homme qui établissait à l'intérieur le culte de l'Être suprême et qui, pour l'extérieur, exécutait les apôtres de la propagande démocratique, décourageant les espérances que les peuples avaient pu mettre en la France, de fait enrayait le mouvement révolutionnaire européen, raffermissait les trônes ébranlés naguère par la prédication girondine. Les rois et les publicistes à leurs gages s'intéressaient à Robespierre : en dépit de ses déclamations tyrannicides, ils espéraient en lui, cherchaient à prévoir le rôle qu'il se préparait à jouer, hésitant seulement entre ces deux hypothèses : un Cromwell ou un Monck.

***

La chute de Robespierre le plaça officiellement au nombre des « tyrans ». Une centaine d'exécutions décapitèrent son parti dans la Commune de Paris, dans les Comités, dans la Convention. Le Comité de salut public, qui gardait la haute main sur les relations extérieures, fut renouvelé. Alors commença, dans les rapports avec l'Europe, la période thermidorienne. Elle est celle de la reprise des négociations.

D'autre part, au moment où Robespierre tomba, la victoire avait déblayé le terrain devant nos armées : la Vendée était domptée, nos frontières délivrées, la Belgique pour la seconde fois conquise, l'Allemagne du Rhin et les provinces septentrionales de l'Espagne envahies, la Hollande et l'Italie menacées. On n'avait plus, comme dans la période précédente, à lutter pour la vie ; nos armées campaient sur toute la rive gauche du Rhin, éloignaient la guerre de notre territoire. On respirait enfin. Le moment était venu de se demander ce qu'on ferait des victoires, ce qu'on ferait des conquêtes.

Pour le présent, le régime en vigueur dans les pays conquis ne diffère que dans la forme du régime précédent. Le gouvernement, noyé dans une marée montante d'assignats, ne pouvait entretenir ses armées : il fallait qu'elles vécussent sur l'habitant ; tout comme au temps de Wallenstein, la guerre nourrissait la guerre ; bien plus, il fallait que ces mêmes armées nourrissent leur gouvernement, leur mère patrie. La France, bloquée sur ses côtes par les Anglais, sur ses frontières continentales par les puissances allemandes, manquait de grains, de combustibles, de métaux. Les instructions données par le Comité des finances au représentant Haussmann (14 octobre 1794) se résumaient en cette phrase : « Nous avons besoin de tout ; il faut donc tout prendre. » On confisquait partout les biens des ci-devant souverains, des églises, des nobles ; partout on répandait les assignats.

La principale différence, c'est qu'au pillage violent, tumultuaire, gaspilleur, des agents terroristes, succéda l'exploitation régulière, pacifique, fondée sur pièces de comptabilité, par les agents thermidoriens. Ce fut certes un soulagement pour le paysan belge ou alle-

mand. On se souvenait un peu plus des déclamations fraternelles d'autrefois ; les nouveaux représentants étaient sincèrement affligés des souffrances des peuples ; ils souhaitaient leur faire oublier les excès de naguère en rejetant tout sur le « tyran » et ses suppôts. Les mêmes sentiments d'humanité qui commençaient à prévaloir à l'égard des Vendéens se faisaient jour à l'égard des Flamands ou des Rhénans. On se montrait tolérant même pour les préjugés, pour la religion. Les proclamations de Merlin de Thionville, Féraud, Neveu, font foi de leurs bonnes intentions. On s'excusait presque auprès des vaincus : « Les Palatins, toujours bons, disait le représentant Becker, savaient pardonner, et étaient toujours portés d'inclination vers la nation française. »

On demandait moins à l'individu, on prenait toujours autant aux États, aux corporations. On payait, en assignats à la vérité, les réquisitions faites sur le paysan ; on se proposait « d'assurer l'existence de l'artisan en le mettant en réquisition pour continuer les travaux » ; « l'homme inutile, l'ennemi de la liberté et de l'égalité, l'oppresseur de ses frères sentirait seul le poids de la justice nationale ». On n'en continuait pas moins à dépouiller la Belgique « de tout ce qui pouvait être utile à notre consommation, comme de tout ce qui pourrait favoriser le retour des ennemis ». Cambon, l'austère financier de la République, exigeait toujours autant d'or qu'autrefois ; il taxait la Belgique à 60 millions, payables en numéraires et garantis par des otages. De la veille au lendemain de la chute du « tyran », son langage à lui n'a point varié.

Le 21 juillet 1794, six jours avant le 9 thermidor, il écrivait : « Cette fois notre entrée en Belgique ne ressemble en rien à celle qui a eu lieu sous Dumouriez : alors il fallait envoyer par mois 35 millions en numéraire dans ce pays ; aujourd'hui la Belgique nous envoie au lieu de recevoir. » Le 30 septembre, c'est-à-dire environ deux mois après le 9 thermidor, il annonçait joyeusement à la Convention que 13 millions d'argent belge étaient entrés dans le Trésor. On ne prenait pas seulement l'argent, mais par un singulier mélange de passion artistique et de vandalisme, on réquisitionnait au profit de nos musées. Bonaparte, dans ses campagnes et ses traités d'Italie, n'a donc rien innové sur ce point. Les raisons qu'on donnait de cette spoliation, le style dont elles sont exposées, méritent d'être notés. Le lieutenant de hussards Barbier, qui escortait le premier convoi de tableaux, s'avançant à la barre de la Convention, lui dit : « Trop longtemps ces chefs-d'œuvre avaient été souillés par l'aspect de la servitude... Ces ouvrages immortels ne sont plus dans une terre étrangère ; ils sont aujourd'hui déposés dans la patrie des arts et du génie, dans la patrie de la liberté et de la liberté sainte, de la République française. »

Dans les pays allemands entre Meuse et Rhin, même âpreté à confisquer les biens des aristocrates émigrés et des églises ; mais en même temps, une idée politique se montre, très saine, très habile, très profitable au peuple ; on lui offre de les acquérir, ces biens « de ses ennemis irréconciliables, la noblesse et le clergé » ; on se propose de rendre les terres à l'agriculture, d'unir « les hommes à la Révolution par l'indissoluble lien de la propriété ». Là, le paysan, quand il l'osait, pouvait recouvrer au centuple, par l'acquisition de la terre, ce que les pillages, exactions ou réquisitions de l'année précédente lui avaient fait perdre. La Révolution devenait pour lui aussi bienfaisante que pour le cultivateur français.

Mais pour que le paysan belge ou allemand pût conserver la terre ainsi conquise, il fallait que le retour fût à jamais fermé aux anciens rois et aux anciens propriétaires. Il fallait que la domination de la France fût définitivement établie.

Entre ces facilités offertes au paysan pour devenir propriétaire et la solution de la question des « limites naturelles », il y a une corrélation.

*
* *

Où en est-elle cette question ? Dans la Convention, dans les Comités, dans l'opinion publique de France, il y a deux écoles en présence : celle de l'annexion et celle de l'abandon, au moins partiel.

Merlin de Douai n'était pas depuis cinq semaines au nouveau Comité de salut public, il y faisait son apprentissage de la politique étrangère lorsque, le 6 octobre 1794, il énonçait ainsi ses vues : « Amis, sous peu de jours, le Rhin sera notre barrière. » Merlin de Thionville faisait la même déclaration : « La République, après avoir reculé ses limites jusqu'au Rhin, dictera ses lois à l'Europe. » Le médecin-député Duhem mettait en vogue la formule : « Le Rhin est notre frontière naturelle. »

Pourquoi le Rhin plutôt que la Meuse ? L'idée remonte très haut dans notre histoire. Elle paraît dater de la Renaissance. A cette époque, on se prit à lire les *Commentaires* de Jules César et l'on s'arrêta devant cette phrase : « La Gaule a pour limites les Pyrénées, les Alpes, l'Océan et *le Rhin*. » Ce furent les lettrés, les humanistes qui se passionnèrent pour cette revendication, dont tout alors semblait rendre impossible la réalisation. Aussi donne-t-on à ce système le nom de *système classique*. Les rois, à leur tour, s'en éprirent. Quand Henri II eut conquis Metz, Toul et Verdun, il se donna le plaisir de faire boire ses chevaux dans le Rhin. Sous Louis XIV, en 1688, le publiciste Sandraz de Courtilz croira pouvoir attribuer à Henri IV le dessein de porter sa frontière au Rhin. Un autre, sous Richelieu, dans l'ouvrage intitulé : *Quel est le plus sûr moyen pour réunir à la France les duchés de Lorraine et de Bar ?* écrivait : « L'empereur n'a aucun droit sur les terres qui sont en deçà du Rhin que par usurpation,

d'autant que cette rivière a servi de bornes à la France cinq cents ans durant. » La même théorie est soutenue par Chantereau-Lefèvre, en 1642 ; par Jacques de Cassan, en 1643. L'acquisition de l'Alsace, puis les empiétements de Louis XIV dans la région entre Rhin et Moselle, puis l'acquisition de la Lorraine sous Louis XV firent entrer dans le domaine du réel une partie de ces classiques ambitions. Cependant, sous Louis XV, on s'était bien vite convaincu de l'impossibilité, sinon de conquérir, au moins de garder, à la fois, la Belgique, avec l'hostilité de l'Angleterre, et le pays rhénan, avec l'hostilité du Saint-Empire. On n'eut pas assez de suite dans les idées pour faire une option entre ces deux acquisitions et ces deux hostilités : l'ancien régime ne nous donna ni la Belgique ni les bords du Rhin.

Il était réservé à l'époque révolutionnaire, l'époque classique par excellence de notre histoire, de faire revivre le *système classique*.

La France de la Révolution pensait grand, à la romaine. Elle parlait la langue du peuple-roi et n'avait pas à se hausser pour s'en approprier les ambitions. Elle était, comme Rome, une république, sans bien se rendre compte des différences entre le Sénat aristocratique des Scipion et la Convention démocratique de Paris. Elle était la seule république puissante du continent européen : comme sa devancière, elle avait humilié et vaincu les rois. Volontiers elle les eût traités comme celle-là traitait les régules efféminés de l'Asie, les coiffant du bonnet rouge comme s'en coiffait Prusias de Bithynie. A tout moment revenait l'idée de négocier à coups d'ultimatums; on n'avait qu'à secouer, comme Fabius devant les anciens de Carthage, le pli de la toge qui contenait la guerre ou la paix; qu'à enfermer dans le cercle de Popilius les Antiochus hésitants de la coalition. Tout ce qui, dans notre sang, dans notre séculaire éducation classique, s'était conservé d'idées romaines et césariennes montait au cerveau des législateurs, des tribuns, des généraux d'armée. Le Rhin « limite naturelle » de la France était une de ces idées.

Avant Duhem, avant les deux Merlin, elle avait été formulée par des Allemands de la rive gauche. Quand Forster, Adam Lux et Potocki apportèrent à la Convention nationale le décret de la Convention de Mayence, en date du 21 mars 1793, qui proclamait la réunion à la France des pays rhénans, ils lui lurent une adresse où l'on trouve ce passage : « Par l'union avec nous, vous acquérez ce qui de droit vous appartient. La nature elle-même a voulu que le Rhin fût la frontière de la France. » Ainsi ce sont des Allemands, en tête l'illustre et savant Forster, qui ont retrouvé les premiers la formule classique.

Enfin, comme la direction maîtresse des esprits à cette époque, ce n'était plus la propagande de fraternité comme au temps des Girondins, mais bien la raison d'État empruntée en bons ses éléments à cette même monarchie qu'on avait décapitée. Le 21 janvier 1793, beaucoup de nos hommes d'État tassent le raisonnement qu'auraient pu faire un Richelieu, un Mazarin, un Louis XIV : « Dans toutes nos guerres, une province nouvelle était la récompense de notre politique et de l'usage de nos forces... Nos tyrans ne s'écartèrent jamais de ces axiomes. » — Pourquoi le peuple souverain s'en serait-il écarté? Était-il donc moins qu'un roi?

L'argument semblait d'autant mieux fondé que nos rivaux en puissance s'accroissaient alors démesurément : la Russie, la Prusse, l'Autriche, en Pologne; l'Angleterre, sur tous les rivages. Notre gouvernement pouvait savoir, à Paris, que ces accroissements ne satisfaisaient pas encore toutes leurs ambitions; dans le traité de partage polonais du 23 janvier 1793, on avait prévu l'annexion de la Bavière à l'Autriche, et dans celui du 3 janvier 1795, on allait mettre à sa disposition les vastes territoires de la république vénitienne. En présence de ces agrandissements, qu'était l'acquisition par la France de la Belgique et du pays rhénan? Et si les puissances vaincues par nous s'adjugeaient de tels morceaux, n'était-il pas juste de faire au moins cette part à la nation victorieuse?

Ainsi la thèse des limites naturelles s'établissait fortement, fondée sur les traditions historiques, la raison d'État, le droit à une juste indemnité pour une injuste agression, la nécessité de maintenir la balance des forces en Europe, le vœu présumé ou manifeste des populations à annexer.

Pourtant elle n'avait pas encore gain de cause. En face des nécessités et des convenances qu'elle invoquait s'en dressaient d'autres d'un caractère encore plus impérieux, d'une réalité plus sensible et plus poignante. Elles avaient, dans la Convention et dans les Comités, leurs porte-parole.

Carnot, le 16 juillet 1794, présentait au grand Comité un mémoire où on lisait : « Nous pourrions, si nous le voulions, planter l'arbre de la liberté et réunir à la France tout l'ancien territoire des Gaules; mais, quelque séduisant que soit ce système, on trouvera peut-être qu'il est sage d'y renoncer, et que la France ne pourrait que s'affaiblir et se préparer une guerre interminable par un agrandissement de cette nature. » Barthélemy, l'habile négociateur de Bâle, pensait comme l'organisateur de la victoire : « Fidèle à la Constitution, la République doit renoncer à toute conquête; les anciennes limites de la France, garnies partout d'une belle chaîne de forteresses, sont tout ce qu'il faut à la Révolution : bien entendu que les Anglais rendraient tout ce qu'ils ont encore aux Français; que les Hollandais, les Pays-Bas autrichiens fussent des républiques alliées à la France. »

Voilà donc les deux systèmes en présence : l'un, très net dans sa simplicité, la limite du Rhin; l'autre, plus

incertain, admettant de nombreuses variantes, telles que la formation de républiques belge, hollandaise, cis-rhénane, influencées par la nôtre, ou enfin les pays entre Meuse et Rhin restitués purement et simplement à leurs anciens maîtres et au Saint-Empire.

C'était le premier qui semblait devoir l'emporter. Aux conférences de Bâle, Barthélemy reçut l'ordre d'exiger l'adhésion au moins éventuelle de la Prusse à la cession de toute la rive gauche, non seulement pour ses propres territoires, mais pour ceux des autres membres du Saint-Empire. Bien entendu, la Prusse ne consentit à l'insertion de cette clause que dans les articles secrets, et non pas dans les articles patents du traité du 5 avril 1795. Et encore ceux-là portaient simplement que, si à la pacification générale avec l'Empire, la France conservait la rive gauche du Rhin, le roi de Prusse s'entendrait avec la République pour l'indemnité qu'il aurait à recevoir. La cession n'était donc qu'éventuelle, subordonnée à des faits ultérieurs et incertains. D'autre part, les pays prussiens ne formaient que de petites enclaves sur la rive gauche. L'acquisition des autres territoires allemands, parmi lesquels figuraient les trois électorats ecclésiastiques, le Palatinat, six évêchés, sept abbayes souveraines, deux ordres religieux militaires, soixante-seize principautés ou comtés, quatre villes libres, une infinité de chevaleries, allait soulever de bien autres difficultés. Mais enfin un grand pas était fait dans le sens de l'annexion, et les partisans des limites naturelles voyaient se rapprocher le but de leur ambition.

ALFRED RAMBAUD.

(La fin prochainement.)

UN VOYAGE AUX ILES OUBLIÉES

Baléares, Corse, Sardaigne (1).

Il serait sans doute facile de chicaner sur l'exactitude de ce titre : *les Iles oubliées*, donné par M. Gaston Vuillier à son récit de voyage dans les Baléares, en Corse et en Sardaigne. La Corse, notamment, « la plus belle île des mers latines », ne mérite pas d'être classée parmi ces terres déchues : outre qu'elle forme un de nos départements et se trouve ainsi en communications régulières et constantes avec nous, rattachée à notre sol par les mille liens administratifs, et vivant de notre vie, elle fait de plus en plus le charme et l'admiration des touristes, et pas n'est besoin de remonter jusqu'à *Colomba* et *Mateo Falcone* pour citer les œuvres qu'elle a inspirées et les livres qui la dépeignent.

C'est en prenant tour à tour des notes et des croquis, plume et crayon en main, comme on dit, que M. Gaston Vuillier a parcouru ces contrées. Aussi, le dessinateur, qui d'ailleurs est doué d'un admirable talent, surtout comme portraitiste : — rien d'original et de vivant, de gracieux ou de saisissant comme ces types de femmes, jeunes paysannes endimanchées, fringantes señoras, sorcières décrépites, etc., de montagnards et de moines, qui abondent dans le volume ; —

Une dame de Palma.

n'a-t-il pas ici, comme il arrive tant de fois, trahi la pensée de l'écrivain. Il y a concordance absolue dans les deux parties de l'œuvre, et cette harmonie, cette unité, n'en est pas un des moindres mérites.

Doué d'un sens artistique très développé et très fin, esprit curieux, contemplatif, très impressionnable, M. Vuillier voit de préférence le côté pittoresque et en même temps le côté sérieux des choses, et il nous les décrit en poète et en philosophe, plutôt qu'en humoriste. La route qu'il parcourt est d'ailleurs jonchée de débris du passé, de vestiges d'ancienne splendeur ; ces populations, que notre voyageur coudoie, ont conservé des coutumes d'un autre âge, des croyances et des rites singuliers et souvent barbares.

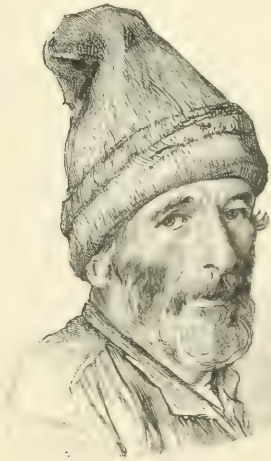
C'est l'exposé de toutes ces particularités ethnogra-

(1) *Les Iles oubliées*, par M. G. Vuillier. — Hachette, 1892.

Sur le seuil, en Sardaigne

Une Sorcière.

L'Ermite Miramon.



Pescador.

phiques, ces innombrables scènes de mœurs, de mœurs si curieuses, si étranges et si peu connues, qui forment la meilleure part du livre de M. Gaston Vuillier. La Corse, surtout, « ce pays troublant, avec ses paysages tragiques, auxquels succèdent aussitôt les caresses du soleil, les chants des sources, le parfum des fleurs », a fourni à l'auteur des épisodes émouvants et poignants, et des considérations du plus haut intérêt.

*
* *

C'est par les Baléares, par Majorque et sa capitale Palma, que M. Vuillier commence son voyage. Cette île, en raison même de sa situation géographique, grâce aussi à son climat d'une douceur incomparable, à son sol si fertile, à toutes ses richesses et ses beautés naturelles, a tenté la convoitise de bien des peuples : Romains, Maures, Italiens, Grecs, Catalans, Provençaux, etc , y ont laissé leurs empreintes ; de nombreuses races s'y sont croisées et mélangées, ce qui n'est jamais d'un bon présage pour la pureté et la dignité du caractère national.

Si M. Vuillier n'a eu qu'à se louer de l'honnêteté et de l'obligeance des Majorquins, s'il garde particulièrement une inaltérable reconnaissance à ses hôtes du charmant pays de Pollensa, à cette douce et accorte hôtesse Magdalena, à l'aubergiste, ce rude patron, dont la pression de main se sentait jusqu'au cœur, tous nos voyageurs n'ont pas eu la même chance ni emporté les mêmes bons souvenirs.

En 1808, notre illustre astronome François Arago faillit être écharpé par les indigènes de Majorque. Arago, qui s'était rendu dans cette île afin d'y poursuivre ses travaux sur le méridien terrestre, eut besoin de faire allumer des feux sur une montagne qui domine la citadelle de Bellver, aux portes de Palma. D'abord, fort intrigués, les habitants de Palma s'imaginèrent bientôt que ces feux servaient à correspondre avec l'escadre française, et, comme nous étions alors en guerre avec l'Espagne, la foule irritée se dirigea vers la montagne pour s'emparer d'Arago et le mettre à mort.

Averti par un homme dévoué, il abandonne ses expériences et reprend le chemin de Palma. Mais, au bout de quelques pas, il rencontre ces gens qui en voulaient à sa vie : on l'arrête, on l'interroge, et, comme il parlait très bien la langue du pays, il ne fut point reconnu ; on le prit pour un compatriote, et il eut le temps d'aller demander asile et protection au commandant du bateau affecté par le gouvernement espagnol à la commission chargée de la mesure du méridien.

Mais notre savant n'était pas au bout de ses peines. Les Majorquins, ayant appris qu'Arago s'était réfugié à bord de ce bâtiment, se rassemblèrent sur le quai et se mirent à menacer le commandant et à le sommer de leur livrer « l'espion et le traître ». Ne sachant que faire, craignant de ne pouvoir résister à cette populace en furie, le commandant conseille à Arago de fuir en canot, de gagner la côte et d'aller s'abriter dans la forteresse de Bellver. Le conseil était bon, — bon surtout pour ce prudent capitaine, qui se débarrassait ainsi d'un passager compromettant. Si hardi et téméraire qu'il fût, ce plan réussit ; mais c'est bien par miracle qu'Arago échappa aux forcenés qui le traquaient.

Ici, du moins, les Majorquins peuvent invoquer le patriotisme et ont l'excuse d'une méprise ; il n'en est pas de même dans les molestations qu'ils infligèrent, trente ans plus tard, à deux grands artistes, à George Sand et à Chopin.

Atteint d'une maladie de poitrine qui devait l'emporter quelques années plus tard, Chopin résolut, d'après l'avis de la Faculté, d'aller passer à Majorque l'hiver de 1838-1839. George Sand, qui s'était constituée sa garde-malade, comme elle avait été celle de Musset à Venise quatre ans auparavant, était du voyage, ainsi que ses deux enfants.

Si elle ne tarit pas sur la beauté du pays : — « C'est la terre promise, » écrit-elle ; — elle se montre bien moins enthousiaste à l'égard des habitants. Chopin toussait et suffoquait de plus en plus ; il fallut appeler un médecin, puis un autre, puis un troisième :

> Tous plus ânes les uns que les autres, prétend Mme Sand, et qui allèrent répandre dans l'île la nouvelle que le malade était poitrinaire au dernier degré. Sur ce, grande épouvante! La phtisie est rare dans ces climats et passe pour contagieuse. Joignez à cela l'égoïsme, la lâcheté, l'insensibilité et la mauvaise foi des habitants. Nous fûmes regardés comme des pestiférés ; de plus, comme des païens, car nous n'allions pas à la messe. Le propriétaire de la petite maison que nous avions louée nous mit brutalement à la porte et voulut nous intenter un procès, pour nous forcer à recrépir sa maison infectée par la contagion. La jurisprudence indigène nous eût plumés comme des poulets !

Ainsi chassés de leur domicile et obligés d'accepter les conditions, subir les exigences de ce propriétaire, ne sachant que devenir, car Chopin était trop malade pour supporter la traversée et regagner la France, George Sand et son compagnon eurent la chance, au milieu de leur infortune, de découvrir un réfugié politique espagnol, qui voulait quitter l'île et cherchait à se défaire de son logement et de ses meubles. C'est à trois lieues de Palma, dans une chartreuse abandonnée, que ce réfugié vivait avec sa femme, et que George Sand et Chopin s'installèrent, le marché conclu :

> Cette chartreuse de Valldemosa était « la plus poétique résidence de la terre... Je n'ai, de ma vie, rencontré une nature aussi délicieuse que celle de Majorque, nature admi-

rable, grandiose et sauvage... Des aigles font la chasse jusque sur les orangers de notre jardin; un chemin de cyprès serpente du haut de notre montagne jusqu'au fond de la gorge; des torrents couverts de myrtes, des palmiers sous nos pieds : rien de plus magnifique que ce séjour! Mais, ajoute aussitôt Mme Sand, on a eu raison de poser en principe que, là où la nature est belle et généreuse, les hommes sont mauvais et avares. »

Le récit des vexations et tribulations que George Sand et Chopin eurent à endurer dans ce lieu de délices serait interminable. A peine pouvaient-ils, par suite de l'insigne mauvaise foi et de l'esprit de rapine des paysans, se procurer les aliments les plus vulgaires et que l'île produit en abondance; on leur faisait payer fruits et légumes dix fois plus que leur valeur, et il n'y avait pas à choisir: il fallait accepter ce prix exorbitant ou mourir de faim. De domestiques, impossible de s'en procurer, parce que George Sand n'allait « ni à la messe ni au bal », passait pour vouée au diable, et que personne ne voulait avoir affaire à des impies, personne surtout ne voulait servir un poitrinaire.

Enfin, après trois mois passés dans ce paradis, et quoique Chopin n'eût pas la force de se traîner, on résolut de partir, de partir à tout prix :

Nous demandâmes un seul, un premier, un dernier service : une voiture pour transporter le malade à Palma, où nous voulions nous embarquer. Ce service nous fut refusé, quoique nos *amis* eussent tous équipage et fortune à l'avenant. Il nous fallut faire trois lieues dans des chemins perdus en *birlocho*, c'est-à-dire en brouette!

Lors de sa visite à la chartreuse de Valldemosa, M. G. Vuillier s'est enquis de ses deux illustres devanciers; il a demandé, mais vainement, à voir les cellules qu'ils avaient occupées : personne ne put le renseigner; personne même, parmi les plus âgés de l'endroit, ne se souvenait de ces deux mécréants. Ce n'est que plus tard, de retour à Palma, qu'il retrouva leurs traces et apprit qu'un habitant de cette ville conservait religieusement le piano du maître compositeur.

*
* *

A quelques lieues au sud de Majorque se dresse la petite île rocheuse de Cabrera, à jamais célèbre par la détention et le martyre des prisonniers français, faits par les Espagnols en 1808, après la capitulation de Baylen. Ces prisonniers, qui formaient d'abord un effectif total de 19 000 hommes, se trouvèrent, en arrivant à Cadix, réduits à 14 000, moins par le typhus et le scorbut que par les guet-apens et les assassinats; et, de ces 14 000 captifs, entassés et torturés dans les pontons de Cadix, il n'en restait plus que 5500, qui, le 3 avril 1809, furent transportés, jetés sans abri, sans vêtements et presque sans vivres, sur le rocher de Cabrera.

La douloureuse et effroyable odyssée de ces abandonnés a été contée maintes fois, entre autres par M. Lorédan Larchey, et, plus récemment, dans les *Mémoires d'un Conscrit de* 1808, publiés par M. Philippe Gille. Tout en s'ingéniant à découvrir et capturer tout ce qui pouvait fournir un aliment à leur faim : rats, lézards, etc., ces malheureux, exténués, sans force, se traînaient péniblement jusqu'au sommet des rochers pour tâcher de distinguer quelque voile à l'horizon, et les journées se passaient sans rien voir venir.

Au milieu de leur misère et de leurs souffrances, ils conservaient encore leur bonne humeur et n'oubliaient pas qu'ils étaient de la race gauloise. Ils avaient établi un théâtre dans une citerne desséchée et jouaient la comédie. Au fond de la scène s'étalait la classique inscription : *Castigat ridendo mores*. Ces acteurs improvisés débutèrent par *Philoctète*, de Laharpe. Trois cents personnes remplissaient la citerne, dans laquelle on descendait par une échelle; des branches de pin allumées éclairaient la salle; le prix d'entrée avait été fixé à deux sous.

Aucun de ces prisonniers ne demeurait inoccupé. Il y avait des tailleurs, des cordonniers, des ouvriers en cheveux, en os, en écaille, des crieurs publics même et des étalagistes. Ceux-ci avaient donné à l'amas de leurs baraques, ornées d'auvents invraisemblables, le nom de *Palais-Royal*. Mais ce qui abondait à Cabrera, c'étaient les professeurs : la moitié des prisonniers donnaient des leçons à l'autre moitié. On ne voyait que maîtres de musique, de mathématiques, de langues, de dessin et surtout d'escrime, de danse et de bâton. Quand il faisait beau, tous ces professeurs donnaient leurs leçons au Palais-Royal, à des distances assez rapprochées les unes des autres. Il n'était pas rare de voir un pauvre diable à moitié nu et qui, souvent, n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures, chanter un air de contredanse fort gai et l'interrompre de temps en temps pour dire, avec beaucoup de sérieux, à son élève, vêtu d'un lambeau de caleçon : « Allons! balancez vos dames! rond de jambes! donnez-vous de la grâce! »

Il faut dire qu'alors un peu d'abondance et d'aisance était survenu à ces pauvres gens, ou du moins à ceux qui avaient pu résister à ces calamités. 3000 d'entre eux étaient morts; et les Espagnols, qui ignoraient cette diminution de bouches, continuaient à envoyer, plus ou moins régulièrement, le même nombre de rations, ce qui permettait aux 2500 survivants de se sustenter à peu près.

C'est en 1814 seulement, après cinq années d'abandon sur ce rocher, que ces malheureux purent être rapatriés. Lorsque les bâtiments de transport français, commandés par un capitaine de frégate, arrivèrent devant Cabrera, les captifs accoururent, les uns comme

des fous, les autres en pleurs, tandis que plusieurs, affaiblis, poussaient des cris et se traînaient sur les genoux. A la vue de cette multitude de spectres demi-nus, en haillons, pâles, émaciés, la chevelure hérissée, les yeux hagards, le capitaine et les hommes d'équipage fondirent en pleurs et détournèrent les yeux de cette scène lamentable.

Bien des années plus tard, en juin 1847, une escadre d'évolution, sous le commandement du prince de Joinville, étant venue mouiller dans la rade de Palma, apprit qu'on voyait encore à Cabrera de nombreux ossements épars sur le sol, tristes restes de nos infortunés compatriotes. Le commandant, accompagné de l'abbé Coquereau, fit rassembler ces ossements et les déposa dans une sépulture chrétienne, dont l'emplacement est indiqué aujourd'hui par un modeste monument, érigé aux frais de tous les officiers et matelots de l'escadre, une sorte de pyramide surmontée d'une croix et portant cette inscription : « A la mémoire des Français morts à Cabrera, l'escadre d'évolution de 1847. »

*
* *

Les mœurs et coutumes de la Corse et de la Sardaigne, les superstitions nombreuses et presque toujours sombres et lugubres qui y règnent, occupent une grande place dans l'ouvrage de M. Vuillier et en forment une des parties les plus attachantes, les plus émouvantes.

Ces coutumes et ces croyances vont chaque jour en s'affaiblissant; mais bien des années encore s'écouleront avant que l'attrait du merveilleux, toujours si vif, si puissant, selon la remarque de notre auteur, chez les peuples de montagnes, ait disparu là-bas.

Si les « enchanteurs de feu », par exemple, commencent à se laisser oublier en Corse, — et ce n'était pas seulement le feu que les sorciers et sorcières « enchantaient », mais l'eau, mais les animaux domestiques, les objets usuels, les gens, tout! — la *jettatura* y est encore très répandue, et dès qu'une mère suppose que son enfant est *innochiato*, frappé du mauvais œil, elle s'empresse d'appeler une vieille femme experte dans l'art de conjurer les maléfices. Celle-ci, bien entendu, s'entoure de toutes les précautions et de tout le mystère de rigueur en pareille circonstance et apporte à l'incantation à laquelle elle va se livrer une véritable mise en scène. Elle se signe trois fois, marmotte des prières, allume une lampe en fer et verse de l'eau dans une assiette. Toujours en prières, elle place l'assiette contenant cette eau au-dessus de la tête de l'enfant, plonge deux de ses doigts dans l'huile de la lampe et laisse tomber les gouttes dans l'eau. Suivant la manière dont se comportent les gouttes d'huile, l'enfant est déclaré délivré du sortilège, ou bien d'autres hiératiques opérations recommencent jusqu'à ce que la *jettatura* soit conjurée. Des pratiques analogues ont lieu pour reconnaître de quelle maladie souffre un enfant, et si ce sont, par exemple, les vers qui le tourmentent.

Mais c'est surtout à propos de la mort et des funérailles que l'imagination corse est fertile en démonstrations bizarres et horrifiques cérémonies.

On connaît le rôle des *vocératrices*, chargées de se lamenter et pleurer autour de la couche funèbre, célébrer les louanges du mort, anathématiser ses ennemis et exciter sa famille, tous les siens, à le venger. Car c'est principalement quand l'homme a été tué par la balle ou le stylet d'un compatriote, quand il y a eu *vendetta*, que les *voceri* s'exécutent dans tout leur sauvage et effroyable apparat.

Le cadavre est étendu sur une table, la face découverte, en présence de tous ses amis, rassemblés dans la chambre mortuaire, et la *gridatu* (vocifération) commence. Voici, empruntée au brillant styliste Paul de Saint-Victor, une description de cette étrange cérémonie :

C'est d'abord un grand bruit de lamentations et de plaintes, orage de douleur, que traversent, comme des éclairs, de brûlants serments de vengeance. Les hommes tirent les poignards de leurs manches et font résonner les crosses de leurs fusils sur les dalles; les femmes agitent leurs cheveux dénoués et trempent leurs mouchoirs dans les plaies du mort. Parfois le vertige les saisit : elles se prennent par la main et dansent autour du corps, en poussant des cris saccadés, la ronde funèbre du *caracolu*. Un silence morne succède à cette crise. Alors une des parentes du défunt sort du groupe de ses compagnes et colle son oreille à la bouche du mort, comme pour prendre de lui le mot d'ordre; puis, d'une voix vibrante, elle entonne le *vocero*.

Le *vocero* est le chant de guerre de ces violentes funérailles, l'*évohé* pathétique de ces bacchanales de douleur. Les femmes qui le prononcent l'improvisent sur un rythme haletant et court, qui semble suivre les palpitations de leur cœur... Le plus souvent, la *vocératrice* est la mère, la femme ou la sœur du mort, et le délire qui la transporte n'est que la voix du sang qui crie et le blasphème d'un cœur foudroyé.

L'art n'a rien à voir dans ces poésies de clameur et de premier jet : l'amour et la haine, la plainte et l'imprécation, la prière et la menace s'y heurtent et s'y entrecoupent avec les dissonances du sanglot. L'excuse de leur violence est dans leur explosion. Un *vocero* littéraire aurait la recherche atroce d'un poignard incrusté de perles. Il le faut tel qu'il est, fou de colère, ivre de larmes, chantant « par la bouche d'une blessure », comme dit un chant du *Romancero*.

Paul de Saint-Victor, dans le même article, a fort judicieusement et fort éloquemment expliqué les ori-

gines et les causes de la *vendetta*, de cette passion de la vengeance, qui est une des conséquences, non seulement du caractère corse, mais de l'histoire de ce peuple :

Il faut, remarque-t-il, en accuser surtout la tyrannie de Gênes, qui traita l'île conquise comme un vaisseau pris à l'abordage et la gouverna par la rançon et par le pillage. Durant la domination génoise, il n'y eut pas de justice publique pour le Corse. Cette justice qu'on lui refusait, il la demanda à son fusil. Le sang versé sur cette terre encore vierge et demi-sauvage eut une fécondité effroyable; il en fit sortir les représailles par milliers. Chaque balle se répercuta en ricochets meurtriers; chaque tombe devint un créneau derrière lequel s'embusqua un nouveau bandit. L'homme tué tuait à son tour par la main de son fils, de son frère ou de son ami; la famille des morts héritait de leurs querelles, le village épousait la cause de la famille et s'armait contre son ennemi; les vengeances s'alliaient, se transmettaient, se croisaient et enfantaient des postérités d'homicides. De là ce réseau d'inimitiés aux prises qui couvrit bientôt l'île entière. La *vendetta* eut son arbre généalogique, mancenillier mortel plongeant au cœur de la Corse et dont les racines s'enlacèrent aux fibres mêmes de son sol. De là, aussi, cette habitude tragique de la mort, qui la faisait intervenir dans toutes les scènes de la vie.

*
* *

En Sardaigne, nous trouvons des coutumes plus sinistres encore et plus barbares. Telle, jadis, celle des « acheveuses », *accabaduras*, qui avaient pour mission de hâter la fin des moribonds, notamment lorsque ceux-ci éprouvaient de trop violentes souffrances. M. Gaston Vuillier n'a plus rencontré aucune de ces Euménides, et il affirme que leurs pratiques ont disparu; mais d'autres, celles du brigandage, des *grassazione* (assauts nocturnes), par exemple, règnent en maints endroits et s'exercent apertement à la barbe des gendarmes et *carabinieri*. Il y a des villages, dans les contrées montagneuses spécialement, comme le village de Fonni, le plus élevé de la Sardaigne, dont « tous les habitants sont brigands par nature ».

Ces gens de Fonni, qui pour la plupart exercent ostensiblement la profession de berger, descendent au mois de mai vers les *campidani*, les vastes plaines cultivées qui s'étendent au sud et à l'ouest de la Sardaigne, et, sous couleur d'y faire paître leurs brebis, se mettent en rapport avec les domestiques des familles riches. Au moment favorable, et promesse faite d'une part de butin, ces domestiques, ces traîtres conseillent l'attentat et le facilitent en indiquant les précautions à prendre, le chemin à suivre, la nuit propice, quand leur maître a reçu quelque grosse somme d'argent.

Les *grassazione* sont rares en été, vu la brièveté des nuits : les assaillants n'auraient pas le temps de regagner leur domicile avant l'aube; puis la misère ne les malconseille pas aussi impérieusement qu'en hiver.

On peut dire de la *grassazione* que c'est une expédition militaire soigneusement préparée, prudemment conduite, puis brusquement, vigoureusement terminée. Les chefs ne se connaissent pas entre eux; chacun amène des hommes à lui, bien choisis, sûrs. A la minute fixée, ces hommes arrivent, le visage barbouillé de suie ou caché sous une cagoule noire. Il est alors minuit ou une heure du matin. La troupe réunie, des éclaireurs prennent les devants, et si rien n'inquiète et ne fait reculer les chefs, les assaillants se précipitent en poussant des cris sauvages, hurlant de toutes leurs forces : *Niscinuo besseda!* (Que nul ne sorte!) Et en même temps ils tirent des coups de fusil, criblent les fenêtres de balles. Pendant que les uns vocifèrent et font parler la poudre, d'autres, ayant haches, leviers et piques, attaquent la porte de la maison. Une fois entrés, les *grassatori* assassinent ou n'assassinent pas, mais ils n'ont garde de ne pas fouiller la maison de la cave au grenier et ne pas voler tout ce qui vaut d'être pris.

De même que la *vendetta* provient en grande partie des molestations et dénis de justice infligés jadis au peuple corse, la principale cause des *grassazione* est le poids des impôts qui écrasent la Sardaigne, la misère qui y règne. Un tiers du territoire de l'île est actuellement saisi par le Domaine, nous apprend M. Vuillier. L'administration des finances offre en vain des facilités de payement, on voit tous les jours des propriétaires abandonner leurs terrains, le produit des cultures ne suffisant même pas à payer les impôts.

A côté de ces sombres peintures, de ces scènes de rapine et de sang, il y a de lumineuses éclaircies, d'éblouissants tableaux, des sites enchanteurs, comme celui d'Iglesias, « la fleur du monde », des coins de vie patriarcale, de vie calme, laborieuse, heureuse, comme celle de ce bourg d'Osilo, où les hommes sont tous laboureurs et pasteurs, où toutes les femmes vaquent aux soins du ménage et filent la laine à l'antique mode.

Aussi est-ce une sensation à la fois douce et poignante qu'il vous reste de ce voyage, le souvenir d'un étrange et beau rêve, comme d'une chevauchée « à travers des pays fabuleux peuplés de reîtres farouches et de routiers du moyen âge, avec châtelaines au doux visage et chastes madones ».

ALBERT CIM.

UNE RÉPARATION (1)

Fantaisie.

PERSONNAGES : { SOPHIE. HECTOR.

Un salon. — Petit bureau sur lequel des brochures et des épreuves. — Chaises, canapé, fauteuils. — Au lever du rideau, Sophie est assise devant le bureau et écrit.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOPHIE, *assise devant le bureau; elle écrit et lit tout haut à mesure qu'elle écrit.*

...Certes, ce n'est pas moi qui dénierai à l'homme la jouissance des prérogatives qui ont toujours appartenu à son sexe. Je suis un homme... (*Parlant.*) Ça me fait toujours sourire quand j'écris cette phrase. — S'ils savaient, ces bons lecteurs de la *Revue exotique,* que sous la signature de Mirliflore... se cache une femme... une faible femme... (*Continuant à écrire.*) « Je suis un homme... et, comme tel, j'ai le devoir de ne pas me dérober aux... prérogatives... (*Parlant.*) — prérogatives... non...je viens de mettre le mot... Évitons les répétitions... (*Écrivant.*) me dérober... aux... (*Parlant.*) aux quoi? (*Continuant à écrire.*) aux droits qu'il détient pour ainsi dire... et qui sont comme sa propriété. — Mais malgré cela... bien qu'étant un homme, je ne puis assister sans quelque tristesse à l'indifférence de ces femmes... qui n'ayant pas le courage de la lutte... abandonnent toute ambition et se refusent à elle-même le droit d'exprimer leur opinion sur des questions qui sont... si j'ose m'exprimer ainsi... des questions primordiales. — Et je regrette que, dans la *Revue progressiste,* Mlle Amandine continue à soutenir cette thèse... de l'incompétence féminine en matière politique. — Je ne reviendrai d'ailleurs pas sur ce sujet, ayant, dans le dernier numéro de cette revue, dit son fait à mon confrère... (*Parlant.*) mon confrère, voyons... il s'agirait de trouver une épithète désagréable... (*Écrivant.*) mon confrère... idiot... lâche... (*Parlant.*) non... c'est trop... mon confrère... *pusillanime.* — Ça suffit. — Soyons méchante, mais soyons-le avec mesure... (*Elle se lève.*) J'ai été assez désagréable pour cette pauvre Amandine, dans mon dernier article. (*Prenant une autre revue qu'elle lit à haute voix.*) « Quant à Mlle Amandine, elle nous semble bien la plus détestable pécore qu'on puisse imaginer et, n'était le respect que tout homme doit à une femme, je me hasarderais à lui laisser entendre qu'elle radote. » (*Parlant.*) Pauvre Amandine, elle doit être furieuse... d'autant que mon article a obtenu un succès énorme. Tout le monde en a parlé. — Ce qui m'amuse, c'est la curiosité qui s'attache à mon pseudonyme. « Ce Mirliflore qui fait de si violents articles dans la *Revue exotique,* qui est-ce? » On cite des noms. On a été jusqu'à interviewer à mon sujet des membres de l'Académie française. — C'est amusant d'écrire... Et puis, si vous saviez comme c'est facile! — (*Regardant la pendule.*) Trois heures. Mais je n'ai que le temps pour porter mon article à l'imprimerie. (*Appelant.*) Justine! — Elle est toujours sortie, cette fille. (*Appelant à nouveau.*) Justine! — Elle doit être à bavarder avec la cuisinière. — Le plus simple est encore d'aller moi-même... (*En s'en allant.*) Justine!... (*Elle sort par la gauche.*)

SCÈNE II.

HECTOR, *entrant par le fond.*

Je vous demande pardon... (*Regardant dans la pièce.*) Personne. — (*Au public.*) Drôle de maison. — Personne chez la concierge. Alors, je monte. — Je me dis : Je frapperai au hasard. On me renseignera. — Je sonne au premier : « M. Mirliflore... s'il vous plaît? — Ce n'est pas chez nous, » me répond une petite bonne. — Au second : « M. Mirliflore? — Connais pas, » fait un monsieur bourru. — Au troisième,... inconnu également. — J'arrive au quatrième... et je trouve la porte ouverte. Alors... j'entre... je pénètre dans ce salon... et personne. — Comme la maison n'a que quatre étages, c'est ici certainement. (*Il fait quelques pas dans la pièce.*) Au fait... je ne suis pas fâché d'avoir quelques minutes à moi pour souffler... pour souffler moralement .. parce que je ne suis pas asthmatique... Dieu merci. — Et je le lui prouverai à ce M. Mirliflore... que je ne suis pas asthmatique. (*Il fait quelques gestes d'escrime.*) Une! deux!.. une! deux! — Ah! ah! vous vous figurez, monsieur, que dans votre feuille de chou... vous aurez le droit d'insulter tout le monde... Et vous vous croyez à l'abri de toute représaille, parce que vous vous adressez à une femme... à Mlle Amandine. — Eh bien... elle n'a pas peur de vous, Mlle Amandine. — (*Au public.*) Oui... Amandine... c'est moi. — (*Un temps.*) C'est amusant d'écrire sous un nom supposé, et un nom de femme surtout... On donne son avis sur toute sorte de questions intéressantes, — ça vous les fait connaître. — On reçoit des lettres de lectrices qui s'épanchent dans votre sein... et ça vous procure des aventures agréables ; mais quelquefois aussi d'ennuyeuses, comme celle qui m'amène ici... car je ne suis pas batailleur, moi... au contraire, mes articles sont toujours bienveillants et d'une forme parfaitement courtoise... Mais ce Mirliflore avait dépassé les bornes et je ne pouvais pas supporter... (*Un temps.*) Ah! ah! il va voir, ce Mirliflore, de quel bois je me chauffe. (*Faisant de l'escrime.*) Une... deux... trois... Une... deux... trois... (*Il s'assoit et au public.*) Je ne me fais pas d'illusion. — Je ne suis pas ce qu'on appelle de première force à l'épée, —

(1) Cette saynète a été jouée, pour la première fois, par M. Prud'hon et Mlle Persoons, de la Comédie-Française.

non, ni même de seconde. Aussi, je le dis franchement, si l'affaire peut s'arranger, j'aime autant ça... J'aime mieux ça même... j'aime beaucoup mieux ça... Et c'est pourquoi je suis venu tout seul, en éclaireur... si j'ose dire... au lieu d'envoyer deux de mes amis... parce que les amis... ça ne sert qu'à embrouiller les cartes... et à se faire de la réclame sur votre dos. — Si ce Mirliflore reconnaît ses torts... et s'il veut bien, dans son article de demain, mettre un *post-scriptum* de quelques lignes pour déclarer qu'il regrette ses écarts de plume et avouer qu'il est un sot, oh! mon Dieu... c'est tout ce que je lui demande. — Mais s'il refuse cette petite satisfaction à Amandine. — Eh bien, il la verra l'épée à la main, Amandine! (*Gestes d'escrime.*) Une... deux!... Une... deux!...

SCÈNE III.

HECTOR, SOPHIE.

SOPHIE, *entrant.* — Un fou!!! Ah! (*Elle pousse un cri.*)

HECTOR, *se retournant et gêné.* — Je vous demande pardon, madame... Je vous demande bien pardon...

SOPHIE. — Mais qu'est-ce que c'est, monsieur?

HECTOR. — Je vais vous expliquer, madame : Chez la concierge, pas de concierge... Ici, pas de domestique. Alors... je me suis dit : Je vais entrer tout de même... on me renseignera tout à l'heure.

SOPHIE. — Mais cette gymnastique, monsieur... ici... dans ce salon?

HECTOR. — Cette gymnastique?... Ah! oui... Une, deux!... Ne faites pas attention... c'est un tic...

SOPHIE, *à part.* — Un tic?... Ça doit bien le gêner dans le monde. (*Haut.*) Mais enfin que voulez-vous, monsieur, qui demandez-vous?

HECTOR. — M. Mirliflore.

SOPHIE, *étonnée.* — M. Mirliflore?

HECTOR. — Oui.

SOPHIE. — Et c'est à lui-même que vous désirez parler?

HECTOR. — A lui-même, madame... — C'est bien ici?

SOPHIE, *avançant un siège.* — Oui, monsieur... C'est ici. Donnez-vous la peine de vous asseoir. (*Hector s'assied... elle prend une chaise et s'assoit également.— Un silence.*)

HECTOR, *à part.* — Eh bien... elle ne fait pas prévenir son mari?

SOPHIE, *à part.* — Va-t-il se décider à parler? (*Haut, après un temps.*) Je vous écoute, monsieur.

HECTOR. — Mais madame... c'est à M. Mirliflore lui-même...

SOPHIE. — Vous pouvez parler, monsieur. M. Mirliflore et moi nous ne faisons qu'un.

HECTOR, *à part.* — Un bon ménage... Tant mieux... Il aime sa femme, il fera des concessions. (*Haut.*) Mon Dieu, madame, je suis bien certain que M. Mirliflore n'a pas de secret pour vous.

SOPHIE. — Aucun secret, monsieur... Il ne le pourrait pas.

HECTOR. — Cela fait honneur à sa franchise... Mais néanmoins... il est certaines circonstances où ce qu'on a à dire... ne peut être dit qu'à la personne elle-même... et si vous vouliez bien prendre la peine de prévenir M. Mirliflore de ma visite.

SOPHIE. — Je rends hommage, monsieur, à votre discrétion... mais, je vous le répète, tout ce que vous avez à dire à M. Mirliflore... peut m'être dit... doit m'être dit.

HECTOR. — Cependant... étant donné le motif tout particulier... je dirai mieux... tout personnel qui m'amène...

SOPHIE. — Encore une fois, monsieur, dites-moi tout... Supposez que ce soit M. Mirliflore qui se trouve en face de vous... et parlez.

HECTOR. — Soit! C'est donc vous, madame, qui l'aurez voulu. Voici : il s'agit de... Je suis chargé par un de mes amis... (*Il s'arrête embarrassé et se lève.*) Non, madame... non... décidément... quel que soit mon désir de vous obéir... Il y a des choses qu'un homme ne peut dire qu'à un homme... Et c'est à M. Mirliflore seul que je dois m'adresser. Je reviendrai, madame... Toutes mes excuses, madame... de vous avoir dérangée. Toutes mes excuses... (*A part, en sortant.*) Délicieuse, cette jeune femme... (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

SOPHIE, PUIS HECTOR.

SOPHIE, *seule.* — Qu'est-ce qu'il peut bien vouloir lui dire à Mirliflore?... C'est peut-être le directeur d'un grand journal qui a lu mes articles... qui les a trouvés bien, naturellement... et qui vient me commander des Premiers-Paris... Sa figure ne m'est pas inconnue pourtant à ce monsieur... J'ai comme une vague idée de l'avoir entrevu déjà... Ne serait-ce pas à la Comédie-Française?... C'est peut-être un sociétaire influent... et il vient me prier de lui faire trois actes. J'aurais dû lui demander son nom.

HECTOR, *rentrant.* — Je vous demande pardon, madame... mais il m'est venu une idée.

SOPHIE. — Ah!

HECTOR. — Oui. J'en ai souvent; — voilà : comme M. Mirliflore et moi, nous pourrions nous manquer encore pas mal de fois... si j'osais vous demander la permission de lui écrire un mot... un mot rapide pour lui faire connaître l'objet de ma visite.

SOPHIE, *souriant.* — Si vous y tenez, monsieur. (*Elle le fait asseoir au bureau.*)

HECTOR, *assis au bureau et qui a vu l'article de la « Revue exotique ».* — Oh! ce méchant article! (*Il le prend et le déchire avec colère.*)

SOPHIE. — Mais, monsieur!...

HECTOR, *à part.* — Je suis ridicule... Voilà que je ne

sais plus me contenir... (*Haut.*) Je vous demande pardon, madame... Je vous demande bien pardon... Ne faites pas attention... c'est un tic.

SOPHIE, *à part.* — Il est nerveux. (*Pendant qu'Hector écrit.*) Qu'est-ce qu'il peut bien avoir à me dire?... (*Le regardant.*) Il est bien de sa personne, d'ailleurs, ce monsieur... Tournure élégante...

HECTOR, *se levant et remettant le pli sous enveloppe à Sophie.* — Voici, madame... Comme cela, M. Mirliflore n'aura qu'à me répondre, et nous pourrons prendre rendez-vous.

SOPHIE. — Entendu, monsieur.

HECTOR. — Madame...

SOPHIE. — Monsieur...

HECTOR. — Charmante tout à fait... A-t-il une chance, ce Mirliflore!... Si je pouvais lui donner un bon coup d'épée... Rien que pour le punir d'avoir une femme aussi charmante. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

SOPHIE, PUIS HECTOR.

SOPHIE, *seule; elle va à la table et prend le billet.* — Voyons. (*Lisant.*) « Monsieur, je suis chargé de vous demander, soit une rectification imprimée, soit une réparation par les armes, pour l'article que vous avez écrit la semaine dernière sur Mlle Amandine. Veuillez donc, je vous prie, dans le premier cas, me fixer un rendez-vous pour nous entendre sur la formule de la rectification; ou, dans le cas contraire, me désigner deux de vos amis. Salutations empressées. Hector MONTMIRAIL. » (*Parlé.*) — Un duel... Tiens! je n'avais pas prévu ça. — Je vois ce que c'est... Ce monsieur doit être frère... ou cousin... ou parent à un degré quelconque avec Mlle Amandine... et comme il se figure avoir affaire à un homme... il s'est fait son chevalier... (*Au public.*) Mais, voilà, vous faites erreur, monsieur, ce n'est pas un homme, Mirliflore, c'est une femme... une faible femme... et ce duel est difficile, pour ne pas dire impossible. Comment faire? Voici : je vais écrire à ce monsieur la vérité... lui dire qui je suis... et le prier d'inviter Mlle Amandine à se mettre directement en rapport avec moi. Toutes les deux... nous nous entendrons peut-être... Dans le cas contraire... eh bien, nous serons à armes égales... Et le pis qui puisse nous arriver, c'est de faire une reproduction du tableau de Bayard... *le Duel de femmes...* Oh! avec deux ou trois leçons préparatoires, je m'en tirerais encore peut-être... (*Gestes d'escrime.*) Une, deux!... une, deux!... (*Riant.*) Non... décidément... je ne me vois pas du tout sur le terrain... (*Gestes d'escrime.*) Une, deux!... une, deux!...

HECTOR, *rentrant et s'arrêtant, étonné.* — Tiens!...

SOPHIE, *s'arrêtant net et gênée.* — Lui! encore! (*A Hector.*) Ne faites pas attention, monsieur, c'est un tic.

HECTOR, *à part.* — C'est le jour... (*Haut.*) Je vous demande pardon d'entrer encore, madame... sans m'être fait annoncer... c'est la bonne qui m'a introduit... Je voulais vous dire... J'avais oublié de donner mon adresse à M. Mirliflore, et comme je lui demande une réponse...

SOPHIE. — Justement, monsieur... Je suis heureuse de vous revoir... J'avais à vous parler. (*Elle lui avance une chaise. — Ils s'asseyent.*) J'ai lu la lettre que vous avez écrite à M. Mirliflore...

HECTOR. — Ah!

SOPHIE. — Et je vais vous répondre.

HECTOR. — Au nom de M. Mirliflore?

SOPHIE. — En son nom. Et voici sa réponse : M. Mirliflore ne rétractera rien.

HECTOR, *se levant.* — En ce cas, madame... rien de plus simple... (*A part.*) Allons! c'est le duel!... (*Haut.*) Il est fort aux armes, sans doute, M. Mirliflore?

SOPHIE. — Non, pas du tout.

HECTOR, *vivement.* — Tant mieux.

SOPHIE. — Mais, avant d'engager des pourparlers, il désire avoir un entretien avec Mlle Amandine elle-même.

HECTOR. — Ah! ah!

SOPHIE. — Oui.

HECTOR. — Je vois ce que c'est. Ça l'amuserait, ce Mirliflore, de se trouver en présence d'une faible femme. Il espère l'intimider, sans doute?

SOPHIE. — Je vous assure, monsieur...

HECTOR. — Mais non, madame, mais non... Je vois bien ce que c'est. Il veut l'intimider. C'est un poltron, ce Mirliflore... Il ne veut pas se battre.

SOPHIE. — Mais...

HECTOR. — Parfaitement. Un homme qui ne se montre pas, qui charge sa femme de s'occuper pour lui de ses affaires d'honneur... Ah! laissez-moi vous le dire franchement, madame, votre mari laisse à désirer au point de vue de la correction... Ah! madame... au fond, comme vous devez souffrir dans votre amour-propre!

SOPHIE. — Mais encore...

HECTOR. — Charmante comme vous l'êtes... car vous êtes charmante!... avoir un mari qui se dérobe...

SOPHIE. — Mais M. Mirliflore ne se dérobe pas. Seulement, je vous le répète, c'est à Mlle Amandine seule qu'il veut avoir affaire.

HECTOR, *se levant.* — Eh bien, qu'il vienne donc!... Il se trouvera tout de suite en sa présence... Mlle Amandine, c'est moi!

SOPHIE. — Vrai?

SOPHIE, *elle est prise d'un fou rire.* — Ah! ah! ah!

HECTOR. — Eh bien?

SOPHIE, *même jeu.* — Ah! ah! ah! ah!

HECTOR, *gêné.* — Mon Dieu... je ne conteste pas qu'au premier abord cela puisse sembler bizarre.

SOPHIE. — Vous, monsieur... Amandine! Et moi qui vous prenais pour une vieille fille sentimentale.

HECTOR, *à part.* — Elle m'agace.

SOPHIE. — Une vieille dévote, avec des bonnets de dentelle...

HECTOR, *à part.* — Je suis ridicule.

SOPHIE. — Et avec une maladie d'estomac.

HECTOR, *à part.* — Tout à fait ridicule... et devant une jolie femme, c'est très vexant. (*Haut.*) Ah! je vous en prie... ne riez pas, madame... ne riez pas...

SOPHIE. — Mais, alors, monsieur... ce duel est impossible.

HECTOR. — Impossible? Pourquoi?

SOPHIE. — Parce que... parce que... il y a erreur sur la personne.

HECTOR. — Ça ne m'étonne pas. M. Mirliflore sait maintenant à qui il a affaire, et comme, au lieu d'une faible femme sans défense, il voit qu'il se trouve en face d'un homme dans toute la force de l'âge... il recule... (*Gestes d'escrime.*) Il a peur, pardieu!

SOPHIE. — Non, ce n'est pas précisément ce sentiment-là.

HECTOR. — Eh bien, je vous dis, moi, madame, que M. Mirliflore se battra.

SOPHIE. — Je ne crois pas.

HECTOR. — Si... madame... si... Je le forcerai à se battre...

SOPHIE. — Et comment cela?

HECTOR. — En allant aux bureaux de la *Revue progressiste*, tout de suite, et en rédigeant là, pour paraître dans le numéro de demain, une petite note de quatre lignes... où je raconterai les faits tels qu'ils se sont passés. Le public saura que M. Mirliflore a refusé de se battre, et qu'il n'est qu'un lâche. Je vous présente mes respects, madame, et je ne salue pas votre mari. Non, je ne le salue pas!... (*A part, en sortant.*) Un poltron pareil!... Avoir une femme si charmante... Car elle est ravissante, sa femme... ravissante!... (*Haut.*) Madame... (*A part.*) Oui, ravissante... (*A Sophie.*) Madame... (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

SOPHIE, *puis* HECTOR *seul.*

SOPHIE, *seule.* — C'est très ennuyeux, cette affaire-là. Si cette note est insérée, je serai forcée d'en faire paraître une autre en réponse dans la *Revue exotique*... et il me faudra bien alors, pour donner la raison de mon refus, faire connaître mon véritable nom et mon sexe... On saura qui se cache sous ce pseudonyme de Mirliflore... et tout l'agrément de mon incognito disparaîtra. — Voyons, comment sortir de cette impasse?... Ah! une idée. Ma tante de Fantillanne connaît la directrice de la *Revue progressiste*... Oui... C'est un moyen... Elle s'arrangera pour étouffer l'affaire, et on remettra à la raison Mlle Amandine. (*Un temps.*) Amandine... Non, je ne me la représentais pas du tout sous les traits de ce monsieur. Au fait, comment s'appelle-t-il? (*Prenant la lettre.*) Hector Montmirail. — Il est bien, d'ailleurs... Il est très bien... un air dégagé... le courage de ses opinions. (*Un temps.*) Allons! courons chez ma tante... C'est le seul moyen... (*Elle sort par la droite.*)

HECTOR, *entrant par le fond, [illegible] la [illegible].* — Merci, mademoiselle... merci... Je connais le chemin... (*Au public.*) Oui, c'est encore moi. — J'ai réfléchi. Une note dans la *Revue*, ça offre des inconvénients. — Si je provoque publiquement ce Mirliflore... Je ne peux plus le provoquer sous mon nom d'Amandine. Je suis forcé de signer : Montmirail. Alors, on saura que je ne suis qu'un homme, et mes articles perdront toute leur saveur... Non, non... pas cela. Devant le public, Amandine peut très bien se dispenser de relever une injure; mais, devant sa conscience, Hector Montmirail ne peut pas ne pas châtier un insolent... Je vais m'installer ici... Oui... comme ça... (*Il s'assoit sur un fauteuil et s'y allonge.*) J'attendrai M. Mirliflore, et quand il viendra... je le soufletterai... Après ça, s'il refuse de se battre!...

SCÈNE VII.

HECTOR, SOPHIE.

SOPHIE, *entrant, son chapeau et sa mantille à la main.* — Encore vous, monsieur...

HECTOR. — Oui... encore moi, madame... J'attends M. Mirliflore.

SOPHIE. — Mais, monsieur... je vous ai dit ce qu'il avait à vous dire... Et par conséquent... je ne m'explique pas...

HECTOR. — Mais je suppose qu'il va rentrer, pourtant.

SOPHIE. — Non, monsieur... il ne rentrera pas.

HECTOR. — Jolie conduite!... — Enfin... Je trouverai bien un moyen quelconque pour le rencontrer.

SOPHIE. — Non... monsieur. Mais pourquoi tenez-vous tant à le voir lui-même, puisque vous êtes fixé sur sa réponse?

HECTOR. — Je vous l'ai dit: pour le forcer à se battre...

SOPHIE. — Mais la petite note que vous vouliez faire paraître?...

HECTOR. — J'ai changé d'avis.

SOPHIE. — Ah! tant mieux.

HECTOR. — Ne dites pas tant mieux, madame... Si j'ai renoncé à ce moyen pour amener un adversaire sur le terrain, c'est que j'en ai trouvé un autre moins compliqué... et plus sûr.

SOPHIE. — Lequel?

HECTOR. — L'injure directe... Je veux le souffleter.

SOPHIE. — Mais puisque je vous dis, monsieur, que vous ne le verrez pas.

HECTOR. — Alors, madame, ne pouvant le frapper lui-même, je m'en prendrai à la personne qui lui touche de plus près... à vous. — Pour peu qu'il ait une

goutte de sang dans les veines, il se montrera alors, j'imagine.

SOPHIE. — Vous voulez me frapper?

HECTOR. — Mieux que ça.

SOPHIE. — Mais vous m'effrayez!

HECTOR. — N'ayez pas peur. Je suis un galant homme, et un homme galant... en même temps... n'est-ce pas? (*Il s'est vivement rapproché de Sophie, l'a prise par la taille et l'a embrassée dans le cou avant qu'elle ait pu se reconnaître.*)

SOPHIE, *interloquée.* — Monsieur!

HECTOR, *très calme.* — Parfaitement, madame; je me suis conduit comme un paltoquet; ce n'est plus moi l'insulté, c'est moi l'insulteur... et je suis prêt à accorder à votre mari telle réparation qu'il me demandera.

SOPHIE. — Mais c'est épouvantable!

HECTOR, *lorgnant le cou de Sophie.* — Oh! que non pas!

SOPHIE. — C'est lâche, monsieur, ce que vous venez de faire... une femme sans défense...

HECTOR. — Encore une fois, madame, j'attends votre mari. S'il devait hésiter encore après cette insulte, vous seriez la première, je suppose, à lui crier: « Va te battre! »

SOPHIE. — Mais je n'ai pas de mari, monsieur. Voilà deux heures que vous m'assourdissez les oreilles avec mon mari. Je suis veuve depuis deux ans.

HECTOR. — Mais... M. Mirliflore?

SOPHIE. — Eh bien, puisqu'il faut tout vous dire... monsieur Mirliflore n'a jamais existé... pas plus qu'Amandine... Et de même que vous signez Amandine, c'est moi qui signe Mirliflore...

HECTOR. — Pas possible!

SOPHIE. — Absolument.

HECTOR. — Vous, Mirliflore?

SOPHIE. — Lui-même.

HECTOR. — Elle-même!

SOPHIE. — Parfaitement.

HECTOR, *très aimable.* — Comment! c'est vous, madame, qui faisiez ces articles charmants, si virulents... Venant d'un homme, d'un confrère, je les trouvais stupides... Mais d'une femme, ça change du tout au tout. Vous avez un talent énorme, madame... autant de talent à vous toute seule que Juvénal et Lucien réunis.

SOPHIE. — Merci, monsieur. Mais vos compliments, qui me sont sensibles, n'effacent pourtant pas l'injure que vous m'avez faite.

HECTOR. — C'est vrai, madame, je suis un misérable!... Mais, comme je vous le disais, je suis entièrement à votre disposition... c'est-à-dire à celle de la première personne que vous me désignerez. Avez-vous un frère?

SOPHIE. — Non, monsieur, je n'ai pas de frère.

HECTOR. — Un père?

SOPHIE. — Non, monsieur, je n'ai pas de père.

HECTOR. — Un oncle?

SOPHIE. — Non.

HECTOR. — Un cousin? (*Sophie répond négativement par signe de tête à chaque question.*) un beau-frère? un grand oncle? un petit cousin? un neveu? un frère de lait? un parrain? une marraine? (*Se reprenant.*) Qu'est-ce que je dis?... Un filleul? — Alors, vous n'avez rien? — Sans famille?

SOPHIE. — Une vieille tante seulement... Mme de Fantillanne...

HECTOR. — L'amie intime de la directrice de la *Revue progressiste*... Oh! mais je la connais beaucoup... une femme charmante.

SOPHIE. — Oui... mais elle ne peut pas se battre avec vous...

HECTOR. — C'est vrai... Alors, comment faire? Je vous dois une réparation.

SOPHIE. — Que voulez-vous? vous serez mon débiteur.

HECTOR. — Non, madame; j'ai horreur des dettes. Je veux réparer... Mais comment? comment?

SOPHIE, *s'asseyant sur le canapé.* — Je ne vois pas.

HECTOR. — Oh! mais... je veux trouver!... Je veux trouver!... Je ne sortirai pas d'ici sans avoir trouvé! (*Il s'assoit à côté de Sophie et la regarde amoureusement.*) Vous permettez, n'est-ce pas, madame? Je n'ai d'imagination qu'assis. (*Un temps.*) Alors, vous êtes bien sûre... Personne, dans votre famille, à qui je pourrais allonger un bon coup d'épée pour venger votre honneur?...

SOPHIE. — Personne. Je n'ai pas de messieurs parmi mes relations. Et, depuis une heure que vous êtes ici... c'est encore avec vous maintenant que je suis le plus liée...

HECTOR. — Alors, madame... c'est à moi à vous venger...

SOPHIE. — En vous transperçant vous-même?

HECTOR. — Non. Il doit y avoir un autre moyen... Oh! je trouverai!... Dussé-je passer mon existence à penser à cela...

SOPHIE. — Votre existence... c'est un peu bien long... Toujours penser à moi?

HECTOR, *la regardant.* — Mais ce serait délicieux, tout simplement.

SOPHIE. — Vraiment?

HECTOR. — Et qui vous dit, d'ailleurs, que je n'y penserai pas malgré moi, à vous! (*A part.*) Elle est ravissante. Et elle embaume. J'ai les lèvres encore tout imprégnées de son parfum.

SOPHIE. — Vous avez trouvé?

HECTOR. — Non... Mais je ne cherche plus. Si je cherchais, je trouverais... Quand j'aurais trouvé, il me faudrait partir. Or j'ai juré que je ne partirai pas avant d'avoir trouvé... et je suis si bien ici, à côté de vous.

SOPHIE, *se levant.* — Mais, pourtant, vous ne pouvez pas y rester toujours.

HECTOR, *comme extasié.* — Toujours... Pourquoi pas? (*Il se lève en sursaut, et court comme un fou dans la pièce.*) J'ai trouvé!

SOPHIE. — Quoi? Dites?

Hector. — Eh bien... voilà... Je... (*Se ravisant.*) Non... je ne veux pas dire...

Sophie. — Pourquoi ?

Hector. — Parce que je juge ma combinaison admirable. Et si, par hasard, vous ne l'adoptiez pas, ça froisserait trop...

Sophie, *vivement.* — Votre amour-propre ?

Hector. — Non, mon amour.

Sophie. — Comment?

Hector. — Parfaitement... Je vous aime, et même voilà deux heures que je ne fais que cela.

Sophie. — Quelle folie !

Hector. — Non, ce n'est pas une folie. Je vous ai insultée .. je vous épouse. Et comme ça vous avez une réparation...

Sophie. — Non ; j'aime mieux rester toute ma vie avec mon injure. Le remède est pire que le mal.

Hector. — Mais quand je dis que je vous adore!

Sophie. — Déjà?

Hector. — Oui, déjà!

Sophie. — Un mariage! Mais c'est pire qu'un duel!...

Hector. — Non, c'est la même chose. Allons! acceptez le combat pour laver l'outrage! (*Il s'agenouille et lui baise les mains.*)

Sophie. — Enfantillages! Laissez-moi le temps de me reconnaître, au moins.

Hector. — Non... tout de suite... Laissez-vous fléchir. Voyons... à quand la rencontre ?

Sophie. (*Apart.*) — Ne le contrarions pas... Il s'installerait. (*Haut.*) Demain, chez ma tante, Mme de Fantillanne.

Hector. — Ah! comme vous êtes bonne! (*Il couvre ses mains de baisers.*)

Sophie, *souriant.* — Voyons... mademoiselle Amandine!

RIDEAU.

Julien Berr de Turique.

COURRIER LITTÉRAIRE

M. Paul Margueritte : *Ma Grande.* — M. Édouard Rod : *la Vie privée de Michel Teissier.* — M. Jean d'Oc : *Marius Véha.* — M. Robert Vallier : *Guillemette.*

L'année nouvelle, qui a quelques airs de ne vouloir pas être drôle, commence, en tout cas, par des romans tristes. C'est *Ma Grande*, c'est *Michel Teissier*, c'est *Guillemette*, d'autres encore; car il y en a toujours beaucoup, il y en a énormément, comme disait Samary dans *l'Été de la Saint-Martin.*

Dans *Ma Grande*, M. Paul Margueritte a voulu nous montrer, une fois de plus, l'impossibilité du bonheur phalanstérien, l'impossibilité de vivre plusieurs ensemble dans la concorde ou seulement dans la tranquillité. — Qu'est-ce que cela nous fait? direz-vous; le rêve de Fourrier est bien loin et ne doit plus guère avoir de partisans, ni surtout de croyants. — Prenez garde! Si l'impossibilité du phalanstère est démontrée, il y a autre chose qui est démontrée à moitié du même coup et qui vous touche de plus près : c'est l'impossibilité du bonheur en famille. — Oh! oh! — Mais tout simplement. Si les pauvres êtres humains que nous sommes ne peuvent pas vivre ensemble sans se manger la trompe, comme disent les éléphants, la vie de famille est démontrée difficile.

Oui, la vie de famille, non pas à deux, sans doute, ou à deux avec des enfants, ce qui va encore à peu près, mais à trois ou quatre, c'est-à-dire avec femme et belle-mère, avec femme et sœur, avec femme et belle-sœur. C'est là ce qui devient malaisé.

Et pourtant comment faire? Être forcé de ne pas se marier parce qu'on a une mère ou une sœur, ou parce que la jeune fille qu'on épouse a une sœur ou une mère, c'est assez rude. C'est pourtant ce qu'il faudrait faire, et quand on essaye de la juxtaposition, de l'admission des annexes, on risque gros.

Voilà le bon Guislain, excellent homme, d'autant meilleur qu'il est professeur à Louis-le-Grand, et l'on sait que tous les professeurs à Louis-le-Grand sont des cœurs exquis; il a été élevé par sa grande sœur, *sa grande*, comme il l'appelle; et il a pour elle la plus profonde gratitude et la plus vive affection. Mais enfin il fait, dans la forêt de Fontainebleau, la connaissance de cette charmante Nitchka. Dans la forêt de Fontainebleau, et en automne! On sait, depuis Sainte-Beuve, l'influence de ces deux éléments combinés :

> Doux vents d'automne attiédissez l'amie...
> Quand la forêt la va faire amazone,
> Soufflez sur elle et me l'attiédissez,
> Doux vents d'automne!

Ils sont exécrables, ces vers, comme à peu près tous les vers de Sainte-Beuve, mais ils sont vrais. Nitchka a été très attiédie et s'est laissée aller aux bras de Guislain, et cette première partie du roman, l'*Idylle*, comme l'intitule M. Paul Margueritte, est de tous points charmante et écrite du plus joli style qui soit.

On s'épouse et le drame commence. Comme il arrive presque toujours, — et c'est l'honneur de l'humanité que cette illusion, — on a cru qu'on pourrait vivre ensemble. « Puisque nous sommes tous les trois excellents! » Hélas! pourquoi faut-il que ce ne soit pas du tout une raison ?

Excellent Guislain, excellente Nitchka, excellente mademoiselle Guislain, la grande Mademoiselle, comme on disait au siècle où tout était grand ; et la cohabitation de ces trois êtres excellents fait un enfer.

Le difficile c'était de choisir les menus détails, à faire comprendre comment ces trois personnes exquises ne peuvent pas vivre en communauté. Ils sont très intelligemment choisis et mis en lumière par M. Paul Margueritte. Rivalité dans le commandement domestique, rivalité dans l'affection, ils se ramènent tous à ces deux points principaux et même uniques, et tous sont justes, précis, significatifs et intéressants.

« Un peu trop d'histoires de bonnes, dans tout cela », me disait une dame. — Mon Dieu, peut-être; mais autant la philosophie de l'histoire ancillaire me laisse indifférent quand elle est faite pour elle-même, quand elle a son but en soi, comme dans *Pot-Bouille*, autant elle a son intérêt quand elle est pour nous montrer que le bonheur domestique, dans ces conditions, butte et échoue, très naturellement, très fatalement, sur le renvoi ou le maintien d'une servante : « Une pauvre servante, au moins, m'était restée. » Molière a très bien saisi ce trait-là.

Et puis M. Margueritte s'est bien gardé, comme je l'ai dit, de tout réduire à la rivalité pour le commandement. Cette rivalité, à la rigueur, pourrait être résolue. Mais il y a aussi, où il a insisté avec beaucoup de soin et de bonheur, la rivalité pour l'affection. La grande sœur est jalouse, vraiment jalouse, de la petite femme; et il ne pouvait pas en être autrement. C'est très joli, quand elle est dépossédée du dernier petit coin de maternité où elle s'était réduite et où elle se rattachait. Nitchka se levait tard. De sept à huit, heure très connue des professeurs comme assez désagréable, *la Grande* possédait Guislain. Elle lui faisait son café au lait et ses tartines. «Le café du matin, du moins, m'était resté. » Et voilà que Nitcka a du remords, et se met à se lever aussitôt que son mari. Vous voyez bien que la maison n'est pas tenable.

Elle l'est si peu qu'ils finissent, je crois, par la quitter tous, de quoi elle meurt, la pauvre Grande, avec un redoublement de tristesse qui lui vient de ce qu'elle sent qu'elle ne sera pas très regrettée : « Ce n'est pas tout d'avoir du talent, dit La Rochefoucauld, il faut en avoir l'économie. » Ce n'est pas tout, dirais-je, d'avoir le bonheur, il faudrait en avoir l'économie; et de ces économistes-là, il y en a excessivement peu parmi les hommes.

***

C'est sur des questions du même genre que nous appelle et nous retient le dernier roman de M. Édouard Rod. Que doit faire un homme de quarante-cinq ans, marié et père de famille, qui est aimé d'une jeune fille de vingt ans et qui l'aime? Vous répondrez : « Il doit la marier avec un jeune licencié en droit, et se livrer à des études absorbantes sur la conjuration des Pazzi. » C'est tout à fait l'avis de Minerve, le mien, celui de M. Rod, et celui même de Michel Teissier; car il faut dire à sa louange qu'il essaye de cette solution. Mais si vous croyez que c'est si facile! La passion, monsieur, la passion! Vous ne tenez pas compte de la passion!

Celle de Michel Teissier est terrible. Homme politique, chef de parti, tout près de saisir le pouvoir, ce qui est beaucoup plus enivrant que le posséder, il finit par tout abandonner pour tomber où la passion l'appelle; et je causais précisément de cela avec M. Brunetière il y a trois ans.

Ce n'était pas à propos de *Michel Teissier*, mais c'était exactement sur la même chose.

M. Brunetière me disait : « Elle est très jolie, cette comédie, oh! très jolie, et avec des parties de vérité bien saisissantes; mais le fond! Sur le fond, j'ai des doutes. Que le député Leveau sombre si facilement dans un amour de collégien; que la passion politique, la passion du pouvoir, ne contre-balance pas la passion amoureuse; cela m'étonne. En voyez-vous tant d'hommes historiques qui aient été des lions amoureux? Voyez-vous César, voyez-vous Auguste, voyez-vous Cromwel, Richelieu, Napoléon, tout lâcher pour une petite femme? — Il y a Hercule, répondais-je. — C'est de la fable! — Il y a Samson! — C'est de la Bible! — Il y a Antoine! — C'était une brute! — Il y a Danton! — Question controversée! »

Ainsi nous discutions pendant l'entr'acte. Les longs entr'actes de Paris sont pour qu'on ait le temps de se faire réciproquement de petits cours d'histoire universelle.

M. Rod a repris la question Leveau, pour conclure dans le même sens que M. Jules Lemaître. Il a peut-être raison. Mais il me semble qu'il se donne raison un peu trop facilement en demandant aux circonstances de l'aider à avoir raison. La principale circonstance, ici, c'est Mme Michel Teissier. Mme Michel Teissier mériterait presque (oui, presque, je force un peu les choses) qu'on divorçât d'avec elle sans être aimé d'une adorable jeune fille de vingt ans. Elle n'est pas aimable. Elle représente le devoir, et il n'y a rien de plus vénérable que de représenter le devoir, mais elle le représente un peu trop avec le caractère désagréable qu'on est trop porté naturellement à lui supposer.

Elle a des paroles très fortes, Mme Teissier, une, entre autres, qui me paraît magnifique. Son mari lui fait remarquer qu'il n'y a rien entre la jeune fille et lui dont elle ou lui ait à rougir : « Oui, oui, répond Mme Teissier; elle n'est pas ta maîtresse. Que m'importe? J'aimerais mieux qu'elle le fût. Tu l'aimerais moins! » Diantre! elle est forte, Mme Teissier. La colère a de ces éclairs de clairvoyance psychologique.

Donc, Mme Teissier est très forte; mais elle n'est guère aimante; elle n'est même guère habile. Le petit manège de câlinerie amoureuse pour ramener son volage, qu'il serait naturel, et qu'il serait touchant qu'elle essayât, elle n'y songe même point. Elle est dans le devoir, elle est dans son droit. Elle ne sort pas de l'une ou de l'autre de ces deux forteresses rébarba-

tives. Il y a là quelque chose de dur, qui étonne et désoblige quelque peu le lecteur, et qui excuse un peu trop Michel Teissier.

Finalement, c'est elle-même qui en arrive à dire à son mari : « Décidément, il faut divorcer. Divorçons ! » Je ne sais trop ; mais il me semble qu'encore qu'elle ait longtemps tourné cette pilule entre ses doigts avant de l'avaler, elle l'avale encore un peu trop tôt. En général, vous en avez assez d'exemples autour de vous ; n'est-ce pas? même historiques, la femme mariée française ne dit jamais cela, jamais. C'est, ou sa vengeance, ou sa dignité, ou son indéracinable espérance, ou tout simplement son entêtement, ce dont peut-être, étant question d'une femme, il faut encore tenir compte, de ne jamais solliciter le divorce, sauf le cas de violences, où la nécessité s'impose.

Ici, je trouve M. Jules Lemaître plus dans le vrai que M. Rod. Il avait inventé toute une histoire pour que Mme Leveau consentît au divorce, non à cause d'elle, mais à cause de sa fille, après avoir (et dans quelle belle scène !) bien montré que s'il ne s'agissait que d'elle, elle n'y donnerait jamais les mains. C'était plus juste, je crois ; en tout cas, c'était plus touchant. Mme Michel Teissier me gâte un peu le roman, fort beau du reste, de M. Édouard Rod. Elle est presque toujours en colère, et toujours implacablement rationnelle. C'est quelque chose comme la mégère de la raison. J'exagère ; mais il y a quelque chose de cela.

Un autre point me tracasse aussi un peu. Michel Teissier est pris, dans ce roman, entre son devoir et sa passion. Voilà qui va bien. Mais il l'est, de plus, entre son rôle d'homme politique, catholique et conservateur qui a parlé contre le divorce, et son amour fougueux et irrésistible pour la petite pensionnaire. Cela n'a rien de faux ni d'extraordinaire, bien entendu. Mais cela déroute un peu, et déconcerte le lecteur. Quand il voit Teissier entre ses profondes convictions religieuses et son amour, il dit : « Bon ! bon ! c'est un personnage de Corneille ! » Mais quand il voit Teissier discuter avec un de ses amis de « la droite » sur l'effet que produira sa défaillance dans le monde politique, il dit : « Ah ! si ce n'est que Daniel Rochat ! » Vous voyez le passage brusque de la tragédie à la comédie, le dépaysement, le changement soudain de température. Très malsains, les changements subits de température !

Peut-être aurait-il fallu, pour l'unité de l'œuvre, et pour sa force, et pour sa haute signification, que Teissier fût simplement un convaincu, un croyant, un austère, un Bonald, tout à coup saisi et bousculé par un grand amour, comme on en a, paraît-il, entre quarante et cinquante ans, et qu'il sentît s'en aller à vau-l'eau, non pas sa situation politique, ses intérêts, ses ambitions, mais sa conscience même, sa seule conscience, et qu'il en conçût, tout en se laissant aller, un affreux épouvantement.

Je concevais le roman ainsi en le commençant, et j'ai eu quelque déception à le voir, non pas dévier, mais se compliquer, et, en vérité, s'affaiblir en se compliquant.

Il est beau, du reste, je le répète, et certaines scènes en sont conduites avec une sûreté et une maîtrise tout à fait rares. Non pas à lui tout seul, je crois, mais avec le roman qui en sera la suite, et que l'auteur nous annonce, il pourra faire un très beau drame à transporter à la scène. Car il en est de *Michel Teissier* comme du *Député Leveau*, à qui je l'ai comparé, c'est surtout ce qui doit arriver plus tard, après le nouveau mariage, qui sollicite et irrite notre curiosité.

Mais sont-ils assez décourageants, ces romans vrais ! On se bercerait si bien de ce rêve tendre : se partager, être aimé autant de fois qu'on aime, avoir autant de réponses qu'on fait de questions : « Ma chère *Grande*, je vous aime, et j'aime aussi ma femme. Ça ne peut pas s'arranger? » Il paraît que non. Michel Teissier le dit aussi, un peu plus naïvement, à sa femme : « Je l'aime ! — Et moi? — Mais toi aussi ! — J'entends ! A elle l'amour, à moi l'affection. Ça ne peut pas s'arranger, mon ami. »

C'est dommage ! C'est affligeant ! Comme nous voilà loin de ce petit roman que j'analysais l'autre jour, *l'Anarchiste*, l'histoire de ce petit monsieur si conciliateur qui s'en va vivre dans son phalanstère avec sa femme, pour qui il a de l'affection, et sa maîtresse, pour qui il a de l'amour ! C'était un peu invraisemblable, peut-être, mais c'était consolateur. Listz était, dit-on, aimé de toutes les femmes, et les femmes qui l'aimaient s'aimaient entre elles. Il disait, dans une formule aussi heureuse que modeste : « On s'aime en moi ! » — Il paraît que ce n'est donné qu'aux pianistes.

*
* *

Je suis en retard avec M. Jean d'Oc, dont j'ai lu l'étrange et puissant roman, *Marius Vëha*, avec le plus grand intérêt. Il est bizarre, en effet, ce roman, artificiel même par endroits, et puis long à se mettre en mouvement, traînant au début. Mais, diantre ! dans la seconde partie, il ne l'est pas. Fougueux, entraînant, emporté, et d'une largeur de touche quelquefois étonnante. Il a, ce qui est si rare, la grandeur. Certaines scènes sont épiques, dans le sens complet du mot, que je ne prodigue pas à la légère. M. Jean d'Oc est un poète. Je m'étonnerais bien s'il ne nous en donnait pas un de ces jours quelque chef-d'œuvre. Pour le moment, il nous offre un volume où les défauts mêmes sont séduisants et dont certaines parties sont magnifiques.

*
* *

Guillemette, de Robert Vallier, est une idylle extrêmement aimable.

Nous sommes un peu fatigués, est-ce point votre impression? de tous ces romans de quadragenaires.

Toutes ces jeunes filles amoureuses de chevelures poivre et sel et de ventres rondelets constituent peut-être la vérité moderne, laquelle serait une assez triste vérité; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'on abuse d'elles, je veux dire que les auteurs abusent de ce genre : il faut éviter l'amphibologie, la langue française est essentiellement goguenarde. Ce que je souhaite à tous ces hommes mûrs adorés de tendrons, ce que je leur souhaite... je ne le dirai pas en ces jours de commencement d'année qui sont réservés aux paroles de bon augure. — Je demandais, par amusement, à un de mes amis qui a quarante-cinq ans, et qui est marié : « Et... as-tu une passion, comme il sied à ton âge, d'après les romans nouveaux? » Il regarda sa bonne femme, qui n'est plus toute jeune, et qui tracassait dans des tissus à l'autre bout de la chambre, et me répondit : « A mon âge on ne lit plus : on relit. » Relire, voilà précisément ce que doivent faire les quadragénaires.

Aussi c'est avec bonheur que j'ai suivi dans le roman de Robert Vallier les amours charmantes d'un garçonnet de dix-sept ans et d'une fillette de seize. L'auteur a su leur prêter le véritable langage et les vraies démarches du cœur qui leur conviennent. Ils sont gentils, ils sont boudeurs, ils se font des niches, ils ont des dépits amoureux; ils s'adorent. Ils sont exquis. Pourquoi l'auteur a-t-il fait mourir la fillette? Voilà une sotte mort. C'est pour faire pleurer, je sais bien; mais si le roman s'était terminé comme *Il ne faut jurer de rien*, ce qui était tout naturel, nous aurions pleuré tout de même, et avec plus de plaisir.

ÉMILE FAGUET.

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Un père prodigue*, comédie en cinq actes, de M. Alexandre Dumas fils.

Parler d'une comédie de M. Dumas est toujours amusant : nul auteur ne mit jamais plus de lui-même dans ses pièces, et assurément nul n'eut jamais esprit plus intéressant et plus passionnant. Mais c'est aussi bien difficile! La gloire de M. Dumas est si haute, elle a jeté un si grand éclat sur notre théâtre, que rien n'est plus malaisé que d'en parler franchement. S'attaquer à une telle œuvre est un rôle médiocre, et c'est pareillement un rôle périlleux. Que faire, cependant, quand on sent que la majeure partie vous échappe de ce qui avait fait le succès de ce théâtre? Que faire quand, par une infirmité naturelle, on est incapable de dire ce qu'on ne pense pas?...

Mon admiration pour l'œuvre de M. Dumas a passé par des phases successives. Si je me permets d'en parler, ce n'est pas pour vous entretenir de mon « moi »; c'est que j'imagine ne pas être le seul à les avoir traversées, et que cela pourra nous expliquer les sentiments mélangés qu'inspire à ceux de ma génération le théâtre entier de M. Dumas.

Je n'ai vu aucune de ses grandes comédies à leur début (*Denise*, *Francillon* et *la Princesse de Bagdad* exceptées). Je les avais naturellement lues et relues, et chaque fois que l'on reprenait l'une d'elles, j'allais l'entendre avec une curiosité aussi passionnée que s'il s'était agi d'une pièce nouvelle. Peut-être, au fond de mon cœur, gardais-je une secrète préférence pour les robustes comédies d'Augier. J'étais, je ne dirai pas plus touché, mais plus « secoué » par cette force cinglante qui est propre à M. Dumas. C'est ainsi que, à part *la Question d'argent*, *la Femme de Claude*, *les Idées de Mme Aubray* et *l'Ami des femmes*, j'ai vu successivement tout son théâtre. Oserai-je dire que, presque à chaque pièce, ce fut une déception? Déception très relative, à coup sûr; je sentais seulement que, ces curieuses comédies, je ne les aimais pas autant que j'aurais voulu les aimer, que je les aimais moins que ne les aimaient mes anciens, et qu'enfin, si je les aimais encore, ce n'était pas tout à fait pour les raisons qui les faisaient aimer à mes anciens. Mais, malgré tout, mon admiration pour M. Dumas était si enracinée que je trouvais à ma désillusion des causes en quelque sorte extérieures. Le plus souvent, c'était l'interprétation : les comédiens n'avaient pas donné aux personnages le caractère que j'avais rêvé; c'était aussi certains points particuliers qui, sans doute, me gâtaient le reste. C'étaient ces tirades cinglantes dont l'effet est un peu usé par l'abus qu'on en a fait (depuis M. Dumas). C'était encore cette confiance imperturbable qu'on sentait que l'auteur avait en lui, et qui, peut-être, par un naturel esprit de contradiction, me poussait à me demander si, après tout, il était autant assuré d'avoir raison... Je revis *le Fils naturel*, *la Princesse Georges*, *Diane de Lys*, *Monsieur Alphonse*... Mon admiration ne diminuait pas. Elle se spécialisait, si je puis dire. J'étais bien forcé d'en rabattre un peu pour les pièces que j'avais vues, et je viens de vous dire les excuses que je me donnais. Mais les autres!... Pour l'instant, toute mon admiration allait à *la Visite de noces*. Celle-là, par exemple, je l'aimais de toutes mes forces. Tout le reste du théâtre de M. Dumas dût-il disparaître, *la Visite de noces* serait restée... Et j'en avais, je vous prie de le croire, des raisons excellentes! On reprit la pièce; la représentation fut d'une froideur extrême. On en accusa l'interprétation, la meilleure cependant qu'on eût pu nous donner. On reprocha à Mlle Bartet et à M. Coquelin d'avoir « éteint » leurs rôles. Ce n'étaient pas eux qui étaient coupables, mais les rôles eux-mêmes et aussi la pièce, qui ne nous donnaient pas à nous l'émotion qu'ils avaient donnée aux spectateurs de jadis. Notre impression avait été moindre. Tout récemment, lorsqu'on remit

la Visite de noces à la scène, je vous en ai très longuement parlé...

Décidément, ce n'était pas *la Visite de noces*, la pièce éternelle! Au moins devait-elle subir aussi cette période critique par où passent toutes les œuvres littéraires, et que le théâtre entier de M. Dumas semblait avoir atteinte. Le théâtre entier?... Non, cependant. Il semblait démontré que la partie en quelque sorte philosophique de ce théâtre, les pièces à thèse, avaient un peu perdu de leur action sur nous. Mais il n'y a pas que cela dans le théâtre de M. Dumas. Il y a d'autres comédies, plus légères de ton, et d'apparence moins dogmatique; là, nous ne serons plus gênés par ce qui nous paraît parfois un peu étroit et « volontaire » dans les théories et les démonstrations de M. Dumas : rien ne nous empêchera de goûter son incomparable habileté d'auteur dramatique et son merveilleux esprit. Et, parmi celles-là, deux surtout m'attiraient : *l'Ami des femmes* et *le Père prodigue*. La première (celle de toutes où M. Dumas a eu le plus d'esprit) est une sorte de féerie, et justifie par cela même ce qu'on y pourrait trouver d'invraisemblable. L'autre, alerte et amusante au possible, contenant bien çà et là quelques bribes de thèse, mais contenant en revanche un « caractère », type achevé du grand seigneur loyal et leste, quelque chose comme un Lauzun prolongé jusqu'au second Empire. C'est sur cette dernière pièce que s'est porté le choix de la Comédie-Française. Et, puisqu'il fallait une reprise, on ne pouvait en donner une qui m'inspirât plus de sympathique curiosité.

La représentation a eu lieu vendredi, et je ne crois pas exagérer en disant qu'elle a été assez froide. Comme pour *la Visite de noces*, on s'en est pris à l'interprétation. Je reconnais que M. Febvre ne donne pas au comte de La Rivonnière l'allure souveraine qu'il faudrait. M. Febvre, c'est, si vous voulez, un « homme du monde » : ce n'est rien moins qu'un grand seigneur. Et, précisément, il faut que le comte soit manifestement d'une autre race que ceux qui l'entourent; cela est nécessaire pour expliquer la sympathie dont il bénéficie, pour excuser certaines des actions qu'il commet. A défaut de ces rares qualités que possédait, dit-on, le créateur du rôle, Adolphe Dupuis y avait mis une bonhomie affectueuse et souriante qui était au moins l'un des côtés du personnage. M. Febvre est plutôt sec, et ses meilleurs rôles ont toujours été ceux où cette sécheresse avisée pouvait trouver son emploi. Mais ce n'est pas à M. Febvre lui-même qu'il faut s'en prendre. Ce n'est pas lui seul qui nous a déçu; c'est surtout le personnage.

J'ai quelque scrupule à parler encore de la vérité du théâtre nouveau, de l'école nouvelle, toutes choses qui deviendraient facilement fatigantes à la longue. Il est pareillement inutile de répéter une fois de plus qu'une certaine modification est en train de se produire dans la « forme » du théâtre; on ne construit plus les pièces tout à fait comme on les construisait autrefois; on cherche à y mettre plus de simplicité et de logique intérieure. Mais les raisons de cette modification de forme sont dans une autre modification, qui s'est faite, celle-ci, dans notre esprit, à nous public. Nous avons maintenant l'habitude de chercher à voir plus loin que la pièce. J'entends que nous ne tenons plus pour vrai ce que nous dit l'auteur uniquement parce qu'il nous le dit; il ne nous suffit plus qu'on nous présente un personnage en nous avertissant qu'il est « un parfait gentilhomme », nous voulons aussi que ce personnage soit en réalité un parfait gentilhomme, par pensées, par paroles, par actions et par omissions. Ou, pour parler plus net, nous examinons chacune de ses actions en elle-même, et non d'après ce que l'auteur nous a dit d'avance du personnage. Précisons encore. Voici un acte de M. de La Rivonnière; il sera un acte de gentilhomme s'il est vraiment dicté par l'honneur : et non pour cette unique raison qu'il est commis par M. de La Rivonnière « honnête gentilhomme », comme dit Covielle. Le théâtre reste toujours l'art des *préparations;* si vous donnez au mot toute son étendue et toute sa portée, il n'est pas cela seulement.

Je ne voudrais pas faire trop grand état de cette modification, ni, surtout, sembler croire que nous avons tout inventé. Il n'en est pas moins vrai que cette préoccupation morale que nous apportons au théâtre est bien particulière à notre époque. Je crois que les principales objections faites, cette fois, au *Père prodigue*, on ne s'était pas avisé de les faire en 1859. Non pas que les critiques d'alors fussent moins subtils que ceux d'à présent, mais tout simplement parce qu'ils ne voulaient voir dans une comédie que la pièce toute seule, sans examiner les conséquences et la portée des actions qui y étaient représentées.

C'est M. Dumas, qui, le premier, a éveillé notre « moralité » au théâtre, et c'est contre lui, maintenant, que cette « moralité » se retourne!... Il me semble en effet que c'est là qu'il faut chercher la cause, — en dehors de toutes celles qui font qu'au bout de trente ans une œuvre d'art paraît démodée, — de cette impression que j'essayais de vous analyser tout à l'heure. Ce qui a fait l'énorme succès du théâtre de M. Dumas, c'est ses thèses, son habileté d'auteur dramatique, son éblouissant esprit. Des thèses, je ne dirai certes pas qu'il ne subsiste rien, ce serait à peu près le contraire de la vérité; mais, les unes sont si bien entrées dans nos esprits qu'elles ne nous paraissent plus guère originales; et, pour les autres, notre « moralité » nous a fait voir qu'elles étaient ici un peu étroites, là assez peu justifiées. — L'habileté est toujours prodigieuse; mais pour M. Dumas l'habileté n'est qu'un moyen de rendre sa thèse plus frappante et plus vraisemblable; parfois l'effet est d'une rare intensité : et, à ce point de vue, le premier acte du *Père pro-*

digue est une merveille ; parfois, au contraire, nous sommes rendus méfiants par ce que l'habileté entraîne avec soi de concerté ; et puis, encore, l'habileté de M. Dumas est si grande qu'il sait se donner trop facilement raison ; il accumule les faits, les groupe et les présente avec une adresse sans égale pour résoudre son problème, et, comme nous sommes moins sensibles à l'habileté qu'on ne l'était jadis, nous préférerions que M. Dumas ait vu ou nous ait montré une autre face du problème. — Que dire de l'esprit de M. Dumas qui n'ait été dit cent fois? Nul n'en eut davantage ; et si quelques traits ont paru vieillis dans *le Père prodigue,* ou au moins plus profonds par l'apparence d'aspect que par le fond, — il en reste de quoi faire la fortune de dix auteurs dramatiques.

Mais remarquons que, chez M. Dumas (au rebours de ce qui arrive par exemple chez M. Sardou), l'habileté et l'esprit servent presque uniquement à développer et à soutenir la thèse. Que celle-ci nous semble fausse, et le reste perd la plus grande partie de son intérêt. Ç'a été un peu le cas du *Père prodigue.* M. de La Rivonnière ne nous a pas paru mériter la sympathie admiratrice que l'auteur a pour lui. Ce parfait gentilhomme commet des actes très proches de l'absolue indélicatesse. Dès lors l'habileté de l'auteur, et son esprit même, ne servent de rien. Bien plus, l'habileté de M. Dumas se retourne parfois contre lui. Un exemple, entre cent que je pourrais citer. Vous vous rappelez avec quelle adresse est exposée l'histoire de « la dame en noir ». Elle sert au premier acte à nous renseigner sur les relations de La Rivonnière et d'André, et c'est elle qui, par le duel avec M. de Prailles, amène la réconciliation finale. Maintenant, privez les personnages du prestige que l'auteur a entendu leur donner. Quelle est cette histoire ? Un adultère ; une femme qui trompe le mari le plus généreux et le plus confiant ; un libertin qui rit des chagrins de son ancienne maîtresse... Et, en fin de compte, c'est le mari qui est à demi tué. Avouez que c'est là un dénouement joliment ironique pour un moraliste de la force de M. Dumas. Chez MM. Meilhac et Halévy, il nous réjouirait. Chez l'auteur de *la Visite de noces,* il nous inquiète et nous donne une certaine méfiance de sa moralité. D'autant plus que ce dénouement, l'auteur l'accueille avec une joie sans mélange. M. de Prailles est blessé? Qu'importe, pourvu que La Rivonnière père et fils vivent désormais en bonne intelligence. Je parlais de Meilhac et Halévy. Ce dénouement ne vous fait-il pas penser au « Vous m'avez fait peur! » de *Barbe-Bleue?...*

J'en ai trop dit, je pense. Et, avec tout cela, il n'en reste pas moins que Dumas est toujours Dumas, l'auteur dramatique le plus prestigieux qui, je crois, ait jamais existé. Tout ce que j'ai voulu dire, c'est que son théâtre traverse une période critique. C'est le sort de tous les chefs-d'œuvre. Ceux de M. Dumas ne sauraient y échapper.

J'ai déjà parlé de M. Febvre. M. Le Bargy joue fort bien le rôle peu sympathique, en somme, d'André de La Rivonnière. M. Prud'hon, avec sa bonne figure réjouie, rend peut vraisemblable le pessimisme gastralgique de M. de Ligneray. M. Coquelin cadet est un Tournas un peu excessif, mais fort amusant. Je crois que c'est une erreur d'avoir confié à Mlle Marsy le rôle d'Albertine de La Borde ; elle est trop belle et d'une beauté trop rayonnante pour représenter la « lorette » sur le retour qu'est Albertine. Le grand succès a été pour Mme Pierson, simplement exquise de mesure et de grâce attendrie dans le rôle de Mme Godefroy.

Le Gymnase nous a donné, cette semaine, *Tout pour l'honneur*, pièce en quatre actes, de M. Hugues Le Roux. L'accueil qu'on lui a fait n'a pas été favorable. Attendons la prochaine pièce de l'auteur. Celle-ci a été honorablement défendue par les interprètes. Citons Mmes Sisos et Darlaud, MM. Duflos, Nertann et Burguet.

J. DU TILLET.

Mon confrère et ami René de Récy, souffrant, ne pourra vous parler de *Werther* que la semaine prochaine. Il me prie de vous dire que la première a été enthousiaste. Me permettra-t-il d'ajouter que j'en suis ravi pour l'auteur et pour l'œuvre que j'aime de tout mon cœur?...

NOTES ET IMPRESSIONS

Un bal de victimes.

CONTE ULTÉRIEUR.

— Et ces fameux *bals de victimes*, demanda le jeune Destang, y avez-vous assisté, monsieur Bertaux?

Le vieillard leva sa main sèche et dit :

— Certes, j'y ai assisté!... Et ce n'était pas un des spectacles les moins curieux de cette curieuse époque!

— Des victimes de Panama, n'est-ce pas? Le monde de la petite épargne, des petits actionnaires?

M. Bertaux fixa Destang avec commisération :

— Quelle illusion, jeune homme!... Voilà, aujourd'hui, comme on écrit l'histoire!...

Puis, d'un regard circulaire, ayant ramassé l'attention de l'auditoire, il reprit :

— Oui, c'est une époque très mal, très mal connue... Et il faut bien que je vous en entretienne un peu, avant de vous dire ce qu'étaient ces bals qui vous intéressent!

Il lampa la fin de son verre d'anisette et poursuivit :

— Figurez-vous, mes amis, que ces événements qui vous semblent si dramatiques maintenant, si pathétiques, eh bien! en 92, en 93, ils amusaient tout le monde! Et je ne parle pas de la curiosité très naturelle du début, après les premières révélations... Mais de la

joie, de l'universelle rigolade, comme on disait alors, qui vint par la suite, quand il y eut de vraies poursuites, de vraies arrestations... Tenez, par exemple, je me souviens de l'enthousiasme qu'excita chez les Parisiens l'incarcération de M. Baïhaut. Le jour où elle fut connue, on ne pouvait faire un pas sans rencontrer quelque complaisant qui vous l'annonçât. On savait que vous le saviez, mais cela faisait plaisir tout de même de le dire : « Baïhaut est coffré! Hein! » Ah! ce qu'il contenait ce « Hein! » de fauve, ce « Hein! » de constat féroce!... Pas seulement le cri de la vertu satisfaite, je vous assure, ou de l'actionnaire vengé! Quelque chose d'autre! Un cri de chasseur à l'hallali, de sportman triomphant!... Le soir, d'ailleurs, dans les salons, même allure. Vous n'aviez qu'à attribuer à l'un des inculpés tel abominable, tel extraordinaire forfait, pour entendre aussitôt une personne déclarer, avec un sourire compétent, que cela ne l'étonnait pas « de lui », tandis que les sourires approbateurs des assistants attestaient à l'envi à quel point, « de lui », cela les étonnait peu!...

— Et vous, monsieur, Bertaux, interrogea quelqu'un, partagiez-vous cette jovialité?

— Mon Dieu, mon cher monsieur, fit M. Bertaux, je m'amusais bien aussi... Que voulez-vous, on est toujours un peu de son temps! Mais, ensuite, quand j'étais seul, je songeais, et cela ne me paraissait plus si drôle... Je me rappelais surtout ce qu'on m'avait conté de ce député poursuivi, s'approchant du banc des ministres, s'arrêtant devant un vieil ami à lui, un de ceux qui avaient décidé les poursuites, et murmurant d'une voix tremblante par la colère: « Toi! toi! C'est toi qui m'as fait cela!... » Et je me demandais ce qu'ils « leur feraient », à leur tour, plus tard, tous ces députés, ces sénateurs, ces ministres aux camarades qui les avaient emprisonnés, discrédités publiquement!...

M. Bertaux réfléchit un instant, puis continua :

— Oui... renversez un homme politique, vous faites un conspirateur! Rien de plus redoutable que ces gens dont on assure que leur vie est brisée. Ils osent tout alors. Ils n'ont plus peur de la meurtrir, leur vie brisée, de la casser, de la détériorer!... Ah! ils étaient plus logiques, les gaillards de la Révolution, de la première, plus conséquents, qui ne croyaient pas qu'avec un vote, un jugement même, on pût supprimer un adversaire. Ils ne se fiaient pour ce soin qu'à la guillotine. Ils comprenaient qu'il n'y a qu'un endroit où l'homme politique dise vraiment son dernier mot: l'échafaud!...

— Oh! protestèrent les dames, qu'effarouchaient un peu les sanguinaires déductions du bon vieillard.

— C'est ainsi, fit M. Bertaux sans tenir compte de ces récriminations, c'est ainsi que tous les mandats d'amener me semblèrent désormais décernés non seulement contre celui qu'ils visaient, mais contre je ne sais quelles autres représailles lointaines, vagues et terribles, contre je ne sais quelles autres bouleversements qu'ils devaient amener et qu'ils amenèrent!

— Et les bals de victimes? interrogea le tenace Destang.

— Patience!... J'y arrive! Les procès de Panama étaient terminés; et ceux également qu'on suscita après au sujet de différentes affaires financières. Les restitutions décrétées par les Chambres s'opéraient lentement, mais régulièrement. Difficile transfert, vous pensez, car la plupart des restituteurs, comme un célèbre tripoteur de l'époque, manquaient plutôt de mémoire, ne se souvenaient plus bien où ils les avaient placés, ces millions qu'on leur réclamait... Peu à peu, pourtant le calme renaissait, quand un soir, mon ami Geoffroy, un jeune avocat, allié à la famille d'un ancien ministre, m'accosta sur le boulevard: « Tu es en frac? Viens avec moi! Je vais t'emmener à une soirée étrange, où tu t'amuseras peut-être... Mais de la discrétion, n'est-ce pas? — Où donc? répliquai-je. — A un bal de victimes! — Soit! » Et je le suivis... Je m'imaginais comme vous, mon cher monsieur Destang, et avec plus d'excuses sans doute, que les victimes, qui donnaient ce bal où j'allais, étaient des personnes ruinées par le Panama, d'infortunés actionnaires qui se cotisaient pour oublier dans la danse les amertumes de leur misère... Folle conjecture!... Dès mon entrée dans le salon, je revins de mon erreur, je devinai que toutes ces victimes, toutes ces dansantes victimes, c'étaient... devinez-le vous même!...

Personne ne releva le défi.

— C'était, fit d'un ton victorieux, M. Bertaux, c'était exclusivement des victimes politiques... Parfaitement, mes amis. Rien que des députés poursuivis, des ministres débarqués, des sénateurs inculpés, des financiers condamnés... la foule enfin de tous ceux dont la Révolution dernière avait détruit l'influence, anéanti la renommée, confisqué les biens. Auprès d'eux se tenaient leurs femmes en robes claires, avec des figures un peu pâles de convalescentes, mais affables et sereines. Ils causaient à voix basse, en un sussurrement étouffé qui voletait discrètement et mystérieusement. Les robes de certaines dames étaient, quoique décolletées, de crêpe noir. Je m'informai d'elles auprès de Geoffroy, qui m'apprit que ce costume signalait les « veuves », c'est-à-dire les dames dont les maris n'avaient pas achevé leur prison, leur temps. Mais ce qui me frappa le plus, ce fut sans contredit la façon dont les laquais annonçaient les invités, les désignant par le titre qu'ils possédaient avant la Révolution. Vous ne pouvez vous faire une idée de l'effet que cela produisait de voir, après ces belles nomenclatures, entrer dans le bal quelque illustre déchu, quelque fameux ci-devant, l'aspect hautain, le regard dur, comme aux bons jours : Monsieur le Ministre des Travaux publics! Monsieur le Président de la Chambre! Monsieur le Président du Conseil! Monsieur le Ministre des Finances! Monsieur le Ministre de la Justice! Mon-

sieur le député du Haut-Cher! Monsieur le sénateur de la Sarthe-Inférieure!... Bientôt l'orchestre ayant commencé une valse, des couples se mirent à tourner, et j'engageai une dame, une veuve. Elle me dit que son mari, un banquier fort connu, avait encore trois mois à faire; puis, sur ma réplique de condoléance, elle se tut obstinément malgré mes louables efforts de conversation. Elle semblait distraite, ennuyée. En prêtant l'oreille aux propos des danseurs, je ne tardai pas à m'expliquer la maussaderie de ma partenaire. Tous les autres cavaliers communiquaient à leurs dames des nouvelles politiques, leur murmuraient des chiffres joints à des noms propres. Les dames souriaient alors comme à une déclaration. Évidemment je n'étais pas apte à un tel flirt. J'attendis avec impatience que la valse fût finie, puis je m'esquivai vers le fumoir. Dans la causerie qu'on y tenait je sentis vite que je ne brillerais pas. C'était en vérité moins une causerie qu'une sorte de petite bourse, où l'on échangeait presque en silence des lettres, des carnets, des documents de toute dimension. De temps en temps, une exclamation : « Ah! ah! — Parfait! — Très bon! — A garder! » — et celui qui avait lu rendait le papier à celui qui l'avait passé. Ils se serraient la main avec un rire muet, les yeux scintillants, et revenaient ensuite vers le salon... Ce qu'elles accomplissaient là ces victimes, vous vous en doutez, n'est-ce pas? Elles conspiraient, elles complotaient, elles se mettaient en mesure de faire à autrui ce qu'autrui leur avait fait, ainsi que le prescrit noblement la morale politique...

— Et êtes-vous retourné souvent dans ces réunions? demanda Destang.

— Ma foi non! dit dédaigneusement M. Bertaux... Outre que je n'y avais guère eu de succès, vous comprenez que toutes ces manigances de rancunes ne me plaisaient que médiocrement... L'expérience m'avait suffi; je ne m'y montrai plus... N'empêche que d'y avoir été cela m'a permis de vous conter ce qu'étaient ces bals de victimes, où j'ai vu se préparer, je puis le dire, sous mes yeux, les tristes événements que je pressentais, hélas! et que vous savez tous.

FERNAND VANDÉREM.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

ANNE CHARLOTTE LEFFLER.

Les journaux ont annoncé dernièrement la mort d'un écrivain suédois, Mme Edgren, née Leffler, devenue, par un second mariage, duchesse de Cajanello. Mme Leffler, — c'est ainsi qu'on l'appelle habituellement, — est absolument ignorée en France, et cependant elle mériterait d'y être connue, et cela à plusieurs points de vue.

D'abord, — et c'est naturellement le point principal, — elle était un écrivain de mérite. Elle débuta dans la littérature, à vingt ans, en 1869, par un recueil de nouvelles intitulées *Par hasard*, puis vinrent successivement d'autres nouvelles et une suite de pièces de théâtre dont quelques-unes obtinrent un très grand succès. Toutes ces œuvres ne sont pas d'égale valeur, tant s'en faut. Un certain nombre d'entre elles, et notamment les récits réunis sous le titre de *Choses vécues (Ur lifvet)*, témoignent de qualités d'observation et d'analyse qui assurent à Mme Leffler une place très distinguée parmi les auteurs modernes du Nord.

En dehors même de leur valeur intrinsèque, ces œuvres sont encore intéressantes souvent par l'esprit dans lequel elles ont été conçues et les tendances dont elles témoignent. Nous n'entendons point par là la doctrine de l'émancipation morale et intellectuelle de la femme dont on a considéré Mme Leffler comme le champion, non plus que certaines théories sur l'amour et la manière de concevoir son rôle dans la vie. Un des écrivains les plus en vue de la Suède, M. de Glijerstam, insiste longuement sur ces points dans une courte, mais très substantielle étude, qu'il vient de consacrer à Mme Leffler. Toutefois, ces questions sont surtout intéressantes pour une critique préoccupée de la recherche du développement de la personnalité morale des écrivains et pénétrée bien plus que la nôtre de conceptions abstraites de la vie.

Pour nous, les écrits de Mme Leffler sont curieux par la place qu'ils occupent dans l'évolution de la littérature suédoise moderne. A l'école romanesque et romantique qui régnait au milieu du siècle ont succédé, par une réaction naturelle, des écrivains cherchant uniquement leurs inspirations dans l'observation directe et minutieuse de la réalité journalière. Ils remplacent toutes les formules d'école et toutes les conventions par la recherche de la vérité quelle qu'elle soit, et proclament la vie le seul maître capable d'instruire les artistes. Mme Leffler, pour sa part, s'efforce de la peindre telle qu'elle la voit, sans parti pris d'aucune sorte, en faisant surtout porter son attention sur l'analyse des caractères et l'étude des sentiments.

Ces doctrines et cette manière de faire ne sont pas sans analogie, on le voit, avec ce que nous constatons dans notre propre littérature, et, de fait, certains auteurs contemporains n'ont pas été sans exercer, sur le mouvement qui s'est produit en Suède, une réelle influence, on en trouverait des traces chez Mme Leffler. L'action a été plus manifeste chez d'autres écrivains de la « nouvelle école », par exemple, chez Ernest Ahlgren, une femme morte récemment, et qui, à côté d'œuvres plus médiocres, a laissé un roman qui est un véritable chef-d'œuvre. Mais, dans tous les cas, les différences sont toujours nombreuses, et ce sont elles qui peuvent nous intéresser, car rien n'est plus curieux que de voir comment des principes semblables peuvent conduire à des résultats divers, et comment les courants littéraires se transforment selon les races et les milieux.

*
* *

LE COMTE TOLSTOÏ.

Les journaux nous rapportent que le comte Tolstoï, depuis la cession qu'il a faite à ses enfants de toute sa fortune, vit à Iasnaïa-Poliana dans une retraite absolue et travaille à un grand roman dont il vient d'achever déjà la première partie; un roman sans thèse aucune et dans le genre de ses premiers récits. Tout cela est bien singulier : mais la vérité est que personne, depuis six mois, ne sait au juste ce qui en est des actes et des sentiments du comte Tolstoï.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris, MAY et MOTTEROZ. — Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 4 TOME LI 28 JANVIER 1893.

LETTRES D'UN PARLEMENTAIRE (1)

II.

LA REVISION.

On se plaint que les croyances s'en vont; il en est une au moins qui persiste chez la majorité des Français : c'est que le bonheur d'un peuple dépend de sa constitution politique. La rente baisse, la récolte s'annonce mal : vite, changeons la Constitution! J'ai l'air de plaisanter; mais, à la forme près, n'est-ce pas ainsi que raisonnent les revisionnistes?

La France, disent-ils, traverse une crise politique, sociale, morale; ne cherchez pas le remède, il est tout trouvé : c'est la revision. Mais cette revision, sur quoi portera-t-elle? Allons-nous reviser le budget, en réalisant des économies? reviser l'administration, en diminuant le nombre des fonctionnaires? ou la justice, en la rendant plus rapide et moins onéreuse? ou l'éducation nationale, en la faisant plus large et plus ouverte à toutes les aptitudes? Bagatelles que tout cela; c'est la Constitution qu'il faut reviser. Nous demandons des réformes pratiques; on nous répond : changez seulement une ou deux phrases du texte de 1875, et tout sera pour le mieux dans la meilleure des républiques possibles.

Elle n'est pas parfaite, cette Constitution de 1875; — mais dans quel temps, dans quel pays a-t-on vu une Constitution parfaite? — Elle a du moins ce mérite d'avoir été appliquée pendant dix-sept années : nous la connaissons; tandis que nous ne connaissons pas cette Constitution revisée dont on nous rebat les oreilles depuis quatre ans et qui doit faire de nous le peuple le plus heureux et le plus sage.

C'est là, si je ne me trompe, le point sur lequel il faut insister et pour quoi tous ceux qui ne se soucient point de faire un saut dans l'inconnu devraient aujourd'hui repousser la revision. S'il est un acte grave dans la vie politique, et qu'il convienne de faire avec réflexion et de sang-froid, n'est-ce pas de toucher à la loi fondamentale de l'État? On comprendrait que cette question de revision fût discutée dans une heure de calme, non en pleine fièvre électorale; qu'avant de déchirer une Constitution qui a bien rendu quelques services, on fût bien sûr que l'expérience la condamne; et par-dessus tout que, limitant le débat, fixant les points à reviser, on dît : c'est tel article que nous voulons changer, et dans tel sens. Alors, du moins, il n'y aurait pas de surprise. Le Congrès serait convoqué; sénateurs et députés prendraient le train pour Versailles; ce serait l'affaire de vingt-quatre heures, et le lendemain matin, en ouvrant notre journal, nous apprendrions que nous vivons sous une Constitution nouvelle. Voilà ce qui a été fait une fois déjà. La revision qui a supprimé les sénateurs inamovibles n'a pas été très heureuse à mon gré; mais, heureuse ou non, elle s'est faite régulièrement, et si le Sénat y a peut-être perdu quelque chose en force et en dignité, le pays n'en a pas été troublé.

Est-ce là ce qu'on veut aujourd'hui, et s'agit-il de reviser un article donné? Non pas, c'est la Constitution tout entière qui est mise en question. Et la revision est

(1) Suite. — Voy. le numéro du 21 janvier.

demandée par des hommes si différents d'origine, de doctrines, d'aspirations, qu'on est en droit d'affirmer que le même mot n'a pas pour tous le même sens, et que si l'un y met je ne sais quelle république à l'américaine, un autre y mettra la monarchie, un autre encore la dictature, et ainsi de suite, — toujours d'accord pour détruire, jamais pour édifier! — Écoutez-les; ils ne disent même plus : « Revision de la Constitution, » ils disent : « Revision » tout court. Le mot sonne agréablement à l'oreille, et il pourrait bien séduire les foules. Allez dans un de ces villages de la vieille France où la terre fait chèrement payer ce qu'elle donne; adressez-vous à ce paysan qui trouve la vie de plus en plus dure, et qui est tout porté à s'en prendre à ceux qui gouvernent: le mot de revision n'éveillera pas en lui, j'imagine, une idée de droit constitutionnel, mais il le fera songer à quelque chose de nouveau, à des lois moins dures, à un état où les impôts seraient moins lourds et la justice moins coûteuse. Et, derrière ce paysan, représentez-vous tous ceux qui se plaignent, à tort ou à raison, de l'état social, les faibles, les besogneux, les misérables de corps ou d'esprit : tous ont l'idée, plus ou moins nette, qu'il y a un pouvoir placé très haut au-dessus d'eux et qui a pour mission d'améliorer leur sort; tous chercheront dans la revision, soyez-en sûr, la réalisation de leurs rêves. Ceux-là, et bien d'autres encore, en votant pour la revision, voteront pour l'inconnu, voteront pour l'espérance. Et c'est pourquoi la revision, qui pourrait être une question sérieuse si elle se posait dans le Parlement, ne sera jamais, dans la mêlée du suffrage universel, qu'une « plate-forme » électorale.

Plate-forme excellente, j'en conviens. Le mot porte d'autant mieux qu'il est moins défini; et c'est là précisément qu'est le danger. Les revisionnistes ne sont d'accord que sur une négation : plus de régime parlementaire! mais, d'une négation, on ne fera jamais sortir que confusion et désordre. Supposez, pour un instant, que les partisans de la revision triomphent aux élections prochaines, et demandez-vous un peu, de ce triomphe, quelles seraient les suites. Il ne serait plus question d'un Congrès de vingt-quatre heures; les deux Chambres se réuniraient en Assemblée constituante. Le premier jour, la majorité abrogerait la Constitution de 1875; mais le lendemain, le surlendemain? On s'apercevrait bientôt qu'il y a plus d'une manière de reviser : pour celui-là, la revision, ce serait le comte de Paris; pour celui-ci, le prince Victor; pour un troisième, le « bloc » de M. Clémenceau; pour un quatrième, l'anarchie de M. Kropotkine. Pendant des mois et des mois, on verrait les orateurs se succéder à la tribune; et comme, en France, si l'esprit politique nous fait quelquefois défaut, nous ne manquons d'éloquence dans aucun parti, la Constituante préparerait de belles pages aux historiens futurs. Le public serait suspendu aux lèvres des tribuns; on s'arracherait les journaux autour des kiosques; les salons, l'atelier, la rue, la France entière ne seraient plus qu'un club; et voilà ce qu'on ose offrir au pays, qui veut la stabilité! En vérité, mon cher directeur, je crois que les revisionnistes se moquent de nous. Toutes ces discussions constitutionnelles, c'est pure métaphysique politique. Il y a eu autrefois un peuple qui se réunissait sur le Pnyx, pour discuter, lui aussi, de métaphysique politique, et pendant ce temps-là, Philippe faisait faire l'exercice à ses soldats : on a dit quelquefois que nous ressemblons aux Athéniens; nous sommes politiqueurs comme eux, et, pour que la ressemblance soit complète, le Macédonien est à nos portes.

Que voyons-nous au dehors? La coalition contre nous, coalition des armées et coalition des intérêts. Et au dedans? La lutte des classes, la division des esprits, l'émiettement des doctrines, le conflit d'un monde qui finit et d'un monde qui commence. Croyez-moi, nous avons mieux à faire, à l'heure qu'il est, que de reviser la Constitution. Le régime parlementaire est un gouvernement qui en vaut bien un autre : s'il n'a pas donné tout ce que nous en attendions, il serait peut-être juste de nous en prendre à nous-mêmes; il est plus commode, je le reconnais, de nous en prendre à lui, et c'est ce qu'on fait de tous côtés. O suffrage universel, grand enfant, qui, lorsque tu as brisé le jouet qui était dans tes mains, accuses le jouet au lieu de t'accuser toi-même! aie donc une fois le courage de reconnaître, puisque tu as tous les droits, que c'est toi seul, quoi qu'il arrive, qui es responsable. Tu te plains que tes mandataires perdent leur temps, qui est le tien, en chinoiseries parlementaires, qu'ils négligent le budget pour des interpellations oiseuses, qu'ils renversent les ministères sans rime ni raison, qu'ils ne te donnent pas enfin cette stabilité dont tu as besoin pour travailler et pour vivre; mais ces mandataires, dis-moi, qui donc les avait choisis?

Quand le mot de revision revient à chaque instant dans les conversations et dans les journaux, il est une revision dont on ne parle pas assez : c'est celle du personnel politique. N'étant pas candidat, celui qui écrit ces lignes est à son aise pour dire tout haut ce que beaucoup disent tout bas : le personnel politique des dernières années a été manifestement au-dessous de sa tâche; il n'a pas su pratiquer une politique nette et conséquente avec elle-même; c'est lui, par ses fautes, qui a compromis l'avenir du régime parlementaire en France. Est-ce à dire qu'il convienne, comme la proposition en était faite ces jours-ci, de le condamner tout entier et de déclarer inéligibles en 1893 les membres des deux dernières législatures? Une telle mesure n'aurait peut-être que de médiocres chances d'être votée à la veille des élections : qui ne voit, en tout cas, que le résultat serait de supprimer toute tradition et toute suite dans la vie politique? Le remède, je ne crains pas

de le dire, serait pire que le mal. C'est au suffrage universel de juger ses élus, non pas tant d'après le groupe auquel ils ont appartenu ou le banc sur lequel ils ont siégé, que d'après leurs travaux dans les commissions, leurs discours, leurs votes, leurs actes; c'est à lui de choisir entre ceux qui ont entretenu dans le Parlement une agitation stérile et ceux qui ont servi utilement le pays. Il n'est pas besoin pour cela de changer la Constitution.

Revisionnistes, mes amis, voulez-vous me permettre un conseil? Au lieu de reviser les institutions, revisez les hommes.

PAUL LAFFITTE.

(*A suivre.*)

COURS LIBRES DE LA SORBONNE

L'Évolution de la poésie lyrique au XIXe siècle (1).

(Première leçon.)

LES ORIGINES.

Messieurs,

L'un des grands avantages de la méthode évolutive, — qui pourrait même suffire tout seul à justifier l'importance que nous lui attribuons, — c'est d'avoir imposé, depuis vingt-cinq ou trente ans bientôt, à la critique et à l'histoire littéraire, une préoccupation relativement toute nouvelle des questions d'origine et de généalogie (2). Elles étaient indifférentes, ces questions, à l'ancienne critique, ou plutôt, et pour mieux dire, elles lui étaient étrangères. En ce temps-là, comme on croyait que les genres fussent immuables, toujours identiques à eux-mêmes, et constamment définis, en tous lieux, sous la latitude de Paris ou d'Athènes, par les mêmes règles ou par les mêmes lois, les chefs-d'œuvre n'en étaient qu'autant de manifestations accidentelles, qu'aucune explication n'expliquait, et donc, sans autrement se soucier de les expliquer, c'est pourquoi, quand on les avait soigneusement étiquetés, tout était dit. Mais n'est-ce pas peut-être aussi pour cela, messieurs, que de certains chefs-d'œuvre, dignes pourtant de leur nom, vous semblent avoir parfois quelque chose de mort? Une critique purement dogmatique les a comme immobilisés, en les séparant très artificiellement du milieu dans lequel ils sont nés, du moment où ils ont paru, de leurs origines mêmes, et comme en les emmaillotant, ou, — si l'expression, plus noble, est aussi plus respectueuse, — en les embaumant de ses commentaires. Mais pour les voir revivre, il suffit de leur rendre la liberté de leurs mouvements; pour la leur rendre, il suffit de les replacer dans leurs conditions historiques, c'est-à-dire dans leur air natal; et cet air natal, enfin, pour le reconstituer, il suffit des moyens que nous offre la doctrine de l'évolution. Essayons-le donc, messieurs, pour le lyrisme, et — sans nous attarder trop longtemps au problème de ces origines, mais aussi sans en méconnaître la réelle importance, — demandons-nous aujourd'hui quelles raisons ont, durant tant d'années, presque pendant toute la durée de la période classique, paralysé l'essor du lyrisme? comment et par qui, dans quelles circonstances, la liberté lui a été rendue? et quel usage enfin il en a fait, de cette liberté, dans l'orgueil joyeux et comme dans l'enivrement du premier essai de ses forces?

Pour répondre à la première de ces trois questions, je ne remonterai pas jusqu'au moyen âge. Gracieuse, élégante et « courtoise », comme elle s'appelait elle-même, la poésie lyrique du moyen âge est pauvre, après tout, elle est mince, elle est grêle; et, d'ailleurs, entre la littérature du moyen âge, en général, et la littérature classique, il y a vraiment rupture ou solution de continuité. S'il n'y a rien de commun entre nos anciens *Mystères* et la tragédie du XVIIe siècle, — je dis, même la tragédie sacrée, *Polyeucte* ou *Athalie*, — il n'y a rien de commun non plus entre Conon de Béthune et Lamartine, entre le châtelain de Couci et Victor Hugo, entre Thibaut de Champagne et Alfred de Musset. Je vous parlerais plus volontiers, — et plus utilement, — de Ronsard et de la Pléiade, si la question n'était trop complexe, encore trop embrouillée; si nous ne courions le hasard, pour cette raison même, d'être entraînés trop loin par elle; et puis, et surtout, messieurs, si nous ne manquions toujours, pour la traiter en ce qu'elle a d'intime, de deux ouvrages qui nous seraient pourtant indispensables : une *Histoire de l'Italianisme* et une *Histoire de l'Hellénisme* ou de *l'Humanisme en France*, au XVIe siècle. Mais, en revanche, à dater de Malherbe, et en Malherbe même, — de 1610 à 1630 ou 1640 environ, — nous voyons très nettement se former, se composer et se dessiner un mouvement dont les conséquences ne vont à rien moins qu'à fermer une à une, pour ainsi parler, toutes les sources encore alors ouvertes du lyrisme.

C'est d'abord l'esprit de société ou de sociabilité, comme il vous plaira de le nommer, l'esprit du monde, un esprit de politesse et de « civilité », qui tend à rem-

---

(1) Voy. la *Revue* du 21 janvier 1893.

(2) Si je ne craignais que l'on me reprochât de vouloir établir entre l'évolution des genres littéraires et celle des formes animales ou végétales dans la nature un parallélisme trop rigoureux, dont la rigueur même aurait je ne sais quoi d'artificiel, et de « trop voulu », l'occasion serait bonne de faire observer qu'en histoire naturelle aussi, c'est aux études embryogéniques que la doctrine évolutioniste a donné peut-être la plus vive impulsion. Mais l'embryologie le lui a bien rendu, si c'est elle aujourd'hui qui fournit les plus fortes présomptions en faveur de l'hypothèse, et qui peut-être un jour, du rang des hypothèses, la fera passer à celui des vérités démontrées. Voyez F.-M. Balfour : *Traité d'embryologie et d'organogénie comparées*, traduction française. Paris, 1883. *Introduction*.

placer en tout cet esprit d'individualisme dont le souffle avait animé non seulement les sonnets de Ronsard, mais le roman même de Rabelais Rabelais, avec Ronsard, est le grand lyrique du XVIe siècle (1).. Sous l'influence de cet esprit nouveau, — dont la politique d'Henri IV, les réunions, tour à tour tant célébrées ou tant moquées, de l'hôtel de Rambouillet, le roman de d'Urfé, la poésie de Malherbe, la fondation de l'Académie française, les progrès du théâtre classique sont autant de manifestations, — il se constitue donc des *modèles* en tout, et la grande règle, la règle des règles, devient de ressembler aux autres. « L'hérétique est celui qui a une opinion », a dit quelque part Bossuet. On pourrait dire semblablement que le malotru sera désormais celui qui se piquera de faire bande à part. Aussi, les formes extrêmes de l'individualité commencent-elles dès lors à s'affaiblir, à s'effacer, à disparaître. Bientôt même les moins accusées ne seront plus qu'un objet de raillerie publique, sous les noms de plus en plus fâcheux, et mal notés, mal portés, de bizarrerie, de singularité, de grossièreté. « Le Moi est haïssable », et il faut « qu'on le couvre ». Dire d'un homme qu'il est « singulier », c'est en dire qu'il est de « mauvaise compagnie »; et, à ce propos, messieurs, regardez-y bien, « misanthrope », sous la plume de Molière, est exactement synonyme d' « insociable » ou d' « incivil » (2). Les vertus de commerce sont devenues les premières de toutes. On ne doit seulement plus rire ou pleurer, s'égayer ou s'indigner, se blesser ou s'amuser, que de certaines choses, et encore d'une certaine manière, déterminée, réglée, fixée par l'usage mondain. Comme on fait une certaine toilette, comme on passe un certain habit pour aller « dans le monde », il faut qu'on passe ou qu'on revête un certain esprit. Deux gouttes d'eau ne sont pas plus semblables, — j'entends en apparence; — et tout le monde finit par être un exemplaire, plus ou moins élégamment relié, de tout ce qu'il y a de qualités enveloppées sous le nom d'*honnête homme*.

Je n'ai pas besoin d'insister; et vous savez, messieurs, comment en ceci le XVIIIe siècle a continué l'œuvre du XVIIe, et le salon de Mme de Lambert, de Mme de Tencin, de Mme du Deffand, de Mme Geoffrin, de Mlle de Lespinasse, de tant d'autres encore, renouvelé les réunions de l'hôtel de Rambouillet. Aussi bien, pour le faire court, une femme d'esprit et de talent, dont le talent a deux ou trois fois approché du génie, Mme de Staël, a-t-elle spirituellement et heureusement caractérisé, dans son *Allemagne*, le terme où devait aboutir cet excès de sociabilité :

> Un homme d'esprit, — dit-elle, — me racontait qu'un soir, dans un bal masqué, il passa devant une glace, et que, ne sachant comment se distinguer lui-même, au milieu de tous ceux qui portaient un domino pareil au sien, il se fit un signe de tête pour se reconnaître; on en peut dire autant de la parure que l'esprit revêt dans le monde; on se confond presque avec les autres, tant le caractère véritable de chacun se montre peu. (*De l'Allemagne*, Ire partie, chap. X.)

Et un peu plus loin, dans un autre chapitre, appuyant sur la même idée, car elle écrit, — pour le dire en passant, — comme elle devait causer; sans doute, et sa manière a quelque chose de la diversité, de l'éclat, de l'imprévu, mais aussi des retours et des reprises de sa conversation :

> En France, une puissance aristocratique, le bon ton et l'élégance, l'emportait sur l'énergie, sur la profondeur, la sensibilité, l'esprit même. Elle disait à l'énergie : — Vous mettez trop d'intérêt aux personnes et aux choses; — à la profondeur : — Vous me prenez trop de temps; — à la sensibilité : — Vous êtes trop exclusive; — à l'esprit enfin : — Vous êtes une distinction trop individuelle. Il fallait des avantages qui tinssent plus aux manières qu'aux idées, et il importait de reconnaître dans un homme plutôt la classe dont il était que le mérite qu'il possédait. Cette espèce d'égalité dans l'inégalité est très favorable aux gens médiocres, car elle doit nécessairement détruire toute originalité dans la manière de voir et de s'exprimer. Le modèle choisi est noble, agréable et de bon ton, mais il est le même pour tous. C'est un point de réunion que ce modèle : chacun, en s'y conformant, se croit plus en société avec ses semblables. Un Français s'ennuierait d'être seul de son avis comme d'être seul dans sa chambre. (*Ibid.*, Ire partie, chap. XI.)

Et ce qui ajoute, messieurs, pour nous, dans le sujet qui nous occupe, un surcroît de sens à ces citations, c'est que les remarques de Mme de Staël ont jus-

(1) C'est plus ici qu'une façon de parler; et, dans une histoire de la poésie lyrique en France, depuis ses origines jusqu'à nos jours, j'estime qu'il faudrait faire une place à l'auteur de *Pantagruel* et de *Gargantua*.

> Le bon Rabelais, qui boivoit
> Toujours cependant qu'il vivoit,

a vraiment été le prédécesseur de Ronsard, — pour son très vif sentiment des beautés de l'antique; pour son « amour du grec »; pour l'ampleur, pour la largeur du mouvement de sa phrase; pour cette espèce de chaleur et d'enthousiasme sibyllins qui l'animent; et pour le pouvoir enfin qu'il a eu, comme Ronsard, de créer quelques-uns de ces mythes qui sont comme la substance même de toute poésie.

(2) Malebranche a quelque part écrit à ce propos : « Si c'est un défaut de parler souvent de soi, c'est une effronterie ou plutôt une espèce de folie que de se louer à tous moments, comme fait Montaigne, car ce n'est pas seulement pécher contre l'humilité chrétienne, mais c'est encore choquer la raison.

« Les hommes sont faits pour vivre ensemble et pour former des corps et des sociétés civiles. Mais il faut remarquer que tous les particuliers qui composent les sociétés ne veulent pas qu'on les regarde comme la dernière partie du corps duquel ils sont. Ainsi, ceux qui se louent se mettant au-dessus des autres, les regardant comme les dernières parties de la société, et se considérant eux-mêmes comme les principales et les plus honorables, ils se rendent nécessairement odieux à toutle monde, au lieu de se faire aimer et estimer. » (*Recherche de la vérité*. liv. II, ch. V, p. III.)

tement pour objet de préparer ses lecteurs à bien voir l'étroite liaison qui rattache le « lyrisme » allemand à l'esprit d'individualisme. « La supériorité des Allemands, dit-elle, consiste *dans l'indépendance de l'esprit..., dans l'originalité individuelle* » ; et encore : « En Allemagne, il n'y a de goût fixe sur rien, *tout est indépendant, tout est individuel* » ; et enfin : « Les Allemands... *sont plus capables que la plupart des autres nations de la poésie lyrique.* » Nous avons, nous aussi, déjà noté cette relation, et, sans tarder davantage, nous allons la reconnaître encore.

En effet, à cet appauvrissement même de l'originalité personnelle a répondu, par compensation, dans notre littérature classique, l'heureuse fortune des genres que j'appelle *communs*. Ce sont ceux qui s'adressent aux foules, ou du moins aux assemblées, — comme le genre dramatique et le genre oratoire, — si toutefois vous admettez qu'il n'y ait jamais eu d'orateur sans « audience », comme on disait jadis, ni de théâtre sans spectateurs. Spectateurs ou auditeurs, ils font presque partie de la définition même ou de l'idée de l'éloquence et du théâtre ; et aussi, c'est pour cela que leurs exigences *conditionnent*, dans une certaine mesure, toute espèce de drame ou de discours. Il en est résulté, messieurs, que dans notre littérature classique, tout ce que les Ronsard et les du Bellay perdaient non seulement de faveur ou de réputation, mais de « possibilité d'être », d'autres, au contraire, le gagnaient, qui sont les Pascal ou les Bossuet, les Corneille, les Racine, les Molière... Bel exemple, remarquez-le, du pouvoir de la *concurrence vitale* et de la *sélection naturelle*, que j'oserai résumer en disant qu'en aucun temps, ni chez aucun peuple, nous ne voyons qu'il y ait eu place au soleil pour une fortune égale de tous les genres à la fois. Lorsque l'aurore de l'art commença de se lever sur l'Italie du xve siècle, vous savez quel épanouissement et quelle floraison s'ensuivirent ; mais vous savez aussi quel déclin d'une littérature, presque la plus ancienne, et assurément jusqu'alors la plus riche, la plus glorieuse de l'Europe moderne ; et vous savez comment l'admirable langue que Dante avait forgée, la langue de Boccace et de Pétrarque, celle d'Arioste et de Machiavel, finit, avec la *Jérusalem* du Tasse, et *le Fidèle Berger* de Guarini, par s'aller perdre et comme fondre insensiblement dans la musique. Semblablement, en Allemagne, si quelques chefs-d'œuvre, nés de l'émulation des littératures étrangères plutôt que d'aucun besoin d'être, et demeurés depuis comme isolés, n'ont pu *acclimater* ou *nationaliser* jusqu'ici ni le théâtre, ni le roman, Mme de Staël vient de nous en dire la cause, et elle est dans la prédominance des aptitudes individuelles qui font la poésie lyrique. Et c'est enfin ainsi que, dans la France du xviie siècle, la fortune du théâtre et celle de l'éloquence y ont comme étouffé la poésie lyrique, afin sans doute qu'une autre loi se vérifiât encore, celle qui veut dans la nature que le combat pour la vie soit plus âpre entre espèces voisines, et qu'ainsi l'éloquence, par quelques-uns de ses moyens, mieux adaptés aux exigences du temps, donnant satisfaction à quelques-uns de nos instincts lyriques (1), la poésie lyrique n'eût plus, messieurs, de raison d'être, ni pour ainsi dire, de « lieu ».

Elle en avait même d'autant moins que, de cette fortune même des gens *communs*, une conséquence encore s'était dégagée : je veux parler de la transformation qui s'est accomplie dans la langue entre les premières années du xviie et les dernières du xviiie siècle. Deux ou trois traits peuvent servir, si je ne me trompe, à la caractériser. En premier lieu : la substitution du terme général et abstrait au terme propre, concret et pittoresque ; de l'expression algébrique des choses à leur notation colorée ; ou du signe encore à l'image. Dans la grammaire générale du xviiie siècle, le mot n'a plus qu'une valeur d'échange, une valeur *fiduciaire* ou de circulation : il semble qu'il n'ait plus de valeur propre et intrinsèque. Ajoutez-y la substitution de l'ordre direct à l'ordre inversé ; de l'ordre analytique à l'ordre synthétique ; et de l'ordre enfin qui imite le mouvement logique de la raison, à l'ordre qui s'efforçait plutôt de reproduire le désordre apparent du langage de la passion. L'inversion, qui abonde encore dans Pascal ou dans Bossuet, se fait rare dans la prose du xviiie siècle, et ridicule dans ses vers, où elle n'est plus qu'un artifice de rimeur embarrassé de l'arrangement de ses mots. Et joignez enfin l'abus de la périphrase, dont on s'est tant moqué, et à si juste titre, mais dont il se pourrait, messieurs, qu'en se moquant on eût méconnu l'un au moins des emplois, qui est de transcrire dans la langue de l'usage ancien, commun et consacré, des choses techniques, des choses spéciales, des choses nouvelles (2).

Car on ne voit généralement là, je le sais bien, dans ces caractères de la langue du xviiie siècle, qu'autant d'effets d'une tendance comme innée de l'esprit classique ou oratoire vers la noblesse, la pompe, et la majesté. Parce qu'ils sont les moins « compréhen-

(1) On pourrait peut-être chercher là, dans le caractère si souvent et si franchement lyrique de l'éloquence de Bossuet, l'une au moins des raisons de la préférence que les contemporains donnèrent aux *Sermons* de Bourdaloue sur les siens. Orateur incomparable et de premier ordre en son genre, Bourdaloue n'a rien, en effet, de lyrique, et la raison parle presque toute seule dans ses plus beaux *Sermons*. Mais ceux de Bossuet ont vraiment quelque chose de plus « personnel », et s'il ne prend pas plus de part lui-même à ce qu'il dit, il semble cependant qu'il s'applique plus directement sa morale et ses leçons ; qu'il en fasse, pour ainsi parler, son affaire autant que ses auditeurs ; et qu'*inventant* son discours à mesure même qu'il le prêche il y mêle donc aussi, comme involontairement, davantage de lui.

(2) Depuis le *Traité des tropes*, de Dumarsais, qui n'a plus aujourd'hui qu'une valeur historique, je ne connais pas de livre français où l'on ait essayé d'éclaircir, en s'aidant de toutes les lumières de la linguistique et de la philologie comparées, cet obscur et difficile, mais si intéressant sujet des origines, des raisons d'être, du développement de la *Périphrase*, de la *Métaphore*, et généralement des *Figures*.

sifs », — pour parler comme les logiciens, — ou, si vous l'aimez mieux, les moins « circonstanciels », de tous, les termes généraux sont donc aussi les plus nobles; et j'en conviens sans difficulté. Mais la question est de savoir si l'usage n'en a pas été plutôt encore imposé par les exigences mêmes des genres *communs*, et, pour ma part, c'est ce que je crois.

Comme on voulait, en effet, par le théâtre ou par le discours, s'adresser à tout le monde, et fondre en un tout de grands auditoires, — les sept ou huit cents spectateurs de l'hôtel de Bourgogne ou les milliers de fidèles qui se pressaient au pied de la chaire de Notre-Dame, — il fallait leur parler dans la langue de tout le monde. Or, en un certain sens, qu'est-ce que la langue de tout le monde, sinon, messieurs, celle que nous parlons sans avoir pris seulement la peine de l'étudier? en dehors et comme indépendamment de toute éducation, de toute profession, de toute occupation, je dirai de toute sensation connue comme particulière et personnelle? Trop de provincialismes en feraient un *patois;* trop de termes spéciaux, un *argot;* et des expressions trop apprêtées ou trop conventionnelles, un *jargon*. Mais, *proprie communia dicere*, selon le mot d'Horace, ou, dans la traduction de Boileau, « ce que tout le monde pense », le dire d'une façon « fine, vive et nouvelle », tel est alors l'idéal; et comment, si vous y songez, pourrait-on mieux définir la nécessité, pour les genres communs, de s'exprimer dans la langue de tout le monde? C'est une condition de leur développement même. S'ils refusaient de la subir, c'est leur grand moyen d'action dont ils se priveraient, ce que Molière eût appelé leur *truchement*. De telle sorte que, vous le voyez, de Corneille à Voltaire, chaque progrès que l'on faisait en ce sens, et qui rendait la langue plus « européenne » ou plus « universelle », la rendant par là même plus impropre, plus inhabile à l'expression des choses concrètes ou pittoresques, — et davantage encore à l'expression du Moi, — la rendait donc et par conséquent moins favorable au lyrisme

Aussi pouvons-nous dire que, vers le milieu du XVIIIe siècle, toutes les circonstances étaient jointes, ou conspiraient ensemble pour gêner, pour empêcher le développement de la poésie lyrique (1). Et que serait-ce, messieurs, si nous voulions ajouter maintenant à ces raisons techniques et particulières des raisons plus générales, telles qu'il serait si facile de les tirer du manque de profondeur et d'énergie de tous les sentiments? La religion réduite à une politique, l'amour à la galanterie, le patriotisme lui-même devenu comme une espèce d'élégance ou de sport... C'est sur ces entrefaites qu'un homme parut, dont il est bien difficile d'estimer la personne, dont on ne saurait admirer le talent sans faire de nombreuses réserves, mais dont il serait impossible de méconnaître l'influence, et dont il serait inhumain de ne pas plaindre la douloureuse destinée. Je veux parler de Jean-Jacques Rousseau. Vous le connaissez, sans doute ; mais permettez-moi cependant d'attirer votre attention sur quelques traits de sa physionomie. Vous en comprendrez mieux la révolution dont il est l'auteur, et vous verrez en lui, par un mémorable exemple, comment en histoire l'individu ne perd jamais ses droits ni l'imprévu sa part (1).

Représentons-nous donc, en ce siècle où la première condition pour devenir quelque chose est d'être « le fils de quelqu'un », cet enfant sans mère, presque sans père, élevé comme à l'aventure, dans une famille et dans un milieu, dont la vulgarité, sous tous les efforts qu'il a faits pour essayer de l'idéaliser, perce encore dans ses *Confessions*. Il a quatorze ans quand il s'enfuit de sa ville natale, le cœur déjà gonflé d'amertume, heureux pourtant, joyeux même de se sentir son maître, et, sans ressources ni métier dans la main, le voilà qui s'en va, vagabondant au long des grandes routes, vivant d'aumônes, compromettant sa « faiblesse » et son « innocence » dans la promiscuité des laquais et des filles de chambre, couchant tantôt à la belle étoile, et tantôt dans les auberges où vont dormir, à un sou la nuit, « les domestiques hors de service ». Une femme le recueille, qui fait de lui son jouet, puis son enfant, puis son valet, puis son amant : c'est Mme de Warens, auprès de laquelle, dans la maison des Charmettes, il reprend et complète, à bâtons rompus, comme il le peut, tant bien que mal, ses études autrefois commencées par la lecture de *Plutarque* et des romans de La Calprenède ou de Mlle de Scudéri : *Cyrus*,

(1) Quelque lecteur, ici, réclamera-t-il peut-être en faveur de Jean-Baptiste Rousseau? Je me bornerais à répondre en ce cas par l'exemple de la *Henriade*. Aussi longtemps qu'en France nos critiques et nos historiens n'ont eu de l'*Épopée* qu'une notion vague et mal définie, — jointe d'ailleurs à cette idée qu'il y allait de l'honneur de la France à n'être en rien surpassée par l'Angleterre de Milton ou l'Italie du Tasse, — ils ont donc pris la *Henriade* pour une épopée ; et pourquoi pas *la Pétréide* aussi? Pareillement, aussi longtemps que nous n'avons pas eu de poètes lyriques, on a tâché d'en faire un de Jean-Baptiste, afin qu'au moins nous eussions une ombre de David ou de Pindare. Mais « le soleil s'étant levé », nous pouvons donner congé maintenant aux « étoiles ».

Je ne pense pas qu'on m'objecte non plus quelques « stances » de Corneille, sa traduction de l'*Imitation*, ou les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*. Car la réponse ici serait plus péremptoire encore. Et, en admettant, ce que je veux bien, que Racine ou Corneille eussent eu vraiment des aptitudes lyriques, les exigences de leur temps les ayant obligés de renoncer à les manifester, toutes les explications qu'on vient de lire vaudraient pour eux comme pour les anonymes ou les inconnus dont les circonstances que nous disons ont peut-être tari l'inspiration lyrique dans sa source et découragé le génie. Corneille, vivant de nos jours, eût peut-être fait des *Odes* et des *Orientales*, et Racine eût sans doute écrit *le Lac* ou *le Crucifix*. Il eût fait aussi, je crois, des romans.

(1) La dernière étude, un peu complète et détaillée, que je connaisse sur Rousseau, est l'ouvrage de M. Henri Beaudoin : *la Vie et les œuvres de Jean-Jacques Rousseau*, 2 vol. in-8°, Paris, 1891, Lamulle et Poisson. M. Émile Faguet en a déjà parlé aux lecteurs de la *Revue bleue*.

Clélie, *Pharamond*, *Cléopâtre*. Il grandit cependant, et un jour, lassé, humilié sans doute, écœuré d'une situation dont il sent vaguement toute l'indignité, ou peut-être ennuyé de vivre aux mêmes lieux, il part et recommence à courir la fortune. Laquais à Turin, précepteur à Lyon, copiste ou maître de musique, secrétaire, ou demi-secrétaire d'ambassade à Venise, les vicissitudes de sa vie agitée le ramènent à Paris, ici tout près, messieurs, rue des Cordiers, dans une de ces rues sur l'emplacement desquelles s'élèvera bientôt le somptueux édifice de votre nouvelle Sorbonne. Timide et défiant, gauche, emprunté, pauvre et malade, « brûlé d'autant de feux qu'il en allumera », il s'amourache de la fille d'hôtel qui fait son lit et qui le sert à table; il commet la double faute de la séduire et de ne pas l'épouser; il la traîne à sa suite, elle, sa mère et les siens; — il l'y traînera toujours, puisqu'elle doit lui survivre! — et c'est ainsi qu'il atteint les environs de la quarantaine, sans appui, sans argent, sans famille, à peine plus assuré du lendemain que vingt-cinq ans auparavant, quand il quittait Genève pour « s'élancer », pour « s'élever », pour « voler dans les airs ».

Songez là-dessus que la nature a fait de lui l'un des êtres les plus sensibles ou les plus impressionnables qu'il y ait sans doute jamais eu. Elle l'a doué de sens ardents et tumultueux, d'appétits passionnés de jouissance, mais en même temps aussi d'une funeste et lamentable capacité de souffrir. Les plus légères impressions, celles qui sont comme inaperçues de la plupart des hommes, qui glissent en quelque sorte sur leur indifférence, ou qu'ils oublient aussitôt qu'éprouvées, pénètrent au contraire profondément en lui, s'y propagent comme instantanément, vont comme retentir et l'atteindre jusqu'au lieu où s'engendrent les noirs soucis, les rancunes profondes, les folles résolutions. Naturellement farouche, et cruellement maltraité par la vie, plus cruellement habile encore à multiplier ses maux par la méditation obstinée qu'il en fait, vous diriez d'un éternel blessé, d'un hyperesthésique, si j'ose ainsi parler, que l'on ne saurait approcher seulement sans le mettre de loin en défiance ou en hostilité, que le moindre contact effraye avant qu'il l'ait subi, que la main même la plus experte et la plus délicate ne saurait panser sans le faire crier. En lui et autour de lui, tout lui sera désormais une cause de souffrance ou d'irritation. Un rien l'exaspère ou le désespère; les démarches de l'amitié lui deviennent suspectes; une politesse même, un cadeau qu'on lui fait ne sont à ses yeux que des railleries de sa pauvreté; tout enfin lui devient à charge, et de jour en jour il se reploie sur soi, il s'y ramasse, il s'y concentre, il s'y renferme...

Quand tout à coup le succès éclate, inattendu, soudain, complet, prodigieux, foudroyant. Ses *Discours*, sa *Lettre à d'Alembert*, son *Héloïse*, son *Émile*, son *Contrat social*, sa *Lettre à M. de Beaumont*, ses *Lettres de la Montagne* étonnent d'abord, inquiètent, soulèvent, passionnent, affolent l'opinion. Eh! quoi! Qu'est-ce donc à dire? Pour égaler en popularité l'illustre auteur de l'*Esprit des lois*, — qui ne vient que de mourir, — pour égaler Voltaire, pour surpasser Duclos, Helvétius, Diderot, d'Alembert, Marmontel, tous bourgeois ou fils de bourgeois, qui se sont mis du monde en se faisant hommes de lettres, dix ans lui ont suffi, à lui, le fils de l'ouvrier de Genève, à lui, le laquais des Vercellis, à lui, le vagabond des Charmettes! Et voici maintenant qu'hommes ou femmes, princes et duchesses, Luxembourg et Créqui, bourgeoises et grandes dames, c'est à qui l'aura, le verra, le flattera, l'écoutera, « s'enivrera » de lui, comme Julie de Saint-Preux... Comment y eût-il résisté, tel que j'essayais tout à l'heure de vous le peindre; — et aussi, vous le savez, messieurs, il n'y résista pas.

Je consens après cela que de nombreux ennuis aient troublé la joie de son triomphe et qu'ainsi le succès lui soit devenu plus dangereux que la misère et l'obscurité. Les « philosophes » surtout, les « encyclopédistes » s'acharnèrent contre lui. Car, messieurs, l'oserai-je dire? ce n'est pas toujours une nation bienveillante que celle des gens de lettres, et, en vérité, nous serions trop heureux si nous n'avions à faire qu'au public. Rousseau devait l'apprendre à ses dépens. Eh non! sans doute, on ne l'a point trahi, si vous le voulez; on ne l'a point persécuté; on n'a point formé de « conspiration » contre lui. Mais ce qui n'est pas douteux, c'est qu'à dater de ses succès, il a de jour en jour senti croître contre lui je ne sais quelle animosité secrète; et que voulez-vous qu'il ait pensé quand il a vu Voltaire même l'accabler de plus d'injures qu'il n'en accablait Fréron? Vous étonnerez-vous qu'il ait « perdu la tête », le sang-froid, la possession de lui-même; que la fin de sa vie n'ait été, comme le commencement, qu'une douloureuse aventure? et toutes les fois qu'il a repris la plume, vous étonnerez-vous que ç'ait été pour se répandre en regrets et en remords, en gémissements et en lamentations, en fureurs et en malédictions? Il ne serait pas Rousseau, s'il avait pu s'en empêcher; et nous, messieurs, en en parlant, je ne sais comment nous en parlerions, mais nous ne mêlerions pas tant de sympathie à tant de sévérité.

Cette disposition d'esprit a-t-elle été d'ailleurs jusqu'à la folie déclarée? Grosse question, messieurs, qui semble bien aujourd'hui résolue par l'affirmative, si d'une part on ne saurait, je crois, mettre en doute l'existence des folies partielles, et d'autre part, si toute folie semble précisément avoir son origine, son principe ou sa « base physique » dans quelque altération ou quelque aberration de la sensibilité (1)! Question délicate aussi, comme celle de la folie du Tasse et de la folie de Swift, si, vous le savez, elle touche à la question redoutable

(1) Voyez, sur cette question, P.-J. Möbius : *J.-J. Rousseau's Krankheitsgeschichte*. 1 vol. in-8°., 1889. Leipzig.

et mystérieuse des rapports du génie et de la folie! Question importante encore, si peut-être, par l'imitation de Rousseau, — du Rousseau des *Confessions* et de celui même des *Dialogues*, — il s'est introduit et comme insinué dans le romantisme je ne sais quoi de douteux, de suspect, de malsain!

> Comme dans les étangs assoupis sous les bois,
> Dans plus d'une âme on voit deux choses à la fois :
> Le ciel, qui teint les eaux à peine remuées,
> Avec tous ses rayons et toutes ses nuées ;
> Et la vase, fond morne, affreux, sombre et dormant,
> Où des reptiles noirs fourmillent vaguement (1).

Oui, le poète a raison : j'ai peur qu'il n'y ait de ces *reptiles* qui fourmillent dans l'œuvre de Rousseau, et je crois en avoir quelquefois rencontré. Mais je ne lui en veux pas, s'il pourrait y en avoir bien davantage encore! Ou plutôt, si c'en était le temps et le lieu, j'admirerais avec vous que, pour quelques parties à retrancher de son œuvre par le fer et par le feu, cependant il y en ait tant de saines, ou même de nobles et de parfaitement nobles. Les hommes extraordinaires, qui ont accompli quelque chose d'extraordinaire, ont droit à une mesure d'indulgence extraordinaire, et certes, ce n'est point quelqu'un de suspect qui l'a dit, ni de trop « libéral », si c'est lord Macaulay.

Voulons-nous, en effet, mesurer maintenant la grandeur de la révolution opérée par Rousseau? Messieurs, il suffit d'observer que tout ce que nous venons de dire, — sa folie même, sa vanité, son orgueil, ses rancunes, sa sensibilité, — s'est comme extravasé dans son œuvre et l'a finalement remplie. Aussi, dans l'histoire des littératures modernes, chercherions-nous en vain quelque autre influence de comparable à la sienne; et c'est ce que l'on verrait bien si l'on essayait de la suivre non seulement en France, mais en Allemagne, mais en Angleterre, et ailleurs, et généralement dans toute l'Europe de la fin du XVIIIe siècle. Mais, pour nous borner à la question qui nous occupe, je me contenterai de noter les effets immédiats, pour ainsi parler, de cette explosion de la sensibilité.

Elle a rendu d'abord, — je ne dis pas à la poésie, — mais à l'éloquence même, une possibilité d'être qu'on lui refusait alors depuis une cinquantaine d'années. N'est-ce pas une chose bien remarquable, en effet, que de 1704 à 1749, — c'est-à-dire du jour où Massillon descend de la chaire chrétienne, jusqu'au jour où Rousseau fait paraître son premier *Discours*, — on ne trouve pas, messieurs, parmi tant de chefs-d'œuvre de la prose française, une seule page vraiment *éloquente?* Pas une seule? je me trompe, et il y en a trois ou quatre d'éparses ou d'égarées dans les romans de l'abbé Prévost, dans *Manon Lescaut* et dans *Cleveland*. Mais qui lit aujourd'hui *Cleveland?* On en cite une ou deux aussi de Montesquieu, dans son *Esprit des lois*. Mais il s'y mêle à l'éloquence trop de peur d'en avoir, trop d'esprit et d'ironie surtout, — d'ironie grave, mais d'ironie. Et quelle est la raison de cette suspension ou de cette interruption de l'éloquence, dans la langue, dans le pays de Bossuet et de Pascal? C'est, messieurs, qu'un homme éloquent est peut-être avant tout un homme que rien n'arrête ni ne gêne dans l'expression de ce qu'il éprouve, ni les préjugés de son éducation, ni le respect des convenances mondaines, ni la crainte du ridicule, ni la peur de braver l'opinion, ni la défiance de soi-même! Tel fut Rousseau, messieurs, vous venez de le voir. Et c'est pourquoi, sous la seule impulsion de la sensibilité, rien qu'en passant par-dessus les convenances ou les préjugés de son temps, il a retrouvé du premier coup, — dans son premier *Discours*, le *Discours sur les sciences et les arts*, — l'ampleur de la phrase, l'harmonie sonore et cadencée de la période; le sérieux, la gravité des mots; la liberté d'une allure ou d'un mouvement dont les sinuosités imitent le mouvement de la passion même; et enfin, et surtout cet accent personnel qui fait nôtres, exclusivement nôtres, qui nous approprie et qui nous incorpore, en quelque manière, les choses que nous disons. N'est-ce pas là la définition de l'éloquence même?

En quoi cependant et pourquoi cette éloquence diffère-t-elle si profondément de celle de Bossuet et de Massillon? On peut le dire encore, et la réponse est encore la même. Massillon ou Bossuet, hommes du XVIIe siècle, ne s'abandonnent ou ne se laissent aller aux impulsions de leur sensibilité qu'autant que leur bon sens et leur raison les en approuvent. Avec leur instinct de conservation sociale et armés contre eux-mêmes par leur foi religieuse, ils ne suivent leur inspiration personnelle que dans la direction des exigences d'une vérité qui leur est supérieure, qui vaut au besoin contre leur sentiment, dont ils ne croient pas être enfin les seuls juges. Mais Rousseau, lui, ce qu'il s'applique à noter, à retenir et à développer de sa sensibilité, au contraire, messieurs, c'est ce qui le distingue, ce qui le différencie, ce qui l'isole; c'est ce qui le met comme à part du reste des « mortels »; c'est ce qui fait de lui, pour lui, tout un monde, un monde unique, et le seul monde. Et c'est ainsi qu'entrant en lutte avec la civilisation la plus raffinée, pour ne pas dire, à plus d'un égard, la plus artificielle qui fut jamais, il retrouve, après l'éloquence, ou en même temps, la nature; — et j'entends trois choses par là.

En essayant, comme vous le savez, de faire refluer les sociétés vers leur origine, il est donc possible, et je le crois, — pour beaucoup de raisons à moi, — qu'il fasse ou qu'il ait fait, politiquement ou socialement, de mauvaise besogne; mais littérairement, il nous rend, il nous a rendu le sens oublié des choses primi-

(1) Ces six vers d'Hugo servent d'épigraphe au livre de M. John Morley sur *Rousseau*.

mitives. Il a ressuscité pour nous les images des anciens temps, des âges lointains, préhistoriques, où la terre

Était encor mouillée et molle du déluge;

il a déchiré comme un pan du voile qui couvrait les origines, il a reculé les perspectives de l'humanité; il a aussi insinué, déjà, dans l'esprit de son temps, ce qui va bientôt devenir le sens de la diversité des époques de l'histoire. Relisez, sous ce point de vue, le *Discours sur l'inégalité*, sans négliger surtout, messieurs, d'en lire aussi les notes. En second lieu, il a retrouvé le sens de la nature extérieure, si, — dans ses *Lettres à M. de Malesherbes*, dans sa *Nouvelle Héloïse*, dans ses *Rêveries d'un promeneur solitaire*, — il en a plus qu'heureusement fixé quelques aspects, des plus grands, quand, sous le nom de Saint-Preux, il parcourait le Valais, et des plus humbles, mais non pas des moins poétiques, lorsqu'il herborisait sur les pentes du mont Valérien. On nous en a donné depuis lors de moins connus ou de plus colorés, de plus saisissants ou de plus étudiés, de serrés de plus près : ils n'ont point effacé la mémoire des siens. Et enfin, sur son dogme de la bonté de la nature, qui ne sait comment il a fondé l'apologie du droit de l'instinct et des passions? S'il n'était pas ici tout à fait le premier, — puisqu'en tout temps, c'est au nom de la nature que la passion a revendiqué ses droits contre tous ceux qui les ont voulu limiter ou restreindre, — nul du moins ne l'avait fait encore avec une telle conviction de la vérité de sa cause, ni surtout n'avait aussi résolument imputé tous les maux dont les hommes souffrent à l'organisation de la société même (1).

Suivons-le maintenant à l'application, et, messieurs, de cette combinaison de sentiments voyons surgir la poésie même. Notons d'abord ce qu'il y a de vers blancs dans les premières pages de *la Nouvelle Héloïse :*

Ses yeux étincelaient du feu de ses désirs...
Mais j'ai lu mieux que toi dans ton cœur trop sensible...
Mon faible cœur n'a plus que le choix de ses fautes...
Ah ! daigne te confier aux feux que tu m'inspires...
Je puis me consoler de tout, hors de te perdre...

Si ces vers étaient aussi bien empruntés de quelque tragédie de Voltaire ou de Racine même, — de *Zaïre*, par exemple, ou de *Bérénice*, — en serions-nous très étonnés ?

(1) C'est de la philosophie du temps de la Renaissance que Rousseau, sans le savoir d'ailleurs, a hérité ce paradoxe de la « Bonté de la nature »; et on n'ignore pas que, pendant deux cent cinquante ans, protestants ou catholiques n'en ont pas attaqué ni combattu d'autre avec autant d'acharnement ni de plus fortes raisons. On pourrait donc dire qu'en prêchant son dogme, Rousseau a surtout été l'hérétique de Calvin. Mais il convient aussitôt d'ajouter — et c'est sa part d'invention — qu'il a mis le premier dans l'âme de la nature, si je puis ainsi dire, je ne sais quelle espèce de sentimentalité, une sorte d'amour de l'homme, et un désir intérieur de nous rendre parfaitement heureux.

Oratoire s'il en fut, la prose de Rousseau — sous la double influence de la passion qui l'anime et de l'art harmonieux qui la règle — tend au vers comme à sa limite, et bientôt nos poètes n'auront, pour ainsi parler, qu'à mettre des rimes au bout de ses lignes pour en faire des odes ou des élégies.

Ah ! Julie, si tu pouvais rester toujours jeune et brillante comme à présent, je ne demanderais au ciel que de te savoir éternellement heureuse, te voir tous les ans de ma vie une fois, une seule fois, et passer le reste de mes jours à contempler de loin ton asile, à t'adorer parmi les rochers. Mais, hélas ! vois la rapidité de cet astre qui jamais n'arrête; il vole, et le temps fuit, et l'occasion s'échappe; ta beauté, ta beauté même aura son terme; elle doit décliner et périr un jour comme une fleur qui tombe sans avoir été cueillie; et moi, cependant, je gémis, je souffre, ma jeunesse s'use dans les larmes et se flétrit dans la douleur. Pense, pense, Julie, que nous comptons déjà des années perdues pour le plaisir. Pense qu'elles ne reviendront jamais; qu'il en sera de même de celles qui nous restent si nous les laissons échapper encore. O amante aveuglée ! tu cherches un chimérique bonheur pour un temps où nous ne serons plus; tu regardes un avenir éloigné; et tu ne vois pas que nous nous consumons sans cesse, et que nos âmes, épuisées d'amour et de peine, se fondent et coulent comme l'eau. (*Héloïse*, partie I, lettre 26.)

Est-ce du Ronsard :

Vivez si m'en croyez, n'attendez à demain,
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie (1)?...

Mais, assurément, c'est du Lamartine, c'est du Musset; et vous le savez, messieurs, quel est celui de nos lyriques qui ne refera la scène des rochers de Meillerie?

O Julie, éternel charme de mon cœur, voici les lieux où soupira jadis pour toi le plus fidèle amant du monde; voici le séjour où ta chère image faisait son bonheur et préparait celui qu'il reçut de toi-même... Voilà la pierre où je m'asseyais pour contempler au loin ton heureux séjour; sur celle-ci fut écrite la lettre qui toucha ton cœur; ces cailloux tranchants me servaient de burin pour graver ton chiffre... Ici je passai le torrent glacé pour reprendre une de tes lettres qu'emportait un tourbillon. Là je vins relire et baiser mille fois la dernière que tu m'écrivis; voilà le bord où, d'un œil avide et sombre, je mesurais la profondeur de ces abîmes; enfin, ce fut ici qu'avant mon départ je vins te pleurer mourante, et jurer de ne pouvoir te survivre. Fille trop constamment aimée, ô toi pour qui j'étais né, faut-il me retrouver avec toi dans les mêmes lieux, et regretter le

(1) On rapproche aussi quelquefois la chanson de Béranger :

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse,
Vous vieillirez et je ne serai plus...

Mais le sentiment en est tout différent.

temps que j'y passais à gémir de ton absence (1)! (*Heloïse*. IV, lettre 17.)

Faisons enfin un dernier pas, et cherchons, messieurs, demandons-nous où est le principe de cette inspiration et l'âme de cette poésie? Dans la sensibilité du poète, vous venez de le voir, mais plus profondément dans sa constante préoccupation de lui-même, dans l'inépuisable curiosité qu'il éprouve pour lui, si je puis dire ainsi, dans l'étonnement, dans la pitié, dans l'admiration qu'il ressent pour son Moi. Rappelez-vous, à ce propos, le début des *Confessions* : « Je forme une entreprise *qui n'eut jamais d'exemple,* et dont l'exécution n'aura point d'imitateurs... Je ne suis fait *comme aucun de ceux que j'ai vus;* j'ose croire n'être fait *comme aucun de ceux qui existent...* » Il a raison ; si jamais le Moi ne s'était affirmé, ne s'était étalé avec cette emphase, avec cette insolence, avec cette impudeur, et d'ailleurs avec ce succès. Oui, son entreprise était vraiment, comme il dit, sans exemple; mais comme il se trompait, après cela, quand il s'imaginait que l'exécution en demeurerait sans imitateurs (2) !

Ai-je besoin, messieurs, de vous montrer les liaisons ou les connexions nécessaires de cette religion de soi-même avec l'excès de la sensibilité? Car la sensibilité n'est-elle pas, entre toutes, la faculté qui nous fait nous, celle qui nous distingue de tous les autres hommes, celle dont les caractères définissent à la fois la nature et le degré de notre individualité? Nos intelligences ne diffèrent qu'à peine les unes des autres, en degré seulement, pour être tantôt moins promptes et tantôt plus paresseuses, ou tantôt moins pénétrantes et moins étendues; mais, à l'analyse, et au fond, nous les trouvons toutes également capables des mêmes vérités, et il n'y a qu'une géométrie, il n'y a qu'une physique, il n'y a qu'une chimie. Nos volontés, pareillement, ne diffèrent que d'énergie, et c'est beaucoup, sans doute, en un sens, mais en un autre ce n'est presque rien. Au contraire, c'est vraiment en nature que nos sensibilités diffèrent ou s'opposent, et ni nos plaisirs, ni nos impressions ne sont communément les mêmes. Où les uns se ruent comme à la source des plaisirs, les autres n'y trouvent au contraire qu'amertume, et, comme dit le proverbe, autant d'hommes, autant de goûts. Agréable et voluptueuse aux uns, telle sensation — d'odeur, par exemple, ou de couleur — est importune, fâcheuse et déplaisante à d'autres. Une impression expire en naissant chez les uns, dont le retentissement se prolonge à l'infini chez d'autres. Cependant, d'autant que nous sommes impressionnés par plus de choses, et plus vivement ou plus profondément, d'autant sommes-nous plus livrés aux impressions du dehors. Dupes ou victimes de nos sensations, nous courons un risque perpétuel d'en devenir comme la proie, de passer tout entiers en elles, de nous fondre et de nous confondre avec les objets qui les provoquent, et notre Moi, sollicité de tous les côtés en même temps, est en danger de se répandre, de se dissoudre, de s'anéantir dans le non-Moi. Il se produit alors une réaction violente. Nous essayons de nous défendre, nous essayons de nous reprendre, et, ne trouvant pour cela de point d'appui qu'en nous, de support que dans le sujet identique de nos sensations, c'est ainsi que nous devenons, chacun pour nous, la fin, la raison d'être, et le centre du monde. C'est, messieurs, j'ai tâché de vous le montrer, ce qui est arrivé à Rousseau. Son éloquence est devenue poésie; sa poésie est devenue lyrisme; son lyrisme, à son tour, est devenu proprement égoïsme. Ayant commencé par des *Discours* et des *Lettres*, où il semblait débattre encore des intérêts généraux, il a continué par son *Héloïse*, par son *Émile*, qui ne sont, la première, que le roman de ses amours, le second, que les mémoires de ses précepteurs, et il a fini par des *Dialogues* et des *Confessions*, où, comme vous le savez, il n'est question que de lui, « lui toujours, lui partout ». Vous aurai-je, en même temps, montré qu'il avait ainsi rouvert l'une après l'autre les sources longtemps fermées du lyrisme? Nous le verrons mieux par la suite, s'il pouvait y avoir pour vous quelque hésitation encore sur ce point.

Vous étonnerez-vous maintenant, messieurs, que dans cette recherche des origines de notre poésie contemporaine, j'aie cru devoir faire une place aussi considérable à Rousseau? Non, sans doute, si vous le connais-

---

(1) Comparez, dès à présent, Lamartine, dans *le Passé* :

Ici, sur la scène du monde,
Se leva ton premier soleil,
. . . . . .
Plus loin, sur la rive où s'épanche
Un fleuve épris de ces coteaux...
. . . . . .
Là, sous une forme étrangère, etc.,

et Victor Hugo, dans la *Tristesse d'Olympio* :

La forêt *ici* manque et *là* s'est agrandie...

Et voici, pour le coup, du Byron : « Où me conduisent ces chevaux avec tant de vitesse? Où m'entraîne cet homme qui se dit mon ami? Est-ce loin de toi, Julie? Est-ce par ton ordre? Est-ce en des lieux où tu n'es pas? Ah! fille insensée!... je mesure des yeux le chemin que je parcours si rapidement! D'où viens-je? où vais-je? et pourquoi tant de diligence? Avez-vous peur, cruels, que je ne coure assez tôt à ma perte? O amitié! ô amour! est-ce là votre accord, sont-ce là vos bienfaits? » (*Héloïse*, II, *Fragments joints à la lettre* 2.)

(2) On lit dans les *Soixante ans de souvenirs*, de M. Ernest Legouvé (t. Ier, *Ma jeunesse*, p. 110) : « Ce portrait serait inachevé si je ne disais un mot des doctrines littéraires de M. Andrieux. Ce fut, de tous les réactionnaires classiques, le plus passionné, le plus intransigeant, le plus forcené. Il ne pardonnait pas même à Lamartine. M. Patin m'a souvent conté qu'il le trouva un jour se promenant comme un furieux dans son cabinet, un volume des *Méditations* à la main. Il interpellait Lamartine! Il lui lançait imprécations sur imprécations! « Pleurard!... Tu te lamentes!... Tu es poitrinaire!... « Qu'est-ce que cela me fait!... *Le poète mourant, le poète mourant...* « Et bien! crève donc alors, animal, tu ne seras pas le premier! »

sez (1). Mais peut-être serez-vous surpris que, dans une doctrine qui se réclame de l'hypothèse de l'évolution, nous donnions tant d'importance à un homme, quel qu'il soit, c'est-à-dire à une personnalité, à une individualité, à une liberté? L'objection, du moins, m'a souvent été faite, et souvent aussi j'ai tâché d'y répondre; mais puisqu'on la renouvelle toujours, vous me permettrez d'y répondre encore. Il n'y a rien de plus facile, si, là même d'où l'on croit tirer l'objection, c'est là précisément, et au contraire, qu'est toute la force de l'hypothèse.

Veuillez donc faire attention seulement que le principe du changement ou de la transformation, la cause immédiate et prochaine de la variabilité des genres ou des espèces, que l'on mettait avant Darwin dans l'action des causes extérieures, — telles que la nature du climat, par exemple, ou celle du sol, dans le pouvoir du *moment* ou dans celui du *milieu*, — son œuvre à lui, son invention, son coup de génie, c'est de l'avoir mis comme au sein même de l'espèce ou du genre, dans l'apparition de la variété profitable ou utile. Pour la raison de cette apparition, il est vrai qu'il ne l'a point donnée, si sa *sélection naturelle* — et je prends le mot dans son sens le plus large — n'est sans doute qu'une affirmation et pas du tout une explication. Je n'en ai point à proposer, moi non plus, et j'attends celle que les naturalistes nous donneront certainement quelque jour. Mais ce qui est vrai, c'est qu'en dépit de l'influence des actions extérieures, cinq fois sur dix, ou davantage, les choses resteraient en l'état, si quelque particularité n'intervenait pour en modifier le cours. Il n'en va pas autrement, messieurs, dans l'histoire de la littérature ou de l'art. Ici aussi c'est l'individu, dont l'apparition ou l'intervention vient modifier le milieu même rien qu'en s'y mêlant, et s'ajouter de tout son poids, en quelque sorte, à l'influence du moment, pour en transformer au besoin la nature. Comment d'ailleurs l'individu se définit, se caractérise, ou même se « calcule », jusque dans l'hypothèse du déterminisme le plus rigoureux et le plus absolu, c'est peut-être ce que j'aurai l'occasion de vous dire. Mais en attendant, — et c'est par là que je terminerai, — bien loin que l'intervention de l'individu contredise ou affaiblisse l'hypothèse de l'évolution, elle la complique, je le veux, et elle en rend les conséquences plus difficiles à suivre jusqu'au bout; elle ne la ruine pas; et au contraire, par le côté qu'on attendait le moins, elle l'éclaircit, elle la développe, et elle la confirme.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

(*A suivre.*)

(1) Voyez, dans le volume publié à l'occasion du Centenaire du 2 juillet 1878, *J.-J. Rousseau jugé par les Genevois d'aujourd'hui*, la très intéressante et très « suggestive » esquisse de Marc Monnier : *Jean-Jacques Rousseau et les Etrangers*.

UN PROCÈS EN CORRUPTION

L'affaire Teste et Cubières.

C'était en 1847. L'opinion publique, depuis longtemps travaillée par les journaux hostiles au gouvernement, reprochait au ministère son inaction au dehors et réclamait une réforme électorale au dedans; l'Opposition devenait de jour en jour plus impérieuse et plus menaçante. Dans l'état où se trouvaient les esprits, on se figure l'effet produit par la publication de lettres révélant la corruption d'un ancien ministre du roi. Le journal *le Droit*, rendant compte, dans son numéro du 1er mai, d'un procès intenté par un certain Parmentier contre le général Despans-Cubières et cinq autres personnes, donna les extraits de plusieurs lettres adressées par Despans-Cubières à Parmentier. On y voyait le général préparant des moyens de corruption, à l'effet d'obtenir du ministre des travaux publics, M. Teste, la concession d'une mine de sel gemme, sise à Gouhenans, près de Lure, au profit de Parmentier, Gaillet et Cie. L'accusation était grave : deux des personnages mis en cause occupaient un rang trop élevé pour que les esprits ne fussent pas vivement frappés.

Despans de Cubières était fils d'un naturaliste agronome qui avait rempli plusieurs charges à la cour de Louis XV et de Louis XVI. Sorti, en 1804, de l'école militaire de Fontainebleau, il s'était distingué dans les guerres de l'Empire; il avait eu trois chevaux tués sous lui à la Moskowa.

Après les campagnes d'Espagne et de Morée, il avait pris, en 1832, le commandement du corps expéditionnaire d'Ancone et avait fait preuve d'une grande habileté dans les négociations qui s'étaient engagées entre le cabinet de Paris et le Saint-Siège. Lieutenant-général depuis 1835, il recevait, en 1839, un siège à la Chambre des pairs. La même année et l'année suivante, il était ministre de la guerre. Il vivait depuis longtemps oublié quand la malheureuse affaire des mines de Gouhenans vint le troubler dans sa tranquillité.

Teste n'avait point un passé moins glorieux, un présent moins honoré. Fils d'un avocat au Parlement de Toulouse, il s'était réfugié à l'armée des Alpes pendant la Terreur; avait fait son droit à Paris, puis était devenu avocat, et commissaire général de police à Lyon. Il se retira à Liège après la seconde Restauration.

Je suis arrivé, disait-il dans un discours prononcé devant la Chambre des députés, chassé par la tempête, sur le sol étranger avec trente-deux francs dans ma poche; je n'y connaissais personne. J'ai, par de longues études, acquis quelque droit à me produire et j'ai pu vivre de mon travail.

Le roi Guillaume de Hollande le chargea de diriger ses affaires domaniales. Rentré à Paris, il devint avocat du Domaine et du Trésor. En 1831, Uzès l'envoyait siéger à la Chambre des députés.

Le 10 novembre 1834, il prend le portefeuille du commerce, dans le ministère des trois jours; nous le voyons vice-président de la Chambre en 1836, ministre de la justice (1839), ministre des travaux publics (1840). Le 16 décembre 1843, il quittait le ministère (1). Peu après, il était fait pair, puis président à la cour de cassation.

Le 3 mai, au milieu de la séance de la Chambre des députés, M. Muret de Bort interpelle subitement le gouvernement sur les bruits qui circulent dans la presse et répandent une si pénible impression. M. Dumon, alors ministre, et M. Legrand, sous-secrétaire d'État des travaux publics, opposent une dénégation absolue aux suspicions, alléguant que les concessions n'ont jamais été accordées qu'après enquête du conseil des mines, par le Conseil d'État réuni en assemblée générale; qu'il ne peut y avoir, dans ces sortes d'affaires, aucune part à la faveur ministérielle; et le ministre termine par ces mots :

Des faits graves ont été articulés, le public s'en est occupé; ils ont ému la Chambre, le gouvernement en a délibéré; le gouvernement prend des mesures pour que les faits soient complètement éclaircis et qu'ils produisent les conséquences légales qu'ils doivent avoir.

Alors M. Lherbette monte à la tribune, il dit quelques mots du danger de l'immixtion des hommes politiques dans les entreprises industrielles et donne lecture des fameuses lettres. Les termes en étaient d'une franchise cynique :

14 janvier 1842.

Mon cher monsieur,

... Notre affaire dépend des personnes qui se trouvent maintenant au pouvoir... Voici à ce sujet un mot de M. Legrand : « ... Une concession peut être l'objet d'une décision du conseil des ministres... » Il n'y a pas à hésiter sur les moyens de nous créer un appui intéressé dans le sein même du conseil. J'ai les moyens d'arriver jusqu'à cet appui, c'est à vous d'aviser aux moyens de l'intéresser... On (les actionnaires) se montrera sans doute très disposé à compter sur notre bon droit, sur la justice de l'administration et cependant rien ne serait plus puéril. N'oubliez pas que le gouvernement est en des mains avides et corrompues. N'oubliez pas que la liberté de la presse court risque d'être étranglée l'un de ces jours et que jamais le bon droit n'eut plus besoin de protection.

26 janvier 1842.

Je passe ma vie au milieu des députés; je vais chez la plupart des ministres dont je crois utile au succès de notre affaire de cultiver l'amitié...

3 février 1842.

... La convocation doit avoir aussi pour objet de fixer le nombre d'actions qui devrait être mis à notre disposition pour intéresser, sans mise de fonds, les appuis qui seraient indispensables au succès de l'affaire...

Cette lecture porta à son comble l'agitation déjà vive de tous les députés.

Le lendemain, à la Chambre des pairs, Teste monte spontanément à la tribune. Après avoir démontré que la corruption était inutile dans une affaire qui ne dépendait pas du ministre, il assure qu'il ne comprend rien à la correspondance publiée et n'est « même pas arrivé à former des conjectures ». Et il demande avec insistance que la lumière se fasse. Cubières, ce jour-là, était absent.

Le 6 mai, le garde des sceaux communiquait à la Chambre des pairs une ordonnance du roi, convoquant la Chambre en cour de justice, pour procéder au jugement de Cubières en raison des inculpations dirigées contre lui. L'émotion fut grande parmi les pairs, très nombreux à cette séance. Seul Cubières, alors secrétaire à la Chambre, resta calme : « Personne, dit-il, s'adressant à ses collègues, personne n'est plus intéressé que celui qui vous parle à ce que la vérité se fasse connaître, à ce qu'elle apparaisse dans tout son jour. » Delangle, procureur général à la cour royale, devait remplir les fonctions de procureur général près la cour des pairs, assisté de M. Glandas.

Ce scandale était pour les journaux de l'Opposition une belle occasion de s'indigner contre le gouvernement. Pendant que *les Débats* et *le Constitutionnel*, fort ennuyés de tout ce bruit, se contentaient de mentionner les faits sans aucun commentaire, *le National* se livrait à des appréciations très peu flatteuses : « La corruption déborde à pleins bords des hautes régions de la société sur le pays », s'écriait-il le 2 mai, et il rappelait l'agiotage effréné auquel avaient donné lieu les récentes entreprises de chemins de fer. Après avoir reproduit les lettres de Cubières, il ajoutait :

... Et n'a-t-on pas le droit de reprocher au gouvernement d'être le promoteur ou le complice de la démoralisation qui s'infiltre peu à peu dans toutes les classes de la société?

(1) Dans une notice sur Teste publiée à cette époque, nous trouvons ce portrait :

« Un courage supérieur aux plus cruelles épreuves, des facultés éminentes, une aptitude particulière à saisir, à dominer les plus hautes questions de l'état social et politique, une éloquence souple et variée sachant se plier à toutes les convenances, à tous les besoins parlementaires, une science profonde, un amour inaltérable de l'ordre, un dévouement sincère à une liberté compatible avec l'état des mœurs et des lumières, une indépendance au-dessus de toutes les séductions, enfin le sentiment instinctif et passionné du juste, du bon, de l'honnête, tel est, à grands traits, le portrait de l'homme dont nous allons esquisser la biographie. »

Dans son numéro du 5 mai, le même journal allait jusqu'à dire, parlant de Cubières :

Nous avons de grandes raisons de croire qu'il sera traité avec infiniment plus de douceur que de justice. Du reste, quelle que soit la suite de cette affaire, on n'en effacera pas le trait, et elle restera dans l'histoire de ce pouvoir comme *le stigmate sur le front des flétris.*

Quant à la *Presse*, le journal d'Émile de Girardin, elle s'évertuait à démontrer que tous ces scandales étaient dus à la politique de Guizot, et prenait prétexte des événements pour accabler la « feuille de la rue des Prêtres ».

Le 7 mai, dans une séance secrète, la Chambre des pairs ordonnait par arrêt qu'il serait procédé à une instruction. Le chancelier Pasquier, président de la Chambre des pairs, devait présider la commission chargée de cette instruction. Il désigna, pour l'assister, dix d'entre les pairs (1). Deux jours après, le juge d'instruction commis par la cour se rendait au domicile de Cubières pour procéder à la saisie de ses papiers. M. Renouard avait été chargé de faire le rapport de la procédure. Le 21 juin 1847, ce rapport était lu à la cour, réunie en chambre du conseil, et le procureur général présentait son réquisitoire. Le 25, la cour délibérait en chambre du conseil sur les conclusions de M. Delangle, et, le 26, rendait à huis clos un arrêt ordonnant la mise en accusation de Despans-Cubières, Parmentier, Teste et Pellapra. Alors seulement il fut permis aux journaux de publier le rapport de M. Renouard; il était gros de détails intéressants.

Parmentier, Gaillet et Cᵉ, qui avaient déjà commencé à exploiter sans autorisation une mine de sel gemme située sous un banc houiller dont ils étaient propriétaires, voulaient se faire concéder cette mine. Le ministre des finances ne se montrait pas favorable à leur demande. C'est alors qu'en 1841, Cubières qui, depuis 1839, faisait partie de la société, prit un rôle dans les démarches auprès du gouvernement. Le 5 février 1842, vingt-cinq actions étaient mises à sa disposition, pour conduire à bien l'affaire. Mais vingt-cinq actions ne suffisant pas, il en demanda bientôt quarante. Ces actions ne furent, du reste, pas négociables. Les communications avec le ministre des travaux publics, Teste, qu'il fallait se rendre favorable, se faisaient par l'intermédiaire de Pellapra, riche capitaliste. Malgré toutes les démarches et tous les sacrifices, la compagnie n'obtenait en 1843 que la concession de six kilomètres, au lieu de quatorze, demandés par Parmentier.

Fort mécontent, celui-ci accuse Despans-Cubières de s'être approprié des sommes destinées à servir de pot-de-vin. Il le menace de publier ses lettres. Et alors Cubières se fait rampant devant cet homme, et il finit par signer un acte par lequel il reconnaît n'avoir pas employé l'argent mis à sa disposition. Parmentier profite de la situation. Comme ses affaires sont embarrassées, il enjoint à Cubières de lui acheter cinquante actions, sinon il publiera « un mémoire auquel il travaille par précaution... » Mais Cubières se révolte et répond qu'il ne se laissera injurier ni diffamer par personne. Puis un long silence de dix-huit mois jusqu'au procès que Parmentier intente contre des sociétaires qui n'avaient pas effectué leur versement. C'est dans ce procès que furent produites les lettres si compromettantes pour Cubières. Parmentier disait n'avoir jamais cru à la corruption, mais avoir fourni des fonds à Cubières, de peur qu'il n'allât favoriser de son crédit des concurrents en instance pour obtenir la concession. Cubières soutenait n'avoir jamais eu de relations qu'avec de petits employés : il s'en était remis à Pellapra du soin de ménager à la compagnie des appuis que, du reste, il ne connaissait pas. Ce que lui avait confié la société, ce qu'il avait cru devoir, dans l'intérêt de cette société, prélever sur sa fortune personnelle, il l'avait donné à Pellapra. Teste disait qu'il ne savait rien.

Les questions étaient fort embrouillées. Cubières était-il un escroc ou un corrupteur escroqué? Pellapra était-il un escroc ou bien aussi un corrupteur? Teste un corrompu? Parmentier un dupé ou un maître chanteur?

Pendant ce temps, l'Opposition continuait sa campagne, mais, il faut le reconnaître, avec plus de modération qu'aujourd'hui. Les journaux se bornèrent, pendant le procès devant la Cour des pairs, à donner le compte rendu des audiences sans y rien ajouter. Point de sous-titres à sensation. Point d'articles de tête. Les journaux les plus hardis se contentaient de quelques mots en entrefilets. Il arriva cependant que ces quelques mots furent très vifs. *Le National* osa, le 10 mai, s'exprimer ainsi sur l'issue des débats : « Il est probable que le procès de M. Cubières se terminera par une ordonnance de non lieu. » Mais aussitôt la menace de trois ans de prison et d'une forte amende lui rappelait qu'il n'est pas toujours bon de dire ce que l'on pense. Huit jours après, il disait, à propos de nouvelles affaires assez malpropres : « Nous avons une politique peu fière, une administration fort désordonnée, des finances dans le plus triste état, beaucoup de procès scandaleux et un système de corruption assez effronté. » On accusait le ministère de distribuer des croix pour des services personnels; des désordres graves s'étaient produits dans l'administration de la guerre et de la marine; on parlait d'un projet de loi offert pour 1,200,000 francs. *La Presse* révélait la concession du troisième théâtre lyrique et du Théâtre-Italien, accordée pour des pots-de-vin, et avançait

(1) C'étaient le duc de Broglie, le duc Decazes, le comte Portalis, le vicomte Dode, le baron Girod, le duc de Fezensac, Barthe, Persil, Legagneur, Renouard.

qu'une promesse de pairie avait été vendue 80,000 francs. *Le National* signalait un ministre inscrit sur le registre d'une compagnie de chemins de fer pour cinq cents actions libérées, et il s'écriait :

N'est-ce pas assez d'avoir levé les deux coins de ce rideau derrière lequel s'agitait cette bande de filous que le cabinet s'obstine à protéger comme des amis?... Eh bien? quand un pouvoir en est là, il est fini; quand l'état général des esprits atteste contre lui tant de discrédit, de défiance, de mésestime, ce pouvoir peut durer encore, il ne vit plus.

Le 8 juillet 1847, la Chambre des pairs ouvre sa première audience. Pas de bancs pour les accusés, pas de gendarmes comme dans les précédentes assises de la cour. Les prévenus sont au nombre de trois : Pellapra est en fuite; on a dressé pour eux et leurs avocats, au bas de l'estrade qui remplace le bureau et la tribune, trois tables recouvertes de serge verte. Les spectateurs sont nombreux; le pourtour de la salle est occupé par les députés. A midi un quart le chef des huissiers annonce : « La Cour ! ». Le duc Pasquier, chancelier-président, et les membres de la cour sont introduits. Puis Teste, Cubières et Parmentier, en habit noir, entrent accompagnés de leurs défenseurs. Teste a auprès de lui Me Paillet et Me Dehaut, son ancien secrétaire, son ancien chef de cabinet particulier.

Teste a soixante-sept ans, l'accent méridional, la bouche grande et expressive, un pli profond de douleur à la joue droite, le front chauve et intelligent, l'œil profondément enfoncé et par instants lumineux, toute l'habitude du corps affaissée, accablée et pourtant énergique (1).

Il porte à la boutonnière le ruban à rosette de commandeur de la Légion d'honneur. D'une voix calme il déclare à la cour qu'il a résigné la veille ses fonctions et son titre. Il avait, en effet, le 7 juillet, adressé au roi une lettre où il disait :

... Je dépose entre les mains de Votre Majesté ma démission de la dignité de pair de France et celle des fonctions de président à la Cour de cassation pour n'être protégé, dans les débats qui vont s'ouvrir, que par mon innocence...

Cubières, plus jeune que Teste de six ans, ne porte aucune décoration; son défenseur est Me Baroche.

Parmentier n'a que cinquante-cinq ans. « Il est gras, chauve, les cheveux gris blanc, la face rouge, le nez en bec, les lèvres minces, l'air d'un coquin. C'est un homme qui est naïvement un gueux. Il ne s'en doute pas (2). » Comme Berryer et Marie ont refusé de prendre sa défense, il a choisi pour avocat Me Benoît-Champy.

(1) Victor Hugo : *Choses vues.*
(2) *Ibid.*

Me Chaix-d'Est-Ange, qui devait assister Pellapra, est là en habit noir. Sur les douze témoins cités, dix sont des témoins à charge.

La plus grande partie de l'audience est consacrée à la lecture de l'acte d'accusation qui dure trois heures : Cubières, pair de France; Parmentier, avocat; Pellapra, ancien receveur général, sont accusés d'avoir corrompu par offres, dons et présents, le ministre des travaux publics, pour obtenir la concession d'une mine de sel gemme. Teste, pair de France, est accusé d'avoir agréé ces offres, d'avoir reçu dons et présents pour faire acte de ses fonctions non sujet à salaire. En outre, Cubières et Pellapra sont accusés de s'être fait remettre une portion des fonds destinés à la corruption et de les avoir détournés. La Cour procéda aussi à un court interrogatoire de Cubières et ordonna la prise de corps de Pellapra. Dans la soirée, Cubières, Teste et Parmentier étaient écroués à la Conciergerie, la prison du Lxembourg n'étant pas en état de les recevoir.

Le 9 juillet, la Cour tenait sa seconde audience. Tribunes combles, très grand nombre de députés. On attend impatiemment la communication de nouvelles pièces. Ce sont des lettres adressées par Cubières à Pellapra. Elles ont été remises par M. Marrast, rédacteur au *National*, à Léon de Maleville, vice-président de la Chambre des députés qui les a déposées entre les mains de la Cour. Elles prouvent évidemment que Cubières a été fort malheureux dans toute l'affaire :

Aujourd'hui je ne veux plus être la victime et la dupe de M... (Teste). Mon parti est pris enfin de me laisser actionner afin de me soustraire, s'il est possible, à sa rapacité, afin de ne point payer ce que je n'ai jamais dû.

Teste déclare ne rien comprendre à tout cela. Il paraît laisser planer sur Cubières des soupçons d'escroquerie; Parmentier affirme n'avoir jamais cru à la corruption. Et comme le président insiste pour connaître le nom du personnage dont Cubières se dit la victime et la dupe, celui-ci se lève, et, les larmes aux yeux, désigne Teste.

Dans la troisième audience, l'ancien ministre des travaux publics est interrogé. Il persiste à nier : « Je répudie de toute l'énergie de mon âme les faits... J'oppose, avec la fermeté d'une conscience pure, une dénégation absolue de laquelle je fais dépendre toute ma vie, mon honneur qui est entre vos mains... » Cubières avait donné de l'argent, Teste n'en avait point reçu, Pellapra était donc un escroc. A la nouvelle de cette accusation, le gendre de Pellapra, le prince de Chimay, lui envoie un exprès l'engageant à se présenter devant ses juges.

Au début de la quatrième audience, on apprenait, après vérification, que, le 12 septembre 1843, M. Charles Teste, député, fils de l'accusé, avait placé en bons nominatifs du Trésor, une somme de 95,000

francs. On donnait aussi lecture de lettres adressées à Pellapra par l'ex-ministre. C'était Mme Pellapra qui, sur les instructions de son mari, les avait fait tenir à la Cour. L'une d'elles, datée du 24 juin, était conçue en ces termes :

Mon cher ami,

Le rapport a été déposé hier soir. Il est tout à fait contraire à mon opinion, c'est-à-dire qu'il conclut comme l'ingénieur à la réduction à 6 kilomètres. Il est en outre fortement motivé. J'ai cru qu'il était convenable de ne pas précipiter la délibération du conseil et de la différer jusqu'à mon retour. Cela est plus sûr et n'entraîne qu'un retard de vingt-cinq jours...

Votre dévoué,
J. B. T.

Ces lettres étaient accablantes. Lorsqu'on les présenta à Teste il les prit dans sa main tremblante et dit : « C'est de moi ». C'était la dernière audience où il dut paraître.

Hier je voyais Teste innocent, aujourd'hui je le vois coupable. Hier je l'admirais, aujourd'hui je serais tenté de le mépriser s'il n'était si malheureux, mais je n'ai plus que de la pitié. A la production de la pièce venue du Trésor, il a rougi, s'est essuyé le front avec angoisse et s'est tourné vers son fils. Ils ont échangé quelques mots, puis Teste s'est remis à feuilleter son dossier et le fils a laissé tomber sa tête sur ses deux mains (1).

Le lendemain, grand émoi à Paris : Teste avait tenté, la veille au soir, de se suicider dans sa chambre de la prison du Luxembourg, où il avait été transféré. Il s'était tiré dans la bouche et dans la région du cœur deux coups de pistolet, mais les deux coups avaient manqué, et il ne portait sur la poitrine qu'une légère meurtrissure. Le directeur de la prison, monté dans sa chambre au bruit d'une détonation, l'avait trouvé debout, avec sa chemise et son pantalon, la main droite sur le cœur. « Qu'avez-vous, monsieur le directeur? dit Teste en l'apercevant; vous paraissez bien effrayé.» Et il laissa tomber son bras. C'est alors que M. Trevet vit une tache sur sa chemise. Comme le directeur regardait autour de lui : « Je vais vous épargner la peine de chercher, lui dit Teste; vous trouverez les pistolets dans le premier carton de gauche de mon bureau. » Et, en effet, M. Trevet trouva à l'endroit indiqué deux de ces petits pistolets de poche appelés coups de poing. Un médecin fut mandé en toute hâte. Le colonel Pozac, commandant militaire du palais, arriva, puis le grand référendaire et le procureur général. Le blessé était très calme. Il demanda *MonteC-risto*, mais on ne put satisfaire son désir, la bibliothèque du palais ne possédant pas ce livre. Teste avait dîné, ce soir-là, en compagnie de Mes Paillet et Dehaut, et son fils était venu le voir. C'est après leur sortie que le coup de feu avait retenti. Teste refusa de faire connaître la personne qui lui avait fourni les pistolets. Il était perdu et ne chercha pas à lutter plus longtemps. Le 13, il écrivait à M. Pasquier :

Monsieur le chancelier, les incidents de l'audience d'hier ne laissent plus de place à la contradiction en ce qui me concerne, et je considère à mon égard le débat comme consommé et clos définitivement. J'accepte d'avance tout ce qui sera fait par la Cour en mon absence.

Elle ne voudra sans doute pas, pour obtenir une présence désormais inutile à l'action de la justice et à la manifestation de la vérité, prescrire contre moi des voies de contrainte personnelle, ni triompher par la force d'une résistance désespérée. Je la prie aussi d'être bien convaincue que cette résolution irrévocable de ma part se concilie dans mon cœur avec mon profond respect pour le caractère et l'autorité de mes juges.

J'ai l'honneur d'être, monsieur le chancelier, votre très humble et très obéissant serviteur.

Dans l'audience du lendemain, la Cour, passant outre à l'absence de Teste, entend le réquisitoire du procureur général, qui conclut contre les trois accusés aux peines portées contre la corruption des fonctionnaires publics. Quant à Pellapra, la Cour ne devait statuer qu'après le délai fixé pour l'instruction de la contumace.

C'était maintenant à la défense de parler. La tâche des avocats devait être rude. Me Baroche, le premier, présente la défense de son client. Après avoir rappelé la longue carrière de Cubières, ses faits d'armes, sa belle conduite comme soldat, il s'exprime en ces termes :

. . . Ah! je le disais tout à l'heure, si l'on a droit de reprocher avec sévérité à un homme une seule mauvaise action commise dans tout le cours de sa vie, la justice veut qu'on n'oublie pas cette longue carrière d'honneur et de courage, la justice veut qu'un seul jour d'erreur et de faiblesse n'anéantisse pas, ne fasse pas perdre le bénéfice de tout ce glorieux passé...

A la vue de ce vieux soldat venant s'asseoir à côté d'un Parmentier, de ce vieillard exploité, soupçonné d'escroquerie, et finalement convaincu de corruption, le public et la Cour éprouvèrent une pénible émotion.

Il était impossible à Me Dehaut de défendre Teste; il ne lui restait qu'à implorer l'indulgence du tribunal. C'est ce qu'il fit :

Messieurs les pairs, dit-il, l'infortuné dont la place reste vide devant vous, aurait voulu en appeler immédiatement à la

(1) V. Hugo. *Choses vues.*

justice divine et épargner à la Cour la triste mission qu'il lui reste à remplir, mais le sort ou la Providence le condamne à la justice humaine. Il a voulu que ce fût moi qui vinsse, comme pour lui rendre les derniers devoirs, apporter les seules paroles qui pussent trouver place ici au lieu d'une défense impossible.

Et, découragé, il acheva par ces mots : « N'oubliez pas cette parole de Bossuet : « Que la miséricorde est « une partie intégrante de la justice! » L'humiliation ne pouvait être plus complète.

Quant à Parmentier, il fut impossible à son avocat de lui attirer quelque sympathie. On fit semblant de le croire innocent de toute manœuvre de chantage, mais il n'en resta pas moins l'homme d'affaires véreux cherchant à exploiter toutes les vilenies.

Il fallut trois longues séances à la Cour réunie en chambre du conseil pour formuler son jugement. La décision à prendre était grave, les débats furent laborieux. Enfin, le 17 juillet 1847, la Cour rendait son arrêt.

Sont condamnés :

M. Teste, à la dégradation civique, à trois ans de prison, à 94 000 francs d'amende et au versement de 94 autres mille francs dans la caisse des hospices de Paris, à titre de restitution ;

M. le général Despans-Cubières, renvoyé de l'accusation sur le chef d'escroquerie, à la dégradation civique et à 10 000 francs d'amende ;

M. Parmentier, à la dégradation civique et à 10 000 fr. d'amende.

La Cour a, en outre, condamné tous les accusés aux frais du procès; elle a prononcé la solidarité quant à ces frais seulement, et a fixé à cinq ans la durée de la contrainte par corps.

Teste transféré à la Conciergerie, au-dessous de cette chambre que naguère il présidait, y resta jusqu'au 13 août 1849. Alors Louis Bonaparte, président de la République, l'autorisa à terminer sa peine dans une maison de santé à Chaillot, et lui fit remise de 50 000 francs sur l'amende qu'il avait encourue. En 1850, Teste quittait la maison de santé et mourait le 26 avril 1852. Cubières obtint un arrêt de réhabilitation de la cour d'appel de Rouen, le 17 août 1852. Napoléon III s'était souvenu que Cubières avait servi son oncle.

La presse jugea le jugement. *Les Débats* le trouvèrent trop sévère : « Leur faute, quelle qu'elle soit, disaient-ils, le 20 juillet, en parlant des condamnés, ils l'expient cruellement! si cruellement qu'on se demande si l'égalité devant la loi n'est pas à leur égard une inégalité énorme. » Les journaux de l'Opposition l'estimèrent naturellement trop doux. *La Presse* prouva, textes en mains, que le chiffre des amendes était inférieur à celui fixé par la loi.

Le 19 juillet, Pellapra, tout vieux, tout cassé par ses soixante-quinze ans, se constituait prisonnier au greffe de la prison du Luxembourg. Il arrivait de Liège. Le 24 juillet, on lisait dans les journaux : « La Cour des pairs a rendu aujourd'hui, 23, son arrêt dans l'affaire du sieur Pellapra. Après avoir entendu les réponses de l'accusé qui affirmait avoir remis à Teste, empêché par sa situation de devenir actionnaire de la compagnie de Gouhenans, une somme de 100 000 francs; après avoir entendu le réquisitoire de M. le procureur général et la défense présentée par Me Chaix-d'Est-Ange, la Cour a condamné le sieur Pellapra à la dégradation civique et à 10 000 d'amende (1). »

PAUL FRANK.

UNE PREMIÈRE

Nouvelle.

Fini! c'était bien fini!

Le même besoin de le revoir, de s'ancrer dans les yeux la vue de sa face pâle au sourire contracté, les avait, pour la vingtième fois depuis la veille, réunis auprès du lit funèbre; et, maintenant, agenouillés, la tête appuyée aux matelas, les doigts crispés sur l'acajou, ils sanglotaient sans contrainte.

Leurs pensées, que trente ans de ménage avaient rendues pareilles, allaient d'un vol égal à l'enfant mort; et dans l'horreur de l'heure présente, n'ayant pour trait d'union que la douleur, ces deux vieux cœurs battaient à l'unisson!

Ainsi pensaient-ils au fond d'eux, c'était ça la vie! On n'avait qu'un enfant, un seul, et pour celui-là, sans regrets, au hasard des jours, au mépris des peines, on avait travaillé quarante ans, avec un acharnement de fourmis, dans une boutique obscure : puis, quand ce fils qui, grâce à tant d'efforts, avait pu éviter les incertitudes du début, commençait à être connu, quand

---

(1) Sur ce procès, consulter : *Cour des pairs, affaire des mines de Gouhenans*, 3 vol. in-4°. Imprimerie royale, 1847.

Les notes, suppliques et observations pour Teste, Cubières et Parmentier. Paris, 1847.

Procès du général Despans-Cubières, en livraisons, chez Pagnerre. Paris, 1847.

Victor Hugo : *Choses vues*. Paris, Hetzel-Quantin, 1887.

Parmi les pamphlets et brochures inspirés par ces événements, nous citerons : *O tempora! o mores!* Satire par l'augure Apolonius. Paris, in-8°.

Corruption, satire contre le XIXe siècle, par M. Amédée Boudin. In-8°

Complainte sur un noble pair de France, accusé d'avoir voulu corrompre un ministère corrompu et corrupteur. Paris, in-16.

Les Scandales du jour : Révélations édifiantes et curieuses sur les hommes et les choses, par Satan. Paris, in-8°.

Scandales du jour : Les ministres jugés par Satan et par un pamphlétaire devenu ministre. Paris, in-18.

ses chroniques étaient citées, quand on le comptait parmi les « jeunes » du jour que l'avenir devait glorifier, voilà qu'une voiture en passant trop près d'un trottoir le renversait, et qu'à eux, pauvres parents, on rapportait le corps inanimé du fils bien-aimé, meurtri, les reins broyés.

Et tous les deux pleuraient! Et tandis que le père entrevoyait, dans son rêve de deuil, les articles navrés, les mots pompeux et la bande noire des journaux où l'enfant écrivait; la mère, elle, pensait que ce matin on parlait d'eux dans ce coin de Paris où ils avaient gagné leur aisance, et elle entendait un boutiquier de la rue des Bourdonnais, voisin de leur ancienne maison de bonneterie, qui disait du pas de sa porte à un ami du quartier :

— Vous savez? le petit Paul Louvet...

— Oui : Eh bien?

— Eh bien, il est mort!...

Et ses larmes semblaient augmentées à l'idée de la peine qu'auraient les autres.

. . . . . .

Et pendant que les hoquets des sanglots agitaient leurs poitrines, la brise d'un jour d'hiver soulevant les rideaux de la fenêtre emplissait la chambre, courbant sous son haleine la flamme des bougies, et, sur la table de travail à laquelle nul n'avait encore touché, les feuillets des articles commencés et les pages des cahiers de notes bruissaient dans le vent.

*
* *

Un long mois s'était déjà passé depuis l'enterrement; mais les vieux pleuraient toujours.

Dame! on n'oublie pas si vite le rêve de toute une vie! Le rêve! plus que le rêve même, car c'était vraiment la réalité que la vue et l'amour de l'enfant bien-aimé. Mais chaque coin de la maison était plein de lui! Mais chaque heure du jour marquait la place vide!

Le matin souvent encore, quand Delphine, la vieille cuisinière, heurtait trop fort du balai les portes et les murs du long couloir qui desservait les chambres, le corps de Mme Louvet tressaillait : un éclair s'allumait dans ses yeux et pendant ce court instant où l'esprit nous montre la phrase à dire bien avant que nous ne l'ayons énoncée, elle se sentait aux lèvres le sempiternel reproche d'autrefois.

— Mais, Delphine, vous êtes folle! Et M. Paul qui dort!

— Paul!

Ah! comme c'était loin ce temps-là!... Et un coup d'œil atone remplaçait l'éclair, et un sourire amer venait clore la bouche qui commençait de s'ouvrir. — Pourquoi donc à présent le silence? A quoi bon? Qui maintenant dans la maison dormait le matin d'un sommeil tranquille?

Et puis les repas? à midi, le soir? — Quoi se dire? N'était-ce pas lui qui donnait tous les sujets de conversation?... D'ailleurs dans ces temps-là M. Louvet allait tous les soirs, vers cinq heures, faire un petit tour au café des Arcades, et il rapportait des nouvelles. C'était sa distraction favorite que cette débauche quotidienne : quand il entrait, les anciens du quartier disaient aux nouveaux venus ou à leurs invités :

— Vous savez, c'est le père de Paul Louvet.

Et lui, relevant la tête sous ce chuchotement flatteur, allait plus heureux prendre au fond de la salle sa place accoutumée.

Maintenant, fini le café! Un jour, pour le distraire, un ami avait entraîné le pauvre père; mais les faces attristées des gens qui se dérangeaient devant lui l'avaient bouleversé, et il était rentré à la maison plus navré encore. Aussi le soir le surprenait-il à présent écroulé dans le grand fauteuil de sa chambre à coucher, la tête penchée sur la poitrine, tandis que sa femme, «Bonne», comme il l'appelait, n'y voyant plus assez clair pour son crochet, plongeait, à travers la vitre au rideau relevé, un regard vague sur la rue brumeuse...

Et ils restaient ainsi sans lumière, bien après la chute du crépuscule.

*
* *

Un soir, pourtant, un incident vint les troubler dans leur douleur calme; il était neuf heures, et déjà le grand lit au couvre-pied relevé laissait voir les couvertures faites et prêtes pour leur coucher, quand un coup de sonnette brutal vint les tirer de la torpeur où ils sommeillaient. Ils se dressèrent en sursautant : Qui donc, à cette heure, venait les déranger, eux qui, depuis si longtemps, ne voyaient plus personne? Et l'oreille tendue, ils essayaient de reconnaître la voix de celui qui, dans l'antichambre, parlementait avec Delphine. Mais la porte s'ouvrit : c'était un ancien ami de Paul, M. Gendron, un homme de lettres qu'on disait intéressé dans un des théâtres du boulevard. Après les premières banalités d'usage, comme les Louvet interrogeaient des yeux le nouveau venu, car ils sentaient bien que cette visite cachait un motif sérieux, Gendron prit un ton bon enfant et mettant, en habitué de la maison, ses coudes sur la table ronde, où brûlait la lampe :

— Voilà, dit-il; je viens vous trouver pour la pièce de ce pauvre Paul; vous savez, celle qu'il avait présentée au Théâtre parisien, il y a six mois; j'ai vu aujourd'hui Montel, le directeur; il veut la jouer, mais il faut votre autorisation. La donnez-vous?

Leur autorisation! la pièce de Paul! Et en même temps que se réveillait un monde de souvenirs, tout un enchevêtrement de responsabilités venait les épouvanter de son inconnu.

— Vous n'aurez à vous occuper de rien, bien entendu, ajouta l'homme de lettres, qui comprenait leur effarement...

Un silence suivit ses paroles. M. Louvet le rompit le premier :

— Bonne, que dis-tu ? murmura-t-il.

Et comme sa femme ne répondait pas ; timide, prêt déjà à toutes les concessions plutôt qu'à la lutte, il ajouta :

— Si c'est l'avis de M. Gendron ?

Mais elle, alors, comme sortant d'un rêve, s'écria d'un ton de reproche :

— Jouer cette pièce-là ! Mais tu n'y songes pas, mon ami ; pour qu'on vienne encore nous tourmenter ! pour que des gens des journaux envahissent la maison comme il y a un mois, et qui sait ? pour que peut-être on dise du mal de lui.

Et épanchant alors un gros chagrin de son cœur :

— Savez-vous, reprit-elle en se tournant vers le visiteur, ce qu'ils ont dit sur sa tombe ? Tenez ! ce petit monsieur pâle, qui venait souvent travailler avec lui le soir ?...

Et comme Gendron haussait les épaules d'un geste de dénégation :

— Eh bien ! continua-t-elle, il a dit dans son discours que, depuis longtemps, Paul ne vivait plus que pour la littérature ! qu'il était détaché de tout ! qu'il ne voyait plus que l'art dans sa vie et qu'il lui avait sacrifié toutes ses affections !... Si c'est possible !... Mon pauvre Paul !... Lui qui nous aimait tant !...

Et elle éclata en sanglots. Mais pendant que M. Louvet, les bras au ciel, sur le point de pleurer lui-même, essayait de la consoler, la voix de Gendron s'éleva, qui parlait de devoir, d'hommage rendu à la mémoire du mort, de perte pour la littérature : un stock de grands mots que lui dictait le pressentiment d'une bonne affaire à réaliser, grâce au coup de tam-tam qu'il comptait battre à propos de ce « jeune », mort jeune. Le père, lui, était déjà aux trois quarts convaincu et bientôt, à son tour, étourdie par les phrases ronflantes de l'ami de Paul, la pauvre vieille se laissait arracher son consentement, mais à condition qu'on ne lui reparlerait plus jamais de cette pièce-là...

Et comme Gendron s'en allait, on entendit sur le palier la voix raffermie de M. Louvet qui disait d'un ton presqu'autoritaire : « Vous entendez, monsieur Gendron, nous ne voulons plus qu'on nous en parle... jamais... jamais. »

***

Deux mois s'étaient déjà écoulés depuis la visite de Gendron, quand en rentrant un soir chez lui, M. Louvet rapporta au logis des traces visibles de préoccupations.

Les bras de son fauteuil, ce jour-là, ne l'attirèrent pas, et le silence accoutumé de la chambre à coucher où il avait l'habitude d'attendre l'heure du dîner, fut troublé par le bruit de son pas. Il semblait ne pouvoir rester un instant en place et quand sa femme, étonnée, lui demanda à deux ou trois reprises s'il était malade, s'il avait « quelque chose » ; il répondit, sur un ton rendu exprès évasif, des : « Oh ! rien, rien ! », dont Mme Louvet ne remarqua pas l'étrangeté.

Pourtant, quand ayant passé dans la salle à manger, Delphine, après avoir servi le potage, les eut laissés seuls, M. Louvet, comme s'il ne pouvait garder davantage l'idée qui l'obsédait, se pencha vers sa femme et murmura : « Bonne ! c'est pour ce soir », et voyant que, ne comprenant pas, elle le regardait presque effarée, il ajouta : « Tu sais bien, la première de la pièce de Paul ! ».

La première de la pièce de Paul ? Oui ! M. Louvet avait lu l'annonce dans un journal ; seulement, en rentrant, il n'avait pas tout d'abord osé le dire.

Et cette pensée que tout à l'heure, dans un théâtre, au milieu du bruit, dans une fête, en somme, le nom de l'enfant mort allait de nouveau être prononcé les attrista d'avantage. Et puis ils se souvinrent de la « première » précédente de Paul, ses débuts : trois actes à Cluny. — Oh ! comme, elle, ce soir-là, s'était faite belle ! Dame qui veut n'est pas mère d'auteur ! et avec quelle joie ils s'étaient installés dans la petite baignoire grillée que Paul leur avait réservée. — M. Louvet avait été entraîné par son fils dans les coulisses, à la fin du deuxième acte ! — Mais surtout ce que, sans se le dire, tous deux revoyaient, c'était l'instant où sur la scène, le jeune premier était venu dire de sa voix claire : « La pièce que nous venons d'avoir l'honneur de représenter devant vous, est de M. Paul Louvet ». Ah ! ce moment-là, comme il avait été bon ! Les applaudissements éclataient dans la salle et au milieu du bruit on entendait les voix d'amis qui criaient : « Bravo Louvet ! Bravo ! Bravo ! » Et lui, le père, se souvenait bien, qu'au fond de la baignoire il s'était alors redressé de toute sa taille prenant sa part de la gloire de son fils... « Bonne », elle, pleurait tout doucement, à petits coups ! Mais de bonheur cette fois-là.

C'était l'ouvreuse qui était venue leur dire de partir...

Et voilà qu'à présent la mémoire de cette apothéose hantait leurs deux cœurs et qu'un pareil désir, né d'un même amour, les étreignait : celui d'assister encore une fois à la glorification de leur enfant. Et cette pensée tout d'abord réprimée, revenait sans cesse et, sans qu'ils l'avouassent, les torturait d'une lancinante obsession. Ce fut le père qui le premier s'aventura : « Si nous y allions, Bonne » ? demanda-t-il brusquement ; et la phrase à peine prononcée, il la regrettait déjà, craignant de voir sa femme bondir à une telle idée. Mais, à son grand étonnement, Bonne ne s'insurgea pas : elle allégua bien un peu l'heure tardive, la difficulté d'avoir des places, mais mollement... avec le désir évident d'être convaincue.

Et, la gorge serrée, tout appétit disparu, ils ne songèrent plus au dîner.

Alors vint la question de l'habillement. On ne pouvait pas aller en grand deuil à une « première » : c'était presque un sacrilège. Pour lui, la difficulté n'était pas

grande : un homme en redingote et pantalon noir, va partout ; mais, pour elle, c'était autre chose. Et tout en cherchant dans son porte-manteau une robe sombre qui ne fût pas de grand deuil, elle avait le cœur gros d'abandonner, même pour l'amour de l'enfant, le crêpe qui disait sa peine.

Enfin, elle se décida pour une robe de soie noire, depuis bien longtemps oubliée, et un chapeau de même nuance, orné, pour toute garniture, d'une branche de jais, compléta sa toilette.

Certes, ce n'était pas bien beau ! Mais qu'importait ! Ils se faufileraient, en arrivant, parmi la foule, et, si la chance leur faisait obtenir deux bonnes places, ils resteraient sans sortir jusqu'à la fin, à l'abri du bruit des couloirs.

***

Sur la promesse d'un bon pourboire, un fiacre les conduisit rondement à la porte du Théâtre parisien. M. Louvet lui donna 3 francs. Ah ! on ne comptait pas ce soir-là !

Et ils entrèrent, presque honteux, se faisant tout petits, dans le théâtre brillant de l'éclairage des grands jours.

La bonne fortune d'une rentrée survenue au dernier moment, permit au contrôleur de leur donner deux places dans une loge de six ; et comme ils arrivaient à point, ils purent s'installer sur le devant.

On en était à l'entr'acte qui sépare le lever du rideau de la grande pièce ; la salle commençait de s'emplir, et des quantités de plastrons blancs constellaient l'orchestre. Les hommes, debout, le dos tourné à la scène, regardaient les loges, et tous ces coups d'œil qui pourtant passaient au-dessus d'eux, gênaient les deux pauvres vieux, pris de nouveau de leur folle timidité.

Ils se sentaient inquiets, mal à l'aise, et pour se donner du courage, sans rien se dire cependant, de temps à autre, ils se serraient furtivement la main.

Soudain la porte s'ouvrit brusquement, un rayon de lumière les éclaira, et deux jeunes couples firent irruption dans la loge. Les Louvet ne se retournèrent pas ; mais tandis que les femmes se défaisaient de leurs fourrures, ils se rapprochèrent un peu plus du devant de la loge pour tenir le moins de place possible. Au fond, ils commençaient à regretter d'être là ; ils se sentaient dépaysés, gênés dans leur tristesse, au milieu des éclats de rire de ces voisins dont la conversation dénotait des gens du grand monde. Même, à un moment, M. Louvet se penchant vers sa femme lui dit tout bas :

— Nous aurions peut-être mieux fait de ne pas venir ?

Quoique le pensant, Bonne, n'osa pas dire : oui.

D'ailleurs l'étrangeté de leurs allures, la timidité de leur tenue amusaient les jeunes gens qui pensaient avoir devant eux quelque vieux ménage provincial qu'un hasard avait conduit à cette première.

Les femmes détaillaient, moqueuses, la toilette de « Bonne » et les hommes faisaient, sur le compte du mari, de l'esprit facile ; même, à un moment, une voix dit tout haut avec intention :

— Si au moins Juliette pouvait se mettre sur le devant.

A cette invitation non déguisée d'abandonner sa place, M. Louvet eut un tressaillement et esquissa le geste de se lever ; le genou de sa femme pressant fortement le sien le fit rasseoir.

Mais le rideau se levait.

Alors tout disparut pour eux, toute préoccupation extérieure s'envola et ni les chutements des voisins, ni les bruits de la salle ne purent désormais les troubler.

***

Le premier acte était un peu triste ; néanmoins, pendant toute l'exposition, les Louvet se continrent. Bonne, son mouchoir aux lèvres, le mâchonnait nerveusement et elle appuyait fortement son menton sur ses mains crispées à la rampe pour mieux se raidir dans son effort. Ah ! ils n'avaient pas besoin de l'écouter, ils la connaissaient bien cette pièce-là ! Que de fois Paul en avait parlé devant eux ! Souvent, le soir, il leur lisait les fragments de scènes qu'il avait faits dans la journée ; et ils se rappelaient aussi tous les espoirs fondés sur sa réussite en faveur d'un avenir que la mort hélas ! avait brisé.

Et à ces pensées ravivées, la douleur les mordait davantage ! Aussi, quand on fut arrivé à ce que Paul, jadis, appelait la grande scène du « un », la mère ne put se maîtriser plus longtemps et baissant la tête, elle commença de pleurer — M. Louvet, très pâle, résistait encore.

Mais ce fut alors une joie derrière eux : les jeunes femmes se mouraient littéralement de rire, et, dédaignant la pièce, elles ne s'occupaient plus que de suivre les contractions qu'une sensibilité exagérée, croyaient-elles, mettait au visage de la vieille provinciale. Aussitôt le rideau baissé, elles se précipitèrent, avec leurs maris, hors de la loge, pour aller raconter à des amis quels drôles de petits bourgeois le hasard leur avait, ce soir, donnés pour voisins.

Les Louvet restèrent seuls, écrasés sur leurs chaises ; mais sans se parler : à quoi bon ? C'était avec le fils perdu que tous deux causaient alors, et chacun le voulait à soi seul.

Ah ! certes, ce soir-là, M. Louvet ne pensa pas à aller chercher au buffet du foyer des caramels pour « Bonne », comme jadis il faisait, quand, avec des billets donnés par Paul, ils s'offraient la débauche d'une soirée de théâtre !

Le deuxième acte, lui, dégageait une véritable émotion, ce fut la goutte fatale au vase ; de grosses larmes coulèrent sur les joues du père et « Bonne », ne songeant plus à se retenir, éclata en sanglots, sans

chercher à voir quoi que ce soit, le front sur la rampe.

Derrière elle, les jeunes femmes s'amusaient à suivre aux hoquets du corps le sursautement des petits grains de jais qui dansaient sur son chapeau.

Au troisième acte, ce fut bien pis encore, car, soit que les deux vieux sentissent que la communion qui, grâce à la pièce, s'était établie entre eux et leur enfant allait finir, soit que de nouveaux souvenirs vinssent à chaque minute augmenter leur chagrin, les larmes redoublèrent.

Mais alors, comme sur la scène apparaissait le dénouement heureux, leurs compagnons de loge, tout en ne comprenant pas la cause de tant de pleurs, soupçonnèrent néanmoins quelque peine et cessèrent de rire.

Enfin, quand, après le rideau tombé, l'acteur principal vint dire au milieu des applaudissements que la pièce jouée était de « feu Paul Louvet », deux sanglots tordirent en même temps les vieillards sur la rampe. Et, alors, poussée par je ne sais quelle bravoure, comme aussi peut-être par un sentiment de fierté maternelle exalté par les bravos du public, « Bonne » le visage tout inondé de larmes, se tournant vers les jeunes femmes, balbutia d'une voix tremblante :

— C'était notre enfant.

JEAN MISÈNE.

LA DIPLOMATIE DE LA RÉVOLUTION (1)

II.

Les limites naturelles. — La question résolue.

(1794-1795).

C'est presque tout de suite après le traité du 5 avril 1795 avec la Prusse que nous entrons dans la période de doute et d'irrésolution.

On avait beaucoup espéré de ce traité, qui devait avoir pour conséquence immédiate la dissolution de la grande alliance, l'Autriche isolée sur le continent et l'Angleterre dans son île, la faculté pour nous de retomber sur elles avec toutes nos forces et de les faire payer pour tout le monde.

On s'aperçut bientôt que rien n'était fini, pas même avec la Prusse. Avec celle-ci la discussion restait ouverte sur les clauses des articles secrets : cession éventuelle de la rive gauche et neutralisation de l'Allemagne du Nord sous la garantie du roi Frédéric-Guillaume II. Le plénipotentiaire de celui-ci, Hardenberg, ne cessait d'effrayer Barthélemy des conséquences qu'aurait pour l'Europe et la France notre persistance à vouloir garder la rive gauche. La majeure partie des États du Saint-Empire restaient en armes. L'Espagne ne se décidait pas à traiter : d'une part, on la rebutait par nos demandes de cessions territoriales, Guipuzcoa, Biscaye, Louisiane, Saint-Domingue; d'autre part, elle élevait des prétentions gênantes ou puériles, telles que la mise en liberté de Louis XVII ou le rétablissement en France de la religion catholique. La nouvelle république hollandaise, quoiqu'elle fût à notre discrétion, refusait de traiter, parce qu'à elle aussi nous demandions des cessions de territoires, et en outre beaucoup d'argent. Naples, la Sardaigne, le pape, continuaient à suivre la direction de l'Autriche. Celle-ci n'était point résignée à nous laisser bouleverser la constitution germanique par l'annexion du pays rhénan; elle prévoyait le contre-coup que celle-ci aurait sur ses clients de la rive droite; elle s'effrayait à l'idée de voir nos idées, à la faveur de la paix, se propager en Allemagne et en Italie; loin de consentir à nous céder la Belgique, elle n'avait point renoncé à nous enlever l'Alsace, la Lorraine, la Flandre, l'Artois; elle était irréconciliablement notre ennemie parce que partout elle rencontrait nos armes ou nos principes, en Belgique, en Allemagne, en Italie, en Pologne. Tout aussi résolue était l'Angleterre à ne pas nous laisser en possession de la Belgique. Du fond de l'Europe, la tsarine poussait les rois à la guerre sainte contre « l'athéisme ». Quant aux puissances neutres par essence ou anciennes clientes de la France, la Turquie et le Danemarck attendaient ce que ferait la Suède, et celle-ci traînait la négociation en longueur, exigeant qu'on lui payât les subsides traditionnels avant même qu'elle fût sortie de la coalition. Nous n'avions que deux ennemis de moins qu'en 1793, la Toscane et la Prusse; les autres adversaires n'en étaient devenus que plus ardents; et nous ne comptions pas encore un véritable allié. Contrairement à ce qu'on avait espéré, on ne pouvait déplacer un régiment des frontières rhénanes ou pyrénéennes pour reporter toutes nos forces en Italie contre l'Autriche, et en finir avec elle.

D'autre part, la situation intérieure était des plus alarmantes : à Paris, les « journées » jacobines, 12 germinal, 1er prairial, se succédaient, et il fallait employer l'armée à dompter les émeutes. Les Anglais se préparaient à soulever les chouans et à jeter les émigrés dans la Bretagne. Ruine des finances, détresse du trésor, le peuple affamé, les armées ni payées ni nourries, le danger déjà visible des dictatures militaires, tout faisait prévoir une catastrophe prochaine. « Spectacle étrange, nous dit M. A. Sorel, d'un gouvernement qui vacille sur sa base, semble toujours à l'instant de crouler et terrifie tout autour de lui partout où portent ses canons. Spectacle plus étrange d'une assemblée impuissante à conduire la France et à se conduire soi-même, qui cependant tient l'Europe en échec, con-

(1) Suite et fin. — Voy. le numéro précédent.

quiert des provinces, soumet des peuples, humilie des rois et porte son gouvernement précaire à un degré de puissance extérieure que l'ancienne monarchie, en ses jours de plus grand éclat, n'avait jamais dépassé. » Oui, mais combien de temps ce spectacle étrange pourrait-il durer?

Le ton de la diplomatie à l'égard de l'Europe était toujours impérieux, presque impérial. La Hollande venait de se constituer en une république à l'image de la nôtre; on refusait de la reconnaître tant qu'elle ne se serait pas acquittée en provinces et en millions, tant qu'elle n'aurait pas mis à notre discrétion ses trésors et ses flottes. Les invocations des négociateurs bataves à la fraternité des peuples libres se heurtaient à des réponses que n'eussent pas désavouées Louvois et son intendant Robert. Sieyès leur disait nettement : « Les principes sont pour les écoles, l'intérêt est pour l'État. » Les chefs d'une république de liberté et d'égalité disposaient des États et des nations avec aussi peu de scrupules que, plus tard, au congrès de Vienne, les diplomates de la Sainte-Alliance ; ils proposaient à l'Espagne de s'annexer le Portugal ; ils se désintéressaient de la Pologne sous prétexte que Kosciuszko rappelait par trop La Fayette ; on voulait forcer la Prusse à prendre le Hanovre ; on était tout disposé à laisser dans le Saint-Empire les gros manger les petits, sous prétexte de s'indemniser. L'Autriche se voyait offrir la Bavière à la fois par la Russie et par une école de politiques français. Il n'est pas d'idée violente, pas de marchandage et de dépeçage de nation dont Napoléon ait eu l'étrenne ; en tout il a été devancé par quelqu'un des politiques ou des agents de la Convention.

Cependant on commençait à comprendre que l'acquisition de la rive gauche par la France aurait pour conséquence la réorganisation de l'Allemagne sur la rive droite. Hardenberg nous avertissait que ce serait dans le sens le plus défavorable à nos intérêts. Sieyès, l'implacable logicien, devance le *recès germanique* du premier consul ; il sacrifie à la Prusse les Évêchés et les autres petits États dans le Nord ; il agrandit de même l'Autriche ; il groupe le reste de l'Allemagne en une sorte de confédération du Rhin.

De la façon la plus téméraire, avec les illusions les plus dangereuses sur la gratitude éventuelle de la Prusse et la parfaite balance entre elle et l'Autriche, il joue avec ces énergies profondes de l'Allemagne, encore inertes, mais si redoutables au réveil, que la séculaire politique de nos rois avait travaillé à endormir, à canaliser, à localiser, à disperser dans les innombrables cloisons étanches de cette construction baroque, mais si précieuse pour notre sécurité, qu'on appelle le Saint-Empire.

Barthélemy s'effraye de ces fantaisies : il nous montre, dans un avenir prochain, la Prusse et l'Autriche, toutes deux démesurément agrandies; les résultats des traités de Westphalie totalement détruits; les petits États disparus; nos plus fidèles clients anéantis ; « l'Europe plus asservie que jamais, les guerres plus terribles, tout sentiment de liberté comprimé ».

M. Sorel remarque que Sieyès est un précurseur de Napoléon, Barthélemy un disciple du sage Vergennes. Ces deux écoles, l'une révolutionnaire, l'autre de sage tradition, ne se sont-elles pas perpétuées jusqu'à nos jours? Rappelons-nous Thiers, l'avocat des petits États, en face de Napoléon III appelant de ses vœux les « grandes agglomérations », et de Rouher glorifiant la théorie des « trois tronçons », — les trois tronçons de Siéyès.

*
* *

L'acquisition de la rive gauche du Rhin compenserait-elle pour nous le bouleversement certain de l'Allemagne, aboutissant à une nouvelle et formidable concentration de ses forces ? Beaucoup commençaient à en douter.

Il arriva un moment où le Comité de salut public, qui chaque mois se renouvelait par l'élection, se trouva composé d'hommes qui s'inquiétèrent de la voie où s'étaient engagés leurs prédécesseurs. Ils se demandèrent si l'on n'avait pas été séduit par un mirage, par l'influence des traditions, par de la vaine gloire, par des ambitions inconciliables avec une république démocratique. Et alors ils écrivirent à un certain nombre de représentants en mission, agents diplomatiques, généraux d'armée, ouvrant une enquête sur l'utilité qu'il y aurait à garder la barrière du Rhin. Merlin de Douai, si décidé aux premiers jours, déclarait maintenant qu'il n'avait « pas d'opinion » et qu'il ne cherchait qu'à « s'éclairer le mieux possible ». Cochon de Lapparent affirmait n'avoir pas rencontré « un seul militaire instruit qui ne trouvât cette barrière plus difficile et plus coûteuse à garder que les anciennes limites ». M. Sorel n'a pu citer toutes les réponses. Celle de Pichegru et des représentants en mission à son armée conclut à une paix prompte, fût-ce par l'abandon de la frontière du Rhin. Merlin de Thionville, un des annexionnistes de la première heure, ajoute dans une lettre à Merlin de Douai : « Nous succombons pour ainsi dire sous le poids de nos victoires. Bloqués dans la France même, nous manquons de tout... Donnez-nous la paix, dussions-nous même rentrer dans nos anciennes limites : nous serions encore assez grands, plus grands même, puisque nous prouverions que nous n'avons pris les armes que pour la liberté. Voilà mon opinion. Puisse-t-elle prévaloir sur les projets gigantesques des hommes qui ont oublié à quoi tiennent les existences des empires. »

A ce moment, pour obtenir la paix, le gouvernement est disposé à beaucoup abandonner. Avec les Hollandais il cède sur la Zélande : la paix de La Haye s'ensuit (16 mai 1795). Avec l'Espagne on mande aux négocia-

teurs français de renoncer à toute acquisition de territoire : le courrier arrive trop tard ; l'Espagne s'est déjà résignée à livrer Saint-Domingue, gardant le Guipuzcoa, la Biscaye et la Louisiane (Bâle, 22 juillet). Déjà Barthélemy avait conclu avec la Prusse le traité de neutralisation de l'Allemagne du Nord (Bâle, 17 mai). Non seulement nous avons des ennemis de moins ; mais nous allons avoir enfin des alliés : Hollande, Espagne et bientôt Suède. La coalition est dissoute : c'est un gouvernement menacé à Paris par les émeutes jacobines et en Bretagne par la descente de Quiberon qui a eu tout l'honneur de ce résultat. Il ne reste en armes que l'Angleterre et l'Autriche, celle-ci avec sa clientèle d'États italiens.

***

Ce revirement si heureux dans les affaires générales eut pour premier résultat de ramener au premier plan la question des limites naturelles.

La France se trouvait assez forte pour réaliser ce vœu : le nombre des partisans du *système* s'en accrut. En outre, ceux des royalistes de l'intérieur qui, désabusés ou feignant de l'être sur le compte du prétendant et de l'émigration, tendaient à se rallier à la république, demandaient qu'elle se montrât désormais modérée au dehors comme au dedans. En général, ils étaient hostiles à la prolongation des guerres et, par conséquent, aux « limites naturelles ».

Les anciens républicains s'alarmèrent de cet afflux d'éléments nouveaux, suspects à leurs yeux, et qui, en effet, par une série de réactions de moins en moins bénignes, pouvaient nous ramener au royalisme pur, au retour de l'émigration et des prétendants. Sur ce point, la situation de 1795 rappelle, à certains égards, celle d'aujourd'hui. Ces républicains, désireux de se perpétuer au pouvoir, sentaient que ce serait difficile si les guerres cessaient absolument, si les armées, très républicaines, qui faisaient leur force, étaient licenciées, ou si elles refluaient à l'intérieur avec leurs généraux victorieux. Ils étaient heureux d'avoir dissous la coalition, mais ils entendaient continuer la lutte contre l'Autriche. Le principal objet du litige avec celle-ci, c'était précisément l'annexion projetée de la Belgique et de l'Allemagne du Rhin. Logiquement, ils durent s'attacher au système des « limites naturelles ».

De ce nouveau groupement des partis résulta une conséquence : c'est que ces expressions — royalistes modérés et partisans de l'abandon, républicains de conviction et partisans de l'annexion — devinrent synonymes.

Les républicains de conviction, ceux qui avaient voté la mort ou tout au moins le bannissement ou l'emprisonnement de Louis XVI, étaient toujours les maîtres dans la Convention, disposant du pouvoir législatif et constituant, disposant de la diplomatie et des armées.

Pour conserver cette maîtrise ils prirent deux séries de décisions. D'une part, ils firent la Constitution de l'an III, perpétuant leur Comité de salut public dans le Directoire, perpétuant la Convention elle-même, au moins les deux tiers, dans les Conseils des Cinq-Cents et des Anciens.

D'autre part, ils assurèrent la continuation de la guerre, en faisant dresser le plan de la prochaine campagne en Italie et en donnant une solution à la question des limites.

***

Cette solution, ce furent encore des Allemands *patriotes* du Rhin qui la provoquèrent. Parmi ceux qui avaient siégé dans la Convention de Mayence et échappé à la destinée tragique de beaucoup de ses membres, se trouvaient Hoffmann et Bœhmer. Le premier mit au concours la question ; le second publia les travaux que ce concours avait provoqués dans un recueil intitulé : *La rive gauche du Rhin, limite de la République française*. Le *Rapport sur le concours* reçut les honneurs du *Moniteur*.

Le 30 septembre 1795 (1), Merlin de Douai, au nom du Comité de salut public, invita l'Assemblée à se prononcer. Le débat ne porta formellement que sur la Belgique, le Limbourg, le Luxembourg et le pays de Liège. Quant au pays rhénan, Merlin faisait remarquer que, par suite des traités avec la Prusse et la Hesse, leur sort était réservé jusqu'à la pacification générale avec l'Empire. Mais, il ajoutait : « L'affermissement de la République et le repos de l'Europe sont essentiellement attachés au reculement de notre frontière jusqu'au Rhin. Et certes ce n'est pas pour rentrer honteusement dans nos anciennes limites que les armées républicaines vont aujourd'hui, avec tant d'audace et de bravoure, chercher et anéantir au delà de ce fleuve redoutable les derniers ennemis de notre liberté. »

C'est bien ainsi que le comprit l'Assemblée. Personne ne proposa de rendre la Belgique à l'Autriche : quelques orateurs agitèrent seulement la question de la constituer en république autonome.

Le décret que, ce même jour, rendit l'Assemblée prononce la réunion à la France de la Belgique et de tous les territoires conquis sur l'Autriche en deçà du Rhin, de tous les territoires cédés par la Hollande au traité de La Haye. Il ne parle pas des autres territoires allemands, par respect pour les traités ; mais, déjà notre frontière est découpée de telle façon que leur réunion s'impose. En un mot, la Convention annexe explicitement les territoires énumérés par le décret ; elle annexe implicitement les autres.

Cinq jours après éclatait l'émeute du 13 vendémiaire : ce jour-là furent écrasés en même temps les ennemis

(1) 9 vendémiaire.

de la Constitution nouvelle et les adversaires des limites naturelles. La victoire de la Convention acheva de solidariser étroitement ces deux choses, qui, à de bons esprits, paraissaient exclusives l'une de l'autre : la barrière du Rhin, c'est-à-dire la prolongation indéfinie de la guerre, et la République. Comme le dit M. Sorel, « le principe des frontières naturelles entra dans le droit public de la France; il devint comme un des principes de la Révolution; l'idée s'établit dans les esprits que l'on ne pouvait les laisser entamer sans porter atteinte à la dignité de la République et en ébranler le fondement ».

Beaucoup entrevirent alors ce que la suite de l'histoire s'est chargée de mettre au jour : le décret du 9 vendémiaire, en perpétuant la guerre avec l'Autriche à cause du Rhin, la guerre avec l'Angleterre à cause de la Belgique, préparait nécessairement la prépondérance de l'élément militaire et par suite la destruction de la République.

M. Sorel note qu'à ce moment-là même apparaît l'homme qu'appelleront au pouvoir les nouvelles combinaisons de faits et d'idées : c'est lui que le Comité charge de dresser le plan de la prochaine campagne d'Italie; c'est lui qui écrase, au 13 vendémiaire, sur les marches de Saint-Roch, les partisans du royalisme et des frontières restreintes.

M. Sorel va plus loin. Il cherche à démontrer que cette question des frontières naturelles, après avoir tué la République, devait nécessairement tuer l'Empire. L'annexion de la Belgique ne nous aurait donné pour ennemie que l'Angleterre; celle du Rhin, que les puissances allemandes; le cumul des deux annexions devait coaliser l'Europe entière contre nous. Ce fut le doigt mis dans l'engrenage; car la réunion du pays rhénan amena le remaniement de l'Allemagne, les conflits au congrès de Rastadt, le recès germanique et l'irritation de l'Autriche, le Rheinbund et les colères de la Prusse, le rétablissement de la Pologne et l'hostilité irréconciliable de la Russie, le continent cinq fois soulevé contre nous, nos armées poussant jusqu'à Moscou puis ramenées jusque sous Paris. D'autre part, la réunion de la Belgique, que les Anglais étaient résolus à empêcher, « dussent-ils donner leur dernière chemise », eut pour conséquence une lutte colossale sur terre et sur mer, l'emploi de cette lourde et pesante machine de guerre qu'on appelle le blocus continental; par suite, la nécessité de conquérir l'Allemagne du Nord, l'Espagne, le Portugal, les États du pape, finalement la Russie. Les deux causes du conflit, Belgique et pays rhénan, agissaient tour à tour ou concurremment, mais toujours sans relâche : un moment vint où il se révéla qu'un seul peuple européen, fût-il le plus puissant de tous, devait à la longue succomber sous l'effort combiné de tous les autres.

Peut-être les faits ne s'enchaînent-ils pas aussi fatalement que ne l'admet M. Sorel. Assurément la double annexion créait pour nous une situation de guerre, nous mettait sur une pente dangereuse, nous orientait, nous inclinait vers le dénouement de 1814; à elle seule, elle ne suffit pas à provoquer cinq coalitions. Bien d'autres annexions furent exécutées par la suite, qui ne permirent pas à l'Europe de se résigner à la première : toutes n'étaient pas la conséquence logique de celle-ci, et les nouvelles ambitions de Napoléon firent plus pour nos grandeurs et nos malheurs que les conquêtes de la République. On peut imaginer la période des grandes guerres close après les traités de Lunéville et d'Amiens, si le premier consul n'avait pas répugné à tout traité de commerce avec l'Angleterre et fait de la possession de Malte un *casus belli;* on peut imaginer le continent pacifié après Austerlitz et Friedland, si Napoléon n'avait pas alors tenté la résurrection de la Pologne, le blocus continental et les combinaisons de Tilsit; après Wagram, si l'empereur ne s'en était pas pris à l'Espagne, au Portugal, au pape, à l'Oldenbourg, aux villes Hanséatiques. Il peut paraître excessif de faire remonter aux conventionnels de vendémiaire 1795 la responsabilité de tous les abus de puissance qui furent commis après eux. L'annexion de la Belgique et du pays rhénan se justifie, nous l'avons vu, par beaucoup de raisons historiques et topographiques, et ce n'est point tout à fait une erreur que d'avoir vu dans le Rhin une barrière « naturelle ». Elle s'est justifiée ensuite par le consentement des peuples, et j'aurais voulu voir M. Sorel insister sur un fait qu'il n'a indiqué qu'en passant : la Révolution créant dans les populations belges et rhénanes, par la vente des biens nationaux, des intérêts révolutionnaires et français. Elle se justifiait non moins par la nécessité de contrebalancer les acquisitions démesurées des puissances du Nord et de l'Angleterre. Il est certain qu'il y a eu des moments, sous Napoléon Ier, où l'Angleterre était résignée à une Belgique française et l'Allemagne à un Rhin français.

*
* *

On n'apprendra rien à personne en disant avec quelle conscience sont menées les études de M. Sorel; il y a là une immensité de lectures et d'informations et la substance même des archives. Aucune publication de notre temps, même en Allemagne, ne surpassera celle-ci comme solidité documentaire; il n'est pas, pour cette histoire si complexe, de guide plus sûr que M. Sorel. Dans ce volume on le retrouve tel que dans les précédents; mais ce qui fait que notre admiration grandit d'un volume à l'autre, ce sont ces merveilleuses qualités du style, le mouvement, la limpidité et l'éclat, l'art de dominer les masses de faits, d'en faire jaillir les idées maîtresses. C'est précisément l'excellente méthode de l'historien, la sûreté de sa science qui font ici sa valeur littéraire. C'est la vision nette et intense de la vérité qui donne au style sa netteté et

son brillant, qui nous vaut ces phrases frappées comme des médailles. Chez d'autres le moule de la phrase est comme préparé d'avance dans leur cerveau, et les faits ont à s'y accommoder. La logique qui nous séduit en leurs œuvres vient plutôt de leur puissant et impatient esprit, gouvernant impérieusement et parfois tyranniquement les faits, que des faits eux-mêmes et de leur enchaînement naturel. On sent au contraire que chez M. Sorel la recherche complète, la critique sévère, les lois se dégageant presque spontanément d'observations longues et patientes, ont précédé tout effort littéraire; il laisse les faits venir à lui, les petits, les menus comme les grands; et ce style vivant et coloré lui est dicté par la vue pleine, intégrale, lucide des choses. Il n'impose point aux faits sa forme à lui, sa logique à lui : il s'ingénie à découvrir ce qu'il y a en eux de logique. Il y a là un grand effort de sincérité qui tout de suite est récompensé par tout ce que la réalité peut suggérer de poésie à un écrivain. Dans ce livre, où je me suis borné à suivre une seule série, un seul filon d'idées et d'événements, le lettré le moins soucieux des limites naturelles trouvera des portraits comparables à ceux que peint Bonnat, de grands tableaux d'histoire, des pages d'une philosophie profonde : après y avoir goûté un plaisir d'historien on peut s'y délecter, à une seconde lecture, en simple amoureux de la forme. Personne, aujourd'hui, n'écrit mieux que M. Sorel.

ALFRED RAMBAUD.

CHRONIQUE MUSICALE

OPÉRA-COMIQUE. — WERTHER.

Mon ami Jacques du Tillet s'est chargé pour moi fort obligeamment d'annoncer le grand succès de *Werther;* il me tardait de pouvoir confirmer la bonne nouvelle : M. Massenet est revenu; revenu des exhibitions tapageuses et de la contrefaçon wagnérienne, revenu de sa chevauchée à travers la forêt des Ardennes, du pays des mages et des folles princesses, aux amours naïves, à la douce poésie de la nature et du foyer. Plus d'instruments biscornus, d'harmonies provocantes, peu ou point de violences inutiles, plus de philtres suspects, de vulgaires sortilèges, plus d'équivoque mysticisme. Des parfums troublants d'*Hérodiade,* d'*Ève,* de *Marie-Magdeleine,* nul vestige dans l'air; de la grâce mièvre, sautillante, rehaussée d'un peu d'apprêt et de manière, qui fit la fortune de *Manon,* plus de trace. Rien que de très pur, de très simple, de très doux; avec cela, je ne sais quoi de vif, d'heureux, de matinal, d'enjoué, — et de sincère, enfin, pour la première fois depuis vingt ans, peut-être. « Du Massenet, et du meilleur », m'avaient dit des amis qui revenaient de Vienne; et j'avais compris tout de suite, du Massenet de la toute première manière, le vrai, l'exquis, l'unique, celui des *Érinnyes* et du *Poème d'Avril.* C'est bien cela.

La surprise est complète, d'autant plus inattendue que l'œuvre date de six ans au moins; la crise de Wagner a passé sur elle. Comme il venait d'achever sa partition, M. Massenet se mettait en route pour Bayreuth; Téodor de Wyzewa, enfant terrible et polygraphe subtil, a raconté la suite. Au premier entr'acte, le célèbre et toujours jeune maître voulait rentrer à Paris par le premier train, tout exprès pour jeter au feu son *Werther.* Il n'en fit rien, et fit fort bien, comme dit la chanson. Ce fut l'Opéra-Comique qui brûla l'année suivante. M. Massenet se contenta d'écrire *Esclarmonde* et *le Mage,* ce qui était déjà fort joli. Pour *Werther,* il le mit, non pas au feu, mais en réserve, au fond de quelque tiroir discret, pour attendre des jours meilleurs. Puisqu'il l'en a tiré, c'est donc qu'il a senti que l'heure est venue, que j'avais prédite il y a trois ans, je crois, et qu'en fait de musique française, il est temps, sans doute, de nous servir autre chose que la série harmonique du troisième prélude de *Parsifal.* L'applaudissement unanime a prouvé combien il a deviné juste.

Disons bien vite que si l'événement fait honneur à la clairvoyance du musicien, son talent n'y est pas étranger non plus. Par exemple, je serais bien étonné que le livret y fût pour quelque chose. « Les imitateurs français, remarquait déjà Sainte-Beuve, se sont surtout attachés à *Werther* par la fièvre de tête, par les dehors, le costume (les fameuses bottes à glands), le suicide et l'explosion finale, enfin, par les défauts. » A plus forte raison, les poètes d'opéra. L'humaine et impérissable beauté de l'œuvre de Gœthe, — cette ardente et confuse aspiration d'une jeune âme qui ne sait où se prendre, vers l'art, la nature et l'amour, — n'est guère du ressort de la musique. Et des librettistes français ne pouvaient que glisser prudemment sur le cas original et vraiment attachant de psychologie allemande que le roman nous découvre : l'idylle à trois, cette paisible Charlotte partageant également ses faveurs (entendez, je vous prie, les rubans de son corsage) entre le fiancé et l'amoureux, qui, tous deux, l'adorent, le lui disent, se le disent, et s'aiment en elle, en toute simplicité et innocence.

Restait le côté faux et caduc, la catastrophe tragique suggérée après coup par un fait divers banal, et qui n'est guère d'accord avec l'exaltation, plutôt littéraire et esthétique du héros. Même renseignés par Gœthe sur l'état d'âme du jeune Werther, nous avons quelque peine à entrer à pleine sympathie dans ses souffrances. Que sera-ce si nous n'en avons la confidence que par une ou deux cavatines? Dramatiquement, le scénario de MM. Édouard Blau, Paul Milliet et Georges

Hartmann (j'espère n'oublier personne) n'est donc qu'une aventure de collégien, qu'il a fallu pousser au noir en corsant le dénouement pour avoir un beau final, au risque d'accuser de plus fort les disparates. Tout cela manque de proportion et d'intérêt. Par bonheur, ils ont su nous conserver de jolis tableaux de genre, de frais paysages tout baignés du matin, quelques scènes familières toutes parfumées d'intime tendresse. Il n'en fallait pas plus pour rappeler au musicien des *Scènes alsaciennes* ses premiers succès. M. Massenet s'est souvenu, et l'oiseau de ses jeunes années s'est mis tout aussitôt à nous redire sa jolie chanson, celle qui n'a qu'une note, mais si délicieuse, qu'à l'écouter, on oublierait la fuite des heures...

Voilà bien au vrai ce qu'il faut louer dans *Werther*, et non point les pages à effet. Les invocations à la nature manquent de grandeur, les éclats de passion fougueuse n'ont guère de relief; M. Massenet a beau prendre feu, il n'arrive point à s'échauffer; chez lui, comme chez presque tous nos contemporains, l'*allegro appassionnato* n'est guère qu'un placage; il lui faut l'émotion contenue et les mouvements tranquilles. Et je ne saurais vanter, d'autre part, la qualité des motifs ou la richesse de leur développement; même en ses jours de wagnérisme, M. Massenet n'a jamais su faire fructifier un thème; l'invention du *leit-motiv* n'a été pour lui qu'un prétexte à redites; d'où, avec beaucoup d'unité, quelque monotonie. Eh bien, malgré tout cela, l'œuvre m'a plu singulièrement. De vous expliquer pourquoi, j'en serais fort en peine. L'irrésistible séduction de cette musique, c'est l'indéfinissable : peut-être la souplesse fuyante de la ligne mélodique, le flottement des rythmes indécis, mollement cadencés, le charme caressant et berceur des harmonies, un art à ce point consommé qu'on dirait qu'il s'ignore, un apparent laisser aller qui nous repose des complications et de l'effort; par-dessus tout, cet inestimable don de la fraîcheur, par la magie duquel la tournure la plus banale, le lieu commun le plus insignifiant se revêt de nouveauté, de grâce et de jeunesse. Si je rappelle que, de tous les compositeurs français, M. Massenet me paraît le seul à posséder ce don, — c'est aussi l'avis de M. Camille Saint-Saëns, — si j'ajoute qu'il vient de le retrouver, après qu'on l'avait cru longtemps perdu, le moment serait bien mal choisi pour lui chercher chicane sur quelques détails. Nous ne parlerons donc, si vous le voulez bien, que des belles pages de l'œuvre, négligeant pour aujourd'hui le reste.

Le premier acte, de beaucoup celui que je préfère, est filé d'une main très adroite, sans trous, sans longueurs. De la gaieté, de piquants contrastes, de l'esprit même. Chaque personnage est introduit et posé tour à tour avec un rare bonheur, Werther, Charlotte, son fiancé. Me dira-t-on seulement pourquoi Werther et lui, survenant l'un après l'autre, chantent dans le même ton, presque sur le même dessin mélodique? La pauvre Charlotte est déjà suffisamment en danger de les confondre; ce procédé musical va redoubler son embarras.

Mais le retour des deux amants au clair de lune est un enchantement. Tendrement appuyés l'un sur l'autre, Charlotte et Werther montent lentement le sentier, s'arrêtant à chaque pas pour échanger leurs naïves confidences. Pendant que les violons en sourdine murmurent à leur oreille de fugitifs échos de valse, dernier souvenir du bal, une longue phrase de violoncelle, doublée à contre-temps par les flûtes et la harpe, les accompagne à travers le jardin, hésitante, suspendant à tout moment sa marche, et, comme à regret, les ramène au seuil du logis. De toute la scène se dégage une émotion intime et pénétrante. M. Massenet nous avait jadis chanté cette note, il va nous la chanter encore pendant deux actes; il peut nous la faire entendre aussi souvent qu'il voudra; personne ne songera à s'en plaindre.

Pour tenir parole, je devrais me taire sur le second acte, assez faible en somme. J'y note toutefois un joli chœur rustique, une phrase d'une belle allure du baryton,, — je ne pourrai jamais prendre sur moi de l'appeler Albert, — d'aimables couplets de la jeune sœur. Mais Werther commence à s'agiter dans le vide, et la fin du tableau en souffre un peu.

Au troisième acte, la page maîtresse, le beau monologue de Charlotte relisant les lettres d'amour. La scène qui suit, entre les deux sœurs, a beaucoup de grâce au début; quelques roulades en déparent le milieu; elle finit sur un sanglot poignant. Mais, encore une fois, l'arrivée de Werther vient tout gâter; en dépit des stances d'Ossian, des apostrophes au printemps et à la nature, et malgré le jeu vraiment tragique de Mlle Delna, la péroraison du duo d'amour n'est que froidure et remplissage.

Le long entr'acte symphonique qui prépare le dernier tableau est d'une facture superbe. Tandis que le public s'amuse à regarder tomber la neige sur le joli décor gothique de la ville de Wetzlar dont les fenêtres s'allument pour la nuit de Noël, le thème désespéré de Werther parcourt l'orchestre et se termine sur une descente chromatique d'un grand effet. Puis, le rideau se relève sur la chambre de Werther, après le coup de pistolet fatal. Charlotte, arrivée trop tard, recueille dans un baiser son dernier soupir. J'attendais impatiemment le duo final, qui m'avait vivement intéressé à la lecture; il n'en reste rien : on a coupé huit pages, à mon avis les plus belles. J'engage les admirateurs de M. Massenet à les relire. Je les préfère peut-être aux adieux de Werther, pourtant l'une des meilleures inspirations du maître.

Les décors sont tout à fait réussis, la mise en scène très soignée, l'interprétation excellente. La voix généreuse et le port superbe de Mlle Delna donnent au

personnage de Charlotte beaucoup d'autorité et de sérieux, trop peut-être, — mais dans les scènes pathétiques, cette jeune, belle et très intelligente personne est tout à fait hors ligne. M. Ibos fait un gentil Werther, et M. Bouvet sauve, à force de tenue et de talent, le rôle ingrat d'Albert, — puisqu'il faut l'appeler de ce nom.

***

Autre bonne nouvelle : l'Opéra a reconquis M. Jean de Reszké. Du jour où, donnant la réplique à Mme Adelina Patti, il balança le succès de la grande cantatrice, le célèbre ténor a marqué le rôle de *Roméo* à son empreinte. Il vient d'y reparaître, aussi jeune, plus séduisant, plus maître de son art et de sa voix que jamais, pour apporter à l'œuvre de Gounod une sève nouvelle, à cette représentation de centième l'éclat d'une manifestation solennelle, — mieux, encore, les effusions d'une fête de famille. L'enthousiasme du public a débordé sur tout l'entourage, associant au triomphe du ténor favori la partition, le musicien, les interprètes, l'orchestre. Mlle Berthet, la débutante, a profité de ces heureuses dispositions, et M. Colonne a pris sa part des applaudissements.

René de Bécy.

THÉATRES

Vaudeville : *L'Invitée*, comédie en trois actes, par M. François de Curel. — Gaité : *Le Talisman*, de MM. d'Ennery, Burani et Planquette.

Vous savez déjà quel accueil triomphal on a fait, l'autre soir, à *l'Invitée ;* jamais succès ne fut plus mérité. Rappelez-vous de quels éléments se compose la jeune gloire de M. François de Curel. Une tragédie singulièrement poignante en sa pure simplicité : un drame héroïque, dont la donnée et les développements sont d'une étrange grandeur ; et voici maintenant une comédie intime, où nous retrouvons des qualités d'une valeur égale, et, si l'on peut dire, presque contraires à celles que l'auteur de *l'Envers d'une sainte* et des *Fossiles* avait montrées jusqu'ici. Je ne sais pas de débuts plus heureux et plus pleins de promesses.

Ce qui me paraît tout à fait admirable dans *l'Invitée*, c'est la mesure et le sens des nuances avec lesquels sont indiqués les caractères. Sans revenir sur cette éternelle question de la transformation du théâtre, vous savez que l'optimisme aveugle et satisfait qui régnait sur la scène depuis près d'un siècle s'est vu remplacé, depuis quelques années, par un pessimisme également étroit et inintelligent : ce que M. Jules Lemaître appelait si ingénieusement le poncif du Théâtre-Libre. Les personnages étaient méchants, mais méchants d'un bloc, sans qu'on pût discerner bien nettement les causes de leur méchanceté, et sans que cette méchanceté se relâchât un instant ; ils étaient méchants comme on est sourd-muet, bancal ou cul-de-jatte, irrémissiblement. C'était une partie, volontairement négligée jusque-là, de l'âme humaine ; ce n'en était qu'une partie, et la plus cachée. Voyez *l'Invitée :* ici, nous avons sous les yeux à peu près toutes les formes de l'égoïsme. M. de Grécourt veut avant tout se débarrasser de ses filles, dont la présence le gêne ; Thérèse et Alice, en retrouvant leur mère, pensent avant tout à ce que sa présence leur apportera d'avantages et d'agréments ; Mme de Grécourt reprend ses filles, mais sans se faire illusion sur les tracas qu'elles lui causeront, et, entraînée moins par un élan du cœur que par une curiosité qui pourrait assez facilement être réduite en une forme adoucie de l'égoïsme. Mais ce qu'il y a de beau, c'est que cet égoïsme n'est, comme on dit en harmonie, qu'une « pédale » ; il est la base des sentiments très divers qu'on nous montre : il ne forme pas à lui seul la nature entière des personnages. Il est probable, au fond, que la théorie de La Rochefoucauld est la plus vraie de toutes celles qu'on ait tentées, et que l'égoïsme est l'essence de l'humanité. Mais, de même, l'effort de ce qu'on nomme la civilisation a été d'atténuer en nous la manifestation de cet égoïsme, et, si nous ne pensons qu'à nous, de voiler le plus possible ce que cet égoïsme aurait de trop « insociable ». Et c'est ainsi qu'agissent les personnages de M. de Curel. Je viens de vous dire bien grossièrement les sentiments qui les poussent. A côté de ceux-là, ils en ont d'autres, moins brutaux, aussi sincères, d'une sincérité acquise, si vous voulez ; mais c'est précisément ces « acquêts » qui nous ont faits tels que nous sommes, qui nous différencient de ce qu'étaient nos ancêtres de l'âge de pierre. Notre ingéniosité est grande pour nous faire adopter ce qui nous paraît utile ; de même pour les personnages de *l'Invitée*. Il est vrai qu'il sera commode pour M. de Grécourt d'être débarrassé de ses filles ; mais aussi il est vrai que, près de leur mère, leur position sera plus nette. Il est vrai qu'Alice et Thérèse comprennent que tout ce qui leur manque elles le trouveront près de Mme de Grécourt ; mais aussi il est vrai que ce nom de « maman » évoque en elles une tendresse un peu vague et non exempte, toutefois, de sincérité...

J'ai si peu de place et j'ai tant de choses à dire que je ne puis suivre la pièce et vous montrer dans chaque scène comment M. de Curel met en jeu ces doubles sentiments. Je veux au moins vous citer un exemple, un des plus frappants, et en même temps l'une des scènes qui m'ont le plus profondément ému. C'est au troisième acte. Une explication très vive entre Alice et Grécourt pousse la situation à l'aigu ; elle avait duré jusqu'ici grâce à une convention tacite entre le père et les filles ; il est impossible, maintenant que les mots irréparables ont été dits, qu'ils continuent à vivre en-

semble; la seule solution possible, leur seul espoir à tous, c'est que Mme de Grécourt emmène ses filles; et Grécourt, à bout de moyens, leur dit ceci : « Si votre mère ne vous emmène pas, je vous autorise à partir après elle; allez la retrouver, elle ne vous repoussera pas. » Et voici Mme de Grécourt : elle est presque décidée; pour achever de la convaincre, Thérèse prend à son compte l'idée de Grécourt : si leur mère ne les avait pas emmenées, elles seraient d'elles-mêmes venues la retrouver... Certes, au strict point de vue de la morale, ce mensonge est horrible : c'est un « mensonge sentimental », le plus odieux de tous. Mais, en dehors de l'intérêt qui pousse Thérèse à décider sa mère, voyez que de raisons, que d'excuses elle peut se donner à elle-même... Le désir de causer une joie à sa mère, de formuler un sentiment encore un peu vague et qui, par cela même, deviendra plus net et plus fort.... Je ne sais si cette sèche analyse vous fera comprendre ce que je cherche à vous expliquer. Quand Thérèse a commencé de parler, son mensonge était si cruel et en même temps si naturel, si vrai, si humain, que nous avons senti comme un petit frisson.

Ce qui fait la beauté de cette pièce, ce qui fait que je l'admire et l'aime de toutes mes forces, c'est que les personnages ont des « raisons d'agir ». Sous chaque action, sous chaque mot, on sent, on touche, le sentiment qui l'a dicté, quelque complexe qu'il puisse être. Croyez que c'est là un mérite rare, et croyez que c'est là l'essence même du théâtre, parce que c'est cela seul qui donne l'illusion de la vie. Si j'insistais trop sur cette complexité, je vous donnerais de la pièce une idée inexacte, car c'est sans excès que les personnages s'analysent eux-mêmes. Mais ils sont si vrais, si semblables à nous pour la plupart : ils agissent tant comme nous agirions nous-mêmes à leur place, qu'instantanément, presque involontairement, en arrière du mot qu'ils disent et que nous aurions dit, nous rétablissons tout le travail d'imagination et de sensibilité d'où ce mot est sorti. Cela vous paraît-il bien clair? Je ne sais. Je sais au moins que j'ai goûté là une joie bien vive. Allez voir la pièce, et je crois que ce que je viens d'exprimer d'une façon assez confuse, vous le ressentirez comme je l'ai ressenti.

On a dit que le premier acte était un peu froid. Il faut bien que j'en convienne. Mais j'ai de la peine à ne pas aimer complètement une œuvre que j'aime beaucoup; et je crois bien qu'à cette froideur, j'ai trouvé une explication : vous la prendrez pour ce qu'elle vaut. Ce qui ne nous eût pas semblé froid, c'eût été l'exposé d'un sentiment vif, tranché, nettement déterminé. Or, cela était impossible. Ce qui attire Mme de Grécourt à Paris ce n'est pas l'amour conjugal, pas même la jalousie, et ce n'est pas non plus l'amour maternel; c'est une curiosité où il entre un peu de tout cela. Qu'un de ces sentiments eût été développé aux dépens des autres, le personnage n'était plus tel que le voulait M. de Curel. Même, si ces sentiments dans leur ensemble avaient été plus « poussés », ils rendaient invraisemblable le passé de Mme de Grécourt... (Et, pour le dire en passant, j'admets sans trop de peine, la longue indifférence de celle-ci pour son mari et ses enfants; il ne me paraît pas tout à fait impossible qu'une femme amoureuse et vertueuse ait été profondément ulcérée de la trahison et des soupçons de son mari, que, dans un sursaut d'indignation, elle ait rompu avec lui et tout ce qui venait de lui, et qu'ensuite, peu à peu, par dignité d'abord, par entêtement peut-être, et aussi par habitude, elle n'ait rien fait pour se rapprocher de ceux qui ne se souvenaient pas d'elle...) En un mot, qu'a voulu M. de Curel? Que Mme de Grécourt sentît s'éveiller en elle un ensemble de sentiments assez fort pour qu'elle y cédât, et assez vague cependant pour qu'elle ne discernât pas elle-même celui auquel elle cédait. Cela n'a rien d'in vraisemblable. Et au point de vue même de la pièce, c'est bien cela que nous comprenons. Peut-être ce que je viens de dire eût-il gagné à être exposé plus nettement au début du premer acte, mais nous savons l'essentiel; pour le reste, les deux actes suivants nous édifient très suffisamment; et ne peut-on pas, pour une pièce de cette valeur, faire les concessions que l'on fait pour tant de vaudevilles? Dès que la pièce est en train, les scènes s'enchaînent et se nouent avec une remarquable vigueur, les caractères se développent avec une justesse et une souplesse singulières...

Je vous ai déjà parlé, à propos des *Fossiles*, du style de M. de Curel. Je n'en connais pas de plus robuste, de plus plein de substance, et parfois de plus éloquent; et cela, non par les artifices ingénieux et connus qui servent à bâtir une tirade ou à fignoler un trait; si certaines phrases du dialogue vous frappent par la grandeur de leur forme, toujours le fond est d'égale valeur. C'est une excellente langue de théâtre, exprimant une pensée d'une manière frappante et sous la forme la plus brève.

J'ai loué jusqu'ici l'observation de M. de Curel, son analyse des caractères, son sens de la complexité, et je n'ai pas tout dit. Il me reste à louer la simplicité de la « construction », et un je ne sais quoi, que j'aurai quelque peine à définir, mais par lequel *l'Invitée* me semble être quelque chose de tout à fait original, je dirai même de tout à fait *nouveau*.

En quoi consiste cette nouveauté, je n'ai plus la place de vous l'expliquer; d'ailleurs cela ne serait guère facile à préciser. Ce qui me semble nouveau, dans la comédie de M. de Curel, c'est, je ne veux pas dire le dédain, ni l'ignorance... c'est l'indifférence pour certains détails matériels dont jadis l'exécution gênait fort les auteurs dramatiques. Ce pauvre Delpit, qui vient de mourir, me contait un jour une scène de la pièce à laquelle il travaillait; et, comme je lui disais que je trouvais la scène en question fort émouvante, il ajouta : « Malheu-

reusement, je ne sais pas comment je ferai entrer mes personnages ». Les entrées et les sorties, — je cite cet exemple entre cent, — voilà ce qui ne préoccupe guère M. de Curel. Ses personnages paraissent et disparaissent selon les nécessités du drame intérieur, et sans qu'il soit besoin d'un fait matériel qui motive leur venue ou leur départ. Et, ce qui montre combien était exagérée l'importance qu'on attribuait à ces détails c'est que cela ne nous choque en rien. Il faut que Mme de Grécourt soit convaincue : chaque personnage vient à son tour ajouter une raison à celles qu'elle-même s'est données déjà ; nous sommes attentifs à ce qui se passe en elle; le reste nous importe peu. Je ne loue pas M. de Curel d'ignorer « le métier ». Je le loue de nous avoir montré que certaines parties de ce métier, ce qui est pur artifice, est inutile quand le sujet du drame nous retient. Et, ce qui me paraît particulièrement intéressant dans le cas de M. de Curel, c'est que, cette « réforme », il l'a accomplie, je crois, sans y songer. Il n'appartient manifestement à aucune école. D'après ce que les journaux nous ont conté de lui, il semble être venu assez tard à la littérature. Était-il au courant de la nouvelle querelle des anciens et des modernes? Je ne sais, et en tous cas il n'y paraît guère. J'imagine que, possédant à un degré rare le don du théâtre, il a écrit ses pièces à peu près (et toutes proportions gardées) ainsi que Loti a écrit ses premiers romans : sans idée préconçue, sans théories, sans esthétique préalable, « comme ça lui venait », suivant simplement la logique des caractères, voyant vivre ses personnages et les reproduisant tels qu'il les avait vus. Parce qu'il est né auteur dramatique, ses personnages se sont présentés comme des personnages dramatiques. Par cela seul qu'il n'avait pas songé à tous les artifices de théâtre, ces artifices sont absents de ses pièces. Ce résultat n'est pas médiocre, car ces « contingences » qu'on n'osait négliger ont sans doute établi cette légende, — qui m'a toujours paru absolument fausse, — que l'art dramatique est un art inférieur. Et c'est cette simplicité naturelle, cette sorte de naïveté dans l'exécution, qui donnent à l'œuvre de M. de Curel sa saveur particulière, et comme un goût de terroir. C'est un vin qui vient loyalement de la vigne, et la chimie lui est étrangère.

J'en ai assez dit, j'espère, pour vous montrer combien la pièce de M. de Curel est intéressante. « Cela pourrait bien être une façon de chef-d'œuvre », écrivait lundi M. Jules Lemaître. Il me paraît en effet que dans *l'Invitée*, comme dans *les Fossiles*, comme dans *l'Envers d'une sainte*, on trouve quelque chose de « génial ». Et, si le mot vous semble trop fort, ou prématuré, donnez-lui sa signification primitive ; il y a très certainement dans l'œuvre de M. de Curel quelque chose d'instinctif et de spontané : et cela est le plus rare du monde et le plus précieux.

La pièce doit être très difficicile à jouer, et l'interprétation est remarquable. Le rôle de Mme de Grécourt a été pour Mme Pasca l'occasion d'un de ses plus beaux triomphes ; elle a été admirable d'émotion contenue, de tendresse voilée, et aussi d'élégante et discrète raillerie ; jamais elle n'a été plus touchante et plus spirituelle, jamais elle n'a plus complètement montré les côtés divers de son grand talent; Mlle Marguerite Caron a joué avec un tact, une mesure et une justesse infinis le rôle difficile de Thérèse ; Mlle Yahne a rendu avec beaucoup de bonne grâce celui d'Alice. M. Dieudonné m'a semblé parfait dans le rôle d'Hector, et M. Boisselot a traduit à merveille les hésitations de M. de Grécourt. Et il serait injuste d'oublier M. Delaunay et Mme Orcelle.

A la Gaîté, *le Talisman*. La pièce est assez amusante, somptueusement montée, et agréablement jouée par MM. Lacressonnière et Fugère, Mmes Méaly et Cassive.

A la semaine prochaine *la Fille à Blanchard* et *le Carrosse du Saint-Sacrement*.

J. du Tillet.

CHOSES ET AUTRES

Un émigrant.

Les journaux ont publié, l'autre jour, une information singulière, dont vous n'avez pu manquer d'être frappés :

QUATRE LYCÉENS EN FUITE.

Toulon, 21 janvier.

Quatre lycéens de quinze à seize ans, appartenant à d'honorables familles de notre ville, ont disparu depuis dimanche. Toutes les recherches ont été inutiles jusqu'ici.

Ces enfants ont emporté chacun deux à trois mille francs, qu'ils ont volés à leurs parents. L'un d'eux a écrit de Marseille à son père qu'il partait pour l'Amérique.

***

Les braves enfants!

Il se trouve précisément que je suis l'oncle de l'un d'eux : son oncle juste assez pour excuser ses petites espièglerie, d'ailleurs sans danger pour moi. Lorsqu'il a fait sa première communion, il y a trois ans, je lui ai apporté de Paris une boîte de cigares de la Havane, forts et secs, comme il les aimait. Aussi m'a-t-il toujours témoigné, de son côté, une certaine indulgence, malgré la différence de nos âges, tandis que je le soupçonne de n'avoir jamais pu pardonner à ses parents la fantaisie qu'ils avaient eue de le mettre au monde.

Et voici la lettre qu'il vient de m'écrire :

« Mon vieil oncle, je vous connais! En lisant dans les journaux la nouvelle de mon départ, vous allez penser que j'ai cédé au désir de visiter la section pédagogique de l'Exposition de Chicago, ou simplement que j'ai voulu faire l'essai, à Monte-Carlo, d'une martingale de mon invention. Vous vous seriez épargné ces erreurs, voyez-vous, si au lieu de m'encombrer de vos cadeaux, dont il ne me reste plus rien, vous aviez pris la peine d'observer les états successifs de mon moi, depuis l'enfance, et d'assister de près à mes évolutions psychologiques et morales. Vous auriez alors deviné que le voyage que j'entreprends n'est pas un voyage d'agrément, mais bien de santé, comme celui que vous faites tous les ans à Bourbon-l'Archambault pour vous soulager de vos rhumatismes.

« Le mal dont je souffre est, en vérité, plus grave que vos rhumatismes : c'est le grand mal du siècle, l'impuissance au plaisir, la nostalgie du bonheur. Né tard, à la fin du siècle, j'en ai été atteint dès le berceau : et l'on dirait que tous ceux qui m'ont élevé, parents, maîtres, amis, se sont donné le mot pour en hâter les ravages dans mon cœur.

« Mon premier souvenir remonte à l'époque où j'avais deux ans. Un soir, je m'étais endormi dans mon berceau : et comme en sommeillant je souriais, ma nourrice fit observer à mes parents que je *riais aux anges*. Sur ce mot, mon père se fâcha, et si vivement que j'en fus réveillé. J'entendis qu'il s'indignait des préjugés de ma nourrice : les anges, suivant lui, n'existaient pas, et mon sourire n'était que le résultat d'un mouvement de mon épigastre. Ainsi je fus affranchi, depuis lors, d'un préjugé ridicule, et de maints autres qui s'y rattachaient; mais je perdis aussi, depuis lors, l'habitude de rire. Je ne pouvais plus rire ni aux anges, puisqu'ils n'existaient pas, ni aux hommes, puisque nul d'eux ne s'occupait de me divertir.

« A quatre ans, je reçus mon premier jouet : une table de multiplication électrique. A cinq ans, ce fut un polichinelle anatomique, avec organes démontables : le nom de chaque organe était écrit en latin et en français. Les années suivantes, on ne me donna plus que des livres. J'eus, pour m'amuser, *l'Algèbre illustrée*, *la Géodésie du Foyer*, la collection des *Voyages à travers l'orthographe*.

« Les médecins m'ayant recommandé de jouer, on m'apprit une façon de loto, où les chiffres ordinaires étaient remplacés par les dates principales de l'histoire de France. Encore fût-ce un gros embarras de me procurer un partenaire : aucun de mes petits amis ne daignait jouer; ils jugeaient tous les jeux des exercices trop puériles, et leurs parents en jugeaient comme eux. On finit par découvrir dans le faubourg du Mourillon un garçon tout en guenilles, qui consentit à jouer avec moi, deux heures par jour, moyennant quatre sous par heure.

Tout le monde autour de moi m'encourageait à *apprendre* : on aurait dit qu'ils avaient intérêt à savoir qu'enfin je savais toutes choses. Au collège et chez moi, on ne s'inquiétait que du progrès de mes études. Pourvu que j'eusse de belles places dans les compositions, on me tenait quitte du reste.

Et j'avais de belles places : moi-même je ne songeais qu'à les obtenir. Jusqu'à dix ans, toute mon âme a été remplie du désir de savoir. A peine si de temps à autre je me distrayais un moment de mes leçons pour lire le *Jockey* et risquer cent sous sur un *outsider* : en sixième, notamment, tous mes camarades s'occupaient de sport, j'aurais eu l'air de me singulariser à ne pas faire comme eux. Mais en vérité je ne rêvais que d'apprendre et de savoir. Cela seul me paraissait enviable, dans la vie, puisque c'était cela seul qui me valait les caresses de mes parents, l'amitié de mes professeurs, la jalousie de mes condisciples. Jusqu'à l'âge de dix ans, j'ai goûté un parfait bonheur. Je désirais savoir, je croyais savoir. Cette illusion me tenait le moi en repos.

« C'est vers onze ans que mon moi sentit les premières atteintes de la maladie qui ne devait plus cesser, désormais, de le saccager. Je m'aperçus que rien de ce que je savais ne parvenait à m'amuser, et que la perspective de savoir davantage ne m'amusait plus. On avait commencé trop tôt à bourrer mon cerveau, on l'avait bourré trop vite : à présent il était saturé de faits et de notions. Il réclamait autre chose.

« C'est ainsi que je me ruai à la recherche de sensations nouvelles.

***

« Les sensations de l'amour me tentèrent d'abord, mais j'eus vite fait d'en constater le néant. M'y étais-je pris trop tard, et lorsque déjà mon moi était trop vieux pour aimer? A douze ans, l'amour avait fini de m'intéresser. J'avais eu, comme tout le monde, mes aventures romanesques. Mais à rien de tout cela je n'avais pu trouver le moindre agrément. Je jugeais toutes les femmes irrémédiablement sottes; l'amour me semblait un enfantillage. Et l'ennui me rongeait.

« Je sentai que mon moi aspirait à quelque chose ; seulement, impossible de deviner à quoi. J'ai tout essayé. A treize ans, j'ai connu les illusoires joies et les trop réelles amertumes de la production littéraire. J'ai écrit et publié tour à tour, en moins de six mois, un roman naturaliste, un poème évolutivo-instrumental, un traité de l'Être, une topographie de mon moi, un conte néo-chrétien. Comme le fœtus traverse, en moins d'un an, toutes les phases de l'évolution historique des formes vivantes, ainsi mon esprit a traversé, en moins encore, les phases successives traversées depuis les siècles par l'esprit de l'humanité. Et tout cela sans l'ombre de plaisir : je n'avais pas plutôt abordé un genre que je m'en dégoûtais. J'ai vu mes ouvrages raillés par les critiques, négligés par le public, pla-

giés par mes confrères, notamment par les élèves des classes inférieures.

« J'ai connu la gloire. Ah! ne vous plaignez pas de ne pas l'avoir connue! J'ai vu mon nom cité dans *le Petit Marseillais;* et cet honneur, fiévreusement sollicité, m'a laissé si froid, que je n'ai pas même songé à garder le numéro du journal.

« A quatorze ans, je me suis lancé dans l'action. Avec trois de mes camarades de rhétorique, j'ai fondé un journal anarchiste. D'inutiles fatigues, voilà ce que c'est que l'action. Dès le second numéro, l'anarchisme me parut une doctrine bourgeoise, j'écrivis un article pour le dire, je fus traité de mouchard, et l'on me promit de me comprendre dans la prochaine explosion.

« Mais ma vie ne devint tout à fait intolérable qu'en octobre dernier, où j'entrai en philosophie. Figurez-vous d'abord que mon professeur témoigna la prétention de me faire prendre au sérieux Platon, Aristote, Kant, à moi qui depuis trois ans avais écrit un travail pour démontrer que Nietsche, lui-même, était d'un dogmatisme scandaleux!

« Je crus un moment que les affaires de Panama allaient me consoler. Huit jours je m'y passionnai, je cherchai à conjecturer les noms des cent quatre-vingt-douze députés les plus compromis. Hélas! après huit jours, je me fatiguai même de cela. La lecture des journaux me redevint odieuse.

« Alors, quoi? Je me désespérais, ne pouvant deviner quelle était cette chose mystérieuse dont je sentais que mon moi avait un besoin si pressant.

« Ce fut le hasard qui me sauva. Un jour de la semaine dernière, me promenant avec trois de mes condisciples dans la banlieue de Toulon, avec Antoine, un compositeur dégoûté de la musique, Anatole, un peintre dégoûté de la peinture, et Rémy, un viveur dégoûté de la vie, nous aperçûmes sur la route des garçons de notre âge qui riaient et gambadaient, enchantés d'être au monde. C'étaient de petits vauriens qui jouaient à saute-mouton, au lieu d'aller à l'école.

« Leur vue nous fut une révélation. Voilà ce dont nos *moi* avaient soif : de jouer à saute-mouton, et aussi de jouer au cheval fondu, et à la main chaude, et à la fossette! Voilà ce dont nos parents et nos maîtres nous avaient empêchés : et c'était la seule chose que nous étions nés pour aimer!

« Nous jurâmes d'y consacrer le reste de notre vie. Mais à nous y livrer ici, dans cette vieille Europe pourrie et désolée, nous n'y pouvions songer. Nous aurions étouffé dès la première partie. Il n'y a plus de place, en Europe, pour jouer à saute-mouton. Les seuls jeux possibles sont désormais le jeu des coudes, le jeu à la Bourse, le jeu des machines électriques : tout au plus peut-on y joindre le baccara, pour les grecs exilés, le foot-ball pour les provinciaux des lycées, et le lawn-tennis pour les jeunes filles sans dot.

« Nous résolûmes de jouer à saute-mouton dans un endroit où nous pourrions trouver de la place. Nous allons chercher cet endroit quelque part dans le centre de l'Afrique ; vous entendrez peut-être parler, un jour, de la colonie de *saute-moutonniers*, que nous projetons d'y fonder. Pourvu seulement que les explorateurs ne viennent pas nous déranger! »

PIERRE LEBRUN.

VARIÉTÉS

La conférence monétaire de Bruxelles.

La conférence monétaire de Bruxelles a tenu peut-être plus qu'elle ne promettait. A l'exception de quelques bimétallistes intransigeants, qui ne peuvent secouer leurs illusions, personne n'attendait une solution pratique et tangible : l'opposition entre les intérêts en présence était trop marquée, trop profonde, pour permettre de concilier, même par un compromis, les prétentions des États-Unis, du Mexique, d'une part, et les nécessités de la plupart des États européens.

Si l'on n'est donc pas arrivé à s'entendre, même pas sur une formule banale, le temps que les délégués de vingt États ont consacré au problème monétaire n'a pas été dépensé en pure perte. On peut considérer comme un avantage sérieux, comme un gain incontestable, le fait que la lumière a été obtenue sur les intentions, sur la politique que les grands États ont adoptée et dont les événements survenus depuis 1878 et 1881 leur interdisent de se départir. On doit regarder également comme un véritable bienfait la condamnation de toute tentative artificielle, transitoire, ayant pour but de relever le cours du métal blanc. Personne ne met en doute que la dépréciation de l'argent, que les États-Unis ont précipitée par leur législation absurde et par l'encouragement extraordinaire donné à la production minière, ne soit une cause de perturbation et d'embarras pour le commerce avec l'Extrême Orient, pour le système monétaire de certains pays. Mais il eût été criminel de la part de l'Union latine de compromettre l'avenir en facilitant aux États-Unis la liquidation d'une situation qui est le résultat de la protection accordée aux propriétaires de mines d'argent, ou en ouvrant chez elle des débouchés à l'argent du Mexique. Que l'Union latine, leurrée par le vain espoir de voir le métal blanc hausser et se rapprocher de son ancienne valeur, eût ouvert de nouveau ses ateliers des monnaies à la frappe libre, et elle aurait été submergée sous un amoncellement de lingots, dont elle aurait été impuissante à se débarrasser une fois qu'ils eussent été transformés en écus de cinq francs.

L'attitude des délégués français à la conférence monétaire a été à la fois des plus réservées, des plus correctes et des plus nettes. Ils ont subi avec une admirable patience le flot

des discours, dont quelques-uns ont duré plus de deux heures; à plus d'une reprise, lorsque des allégations par trop téméraires ont été faites, ils ont dû avoir la démangeaison de parler. M. Tirard a rompu le silence à deux reprises : il l'a fait en produisant l'impression la plus vive par la franchise de ses déclarations et par l'élévation de son langage. Plein de courtoisie et de sympathie pour la grande république américaine, il n'a pas dissimulé que la France et avec elle l'Union latine étaient contraintes de se borner au maintien du *statu quo;* détentrices du plus gros stock monnayé de métal blanc, auquel elles conservent sa valeur nominale, elles ne sauraient aller au delà ni s'imposer de nouveaux sacrifices, à moins de compensations suffisantes qu'on n'est pas en mesure de leur offrir. M. Tirard a eu le mérite de dire aussi combien, après les expériences de 1878, de 1881, de 1889, les grandes discussions platoniques et académiques sur le bimétallisme lui semblaient oiseuses et condamnées à demeurer infructueuses.

Sur le terrain pratique, qu'a-t-on offert à l'examen de la conférence? Le projet de M. de Rothschild, constituant un syndicat européen, qui pendant cinq ans aurait acheté pour 125 millions de francs d'argent à 43 pences, comme limite maximum, à condition que les États-Unis continuassent à acheter leurs 54 millions d'onces, et que l'Inde persistât à tenir ses ateliers ouverts. Mais, dès son apparition, ce projet a été rejeté et par l'opinion publique aux États-Unis, et par le vote de sept membres de la commission d'examen contre dix, et par les délégués des États-Unis, de l'Inde. Une première pierre d'achoppement eût été la répartition de ces 125 millions. Pouvait-on l'établir sur la base de la population? Pouvait-on songer à demander à la France, qui détient 50 à 60 francs d'argent par tête d'habitant, de s'y intéresser à raison de sa richesse, à raison du chiffre de son commerce, à l'égal des États qui n'ont que 10 ou 12 francs d'argent ou moins encore? Une tentative artificielle de ce genre n'était-elle pas contraire à toutes les notions du bon sens? Elle n'eût pas échappé à la sanction pénale qui accompagne la transgression des lois naturelles de l'économie politique. L'exemple des États-Unis était trop probant pour que le projet ébauché par M. Alfred de Rothschild et développé par M. de Osma, délégué de l'Espagne, eût la moindre chance d'être accepté par les gouvernements. Nous ne croyons pas qu'un ministre des finances ait pris sur lui la responsabilité de soumettre un projet de loi dans cet ordre d'idées à un Parlement quelconque. On ne peut donc qu'approuver le retrait de la proposition. Celle-ci constituait cependant le morceau de résistance, celui qui avait le plus vivement piqué la curiosité publique et celui qui avait excité le plus d'espérances parmi les partisans de l'argent.

Les autres palliatifs, consistant à retirer les petits billets, les pièces d'or inférieures à vingt francs, ou à créer des billets internationaux gagés sur l'argent dans des conditions plus ou moins compliquées, n'ont pas été discutés en séance plénière, bien qu'ils aient fait l'objet de l'examen de la commission et d'un rapport.

M. de Foville a suggéré qu'il y aurait peut-être un service à rendre à l'argent sur le terrain commercial en inaugurant une législation internationale permettant aux monnaies, aux banques d'émission de prendre en dépôt des lingots d'argent et de délivrer des récépissés ou warrants, sans cours légal et sans garantie aucune de la part des gouvernements. On arriverait peut-être ainsi à créer un débouché, et avec le temps ces récépissés pourraient servir de moyens de liquidation, de compensation, dans les relations internationales. Ici encore on s'est heurté aux objections des pays producteurs d'argent, États-Unis et Mexique, qui n'admettent qu'un seul débouché hors de chez eux, l'emploi monétaire, parce qu'ils sauront se défendre contre le retour des pièces frappées par d'autres États et qui n'auront pas cours de l'autre côté de l'Atlantique.

Comme nous le disions en commençant, la divergence des intérêts a été trop accentuée dès le début pour que l'issue pût être différente. D'un côté se groupaient les États de l'Union latine, l'Allemagne, l'Angleterre, la Roumanie, décidées à maintenir le *statu quo,* l'Autriche-Hongrie, en voie d'arriver à une réforme monétaire, détentrice de 240 millions florins argent, et gravitant dans l'orbite de l'Allemagne, la Russie, qui produit 20 ou 25 pour 100 de l'or extrait annuellement, qui détient un stock énorme de métal jaune, qui encaisse le produit de ses douanes en or, et qui a contracté des dettes payables en or; c'était là un noyau imposant d'États européens, en face desquels se trouvaient les deux grands producteurs d'argent, les États-Unis et le Mexique, tandis que l'Inde, jusqu'ici l'un des plus vastes déversoirs d'argent, songe à revendiquer le droit de se défendre et de prendre des mesures qui assurent la stabilité du change. Le bimétallisme n'a rencontré d'adeptes que parmi les délégués de l'Espagne et de la Hollande, le représentant de Manchester, les Mexicains, les délégués de l'Inde et des États-Unis. Il ne faut pas oublier cependant M. Allard, directeur honoraire de la Monnaie de Bruxelles.

Les délégués des États-Unis ont eu soin, tout en rejetant sur l'Europe la responsabilité des malheurs à venir et tout en défendant la panacée du bimétallisme, de réserver la liberté d'action la plus complète de leur gouvernement et d'annoncer comme inévitable l'abrogation de la loi fatale de 1890.

Si cette éventualité se réalise, si l'Inde limite sa frappe ou cesse même de frapper, il se peut que le prix du métal blanc se dérobe davantage, qu'il baisse encore, que pendant un temps les fluctuations soient considérables et que le commerce avec l'Extrême Orient en pâtisse. Mais par la force des choses l'équilibre se retrouvera, et les fluctuations ne seront jamais aussi violentes qu'elles l'ont été en 1890, pendant les discussions du *Silver purchase Act.*

Les partisans du *statu quo,* ceux qui voient dans l'emploi de l'or une conséquence même de l'évolution des sociétés civilisées, ont une supériorité sur leurs adversaires. Les partisans du double étalon, soit qu'ils veulent revenir au 15 1/2 universel, et ce sont les seuls logiques, soit qu'ils prétendent adopter le rapport de l'or à l'argent tel qu'il existe, au

risque de courir les chances de la refonte des monnaies avec toutes les conséquences pour les budgets publics, avec le discrédit de la monnaie existante, ces partisans du double étalon, possesseurs d'une formule compliquée, expliquent tous les maux de la société, — baisse des prix, grèves, progrès du socialisme, — par une seule cause, le détrônement du métal blanc. Leurs contradicteurs, qui heureusement sont dans la citadelle, sont des esprits moins simplistes, moins inféodés à l'idée de l'action omnipotente du législateur, voient au contraire une multiplicité de causes en jeu et ne croient pas que, sur le terrain monétaire, pas plus que sur tout autre, il y ait un seul remède, une panacée unique.

La conférence monétaire s'est ajournée au 6 juin 1893. C'était plutôt par politesse que par conviction que la motion présentée par M. de Renzies a été acceptée. M. Currie, qui représentait dans la délégation anglaise les vues de la *City* de Londres, a eu seul le courage de proposer la clôture définitive des travaux. Mais on avait vécu pendant un mois dans une atmosphère si factice, qu'on a préféré rester encore dans le domaine de la fiction et laisser le protocole ouvert. Que la conférence se réunisse de nouveau ou qu'elle reste indéfiniment ajournée, comme celles de 1878 et de 1881, l'issue ne sera guère modifiée.

A. Raffalovich.

BULLETIN

M. Maurel-Dupeyré, chef honoraire des secrétaires-rédacteurs de la Chambre des députés, qui est mort la semaine derière, avait vu passer bien des régimes; d'abord journaliste et secrétaire de Louis Blanc, il était entré comme rédacteur du procès-verbal à l'Assemblée nationale en 1848; il a, pendant quarante ans, dirigé le service du compte rendu analytique. C'est lui qui a créé ce service, qui en a constitué l'esprit et les traditions, au milieu de toutes les difficultés résultant de l'instabilité de nos gouvernements. Ce n'est pas, en effet, une médiocre entreprise que de concilier l'exactitude et l'impartialité, qui sont les besoins professionnels de ce service, avec les exigences successives et contradictoires des partis politiques et des prétentions personnelles des hommes qui conquièrent alternativement la faveur parlementaire. A force de tact et de bonne foi, de courtoisie et de fermeté, il était arrivé à désarmer la passion, et les comptes rendus qu'il a signé sous la République comme sous l'Empire, étaient universellement acceptés comme la reproduction aussi fidèle que possible de la vérité. Les secrétaires-rédacteurs qu'il a formés ne peuvent aspirer qu'à suivre ses enseignements et son exemple.

Tant d'événements dont il a dû être le témoin muet et inactif avaient fini par imprimer à son caractère une résignation indulgente et un peu mélancolique. Peut-être ne croyait-il plus beaucoup aux vertus politiques, mais le spectacle des changements ne lui avait laissé aucune amertume, et c'est avec une sérénité philosophique qu'il regardait passer les faiblesses des hommes.

Maurel-Dupeyré appartient aux lettres par des œuvres discrètes, pour lesquelles il n'a pas cherché le bruit : quelques nouvelles d'une finesse exquise, une pièce intitulée *Rotten-Row*, jouée sous un pseudonyme à l'Odéon, beaucoup d'articles épars çà et là, et un livre de philosophie, publié il y a cinq ou six ans : *le Procès-Verbal de la vie*, où il semble s'être réfugié pour échapper au tumulte des séances; c'est une apologie du travail, de la prière et de la souffrance : les trois choses peut-être qui trompent le moins.

G. B.

Nouvelles de l'étranger.

LA CONVERSION DE PONCE-PILATE.

M. Anatole France a raconté que Ponce-Pilate, dans sa vieillesse, ne gardait absolument plus aucun souvenir de Jésus-Christ. L'hypothèse de M. France était, fort heureusement, erronée : car d'un fragment d'évangile apocryphe, découvert en Abyssinie par un officier de l'armée anglaise, il résulte que Ponce-Pilate, au contraire, s'est dûment repenti aussitôt après la mort de Jésus, qu'il a même été admis à voir le Seigneur ressuscité, et qu'il lui a dit à cette occasion : « Je crois que tu as ressuscité et que tu m'es apparu; et je crois que tu ne me jugeras pas, Seigneur, car j'ai agi pour toi, et par crainte des Juifs. Je crois à ta parole, et aux puissantes œuvres que tu as accomplies quand tu étais au nombre des hommes. Tu as ressuscité plusieurs morts. »

Ce fragment d'un évangile apocryphe est écrit en dialecte éthiopien : on le croit de provenance copte, et très ancien. L'officier anglais qui l'a découvert a péri dans un naufrage : et une grande partie du précieux manuscrit a péri avec lui; on n'en a gardé qu'une simple feuille, couverte d'enluminures, et contenant en outre des détails très peu compréhensibles sur un entretien de Ponce-Pilate avec les Juifs devant le tombeau du Christ.

*
* *

UN VAUDEVILLE DANOIS.

Les directeurs des théâtres allemands, désireux d'affirmer leur indépendance à l'égard de Paris, sont en train, depuis deux ou trois ans, de mettre l'Europe à réquisition, en quête de pièces pouvant tenir lieu de pièces allemandes, dont le public ne veut pas, et de pièces françaises, qu'il est de mode de dédaigner. Leur dernière trouvaille est un vaudeville danois, *la Chère Famille*, de G. Ermann, joué au Nouveau-Théâtre de Berlin : c'est un vaudeville où il se trouve, en tout, une plaisanterie, et si obscur qu'on saisit à grand'peine, à la fin de la pièce, les relations de parenté des divers personnages. Cette étrange pièce paraît avoir été très sévèrement accueillie.

*
* *

S. M. le roi de Suède et de Norvège a offert une médaille d'or à l'auteur du meilleur mémoire sur le sujet suivant : *Traitement comparatif des formes grammaticales particulières au Rig-Véda, au Yajur-Véda, au Sâma-Véda et à l'Atharva-Véda, en faisant le départ des formes aux Mantras, aux Brâhmanas et aux Upanishads.*

Les mémoires peuvent être rédigés en français, anglais, allemand ou latin. Il doivent être adressés « recommandés » avec le nom de l'auteur sous enveloppe cachetée, à M. Max Müller, professeur à l'Université d'Oxford (Angleterre), avant le 1er mars 1894 dernier délai. Le prix sera décerné au Congrès des Orientalistes de Genève, en septembre 1894. Les juges du concours, sous la présidence de M. Max Müller, sont : MM. Lanman, professeur à Harvard College (États-Unis); Oldenberg, professeur à l'Université de Kiel (Allemagne), et Victor Henry, chargé de cours à la Falculté des Lettres de Paris.

Le directeur gérant : Henry Ferrari.

Paris, MAY et MOTTEROZ. — Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 5 TOME LI 4 FÉVRIER 1893.

VINGT-SEPT MOIS A TRAVERS L'AFRIQUE (1)

Mesdames, messieurs,

Cette solennité, à laquelle m'a convié aujourd'hui notre grande Société de géographie, qui depuis soixante-dix ans bientôt est à la tête du mouvement géographique en France, qui est comme la société mère de toutes les sociétés qui se sont créées, tant à Paris qu'en province, pour l'étude de ces questions d'exploration qui, si délaissées autrefois, passionnent l'opinion publique à l'heure actuelle, cette solennité, dis-je, me remue profondément.

Lorsque je vois sur cette estrade et dans cette salle le représentant du chef vénéré de l'État, les plus hautes personnalités du gouvernement, du parlement, de l'armée, les illustrations des lettres, des sciences, des arts, de l'industrie, du commerce, et aussi de la presse, sans laquelle nulle œuvre de vulgarisation n'est possible, je me sens pénétré de gratitude pour ceux qui m'ont procuré la plus douce émotion qu'il soit donné à un homme d'éprouver. (*Applaudissements.*)

Je ne puis avoir la prétention de vous faire revivre en quelques minutes ce qui m'a demandé vingt-sept mois à exécuter; et cependant, si j'étais mieux doué sous le rapport de l'éloquence, je pourrais peindre à vos yeux sous leurs couleurs vraies les émotions grandes, fortes et saines à la fois qu'éprouve le voyageur au milieu de ces populations de civilisation, de mœurs, de coutumes, de religions toutes différentes des nôtres, au milieu de cette nature tropicale où le soleil joue son rôle d'illusionniste, où le silence des solitudes emplit l'âme de cette paix, de cette quiétude qui reposent des luttes et des fatigues journalières. Mais je dois reculer devant la faiblesse de mes moyens à vous faire cette peinture et me borner au récit aussi simple que possible de mon voyage.

Un mot d'abord sur les conditions dans lesquelles je suis parti en septembre 1890.

La France, à la date du 5 août 1890, venait de passer avec l'Angleterre une convention par laquelle était délimitée la zone d'influence respective de la France et de l'Angleterre au Soudan. La ligne de délimitation partait de Say pour aboutir au lac Tchad. M. Etienne, alors sous-secrétaire d'État aux colonies, me chargea d'aller reconnaître cette ligne.

Son désir eût été que je partisse de la côte de Bénin, mais je lui fis observer que je ne connaissais pas cette région et que je craignais, faute d'expérience, de ne pouvoir y constituer et y organiser une mission dans les conditions voulues. Il le comprit et m'autorisa à prendre le Sénégal comme base d'opérations. J'avais déjà fait deux séjours au Sénégal, ce qui me permettait d'organiser rapidement une caravane et de me mettre en route dans un délai assez bref.

Jusque-là personne n'avait jamais tenté d'aller de la côte occidentale d'Afrique au lac Tchad. Barth (1850-1855) avait essayé d'opérer la jonction de la Tripolitaine à la côte occidentale d'Afrique; mais il avait dû s'arrêter à Timbouctou, par suite de l'état de guerre qui régnait alors dans le Soudan occidental. Il m'était réservé d'être plus heureux.

(1) Conférence faite par M. le commandant Monteil à la Sorbonne, le dimanche 29 janvier 1893.

Parti de France le 20 septembre 1890, ma mission se composait de deux auxiliaires européens : un secrétaire-interprète et M. Badaire, ici présent, qui m'a accompagné jusqu'au bout de mon voyage. (*Applaudissements.*) Quant à mon autre collaborateur, M. Rosnoblet, j'ai dû m'en séparer au bout de peu de temps, la maladie l'ayant contraint de rentrer en France.

Je passerai rapidement sur les débuts de la mission, qui n'ont rien de particulièrement intéressant.

Le Soudan m'était parfaitement connu et, dans la saison où nous étions, les voies et moyens de communication pouvaient être très facilement mis à ma disposition. En effet, moins de deux mois après mon départ, j'étais à 1,600 kilomètres de la côte, à Ségou. Là commence mon expédition. C'est à Ségou que j'ai constitué ma caravane. Elle se composait d'un personnel assez nombreux de bœufs porteurs et de bourricots. Les premières journées de route ne furent pas très heureuses, les hommes, pas plus que les animaux, n'étant accoutumés à de longues marches. J'arrivai cependant à San dans de bonnes conditions. San est un grand marché par lequel transitent les produits des régions environnantes pour aller à Timbouctou. De San, je pris l'itinéraire de René Caillé pour me rendre chez Thieba, où était le commandant Quiquandon, mon excellent ami, qui me prêta le plus précieux concours.

Auprès de lui je trouvai le docteur Crozal, de retour de son exploration du Mossi. Ce brave, ce savant, ce modeste vient de mourir, il y a deux mois à peine, alors qu'il allait rentrer en France, après avoir acquis par de nouveaux labeurs de nouveaux titres à la gratitude du pays. (*Applaudissements.*) Le docteur Crozal mit à ma disposition son carnet de route et me donna des renseignements sur les différentes localités qu'il venait de traverser.

J'empruntai complètement la route de cet officier pour me rendre à Waghadougou, capitale du Mossi, et je dois dire que, grâce aux souvenirs laissés par lui, je reçus partout l'accueil le plus empressé.

Les explorateurs qui m'ont précédé ne sont pas tous Français, mais je suis heureux de déclarer qu'au cours de ma longue route, quand je me suis recommandé d'un voyageur européen, quel qu'il soit, Binger, Crozat, Barth, Nachtigal, partout j'ai trouvé, auprès des populations indigènes, une aide à laquelle j'étais loin de m'attendre. (*Applaudissements.*)

Je passerai rapidement sur la description de cette partie de la boucle du Niger que les travaux de Binger et de Crozat vous ont fait connaître. Le 28 avril, j'arrivai à Waghadougou, capitale du Mossi, où seul, avant Crozat et moi-même, un autre explorateur, un Français, le capitaine Binger, mon frère d'armes et ami, présent en ce moment sur cette estrade, avait déjà pénétré.

Moins heureux que mes prédécesseurs, je ne pus y séjourner parce qu'un de mes hommes était atteint de la petite vérole. Cette maladie, connue dans le pays, y fait de terribles ravages.

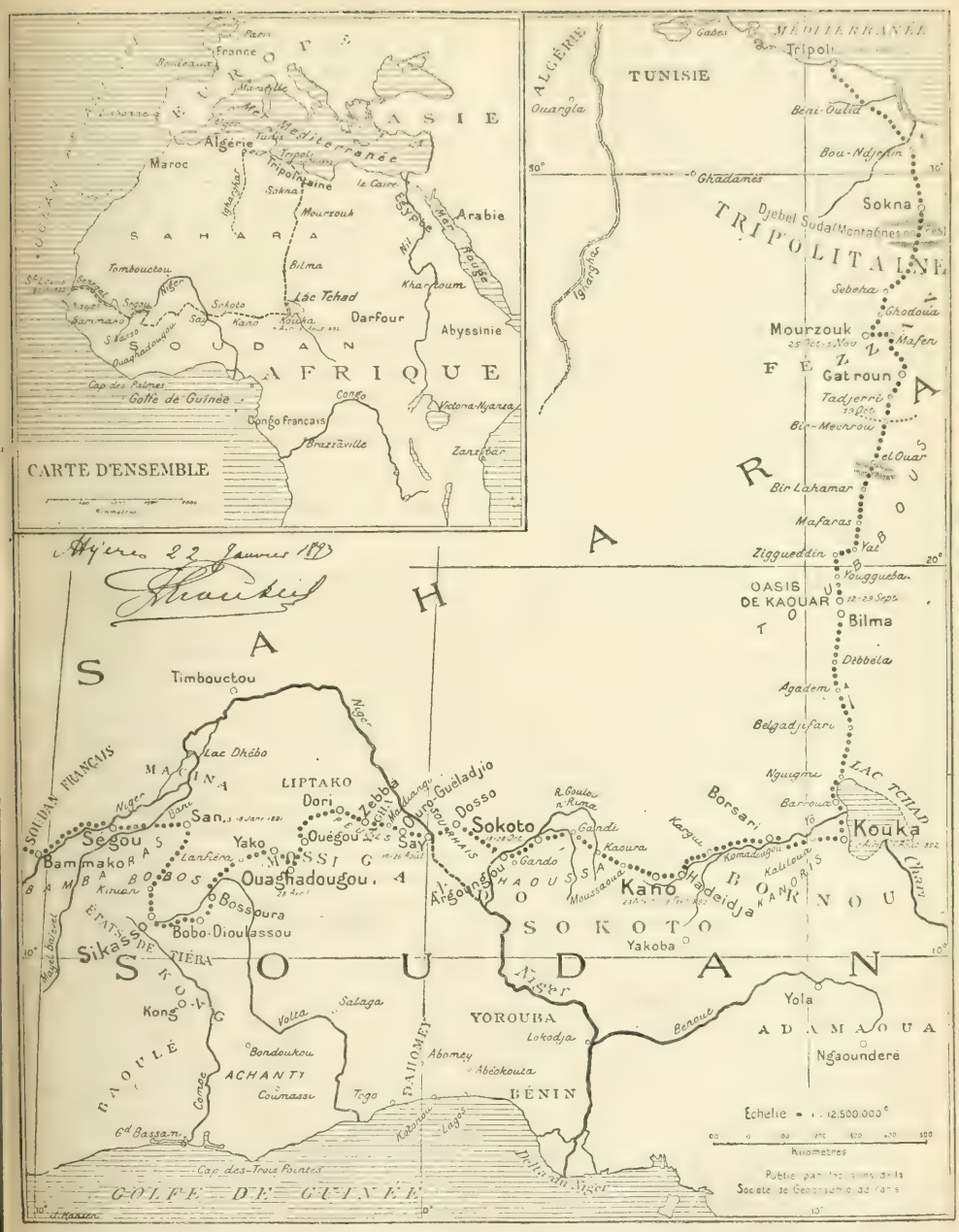
Aussitôt qu'on sut qu'un de mes hommes l'avait, on me transmit l'ordre d'avoir à quitter le territoire du Mossi et à m'en retourner par la route d'où j'étais venu. Ce manque de procédé me révolta et je répondis que je prendrais, pour sortir, le chemin qui me conviendrait. Je fus servi, d'ailleurs, par les circonstances. Au moment de mon départ, une tornade éclata qui mit en déroute les guides chargés de me conduire, si bien qu'une heure après je me trouvais libre. Le lendemain, je dus faire des recherches pour m'ouvrir une route et je me dirigeai à l'Est, vers le Gourma. Mais des incidents me firent changer de direction et m'obligèrent à mettre le cap sur Dori, capitale du Liptako. J'avais des raisons multiples pour ne pas essayer d'entrer dans cette ville. D'abord, j'aurais préféré rester davantage dans les pays fétichistes. De plus, Dori est un grand marché où viennent les Maures de Timbouctou, dont l'esprit religieux est assez intolérant. En outre, il y avait, dans ce moment, un interrègne, et les compétiteurs au trône troublaient le pays de leurs querelles. Je considérais cette situation comme très défavorable et je voulais éviter de toute manière d'entrer dans Dori.

Comment cela se fit-il? Il serait trop long de l'expliquer; toujours est-il qu'au lieu de voir se réaliser mes craintes, je fus reçu avec enthousiasme et que je pénétrai à Dori en triomphateur, accompagné d'une escorte nombreuse.

Malheureusement, à ce moment, une peste bovine très grave régnait au Soudan. Le fléau a été tel que c'est à peine si, parmi les innombrables troupeaux de cette contrée, une tête sur mille y a échappé. En quelques jours, je perdis trente-cinq bœufs porteurs. Cependant je pus les remplacer assez rapidement et continuer ma route. A Zebba, la peste bovine redoubla de fureur, et je perdis non seulement les bœufs que je venais d'acheter, mais tous mes chevaux, si bien que ma caravane, qui était puissante et nombreuse, se trouva réduite à dix bourricots. De plus, tous mes porteurs me quittèrent, et ma mission fut un instant complètement désorganisée. Aussi dus-je demeurer quarante-cinq jours à Zebba. C'est presque par miracle que je parvins à sortir de cette ville de malheur; il me fallut charger au maximum mes animaux déjà très faibles.

Dans cette partie de ma route, j'avais éveillé une certaine suspicion, et les chefs ne me recevaient pas. J'avais avec eux des relations par mes agents et par les leurs, mais ils avaient refusé de m'ouvrir les portes de leur demeure. Cette situation pouvait devenir grave; aussi mis-je tout en œuvre pour arriver à me trouver en présence d'un d'entre eux. Je ne pus réussir. C'était la série noire.

En partant de Zebba, je pénétrai dans le Torodi par



Carte du voyage de M. le commandant Monteil, d'après un cliché communiqué par la Société de géographie.

des marches très pénibles, et j'arrivai à Ouro-Gueladio. Il y avait là un puissant village, dont les habitants étaient presque tous armés de fusils et dont le chef avait une autorité rayonnant sur tout le territoire de la rive droite du Niger. Ce chef s'appelait Ibrahima-ben-Gueladio; son père avait autrefois reçu Barth, lors du voyage de celui-ci à Timbouctou. Quand il fut question de mon arrivée, la population, d'une façon générale, et les membres du conseil s'opposèrent à ce que Ibrahima me reçût. « Pourquoi recevoir ce blanc? disaient-ils. Tu sais bien qu'il n'a été reçu ni dans le Yagha ni dans le Torodi; pourquoi agir différemment? » Ibrahima ne partageait pas cette opinion; j'avais réussi à me rendre favorable une partie de sa famille, et il répondait : « S'il n'a pas été reçu, c'est qu'on le connaissait mal; mais j'ai entendu dire grand bien de celui-ci; c'est un homme loyal auquel on n'a rien à reprocher. Je sais, d'autre part, que mon père a reçu Abd-el-kérim (Barth) autrefois, et il ne s'en est pas mal trouvé. » Il décida donc de me recevoir. Pour moi, c'était la rupture de l'ostracisme dont j'avais été l'objet jusqu'alors de la part des chefs; c'était un point capital pour le reste de mon voyage.

Ibrahima me donna une large et généreuse hospitalité; il me permit de reconstituer ma caravane et de me procurer des chevaux, ce qui, pour moi, était d'un grand intérêt, car il est insupportable de voyager à pied dans le Soudan.

A partir de ce moment, toutes les portes s'ouvrirent devant moi comme par enchantement et je pus atteindre Say, où je fus fort bien reçu. Le roi de Say m'accorda tout ce que je lui demandai. La mauvaise fortune semblait enfin m'avoir abandonné. (*Applaudissements.*) En tout cas, à ce moment, un grand point était acquis : *la traversée de la boucle du Niger, qui n'avait jamais été tentée jusque-là, était un problème résolu.* Mais le plus difficile était d'accéder à Sokoto.

Il y a, en effet, entre Say et Sokoto une région dont les habitants étaient en révolte ouverte contre la domination des chefs de Say et de Sokoto. Les caravanes qui avaient à traverser ce territoire ne pouvaient le faire qu'en laissant le meilleur de leur chargement entre les mains de pillards forcenés. Ibraïma m'avait donné des lettres de recommandation, mais il m'avait en même temps fortement engagé à ne pas passer par Argoungou, ville située au sud-ouest de Sokoto. C'est la capitale d'un monarque puissant, dont l'influence s'étend sur la région comprise entre Say et Sokoto et qui rançonne sans merci les caravanes. Ibrahima était convaincu que j'aurais maille à partir avec ce brigand. Mais le devoir avant tout. Say était le point de départ de la ligne de délimitation conventionnelle et mon objectif était de la suivre dans toute sa longueur. Je n'hésitai pas et, le 27 août 1891, je quittai Say et franchis le Niger.

Le Niger, dans cette partie de son cours, est un fleuve superbe, tout différent de ce qu'il est dans le haut Soudan; son lit est régulier, sa largeur de trois à quatre cents mètres et sa profondeur de cinq à six mètres. Aussi, lorsque, du haut des collines de la rive gauche, je perdis de vue le long sillon d'argent qui marque le cours du fleuve, ce n'est pas sans un serrement de cœur que je détournai la tête. Je songeai que ces eaux baignaient là-bas au loin, dans l'Ouest, des terres françaises que de longtemps peut-être je ne serais appelé à revoir. (*Applaudissements.*)

Tout ce que m'avait prédit Ibrahima se réalisa. A peine eus-je passé sur la rive gauche du Niger que des présages de mauvaise réception se produisirent. Ma première rencontre fut celle d'un individu à cheval qui, parlant au milieu d'un groupe, disait :

— Le blanc se décide à venir chez nous, tant mieux; nous serons riches, car il l'est.

— Mais il ne se laissera peut-être pas faire, répondit quelqu'un.

— Si nous ne pouvons le piller, nous le harcèlerons de tant de demandes qu'il finira par se laisser dépouiller, et si nous n'y arrivons pas, la route est longue!

Ces paroles ne devaient que trop se réaliser. La région est traversée par de nombreuses caravanes qui viennent près des confins du Dahomey chercher la noix de kola qui est, dans le Soudan, l'objet d'un commerce considérable. Or cette noix de kola, qui coûte environ cinq cauris, arrive à en coûter 250 à Kouka. Pourquoi cette majoration énorme? C'est que les caravanes perdent en route les deux tiers de leur chargement pour assurer leur passage, et c'est dans la région dont je parle que leurs pertes sont surtout les plus grandes. Composées d'environ six cents individus, et d'autant d'animaux, ces caravanes marchent en file indienne avec une extrême lenteur et sont suivies de chaque côté par des cavaliers du pays qui ont tous le droit de demander quelque chose, et sous peine d'être attaquées, elles doivent satisfaire à ces demandes incessantes. Tous les soirs, elles sont obligées de construire un camp retranché et de s'y enfermer, après avoir payé au chef du village le prix de l'emplacement. Mais alors survient un chef voisin, qui leur dit :

« Vous passez ici, c'est bien; mais vous auriez pu passer chez moi, il faut me donner quelque chose. »

Et la caravane se voit contrainte de payer un prix de passage de 20, 30, 40 et quelquefois 100 000 noix de kola. Cela fait, le chef de la caravane proclame que le camp est fermé et qu'il arrivera malheur à qui en approchera. Mais cela ne l'empêche pas d'être volé. Pendant mon séjour, on m'a pris tout mon linge de corps et mon appareil photographique, malgré la présence, à côté de ma tente, de Badaire, de mon domestique et d'une sentinelle veillant jour et nuit. Le vol est telle-

ment dans les mœurs qu'il ne faudrait pas s'aviser d'aller se plaindre au chef du village; il vous regarderait comme un sot. Si vous tenez à vous faire restituer l'objet volé, vous n'avez qu'à aller trouver le voleur et convenir avec lui du prix de rachat. Un jour, un indigène me vola ma canne; c'était un bâton qui n'avait d'autre valeur que celle de venir de France. En causant, il me dit tout à coup :

— Et ta canne?

— Tiens, répondis-je, je ne sais ce qu'elle est devenue.

— Ne fais pas attention, c'est moi qui te l'ai empruntée, — et en disant cela, il me la montrait.

— Rends-la-moi.

— Combien me donnes-tu?

Je lui offris dix sous; il en voulait vingt et je lui laissai ma canne. Il n'était pas content.

Malgré tout, je finis par arriver à Dosso, capitale du Djerma, où je fus reçu à peu près convenablement. A ceux qui prétendaient qu'il fallait me piller, le roi répondit : « Ce n'est pas mon affaire; je dépends du roi du Kabbi; si le roi du Kabbi veut le piller, il le pillera. » De là, je gagnai Guiouaé, capitale du Maouri. Je trouvai là un chef très aimable qui accepta volontiers mes cadeaux et me dit : « Je voudrais que tu ne partisses pas tout de suite; je vais en expédition cette nuit pour quatre ou cinq jours; tu partiras à mon retour. » Je protestai, mais ce fut inutile et je dus l'attendre. Le lendemain, j'appris que le roi du Kabbi avait tenté la veine sur moi de la manière suivante : Si je réussis dans mon entreprise, s'était-il dit, le blanc passera; si je ne réussis pas, il s'en retournera. Vous pensez si je faisais des vœux pour sa réussite. Il réussit et je pus continuer ma route, mais le roi du Kabbi refusa de me recevoir. Nous quittâmes Argoungou avec plaisir, car les moustiques y sont si nombreux qu'il est impossible d'y conserver aucun bétail. Pendant les quinze jours que nous y avons séjourné, nous n'avons pu prendre une heure de sommeil tranquille. Dix jours après, j'arrivai à Sokoto avec mon convoi complètement désorganisé par les fatigues. Grâce aux lettres d'Ibrahima je reçus un accueil enthousiaste de la part de Lam-Dioulbé, le commandeur des croyants, — c'est son titre. Malheureusement Sokoto n'est pas un marché et je ne pus vendre ni marchandise, ni argent pour me procurer les animaux qui m'étaient nécessaires. J'essayais de les obtenir de Lam-Dioulbé, contre marchandises; mais ce chef était très pauvre et n'en avait pas.

J'étais très embarrassé, lorsque Lam-Dioulbé, qui était besogneux, me força à lui laisser des marchandises pour une somme de 1500 francs, représentant en monnaie du pays 1 500 000 cauries et qu'il me paya en une traite sur Kano. Aussitôt qu'on sut que j'avais un crédit sur Kano, les animaux affluèrent; j'en achetai autant qu'il m'en fallait et je donnai en payement des bons sur Kano. Il est curieux de trouver au fond de l'Afrique cette institution du papier-monnaie qui est l'apanage d'une civilisation plus avancée.

Nous quittâmes Sokoto le 28 octobre, nous dirigeant sur Kano, où nous parvînmes par une route inexplorée jusque-là, le 23 novembre. J'y fus bien reçu par le roi, qui avait depuis longtemps entendu parler des Européens par les Arabes qui habitent la ville. En effet, tous les Arabes détenteurs de marchandises à Kano et à Kouka sont les représentants de maisons européennes de Tunis et de la côte méditerranéenne. Je dus prolonger mon séjour à Kano parce que la traite de Lam-Dioulbé fut protestée. J'eus beau déclarer que j'en faisais l'abandon, on voulut à toute force me payer et il me fallut attendre le payement.

De Kano je devais gagner Kouka sur les bords du lac Tchad. La chose ne paraissait pas facile, d'après les renseignements qui me furent donnés. On me dit que des blancs avaient déjà essayé d'accéder à Kouka et qu'à peine arrivés, ils avaient reçu l'ordre de reprendre la route par laquelle ils étaient venus. En rapprochant les dates qui m'étaient fournies, je craignis qu'il ne s'agît de la mission Mizon; j'appris plus tard que, fort heureusement, il n'en était rien. Toujours est-il que, lors de mon départ de Kano, se posait devant moi ce double problème : essayer de forcer la porte d'un pays dans lequel les Européens ne sont pas soufferts, et peut-être relever le prestige du nom français qui avait pu être atteint.

Dominé par ces considérations, je m'efforçai de procéder avec prudence. Heureusement je trouvai une aide particulière dans une lettre que me donna le roi de Kano pour son voisin, le chef d'Hadeidja, où j'arrivai dans les premiers jours de mars. Grâce à cette lettre, l'accueil fut aimable, et la première parole que me dit le chef fut celle-ci : « Pourquoi vas-tu au Bornou? Tu sais bien que le cheik de Bornou ne reçoit pas les Européens. Cependant je vais te donner une forte escorte qui te ramènera si on ne veut pas te recevoir. » Ce qui fut dit fut fait, et l'escorte me valut un bon accueil de la part du Ghaladima de Bornou. Il me promit monts et merveilles; je n'étais cependant pas très rassuré. Nous partîmes, munis d'une lettre de lui. Quelques cavaliers avaient pris les devants pour instruire le cheik de mon arrivée. Après des quarantaines d'observation de plus ou moins longue durée, je finis par recevoir à Borsari un message du cheik de Bornou m'informant qu'il m'ouvrirait les portes de sa capitale.

Le 8 avril, j'arrivai à Kaliloua, qui est aux portes de Kouka. Mon entrée devait avoir lieu le lendemain.

Dès l'aurore, je vois arriver une foule de cavaliers revêtus d'armures les plus bizarres, depuis la cote de mailles du moyen âge jusqu'à des caparaçons ouatés recouvrant complètement l'homme et le cheval. Nous nous mîmes en route, accompagnés de ces cavaliers. A peine avions-nous fait quelques pas qu'une troupe de

120 à 130 cavaliers survint en sens inverse et nous barra le chemin. Les cavaliers qui m'accompagnaient se joignirent à eux, et, m'entourant, tous me présentèrent la pointe de leur lance en faisant des mines farouches. Tout cela avait simplement pour but de voir si j'étais courageux. On appelle cette manœuvre *le salut des lances*, et c'est un grand honneur pour celui qui en est l'objet. Cependant je n'entrai pas encore ce jour-là à Kouka. Mon entrée solennelle n'eut lieu que le lendemain. Elle fut remarquable. Après le salut des sabres, moins désagréable que le salut des lances, nous nous mîmes en marche pour traverser les deux villes dont Kouka est composée : la ville de l'Est et la ville de l'Ouest.

Le cortège, formé des cavaliers du pays, de moi-même, flanqué à droite et à gauche de Badaire et de Makoura suivi de mes hommes, s'avança dans la ville, au milieu d'un concours de population de 40 000 à 50 000 personnes. Le spectacle ne manquait pas d'une certaine originalité, et mon compagnon Badaire ne put s'empêcher de s'écrier : « On payerait cher pour voir cela sur le boulevard ! »

Arrivés devant le palais du cheik, les cavaliers se formèrent en bataille et se mirent à charger contre les murailles. Après m'avoir présenté aux grands personnages de la cour et aux frères du cheik, on me désigna un endroit pour installer mon camp.

Le surlendemain de mon arrivée eut lieu ma réception solennelle par le cheik, au bruit du canon, un petit canon monté sur un affût en bois construit par un charpentier de la mission anglaise, en 1823.

J'ai dû rester à Kouka quatre mois, dans une demi-captivité. On était en hivernage et il était assez difficile, en cette saison, de se mettre en route. De plus, je n'étais pas sans inspirer une certaine suspicion. Dès les premiers jours, on avait essayé de me mettre à l'épreuve, de me tenter; on m'avait demandé si je ne voudrais pas aller au Tchad. Or j'avais appris que la mission anglaise qui m'avait précédé avait eu le grave tort d'arriver avec un appareil militaire considérable et qu'elle avait demandé à aller au Tchad, et je savais que le parti arabe, qui est hostile aux Européens, avait insinué au cheik qu'un blanc qui voulait aller au Tchad ne pouvait avoir d'autre raison que celle de s'emparer de l'or que, d'après les dires des explorateurs antérieurs, on y trouvait. Aussi je me gardai bien de tomber dans le piège, et je répondis que je ne désirais nullement aller au Tchad. Ce n'était pas un grand sacrifice. Le Tchad, bordé de vastes marécages et de roseaux, est à peu près inaccessible à hauteur de Kouka; de plus, les terrains qui bordent ces derniers sont en culture; enfin, je savais, en prenant la route du Nord, devoir longer la rive pendant plusieurs jours de marche.

Le difficile était donc pour moi maintenant de sortir du Bornou. On me savait pourvu de quelque richesse, car je dois dire que, grâce à la prévoyance et à la bonne administration de mon compagnon Badaire, je n'ai jamais été sans ressources. (*Applaudissements.*) Aussi, pour m'attirer les bonnes grâces du cheik, je lui envoyai de nombreux cadeaux, mais je mis une certaine réserve à mes libéralités, car je savais que la mission antérieure avait éprouvé beaucoup de difficultés pour avoir fait des cadeaux trop nombreux.

Dès la première entrevue que j'eus avec le cheik, je lui avais demandé de me laisser partir par la route de Tripoli; il m'avait répondu qu'aussitôt qu'une caravane se mettrait en marche, je partirais avec elle. Mais il n'en partait jamais. Plusieurs semaines s'écoulèrent ainsi. Je commençais à perdre patience.

J'appris enfin que quelques Arabes étaient décidés à m'accompagner si je partais. Je mis tout en œuvre pour organiser ma caravane; j'arrivai à la constituer assez rapidement et nous partîmes de Kouka le 15 août 1892 avec 12 chameaux. Il me restait 12 hommes fidèles sur 16 que j'avais emmenés; j'avais perdu les autres en route par désertion. Instruit aujourd'hui par l'expérience, je reconnais que c'est une faute de vouloir organiser une caravane avec des noirs; cela ne m'arrivera plus, et si jamais j'ai d'autres entreprises à tenter, je m'adresserai à l'élément arabe plus résistant pour ces pénibles routes du Sahara. De Kouka nous arrivâmes à Barrona dont j'avais à déterminer la situation exacte, car c'était un des points de la ligne de délimitation que je devais reconnaître. De là nous atteignîmes Nguigmi, au bord du Tchad, dernier village bornou à la porte du désert. Nous marchâmes d'abord dans des terrains où quelque végétation existait encore, mais bientôt nous n'eûmes plus sous nos pieds que le sable et devant nos yeux que l'immensité. Ces marches en caravane, dans un tel pays, sans eau, sous un soleil brûlant, sont très dures. On marchait 16 heures et quelquefois 20 heures sur 24. Les chameaux étaient exténués et à plus forte raison les hommes qui cependant étaient déjà entraînés. Aussi les malheureux restaient-ils souvent en arrière de la colonne. Mais, au Sahara, il n'y a pas de route; la trace laissée sur le sable par une caravane, même très nombreuse, disparaît instantanément sous le moindre souffle de vent. Aussi nous fallait-il aller recueillir les traînards et cela nous imposait une fatigue dont rien ne saurait donner l'idée. (*Applaudissements.*) Vingt-cinq jours après notre départ de Kouka, nous atteignîmes enfin notre seul point de station dans le Sahara, l'oasis de Kaouar. C'est un immense rocher à l'abri duquel quelque végétation préservée des vents régnants du nord-est a pu se développer. Cette oasis a 80 kilomètres de longueur et 8 à 10 kilomètres de largeur. Elle est habitée par une population spéciale, les Toubous, qui est assez peu sociable et qui ne respecte les caravanes qu'en raison de leur force. Pour moi, je n'ai eu qu'à me louer de leurs procédés, mais pour la seule raison que j'arrivais conduit par le fils du personnage le plus influent de l'oasis, Maï, fils de Maïna-Adam.

Là, nous pûmes réorganiser quelque peu notre caravane et laisser souffler les animaux, dont nous avions perdu quelques-uns.

Notre seconde série de marches dans le désert nous réservait des fatigues plus considérables encore, à tel point que presque tous les animaux moururent. Quant à mes hommes, la marche sur la roche succédant à la marche sur le sable, l'atmosphère devenue plus froide, surtout la nuit, firent qu'au bout de peu de temps ils furent couverts de crevasses et incapables de mettre un pied devant l'autre. Malgré tout, nous arrivâmes à Tadjerri, dans le Fezzan, à deux jours de marche de Gatroun. L'arrivée dans le Fezzan semblait devoir être pour nous le repos, car c'est un pays qui est sous la domination ottomane et nous espérions y trouver la sécurité. Il n'en fut rien, à cause de la présence dans le sud du Fezzan des Arabes nomades, — dits Arabes de grande tente, pauvres diables qui viennent échanger des céréales contre des dattes. Chaque jour, des rixes se produisaient soit avec les villages, soit avec les caravanes, rixes dans lesquelles les nomades avaient le mauvais rôle.

En arrivant à Gatroun, j'eus le bonheur de trouver dans le percepteur de l'endroit l'ancien ami dévoué de Nachtigal.

Ce voyageur allemand a laissé dans la région un souvenir impérissable. A la place des nomades que je redoutais, je rencontrais donc à Gatroun le concours le plus dévoué et, plus tard, je reçus dans la famille de ce percepteur l'hospitalité la plus cordiale. Je tiens à donner le nom de ce brave homme; il s'appelle Ben-Alloua. (*Applaudissements.*) Je séjournai à Gatroun juste le temps nécessaire pour reconstituer une nouvelle caravane, et je partis pour Mourzouk.

Dès mon arrivée à Tadjerri, j'avais informé les autorités de mon entrée sur le territoire ottoman, et je fus agréablement surpris de recevoir, à deux jours de Mourzouk, une lettre écrite en français, dans laquelle le pacha me souhaitait la bienvenue, me disait que j'étais attendu avec impatience et mettait à ma disposition tout ce que je pouvais désirer en hommes et en argent. C'est au gouvernement français que je devais cette heureuse surprise; par l'intermédiaire de M. Destrées, notre consul général à Tripoli, récemment nommé ministre plénipotentiaire, il avait tenu à tout mettre en œuvre pour me faciliter mes dernières étapes. (*Applaudissements.*)

Après avoir loué quelques chameaux, car il était inutile, à ce moment, de reconstituer une caravane, je partis de Mourzouk et je m'acheminai vers Tripoli, où devaient se terminer mes pérégrinations. Aucun incident notable ne marqua ces dernières marches. Partout je reçus des officiers turcs un véritable accueil de soldat.

Enfin j'arrivai à Beni-Oulid, ma dernière étape, où je reçus, après vingt-quatre longs mois de silence, les premières nouvelles de France. En même temps, notre aimable consul général m'informait qu'il viendrait à ma rencontre aussitôt que ma présence aux environs de Tripoli lui serait signalée.

Après un repos de deux jours, je me mis en marche, et, le 10 décembre, à une heure et demie de l'après-midi, aux environs de Tripoli, à Aïn-Zara, nous rencontrâmes le consul général accompagné de son premier drogman, le sympathique M. Piat, de son personnel et d'une grande partie des colonies française et étrangères. L'accueil que j'ai reçu ce jour-là restera gravé dans mon cœur, et je le considérerai toujours comme un des plus heureux moments de ma vie. Personnellement, je garde à notre consul général M. Destrées, à l'homme éminent qui a su créer à la France en Tripolitaine une situation respectée, je lui garde une profonde reconnaissance de son accueil et de son hospitalité qui ont été comme un pressentiment de la réception qui m'attendait sur la terre de France. (*Applaudissements.*) Comme je manifestais mon étonnement de l'enthousiasme qui se révélait dans toutes les correspondances que je recevais, M. Destrées me dit : « Ce n'est rien auprès de ce qui vous attend en France ! »

Ce qui m'attendait en France, vous venez de m'en donner la plus éclatante manifestation, je vous en remercie du fond du cœur.

COMMANDANT MONTEIL.

COURS LIBRES DE LA SORBONNE

L'Évolution de la poésie lyrique au XIXe siècle (1).

(Deuxième leçon.)

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, CHATEAUBRIAND ET ANDRÉ CHÉNIER.

Messieurs,

A quelque glorieuse destinée qu'une idée soit promise, il en est d'elle comme de nous; et ses commencements, comme les nôtres aussi, — quand encore la fortune ne les contrarie pas, — sont toujours humbles et petits. Il lui faut, comme à nous, de la chance, et de l'aide, et du temps pour grandir, pour s'éprouver, pour apprendre à se connaître, pour se rendre compte à elle-même de ce qu'elle peut ou de ce qu'elle ne peut pas : et, sans doute, elle a sur nous un grand avantage, qui est de durer plus longtemps, de n'être pas,

(1) Suite. — Voy. les numéros des 21 et 28 janvier 1893.

aussitôt qu'elle a pris possession d'elle-même, condamnée, comme nous, à disparaître; elle continue de vivre et de se développer; mais d'autant que sa vie est plus longue, d'autant aussi ses commencements ont-ils je ne sais quoi de plus lent, de plus pénible, et de plus laborieux.

Si j'ai donc pu vous montrer l'autre jour comment, à la faveur de quelles circonstances et dans quelles conditions, Rousseau avait émancipé le Moi des contraintes que lui imposait encore, vers le milieu du XVIIIe siècle, la servitude invétérée de l'usage, il ne s'ensuit pas que, tout en l'admirant et en l'applaudissant, on ait compris d'abord ce qu'il venait de faire, ni surtout qu'en l'imitant on lui ait emprunté ce qu'il avait de plus et de vraiment original (1). Le préjugé social était trop fort encore! Pour consommer la libération de l'individu, il fallait que tout ce que Rousseau comptait d'adversaires ou d'ennemis de ses idées jusque parmi les rangs de ses plus ardents admirateurs eût disparu de la scène, et qu'une génération nouvelle eût remplacé l'ancienne. Peut-être aussi fallait-il, messieurs, qu'en renversant l'ancienne hiérarchie sociale, une révolution eût mis comme à la base un individualisme qui jusqu'à elle n'avait guère eu de possibilité d'être, de moyens, et d'occasions de se manifester qu'au sommet, sur les hauteurs, sur le trône, à la cour, dans l'aristocratie... Comment cela s'est fait, je veux dire comment, sous l'influence ou l'action de quelles causes, cette émancipation s'est achevée, je me propose bien de vous le montrer; mais, en attendant, pour n'avoir pas eu toute sa force d'abord, pour n'avoir pas d'abord agi dans sa direction naturelle, si l'exemple de Rousseau n'en a pas moins porté quelques-unes de ses conséquences, c'est aujourd'hui ce que je voudrais examiner avec vous.

Le premier en date des disciples déclarés de Rousseau, vous le savez, c'est Bernardin de Saint-Pierre. De récents travaux l'ont remis en lumière, qui nous ont surtout appris à voir en lui l'un des hommes les plus différents qu'il se puisse du caractère de ses propres ouvrages (1). Me permettrez-vous de vous faire observer en passant qu'il n'y a rien de plus fréquent, — dans l'histoire de la littérature ou de l'art, — que cette duplicité, si je puis ainsi dire, que ce divorce ou cette dissociation de l'homme et de l'écrivain? Assurément, dans l'histoire entière de notre littérature, il y a peu d'écrivains, s'il y en a, dont le style, ou la manière même de penser aient quelque chose de plus dogmatique, de plus tranchant, disons même de plus provocant, si vous le voulez, que Bossuet ou Joseph de Maistre, — l'auteur de *l'Histoire des Variations* ou celui des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, — et cependant, et avec cela, nous n'avons qu'à lire leur *Correspondance*, ou à écouter le témoignage de leurs contemporains, jamais hommes ne furent plus doux, plus aimables, plus affables, d'un commerce enfin plus agréable et plus sûr. Bernardin de Saint-Pierre, c'est précisément le contraire, mais en même temps, et aussi, c'est exactement la même chose. Il n'y a rien plus de sentimental ou de plus onctueux que ses écrits; ils sont tout confits en « douceurs non pareilles », et vous y croyez entendre comme respirer l'âme la plus innocente; ils donnent l'idée d'un doux rêveur, d'un bon vieillard, avec de beaux cheveux blancs, et, dans la mise comme dans l'attitude, je ne sais quoi d'accueillant autant que de patriarcal... Mais, regardez-y de plus près, messieurs; étudiez l'histoire de sa vie; oubliez un moment *les Études* ou *les Harmonies de la nature;* et vous ne trouverez plus qu'un assez vilain homme, un faux bonhomme, et un pauvre homme.

Il était maniaque, il était quinteux, il était grincheux, étrangement difficile à vivre, mais, en revanche, assez peu scrupuleux sur les moyens de s'avancer dans le monde... Vous rappelez-vous l'étrange regret qu'exprime quelque part Rousseau, dans ses *Confessions*, quand il arrive au récit de sa première rencontre avec Mme de Warens? Il vient de décrire complaisamment son « joli pied », — le sien, pas celui de Mme de Warens, — sa « jambe fine », sa « bouche mignonne », ses « cheveux noirs », ses « petits yeux » pleins de feu; et il ajoute : « Malheureusement je ne savais rien alors de tout cela, et de ma vie, il ne m'est arrivé de songer à ma figure, que lorsqu'il n'était plus temps d'en tirer parti »! Bernardin de Saint-Pierre n'a pas, lui, vécu dans cette ignorance de ses charmes, et, au contraire, jamais homme en son temps n'en eût su mieux tirer parti,... si Marmontel n'avait pas existé! Très égoïste avec cela, solliciteur ou quémandeur infatigable, plus consciencieux, beaucoup plus consciencieux à toucher ses appointements qu'à remplir ses fonctions, vous le connaissez enfin pour le *cause-finalier* le plus intrépide, je

(1) Un de mes lecteurs me fait obligeamment remarquer que je me suis trompé d'une syllabe au moins, en prenant et en citant pour un vers cette ligne de Rousseau :

Ah! daigne te confier aux feux que tu m'inspires.

Mais puisqu'il m'indique en même temps le moyen de corriger l'erreur, en imprimant

Daigne te confier aux feux que tu m'inspires,

j'en profite; — et je le remercie.

(2) Voyez sur Bernardin de Saint-Pierre : *Bernardin de Saint-Pierre*, par M. de Lescure, 1891, Lecène et Oudin; *Bernardin de Saint-Pierre*, par Arvède Barine, dans la *Collection des grands écrivains français*, 1891, Hachette; *Étude sur la vie et les œuvres de Bernardin de Saint-Pierre*, par M. Fernand Maury, 1892, Hachette.

J'ai moi-même largement usé, du dernier surtout de ces trois ouvrages, dans un article de la *Revue des Deux Mondes* du 1er octobre 1892, où je crois avoir dit sur *les Amies de Bernardin de Saint-Pierre*, non pas assurément tout ce qu'on en pourrait dire, mais tout ce qu'il en faut pour justifier la manière un peu libre dont je parle ici de l'auteur de *Paul et Virginie*.

pense, qu'il y ait jamais eu, le plus sensible, mais le plus déraisonnable aussi des philosophes, plus naïf, en vérité, qu'il n'est permis de l'être, encore plus vaniteux ou plus susceptible; — et tout cela, vous le voyez, compose ensemble ce qu'on appelle un assez bon original.

Mais il a deux choses pour lui : et d'abord, un don naturel de style qui est rare, à ce degré, même chez de plus grands écrivains que lui. C'est un sens comme inné de la justesse et de l'élégance de l'expression, une facilité fluide, je ne sais quoi d'abondant, d'insinuant et d'enveloppant, une négligence étudiée sans doute, mais qui n'a pas l'air de l'être, quelque chose qui rappelle, mais avec plus de précision, l'aisance et le charme du style de Fénelon. Et, en second lieu, un sentiment de la nature, non pas plus vif, ni plus profond, mais plus particulier, plus « caractérisé » que celui de Rousseau.

Rousseau, vous le savez, procède par larges ébauches, rapidement, sommairement indiquées, et surtout, et jamais, dans ses descriptions, il ne sépare la nature des sentiments humains qu'elle renouvelle ou qu'elle excite. Mais Bernardin de Saint-Pierre est vraiment un paysagiste, — je dis un peintre, — aux yeux de qui les spectacles de la nature ont leur intérêt en eux-mêmes et pour eux-mêmes. Comme la pensée ne le gêne point, il a tout le temps de s'attacher et de s'attarder aux détails des objets, de les étudier à la loupe, d'en noter les moindres nuances, de s'exercer à les rendre. C'est comme un Hollandais, un petit Hollandais, qui succéderait à quelque Flamand ou quelque Vénitien. La nature ne sert plus ici d'accessoire ou de fond : elle est le tableau même, et souvent tout le tableau. Si, d'ailleurs, messieurs, au lieu de vous mettre quelques-uns de ces tableaux sous les yeux, j'essaye ainsi moi-même de vous donner quelque idée du talent de Bernardin de Saint-Pierre, c'est qu'étant un peu diffus, la lecture nous entraînerait trop loin. Mais ce que je voudrais qui fût clair pour vous, c'est la nature de son genre de mérite, et c'est la portée de ses innovations. Dans les descriptions encore vagues de Rousseau, c'est lui qui, le premier, nous pouvons le dire, a comme introduit l'accent du particulier. Par sa recherche des nuances, par son effort constant pour distinguer entre elles et différencier les choses les plus voisines, il a singulièrement accru les ressources du vocabulaire descriptif. Et enfin, dans la littérature de son temps, entre 1780 et 1790, il a ainsi développé un sens de la forme et de la couleur, — de la couleur surtout, — presque entièrement inconnus avant lui, et dont les conséquences ne tendaient à rien moins qu'à une rénovation prochaine et entière de l'art même de décrire (1).

On ne peut pas dire de Mme de Staël qu'elle ait continué l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre, et, quoique disciple ardente et passionnée de Rousseau, c'est, comme vous le savez, dans une tout autre direction qu'elle a développé les doctrines du maître. Aussi ne vous parlerais-je pas d'elle aujourd'hui, si, dans son livre *De la littérature*, elle n'avait posé, dès 1801, le principe célèbre et fécond de la distinction des littératures du Nord et des littératures du Midi : les unes, celles du Midi, — l'italienne et l'espagnole, — animées et comme débordantes, pour ainsi parler, de la joie de vivre, sensuelles et païennes, artistes avant tout, plastiques ou musicales, par conséquent; et les autres, les littératures du Nord, — l'anglaise ou l'allemande, — plus tristes et plus sombres, plus mélancoliques, enveloppées de brouillards, mais plus philosophiques et surtout plus originales, comme étant moins habituellement inspirées de la Grèce ou de Rome, et, par là même, plus personnelles, en général, ayant donc plus de saveur particulière, une saveur plus rare, à la fois plus âpre et plus forte.

Ce que je pense de cette distinction, je vous le dirai prochainement, quand il nous faudra tâcher de déterminer l'influence des littératures étrangères sur la formation de l'idéal romantique. Mais ce que je ne puis omettre ici de signaler, puisque aussi bien Mme de Staël a cru pouvoir en faire le type des beautés originales de la littérature du Nord, c'est, entre 1800 et 1815 ou 1820, à peu près, le prodigieux succès des poèmes gaéliques d'Ossian (1).

Ossian ou Macpherson, s'il n'y avait eu pour les mettre à la mode que leur traducteur, Baour-Lormian, celui qu'on appelait le « Barde... de Toulouse », nous pourrions les passer sous silence. Mais Mme de Staël, je viens de vous le dire, et Gœthe avant Mme de Staël, et Chateaubriand après Gœthe, et Napoléon à son tour, les ont passionnément admirés. Vous pensez bien qu'ils n'étaient pas les seuls, et si vous voulez vous convaincre de la réelle popularité des héros d'Ossian, cherchez seulement dans vos souvenirs combien, messieurs, de vos grand'tantes ou de vos arrière-grands-

(1) Voyez entre autres morceaux très caractéristiques : *Études de la nature*, t. Ier, *Cinquième étude*, le passage qui commence par ces lignes : « Dans nos climats tempérés, on voit se développer, dès les premiers jours d'avril, au milieu des sombres forêts, les réseaux de la pervenche »; ou encore, dans la *Onzième étude*, la dissertation sur les nuances : « J'ai ouï raconter qu'un fameux peintre d'Italie se trouva un jour fort embarrassé, pour peindre dans un tableau trois figures habillées de blanc... » Mais une autre page de la *Septième étude* est déjà presque du Chateaubriand : « Il n'y a que la religion qui donne à nos passions un grand caractère... Il y a quelques années que j'étais à Dieppe, vers l'équinoxe de septembre; et un coup de vent s'étant élevé, *j'en fus voir l'effet sur le bord de la mer...* » et la suite.

(1) Les *Poésies galliques* d'Ossian, fils de Fingal, avaient été traduites en français dès 1777, par Letourneur, le traducteur de Richardson et de Shakespeare. 2 vol. in-8°, chez Musier. Quelques années plus tard, Baour-Lormian les mit en vers. Mais le livre de *la Littérature* avait, je crois, alors déjà paru. L'édition de Baour-Lormian (sans date, chez Louis Janet) que j'ai sous les yeux, est la quatrième.

oncles ont porté les prénoms d'Oscar et de Malvina. Vous en trouverez dans vos familles presque autant que de Delphine et que de Corinne, ou même plus que de Léonce et d'Oswald! Et n'ai-je pas lu quelque part, enfin, qu'Ossian avait fait même un roi? C'est Joseph de Maistre, au moins, qui le raconte, et vous l'en croirez, messieurs, si vous voulez. Il annonce à l'un de ses correspondants l'élection, toute récente encore, 1810, de Bernadotte au trône de Suède, et il ajoute : « Le peuple n'a pas été moins chaud (que l'armée) pour cette élection. Mais devinez ce qui l'enflamme le plus? C'est que le fils de Bernadotte, né il y douze ans, s'appelle Oscar. Or, Oscar est fils d'Ossian, fils de Fingal; c'est un des héros de la mythologie, c'est un heureux augure. Cette circonstance bizarre a fait un effet étonnant. » Tout est possible!... et si l'on en croyait quelques historiens, de moindres circonstances auraient quelquefois décidé du destin des empires !

Mais si ce que l'on a surtout admiré et aimé dans Ossian, c'en est peut-être le vague, ou ce que l'on appelait alors « son caractère primitif » (1), si c'en est le vent soufflant à travers la bruyère, une odeur de sapins et de grèves, des ciels bas, une mer sombre, de pâles soleils,— que sais-je encore? — et généralement tout ce qui forme le décor septentrional, n'y a-t-il pas là, dans ce goût même du vague, une espèce de contradiction avec ce caractère nouveau de précision pittoresque, avec ce souci du détail et de la vérité vraie, avec le scrupule d'exactitude que nous signalions tout à l'heure dans l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre? Oui, peut-être, messieurs; ou du moins il le semble. Car, en réalité, bien loin d'être opposés, ou, si vous l'aimez mieux, après s'être un moment divisés, les deux courants étaient à la veille de se réunir, de s'ajouter l'un à l'autre, et de se fondre en un dans l'œuvre de Chateaubriand.

Je voudrais ici, tout de suite, avant même d'essayer de caractériser l'influence de Chateaubriand, vous en donner d'abord des preuves, et vous les faire comme toucher du doigt. Vous connaissez les vers « italiens » de Lamartine, son *Ischia*, son *Golfe de Baïa*, ou encore ceux-ci, que j'emprunte au *Passé :*

> Combien de fois, près du rivage,
> Où Nisida dort sur les mers,
> La beauté crédule ou volage,
> Accourut à nos doux concerts!
> Combien de fois la barque errante
> Berça sur l'onde transparente,
> Deux couples par l'Amour conduits,
> Tandis qu'une déesse amie
> Jetait sur la vague endormie
> Le voile parfumé des nuits!

Mais n'avez-vous pas oublié, — car on ne les lit guère, — que, dans *les Martyrs*, Eudore avait indiqué déjà les principaux traits de ce petit tableau ?

Hélas! — dit Eudore (l. V.) — nous poursuivions nos faux plaisirs. Attendre ou chercher une beauté coupable, la voir s'avancer dans une nacelle, et nous sourire du milieu des flots, voguer avec elle sur la mer dont nous semions la surface de fleurs, suivre l'enchanteresse,... telle était l'occupation de nos jours, source intarissable de larmes et de repentirs.

C'est Sainte-Beuve qui, le premier, je crois, a fait ce rapprochement. Mais peut-être, après tout, ne verrez-vous là qu'une rencontre, et tous les deux, Chateaubriand et Lamartine, ils peuvent, direz-vous, n'avoir eu qu'à se « ressouvenir ». Ouvrons donc les *Odes et Ballades*, et lisons-en quelques vers. Je les emprunte au *Chant du Cirque :*

> Des portes tout à coup les gonds d'acier gémissent,
> La foule entre en froissant les grilles qui frémissent,
> Les panthères dans l'ombre ont tressailli d'effroi,
> Et, poussant mille cris qu'un long bruit accompagne,
> Comme un fleuve épandu de montagne en montagne,
> De degrés en degrés roule le peuple-roi.
>
> Les deux chaises d'ivoire ont reçu les édiles.
> L'hippopotame informe et les noirs crocodiles
> Nagent autour du cirque en un large canal;
> Dans leurs cages de fer les cinq cents lions grondent,
> Les vestales en chœur, dont les chants se répondent,
> Apportent l'autel chaste et le feu virginal.
>
> L'œil ardent, le sein nu, l'impure courtisane
> Près du foyer sacré pose un trépied profane.
> On voile de cyprès l'autel des suppliants.
> A travers leur cortège et de rois et d'esclaves,
> Les sénateurs, vêtus d'augustes laticlaves,
> Dans la foule, de loin, comptent tous leurs clients.

Certes, voilà de beaux vers, un peu classiques peut-être encore d'allure, un peu sonores, mais chauds déjà de couleur et de ton. Rouvrons maintenant *les Martyrs* (l. XXIV) :

Cependant le peuple s'assemblait à l'amphithéâtre de Vespasien... La foule, vomie par les portiques, descendait et montait le long des escaliers extérieurs, et prenait son rang

---

(1) C'est presque l'expression de Mme de Staël : « Les Anglais et les Allemands, dit-elle, ont sans doute souvent imité les anciens. Ils ont retiré d'utiles leçons de cette étude féconde; mais leurs beautés originales, portant l'empreinte de la mythologie du Nord, ont une sorte de ressemblance, une certaine grandeur poétique dont Ossian est *le premier type...* » et plus loin : « L'ébranlement que les chants ossianiques causent à l'imagination, dispose aux méditations les plus profondes ».

Il n'est peut-être pas indifférent de noter que l'influence d'Ossian est l'une aussi des premières que Lamartine ait subies :

> Toi qui chantais l'amour et les héros,
> Toi, d'Ossian la compagne assidue,
> Harpe plaintive, en ce triste repos,
> Ne reste pas plus longtemps suspendue.

Ces vers font partie d'une lettre à M. de Virieu, datée de 1808. La pièce continuait ainsi :

> Du vent du soir j'entends les sifflements,
> L'obscur brouillard se promène à pas lents, etc.

sur les marches revêtues de marbre... Dans un canal creusé autour de l'arène nageaient un hippopotame et des crocodiles; cinq cents lions, quarante éléphants, des tigres, des panthères rugissaient dans les cavernes de l'amphithéâtre. Auprès des antres du trépas s'élevaient des lieux de prostitution publique; des courtisanes nues... augmentaient l'horreur du spectacle, etc.

La ressemblance ici me paraît évidente, et « l'hippopotame, les crocodiles, les cinq cents lions », — les cinq cents lions surtout, — contresignent, pour ainsi parler, la très belle et d'ailleurs très permise imitation d'Hugo. Et pourtant, messieurs, voici mieux encore, si vous vous rappelez les beaux vers de la *Maison du berger :*

Il est sur ma montagne une épaisse bruyère,
Où les pas du chasseur ont peine à se plonger...
. . . . . .
Viens y cacher l'amour et ta divine faute:
Si l'herbe est agitée ou n'est pas assez haute,
J'y roulerai pour toi la Maison du Berger...

Mais quoi! Velléda l'avait dit avant Vigny! et déjà, nous l'avions vue passer, cette « maison roulante », dans les songes d'amour de la fille de Ségenax (l. X).

Au bord du ruisseau, disait-elle, au pied de l'arbre, le long de cette haie, de ces sillons où rit la première verdure des blés que je ne verrai pas mûrir, nous aurions admiré le coucher du soleil... Tu croyais peut-être que, dans mes songes de félicité, je désirais des trésors, des palais, des pompes? Hélas! mes vœux étaient plus modestes, et ils n'ont point été exaucés! Je n'ai jamais aperçu au coin d'un bois la hutte roulante d'un berger, sans songer qu'elle me suffirait avec toi. Plus heureux que ces Scythes dont les Druides m'ont conté l'histoire, nous promènerions aujourd'hui notre cabane de solitude en solitude, et notre demeure ne tiendrait pas plus à la terre que notre vie.

Que vous dirai-je encore, messieurs? vous rappellerai-je que la bataille des Francs et des Romains a éveillé la vocation historique d'Augustin Thierry, comme il l'a raconté dans une page elle-même devenue classique (1)? et, plus près de nous, que *les Martyrs* ont inspiré la *Salammbô* de Flaubert (2) ou qu'il flotte jusque dans *le Mariage de Loti* des réminiscences d'*Atala?* Mais il n'est pas jusqu'au *Génie du Christianisme* dont je ne retrouve la trace et l'action partout présente, encore aujourd'hui même, si, contre son dessein, peut-être, mais à vrai dire, et en réalité, ce que Chateaubriand a fait dans ce livre fameux, ç'a été, non pas tant d'y restaurer le catholicisme ou le christianisme, que de dégager des formes qui l'oppriment, ou qui l'ont quelquefois comme presque étouffé, la légitimité, la nécessité, la poésie du sentiment religieux.

Comment cependant résumerons-nous, comment ramènerons-nous à deux ou trois points essentiels cette étendue ou plutôt cette universalité d'influence? Ce sera, messieurs, en disant que, tout ce qu'il y avait d'accent personnel dans le lyrisme de Rousseau, tout ce qu'il y avait de précision pittoresque, — de coloris parfois éclatant, et de charme exotique, — dans Bernardin de Saint-Pierre, et tout ce qu'il y avait enfin de vague ou de flottant dans cette « poésie du Nord » découverte ou retrouvée par Mme de Staël, tout cela, Chateaubriand l'a fondu ensemble, et il s'en est servi pour élargir premièrement, pour approfondir le sentiment de la nature; en second lieu, pour réintégrer le sentiment religieux dans ses droits; et troisièmement, et enfin, pour insinuer non seulement dans la poésie ou dans la littérature, — mais, comme on pourrait aisément le montrer, — jusque dans la peinture elle-même, le sens de la diversité des époques de l'histoire.

Le sentiment de la nature — si, comme vous le savez, ni en prose, ni en vers, nous n'avons vu de descriptions qui surpassent en vivacité le coloris des siennes, un coloris éclatant, souvent même aveuglant, et, si je l'ose dire, quelquefois un peu bariolé. Je songe, messieurs, aux « hérons bleus », aux « serpents verts », aux « flamants roses » des rives du Meschacébé. Mais si parfois, peut-être, il a trop chargé son pinceau de couleur, en revanche, quels aspects de la nature n'a-t-il pas rendus et pour longtemps fixés, les voluptueux et les mélancoliques, les gracieux ou les grandioses, les élégants et les sauvages, la mer et la forêt, la Grèce et l'Italie, l'Europe et l'Amérique? et sinon toujours peut-être avec une entière vérité, mais du moins avec quelle netteté! N'est-ce pas encore lui qui, le premier peut-être, a mêlé l'homme dans la nature jusqu'à l'y confondre, ou plutôt jusqu'à l'y absorber? Mais surtout, entre la nature et l'homme, n'est-ce pas lui qui le premier a démêlé cette mystérieuse correspondance dont le mystère ou le vague même est sans doute un des éléments essentiels de la poésie? Car, messieurs, c'est ici, vraiment, ce que nos pères avaient trop oublié : que l'obscur a ses beautés, le vague son pouvoir, ou l'insaisissable son charme. Je m'empresse d'ajouter que si Chateaubriand l'a reconnu, c'est à la lumière du sentiment religieux.

Vous pensez bien qu'à ce propos il ne saurait entrer dans mon dessein d'examiner la valeur apologétique du *Génie du Christianisme*, ni seulement quel était, en

(1) Je ne sais vraiment pourquoi, dans son *Chateaubriand*, II, 23 (édition de 1878), Sainte-Beuve a voulu contester le fait, et en quelque manière obliger Augustin Thierry lui-même à convenir qu'il s'était trompé en datant de la lecture des *Martyrs* l'éveil encore obscur et confus de sa vocation historique.

(2) On connaît l'admiration de Flaubert pour Chateaubriand, et, dans une lettre célèbre à Sainte-Beuve, il a eu beau protester que *Salammbô* était tout le contraire des *Martyrs*, il n'en a, je crois, convaincu que lui-même.

Voyez, dans *les Martyrs*, les notes justificatives à l'appui de tel ou tel détail, et comparez la lettre de Flaubert.

l'écrivant, le degré de sincérité de Chateaubriand (1). C'est aux vivants que nous demandons d'être sincères, d'accorder ce qu'ils disent avec ce qu'ils font, ou de réaliser d'abord en eux ce qu'ils enseignent et ce qu'ils prêchent. Mais, les morts, sincères ou non, nous ne leur demandons que d'avoir exprimé des choses justes et vraies!

Tout ce que je veux donc ici savoir, tout ce que je dis, et ce qui me suffit, c'est qu'en attaquant le déisme rationaliste et mesquin du XVIIIe siècle, en rouvrant aux lecteurs de son *Génie du Christianisme* des perspectives ou des horizons depuis longtemps fermés, et c'est enfin qu'en faisant sa part à ce que l'on a depuis si bien appelé la « catégorie de l'idéal », s'il n'a pas lui-même créé ou recréé la poésie, Chateaubriand l'a rendue possible. Car, messieurs, il n'y a de poétique, — disons de lyrique, si vous le voulez, — que ce qui dépasse le cercle de la vie présente, ce qui la prolonge en quelque façon au delà de la réalité, ou en arrière, ou en avant, ou au-dessus d'elle-même; il n'y a que ce qui nous élève au-dessus de notre condition mortelle; et qui, du dehors, pour ainsi parler, lui communique un sens, une valeur et un prix qu'elle n'a point par elle-même; — et tout cela, je ne sais si c'est du bouddhisme ou du christianisme, mais c'est de la religion! Il a existé des hommes avant nous, et d'autres viendront, dont les passions, comme les nôtres, se joueront sur la scène du monde, dans le même décor, et dont la même nature sera la spectatrice impassible. Il y aura toujours en nous, au fond de nous, quelque chose d'énigmatique pour nous, de mystérieux ou de tragique, à quoi nous ne pourrons songer sans éprouver le besoin, plus impérieux que tous les instincts, d'apaiser notre angoisse par un cri d'espérance, ou de l'exprimer et de la répandre en sanglots, en blasphèmes et en malédictions. Et tout autour de nous enfin, il y aura de l' « inconnaissable », il y aura toujours, à la circonférence de nos courtes certitudes (2), quelque chose d'obscur et d'inquiétant, de lourdes et d'épaisses ténèbres, qu'un rayon de lumière semblera quelquefois traverser, mais dont nous savons bien, par une assez longue expérience, que tous les efforts conjurés de la science ne dissiperont jamais l'énorme amoncellement; — et tout cela, messieurs, c'est encore de la religion, mais ne voyez-vous pas que c'est aussi de la poésie? En nous délivrant donc de la fausse pudeur, du mauvais respect humain qu'on éprouvait, depuis Voltaire, je ne dis pas à exprimer, mais à ressentir seulement ces sentiments, en réapprenant à l'homme, qui ne le savait plus, que les questions politiques ou sociales mêmes ne sont ni les seules, ni peut-être les plus urgentes dont il doive s'occuper, et par là, en nous rendant cette possibilité de vie intérieure dont l'existence mondaine et affairée du XVIIIe siècle était la négation, ce n'est pas seulement la religion, c'est la poésie même que *le Génie du Christianisme* est venu rétablir dans ses droits. Et, sans doute, à cet égard, il est bien, aussi lui, Chateaubriand, le disciple de Rousseau, si ce que nous venons de dire était en germe au moins dans la *Profession de foi du vicaire savoyard*, mais vous voyez cependant ce qu'il y a ajouté.

C'est encore ainsi que, dans un autre ordre d'idées, ce que Rousseau n'avait qu'à peine soupçonné, Chateaubriand l'a vu d'un plein regard : à savoir, qu'autant il y avait de différence entre le caractère des prairies d'Amérique et celui des landes de sa Bretagne natale, autant y en avait-il entre un Français du XIXe siècle et un Gaulois du temps de Mérovée.

Mais ne confondons pas pourtant, à ce propos; et, par exemple, ne lui donnons pas la louange d'avoir peint de couleurs vraies la décadence de l'Empire ou la civilisation de la Gaule druidique. Qu'est-ce que la « vraie » couleur des temps qui ne sont plus? A quelque moment, en effet, que ce soit de l'histoire, les traits ou les couleurs dont nous peignons le passé dépendent trop étroitement, vous le savez, messieurs, du progrès récent d'une érudition toujours imparfaite et, conséquemment, toujours douteuse. Il ne s'agit donc pas, de disputer, entre érudits non plus qu'entre ethnographes, si les Arabes ou les Américains de Chateaubriand sont vrais, ses Muscogulges et ses Siminoles, à plus forte raison ses Romains ou ses Grecs, son Eudore et sa Cymodocée; mais ce qui importe uniquement, sous ces noms différents, c'est de savoir s'il nous a peint des êtres vraiment différents, assez différents pour paraître n'appartenir ni au même temps, ni à la même race, ni presque à la même humanité. L'a-t-il fait? L'impression qu'il nous a donnée de la Grèce antique diffère-t-elle assez de celle qu'il nous a donnée de la Rome païenne? C'est ce que l'on ne saurait nier; c'est ce qu'il faut entendre sous le nom de *couleur locale*, rien de plus exact ni de plus prétentieux; et c'est ainsi qu'ayant mis à la disposition du poète non seulement tout le domaine de la nature, mais aussi le domaine du sentiment religieux, Chateaubriand y a joint, par là, tout le domaine de l'histoire.

(1) Je lis à ce sujet, dans la *Correspondance* de Sismondi : 14 *mars* 1813. « Chateaubriand considère l'islamisme comme une branche de la religion chrétienne... Il observait la décadence universelle des religions, tant en Europe qu'en Asie, et il comparait ces systèmes de dissolution à ceux du polythéisme au temps de Julien... *Il en concluait la chute absolue des nations de l'Europe, avec celles des religions qu'elles professent.* » Et encore : 25 *mars* 1813. « Chateaubriand a parlé de religion chez Mme de Duras... Il en croit une nécessaire au soutien de l'État; il aime les souvenirs; et il s'attache à celle qui a autrefois existé dans son pays, *mais il sent fort bien que les restes auxquels il veut s'attacher sont réduits en poudre...* Sa raison n'est nullement d'accord avec son sentiment, et il écoute les deux, *mais il suit bien plus la première lorsqu'il parle, et la seconde lorsqu'il écrit.* »

(2) J'emprunte cette expression à Benjamin Constant, qui a dit quelque part : « A mesure que la religion se retire de ce que les hommes connaissent, elle se replace *à la circonférence de ce qu'ils savent.* »

Il faut se borner... et j'aurais trop à dire si je voulais poursuivre et vous montrer en détail tout ce que je crois voir de nouveautés dans l'œuvre de Chateaubriand. Mais il en est pourtant deux encore que je ne saurais omettre au moins d'indiquer. Telle est la cadence, l'harmonie, la plénitude sonore de sa phrase; un sens musical et lyrique, à vrai dire, de la prose, qui n'était pas inconnu, certainement, avant lui, dans la langue, mais enfin, depuis Massillon et Bossuet, qui s'était comme perdu. Rousseau, vous l'avez vu, en avait retrouvé quelque chose, mais sa mélodie, — comme celle de son *Devin du village*, pénétrante, mais un peu grêle, — manquait encore de variété, d'ampleur et de richesse. L'un des mérites de Chateaubriand est d'avoir *orchestré*, si je puis ainsi dire, la prose de Rousseau, et ainsi tracé les modèles d'un style auquel, si l'on peut faire un reproche, c'est de pécher par excès de magnificence.

Il a fait autre chose encore, si, dans quelques-unes de ses pages, non seulement nous voyons l'*Ode* se dérouler dans sa majesté, ou l'*Élégie* dans la grâce de sa plainte, mais déjà même aussi se dessiner la strophe de Lamartine et de Hugo, presque toute faite, avec son mouvement, et le trait de lumière qui l'accentue ou qui la couronne. Ceci, peut-être, est assez important, pour en citer quelques exemples :

Les deux rives du Meschacébé présentent le tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des savanes se déroulent à perte de vue; leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel où ils s'évanouissent. On voit, dans ces prairies sans bornes, errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois un bison chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher parmi de hautes herbes, dans une île du Meschacébé. A son front orné de deux croissants, à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendriez pour le dieu du fleuve — *qui jette un œil satisfait sur la grandeur de ses ondes et la sauvage abondance de ses rives.* (*Atala.*)

J'emprunte un autre exemple aux *Martyrs:* c'est le passage bien connu du récit d'Eudore :

J'aimais à voir le camp plongé dans le sommeil, les tentes encore fermées d'où sortaient quelques soldats à moitié vêtus, le centurion qui se promenait devant les faisceaux d'armes en balançant son cep de vigne, la sentinelle immobile, qui pour résister au sommeil tenait un doigt levé dans l'attitude du silence, le victimaire qui allait puiser l'eau du sacrifice, — *et souvent un berger appuyé sur sa houlette, qui regardait boire son troupeau.* (*Les Martyrs*, VI.)

Et enfin, j'en mets un dernier sous vos yeux :

Le globe du soleil, prêt à se plonger dans les flots, apparaissait entre les cordages du navire, au milieu des espaces sans bornes. Quelques nuages étaient jetés sans ordre dans l'orient, où la lune montait avec lenteur; le reste du ciel était pur; vers le nord formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, *une trombe, brillante des couleurs du prisme, s'élevait de la mer comme un pilier de cristal, supportant la voûte du ciel.*

Sainte-Beuve ici se récrie, dans son *Chateaubriand*, et cette trombe lui paraît suspecte. Elle lui a l'air, dit-il, d'être ajoutée après coup. Il ne voit là qu'un *procédé*. Mais c'est en tout cas un procédé lyrique, si comme nous le verrons, la strophe de Lamartine, et d'Hugo surtout, est généralement ainsi construite. Encore ici, l'un et l'autre, ils n'auront vraiment que des rimes à mettre, et tout y est déjà du poète, à l'exception uniquement du vers (1).

Mais, avant eux, à qui, messieurs, ferons-nous honneur de l'avoir tenté? Ce ne sera pas à Fontanes ou à Chênedollé, si vous le voulez bien, ces « clairs de lune » de Chateaubriand, fort honnêtes gens d'ailleurs, et le second même presque intéressant. Nous avons d'eux quelques jolis vers, mais vraiment, ils ont l'haleine trop courte, et leur art est trop voisin de l'absence entière d'art. Ils sont de ceux à qui l'on fait en passant un salut amical, du bout des doigts, pour leur dire qu'on les reconnaît, mais qu'on n'a pas le temps de s'arrêter à causer. Nous savons d'avance tout ce qu'ils nous diraient, et nous n'avons aucun besoin, comme ayant autre chose à faire, de le leur entendre répéter... Nous ne nous arrêterons donc ni à Fontanes, ni à Chênedollé.

Nous arrêterons-nous davantage à Delille? On le pourrait, je crois, et même on le devrait peut-être. Car enfin c'est un contemporain de Chateaubriand que ce prince de l'antithèse et de la périphrase, et ses *Jardins* sont antérieurs, mais ses *Trois Règnes*, par exemple, n'ont paru qu'en 1808, six ans donc après le *Génie du Christianisme*. Sait-on encore assez qu'au mois de mai 1813, quand il mourut, ici tout près, au Collège de France, — dans un moment pourtant assez critique de notre histoire, — on lui fit, messieurs, des obsèques nationales? Le *Journal de l'Empire* l'appela textuellement « l'homme le plus spirituel, *le plus grand poète*, et l'un des caractères les plus honorables du siècle ». Son corps demeura trois jours exposé sur un lit de parade, la tête ceinte d'une couronne de lauriers. Si ce ne sont pas là des « preuves » de génie, il est du moins permis d'y en voir de la popularité de son nom, et, je pense, de l'étendue de son influence. Et sa trace aussi bien ne se reconnaît-elle pas dans les premiers vers de Lamartine, d'Hugo, de Vigny? Rappelez-vous les périphrases célèbres de *Dolorida* :

(1) Notez, à titre de curiosité, l'emploi fréquent de ce procédé dans Flaubert aussi. J'en ai jadis relevé de nombreux exemples dans *l'Évocation sentimentale* et dans *Madame Bovary*.

Dolorida n'a plus que ce voile incertain,
Le premier que revêt le pudique matin
Et le dernier rempart que, dans sa nuit folâtre,
L'Amour ose enlever d'une main idolâtre...

ou encore :

Mais ses yeux sont ouverts, et bien du temps a fui,
Depuis que, sur l'émail, dans ses douze demeures,
Ils suivent ce compas qui tourne avec les heures.

Delille, assurément, n'en a guère de plus ingénieuses, ni de plus inutiles, c'est à savoir qui disent en plus de mots moins de choses. L'énigme en est seulement plus difficile à deviner. Mais, après cela, si je soupçonne bien l'influence de Delille, je dois vous avouer que je ne puis encore la définir, ni dire avec exactitude ce qu'elle fut ou ce qu'elle ne fut pas; — et c'est une question que je vous laisse à décider (1).

Il en est autrement de l'influence d'André Chénier, mort, comme vous savez, en 1794, mais dont les *Poèmes* n'ont été réunis et publiés pour la première fois, très incorrectement d'ailleurs, qu'en 1819, par Henri de Latouche. Mais si l'influence est certaine, les opinions sont divisées (2).

Si nous en voulions donc croire les uns, André Chénier serait le premier maître de nos romantiques, et, parce que l'on retrouve, en effet, dans ses vers, la plupart des innovations rythmiques d'Hugo ou de Sainte-Beuve, on fait honneur à la publication de Latouche de les avoir inspirées. Même, c'est à ce titre qu'André Chénier figure en tête de l'*Anthologie des poètes français du* XIXe *siècle*, et, dit-on, « il faut reconnaître en lui le vrai rénovateur de la poésie française ». Mais il ne semble pas que cette opinion résiste à un simple rapprochement de dates. Nous ne trouvons, en effet, que bien peu d'innovations, — rythmiques ou autres, — dans les *Odes et Ballades*, et, si ce n'est que l'inspiration en est profondément royaliste et chrétienne, *les Vierges de Verdun*, *Quiberon* ou *Buonaparte* rappellent surtout Lebrun-Pindare, ou voire Jean-Baptiste Rousseau. D'un autre côté, les *Méditations* de Lamartine ont paru pour la première fois en 1820, au mois de mars, et nous savons assez par la *Correspondance* du poète qu'elles ont été composées de 1817 à 1819, en dehors de toute influence de Chénier. C'est ce qui n'importerait guère si d'ailleurs on retrouvait dans les vers de Chénier quelque chose au moins des « passions, des états d'esprit, des sentiments familiers » à Lamartine ou à Victor Hugo. Mais lisez, messieurs, ses *Élégies :*

J'ai suivi les conseils d'une triste sagesse.
Je suis donc sage enfin; je n'ai plus de maîtresse.
Sois satisfait, mon cœur. Sur un si noble appui
Tu vas dormir en paix dans ton sublime ennui;

et dites si ces vers ont rien de l'accent du *Lac*, par exemple, ou du *Vallon*. Inversement, n'est-ce pas un caractère des *Odes et Ballades*, ou même des *Méditations*, que d'être presque entièrement dépouillées de cette mythologie qui remplit les *Poèmes* d'André Chénier, ses *Idylles*, son *Aveugle* ou son *Mendiant?* A quel titre donc, en quel sens, l'appelle-t-on le « rénovateur » de la poésie française; et croirons-nous que de ci, de là quelques traces de mélancolie qu'on relève, suffisent à lui mériter cet honneur? La volupté, aussi, a sa mélancolie!

Pour ces raisons, une autre opinion ne veut voir dans Chénier qu'un pur classique, le dernier des classiques, et comme qui dirait, un Ronsard ressuscité par la Fortune grecque, pour fermer glorieusement l'ère que l'autre, le vrai, l'auteur des *Sonnets à Cassandre*, avait jadis ouverte. C'est le faire un peu trop Grec, peut-être, et, d'une autre manière, c'est trop le séparer de son temps. Demi-Grec, j'y consens, par sa naissance, et par son goût des Alexandrins, par son ardeur à transporter en français les finesses de leur art, Chénier est bien un homme de la fin du XVIIIe siècle. Grand ami de Lebrun, il tient de lui le goût de la périphrase :

Pour elle, en ce moment, au sortir de son lit,
Dans ces coupes dont Sèvre, émule de la Chine,
Façonne et fait briller la pâte blanche et fine,
Les glands dont l'Yémen recueille la moisson,
Mêlent aux flots de lait leur amère boisson,
Ou du noir cacao la liqueur onctueuse,
Teint sa bouche et ses lis d'une empreinte écumeuse (1).

Admirateur de Buffon, son rêve, en son *Hermès*, était, vous le savez, nouveau Lucrèce, de donner à la France, un *De Natura rerum*, où les sublimités de la science remplaceraient les antiques merveilles des religions évanouies. Et contemporain enfin de Parny, toute la sensualité du XVIIIe siècle à son déclin respire dans quelques-unes de ses pièces, où même, en d'autres temps, on eût pu dire qu'elle va parfois jusqu'à la licence. Bien loin d'être isolé dans son siècle, il s'y rattache donc de toutes les manières, par tout ce que l'on pourrait appeler ses défauts, mais il s'en distingue, il en diffère par ses rares qualités d'artiste; — et voilà peut-être le moyen de tout concilier...

(1) Je ne sais comment ni pourquoi ce sujet n'a tenté personne. Cependant il y a longtemps qu'Alfred Michiels, dans son *Histoire des idées littéraires au* XIXe *siecle*, en avait indiqué l'intérêt; et Delille, aussi bien, n'est pas ennuyeux à lire : il est même plutôt amusant. Victor Hugo, tout jeune, en faisait le plus grand cas, et dans le *Conservateur littéraire*, il ne lui reprochait que de trop aimer l'antithèse.

(2) Voyez, sur André Chénier, les éditions de M. Becq de Fouquières, la dernière surtout qu'il ait donnée, (Paris, 1 vol. in-4°, 1888. Charpentier); deux excellents chapitres, l'un de Caro, dans le second volume de *La fin du* XVIIIe *siècle*, et l'autre de M. Émile Faguet, dans son *Dix-huitième siècle;* enfin l'ouvrage d'un littérateur hongrois, M. Jules Haraszti. (Paris, 1892. Hachette.)

(1) Il est vrai que ce n'est qu'un fragment, mais c'est ce qui est significatif, qu'il notât si soigneusement, de peur de ne pas la retrouver, une périphrase de cette nature.

Il me semble en effet qu'il suffit pour cela de séparer dans son œuvre le fond d'avec la forme, et aussi, de distinguer, depuis une soixantaine d'années, les « époques » de son influence. Non; vous venez de le voir, et vous le verrez mieux, je crois, par la suite, ni Lamartine, jamais, ni Victor Hugo, le premier Victor Hugo, si je puis ainsi dire, ne se sont inspirés ni n'ont pu seulement s'inspirer de Chénier. Mais plus tard, grâce à Sainte-Beuve, dont la grande préoccupation, je ne sais pourquoi, sera de chercher, de trouver et de fabriquer au romantisme d'inutiles ancêtres, et quand le romantisme sera devenu surtout une école d'art, quand on se fera un malicieux plaisir d'opposer aux pseudo-classiques de 1830 les vrais classiques, les bons, les seuls, — au rang desquels Chénier sans doute a le droit d'être inscrit, — alors, oui, messieurs, il deviendra vraiment un maître qu'on imitera, qu'on étudiera, dont on essaiera de surprendre et de s'approprier les secrets. Puis, à partir de ce moment, son influence ne fera que grandir. Non content de lui emprunter les moyens extérieurs de son art, on retournera, comme lui, à l'école de l'antiquité, de Rome et de la Grèce, mieux connues ou connues, comprises, et senties d'une autre manière... Et nous, c'est alors, mais alors seulement, que nous en reparlerons, s'il y a lieu.

En attendant, messieurs, et au point où nous voilà parvenus, où nous nous arrêterons aujourd'hui, nous voyons qu'aux environs de 1820, toutes les conditions favorables à la renaissance du lyrisme sont désormais réunies. Si quelques classiques obstinés ne sont pas incapables encore de se révolter contre cet étalage du Moi dont Rousseau a donné l'exemple, s'ils y voient toujours comme une espèce d'impudeur, ou à tout le moins une forme déplaisante et incivile de la vanité, le droit cependant en semble acquis au poète, après l'exemple de René. Mme de Staël, aussi bien, n'a-telle pas dit dans son *Allemagne* que le principe du lyrisme était là? Grâce encore à Chateaubriand, à Bernardin de Saint-Pierre, à Rousseau lui-même, la palette du poète est maintenant chargée de couleurs toutes neuves, et on a comme réappris d'eux le prix, le pouvoir de la forme ou de l'art. Au spirituel persiflage du siècle qui vient de finir a d'ailleurs succédé le sérieux du siècle qui commence, et avec les Bonald, les de Maistre, les Lamennais, il semble que la renaissance religieuse doive prochainement triompher de l'opposition libérale. Les poètes maintenant peuvent venir, et les thèmes lyriques essayer de se constituer. Nous verrons, messieurs, en étudiant prochainement la poésie de Lamartine, comment ils y ont réussi.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

(*A suivre.*)

LES RELÉGUÉS EN NOUVELLE-CALÉDONIE

La loi sur la relégation, née le 27 mai 1885, a été d'un enfantement fort laborieux et, pour l'extraire du sein parlementaire, il a fallu de longues et douloureuses opérations : c'est pour cela, sans doute, qu'elle est si mal conformée. Mélange de sévérités exagérées et de philanthropie intempestive, elle déconcerte par sa bizarrerie et semble peu digne d'occuper une place inamovible dans notre code.

Son premier défaut est de manquer de précision. Elle pose quelques principes, — pas toujours excellents, — et en réserve l'application aux règlements d'administration qui les accommodent à leur goût (1).

Ces principes sont les suivants :

1° La relégation consiste dans l'internement *perpétuel* des récidivistes dans une colonie avec *obligation de travail* pour ceux qui ne justifieront pas de moyens d'existence;

2° Elle n'est qu'une peine accessoire « prononcée par les tribunaux ordinaires comme conséquence des condamnations encourues devant eux »;

3° Néanmoins, la grâce accordée pour la peine principale n'emporte pas *de plano* la remise de la relégation;

4° Les tribunaux pourront, au bout de six ans, relever de la relégation les récidivistes qui, pendant cette période, se seront signalés par une conduite exceptionnellement bonne;

5° Le gouvernement pourra accorder aux relégués l'exercice, sur le territoire de la relégation, de tout ou partie des droits civils dont ils auront été privés par l'effet des condamnations encourues.

Telles sont les règles fondamentales que l'intelligence bureaucratique a reçu la mission de cimenter solidement avec la chaux et le sable d'une interprétation défiant la critique.

Je crois qu'elle s'en est mal acquittée mais, pour une fois, comme disent les Belges, ce n'est pas sa faute.

On dit à messieurs les fonctionnaires de la marine : Les récidivistes seront internés à *perpétuité* dans une colonie pénitentiaire et soumis à l'*obligation du travail*.

Voilà certes une définition qui ressemble terriblement à celle qui conviendrait à la peine des travaux forcés, et je ne sais pas comment l'esprit le plus philosophique s'y serait pris dans ces conditions pour faire en sorte que la relégation, peine accessoire, ne soit pas beaucoup plus grave que les quelques mois de prison, peine principale, prononcés par le tribunal correctionnel.

On leur dit aussi :

Après avoir commenté mes articles 1, 2, 4, 5, qui

(1) Décrets des 26 novembre 1885, 21 août 1887, 5 septembre 1887, 18 février 1888.

sont draconiens, vous allez mettre de la guimauve dans votre encre, et interpréter mes articles 16 et 17 dans lesquels je me réserve de tirer le récidiviste du bagne où je l'ai plongé et de lui rendre toute mon estime. Allez, messieurs.

Combien de fois ces honorables fonctionnaires plus compétents les uns que les autres ont-ils dû prendre leurs têtes songeuses dans leurs mains respectives avant de présenter à la signature présidentielle le fameux décret du 26 novembre 1885 qui constitue le vade-mecum du relégué !

En discuter les beautés ne serait pas seulement ennuyeux, ce serait aussi téméraire. Je m'en abstiens avec un soin jaloux. Simple voyageur, je cueille un peu au hasard les fruits que je rencontre le long du chemin, et je les juge, non point d'après la rareté de l'arbre auquel ils pendent, — fût-ce l'arbre de la science, — mais tout bonnement, je l'avoue, d'après leur saveur.

Ce système me paraît présenter de nombreux avantages : d'abord, c'est celui que je préfère ; ensuite, il est modeste et en même temps ne permet pas que l'on doute de mon exactitude et de ma sincérité, puisque je me borne à citer des faits.

*
* *

Quand le tribunal correctionnel est fatigué de revoir trop souvent le même client, il ajoute à sa ration habituelle de trois mois de prison une petite phrase disant qu'à l'expiration de sa peine un tel sera relégué. Prononcée d'une voix indifférente en face d'un accusé sans prestige et d'un public venu pour sommeiller ou se chauffer, cette phrase est néanmoins très souvent plus grosse de conséquences que maint arrêt solennel rendu à la suite de plaidoiries retentissantes devant un public admis sur cartes bleues ou roses.

Elle tombe sur la tête du récidiviste comme un coup de massue. Bien que n'ayant pas plus que le forçat la notion très nette de la vie qui l'attend à la « Nouvelle » ou à la Guyane, il redoute par-dessus tout l'expatriation, que celui-ci, au contraire, accepte avec satisfaction. Cet effet si différent, produit par les mêmes causes, s'explique aisément. Le forçat rêve d'aventures, d'évasions dramatiques ; il est séduit par l'idée de voir du pays. Le relégué, au contraire, qu'il soit vagabond de profession, cambrioleur ou souteneur, n'a jamais eu qu'un seul but : ne pas travailler ; il est dépravé, mais sans passions, parce qu'il est sans énergie. Aussi, la perspective d'être obligé de piocher sous le soleil lui cause-t-elle une insurmontable horreur. Combien ces craintes seraient plus grandes encore, s'il savait exactement ce qui se cache pour lui de douleurs futures dans la petite phrase en question !

Pendant qu'il jouit pour la dernière fois de l'hospitalité dont la magistrature de son pays lui a si souvent accordé la faveur, on examine ses états de service, et une commission de classement pèse ses condamnations : on empile dans un des plateaux de la balance ses outrages aux mœurs, ses injures aux agents, ses ruptures de ban, ses vols, etc... ; dans l'autre, on met l'article 17 de la loi du 27 mai 1885, — le poids le moins lourd. Si l'équilibre a lieu, la commission déclare qu'il sera relégué *individuel ;* dans le cas contraire, et c'est ce qui arrive neuf fois sur dix, — on le classe parmi les relégués *collectifs*. A partir de ce moment, tout se passe exactement comme pour l'embarquement des forçats : mêmes cages de fer, même discipline, même régime ; la seule différence, c'est que l'uniforme est bleu au lieu d'être gris.

Les récidivistes destinés à la Nouvelle-Calédonie, — les seuls que j'aie vus, et dont je parlerai par conséquent, — débarquent, non pas à l'île Nou comme les forçats, mais à l'île des Pins, où on a établi leur pénitencier-dépôt. Cet endroit est choisi très judicieusement, si on a voulu réjouir le regard atone d'Alphonse ou de Jean Hiroux, car rien de plus ravissant que le port de *Kuto ;* il l'est, au contraire, fort mal, si on a eu la prétention d'utiliser leur travail, car il n'y a plus rien à y faire.

*
* *

Après l'insurrection communaliste, l'île des Pins fut transformée en lieu de villégiature obligée pour les condamnés à la déportation simple, et je pense qu'elle n'a pas dû leur laisser des souvenirs trop moroses. C'est en effet un vrai petit paradis que ce coin de terre : climat délicieux, végétation luxuriante, de l'eau vive partout, de minuscules et ombreuses forêts qui font penser aux bois sacrés des anciens et où s'abrite un peuple bavard d'oiseaux richement vêtus, puis une plage découpée en une succession de petites anses pareilles à des corbeilles fleuries que vient baigner la mer bleue, — tel est l'aspect de la douce prison qu'on leur donna.

Les déportés simples étaient les soldats de la révolte, les entraînés ou les sincères et, pour la plupart, des hommes sans notoriété ; par ce motif, les travailleurs manuels formaient la majorité, quelques-uns très habiles. Ils eurent tôt fait de construire de nombreux bâtiments, — hôpital, maisons de fonctionnaires, etc... voire une église, — de tracer des routes et de s'installer eux-mêmes dans des cases en bois qui se groupèrent en villages. Ces villages, — ai-je besoin de le dire, — furent appelés « communes » et s'administrèrent eux-mêmes par des conseils municipaux auxquels on accorda tous les pouvoirs compatibles avec les règlements.

Il y aurait un chapitre curieux à écrire sur l'existence que menèrent les déportés de l'île des Pins depuis leur arrivée jusqu'à l'amnistie générale. Ce serait l'histoire des « seigneurs sans importance » mise en regard de celle des hauts barons de la sociale, histoire moins fertile en récits dramatiques, mais où l'on

trouverait peut-être les éléments d'une appréciation impartiale sur des événements et sur des hommes, qu'après vingt années écoulées nous jugeons encore avec le parti pris de la passion politique.

Kuto devint la capitale; on y ouvrit un théâtre dont les représentations étaient très suivies, des magasins, des cafés; on y publia des journaux qui, pour être purement littéraires et illustrés, n'étaient pas néanmoins dénués d'intérêt. Chaque matin, les marchands des quatre saisons parcouraient Kuto et les communes suburbaines; en entendant leurs cris si connus des Parisiens, on pouvait avoir la vision du faubourg Saint-Denis.

L'autorité était bonne personne et pourvu qu'on ne cherchât pas à s'évader, elle n'exigeait guère autre chose que l'obligation de se présenter à des appels : tout le monde s'y soumettait sans difficulté, sauf Lullier qui refusa obstinément de se mettre dans les rangs et de porter le costume réglementaire. Habillé d'une vieille couverture,

Drapant sa gueuserie avec son arrogance,

il se promenait derrière ses compagnons en feignant d'être là par hasard, et il répondait : « Présent » en paraissant songer tout haut. Ces petites manifestations qu'il imaginait héroïques (o cabotinage !), lui faisaient, malgré leur monotonie, tant de plaisir, qu'on n'eut pas la cruauté de le priver de ce passe-temps; il put donc tranquillement garder sa couverture et confesser ainsi tous les dimanches sa foi politique en présence des cocotiers de la plage.

Les déportés qui voulurent faire du jardinage ou de l'agriculture obtinrent des concessions de terrains et il faut leur rendre cette justice qu'ils surent en tirer un excellent parti. L'élevage du mouton réussit fort bien et les légumes poussèrent à miracle; aussi, quels bons gigots à la bretonne, quels succulents choux farcis ! Le vin était un peu cher, mais l'eau de l'île des Pins est si claire, si saine avec son goût légèrement ferrugineux et ses qualités particulièrement apéritives ! Plus d'un ancien amnistié revenu de l'Océanie... et de l'intransigeance d'antan, aujourd'hui, hélas, embourgeoisé et bien nanti, possède encore à l'heure qu'il est des intérêts à l'île des Pins et ne craint pas d'y jouer, vis-à-vis des indigènes, le rôle infâme de « proprio » : spectacle bien fait pour consoler du haut du ciel, leur demeure dernière, les pauvres diables qui se sont fait fusiller sur les barricades pour l'idée communaliste !

*
* *

Encouragée par le succès de la déportation simple auprès de la politique avancée, l'administration résolut de passer de la rouge à la noire et elle envoya à l'île des Pins les Canaques pris les armes à la main pendant l'insurrection de 1877.

Ces indigènes furent placés auprès des tribus autochtones auxquelles le nord de l'île appartient et qui se sont groupées autour de la mission catholique. Il n'est pas inutile de rappeler en passant que c'est aux Maristes, dont l'établissement a précédé de beaucoup le nôtre, que nous devons la conquête de l'île des Pins.

Lorsque le 27 septembre 1853, ils virent un vaisseau français s'approcher suivi de près par un navire anglais, les Pères se hâtèrent, en bons patriotes, de hisser le pavillon tricolore sur le point le plus élevé; ce que voyant, le commodore britannique, très vexé, vira de bord et reprit la haute mer.

C'est encore à l'influence exercée par les Maristes sur leurs ouailles que nous devons d'avoir été reçus en amis, d'avoir obtenu des chefs le serment d'allégeance auquel ils sont restés scrupuleusement fidèles et de nous être établis sans difficulté dans la partie méridionale de l'île.

Quant à la reine nommée Hortense, elle déposa son sceptre de bambou en échange d'une rente de douze cents francs. Cette rente lui suffit pour se procurer du tafia et pour entretenir sa garde-robe qui consiste en un *tapa* roulé autour des reins et une pipe en terre. Depuis quelques années Hortense est devenue dévote et s'est retirée dans un couvent près de Nouméa.

Les Canaques de l'insurrection de 1878 ne se sont pas fondus avec les anciens sujets de la reine de l'île des Pins et ils continuent à tourner leurs regards mélancoliques vers la grande terre. Quand les déportés s'embarquèrent, rappelés par l'indulgence peut-être trop grande de la mère-patrie, les pauvres Canaques exilés crurent que, pour eux aussi, l'heure de la grâce allait sonner, et beaucoup de gens trouvèrent qu'ainsi l'exigeait l'équité. Mais on fit observer qu'il serait absurde de traiter avec la même générosité des hommes coupables, non seulement d'avoir des cheveux crêpus, mais encore d'avoir essayé de défendre l'indépendance de leur territoire, et des Européens espiègles qui ont fait flamber quelques monuments publics et fusillé quelques vieillards.

On ne saurait qu'approuver un raisonnement si plein de sagesse.

*
* *

L'amnistie ayant laissé les chantiers en détresse, on envoya des forçats reprendre la suite des déportés. Lorsque les travaux plus ou moins utiles furent achevés, on en fit d'inutiles; après quoi, on ne sut plus comment employer la main-d'œuvre pénale et il fallut envisager la perspective d'abandonner de nombreux bâtiments bien construits, toute une série d'installations confortables. C'était se résigner à un pénible sacrifice car jamais un ministère qui se respecte n'a laissé vide une maison appartenant à l'État, dût-il créer, pour l'habiter, un nombre de fonctions et de fonctionnaires égal à celui des logements vacants.

C'est ce qu'on appelle, dans le langage spécial, administrer en bon père de famille.

La loi sur les récidivistes vint à point pour écarter cette éventualité regrettable : par décret du 20 août 1886, l'île des Pins fut désignée « pour recevoir les relégués collectifs » et, le 25 janvier suivant, la *Ville-de-Saint-Nazaire* amena un premier convoi de trois cents individus des deux sexes.

Ils sont maintenant près de deux mille. Sur ce nombre huit cents seulement sont internés à l'île des Pins : les autres sont employés par l'État sur la grande terre; cent cinquante travaillent dans les mines; une quarantaine sont engagés chez des particuliers ; sept ou huit sont concessionnaires; enfin, quelques-uns « jouissent du bénéfice de la relégation individuelle » (style officiel).

L'influence des milieux agit-elle sur cette catégorie de gredins avec la même efficacité que sur les forçats? Le traitement moral qui, appliqué à ces derniers, a donné de bons résultats, peut-il les améliorer ou doit-on renoncer en ce qui les concerne à tout essai de médication ? Voilà d'intéressantes questions auxquelles on ne saurait répondre dès maintenant, car les expériences sont récentes encore; néanmoins, on peut recueillir de sérieux éléments de probabilité en visitant les relégués placés dans les différentes situations que j'ai indiquées, en cherchant à se rendre compte de ce qui a pu se passer dans leur tête depuis que celle-ci n'est plus surmontée de la casquette à trois ponts.

Si on veut bien me permettre une comparaison irrévérencieuse, je dirai que le pénitencier-dépôt de l'île des Pins joue vis-à-vis des autres établissements de la relégation un rôle semblable à celui d'une maison-mère vis-à-vis des couvents suffragants : c'est là qu'on vient se préparer à une vie nouvelle, là aussi qu'on retourne par nécessité de santé ou par mesure disciplinaire. Il s'y trouve, comme à l'île Nou (1), un vaste hôpital, un quartier de correction, des cases et des ateliers; mais tout cela très différent du bagne par l'aspect extérieur des constructions et surtout par la physionomie générale de la population.

J'étais persuadé, quant à moi, que je trouverais là beaucoup de ces mauvais garnements, fournisseurs attitrés de la quatrième page des gazettes; je m'attendais à des visages effrontés, insolents et gouailleurs, types classiques de la périphérie parisienne. Ma désillusion a été complète. Le « Rempart de Grenelle », la « Terreur des Batignolles » sont à l'état d'insignifiante minorité. Ce qui grouille, c'est le vieux gibier de prison, sale, morne, l'air piteux. Puisse le soleil guérir ces rhumatismes et ces catarrhes !

On a vu que la relégation, comme toutes les carrières, permet à ceux qui l'ont adoptée de recevoir de l'avancement : cet avancement consiste à passer de la collective à la section mobile, puis à l'individuelle, dignité suprême.

Les relégués collectifs couchent dans des cases exactement pareilles à celles des forçats, sont conduits au travail par des surveillants militaires et passibles de punitions disciplinaires dont la gradation est à peu près calquée sur celle du bagne. Leur unique privilège est de toucher un léger salaire, grâce auquel ils peuvent, en achetant à la cantine quelques comestibles, améliorer leur frugal ordinaire. Manger, boire et ne pas travailler constituant l'idéal complet du relégué vraiment digne de ce titre, on comprend quelle place la cantine occupe dans son existence; aussi la punition la plus redoutée est-elle l'interdiction plus ou moins prolongée de pénétrer dans ce lieu de délices. En revanche, les emplois enviés entre tous sont ceux de planton, « d'écrivain », d'infirmier. Il n'y a si petit commis d'administration qui n'ait sous ses ordres autant de secrétaires et de garçons de bureau qu'un ministre, ce qui n'est pas peu dire; à l'hôpital, messieurs les médecins ont beaucoup plus d'aides que de malades.

Quand on parcourt les ateliers de l'île des Pins, après avoir vu en détail ceux de l'île Nou, on s'aperçoit bien vite qu'on a affaire à deux espèces de criminels qui n'ont rien de commun. Ici, presque pas de gens de métier : le cambrioleur s'intitule serrurier, et le confectionneur de chaussons de lisière se déclare cordonnier; placés outils en mains en face de la forge ou de l'établi, ils ne savent rien faire. Comment en serait-il autrement d'individus qui ont passé une partie de leur vie en prison parce qu'ils se sont obstinés à passer l'autre à ramasser, entre deux vols, des bouts de cigare?

On peut dire que le forçat et le récidiviste sont arrivés presque au même point en suivant des chemins fort différents : le premier, sans hésiter, a pris la grande route, qui l'a mené droit au but; le second s'est engagé dans un étroit et sinueux sentier, s'arrêtant à chaque instant pour baguenauder. Aussi l'homme de la cour d'assises arrive-t-il au bagne avec toute sa force, toute son énergie, tout son *moi*, dans lequel le pire n'est point sans, parfois, un alliage de bon ; tandis que l'homme de la correctionnelle n'a plus, depuis longtemps, ni ressort ni courage. Chez lui tout vestige de feu sacré semble éteint. On a devant soi une sorte de résidu dont les diverses transformations, devenues définitives, n'excitent plus qu'un intérêt rétrospectif. Je crois que c'est ce sentiment inconscient qui fait que les surveillants militaires préfèrent de beaucoup être chargés des plus dangereux parmi les galériens que des relégués les plus placides.

***

Il se fait à l'île des Pins une énorme consommation d'encre, de plumes et de papier car les récidivistes sont

(1) Dépot des forçats.

à la fois réclameurs et scribomanes : correspondances d'autant plus curieuses que beaucoup de ces gens-là possèdent, phénomène médiocrement flatteur pour les classes dirigeantes, une instruction supérieure.

Dans le bureau d'un magasinier très peu ferré sur l'orthographe, et copiant sa prose, j'ai vu un docteur ès lettres de la Faculté de Paris ; ses yeux boursouflés et son nez rouge expliquaient tout. On me dit que son casier judiciaire était chargé de plus de trente condamnations pour vagabondage et mendicité. A peine débarqué, il s'empressa d'envoyer une pièce de vers laudative à un très haut fonctionnaire de la colonie, lequel très haut fonctionnaire,

Charmé que sous son règne on crût à la justice

et fort satisfait d'être célébré dans la langue des dieux par un docteur, répondit en lui obtenant un emploi chez un des principaux commerçants de Nouméa. Le premier jour le docteur se grisa abominablement et en fit de même les jours suivants, si bien qu'on le remit à la disposition du haut fonctionnaire. Ce dernier voulait renouveler l'expérience, mais le docteur lui-même l'en détourna : « Je suis incapable, lui dit-il, de me conduire dans la vie et je demande à retourner dans le bureau du magasinier ; il ne sait pas bien sa langue, mais il m'empêche de me griser et d'aller en prison ; qu'on me rende mes chaînes ! »

Autre exemple.

Ayant loué l'unique voiture qui soit dans l'île, on me donna pour cocher un grand maigre au teint pâle qui me salua cérémonieusement lorsque je me hissai dans son véhicule. La correction de son attitude, les mots anglais qu'il adressait à sa rosse, les phrases polies et pleines d'aisance qu'il m'adressait à moi-même quand je lui parlais, tout cela me fit penser que j'avais affaire à un incompris. Je ne me trompais pas, et une pièce de quarante sous me valut sa biographie.

C'est à notre régime démocratique, m'assura-t-il, qu'il devait l'origine de ses malheurs. Il s'appelait le comte de P... Son nom, ses traditions de famille, l'obligeaient à bouder la République ; et quand un gentilhomme ne peut servir l'État, que lui reste-t-il ? les femmes et les chevaux. Il devint donc, par fidélité monarchique, gommeux et sportman. Une de nos plus charmantes artistes embellit ses loisirs jusqu'à la chute des feuilles ; la ruine l'entraîna à quelques peccadilles et celles-ci l'entraînèrent à Mazas. Réduit à n'aimer plus que les chevaux des autres, il se fit écuyer de manège et serait encore en train de diriger des *reprises* sans l'intervention malséante d'un marchand désagréablement surpris de voir son nom roturier mis par une main complaisante au bas d'une traite qu'il n'avait pas signée.

« On a pu me vaincre », conclut d'un ton pénétré mon automédon, en achevant son récit, « mais on ne m'empêchera pas de rester un homme du monde ».

Comment donc, et du meilleur !

Je revis mon noble interlocuteur dans les rues de Nouméa ; il conduisait avec distinction une voiture de vidange. M'étant informé, j'appris qu'il y avait du vrai dans son histoire, qu'il s'appelait effectivement de P.., et que de plus c'était un ivrogne fieffé.

La relégation pullule de déclassés semblables à ceux que je viens de citer en guise de spécimens : voici le proche parent d'un homme politique très en vue, le neveu d'un artiste célèbre ; voici un professeur, un dessinateur, etc... A tous on peut accoler l'épithète : alcoolique. Le poison a pénétré jusque dans leurs moëlles, il circule dans leurs veines et après avoir flétri leurs traits, brisé leurs muscles, il les achemine par une vieillesse prématurée vers le *delirium tremens* ou la paralysie. Vous vous imaginez quels ouvriers on obtient avec tout ce monde. Au moins a-t-on assaini les trottoirs des boulevards extérieurs ? En aucune façon, mais on a débarrassé de non valeurs encombrantes les prisons et les dépôts de mendicité.

A côté des individus issus de la bourgeoisie, il y a tous ceux qui exercent des métiers vagues, nomades, intermittents, tels que garçons de café, camelots, cabotins de bas étage, pitres de foire, clowns de cirque, etc.

Enfin, comme je l'ai dit, un très petit nombre de relégués possède des notions plus ou moins de métiers manuels. Les forgerons, les menuisiers, les maçons, les tailleurs, font à peu près défaut, mais on trouve quelques peintres en bâtiment, des plâtriers, des horlogers et surtout, pourquoi je l'ignore, des cuisiniers dont chacun, à l'entendre, a fait les beaux jours de Bignon, de Voisin ou du Café Anglais. Son Excellence le gouverneur de la Nouvelle-Calédonie, très zélé pour la relégation et qui avait eu si peu de chance avec les docteurs ès lettres, pensa être plus heureux avec les Carêmes récidivistes. Désireux de les mettre à la mode, il tenta plusieurs fois lui-même l'essai loyal en leur confiant les casseroles officielles ; mais force lui fut d'y renoncer à la suite de batailles livrées dans ses offices et de quelques dîners renversés au moment de se mettre à table.

Ces faits montrent que si l'exagération dans la répression ne saurait être trop blâmée, l'exagération dans l'indulgence est une niaiserie ; il n'y a pas encore, que je sache, un seul relégué individuel qui ait présenté des témoignages de relèvement. Un point acquis désormais, c'est que la relégation individuelle a donné sa mesure et doit être rangée parmi les utopies qu'il est imprudent de décrocher pour essayer de s'en servir. Nous verrons tout à l'heure si la relégation collective a fourni jusqu'à présent de meilleurs résultats.

Mais, avant de quitter l'île des Pins, soyons galants et visitons le gynécée.

*
* *

On répète souvent, propos de gens sérieux et pour la plupart âgés, que le beau sexe est, sous quelques rapports, inférieur au nôtre : je ne veux point discuter cela. Toujours est-il, et cette constatation me fait plaisir, que les femmes reléguées sont infiniment meilleures que leurs collègues masculins, sans que d'ailleurs cet infiniment doive faire concevoir une idée trop haute de leurs vertus. Le séjour dans les prisons n'a pas eu pour conséquences de les anémier intellectuellement et moralement comme les hommes; en les forçant à reprendre, par intermittences, l'habitude de travaux exercés dès leur enfance, tels que la couture, il a, pour certaines, été salutaire et leur a conservé la possibilité de gagner leur vie au jour de la mise en liberté.

J'ai parlé ailleurs du « couvent » de Bourail (1). Bien que placé sous la surveillance de religieuses du même ordre, le Dépôt des femmes est autre chose. Bourail, prison triste, silencieuse et sévère, est une sorte de Saint-Lazare; l'asile de *Kuto* est un ensemble de vastes bâtiments sans grilles ni verroux, gais d'aspect, situés en pleine campagne, au pied d'un coteau, sur le bord d'une jolie route qui longe la plage.

Deux cents femmes environ y attendent des engagements de travail ou des demandes en mariage. On les occupe à la confection des vêtements destinés aux relégués et aux forçats, ce qui a permis de réduire l'effectif des ateliers de tailleurs et de ne plus y employer que des individus réellement incapables de se livrer aux travaux pénibles prescrits par la loi. Il paraît que, depuis l'installation de ces ouvroirs, les commandes faites par les magasins sont exécutées avec beaucoup plus de soin et de régularité.

En dehors des ateliers de confection, le dépôt contient une blanchisserie bien organisée, où on lave et repasse, dans la promiscuité d'un amidon égalitaire, tous les faux-cols et plastrons présents à l'île des Pins.

Le régime est fort doux et je crois même qu'il n'y a pas dans l'établissement de local disciplinaire, c'est-à-dire de cellules ni de cachots; les punitions ne dépassent guère la privation de café, et, dans les cas graves, quelques journées de pain sec.

Grâce aux habitants du dépôt de l'île des Pins, on ne peut dire que la relégation n'aura rendu aucun service, puisqu'elle aura suppléé à la disette de femmes dont la transportation gémissait depuis quelques années. Les forçats concessionnaires ont maintenant des réserves matrimoniales sur la planche; tous les mois il part un bateau pour Cythère. Chacune attend, avec une impatience bien légitime, la faveur de figurer sur le rôle d'équipage.

(1) Maison centrale où sont enfermées les femmes condamnées aux travaux forcés.

Très peu de mariages entre relégués : ces dames, dont la compétence est indiscutable, jugent que ces messieurs ne doivent plus avoir assez de voix pour chanter des duos; d'ailleurs, simples suppôts de prison, ils manquent totalement à leurs yeux de romanesque et d'imprévu. La colonisation pénale n'a que des avantages à tirer de ce dédain pour les uns et de cette préférence pour les autres : si les petits-fils de nos transportés s'éloignent de leur origine du même pas que les descendants des *convicts* anglais en Australie, en sorte que, dans cinquante ans ils soient tout à fait mêlés à la population normale, occupent des emplois, aient acquis la fortune, il est à peu près certain qu'aucun d'entre eux n'aura le droit de mettre dans ses armoiries un chausson de lisière sur champ de sable.

*
* *

Il me reste à parler des relégués envoyés hors du territoire de l'île des Pins pour être mis par groupes à la disposition des particuliers ou pour travailler au compte de l'administration.

Tout en se refusant énergiquement à accepter l'article relégué comme valeur marchande dans la fourniture que l'État s'est engagé à leur livrer en vertu des fameux contrats de « chair humaine », les compagnies minières, qui ont de bonnes raisons pour être courtoises, consentirent néanmoins à recevoir quelques échantillons de la susdite denrée ; elles les déclarèrent détestables et s'empressèrent au bout de peu de temps de les retourner à l'expéditeur.

Repoussé de ce côté, le gouvernement local s'adressa aux colons agriculteurs et fit les plus grands efforts pour obtenir qu'ils consentissent à employer des relégués au lieu de forçats assignés, mais les colons répondirent avec ensemble... et raison que les forçats ne leur coûtaient presque rien, qu'ils étaient solides et disciplinés, tandis que les récidivistes n'offraient aucun de ces avantages : changer son cheval borgne contre un cheval aveugle leur parut une spéculation trop peu rémunératrice pour être risquée.

Le dialogue en était là entre l'offre et la demande quand, à l'étonnement général, un courageux industriel prit la parole et réclama comme une faveur grande l'obtention de cette main-d'œuvre si décriée. C'était un ancien épicier devenu capitaliste et propriétaire de mines, brasseur d'affaires très avisé, mûr pour l'ambition, philanthrope en vue du ruban rouge. Trois francs par jour et le logement, telles furent les conditions auxquelles il s'engagea à recevoir les relégués qu'on voudrait bien lui confier. Je vous laisse à penser si les demandes affluèrent et si les autorisations furent données avec empressement.

M. X..., du coup, passa pour une sorte de petit manteau bleu méconnu jusqu'alors; on l'admit aux *lawn-tennis* les plus recherchés, à des pique-niques où

il rencontrait le gouverneur et coudoyait le colonel : il était dans la bonne voie.

Mais pourquoi faut-il donc toujours, hélas, que les mauvais propos bourdonnent autour de la vertu comme mouches attirées par le miel! L'envie ne pouvait épargner M. X... ; elle répandit que ses relégués étaient exploités sans vergogne et que les trois francs étaient un leurre. A l'en croire, M. X... avait installé à côté de ses chantiers un magasin et une cantine où l'on vendait des denrées avariées à un prix triple ou quadruple de ce que valaient, à Nouméa, les mêmes objets en première qualité ; les relégués touchaient bien trois francs de salaire, mais ils en dépensaient davantage dans le *store;* par cette combinaison ingénieuse, chaque relégué était débiteur envers son employeur de sommes payables en plusieurs mois de travail gratuit.

L'administration dressa l'oreille et prescrivit une enquête. Cette enquête ne fut pas, j'imagine, très favorable au bienfaiteur des relégués, car ces derniers furent aussitôt acheminés vers le pénitencier le plus voisin. Autre conséquence : l'étoile des braves disparut du firmament de M. X...

Ainsi finit la seule expérience sérieuse qu'on ait faite pour exécuter l'article 36 du décret du 26 novembre 1885 aux termes duquel les relégués « peuvent recevoir du dehors des offres d'occupation et d'emploi et justifier d'engagements de travail ».

***

Force fut donc à l'État de ne compter que sur lui-même et de répartir entre ses propres chantiers les récidivistes dont l'emploi, faute de travail, était impossible à l'île des Pins. On composa trois détachements destinés, le premier à la Ouaménie, exploitation agricole ; le second à la baie du Prony, exploitation forestière ; le troisième aux travaux du génie.

Le domaine de la Ouaménie est une vaste plaine très rebelle à la culture, souvent inondée, fort hospitalière aux moustiques. On choisit ce lieu pour y créer un centre de colonisation libre institué d'après les formules les plus perfectionnées et ce furent les relégués qui eurent l'honneur de prêter leur concours à cette œuvre patriotique. Ils n'avaient autre chose à faire que défricher deux cents hectares et construire une douzaine de maisonnettes de deux ou trois pièces chacune; mais c'était encore trop demander à des ouvriers parmi lesquels on eût cherché vainement un homme capable d'équarrir une pièce de bois et de gâcher du mortier ; aussi fut-on obligé, paraît-il, de requérir l'assistance du bagne, et c'est grâce à cela que douze ouvriers papetiers périgourdins et leurs familles purent venir prendre possession du nouveau village au nom de l'agriculture française. Les récidivistes furent établis dans une autre partie du domaine dont un petit morceau fut distrait pour être fractionné en concessions rurales.

Les habitants du village libre de *Cookville* (ainsi baptisé du nom de son fondateur, M. Cook) accaparèrent tellement l'attention par leurs excentricités qu'on ne pensa guère à l'expérience de colonisation tentée parallèlement sur le territoire pénitentiaire et que l'administration, ennuyée de l'échec de ses papetiers, la poursuivit sans conviction. A l'heure actuelle, il n'y a plus, je crois, à la Ouaménie que trois colons libres et il n'y a plus du tout de concessionnaires récidivistes. Le camp des relégués a été maintenu et la section mobile donne tous les jours, entre les heures des repas, quelques coups de pioche sur la terre stérile sans que personne sache au juste dans quel but.

Voilà pour l'agriculture.

***

A cent kilomètres au sud de la Ouaménie, au fond de la baie de Prony, l'État possède une magnifique forêt qui contient des arbres d'essences précieuses tels que le *tamanou*, le *bois de rose*, *l'ébène*, le *kaori*, le *chêne tigré*, le *hêtre moucheté*, *etc...* L'exploitation de cette forêt est confiée à un homme actif, dévoué, très compétent ; il la rendrait certainement fructueuse s'il ne se heurtait à chaque pas à quelque chinoiserie administrative qui lui fait s'arracher les cheveux. On m'en a raconté, — ce n'est pas le chef de l'exploitation, — un trait qui m'a paru assez topique.

Un beau jour, le gouverneur de la Nouvelle-Calédonie reçut cet ordre : faites fabriquer dix mille paires de sabots dans les ateliers de Prony et envoyez-les moi ; je les destine aux condamnés de la Guyane. Le gouverneur s'étonne, quoique fonctionnaire; on a dû, pense-t-il, se tromper, car la Guyane est couverte de forêts alors que la Nouvelle-Calédonie n'est boisée que sur une étendue de 25.000 hectares : le fleuve ne saurait solliciter le ruisseau. Fort de cette réflexion judicieuse, il enterra la prose officielle dans un carton vert.

Au bout de trois mois, nouvelle lettre : et mes sabots? réitère le directeur mécontent. Devant cette sommation péremptoire, vite on met toutes les machines en branle et par le premier transport on expédie les dix mille paires enfermées dans de nombreuses caisses. Le tout arrive à Brest. Les magasiniers de la marine reçoivent les colis et les empilent dans un coin. Passe un inspecteur :

— Qu'est-ce que c'est que ça? interroge-t-il d'un ton sévère.

— Ce sont des sabots, monsieur l'inspecteur.

— Pourquoi ces sabots?

— Je l'ignore.

— Vendez-moi cette marchandise inutile qui nous encombre.

La semaine suivante, les paysans des environs fai-

saient râfle à bon compte des sabots fabriqués à la baie du Prony, Pendant ce temps, le directeur clamait toujours : et mes sabots? Quand on apprit qu'ils chaussaient deux départements de Bretons, c'était un peu tard : on n'osa pas déchausser tant de Bretons et les condamnés de la Guyane, aussi bien que ceux de la Nouvelle-Calédonie restèrent nu-pieds jusqu'à nouvel ordre.

Malgré tout, le chef d'exploitation était parvenu à des résultats appréciables. Il avait formé de bons bûcherons, d'habiles charpentiers, lorsqu'on jugea convenable de remplacer les forçats par des relégués; ceux-ci, qui n'avaient jamais considéré les arbres que comme de vastes ombrelles créées par la Providence pour protéger le sommeil du pauvre monde, refusèrent péremptoirement de les attaquer par la hache et il fallut l'intervention du revolver pour vaincre chez eux un scrupule si honorable. Ils sont là cent cinquante qui font de l'ouvrage comme vingt et passent leurs jours à gémir et à boire.

Comme conséquence, les constructions deviennent hors de prix à Nouméa et on y importe d'Australie des charpentes en fer; ajoutons que les forçats, occupés jadis à ce rude travail de la forêt, ont été, les uns envoyés à l'usine de *Gomen* où ils fabriquent des boîtes de fer-blanc pour conserves, les autres répartis chez les colons, dont ils arrosent les petits pois.

Voilà pour l'exploitation industrielle.

*
* *

Quelques mots maintenant sur l'utilisation des relégués en matière d'intérêt public et j'aurai fermé le cycle.

Cette troisième épreuve a été faite au moyen d'une section de relégués qu'on a établis dans un îlot situé dans la rade même de Nouméa, appelé île aux Lapins (il y a des noms prédestinés). La section, composée de cent cinqnante hommes choisis, a été mise à la disposition de l'Artillerie. On était en droit de penser que des individus familiers depuis leur prime jeunesse avec les canons et avec les fortifications seraient tout à fait propres à pratiquer l'art de Vauban. Eh bien, pas du tout : la pensée qu'ils contribueraient à assurer la défense de notre colonie leur inspira un enthousiame si modéré qu'ils tentèrent de se mettre en grève. Mais, dans une colonie pénitentiaire, ce genre de plaisanterie n'a aucun succès : à la première manifestation, les meneurs furent prestement mis au cachot, la *manille* aux pieds, les autres grévistes punis de pain sec, et tout rentra dans l'ordre.

Ils n'eurent d'autre ressource que d'opposer la force d'inertie et ne s'en firent pas faute. Nos officiers, du reste, n'insistèrent pas et, préoccupés avant tout de ne point gaspiller leurs crédits, exigèrent qu'on leur rendît des forçats. Ce que l'on fit en soupirant.

*
* *

Il faut être juste, pourtant, envers les malheureux relégués; et si j'ai tant insisté pour montrer qu'ils ne sont bons à rien, mon principal objectif a été de prouver qu'on a fait fausse route en ce qui les concerne. L'installation dont je viens de parler d'un certain nombre d'entre eux à l'île aux Lapins semble avoir été faite exprès pour mettre en pleine lumière les absurdités consacrées par la loi de 1885, et dont la plus grande, je ne saurais trop le répéter, est sa ressemblance, si parfaite qu'elle a l'air d'une copie, avec le régime des travaux forcés.

Tous les matins, les canots de service *dérapent*, à la même heure, de l'île aux Lapins et de l'île Nou, s'avancent parallèlement vers la grande terre, les uns montés par des hommes vêtus de bleu, les autres par des hommes vêtus de blanc : Oxford et Cambridge. Au même coup de cloche, les bleus et les blancs cessent un travail identique exécuté pendant le même nombre d'heures, et les canots reviennent ensemble, la nuit tombée.

Lorsque le récidiviste, qui probablement recommencera ce programme toute sa vie, compare sa condition avec celle du forçat et se dit : « le plus près de la liberté, ce n'est pas moi, c'est le forçat, » comment admettre que cet être, déjà sans énergie, ne tombe pas dans le découragement le plus complet, dans l'entier abandon de soi-même?

La loi sur la relégation est un édifice à démolir, depuis la première pierre jusqu'à la dernière, et à reconstruire sur des bases nouvelles, en tenant compte des principes philosophiques de notre système pénitentiaire moderne. Je n'ose espérer qu'on y mette promptement le fer ou le feu, car nos législateurs sont trop occupés à entasser des bévues pour avoir le temps de réparer leurs erreurs; et d'ailleurs il faudrait qu'on les leur placât sous les yeux. Vous ne supposez point, non plus, j'imagine, que l'administration jouera ce rôle d' « empêcheur de danser en rond », elle dont la devise a été, est, et restera : « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes ».

Malgré tout, la vérité parviendra, tôt ou tard, à se faire jour. Déjà les tribunaux l'ont entrevue, et c'est pour cela qu'ils hésitent de plus en plus à prononcer la relégation, répugnant à condamner ainsi au bagne perpétuel un homme convaincu d'avoir répondu avec peu de politesse au : « Circulez, messieurs, » d'un sergent de ville.

PAUL MIMANDE.

LETTRES D'UN PARLEMENTAIRE (1

III.

LA VRAIE CONSTITUTION.

Si quelqu'un vous disait : « les tragédies de Racine sont imitées des tragédies de Shakespeare », j'imagine que vous éprouveriez quelque embarras ; vous chercheriez une formule polie pour faire entendre à votre interlocuteur qu'il n'a lu ni Shakespeare ni Racine. Eh bien, mon embarras est à peu près le même quand j'entends des gens du monde, des lettrés, affirmer d'un ton grave que la Constitution française est imitée de la Constitution anglaise et qu'il est grand temps d'en changer. Je me tiens à quatre pour ne pas leur dire : Eh! messieurs, cette constitution que vous critiquez, l'avez-vous jamais lue?

Vous connaissez les lieux communs sur le régime parlementaire : bon pour les Anglais, mauvais pour nous; vérité au delà de la Manche, erreur en deçà. Il ne faudrait pas, dans des choses aussi sérieuses, nous payer de mots. En réalité, le régime parlementaire, tel qu'il a été institué par la Constitution de 1875, ne ressemble pas plus au régime parlementaire, tel qu'il est appliqué en Angleterre, qu'une tragédie de Racine ne ressemble à une tragédie de Shakespeare. La Constitution de 1875 a son caractère propre, son originalité : ceux qui l'ont votée étaient des monarchistes, et il se trouve que ces monarchistes nous ont donné, quoi qu'on en dise, une constitution éminemment démocratique.

Nous avons deux Chambres, comme en Angleterre : la belle affaire! il y a aussi deux Chambres au Venezuela et au Chili; dira-t-on que le Chili et le Venezuela ont adopté la Constitution anglaise? Il s'agit de savoir si les deux Chambres, en Angleterre et en France, ont même origine, mêmes attributions : or quel rapport y a-t-il, je vous prie, entre la Chambre des lords et le Sénat républicain, celle-là représentant l'aristocratie foncière, le droit d'aînesse; celui-ci élu librement par les mandataires du département et de la commune? Il n'est pas, dans le monde entier, une assemblée plus aristocratique que la pairie d'Angleterre; au contraire, le Sénat a sa base et son point d'appui dans la démocratie municipale, et Gambetta savait bien ce qu'il disait quand il l'appelait « le grand conseil des communes de France ». Dans la Constitution anglaise, le dernier mot est forcément à la Chambre basse; pourquoi? parce que la Chambre haute parle au nom d'une caste et que la Chambre basse parle au nom du pays. Dans la Constitution française, les deux Chambres nommées l'une par le vote à un degré, l'autre par le vote à deux degrés, mais en définitive issues toutes deux du suffrage universel, ont les mêmes attributions et les mêmes pouvoirs. Et s'il s'est établi un préjugé en faveur de la Chambre des députés, si le Sénat a cédé en des occasions où peut-être il eût été mieux inspiré en résistant, c'est tant pis pour lui; — et c'est aussi tant pis pour nous; — mais la faute, avouez-le, n'en est pas à la Constitution.

Une autre imitation du régime anglais, dit-on, c'est la responsabilité des ministres devant une seule Chambre : que cette Chambre soit un peu nerveuse, voilà le Cabinet renversé. C'est le fait, je le reconnais; mais, ici encore, sommes-nous dans la vérité constitutionnelle? Prenez le texte; car enfin, avant de déclarer qu'une Constitution est mauvaise, néfaste, antidémocratique, comme on le répète du matin au soir, il faudrait peut-être, une bonne fois, prendre la peine de lire cette Constitution et discuter sur autre chose que sur des imaginations. Que dit la Constitution de 1875? Elle ne dit pas que les ministres sont responsables devant la Chambre; elle dit qu'ils sont responsables devant les Chambres. Ce pluriel, j'imagine, n'est point là par hasard : les auteurs de la Constitution savaient ce qu'ils voulaient dire, et ils l'ont dit en un excellent français. Ils ont pensé que, dans un État démocratique, les deux Chambres doivent être l'expression de la volonté nationale; cela fait, ils ont voulu que le Cabinet fût responsable, non devant la moitié du parlement, mais devant le parlement tout entier. Voilà la vérité constitutionnelle : si elle était franchement mise en pratique, il y aurait moins de crises ministérielles. Supposez que demain le ministère, battu à la Chambre par une demi-douzaine de voix, mais assuré d'une forte majorité au sénat, se refuse à abandonner le pouvoir : j'accorde que l'opinion serait surprise et que plus d'un crierait au coup d'État parlementaire; mais je dis que le ministère qui ferait cela serait dans la lettre et dans l'esprit de la Constitution, et je défie, le texte à la main, qu'on me prouve le contraire.

Où donc, je le demande, où et en quoi la Constitution française est-elle une copie de la Constitution anglaise? Serait-ce dans les pouvoirs qu'elle donne au chef de l'État? C'est là, vous le savez, le grand cheval de bataille des ennemis de la Constitution. L'Exécutif, à les entendre, est désarmé. Qu'est-ce que le président de la République? nous disent-ils; un roi constitutionnel, avec la couronne en moins, et aussi l'hérédité. Mais où a-t-on vu cela? où a-t-on découvert un rapport quelconque entre le rôle du chef de l'État dans la république parlementaire et celui du chef de l'État dans la monarchie constitutionnelle? En Angleterre, — puisque c'est l'Angleterre toujours qu'on nous jette à la tête, — le pouvoir royal n'est qu'une abstraction. Je lisais hier le discours du trône : je n'y cherchais pas ce que pense la reine, car la reine n'a pas le droit d'avoir

(1) Suite. — Voy. les numéros des 21 et 28 janvier.

un avis sur la politique; j'y cherchais, comme tout le monde, ce que pense M. Gladstone. En est-il de même chez nous? Si, dans une heure de crise, — et qui sait si cette heure ne sonnera pas bientôt? — le chef de l'État adressait un message aux Chambres, ainsi que la Constitution lui en donne le droit, et si ce message était affiché le lendemain dans les 36,000 communes de France, qui donc songerait au ministre qui a contresigné le message? On dirait : « Voilà ce que pense le président de la République, ce qu'il désire, ce qu'il conseille, ce qu'il veut! » Et on aurait raison de le dire. Nulle part on ne voit mieux qu'ici en quoi la Constitution française diffère radicalement de la Constitution anglaise : de l'autre côté de la Manche, la reine subit le gouvernement, quel qu'il soit; de ce côté-ci, le président peut exprimer une opinion personnelle, exercer une action personnelle.

De là, une responsabilité morale, qui est un des traits les plus originaux du régime de 1875. Le président n'est pas responsable dans la fiction constitutionnelle: il l'est dans la réalité. Il peut faire appel au pays, mais il le fait à ses risques et périls. Il a le droit, d'accord avec le Sénat, de dissoudre la Chambre des députés : ce droit, le plus important de tous dans un pays libre, ce n'est pas le Cabinet qui l'exerce, c'est le président. Pour contresigner le décret de dissolution, il peut choisir des ministres dans la minorité du parlement, ou même en dehors du parlement. Il fait connaître, dans un message, le désaccord qui s'est produit entre lui et une fraction du parlement; il dit au pays : « Entre la Chambre et moi, prononcez! » Il y a loin de ce rôle à celui d'un roi constitutionnel, signant docilement l'acte de dissolution préparé par ses ministres. Aussi quelles sont les conséquences? Si le président est condamné par le suffrage universel, il n'a plus, suivant une parole célèbre, qu'à « se soumettre ou se démettre ». Si, au contraire, sa voix a trouvé un écho dans la majorité du pays, il verra sans doute son prestige accru, et aussi son autorité morale. Dissoudre la Chambre des communes ou la Chambre des députés, c'est toujours poser la question de confiance devant le pays; mais, dans le régime parlementaire anglais, la question est posée par le Cabinet, tandis que dans le régime parlementaire français elle est posée par le président de la République.

Inutile, n'est-ce pas, de pousser plus loin ce parallèle des deux Constitutions? J'ai voulu montrer, contrairement à une opinion trop répandue aujourd'hui, qu'il y a dans la Constitution de 1875 autre chose qu'une pâle copie de ce qui se fait en Angleterre. Deux Chambres élues, l'une par le suffrage à un degré, l'autre par le suffrage à deux degrés; des ministres responsables, non pas seulement devant une des Chambres, mais devant le parlement tout entier; un président qui peut faire appel à l'opinion, soit en adressant des messages au parlement, soit en exerçant le droit de dissolution; enfin le suffrage universel, juge suprême de tous les conflits voilà : *la vraie Constitution;* et elle n'est pas plus anglaise qu'elle n'est américaine, ou italienne, ou espagnole. Si, dans la pratique, les pouvoirs publics sont trop souvent sortis de la vérité constitutionnelle; si la Chambre, outrepassant ses droits, a fait capituler le Sénat sur les questions les plus graves; si le Sénat, à son tour, a souffert qu'on lui envoyât le budget aux derniers jours des sessions; si des ministres se sont retirés, pour quelques voix perdues à la Chambre, quand ils avaient pour eux la majorité du parlement; si enfin, par la violence des uns, par la faiblesse des autres, tous les rouages du système ont été faussés, faut-il s'en prendre à la Constitution, et ne serait-il pas plus juste d'en accuser nos mœurs parlementaires?

Je rencontre tous les jours des gens qui demandent qu'on revise la Constitution : je demande, moi, qu'on l'applique.

PAUL LAFFITTE.

(A suivre.)

UN NAUTCH A BÉNARÈS

Le soir enveloppe la divine Bénarès d'un zaïmph mystérieux. C'est l'heure douce entre toutes, celle que le jour éclaire encore et que la nuit attendrit déjà, heure adorable en ce pays de lumière et de splendeur, qui brille et brûle tout le jour durant, et qui, lorsque le soir descend, garde encore, sous le voile de ses paupières closes, un lumineux reflet des flammes du matin. Mais alors ces flammes deviennent tendres et molles comme l'ombre elle-même, et, dans l'air transparent et chaud, passe le frisson tiède des rêves, qui s'endorment. O divine Bénarès!

Il est six heures. J'erre dans la ville sainte, précédée de Thacoor dass Johory, mon guide, et suivie de Cupidon, mon « boy ». Ma pensée ardente et curieuse devance mes pas et s'envole vers ce « nautch » que j'ai fait préparer pour moi seule, dans une demeure de bayadères. Il est infiniment doux de traverser cette ville idéale, alanguie encore par la tombée du jour, pour s'en aller au-devant d'un rêve vivant qui vous attire et vous appelle.

Nous sommes arrivés maintenant dans les rues indescriptibles de Bénarès, si tourmentées de formes et de couleurs, si étroites surtout, que gens, singes, vaches et chèvres s'y livrent à de véritables batailles pour continuer leur route.

Ces rues serpentines laissent à peine passer un être à la fois, et les quadrupèdes se refusent énergiquement à céder la place. Aussi, je me vois forcée à tout instant de sauter dans les cases où sont accroupis des artisans abasourdis; d'autres fois, je m'installe dans les sculptures de moucharabis à portée de pied, et, de là, je

regarde passer l'ennemi. Le plus souvent, c'est une vache sacrée qui s'avance aussi majestueusement que lentement.

Le svelte, mais craintif Cupidon s'accroche où il peut, en poussant des « pschtt, pschtt » formidables dès qu'il se sent en sûreté. Ses malédictions ne troublent, d'ailleurs, en rien, la sainte quiétude des quadrupèdes. Le calme Thacoor dass Johory se tient devant moi sans broncher, grave de toute sa gravité d'Hindou de haute caste.

Après ces incidents pittoresques, nous reprenons la marche sur les dalles capricieuses des ruelles minuscules; les palais enchevêtrés et les temples fantastiques y sont tellement à l'étroit, qu'ils semblent là-haut, près du ciel, se toucher et se dire des secrets à l'oreille; et, pour que l'horreur même, ce cauchemar du mystère, mette sa note poignante en la douceur des rêves, à chaque pas, sur les dalles, s'élargissent de grandes flaques de pourpre, des fleurs de sang, qui gisent là, comme des vies humaines oubliées en de tragiques combats. Ce sont les traces du passage de paisibles adorateurs de bétel, qui crachent ce qu'ils ont adoré.

De tous côtés aussi des étrangetés naissent, câlinent le regard et bercent la pensée : portes de bois fermées par de lourdes ferrures, scintillements entrevus par les ciselures de sombres volets clos, chapelets de fleurs tombés des plateaux des fidèles, ajoutent un charme étrange que l'on boit comme un philtre.

Au seuil d'une allée, la plus resserrée de toutes, Thacoor dass Johory me dit enfin : « C'est là ! » Je le suis à travers une très petite porte qui me fait courber la tête : lorsque je la relève avec prudence, je devine une salle noire, munie d'un escalier de pierres gluantes. Comme rampe, le vide; mais aussi, pour but, le paradis sans doute. Alors, je m'élance bravement!

Là-haut, où nous arrivons tant bien que mal, nous attendent une vieille mégère et ses deux chiennes, noires comme elle. La plus affreuse des trois, la femme, bien entendu, commence devant mon Altesse une série de salutations, que j'interromps par un énergique : « Jaô ! » Elle se prosterne encore plus bas et se décide à ouvrir la porte devant laquelle elle se tenait, obséquieuse et farouche. Le contraste est d'une saveur exquise. Éclairant la chambre étroite, des lueurs tremblent dans des coupes de cristal d'un vert pâle, qui tombent du plafond; des pétales de roses jonchent le sol; sur les murs, peints de fleurs et d'oiseaux, courent des chaînes légères de vrais feuillages. Et cette cage est si mignonne, faite de tant de douces choses, qu'elle impressionne plus qu'une salle imposante. La grâce et la griserie y sont condensées et vous étreignent dans leurs bras enlaçants.

Au fond de ce réduit charmant, trois hommes : l'un, vieux, à tête de satyre, tient en ses doigts osseux des cymbales de cuivre; une longue houppelande jaune à fleurs bleues dessine son corps maigre. Près de lui un personnage énigmatique, sans âge, vêtu de raides brocarts, est armé des tambours classiques. Le troisième est certainement l'Apollon de ce belvédère : grand, beau, le buste cambré dans sa veste à paillettes, il chantonne en s'accompagnant d'une cithare peinte. Devant eux, accroupie dans une pose de paresse et d'indifférence, les yeux mi-clos, les bras croisés au-dessus de la brune tête renversée, rêve la bayadère.

A peine ai-je le temps de voir cette nonchalante, de goûter cette impression de vie intime; car, dès qu'elle m'aperçoit, la femme se lève, s'incline et m'amène jusqu'au fauteuil, sorte de trône qui repose sur un tapis brodé. Cupidon se ratatine à ma droite, par terre, et Thacoor à ma gauche. Ce dernier me fait comprendre que les acteurs attendent mes ordres pour commencer le nautch. En vraie débutante, j'oublie à tout instant, ici, mon rôle de souveraine. Enfin je fais un majestueux signe de tête. Aussitôt la bayadère, jusqu'alors vêtue seulement de sa robe noire tissée d'or, se réfugie au fond de la salle, où le vieux satyre la drape dans un long voile pareil à la robe. Ce voile s'enroule autour du buste et forme deux grandes manches flottantes. La jupe, elle, est tellement ample, qu'en élevant au-dessus de sa tête les plis serrés d'or mouvant, la bayadère, tout à l'heure, apparaîtra dans une auréole de rayons. Des bijoux en masses, des grelots d'argent couvrent la tête, le cou, les bras, les chevilles, et aussi les doigts des pieds, fins et menus, qu'on aperçoit à peine sous l'amoncellement de pierreries. Ces pieds mignons sortent de l'étroit pantalon de brocart, qui emprisonne les jambes de la femme impassible.

Muets sont les yeux noirs; comme toutes les profondeurs, ils gardent leur secret; seul, un doux sourire erre sur la bouche ensanglantée de bétel, quand ces yeux de sphinx rencontrent les miens. Évidemment, je l'étonne autant qu'elle m'intéresse. Je cherche en vain son âme au fond de ses regards; que peut-elle bien chercher en moi?

La cithare mélancolique du bel Apollon jette ses premières notes plaintives; les sourds grognements des tambours, les cymbales répondent tout bas et se frôlent doucement, comme des mains caressantes qui se cherchent dans la nuit. La bayadère, immobile, semble grandir lentement; ses pieds, attachés au sol, la retiennent encore et la clouent en une sorte d'extase; tout son corps tendu vers les harmonies frêles aspire leurs ivresses avant de s'en griser. Maintenant ses doigts s'agitent pour un appel mystérieux; ses mains tressaillent au bout des bras étendus; la cithare s'émeut et s'étire aussi en des notes langoureuses. Ce n'est presque rien encore, c'est un éveil très lent de sons et de mouvements. Puis, le frisson anime les bras, qui s'ouvrent et se referment en une étreinte vague; les talons s'irritent, frappent nerveusement le

sol, les grelots des chevilles tintent, la tête elle-même se penche voluptueusement en arrière, revient, anxieuse, dans un beau mouvement d'attente; enfin le buste s'enfièvre, tressaille, tout le corps vibre, tournoie en une sorte de délire! Et les sons ont suivi cette gamme ascendante; ils déchirent la cithare, bondissent en appels de tambours, en cris hystériques des cymbales!

Après un dernier tournoiement, au paroxysme de la folie, tout à coup la femme s'arrête dans le silence, et le parfum des roses écrasées... Elle attend...

Incapable de parler, j'abaisse mes paupières, et cet ordre suffit pourq u'une autre mélodie, douloureuse et poignante, emplisse la petite salle où l'air s'alourdit. La voix de la bayadère s'y mêle, d'abord sourde et rauque, presque brutale; ce sont des plaintes de femme délaissée, m'explique le subtil Thacoor; le chant a des roucoulements de colombe mourante, mais le refrain, qui revient à tout instant, est passionné, rageur, et plus n'ai besoin que Thacoor traduise, tant la voix de la femme, ses gestes et l'accompagnement des instruments colères expriment clairement le drame de son cœur!

Un vrai Cantique des Cantiques succède à cette musique ardente, un long cantique d'amour, que chante la bayadère en glissant pour se faire prendre, en fuyant pour être appelée, ployant son corps souple et l'enveloppant des rayons de sa jupe, cachant son visage dans les plis de son voile qu'elle entr'ouvre brusquement pour montrer sa tête fine aux yeux étincelants. Cela, c'est le poème chanté et dansé de la Séduction.

Derrière la porte entrebaillée, la vieille, assise sur ses talons, me regarde de ses yeux vitreux, tandis que dans la petite salle basse, si près de moi, la bayadère tournoie jusqu'à mes pieds et finit sa chanson en un beau rire de victoire et d'amour.

Après, ce sont des chants encore, moqueurs ceux-là, et mimés avec malice et vivacité; « la nautch girl » me les dit avec mille gestes charmants, me prend la main, veut à toute force me faire comprendre. Je ne m'attendais guère à trouver cette note spirituelle et légère dans les poétiques harmonies hindoues. Thacoor continue à traduire pour moi les poèmes, tristes ou gais. Cupidon, Français et électeur à Pondichéry, regarde philosophiquement d'un air de vieux blasé.

La nuit est venue à grands pas; il se fait tard, et je demande une dernière danse sans paroles. A quoi bon des phrases parlées? Les gestes lents, les frissons, les tressaillements de cette danse éloquente disent harmonieusement ses pensées, en longs mouvements rythmés comme de beaux vers.

Haletante et transfigurée, la bayadère a terminé sa danse en un battement d'ailes qui l'amène devant moi timide, craintive, mourant d'envie de me voir de plus près, avant que j'échappe à ses curiosités. Elle se rapproche en souriant toujours, elle veut savoir d'où je viens, où je vais. Ce nom de Paris, pour nous si rayonnant, lui fait ouvrir de grands yeux; elle ne sait même pas ce que c'est, Paris?... Est-ce un palais tout rose comme ceux du Gange, un nid d'aigles sur la montagne, une ville comme Bénarès? Et, lasse de n'y rien comprendre, elle s'étonne maintenant d'autre chose, de me voir blanche sous des cheveux noirs, noirs comme les siens. Pourquoi n'ai-je pas des cheveux clairs, puisque je ne suis pas Hindoue?

A mon tour, j'exprime un désir, celui de voir ses costumes et ses parures. Elle ne serait pas femme si la chose ne l'enchantait; elle s'élance, suivie des trois hommes qu'elle entraîne et me rapporte deux coffres en bois de santal, délicatement fouillé. Un instant après, les gazes dorées, les vestes lourdes de broderies, les jupes de clarté et d'ombre, les mousselines de Dacca s'échappent des coffres odorants. La bayadère les contemple d'un air satisfait, puis cherche à lire mes admirations en mes yeux. Aussi, lorsque je lui demande de me transformer en « dancing-girl » sous ses voiles et ses bijoux, elle bat des mains, m'offre ses trésors à pleines brassées et les entasse à mes pieds. Aussitôt que je lui désigne un objet, elle s'empresse et m'en pare sans que ses doigts légers m'effleurent.

Ces Hindoues ont le don spécial de faire d'un long morceau d'étoffe mille combinaisons adorables, sans le secours d'une épingle. J'ai vu à Ceylan se dévêtir devant moi une thamoule, une simple coolie, que l'on avait appelée pour qu'elle m'initiât aux secrets de toilette de ses compatriotes. Je vis que la merveilleuse draperie à longs plis n'était qu'une mousseline de sept mètres, enroulée, maintenue et froncée de telle façon qu'elle formait le plus gracieux vêtement. Quant à la coiffure, c'était un simple nœud, des cheveux tordus et retenus sans un lien quelconque.

Bayadères ou coolies, ayas ou bégums, toutes ces filles de l'Inde ont le secret de la grâce dans l'attitude et le vêtement; toutes sont drapées comme des statues et passent dans la foule comme de jeunes reines.

Lorsque je me lève pour partir, la bayadère accourt vers moi, m'arrête de ses mains suppliantes, d'un beau regard qui mendie; telle qu'une enfant curieuse, elle considère mes bagues, sourit aux perles de mon collier à la batiste de ma robe et, finalement, me fait un long discours pour m'inviter à rester encore. Quand je lui réponds, en hindoustani, sa joie devient du délire. Alors elle baise le bout de mes souliers, qui l'intriguaient si fort depuis le commencement de la séance; et, agenouillée devant moi, elle débite en mon honneur une série de litanies, d'actions de grâces orientales, que termine toujours cette phrase : « O princesse de beauté, plus blanche que le lotus, plus brillante que la rosée, qui resplendit au matin dans le cœur de la fleur de Vichnou! »

Petit à petit, un étrange sentiment s'empare de mon âme, dans cette atmosphère inouïe de lourds parfums, de lents épithalames et de sons expirants. Étendue à mes pieds, la bayadère égrène toujours le chapelet de ses illusions; les trois hommes hypnotisés, du fond de la salle, me regardent avec des yeux de rêves; de chaque côté de mon trône, Cupidon et Thacoor semblent deux statues de bronze qu'engourdit un charme magique, et moi-même je deviens inconsciente..., je suis la déesse vers laquelle montent ces parfums, ces sons et ces prières...

Et les heures passent. Je n'en ai plus souci, car, pour la première fois, dans mon cerveau jusqu'alors vibrant et volontaire, j'ai compris la douceur de l'oubli de soi-même et du temps, la béatitude de voir s'évanouir au loin sa volonté, comme un fantôme du passé; j'ai compris les regards clos des Hindous et j'ai goûté leur Nirwâna.

ANNA BLOCH.

VARIÉTÉS

La réforme de l'orthographe (1).

Il semble que la réforme de l'orthographe va faire un pas. L'Académie française est saisie de la question par sa Commission du Dictionnaire. Celle-ci vient d'approuver en son ensemble une note de M. Gréard, proposant un certain nombre d'idées générales pouvant servir de direction et de guide. Verrons-nous enfin cesser cet imbroglio qui dure depuis cinquante ans : l'Académie attendant l'usage, l'usage attendant l'Académie ?

Les idées de M. Gréard sont, à peu de chose près, le résumé de ce qui s'est dit de plus sensé sur la matière en ces dernières années. Mais la réforme orthographique a ceci de curieux, que chacun l'approuve en général, et que presque tout le monde recule devant les applications. Voir modifier l'orthographe établie, n'est-ce pas se voir exproprier d'un bien devenu nôtre par l'habitude et par l'effort qu'il nous a coûté? En supposant même une période de latitude et de libre pratique, n'est-ce pas se voir rejeté dans le camp des anciens et des retardataires? Cependant, dit le rapporteur, le mouvement est la loi du langage : l'immobilité ne serait pas un signe de force, mais plutôt un symptôme d'engourdissement. Serons-nous plus timides qu'on ne l'a été en 1740, en 1762, en 1836? N'y a-t-il plus rien à simplifier? Quand ce ne serait que pour rectifier les réformes, la plupart mal venues, de 1878, n'y a-t-il plus rien à faire?

Vilaine besogne! écrivait d'Olivet il y a un siècle et demi. Bien plus vilaine aujourd'hui, que « des milliers de maîtres enseignent à des millions d'enfants », et que des millions de lecteurs sont accoutumés à des milliers de livres et de journaux. Il était peut-être un peu tard d'attendre, pour modifier l'orthographe, que toute la nation eût passé par l'école. Mais M. Gréard a compris qu'un corps ne peut se désintéresser de la fonction pour laquelle il a été créé, et dont, en dépit d'un long silence, il demeure investi par l'opinion publique. M. Gréard a donc pris sur lui la partie la plus lourde de la besogne et de la responsabilité : voyons maintenant l'accueil que l'Académie va faire à ce projet. On ne pourra plus dire, en tout cas, qu'il ne s'est trouvé personne dans le docte corps pour se souvenir de la première charge qui lui avait été confiée.

MICHEL BRÉAL.

(1) *Commission du Dictionnaire*. Note présentée par M. Gréard, membre de la commission. « L'ensemble des propositions contenues dans cette note a été adopté par la Commission; on a marqué d'un astérisque en marge celles dont, en raison de leur importance, la Commission a cru devoir soumettre directement l'examen à l'Académie. »

CHRONIQUE MUSICALE

THÉATRE LYRIQUE. *Madame Chrysanthème*, comédie lyrique en quatre actes, d'après Pierre Loti. — Poème de MM. Georges Hartmann et André Alexandre. — Musique de M. André Messager.

Prenez un brave garçon, d'intelligence et de culture moyennes, très peu mondain, fuyant les *five o'clock* littéraires à l'égal de la grippe, qui ne lirait jamais de romans (c'est à peu près mon cas), — ou qui pratiquerait à l'égard des romans de Pierre Loti l'abstention systématique de Pierre Loti vis-à-vis des romans des autres, — ou qui n'aurait lu de Loti que ses rares œuvres impersonnelles, les plus belles d'ailleurs, *Pêcheur d'Islande*, *Un vieux*, *le Roman d'un spahi*, Envoyez-le, au nouveau Théâtre-Lyrique de M. Détroyat (ci-devant la Renaissance), écouter *Madame Chrysanthème*. Il cherchera tout le temps la pièce sans la trouver, le pauvre; et n'y voyant qu'une banale et assez déplaisante aventure de mariage à la petite semaine, il se demandera s'il valait bien la peine de faire donner la marine française en uniforme, ou si l'on n'aurait pas pu passer l'histoire au compte de MM. les Anglais, comme on a fait dans *Lakmé;* de par l'inévitable suggestion des contrastes, il évoquera, sans songer à mal, les colonels du Gymnase, trouvera qu'ils avaient meilleure tenue, en fera peut-être la réflexion tout haut, et se couvrira de ridicule. Avant qu'il ait lâché quelque sottise, avertissons-le bien vite que ce joli lieutenant de vaisseau qui commande la manœuvre sur la passerelle, c'est Pierre Loti lui-même; que ce quartier-maître qui l'appelle frère, et discute familièrement avec lui le plan de sa prochaine campagne

amoureuse, c'est Yves, *Mon frère Yves*, celui qui nous fut présenté par la *Revue des Deux Mondes* et qui a ses entrées dans les salons de Mme Adam. Disons-lui que cette histoire d'amour qui se joue, c'est lui, Pierre Loti, qui l'a vécue et contée, que cette jolie et parfaitement insignifiante mousmé, c'est pour lui qu'elle souffre et pleure; alors, mis au fait, notre homme sera toute admiration, toute sympathie; car tel est l'ascendant irrésistible de la célébrité sur le public.

J'aurais donc préféré qu'au lieu du vague lieutenant Pierre (Pierre de quoi? Pierre X..., ou trois Étoiles), on nous eût présenté carrément le lieutenant Pierre Loti, puisque aussi bien, il n'y a que son moi qui nous intéresse en cette affaire. Lui-même se met en scène si souvent dans ses livres, voire dans ses discours académiques, qu'il n'aurait probablement pas réclamé. Ce centre d'attraction manquant, que va-t-il bien rester à cette comédie lyrique, aussi dépourvue de comique que de lyrisme, aussi difficile à prendre au sérieux qu'en plaisanterie? Je n'en sais rien vraiment. Une peinture de mœurs faciles? Il y faudrait la touche puissante de Maupassant (*Yvette*), ou l'indulgente ironie de M. Ludovic Halévy (*Famille Cardinal*), ou l'impertinente désinvolture de Musset (*Namouna*). Une page d'amour? A conditions débattues avec la famille et l'agence, — il faut bien que je répète les choses telles qu'on nous les a dites, — le grossissement théâtral et la lourde main des librettistes forçant encore la note scabreuse, l'idylle manquera peut-être de piquant et de grâce. Une fantaisie? Elle est bien plate. Un petit drame intime? Il est bien mince. Une mystification de pince-sans-rire? Pierre Loti n'y a jamais songé. Une pièce patriotique et militaire? Vous ne le voudriez pas. Mais qu'on nous montre, engagée dans l'œuvre, la personne de l'auteur, rien de ce qui le concerne ne pouvant nous laisser indifférents, nous serons heureux de prendre part à ses petites affaires de cœur; nous trouverons son insouciance de marin à terre qui fait la fête, toute naturelle, et drôlatiques, à la rigueur, les facéties de M. Kangourou, les cigognes de M. Sucre, la note de blanchissage au départ, etc. Parlez-nous de lui, monsieur le librettiste! c'en est assez : action, dialogue, émotion, gaieté, psychologie, on vous tiendra quitte de tout le reste.

Par bonheur, comme le public des premières entend à demi mot, il a compris. Les amis du brillant académicien l'ont reconnu, à son banc de quart, sous les traits de M. Delaquerrière : c'était le succès assuré, avec ou sans musique.

Celle de M. Messager, pourtant, est bien intéressante, telle qu'on la pouvait attendre de l'auteur d'*Isoline*, boulevardier très malin, le plus malin des jeunes, même un peu sceptique, très au courant, possédant à fond son Tout-Paris et son métier, maître en écriture artiste; — et telle aussi qu'on la pouvait souhaiter en pareille occurence : ni très émue, ni très gaie, ni violente, mais ingénieuse, extrêmement habile, curieusement travaillée, artificielle, par ce côté, tout à fait dans l'esprit de l'art japonais. Par égard pour un livret si menu, peut-être l'aurais-je voulue plus discrète, et plus sommaire pour être tout à fait au point du Japon. Son grand défaut, c'est qu'elle est trop nombreuse, trop complexe, trop polyphonique, trop chargée de cuisine, si j'ose risquer cette familière métaphore. Autre reproche : ces périodes si soignées, si coulantes passent pour ne plus revenir, sans se subordonner les unes aux autres, sans qu'il apparaisse qu'une ordonnance logique préside à leur succession. C'est le système de la mélodie contenue sans rappels de motifs, plus flatteur pour l'oreille que satisfaisant pour l'esprit, engendrant la confusion et l'embarras. De pages vides, ou pénibles, ou choquantes, on n'en citerait guère dans cet ouvrage considérable; de pages qui s'imposent, il y en a fort peu. Deux pourtant sont hors de pair, deux courts moments d'inspiration, acclamés par toute la salle; l'un et l'autre, malheureusement, au quatrième acte et presque se suivant : la rêverie de Pierre dans le jardin de Chrysanthème, d'une poésie pénétrante; l'explosion de joie d'Yves à la nouvelle du départ qui va le ramener dans sa Bretagne, près de sa femme et de son petit Pierre, sorte de ronde bretonne d'une franche allure, avec une pointe de sentiment tout à fait dans la vraie note française.

Le reste n'est fait que de talent, mais prodigué sans compter; que d'inventions amusantes, que de charmantes trouvailles d'instrumentation et de rythme, de jolies tournures mélodiques, sinon très neuves, du moins très ingénieusement renouvelées! un vrai régal de musicien, quand on prendra le parti d'écouter la musique sans s'occuper des paroles — cela viendra. Parcourez la partition page par page; vous y trouverez quelques motifs et beaucoup de procédés de Camille Saint-Saëns, avec ses défauts naturellement : facture prestigieuse, un peu hâtive; verve gamine; curiosité du détail; orchestration exquise; facilité qui sent parfois l'improvisation, avec tout ce qu'elle comporte d'abondance et d'heureuses rencontres. C'est, en effet, de Saint-Saëns qu'il procède, encore qu'il coule parfois un regard du côté de Bayreuth, histoire de rester en bons termes avec la Société nationale. Comme Camille Saint-Saëns également, M. Messager cherche moins la couleur locale dans la mélodie exotique que dans une certaine conformité de la musique avec le caractère des personnages et du sujet. Tout le rôle de Chrysanthème, de ce point de vue, mériterait une étude spéciale. Il faut encore signaler les chœurs, très brillants pour la plupart, un joli ballet qui rappelle celui d'*Étienne Marcel*, et le délicieux prélude nocturne à bord de la *Triomphante*, par où j'aurais dû commencer.

L'interprétation est satisfaisante, dans son ensemble; de peur de gâter cet éloge collectif par de fâcheuses réserves idividuelles, je préfère ne nommer personne.

L'orchestre, sous la direction de l'auteur, s'est fort bien conduit.

Et maintenant, souhaitons longue vie et prospérité à l'entreprise artistique de M. Détroyat; depuis longtemps, nous appelions de tous nos vœux la résurrection du Théâtre-Lyrique; il est revenu à quelques pas de son berceau, presque sur l'emplacement de cette salle qui vit les grands jours d'*Orphée*, de *Faust*, d'*Alceste* et des *Noces de Figaro*; puisse ce souvenir d'heureux augure et le grand succès du début fixer ses destinées !

René de Récy.

THÉATRES

Ambigu : *Mère et Martyre*, drame en cinq actes et sept tableaux, de Paul d'Aigremont. — Odéon : *la Fille à Blanchard*, drame en cinq actes, tiré du roman de Jules Case, par MM. Humblot et Darmont; *le Carrose du Saint-Sacrement*, comédie en un acte, en vers, de M. Maurice Vaucaire. — Grand-Théatre : Reprise de *l'Arlésienne*, de M. Alphonse Daudet. — Gymnase : Reprise de *Musotte*.

La semaine a été très chargée de premières, plus chargée peut-être qu'intéressante; du moins l'intérêt viendrait moins des pièces elles-mêmes que de la comparaison qu'on pourrait faire entre elles.

D'abord, à l'Ambigu, ainsi qu'il convient, un gros mélodrame, *Mère et Martyre*. La chose se passe dans le plus grand monde, comme *la Cigale;* des ducs, des marquis, des comtes, et, pour faire pendant, l'honnête cambrioleur, qui, vers minuit trois quarts, sauve Mme Lina Munte, et voue au châtiment qu'elle mérite l'intéressante Mme Régine Martial. Dans l'intervalle, empoisonnement, substitution d'enfant, et, selon la tradition établie depuis quelques années, séance de la cour d'assises (pour satisfaire ce qu'on appelle notre goût de la réalité); et, aussi, le brave prêtre qui sait tout, mais qui, victime du devoir professionnel, ne peut sauver l'accusée qu'il sait innocente.

Sur le genre mélodrame en lui-même, je n'ai pas d'idées bien arrêtées. Mais ce que je voudrais, c'est comprendre comment un auteur arrive à écrire une pièce comme *Mère et Martyre*. Il y a, je le sais bien, une explication facile, trop facile même; c'est que l'auteur écrit pour le public, pour le public seulement; qu'il aligne à la suite des scènes dont l'effet est connu, et qu'ayant accumulé dans sa pièce les crimes les plus noirs, il s'arrange pour qu'au dernier tableau le vice soit puni et la vertu récompensée. Mais cela n'est pas suffisant. Autant que j'en puis juger par ma très petite expérience, il doit être extrêmement difficile de ne pas écrire « sincèrement ». Qu'ici ou là on adoucisse une scène ou qu'on fasse fléchir un caractère pour ne pas choquer les habitudes du public, il faut bien que cela soit possible. Mais écrire une pièce sans y croire un instant, sans se laisser prendre aux aventures que l'on raconte, cela me paraît bien invraisemblable. Et, de plus, il me paraît qu'il y a dans ces sortes de pièces une sincérité relative, qui est parfois ce qu'il y a de plus amusant en elles. C'est pourquoi je donnerais beaucoup pour pénétrer l'âme de Paul d'Aigremont. Comment a-t-il écrit *Mère et Martyre?* A-t il cru aux malheurs de Mme de Cypières, aux crimes de Mme de Mondragon, aux angoisses de l'abbé Sintély?

A-t-il accepté les invraisemblances comme inhérentes au genre, ou ne lui ont-elles pas apparu? Cela m'intrigue extrêmement. Plusieurs fois j'ai cherché, à propos d'une pièce, à démêler ce que l'auteur y avait mis de lui-même, à comprendre, au moins, comment et pourquoi l'idée lui en était venue. Le plus souvent, j'ai dû me tromper, mais je trouvais quelque chose. Ici, je demeure stupide. Je ne discute pas les mérites du genre; même pour les drames qui m'ont intéressé (*Mère et Martyre* n'est pas du nombre), je n'ai jamais pu discerner les raisons d'écrire de l'auteur. Très sincèrement, j'ai moins de points de contact avec les « dramaturges » qu'avec l'homme des cavernes. Et, de raconter une de leurs pièces, de l'écouter même, je ne dirai pas que j'en suis incapable, mais que, dès le début, une immense et insoutenable lassitude me prend. Songez que tout le drame a ceci pour point de départ. Le marquis Cypières est mourant et sait qu'il meurt empoisonné; après avoir accusé sa femme, il apprend que sa sœur est coupable, il va la dénoncer; il appelle toute sa maison, se soulève sur son oreiller, maudit et montre du doigt la coupable. La pièce est finie? Non, car Claire de Mondragon s'est placée en arrière de Madeleine de Cypières, de telle façon que la ligne qui, partant de l'index du marquis viendrait aboutir à elle, rencontre avant elle l'infortunée Madeleine?.. C'est du théâtre géométrique, du théâtre « linéaire ». Et pourtant, c'est du théâtre, s'il faut s'en rapporter à ceux de mes confrères qui connaissent à fond la recette...

A l'Odéon, c'est *la Fille à Blanchard*. On vous a conté que la pièce fut écrite pour Mme Sarah Bernhardt; elle l'emporta dans ses malles lors d'une de ses dernières tournées, et les Apaches y prirent un plaisir extrême... Après tout, c'est eux peut-être qui sauveront le théâtre?... Ici, la pièce nous a paru quelque peu incohérente. Mme Segond-Weber a hérité (*Volens?... nolens?...*) du rôle créé par Mme Sarah Bernhardt. Elle n'a pu sauver la pièce. Nous avons suivi avec quelque indifférence les scènes diverses où l'héroïne se montre tour à tour amoureuse, accablée, pleine d'espoir, résolue, découragée, persécutée par la foudre, amoureuse derechef, puis hallucinée, abandonnée, tout à fait folle, et meurtrière de son mari. Même la cabriole finale (un escalier descendu sur la tête) nous a laissés

froids. Nous ne nous sommes pas intéressés un instant à ce qui se passait sur la scène... Et pourtant, c'est du théâtre. C'en est, au moins, si *Théodora*, *la Tosca*, *Cléopâtre* en étaient : et je n'ai pas besoin de vous rappeler avec quels transports d'enthousiasme furent accueillis les drames que M. Sardou confectionnait jadis pour Mme Sarah Bernhardt. On discutait, — avec toute la révérence du monde, — la donnée de la pièce ou la vraisemblance des sentiments ; mais, comme théâtre, il n'y avait rien de mieux, rien de plus « fort »...

Cependant, au Grand-Théâtre, et pour les soirées d'abonnement, on a repris *l'Arlésienne*. Vous savez quelle volée de bois vert reçurent la pièce et l'auteur, lors de la première représentation. Certaines phrases choquaient la décence, les personnages ne se tenaient pas : le vieux berger était un terrible raseur, l'innocent un vulgaire et peu réjouissant idiot ; la scène des vieux était puérile ; Vivette était insignifiante : des deux héros du drame, l'un était fou et l'autre ne paraissait pas... Par-dessus tout, cela n'était pas du théâtre ; la pièce n'était pas faite. Comment pouvait-on s'intéresser à un amour qui n'était pas en scène ? La suppression du personnage de l'Arlésienne était, non seulement une faute, mais la preuve que M. Daudet ne ferait jamais de théâtre. Chose curieuse, la prédiction s'est à peu près réalisée ; mais pour des raisons diamétralement opposées à celles que l'on donnait alors. Inquiété, j'imagine, par l'unanimité de la critique, M. Daudet, depuis lors, ou s'est contenté de laisser transformer en drames ses beaux romans, ou, s'il a opéré lui-même, il s'est efforcé de se conformer aux règles du genre, — je veux dire à ce qui, extérieurement, semble être les règles du genre. Et toutes ses pièces sont tombées, tombées comme peuvent tomber des pièces signées d'un nom si justement célèbre et aimé. La seule dont le succès fut considérable, durable, et semble presque inépuisable, c'est précisément cette *Arlésienne*, si vertement reçue au début.

Si j'insiste sur l'*Arlésienne*, ce n'est assurément pas pour le vain plaisir de constater que nos anciens se sont trompés ; je sais trop ce que peuvent valoir, au bout de quinze ans, les jugements littéraires. C'est pour excuser ceux qui n'osent pas affirmer que le théâtre est un art nettement limité, et qu'il ne saurait exister en dehors des bornes fixées. Des trois pièces dont j'ai à parler aujourd'hui, l'*Arlésienne* est sans contredit celle qui est le moins théâtrale, et je ne crois pas m'aventurer beaucoup en déclarant que *la Fille à Blanchard* et *Mère et Martyre* ne dureront pas ce qu'a duré le drame de M. Alphonse Daudet.

D'ailleurs, je reconnais que la plupart des critiques adressées jadis à l'*Arlésienne* étaient justifiées, au point de vue du théâtre. Prenez le sujet, cherchez-en les « moments » dramatiques, vous n'en trouverez, je crois, pas un dans la pièce ; tantôt ce sont des récits, tantôt des scènes épisodiques n'ayant aucun lien apparent avec le drame ; l'idée de nous intéresser à un amour qu'on ne nous montre pas est la plus antithéâtrale qui soit ; et la pièce est dramatique et émouvante au possible. Par quoi elle l'est, il ne serait pas très difficile de le montrer. Mais ce n'est pas ce que veux faire aujourd'hui. Je voulais seulement montrer une fois de plus que, si ce qu'on appelle les règles du théâtre doivent être observées le plus souvent, elles ne sont pas cependant d'une importance telle qu'une œuvre théâtrale qui ne s'y est pas conformée cesse par cela seul d'être du théâtre. Toute question d'école mise à part, tout ce qui amuse ou émeut sur la scène est du théâtre ; et ceux qui aiment le moins le drame de M. Daudet reconnaîtront, j'imagine, qu'il remplit au moins la seconde de ces conditions. Je sais, d'ailleurs, tout ce que l'admirable musique de Bizet ajoute à la pièce de charme et d'émotion. Je sais aussi que *l'Arlésienne* est une exception. Mais ce n'est que par les exceptions qu'on peut juger des « progrès » du théâtre. Dans l'état actuel des choses, la plupart des auteurs dramatiques emploient avec un respect aveugle les procédés employés par leurs devanciers. Toute nouveauté commence par être une exception ; et, sans les exceptions, nous en serions encore aux drames de Ducis et aux comédies de Colin d'Harleville...

En même temps que *la Fille à Blanchard*, l'Odéon nous a donné un fort agréable acte en vers de M. Maurice Vaucaire : *le Carrosse du Saint-Sacrement*. On peut regretter que l'auteur n'ait pas cherché à tirer une pièce de son propre fonds. Mais celle-ci est amusante, les vers lestes, pimpants et suffisamment banvillesques.

Au Gymnase, bonne reprise de *Musotte*, la jolie pièce de MM. de Maupassant et Jacques Normand.

J. du Tillet.

NOTES ET IMPRESSIONS

Chapitre 56.

Vous vous imaginez figurer à juste titre parmi nos Panamomanes les plus distingués. Vous croyez posséder le chiffre et la clef des intrigues politiques de l'heure actuelle. Vous lisez tout ce que disent à ce sujet les journaux divers. Vous vous rendez ensuite insupportable à tous en répétant vos lectures dans les salons ou dans les cercles. Vous pensez savoir à fond la question.

Erreur, mon bonhomme ! Pour comprendre le drame qui se joue présentement, il faut en avoir au moins vu une des scènes, avoir de ses propres yeux contemplé, de ses propres oreilles entendu les illustres acteurs que vous ne connaissez que de nom ; il faut avoir assisté une fois aux séances de la Chambre.

Allez-y donc un de ces prochains jours, et vous en

reviendrez, je suis sûr, avec plus de lucidité, sinon dans les idées, du moins dans les sentiments, avec des passions moins tumultueuses, moins incohérentes, avec une façon de juger partiale encore, peut-être, mais mieux informée, éclairée de souvenirs valables et qui vous aideront à apprécier plus justement ce qui se passe, s'est passé et se passera demain.

Supposez par exemple que, comme moi, vous eussiez assisté à la séance de l'autre jeudi, où l'on discutait le chapitre 56 du budget de l'Intérieur, le chapitre des « fonds secrets », combien n'aurait pas profité votre judiciaire de cette journée en apparence perdue!

***

Ce n'est que vers quatre heures et demie qu'il est « venu » le tant attendu chapitre 56. Ah! le 50, le 52, le 53 et les autres, avec quelle indifférence, quelle hâte dégoûtée on les a adoptés, avec quel dédain il nous en a versé l'énoncé, le président Casimir Perier, qui avec sa grosse moustache tombante, sa physionomie un peu bourrue, et debout derrière son bureau bordé de cuivre comme un comptoir, a l'air d'un ancien sergent de ville, — d'un gardien de la paix retiré dans un débit de vins et tabacs...

Enfin, voici la consommation de luxe, enfin il « vient », le 56, et aussitôt M. Chiché, un Méridional blond-pâle, en réclame la suppression, engage gouailleusement la Chambre à refuser les 1 600 000 francs qu'on lui demande pour rétribuer les « agents secrets de la sûreté générale ».

M. Ribot lui succède et postule le contraire.

Il a de longs bras terminés d'une main maigre qui s'abat discrètement sur la tribune sans la trop frapper, une redingote digne et flottante, une barbe grise, une longue chevelure grise de modèle italien, de « Père Éternel ». On l'écoute avec déférence. On approuve sa tête altière de Père Éternel, qui dit « énergie », qui dit « fermeté », qui dit « gouverner »... Puis, tout d'un coup, on n'approuve plus, on n'écoute plus. Bravos à gauche; cris à droite; un vacarme terrible. Toutes les figures sont contractées, non comme par la colère vraie ou l'enthousiasme sincère, mais de cette contraction bizarre, spéciale, ne correspondant à aucun sentiment définissable, qu'on ne remarque que sur le visage de nos élus, — de la contraction parlementaire. Dans les bancs de la droite, les derniers, en bas, près de la tribune, un député, la moustache blond-roux, la silhouette d'un officier de cavalerie pas commode dans le service, M. Le Provost de Launay, se démène, gesticule, interrompt sans cesse le ministre, parmi d'autres cris, d'autres applaudissements...

Pourquoi ce tapage subit? Parce que M. Ribot a parlé de Panama. Et pourquoi a-t-il parlé de Panama au sujet des fonds secrets?

Parce que, ô homme logique, il fallait qu'il en parlât en raison d'une nécessité impérieuse, parce qu'il était impossible qu'il n'en parlât pas, parce que tous les jours, à propos de tout, des fonds secrets de la guerre, des caisses d'épargne, de l'agriculture et de bottes, c'est de Panama qu'on parle et qu'on parlera; parce que Panama demeure inscrit en je ne sais quelle encre sympathique à travers, que dis-je? en tête de tous les ordres du jour de la Chambre.

Tout à l'heure, l'ironiste sensé qu'est M. Robert Mitchell viendra déclarer que « la tournure qu'a prise le débat sur les fonds secrets l'a complètement désorienté ». Aimable feinte! Il n'a pas perdu son orient, le brillant M. Mitchell. Il est persuadé, au contraire, que jusqu'à la fin de cette législature il n'y aura plus jamais de monde sur les bancs, plus d'attention dans les cœurs que pour parler invinciblement, toujours et encore de Panama.

***

Mais M. Ribot a fini. Il a protesté que, plus que personne, il voulait la « lumière »: et alors, au milieu du plus obscur tumulte, la Chambre se met en devoir de la faire.

Soudain, après quelques invectives de M. le Provost de Launay, contre l'inertie du gouvernement et de la magistrature, un jeune député gravit la tribune et, se tapant sur la poitrine, somme M. Delahaye de nommer les 104 députés corrompus dont il prétend connaître la liste.

Hourrah! Trépignements! Acclamations! Folie! Ivresse! Voilà la bonne idée! Voilà la vraie question!

Toutes les clameurs vibrent, toutes les mains se tendent vers M. Delahaye, un homme haut et carré, à l'épaisse barbe noire que tranche une lèvre étrange, une lèvre large, retroussée et haineuse, comme on en voit aux personnages de Raffet ou de Johannot dans les gravures retraçant la Révolution première.

Et sitôt que sa tête pâle à barbe noire, son torse cambré paraît au-dessus de la tribune, un hurlement immense, une effroyable bordée d'imprécations éclate, meugle, partant de la gauche.

— Hou! Hou-ou! Hou-ou!

— Oui, je pense, dit M. Delahaye...

— Hou!... Hou! Hou-ou! interrompt la gauche.

Évidemment M. Delahaye n'est pas aimé, de ce côté.

Pourtant il parvient à parler. Il parle et ne nomme personne.

— Hou! Hou-ou! hurle de nouveau la gauche.

Le jeune député sommateur se relève, et de sa place :

— Je constate, dit-il, que M. Delahaye s'est dérobé...

La gauche applaudit longtemps, — avec fracas; et chaque fois désormais que M. Delahaye prononcera un mot, elle étouffera sa voix de clameurs exaspérées.

Que crie-t-elle? Des injures, des rappels à l'ordre,

des anathèmes ! On ne sait. « Hou...ou ! Hou, hou-ou ! » on n'entend que cela, on ne distingue que cette onomatopée réprobative et vengeresse.

M. Delahaye, lui, demeure calme, la face impassible, fixant distraitement un crayon avec lequel il joue. On devine peut-être de quelle volonté est scellée sa large lèvre, de quelle âme il reçoit toutes ces provocations, tous ces outrages...

Que peuvent-ils lui faire, en somme ? Il a résolu de se taire encore, de laisser planer encore sur ses adversaires le soupçon parce que c'est de son intérêt, de l'intérêt de son parti.

Pourquoi alors sortirait-il de son silence ? Parce que ses adversaires l'en prient violemment ? Manœuvre trop candide !

Parce que le sentiment, la morale usuelle commandent de ne pas incriminer autrui vaguement et sans preuves ?

Mais n'y a-t-il pas pour les politiques, pour les chefs de parti, pour ceux qui veulent le changement de ce qu'ils croient ou sont censés croire mauvais, n'y a-t-il pas pour ceux-là une morale différente, une sentimentalité particulière qui leur enjoint de faire tout ce qui est utile à leur cause ?

Suivie par les gouvernants, cette loi morale s'appelle la raison d'État ; par les opposants, j'ignore comment elle se nomme. Mais parce qu'elle est sans nom, faut-il s'indigner qu'on l'observe ?

*
* *

Peu accessibles sans doute à cet ordre de raisonnements les remuants qui, là, en bas, grouillent en fureur.

Lancée dans cette direction, on imagine de quel train elle marche, la discussion des Fonds secrets.

De la droite monarchiste, de la gauche boulangiste s'élancent à tout instant des orateurs farouches qui chargent le gouvernement comme de malins témoins ou de sauvages cuirassiers. M. Ribot succède à M. Bourgeois. M. Bourgeois succède à M. Ribot. On cause d'Arton, de Reinach, de la police, de Cornélius, des nonlieu, d'une foule de choses passionnantes. Le président Perier, qui s'est probablement oublié à écouter, entraîné par une bien naturelle curiosité, — essaye maintenant de commencer à présider, de rappeler les discoureurs à la question, — la figure un peu angoissée derrière son comptoir, comme un débitant qui voit qu'entre clients la querelle se gâte.

Et, bien entendu, il ne s'agit pas en tout cela de politique. De vertu tout uniquement. Le ministre demande les fonds non pour sauver le régime, mais pour défendre la vertu. La droite les refuse non par haine de la République, mais pour bien venger la vertu.

Et tandis qu'au nom de la vertu on injurie le gouvernement, on le flagelle, on le menace, le gouvernement, au nom de la vertu, s'exclame, riposte, se débat.

— Rouvier se tord ! murmure quelqu'un près de moi.

Je me penche, et j'aperçois, en effet, le vaste dos de M. Rouvier agité de rires et son profil rude qui sourit. Au fait, n'est-il pas naturel qu'il rie de ces disputes conventionnelles, lui qu'un accès de rage ou de désespérance poussa tout récemment à proclamer hautainement ce qu'on faisait de ces fonds mystérieux, à cracher brutalement ces vains secrets d'État dont tout le monde affecte de s'effaroucher et que tout le monde pourtant se flatte de connaître...

Quand à M. Ribot il la perd de plus en plus sa tête de « Père Éternel ». Elle profère bien encore : « énergie, fermeté, gouverner ». Mais la voix est moins assurée, moins forte, moins persuasive. Ce n'est plus le Tout-Puissant qui s'irrite. On dirait simplement une ménagère vexée que sa cuisinière lui réponde mal. A un moment même, s'adressant à M. le Provost de Launay, qui continue de l'interrompre, M. Ribot, lui demande d'une voix de reproche, d'une voix qui indique que ce ne serait pas gentil, vraiment :

— Monsieur le Provost de Launay !... Vous voulez être déplaisant ?

Lui ? Allons donc ! Mais pas du tout, monsieur le président du conseil ! Il n'y pense pas ! Il ne veut pas être déplaisant. Il veut seulement faire son devoir d'opposant c'est-à-dire vous troubler, vous déconcerter, vous renverser, et d'autres après, si possible. Pas davantage !

Enfin la discussion est close. On s'en va. On ne sait pas le résultat du scrutin. On ne sait pas le nom de X. On ne sait pas le nom des 104. Qu'importe ? On sait plus. On a vu et on se souvient.

*
* *

Or voici que ces lignes achevées, j'ouvre les journaux et j'y trouve à la fois une conclusion au récit, un renfort aux conseils du début — sous la forme d'un projet de loi tendant à réprimer les dénonciations imprécises, les accusations vagues.

Certes ce projet a le tort d'être un peu Torquemada, un peu « torture », un peu « question ordinaire » ; et d'autre part, comme l'ont observé plusieurs de nos confrères, il risque, si on l'applique loyalement, de demeurer inefficace.

Mais combien elles s'atténuent ces imperfections, combien elle paraît à tous plus crâne, plus conséquente, plus intelligente, plus politique, la loi nouvelle — quand on songe qu'elle exprime des velléités qui jusqu'ici ne s'étaient traduites qu'au moyen de rugissements indistincts ou de récriminations de vieille dame !

FERNAND VANDÉREM.

M. Godefroy Cavaignac a prononcé le 29 janvier devant l'Association des anciens élèves de l'École polytechnique une allocution que nous publierons dans notre prochain numéro.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris, MAY et MOTTEROZ, — Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 6 TOME LI 11 FÉVRIER 1893.

ENQUÊTE SUR LE CHOIX D'UNE BIBLIOTHÈQUE

Les vingt-cinq meilleurs livres.

Ce n'est pas médire de l'amitié que de prétendre que les livres sont nos meilleurs amis. Ils sont discrets; ils ne nous abandonnent pas dans la mauvaise fortune, et ne nous importunent pas dans la prospérité. Ils ont en outre l'avantage du nombre et du talent. Si bien entouré que nous puissions être, nous ne pouvons espérer, parmi nos amis vivants, une société aussi intelligente que celle de notre bibliothèque.

Aussi notre étude doit-elle être de choisir ces amis de chaque jour; le choix de ses livres est une opération délicate, charmante, qu'il faut faire à tête reposée, et peu à peu, à la longue, en méditant, réfléchissant, comparant.

Ce n'est pas chose facile. En effet, quelque culte qu'on ait pour les conceptions générales, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il n'y a pas d'homme *moyen*. Il n'y a que des individus, divers par l'âge, le sexe, le temps, la race, la patrie et les goûts.

Par conséquent, une bibliothèque, d'un type moyen, ne pourra jamais contenter tout le monde. Le géographe aura besoin de livres de géographie; le médecin, de livres de médecine; le lecteur italien aura dans sa bibliothèque des livres italiens qui seront à peu près inconnus, — ou en tout cas peu intéressants, — pour le lecteur anglais, et inversement.

Surtout le goût personnel, en cette matière plus qu'en aucune autre, est variable à l'infini. Il en est qui aiment mieux *Don Quichotte* et *les Mille et une Nuits* que toute l'œuvre de Machiavel, Gibbon, Macaulay et Mignet. Mais quantité de personnes instruites et sensées préfèrent Macaulay et Mignet à *Don Quichotte*. Tel autre préfère les comédies aux romans; pour tel autre, les voyages sont plus intéressants que les moralistes et les philosophes.

Ainsi diversité complète pour le choix des livres, voilà ce qui apparaît au premier abord.

Mais ce n'est là qu'une opinion superficielle; car, sous cette diversité apparente, il y a un fonds commun : c'est-à-dire qu'il est un petit nombre de livres chefs-d'œuvre que chacun doit connaître et bien connaître, aimer et beaucoup aimer. Un médecin et un archéologue, un Allemand et un Français, une jeune femme et un vieillard, un diplomate et un militaire, il n'est aucun de ces individus qui ne goûte Homère, Don Quichotte, Molière, Shakespeare. Ces chefs-d'œuvre passent au-dessus de la diversité des hommes pour aller jusqu'à l'homme *moyen* qui est en nous tous et qu'ils savent émouvoir.

C'est cette bibliothèque idéale, base de toute bibliothèque, que nous voudrions essayer de composer, non d'après notre goût personnel, mais d'après le goût des lecteurs de cette *Revue*. Une sorte d'enquête sera faite ainsi, et nous en publierons les résultats (1). Comme

(1) Une pareille enquête a déjà été faite en Angleterre par les soins de Sir John Lubbock. Voyez son beau livre intitulé *the Pleasure of Life*, et spécialement le chapitre *The choice of Books*. Nous avons, quand l'enquête sera terminée, l'intention de comparer le goût du public français et le goût du public anglais. M. Lubbock a pris cent volumes; mais ce nombre nous paraît trop fort pour une consultation générale, comme celle que nous voulons faire ici.

nos abonnés appartiennent à peu près, en proportions égales, aux diverses professions, comme, de plus, il en est de tout âge et de tout pays, leur suffrage équivaudra à une vaste consultation, très répandue, sur cette question si complexe et prêtant à tant de curieux et instructifs développements.

QUELS SONT LES VINGT-CINQ MEILLEURS LIVRES?

La question ainsi posée est loin d'être simple; elle soulève quelques difficultés, plus apparentes que réelles, que nous allons essayer d'éclaircir.

1° *Choix dans l'œuvre d'un auteur.* — C'est la partie la plus délicate et la plus embrouillée de notre sujet. Tel auteur qui a produit un chef-d'œuvre, ou plusieurs chefs-d'œuvre, a presque toujours écrit d'autres ouvrages intéressants, mais qui ne méritent pas l'admiration.

Ainsi l'abbé Prévost, à côté de *Manon Lescaut*, a donné des romans insipides que personne ne lira. L'œuvre de Voltaire se compose de plus de cent volumes; et, quoiqu'il y ait des pages bien curieuses, même dans ses plus mauvais ouvrages, il ne peut être question que d'un choix à faire dans cette œuvre immense et touffue. De même pour Victor Hugo, pour Gœthe, et aussi, quoique à un moindre degré, pour Corneille et pour Shakespeare. Par conséquent, dans ces vingt-cinq auteurs, il ne peut être question de l'œuvre entière, mais seulement d'une partie de leur œuvre, c'est-à-dire ou des morceaux choisis, ou d'un de leurs ouvrages.

On est donc amené à l'une ou l'autre de ces deux formules :

Morceaux choisis de Voltaire, de Gœthe, de Victor Hugo. — Ou bien telle partie de l'œuvre de Voltaire (1) (*Contes et Romans*), ou de Gœthe (*Drames, Poésies légères*), ou de Victor Hugo (*Odes et Ballades, les Misérables*).

De ces deux formules, la première nous semble un peu enfantine. Les recueils de morceaux choisis sont très bien adaptés pour les classes d'enfants ou d'adolescents; mais, quand il s'agit d'hommes faits, il ne doit plus être question de morceaux choisis. L'éditeur qui fait ce choix, et qui d'ailleurs le fait souvent très bien, substitue son propre goût à celui du lecteur, et, de plus, il est forcé de dénaturer une œuvre qui supporte mal cette mutilation. Certes, on conçoit que la suppression de certaines pages, ou même de certains chapitres des *Misérables*, allégerait la marche de cette merveilleuse, mais longue épopée. Pourtant qui oserait y porter des coups de ciseaux? Donner les deux premiers livres des *Misérables* sans donner les autres, c'est bon pour proposer une étude de style à des rhétoriciens; mais ce ne peut être pour faire un livre de bibliothèque. Il faut que tout l'ouvrage y passe. Après tout, mieux vaut avoir *les Misérables* en entier que d'avoir des morceaux, même bien choisis, mais inégaux entre eux, et indigestes dans beaucoup de leurs touffus développements.

La tâche est simple, quand il s'agit des auteurs qui n'ont fait qu'un livre, un chef-d'œuvre. Les *Caractères* de La Bruyère, *les Maximes* de La Rochefoucauld, cela veut dire toute l'œuvre de La Bruyère, toute l'œuvre de La Rochefoucauld. Mais, pour quantité d'autres écrivains, c'est le *livre* qu'il faudra déterminer plutôt que le nom de l'*écrivain*. Ainsi après Gœthe, il faudra mettre *Théâtre*, — ou *Poésies*, — ou *Werther*, — ou toute autre œuvre qu'on préférera indiquer, comme après Cervantès il faudra mettre *Don Quichotte*, en laissant sans doute de côté, malgré leur mérite, les autres nouvelles et romans de Cervantès.

Pour le théâtre, comme une pièce de théâtre fait par elle-même un *tout*, qui se suffit, on pourra noter les pièces de théâtre qu'on préfère. Par exemple, dans le théâtre de Shakespeare, on pourra indiquer, soit le théâtre tout entier, soit seulement quelques-unes de ses pièces.

On indiquera donc, soit *Théâtre complet*, soit *Théâtre choisi*, et, dans ce cas, on mentionnera les pièces qui doivent être conservées. Cela rendra plus difficile le dépouillement du scrutin que nous préparons, mais aussi il sera plus intéressant.

Ainsi il suffira, pour répondre à notre enquête, de faire la désignation de l'œuvre magistrale de tel ou tel écrivain. Il est évident que l'on peut estimer que tel ou tel écrivain mérite aux yeux de ses admirateurs d'être désigné plusieurs fois.

Les dimensions de ces ouvrages sont très variables; mais s'il fallait entrer dans le détail de l'évaluation, cela conduirait bien trop loin; de sorte que nous ne tiendrons pas compte des proportions différentes, et nous mettrons sur le même plan *les Misérables* et *les Maximes* de La Rochefoucauld, quoique *les Misérables* soient peut-être trente fois plus longs que *les Maximes*.

2° *Nature des livres choisis.* — Chacun peut évidemment choisir les livres qu'il préférera; mais ce serait sortir du cadre de cette enquête que de désigner des livres spéciaux ou techniques. Certes, il faut des livres techniques dans une bibliothèque quelconque. Ainsi un dictionnaire d'histoire, un dictionnaire de géographie, une Arithmétique, un Manuel de physique et de chimie élémentaires, et même un Code civil, des dictionnaires anglais, italiens, allemands, espagnols sont des livres indispensables. Mais il ne faut pas les faire entrer en ligne de compte; car cela finalement nous conduirait jusque à l'*Almanach des adresses* d'une part, et d'autre part, jusqu'aux Traités techniques, indispensables à l'archéologue,

(1) On ne cite ici telle ou telle œuvre de Voltaire, de Gœthe et de Victor Hugo que comme exemple. Il est clair que chacun pourra, dans l'immense bagage de ces maîtres, choisir telle ou telle autre production qui lui paraîtra préférable.

à l'ingénieur, au médecin, mais dont l'homme *moyen*, l'homme du monde peut se passer.

D'ailleurs, en fait d'ouvrages techniques, nous n'avons pas de conseils à donner aux hommes du métier. Ils savent mieux que nous ce qui leur convient, et puis, chaque année, ces livres utiles au savant se modifient. Tel traité de chimie, excellent en 1850, devient hors d'âge en 1860. Et le livre de 1892 détrône le livre de 1880, toujours bon à consulter, sans doute, mais qui cesse d'être indispensable.

Il ne sera donc question que d'ouvrages littéraires, c'est-à-dire généraux, accessibles à tout homme instruit, à toute femme ayant quelque culture intellectuelle.

Nous aurions pu, pour simplifier, dresser une sorte de liste préliminaire, facilitant, dans une certaine mesure, le travail de nos collaborateurs; mais nous préférons laisser libre cours à l'imagination et à l'initiative de ceux qui voudront prendre part à cette consultation.

Une très intéressante enquête de cette sorte vient d'être faite en Italie par les soins de MM. G. Guicciardi et F. de Sarlo. Ils en ont donné les résultats dans un livre bien curieux, qui vient de paraître à Bologne, avec une préface du professeur A. Tamburini, et qui porte le titre de *Fra I Libri*.

Mais, à vrai dire, il est une grande différence entre l'enquête qu'ils ont faite et celle que nous tentons; car ils ne demandaient que cinq livres, et nous en demandons vingt-cinq. Nous tenons, comme on voit, une sorte de moyenne entre sir John Lubbock, qui demandait cent livres, et MM. Guicciardi et de Sarlo, qui n'en demandaient que cinq.

Les auteurs de *Fra I Libri*, en adressant leur enquête à diverses personnes, s'exprimaient ainsi, — et nous reproduisons leurs paroles d'autant plus volontiers qu'elles nous paraissent répondre exactement à nos intentions :

« Ceux qui consentiront à nous répondre doivent se mettre autant que possible dans les conditions mentales d'un individu qui serait soumis à une sorte d'exil intellectuel et qui n'aurait le droit d'emporter avec lui que cinq livres, sans pouvoir en acquérir d'autres. Il faut donc, dans ce choix bibliographique, penser uniquement à se procurer un aliment intellectuel, sans prendre souci de ce qui est d'une utilité pratique pour le présent ou pour l'avenir, et en se limitant exclusivement à son goût littéraire. Chacun devra chercher à se figurer l'incroyable souffrance que produirait chez un homme habitué à penser l'interruption plus ou moins prolongée de la fréquentation de ses livres, souffrance que Dostoiewski a admirablement décrite dans son roman sur *la Maison des morts*. Le choix des livres sera donc fait avec cette pensée qu'on pourra trouver en eux, constamment, un allégement et un adoucissement à la solitude et à la privation de tout rapport avec les hommes. »

Si nous passons aux résultats de l'enquête, nous voyons que sur 500 demandes qui ont été adressées, 233 n'ont pas eu de réponse; 53 ont été nulles, comme ne répondant pas aux conditions du programme. Il y en eut donc 214 de valables, qui ont été, par les soins des enquêteurs, soigneusement analysées.

Notons, en passant, que ces résultats ont été donnés avec les noms des répondants, ce que nous ne ferons ici que si nous y sommes formellement autorisés.

Sur ces 214 réponses, voici les auteurs qui ont eu plus de cinq suffrages :

Dante	119
Bible	57
Shakespeare	54
Premiers principes d'*Herbert Spencer*	36
Promessi Sposi de *Manzoni*	36
Origine des espèces de *Darwin*	28
Faust de *Gœthe*	25
Système de philosophie d'*Herbert Spencer*	22
Homère	20
Leopardi	19
Histoire universelle de *Cantu*	19
Roland furieux de l'*Arioste*	19
Horace	15
Œuvres de *Darwin*	14
Virgile	13
Cosmos de *Humboldt*	13
Imitation de Jésus-Christ	11
Machiavel	11
Vies de *Plutarque*	11
Le Capital de *K. Marx*	11
Tacite	8
G. Giusti	8
Goldoni	8
Comédie humaine de *Balzac*	8
Dialogues de *Platon*	7
Don Quichotte	7
Essais de *Montaigne*	7
Carducci	7
Schiller	6
Molière	6
Les Misérables de *Victor Hugo*	6
Schopenhauer	6
U. Foscolo	6

D'autres statistiques ont aussi été faites sur ces réponses, méthodes de recensement fort ingénieuses. Nous ne pouvons entrer ici dans le détail. Contentons-nous de donner quelques chiffres.

Sur cent ouvrages modernes (artistiques), il y a eu en moyenne soixante auteurs étrangers désignés, contre quarante auteurs italiens.

Quant aux auteurs étrangers modernes, la désignation a été :

Auteurs français	53
— allemands	41
— anglais	35
— américains	12
— russes	12

Les œuvres artistiques ont eu la prééminence vingt-quatre fois; scientifiques et philosophiques, onze fois; historiques et politiques, huit fois; religieuses, cinq fois; morales, deux fois.

Enfin, en comparant les auteurs du XIXe siècle aux auteurs des siècles passés, on a une proportion de quarante-deux auteurs anciens contre cinquante-huit auteurs du XIXe siècle.

Si nous comparons cette enquête à celle de sir J. Lubbock, en Angleterre; à celle que l'on a faite à Berlin (*Die besten Bücher aller Zeiten und Litteraturen*), on verra que nous aurons de bien curieux documents. Que notre enquête réussisse, — ce dont nous ne doutons guère, — et nous pourrons réunir entre elles les enquêtes anglaise, française, italienne et allemande. Ce sera une source de renseignements précieux pour l'histoire de la pensée humaine au moment où le XXe siècle va commencer.

COURS LIBRES DE LA SORBONNE

L'Évolution de la poésie lyrique au XIXe siècle (1).

(Troisième leçon.)

LA POÉSIE DE LAMARTINE.

Messieurs,

Je me rappelle encore, — et je ne crois pas que j'oublie jamais, — l'espèce de dédain avec lequel, dans de certains milieux, bourgeois ou même littéraires, on parlait volontiers, il y a vingt-cinq ans, de la pénible vieillesse de l'un des plus grands poètes que l'Europe moderne ait connus. Il avait eu le tort de ne pas faire fortune! et, à soixante-quinze ans, il était obligé de travailler pour vivre! Quoiqu'il eût un moment tenu les destinées de la France entre ses mains, ou celles même du monde, il n'avait pas réussi à éteindre ses dettes; aucune Chambre, aucun Sénat ne l'avait recueilli; et son modeste chalet de Passy ne s'ouvrait qu'à de rares fidèles, — de peur, sans doute, qu'en s'ouvrant plus largement il ne se fût rempli de créanciers! Non, en vérité, ce n'était pas ainsi, dans cette détresse et dans cet abandon, que Voltaire était mort, cent ans auparavant; et de nos jours, vous le savez, ce n'était pas ainsi que devait mourir Hugo, mais dans la fortune, et comme au milieu de l'apothéose! A Dieu ne plaise que je le leur reproche! S'il ne saurait en effet me déplaire, comme homme de lettres, — pour l'amour de la corporation, au nom de l'idéal, — qu'un poète ait été moins habile en affaires qu'un banquier, je reconnais, comme citoyen, qu'il n'est pas bon, dans un État bien réglé que personne soit dispensé de faire honneur à sa signature, et je ne réclame point pour l'artiste ou pour le poète le privilège du désordre et de l'incurie. Mais je ne voudrais pas aussi qu'on lui fît comme un crime d'avoir mal administré ses deniers, et, messieurs, si rien n'a plus nui que la misère même de ses dernières années à la réputation littéraire de Lamartine, j'ose m'en plaindre; — et je me flatte que vous le regretterez avec moi! Vous regretterez également que des rancunes ou des ressentiments politiques l'aient poursuivi presque jusqu'à son dernier jour, et que, cette autre raison s'ajoutant à la première, la gloire même de l'auteur de *Jocelyn* ait failli sombrer un moment dans le naufrage de sa République... Mais,

Il renaît aujourd'hui de sa chute profonde, —

c'est un vers d'un autre poète; — et depuis quelque temps on découvre, non seulement que le politique avait vu plus loin qu'on ne croyait, mais encore que, dans ses erreurs mêmes, il n'y avait rien eu que de noble et de généreux comme lui, rien que de libéral et que de prodigue, de magnifique et de fastueux. On convient unanimement que l'orateur fut, et demeurera, l'un des plus éloquents dont se puisse honorer l'histoire de la tribune française. Et enfin, et surtout, ce que l'on reconnaît, c'est que d'autres poètes ont eu peut-être d'autres qualités, plus d'art et de métier, par exemple, ou plus de passion; ils ont encore été des inventeurs plus originaux ou plus puissants, des âmes plus singulières; mais nul, assurément, n'a été plus poète si, dans la mesure où ce mot de poésie exprime ce qu'il y a de plus élevé dans l'idéal de l'humanité, nul ne l'a réalisé plus pleinement, ou n'en a plus approché, — sans effort et sans application, naturellement, naïvement, par le seul effet de son instinct ou de la loi de son être, comme un grand arbre porte ses fruits ou comme un grand fleuve coule selon sa pente (1).

Vous savez, messieurs, quel fut, aussitôt qu'elles parurent, au commencement de l'année 1820, l'effet soudain des *Méditations*. On attendait alors, on demandait un poète, si, comme je l'ose bien croire, Delavigne et Béranger ne sont guère que des prosateurs qui ont mis,

---

(1) Suite. — Voy. les numéros des 21, 28 janvier et 4 février 1893.

(1) De beaucoup de travaux, dont Lamartine a été l'objet, je signalerai parmi les plus récents : les *Souvenirs sur Lamartine*, de M. Charles Alexandre, son secrétaire intime. 1 vol. in-18. Paris, 1884, Charpentier; — le livre de M. Charles de Pomairols, auquel je ferai plus d'un emprunt : *Lamartine, Étude de morale et d'esthétique*. 1 vol. in-18. Paris, 1889, Hachette; — le livre de M. Félix Reyssié, *la Jeunesse de Lamartine*. 1. vol in-18. Paris, 1892, Hachette, — et surtout le bel article de M. de Vogüé, dans ses *Heures d'Histoire*, Paris, 1893, A. Colin.

On y joindra parmi les livres plus anciens : *la Politique de Lamartine*. 2 vol. in-18. Paris, 1878. Hachette, pour la très intéressante *Introduction* que M. de Ronchaud y a mise à un choix des *Discours* du poète; — et le *Lamartine* de M. Émile Ollivier. 1 vol. in-18. Paris, 1874, Garnier.

quelquefois, des rimes à leur prose. Non seulement le grand public, mais les « antipoètes » eux-mêmes, « tous les antipoètes » furent charmés, furent séduits, lurent et récitèrent, commentèrent, célébrèrent, de salons en salons, *le Lac*, *le Vallon*, *l'Isolement*, *l'Automne*; et ce petit billet de Talleyrand à Mme de Talmont ne vous paraîtra pas le moins éloquent témoignage de ce succès mondain : « Je vous renvoie, princesse, avant de m'endormir, le petit volume que vous m'avez prêté hier; qu'il vous suffise de savoir que je n'ai pu dormir et que j'ai lu jusqu'à quatre heures du matin pour relire encore. Je ne suis pas prophète; je ne puis pas vous dire ce que sentira le public, mais mon public à moi, c'est mon impression sous les rideaux. Il y a là un homme, nous en reparlerons. » A-t-il été donné, messieurs, à beaucoup de poètes de troubler ainsi le sommeil du prince de Bénévent? *Les Méditations* furent suivies, à bref intervalle, des *Nouvelles Méditations* et de *la Mort de Socrate*, en 1823, puis du *Dernier chant du pèlerinage de Childe Harold*, en 1825, et des *Harmonies*, en 1830. Enfin, après 1830, quand il était déjà tout à fait engagé dans la politique, Lamartine donna son *Jocelyn*, en 1836, et *la Chute d'un Ange*, en 1839. C'est à peu près toute son œuvre, — en vers, j'entends; — et les trente années qui lui restaient à vivre devaient être comme dévorées par des occupations ou des soucis médiocrement poétiques. Il y a cependant de belles pages encore dans *les Recueillements*, et, quoi qu'en prose, il y en a qui valent presque des vers, dans *Raphaël* et dans *Graziella*.

Quelles étaient donc, messieurs, les qualités de cette poésie? Car, dans les premières *Méditations* surtout, elles ne sont toutes ni du même prix, ni surtout également nouvelles. Lamartine est de son temps; il est aussi du temps qui l'avait précédé; il en a subi l'influence et ses vers en portent la marque (1). Vous retrouverez donc chez lui la phraséologie du Directoire et de l'Empire; vous y retrouverez « la reine des ombres », et le « char de l'Aurore », et « les oiseaux de Vénus », et la « Mort » avec un grand M, et le « Temps » avec un grand T. Vous y retrouverez, — l'eussiez-vous cru, si M. de Feletz ne s'en était porté garant! — des hémistiches entiers de Quinault, dans *le Lac* : « Le flot fut attentif; » et des hémistiches de Thomas : « O Temps! suspends ton vol! » Voici encore les premiers vers de *l'Enthousiasme* :

Aussi, quand l'aigle du Jourdain
Enlevait Ganymède aux cieux,
L'enfant, s'attachant à la terre,
Luttait contre l'oiseau des dieux;
Mais entre ses serres rapides
L'aigle, pressant ses flancs timides,
L'arrachait aux champs paternels
Et, sourd à la voix qui l'implore,
Il le jetait, tremblant encore,
Jusques aux pieds des immortels.

Ils pourraient être de Rousseau, — je dis de Jean-Baptiste, — ou de Lefranc de Pompignan.

Le Nil a vu sur ses rivages
Les noirs habitants des déserts..., etc.

Et ceux-ci, messieurs, pourquoi ne seraient-ils pas de Parny?

Oui, l'Anio murmure encore
Le doux nom de Cynthie aux rochers de Tibur;
Vaucluse a retenu le nom chéri de Laure;
Et Ferrare au siècle futur
Murmurera toujours celui d'Éléonore!
Heureuse, la beauté que le poète adore!

N'a-t-on pas peut-être encore trop loué l'harmonie de quelques-uns de ces vers? Non certainement que je sois assez barbare, ou assez dur d'oreille, assez janséniste en musique, pour en méconnaître ou n'en pas sentir tout le charme :

Maintenant sous le ciel tout repose ou tout aime :
La vague en ondulant vient dormir sur le bord,
La fleur dort sur sa tige, et la nature même
Sous le dais de la nuit se recueille et s'endort...

Oui; c'est une volupté, « dont il semble que les sens participent », comme disait quelqu'un. Mais, comme un autre en fait la remarque, n'est-ce pas aussi plutôt la fin, ou le terme, pour mieux dire, que le commencement de quelque chose (1)? Est-ce que, depuis Racine au moins, toute notre poésie n'avait pas essayé d'atteindre cette harmonie dont le grand charme est fait de sa facilité, de sa « morbidesse », de sa fluidité, mais non pas de sa science ni de sa complexité? Est-ce que précisément, à quelques années de là, l'une des innovations d'Hugo, — celle qui révoltera presque le plus les classiques et les femmes, — ne sera pas de vouloir habituer nos oreilles à des chants plus sonores, — plus âpres, si vous le voulez, et plus rudes, — qui paraîtront plus « discordants » d'abord; qui le seront, en effet; qui finiront cependant par nous plaire, quand nous en saurons jouir, après nous y être longtemps et inutilement refusés, comme à la musique de Beethoven ou de Wagner?

(1) Je ne traite pas ici, comme on le pense bien, la question des *Origines de la poésie de Lamartine*. Mais, aux influences que j'ai signalées déjà dans les précédentes leçons, et qu'il faut considérer, à défaut de preuves contraires, comme ayant toutes agi sur lui, sa *Correspondance*, publiée par Mme Valentine de Lamartine, et ses *Confidences*, permettraient d'en ajouter plus d'une encore. Celle de Pétrarque, par exemple, a été grande et durable sur lui, s'il prend plaisir à l'avouer dès 1819, dans une note qu'il a mise à *l'Isolement*, et si nous en retrouvons la trace, quarante ans plus tard encore, dans une de ses dernières pièces, *la Vigne et la maison*, datée de 1857.

(1) C'est à M. de Pomairols, en son *Lamartine* (p. 81, 82), que j'emprunte cette observation, et, sans remonter plus haut, je renvoie le lecteur qui voudrait en apprécier l'exactitude et la justesse, au *Traité de versification française* de M. Becq de Fouquières.

Mais il n'est pas, messieurs, jusqu'à l'inspiration religieuse des *Méditations* qui ne vienne elle-même, d'un peu loin, d'un peu haut; de plus haut et de plus loin qu'on ne le croit; car, si je vous demandais de qui sont ces vers :

Orageux tourbillons qui portez les naufrages
Aux vagabonds vaisseaux des tremblants matelots,
Témoignez son pouvoir à ses moindres ouvrages,
Semant par l'univers la grandeur de son los.

Faites-la dire aux bois dont vos fronts se couronnent,
Grands monts qui comme rois les plaines maîtrisez,
Et vous, humbles coteaux où les pampres foisonnent,
Et vous, ombreux vallons de sources arrosés.

Féconds arbres fruitiers, l'ornement des collines,
Cèdres, qu'on peut nommer géants entre les bois,
Sapins, dont le sommet fuit loin de ses racines,
Chantez-le sur les vents qui vous servent de voix...

si je vous le demandais, me répondriez-vous tout de suite, sans hésitation ni recherche, qu'ils sont de Bertaut, évêque de Séez, aumônier de Marie de Médicis, et, comme tels, de quelque deux cents ans antérieurs aux *Méditations* (1)? Par où, je ne veux point insinuer que Lamartine ait imité Bertaut. Il en était certainement incapable en 1820, et même en 1823! Mais, ici encore, n'ai-je pas le droit de voir en lui l'héritier d'une longue tradition, transmise de Bertaut ou de Malherbe jusqu'à lui, en passant par Corneille, par Racine, par Rousseau, par Lefranc de Pompignan, par Gilbert même? Les rares accents lyriques que l'on ait entendus résonner dans notre poésie classique, c'est dans quelques paraphrases des *Psaumes* qu'on les trouve; et Lamartine, à vrai dire, n'a fait que retourner à la source, mais il ne l'a point découverte.

En revanche, à côté de ces qualités, qui ne diffèrent qu'en degré de qualités déjà connues, en voici de plus nouvelles et de plus personnelles. Telle est cette abondance ou cette facilité merveilleuse, — *lactea ubertas*, comme eût dit un ancien, — je ne sais quoi de large et coulant, de limpide et d'aisé, d'intarissable et de parfaitement pur; quelque chose qui n'a de comparable, à mon gré, que la belle prose, la très belle prose de George Sand, dans quelques-uns de ses premiers romans; qui ne diffère pas moins de l'art exquis, mais si savant, de Racine, que du métier lâche et inconsistant de Voltaire, en ses *Discours sur l'Homme*; qui n'est pas cependant la fécondité d'invention verbale que nous admirerons chez Hugo. J'en trouve un bel exemple dans ces quinze vers de l'*Immortalité* :

Pour moi, quand je verrais dans les célestes plaines
Les astres, s'écartant de leurs routes certaines
Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés;
Quand j'entendrais gémir et se briser la terre;
Quand je verrais son globe, errant et solitaire,
Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit;
Et quand, dernier témoin de ces scènes funèbres,
Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres,
Seul je serais debout : seul, malgré mon effroi,
Être infaillible et bon, j'espérerais en toi,
Et, certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits je t'attendrais encore!

Ce qui n'est pas moins remarquable, et ce qui est plus neuf encore dans ces vers, — comme aussi bien dans tant d'autres que l'on y pourrait joindre, — c'est la noblesse de l'inspiration : noblesse des mots, noblesse de l'accent, noblesse aussi du geste ou de l'attitude qui s'y dessinent. Jamais poète n'eut les yeux plus purs, ni l'imagination plus belle : je ne dis pas plus puissante ou plus plastique; je crois que je veux même dire le contraire. La qualité m'en fait toujours songer à une belle page de Bossuet, dans ces admirables *Élévations sur les Mystères*, où d'ailleurs, si j'osais comparer le profane au sacré, la liberté du poète et la foi du prêtre, je pourrais vous montrer plus d'une ressemblance avec *les Méditations* : « Pour corriger l'abus et l'égarement de notre imagination vagabonde et dissipée, il faut la remplir d'images saintes. Quand notre mémoire en sera pleine, elle ne nous ramènera que ces pieuses idées. La roue agitée par le cours d'une rivière va toujours, mais elle n'emporte que les eaux qu'elle trouve en son chemin; si elles sont pures, elle ne portera rien que de pur; mais si elles sont impures, tout le contraire arrivera. Ainsi, si notre mémoire se remplit de pures idées, la circonvolution, pour ainsi dire, de notre imagination agitée ne puisera dans ce fonds et ne nous ramènera que des idées saintes. La meule d'un moulin va toujours, mais elle ne moudra que le grain qu'on aura mis dessous; si c'est de l'orge, on aura de l'orge moulu; si c'est du blé et du pur froment on en aura la farine » (1). Ainsi, messieurs, de Lamartine. Il y a en lui, — du fait un peu de son éducation, mais surtout de sa

(1) Bertaut a été dernièrement réédité dans la *Bibliothèque elzévirienne*, par M. Adolphe Chenevière. 1 vol. in-18. Paris, 1891. Plon. Si d'ailleurs on peut noter quelques rapports entre Lamartine et lui, j'aurai peut-être l'occasion d'en montrer plus tard d'assez inattendus entre lui et Musset, lesquels aussi bien ont déjà frappé M. Chenevière. Toujours intéressants, ces rapprochements pourraient, en outre, ici servir à faire voir qu'au temps même encore de Malherbe le lyrisme ne demandait, comme l'on dit, qu'à vivre et qu'à se développer. Mais, comme j'ai tâché de l'expliquer dans un récent article de la *Revue des Deux Mondes*, il avait contre lui, pour l'empêcher d'être, et bientôt l'étouffer, la tyrannique fortune de cet esprit de sociabilité dont j'ai rapidement indiqué les conséquences dans la seconde de ces leçons.

(1) *Élévations sur les mystères*, IVe semaine, VIIIe Élévation. L'*Empire de l'homme sur soi-même*. C'est là, dans les *Élévations*, bien plus encore que dans les *Sermons*, c'est là qu'on peut voir trois choses avec une entière clarté : 1° ce qu'il y a de lyrisme dans l'éloquence de Bossuet; 2° quelles sont exactement les limites, quelle est la ligne de partage ou de séparation de l'éloquence et du lyrisme; 3° ce qu'il y a de l'orateur, et même de l'orateur de la chaire, dans tous les grands lyriques.

nature, — une étrange, mais admirable et heureuse incapacité de rien retenir ou de rien voir de plat et de vulgaire, de ridicule ou de laid, de mesquin et d'odieux. Le vice même existe à peine pour lui; il en a seulement entendu parler;

> Son âme, est un foyer qui brûle et qui parfume
> Ce qu'on jette pour la ternir.

Aussi naturellement qu'il y a donc des poètes, — et de grands poètes, de beaux poètes, — qui ne peuvent se détacher de terre, qui sont comme les prisonniers de la réalité, dont la poésie même reproduit la laideur avec autant de force que la beauté, aussi naturellement Lamartine s'élève, lui, dans les espaces, et il ne respire à l'aise, il ne se meut, il ne plane que dans les profondeurs de l'éther. Ne croyez pas pour cela qu'il manque au besoin de vigueur! On l'a trop dit, et on s'est trompé. Comme tous les grands lyriques, — depuis Archiloque de Paros jusqu'à l'auteur des *Châtiments*, — il n'eût dépendu que de Lamartine de réussir aussi dans la satire, et je n'en veux pour preuve que telle pièce *Contre la peine de mort;* ou sa *Réponse à Némesis;* ou tels vers encore de *Jocelyn :*

> Peut-être il était beau, quand Rome reine et mère,
> De l'empire du monde évoquant la chimère,
> Posait son pied d'airain sur la nuque des rois,
> Lançait du Capitole une foudre bénie
> Et tentait d'allonger sa double tyrannie
> Jusqu'où va l'ombre de la croix;
>
> Quand ces pontifes — rois, distributeurs du monde,
> Marquaient du doigt les parts sur une mappemonde,
> Donnaient ou retiraient les royaumes donnés,
> Citaient les fils d'Habsbourg au ban du Janicule,
> Et tendaient à baiser la poudre de leur mule
> A leurs esclaves couronnés;
>
> Il était beau, peut-être, avec Pétrarque ou Dante,
> D'allumer son courroux comme une lampe ardente,
> De jeter sur l'autel sa sinistre lueur..., etc.

Mais ce qui demeure vrai, c'est qu'ordinairement, Lamartine répugnait à entretenir en lui l'espèce d'agitation, de trépidation, de trouble intérieur d'où seuls peuvent sortir de tels vers. Ou, si vous le voulez, il ne touchait jamais la terre qu'en passant, et aussitôt, d'un coup d'aile, il regagnait ses hauteurs accoutumées, où les bruits d'en bas ne lui arrivaient plus qu'épurés, spiritualisés, idéalisés par la distance. Et sans doute, messieurs, voilà déjà quelque chose d'assez personnel ou d'assez particulier, qu'une telle nature d'imagination! Tout se transforme en passant par elle. Les lignes s'ennoblissent, les contours s'harmonisent, les couleurs s'apaisent, les nuances se fondent, et, — oui, j'en conviens, — la réalité s'y « déforme », mais c'est toujours dans le sens de la noblesse et de la pureté. Rappelez-vous seulement, dans ses vers, dans ses romans eux-mêmes, quelles sont devenues, et quelles étaient, quelles furent en réalité, depuis que nous avons appris à les connaître, Elvire, la véritable Elvire, la femme du vieil aéronaute, et Graziella, la petite cigarière de la manufacture de Naples (1). Mais, dans la réalité même, ne l'oublions pas aussi, ce n'est pas telles qu'elles étaient, c'est bien telles qu'on les retrouve dans ses vers que Lamartine les a vues, de ses yeux vues, de ses yeux de poète et non pas d'amoureux. Ceci mérite qu'on s'y arrête, et nous touchons ici l'un des points les plus délicats, — je ne dis pas de la vie privée de Lamartine, puisqu'il est convenu que nous n'en parlerons point, — mais de la définition même du lyrisme (2).

Qu'est-ce donc, messieurs, que l'on veut dire quand on fait de l'inspiration personnelle l'âme même du lyrisme? et tout d'abord, en bon français, cela ne signifie-t-il pas qu'elle n'en est pas le corps, si je puis ainsi parler, mais le principe intérieur et caché, dont la manifestation ne saurait se passer du secours des moyens extérieurs, qui sont les formes de la nature, et les mots de la langue, et les sentiments, ou les idées de l'humanité? Rien, je crois, n'est plus évident! Et veut-on dire seulement que, parmi ses sentiments, le poète ne doive choisir, pour les exprimer dans ses vers, que les plus particuliers, les plus rares, les plus singuliers, ceux qui le séparent et qui l'isolent du reste de ses semblables? Non encore, puisque aussi bien, s'il réussissait à s'isoler de nous, alors, nous ne le comprendrions plus, et sa langue serait du sanscrit ou du chinois pour nous. Quelques mandarins, après bien du travail, y comprendraient seuls quelque chose (3).

Mais on veut dire, premièrement, que le poète n'est déterminé à chanter que par sa seule vocation, et c'est d'abord ce qui le distingue de l'auteur dramatique, par exemple, ou de l'orateur. L'orateur, en effet, ne parle

---

(1) Voyez sur Elvire les articles de M. Anatole France dans *le Temps* des 4, 11 et 25 septembre 1892; sur Graziella, M. Reyssié, et sur Jocelyn enfin, ou sur l'abbé Dumont : *les Confidences.*

(2) Nous reprocherait-on peut-être, en insistant sur le caractère personnel de la poésie de Lamartine, de paraître oublier des œuvres comme *la Mort de Socrate* ou comme le *Dernier chant du pèlerinage de Childe Harold?* Il nous suffira, pour répondre, d'emprunter à M. Reyssié cette opinion d'un contemporain du poète : « M. de Lamartine voudrait en vain imiter un poète ou un poème, sa nature l'emporte bientôt, sa rêverie le domine, son inspiration devient plus puissante... Aussi, après quelques efforts pour suivre la trace d'*Harold*, M. de Lamartine rentre naturellement dans son propre sentier, et ce poème, commencé comme un poème, devient peu à peu la plus simple, la plus poétique et la plus touchante des élégies qui soit sortie de l'âme d'un poète en l'honneur d'un autre poète. »

(3) C'est ainsi qu'il n'y a pas de drame sans le spectacle d'une volonté qui se déploie, mais cet exercice de la volonté n'est pas évidemment *à lui seul* tout le drame. Pour ne pas s'exercer à vide, il faut, en effet, que la volonté rencontre des obstacles, — dans la fatalité par exemple, ou dans la loi morale, ou dans la convention sociale, ou encore dans les circonstances, — et la représentation de ces circonstances, de ces conventions, de la loi ou de la fatalité, fait donc partie *constitutive* du drame. Ce n'est pas le lieu d'appuyer sur ce point, et je me contente ici d'indiquer la direction du raisonnement. Un caractère *essentiel* n'est pas un caractère *unique;* et on pourrait même dire : au contraire! puisqu'il n'est *essentiel* qu'en tant qu'il en commande ou qu'il en détermine un grand nombre d'autres, qui lui sont à la fois connexes et subordonnés.

point « pour parler », il remplit un devoir; et, prédicateur, avocat ou tribun, ni l'occasion ni la forme de son discours ne dépendent uniquement ou même principalement de lui. Sans Philippe, ou sans Catilina, nous ignorerions peut-être ce qu'il y avait de patriotisme dans l'âme des Cicéron et des Démosthène. Nous ignorerions ce qu'il y avait de tendresse et de pitié dans le cœur de Bossuet s'il n'avait pas prononcé, par ordre, l'*Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre*. Mais le poète, au contraire, mais Lamartine et Vigny, mais Musset et Hugo, n'ont chanté que pour chanter; ils n'ont pris le conseil que d'eux-mêmes, que d'eux seuls; et *le Lac* ou *la Colère de Samson*, *les Nuits* ou *la Tristesse d'Olympio* ne sont nés que du besoin pour eux d'épancher le trop-plein de leur âme. Le poète lyrique n'a pas non plus, — comme l'auteur dramatique, comme Corneille ou comme Racine, — examiné, calculé, médité les convenances de son sujet; et c'est encore ce que l'on veut dire : que tous les sujets lui sont bons, pourvu seulement qu'ils l'aient ému. Sa poésie n'est donc ainsi, selon le mot du vieux Du Bellay, que le *papier journal*, messieurs, de ses émotions. Ses *Méditations* ou ses *Nuits*, ses *Feuilles d'automne* ou ses *Consolations* ne sont vraiment pour nous que la révélation de son individualité. Chaque progrès que nous faisons dans l'intelligence de son œuvre en devient un que nous faisons aussi dans l'intimité de sa personne. Et, dans la mesure où nous le comprenons, ce que l'on veut dire enfin, ce que l'on veut dire surtout, c'est qu'il a exprimé, d'une manière qui n'appartient qu'à lui, des sensations, des sentiments ou des idées dont nous avons tous au moins quelque commencement en nous; — et c'est ce qui éclate au jour, pour ainsi parler, quand on parcourt les thèmes lyriques, pour essayer d'en reconnaître la nature, le pouvoir et les limites.

Voici, par exemple, messieurs, le *Patriotisme* ou la *Liberté*. Assurément, le poète lyrique peut se proposer de les traiter, et vous en connaissez plus d'un qui les a glorieusement traités : un David, un Pindare, un Horace, et chez nous, chez les modernes, un Arndt, un Körner, un Barbier, l'auteur de *l'Idole* et de *la Curée*. Mais la fécondité n'en est pas inépuisable, ou plutôt, de lyriques à l'origine, ce sont thèmes qui deviennent promptement et purement oratoires; et les raisons en sont, si je ne me trompe, assez apparentes. C'est qu'il n'y a pas beaucoup de façons d'entendre la liberté ni le patriotisme, si même on ne doit dire qu'à un moment donné de l'histoire d'un peuple, il n'y en a qu'une, qui est la bonne, exclusive et jalouse, toutes les autres n'en étant que des restrictions ou des contrefaçons. Ce sont aussi des choses communes, qu'il n'est permis à personne de s'approprier, ou d'accaparer; et j'ajoute : ce sont des sentiments qui n'ont de réelle efficacité, qui ne deviennent des principes d'action que grâce au concours ensemble de tous les fils d'un même temps, de tous les citoyens d'une même patrie. Ne sont-ce pas aussi des sentiments clairs, des sentiments actifs, des sentiments toujours *actuels*, si je puis ainsi dire, qui ne prêtent pas beaucoup à la rêverie, ni partant au vague, ni partant au mystère? Aussi, messieurs, voyons-nous dans l'histoire que, sans être interdits aux lyriques, cependant c'est par les autres que le *Patriotisme* et la *Liberté* ont surtout été traités; par l'auteur de l'*Iliade*, par le trouvère anonyme de *la Chanson de Roland*, par Eschyle en ses *Perses*, par Shakespeare en ses drames historiques, par Corneille en son *Horace*, par l'auteur des *Olynthiennes*, par celui des *Philippiques*. Mais les vrais thèmes lyriques, ce sont ceux qui comportent sur une même donnée, très générale, autant de variations qu'il y a de sensibilités pour en être diversement affectées.

L'*Amour*, d'abord, si, d'un être humain à un autre être humain, ou dans le même être, d'un temps à l'autre de son existence, il n'y a rien de plus changeant, de plus variable, on pourrait presque dire de plus contradictoire. Tous en savent l'importance. Mais les uns n'y voient que la satisfaction d'un instinct vulgaire, « l'échange de deux fantaisies », une distraction d'un moment, bonne, — comme la torture, mais un peu plus agréablement, — « pour faire passer une heure ou deux »; — et ce sont les Anacréon, les Horace ou les Béranger. D'autres y voient, comme cet ancien, le dur « tyran des hommes et des dieux », l'unique raison qu'il y ait pourtant de vivre; et je ne sais quoi de plus amer ou de plus cruel que la mort, mais cependant le philtre dont ils ne sauraient se passer; — et ce sont les Sapho, dans l'antiquité, les Musset ou les Vigny parmi nous. D'autres encore y ont trouvé le principe idéal qui les épure et les élève au-dessus d'eux-mêmes, qui devient pour eux la source des résolutions généreuses, des hautes pensées, des grands sacrifices; — et ceux-ci, dont les épicuriens se moquent, parce qu'ils ne les comprennent pas, ce sont les Pétrarque et les Dante; — à moins, messieurs, que, transportant de la créature au Créateur ce que le pouvoir d'aimer a peut-être de plus ardent, ils ne deviennent les Thérèse et les François d'Assise! Mais combien en connaissez-vous, je dis de notre temps, pour qui l'amour semble n'avoir été qu'une « matière à mettre en vers français »; et si c'est un reproche, notre Ronsard y a-t-il tout à fait échappé? Lamartine, à son tour, a conçu l'*Amour* d'une autre manière encore, dont l'originalité suffirait à lui donner entrée dans le chœur des grands lyriques. Il y a vraiment vu la révélation de Dieu même :

> Tu disais; et nos cœurs unissaient leurs soupirs,
> Vers cet être inconnu qu'attestaient leurs désirs.
> A genoux devant lui, l'aimant dans ses ouvrages,
> Et l'aurore et le soir lui portaient nos hommages
> Et nos yeux enivrés contemplaient tour à tour,
> La terre, notre exil, et le ciel, son séjour (1).

(1) Quelqu'un a dit à ce propos : « Mais alors, si Lamartine n'aimait pas, il ne *croirait* donc pas? » Et je réponds sans hésiter : « Non, il

Un autre thème, éminemment lyrique, pour la même raison, c'est la *Nature*, parce que, — si la connaissance de ses lois se rapporte à ce qu'il y a de commun dans toutes les intelligences, — au contraire, les sensations qu'elle nous procure dépendent uniquement de la finesse ou de l'acuité de nos sens, de l'éducation qu'ils ont reçue, de l'usage que nous en avons fait. C'est donc pourquoi, comme de l'amour, vous trouverez, messieurs, que tous les grands lyriques ont eu leur conception à eux de la nature, une certaine manière de l'éprouver et de la sentir qui fait une partie de leur personnalité. Ni pour Hugo, ni pour Vigny, la nature n'est ce qu'elle est pour Lamartine, et vous le verrez bien. Rappelez-vous *le Vallon :*

> Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime,
> Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours;
> Quand tout change pour toi la nature est la même,
> Et le même soleil se lève sur tes jours.

Rappelez-vous les descriptions de *Jocelyn*. Rappelez-vous encore les derniers mots de Childe-Harold :

> Et maintenant encore... à mon heure dernière,
> Tout ce que je regrette en fermant ma paupière,
> C'est le rayon brillant du soleil du midi
> Qui se réfléchira sur mon marbre attiédi.

Pour Lamartine, la nature a toujours été la grande consolatrice, la puissance douce et bienfaisante, qui semble avoir des harmonies pour toutes nos joies, comme des dictames pour tous nos maux. Et, sans doute, on dira que c'est qu'en elle il retrouve encore son Dieu, — ce qui lie sa conception de la nature à sa conception de l'amour, — mais aussi, « né qu'il était parmi les pasteurs », c'est que personne, je crois, ne l'a sentie plus directement, ne l'a plus naturellement aimée, comme associée plus intimement à ses moindres souvenirs, et c'est encore un trait de son originalité. En comparaison des siennes, et comme étant plus extérieures à leurs auteurs, toutes les autres descriptions de la nature auront quelque chose de plus théâtral, de plus littéraire, de moins vécu (1).

Et voici, messieurs, un autre thème encore : c'est la *Mort*, si semblable d'apparence, et, en réalité, selon les temps, selon les lieux, selon les hommes, si différente! Vous savez ce qu'elle est pour Lamartine :

> Tu vas boire à la source vive
> D'où coulent les temps et les jours;
> Océan sans fond et sans rive,
> Toujours plein, débordant toujours;
> L'astre que tu vas voir éclore
> Ne mesure plus par aurore
> La vie, hélas! prête à tarir,
> Comme l'astre de nos demeures,
> Qui n'ajoute au présent des heures
> Qu'en retranchant à l'avenir.

Mais au contraire, et au lieu de cette entrée triomphale dans l'immortalité, vous savez ce que d'autres y voient. Pour celui-ci, — Victor Hugo, par exemple, elle est le passage sans nom, le roi des épouvantements, l'inévitable échéance dont la menace et l'horreur, toujours mêlées dans nos plaisirs, en troublent, en altèrent, en corrompent la jouissance. Ce que d'autres redoutent en elle, c'est la séparation des êtres chers, des choses aimées, c'est la rupture des liens qui nous attachent à la vie, c'est la perte de la vie même, et avec les anciens, c'est de passer de la « douce lumière du soleil » aux brouillards de l'Erèbe. Mais il y en a qui, — comme Vigny, par exemple, ou comme Baudelaire, — s'ils ne la craignent pas, c'est qu'elle est pour eux cette séparation même, le commencement de la paix du néant, la fin d'une agitation ridicule ou douloureuse, et l'introduction au *Nirvana* des Hindous. Combien d'autres manières encore de concevoir, de penser, de sentir la mort par avance! et qui dépendent à peine, messieurs, du sort que la vie nous a fait, mais plutôt, mais surtout de ce que nous sommes nés, et de ce qu'il y a donc de plus personnel en nous! Et c'est pour cela qu'avec la *Nature* et l'*Amour* je ne vois pas, je ne crois pas que vous trouviez de thèmes lyriques dont la fécondité, la richesse et la profondeur égalent celles de la *Mort*.

Je ne veux pas dire qu'il n'y en ait pas d'autres, et, — pour ne parler encore que des plus généraux, — l'idée de la *Gloire* ou celle de *Dieu* ne laissent pas d'avoir procuré d'assez belles inspirations à quelques-uns de nos lyriques. Mais je crains qu'à l'épreuve le premier de ces deux thèmes, la *Gloire*, n'offrît pas beaucoup de ressources, comme ne pouvant pas être varié de beaucoup de manières, — voyez Pindare, — et ne le pouvant pas comme étant trop impersonnel. Ce sont les hommes qui donnent la gloire; c'est d'eux qu'il faut que le poète la sollicite, ce qui ne saurait aller sans quelque condescendance à leur opinion, — voyez encore Pindare; — et du fait seul de cette contrainte ou de cette presque abdication de soi, la personnalité du poète en est gênée, ou empêchée dans son libre développement.

Et il n'y a pas non plus tant de manières de concevoir ou de se représenter Dieu, puisqu'on pourrait toutes les réduire à deux. Si l'on adopte la première, et qu'on l'ose « personnifier », — je veux dire si l'on fait de lui le Créateur, la Providence et le Souverain Juge, — il appartient alors plutôt à l'épopée qu'à l'ode, à Homère et à Virgile, à Dante et à Milton; il appartient surtout

ne *croirait* pas. » L'amour lui est, positivement, une preuve de Dieu; ce qui, d'ailleurs, n'est pas seulement plus fréquent, mais plus philosophique aussi que l'on n'a l'air de le dire.

(1) Dans une étude plus complète sur Lamartine, — mais surtout qui serait faite à un autre point de vue, — je crois qu'il faudrait insister particulièrement sur la façon dont il a senti et compris la nature. Elle avait commencé par être vraiment une « mère » pour lui; il avait grandi comme au milieu d'elle; et aussi loin qu'il pouvait remonter dans ses souvenirs, tous ses « états d'âme » ramenaient avec eux le cortège des impressions qui les avaient jadis accompagnés.

à la chaire chrétienne. Mais si le nom de Dieu est synonyme d'*Immanent* et d'*Inconnaissable*, alors, messieurs, trop grande qu'en est l'idée, trop flottante aussi, trop vaste encore pour être comme emprisonnée dans des genres toujours finis, alors, c'est le mystère, c'est le symbole, — c'est ce que nous disions l'autre jour en parlant de Chateaubriand : la condition même de toute poésie, lyrique ou autre, — c'est le milieu métaphysique où toutes choses en baignant se trempent, pour ainsi parler, et se teignent des couleurs de la poésie.

Cette considération nous permet d'ajouter un trait encore à la définition des thèmes lyriques, pour les mieux distinguer des autres : les épiques et les dramatiques. C'est qu'une *Iliade* en Grèce, — mais une *Odyssée* surtout, — une *Énéide* à Rome, ou chez nous un *Cid*, un *Horace*, une *Andromaque*, une *Phèdre*, à plus forte raison, messieurs, un *Tartuffe* ou un *Misanthrope*, sont au fond des imitations de la vie présente ou, si vous le voulez, des interprétations, des transpositions de la réalité. J'en dis autant de l'éloquence, comme tendant toujours à provoquer l'action, et je pourrais ajouter que, là même, est ce qui la distingue essentiellement du lyrisme. Mais, au contraire, vous venez de le voir, par le sentiment de l'Amour, par celui de la Nature, par celui de la Mort, la poésie lyrique tend constamment à se soustraire aux conditions de la réalité. C'est l'*au-delà* qui l'attire, c'est l'inconnu, c'est ce qu' « aucun œil n'a vu », c'est ce qu' « aucune oreille n'a jamais entendu » ;

Tout à coup des accents *inconnus à la terre*
Du rivage charmé frappèrent les échos ;...

la réalité, toute réalité ne lui sert que d'un point de départ ou d'appui pour s'élancer au delà d'elle. Elle ne l'imite pas, elle la transforme. Elle ne lui emprunte ses moyens que pour essayer de pénétrer le mystère dont ils sont l'enveloppe ; et c'est ainsi, messieurs, que, tout naturellement, plus qu'aucune autre forme de poésie, la poésie lyrique tend à la poésie philosophique. Vous en verrez de nombreux exemples, dont Lamartine lui-même n'est pas le moins illustre, si c'est à lui, bien avant Vigny, qu'il faut faire honneur en français d'avoir fixé les modèles de cette poésie dont les *Discours sur l'Homme* de Voltaire ou l'*Hermès* d'André Chénier n'étaient encore que de prosaïques essais.

Pourtant chaque atome est un être,
Chaque globule d'air est un monde habité ;
Chaque monde y régit d'autres mondes peut-être,
Pour qui l'éclair qui passe est une éternité !
Dans leur lueur de temps, dans leur goutte d'espace,
Ils ont leurs jours, leurs nuits, leur destin et leur place,
La pensée et la vie y circulent à flot ;
Et pendant que notre œil se perd dans ces extases,
Des milliers d'univers ont accompli leur phase,
Entre la pensée et le mot.

Voilà de beaux vers, messieurs, mais en les écoutant, ne faites-vous pas peut-être une réflexion, dont je ne puis m'empêcher en m'entendant les relire ? Ils sont très beaux, mais sont-ils « signés » ? Ils sont de Lamartine, mais pourquoi sont-ils de Lamartine, je veux dire pourquoi ne seraient-ils pas aussi bien d'un autre ? Et puisque je viens de nommer Voltaire, assurément je ne fais point de comparaison, mais enfin, pour ce qui est du fond des idées, comme aussi bien de l'exécution presque anonyme et impersonnelle, en quoi les vers que je viens de vous rappeler diffèrent-ils de ceux-ci :

... Déjà de la carrière
L'auguste vérité vient m'ouvrir la barrière ;
Déjà ces tourbillons, l'un par l'autre pressés,
Se mouvant sans espace, et sans ordre entassés,
Ces fantômes savants à mes yeux disparaissent.
Un jour plus pur me luit, les mouvements renaissent,
L'espace, qui de Dieu contient l'immensité,
Voit rouler dans son sein l'univers limité,
. . . . . .
Dieu parle et le chaos se dissipe à sa voix,
Vers un centre commun tout gravite à la fois.
Ce ressort si puissant, l'âme de la nature,
Était enseveli dans une nuit obscure,
Le compas de Newton, mesurant l'univers,
Soulève ce grand voile et les cieux sont ouverts.

Oui, j'entends bien ; je sais ; les vers de Voltaire sont médiocres, s'ils sont des vers ; et ceux de Lamartine sont beaux. Mais n'est-il pas vrai que ce sont tous les deux des idées générales qu'ils développent, — quelques-unes mêmes des plus générales qu'il se puisse ? — et sans doute chez Lamartine, le mouvement est lyrique encore ; la période est ample et harmonieuse ; les images sont grandes ; mais la personnalité du poète commence, pour ainsi dire, à se retirer de son œuvre. En d'autres termes, messieurs, déjà, dans *Jocelyn*, d'où j'ai tiré cette citation, comme avant *Jocelyn* dans les *Harmonies*, la poésie, de philosophique, tend à devenir véritablement oratoire ; et elle l'est, elle n'est plus guère que de l'éloquence rimée dans *la Chute d'un ange* (1).

Et il fallait bien, messieurs, — si nul être ne saurait mentir à sa loi, — que le génie de Lamartine eût quelque chose d'oratoire presque autant que de poétique, si, quand une fois il se fut comme jeté dans la politique, et qu'il fut devenu l'un des grands orateurs de la tribune française, vous savez qu'il s'en contenta. De temps en temps encore, pour se délasser de travaux qui lui paraissaient un emploi plus noble ou plus actif de ses facultés, il laissa tomber, échapper quelques vers, in-

(1) Il y aurait d'ailleurs à examiner si cette déviation ne procède pas pour une part du caractère même de la « philosophie de Lamartine ». Platonicienne ou chrétienne, mais surtout vague et superficielle, expression de sa nature plutôt que résultat de sa méditation, la philosophie de Lamartine manque de profondeur en tant qu'elle manque surtout de *personnalité*. Elle est à tout le monde, ou à tous les chrétiens, si l'on veut ; elle n'est pas à lui. C'est, comme on le verra, ce qui la distingue de celle de Victor Hugo et surtout d'Alfred de Vigny.

dolemment, négligemment, dédaigneusement; mais ce n'était plus que l'effet d'une ancienne habitude, un ressouvenir de sa jeunesse, et l'inspiration n'y était plus. Comparez-le, sous ce rapport, à l'auteur des *Destinées* ou à celui des *Contemplations*. Ceux-ci, jusqu'à leur dernier jour, ils sont demeurés poètes, et l'un même des deux, Hugo, vous le savez, la politique, dont il s'est pourtant mêlé passionnément, n'a jamais eu le pouvoir de le détourner de son art et de sa poésie. Que dis-je! et nous le verrons prochainement, c'est alors même, quand on l'eût pu croire absorbé dans la politique, c'est justement alors, qu'il préparait ses *Contemplations*, sa *Légende des siècles*, ses *Chansons des rues et des bois*, et généralement quelques-unes des œuvres les plus caractéristiques de son génie! Mais Lamartine, avec cette négligence ou cette prodigalité qui était l'un des traits de son caractère, il oubliait en vérité, qu'avant d'être orateur il avait jadis été poète; et, comme l'on conte qu'il abandonnait à ses secrétaires le soin de trouver des rimes aux vers qu'il avait laissés inachevés, c'est ainsi qu'après avoir constitué les thèmes lyriques de notre poésie contemporaine, vous eussiez dit qu'il déléguât ou qu'il abandonnât à d'autres le soin de les développer!

C'est ce qui me dispensera d'insister sur quelques-uns des défauts qu'on lui reproche, et non pas, je l'avoue, sans de bonnes raisons. Je ne parle pas d'un excès d'abondance et de facilité : ceci, messieurs, vous l'avez vu, c'est le revers ou la rançon de quelques-unes de ses plus belles et de ses plus rares qualités; et peut-être même en est-ce la condition. Mais, décidément, il y a trop d'incorrections dans ses vers; il y a trop de rimes faibles ou lâches, qui déparent quelques-unes de ses plus belles pièces; il y a aussi trop de dédain, un dédain trop affecté de l'art.

« Vous savez mieux que personne, — écrivait-il un jour à l'un de ses amis, M. Bruys d'Ouilly, dans une longue lettre pour servir de préface à ses *Recueillements*, et datée de 1838, — vous savez mieux que personne que ma vie de poète n'a jamais été qu'un douzième tout au plus de ma vie réelle. Le bon public, qui ne crée pas comme Jéhovah l'homme à son image, mais qui le défigure à sa fantaisie, *croit que j'ai passé trente années de ma vie à aligner des rimes et à contempler des étoiles;* je n'y ai pas employé trente mois, et la poésie n'a jamais été pour moi que ce qu'est la prière, le plus beau et le plus intense des actes de la pensée, mais le plus court, et celui qui dérobe le moins de temps au travail du jour. La poésie, c'est le chant intérieur... *Je n'ai fait des vers que comme vous chantez en marchant*, quand vous êtes seul et débordant de force, dans les routes solitaires de vos bois. *Cela marque le pas et donne de la cadence aux mouvements du cœur et de la vie. Voilà tout.* »

Je n'aime pas, messieurs, cette affectation de dandysme et cet air de fatuité. Pour si peu que je sois partisan de la doctrine de l'art pour l'art, ces paroles me choquent, et je ne les crois pas vraies, mais de plus je les trouve blessantes. *Ars longa, vita brevis.* Lamartine aurait dû se rappeler le dicton. Car enfin, messieurs, j'ai loué la noblesse de ses intentions, la justesse de quelques-uns de ses pressentiments, la grandeur de son éloquence, mais que restera-t-il, en vérité, de tout cela, qu'en reste-t-il dès aujourd'hui, qu'en restera-t-il dans cinquante ou cent ans, s'il n'était avant tout, lui, Lamartine, l'auteur du *Lac* et du *Crucifix*, des *Préludes* et des *Harmonies*, de *Jocelyn*, de *la Chute d'un ange?* O poète, vous l'avez vraiment trop oublié ce jour-là! Ce sont vos vers que nous aimons de vous! et quand les siècles, comme vous disiez jadis, auront passé sur votre poussière, ce qui vivra de vous, ce seront encore vos vers! Et n'avez-vous pas aussi trop oublié qu'en ce monde, il n'y a pas d'occupation, pour humble ou modeste qu'elle soit, que celui qui la remplit ne doive prendre au sérieux, dont il ne doive être l'homme, et l'obscur martyr au besoin, s'il veut s'en acquitter honnêtement?... Mais, je le répète, je ne veux pas insister, par respect pour Lamartine d'abord, et puis parce que rien ne serait plus inutile. C'est un avantage en effet de la méthode que nous appliquons que, pour s'attacher à mettre en lumière les défauts d'un grand poète, elle attend que ces défauts eux-mêmes aient fait école, qu'ils aient suscité des imitateurs et qu'ils aient, comme on dit, égaré des talents. N'ont-ils nui qu'au poète? nous n'avons pas à nous en occuper; il suffit de les avoir indiqués; et surtout quand ils n'empêchent pas, comme vous l'avez pu voir, ses vrais chefs-d'œuvre d'être tout ce qu'ils sont.

Vous rappelez-vous, messieurs, les beaux vers de sa *Réponse à Némésis* (1)?

---

(1) C'est dans la *Némésis* du 3 juillet 1831 que Barthélemy avait pris Lamartine à partie, comme *candidat à la députation de Toulon et de Dunkerque*. Voici quelques vers de sa satire :

Je ne dirais, donnons quelques larmes amères
Au poète qui seul de ses chansons mineures,
Fuit les cités, s'assied aux bords des vieilles tours,
Sous les vieux aqueducs prolongés en arcades,
Dans [illegible] Trou Bard des [illegible] cascades,
Et dort sous l'aile des vautours.

. . . . . .

Mais j'entendis bientôt [illegible] plus [illegible] voix,
Je te vis une fois sous tes formes d'Hercule
Courant en tilbury, sans regarder le ciel,
Et l'[illegible] Demain, il part pour la Toscane.

. . . . . .

Et [illegible] je [illegible] le [illegible] romantique
Qui mêle Ezéchiel avec l'arithmétique!
De [illegible] à la Banque, il passe tour à tour;
Pour encaisser les fruits de la littérature,
Ses traites à la main, il s'élance en voiture
En descendant de son vautour.

Lamartine répondit par la pièce dont nous citons quelques vers et Barthélemy répliqua dans son numéro du 31 juillet 1831.

Non, sous quelque drapeau que le barde se range,
La Muse sert sa gloire et non ses passions;
Non, je n'ai pas coupé les ailes de cet ange
Pour l'atteler hurlant au char des factions;
Non, je n'ai point couvert du masque populaire
Son front resplendissant des feux du saint parvis,
Ni pour fouetter et mordre, irritant sa colère,
Changé ma Muse en Némésis!

D'implacables serpents je ne l'ai point coiffée;
Je ne l'ai pas menée une verge à la main,
Injuriant la gloire avec le luth d'Orphée,
Jeter des noms en proie au vulgaire inhumain;
Prostituant ses vers aux clameurs de la rue,
Je n'ai pas arraché la prêtresse au saint lieu,
A ses profanateurs je ne l'ai pas vendue,
Comme Sion vendit son Dieu!

Non! non! je l'ai conduite au fond des solitudes
Comme un amant jaloux d'une chaste beauté;
J'ai gardé ses beaux pieds des atteintes trop rudes
Dont la terre eût blessé leur tendre nudité;
J'ai couronné son front d'étoiles immortelles,
J'ai parfumé mon cœur pour lui faire un séjour,
Et je n'ai rien laissé s'abriter sous ses ailes
Que la prière et que l'amour.

Il me serait difficile, pour conclure, de rien ajouter à l'éloquent témoignage que le poète s'est rendu ce jour-là à lui-même; et vous le savez, messieurs, plus d'un long demi-siècle écoulé depuis lors n'a rien démenti de l'éloge qu'il osait s'accorder. Je dirai seulement que personne, — dans ce pays qui est le pays de Rabelais et de Molière, de La Fontaine et de Voltaire, — n'avait fait entendre avant lui de semblables accents, ni traité surtout la Muse avec ce respect presque religieux; et, au besoin, cette seule observation ne suffirait-elle pas pour caractériser l'originalité de Lamartine? et l'inscrire, non seulement au nombre de nos plus grands poètes, mais des plus grands aussi de l'Europe moderne.

Pour ce qui est maintenant de son rôle précis dans l'évolution de la poésie lyrique, nous pourrions dire, je crois, qu'ayant constitué presque tous les thèmes lyriques sur lesquels on allait vivre après lui cinquante ans, cependant il n'a pas donné encore à l'élément personnel ou au Moi toute l'importance et la légitime importance qu'il pouvait recevoir. En a-t-il été peut-être empêché par sa naissance même et par son éducation (1), je veux dire par les exemples d'ancien régime, en quelque sorte, par les leçons aussi de piété qu'il a reçues de sa mère? Ou bien, l'usage du monde et la fréquentation de la bonne société, la nature de son génie expansif, et son goût de l'action l'ont-ils préservé d'une préoccupation de soi trop absorbante et trop égoïste? A moins encore que dans un temps où, bien plus volontiers que dans le nôtre, on eût dit qu'il « n'y avait pas de question sociale », ce poète, pour avoir pensé précisément le contraire, ait dû sortir de lui-même, se mêler plus intimement qu'un autre à la vie de ses semblables, et comme apprendre d'eux ce que tant de progrès dont nous sommes si vains ont d'incomplet, d'insuffisant, et de précaire? Peu importe la cause ou la raison, messieurs, mais le fait est là. Vous l'avez vu, dans le développement de sa poésie même, et vous le verrez encore mieux, je crois, quand nous parlerons prochainement du romantisme, dont je n'ai pas pas eu seulement à prononcer aujourd'hui le nom! Lamartine, en dépit des dates, est en effet à peine un romantique, ou même j'ose dire qu'il ne l'est pas du tout, s'il était déjà tout ce qu'il pouvait, tout ce qu'il devait jamais être, quand le romantisme est venu consommer l'émancipation du Moi, et, — nous le verrons aussi, — par une conséquence inévitable, achever la transformation de la littérature par le lyrisme.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

(*A suivre.*)

(1) Rappelons ici le passage des *Confidences* : « Heureux celui que Dieu a fait naître d'une bonne et sainte famille!... Dieu m'a fait la grâce de naître dans une de ces familles de prédilection qui sont comme un sanctuaire... » et plus loin : « Mon éducation était toute dans les yeux sereins et dans le sourire plus ou moins ouvert de ma mère. »

SÉSAME, OUVRE-TOI!

Nouvelle.

Il était une fois... dit le conte.

Cette fois, il était un copiste, pas précisément jeune, d'apparence assez chétive, qui sortait de son bureau le lendemain de son mariage et rentrait chez lui.

Le jour même du mariage, il était resté à son bureau jusqu'à trois heures. Ensuite, il était sorti et, comme d'habitude, il avait pris son modeste dîner dans une taverne sombre de l'une des ruelles de la ville; après quoi, il était monté à sa mansarde dans une vieille maison de la grande rue de l'Est, pour endosser l'habit un peu râpé qui lui servait depuis douze ans. Il avait longtemps hésité à s'acheter un habit neuf pour son mariage, mais il avait pensé que, somme toute, c'était un luxe inutile.

La fiancée était employée des télégraphes, un peu étiolée et affaiblie par le travail et les privations et sans grande mine. La noce fut célébrée modestement chez la vieille tante célibataire, qui demeurait dans le quartier Sud. La fiancée avait une robe de soie noire et les nouveaux mariés rentrèrent chez eux en fiacre.

Ainsi s'était passé le jour du mariage. Mais maintenant c'était le lendemain. Depuis dix heures, il était resté à son bureau tout comme les autres jours. A présent, il rentrait chez lui « Chez lui! » Cela lui sem-

blait étrange, si étrange même qu'il s'arrêta plusieurs fois en route, absorbé dans ses pensées.

Un souvenir d'enfance lui revint à la mémoire. Il se revit petit garçon, assis près de la table de son père dans la petite maison du presbytère, et lisant des contes. Combien de fois n'avait-il pas lu et relu son conte préféré des *Mille et une Nuits : Ali Baba ou les Quarante voleurs!* Que de fois son cœur avait battu d'attente anxieuse, quand il arrivait avec le héros du conte devant la porte de la caverne et criait d'abord doucement et un peu inquiet, puis tout haut et hardiment : Sésame, Sésame, ouvre-toi!

Et quand alors la montagne avait ouvert ses portes, quelle magnificence! La pauvre chambre du vicaire devenait soudain la riche salle des trésors de la montagne; tout autour des murailles étincelaient les joyaux les plus rares; des chevaux, des voitures, de beaux équipages, des armes, des armures... toutes les plus belles choses que l'imagination d'un garçon peut rêver. Le vieux père regardait étonné son jeune fils; il y avait si longtemps qu'il n'était plus jeune, lui, et tous ses autres enfants étaient déjà si grands qu'il ne comprenait plus l'enfant, et parfois il lui demandait, presque comme un reproche, à quoi il pensait et pourquoi ses yeux brillaient si fort.

Le copiste en vint alors à penser à sa jeunesse, à ses années d'études à Upsala. Il était poète, chanteur; on le regardait comme très bien doué, et il était en haute estime parmi ses camarades. Qui lui aurait dit alors qu'il finirait par devenir un petit copiste et par épouser une pâle employée des télégraphes, et par demeurer rue des Cordiers, dans un quartier pauvre! Au contraire, la vie s'offrait souriante; la perspective de l'avenir était infinie; rien n'était impossible. Pas d'honneur si grand qu'il n'y pût atteindre; pas de femme si belle qu'il ne pût gagner. Qu'importait qu'il fût pauvre, qu'il s'appelât Andersson et qu'il fût le huitième enfant d'un pauvre vicaire, fils lui-même de paysans. Combien de génies étaient sortis du sein du peuple! — Oui, son génie, à lui, c'était sa formule magique, c'était son « Sésame, ouvre-toi! » qui devait lui donner accès à toutes les splendeurs de la vie. Comment les choses s'étaient-elles passées depuis lors; il ne prenait pas la peine d'y penser. Soit que son génie n'eût pas été aussi grand qu'il avait cru, ou que les difficultés pécuniaires l'eussent étouffé; soit que la malchance s'en fût mêlée, — en tout cas, il lui était arrivé la même chose qu'au méchant frère d'Ali-Baba, Cassim, qui, une fois dans la caverne, s'aperçut avec terreur qu'il avait oublié la formule magique, et dans une angoisse mortelle la chercha vainement dans sa mémoire. — Oui, vraiment, il avait connu des temps difficiles; mais à quoi bon y penser maintenant?

Toutes ces idées se succédaient rapidement dans sa tête; tout à coup il pensa à la princesse royale qui venait de faire son entrée dans la capitale. On lui avait permis de se joindre à ses chefs et de se tenir dans le pavillon de fête au moment du débarquement. Quel beau spectacle! Les inspirations poétiques de sa jeunesse furent sur le point de se réveiller à ce moment solennel, et s'il était resté le jeune poète plein de promesses d'autrefois, au lieu d'être un obscur copiste, il aurait certainement célébré en vers cette belle cérémonie et l'aurait envoyée au journal *la Poste*.

Car ce devait être beau d'être la princesse Victoria à ce moment-là. C'était une de ces heures comme la vie n'en offre pas beaucoup. Avoir dix-neuf ans, être nouvellement unie à un jeune époux, aimer et être aimée, et faire ainsi une entrée solennelle dans sa nouvelle capitale gaiement pavoisée et si merveilleusement belle au soleil d'automne; être saluée par les cris de joie de foules innombrables et avoir si peu d'expérience de la vie qu'on ne soupçonne même pas les ombres qui se cachent derrière le gai tableau.

Oui, certes, ce devait être un instant inoubliable, et de ces instants comme en possèdent si peu de mortels qu'ils semblent appartenir plutôt au monde de la féerie qu'à celui de la réalité. La formule « Sésame, ouvre-toi! » avait-elle jamais provoqué quelque chose de plus beau? — Et pourtant! pourtant!...

Le copiste était arrivé chez lui et se tenait devant sa porte.

Eh bien, non! Après tout, le prince royal, conduisant sa fiancée dans la capitale en fête, n'était certainement pas plus heureux que lui-même en ce moment. Il avait maintenant retrouvé la formule magique; si longtemps perdue. Ce petit bouton de sonnette à la porte d'entrée, c'était là son : « Sésame, ouvre-toi! » Il n'avait qu'à le pousser et la montagne allait de nouveau lui révéler ses trésors, — non plus des joyaux et de brillantes armures, comme dans son enfance, — non plus les honneurs, la considération, une brillante situation sociale, comme dans sa jeunesse, — non, mais mieux que tout cela, ce quelque chose qui est l'essence même de tout bonheur humain, aussi bien sur les hauteurs de la vie que dans ses recoins les plus cachés : un cœur qui ne battait que pour lui, un chez soi où quelqu'un l'attendait impatiemment, une femme! Oui, une femme qu'il aimait, non pas avec la passion de la première jeunesse, mais avec la tendresse et la fidélité de l'âge mûr.

Et il se tenait là devant la porte; il était fatigué, il avait faim, et sa femme l'attendait pour dîner. C'était certainement bien vulgaire et bien commun, et pourtant si étonnamment nouveau et si charmant!

Tout doucement, avec la précaution d'un enfant qui touche le jouet qu'il vient de recevoir, il pressa le bouton, — et resta là, silencieux, retenant sa respiration, à écouter les petits pas légers qui s'approchaient à la hâte.

C'était tout à fait comme dans son enfance, quand il était devant la montagne et criait d'abord doucement

et un peu timidement, puis tout haut et avec une voix tremblante de joyeuse attente :

« Sésame, Sésame, ouvre-toi (1) ! »

Mme EDGREN.

(Traduit du suédois, par S. MEYER.)

LA LITTÉRATURE GOLIARDIQUE

Puisque la littérature goliardique n'est que la forme profane de la littérature latine rythmique du moyen âge, elle s'est exercée sur des sujets très divers ; nous avons essayé naguère (2) de répartir ces sujets en un certain nombre de catégories générales. Il s'agit de faire connaître maintenant ceux que les goliards ont traités avec le plus d'originalité et de bonheur. Nous faisons peu de cas, en vérité, de la majeure partie des pièces goliardiques, parce qu'elles ne renferment que l'expression médiocre d'idées, de sensations ou de passions banales, qui ont été revêtues en d'autres temps de formes plus parfaites (3). Mais il y a des choses que les goliards ont dites mieux que personne ; il y en a qu'ils ont dites tout simplement et qui paraissent aujourd'hui très étranges sur les lèvres de ces gens d'église. Ce sont ces choses-là, plus curieuses que belles, sans doute, mais dont la saveur semble néanmoins rafraîchissante à ceux qui voyagent par devoir dans les déserts de la littérature médiévale, que l'on nous excusera de signaler brièvement ici.

*
* *

Il est très difficile de se figurer présentement l'état d'esprit qui régnait au moyen âge, non seulement dans les bas-fonds, mais dans les couches moyennes et supérieures de la société cléricale : c'était un mélange extraordinaire de piété et de libertinage. Ce que nous appelons décence, respect des choses saintes, respect de la hiérarchie, toutes ces vertus cardinales du clergé moderne, le clergé d'autrefois, malgré l'ardeur de sa foi, en était généralement dépourvu. Que l'on ouvre, pour s'en convaincre, n'importe quel ancien recueil manuscrit de poésies goliardiques. Ces recueils composés, compilés par des moines pour des moines, sont des documents irrécusables : or, les obscénités, les parodies sacrilèges, les satires irrévérencieuses y fraternisent avec les chansons dévotes, comme le sacré, le profane et le sacrilège fraternisaient jadis sous la plupart des crânes tonsurés.

Les obscénités et les parodies goliardiques, qui, si l'on en juge par les nombreux exemplaires que nous en ont conservés les bibliothèques conventuelles, ne choquaient nullement la pudeur des clercs du moyen âge, sont de telle nature que les éditeurs, nos contemporains, en ont été plus d'une fois effarouchés. Le vertueux Ozanam, qui en déchiffra plusieurs, non sans surprise, dans les manuscrits de la Vaticane, s'en détourna avec horreur. Bien que l'érudition allemande ait été quelquefois moins dégoûtée, il reste plus facile d'en constater l'existence que d'en parler en termes convenables. Le code des usages a reçu bien des amendements depuis six cents ans ; et le latin d'église du treizième siècle brave trop ouvertement l'honnêteté pour être traduit, même de loin, en langue laïque du dix-neuvième. Que l'on veuille bien écouter, cependant, deux historiettes, à titre de spécimen atténué.

M. Wattenbach a publié dans la *Zeitschrift für deutsches Alterthum* (VI, pp. 124-136) un poème en quatrains latins rythmiques : *le Débat de Ganymède et d'Hélène*, qui roule sur le thème scabreux des *Amores* attribués à Lucien. L'auteur, couché sur l'herbe printanière et perdu dans des rêveries amoureuses, voit en songe Hélène et Ganymède. Ces deux personnages ne sont pas d'accord, on le devine, sur les choses de l'amour, et tous deux vont plaider leur cause devant le tribunal de la Nature et de la Raison, installé dans le palais de Jupiter. « Je m'arrête, dit Ozanam, car le beau Phrygien et la dangereuse Lacédémonienne s'engagent dans un entretien dont l'impureté rappelle les derniers désordres de la société antique... » Le fait est que les deux plaideurs produisent respectivement à l'appui de leur cause tous les arguments imaginables. Toutefois, si grande éloquence que le poète ait prêtée à Ganymède, les juges se prononcent en faveur d'Hélène, et avec une telle force que Jupiter et Phébus, convaincus, déclarent qu'ils vont changer leurs habitudes. Belle moralité, qui suffisait, sans doute, aux yeux des goliards, pour purifier la sale mythologie qui la précède et qui l'encadre. Aussi bien, l'auteur de ce *Débat* était, peut-être, un homme plus grave que nous n'aimerions à le croire ; il semble avoir imité le *De Planctu naturæ* d'Alain de Lille, où la théorie de Ganymède est également présentée et combattue ; lui-même a été imité dans les écoles monastiques du XIIe siècle. On a la preuve que le *Débat* publié par M. Wattenbach était appris par cœur et proposé comme modèle de versification latine aux jeunes clercs du temps d'Innocent III (1).

Le *Débat de Phyllis et de Flore* n'est pas moins caractéristique. C'est le matin ; la belle Phyllis et la belle Flore, qui ne sont point des filles de petite condition,

---

(1) Sur Mme Edgren, née Leffler, voy. la *Revue* du 21 janvier 1893, p. 96.

(2) Voy. la *Revue* du 24 décembre 1892.

(3) Cf. K. Marold, *Über die poetische Verwertung der Natur und ihrer Erscheinungen in den Vaganten-liedern*, dans *Zeitschrift für deutsche Philologie*, XXIII (1891), p. 1-26.

(1) *Notices et extraits des manuscrits*, XXIX, 2e partie, p. 276.

car elles sont toutes deux « vierges et filles de roi », sont assises au bord d'un frais ruisseau, dans une prairie, à l'ombre d'un pin-parasol. Elles soupirent l'une et l'autre, et, l'ayant mutuellement remarqué, elles sont amenées à des confidences. Elles aiment. Phyllis aime un chevalier, et Flore un homme d'église. Un chevalier, ce n'est pas grand'chose, tel est l'avis de Flore, qui l'exprime sans ménagement. A quoi Phyllis réplique qu'un clerc est un pourceau d'Épicure, plus occupé à manger, à boire et à dormir qu'à toute autre chose. « Certainement, mon clerc est gras et reposé, dit Flore, il n'en est que plus amoureux; ton chevalier n'a que les os et la peau, il est pauvre; et puis les clercs font de si beaux cadeaux! » Montée à ce diapason, la querelle, qui se prolonge, devient très vive, « sans que les arguments produits de part et d'autre, suivant la remarque de M. Hauréau, gagnent en noblesse ». Nos deux reines décident de porter leur différend à la barre du tribunal d'Éros, qui siège au fond d'un bois enchanté. Ce bois, peuplé de nymphes, de faunes et de satyres, est délicieux, mais les plaideuses ne s'arrêtent point à le regarder. Le dieu paraît, dans une gloire étincelante; il sait le sujet de leur débat, il les a entendues, il rend incontinent son arrêt : « C'est le clerc, dit-il, qui mieux vaut en amour. » — Nous saurions maintenant que l'auteur était clerc, si nous ne le savions déjà.

Ce *Débat de Phyllis et de Flore*, très spirituel, poussé avec tout l'art aimable de Boccace, eut dans les couvents et ailleurs, depuis le XIIe siècle, le succès qu'il méritait. On en a jusqu'à quatre versions françaises indépendantes, sans parler du *Roman de la rose*, où il est utilisé (1).

Les goliards savaient beaucoup d'historiettes de cette espèce. Ils pouvaient chanter *le Débat d'Acis et de Polyphème pour la possession de Galathée, les Aventures de Jupiter et de Danaë*, etc. Et ce n'étaient pas là, que l'on nous en croie sur parole, leurs plus coupables badinages.

Moins innocentes encore que les pires obscénités étaient les grossières parodies des cérémonies de l'Église, dont les fils de Golias avaient leur sac rempli. — Le brave frère Jean des Entommeures n'a pas été le premier à remplacer les *Oremus* de son bréviaire par autant de *Potemus*.

***

Les apologistes chrétiens des premiers siècles raillaient volontiers les païens de souffrir que les dieux de l'Olympe fussent mis en scène en des postures ridicules. Quels dieux sont les vôtres, disaient-ils, puisqu'il est permis de les parodier? Ces zélateurs d'une foi nouvelle, encore austère, grave et persécutée, auraient été sans doute confondus d'étonnement s'ils avaient pu voir, quelques siècles plus tard, rire de Dieu, des saints et des mystères dans le monde christianisé (1).

La plus archaïque parodie (peut-être involontaire) des choses saintes qui soit parvenue jusqu'à nous est la *Cène de Cyprien*, qui n'est pas de saint Cyprien, encore qu'elle ait été anciennement éditée parmi les œuvres de l'évêque de Carthage, mais qui est cependant antérieure à l'âge carolingien. — Au XIIe siècle, siècle de renaissance, siècle hardi, lettré, violent, il se produisit dans le monde clérical comme une irrésistible poussée de gaieté profane. La sculpture décorative peupla les chapiteaux, les tympans, les entablements, les stalles de chœur des églises, de caricatures grimaçantes. Des clercs se plurent à célébrer dans les cathédrales ces fameuses « fêtes de l'âne », « des fous », « des innocents », qui rappellent les saturnales antiques. Enfin les goliards créèrent toute une littérature comique, symétrique à la littérature sacrée des antiphonaires et des autres livres rituels.

Il y a un moyen sûr de faire rire : c'est de remplacer dans un texte pompeux, consacré, que tout le monde sait par cœur, les phrases nobles par des gaudrioles. Le récit de Théramène a été de la sorte agréablement parodié plus d'une fois. Or, tous les gens d'église, au moyen âge, savaient par cœur (c'était là quelquefois toute leur science) l'air et les paroles d'un assez grand nombre de pièces liturgiques. Comment les rimeurs goliards n'auraient-ils pas eu l'idée de travestir le texte des chants les plus populaires, tels que le *Lætabundus* attribué à saint Bernard, le *Jam lucis orto sidere* qui a été conservé jusqu'à nos jours dans l'office des matines, l'hymne célèbre à la Vierge : *Verbum bonum et suave?* Ne suffisait-il pas de modifier subtilement quelques mots pour transformer ces pieuses cantilènes en polissonneries de mauvais lieu?

Jam lucis orto sidere.
Statim oportet bibere.
Bibamus nunc egregie
Et potabamus largiter.

Les goliards ont tout naturellement décalqué par ce procédé, sur l'hymne *Verbum bonum et suave*, leur ronde dont l'incipit est : *Vinum bonum et suave* (2). Leurs chan-

(1) La même thèse est traitée dans une pièce intitulée *le Concile d'amour*, dont la scène se passe dans l'abbaye des chanoinesses de Remiremont; il s'agit toujours des mérites comparés des clercs et des chevaliers dans le service d'amour; le juge, *cardinalis domina*, décide aussi que les clercs seuls sont dignes d'être aimés. C'est bien à tort que l'on a, dans les *Notices et extraits*, loc. cit., p. 305, considéré ce *Concile* comme une imitation, faite au XIVe siècle, du *Débat de Phyllis et de Flore*, car il se lit dans un manuscrit exécuté vers l'an 1100.

(1) Sur les parodies sacrées au moyen âge, cf. Fr. Novati, *Studi critici e letterari*. Turin, 1889, in-8°.

(2) Autre exemple. Les versets d'Isaïe, qui se chantent à la messe du premier dimanche de l'Avent :

Rorate, cœli, desuper,
Et nubes pluant justum.

deviennent :

Rorate, sapphi, desuper,
Et cum pluant mosum.

sons les plus légères sont d'ailleurs nourries d'expressions bibliques, évangéliques, liturgiques. Pour en goûter parfaitement le piment sacrilège, il faut avoir quelque érudition ecclésiastique; on n'en recommande pas la lecture aux séminaristes, mais eux seuls, peut-être, seraient en mesure d'en sentir aujourd'hui toutes les finesses.

La parodie goliardique ne s'est pas attaquée seulement aux hymnes les plus fameuses; elle n'a point respecté davantage les prières des humbles : ni le *Pater*, ni l'*Ave*, ni le *Credo*. Les textes vénérables du Canon de la messe ont servi eux-mêmes à fabriquer, grâce à l'introduction de grossiers à peu près, des professions de foi d'ivrogne ou des satires contre l'Église. Schmeller (*Carmina burana*, p. 248, Wright (*Reliquiæ antiquæ*, II, 208) et Novati, ont publié plusieurs « Messes des buveurs » (*Missa de potatoribus*) et « des Joueurs de dés » (*Officium lusorum*) : le fragment que l'on trouvera en note (1) fera juger du caractère et de la valeur de plaisanteries qui, du reste, ont le tort de se prolonger à l'excès. Mais on s'en amusait beaucoup au moyen âge, et d'autant plus qu'elles duraient plus longtemps. — Comme le genre est facile et rémunérateur, il a été, l'on ne s'en étonne pas, très cultivé. Il existe une très scabreuse parodie de l'Évangile de la Passion selon saint Luc, sous ce titre : *Passio cujusdam nigri monachi secundum Lu. xuriam*. On faisait enfin des messes antipapistes; et l'évangile de l'une de ces messes : *Evangelium secundum Marcam argenti*, « l'Évangile selon saint Marc d'argent », a joui d'une réputation méritée; il ne manque pas d'agrément :

En ce temps-là, le Pape dit aux Romains : « Lorsque le fils de l'homme viendra au siège de notre majesté, demandez-lui d'abord : « Ami, pourquoi es-tu venu? » et s'il continue à frapper, sans vous rien donner, rejetez-le dans les ténèbres extérieures. » Or, il arriva qu'un pauvre clerc vint à la cour du seigneur Pape, et dit : « Ayez pitié de moi, car la main de la pauvreté m'a frappé et je suis sans ressources; venez en aide à ma misère. » Mais les huissiers, entendant ces choses, furent véhémentement indignés et dirent : « Ami, que ta pauvreté soit en perdition et toi aussi; *vade retro, Sathanas*. Retire-toi, Satan. En vérité, en vérité, je te le dis, tu n'entreras pas dans la joie de ton Seigneur avant d'avoir donné un écu. » Alors le Pauvre s'en alla, vendit son manteau, sa tunique et tout ce qu'il avait, et il en donna le prix aux cardinaux et aux huissiers, qui lui dirent : « Qu'est-ce que cela pour partager entre nous? » et ils le mirent à la porte. Et le Pauvre expulsé pleura amèrement, sans avoir de consolation. — Ensuite vint à la cour un clerc riche et gras qui avait commis un homicide. Il donna à l'huissier, au camérier, aux cardinaux; ceux-ci délibérèrent entre eux d'en tirer encore davantage; mais, le seigneur Pape ayant appris que les cardinaux et les officiers avaient reçu des présents considérables de ce clerc en tomba malade mortellement. Le Riche, à cette nouvelle, lui envoya un électuaire d'or et d'argent, et sa maladie fut guérie. Alors le seigneur Pape convoqua ses cardinaux et ses officiers et leur dit : « Frères, veillez à ce que personne ne vous séduise par de vaines paroles: car je vous donne l'exemple. *Quemadmodum ego capio, ita et vos capiatis* (1). »

*
* *

Cet « évangile selon Marc d'argent », qui est à la fois une parodie et une satire, nous amène, par une transition facile, à la partie satirique de la littérature cléricale. C'est, à coup sûr, la principale, à tous les points de vue.

La verve railleuse des jongleurs en langue vulgaire s'est exercée particulièrement, pendant le XIIIe siècle, au dépens des femmes, des vilains et des clercs. Les goliards, membres de l'Église, ont visé surtout les clercs. Ce n'est pas pourtant qu'ils aient consenti à laisser tranquilles les vilains (*rustici*) et les femmes; comme le succès était assuré jadis à toute invective contre la perfidie des unes et contre la malignité, la balourdise des autres, ils ne se sont pas privés de les prendre à partie, mais ils l'ont fait assez rarement, comme par acquit de conscience (2). De même, les goliards, à l'exemple des jongleurs, ont écrit sans grande conviction beaucoup de poèmes, presque aussi parénétiques que satiriques, sur le vice, la vertu, la civilité, la vanité des choses humaines, la caducité de la nature, la décadence du siècle, *de statu mundi*, *de pravitate sæculi* : complaintes vagues, interminables, et, pour trancher le mot, fort ennuyeuses (3). Au con-

(1) *Évangile selon saint Luc.* « In illo tempore, pastores loquebantur ad invicem : « Transeamus « usque Bethlehem et videamus hoc « verbum quod factum est, quod « fecit Dominus et ostendit nobis. » Et venerunt festinantes, et invenerunt Mariam et Joseph et infantem positum in præsepio. Videntes autem cognoverunt de verbo quod dictum erat illis de puero hoc. Et omnes qui audierant mirati sunt et de his quæ dicta erant a pastoribus ad ipsos. Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo. Et reversi sunt pastores glorificantes et laudantes Deum... »

Evangile grotesque de la « Missa potatorum ». — « In illo tempore potatores loquebantur ad invicem dicentes : « Transeamus usque « ad tabernam et videamus hoc « verbum, si verum sit quod do- « minus hospes dixit de pleno « doleo isto. » Intrantes autem tabernam invenerunt tabernarium ad hostium sedentem... Bibentes autem Bachum cognoverunt et viderunt quod verum erat quod dictum fuerat de doleo isto... Reversi sunt potatores glorificantes Bachum et laudantes, et Decium maledicentes... » (Novati, *op. cit.*, p. 296.)

(1) Comparez à cet évangile un texte analogue en vers rythmiques, récemment publié dans la *Revue historique*, L (1892), p. 293.

(2) M. Novati, dans son opuscule cité (*Carmina medii ævi*), a publié plusieurs pièces contre les femmes et les vilains.

(3) Parmi les complaintes morales sur la vanité des choses humaines, quelques-unes, en rythmes goliardiques, sont cependant dignes de quelque estime. Celle de Philippe de Grève, qui commence par : *Cum sit omnis caro fœnum*, a été longtemps classique dans toute la chrétienté, de même que le « Débat de l'âme et du corps » (*Visio Philiberti*). Voyez aussi la très belle pièce qui commence par *Tempus acceptabile*, ou, d'après d'autres manuscrits, par *Quasi leo rugiens*.

traire, les abus de la société ecclésiastique ont été stigmatisés par nos rythmeurs en langue latine avec prédilection et avec force. Ces abus, ils les connaissaient bien ; ils en souffraient ; ils n'en riaient guère. Sincères, et souvent éloquentes, de cette éloquence que l'indignation fait jaillir, ou bien d'humour cruel, telles se présentent les chansons contre Rome et contre l'Église de ces prolétaires du clergé, exclus par la fiscalité pontificale, par le népotisme, par la simonie, du banquet des biens de ce monde. Le tableau que les clercs goliards ont tracé de Rome, de la prélature et des monastères aux siècles de saint Bernard et de saint Louis est d'une vie intense : c'est l'Église du moyen âge peinte par elle-même. Cette partie considérable de leur œuvre leur a déjà mérité la bienveillance intéressée du protestant Flacius ; elle leur assurera toujours l'attention des historiens qui ne se laissent point effrayer par l'horreur inévitable de certains portraits d'après nature (1).

Les trois thèmes les plus richement brodés de commentaires par les goliards sont : l'avidité des Romains, la question du mariage des prêtres, l'injuste pauvreté des clercs instruits qui se voient primer par l'ignorance intrigante. Notons que les deux premiers ont été traités, surtout par les Anglais, avec une espèce de fureur qui, dès le début du XIIIe siècle, fait prévoir les Lollards et Wiclef. Il est certain que les clercs anglais, au moyen âge, avaient beaucoup d'esprit, et du plus mordant ; ils passaient aussi pour être plus mutins et plus libertins que les autres.

Toutes les injures proférées au temps de la Réforme contre cette Babylone d'iniquités, la Rome des papes, et contre cette Bête de l'Apocalypse, le pontife romain, datent sans contredit du moyen âge (2). D'effroyables étymologies couraient dès le temps de Louis VII et d'Henri II Plantagenet : Rome vient de ro[nge] ma[in] ou de ro[nge] m[onde] ; Rome est la tête du monde (*caput*), c'est parce qu'elle prend tout (*singula capit*) ; la croix qu'on y révère le plus est celle qui se voit au droit des pièces de monnaies ; quant au pape, son nom vient de « palper » ou de « payer » ; sa devise est : « Donnant, donnant », ou : « Pas d'argent, pas de Suisse. » — Rome est experte en médecines pour dégonfler les bourses constipées ; sa monnaie, c'est le plomb, le plomb des bulles, qu'elle échange contre l'or et l'argent ; les cardinaux et leur maître y trafiquent du patrimoine du Crucifié, « loups en dedans, mais, en dehors, — doux comme des agneaux de brebis ». Ils disent aux gens :

« Frère, je te connais bien : — je ne demande pas un sou ; — car tu es Français ; — et les Français sont des fils spéciaux, — de notre très sainte Église. — Nous sommes ceux qui délivrons les pécheurs, — et qui leur réservons des places, — au céleste séjour ; — nous avons les pouvoirs de Pierre, — pour lier les rois de la terre, — avec des menottes d'acier. » — Ainsi parlent les cardinaux ; — ainsi font ces dieux charnels, — pour allécher les gens d'abord...

Sic instillant fel draconis,
Et in fine lectionis
Cogunt bursam vomere.

A Rome affluait, en effet, au moyen âge, l'argent de la chrétienté, et de Rome se répandaient jusqu'au fond des paroisses les plus reculées des ordres destinées à brider la liberté, ou, si l'on veut, la licence cléricale. Les insultes des goliards, Rome ne les a pas méritées seulement à cause des coûteuses formalités de sa chancellerie, mais surtout à cause de ses tentatives réitérées pour entraver les unions libres entre les prêtres séculiers et ces compagnes à demi acceptées que l'on appelait en français « prêtresses » et en latin *focariæ* (1). On sait que la plupart des prêtres campagnards vivaient jadis, en Occident, dans leur presbytère, avec une femme et des enfants, à la manière des popes de l'Église grecque : coutume indéracinable que les pontifes romains et les conciles ont souvent, mais vainement, interdite. Les prohibitions des premières années du XIIIe siècle à ce sujet soulevèrent d'unanimes protestations, dont l'écho s'est conservé dans plusieurs chants goliardiques d'une remarquable vivacité. — L'auteur de la *Consultatio sacerdotum* nous introduit dans un synode rural, convoqué pour répondre au légat qui lui a notifié l'ordre d'expulser toutes les prêtresses. Un docteur en droit canonique ouvre l'avis que la chair est faible, et que, dans l'intérêt même de la règle des mœurs, mieux sauvegardée par des unions quasi légitimes que par d'inévitables débauches secrètes, il y a lieu de résister. Un vieillard penche au contraire vers l'obéissance, mais on ne manque pas de lui faire remarquer qu'il n'a guère de mérite et qu'il ne doit pas généraliser son cas. Le cellérier facétieux propose même, au milieu de la gaieté générale, d'échanger sa servante laide et borgne contre la jeune gouvernante du vieillard trop docile. Cet incident clos, la discussion recommence : « A l'impossible nul n'est tenu, » dit un chanoine. — Un curé, savant canoniste, proteste qu'il ne brisera pas un lien que l'Église a toujours permis, et cite à ce propos

(1) Suivant l'usage, on citera ci-dessous chaque pièce d'après son *incipit*, lequel permet, à l'aide du Répertoire de M. Wattenbach, de trouver aisément la liste des éditions qui en ont été données jusqu'en 1872.

(2) Les pièces antipapistes les plus remarquables sont celles qui commencent par : *Utar contra vitia carmine rebelli.* — *Bulla fulminante* (par Philippe de Grève) ; — *Qui potest capere quod loquor capiat ;* — *Propter Syon non tacebo.* Cette dernière pièce, la plus belle, a été composée peu de temps après 1223.

(1) Cf. les pièces qui commencent par : *Prisciani regula penitus cassatur ;* — *Clerus et presbyteri nuper consedere ;* — *In quorumdam concilio.*

les Clémentines. — Un vicaire se lève : il n'est pas éloquent : « Permettez-moi, dit-il, de parler rondement et en peu de mots : je ne peux pas vivre proprement sans cuisinière. »

Sermo meus est brevis et rotundus
Non ego possum vivere sine coqua mundus.

Puis c'est une grêle d'opinions concordantes : « J'ai eu jadis cent concubines ; je n'en ai plus qu'une ; je ne m'en séparerais pas pour tout l'or du monde. » — « Si l'on nous enlève nos femmes, qu'on augmente nos revenus. » — « Les menaces du pape ne m'effrayent pas ; je lui donnerai de l'argent pour l'amour de Dieu, et il laissera mon ménage en paix. » — « Gare aux épouses des bourgeois ! » — « Sainte Vierge Marie, notre avocate, protégez-nous, si vous vous plaisez à la dévotion de nos prêtresses. » — « Concluons, dit un frère prêcheur. La volonté de Dieu est-elle que le prêtre n'aime pas les femmes ? Zacharie a eu des enfants, et une femme, qui a engendré Jean-Baptiste. David, jusqu'en sa vieillesse, nous a laissé un modèle de conduite ; ce qui fut convenable pour un prophète l'est, à plus forte raison, pour nous autres, pécheurs. Dieu a maudit l'homme stérile... C'est la destinée des paysans de labourer ; celle des chevaliers de combattre ; celle des clercs d'aimer. Les clercs auront deux concubines ; les moines et les chanoines en auront trois ; que les doyens, les prélats en aient quatre au moins ; voilà la meilleure manière d'observer les lois divines. »

Ces cris de résistance tumultueuse ont, dans l'original latin, une énergie et des goguenardises qu'il est impossible de rapporter. La *Consultatio sacerdotum*, avec les pièces qui l'entourent et qui la complètent, est en effet l'un des chefs-d'œuvre de la littérature goliardique. L'ironie en est discrète, sans charge et sans trivialité. Mais quelles âpres déclamations au sujet de la continence :

Naturale contagium
Robustum est dæmonium,
Medullas arit ossium
Et vires frangit fœminæ !

Après l'avidité et la pruderie de la haute Église, c'est son attitude malveillante, c'est sa ladrerie à l'égard des clercs instruits, mais pauvres, indépendants et sans protecteurs, qui a remué le plus souvent la bile des goliards. A quoi bon apprendre, à quoi bon savoir ? Ni Priscien, ni Virgile, ni Aristote ne nourrissent ceux qui font vœu d'être leurs. Flatter, s'insinuer près des puissants du jour, ou bien s'exercer aux subtilités de la chicane romaine, civile ou canonique, tel est le procédé qui mène à tout. Un « débat », malheureusement assez médiocre, entre deux écoliers, l'un riche, l'autre pauvre, devant le tribunal de Salomon, a tout au moins le mérite de poser nettement la question. Le pauvre plaide pour l'étude désintéressée ; le riche s'en moque et prétend que, s'il est bon de fréquenter les écoles, c'est pour y faire de belles connaissances, qui procurent plus tard des bénéfices. Rien ne paraissait en effet plus dur aux clercs lettrés du moyen âge que de voir les hautes fonctions ecclésiastiques conférées, soit à des enfants de race noble, soit à prix d'argent, ou bien gagnées par de basses habiletés, sans que presque jamais le mérite des candidats pesât sérieusement dans la balance. Quelques-uns, exaspérés, se sont vengés, — comme ce Pierre le Peintre, chanoine de Saint-Omer, auquel ses tableaux ne rapportaient pas plus que ses vers, — par des chansons ; et ces chansons forment une partie notable du bagage goliardique. Celles qui commencent par *Tanto viro locuturi* et par *Missus sum in vineam circa horam nonam* sont à bon droit renommées. Elles ne respirent pas, comme l'on pourrait le craindre, l'envie, mais une sorte de découragement attristé et gouailleur : la première est la requête d'un homme d'esprit pour obtenir une prébende ; la seconde est une paraphrase sur ce thème éternellement à-propos : « Mieux vaut avoir que savoir. » Diogène et Socrate, dit-on, ont vécu pauvres, mais Juvénal a été « maître de cohorte », et Lucain avait des jardins délicieux, peuplés de marbres. L'arbre de la science n'est pas l'arbre de la vie. La science ne donne que de l'orgueil ; tandis qu'avec de l'argent, on a ce qui fait le charme de l'existence, à savoir la sécurité, les dignités et l'amour :

Disputet philosophus vacuo cratere
Et sciat quod minus est scire quam habere :
Nam si pauper fueris, foras expellere,
Ipse licet vanias Musis comitatus, Homere.

Le « Dialogue du Prêtre et du Logicien » met encore plus parfaitement en lumière la douloureuse opposition entre la matière et l'esprit, entre la science et la pharisaïsme. — Un curé de campagne, bien rente, mais simple et sans culture, prêche ses ouailles, un dimanche, dans la cour de l'église. Un logicien, frais émoulu des écoles, pieds nus, vêtu d'étoffe rayée, étant passé par là, l'entend, et bientôt le reprend : « Curé, tu trompes ces chrétiens, tu parles mal, tu offenses Priscien. » La discussion s'engage aussitôt sur l'utilité de la science profane, grammaire et dialectique, dont le logicien est si fier. Celui-ci a beau défendre la valeur de ses méditations, le curé a des arguments sans réplique : « Mes *Oremus* sont bien préférables à tes *ergo ;* tu n'as pas de souliers et je suis bien chaussé. Tu es minable et je suis florissant. Dis-moi, quand la faim te ronge le ventre, quand tu réclames en vain une petite prébende à tous les échos, n'as-tu pas tout l'air d'un mendiant ? Non seulement, ajoute-t-il, je suis riche, mais on m'honore, et je suis l'oracle du pays ; toi, tu cherches ton pain, comme un chien. Si j'ai commis quelque faute, je l'efface tout de suite avec un *De profundis,* un *Beati quorum,* ou bien avec l'un des psaumes

que je rumine à l'occasion ». Le logicien, poussé à bout, renonce à toute espèce de ménagements; il va jusqu'à reprocher au prébendier sa concubine. Mais le brave homme n'en rougit pas; il compte bien avoir des fils qui serviront Dieu; cela ne vaut-il pas mieux que de courir la gueuse? Toutefois cette allusion, trop directement personnelle, l'a blessé; il sonne les vêpres, après avoir promis à son contradicteur d'entamer plus tard avec lui une dispute en règle. Mais, aux vêpres, le logicien se montre incapable de chanter convenablement le psaume *Benedictus;* s'il est ferré sur Aristote, il ne sait pas psalmodier comme il faut : « Te voilà vaincu, » dit le curé, et il le fait assommer par ses paroissiens.

***

Bien qu'il soit périlleux et de mauvais goût, je ne l'ignore pas, d'établir des rapprochements entre le passé et le présent, je pense que les chansonniers goliardiques occupent dans la littérature du moyen âge une place analogue à celle des chansonniers de l'école moderne dans la littérature contemporaine. Les uns et les autres ont le verbe haut, le trait philosophique, la verve jaillissante, et leur gaieté réfléchie s'enveloppe volontiers de paradoxes faciles. S'il y avait un public pour ces curiosités rétrospectives, je voudrais que l'on publiât, sous une couverture pimpante, ornée de dessins d'après les imagiers caricaturistes du XIIIe siècle, qui valaient ceux d'aujourd'hui, une anthologie moissonnée dans l'œuvre touffue des goliards. Le recueil de Flacius a été composé avec des préoccupations théologiques, et les textes n'y sont pas toujours correctement reproduits; celui qui s'intitule *Carmina clericorum* (Heilbronn, 1877) a été imprimé sans soin et ne renferme de l'œuvre goliardique que ce qui convient à des étudiants, et à des étudiants allemands en goguette. Il faudrait former le recueil nouveau avec des intentions esthétiques et des textes purifiés. Ce serait une résurrection. On entendrait enfin la voix de ces enfants terribles de l'ancienne société cléricale, spirituels, généreux, libertins, qu'une centaine seulement d'érudits en Europe connaissent à l'heure qu'il est.

Dans ce recueil figureraient naturellement la plupart des poésies contre Rome, contre les gens en place, contre les riches, les jouisseurs, les hypocrites et les pharisiens. Mais on y lirait aussi des morceaux moins virulents, d'une jovialité plus inoffensive, quoique très intéressants encore pour l'histoire de la psychologie ecclésiastique du XIIe et du XIIIe siècle. On y lirait, par exemple, la chanson dans laquelle le grave Alain de Lille, l'auteur de l'*Anticlaudien*, s'est proposé de prouver plaisamment que l'incarnation miraculeuse de Jésus est un fait contraire aux règles des trois arts et des quatre sciences, — et l' « excommunication goliardique », salade de malédictions sacrées et profanes, mises dans la bouche de l'évêque Golias à propos d'un chapeau qui lui avait été volé (*Raptor mei pilei morte moriatur*), amusante satire qui paraît avoir été écrite pour faire ressortir l'abus des excommunications, trop souvent fulminées jadis sous des prétextes frivoles. On y trouverait enfin, à la place d'honneur, la *Confession de Golias,* qui serait la perle de l'écrin.

La *Confessio Goliæ,* dont il existe une dizaine d'éditions (1), est adressée à Rainald, archevêque élu de Cologne et chancelier de l'Empire, qui accompagna Frédéric Barberousse en Italie, vers 1165. C'est la confession cynique, et franchement gaie, d'un goliard repentant, dont le repentir n'a pas l'air bien sincère. Golias n'éprouve pas encore la lassitude de Villon, dont la « jeunesse folle » est passée; il dit bien : *Vetus vita displicet,* mais s'il obtient la place de secrétaire qu'il sollicite, on comprend bien que sa componction disparaîtra avec sa faim. Jamais épicurien n'a célébré la joie de vivre avec plus d'entrain; car le goliard se confesse, mais on dirait qu'il se glorifie :

Aestuans intrinsecus ira vehementi,
In amaritudine loquor meo mentis.
Factus de materia vilis elementi,
Folio sum similis de quo ludunt venti.

Il se compare au navire sans gouvernail, à l'oiseau qui vole sans but. Il avoue qu'il a songé jusqu'à présent au plaisir plus qu'au salut. Il a aimé le jeu, le vin, la bonne chère. Mais quoi? il n'est pas possible d'être à la fois jeune et chaste, surtout à Pavie, où Vénus fait la chasse aux hommes. « Place Hippolyte, aujourd'hui, à Pavie; demain, il ne sera plus Hippolyte. » Quant à la taverne, elle n'est pas à dédaigner. Le vin du cabaret vaut mieux que l'eau rougie des tables pontificales. De même que le jeu, il allume la cervelle et surexcite l'inspiration. Il y a des gens qui travaillent tristement à l'écart, à jeun, et se font mourir de labeur pour faire des poèmes immortels. Eh bien, Golias, lui, ne peut pas écrire sans boire; s'il n'a pas bu, il est plus faible qu'un enfant; ainsi l'a voulu la nature :

Unicuique proprium dat natura donum.
Ego versus facio libens vinum bonum;
Et quod habent puerus dolus eruditorum,
Tale vinum generat copiam sermonum.

Meum est propositum in taberna mori,
Vinum sit appositum morientis ori,
Ut dicant, cum venerint, angelorum chori:
Deus sit propitius tanto potatori!

Arrêtons-nous à ces couplets fameux que des milliers de clercs, pendant des siècles, ont emmagasiné dans leur mémoire à côté des hymnes canoniales. Pareille fortune ne leur reviendra pas; on a fait mieux depuis, dans le même genre, en langue laïque; et les gens qui

(1) Cf. *Romania,* 1878, p. 94. — La meilleure édition a été donnée en 1880 par M. Hauréau, au t. XXIX des *Notices et extraits des manuscrits,* p. 266-270.

parlent ou entendent encore aujourd'hui couramment la langue des clercs s'en scandaliseraient, j'imagine. — Ils auraient tort, cependant, de s'en scandaliser; s'ils ont quelque sentiment de la vérité historique et des jouissances qu'elle procure, ils se plairont, au contraire, sans arrière pensée, à respirer les fleurs séchées, mais encore odorantes de la poésie goliardique.

CH.-V. LANGLOIS.

L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE ET LES EXPÉDITIONS COLONIALES (1)

Messieurs et chers camarades,

Ce n'est pas sans quelque émotion et sans beaucoup de reconnaissance que j'ai reçu du comité de votre Association la mission de présider cette assemblée annuelle. Ce n'est jamais sans émotion que les souvenirs se trouvent reportés vers ces deux années d'école, où l'esprit et la vie de chacun de nous ont pris une direction décisive. Ce n'est point non plus sans un profond sentiment de reconnaissance que l'un des vôtres peut recevoir un semblable honneur et un semblable témoignage de sympathie.

Mais en même temps qu'un grand honneur, ce serait sans votre bienveillance une mission difficile.

Chacun de ceux qui m'ont précédé ici, soldat, savant, ingénieur, est venu apporter un témoignage vivant des résultats atteints par nos aînés. Qu'il s'agît des procédés scientifiques de la guerre moderne, des progrès de la science pure, des transformations matérielles de la surface du globe, chacun, en vous faisant toucher ces moissons généreuses que l'École polytechnique a semées pour la patrie, chacun étayait ses paroles du poids des services rendus, de l'illustration acquise, ou des hauts faits accomplis. Au regard de semblables devanciers, je me sens, naturellement et sans effort, très modeste.

Les services que l'homme politique peut rendre à son pays sont souvent impalpables, très souvent discutables et toujours discutés. Il ne peut se vouer aux tâches exclusives. Il s'arrête aux aspects superficiels des choses. Il est tenu de savoir un peu de tout, et ses détracteurs ont beau jeu pour assurer qu'il ne sait rien.

Me trouvant donc fort embarrassé pour vous parler de ce que je ne sais pas, je me suis souvenu d'un passage du discours que prononçait ici l'année dernière mon prédécesseur le général Borgnis-Desbordes. Il vous disait qu'après avoir songé à vous entretenir de l'arme à laquelle il appartenait il y avait renoncé, pensant qu'il n'était plus de mode de parler de ce que l'on savait.

Ce n'était peut-être point la vraie raison de son abstention. S'il a renoncé à vous parler de ces œuvres lointaines où tant de nos camarades ont laissé leur sang, où un plus grand nombre encore ont laissé leur trace, c'est en réalité que, quelque précaution qu'il eût prise, il ne pouvait point parler du rôle de nos camarades dans les expéditions lointaines sans que tout le monde n'eût pensé à lui.

Mais je n'ai pas les mêmes raisons que lui de m'abstenir, et j'ai profité de ce qu'il avait été mon collaborateur, et de ce qu'il était de vieille date mon ami, pour lui imposer une nouvelle collaboration, et pour lui demander de faire avec moi cette année un second discours à notre Association. Je voudrais être sûr que le second discours du général Desbordes vous plaira autant que le premier.

Je pense qu'en tout cas vous ne m'en voudrez pas, messieurs et chers camarades, si je reporte un instant votre pensée, en ce jour de réunion fraternelle, vers ceux qui méritent le mieux de l'occuper, vers ceux d'entre nous qui sont ou qui ont été, au loin, séparés du monde civilisé, servant la France loin de ses yeux, sinon loin de son cœur, prodiguant des trésors de dévouement dont la seule récompense est souvent le sentiment du devoir accompli.

Il faut avoir eu une occasion particulière de le savoir pour connaître ce qui se dépense en ce moment d'héroïsme au Tonkin, dans ces combats constants, où de petites troupes d'Européens enlèvent d'assaut les réduits redoutables des pirates annamites, risquant chaque jour, dans leurs excursions audacieuses, de rencontrer les embuscades de bandits aguerris et bien armés, montrant peut-être encore plus de constance et de force d'âme dans la mauvaise fortune que dans la bonne; luttant des heures contre des forces dix fois supérieures, pour reconquérir, du moins, dans la retraite, le corps d'un des leurs; campés durant des mois dans une pagode abandonnée, au milieu d'un marécage pestilentiel, sacrifiant tout ce qu'un homme peut sacrifier, sans un murmure et sans une récrimination, souvent avec le sentiment amer que tant de forces vives et d'abnégation ne sont pas dépensées le plus utilement possible, sans qu'il soit possible de trouver derrière leur héroïsme une arrière-pensée intéressée; n'ayant souvent pas même à espérer ce peu de renommée qui est la seule récompense attendue de leur sacrifice.

C'est d'eux vraiment que l'on peut dire avec le poète :

Ignorés de la gloire et pourtant ses martyrs.

D'autres ont été plus heureux. A quelques-uns du moins le pays a pu vouer autre chose qu'une reconnaissance anonyme. La dernière campagne de la côte d'Afrique a remué toute la nation; elle a fait battre de sentiments élevés et généreux des millions de cœurs français.

Plus d'un de nos camarades a laissé son nom inscrit dans l'histoire de l'expédition. Deux d'entre eux, Menou et Michel, y ont été envoyés au sortir même de l'École de Fontainebleau : tous deux ont été tués à l'ennemi. Valabrègue y est mort des suites de ses fatigues. Le capitaine Roques, du génie, y a rendu les plus grands services. Lasserre y a

---

(1) Discours prononcé le 29 janvier 1893, à la séance annuelle de l'Association des anciens élèves de l'École polytechnique, par M. Godefroy Cavaignac.

été blessé deux fois : la première fois, à l'affaire de Tacon, il a reçu dans la jambe une balle que l'on a pu extraire, et tantôt porté, tantôt boitant, il a continué la campagne jusqu'au combat du 5 octobre, à Ghédé, où il a été grièvement blessé d'une balle dans le foie. J'ai pu obtenir de lui le récit des circonstances où il a été atteint, et vous me permettrez d'arrêter un instant votre attention sur cet épisode très vivant de la dernière campagne, si meurtrière et encore si peu connue :

La route de guerre qui relie Abomey à la rivière Ouémé aboutit à Tohoué. La colonne expéditionnaire était attendue à Tohoué, mais elle surprit l'ennemi en franchissant la rivière à Ghédé, à 12 kilomètres au-dessous de Tohoué. Le passage put ainsi s'effectuer sans encombre ; mais de l'autre côté de la rivière, on ne trouva, en guise de route, que la brousse la plus impraticable. Vous pourrez en juger par le court récit du lieutenant-colonel Lasserre, auquel je cède la parole :

« Nous formions ainsi une série de petites colonnes marchant parallèlement, à une douzaine de mètres d'intervalle les unes des autres; en tête de chacune de ces colonnes, quelques tirailleurs, armés de sabres d'abatis et de hachettes, abattent les herbes ou branchages et frayent ainsi les chemins par où passe la troupe. L'herbe est tellement épaisse, haute et touffue, que ces petites colonnes ne peuvent se voir en marchant. Les chefs de section poussent de temps en temps des cris d'appel pour rester en liaison et conserver leurs intervalles.

« Vers huit heures et demie, les têtes de colonne reçoivent quelques coups de fusil; les sections se déploient immédiatement, tant bien que mal, à travers les hautes herbes; elles ne tardent pas à se souder et à former une ligne continue...

« Les tirailleurs à genoux, presque couchés, répondent sans se troubler au feu de l'ennemi toujours invisible. Je m'approche du capitaine Bellamy, pour lui donner quelques ordres, et je m'éloigne aussitôt; mais à peine avais-je fait quelques mètres, que je vois le capitaine chanceler et tomber Je reviens à lui; il est tombé raide mort, frappé d'une balle dans la région du cœur. Le sous-lieutenant de la compagnie, M. Bosano, vient à moi en même temps, le bras pendant et la poitrine ensanglantée; il devait mourir quatre jours après, des suites de ses blessures. J'appelle le lieutenant en premier, M. Passaguie, pour lui donner le commandement de la compagnie et lui prescrire de remplacer immédiatement le sous-lieutenant Bosano à la tête de sa section; puis, je m'éloigne vers l'arrière. J'avais à peine fait une douzaine de mètres, que je ressens sur le flanc droit comme un grand coup de bâton qui me fait pivoter et me jette à terre sur le côté gauche. J'essaye en vain de me relever; mon adjudant d'état-major, l'adjudant d'artillerie Schmacker, court vers moi avec l'intention probable de me secourir, mais il tombe lui-même; il devait mourir le lendemain. Mon ordonnance noir, le tirailleur sénégalais Demba, prend dans ma poche le pansement individuel dont nous étions tous munis, me panse aussi bien qu'il peut, s'éloigne et revient bientôt avec un cadre et six porteurs.

« On me charge sur le cadre, et me voilà en route pour l'ambulance du champ de bataille, escorté par le fidèle Demba. Nous avons à parcourir 400 mètres environ. Aux deux tiers de la route, nous avons à traverser une zone dans laquelle les balles sifflent avec intensité. Mes porteurs, affolés, jettent le cadre sur lequel je suis couché et se couchent eux-mêmes à plat ventre. Demba les relève à coups de crosse, et nous repartons pour l'ambulance, où nous ne tardons pas à arriver.

« Sur la ligne, le combat continue; mais le feu cesse vers onze heures, par suite de la fuite de l'ennemi. A une distance de moins de 25 mètres de la partie du front où est tombé le capitaine Bellamy et où, moi-même, j'ai été atteint, on relève un grand nombre de cadavres d'amazones armées de carabines Winchester. J'apprends aussi que le lieutenant Amelot, ayant exécuté le mouvement que j'avais l'intention de lui prescrire, a été mortellement blessé. »

Plus heureux que bien d'autres, Lasserre, après plusieurs mois de souffrances, commence à se rétablir, et en lui témoignant ici nos chaudes sympathies, nous avons du moins la satisfaction de penser que tant d'ardeur et de vaillance sont encore au service de la patrie.

Au Tonkin, pas une année ne s'est écoulée depuis dix ans sans que quelqu'un de nos camarades n'ait marqué d'un souvenir glorieux l'histoire de l'occupation.

En 1883, c'est Teillard d'Eyry, qui, blessé deux fois au combat de Vong, soutient cependant la retraite et maintient ses canonniers décimés par le feu.

En 1884, c'est Régis qui franchit avec sa batterie la Rivière Noire. La cinquenelle qui hâle le radeau de bambous sur lequel est la batterie se rompt et le radeau descend à la dérive. Il fait nuit noire. Régis se jette à l'eau avec dix artilleurs. Ils poussent le radeau et le mènent à la rive après un trajet de 500 mètres. C'est lui qui, parlant de cette admirable mobilité de notre artillerie, qui passe partout, franchit tous les obstacles, ne connait pas de points inaccessibles, disait au général Brière de l'Isle : « Il ne nous manque plus, mon général, que d'avoir mis nos canons en batterie dans les arbres. »

Au Soudan, l'année dernière encore, c'est Wintemberger, un de nos camarades alsaciens qui, après avoir défendu pendant sept mois avec une petite garnison le poste avancé de Kérouané contre les sofas de Samory, ses communications coupées, tue 200 sofas, et, sa mission accomplie, succombe aux épreuves qu'il a subies avec sa petite troupe.

C'est de lui que le général Desbordes me contait le trait suivant, trait fugitif mais bien vivant de cette vie d'épreuves et d'aventures.

C'était au Tonkin, le soir du combat de Hoa-Moc. La lutte avait été vive et était demeurée indécise. La nuit était venue, et Français et Chinois couchaient à quelques pas. Il pleuvait, et les Chinois tiraillaient d'une façon continue. On dormait mal, et le lendemain semblait inquiétant. Au milieu de la nuit, Wintemberger, couché par terre à côté du général, lui dit tout d'un coup : « Ça va bien ; les Chinois f... le camp. »

Il avait d'instinct saisi cet instant fugitif qui sépare la victoire de la défaite. Le lendemain, aux premières lueurs du jour, on voyait l'arrière-garde des Chinois en retraite, et les Français marchaient sur Tuyen-Quan dégagé des bandes chinoises qui l'entouraient.

En 1892, il y a moins d'un an, c'est Béquet qui se fait tuer glorieusement à l'attaque des forts du Yen-Thé. Dans une région complètement inconnue, au milieu de bois épais et mamelonnés, une petite troupe de cent cinquante hommes se heurte, sans en soupçonner l'existence, au camp retranché des pirates, — un camp retranché de 11 kilomètres formé de onze ouvrages. — Les Français canonnent à 700 mètres un village aperçu dans les bois. C'est le village de Lang-Ham. Il semble désert, et les Français s'avancent pour l'occuper. Béquet, à la tête d'une section de sapeurs, est chargé de frayer le chemin. On est à 100 mètres du village, lorsqu'à droite, un grand fort, demeuré jusqu'alors invisible, se démasque subitement. La petite troupe n'hésite pas; elle fait front à droite et se lance à l'assaut de l'ouvrage fortifié. Le lieutenant Vigneron est tué. Béquet prend aussitôt sa place; et c'est à 20 mètres des retranchements qu'il est frappé d'une balle en plein front. La lutte se poursuivit jusqu'à quatre heures; le lieutenant Holstein se fit tuer lui aussi; mais il fallut reculer; tout ce que l'on put faire fut de ramener les morts et les blessés. C'est seulement quelques jours plus tard que le camp retranché des pirates fut évacué.

Ce qui est particulierement attachant, ce qui émeut plus encore que les exemples de courage actif et brillant, c'est la force d'âme, le sang-froid, la persévérance dans les revers; c'est là que la nature humaine livre ce qu'elle a de meilleur et de plus réconfortant.

Il est bien passionnant, sans doute, de relever ces actes de courage éclatant, ces dévouements complets de la personnalité humaine qui se sacrifie tout entière à un mobile élevé, qui suivant la belle expression de l'antiquité « se voue aux dieux » avant de donner sa vie.

Mais il est plus frappant encore de voir la volonté humaine triompher par sa ténacité, par le seul ascendant de la force morale, des revers, des obstacles matériels, des races inférieures, de la maladie même. J'en voudrais conter deux exemples qui m'ont paru particulièrement touchants.

Dans une de ces belles campagnes dirigées au Soudan par un autre de nos camarades, et l'un des meilleurs, par le colonel Archinard, en 1890, le colonel était rentré à Kayes après la prise de Ségou, lorsqu'il apprit que les gens d'Ahmadou se portaient sur la ligne de Bafoulabé à Kayes et avaient déjà détruit une partie de la voie ferrée. Le capitaine Ruault fut envoyé avec une petite colonne de 150 hommes et deux pièces de canon à la poursuite de Toucouleurs. Il se heurta, dans la nuit, aux gens d'Ahmadou, sur les bords du Bakoy. C'était une force ennemie très supérieure à ce qu'on pouvait attendre. Elle était de 1,200 hommes, et la situation devenait critique. Ruault fait former le carré à ses 150 hommes, les couvre de ses voitures en tôle. Il résiste avec énergie durant toute la nuit; mais, vers le matin, les munitions sont épuisées, les cartouches vont manquer; déjà le tir se ralentit.

La situation est de plus en plus grave. Si la petite troupe faiblit, — et elle n'a déjà plus le moyen de se défendre, — elle est perdue : pas un homme n'échappera. C'est à ce moment où d'autres eussent perdu courage, où les moyens de défense même lui font défaut, que Ruault fait sonner la charge et lance ses hommes sur les Toucouleurs.

Dans une situation désespérée, il réussit à les tromper par l'excès même d'une audace que le péril extrême n'a fait qu'accroître. Les gens d'Ahmadou, dix fois plus nombreux, déjà maîtres de la victoire, cèdent devant l'ascendant moral de cette poignée de Français désarmés et de son chef. Ils s'enfuient, se précipitent dans un défilé où ils s'écrasent, ou vont se noyer dans le Bakoy. Le sang-froid et la ténacité d'un homme ont transformé en succès une défaite qui semblait inévitable.

L'autre exemple n'est point un fait d'armes; mais en vérité je connais peu d'épisodes plus touchants que celui que rapporte Piétri de sa première campagne au Soudan. C'est le dernier que je veuille citer.

Dans cette première tentative faite en 1880 pour ouvrir la voie du Sénégal au Niger, Galliéni, Piétri et Vallière se rendent chacun par une voie différente de Kita à Bammakou. Piétri et Vallière y parviennent par le sud sans rencontrer d'obstacles; mais Galliéni, en traversant le Bélédougou, tombe à Dio dans une embuscade préparée habilement. Il y laisse ses porteurs, ses vivres, ses mulets et ses munitions. Les quelques hommes qui l'entourent, épuisés par le combat, harrassés, poursuivent la nuit, par des efforts surhumains, leur route vers Bammakou. A quelques kilomètres du village, ils rencontrent Piétri et Vallière, qui ont été prévenus du désastre et qui viennent au-devant d'eux; écoutez dans leur émouvante simplicité les quelques lignes où Piétri décrit l'entrevue :

« Alors Piétri et Vallière apprennent le désastre. Aussitôt ils montent à cheval et partent au galop au-devant du capitaine Galliéni, qui arrivait. Quelques minutes après, les cinq Français se rejoignaient, et, malgré la défaite de la veille, les dangers qui les menaçaient encore et les misères qui les attendaient, leur premier cri fut : « Vive la France ! »

« Le soir même, après une courte délibération, bien qu'ils se vissent dépouillés de tout, privés de vivres et de médicaments, désarmés, puisqu'ils n'avaient plus de munitions, ils décidaient qu'ils poursuivraient leur voyage vers Ségou, afin de ne pas laisser le pays sous cette fâcheuse impression de la défaite. »

Quoi de plus émouvant? Ce cri de « Vive la France ! » qui nous semble banal ici et qui, dans ces solitudes lointaines, se trouve naturellement sur les lèvres de ces cinq hommes pour résumer à lui seul toutes leurs émotions, est-ce que l'écho qui nous en revient à tant de distance ne nous étreint pas le cœur?

Et quel plus beau triomphe de la volonté humaine, quelle leçon plus éclatante sur la puissance des forces morales que l'acte de ces cinq Français dépouillés et vaincus qui savent

encore imposer respect à tout un monde de races inférieures, annuler la défaite par un acte de leur volonté, et, après dix mois d'épreuves et de revers, accomplir leur mission et planter de l'autre côté du Niger le premier jalon de l'influence française.

Hélas! quelques années plus tard, sur un autre théâtre, au Tonkin, Piétri succombait obscurément au choléra en visitant un hôpital. Il repose là-bas, dans une tombe solitaire, dressée par la piété de ses camarades, sur un petit monticule, aux portes de Than-Maï.

Pertes à jamais déplorables! si le nombre même et l'éclat de ces souvenirs n'étaient un sûr garant que derrière ces moissons trop tôt récoltées, d'autres moissons aussi riches mûrissent pour l'avenir.

J'aurais voulu, messieurs et chers camarades, citer bien d'autres noms encore; car c'est l'inconvénient des énumérations de paraître limitatives. J'aurais voulu vous parler de ceux de nos camarades que leurs goûts ont portés vers la marine, du plus illustre de tous, de l'amiral Courbet, de ceux qui ont été, pendant quelques mois, avec le général Borgnis-Desbordes, mes collaborateurs les plus directs, du colonel de La Roque, du commandant Courrejolles. Je suis obligé de m'arrêter.

Tous ceux dont je viens de parler, bien d'autres encore, ont travaillé d'abord et surtout pour la grande patrie. Mais ils ont travaillé aussi pour la petite patrie dans la grande. Ils ont porté témoignage pour le milieu dans lequel ils se sont formés; ils ont porté témoignage pour l'École dont ils sont sortis. C'est d'elle dont je voudrais vous dire encore quelques mots.

L'École, au milieu des assauts ardents qu'elle a subis, est demeurée, malgré tout, populaire. Si on reproche quelquefois leur origine à ceux de nos camarades qui ont porté, dans des milieux divers, les fruits et l'empreinte de l'éducation reçue ici, l'être collectif qui s'appelle l'École est demeuré populaire et respecté. Le vieil uniforme a changé; mais, tout en changeant, il a continué à tenir sa place dans la vie française; il est resté sympathique. Je pense qu'il y a pour cela des raisons générales et profondes. Les polémiques et les discussions journalières rapetissent tout ce qu'elles touchent; lorsqu'on nous reproche de tenir trop de place ici ou là, on agite des questions d'un intérêt pratique indiscutable, et que l'État a le devoir de juger avec la préoccupation exclusive de l'intérêt général; mais lorsqu'on nous parle de nous faire disparaître, — et il me semble qu'on en parle un peu moins, — on méconnaît, je le crains, les lois mêmes qui dirigent l'évolution de la société où nous vivons.

L'esprit scientifique, dont nous sommes les représentants, étend chaque jour son empire, transformant la vie moderne, imposant son empreinte à toutes les manifestations de la pensée ou de l'activité humaine. De quelque côté que vous tourniez les regards, vous reconnaîtrez les transformations qu'il a apportées partout depuis moins de cinquante années, dans un délai dont la brièveté est presque effrayante. Non seulement la surface de la planète est transformée, les distances supprimées, l'être humain doué presque d'ubiquité, l'activité humaine décuplée; mais il semble presque que la science ait façonné à l'homme un autre cerveau. L'éloquence politique a renoncé, sans se diminuer, à l'éclat des périodes retentissantes pour serrer les idées de plus près et s'imposer des procédés de raisonnement plus précis et plus rigoureux. L'histoire a abandonné les reconstructions hypothétiques pour rechercher par des méthodes rigoureuses quelques lambeaux des réalités passées, et, si elle est toujours une résurrection, ce n'est plus à l'imagination qu'elle confie le soin d'évoquer les mondes ensevelis. La philosophie frappe aux limites des sciences positives, et si elle continue d'agiter les problèmes insolubles, elle demande chaque jour à la science la possibilité d'une affirmation nouvelle. N'y a-t-il point aussi comme une trace de la même influence dans ces tendances que les maîtres de la jeunesse ont signalées plus d'une fois parmi les générations nouvelles, et qui, si elles nous les montrent moins susceptibles d'enthousiasme et d'entraînement que nous ne l'étions autrefois, nous les montrent aussi plus amoureuses du vrai, du juste, de la mesure.

Et si les procédés, les méthodes scientifiques en pénétrant la vie des masses se créent chaque jour une popularité plus grande, n'avons-nous pas quelque droit d'y participer?

J'ai dit en commençant que je me sentais très modeste; je voudrais m'efforcer de l'être même pour l'École. On nous reproche quelquefois de ne pas l'être assez; et je crois que ce serait nous rendre à nous-mêmes un mauvais service que de ne l'être point.

Nous sommes loin de représenter à nous seuls en ce pays les progrès de la science; mais nous représentons, je ne voudrais pas dire à nous seuls, du moins mieux qu'aucune autre institution en France ou en Europe, par nos méthodes d'enseignement, par notre rôle dans le recrutement des carrières les plus variées, la pénétration réciproque de la science et de la vie moderne, et, si l'on peut ainsi parler, la vulgarisation et le rôle social de la science.

Ce qui fait la valeur de notre enseignement, ce n'est point tant la somme des connaissances positives qu'il nous inculque. Combien d'entre nous ne se trouveraient pas, au bout de quelques années, dépaysés dans les recherches de l'analyse ou dans les progrès des sciences physiques! Ce qui fait la valeur de notre enseignement, c'est l'instrument intellectuel qu'il livre à chacun de nous pour les usages les plus variés. Nous quittons la science à l'heure même où nous risquerions de céder à l'attrait intellectuel, au charme singulier de la possession des vérités absolues que l'abstraction scientifique réserve à ses adeptes. Nous rentrons dans la vie réelle avant d'être absorbés, et nous portons dans le domaine des faits et de l'action quelque chose de la rigueur et de la méthode scientifique. On nous reproche quelquefois de nous égarer dans le domaine de l'absolu avant que la vie positive nous ait ressaisis. Mais il me semble que ces reproches sont devenus moins fréquents dans ces dernières années, soit, ce que j'aimerais à croire, que nous ayons réussi à corriger quelques-uns de nos défauts, soit que l'en-

seignement scientifique se soit fait dans notre École moins absorbant, soit qu'au contraire, ce que je croirais plutôt, les applications de l'esprit scientifique soient plus acceptées et paraissent moins choquantes qu'il y a vingt ans.

Je m'arrête, messieurs et chers camarades; je risquerais de ne plus être assez modeste pour l'École. Il faut le demeurer ; il faut, pour le demeurer, se souvenir que le mal est partout à côté du bien; mais ce qu'il faut se répéter dans les heures comme celles que traverse en ce moment notre pays, ce qu'il faut se répéter, pour ne point laisser ébranler sa confiance, c'est que le bien fait plus de bien que le mal ne fait de mal. Le mal ne supporte pas le grand jour. Lorsqu'il paraît, les consciences se réveillent et se révoltent. Le bien exerce son action salutaire. Quelle contagion n'y a-t-il pas dans les actes de vigueur morale, de courage et de dévouement, comme ceux que je rappelais au début? Combien de bonnes pensées et de résolutions viriles de semblables exemples n'ont-ils pas suscitées; et quelle confiance n'avons-nous pas le droit de conserver dans l'avenir d'un pays et d'une institution où se sont formés de semblables hommes?

C'est sur cette pensée que je veux me séparer de vous, en vous remerciant d'une bienveillance qui m'a profondément touché.

GODEFROY CAVAIGNAC.

LETTRES D'UN PARLEMENTAIRE (1

IV.

LA RÉPUBLIQUE « COMME EN AMÉRIQUE ».

On parle beaucoup de la Constitution américaine depuis quelque temps. Au lieu de regarder de l'autre côté de la Manche, nous dit-on, regardez de l'autre côté de l'Atlantique. Les Américains sont gens pratiques : ils ont découvert la Constitution qui convient à une démocratie. Aux États-Unis, pas de crises ministérielles. La recette est facile : prendre les ministres en dehors des Chambres ; élever, entre l'Exécutif et le Législatif, un mur infranchissable. Voilà le principe : c'est l'absolue séparation des pouvoirs; et ce principe, inscrit dans la Constitution fédérale de 1789, a permis aux États-Unis de se développer et de devenir ce qu'ils sont aujourd'hui, le pays du monde le plus riche et le plus libre. Pourquoi, nous qui voulons fonder une république démocratique, n'importerions-nous pas chez nous le régime américain? Nous avons bien importé la vigne américaine. L'un n'est pas plus difficile que l'autre.

Tout le monde sait le mécanisme de la Constitution américaine. Le président de la République est élu pour quatre ans. Il choisit les ministres, mais il doit soumettre ses choix à la ratification du Sénat. La nomination ne devient définitive que lorsqu'elle a été approuvée par la Chambre haute. Dès lors, les ministres ne relèvent plus que du président, sans qu'un vote des Chambres, quel qu'il soit, puisse les atteindre. De ministres, au sens où nous l'entendons, ils n'ont guère que le nom. Étrangers aux deux Chambres, il leur est interdit de franchir le seuil de l'une ou de l'autre; ce n'est que par des messages qu'ils peuvent communiquer, soit avec le Sénat, soit avec la Chambre des représentants. Puisque la Constitution leur défend de monter à la tribune pour y défendre leur politique, ils ne sauraient être responsables devant les Chambres : les lois qu'ils proposent peuvent être repoussées sans que leur situation personnelle soit le moins du monde ébranlée; ils ne sont, à proprement parler, que des fonctionnaires d'un rang très élevé, et ils conservent leurs fonctions tant qu'ils ont la confiance de leur chef, c'est-à-dire du président. A moins d'un conflit sérieux entre le président et les Chambres, on peut compter sur quatre années de tranquillité. Si un désaccord se produit entre le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif, il faut patienter jusqu'aux élections : tous les deux ans, le pays fait connaître son sentiment sur la politique présidentielle; la Chambre, en effet, est élue pour deux ans seulement, et le Sénat, nommé pour six ans, se renouvelle par tiers. Ainsi, la stabilité ministérielle assurée pour quatre ans peut-être, et pour deux ans en mettant les choses au pire, voilà ce que nous offre la Constitution américaine : c'est de quoi nous tenter, sans doute, exposés que nous sommes à voir tous les matins le Cabinet renversé sur un incident puéril ou sur une interpellation saugrenue.

Pourquoi donc ce qui a réussi en Amérique ne réussirait-il pas chez nous? Eh! mon Dieu, par une raison bien simple : c'est que les États-Unis ne sont pas une république une et indivisible, mais la fédération de trente-huit petites républiques, qui ont toutes leur budget particulier, leur administration, leurs lois, leur constitution. Que demain un conflit survienne entre le président et les Chambres, on s'en apercevra à Washington ; mais rien ne sera changé dans les trente-huit États confédérés, car chacun de ces États a sa vie propre : les percepteurs continueront de lever les impôts, les magistrats continueront de rendre la justice, et les fonctionnaires d'administrer, et les citoyens d'exercer leurs droits. Croyez-vous qu'il en serait de même dans la France unifiée et centralisée, dans la France telle que l'ont faite la monarchie absolue, la Convention et le Consulat? Supposez pour un instant la république américaine transplantée chez nous; supprimez par la pensée ces deux grands ressorts du régime parlementaire, la responsabilité ministérielle et le droit de dissolution; et maintenant essayez de vous représenter notre pays, pendant deux ans, pen

(1) Suite. — Voy. les numéros des 21, 28 janvier et 4 février.

dant quatre ans peut-être, en face d'un conflit sans solution légale. D'un côté, des ministres gouvernant contre le Parlement; mais ces ministres ne sont pas ceux des États-Unis, se bornant à expédier les affaires générales de la Confédération; ils ont entre les mains la machine administrative la plus puissante qui soit au monde, et leur action se fait sentir d'un bout du territoire à l'autre, depuis la plus grande cité jusqu'au plus misérable village. D'un autre côté, un Parlement refusant le budget; mais ce n'est pas ici le mince budget fédéral des États-Unis : c'est le budget de la nation entière, le budget de la guerre, celui de la justice, celui de l'instruction publique, celui des voies de communication, s'enchevêtrant et se confondant avec le budget des départements et le budget des communes. Un conflit dans ces conditions, c'est toute la vie nationale suspendue. Et comme, en dépit de toutes les chinoiseries constitutionnelles, il faut qu'un peuple vive quand même, un coup d'État trancherait forcément le débat : ou le Parlement déposerait le président, ou le président, avec quatre hommes et un caporal, forcerait les portes du Parlement.

La Constitution américaine a été faite pour une république fédérale : il ne faut pas se lasser de le répéter, puisque ceux-là paraissent l'oublier qui nous disent de regarder de l'autre côté de l'Atlantique. Aux États-Unis, le président et les Chambres ont une indépendance d'action qui surprend au premier abord; mais, si l'on y regarde de plus près, on s'aperçoit que l'autorité du président, comme l'autorité des Chambres, ne s'exerce que dans une sphère singulièrement étroite. Les pouvoirs qui siègent à Washington ne sont souverains que sur un petit nombre de questions d'ordre tout à fait général; mais les droits particuliers, la législation civile, le régime administratif, les règles, en un mot, de la vie sociale, c'est la Constitution de chaque État qui en décide, et ces règles varient d'un État à l'autre. Le pacte fédéral n'est qu'une sorte de cadre, fixé une fois pour toutes, dans lequel les différents États peuvent se mouvoir et développer librement. La véritable Constitution américaine n'est pas seulement dans les quelques articles votés il y a un siècle, au lendemain de la guerre de l'Indépendance : elle est aussi, elle est surtout dans les Constitutions particulières des trente-huit États confédérés. M. Boutmy est, je crois, le premier écrivain français qui ait marqué avec force ce caractère particulier du régime américain : ni Tocqueville ni Laboulaye ne l'avaient suffisamment mis en lumière. Un Américain obéit chaque jour aux lois de l'État où il est né; mais il peut vivre pendant des années, exercer tous ses droits, remplir tous ses devoirs, sans jamais se heurter à une loi fédérale. Tout Yankee est fier d'être citoyen des États-Unis, et il a quelque raison de l'être; mais avant tout, dans la vie de tous les jours, il est citoyen de l'Arkansas ou de la Virginie, de la Louisiane ou du Texas. Il lui importe sans doute de savoir si le président qui habite la Maison-Blanche appartient au parti républicain ou au parti démocratique; mais il n'a pas à redouter que ce président, quel qu'il soit, attente jamais à ses droits, car ses droits sont garantis par une Constitution d'État, par des pouvoirs locaux. C'est à ces choses, et à d'autres encore, que l'on ne réfléchit peut-être pas assez quand on compare la Constitution américaine à nos Constitutions européennes.

Voulez-vous, dans la France mutilée hier, menacée demain, plus ou moins suspecte à ses voisins, forcée de subordonner tous ses intérêts aux nécessités de la défense nationale, voulez-vous découper vingt ou trente États ayant leur autonomie législative, administrative, politique? Ce serait folie et impiété que d'y penser seulement. Alors qu'on ne nous parle plus de parodier une Constitution faite pour une république fédérale, — uniquement pour une république fédérale, — et incapable de s'adapter à aucune autre forme de gouvernement quelle qu'elle soit. La Constitution américaine n'est pas une page isolée, qu'on puisse transcrire à son gré, en y changeant un mot par-ci par-là : c'est le feuillet d'un livre dont les Constitutions particulières des États sont les autres feuillets. Si vous arrachez la page, si vous la séparez de tout ce qui la précède et la suit, de tout ce qui l'explique et la complète, elle n'a plus de sens. Ce n'est pas en elle-même que la Constitution américaine trouve son principe de stabilité, c'est dans les Constitutions des trente-huit États confédérés. Cette même Constitution, transportez-la dans un pays d'excessive centralisation administrative et politique, dans un pays où le pouvoir exécutif dispose d'un budget de trois milliards et d'une armée permanente de cinq cent mille hommes : l'équilibre sera fatalement rompu. Comment peuvent se dénouer les conflits entre la Chambre des représentants et un président élu par le suffrage populaire, c'est ce qu'on a déjà vu une fois en France; — j'aime à croire que la majorité de mes concitoyens n'a pas envie de le voir une seconde fois.

PAUL LAFFITTE.

(*A suivre.*)

THEATRES

Théâtre complet d'Octave Feuillet. (Deuxième volume.)

Le second volume du théâtre complet d'Octave Feuillet vient de paraître chez Calmann Lévy; il contient *le Cheveu blanc*, *la Tentation*, *Rédemption* et *Montjoye*. On y retrouve les qualités aimables de l'auteur du *Roman d'un jeune homme pauvre*, son charme, son analyse un peu superficielle de sentiments un peu superficiels eux-mêmes, et aussi ses défauts ordinaires, quelque

afféterie dans le style, une recherche opiniâtre de l'élégance, ou mieux, du « comme il faut », et un optimisme décidé dont les raisons ne paraissent pas toujours suffisantes. Et il est bien entendu que j'entends ne parler ici que de Feuillet auteur dramatique.

Du *Cheveu blanc*, il n'y a pas, en vérité, grand'chose à dire; la donnée n'est pas sans puérilité : c'est un de ces petits actes qui méritèrent à Feuillet le nom de « Musset des familles ». Certes, on n'y trouve pas la grâce cavalière et le coin d'humanité que Musset mettait jusqu'en ses œuvres les plus minces. Mais cela n'est pas sans valeur. Pour en sentir tout le prix, ce n'est pas aux actes de Musset qu'il faut comparer *le Cheveu blanc*, mais bien aux pièces en un acte de M. Pailleron, au *Monde où l'on s'amuse*, par exemple...

De *la Tentation*, de *Rédemption*, non plus, je ne veux parler aujourd'hui. Ce sont deux « comédies » d'inégale valeur, mais pareillement surannées. Les situations les plus dramatiques et les plus inextricables y sont dénouées par un mouvement d'attendrissement. Ici, c'est un mari jaloux qui cesse de l'être parce que sa femme a pleuré en embrassant sa fille. Là, c'est une courtisane qui est rachetée par l'amour, ayant voulu, dans un moment d'agacement et d'ennui, absorber le poison du docteur Wolfram Mathéus... Passons.

Montjoye, en revanche, est, je crois bien, une des meilleures pièces de Feuillet. Elle semble avoir été écrite en réponse aux comédies d'Augier sur les hommes d'affaires (*les Effrontés* sont de 1861, *Montjoye* est de 1863), comédies qui devaient paraître singulièrement âpres à l'âme souriante de Feuillet. Elle contient un caractère assez nettement tracé; le sujet même a plus de portée que n'en ont d'ordinaire les comédies de Feuillet; enfin, c'est l'une de celles où l'on distingue le mieux la marque caractéristique de Feuillet, ce qu'on pourrait appeler la manie du romanesque.

Montjoye est un homme d'affaires, un banquier; de plus, c'est un « homme fort », sans préjugés, quelque chose comme le Camors de la haute banque. Il est un peu abondant en tirades, se raconte plus qu'il ne se montre; mais, si le caractère peut aujourd'hui paraître un peu connu, ce flibustier de « la haute », n'ayant d'autre morale que le code et d'autre but que son plaisir, avait sans doute quelque originalité il y a trente ans. En tout cas, c'est un type assez général et en même temps assez personnel pour être un personnage de théâtre. — La fortune de Montjoye a pour point de départ une indélicatesse, presque un vol, mais un de ces vols que la loi protège. Une affaire, faite de moitié avec son associé M. de Sorel, a ruiné celui-ci de fond en comble, tandis que Montjoye, reprenant l'affaire sous main, y gagnait de grosses sommes. M. de Sorel, mis en faillite, s'est brûlé la cervelle. Montjoye est venu s'établir à Paris, et, soutenu par la chance, a gagné une énorme fortune. Donnez un fils à M. de Sorel, une fille à Montjoye, mettez-les en présence, et vous aurez tous les éléments d'un drame, vieux comme le monde, mais dont les développements peuvent être variés à l'infini, selon les caractères que vous donnerez aux personnages. Pour Feuillet, vous devinez que Georges Sorel (le fils) sera pauvre, austère, désintéressé, doué de toutes les vertus qui paraient Maxime Odiot. Soit. Quels que soient Georges Sorel et Cécile Montjoye, le drame reste beau, et d'un intérêt plus haut et plus général que ceux qui s'agitent dans les cervelles fanfreluchées des « femmes du monde » de Feuillet. Pour point de départ, la situation et les caractères que je viens de dire, puis une rencontre entre les jeunes gens, et le drame commence...

Mais, pour un amant du romanesque, tel qu'était Feuillet, cela était trop simple; il a compliqué la donnée, pour le plaisir de nous montrer de « belles » situations, sans se rendre compte qu'il diminuait ainsi la vérité de ses personnages et l'intérêt que nous leur portons, puisque ces situations étranges les rendaient moins pareils à nous-mêmes. Jugez-en. — Pour Montjoye, tel qu'il s'est copieusement expliqué lui-même, une des principales préoccupations doit être d'éviter Georges Sorel; s'il le rencontre, il l'écartera sans remords, car il est parfaitement convaincu qu'il ne lui doit rien. Ce *struggleforlifer* de 1863 croit que dans la lutte pour la vie le droit du plus fort est le seul qui vaille, et c'est précisément là ce qui fait son originalité. Mais Feuillet a voulu un contraste, chose éminemment théâtrale. Un banquier sensible, voilà qui serait beau!

Car les cœurs de boursiers sont les vrais cœurs de père.

Et c'est Montjoye lui-même qui fait appeler Georges Sorel, et lui confie le soin de ses affaires. Bien plus, il le loge chez lui et semble lui destiner sa fille. Notez qu'en plus des raisons « morales » que je viens de dire, Montjoye en a d'autres, qui devraient lui faire éloigner Georges. Son caissier, Tiberge, sait à fond toute l'affaire Sorel, et il est probable qu'il se laissera aller à raconter à Georges comment son père a été ruiné, et par qui. Quoi qu'il en soit, vous voyez déjà que, pour compliquer et « romancer », si je puis dire, la donnée primitive, Feuillet a gâté son personnage. Ce n'est plus le drame que j'indiquais tout à l'heure; c'en est un autre, moins bon parce qu'il est moins simple. Georges, introduit dans la maison de Montjoye, se laissera-t-il marier à Cécile? Et comment faudra-t-il s'y prendre pour qu'il n'apprenne la vérité que trop tard? L'intérêt de Montjoye (en dépit de certaines histoires d'élections) n'apparaît pas très clairement; s'il a été assez habile pour ne rien faire qui tombât sous le coup de la loi, les réclamations éventuelles de Georges, qui seraient naturellement suspectes, n'auraient pas un grand poids; ce serait quelques bruits de plus ajoutés à tous ceux qui courent sur un important homme d'affaires. Montjoye n'en est pas à cela près. Enfin, admettons ce nou-

veau drame pour ce qu'il est. Avec la donnée actuelle, il y a encore de quoi le rendre intéressant. Les deux jeunes gens vont s'aimer, Georges saura la vérité, refusera la main de Cécile qui pleurera, et Montjoye sera puni dans son amour paternel.

Cela encore est trop simple. Et voici ce que Feuillet a imaginé. Montjoye et Henriette (celle qu'on croit être sa femme) vivent ensemble depuis un quart de siècle sans être mariés. Roland, leur fils, et Cécile ont vingt-cinq ans et vingt ans; ils ne se doutent de rien. Passons sur l'invraisemblance. Si Feuillet a inventé cette étrange situation, c'est pour ce qu'elle apportait avec elle de complications romanesques. Le fait est qu'elle en apporte étrangement. Au moment où le mariage de Georges et de Cécile va être décidé, Georges apprend la vérité. Et, dès lors, c'est la plus singulière cascade d'aventures! Scène dans la famille Montjoye. Les parents se séparent, Cécile prend parti pour sa mère et l'accompagne; Montjoye, toujours convaincu qu'il ne leur doit rien puisqu'il n'y a pas eu contrat, semble résolu à les abandonner sans ressources. Cécile n'a donc plus un sou de la fortune mal acquise par Montjoye, et c'est le moment où Georges pourrait l'épouser sans scrupules. Mais il provoque Montjoye, se bat et se fait blesser par lui... Nouvel obstacle : le sang versé; ici l'obstacle est plus apparent que réel, mais, pour que les complications se succèdent, tous les personnages ont soin de le tenir pour insurmontable. Georges est mourant... Roland s'engage... Il gagne, ou peu s'en faut, la bataille de Magenta, prend un drapeau, reçoit la croix, mais, grièvement blessé, serait mort, écrit-il, « sans les soins d'*un ami dévoué*, qu'il va amener à sa mère ». Si vous savez que, depuis le départ de Roland, Montjoye a disparu, vous êtes assez subtils pour deviner quel est cet *ami dévoué* dont les soins ont sauvé Georges... C'est lui, c'est Montjoye! Mais combien changé par la vue du beau ciel de l'Italie!... Il a remboursé tous les créanciers de M. de Sorel le père, et fait réformer le jugement qui l'avait déclaré en faillite. Et ce mariage qu'il avait toujours refusé à Henriette, sa pseudo-femme, voici qu'il y consent. A la fin du quatrième acte, c'était un diable, et un diable passablement féroce : au cinquième, c'est un saint, et un saint qui s'attendrit, qui parle comme les petits livres édifiants : « ... Je suis aussi pauvre que toi, plus pauvre même, car je ne puis rien pour ton bonheur, et tu peux beaucoup pour le mien... tu peux me faire l'aumône... d'une poignée de main!... » Tout cela c'est l'essentiel de la pièce, et tout cela s'est passé pendant l'entr'acte!...

Et maintenant rappelez-vous la donnée primitive du drame et l'exposition du principal caractère, — et voyez ce qui en reste. Rien. Montjoye n'existe plus, comme on dit; sa caractéristique était d'être sûr de son droit, et inébranlable, sans regrets et sans remords; on dirait désormais le président d'une société de bienfaisance. Feuillet entendait prouver, j'imagine, que, si « fort » que soit un homme, la justice éternelle est toujours plus forte que lui; et pour le démontrer, il a accumulé les complications que je vous ai résumées (très résumées) plus haut. Mais, il n'a pas vu que les complications allaient précisément contre son but, et que, si tant d'événements et de si étranges étaient nécessaires au triomphe de la Justice, cela pourrait aussi prouver que cette Justice éternelle avait diablement besoin d'être aidée!... Au fond, rien n'est immoral comme ce qu'on appelle le théâtre moral. Déjà, à propos de certains dénouements d'Augier, j'avais cherché à vous montrer combien la morale en était grossière et peu « morale ». Pour Feuillet, c'est bien autre chose. Tout son théâtre (je parle des comédies dramatiques) est fondé sur une croyance enragée à une Providence attentive qui, immédiatement, récompense les bons et châtie les méchants (quelque chose comme le régime de 1852). D'abord, rien n'est moins chrétien que cette croyance. Et, de plus, la Providence de Feuillet a trop besoin vraiment du concours d'invraisemblables coïncidences. Et, à prendre les choses très, — peut-être trop, — au sérieux, ce serait une mauvaise action, une action « immorale », que d'enseigner que toujours la vertu trouve ici-bas sa récompense.

Me voilà loin du théâtre. Vous voyez ce que cette manie du romanesque enlève d'intérêt et de portée à *Montjoye*. Si j'ai autant insisté sur cette comédie, c'est que ce que j'ai dit d'elle, on pourrait le dire du théâtre de Feuillet tout entier. A le considérer du seul point de vue où je me suis placé, — ai-je besoin d'ajouter qu'il en est d'autres? — c'est le romanesque le moins agréable, le romanesque volontaire. Avec Feuillet, et grâce à son très charmant esprit, cela passe encore. Otez cet esprit, c'est *le Maître de Forges* ou *la Grande Marnière*. Ce romanesque-là a-t-il pour toujours disparu de la littérature ou tout au moins du théâtre? M. Jules Lemaître expliquait bien finement l'autre jour combien sont lents et presque insensibles les « progrès » en art, et combien sont puériles en somme nos éternelles discussions sur l'art nouveau. Cette puérilité-là, je crois bien que j'ai dû quelquefois m'en rendre coupable. Certes, il n'est pas, à proprement parler, d'art nouveau. Peut-être, toutefois, y a-t-il un art vieux ou vieilli, et je crois bien que c'est à cet art-là qu'appartiennent les comédies de Feuillet. Il est bien possible qu'il triomphe de nouveau. Ne croyez-vous pas, cependant, que ce ne sera plus tout à fait par les mêmes procédés?...

JACQUES DU TILLET.

VARIÉTÉS

La Perse et les Anglais.

L'honorable M. G. Curzon, naguère sous-secrétaire d'État à l'*Indian Office* dans le cabinet de Salisbury, membre du Parlement anglais et auteur de *la Russie en Asie centrale*, vient de publier deux volumes de voyages en Perse de 600 pages chacun (1). Ces deux gros volumes sont intéressants à consulter à un double point de vue, comme document commercial et comme document politique. Laissons-le étudier et exploiter au point de vue commercial, par les entreprenants compatriotes de l'auteur, qui y trouveront un stock inépuisable de chiffres, de tableaux comparatifs, de projets de chemins de fer, de distances géographiques, d'itinéraires, de renseignements commercialement utiles sur les personnages en vue, sur les concessions à convoiter, les richesses à exploiter, en un mot sur tout ce qui est fait pour enchanter et ravir une âme de *shop keeper*. Il est juste d'ajouter que ce travail est unique en son genre, comme un abrégé laborieux et pénible de tout ce qu' [illegible] lit et écrit, jusqu'à nos jours, de la Perse écono[illegible], financière et géographique. C'est le dernier mot [illegible]s l'art de compiler; tout journaliste sérieux et tout négociant de grande exportation devrait avoir ce livre sur les rayons de son cabinet de travail.

Je ne m'occuperai que de l'autre partie, où l'auteur traite de l'état moral et politique de la Perse, et qui est bien curieux pour ceux qui aiment scruter les arcanes psychologiques de la haute politique contemporaine. Ils y verront, en effet, combien, dans cette fin de XIXe siècle, qui a la vanité de se croire libre de préjugés et détachée de préventions, les esprits les mieux équilibrés sont encore en proie aux aberrations du passé et à l'obsession des instincts de leurs aïeux.

Qu'on me permette, à ce sujet, de rapporter ici un souvenir personnel. Dernièrement, je me trouvais à Londres, en présence d'une de ces vieilles filles, si nombreuses là-bas, si courageuses dans la solitude de leur vie, si intéressantes dans leur résignation muette aux cruautés de la loi économique de l'offre et de la demande qui règle le mariage, comme toute autre transaction, et qui les condamne, bon gré mal gré, à se réfugier dans l'étude de l'art ou la charité; la dame en question (son âge nous autorise à l'appeler ainsi) s'occupait donc de bonnes œuvres et dirigeait plusieurs écoles de jeunes filles chrétiennes dans un pays slave, « afin, disait-elle, de tirer de l'ignorance les indigènes ». Cette excellente personne avait un cœur sensible à pleurer chaque fois qu'on lui parlait de ses « gentilles et mignonnes pupilles slaves »; mais elle avait une horreur indescriptible des musulmans; le seul nom de mahométan suffisait à la faire pâlir et à changer l'expression angélique de ses yeux en une fureur inexprimable de haine : « Au Bosphore! criait-elle; il faut les jeter tous au Bosphore! » Je crus tout d'abord qu'elle devait avoir des raisons personnelles très profondes pour nourrir des sentiments si cruels à l'égard de mes infortunés coreligionnaires.

Je me hasardai donc à les lui demander : à ma grande stupéfaction, elle me répondit qu'elle n'avait jamais vu un seul musulman (probablement elle ne se doutait pas que je l'étais moi-même), et que c'était chez elle un de ces sentiments comme on en a tant d'autres, sans savoir pourquoi. Je n'avais pas besoin d'autre explication; elle venait de me lire un long livre de confession qui peut se résumer en ceci : « Pourquoi ne les détesterais-je pas, ces musulmans? Y a-t-il une ressemblance entre le musulman d'Orient et le chrétien d'Occident? Tout ne les divise-t-il pas, depuis l'extérieur jusqu'au tréfonds de leur âme? Les habits de l'un sont courts et étroits; ceux de l'autre, vastes et longs; l'un écrit de gauche à droite; l'autre, de droite à gauche; les chansons et la musique de l'un ressemblent à la chute d'une cascade et au tourbillon d'une mer agitée; celles de l'autre à la lamentation d'un chacal blessé : l'un adore Jésus; l'autre croit à Mahomet; enfin, l'un s'appelle Richard; l'autre, Saladin. »

Eh bien, l'honorable M. Curzon est comme ma vieille Anglaise. Parti pour étudier les musulmans, il a emporté dans ses bagages l'idée anglaise du musulman. En politique avisé et en Anglais pratique, il n'aime pas à se donner beaucoup de peine; il tranche à coups de hache où il lui plaît, bâtit son édifice comme il lui plaît, et si quelqu'un souffre injustement, tant pis pour lui. Puis, ce n'est pas pour rien que l'on écrit un livre à dédier aux fonctionnaires civils et *militaires* des Indes; c'est si séduisant de mettre à son frontispice une poésie tirée de sir Alfred Lyell, où le poète, hanté par l'ombre de la Russie et par la vue des royaumes musulmans qui s'écroulent tout en se renouvelant, voudrait embrasser, dans l'extase de sa folie patriotique, à la fois l'Oxus et l'Indus!

Vous devinez, n'est-ce pas, le but que s'est proposé notre auteur et les sentiments qui ont présidé à la confection de son ouvrage? Ne vous étonnez donc pas si l'honorable M. Curzon, si admirable tant qu'il demeure sur le terrain des chiffres et des renseignements, se dégrade jusqu'à des erreurs volontaires aussitôt qu'il entre dans la sphère des spéculations politiques. D'un bout à l'autre, ses jugements sont faussés, soit par ses passions patriotiques et religieuses, soit par ses préoccupations de futur ministre. Allons aux faits. Après nous avoir promenés à travers la Perse, l'auteur nous apprend, avec raison, que la Perse est divisée en deux parties : le Nord, partisan de la Russie,

(1) *The Persia and the Persian question.* — Hon. G. Curzon. M. P.

et le Sud, partisan de l'Angleterre. Il ajoute tout de suite que la diplomatie russe est toute-puissante dans la Perse entière et qu'elle y agit comme si elle était chez elle, tandis que celle de l'Angleterre est impuissante et réduite à l'inactivité. Quelle en est la raison? Ah! c'est bien simple : les Persans sont si experts dans l'art de mentir, si lâches dans la promptitude à rompre les amitiés que la diplomatie anglaise, si franche, si sincère, si loyale se laisse « rouler » par eux. Telle n'est pas la diplomatie moscovite : sans principe ni scrupules, elle n'épargne rien, ni corruption, ni pots-de-vin, ni menaces, ni caresses, ni émissaires pour arriver à ses fins C'est là une spéculation trop naïve de futur ministre sur un sentiment très noble du peuple anglais, celui de la loyauté individuelle.

La vraie raison de l'insuccès de l'Angleterre, la voici : le peuple persan est profondément imbu du sentiment que toute révolte contre le gouvernement actuel qui le ruine précipiterait les désastres d'une intervention étrangère plutôt qu'elle ne les retarderait; il subit donc ce gouvernement dans l'espoir d'un meilleur avenir. D'autre part, il ne peut oublier que ce même gouvernement est la cause de sa ruine, et il le hait tout en le subissant. Qu'y a-t-il donc d'étrange qu'il reporte les mêmes sentiments sur la tête de ceux qu'il croit amis du gouvernement? C'est précisément le cas de l'Angleterre. Depuis une trentaine d'années, les gens qui gouvernent la Perse ont toujours été partisans de l'Angleterre; les plus importantes concessions ont été faites en leur faveur. Les Anglais n'ont rien fait pour justifier cette préférence ou pour gagner la sympathie populaire et ils se conduisent avec un tel sans-gêne toutes les fois qu'il s'agit du peuple et de ses droits imprescriptibles (témoin l'affaire du tabac), que le peuple s'est habitué à les considérer comme complices du gouvernement. La Russie, au contraire, sans être en faveur auprès des gouvernants, a toujours cherché la faveur du peuple. Au moment de l'insurrection du Bab, quand on égorgeait des milliers de gens dans les rues de Téhéran, un seul ambassadeur intervint en leur faveur, celui de Russie. Dans un manuscrit écrit par l'un des chefs des Babes et qui se trouve à la Bibliothèque nationale (1), l'auteur attribue le salut des Babes échappés au massacre à l'intervention généreuse de la Russie, et recommande à ses coreligionnaires de lui en savoir gré. Il y a deux ans à peine, alors que le peuple tout entier se révoltait contre les agissements ignobles des marchands de tabac anglais, M. Butzof, l'ambassadeur russe, ordonnait aux sujets russes de ne pas vendre de tabac jusqu'à ce que l'interdiction mise par les *muchtahids* fût levée. Dois-je y ajouter un fait tout récent : au moment du choléra, tandis que l'unique médecin anglais auprès du consulat de Machad s'enfuyait à la première apparition du fléau, le gouvernement russe envoyait en Perse une escouade de médecins pour venir au secours des malades. Vous me direz peut-être que le gouvernement russe ne fait pas tout cela sans arrière-pensée et par pur désintéressement. N'importe. Le bien est le bien. Le peuple juge les actes sans s'enquérir des intentions. Qui pourra lui donner tort?

Quant à la cupidité que M. Curzon croit le défaut national des Persans, c'est chez lui une opinion comme une autre, qu'une expérience plus intime aurait changée. L'an dernier, j'arrachais aux délices de la prison française un derviche persan qui, à la poursuite de l'idéal, avait traversé l'Asie occidentale, y compris les Indes, et s'était finalement échoué dans la solitaire contemplation de la Conciergerie; c'était un diable d'homme qui savait voir autour et commenter. Quand je lui demandai ce qu'il pensait des Anglais aux Indes, il me répondit avec extase : « Par Ali et par la tête de mon *Morchud (conducteur spirituel)*, il n'y a pas au monde un peuple aussi riche que les Anglais; ils sont tous des commerçants; ils aiment tant l'argent que cet amour outré d'un bien terrestre périssable les rend oppresseurs des cœurs purs. » Pauvre homme, il s'en est allé avec cette opinion; et cependant s'il avait poussé ses voyages encore un peu en avant, s'il avait traversé le petit détroit qui le séparait de ce beau pays toujours brumeux et toujours verdoyant où, à côté d'une poignée de marchands qui le représentent si mal à l'étranger, il y a tant de cœurs nobles, d'une noblesse réelle, muette et loyale, et si enfin il avait goûté, comme je viens de le faire, à cette large et chaude hospitalité de l'Anglais *at home*, il aurait certainement changé d'opinion. Ainsi eût fait l'honorable M. Curzon s'il ne s'était pas contenté de cette immondice qu'on appelle la classe dirigeante en Perse; s'il avait daigné entrer dans la cabane des paysans, dans la hutte des pâtres ou dans l'arrière-boutique d'un herboriste, il aurait reconnu que tout n'est pas encore pourri dans ce pays de malheurs qui a su résister à tant d'invasions, se relever de tant de ravages par les seules qualités de son âme et de son esprit, de sa moralité et de son intelligence. Non, ce qui est permis à un derviche n'est guère permis à M. Curzon; M. Curzon aurait pu, du moins, savoir par l'histoire qu'il y a quelque quarante ans des milliers de Persans, enfants, femmes et hommes, préférèrent aller chantant à la mort plutôt que de sauver leur tête en reniant par un seul mot la foi qu'ils avaient embrassée; enfin, il aurait pu consulter les ouvrages de ses deux compatriotes, Mme Bischop et M. Browne qui voyageaient en même temps que lui et qui ont étudié non pas les officiels et les officieux, mais le peuple, le vrai peuple, celui qui travaille et qui vit.

Une erreur en amène une autre; le Persan lâche, menteur et traître, le trésor vide, l'armée n'existant que de nom, le sol épuisé, le cultivateur courbé sur la

(1) Supplément persan, n° 1071.

terre qui pourra sauver la Perse? L'honorable M. Curzon ne voit personne : le shah, un Néron doublé d'un Épicure *fin de siècle*, qui, au lieu d'incendier d'un seul coup, préfère la sensation d'assister à l'agonie lente agrémentée de quelques sursauts de vie, — histoire de donner le change à l'opinion de l'Europe; de ses ministres, — ombres pâles traînant derrière le maître ses fils, — il vaut mieux n'en pas parler. Et la religion chiite, direz-vous? Néant. Dans un pays comme la Perse, la religion doit jouer un rôle assez important pour mériter un chapitre à part; mais cela n'entre pas dans le plan de l'auteur; une étude sérieuse sur ce point lui aurait révélé que le chiisme n'est pas mort, et que c'est là le dernier, le plus solide et le plus sûr refuge pour la nationalité et l'âme persanes contre les convoitises des Talbot et compagnie; mais il a passé outre. Voyons où il va.

Si, d'un côté, la Perse ne manifeste plus aucun signe de vie; si, de l'autre, les Kosaks s'avancent à pas de géant, que reste-t-il à l'Angleterre à faire? Une politique d'usurier surpris par le voleur : implorer le bénéfice du partage. Les vaillantes armées de l'Angleterre et ses finances sans fond ont déjà barré, au moins pour l'instant, les passages de l'Himalaya et des Pamyres contre les Barbares du Nord; il ne reste plus qu'à s'assurer du côté du golfe Persique et de la mer Indienne. Un partage, oh! à l'amiable, sans querelle inutile ni dispute désagréable, y suffira; on donnera le Nord et une partie de l'Ouest à la Russie; le Sud reviendra à l'Angleterre et l'Est à l'Afghanistan. Vous voyez, on n'oublie pas le chien; on lui fait sa part; la prudence, d'ailleurs, l'exige; l'idée du partage d'un pays musulman peut le faire aboyer; il importe de lui fermer la bouche, quitte à lui retirer le morceau plus tard. Que dans cet arrangement à l'amiable on foule au pied tous les principes de l'humanité et de la nationalité, cela importe peu à M. Curzon et à ses commettants : pourvu que les cotonnades de Manchester aient des débouchés assurés et que les employés aux Indes jouissent d'une pension honorable!

Pour nous, nous n'avons qu'à souhaiter bon appétit à ces copartageants intègres; seulement il est bon qu'ils se souviennent que c'est un morceau difficile à avaler et encore plus difficile à digérer. Depuis que Zoroastre a épelé les premières lettres de l'Avesta et a partagé le monde entre Iran et An-Iran, la question persane a existé et elle existera tant qu'il y aura un plateau iranien habité par un Iranien. On peut dévaster ses provinces comme faisait le farouche Touranien Afraciab, le dépeupler comme l'Arabe Zohak à tête de serpent, incendier ses villes comme le maudit Alexandre, le démembrer en mille et un morceaux comme l'ont fait les Séleucides et leurs successeurs Parthes, on peut même lui ravir sa religion et lui en imposer une autre comme Omar; — mais entamer la Perse, jamais. Il y a là quelque chose de si fluide, de si résistant, de si impalpable et traîtreusement airain qu'aucune puissance humaine ne saurait l'atteindre. C'est l'âme iranienne. Où sont les peuples qui ont commencé à vivre avec lui? dans l'abîme de l'inconnu. Grâce à ces traditions iraniennes, réfugiées de nos jours dans les cabanes, les huttes et les arrière-boutiques, sous la forme de ces livres poussiéreux du *Livre des rois* que les vieux pères de famille lisent durant les longues soirées d'hiver à leur famille réunie, que les Ashiks attardés chantent, au coucher du soleil, dans les champs de moisson, aux gens du village assemblés, elle continue, seule vivante, d'une vie intense, toujours rajeunie, toujours active. De nos jours, sa langue, sa littérature, les produits de ses savants religieux, de ses poètes mystiques sont les seuls éducateurs des consciences, depuis les bords du Nil et du Bosphore jusqu'à ceux du Gange et de l'Indus. Si le shah ou ses ministres savaient seulement ou plutôt voulaient en profiter, les politiciens anglais auraient certainement tenu un autre langage que celui de partager la Perse. L'honorable M. Curzon n'ignore pas combien les Anglais ont été impuissants de lutter contre son influence morale et le prosélytisme de ses missionnaires aux Indes; non seulement leur tentative de remplacer, pour l'usage officiel, le persan par le kujarat, échoua piteusement; mais, grâce à la Perse, le nombre des musulmans aux Indes, d'une dizaine de millions qu'il était au commencement du siècle, est, de nos jours, de soixante-quatre millions. Tous ces musulmans, sujets britanniques, ainsi que d'ailleurs tous les musulmans de l'Asie occidentale, subissent involontairement les charmes de son esprit puissant et les grâces de sa langue merveilleuse.

Le jour où une main étrangère viendra se poser sur elle, où elle n'aura plus d'illusion sur sa vraie situation, illusion qu'entretient parmi la population une profonde ignorance des autres pays et aussi la fanfaronnade criminelle de ceux qui la gouvernent; ce jour-là, par l'effet même de la civilisation européenne, la Perse, débarrassée des chaînes qui entravent aujourd'hui la libre expansion de ses merveilleuses aptitudes à la civilisation, elle prendra la tête d'un de ces mouvements politico-religieux qui mettra en flamme toute l'Asie occidentale. La fin de l'indépendance de ces muletiers de l'Yrak, qui paraissent si misérables à M. Curzon, sera le commencement de l'unité musulmane, et ce sera aussi le commencement de la fin pour l'empire oriental de Sa Gracieuse Majesté. Que l'honorable auteur ne rie pas de notre prophétie; qu'il se souvienne seulement du sort de l'empire parthe au moment de l'apparition d'Ardachir-i-Bubékan quand, après plusieurs siècles de mort qui paraissait définitive, la Perse se releva de nouveau et donna au monde la glorieuse dynastie Sassanide, dont les Européens admirent aujourd'hui les faits d'arme et les monuments d'art; qu'il se rappelle le khalifat abbasside

quand la Perse, après une nouvelle mort de deux siècles, revient à l'offensive avec un prince arabe en tête, plante triomphalement l'étendard de sa nationalité à Bagdad et met fin à la prépondérance arabe. Que le maître soit le Mogol, ou le Sofi, ou le Turc, c'est une nation qui mange ses vainqueurs. Il est vrai qu'aujourd'hui les conditions sont bien différentes, et dans ces âges on ne connaissait pas encore les terribles engins de destruction dont on use de nos jours; mais, outre que l'âme nationale est aujourd'hui enrichie d'un nouveau et tout-puissant sentiment, celui de musulman, le génie propre de la Perse consiste précisément à combattre ses ennemis avec les armes mêmes que ceux-ci lui prêtent. Aussi croyons-nous que M. Curzon a tort de se fier trop à la division du monde musulman entre les Chiites et les Sunnites. Les Persans, ayant les premiers deviné le danger commun auquel est exposé le monde musulman, ont pris l'initiative d'unir tous les musulmans sans distinction de Chiites et de Sunnites sur le terrain de défense. Ils sont déjà en train de mettre en usage, pour cet effet, la force la plus efficace dont on se serve en Europe, — je veux dire la presse. Le *Hekmat* au Caire, l'*Akhtar* à Constantinople, *Kokabi Naciri* à Bombay, le *Ferhank* à Ispahan, le *Kanoun* à Londres, tous des journaux persans et tous également dévoués à la propagation de cette idée de l'union musulmane.

Des hommes politiques, des sheïkhs et des mushtahides honorables, dont les Anglais connaissent, par une expérience personnelle, la puissance de parole, se sont mis à Constantinople, à Kerbela et à Téhéran, au service de la même cause. Les exemples du wahabisme et du babisme nous montrent avec quelle rapidité d'éclair les mouvements pareils se répandent dans le monde musulman, dont l'unité spirituelle n'est que torturée, mais non rompue.

Je conseille donc aux politiciens anglais de ne pas toucher à la Perse : c'est une bombe dont les éclats peuvent non seulement incendier leur empire d'Orient, mais encore nous éclairer la voie qui nous fera remonter de sept siècles en arrière vers les vieux tombeaux où reposent en paix les âmes de Richard Cœur-de-Lion et de Salah-ed-Dine-Zenki.

AHMED-BEY.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

LES DÉLICES DE L'ENFER.

Nous avons signalé, il y a quelques semaines, la tentative faite par M. Saint-George Mivart, dans la *Nineteenth Century*, pour établir que l'enfer n'était pas un séjour aussi désagréable que l'Église catholique voudrait le faire croire.

Ce qui donnait à cette thèse un intérêt particulier, c'est que M. Mivart est un catholique convaincu, honoré par le pape Pie IX du bonnet de docteur, qui s'imagine servir la cause de la religion catholique et lui ramener beaucoup d'esprits hésitants.

Eh bien, cette doctrine ne paraît pas avoir eu grand succès jusqu'ici parmi les théologiens.

L'évêque de Nottingham a traité la séduisante hypothèse de M. Saint-George Mivart de falsification dangereuse de la doctrine de l'Église, et dans la *Nineteenth Century* même, un Père jésuite, M. Clarke, a réfuté en détail son coreligionnaire.

Mais celui-ci ne se tient pas pour battu, il maintient ses conclusions, et refuse au Père Clarke le droit de diriger sa conscience. Il dit en passant leur fait aux doctrines soutenues par l'Église. Faut-il croire encore à la fin du monde en l'an 1000, au soleil arrêté par Josué, à l'âge biblique de la terre, et quant à l'opinion des saints, n'en ont-ils pas dit bien d'autres ?

« L'enfer de nos ancêtres, dit en terminant M. Mivart, s'explique très bien. Très endurcis contre la douleur, ils ignoraient le confortable. Ils n'avaient ni vitres à leurs fenêtres, ni chemises, ni tapis, ni parapluies, ni médecines savamment préparées. Leurs prisons nous paraîtraient d'une atroce barbarie, leurs lois criminelles devaient être infiniment plus rudes que les nôtres pour arriver à produire un effet salutaire. Ces hommes ne pouvaient pas avoir nos idées sur la façon de ramener les âmes des pécheurs, ni sur la justice et la miséricorde de Dieu dans les peines de la vie future. »

* *

UN NOUVEAU DRAME DE M. SUDERMANN.

Le Lessing-Theater de Berlin a représenté un nouveau drame de M. Hermann Sudermann, l'auteur de *l'Honneur* et de *la Fin de Sodome*. Ce drame nouveau de M. Sudermann s'appelle *Patrie*, mais on pourra voir, par la brève analyse ci-dessous, qu'il n'a de commun que le titre avec la pièce de M. Sardou.

Le lieutenant Schwartre a voulu jadis contraindre sa fille aînée, Magda, à épouser un jeune pasteur qui demandait sa main. Magda ayant refusé, son père lui a enjoint de quitter la maison paternelle : ce qu'elle a fait. Elle est entrée au théâtre, et n'a plus donné de ses nouvelles. Son malheureux père, qui l'adorait, ne put se consoler de l'avoir perdue.

Premier acte. — Magda, devenue une cantatrice célèbre, revient dans sa ville natale douze ans après son départ. Le pasteur décide le vieux lieutenant à avoir un entretien avec elle.

Deuxième acte. — Madga consent à rentrer dans la maison de son père : sur les instances du pasteur, elle consent même à y rester, à la condition que personne ne l'interrogera sur son passé.

Troisième acte. — Le vieux lieutenant supporte tous les jours avec plus de peine cette condition, qui l'amène à toute sorte de douloureux soupçons sur la pureté et l'honneur de sa fille. Il surprend enfin chez elle l'aveu de relations coupables avec un fonctionnaire de ses amis.

Quatrième acte. — Il veut obliger sa fille à épouser cet homme qu'elle méprise très justement. Elle s'y résigne, puis refuse, et son père, la jugeant un déshonneur pour sa maison, essaye de la tuer.

Cette pièce a mené grand bruit dans le monde littéraire allemand, longtemps avant son apparition. Aussi la déception a-t-elle été vive, pour ceux surtout qui s'attendaient à un

drame social et philosophique. Il est à craindre que *Patrie* ne trouve pas même, à la scène, le succès de curiosité de *la Fin de Sodome*.

*
* *

PRÉCIEUX AVIS AUX JEUNES FILLES.

Les mœurs anglaises sont tellement en train d'envahir l'Europe, et la France en particulier, que toutes les jeunes filles liront avec intérêt l'article suivant, écrit par un journaliste anglais pour les jeunes filles de son pays:

« Que les jeunes filles anglaises, et aussi leurs mères, sont grandement dignes de pitié, c'est ce qui ne saurait faire de doute. Depuis bien des années, nous entendons leur plaintive clameur: les hommes, hélas! ne veulent plus danser et ne veulent plus se marier! Ce n'est pas qu'ils aient renoncé à l'amour: il s'en faut; mais le mariage ne leur dit plus rien! Combien de fois un amoureux nous a dit: « C'est la « plus chère créature, la seule créature qui plaise à mon « cœur; mais voyez mes revenus!... »

« Pour tirer la question au clair, j'ai étudié des monceaux de statistiques matrimoniales: et voici les résultats que j'en ai conclus. Je vais essayer de montrer la probabilité du mariage aux divers âges de l'homme et indiquer ainsi à quel moment de la vie de l'homme se développe le plus sa tendance matrimoniale. Mes chiffres se rapporteront seulement aux classes supérieures et moyennes de la société: car dans les classes inférieures, chez les ouvriers et les paysans, le cas est tout autre.

« Prenons mille jeunes gens à l'âge de vingt ans, et suivons-les jusqu'à vingt-cinq ans. Des mille, vingt et un seulement se seront mariés: et cela en dépit de cinq printemps, durant lesquels, comme nous dit le poète, « la fantaisie du jeune homme se tourne complaisamment aux pensées d'amour ». Prenons ensuite mille jeunes hommes de vingt-cinq ans, et suivons-les jusqu'à trente ans. Sur les mille, quatre-vingt-quatorze se seront mariés. De trente à trente-cinq ans, il y en aura cent trente-huit sur mille. Voici d'ailleurs le tableau complet:

De 20 à 25 ans.....	21	mariages.
— 25 à 30 —	94	—
— 30 à 35 —	138	—
— 35 à 40 —	147	—
— 40 à 45 —	122	—
— 45 à 50 —	79	—
— 50 à 55 —	43	—
— 55 à 60 —	34	—
— 60 à 65 —	19	—
— 65 à 70 —	5	—
— 70 à 75 —	3	—
— 75 à 80 —	1/2	—

« Nous ne saurions trop recommander aux jeunes filles d'étudier avec soin ce tableau. Averties par lui, elles n'égareront plus leurs doux sourires et leurs gentils regards sur des jeunes gens de moins de trente ans. Elles laisseront ces jeunes gens en compagnie des douairières et des vieilles filles, tandis que c'est aux hommes de trente à quarante-cinq ans que s'adressera le maximum de l'attention des jeunes filles. Le meilleur âge, c'est de trente-cinq à quarante ans. Puisque sur mille jeunes gens de moins de vingt-cinq ans, vingt et un seulement se marient, on est épouvanté à la pensée de la quantité de *flirtations* qui demeurent sans résultat.

« On ne sera pas surpris d'apprendre qu'un veuf a plus de penchant au mariage qu'un célibataire du même âge. Voici ce que donne la statistique, pour mille veufs :

De 45 à 50 ans.....	110	mariages.
— 50 à 55 —	93	—
— 55 à 60 —	75	—
— 60 à 65 —	57	—
— 65 à 70 —	36	—
— 70 à 75 —	18	—
— 75 à 80 —	5	—

« Nous ferons tout de suite remarquer aux jeunes filles que la poursuite d'un veuf de cinquante ans vaut mieux pour elles que celle d'un jeune homme de vingt-cinq ans. Qu'elles songent même aux affections réglées, mesurées, éprouvées du veuf, et qu'elles n'hésitent pas. Un vieux garçon de soixante ans ne vaut plus rien; mais un veuf de cet âge est une occasion excellente.

« Un résultat important de notre enquête, c'est d'établir définitivement qu'il n'est pas possible d'appeler quelqu'un *un célibataire endurci* avant qu'il n'ait atteint l'âge de cinquante ans : au delà même de cet âge, il y a de fortes chances de le voir s'amender. Mais la conduite des jeunes gens de moins de vingt-cinq ans ne saurait inspirer aux moralistes trop de dégoût et d'horreur. »

*
* *

L'IMPRESSIONNISME POÉTIQUE EN ALLEMAGNE.

Le *Musen-Almanach* de 1893 qui vient de paraître en Allemagne, illustré de neuf dessins, dont un de M. Fritz de Uhde, témoigne, dans son ensemble, d'une tendance *simpliste* et tant soit peu anarchiste. « Nous sommes les modernes barbares, nous sommes les modernes vandales! » s'écrie triomphalement un des jeunes poètes, M. Karl Henckell. Un autre, M. Arno Holz, connu surtout jusqu'ici comme un mystificateur, publie dans l'*Almanach des Muses* un petit poème, *l'Automne*, dont il dit lui-même que c'est « une application à la poésie des procédés de la photographie instantanée ». Voici la traduction littérale de ce curieux morceau :

« Une dune sablonneuse. — Sur elle. — Toute seule. — Une maison. — Dehors, la pluie. — A la fenêtre, moi.

« Derrière mon dos. — Tic tac. — Une pendule. — Mon front. — contre la vitre. — Rien!

« Rien! — Tout est fini! — Gris le ciel. — Grise la mer. — Et gris, le cœur! »

*
* *

LES POÈTES ET LE PUBLIC EN ANGLETERRE.

On prétend qu'il ne vaut plus rien en France, pour les artistes, d'être morts, et que la vente de leurs œuvres s'éteint désormais avec leur vie. Le public anglais paraît, au contraire, devoir longtemps encore rester fidèle à la vieille tradition : il attend la mort des artistes, des poètes en particulier, pour leur témoigner sa sympathie en achetant leurs ouvrages. C'est ainsi que les œuvres de Tennyson et de Walt Whitman se sont plus abondamment vendues ces mois derniers que durant toute la vie des deux poètes. Et il ne se passe pas une semaine sans qu'on voie paraître des éditions nouvelles de leurs poésies, ou des morceaux choisis, ou des biographies et recueils de souvenirs.

Les poètes anglais désireux de s'enrichir ont encore un autre moyen que de mourir: ils peuvent devenir fous. Ainsi M. William Watson, depuis le jour où on a appris sa crise de folie, est devenu un poète populaire, le plus lu des poètes anglais vivants. On réédite ses premiers vers, les revues se disputent à prix d'or ses moindres pièces inédites. Et, comme tout fait prévoir sa prochaine guérison, il est fort possible que ce soit lui qui obtienne, en remplacement de Tennyson, le laurier tant convoité.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris, MAY et MOTTEROZ. — Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 7 TOME LI 18 FÉVRIER 1893.

LA RÉPUBLIQUE DE DEMAIN

Lettres d'un parlementaire (1).

V.

Nous arrivons à un de ces tournants de la politique où il faut regarder devant soi, non derrière soi. Personne ne pourrait dire ce que sera la République de demain : tout le monde sent qu'elle ne sera pas semblable à la République d'hier. On veut autre chose. Les paysans, les industriels, les commerçants, les rentiers, tous ceux qui vivent de leur travail ou de leur revenu, se soucient médiocrement des discussions constitutionnelles : la majorité n'éprouve nul besoin de changer la forme du gouvernement ; mais vous rencontrez tous les jours des gens qui demandent un autre système de gouvernement. Quel système ? On peut le dire d'un mot : la République a été trop souvent le gouvernement d'un parti ; il faut qu'elle soit le gouvernement de tout le monde.

Pendant quinze ans, la France a été partagée en deux fractions à peu près égales : d'un côté, les partisans de la République ; de l'autre, les adversaires. Par la force des choses, à droite comme à gauche, tous les intérêts matériels et moraux ont été subordonnés à une question de politique pure. Aujourd'hui, la situation n'est plus la même : le pays, dans son ensemble, veut le maintien de la République ; nous en avons la preuve dans les élections partielles, soit pour la Chambre, soit pour le Sénat. Du moment que la forme politique n'est plus en discussion, un nouveau classement des partis s'impose. A qui sera le gouvernement ? Au parti qui représentera le plus exactement l'opinion moyenne du pays, et non plus les extrêmes. Cette opinion, elle n'est pas sans doute avec les sectaires qui voudraient confisquer la République au profit de l'idée jacobine ; mais elle n'est pas non plus avec les fins politiques qui n'acceptent la forme républicaine que sous bénéfice d'inventaire, qui se montrent hostiles aux aspirations les plus légitimes de la démocratie, et qui, un peu plus, retournant un mot célèbre, diraient que la République doit être « la meilleure des monarchies ». Ni radicalisme ni réaction : voilà ce que nous pensons, vous et moi ; voilà ce que pensent la majorité des Français à l'heure qu'il est. Est-ce à dire que le nouveau parti qui se formera demain, — s'il n'est formé déjà, — sera un parti de juste milieu ? Je demande en grâce qu'on ne me fasse pas dire une telle sottise. Le juste milieu, et la conjonction des centres, et la politique de couloirs, c'est le vieux jeu du parlementarisme. Ce qu'il faut maintenant, s'il l'on veut que la démocratie s'organise enfin et prenne conscience d'elle-même, c'est précisément d'en finir une bonne fois avec tous les tours de passe-passe parlementaires et de gouverner cartes sur table. La République de demain, — pour être un régime durable, — devra ignorer les coteries et les groupes : elle trouvera son point d'appui dans la masse qui veut l'ordre, la stabilité, l'économie, des réformes pratiques, et la liberté pour tous.

On répète tous les jours : « La République est une forme de gouvernement comme une autre. » Non, ce n'est pas une forme de gouvernement comme une

(1) Suite. — Voy. les numéros des 21, 28 janvier, 4 et 11 février.

autre. Dans la France de la Révolution, le mot de République éveillera toujours l'idée de la liberté politique, de l'égalité devant la loi; le peuple attendra toujours de la République quelque chose qu'il n'attend ni de la monarchie ni de l'empire. M. Cavaignac avait raison quand il disait, il y a huit jours, aux applaudissements de la Chambre : « Pourquoi, depuis cent ans, des générations entières ont-elles donné leur sang et leur liberté pour faire la République, et pourquoi, depuis vingt ans, la masse des humbles dans ce pays, la masse du suffrage universel, s'est-elle attachée, d'un attachement invincible, d'une opiniâtre fidélité, au gouvernement de la République? C'est parce que ce gouvernement est pour elle le gouvernement du droit et de la justice. » Voilà une vérité qui était bonne à dire, — quoi qu'en puissent penser ceux qui maintenant paraissent regretter l'entraînement de la première heure; — et cette vérité, c'est pour l'avoir oubliée parfois que le régime républicain s'est vu tour à tour menacé par l'anarchie et par le césarisme. Il ne faut plus qu'au bout d'une législature de quatre années, on puisse dire aux députés : « Qu'avez-vous fait pour nous? Où est l'impôt que vous avez réduit, l'injustice que vous avez réparée? Où sont les réformes? Où sont les progrès? Vous avez fait de la politique, vous avez renversé des ministères; et nous voici, au bout de quatre ans, au même point que le premier jour. » L'instinct populaire attache à l'idée républicaine certaines vertus et certains mérites: préjugé, si l'on veut; ce préjugé est un fait, et tout homme politique a le devoir d'en tenir compte.

Il ne s'agit pas d'entasser projets de lois sur projets de lois, de discuter un jour les retraites pour la vieillesse, le lendemain l'assurance contre les accidents, les heures de travail, les sociétés coopératives, et d'aborder toutes les questions sans en résoudre aucune. Cette tendance, d'une part, à voter des lois d'intérêt particulier, et, d'autre part, à s'immiscer dans des questions qui relèvent surtout de l'initiative individuelle, a donné au Parlement quelque ressemblance avec une roue tournant dans le vide. Ce que la démocratie française demande à la République, ce n'est pas des lois de circonstance, votées en courant, modifiées de même; mais des réformes d'ensemble, des réformes définitives, qui mettent notre système financier, judiciaire, administratif, en harmonie avec notre état social et nos mœurs. C'est, par exemple, la réforme des impôts qui, plus que sur tout autre, pèsent sur le cultivateur, sur le paysan, sur cette terre qui sera toujours, quoi qu'on dise, la vraie richesse de la France et sa vraie force. C'est la réforme d'une procédure barbare, qui dans l'ordre criminel fait subir à l'accusé plusieurs mois de prison préventive, et qui dans l'ordre civil ruine le plaideur par ses lenteurs et ses frais. C'est la réforme de l'administration, où le nombre des fonctionnaires va croissant d'année en année, sans que les affaires s'expédient plus vite. Voilà les réformes pratiques, — et la liste en serait longue, — dont le Parlement devrait aborder l'étude sans parti pris, sans passion, en ne ménageant ni son temps ni sa peine. Il aurait du travail, non pour une législature, mais pour dix ans, que dis-je! pour vingt ans. Si la prochaine Chambre entrait résolument dans cette voie, les adversaires les plus déterminés du régime parlementaire seraient bientôt désarmés.

Des réformes positives, et moins de politique : tel sera, sans doute, le programme du parti qui prendra la direction des affaires dans quelques mois; espérons qu'on y verra, à côté d'hommes nouveaux, ceux qui déjà ont servi le pays utilement. La République de demain, quelles que soient sur tel ou tel point ses tendances et sa direction, sera nécessairement plus large d'idées que la République d'hier, plus libre d'allures, plus tolérante, plus soucieuse des intérêts qui ne passent pas. Le parti nouveau, dont je crois apercevoir les cadres qui se forment peu à peu, devra être ouvert à toutes les bonnes volontés; mais je me figure que, sans voir dans la République une sorte de dogme métaphysique, comme les républicains de la vieille école, il n'y verra pas non plus, comme certains néo-républicains de nos jours, une simple étiquette politique. Dans ce pays, où les anciennes formes et les anciennes croyances sont épuisées, ce n'est pas assez que d'accepter la République comme un pis-aller ou un expédient; il faut s'y attacher résolument, comme à la forme nécessaire et définitive de la démocratie. M. Thiers disait : « La République sera conservatrice, ou elle ne sera pas. » Il a semblé à quelques-uns qu'il eût dit une grande vérité; mais tout gouvernement, quel qu'il soit, est forcément conservateur, sous peine de n'être pas un gouvernement : la Commune elle-même, si elle eût triomphé, serait devenue conservatrice au lendemain de sa victoire. Oui, la République de demain sera conservatrice, mais elle sera aussi démocratique; ce qui signifie qu'elle sera, avant tout, un gouvernement d'opinion, de publicité, de discussion libre, d'égalité devant la loi.

On a dit souvent que, par un ensemble de conditions tenant au climat, à la race, et plus encore peut-être à l'histoire et aux traditions, notre pays est le pays du bon sens, et qu'en toutes choses nous répugnons aux extrêmes; mais nous sommes aussi le pays de la clarté, le pays de Descartes et de Voltaire : nous donnons aux mots leur sens, tout leur sens, — et c'est pourquoi la seule République possible, en France, est une République de raison et de justice.

PAUL LAFFITTE.

(*A suivre.*)

COURS LIBRES DE LA SORBONNE

Évolution de la poésie lyrique au XIXe siècle (1).

(Quatrième leçon.)

L'ÉMANCIPATION DU MOI PAR LE ROMANTISME.

Messieurs,

Ce ne sont pas aujourd'hui des vers que je vous apporte à lire, mais un problème, un problème d'esthétique et d'histoire littéraire, que je vous propose d'essayer de résoudre. Étant donnés trois termes : les trois mots de *Romantisme*, de *Lyrisme* et d'*Individualisme*, — tous les trois obscurs, et surtout mal délimités ; tous les trois, non pas vides, mais au contraire pleins, trop pleins et trop chargés de sens; il s'agit de les expliquer au moyen l'un de l'autre ; de les interpréter, de les éclaircir, de les préciser par leur rapprochement même ; et, si nous le pouvons, il s'agit d'établir entre eux une relation évidente, presque matérielle, et fixe. A peine ai-je besoin de vous montrer l'étroite liaison de ce problème avec la plupart des questions que nous nous sommes précédemment posées. Nous avons vu Rousseau, par son exemple ou par ses leçons, libérer l'individu des contraintes qui le gênaient encore ; nous avons vu Chateaubriand s'attribuer comme une espèce de droit sur la nature entière ; nous avons vu Lamartine constituer les thèmes lyriques... Mais pourquoi ni les uns ni les autres ne sont-ils allés comme au bout de leur course? quelles raisons, quelles circonstances, quels hasards les en ont empêchés? que fallait-il, — qu'ils n'ont pas eu, sans doute, — pour que le *Lyrisme* achevât de passer de la puissance à l'acte, et qu'après eux, les Hugo, les Musset, les Vigny, les Sainte-Beuve, les Gautier fussent « possibles » ? C'est justement à ces questions que nous allons tâcher de répondre. Et, chemin faisant, nous répondrons à deux autres questions aussi que nous avons indiquées, et réservées, si vous vous le rappelez : celle de l'influence de la Révolution française, et celle de l'influence des littératures étrangères, sur le développement du *Lyrisme*.

Pour y arriver, ce qui me frappe d'abord, — et ce qui ne laisse pas d'être assez significatif, ou même éloquent, — c'est qu'il est indifférent, tout à fait indifférent d'aborder le problème par la fin, par le milieu, ou par le commencement. *Romantisme*, *Individualisme* et *Lyrisme*, ou *Lyrisme*, *Individualisme* et *Romantisme*, n'importe l'ordre; et nous aboutirons toujours aux mêmes conclusions. C'est à peu près ainsi que, si j'avais à caractériser l'esprit du moyen âge, il me serait indifférent, comme revenant toujours au même, de l'étudier d'abord dans la *Divine Comédie* de Dante, ou dans l'architecture d'une cathédrale gothique, ou dans la *Somme* encore de saint Thomas. Ne connaissez-vous pas également l'exemple classique, — et l'un des plus remarquables, aussi bien, qu'il y ait, — de cette connexion intime ou de cette solidarité des idées et des œuvres? C'est celui que l'on tire du rapport d'un traité métaphysique de Malebranche, de l'un de ces « magnifiques palais d'idées », comme on aimait à en construire alors, avec le palais lui-même et les jardins de Versailles, avec une tragédie de Racine, ou avec une *Oraison funèbre* de Bossuet? Même savante et grandiose ordonnance du plan ; même habile et heureuse disposition des parties; même art; même principe intérieur et caché; même principe actif, même inspiration ou même âme. Il en est ainsi de nos trois termes : *Individualisme*, *Lyrisme*, *Romantisme* : ils se tiennent; ce sont trois équivalents l'un de l'autre ; et dans quelque combinaison littéraire que ce soit, vous allez voir que l'on peut presque indifféremment les substituer l'un à l'autre.

Si je commence donc par le *Lyrisme*, je n'en ai pas d'autre raison, sinon qu'ayant l'autre jour essayé déjà de le définir, et de vous montrer en lui, de tous les genres poétiques, le « plus intime » et le « plus personnel », c'est le moment aujourd'hui de faire un pas de plus, et d'achever d'en mettre la définition hors de doute. Car il faut distinguer, comme toujours. Et, d'autre part, à la définition provisoire que je vous soumettais, on fait diverses objections, dont la plus spécieuse est celle-ci que, toute poésie, comme aussi bien toute œuvre d'art, est « personnelle » s'il ne s'est jamais en effet rencontré qu'un seul homme pour composer l'*Iliade* ou pour écrire *Otello*, un seul Homère et un seul Shakespeare. Dirai-je qu'on a tort? Non, sans doute, messieurs ; et il me suffit d'avoir tout de même raison. Car, de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée*, de *Macbeth* ou d'*Otello*, essayez donc de tirer une « psychologie » de Shakespeare ou d'Homère : je veux dire des renseignements, des informations sur eux-mêmes, sur leur famille, sur leurs amours, sur la succession, la contradiction, ou la composition de leurs sentiments et de leurs idées? Au travers de leur œuvre, essayez, si vous le pouvez, de vous les représenter eux-mêmes, tels qu'ils furent, en personne ou en pied, si je puis ainsi dire! Demandez-leur seulement quelques détails sur les circonstances particulières et uniques de leur vie! Vous savez la réponse; et, de cette espèce d'enquête, le succès sera tel que, encore aujourd'hui même, c'est une question de savoir si peut-être l'auteur des drames de Shakespeare ne serait pas le chancelier Bacon, ou si seulement Homère a jamais existé. Mais les lyriques, messieurs, mais l'amant de Bathylle ou celui de Lesbie, mais Villon, le pauvre écolier parisien, mais Joachim Du Bellay, le doux et mélancolique gentilhomme ange-

(1) Suite. — Voy. les numéros des 21, 28 janvier, 4 et 11 février 1893.

vin, mais les Byron et les Gœthe, les Lamartine et les Hugo, mais les Vigny, mais les Musset, ah! si nous ne les connaissons pas, si nous n'entendons pas le timbre même de leur voix résonner dans leurs vers, si nous n'y voyons pas se peindre leur physionomie, s'ils n'y revivent pas, en un mot, tout entiers, assurément ce n'est pas de leur faute; et il est tel d'entre eux que nous ne connaissons que trop bien! Leur poésie, à ceux-ci, est « personnelle », non seulement en ce qu'elle porte, comme l'épopée d'Homère ou comme le drame de Shakespeare, l'empreinte ineffaçable de leur génie particulier, mais en ce qu'elle est révélatrice pour nous du plus intime et du plus profond d'eux-mêmes. Elle nous renseigne, non seulement sur ce qu'ils ont pensé de l'amour, de la nature et de la mort, mais sur les lieux où ils ont vécu, sur les impressions qu'ils y ont éprouvées, sur leurs goûts, au besoin, et sur leurs vices mêmes. Ce sont des aveux, ce sont des *Mémoires*, ce sont des confessions. Eux toujours, eux partout, eux encore! et quand par hasard ils essayent de sortir d'eux-mêmes pour s'exercer dans le drame ou dans l'épopée, vous le savez, messieurs, sous le costume galant de don Juan, ou sous les haillons romantiques d'Hernani, vous retrouvez toujours Victor Hugo ou lord Byron.

Sans doute, cela ne veut pas dire qu'on leur passe le droit de nous conter les secrets de leur ménage ou de leur alcôve... Ils l'ont fait, cependant, et non pas sans bonheur; Gœthe, par exemple, qui, dans tant de femmes qu'il a tant aimées, — Charlotte ou Frédérique, Lili ou Mme de Stein, combien d'autres encore! — ne semble avoir vu que la matière de ses inspirations; Gœthe en Allemagne, et Sainte-Beuve ou Musset chez nous... Mais, ordinairement, on exige d'eux qu'en étant « individuelle », leur poésie ne cesse pas d'être cependant « générale ». Nous leur permettons, — si je puis me servir ici d'une image un peu géométrique, mais assez expressive, — de se faire le centre du monde, mais non pas d'oublier qu'un centre implique ou suppose l'existence d'une circonférence. Ou encore, si vous l'aimez mieux, échos sonores et retentissants, miroirs de la réalité, nous leur demandons de se souvenir qu'un miroir n'est qu'un miroir, comme un écho n'est qu'un écho, et que tout ce qu'ils représentent ou qu'ils reflètent, existant en dehors d'eux, a donc en dehors d'eux sa raison d'être et sa fin. Les médiocres ne le peuvent pas, mais les plus grands, nous le verrons, y réussissent toujours.

L'un des plus sûrs moyens qu'ils en aient, c'est de s'inspirer de la circonstance ou de l'actualité même. Je vous renvoie, pour vous en convaincre, à la table des matières des *Feuilles d'automne*, par exemple, ou des *Chants du crépuscule*. Le cortège d'un roi qui passe, une motion qu'on propose à la Chambre, une quête, un bal que l'on donne à l'Hôtel de Ville, un fait divers, une promenade qu'il a faite en famille, que sais-je encore? il n'en faut pas davantage à l'imagination d'Hugo pour s'échauffer, à sa verve pour s'animer, à son inspiration pour trouver, comme dans *la Prière pour tous*, ou dans *Napoléon II*, ou dans *la Tristesse d'Olympio*, quelques-uns de ses plus beaux accents. Et on a bien eu tort de le lui reprocher, si Gœthe n'a pas fait autrement, lui qui disait, vous le savez, que « toutes les poésies doivent être des poésies de circonstance »; ni Pétrarque, messieurs, quand il chantait sa Laure; ni Pindare même enfin dans ses *Pythiques* ou dans ses *Néméennes!* Car, enfin, pas de combats, pas de prix; mais pas de prix, pas de vainqueurs; et pas de vainqueurs, pas d'odes. C'est qu'aussi bien cette préoccupation de l'occasion ou de la circonstance entretient ou maintient le contact du poète avec le public. En empruntant à la réalité la matière ou le motif de ses inspirations, Hugo s'assure de n'être pas le seul à y prendre intérêt. Ce qui le frappe en a frappé d'autres. Ses sentiments en éveilleront donc d'analogues aux siens. Mais ne voyez-vous pas qu'on ne saurait concevoir aussi de meilleure manière, ni de plus légitime, d'être plus « personnel »? plus conforme à soi-même? plus différent des autres en partageant toutes leurs impressions? plus « semblable » et plus « original »? plus humain et plus individuel? « Un sujet particulier, disait encore Gœthe, prend un caractère poétique et général, justement parce qu'il est traité par un poète. » Mais, inversement ou réciproquement, en se réfléchissant dans l'âme du poète, on peut dire qu'un « sujet général » s'y particularise; — et c'est encore en cela que la poésie lyrique est toujours et partout éminemment « personnelle (1) ».

« Personnelle » en son fond ou dans son expression, elle ne l'est pas moins dans ce que sa forme a de plus extérieur et presque de plus matériel. Une épopée s'écrit ordinairement en hexamètres, comme l'*Iliade*, ou en décasyllabes, comme la *Chanson de Roland*, une tragédie en vers iambiques, comme l'*Œdipe à Colone*, ou en alexandrins, comme *Phèdre* et comme *Athalie*; et ce sont là des formes fixes, des formes symétriques, des formes impersonnelles, une enveloppe, une cuirasse, une armure plutôt qu'un vêtement, je ne sais quoi de semblable, ou d'également rigide en sa diversité. Mais la poésie lyrique, au contraire, dans la variété de ses mètres, a quelque chose de souple, de ductile, pour ainsi parler, et d'infiniment ondoyant. Comme une

(1) On consultera sur toutes ces questions l'*Esthétique* de Hegel, dans l'excellente traduction qu'en a donnée M. Th. Bénard. Paris, 1875. Germer-Baillière. Mais avant Hegel, Mme de Staël, en son *Allemagne*, II, ch. x, avait déjà dit : « La poésie lyrique s'exprime au nom de l'auteur même; ce n'est pas dans un personnage qu'il se transporte, c'est en lui-même qu'il trouve les divers mouvements dont il est animé »; et plus loin : « Le véritable poète conçoit, pour ainsi dire, tout son poème au fond de son âme; sans les difficultés du langage, il improviserait, comme la sibylle et les prophètes, les hymnes saints du génie. *Il est ébranlé par ses conceptions comme par un événement de sa vie.* »

étoffe brillante et légère qui prendrait, qui suivrait les moindres inflexions du corps, qui se prêterait tour à tour à toutes les attitudes, et qui garderait dans ses plis, quand on l'a retirée, quelque chose encore de vivant, c'est ainsi que le mètre lyrique, inégal et divers, se plie sans se rompre à l'expression de ce qu'il y a de plus délicat, de plus fugitif, et, par conséquent, de plus personnel dans le sentiment ou dans la pensée. Cela va si loin, messieurs, qu'il suffit au besoin de cette conformité du mouvement à l'émotion pour qu'un poème soit vraiment lyrique, et je vous en promets des exemples (1). Un poème lyrique peut n'être quelquefois, il n'est même souvent qu'une suite de modulations ou de variations qui s'enroulent, pour ainsi parler, autour d'un « motif » ou d'un « thème » principal. Ai-je besoin d'ajouter que c'est ici la part toujours subsistante du chant; c'est l'élément musical de la poésie lyrique; c'est en elle, de nos jours même encore, le « ressentiment », comme on disait jadis, ou le « ressouvenir » de sa première origine; — et c'est donc un élément inséparable de sa définition.

Quant à l'objection que l'on tire du caractère collectif plutôt qu'impersonnel, à vrai dire, de quelques poésies assurément lyriques, — des Odes de Pindare, par exemple, ou des Psaumes hébraïques, — elle n'a pour elle que l'apparence, et nous pourrions presque la négliger. Quand, en effet, Pindare ne chante pas en son nom, c'est au nom de l'athlète vainqueur ou de la cité triomphante « personnifiés » dans ses Odes; et le mythe même, — c'est-à-dire la matière épique, — n'a de place dans son œuvre que pour y servir à exalter l'orgueil du « particularisme » local (2).

(1) Non seulement, comme on le verra, telle pièce d'Hugo, dans ses *Contemplations*, par exemple, n'a de beauté que celle de son mouvement, et compte cependant à bon droit parmi les chefs-d'œuvre de son inspiration lyrique; mais la contre-épreuve est singulièrement intéressante, et je signale ici, dans l'*Amphitryon* de Molière ou dans les *Fables* de La Fontaine, l'allure légère, ailée, vraiment lyrique, pour l'appeler de son vrai nom, que le vers libre donne à l'expression du sentiment et de la pensée. Comparez encore, dans une situation qui est un peu la même, l'allure « lyrique » des stances de Rodrigue, dans le *Cid*, à l'allure « oratoire » du monologue d'Auguste, dans *Cinna*. L'incertitude ou l'hésitation est la même des deux parts, le cas de conscience aussi difficile à résoudre, et la langue toujours celle de Corneille; mais le poids de l'alexandrin ramène constamment Auguste à la réalité, tandis que la liberté du rythme élève, au contraire, Rodrigue au-dessus de lui-même et de nous. *Sic itur ad astra.*

(2) Voyez sur Pindare le beau livre de M. Alfred Croiset : *la Poésie de Pindare et les lois du lyrisme grec.* Paris, 1886. Hachette. J'en extrais ces quelques lignes : « Avec le vainqueur lui-même, il importe de louer tous les siens. Il faut glorifier sa race, sa cité natale, sur laquelle rejaillit sa gloire récente, et qui l'éclairent à leur tour du reflet de leur propre illustration; il faut rattacher l'individu à son groupe naturel, et embarquer, selon la vive image de Pindare, l'éloge personnel du héros sur le navire qui porte la gloire de sa race et de sa patrie. »

On trouvera dans le même ouvrage des vues intéressantes sur la manière dont le lyrisme grec, ayant été comme étouffé par le drame, — genre commun, — il a dû de lui-même se transformer en éloquence, — autre genre commun; — ce qu'il a fait en passant du mode personnel au mode universel.

Mais les Psaumes, messieurs, — quand nous oublierions tous ceux où David ne parle que de lui, — qui ne reconnaîtra le psaume *In exitu Israël de Egypto*, ou le psaume *Super flumina Babylonis*, sont encore de la poésie « personnelle », s'ils sont le cri vers Dieu du peuple qu'il s'est choisi lui-même; du peuple élu, s'opposant comme tel à l'idolâtrie qui l'entoure, ne faisant qu'un, tout ensemble, contre ses ennemis; et ne trouvant la force de leur résister que dans le sentiment ou dans la conscience invincible de sa « personnalité (1) ». Le sentiment personnel n'est pas *tout* le lyrisme, qui l'a jamais nié? qui le niera jamais? et, sans doute, il ne suffit pas d'être « égoïste » pour être poète, et poète lyrique! Ce serait trop facile! il y en aurait trop! Mais que le sentiment personnel soit en quelque manière la base psychologique du lyrisme, c'est ce qu'il me paraît difficile de méconnaître, et voilà, messieurs, tout ce que l'on veut dire. La poésie lyrique est l'expression des sentiments personnels du poète traduite en des rythmes analogues à la nature de son émotion; — vifs et rapides comme la joie, languissants comme la tristesse, pressés comme la passion, et tour à tour enveloppants, câlins, voluptueux, ou, au contraire, désordonnés, heurtés, et discordants comme elle.

Dans ces conditions, en tous lieux, et à toutes les époques de l'histoire, le *Lyrisme*, pour se développer, aura donc besoin d'être favorisé par le développement de l'*Individualisme*, et, effectivement, c'est ce qui est arrivé chez nous, entre 1820 et 1830. Regardons-y d'un peu plus près que nous ne l'avons fait, et que d'ailleurs ne nous le permettait jusqu'ici le respect de la chronologie. Émancipé par *la Nouvelle Héloïse* ou par *les Confessions*, l'homme de la Révolution avait été remis, presque aussitôt que libéré, sous une servitude aussi dure, presque plus dure que l'ancienne, par *le Contrat social*. Puis l'Empire était survenu, le despotisme militaire, sous le régime écrasant et comprimant duquel non seulement la France, mais l'Europe, à l'exception de l'Angleterre, avait vécu près de vingt ans. Et enfin, vous le savez, jusque dans les premières années de la Restauration, on avait pu se demander si le grand mouvement de réaction religieuse que rappellent encore dans l'histoire les noms de M. de Bonald, de Joseph de Maistre et de Lamennais, — du premier

(1) « A certains égards, et abstraction faite des sujets qu'elle traite, la littérature poétique des Hébreux a beaucoup d'affinité avec celle des autres nations de l'Asie occidentale. Ainsi *elle est essentiellement, nous pourrions dire exclusivement subjective :* c'est toujours l'individualité du poète qui s'y prononce et s'y dessine; ce sont ses propres pensées, ses sentiments, ses aspirations qu'il veut faire parler; il n'éprouve guère le besoin de peindre des sentiments qui lui sont personnellement étrangers... Le génie des Hébreux, comme celui des Sémites en général, n'a produit ni drame ni épopée, deux genres dans lesquels la personnalité du poète s'efface pour vivre de la vie d'autrui. » La *Bible*, traduction nouvelle avec *Introductions* et *Commentaires*, par M. Édouard Reuss. *Ancien Testament*, Ve *partie*. Paris, 1879. Fischbacher.

Lamennais, celui de l'*Essai sur l'indifférence*, — ne triompherait pas de l'esprit de la Révolution (1).

Mais, aux environs de 1825, sous l'influence de diverses causes, voici, messieurs, que les conséquences de la Révolution, toutes ensemble, dans tous les sens à la fois, se développent enfin victorieusement, et l'individu prend conscience et possession de ce qu'elle a fait pour lui. Tout ce qui jadis formait encore groupe, — aristocratie, parlement, clergé, corporations, famille même, — tout ce qui s'interposait comme autant de degrés entre l'État et l'individu, tout ce qui nouait entre deux enfants d'une même province, par exemple, ou deux maîtres du même métier, des liens plus étroits, tout ce qui leur constituait, pour ainsi dire, une âme commune, on s'aperçoit alors, il apparaît que la Révolution l'a détruit. Maître unique de sa personne, l'individu se dresse désormais dans son indépendance entière. Plus de contraintes ni d'entraves, plus d'obligations même ou de devoirs, et, sous la seule condition d'observer les lois de son pays, — lesquelles, à vrai dire, ne sont plus que des lois de police, ou tout au plus d'ordre public, — chacun a droit en tout de n'avoir plus d'égard qu'à son seul intérêt. Considérez, d'un autre côté, qu'en faisant tomber toutes les barrières, en ouvrant toutes les carrières, en proposant à tous en prix et comme en proie, s'ils savent s'en emparer par des moyens légaux, les plaisirs et la fortune, les honneurs et le pouvoir, la Révolution a fait du développement, du perfectionnement, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, de la culture intensive du Moi, l'objet principal et la règle ou la loi même de l'éducation. Toutes nos aptitudes, — et non seulement toutes nos qualités, mais toutes les forces, quelles qu'elles soient, que nous trouvons en nous, — nos défauts, nos vices mêmes, il nous faut les développer, comme autant de ressources mises en nous par la nature, autant de moyens de fortune, autant d'armes qui nous ont été données pour soutenir, pour livrer, pour gagner le combat de la vie? Mais, que dis-je? et que signifient ici ces mots de « vices » ou de « défauts » ? Est-ce que tout n'est pas bon « en sortant des mains de l'auteur des choses » ? Et, du paradoxe de Rousseau, la Révolution n'a-t-elle pas fait le principe intérieur de ses institutions? Est-ce qu'elle n'a pas tendu, en même temps qu'elle énervait dans la société la force répressive, à détruire dans l'individu le sens de sa corruption ? Qui de nous, aujourd'hui, ne se trouve bien comme il est, tel qu'il est? ne se complaît ou s'admire en lui-même? ne se sait gré de ses défauts? ne s'applique à les utiliser bien plutôt qu'à les corriger? n'y voit des qualités? ne travaille à les développer, dans la direction, de la manière qu'il juge la plus avantageuse (1)? Et, en vérité, n'a-t-il pas raison si, d'essayer de les réprimer en lui, et de travailler à son perfectionnement moral, comme on disait jadis, ce serait travailler à se rendre lui-même inférieur dans la lutte, et, de ses propres mains, préparer sa défaite (2)?

Voulez-vous un exemple, messieurs, de cet « état d'âme » ou d'esprit? voulez-vous voir à nu, comme vous le feriez dans une planche d'anatomie morale, ou sur une table d'amphithéâtre, les conséquences de cet excès ou de cette hypertrophie de l'individualisme? Ouvrez *le Rouge et le Noir* de Stendhal; et rappelez-vous que cette « Chronique de 1830 » a paru pour la première fois en 1831. Qui de vous ne connaît Julien Sorel? et quel endroit de son existence remettrai-je ici sous vos yeux? Entendez-le provoquer le jury qui le juge :

Je ne vous demande aucune grâce... Mon crime est atroce et il fut prémédité... Mais quand je serais moins coupable, je vois des hommes qui, sans s'arrêter à ce que ma jeunesse peut mériter de pitié, voudront punir et décourager en moi cette classe de jeunes gens qui, nés dans une classe inférieure, et en quelque sorte opprimés par la pauvreté, ont le bonheur de se procurer une bonne éducation, et l'audace de se mêler à ce que l'orgueil des gens riches appelle la société...

Écoutez-le proclamer :

Le droit qu'un esprit ferme et vaste en ses desseins
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains;

(1) Remarquez, à ce propos, le caractère commun de la philosophie de Bonald, de Joseph de Maistre et de Lamennais, — dans les deux premiers volumes au moins de l'*Essai sur l'indifférence*. Adversaires acharnés de l'individualisme, ce qu'ils veulent tous les trois restaurer ou régénérer, c'est presque moins l'idée religieuse que l'idée sociale, par le moyen de l'idée religieuse, et, tous les trois, ce qu'ils s'efforcent d'établir, c'est que l'individu n'est rien, n'a pas d'être, pour ainsi dire, sans cette société dont il essaye de secouer le joug. (Voyez Bonald, *Législation primitive;* J. de Maistre, *Considérations sur la France, Du pape, Soirées de Saint-Pétersbourg;* et Lamennais dans son *Essai*, I, ch. x et xi. *Importance de la religion par rapport à la société.*)

(1) Voyez et comparez, dans Burckhardt : *Civilisation en Italie au temps de la Renaissance*, les chapitres I et II de la deuxième partie : *l'État italien et l'individu* et *l'Entier développement de la personnalité*. Quelque chose d'analogue à ce que j'essaye ici de caractériser s'est, en effet, produit dans l'Italie du temps de la Renaissance; et je n'ai pas besoin de montrer qu'à ce développement de l'individualisme a répondu, — de Dante ou de Pétrarque au Tasse, — le développement du lyrisme italien.

(2) Je ne puis m'empêcher d'attirer sur ce point l'attention de tous ceux qui se défient, en quelque sorte par principe, de la doctrine de l'évolution. S'il n'est pas vrai que l'homme soit bon de sa nature, et, sans le croire précisément mauvais, si les pires instincts lui sont pour le moins aussi *naturels* ou *innés* que les autres, la doctrine de l'évolution vient effectivement renforcer le dogme du péché originel. Par cela même qu'elle nous met en garde contre nous-mêmes, et qu'elle fait de la surveillance de nos instincts une partie de notre conduite, elle est éminemment propre à combattre ou à vaincre en nous la superstition du Moi. On en peut donc tirer d'utiles conséquences; et si Spencer ou Hæckel ne les ont pas tirées, cela prouve tout simplement que leur « évolution » n'est pas la seule.

ou, dans sa prison, encore, écoutez-le qui médite :

Il n'y a point de *droit naturel* ; ce mot n'est qu'une antique niaiserie bien digne de l'avocat général qui m'a donné chasse l'autre jour, et dont l'aïeul fut enrichi par une confiscation sous Louis XIV. Il n'y a de droit que lorsqu'il y a une loi pour défendre de faire telle chose, sous peine de punition. Avant la loi, il n'y a de *naturel* que la force du lion ou le besoin de l'être qui a faim, qui a froid, *le besoin*, en un mot... Et les gens qu'on honore ne sont que des fripons qui ont eu le bonheur de n'être pas pris en flagrant délit.

Tels sont, messieurs, les sentiments qui fermentaient alors, en 1831, dans l'âme d'une partie de la jeunesse, et qu'aussi bien vous retrouveriez dans *Hernani*, dans *Antony*, moins crûment exprimés, moins raisonnés surtout, plus instinctifs, plus passionnés, plus poétiques par conséquent, mais les mêmes au fond ; — et d'ailleurs, vers le même temps, encouragés à se produire par une autre influence, qui est celle des littératures étrangères.

Si Mme de Staël en avait en effet donné le signal, dans son *Allemagne*, c'est bien alors, entre 1820 et 1830, que l'influence opère, et que l'esprit des littératures du Nord s'insinue dans la nôtre. Car, pour les littératures du Midi, vous le savez assez, notre ancienne littérature, — notre littérature classique, celle du XVIe et du XVIIe siècle, — en avait tiré presque tout ce qu'elles contenaient d'assimilable au génie français. Mais, si Voltaire et Ducis, au XVIIIe siècle, avaient imité Shakespeare, et si Diderot s'était largement inspiré de Richardson ou de Sterne, que voudriez-vous qu'ils eussent emprunté de la littérature allemande, puisqu'elle était encore à naître? Ce que d'ailleurs ils n'avaient pas vu, c'est que, par rapport aux littératures du Midi, les littératures du Nord sont des littératures essentiellement individualistes, et là justement est la vérité de la distinction posée par l'auteur de l'*Allemagne* et de la *Littérature*. Non, en vérité, les littératures du Nord n'ont pas plus de profondeur que les littératures du Midi ; ou du moins, pour ma part, ni en anglais ni en allemand, je ne connais pas de prosateur ou de poète qu le puisse emporter sur Pascal, par exemple, ou sur Dante. Comment encore s'appelle, messieurs, le Rabelais de l'Allemagne, ou l'Arioste de l'Angleterre, ou leur Cervantes? Et quelque admiration que l'on ait pour Shakespeare, est-ce que Corneille, Molière et Racine mis ensemble ne le valent pas bien? C'est mon avis, si ce n'est pas celui de Schlegel ou de Lessing (1). Mais ce qui est vrai, ce qu'il faut dire, c'est que les littératures du Nord sont en général des littératures individualistes, et c'est ce que Mme de Staël a si bien montré : qu'en Allemagne comme en Angleterre, quiconque écrit, écrit d'abord pour soi. Point de règles qui limitent l'entière liberté du poète, et point de public auquel il se croie tenu de complaire. Qu'est-ce que l'*humour* anglais, sinon le droit que l'écrivain revendique de ne penser en tout que comme lui-même? Et qu'est-ce que le *Gemuth* allemand, sinon quelque chose encore d'analogue?

Là, chacun dans sa loi cherche en paix la lumière.

En Allemagne, « un homme d'esprit se donne beaucoup de peine pour exprimer la partie la plus singulière de ses impressions, celle qui frise l'inintelligible pour les autres (1) ». Et en Angleterre, s'il est une sorte de gloire que le poète affecte, n'est-ce pas celle de l'excentricité? Je prends ici le mot dans son sens le plus favorable. Mais ce qui est encore plus vrai, messieurs, c'est qu'entre 1820 et 1830 les deux grands hommes qui sont alors les plus illustres représentants du génie de leur race en sont aussi les plus individualistes, s'ils se nomment l'un, l'Allemand, Wolfgang Gœthe, et l'autre, l'Anglais, lord Byron. Vous savez l'influence du second. Elle n'a pas duré longtemps, — si surtout Chateaubriand et Gœthe, pour leur *Faust* et pour leur *René*, peuvent sans doute réclamer leur part dans la formation du *byronisme*, — mais il n'y en a guère eu de plus considérable (2). Et celle du premier, pour avoir été moins bruyante, n'a pas pénétré moins profondé-

1. Il me semble pas que ce soit non plus l'avis de Sismondi, dont l'ouvrage sur les *Littératures du midi de l'Europe* a paru pour la première fois en 1813, et dont le grand succès se trouve être ainsi contemporain de celui de l'*Allemagne* de Mme de Staël.

(1) J'emprunte cette expression à Doudan, et je la tire d'une lettre à M. de Bacourt, publiée dans le *Correspondant* du 25 janvier 1893 : « Je viens de relire par un temps de migraine les *Affinités Électives* de Gœthe : je n'entends absolument rien à ce genre d'imagination. Je soupçonne que les écrivains allemands font le contraire de ce que nous faisons. En Allemagne, un homme d'esprit se donne beaucoup de peine *pour exprimer la partie la plus singulière de ses impressions, celle qui frise l'inintelligible pour les autres*. Chez nous, un homme d'autant d'esprit ne prend pas grand soin de la portion excentrique et originale de soi-même ; il rend vivement ce qu'il a de commun avec les autres, et fournit pour ainsi dire des tours et des expressions aux sentiments des autres ; c'est l'excès de la sociabilité *connue* (?) c'est, de l'autre côté, l'excès de l'indépendance individuelle. »

(2) Charles Nodier, dans une préface ou *Notice* qu'il a mise à la traduction des *Œuvres de Byron*, par M. Amédée Pichot, n'a pas mal vu, dès 1830, les conséquences prochaines, ou déjà même réalisées alors, de l'influence de Byron : « L'exercice de la pensée, disait-il, corrompue par un fol orgueil, est devenu un tourment pour les intelligences les plus actives et les plus élevées. A mesure que les liens de l'institution ancienne, relâchés et dissous par la force d'anéantissement à laquelle le monde social est soumis, ont laissé *à l'homme solitaire et comme abandonné* la faculté de réagir sur lui-même, et que cette faculté convertie en besoin *a fait place à un individualisme de plus en plus attrayant*, ce vague, — le vague des passions dont il a parlé quelques lignes plus haut, — s'est accru de toutes les ténèbres du doute appliqué à toutes les perceptions de l'être rationnel et sensible. » Toute cette *Notice*, qui n'est pas longue, est d'ailleurs à lire tout entière ; et, par occasion, si l'on y joint la lecture de l'*Essai sur Byron*, qui suit, par Amédée Pichot, on y verra qu'autant que l'Angleterre même, la France romantique a contribué à faire la prodigieuse réputation de Byron.

ment, n'a pas moins sûrement agi. Mais vous voyez assez dans quel sens! L'autorité de leur génie a comme dissipé ce qu'il pouvait y avoir encore de préjugés contre l'individualisme. Ce qu'avaient commencé Saint-Preux et René, dont nous parlions l'autre jour, *Faust* et *Don Juan* sont venus l'achever. Et comme, après tout, l'un et l'autre ne faisaient que résumer en eux les caractères, quelques-uns au moins des caractères du génie de leur race; comme, éclairés par eux, on retrouvait quelque chose d'eux, presque dans tous leurs contemporains; comme enfin ce quelque chose était précisément la tendance signalée par Mme de Staël, c'est ainsi que l'influence des littératures étrangères, ou pour mieux dire des littératures du Nord, est venue, dans les dernières années de la Restauration, s'ajouter à celle de la Révolution pour favoriser le développement de l'individualisme.

Joignez-y l'influence encore de la philosophie allemande, l'influence de Kant, et celle de Fichte, que, dans les mêmes annés, on commençait de subir en France. Oh! sans doute, Fichte et Kant, on les a mal compris, comme autrefois Descartes, et, même en Allemagne, on les a mal pris; — c'est Henri Heine au moins qui nous le dit :

Que l'idéalisme, dans les conséquences de ses déductions, nous dit-il, fût arrivé à nier la réalité de la matière, cela parut à la grande masse du public une plaisanterie poussée trop loin. Nous nous amusâmes assez bien du *moi* de Fichte qui produisait par sa seule pensée tout le monde des faits. Nos plaisants eurent encore à rire d'un malentendu qui devint trop populaire pour que je puisse me dispenser d'en parler. La masse s'imaginait que le *moi* de Fichte était le *moi* particulier de Johannes Gottlieb Fichte, et que ce *moi* individuel niait toutes les autres existences. « Quelle impudence! s'écrièrent les bonnes gens; cet homme ne croit pas que nous existions, nous qui avons plus de corps que lui, et qui, en qualité de bourgmestre et d'archiviste du tribunal, sommes même ses supérieurs. »

Mais il ajoute un peu plus loin :

J'ai comparé un jour, plus par plaisanterie que sérieusement, Fichte et Napoléon; mais il existe en effet ici des analogies remarquables. Après que les Kantistes ont achevé leur œuvre de destruction terroriste, apparaît Fichte, comme parut Napoléon quand la Convention eut démoli tout le passé à l'aide d'une autre *Critique de la raison pure*. Napoléon et Fichte représentent tous deux *le grand Moi souverain*...

Et cette fois, oui, c'est bien là, messieurs, ce qu'on a vu dans la doctrine de l'idéalisme subjectif transcendantal : la souveraineté du Moi posée en principe; le développement du Moi devenant pour tout homme la loi même de son être; ou mieux encore, et pour chacun de nous, — toute autre certitude étant insaisissable, — le Moi devenant l'unique réalité dont nous puissions affirmer l'existence. Admirons donc ici l'étrange fortune de deux des moralistes assurément les plus austères et les plus ardents à la fois qu'il y ait jamais eus! Toute leur vie, toute leur volonté ne s'est employée qu'à fonder la morale sur une base dont l'indestructible solidité défiât de loin tous les assauts du scepticisme ou du matérialisme; et là même est ce qu'on pourrait appeler « la raison suffisante » ou la « cause finale » de leur métaphysique... si c'en était le terme comme imposé d'avance (1)! Et voici cependant qu'ils ont fait tout le contraire. Car, s'il est facile de voir où peut conduire l'idée de la transcendance ou de la souveraineté du Moi, ce que l'on voit plus clairement peut-être encore, c'est où peut mener le principe de la « relativité de la connaissance ». Kant l'entendait à sa manière, mais sa manière même ne saurait échapper à cette « relativité » qu'elle affirme; et le fait est que, si tout est relatif, rien n'étant absolu, rien n'est donc universel, général ou seulement commun. En quelque sujet que ce soit, toutes les opinions se valent, et, pour décider entre elles, il n'y a pas de juge. Ni vos idées ne sont tenues de se soumettre aux miennes, ni les miennes aux vôtres, puisque aussi bien, en vous comme en moi, nos idées, c'est nous-mêmes, et qu'en les exprimant tout ce que nous affirmons c'est notre propre individualité. Elles ne nous apprennent rien sur leurs objets, mais seulement les différences qui nous distinguent les uns des autres; et que nous ne sommes pas faits de la même manière; et qu'autant il y a de manières de penser ou de sentir, autant y en a-t-il de légitimes. Ainsi se fonde, messieurs, le nouvel individualisme, sur les ruines mêmes de la raison, si je puis ainsi dire; et, encore une fois, je sais bien que ce n'est pas ce que Kant a voulu, mais vous, de votre côté, ne savez-vous pas que, s'il y a certainement une autre interprétation du principe de la « relativité de la connaissance », — plus conforme à la pensée du maître, et au vrai sens des mots, — cependant c'en est ici la plus vulgaire et la plus répandue? Disciples de Rousseau l'un et l'autre, mais le second surtout, est-ce qu'ils n'ont

(1) Je pourrais dire à ce propos que, si la vraie pensée d'un philosophe importe beaucoup à ses commentateurs, elle importe moins à l'historien, et qu'en dépit des plus belles intentions du monde, comme notre personnage est jugé sur ce que nous avons fait, ainsi la philosophie de Kant ou de Fichte est d'ailleurs tout ce que l'on voudra, mais d'abord et surtout ce qu'autour d'eux on a cru qu'elle était. Et puis, les a-t-on si mal compris? Sont-ils toujours si clairs? N'ont-ils pas pris plaisir à envelopper leur pensée d'une terminologie souvent barbare, comme s'ils en eussent voulu défendre l'accès au vulgaire? Je vais plus loin encore; et de la *Critique de la raison pure* à la *Critique de la raison pratique*, s'il y a plus qu'un hiatus, et vraiment un abîme, comme aussi bien de la *Théorie de la science* à la *Destination de l'homme*, les aveugles sont-ils ceux qui l'ont vu? ou ceux qui, comme Fichte et Kant, ont cru pouvoir le franchir, selon la vive image qu'on prête à Mme de Staël, en « se prenant, pour sauter, par la manche »?

pas pu réussir à épurer leur doctrine de ce que son premier auteur y avait mêlé d'égoïsme? Du moins n'ont-ils pas pu faire que dans leur criticisme ou dans leur idéalisme, l'*Individualisme* ne trouvât une justification théorique de lui-même, d'autant plus imposante qu'elle était dérivée de plus haut. Et si par hasard vous étiez tentés de mettre leur influence en doute, — je dis chez nous, en France, au temps de la Restauration, — consultez Victor Cousin, dans ses *Leçons* de 1819 et de 1820, celles qui lui valurent d'être dépossédé de sa chaire de la Sorbonne; et votre conviction sera faite (1).

En attendant, vous le voyez, dans le temps même que les conditions extérieures de la poésie lyrique tendaient de toutes parts à se réaliser, son principe extérieur trouvait, pour ainsi parler, une espèce de complicité dans le développement de l'individualisme, sous la triple influence de la Révolution française, de la littérature anglaise et de la philosophie allemande. De cette coïncidence ou de cette rencontre est né le *romantisme*, phénomène social autant que littéraire; et, pour achever ma démonstration, c'est ce qu'il me reste à vous faire voir.

On a donné, vous le savez, plus d'une définition du *romantisme*, dont on peut dire qu'aucune n'est complètement fausse, mais dont aucune aussi n'est, je crois, assez générale pour être vraie. Je ne parle pas de celle de Stendhal: « Le *romanticisme* est l'art de présenter aux peuples les œuvres littéraires qui dans l'état actuel de leurs habitudes ou de leurs croyances sont susceptibles de leur donner le plus de plaisir possible. » D'où Stendhal, — avec l'assurance qui lui est habituelle dans le paradoxe, — tire cette conséquence, que Racine a été un romantique en son temps, et que, ce qu'il y a dans son théâtre de plus romantique, ce n'est pas la force avec laquelle il a peint la passion

De Phèdre, malgré soi, perfide, incestueuse,

mais au contraire l'insignifiance passionnelle, si je puis ainsi dire, la politesse étudiée, la ressemblance entre eux, — et avec les Vardes ou les Guiche, — de ses Britannicus et de ses Bajazet, de ses Xipharès et de ses Hippolyte. Il serait inutile et cruel d'insister... Mme de Staël a sans doute mieux vu, dans son *Allemagne*, dès 1810, quand elle a mis le romantisme dans l'imitation des « mœurs chevaleresques »; et Victor Hugo, lui non plus, ne s'est pas entièrement trompé, quand il l'a réduit, dans sa *Préface de Cromwell*, en 1827, à deux points essentiels, qui sont le mélange des genres, et la substitution, comme idéal d'art, de la représentation du « caractère » à l'imitation de la beauté. Musset lui-même, dix ans plus tard, dans ses fameuses *Lettres de Dupuis et Cotonnet*, — parmi beaucoup de plaisanteries, qui nous paraissent aujourd'hui bien froides, — n'a pas laissé de dire des choses justes (1). Comment cependant, messieurs, n'en ont-ils pas dit encore davantage? Mais, depuis eux, comment ne s'est-on pas avisé que, pour définir le romantisme, chose vague, incertaine, confuse, il suffisait de l'opposer au classicisme, son contraire, et la chose du monde, lui, la mieux connue, la plus claire, et la moins disputée?

Considérez en effet, de ce point de vue, comme tout s'éclaire. Nos classiques s'étaient mis à l'école des Romains et des Grecs. Dans l'*Iliade* d'Homère ou dans l'*Œdipe-roi* de Sophocle, dans les *Oraisons* de Cicéron ou dans les *Élégies* de Properce, ils avaient vu comme autant de miracles de l'art, qu'on ne dépasserait jamais, qu'on serait trop heureux d'égaler seulement; qu'on ne pouvait donc trop étudier, de trop près, d'un œil trop attentif ou d'un esprit trop docile; dont la discipline enfin valait mieux que l'école même de la nature, puisque aussi bien c'était la nature, mais la nature modifiée, corrigée, perfectionnée par l'art (2). S'ils avaient eu tort ou raison, nous n'avons pas à le rechercher ici. Mais est-il vrai que, cette superstition de l'antique, le romantisme n'a pas eu de dessein plus déclaré, ni plus bruyamment affiché, que de l'abolir? *Le pas d'armes du roi Jean* ou *la Fille d'Otaïti*, voilà ce qu'il est venu chanter. Plus de Romains ni de Grecs, — de Grecs anciens, — mais des Italiens ou des Allemands, des Espagnols ou des Anglais, le moyen âge, l'histoire moderne : *Hernani*, *Lucrèce Borgia*, *Charles VII chez ses grands vassaux*, *Cinq-Mars* et *Chatterton*, *les Orientales* et le *Théâtre de Clara Gazul*. Qu'est-ce à dire, messieurs, et quelle conclusion tirerons-nous de là, sinon que l'imitation des littératures étrangères ou des mœurs exotiques n'a pas été, dans l'idée de nos romantiques, un but ou une fin, quelque chose de bon et de désirable en soi, mais un moyen seulement, une « machine de guerre » pour achever de battre en brèche le classicisme, ou encore, et principalement, un prétexte à s'émanciper de la tyrannie des modèles?

Pour la même raison, parce que le classicisme, sur la foi des Romains et des Grecs, — d'Aristote et de Quintilien, d'Horace et de Longin, — avait cru fermement

(1) Voyez à ce sujet Augustin Thierry : *Dix ans d'études historiques*.

(1) J'ose à peine ici parler de Louis Reybaud et des premiers chapitres de son *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale*.

(2) Cette seule observation peut suffire à montrer combien les romantiques étaient loin de Ronsard, — à quelles antipodes, si l'on peut ainsi dire, — quand ils s'avisèrent de le réclamer pour un de leurs ancêtres. Les ennemis de nos ennemis ne sont pas toujours nos amis; et pour avoir été maltraité par Malherbe et Boileau, Ronsard n'en est pas pour cela plus romantique. Mais est-il seulement lyrique, si l'inspiration personnelle est constamment étouffée chez lui par la superstition de l'antique, ou de l'Italie? si l'on ne voit pas qu'il ait conçu ni la nature, ni l'amour, ni la mort d'une manière bien originale? et si le caractère général de son style est plutôt épique et didactique? Ce sont autant de questions qui vaudraient aujourd'hui la peine d'être examinées de plus près.

à l'existence des genres, et des lois ou des règles de ces genres eux-mêmes, c'est pour cela que les romantiques les ont niées, les unes après les autres, et qu'ils ont proclamé le principe de la *liberté dans l'art*. Mais ici, je vous demande la permission de m'arrêter un instant, et, — puisque aussi bien plus d'un critique ou d'un historien de la littérature, aujourd'hui même encore, ferait volontiers consister tout le romantisme dans cette revendication, — je voudrais essayer de voir une bonne fois ce que recouvre ce mot sonore.

Car, je conçois que l'on revendique la liberté de la presse, ou celle du théâtre, par exemple; — et vous le concevez comme moi. Puisque la force ou la loi peuvent nous interdire la libre expression de notre pensée, puisqu'elles y peuvent mettre des conditions ou des restrictions, puisqu'elles peuvent nous obliger à la contraindre ou à la déguiser, — si nous ne préférons nous taire, — c'est quelque chose d'effectif qu'on réclame sous le nom de liberté de la presse, et pour peu que nous sachions l'histoire, nous savons, nous entendons ce que c'est qu'on réclame. La presse peut être plus ou moins libre, et là où elle ne l'est pas, nous le connaissons à des marques certaines. Pareillement, je n'ai pas de peine encore à concevoir ce que c'est que la liberté du théâtre. Au nom de la morale ou de l'intérêt social, il se peut qu'ayant jugé que de certains spectacles étaient dangereux, la loi les interdise, et comme après tout, c'est son droit, ou même son devoir, je comprends qu'on en appelle alors, de la loi même, à l'intérêt social ou à la morale plus largement, plus libéralement entendus. Car l'intérêt social n'est pas sans doute en tout temps, en tous lieux, identique à lui-même, et la morale est éternelle ou absolue, mais les applications ou traductions en sont changeantes, et ses commandements, toujours impératifs, ne sont pas toujours donnés de la même manière. Ici, encore, donc, je m'entends, — et vous m'entendez. C'est quelque chose d'assez défini que nous demandons quand nous demandons la liberté du théâtre; c'est quelque chose d'effectif; et c'est quelque chose de réel, puisque c'est quelque chose dont le manque peut gêner ou empêcher le développement du théâtre.

Mais la liberté dans l'art ou la liberté de l'art! Eh! qui donc, messieurs, en a jamais empêché ou gêné l'exercice? En quel temps, à qui, par qui, sous quelles peines a-t-il été défendu de faire des vers de quinze pieds? ou de rimer richement? à qui, de faire des vers qui fussent de la prose? ou de la prose qui fût des vers? Voulez-vous, comme autrefois Mme de Scudéri, délayer vos romans en dix tomes? ou de nos jours, comme Mérimée, les resserrer en quelques pages? vous en êtes également libres. Préférez-vous le genre « intime » ou « psychologique »? à votre aise. Aimez-vous mieux le genre « exotique » ou « historique »? vous en êtes le maître. Vous pouvez aussi, si vous le voulez, violer la règle des trois unités, ou mélanger ensemble le tragique et le comique, et faire pleurer ou rire alternativement. Mais quelle loi nous défend encore de faire des drames en dix actes, ou d'en emprunter le sujet aux annales de la Chine?

> En vain contre *le Cid* un ministre se ligue,
> Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.

Que veut-on donc et de quoi s'agit-il?

On veut, messieurs, quoi que l'on fasse, — et quand ce serait *le Roi s'amuse* ou *les Burgraves*, — n'avoir que des approbateurs et des applaudisseurs. Le droit que l'on revendique, c'est celui d'opposer sa manière de voir, de sentir ou de penser à celle de tout le monde. Et, tranchons le mot, ce que l'on exige, c'est la liberté de ne pas être troublé dans la manifestation de soi-même par une critique importune. La liberté de l'art, c'est le droit pour l'artiste de n'avoir que lui pour juge de son œuvre... Je ne lui en fais pas un reproche, remarquez-le bien, et je dirai même : au contraire! Il est bon que l'artiste ait confiance en lui-même, et il est essentiel que l'art ne s'asservisse pas au respect étroit de la tradition. Si le public s'en accommoderait volontiers, — parce que ses habitudes sont naturellement une partie de son plaisir, — l'artiste a le droit d'être plus difficile; ou plutôt, il n'est artiste, il n'en mérite au moins le nom, qu'à la condition de remuer et, si je puis dire, d'étonner un peu les habitudes intellectuelles de ses contemporains. Est-il sincère? Je vais plus loin encore, et je consens qu'au besoin il « scandalise » l'opinion. Mais, sans aucune intention de restreindre la liberté du poète, — et, pour aujourd'hui, sans réclamer le droit de juger à mon tour l'usage qu'il en a fait, — je constate, et je vous invite à constater avec moi. Liberté dans l'art, si ceux qui la refusent n'ont jamais eu le pouvoir d'en empêcher l'exercice, et, comme le poète lui-même, s'ils n'ont fait appel qu'à l'opinion, la devise n'est en réalité que le masque ou le déguisement de l'individualisme, pour ne pas dire de l'*impressionnisme*. On pose le droit d'être soi-même, envers et contre tous! Et nous voyons encore ici, sous une forme nouvelle, reparaître encore et toujours ce Moi qui, s'il remplit toute cette leçon, c'est qu'il a rempli vingt ou trente ans de notre histoire littéraire.

Vous montrerai-je, après cela, qu'autant notre littérature classique avait comme effacé le Moi de l'œuvre de l'écrivain, si le romantisme, au contraire, n'a rien négligé pour l'y rétablir, cette opposition achève de le définir? Je vous l'ai déjà dit, et je craindrais d'abuser de votre patience. Avec le romantisme, c'est le lyrisme qui pénètre la littérature entière, si les *Feuilles d'automne*, par exemple, ne sont pas plus lyriques, je pense, que *Lélia*, la *Lélia* de George Sand, ou que les *Paroles d'un Croyant*. Mais, avec le lyrisme, vous le voyez aussi, c'est l'individualisme; et si tout le reste, — proscrip-

tion des anciens, imitation des littératures étrangères, couleur locale, violation des règles, mélange des genres, — si tout cela, pour le romantisme, n'a été que des moyens, comme je vous le disais, ou des prétextes dont l'objet ou la fin était d'émanciper l'individu, nous voilà ramenés à notre point de départ, et nous avons trouvé, je crois, la relation que nous cherchions. Le *Romantisme*, dans notre histoire, est un phénomène social caractérisé par une tendance dans tous les sens à l'*Individualisme*, et comme tel, dont la forme littéraire ou poétique ne pouvait être que le *Lyrisme*,

Pour éprouver, au surplus, la vérité de cette formule, vous n'avez, messieurs, qu'à faire varier l'un quelconque des trois termes : *lyrisme, individualisme, romantisme*, et vous verrez alors varier d'autant chacun des deux autres. Supposez donc qu'au lieu d'être, comme en France, une sorte de rébellion contre l'esprit d'une race latinisée jadis à fond, le *romantisme* ait ailleurs été, comme en Allemagne, un retour à l'esprit national, et, l'*individualisme* diminuant alors d'autant, vous verrez le *lyrisme*, par l'intermédiaire de la *ballade*, tendre d'autant aussi vers l'épopée (1). Supposez, au contraire, que, depuis deux cents ans ou davantage, dans un autre grand pays, tout ait concouru, les conditions géographiques elles-mêmes, la religion, l'histoire, les institutions, les mœurs, à favoriser le développement de l'*individualisme*, toute une littérature, comme celle de l'Angleterre, sera, pour ainsi dire, tout imprégnée de *romantisme*, et c'est là, vous le savez, comme sur un sol d'élection, que le *lyrisme* s'épanouissant aura poussé ses plus belles fleurs, les plus rares, les plus singulières, ses orchidées les plus bizarres et les plus attirantes. Mais supposez que, comme en France, toutes sortes de raisons, dont je ne pourrai moi-même ici que vous indiquer les plus immédiates, aient, après un moment d'incomparable splendeur, contrarié le développement du *lyrisme*, vous verrez en même temps le *romantisme* abandonné par quelques-uns de ses maîtres les plus illustres, Sainte-Beuve ou Hugo même, George Sand et Vigny, et je vous ferai remarquer la coïncidence avec un mouvement de retraite ou de recul de l'*individualisme*.

Mais auparavant, et dans le cas où cette recherche aurait pu vous sembler un peu ingrate peut-être, vous en reconnaîtrez prochainement l'intérêt, je l'espère, quand nous étudierons la première manière de Victor Hugo. Vous reconnaîtrez également, messieurs, que c'était bien ici qu'il fallait la placer. Car, si nous serons frappés d'abord des différences qui séparent l'un de l'autre, le poète des *Méditations* de celui des *Orientale* ou des *Chants du crépuscule*, elles s'expliquent sans doute par la différence de leur génie, mais, pour une large part, je crois, et je tâcherai de vous faire convenir avec moi, qu'elles s'expliquent aussi par l'interposition entre eux du romantisme, et généralement de l'ensemble de faits dont je voudrais vous avoir aujourd'hui donné quelque idée. J'en dis autant dès à présent de Sainte-Beuve, de Musset, de Vigny. Chez tous les romantiques nous entendrons désormais gronder comme un esprit de révolte : ce sera la sourde protestation du Moi contre quiconque tenterait de l'asservir, et, en l'asservissant, de lui ravir, avec sa liberté, le sujet même de ses chants.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

(*A suivre.*)

(1) Voyez là-dessus Henri Heine, dans son *Allemagne*, [illegible] riens du romantisme allemand. C'est d'ailleurs aussi ce que Musset n'a pas mal vu dans ses *Lettres de Dupuis et Cotonnet*. La manie des ballades, *arrivant d'Allemagne*, rencontra un jour la poésie monarchique chez le libraire Ladvocat, et toutes deux, la pioche en main, s'en allèrent déterrer dans une église le moyen âge, qui ne s'y attendait pas. »

PSYCHOLOGIE D'UN ROI DE L'OR

Jay Gould.

Prétendre que le plus audacieux forban financier du monde, que l'homme sans scrupules, sans remords et sans entrailles, qui édifia sur les ruines de milliers d'êtres humains une colossale fortune, que Jay Gould, dont la réprobation unanime de la presse américaine a salué l'annonce de la mort, était, par nature, timide, humble et modeste, peut sembler un paradoxe inventé à plaisir. Et cependant il en fut ainsi. Le même homme qui déchaînait, en 1869, sur le marché financier des États-Unis, l'effroyable tempête dans laquelle vingt-sept des plus grandes maisons de banque sombraient, entraînant dans leur chute des centaines de maisons de commerce, et qui sortait de cette lutte formidable « roi de l'or et des chemins de fer », ce spéculateur impassible que rien n'arrêta jamais, pas même la mort tragique de ses amis sacrifiés par lui, était doux et bon pour les siens, simple dans ses goûts, irréprochable dans ses mœurs, et courbait avec résignation la tête devant l'ostracisme qui le frappait. Il est mort sans comprendre pourquoi on le haïssait, pourquoi on le méprisait. Il sentait ce mépris et il en souffrait, mais il restait sans force contre lui, ne cherchant ni à le vaincre ni à s'imposer de par ses millions, inhabile même à en jouir.

Le cœur humain a d'étranges mystères. Ce financier redoutable, ce manieur d'argent dont un mot révolutionnait la Bourse de New-York, connut la misère et la supporta vaillamment. Ce calculateur impassible que, ni menaces ni prières ne fléchirent jamais, fut hésitant et craintif devant la femme qu'il aima. Les rares lettres de lui que nous avons sous les yeux le montrent sous un jour tel que l'on se demande s'il

s'agit bien du même homme, et par quel étonnant contraste des sentiments à ce point disparates pouvaient coexister en cette inexplicable individualité.

Dans sa jeunesse, avide de s'instruire et conscient de son ignorance, ce fils de paysan se levait l'hiver à quatre heures du matin pour étudier les mathématiques. A quinze ans, il voyageait comme arpenteur, mal vêtu, sans argent, petit, maigre, chétif, parcourant cependant jusqu'à soixante kilomètres par jour, écrivant à l'un de ses amis, — il en avait alors, — le poignant récit de sa misère, ses épreuves, ses défaillances et son labeur obstiné :

« Je n'avais plus rien, c'est-à-dire que tout ce que je possédais au monde consistait en une pièce de dix sous, dont j'étais résolu à ne pas me dessaisir. L'hiver approchait et le désespoir me gagnait. Si les larmes pouvaient remplir une bourse vide, la mienne eût été pleine. La faiblesse et la faim m'en arrachaient d'amères, quand un fermier m'aborda et m'invita, sachant que j'étais arpenteur, à venir dîner chez lui et, dans l'après-midi, à mesurer son champ. Avec quelle joie j'acceptai, n'ayant rien mangé qu'un biscuit dur, la veille, et pouvant à peine me soutenir. Après le dîner, je fis le travail convenu : il me demanda ce qu'il me devait. « Rien, » lui dis-je, m'estimant payé par ce repas qui me sauvait la vie. Mais il insista et me força d'accepter un demi-dollar (2 fr. 50), m'affirmant que son voisin avait payé le double, quelques jours avant, pour la même besogne. La découverte d'un monde ne m'eût pas rendu plus heureux que ce demi-dollar. Je me sentais riche, ayant de quoi manger deux jours, et ce fut le cœur reconnaissant que je le quittai. Il parla de moi à d'autres fermiers qui m'employèrent et, à la fin de mon séjour, croiriez-vous que j'avais en poche six dollars (30 fr.). »

*
* *

Dix années plus tard, il possédait 150 000 dollars, et, de passage à New-York, il était descendu à l'Everett-House, l'un des grands hôtels de la ville. A l'une des fenêtres, il aperçut une jeune fille dont les traits réguliers, un grand air de douceur et de bonté le charmèrent. A dater de ce jour, miss Miller rencontra souvent, dans les salons de l'hôtel, à la table commune, ce jeune homme dont le regard la suivait partout, mais qui, silencieux et timide, hésitait à lier conversation avec son père et à se rapprocher d'elle. Un hasard banal fit ce qu'il n'osait faire et, quelques mois plus tard, miss Miller devenait Mrs Gould. Elle n'eut pas à s'en repentir, car jamais mari ne fut plus fidèle et plus affectueux. Les détracteurs les plus acharnés de Jay Gould ont toujours rendu justice à la pureté de ses mœurs et à la rectitude de sa vie privée. Après son mariage, il se fixait à New-York, et commençait, dans Wall street, sa prodigieuse carrière.

En 1870, il était l'homme le plus riche des États-Unis, et peut-être du monde entier. Son terrible coup de Bourse du mois de mars 1869, sa prise de possession des lignes de l'Érié, de Saratoga et du Western-Union, la formidable hausse des actions du Pacific-Railroad avaient fait de lui la personnalité financière la plus en vue et la plus haïe de l'Union américaine. Deux hommes avaient pressenti, dès le début, l'étonnante capacité de Jay Gould. L'un, John B. Alley, membre du Congrès, disait de lui, alors qu'il n'avait encore que vingt-quatre ans, et après une demi-heure d'entretien : « Je ne veux jamais avoir affaire à Gould, il est le seul que j'aie rencontré qui me fasse peur. » Vanderbilt, qui se connaissait en hommes, écrivait à la même époque à un de ses amis : « J'ai rencontré un nommé Jay Gould ; rappelez-vous son nom ; il ira loin, mais il y a en lui l'étoffe d'un bandit. »

Un de ses rares, bien rares, familiers a tracé de lui un portrait exact; il rend la physionomie complexe, la double individualité du modèle, le mélange de sobriété et de cupidité, de douceur de caractère et d'implacable volonté, de simplicité de goûts et d'ambition démesurée, de courtoisie et de cynisme qui caractérisait cette étrange individualité. Ce portrait, rapproché de celui que M. Poultney Bigelow esquisse dans le *Speaker*, éclaire d'un jour nouveau cette nature singulière. Avec l'aide de ces documents et des quelques lettres où l'homme intime se révèle, nous essayerons de dégager les éléments constitutifs et les facteurs divers qui mirent en branle cette puissante intelligence, qui portèrent si haut la fortune et ravalèrent si bas le nom de Jay Gould.

Dans un corps frêle et malingre une volonté inflexible, une prodigieuse lucidité, une impeccable mémoire, une faculté d'abstraction qui, dans les moments de crise, lui permettaient de s'isoler, indifférent aux tempêtes du dehors, aux clameurs, aux menaces, absorbé dans ses combinaisons, tout à ses calculs; tel on le vit en 1869, dirigeant du fond de son cabinet ses redoutables opérations, évoluant sans une appréhension sur le terrain le plus perfide, calme ainsi qu'un joueur d'échecs, ayant tout prévu, tout calculé, assuré du résultat.

Il était, avons-nous dit, de petite taille, maigre et taciturne; il avait la barbe, les cheveux et les yeux d'un noir de jais, les traits réguliers, le front large et puissant. Paisible d'allures, sobre de gestes, impassible et froid en affaires et au dehors, il avait l'amour de son intérieur, et jamais soucis ni préoccupations n'en franchirent le seuil. Avec les siens, toujours doux et placide; avec les étrangers, d'une invariable courtoisie, il se possédait admirablement, et ce corps débile était servi par des nerfs d'acier et un cerveau toujours lucide. Au début de sa vie, il avait été aux prises avec la misère. Il ne la craignait pas, convaincu qu'il saurait, s'il le fallait encore, en avoir raison; cependant de son contact avec elle, de sa victoire sur

elle il lui était resté une conviction funeste : que l'argent était au plus fort, au plus habile, et que tout était permis pour le conquérir. Fils de paysan, il tenait en singulière estime les supériorités de naissance, de savoir, de position ; il les enviait, les admirant de loin sans oser y prétendre, car il n'estimait pas que l'or en tînt lieu. Parvenu, il restait humble devant ce qu'il savait ne pouvoir ni acheter ni payer, reconnaissant vis-à-vis de ceux qu'il considérait socialement comme ses supérieurs et qui daignaient le traiter en égal. Il ne comprenait rien à l'ostracisme dont il était l'objet, à la répulsion qu'inspiraient son nom et les moyens à l'aide desquels il avait édifié sa colossale fortune; il se savait en règle avec les lois : n'en avait-il pas acheté les interprètes, n'avait-il pas payé les juges et les témoins, suborné la presse, donnant, comme en 1873, un chèque de 50 000 francs à l'éditeur d'un journal pour supprimer un paragraphe de quelques lignes dirigé contre lui?

*
* *

M. Bigelow raconte comme suit l'unique entrevue qu'il eut avec Jay Gould. Ce récit confirme ce que nous énonçons :

« Le hasard, dit-il, me le fit rencontrer. Un ami, qui avait sa campagne près de celle de Jay Gould et chez qui je passais quelques jours, m'invita à remonter l'Hudson à bord de son yacht à vapeur. Nous attendions à l'embarcadère, quand Jay Gould arriva; il se rendait à la même localité que nous , et son yacht n'était pas là. Bien que mon ami ne fût pas en rapports avec lui, le voyant dans l'embarras, il lui offrit de prendre place à son bord. Ce n'était qu'un acte de courtoisie qui ne l'obligeait à rien de plus; pendant la traversée, d'ailleurs, il s'abstint d'échanger un mot avec lui. Pour moi, je n'avais pas les mêmes raisons, n'étant que de passage dans la localité, et je liai conversation avec cet homme dont j'avais tant et si souvent entendu parler. Nous causâmes longuement, de tout, sauf affaires de Bourse, et je fus très vivement frappé de l'isolement social dans lequel mon interlocuteur semblait avoir vécu. Un enfant ne m'eût pas questionné aussi avidement sur des pays inconnus, que lui sur l'Europe, ses institutions, ses coutumes. Il m'interrogeait en homme qui cherche à corroborer des faits antérieurement acquis et dont il doute. Il parlait de personnages et de localités connus, mais en prononçait les noms avec hésitation, comme s'ils ne lui étaient pas familiers. Ses questions trahissaient une ignorance naïve de ce que tout le monde sait, et celles qu'il me fit sur le rôle et les attributions d'un premier ministre en Angleterrre ressemblaient à celles que l'on ferait à un voyageur arrivant du fond de l'Asie sur le rôle et les attributions du Grand-Lama. Tout ce qui n'avait pas trait à l'unique objet de sa vie semblait lui être science occulte ou réservée aux savants. Et pourtant l'homme m'impressionnait par l'ampleur et la profondeur de certaines de ses questions, par une grandeur intellectuelle que reflétait la simplicité sobre de ses paroles. Pendant deux heures, il me tint sous cette impression, et je ne pouvais m'empêcher de comparer la place qu'il tenait dans le monde financier avec son absence de toute prétention, avec l'art qu'il mettait à éviter d'aborder les sujets qu'il connaissait mieux que personne et la merveilleuse compréhension avec laquelle il saisissait ce qu'on lui disait. »

Il habitait alors une splendide résidence sur les rives de l'Hudson, à Irvington, ainsi nommée en mémoire de Washington Irving, dont il avait acheté la modeste villa, agrandie et embellie par lui. Chaque jour il se rendait à New-York, partant le matin, revenant le soir, par un train rapide que la Compagnie avait organisé expressément pour lui et dont ses voisins profitaient. Presque tous, riches banquiers ou grands négociants, ils avaient un wagon-salon spécial dans lequel ils se retrouvaient et auquel avaient seuls accès les membres de cette petite société d'élite. Jay Gould sollicita d'en faire partie; on le lui refusa, et ce refus lui fut cruellement sensible. Il se résigna toutefois, sans mot dire. Partout, autour de lui, il se heurtait à cet ostracisme; il s'en affligeait sans s'en indigner; il l'attribuait au dédain qu'inspiraient sa basse extraction et son ignorance des usages du monde. C'était, pensait-il, au prolétaire parvenu et envié, non au spéculateur taré qu'on en avait, et, à cela, il n'avait rien à dire. Nulle préoccupation, d'ailleurs, de répondre par l'insolence de son luxe à l'insolence des mépris; il l'eût pu et ne le tenta jamais. Par goût, par nature, il était simple, n'aimant ni l'ostentation ni l'apparat. A New-York, il vivait dans un palais; à la campagne, dans un château, parce que sa position de fortune le voulait ainsi, parce que d'autres, bien moins riches que lui, vivaient de même et qu'il ne voulait pas se singulariser; mais palais et château étaient clos, le monde n'y avait pas accès et n'y serait pas venu; il le comprenait et s'évitait l'avanie des refus, se demandant naïvement en quoi il les méritait.

Travailleur infatigable, il était doué de merveilleuses aptitudes, et peu de cerveaux humains furent aussi puissamment organisés. Il n'abandonnait rien au hasard et portait dans sa prodigieuse mémoire tout un monde de renseignements précis et de faits soigneusement classés. « Cet homme est un sorcier, » disait un jour de lui un grand propriétaire de l'Ouest qui l'était venu voir à l'improviste pour lui soumettre un projet d'embranchement destiné à mettre en valeur d'immenses espaces encore incultes, faute de voies de raccord avec le Pacific-Railway. Gould l'avait reçu et écouté jusqu'au bout, puis reprenant successivement les arguments de son interlocuteur, réfutant les uns et complétant les autres, précisant les distances, les courbes et les rampes, les travaux d'art et les remblais,

il s'était montré à tel point maître de la question que le narrateur de cette anecdote ajoutait : « J'habite cette région depuis vingt-cinq ans; je croyais la connaître mieux qu'homme au monde, et Jay Gould m'a prouvé qu'il en savait cent fois plus long que moi. Pas une erreur dans ses assertions, dans ses calculs, dans ses chiffres. J'ai vérifié depuis, et là où ses estimations différaient des miennes, là où je croyais le prendre en faute, c'était moi qui me trompais, lui qui était dans le vrai, et cependant il ignorait ma venue, il n'était pas avisé de ma visite et de ce dont je voulais l'entretenir. »

On a souvent parlé de son bureau de Wall street; c'était, en son genre, une curiosité. Il y avait réuni tout ce que le confort moderne, la prévoyance la plus vigilante et la science peuvent mettre au service d'un homme qui dispose d'un capital sans égal, qui a tout à craindre pour sa vie et que ni temps ni la distance ne doivent entraver dans la transmission de ses ordres. Des sténographes les enregistraient, des fils spéciaux les communiquaient; des téléphones particuliers lui permettaient de correspondre instantanément avec ses courtiers. Des portes de fer, revêtues de tentures, une succession de salles occupées par des secrétaires, par des commis, par des *detectives*, constituaient autant de postes de surveillance, autant d'obstacles contre les attentats dont le menaçaient sans relâche des lettres anonymes et dont plus d'une fois il faillit être victime, ainsi que le fut, il y a deux ans, son collègue William Sage, dont nous avons ici même raconté l'histoire (1).

C'est dans ce bureau que se passa, en 1882, une scène singulière. Dès 1880, ses nombreux ennemis avaient entamé contre lui une vigoureuse campagne, s'efforçant d'ébranler son crédit; on murmurait que Jay Gould était en péril, qu'il réalisait pour faire face à des pertes; des entrefilets habilement semés dans les journaux avivaient ces rumeurs, elles grandissaient; la chute du « roi de l'or » n'était plus, disait-on, qu'une question de temps. Mais ce qui n'eut que médiocrement ému l'opinion publique et faiblement affecté le cours des valeurs s'il s'était agi de tout autre devenait très grave quand il s'agisseit du puissant régulateur du marché financier. Sa ruine entraînerait des ruines sans nombre; aussi, de tous les points de l'Union, les télégrammes affluaient chez Gould, inquiets, désespérés, menaçants. Il importait d'agir et de couper court à ces bruits.

Il convoqua dans son bureau les principaux banquiers de New-York et quelques-uns des éditeurs des grands journaux. En peu de mots, il leur exposa la situation, déclarant les en faire juges. Sur son ordre, son secrétaire ouvrit l'un des coffres-forts et déposa sur la table une liasse de papiers et de certificats d'inscriptions de titres nominatifs : Jay Gould invita les personnes présentes à procéder à l'inventaire de ce premier dossier. Le total s'en élevait à 53 millions de dollars (deux cent soixante-cinq millions de francs).

— Et maintenant, messieurs, ajouta-t-il, nous allons, si vous le voulez bien, vérifier l'encaisse métallique, les effets à encaisser, les bons du Trésor et mes comptes courants.

Le résultat de cet inventaire révéla ce que l'on osait à peine croire de la fortune de Jay Gould, à savoir que ses revenus personnels dépassaient déjà *soixante millions de francs*. William Sage avait dit vrai alors que, questionné quelques jours avant au sujet des bruits qui couraient, il avait répondu : « Il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela. Gould est hors d'état de venir à bout de ses revenus. Je ne crois pas que ses dépenses annuelles aillent à dix millions (deux millions de dollars), il doit donc mettre de côté 40 à 50 millions par an. »

Le lendemain, les journaux de New-York racontaient tout au long cette visite au palais d'Aladdin. Il n'en fallut pas davantage pour arrêter la panique.

A dater du jour où il perdit sa femme, le 13 février 1889, Jay Gould se sentit atteint au cœur. Ce spéculateur sans entrailles aimait tendrement les siens, surtout cette compagne fidèle que le monde ignora et à laquelle le nom de son mari fermait l'accès des salons. Il y avait deux hommes en lui, celui d'Irvington et celui de Wall street ; elle ne connut que le premier et lui fut dévouée jusqu'à la fin. Pour elle et près d'elle, il était l'époux et le père affectueux qui laissait dans son bureau d'homme d'affaires, sa terrible âpreté au gain, sa volonté implacable, sa dureté féroce. Elle partie, il déserta Wall street pour Irvington, où elle n'était plus, mais où tout lui parlait d'elle. A sa passion de l'or s'en était substituée une autre, celle des fleurs, qu'elle aimait. Il agrandit ses serres, dont il fit les plus vastes du monde; il acheva sa plantation de palmiers évaluée à plus d'un million, il compléta ses collections d'orchidées et de plantes rares pour lesquelles il dépensa sans compter. C'est là qu'il acheva de vivre et qu'il mourut le 2 décembre dernier, entouré de ses deux fils et de ses deux filles.

« Cet homme avait des vertus, écrit M. Bigelow, et l'heure est venue pour quelqu'un de se lever et de le dire. Sa vie privée fut pure et, sans ostentation, il fut généreux. S'il eût vécu vingt ans de plus, ses actes criminels auraient été oubliés. Il eût ouvert ses portes à ceux-là mêmes que nous avons vus solliciter les invitations du ploutocrate Vanderbilt. Les journaux eussent parlé de lui avec les égards dus à un milliardaire philanthrope; comme d'autres, il eût acheté à beaux deniers comptants cette notoriété sociale que l'on confond, bien à tort, avec la considération.

« Jay Gould est mort, écrit le *New-York*, non comme il croyait devoir mourir, sous les coups d'un assassin, mais en homme qui s'endort, entouré de ses enfants, dans la chambre et dans le lit où sa femme s'est éteinte.

(1) Voy. art. *Dynamite et dynamiteurs*, n° du 26 novembre 1892.

Comme homme privé, la critique n'a pas prise sur lui : époux et père, il fut irréprochable. En tant qu'homme public, il a donné au monde le plus détestable exemple. Que nul n'envie son succès, car il l'a payé trop cher. Financier de génie, spéculateur hors pair, il fut hors pair aussi par sa souveraine indifférence aux conséquences de ses actes. Il laisse d'incalculables millions et une grande leçon. Ses millions iront à ses héritiers ; mais à ceux qui seraient tentés de l'envier et de l'imiter, il semble qu'une voix sorte de sa tombe et crie : « Va, et ne fais pas ce que j'ai fait. » Quoi qu'on dise, le monde est équitable et juste, à ses yeux l'honneur est une valeur et la première de toutes. Or le monde a jugé Gould, et le monde l'a condamné. »

C. DE VARIGNY.

LA NOCE DE WECKMUND (1)

Légende alsacienne.

A Weckmund, enfants, — disait la grand'mère, — il y a des ruines maudites. Quand vous passez par là, ne manquez pas de vous signer trois fois, car vous emporteriez du malheur à vos semelles...

Et, visant un petit drôle qui haussait les épaules, — sans plus de gêne :

— Tu as beau faire ton malin devant les filles, blanc-bec ! Je ne ris pas, moi : où le Cornu a posé sa patte de bouc, quelque piège est caché toujours, où trébucherait le plus saint homme, sans le secours de Notre-Seigneur. ...Or, le Diable a habité Weckmund, et je vais vous dire comment :

Dans ce vieux temps-là, un beau castel dominait la vallée ; il avait mille fenêtres, un gros donjon, une cinquantaine de clochetons et tourelles, et trois pont-levis.

Tant que ses habitants furent de chrétiens chevaliers, tout allait bien ; et on aimait à voir les rouges murailles seigneuriales se mirant dans les larges fossés — pleins d'une eau claire et vive venant de la Thur et retournant à elle.

Au-dessus de la grande porte souriait une belle Madone de pierre blanche ; et sur la tour une croix d'or, visible de loin, brillait au soleil.

* * *

Mais un beau jour, tout cela changea.

... Plus de signe rédempteur, et plus de Madone : à la pointe du donjon gire et grince un hideux monstre de fer, qui darde sa langue fourchue ; au-dessus de la grande porte plus de Vierge secourable... mais, dans la niche profanée, une indécente statue de femme qui grimace à faire frémir ! Et, comme s'ils pleuraient l'impiété des habitants, les murs se sillonnent de noires traînées fumeuses, — depuis les créneaux suintants jusqu'à la base verdie, souillée, au long de laquelle chaque jour davantage monte la pourriture des fossés... Et là, on voit grouiller des bêtes effrayantes, inconnues, — des araignées grosses comme des crapauds, des serpents diaboliques porteurs d'un trident couleur de feu...

Derrière les hautes murailles, pourtant, jamais on ne fut plus gai. Les fanfares et les musiques de danse ne se taisent ni jour ni nuit... Du crépuscule à l'aube, surtout, on dirait que l'enfer y mène la fête : des mille fenêtres sort une clarté d'incendie qui fait pâlir la lune ; de loin s'entendent et les violons qui font rage, et les rires et les clameurs de l'orgie...

Et, pour nourrir tout ce monde de possédés que la débauche affame, il faut des montagnes de victuailles : lourdes poulardes, chapons dodus, chevreuils et sangliers, coqs de bruyère et caillettes, — et des barriques de vin précieux, par charretées ! Rien ne coûte : du bout du monde on fait venir des munitions de table ; pas un pèlerin ne passe sans que la châtelaine ne lui commande de rapporter de Terre-Sainte pommes d'orange et autres fruits savoureux. Certains jours, des bœufs entiers sont dépecés et engloutis. On fait des boudins longs de dix aunes... Les mitrons parfois succombent de fatigue : d'autres aussitôt les remplacent, — qui ont des nez pointus et des mentons en galoche, mandés par équipes de lointains pays.

Vous pensez qu'avec un train pareil, les impôts et corvées tombent dru sur les manants, — et que la seigneurie devient si lourd fardeau que chacun songe à se sauver...

* * *

Enfin, les malheureux serfs de ce temps-là savaient souffrir... Tant que le comte vécut, cela pouvait encore aller. — Mais, lui mort, devaient commencer des scandales et des malheurs d'un nouveau genre...

Quand on emporta le corps de son mari, la méchante femme ne voulut pas l'accompagner plus loin que la porte. Et là, quand le prêtre du village, — car il y avait belle heure que le château était sans aumônier, — aspergea la bière, et que quelques gouttes d'eau bénite atteignirent la châtelaine, elle se mit à bondir et à grincer des dents... si bien qu'on la crut folle ; on mit cela sur le compte de la douleur... Mais il n'en était rien : elle était plutôt contente d'être débarrassée de ce mari qui la gênait. — Il y avait là-dessous de la diablerie, comme on le vit bientôt...

Des choses inexplicables, surnaturelles, commen-

---

(1) L'un des trois châteaux qui dominent Egisheim, — connu sous le nom de *Drei Exen*. Les deux autres étaient Tagesburg (Dachsburg) et *Wahlenburg*.

cèrent à se produire, non seulement aux entours du château, mais dans tous les villages avoisinants. Ici, c'étaient des balais enlevés, qu'on trouvait le lendemain, éparpillés n'importe où ; là, le lait d'une grande traite — disparu, ou sali, ou renversé...

Parfois, au beau milieu de la nuit, on entendait dans l'écurie un bruit étrange... On y courait, — et l'on voyait un gros chat noir, sautant d'une bête à l'autre, — mordant, égratignant, tirant la queue des vaches ou des chevaux, qui mugissaient, hennissaient de douleur...

Mais une étonnante aventure allait éclaircir le mystère...

Un paysan, — s'étant mis aux aguets, fourche en main, auprès d'un tas de foin où se blottissait le chat démoniaque, aux yeux de braise, — lui sauta dessus et l'atteignit à la patte : le chat hurla de douleur et disparut tout à coup... L'homme s'apercevait alors qu'une dent de sa fourche était cassée.

Le lendemain, le paysan, de bonne heure, alla au château, dans la ferme intention de prier la dame qu'elle lui prêtât renfort, pour, la prochaine nuit, traquer la bête maudite et la tuer, — si possible. Car sans cela, disait-il, il ne pourrait jamais arriver à payer sa taille, ses vaches tourmentées ne donnant plus de lait...

On l'introduisit auprès de la comtesse.

Couchée sur un lit de parade, elle était blanche comme cire, et le fixait de son mauvais regard...

Et comme, rassemblant tout son courage, il lui exposait ses plaintes, elle l'interrompit avec un grand geste de colère, découvrant sa main sanglante, trouée... Un morceau de fer était cassé dans la blessure !

La supplique du paysan s'arrêta net dans sa gorge... Il ne put articuler que des paroles de soumission, consentit tailles, corvées et le reste, — humble, tout à la dévotion de la harpie, — non sans se signer, furtivement, dans le creux de sa main... Puis, tandis qu'elle criait encore, il se sauva comme s'il avait eu le feu derrière lui...

La comtesse de Weckmund était sorcière, — et le chat nocturne aux yeux de braises, c'était elle-même, qui tourmentait, — pour s'amuser, — les pauvres villageois !

D'autres fois encore, un bruit vague, dans les airs, semblait s'approcher, tournoyer... C'était comme le volètement de toute une invisible armée de chauves-souris... Cela allait s'abattre dans le val, — pendant qu'au château, dans les grandes salles vides, éclairées comme en plein jour, continuait une musique endiablée, sans musiciens.

Le lendemain, on était sûr de trouver des balais, semés çà et là dans la plaine. — On les mettait au feu, car le feu purifie tout ; et sur la cendre on laissait tomber des gouttes d'eau bénite.

*
* *

Mais tout a une fin : un beau soir, le Diable, — à qui la comtesse avait vendu son âme, — vint lui dire que son heure allait sonner. Elle n'avait pas envie de partir pourtant, et elle lui proposa un arrangement :

— Laisse-moi dix ans encore pour jouir de ma joyeuse vie ! Tu n'y perdras rien, car je te donnerai ma fille pour épousée...

— Tope-là ! fit le Malin. Le nouveau pacte était conclu.

Les violons se remirent à grincer, et les sabbats allèrent leur train.

Le lendemain, dans la salle d'honneur, ornée à profusion de chatoyantes bannières de soie, de candélabres d'or et de massive vaisselle d'argent, trois convives sont réunis : la dame, sise en une chaire de velours rouge, vis-à-vis d'elle un grand seigneur, — qui n'est autre que le Diable, et, entre eux deux, — candide agnelle aux yeux clairs, — la jeune fille de la maudite comtesse... Loin vous pourriez courir, par toute l'Alsace et par tout le pays franc, avant de trouver un ange comparable à la charmante Anne de Weckmund, dans ses vaporeux atours de fiancée... Vers elle doucereusement le faux comte se penche, murmurant des mots d'amour...

Ayant rassemblé tout son pouvoir, il s'est fait beau lui-même, le Malin, — et l'innocente enfant lui sourit de toutes ses quenottes blanches.

Les plats succèdent aux plats ; aux vins, l'hypocras ; un grand feu, flambant dans la haute cheminée, rougeoie dans la salle. Les cloches, à toute volée, sonnent les fiançailles de la riche héritière...

— Beau comte, dit la jeune fille, où donc se trouve votre castel ?...

Malgré lui, le Malin grimace...

— Par delà les mers, ma mignonne : quand vous y conduirai, le verrez.

— Beau comte, quel est votre blason ?... Ne porte-t-il pas un ange à senestre ?...

Le malin grimace davantage...

— Moult beaux anges avec moi demeurent : si les ai dans mon blason.

— Beau comte, quelle est votre devise ?... Y a-t-il bien dedans les doux noms de Jésus et de Marie ?

— *Holle und Donnerhagel!* (Enfer et grêle de tonnerre !)...

Un fracas se fait, les cloches se sont tues, le Malin s'est évanoui, le château est en flammes, — et la belle Anne est sauvée !

Et, deux mois après, cette foule curieuse, qui se presse à Egisheim, — où court-elle ? — Au grand pré des exécutions.

Là, un bûcher s'élève, haut comme une maison. Douze sorcières l'on y brûle, et l'une d'elles s'appelle Théobaldine Tagesburg, comtesse de Weckmund.

Mme O. GEVIN-CASSAL.

LES ANGLAIS EN ÉGYPTE

Une politique qui paye.

Dans cette affaire d'Égypte, qui préoccupe l'opinion publique en France, malgré la grave question de Panama, on trouve une fois de plus la preuve que les actes des gouvernements, de même que les actes des hommes, sont rarement d'accord avec leurs paroles. En France, depuis quinze ans, nos gouvernants ont prononcé beaucoup de discours, qui sont très beaux, mais ils n'ont pas remué le sourcil pour obtenir une solution, nous voulons dire pour défendre les intérêts de la France en Égypte. On a lancé beaucoup de paroles, le vent les a emportées; on n'a rien fait. On a souvent battu la charge, sans rien charger. Nos gouvernants ont sonné le bien-aller, mais à la manière de ces amateurs qui font retentir leurs trompes, le jour de la mi-carême, au premier étage des débits de vin et sans rien courre.

Ces procédés trop parlementaires inquiètent et désespèrent ceux qui croient que la France a encore droit à une place au soleil. Examinons la conduite des Anglais en Égypte : si elle ne peut servir d'exemple à notre nation trop sentimentale, elle pourra du moins lui servir de leçon.

*
* *

En 1882, Gabriel Charmes écrivait ici même, à propos des Anglais qu'il voyait agir en Égypte :

On ne saurait refuser aux Anglais une admirable persévérance dans la politique qu'en chaque circonstance ils savent adopter pour assurer leurs propres intérêts, tout en ayant l'air de poursuivre le triomphe d'un principe élevé.

Ce que Gabriel Charmes disait des Anglais, il le pensait sans doute de n'importe quel autre peuple et de n'importe quel autre gouvernement. Les principes élevés ne sont souvent que des étiquettes, des pavillons qui couvrent la brutalité des égoïsmes, souvent même de bien vilaines actions. Mais en tout il y a des bornes, et il faut rendre cette justice au gouvernement anglais qu'il a dépassé ces bornes. Jamais on n'a joué plus habilement avec les mots qu'il ne l'a fait, jamais on ne s'est ingénié avec plus de succès à mettre les actes en contradiction avec les paroles, et, hâtons-nous de l'ajouter à sa gloire, jamais on n'a prouvé plus de suite dans les idées et mieux su faire ses affaires aux dépens de tous avec de simples « boniments » politiques.

Examinons les raisons qui ont pu déterminer la conduite des Anglais, puis nous exposerons les faits, et le lecteur, nous le pensons, conclura comme nous-mêmes, sans effort.

Il est inutile de vous dire que les Anglais ont été déterminés d'abord par leurs intérêts, — si vous voulez que nous précisions davantage, nous ajouterons : commerciaux. Pour la plupart des peuples, dans l'état économique actuel, les intérêts sont surtout commerciaux, et, comme l'écrivain anglais Seeley l'a fort bien établi, les guerres de ce siècle sont des guerres de commerce. Mais chez les Anglais plus particulièrement, les intérêts politiques et commerciaux se confondent à un point qu'on ne saurait croire; il n'y a d'analogue que la confusion du civil et du religieux qu'on constate chez les Arabes, par exemple, et chez nombre de peuples barbares.

Cette tournure d'esprit ou, mieux, ce caractère, et ce fait que sur dix navires qui voguent sur les mers, huit au moins sont anglais, vous expliqueront l'importance qu'ils attachent à s'assurer les grandes routes de la mer, indispensables pour leur commerce, leur industrie de convoyeurs et la libre communication avec leurs colonies couvrant le monde entier.

Ceci motiva l'opposition qu'ils firent d'abord au percement de l'isthme de Suez, car ils craignaient que cette porte sur les Indes et la Méditerranée ne facilitât les attaques contre leur superbe empire. L'isthme percé, malgré tout, ils changèrent de tactique, ils utilisèrent bien entendu ce passage pour leurs navires, et les avantages qu'ils en tirèrent les confirmèrent dans l'opinion qu'il était indispensable d'en posséder les clefs. A dater de ce jour, tous leurs efforts allaient tendre à s'emparer de l'isthme. Et ils ne laissèrent pas passer à leur portée une seule occasion d'atteindre leur but sans la saisir immédiatement, pas une seule. Il faut les admirer.

La première leur fut fournie par le khédive, en 1875, je crois, lorsque, à court d'argent, il leur vendit 177 000 actions du canal. Il paraît qu'il les avait d'abord offertes au gouvernement français, et M. Decazes, alors ministre, ne jugea pas à propos d'accepter, soit que cela ne lui parût pas intéressant, comme on dit aujourd'hui, soit que nos hommes de gouvernement, par une sorte de dédain aristocratique pour les affaires, se refusent absolument à faire celles de leur pays, particulièrement lorsqu'il en devrait résulter un dégrèvement du budget. Toujours est-il qu'immédiatement le gouvernement anglais paya 100 millions les 177 000 actions. Et si vous voulez savoir quels furent les résultats de cette opération, écoutez les paroles prononcées à la Chambre des communes par M. Goschen, chancelier de l'Échiquier, en 1891 :

En juillet 1894, nous pourrons réaliser ces actions de Suez. Elles ont coûté à l'Angleterre 100 millions de francs et lui ont rapporté, chaque année, 5 millions, c'est-à-dire 5 pour 100.

A dater du 1er juillet 1894, en supposant que le taux actuel du dividende se maintienne, les 177 000 actions produiront 16 millions par an. Prenons la valeur actuelle des actions

sur le marché, estimons nos 177 000 actions à leur valeur de marché : en 1894, le 1er juillet, elles représenteront 475 millions. (*Applaudissements.*)

Si je ne suis plus chancelier de l'Échiquier, j'envierai mon successeur. (*Écoutez! Rires.*) Car alors il pourra dire qu'il a réduit la dette nationale d'au moins 375 millions de francs. Je voudrais le pouvoir faire aujourd'hui. (*Rires.*)

J'espère que le très honorable collègue de l'opposition qui peut-être me succédera un jour admettra que j'ai raison de montrer à mes compatriotes que si on réalisait ces valeurs elles suffiraient à couvrir, et au delà, les emprunts faits pour l'établissement des dépôts de charbons stratégiques...

On comprend sans peine que les auditeurs du chancelier de l'Échiquier aient ri de bon cœur des saillies de Son Honneur.

Nos députés n'ont jamais ri pour de semblables raisons, nos ministres des finances ne se permettant pas ces spirituelles saillies.

***

Cette bonne occasion mit en appétit le gouvernement anglais. Il prépara tout pour s'installer en Égypte et s'attribuer la part que la France avait dans le gouvernement de ce pays.

Lorsque le soi-disant mouvement national égyptien se produisit, elle parla d'ordre à rétablir, de sécurité à assurer, et Alexandrie fut bombardée. Elle proclama alors qu'elle allait rendre l'Égypte aux Égyptiens.

L'Angleterre, étonnée de notre inaction, ne fut pas moins agréablement surprise de voir que M. de Freycinet voulait détacher la question du canal de l'ensemble de la question d'Égypte. Elle s'y opposa et fit échouer cette ingénieuse conception, qui dénotait une naïveté incomparable ou une fière envie de ne pas agir en demandant l'impossible. Détacher la question du canal de l'ensemble de la question d'Égypte, c'est vouloir enlever la veine carotide d'un corps humain.

Sûre alors de n'être pas entravée et de pouvoir s'en tirer avec de belles paroles, l'Angleterre commença immédiatement l'annexion de l'Égypte.

Sous prétexte que les Égyptiens devaient être maîtres chez eux, après avoir parlé de chambres de notables, de gouvernement représentatif, d'éducation politique des fellahs, on supprime alors le contrôle anglo-français.

M. Duclerc proteste.

Lord Granville répond en jurant ses grands dieux que jamais il n'a songé à transformer l'occupation du pays en annexion ; que cette occupation est momentanée; qu'on reste là par devoir, pour des raisons d'ordre, car le désordre est à son comble, et la preuve, c'est qu'on se voit contraint d'organiser un corps de gendarmerie indigène.

Remarquez qu'il s'agit de « gendarmerie indigène »; on ne parle pas de l'armée égyptienne, où les officiers français sont nombreux. On organise la gendarmerie indigène sous le commandement d'un chef anglais, et en l'organisant on désorganise l'armée égyptienne, que, peu à peu, on assimile à ce corps de gendarmerie. On se débarrasse des officiers français par un procédé très simple et véritablement amusant : chaque fois que l'un deux demande un congé, on le lui accorde avec empressement; mais, à peine débarqué en France, il reçoit une lettre l'avertissant qu'il est remplacé *pour des raisons de santé*, et le tour est joué... C'est ainsi que les cadres ont été entièrement remplis par des Anglais. Mais comme il importe, pour l'aisance des coudes, que la question reste une question européenne, on admettra des Européens. On choisit des gens qui se contentent de peu, bien qu'à ouvrir les portières dans les congrès ils aient reçu en aumônes des provinces; on choisit des Italiens sans consistance à qui l'on confie des postes de police insignifiants.

Grâce à cette méthode, on élimine un à un les Français des autres administrations. La direction des chemins de fer était confiée autrefois à un Français, à un Anglais et à un Égyptien; aujourd'hui, la direction est anglo-égyptienne.

Le service des postes est entre les mains des Anglais. Soutenues par de fortes subventions, les sociétés bibliques, les franciscains italiens s'emparent de l'instruction publique.

Quant au commerce français, on l'a ruiné à peu près, « dans l'intérêt de la santé publique ». Des fonctionnaires triés sur le volet, « visitant » nos marchandises, ont constaté invariablement la mauvaise qualité des objets d'importation français. D'où la nécessité impérieuse d'un contrôle dont étaient dispensées naturellement les marchandises anglaises. La plupart des maisons françaises ont dû fermer ou se résigner à vendre des produits anglais. Néanmoins, on n'a pas remarqué que la santé publique en Égypte soit meilleure; il n'y a que le commerce anglais qui se porte mieux.

La justice, sous prétexte que les indigènes étaient mauvais juges, est également devenue anglaise. Tout cela s'est fait au nom de la pacification, de la réorganisation, de la résurrection du pays d'Égypte.

En vérité, on ne pouvait le régénérer par des procédés plus simples. L'Angleterre, comme disait son meilleur diplomate, « est contrainte par la force même des choses ». Il est curieux que la force même des choses la contraigne à transformer le khédive en une sorte de roi fainéant, en une sorte de maharadjah sans autorité, et que tout cela s'opère par des procédés en usage dans les Indes depuis plus d'un siècle, pour annexer insensiblement des royaumes. En outre, cette force même des choses a contraint l'Angleterre à ruiner notre commerce, à éliminer nos nationaux et à anéantir une influence que nous nous étions acquise par tant d'efforts. La victoire des Pyramides a été bien effacée par celle de Tel-el-Kebir.

*
* *

Peut-on raisonnablement s'en prendre à d'autres qu'à nous-mêmes de ce désastre, car c'en est un? N'avons-nous pas fait la partie trop belle à nos adversaires en Égypte?

Et aujourd'hui que nous nous alarmons pour je ne sais quelle raison de l'envoi d'un renfort, n'est-il pas un peu ridicule de prétendre nous opposer à une annexion qui est terminée depuis longtemps, qui s'est accomplie sous nos yeux, sans que nous levions le doigt pour l'empêcher?

Cependant, en 1882, nos gouvernants prononçaient de fort beaux discours; reportez-vous au *Journal officiel* de cette époque.

Le 24 février 1882, on pose une question au gouvernement au sujet de la situation en Égypte, et le ministre répond :

J'ai l'absolue conviction que les éventualités qu'on redoute ne se réaliseront pas. J'ai l'espoir très ferme qu'aucune intervention, pas plus européenne que franco-anglaise, pas plus que l'intervention turque, ne deviendra nécessaire, etc..., etc... Et nous sommes fermement décidés à faire dans le domaine de notre dignité tout ce qui sera nécessaire pour qu'elle ne soit pas compromise.

Le 12 mai, un député interpelle; le ministre répond :

Nous sommes d'abord préoccupés de conserver à la France la situation privilégiée qu'elle a en Égypte, l'influence que lui assure la présence d'une colonie française qui porte haut le drapeau de la patrie. Puis « nous maintiendrons l'indépendance de l'Égypte telle qu'elle est établie par les firmans reconnus par les grandes puissances de l'Europe ».

Passant aux moyens à employer pour atteindre ce but :

Nous avons, s'écriait l'orateur, l'accord intime avec l'Angleterre qui ne nous a jamais fait défaut. Les deux cabinets, — l'anglais et le nôtre, — ont un égal désir de voir cet accord continuer.

Puis voyez ce dernier argument :

A côté de cet accord intime, nous emploierons aussi la voie du concert européen. Nous sommes disposés à nous entendre avec les grandes puissances pour la solution de la question égyptienne, comme nous nous sommes entendus sur toutes les questions qui ont nécessité une modification dans l'état des choses en Orient.

Nous sommes d'accord avec les Anglais, nous serons d'accord, nous sommes aussi d'accord avec les puissances européennes, et puis nous sommes sûrs de régler la question par la voie du concert européen.

« L'entente anglo-française est un mensonge et une duperie, » s'écrie un député quelques mois plus tard, le 2 juin 1882.

Et le ministre répond :

En ce moment, nos navires sont à côté des navires anglais dans les eaux égyptiennes. Nous sommes à Alexandrie conjointement avec l'Angleterre, non pour y faire une occupation armée, mais pour protéger nos nationaux, et pour montrer surtout que la France et l'Angleterre étaient unies; *ce grand acte aura une immense portée.*

... Parmi tous les moyens auxquels il pourrait être nécessaire de recourir et sur lesquels je ne veux pas m'expliquer, il en est un que j'exclus, c'est une intervention militaire française en Égypte. Ce moyen-là, je le répète, nous ne l'emploierons pas. Il est des heures où il ne faut pas d'équivoques. Il ne peut y avoir que deux politiques, celle qui consiste à faire intervenir la France les armes à la main et celle que nous suivons.

Gambetta proteste :

J'ignore si cette politique aura la sanction du Parlement, j'ignore si elle sera suivie par les diplomates réunis du concert européen, mais ce que je sais c'est qu'elle est déjà inefficace, car vous venez de livrer le secret de votre faiblesse. Il suffira maintenant de vous intimider pour faire consentir à tout.

J'imagine que les Anglais ont dû s'amuser en lisant les déclarations de notre diplomatie, et je crois pouvoir vous assurer qu'ils rient encore en nous entendant protester contre l'envoi en Égypte de quelques bataillons de renfort.

Qu'ont-ils à craindre de notre part? ne suivons-nous pas en 1893 la politique préconisée en 1882, qui consiste à vouloir sans vouloir que nos intérêts soient sauvegardés en Égypte ou ailleurs.

D'ailleurs, aujourd'hui, il serait trop tard pour agir. Et puisque les Anglais distinguent entre la police et l'occupation, — M. Gladstone en a donné l'assurance à notre ministre des affaires étrangères, — nous ferons bien de les en croire.

Qu'irions-nous faire en Égypte? Pourquoi irions-nous montrer notre flotte? Quelles raisons avons-nous d'agir aujourd'hui? les Belges, les Italiens, les Luxembourgeois, la république des Andorrans, les Monégasques ne se plaignent pas quoique Européens, et c'est une question européenne. Qui nous suivra? Vous voulez en faire une question française : de quel droit?

Il est trop tard. Il faut attendre une autre insurrection qui nous fournisse un prétexte à intervention. Mais les Anglais saurons maintenir l'ordre. Vous pouvez en croire lord Roseberry. Lisez sa dépêche adressée à lord Dufferin où il précise les raisons qui ont motivé l'envoi de nouvelles troupes en Égypte :

En premier lieu, c'est un fait qu'aussi longtemps que le drapeau anglais flottera en Égypte, nous serons considérés comme responsables de l'ordre public. Si des troubles éclataient, on nous demanderait compte des pertes éprouvées par les sujets d'autres puissances résidant en Égypte, ce qui

serait une affaire grave. Il est aussi nécessaire de remarquer que, dans un moment d'agitation populaire, une insulte pourrait être faite à l'uniforme anglais ou au drapeau anglais, ce qui rendrait nécessaire une intervention d'un caractère très différent et plus formidable, laquelle, évidemment, pourrait élever la question égyptienne jusqu'à sa phase la plus aiguë.

En outre, le gouvernement égyptien a, tout récemment, demandé aux puissances leur consentement pour une augmentation de 2000 hommes de l'armée indigène; cette requête a été repoussée. Presque simultanément, les Derviches envahissaient l'Égypte, et cette invasion a eu pour conséquence une lutte sanguinaire, dont l'issue a été douteuse, entre les troupes du khédive et celles du khalifa. Toutes ces circonstances : la nécessité de prendre des précautions contre des troubles, l'agitation renaissante chez les Derviches et le refus d'augmentation de l'armée égyptienne, ont amené le gouvernement de Sa Majesté à examiner de plus près l'état de ses forces, — car je ne pourrai pas appeler cela une armée, — qui a été réduit à la plus faible limite possible, et comme, en général, il est préférable de prévenir un mal que d'avoir à le guérir, le gouvernement a décidé d'augmenter de deux bataillons l'effectif des troupes d'occupation, s'élevant actuellement à environ 3000 hommes.

Et puis, la question d'Égypte n'a qu'une minime importance, car elle ne sera pas la plate-forme des élections prochaines.

La seule solution, ou, pour nous exprimer avec plus de modestie, la seule manière d'affirmer notre existence, serait de créer à nouveau une question d'Égypte « internationale », au seul point de vue des intérêts. Or, nous sommes isolés, et je le répète, personne ne nous aidera. L'Égypte est annexée matériellement, et l'on ne peut plus contraindre les Anglais à en sortir par voie d'huissier, mais par la force des armes. Cette extrême mesure, — en supposant que nous puissions la prendre, — ne serait qu'une fantaisie sans excuse, car les fautes que nous avons commises expliquent la conduite de l'Angleterre et la justifient jusqu'à un certain point.

L'Angleterre nous répétera, par la voix de ses diplomates, qu'elle va évacuer, mais elle n'en fera rien. La preuve en est qu'elle songe à s'installer sur le haut Nil, où elle pourra régler le débit et les crues du fleuve, donner au Delta la somme de vie qu'il lui plaira et le tenir plus sûrement sous sa domination qu'avec une armée de 200 000 hommes.

Car, dans un pays d'irrigation où les pluies ne suffisent pas à fertiliser le sol, celui qui est maître de l'eau peut à son gré affamer un peuple. La rupture des digues, dans ces parages-là, dispense d'une campagne. C'est ainsi que les Russes furent maîtres du Bokhara rien qu'en s'installant sur le haut Zérafchane qui le nourrit de ses eaux.

L'excellente idée de prendre position sur le haut Nil est de MM. Milner et Luggard. Ils considèrent la conquête du Soudan, de l'Ouganda, comme nécessaire; ils donnent d'excellentes raisons, et il est probable que cela se fera. Ce n'est pas lorsqu'on projette d'agrandir sa maison qu'on songe à l'abandonner. Ne nous faisons donc pas d'illusions! les Anglais n'évacueront pas l'Égypte.

*
* *

Comme je le disais en commençant, le seul bénéfice de toute cette histoire sera une leçon dont il faudrait profiter.

Il serait temps que nous fassions violence à nos habitudes politiques et que nous ayons enfin une politique « qui paye », pour employer la typique expression des Anglais.

Les cervelles anglo-saxonnes, que n'obscurcissent aucunement les brouillards de leurs plats horizons, envisagent toute entreprise politique comme une affaire. Avant de rien commencer, ils se demandent si « cela payera ou si cela ne payera pas ». Et, après avoir calculé les frais et les profits probables, si « cela ne doit pas payer », ils renoncent à entreprendre. Dans le cas contraire, ils se mettent à l'œuvre, et il faut des obstacles très considérables pour les décourager; mais si « cela paye », ils fouillent la mine aux riches filons, ils épuisent chaque veine. Or « cela payera bien », en Égypte, et ils agissent comme des gens qui ont cette conviction.

Leur Foreign Office s'occupe en quelque sorte *de faire les affaires de l'Angleterre à l'extérieur*. Il serait temps que nos parlementaires comprissent que telle est la raison d'être de notre ministère des affaires étrangères.

Nous ne sommes pas seuls au monde; interrogez nos lointains coloniaux : ils vous diront que des orages se préparent; ils pourront éclater au moment où nous nous y attendrons le moins. Et alors nous perdrons la tête, ainsi que cela nous est déja arrivé sans raison très sérieuse.

On s'en prend au parlementarisme de cette incohérence dans notre politique extérieure et coloniale. On prétend que chez nous c'est un organisme où la circulation du sang est trop lente parce que le cœur en est trop petit. Cela est possible; mais eussions-nous l'organisation gouvernementale la plus parfaite, que notre situation ne serait pas meilleure, car nos hommes politiques pécheraient encore par emportement et par ignorance trop grande des véritables intérêts de la France.

Si nous ne voulons pas disparaître de la scène du monde et ne pas vivre terrés comme des animaux pusillanimes, il nous est indispensable de créer une politique « qui paye » les vies d'hommes et les capitaux qu'on prodigue.

GABRIEL BONVALOT.

CHRONIQUE COLONIALE

LE SOUS-SECRÉTARIAT D'ÉTAT AUX COLONIES.
LE DAHOMEY : L'EXPÉDITION, SES CONSÉQUENCES POLITIQUES ET COMMERCIALES.

Les changements ministériels survenus le 11 janvier dans le cabinet présidé par M. Ribot ont entraîné des modifications importantes relatives au sous-secrétariat d'État des colonies.

Un décret du 12 janvier le transférait, sans commentaires, du ministère de la marine au ministère du commerce ; le 14 janvier, le Conseil des ministres, considérant que la question d'un ministère spécial se poserait à l'occasion de la discussion du budget des colonies, décidait de proposer à M. Jamais de conserver l'intérim du sous-secrétariat d'État jusqu'à ce moment ; M. Jamais acceptait, puis revenait sur cette détermination.

Une question était posée à ce propos le 17 janvier par M. l'amiral Véron au président du Conseil devant le Sénat. Accueillie avec un certain intérêt, elle était transformée en interpellation par M. Moinet, et M. Ribot, reconnaissant qu'il était désirable que l'administration et la défense des colonies fussent affranchies de l'incertitude où elles sont laissées depuis plusieurs années, a répondu que par ce rattachement au Commerce le pouvoir exécutif ne prétendait aucunement trancher la question de la création du ministère des colonies soumise à la Chambre des députés et entièrement réservée.

Des propositions étaient faites près de M. Delcassé, député, pour qu'il acceptât le sous-secrétariat d'État des Colonies sans avoir voix délibérative au Conseil des ministres, sauf en ce qui concernait les colonies, ainsi qu'il était d'usage avant que M. Étienne ne fût devenu titulaire de cette fonction.

M. Delcassé s'y étant refusé et ayant subordonné toute acceptation au maintien des pouvoirs dont jouissait son prédécesseur, un décret du 19 janvier, contresigné par M. Siegfried, ministre du commerce, l'a nommé sous-secrétaire d'État des colonies.

C'est la sixième fois qu'on impose à l'administration des colonies un pareil changement de domicile, a déclaré au Sénat M. l'amiral Véron, qui s'est demandé comment une administration régulière et la défense de nos possessions pouvaient être assurées, comment une politique coloniale quelconque pouvait être suivie avec une semblable instabilité.

On sait bien que l'intérêt actuel est ailleurs ; encore ne faudrait-il pas, pour les capitaux engloutis en Colombie ou plutôt dans les poches sans fond de certains financiers, négliger une pareille question dont on peut mesurer les conséquences, a dit M. le sénateur Moinet, à la désorganisation de certains services coloniaux, comme le service de santé.

Il est regrettable de le constater ; des convenances personnelles expliquent seules ces déplacements trop fréquents du sous-secrétariat d'État de la rue Royale à la rue de Grenelle.

Quand M. Tirard, président du Conseil, voulut, à l'occasion de l'Exposition de 1889, être ministre du commerce, il lui convint d'accroître l'importance de ce ministère en y joignant le sous-secrétariat d'État des colonies.

Le cabinet de Freycinet ayant la préoccupation d'organiser la défense coloniale, et peut-être aussi de centraliser toute la défense nationale, désirait le rattachement de l'armée coloniale au ministère de la guerre.

M. Loubet, président du Conseil, s'en tint au système du sous-secrétariat d'État colonial autonome ; seulement M. Jules Roche, ministre du commerce, considérait l'adjonction à son département de cette administration comme un fardeau gênant qui lui faisait assumer la responsabilité d'actes auxquels il était en réalité étranger, et le sous-secrétariat quittait le commerce pour retrouver la marine.

M. Loubet ne témoigna d'ailleurs aucune préférence pour aucun système, quand les projets de loi relatifs à l'armée coloniale et à l'organisation des colonies furent discutés au Sénat ; il parut pourtant s'arrêter un moment à l'idée de la constitution d'un ministère des colonies, tandis que le Sénat, sans aller jusqu'à dire que l'administration des colonies devait être remise directement au ministre de la marine, se montrait opposé au maintien d'un sous-secrétariat d'État autonome, au rattachement de l'armée coloniale à la guerre et à la création du ministère spécial des colonies.

Le président du Conseil ayant confié le portefeuille de la marine à l'amiral Rieunier n'a pas voulu remettre à une administration militaire la direction de nos affaires coloniales, et comme M. Siegfried, ministre du commerce, acceptait les responsabilités dont son prédécesseur, M. Jules Roche, avait préféré se dégager, le sous-secrétariat d'État, — en attendant une autre solution, — a été rattaché au département du commerce.

La discussion du budget des colonies devra permettre à la Chambre de formuler d'une manière précise ses intentions.

Mais les débats parlementaires, qui rarement ont atteint une élévation pareille et retenu aussi longtemps l'attention de la Chambre, ont porté exclusivement sur les mesures exigées par la bonne administration de nos colonies.

Le seul désir de ne pas entraver le vote du budget a fait ajourner la question du ministère des colonies. Vraisemblablement, cette question ne sera pas résolue par la Chambre actuelle.

La lecture du rapport que M. Delcassé, député, a déposé, le 10 novembre 1892, sur la proposition de loi de M. Reinach, tendant à la création du ministère des colonies, fait comprendre combien cette absence de décision est regrettable. Et on assiste à cette situation singulière : M. Ribot, président du Conseil, s'est déclaré devant la commission de la Chambre partisan convaincu du ministère des colonies ; il a pris l'engagement de le soutenir résolument devant les Chambres. M. Delcassé l'affirme dans son rapport, aux

termes duquel le futur ministère devra embrasser toutes les possessions extérieures de la France, colonies et protectorats. De sorte que le gouvernement et la commission sont unanimes, sans que ni le gouvernement ni la commission ne puissent arriver à faire inscrire ce projet à l'ordre du jour de la Chambre!

L'administration des colonies ne saurait, sans graves préjudices, être maintenue dans une instabilité pareille. Le sous-secrétariat d'État autonome est un non-sens au point de vue de la Constitution, parce que l'autorité est aux mains du sous-secrétaire d'État, la responsabilité au ministre dont il relève; M. Trarieux l'a éloquemment démontré au Sénat.

M. Delcassé l'a reconnu : « En droit constitutionnel, le sous-secrétaire d'État n'a ni existence propre ni responsabilité. Il agit, mais c'est le ministre dont il relève qui porte le poids de ses actes. Cause de gêne et d'hésitation pour le premier, et pour le second de tergiversations et de résistance. »

Ce service doit-il être purement et simplement rattaché au ministère du commerce ou de la marine, et les protectorats doivent-ils relever d'une façon transitoire ou définitive du ministère des affaires étrangères?

N'est-il pas nécessaire de constituer un ministère des colonies entièrement indépendant?

La politique coloniale de la France n'est plus contestée. La Chambre vient de l'affirmer en votant à l'unanimité pour Diégo-Suarez un crédit majoré de 100 000 fr., contrairement aux observations du rapporteur général du budget, alors que le gouvernement ne le demandait pas.

L'importance de notre domaine colonial est telle, que la création d'un ministère spécial ne saurait être plus longtemps ajournée.

***

C'est la force des événements et la nécessité d'assurer le respect des engagements consentis par la France, autant que l'obligation de garantir à notre commerce les avantages d'une paix durable, qui ont fait du royaume du Dahomey une possession française.

Un arrangement conclu, le 3 octobre 1891, entre l'amiral de Cuverville et le roi Behanzin, auquel le Parlement avait refusé toute sanction, avait été approuvé, par décret du président de la République, le 8 décembre 1891.

Le résident de France à Porto-Novo, M. Ballot, assurait le respect de cette convention, quand, le 27 mars 1892, une canonnière qu'il montait fut attaquée par une bande de Dahoméens, sur l'Ouémé, à 40 kilomètres de Porto-Novo.

On apprenait en même temps que, malgré ses protestations publiques d'amitié, le roi du Dahomey faisait envahir le territoire de Porto-Novo placé sous le protectorat français et détruire plusieurs villages; l'armée dahoméenne, rétrogradant sur l'Ouémé, avait emmené un grand nombre de captifs.

Le sous-secrétaire d'État aux colonies déposa, le 9 avril, une demande de 3 millions de crédits supplémentaires au titre de *Frais d'occupation du Dahomey*, et le Parlement vota ce crédit.

L'intention du gouvernement était de suivre un programme de défensive énergique, pour infliger une leçon au roi Behanzin et assurer la tranquillité de nos établissements sur la côte.

Kotonou et Porto-Novo furent immédiatement mis en état de défense, et le colonel Dodds partait, le 5 mai, en qualité de « commandant des forces de terre et de la flottille du Dahomey ».

Aucun incident ne se produisit dans le courant des mois de mai, juin et juillet; l'arrivée de nos tirailleurs sénégalais calmait l'ardeur belliqueuse de Behanzin.

Un appontement construit en face de Kotonou, à la suite d'une concession accordée le 20 février 1889 par M. l'amiral Krantz à MM. Viard et Burdo, permit d'établir les communications rendues difficiles par les vents et la barre que forme le reflux sur une côte très basse.

Pour arrêter l'importation des armes et des munitions par Whydah, le blocus de la côte fut notifié aux puissances étrangères le 18 juin.

Il est vrai que l'État allemand voisin du Togo devint, à partir de ce moment, un véritable parc de ravitaillement pour Behanzin; les trafiquants allemands fournirent à notre adversaire des instructeurs militaires et même des combattants.

Les préparatifs d'une action militaire décisive avançaient. La Chambre des députés ayant demandé, le 12 juillet, à M. Cavaignac, ministre de la marine, si l'unité du commandement était établie, le ministre répondit que la division navale commandée par le capitaine de vaisseau Reynier ne relèverait que du ministère.

La Chambre décida, au contraire, que les forces de terre et de mer devraient être concentrées dans la même main, et M. Cavaignac se retira.

M. Burdeau accepta le portefeuille de la marine; son premier acte fut de nommer le colonel Dodds « commandant en chef des forces de terre et de mer » et de remplacer le capitaine de vaisseau Reynier, plus ancien que le colonel, par le capitaine de frégate Marquet.

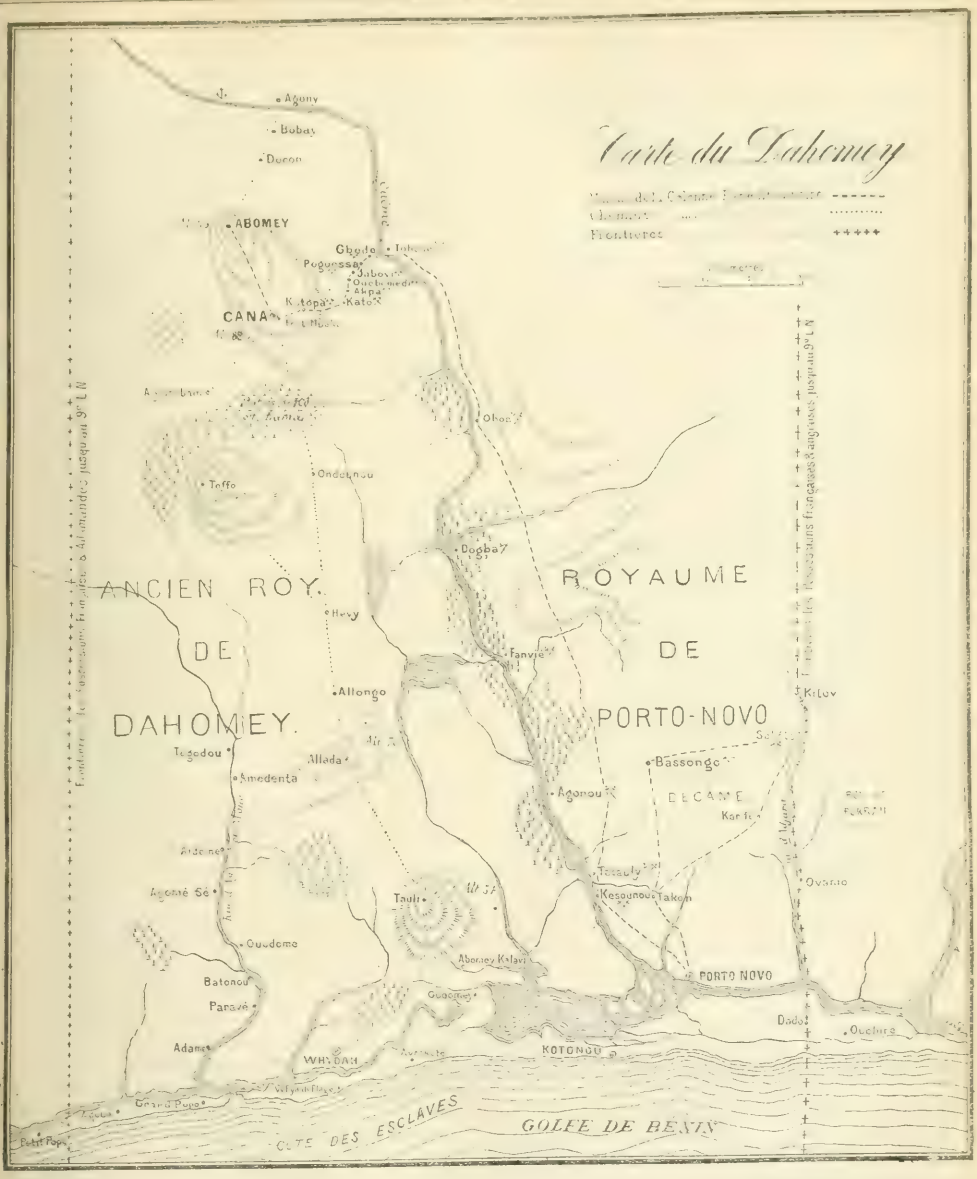
La saison des pluies prend fin au mois de juillet; le moment était venu pour nos troupes de s'ébranler, puisque Behanzin ne paraissait pas disposé à faire sa soumission.

Le colonel Dodds, après une reconnaissance sur l'Ouémé, se rendit compte qu'une offensive poussée à fond pouvait seule atteindre la puissance dahoméenne et garantir à notre commerce les avantages d'une paix durable.

Le conseil des ministres, après une discussion approfondie, décida de s'en remettre au sentiment du colonel Dodds, et, l'ajournement des opérations étant coûteux et défavorable au prestige de nos armes, d'expédier sur-le-champ tout ce que réclamerait le commandant militaire : hommes, approvisionnements, armes, munitions.

Les opérations militaires commencèrent les 9 et 10 août 1892 par le bombardement de Whydah et de Godomey sur le littoral, et d'Abomey-Kalavi sur le lac Denham.

Après ce dernier avertissement donné à Behanzin, le colonel Dodds, en attendant des renforts, parcourt le Dékamé



avec une colonne de 1200 hommes. Le 14 août il quitte Porto-Novo, appuyé par nos canonnières remontant l'Ouémé; le 17, il enlève Takou, place importante du Dékamé, après quelques heures de bombarbement; le 18, il pousse jusqu'à Sakélé, distant de 36 kilomètres de Porto-Novo; l'ennemi avait évacué le pays.

La colonne revient à Porto-Novo, après avoir rencontré le 22 août, à Takou, un parti de Dahoméens qui est mis en fuite après un vif engagement.

Cette première démonstration dans une région conquise par Behanzin sur le roi Toffa, qui avait reconnu notre protectorat, eut cet heureux effet que les populations spoliées

depuis si longtemps par les Dahoméens nous offrent leur concours.

La marche sur Abomey ne commença qu'aux premiers jours de septembre; après quelques mouvements dans le Dékamé, la colonne se rabattit sur Kotonou.

L'infanterie avance sur la rive gauche de l'Ouémé. Mais la marche est extrêmement pénible au milieu de ces terrains marécageux couverts d'herbes et de buissons.

Afin d'éviter que la cavalerie eût à traverser des régions encore inondées, le colonel Dodds la fait embarquer et remorquer par des chaloupes à vapeur sur le cours de l'Ouémé.

La colonne remonte de Kesounou à Dogba; cettte distance de 40 kilomètres est franchie lentement; il faut sept jours pour atteindre Dogba depuis Fanvie, qui est à mi-chemin.

Le 19 septembre, l'armée était à Dogba, sur une colline sablonneuse et très saine, lorsqu'elle fut attaquée au lever du jour par 4000 Dahoméens commandés par un des frères du roi.

Nos troupes que la cavalerie n'avait pas encore ralliées formèrent deux carrés et repoussèrent les Dahoméens, qui laissèrent un millier de combattants tombés à quelques mètres des lignes de feu. Nous eûmes 6 tués, dont le commandant Faurax et le lieutenant Badaire, et quelques blessés.

Le 27 septembre, tout le corps expéditionnaire, comptant 2300 hommes, se trouvait concentré en deçà de Tohoué. Au lieu de continuer à remonter l'Ouémé sur la rive gauche pour atteindre la région plus élevée et plus sèche d'Agony reconnue, en novembre 1888, par M. Ballot, et de là se diriger sur Abomey, le colonel Dodds franchit, le 2 octobre, l'Ouémé au sud de Tohoué, malgré la résistance que lui oppose un parti de Dahoméens, et se dirige directement sur Cana et Abomey.

Le 4 octobre, Behanzin, à la tête d'une armée de 8000 à 10 000 hommes, appuyés sur une première ligne de défense, attaque la colonne. Le combat est extrêmement chaud; la ligne de défense est enlevée, l'ennemi subit des pertes considérables, mais de notre côté 3 officiers et 7 hommes sont tués; il y a en outre une trentaine de blessés, dont 2 officiers.

La résistance de l'armée dahoméenne est inouïe, malgré les échecs qui lui ont été infligés; Behanzin avait établi trois lignes de défense dans les environs de Poguessa, afin de nous barrer la route de Cana. Le 6 octobre, après une mêlée générale où la colonne a 6 tués, dont 1 officier, et 19 blessés, dont 3 officiers, la seconde ligne est enlevée, et le 8 octobre la troisième ligne tombe entre nos mains.

Une quatrième ligne de retranchements était préparée à Sabovi, mais l'armée française la trouva évacuée; c'était à mi-route entre l'Ouémé et Cana.

Le 11 octobre, la colonne campe à Ouebomédi, à 10 kilomètres à l'ouest de Sabovi.

Le 12, elle rencontre l'ennemi près de Akpa; l'armée dahoméennne est retranchée derrière un marais. Un engagement très vif a lieu; les Dahoméens repoussés, comprenant que la défense de Cana dépend de la résistance qu'ils opposent à Akpa et que les avantages du terrain marécageux sont tout à eux, attaquent pendant quatre jours de suite la colonne, les 12, 13, 14 et 15 octobre; la bataille du 14 près Kato a été la plus meurtrière; le 15, les forces dahoméennes reviennent deux fois à l'attaque, ce qui est extrêmement rare, parce que lorsque les noirs sont refoulés au premier assaut, ils ne reviennent pas à la charge.

Le colonel Dodds jugea que ses troupes avaient besoin d'être ravitaillées en vivres et en munitions, qu'il fallait évacuer les blessés.

La libre navigation sur l'Ouémé avait été assurée par la création de deux fortins à Dogba et à Adégon.

En effet, on n'avait pas prévu une résistance aussi acharnée, des troupes aussi fortement armées et instruites, et l'effectif de 2500 hommes était notablement réduit par les combats et la maladie; les précautions hygiéniques les plus complètes avaient pourtant été prises : ainsi chaque homme avait une couverture en caoutchouc et un filtre. Il était indispensable de laisser les hommes se reprendre et d'attendre les renforts.

Le colonel établit son camp à 3 kilomètres de Kato, où Behanzin a concentré les débris de son armée et ses amazones.

Les 20 et 21 octobre, Behanzin vient, comme aux combats précédents, attaquer nos positions à la pointe du jour; il est battu et subit des pertes considérables; il demande alors à ouvrir des négociations, mais le colonel exige comme condition préliminaire l'évacuation des lignes de Kato.

Comme Behanzin refuse d'accepter cette condition, le 26 octobre, le lendemain de l'arrivée des renforts, la colonne enlève les lignes fortifiées d'Akpa et de Katopa, et le 27 toutes les lignes du Kato sont occupées.

Dans toutes ces affaires des 20, 21, 26 et 27, nous n'avons eu que 10 tués, parmi lesquels on doit citer le jeune lieutenant d'artillerie de marine Michel, et 73 blessés.

Le 31 octobre, le colonel Dodds est sur la route de Cana; son armée compte, avec les nouveaux renforts, 2500 combattants.

Le 3 novembre, le fort Muako est enlevé à la baïonnette, et le 6 novembre la colonne entre dans Cana évacuée.

Le 17 novembre, le colonel Dodds occupe Abomey, sans qu'il soit tiré un coup de feu.

Behanzin est en fuite avec les débris de son armée, réduite de 12 000 guerriers à 2000 environ.

Le colonel Dodds, qui a été promu général, adresse le 10 novembre, d'Abomey, une proclamation au peuple dahoméen dont les intérêts sont désormais entre les mains de la France.

« Rien ne sera changé dans les coutumes et les institutions du pays, dont les mœurs seront respectées. »

La déchéance de Behanzin a été prononcée solennellement par un acte du général rendu à Porto-Novo le 3 décembre.

La pacification du Dahomey a suivi immédiatement l'occupation des capitales; toutes les villes du littoral ont été

occupées sans résistance, Whydah, le port le plus important du Dahomey, et Allada, ancienne capitale, située sur la route de Whydah à Abomey.

Le pays se repeuple rapidement, et une colonne a été envoyée par la route de Whydah, Allada, relever la garnison de tirailleurs sénégalais laissés à Abomey par le général Dodds, qui est revenu à Porto-Novo.

La série des opérations militaires paraît être close maintenant; cependant, comme il n'a pas été possible de saisir Behanzin, il sera nécessaire de maintenir le Dahomey sous le régime militaire tant que l'ancien roi tiendra la campagne, ce qui ne saurait durer.

Depuis le commencement de janvier, les maisons allemandes, qui n'ont cessé pendant la campagne de fournir à Behanzin des winchesters à répétition et un grand nombre de fusils à tir rapide, dont on a saisi un certain nombre avec la marque : *Loeve, Berlin, 1891*, ont rompu toute affaire avec ses émissaires, qui ne peuvent plus faire face à leurs engagements.

Il paraît, d'autre part, certain que Behanzin, réfugié chez les Mahis au nord d'Abomey, est abandonné par ses partisans qui regagnent leurs villages abandonnés; l'occupation militaire qu'il convient de maintenir tout le temps nécessaire pour ne pas être obligé de reprendre une seconde fois Abomey, d'après les renseignements les plus sûrs, pourra bientôt cesser sans inconvénients.

La prise de Cana et d'Abomey a causé naturellement un grand retentissement sur la côte, chez les peuplades voisines, et jusque dans le Soudan français; depuis le commencement du XVIIIe siècle, ce royaume de Dahomey, aux mains d'un roi absolu, n'a cessé de ravager toute la Côte des Esclaves; c'est un grand résultat, évidemment, que d'avoir détruit un pareil repaire de brigandage.

D'ailleurs, le Parlement l'a compris dès 1891; la chute de ce royaume était rendue nécessaire par les insultes répétées que le roi Gléglé et son successeur Behanzin ne ménageaient pas au lieutenant-gouverneur de Porto-Novo.

En résumé, cette expédition, qui a duré du 9 août au 17 novembre, a coûté la mort de 16 officiers, a mis hors de combat environ 300 hommes, et a entraîné une dépense totale de 9 236 000 francs, dont 3 millions votés au mois d'août et 6 236 000 francs qui sont l'objet de la demande d'un crédit supplémentaire.

La campagne du général Wolseley contre les Achantis avait coûté 22 millions à l'Angleterre.

Notre expédition, au milieu d'obstacles sans cesse renaissants, a été conduite avec une prudence, une énergie méthodiques qui témoignent des qualités remarquables du général Dodds. Les contingents d'origine si diverse, les officiers qui le secondaient ont fait preuve d'une confiance absolue en leur chef, d'une constance et d'une bravoure qui ont eu raison de la vaillance extraordinaire des Dahoméens.

Il s'agit maintenant d'organiser politiquement cette région.

Actuellement, depuis un décret du 19 décembre 1891, toutes les possessions françaises comprises sous le nom de Rivières du Sud, Fouta-Djalon, la Côte d'Or et la Côte d'Ivoire constituaient une seule colonie appelée *Guinée française*, administrée par un gouverneur, à Konakry, duquel dépendaient un résident, à Grand-Bassam, et un lieutenant-gouverneur, à Porto-Novo.

Cette organisation a présenté des inconvénients au point de vue administratif et financier; l'extension de l'influence française au pays de Kong, de notre protectorat au Dahomey, va déterminer un remaniement prochain de cette organisation.

Il est naturel, en effet, de donner à chacune de ces régions distinctes l'administration propre qui lui convient; on remarquera que les Anglais ont évité de remettre à un gouverneur unique leurs possessions de Gold-Coast, Sierra-Leone, Bas-Niger.

M. Ballot, lieutenant gouverneur de Porto-Novo, qui n'a cessé d'aider de tout son pouvoir le commandant militaire pendant cette difficile campagne, sera très probablement nommé gouverneur des possessions françaises au Dahomey, et la Côte d'Ivoire a un gouverneur qui s'impose : le capitaine Binger, qui est connu et respecté dans toute cette région.

Précisons les limites des possessions françaises au Dahomey; elles sont fixées à l'ouest par un méridien qui est reconnu comme frontière par la France et par l'Allemagne jusqu'à 9° de latitude, et à l'est avec les possessions anglaises, par la rivière Adjara, située entre le royaume de Porto-Novo, protégé par la France, et le royaume de Pokrah, protégé par l'Angleterre; un arrangement du 23 janvier 1893 a décidé que la navigation de ce fleuve resterait libre.

On ne saurait oublier que de ce côté un de nos compatriotes, M. Viard, avait obtenu, en 1888, des Egbas un traité plaçant la région d'Abéokouta sous notre protectorat. Le gouvernement français a cependant reconnu que ce pays était dans la sphère d'influence anglaise. On peut être surpris que l'arrangement, connu le 3 février dernier, qui place la nation des Egbas sous le protectorat britannique, interdise aux Egbas de céder aucune partie de leur territoire à des sujets de puissance étrangère.

Vers le nord, les territoires français du Dahomey n'ont aucune limite; à aucun moment notre gouvernement n'a reconnu l'établissement de ce côté de l'influence d'une autre nation européenne.

Il est nécessaire de l'affirmer, parce qu'on a fait quelque part allusion à l'établissement du protectorat de l'Allemagne sur le Tchandjo vers le mois de mai 1891, protectorat qui, ayant été notifié à la France, couperait une partie de l'interland du Dahomey.

On peut se demander comment ce protectorat aurait été établi, étant donné l'insuccès de *toutes* les missions allemandes au nord du Togo; mais là n'est pas la question.

Cette notification n'a pas été faite; elle aurait certainement donné lieu à des réserves formelles, nous le tenons de source certaine.

Cette opinion est d'ailleurs consacrée par les géographes

allemands eux-mêmes, puisque la carte si précise de Luddecke, publiée en août 1892, ne teinte pas de la couleur des possessions allemandes cette région du Tchandjo qui n'est même pas dénommée.

Au point de vue politique, voici quelle est, actuellement, la situation de notre nouvelle possession :

« Le royaume de Dahomey est et demeure placé sous le protectorat exclusif de la France, à l'exception des territoires de Whydah, Savi, Avrékété, Godomey, et Abomey-Kalavi, qui constituaient les anciens royaumes de Ajuda et de Jacquin, lesquels sont annexés aux possessions de la République française. »

Les territoires annexés sont divisés en deux cercles, le cercle de Whydah et le cercle de Kotonou, subdivisés eux-mêmes en cantons, et ces derniers en villages.

Tous ces sacrifices d'hommes et d'argent que la dignité nationale a rendus nécessaires peuvent-ils entraîner des résultats durables?

C'est à des observations antérieures à cette expédition qu'il faut demander une réponse non suspecte de partialité; si on voulait tenir compte, en effet, des chiffres récents du commerce général on serait amené à attribuer au pays des affaires commerciales que seule la présence de la colonne expéditionnaire a occasionnées.

Dans l'ouvrage (1) du commandant Mattei, le premier officier français qui se soit efforcé, malheureusement sans résultats définitifs, de faire prédominer les intérêts français dans la région du bas Niger et de la Bénoué, on relève cette appréciation relative au Dahomey :

« Le Dahomey, par sa situation géographique, donne les mêmes productions que le bas Niger; même climat, même faune, même flore, même commerce. » Or on connaît les efforts que fait la *Royal Niger Company* pour exploiter le bas Niger dans un but fort peu humanitaire, uniquement commercial ; c'est donc que ces régions possèdent des richesses importantes. M. d'Albeca, administrateur de Grand-Popo en 1888, appréciait ainsi le commerce du Dahomey :

« C'est un commerce annuel de vingt millions de francs pour Grand-Popo, Porto-Novo et le Dahomey.

« Le mouvement des navires entrés ou sortis en 1888 est de 321, et représente près de 300 000 tonnes. »

Il est permis de penser que ces chiffres seront très notablement dépassés; comment en serait-il autrement, étant donné que la Côte d'Ivoire, région toute voisine et sous la même latitude, a un mouvement commercial qui a passé de 2 507 545 francs en 1890 à 5 531 067 francs en 1891?

En outre de ses produits naturels, et particulièrement de l'huile de palme, le Dahomey fournira au commerce les produits de la région du moyen Niger.

L'Ouémé, qui est navigable même pendant la saison sèche au delà d'Agony, permet, en effet, d'atteindre les régions saines où il sera facile de tracer une route jusqu'à Say; on sait que le commandant Monteil a établi d'une manière effective l'influence qui est reconnue à la France sur ces territoires.

Ainsi le Dahomey, par lui-même et par les débouchés qu'il va ouvrir aux négociants français, paraît offrir des chances très sérieuses de prospérité. M. Ballot, récemment arrivé à Paris, affirme que ce pays est si riche qu'il faudra peu de temps pour effacer les traces de la guerre.

Les armateurs de Marseille, de Bordeaux, de la Rochelle, que la nouvelle loi sur la marine marchande protège si généreusement, voudront assurer à la France le monopole commercial de cette région désormais célèbre par la difficile et brillante campagne du général Dodds.

HENRI PENSA.

(1) *Bas Niger, Bénoué, Dahomey*, par le commandant Mattei. Grenoble, 1890.

COURRIER LITTÉRAIRE

Jean Reibrach : *Aller et retour*. — M. Émile Hinzelin : *Stenka Bazin*. — M. Gaston Danville : *les Infinis de la chair*. — *Mémoires et correspondances* d'André-Marie Ampère.

Jean Reibrach n'était connu du grand public que par des nouvelles d'intentions violentes et de style très appliqué, et par un grand roman, *la Gamelle*, où les procédés de M. Zola étaient maniés avec tant d'art et de précision que l'on disait que c'était du Zola mieux fait que par Zola lui-même. En conservant sa manière, mais en l'élargissant de façon à la rendre presque originale, il vient de nous donner un grand roman, fort intéressant, où ce n'est pas moins que toute la société moderne qu'il a voulu peindre.

C'est la première impression, et qui dure jusqu'à la fin de la lecture et qui persiste après, qu'il y a trop de choses dans ce volume. Il y a de la religion, de l'alcoolisme, de la politique, du spiritisme, du positivisme, des tables tournantes, des peintures de mœurs provinciales, des peintures de mœurs administratives et des peintures de mœurs rustiques, et il y a aussi beaucoup de dissertations sur tout cela.

Il y a aussi un peu trop d'imitations, quoique faites avec une certaine mesure. Une partie du roman, c'est *Madame Bovary*, jusque-là que la fameuse *interview* d'Emma et de l'abbé Bournisien y est presque décalquée ; et une autre partie, c'est *Monsieur de Camors*, avec beaucoup moins de profondeur.

Il n'en est pas moins vrai que cette œuvre a de la force et quelquefois presque de la grandeur. Le fond, — et certes cela est bien vu, — c'est tout simplement les trois systèmes, ou plutôt les trois tendances qui nous divisent tous : positivisme darwinien, mysticisme religieux, mysticisme scientifique. Chacune de ces tendances a son représentant : le positivisme, M. de Mersolles; le mysticisme religieux, M. le curé, comme il

convient, quoique l'auteur l'ait fait un peu trop imbécile pour qu'il puisse représenter dignement quelque chose; et le mysticisme scientifique, M. le docteur, comme il est naturel.

Le darwinien, M. de Mersolles, est un darwinien par désillusion, car il était né sentimental. Il a aimé, il a été trompé par sa femme, et il s'est juré de ne plus croire à rien, ce qui est ce que nos pères appelaient le sophisme par généralisation; car il suffisait qu'il ne crût plus à Mme de Mersolles. Mais le sophisme par généralisation est tout ce qu'il y a de plus humain.

Parti de là, il s'est mis à ne plus croire qu'à la force. Lutte pour la vie, les plus forts écrasent les faibles, et c'est leur droit, et il faut être fort, et il n'y a que cela. Lui a été vaincu, son fils ne le sera pas. Le jeune Marcel sera élevé en *struggler for life*. Le vrai titre du roman, c'est l'*Éducation antisentimentale*. Le jeune Marcel suit cette éducation avec zèle et avec fruit. A vingt ans, son éducation commencée à la campagne et très bien parachevée à Paris, il revient au château de son père, séduit Mme Majusté, la femme de l'avoué (c'est ici que c'est *Madame Bovary*), flétrit sans la déshonorer, mais en la tuant à peu près, la petite Marcelle, fille du régisseur, et prend pour maîtresse définitive, qui peut-être vengera les autres, Marthe, la fille du chef de gare.

Le père trouve que l'éducation antisentimentale a ses périls.

Il le trouve plus parfaitement encore quand son fils, ayant besoin d'hériter, le fait assassiner par un *bravo* rustique, ce qui est le dénouement de l'aventure.

Le mysticisme religieux, c'est M. le curé. M. le curé est assez borné, mais il est homme de bon sens. Il croit au diable. Il le voit un peu trop partout, dans les tables tournantes comme dans les yeux d'acier de M. Marcel; mais il s'imagine qu'il y a beaucoup de diablerie dans l'humanité, que c'est pour cela qu'elle invente toujours un mysticisme nouveau, et que, puisqu'elle en invente toujours un nouveau, elle ferait aussi bien de se tenir à l'ancien. Cela peut se soutenir. Il le soutient mal, parce qu'il se souvient trop de son oncle Bournisien; mais enfin il le soutient. C'est un brave homme.

Le docteur est le mysticisme scientifique. On arrivera à tout par la science : à la vérité, à la beauté, à la bonté, au bonheur, comme aussi à la communication avec les planètes considérablement éloignées de la nôtre, ce qui du reste est une partie du bonheur. La science absorbera tout. Elle tuera l'art, mais pour le remplacer par la vision de la vérité totale en sa splendeur, ce qui est l'art vrai; elle tuera la morale traditionnelle, mais pour la remplacer par une morale infiniment supérieure, que du reste je ne peux vous définir très net, parce qu'il la définit confusément. Enfin adoration de la science; il ne doit pas y en avoir d'autres. En attendant, il est tué par une explosion de laboratoire, ce qui, du reste, ne prouve rien contre lui, et ce que l'auteur n'a pas voulu qui prouvât quelque chose.

Ces gens discutent beaucoup et font beaucoup d'exposés. Je ne m'en plains pas. Le public s'y habituera-t-il? je n'en sais rien; mais il faudrait qu'il s'habituât à cette idée que l'homme étant tempérament, caractère et intelligence, et étant mû par son tempérament beaucoup, par son caractère assez, et par ses idées un peu, il est naturel, quand on le peint, de ne pas nous décrire que son tempérament et son caractère. Les idées sont des forces (très faibles) qui nous mènent (où nous voulons aller); mais néanmoins ce sont encore des forces qui nous mènent, et elles font partie de notre être. Le romancier doit faire philosopher ses personnages avec mesure, dans la mesure de l'adage antique : *primo vivere, post philosophari*.

Quant à la thèse générale de l'ouvrage, elle est bonne, comme thèse de roman: mais il ne faudrait pas la prendre au très grand sérieux. L'éducation a une certaine influence, sans doute, mais si faible en comparaison de toutes les autres influences que vraiment M. Marcel n'est pas le produit de l'éducation antisentimentale. S'il était né bon, le dressage auquel son père l'a soumis n'aurait produit à peu près aucun résultat. S'il était né méchant, on aurait pu le nourrir exclusivement des romances de Séverine, sans le rendre sentimental. C'est un peu trop évident pour que Marcel n'ait pas quelque chose d'un peu factice et d'un peu voulu.

Surtout, voici le point. L'éducation a une assez grande force quand elle est l'*éducation par l'exemple*, parce qu'alors elle constitue un milieu, comme disent les naturalistes. Un homme né bon, élevé dans une famille de sacripants, quelquefois devient un très honnête homme; il y a des exemples qui font plaisir; mais le plus souvent devient un bandit. Or, dans le cas qui nous occupe, qui ne voit que M. de Mersolles n'a pas pu donner à son fils l'exemple du *struggle for life* et constituer le milieu endurcissant qu'il voulait qui existât pour son fils? Impossible. Il lui a donné des leçons d'insensibilité, non des modèles. Il lui a dit : « Sois fort. » Cela avait juste la valeur d'une leçon de professeur. Oh! si vous saviez comme c'est peu! Nous avons donc ici tout simplement un caractère d'homme fort, et la thèse n'est pas prouvée.

Quant au caractère, il est très bon. Il y a un contraste très heureux, qui le met en vive lumière. Tous les autres personnages parlent beaucoup dans ce roman, et M. de Mersolles, et M. le docteur, et M. le curé; c'est qu'ils ont des idées; et les femmes, c'est qu'elles sont femmes; Marcel ne dit rien du tout. Il séduit les femmes en les regardant et en se faisant regarder, c'est la bonne méthode, quand on est fait pour plaire; je la recommande; et il ne dit rien, ou presque rien. Il n'a pas d'idées; et il sait son affaire. Il sait que la force ne parle pas. La parole est pour les

gens aimables. Les gens aimables ne sont pas aimés. Les hommes forts de Feuillet parlent trop.

Je sais bien qu'il en résulte que le caractère de Marcel reste insuffisamment connu du lecteur. Mais il n'a pas besoin d'être si connu. C'est un bel animal jouisseur et ravageur, volontaire et têtu, dans l'intérieur duquel il n'y a rien. C'est de la très fine psychologie que de n'en avoir fait aucunement la psychologie. Le roman de Jean Reibrach est un livre d'une très haute valeur.

***

On connaît les beaux débuts de M. Émile Hinzelin dans l'art des vers. J'ai ici même cité de lui de très belles choses rythmées. Ses débuts, ou quasi débuts dans le roman, sont moins bons. Il nous donne, sous le titre de *Stenka Razin*, une étude de « mœurs françaises contemporaines ». Ce n'est pas si contemporain. Le héros est un homme taillé sur le modèle de Stenka Razin. Vous n'êtes pas sans ignorer que Stenka Razin était une espèce d'Attila russe du XVIe siècle, qui promenait devant lui et derrière lui et sur les ailes la ruine et la dévastation. L'herbe ne poussait plus où il avait passé. « Razin a passé par là; tout est ruine et deuil. »

Jacques, peintre et sculpteur, est frappé à cette effigie. Il a reçu sans doute l'éducation de Marcel de Mersolles. Sa femme est une martyre, la femme de son ami est sa victime, l'amoureux de la femme de son ami met fin volontairement à ses jours, la mère de l'amoureux de la femme de son ami meurt de la mort de son fils. Ainsi de suite à l'infini. Vous connaissez les cercles s'élargissant de l'eau dans laquelle est tombée une pierre. Jacques est cette pierre, et il tombe tous les jours dans les tranquillités les plus sacrées. Au milieu de tout cela, il est calme, et fait des statues merveilleuses. C'est un Satan imperturbable.

Cet homme-trombe n'est pas du tout notre contemporain. Au moins le Marcel de Reibrach évolue dans une sous-préfecture, et qu'il séduise les Bovary de l'endroit, ce n'est pas autrement invraisemblable, d'autant plus qu'il revient de Paris, et que, comme dit Gandillot, « il n'est pas de la localité ». Mais le Jacques de M. Hinzelin, je doute qu'il l'ait observé de ses propres yeux à Paris. C'est un personnage romantique depuis les cheveux jusqu'aux pieds. C'est incroyable comme il appartient à Eugène Sue, à moins que Soulié ne le revendique.

De plus, il y a dans ce livre-là trop de dissertations. — Vous les pardonniez à Reibrach et presque les applaudissiez. — Je le crois bien. Celles de Reibrach, encore que je les trouvasse trop nombreuses, elles faisaient partie des personnages. Mais celles de M. Hinzelin sont des hors-d'œuvre. L'auteur interrompt son récit pour se livrer à des considérations sur *le Songe d'une nuit d'été*, sur le suicide, sur autres choses. Quelquefois même les dissertations sont de véritables leçons de professeur qui semblent avoir été autrefois présentées à la licence. Il y en a une sur *Œdipe-roi*, et une sur *Polyeucte* qui a bien dix pages. Trop d'esprit aussi, et quelquefois de l'esprit cherché. Tout le volume sent un peu l'effort.

La fin est jolie. Dans quinze siècles, Paris depuis longtemps disparu, dans un hameau qui s'appelle, on ne sait trop pourquoi, Bullier, on déterrera un groupe éblouissant auquel il ne manquera que trois jambes, un bras, deux têtes; et le professeur d'histoire de l'art fera une leçon magnifique sur ce merveilleux antique :

Messieurs, ce spécimen de l'art du XVIe ou XXIe siècle est signé Jacques Fadrique, et ce nom, qui est, du reste, celui d'un émailleur du XXIIIe siècle, d'un général du XXVe et d'un assassin très intéressant du XXXe ne nous apprend rien du tout. Mais il suffit de regarder ce groupe avec mes yeux pour découvrir qu'il est très beau. Non pas seulement, messieurs, qu'il est admirable, mais encore qu'il n'a pu être fait qu'au sein d'une société heureuse, calme, patriarcale, qui ignorait toutes dissensions et tout émoi, et où la vie avait la douceur des étangs endormis sous le soleil, si j'ose m'exprimer ainsi. Non pas seulement, messieurs, qu'il est l'œuvre de cette société charmante et quasi divine, mais l'œuvre aussi, personnelle, d'un homme qui était bon, qui était généreux, qui était pitoyable et qui était chaste. Ceci ne peut faire un doute. Salut donc, ô Jacques Fadrique, qui, du fond des temps lointains, te relèves pour nous révéler et une vision de la beauté éternelle et le charme purificateur et bienfaisant de ton âme sainte !

***

J'ai coupé avec empressement le livre de M. Gaston Danville, *les Infinis de la chair*, quand j'ai vu par la préface que c'était un livre de psychologie scientifique, de physio-psychologie, et que l'auteur était un savant qui veut appliquer la science à la littérature. Très curieuse, du reste, cette préface. L'auteur, très grand partisan de la doctrine de l'évolution littéraire, fait, à la lumière de cette doctrine, l'histoire de la littérature au XIXe siècle. Il montre, sous l'influence du positivisme d'Auguste Comte, la littérature devenant tout entière *science d'observation :* science d'observation extérieure avec les naturalistes, et, à cause de la loi de division du travail, science d'observation intérieure avec les psychologues de l'école de Bourget.

Arrivé aux *décadents*, *symbolistes* et *romans*, notre savant a été gêné un instant; car il lui a semblé que ceux-ci n'observent ni à l'extérieur, ni à l'intérieur, ni autre part. Mais... elle a ressource pour tout, la science, et elle est diablement méchante. Pourquoi, s'est dit M. Danville, cette littérature-ci ne serait-elle pas un phénomène de *dégénérescence* par *atavisme?* Voilà qui

est encore essentiellement scientifique. Pourquoi cette littérature ne serait-elle pas *un rappel anormal de formes ancestrales actuellement disparues?* Parfaitement, et c'est bien simple. Les écrits de cette catégorie figureraient, dans cette hypothèse charitable, « *ce que représentent dans l'ordre physique les monstres affectés d'un arrêt de développement, et pour parfaire le parallèle* (oh! seulement pour parfaire le parallèle!), *le mouvement de curiosité indéniable qu'ils ont provoqué n'est-il pas de tous points analogue à celui que produisent les exhibitions tératologiques?* » — La science a de furieuses malices.

Appliquant sa méthode scientifique aux choses de la passion, M. Danville a tenté une monographie de l'amour, et, dans sa préface encore, il commence par donner une définition de l'amour. Une définition de l'amour, cela fait toujours plaisir, et quand cette définition est scientifique, il n'y a que plus de ragoût. Voici la définition scientifique de l'amour :

« *Le procédé général de la connaissance consistant, selon la définition de P. Blocq et Onanoff, en les identifications des attributs déterminés aux choses avec les représentations mentales auxquelles ces mêmes choses ont donné lieu, nous avons pensé que l'amour pouvait ne représenter qu'un processus particulier de cette loi. L'origine de la passion résiderait, selon cette manière de voir, dans le fait de l'identification des attributs de l'objet aimé avec les représentations mentales que s'est formé le sujet d'une amante idéale (l'identification étant nécessaire à la conscience).* »

Vous avez parfaitement compris, et vous êtes au fait de ce que, dans son roman, M. Danville a voulu faire.

Mon Dieu, il l'a fait, et son roman est un suffisant exemple d'identification incomplète, comme sont toutes les identifications amoureuses. Son héros rencontre une femme, se l'identifie, découvre, après la lune de miel, que l'identification est imparfaite, et songe à s'extérioriser, quand, en vertu d'une évolution physiologique restée obscure, la femme éprouve une dissociation des éléments constituant son complexus individuel, c'est-à-dire meurt. — Ce roman en vaut un autre. Mais peut-être faut-il conseiller à M. Danville d'être un peu moins méchant par-ci et un peu plus clair par-là dans ses préfaces.

***

C'est un roman scientifique encore que le *Journal et Correspondance d'André-Marie Ampère*, dont on vient de nous procurer une nouvelle édition, mais c'est un roman qui n'est scientifique que par son héros. C'est une idylle, et une idylle qui a quelque chose de sacré, tant elle est pure, délicate, naïve et toute faite de détails puérils et charmants. On y voit le grand savant (qui l'est déjà, quoique tout jeune) délicieusement occupé de toutes ces futilités divines, et de tous ces riens où l'on voit le ciel, qui sont les préludes des unions solides et fortes. Tout cela est fait des plus menus incidents de la vie bourgeoise et n'en est pas moins d'un charme exquis. Sainte-Beuve, qui avait eu le manuscrit sous les yeux, a écrit là-dessus des pages qui valent presque le texte. A ce propos, il savait citer, Sainte-Beuve. C'est un art. Il avait fait un sort au vers, devenu presque fameux, de Marie Ampère :

Ce bouquet de troëne a touché ses cheveux!

Oui, oui, il est joli ce vers, mais, dans le manuscrit où Sainte-Beuve l'a cueilli, il y en a qui le précédent, et ils ne sont pas très bons, et quand on lit celui du troëne après les autres, on le trouve moins joli lui-même. Enfin il existe. On peut l'isoler, et vous voyez que je me garde bien de le remettre dans son cortège.

Le volume est intéressant du reste pour l'historien des mœurs, parce qu'il est toute une peinture sincère, naïve et irrécusable des mœurs bourgeoises provinciales à la fin du XVIIIe siècle. Elles sont très aimables, ces mœurs-là. Ces bonnes dames de Lyon sont de vieilles bourgeoises délicieuses. — Il y en a une dont le nom attire l'œil : « Julie ayant dit que Mme Sarcey devait venir, je restai. » Parente de notre illustre confrère, cette Sarcey-là? C'est probable; car les Sarcey sont originaires de Lyon. Notre confrère et collaborateur nous renseignera sans doute là-dessus.

ÉMILE FAGUET.

THÉATRES

ODÉON : *L'Argent d'autrui*, comédie en cinq actes, de M. Léon Hennique. — GYMNASE : *les Amants légitimes*, comédie en trois actes, de MM. Ambroise Janvier et Marcel Ballot.

Dans ses conférences sur les époques du théâtre français, parlant de *Turcaret*, M. Brunetière disait : « ... La question d'argent est trop grave, d'une nature ou d'une espèce trop particulière pour être traitée par la comédie. Car, là où l'argent manque, il y a trop d'humiliations, trop de souffrances, trop de misères pour qu'il ne soit pas inhumain d'en rire, et là où il abonde, il apporte avec lui trop de responsabilités pour que quiconque s'y dérobe n'en soit puni que par le rire... Mais si la question d'argent ne saurait être traitée au théâtre ni par la comédie, ni, sans doute, par la tragédie, — dont, en s'y mêlant, elle dégraderait l'idéale dignité, — ... il reste qu'elle soit traitée par le drame ou par le roman; et, en effet, c'est ce que nous verrons se produire à mesure que, dans des sociétés plus compliquées... et plus divisées, la question d'argent prendra plus d'importance... »

Cela est absolument juste. Il faut ajouter cependant que, de tous ceux qui ont vu que la question d'argent devenait la question capitale du siècle, et qui ont tenté

de la porter au théâtre, aucun ne semble y avoir complètement réussi. A une époque où l'argent a modifié de fond en comble les habitudes, la société, les caractères, les mœurs, où les âmes mêmes ont été modifiées par l'importance grandissante de l'argent, le seul rôle de l'homme d'argent, au théâtre, est resté de chagriner les amoureux. L'argent, obstacle à l'amour, c'est, dirait-on, tout ce qu'ont vu les auteurs dramatiques. Quelle que soit leur école, quelles que soient leurs tendances ou leur esthétique, c'est là le sujet éternel et pour ainsi dire inévitable. A prendre l'essentiel de l'intrigue, c'est le sujet de *l'Honneur et l'Argent*, c'est le sujet des *Effrontés*, c'est le sujet du *Montjoye*, de Feuillet, dont je vous parlais la semaine dernière : c'est aussi le sujet de la *Question d'argent*, de M. Dumas. Et dans ces dernières années où la question en est venue, pour ainsi dire, à l'état aigu, la seule pièce qui ait mis en scène des hommes d'affaires (*les Jobards*) était comme un décalque involontaire et fatal de *l'Honneur et l'Argent*. M. Henri Lavedan, dans *le Prince d'Aurec*, a indiqué quelques-unes des conséquences de l'intrusion de l'homme d'argent dans la société ; mais le cas traité par lui est très spécial et le monde qu'il nous représente très restreint. L'amour en opposition à l'argent, voilà tout ce qu'on a tiré de la question.

A cela, il y a plusieurs raisons. Je n'ai pas la prétention de les donner toutes ; je dis seulement celles qui m'apparaissent tout d'abord.

***

La première, c'est que le principal ressort d'une œuvre dramatique a toujours été et sera toujours l'amour (les exceptions sont si rares qu'elles sont même négligeables) ; et cela, non pas seulement parce que l'amour est, de toutes les passions, la plus généralement connue et aussi celle qui a été la plus étudiée, mais parce que c'est, je crois bien, la plus puissante de toutes, celle qui nous fait le plus sortir de nous-mêmes, et, nous débarrassant de nos habitudes et de nos préjugés, laisse voir, à nu et jusques au fond, notre âme tout entière. Or, du moment que l'amour et l'argent se trouvent en présence, le sujet qui se présente le plus naturellement à l'esprit est celui que je viens de dire, parce que c'est le plus simple, et que, grâce à sa simplicité même, il laisse plus de place à ce qui sera le fond même de la pièce : l'étude de l'homme d'argent. Le fait est que, si l'intrigue de toutes les pièces que je citais tout à l'heure est sensiblement la même, les caractères des « financiers » (fort incomplets d'ailleurs) sont, malgré ce que leurs actions ont de semblable, assez différents l'un de l'autre. Le Charrier d'Augier diffère du Giraud de M. Dumas, comme le Baron Horn de M. Henri Lavedan du Gallois de MM. Guinon et Denier... Le sujet le plus simple et le plus connu est toujours le meilleur ; et c'est ainsi que, depuis trois quarts de siècle, le jeune homme pauvre ne pourra épouser la jeune fille riche, ou réciproquement.

***

Une autre raison, c'est que le « financier » est presque impossible à mettre au théâtre, tant ses actions sont d'un ordre particulier. Voyez l'égoïste, l'ambitieux, l'hypocrite... Ils évoluent, si je puis dire, au milieu de nous ; leur passion, en se développant, se heurte proprement à nos passions à nous. Tartufe, en s'implantant chez Orgon, bouleverse toute la maison de celui-ci par cela seul qu'il s'y est implanté. Sa passion est (qu'on me passe la hardiesse de cette métaphore) comme un outil qui attaque directement les passions de ses adversaires ; lui et eux combattent sur le même terrain, et ce terrain nous est familier. Il en est tout autrement pour l'homme d'argent. Son travail, à lui, est, pour ainsi dire, extérieur à la vie moyenne. Je veux dire que les malheurs qu'il déchaîne ou les joies qu'il apporte ne nous viennent pas directement de l'acte commis par lui. Entre la cause et l'effet, il y a comme un résultat intermédiaire. Il gagne de l'argent ou il en perd : cela nous rend heureux ou malheureux ; mais l'acte même par lequel il a gagné ou perdu, nous ne le « ressentons pas », il nous échappe le plus souvent. Montjoye rachète au-dessous du pair des valeurs qu'il sait devoir remonter ; voilà l'acte ; et, pour connaître le financier, il nous faudrait savoir comment il a pu l'accomplir, comment il l'a accompli, pourquoi, par quelle suite d'opérations... Or, de tout cela, nous ne voyons rien. Nous ne voyons que le contre-coup de l'acte lui-même sur la famille de Montjoye. Ce qui revient à dire que l'intérêt se déplace ; que son objet devient, non plus le financier, mais des gens absolument étrangers à la finance... Je citais, en commençant, une phrase de M. Brunetière. Une des idées qui lui sont le plus chères est que le théâtre n'est et ne peut être que le déploiement d'une volonté. Remarquez qu'ici ce déploiement se fait, pour ainsi dire, à la cantonade ; la volonté s'exerce sur une catégorie de personnes, et c'est à une autre catégorie de personnes que va notre intérêt. J'ajoute qu'en l'espèce il ne peut en être autrement. Notre intérêt va toujours à ceux qui nous ressemblent le plus, et les financiers, en tant que financiers, nous sont tout à fait étrangers, à nous public. Nous ne nous retrouvons en eux que lorsqu'ils nous apparaissent comme frères, amants ou maris ; par suite, c'est le côté humain de leur nature que l'auteur est amené à développer le plus. De là ce qui arrive pour toutes les pièces où est traitée la question d'argent ; ce qui y tient le moins de place, c'est précisément la question d'argent.

***

Et cela est fort naturel. Le métier de financier est un métier comme un autre, qui, comme un autre et plus qu'un autre, nécessite un long apprentissage, et qui,

surtout, est « spécial » et inconnu à la majorité du public. Peut-être jugé-je les autres d'après moi-même ; mais combien croyez-vous qu'il y ait, dans une salle de spectacle, de gens connaissant au juste la signification des mots report, déport, option, syndicat, primes... de tout l'argot de la finance? Pour que nous pussions nous intéresser à ce que ces mots représentent, il nous faudrait toute une éducation, ce qui est impossible. Métier pour métier, une opération de bourse, prise en soi, nous laisse aussi indifférents que le coup de rabot ou le coup de pioche donné par un menuisier ou un terrassier. Qu'on nous parle de l'adultère, par exemple ; immédiatement, nous comprenons tout ce qui, moralement et utilitairement, a fait condamner l'adultère, et toutes les conséquences qu'il peut avoir. Quand M. Hennique nous montre des financiers spéculant sur les actions de leur banque, nous savons que cela n'est pas bien et qu'au surplus cela est défendu par le code ; mais au fond la chose en elle-même nous est indifférente. Notre intérêt va à Kate, ou à Catherine, ou à Abel... et non seulement notre intérêt, mais notre curiosité, car l'espèce de vol atténué que commettent Lafontas et les siens n'est pas assez « beau » pour retenir longtemps notre attention.

*
* *

Et c'est ici un nouveau danger de la pièce sur les affaires. Un financier « moyen », le seul qui puisse être utilement mis à la scène, ne peut commettre de grands crimes, sans quoi il serait pris et la pièce finie. Les actes répréhensibles auxquels il se livre sont situés, en quelque sorte, sur les marges du code ; c'est des petites indélicatesses, des demi-vols, de subtils abus de confiance, toutes choses fort graves par les conséquences qu'elles peuvent avoir, mais qui, présentées en elles-mêmes sur le théâtre, semblent le plus souvent avoir quelque chose de puéril. Un homme si fort ne commettre que de si mesquines roueries !... Nous ne nous rendons pas, — nous ne pouvons pas nous rendre, — compte que ces actes, étant donné le milieu où il sont commis (car ce milieu, nous ne pouvons le connaître), exigent quelquefois, une habileté et une hardiesse peu communes. De plus, ces actes ne valent que par leurs conséquences, et ces conséquences sont trop étendues, et, si je puis dire, trop lointaines, pour que nous puissions les apercevoir au théâtre. Presque toujours, notre impression est faible et se résout en une sorte de déception. En citant tout à l'heure les pièces sur les affaires, j'ai négligé *Mercadet*, qui exigerait une étude spéciale. Mais, même ici, voyez combien le Faiseur est insuffisant en tant que « financier ». Ses opérations sont enfantines, et quant à ses ruses, elles procèdent assurément plus de Mascarille ou de Crispin que de Turcaret. Je vois plus en lui l'escroc et le menteur que le brasseur d'affaires.

Tout cela, les auteurs le comprennent bien, et ils cherchent à corser leur pièce. Mais, naturellement, ils la corsent dans le sens où va l'intérêt du public, c'est-à-dire précisément du côté extérieur à la pièce même. Nous avons alors des pièces mi-parties, presque deux pièces parallèles. Ici un drame familial et intime, là un drame financier avec les personnages inévitables qui paraissent d'autant plus connus que, pour les raisons que j'ai dites, ils ne peuvent être que superficiels. Et ces deux pièces se nuisent l'une à l'autre. Le drame intime ne nous touche guère, parce que nous n'en comprenons pas très bien le ressort, c'est-à-dire le drame financier : et à ce dernier nous ne prêtons qu'une attention médiocre, puisque nous savons qu'il ne se dénouera que dans le drame intime...

Telles sont, il me semble, les principales difficultés que rencontre une pièce sur l'argent, ou, pour parler plus nettement, une pièce sur les affaires. Il me paraît bien difficile, pour ne pas dire impossible, de n'y pas échouer, et si M. Léon Hennique n'y a pas réussi, ce n'est pas tout à fait de sa faute.

Ce que je viens de dire en général peut s'appliquer pour la plus grande partie à *l'Argent d'autrui*. Nous y retrouvons la pièce double, le drame de la Bourse, la Banque catholique : et le drame intime, l'abandon de Catherine et d'Abel. De même, le besoin de corser l'intrigue a inspiré à M. Hennique la conception de Kate, la femme fatale, à qui nul banquier ne peut résister, et qui n'est pas ce que je préfère dans sa pièce. Quand j'ajouterai que certaines scènes sont bien venues et curieuses, je n'étonnerai pas ceux qui ne savent la valeur de M. Hennique, mais je n'aurai pas sauvé la pièce.

L'Argent d'autrui est bien joué. Il faut citer MM. Janvier, Darras, et même M. Albert Lambert, et surtout M. Rameau ; Mme Dorsy, et une Américaine, « engagée spécialement », dit le programme, miss Calhoun, à qui on a fait un succès peut-être excessif.

*
* *

La nouvelle pièce du Gymnase n'est qu'un vaudeville, et nous attendions plus de l'auteur des *Respectables*. Mais ce vaudeville est gai, et contient un second acte qui est très amusant. La silhouette de Fanny Langlois est spirituellement dessinée ; et je croirais à un grand succès si la donnée initiale de la pièce était plus acceptable. Telle qu'elle est, elle m'a fait plaisir.

Je veux louer Mmes Sisos et Demarsy, celle-ci parfaite, mais le rôle est excellent, MM. Noblet, Nertann, Numès et Colombey, et vouer à l'exécration publique Mme Desclauzas, qui est plus insupportable que je ne saurais dire.

JACQUES DU TILLET.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

UN DRAME DE TENNYSON

Le vieil acteur anglais, Henri Irving, vient de représenter, à son théâtre du Lyceum, une tragédie de Tennyson, *Becket*, qui n'avait jamais été jouée du vivant du poète, et qui ne semblait guère destinée à l'être jamais, ressortant plutôt du genre des tragédies de collège que de celui des pièces de théâtre. Le succès de la représentation paraît d'ailleurs avoir été assez douteux, malgré le talent des deux acteurs principaux, Henri Irving et miss Ellen Terry, et malgré l'attrait supplémentaire d'une musique de scène, écrite spécialement pour cette occasion par M. Villiers Stanford, le plus savant des compositeurs anglais. Le sujet de Becket a souvent servi aux dramaturges anglais. En 1799, Ireland fit jouer un *Henri II;* en 1829, ce fut le tour de Douglas Jerrold, avec un drame intitulé : *Thomas Becket,* et l'on ne compte pas moins de cinq pièces publiées et jouées depuis cette date sur le même sujet.

***

LE NOUVEAU DRAME D'IBSEN

Lorsque M. Edmond Gorse publia, l'année dernière, sa traduction anglaise de *Hedda Gabler*, son confrère, M. William Archer, fit une critique assez vive des défauts de cette traduction. Aujourd'hui, M. Gorse et M. Archer, réconciliés, publient en collaboration la traduction anglaise du nouveau drame d'Ibsen : *le Maître constructeur Solnen.* Cette pièce va d'ailleurs être jouée à Londres, dès la semaine prochaine, dans une série de matinées, comme a été jouée *Hedda Gabler*.

***

UN LIVRE RUSSE SUR LE COMTE TOLSTOÏ.

M. Behrs, parent et ami du comte Tolstoï, vient de publier sur lui un recueil de souvenirs où il n'y a malheureusement que peu de détails d'un intérêt réel. Nous y apprenons, par exemple, que c'est en compagnie de M. Behrs que le comte Tolstoï a visité le champ de bataille de Borodino, que c'est lui-même qu'il a voulu représenter dans son personnage de Levine, et que, depuis lors, il a versé dans le plus dangereux fanatisme. Mais ce sont choses que nous savions déjà, ou bien qu'il ne nous importe guère de savoir. D'autres fois, M. Behrs donne à ses révélations un ton d'aigreur qui nous les rend suspectes : « Le comte Tolstoï, dit-il, a avoué, en ma présence, qu'il était à la fois plein d'orgueil et plein de vanité... Il aime le peuple, mais il déteste la bourgeoisie ; et, au fond, il est un aristocrate. Il m'a avoué qu'il était fier d'être un aristocrate de naissance. »

***

UNE COLLECTION DE LIVRES DE FEMMES.

On vient d'exposer à Londres, avant de l'expédier à Chicago, une collection d'ouvrages écrits par des femmes. Le plus ancien de ces ouvrages est un traité sur *la Chasse*, datant du XIVe siècle et attribué à une dame Juliana Berners ou Barnes. Un ouvrage de date beaucoup plus récente, *le Devoir complet de l'homme*, a été attribué successivement à Sterne, à Sancroft et à lady Packington. La collection comprend, en outre, des manuscrits de Mrs Ward, l'auteur de *Robert Elsmere;* des reproductions autotypes des manuscrits de Charlotte Brontë, et un exemplaire du premier ouvrage écrit en anglais par une dame indienne. Tout cela paraît intéresser vivement les dames de Londres, en attendant de passionner les dames de Chicago.

***

AUTOGRAPHES CURIEUX

On vient de vendre à Londres des autographes de Byron, de Shelley, de Dickens, de Tennyson, etc. Le morceau le plus intéressant de la vente était une lettre de Mme Élisabeth Browning, où ce noble poète exprimait son admiration pour Byron : « Je voudrais gager le soleil et la lune contre une balle de tennis que Byron avait plus de tendresse dans un seul compartiment de son cœur que Mrs Norton dans tout le sien ; mais d'une tendresse méconnue et écrasée par de faux amis et une femme trop parfaite. Son sang reste sur nos têtes, à nous tous, Anglais ; nous avons sur nous deux taches de cette espèce, depuis le début de notre siècle ; et rien ne pourra les laver. » L'autre tache était, aux yeux de Mme Browning, l'internement de Napoléon à Sainte-Hélène.

***

UN LIVRE ANNOTÉ PAR MILTON.

On vient de vendre, pour 450 francs, un exemplaire du *Discours sur Tacite*, de Malvezzi, traduit en anglais par sir Richard Baker (1642). L'exemplaire vendu porte en marge une foule de notes autographes en latin et en anglais attribuées à Milton, qui paraît, en effet, avoir spécialement connu et pratiqué Tacite.

***

UN ARTICLE NOUVEAU DE M. SPENCER.

M. Herbert Spencer publie dans la *Contemporary Review* de février le commencement d'une série d'articles sur l'inexactitude du terme de *sélection naturelle*. Ce terme, introduit comme l'on sait par Darwin pour faire pendant à celui de la sélection artificielle, serait, au dire de M. Spencer, non seulement inexact et vicieux, mais encore fécond en résultats fâcheux pour le développement des sciences naturelles.

***

UN OUVRAGE ANGLAIS SUR M. RENAN.

On annonce la prochaine publication d'un ouvrage de sir Grant Duff sur M. Renan, dont l'écrivain anglais a été l'ami depuis 1859.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris, MAY et MOTTEROZ. — Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 8 TOME LI 25 FÉVRIER 1893.

UNE VICTIME DE SAINT-SIMON

Le cardinal Alberoni.

L'HOMME ET SON TEMPÉRAMENT.

Parmi tous ceux qu'a maltraités le génie rageur de Saint-Simon, — et, comme on sait, ils sont légion, — on n'en nommerait pas beaucoup qu'il ait plus cruellement, plus magistralement exécutés que l'ennemi de son ennemi Dubois, cet Italien qui gouverna l'Espagne avec une reine italienne, le cardinal Jules Alberoni. Tout le monde connaît l'inoubliable scène où le plaisant envoyé du duc de Parme conquit d'un coup l'arrière-petit-fils de Henri IV, siégeant sur sa chaise percée, par l'imprévue réalisation de la plus indécente métaphore que la langue française ait inventée pour désigner la bassesse prête à tout. Le nom d'Alberoni évoque une figure grotesque, enveloppe d'une âme ignoble : on revoit ce « bas valet » de M. de Vendôme, bouffon, fripon, servile, intrigant, le plus effronté des Scapins, dont les épaules appelaient naturellement le bâton, sans que la sainteté du caractère ecclésiastique ni même la pourpre romaine aient pu vaincre ce fatal ascendant : masque de basse farce, enluminé, grimaçant, énorme, et avec cela irrésistible.

Il y a longtemps qu'on se défie de Saint-Simon : en dépit, peut-être en raison de son trop verveux réquisitoire, le procès du cardinal est toujours pendant. Hier encore, l'exact et scrupuleux historien des rapports de Philippe V et de la cour de France, M. A. Baudrillart, réservait la question d'Alberoni. Elle s'éclaire aujourd'hui d'un jour nouveau. M. E. Bourgeois nous apporte six cent onze *Lettres intimes* (1), qu'il a trouvées au séminaire Alberoni, à Plaisance. Cette publication est un modèle d'exactitude et d'érudition sobre ; M. Bourgeois a enrichi cette correspondance d'un utile index, d'une excellente introduction, où il a éclairci toutes les obscurités, précisé le sens des importants documents qu'il a découverts. D'amples sommaires nous guident à travers les lettres italiennes. A partir du 17 avril 1713, Alberoni s'est servi de sa langue natale; pendant les dix années précédentes, c'est-à-dire à peu près pendant qu'il fut auprès de Vendôme, il écrivit en français; deux cent soixante-deux lettres de cette période sont en notre langue, qu'il manie avec aisance et vivacité, mais non sans incorrection, avec force italianismes de construction, de vocabulaire ou d'orthographe. L'unique destinataire de toutes les lettres, à deux ou trois exceptions près, est le comte Rocca, « questeur et trésorier des revenus », et, comme tel, ministre principal des ducs François et Antoine Farnèse. Cette correspondance privée doublait, complétait, corrigeait la correspondance officielle qu'Alberoni entretenait avec sa cour, comme son agent auprès de Vendôme d'abord, puis auprès du roi d'Espagne.

(1) *Lettres intimes d'Alberoni adressées au comte J. Rocca* (1703-1747), publiées, pour la première fois, par M. Émile Bourgeois, professeur à la Faculté des lettres de Lyon. *Annales de l'Université de Lyon*. Paris, Masson, 1893. Cf. *Alberoni, madame des Ursins et la reine Élisabeth Farnèse*, par É. Bougeois. Paris, Picard, 1891. — Au reste, les lettres d'Alberoni sont des lettres *privées*, plutôt qu'*intimes* : il n'oublie pas que son ami est le ministre de son maître, et son chef.

Les *Lettres intimes* d'Alberoni sont une pièce capitale pour la décision de son affaire. Jusqu'ici, tous les historiens de France qui ont rencontré Alberoni sur leur chemin ont jugé l'homme par sa politique, et cette politique, tantôt par le succès, tantôt par la politique adverse du régent; M. Baudrillart même, avec toute sa prudence, n'a pas évité cet inconvénient. Les documents que nous offre M. Bourgeois vont nous permettre de suivre une méthode inverse et plus rationnelle. Oubliant quels intérêts il a combattus, abstraction faite du succès et même pour ainsi dire du formel de ses actes, nous pourrons savoir, directement et de première main, qui fut ce cardinal Alberoni, quels fonds de tempérament, quels vices, quelles idées, quelle puissance enfin et orientation intime de l'âme déterminèrent l'usage qu'il fit des conjonctures offertes par la fortune à son activité. On revisera ainsi le jugement de Saint-Simon, qui malgré tout a imposé sa psychologie du personnage même aux historiens les plus soupçonneux de sa véracité, simplement parce qu'il est à peu près le seul à faire apparaître constamment une nature d'homme à travers les actes d'un ministère.

C'est cette revision que je veux tenter. Je veux, à l'aide de sa correspondance privée, retracer la personne morale d'Alberoni, préparant en quelque sorte les dessous humains de l'histoire sans faire proprement besogne d'historien. Je laisserai de côté toute exposition, examen et discussion des actes politiques : je chercherai l'homme.

*
* *

Regardons au cabinet des estampes le portrait du cardinal Alberoni, dessiné à Rome par Boizot et gravé par Dupuis : une figure grasse et allongée, un front haut, prolongé par l'échancrure ovale de la perruque qui découvre un peu du crâne, des yeux vifs sous de forts sourcils, le nez grand, très large à la base et descendant sur la lèvre supérieure, la bouche grande, relevée aux deux coins vers les oreilles, le menton long; tout cet ensemble frappe par un air de vulgarité robuste. — M. Bourgeois nous présente un Alberoni jeune, qu'on ne connaissait pas encore; la miniature du séminariste Alberoni, qu'il reproduit, montre un abbé joufflu, aux yeux vifs, à la bouche sensuelle : une laideur intelligente, sans distinction ni finesse.

Les portraits d'Alberoni autorisent l'induction qu'on peut tirer de sa naissance : ce fils d'un jardinier du Plaisantin est un paysan. Paysan il était, quand je ne sais quel prélat le tira, à quatorze ans, de la charrue; dégrossi, instruit, lancé dans le « grand monde », ministre, cardinal, il resta paysan; une forte nature lombarde, un peu grosse, âpre, violente. Je n'ai pas besoin de dire que ce n'est ni un rustre ni un lourdaud; mais ce n'est pas le maître fourbe qu'on pourrait croire. Il y a de la simplicité dans sa malice, et sa finesse est finesse de paysan. Les ressorts dont il joue n'ont rien de compliqué ni de délicat : aussi ne se dérangent-ils jamais. Mis en œuvre obstinément, avec une régularité têtue, pendant des années, ils sont enfin irrésistibles. Comme le chat de La Fontaine, notre homme n'a pas cent tours dans son sac; il en a, non pas un seul, mais, tout bien compté, deux.

Il a ses potages et ses charcuteries, d'abord. A peine introduit, ou pour s'introduire, il les met en avant. Il confectionne chez Vendôme, à Anet, « une soupe de macaroni accommodée avec du beurre et du fromage ». Le parmesan est mauvais; cependant Monseigneur (le Grand Dauphin) et sa compagnie en font leur régal. En Espagne, même manœuvre. Il fait du macaroni à la princesse des Ursins; le cardinal del Giudice vient lui demander une soupe à la lombarde; le vieux duc de Giovenazzo est conquis par un assortiment de saucissons. La seconde reine, la Farnèse, est nourrie vraiment par Alberoni; il est son maître d'hôtel autant que son conseiller. Il la fournit de truffes, d'huîtres, de saucissons, gros ou petits, cuits ou crus, de Gênes ou de Parme; de fromages de tout calibre et de toute nature : *stracchini, mazzolini :* il préside à la préparation du potage aux pois et du hachis au raisin. Sans lui, « la majesté de la reine » jeûnerait. Le vin lui donne bien du mal; la reine ne boit que des vins d'Italie. Alberoni commande du vin à Parme; mais parfois le vin n'arrive pas! « La majesté de la reine » va manquer de vin : *disgrazia grandissima!* Alberoni s'ingénie, met un tiers d'eau dans le vin de la reine, essaye des coupages, achète du raisin et fabrique du vin. Des six cents lettres qu'il écrit au comte Rocca, on compterait celles où ces articles de bouche ne tiennent pas de place. Sans cesse il demande des envois et en accuse réception. Je ne sais si la politique européenne, l'administration de l'Espagne l'ont plus préoccupé que toutes ces victuailles qu'il distribue. C'est un triomphe quand les saucissons sont *in tutta perfezione;* mais que de fois ils sont pourris ou durs comme bois! que de fois le fromage a des vers! que de fois le vin est tourné, les bouteilles mal cachetées ou cassées faute d'assez de paille! Pendant vingt ans, les charcuteries, les vins et les potages furent l'instrument de la faveur et du règne d'Alberoni. Il ne ménage pas là-dessus les admonestations à son ami Rocca, trop sceptique et trop économe : « C'est par ces misères-là, écrit-il, qu'on s'introduit. » Aussi de quel œil jaloux surveille-t-il la concurrence! La nourrice de la reine, cette intrigante de Laura, prétend fabriquer du saucisson de Parme : Alberoni est inquiet. Mais sa fortune est la plus forte; les saucissons sont détestables, et la nourrice a gâté de la charcuterie « de quoi nourrir six couvents d'Espagne ».

Voilà « le faiseur de potages » de Saint-Simon; voici le « bouffon ». Cette bouffonnerie, — second tour qu'il ait dans son sac, — est tout simplement un accent d'origine et de terroir, la crudité pittoresque, la ro-

buste jovialité d'un esprit populaire et rustique. Alberoni a fait rire les fins seigneurs habitués à la pointe aiguë des beaux esprits de Paris. Vendôme même, entre son Campistron et son Chaulieu, n'avait pas idée de cette verve originale et chaude et s'en est senti tout ragaillardi. Le finaud n'a eu garde de prendre le ton du monde où il s'insinuait: il l'avait quand il voulait; mais, à l'ordinaire, il aimait mieux retenir, pour continuer à plaire, sa trivialité salée, par laquelle il avait commencé à plaire. A la reine d'Espagne, comme à Vendôme, il en a fait goûter l'âcre saveur. Le comte Rocca, auquel vont les *Lettres intimes*, n'est pas à séduire; aussi ne se met-il pas en frais et ne développe-t-il pas son personnage; mais sa nature éclate pourtant, et l'on en voit assez pour se représenter le tour de conversation qui fut pour moitié dans ses succès. C'est un esprit à brusque détente, fort plutôt que léger; non point pétillant comme une mousse piquante, mais râclant le gosier comme un gros vin; non pas élancé comme une fusée, mais asséné comme une bourrade. Rien de l'esprit des salons, qui est un jeu d'idées; c'est un jet de sensation, comme l'esprit du peuple. L'imagination y a plus de part que l'intelligence; du reste, ni goût, ni bienséance, ni finesse. Comparer un lourd diplomate à un fromage de Hollande; Charles XII attaché sur la Saxe au plus innomable parasite de la peau humaine : complimenter la reine d'Espagne d'un heureux accouchement, en lui disant que puisqu'elle a fait si facilement un si gros enfant, elle pourrait bien se mettre sur l'heure à faire le second: voilà le ton d'Alberoni. Dans cette bouche, toutes les métaphores se réalisent par des compléments imprévus et burlesques: la reine est bonne, « elle donnerait jusqu'à sa chemise. *Le malheur est qu'elle soit si courte.* » Les contes aussi naissent naturellement, à la place des raisonnements abstraits. Les Catalans, que l'empereur abandonne, avec de belles paroles, à la vengeance de Philippe V, « connaissent être à peu près à la place de celui qu'on va pendre. Le Père spirituel lui dit des merveilles du paradis; cependant il va être pendu ». Dans le sérieux, cette vision imagée est plus près de la poésie que du véritable esprit; Vendôme, acharné à la poursuite de l'archiduc, devient, par une métaphore épique, « un chasseur de loup qui n'est content qu'après que la bête est soufflée et étranglée par les chiens ».

« S'introduire », — c'est le mot qu'il répète toujours, — une fois introduit, se réintroduire; enfin, rester, voilà le système d'Alberoni. Idée simple, dont l'exécution ne demandait qu'une infatigable persévérance. Le petit abbé arrivait avec ses charcuteries : un cadeau fait toujours plaisir, même aux princes. Un nouvel arrivage était un laissez-passer pour revenir. Sa grosse belle humeur secondait ses victuailles. Il prenait les grands par une familiarité impossible à repousser. Il avait compris qu'avec eux l'essentiel était d'être là, d'être vu, de les obliger à le regarder, à le connaître; si de surcroît on les amuse, on a partie gagnée. Un jour venait où il était de la maison. Un autre jour, on avait besoin de quelqu'un pour une affaire sérieuse : on le prenait, non comme capable, mais comme connu et parce qu'il n'était pas ennuyeux. Il avait le pied dans l'étrier : en route pour la fortune.

*
* *

Voilà toutes les finesses d'Alberoni, finesses d'un Auvergnat italien, qui ont quelque chose de rude et d'élémentaire; son habileté ne s'étend guère au delà des limites de leur application. Nous autres Français, nous nous imaginons volontiers que dans tout Italien il y a un diplomate de première force, à qui c'est un jeu de rouler notre lourdeur sérieuse d'hommes du Nord. Et quand cet Italien est d'Église, il semble qu'il doive être, pour le moins, Mazarin. Il en faut rabattre, quand il s'agit d'Alberoni. Il n'est ni Mazarin ni Machiavel : c'est un Lombard sanguin, non un subtil Florentin, et je ne puis m'empêcher de trouver que sa finauderie native ne s'est guère enrichie d'astuce ecclésiastique. Ce qu'il a le mieux conçu dans les maximes de la diplomatie italienne et romaine, c'est la commodité du mensonge : il ment largement, effrontément, sans scrupule et sans sagesse. Mais enfin le mensonge n'est pas toute la diplomatie, ni même peut-être la partie principale de la diplomatie. Or, mensonge à part, Alberoni n'est pas diplomate; dans son ministère, est-ce hasard ou malchance si toutes ses négociations ont échoué, si tous ses marchés ont été marchés de dupes? Dans son triomphal succès du mariage de Philippe V, il ne lui fallut que de la patience, un hardi mensonge, et laisser faire à la passion féminine de la princesse des Ursins; c'est un chef-d'œuvre d'intrigue privée, si l'on veut, mais rien de plus. Pour un diplomate, il est trop étonné, trop étourdi, quand les amis sur qui il avait compté tournent en ennemis; un habile homme n'a pas de ces violentes surprises, rien ne lui est tout à fait imprévu.

Il manque à Alberoni une partie essentielle du diplomate : cette connaissance des hommes dont on lui a fait trop facilement honneur. J'avoue que ses *Lettres intimes* ne la révèlent pas du tout. Le scepticisme moral, la défiance et le mépris des hommes ne sont pas constamment et nécessairement l'indice du sens psychologique, l'effet d'une désolante clairvoyance. Faut-il être grand clerc, en Italie, aux environs de 1700, pour professer que l'homme est un animal égoïste ou vaniteux, et que le monde se mène par l'apparence? Alberoni a attrapé les idées et les maximes qui se respirent avec l'air de ce temps-là; je ne sais si, dans les six cents lettres qu'on vient de nous donner, on trouverait une seule phrase qui révèle un tempérament d'observation curieux, une intuition personnelle de secret des cœurs. Au contraire, ceci est un aveu d'impuissance : « Monsieur le comte, c'est magie noire que de

vouloir entendre les choses de la cour. Chacun a ses fins particulières, difficiles à accorder ensemble. » Et comme on entend qu'il prend son parti d'ignorer! De là vient que, venu en Espagne dès 1710 avec Vendôme, il prend le pouvoir en 1715 sans avoir un soupçon du caractère de la nation qu'il va gouverner; en 1718 et 1719, après huit ans et plus de séjour, le génie de la race lui est encore un sujet de surprise et d'indignation. L'ayant découvert, il est si peu psychologue qu'il ne cherche pas à mettre le doigt sur le ressort qui pourrait le mouvoir à son gré. Il se fâche, il tâche de passer outre, de briser l'obstacle. Les réalités intimes de l'âme ne sauraient être pour lui ni un objet, ni un moyen d'action. Toute sa psychologie, pour jouer avec les hommes, tient dans cette phrase qu'il adresse à Rocca.: « L'homme est un méchant animal; il est souvent sans raison, de sorte que *pour le rendre raisonnable, il faut le punir.* » C'est tout juste la psychologie du rustre dont le bâton travaille les côtes saignantes d'un misérable âne rétif ou surchargé. C'est la psychologie de l'ignorance. Dans une autre carrière, Alberoni n'eût pas été le doux jésuite qui enveloppe, amollit, détrempe les caractères d'enfants les plus rebelles; il eût fait plus facilement le légendaire ignorantin qui ne sait réduire l'indocilité des âmes que par la meurtrissure des corps.

Au fond, Alberoni n'est pas un esprit souple. C'est une volonté; là est le trait saillant, caractéristique, de sa nature. La persistance irréductible de la volonté est la source de ses apparentes souplesses, de ses changements d'allure et de visage. Il a la douceur patiente des têtus, quand il sent l'obstacle supérieur à sa force. Il ne cède pas. Il se ramasse sur lui-même, se pelotonne, et attend. *Tempo è patienza*, aime-t-il à dire. De là cette modération, cette sérénité, qui feront l'admiration même de Saint-Simon, lorsque le cardinal, chassé d'Espagne, traverse le midi de la France. Il n'y avait rien à faire. Alberoni ne rage pas, ne désespère pas; il se réserve, il attend. Sa volonté n'est pas atteinte dans la chute de sa fortune. Avec les grands, avec ses patrons, il guette, il tâte; dès qu'un joint se présente pour étendre sa volonté, il le saisit. Sa faveur auprès de la Farnèse, c'est l'accord de deux volontés, dont l'une a révélé l'autre à elle-même. Dans ses conférences décisives entre Pampelune et Jadiaque, qui ont causé la ruine de Mme des Ursins, Alberoni, « entre quatre yeux », a excité la volonté d'Élisabeth : Il faut, lui dit-il, « penser à être reine »; c'est la substance de toutes ses instructions. Et la confiance de l'énergique princesse s'est donnée à cette énergie impérieuse qui se développait devant elle et pour elle. Dans ses négociations diplomatiques, il porte cette volonté âpre, inflexible. Elle s'affirme avec dureté, parfois avec emportement. Ses fureurs font l'étonnement des chancelleries d'ancien régime, peu faites à ce style-là. Avec ses inférieurs et dans l'administration, il a la main lourde, le commandement brutal : il casse, il assomme ce qui résiste. Il n'essaye pas d'adapter les institutions, d'apprivoiser les hommes : il supprime.

Il n'aime pas que les choses mêmes lui résistent : la volonté de les dompter en fait un rude travailleur. Et c'est une raison encore de son étonnante fortune. Ses patrons l'ont toujours trouvé prêt aux lourdes tâches. Chez lui, point de mollesse aristocratique, point d'élégants besoins, qui diminuent la somme et le temps du travail utile. Il vient d'aïeux qui tous, de père en fils, chaque jour, dès l'aube jusqu'à la nuit, se sont courbés sur la terre ingrate. Comme eux, il sait qu'il faut que l'ouvrage soit fait. Ses grossiers plaisirs, — exigences d'une vigoureuse organisation physique, — ne le retiennent pas et le renvoient plus dispos, plus ardent à son travail. Il se bat contre la besogne avec une fougue très caractéristique : si écrasante qu'elle soit, il veut tout porter. En laisser, l'humilierait comme une défaite. Il faut le voir quand enfin Philippe V, livré à sa seconde femme, le fait vraiment roi de l'Espagne; il faut le voir aux prises avec la monstrueuse désorganisation du royaume. Il est seul, et il est tout; il n'y pas plus de deux ou trois hommes en qui il se fie et qui le déchargent; il fait tous les ministères, il est aux finances, à la guerre, à la marine, au commerce, aux affaires étrangères. Il traite avec toutes les puissances de l'Europe, avec tous les exilés et mécontents de tous les pays : de sa personne et directement, il conduit les négociations avec le régent, l'Angleterre, le pape. Avec cela, intendant, maître d'hôtel, factotum des personnes royales, il est à la cour et à l'office; il est à la salle à manger, derrière Leurs Majestés; il est à la chasse, à pied, par tous les temps, des quatre et cinq heures de suite, passant à la reine le fusil chargé. Il règle l'engagement d'une troupe de comédiens, l'engagement d'un violoncelliste. Il préside au nettoyage des dents de la reine, qui ont noirci. Il a, au Prado, deux pièces et un cabinet au rez-de-chaussée, sous l'appartement de la reine. A toute heure on l'appelle. C'est ce qu'il veut, je le sais, et c'est la condition de sa puissance. Leurs Majestés ne sont gouvernables que par la familiarité et la présence de toutes les minutes. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que le soin accablant de sa faveur ne lui fait pas lâcher la plus petite partie des affaires. Il dort à peine. Il ne mange pas : un morceau sur le pouce, dans l'après-midi, et un seul bon repas au milieu de la nuit. Il vieillit de dix ans en quelques mois; il a l'estomac délabré. Il ne boit que de l'eau. Jamais son activité ne faiblit, et sa belle humeur ne cède qu'à l'insuccès, jamais à l'immensité de l'effort. Avec un héroïque entêtement, il se débat contre l'inerte masse de la monarchie espagnole, qui l'écrase. Le désastre de sa flotte, en Sicile, ruine tous ses plans, fait évanouir en un jour deux ou trois années d'âpre labeur. Cet homme si violent, si fougueux, ne s'emporte pas; il écrit ce mot à Rocca : « Il faut respirer un peu, et puis se remettre au travail. » La saison rigou-

reuse a gelé ou pourri le blé en terre : rien ne levera. Le bœuf de labour remet sa tête sous le joug et dans la terre lourde trace le sillon pour de nouvelles semailles.

« Il faut, disait Alberoni, après la destruction de sa flotte, il faut adorer les jugements de Dieu et se résigner. » N'allez pas croire, là-dessus, que ce cardinal italien fût dévot. Il y a des chances pour que l'âme d'Alberoni ait été une des âmes les moins chrétiennes, les moins ecclésiastiques que le Sacré Collège ait jamais reçues : et il en a reçu de bien des sortes. Il ne parle guère de la religion, dans ses *Lettres*, et nous ne pouvons trop savoir ce qu'il en pensait. N'est-ce pas assez, pourtant, d'apercevoir que la religion n'a aucune place dans sa vie morale, et n'a été pour lui, en aucun instant, ni un frein ni une force? Puis, on a vu quelquefois des gens d'église se moquer de la religion et vénérer l'Église : je n'en sais pas, hors les fauteurs de schisme, qui se soient moqués de l'Église en vénérant la religion. Alberoni a une rude façon de s'égayer « en soldat », aux dépens du pape, qu'il veut renvoyer à ses messes, des prêtres, dont il aime qu'on rabatte l'insolence, et de l'excommunication, arme démodée « qui ne fait ni bien ni mal ». Il a des tendresses pour le Turc, *le bon Turc,* qui s'épanchent un peu indiscrètement pour un cardinal, même politique : il est des formes de style qu'il devrait à son habit, s'il le respectait. Mais il professait, dit-on, qu'« un cardinal n'est qu'un jeanf..... habillé de rouge ». Il a sur les couvents les idées de Voltaire, et un peu plus que le langage de Voltaire : il rêve d'en tirer « toute cette canaille de sainte Église », ce peuple fainéant qui mange et ne produit pas, et, croyant donner à Rocca une idée du grand esprit de la reine, il lui apprend qu'elle voudrait donner des femmes aux moines, pour faire des enfants, dont l'Espagne dépeuplée a grand besoin.

Après cela, libre à nous de reconnaître la grande philosophie religieuse de Bossuet dans certaines réflexions où Alberoni retombe toujours. Les hommes sont des marionnettes. Dieu gouverne les affaires du monde. Il se joue des desseins des hommes et fait arriver ce qu'il veut. *Le Seigneur Dieu se moque des choses d'ici-bas*. L'accent n'est pas tout à fait celui de Bossuet. Et puis, l'inévitable conclusion : « Adorons les décrets de Dieu.» Mais Alberoni n'est pas une nature adorante. Au fond, quand il parle de Dieu en philosophe chrétien, ou même du *bon Dieu* en curé de village, il n'a que le jargon de l'Église ou de la sacristie : affaire d'habitude et d'éducation. Dieu n'est qu'un nom commode pour désigner la dissociation du fait et du droit, l'écart entre le rationnel et le réel dans les événements humains. Tous les grands manieurs d'hommes et fabricateurs de l'histoire, qu'ils se nomment Comines ou Frédéric II, ont senti une force impérieuse qui traverse les volontés et dérange le jeu des causes irrésistiblement. De même Alberoni n'a pu manquer de voir l'essentiel illogisme, l'injustice immanente des choses qui arrivent. C'est cela qu'il reconnaît par un acte d'intelligence, qu'il accepte par un acte de volonté : ce double acte, voilà ce qu'il appelle adorer les jugements de Dieu. Il n'y a pas un grain de respect religieux dans cette adoration. Dans cette « philosophie de la Providence », il y a peut-être à l'origine ce fatalisme instinctif du paysan dont les grêles, les gelées, la sécheresse, des forces invincibles et inconnues anéantissent l'effort, et qui sait qu'il n'y peut rien, sinon de recommencer éternellement le même effort jusqu'à ce qu'il aboutisse. Mais il y a surtout une idée de joueur, que le spectacle du monde et de la politique, l'étrange confusion des succès et des revers, la disproportion éclatante des mérites et des profits ont développée dans son esprit : l'idée que tout arrive, et qu'un seul coup fait tout gagner. Ainsi Dieu n'est plus que le hasard, et c'est bien le nom dont Alberoni le nomme en maint endroit : et ce nom achève de vider de toute émotion religieuse la notion de la force secrète qui gouverne le monde. Cette foi au hasard est plus naturelle chez ceux qui, comme Alberoni, manquent du sens psychologique. Moins ils connaissent la part de l'homme, plus ils grossissent celle de l'inconnu physique ou métaphysique, hasard ou Providence. Mais, chez ceux-là aussi, combien cette foi est plus dangereuse! Elle mène à traiter les affaires non comme une partie d'échecs, où tout se combine et se prévoit, mais comme un coup de dés ou comme une réussite. Alberoni a écrit un mot grave, inquiétant : « Dans les grandes choses, on ne peut cheminer ni travailler toujours le compas à la main, *il faut donner quelque chose au hasard.* » C'est vrai; mais ce qui est grave, c'est de le dire au moment d'entreprendre, pour s'excuser de tout risquer. Cette maxime est de celles qu'un politique doit proclamer dans la théorie pour en user le moins possible dans la pratique.

*
* *

Avec cette nature à la fois tenace et fougueuse, Alberoni est bruyant, insolent, exubérant, vantard. Échauffé de son combat contre les hommes et les choses, il faut qu'il crie ce qu'il veut et ce qu'il fait; dans le travail, dans l'attaque, il a le verbe haut, il s'exalte, il s'emballe. Vanité à part, c'est le trop-plein de son effort qui s'écoule. Il ne se lasse pas d'étaler aux yeux de Rocca et son programme, et les difficultés, et les résultats; or les extraits de ses lettres, que Torcy faisait décacheter, nous montrent qu'il écrivait les mêmes choses au même moment, avec le même feu, à tous les agents de l'Espagne. Il veut les faire croire, mais il y croit. Il y a là de la réclame, mais il y a de la sincérité; c'est à peu près le ton des affiches et des harangues électorales en pays de démocratie.

Ce n'est pas qu'il n'ait de la dignité, de la noblesse même à l'occasion. D'abord lorsque, sentant la lutte

impossible, il se replie; alors il sait se taire, mieux encore, parler peu et parler bas, il a du tact, du calme, de la mesure. Ainsi dans sa chute, que je rappelais tout à l'heure. Mais, de plus, il a un fond de nature fière, qui rejette parfois le bruit et la fanfaronnade. Ce « plat coquin » s'est expliqué sur sa naissance en termes qui lui font grand honneur. Il a remis à leur place, très simplement et très fermement, des seigneurs de son pays qui lui avaient emprunté de l'argent, ne le payaient pas et se donnaient le luxe de le mépriser parce qu'il était fils de jardinier. Il leur a renvoyé leurs mépris, avec une hauteur sérieuse dont on lui sait gré.

*
* *

L'HOMME ET SES IDÉES DIRECTRICES.

J'ai dessiné ce qu'on pourrait appeler la forme de l'âme d'Alberoni; j'ai défini ce tempérament de plébéien robuste, un peu brutal, moins souple que violent, et moins réfléchi que passionné. Mais il faut voir quels ont été les ressorts de sa conduite, quels sentiments, quelles passions, quelles idées ont utilisé les forces de cette volonté et de cet esprit, vers quels objets l'intime aspiration de cette nature en a dirigé l'activité.

Si l'on en croyait Saint-Simon, Alberoni a voulu être cardinal et millionnaire. Toute sa vie, toute sa politique, toutes les volontés, par suite, de Philippe V et d'Élisabeth, tous les efforts de la monarchie espagnole, toutes les agitations de l'Europe pendant trois ou quatre ans s'expliqueraient en deux mots : Alberoni voulait le chapeau et de l'argent. C'est bien simple, trop simple pour être vrai.

Il n'y a pas à plaider le désintéressement d'Alberoni. Il fut ambitieux; y a-t-il beaucoup de ministres qui n'aient pas été ambitieux? beaucoup de modestes qui aient été ministres? Dans l'Église surtout, par la façon même dont elle se recrute, l'ambition est une passion essentielle; et la règle de la vie ecclésiastique lui donne la première place, comme à l'amour la condition de la vie laïque. Maintenant, que l'ambition d'Alberoni ne se soit pas contentée de moindres satisfactions, ce fut la conséquence même de son élévation. Bernis et vingt autres, ecclésiastiquement ni politiquement, n'étaient pas plus qualifiés pour avoir la barrette. Après tout, Alberoni avait-il si tort de vouloir être cardinal? et ne fut-ce pas prudence plutôt encore qu'ambition? La fortune l'avait porté si haut qu'il lui fallait un parachute; il le choisit en homme sage. Éditue disait à Panurge : « Homme de bien, frappe, feriz, tue et meurtriz tous roys et princes du monde, en trahison, par venin, ou autrement, quand tu vouldras; déniche des cieux les anges, de tout auras pardon du papegaut; à ces sacrés oyseaux ne touche, d'autant qu'aymes la vie, le proufict, le bien tant de toy que de tes parens et amys vivans et trespassez; encore ceulx qui d'eulx après naistroyent en seroyent infortunés. » Alberoni n'avait peut-être pas lu Rabelais; il pensait comme lui et s'en trouva bien. Il fût tombé moins doucement, il eût vécu moins vieux s'il n'eût été que l'abbé Alberoni. Leurs Majestés espagnoles lui eussent pour le moins offert la chambre de Gil Blas à la tour de Ségovie; le régent, l'empereur, le pape auraient eu des griefs et des prisons; Parme même lui eût trouvé des crimes. Cardinal, on lui fit grise mine, on le menaça, on n'osa le toucher; et bientôt on eut besoin de lui. Avec l'aide du Saint-Esprit, il fit un pape. Dix ans plus tard, il était lui-même « papable ».

Quant à l'argent, il en veut, assurément. Il est geigneur, quémandeur avec Rocca, surtout quand il parle italien : il a deux petites nièces à pourvoir, c'est pour elles qu'il travaille; c'est pour elles qu'il s'exclame sur les ports de lettres qu'il paye; pour elles qu'il ne veut pas se ruiner et qu'il économise. Mais, enfin, il faut voir les choses comme elles sont; la rapacité d'Alberoni n'a rien d'extraordinaire. Elle n'approche pas de celle de Mazarin, à qui l'on accorde pourtant d'autres idées politiques que celles de s'enrichir. Alberoni est né pauvre, sans patrimoine; il n'est pas de ceux que la question d'argent peut laisser indifférents; jusqu'à plus de quarante ans, il s'agit bien pour lui de ne pas mourir de faim sur ses vieux jours. Mais, de plus, il est sujet du duc de Parme, et sa pauvreté personnelle s'accroît de la princière misère de son glorieux maître. Si l'on veut savoir ce que ces petites cours d'Italie recélaient de gueuserie sous leur orgueil, il faut lire, dans les lettres d'Alberoni, l'histoire de ses rapports financiers avec l'État de Parme.

Parme avait des envoyés à Paris, à Londres, en Hollande, à Rome, à Madrid, dans toutes les cours de l'Europe. Cette diplomatie faisait la gloire et la ruine de son duc; car comment payer tout ce personnel? On le payait mal ou point. Les résidents de Paris, de Madrid crevaient de faim, vivaient d'industrie et de dettes. Quand, en 1703, le duc François accrédita l'abbé Alberoni auprès du duc de Vendôme, commandant des armées françaises en Italie, il fit entendre à son agent qu'il serait heureux de lui voir trouver des moyens personnels d'existence, et que ses services agréeraient davantage s'ils devenaient gratuits. Alberoni plut à Vendôme, entra dans sa maison, obtint pension de Louis XIV; en 1708, le 7 février, il annonça au comte Rocca qu'il ne demanderait plus d'argent en Italie. Il continuait cependant de représenter le duc de Parme, aux gages de Vendôme et de la France. Cela alla tant que vécut Vendôme. Sa mort fut une rude « culbute » pour Alberoni, qui faillit retourner à Parme. Mais il avait pris pied en Espagne, il s'était « introduit » en beaucoup de bons lieux, on crut qu'il pouvait rendre services. On le pria de rester et on le chargea officiellement des affaires de Parme. Mais il fallut de nouveau l'appointer. On lui assigna 600 doublons, maigre somme, qu'on accrut de force recommandations d'éco-

nomie. Les frais extraordinaires se payaient en plus: c'est là-dessus qu'Alberoni et sa cour se livrèrent combat. On blâmait son faste, on lui prêchait la modération ; il répondait par la cherté de la vie, par l'honneur des Farnèse. Chaque note était épluchée avec une âpre lésinerie, justifiée avec une incroyable dépense d'esprit et d'éloquence : notes d'une « petite illumination pour la paix », d'une autre pour l'accouchement de la reine: note de quelques dîners; note du deuil de la reine. Il a bien fallu mettre sa maison en deuil; il n'a acheté que deux habits neufs pour deux de ses gens; au troisième, il a fait arranger un de ses vieux habits; Son Altesse n'aura à payer que les chausses, les souliers et le crêpe. Pouvait-il garder les mules moribondes, les deux carrosses en ruines, les livrées sordides de son prédécesseur? Il a fait faire un carrosse, quatre harnais, quatre livrées; il a acheté quatre mules, pas trop bonnes. Ce renouvellement d'équipage fut une affaire d'État; il fallut des semaines, des mois pour que Parme avalât le bris des vieux carrosses et l'achat des mules. Cependant Alberoni peut-il faire moins que l'envoyé de Toscane ou celui de Gênes, qui ont huit mules? que l'envoyé de Malte, qui en a neuf? que celui de Bavière, qui a chevaux et mules? Il a utilisé les rares glaces, conservé le vieux velours des carrosses qu'il a fait briser; pouvait-il faire mieux, nul acheteur n'en voulant? Qu'on ne lui parle pas d'un carrosse de louage : il ne déshonorera pas son maître. Ni de deux estafiers, moins que n'en a le chargé d'affaires de Saint-Marin! Quand une princesse de Parme est reine d'Espagne, la première idée de la cour de Parme est que son représentant pourra se faire payer par Philippe V. C'est Alberoni qui proteste, craignant de rendre la reine et lui-même impopulaires. Enfin, à mesure qu'il grandit, Parme, qui a besoin de lui, lésine moins; et lui, plus au large, est moins pressant : il fait crédit. Un jour vient même où, pour ports de lettres, entretien de sa maison, frais extraordinaires, il s'en remet à la générosité de Son Altesse.

Cet historique est instructif. Il montre que l'agent de Parme, intéressé ou désintéressé, était contraint, par la misère de sa cour, de courir après les pensions et les profits. Et, comme l'appétit vient en mangeant, Alberoni finit par absorber à la fois l'évêché de Malaga, l'archevêché de Séville, l'administration de l'évêché de Tarragone; ce dernier seul, qui vaut le moins, vaut de 50,000 à 70,000 pesetas. Évidemment, Alberoni aime l'argent; il ne fait pas tout pour l'argent. Par un singulier accommodement de conscience, il reçoit du régent les arrérages de la pension jadis obtenue de Louis XIV. Mais il se considère comme un créancier qui rentre dans ses fonds. Il ne se vend pas; avec cet argent, le régent n'obtient rien de lui. Saint-Simon, à l'endroit même où il le dit vénal, atteste qu'on n'a pas pu l'acheter. L'Angleterre essaye à son tour. Il paraît bien qu'Alberoni n'a pas voulu de l'argent du roi George. Il affirme bien haut qu'il a refusé cent mille livres; ailleurs, que Leurs Majestés ont eu la preuve de son désintéressement. Des mots, dira-t-on ; mais les faits allégués par Saint-Simon corroborent assez bien ces affirmations. Aucun étranger n'a pu se vanter d'avoir pesé par corruption sur sa politique. Il semble qu'il ait plutôt cumulé les gros traitements que volé l'État espagnol. Pour les particuliers, ses lettres nous le montrent trois ou quatre fois refusant des pots-de-vin, en fort bons termes, vraiment, et sans tapage.

Donc, Alberoni fut ambitieux, intéressé, autant que la plupart de ceux qui, en leur vie, ont eu l'occasion d'attraper les grandes places et les bonnes places. Ce n'est ni un monstre d'égoïsme, ni un éhonté fripon. Il y a eu en lui quelque chose de plus fort que l'ambition et l'intérêt, et la direction de sa vie ne leur a pas toute appartenu.

*
* *

Alberoni a eu un sentiment au cœur, deux idées dans l'esprit, qui ont été les ressorts et les fins de son action. Ses *Lettres intimes* en donnent la preuve éclatante, et qu'il n'a pas attendu de pouvoir tout pour vouloir certaines choses. Les sentiments et les idées auxquels sa politique a essayé de conformer la réalité étaient en lui bien avant 1715, alors qu'ils ne pouvaient être que spéculation, instinct ou rêve.

Il a pu dire après son naufrage, quand il tâchait de sauver ce qu'il pouvait de sa fortune, qu'il n'avait pas voulu la guerre en Italie et que la reine, désireuse d'établir ses enfants, le roi, désireux de plaire à la reine, l'avaient obligé de rompre la paix malgré lui. Cette défense n'était pas très généreuse; l'excuse d'Alberoni c'est que les Majestés espagnoles, bien en sûreté dans leur Aranjuez, disaient la même chose de lui et rejetaient la guerre sur son esprit brouillon. Mais cette excuse était un mensonge, que les lettres au comte Rocca font éclater. Alberoni a fait la guerre en Italie parce que l'Italie a toujours été sa pensée favorite, sa préoccupation de toutes les heures. Il n'avait même marié Philippe V à une Farnèse que pour mettre l'Espagne au service de l'Italie. Jamais il ne s'est détaché de cette cour de Parme, à qui sa naissance l'avait attaché. Mazarin s'est fait Français; il n'a pas voulu se faire Espagnol, ni établir ses nièces, ni acheter des terres en Espagne. Précaution de ministre peu sûr de l'avenir; mais qui sait si, cessant d'être Italien, il n'eût pu jeter quelques racines en Espagne? Au reste, on le voit sincèrement occupé de Parme; rien qu'au ton dont il s'inquiète d'une épizootie qui sévit dans le Parmesan, on sent que Parme est sa vraie patrie, qui a ses pensées et son affection.

Parme? non pas : il faut dire l'Italie. C'est l'Italie qu'il aime, à Parme, comme chacun de nous aime la France en son village. C'est l'Italie dont il déplore la misère, le pillage, l'oppression. *Pauvre pays! pauvre*

Italie! soupire-t-il à chaque coup que les guerres et les traités portent à sa terre natale. Et voici que se lève un Alberoni inconnu, un Alberoni qu'on ne soupçonnait pas avant la publication de ces *Lettres* et que M. Bourgeois a très bien aperçu : un Alberoni patriote, héritier de Pétrarque ou de Jules II, précurseur de Cavour et de Garibaldi. Ce serait une curieuse histoire que celle du patriotisme italien, de toutes les transformations et altérations, de toutes les voies détournées et souterraines auxquelles ce sentiment a été condamné par le malheur des temps, avant de s'étaler dans sa forme simple et de marcher dans sa droite voie, comme a pu faire le patriotisme français depuis des siècles. Un des plus inattendus, mais un des plus certains serviteurs de la patrie italienne, a été le cardinal Alberoni. Il a eu la haine de l'Allemand, de son insolence, de sa brutalité : il a détesté, comme un patriote de 1848, l'oppresseur, le *barbare*, le *Tedesco*. Son rêve, caressé longtemps comme une chimère et qu'il faillit réaliser, c'est de « chasser les barbares hors de l'Italie » : le mot revient sans cesse sous sa plume. Il avait attendu anxieusement la paix, pour voir cette *infâme race* tout à fait *dénichée* hors de son pays : et voilà que les traités d'Utrecht et de Rastadt l'y logent plus que jamais, et jusqu'en Sicile. De là ses fureurs et le parti-pris de sa politique, qui est de remédier à cette paix inique par le fer et le feu. On peut dire qu'il a pris l'Espagne comme un instrument : puisque les Italiens ne peuvent se délivrer d'esclavage, il utilise la monarchie de Philippe V, l'ambition maternelle de la Farnèse : dans la douleur de son désastre, il voit qu' « il n'y aura plus ni repos ni sûreté pour ce pauvre pays ». Il s'emporte contre le pape et les souverains italiens qui se sont unis à l'empereur : c'est trahison. Il y a dans ses invectives l'amertume de l'affection désespérée : « Les Italiens veulent être esclaves, ils veulent porter des chaînes : elles seront dures et pesantes. — Les Italiens sont avilis par la paresse et la poltronnerie : *il n'y a plus personne qui pense qu'on a fait jadis les Vêpres siciliennes!* » Arrêtons sur ce mot : invoquer les Vêpres siciliennes, n'est-ce pas, en 1719 comme aujourd'hui, la marque authentique du patriote italien?

Mais pourquoi songea-t-il à faire de l'Espagne la libératrice de l'Italie? sans doute les circonstances l'y menèrent : il prit le secours qu'il trouva. Mais il crut ce secours suffisant : et nous tenons la première des deux idées directrices dont j'ai parlé. Il a cru à la force de l'Espagne. C'est une idée qui lui est venue en voyant comment les Espagnols soutenaient le petit-fils de Louis XIV. Il estima la nation « capable de se porter à des extrémités d'honneur et de bravoure » telles qu'elle maintiendrait son roi sans la France, et contre la France. En ce temps-là, il croyait aux Espagnols. Plus tard il croira à l'Espagne : « La guerre présente, dira-t-il, a fait connaître ce que peut l'Espagne : » Elle en a révélé les merveilleuses richesses et la robuste vitalité. De là l'idée d'employer l'Espagne pour l'Italie contre l'Europe, et même sans la France. Il la croit suffisante pour la grande œuvre qu'il rêve, à condition d'être en de bonnes mains. « Il ne faudrait au roi d'Espagne qu'un homme » : il sera cet homme-là, et l'on verra « le monstre » que peut être ce royaume « bien gouverné ». Il vaut la peine de lire la lettre du 13 juin 1718, écrite de verve, débordante de confiance : « L'Espagne est un arbre vigoureux, capable de donner une infinité de fruits; mais par le mauvais gouvernement s'introduisent toute sorte d'insectes qui dévorent fleurs et fruits à peine formés. » Il y a des flatteurs qui exaltent ce qu'il fait : il faut plutôt s'étonner que personne ne l'ait fait avant lui. Depuis Ferdinand le Catholique, l'Espagne est mal gouvernée : et le voilà qui fait le procès à ce Don Quichotte de Charles-Quint, à cet atrabilaire de Philippe II, à tous les gouvernements, à toute l'organisation politique et administrative. La monarchie espagnole est un « cadavre », mais qui peut revivre et qui commence à revivre. « Non, conclut-il, je ne fais pas de miracle en Espagne : le miracle, c'était qu'avec les moyens naturels qu'elle a d'être puissante et respectée, elle fût ainsi misérable, abattue. » Ainsi l'Espagne riche et forte par la nature, appauvrie et affaiblie par les Espagnols : voilà l'idée, — point à dédaigner du tout, — qu'Alberoni s'est faite et a toujours gardée. Même il ne croit pas que la ruine de sa politique étrangère atteigne l'Espagne : les Pays-Bas, l'Italie lui coûtent plus qu'ils ne lui rapportent. Avec l'Espagne et les Indes, le roi Philippe V peut « se moquer » de tout le monde.

Ce royaume, dans la léthargie où il le trouve, le choque parce qu'il est, autant qu'il l'émerveille par ce qu'il peut être. Et ce choc éveille la seconde idée d'Alberoni ; c'est l'idée d'un bon gouvernement, telle que peut la former un tempérament d'administrateur, avec tous les instincts, tous les besoins, tous les principes qu'un esprit contemporain met dans ce mot. A l'armée de Vendôme, le spectacle des intrigues et des *tripotages* l'écœure : il lui semble voir « toutes les friponneries et les fourberies de tous les métiers ensemble ». Il n'est pas révolutionnaire ni démocrate ; mais tout respect social cède à l'intérêt de la bonne expédition des affaires. « Quand le duc de Vendôme commandait en Italie une armée où les officiers n'étaient pas des mylords, il faisait des merveilles : il passa en Flandre, où étaient en vérité tous les mylords du royaume; quand il proposait des résolutions hardies, chacun blâmait et critiquait, parce que chacun considérait les brillantes charges dont il jouissait et pensait qu'il les risquerait en risquant sa peau. » Il écrit cela dix ans et plus après Oudenarde : Vendôme est mort et le duc de Bourgogne. Aucun intérêt donc ne le pousse : mais, dans ce lointain passé, il revoit cette pétaudière et ce souvenir le fait bondir.

Enfin, Alberoni était très actif et tenait très exactement ses comptes. Voilà l'esprit qui était en lui et qui s'est précisé au contact de l'Espagne. Il a été révolté de voir tant de moyens et si peu d'effets. Il est visible que s'étant proposé d'abord d'employer l'Espagne à opérer la délivrance de l'Italie, un autre dessein dans son esprit est venu se juxtaposer au premier. L'administration intérieure n'a plus été simplement pour lui une annexe et un auxiliaire de la politique intérieure : il a entrepris la réorganisation complète de l'Espagne, non par patriotisme, — il est et reste un étranger dans le pays qu'il gouverne, — mais par un besoin de son intelligence, parce qu'il a horreur du désordre, du gaspillage, des forces perdues, parce qu'il faut partout une « bonne règle ». Ses *Lettres intimes* ne laissent aucun doute sur cet état d'esprit : « Il y a dans la garde-robe de la reine une confusion épouvantable : dans quel désordre, monsieur le comte, a vécu cette monarchie ! » Et ce sont des cris pareils, toutes les fois qu'il plonge dans le gâchis créé par l'orgueil et l'incurie des Espagnols : trop de charges de cour, trop de pensions, trop d'états-majors, trop de troupes de parade, trop de dettes, trop d'impôts, trop de trésoriers, trop d'argent qui s'écoule, trop peu de revenus. Pas de crédit, pas de commerce, pas d'industrie. Avoir les Pyrénées, et faire venir du Nord les bois de la marine! avoir les moulins de Ségovie, et acheter du papier au dehors! Jusqu'à ses vanteries font connaître les choses qui lui tiennent au cœur. Il veut demander moins d'argent au peuple, en faire arriver plus au roi, boucher les fuites par où les forces s'égarent, ne pas lésiner sur les dépenses utiles, supprimer les dons gracieux aux courtisans et payer les créanciers et les fonctionnaires, mettre enfin de l'honnêteté dans la perception et dans la gestion des revenus publics. Qu'il fasse des boulets, des canons, des citadelles; qu'il habille les troupes, complète les régiments; qu'il installe des ateliers au Ferrol et travaille au fort de Cadix, ce peuvent être les instruments d'une politique extérieure ; mais ressentir la décadence intellectuelle, se plaindre qu'on fasse des thèses en espagnol et non en latin aux Universités de Salamanque et d'Alcala, rêver la fondation d'un collège à Madrid? mais réunir des assemblées de négociants pour réveiller l'esprit d'entreprise dans le royaume, songer à appeler des colonies d'agriculteurs italiens pour utiliser la fécondité des terres désertes? mais, enfin, annoncer avec la joie d'un éclatant triomphe qu'il a centralisé en un seul palais, pour la commodité du public, tous les services du Trésor et tous les tribunaux de la capitale? Je ne cherche pas si dans l'exécution Alberoni se montra habile ou pratique : je cherche une nature d'esprit, et il me semble qu'elle se dégage bien de tout cet ensemble d'idées qui tendent à démolir la vieille Espagne et à refaire une Espagne toute neuve : son idéal, c'est une belle machine administrative bien luisante, d'un fonctionnement facile, qui augmente la production en diminuant les frais.

En ce sens, il pose souvent au comte Rocca des questions significatives : sur la garde-robe de la duchesse, sur l'organisation des archives, sur l'assiette et la répartition des impôts, sur l'inégalité des nobles et des paysans devant l'impôt; sur la trésorerie, la chambre des comptes, tout le système financier de l'État de Parme; sur la police des marchés. A Madrid, le boucher vend de la charogne; l'épicier met de l'eau dans son huile; les marchands trompent sur le poids. Le peuple est attaqué dans sa santé comme dans sa bourse. Il est curieux de voir Alberoni envoyer de tels questionnaires à Parme, ne pas se lasser de prendre l'avis de Rocca, et songer à faire d'un petit duché italien le modèle de l'Espagne réorganisée. Ces enquêtes qu'il mène en Italie indiquent une direction d'esprit qui lui fait grand honneur; elles révèlent aussi ce qui lui manque et la cause de son insuccès. Alberoni a des idées : il manque de science. Sauf l'administration de la guerre, avec laquelle son séjour dans les armées de Vendôme l'avait familiarisé, il ignore tout le détail et toute la pratique de l'administration d'un royaume. Avec ses excellents principes, ses vues larges, son esprit d'ordre et d'activité, il eût fait un excellent président du conseil, à la condition de pouvoir se reposer, pour l'exécution de son programme, sur des ministres compétents et des bureaux dociles. Le malheur est qu'en Espagne, par son origine, par le caractère de son pouvoir, par la nature aussi de ses idées, il se heurta à l'indifférence ou à l'hostilité générales : il dut se passer et se défier de tout le monde.

*
* *

Alberoni, c'est Ruy-Blas : un Ruy-Blas moins sublime, point nuageux, point lyrique, un peu « canaille » de ton et d'allures, mais attaché à la même besogne, heurté aux mêmes résistances. Si la nécessité d'exprimer par un objet sensible l'antithèse génératrice du drame n'avait imposé la livrée de laquais à Ruy-Blas, Victor Hugo aurait mieux fait d'appeler son héros Alberoni : le cardinal était un personnage humainement plus vrai, plus réel historiquement que ce laquais symbolique qui doit la moitié de son nom au *Cid* et l'autre à *Gil Blas*.

Nous pouvons maintenant décider dans quelle mesure les jugements de Saint-Simon doivent subsister. Les *Lettres intimes* d'Alberoni prouvent une fois de plus que Saint-Simon est très bien informé. Il se trompe rarement sur les faits; même de 1715 à 1718, grâce aux *Mémoires* de Torcy, qu'il copie, il expose très bien toutes les idées d'Alberoni, dans les mêmes termes souvent que les *Lettres* au comte Rocca nous présentent. Mais Saint-Simon colore tout de sa passion ; son récit, en général exact matériellement, donne une impression fausse en somme et diffamatoire. Quelles sont les causes

de cette injuste sévérité? Il n'est pas difficile d'en donner d'abord trois ou quatre. Alberoni n'est pas « né » : donc, n'étant pas resté à sa place de rustre et de vilain, il ne peut être qu'un « bas coquin ». Puis Alberoni a détruit en Espagne l'autorité des conseils, où siégeait la grande noblesse, et cela précisément quand Saint-Simon tentait en France l'expérience contraire. Il représente là-bas « la vile bourgeoisie », les « commis », agents du despotisme royal et instruments de la déchéance des nobles. En troisième lieu, Alberoni a touché aux emplois, aux abus, aux pensions dont les courtisans vivaient; il a fermé la bourse du roi. Saint-Simon est trop « duc et pair » pour ne pas faire cause commune avec la noblesse et la grandesse, dont il a recueilli les doléances pendant sa fameuse ambassade. Enfin, à l'honneur de Saint-Simon, disons que cet honnête dévot a été scandalisé des mœurs et du ton de l'étrange ecclésiastique qu'était Alberoni. Mais toutes ces raisons se démêlent à la seule lecture des *Mémoires;* il en est une plus grave, plus profonde, plus générale, qui enferme et domine toutes les autres, et que les *Lettres intimes* du cardinal pouvaient seules nous découvrir.

Alberoni, en quelque sorte, n'est pas le contemporain de Saint-Simon : c'est l'homme d'un autre âge, d'un autre état social. Il se rapproche de nous; il est tout moderne. Sorti des couches profondes du peuple, et resté peuple de manières et d'instinct, débraillé, bruyant, brutal, toute sa personne répugne à l'homme de cour, est juste le contre-pied de la fine distinction aristocratique. Mais son esprit est encore plus opposé et plus antipathique à l'esprit féodal : aucun préjugé social, aucun respect traditionnel, des idées d'ordre, d'économie, de régularité, qui organisent l'État sur le modèle d'une usine ou d'une maison de commerce, une ardeur de réforme et de progrès qui bouscule comme abus les plus sacrées traditions, et qui fait passer princes et grands sous le niveau des règlements administratifs, voilà surtout ce que Saint-Simon ne pardonne pas à Alberoni. Son instinct féodal a flairé en lui un précurseur de la bureaucratie démocratique. Il le hait comme il eût haï, sans doute, nos Rougon et nos Roumestan.

Mais par là même Alberoni devient un personnage singulièrement intéressant. Il a devancé de près d'un demi-siècle le mouvement d'où est sorti l'État contemporain. Ce qu'on devait voir entre 1750 et 1780, en Allemagne, en France, à Parme avec Felino, à Naples avec Tanucci, en Espagne même avec Charles III, ce que Voltaire devait ne pas se lasser de réclamer et de décrire, cette administration active, centralisée, soucieuse du bien-être matériel et des commodités de la vie, réformatrice de la justice et de la police, protectrice du commerce, de l'industrie, de l'agriculture, plus attentive à l'entretien des routes qu'à l'état des consciences, foncièrement bourgeoise et irreligieuse, c'est tout simplement ce qu'Alberoni voulait établir dans l'Espagne inerte et dévote de 1715. D'où tirait-il ces idées-là? Question difficile ; mais j'imagine que ce n'est pas pour rien qu'il avait vécu une dizaine d'années dans la familiarité de cet original Vendôme, parmi la libre et hardie société dont il s'entourait au camp, à Anet, à La Ferté-Alais. L'esprit littéraire de ce libertin n'a pas touché Alberoni, il ne s'occupait guère de cette matière; mais ce monde-là parlait de tout sans rien ménager. Alberoni put y recueillir ce courant d'idées qui bientôt devait susciter en France les Conférences de l'Entresol; il dut surtout s'y défaire de quelques vénérables préjugés bons à paralyser son action. C'est cette compagnie, j'imagine, qui a si parfaitement « laïcisé » son esprit; c'est elle qui l'a habitué à suivre sa raison d'une si assurée et libre démarche, à ne compter aucune réalité pour rien devant la règle qu'elle détermine. Il eut là une bonne école d'irrespect universel et de hardiesse spéculative en pratique.

En somme, quand on fera l'histoire intellectuelle et sociale du XVIIIe siècle, il sera désormais nécessaire de tenir grand compte, dans l'ordre administratif et politique, de celui qu'on appelait dédaigneusement un « brouillon ». C'est beaucoup déjà d'avoir été ce « brouillon »-là, en un temps où Voltaire ne songeait encore à faire du bruit qu'à la comédie et dans l'épopée; plus tard, il a reconnu dans Alberoni un esprit de la même trempe, un ouvrier de la même œuvre que lui, et de là la très sensible indulgence de son jugement, dont le cardinal se sentit obligé. Alberoni est autre chose qu'un « brouillon », si on ne le juge pas seulement par son succès. Il faut songer que la fortune le jeta contre la masse énorme, indéplaçable, de l'Espagne; il eût été plus heureux, s'il avait eu à gouverner un petit État d'Italie, comme son duché natal; et cette tâche eût été plus proportionnée à sa capacité. Il eût établi des collèges, comme il fit plus tard à Plaisance le séminaire San-Lazaro-Alberoni, qui conserve ses *Lettres intimes*. Il eût tracé des routes, des canaux, fondé des établissements charitables, organisé la police, traqué les brigands, comme il fit étant légat du pape à Ravenne. Et, tandis que toute cette activité d'un homme discrédité par une grande chute obtenait à peine un peu de reconnaissance locale, appliquée vingt ans plus tôt et continuée pendant toute une vie, elle eût sans doute éveillé l'attention sympathique des historiens du progrès ; ils auraient reconnu dans Alberoni un de leurs héros, et, aujourd'hui, tous les rédacteurs de *précis* et de *manuels* se croiraient tenus de saluer en passant un certain abbé Alberoni, ministre d'un principicule lombard, comme un administrateur intelligent, éclairé, bienfaisant, qui, devançant même les écrivains philosophes, montra le chemin aux gouvernements philosophes.

GUSTAVE LANSON.

LE PARADOXE DE LA CONCENTRATION

Lettres d'un parlementaire (1).

VI.

Figurez-vous un concert où le premier violon jouerait une page de Wagner, le hautbois une page de Meyerbeer et la flûte une page de Mozart : quel charivari, mes amis! Ce charivari, c'est la concentration républicaine. Virtuoses de gauche, et d'extrême gauche, et de centre gauche, chacun joue son air sans s'inquiéter du voisin; puis, le morceau fini : « Admirez, nous dit-on, comme nous avons joué d'accord. » De qui se moque-t-on ici? Toutes les fois qu'une interpellation sur la politique générale amène à la tribune des orateurs républicains de nuance diverse, il nous apparaît clair comme le jour que le second a dit précisément le contraire de ce qu'avait dit le premier, et que le troisième a trouvé le moyen de contredire à la fois celui-ci et celui-là; et cependant ils étaient d'accord, — ou d'accord ils se croyaient, — puisque, la discussion terminée, tous votent le même ordre du jour au nom de la concentration républicaine. Il faut, en vérité, que cette concentration ait des vertus singulières et qui échappent au vulgaire, — dont nous sommes.

Voilà quinze ans que les 363 ont fait la concentration : ils ont eu raison de la faire; pourquoi? parce que la République était en danger. Au 16 Mai, la seule question était celle-ci : « Pour la République ou contre la République; oui ou non. » Quand les 363 se présentaient ensemble devant le pays, il n'y avait plus parmi eux ni modérés ni radicaux; il n'y avait que des républicains, qui disaient aux électeurs : « Entre la République et un coup d'État, choisissez! » Sur cette liste fameuse des 363, il se trouvait des noms qui devaient être surpris de se rencontrer, — M. Thiers à côté de M. Clémenceau; — mais on ne votait ni pour Thiers ni pour Clémenceau : on votait pour la République. Au 16 Mai, la concentration a sauvé le régime républicain; ce n'est pas assez dire : elle a sauvé la liberté.

L'erreur du parti républicain a été celle-ci : il a cru que le procédé qui lui avait permis de vaincre lui permettrait de gouverner. Qu'est-ce donc que la concentration? Écoutez cette définition : « La concentration est une tactique de combat; ce n'est pas un système de gouvernement. » Qui a dit cela? Est-ce un de ces modérés à qui on reproche tous les jours de vouloir couper en deux le parti républicain? Non, c'est M. Millerand, dans la séance du 16 février; et il ne me déplaît pas, je l'avoue, qu'un radical ait proclamé la vanité et le néant de cette concentration où les modérés se laissent toujours prendre comme les alouettes au miroir. A une autre époque, quand les classes moyennes montraient quelque velléité de libéralisme, on évoquait le spectre rouge; dans ces dernières années, chaque fois qu'une fraction du parti républicain a montré quelque velléité d'indépendance, il a suffi d'évoquer le spectre blanc ou le spectre noir, et aussitôt la concentration s'est faite. C'est un étrange paradoxe, cependant, que de vouloir, d'hommes qui sont en désaccord sur tout, hormis la forme du gouvernement, constituer un parti qui gouverne : ce paradoxe, c'est la concentration. — Qu'importe, disent quelques-uns, que nous soyons divisés sur tel ou tel point? Tous, nous sommes républicains, et cela suffit. — Eh! sans doute, cela suffisait hier, quand vous étiez l'opposition; mais cela ne suffit plus aujourd'hui que vous êtes le gouvernement. Au pouvoir, il faut un programme : or, non seulement la concentration n'est pas un programme, mais elle est la négation de tout programme. Tant que les républicains s'entêteront dans cette idée de la concentration, ils seront impuissants à former un cabinet homogène, et, par conséquent, impuissants à gouverner : l'expérience nous a montré qu'un ministère dans lequel les fractions les plus contraires du parti républicain sont représentées ne vit qu'en restant dans les généralités politiques; dès qu'il veut agir dans un sens ou dans un autre, la majorité qui l'a porté au pouvoir se divise, et il se divise lui-même.

C'est là le point faible du système : la concentration se fait sur des hommes; elle ne se fait pas, elle ne peut pas se faire sur des doctrines. Nous l'avons vu bien des fois, et dans une circonstance récente plus clairement peut-être que dans toute autre. Il y a huit jours, 306 députés du centre gauche, de la gauche et de l'extrême gauche, — c'est-à-dire la très grande majorité du parti républicain à la Chambre, — votaient un ordre du jour dans lequel il y avait deux choses bien distinctes. D'abord, un témoignage de confiance personnelle; et certes, ce témoignage de confiance, M. le président du conseil, par son passé, le méritait des républicains de toute nuance. Mais il y avait autre chose : la Chambre, par ce même ordre du jour, demandait « une politique de réformes nettement républicaines ». Ici, il ne s'agit plus de personnes; il s'agit de doctrines, et aussitôt la confusion commence. Qu'est-ce, au juste, que des réformes « nettement républicaines »? Pour les radicaux, pas de doute possible : c'est la séparation de l'Église et de l'État, c'est « la reprise des propriétés nationales qui sont la Banque de France, les mines et les chemins de fer »; je copie ces mots dans une déclaration de l'extrême gauche. Quand les radicaux parlent de réformes « nettement républicaines », ils savent donc très bien ce qu'ils veulent dire, et il n'est permis à personne de s'y méprendre. Mais, pour nous

(1) Suite. — Voy. les numéros des 21, 28 janvier, 4, 11 et 18 février.

autres modérés, où commencent et où s'arrêtent les réformes « nettement républicaines »? Il faut bien l'avouer, notre programme n'a pas des lignes aussi arrêtées que celui de nos adversaires, et l'on s'entend quelquefois moins facilement de modéré à modéré que de radical à radical. Cependant, s'il est quelque chose de certain, c'est que nous ne demandons ni la suppression du budget des cultes, ni la confiscation de la Banque de France par l'État, ni l'expropriation des mines, ni le rachat des chemins de fer: que l'une quelconque de ces questions soit posée demain à la Chambre, et là où les radicaux diront « oui », les modérés diront « non ». Mais, s'il en est ainsi, si vous, modérés, et vous, radicaux, quand vous parlez de réformes « nettement républicaines », vous entendez des choses contraires, comment se fait-il que vos bulletins se rencontrent dans l'urne? Divisés sur les idées, est-ce donc sur des mots que vous allez édifier une majorité de gouvernement? — La concentration, dites-vous, le veut ainsi. — Alors, en dépit de vos intentions, en dépit de votre sincérité, vous êtes dans l'équivoque.

L'équivoque, c'est toute l'histoire de notre politique depuis quinze ans. Équivoque dans les élections, où, au nom de la concentration républicaine, on fait voter les électeurs modérés pour des candidats radicaux, et, — ce qui est plus rare, il faut le reconnaître, — les électeurs radicaux pour des candidats modérés. Équivoque dans le Parlement, où l'on se berce de majorités apparentes, et où l'on croit avoir fait la concentration des idées quand on n'a fait que la concentration des mots. De cette situation est né l'opportunisme, qui a été, non une doctrine, mais une méthode pour tenir la balance égale entre modérés et radicaux, et qui, à de certains moments, nous a donné l'illusion de l'équilibre. Politique de transition, l'opportunisme a eu sa raison d'être dans une période de transition. Aujourd'hui, tout est changé : l'heure est venue des partis tranchés, des programmes précis.

La République est-elle menacée? Alors, je comprends la concentration. Mais qui donc menace la République? Qui, à la veille des élections, ose arborer le drapeau de la monarchie ou le drapeau de l'empire? S'il existe encore, je ne dirai pas des partis, mais des débris de partis irréductibles à la République, c'est quantité négligeable devant le suffrage universel. La masse du pays veut le maintien des institutions républicaines : ce qui est vrai, c'est que tout le monde n'entend pas la République de la même façon, et que ma république n'est peut-être pas celle de mon voisin. Dans cette séance du 16 février, à laquelle on faisait allusion tout à l'heure, trois orateurs, M. Millerand, M. Deschanel, M. Piou, ont critiqué la concentration : le premier a parlé au nom du parti radical, le second au nom des républicains modérés, le troisième au nom de la droite constitutionnelle; voilà trois manières différentes de comprendre la République, c'est-à-dire trois politiques. C'est entre ces trois politiques que le pays devra choisir. Il ne s'agit plus de dire, comme au 16 Mai : votez pour la République; il faudra dire : votez pour un républicain radical, — ou pour un républicain modéré, — ou pour un conservateur rallié à la République. — Pour la première fois depuis quinze ans la forme du gouvernement n'est pas en jeu : on demandera au suffrage universel de se prononcer sur des idées ou sur des intérêts. Si, malgré tout, les élections prochaines envoyaient à la Chambre une majorité de concentration, quel serait le résultat? Même impossibilité de constituer un parti de gouvernement que par le passé, même instabilité ministérielle. Prenez garde : la France est visiblement fatiguée; elle ne supporterait peut-être pas quatre ans encore d'équivoque, et, cette fois, le triomphe de la concentration pourrait bien être la fin du régime parlementaire, — c'est-à-dire la fin des libertés publiques (1).

PAUL LAFFITTE.

(A suivre.)

LE THÉATRE D'IDÉES

Personne ne songe à nier qu'il ne se produise aujourd'hui dans la littérature dramatique un mouvement intéressant, et qui, selon les apparences, sera fécond. Mais quel est le sens de ce mouvement? Suit-il une direction? ou faut-il dire, comme on a coutume de le faire, qu'en l'absence d'un courant bien déterminé le théâtre va au hasard, flottant du réalisme violent des uns à l'idéalisme vague des autres, hésitant entre la tradition des anciennes formules et les témérités de formules nouvelles dont on a fait déjà, en les outrant, des formules usées? Est-il vrai qu'il n'y ait que confusion dans les idées, et dans les œuvres que tendances incohérentes?... Je pense, au contraire, qu'à travers les manifestations d'art les plus significatives de ces derniers temps, il est aisé de voir se former un courant, chaque jour plus intense, assez fort déjà pour porter de grandes œuvres, et qui va justement dans le sens du progrès régulier de notre théâtre.

Pour s'en rendre compte, il est nécessaire de se rappeler comment se sont opérés tous les progrès du théâtre en notre siècle. C'est du théâtre de Scribe que tout est parti. Car, outre que Scribe a longtemps régné en maître sur les auteurs et sur le public, c'est par

(1) Je serais très obligé au lecteur de la *Revue* qui m'a fait l'honneur de m'écrire deux lettres, — dont la dernière commençait par ces mots : « La République de demain ressemblera à celle d'hier, » — s'il voulait me faire savoir à quel nom et à quelle adresse je pourrais répondre.

réaction contre son autorité que se sont faites par la suite toutes les innovations; en sorte que, acceptée ou combattue, son influence s'est fait jusqu'aujourd'hui partout sentir. Doué, jusqu'au prodige, de tous les dons particuliers à l'homme de théâtre, et dénué de tous les autres, Scribe est arrivé à faire du théâtre un art spécial qui se passe des idées, des sentiments, des caractères. Il en a fait une forme vide. — Après Scribe, le progrès a consisté uniquement à faire rentrer dans le théâtre tout ce que Scribe en avait exclu, ou qu'il n'avait pas su y mettre.

Alexandre Dumas fils, Émile Augier et ceux qui les ont suivis ont rendu au théâtre la peinture des mœurs et la discussion des questions sociales. Ils ont étudié l'homme dans les rapports qu'il soutient avec les autres hommes, dans sa condition, dans sa fortune et dans son état civil. Ils ont montré la société telle qu'ils la voyaient autour d'eux, avec ses vices d'organisation, dont quelques-uns pouvaient être réparés. Ils ont été des observateurs très clairvoyants. On leur doit une des périodes de notre théâtre dont l'éclat sera le plus durable.

C'est leur œuvre que M. Henry Becque a reprise et qu'il a continuée en la modifiant. Il a débarrassé la scène de plusieurs conventions, rapproché de la nature certains types de théâtre, et rompu surtout avec cet optimisme qui était l'une des concessions les plus fâcheuses au goût du plus grand nombre. — Après lui, les fournisseurs du Théâtre-Libre ont exagéré ses tendances. En les portant à l'extrême, ils les ont immobilisées. Ils ont, comme on l'a si heureusement dit, créé un poncif. Au surplus, il y a lieu d'espérer qu'ils n'ont pas compromis pour toujours l'avenir de la comédie de mœurs et du théâtre d'observation. La peinture de la société doit être recommencée sans cesse à mesure que la société elle-même se modifie. M. Jules Lemaître a pu encore emprunter la plume d'Augier pour écrire le second acte du *Député Leveau*. Et *le Prince d'Aurec*, qui semble écrit par un neveu de Beaumarchais, en venant hier, est venu à son heure.

Pourtant c'est ailleurs, dans une étude qui va plus loin et creuse jusqu'à des réalités plus profondes, que réside l'œuvre propre des dramatistes d'aujourd'hui. La vie sociale ne se compose que des manifestations extérieures de notre activité. C'est dire qu'elle ne se suffit pas à elle-même et ne s'explique pas par elle seule. Elle n'est qu'une traduction, souvent infidèle et grossière, de la vie intérieure. Mais c'est ici qu'est la clef de tout. C'est ici que sont les causes, ici qu'on voit naître les actes dans leurs origines, ici que s'élabore, à l'aide d'éléments complexes et contradictoires, la personnalité de chaque individu. En sorte que, s'il voulait, lui aussi, pénétrer jusqu'à ce qu'il y a d'essentiel dans notre nature, le théâtre devait devenir un *théâtre d'analyse*.

Mais les problèmes qui s'agitent dans la vie intérieure de chacun de nous sont ceux-là mêmes dont la morale de tous les temps poursuit la solution. Il est impossible à qui examine un cas particulier et l'examine à fond de n'en pas tirer une conclusion qui le dépasse. Discuter son devoir d'après les données fournies par les circonstances, cela mène à se demander ce que c'est que le devoir, et quelle distance il y a de la notion du devoir aux interprétations qui en ont cours. Toute comédie qui analyse des sentiments et débat des cas de conscience ne peut manquer d'aboutir à une conclusion d'une portée générale. Balzac parle quelque part d'une sorte de roman, qu'il appelle le roman d'idées. Les idées ont aussi leur place au théâtre. Et le théâtre d'analyse est en même temps et par une conséquence logique un *théâtre d'idées*.

Par « idées » on entend bien qu'il ne s'agit pas de thèses à la manière de celles que nous trouvons dans quelques-unes des pièces de M. Dumas. La thèse est une conception abstraite de l'esprit, qui précède l'invention des faits, détermine artificiellement leur combinaison et fausse les données de l'observation. L'idée n'est que la leçon vivante des faits. Elle ne les précède pas, mais elle les suit et elle s'en dégage ; elle traduit l'impression qu'en doit recevoir un spectateur qui réfléchit; elle en est comme le prolongement naturel dans un esprit sérieux. Or toute œuvre est vaine qui ne nous induit pas à réfléchir. Un roman ou une comédie, ce n'est qu'une déposition de témoin sur la vie. Tout écrivain est tenu, d'après l'épreuve qu'il a faite des choses et d'après les dons qu'il a reçus, d'apporter son tribut à ce trésor d'expérience que les hommes se lèguent et qu'ils confient justement à la littérature.

J'emprunte des exemples à quelques œuvres récentes. — Une jeune fille d'esprit distingué, de sentiments délicats, se résout, parce qu'elle est pauvre, à épouser un homme qui lui apportera le bien-être matériel. Le mariage ayant manqué, elle va épouser l'homme qu'elle aime; elle découvre qu'il a une maîtresse; elle le congédie, puis elle le rappelle. Par quels sentiments a-t-elle passé?... Tel est le sujet des *Résignés* de M. Henry Céard. La conclusion est que, cette vie n'étant ni tout à fait bonne ni tout à fait mauvaise, la sagesse consiste à se résigner et à savoir que le bonheur n'est fait que d'à peu près. — Un blasé, pour se rattacher à la vie, imagine de se dévouer au bonheur d'autrui. Quels sentiments l'y amènent? Il ne réussit d'ailleurs avec ses velléités généreuses qu'à faire souffrir. Car c'est une science que de faire le bien, et il n'y suffit pas du caprice d'un sceptique. Telle est la conception d'où est issu *le Mariage blanc* de M. Jules Lemaître. — Par quels sentiments passe une femme qui, après vingt années, se retrouve en présence des enfants qu'elle a abandonnés? et que vaut une existence fondée sur l'orgueil? C'est *l'Invitée* de M. de Curel. — Et voici *les Gens de bien* de M. Denier. On nous montre par quelle série de désenchantements passe un hon-

nête homme qui veut réaliser pratiquement la notion qu'il a du devoir. La conclusion? C'est que l'idée du bien étant absolue et la vie n'admettant aucun absolu, la vie est donc foncièrement immorale. — Dans chacune de ces pièces l'étude de sentiments mène à une conclusion qui est non pas la leçon édifiante d'un professeur de morale, mais l'idée d'un homme qui a vécu et qui nous renseigne sur le train des choses.

Par là et par une entière conformité avec ces tendances toutes modernes s'explique la rapide fortune que le théâtre d'Ibsen a faite en France auprès du public lettré. Les personnages d'Ibsen se distinguent de ceux que nous avons coutume de voir à la scène par ceci, qu'ils ne sont pas des types de théâtre, mais qu'on nous montre en eux cette complexité de sentiments et cette mobilité de nature, et ce je ne sais quoi d'incomplet qui est le signe auquel on reconnaît la vie. Une question préoccupe Ibsen, au point que tout son théâtre n'est qu'une série d'essais pour y répondre : c'est précisément la question de savoir comment et dans quelle mesure nous pouvons mettre en accord notre vie sociale avec notre vie intérieure. A ses tableaux de mœurs Ibsen mêle la discussion d'idées morales. Ces idées ont trait au mariage, à la famille, à la lutte de l'individu contre la société, et donc à tout ce qui est pour nous d'un intérêt direct et immédiat. D'une pièce à l'autre, Ibsen développe, ou renforce ou corrige ses idées. Sa pensée se modifie et elle s'élargit. Pour la traduire en lui conservant toute son étendue, il a recours au symbole. C'est où il aboutit comme y ont abouti tous les grands esprits, un Shakespeare et un Gœthe. Car le symbolisme est une tentative pour donner de la réalité une explication qui dépasse les faits : il consiste à exprimer dans sa plénitude l'idée dont les faits ne sont que la représentation matérielle et l'application restreinte. L'emploi du symbole est légitime même au théâtre; à condition toutefois qu'on sache que le symbole est un moyen poétique plutôt que dramatique, et pourvu qu'on le considère non comme un procédé à l'usage des débutants, mais comme le dernier effort d'un esprit vigoureux qui cherche à enfermer dans une forme d'art, et au risque de la faire craquer, autant de pensée qu'elle en peut contenir.

Ceux donc qui en France souhaitaient de voir le théâtre devenir un instrument d'analyse et un moyen de traduction de la pensée ont trouvé dans l'œuvre du dramatiste norvégien un argument et un exemple. Mais le théâtre d'idées n'en est pas moins chez nous dans la tradition nationale, car c'est bien de la connaissance du cœur humain et de l'étude des problèmes de la vie qu'était faite notre tragédie classique. Il est en outre le terme normal du mouvement suivi par le théâtre contemporain, puisque ce mouvement a consisté, pour ainsi dire, à aller de l'extérieur à l'intérieur, et que, parti d'un art tout superficiel, il aboutit à l'étude de ce qu'il y a en nous de plus intime et de plus profond. Il est enfin en accord avec les tendances littéraires les plus modernes. Ce qui caractérise en effet la littérature d'aujourd'hui, c'est une sorte d'élargissement de l'esprit. Tandis que l'indigence de la pensée avait été une des caractéristiques des littératures réaliste et naturaliste, les hommes qui sont arrivés à la vie littéraire aux environs de 1880 se sont montrés soucieux de toute sorte de problèmes, curieux d'idées, inquiets du sens de la vie. C'est cette tendance qui a déjà renouvelé les autres parties de la littérature; mais parce que le théâtre est toujours un peu en retard et plus lent à se transformer, elle commence seulement à travailler la littérature dramatique. Les écrivains ne manqueront pas. Faut-il dire que c'est le public qui leur manquera, et qu'ils n'obtiendront pas de lui cet encouragement et cette collaboration qui est aussi bien nécessaire à l'écrivain de théâtre? Or il se peut que la foule aille toujours de préférence à ce qui a été écrit pour elle; et peut-être qu'en art une certaine médiocrité est la condition essentielle des gros succès. Mais ce qui importe, c'est qu'il y ait une élite capable d'accueillir les nouveautés et de les imposer ensuite à la masse des spectateurs. Cette élite se fait chez nous tous les jours plus nombreuse. Et elle a pris parti pour le théâtre d'idées.

René Doumic.

LE SOIR D'UN BEAU JOUR

Nouvelle.

M. Benjamin Vincent, qu'on appelait couramment par toute la contrée et pour le distinguer de ses homonymes Vincent Grosse-Tête, habitait dans les hauts quartiers de Farémont-sur-Ornain, sur la place Saint-Pierre, une élégante et aristocratique maison du XVIIIe siècle, une sorte de petit hôtel, dont chaque fenêtre avait sa balustrade en fer forgé très artistement ouvrée. Ces balustrades, garnies en leur milieu d'un large écusson également en fer forgé, étaient même ce qui attiraient tout d'abord les regards et vous frappait le plus, à l'aspect de cette paisible, proprette, avenante et pimpante demeure.

Il y avait près d'un demi-siècle que M. Vincent vivait là tranquille et heureux, de la vie la plus régulière et la plus méthodique qu'on pût imaginer.

Levé chaque jour aux premières vibrations de la grosse cloche de la tour de l'Horloge, c'est-à-dire l'été à cinq heures et l'hiver à six, il s'attelait au travail aussitôt après avoir absorbé sa tasse de lait, restait plongé dans ses bouquins et ses paperasses jusqu'à midi, déjeunait, ou plutôt dînait, pour employer le terme du

pays, faisait sa sieste ensuite ; puis, à moins que le temps ne fût trop mauvais, s'en allait jusqu'à son « terrain » de la route de Combles, — un beau et vaste enclos avec petit bois et maisonnette; rentrait à sept heures pour se mettre à table, pour souper; et, avant dix heures, avait toujours rejoint son lit et trouvé le repos « dans les bras de Morphée ».

Peu après sa sortie du collège, — du vieux collège fondé, au bas de la côte des Prêtres, par le doyen de Saint-Maxe, Gilles de Trèves, — M. Benjamin Vincent, que son patrimoine dispensait de toute fonction et de tout servage, avait commis certain recueil de vers, *les Liserons*, suivi bientôt d'un poème épique et satirique, *la Farémontade;* puis il avait dit adieu à la muse, publié un *Essai sur le devoir social*, imposant et pesant in-octavo, et tourné ses visées vers la politique. Mais, à peine avait-il hasardé quelques pas dans ce marécage et approché le nez de ce guêpier qu'il s'enfuit, écœuré. C'était au lendemain de 1848.

Après avoir lancé aux Farémontois, comme flèche de Parthe, une *Lettre à mes concitoyens sur l'art de faire la parade et battre la grosse caisse, suivie d'instructions à l'usage des avaleurs de sabres, escamoteurs de muscades, danseurs de corde, jongleurs indiens et icariens*, etc., avec cette épigraphe :

> N'saut' point-z à demi,
> Paillass' mon ami,
> Saute pour tout le monde!
>
> (*Béranger.*)

il rentra dans sa coquille, se confina dans sa bibliothèque et s'occupa de traduire les *Lettres à Lucilius*, de Sénèque. Il se mit ensuite à écrire des romans de mœurs, des romans dramatiques, sentimentaux et moraux : *Véronique et Thérèse* ou *les Charmes de l'amitié*, *Un amour dans les bois*, *Jules et Julie* ou *C'est la faute du mari*, *Pauvre mère! Les Épreuves de la fidélité*, *Zulma* ou *l'Enfant de la montagne*, etc., qu'il publiait, à ses frais, bien entendu, comme tous ses autres ouvrages, chez Tripotin-Rossignol, le grand éditeur de la rue de Rivoli.

Durant plus de trente années, M. Benjamin Vincent entassa livre sur livre dans cette maison, sans que le moindre succès vînt récompenser de si constants efforts, sans non plus que cette infortune persistante pût refroidir son zèle et lasser son courage. N'ayant que très peu de relations, autant dire même aucune, dans la presse parisienne, il laissait à M. Tripotin-Rossignol le soin de faire la publicité qu'il jugerait nécessaire et de lancer le volume comme il l'entendrait. Or, comme M. Tripotin-Rossignol n'avait rien à perdre ici, ne courait absolument aucun risque avec de telles publications, et qu'il avait déjà prélevé un très sérieux bénéfice sur le montant de leur « établissement » : composition, papier, tirage, brochage, etc., il se gardait bien de débourser quoi que ce soit pour faire un sort à ces malheureux nouveau-nés et les laissait se débrouiller tout seuls, ou plutôt agoniser et mourir tout à leur aise. Une fois la chose finie, le décès constaté et enregistré, ce qui ne tardait jamais beaucoup, on faisait disparaître le petit cadavre de l'étalage et on l'envoyait rejoindre sa ribambelle de frères aînés dans les sous-sols et magasins de la librairie.

A Farémont même, les livres de M. Benjamin Vincent ne se vendaient pas et n'étaient guère connus que par ouï-dire; d'abord parce qu'on n'a pas d'argent à perdre à Farémont pas plus qu'ailleurs; ensuite parce que M. Vincent Grosse-Tête ne prenait même pas la peine d'adresser un exemplaire de ses productions à la bibliothèque municipale. Il écrivait pour lui, pour sa propre, intime et unique satisfaction : le reste, c'est-à-dire le succès, la vente, la gloire, il n'en faisait pas fi, certes non, mais comme cela ne dépendait pas de lui et ne ressortissait qu'au public et à la chance, il s'en préoccupait peu et ne s'en tracassait nullement.

Du reste, pour tous ses voisins, pour tout le monde à Farémont, c'était plus qu'un original que M. Vincent Grosse-Tête. On le considérait à peu près comme une espèce de fou ou de bête curieuse : « un homme qui écrit! » c'est tout dire.

Il n'en était pas moins le plus heureux des mortels. Avec sa taille exiguë, ses épaules rondes et massives, ce crâne puissant et protubérant qui lui avait valu son surnom et qu'une forêt de cheveux blancs tout embroussaillés faisait paraître encore plus énorme, il avait une vigueur peu commune, une santé superbe, et ses soixante-dix ans ne lui pesaient pas plus qu'un fétu. Il n'avait d'ailleurs, au milieu de ces études et élucubrations et dans sa ferveur pour les belles-lettres, jamais trouvé le temps de se marier, et, — autre motif de scandale pour ses concitoyens, — passait pour être au mieux avec sa gouvernante, Mlle Caroline, une robuste et plantureuse Champenoise.

C'est alors, comme M. Vincent Grosse-Tête était arrivé au soir de la vie et presque au terme de l'existence, qu'un événement survint, qui mit le comble à sa félicité et couronna mirifiquement cette carrière.

*
* *

Chaque année, à la fin de mars généralement, l'heureux petit homme allait passer une quinzaine de jours à Paris. Il en profitait pour causer avec M. Tripotin-Rossignol, non pas, hélas! de la vente de ses œuvres, mais de leur publication, des lenteurs incroyables, aussi bien que de l'incurie prodigieuse et des monstrueuses inepties de l'imprimeur. « Quel savetier! Peut-on galvauder de la sorte! »

— Vous devez avoir beaucoup de place chez vous, monsieur Vincent, vous qui habitez la province? dit un jour M. Tripotin. Si je vous faisais expédier tout ce qui me reste « en feuilles » de vos livres, cela ne vous gênerait pas, vous sauriez aisément où caser tout ce

papier, et moi, cela me rendrait un fier service, car je suis encombré au possible, plus moyen de se retourner ici ! A moins que... Oui, j'aurais encore une autre combinaison à vous proposer, reprit soudain le grand éditeur. Il m'arrive fréquemment d'envoyer à l'étranger, au Mexique, à Sydney ou dans l'Amérique du Sud, des stocks d'ouvrages dont la vente est terminée chez nous, irrémédiablement close. C'est un peu le cas, il faut bien nous l'avouer, de... de quelques-uns de vos ouvrages.

— De tous, rectifia M. Vincent avec le plus aimable sourire.

— Eh bien, voulez-vous que j'envoie là-bas le reliquat de trois ou quatre de vos romans, des plus anciens? Je vous payerais cela... Oh ! pas cher, bien entendu !... Je ne peux pas les vendre plus de cinquante centimes l'exemplaire, et j'ai encore les frais de brochage et de transport à ma charge. Ainsi, vous voyez, en vous donnant vingt centimes par volume, ce qui me reste de bénéfice?

M. Vincent, qui n'était nullement préparé à cette proposition, demanda à son éditeur quelques jours pour réfléchir. Expédier au delà des mers, tous en bloc, par ballots, et pour se débarrasser d'eux à jamais, ces livres qui lui avaient coûté tant d'efforts, qu'il avait pris tant de peine et tant de plaisir aussi à concevoir et enfanter, à façonner, adorner et mignoter, se séparer pour toujours de ces chers fils de sa veine; — ou bien les laisser se morfondre et moisir au fond de son grenier, les savoir enfouis et pourrissant dans l'humide obscurité de quelque recoin, abandonnés aux souris d'abord, et plus tard, quand il ne serait plus là pour les abriter et les défendre, dépecés, déchirés, dispersés chez tous les détaillants, puis transformés en cornets et en sacs...

Non, mieux valait encore les embarquer pour la Cochinchine ou le Brésil, en faire cadeau aux Patagons, aux Javanais ou aux Canaques.

Il accepta donc l'offre de son éditeur, et il fut convenu entre eux que les reliquats de trois de ses romans : *Pauvre Mère ! les Épreuves de la fidélité*, *les Débuts d'Ursule* ou *le Rêve d'une modiste*, — sauf une centaine d'exemplaires de chacun d'eux, que, par un dernier scrupule, un excès de tendresse et de faiblesse, l'auteur s'obstina à conserver, — deviendraient la propriété de M. Tripotin-Rossignol et seraient vendus par lui où bon lui semblerait, mais hors de France toutefois.

Séance tenante, tant M. Tripotin-Rossignol aimait à procéder régulièrement et royalement, le prix total de cette cession, 722 fr. 40, représentant 3612 exemplaires, fut versé entre les mains de M. Benjamin Vincent. Le surlendemain, notre philosophe avait regagné ses pénates, sa quiète et coquette demeure de la place Saint-Pierre, et s'était remis à son travail, un autre roman de mœurs, *Amante ou Épouse?*

*
* *

Il y avait près de dix mois que ce marché avait été conclu et cet envoi effectué, quand un beau matin une lettre toute criblée de timbres exotiques parvint, par l'intermédiaire de l'éditeur Tripotin-Rossignol, à M. Benjamin Vincent. Cette lettre était datée de l'île Santa-Felicitad et signée Rosalia Dominguez :

« Monsieur et éminentissime Maître, lui écrivait cette dame, — dans un français qui n'était pas toujours absolument correct, mais ne laissait pas d'avoir sa saveur. Je n'ai pu lire vos deux ouvrages *les Épreuves de la fidélité* et *Pauvre Mère!* sans me sentir émue jusqu'au fond de l'âme et instinctivement poussée à vous faire l'aveu de cette violente et si douce émotion, à vous en remercier et vous présenter l'hommage de toute mon admiration. Comme vous connaissez bien le cœur de l'homme, illustrissime Maître, le cœur de la femme surtout ! Avec quelle délicatesse et quelle sûreté de main vous l'analysez, et avec quelles vives couleurs, quel riche et splendide pinceau vous le dépeignez, le faites vivre et palpiter ! C'étaient, — excusez l'ignorance et l'éloignement d'une pauvre sauvagesse, — c'étaient les deux premiers livres que je lisais de vous, et j'ai été tout de suite, dès la première page, comme saisie et dominée par un charme, transportée dans des régions qui m'étaient inconnues... »

Jamais personne n'avait tenu un tel langage à M. Benjamin Vincent, jamais l'excellent homme ne s'était trouvé à pareille fête. Il la relisait et la relisait, cette enthousiaste missive, l'épelait, l'épluchait, la savourait... Il n'en revenait pas ! Oui, c'était bien à lui qu'elle était adressée ! Et toutes ces louanges, ces remerciements, cet hymne d'admiration, tout cela était bien sincère, il n'y avait pas à en douter : chaque ligne, chaque mot l'attestait.

« Enfin, je n'ai donc pas perdu ma peine ! se disait-il pour conclure. Le labeur de toute ma vie n'aura donc pas été stérile ! Je sais que là-bas j'ai fait tressaillir une créature de Dieu, j'ai consolé, réjoui et attendri une noble et délicate intelligence, — conquis une âme ! »

Six semaines plus tard, deux autres lettres du même genre et provenant encore de deux habitantes de cette île Santa-Felicitad lui parvinrent. En même temps M. Tripotin-Rossignol le priait de vouloir bien lui céder, dans les mêmes conditions que précédemment, cinq autres de ses romans, formant un total de 7150 exemplaires en feuilles.

M. Vincent commença par remercier ses deux nouvelles admiratrices, comme il avait remercié la première, en leur exprimant, à travers un inévitable embarras, toute sa joie et sa fierté, à l'idée qu'il avait exercé quelque heureuse influence sur des esprits aussi distingués que le leur, qu'il s'était acquis d'aussi enviables et précieuses sympathies ; puis il écrivit à M. Tri-

potin-Rossignol que la date de son voyage annuel étant toute prochaine, il irait le voir sous peu de jours et répondrait verbalement à son offre.

Lors de cette entrevue, M. Benjamin Vincent ne manqua pas de parler à son éditeur des trois charmantes lettres qu'il avait reçues et les lui mit même sous les yeux, pour qu'il n'en doutât point.

— Il est certain que l'envoi fait l'an dernier à Valparaiso a porté coup... Oh ! un petit coup ! s'empressa d'ajouter M. Tripotin. Il m'est arrivé, à moi aussi, diverses lettres de ce pays à votre sujet, des demandes de vos autres volumes... que j'ai vendus au prix fort, ceux-là, ça va sans dire ! De sorte que votre compte va se trouver en hausse, cette année, monsieur Vincent. Mais, bien que ce ne soit pas la première fois que je voie se produire un de ces succès d'outre-mer... Non, ce n'est pas la première fois, reprit-il, pour répondre à une interruption de M. Vincent. Les lecteurs et surtout les lectrices de là-bas, j'en demande pardon à M. de La Palice, ne sont pas les mêmes que chez nous. On a, dans ces climats lointains, d'autres façons d'observer, de sentir, d'aimer, de lire aussi ! C'est tellement vrai, tenez, que j'ai d'excellents auteurs, que je vends ici comme du pain, et que je n'ai jamais pu faire prendre au Brésil ni au Chili. Jamais ! Voilà Tourval, par exemple, que je tire à quinze ou vingt mille ; Dosimbert, que je tire à cinquante mille... oui, Dosimbert lui-même ! Je suis sûr que l'Amérique du Sud n'achète pas dix volumes de leurs œuvres par année. Dans l'Amérique du Nord, aux États-Unis, autre anomalie ! C'est Paul de Kock qui est l'auteur français le plus traduit et le plus apprécié. Balzac, le grand Balzac, y est méconnu, dédaigné et méprisé. Personne n'en veut ! Personne non plus là-bas ne veut de Dickens, qui a tant d'admirateurs chez nous. Maintenant il ne faut pas vous faire d'illusions, monsieur Vincent, aller vous figurer que vos trois romans se seraient écoulés si nous les avions laissés à trois cinquante. Non ! C'est le rabais d'abord, le fort rabais qui les a fait vendre. Excusez ma franchise...

— Continuez, monsieur Tripotin, continuez !

— Et voilà pourquoi je vous demande aujourd'hui de renouveler l'expérience que nous avons tentée l'an passé.

Bien que M. Vincent ne fût pas un homme d'argent, il tint néanmoins à débattre quelque peu ses intérêts, et il fit comprendre à M. Tripotin-Rossignol que puisque l'expérience de l'année précédente avait réussi, il serait équitable de ne pas maintenir aujourd'hui ce chiffre dérisoire de vingt centimes.

— Mais j'ai des frais énormes, monsieur Vincent ! Vous oubliez qu'il faut que je fasse brocher tout ce papier ! Et les couvertures, à mon compte encore ! Et l'emballage ! Et le port !

Il consentit néanmoins à donner trente-cinq centimes par exemplaire, mais rien de plus, pas moyen ! absolument pas ! Et *Un amour dans les bois*, *Marcelin* ou *les Malheurs de l'adultère*, *Ange ducha!* *Zulma* ou *l'[illegible] de la montagne*, et *Jules et Julie* ou *C'est la faute du mari*, prirent bientôt le même chemin que leurs aînés, et s'en allèrent charmer les mêmes jolis yeux noirs, faire tressaillir d'allégresse et d'ivresse les mêmes chaleureux cœurs.

Et bientôt aussi les lettres, toutes bariolées d'empreintes postales, d'affluer dans la petite maison de la place Saint-Pierre ; les éloges dithyrambiques, les hommages de gratitude, les effusions d'enthousiasme et de ravissement, de tomber comme une pluie de fleurs sur la tête, la bonne grosse tête blanche de M. Vincent.

Des déclarations d'amour, et des plus ardentes, embrasées de tous les feux du tropique, lui arrivaient même, et par paquets, par monceaux. Il y avait notamment, outre la señora Rosalia Dominguez qui avait ouvert la marche, une Higinia Maldini, une Concha Gonzalez, une Paquita Guerrero et une Carmen de Lorenzo, qui, à chaque courrier, le bombardaient d'épîtres incendiaires. Elles lui avaient, — elles et bien d'autres, — transmis leur photographie, et elles le supplaient de leur octroyer la sienne.

« Je suis certaine, cher et auguste Maître, lui écrivait chacune d'elles à peu près dans les mêmes termes, que vous êtes, au physique comme dans vos livres, le plus séduisant, le plus irrésistible des hommes. Quel cortège d'admiratrices, de victimes, vous devez traîner après vous ! Il faudrait que les femmes françaises fussent dépourvues de cœur et d'âme pour ne pas être folles de vous et briguer l'honneur de vivre à vos pieds ! Sûrement vous êtes jeune encore, malgré tant d'œuvres si artistement élaborées, si parfaites ; vous n'avez pas dépassé quarante ans. Vous devez être d'une taille élancée, posséder une tournure élégante et robuste, l'air mâle, puissant et doux, empreint de fierté et de bonté à la fois, tout à fait aristocratique. Vous portez, — j'en juge d'après plusieurs de vos personnages de prédilection, — la moustache relevée en crocs, comme un mousquetaire, et une fine barbiche que vous vous plaisez à tortiller... »

La florissante et majestueuse Champenoise Caroline, en qui se résumait tout le cortège des adoratrices et victimes de l'auguste maître, ayant mis la main par hasard sur quelques-unes de ces lettres, finit par s'écrier :

— Ah çà ! mais qu'est-ce que c'est donc que toutes ces bêtises-là qu'on vous écrit de si loin ?

*
* *

Les ouvrages de M. Benjamin Vincent avaient, pour employer l'expression de M. Tripotin-Rossignol, si bien porté coup dans ces lointaines régions, que cet intelligent éditeur s'avisa de rappeler à l'auteur qu'il avait

un roman sur le chantier, *Amante ou Épouse*, et de le prier d'en hâter l'achèvement.

« J'aurais dessein, lui marquait-il encore, de placer en tête de ce volume votre portrait gravé ou reproduit en gillotage, ainsi que votre notice biographique. Portrait et notice me sont fréquemment demandés par vos lecteurs d'Amérique. Je vous serais donc infiniment obligé, cher monsieur, de m'envoyer le plus tôt possible les éléments de cette notice et celle de vos photographies qui vous agrée le mieux. Ces divers travaux et fournitures, comme d'ailleurs, si vous le désirez, l'établissement du volume tout entier, seront à ma charge. »

Comme il fallait vraiment que les livres de M. Vincent se vendissent bien à Santa-Felicitad !

Pour la première fois, après tant et tant d'œuvres imprimées, son éditeur s'offrait de lui publier un volume à son compte, — son compte, à lui, éditeur ! — de lui acheter un manuscrit !

— Mais jamais pareille aubaine ne m'est tombée du ciel !

Il mettait justement la dernière main à *Amante ou Épouse?* et, en adressant la copie à M. Tripotin-Rossignol, il joignit au message un de ses portraits, un daguerréotype de son jeune temps, — chacun a sa coquetterie ! — où il était représenté rasé de frais, — il n'avait jamais laissé croître sa barbe, — et les cheveux ondulés et relevés avec art, l'œil inspiré, souriant et triomphant. Il ne voulait pas infliger trop grand démenti, causer trop de déception à ses ferventes lectrices, ses confiantes et délirantes amoureuses de Santa-Felicitad.

Plus que jamais elles continuaient à lui darder leurs dithyrambes et leurs suppliques, et il s'efforçait de répondre à toutes galamment, gentiment et adroitement.

Non seulement tous ses récits d'aventures s'en étaient allés sous ce ciel béni ; mais ses anciens bouquins, sa traduction des *Lettres à Lucilius*, ses recueils de vers, ses péchés de jeunesse, jusqu'à sa *Lettre à mes concitoyens sur l'art de faire la parade, etc.*, avaient fini par prendre le même vol et s'abattre tous en masse sur cette rive fortunée.

Des hommes aussi lui écrivaient de là-bas, des étudiants qui se proclamaient ses disciples, des professeurs et des savants qui analysaient ses livres, les prônaient, les magnifiaient, lui décernaient les plus mirobolantes épithètes, l'appelaient « un des plus beaux génies, une des plus brillantes et des plus pures gloires de l'humanité ».

Un de ses correspondants assidus, un certain Antonio Gaspar, membre de l'*Edilidad* (conseil municipal) de Santa-Felicitad, lui annonça un jour que, sur sa proposition et « en témoignage d'admiration pour l'auteur de tant de chefs-d'œuvre », le conseil du district venait de donner à la rue des Palmiers, une des artères les plus fréquentées de Santa-Felicitad, le nom de Benjamin-Vincent.

Bien mieux, une souscription fut ouverte, sous les auspices du chancelier de l'*Academia de las* « Jucundæ litteræ » de Santa-Felicitad, à l'effet d'ériger un monument en l'honneur du grand écrivain et profond penseur Benjamin Vincent ; et, par le courrier suivant, le placide et obscur citoyen de Farémont-sur-Ornain apprit que cette souscription avait été close au bout de trois jours, après avoir produit 255 850 pesos, soit plus de douze cent mille francs.

*
* *

C'est alors que M. Benjamin Vincent songea à exaucer le vœu le plus cher de ses nombreux correspondants de Santa-Felicitad et à satisfaire aussi, il faut bien l'avouer, son plus brûlant désir.

Il décida, cette année-là, qu'après son voyage à Paris, au lieu de regagner Farémont, il s'embarquerait pour Valparaiso, — malgré ses soixante-quatorze printemps, — irait, en monarque intellectuel, visiter ses lecteurs, se faire voir à son peuple.

Déjà tout Santa-Felicitad s'occupait de pavoiser ses maisons, de joncher ses rues de fleurs et d'élever dans tous ses carrefours des arcs de triomphe monumentaux ; déjà toutes ces langoureuses, capiteuses et ensorcelantes señoras s'apprêtaient à jeter le mouchoir à leur héros et leur dieu, quand on apprit que Benjamin Vincent avait été frappé d'une congestion cérébrale à Bordeaux, sur le quai des Chartrons, au moment même de prendre le paquebot.

Si vive que fût la déception causée à tous les habitants de l'île par ce lugubre événement, celle que ressentit Mlle Caroline en cette même circonstance fut plus forte encore et plus cruelle.

Sans trop même s'exagérer le prix de ses services, la complaisante gouvernante de M. Vincent Grosse-Tête était en droit d'espérer une fructueuse place sur son testament, la meilleure part du gâteau, puisque le vieillard n'avait pour héritiers légitimes que des cousins au troisième ou quatrième degré, avec lesquels il n'entretenait aucune relation et dont il ignorait quasi l'existence.

Et voilà qu'il s'avisait, le vieux fou ! — c'est bien le cas de le qualifier de ce titre ! — de laisser tout son avoir, moitié à l'hôpital de Santa-Felicitad, moitié à l'Académie des *Jucundæ litteræ* de la même ville, « à charge par cette éminente Compagnie de fonder deux prix annuels, dits prix Benjamin-Vincent, destinés à récompenser l'ouvrage en prose et le volume de vers publiés en français durant le cours de l'année et qu'elle jugera les meilleurs » ; — ne réservant à celle qui l'avait si fidèlement et si tendrement servi, — une si belle femme ! — qu'une maigre rente de cinq cents francs par an.

ALBERT CIM.

UN PESSIMISME HÉROIQUE (1)

Ce livre est l'histoire d'une âme qui des hauteurs, des cimes rayonnantes de sa foi panthéiste, est tombée dans la nuit, la désespérance, la mort d'une philosophie de doute et de nihilisme. Et cette histoire est commune à plus d'une âme moderne. Mais une telle nuit, une telle mort épouvantent : il en faut sortir, et j'en suis sorti ; et il importe que d'autres, descendus aux mêmes ténèbres, puissent s'en évader comme moi. C'est ainsi que ce livre, malgré des apparences contraires, a peut-être quelque moralité, qui seule en ferait le prix; car l'auteur estime désormais que toute œuvre d'art qui, au fond ou par certains points, et quand ce n'est pas par sa seule beauté, ne contribue pas au progrès ou au relèvement de l'homme, est inférieure et vaine.

Ivre du sang de la jeunesse (c'est l'âge où l'Illusion, qui égare tous les êtres, agit le plus puissamment sur eux, et d'eux, par bonheur, sans doute, fait le plus aisément ses dupes), possesseur de ces deux vérités de la science nouvelle, l'idée de l'unité de force, l'idée de l'unité de substance, j'eus d'abord cet éblouissement et ce vertige que donnent sur les hauts sommets la vision d'un espace sans bornes, ou, du rivage, l'aspect et le bruit immenses de la mer. Ce vertige, cet éblouissement, cette joie, ils les ont connus, tous ceux qui, un jour, par la foi panthéiste, ont communié avec la vie infinie des choses.

Mais l'expérience et l'analyse obscurcirent et ruinèrent bientôt cette vue synthétique du monde. Une fois de plus pour une âme, l'Arbre de Science parut l'Arbre de Mort. Je l'avais entendue aussi, la parole magnifique : *Eritis sicut Deus*, et, dans ma première ivresse, j'avais pensé qu'elle était vraie. Aujourd'hui, je la crois vraie encore, mais dans un autre sens.

Si nous appelons Dieu l'Infini, tel que nous le concevons désormais, trouble et troublé, à la fois si grand et misérable, assombri par l'universelle souffrance, et dont certaines parties cependant, lentement, par de longs efforts, se sont dégagées du chaos, ont tendu vers l'ordre, vers un rythme parfait, vers la beauté, vers la justice, si donc cet Infini étrange, si tout ce chaos nous l'appelons Dieu, — et où serait et que serait Dieu, s'il n'était pas cela, et tout cela? — *nous sommes bien faits à son image*, et la parole biblique peut nous être appliquée toujours : *Eritis sicut Deus*.

L'analyse et l'expérience, en effet, m'avaient montré très pareille au néant cette vie humaine, cette vie éphémère, si vaine, le plus souvent, ou avilie par ce qu'il l'occupe, cette vie sans lendemain peut-être (car la physiologie, la pathologie me révélaient la misère de mon âme, que la maladie, la vieillesse amoindrissent, dégradent ou éteignent, simple phénomène contingent, comme la clarté de la lampe qui en ce moment m'éclaire); et j'avais vu que l'Illusion, la Maïa éternelle, nous leurrait sans cesse; et que l'homme n'était plus qu'un animal parmi les animaux ; que bestial toujours et mauvais, il était bien le fils de la bête, non le fils de Dieu, tel que l'avait entendu l'orgueil des temps anciens; or ce néant, que je trouvais en moi, je le retrouvais en toute vie ; et du néant de toutes ses parties je concluais au néant du Tout, et ainsi au néant de ce Dieu, de cet Infini, dont nous sommes l'image : *Eritis sicut Deus !*

Et je voyais, avec Darwin, que la loi du plus fort dominait les rapports des êtres, et cette loi était contradictoire à l'idée de justice : le pessimisme n'était plus dès lors l'opinion subjective de quelques esprits malades ; il était la reconnaissance attristée d'une loi de la nature, éternelle, universelle (autant que le peut être une loi de la nature) ; et ce pessimisme, que je dirai scientifique, comment n'eût-il pas été en des esprits logiques ou en des âmes capables de ressentir la douleur des âmes, la conclusion nécessaire d'une vue si nette de la réalité et des conditions vraies de cet univers?

Ce monde, en un mot, me semblait donc à peu près égal au néant, et sur ce fond de néant l'Illusion créait l'apparence de l'être.

Et alors j'eus peur. L'humanité, sans doute, n'en est pas encore à cet état de conscience ; mais elle y peut arriver, et les esprits doivent se hâter, qui veulent la préserver de ces angoisses, et veulent sauver en elle la foi et la vie morales.

Comment un pessimiste peut-il, sans inconséquence, garder la joie, garder et multiplier ses énergies, et croire au bien et le vouloir, je vais le dire : car c'est, selon moi, de cette doctrine du pessimisme que l'humanité va partir, pour recréer sa moralité et sa foi, — sa *foi en elle, si ce n'est en Dieu*.

Que la vie nous paraisse ténébreuse et mauvaise, elle n'en a pas moins à sa surface des splendeurs qui nous attirent, nous enivrent, et nous enivreront toujours. Cette inconséquence est chez les amants bien fréquente, de pouvoir adorer sans croire, doutant de ce qu'ils adorent, le méprisant parfois. Comme une femme dont l'âme nous trouble et nous inquiète, mais dont la beauté sublime retient l'adoration, et dont l'amour faux nous affole, la vie, la création avec son sourire, ses parures, avec la richesse de ses formes, avec le manteau d'or, les robes de soleil ou de lune jetées sur ses laideurs, pourra, je le pense, et jusqu'à la fin des siècles, charmer, éblouir encore, troubler, passionner bien des âmes.

Puis cette pensée même qu'il nous faut mourir, et tout entier sans doute, ne doit-elle pas donner plus d'intensité à nos sensations, à nos sentiments, ce que l'on voit chez les pauvres mourants, qui contemplent pour la dernière fois la lumière, la beauté de la terre, de la mer et du ciel, l'éblouissante magie des soirs, tous ces spectacles à certaines heures véritablement enchantés, et pour eux près de s'évanouir à jamais ?

Ainsi, loin de décourager à vivre, le pessimisme ne fait qu'exciter ceux qui aiment à aimer davantage, ceux qui lut-

(1) Cet article sert de préface au livre de vers que notre collaborateur Jean Lahor va faire paraître sous le titre de *l'Illusion*, à la librairie Lemerre.

tent à lutter plus encore, ceux qui jouissent de leur cerveau ou de leur âme à en multiplier et à en exalter toutes les énergies : car il faudrait, en cette minute de vie qui nous est donnée, faire tenir, s'il était possible, un infini d'amour, de rêves, de pensées, comme en un diamant vient se condenser la lumière, en une goutte d'eau tout l'éclat du ciel.

Le pessimiste ne nie pas, en effet, la beauté des choses en cet univers où tout est possible, même le bonheur, même la beauté : mais il croit que, le plus souvent, l'illusion seule et le rêve humain créent le bonheur des êtres et la beauté des choses ; et sachant aussi que dans la réalité cette vision du beau est très rare, tout exceptionnelle, il en est peut-être plus étonné, plus ému, plus enivré qu'aucun autre. Le pessimiste peut donc avoir ses joies, mais voici comment il mérite et atteint les plus hautes.

A notre vie individuelle, si chétive, si étroite et misérable, devra de plus en plus se substituer en nous la grande vie de l'espèce ; ainsi nous retrouverons l'espoir ou l'illusion d'une immortalité (car cette immortalité ne sera guère qu'une durée plus longue, l'espèce, elle aussi, devant périr) ; ainsi nous pourrons indéfiniment élargir notre existence éphémère, multipliant notre vie, notre âme, nos forces, de la vie, de l'âme, de toutes les forces de l'espèce en qui nous sommes et qui est en nous, qui est nous-mêmes, qui est notre *moi* sans limites. Comprend-on que de la sorte encore un pessimiste puisse avoir ses joies, ses orgueils, ses triomphes, son âme s'enrichissant, et à l'infini, de ces milliers, de ces millions d'âmes, que le don de sympathie lui permet de sentir vivre et palpiter en la sienne? Mais ces joies ne vont pas sans douleurs, puisqu'il sentira de même se répercuter en lui toutes les souffrances des êtres : et ainsi rien d'humain, rien de vivant n'est indifférent à ses yeux.

La vision très nette et l'horreur du mal lui ont inspiré la passion du bien ; et, seul peut-être, il a cette passion que rien n'arrête ni décourage : car l'optimiste étant un *satisfait,* que penserait-il à changer, en soi-même d'abord, puis en ce monde, qui lui semble le meilleur encore de tous les mondes possibles?

Le pessimiste, au contraire, épouvanté du mal universel, veut le combattre ; attristé de l'universelle souffrance, veut la diminuer, la consoler, la guérir. Il voit tout ce fond d'impuretés et de bestialités qui demeure en nous ; il sait jusqu'où peuvent descendre la brutalité, l'imbécillité, la bassesse, la platitude humaine ; et c'est bien pour cela qu'il *veut autre chose,* qu'il appelle et exige une humanité neuve.

Et la pitié cependant le saisit parfois, quand il se rappelle d'où l'homme est venu, et ce qu'il lui fallut d'efforts pour se dégager de la boue, de l'antique fange originelle ; et, mesurant ce qu'il a fait déjà, il espère, il croit, il sait qu'il fera plus encore, et il *veut* qu'il fasse plus encore. Il se rappelle la prophétie de Prométhée. Lui aussi, le Titan, fut la victime de Zeus, comme nous le sommes toujours d'une nature moins souvent bonne que mauvaise ; il était entouré aussi de puissances malfaisantes et jalouses ; et le Titan dit à Zeus : « Je n'obéirai pas ; tu as voulu l'homme faible et nu, chétif et vil, pareil aux brutes ; je le vêtirai de la force, je l'armerai d'intelligence et de courage ; je lui donnerai l'étincelle de vie, le feu du ciel, tous les secrets magiques qui font ton pouvoir ; je résisterai et le ferai résister à toutes les fatalités naturelles. Tu lui as mis au cœur, comme aux fauves, comme aux serpents, ses frères, l'égoïsme et la haine ; moi, j'y ferai naître la pitié, la miséricorde, l'amour ; tu as voulu entre tous les peuples la discorde et la guerre, par ce besoin, qui sans fin les tourmente, de nourrir leur ventre, je mettrai fin à la discorde et à la guerre ; tu les as créés et leur refuses souvent le peu qu'il faut pour les nourrir ; je vaincrai la famine, et aussi la maladie et la mort ; et l'homme un jour, à la dureté, à l'iniquité de tes lois, répondra par un idéal absolu de justice et de bien. »

Et l'homme par ses propres forces, de lui-même, lentement, par des miracles de sélection, d'art et de volonté, dus au génie, à la tyrannie, à la main de fer des anciens sages, a su tenir, en effet, les sublimes promesses du Titan. Or, ces conquêtes, les laisserait-on périr? Une noblesse s'est formée depuis des siècles, une aristocratie (οἱ ἄριστοί, les meilleurs), en cette misérable et vile humanité, et il s'agit pour chacun de nous d'être avec elle, ou de marcher en dehors d'elle. *Oui, l'idéal aujourd'hui s'impose à nous, et nous oblige,* comme il est *nécessaire, obligatoire,* depuis que la distinction s'est faite entre la brute et l'homme, d'être l'homme et non plus la brute. Or cet idéal comporte la justice, l'entière justice, c'est-à-dire le sacrifice continuel de quelques-uns de nos intérêts, ou de nos besoins à l'intérêt ou au besoin général ; et nous reconstituons ainsi la notion qui est l'essence même de toute religion haute, la notion du sacrifice.

Non, encore une fois, la vertu, la justice, toutes ces forces morales, toutes ces conquêtes ne périront pas, parce que l'humanité a besoin d'elles, comme du patrimoine intégral de toutes les forces qu'elle a lentement, pendant des siècles, et si difficilement acquises, comme elle a besoin désormais, mais moins nécessairement sans doute, du confort, de l'élégance, du luxe raffiné, des richesses, des magnificences d'une civilisation supérieure.

Mais il est plusieurs sortes d'idéals et qui ont leur hiérarchie.

L'homme doit aujourd'hui aimer le beau, et le beau est ce qui plaît au patricien honnête homme, a dit de Maistre, c'est-à-dire à l'homme ayant atteint ou près d'atteindre son développement supérieur, à l'homme ayant conquis par la sélection et l'éducation de plusieurs siècles avec certains sens supérieurs la science des rythmes supérieurs. L'animal, ou le sauvage, resté à l'état d'homme primitif et tout voisin de l'animal, ne perçoit pas certaines harmonies de couleurs ni de sons, certains accords parfaits, producteurs d'une beauté parfaite. L'homme d'aujourd'hui, physiologiquement supérieur, je veux dire en possession d'un cerveau dont les sens ont été perfectionnés, affinés par la sélection et l'éducation de tant de siècles, doit saisir ces harmonies, ces accords ; et l'insolente définition de de Maistre a donc sa justesse ; j'en sais peu de meilleures.

Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà, veut dire le plus souvent ceci : vérité pour les hommes parvenus à un développement supérieur, erreur pour les autres.

Des sceptiques nous disent : « Oui, la vertu est bonne, à moins que ce ne soit le contraire, et que le mal ainsi ne soit meilleur. » Or, la vertu, c'est le bien, c'est la justice, c'est le sacrifice du *moi*. Je leur réponds : « Oserlez-vous dire : Oui, il est bien d'être un homme, à moins que ce ne soit le contraire, et qu'il ne soit mieux d'être une brute? » Et c'est ce que disent ces sceptiques, car la différence de l'homme vraiment homme à l'animal est celle de la conscience à l'inconscience, du cerveau de l'homme de génie au cerveau rudimentaire du primate, du sauvage ou de l'enfant, celle du droit à la force, de l'égoïsme à l'esprit de dévouement et de sacrifice.

L'idéal donc s'impose à tout homme vraiment homme, et celui qui adore son *moi*, qui ne vit qu'en son *moi* et pour lui, représente dans l'humanité moderne l'homme primitif, l'animalité inférieure, et est un malfaiteur, même quand il ne vole et ne tue pas, ce qu'il fait si souvent du reste, sans qu'il le paraisse et s'en doute.

Noblesse oblige. Cette devise est celle du pessimisme, tel du moins que nous le comprenons, de cette doctrine qui a constitué sa noblesse par le seul regard de dédain, de mépris transcendant ou d'horreur qu'elle a jeté un jour sur l'humanité et le monde. Par sa vue si nette de l'univers et de l'homme, le pessimisme, en reconnaissant le mal et en se distinguant de lui, a donc créé la religion du bien; en reconnaissant l'infamie de la force, a donc créé la religion du droit; en s'émouvant de la douleur des êtres, a donc créé la religion sublime, d'où sortira la justice de l'avenir, la religion de la pitié.

Et je le répète : l'idéal a ses hiérarchies. L'homme supérieur a le sens du beau, le sens d'une beauté parfaite, dont n'ont pas conscience l'animal ni l'homme inférieur, si près de l'animal. Mais cette beauté des formes n'est que de surface; il est un rythme supérieur; c'est celui qui régit ou doit régir les âmes : or, ce beau des âmes, c'est le bien; et dans la hiérarchie de l'idéal, je dis que le bien doit en un certain sens être préféré au beau : et ainsi le héros ou le saint sera regardé un jour comme supérieur esthétiquement au plus grand des poètes ou des artistes; car se vaincre soi-même est plus difficile et plus rare que de vaincre et pétrir la matière; car faire son âme très pure et très belle est d'un ordre supérieur à la création de toute œuvre d'art.

Quelle œuvre d'art, quel poème égaleront jamais en beauté la vie du Bouddha ou de Jésus, et leur œuvre, qui fut la régénération par eux et l'illumination de tant d'âmes?

Le pessimisme fait donc appel à tous ceux qui travaillent et luttent pour la conquête d'une vie supérieure : aux savants, qui poursuivent le vrai, et appliquant sa connaissance, triomphent des fatalités naturelles, domptent la nature, créent comme elle, vaincront bientôt la mort, mettront fin du moins à ce que j'appelle les assassinats de la mort; aux artistes et aux poètes, qui, parmi la laideur et la vulgarité des choses, créent un univers idéal de visions et de formes pures, sont la voix, la parole consciente d'un océan d'âmes inconscientes ou muettes, et par des cris, ou des œuvres sublimes en traduisent noblement l'angoisse, en face de l'énigme du monde; enfin et surtout aux héros et aux saints, qui sont parvenus à cet état d'humanité si haute, qu'ils donnent leur vie pour tous, la perdent dans la vie générale, sentent que l'individu n'est grand, n'est fort et n'est durable que s'il fait sa vie et son âme une toujours avec la vie et l'âme de la patrie ou de l'humanité, participant de la sorte à l'existence plus large, à la durée plus longue de la patrie ou de l'humanité.

Le soleil, les astres sont moi, dit une parole hindoue, et je répète ce qui est l'idée profonde de ce panthéisme pessimiste : oui, notre chair est consubstantielle à la Substance infinie, notre pensée, notre âme à la Pensée vague, à l'Ame vague des choses; et le *moi* fini, identique au *Moi* infini, est donc bien fait à son image; la partie identique au *Tout* en est bien l'image, et c'est pour cela qu'imparfaite, trouble et troublée comme lui, elle voit comme en lui se mélanger en elle tant de misère à tant de grandeur, tant de nuit à tant de clarté, tant de douleurs à tant de joies; mais elle peut, ce qu'il ne peut sans doute, elle peut créer pour une heure, qui de la sorte devient sublime, l'absolu dans le beau, dans la justice et le bien : or ce qu'*elle peut* faire en ce sens, *elle le doit;* et le rêve humain sera ainsi plus pur et plus grand que le rêve ou le délire des choses.

Donc, si la science future ne retrouve pas Dieu, qui est la Justice immanente au monde, en nous passant de Dieu nous créerons le *divin;* nous aussi de la nuit chaotique nous ferons jaillir la lumière : *et erimus sicut Deus!*

*
* *

Ainsi, contrairement aux sophistes, qui ne voient que la fatalité toujours pesant sur la destinée humaine (et seule l'infirmité encore de la pensée moderme empêche de répondre à certains sophismes), nous voyons, nous, la spontanéité, la volonté, la liberté humaine triomphant parfois de cette fatalité; et à ces sophistes nous montrons l'histoire, qui n'est que la lente et longue succession des victoires de l'homme sur toutes les tyrannies, qu'elles viennent de la nature ou de l'homme.

Avec toute la foi bouddhique, nous croyons que la volonté, que l'action du passé ont formé le présent, que nous avons donc en dépit des fatalités une action constante sur notre destinée, ou sur celle plus large et plus haute de la patrie ou de l'espèce, et ainsi, que la vie future de la patrie ou de l'espèce, nous l'élaborons à tous moments par nos vertus ou par nos fautes, par nos énergies ou nos défaillances. Or une telle lutte entre l'infime volonté humaine et les puissantes fatalités, qui la menacent sans cesse et l'oppriment, cette lutte, si rude qu'elle soit, n'est pas faite pour nous déplaire, une juste fierté venant d'elle. A toutes les objections nous répondons aussi : et cependant l'homme a marché, il marche, et marchera.

Et ce livre maintenant sera peut-être mieux compris avec ses troubles, ses égarements, ses joies et ses tristesses, ses enthousiasmes comme ses désespoirs, et à la fin son acte de foi, son final grave et religieux : *historia animæ meæ*.

JEAN LAHOR.

VARIÉTÉS

Histoire morale de la Rose (1).

Je connais, dans le bazar de Smyrne, un recoin plein d'attrait : c'est la petite galerie réservée aux marchands d'essence de roses. En été, quand le soleil échauffe les étroites boutiques ouvertes le long de la rue, c'est une réelle volupté de s'asseoir à l'ombre, sur des coussins, derrière l'un de ces comptoirs qui embaument : quelques cigarettes de fin tabac oriental et un verre de limonade glacée achèvent votre contentement. Peu à peu, dans l'air tiède et le doux silence, une griserie fort agréable vous monte à la tête, de ces milliers de fioles échauffées qui recèlent le subtil arome. La forêt de rosiers qui court au pied du mont Pagus, l'acropole de Smyrne, et qui fleurit jusqu'au grand cimetière turc, en dehors de la ville, a déposé ici son âme enivrante; on la respire avec délices, et cela vous donne, pour le reste du jour, un petit trouble charmant dans la pensée.

Il y a tant de roses, en buissons si touffus, dans le curieux livre de M. Joret, que la lecture m'en a rendu la sensation déjà lointaine de ces heures parfumées. Le nom de la Rose y revient si souvent, enchâssé de si jolis textes ou de si gracieuses légendes, que le lecteur, légèrement étourdi, ne s'aperçoit bientôt plus qu'il tient en main un ouvrage de forte et méthodique érudition. Et le plaisir s'accroît encore dès que l'on dégage, de ce fourré éblouissant de citations, non plus seulement l'histoire littéraire, pharmaceutique et médicale même de l'héroïne, mais son histoire morale, que je voudrais résumer en quelques traits caractéristiques.

La Rose eut une origine sacrée. Le jour où Vénus sortit, blanche et nue, de l'écume des flots, les dieux, peut-être distraits par ce spectacle esthétique, laissèrent tomber du ciel une goutte de nectar sur un buisson de la terre, et ce fut le premier rosier. Selon d'autres traditions, la Rose serait née du sang d'Adonis, l'amant de Vénus, blessé à mort par un sanglier, ou bien encore d'un sourire de l'Amour, ou d'une goutte du sang d'Aphrodite elle-même, égarée parmi des buissons d'épines. Elle fut ainsi, par droit de naissance, la fleur voluptueuse, attachée à la ceinture ou couronnant le front de Vénus, consacrée à Éros, aux Grâces, à Dionysos, à Hébé, à Ganymède. Elle fut de la grande fête de béatitude sensuelle qu'une religion bien indulgente promenait sur les cimes bleuâtres des montagnes saintes, de l'Olympe à l'Ithôme, le long des rivages de l'Archipel, dans les vallons ombreux de l'Arcadie. Elle devint, pour les hommes, le symbole de l'amour heureux. Une femme couronnée de roses était, au temps d'Aristophane, une amante passionnée. La riante couleur fut attribuée aux divinités telles que l'Aurore et les nymphes, même aux coursiers de l'Aurore, aux rênes qui les dirigent, au palais d'où s'élance chaque matin le char lumineux de la messagère du soleil. Heureux temps où, chaque jour, dès la première heure, l'humanité voyait tout en rose!

Déjà, cependant, il y eut, surtout chez les Romains, des esprits chagrins qui prirent à tâche de rappeler la Rose à la gravité et cherchèrent, dans la grâce éphémère et le trop rapide sourire de la fleur d'Aphrodite, une image de la vanité de tout plaisir et de toute joie. « La Rose, dit l'Anthologie, ne fleurit que peu de temps; une fois passée, si tu la cherches, tu ne trouves qu'une épine. » — « Ni l'amour ni les roses ne vivent longtemps, dit Philostrate. » Un autre poète, un Latin, fait, à propos de la brièveté de la vie des roses, une remarque judicieuse : « Si on ne les cueille, dit-il, le matin même où elles s'épanouissent, le soir elles ne seront plus. » — « *Collige, virgo, rosas*, dit Ausone ; cueille les roses, jeune fille, quand elles et toi vous êtes nouvelles, et souviens-toi que la jeunesse des filles, comme celle des roses, passe très vite. » Et, par un retour singulier de l'esprit poétique des anciens, la Rose parut être parfois le symbole de l'innocence pudique et de la virginité fleurissant en secret, à l'abri de toute main impure, dans l'ombre fraîche d'un jardin désert. C'est du moins ce que fait entendre en son honneur Catulle, qui savait cueillir les timides boutons et les effeuiller. Ses vers charmants ont été imités par l'Arioste, cet autre grand docteur en chasteté.

Les anciens, en leurs heures de mélancolie, pensèrent encore à la Rose, et de la fleur de volupté ils firent la parure odorante des tombeaux. A la fête funèbre de la *Rosalia*, à la suite du repas de commémoration des morts, les Romains portaient des guirlandes de roses sur la tombe de leurs parents ou de leurs amis. Toute sorte d'inscriptions contiennent le vœu ou le legs d'un mort qui demande des roses pour égayer sa dernière demeure et parfumer son éternel sommeil.

Le christianisme vint, et, tandis que, dans l'Orient lointain, Firdouzi et les poètes de la Perse renouvelaient, pour la Rose, les plus aimables images de l'antiquité et la mariaient chaque printemps avec le rossignol, notre Occident, enivré de mysticisme, mit la Rose sur l'autel et la consacra par de pieuses légendes.

---

(1) *La Rose dans l'antiquité et au moyen âge*, par Ch. Joret. Paris, Bouillon, 1892.

N'avait-elle pas été, et sans épines, l'ornement le plus beau du paradis terrestre? Elle fleurissait toujours au paradis céleste, mêlée aux lis de neige et aux satrans de pourpre, au bord de ruisseaux de baume. Elle couronnait au ciel le front des martyrs; les chrétiens qui rêvaient de roses étaient assurés de verser bientôt leur sang pour la foi. Les roses rouges devaient leur couleur vermeille au sang même de Jésus-Christ, le Dieu martyr. Saint Bernard, dans un élan de lyrisme, aperçoit la Passion dans le calice sanglant de la Rose, et, par une transsubstantiation assez inattendue, identifie le Sauveur avec la fleur sainte. La Rose, mais cette fois la blanche, c'est évidemment la Vierge Marie, *Rosa mystica :*

> Rose, en toute douceur emmiellée,
> Elle est la fleur, elle est la Rose;
> En cui habite, en cui repose,
> Et jour et nuit sainz Esperiz.

Dans le miracle de Théophile, c'est Jésus que renferme le frais berceau. Un rosier pousse sur la tombe de sainte Hélène, et de l'une des roses s'élance le Fils de Dieu, sous la forme d'un oiseau. Pendant la Passion, Marie-Magdeleine pleura sur un rosier, et les roses, de rouges qu'elles étaient, devinrent blanches. Les branches de la couronne d'épines venaient d'un églantier; c'est pourquoi la foudre ne frappe jamais les personnes avisées qui se contentent, au moment d'un orage, du maigre abri de cet arbuste. Il est vrai que Judas se pendit à un églantier, mystère difficile à comprendre; la branche épineuse eut la force de supporter le poids du traître; mais, depuis ce jour, les aiguillons sont recourbés. Vous ne serez pas surpris d'apprendre que les possédés du démon, les sorcières et le diable lui-même ne peuvent souffrir l'odeur de la Rose; la vue seule de l'arbrisseau mystique les force à s'enfuir.

La Rose chrétienne a des vertus funèbres. Quand un chanoine du chapitre de Lubeck était près de sa fin, il trouvait, trois jours auparavant, sous le coussin de sa stalle, au chœur, une rose blanche, et s'en allait très triste, emportant le doux *memento mori*. En Suède, on croit que la Vierge apparaît aux enfants malades et leur donne des fraises, s'ils doivent guérir, une rose, s'ils sont déjà touchés par l'aile de l'ange de la Mort.

Cette fleur de miracle, témoignage d'innocence ou de pardon, s'épanouit sur un bâton desséché en bien des légendes, dont la tradition fameuse du Tannhäuser fut l'exemplaire original. Lorsqu'on proposa au pape de canoniser sainte Rose de Lima, il répondit, avec la jolie ironie de la Renaissance, qu'il ne croirait pas à la sainteté d'une Indienne, même s'il pleuvait des roses. Et les roses de pleuvoir sur le Vatican avec une si effrayante abondance, que le Saint-Père, pour ne point être étouffé sous cette neige, s'empressa de canoniser.

Les poésies profanes du moyen âge n'ont touché à la Rose, fleur ecclésiastique et paradisiaque, qu'avec un réel respect. Ici, elle est surtout un emblème de pudeur; les amants la respirent dans la chevelure des bien-aimées, mais sans oser l'effeuiller. Elle était bien purifiée de toute séduction païenne et n'éveillait plus que des pensées très graves. Dante (que M. Joret me permette d'ajouter une rose à son prodigieux bouquet) la compare, dans le *Convito*, au vieillard dont la bonté souriante se répand et se donne à tous, telle que l'odeur d'une rose largement épanouie et près de mourir. Agrippa d'Aubigné eut aussi sa rose, tachée du sang des martyrs, et, bien que les rosiers du XVIe siècle soient en dehors du jardin littéraire de M. Joret, le savant écrivain me permettra d'attacher à la dernière page de son livre cette noble image. Agrippa salue les réformés morts pour l'honneur de leur conscience :

> Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise;
> Vous avez esjoui l'automne de l'Église.

ÉMILE GEBHART.

COURRIER LITTÉRAIRE

M. Auguste Angellier : *Robert Burns.* — J.-J. Weiss : *le Combat constitutionnel.* — M. Victor du Bled : *la Comédie de société au* XVIIIe *siècle.* — M. l'abbé Henri Bolo : *les Agonies du cœur.*

M. Auguste Angellier a consacré deux volumes de cinq cents pages à Robert Burns. C'est un peu trop, en conscience. D'autant plus que ces mille pages, ce qui stupéfiera le lecteur, sont bien sur Robert Burns, et nullement ni sur Pollux, ni sur Castor. M. Angellier s'est défendu avec véhémence, et même avec trop de rudesse à l'égard de nos maîtres, de la méthode « race-milieu-moment », qui est si propre à toutes les surabondances. Il s'est interdit encore plus fort la méthode par « rapprochements », qui est si utile, et qui permet de faire trois volumes sur le sonnet d'Arvers, en rapprochant successivement Arvers, d'abord de tous les sonnettistes, ensuite de tous les amoureux, et enfin de tous les hommes qui n'ont fait que quatorze vers.

Dès lors, comment M. Angellier a-t-il pu écrire mille pages sur Burns, s'il n'avait aucune méthode de prolixité? C'est qu'il a la prolixité naturelle : « S'il rencontre un palais, il m'en décrit la face. » Ainsi il a donné 574 pages à la biographie de Burns, qui a vécu trente-cinq ans. Cela, après tout, ne fait que seize pages par an.

C'est de l'abondance : c'est aussi de l'*humour*. Sterne a raconté en un volume la période de sa vie qui a précédé sa naissance. C'est un peu ainsi que procède M. Angellier.

On peut s'en plaindre un peu, parce que ni la vie ni

le caractère de Burns ne valent la peine d'être étudiées de si près. Il suffit de dire qu'il a mené la vie d'un paysan qui était poète derrière sa charrue et pendant les soirs d'hiver, qu'il était ivrogne, qu'il était très sensuel, et qu'il n'avait pas de caractère. C'est bien là tout; et tout ce qu'il est important de savoir de Burns pour s'expliquer ses œuvres est bien dans le résumé impartial que je viens de faire.

Il n'est que juste d'ajouter que M. Angellier a tant suivi pas à pas les traces de Burns partout où Burns a été, qu'il a recueilli tant de documents inédits et de papiers inconnus relativement à sa vie, qu'on peut l'excuser de n'avoir pas consenti à ce que tant de travail et tant d'enquêtes fussent perdus. Mais ce sont là de bien fatigantes habitudes de critique. Ne suffirait-il pas de dire : « Tout ce que j'ai découvert de documents nouveaux sur un tel, le voici? Cela tient dans trente pages, ce qui prouve assez que je me suis donné beaucoup de mal. Le reste, déjà connu, je le résume en trois cents lignes. » Les érudits ne semblent jamais se douter que la vie est courte. Ils ne doivent pas être malheureux.

L'étude sur les œuvres mêmes de Robert Burns est fort bonne. M. Angellier a bien mis en relief le caractère de poète populaire de Robert Burns et les deux principales suites de ce caractère. Il fut d'une part grand réaliste, et d'autre part exquis diseur de lieux communs.

Grand réaliste, il le fut par son observation toujours en éveil et toujours attachée aux choses rustiques et aux scènes populaires. Qu'on se figure un Brizeux qui aurait eu de l'imagination. Son sentiment de la nature est comme une sensation de la nature. Il est puissant et précis; il est vivant. Il est, pour ces causes, d'un effet extraordinaire sur nos esprits. Ses peintures de scènes populaires, orgies, beuveries, amours naïves le long des sentiers traversant les sillons d'orge, sont d'une vérité ingénue, intime et souvent concise, qui ont un charme extrêmement rare. C'est là qu'il est grand poète, plus peut-être que Théocrite, autant, comme l'a très bien vu M. Angellier, que ce merveilleux Aristophane quand il songe un moment à faire parler les paysans de l'Attique.

Diseur de lieux communs, Burns l'a été de tout son cœur; mais ses lieux communs sont agréables. C'est qu'ils sont sincères. C'est que l'auteur ne se doute pas que ce sont des lieux communs. Ce sont lieux communs d'illettré, qui compare sa mie à une rose ou à une pervenche, comme si personne n'y avait songé avant lui, et qui, en vérité, a trouvé, dans un éclair d'imagination, le rapport d'une fillette à une pervenche. Dès lors, son lieu commun n'en n'est pas un. Il a la fraîcheur d'une impression et d'une sensation. Il ne sent nullement la banalité, et il est souvent, très souvent, aussi gracieux que les inventions d'un grand poète primitif. Le moyen de renouveler les lieux communs, c'est d'avoir de l'imagination et de ne pas savoir lire. Burns savait lire, et avait lu; mais ce n'est pas de ce genre de distraction qu'il abusa jamais. Il y a un éloge de l'ignorance à écrire pour faire suite à l'*Éloge de la folie* du bon Erasme. Je me hâte d'ajouter que cette théorie n'est qu'à l'usage des hommes de génie. Elle est d'emploi tout exceptionnel. Elle ne peut servir de base à une pédagogie nationale.

M. Angellier fait tourner son poète devant nos yeux, pour nous en montrer les différentes faces, avec beaucoup de dextérité et de goût. On le connaît bien après avoir lu ce livre. L'éloge y est juste et mesuré, et c'est bien à sa place, qui est élevée sans être sublime, que M. Angellier laisse son auteur.

Il a moins de sûreté dans les digressions sur les littératures autres qu'anglaise où son sujet l'entraîne. Il y a, par exemple, une page où le *Don Juan* de Molière est mis fort au-dessus de *Tartufe*, qui m'a paru bien contestable. Je ne sais pas ce qu'on peut mettre au-dessus de *Tartufe*, et, après tout, *Don Juan* n'est qu'une belle ébauche. Je crois bien que Molière serait étonné qu'on prît les choses autrement.

Il est fâcheux aussi, *pour un livre évidemment destiné à être traduit en anglais*, et qui mérite parfaitement de l'être, qu'il soit souvent bien écrit, et quelquefois très mal. Voyez-vous le traducteur anglais en face de la phrase suivante : « C'est dans d'autres conditions d'esprit qu'il faut apprécier une vie comme celle de Burns, et, on peut le dire, toutes les vies. Il est nécessaire d'établir premièrement en soi cette conviction que l'histoire d'un caractère, comme celle d'un organisme, ou celle d'un monde, n'est pas une page blanche, un repos de pureté, mais un équilibre oscillant de vie et de mort, un combat de bien et de mal, le pénible dégagement d'un peu de mieux hors de beaucoup de désordre, le mélange d'ombre et de rayons dont sont faites les années et où roule l'univers. » Il y a bien quelques phrases comme celle-là dans le livre de M. Angellier. Elles gêneront le traducteur. Quand je songe que s'il traduit littéralement, en quelque langue que ce soit, c'est lui qu'on accusera! Dans les reproches que nous faisons aux traducteurs, il doit y avoir beaucoup d'injustices de ce genre.

Tout cela n'empêche point que les deux volumes de M. Angellier ne soient une œuvre très considérable, très forte, très solide et qui honore la critique et l'érudition françaises.

*
* *

On publie les œuvres restées inédites de J.-J. Weiss. J'ai négligé *Sur Gœthe*, où certainement il y a de l'esprit et des pages admirablement écrites, mais qui est une œuvre excessivement faible comme critique, étant faite d'une thèse sur *Hermann et Dorothée*, qui n'est qu'un ouvrage de bon écolier, et complétée par des fonds de tiroir assez indignes de voir le grand jour.

Le Combat constitutionnel est beaucoup plus intéressant. C'est encore un recueil d'articles parus ici même ; mais c'était dans la polémique, quand il y était contraint, car il ne l'aimait pas, que Weiss était supérieur ; et puis, c'est l'erreur d'un homme d'esprit qui est racontée dans ces pages, et l'erreur d'un homme d'esprit est toujours une chose très intéressante à étudier.

L'erreur de Weiss fut, étant un admirable homme de lettres, de vouloir obstinément être un homme politique, à quoi il n'avait aucune vocation. Il n'y a que deux manières de faire de la politique. La première, c'est d'être un homme à principes, d'avoir des idées générales longuement mûries, très arrêtées, et où l'on se tient pendant les trente ou quarante années qui constituent la plus longue vie politique d'un homme. L'autre, c'est d'avoir un flair particulier pour prendre le vent et pour suivre les pistes de l'opinion, moyennant quoi, comme on change d'idées aussi souvent que l'opinion publique, et toujours un peu avant elle, elle vous regarde comme un homme de convictions inébranlables d'une admirable suite dans les idées, et vous considère juste autant qu'elle s'estime elle-même, c'est-à-dire énormément. De ces deux manières, je n'ai pas besoin de dire que la seconde est de beaucoup la meilleure.

Weiss n'avait ni l'une ni l'autre. Il n'avait pas d'idées très arrêtées, et c'était toujours en sens contraire de l'opinion générale qu'il en changeait. Il était versatile à contre-fil de la popularité. On eût dit une gageure. Il suffisait que l'opinion fût de son avis pour qu'il en changeât.

Destiné par ses antécédents du temps de l'Empire à être, sinon forcément thiériste, du moins très indulgent à Thiers, il lui fit une guerre au couteau, probablement parce qu'il était populaire ; engagé dans le parti monarchique par son attitude du 24 Mai et du 16 Mai, c'est avec Gambetta au pouvoir qu'il devint républicain ; de telle sorte qu'après avoir dit que « la République conservatrice était une bêtise » et l'avoir dit dans des journaux monarchistes, c'était à la République radicale qu'il se rattachait. Cela sembla illogique. Il n'en convint jamais, assura que c'était la chose du monde la plus naturelle. Au fond de tout cela, il n'y avait que son inimitié personnelle à l'égard de Thiers et son attachement personnel à Gambetta ; mais de suite dans les idées, pas l'ombre, et le public ne se trompait pas en trouvant toute cette série d'attitudes très incohérente.

Mais, si Weiss ne doit pas être pris au sérieux comme homme politique, au point de vue de l'art ses variations mêmes ont été précieuses ; car il a mis à les expliquer la plus prodigieuse verve et l'esprit le plus étincelant qu'on n'ait jamais vus.

Il est cet avocat à qui l'on disait : « Quand donc aurez-vous une mauvaise cause ? Vous avez besoin de cet aiguillon. Vous n'êtes jamais si brillant que quand vous avez tort. — Parbleu ! répondait-il, quand j'ai raison, je ne plaide pas. C'est la vérité qui plaide ; et elle plaide moins bien que moi. » Weiss qui, en politique, avait toujours une mauvaise cause, à savoir la sienne, fut tout le temps un avocat éblouissant.

Il y a, dans ce volume, un article contre About qui est digne de l'adversaire. Weiss ayant été nommé par Gambetta directeur des affaires politiques au ministère des affaires étrangères : « Voilà Weiss, avait dit About, qui entre dans la diplomatie comme un moineau dans une cathédrale. — Oh ! oh ! répondit Weiss, il me semble que, durant le principat de Thiers, M. About s'est beaucoup agité pour être cet oiseau-là. » Et tout l'article est d'une gouaillerie légère et incisive qui sent le pays de Voltaire.

Un autre est un chef-d'œuvre, c'est l'article sur *l'Esprit philistin*. C'est entendu, dit Weiss, la France est le pays des corporations, *surtout depuis* 1889. Vous êtes architecte : vous ne serez jamais qu'architecte ; vous êtes médecin : impossible que vous écriviez un article de journal ; vous êtes homme d'esprit : impossible que vous soyez diplomate ; M. de Montesquieu écrit les *Lettres persanes*, impossible qu'il écrive jamais *l'Esprit des lois ;* ou, s'il l'écrit, ce sera idiot. Ainsi en décident les Philistins... Et Weiss s'égaye ainsi avec un humour alerte et cinglant, qui est un régal de l'esprit. Au fond, il déplace un peu la question, mais il la déplace si spirituellement !

Ce volume est bien joli. Il en sort une moralité : c'est que les hommes d'esprit doivent entrer dans la politique, à la condition d'en sortir, pour raconter leur voyage. C'eût été bien dommage, pour nos plaisirs littéraires, que Weiss n'eût pas eu la rage d'abandonner la littérature.

***

M. Victor du Bled continue à fureter dans tous les petits coins du XVIIIe siècle en amateur passionné, et il en rapporte toujours des anecdotes extrêmement divertissantes ; car en riens charmants le XVIIIe siècle est inépuisable. Sous ce titre : *la Comédie de société au* XVIIIe *siècle*, il nous livre une moisson aussi abondante que les précédentes.

Quelques-unes de ces historiettes ont une certaine importance littéraire.

Il y a tel jugement d'une « princesse Sarmate », sur *Cinna* et *Héraclius*, qui est à méditer : « *Cinna, Cinna*, est-ce une bonne tragédie ? demandait la princesse T... à une homme de lettres. — Mais la pièce a cette réputation depuis cent cinquante ans ; il serait assez difficile de la lui ôter. Cependant, si vous voulez qu'elle soit mauvaise ! — Elle m'a ennuyée... Votre Corneille et moi, nous n'aurons plus de rapport ensemble. » Quelques jours après, revenant d'*Héraclius :* « Ah ! voilà une pièce ! s'écriait-elle. A la bonne heure ! On n'a pas le temps de respirer. J'ai les nerfs dans un état d'agacement, moi qui ne sens jamais mes nerfs. De huit jours

je ne m'en remettrai. Vive Corneille ! » — L'agacement des nerfs pris pour mesure du génie dramatique, au fond, il n'y a pas que les princesses sarmates qui aient cette méthode de critique.

Savez-vous pourquoi Laujon, qui avait bien écrit dix chansonnettes, fut nommé de l'Académie française? C'est très curieux. Il avait trouvé un roman du moyen âge écrit en latin, où était mot pour mot toute l'histoire de *Rodogune*. Il semblait que Corneille n'eût fait que traduire en vers. Il en parla. Voltaire, qui écrivait *le Commentaire* sur Corneille, eut vent de la chose. Il fit l'impossible pour obtenir le manuscrit. Laujon refusa obstinément. Puis il prit peur. Il craignit que Voltaire ne fît enlever le précieux volume, ou ne trouvât moyen d'en hériter après la mort du possesseur. Bref, pour conjurer « quelque crime de lèse-majesté cornélienne », il le brûla. On le récompensa de cet héroïsme en le nommant de l'Académie. Laujon fut académicien pour avoir brûlé un manuscrit. C'est assez plaisant. Encore si ç'avait été un des siens!

Connaissez-vous le mot de Mme de Bussy à son mari? Il l'aimait. Elle ne pouvait pas le souffrir. « Au moins, tutoyez-moi, pour me montrer un peu de cordialité. — Eh bien... va-t'en ! »

Et le mot de la princesse de Conti à son mari, également? Elle partait en voyage: « Ne me trompez pas, au moins, pendant votre absence! — Monsieur, vous pouvez être tranquille: je n'ai jamais envie de vous tromper que quand je vous vois. »

Et le gros duc d'Orléans, le *gros père*, comme on l'appelait dans l'intimité, qui racontait que, versant, il avait failli rouler dans un fossé : « Monseigneur, dit un flatteur, il eût été comblé. »

Mais je n'en finirais pas. Ont-ils été amusants, tous ces gens-là! Il suffit de glaner. M. du Bled glane avec un zèle dont on lui doit être très reconnaissant.

***

Je recommande à mon saint ami Paul Desjardins, et à ses disciples, et, mon Dieu, à tout le monde, le petit livre d'édification intitulé *les Agonies du cœur*. A travers beaucoup de déclamations (oh! oui!), il y a là, sur le mal présent, et le devoir présent, de bonnes pages, touchantes de sincérité, et quelquofois très remarquables de style. Moi qui ne crois guère à l'influence du livre, je suis très frappé et presque ébranlé dans ma créance par l'analyse suivante du pouvoir de la mauvaise lecture:

« Au milieu du silence obstiné et profond d'une lecture solitaire, l'idée impure se développe à loisir et sans intermittence. C'est le serpent fascinateur et onduleux qui déroule ses anneaux et darde sur l'âme hypnotisée la fixité de son regard. L'idée passe et repasse devant l'âme comme la main du magnétiseur. Elle éblouit, elle caresse, elle verse la rêverie, elle secoue les nerfs, elle crie et se calme à loisir. Elle semble tâter l'un après l'autre tous les côtés faibles de l'âme jusqu'au moment où elle aura trouvé le point vulnérable, la brèche par où elle entre, comme autrefois les triomphateurs dans une ville prise... Le livre, avec la régularité de ses lignes et la succession interrompue de ses pages, est inflexible et inéluctable. Le roman lu en secret livre la conscience au péché qui la ligote à l'abri de tout témoin et l'étrangle à son aise. »

En tout cas, la page est fine, et, pour les âmes naïves et débiles, il est bien possible qu'elle soit vraie.

Le livre, à le prendre dans son ensemble, est un pamphlet évangélique contre la société contemporaine. Il est naïf, éloquent et violent. On dirait *la Nouvelle Babylone* écrite par un prêtre catholique ou un pasteur. Il rappelle à la fois Lamennais, Proudhon et Eugène Pelletan. Il est d'un lettré, du reste, et d'un homme qui a lu, avec raison, autant de livres profanes que de livres sacrés. Il est aussi d'un homme spirituel. « Du pain et des spectacles ! » disaient les Romains. La femme d'à présent dit : « Des colifichets et des spectateurs. » C'est assez piquant. Ce n'est pas tout à fait cela, cependant, monsieur l'abbé. Ici nous dirions : « Du pain et des spectacles, » criaient les Romains. La femme d'à présent dit : « De la galette et des spectateurs. »

ÉMILE FAGUET.

THÉATRES

VAUDEVILLE : *Flipote*, comédie en trois actes, de M. Jules Lemaître. — GRAND-THÉATRE : *Pêcheur d'Islande*, pièce en quatre actes et neuf tableaux, tirée du roman de M. Pierre Loti, par MM. Pierre Loti et Tiercelin; musique de M. Guy Ropartz.

Le grand succès de *Flipote*, — vous savez déjà quel accueil lui a fait le public de la première, — m'a causé un plaisir extrême. Pour M. Jules Lemaître d'abord, l'une des intelligences les plus compréhensives, si j'osais, je dirais les plus « amusantes » de notre époque, dont le style est, à proprement parler, un enchantement, et dont la souplesse d'esprit est un émerveillement à la fois et un régal... Mais les lecteurs de *la Revue bleue* se moqueraient de moi si je prétendais leur révéler l'auteur des *Contemporains*. Et, pour moi-même, je me trouve vis-à-vis de M. Lemaître dans une situation presque gênante. Je n'ai eu que très peu, trop peu, occasion de parler de lui; et la fervente et affectueuse admiration qu'il m'inspire, je l'ai ressentie si constamment, j'en ai « fait le tour » tant de fois, qu'au moment de parler de lui, il me semble qu'en ce que je dirais je ne ferais que me répéter... Heureusement, *Flipote* vaut assez par elle-même, sa valeur propre est assez grande pour que je puisse parler d'elle sans trop parler de l'auteur, ou tout au moins vous donner des preuves nouvelles de ce que tout le monde sait depuis longtemps.

Flipote est, il me semble, ce qu'on a écrit jusqu'ici de plus complet sur le monde du théâtre; c'est vraiment une pièce sur les comédiens; son intrigue, ses ressorts procèdent uniquement de l'âme spéciale des comédiens; ou, si ce galimatias vous paraît un peu obscur, entendez que la pièce n'est possible qu'avec les personnages choisis par l'auteur.

Ce n'est pas une histoire quelconque, placée dans un milieu plus ou moins pittoresque et amusant; le milieu et les personnages sont étroitement liés ensemble; l'un et les autres se commandent invinciblement, ils font corps. Et croyez que ce n'est pas un mince éloge à faire d'une comédie; c'est le plus grand, s'il est vrai que ce qui nous lasse dans tant de pièces, ce qui nous laisse indifférents devant elles, c'est précisément cette sensation que les personnages pourraient faire autre chose, ou que, ce qu'ils font, d'autres le pourraient faire à leur place. Ici, rien de pareil. Le moindre changement dans le milieu ou dans les caractères détruirait toute l'œuvre. Et cela seul suffirait à distinguer la nouvelle comédie de M. Jules Lemaître.

De plus, l'âme spéciale et si réjouissante des comédiens y est analysée et montrée avec une sûreté et un esprit rares, une parfaite justesse de ton et de sentiments. Prenez l'un quelconque des personnages, Flipote ou Leplucheux, Courbouzon ou Montrieux, suivez leurs pensées, leurs paroles ou leurs actes : partout vous retrouverez cette déformation involontaire et naturelle, cette exagération inconsciente qui marque si curieusement l'âme du comédien. Et ce qu'il y a de particulier et d'exquis dans *Flipote*, ce qui n'avait jamais été si spirituellement traduit, c'est la « dualité », si je puis dire, de cette déformation.

Flipote est la maîtresse de son camarade Leplucheux; profitant d'un gros succès qui la met en vedette et assure sa « situation », elle épouse Leplucheux. Ce faisant, elle sait fort bien qu'elle risque de compromettre sa carrière d'artiste. Mais elle aime!... Tout naturellement, elle exprime son amour par les phrases excessives du répertoire, ces phrases qu'elle a apprises pendant trois ans et qui, tout naturellement, viennent se placer sur ses lèvres. Et, par un phénomène étrange et bien réjouissant de « capillarité » morale, ces phrases passent instantanément de ses lèvres à son cœur. Elle arrive à les penser, à ressentir le sentiment qu'elle exprime, et à le ressentir absolument tel qu'elle vient de l'exprimer. L'exagération n'est pas seulement dans la forme, elle gagne immédiatement le fond. Et ce qu'il y a de beau, c'est que Flipote est sincère. Elle aime!... Elle aime, mais comme Agnès :

Ah! tous vos beaux discours ne me touchent point l'âme! ..

... ou comme la princesse Georges : *Et que m'importent les autres! que m'importe le monde entier!* Elle aime en « amoureuse » ; son amour, c'est une passion, mais surtout c'est un beau rôle. Et elle le joue avec un entrain admirable, avec des gestes appris, et, aussitôt, avec les sentiments qui conviennent à ces gestes, instinctivement, par un jeu naturel de son âme de comédienne. Rien de ce qu'on lui dit ne la touche (*Que m'importe le monde entier!*). Elle se sacrifie à son amant: n'est-ce pas le rôle d'une amoureuse? Mais Leplucheux est en face d'elle... et non pas Leplucheux lui-même, mais l'amoureux en soi, le jeune premier romanesque qui, comme tel, a toutes les délicatesses. Son devoir, à elle, est de les ménager; et il n'est pas de raffinements qu'elle n'emploie pour le décider au mariage. Elle sait bien, au fond, qu'il ne refusera pas, mais elle sait aussi qu'il y a « la scène à jouer », et elle la joue le plus consciencieusement du monde : elle frémit, elle tremble, elle pleure de vraies larmes... Et Leplucheux, de son côté, aime Flipote ; il sait bien qu'ils se marieront, mais il sait aussi quelles attitudes lui commande son rôle, et il n'y manquerait pour rien au monde ; il refuse, se frappe le cœur, se prend les cheveux à poignées, et du même coup ressent un scrupule d'épouser une femme plus riche que lui... Chez Flipote, de l'amour, et la satisfaction de se trouver dans une posture avantageuse; chez Leplucheux, de l'amour aussi, et aussi la satisfaction d'avoir fait ce qu'eût fait *le Jeune homme pauvre*... Tous ces sentiments coexistent sans qu'il soit possible de discerner nettement où commence l'un et où finit l'autre. Et, ils sont tellement mélangés, tellement unis, que ces sentiments, éminemment « composés », deviennent, en passant à travers l'âme de Flipote et de son amant, des sentiments simples et « un ». Cela est si vrai, l'attitude et le sentiment se tiennent si étroitement, que, l'attitude disparaissant, le sentiment disparaît aussi. C'est ce que M. Lemaître a marqué dans *Flipote* avec une admirable justesse.

Faites attention, du reste, qu'une pièce sur les comédiens, — à moins que l'auteur ne prenne ses héros au sérieux, et alors ce sera *Kean ou Désordre et génie*, — sera toujours d'une analyse un peu légère. Il ne peut en être autrement. Fouiller profondément un sentiment dont le propre est d'être superficiel, et même artificiel, cela est un problème qui me paraît insoluble au premier chef. Au delà de cet épiderme sentimental, on trouverait, je n'en doute pas, des sentiments naturels et humains, mais à l'état latent, pour ainsi dire, et comme atrophiés par l'immobilité où ils sont restés. Pour leur redonner la vie, il faudrait des événements d'une extrême violence, qui bouleverseraient l'âme des personnages, et qui ne sont pas du domaine de la comédie. Qui sait, encore?... Rappelez-vous Delobelle conduisant le convoi de sa fille...

De plus, ces sentiments artificiels disparaissent, et sont remplacés par d'autres avec une rapidité déconcertante. Flipote était honnête, et n'eût pour rien au monde trompé son mari; subitement, elle devient la

maîtresse de des Œillettes, elle se vend. C'est précisément encore ce que j'essayais de vous expliquer, et ce que M. Lemaître a si bien montré: que les sentiments viennent ici des attitudes et des rôles. Flipote a été une excellente épouse, elle devient, si j'ose dire, une excellente courtisane, et cela avec une aisance surprenante: parce que, grâce à son éducation théâtrale, elle sait comment elle doit être, dans les deux situations: et parce que, — renonçant au rôle de femme honnête, — elle trouve aussitôt, en même temps que le geste de l'autre, les sentiments que cette autre doit avoir.

Ce n'est là qu'une partie de *Flipote*, et je voudrais, en suivant la pièce scène par scène, vous montrer avec quel scepticisme indulgent et presque affectueux M. Lemaître démonte ces petites amusantes cervelles. J'aimerais vous conter cette délicieuse scène du second acte où l'inconsciente et en même temps ingénieuse vanité du comédien a été si excellemment traduite. Malheureusement la place me manque, et il est un des personnages de *Flipote* dont je tiens à dire un mot: Mlle Anglochère, la tante de la comédienne. C'est, je crois bien, le personnage le plus original de la comédie, celui au moins qui est le plus nouveau; je le crois pour ma part absolument vrai; et quand je dis absolument vrai, j'entends naturellement qu'il l'est quelquefois. Mlle Anglochère n'est pas une Madame Cardinal. Elle reste auprès de sa nièce tant que sa nièce reste sage; elle n'est point trop exigeante d'ailleurs; elle est, en quelque sorte, elle aussi, d'une moralité de théâtre, en façade. Elle sait que Flipote est la maîtresse de Leplucheux, mais, dit-elle à sa nièce : « Ce que tu fais hors d'ici ne me regarde pas. » Elle tient, en somme, à ce que Flipote reste « honnête », mais cela, avec des accommodements d'une aimable souplesse. Elle a été touchée aussi, quoi qu'elle en pense, par la maladie du théâtre; elle ne voit plus les choses à leur vrai point de vue; celles-ci lui apparaissent par l'effet qu'elles auront. Elle sait que le mariage sera funeste à Flipote, et préférerait que sa nièce continuât à vivre avec Leplucheux; mais, le mariage fait, elle entend que Flipote reste fidèle à son mari. Mlle Anglochère est, en ce qui la concerne, une très honnête femme, elle a vécu sage; mais, peu à peu, la cervelle brouillée par tout ce qu'elle voit autour d'elle, par les inévitables promiscuités de la vie de théâtre, par les actions dont elle est le témoin, elle en arrive à cet état d'opinion si particulier et si étrange qui crée certaines « mères d'actrices ». Elles préféreraient que leurs filles fussent sages, mais, puisque cela est impossible au théâtre (ce qui est vrai le plus souvent), elles pensent que celles-ci doivent « ne pas faire de bêtises »; et sans s'en rendre exactement compte, par une gradation insensible de sentiments au milieu de laquelle il est bien difficile de savoir où finit la mère et où commence la macette, elles en viennent à pousser leurs filles dans les bras d'un amant, uniquement parce que cet amant est riche et assurera une « situation » à celles-ci. Cela est assurément un des côtés les plus singuliers et les plus étonnants du monde de théâtre.

Mlle Anglochère n'en arrive pas tout à fait à ce que je viens de dire; elle n'engage pas Flipote à prendre des Œillettes, mais elle sait qu'il faudra que cela finisse ainsi, que cela est dans l'ordre nécessaire. Et, quand Flipote, lasse de Leplucheux, se décide à accepter le petit hôtel, les conseils et les prières de Mlle Anglochère au baron ont quelque chose de burlesque et de touchant à la fois. Elle parle au baron comme au « mari » de Flipote: et, au fond, elle ne discerne plus bien la différence; au moins sait-elle que, dans le monde où vit sa nièce, c'est à peu près la même chose. Cela me paraît d'une observation excellente, et si l'on veut partout aujourd'hui de la profondeur, il me semble qu'il en faut quelque peu pour voir si nettement dans un « état d'âme » aussi compliqué que celui-ci.

Faut-il citer encore les deux admirables silhouettes de Courbouzon, le directeur, et de Montrieux, l'auteur? Elles sont en vérité excellentes, et d'une justesse singulière. Oh! les reproches réciproques, et, plus tard, les compliments qu'ils s'adressent!.. Et leurs opinions diamétralement contraires sur la pièce, selon qu'elle réussit ou non... « On ne sait jamais *avant* ce que vaut une pièce. — Si encore on savait après! »

Avant comme après, il me semble que *Flipote* est une très bonne comédie. Extrêmement amusante d'abord, ce qui est quelque chose, j'imagine, très juste de ton et d'observation, d'un dialogue singulièrement aisé et spirituel, et d'une vérité rare...

L'interprétation est de tous points excellente. Mlle Legault a fait preuve de la plus aimable et de la plus spirituelle bonne grâce; elle et son camarade Galipaux nous ont montré avec une vérité malicieuse et saisissante ce qu'il y a d'exagération candide dans les âmes de nos délicieux cabotins. A côté d'eux, il faut citer Mme Marie Samary, parfaite de mesure dans un rôle qui doit être assez malaisé à jouer. Louons aussi M. Dieudonné, qui a donné une plaisante silhouette à un vieux beau sentimental; M. Lagrange, enfin, dans le rôle du Directeur, et M. Peutat, qui a très drôlement rendu l'auteur « qui ne sait pas ce que vaut sa pièce », et n'oublions pas Mlle Luce Collas, bien amusante dans le petit rôle de Totoche.

*
* *

J'arrive bien tard pour parler de *Pêcheur d'Islande*. La pièce ne m'a guère plu. Mais il faut rendre justice au goût de M. Porel, qui ne s'est jamais montré plus habile et plus ingénieux metteur en scène, et à l'interprétation, qui est remarquable, surtout en ce qui touche M. Guitry et Mme Marie Laurent. Si je le puis, j'y reviendrai la semaine prochaine.

JACQUES DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

Les héros.

C'est à Thucydide que je dus d'abord de connaître les merveilleux poèmes de José-Maria de Hérédia.

Ce siècle avait quatre-vingts ans. Je recevais alors d'un jeune et charmant normalien des leçons de grec qui se terminaient régulièrement par une explication de Thucydide. Atroce souvenir! Car ce Thucydide est bien un des auteurs les plus ennuyeux que j'aie essayé de lire. Outre que généralement l'on n'y comprend rien et qu'il est à peu près impossible de faire concorder le texte grec avec les traductions françaises qui en ont été publiées, — ce vieux major, sauf quelques portraits et discours tracés à la manière des rhéteurs, n'est guère plus intéressant, avec ses histoires d'hoplites, d'exarques, de sièges et de capitulations, qu'une « théorie » actuelle sur le service des places; et lorsque je songe, par analogie, que, dans deux mille ans, on forcera peut-être les enfants à s'extasier sur un ouvrage semblable de notre époque, sur *la Guerre en province* de M. de Freycinet, par exemple, je frémis d'avance pour ces pauvres petits...

« Allons! disait d'un ton navré le jeune normalien, prenons le Thucydide! » Et nous prenions le Thucydide avec le même élan que l'on a pour prendre de l'ipéca ou de l'huile de foie de morue. Un jour, insidieusement, à l'instant fâcheux, je commençai à lire au professeur quelques pages de *Bouvard et Pécuchet* qu'il n'avait pas lu. Il ne put résister. Nous eûmes une fin d'heure exquise. Mais à la leçon suivante, dans le désir, sans doute, de me rendre ma politesse, au lieu de passer à l'affreux Thucydide, il se mit à me déclamer quelques sonnets de Hérédia qui me ravirent. Je les transcrivis sous sa dictée. La fois d'ensuite, sur ma prière, il m'en apporta d'autres; et c'est ainsi que, de sonnets en sonnets, je finis par me résigner à ignorer pour toujours ce qui s'était passé durant toute une partie de la guerre du Péloponnèse.

*
* *

Plus tard, lorsque l'occasion me fut donnée de connaître personnellement M. de Hérédia, j'eus le plaisir de le trouver tel que je me l'imaginais, presque, d'après ses poésies : affable, cordial et vibrant, abondant en beaux récits, en belles phrases plastiques et sonores, et de plus très bon, d'une bonté spéciale, noble et comme rehaussée d'une fierté secrète qu'il dissimule avec une délicatesse toute française, nullement castillane.

Aussi quelle joie j'ai éprouvée de l'extraordinaire triomphe du volume, — du premier volume, — qu'il vient enfin de publier, de ces *Trophées* vainqueurs, épuisés en une journée et que déjà l'éditeur retire par milliers. Succès unique depuis bien des années! La presse entière marchant pour ce simple recueil de vers comme pour un bouquin pornographique ou politique. Partout des articles célébrant le nom de Hérédia. Tout le monde s'entretenant de son volume. Vraiment, M. de Hérédia eût été compromis dans le Panama, qu'on n'eût pas parlé de lui davantage!

Mais cela n'empêche pas les pensées; et, à voir ce brusque saut d'un homme dans la grande notoriété, dans la grande gloire, on peut ressentir aussi autre chose que des satisfactions amicales.

La première impression qu'on en tire d'abord, c'est celle d'une vie littéraire artistiquement ordonnée et pourtant réussie, d'une vie d'écrivain strictement menée selon un idéal et se terminant pourtant d'une façon heureuse.

Exception rare et bien digne de nous frapper, surtout si l'on songe que l'idéal de notre poète était un des plus difficiles à atteindre en cette société moderne : la perfection.

N'écrire que des œuvres parfaites, ne publier que des volumes parfaits, c'est-à-dire n'offrir au public que des travaux où l'écrivain eût donné le meilleur de lui-même, ce que tous ses efforts concertés étaient aptes à produire de plus beau, voilà le rêve qu'ont formé plusieurs écrivains de la dernière moitié du siècle, — Baudelaire, Gautier, Flaubert, les Parnassiens, — et qu'a particulièrement et pratiquement réalisé Hérédia.

« Quel coup superbe, disait Flaubert, que celui d'un auteur qui écrirait, sans rien faire imprimer, jusqu'à cinquante ans ou soixante, puis qui alors publierait en une fois, sans plus jamais écrire, ses œuvres complètes! »

Programme très hautain et très séduisant, n'est-ce pas? pour un littérateur comme Flaubert, à qui ne manquaient ni les loisirs nécessaires ni l'indispensable argent! Pourquoi donc ne l'accomplit-il pas, ce coup véritablement superbe qu'il avait conçu?

Probablement parce qu'il y fallait plus que les moyens matériels, — une certaine force d'enthousiasme, un certain espoir résolu, une certaine foi calme et brave en l'idéal, que le romancier ne paraît pas avoir possédés à un degré suffisant!

Mais chez celui qui a eu tout cela, qui a su attendre l'heure convenable, résister aux tentations permanentes de la publicité offerte, mortifier, pour ainsi dire, durant des années, son impatience d'être célèbre, quelle intime énergie, quelle trempe d'âme, ou quelle faculté d'illusion cette fermeté constante dénote!

Supposez, par exemple, que *les Trophées* eussent échoué, que leurs beautés eussent été moins fortes que les agitations violentes où nous vivons, que le volume n'eût bénéficié que de ces brèves notices de troi-

sième page, — l'unique récompense souvent des meilleurs livres, — ne sentez-vous pas qu'alors nous avions là le spectacle tragique et décourageant d'une vie inutile, manquée, sacrifiée, — dupe d'un idéal ingrat, et qu'on pouvait même croire absurde et vain?

***

Aussi je pense qu'il y aura un jour à écrire une très belle biographie de Hérédia, — une biographie très morale et très édifiante, d'où il résulterait que cela sert parfois de servir son idéal, — idéal de forme ou idéal de vertu, peu importe, — que l'on obtient aussi bien la gloire en la méritant qu'en l'escroquant, plus une foule de vérités salutaires qui amuseraient et réconforteraient nos enfants.

Après quoi, afin de ne pas trop les mettre dedans, ces chéris, on écrirait une seconde biographie d'un personnage identique, qui finirait dans la détresse pour s'être obstiné à honorer le bien et le beau; une troisième biographie où le héros acquerrait la fortune et la célébrité grâce aux infamies les plus blâmables; une quatrième où l'on verrait un individu vivant parfaitement heureux sans gloire, sans argent, et sans idéal; et ainsi de suite à l'infini, car ce ne sont pas les types étranges et de valeur qui font défaut à travers l'humanité, mais bien plutôt les biographes.

Je suis même stupéfait que, tandis que tous les autres genres littéraires florissent, grandissent, se renouvellent, celui si plaisant de la biographie soit demeuré jusqu'ici stagnant, stérile, inexploité.

Nous regorgeons en effet de romans, de drames, de comédies où les mœurs, les façons de vivre, de penser, de sentir propres à l'humanité moyenne nous sont studieusement et minutieusement décrites. Mais sur les autres hommes, sur les plus grands, les meilleurs, les plus bizarres ou les plus fous, quels documents avons-nous?

Plutarque, une compilation de faits incertains reliés par des remarques dont la pauvreté n'amuse que les délicats; Diogène Laërce, un pâle et servile copieur de doctrines; les *Vies des saints* par trop légendaires; Carlyle, qui déforme les caractères aux moules de son système; des Mémoires où l'attrait du récit détourne de la réflexion; des histoires générales où l'homme s'évanouit parmi la multitude, fait simplement nombre, reste pour nous étranger, indistinct, figé dans sa posture historique.

Cela n'est pas grand'chose et n'instruit guère.

Combien, au contraire, il serait curieux de connaître les opinions et les passions de tant de héros connus ou obscurs, de tant d'êtres exceptionnels et dissemblables, — desquelles actuellement nous ne connaissons presque rien; de savoir, en dehors de toute appréciation littéraire, artistique ou politique, comment ils employèrent ces trente années de vigueur dont dispose d'habitude l'homme, entre vingt et cinquante, quelles vicissitudes ils traversèrent, de quelle manière ils accueillirent la mauvaise fortune ou la bonne, s'ils se proposaient un but, et lequel, ou s'ils vécurent au hasard comme des brutes, s'ils furent déçus dans leurs espoirs ou s'ils eurent ce qu'ils n'avaient jamais espéré et mille autres particularités significatives.

On ferait, sur ce plan, une bien jolie collection de biographies, une bien intéressante collection de modèles de vies qui serait certainement utile à tous: aux humbles auxquels elle servirait d'exemples supérieurs, d' « imitations » héroïques, qui les aideraient à se diriger parmi les épreuves d'ici-bas; — aux autres auxquels elle permettrait de retrouver à travers les siècles des âmes amies, des âmes pareilles, ayant rêvé les mêmes rêves, souffert les mêmes souffrances et dont les destinées diverses éclaireraient peut-être la leur.

Resterait en outre, pour qu'elle fût bien rédigée, cette collection à insinuer aux biographes quelques recommandations cordiales.

Ils devraient ainsi se garder d'abord du maniérisme et de l'affectation, de même que du pédantisme ou de la prédication, éviter en même temps d'imiter la candeur d'un hagiographe ou d'un Colerus et d'avoir l'écriture sermonneuse et morose des auteurs de la morale en action.

Leur effort devrait tendre à dégager, sans amertume ni esprit de système, avec poésie à la fois, sourire et simplicité, ce qu'une existence d'homme peut contenir de philosophie, la compréhension spéciale qu'elle décèle de la vie, ce par quoi elle a été un peu plus proche de la divinité que celle des autres, et aussi les enseignements pratiques qu'elle a laissés pour les petits-neveux d'après.

Il serait donc à souhaiter que les biographes fussent choisis non parmi les professionnels, parmi les historiens ou les philosophes de métier, mais de préférence parmi des hommes de lettres ou simplement de vie, parmi des hommes heureusement doués quant au style, expérimentés et sagaces, un peu rêveurs, un peu passionnés et fort intelligents, qui vous écriraient leur petite biographie en se jouant, avec je ne sais quelle coquetterie d'âme, quelle grâce sincère, quel amour même pour celui qu'ils raconteraient; et il y a de ces hommes.

Enfin, le format desdits opuscules serait commode, ainsi qu'on dit en librairie; le prix accessible; le caractère élégant; le papier luxueux.

Puisqu'il faudrait que tout le monde les lût, ces précieux livrets, — même les bibliophiles.

FERNAND VANDÉREM.

A PROPOS DE LA NOUVELLE « ORTHOGRAFE »

LETTRE DE M. CHARLES RICHET.

Certes, l'accueil fait à la réforme que M. Gréard a proposée n'a pas été dans l'ensemble bien encourageant, et je m'en suis personnellement aperçu, après que j'ai essaié de l'appliquer, un des premiers peut-être, dans un article récent de la *Revue scientifique*. Il i a à cette défaveur une cause fort simple que je voudrais tâcher d'expliquer, afin de prouver qu'elle ne doit aucunement nous faire reculer dans notre entreprise.

Nous sommes, les uns et les autres, habitués à lire les mots avec une certaine orthografe bien déterminée. Pour peu qu'on ait beaucoup lu, comme c'est le cas général, on ne peut guère concevoir les idées que sous un aspect tipografique défini. Toute autre apparence blesse douloureusement notre vue, et nous empêche presque de penser au sens, tant nous sommes choqués par ce changement de forme qui nous déroute. Par conséquent, c'est une vraie gêne que ce changement, et, pour ma part, je suis tout à fait troublé quand je vois Fisique au lieu de Physique; Ftisie au lieu de Phthisie.

Mais il fallait vraiment avoir bien peu de perspicacité pour supposer qu'il en serait autrement. Comment! nous avons vécu trente ans en écrivant *physique* et *phthisie*, et on vient bouleverser tout d'un coup nos habitudes visuelles. C'est vraiment insupportable; c'est un trouble de chaque instant, et je comprends bien qu'on soit disposé à se rebiffer contre un pareil essai, si incommode.

Pourtant, si l'on se rebiffe, c'est qu'on n'a pas réfléchi; car deux considérations importantes feront définitivement pencher la balance en faveur de la réforme.

D'abord, si grand que soit le changement, on s'y habitue assez vite. Nous avons tous une facilité d'adaptation qui est étonnante, et que nous pouvons constater chaque jour dans les plus petites choses. Par exemple, quand nous modifions quelque partie de notre vêtement, ou de notre ameublement, ou de nos coutumes, il i a une première période d'hésitation et d'embarras; mais cette période est fort courte, et bientôt, en quelques jours tout au plus, nous avons si bien pris l'habitude du nouveau que nous avons grand'peine même à nous représenter comment les choses étaient auparavant. Trouble, embarras, gêne, tout cela c'est parfaitement réel. Cette réforme orthografique est pour nous bien ennuyeuse; mais elle ne sera ennuyeuse que pour un temps très court.

La première et évidente conséquence de la réforme est donc un ennui momentané. Mais n'en est-il pas toujours ainsi pour un progrès? Les Anglais, quand ils ne veulent pas introduire le sistème décimal, ne raisonnent pas autrement. Nous trouvons qu'ils ont grand tort, car les avantages du sistème décimal sont immenses. Mais nous ferions comme eux, si, pour nous éviter un petit, — oh! bien petit, — trouble de quelques mois à peine, nous ne voulions pas réformer quelques défectuosités tipografiques de notre admirable langue.

Les Chinois, dont on parle tant au point de vue de l'ancienneté de la civilisation, n'ont fait depuis quelque mille ans aucun progrès, précisément parce qu'ils ne voulaient pas s'imposer le petit embarras passager que procure tout changement, fût-ce même un changement qui est un progrès. Ils ont conservé leur alfabet inepte, leur écriture stupide, incapables de réforme, figés dans leur immobilité contemplative, restant stationnaires alors que tout autour d'eux se perfectionnait sans cesse. Voulons-nous faire comme les Chinois, ou bien nous adapter au progrès?

L'autre point est le suivant. Certes, prendre une orthografe nouvelle sera une difficulté pour nous qui avons vécu avec la vieille orthografe; mais, si nous nous résignons à ce petit sacrifice, ce sera un avantage pour nos descendants, non pas nos descendants éloignés, mais nos enfants, et même les jeunes gens qui sont encore à l'âge où les habitudes visuelles peuvent changer sans trop d'effort.

Donc, si nous ne voulons pas faire cette petite réforme de nous-mêmes, c'est par pur égoïsme, pour ne pas nous déranger de nos manies et de nos habitudes. C'est là un assez vilain sentiment. « Nous pourrions faire un progrès dont profiteraient tous nos futurs compatriotes; mais, comme cela est incommode pour nous, ma foi non, ne bougeons pas! ils s'arrangeront comme ils pourront; ce n'est pas notre affaire. »

Pourtant nous sommes aujourd'hui reconnaissants à Voltaire et à tous ceux qui ont réformé la vicieuse orthografe du XVIIe siècle. Est-ce que la reconnaissance de ceux qui viendront après nous ne nous touche pas?

Bien entendu, il ne faut rien exagérer au point de vue des avantages comme des inconvénients. La patrie ne sera pas sauvée parce qu'on aura modifié l'orthografe, et il i aura encore des gens dormant d'un sommeil tranquille, même si on ne l'a pas réformée. Mais si, en soi, la réforme n'est pas très importante, elle a sa valeur parce qu'elle indique un état d'âme tout particulier, l'amour du progrès, la haine de la routine; état d'âme qui sépare les hommes en deux groupes, les néofobes et les amis du progrès. Pour notre part, nous ne craignons pas de nous ranger résolument parmi les amis du progrès, et, même au prix de quelque gêne, si nous pouvons assurer quelque facilité à nos enfants et à tous ceux qui voudront apprendre le français, nous n'hésiterons pas à faire ce petit sacrifice, personnel et passager, à l'intérêt commun.

Car c'est un progrès, cela n'est pas douteux, et il ne faut vraiment pas se donner la peine de réfuter ceux qui nous parlent de la vénérable étimologie des mots. Par un contraste bizarre, ce sont les hommes qui connaissent le mieux les langues anciennes qui sont les défenseurs résolus de la réforme; M. Havet, M. Bréal, M. Gréard. Et ce sont les plus ignorants du grec et du latin qui crient le plus fort. Fénomène bien curieux! Moins on connaît l'étimologie, plus on tient à la vouloir laisser dans l'orthografe française.

Reste la question la plus difficile et la plus importante, c'est de décider la dose à laquelle cette réforme sera faite. Pour notre part, nous croyons qu'à l'entreprendre tout entière et radicale, on se heurterait à une mauvaise volonté générale, et qu'on risquerait de ne pas aboutir. Mieux vaut réussir avec une petite réforme, insuffisante, que d'échouer avec une réforme complète. Aussi n'avons-nous pas écrit notre article avec toutes les modifications qui seraient désirables. Nous craignons fort qu'elles soient rendues impossibles par leur trop grande extension.

Supprimer le *th* et le remplacer par *t*; supprimer le *ph* et le remplacer par *f*; supprimer l'*y* et le remplacer par *i*; voilà les principales indications générales. Encore, pour ne pas trop innover, n'avons-nous pas fait ici la suppression du *th*. Quant aux détails, la suppression des doubles lettres surtout, ils sont innombrables ; mais il faudra sans doute se borner à ce qui ne choquera pas trop la vue. Nous n'insistons pas, car c'est l'affaire de l'Académie et non la nôtre. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que nous suivrons les réformes proposées par l'Académie dès qu'elle les aura adoptées, et nous croions que cet exemple sera suivi partout.

Il faut donc que notre vieille glorieuse Académie française se décide à ce progrès. Ce sera une réponse bien spirituelle et bien forte qu'elle donnera à tous ceux qui l'accusent d'être retardataire. Elle aura par un éclatant exemple prouvé qu'elle marche à la tête du progrès, et qu'elle a le souci de sa grande mission, la pureté et la diffusion de la langue française.

Peut-être i a-t-il quelque témérité à supposer que M. Gréard a proposé une réforme aussi radicale que celle que nous adoptons. Il nous suffit néanmoins de constater que c'est un pas en avant, avec le désir de la simplification et du progrès.

Voici d'ailleurs, pour bien apprécier le sentiment de la commission de l'Académie à cet égard, en quels termes M. Gréard s'est exprimé :

« On le voit, il s'agit, non de bouleverser, mais simplement de régulariser, c'est-à-dire de reprendre avec méthode et de poursuivre, en les rattachant les unes aux autres, les améliorations introduites peut-être et certainement accomplies sans ensemble.

« On dirait parfois qu'à chacune des réformes proposées, quelqu'un était là, dans l'Académie ou hors de l'Académie, qui, après deux ou trois changements, s'écriait : « C'est assez. » Ce n'était pas assez, ou c'était trop. Dans bien des cas, il aurait mieux valu ne pas corriger que de corriger à demi-arbitrairement.

« Il ne faut pas se brouiller avec l'usage, écrivait un de nos premiers confrères : on a beau invoquer contre lui Priscien et toutes les puissances grammaticales : il reste le maître, *communis error facit jus,* disent les jurisconsultes. » Mais il ajoutait : « L'usage fait beaucoup de choses par raison, beaucoup sans raison, beaucoup contre raison, et celles-ci, on ne doit pas les accepter. » Ce n'est qu'aux choses faites contre raison et déjà discutées pour la plupart dans les éditions antérieures que nous nous sommes attachés ici. Travailler à les ramener progressivement, graduellement, à l'ordre, à l'harmonie, à la logique, nous ne proposons rien de plus que cet effort prudent et efficace. Prudent, on ne peut le méconnaître. Efficace, nous en avons la confiance. Il ouvre la porte à des simplifications plus profondes, plus complètes, qui seront l'œuvre de l'avenir. A chaque génération sa peine. M. Clédat fait remarquer qu'il a fallu s'y reprendre à quatre fois pour arriver à la forme sur laquelle Chateaubriand et Nodier avaient commencé par appeler les foudres de tous les lettrés, et qu'on a dit successivement d'édition en édition : je *cognoistrois*, je *connoistrois*, je *connoitrois,* je *connaitrais*. Nous ne demandons qu'à fournir une étape. »

CH. RICHET.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

NOUVELLES THÉATRALES DE BERLIN.

Pendant que M. Antoine offrait aux abonnés du Théâtre-Libre cette *Mademoiselle Julie* de Strindberg que nous avions pris autrefois, ici même, la liberté de lui recommander comme une singularité littéraire et morale tout à fait digne de son répertoire, le Resident-Theatre de Berlin fêtait le dramaturge suédois en organisant une *Matinée-Strindberg*. Trois pièces en un acte figuraient au programme de cette matinée : un vaudeville assez banal, *Signes d'automne;* une tragédie, *Avant la mort*, et une tragi-comédie, *les Créanciers*.

M. Strindberg ne connaît qu'un seul sujet, qu'il ne se lasse pas de traiter : la méchanceté, la bassesse, l'infamie de la femme. C'est de ce sujet qu'il est question dans les trois pièces jouées l'autre jour à Berlin. Le vaudeville bafoue la femme sur le mode comique, la tragédie sur le mode tragique, la tragi-comédie sur le mode tragi-comique. Cette dernière seule, d'ailleurs, paraît avoir réussi.

Les *créanciers* sont les deux amants successifs d'une femme, autant dire d'une goule, d'un vampire, Thécla, qui a sucé la moelle de leurs os et les a ensuite froidement rejetés au néant. Le premier de ces deux amants a repris des forces loin de l'abominable créature ; il veut sauver son successeur, mais il vient trop tard : l'infortuné a déjà perdu la raison, victime de l'horrible Thécla. Voilà encore une pièce tout indiquée pour M. Antoine : attendons-nous à nous la voir présenter un de ces jours comme le chef-d'œuvre définitif du théâtre contemporain.

Le Lessing-Theatre a joué, sans grand succès, le nouveau drame d'Ibsen. Au Schampielhaus, une comédie aristophanesque de M. Nalden, *le Député*, n'a guère réussi non plus. L'année paraît spécialement mauvaise pour les théâtres berlinois.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris, MAY et MOTTEROZ. — Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 9 — TOME LI — 4 MARS 1893.

COURS LIBRES DE LA SORBONNE

L'Évolution de la poésie lyrique au XIXe siècle (1).

(Cinquième leçon.)

LA PREMIÈRE MANIÈRE DE VICTOR HUGO (2).

Messieurs,

Si nous avions besoin d'un exemple illustre et décisif entre tous pour nous assurer que nous ne nous trompions pas l'autre jour, en voyant dans le « romantisme », — avant tout et au fond, — une révolte ouverte contre le « classicisme », Victor Hugo nous suffirait sans doute, et je n'ai qu'à vous rappeler les vers bien connus des *Contemplations* :

J'affichai sur Lhomond des proclamations.
On y lisait : Il faut que nous en finissions!
Au panier les Bouhours, les Batteux, les Brossettes!
A la pensée humaine ils ont mis les poucettes.
Aux armes, prose et vers! formez vos bataillons!
Voyez où l'on en est : la strophe a des bâillons,
L'ode a les fers aux pieds, le drame est en cellule.
Sur le Racine mort le Campistron pullule,
Boileau grinça des dents; je lui dis : Ci-devant,
Silence! et je criai dans la foudre et le vent :
Guerre à la rhétorique, et paix à la syntaxe!
Et tout quatre-vingt-treize éclata...

La pièce est datée de 1834; et, à la vérité, pour diverses raisons, je craindrais que la date n'en fût pas tout à fait exacte (1). Les poètes, en tout temps, — vous le savez, — sont de grands arrangeurs... de mots; et *les Contemplations* n'ayant paru qu'en 1856, leur auteur n'a pas eu moins d'un quart de siècle pour... retoucher ses vers, ou pour se rendre compte à lui-même de la nature, de l'étendue, de la profondeur de la révolution qu'il avait opérée. Mais, après tout, c'est ce qui n'importe guère. L'année précédente, en 1833, il venait de donner son drame de *Marie Tudor*, où peut-être vous souvient-il comment les reines sont traitées; il allait donner son *Claude Gueux*, en cette même année 1834; et s'il n'osait pas encore, pour toute sorte de motifs, afficher trop ouvertement l'audace de son radicalisme littéraire, on peut croire que les vers que nous venons d'entendre ne laissaient pas d'exprimer le fond de sa pensée.

L'avaient-ils exprimé de tout temps? et d'abord? C'est une autre question, et, — sans remonter jusqu'à l'époque où, tout petit garçon encore, enfant prodige, en 1817, en 1819, il adressait à l'Académie française, pour le prix de poésie, des compositions, bien sages et très

(1) Suite. — Voy. les numéros des 21, 28 janvier, 4, 11 et 18 février 1893.

(2) On consultera sur Victor Hugo, mais avec précautions, *Victor Hugo raconte par un témoin de sa vie* : — les trois volumes de M. Edmond Biré : *Victor Hugo avant* 1830. (Paris, 1833. J. Gervais); et *Victor Hugo après* 1830. (Paris, 1891. Perrin), qui rectifient heureusement les erreurs que le poète a commises sur lui-même; — et enfin le livre de M. Ernest Dupuy : *Victor Hugo, l'homme et le poète.* Paris, 1887. Lecène et Oudin.

(1) Ces vers sont empruntés à la pièce intitulée : *Réponse à un acte d'accusation*, dont la *Suite* est datée de 1854. On y joindra la pièce intitulée : *A propos d'Horace*, datée de 1835.

appliquées, sur *le Bonheur que procure l'Étude* ou sur l'*Institution du Jury* (1), — le premier recueil de ses *Odes*, qui parut en 1822, n'avait rien, assurément, de révolutionnaire! L'inspiration générale en était catholique, royaliste, ultra royaliste même, plus royaliste qu'il n'était nécessaire à la fortune du poète naissant, et, en conséquence, parfaitement sincère. Mais la forme, d'autre part, en était toute classique, je veux dire toute voisine de la forme de Jean-Baptiste Rousseau, de Lefranc de Pompignan, de Lebrun, toute voisine aussi de celle des *Messéniennes* et de Casimir Delavigne, — chrétienne, d'ailleurs, non plus païenne, — mais encore tout embarrassée de grands mouvements, de grandes figures, et d'apostrophes, et d'antithèses, et d'interjections. J'envelopperai dans le même jugement les recueils de 1824, de 1826, de 1828. C'est ce dernier qui contenait, pour la première fois, *le Pas d'armes du roi Jean* et *la Chasse du Burgrave* :

En chasse, le maître en personne,
Sonne;
Fuyez, voici les paladins,
Daims! (2)

Sainte-Beuve n'a pas mal comparé ces sortes de jeux de rimes aux vitraux à compartiments de nos cathédrales gothiques; mais un vitrail ou une cathédrale n'ont rien non plus de bien révolutionnaire...

Ou, du moins, on le croirait; — car déjà, si nous y regardons de plus près, peut-être changerons-nous d'avis. Je ne parle pas de ce retour aux choses du moyen âge, encore bien que dans le gothique on n'admirât rien tant que ce qui le distinguait lui-même du dorique ou du corinthien, une cathédrale d'un « temple », un paladin d'un « guerrier », un palefroi d'un « coursier »... Mais, dans les *Odes et Ballades*, non content de célébrer la religion et la « légitimité », ce qu'il pouvait si bien faire, comme tant d'autres, sans rien attaquer, ni personne, Hugo, « dur partisan », invective et menace, il anathématise, il insulte, il maudit éloquemment tous ceux qui ne partagent pas son opinion politique et religieuse. Voici, par exemple, le début de *Quiberon* :

Poètes qui toujours, loin du siècle où nous sommes,
Chantres des pleurs sans fin et des maux mérités,
Cherchez des attentats tels que la voix des hommes
N'en ait point encor racontés,
Si quelqu'un vient à vous, vantant la jeune France,
Nos exploits, notre tolérance,
Et nos temps féconds en bienfaits,
Soyez contents; lisez nos récentes histoires,
Évoquez nos vertus, interrogez nos gloires;
Vous pourrez choisir des forfaits...

Voici encore le début de *Buonaparte*, — je dis de *Buonaparte* :

Parfois, élus maudits de la fureur suprême,
Entre les nations des hommes sont passés,
Triomphateurs longtemps armés de l'anathème,
Par l'anathème renversés!
De l'esprit de Nemrod héritiers formidables,
Ils ont sur les peuples coupables
Régné par la flamme et le fer;
Et dans leur gloire impie, en désastres féconde,
Ces envoyés du ciel sont apparus au monde,
Comme s'ils venaient de l'enfer.

Naguère, de lois affranchie,
Quand la reine des nations
Descendit de la monarchie,
Prostituée aux factions,
On vit, dans ce chaos fétide,
Naître de l'hydre régicide
Un despote, empereur d'un camp.
Telle souvent la mer qui gronde
Dévore une plaine féconde,
Et vomit un sombre volcan!

Ne conviendrons-nous pas, messieurs, qu'il y a déjà là, dans la force des mots, dans l'énergie du mouvement, dans la violence du geste et de l'attitude, ce que l'on pourrait appeler une disposition visiblement, éminemment « combative »? un besoin mal réprimé d'être pour ou contre quelqu'un? d'intervenir de sa personne dans les luttes ardentes qui divisent en deux

(1) J'extrais d'une troisième pièce encore, *Sur les avantages de l'enseignement mutuel*, qui concourut également pour le prix de poésie, les quelques vers que voici : c'est un vieux maître d'école qui parle :

Là, j'ai mis de Jésus le sublime symbole,
J'ai rempli ses désirs, car sa sublime loi
Dit : « Laissez les enfants approcher jusqu'à moi. »
Au-dessous est ma table, et plus loin sont placées
De mes jeunes sujets les banquettes pressées.
Ces cartes, ces tableaux dont les murs sont couverts,
Portent des premiers mots les mélanges divers,
Et l'enfant qui les voit aisément s'initie
Aux arts que nous légua l'antique Phénicie...

L'auteur lui-même des *Trois règnes* aurait-il pu mieux dire?

(2) M. Edmond Biré, dans son *Victor Hugo avant* 1830, a rapproché ces vers de la pièce de Du Bellay :

Qu'étais-je avant d'entrer dans ce passage?
Sage.
Et maintenant que sens-je en mon courage?
Rage.

On pourrait remonter beaucoup plus haut encore, et le jeu est fréquent dans notre ancienne poésie. J'en emprunte un exemple à l'*Histoire littéraire de la France*, t. XXIII, p. 589 :

Au partir de la froidure
Dure,
Que voi apresté,
Esté,
Lors plains ma mesadvanture.

Ou encore, p. 590 :

Icelle est la très mignote
Note,
Qu'amors fet savoir :
Avoir
Qui puet bele amie,
Mie
Nel doit refuser..., etc.

camps la France de la Restauration 1)? un goût intérieur de l'action? et, je ne sais comment dire, mais quelque chose enfin dont l'accent passionné, provocant même, diffère étrangement, — lorsque l'on réfléchit qu'ils sont contemporains, — de l'accent de Lamartine? Celui-ci, Victor Hugo, ne planera pas, comme Lamartine, aux voûtes éternelles! Ce n'est pas en hauteur qu'il élèvera son vol, ce n'est pas dans le bleu de l'espace idéal que ses ailes l'emporteront; mais à peine quittera-t-il jamais terre, et son plus vigoureux essor dépassera rarement la région tumultueuse où se forment les orages. Il ne demandera pas ses inspirations au rêve, — je veux dire : à l'oubli de l'homme et de l'action, — mais, au contraire, à la réalité vivante, mais à la contemplation de l'histoire, mais à l' « actualité » politique elle-même! Et choses vues, choses vécues, c'est là, c'est comme au centre des passions humaines qu'il établira son empire, et que, dès ses débuts, il l'exercera sans rival.

Les Orientales en peuvent servir d'une preuve éclatante. Elles ne sont dans son œuvre, ou du moins elles ne nous apparaissent aujourd'hui que comme un recueil d'*Études*. C'est que nous connaissons ce qui les a suivies, *les Contemplations*, *la Légende des siècles*, *les Chansons des rues et des bois!* Et c'est pourquoi, dans *le Feu du ciel*, dans *Mazeppa*, dans *Sara la baigneuse*, nous ne pouvons voir que la gymnastique d'un talent qui « s'entraîne », des études, comme je le disais, de dessin, de couleur et de vélocité. Mais quelles études, messieurs! et, chez ce jeune homme qui n'a pas trente ans encore, de quel génie de la rime et du rythme, de quelle prodigieuse possession de son art elles témoignent, de quelle science déjà de son métier!

Les vierges aux seins d'ébène,
Belles comme les beaux soirs,
Riaient de se voir à peine
Dans le cuivre des miroirs;
D'autres, joyeuses comme elles,
Faisaient jaillir des mamelles
De leurs dociles chamelles
Un lait blanc sous leurs doigts noirs.

Ou bien encore :

Le sérail!.. Cette nuit il tressaillait de joie.
Au son des gais tambours, sur des tapis de soie,
Les sultanes dansaient sous son lambris sacré,
Et, tel qu'un roi couvert de ses joyaux de fête
Superbe, il se montrait aux enfants du Prophète,
De six mille têtes paré!

Livides, l'œil éteint, de noirs cheveux chargées,
Ces têtes couronnaient, sur les créneaux rangées,
Les terrasses de rose et de jasmin en fleur;
Triste comme un ami, comme lui consolante,
La lune, astre des morts, sur leur pâleur sanglante
Répandait sa douce pâleur!

(1) On notera que c'est le moment aussi où les chansons de Béranger et les pamphlets de Courier faisaient fureur.

Oui, quelles études, nous pouvons encore aujourd'hui le dire, — quoique d'ailleurs elles aient vieilli; — et comme nous comprenons l'étonnement qui les accueillit! l'admiration aussi! les imitations qu'on en fit! les conséquences que l'on en tira! Car toute la doctrine de *l'art pour l'art* nous est peut-être venue de là! On ne la connaissait pas, du moins, ou, — pour ne rien affirmer de trop, — elle n'avait pas d'existence publique, ni de nom seulement chez nous, avant *les Orientales*. Mais lorsque l'on vit cette étonnante reproduction de tout ce que la nature et l'histoire ont de plus concret et de plus vivant, de plus chaud et de plus coloré, cette précision de contour, cette fermeté de modelé, cette réalisation enfin de la beauté par le moyen du caractère (1), on estima qu'il y avait là de quoi satisfaire largement l'ambition du poète. Des sensations rares, traduites elles-mêmes par des vers dont la beauté de formes, la richesse de rimes, la splendeur de langue étaient plus rares encore, on parut croire, on crut effectivement que la définition de la poésie même n'en demandait pas davantage! Et dès lors on commença d'enchérir ou de raffiner sur le maître, et pour la première fois depuis Ronsard, dans le pays de Pascal et de Bossuet, pour la première fois, on fit de l'art une espèce de cabale dont le premier article était le mépris du bourgeois.

C'était avoir bien mal compris Hugo! Car il l'avait dit expressément à ses débuts, dans la première de ses *Odes*, que l'art ne saurait jamais se séparer de la vie, ni de l'action même! Il allait le redire dans ses *Feuilles d'automne;* et il devait, nous le verrons, le redire jusqu'à son dernier jour! C'est qu'aussi bien il y avait en lui, messieurs, — notons-le dès maintenant, pour ne pas l'oublier, — autant de volonté que de génie peut-être; et où l'on n'avait vu que les amusements d'un dilettante, c'était bien plutôt pour lui la prise de possession, la lente conquête, méthodique et savante, l'invasion comme pas à pas du domaine entier, des ressources, et des moyens de son art. Ne nous lassons pas de le répéter, parce que l'on a trop dit le contraire. S'il n'y eut jamais, en notre langue, pareil artiste ou pareil virtuose, jamais homme aussi ne fut plus de son temps! C'est

(1) De toutes les formules ou définitions partielles du romantisme, celle-ci : « La réalisation de la beauté par l'expression du caractère », est sans doute une des meilleures que les romantiques eux-mêmes aient données, et c'est justement celle que Victor Hugo a développée dans sa *Préface de Cromwell*. Elle rentre, d'ailleurs, dans la définition générale que nous avons proposée, si l'une des règles du classicisme a été de chercher, au contraire, la beauté dans l'élimination, ou, pour mieux dire, dans l'épuration du caractère, car Chapelain, au commencement du XVIIe, et Winc elmann, à la fin du XVIIIe siècle, disaient exactement la même chose quand ils parlaient, le premier, de « la réduction à l'universel » et, le second, de cette beauté qui, « comme l'eau pure, n'a point de saveur particulière ».

Il n'importe pas, au surplus, — pour le moment du moins, — qu'il y ait, si je puis ainsi dire, plus d'opéra que de réalité dans *les Orientales*, ou d'imagination que de vérité.

pour pouvoir tout dire qu'il s'est rendu, qu'il a voulu se rendre maître des secrets de son art, pour demeurer en communication perpétuelle avec le public; et là, sans doute, est la raison de la banalité d'une partie de son œuvre, — dans la complaisance qu'il a toujours eue pour l'opinion, dans son perpétuel souci de la popularité, dans sa résolution d'être toujours du parti de la foule, — mais là aussi est la raison de sa supériorité :

> Si parfois de son sein s'envolent ses pensées,
> Ses chansons par le monde en lambeaux dispersées,
>
> . . . . . .
>
> Si sa tête, fournaise où son esprit s'allume,
> Jette le vers d'airain qui bouillonne et qui fume
> Dans le rythme profond, moule mystérieux
> D'où sort la strophe ouvrant ses ailes dans les cieux;
> C'est que l'amour, la tombe, et la gloire, et la vie,
> L'onde qui fuit, par l'onde incessamment suivie,
> *Tout souffle, tout rayon, ou propice ou fatal,*
> *Fait reluire et vibrer son âme de cristal,*
> *Son âme aux mille voix, que le Dieu qu'il adore,*
> *Mit au centre de tout comme un écho sonore.*

Quand un poète, un grand poète, et un lyrique, — dont le propre est de se confesser, — a pris la peine de se définir ainsi lui-même, il ne faut pas toujours l'en croire sur sa parole, et, comme nous tous, il peut avoir ses motifs de se tromper sur son compte, mais on ne saurait non plus récuser tout à fait son témoignage, et, ici, nous pouvons, je crois, l'accepter. Ame aux mille voix, écho sonore, c'est bien cela! il l'a bien dit! je désespérerais de mieux dire; et, quand on lui reproche là-dessus d'avoir manqué d'originalité, c'est se méprendre étrangement sur les conditions du lyrisme, ou sur celles de l'invention même.

Ces traits suffisent, — pour le moment du moins, — et de leur assemblage, ou de leur contrariété, nous voyons surgir la physionomie du poète, en même temps qu'aussi se dessiner et se préciser son rôle dans l'évolution de notre poésie.

Très personnel, Hugo, nous pouvons le prévoir, n'aura jamais rien de très « intérieur », — ni son inspiration d'intime, — pas même plus tard, dans sa deuxième ou troisième manière. Sa personnalité ne se suffira pas; elle ne se nourrira pas de sa propre substance. Il aura toujours besoin de l'apport ou, si vous l'aimez mieux, de l'excitation du dehors; il lui faudra que son inspiration, — comme autrefois celle de Corneille par rapport à celle de Racine, — soit « chargée de matière », et que ses sens eux-mêmes, son oreille et ses yeux, soient intéressés dans son œuvre. Ou, en d'autres termes, il ne projettera pas sa personnalité sur les choses, mais, au contraire, ce seront les choses qui modifieront, qui façonneront, qui achèveront de déterminer sa personnalité. Quelque fortes encore que soient ses sensations, quelque ébranlement qu'elles lui procurent, l'effet s'en épuisera par leur expression même, et jamais elles ne lui raviront l'entière possession de sa lucidité. D'ailleurs, dans la traduction comme dans l'analyse des sentiments un peu particuliers, délicats et subtils, il échouera toujours, faute précisément de délicatesse et de subtilité. Ses madrigaux, par exemple, auront communément quelque chose de gauche, de lourd, de pédantesque, de choquant quelquefois. Ses plaisanteries auront aussi je ne sais quoi de pesant et de puéril ensemble, d'asséné plutôt que de lancé, de barbare, d'énorme, de mérovingien, si je puis ainsi dire; — et c'est ainsi qu'on devait rire à la cour du roi Chilpéric. Mais je pense aussi que quand on s'y fâchait, ce n'était pas plus rouge, et d'un bout de la table à l'autre on ne se jetait pas à la face de plus grosses ni de plus truculentes injures que celles de l'auteur des *Châtiments* à ses ennemis politiques. Et enfin, les idées d'Hugo n'auront jamais rien de très original, quoique d'ailleurs, nous le verrons, nous le dirons, il y ait chez lui, dans son œuvre, — pour des raisons indépendantes de sa réflexion, — plus de pensée qu'on ne l'a souvent prétendu. Mais, par compensation, messieurs, tout ce qui est universel, il le traduira, il l'a traduit, avec une précision de traits, une vigueur de relief, une splendeur d'images, une ampleur de mouvements, avec une abondance, une richesse, une multiplicité de formes sans précédents, sans analogues, sans égales dans notre langue, et sans supérieures peut-être dans aucune. Car enfin, Dante lui-même, en son *Enfer*, s'il a d'autres mérites, a-t-il inventé plus d'images ou plus de mouvements? Je ne le crois pas; et si certainement *Ruy Blas* ou *Hernani* ne sauraient supporter un instant la comparaison des drames de Shakespeare, je doute cependant que Shakespeare ait enfermé, je ne dis pas plus de sens, mais plus de choses dans son œuvre.

C'est ce que j'essayerai, messieurs, d'exprimer, en disant que, les *Thèmes lyriques* qu'un autre avait constitués, la fonction propre d'Hugo, — déterminée à la fois par les exigences du temps, celles du genre, et par la nature enfin de son imagination, — a été de les *orchestrer* (1). Pour essayer de vous le faire bien voir, je ne multiplierai pas inutilement les exemples, mais je me contenterai d'un seul, et ce sera, si vous le voulez bien, *la Tristesse d'Olympio*. Vous en connaissez le sujet : c'est la rapidité, la fragilité, la vanité des amours humaines, et, quand tout est fini, c'est la douceur qu'on éprouve encore et pourtant à se souvenir. Détachons-en d'abord quelques vers presque au hasard :

> Les champs n'étaient point noirs, les cieux n'étaient pas mornes;
> Non, le jour rayonnait dans un azur sans bornes
> Sur la terre étendu;
> L'air était plein d'encens, et les prés de verdures,
> Quand il revit ces lieux où par tant de blessures
> Son cœur s'est répandu;

et plus loin :

1 C'est Victor de Laprade qui le premier, je crois, s'est servi de ce mot, — voyez son *Sentiment de la nature chez les Modernes*; — mais il n'en a pas tiré tout le parti qu'il eût pu.

Pâle, il marchait. — Au bruit de son pas grave et sombre,
Il voyait à chaque arbre, hélas! se dresser l'ombre
Des jours qui ne sont plus...

Ou encore :

Il contempla longtemps les formes magnifiques
Que la nature prend dans les champs pacifiques...

Et enfin :

La borne du chemin, qui vit des jours sans nombre,
On jadis pour m'attendre elle aimait à s'asseoir,
S'est usée en heurtant, lorsque la route est sombre,
Les grands chars gémissants qui reviennent le soir...

Messieurs, je ne sais, — car tout change, — l'effet que vous produisent aujourd'hui ces vers, mais, pour moi, plus je les relis, plus j'y admire la beauté, la sonorité, la profondeur de résonance, et l'amplitude, pour ainsi parler, de vibration des mots.

Car le mot, qu'on le sache, est un être vivant;
La main du songeur vibre et tremble en l'écrivant...

Ces vers des *Contemplations* me reviennent en mémoire, et il me semble que je les comprends. Ce n'est pas encore cette fécondité d'invention verbale, — dont je vous ai déjà dit quelque chose, — dont j'aurai plus tard à vous reparler, quand le temps en sera venu, c'est-à-dire quand il y faudra reconnaître, et tâcher de caractériser, l'une des plus rares facultés du poète des *Contemplations* et de *la Légende des siècles*. Alors, nous verrons le verbe attirer ou engendrer le verbe, comme qui dirait par une espèce de génération spontanée; l'expression créer l'idée, l'idée créer l'expression à son tour; et tout cela rouler ensemble dans le torrent de son inspiration monstrueusement débordée. Mais ici, c'est la qualité des mots, en eux-mêmes, considérés isolément, sur laquelle je voudrais attirer votre attention. Car ce sont les mots de tout le monde, les mots du langage ordinaire, quotidien, familier, mais en passant par cet écho sonore, il me semble qu'ils y contractent des vertus ou des propriétés nouvelles. Longtemps après les avoir entendus, ils continuent encore de vibrer dans l'oreille et le retentissement s'en prolonge comme à l'infini :

. . . . . les formes magnifiques
Que la nature prend dans les champs pacifiques;

ou :

Les grands chars gémissants qui reviennent le soir...

Ces vers sont plus pleins, ils ont l'air d'être plus longs que d'autres; ils disent tout ce qu'ils veulent dire, et quelque chose encore de plus; ils ne nous émeuvent pas seulement, ils nous remuent, ils nous agitent, ils nous ébranlent physiquement; nous sommes pris par les sens, comme le poète lui-même; et c'est d'abord ce que je veux dire quand je dis qu'Hugo a *orchestré* les thèmes généraux du lyrisme contemporain. Je veux dire qu'à tant de mots qui n'avaient d'autre valeur avant lui que celle d'un signe algébrique ou d'un équivalent pittoresque de l'idée, il a donné une valeur musicale intrinsèque, — d'accentuation, de vibration, de propagation, — pour ainsi parler, et c'est ce que personne encore n'avait fait en français.

Mais voici quelque chose de plus : ces grands thèmes, les plus généraux de tous, — la Nature, l'Amour et la Mort, — dans le développement desquels nous sommes convenus de chercher et de vérifier la mesure du pouvoir lyrique, Hugo les mêle ou les fond ensemble, il les enchevêtre, il les complique, il les multiplie les uns par les autres, et de cette complication, admirez les effets qu'il tire... Car c'est ici, messieurs, qu'éclate, à mon avis, la supériorité de *la Tristesse d'Olympio* sur *le Lac* de Lamartine ou sur le *Souvenir* de Musset, qu'on lui a si souvent, et à tort préférés. Non pas du tout, vous le pensez bien, que je veuille nier le charme pénétrant du *Lac* ou la douloureuse et poignante éloquence du *Souvenir!* Incomparable élégie, *le Lac* de Lamartine a pour lui la discrétion même, l'élégance, l'idéale pureté de sa plainte, et, dans le *Souvenir* de Musset, nous le verrons bientôt, c'est la passion même qui parle toute pure (1). Mais, dans *la Tristesse d'Olympio*, comme les voix des instruments se marient dans l'orchestre, la note aiguë, déchirante et prolongée du violon à la plainte plus profonde et plus grave de l'alto, le tumulte éclatant des cuivres aux sons plus perçants de la flûte, tandis qu'au-dessus d'eux la voix humaine continue son chant d'amour ou de colère, de haine ou d'adoration, c'est ainsi que la mélodie très simple et comme élémentaire du souvenir s'enrichit, s'augmente, se renforce, et se soutient dans Hugo d'un accompagnement où tout concourt ensemble, toute la nature et tout l'homme, toute la poésie de l'amour, toute celle des bois et des plaines, toute la poésie de la mort :

D'autres vont maintenant passer où nous passâmes.
Nous y sommes venus, d'autres y vont venir!
Et le songe qu'avaient ébauché nos deux âmes,
Ils le continueront sans pouvoir le finir...
. . . . . .
Oui, d'autres à leur tour viendront, couples sans tache,
Puiser dans cet asile heureux, calme, enchanté,
Tout ce que la nature à l'amour qui se cache
Mêle de rêverie et de solennité!...
. . . . . .
Oh! dites-moi, ravins, frais ruisseaux, treilles mûres,
Rameaux chargés de nids, grottes, forêts, buissons,
Est ce que vous ferez pour d'autres vos murmures?
Est-ce que vous direz à d'autres vos chansons?...
. . . . . .

(1) M. Émile Montégut a dit à ce propos : « C'est le sentiment pur, nu comme la vérité lorsqu'elle s'échappe de son puits, avant aucun revêtement, sans apprêt et presque sans souci de l'art, un jet de passion sorti tout chaud du cœur... Cela est aigu comme le réveil des anciennes blessures que le soldat a rapportées de la guerre. »

Repondez, vallon pur, repondez, solitude,
O nature abritée en ce désert si beau,
Lorsque nous dormirons tous deux dans l'attitude
Que donne aux morts pensifs la forme du tombeau,

Est-ce que vous serez à ce point insensible,
De nous savoir couchés, morts avec nos amours,
Et de continuer votre fête paisible,
Et de toujours sourire, et de chanter toujours (1)...

Rhétorique, a-t-on dit souvent, et dit-on quelquefois encore! Eh bien, oui, rhétorique, je le veux ; mais s'il y a, messieurs, une mauvaise rhétorique, dont on ne saurait trop mépriser les prestiges, dont Hugo lui-même abusera plus tard, est-ce qu'il n'y en a pas une bonne, et une légitime, et une nécessaire? C'est celle qui atteint, par la communication de l'émotion, cette région du cœur où n'arrivent ni les démonstrations du raisonnement ni toujours les raisons de la raison. C'est la rhétorique de Démosthène, quand il arrachait aux Athéniens de hardies résolutions dont leur lâcheté eût été certainement incapable sans l'éperon de son éloquence. C'est la rhétorique de Pascal quand, dissipant les sophismes d'une casuistique « escobartine », ses *Provinciales* convertissaient à l'austérité de sa morale janséniste les intrigants eux-mêmes et les belles amoureuses de la Fronde. C'est la rhétorique aussi d'Hugo, sachons-le bien, dans sa *Tristesse;* et d'en méconnaître, je ne dis pas la force ou la beauté, mais je dis la légitimité, ce serait, en vérité, sacrifier au pouvoir ou à la duperie d'un mot ce que le génie d'Hugo a jamais eu de plus puissant lui-même, ce que l'émotion poétique a de plus universel, ce que le plaisir des beaux vers a jamais eu de plus intense ou de plus communicatif ; — et, messieurs, vous ne le voudrez pas (2).

Enfin, — et pour achever de justifier ce mot d'*orchestration*, — n'avez-vous pas, messieurs, remarqué dans ces vers, la diversité, l'ampleur et la liberté des mouvements? Si je l'ai dit, je le répète, c'est là l'élément musical entre tous, dans le lyrisme ancien ou moderne, puisque aussi bien, vous le savez, c'est au mouvement qu'en dernière analyse le beau musical se ramène lui-même. Comme le beau de la peinture est dans la combinaison des couleurs et des formes, ainsi le beau de la musique est dans la combinaison des mouvements et des sons (3). Reprenons encore *la Tristesse d'Olympio,* et lisons, ou plutôt écoutez ce prélude :

Il erra tout le jour. Vers l'heure où la nuit tombe,
Il se sentit le cœur triste comme une tombe;
Alors il s'écria :

N'est-ce pas déjà de la musique? Viennent ensuite six accords d'introduction, suivis eux-mêmes d'une modulation rapide :

O douleur, — j'ai voulu, — moi dont l'âme est troublée,
Savoir, — si l'urne encor, — conservait la liqueur;
Et voir ce qu'avait fait cette heureuse vallée
De tout ce que j'avais laissé là de mon cœur!

Qui ne sent ce que ces deux derniers vers ont de plus rapide, et intentionnellement, de plus agile, de moins important que les premiers? Puis, brusquement, à l'autre extrémité de l'orchestre, le chant s'élève, il part, il retombe, il se sombre :

Que peu de temps suffit pour changer toutes choses!
Nature au front serein, comme vous oubliez!
Et comme vous brisez, dans vos métamorphoses,
Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés!...

Vous pourrez, messieurs, si vous le voulez, vous placer à ce point de vue, — et je vous y invite même, — pour étudier la pièce tout entière; et pas une fois le vers ne rendra le même son; pas une fois ce ne sera la même émotion, une émotion de même nature ou de même degré, que vous éprouverez; pas une fois non plus l'émotion, en se diversifiant, ne se ralentira. Mais encore ici, comme plus haut, je ne veux pas insister aujourd'hui. De même, en effet, que ce don de l'invention verbale, dont nous parlions tout à l'heure, c'est aussi ce don du mouvement qui, d'année en année maintenant, ira grandissant chez Hugo, jusqu'à ce qu'il devienne, comme l'autre, un des traits caractéristiques de sa deuxième manière. Nous verrons alors quel en est le pouvoir, et qu'à lui seul, dans *les Contemplations*, il lui est arrivé, — je ne parle point par métaphore, et je ne fais point d'hyperbole, — mais il lui est arrivé de suppléer jusqu'à la pensée même. L'élément mu-

(1) Je recommande particulièrement aux lecteurs curieux de renouveler l'expérience, dans les *Feuilles d'automne*, la *Prière pour tous*, et, dans *les Voix intérieures*, l'ode à *l'Arc de Triomphe.*

(2) J'ai tâché de montrer plusieurs fois quelle injustice il y avait, mais surtout quelle méconnaissance des conditions de la parole, parlée ou écrite, et de l'art même, à prendre, comme on le fait trop souvent aujourd'hui, ce mot de « rhétorique » dans un sens absolument et constamment défavorable. Si l'on convainc les hommes à force de logique, c'est la rhétorique seule qui réussit à les persuader, et quand on l'entend bien, elle est « l'art de persuader » au même titre que la logique est « l'art de raisonner ».

(3) « L'élément primordial de la musique est l'*Euphonie*, son essence est le *rythme*, — rythme en général, comme l'harmonie d'une construction symétrique, et rythme dans un sens plus restreint, comme le mouvement régulier des membres de phrase isolés ou des dessins dans la mesure... Que contient donc la musique? Pas autre chose que des *formes sonores et mouvementées*... La manière dont la musique peut nous offrir de belles formes sans avoir de sujet déterminé trouve une analogie et une démonstration frappantes dans l'arabesque... Figurons-nous maintenant une arabesque, non pas sans vie et sans mouvement, mais s'animant devant nos yeux dans une sorte d'autogénésie naturelle... Le tableau est déjà plus noble et plus élevé. Mais, allons plus loin, et représentons-nous l'arabesque vivante comme le rayonnement actif d'un esprit d'artiste, dont l'imagination tout entière passe par un travail incessant, dans ces mille fibres sensibilisées : l'impression ressentie ne sera-t-elle pas très voisine de celle de la musique? » Hanslick, *Du beau dans la musique*, p. 48.

sical y a, pour ainsi dire, vaincu ou plutôt absorbé tous les autres; et, puisqu'il est essentiel à la définition du lyrisme, nous aurons alors à nous demander s'il y a quelque chose de plus lyrique au monde que *les Contemplations*, de plus voisin de Pindare ou des *Psaumes*... Mais ce n'en est pas encore le temps!

Si, en effet, nous avons pu nous contenter de consacrer à Lamartine une seule séance, parce que chez lui, l'inspiration, à partir de 1838 ou 1840, s'arrête et tarit, Hugo, lui aussi, se taît, vers le même temps, — après *les Voix intérieures* et *les Rayons et les Ombres*, — et comme Lamartine, il se jette, aussi lui, dans la politique, mais douze ou quinze ans plus tard, par ses *Contemplations*, par sa *Légende des siècles*, par ses *Chansons des rues et des bois*, vous savez avec quel éclat le poète reparaîtra, le même au fond, si vous voulez, mais, comme nous le verrons, profondément transformé par l'exil, par la solitude, par la mer, si je puis ainsi dire. Nous manquerions donc à la première de toutes les exigences de la méthode si, dès à présent, — comme de Lamartine, — nous voulions nous former d'Hugo, de son génie et de son rôle, une idée complète ou totale. Nous brouillerions aussi, nous confondrions les temps si nous ne tenions pas compte de tout ce qui a séparé *les Châtiments* ou *les Contemplations* des *Voix intérieures* et ses *Chants du crépuscule;* du sourd travail qui s'est accompli non seulement dans Hugo, mais autour de lui, chez ses imitateurs, chez ses contradicteurs, et dont il a profité le premier. Avec son besoin d'éprouver lui-même, d'épouser en quelque sorte les sentiments des foules pour les leur rendre amplifiés par la sonorité de son verbe, douze ou quinze ans de sa vie sont autant pour Hugo qu'un quart de siècle pour Musset, par exemple, ou pour Alfred de Vigny. Mais ce que nous pouvons faire, c'est de discerner dans les traits de sa première manière, — pour les retrouver plus tard, — quelques linéaments ou quelques promesses de la seconde et de la troisième.

Son goût de l'action et la force de sa volonté persistant donc en lui, son art, nous pouvons dès à présent le dire, profitera donc aussi de la violence de ses haines politiques. Il ne profitera pas moins, — grâce à son étonnante facilité d'assimilation, — de tout ce que ses successeurs apporteront, comme nous le verrons, de perfectionnement à la technique du vers. Mais, isolé sur son rocher, ruminant en lui-même d'inexpiables rancunes, il dégagera plus librement son individualité, et, sans devenir pour cela plus « intérieur », cependant il obéira moins aux suggestions de la popularité, mais davantage à celles de son tempérament poétique. C'est alors, messieurs, que certains mérites, autrefois trop vantés peut-être, des *Feuilles d'automne* ou des *Voix intérieures*, passeront au second plan, et que, ce qui suivra venant éclairer ce qui avait précédé, nous y distinguerons, au contraire, deux ou trois choses que les contemporains n'y avaient pas aperçues. Nous ferons moins de cas qu'on n'en faisait jadis de ces madrigaux dont je vous parlais tout à l'heure, et le ridicule nous en crèvera les yeux... Pardonnez-moi l'expression, si je ne crois pas que vous en trouviez d'autre, vous non plus, pour une pièce comme celle-ci :

> Chacun se récriait, admirant tour à tour
> Son front plein de pensée éclose avant l'amour,
> Son sourire entr'ouvert comme une vive aurore,
> *Et son ardente épaule*, et plus ardents encore,
> *Comme les soupiraux d'un centre étincelant,*
> *Ses yeux où l'on voyait luire son cœur brûlant.*
> Elle allait et passait comme un oiseau de flamme,
> Mettant, sans le savoir, le feu dans plus d'une âme,
> . . . . . .
> Toi, tu la contemplais, n'osant approcher d'elle,
> *Car le baril de poudre a peur de l'étincelle.*

Voiture même, messieurs, Vincent Voiture a-t-il rien commis de pis? Nous nous extasierons moins aussi sur la fausse et vaine sentimentalité de tant de pièces fameuses sur les enfants : *A des oiseaux envolés*, ou *Laissez, tous ces enfants sont bien là...* Nous estimerons moins haut encore, — qui sait? la couleur même, — et assurément les jeux de rime des *Orientales*, ou, pour mieux dire, et comme le poète lui-même, nous n'y verrons que des *guitares :*

> Gastilbelza, l'homme à la carabine
> Chantait ainsi :
> « Quelqu'un a-t-il connu doña Sabine,
> Quelqu'un d'ici!
> Dansez! dansez! villageois, la nuit gagne
> Le mont Falu.
> — Le vent qui vient à travers la montagne,
> Me rendra fou. »

Mais, en revanche, — comme formant la transition de sa première à sa deuxième manière, — nous noterons, dans ces mêmes *Feuilles d'automne*, cette horreur physique de la mort que Victor Hugo peut-être a ressentie comme personne :

> Prie encor pour ceux que recouvre
> La pierre du tombeau dormant,

disait-il à sa fille, dans la *Prière pour tous*, et sans doute vous vous souvenez de quel accent il continuait :

> Enfant! si tu savais de quel sommeil ils dorment.
> Leurs lits sont froids, et lourds à leurs os, qu'ils déforment.
> . . . . . .
> Prie! afin que le père, et l'oncle, et les aïeules,
> Qui ne demandent plus que nos prières seules,
> Tressaillent dans leur tombe en s'entendant nommer,
> Sachent que sur la terre on se souvient encore,
> Et, comme le sillon qui sent la fleur éclore,
> Sentent dans leur œil vide une larme germer.

La grâce de l'avant-dernier vers, et de quelques-uns aussi de ceux qui précèdent, où sous « un bruit de lumière et de vie » le poète essaye en vain de dissimuler le tressaillement de tout son être à la pensée de la mort,

ne saurait, je pense, nous faire illusion. De ces danses macabres que nos naïfs imagiers sculptaient aux parois de nos anciennes cathédrales, quelque chose a passé dans les vers de l'auteur de *Notre-Dame de Paris*, et déjà, dès le temps de sa première manière, y lutte comme l'ombre avec l'éclatante lumière des *Orientales*. Le goût qu'il y prendra, comme invinciblement et presque malgré lui par la suite, ne sera pas encore un des traits les moins caractéristiques de sa dernière manière.

Et alors aussi, messieurs, si la mort, comme l'a dit quelque part Schopenhauer, avec un peu de prétention, est « le Musagète de la philosophie (1) », — c'est-à-dire : si nous ne pensons qu'autant et parce que nous sommes mortels ; et que nous le savons ; et que nous y songeons ; — alors, nous comprendrons qu'il s'est toujours mêlé quelque chose d'inanalysable et comme d'énigmatique à la poésie d'Hugo, qui est le sens de l'ombre et du mystère. A cet égard, de très bonne heure, ou dès l'origine même, il y a eu en lui quelque chose de Rembrandt. « Tout envelopper, tout immerger dans un bain d'ombre, y plonger la lumière elle-même, sauf à l'en extraire après pour la faire paraître plus lointaine, plus payonnante, faire tourner les ondes obscures autour des centres éclairés, les nuancer, les creuser, les épaissir, rendre néanmoins l'obscurité transparente, la demi-obscurité facile à percer, donner enfin, même aux couleurs les plus fortes, une perméabilité qui les empêche d'être le noir ; » — si c'est ainsi qu'Eugène Fromentin, dans ses *Maîtres d'autrefois*, avec quelle justesse, vous le savez, et avec quel bonheur étonnant d'expression, vous venez de le voir, a pu caractériser les procédés essentiels de Rembrandt, il n'est pas un de ces mots qui ne convienne à Victor Hugo, ni pas un de ceux qui lui servent encore, au délicat et profond critique, pour définir l'œuvre du peintre : « A la beauté physique, il a substitué la beauté morale, *à l'imitation des choses, leur métamorphose presque totale,* — notez surtout ce point, — à l'observation nette, savante et naïve, *des aperçus de visionnaire,* — notez toujours, — *et des apparitions si sincères que lui-même en est la dupe.* Grâce à cette faculté de double vue dans le surnaturel, grâce à cette intuition de somnambule, il a vu plus loin que n'importe qui. Et la vie qu'il perçoit en songe a on ne sait quel accent de l'autre monde qui rend la vie réelle presque froide et qui la fait pâlir. » Mais voulez-vous qu'après cela, ce soit Hugo lui-même qui reconnaisse la vérité de ces traits? Anticipons de quelques années et ouvrons *la Légende des siècles :*

> Il n'est point de brouillard, comme il n'est point d'algèbres,
> Qui résistent, au fond des nombres ou des cieux,
> A la fixité calme et profonde des yeux.
> Je regardais ce mur d'abord confus et vague
> Où la forme semblait flotter comme une vague,
> Où tout semblait vapeur, vertige, illusion,
> Et sous mon œil pensif, l'étrange vision
> Devenait moins brumeuse et plus claire, à mesure
> Que ma prunelle était moins troublée et plus sûre.

Vous rapprocherez ces vers d'une pièce autrefois célèbre des *Feuilles d'automne*, intitulée *la Pente de la rêverie;* et vous vous convaincrez que déjà, en 1831, la nature d'imagination qu'ils trahissent, le sens du mystère ou, si je l'ose dire, de l'*impénétrable* des choses, le don de s'hypnotiser soi-même, tout cela, vous le verrez, était bien dans le premier Hugo. Mais, dissimulés encore dans les *Feuilles d'automne*, dans *les Chants du crépuscule*, dans *les Rayons et les Ombres*, — dont le titre est cependant parlant, — ce sont ces dons qui vont grandir chez Hugo désormais, et d'un « lyrique » le transformer d'abord en un « épique » et finalement, messieurs, en un « apocalyptique (1) »...

Arrêtons-nous donc là. Pour aujourd'hui, j'ai uniquement tâché de vous montrer ce que le « Lyrique » avait en quelque sorte ajouté de son fonds à l'héritage de Lamartine. Mais une pareille manière de manifester sa personnalité n'étant pas à l'usage de tout le monde, si quelques imitateurs allaient se jeter sur les traces de Victor Hugo, —

> de ta suite, ô roi! de ta suite! — j'en suis —

les vrais poètes, en subissant son influence, n'allaient pas tarder à se séparer de lui pour marcher dans leurs voies. Peut-être aussi fallait-il qu'avant de laisser le lyrisme tourner tout à l'épopée, dont il est déjà si voisin dans quelques pièces sur Napoléon, — *Napoléon II*, *A l'Arc de Triomphe*, — peut-être fallait-il que le Moi, dans toutes les directions, eût poussé comme à bout l'expression de lui-même, qu'après Chateaubriand, Lamartine et Hugo, il eût « essayé » d'autres moyens de se manifester, s'il en était encore. C'est ce qu'allaient faire, entre 1830 et 1850, concurremment ou contradictoirement, les Sainte-Beuve et les Vigny, les Musset et les Gautier, et c'est ce que nous verrons dans nos prochaines leçons.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

(*A suivre.*)

(1) Voyez *le Monde comme volonté et comme représentation*, traduction Burdeau, t. III, ch. XLI.

On essaiera de montrer plus tard comment, en effet, de cette méditation obstinée de la mort, Hugo s'est trouvé amené à tirer toute une philosophie, et comment, ainsi que nous le disions, du seul fait de cette méditation, il se trouve avoir beaucoup plus « pensé » qu'on ne le croit quelquefois.

(1) Dans une courte et substantielle notice sur Victor Hugo, rédigée pour *les Poètes français*, de M. Eugène Crépet, t. IV, pp. 265-275, Baudelaire a très bien mis en lumière « le génie que Victor Hugo a de tout temps déployé dans la peinture de *toute la monstruosité* qui enveloppe l'homme. »

LA DROITE CONSTITUTIONNELLE

Lettres d'un parlementaire (1).

VII.

Nous étions habitués à voir les hommes d'ordre, de temps à autre, s'allier aux radicaux pour renverser un ministère : cette politique de casse-cou, c'était la politique conservatrice. Un beau jour, quelques députés de droite se sont avisés qu'il est possible de défendre les principes conservateurs sans attaquer la République, et que c'est même peut-être la meilleure manière de les défendre. Combien étaient-ils, au début, qui pensaient ainsi? Vingt ou trente. On a souri. On a dit : « Ce sera un groupe de plus dans la Chambre; » et on l'a appelé le groupe Piou, du nom de l'honorable député qui avait pris l'initiative du mouvement. Aujourd'hui, ce groupe est un parti, si vraiment ce qui constitue un parti ce n'est pas tant le nombre des adhérents que la netteté des doctrines. M. Piou a dit, avec une franchise entière, ce qu'il veut, ce que veulent ses amis; avec une égale franchise, je voudrais dire ce qui, à mon sens, sépare les républicains modérés de la droite constitutionnelle.

Les deux grandes nouveautés de la République sont le service obligatoire et l'instruction obligatoire. De là deux lois, — la loi militaire et la loi scolaire, — qui ont été et qui seront encore longtemps le champ de bataille des partis. Pour certains conservateurs, c'est « les lois scélérates », et elles mériteraient d'être brûlées par la main du bourreau. Pour certains républicains, c'est la charte même de la République, et il est interdit d'y changer une phrase, un mot, une virgule, sous peine de n'être plus républicain. Il y a un troisième point de vue : beaucoup de gens, — et nous sommes de ceux-là, — pensent que la loi militaire et la loi scolaire ne sont pas des lois d'une essence particulière, qu'il est permis de les vouloir modifier dans tel ou tel de leurs articles, qu'on doit chercher à les améliorer comme toutes les lois du monde; mais que ce qu'il faut maintenir, c'est le principe de l'une et de l'autre, à savoir le service personnel et la neutralité de l'école.

C'est précisément à propos de ces deux lois que M. Piou, dans la séance de la Chambre du 16 février dernier, a exposé le programme de la droite constitutionnelle.

De la loi militaire, M. Piou n'a dit qu'un mot. Il a signalé, une fois de plus, la contradiction qui consiste à apprendre le maniement du fusil, en temps de paix, à des hommes destinés, en temps de guerre, au service des ambulances. Les ministres des différents cultes ne sont pas des combattants : pourquoi donc envoyer à la caserne les étudiants en théologie, séminaristes ou autres, à qui, plus tard, on ne pourra pas mettre une arme dans la main? Est-ce une persécution? Je n'en sais rien. C'est, en tout cas, une bêtise. Les étudiants en théologie doivent faire une année de service comme les étudiants en droit, en médecine, en lettres, en sciences : rien de plus juste assurément; mais cette année de service, qu'ils la fassent dans une infirmerie, dans un hôpital, où ils apprendront le métier d'ambulancier, et non dans une caserne, où ils n'ont rien à apprendre qui pour eux soit utile. Sur ce point, l'accord, si l'on voulait, serait facile.

Il est plus malaisé de s'entendre en ce qui touche la loi scolaire. Ici, ce n'est plus tel ou tel article qui est discuté : c'est le principe de la loi. Le législateur a proclamé la neutralité de l'école : qu'est-ce à dire, et en quoi la neutralité porte-t-elle atteinte aux sentiments ou aux croyances de qui que ce soit? L'enfant apprendra la grammaire à l'école, le catéchisme à l'église : voilà ce que dit la loi, et elle ne dit pas autre chose. Dans toute la France, les écoles primaires sont fermées un jour par semaine, en outre du dimanche, pour que les élèves puissent recevoir l'instruction religieuse. Que veut-on de plus? M. Piou nous le dit très nettement : « Dans les lycées et collèges de l'État, l'instruction religieuse est donnée par un ministre du culte aux enfants pour lesquels les parents la réclament. Le prêtre entre au lycée et au collège : pourquoi lui a-t-on fermé la porte de l'école? pourquoi l'enfant du pauvre, l'enfant de l'ouvrier, du paysan, est-il plus sévèrement traité que l'enfant du bourgeois? » — Voilà sans doute une injustice criante; mais cette injustice, où diable M. Piou l'a-t-il découverte? Il y a des aumôniers dans les lycées d'internes, et il est nécessaire qu'il en soit ainsi, sans quoi les élèves se trouveraient dans l'impossibilité de recevoir l'enseignement religieux; mais je ne sache pas qu'il existe d'aumônier dans les lycées d'externes, — comme le lycée Condorcet, — par cette raison très simple que les élèves peuvent suivre le catéchisme au dehors. C'est précisément le cas des écoles primaires : ici, tous les élèves étant externes, on les a soumis au même régime que les externes de nos lycées et de nos collèges. L'enfant du pauvre, — n'en déplaise à M. Piou, — l'enfant de l'ouvrier, du paysan, n'est donc pas autrement traité que l'enfant du bourgeois : la même règle s'applique à celui-ci et à celui-là; et cette règle, quoi qu'on en dise, est libérale.

Le prêtre dans l'église, l'instituteur dans l'école : voilà le principe. Que gagneriez-vous à les mettre en face l'un de l'autre, sinon de rendre chaque jour un conflit possible? Quand M. Piou compare l'école primaire et le lycée, il me paraît qu'il oublie deux choses : d'abord, que la plupart des aumôniers sont des lettrés, et qu'une culture commune les rapproche du person-

(1) Suite. — Voy. les numéros des 21, 28 janvier, 4, 11 18, et 25 février.

nel universitaire; ensuite, que si jamais quelque difficulté survenait entre un professeur et un aumônier, le proviseur du lycée est là qui ferait respecter les droits de chacun. Mais dans un village perdu des Alpes ou des Pyrénées, si un conflit éclate entre le curé et le maître d'école, comment le résoudre? Est-ce le conseil municipal qui servira d'arbitre? Est-ce l'opinion du village qui sera juge? Conflit fâcheux si l'autorité de l'instituteur est amoindrie; plus fâcheux encore, je n'hésite pas à le dire, si l'autorité du prêtre est atteinte.

Le respect des croyances, de toutes les croyances, est de règle absolue dans l'enseignement public : si vous trouvez par hasard un instituteur qui manque à cette règle, aurez-vous prouvé par là que la loi scolaire est mauvaise? Non, vous aurez prouvé qu'il y a partout des fanatiques et des imbéciles. Mais quoi! si la loi, en certains cas, a été appliquée dans un esprit d'intolérance, est-ce assez pour changer la loi? Croyez-vous que, là où le conflit existe entre l'autorité religieuse et l'autorité scolaire, ce soit le moyen d'y mettre fin que d'ouvrir au prêtre les portes de l'école? Voici un dilemme d'où il me paraît difficile de sortir : ou vous mettrez simplement une salle de classe à la disposition du ministre du culte, pendant les deux ou trois heures que dure le catéchisme, et alors je ne vois pas ce que l'enseignement religieux gagnera à être donné entre les quatre murs de l'école; — ou vous avez cette arrière-pensée que le prêtre, en dehors du catéchisme, exercera une influence sur la direction et la tenue de l'école, sur les études, sur la discipline, et alors l'enseignement public perd son caractère de neutralité.

Si j'ai insisté sur ce point, c'est qu'il résume le débat. Non seulement nous demandons que la loi scolaire soit appliquée dans un esprit de conciliation et de tolérance, mais nous admettons qu'elle soit modifiée dans certaines de ses dispositions : ainsi, nous aurions voulu que les écoles de fille ne pussent être laïcisées que sur le vœu des conseils municipaux (1). Qu'est-ce donc qui nous sépare de la droite constitutionnelle? C'est qu'on s'attaque au principe de la loi, et que ce principe nous entendons le maintenir quand même. Entre ces deux manières de penser, il y a un abîme. Et ici je ne parle plus de M. Piou et de ses amis, qui sont des hommes modérés, des esprits politiques; mais, derrière eux, dans le pays, je vois tout un parti qui ne prétend rien moins que détruire l'organisation actuelle de l'enseignement public, tandis que pour nous, encore que plus d'une erreur ait été commise et plus d'une faute, l'œuvre scolaire des dernières années était nécessaire et doit être maintenue dans son ensemble.

Nous nous sommes réjouis de voir se former une opposition constitutionnelle; et nous souhaitons que la République, n'étant plus menacée dans son principe, se montre de plus en plus tolérante et compréhensive, de plus en plus respectueuse de tous les droits. L'heure est venue, pour le parti républicain modéré, d'élargir ses cadres et de faire appel à toutes les bonnes volontés : devra-t-il, pour cela, abandonner quelques-unes des idées qu'il a jusqu'ici considérées comme essentielles? Je ne le crois pas. Nous répudions les doctrinaires de la laïcisation et les fanatiques de la libre pensée ; nous voulons la liberté et le respect de toutes les croyances, mais nous ne croyons manquer ni à ce respect ni à cette liberté quand nous disons que l'enseignement public à tous les degrés, depuis l'école communale jusqu'aux Facultés, ne doit relever que de l'autorité universitaire. Nous ne sommes ni avec ceux qui réclament la séparation de l'Église et de l'État, ni avec ceux qui voudraient confondre la société religieuse et la société civile. Il nous semble que la République, telle que nous la rêvons, répond à l'opinion moyenne du pays, — ni radicale, ni cléricale.

PAUL LAFFITTE.

(*A suivre.*)

(1) Voir, sur cette question, le discours de M. Bardoux dans la séance du Sénat du 21 juin 1889.

L' « IMPOPULARITÉ » DE M. JULES FERRY

Un homme d'État est-il tenu d'être aimable? a-t-il besoin de traîner partout et toujours le sourire professionnel du diplomate? Ce n'est pas démontré. Thiers portait en se jouant le fardeau du pouvoir; mais Guizot était morose. Gambetta, jeune, était le plus gai, le plus expansif des Méridionaux; mais, vers sa fin, il devenait irritable. Henri IV avait le cœur sur la main, comme les convictions; mais Sully était renfrogné. Mazarin était prodigue de caresses; mais Richelieu se souciait autant de plaire que la statue du Commandeur.

M. Ferry est présenté couramment comme d'un commerce peu facile. Ce serait vrai que cela n'ôterait rien à ses facultés supérieures : est-ce vrai?

Écoutez ses proches, ses vieux amis, son entourage. Tous vantent sa courtoisie, sa déférence. Écoutez ceux qui n'ont eu avec lui que de passagères relations : beaucoup s'en plaignent.

***

Auxquels entendre?

Faisons comme M. Floquet, et ouvrons le Larousse, « où l'on trouve tout ». Voici, au tome VIII, un très vivant portrait de M. Ferry, écrit en 1869 :

... La bouche, expressive et grande, sourit franchement. De la finesse dans le regard, et de la malice sur les lèvres. Une sorte de verve et d'entrain, et une grande bonté dans l'ensemble de la physionomie. De la distinction dans les manières; de l'autorité dans le maintien, beaucoup d'expansion et une rare modestie dans le langage. M. Jules Ferry est né élégant, et s'il y avait plusieurs distinctions, je pourrais dire que la sienne est tout anglaise : c'est le gentleman de la démocratie parisienne.

Une grande bonté! le mot y est en toutes lettres! Soyez sûr que celui qui écrivait cela, pendant que Ferry combattait l'Empire et les candidatures officielles, n'était pas un « opportuniste ».

Poursuivons l'enquête. Je me suis dit : S'il y a un âge où le vrai caractère de l'homme paraît à nu, où aucune diplomatie, aucuns chagrins ne l'altèrent, c'est l'âge heureux de l'école et du collège. Qu'était M. Ferry à vingt ans? qu'était-il à dix?

Et j'ai cherché. Je me fis présenter à un de ses vieux amis. Vous devinez que pour mieux causer on se mit à table; au dessert, j'amenai facilement la conversation sur les souvenirs d'enfance : c'est un terrain où les muets deviendraient loquaces, sans même être au dessert.

— Enfin, dis-je brusquement après plusieurs autres questions, était-il un bon ou un mauvais camarade?

— Lui, mauvais camarade! dites le meilleur! Un cœur d'or. La langue leste, par exemple! Ah! le gaillard! et qu'il aimait à s'affiler le bec sur le prochain! Par des méchancetés? non : je ne me souviens pas d'une seule qui soit allée plus loin que l'épiderme, qui ait froissé un seul ami; mais des facéties, mais des drôleries, mais des gouailleries, en veux-tu, en voilà! Il est vrai que nous lui en rendions de notre mieux : entre vrais amis, on ne compte pas.

Oh! oui, il était remuant, il était gai en ce temps-là! Il a vieilli depuis, et je crois bien, Dieu me pardonne! que je ne rajeunis pas non plus. On a encore bon pied, bon œil, voire, par-ci par-là, de vraies explosions de belle humeur; mais alors c'était une explosion perpétuelle. Le franc et le frais rire! Et comme nous l'avons semé et égrené partout, à tout propos et hors de propos; en parlant de choses folles ou de choses tristes, à table ou au salon, dans les rues ou en battant la campagne.

— Vous chassiez?

— Moi, parfois; lui, jamais. C'est un goût qui ne lui est venu que sur le tard. Son bonheur, au contraire, était de taquiner les chasseurs en général, et moi en particulier. « Que t'a-t-il fait, disait-il, ce lièvre?... Pourquoi leur en veux-tu à ces perdreaux? — Tais-toi, tu ne comprends pas la chasse! — C'est pourtant bien simple. Premièrement, un fusil. Secondement, une bête au bout... » Et tous deux de rire.

Non, si nous courions les champs ensemble, ce n'était pas pour chasser, c'était pour courir les champs, pour aspirer l'air à pleins poumons, pour boire de l'oxygène, pour visiter en tous sens, admirer sur toutes les coutures nos admirables Vosges. Parfois, on partait dès le matin; on marchait trois heures, quatre heures pour s'ouvrir l'appétit; puis on s'abattait comme une patrouille dans quelque guinguette amie, y réquisitionnant pêle-mêle le fin et dru saucisson, l'omelette dorée à souhait, le célèbre fromage national, et arrosant le tout de notre petit vin blanc, qui ne monte pas à la tête, mais qui vous grise si drôlement la colonne vertébrale et vous met tant de fourmis dans les jambes. Pour les calmer (je parle des fourmis), on marchait six autres heures. D'autres fois, on découchait. Honni soit qui mal y pense! je veux dire qu'on se mettait en route dans la relevée, et de façon à arriver sur le soir dans quelque site accidenté. Le préféré entre tous était notre cher Honeck, le second sommet de notre chaîne par son altitude. Aussitôt grimpés, on dressait la tente, on faisait la *popotte*, on dormait, ou on ne dormait pas, on fumait, on riait, on jasait de philosophie, de politique, de littérature, jusqu'à ce que le jour parût. Et là,— le merveilleux panorama des Vosges se déroulant sous nos yeux avec ses ondulations capricieuses, ses trouées abruptes, son échelonnement de ballons et de dômes, ses mille et une collines chevelues qui semblaient jouer à saute-mouton les unes sur les autres, — nous nous emplissions le regard de ce fier spectacle; et nous jetions des cris de joie à voir se lever le soleil. C'était naïf, si vous voulez; mais nous trouvions cela charmant.

— M. Ferry faisait-il des vers?

— J'en doute; du moins ne les montrait-il pas. Suffit, pour le bien de la république et de la nation, qu'il ait fait depuis d'assez bonne prose. Moi, vous le voyez, je ne l'ai imité que de bien loin. J'ai servi mon pays de mon mieux, prêché mes idées vaille que vaille, mené tout doucement mon petit bonhomme de chemin.

— N'avez-vous pas songé à demander quelque place à votre tout-puissant ami?

— *A lui!... nous nous serions brouillés.*

L'entendez-vous le cri révélateur? J'avais déjà recueilli bien des indices, ceci devenait la pleine lumière. Toutes les anecdotes *pour* ou *contre* qui m'avaient été dites jusque-là sur M. Ferry me repassèrent soudain et toutes ensemble par l'esprit, mais éclairées, harmonisées, fondues dans une vérité supérieure.

*
* *

Il y a chez lui deux caractères très distincts : il y a l'homme privé, calme, souriant, accueillant, prêt à mettre partout du sien, un brave homme et un homme brave dans toute la force du terme; il y a l'homme politique, toujours bon, mais plus réservé; accablé de

sollicitations et heureux d'y faire droit à l'occasion, mais tenant à les examiner avec conscience, ne sachant pas plus qu'autrefois se défendre des importuns, mais résolu à défendre le bien de l'État contre les ambitions non justifiées. D'autres, généreux à peu de frais, considèrent la chose publique comme leur propre chose, mais pour la prodiguer. Si M. Ferry la regarde comme sa chose à lui, c'est pour la ménager. La démocratie, en « coulant à pleins bords », charrie beaucoup de mendicités et de vanités inassouvies: M. Ferry ne se regarde pas forcément comme leur Providence. Il ne tient pas de bureau de placement ou de marché d'embauchage. On peut être son ami intime sans qu'il vous fasse ambassadeur ou receveur des finances. Il a mis dans ses moyens d'influence le patriotisme et la sincérité des gens, il n'y a pas mis leur ambition et leur présomption. Et moi qui écrivais en tête de ces lignes : *Un homme d'État!*

Ce n'est pas tout. Si M. Ferry est intraitable à l'égard des biens matériels de l'État, il ne l'est pas moins dans le domaine des idées. Qu'on l'attaque, lui; qu'il soit conspué, décrié, il n'y prend garde, il ne bouge; il semble qu'on parle d'un mort qu'il n'a jamais connu. Mais qu'une théorie dangereuse vienne à se produire, qu'un sophisme insidieux, une réforme préconçue ou mal conçue se fassent jour, c'est alors qu'il se dresse, qu'il se jette à la traverse. Cela peut nuire à la fortune ou à la sécurité du pays : cela, tout aussitôt, lui devient personnel. Il court sus avec passion, avec fougue, avec l'âpreté du paysan qui défend son coin de terre. Encore un défaut mal porté. Le suprême bon ton, à l'heure actuelle, est d'opiner du bonnet à tous les caprices de la foule. Homme peu aimable qui s'y refuse!

*
* *

M. Ferry n'est pas à la mode. Il n'est pas aimable, du moins de cette amabilité-là. Il n'est pas de ceux qui promettent la lune à chacun, avec quelques étoiles autour. Il ne promet que ce qu'il peut ou doit tenir. Il ne « préfère pas tout le monde » (comme a dit le vieux Dufaure). A-t-il affaire à un ami éprouvé? il le traite en ami. A-t-il affaire à un collègue, à un homme du monde? il le traite simplement et courtoisement, sans familiarité comme sans morgue. A-t-il affaire à un subordonné? il sait marquer d'abord qu'il veut être obéi : l'amabilité, à ses yeux, est de donner poliment des ordres précis. A-t-il affaire à quelque envoyé de la presse à scandale ou à *interviews?* il le traite selon ses mérites, en l'éconduisant : l'amabilité, pour lui, est d'honorer les vrais journalistes, mais ne va pas jusqu'à confier ses secrets ou ceux de l'État à la congrégation « si autorisée » des reporters.

Maintenant, récapitulez : reporters éconduits, fonctionnaires tenus à distance; cela fait une terrible compagnie, ardente à se venger, et qui a de singulières ramifications dans le public. Le nombre des sots qui épousent sans savoir pourquoi la querelle des malins est infini, dit l'Écriture. Voulez-vous voir clair, très clair, dans les polémiques du jour, soulevées à la plus grande gloire du peuple et au plus grand souci de ses intérêts : ne cherchez pas la femme, cherchez le magistrat non avancé, le préfet destitué, l'aspirant qui promène ses aspirations.

Mais faisons la part de tout. Mettons que M. Ferry se soit trompé sur celui-ci ou sur celui-là, qu'il ait découragé un collaborateur sincère ou dévoué, traité en solliciteur un ami véritable, méconnu des services qui méritaient récompense. C'est fâcheux, assurément, très fâcheux pour lui, puisque cela lui vaut des inimitiés qui se croient légitimes. Mais quel tort cela fait-il au pays? quel tort cela fait-il à la grande masse des ouvriers, des commerçants, des industriels, des employés, à tous ceux qui vivent de leur travail et n'ont de relations officielles qu'avec le percepteur? quel tort même, quel tort sérieux et durable cela fait-il à l'espèce si intéressante des coureurs de place? La monarchie a eu des Colbert qui faisaient grise mine aux courtisans du roi : ils ont eu de la peine à durer. Il en faut, ou il en faudrait, sous la République, pour tenir tête aux flatteurs du peuple souverain; mais leur règne sera court. Pour une de ces bouches déplaisantes, malavisées, qui osent dire non, il y aura toujours dix bouches gracieuses, aimables, habiles à moduler le oui.

*
* *

Quoi qu'il en soit, je vous ai menés dans la coulisse : vous savez pourquoi on incite le parterre à siffler. M. Ferry n'est pas aimable pour ceux qu'il n'aime pas. Homme d'État, il a l'énorme travers de tout sacrifier a l'État. Voilà le point capital, le crime d'État, le péché contre le Saint-Esprit pour lequel il n'y a pas de rémission. Il a des collaborateurs, des lieutenants, des compagnons de lutte, il n'a pas d'entourage privilégié. C'est le grief qui motive tous les griefs.

Il est vrai que ce qu'on reprochait le plus au pauvre Gambetta, c'était son entourage: c'était d'avoir une « clientèle » trop nombreuse, trop envahissante, traitée avec trop de bonhomie. Ne faut-il pas toujours qu'on reproche quelque chose aux hommes vraiment supérieurs, aux grands serviteurs du pays?

EUGÈNE DUBIEF.

LA CONCEPTION DE LA VIE DANS LESAGE

Lesage est par-dessus tout curieux de la vie et de l'homme. Son dessein principal et presque unique a été d'employer son art à satisfaire cette curiosité, en peignant les mœurs du temps et les caractères des hommes dans toutes les conditions. Son œuvre entière, depuis *Crispin rival de son maître* jusqu'à *la Valise trouvée*, n'est faite que pour servir de cadre à cette peinture. Là est l'unité fondamentale de son talent, là est le trait d'union entre ses chefs-d'œuvre et ses moindres opuscules, dès qu'il est entré en possession de son originalité. Aussi la critique a-t-elle méconnu quelquefois le moraliste avisé que cachent les dehors naïfs et le réalisme de Lesage, pour s'en être tenue au *Gil Blas*, au *Diable boiteux* et à *Turcaret*. C'est toute son œuvre, ce *Miroir de la vie humaine*, cette *Atalaya la vida*, comme dit un de ses modèles espagnols qu'il faut interroger. Alors le sens de cette ample comédie aux cent actes divers devient fort clair, ce qui n'en gâte ni l'intérêt ni la moralité.

*
* *

Parvenir à « l'état d'aise », selon le mot de Frontin, à « un établissement solide », comme il est dit dans *Estévanille* et un peu partout, voilà l'idéal des héros ordinaires de Lesage, et leur conception de la vie ne va guère au delà. Pour l'atteindre, ils comptent peu sur le travail. Voyez combien rapide et dédaigneux est le regard que jettent Asmodée et son compagnon sur ces « artisans laborieux qui s'apprêtent à gagner leur vie à la sueur de leur corps ». Le mérite lui-même s'ajoutant au travail n'est pas un sûr moyen de parvenir. Dès le collège, ce sont les pensionnaires qui ont les prix au nez des pauvres externes. Plus tard, les fils de famille, comme M. de La Haye, dans *Beauchêne*, trouvent des examinateurs pour leur faire passer leurs thèses à huis clos. Aussi le pire des calculs est-il celui de vouloir primer par l'esprit, et de compter sur le produit de son Apollon pour payer son aubergiste. On ne rencontre pas toujours Arlequin en belle humeur, comme le poète famélique de *la Ceinture de Vénus*, et les pensionnés des grands seigneurs sont sujets à toutes leurs disgrâces, témoins les aventures de Fabrice et sa confession générale à l'hôpital sur la versatilité du public et la gloire d'auteur, « feu de paille dont la fumée se dissipe bientôt dans les airs ». Qui compte sur son seul mérite est donc bien fou, et, s'il ne l'est pas, il ne tarde guère à le devenir. Contemplez plutôt avec Leandro, dans une loge de la *Casa de los Locos*, « ce visage pâle et décharné qui grince les dents et semble vouloir manger les barreaux de fer qui sont à sa fenêtre ». Il était honnête homme, musicien, et avait tout le mérite du monde, et « il a perdu la raison en voyant un très petit sujet de sa connaissance monter en un jour par l'Arithmétique en haut de la roue de la Fortune ». On pense bien que cette arithmétique était celle de Crispin.

Que faire donc? Ruser, et, bravant les galères et la Sainte Hermandad, voler bassement avec Crispin ou entrer dans les affaires avec Turcaret? Se révolter fièrement avec Rolando, et, considérant que la société est une pyramide d'intérêts, telle que chacun pèse sur le voisin et le tient sous contribution, prendre le seul métier qui reste libre et faire contribuer les passants, l'escopette au poing? Se roidir et se drapant avec dignité dans un manteau philosophique, fût-il troué, vivre de quelques oignons et d'un morceau de pain, comme le cynique du *Diable boiteux?* Se résigner, et, se terrant la nuit dans quelque cour des miracles, gueuser dès l'aube, « sous le masque de la pauvreté »? Ou enfin se désespérer, en imitant les pauvres diables que chante lugubrement ce couplet du théâtre de la foire :

> L'un, pour terminer sa peine,
> Se passe une corde au cou,
> Et l'autre va dans la Seine
> Droit aux filets de Saint-Cloud?

Ce sont là des partis bien extrêmes. Il ne reste donc plus qu'à faire comme tout le monde, et, n'en déplaise à Diogène, à *ramper sous un autre homme*. Après avoir constaté, sans amertume, avec Gil Blas, que, « la plupart des hommes sont déplacés », on se résigne à être déplacé le mieux qu'il se pourra. Le moyen d'y parvenir est aisé à définir, sinon à pratiquer, et l'hôte de Gil Blas le lui fournit une fois pour toutes, au seuil de la carrière, en ces termes : « S'attacher à quelque grand seigneur, tâcher de se mêler de ses affaires ou d'entrer dans ses plaisirs. » Avec cette maxime et « l'art de s'accommoder aux caractères des personnes qui vous sont utiles... d'étudier leur goût en toutes choses pour s'y conformer », on est armé, et l'on peut entrer hardiment dans cette bataille des intérêts qui est la vie.

Qu'elle est ardente! L'argent est ici la palme de la victoire et comme elle passe de main en main! Les sangsues publiques, tous les financiers, voleurs des deniers du Trésor, des hospices et des communautés, sont « payeurs » chez les coquettes qui leur font rendre gorge, en les mettant « à feu et à sang », tandis qu'elles-mêmes sont dupées par des chevaliers de lansquenet. L'argent ne procure pas seulement le plaisir, il est pris par le public pour l'étalon du mérite. Il donne la noblesse en mettant à la portée des mitrons les savonnettes à vilains; la gloire même, puisque les panégyristes la prostituent aux rois moyennant des pensions.

Aussi, pour conquérir l'argent, toutes les hypocrisies

sont mises en œuvre : celle de la science par les médecins, celle de l'esprit par les précieux et les *néologiens*, celle de la justice par les procureurs, celle de la noblesse par tous les vilains plus ou moins décrassés, sans compter les vols à main armée des Rolandos et les escroqueries des *ambidextres* et des *Turcarets*. Et comme les places donnent l'argent, c'est autour d'elles que la bataille est le plus chaude. Ici les pires moyens sont les bons : pamphlets officiels où l'on déshonore en belles phrases deux ou trois générations d honnêtes gens et, du haut en bas, prostitution de tout chez tous. Le pain même de chaque jour est à ce prix, et pour que le vieux capitaine Chinchilla, qui a laissé sur les champs de bataille la moitié de son corps, obtienne de quoi nourrir l'autre, il lui faudra consentir, malgré sa grimace, à passer pour l'oncle de la Sirena, la maîtresse d'un sous-ministre, laquelle d'ailleurs prélèvera pour ses gants la première année de la pension du pauvre homme.

A cette curée des places et des honneurs, ajoutez la lutte des classes, qui est déjà aiguë : le noble seigneur don Mathias ne se tient pas d'aise à l'idée de contribuer à ruiner le fils d'un riche joaillier, « un de ces petits seigneurs roturiers, dit-il, qui s'imaginent qu'on les confond avec nous ». Enfin, relisez la peinture « des horreurs de la guerre » que nous fait don Joachim de Ridellas, dans *Estévanille*, avec un si amer dégoût, et vous aurez le tableau de la société tel que nous l'offre l'œuvre de Lesage.

La famille, du moins, est-elle plus saine? Il n'y paraît guère. Elle est viciée à la base par les mauvais mariages. Presque tous sont un calcul. Dans la fille de Salero, Gil Blas verra surtout « un beau morceau d'orfèvrerie ». Et l'orfèvre, quand il songe à la faveur dont jouit son futur gendre, ne lui fait-il pas un plaisant pendant? « Il en était si aise, qu'il en avait la larme à l'œil. » Voilà pour le sentiment.

Aussi quels ménages se fondent ainsi! Le luxe de madame, les débauches de monsieur ont vite fait de les pourrir. Alors, c'est la guerre sans merci, toute une vie durant, envenimée par une haine qui s'ulcère avec les années, qu'on dissimule mal aux yeux du monde et qui finit même par éclater, en dépit de toutes les convenances, comme dans le bourgeois *Tableau du mariage*, qui est la même pièce que le *Klephte* d'A. Dreyfus. Dans les ménages titrés, c'est bien pis : on y connaît l'usage de la poudre de succession. Voici un terrible passage de *Estévanille* sur la baronne de Conça et sa mère : « Je suis depuis longtemps l'apothicaire de ces deux veuves; c'est moi qui ai fourni les drogues dans les maladies dont leurs maris sont morts. Elles ont l'une et l'autre une entière confiance en moi. » D'ailleurs, si les dames ont généralement la tête à l'évent, il y a plus d'un mari complaisant taillé sur le patron de Guzman ou du seigneur Zapata, et faisant de sa digne moitié métier et marchandise.

On devine quelle éducation peut recevoir l'enfant dans une famille ainsi constituée. Les précepteurs sont du même acabit qne le bachelier de Salamanque ou encore que ce bachelier d'Alcala qui a eu l'honneur d'élever le capitaine de voleurs Rolando. Le moindre fruit de cette éducation est l'ingratitude envers les parents. Que de sarcasmes aigres contre la force et la voix du sang dans *Gil Blas* et ailleurs! Heureux encore les pères, quand les fils se bornent à les humilier, ou même à les voler! N'y en a-t-il pas un dans le *Gil Blas*, le jeune Vélasquez, qui médite un parricide? Et quelles oraisons funèbres ils leur font, quand ils attendent leur mort! Écoutez « les enfants de la joie » dans *Beauchêne :* « Cet animal-là, disait l'un, n'est-il pas bien heureux? Il n'avait qu'un frère, qui était son aîné; le ciel l'en a délivré, il y a trois ou quatre mois; et son père, qui pouvait vivre encore trente ans, creva la semaine dernière, etc... » On le voit, nos *petits féroces*, nos *struggleforlifers* ont de qui tenir.

Et les filles tournent presque aussi mal, car on ne les élève guère mieux : « Quelle éducation! ah! quelle éducation! s'écrie le Damis des *Amants jaloux*. Voilà le malheur de je ne sais combien de familles. Les mères s'occupent de leurs plaisirs, et laissent ainsi leurs filles dans des mains mercenaires qui ne peuvent les façonner à la vertu n'en ayant aucun usage. » Le résultat se devine : dans *la Foire des fées*, cette « petite morveuse » de Lolotte vient demander à devenir grande tout d'un coup, pour avoir à ses trousses de jolis messieurs qui lui fassent les doux yeux, comme à sa grande sœur et à sa bonne.

Mais ce tableau de la famille et de la société serait trop noir, si l'on n'en montrait les correctifs. Ils sont rares : cependant ils suffisent, à nos yeux, pour empêcher Lesage d'être taxé de pessimisme; et d'ailleurs leur rareté même n'est-elle pas une vérité de plus? S'il y en avait trop, ne serions-nous pas en droit de nous écrier, comme l'écolier Léandro : « Je ne croyais cela possible que dans la nature du roman, où l'on peint les hommes tels qu'ils devraient être plutôt que tels qu'ils sont »?

Il faut donc savoir gré à Lesage, qui peignait les hommes tels qu'ils sont, d'avoir montré parmi eux des dépositaires fidèles comme l'orfèvre Salero, et des amis parfaits comme les deux héros de *la Force de l'amitié*. Il y a même dans son œuvre des obligés reconnaissants, comme le gouverneur de la prison de Ségovie, ou les seigneurs de Leyva, dont la famille offre d'ailleurs des exemples de toutes les délicatesses de la vertu et du cœur. Tous les prêtres ne passent pas leur vie à courir des bénéfices ou à faire mine d'hypocrites dans les antichambres des archevêchés. Il en est qui ont « la modération et le bon caractère » de ce Vanegas qui fait éprouver à Estévanille « qu'il n'y a point de plaisir comparable à celui d'obliger un ami ». Tous les recteurs ne donnent pas le spectacle de Guyomar,

ramassé ivre-mort avec son valet, et ne font pas dire : « Les honneurs, comme vous voyez, ne changent pas toujours les mœurs. » On doit opposer à cet indigne le don Pablo du *Diable boiteux*, étudiant en droit civil et en droit canon, qui dut, tant à son application qu'à son esprit, d'être choisi pour recteur de l'Université de Salamanque. Tous les ministres n'ont pas, comme le duc de Lerme, « introduit la filouterie dans le ministère », selon le mot de Saint-Simon sur Mazarin, et l'on peut se reposer du spectacle de tant de fripons en place, en admirant, avec Asmodée, le beau caractère et toutes les vertus de ce « grand juge de police », qui n'est autre que d'Argenson.

Toutes les filles ne sont pas si mal élevées que Mlle Lolotte, et, dans *Beauchêne*, la fille du marquis de Ganderon suit à la lettre un assez bon programme. Il arrive même que la bonté de la nature supplée aux défauts de l'éducation, jusque chez la fille d'une comédienne, et Lucrèce, après avoir été pervertie un moment et à grand'peine par Laure sa mère, se hâtera d'entrer dans un couvent de filles pénitentes.

Enfin, comme s'il voulait achever de nous réconcilier avec l'humanité, Lesage nous montre çà et là des ménages assortis, tels que celui de don Alphonse et de la belle Séraphine, et ceux de Gil Blas en premières et même en secondes noces. Bien plus, il y a des ménages heureux jusque dans ce Théâtre de la Foire où l'auteur se montre d'ordinaire si misogyne, témoin *le Mari préféré*, qui corrige si délicatement l'amer pessimisme du *Tableau du mariage*.

Il nous semble qu'ainsi complétée et retouchée, cette conception et cette peinture de la vie ne dénigrent ni la société, ni la famille, ni l'individu, et que l'œuvre de Lesage, prise dans son ensemble, est, à la fois, le plus vaste et le plus fidèle miroir qui les eût encore reflétés chez les modernes.

*
* *

Mais une représentation si exacte de la comédie humaine était-elle inspirée à son auteur par quelque vue supérieure à cette exactitude même ? Et, pour préciser, une conception si réaliste de la vie dégage-t-elle une morale suffisamment claire et impérative ? Lesage, faisant l'éloge du *Guzman* et de tous les romans de cette espèce, dit : « Ils instruisent par l'exemple, et instruire ainsi, comme dit si joliment M. Dacier, c'est la fine fleur de la philosophie. » Voyons dans quelle mesure ce délicat éloge s'applique à son œuvre, et extrayons en *la fine fleur de philosophie* qu'elle contient.

Il y a deux morales qui se complètent l'une par l'autre et qu'il faut concilier : celle des livres d'éducation et des bons parents qui vous exhortent « à vivre en honnête homme, à ne se point engager dans de mauvaises affaires, et, sur toutes choses, à ne pas prendre le bien d'autrui » ; et celle du monde, qui tient en un mot : « ne pas se laisser duper ». Si l'on n'y réussit pas, il faut se consoler en songeant, comme Estévanille, qu'on a été du moins « déniaisé pour son argent ». L'essentiel est de pratiquer le précepte de Fabrice : de « ne pas se laisser abattre » et de durer ainsi jusqu'à un meilleur temps, lequel ne peut manquer de venir, la vie étant, comme dit le Toston du *Bachelier*, « une succession continuelle de bien, de mal, de joie et de chagrin ». Cette dernière considération est celle sur laquelle Lesage insiste le plus, dans tous ses ouvrages ; elle est le fond de sa philosophie, et Gil Blas notamment en a multiplié les formules : « Il ne faut pas être si sensible aux traverses de la vie... *Post nubila Phœbus*... je n'aurais dû regarder l'état fâcheux où j'étais, que comme une occasion prochaine de prospérité. » On a reconnu là cette consolante théorie de la compensation des biens et des maux dans ce monde, à laquelle Azaïs attachera son nom, et qui a été de tout temps le fond de la philosophie des hommes d'action. Heureux qui croit l'être, comme Fabrice, et « s'accommode également du grand monde et de la retraite de l'abondance et de la frugalité » ! Et puis, comme chante Mezzetin :

> S'affliger est une faiblesse...
> Lorsque l'on a l'esprit joyeux
> On est toujours moins misérable,
> Si l'on ne saurait être heureux.

De là, cette « morale enjouée » qui coule de source chez Lesage et qu'il aimait à retrouver dans ses auteurs favoris : Lucien, Horace, Erasme, avec lequel il pouvait répéter : *Admonere voluimus non mordere*. De là, dans ses satires, une mansuétude aimable dont il n'excepte que les financiers et les comédiens, et qui se retrouve jusque dans son Théâtre de la Foire. Dans la dernière pièce qu'il ait fait jouer, étant déjà presque septuagénaire, et qui a pour titre : *le Mari préféré*, ne met-il pas en scène un mari qui paye les dettes de jeu de sa femme et s'en fait adorer, comme s'il eût voulu nous faire entendre que l'indulgence est le dernier mot de la sagesse ?

A quoi bon s'indigner d'ailleurs contre les larrons et les imposteurs de tout rang, et invectiver la fortune, si elle est souvent comparable « à une fille de condition qui s'abandonne à des valets » ? N'y a-t-il pas des sanctions en ce monde, en attendant celles de l'autre ? Gardons-nous bien de ces transports de dépit et de jalousie qui peuvent mener droit à la *Casa de los locos*, et regardons à la fois, et s'il se peut, avec le calme de Philinte et avec l'honnêteté d'Alceste, ces pieds plats qui se sont poussés dans le monde par de sales emplois, qui se pavanent dans les palais officiels, s'oubliant comme Gil Blas, et « n'attribuant qu'à leur mérite les bienfaits dont la faveur du roi les a comblés ». Le monde n'est pas plus dupe des grimaces de ces

« misérables » que de celles des comédiens, « qu'il ne confond pas avec les rôles qu'ils représentent » et qu'un coup de sifflet à double carillon remet à leur place. D'ailleurs vienne une bonne disgrâce, et ministres et favoris iront cuver leur orgueil dans l'exil ou les cachots. Que d'occasions en ce monde de fredonner un des refrains favoris de l'Arlequin de Lesage : Vivent les gueux ! Les Turcarets ne font souvent qu'un saut des chambres des baronnes de Porcandorf dans celle de dame Justice ! Heureux quand ils trouvent encore, comme le Millioni de *la Foire des fées*, à remonter en qualité de cochers sur le fiacre qui les emporta à la maison de sûreté. Enfin pour les révoltés, comme Raphaël et Lamela, il y a l'autodafé. Et puis il y a Dieu, qui a préservé Gil Blas du scapulaire et des *carochas* de l'Inquisition, et dont notre héros reconnaît formellement la main dans ce jeu de bascule des biens et des maux : « Je n'eus pas plutôt fait cette bonne action que le ciel m'en récompensa, » s'écrie-t-il sincèrement, après un retour au bien amené par « un reste d'honneur et de religion ».

Voilà par quels *avis au lecteur* Lesage nous rend tout notre sang-froid pour la contemplation ou la pratique quotidienne de la vie. D'où suit une règle de conduite fort nette. Il faut d'abord « embrasser quelque honnête profession » qui nourrisse son homme. « Comment est-il avec son boulanger ? » demande l'administrateur de l'hôpital, quand on lui en conte sur la gloire du poète des Asturies. L'impertinente mais sage question que celle de cet épais bourgeois ! Si, après avoir bien gagné votre salaire dans la commune besogne, vous pouvez cueillir un bout de laurier par surcroît, n'y manquez pas. Mais ne visez pas trop haut, et répétez-vous quelquefois, dans votre emploi, souvent en politique, et toujours en ménage, cette maxime d'Estévanille Gonzalez : « Il faut s'en tenir à ce qu'on a, crainte de pis. »

Entre autres reproches, on fait à cette morale celui de manquer d'élévation. L'objection n'est fondée qu'à propos du *Gil Blas*, et encore faut-il se garder d'en exagérer la portée. Reynolds estimait qu'au point de vue physique l'homme moyen serait un excellent modèle pour le peintre ; nous ne voudrions pas forcer l'analogie en morale, et nous confesserons bien vite que l'homme moyen, incarné par Gil Blas, n'est pas l'idéal du moraliste ; mais nous avons assez vécu déjà pour savoir qu'il ne calomnie pas trop l'humanité, celle des grandes villes du moins, et qu'en tout cas il l'avertit à merveille.

On reproche encore à la morale de Lesage de manquer de gravité : « Qu'on va disputer ici aujourd'hui, s'écrie Molina chez la marquise de Chaves, et il ajoute : « Dieu veuille que la religion ne soit pas intéressée dans la dispute ! » Il traduit là le sentiment intime de l'auteur. Dieu fait bien ce qu'il fait et foin de la métaphysique ! On en a « les oreilles infructueusement étourdies, » affirme Fabrice, et elle donne la migraine à Gil Blas. Elle devait la donner aussi à Lesage. La sérénité de sa foi chrétienne le rassurait vite sur certains problèmes, et le spectacle même de la mort ne le troublait guère. Relisez plutôt le chapitre des Tombeaux dans *le Diable boiteux*. Sans doute, il échappe çà et là à l'auteur quelques accents âpres, comme ceux d'Hamlet maniant le crâne d'Yorick, ou mélancoliques, comme ceux de Bossuet ouvrant, sous les yeux de la cour, le tombeau de Madame, « séchée comme l'herbe des champs » ; par exemple, quand Asmodée « ouvre un sépulcre pour nous montrer « ce qui reste d'une fille bourgeoise qui mourut à la fleur de son âge et dont la beauté charmait tous les yeux », et pour qui se sont tués trois jeunes cavaliers, désespérés de sa mort. « Ce n'est plus que de la poussière, » ajoute Asmodée, et ne croirait-on pas entendre l'orateur sacré s'écriant : « La voilà telle que la mort nous l'a faite ! » Mais ce ton ne se soutient pas : il devient aussitôt ambigu, comme celui de nos vieilles *Danses des morts*. Et, dans le passage même que nous citions, Lesage se hâte bien vite, trop vite même, de quitter sa gravité tout accidentelle. Elle est vraiment macabre, la gaieté de l'écolier qui « riait de tout son cœur » devant la tragique histoire et les figures des trois suicidés. Il est vrai encore que le Frontin de *Turcaret* a un peu tort, tout en admirant « le train de la vie humaine », de déclarer au parterre que ce ricochet de fourberies est *le plus plaisant du monde*. Le chœur même d'Aristophane le prenait sur un ton plus grave, en s'adressant au public, et craignait davantage d'égarer son rire vengeur. Et c'est justement ce rôle du chœur antique qu'on voudrait voir rempli avec plus de vigilance dans l'œuvre de Lesage. Il faut bien avouer, par exemple, qu'Asmodée dans *le Diable boiteux*, Fabrice dans *le Gil Blas*, Arlequin dans *le Théâtre de la Foire*, et le marquis de la Tribaudière dans *Turcaret*, manquent par trop d'autorité, en tant qu'interprètes de l'auteur.

Mais, de grâce, qu'on leur pardonne leur gaieté, ce fruit naturel de la croyance inébranlable de leur père très chrétien à la compensation finale des biens et des maux et à la Providence. Elle est leur plus grande vertu. Qu'on leur en sache gré bien plutôt. Pourquoi leur reprocher si amèrement, avec Paul de Saint-Victor, par exemple, ce philosophique « parti pris de la vie humaine et de ses traverses », et de n'avoir pas le sens de « nos chères et cruelles maladies modernes » ? Vive Gil Blas ! s'il peut contribuer à délivrer la France nouvelle de tous ces bâtards de Jean-Jacques qui ont *mal à l'âme, mal à la vie*, comme ils disent, et dont la mélancolique lignée va de Werther au Lazare de la *Joie de vivre*, en passant par les Oberman, les René, les Adolphe et le lamentable Frédéric de l'*Éducation sentimentale*. Et, d'ailleurs, quoi de plus vraiment français que cette morale de l'action et de la gaieté, qui fut jadis le *pantagruélisme*, cette philosophie « confite en mépris

des choses fortuites », et qui engendra chez le fils le plus authentique de Gil Blas, chez « le beau, le gai, l'aimable Figaro » cette hâte à « rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer » ? Souhaitons donc que cette saine conception de la vie, telle qu'elle se dégage de l'œuvre de Lesage, garde longtemps parmi nous sa légitime influence. Elle vaut, à nos yeux, toutes celles que l'auteur du *Gil Blas* et de *Turcaret* a exercées par son talent d'écrivain.

EUGÈNE LINTILHAC.

AVANT LA VIE

Nouvelle (1).

Pierre Holet avait douze ans, lorsqu'il vit pour la première fois la mer.

Sous la nuit d'avril déjà douce, la mer veillait, inquiète et ténébreuse ; dans le silence et l'apaisement du printemps revenu, la brise plus clémente apportait à l'oreille de l'enfant qui s'approchait la lamentation des lointains inconsolés. Ce grand bruit s'entendait comme un murmure croissant, bien avant que le vent du large dans le visage et dans les cheveux vous eût, au détour d'une rue, averti qu'on était arrivé ; alors tout disparaissait dans l'immensité de la nuit sans lune et sans étoiles où l'on sentait palpiter le mystère de la chose attendue. Lui, dans l'effroi de la mer prochaine, les yeux encore éblouis du gaz, n'osait pénétrer dans cette ombre qui finissait tout, et qui, comme la porte d'un chaos entrevu, l'emplissait d'une horreur muette. A l'appel des voix lamentables, son âme, où montait la marée tumultueuse des sentiments éveillés, se penchait, frissonnante, sur le trouble de cet infini douloureux et plaintif. — Il s'avançait lentement, entraîné par les autres qui n'avaient pas peur, eux, et qui se moquaient un peu de lui, ignorants de l'appréhension confuse qui lui étreignait le cœur. Alors, à travers l'agitation indistincte et l'exaspération du grand bruit, sous une clarté pâle comme le reflet d'un foyer perdu dans les profondeurs, il aperçut la mer, qui, puissante et haute, venait à lui.

La mer venait à lui. Sur la grève retentissante, les vagues blanches sorties de l'ombre qui les projetait avec violence couraient les unes après les autres dans un effort pour se remplacer et se dépasser mutuellement. Chacune se retirait avec le sourd mugissement de son impuissance, après avoir menacé dans son élan forcené d'entraîner l'Océan tout entier à l'engloutissement de la terre. Au fond, la mer et le ciel se confondaient dans l'unité d'un même gouffre noir et troublé, et seuls, pour attester aux regards de l'enfant ému l'immensité des convulsions qui sous l'obscurité torturaient la nature, — les flots blancs jaillissaient toujours au rivage comme une écume qui serait montée aux lèvres de la nuit orageuse.

Debout dans le vent, Pierre regardait à ses pieds la fièvre vaine et solitaire. Après le premier étonnement de son rêve dépassé, d'autres pensées naissaient en lui, qui semblaient revenir du fond oublié de la vie antérieure. Comme un autre murmure, imperceptible, il entendait déferler dans les lointains de son cœur un océan insoupçonné qui dormait là depuis très longtemps. Dans le frémissement des profondeurs dévoilées, il écoutait venir ces sentiments qu'il reconnaissait pourtant. Cela s'avançait et croissait par lentes vagues successives dans les ténèbres de l'âme comme pour s'unir dans un élan suprême à la mer qui battait la grève extérieure. Maintenant, il ne les distinguait plus dans l'universelle et bruyante obscurité des choses ; il se sentait mêlé à la nuit inquiète, il voguait à la crête des lames folles que soulevait parfois vers le ciel sans fond une aspiration infinie, — puis retombait avec elles en un désespoir jamais lassé. Ses chagrins passés, ses peines enfantines, comme ses joies, revivaient et criaient tour à tour dans la grande voix de l'étendue où pleuraient d'éternelles désolations. Il les retrouvait vaguement avec le serrement de l'âme atteinte qui voit revenir des vieilles amertumes. Et l'enfant sentait avec terreur d'autres blessures ignorées saigner à côté des anciennes ; des échos douloureux s'éveillaient et vibraient pour la première fois en lui, au gémissement des flots prophétiques. Du tumulte et du trouble de la nature des pressentiments s'élevaient et envahissaient le cœur craintif. — Et cependant, au lieu de reculer, Pierre, attaché au rivage, regardait fixement devant lui, et livrant ses cheveux et son front au vent du large, dans l'extase de la vie entrevue, levait la tête vers l'inconnu.

On était venu à Dieppe, toute la famille, passer ces vacances de Pâques, bien que la saison ne fût pas encore commencée. Le médecin avait ordonné ce voyage prématuré à Mme Holet, frêle et charmante femme dont la santé déclinait déjà de jour en jour, brisée par les fatigues et les émotions d'un hiver mondain auquel elle abandonnait sa passion fiévreuse. On était venu là en partie de plaisir, et, tout de suite, en descendant du train, on était allé contempler la marée haute par la nuit noire. Les jours suivants dura le même enthousiasme pour le charme retrouvé de la mer ; puis, après quelques excursions en bateau, quelques promenades sur les falaises et dans la campagne, où, sous le renouveau, fleurissait la Normandie, l'ennui vint rapidement de cette nature avec la nostalgie de Paris. La solitude paraissait plus vide au milieu des grands hôtels déserts, sur l'immense pelouse

(1) Cette Nouvelle est le prologue d'un roman qui paraîtra ultérieurement sous le même titre.

où les bergers de passage conduisaient maintenant leurs troupeaux. Le casino fermé, à la silhouette légère et fragile, dressait étrangement ses clochetons et ses minarets que venaient battre au pied ces vagues septentrionales, semblant tantôt une silencieuse cathédrale accroupie, tantôt le palais endormi de quelque féerie orientale. Tout dans les environs de la plage rappelait les fêtes des étés anciens sur lesquels avait passé l'hiver. Les rues aristocratiques sommeillaient en un silence qui s'étonnait aux rares passants. Puis tout à coup, à un détour inattendu, commençait la ville provinciale et commerçante aux bruits criards et aux odeurs de poisson.

Les parents de Pierre Holet avaient choisi un paisible appartement dans la rue de Sygogne que domine le château et qui conduit à la mer. Aux fenêtres de la salle à manger, dont la décoration claire évoquait une autre saison, venaient geindre les innombrables mendiants attirés par l'heureuse arrivée de ces précoces étrangers. De l'autre côté de la rue, Pierre, qui venait souvent s'accouder près de sa mère, apercevait les villas aux persiennes closes, les balustres et les statues des terrasses, et tout ce luxe capricieux et hâtif que l'abandon et quelques mois à peine avaient défraîchi et rongé. C'est de là aussi qu'il s'habitua à voir passer dans la solitude des trottoirs, toujours à la même heure de l'après-midi, une petite fille un peu plus jeune que lui, qu'une femme de chambre accompagnait vers la mer. Elles allaient toutes deux très vite, sans respect pour ce lieu muet, engagées dans une vive conversation en anglais où la voix de l'enfant sonnait, pressée et mutine, au-dessus du ton plus grave de la bonne qui la modérait. Ses gestes fréquents et animés, son timbre clair ne lui faisaient pas perdre cette grâce instinctive, cette réserve et ces inflexions particulières qui dénotaient en elle la patricienne. Le charme étrange qui enveloppait chacun de ses mouvements et qui chantait dans ses paroles et dans son rire, semblait venir du fond d'une âme aux impressions mobiles et déjà complexes, qui se reflétait aussitôt dans son corps enfantin. Pierre les suivait longuement des yeux, et maintenant, chaque jour à l'heure prévue, il attendait, sans y réfléchir, leur apparition. Au moment où sa mère rentrait à l'intérieur, il trouvait des raisons pour rester à la fenêtre jusqu'à ce qu'il eût vu briller au bout de la rue sous les rayons printaniers la chevelure dorée aux épaules de la petite inconnue. — Un jour, M. Holet ayant offert à sa femme une énorme gerbe de lilas blanc, Pierre voulut qu'on le placât près de la fenêtre ouverte pour lui faire prendre l'air. Lorsque passa la fillette, elle s'arrêta sans timidité, admirative devant ces fleurs nouvelles qui parfumaient le chemin. Le petit garçon, rempli soudain d'un trouble singulier, prit, sans mot dire, la plus belle branche et la lui offrit en rougissant. Elle, le regardant et souriant tranquillement, lui dit « merci »; puis s'en alla bienheureuse avec son lilas qu'elle balançait voluptueusement près de son visage, et disparut aussitôt du côté de la plage dans le soleil et le vent embaumé.

Un autre jour, par un temps superbe, on était allé se promener jusqu'à Pourville, qui apparaît tout à coup aux regards dans un enfoncement de la falaise. On était entré pour se reposer dans le petit casino qui sous sa treille verdissante ne semble guère autre chose qu'une guinguette de banlieue pour la musique, les danses et les réjouissances du dimanche. Là, dans la salle où dormaient les pastorales des murailles, sous la poussière qui fanait les guirlandes, non loin d'un vieux billard jauni, on découvrit un piano sur lequel traînaient quelques partitions anciennes et populaires : la *Norma* de Bellini, la *Martha* de Flotow et un recueil déchiré des *Échos d'Allemagne* où venaient puiser parfois les mélancolies de passage. A la prière de son mari, Mme Holet s'assit devant le clavier et se mit à chanter de ces romances soupirées autrefois par la sincérité des âmes simples et douloureuses. Elle chantait avec toute son âme vibrante dans le printemps ensoleillé; sa fine tête pâlie, que transfigurait un rayon, se penchait en arrière dans un mouvement d'extase intérieure. Ses yeux, qui voguaient à travers l'horizon de la fenêtre, s'allumaient au resplendissement de la mer et se reportaient ensuite, pleins de clarté et d'amour, sur son fils qui admirait combien sa maman était belle, et sur le père, accoudé, qui rêvait, plein d'espoir, à leur cher passé. Dans un envolement de tout son être s'élançait la mélodie ardente :

Depuis le jour
Rayonnant d'amour...

Tous trois sentaient leurs cœurs frémissants des joies futures; et le ciel éblouissant, et la verte Normandie aux coteaux fleuris, et la mer radieuse leur versaient la lumière.

Tout à coup, ils furent dérangés par l'arrivée de visiteurs inattendus, qui ne pouvaient être que des étrangers comme eux. C'était une autre famille, une jeune femme et sa fille, suivies d'un domestique; ils voulurent d'abord se retirer, mais sur l'instance de Mme Holet, qui voyait déjà l'occasion d'une nouvelle connaissance, ils se décidèrent à entrer, et la conversation s'engagea. C'était, cette dame, la femme d'un officier supérieur de la marine, entré, assez vieux déjà, dans la diplomatie : il se nommait le comte de Lynan, et sa petite fille, qu'il avait eue d'un mariage tardif dans une des contrées de l'Amérique du Sud, où il était ambassadeur, s'appelait Dinah et était âgée de onze ans. Pierre, qui l'avait reconnue tout de suite, avait rougi de plaisir d'abord, puis de gêne; elle, la blonde enfant à la branche de lilas, le regardait encore avec son même sourire mutin; mais il n'osait ni s'approcher, ni lever les yeux sur elle, qui s'étonnait, saisi d'une timidité que rien n'aurait pu fléchir. Et les parents

continuaient à causer, et l'on apprenait que M. de Lynan devait bientôt venir chercher sa femme et sa fille pour les emmener avec lui, qui allait rejoindre son poste de l'autre côté de l'Océan. Alors, comme il voulait auparavant s'arrêter en Angleterre, il les avait envoyées l'attendre à Dieppe, où il avait une villa, jusqu'au jour inconnu du départ. La jeune femme portait dans ses yeux éteints et sa voix lente l'insouciance infinie de ceux que le sort a voyagés trop vite à travers les changements perpétuels des choses nouvelles et des personnes étrangères. Que lui importaient ces amis de rencontre? Elle se laissait faire. Cependant Pierre et Dinah ne s'étaient pas encore adressé la parole, lorsqu'on se leva pour revenir ensemble par le chemin de la falaise. Dehors, Mme Holet se tourna vers eux et leur dit pour rompre la glace, en leur montrant le sommet abrupt :

« Allons, courez! A celui qui sera le plus vite arrivé là-haut! »

La petite fille sauta de joie et partit aussitôt, rapide et les cheveux au vent, se retournant par moments pour voir si son compagnon la suivait de près. Celui-ci, raidi d'abord dans sa gêne, y allait de mauvaise grâce; puis, lorsqu'il s'aperçut qu'il avait là une rivale sérieuse, piqué au jeu, il se mit à courir de toutes ses jambes vers le but, entendant derrière lui l'essoufflement et le rire de Dinah qui s'efforçait. Quand il fut arrivé il se retourna, un peu honteux de son succès, et reçut dans ses bras la petite fille qui n'en pouvait plus. Tandis que celle-ci, haletante de la course et du rire, essayait de parler quand même avec son ordinaire volubilité entrecoupée, comme, sans s'en apercevoir, il tenait toujours sa main qu'elle abandonnait, il osa la considérer. — Elle lui apparut alors sous le vent de la falaise, dans sa chevelure qui auréolait d'un blond sombre le visage au teint mat, à peine rosé par l'air et le mouvement, mais dont la peau trop fine révélait toutes les fluctuations de la vie intérieure. Il vit les yeux surtout, très grands et très noirs, comme noyés dans le rêve de ce soleil couchant qui se reflétait aussi dans l'infini de la mer. Il la vit se tourner vers l'étendue immense, l'épaule adorablement penchée vers lui et lui offrant soudain l'odeur de ses cheveux; il la vit, la tête renversée et les lèvres entr'ouvertes, dans l'enivrement du plaisir et du grand air, et une inquiétude lui venait devant le mystère de ces choses, et une tristesse singulière lui montait de cette grâce et de cette fragilité de l'enfant qu'il entourait de ses bras. Relevant son regard il le promena lentement sur le ciel déjà pâli et sur l'horizon verdissant au loin; il écouta les flots monotones qui sapaient le roc au-dessous d'eux; et il eut l'appréhension de leur isolement dans la mélancolie du crépuscule approchant. Alors il abaissa son front vers le sien, et il voulut de nouveau rêver dans ces yeux où il avait vu le soleil.

Les jours suivants on se retrouva sur la pelouse, sur laquelle, unique et perdu, on avait installé un jeu de crocket. Il y avait là avec eux quelques petits amis que Dinah avait faits dans la ville, et qui, pour la plupart, étaient plus âgés qu'elle. La fillette mettait à ce jeu un feu extraordinaire. Impérieuse, elle en réglait tous les détails avec une décision hautaine qui n'admettait pas de discussion. D'ailleurs, très mauvaise joueuse, elle entrait peu à peu dans une fureur croissante et contenue, à mesure qu'elle voyait la partie tourner à son désavantage. A un certain moment, au moindre prétexte, elle jetait là son maillet avec un mouvement dédaigneux de sa chevelure, et s'en allait sans rien dire, boudeuse, regarder la mer; puis, tout à coup, sans honte ni souvenir, elle revenait comme une reine qui pardonne, et il fallait tout recommencer. C'était elle qui faisait le partage des camps, ayant toujours soin de choisir pour le sien les partenaires les plus forts. Le pauvre Pierre, pour être pris par elle, s'appliquait de son mieux, et en tout cas évitait soigneusement de la croquer jamais. Un après-midi, comme Dinah prétendait avoir passé un arceau qu'elle venait de manquer, des réclamations s'élevèrent contre l'ordinaire. Pâle de colère, sans un mot, la petite fille ouvrait sur eux ses yeux étranges où souffrait une douleur intérieure. Bien certainement elle avait tort; Pierre n'en prit que plus résolument son parti. Elle posa sa tête sur le bras de son ami, en jetant aux autres un dernier regard de défi; puis ils s'en allèrent lentement tous deux du côté de la grève. Très émue, elle parlait, parlait à perdre haleine, avec un léger accent anglais qui s'embarrassait dans la langue paternelle : « Ce sont des menteurs!... Oh! des menteurs!... D'abord, moi, je suis sûre d'avoir passé; n'est-ce pas que j'avais passé?... Ils l'ont fait exprès pour me taquiner, mais je les déteste, je les déteste, et je ne jouerai plus jamais avec eux, et je ne veux plus que vous, et je vous aime beaucoup, vous... »

Au bord de la pelouse Pierre s'était couché dans l'herbe fleurie, et ses yeux inquiets essayaient encore une fois de rencontrer les yeux mystérieux de l'enfant. Mais elle, debout devant lui, dérobait déjà son regard apaisé qui flottait au lointain et qui semblait vouloir percer, lui aussi, des profondeurs. Elle courbait sa tête en arrière, dans l'attitude qu'elle aimait, les lèvres ouvertes à l'air salé, les bras ramenés derrière elle, se livrant tout entière au soleil et au vent. Dans une contemplation muette, ses yeux s'agrandissaient encore pour embrasser l'immensité du ciel et de l'Océan, avec l'étonnement suprême de les voir pour la première fois. Pierre, qui suivait ce regard, s'en allait avec elle dans les horizons ouverts. Les flots, qui bruissaient à leurs pieds dans les galets, berçaient la rêverie de leurs cœurs gros de sentiments qui n'étaient pas encore. Au-dessus d'eux, autour d'eux régnait la lumière maîtresse dans les voiles blanches du large, dans la prairie émaillée. Dans un

frémissement, la joie des choses montait vers le printemps nouveau. Le printemps, insouciant de l'été brûlant et de l'hiver qui viendront, jeune et s'ignorant lui-même, souriait à la nature émue. Là-bas, au bout de la jetée, le drapeau du phare flottait dans l'azur, et les mêmes souffles caressants de la mer balançaient dans les massifs les arbustes renaissants de la pelouse et frissonnaient dans les chevelures.

Le lendemain, on alla encore se promener tous ensemble, mais du côté de Puys, cette fois. En passant, on s'était arrêté un instant à Notre-Dame-du-Pollet, sur la falaise d'où l'on domine d'un côté le faubourg des pêcheurs, de l'autre les lointains où s'en vont les jeunes hommes. On s'était agenouillé pour une courte prière, avec la distraction de ces *ex-voto* naïfs qui entouraient l'autel; puis, sur le registre noirci des marins, chacun avait inscrit une promesse à la Vierge pour un vœu secret, et l'on avait poursuivi par le chemin crevassé parfois qui longeait le précipice.

Les villas élégantes et discrètes transparaissaient, lorsqu'on arriva, dans la verdure des grands arbres. Le temps étant toujours magnifique, on résolut de revenir par en bas dans le sable, les galets et les rochers plats découverts par la marée basse. Il n'y avait aucun danger, la mer étant très éloignée à cette heure. On recommanda cependant aux enfants de ne pas trop s'écarter et de se mouiller le moins possible, et les parents se mirent à marcher devant dans le sentier à peu près régulier qui serrait le pied de la falaise.

Remplis d'une folle joie, Pierre et Dinah s'élancèrent vers ces endroits humides où avait été la mer. Une fierté les envahissait de marcher loin du rivage, parmi les algues et toutes ces plantes inconnues, entourés de ces filets d'eau qui ruisselaient et miroitaient de toutes parts. La surface unie des sables les attirait; ils y gravaient leurs noms sur lesquels passerait le flot prochain; ils s'enfermaient en des îles de rochers d'où ils regardaient le point noir des parents lointains, et où sommeillaient de mélancoliques solitudes. Les végétations sombres des fonds humides étincelaient au soleil imprévu; les fleurs étranges s'irisaient de couleurs fugitives et, comme des yeux passagers, souriaient aux enfants.

Ils rencontrèrent un homme sale et mal vêtu, une hotte sur le dos, qui fouillait avec un crochet les anfractuosités et les dessous troublés des rochers. Il leur dit que ce qu'il cherchait là, c'étaient des vignots et des crabes pour les vendre à la ville; alors ils eurent l'idée de faire, eux aussi, leur récolte; seulement, comme ils ne pouvaient voir les vignots trop petits et comme les crabes leur faisaient un peu peur, ils se mirent à ramasser les moules qu'ils trouvaient sous leurs pieds. Il y en avait, de ces moules, des milliers et des milliers; toutes petites et bleuâtres, elles formaient un tapis serré coupé çà et là de ruisseaux, et ils les ramassaient sans choisir, dans le désir de remplir plus vite leurs mouchoirs enfantins. Mais lorsque heureux et lassés, ils lui eurent montré leur pêche, l'homme se mit à rire, leur disant que tout cela ne valait rien; que les noires seules étaient bonnes à manger et qu'il fallait laisser le reste. Avec un regret et une méfiance, ils déplièrent leurs pauvres mouchoirs gonflés et se penchèrent de nouveau pour recommencer leur tâche.

Une ombre s'étendait sur le sol accidenté. Sur les moules bleues, à perte de vue, courait un lent frisson; les sables dorés, les pierres luisantes flambaient parmi les ruisseaux ensanglantés, et les fleurs singulières avaient des regards qui s'éteignaient. Pierre vit mourir le soleil dans les cheveux et les yeux de Dinah; un grand vent les atteignait, venu de l'horizon attristé où devait être la mer. Ils levèrent la tête et virent dans le soir montant d'énormes nuages inattendus qui s'avançaient, rapides, pour l'envahissement du ciel. — « Voilà l'orage, il faudra rentrer, » disait l'homme à la hotte, et il s'en allait vers le rivage, sous le crépuscule solitaire, en chantant une chanson de son pays. Les enfants, devenus sérieux, écoutaient la voix se perdre dans le silence de la grève; ils se regardaient, inquiets et muets dans leur frayeur commune. Enfin Pierre répéta : « Il faut rentrer; » il prit la main tremblante de son amie, et ils se mirent à marcher très vite d'abord, puis à courir pour suivre l'homme. Ils allaient, essoufflés, glissant dans cette eau qu'il fallait sauter, embarrassés de ces plantes noirâtres, enfonçant dans ces sables unis. Pierre, tournant la tête, vit la tempête impitoyable qui les poursuivait. Au bord de l'horizon menaçant on apercevait la mer blanchissante qui revenait; devant eux le tapis des moules bleuissait de plus en plus. Il tenta alors d'entraîner plus vite encore l'enfant fatiguée; mais elle, les larmes aux yeux, les lèvres boudeuses, résistait à sa main; elle se laissait tirer, le bras tendu, traînant après elle une algue immense qu'elle avait voulu emporter. Elle balbutiait dans le vent : « Assez!... Arrêtons-nous; j'ai mal... Vous êtes un méchant!... Je veux, moi! je veux!... je veux!... »

Enfin, dans l'obscurité croissante, Pierre aperçut la rangée grise des cabines de bain alignées sur la plage; dans un effort suprême il voulut y parvenir avant la pluie imminente. Il atteignit la plus proche, lorsque déjà les gouttes lentes commençaient à sonner autour d'eux. Poussant la porte, il s'y jeta avec Dinah, qui n'avait plus la force de rien dire et qui tomba, brisée, sur un banc. Lui, debout au seuil de leur abri, haletant encore, voyait maintenant l'orage déchaîner librement sa violence. Cela venait vers eux des ténèbres de l'horizon avec un bruit universel. On entendait gronder les lointains sombres qui préparaient la tempête. Une épouvante arrivait glissant sur les lames blanches qui s'approchaient, courbant les plantes bizarres sur son passage. Les choses semblaient soulevées dans le tour-

billon énorme, et l'enfant contemplait à la porte de leur retraite.

Il tourna les yeux vers sa compagne. Elle avait posé sa tête sur la cloison de la cabine et s'était endormie toute seule, déjà souriante, et les lèvres ouvertes. Alors il reporta son regard vers le ciel implacable où la nuit montait toujours. Vers ce fond obscur que des éclairs rapides assombrissaient maintenant après l'éphémère éblouissement des choses mouillées, ses yeux erraient, inquiets et déjà lassés, à ces fureurs qui allaient venir. La nature mélancolique, se souvenant des anciens orages, s'inclinait selon l'habitude, sentant bien que personne ne pouvait conjurer la nécessité des choses. Alors la pluie qu'on attendait se mit à tomber, pressée, sur le monde, et Pierre se retirant ferma la porte sur eux.

De nouveau il regardait le sommeil de Dinah. Un bras replié dans ses cheveux, l'autre laissait pendre sur ses genoux l'algue marine qu'elle n'avait pas abandonnée. Un rayon nocturne de la lucarne pâlissait son visage fatigué. Pierre la regardait : elle avait clos l'éclat mobile de ses yeux noirs, de ses yeux inexorables que rien sans doute ne pourrait parvenir jamais à fixer. Vers ces yeux fermés montait la prière de l'enfant penché qui songeait confusément à l'aurore de quelque réveil. — Au-dessus d'eux les souffles cléments encore et pitoyables caressaient la fragilité de la toiture; un murmure berçait au loin l'ouragan sur la nature émue, et les échos de la mer troublée soupiraient à la falaise une tendresse infinie.

Il la regardait. Impassible, elle avait conservé son sourire, et les nuages qui couraient au ciel passaient sans le déranger sur le rayon de son visage. Maintenant le vent plus fort se lamentait à travers les planches, et sa plainte était d'abord timide et discrète comme la prière d'un mendiant honteux dont la destinée sera d'avoir toujours faim et de toujours chanter en vain devant les fenêtres fermées. Puis elle se faisait sombre de rancunes amoncelées et de révoltes prochaines, que dominait l'appel suprême d'une incurable désolation. Alors arrivait la rafale, dans un fracas où craquait le bois tremblant, où sifflaient au dehors les roches sonores de la côte. Une passion insatiable semblait emporter l'univers vers des agonies sans fin. Des cris déchirants et des sanglots tourbillonnaient dans la folie de l'espace. D'immenses désespoirs clamaient à travers les solitudes. Comme des voix enfantines, on entendait gémir des douleurs inconsolées...

Il la regardait encore, blottie dans sa faiblesse et son insouciance, et les colères des éléments venaient expirer à ses genoux. Ses lèvres oublieuses s'entr'ouvraient vaguement pour dire le rêve intérieur. Pierre vit alors sa chevelure lumineuse émerger de l'ombre avec un reflet plus doré; son blanc visage sous le rayon crépusculaire se colorait légèrement dans le repos bienheureux. Il leva les yeux vers la fenêtre; par degrés la tourmente s'était apaisée: l'horizon pardonnait et s'adoucissait d'une clarté lunaire; la pluie s'était lassée de tomber, et les choses respiraient, sachant bien que les tempêtes ont une fin. Cependant, par moments, l'ouragan semblait se ranimer: il ébranlait de nouveau les cloisons de la cabine et son gémissement lugubre ne pouvait se résigner. Les bruits se plaignaient toujours au lointain, mais avec des voix brisées, incapables de nouveaux éclats; les souffrances du monde se calmaient peu à peu dans un murmure douloureux, comme celles d'un malade qu'on endort. Les amertumes se taisaient une à une, et sur la plage attendrie un souffle de mansuétude montait de la mer palpitante. L'univers entrevoyait des renaissances possibles. Les derniers nuages s'en iraient à d'autres cieux, et le soleil refleurirait encore : la nature le savait bien ; — et peut-être même l'azur primitif pourrait-il s'étendre de nouveau au-dessus de la terre mouillée, sans une tache, sans un souvenir de l'orage disparu.

Mais Pierre détestait maintenant cette paix et cette lumière qui venaient rouvrir leur isolement. Il regrettait l'obscurité de leur retraite et l'éternité inachevée de son rêve. Et il songeait avec peine qu'il faudrait tout à l'heure rentrer dans la vie ancienne et suivre les parents qui viendraient les chercher, inquiets et grondeurs.

Une intimité rapide s'était établie, comme il arrive, entre ces deux familles que la solitude avait rapprochées et que l'Océan allait tout à l'heure séparer. Il y eut de beaux jours encore dans cette Normandie capricieuse où vogue perpétuellement dans le bleu l'incertitude des nuages. Aux lendemains des après-midi sombres passés aux carreaux de la fenêtre à regarder la rue déserte, le ciel s'éveillait radieux sur le monde qui avait oublié. Alors sur la verdure des coteaux s'inclinaient les blancs pommiers, et les vaches lentes tournaient la tête vers la route où roulaient les joyeuses voiturées. Et la poussière du jour était douce dans la fraîcheur de ces soirs d'avril qui descendaient par la côte de Rouen des hauteurs du Petit-Abbeville, ou qui tombaient, solennels, de la colline que couronnent les vieilles murailles du château d'Arques. On ne voyait plus la mer, mais son bruit incessant accompagnait encore dans les oreilles la rêverie des retours. C'était l'heure des assoupissements au fond du landau, avant le lever des étoiles, les yeux perdus devant soi, inattentifs aux villas hautaines, dans la mystérieuse mélancolie de ne pouvoir cueillir un regard.

Il y avait déjà près de quinze jours que l'on était à Dieppe, lorsque d'immenses affiches blanches annoncèrent une grande fête dans la ville. On assista aux préparatifs d'illuminations, aux longs poteaux plantés dans les pavés, aux lanternes vénitiennes disposées. Pour la circonstance, le Casino lui-même s'éveilla du sommeil de l'hiver. Sur la pelouse, les enfants, délais-

sant les jeux, se tournaient vers les fenêtres de la rue Aguado où les drapeaux des hôtels claquaient au vent marin. L'affairement universel faisait rêver des merveilles.

La veille il y eut une représentation de gala au théâtre municipal. Des artistes de Paris représentaient *Roger la Honte* devant une salle frissonnante. Dinah apparaissait, très émue, au premier rang du balcon. L'intérêt violent qu'elle prenait à la scène se manifestait par ses yeux grandis que l'éclat du lustre emplissait d'horreur. Aux moments pathétiques, elle étouffait des cris d'indignation au milieu des « chut! » de ses voisins. Pierre, que son séjour dans la capitale avait un peu blasé sur les spectacles, n'en avait pas écouté un mot. Pendant un entr'acte, il alla auprès d'elle se faire raconter la pièce. Elle haletait, ne trouvant plus ses mots français : « ... Vous comprenez... La méchante femme a écrit une lettre... Alors il est parti et il a emporté son pardessus avec son chapeau... Et puis, vous savez, elle ne voulait pas, mais lui voulait... Alors le mauvais homme a tué le vieux et il a dit après que c'était le bon... Mais vous n'avez donc pas entendu lorsqu'elle a crié à sa fille : C'est ton père! c'est ton père!... » — Non, certainement, ce soir-là Pierre n'avait pas l'esprit très porté au mélodrame, mais celui-là vraiment l'intéressait beaucoup.

Le lendemain, le Casino ouvert rayonnait dans la clarté des toilettes printanières. Dans le grand salon des fêtes, les uniformes de la garnison se croisaient, empressés et galants, au milieu des bourgeois normands venus là pour la première fois. A travers le murmure des politesses, une fanfare envoyait de la plage des morceaux d'opérettes aux oreilles de Pierre qui attendait dans un coin. Parmi tous ces gens ordinaires, une amertume lui serrait la gorge et ses yeux vaguaient, indifférents, des couples muets aux groupes cancaniers. Toutes ces dames se reconnaissaient, se saluaient, « ma chère amie », et les messieurs à la boutonnière fleurie s'inclinaient avec une plaisanterie aimable. L'un d'eux, qui causait avec Mme Holet, remarqua la solitude de l'enfant : « Oh! dit la mère souriante, je sais bien ce qui lui manque; vous verrez lorsque Mme de Lynan sera arrivée. » Le monsieur, comprenant, eut un petit rire agréable. Pierre, rougissant jusqu'aux cheveux, s'était senti mordu au cœur; il eut envie de se retirer vers la mer pour pleurer à son aise. La honte le retint. Sa rancune montait contre lui-même; pourquoi avait-il dévoilé son trouble intérieur aux yeux indiscrets? Pourquoi dans l'orgueil de ses sentiments nouveau nés les avait-il laissés rayonner sur son front heureux? De quel droit ce monsieur avait-il ri tout à l'heure? Du moment qu'on la connaissait, il lui semblait que son affection pour Dinah était diminuée. Maintenant, tous ces gens polis regardaient dans son cœur ouvert, et ils se moquaient entre eux : certainement qu'ils en parlaient là-bas dans les groupes chuchotants. Et lui regardait comme eux, et au fond de lui-même desséché et raidi, au-dessus de sa douleur, il entendait son âme méprisable qui riait aussi, d'un petit rire faux, — comme le monsieur.

Dans les salons aux hautes glaces apparut Dinah tout en blanc, aux côtés de sa mère. Sous les portières relevées, elle souriait au monde indistinctement. Les têtes se tournaient vers elle, et de tous côtés on l'appelait pour des bonbons ou des baisers. Solennelle, mais non confuse, elle traversa les groupes; elle offrit son front à Mme Holet et donna à son ami une rapide poignée de main à l'anglaise. Puis elle se retourna pour suivre un bel officier qui lui offrait le bras et disparut vers la salle des jeux. Alors Pierre quitta lui aussi le salon et descendit vers la grève.

Sur le sable les tout petits, radieux par la pensée du goûter prochain, faisaient gravement des pâtés ou construisaient des forteresses. Au-dessous d'eux le flot dans les galets scandait avec son même bruit monotone l'ironie des morceaux d'opérettes. L'enfant, imprudent, s'avança sur la longue poutre d'un brise-lames qui pénétrait profondément dans la mer. Il vit les vagues l'envelopper et leur écume mouiller ses pieds impassibles. Il leva les yeux vers le Casino. De l'une des fenêtres des fusées de rire s'envolaient au ciel bleu. Au milieu d'uniformes éclatants, Pierre reconnut la robe blanche de Dinah. Ils étaient tous attentifs devant le tournoiement des petits chevaux et des cris de joie saluaient les gagnants. Pierre s'approcha. La robe blanche était lumineuse au fond de cet intérieur. La fièvre du plaisir tressaillait et s'agitait dans la chevelure. Curieux, les hommes se penchaient vers la petite fille pour la faire parler. Elle parlait de tout; elle leur disait des choses surprenantes et naïves confusément apprises sur les genoux des grandes personnes, ou bien entendues à l'ombre des longs vases de Chine, dans les lointains salons de sa mère où elle avait grandi, au temps où les palmes mélancoliques caressaient sur son front rêveur les reflets des soleils occidentaux. — Mais les petits chevaux tournaient de plus belle et chacun voulait la faire parler pour lui. La folie de la gaieté secouait les rayons de ses cheveux; sa tête se renversait en arrière dans l'extase du présent, et les grands yeux généreux reflétaient pour eux tous le printemps adoré.

Il paraît que le soir il y eut un feu d'artifice, et que le Casino resta éclairé et bruyant bien avant dans la nuit, pour l'agitation des danses où passent les robes blanches. Pierre ne vit pas tout cela; fatigué, il était allé se coucher de bonne heure, et, les lumières éteintes, au bercement des fanfares lointaines, il attendait le sommeil.

Le sommeil allait venir, et demain matin, bien certainement, il n'aurait plus ce malaise qui l'oppressait. Cependant dans son petit lit, où comme autrefois sa mère était venue l'embrasser tout à l'heure, des pen-

sées obsédantes remontaient de la tristesse de son cœur, gros de choses inconnues. De vagues inquiétudes l'envahissaient peu à peu, et bientôt s'exaspéraient d'une façon intolérable. Alors il s'irritait de son âme obscure. Pourquoi s'était-il écarté ainsi, au lieu de se mêler à la fête générale? Pourquoi était-il couché là, dans le noir, tandis que les lustres éblouissaient les chevelures? Pourquoi enfin n'était-il pas encore endormi?

Au dehors, dans les rues joyeuses, la foule passait sous les lanternes vénitiennes qu'ils avaient vu préparer. Près de la mer adoucie, la gaieté humaine bruissait à travers la nuit étoilée, à l'accompagnement de ces infatigables morceaux d'opérettes. Entraîné dans le tourbillon des autres, sur les parquets rayonnants, dansait son pauvre chagrin incompris. On pouvait bien le laisser reposer un peu, en vérité! On voyait bien qu'il était las...

Soudain, dans le crépuscule du cauchemar, il y eut une illumination. L'enfant, ouvrant ses yeux dans les ténèbres de la chambre, vit bien que ce qu'il avait cherché avec désespoir, il le savait maintenant. Un mot étrange venait à ses lèvres, qu'il n'osait prononcer encore. Qui lui avait appris ce mot? Il n'en savait rien; peut-être les tragédies que l'on récite en classe, peut-être les conversations, peut-être le printemps : il aimait.

Il aimait : cette chose attendrissait tout son être étonné. Son cœur, enfin soulagé, prenait conscience d'une vie ignorée et raffraîchissante qu'il entendait sourdre depuis longtemps en lui-même. Brusquement, l'angoisse de tout à l'heure s'était éclaircie en une joie débordante comme un ciel de la Normandie. La chanson de son bonheur sonnait au-dessus des fanfares. Il fermait les yeux dans la méditation des choses nouvelles, et le souffle de la vie prochaine l'emplissait d'une gravité, d'une fierté inconnues.

Il regardait en lui-même, et confusément il se reconnaissait. Oh! oui, il aimait! Comment donc ne l'avait-il pas vu dès le premier moment? Et il remontait dans le passé, vers la naissance de ce sentiment; alors il s'apercevait que cela n'avait pas de commencement. Il aimait, — bien avant la promenade sur la falaise, au retour de ce petit casino de Pourville où sa mère chantait des romances, — bien avant la branche de lilas blanc qu'elle balançait dans ses mains enfantines; et la première fois qu'elle était apparue sous le soleil, au détour de la rue de Sygogne, il n'avait pas éprouvé de surprise; il l'avait reconnue tout de suite. Au fond dernier de sa mémoire, dans le passé de sa plus lointaine enfance, il la retrouvait devant lui, avec sa chevelure lumineuse, avec ses grands yeux impitoyables qui ne se livraient jamais. Mon Dieu! qu'il l'avait adorée, dans ces époques antérieures, l'enfant au front voilé! que de prières ne lui avait-il pas adressées déjà, et que de larmes n'avait-il pas versées aussi devant son secret douloureux!

Sa pensée se posait un instant sur le présent, et il se trouvait froid et desséché devant le bonheur survenu. Non, il ne l'aimait pas encore, mais des tendresses nouvelles palpitaient en lui pour une infinité d'avenirs. La volée des rêves commençait à se lever et partait pour des horizons radieux, vers des pays enchantés de liberté sans fin et de printemps éternel.

Brusquement, le souvenir du prochain départ de Dinah s'empara de son imagination et l'étreignit à la gorge. Elle allait partir : cela était décidé et pouvait arriver d'un moment à l'autre. Et cette séparation ne durerait pas seulement quelques semaines ou même trois mois, comme celles qui l'avaient fait pleurer si souvent dans le silence des dortoirs, lorsque sa mère le quittait, après les rentrées de sa pension. Dinah s'en irait par la mer sans fin jusque de l'autre côté du monde, dans ces pays étonnants que raconte la géographie. Elle s'en irait en un de ces longs voyages dont on n'aperçoit plus le retour. Pierre connaissait ces contrées singulières qui étaient la patrie de son amie. Il y avait vécu sans doute dans ces temps crépusculaires où il se rappelait l'avoir aimée. Il la suivait à travers les forêts frissonnantes, sous la verdure étrange des feuillages où chantent des oiseaux dorés. Il la voyait au milieu des fleurs fantastiques, souriant à cette nature si différente de la Normandie bien-aimée; d'autres soleils rayonnaient dans ses cheveux; les lents palmiers se courbaient sur son passage, et des messieurs cérémonieux venaient encore la saluer...

Il eut une autre vision. A la clarté pesante des becs de gaz étouffants, il se reconnaissait lui-même, courbé comme autrefois sur son pupitre de l'étude. On était rentré, et la vie ordinaire de l'année avait repris son cours. Les mêmes devoirs étaient à faire, les mêmes camarades étaient assis à ses côtés, songeant déjà, sans doute, aux mille intérêts mesquins du collège, et le même surveillant descendait de temps en temps réveiller les rêveurs. Tout à l'heure, la cloche habituelle allait sonner, et, sur deux rangs, on se rendrait au réfectoire comme l'on avait fait hier et comme l'on fera demain. Les murailles noires découperont le ciel; les marronniers fleuris aux gazouillements insouciants avertiront du printemps. Toutes ces choses revenues oppressent le cœur douloureux; désormais, il n'y a rien de commun entre elles et lui. Mon Dieu! mon Dieu! Pourquoi lui a-t-on fait voir qu'il y avait un espace azuré? Pourquoi lui montrer la campagne verdissante? Pourquoi lui faire respirer les senteurs des pommiers? Maintenant, ses yeux vagues ne peuvent se détacher d'un horizon brumeux; la mer et le ciel s'y confondent, et les voiles blanches qui reviennent semblent des ailes descendues. Un retour, — dans quelques années, — oui, l'on peut sans doute espérer cela. Alors, des saisons nombreuses auront passé sur le monde; celle qui reviendra aura une robe longue;

ses cheveux ne flotteront plus sur ses épaules; ses regards auront des airs modestes de demoiselle. L'autre, celle qu'il a entrevue sous le soleil printanier, elle sera restée là-bas, à jamais, et ses yeux qui veillent au sommet de la falaise attendraient en vain pendant l'éternité... Mais non, ô maîtres prudents, ne soyez pas inquiets! Ses yeux finiront bien par se lasser; de nouveau il regardera autour de lui; le souvenir se fanera peu à peu comme une fleur d'avril, et le cœur aura de nouveau subi le lent ensevelissement de l'inconscience.

Oh! non, cela ne pouvait finir ainsi; ces choses n'étaient pas possibles! Ceux-là qui ont aimé une fois aiment pour toute leur vie. Que venaient faire ici les nécessités de l'existence? Le ciel était bleu sur leurs têtes; les vagues chantaient un hymne perpétuel; il n'y avait pas de raison pour se séparer tant que les fleurs des pommiers ne seraient pas tombées, et tant qu'à la marée basse le tapis des moules bleues s'étendrait sur les rochers étincelants... Ils sont bien ici, tous deux, sur cette pelouse où se dresse le jeu de crocket, solitaire encore. Les pays lointains ne nous attirent pas; c'est sur cette plage déserte que nous voulons toujours nous promener, — n'est-ce pas, mon amie?...

Mon amie, la poussière des routes aux villas silencieuses s'élèvera longtemps devant nous; nous regarderons flotter le drapeau du phare, et, par les beaux jours, nous compterons les barques aventurées sur les flots enchanteurs.

Mon amie, vous souvenez-vous? Il y a une église que l'on aperçoit sur la falaise du Pollet; les oiseaux de l'autre monde, fatigués, viennent s'y reposer, et tous les ouragans ne pourront jamais l'ébranler.

Ma petite amie, demeure; l'inconnu douloureux t'attend dans ce monde où tu veux courir; restons ici, je t'en supplie! Nous ne grandirons jamais : plus enfants encore, nous descendrons à la grève choisir des galets et faire des pâtés de sable. Les vagues écumeuses viendront mouiller nos pieds insouciants, et nous laisserons bruire au loin la mer mystérieuse...

Il arriva pourtant, ce jour du départ.

La veille, le comte de Lynan avait télégraphié. Pierre et sa mère se trouvaient là. Lorsque Dinah apprit ce dont il s'agissait et qu'il fallait quitter ce pays, elle s'arrêta soudain de parler, comme extraordinairement étonnée de cette nouvelle que tout le monde attendait. Les deux femmes parlaient du voyage prochain et se promettaient des lettres fréquentes. Pierre, distrait, leva son regard; tout à coup il reçut un choc violent : ses yeux avaient rencontré les yeux de Dinah immobiles et fixés sur lui.

Le lendemain, le printemps s'était voilé; des nuages bas couvraient l'étendue et couraient au-dessus de la mer. Une pluie fine tombait depuis le matin. A sa fenêtre de la rue de Sygogne, l'enfant regardait à travers le temps gris les balustres et les statues verdâtres des villas. Toute cette eau tombait sur son cœur; sa respiration sortait avec peine de sa poitrine oppressée; cependant ses paupières étaient sèches, et il s'étonnait lui-même que la chose inévitable se passât aussi simplement. Il se disait qu'il voudrait avoir un temps pareil pour le jour prochain où, lui aussi, il s'en irait de Dieppe; les souvenirs de ce pays où tout lui souriait et chantait ne viendraient pas ainsi attrister son départ. Celui de la famille de Lynan était fixé à trois heures de l'après-midi, et l'on devait se retrouver sur le quai d'embarquement...

L'heure suprême approchait; ils étaient tous là, graves et parlant peu, sur le pont du paquebot de Newhaven, où on les avait laissés accompagner leurs amis. La pluie avait cessé, mais le ciel restait toujours couvert, à l'exception d'une place lointaine où le soleil commençait à percer les nuages au-dessus des flots. De cet endroit des lignes partaient qui partageaient la mer, comme une plaine bariolée, en nuances diverses de bleu, de vert foncé et de vert clair. L'encombrement remuait dans le port affairé; des fumées noires salissaient encore l'horizon; des sifflets s'entendaient du côté de la gare maritime. Une dernière fois, Pierre regardait Dinah. Comme la veille, ses yeux répondaient à ses yeux. Silencieuse, elle avait un demi-sourire figé sur les lèvres qui n'osaient pas changer d'attitude. Mme Holet, qui voyait encore se briser une de ces affections rapides et passionnées qui faisaient sa vie, pleurait près de son amie, qui la consolait placidement, en femme habituée à ces séparations. Les hommes s'étaient mis à causer entre eux.

Pierre regardait Dinah. Muet, son regard plongeait avec une avidité hâtive dans ces yeux qui se donnaient enfin, mais qui semblaient maintenant, au travers du sourire immobile, une douloureuse énigme de marbre Ils allaient disparaître à jamais, sans avoir livré leur secret, sans avoir exprimé le regret de ce qui aurait pu être, sans avoir fait l'aurore sur les ténèbres de son âme. L'enfant s'irritait de l'insensibilité et de la banalité de ce départ; en lui-même il trouvait plus de trouble que de réel chagrin.

Une cloche sonna; c'était le signal d'évacuer le pont du navire. Les parents leur dirent : « Embrassez-vous! » Ils s'approchèrent; Dinah tendit une joue timide, et Pierre y déposa un baiser gêné. Ce fut tout, et l'on redescendit à terre. A bord, la manœuvre avait commencé et l'on s'éloignait du quai. L'enfant se précipita pour saisir au moins et garder à jamais une dernière image de celle qui s'en allait. Il vit alors que subitement le sourire immobile s'était détendu, et que deux larmes étaient lentement descendues des grands yeux révélés...

Accélérant peu à peu son allure, le paquebot était sorti du port; il voguait maintenant en pleine mer,

traversant successivement les bandes de vert pâle, puis de bleu foncé, et se dirigeant enfin vers l'endroit lumineux. De sa cheminée se déroulait un ruban de fumée dont l'extrémité restait accrochée au sommet de la falaise du Pollet, et joignait encore la terre normande à ceux qui partaient pour les rivages inconnus. Il disait, ce ruban de fumée : « Ne pleurez pas, vous qui restez! Malgré les longs exils, malgré les océans immenses, quelque chose nous unit que le temps ne pourra rompre, et quelque beau jour nous ramènera vers vos plages bien-aimées. »

Pierre s'était avancé avec ses parents jusqu'au bout de la jetée, d'où l'on apercevait l'adieu des blancs mouchoirs. Devant lui le soleil, qui avait réussi à se faire une place dans le gris universel, éblouissait la mer dans un petit cercle où se concentraient ses rayons. Le printemps annonçait son retour après une éclipse passagère. Non, la joie des choses n'était pas terminée; elles allaient continuer, leur fête bienheureuse, jusqu'à l'heure éloignée de l'hiver. La nature consolée, bien que mouillée encore, souriait de toutes parts. — Lorsque le navire passa dans la lumière, il apparut transfiguré dans un rayonnement des choses dorées. A ce moment, l'enfant, penché vers les flots murmurants, sentit se fondre le poids qui l'oppressait; des espérances infinies sorties de son cœur léger battaient de l'aile vers le vaisseau radieux...

Il voyait se lever son âme sur la mer.

MAURICE PUJO.

VARIÉTÉS

Napoléon intime.

M. Arthur Lévy a réuni pendant dix années les matériaux d'un *Napoléon intime* dont la publication, confiée à la librairie Plon, est impatiemment attendue de tous ceux que n'ont pas satisfaits les études, passionnantes mais passionnées, de M. Taine, sur le caractère de l'Empereur. L'histoire ne peut plus se contenter, aujourd'hui, des faciles déclamations et des banalités sonores dont il ne paraît pas que l'éloquence politique ait su encore se défaire; aussi ne nous occuperions-nous pas de l'ouvrage de M. Arthur Lévy, s'il n'était conçu d'après les données les plus modernes de la science critique.

Il y a, sur Napoléon, deux légendes : l'une, que l'auteur appelle justement la légende dorée, représente le grand homme comme une sorte de demi-dieu, envoyé en congé, sous l'uniforme militaire, des sphères de l'Empyrée, pour sauver la France, soumettre le reste du genre humain et donner à la Révolution une forme monarchique et décisive.

L'autre, — la légende noire, — nous peint Napoléon sous l'apparence d'un monstre vomi par les enfers afin de châtier l'humanité, affranchi de toutes les lois divines et humaines, et dont la domination est assise sur la lâcheté universelle.

M. Arthur Lévy s'est attaché à démolir ces deux légendes, à l'aide d'innombrables documents inédits ou puisés dans les relations des témoins oculaires; chaque page de son livre, tout de faits, est accompagnée d'une escorte véritablement imposante de citations, empruntées aux trésors qui dorment dans les Archives nationales, ou aux vingt-deux mille pièces dont se compose la correspondance de Napoléon. De l'Empereur, il expulse à la fois le monstre et le demi-dieu, pour que subsiste l'homme, avec ses faiblesses, ses grandeurs, son charme.

*
* *

Un curieux chapitre de *Napoléon intime* traite l'ingérence obstinée de l'Empereur dans les questions d'art. Des très probantes citations que l'auteur a réunies sur ce sujet, on peut conclure à la fausseté du lieu commun d'après lequel Napoléon Ier n'aurait affiché des préoccupations artistiques et, selon sa propre expression, « donné une secousse à toutes les branches des belles-lettres qui ont, de tout temps, illustré la nation », que pour distraire l'attention publique de questions autrement graves, et en vertu d'un habile calcul de gouvernement.

A l'appui de cette thèse, que Villemain a soutenue avec plus d'éclat, peut-être, que de conviction, on cite surtout le décret de Moscou. Cette admirable matière à mettre en chroniques semble inépuisable. Le comité de lecture du Théâtre-Français ne peut refuser une production de M. Émile Bergerat, sans que ce dramaturge malchanceux parte en guerre et s'évertue contre l' « ukase » fécond en désastres que tout le petit journalisme (le seul qu'on lise) prétend, plusieurs fois par mois, « avoir été dicté de Moscou uniquement pour donner le change à l'Europe sur la situation de l'Empereur ».

Rien de plus facile à développer, rien de plus faux ; car, dans l'histoire de Napoléon, les décrets de Moscou abondent.

Après la double victoire d'Iéna et d'Auerstædt, à la veille d'entrer triomphalement dans ce Berlin où, deux mois auparavant, les gendarmes-nobles aiguisaient leurs sabres sur le perron de l'ambassade de France, l'Empereur écrit, de Potsdam, qu'il approuve les dépenses occasionnées par la mise en scène du *Retour d'Ulysse* et ordonne à Fouché de voir la première représentation de cette œuvre.

Tandis que les troupes enlisées dans les sables mouvants de la Prusse septentrionale se battent chaque jour, boivent de l'eau bourbeuse, manquent de pain et couchent dans ces misérables logements, dont Marbot

raconte avec amertume qu'il fallait les disputer aux cochons, Napoléon, tout en s'occupant de ses troupes qui campent sur la rive gauche de la Vistule, ne perd pas de vue ce qui se passe sur la rive gauche de la Seine. Et, le 15 décembre 1806, il recommande à Cambacérès « de faire travailler au théâtre de l'Odéon ».

Une semaine après la sanglante affaire de Golymin, insoucieux des fatigues de la campagne de Pologne et des campements atroces que les Mémoires du temps sont unanimes à déplorer, « des amas confus d'ignobles baraques habitées par de sales Juifs », dit encore Marbot, l'empereur discute la valeur des *Templiers* et déclare, dans une lettre à Fouché (Pultusk, 31 décembre 1806), que Raynouard a manqué le rôle de Philippe le Bel : « Rien ne montre davantage le peu de connaissance que beaucoup d'auteurs font voir des ressorts et des moyens de la tragédie que les procès criminels qu'ils établissent sur la scène. »

Je le répète, l'histoire de Napoléon est pleine de ces exemples ; M. Arthur Lévy aurait pu les multiplier : rappeler que le 17 mars 1807 l'empereur fit connaître, du camp d'Osterode, sa résolution de faire placer dans la salle des séances de l'Institut la statue de d'Alembert; qu'au mois de juin de la même année, quelques jours avant Friedland, un ordre, parti « du quartier général de Finckenstein », enjoignait à Champagny, ministre de l'intérieur, d'instituer un concours « sur la maladie connue sous le nom de croup ». Mais ce qu'on vient de lire prouve assez la fausseté de la fameuse assertion relative au décret de Moscou, assertion d'ailleurs commode, et qui, par conséquent, a des chances de se reproduire indéfiniment.

Que cette protection administrative, accordée selon les lois d'une inflexible hiérarchie à des beaux-arts trop exactement cadastrés, leur enlevât quelque indépendance, quelque originalité, cela n'est pas discutable. Aussi bien l'empereur ne se faisait pas faute d'imposer ses goûts personnels.

S'il déclarait « ridicule de commander une églogue comme une robe de mousseline », il n'en prodiguait pas moins aux poètes des indications, voire des corrections. Dans un opuscule presque inconnu de Sklower : *Entrevue de Napoléon avec Gœthe*, le souvenir est conservé des conseils littéraires que le grand écrivain reçut, à Erfurt, de Napoléon : « Vous devriez écrire, par exemple, *la Mort de César*, mais d'une manière plus digne et plus grandiose que ne l'a fait Voltaire. Dans cette tragédie, il faudrait montrer au monde comment César aurait pu faire le bonheur de l'humanité, si on lui avait laissé le temps d'exécuter ses vastes plans. » La même préoccupation d'une littérature instructive, directrice du sentiment public, se retrouve dans la donnée qu'il propose à Raynouard, dont on a vu tout à l'heure qu'il critiquait à juste titre le manque de vues politiques : « Pourquoi, écrit-il à Fouché (Milan, 1er juin 1805), n'engageriez-vous pas M. Raynouard à faire une tragédie du passage de la première à la seconde race? Au lieu d'être un tyran, celui qui lui succéderait serait le sauveur de la nation. »

Si l'auteur de *Faust* et celui des *Templiers* avaient accepté le canevas de ce collaborateur couronné, nul doute qu'il n'eût surveillé leurs travaux avec cette minutie autoritaire dont il ne cessait de faire preuve à quelque « branche des beaux-arts » qu'il lui convînt de « donner une secousse », soit qu'il commandât, par un arrêté du 3 mars 1806, « huit tableaux de 3m,3 de hauteur sur 4 mètres de largeur, le prix de chacun devant être de 12 000 francs, et quatre autres de 1m,8 sur 2m,2 au prix de 6000 francs » ; soit qu'il prît soin de modifier la distribution du *Cid*, d'envoyer au surintendant des spectacles l'ordre de remplacer *la Vestale* par *la Mort d'Adam*, de jouer *Persée et Andromède* le lundi de Pâques 1810, et *les Bayadères* quinze jours après ; soit enfin qu'il s'insurgeât contre la quantité « énorme » de billets gratuits délivrés par l'administration de l'Opéra, à la tête duquel il menace de placer « un bon militaire qui fera tout marcher tambour battant ».

On voit que le membre de l'Institut, pour la section des arts mécaniques (1), n'avait pas de préférences exclusivement scientifiques. Et, dans son *Chant lyrique*, dont l'indigente versification dut médiocrement inspirer Méhul, Arnault pouvait montrer Apollon accueillant les plaintes jalouses de Clio, d'Uranie et de la déesse des Arts par cette déclaration d'un lyrisme bien intentionné :

> Combien j'aime à vous voir, généreuses rivales,
> Vous disputer le cœur de cet ami commun
> Qui, vous ennoblissant par des faveurs égales,
> Protège tous les arts et n'en préfère aucun.

Malgré le dire d'Apollon, on peut affirmer que l'Empereur, médiocre appréciateur de la peinture et fort ignorant de la musique, préférait à ces deux arts les belles-lettres et, en particulier, le poème épique et la tragédie.

Tout récemment, M. Brunetière disait, ici même, la réelle popularité dont les prétendus héros gaéliques jouissaient il y a moins d'un siècle. L'empereur lisait (2) Ossian avec avidité. Dans l'une de ses premières lettres à Joséphine, il parle de « notre bon Ossian » avec autant d'affection que Mme de Sévigné de « notre vieux Corneille ».

Mais, par-dessus tout, il aimait les tragiques. Quand on lui proposa de servir une rente de 300 fr. aux des-

(1) Élu le 5 nivôse an VI, en remplacement de Carnot proscrit par le Directoire. Coïncidence étrange, le 10 avril 1815, c'est le même Carnot, fructidorisé dix-huit ans plus tôt et devenu comte de l'Empire, qui transmet au président de l'Institut la démission de Napoléon.

(2) Il est à peine besoin de dire qu'il s'agit des imitations rimées par Baour-Lormian, d'après les poèmes apocryphes de Macpherson, dont Napoléon ne pouvait soupçonner la fraude.

cendants de l'auteur du *Cid*, il répondit : « Ceci est indigne de celui dont nous ferions un roi. Mon intention est de faire baron l'aîné de la famille, avec une dotation de 10 000 fr. ; je ferai baron l'aîné de l'autre branche, avec une dotation de 4000 fr. s'ils ne sont pas frères. Quant aux demoiselles, savoir leur âge, et leur accorder une pension telle qu'elles puissent vivre. »

Sa correspondance fourmille d'allusions aux œuvres du répertoire tragique. En 1814, aux heures terribles où il envisage la possibilité de son fils fait prisonnier, sa pensée se porte sur le fils d'Hector, et il écrit au roi Joseph : « Je n'ai jamais vu représenter *Andromaque*, que je n'aie plaint le sort d'Astyanax, et que je n'aie regardé comme un bonheur pour lui de ne pas survivre à son père. » De même à l'apogée de la gloire, quand allait se conclure son mariage avec Marie-Louise, il avait prononcé une phrase sentimentale notée par Catherine de Wurtemberg : « qu'il donnerait la paix au monde et tout le reste de son temps à Zaïre ».

Il suivait les représentations des tragédies avec assez de persistance pour faire des remarques inattendues dans le genre de celle-ci, qui frappa Rœderer : « Dans une tragédie, quand l'action commence, les acteurs sont en émoi ; au troisième acte, ils sont en sueur, et tout en nage au cinquième. » Bien plus, il fournissait des sujets. Arnault, dans la dédicace de ses *Vénitiens*, reconnaît qu'il doit à Napoléon l'idée de son cinquième acte, celui qui eut le plus de succès.

Quelques écrivains ont reproché ce passe-temps à l'Empereur. C'est beaucoup de sévérité, car je ne sache pas que les combinaisons du ballet dont il donne le sujet à Gardel, *le Retour d'Ulysse*, aient nui à celles qui assurèrent la victoire d'Austerlitz. A ces historiens trop sévères M. Arthur Lévy peut répondre par un mot que nous a conservé Rœderer : « J'aime la tragédie, mais toutes les tragédies du monde seraient là, d'un côté, et les états de situation de l'autre, que je ne regarderais pas même les tragédies. »

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

CHRONIQUE MUSICALE

OPÉRA : *La Maladetta*, ballet de MM. Pierre Gailhard et Paul Vidal. — CONSERVATOIRE : *la Lyre et la Harpe*, de M. Camille Saint-Saëns. — CONCERT DU CHATELET : Audition de la Chapelle d'Amsterdam.

L'histoire impassible écrira qu'à cette même date mémorable du 24 février 1893, le retour ordinaire des choses ramena sur l'horizon cette autre victime de l'inconstance populaire, M. Pierre Gailhard, exilé naguère de l'Académie nationale de musique, — avec défense de porter le nom de Pedro. C'est par un ballet que l'ancien directeur de l'Opéra vient de signaler sa rentrée. Le beau Cadual dont, en une chorégraphie savante, il nous a montré les amours, pâtre pyrénéen, dit le livret, me semblerait plutôt de la famille du chien du jardinier. Distingué en même temps par deux femmes également charmantes quoique appartenant à des mondes différents, l'une bergère, l'autre fée, — mais la douce mobilité des affections humaines n'est-elle pas faite surtout de ces contrastes? — il les préfère chacune tour à tour, ce qui est, au fond, la plus sûre manière de choisir. Mais pendant qu'il préfère l'une, il ne peut pas souffrir que l'autre fasse mine de chercher des consolations par ailleurs ; en quoi je trouve qu'il va trop loin. A peine s'il est rentré en grâce, — au prix de combien d'efforts et de serments, — auprès de Lilia sa blonde fiancée, qu'il s'arrache du seuil même de l'église où les attendent le clergé, la famille, tout le village ; et le voilà qui retourne à sa fée des neiges, pour l'avoir vue seulement coqueter avec le roi des Gitanos. Puis, quand, à son tour, la fée, au fond de ses grottes d'azur inaccessibles, croit l'avoir reconquis pour toujours, il perd la tête devant le spectacle évoqué soudain, en un trompeur mirage, de son propre cortège de fiançailles qui défile devant ses yeux, mariés en tête, lui-même conduisant Lilia à l'autel. A la pensée qu'un autre a pris sa place, il s'élance, repousse sa maîtresse ; et si grande est sa fureur à frapper un rival, qu'il ne s'aperçut pas, l'insensé, qu'il s'attaque à une ombre et que cette ombre est la sienne. Voilà une terrible méprise d'amoureux ! Il faudra donc, pour lui rendre le sang-froid, que la reine du lieu, justement irritée, l'immobilise en une statue de cristal, et le dresse, ainsi figé, sur la plus haute cime, pour servir d'exemple. Vous dites que cette légende n'est pas tout à fait neuve ? En effet, on nous l'avait, maintes fois déjà, rimée, mimée, chantée, dansée, du Nord au Midi, l'histoire du bon jeune homme détourné de ses justes noces par quelque astucieuse Mélusine acharnée à sa perte. Mais d'habitude, sur le banc de fleurs, dans la caverne propice où elle attire le chevalier, le trouvère ou le chasseur, la sirène se dérobe, reprend sa forme de poisson, livre l'imprudent aux monstres marins. Cette fois, la charitable fée ne demanderait qu'à faire le bonheur de son berger ; c'est lui qui gâte son affaire avec sa folle jalousie, — dénouement plus moral, à ce qu'il m'a semblé.

Sur cette chaîne un peu mince, le librettiste a rattaché un certain nombre d'épisodes, également pyrénéens : chasse à l'ours, tournée du percepteur gitano, fiançailles bohémiennes avec pas des amphores : celle qui laisse tomber l'urne qu'elle tient sur sa tête en a pour un an avant d'épouser son amoureux. Au tableau des accessoires : un ours, à qui l'on fait de solennelles funérailles comme au cygne de *Parsifal* : cinq cruches, sur lesquelles on n'en casse que deux (signalé au rap-

porteur des prix de vertus) ; puis, à défaut du baron retranché, un marquis bénisseur de rosières. Ajoutez de superbes décors, quelques jolies femmes, la conjonction merveilleuse et rare des deux étoiles de première grandeur, Subra et Mauri, de très agréable musique, enfin, dont il est temps que je vous parle.

La critique s'est faite plutôt sévère pour la partition de M. Paul Vidal; ainsi ne pourra-t-il pas se plaindre d'avoir été traité en débutant. Il est bon d'être exigeant pour les artistes de sa valeur, surtout quand ils sont jeunes, surtout quand ils sont de nos amis; et M. Vidal a dû voir par là qu'il compte beaucoup d'amis dans la presse. Pour moi, j'ai bâti sur son jeune talent de hautes espérances. L'évolution fatale, imminente, du ballet, fusionnant avec le drame musical dans la pantomime, devra le trouver armé de toutes pièces. Nous comptions beaucoup sur lui; nous y comptons encore, non pas tant pour sa remarquable culture, — encore qu'il ait sucé la moelle de toute sorte de lions; que dis-je, de tous les grands fauves de la montagne et de la jungle! — non pas tant pour sa souple intelligence, capable de fréquenter en même temps chez César Franck et chez M. Massenet, et de prendre à chacun la fleur de ses leçons; — non pas même pour cet exquis *Noël*, qui n'a rien à voir à notre affaire, — mais pour ses dons de symphoniste et d'homme de théâtre, affirmés dans *la Révérence*, dans *Éros*, dans sa *Jeanne d'Arc* et son *Saint Georges*. Je voulais donc son œuvre hors de pair. En la trouvant très bien, je n'ai pu me défendre d'une certaine déception, vite oubliée, qu'il faut cependant que je note au passage. Il est certain qu'il ne s'est pas emballé sur son livret; il n'a pas cru que c'était arrivé; or il faut toujours croire que c'est arrivé, et, fût-ce pour un scénario de ballet, savoir braver, au besoin, le ridicule; il n'y a d'œuvres durables qu'à cette condition. Mais M. Vidal est de la maison, et depuis trop longtemps, pour pouvoir s'emballer encore sur quelque chose; en ce milieu se flétrit toute conviction, partant meurt toute poésie. Malheur à qui peut en voir de près les dessous et la cuisine; un peu d'ignorance est au fond de toutes les audaces, et lui, qui n'ignore rien, a perdu de sa vaillance première. Pour tenter des voies nouvelles, il a trop su d'avance qu'il faudrait toujours finir par capituler de guerre lasse; — le moyen, quand on est « du bâtiment », de résister aux désirs de son directeur, du maître de ballet, des camarades! — pour « symphoniser » librement : il a trop conscience des sacrifices au prix desquels on peut faire sonner l'orchestre dans l'étouffoir de M. Garnier. Voilà son excuse. Si donc il n'a voulu, comme je le pense, que chanter clair, que faire se trémousser gentiment de jolies jambes moulées dans la soie rose, avouons, du moins, qu'il y a fort bien réussi.

Et convenons de même que, dès qu'il a cru pouvoir se donner carrière, il en a profité pour faire œuvre d'artiste. Si la partie dansante est du ballet, et rien de plus, la partie mimo-dramatique a de jolies envolées de poésie. J'ai noté au passage le prélude, l'*Angelus* qui termine le premier acte, l'intermède symphonique du changement de décor; la lecture de la partition me réserve assurément d'autres charmantes surprises, quand j'aurai pu l'obtenir; mais il paraît que c'est toute une affaire. L'orchestre de M. Colonne ne se met guère en peine de la faire valoir, et son chef se désintéresse de plus en plus de la mesure.

*
* *

La Lyre et la Harpe de M. Camille Saint-Saëns est, je crois l'avoir dit, une grande composition très mendelssohnienne de forme et de tenue; je m'empresse d'ajouter, pour effacer ce que, sous ma plume, l'épithète comporterait de restrictions dans la louange: avec une intensité de sentiment et de vie qui manque aux œuvres similaires de Mendelssohn, psaumes, oratorios, cantates; avec une indépendance d'allures et des audaces qui scandaliseraient fort le Berlinois, avec une grâce, enfin, qui, chez l'auteur du *Songe d'une nuit d'été*, survécut à peine à la prime jeunesse. Elle me paraît la plus accomplie entre les œuvres de M. Camille Saint-Saëns, la seule peut-être dont je ne voudrais pas retrancher une mesure, l'une de celles que l'école française peut opposer avec confiance aux plus belles productions de la musique contemporaine. Elle fut écrite en 1879, pour les festivals de Birminghan, sur l'ode célèbre de Victor Hugo dont elle porte le titre; — et cette fois du moins le musicien n'a pas été desservi par le librettiste de son choix. Fort applaudie en Angleterre, elle était à peu près inconnue en France; un massacre chez Pasdeloup en 1880, une exécution fragmentaire au Conservatoire quelques années après, et ce fut tout.

Elle semble pourtant, en sa forme classique, convenir tout particulièrement à la salle de la rue Bergère; d'une exquise pureté de lignes, venue d'un seul jet et pourtant très mûrie, menée à terme sans une défaillance par une progression ininterrompue. Rien n'y sent ni l'improvisation ni l'effort. Le plan est celui des cantates de Bach; cependant cette indication du programme n'est qu'approximativement exacte. L'œuvre procède, il est vrai, par une suite de morceaux, accouplés deux par deux et s'opposant l'un à l'autre, selon l'esprit du sujet. Mais la coupe y est moins rigoureusement uniforme que chez Bach et Hændel; les airs y fusionnent plus librement avec les chœurs. Par la langue encore, le maître français s'y rattache, comme Mendelssohn, à la tradition du dernier siècle; mais tandis que chez Mendelssohn, la résurrection du contrepoint et de la fugue n'est qu'exercice intellectuel, exhumation archéologique, M. Saint-Saëns en combinant, — avec quel discernement et quel art infini, — les tournures du style moderne et les formes an-

ciennes, donne à celles-ci une vie nouvelle, une signification inconnue et plus haute, en quelque sorte symbolique. S'il l'a fait ailleurs, dans *Samson*, dans *le Déluge*, nulle part la valeur du procédé n'est plus qu'ici sensible, dans ce balancement harmonieux d'antithèses symétriques, où « l'écho du Pinde » répond aux « hymnes du Carmel ». Et remarquez, à ce propos, l'effet identique de moyens d'art tout contraires. Alors que le musicien fait alterner les rythmes et les styles, c'est par l'exacte symétrie des strophes jumelles que le poète accuse le contraste des sentiments.

L'exécution a été merveilleuse, et le succès, l'un des plus francs dont les annales de la Société des concerts aient gardé la mémoire. M. Auguez, Mme Terrier-Vicini, M. Alvarez, Mme Leroux-Ribeyre, ont fait applaudir leur beau style et bisser plusieurs fragments. M. Taffanel, tout à fait « en forme », voit grandir chaque jour, avec son autorité, les sympathies du public.

*
* *

Ce n'est point au Châtelet que j'aurais voulu entendre la célèbre Société chorale néerlandaise de M. de Lange, entre la *Symphonie pastorale*, un *Concerto* de Bach et le *Chasseur maudit* de Franck, — une vraie salade japonaise! Passe encore pour Bach, s'il avait été exécuté avec un semblant de goût et de style (le pianiste joue en écolier ; les instruments rabotent leur partie avec des coups d'archet si secs, que l'allure du morceau rappelle la démarche ataxique d'un Géronte au chef branlant). Mais que dites-vous de l'orage de Beethoven, de la chasse infernale de César Franck pour encadrer les chœurs *à capella*, sans accompagnement, des primitifs de la musique? L'oreille, encore tout ébranlée par les sonorités de l'orchestre moderne, se tend désespérément vers les premières notes, aspirées plutôt qu'entendues.

La première surprise passée, c'est un autre étonnement qui succède. Eh ! quoi! me disais-je, en relisant ce prodigieux *Kyrie* d'Okeghem, l'art des sons, dès le temps de Charles VII, avec les seules ressources, les combinaisons si limitées du contrepoint vocal, sans modulation, sans instruments, avait pu déjà atteindre à cette perfection plastique et faire planer l'aile du rêve à ces surhumaines hauteurs! Ici, en effet, rien de la gaucherie des primitifs de la peinture, des Dietrick Bouts, des Henri de Bles; une harmonie aussi pleine, aussi sonore, aussi douce, encore plus fluide, plus suggestive que celle qui tombe là-bas, des voûtes du temple du Graal. Ni Palestrina, ni Vittoria, ni Roland de Lassus n'iront plus haut. Mais alors, cette musique « qui nous vint d'Italie et qui *lui* vint des cieux »? Eh bien, mais elle est née à deux pas de nous, entre Somme et Meuse, en Picardie et dans les Flandres; elle a grandi à la cour de nos rois Charles VII, Louis XI, Louis XII, dont Okeghmen et Josquin formèrent la chapelle; — il paraît, du reste, et j'en suis aise, que les Français ne sont pas seuls à l'ignorer. J'ai déjà raconté cette histoire, comme j'ai protesté contre la prétendue barbarie des chants d'église dans toute la chrétienté jusqu'à la « réforme » de Palestrina. Mais les légendes ont la vie dure. Quand donc la courte apparition de M. de Lange parmi nous n'aurait fait qu'affirmer le glorieux passé de l'école franco-néerlandaise, il faudrait l'en remercier au nom de l'art français. Mais, en jouissant de l'exécution de ces chefs-d'œuvre, révélés pour la plupart, je ne songeais guère à philosopher sur l'art. Réduit maintenant à cette seule ressource, faute de pouvoir traduire et communiquer mon émotion avec des mots, je préfère m'arrêter. Rien qu'une ligne encore pour rappeler qu'à Paris même, la maîtrise de Saint-Gervais tente depuis un an pareil effort, et que la célèbre chapelle d'Amsterdam eut aussi, sans doute, des débuts modestes, où les encouragements du patriotisme ne lui furent certainement pas marchandés.

René de Récy.

THÉATRES

Comédie-Française : *Don Japhet d'Arménie*. — Bouffes-du-Nord : *Jean Mayeux*, « mimodrame » en trois actes, de M. Blanchard de La Bretesche, musique de Ch. Thony.

La Comédie-Française a repris *Don Japhet d'Arménie*, la célèbre comédie de Scarron. J'en suis ravi, pour ma part. Ce qu'on reproche parfois à la Comédie, c'est que son répertoire est un peu restreint, qu'en dehors de Camille, de Racine et de Molière, elle laisse un peu trop de côté notre théâtre classique. Je sais tout ce qui s'oppose à la remise à la scène de tant de pièces que nous serions curieux de revoir : c'est une raison de plus de féliciter cette fois la Comédie. On l'a souvent comparée au Louvre, soit; mais à condition qu'elle ait dans sa collection au moins un chef-d'œuvre de chaque époque; et si le mot chef-d'œuvre vous choque, mettons au moins un spécimen. Songez qu'en dehors du *Menteur*, nous n'avons vu aucune comédie de la première moitié du XVIIe siècle. C'est là une lacune vraiment un peu grosse. La reprise de *Don Japhet* l'a comblée en partie. Mais je voudrais qu'on ne se laissât pas décourager par l'accueil réservé qu'on a pu faire à la comédie de Scarron, et que la pièce, après trois ou quatre représentations, ne disparût pas de l'affiche. Il y a quelques années, on reprit *Iphigénie*, et vous vous rappelez combien Mlle Bartet y fut adorable de jeunesse, de grâce et de poésie; on donna cinq fois *Iphigénie*, si mes souvenirs sont exacts, et ce fut tout. Mais, précisément, c'est l'honneur, — c'est aussi le devoir — de la Comédie-Française, de nous offrir, de temps en temps, quelque œuvre classique, jouée comme on ne peut la

jouer que rue Richelieu, et sans préoccupation de recettes. Notez que parfois, comme pour *Œdipe-Roi*, et, plus récemment, pour *Athâlie*, cette reprise peut être une excellente affaire. J'espère, au surplus, que *Don Japhet* sera rejoué de temps à autre. Coquelin cadet y est étourdissant de gaieté et de fantaisie; je souhaite qu'il insiste afin de maintenir la pièce au répertoire. Elle en vaut la peine.

Certes, le sujet est mince. Les amours parallèles de don Alphonse et de don Japhet pour la belle Léonore ont peine à remplir la comédie, et certains des épisodes imaginés par Scarron (encore qu'on ait supprimé les plus blessants) sont d'une grossièreté un peu excessive. Mais il y a le style, qui est vraiment merveilleux; c'est une joie et une surprise sans cesse renaissantes que d'entendre ces extraordinaires cascades de vers, où les mots les plus étranges, les tournures de phrase les plus biscornues se heurtent avec un vacarme singulier qui vous arrache le rire. Le malheur est que nous avons été gâtés, depuis, sous ce rapport. Hugo, Banville, M. Richepin aussi (voyez le rôle d'Esplandias dans *Monsieur Scapin*), nous ont donné des scènes mieux rimées; surtout leur forme est d'une perfection plus continue: on ne trouve pas chez eux, ou du moins on n'y trouve guère, ces platitudes qu'on rencontre trop souvent chez Scarron, dans tout ce qui n'est pas proprement burlesque. Certaines scènes entre Alphonse et Léonore, entre le commandeur et don Alvare sont d'une faiblesse rare. Mais elles sont très courtes, et le rôle de don Japhet, celui de Foucaral, sont d'une verve prodigieusement réjouissante. Surtout, on n'y sent pas ce qu'on sent chez les autres, la volonté de faire du burlesque. Cela coule à flots, chez Scarron, avec une impétuosité surprenante et une sincérité manifeste. L'entrée de don Japhet est étonnante :

Bailli votre fortune est grande,
Puisque vous m'avez plu.

LE BAILLI.

Le bon Dieu vous le rende!

DON JAPHET.

Peut-être ignorez-vous encore qui je suis;
Je veux vous l'expliquer autant que je le puis,
Car la chose n'est pas fort aisée à comprendre.
Du bon père Noé j'ai l'honneur de descendre,
Noé qui sur les eaux fit flotter sa maison,
Quand tout le genre humain but plus que de raison.
Vous voyez qu'il n'est rien de plus net que ma race,
Et qu'un cristal auprès paraîtrait plein de crasse.
C'est de son second fils que je suis dérivé.
Son sang, de père en fils jusqu'à moi conservé,
Me rend en ce bas monde à moi seul comparable.
L'empereur Charles-Quint, ce héros redoutable,
Mon cousin au deux mil huitantième degré,
Trouvant avec raison mon esprit à son gré,
M'a promené longtemps par les villes d'Espagne,
Et, depuis, m'a prié de quitter la campagne,
Parce que deux soleils, en un lieu trop étroit,
Rendaient trop excessif le contraire du froid!...

Il existe sans doute des vers meilleurs et d'une forme plus parfaite; il n'en existe pas, je crois, d'une gaieté plus jaillissante et plus en dehors. J'aurais vingt tirades de ce goût à vous citer. Et ce n'est pas seulement les tirades, c'est tout le dialogue qui est excellent. Voyez la scène du balcon. La situation en elle-même est plaisante; chacune des répliques de don Japhet est d'une incomparable drôlerie, d'une ingéniosité burlesque. Faut-il vous rappeler le célèbre début du dernier acte, don Japhet partant pour le combat de taureaux? Ici ce n'est plus de la farce, c'est de l'excellente comédie; la scène est presque égale en vérité aux scènes analogues de *Sganarelle* ou du *Mariage forcé*.

Et, plus encore que le style, plus que la drôlerie de certaines scènes, ce qui m'intéresse dans *Don Japhet d'Arménie*, c'est l'auteur lui-même : c'est Scarron. Je ne crois pas que jamais le monde ait vu personnage plus curieux et, par parties, plus inexplicable, plus invraisemblable en tout cas.

Vous connaissez sa vie. (J'emprunte les détails qui suivent à la substantielle notice de notre confrère Tancrède Martel.) Il naît en 1610, à Paris, d'un conseiller à la grand'chambre du Parlement, fort riche et estimé. Son père se remarie; en butte à la haine de sa belle-mère, Paul Scarron (l'auteur de *Don Japhet*) est envoyé au collège de Charleville, où il étudie pendant deux ans. Il revient à Paris, et prend le petit collet, « sans qu'il eût la moindre vocation ecclésiastique ». Le voilà coureur de ruelles, familier de Marion de Lorme et de Ninon de Lenclos, à qui il adresse force vers galants. Il part pour Rome, y fait quelque scandale, en revient, et, finalement, grâce à la protection de Mlle de Hautefort, est pourvu d'un bon canonicat dans la ville du Mans. C'est le repos, la vie assurée. Mais le repos ne peut convenir à Scarron. Il est souffrant, fatigué, malade. Le carnaval survient; il n'y peut tenir, il se déguisera comme les autres, et le costume qu'il choisit est assez singulier pour un chanoine : il s'habille en oiseau. Ses ouailles trouvent la plaisanterie d'un goût douteux, le poursuivent de leurs huées; il s'enfuit et, pour leur échapper, se jette dans un fossé plein d'eau où il reste pendant plusieurs heures. Il en sortit perclus pour le reste de ses jours. Il avait vingt-huit ans. Jusqu'en 1660, jusqu'à cinquante ans, il vécut en proie à d'intolérables souffrances, hurlant de douleur, à demi paralysé, incapable le plus souvent d'écrire lui-même, « tordu comme un Z », la tête penchée en avant, endurant « des tourments tels qu'on en fait subir aux suppliciés ». Entre temps, son père mourut; Scarron plaida pour réclamer sa succession et perdit son procès. Le canonicat du Mans était loin; il fallait vivre. — Scarron se mit à écrire. Tout de suite ses succès furent prodigieux; dès ses premières comédies, il devint, à proprement parler, l'idole du public; jamais homme de lettres, n'eut pareille popularité. *L'Héritier ridicule* fut joué trois fois, dans la

même journée, devant Louis XIV encore enfant. Et, en 1653, lors de la première représentation de *Don Japhet d'Arménie*, l'affluence du public fut si considérable que « deux des portiers du théâtre furent étouffés par la foule ». En 1652, il avait épousé Françoise d'Aubigné; il était déjà riche, vivant, chose rare, presque uniquement de sa plume; une pension que lui faisait Anne d'Autriche (il se nommait le malade de la reine) avait été supprimée à la suite de je ne sais quelle raillerie contre Mazarin. Depuis son mariage jusqu'à sa mort, son travail continua, travail enragé, sans relâche, ne s'interrompant que lorsque ses souffrances devenaient trop intolérables, et qu'il devait, pour les calmer, avoir recours à l'opium.

C'est une admirable énergie; et, à ne considérer que cela, Scarron serait une manière de héros. Malheureusement, cet héroïsme était d'une nature très particulière, la plus déplaisante du monde. J'ai gardé le souvenir d'un merveilleux article où, — voici maintenant, je crois, tout près de quatre ans, — M. Jules Lemaître reprochait vivement à Scarron d'avoir fait pendant un quart de siècle à la foule « les honneurs de sa difformité ». En effet, son théâtre mis à part, il n'est guère d'œuvre de lui où il ne se mette en scène, et avec la plus révoltante impudeur. Ce sont des plaisanteries sans fin sur ses infirmités, sur ses bras perclus, sur « ses pattes en chapon rôti », sur sa tête branlante, sur ses dents noires, sa peau desséchée, son corps tordu par la douleur. Certes, cela peut à la rigueur s'excuser. Incapable, et pour cause, de penser à autre chose qu'à ses souffrances, il a pris le parti d'en rire, espérant peut-être les soulager, cherchant au moins à se donner du courage, à se persuader à lui-même que, puisqu'il en plaisantait, c'est donc qu'elles n'étaient pas tout à fait intolérables. Il n'en est pas moins vrai qu'il y a quelque chose de révoltant à faire ainsi les honneurs de ses infirmités. Songez qu'en somme il agissait ainsi pour attirer sur lui l'attention et la pitié du public, du public payant. Il ne comprenait pas que la souffrance, — aussi bien la souffrance physique que la souffrance morale, et plus peut-être celle-là que celle-ci, — est sacrée, en quelque sorte, et qu'on ne peut l'étaler aux yeux sans impudeur. Pour lui, ses infirmités étaient un moyen d'attirer la foule. On dirait d'un monstre forain battant le rappel devant sa baraque, et proclamant à grands cris qu'il « est le plus grand infirme des deux mondes »! Et cela est assurément l'indice d'une réelle bassesse d'âme.

Voyez-le encore, quand il se marie. Mlle d'Aubigné a seize ans, elle est admirablement belle. Je veux bien qu'il ne se soit pas mépris sur le motif qui avait décidé la future et déjà pratique Mme de Maintenon. Mais le sort auquel se résignait cette enfant ne méritait-il pas un peu d'affectueuse pitié, quelque tendresse, et même une sorte de respect attendri? Il parle d'elle à un ami, la veille du mariage, et voici ce qu'il dit : « Je ne lui ferai pas de sottises, mais je lui en apprendrai beaucoup. » Dans sa vie privée comme dans sa vie d'écrivain, c'est donc la même absence de sens moral, la même bassesse de cœur.

Mais attendez. Un jour, il lui arrive de parler de lui, sans ricanement, pour lui tout seul, sans prendre garde à la foule, et il écrit l'épitaphe célèbre :

> Celui qui cy maintenant dort,
> Fut plus de pitié que d'envie.
> Et souffrit mille fois la mort,
> Avant que de perdre la vie.
>
> Passant ne faites pas de bruit,
> Et gardez-vous qu'il ne s'éveille,
> Car voici la première nuit
> Que le pauvre Scarron sommeille.

C'est encore de la raillerie, mais de la raillerie mouillée, et vraiment touchante, de la simplicité profondément émouvante. — Il se marie, et fait ce mot odieux que je citais tout à l'heure. Mais avant d'épouser Mlle d'Aubigné, il s'était montré pour elle tout plein de tendresse paternelle. Elle était orpheline, très malheureuse, entre un tuteur fat et ridicule et la parente dure et avare qui l'avait recueillie par force. Elle songeait à entrer au couvent, mais n'avait pas de quoi payer sa dot. Scarron, très simplement, et certes, à ce moment, sans arrière-pensée, s'offrit à lui donner la somme nécessaire; et ce fut elle qui refusa. — Enfin, un jour, il eut à dédier une pièce au roi : précisément *Don Japhet d'Arménie*. Et ce bouffon qui, durant vingt-cinq ans, a fait preuve d'une impudeur et d'une indélicatesse morale extraordinaires, trouve pour s'adresser à Louis XIV des termes, non pas certes héroïques, mais d'une liberté de langage assez singulière pour l'époque. Sa dédicace est burlesque, parce que Scarron doit toujours être burlesque, que le burlesque est sa carrière; comparez toutefois ce début à d'autres dédicaces, écrites par d'autres poètes dont l'âme était sans doute plus haute : « Sire, quelque bel esprit qui aurait, aussi bien que moi, à dédier un livre à Votre Majesté, dirait en beaux termes que vous êtes le plus grand roi du monde; qu'à l'âge de quatorze à quinze ans, vous êtes plus savant en l'art de régner qu'un roi barbon; que vous êtes le mieux fait des hommes, pour ne pas dire des rois, qui sont en petit nombre; et enfin que vous portez vos armes jusqu'au mont Liban, et au delà. Tout cela est beau à dire, mais je ne m'en servirai point ici... etc., etc. » Sans doute, il n'y a rien là d'aventureux et de « libéral », et, de même le Louis XIV de 1653 n'était pas encore le Roi-Soleil; mais, je ne sais si je me trompe, il me semble qu'il y a là un peu plus d'indépendance qu'on n'en trouve ordinairement en pareille matière...

***

Je n'ai plus la place de vous parler d'un « mimo-

drame » très curieux que l'on donne en ce moment aux Bouffes-du-Nord. Il est très bien mis en scène, intéressant et bien joué. C'est la première fois, je crois, qu'on donne une pantomime aussi développée. La tentative est curieuse. Allez donc voir *Jean Mayeux*. Le spectacle en vaut la peine.

JACQUES DU TILLET.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

UNE FORME NOUVELLE DE LA CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Le docteur Max Nordau, correspondant parisien de la *Gazette de Voss*, auteur d'un ouvrage assez connu sur les *Mensonges conventionnels de la civilisation*, et d'un autre ouvrage moins connu sur *Paris ou le vrai pays des milliards*, vient de publier le premier volume d'un ouvrage nouveau (1), qui ne va pas manquer, une fois de plus, d'attirer l'attention sur lui.

L'ouvrage est dédié au docteur Lombroso, dont M. Nordau se déclare modestement l'élève. Et le fait est qu'à toutes les pages il invoque l'autorité du professeur italien, ainsi que des aliénistes français dont M. Lombroso relève ou qui relèvent de lui. Mais M. Nordau a eu l'ingénieuse idée d'appliquer les théories de M. Lombroso à l'étude des mœurs contemporaines, des mœurs littéraires en particulier, et notamment pour ce qui touche la France. Son livre, en somme, apparaît comme une histoire de la littérature française contemporaine considérée au point de vue des formes diverses de l'aliénation mentale et de la dégénérescence dont elle est l'expression.

Voici, par exemple, M. Verlaine, ou M. Mallarmé, ou M. Péladan. Un autre aurait cherché la valeur littéraire, philosophique, morale de l'œuvre de ces écrivains; M. Nordau est uniquement préoccupé de les rattacher à un type particulier de folie. Il s'est efforcé de mettre toujours en regard des écrivains dont il parlait une ou deux observations d'aliénistes sur des cas d'aberration du même genre constatés dans les cliniques. Au lieu de comparer, comme le font trop souvent les critiques, tel ou tel écrivain à tel ou tel autre, M. Nordau les compare à Eugène Z..., 17 ans, terrassier, atteint de mégalomanie, ou à Alphonse R..., 30 ans, souteneur, atteint de folie religieuse, tous deux en traitement à Bicêtre. C'est là, on l'avouera, une véritable révolution dans la critique littéraire.

M. Nordau écrit, d'ailleurs, avec une verve un peu amère; et, s'il n'était israélite, on pourrait croire qu'il a subi l'influence de M. Drumont. Lui aussi, il entend nous donner le tableau de la *fin d'un monde*. Et vraiment un monde est bien près de sa fin lorsqu'il ne produit plus, en fait d'écrivains, que des maniaques ou des gâteux.

Le monde entier, à en croire M. Nordau, devient *fin de siècle :* mais c'est de Paris que rayonne cet esprit nouveau. Le roi Milan est un roi *fin de siècle ;* Mgr Gouthe-Soulard est un évêque *fin de siècle;* Tcheng-ki-tong était un diplomate *fin de siècle ;* et le reste à l'avenant. Et c'est dans la littérature qu'on peut le mieux observer les symptômes de cette maladie intellectuelle et morale, qui est en train de tarir à ses sources mêmes la vie de l'humanité.

Dans le premier volume de son ouvrage, le seul publié jusqu'ici, M. Nordau s'est occupé seulement des littérateurs contemporains, qu'il nomme les *mystiques*. Mais il entend ce mot dans un sens très large; car tout écrivain qui témoigne si peu que ce soit de croyances religieuses est immédiatement traité par lui de *mystique* et naturellement de *fou*, de dégénéré, etc., toutes expressions impliquées, suivant lui, dans celle de mystique. Jamais encore on n'a si franchement considéré la religion et l'esprit religieux comme les formes les plus méprisables de la démence. Et *mystiques* sont aussi, pour M. Nordau, tous les poètes qui font preuve d'une imagination trop violente ou d'une sensibilité trop délicate, autant dire tous les poètes. On ne s'étonne donc pas de trouver réunis, sous le titre général de mystiques : les préraphaélites anglais, M. Charles Morice, M. Édouard Rod, M. Paul Desjardins, M. Verlaine, M. Mallarmé, M. Moréas, M. René Ghil, le comte Tolstoï, Richard Wagner, M. Mœterlinck et M. Péladan. Tous ces messieurs sont simplement rangés dans des catégories diverses de *mystiques*, chacun d'eux plus ou moins accouplé avec un pensionnaire de Bicêtre, atteint de la même variété de délire mystique. M. Nordau a d'ailleurs trouvé une appellation commune pour tous les écrivains dont il étudie l'œuvre ou le génie : il les a tous appelés des *graphomanes*, ce qui leur donne tout de suite, — n'est-ce pas? — un petit aspect inquiétant.

En lisant ce livre singulier, toute personne un peu nerveuse aura d'abord un moment d'angoisse pour sa propre raison. Comment, en effet, ne pas reconnaître son cas parmi tant de cas avérés de folie et de dégénérescence qui se traduisent par la mobilité des impressions, ou le goût des assonances, ou le sentiment religieux, ou les préoccupations morales, ou même le simple fait d'être *graphomane*, c'est-à-dire d'aimer à écrire? Mais on songe ensuite que si Tolstoï, Wagner, et tant d'autres, sont des fous, la folie n'est pas, après tout, chose si terrible, et que même si tout le monde est fou, la folie n'a absolument plus de quoi effrayer personne. Et l'on se sent alors porté à chercher quelle est la forme de folie spéciale à M. Nordau, en outre de sa *graphomanie*, attestée, en tête de son nouveau livre, par une liste imposante d'ouvrages précédemment parus. Et l'on découvre que la folie particulière de l'auteur est celle que l'on a constatée déjà chez la plupart des aliénistes, une folie assez dangereuse parfois, puisqu'elle consiste à voir de la folie partout et à vouloir enfermer l'humanité tout entière dans des cabanons. C'est une folie dont il est atteint à un haut degré : à part M. Lombroso et les aliénistes, et peut-être M. Huret, qui est sa grande autorité en matière de littérature contemporaine, je ne crois pas qu'il ait cité un seul écrivain sans le traiter de *graphomane* et sans en parler comme d'un homme qu'il serait plus prudent de tenir un peu à l'écart.

J'ajouterai maintenant que ce cas de folie, cette fois comme souvent, a eu, au point de vue littéraire, des effets assez heureux : car le livre de M. Nordau, en raison même du parti pris de l'auteur, est d'une lecture amusante, sans compter qu'il donne l'idée du maximum de ce que peut savoir et comprendre de notre littérature et de nos mœurs un écrivain étranger vivant à Paris.

(1) *Entartung*, t. Ier. — Berlin.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris, MAY et MOTTEROZ. — Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 10 TOME LI 11 MARS 1893.

HIPPOLYTE TAINE

Taine vient de nous quitter. Cette mort prématurée est une grande perte comme un grand deuil. Taine avait achevé son monument, l'histoire des *Origines de la France contemporaine;* mais il se promettait « d'amuser sa vieillesse », comme il disait, avec son étude sur Sainte-Beuve, promise à la collection Hachette, et, je crois, commencée, et avec quelques « petites distractions philosophiques » dans le genre de son travail magistral sur *l'Intelligence.* Nous pouvions espérer beaucoup et attendre beaucoup encore de cet esprit souverainement lucide et de cette méthode rigoureuse qui triplaient les forces de cet esprit. Tout cela nous est enlevé brusquement. La mort est rude depuis quelque temps pour les hautes intelligences. Elle frappe coup sur coup Scherer, Renan et Taine, comme si elle se hâtait de découronner le siècle avant qu'il finisse. Nous assistons, inquiets pour l'avenir intellectuel, à ces grands départs, qui ne sont pas suffisamment compensés par les avènements. La France est une blessée qui devient veuve. Ce n'est qu'une raison de plus à ses fils de la chérir.

Taine fut un savant. On naît savant. Il était né tel. A vingt ans, il avait tous ses instruments en main, le latin, le grec, l'allemand, l'anglais et l'habitude de recueillir des faits. A vingt-trois ans, il avait lu toute la bibliothèque historique et philosophique de l'École normale, et une bonne partie de sa bibliothèque littéraire, et il avait épinglé sur fiches quelques milliers déjà de faits significatifs. Il continua ; il ne fit jamais autre chose que continuer.

Seulement, pour se reconnaître au milieu des faits, il se fit un système. Un système est une méthode de travail. C'est une table des matières préalable. On la dresse conformément aux faits que l'on a déjà recueillis, et les faits qu'on recueillera désormais devront s'y conformer. Aussi importe-t-il de ne pas la dresser trop tôt. Taine a dressé la sienne peut-être prématurément. Les faits qui la lui ont suggérée, quoique déjà très nombreux, l'étaient moins que ceux qui ont dû plus tard s'y ranger docilement. Conçu plus tard, le système eût été sans doute plus large.

Il importe assez peu, du reste ; car si un système est une méthode de travail, il est aussi un effet de notre caractère, une simple application rationnelle de notre manière intime et personnelle de voir les choses, et, dressé un peu plus tard, il est à peu près le même que dressé un peu plus tôt. Se systématisant à trente-cinq ans, Taine eût été à peu près le même que se systématisant à vingt-cinq. Il eût été un philosophe positiviste.

Il l'était nettement, formellement, sincèrement et courageusement. C'était un positiviste pur, un positiviste sans mysticisme, ce qui est excessivement rare en France. Notre race est idéaliste, foncièrement, et beaucoup plus qu'elle ne le croit, parce qu'elle a de l'imagination, et beaucoup plus d'imagination aussi qu'elle ne le croit et qu'on ne le croit. Elle personnifie des abstractions avec bonheur. Quand elle devient positiviste, elle croit à la science comme une déesse protectrice, féconde et bienfaisante qui fera des miracles pour elle, ou elle croit à l'humanité comme à une personne sacrée et divine, mère, et puis fille, du progrès, et ensuite à la fois fille et mère du progrès, et cela

fait toute une mythologie; et elle écrit Science, Humanité et Progrès avec des majuscules. Notre XIXe siècle est plein de ces majuscules et de cette théologie. Voilà ce qu'on peut appeler le mysticisme positiviste.

Taine était positiviste tout simplement. Il ne croyait qu'aux faits, et à quelques petites lois très humbles, auxquelles une patiente, méthodique, minutieuse, héréditaire et séculaire observation des faits pouvait conduire. Les hommes sont une fourmilière, et les grands mouvements du monde qui nous entoure sont des éléphants. Avec de bons télescopes, une connaissance vague des éléphants, et avec une observation intense, quelques indications sur les chemins ordinairement suivis par les éléphants et leur façon de marcher, voilà tout ce qui est permis aux plus intelligentes d'entre les fourmis. Ramasser des faits et en tirer quelques lois plus ou moins certaines et toutes relatives, proportionnées à la taille des citoyens des fourmilières, voilà le droit et voilà aussi le devoir du philosophe. Taine ne voyait rien et se refusait de rien voir au delà.

C'est qu'il n'était pas Français. Il était Anglais. Sa race spirituelle était là, entre Stuart Mill et Spencer. Toutes ses sympathies éclairées, et qui nous ont été si utiles, pour l'Angleterre, sont des analogies de caractère. Son histoire de la littérature anglaise, qui reste si grande, quoique écrite trop tôt ou trop vite, et surtout ses admirables *Notes sur l'Angleterre*, en font foi. L'amour du fait et le culte de la science, culte sans *foi*, sans la moindre croyance à l'infaillibilité de la science et à la puissance qu'elle aurait de régénérer et de diviniser l'homme, c'était toute la conscience intellectuelle d'Hippolyte Taine.

Personne ne fut moins religieux. Il se serait, par conscience, interdit de l'être, comme une concession à l'imagination, au sentiment, à « ce qui n'est pas prouvé », c'est-à-dire à des choses fort belles, et il l'a dit, mais qui ne sont pas du domaine de la pensée. L'homme ne doit dire que ce dont il est sûr. Il n'est sûr que du fait qu'il voit, et, par une induction qui doit être très surveillée, de la loi constituée par la répétition mille fois répétée de plusieurs faits allant toujours ensemble. Voilà tout ce à quoi peut s'appliquer l'affirmation. Le reste est une admirable poésie.

Ai-je besoin de dire que s'il n'affirmait rien sur le mystère, il ne se croyait obligé ni de le mépriser, ni de l'insulter. Il eût été stupéfait de l'objection que j'entendais faire dernièrement à un « incroyant » : Puisque vous êtes incroyant, lui disait-on, pourquoi ne détestez-vous pas les religions ? C'est le comble de l'illogisme, à moins que ce ne soit celui de l'hypocrisie. Il eût répondu : « Je ne comprends pas. Parce que je suis incroyant, je dois être hostile? La conséquence est singulière. Je ne crois pas; voilà tout. Ceux qui croient ont simplement une manière de diriger leur pensée, par sentiment, et non par raisonnement, qui n'est pas la mienne. Je ne puis pas en vouloir à quelqu'un qui ne diffère de moi que par une manière autre d'arranger ses idées dans son cerveau. Il y aurait là un certain excès. »

Et, en effet, le positivisme n'a l'horreur des religions que quand, à son tour, il en devient une. Ce n'est pas entre croyants et incroyants, c'est entre croyants qu'on se bat. Le positivisme sans mysticisme s'arrête au seuil du mystère, en se déclarant simplement incapable d'y pénétrer; et ce n'est ni de l'hostilité ni de l'indifférence, c'est de l'abstention; et si ce n'était pas de l'abstention pure et simple, ce serait plutôt du respect que de l'horreur. C'est dans ces limites que Taine s'est énergiquement maintenu.

Comme moraliste, Taine, ce qui n'est pas une suite nécessaire du positivisme, mais ce qui était le résultat de ses observations positives personnelles, était ce qu'on appelle couramment un pessimiste, c'est-à-dire un homme qui croyait l'homme mauvais et à peu près incapable de bien. L'homme était toujours pour lui « le gorille féroce et lubrique » des temps primitifs, ou, du moins, il en gardait toujours quelque chose, et en garderait toujours peu ou prou. Cette vue est désolante; mais je ferai remarquer à l'humanité que c'est à elle d'en dissuader les philosophes.

A la vérité, il la poussait loin. C'est la rectitude de son esprit logique qui le conduisait à ces conclusions rigoureuses. L'humanité, à mon très humble avis, n'est point très féroce, ni même très lubrique; mais elle est essentiellement absurde. Elle raisonne pitoyablement. Un raisonnement juste est la chose la plus rare, la plus surprenante qui soit au monde. Il finit par avoir raison, je le sais bien, et c'est pour cela que le monde, sans progresser positivement, du moins se soutient; mais il est rare infiniment. Il ne se produit qu'à de très longs intervalles, comme les éclipses. C'est, si l'on veut, les éclipses de l'absurdité humaine.

Et voilà, je crois, ce qui explique le pessimisme, c'est-à-dire la misanthropie de Taine. Cet homme qu'il coudoyait, et qui raisonne si mal, blessait tellement son esprit logique, son raisonnement toujours serré et précis, qu'il le trouvait haïssable, qu'il le prenait pour une espèce de monstre étrange, de Caliban inquiétant, et de là à le traiter de gorille on voit très bien la pente inévitable, encore que je crois qu'il eût fallu l'éviter.

Il ne voyait guère, comme conseil à donner à cet animal bizarre, que celui de travailler beaucoup et de se ménager quelques instants de repos, assez pour la contemplation, pas assez pour le rêve, qui est dangereux : « Lève-toi de bonne heure (je cite mal, citant de mémoire, mais c'est bien le sens), fais ta chasse promptement. La proie atteinte, ne t'obstine pas. Pourquoi te charger plus que de raison et priver de sa part possible un pauvre diable? Alors, assieds-toi. Le soir tombe. C'est très beau. Le brouillard laiteux s'élève

lentement en tournoyant autour des saules. Là-bas, les sapins se dressent comme des encensoirs sur le tapis des bruyères rousses. Reste là un moment. Tu auras eu le seul plaisir vrai réservé à ton espèce, la contemplation; et, pendant un quart d'heure, tu n'auras pas été tout à fait une brute, ce qui est le plus haut degré où l'homme puisse atteindre. »

Le travail, pour manger; l'observation et la science, pour se garantir; l'esthétique, pour jouir de la seule jouissance qui ait un caractère humain et qui nous sépare décidément des animaux, c'était la conception de la vie selon Taine. Au delà commençait la métaphysique, qu'il ne méprisait point, que, comme jeu noble, et précisément forme supérieure de l'esthétique, il admettait même (et de bons métaphysiciens il a tracé des portraits charmants), mais dont il se défiait, comme dépassant les forces humaines passionnant outre mesure, menant les hommes à se battre pour des idées qu'ils ne comprennent pas, et, par un détour singulier, ramenant aux violences, aux férocités et au gorille. — Tout au moins, il se l'interdisait, à lui: « Je ne connais pas les bornes de l'esprit humain, je vois celles du mien. »

En politique il fut aristocrate, comme il est naturel que le soit un bon pessimiste, un bon misanthrope et un bon Anglais. Il croyait, de par Darwin, de par Spencer et de par lui, qu'à cause de l'hérédité un peuple est un organisme, et, par suite de la civilisation, un organisme très délicat et de plus en plus compliqué. Aux organismes très délicats et compliqués, qu'ils soient des machines ou des animaux ou des peuples, une loi s'impose, qui est celle de la division du travail. L'animal très inférieur n'a qu'un organe pour digérer, pour penser et pour se divertir. L'animal supérieur a beaucoup de facultés et autant d'organes que de facultés, sans quoi il ne vivrait pas. La division du travail dans les sociétés s'appelle la spécialité, ou la compétence. Donc plus un peuple est grand et plus il est complexe, et plus il est fait de rouages multiples, plus chaque rouage doit savoir ce qu'il fait, et ne faire que cela ; en d'autres termes, plus la compétence à chaque genre de travail doit être rigoureusement exigée. Dans un tel peuple donner, par exemple, des lois à faire à celui qui ne sait faire que des souliers est imprudent; c'est dire à un animal supérieur de digérer avec son cerveau. La démocratie consistant précisément à donner des lois à faire ou, du moins, des législateurs à ceux qui ne savent faire que des souliers, et à remplacer les rouages multiples par un rouage unique, ou tout au moins à placer les rouages multiples en une telle dépendance du rouage universel qu'ils s'y absorbent, et que lui devient unique, n'était donc, pour Taine, qu'un simple contre-sens. Il le disait naïvement, comme il disait tout.

Il a fait un grand livre, très discuté, mais à qui personne ne refuse d'être grand, *les Origines de la France contemporaine*, pour démontrer cela. Il s'est complètement résumé dans cette grande œuvre. On y trouve d'abord ce que je viens de dire; et puis ensuite son horreur de tout ce qui n'est pas *raisonné*, c'est à savoir du despotisme et de l'anarchie, qui, au point de vue du philosophe, sont même chose, c'est-à-dire *impulsivité* d'un cerveau unique qui ne sait pas accepter de lois parce qu'il ne connaît pas la raison, ou *impulsivité* d'un cerveau collectif mené il ne sait où par l'âme instinctive et démente des foules.

On y trouve encore, — et cela est moins philosophique peut-être, — un certain goût de vérifier son pessimisme, sa misanthropie et ses vues sur le gorille. S'il a été droit à l'époque révolutionnaire, c'est parce qu'il savait que dans les époques de trouble le prétendu carnassier primitif, très recouvert dans les époques paisibles, se découvre et se retrouve, et se prouve. Cette preuve, on peut estimer que Taine l'a cherchée un peu complaisamment et étalée avec un peu trop de satisfaction.

Je dis satisfaction plutôt que colère. Quand il s'espaçait de tout son cœur sur les scènes révolutionnaires, on disait : « Est-il heureux, et quelle joie mauvaise, quelle joie de sectaire il éprouve à nous montrer toutes ces horreurs ! » Ce n'était pas cela. Lui, le logicien, c'était un plaisir de démonstrateur qu'il éprouvait. Il ne nous disait pas : « Ah ! les brigands ! » mais : « Eh bien, j'ai toujours soutenu qu'il était gorille ! Est-il gorille, oui ou non ? J'apporte des faits. Vous voyez bien qu'il est gorille ! »

Il est bien vrai que si cette complaisance n'était pas de la colère, il faut confesser qu'elle y ressemblait, et que cela a ôté un peu d'autorité à cet ouvrage supérieur. Taine a parlé de la Révolution, non en homme de parti, mais de manière à satisfaire ou à exaspérer les hommes de parti. C'est encore un tort. La Révolution n'est ni une époque sacrée, ni une époque exécrable ; c'est tout simplement une époque comme une autre, et il faudra bien qu'on en vienne à en parler comme d'une époque comme une autre. Il convenait à un philosophe comme Taine d'y chercher, en remontant du reste beaucoup plus haut, ce que d'ailleurs il a fait, les origines de la France actuelle; mais, pour ce qui est des faits et des hommes, d'en parler avec une parfaite tranquillité, un peu hautaine. Il y fallait beaucoup moins de haine (vraie ou apparente) et un peu plus de mépris.

Encore est-il que, sans compter l'immense valeur historique de l'ouvrage, il a rendu un service général. Là aussi Taine a mis en garde contre le mysticisme. Il existait, depuis 1825 environ, en France, une manière de mysticisme révolutionnaire dont les étrangers ne laissaient pas de sourire un peu. Cette époque était un sanctuaire. Il fallait l'adorer en bloc. On était mauvais Français de ne pas changer de timbre de voix quand on arrivait à parler des colosses de notre grande

Révolution, et là aussi il y avait des majuscules. Il était bon qu'un homme, évidemment désintéressé, qui n'était engagé dans aucun parti, qui plutôt, comme » incroyant», semblait engagé dans le parti « avancé », qui était déjà de l'Académie française, et qui, par conséquent, n'était pas suspect de se donner certaines opinions pour y entrer, connue d'ailleurs pour sa sincérité, sa loyauté, sa liberté d'esprit, absolument étranger, aussi, à toute ambition politique, rompît le charme, et parlât de la Révolution sans ménagements, comme on doit parler de toutes choses. Reste qu'on en parle, non seulement sans ménagements, mais avec tranquillité, comme la science doit toujours parler.

En tant que critique, je suis si éloigné des idées de M. Taine et de sa méthode que je crains d'en parler avec impertinence. Il me semble que c'est ici que la logique du système de cet homme systématique est en défaut. Cet aristocrate a donné de l'art et de la littérature la définition la plus démocratique qui se puisse. Séduit par je ne sais quelle théorie fumeuse de Stendhal, et restée dans Stendhal à l'état de fumée, plus encore, ce qu'on a vu certainement, mais non assez dit, par les idées de cet autre systématique qui était Nisard, Taine a vu dans la littérature l'expression mathématique de la société, de la race, du milieu, et n'y a pas voulu voir autre chose, et a cru classer les auteurs selon qu'ils étaient les expressions plus ou moins adéquates, en effet, de toutes ces choses.

Autrement dit, ce sont les illettrés qui font les grands livres beaucoup plus que ce ne sont leurs auteurs, et Corneille exprime beaucoup plus la pensée de ses bons voisins que la sienne propre. Creusez un instant, et vous verrez que je n'exagère point tant. Si la théorie était vraie, la classification des auteurs devrait être bien remaniée. Il n'est pas probable que ce soit chez Taine ou Renan qu'il faille chercher la pensée du peuple français, ou un renseignement historique sur l'état d'âme du peuple français en 1890, mais bien dans *le Petit Journal*. Les écrivains, très honorables d'ailleurs, du *Petit Journal*, sont donc, pour l'historien, les expressions précieuses, les plus précieuses, de l'état intellectuel de la France moderne, et, si la théorie est juste, ils sont les vrais auteurs français du XIXe siècle dignes d'être étudiés. Si un auteur n'est qu'un bon renseignement historique, s'il ne vaut qu'en tant que signe exact de l'esprit du temps où il vit, c'est pourtant là qu'il en faut venir.

Heureusement Taine ne suivait pas logiquement sa méthode en ce point. Il la prenait comme à rebours. Il prenait d'abord les auteurs illustres, et qui étaient illustres tout simplement parce qu'ils avaient eu du génie ; il les étudiait de très près, et puis, après coup, il reconstituait, d'après eux, l'esprit de leur temps, et avait peu de peine à montrer enfin que de cet esprit ils étaient les représentants, les signes, les expressions et les résultats et les effets merveilleusement exacts.

Très heureuse faute, inévitable d'ailleurs, car sur un temps, surtout éloigné, c'est la littérature qui nous fournit les renseignements les plus nombreux. et on n'en peut guère faire abstraction d'abord, pour ensuite y revenir ; mais très heureuse faute. Il se faisait ainsi premièrement de son auteur une idée juste, et ensuite il y accommodait plus ou moins bien l'esprit du temps. C'était très probablement l'esprit du temps qui en souffrait quelquefois, et, de fait, pour avoir pris la haute littérature du XVIIe siècle comme expression de l'état des mœurs françaises au XVIIe siècle, il s'est fait de l'état social au XVIIe siècle une idée assez étrange. Il est arrivé ainsi que le critique qui ne voulait être qu'historien a fait de mauvaises pages d'histoire parce qu'il restait bon critique. Mais les bonnes pages de critique restent, et il y en a des centaines qui sont admirables.

Ce très grand esprit, quelquefois faussé par la rigueur de sa logique aux choses où il fallait de la souplesse à la Sainte-Beuve, a eu une très grande influence sur les esprits de la classe lettrée en France. Plus grande que celle de Renan, qui était d'assimilation plus difficile, qui était plus lentement pénétrable. C'est surtout à cause de Taine qu'à peu près tous les hommes de trente à cinquante ans en France sont positivistes. L'influence de Darwin et de Spencer n'est venue en France qu'après celle de Taine, et la confirmant.

La génération nouvelle s'écarte de cette direction et cherche, ou à croire, ou à créer une nouvelle métaphysique, en tout cas à rouvrir la porte du suprasensible. Il ne l'en n'aurait pas détourné. Il aimait l'effort ; il aimait même l'audace. Il aurait dit, il a dû dire : « Essayez ! » Son abstention en cette affaire n'était pas découragment, c'était courage. Il mettait le sien, très beau, à dire : « Nous ne saurons jamais rien de cela. Il est très douloureux à l'homme, très douloureux, je le sais parfaitement, de n'en rien savoir. Sachons supporter cette douleur. » Personne n'a pratiqué plus énergiquement que lui la parole d'une religion à laquelle il ne croyait pas : *Ama nescire.*

Son influence sur la foule fut nulle. Personne n'a eu moins de popularité. Si l'on avait plébiscité son élection à l'Académie, il aurait eu dix mille voix contre cinq millions accordées je ne dirai pas à qui. Il a eu cette haute récompense, la plus belle qui puisse échoir à un homme de lettres, d'avoir la gloire européenne, d'être plus lu et plus célèbre à l'étranger que dans son pays, c'est-à-dire d'avoir dans chaque pays d'Europe, y compris le sien, un nombre proportionnellement égal de lecteurs. Lui seul et Renan, dans cette seconde moitié du siècle, ont eu ce prix.

Il n'est plus. Depuis cinq mois il n'avait pas d'égal. Il n'a pas de successeur. Il faudra attendre quelque trentaine d'années sans doute pour lui en trouver un. C'était un homme très simple, très uni, très doux ; je n'ai pas besoin de dire modeste, puisqu'il était supé-

rieur; ayant pour vertu maîtresse, comme il aurait dit, la probité, mais à un si haut degré qu'elle semblait remplir tout son être. On sait qu'il suffit d'une vertu quand elle est poussée jusqu'à la passion pour faire toute une âme vertueuse. Il en avait d'autres. Il avait celle-là dans son cœur, dans son esprit, dans son travail, dans sa parole. Il en était comme pénétré et comme revêtu. C'était une âme correcte.

Mon cher maître, moi, qui, de plus, sais que vous étiez bon, et encourageant jusqu'à donner de la confusion, je vous ai perdu, j'ai le remords de ne vous avoir pas assez fréquenté. Je ne vous ai pas assez vu, et voilà que je ne vous verrai plus. Sachez bien que ce sont les hommes comme vous qui ont donné à l'humanité l'idée sublime et tendre de ce séjour des éternels commerces auquel vous ne croyiez point.

ÉMILE FAGUET.

COURS LIBRES DE LA SORBONNE

L'Évolution de la poésie lyrique au XIXe siècle (1).

(Sixième leçon.)

L'ŒUVRE POÉTIQUE DE SAINTE-BEUVE (2).

Messieurs,

Je n'ose pas dire que Lamartine ou Victor Hugo soient relativement « faciles » à caractériser, car j'aurais l'air de croire que j'y ai réussi; et j'ai trop de peur du contraire; et quand j'en aurais moins, il y a des choses que l'on ne se dit pas à soi-même. Mais ce qui est pourtant vrai, et ce qu'il faut que je trouve le moyen de vous faire entendre, c'est que l'auteur des *Orientales*, et l'auteur des *Méditations*, sont « simples » en comparaison de l'auteur de *Joseph Delorme*, le plus complexe des romantiques, le seul d'entre eux, avec Vigny, qui ait vraiment « pensé », le plus divers, le plus retors, le plus décevant, le plus fuyant, et, par suite, le plus difficile à saisir, à fixer et à définir. On ne le lit guère de nos jours, on le connaît peu, — j'entends le poète, — et peut-être même quelques-uns d'entre vous n'ont-ils jamais feuilleté seulement les *Pensées d'août* ou *les Consolations*. Elles ne sont pas, en effet, de votre âge; et Sainte-Beuve, j'en conviens d'ailleurs, n'a jamais eu les qualités souveraines de Lamartine et d'Hugo, celles qui ont sauvé les débris de leur œuvre du grand naufrage du romantisme. Mais il en a eu d'autres, qui ne sont pas à dédaigner, et, pour apprendre à les goûter, que penserez-vous, par exemple, de ce petit morceau?

SUR UNE STATUE D'ENFANT.

L'enfant, ayant aperçu,
— A l'insu
De sa mère, à peine absente, —
Pendant au premier rameau
De l'ormeau,
Une grappe mûrissante:

L'enfant, à trois ans venu,
Fort et nu,
Qui jouait sur la belle herbe,
N'a pu, sans vite en vouloir,
N'a pu voir
Briller le raisin superbe.

Il a couru! Ses dix doigts
A la fois,
Comme autour d'une corbeille,
Tirent la grappe qui rit
Dans son fruit.
Buvez, buvez, jeune abeille!

La grappe est un peu trop haut;
Donc il faut
Que l'enfant hausse sa lèvre.
Sa lèvre au fruit déjà prend,
Il s'y pend,
Il y pend comme la chèvre.

Oh! comme il pousse en dehors
Tout son corps,
Petit ventre de Silène,
Reins cambrés, plus fléchissants
En leur sens
Que la vigne qu'il ramène.

A deux mains le grain foulé
A coulé;
Douce liqueur étrangère!
Tel, plus jeune, il embrassait
Et pressait
La mamelle de sa mère!

Ne sont-ce pas là de jolis vers, des vers que l'on s'étonne qui n'aient point passé dans toutes les *Anthologies*, des vers dans le goût d'André Chénier ou de Théocrite, si vous le voulez, de vrais vers d'artiste, heureux, élégants, précieux, très différents de ceux d'Hugo, plus différents encore de ceux de Lamartine? Et, s'il y en avait beaucoup de semblables dans les *Pensées d'août* ou dans *les Consolations*, Sainte-Beuve n'aurait-il pas eu quelque raison de se plaindre, avec un peu d'amertume, du tort qu'en lui, comme il disait, le prosateur a fait au poète? C'est ce que nous examinerons tout à l'heure. Mais, messieurs, quand nous ne retrouve-

---

(1) Suite. — Voy. les numéros des 21, 28 janvier, 4, 11, 18 février et 4 mars 1893.

(2) Consultez sur Sainte-Beuve, Sainte-Beuve lui-même, un peu partout, comme ayant gardé de son personnage de *Joseph Delorme* la manie de s'analyser et de se raconter. On le retrouvera dans *les Consolations* et même dans *Volupté*. Mais voyez encore : *Portraits littéraires*, t. III; *Portraits contemporains*, t. V; *Causeries du lundi*, t. XI, notamment, et le volume de *Tables*: *Nouveaux lundis*, t. XIII, etc., etc.

Le seul livre à citer est celui de M. d'Haussonville : *C.-A. Sainte-Beuve, sa vie et ses œuvres*. Paris, 1875. Michel Lévy.

rions dans ses vers qu'une ombre à peine des qualités que nous admirons dans son *Port-Royal* ou dans ses *Causeries du lundi* (1), ni son œuvre, ni son rôle, ni son influence ne sauraient être oubliés dans l'évolution du lyrisme contemporain, et je vais essayer de vous le montrer aujourd'hui.

C'est en Sainte-Beuve, en effet, — je dis dans son œuvre poétique et dans sa conception de la poésie, — que le lyrisme a comme achevé de prendre conscience de soi, de son rapport étroit, de sa solidarité nécessaire avec l'expression de la personnalité du poète; qu'il y a reconnu sa raison suffisante, et retrouvé ou proclamé le titre de sa légitimité. Non seulement cela, mais c'est encore en lui que se sont rencontrées et déterminées, — pour bifurquer d'abord, puis un moment pour se réunir, et, finalement, pour se séparer ou s'opposer plus tard, — les deux tendances qui sollicitaient le lyrisme, aux environs de 1830, qui se le disputaient, qui l'entraînaient, l'une, vers la poésie intime, dans la direction des *Méditations*, si je puis ainsi dire, et l'autre, dans la direction des *Orientales*, nous l'avons vu l'autre jour, vers la « virtuosité ». Et enfin, messieurs, si vous voulez bien me passer l'expression, c'est en lui, Sainte-Beuve, c'est encore dans les *Pensées d'août*, mais c'est surtout dans *Joseph Delorme*, que la pathologie du genre, en s'exagérant, achève de nous éclairer sur les conditions de son développement normal (2). S'il y a quelque médecin ici, je ne lui apprendrai pas les lumières que la pathologie jette sur la physiologie...

Je ne parle point, vous le voyez, ou je ne parle qu'en passant, de ce que Sainte-Beuve a fait, comme critique, au *Globe*, pour préparer les voies à la nouvelle école; ou, dans son *Tableau de la poésie française au* XVIe *siècle*, pour donner au romantisme, en le rattachant à Ronsard, des aïeux non pas certes plus glorieux, mais enfin plus antiques et, comme tels, plus vénérables qu'aucun de ceux dont se vantaient les pseudo-classiques de 1828. La première des vertus qu'on exige d'un « ancêtre », c'est, en effet, d'être très « ancien ». Mais je ne puis, à cette occasion, m'empêcher de préciser ce que Sainte-Beuve a vraiment voulu faire en ce sens. Car, on s'y trompe quelquefois encore; on se le figure trop « ronsardisant »; on lui prête surtout à tort, trop aisément, la sacrilège intention d'avoir voulu comme anéantir deux cent cinquante ans d'histoire littéraire (3)! Passe encore pour Hugo, mais le sens critique était déjà trop développé chez Sainte-Beuve! Et quand encore on admettrait qu'il eût méconnu, dans son *Tableau*, ce que la réforme de Malherbe avait eu de nécessaire à son heure, il a pris soin, du moins, dès l'année suivante, en 1829, dans une note de *Joseph Delorme*, de définir son vrai dessein, — sinon celui de toute l'école, — par une de ces comparaisons familières, ingénieuses, persuasives, qui devaient faire plus tard l'un des charmes de sa critique :

La poésie des anciens, celle des Grecs du moins, était élevée au-dessus de la prose et de la langue courante comme un balcon. La nôtre n'a été dès l'origine que terre à terre, et comme de rez-de-chaussée avec la prose. *Ronsard et les poètes de la Renaissance ont essayé de dresser le balcon, mais ils l'ont mis si en dehors, et l'ont voulu jucher si haut, qu'il est tombé, et eux avec lui.* De là notre poésie est restée au rez-de-chaussée plus que jamais. Avec Boileau, elle s'est bornée à se faire un trottoir de deux pouces environ au-dessus de la voie commune, un promenoir admirablement ménagé; mais les trottoirs fréquentés s'usent vite, et ç'a été le cas pour le trottoir si suivi de notre poésie selon Boileau. On était revenu, sauf quelques grands mots creux, au niveau habituel et au plain-pied de la prose. *Aujourd'hui, il s'est agi de refaire à neuf le trottoir, et on a même visé à reconstruire le balcon.*

Reconstruire le balcon, — Sainte-Beuve n'avait pas tant d'ambition personnelle, et au contraire, se remettant à d'autres du soin de cette tâche, il n'essaya, pour lui, que « de refaire à neuf le trottoir ». C'est ce qu'il disait modestement dans une assez jolie pièce, intitulée *Promenade :*

Laissons Chateaubriand, loin des traces profanes,
A vingt ans s'élancer en d'immenses savanes,
. . . . . .
Laissons à Lamartine, à Nodier, nobles frères,
Leur Jura bien-aimé, tant de scènes contraires
En un même horizon, ...
Et plus haut, et plus près du séjour des orages,
Des sapins étagés en bois sombre et profond,
Le soleil au-dessus et les Alpes au fond.
Qu'aussi Victor Hugo, sous un donjon qui croule,
Et le Rhin à ses pieds, interroge et déroule
Les souvenirs des lieux; . . . . .
Moi, j'aime à cheminer, et je reste plus bas.
Quoi! des rocs, des forêts, des fleuves?... oh! non pas,
Mais bien moins; mais un champ, un peu d'eau qui murmure
Un vent frais agitant une grêle ramure;
L'étang sous la bruyère avec le jonc qui dort;
Voir couler en un pré la rivière à plein bord;
Quelque jeune arbre au loin, dans un air immobile,
Découpant sur l'azur son feuillage débile;
A travers l'épaisseur d'une herbe qui reluit,
Quelque sentier poudreux qui rampe et qui s'enfuit;

(1) J'ai tâché ailleurs, — *Évolution des genres*, I, 195, 218, — de caractériser très sommairement l'œuvre critique de Sainte-Beuve; et si je me permets de me citer moi-même, c'est qu'ayant à parler là d'un autre Sainte-Beuve, j'en ai parlé d'une autre manière et sur un tout autre ton que dans la présente leçon. Je n'admire point Corneille dans *Pertharite*, ni Victor Hugo dans *Quatrevingt-treize*.

(2) Les *Poésies de Joseph Delorme* ont paru en 1829; *les Consolations* en 1830, et les *Pensées d'août* en 1837.

(3) On remarquera, dès à présent, et je le montrerai bientôt plus clairement, que les romantiques, en général, dans leur satisfaction d'avoir un moment triomphé de Boileau, ne sont pas remontés au delà de ses « victimes », et que, brouillant d'ailleurs les dates assez confusément, c'est « le style Louis XIII » qu'ils ont surtout essayé de réhabiliter dans notre littérature.

Ou si, levant les yeux, j'ai cru voir disparaître
Au détour d'une haie un pied blanc qui fait naître
Tout d'un coup en mon âme un long roman d'amour...
C'est assez de bonheur, c'est assez pour un jour (1).

Avec une pointe de polissonnerie qui perce dans les derniers vers, avec je ne sais quoi de malingre ou de souffreteux qui se trahit dans le choix des épithètes, — *grêle* ramure, feuillage *débile*, — avec aussi moins de sincérité de cœur, plus d'apprêt, moins de naturel et de gravité, cet idéal poétique est celui des poètes anglais de la vie réelle, — Cowper, Crabbe, Wordsworth, — que Sainte-Beuve a si bien connus, souvent imités, et si bien loués. Je regrette, messieurs, de ne pouvoir vous en parler moi-même avec assez de compétence (2); mais, pour suppléer à ce que je ne vous dis pas, vous trouverez au tome XI des *Causeries du lundi* trois articles sur Cowper, très étudiés, très pénétrants; et quant à Wordsworth, en voici un sonnet dont j'emprunte à *Joseph Delorme* la traduction ou l'imitation :

Je ne suis pas de ceux pour qui les causeries,
Au coin du feu, l'hiver, ont de grandes douceurs;
Car j'ai pour tous voisins d'intrépides chasseurs,
Rêvant de chiens dressés, de meutes aguerries;

Et des fermiers causant jachères et prairies;
Et le juge de paix avec ses vieilles sœurs,
Deux revêches beautés parlant de ravisseurs,
Portraits comme on en voit sur les tapisseries.

Oh! combien je préfère à ces caquetages vains,
Tout le savoir, la science, — un [illegible] lieu,
Être assis sans penser, sans [illegible], sans me mouvoir,

Et seul, sur mes chenets, m'éclairant aux tisons,
Écouter le vent battre, et gémir les cloisons,
Et le fagot flamber, et chanter ma bouilloire.

Je ne vous donne pas ce sonnet comme caractéristique de la manière de Wordsworth, mais il l'est assez de la poésie de Sainte-Beuve, — d'une part au moins de sa poésie, — et de l'inspiration générale qui l'anime. Pas de grands rêves d'ambition, ou de gloire, ou d'amour, ni de bonheur même, mais la tranquillité dans la médiocrité, de petits plaisirs, et de petits chagrins, aussi modestes qu'égoïstes. Une mansarde sous les toits, dans quelque quartier populaire, du côté de Montparnasse ou de Ménilmontant, quelques livres, de vieux livres, habillés

. . . . . d'un vélin un peu jaune,
Avec le titre en rouge et la date en romain;

un mobilier d'étudiant pauvre, des goûts simples, peu coûteux, un peu maladifs, d'ailleurs faciles à satisfaire :

Sur sa table un lait pur, dans son lit un œil noir,

— le vers est devenu célèbre, — voilà son rêve, avec, pour les humbles, dont il s'est mis lui-même, une curiosité sympathique, un intérêt d'artiste autant que d'homme, une pitié peut-être plus contemplative qu'active; — mais rien que dans cette mesure toute nouvelle pourtant chez un de nos poètes, — et en tout cas le désir de connaître et de « chanter » tout un petit monde, toute une « élite obscure » sur laquelle ni Hugo, ni Vigny, ni Lamartine, ni Musset ne devaient jamais abaisser leurs regards.

Racheter l'idéal par le vrai des douleurs,

a-t-il dit quelque part encore; et la question est de savoir comment il y a réussi (1).

Car, messieurs, pour ce qui est du principe ou de la nature de cette inspiration, on ne saurait trop les louer; et il faut savoir gré à Sainte-Beuve de l'effort qu'il a fait pour acclimater parmi nous, ou plutôt pour y créer une poésie « populaire ». Notre littérature a été longtemps trop aristocratique, ou trop bourgeoise, comme vous le voudrez; et peut-être l'est-elle trop encore! Cependant, pour ne pas savoir s'exprimer, les souffrances des humbles n'en sont pas moins réelles; et je veux bien que leurs joies soient vulgaires, mais, de cette vulgarité même, puisque les Hollandais, par exemple, dans leur peinture (2), ou les Anglais, dans leurs ro-

---

(1) Rapprochez ces quelques vers de l'*Épître à Villemain* :

La poésie en France allait dans la fadeur.
. . . . . .
Quand soudain se rouvrit avec Lamartine
Le rocher dans sa veine. André ressuscité
Parut!...
Aux pieds du vieil Homère, il chantait à plaisir
Montrant l'autre horizon, l'Atlantide à saisir.
Des rivaux, sans l'eut naître, se croyaient plein de flamme
Lamartine ignorant qui ne sait que son âme,
Hugo puissant et fort, Vigny soigneux et fin,
D'un destin inégal, mais aucun d'eux en vain,
Tentaient le grand succès et disputaient l'empire.
Lamartine régna...

Ce sont des vers de critique ou d'historien, pleins d'intentions et de finesses, mais pleins aussi d'indications précieuses, et qui valent la peine d'être retenues. L'*Épître à Villemain* fait partie des *Pensées d'août*. L'*Épître à M. Patin*, et *la Fontaine de Boileau*, qui font partie du même recueil, offrent un intérêt du même genre.

(2) Il existe en français une bonne thèse de M. Léon Boucher : *William Cowper*. Paris, 1874. Sandoz et Fischbacher. (Voyez sur Wordsworth : Taine, *Histoire de la littérature anglaise*, t. III; Edmond Scherer, *Études*, etc., t. VII; A. Filon, *Histoire de la littérature anglaise*; et Gabriel Sarrazin : *la Renaissance de la poésie anglaise*. Paris, 1891; Perrin.) Sainte-Beuve lui a fait une petite place dans une niche des *Consolations* :

C'est Wordsworth peu connu, qui des lacs solitaires
Sait tous les bleus reflets, les bruits et les mystères,
Et qui depuis trente ans, vivant au même lieu,
En contemplation devant le même Dieu,
A travers les soupirs de la mousse et de l'onde,
Distingue, au soir, des chants venus d'un meilleur monde.

(1) Comparez, dans *les Consolations*, la pièce à Fontaney, avec cette épigraphe : *Cella continuata dulcescit*. Mais n'y a-t-il pas quelque influence aussi de Béranger dans l'idéal de Joseph Delorme?

(2) Voyez Fromentin : *les Maîtres d'autrefois*.

mans et dans leur poésie, ont su faire de l'art, Sainte-Beuve a eu raison, aussi lui, d'en hasarder l'entreprise. On reprochait aux héros classiques, — aux Romains de Corneille et aux Grecs de Racine, aux Auguste et aux Pompée, aux Andromaque et aux Clytemnestre, — d'être trop loin de nous, trop élevés au-dessus de nos têtes, trop étrangers aux inquiétudes, aux chagrins, aux soucis qui sont les nôtres et qui forment, à vrai dire, comme la trame de notre vie journalière ! Ils ne savaient pas, comme dit Bossuet (1), « ce que c'est qu'un pot cassé dans un petit ménage »... Mais les Eudore ou les René, les Manfred et les Lara, les Ruy Blas ou les Hernani, sont-ils beaucoup plus près de nous? les Hamlet même, ou les Otello? Je les en croirais, messieurs, presque plus éloignés, pour une foule de raisons, que je pourrais vous donner, s'il ne nous suffisait aujourd'hui qu'ils le fussent autant. Encore une fois, je sais donc gré à Sainte-Beuve de l'avoir pensé comme nous; et que, s'il est bon, s'il importe même, s'il faut que nous regardions quelquefois au-dessus, il nous faut aussi regarder quelquefois autour, et au-dessous de nous.

C'est dommage, après cela, qu'il n'ait pas évité l'inconvénient du genre, qui est trop souvent l'insigne platitude. Voici, par exemple, dans les *Pensées d'août*, Marèze, le bon frère, et Doudun, le bon fils. Oh ! je ne suis pas si gentilhomme que de ne pas prendre ma part des rêves de Marèze! et Doudun, vous l'allez voir, est digne de toutes les sympathies!

> Marèze avait atteint à très peu près cet age
> Où le flot qui poussait s'arrête et se partage :
> Jusqu'à trente-trois ans il avait persisté
> Avec zèle et succès au sentier adopté,
> Sentier sombre et mortel aux chimères légères.
> Il tenait, comme on dit, un cabinet d'affaires;
> De finance ou de droit il débrouillait les cas,
> Et son conseil prudent disait les résultats.
> Or, Marèze cachait sous ce zèle authentique
> Un esprit libre et grand, peut-être poétique,
> Ou politique aussi, mais capable à son jour
> D'arriver s'il voulait, et de luire alentour.
> . . . . . .
> Plus rien n'allait gêner son être en renaissance :
> Son cabinet vendu lui procurait aisance.
> Sa sœur avait famille en un lointain pays,
> Et son père et sa mère étaient morts obéis...

Voici Doudun maintenant :

> En plein faubourg, là-haut, au coin de la mansarde,
> Dans deux chambres au nord, que l'étoile regarde;
> A cinq heures rentrant; ou l'été, matinal;
> Un grand terrain, en face, et le triste canal,
> — Car, presque chaque jour allant au cimetière,
> Il s'est logé plus près, — voyez, sa vie entière!
> Son culte est devant vous : un unique fauteuil
> Où dix ans s'est assis l'objet saint de son deuil,
> Un portrait au-dessus; puis quelque porcelaine
> Où la morte buvait, qu'une fois la semaine
> Il essuie en tremblant.....
> Le maigre pot de fleurs, aussi la vieille chatte :
> Piété sans dédain, la seule délicate...

et piété, je le répète, que je ne voudrais certes pas avoir l'air de railler, mais piété dont l'expression a quelque chose au moins d'étrangement gauche; — et vous vous demandez sans doute avec moi : Sont-ce là des vers? est-ce là de la poésie? est-ce là seulement et vraiment de l'art?

Vous ne supposez pas que Sainte-Beuve n'ait pas vu l'écueil! Et, en effet, messieurs, c'est parce qu'il l'a bien vu qu'entre tous les romantiques, personne, à son heure, n'a mis plus haut que lui le prix et la dignité de l'art. Il a compris d'abord, et admirablement compris, que de certaines idées et de certains sujets ne peuvent se faire accepter, ou supporter, que par la qualité de la traduction ou de l'expression qu'on en donne, et qu'en poésie, de même qu'en peinture, « le genre » veut être traité moins largement, plus scrupuleusement que la fresque :

> Plus est simple le vers et côtoyant la prose,
> Plus pauvre de belle ombre et d'haleine de rose,
> Et plus la forme étroite a lieu de le garder...

Songe-t-il peut-être à Lamartine, en parlant « d'haleine de rose » ou à Hugo, en parlant de « belle ombre »? mais il a bien compris que, si l'on pardonnait à l'auteur des *Harmonies* ou des *Méditations*, — quand il chantait l'hymne de Dieu dans la nature, comme à l'auteur des *Voix intérieures* ou des *Chants du crépuscule*, quand il essayait de pénétrer le mystère des choses, — je ne dis pas de négliger la forme, mais de la subordonner au fond, de n'y regarder qu'après, pour ainsi dire, et de se laisser d'abord porter à la grandeur de leur sujet, la même liberté ne pouvait pas être permise au peintre des objets ou des sujets familiers. *Non Di, non homines, non concessere columnæ!* La facture prend alors une importance toute nouvelle, et telle que, souvent, c'est elle seule qui distingue un tableau de sa propre caricature; et Sainte-Beuve encore l'a merveilleusement su. Et c'est pourquoi, messieurs, il n'y a pas de contradiction, comme on le pourrait croire, entre le goût qui poussait Sainte-Beuve vers de certains sujets, et le rôle qu'il a joué comme critique ou comme législateur du romantisme; mais, au contraire, si la tâche revenait à quelqu'un de formuler ce que j'appellerai l'idéal technique de l'école, c'était bien à l'auteur des *Consolations* et de *Joseph Delorme*.

Il n'a pas, que je sache, inventé de rythmes nouveaux, mais il semble qu'il ait remis le sonnet en honneur :

> Ne ris point des sonnets, ô critique moqueur!
> Par amour autrefois en fit le grand Shakspeare,
> C'est sur ce luth heureux que Pétrarque soupire,
> Et que le Tasse aux fers soulage un peu son cœur;

(1) « Dans un triste ménage, un pot cassé est une perte considérable. » *Quatrième exhortation aux Ursulines de Meaux.* (Édition Lachat, t. X, p. 530.)

. . . . . .
Moi, je veux rajeunir le doux sonnet en France,
Du Bellay, le premier, l'apporta de Florence,
Et l'on en sait plus d'un de notre vieux Ronsard.

Oui ! et même plus de cent ! Mais de plus et surtout, si Sainte-Beuve n'a pas inventé de rythmes, il semble encore qu'il ait suggéré subtilement à Hugo, plus habile, d'en renouveler d'oubliés, et ce qui est plus certain encore, c'est qu'au nom de Ronsard et d'André Chénier, c'est lui, c'est bien lui, qui a fixé les conditions essentielles du vers romantique en les ramenant à trois : mobilité de la césure, liberté de l'enjambement, et richesse de la rime.

Vous connaissez sa jolie pièce sur la rime :

Rime, qui donnes leurs sons
Aux chansons ;
Rime, l'unique harmonie
Du vers, qui, sans tes accents
Frémissants,
Serait muet au génie.
. . . . . .
Rime, tranchant aviron,
Éperon
Qui fends la vague écumante ;
Frein d'or, aiguillon d'acier
Du coursier
A la crinière fumante.
. . . . . .
Ou plutôt, fée au léger
Voltiger,
Habile, agile courrière,
Qui mènes le char des vers
Dans les airs
Par deux sillons de lumière.
. . . . . .
O Rime, qui que tu sois,
Je reçois
Ton joug ; et longtemps rebelle,
Corrigé, je te promets
Désormais
Une oreille plus fidèle.

Longtemps avant les Parnassiens, vous le voyez, — et ils l'ont bien reconnu, — c'est donc Sainte-Beuve qui a mis le premier dans l'imagination de la rime le don entre tous du poète, l'aptitude innée, primitive ou naturelle, qu'on n'acquiert pas, que l'on apporte, et sans laquelle, si toutes les autres ne sont pas vaines, elles sont, du moins, comme empêchées de se manifester (2).

Rime, l'unique harmonie
Du vers, qui, sans tes accents
Frémissants,
Serait muet au génie.

Et nous, plus tard, nous aurons à voir ce qu'il nous faut penser de la sévérité de cette exigence; il nous faudra nous demander si, comme l'enseignera Théodore de Banville, dans son *Petit traité de poésie française*, — où il y a tant d'esprit, — l'art et le métier ne font qu'un; si toute la poésie n'est enfin que dans la recherche de la consonance et dans la surprise de l'homophonie. Mais enfin, que la justesse, que la richesse même de la rime soient l'un des dons essentiels du poète, c'est ce qui me paraît provisoirement incontestable. N'est-ce pas aussi ce que le XVIIIe siècle avait trop oublié? Rappelez-vous seulement de quelle manière Fénelon, par exemple, dans sa *Lettre sur les occupations de l'Académie française*, a parlé de la rime, comme d'une gêne, comme d'une entrave à la liberté du poète, et combien de fois Voltaire même, tout en en prenant constamment la défense, a paru cependant regretter de ne pouvoir s'en passer (1). Il ne l'a jamais voulu, mais c'était plutôt par respect pour la tradition. Sainte-Beuve, en réintégrant la rime dans la plénitude entière de ses droits, a donc rendu l'un des grands services qu'aux environs de 1830 on pût rendre à la poésie française, si peut-être, messieurs, il n'y a réintégré rien de moins que la préoccupation de l'art même. Ce qu'Hugo faisait de génie, pour ainsi dire, il l'a « *codifié* » ; il a été le Du Bellay de cet autre Ronsard ; et c'est lui qui, comme l'ancien, mais avec infiniment plus de précision, a posé les principes de l'illustration, comme on disait au XVIe siècle, ou de l'instauration de la langue, en même temps que ceux de la rénovation de la rythmique.

Il ne s'est pas moins occupé, en effet, moins curieusement ni moins attentivement, de la question de langue ou de style que de la question de prosodie même, et si quelqu'un a gagné la victoire du mot concret, du mot technique, de l'expression qui fait voir et qui peint, sur le mot vague, général et abstrait, c'est toujours lui :

(1) Voyez, entre autres, sur ces questions de prosodie ou de versification : Banville, *Petit traité de poésie française*. Paris, Librairie de *l'Echo de la Sorbonne*, sans date ; Becq de Fouquières, *Traité général de versification française*. Paris, 1879, Charpentier ; A. Tobler, *le Vers français ancien et moderne*, traduction française. Paris, 1885, Vieweg ; et un livre enfin tout récent, que je n'ai eu que le temps de feuilleter, mais qui m'a semblé plein de remarques précieuses, *Modestes observations sur l'art de versifier*, par M. Clair-Tisseur. Lyon, 1893, Bernoux et Cumin.

(2) « Le signe auquel on reconnaît immédiatement le vrai poète, dans les genres supérieurs ou inférieurs, *c'est l'aisance de ses rimes, elles se sont rencontrées d'elles-mêmes, comme une inspiration divine; les pensées lui sont venues toutes rimées*. Le prosateur caché cherche la rime pour la pensée; le vil versificateur cherche la pensée pour la rime. » (Schopenhauer, *le Monde*, etc. Traduction Burdeau, t. III, p. 241). Voyez d'ailleurs toute la page, et même tout le chapitre.

(1) On connaît assez le passage de Fénelon. Pour Voltaire, voyez, sur la gêne de la rime, *Brutus*, préface ; et l'article *Rime, du Dictionnaire philosophique*, sur la nécessité absolue de s'y soumettre. Citons là-dessus un passage de Fontenelle, qui eût fait tressaillir d'aise Théodore de Banville : « Il y a un bon mot fort connu. *Voilà deux mots bien étonnés de se trouver ensemble*, a dit un homme d'esprit, en se moquant d'un mauvais assortiment de mots. J'applique cela à la rime, mais en le renversant, et je dis qu'elle est d'autant plus parfaite que les deux mots qui la forment sont plus étonnés de se trouver ensemble. »

Le procédé de couleur dans le style d'André Chénier et de ses successeurs roule presque entièrement sur deux points : 1° Au lieu du mot vaguement abstrait, métaphysique et sentimental, employer le mot propre et pittoresque ; ainsi, par exemple, au lieu de *ciel en courroux,* mettre *ciel noir* et *brumeux*; au lieu de *lac mélancolique,* mettre *lac bleu;* préférer aux *doigts délicats* les *doigts blancs et longs.* Il n'y a que l'abbé Delille qui ait pu dire, en croyant peindre quelque chose :

> ... Tombez, *altières* colonnades ;
> Croulez, *fiers* chapiteaux, *orgueilleuses* arcades...

2° Tout en usant habituellement du mot propre et pittoresque, employer à l'occasion et placer à propos quelques-uns de ces mots indéfinis, inexpliqués, flottants, qui laissent deviner la pensée sous leur ampleur : ainsi des *extases choisies*, des *attraits désirés,* un *langage sonore aux douceurs souveraines.*

Il y avait là, messieurs, tout simplement, dans ces deux leçons, qui vous semblent peut-être bien banales aujourd'hui, le principe d'une révolution de la langue, ou plutôt, et à vrai dire, d'une révolution de la manière même de voir et de sentir. C'est ce que je vous ai déjà dit; — en termes un peu généraux, que je ne veux pas d'ailleurs préciser davantage aujourd'hui, mais plus tard, quand je vous parlerai de Théophile Gautier. Et alors, comme pour la rime, nous aurons à considérer si l'on n'a pas trop fidèlement suivi le conseil de Sainte-Beuve. Je crains du moins, je crains par avance, — quand nous verrons Gautier inviter le poète à faire sa lecture ou sa nourriture habituelle de toute sorte de *Dictionnaires*, et au besoin de la collection des *Manuels* Roret, — je crains qu'il ne nous semble s'être un peu moqué du monde. Toute langue technique est en un certain sens un *argot* ou un *jargon*, dont le propre, dont l'objet même est de se rendre inintelligible à tous ceux « qui ne sont pas de la partie ». On se donne ainsi le petit plaisir, la satisfaction vaniteuse de différer trop aisément des autres. Le marin se glorifie de n'être pas entendu du terrien, et l'homme de cheval, en s'écoutant parler, s'affermit dans l'idée de sa supériorité sur ceux qui vont modestement à pied (1). Question de mesure, de tact et de goût, comme toujours! Mais s'il est inévitable qu'en affectant la recherche outrée de l'expression pittoresque, on tombe dans le pédantisme ou dans la préciosité, puisque d'autre part, en 1830, la langue du XVIIIe siècle avait besoin d'être rajeunie, modifiée, rendue à sa fonction qui est de traduire la sensation aussi bien que le sentiment et que la pensée, on n'en pouvait indiquer de plus sûr moyen que celui que recommandait Sainte-Beuve, — ni qui fût plus fécond en conséquences presque infinies.

Henri Heine raconte quelque part qu'en Afrique, au Darfour ou ailleurs, quand le roi du pays sort en cérémonie, un serviteur le précède, une espèce de cornac, sonnant d'une espèce de trompe, et de temps en temps s'interrompant pour crier : « Voici venir le buffle! le buffle des buffles, le taureau des taureaux! Tous les autres ne sont que des bœufs! Lui seul est un buffle! Voici venir le buffle des buffles! le buffle! » Si nous en voulions croire le médisant auteur d'*Atta-Troll*, c'est ce rôle de nègre qu'aux beaux jours du romantisme, Sainte-Beuve aurait rempli comme en avant de Victor Hugo. Mais il en a rempli un autre aussi, messieurs, vous le voyez, et ce n'est pas seulemeut *le Pas d'armes du roi Jean* ou *la Chasse du Burgrave* que nous n'aurions pas sans Sainte-Beuve, ce seraient peut-être les combinaisons de rythmes des *Orientales* (1). N'avait-il pas bien quelque droit, après cela, de publier dans les carrefours le succès triomphal des innovations qu'il avait conseillées? Il n'a pas été seulement le critique du romantisme, il en a été vraiment le « maître à écrire » ; et Hugo n'avait que le génie ou l'instinct de l'art, mais Sainte-Beuve en a eu, lui, le sens, le respect ou le culte :

> L'Art est cher à qui l'aime, et plus qu'on n'ose dire ;
> Il rappelle qui fuit, et, sitôt qu'il inspire,
> Il console de tout : c'est la chimère enfin.
> Pour les restes épars de son banquet divin,
> Pour sa moindre ambroisie et l'une de ses miettes,
> On verrait à la file arriver les poètes.
> J'irais à Rome à pied pour un sonnet de lui,
> Un sonnet comme ceux qu'en son fervent ennui,
> Pétrarque consacrait sur l'autel à sa sainte...

D'autres n'ont vu, messieurs, dans la littérature ou dans l'art qu'un moyen d'en sortir; Sainte-Beuve en a vécu; et il y a eu quelque mérite, s'il a sacrifié à cet amour de l'art plus d'un appétit, d'une ambition, et plus d'une rancune. C'est à ses rancunes qu'il tenait le plus....

Mais de cette coïncidence, de cette rencontre en un même homme du souci de l'art et de l'amour des humbles, comment donc n'est-il pas né je ne sais quelle poésie nouvelle, moins éclatante et moins haute, mais plus approchée de la réalité que celle de Lamartine et d'Hugo, plus voisine du commun des hommes, moins ambitieuse, mais plus mêlée, plus intimement, à nos joies et à nos tristesses, quelque chose enfin de conforme ou d'analogue à celle de ces Cowper et de ces Wordsworth dont nous avons vu que Sainte-Beuve avait voulu s'inspirer? Il y en a, messieurs, bien des raisons à donner, et peut-être, et d'abord celle-ci, que, tout en imitant les *lakistes* anglais, Sainte-Beuve n'a jamais eu

(1) J'ai développé cette indication dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, sur la *Déformation de la langue par l'argot*, 15 octobre 1881, et, depuis, dans l'article *Argot* de la *Grande Encyclopédie.*

(1) La remarque a été déjà faite par M. Edmond Biré, dans son *Victor Hugo avant* 1830.

ni leur franchise, ni leur élévation morale. — Je ne parle pas ici de l'homme, mais seulement de l'écrivain ou du poète; — et, sans avoir besoin pour cela d'un autre document que ses *Consolations* ou son *Joseph Delorme*, tout ce que je dis, c'est qu'en célébrant les amours ou les souffrances des humbles, il a toujours songé moins à eux qu'à lui-même et qu'aux intérêts de sa réputation ou de sa notoriété littéraire. Homme de letttres avant tout, Saint-Beuve a toujours été plus curieux des Marèze ou des Doudun qu'il ne les a vraiment aimés, ou compris peut-être. La misère des humbles l'a plutôt intéressé comme artiste qu'elle ne l'a touché ou remué comme homme. En d'autres termes, ce qui lui a manqué, selon le vers de Musset,

C'est cette voix du cœur qui seule au cœur arrive;

et ce qu'il n'a pas su, c'est que l'art (1) même ne saurait suffire à rendre la vulgarité poétique, mais il y faut de plus, il y faut surtout, comme dans la peinture hollandaise, une activité secrète, une chaleur de sympathie (2), une faculté de sortir et de se déposséder, ou de s'aliéner de soi-même, qui lui ont toujours fait défaut. Disons les choses comme elles sont : à vrai dire, il n'a pas eu plus tôt cessé lui-même d'être un Doudun ou Marèze, qu'il ne les a pas sans doute dédaignés, mais il les a oubliés, il ne les a plus connus, et désormais uniquement soucieux de pousser sa fortune littéraire ou mondaine, c'est à d'autres qu'il a laissé le soin de tenter après lui les voies qu'il avait frayées.

Faites encore attention, messieurs, faites surtout attention, d'autre part, aux dangers qui résultent pour la poésie intime, — en quelque sens que l'on prenne le mot,— de la définition même qu'il faut que l'on finisse toujours par en donner. Car, n'en résultent-ils pas presque nécessairement, si Cowper et Wordsworth eux-mêmes, — je l'ai du moins entendu dire (3), — ne les ont pas toujours ni assez souvent évités? et pour les Hollandais, s'ils y ont généralement réussi, c'est que les conditions de la peinture ne sont pas celles de la poésie. Le soleil luit pour tout le monde, et la lumière ou l'ombre ne font point d'acception de personnes. Il n'y a pas de raison pour que les tulipes qu'une vieille femme de Harlem ou d'Amsterdam arrose sur l'appui de sa fenêtre ne soient pas aussi brillantes que celles dont les couleurs s'étalent dans les parterres des rois. Et puis, et enfin, dans un tableau de Jean Steen ou de Gérard Dow, les personnages ne parlent point. Mais ici, au contraire, dans la poésie comme dans le roman, la parole est le « moyen » de l'art, — son principal ou son unique moyen, — et vous le savez, d'un homme à un autre homme, il n'y a rien de plus différent que la manière même d'exprimer ou de traduire les mêmes sentiments et les mêmes pensées. Vraie de toutes les langues, l'observation l'est peut-être plus de la nôtre que d'aucune autre, et il en advient que, chaque pas que l'on fait vers l'imitation plus fidèle d'une réalité plus humble, on le fait, à vrai dire, vers l'insignifiance ou vers la niaiserie.

Il y a, je crois, une petite pièce de Lamartine, un madrigal de keepsake ou d'album, qui porte ce titre au moins bizarre : *A une demoiselle qui m'avait demandé de mes cheveux*. Notre Sainte-Beuve est plein de pièces de ce genre, — mais développées, appuyées avec une complaisance évidente, fâcheuse, et, si je l'ose dire, légèrement comique. Il va au bal, chez Mme Tastu, je suppose, ou chez Mme Desbordes-Valmore ; il y danse; et il en rapporte une pièce qu'il intitule *la Contredanse*, avec cette dédicace : *A une demoiselle infortunée :*

Après dix ans passés, enfin je vous revois;
Après dix ans! C'est vous... au bal, comme autrefois!
Oh! venez et dansons; vous êtes belle encore;
Un riche et blanc soleil suit la vermeille aurore;
Et la rose inclinée, ouvrant aux yeux sa fleur,
Mêle un parfum suave à sa molle pâleur...

On y apprend qu'il était précoce, et qu'à douze ans « l'odeur de femme » troublait déjà le « jeune et brillant élève » du collège Bourbon. Il publie les *Poésies* de son Joseph Delorme; on lui en fait des compliments; et, aussitôt, d'écrire une pièce qu'il intitule :

A MADAME ...
qui avait lu avec attendrissement les poésies d'un jeune auteur qu'elle croyait mort.

Et c'est lui, c'est bien lui dont vous avez parlé!
Si vous l'aviez connu, vous l'auriez consolé!
Vous me l'avez écrit! n'est-il pas vrai, madame?
Et, depuis bien des nuits, ce mot me trouble l'âme,
Et je me dis souvent qu'il aurait été doux,
Pour lui, d'être compris et consolé par vous!

Le fat!... Ou bien encore, il va se promener, — sans doute comme étant de l'école des *lakistes*, les plus péripatéticiens de tous les poètes, — et voici qu'en s'en revenant il songe d'amour... C'est l'occasion d'une pièce qu'il intitule : *En m'en revenant un soir d'été, vers neuf heures et demie*. C'est celle qui se termine par le madrigal connu : « Oh! elle n'est pas « forte » la

(1) Dans l'édition originale des *Pensées d'août*, l'*Art* est imprimé avec un *A*, et avec un *a* dans les éditions qui ont suivi.

(2) Sur la nature de cette sympathie, voyez George Eliot, un peu partout, mais notamment dans *Adam Bede*.

(3) J'emprunte à M. Léon Boucher, dans son *Histoire de la littérature anglaise*, Paris, 1890, Garnier, la curieuse classification des ouvrages de Wordsworth, arrêtée par lui-même : *Poésies écrites dans la jeunesse*; *Poésies relatives à la période de l'enfance; Poésies fondées sur les affections; Poésies sur les noms des lieux; Poésies de la fantaisie*; *Poésies de l'imagination; Sonnets sur divers sujets; Notes sur une excursion en Écosse; Poésies dédiées à l'indépendance nationale et à la liberté*; *Notes d'une excursion sur le continent; Notes d'une excursion en Italie; Série de sonnets sur la rivière Duddon; Yarow revisited; la Biche blanche de Rylstone*; *Sonnets ecclésiastiques; Excursion de* 1833; *Poésies du sentiment et de la réflexion, le Prélude; l'Excursion.*

pauvre enfant, et son orthographe laisse un peu à désirer... mais...

Mais elle est blonde et blanche, elle a le front brillant,
Et sa bouche, où scintille un ivoire riant,
Comme pour écouter, s'ouvre avec nonchalance;
Mais elle a deux beaux yeux qui parlent en silence,
Mais elle sait placer à propos un souris,
Et quand elle soupire, on croit qu'elle a compris »...

Pourquoi cependant à *neuf heures et demie*, plutôt qu'à dix, plutôt qu'à onze? Les moindres occasions prennent trop d'importance à ses yeux; cette autolâtrie nous impatiente; et nous fermons ou nous jetons le livre (1).

Ce n'est pourtant pas là le danger le plus grave, mais c'est qu'en accordant que cette contemplation de soi-même, jusque dans les actes les plus indifférents de la vie journalière, n'ait pas à l'origine et en soi quelque chose de morbide, elle le contracte promptement. Écoutez plutôt Sainte-Beuve, dans une pièce célèbre, nous dépeindre sa Muse :

Non, ma Muse n'est pas l'odalisque brillante
Qui danse les seins nus...
Elle n'est pas non plus, ô ma Muse adorée,
Elle n'est pas la vierge ou la veuve éplorée
Qui d'un cloître désert...
Solitaire habitante, erre sous les arceaux,
. . . . . .
Non; — mais quand seule au bois votre douleur chemine,
Avez-vous vu là-bas, dans un fond, la chaumine
Sous l'arbre mort? auprès, un ravin est creusé;
Une fille en tout temps y lave un linge usé.
Peut-être à votre vue elle a baissé la tête,
Car, bien pauvre qu'elle est, sa naissance est honnête;
Elle eût pu comme une autre, en de plus heureux jours,
S'épanouir au monde et fleurir aux amours...
. . . . . .
Mais le ciel dès l'abord s'est obscurci sur elle,
Et l'arbuste en naissant fut atteint de la grêle;
Elle file, elle coud, et garde à la maison
Un père vieux, aveugle, et privé de raison.
Si, pour chasser de lui la terreur délirante,
Elle chante parfois, une toux déchirante
La prend dans sa chanson, pousse en sifflant un cri
Et lance les graviers de son poumon meurtri...

C'est la Muse de la Tuberculose; — et, à ce propos, messieurs, puisque ce n'est pas une petite question que de savoir ce qui est sain en littérature ou en art, permettez-moi de faire une courte, mais utile, ou, pour mieux dire, indispensable digression.

Sain ou malsain, messieurs, morbide ou naturel, pathologique ou normal, — que veulent donc dire ces mots? Ont-ils un sens en littérature? une portée certaine? ou ne répondent-ils qu'à une illusion de la critique? et, quand nous en usons, ne ferions-nous peut-être que mêler indûment et imprudemment ensemble la morale et l'esthétique? C'est ce que M. Paul Bourget a jadis cru pouvoir soutenir dans une page de ses beaux *Essais de psychologie contemporaine*. Il vient de parler de la « conception de l'amour » dans l'œuvre de Baudelaire, et il s'exprime ainsi : « Baudelaire est l'écrivain peut-être au nom duquel a été accolée le plus souvent l'épithète de « malsain ». Le mot est juste, si l'on signifie par là que les passions du genre de celle que nous venons d'indiquer trouvent malaisément des circonstances adaptées à leurs exigences... Mais le mot de « malsain » est inexact, si l'on entend par là opposer un état naturel et régulier de l'âme, qui serait la santé, à un état corrompu et artificiel, qui serait la maladie. Il n'y a pas à proprement parler de maladie du corps, disent les médecins, il n'y a que des états physiologiques, funestes ou bienfaisants, toujours normaux, si l'on considère le corps humain comme l'appareil où se combine une certaine quantité de matière en évolution. Pareillement, il n'y a ni santé ni maladie de l'âme, il n'y a que des états psychologiques, au point de vue de l'observateur sans métaphysique, car il n'aperçoit dans nos douleurs et dans nos facultés, dans nos vertus et dans nos vices, dans nos volitions et dans nos renoncements, que des combinaisons, changeantes, mais fatales, et partant normales, soumises aux lois connues de l'association des idées. » Et, à la vérité, je ne sais si l'auteur de *Cosmopolis*, de *la Terre promise*, du *Disciple*, se reconnaîtrait aujourd'hui dans cette page, mais je souhaiterais que non, car je suis, pour ma part, d'un avis précisément contraire.

« Il n'y a pas, dit-on, de maladies! » Je le veux bien, mais encore faut-il que l'on s'entende. Assurément, la maladie n'est pas une « entité », saisissable, ni réalisée en dehors du malade, j'en conviens, et aussi que le « processus » de la fièvre typhoïde, une fois établi, n'a rien de moins naturel ou normal en son cours que le fonctionnement de la respiration, par exemple. J'ajouterai qu'en chaque malade la maladie, rencontrant un terrain différent, évolue d'une manière différente, et c'est ainsi qu'au moral

La même erreur nous fait errer diversement!

Mais il n'en demeure pas moins vrai qu'il y a une « température normale » du corps humain, variable à peine de quelques degrés, au delà de laquelle c'est la fièvre, et en deçà l'algidité. Il y a un état normal, et partant un état de santé, des poumons, par exemple, ou de l'estomac, dont autant que l'on connaît d'écarts, autant y a-t-il de « maladies », c'est-à-dire de causes de souffrance et de menaces de mort. Et il y a enfin un bon ou un mauvais état de fonctionnement de nos organes, dont les conséquences, cruellement senties,

(1) On pense involontairement aux sonnets et aux rondeaux de Voiture : *A la louange du soulier d'une dame; A une dame qui avait les manches de sa robe retroussées et sales; Pour Mademoiselle de Bourbon, qui avait pris médecine, etc., etc.* La poésie de « circonstance » est devenue poésie « d'occasion ».

nous empêcheront toujours de considérer notre corps comme une cornue où se distillent des ptomaïnes. C'est le corps des autres que nous considérons ainsi! Pareillement, messieurs, au moral; et le diagnostic n'est pas moins assuré. Tenez-le pour certain : toutes les fois qu'un être humain, se considérant lui-même comme un centre et une fin, ne voit dans ses semblables qu'autant de « moyens », et qu'il use d'eux sans scrupule, pour se « réaliser »; il est malade, moralement malade, et, comme tel, il a besoin qu'on le soigne, ou qu'on le surveille, et qu'on s'en défie! Voilà le principe, dont je vous laisse à suivre les applications. S'il n'est pas neuf, je le crois inattaquable; si peu de gens en conviennent, c'est qu'il y a beaucoup de malades; et, s'il y a tant de malades, j'en conclus que c'est affaire à chacun de nous d'être le premier médecin de soi-même. Vous voyez d'ailleurs aisément que le nom de la maladie est *Individualisme*.

Mais je vais plus loin, et, sous le nom de maladie ou de malformation, je ne crains pas d'envelopper l'excès même de la singularité. Vous rappelez-vous les vers souvent cités de *Namouna?* Musset vient de nous faire le portrait d'Hassan, et il y met une dernière touche :

> Bizarrerie étrange! avec ses goûts changeants,
> Il ne pouvait souffrir rien d'extraordinaire;
> Il n'aurait pas marché sur une mouche à terre,
> Mais s'il l'avait trouvée à dîner dans son verre,
> Il aurait assommé cinq ou six de ses gens. —
> Parlez, après cela, des bons et des méchants.
>
> Venez, après cela, crier d'un ton de maître
> Que c'est le cœur humain qu'un auteur doit connaître,
> Toujours le cœur humain pour modèle et pour loi!
> Le cœur humain de qui? Le cœur humain de quoi?
> Celui de mon voisin a sa manière d'être,
> Mais, morbleu! comme lui, j'ai mon cœur humain, moi.
>
> Cette vie est à tous; et celle que je mène,
> Quand le diable y serait, est une vie humaine...

Mais non, poète, elle ne l'est pas! ou du moins il se peut qu'elle ne le soit pas! et il faut voir! Est-ce que, par hasard, si vous étiez boiteux, ou bancroche, ou bossu, vous prétendriez que c'est vous qui êtes bien fait, et les autres qui le sont mal? Non, sans doute, vous ne le voudriez pas! et quand vous le voudriez, vous savez bien que la gibbosité, que le « varus » et l' « équin », ne font point partie de la définition anatomique de l'homme. Ce sont des « monstruosités », dans le sens objectif et scientifique du mot, atrophie d'un organe, hypertrophie d'un autre, manque d'un côté, excès de l'autre, quelque chose de moins ou quelque chose de trop. Pareillement encore au moral. Il y a des singularités qui ne sont, de leur vrai nom, que des « infirmités » ou des « monstruosités », qui ne sont donc point naturelles ou normales, pas plus que d'avoir six doigts à chaque main ou un poumon de moins. Et j'avoue qu'ici la nuance est difficile à préciser. Il ne faut pas faire de la vulgarité ni surtout de la médiocrité, — car la vulgarité peut quelquefois avoir du caractère, — la mesure de la santé intellectuelle et morale. Nous ne devons point nous soumettre aveuglément à la foule, penser toujours ou sentir comme elle, ni décider des questions d'art par des « moyennes » et des statistiques. S'il y a des temps de se solidariser, il y en a de se distinguer, et au besoin de se révolter contre les exigences de l'usage et de la routine. Mais enfin, messieurs, la nuance existe. Il convient de nous le rappeler toutes les fois que nous sommes sur le point de céder à la tentation de développer en nous, sous le nom d'originalité, ce qui n'est qu'une excentricité souvent inoffensive, mais souvent aussi dangereuse; — et cette considération nous ramène à Sainte-Beuve, dont à peine cette digression nous a-t-elle écartés.

Ce que l'on pourrait, en effet, lui reprocher, dans son *Joseph Delorme* surtout et dans ses *Consolations*, c'est précisément d'avoir cultivé trop curieusement en lui, avec une sollicitude trop paternelle, pour ainsi parler, la fleur de la bizarrerie.

> Venu bien tard, déjà quand chacun avait place,
> Que faire? où mettre pied? en quel étroit espace?
> Les vétérans tenaient tout ce champ des esprits,
> Avant qu'il fût à moi, l'héritage était pris...
> . . . . . .
> . . . . . Sous ma triste muraille,
> Loin des nobles objets dont le mal me travaille,
> Je ne vis qu'une fleur, un puits demi-creusé,
> Et je partis de là pour le peu que j'osai.

En d'autres termes encore, plus hardis, — mais qui sont de lui, — « il étala son ulcère ». Que dis-je! il prit un mauvais plaisir à l'aviver lui-même! Il se complut dans l'analyse, dans l'expression des sentiments douteux ou maladifs :

> En me promenant là, je me suis dit souvent :
> Pour qui veut se noyer, la place est bien choisie;
> On n'aurait qu'à venir, un jour de fantaisie,
> A cacher ses habits au pied de ce bouleau,
> Et, comme pour un bain, à descendre dans l'eau,
> Non pas en furieux, la tête la première,
> Mais s'asseoir, regarder...
> Puis, quand on sentirait ses esprits au complet,
> Qu'on aurait froid, alors, sans plus traîner la fête,
> Pour ne plus la lever, plonger avant la tête...

J'aimerais d'ailleurs ces vers, — si l'auteur s'en était suicidé (1)! Mais je n'insiste pas, ne pouvant guère ici vous lire les pièces qui achèveraient de nous montrer cette affectation de singularité dans l'œuvre de Sainte-Beuve : *les Rayons jaunes*, — qui n'ont rien, à la vérité, que d'un peu ridicule, — *la Veillée, le Rendez-vous, Rose, la Suivante d'Emma*, quelques autres encore... Mélange étrange et où, pour achever la peinture du person-

(1) C'est ce qui m'empêche aussi de goûter pleinement *Werther*, que Werther se soit tué, mais que Gœthe ait vécu.

nage, ne manque même pas une équivoque religiosité!

Je n'insiste pas non plus sur les défauts de l'exécution, et sans doute, après toutes ces lectures, vous les connaissez assez. Cette imagination de la rime qu'il a lui-même si bien chantée, Sainte-Beuve ne l'a pas eue, ni rien non plus d'analogue à ce sens du rythme ou du mouvement que nous admirions l'autre jour chez Hugo. Que n'a-t-il encore écrit d'un style plus franc, je veux dire moins tortueux, moins chargé de sous-entendus, d'intentions et de prétentions (1), moins elliptique et moins traînant, moins laborieux et moins secret, moins précieux et plus large! En prose comme en vers, jamais homme, je crois, n'a connu moins que lui l'art du parti pris ou du sacrifice; et j'admets que ce soit l'éloge du critique, mais c'est la critique du poète, dont le dessin n'a jamais la netteté qu'on y voudrait, la probité, peut-être; dont la couleur manque d'éclat, et dont enfin l'inspiration « rompue » ne suggère pas un commencement d'idée, de sentiment ou de rêve, que l'auteur aussitôt n'intervienne et n'en change maladroitement le cours...

C'est ce qu'il faut penser de son œuvre; — mais quand nous en penserions moins de bien encore, l'influence n'en a pas moins été considérable, et c'est un bel exemple, messieurs, de ce que peut ou de ce que réclame dans le développement d'un même sujet la diversité des méthodes. Car, en vérité, dans une *Histoire* de la poésie lyrique au XIXe siècle, on pourrait presque passer Sainte-Beuve sous silence, ou du moins il suffirait de l'avoir nommé; mais, dans l'*Évolution* du genre, c'est autre chose, et j'espère vous avoir montré la réelle importance des *Consolations* et de *Joseph Delorme*. De rechercher après cela, si, comme on l'a prétendu, *Joseph Delorme* et *les Consolations* n'auraient pas peut-être exercé quelque influence sur la conception du *Jocelyn* de Lamartine (2), ou si, comme je le crois, Victor Hugo n'a pas écrit *les Feuilles d'automne* sous l'inspiration des conseils de Sainte-Beuve, ce serait inutilement revenir sur nos pas. Mais, dès à présent, il convient de noter, dans les poésies de Sainte-Beuve, les origines de Théodore de Banville, de Charles Baudelaire, et de l'auteur enfin des *Humbles* et des *Intimités*, M. François Coppée. Telle est, effectivement, l'une des lois les plus certaines de l'histoire de l'art, que les grands maîtres, les Lamartine et les Hugo, si toute une littérature s'enrichit de leurs chefs-d'œuvre, ne sont pas cependant de vrais « maîtres », puisqu'ils ne suscitent que des exagérateurs ou des caricaturistes de leur génie; mais ceux dont on profite, ceux qui font vraiment école, ce sont ceux qui ont eu plus d'idées ou de pressentiments qu'ils n'ont laissé de chefs-d'œuvre, qui ont eu plus d'intentions qu'ils n'en ont réalisées, — et ç'a été précisément le cas de Sainte-Beuve (1). Il eut vraiment l'âme d'un poète, servie, ou plutôt desservie et trahie, par les organes d'un critique et d'un prosateur!

FERDINAND BRUNETIÈRE.

(*A suivre.*)

(1) Une note de *Monsieur Jean*, dans les *Pensées d'août*, prouvera jusqu'où Sainte-Beuve portait cependant la recherche de l'exécution :

« Je prie les personnes qui liront sérieusement ces études, et qui s'occupent encore de la forme, — je ne sais exactement qu'elle est la date de la note, mais elle n'est pas de 1837, — de remarquer si dans quelque vers qui, au premier abord, leur semblerait dur et négligé, il n'y aurait pas précisément une tentative, une intention d'harmonie particulière par allitération, assonance, etc.; ressources que notre poésie classique a trop ignorées, dont la poésie classique des anciens abonde et qui peuvent dans certains cas rendre à notre prosodie une espèce d'accent. Ainsi Ovide dans ses *Remèdes d'Amour* :

Vince cupidineas *par*iter, *Par*thas que sagittas,

Ainsi moi-même dans un sonnet :

J'ai *rusé* ces *rochers* que la *grâce* domine...
Sorrente m'a *rendu* mon doux *rêve* infini...

(2) Ce qui m'empêcherait de le croire, c'est que *Monsieur Jean* n'a été même écrit que pour donner une leçon à Lamartine, et lui apprendre comment devait se traiter la poésie familière.

(1) Voyez dans les *Portraits contemporains*, t. Ier, l'article de Sainte-Beuve sur *les Feuilles d'automne*.

UN ÉDUCATEUR NATIONAL

M. Ernest Lavisse.

Parmi les hommes de pensée et d'action qui, depuis 1870, n'ont pas cessé de s'adresser au pays tout entier, par delà les circonstances et plus loin que les partis politiques, M. Ernest Lavisse est, avec M. Alfred Fouillée et M. Eugène Melchior de Vogüé, l'un des plus justement célèbres aujourd'hui. Bien mieux encore que ceux qui se succèdent au Palais-Bourbon, de tels hommes sont les véritables représentants de la nation française. Ils la représentent dans ce qu'elle a de plus intime et de plus cher, dans son esprit de race et son idéal spirituel; ils ravivent sa conscience, ils lui rappellent ses raisons de vivre et ses destinées. Je me propose aujourd'hui d'étudier ici l'œuvre particulière de M. Ernest Lavisse et la part personnelle qu'il a prise à ce grand effort de renaissance nationale qui, malgré les apparences actuelles, restera l'honneur de la troisième République.

M. Ernest Lavisse a cinquante ans. Depuis trente ans, il est, par profession et par vocation, un historien. Ce fut aussi la profession et la vocation de Michelet. Sur les huit volumes qui forment jusqu'à présent l'œuvre de M. Ernest Lavisse, cinq sont consacrés à l'histoire de la Prusse et de l'Allemagne. D'autres vont suivre. Cette remarque est déjà par elle-même assez significative. Comme professeur d'histoire, M. Lavisse

a laissé et laisse encore de beaux souvenirs. Qui a entendu cette voix précise et émouvante tout ensemble comme un appel de clairon, qui a écouté ces leçons ordonnées et progressives comme des armées en marche, ne les oubliera pas. Ni l'historien pourtant ni le professeur ne me retiendront dans l'étude qui va suivre. Je n'ai pour les étudier de près ni la compétence ni le loisir. Mon dessein est autre et d'un intérêt plus immédiat. Ce qui m'attire, dans l'œuvre de M. Lavisse, ce que je voudrais faire saillir en pleine lumière, c'est le secret et le sens de sa force sociale. Cette force n'a pas toujours été bien comprise ni bien interprétée. Il s'est fait autour de M. Lavisse, comme autour de M. de Vogüé, une légende puérile, accréditée par le journalisme contemporain. Pour beaucoup de personnes, si M. de Vogüé est un « socialiste néo-chrétien », M. Lavisse est « le dieu des étudiants». Un soir, une femme charmante ne poussait-elle pas la candeur jusqu'à me demander si M. Lavisse n'avait pas été, avant M. Chaumeton, le premier président de l'Association des étudiants de Paris? Ces naïvetés risquent de dénaturer le sens des efforts de M. Lavisse. Elles rendent ses paroles suspectes à certains esprits qui lui reprochent de vouloir mettre la main sur les étudiants. Quoi de plus faux pourtant, et de plus ridicule? M. Lavisse a trop vivement le respect de la jeunesse, et celle-ci a trop intensément le culte de son indépendance, pour que rien de semblable ait jamais pu exister. La vérité est qu'en prononçant certaines paroles, M. Ernest Lavisse s'est fait aimer de la nouvelle génération. Il est allé vers elle, il l'a soutenue de ses pensées et de ses actes, et s'il a trouvé en elle une admiratrice, une amie, c'est une amie indépendante et toujours seule maîtresse de ses destinées.

I.

DÉMOCRATIE ET ARISTOCRATIE.

Quelles étaient donc ces paroles, et par quel charme éveillaient-elles tant d'échos? C'est que, dans leur verbe âprement jovial ou douloureusement fier, elles traduisaient le malaise social où nous nous débattons, elles indiquaient ses causes, elles annonçaient ses remèdes.

Les livres amers de nos romanciers, les tumultes violents de nos assemblées politiques, les sombres agitations aux sinistres éclairs qui soulèvent le peuple, témoignent suffisamment de l'intensité du malaise : « Il n'est pas besoin d'avoir l'ouïe fine pour percevoir des grondements de Vésuve. Que si, par hasard, nous sommes assis au théâtre à regarder les pantomimes, levons-nous et marchons (1). » Mais avec quelles armes et contre quels ennemis? Nous ne le saurons qu'en remontant aux causes. Si multiples qu'elles soient en apparence, M. Lavisse les ramène à trois principales : l'anarchie des consciences, le triomphe de la ploutocratie, l'attente de la guerre. Ces causes ne sont d'ailleurs pour lui que des causes secondes : elles firent cortège à l'avènement de la Science et de la Démocratie, elles datent de la Révolution française. Celle-ci, en renversant le roi absolu, le prêtre catholique et le grand seigneur au nom de la concorde spirituelle dans le droit, a fait surgir les Bonaparte, les d'Orléans, les francs-maçons, les princes de l'épée, puis ceux de l'argent, et, par-dessous, la marée toujours grondante du peuple. La science, qui menait après elle l'industrie, a justifié la lutte pour la vie, le droit de la matière, et, de sa main invisible, construit les bagnes industriels et les palais ploutocratiques. La démocratie, en prenant conscience d'elle-même, a créé les nations, et, dans les nations, de nouvelles classes : impuissante à s'organiser, elle semble au premier abord s'être à demi rongée elle-même. Haines morales, haines sociales, haines internationales sont nées avec les trois pouvoirs nouveaux. Les voix qui étaient venues pour annoncer la concorde, la vertu et la paix, ont eu pour échos l'anarchie, l'intérêt, la guerre. Si l'on veut guérir ces maux, c'est à leurs causes permanentes qu'il faut atteindre, ce sont elles qu'il faut modifier, si cela est possible. « Deux problèmes s'imposent à notre civilisation, qui doit les résoudre ou périr : le problème de la justice sociale et le problème de la justice internationale. Et les jeunes gens qui font dans les écoles la veillée d'armes de la vie sont de pauvres petits garçons aveugles, s'ils s'enferment dans la préparation à des métiers et ne pensent pas même à chercher le mot des deux grandes énigmes. Le sphinx n'attendra plus bien longtemps (1). »

Si les causes du malaise actuel sont historiques, elles subsistent cependant toujours, plus actives que jamais. Elles nous ont pénétré jusqu'aux moelles, elles sont notre vie même, et nos biens comme nos maux nous viennent d'elles. Ce sont des forces aveugles et toutes-puissantes qu'on ne peut ni ne doit détruire, mais qu'on peut modifier, éclairer, diriger. Avec tous les penseurs éminents de ce siècle, M. Ernest Lavisse estime que toute vraie démocratie ne peut pas plus vivre sans une aristocratie qu'un vertébré ne peut vivre sans système nerveux. J'ai analysé ici même quelles étaient les conditions d'existence de cette aristocratie (2). Qui sera-t-elle? La ploutocratie? la banqueroute morale à laquelle les politiciens et les hommes d'argent nous font assister montre assez clairement ce qu'une telle caste peut produire. M. Lavisse sait trop bien que « ce n'est pas avec des intérêts qu'on fait des révolutions

(1) *La génération de* 1890. *Journal des Débats*, 19 avril 1890.

(1) *Lettre aux étudiants de l'Université de Gand*, juin 1891.

(2) *Revue bleue*, 10 octobre 1891. *Les Idées modernes et M. de Vogüe.*

morales », qu' « un désordre social survit toujours à l'orgie financière » et qu' « une nation de contremaîtres trouvera toujours son maître. » Sera-ce l'Église? M. Lavisse est trop l'élève des Michelet, des Quinet et des Renan pour ne pas détester « la férule ecclésiastique » et pour garder une foi sérieuse en cette force vieillie et dénaturée par tous les despotismes. Sera-ce l'armée? Certes, le rôle de l'armée dans une démocratie est puissant (1) : ses cadres tout faits, toujours renouvelés et ouverts à tous, sa discipline sociale, sa mission désintéressée, son universalité et cet admirable caractère d'obligation consentie qui doit animer tous ses membres, en font un instrument unique d'éducation et de direction; mais elle n'est et ne peut être qu'un instrument au service d'un pouvoir spirituel. « L'agent de toutes les tâches, si modernes qu'elles soient, c'est l'esprit. Un pays a besoin de savants et de professeurs qui n'aient pas d'autre profession que de penser. Sans doute, un petit nombre d'Allemands ont lu les livres des érudits; la nation entière ne s'est point assise devant les chaires des professeurs, mais ceux-ci ont créé un esprit public qui a pénétré les intelligences les plus obscures (2). » L'œuvre tout entière de M. Lavisse est pénétrée de la conviction qu'il n'y a pas dans un pays libre de pouvoir plus grand que cette élite de penseurs de toute sorte, savants, philosophes, artistes, à qui nous avons donné le nom d'aristocratie intellectuelle. Ils sont les miroirs et les foyers de l'esprit public. Mais forment-ils un *pouvoir* vraiment organisé? Leur influence n'est-elle pas flottante, contradictoire, anarchique? Par quels intermédiaires atteindront-ils sans péril les couches de plus en plus réfractaires du peuple? Qui sera l'interprète d'Ariel auprès de Caliban? L'aristocratie intellectuelle peut-elle être autre chose qu'une force purement idéale?

II.

L'ARISTOCRATIE INTELLECTUELLE ET L'UNIVERSITÉ.

Ici, M. Lavisse l'a montré, apparaît le rôle de l'Université. Il y a dans notre pays une puissance matérielle organisée au service de la science et de la démocratie, une aristocratie de la pensée qui sort du peuple et qui rentre en lui pour l'ennoblir, non pour l'écraser, c'est l'Université. Par ses trois ordres d'enseignement, elle atteint tous les esprits, l'enfant et le vieillard, le prince et l'ouvrier. Elle ne distingue ni religions, ni classes, ni races. En haut, elle va vers le jeune homme et l'homme fait; elle prépare des savants, des artistes, des hommes d'action. Au milieu, elle prend l'enfant des classes moyennes, elle l'initie à la vie qu'il doit mener, aux études supérieures qui l'attendent. En bas, elle s'étend à tous les fils de la nation, elle pénètre jusqu'aux réserves immenses du peuple. En sorte que, si l'Université fonctionne bien, c'est le même idéal qui, élaboré par la découverte scientifique et la création esthétique, entretenu et fortifié par l'enseignement des méthodes et des résultats d'ensemble, traverse et illumine successivement tous les esprits d'une même génération. Une même lumière luit, à des degrés divers et par des réfractions variées, sur le front du plus grand penseur et sur celui du plus humble écolier. Les professeurs et les instituteurs sont les interprètes de cet idéal : avec les savants et les artistes chez qui ils l'ont puisé, ils forment cette aristocratie intellectuelle, ouverte à tous et travaillant pour tous, parfaitement désintéressée, n'admettant d'autre hérédité que celle de l'intelligence, d'autres privilèges que ceux du génie, d'autres lois que celles de la vérité et de la liberté, — et sans laquelle aucune démocratie digne de ce nom ne saurait durer. Dépositaire et créatrice de l'idéal national, seule puissance matérielle conciliable avec la science et la démocratie, telle apparaît l'Université moderne.

Magnifique chimère, nous dira-t-on, et qui ne fait que rendre plus misérable la réalité! Quel rapport y a-t-il entre cette Université idéale et l'Université actuelle, entre le grand corps libre et harmonieux que vous évoquez et la mauvaise machine vieillie que vous avez dans les mains? Avez-vous donc oublié par qui fut fabriquée cette machine à broyer les esprits? Faut-il vous rappeler qu'elle n'est sortie des mains des jésuites que pour tomber dans celles d'un Bonaparte ou des jacobins? Ils en ont fait un instrument extraordinaire de servilisme national. Que le maître ait été ou soit encore le roi, l'empereur ou la république, l'Université se charge de lui fournir des esclaves; elle n'a été faite que pour cela (1). L'enseignement supérieur a été morcelé, tronqué, réduit, annulé, à ce point que la plupart des libres génies sont nés en dehors de lui et contre lui, que longtemps ses professeurs n'ont pu que déclamer sur des thèmes vagues devant des gradins vides, qu'il n'a servi qu'à caser et à façonner, au moyen d'écoles spéciales, des fonctionnaires prêts à toutes les besognes. L'enseignement secondaire, par l'internat, par les programmes d'éducation, par les baccalauréats variés, a débilité, abruti, déformé pour la vie les enfants des « classes dirigeantes ». L'enseignement primaire, soumis successivement à la férule du prêtre ou à l'écharpe du jacobin, n'a fait qu'obscurcir et fausser l'âme des enfants du peuple. Ces savants, ces professeurs, ces instituteurs en qui votre esprit chimérique croit découvrir une aristocratie intellectuelle, que

(1) *Questions d'enseignement national*, pp. 153-155. Je me permets aussi de rappeler à ce propos l'admirable article anonyme de la *Revue des Deux Mondes*, décembre 1890 (*Du rôle social de l'officier*).

(2) *Études et étudiants*, p. 183.

(1) Voir surtout Taine (*Revue des Deux Mondes*, nos du 15 mai au 1er juillet 1892). *L'Université depuis Napoléon jusqu'à nos jours.*

sont-ils devenus sous les pressions du pouvoir et les exigences du métier, sinon des machines à enseigner, des machines à fabriquer d'autres machines? Ces cuistres, ces pédagogues, ces fonctionnaires aplatis devant tous les pouvoirs deviendraient à leur tour le pouvoir!

Donnée au nom de l'esprit de parti, sans cesse altérée et disloquée par les changements de régime, faite des débris du passé et des rancunes du présent, sans unité comme sans liberté, l'instruction universitaire est un perpétuel ferment de division et de haine dans la nation, et c'est à elle que vous prétendez confier la mission d'élaborer un idéal national! En séparant, pour les mieux confondre, les trois ordres d'enseignement, en multipliant les examens, les diplômes, les brevets et les grades, en murant le corps des enfants dans les lycées et leur esprit dans les programmes, en asservissant les éducateurs, en substituant partout l'obéissance passive à l'adhésion volontaire, la formule morte à la pensée vivante, l'Université a stérilisé la nation, elle a creusé plus profond le fossé des haines sociales, elle a créé une disconvenance croissante entre l'éducation et la vie. Elle n'a servi qu'à fabriquer des commis ou des réfractaires.

Qui de nous n'a entendu ces plaintes? M. Lavisse lui-même les a plus d'une fois formulées, âprement, brusquement, comme un chirurgien qui tout à l'heure va trancher dans le vif, mais qui ne croit pas la plaie incurable. Il ne l'a point décrite avec le pessimisme hautain de qui n'espère plus rien en face du monde moderne. Cette attitude, qui fut celle d'un Taine ou d'un Flaubert et commune à la plupart des analystes sociaux du second Empire, M. Ernest Lavisse, pas plus que M. de Vogüé, ne l'a connue. C'est le secret de leur force. Tous deux savent qu'un idéal s'élabore douloureusement parmi tant de misères, et qu'il faut plutôt l'affirmer que le nier. C'est non seulement un beau sentiment, c'est un devoir. « Une génération qui a payé en malheurs publics son insuffisance et ses fautes parle à une génération qu'elle veut rendre meilleure qu'elle-même, afin de lui donner au moins un titre à être heureuse (1). »

Il faut donc examiner si l'abîme qui sépare l'Université actuelle de l'Université idéale est aussi profond qu'il le paraît au premier regard. Il faut voir si tous ces vices ne sont pas des accidents, profonds sans doute, mais guérissables, du moment qu'ils n'atteignent pas l'essence de l'institution. Il faut trouver des remèdes précis, ou plutôt une hygiène sûre qui mette le corps universitaire en harmonie avec le corps social tout entier. Point de problème plus grave dans toute notre vie nationale, à l'heure actuelle : de sa solution dépendent les destinées de notre pays.

(1) *Études et étudiants.*

III.

L'UNIVERSITÉ NOUVELLE.

Il n'est pas d'abord très exact de dire que l'Université fut créée par les jésuites : ils s'en sont seulement emparés. C'est vers la fin du xve siècle, c'est au xvie siècle que les humanistes, puis les réformés, conçurent le plan d'une éducation nationale qui, par l'étude de l'antiquité, rendrait à l'esprit le pouvoir et « la joie de penser, de savoir et de voir la vérité ». « Mélanchton est un grand pédagogue; c'est de lui, c'est des réformés, ses disciples de tous les pays, que procède notre enseignement, non de Loyola. Voilà nos vraies origines (1). » C'est ce qui explique que, malgré tant de tyrannies, l'Université ait toujours gardé un ferment d'indépendance : car elle est née d'une protestation des esprits, d'un effort vers la vérité et la liberté. Sans doute, la servitude jésuitique, puis napoléonienne, a été longue et dure : mais il n'est pas exact non plus de dire qu'elle subsiste encore aujourd'hui. Depuis vingt-cinq ans, l'Université s'est profondément modifiée : aujourd'hui, elle est redevenue une puissance morale de premier ordre; demain, elle sera plus encore. Il faudra toujours rappeler, — et M. Lavisse l'a fait plusieurs fois (2) avec une émotion pénétrante, — les noms glorieux des hommes de bien qui, après Guizot, entreprirent de transformer l'Université : les Duruy, les Du Mesnil, les Dumont, les Gréard, les Liard, les Buisson, ont droit à la reconnaissance la plus entière de la nation. Ce sont eux, et leurs collaborateurs éminents, les Bréal, les Pécaut, les Marion, qui, au prix de bien des luttes, ont introduit peu à peu la vie nouvelle dans la vieille machine. Avec eux, M. Ernest Lavisse a combattu pour cette cause sacrée : tandis qu'ils la faisaient lentement passer dans les faits, lui la plaidait et la gagnait devant l'opinion publique attentive.

Le mot d'ordre de cette cause était simple. C'était celui de la Révolution : *Affranchissement!* Partout où les jésuites et Bonaparte avaient mis des entraves, les nouveaux venus établirent des libertés. Affranchissement du maître et de l'élève, affranchissement de l'esprit et du corps, tel fut le programme de l'Université nouvelle; faire des hommes libres au lieu de sujets passifs, tel fut son idéal. « C'est rendre un grand service à l'esprit français que de l'affranchir de l'esprit scolaire qui souffle aujourd'hui... Dans toutes ses opérations, l'enseignement doit être conduit par cette idée, qu'il a pour office de faire des esprits libres (3). » Il ne s'agit pour cela que de substituer partout l'idée vivante à la formule esclave. Relevez la condition de l'éducateur, intéressez l'élève en allégeant son far-

(1) *Études et étudiants*, pp. 45-47.
(2) Voir surtout *Questions d'enseignement national*, pp. 230 et suiv.
(3) *Études et étudiants.*

deau, supprimez les examens, éclaircissez les programmes, excitez partout l'initiative, donnez enfin un sens humain à l'éducation, faites cela dans les trois ordres d'enseignement, et vous serez déjà bien près du but à atteindre.

Dans l'enseignement primaire, il faut avant tout fortifier et soutenir la situation de l'instituteur. « Il ne s'agit pas de faire les superbes et les dédaigneux et de s'estimer si haut placé dans sa chaire que l'on n'aperçoive pas tout en bas de la hiérarchie le maître d'école avec les fils de paysans et d'ouvriers, car ces fils de paysans et d'ouvriers, c'est la plus grande partie de la France... Il faut à la France la foule des héros inconnus : elle est dans les ateliers et derrière les charrues. Parlons-lui en soignant notre parole, et comme la plus lourde part de devoirs pèse sur elle, donnons les raisons capables de lui faire comprendre ces devoirs et de les lui faire aimer (1). » Point de mission plus touchante et plus délicate : ceux à qui l'État la confie en sont presque toujours dignes ; ils le seraient plus encore si la démocratie leur assurait le salaire et le respect auxquels ils ont droit. Voilà pour le maître. Pour l'élève, pour cet enfant du peuple qui sera un jour le peuple, il ne faut pas lui apprendre beaucoup de choses, ni beaucoup de mots ; il faut avant tout lui faire comprendre et aimer la solidarité humaine, lui faire comprendre et aimer la patrie. « C'est à l'école de dire aux Français ce qu'est la France : qu'elle le dise avec autorité, avec persuasion, avec amour... Il s'agit ici de la chair de notre chair et du sang de notre sang... Si l'écolier ne devient pas un citoyen pénétré de ses devoirs et un soldat qui aime son fusil, l'instituteur aura perdu son temps (2). » Qu'on enseigne donc aux enfants la règle de trois et celle des participes, cela est utile ; mais qu'on leur enseigne aussi et surtout l'amour, la justice, le devoir et la patrie. Que plus encore on lui dévoile la poésie des choses, la poésie des paysages où il vivra, de la terre qu'il fécondera de son effort, cette antique poésie des champs, des étoiles et des âmes, qui reste encore la meilleure éducatrice de l'humanité. On aura ainsi « peuplé de sentiments nobles l'âme inhabitée du peuple » ; on l'aura préparé à aimer et à défendre l'idéal national.

Ce qui est vrai et nécessaire pour les enfants du peuple l'est plus encore pour les fils de la bourgeoisie. C'est dire que les mêmes réformes s'imposent pour l'enseignement secondaire. « Il s'adresse à une classe d'élèves qui auront à porter sur leurs épaules un très lourd fardeau. Cette classe moyenne, qui détient encore la direction des affaires nationales et qui se partage le service de l'État, a autant de défauts que de qualités ; si elle ne devient point meilleure, nous n'avons plus qu'à fermer les yeux et à nous abandonner aux hasards de l'avenir (1). » Or, en ce moment, l'internat et le baccalauréat, l'encombrement des programmes, l'inertie des maîtres et des élèves, font de l'enseignement secondaire un des dangers permanents de la nation. Il faut tout d'abord affranchir les maîtres. Il faut « que le professeur cesse d'être un administré tout petit en présence d'une administration toute-puissante qui règle ses idées et dispose de son avenir, et qu'ainsi affranchi, étroitement uni à ses collègues, il participe au gouvernement de la maison (2). » Il faut ensuite affranchir les élèves. « L'esprit de l'écolier est un instrument à façonner, non pas un magasin à remplir. » Libérons-le donc de toutes les tâches vaines, de toutes les encyclopédies oiseuses dont nous l'encombrons jusqu'au baccalauréat. Puis supprimons le baccalauréat lui-même, instrument de torture grotesque et inutile ! « Il y a une misère intellectuelle particulière au plus grand nombre des bacheliers, et qui peut se comparer à la misère en habit noir. Elle se déguise sous une apparence où il y a des trous (3)... Le baccalauréat est sur la sellette. Si j'étais chargé de requérir contre lui, je lui ferais passer un quart d'heure pénible, à supposer qu'un quart d'heure suffît... J'exprime, en mon nom personnel, le vœu qu'il ne soit plus toléré longtemps, sous sa forme actuelle, dans un pays où les loteries sont presque défendues (4). » Supprimons aussi l'internat, si nous le pouvons ; supprimons « la longue immobilité de l'étude, la tristesse des récréations entre les murs, la flânerie réglementaire des promenades, l'impossibilité du recueillement et du tête-à-tête avec soi-même (5) », la surveillance écœurante qui fait de l'élève un numéro et un rouage irresponsable, — et si nous ne pouvons supprimer encore tout cela, améliorons-le. Prenons soin surtout de donner au collégien une éducation *humaine*, c'est-à-dire une éducation qui prépare à la vie. Pour ce faire, conservons les études classiques, car « l'antiquité, étant la jeunesse de l'humanité, reste la meilleure école de l'humanité » ; mais joignons-y les langues modernes et les principes des sciences avec leurs méthodes essentielles, pour que l'enfant reçoive tout ensemble « l'éducation éternelle, celle qui convient à l'honnête homme, comme on disait jadis, de tous les temps et de tous les pays, et l'éducation qu'on peut appeler relative, celle que réclame toute génération destinée à vivre à une certaine date et dans un certain lieu ». Nous l'aurons ainsi préparé à la vie, sans lassitude et sans dégoût, et, s'il veut devenir un étudiant, « nous l'aurons mené,

(1) *Questions d'enseignement national*, avant-propos.
(2) *Id.*, p. 210. — Voir encore l'admirable *Discours prononcé à la distribution des prix de l'école primaire de Nouvion-en-Thiérache.*

(1) *Questions d'enseignement national*, avant-propos.
(2) *Etudes et étudiants*, pp. 42-43.
(3) *Questions d'enseignement national.*
(4) *Etudes et étudiants*, p. 151.
(5) *Etudes et étudiants*, pp. 39, 77, 85, etc.

par une transition bien ménagée, des études secondaires aux études supérieures, nous aurons fait de l'examen final un passage aisé des unes aux autres et non pas un mur de clôture ceint d'un fossé qui est un précipice ». — « En un mot, point de monopole; séparation de l'État et des humanités; variété des modes d'éducation, voilà les conditions extérieures du relèvement des études classiques; il les faut ajouter aux conditions intimes qui peuvent toutes se ramener à cette règle : préparer l'esprit à tout comprendre, et le caractère à l'action honnête et virile (1). »

Cette mission, l'Université ne sera vraiment en mesure de la remplir que le jour où elle aura constitué définitivement son enseignement supérieur. Tâche périlleuse, et toute nouvelle! Ici, plus que partout ailleurs, Napoléon a étendu l'ombre monstrueuse de sa volonté. L'enseignement supérieur, c'est l'expansion de la pensée libre, c'est le pouvoir spirituel, permanent et incompressible, le pouvoir des jours futurs que tous les pouvoirs des jours anciens ont redouté et voulu contraindre avant qu'il ait grandi. Malgré tout, il a grandi. Demain il sera le plus fort, plus fort que l'Église, plus fort que l'armée, plus fort que l'argent. Aujourd'hui il est déjà une des premières puissances libres du pays. Qu'a-t-on fait pour cela, que veut-on faire encore? On a mis, on veut mettre la vie volontaire là où était la mort voulue. N'était-ce pas la mort voulue que cette tête en congestion? Paris, sur ce cadavre grêle, la province? Des savants sans laboratoires, des professeurs sans étudiants, quelques écoles spéciales pour fabriquer des rouages pensants, une administration oppressive, nulle liberté de parler ou d'écrire, tel était l'enseignement supérieur il y a un quart de siècle, la haine de tous les génies libres, la risée du pays et du pouvoir : M. Taine nous le décrivait encore hier. Aujourd'hui, nous en sommes déjà loin, grâce à Victor Duruy et à ses successeurs. On a affranchi les maîtres : on leur a laissé le choix de leurs cours, on les a associés à la conduite et aux réformes des Facultés. On leur a donné des laboratoires et des bibliothèques; bien plus, on leur a donné, par les bourses d'étude, un public qui s'est bientôt indéfiniment grossi d'adhésions libres : spectacle naturel et qui dans l'abord parut étrange, on vit des étudiants autour des maîtres, et qui collaboraient avec eux! On diminua aussi la scolastique des examens, ces machines pneumatiques de la pensée jeune, en attendant le jour où l'on reconnaîtra que « le diplôme conféré sans examen, mais après des études sérieuses bien contrôlées, est l'idéal des diplômes (2) ». On a restreint encore le rôle des écoles spéciales, refuge de privilégiés inutiles dans une démocratie, et peut-être dangereux (3). On a créé par toute la France des centres d'instruction supérieure. On a enfin élaboré le plan d'une Université idéale, formée de plusieurs Universités distinctes, toutes animées du même esprit de libre recherche et d'expansion sociale.

La plupart de ces réformes ont abouti ou sont en voie d'aboutir. La dernière pourtant, et la plus importante, la création des Universités provinciales, a échoué devant la législature actuelle. Que pouvait une grande idée patriotique devant ce Parlement de marchands et de faiseurs d'affaires, uniquement dévoués aux intérêts de leur clocher ou de leur banque? Et pourtant « il n'y a peut-être pas d'œuvre française plus urgente que l'achèvement des Universités. L'ensemble de nos lois scolaires ne sera complet que lorsque le Parlement aura voté la loi des Universités (1) ». Ce sont elles qui, dans les grandes cités de la France, briseront la chaîne de servitude qui rive la province à Paris, sans pour cela rompre le lien vital qui les unit; qui ranimeront l'esprit agonisant des vieilles races par qui vécut l'harmonieux génie de la France; qui allumeront enfin sur toute l'étendue du territoire quelques foyers intenses de vie scientifique, auxquels viendront prendre flamme à leur tour les flambeaux, humbles mais innombrables, du collège ou de l'école primaire. Organismes complexes et concrets, les Universités auront un corps de professeurs et un corps d'étudiants, liés étroitement par la communion des intérêts et des aspirations. Toutes les parties du savoir, séparées mais non disjointes, se fondront dans une harmonie qui sera l'âme même de l'Université. C'est ainsi qu'autonomes, personnes morales encore plus que personnes civiles, les Universités nouvelles ne seront plus les serves d'un pouvoir passager et brutal, mais les vraies institutrices de la démocratie. Héritières et créatrices de l'idéal national, elles sauront ne pas oublier que si leur objet est d'élaborer la science pure, leur mission est de former l'élite de la race, le pouvoir de demain, l'étudiant.

IV.

NÉCESSITÉ DE L'INDIVIDUALISME.

L'étudiant! Quelle pensée un peu soucieuse de l'avenir ne s'est arrêtée sur ce mot? Celui qui dans dix ans sera professeur, médecin, avocat, ingénieur, député, ministre et plus encore peut-être, — celui-là aujourd'hui, mal nourri, mal logé, s'agite dans une mauvaise chambre d'hôtel, discute dans un café, rêve sur les gradins d'un amphithéâtre. Hier, il portait la tunique, le képi, les gros souliers ferrés : aujourd'hui, il est mis comme tout le monde, et la vie tout entière s'ouvre devant lui, à plein horizon! Il peut faire tout ce qu'il veut : mais sera-t-il plus sage dans son ivresse

(1) *Études et étudiants*, p. XVI.
(2) *Études et étudiants*, p. 151.
(3) *Questions d'enseignement national*, pp. 8-14, 240-244.

(1) *Études et étudiants*, avant-propos.

de liberté que le marin à terre ou le prisonnier hors des murs? Il est libre, mais il est seul, dans ce grand désert grouillant qui est Paris. Parmi tant de visages, il n'y a ni la famille, ni l'amour, ni même souvent l'amitié. Il y a le plaisir bête, mais facile, il y a la promiscuité banale, mais enlaçante. Et quand il se retourne vers la beauté pure de la science, et qu'il veut se livrer à elle avec l'appétit sublime de la dix-huitième année, devant lui se dresse l'examen ou le concours, avec leur cortège d'ignobles servitudes! Certes, les livres sont beaux, mais comme ils se contredisent entre eux et plus encore avec le réel! Solitude du cœur, solitude de l'esprit, solitude aussi du corps dans la misère, si elle vient! Qui rendra à cette âme tragiquement troublée de tant de dégoûts et d'amertumes le sentiment chaud et vivant de la solidarité dans la liberté? Qui l'empêchera de devenir durement égoïste ou sauvagement réfractaire?

Émouvant problème, le plus obscur et le plus douloureux de tous! Comment détruire cette misère sentimentale, cette détresse intellectuelle? Commençons modestement par supprimer certaines conditions générales des études, qui sont désastreuses. Au lieu d'entasser dans Paris, loin des visages aimés et du sol natal, des milliers de jeunes gens de toutes les provinces, attachons-les fortement aux Universités régionales : ils y retrouveront des figures amies, ils y respireront du moins encore l'air du pays. Puis épargnons-leur les promiscuités de l'hôtel garni, les longues flâneries du café ou de la brasserie, l'isolement dans le tapage. Bâtissons pour eux des logis sains et libres, aidons-les à créer un cercle de réunion, de causerie, de lecture : faisons des *maisons d'étudiants* et la *Maison des étudiants* (1). Établissons entre l'étudiant et son protecteur naturel, le professeur, une intimité réelle et efficace. Que le professeur ne croie pas sa tâche accomplie quand il a fait son cours *ex cathedra* pendant une heure! Sa vraie mission commence alors, sa mission d'éducateur social, qui recueillera les confessions et les prières, qui portera le réconfort avec la lumière dans tant d'âmes obscures et hésitantes, qui recevra d'elles, en retour, vie et chaleur. Encourageons enfin les étudiants à se connaître entre eux : qu'ils brisent résolument ces barrières fictives que les différences d'éducation, d'origine ou d'études, que la morgue ou la mode, la politique ou la religion, que la timidité même ont élevées; qu'ils s'apprécient et s'entr'aident en frères, par l'esprit comme par le cœur. Il faut que l'ensemble des étudiants forme une famille dont tous les membres seront solidaires, sans pour cela cesser d'être des individus. Une *Association générale des étudiants* est donc nécessaire dans chaque Université. On sait comment elles ont jailli spontanément du sol français avec les Universités nouvelles, combien leur croissance a été rapide et leur expansion féconde. Nul plus que M. Lavisse n'a contribué à les rendre populaires, dans l'heure encore incertaine des débuts (1).

Mais à quoi serviraient tant de réformes collectives, si elles ne s'adressaient pas à des *individus*? « L'office de l'enseignement supérieur est avant tout de créer des esprits libres. » Brisons donc pour eux la servitude des examens et des formules, invitons-les, incitons-les à l'effort personnel (2). Qu'ils naissent, ces hommes libres, nous n'en serons pas effrayés. Avec le séduisant et profond Maurice Barrès, il n'y a pas de partisan plus acharné de la « culture du Moi » que M. Ernest Lavisse. Pour tous les deux, il faut que l'adolescent commence par reviser toutes les doctrines reçues au lycée. Ces doctrines, dont l'encombrèrent les sages de tant de siècles, il en délivrera ses épaules opprimées pour prendre haleine à son aise.

« Si le collégien doit être un croyant, l'étudiant doit être un sceptique... Vous devez pratiquer sans cesse la méthode de l'examen perpétuel des choses; à ce prix seulement vous serez des esprits libres, et vous sentirez la vie avec cette vivacité d'impressions qui fait le professeur et l'écrivain (3). Il y a des générations qui se taisent et laissent une lacune dans l'histoire intellectuelle. Vous serez une génération de cette sorte, si vous ne savez pas conquérir l'indépendance de votre esprit et lui assurer le moyen de travailler (4). »

Le doute raisonné sur tous les objets de la connaissance et de la vie, voilà la première démarche nécessaire de l'étudiant : par elle s'accomplit l'affranchissement du Moi. Il faut maintenant le cultiver, le sauver des promiscuités ambiantes; il faut que l'étudiant trouve, avec le sens de sa propre destinée, l'harmonie qui accompagne toute activité supérieure. Quand il aura ainsi constitué son âme en face de la science et de la vie, qu'il retourne vers ces puissantes nourrices, qu'il s'y alimente de tout ce qu'elles ont d'éternel et de nouveau. Qu'il maintienne toujours au-dessus des besognes spéciales le libre exercice de son esprit, qu'il brise sans cesse les cristallisations de l'habitude ou du métier, qu'il mêle le présent au passé, l'histoire qui se fait à l'histoire qui s'est faite. S'il veut comprendre les démocraties du passé, qu'il ne craigne pas de se mêler à nos réunions publiques; s'il veut pénétrer l'ascétisme catholique d'autrefois, qu'il entre aux Carmélites du faubourg Saint-Jacques, qu'il écoute ces voix effrayantes (5). Mais on ne comprend bien qu'en aimant. Qu'il aime donc la vie sociale; qu'au delà de l'effort personnel et de la culture du Moi, il perçoive la grande solidarité humaine, que son cœur soit avec le peuple

(1) *Journal des Débats*, avril 1892.

(1) *Études et étudiants*, pp. 222-351.
(2) *Études et étudiants*, pp. 148-164.
(3) *Questions*, pp. 125-130.
(4) *Études et étudiants*, p. 158.
(5) *Leçon d'ouverture en Sorbonne*, novembre 1892.

pour le secourir et s'en faire aimer (1). Alors seulement il commencera à devenir un véritable *individu*, c'est-à-dire à la fois *soi-même et les autres*. Le jour où toute une génération sera composée d'individus véritables, on verra se lever l'aurore d'une grande époque. L'aristocratie intellectuelle sera réalisée, et seront vraies alors les paroles d'Élisabeth Browning : « Le monde est vieux, mais ce vieux monde attend sa rénovation. Pour cela, il faut que des cœurs nouveaux prennent vie individuellement, se multiplient et se développent en nouvelles dynasties de la race humaine. Alors naîtront spontanément de nouvelles Églises, de nouvelles économies, de nouvelles lois respectueuses de la liberté, de nouvelles sociétés d'où le mensonge sera exclu. Dieu fera toutes choses nouvelles (2). » L'intelligence, illuminée par l'amour, fécondera le nouveau monde spirituel.

C'est ainsi que la haute image de l'Université démocratique se dresse lentement au-dessus des contradictions du siècle. Sans doute, dans cette image, l'avenir se mêle trop souvent encore au présent. Mais les grands aspect de l'édifice s'imposent déjà. L'Université a secoué les tyrannies du passé : elle s'est renouvelée avec le monde. Elle apparaît chaque jour davantage comme la seule puissance morale capable de succéder à l'Église. Ainsi que l'Église, elle s'adresse à tous les esprits et à tous les cœurs, elle sort du peuple et elle y retourne, et le mot « Université » n'a pas moins d'extension que le mot de « Catholicité ». Comme l'Église aussi, elle est une hiérarchie et une discipline sociale, mais combien plus concordante avec l'esprit nouveau! Comme l'Église encore, elle est dépositaire d'une tradition et d'un idéal : mais sa tradition n'est pas emprisonnée dans quelques textes et son idéal n'est pas barré par quelques dogmes. Sa tradition est celle de l'humanité, elle a pour bibles tous les livres sacrés du passé, qu'ils soient l'Iliade, les deux Testaments ou le Rig-Veda, qu'ils viennent de l'est ou de l'ouest! Son idéal est aussi celui de l'humanité tout entière, il s'élargit et s'élève chaque jour avec la science et avec l'art, il place la révélation divine non dans un passé mort, mais dans chaque découverte de l'avenir. L'Université est une Église idéale, qui a ses Pères dans les penseurs de tout ordre, ses prêtres dans les éducateurs de tout rang, ses fidèles dans toute la nation. Elle a cette supériorité sur la vieille Église qu'elle est en harmonie croissante avec les forces invincibles de notre temps, avec la Science et la Démocratie. Elle relève et unit les hommes devant la nature; elle ne les écrase pas devant Dieu. Elle seule peut porter remède aux deux grands maux contemporains : le pouvoir excessif de l'argent et l'anarchie des consciences, car elle est plus forte que la fortune, elle échappe à ses prises, et elle n'en est que mieux la gardienne de notre idéal national (1).

(1) *Discours aux étudiants de Gand et aux étudiants de Nancy*, janvier et juin 1892.

(2) *Aurora Leigh*, ch. IX.

V.

LE PROBLÈME INTERNATIONAL : COSMOPOLITISME ET PATRIE. L'IDÉAL DE LA FRANCE.

Rendre à la France conscience d'elle-même en l'acheminant chaque jour davantage vers la justice sociale, c'est là une mission sacrée, et l'Université n'y peut faillir. Mais que pourrait-elle en face du problème international qui devient la plus grande angoisse du siècle finissant? L'attente de la guerre ne paralyse-t-elle pas les meilleurs et les plus sûrs vouloirs? « Le sentiment que quelques levers de soleil suffiront peut-être pour éclairer la lutte désespérée et la mort d'une patrie pèse sur l'Europe. Il y a des pays où l'inhumain *Væ victis* attend sa minute dans les poitrines (2) ». Depuis la Révolution française, les causes de guerre se sont accrues en nombre et en légitimité. L'esprit révolutionnaire, en proclamant les « droits souverains » de la nation « une et indivisible », a fait surgir dans tous les peuples une conscience nationale. A la raison d'État qui jadis bouleversait l'Europe au gré des princes, une raison plus haute, mais non moins guerrière, a succédé, la raison des peuples : « Notre siècle a fait des nations. Il a créé ou ressuscité la Grèce, la Belgique, l'Italie, la Hongrie, l'Allemagne, la Roumanie, la Serbie, la Bulgarie, les républiques d'Amérique. Voilà son office principal, sa marque distinctive, son originalité, sa gloire (3) ». A l'heure qu'il est, ces nations, filles de 1789, se touchent par leurs chairs vives. Trop souvent elles se heurtent : ces sœurs ne sont ni du même âge ni du même esprit, et, comme les héroïnes des antiques légendes, elles ne sont sœurs que pour mieux se haïr! Un droit nouveau a surgi dans le monde, le droit des nations à être des personnes morales indivisibles. Ce droit, violé plusieurs fois par l'ancien droit féodal de la conquête, suspend une menace perpétuelle de guerre sur l'univers. Tant qu'il n'aura pas obtenu justice, partout où des peuples seront vendus et traités comme des troupeaux, l'éclair rouge de la guerre brillera.

En face de l'individualisme national et des complications tragiques qu'il soulève se dresse chaque jour plus formidable la revendication internationale du socialisme contre la bourgeoisie. Les socialistes aussi, qu'ils le disent ou non, font appel à la guerre, mais à la guerre cosmopolite, car, pour eux, il n'y a que deux races : celle des opprimés et celle des oppresseurs.

(1) *Études et étudiants*, p. 185. — *Questions d'enseignement national*, pp. 249-258.

(2) *Vue générale de l'histoire politique de l'Europe.*

(3) *Vue générale sur l'histoire politique de l'Europe.*

« Avant de mépriser les espérances des socialistes et les menaces des anarchistes, il faudrait d'abord leur enlever leur raison d'être, et qui ne voit qu'ils en ont une. Elle est éclatante. Déclarer la guerre à la guerre, réclamer le droit de vivre dans la paix et le travail, déclamer contre les États d'aujourd'hui et la politique homicide faite ou acceptée par les classes dirigeantes, cela est un très beau thème, et très sérieux et très redoutable (1) ». C'était déjà le thème des révolutionnaires français en 1791 ; on sait à quelle renaissance de races cet idéal de socialisme cosmopolite a abouti. Il en serait de même encore aujourd'hui si les socialistes venaient à triompher. On n'abolit en un jour ni la race, ni la langue. Ce sont là les éléments derniers que la volonté n'efface pas, parce qu'ils ne dépendent pas d'elle et qu'ils la déterminent. L'illustre auteur de *Cosmopolis* ne montrait-il pas hier, dans son œuvre saisissante, comment chez les natures les plus usées par le contact de plusieurs civilisations, la race persistait indestructible et tyrannique ? A combien plus forte raison dans les âmes simples du peuple ! Quels abîmes entre le socialiste allemand et le français ou le russe, s'ils se pouvaient connaître ! Quel réveil, le jour où ils se connaîtront ! Affirmons donc le droit naturel des nations à l'existence, et permettons aux étrangers d'aimer leurs patries comme nous aimons la nôtre. Ne soyons pas dupes de l'illusion socialiste, et cherchons plus haut une solution au problème international. Il réside « dans la conciliation des droits immédiats et clairs des patries avec les droits plus vagues, mais supérieurs, de l'humanité. Pour opérer cette conciliation, ne comptons pas trop sur la science : les mathématiques, la physique et la chimie sont les aides de camp du ministre de la guerre. La doctrine dont il faut que nous soyons les apôtres se peut exprimer en deux mots : chaque patrie doit le respect à toutes les patries. Partout où des hommes consentent à vivre ensemble, dans les mêmes lois, avec les mêmes sentiments et les mêmes passions, cette existence collective est légitime, elle est auguste, elle est sacrée, elle est inviolable. Jeunes gens, vous ferez demain l'opinion du monde : au monde qui hésite entre les vieilles idées et les nouvelles, où les phénomènes de l'antique barbarie se confondent dans une étrange expérience avec les progrès merveilleux de la civilisation, donnez ce dogme : le plus grand des crimes contre l'humanité, c'est de tuer une nation ou de la mutiler (2) ».

Telle est la philosophie des temps nouveaux. Elle offre une conciliation véritable entre le sentiment national le plus intense et l'amour le plus large de l'humanité. Sans doute, elle n'écarte pas les causes immédiates de guerre ; mais, en même temps qu'elle les justifie et les ennoblit, elle laisse entrevoir, par delà notre ciel chargé d'orages inévitables, un horizon plus pur où toutes les patries se respecteraient en s'aimant, où chaque peuple s'harmoniserait, sans se confondre, avec les autres peuples, comme cela est naturel entre individus supérieurs d'une même race. C'est vers cet horizon que s'acheminent les pensées d'avant-garde, dans la nuit frissonnante d'aube où nous marchons, car le poète l'a dit (1) :

> Nous n'en sommes encore
> Qu'au premier rayon blanc qui précède l'aurore !

Pour l'atteindre, la France n'aura point à changer de route ; il y a déjà longtemps qu'elle y est engagée. Son idéal se confond avec celui de l'humanité, et la seule guerre qu'elle veuille faire encore, c'est une guerre, non de conquête, mais de droit national (2) : « La France a aujourd'hui dans le monde une dignité particulière. Elle revendique la restitution à eux-mêmes d'êtres humains dont la force a disposé comme de troupeaux. Ce faisant, elle demeure fidèle à la doctrine qu'elle a proclamée, il y a cent ans, de la liberté inaliénable de l'homme. Elle ne s'est point contentée de la doctrine. Notre siècle a vu un phénomène nouveau : la naissance de nations qui ont acquis, par l'énergique volonté d'exister, le droit à l'existence : toutes ont reçu l'assistance de notre pays. Au berceau de la Belgique, de la Grèce, de l'Italie, comme jadis au berceau des États-Unis, il y a la France. Partout où l'indépendance n'est point acquise, partout où elle est menacée, on regarde vers la France (3). » Notre génie national se confond avec celui de l'humanité : « Gallo-Romains confondus à l'origine sous l'empire universel de Rome ; chrétiens confondus au moyen âge dans la civilisation chrétienne universelle ; classiques aux XXVIe et XVIIe siècles ; rationalistes au XVIIIe (4) », nous avons manifesté dans la Révolution et les Droits de l'homme le témoignage le plus sublime de notre idéal. « Nos véritables guerres sont des guerres d'enthousiasme, dont la première a été dans les temps modernes la guerre d'Amérique, et la dernière, la guerre d'Italie (5). » Notre prochaine guerre sera faite au nom du droit nouveau de l'humanité. Ce ne sera pas la passion puérile et barbare de la « revanche », ce sera la foi la plus sacrée dans l'existence légitime des peuples comme personnes morales, qui armera nos mains pour délivrer l'Alsace-Lorraine du joug allemand : « La France n'est point patriote à la façon de l'orgueilleuse Angleterre ou de la superbe Allemagne. Même aujourd'hui, où elle est repliée sur elle-même,

(1) *Essais sur l'Allemagne impériale*, p. XXIII.

(2) *Discours aux étudiants étrangers*, banquet de Meudon, août 1889.

(1) Alfred de Vigny, *la Maison du berger*.

(2) *La Question d'Alsace dans une âme d'Alsacien. — Études et étudiants*.

(3) *Études et étudiants*, pp. 241, 262, 336.

(4) *Questions d'enseignement national*, p. 116.

(5) *Id.*, p. 237.

armée pour les luttes possibles, et toujours inquiète, elle a dans l'infortune cette haute fortune que sa cause ne lui est point propre ni personnelle, qu'elle est humaine. Entre la France et l'Allemagne, la question qui divise est celle de savoir s'il est encore permis de lier des âmes au sort des glèbes. »

L'idéal de la France est l'idéal humain. Notre littérature, notre science, notre notion de la démocratie, nos guerres mêmes ne sont pas seulement nationales, elles rayonnèrent toujours sur l'humanité. C'est donc chose plus facile qu'ailleurs d'enseigner et d'entretenir chez nous l'idéal national. L'Université, appuyée sur l'Armée et fortifiée par elle, peut préparer et former sans crainte des citoyens à comprendre, à accepter cet idéal. Il est le levain puissant dont sera fait le pain de l'avenir. C'est ce qu'exprimait M. Ernest Lavisse dans une admirable page que je me permets de citer en terminant (1) :

« Il faut que chacun de vous, étudiants, par son propre effort se repliant sur lui-même, éclaire en lui le patriotisme instinctif et prenne conscience de notre valeur, de notre dignité, de notre raison d'être. Il faut que les milliers de jeunes gens qui, chaque année, entrent dans la nation, y apportent, avec les lumières d'une intelligence cultivée, la foi raisonnée en notre pays; que cette foi, pour preuve de sa sincérité, agisse; qu'elle travaille à entraîner dans un grand courant l'esprit public divisé par des souvenirs différents et des espérances contradictoires; qu'elle se propose de faire prévaloir notre vieux bon sens sur les formules des sectes politiques, comme il a prévalu, il y a deux siècles, en un moment de grand péril national, sur les formules des sectes religieuses; qu'elle avance ainsi l'heure de la réconciliation définitive dans la paix intérieure et dans la liberté. Voilà, messieurs, le but, la fin suprême de l'éducation nationale. »

***

Nous pouvons maintenant saisir dans son ensemble la pensée de M. Ernest Lavisse. Elle est à la fois une philosophie de l'histoire présente et un système d'éducation nationale. Comme philosophie de l'histoire présente, elle affirme le droit qu'ont les patries à se constituer en individualités morales absolues, et le devoir qu'elles ont de se respecter en tant que telles. Elle proclame la nécessité qu'il y a de donner à la science et à la démocratie une direction morale, si l'on ne veut pas les voir se débattre dans les convulsions de l'anarchie et de la ploutocratie. Comme système d'éducation nationale, elle réclame l'affranchissement total et raisonné des esprits par l'Université, seul pouvoir spirituel efficace en mesure de s'imposer à toute la nation.

Cette philosophie et ce système sont-ils chimériques? Nous estimons que de les avoir exposés est une réponse suffisante. La pensée de M. Ernest Lavisse, si haute et si ailée qu'elle soit, est une pensée pratique, parce qu'elle a longtemps exploré le sol au-dessus duquel elle plane aujourd'hui. Elle s'est nourrie du passé, elle a souffert avec le présent, elle sait regarder fixement l'avenir. Sans doute, les combinaisons hasardeuses de demain sont choses divines; mais le droit d'affirmer l'idéal nécessaire et la volonté d'y atteindre sont choses humaines. En dépit des tourmentes actuelles, qui font s'agiter à la surface de notre pays une écume de scandales et un naufrage de moralité, on peut espérer encore dans la rénovation de la France: « Dans la France d'aujourd'hui, la démocratie est une fonction de nature, comme la circulation du sang. La démocratie a beau être exploitée par les politiciens, ceux-ci ne peuvent pas plus nous dégoûter d'elle que les germes morbides répandus dans l'atmosphère ne nous dégoûtent de l'air respirable. Que cherchons-nous dans la démocratie? Satisfaction à l'idée de justice ».

Cette satisfaction viendra un jour, si nous savons la préparer. Il faut pour cela que la démocratie ne soit plus aussi aisément exploitée par les hommes d'argent et les politiciens purs. Il faut que le régime parlementaire se modifie, et redevienne une véritable représentation de la France. Il faut, en un mot, que la direction du pays soit confiée aux hommes les mieux préparés pour cet office. C'est surtout dans l'Université et dans l'Armée que le peuple les trouvera, c'est d'elles qu'il doit attendre sa renaissance, c'est vers elles qu'il peut tourner ses espoirs. Ces deux nobles éducatrices de la démocratie sont les seules héritières de notre idéal national, elles seules peuvent l'accroître et le défendre, par la pensée et par les armes, en France comme hors de France. Elles contiennent encore assez de grands esprits et de beaux caractères pour fournir à la patrie une moisson héroïque de penseurs, d'éducateurs, d'hommes d'État et d'hommes d'action. Les laboratoires et les chaires de nos universités, comme les champs de bataille ou d'exploration de l'Afrique, en sont à l'heure actuelle des témoins suffisamment significatifs! C'est pour avoir proclamé hautement ces idées à la face du pays que des hommes comme MM. Lavisse, de Vogüé, Alfred Fouillée, d'autres encore, ont vu se tourner vers eux les sympathies de la jeunesse. La nouvelle génération se chargera, sans doute, de réaliser ce qu'ils entrevirent et annoncèrent avec tant d'énergique vaillance. Elle attend, pour cela, que l'âge et les circonstances le lui permettent. Mais elle sait déjà servir la vérité en saluant dans ces hommes les plus hautes expressions contemporaines de la conscience nationale, les plus nobles représentants de cette vraie France, qui est aujourd'hui la France idéale, qui demain peut-être sera la France réelle.

HENRY BÉRENGER.

(1) *Études et étudiants*, p. 185.

LA DÉFECTION DU MARÉCHAL NEY EN 1815 (1)

Le maréchal Ney, qui boudait la cour depuis quatre ou cinq mois, se trouvait dans sa terre des Coudreaux lorsqu'un ordre de Soult l'appela à Besançon. (On avait décidé en conseil de lui donner le commandement de l'aile gauche de l'armée royale.) Il passa par Paris, où il apprit les nouvelles, de la bouche de son notaire. « Quel malheur! s'cria-t-il, en s'appuyant la tête sur le marbre d'une cheminée. Quelle chose affreuse! Que va-t-on faire? qui opposer à cet homme là? » Le 7 mars, il se présenta aux Tuileries. Troublé par les événements, ému de l'accueil de Louis XVIII, qui avait, quand il le voulait, une séduction sans pareille, emporté par la fougue de son caractère, tout de premier mouvement, l'infortuné maréchal baisa la main du roi et lui dit: « Sire, j'espère bien venir à bout de le ramener dans une cage de fer. »

Ney arriva le 10 mars à Besançon, siège de son commandement, sous l'impression de ses paroles. Cette expression: une cage de fer, lui paraissait même si heureuse qu'il la répéta au sous-préfet de Poligny, et celui-ci ayant objecté que mieux vaudrait le ramener mort dans un tombereau, le maréchal reprit: « Non, vous ne connaissez pas Paris. Il faut que les Parisiens voient. » Il disait encore: « C'est bien heureux que l'homme de l'île d'Elbe ait tenté sa folle entreprise, car ce sera le dernier acte de sa tragédie, le dénouement de la *Napoléonade*. » Toutes ses paroles respiraient l'exaltation et même la haine: « Je fais mon affaire de Bonaparte, répétait-il. Nous allons attaquer la bête fauve. »

La difficulté était d'avoir une meute. La garnison de Besançon, dont le général de Bourmont avait fait filer tous les disponibles vers Lyon, par Lons-le-Saunier, ne comptait plus que quatre à cinq cents hommes des dépôts, la plupart d'une fidélité suspecte. « Les soldats, dit l'adjudant-commandant de Préchamp, pouvaient être maintenus si on les laissait dans les casernes, mais une fois en route et en contact avec les populations, ils étaient perdus. » En outre, Ney se trouvait sans instructions précises. Il avait dû d'abord être le lieutenant du duc de Berri, mais le duc de Berri était resté à Paris. Maintenant, il devait prendre les ordres du comte d'Artois. Il lui écrivit que, jugeant sa présence inutile à Besançon, il le priait de l'appeler à Lyon pour l'employer à l'avant-garde de son armée. Cette lettre demeura naturellement sans réponse, le comte d'Artois n'étant plus à Lyon et n'ayant plus d'armée.

Au manque de nouvelles allaient succéder les mauvaises nouvelles. Le duc de Maillé, premier gentilhomme de Monsieur, arriva le soir du 10 mars à Besançon, où il croyait trouver le duc de Berri. Il avait quitté Lyon la veille, et il n'apportait aucun ordre au maréchal. Il lui apprit seulement la défection de Grenoble et la retraite projetée du comte d'Artois vers Roanne. Ney pensa d'abord à partir pour Roanne afin d'y rejoindre Monsieur, mais il s'arrêta à une résolution plus militaire qui consistait à réunir ses troupes à Lons-le-Saunier. Là, il serait au centre des opérations et pourrait déboucher par Bourg, selon les circonstances, sur le flanc ou sur les derrières de Napoléon. Après avoir conjuré le duc de Maillé, a qui il exposa son nouveau plan, de lui faire envoyer néanmoins des instructions du comte d'Artois, il donna des ordres pour le départ des dépôts de Besançon, instruisit Soult de ses dispositions et quitta la ville le 11 mars, en compagnie de Bourmont. Ce général, ancien Vendéen, était le meilleur lieutenant que Ney pût avoir pour cette campagne. Il allait s'en adjoindre un second, moins bourbonien, mais plus anti-bonapartiste encore, le général Lecourbe, qui, malgré ses beaux services, avait été rayé des cadres après le procès de Moreau. Lecourbe, réintégré dans son grade par Louis XVIII et chargé d'une inspection générale, habitait le Jura. De sa propre autorité, Ney le nomma au commandement de la subdivision. Dès son arrivée à Lons-le-Saunier, dans la nuit du 11 au 12, le maréchal fit appeler le préfet, le marquis de Vaulchier, et se concerta avec lui. Dans la matinée, il vit les chefs de corps et les chefs de services, dépêcha des estafettes pour hâter la concentration de ses troupes et écrivit une nouvelle lettre à Soult, l'informant que, dès qu'il aurait de l'artillerie, il se porterait à Bourg, afin de manœuvrer vers Mâcon.

Ney savait que le comte d'Artois avait quitté Lyon, mais il ignorait encore si Napoléon y était entré. Dans la soirée, il l'apprit d'un négociant nommé Boulouze, qui avait fui, le 11 au matin, le tumulte de Lyon. Boulouze lui dépeignit l'enthousiasme furieux des soldats et du peuple en voyant la redingote grise. « Quand Bonaparte a passé les troupes en revue sur la place Bellecour, ajouta-t-il, il a dit: Mes amis, nous allons à Paris les mains dans les poches. Tout est préparé pour mon passage. » En même temps, Boulouze montra au maréchal la proclamation à l'armée, datée du golfe Jouan. Le maréchal la parcourut sans avoir l'air d'y attacher d'importance et la mit dans sa poche. Sur l'observation de Boulouze que Bonaparte prétendait avoir l'appui de l'Autriche, il s'indigna: « Allons

(1) Les pages sont prises au livre de M. Henry Houssaye: *1815, la Première Restauration, le Retour de l'île d'Elbe, les Cent-Jours*, qui paraîtra ces jours-ci à la librairie Perrin.

M. Henry Houssaye nous a aimablement autorisé à supprimer les notes de références. On les retrouvera dans le volume. Nous dirons seulement que les documents qui ont servi à ce chapitre proviennent en très grande partie des dossiers du maréchal Ney aux Archives de la guerre et aux Archives nationales.

donc! c'est encore sa jactance ordinaire! » Enthousiasmé par l'assurance de Ney, le bon Boulouze s'écria : « Ah ! monsieur le maréchal, vous avez été déjà le sauveur de la France en forçant Napoléon d'abdiquer ; vous le serez deux fois. » Le mot plut à Ney, qui le répéta en d'autres termes devant le major de La Génetière : « Si je pouvais faire triompher le roi, je serais le libérateur de la patrie. »

Resté seul, le maréchal a relu la proclamation de Napoléon. Cette fois, il en est si frappé qu'il ne peut s'empêcher de la montrer au préfet du Jura et au marquis de Saurans, aide de camp du comte d'Artois, qui entrent chez lui à ce moment-là. « On n'écrit plus comme ça, dit-il .. Le roi devrait écrire ainsi. C'est comme ça qu'on parle aux soldats et qu'on les émeut. » Et allant d'un bout à l'autre de son cabinet, il répète à haute voix : « La victoire marchera au pas de charge. L'aigle, avec les couleurs nationales, volera de clocher en clocher, jusqu'aux tours de Notre-Dame. » Puis s'emportant selon son habitude, il commence à incriminer la conduite du comte d'Artois à Lyon, — du comte d'Artois « qui n'a jamais daigné faire monter un maréchal de France dans sa voiture », et qui le laisse sans troupes et sans ordres. Il blâme le roi d'avoir refusé l'année précédente de conserver la vieille garde auprès de lui, il accuse le parti des émigrés et rappelle les humiliations subies à la cour par la princesse de la Moskowa. D'ailleurs, il ne traite pas mieux Napoléon : « Cet enragé-là, dit-il, ne me pardonnera jamais son abdication. Il pourrait bien me faire couper la tête avant six mois ! » Malgré ses plaintes contre les Bourbons, Ney demeure aussi résolu, aussi animé : « Le premier soldat qui bouge, s'écrie-t-il, je lui passe mon sabre au travers du corps ; la garde lui servira d'emplâtre... Mais le soldat marche toujours au canon, et Vavasseur, mon aide de camp, sait s'en servir à merveille. »

Le lendemain 13 mars, le maréchal fait venir cent mille cartouches de Besançon, presse l'arrivée de son artillerie, ordonne de conduire en prison un officier qui a crié : « Vive l'Empereur ! » envoie aux nouvelles, à Mâcon, des gendarmes déguisés et des royalistes de bonne volonté. Il écrit à Suchet : « J'espère que nous verrons la fin de cette folle entreprise, » et en étudiant ses effectifs, si inférieurs à ceux de Napoléon (Ney avait tout au plus 6000 hommes, échelonnés de Besançon à Bourg, sur une ligne de trente-trois lieues (1), et Napoléon en avait 14 000 dans la main), il dit à Bourmont : « Nous serons en plus petit nombre, mais nous le frotterons. » Et sur l'observation de Bourmont que les troupes ne sont pas sûres, il réplique : « Je prendrai un fusil, je tirerai le premier coup, et tout le monde marchera (1) ! »

Cependant les nouvelles se succèdent de plus en plus accablantes. Non seulement Lyon, mais toutes les villes du Rhône, de l'Ain, de Saône-et-Loire sont en pleine insurrection. Chalon, où Ney a mandé au général Hendelet de concentrer ses troupes, a proclamé Napoléon ; Mâcon, où il compte déboucher, a arboré le drapeau tricolore. Sur les routes de Dôle, de Poligny et de Besançon, ses propres soldats crient : « Vive l'Empereur ! » Dans les casernes de Lons-le-Saunier, la rébellion menace ; à Saint-Amour, le 15e léger est prêt à la défection. Enfin, dans la soirée, Capelle, préfet de Bourg, arrive à demi mort de peur. Les habitants l'ont chassé, et le 76e de ligne, qui formait à Bourg la tête de colonne du corps de Ney, a passé à Napoléon. Capelle est dans l'épouvante de l'effervescence populaire : « C'est, dit-il, une rechute de la Révolution. » Il ne pense pas que le maréchal puisse se hasarder à attaquer Bonaparte et lui conseille, soit de rejoindre Masséna, pour marcher sur les derrières de Napoléon, soit de gagner Chambéry, car les Suisses sont tous disposés à venir au secours du roi. A ces mots, le cœur vraiment français de Ney se révolte : « Si les étrangers mettaient le pied en France, s'écrie-t-il, ce serait alors que tous les Français se déclareraient pour Bonaparte ! »

La fidélité du maréchal n'était pas encore ébranlée, mais déjà le trouble était en lui. Il dit à Capelle que le roi n'avait plus qu'à se faire porter sur un brancard à la tête des troupes pour ranimer les courages. Ce fut peu après la visite du préfet de l'Ain que les émissaires de Lyon s'introduisirent à l'*Hôtel de la Pomme d'Or*, où Ney avait pris son logement. Ils lui remirent une lettre de Bertrand, écrite sous l'inspiration, sinon sous la dictée de Napoléon, et qui portait que l'empereur n'avait point fait une tentative d'écolier, qu'il était sûr de réussir quoi qu'on pût faire, que tout était arrangé, que partout la population et l'armée se déclaraient contre les Bourbons, et que lui, Ney, serait responsable devant la France de la guerre civile et du sang inutilement répandu. A cette lettre étaient joints un ordre de marche et ce billet autographe de l'empereur : « Mon cousin, mon major général vous expédie l'ordre de marche. Je ne doute pas qu'au moment où vous aurez appris mon arrivée à Lyon vous n'ayez fait reprendre à vos troupes le drapeau tricolore. Exécutez les ordres de Bertrand et venez me rejoindre à Chalon. Je vous recevrai comme le lendemain de la bataille de la Moskowa. » Les messagers apportaient en outre

(1) Ney à Soult et à Clarke, Lons-le-Saunier, 12 et 13 mars (Dossier de Ney, Arch. guerre) : division Lecourbe, 15e léger (1000 h.), 76e (1000), 3e hussards (300 h.), 8e chasseurs (300). Division Bourmont : 60e, 77e, 81e (3000), 6e hussards et 5e dragons (600). Total : 6200 hommes. — Encore Ney croyait-il avoir ces 6200 hommes, mais il ne les avait plus, puisque, le 13 mars, le 76e et le 3e de hussards étaient déjà en marche pour rejoindre Napoléon.

(1) Dépositions de Bourmont, de Capelle et du duc de Maillé. (Dossier de Ney, Arch. guerre). Cf. le premier interrogatoire de Ney : « ... Je prendrai le fusil du premier grenadier pour m'en servir et donner l'exemple aux autres. »

une proclamation aux troupes de la 6e division militaire, proclamation dictée par l'empereur et déjà revêtue de la signature du maréchal. Ney questionna les émissaires. C'étaient des officiers de la garde qu'il connaissait personnellement. Ils étaient entrés à Lons-le-Saunier en vêtements bourgeois, et le maréchal refusa généreusement de révéler leurs noms pendant son procès. Ils rapportèrent avec mille détails tout ce qu'ils avaient vu et tout ce qu'ils avaient entendu dire : la France était dans l'enthousiasme, le drapeau tricolore flottait sur toutes les villes, il n'y aurait de résistance nulle part, le roi avait déjà quitté Paris, l'Europe favorisait le rétablissement de l'empire, Marie-Louise et le prince impérial allaient revenir de Vienne, l'escadre anglaise avait eu des ordres pour livrer passage à Napoléon.

Ces lettres, ces paroles que confirmaient trop, du moins en ce qui regardait la France, les rapports faits à Ney par les plus sincères royalistes, le duc de Maillé, les préfets de l'Ain et du Jura, le colonel de Saint-Amour, le major de La Génetière, perturbèrent l'esprit du maréchal. Ce fut une nuit de fièvre. Peut-être se livra-t-il au fond de sa conscience un tumultueux et pénible combat. Peut-être passa-t-il par toutes les angoisses de l'irrésolution. Il est plus probable qu'entraîné par sa nature fougueuse, il prit vite son parti et se jeta dans l'abîme comme il se jetait naguère à la gueule des canons. Dominé par une situation fatale, il la subit non sans douleur, mais sans résistance. Ses serments s'évanouirent devant la vision de la France ensanglantée par une guerre civile dont lui seul aurait donné le signal (1) : « J'étais dans la tempête, répétait-il au cours de son procès. J'ai perdu la tête ».

Au reste, Ney eût-il voulu tenir sa promesse au roi de combattre Bonaparte, — et il le voulut fermement jusque dans la soirée du 13 mars, — qu'il eût été dans l'impossibilité matérielle de le faire. Si le commandant Delessart n'avait pu défendre le défilé de Laffray, si le général Marchand n'avait pu défendre les remparts de Grenoble, si Macdonald n'avait pu défendre le pont de la Guillotière, à plus forte raison Ney n'aurait pu se faire obéir de ses soldats quand huit jours s'étaient passés depuis ces vaines tentatives de résistance, quand le bataillon de l'île d'Elbe était devenu une armée et alors qu'il s'agissait, non plus d'attendre l'ennemi dans de bonnes positions, mais de le joindre à marches forcées et de l'attaquer. A supposer même, — hypothèse inadmissible (2), — que Ney eût réussi, malgré la défection, la débandade et la révolte, à mener le quart ou le tiers de ses troupes à la poursuite de l'armée impériale, qu'il eût atteint cette armée qui avait plus d'une marche d'avance (1) et que, donnant l'exemple en prenant un fusil et en engageant le feu, il eût entraîné ses soldats à combattre leurs camarades, qu'en fût-il résulté? Une lutte odieuse et inutile, la défaite et la dispersion du petit corps de Ney par les impériaux quatre ou cinq fois plus nombreux, peut-être l'égorgement de ses soldats en fuite par les paysans bourguignons exaspérés. Et qui sait si la postérité, qui a absous de son parjure le héros de tant de victoires et l'intrépide général de la retraite de Russie, aurait pu oublier qu'il avait fait tirer sur des soldats français ?

On a insinué que rassuré sur l'accueil de Napoléon depuis que celui-ci lui avait écrit : « Je vous recevrai comme le lendemain de la Moskowa, » Ney avait trahi par ambition et par rancune des humiliations subies aux Tuileries. C'est faux. La vérité, c'est que le brave des braves tremblait à l'idée de la bataille ; la vérité, c'est que dominé par les événements et prisonnier de ses soldats, il était dans l'impossibilité d'agir ; la vérité, il l'a dite dans un cri de douloureuse éloquence : « Je ne puis pourtant pas arrêter l'eau de la mer avec les mains ! »

Le matin du 14 mars, Ney manda chez lui Lecourbe et Bourmont. Il dit et il crut que c'était pour leur demander conseil. Illusion ! C'était pour les convaincre de la nécessité du parti qu'il avait pris et pour se donner raison à ses propres yeux par l'adhésion qu'il espérait obtenir de ses lieutenants. Il leur répéta les paroles des envoyés de Napoléon sur la force irrésistible du courant bonapartiste et sur la connivence de l'Autriche et de l'Angleterre ; puis, soit qu'un rapprochement s'opérât dans son esprit entre les propos des émissaires et les révélations que peut-être on lui avait faites jadis à Paris du complot des patriotes et des généraux, soit que les émissaires eux-mêmes lui eussent appris l'existence de cette conjuration, il ajouta : « C'est une affaire arrangée. Il y a trois mois que nous sommes tous d'accord, vous le sauriez si vous aviez été à Paris Le roi n'ayant pas tenu ses promesses, on a décidé de le détrôner. On avait pensé d'abord au duc d'Orléans, mais les bonapartistes l'ont emporté. On a envoyé un commissaire à l'île d'Elbe pour poser des conditions à l'empereur. Le ministre de la guerre lui-

(1) « J'ai eu tort, mais j'ai eu peur de la guerre civile. J'aurais marché sur 40 000 cadavres avant d'arriver à Bonaparte. J'ai préféré ma patrie à tout, » etc., etc. Interrogatoire de Ney. (Dossier de Ney, Arch. de la guerre).

(2) « Mes quatre malheureux bataillons m'auraient pulvérisé plutôt que de me suivre. » Interrogatoire de Ney. — « Le maréchal ne pouvait plus rien après l'insurrection des troupes de Saint-Amour. » Déposition de Bourmont. — « J'ai proposé au maréchal de ne pas attaquer. » Déposition de Capelle. — « Que voulez-vous qu'on fasse si les soldats ne veulent pas se battre ? » Paroles de Lecourbe citées dans la déposition du comte de Faverney. — « Il aurait été impossible de tirer aucun parti des troupes pour le service du roi. » Déposition de Préchamp. — « Avec les quatre régiments incomplets qu'avait le maréchal, il était impossible de s'opposer aux progrès de Bonaparte. » Déposition du général Heudelet. (Dossier de Ney., Archives de la guerre.)

(1) Ney n'aurait pu mettre ses troupes en mouvement que le 15 au matin, quand il aurait eu son artillerie. Or, le 15 au matin, Napoléon se mettait lui-même en marche de Chalon sur Autun.

même est dans la conjuration. A cette heure-ci, le roi doit avoir quitté Paris; sinon, il sera enlevé, mais on ne lui fera aucun mal. Tout se passera très tranquillement. » Lecourbe, qui détestait l'empereur, et Bourmont, royaliste de cœur comme de tradition, se récrièrent. Bourmont rappela respectueusement mais fermement au maréchal qu'il avait reçu et accepté du roi la mission de combattre Bonaparte. Lecourbe fut plus violent : « — Comment voulez-vous que je serve ce b... là ? Il ne m'a fait que du mal et le roi ne m'a fait que du bien. Puis, je suis au service du roi, et, voyez-vous, monsieur le maréchal, moi j'ai de l'honneur. »

Cravaché par ces paroles, Ney s'emporta, et au lieu d'exposer les vrais mobiles de sa résolution, c'est-à-dire l'impossibilité de faire marcher les troupes et ses scrupules de commencer la guerre civile, il épancha sa colère en récriminations contre les Bourbons : « Et moi aussi j'ai de l'honneur ! c'est pourquoi je ne veux plus être humilié. Je ne veux plus que ma femme rentre chez moi les larmes aux yeux des humiliations qu'elle a reçues. Le roi ne veut pas de nous, c'est évident. Ce n'est qu'avec un homme de l'armée comme Bonaparte que l'armée pourra avoir de la considération. » Et, prenant sur la table l'ordre du jour rédigé par l'empereur sous son nom, il le passa aux deux généraux en disant : « Tenez, voici ce que je veux lire aux troupes. » Après une nouvelle discussion, Lecourbe et Bourmont, non moins convaincus en réalité que le maréchal de la difficulté de se faire obéir des soldats, se résignèrent à suivre leur chef dans sa défection. Sur l'ordre de Ney, Bourmont prescrivit aux troupes de se réunir à une heure sur la place d'Armes, et peu d'instants avant la revue, lui et Lecourbe vinrent prendre le maréchal à l'hôtel de la *Pomme d'Or* pour l'accompagner sur le terrain. Tous deux savaient le motif de la prise d'armes : en s'y montrant aux côtés du prince de la Moskowa, ils sanctionnèrent sa défection et en prirent leur part (1).

Les troupes composées de quatre bataillons (60e et 77e de ligne et de six escadrons 8e de chasseurs et 5e de dragons) formaient le carré. Le maréchal et les généraux Bourmont et Lecourbe, entourés de leurs états-majors, se placèrent contre l'une des faces. Les tambours ouvrirent un ban. « A ce moment, dit un témoin, je regardai les soldats. Tous étaient mornes et pâles. Je pressentais le retour d'une de ces journées de la Révolution où les officiers furent victimes de leurs soldats ! (1) » Ney tira son épée, et de sa voix forte et claire, il lut : « Officiers, sous-officiers et soldats, la cause des Bourbons est à jamais perdue... » Un cri de : « Vive l'empereur ! » cri de joie, cri de délivrance, s'élevant des quatre faces du carré, interrompit le maréchal. Il reprit : « La dynastie légitime que la nation française a adoptée va remonter sur le trône : c'est à l'empereur Napoléon qu'il appartient seul de régner sur notre beau pays... Soldats, je vous ai souvent menés à la victoire ; maintenant je vais vous mener à la phalange immortelle que l'empereur conduit à Paris... » La lecture s'acheva au milieu des acclamations. Tous les soldats s'embrassaient. Exalté par l'enthousiasme général, Ney se jeta dans les bras des officiers qui l'entouraient, puis, se mêlant à la troupe, il donna l'accolade aux soldats. « Il parcourait les rangs comme un homme en délire, embrassant jusqu'aux fifres et aux tambours. »

Seuls quelques officiers supérieurs, indignés et consternés, résistèrent à l'entraînement. Le colonel Dubalen, commandant le 60e de ligne, aborda Ney au milieu de ses embrassades : « Monsieur le maréchal, dit-il, mes serments au roi ne me permettent pas de changer de cause. Je vous donne ma démission. — Je ne l'accepte point, s'écria Ney, mais vous êtes libre de vous retirer. Partez vite, et surtout ne vous faites point maltraiter par vos hommes. »

Le soir, pendant que les soldats et le peuple fraternisaient en chantant et en buvant, brisaient les enseignes décorées de fleurs de lis et saccageaient un café parce qu'il s'appelait le café Bourbon, le prince de la Moskova réunit à dîner son état-major, les généraux et les officiers supérieurs. Le repas fut bruyant, animé, plein de gaieté. Un seul homme était silencieux et sombre. C'était le maréchal. Son exaltation

(1) Interrogatoire de Ney, déposition de Bourmont, déposition (écrite) de Lecourbe. (Dossier de Ney, Arch. de la guerre.)

La conversation de l'hôtel de la *Pomme d'Or* est à peu près le seul point du procès où l'interrogatoire de Ney et les dépositions des témoins soient en désaccord. Suivant Ney, Lecourbe et Bourmont l'approuvèrent tout de suite et sans discussion. Selon ces deux généraux, ils s'opposèrent tant qu'ils le purent à sa détermination. C'est plus probable. S'ils eussent accueilli d'enthousiasme les ouvertures de Ney, Napoléon, après avoir appris du maréchal à Auxerre les détails de cette conversation, ne lui eût pas donné l'ordre de faire arrêter Bourmont et Lecourbe avec les autres opposants, Delort, Jarry, Capelle, Vaulchier. Mais il n'en est pas moins vrai qu'après avoir d'abord résisté à Ney, ses deux divisionnaires prirent très facilement leur parti de se faire ses complices. Autrement, loin de le venir prendre à l'hôtel et de l'accompagner à la revue, ils eussent purement et simplement quitté la ville entre dix heures et midi. Bourmont prétend qu'il alla à la revue par curiosité, « afin de voir l'effet que la proclamation produirait sur les troupes » et aussi de crainte d'être arrêté. Voilà de pauvres raisons. Bourmont ne pouvait douter des sentiments des troupes, et on verra plus loin comment le colonel Dubalen resta fidèle au roi sans s'inquiéter de savoir s'il serait arrêté. — Barante (*Souv.*, II, 105-106) dit qu'il tient de Bourmont lui-même que celui-ci et Lecourbe, voyant l'impossibilité de résister, en raison de l'esprit des troupes, approuvèrent la résolution de Ney. Ajoutons enfin qu'un fragment de lettre annexé à un dossier de Ney qui se trouve aux Archives nationales (F. 7,6683) porte : « Les allégations de M. Ney contre M. de Bourmont sont malheureusement trop fondées. J'ai en main des preuves de sa culpabilité momentanée. »

(1) Déposition du colonel de Préchamp. (Dossier de Ney, Arch. de la guerre). Cf. le premier interrogatoire de Ney : « Les soldats menaçaient de me tuer. »

tombée, il entendait la voix de sa conscience : « Depuis cette malheureuse proclamation, dit-il plus tard, je ne désirais que la mort. J'ai eu bien des fois envie de me brûler la cervelle. » Le héros devait vivre désormais avec l'esprit troublé et ne recouvrer sa sérénité que devant le peloton d'exécution.

HENRY HOUSSAYE.

VARIÉTÉS

Deuil d'hier.

En suivant, avec tant d'autres de ses amis, la dépouille mortelle de celui qui fut grand écrivain, grand penseur, grand historien, mais surtout passionnément épris de la vérité, ma pensée se reportait vers ces temps lointains où, l'un près de l'autre assis sur les bancs du lycée, ignorants de la vie, la façonnant au gré de notre imagination, nous attendions d'elle la réalisation d'un idéal rêvé. Je revoyais dans ma pensée ce jeune homme, déjà grave et sérieux, dont nous tous, ses condisciples, nous reconnaissions l'indéniable supériorité. Les enfants sont meilleurs juges qu'on ne croit. A lui, l'élève attentif, le travailleur infatigable, aussi bien qu'à Prévost-Paradol, notre camarade d'alors, l'élève indiscipliné, le travailleur intermittent, nous assignions leurs rangs, nous étions fiers d'eux, nous avions foi en leurs succès.

Cette foi était robuste; elle fut aussi justifiée. Lorsque plus tard, après des années d'un exil volontaire, je revins en France, tous deux étaient célèbres, à des titres différents. L'un, académicien de bonne heure, polémiste brillant, devait aller mourir à Washington; l'autre, penseur éminent, professeur acclamé, initiateur hardi d'une méthode de critique, devait tracer un sillon profond, suggérer à l'esprit humain des conceptions nouvelles, marquer toute une génération de sa puissante empreinte et laisser à ceux qui l'ont connu le souvenir du plus sincère esprit qu'ait préoccupé le grand problème de la vie.

Je le retrouvai, à mon retour, tel que je l'avais laissé. Les années n'avaient en rien modifié cette forte individualité. L'intelligence était seulement plus vaste, plus large et plus profonde, la science plus étendue, le labeur aussi persistant, la méthode aussi rigoureuse, l'homme aussi simple, — l'ami aussi sincère et fidèle. Ni le prestige qui l'entourait, ni le monde qui l'attirait, ni le bruit qui se faisait autour de son nom et de son œuvre n'étaient pour le distraire. Il suivait sa voie avec l'inflexible probité scientifique qui fut le trait caractéristique de son génie, doux et tendre avec les siens, affectueux et confiant avec ceux qu'il honorait de son amitié, indulgent à tous, tolérant pour tous.

Il fut modeste entre tous, indifférent à ce que tant d'autres prisent si fort : à l'éclat du succès, à la notoriété bruyante. La grande œuvre qu'il entreprit et qu'il mena si loin, il estimait, en toute simplicité, qu'à défaut de lui, tout autre, avec le même labeur, la même persévérance et la même méthode, l'eût pu accomplir.

Au-dessus des dons intellectuels et du savoir laborieusement acquis, il mettait les vertus de l'homme de bien; au-dessus de l'autorité du talent, la dignité de la vie. Il plaçait haut son idéal, et rarement une morale plus pure dirigea mieux une nature plus saine. Il avait le culte et l'amour de son foyer. A ce foyer hospitalier et discret, bien des amitiés se sont nouées entre ceux qu'attirait l'affection qu'il leur inspirait; bien des tristesses y ont demandé et puisé des consolations; on y respirait cette quiétude que l'on ne trouve que dans le commerce intime avec ceux chez qui l'intelligence est à la hauteur du cœur. Taine possédait au plus haut degré le don exquis de l'indulgence, et cette indulgence, bienfaisante et sereine, lui dictait ses appréciations sur autrui; il la prêchait par son exemple.

Les critiques les plus vives, les attaques les plus passionnées le laissaient sans amertume. Jamais homme ne reconnut mieux que lui aux adversaires de ses idées le droit de les discuter, jamais homme ne fut plus que lui animé du désir d'être juste, soucieux de comprendre et de s'éclairer. Avec tous, semblait-il, il avait quelque chose à apprendre, et cet obstiné chercheur de la vérité ne se lassait pas de questionner avec une inaltérable bienveillance, d'écouter avec patience, de mettre à l'aise les timides, de modérer les ardents. Il aimait la jeunesse, et la jeunesse le lui rendait. Avec la simplicité charmante d'un esprit supérieur, il se faisait tout à elle, prenant part à ses espérances et à ses aspirations, l'encourageant dans ses efforts, la soutenant dans ses épreuves. Avec quelle sympathie il accueillait un talent naissant, inconnu de soi-même; avec quelle touchante délicatesse il signalait les écueils à éviter, les périls des succès faciles !

Ce qu'il fut comme chef de famille, comme ami, comme conseiller sûr, ceux-là le savent qu'il admit dans son intimité. Mais ce même homme, qui livrait à la libre discussion ses idées les plus chères et les plus personnelles, n'autorisa jamais personne à soulever le voile de sa vie privée. Il répugnait à l'indiscrète curiosité, et ce qui flatte tant d'autres, avides de notoriété, froissait cette âme simple et noble, qui de sa vie faisait deux parts et avait, au plus haut point, la pudeur de celle qu'il entendait se réserver. Ses vrais amis respecteront ses scrupules, lui mort, comme ils l'ont fait de son vivant. Le souvenir qu'ils garderont de ce qu'ils seront seuls à savoir leur rendra plus cher encore la mémoire de celui qu'ils pleurent.

C. DE VARIGNY.

« LES ŒUVRETTES EN VERS »

OÙ JE VEUX MOURIR.

SONNET.

A ma mère Pierrette de Piquet.

Dans un *mas* qui se cache au milieu des pommiers, un beau matin, au temps des aires, je suis né d'un jardinier et d'une jardinière, dans les jardins de Saint-Remy.

De sept pauvres enfants, je vins le premier; là, ma mère, au chevet de mon berceau, souvent veillait, des nuits entières, son petit malade endormi.

A présent, autour de mon mas, tout rit, tout reverdit; loin de son nid de fleurs soupire et bat des ailes l'oiseau qui s'en est allé!...

Je vous en prie, ô mon Dieu, que votre main bénie, quand j'aurai assez bu l'amertume de vivre, ferme mes yeux où je suis né!

Les Pâquerettes, 1847.

*
* *

LE BON DIEU ET SAINT PIERRE.

Le bon Dieu se promenait un jour à pas lents avec le grand saint Pierre et, chemin faisant, de sa bouche d'or, à Pierre il parlait d'Ève, notre mère, et du père Adam.

Voici que, non loin de leur promenade, deux personnes se battaient : ah! quels coups de croc! Il fallait voir comme ils se secouaient! Le bon Dieu, alors, plein de compassion pour les malheureux qui se meurtrissaient :

— L'un n'est pas assez fort, l'autre le tuera! Pierre, cours vite, va les séparer! Pierre, va vite!

Le brave saint Pierre d'un saut les rejoint... Stupéfait, il voit une belle femme et Satanas, à grands coups de poing, s'écraser le nez.

— Qu'est-ce que cela? Il est merveilleux que vous ne vous trouviez plus d'accord et, si grands amis, vous frappiez si fort!

— Tiens! que veut le vieux? Où se fourre-t-il? Que t'importe donc, s'il nous plaît ainsi? répondit Satan. File ton chemin, ou je joue des cornes!... Cela te regarde? Prends-moi de cette herbe et prends-en bientôt!

Et que dit la femme? Ma foi, comme lui!

Pierre, qui sentait monter la moutarde et n'y voyait plus, tira du fourreau son grand sabre nu, brillant au soleil. Et, pour en finir de cette bataille, en serrant les dents, tant il est furieux, court à eux, les frappe, et, en un clin d'œil, leur tranche la tête. Il les laisse là, noyés dans leur sang, et vers le bon Dieu s'en revient tout droit.

— Ils sont séparés?

— Comme il convient, maître!

— Tu les as mis d'accord?

— Ils ne sauraient l'être davantage.

— T'auraient-ils fait mal?... Qu'as-tu à la main?

— C'est un peu de sang.

— Mais cela chauffait donc?

— Maître, écoutez-moi. Ça chauffait si bien, le grand diable était si fort insolent, et la femme aussi tant le provoquait, ils grondaient si haut... que j'en ai eu peur, et qu'à tous les deux j'ai coupé le cou!

— Leur couper le cou! c'est abominable! Il fallait patienter... Va, cours, malheureux, va tout réparer... Tu es fou, je crois?

— Eh! que réparer? Il n'y a plus rien à faire; tout ce qu'on ferait servirait de peu, je les ai jetés raides sur le sol.

— Tu auras donc toujours la même incroyance? Qui commande ici, voyons, toi ou moi? Il faut que soit fait ce qu'ordonne Dieu. Pas tant de raisons, Pierre : obéissance et rien que cela!

Pierre obéit donc; il guérit le mal du mieux qu'il put; seulement, voici l'erreur qu'il commit : il se trompa de tête! c'est impardonnable! il mit à la femme la tête du diable, et celle de la femme le diable l'eut.

Et voilà pourquoi, sans parler du reste, les femmes ont, depuis, si mauvaise tête.

Les Fleurs de sauge, 1856.

*
* *

LES CRÈCHES.

A Sainte-Beuve.

I

Parmi les vols de séraphins que Dieu a faits pour que, sans cesse, ils chantent enivrés d'amour : — Gloire! gloire au Père! dans le bonheur du paradis, — un pourtant, quelquefois, loin des heureux chanteurs, s'en allait rempli de pensées.

Son front blanc penchait vers la terre comme celui d'une fleur qui n'a point d'eau l'été; de plus en plus, il devenait songeur. Si la langueur, quand on est dans la gloire de Dieu, pouvait percer le cœur, je dirais que ce bel ange languissait.

A quoi rêvait-il ainsi et en secret? Pourquoi n'était-il pas de la fête et, seul des anges, pourquoi donc, comme s'il eût péché, baissait-il la tête?

---

(1) Nous publions un extrait des *Œuvrettes en vers*, du poète provençal Joseph Roumanille, qui viennent d'être réimprimées à Avignon, accompagnées pour la première fois d'une traduction française. — Avignon, librairie J. Roumanille, rue Saint-Agricol.

II

Voici qu'aux pieds de Dieu il vient de s'agenouiller. Que va-t-il dire? Que va-t-il faire? Pour le voir et l'ouïr, ses frères arrêtent leur *alleluia* :

III

— Quand Jésus votre fils pleurait, qu'il était de froid tout dolent dans la crèche de Bethléem, c'est mon rire qui le consolait, c'est mon aile qui le couvrait; je le chauffais de mon haleine.

Et depuis, ô mon Dieu! quand un enfantelet pleure, dans mon cœur, de pitié, sa voix vient retentir. Voilà pourquoi mon cœur se désole à toute heure. Seigneur, voilà pourquoi de tristes pensées me poursuivent.

Sur la terre, ô mon Dieu! j'ai quelque chose à faire : oh! laissez-moi y redescendre. Il y a tant de petits enfants, pauvres agneaux de lait qui, tout glacés de froid, ne font que se désoler loin des mamelles et loin des baisers de leur mère!.. Dans des chambres bien chaudes je veux les recueillir, les coucher dans des berceaux, les bien couvrir; je les veux dorloter, et être leur berceur... Je veux qu'au lieu d'une mère, ils en aient chacun vingt qui les endormiront quand ils auront assez été.

IV

Et du cœur et des mains les anges applaudirent. Les étoiles de Dieu dans le ciel tressaillirent. Et bientôt, déployant ses ailes, de là-haut, prompt comme l'éclair, descendit le bon ange. Ici-bas sous ses pieds les chemins fleurirent, les mères tressaillirent, et les crèches s'ouvrirent partout où passa l'ange des petits enfants.

(*Les Fleurs de sauge*, 1851.)

JOSEPH ROUMANILLE.

(Traduction de Charles Maurras.)

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Sapho*, drame lyrique en un acte, en vers, de M Armand Silvestre; *la Paix du ménage*, comédie en deux actes, en prose, de M. Guy de Maupassant.

La situation de la critique vis-à-vis de la comédie de M. de Maupassant est fort délicate. La sympathique admiration que nous ressentions tous, tant que nous sommes, pour l'auteur de *Notre cœur*, s'est doublée, depuis quelques mois, d'une pitié infinie. Le mieux est, il me semble, d'admirer de tout cœur *la Paix du ménage*, de suppléer à ce qu'elle a peut-être d'incomplet ou d'incertain, et, s'il était nécessaire, d'y ajouter un peu, pour avoir le droit de l'aimer complètement. Après tout, c'est un procédé de critique qui en vaut un autre. N'est-ce pas Sainte-Beuve qui a dit que, pour parler d'une œuvre, la qualité la plus nécessaire était la sympathie?

Donc, voici ce qu'on nous a conté l'autre soir à la Comédie-Française.

M. et Mme de Salus sont mariés depuis cinq ans. Au bout de quelque temps de ménage et de fidélité, M. de Salus a commencé de négliger sa femme. Il l'a trompée d'abord, comme cela était naturel, dans le monde, où le bonheur de Madeleine créait à celle-ci des rivales. Du monde, il est passé dans le demi-monde; et, tandis que ses premières aventures restaient forcément assez secrètes, les dernières sont devenues peu à peu plus voyantes. Et cela encore est justement observé; une liaison publique disqualifierait une « femme du monde »; pour ces demoiselles, au contraire, une liaison bien affichée achalande la boutique. M. de Salus en est venu à s'afficher publiquement avec des maîtresses. — Madeleine, — qui semble s'être nourrie du théâtre de M. Dumas et avoir fait siennes les théories de l'auteur de *Francillon*, — a eu une explication définitive avec son mari, et lui a dicté ses volontés. Ils continueront à vivre sous le même toit, et resteront unis en apparence. Mais ils seront désormais séparés de fait, nul lien, nulle relation conjugale ne devant subsister entre eux. M. de Salus aura sa liberté pleine et entière; aussi bien l'a-t-il déjà prise. Madeleine, de même, reprend la sienne, et en fera l'usage qu'il lui conviendra. Naturellement, M. de Salus accepte le marché; il n'est pas en mesure de le refuser: et, d'ailleurs, il est tranquille; sa femme n'est-elle pas une honnête femme? Il a en elle une confiance absolue, cette confiance complète qui est une des formes les plus réjouissantes de l'amour-propre conjugal. Il n'aime plus Madeleine, il a maintenant le droit de la tromper, il est convaincu qu'elle lui restera fidèle. Voilà un homme heureux.

Cependant, Madeleine a vingt ans. Elle est fort belle, très à la mode, très courtisée. Elle a contre son mari ce sentiment de rancune très prononcé qu'ont les femmes délaissées contre celui qui les dédaigne; cette rancune même dût-elle un jour s'adoucir, Madeleine serait toujours liée par le marché qu'elle a conclu. En ménage, il n'y a guère, pour une femme, que deux vengeances possibles : se refuser et tromper; et la première est souvent plus cruelle que la seconde, par cette excellente raison que c'est de celle-là seulement que la victime est instruite; et Madeleine, le cas échéant, n'aurait garde de renoncer à sa revanche. La voilà donc seule, à vingt ans, et seule pour toujours. Il arrive ce qui devait fatalement arriver. Parmi ses nombreux attentifs, elle en distingue un, M. Jacques de Randol. Elle l'écoute; elle lui cède. L'aime-t-elle? Oui, sans doute, car elle n'a rien de libertin; mais son amour est d'une essence assez particulière. S'il n'est pas très com-

plètement analysé dans la comédie, on nous en dit au moins assez pour nous permettre de comprendre ceci : Madeleine n'a pas cédé à un entraînement des sens ; elle est peu sensuelle : un peu délicate de santé, peut-être ; et Salus semble n'avoir été qu'un éducateur médiocre. Elle est toute jeune, d'ailleurs, préoccupée de sa beauté qui lui vaut les hommages des hommes, à quoi elle n'est pas indifférente ; si ses sens s'éveillent un jour, ce ne sera que plus tard. Ce n'est pas non plus son cœur qui l'a entraînée. Elle n'est pas sentimentale. Elle a aimé son mari, mais comme peut aimer une jeune fille ; elle était poussée vers lui par cet attrait presque instinctif qui pousse la femme vers le premier homme qui s'occupe d'elle. Certes, de cet « attrait-» là, on peut faire de l'amour, du meilleur et du plus profond. Encore faut-il que le mari sache s'y prendre ; et Salus ne l'a pas su. Madeleine est donc très « avertie ». L'amour, elle sait ou croit savoir ce que c'est ; et le souvenir qu'elle en a gardé est assez médiocre. Son cœur et ses sens ont été également déçus. C'est là, semble-t-il, d'excellentes conditions pour demeurer sage. Mais Madeleine est restée très femme. Elle a gardé le besoin d'être aimée. Il lui faut près d'elle quelqu'un qui l'aime, quelqu'un surtout, — et c'est là l'essentiel, — quelqu'un dont le bonheur dépende d'elle. Pour garder un homme qui vous aime, il faut être à lui. Elle est devenue la maîtresse de Jacques. Croyez, du reste, que ce raisonnement que je viens d'esquisser, elle ne l'a pas fait proprement ; elle a senti, plutôt qu'elle n'a compris : et en cela encore elle est très femme. Mais croyez aussi que ce qui l'a portée vers Jacques est bien ce que je viens de dire. Dès le début, nous la voyons qui s'amuse à inquiéter Randol ; et ce n'est pas coquetterie : au moins n'est-ce pas seulement cela. Ses agaceries sont, — si l'on me passe la hardiesse de cette métaphore, — comme des diapasons à l'aide desquels elle s'assure que le cœur de Jacques est bien dans le ton. Le bonheur de Randol dépend toujours d'elle ? Randol pense toujours à elle ? Voilà qui est bien ; elle continuera à le voir, de temps en temps, deux ou trois fois par mois. Malgré son scepticisme, malgré sa faute, Madeleine est honnête. Elle s'est fait, comme il arrive d'ordinaire en ces matières, un code de morale à son usage. Elle a trompé son mari : mais elle croit en avoir le droit. Pour elle, la faute ne commencerait qu'au partage ; elle est décidée à ne jamais s'y résoudre. C'est là, comme on sait, le chapitre premier de l'adultère ; et c'est celui-là seul que *la Paix du ménage* met en scène.

Or, un beau jour, M. de Salus paraît regretter le marché qu'il a jadis conclu avec sa femme. Il tente de se rapprocher d'elle. Madeleine, non sans malice, le rapporte à Jacques de Randol ; et sa malice est d'autant plus piquante que nous savons Madeleine bien décidée à résister. C'est une de ces « coquetteries » dont je parlais plus haut ; c'est une perversion amusante du « sens de la fidélité ». Randol ne s'émeut guère. Si sa maîtresse connaît à fond l'œuvre de M. Dumas, lui n'ignore pas *la Visite de noces :* « Votre mari revient à vous ? C'est qu'il est à jeun ; la Sentelli lui tient la dragée haute depuis trois mois ; il n'a pas d'autre maîtresse... » La clairvoyance de Randol ne va peut-être pas ici sans malice ; la cause qu'il attribue aux ardeurs de Salus n'est pas faite pour concilier à ce dernier les bonnes grâces de sa femme... Que Randol ait ou non raison, Salus n'est guère facile à mâter ; il insiste si fort, tant, et si bien (il y a ici une scène qui ne me paraît pas indispensable et que je verrais disparaître sans déplaisir) que Madeleine en est réduite à se barricader chez elle. Toutefois, ce n'est là qu'une solution provisoire. Salus, à ce qu'il semble, est capable de pousser la violence jusqu'à l'extrême. Il devient si pressant, que Madeleine, toujours résolue à se refuser, mande Randol à la hâte. La situation n'est plus tenable ; une seule ressource, la fuite ; ils partiront ensemble... Le brave Randol qui, tout à l'heure, se plaignait de la voir si peu, et maudissait tout ce qui le séparait d'elle, répond à Madeleine... Et vous devinez ce qu'il lui dit : à peu près ce que Boisgommeux disait à la Petite Marquise dans le chef-d'œuvre de Meilhac et Halévy : avec une sincérité moins entière sans doute, car on ne retrouve pas ici ce je ne sais quoi qui permet aux héros de Meilhac de tout dire, — mais le sens est le même ; et il sera toujours le même, chaque fois que ces circonstances solennelles se reproduiront sous le soleil. Pour nous, les arguments de Randol sont excellents, ils sont toute sagesse et tout bon sens ; pour Madeleine, ils sont exécrables ; elle ne trouve rien qui vaille à leur opposer, et c'est pour cela aussi qu'elle en veut à Jacques. Elle va le chasser. Mais comme Boisgommeux, Jacques se repent. Il veut avoir Madeleine ; assurément, il préférerait l'avoir comme il l'a eue jusqu'ici, sans responsabilités et sans trouble ; mais puisque cela n'est plus possible, il se résigne ; je veux dire qu'il se décide. Tout est entendu, ils fuiront le soir même... Rassurez-vous, nos personnages n'ont rien de héros tragiques. Salus revient ; il est de charmante humeur ; la Sentelli lui a cédé, qu'a-t-il affaire désormais de sa femme ? Il s'en explique le plus ingénument du monde avec Randol lui-même. Madeleine rentre. Et le départ ? Jacques lui expose la situation... Tous deux sont un peu soulagés, un peu déçus peut-être aussi... « Tout est rentré dans l'ordre, » comme il est dit dans *Flipote*.

J'ai analysé de mon mieux *la Paix du ménage*. Certaines imperfections vous sont peut-être apparues, que je n'ai su cacher. Je n'ai pu malheureusement vous donner une idée du dialogue, qui est excellent. Jamais M. de Maupassant n'a écrit une langue plus franche, plus solide, plus pleine de suc, et plus spirituelle. Le succès de la pièce n'a pas été douteux un instant ; il a été des plus vifs. Il n'est que

juste d'ajouter que l'honneur en revient en partie à l'interprétation. De temps en temps, — et moi tout le premier, — on se prend à bouder contre la Comédie-Française; on lui en veut de ce qu'elle ne fait pas, on trouve que ce qu'elle fait pourrait être meilleur, et tout d'un coup elle donne une de ces représentations auxquelles, pour ma part, je ne saurais résister. Naguère, c'était *Œdipe-Roi*, puis ce fut *Athalie;* aujourd'hui, c'est *la Paix du ménage.* Mlle Bartet a été, à proprement parler, incomparable. Elle a fait preuve d'une grâce, d'une finesse, d'une sincérité de talent dont nulle autre assurément n'eût été capable; le rôle de Madeleine est horriblement difficile, plein de nuances juxtaposées plutôt que fondues : elle les a rendues avec une merveilleuse justesse; les parties un peu « vives », elle ne les a pas esquivées, elle les a fait passer par un miracle d'art et de talent. Elle n'a jamais été meilleure. A côté d'elle, il faut louer M. Worms et M. Le Bargy ; leurs personnages sont moins nettement dessinés que celui de Madeleine : ils m'ont paru excellents tous deux.

Quant à la *Sapho* de M. Armand Silvestre, je n'ai, en vérité, rien à en dire. C'est grec et lyrique, comme *Grisélidis* était mystique; c'est la banalité même, et la plus déplaisante, parce qu'elle est déguisée sous une certaine habileté de forme. Je dois dire que cette habileté même m'a paru moins notable ici que dans les autres pièces de M. Silvestre. Il faut citer M. Silvain, qui a fait ce qu'il a pu du rôle ingrat d'Alcée, — « Amer poète, » disait Augier, — et tâcher d'oublier le reste.

JACQUES DU TILLET.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

UNE FAILLITE A SENSATION.

La maison Lovell, une des plus importantes maison d'édition de New-York, vient d'être déclarée en faillite. La nouvelle de cette faillite paraît avoir été accueillie avec un certain plaisir par les écrivains anglais, la maison Lovell ayant jadis été la plus acharnée à pratiquer en grand la piraterie sur les livres anglais; huit jours après qu'un livre un peu curieux était publié à Londres, on en trouvait déjà la contrefaçon chez tous les libraires des États-Unis.

La faillite de la maison Lovell n'est d'ailleurs, semble-t-il, qu'une manœuvre des actionnaires pour se débarrasser du fondateur et directeur actuel de la maison, M. Lovell, qui devenait de plus en plus difficile à vivre. Il s'absentait pendant des semaines sans que personne sût où il allait, il refusait de répondre aux lettres, etc. Théosophiste et socialiste fanatique, il ne s'occupait que de fonder à tous les coins de l'Amérique, en Californie, au Mexique, des communautés bizarres. Il ne voulait plus publier que des écrits de *Décivilisateurs chrétiens*, de *Paraclétistes*, d'*Impuristes insociaux*, toutes sectes qui prêchent, comme l'indique leur titre, une manière d'anarchie et le retour aux mœurs primitives. Le principal commanditaire de la maison Lovell, un épicier de New-York, s'est effarouché de ces tendances et du résultat qu'elles ne pouvaient manquer d'avoir sur la prospérité financière de la maison. De là, dit-on, cette mise en faillite imprévue.

***

NOUVELLES THÉATRALES DE LONDRES.

Le nouveau drame d'Ibsen, *le Maître constructeur,* a été joué en matinée dans un théâtre de Londres. Les critiques ont jugé sévèrement cette pièce singulière, et les spectateurs paraissent n'y avoir pas entendu grand'chose. Mais Ibsen est devenu, grâce à MM. Gosse et Archer, un auteur tout à fait à la mode en Angleterre, de sorte que les représentations de sa pièce continuent et vont encore continuer longtemps.

Le *Théâtre Indépendant* a joué un drame de M. George Moore, *la Grève d'Arlingford.* C'est une pièce d'un réalisme fortement mêlé de romanesque, mais curieuse surtout par l'essai qu'y a fait M. Moore d'un style dramatique nouveau, reproduisant les redites, les lenteurs, les vulgarités de la conversation ordinaire.

Revue internationale de sociologie; première année, n° 1. (Janvier-février 1893.) — Paris, A. Giard et E. Brière, éditeurs.

Nous croyons devoir signaler à l'attention de nos lecteurs cette nouvelle *Revue*, publiée sous la direction de M. René Worms, dont le nom est connu de tous ceux qui s'intéressent aux études philosophiques, avec le concours d'écrivains choisis parmi les plus compétents en économie sociale, en statistique, en histoire et en droit, en philosophie et en physiologie. Le premier numéro, que nous venons de lire, contient plusieurs articles originaux et instructifs : M. René Worms, à propos de la sociologie, marque, d'une main très sûre, l'objet et la méthode, les acquisitions, les desiderata de cette science née d'hier; M. Albert Babeau, dans une étude historique sur les grèves, nous montre quels étaient, au siècle dernier, les rapports du capital et du travail; M. Bertillon, avec la compétence que tout le monde lui reconnaît en de telles matières, étudie ce problème de la population où l'avenir de la France semble engagé; M. du Maroussem développe, sur le « tiers-état commercial » et les « grands magasins », des idées auxquelles on ne saurait contester ni la nouveauté ni la hardiesse; M. Maurice Dufourmantelle nous renseigne sur le mouvement social en France et à l'étranger; enfin, un compte rendu bibliographique, très documenté, complète ce numéro. Ce qui nous a frappé, en lisant la *Revue de sociologie*, et ce qui en fait vraiment l'intérêt et l'unité, c'est le point de vue auquel les auteurs se sont placés. Non seulement les questions sociales ne pourront être résolues, mais elles ne pourront être bien posées tant qu'on y mêlera, comme nous le voyons tous les jours, la passion politique ou le parti pris intéressé. M. Worms et ses collaborateurs veulent étudier les problèmes de la sociologie, comme on étudie ceux de la physique ou de la chimie; ils veulent observer et réunir des faits, chercher à en découvrir les lois, et ne point se hâter de conclure. Dès ce premier numéro, ils ont prouvé qu'ils sont maîtres de leur pensée, sûrs de leur méthode, capables enfin d'apporter, dans l'étude des questions sociales, toute la rigueur et le désintéressement de la science.

PAUL LAFFITTE.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris, MAY et MOTTEROZ. — Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 11 TOME LI 18 MARS 1893.

LE MARIAGE DE SYLVESTRE

Nouvelle.

I.

NOTICE SUR CAMILLO CASTELLO-BRANCO.

La littérature portugaise est à peu près inconnue en France, et cependant l'activité pensante des Portugais date de loin : à l'époque héroïque de Vasco de Gama chantait Camoës. Qui jamais, à Paris, a lu *les Lusiades*, ce livre dans lequel, à chaque page, débordent le mouvement et la poésie?

De nos jours, trois hommes là-bas ont particulièrement illustré leur petite patrie : Garett, un humoriste doublé d'un philosophe sensible; Julio Diniz, dont un roman au moins serait digne d'avoir été écrit par George Sand, et Camillo Castello-Branco.

***

Camillo Castello-Branco, — c'est de lui dont nous nous occuperons aujourd'hui, — est né à Lisbonne, le 16 mars 1826. Resté orphelin à l'âge deux ans, il fut élevé à Villa-Real, dans le Tras-os-Montes, province du nord du Portugal, près de Porto, où il termina ses études.

« Il est, disait un critique, M. Ortiz, le premier conteur européen de la Péninsule ibérique. » M. Ortiz est un Espagnol, et, dans sa bouche, cette appréciation ne risque pas de passer pour une hyperbole, car les gens de son pays ont le plus souvent pour les Portugais une affection pareille à celle des chiens pour les chats.

Jeune, Castello-Branco avait été destiné à la prêtrise, et, nous expliquait son compatriote M. Eça de Queiroz, lui aussi écrivain des plus distingués, il lui est toujours resté une empreinte de ses années de séminaire; parfois, sous l'impulsion de ses anciennes croyances, il est d'une religiosité extrême, parfois, comme en colère d'un joug qui pèse à ses conceptions, il se révolte, dépasse la mesure, devient impie avec outrance.

Sa vie intime a été agitée, pleine de passion, partagée entre un travail acharné et des ardeurs presque incompréhensibles pour des esprits blasés comme les nôtres.

Il ne saurait convenir d'insister sur cette existence avec les incidents de laquelle il serait possible de faire un roman d'une poignante intensité.

Et, pourtant, cette vie s'est passée sur place; jamais, croyons-nous, Castello-Branco n'a quitté son pays. Certains brillants oiseaux d'Amérique qui, à moins d'accident, meurent toujours plus que centenaires, restent fidèles au bouquet d'arbres au milieu duquel s'est balancé leur premier nid : il en a été de même pour cet écrivain; il habitait dans la banlieue de Porto, à S. João das Aves; c'est là qu'il a composé plus de quatre-vingts volumes de vers, de pièces de théâtre et de romans, et que, sans peut-être avoir franchi une seule fois le seuil de sa porte, il a laissé s'écouler ses vingt dernières années.

D'abord, il fut heureux à sa guise, puis arrivèrent la vieillesse et la ruine, et (en 1890) sa fin a été affreuse.

*
* *

Choisir dans l'œuvre énorme du romancier portugais quelques pages pouvant donner au public français un faible aperçu de son être moral est malaisé. Cet homme a écrit beaucoup de choses qui mériteraient d'être connues de tous.

Dans l'un de ses livres, peu apprécié en Portugal, *Coracão, Cabeça e Estomago* (le Cœur, la Tête et l'Estomac), nous avons trouvé un épisode, celui où le héros se marie; probablement, par plus d'un côté, ce héros ressemblait à l'auteur: c'est *le Mariage de Sylvestre.*

Voici le sujet : Après avoir trop vécu, un homme revient dans son village; il rencontre une jeune fille, il la trouve aimable, il l'épouse.

C'est tout.

Est-il un thème plus simple et plus rebattu que celui-là?

Peu importe, lisez, et si, malgré les trahisons inévitables d'une adaptation dans une langue étrangère, votre cœur a légèrement battu, vous aurez plaisir à garder à Camillo Castello-Branco une place dans votre mémoire.

OLIVIER DU CHASTEL.

II.

LE MARIAGE DE SYLVESTRE.

Voici quelques pages des Mémoires de Sylvestre da Silva.

*
* *

Lassé de la vie, je revins au pays de ma naissance, là où avaient vécu dans le bonheur plusieurs générations de mes pères.

Je m'enivrais des délices du repos, apercevant de ma fenêtre le parvis, à l'entour de la petite église, sous lequel étaient ensevelis nombre de mes parents. Ils étaient là tous, semblables à des ouvriers qui, vers le soir, une fois leur tâche achevée, s'étaient étendus au pied de la croix pour dormir de l'éternel sommeil.

Je méditais sur la façon dont ils avaient vécu, la comparant aux douleurs, les unes pitoyables et les autres ridicules, qui m'avaient brisé le cœur et déconcerté l'esprit.

Vivre suivant les lois de la raison est la maxime des philosophes ; elle est bonne et saine ; mais comme ils ont négligé de donner de la raison à tous les hommes, surtout dans une proportion égale, leur apostolat à cet égard est resté inutile.

Les moralistes religieux, en subordonnant l'humanité aux règles d'une foi immuable, ont été plus avisés, cependant, et, — sans vouloir manquer de respect aux préceptes de l'Évangile que je révère, — il me semble que le chrétien dévot et sincère, au milieu des profanes du siècle, doit arriver à demander à sa conscience quels sont véritablement les devoirs à respecter.

Mais, m'étant toujours tenu assez à l'écart des croyances de mes aïeux, je ne puis leur imputer ni mes déboires ni la perte de mes illusions.

. . . . . .

*
* *

Je me lançai dans les affaires de la politique locale, je fus nommé régisseur de la paroisse, et le gouvernement, deux mois plus tard, me fit l'honneur de m'envoyer le ruban de chevalier de l'ordre du Christ.

Le lendemain était la fête de la Saint-Jean ; j'allai promener dans le pays ma nouvelle gloire et ma décoration ; je rencontrai le sergent-major de Soutêlo, et Thomazia, sa fille unique.

Thomazia était une personne vigoureuse, d'une stature au-dessus de la moyenne. Elle était vêtue en amazone, costume qui ne la flattait guère, car elle paraissait ainsi plus large de la ceinture que des épaules; son visage était admirable : on aurait dit une fleur de magnolia placée entre deux grappes de cerises mûres.

Le sergent-major, lui aussi chevalier du Christ depuis le temps des guerres de l'Indépendance, avait toujours rêvé d'avoir pour gendre un chevalier du même ordre. Il me connaissait de nom et avait de moi une opinion peu avantageuse, mais sa fille m'avait vu autrefois à une fête du Jeudi saint, et m'avait trouvé bon air à l'église, avec ma souquenille verte de la confrérie des Ames du purgatoire.

Le domaine du sergent-major rendait cinq cents mesures de seigle, une demi-pipe d'huile et vingt chariots de châtaignes; il avait trois paires de bœufs et quatre frères qui étaient prêtres.

Le lecteur demandera peut-être quelle est la situation hiérarchique d'un sergent-major? Il pourrait se figurer un de ces hommes qui font battre le cœur d'une couturière ou d'une femme de chambre.

Il n'en est rien.

Le sergent-major des anciennes milices portugaises était un potentat presque égal comme importance au capitaine-major, avec lequel il partageait les salutations et les respects du public, et nul n'était plus révéré que le sergent-major de Soutêlo.

Thomazia avait de doux regards passionnés. Son intelligence n'était pas de premier ordre, elle ne savait pas lire et n'éprouvait aucun regret de son ignorance; elle avait vingt-six ans, n'avait jamais été malade, et de sa vie n'avait bu du thé ou du café. Elle déjeunait avec une soupe aux œufs et des tranches de lard, et

jamais le soleil levant ne la trouvait à jeun. Dans l'intérieur de la maison, Thomazia travaillait avec les servantes, faisait la lessive, pétrissait le pain, s'occupait du saloir, et vendait les céréales et les châtaignes.

Habituellement, elle était chaussée de socques bordées d'écarlate et bariolées de vert. Ses bas étaient en laine ou en coton bleu, et comme elle ne se servait pas de jarretières, ils retombaient en gros replis sur ses chevilles.

Le dimanche, elle portait des souliers de soie et un chapeau en forme de cloche orné de plumes blanches.

Ses poignets étaient solides; la paume de ses mains était rude comme de la peau de chagrin; quant à ses ongles, il serait difficile de vanter avec sincérité le soin qu'elle en savait prendre. Par contre, ses dents étaient éblouissantes, et le seul onguent qu'elle eût jamais versé sur les opulentes nattes de ses cheveux blonds était l'eau cristalline de la fontaine dans laquelle elle plongeait sa tête chaque matin.

Après cette ablution, dans les jours de fête, elle s'asseyait à l'ombre d'un châtaignier afin de se coiffer, et il était charmant de la voir couverte de ses cheveux descendant jusqu'à la ceinture. Jamais poète n'aurait pu rêver d'une apparition plus séduisante que celle offerte alors par Thomazia au milieu de la rosée, arrangeant ses tresses avec un peigne d'or.

C'est ainsi que je l'aperçus de la fenêtre de la chambre dans laquelle j'avais passé la nuit.

La veille au soir, en revenant de la foire où j'étais allé vendre un mulet et acheter des génisses, j'étais passé chez le sergent-major, et il m'avait donné l'hospitalité.

*
* *

Le père de Thomazia, après un déjeuner composé d'une soupe aux œufs, de saucisson à l'ail, de pommes de terre accommodées avec du lard, et de porc salé cuit avec des pommes de terre, me déclara, — il était alors sept heures du matin, — que sa fille était libre de tout engagement, et que lui, son père, était prêt à me la donner en mariage, si cela me convenait.

Puis, avant que j'eusse eu le temps de lui répondre, il fit l'inventaire de ses richesses, estima la valeur du patrimoine de ses quatre frères, les abbés; ils étaient présents, et déclarèrent que tous leurs biens reviendraient à leur nièce.

Je demandai au sergent-major de m'accorder le temps de réfléchir, et, afin de lui plaire, je passai chez lui la journée entière.

Une demi-heure plus tard, Thomazia, — suivant son habitude lorsqu'il y avait des invités, elle avait déjeuné à la cuisine, — vint me demander si j'avais envie de manger une écuelle de fromage à la crème et de boire un verre de vin nouveau.

Enchanté de cette naïveté patriarcale, je me rendis à la cuisine ; sur une table en bois, placée près de l'âtre, était une écuelle vernissée remplie de fromage à la crème et une timbale d'étain pleine de vin mousseux.

Thomazia, assise en face de moi, se mit à manger et à boire comme la fille de Laban avec Jacob.

Nous commençâmes la conversation :

— Quel âge avez-vous, mademoiselle?

— Vingt-six ans accomplis depuis la fête de la Sainte-Louise.

— Je suis étonné que vous ne soyez pas encore mariée?

— Il est encore temps.

— Sans doute. Lorsqu'on est aussi belle que vous, il ne doit pas être difficile de trouver un fiancé.

— Grâce à Dieu, je suis bien portante, mais pour me trouver jolie, il faut me regarder avec des yeux comme les vôtres... Encore un peu de crème, je vous prie, et un verre de vin, il est très frais.

— Tout est excellent, mais je ne puis manger ni boire davantage.

— Êtes-vous d'une faible santé?

— Non, mais j'ai fait aujourd'hui un repas copieux; habituellement, le matin, je ne prends que du café ou du thé.

— Seigneur! vous prenez du thé à déjeuner?

— Oui.

— Oh! nous avons du thé à la maison, c'est mon oncle João qui l'a acheté, mais nous le gardons pour les douleurs d'estomac, et, heureusement, je n'en ai jamais goûté de ma vie.

— Vous aimez la nourriture substantielle?

— Vraiment, oui ; et jusqu'à présent je n'ai pas été malade pendant deux jours de suite.

— Soupez-vous?

— Évidemment. Je déjeune, je dîne, je goûte et je soupe; c'est la coutume de la maison. Et vous?

— C'est seulement depuis mon retour au village que je me suis mis à manger beaucoup, mais je n'ai pas encore pu m'habituer à souper.

— Lorsqu'on ne soupe pas, on est agité pendant la nuit, dit la sagesse des vieillards. En vérité, vous ne mangez pas du tout le soir?

— Non, pas du tout.

— Voulez-vous, maintenant, m'accompagner à la grange? Il faut que j'aille voir les domestiques. Ces gens ne font rien lorsqu'on ne les surveille pas. Venez-vous?

— Très volontiers.

Thomazia prit sous son bras un panier de fruits et une gourde remplie de vin.

— Voilà pour les domestiques, dit-elle; la première chose qu'ils font toujours quand j'arrive est de regarder mon panier.

— Si vous le permettez, je vais porter vos provisions.

— Oh! c'est inutile, je les porterai bien moi-même.

— Donnez-m'en au moins la moitié.

— Soit! voici la gourde, elle est moins lourde que le panier.

Nous nous acheminâmes vers la grange en nous donnant le bras.

Durant le trajet, Thomazia s'arrêta souvent afin de saluer les vieilles gens qu'elle rencontrait sur son passage.

Les hommes à cheveux blancs lui disaient :

— Fleur, Dieu te garde!

Et les femmes s'écriaient :

— Voici l'ange des cieux, la mère des pauvres!

Thomazia distribuait des fruits à ceux qui n'en avaient pas dans leur maison.

Nous passâmes sur le parvis de l'église.

Arrivée devant la grande porte, elle déposa son panier, leva les yeux vers la statue d'un saint qui était dans une niche, fit une courte prière et le signe de la croix, et reprit son fardeau.

Lorsque nous approchâmes de la grange, les domestiques, occupés à nettoyer du seigle, redoublèrent d'ardeur.

— Avez-vous remarqué comme ils travaillent depuis qu'ils nous ont aperçus? fit Thomazia.

Et, élevant la voix, elle ajouta :

— Voici de quoi vous rafraîchir, mes amis. A moi seule je ferais bien autant d'ouvrage que vous six. Quels paresseux vous êtes!

Tandis que les domestiques mangeaient avec avidité, Thomazia se plaça à l'endroit le plus aéré de la grange, et, tantôt avec une pelle, tantôt avec un tamis, elle nettoya un tas de seigle.

Le vent soulevait légèrement la frange de sa courte jupe d'indienne, qui faisait de grands plis autour de sa ceinture; lorsqu'elle levait les bras, les larges manches de sa chemise remontaient jusqu'à la naissance des épaules, et on apercevait un peu sa gorge.

Elle me parut belle de la sorte, bien plus belle que le jour où je l'avais rencontrée à la fête de la Saint-Jean, avec un habit d'amazone, des souliers de serge et un chapeau à plumes.

Lorsque les domestiques eurent repris leur travail, Thomazia vint s'asseoir à mes pieds, auprès d'un faix de paille.

— Vous devez être fatiguée? lui dis-je.

— Un peu. J'étais venue pour vous tenir compagnie, et je vous ai quitté; excusez-moi, il faut, coûte que coûte, que le seigle soit rentré aujourd'hui.

— Et vous allez me laisser encore seul?

— Si vous vous ennuyez, allez à la maison, vous y trouverez mon père et mes oncles; vous ferez une partie de brisque; les abbés raffolent de ce jeu-là et y perdent tout leur temps... Ah! le ciel me pardonne, mais, si j'avais des enfants, je ne leur laisserais pas prendre une habitude pareille?

— Vous êtes de mauvaise humeur contre vos oncles?

— Oui; les prêtres sont les représentants de Dieu, mais ils sont incapables de rien faire dans un ménage. Ils disent la messe, vont aux enterrements et aux fêtes, seulement il est inutile de leur mettre un sarcloir à la main, de leur demander de nettoyer un abreuvoir ou de scier un morceau de bois. Tenez, chez nous, il y a quatre prêtres : ils restent assis tous les quatre et s'occupent à regarder travailler les autres ou à lire la *Gazette de Lisbonne*... Oh! les voilà qui arrivent! C'est un miracle; bien certainement, monsieur Sylvestre, c'est en votre honneur qu'ils daignent se déranger de la sorte.

En effet, les quatre abbés approchaient; l'un d'eux, un journal à la main, avait l'air d'expliquer le sens d'un article difficile à comprendre.

Je fus prié d'éclairer leurs doutes, et ils voulurent bien se ranger à mon avis.

Thomazia, tandis que j'usais d'un langage incompréhensible pour elle, ne me perdait pas des yeux. Les abbés louèrent ma perspicacité, et leur aîné s'écria :

— Monsieur, quand on a reçu du ciel un pareil talent, on devrait être royaliste!... C'est une ingratitude de ne pas défendre la religion de nos pères, lorsqu'on a été comblé de dons par la Providence.

Je répondis que j'étais un serviteur très respectueux des croyances de nos ancêtres, et que, la politique étant une chose accidentelle dans la vie des nations, il ne fallait pas la confondre avec la religion.

Nous discutâmes paisiblement sur ce thème pendant une heure entière.

Thomazia, à la longue, ennuyée de nous écouter, s'était remise à l'ouvrage.

*
* *

Au moment de la sieste, j'allai m'étendre à l'ombre d'un bouquet de châtaigniers et me mis à réfléchir.

Mon esprit avait une lucidité complète; aucune des rêveries familières aux poètes ne vint me troubler. Mes méditations étaient terre à terre, paresseuses, sans aspirations altières, capables de m'arracher à ma félicité présente, pour me ramener à un passé plein de regrets, ou me conduire vers un avenir dans lequel l'espérance pouvait encore être trompeuse.

Les souvenirs d'autrefois, lorsqu'on a dépassé la trentième année, sont toujours accompagnés de larmes, même pour ceux qui ne sentent pas vivre leur cœur.

L'espérance est une vierge aux enchantements fous; elle empêche de jouir des séductions d'aucune rivale, qui, elle, permettrait de goûter aux joies des heures présentes.

En songeant de la sorte, je m'endormis, couché sur un tapis de gazon parsemé de pâquerettes.

Lorsque je me réveillai, un mouchoir de batiste, d'une blancheur de neige, couvrait mon visage.

Je jetai les yeux aux alentours et vis à une centaine de pas Thomazia auprès d'un réservoir entouré d'un berceau de vignes, qui s'occupait d'un ouvrage de couture, en chantant à demi-voix.

— Bonsoir, monsieur Sylvestre, dit-elle en souriant. Vous venez de faire un somme, et, sans moi, les mouches et les moustiques vous auraient piqué de la belle façon.

— Grand merci, l'enfant!

— *L'enfant?* Je suis une femme et non une enfant.

Je me levai et allai me laver le visage dans l'eau du réservoir.

Elle ôta son tablier et me le tendit pour me sécher; puis j'allai me placer à côté d'elle et remarquai qu'elle était en train de raccommoder une chemise.

— « Raccommode ta chemise, et la fin de l'année arrivera; raccommode-la encore, et la fin de l'année suivante arrivera aussi, » fit-elle.

Pendant quelques instants, nous demeurâmes silencieux.

Ce fut Thomazia qui parla la première :

— Vous partez demain? demanda-t-elle.

— Oui.

— Est-ce que vous vous ennuyez avec nous?

— Non, bien au contraire; mais chacun a quelque chose à faire dans son logis.

— C'est vrai, répliqua-t-elle en tenant sa main armée d'une aiguille suspendue en l'air et en regardant au loin.

— Vous êtes heureuse, n'est-ce pas, Thomazia?

— Il n'y a d'heureux que ceux qui sont au ciel, et mon oncle l'abbé Joâo l'assure : en ce monde, personne n'est content de son sort.

— Que vous manque-t-il? Tous vos désirs ne sont-ils pas satisfaits?

— Je souhaite peu de chose....

— Mais encore?

— Je voudrais, monsieur Sylvestre, vous voir demeurer ici quelques jours; cependant, si vous avez à faire chez vous, il faut partir. Vous rappelez-vous? Il y a deux ans, nous nous sommes rencontrés le jour du Jeudi saint.

— Oui.

— Moi, je ne l'ai jamais oublié! Vous souvenez-vous bien de ce qui s'est passé?

— Pas très exactement.

— Je m'en doutais....

— Et pourquoi? Quel motif pouvait vous le faire supposer?

— C'est une manière de parler.... Vous rappelez-vous, je vous ai donné deux gâteaux dans la maison de M. le vicaire?

— C'étaient deux gâteaux de Sainte-Madeleine.

— Je les avais rapportés de la procession.

— Oui, oui, je me souviens. Vous aviez des rubans dans vos cheveux.

— Et une robe rouge.

— Précisément. Vous étiez belle ainsi, et j'ai pensé à vous durant des jours...

— Puis, vous m'avez oubliée; et maintenant, tout d'abord, vous ne m'avez reconnue. Cela ne m'étonne guère; une fille, en deux années, change de visage, et je commence à vieillir.

— Vous n'avez aucunement changé, l'enfant.

— Vous voulez plaisanter; mais il ne me plaît pas que vous m'appeliez *l'enfant;* dites : Thomazia.

Le sergent-major arriva et s'écria avec un geste affectueux :

— Eh! ma fille, tes oncles étaient déjà à se demander si tu n'avais pas pris la fuite avec M. Sylvestre!

— Nous étions justement à causer à ce sujet, mon père; mais vous devriez fuir avec nous, repliqua-t-elle avec une hardiesse gracieuse.

— Soit! et que Dieu nous accompagne!

Le vieillard, approchant davantage, remarqua la couture de Thomazia.

— N'as-tu pas honte, fit-il, de raccommoder des chemises devant monsieur?

— Moi! Que peut-il y avoir de répréhensible là-dedans? Ce qui serait honteux, ce serait de porter des chemises déchirées. Monsieur Sylvestre, pardonnez à mon indiscrétion, je voudrais savoir qui prend soin de votre linge?

— Mon linge est toujours dans un état déplorable; lorsqu'un objet est hors d'usage, j'en achète un autre.

— En voilà une manière de conduire les choses! Si vous habitiez plus près, je vous engagerais à m'envoyer votre blanchissage... Vous riez? Peut-être imaginez-vous que je ne m'entends pas à empeser? Tenez, regardez le col de la chemise de mon père, comme il est ferme!

— Le plus simple, interrompit le vieillard, serait que M. Sylvestre vînt demeurer ici; de la sorte, tu pourrais soigner ses effets à ta guise.

Thomazia comprit le sens de ces paroles, et baissa les yeux.

Les quatre abbés arrivèrent, discutant toujours, et nous nous acheminâmes en causant jusqu'au bord de la rivière, où le sergent-major possédait un cellier et un petit pavillon.

Nous entrâmes dans le cellier dont la fraîcheur était agréable, et quelques minutes plus tard une servante apporta notre goûter : des truites frites, dans un grand plat d'argile rouge.

Thomazia alla cueillir près d'une mare de la carde poirée et du cresson dont elle fit une salade, après s'être nettoyé les mains avec du sable de la rivière.

Installés autour d'une cuve placée à la renverse, nous commençâmes à manger les truites frites et la salade avec des fourchettes en fer très brillant.

Thomazia mit un des poissons sur une tranche de pain et s'assit un peu à l'écart sur le tonneau d'où nous tirions du vin qui coulait en pétillant.

Nous buvions tous à la même timbale, et lorsqu'elle arrivait à l'un des abbés, invariablement il la rendait vide.

— Ah! mes oncles! mes oncles! s'écriait Thomazia, joyeuse.

— Eh! la petite, riposta l'oncle Joâo, toi non plus tu ne détestes pas le vin; ce n'est pas en buvant seulement de l'eau que l'on a sur les joues d'aussi belles couleurs que les tiennes!

— Bois, bois, ma fille, dit le sergent-major, le vin est un excellent fortifiant.

Lorsque la timbale passa de ma main dans celle de Thomazia, elle plaça ses lèvres au même endroit où j'avais posé les miennes, et comme elle vit que je l'observais, elle se prit à rougir.

Vers la tombée de la nuit, nous rentrâmes à la maison.

*
* *

Après le souper, Thomazia alla s'accouder au balcon de pierre d'où l'on découvrait les champs entrecoupés de bouquets d'arbres.

Les abbés, le sergent-major et moi nous demeurâmes à discuter sur les affaires du royaume, tout en rafraîchissant les ardeurs de notre polémique en donnant à la timbale des baisers longs et absorbants comme les baisers des amoureux.

Au bout d'un certain temps, le sergent-major s'endormit sur sa chaise, trois des prêtres allèrent se coucher, et je restai seul avec l'abbé Joâo, le plus lettré de la famille.

Au moment de mettre le pied sur le balcon, je m'arrêtai et priai l'abbé d'en faire autant.

Thomazia chantait une complainte triste comme toutes les cantilènes populaires des provinces du Minho et de Traz-os-Montes :

Pour ton regard, brillant comme une flamme,
Pour tes cheveux ondoyants et soyeux,
Je t'ai donné le plus pur de mon âme,
Hélas! je meurs d'un regard de tes yeux.

Hélas! je meurs, et dans ma main blêmie,
Tu n'as laissé qu'un rameau de cyprès!
Tu ne donnas à ta plus tendre amie
Rien qu'une larme, et l'oublias après!

J'avançai et demandai tout bas à l'aimable fille :

— Qui vous a appris cet air désolé?

— Oh! fit-elle surprise, je ne savais pas que vous étiez là! C'est la légende de la demoiselle de Chaves.

— Qui était la demoiselle de Chaves?

L'abbé se chargea de l'explication :

— C'est une jeune fille qui s'était éprise de l'un de mes condisciples au séminaire de Braga; elle est morte d'amour pour lui au couvent de Sainte-Anne, et lui aussi est mort, car il l'adorait également. Tous deux étaient de Chaves.

On m'a donné une feuille de papier sur laquelle la malheureuse avait écrit les vers que ma nièce chante avec un accent à faire pleurer.

— Et vous pleurez réellement, Thomazia! dis-je en apercevant ses yeux humides à la clarté de la lune.

— Ce n'est pas à cause de moi, répondit-elle à moitié souriante et encore à moitié attristée, je pleure au souvenir de cette pauvre fille.

— D'elle seulement?

— De lui aussi; il est allé la retrouver dans l'autre monde.

Qui faisait verser les larmes que j'avais vu briller? C'était la sublime poésie de l'amour! Enfin, je la rencontrais pour la première fois de ma vie!

*
* *

Le lendemain, au point du jour, j'entendis la voix du sergent-major, qui se promenait dans le verger.

J'allai le rejoindre et lui demandai s'il était sérieusement résolu à m'accorder la main de sa fille.

— Je n'ai, dit-il, qu'une seule parole : je suis le sergent-major de Soutêlo, chevalier de l'ordre du Christ depuis 1812, et chevalier de l'ordre de la Vérité, fille du Christ, depuis que je me connais. Je vous donne ma fille, monsieur Sylvestre, à la condition que vous viendrez habiter avec nous aussi longtemps que je vivrai; après ma mort, vous pourrez, si cela vous convient, la conduire dans votre maison. Je ne lui constitue aucune dot, mais tous mes biens et ceux de mes frères lui reviendront plus tard. Vous entrerez ici plutôt comme un fils qu'en qualité de gendre. Mangez, buvez, vivez avec ce que je possède, et employez vos propres revenus à éteindre les dettes que vous avez contractées à travers le monde... Au reste, moi aussi, j'ai payé mon tribut d'extravagances, et mes frères, les abbés, alors qu'ils étaient déjà tonsurés, n'ont pas été à l'abri de tout reproche. Mais ce n'est pas avec les eaux d'autrefois que le moulin moud sa farine. Devenez homme, reposez-vous, et envoyez au diable les folies et les plaisirs des villes. Ici règnent la paix et le bonheur des bonnes consciences.

Il continua de la sorte jusqu'au moment où sa fille appela par la fenêtre :

— Venez déjeuner, fit-elle.

— Partez-vous aujourd'hui ou demeurez-vous? me demanda le vieillard, comme nous nous dirigions vers la maison.

— Je vais m'absenter afin de remplir les formalités nécessaires, puis, dans une vingtaine de jours, je reviendrai pour ne plus partir.

— Est-ce décidé? Donnez-vous votre parole?

— Je ne mérite pas que le père de Thomazia m'adresse une pareille question.

— Pardonnez : les choses desquelles on doute, alors même qu'on en tient le résultat dans la main, sont les meilleures.

Et il m'embrassa avec effusion.

Nous prîmes place à table.

Thomazia, suivant son habitude, allait et venait de la salle à manger à la cuisine, apportant et emportant les plats et les assiettes.

Son père lui ordonna de venir s'asseoir à côté de moi.

L'abbé Joâo, mon voisin de droite, — il était très gros, — recula un peu afin de faire place à sa nièce.

Thomazia, intimidée, ne perdait pas son père des yeux.

— Hé! qu'as-tu donc, ma fille, à me regarder avec autant d'inquiétude? s'écria-t-il. Tu es rouge! On dirait que le sang va couler sur ta figure! Tiens, c'est ainsi, tout à fait ainsi, qu'était ta mère, il y a trente-deux ans! Son mariage s'est conclu absolument comme le tien : un soir, elle apprit de quoi il s'agissait, comme toi, et, pendant la nuit suivante, je pris ma résolution, car elle était vertueuse, travailleuse et possédait la pureté des étoiles du ciel. Thomazia, voici ton fiancé; nous autres, buvons à la santé de notre Sylvestre!

On sortit de l'armoire sept coupes en porcelaine de l'Inde gardées pour les grandes occasions :

— Ce sont les mêmes qui ont servi il y a trente-deux ans, dans la maison de mon beau-père, dit le sergent-major.

Je fis une déclaration en termes pleins de franchise à ma nouvelle famille et formai des vœux pour le bonheur de tous.

Pendant le repas, Thomazia ne m'accorda pas un regard.

Une fois levé de table, je demandai à lui dire au revoir; elle était à l'église.

Je me décidai à l'attendre; l'abbé Joâo me montra l'acte de naissance de sa nièce, m'engageant à lui envoyer le mien le plus tôt possible, afin de publier les bans.

Thomazia, qu'on avait envoyé chercher, arriva en courant. Dès qu'elle put me parler sans témoins, elle tira de son sein un petit paquet et me pria d'attacher à mon cou ce qu'il renfermait; je lui fis mes adieux et l'embrassai.

Lorsque je montai à cheval, elle ne voulut laisser à nul autre le soin de tenir l'étrier.

— Elle prend souci de lui comme si déjà il était sien, dit le vieillard en riant.

Et les quatre abbés se mirent à rire aussi.

Puis elle me demanda d'attendre un instant, rentra dans la maison et revint aussitôt avec un bissac.

— Voilà pour votre route, fit-elle en l'attachant à la boucle de la selle.

Elle me dit un dernier adieu, et se rendit sur une colline, du haut de laquelle on découvrait une grande partie du chemin; elle me salua par des signes affectueux jusqu'au moment où je disparus.

Je développai le petit paquet : c'était un *Agnus Dei* enchâssé dans un cercle d'argent. Le mouchoir qui l'entourait portait au milieu un cœur esquissé avec maladresse et traversé par une flèche; la brodeuse capricieuse avait tracé cette flèche de telle façon qu'on la voyait tout entière, car elle passait par-dessus.

Après avoir parcouru trois lieues, je m'assis à l'ombre d'un chêne et ouvris le bissac; il contenait un poulet rôti, une gourde pleine de vin et du pain.

La lectrice d'un esprit affiné et délicat demandera peut-être si je n'aurais pas préféré y trouver un bouquet?

Réellement, non, chère madame, et le poulet, le pain et le vin m'ont causé le plus grand plaisir.

J'abandonne généreusement les fleurs aux nombreux admirateurs de votre beauté, et consens volontiers à vous laisser rire de la fille du sergent-major de Soutêlo qui réservait les roses pour les saints de l'église, et songeait à l'estomac des personnes qui lui étaient chères.

***

Lorsque je rentrai dans ma demeure, il me sembla que j'y étais un étranger.

Je retrouvai seulement quelques vieux serviteurs d'allure taciturne; cette solitude, rendue encore plus amère par les souvenirs de mon enfance, me pesait lourdement.

Mon esprit s'envolait jusqu'à Soutêlo, et j'étais stupéfait en sentant renaître au fond de mon cœur des désirs semblant être les doux regrets du passé.

Je pressai autant que possible l'arrangement de mes affaires; dès le lendemain, un dimanche, eut lieu la première publication de mon mariage. Je réglai d'une nouvelle manière la disposition de mes biens, donnai ma démission de régisseur de la paroisse et allai à la ville voisine acheter mes cadeaux de fiançailles.

Au milieu de ces préparatifs, j'éprouvais un contentement tranquille jusqu'alors inconnu pour moi.

Je m'endormais et m'éveillais de bonne humeur, sans aucun de ces violents transports d'ivresse tels que j'en avais ressentis à un autre âge, à l'époque des plaisirs éphémères.

Maintenant, mon seul bonheur était de penser que j'allais vivre à l'écart du monde, estimé de cinq vieillards heureux, et attaché à une femme innocente semblable aux douces créatures qui, je l'avais jusqu'alors supposé, avaient cessé d'exister depuis les temps bibliques.

Je me représentais ma vie dans l'avenir pendant les trente années que j'avais peut-être encore à passer sur la terre, je prévoyais la monotonie de mes jours, égaux, pacifiques, vécus dans l'intimité, employés à des travaux sans fatigue, avec le respect et l'affection de mes voisins.

J'allai chercher dans ma bibliothèque les poètes qui avaient célébré les champs ; je relisais surtout l'ode du poète espagnol Melendez, qui commence ainsi :

O mon logis tranquille, je reviens à toi ! Hautes collines, vallées silencieuses au bonheur éternel, recevez-moi ! Mettez un terme à mes désirs, et donnez-moi la paix du cœur pour laquelle en vain je soupire !...

Parfois, interrogeant ma conscience, je me demandais si j'aimais Thomazia, et ma conscience se taisait comme si elle n'avait pas eu le droit de répondre.

C'est au cœur qu'il fallait s'adresser afin d'examiner une question d'aussi petite importance pour ma félicité.

Dans la Bible, je n'avais pas vu que les patriarches offraient leur amour aux femmes qu'ils épousaient ou les suppliaient pour obtenir leur affection. Booz n'a pas dit à Ruth qu'il l'aimait. Jacob, aussi lassé qu'il pût l'être des regards dolents de Lia, ne s'est pas déclaré amoureux de Rachel. Abraham épousa Sarah sans répandre les tendresses de son âme.

Au temps de l'âge d'or, la femme et l'homme se mariaient pour mettre des enfants au monde, et, une fois ce devoir accompli, ils vieillissaient sans regrets.

L'amour a été inventé après la corruption des bonnes mœurs antiques comme un condiment excitant nécessaire au palais blasé des habitants vicieux des villes.

Actuellement encore, dans les villages du Portugal, loin des foyers du dévergondage, je n'ai jamais entendu dire : « Maria de la Rivière *aime* Antoine de la Chapelle. » On ne dit pas *aime,* mais bien *ils se veulent.*

« Ils se veulent, » cette expression a un sens tout différent. Cela signifie qu'ils désirent s'unir afin de n'être plus qu'un, de n'avoir qu'une volonté, et de vivre dans une telle communauté d'âme et de corps qu'ils peuvent concevoir une seule cause capable de les séparer : la mort. Et encore, au delà de la tombe, ils se croient assurés de la vie immortelle dans laquelle ils partageront ou le châtiment ou la gloire.

L'amour est inutile là où existe une profonde estime. Dans ces unions bienheureuses, florissant obscurément dans les défilés des montagnes, dans les forêts ou sur les bords des ruisseaux, on n'a ni le temps ni l'occasion de discourir sur les subtilités du cœur.

Là-bas, les époux en sont persuadés, le lien qui les unit est éternel, et le dogme du mariage est le plus sacré de tous ceux de la religion. C'est probable, jamais aucun de ces gens-là ne s'est demandé si, oui ou non, il était véritablement heureux.

Je songeais à cela et à beaucoup d'autres choses, en me préparant à conduire ma vie vers les félicités paisibles d'un mariage qui aurait fait rire de pitié les amis laissés à Porto et à Lisbonne.

*
* *

Je partis.

Près du bois de chênes qui se trouve à l'entrée du village de Soutêlo, les quatre abbés, le sergent-major, le curé capitulaire, le droguiste et le juge élu m'attendaient.

Ils m'embrassèrent à la ronde, sans penser que parmi eux il y avait trois personnes que je ne connaissais pas encore.

Ces braves habitants de la campagne vont droit à un homme et le serrent dans leurs bras à lui faire craquer les côtes, mais jamais aucun ne m'a dit : « Je vous présente monsieur un tel. »

Les gens du pays que vous ne connaissez pas se croient assez visibles pour qu'il soit inutile qu'un autre vous les montre.

Nous nous dirigeâmes vers la maison.

Thomazia vint me recevoir au bas de l'escalier et me demanda aussitôt l'*Agnus Dei ;* je le retirai de ma poitrine et le lui présentai ; elle baisa cette relique et s'écria :

— Père, tu vois? Il le porte sur sa poitrine... Vous aviez prétendu tous qu'il n'en ferait rien... Ah ! moi, je le savais, Sylvestre est un chrétien !

Le couvert était mis, et après le goûter nous restâmes à causer sur le balcon jusqu'au moment de l'Angelus.

Après la prière, les abbés allèrent réciter leur bréviaire, le sergent-major se rendit à la rivière pour y prendre un bain, et je restai seul avec Thomazia.

On entendait coasser les grenouilles et bourdonner les insectes ; des chênes et des châtaigniers venait le hululement des oiseaux de nuit. Les chauves-souris voletaient à l'entour des piliers du balcon. A l'étable, les agneaux bêlaient, et les chèvres, en se jouant, se donnaient des coups de cornes dont le bruit sourd parvenait jusqu'à nous. C'est là un genre de plaisir auquel se livre aussi la race humaine, mais avec moins d'innocence.

Je pris la main de Thomazia et lui dis :

— Êtes-vous tout à fait mon amie?

— Oui, répondit-elle, en me donnant son autre main, que je serrai dans les miennes.

— Êtes-vous contente de m'épouser?

— J'ai maintenant tout ce que j'avais désiré.

— Et si je n'étais pas revenu, si je ne m'étais pas marié avec toi, aurais-tu été malheureuse?

— Dieu puissant ! je serais morte comme la demoiselle de Chaves.

— Et si je t'avouais que j'aime une autre femme, me voudrais-tu quand même?

— Monsieur Sylvestre, si vous en aimiez une autre, vous ne voudriez pas de moi.

— Et, si après être marié, il m'arrivait d'éprouver un autre amour?

Thomazia retira ses mains des miennes, mais à la clarté incertaine des étoiles il me fut impossible de voir si elle changeait de couleur.

— Pourquoi retirer tes mains? demandai-je.

Elle me les rendit sans répondre.

J'insistai.

— Cela est impossible! fit-elle.

— Pourquoi?

— Vous marier avec moi, et plus tard en aimer une autre!... Mon père a toujours aimé ma mère, et tous les hommes mariés que je connais ressemblent à mon père.

— Je lui ressemblerai aussi, mon amie, je te le jure.

Je la pris dans mes bras, lui donnai un baiser, et la laissai aller s'occuper du souper.

Ce baiser, elle le reçut sans aucun de ces tressaillements de pudeur dont sont coutumières les belles demoiselles des romans.

***

Deux jours après, à six heures du matin, j'entendis le bruit d'une fusillade roulant à travers les montagnes et les vallées aux alentours du village.

C'étaient les amis du sergent-major, invités ou non invités, qui célébraient le mariage de *l'héritière;* c'est ainsi qu'ils appelaient sa fille unique.

La foule envahit les vastes dépendances de la maison.

On voyait parmi les laboureurs de fraîches jeunes filles à l'air joyeux, qui portaient dans les plis de leur robe des fleurs effeuillées.

Le juge élu avait mis son frac, et le droguiste paraissait traîner dans les poches de son habit tout un attirail de pharmacie.

Thomazia était vêtue d'une robe de satin bleu achetée à Chaves. La sœur du juge élu la coiffa à la mode de Porto; mais ma fiancée, après s'être regardée dans un miroir, détruisit ce merveilleux ouvrage, et avec ses tresses blondes elle fit un magnifique diadème, sur lequel, pour tout ornement, elle fixa une rose; puis elle couvrit ses épaules nues d'un châle écarlate, que j'avais autrefois donné à ma mère.

Nous nous rendîmes à l'église au milieu des salves d'artillerie et escortés par des centaines de personnes.

Les vieilles femmes levaient les mains au ciel :

— Ah! mignonne, comme tu es belle! s'écriaient-elles. Béni soit le Seigneur, tu ressembles à la sainte Vierge!

Après la confession et la communion, on nous donna la bénédiction nuptiale.

Au retour, jusqu'à la maison, nous avancions sous des nuages de fleurs, le bruit des espingoles était assourdissant, et jusqu'à la tombée de la nuit les deux cloches de l'église sonnèrent à toute volée, sans s'arrêter un instant.

Une demi-heure après être revenus chez nous, j'entrai dans la chambre de ma femme.

Elle était à genoux devant une image de saint Jean, le patron protecteur des époux heureux.

Alors, — on me pardonnera cet aveu, — ses lèvres cherchèrent et rencontrèrent les miennes.

. . . . . .

On vint nous prévenir que le repas de noces était servi.

C. Castello-Branco.

Adapté du portugais par Olivier du Chastel.

LE REFERENDUM

Lettres d'un parlementaire (1).

VIII.

Bruxelles vient de faire un curieux essai de referendum. La question posée par un comité était celle-ci : Des divers systèmes de réforme électorale actuellement discutés en Belgique, lequel vous paraît le meilleur? Il y a un jeu de société où l'on demande : Comment l'aimez-vous? C'est à peu près ce qu'on demandait aux habitants de Bruxelles à propos du suffrage politique : l'aimez-vous universel ou restreint? voulez-vous maintenir le cens électoral? préférez-vous exiger de l'électeur un certificat de capacité? — La consultation n'avait aucun caractère légal; cependant une grande partie de la population bruxelloise a répondu, et le succès de ce referendum improvisé nous montre, une fois de plus, l'intensité de la vie publique chez nos voisins. Ceci dit, faut-il souhaiter que l'usage du referendum s'introduise, soit en Belgique, soit en France? Je ne le crois pas; et j'en voudrais dire mes raisons.

A première vue, le referendum charme par sa simplicité. Une loi est votée par les Chambres; le gouvernement demande au peuple : Acceptez-vous cette loi? Si oui, on promulgue la loi; si non, elle est mort-née. On nous cite l'exemple de la Suisse : là, toutes les lois constitutionnelles subissent l'épreuve du referendum; pour les autres lois, le peuple est consulté chaque fois que la demande en est faite par une pétition signée de 30 000 électeurs. Mais pourquoi exiger 30 000 signatures? pourquoi ne pas faire du referendum la règle absolue? Les Suisses ont été timides; ils se sont arrêtés à moitié route : je m'étonne que les partisans du referendum, en Belgique et en France, ne se montrent pas plus hardis. Si vraiment le referendum est le dernier mot de la démocratie, pourquoi soumettre telle loi au jugement populaire, et non telle autre? Ayez donc le

(1) Suite. — Voy. les numéros des 21, 28 janvier, 4, 11, 18, 25 février et 4 mars.

courage de votre opinion jusqu'au bout; dites que le peuple se réunira tous les trois mois sur la place publique, pour décider s'il accepte ou non les lois votées pendant le trimestre. Ce sera absurde, mais ce sera simple; et ce jour-là, les revisionnistes, qui reprochent au régime parlementaire d'être trop compliqué, auront de quoi être contents.

Est-ce que nous avons besoin, vous et moi, du referendum pour dire ce que nous pensons de la chose publique? est-ce que les moyens nous manquent d'exprimer notre opinion? Récapitulons un peu : nous nommons nos conseillers municipaux, nos conseillers d'arrondissement, nos conseillers généraux, nos députés. Voilà quatre occasions où nous pouvons manifester nos sentiments, nos volontés; par ces quatre élections de degrés divers, nous sommes maîtres d'agir sur les affaires de la commune, les affaires du canton, les affaires du département, les affaires de l'État. Eh! quoi, ce n'est pas assez: que veut-on de plus? Le referendum; parce que le referendum, nous dit-on, c'est le gouvernement direct du suffrage universel. Très bien; mais que ce gouvernement direct soit désirable, c'est ce qu'on oublie de démontrer.

Nous ne sommes pas de ces politiques de canapé qui rêvent d'amender ou d'élaguer le suffrage universel; ceux qui se figurent qu'on peut revenir sur ses pas, à l'heure qu'il est, ne prouvent qu'une chose : c'est qu'ils sont nés quarante ans trop tard. Tout homme doit avoir des droits politiques; mais il n'est pas interdit de rechercher dans quelle mesure et sous quelle forme il convient qu'il exerce ces droits. En d'autres termes, sans discuter le principe du suffrage universel, on peut discuter la compétence du suffrage universel. Cette question, c'est la question même du referendum; car avant de soumettre des lois de toute espèce au jugement de la majorité, — lois économiques, lois financières, lois scolaires, lois militaires, — il faudrait prouver que la majorité a une compétence militaire, scolaire, financière, économique. Je livre cette réflexion aux théoriciens du referendum : de deux choses l'une, ou la majorité a une compétence universelle, ou le referendum est un non-sens.

Vous faites décider par la majorité du jury si un accusé est innocent ou coupable; pourquoi? Parce qu'il suffit dans l'espèce d'avoir le sentiment du bien et du mal, et que cela est à la portée des douze honnêtes gens qui composent le jury. Mais demanderez-vous à ces mêmes jurés de décider si un testament est valable, si un contrat doit être annulé? Évidemment non, parce qu'ici le jugement suppose des connaissances spéciales, et qu'on peut être le plus honnête homme du monde sans avoir ouvert le Code civil. De même, vous trouveriez ridicule de consulter le premier venu sur la meilleure manière de construire une maison ou de soigner une maladie; mais ce premier venu, le droit que vous ne pouvez lui refuser, c'est de choisir son architecte s'il veut bâtir, ou son médecin s'il est malade. C'est ainsi qu'il choisit celui qui le représentera dans les assemblées locales ou dans les assemblées politiques; et s'il se trompe, dans un cas comme dans l'autre, c'est tant pis pour lui.

Avec le système représentatif, le suffrage universel vote pour des hommes personnifiant des idées générales; avec le système du referendum, il se prononce sur des lois, c'est-à-dire sur des idées concrètes et sur des cas particuliers. Vous voulez que la majorité juge un traité de commerce ou un impôt : il serait tout aussi raisonnable de demander qu'elle calcule la résistance des matériaux dans une construction ou qu'elle prescrive le traitement dans une maladie. On m'excusera si j'insiste sur cette question de compétence, que les revisionnistes laissent dans l'ombre. La majorité a des désirs, et elle a le droit d'exiger que ses désirs, en tant qu'ils ne sont pas contraires à l'intérêt général, soient réalisés; mais elle n'a pas à choisir les voies et moyens : c'est l'affaire de ses représentants à tous les degrés, depuis l'assemblée communale jusqu'au Parlement. En un mot, le suffrage universel indique une ligne à suivre, un but à atteindre : là s'arrête sa compétence.

J'entends d'ici les revisionnistes : Nous n'insistons pas, disent-ils, sur le referendum politique; mais accordez-nous le referendum municipal. Quand il s'agit d'une rue, d'une fontaine, d'une école, qui donc sera meilleur juge des mesures à prendre que l'homme qui vit dans cette rue, qui boit l'eau de cette fontaine ou qui envoie ses enfants à cette école? — Cette question du referendum dans les affaires communales est à la mode. Un journal, — « *la Ville*, organe des intérêts de Paris », — a eu l'idée d'interviewer les conseillers municipaux de la capitale : « Que pensez-vous, leur a-t-il demandé, du referendum municipal? » Un conseiller prudent a répondu : « Peut ménager des surprises! Non! » Un autre, plus opportuniste : « Excellent quand il sera favorable à nos opinions. » Un troisième voudrait limiter l'usage du referendum : « Bon, dit-il, pour les questions générales, comme la laïcisation. » Ici, j'imagine, on ferait voter les femmes, car enfin, si le père de famille peut exprimer son avis, la mère de famille a bien quelque droit de faire connaître le sien : nous aurions ainsi, dans certains cas, le referendum à l'usage des deux sexes, et dans d'autres le referendum purement masculin. Parlons sérieusement. N'avez-vous pas des moyens plus sûrs de consulter l'opinion? Au lieu de regarder en Suisse, regardez donc en Angleterre : voyez ces meetings colossaux, ces pétitionnements monstres. Faites-en autant, si vous voulez provoquer un mouvement d'opinion; et ne nous parlez plus de votre referendum, qui n'aurait d'autre résultat que de rendre impossible tout gouvernement dans l'État et toute administration dans la commune.

A combattre le referendum, on se donne l'apparence d'un ennemi du suffrage universel : en ce qui me touche, je respecte les droits de la majorité, mais je crois qu'il est des limites à sa compétence. Je juge les autres d'après moi-même. Auriez-vous, par exemple, vous, monsieur, qui me faites l'honneur de me lire en ce moment, — auriez-vous une opinion bien arrêtée sur le service militaire de trois ans ou de deux ans? Pour moi, si l'on me demandait lequel est préférable, je serais bien forcé de répondre que je ne n'en ai nulle idée, étant fort ignorant des choses militaires. — Mais les députés, dira-t-on, n'en savent peut-être pas plus long que vous. — Pardon; un député peut s'informer auprès des hommes compétents, suivre les travaux des commissions, se procurer les documents techniques : il a vingt moyens de se renseigner, qui me manquent à moi, simple particulier. Ce que je dis pour la loi militaire, je pourrais le dire pour beaucoup de questions : s'il en est où j'ai une opinion motivée, c'est que je me suis trouvé dans le cas de les étudier; mais si le referendum existait en France, et si j'étais appelé à me prononcer sans préparation, par oui ou par non, sur les affaires discutées tous les jours dans le Parlement, je déclare franchement que trois fois sur quatre je ne répondrais pas ou je répondrais au hasard. Or, comme je ne me suppose ni plus intelligent ni plus sot que la moyenne de mes contemporains, je suis persuadé qu'ils feraient du referendum l'usage que j'en ferais moi-même, — c'est-à-dire un usage fort médiocre.

PAUL LAFFITTE.

(*A suivre.*)

COURS LIBRES DE LA SORBONNE

L'Évolution de la poésie lyrique au XIXe siècle (1).

(Septième leçon.)

ALFRED DE MUSSET (2).

Messieurs,

Nous avons vu l'autre jour Sainte-Beuve essayer de diriger le lyrisme romantique dans une voie plus détournée, moins fréquentée déjà, plus secrète, et en un mot plus personnelle que celle qu'avaient ouverte Lamartine et Victor Hugo. Il n'y avait qu'à demi réussi, ou plutôt, on peut dire qu'il s'y était égaré : — pour n'avoir pas eu lui-même, dans le maniement de la langue et du vers, cette maîtrise qui seule est capable de consacrer les innovations littéraires; — pour avoir voulu mettre trop d'intentions encore, de petites finesses, d'ingénieuses malices, là où c'était surtout de franchise, de générosité, de hardiesse qu'il eût eu besoin; — et enfin, dans l'analyse ou dans l'anatomie de lui-même, pour avoir trop volontiers confondu le personnel avec l'exceptionnel, l'accessoire avec le principal, la singularité du sentiment avec sa rareté, l'étrangeté ou la bizarrerie avec l'originalité. Et cependant, nous l'avons dit aussi, ses pressentiments étaient justes. Il ne se trompait pas, quand il croyait qu'il y eût place dans l'évolution du genre pour une forme de lyrisme plus « subjective » encore que celle d'Hugo même, je veux dire plus pure de tout alliage, et comme dégagée du mélange ou de l'interposition de tant de choses que vous avez vues s'ajouter sous vos yeux, à l'expression du Moi, dans *les Orientales*, dans *les Feuilles d'automne*, dans *les Rayons et les Ombres!* Et la preuve qu'il ne se trompait pas, c'est qu'à peine y avait-il échoué, deux ou trois ans plus tard, Alfred de Musset y réussissait... Sainte-Beuve ne le lui a jamais pardonné!

C'est ce qui me rassurerait, si je craignais aujourd'hui d'avoir un peu manqué d'indulgence pour ses *Consolations* et son *Joseph Delorme*. De même, en effet, qu'à Balzac d'avoir un jour osé refaire, en écrivant *le Lys dans la vallée*, son roman de *Volupté*, Sainte-Beuve en a toujours voulu cruellement à Musset d'être l'auteur des *Nuits;* — et je ne crois pas qu'il ait laissé passer une occasion de le manifester. Il avait bien parlé des *Premières poésies* du jeune homme, il en avait reconnu tout de suite, et largement, cordialement loué les rares qualités; mais, depuis, il affecta toujours de ne voir en Musset qu'un « jeune homme » (1); et, dans les quelques articles qu'il lui a consacrés, on saisit aisément, — pour parler un peu sa langue, — sous le miel des compliments le filet de l'aigreur ou de l'amertume. Encore n'y mettait-il que la moitié de sa malveillance, car, dans ses notes personnelles, quand il osait s'avouer à lui-même toute la vérité de sa pensée, voici comment il le traitait :

Musset a un merveilleux talent de pastiche : tout jeune il faisait des vers comme Casimir Delavigne, des élégies à l'André Chénier, des ballades à la Victor Hugo; ensuite il a

---

(1) Suite. — Voy. les numéros des 21, 28 janvier, 4, 11, 18 février, 4 et 11 mars 1893.

(2) Consultez, sur Alfred de Musset, sa *Biographie*, par Paul de Musset. Charpentier, 1877, Paris; et une belle étude de M. Émile Montégut, à laquelle nous ferons plus d'un emprunt : *Nos morts contemporains*, Première série. Paris, 1883. Hachette. Voyez aussi Sainte-Beuve : *Portraits contemporains*, II; et, à la fin du chapitre de Taine sur *Tennyson*, cinq ou six pages, les plus émues peut-être qu'ait écrites l'illustre auteur des *Origines de la France contemporaine*, et de l'*Histoire de la littérature anglaise*.

(1) Sainte-Beuve, qui avait quatorze ou quinze ans de moins que Lamartine, n'affectait pas moins de le traiter d'égal, pour si peu de différence d'âge; mais ayant six ou sept ans de plus que Musset, il n'admettait pas que celui-ci l'oubliât, et il affectait d'en parler comme un sage Mentor de son imprudent et fougueux Télémaque.

passé au Crébillon fils. Plus tard il a conquis quelque chose de très semblable à la fantaisie shakespearienne; il y a joint des poussées d'essor lyrique à la Byron; il a surtout refait du *Don Juan* avec une pointe de Voltaire. Tout cela constitue bien une espèce d'originalité. *E pure*... On dirait de la plupart de ses jolies petites pièces et *saynètes* que c'est traduit on ne sait d'où, mais cela fait l'effet d'être traduit.

C'est ce que l'on appelle un confrère proprement accommodé (1)! Quelle est d'ailleurs la date de cette note, je ne saurais vous le dire au juste, mais je ne crois pas qu'elle remonte au delà de 1840, et Musset alors avait donné le meilleur de son œuvre, non seulement ses *Nuits*, mais les chefs-d'œuvre aussi de son *Théâtre*. D'où Sainte-Beuve trouvait-il donc, — de quel original anglais ou allemand, — que *la Nuit de décembre* et qu'*On ne badine pas avec l'amour* eussent l'air d'être traduits? Il aurait bien dû nous le dire.

Non pas, après cela, que, dans ce jugement si malveillant, il n'y ait une part assez considérable encore de vérité. L'envie n'est pas toujours aveugle; et sans doute c'est l'une des raisons qui servent à en entretenir le commerce parmi les hommes. Il est donc vrai que Musset a beaucoup imité : les *Élégies* d'André Chénier, que presque personne en son temps ne lisait; Byron, dont on peut voir, dans *la Confession d'un enfant du siècle*, à quel point sa jeunesse a subi l'influence, ou plutôt le prestige (2); Crébillon fils et Voltaire, un certain Voltaire, comme le dit Sainte-Beuve, Diderot (3) et Shakespeare à la fois. Il est également certain, comme Sainte-Beuve encore le fait observer, que l'auteur de *Rolla* manque souvent d'abondance, et sa veine de continuité. Son inspiration a quelque chose de court et de haletant, comme celle de Sainte-Beuve; mais de plus, et pour la soutenir, on a eu raison d'en faire la remarque, Musset abuse de l'apostrophe, de l'*hypotypose*, et de la prosopopée (1). Et enfin, messieurs, si l'honneur lui appartient d'avoir su joindre et fondre ensemble dans sa poésie ce que quelques sentiments ont de plus général et de plus particulier, de plus intime et de plus universel, il n'y est pas arrivé du premier coup; il n'y a pas réussi plus de huit ou dix fois; et, disons-le sans tarder davantage, ce n'a pas été presque sa faute.

Rien de plus fréquent, vous le savez, dans l'histoire de la littérature et de l'art. Elles sont pleines toutes les deux de chefs-d'œuvre où l'occasion a eu plus ou autant de part que leurs auteurs eux-mêmes... Certes, on s'explique, en y songeant, et on s'explique même assez bien; — on ne pourrait pas en parler si l'on ne se l'expliquait pas; — que Mme de Lafayette soit l'auteur de *la Princesse de Clèves*, et Bernardin de Saint-Pierre l'auteur de *Paul et Virginie*, et Benjamin Constant l'auteur d'*Adolphe*. Entre l'œuvre et l'auteur, on finit, en s'ingéniant, par découvrir des rapports et des convenances. Mais, tout de même, quand on lit ensuite le *Cours de politique constitutionnelle*, ou les *Harmonies de la nature*, ou *le Café de Surate*, ou *Zayde*, on ne laisse pas d'être un peu étonné. Pareillement Musset. Il y a des disparates étranges, dans son œuvre, et de choquantes inégalités. C'est qu'en lui, comme en beaucoup de nous, il y avait plusieurs hommes, dont un seul a été vraiment supérieur, vraiment rare; et pour que cette supériorité se révélât il n'a pas moins fallu qu'une circonstance tout exceptionnelle, ou extraordinaire même. C'est ce que Sainte-Beuve aurait pu, c'est ce qu'il aurait dû dire, que, pour bien comprendre Musset, mais surtout pour lui être équitable, il importait en quelque sorte de commencer par le diviser, — et c'est ce que je vais essayer de faire.

Né à Paris, Musset est d'abord, entre tous ceux dont nous avons eu l'occasion de parler jusqu'ici, — Lamartine ou Hugo, Chateaubriand ou Rousseau, — le premier Parisien que nous rencontrions. Je n'abuserai pas de cette remarque... Je sais, messieurs, je me souviens toujours que, de deux enfants qui sont nés jadis à Rouen, par exemple, du même sang, qui ont reçu la même éducation, et couru la même carrière, si l'un s'est appelé Pierre Corneille, l'autre, son petit frère, a eu nom modestement Thomas; et cela me préserve d'imputer à l'air... de la Bretagne, les mérites inégaux, et plus divers encore qu'inégaux de Chateaubriand, si vous voulez, et de l'abbé Trublet! Mais puisque enfin Musset

---

(1) *Causeries du lundi*, t. XI, p. 466. Le bon Brizeux faisait chorus, dans un fragment de lettre que cite encore Sainte-Beuve, au même endroit.

(2) Voyez dans *la Confession d'un enfant du siècle*, pp. 14, 15, 16, l'apostrophe éloquente : « Pardonnez-moi, o grands poètes, qui êtes maintenant un peu de cendre, et qui reposez sous la terre... »

(3) On sait assez que les vers du *Souvenir :*

> Oui, les premiers baisers, oui, les premiers serments
> Que deux êtres mortels échangèrent sur terre,
> Ce fut au pied d'un arbre effeuillé par les vents,
> Sur un roc en poussière.

sont du Diderot tout pur, quand il parle quelque part, dans son *Supplément au voyage de Bougainville*, « d'un serment d'immortalité de deux êtres de chair, à la face d'un ciel qui n'est pas un instant le même, sous des autres qui menacent ruine, au bas d'une roche qui tombe en poudre, au pied d'un arbre qui se gerce, etc. » Voyez Caro, *la Fin du* XVIIIe *siècle*, II, pp. 172, 173.

M. Montégut, de son côté, fait observer que les *Marrons du feu* ne sont qu'une transformation de l'histoire de Mmes de La Pommeraye et du marquis des Arcis.

Les rapprochements de ce genre abonderont quand le temps sera venu pour Musset d'avoir ses commentateurs, ses scoliastes, son Becq de Fouquières.

---

(1) Voyez *Rolla*, notamment :

> Regrettez-vous le temps où le ciel sur la terre...
> O Christ! je ne suis pas de ceux que la prière
> Ou d'une est le sauveur pour entr'ouvrir nos tombes?
> Pauvreté! pauvreté! c'est toi la courtisane...
> O mon siècle! est-il vrai que ce qu'on te voit faire...
> Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire...

naquit à Paris, si quelques caractères, qui peuvent manquer sans doute à beaucoup de Parisiens, se ressemblent pourtant chez quelques-uns aussi d'entre eux, et non des moindres, — Molière et Boileau, Regnard et Voltaire, — nous ne serons pas surpris non plus d'en retrouver quelque chose dans l'auteur de *Mardoche* et de *Namouna*.

Peu de qualités semblent d'abord moins favorables au lyrisme. Telle est une espèce de bon sens, de sens pratique, de sens aussi du ridicule, d'usage du monde et de la société, formé lui-même d'une sorte d'adresse ou de rouerie natives; d'un peu de scepticisme ou de dédaigneuse indifférence pour la plupart des grandes questions; et d'une amusante affectation de n'être dupe en rien des apparences, titres et dignités, fortune, dehors pompeux, grandes phrases ou beaux sentiments. On ne voit pas bien comment ce scepticisme s'accorde ou se raccorde avec la conviction naïve, et d'autant plus profonde, que Paris est le foyer des lumières et le centre du goût. Mais il y a de cette conviction et de ce scepticisme à la fois chez Musset. J'y trouve encore du Parisien je ne sais quel air de désinvolture, le don de cette ironie qu'on appelle aujourd'hui boulevardière, l'art de causer, l'art de conter agréablement, et souvent, en parlant beaucoup, et en parlant bien, de ne rien dire, ou peu de chose. Voyez plutôt *Mardoche*, ou la préface encore du *Spectacle dans un fauteuil* :

> Vous me demanderez si j'aime la paresse,
> Oui, — j'aime fort aussi le tabac à fumer,
> J'estime le bordeaux, surtout dans sa vieillesse...
> . . . . . .

Seul, aussi bien, ou presque seul de tous les romantiques, Musset a eu de l'esprit et quelquefois du meilleur. Ajoutons-y l'art de voir ou de peindre, l'art de saisir, pour s'en égayer à propos, le trait caractéristique des choses, et de le rendre avec précision, hardiment et crûment au besoin, comme Voltaire en ses *Contes*, ou Regnard dans ses *Comédies*, ou Boileau dans son *Lutrin*, quelques-unes de ses *Satires* (1). Lisez là-dessus *les Marrons du feu*, par exemple, ou, dans *Don Paëz*, la description classique du corps de garde :

> Pendant que l'un fait, après boire,
> Sur quelque brave fille une méchante histoire,
> L'autre chante à demi, sur la table accoudé.
> Celui-ci, de travers examinant son dé,
> A chaque coup douteux grince dans sa moustache.
> Celui-là, relevant le coin de son panache,
> Fait le beau parleur, jure; un autre, retroussant
> Sa barbe à moitié rouge, aiguisée en croissant,
> Se verse d'un poignet chancelant, et se grise
> A la santé du roi, comme un chantre d'église.
> Pourtant un maigre suif, allumé dans un coin,
> Chancelle sur la nappe à chaque coup de poing...

(1) M. G. Lanson, dans son *Boileau* (Paris, 1892. Hachette), a bien mis en lumière ce *réalisme* pittoresque de la poésie de Boileau.

Peut-être est-ce là plutôt du Regnier; mais Chartres, où naquit Mathurin, n'est pas si loin de Paris! et après tout, ce que je tiens à vous signaler, sous le costume étranger, dans les *Contes d'Espagne et d'Italie*, mettons que ce soit le jaillissement d'une verve bien française, gauloise autant que parisienne; et, de tous ses dons, comme étant le premier, celui qu'il tenait de sa naissance même, c'est aussi celui que Musset perdra le dernier. Nous n'avons rien trouvé de semblable chez Hugo ni chez Lamartine, mais nous en verrons quelque chose reparaître chez Théophile Gautier, par exemple, — un Parisien de Tarbes, — et chez M. François Coppée.

Ce Parisien de Paris, cet enfant de la rue des Noyers, qui n'a connu de la nature que le jardin du Luxembourg ou le parc de Versailles, — et dans son œuvre on s'en aperçoit bien! — est de plus un bourgeois : je veux dire un fils de famille, né dans l'aisance, — une aisance bourgeoise, relative et modeste, aisance pourtant! — et son père, Musset Pathay, le savant, le consciencieux éditeur de Rousseau, l'a nourri dans la religion du XVIIIe siècle. Aussi, tout un monde évanoui, le monde précisément de Rousseau, — Mme d'Houdetot, Mme d'Épinay, Saint Lambert, les Dupin, Mme de Warens, Thérèse Levasseur, — dont Lamartine, dont Hugo, dont Sainte-Beuve n'ont entendu parler que plus tard, quand ils étaient hommes, c'est chez lui, dans la maison paternelle, à la table de famille, que Musset les a connus, qu'il en a vu passer les ombres, que les anecdotes en ont amusé sa curiosité de collégien. Ne l'a-t-il pas même trop connu, trop bien et trop tôt, ce monde élégant, frivole et libertin, si c'est, comme il nous l'avoue lui-même, dans les romans de Duclos, de Crébillon fils, de Laclos qu'il a fait ses premières lectures de jeune homme (1)? Oui, de ses aveux et d'une partie de son œuvre, nous pouvons induire qu'il a trop lu *les Liaisons dangereuses* ou *les Égarements du cœur et de l'esprit*. Il en a trop cru la fâcheuse expérience de Valmont, et ses conseils plus fâcheux encore! Les tristes exploits du bourreau de Mme de Tourvel ou de celui de Clarisse ont corrompu de bonne heure, ou desséché la fleur de son imagination... Des fréquenta-

(1) « En rentrant chez moi, je trouvai au milieu de ma chambre une grande caisse de bois. Une de mes tantes était morte, et j'avais une part dans son héritage, qui n'était pas considérable. Cette caisse renfermait, entre autres objets indifférents, une quantité de vieux livres poudreux... C'étaient, pour la plupart, des romans du siècle de Louis XV; ma tante, fort dévote, en avait probablement hérité elle-même, et les avait conservés sans les lire, car c'étaient pour ainsi dire autant de catéchismes de libertinage...

« Je les dévorai avec une amertume et une tristesse sans bornes, le cœur brisé et le sourire sur les lèvres : « Oui, vous avez raison, leur « disais-je, vous seuls savez les secrets de la vie, vous seuls osez dire « que rien n'est vrai que la débauche, l'hypocrisie et la corruption. » *La Confession d'un enfant du siècle*, ch. VII.

tions au-dessus de sa fortune ou de sa condition (1) ont sans doute fait le reste; et,

> ... Venu trop tard dans un monde trop vieux,

mais, de plus, lancé trop tôt dans un monde trop riche et trop dissipé, de ce mélange en lui de libertinage et de *parisianisme* s'est formé le *dandy*.

« *Dandy*, homme recherché dans sa toilette », c'est la définition du mot que donne Littré dans son *Dictionnaire:* les Dictionnaires anglais ajoutent « et plein d'afféterie dans ses manières et dans son ton ». Mais il y faut encore un trait, et, depuis le fameux Brummell, il semble non seulement que l'impertinence à la cavalière fasse une partie du sens du mot, mais qu'elle en soit même la principale. Point de dandysme sans un peu d'insolence!

Non pas au moins que je reproche à Musset son dandysme. Indépendance, élégance, impertinence, outrecuidance, toutes ces choses vont bien à la jeunesse! et Musset, — le Musset des *Contes d'Espagne* et du *Spectacle dans un fauteuil*, — n'avait qu'à peine vingt ans. Ou plutôt, messieurs, ni de son dandysme ni de son parisianisme je ne vous parlerais avec tant de complaisance, comme je vous l'ai promis, s'ils n'avaient contribué à le détacher du romantisme (2), de l'école de la rime riche, et du culte superstitieux que Sainte-Beuve, à cette époque, rendait encore à Victor Hugo; si son dandysme, assez rare alors parmi les gens de lettres, lesquels affectaient plutôt, dans le débraillé de leur costume, je ne sais quoi d'hirsute ou de « moyenâgeux », ne l'avait comme séparé d'eux, n'avait aidé même à sa réputation; — et puis, et enfin, si de tout cela nous ne retrouvions la trace à chaque pas dans ses vers, dans *Mardoche*, dans la jolie saynète: *A quoi rêvent les jeunes filles*, dans *Namouna*. Quels qu'en soient tous les autres mérites, — élégance apprêtée, et pourtant naturelle; marivaudage quelquefois exquis; gaieté nerveuse, toute voisine déjà des larmes, et que sais-je encore? — tous ces poèmes ont quelque chose de libre, de dégagé, de leste et de vainqueur, si je puis ainsi dire, qui les distingue heureusement des inspirations maladives de Sainte-Beuve. Ils sont pleins de prétention, comme ceux de Sainte-Beuve, mais d'une prétention qui amuse; et, pour préciser la nuance avec exactitude, c'est que Sainte-Beuve affectait, lui, d'être à part des autres, mais Musset, au contraire, n'affecte que de les surpasser dans tout ce que les hommes désirent, et qu'ils souhaitent, et qu'ils rêvent comme lui.

Si maintenant, au lieu d'en considérer les dates, nous prenons tous ces poèmes ensemble, depuis *Don Paëz* jusqu'à *Namouna*, — c'est trois ans de la vie de Musset, — nous ne tardons pas à y voir quelque chose de plus intime et de plus profond. Rarement ou jamais peut-être l'orgueil de vivre, la joie physique d'avoir vingt ans, de sentir, comme dira Gautier, « la pourpre abonder dans ses veines », jamais non plus l'insouciance entière, absolue de tout ce qui n'est pas le plaisir; jamais enfin le besoin d'aimer ne se sont manifestés plus naïvement et plus hardiment. Vous connaissez, messieurs, la parole célèbre d'un grand saint, le premier des hommes qui se soit publiquement confessé: « Je n'aimais pas encore, dit-il, mais j'aimais à aimer, et je cherchais qui j'aimerais. » Le latin est bien plus beau, avec ses voyelles comme avidement ouvertes: *Nondum amabam, sed amare amabam, et amans amare, quod amarem quærebam.* Ce mot pourrait servir d'épigraphe à l'œuvre entière d'Alfred de Musset. Rappelez-vous les sujets de ses poèmes, *Don Paëz*, *Portia*, *Mardoche*, *les Marrons du feu*, *Namouna*, *la Coupe et les lèvres*. L'amour en fait uniquement le sujet. Mais rappelez-vous surtout de quel accent il a chanté don Juan, et ce qu'il en a le plus admiré:

> Un jeune homme est assis au bord d'une prairie,
> Pensif comme l'amour, beau comme le génie;
> Sa maîtresse enivrée est prête à s'endormir.
> Il vient d'avoir vingt ans, son cœur vient de s'ouvrir;
> Rameau tremblant encore de l'astre de la vie,
> Tombé, comme le Christ, pour aimer et souffrir...
> . . . . . .
> . . . . . .
> Eh bien! cet homme-là vivra dans les tavernes
> Entre deux charbonniers autour d'un poêle assis;
> La poudre noircira sa barbe et ses sourcils;
> Vous le verrez un jour, tremblant et les yeux ternes,
> Venir dans son manteau dormir sous les lanternes,
> La face ensanglantée et les coudes noircis.
> . . . . . .
> Vous le verrez, laquais pour une chambrière,
> Cachant sous ses habits son valet grelottant...

Songez encore à la déclaration passionnée que, dans ce même poème, il adresse à Manon:

> Tu m'amuses autant que Tiberge m'ennuie,
> Comme je crois en toi! Que je t'aime et te hais!
> *Quelle perversité! Quelle ardeur inouie*
> *Pour l'or et le plaisir!* Comme toute la vie
> Est dans tes moindres mots! Ah! folle que tu es,
> Comme je t'aimerais demain, si tu vivais!

Ai-je besoin d'insister? Cette « ardeur inouïe » qu'il

---

(1) Voyez sa *Biographie*, par son frère.

(2) C'était un plaisir pour lui que de parodier les pontifes du romantisme. Voyez plutôt *Mardoche* et *Namouna*:

> Pour ses moments perdus, il les donnait parfois
> *A l'art mystérieux de charmer par la voix...*

La périphrase est de Sainte-Beuve.

> Ta tempe fut huilée, et sous la lame neuve,
> *Tu te laissas clouer*, comme dit Sainte-Beuve;

Voyez *le Creux de la vallée*, dans les *Poésies de Joseph Delorme*. Mais *les Orientales* ont aussi leur tour:

> Si d'un coup de pinceau, je vous avais bâti
> Quelque ville *aux tons bleus*, quelque *blanche* mosquée,
> Quelque tirade en vers, d'or et d'argent piquée...

aime dans le souvenir de Manon; cet emportement de libertinage éperdu qu'il admire dans don Juan, cette idée qu'il se fait d'une débauche à la fois magnifique et farouche, tout cela, c'est lui-même, et déjà, du *dandy*, c'est le grand poète qui commence à se dégager, et c'est la sincérité qui commence à paraître sous l'affectation... Et cependant, et malgré ces vers, il ne serait pas Musset, il ne serait que le plus grand de nos poètes libertins, s'il ne lui était pas arrivé quelque chose d'extraordinaire, qui n'est arrivé ni à Lamartine, ni à Victor Hugo, ni à Sainte-Beuve, — pas même à don Juan peut-être, — j'entends si un beau jour, et à force de le chercher, il n'avait rencontré l'amour.

Amour, fléau du monde, exécrable folie,
Toi qu'un lien si frêle à la volupté lie,
Quand par tant d'autres nœuds tu tiens à la douleur!

L'occasion n'importe guère, et la personne encore bien moins. Écartons donc d'ici, messieurs, tout ce que conte la légende, une légende plus ou moins romanesque, et pour satisfaire une curiosité plus vaine encore peut-être qu'indécente, ne fouillons pas les secrétaires, et ne rouvrons pas les tombeaux. Écartons encore tout ce que ce mot d'amour éveille ou suggère en France, habituellement, dans le pays de Béranger, d'idées folâtres ou légères, d'idées galantes, comme on les appelle, d'idées niaises ou sentimentales. Mais souvenons-nous plutôt combien il y en a de parodies ou de contrefaçons, à combien de commerces on en mêle le nom, selon le mot de La Rochefoucauld, où il n'a pas plus de part que le doge à ce qui se fait à Venise. Voyons-le, tâchons de le voir tel que l'a jadis éprouvé ce malheureux chevalier des Grieux, ou, si vous le voulez, tel que l'a connu Mlle de Lespinasse, dans sa réalité douloureuse et tragique, avec son caractère d'inexorable fatalité, comme une passion dont les courtes joies se payent toujours de maux infinis. Rendons-nous compte encore que, comme toutes les passions, — comme l'ambition et comme l'avarice, dont nous n'avons heureusement en nous, pour la plupart, que de faibles commencements, — ce qu'il en faut pour les comprendre, mais non pas pour les éprouver; — c'est autant d'esclaves de quelque chose de plus fort qu'eux-mêmes, et, par conséquent, c'est autant de victimes que l'amour fait de tous ceux qu'il touche. Est-ce que vous croyez que Shylock ou Harpagon soient heureux? est-ce que vous croyez que Macbeth ou Cléopâtre le soient, la Cléopâtre de Corneille? Et, pour les héroïnes de Racine, — ses Monime ou ses Hermione, ses Roxane et ses Phèdre, — est-ce que le pire supplice qu'on pourrait leur imposer ne serait pas de les obliger à vivre, pour traîner immortellement la blessure de leur amour trompé? C'est, messieurs, ce supplice que Musset a connu! Don Juan s'est pris à son piège! L'amour a trouvé le chemin de ce cœur de *dandy!* C'est ce supplice qu'il a « crié » dans ses vers; et c'est la sincérité, c'est l'éloquence du cri qu'il a poussé, c'en est l'accent d'entière vérité qui assurent à jamais la durée de la *Lettre à Lamartine*, des *Nuits*, du *Souvenir*...

Oh! je n'ignore pas ce qu'on leur reproche! Dans ces pièces elles-mêmes, j'ai ouï dire qu'il y avait des vers presque inintelligibles, et il y en a de pauvrement rimés, si j'en crois du moins nos artistes. La phraséologie, la langue encore en sont plus oratoires que vraiment « poétiques »: l'une, sèche et nerveuse, l'autre forte et précise, toutes les deux et trop souvent banales. Faut-il aller plus loin? Je conviendrai donc, si l'on y tient, que la couleur et le mystère y manquent, la profondeur, le clair-obscur, les échappées sur l'infini, l'*au-delà*, comme on dit, la possibilité pour l'imagination de sortir du cercle où le poète l'a comme emprisonnée. Et le mouvement enfin, s'il n'a pas la molle et voluptueuse élégance de celui de Lamartine, il n'a pas non plus la puissance et l'audace des mouvements d'Hugo! Mais, en revanche, dans ces cinq ou six morceaux, quelle absence de rhétorique, et quelle vérité d'émotion! quel mélange unique de dégoût et de volupté, d'orgueil et d'étonnement, de haine et d'apaisement! et parmi ce flux et ce reflux de sentiments contraires, — dont la contrariété ne les affaiblit pas, mais plutôt les renforce, — quelle fierté d'avoir aimé!

J'hésite, messieurs, à vous lire quelques-uns de ces vers, pensant bien qu'encore aujourd'hui, comme jadis dans les nôtres, ils sont gravés dans vos mémoires. Qu'est-ce pourtant qu'un commentaire sans le soutien du texte qu'il essaye d'expliquer? et puis-je ne pas vous remettre un ou deux fragments sous les yeux? J'emprunte le premier à la *Nuit de décembre*:

Ce soir encor je t'ai vu m'apparaître,
C'était par une triste nuit.
L'aile des vents battait à ma fenêtre;
J'étais seul, couché sur mon lit.
J'y regardais une place chérie,
Tiède encor d'un baiser brûlant;
Et je songeais comme la femme oublie,
Et je sentais un lambeau de ma vie
Qui se déchirait lentement.
. . . . . .
Oui, tu languis, tu souffres, et tu pleures,
Mais ta chimère est entre nous.
Eh bien, adieu! vous compterez les heures
Qui me sépareront de vous.
Partez, partez, et dans ce cœur de glace
Emportez l'orgueil satisfait.
Je sens encor le mien jeune et vivace,
Et bien des maux pourront y trouver place,
Sur le mal que vous m'avez fait.

Remarquez, je vous prie, — rien que dans ce fragment, — la simplicité presque prosaïque de la langue, l'absence aussi d'images et même de métaphores. La strophe est-elle seulement « légitime »? et tant de chicanes du genre de celles que l'on a faites au style de Racine, qu'on a même placées sous l'invocation d'Hugo, serait-il

difficile de les renouveler? Je ne sais; mais ce qui me frappe, c'est comme ici le souvenir n'a pas besoin d'artifices, d'incantations, ou pour ainsi parler, de « passes » qui l'évoquent. Celui-ci ne s'hypnotise point. Il ne se met point pour écrire, ou pour sentir, dans un état particulier. Non! mais il était là, seul, dans sa chambre, ne songeant point à faire des vers; il rêvait, et machinalement il remuait des papiers, il relisait de vieilles lettres quand tout à coup une écriture a comme ébloui ses yeux; et le coup a retenti dans son cœur; et l'ancienne blessure s'est rouverte; et son sang a coulé dans ses vers. Il ne se peut rien de plus «direct» et de rien moins apprêté. Si jamais la nature a « parlé », c'est en de pareils vers, qui sont touchants, qui sont poignants dans leur négligence même, à cause peut-être de leur négligence! Et si nous le pouvions, si nous en avions le temps, n'est-ce pas encore ce qu'il nous faudrait dire de ceux du *Souvenir :*

J'espérais bien pleurer, mais je croyais souffrir
En osant te revoir, place à jamais sacrée,
O la plus chère tombe, et la plus ignorée,
Où dorme un souvenir!
. . . . . .
. . . . . .
Ah! laissez les couler, elles me sont bien chères,
Ces larmes que soulève un cœur encor blessé!
Ne les essuyez pas, laissez sur mes paupières
Ce voile du passé.
. . . . . .
J'ai vu ma seule amie, à jamais la plus chère,
Devenue elle-même un sépulcre blanchi,
Une tombe vivante, où flottait la poussière
De notre mort chéri.
. . . . . .
. . . . . .
Eh bien! ce fut sans doute une horrible misère
Que ce riant adieu d'un être inanimé,
Eh bien! qu'importe encor? O nature! ô ma mère!
En ai-je moins aimé?

Cette conclusion vous étonne-t-elle peut-être? et peut-être, après avoir tant pleuré, tant gémi, tant crié, doutez-vous qu'il ait tant souffert, puisqu'il ne souhaite que d'aimer encore!

Il faut aimer sans cesse après avoir aimé!

C'est qu'il était « poète », s'il était homme, et il avait bien senti, dans les tortures de sa douleur même, que là aussi, là justement, là uniquement était la source de son inspiration! Il avait bien compris, à l'éprouver et à la comparer, que la passion qui lui avait, je ne dis pas dicté, mais plutôt arraché de tels vers, si différents de tous ceux qu'il avait jusqu'alors écrits, si supérieurs, était elle-même quelque chose d'extraordinaire. Et, en effet, sachons-le bien, l'amour, le véritable amour, cette passion, contre laquelle, une fois entrée dans la chair, ne peuvent rien ni la raison ni la débauche, ni le plaisir ni le travail, ni la trahison même ou l'indignité de l'objet aimé, — l'amour de Des Grieux pour Manon Lescaut celui de Mlle de Lespinasse pour M. de Mora (1), — cet amour-là, parmi les hommes, est aussi rare — heureusement — que la beauté ou le génie. Tout le monde en parle, comme dit encore le moraliste, mais peu de gens l'ont vu. Nous en avons entendu parler, mais c'est à peine si nous y croyons. Modérés dans nos désirs, et raisonnables dans nos vœux, protégés contre nous-mêmes par le respect des « convenances », distraits de nos passions par le souci de l'existence et du « pain quotidien », c'est d'abord avec étonnement que nous regardons ces victimes d'amour. Et puis, nous les plaignons! Car nous commençons à sentir qu'une espèce de fatalité s'est comme abattue sur elles. Nous les aimons, comme autrefois Desdémone aima son Otello, pour les maux qu'ils ont soufferts, pour les dangers qu'ils ont courus! Et nous finissons par les admirer, comme nous faisons de ces explorateurs qui reviennent d'un bord inconnu, pour avoir mis le pied dans ces contrées lointaines et quasi fabuleuses que nous ne visiterons jamais, pour les avoir parcourues, pour en avoir eux-mêmes rapporté je ne sais quoi d'étrange. Nous les voyons, nous les touchons, ils sont là, devant nous, et ce sont des hommes comme nous, et nous les entendons, et nous les sentons vrais, et quelle que soit la rigidité de nos principes ou la sécheresse de notre cœur, nous leur pardonnons; — et nous avons raison. Car enfin, messieurs, si de toute cette morale et de toute cette psychologie nous voulons tirer les conclusions littéraires qu'elles comportent, n'est-ce pas ici le fondement même du drame et du roman, lesquels, à vrai dire, ne seraient que les annales du crime public ou de l'impudicité privée, si nous ne sentions intérieurement qu'il apparaît parfois des exceptions parmi les hommes; — et des exceptions dont le propre est de confirmer la règle, en portant cruellement la peine de l'avoir violée?

C'est encore ce qu'éprouva Musset :

Lorsque le laboureur, regagnant sa chaumière,
Trouve le soir son champ rasé par le tonnerre,
Il croit d'abord qu'un rêve a fasciné ses yeux,
Et, doutant de lui-même, interroge les cieux...
. . . . . .
Il ne lui reste plus, s'il ne tend pas la main,
Que la faim pour ce soir et la mort pour demain.
Pas un sanglot ne sort de sa gorge oppressée,
Muet et chancelant, sans force et sans pensée,
Il s'assoit à l'écart, les yeux sur l'horizon,
Et, regardant s'enfuir sa moisson consumée,
Dans les noirs tourbillons de l'épaisse fumée
L'ivresse du malheur emporte sa raison...

Aucune image ne saurait mieux rendre la désolation ou la dévastation de ce cœur de poète, et la triste

(1) Je ne me lasse pas, dans cette leçon, de ramener le nom de l'abbé Prévost et celui de Mlle de Lespinasse. Musset est de leur famille; et Sainte-Beuve, qui a si bien parlé de Mlle de Lespinasse, aurait pu s'en souvenir, en parlant d'Alfred de Musset.

histoire des dernières années de Mussset est tout entière écrite là. Oui, ce fut un lamentable spectacle. Il avait abusé de tout! Ses premiers vers, les vers libertins de *Mardoche* et de *Namouna*, il les avait *vécus!* L'amour seul, un moment, l'avait sauvé de lui-même. C'était fini maintenant! Et quand la raison lui fut revenue, quand le temps eut un peu cicatrisé sa blessure, alors, on le vit, des hauteurs où la passion l'avait élevé, retomber lourdement sur lui-même. Vainement alors chercha-t-il dans de nouvelles amours, l'âpre et douloureuse volupté des anciennes, en même temps que le principe ou le renouvellement de son inspiration; il ne les retrouva plus. On n'aime pas deux fois de cette manière, on n'enterre pas deux fois Manon! Et, sans doute, le poète ne disparut pas tout entier, mais le grand poète, le poète souverain — *poeta sovrano* — celui-là s'éteignit, il sombra dans la nuit de son passé, si je puis ainsi dire, avec le grand amoureux; et de l'ancien Musset, il ne demeura plus que le vieux dandy, quoique bien jeune encore, que le Parisien et, si je l'ose dire, puisqu'on l'a dit... que le bourgeois.

Je ne voudrais pas lui être trop sévère!... Je lisais, je relisais hier et avant-hier encore, ses *Nouvelles : Pierre et Camille*, *Margot*, *Croisilles*, *les Deux maîtresses*, *Emmeline*, et je les trouvais jolies, sans doute, élégantes, précieuses; mais, messieurs, qu'elles sont légères, qu'elles pèsent peu en comparaison, je ne dis pas des romans de Balzac, mais des *Nouvelles* de Mérimée! Ni poésie, ni vérité, mais quelque chose entre les deux, je ne sais quoi d'incertain, d'hybride et de douteux, qui n'a ni la solidité de l'observation, ni le charme de la fantaisie; et des sujets tour à tour si bizarres, comme *Pierre et Camille!* si communs, comme *Margot!* si libertins, et d'un libertinage encore si prétentieux, comme *les Deux maîtresses!* Vous parlerai-je plutôt de ses derniers *Proverbes*, d'*Un caprice* ou d'*Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée?* Le drame même d'Hugo n'a pas vieilli davantage. Bons pour nous faire passer une heure ou deux, il n'y a rien là d'original, rien de personnel, rien qui rappelle *On ne badine pas avec l'amour* ou *les Caprices de Marianne* (1). Si l'on pourrait dire qu'il y a toujours eu quelque chose d'un peu incohérent dans la fantaisie de Musset, il y a quelque chose de trop artificiel et de trop convenu, de trop prétentieux dans son dialogue mondain. Et, sans doute, c'est de l'esprit, mais c'est de l'esprit à la mode de 1845, du faux esprit ou de l'esprit fané, de cet esprit mondain qui dure rarement au delà d'une saison (2).

Que dirons-nous cependant de ses vers, et là, du moins, le retrouverons-nous? Assurément, messieurs, je sais le cas qu'il faut faire d'*Une soirée perdue*, de *Simone*, de *Silvia*, de l'épître sur *la Paresse*. A peine teintés ou ailés de lyrisme, ce sont pourtant d'agréables vers, brillants de bon sens, — et souvent, eux, de véritable esprit, — où reparaissent l'art de causer, l'art de conter, l'élégance un peu « classique » et la facilité naturelle de Musset. Voltaire les eût aimés, je pense, et peut-être Regnier s'y fût-il reconnu :

> Franchise du vieux temps, Muse de la patrie,
> Où sont ta verte allure et ta sauvagerie?
> Comme ils tressailleraient les paternels tombeaux,
> Si ta voix douce et rude en frappait les échos,
> Comme elles tomberaient, nos gloires mendiées,
> . . . . . .
> Quel troupeau de mulets dandinant leurs sonnettes,
> Quelle procession de pantins désolés
> Passeraient devant nous, par ta voix appelés!
> Et quel plaisir de voir, sans masques ni lisières,
> Courir en souriant tes beaux vers ingénus,
> A travers le chaos de nos folles misères,
> Tantôt légers, tantôt boiteux, toujours pieds nus...

Ce dernier vers est d'un poète, et les autres sont plus qu'agréables (1), mais, eux non plus, comme ses derniers *Proverbes*, je ne les trouve pas « signés » pour ainsi dire; et rien de très particulier ne m'avertit qu'ils soient de l'auteur de *Mardoche* et de *Namouna :* ce sont d'agréables vers anonymes. Suis-je peut-être ici trop dur, messieurs, et peut-être, pour avoir trop souvent entendu réciter, et souvent assez mal, *la Paresse* ou *Sur trois marches de marbre rose*, est-ce que je m'en serais injustement lassé? Pardonnons donc à l'auteur des *Nuits* d'avoir presque fini par là! Nous finissons comme nous pouvons. Mais ce qu'il m'est plus difficile de lui passer, c'est d'avoir écrit *Après une lecture*, les premiers vers d'*Après une lecture :*

> Vive le vieux roman, vive la page heureuse
> Que tourne sur la mousse une belle amoureuse,
> Vive d'un doigt coquet le livre déchiré,
> Qu'arrose dans le bain le robinet doré!
> Et, — que tous les pédants frappent leur tête creuse, —
> Vive le mélodrame où Margot a pleuré (2)!

(1) Voyez sur le théâtre de Musset, en général, une pénétrante étude de M. Jules Lemaître, en tête de l'édition Jouaust du *Théâtre du poète*.

(2) J'ose en dire autant des fameuses *Lettres de Dupuis et Cotonnet*.

(1) Mais pourquoi, dans la même pièce, se moque-t-il de Boileau? et ne voit-il donc pas ce qu'il a de rapports avec lui? Pour cet air de ressemblance, il est devenu de bonne heure le « plus universitaire », si j'ose ainsi parler, de nos poètes contemporains.

(2) A vrai dire, c'est toujours ainsi qu'il avait pensé :

> Sachez-le, c'est le cœur qui parle et qui soupire,
> Lorsque la main écrit, — c'est le cœur qui se fond;
> C'est le cœur qui s'étend, se découvre et respire,
> Comme un gai pèlerin sur le sommet d'un mont.
> Et puissiez-vous trouver, quand vous en voudrez rire,
> A dépecer nos vers le plaisir qu'ils nous font!
>
> *Namouna*. II, 1.

Et quatre ans plus tard encore :

> Ce qu'il nous faut pleurer sur ta tombe hâtive
> Ce n'est pas l'art divin, ni ses savants secrets :
> Quelque autre étudiera cet art que tu créais;
> C'est ton âme, Ninette, et ta grandeur naïve.
>
> *A la Malibran*. 18.

Comment? « le mélodrame où Margot a pleuré! » *la Closerie des genêts* ou *la Grâce de Dieu*, peut-être! et pourquoi pas aussi *le Départ de l'émigrant*, vous savez, autour d'un bon jeune homme trois ou quatre fillettes, qui larmoient le long des bastingages, ou *le Corbillard du pauvre :* derrière un pauvre cercueil, dans un paysage de banlieue, un pauvre chien dolent, la tête basse, la queue entre les jambes!... O Scribe! ô Béranger! ô Voltaire!...

Vive le mélodrame où Margot a pleuré!

Mais, messieurs, c'est le droit de juger rendu ou remis, confié par le poète à l'incompétence en personne, à Bernerette ou à Mimi Pinson! C'est l'émotion, l'émotion banale, et vulgaire, et physique, — celle, comme on dit, qui nous tire les larmes des yeux, — posée, érigée en mesure de la valeur et de la beauté des œuvres! C'est l'appel à la médiocrité; c'est la négation de la critique enfin et de l'art même; et comme nous comprenons la colère ou l'irritation de celui qui écrivait du fond de sa solitude :

Avouons que si aucune belle chose n'est restée ignorée, il n'y a pas de turpitude qui n'ait été applaudie, ni de grand homme qu'on n'ait comparé à un crétin... Il faut donc faire de l'art pour soi, *pour soi seul*, comme on joue du violon. Musset restera par ses beaux côtés qu'il renie; *il a eu de beaux jets, de beaux cris, voilà tout;* mais le Parisien chez lui entrave le poète, le dandysme y corrompt l'élégance, ses genoux sont raidis de ses sous-pieds; la force lui a manqué pour devenir un maître, il n'a cru ni à lui, ni à son art, mais à ses passions. Il a célébré avec emphase le *cœur* et le *sentiment*, l'amour avec toute sorte d'H au rabaissement de beautés plus hautes. « Le cœur seul est poète... » Ces sortes de choses flattent les dames, maximes commodes qui font que tant de gens se croient poètes sans savoir faire un vers. Cette glorification du médiocre m'indigne, c'est nier tout art, toute beauté, c'est insulter l'aristocratie du bon Dieu.

A ce style forcené vous avez sans doute reconnu « l'impassible » Flaubert, et ce fragment de lettre est daté de 1852. Musset, comme vous le savez, vivait encore alors, il avait cinq ans encore à vivre. Et Flaubert n'était pas juste, — ce n'était pas son habitude; — ou plutôt, quand il ne reconnaissait à Musset que d'avoir eu « de beaux jets et de beaux cris », c'était sans doute bien dit, mais c'était trop peu dire. Car, sans examiner aujourd'hui la question de savoir s'il faut faire « de l'art pour soi seul, comme on joue du violon », j'ai tâché de vous montrer qu'à tout le moins méconnaissait-il l'éloquence de ces « cris », et ce que vous me permettrez d'en appeler la valeur de révélation psychologique ou *documentaire*. Non, en vérité, ni le sentiment, quoi qu'il en dise, n'en est commun, banal ou vulgaire, mais rare, j'ai tâché de vous le faire voir; et le fût-il moins en nature qu'il en faudrait reconnaître encore et admirer l'étrange intensité! C'est une mesure aussi, messieurs, de la valeur des œuvres d'art que la quantité d'absolu qu'elles expriment, si je puis ainsi dire, et Flaubert aurait dû le savoir. De même donc qu'un seul roman, auquel, comme aux vers de Musset, on a reproché plus d'une fois de manquer d'art ou même de style, cette *Manon Lescaut*, échappée seule de l'oubli qui depuis déjà plus d'un siècle a comme enseveli *Cleveland* ou le *Doyen de Killerine*, suffit pour maintenir l'abbé Prévost au premier rang de nos romanciers, c'est ainsi que, dans l'avenir, nous pouvons en être assurés, l'ardeur de passion qui respire dans les vers de Musset, je dis dans la *Lettre à Lamartine*, dans ses *Nuits*, dans quelques-unes encore de ses pièces, à elle seule aussi, suffira pour maintenir Musset au premier rang de nos poètes. Répétons-le, si par hasard nous ne l'avions pas assez dit. C'est beaucoup que la forme, et gardons-nous bien d'en nier ou d'en rabaisser le pouvoir! mais le fond, aussi, a sa valeur, dont la rareté ne consiste pas toujours dans son étrangeté. Cela d'ailleurs n'empêche pas Flaubert d'avoir eu raison à sa manière, et, par exemple, je passe encore de son côté quand il dit :

Le sieur de Musset est diablement dans les idées reçues, sa vanité est de sang bourgeois... *Musset est plus poète qu'artiste*, et maintenant beaucoup plus homme que poète, et un pauvre homme... Les nerfs, le magnétisme, voilà sa poésie. Non, la poésie a une base plus sereine, s'il suffisait d'avoir les nerfs sensibles pour être poète, je vaudrais mieux que Shakespeare et qu'Homère, lesquels je me figure avoir été un homme peu nerveux... La poésie n'est pas une débilité de l'esprit; et ces susceptibilités nerveuses en sont une: cette faculté de sentir outre mesure est une faiblesse... J'ai eu, moi aussi, mon époque nerveuse, mon époque sentimentale, et j'en porte encore comme un galérien la marque dans le cou... Avec ma main brûlée j'ai le droit maintenant d'écrire des phrases sur la nature du feu.

Ce curieux témoignage est précisément caractéristique de toute une réaction qui se préparait alors silencieusement contre Musset. Comme il avait poussé, même dans ses chefs-d'œuvre, l'expression du Moi jusqu'aux dernières limites, on commençait à se demander si décidément « Égoïsme » et « Poésie » ne feraient qu'un désormais. On se prenait à penser qu'il y a peut-être au monde quelque chose de plus intéressant que les douleurs, mais surtout que les joies ou les plaisirs d'un seul homme, et, comme à Auguste Comte, l'idée venait à quelques-uns que l'humanité se compose de plus de morts que de vivants. Qu'importe l'homme d'un jour? murmuraient les Gautier, les Flaubert, les Leconte de Lisle; ce sont les choses qui nous intéressent, ce sont les souvenirs des lieux, ce sont

les monuments du passé (1). Et comme un peu partout à cette époque, en philosophie comme en politique, et en morale comme en art, on commençait à reconnaître les dangers de l'individualisme, j'ajoute qu'ils avaient déjà l'opinion pour eux. C'est ce que j'essayerai, messieurs, de vous montrer la prochaine fois : comment, entre 1840 et 1850, ou à peu près, le lyrisme, en tant qu'expression du Moi, succombe sous ses propres excès, meurt sous une forme et renaît sous une autre : et pour vous le mieux faire voir, avec plus de désintéressement et d'impartialité, plus de force et de clarté dans un unique exemple, c'est ce que nous étudierons dans le roman de George Sand.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

(*A suivre.*)

L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES VIVANTES

Que faut-il apprendre de préférence, l'anglais ou l'allemand? (2).

L'objet de cette étude n'est pas d'établir entre l'allemand et l'anglais une comparaison théorique, mais de répondre à une question d'utilité pratique. Que faut-il apprendre de préférence : l'anglais ou l'allemand?

Je crois que notre enseignement secondaire favorise l'allemand plus que de raison. L'enseignement secondaire peut dire pour sa défense qu'il n'est pas libre, mais qu'il subit la pression des grandes écoles, — l'École polytechnique, l'École de Saint-Cyr, — lesquelles inscrivent impérativement l'allemand à leur programme d'entrée. C'est donc un peu en vue de modifier les idées qui ont amené cette pression que je présente les considérations suivantes.

L'anglais et l'allemand sont deux langues d'inégale difficulté. Avec un effort modéré, un enfant bien dirigé peut arriver à maîtriser l'anglais en un temps relativement court, surtout si on a eu soin de le bien habituer d'abord à la prononciation : je vous ai dit précédemment les causes de cette différence, de sorte que je ne reviens pas sur ce point. Une fois les premières difficultés vaincues, l'écolier a devant lui une littérature aussi variée qu'intéressante, riche en livres qui conviennent à la jeunesse : pour peu qu'il ait l'esprit curieux, il se sentira invité à lire. Des revues, des journaux de toute sorte s'offriront à lui. L'Angleterre elle-même est à nos portes, lui présentant le spectacle d'une nation qui a eu un développement et qui s'est donné des institutions à part. S'il ne veut pas traverser la Manche, il rencontre sur le sol français des colonies anglaises plus ou moins sédentaires avec lesquelles, s'il veut s'en donner la peine, il pourra entrer en relation. Tous ces moyens d'apprendre, tous ces attraits auront pour effet de le conduire à ce point de connaissance où la possession d'une langue devient véritablement une chose profitable ou une source de jouissances. Faute d'arriver jusque-là, la plupart de nos élèves restent dans les limbes : l'utilité qu'ils retirent du demi-savoir acquis au lycée est loin de les payer de la peine qu'il leur a coûté.

Je ne prétends pas que les mêmes avantages et les mêmes ressources n'existent point pour l'allemand : mais tout le monde conviendra qu'ils existent à un moindre degré. Pourquoi donc l'allemand a-t-il été avantagé et même imposé presque à l'exclusion de l'anglais?

Ce qui a déterminé cette préférence, c'est d'abord, d'une façon plus ou moins raisonnée, une idée de réciprocité. Puisque nos voisins exigent le français à l'entrée de leurs grandes écoles, et surtout de leurs écoles militaires, nous devions, semblait-il, par une juste riposte, exiger l'allemand de nos officiers, de nos ingénieurs, de nos savants. Le raisonnement serait acceptable, si nous étions, comme l'a été jusqu'à ces derniers temps l'Allemagne, une nation exclusivement continentale. Mais l'officier qui s'en va au Sénégal, au Tonkin, au Dahomey, que fera-t-il de son allemand? L'anglais, parlé dans toutes les parties du monde, lui rendrait de bien autres services. S'il est nécessaire que notre armée compte un bon nombre de militaires sachant à fond l'allemand, la présence d'officiers possédant la langue anglaise ne serait pas moins utile. L'intérêt de l'État n'est pas que tout le monde épelle imparfaitement les mêmes livres, mais qu'il ait à son service des hommes sachant très bien des choses très diverses, afin de trouver, en toute circonstance, précisément le concours dont il a besoin. On voit où je veux en venir : ce qui serait désirable, c'est que l'option fût laissée à l'entrée des grandes écoles du gouvernement.

En ce qui concerne les ingénieurs, on avouera que l'anglais, qui, — outre le vaste empire britannique, — ouvre l'accès de l'Amérique et de l'Australie, leur rendra plus de services. Ce sont des noms anglais, et non pas des noms allemands, qui pullulent sur les cartes géographiques du globe, et qu'on trouve attachés aux grandes entreprises destinées à envelopper et à transformer le monde. Pour ce qui est de nos savants, s'il est à désirer que beaucoup d'entre eux soient en état de lire Helmholtz et Kirchhoff, il n'est pas moins à souhaiter que Darwin et Maxwell aient leur public de lecteurs.

---

(1) Je développerai prochainement ce qu'ils entendaient par là, et j'essayerai de rectifier l'erreur que l'on commet souvent encore quand on ne veut voir là qu'une réduction de la poésie même à l'art uniquement de décrire ou de peindre.

(2) M. Michel Bréal va publier prochainement ses conférences *Sur l'enseignement des langues vivantes*, pour faire pendant aux conférences sur l'enseignement des langues anciennes, publiées l'an passé. Nous en détachons le dernier chapitre.

La réponse ordinaire est que l'anglais, à celui qui saura bien l'allemand, ne présentera pas de grandes difficultés. On ne fait pas attention que c'est supposer ce qui est en question : la plupart du temps, on saura mal l'allemand, et l'on n'aura gardé de cette étude qu'une forte répugnance à commencer un autre apprentissage.

Par une conséquence inattendue, quoique au fond très logique, cette rigueur dans l'uniformité a pour résultat la multiplicité des programmes. Voici comment en parle un homme qui a eu l'occasion d'y réfléchir, car il a pour mission d'interroger les candidats à l'entrée d'une de ces écoles : « Une chose m'a toujours étonné : c'est la multiplicité des programmes. Chaque école a le sien, qui exige des préparations spéciales, des ouvrages spéciaux... Au moins, un candidat refusé à l'École navale devrait pouvoir, grâce à quelques études complémentaires, entrer à Saint-Cyr l'année suivante; eh bien, la différence des programmes est telle que les trois années qui restent au malheureux candidat ne sont pas de trop pour boucher les trous de sa première éducation. L'École navale ne connaît que l'anglais, Saint-Cyr que l'allemand; celle-là exalte l'instruction scientifique, celle-ci donne une large part aux qualités littéraires; l'une fait fi du dessin, l'autre le porte aux nues. N'y aurait-il pas moyen de rapprocher ces extrêmes et de prendre pour base des programmes, non pas les idées personnelles de tel ou tel examinateur, mais les études générales dont l'Université est chargée de régler le type? »

Je connais l'empire que l'argument de la réciprocité exerce sur les esprits; aussi ne me paraît-il pas inutile de rappeler les raisons qui font que le français est enseigné dans les gymnases et dans les grandes écoles d'Allemagne. On verra que ces raisons sont, en effet, très valables pour l'Allemagne, mais qu'elles ne sont pas toujours bilatérales.

Les Allemands ont, pour apprendre le français, des motifs nombreux et variés, dont plusieurs remontent à deux ou trois siècles (1). Après le profond bouleversement que la guerre de Trente ans laissa derrière elle, suivit une période d'épuisement et de prostration, durant laquelle la vie intellectuelle fut comme assoupie. Le peu d'aliment qui lui venait, c'était la France qui le fournissait. On traduisait les ouvrages français; les princes venaient chercher à la cour de France des modèles de politesse et de savoir-vivre; la langue allemande se remplissait de locutions françaises ou imitées du français. Les historiens modernes ne parlent de cette période qu'avec un sentiment de colère et de rancune : ils oublient que sans la France la rudesse des mœurs, l'appauvrissement de la culture eussent été aux dernières limites. Il y a toujours quelque puérilité à s'en prendre au modèle des imitations maladroites qu'il a pu suggérer : la cause première de tout emprunt doit être cherchée dans un besoin évident ou inavoué de l'emprunteur. Quoi qu'il en soit, le français, depuis le commencement du XVIIe siècle, fit partie de toute éducation un peu distinguée. Les personnes de qualité se reconnaissaient à ce signe. Les écrivains qui voulaient être lus d'un grand public se servaient de notre langue. Leibniz composa en français une partie de ses ouvrages. Cela continua au siècle suivant. On sait quel était le goût de Frédéric II pour notre langue et notre littérature, la seule qu'il connût à fond et qu'il voulût connaître. Les événements de la Révolution et de l'Empire n'étaient pas faits pour en diminuer l'importance. Puis vint le mouvement libéral de la Restauration, l'influence de la tribune parlementaire, l'éclat artistique et littéraire d'une longue période de paix. Alexandre de Humboldt, pour quelques-uns de ses écrits, suivit l'exemple de Leibniz. On sait l'attraction que Paris exerça sur plusieurs des écrivains de l'école romantique. Ainsi, pendant trois cents ans, la France n'a cessé de s'imposer à l'attention de l'Allemagne, et si cette dernière a quelquefois subi avec impatience une si longue présence du même personnage sur la scène, elle n'en a pas moins retiré de cette vue de grands et durables avantages. Il est certain qu'il n'en est pas tout à fait de même pour nous : si l'on excepte les premiers instants de la Réforme, l'influence intellectuelle de l'Allemagne sur la France ne commence guère qu'avec le livre de Mme de Staël.

A défaut des motifs historiques, existe-t-il des motifs pédagogiques pour donner une place prépondérante à l'allemand? Je vois bien ceux qu'ont nos voisins pour donner la préférence au français. Le profit qu'ils en ont tiré est considérable. Le maniement d'une phrase plus claire et plus dégagée les a peu à peu amenés à renoncer aux enchevêtrements dont la construction allemande donne la facilité et la tentation. On reconnaît sans peine au tour et au mouvement de leur parole les écrivains allemands qui, dans leur jeunesse, sont devenus familiers avec notre littérature. Gœthe, qui est resté pour la prose un modèle non surpassé, avait, étant enfant, appris le français comme une seconde langue maternelle. Il est vrai qu'il l'avait appris sans maître et sans grammaire, en causant avec des domestiques, des comédiens, des militaires, des pasteurs réfugiés. Il le possédait si bien qu'à l'âge de vingt ans il avait lu non seulement les écrivains modernes, mais nos principaux auteurs du XVIe siècle. Personne ne croira que ces lectures aient été sans effet sur son esprit et son style. Il n'a jamais complètement perdu le langage de sa jeunesse, si franc et si vif, quoique plus tard, à la cour de Weimar, toute sa manière

(1) Et même plus haut. Dans une lettre à Turnèbe, Étienne Pasquier écrivait en 1552 : « Mais pourquoy dy-ie cecy, si nous la voyons aujourd'huy (la langue française) en telle reputation et honneur que presque en toute l'Allemagne (que dy-ie l'Allemagne, si l'Angleterre et l'Ecosse y sont comprises) il ne se trouve maison noble qui n'ait precepteur pour instruire ses enfans en nostre langue françoise? »

d'être ait pris quelque chose de plus raide et de plus compassé. La familiarité du français n'est pas moins sensible dans les écrits historiques de Schiller, qu'on croirait parfois traduits sur la prose de Saint-Réal ou de Vertot. Il serait aisé de multiplier les exemples : mais je crois en avoir dit assez. Telles sont les raisons pédagogiques, senties plus ou moins nettement par les maîtres, qui font, en dépit de nombreuses réclamations en faveur de l'anglais, maintenir le français comme langue obligatoire au programme d'étude des gymnases. Il fait l'effet d'une sorte de latin, non moins précis, non moins rigoureux que l'autre. Je le répète : sans méconnaître les incontestables beautés et les remarquables ressources d'expression de la langue allemande, sans déprécier en rien les trésors de sa littérature, on peut croire que nous n'en retirons pas, pour l'esprit et le style de nos élèves, des avantages de même importance, et qu'il n'y a pas de motifs pédagogiques pour faire pencher d'une façon si exclusive la balance de ce côté.

Il reste le besoin qui s'impose à nous d'être exactement renseignés sur les choses de l'Allemagne, le besoin pour nos diplomates, nos militaires, nos commerçants, d'avoir les yeux ouverts de ce côté. Mais cette nécessité, que personne ne songe à nier, doit-elle nous faire négliger d'autres nécessités non moins urgentes? Est-il moins utile de suivre en ses progrès le commerce anglais et américain? Le journalisme d'outre-Manche a-t-il moins d'importance que la presse allemande? Toute la littérature militaire nous vient-elle d'Allemagne? Quant au secours que la connaissance de la langue peut fournir à l'officier en campagne et au général d'armée, sans en diminuer la valeur, méfions-nous des illusions d'école, auxquelles nous sommes tous plus ou moins sujets. Ce n'est pas sans doute par la connaissance du russe que Napoléon a triomphé à Austerlitz, et ce n'est pas davantage la connaissance du français qui a décidé du sort des combats en 1870. Tout devient aisé au vainqueur, et malheureusement au vaincu la plus belle instruction est de peu de secours. Les vraies causes des victoires et des défaites sont ailleurs. Ne confondons pas, sous l'impression d'un sentiment respectable, ce qui est juste et ce qui est excessif.

Non seulement l'option devrait être laissée entre les deux langues germaniques, mais une place devrait être faite aux langues sœurs de la nôtre, à l'espagnol, à l'italien. On leur reproche d'être trop faciles, comme si la complète possession et le maniement impeccable d'un idiome facile ne valait pas mieux que l'ignorance d'un idiome difficile. Tout le monde n'a pas au même degré le don des langues : il est bon de proportionner l'effort aux aptitudes, et à celui qui n'est pas capable de venir à bout d'une grosse tâche, il faut pouvoir en proposer une autre plus à sa portée. N'oublions pas non plus la raison d'utilité : après l'anglais, l'espagnol est la langue commerciale la plus répandue du globe. Nos jeunes gens désireux de chercher fortune hors de la mère-patrie, où croyez-vous qu'ils réussiront le mieux : sur une terre germanique souffrant déjà d'un trop-plein de population, ou dans ces républiques du nouveau monde, si accessibles à la France?

Enfin le russe, qui dès à présent est parlé par quatre-vingts millions d'hommes, et dont l'avenir échappe encore à toutes les prévisions, ne peut plus longtemps rester ignoré de nous. J'apprends avec plaisir qu'on vient de lui entr'ouvrir la porte de nos lycées. C'est ainsi qu'il faut faire, si l'on veut donner satisfaction aux aspirations d'une jeunesse qui sent confusément le besoin d'entrer dans des voies nouvelles. Je me demande seulement comment le cadre trop rigide de la *classe* peut résister à l'introduction de ces éléments nouveaux, et si la nécessité de donner à l'enseignement moderne une organisation à part ne deviendra pas bientôt évidente à tous les yeux.

A vrai dire, en vous voyant si pleins d'ardeur, en constatant comme chaque tâche nouvelle trouve aussitôt des volontaires, et après avoir entendu parler dans ces conférences quelques-uns d'entre vous, j'ai bon espoir pour l'avenir. Comme cela nous est arrivé en France à plus d'une reprise, après que nous avons été longtemps dans les derniers rangs, n'allons-nous pas un de ces jours nous trouver parmi les premiers?... Un document récent m'apprend qu'à Paris seulement il se fait par semaine 157 cours publics et gratuits d'anglais, 107 cours d'allemand, 47 cours d'espagnol. Ainsi quelqu'un qui en aurait le temps pourrait avoir par semaine 157 heures d'anglais : il n'en aurait pas plus en Angleterre, car il faut bien compter quelques heures pour le sommeil. Là-dedans ne sont pas comprises les leçons des lycées, des écoles, des institutions privées. Quel effort! combien de bonne volonté! Aucun pays n'en a jamais montré davantage. Il est impossible que tant de travail, s'il est convenablement employé, n'aboutisse pas.

J'ai regretté, je vous l'avoue, la suppression du thème de langue vivante au baccalauréat ès lettres. J'ai fait ce qui dépendait de moi pour l'empêcher. Ç'a été un pas en arrière, qui doit nous apprendre qu'il faut vivre en bonne intelligence avec l'enseignement classique, et non chercher à le supplanter. Sur ce terrain, toute attitude agressive est une faute et ne peut que nuire à votre cause. Il faut espérer qu'on reviendra sur cette mesure. Par une étrange anomalie, ce qu'on ne veut pas demander à nos lycéens après dix ans de classe, on l'exige des élèves de nos écoles primaires supérieures, à l'examen pour le certificat d'études. Telles sont les inconséquences d'un système d'enseignement qui cherche encore son équilibre.

J'espère qu'on trouvera bientôt le moyen d'établir dans nos lycées une *Selecta*, où le professeur pourra, devant une élite d'élèves, parler littérature ou science

dans la langue même qu'il est chargé d'enseigner. En ce qui concerne les commencements, je mets surtout ma confiance dans les femmes : elles ont, sur ce point, des qualités spéciales, dont on aurait le plus grand tort de ne pas tirer parti. Elles ont une prononciation plus claire, une plus grande patience, quelque chose de plus affectueux et de plus simple qui les met aisément en communication avec l'enfant : avec elles, on a moins à craindre l'imitation des méthodes classiques; on n'a pas à combattre des préjugés qui transforment des questions d'enseignement en questions de dignité. Ressembler aux professeurs de latin et de grec, tel est encore, pour beaucoup de nos maîtres de langues vivantes, la préoccupation principale. Causer avec l'enfant, chanter avec lui des chansons enfantines, lui apprendre à répéter des phrases, n'est-ce pas faire le métier d'une gouvernante ou d'une bonne? On n'a pas pris des grades, on n'est pas professeur de l'Université pour délivrer des leçons de cette sorte. C'est la hâte avec laquelle nous voulons arriver aux leçons de littérature, avant que l'instrument de toute littérature, c'est-à-dire la langue, soit aux ordres de l'élève, c'est cette hâte inconsidérée qui compromet souvent le résultat final...

MICHEL BRÉAL.

BEAUMARCHAIS PENDANT LA RÉVOLUTION

Beaumarchais ne fut pas seulement un des précurseurs de la Révolution : il aurait bien voulu en être un des héros, et ce n'est pas sa faute s'il resta dans la coulisse, ou du moins dans l'arrière-plan, pendant toute la durée du drame. Mais là, il s'agite, il intrigue, il interpelle les acteurs, il se mêle à la pièce, tour à tour congédié, rappelé, amusant et importun, mouche du coche bourdonnante et patriote actif. L'affaire compliquée et interminable des fusils qu'il voulait procurer au gouvernement se mêle à presque toutes les parties de l'histoire de la Révolution, où on ne peut presque pas faire un pas sans se heurter à l'auteur du *Barbier*. Quand je dépouille les journaux d'alors pour quelque recherche que ce soit, il est bien rare que je ne tombe pas sur le nom de Beaumarchais. Notez que tout cela n'est pas mon affaire, mais celle de MM. Tourneux, Lintilhac et autres experts biographes. Mais voici quelques petits faits qui m'ont paru peu connus, assez piquants et dignes d'être signalés, au moins comme anecdotes agréables et neuves.

***

En feuilletant l'autre jour la *Chronique de Paris*, ce journal si varié et si riche en faits et en nouvelles, si on le compare à l'indigence des autres gazettes, je trouvai dans le numéro du 22 janvier 1792 l'entrefilet suivant :

M. de Beaumarchais a ajouté à son *Mariage de Figaro* une scène dans laquelle il arrive en jouant de la roulette. Les expressions ont paru triviales et ont déplu; mais quelques journalistes prétendent qu'on les a trouvées peu généreuses. Il est singulier qu'on regarde comme peu généreux de se moquer des scélérats armés contre la patrie, qui la menacent sans cesse de la guerre et de la famine, et qui ne parlent que de potences et de bourreaux. La verve de ces journalistes s'échauffe contre les hommes qu'un patriotisme exagéré emporte au delà du but ; mais, selon eux, les émigrants sont à plaindre, il faut encore prendre avec eux des ménagements.

Tètebleu! ce me sont de mortelles blessures,
De voir qu'avec le *crime* on garde ces mesures.

Et, dans le numéro du même journal du 27 janvier suivant, je rencontre une longue lettre de Beaumarchais où il donne et commente la scène ajoutée, ou plutôt le bout de dialogue. Très intéressé, mais assez ignorant sur Beaumarchais, je feuillette aussitôt le livre de M. de Loménie, la thèse de M. Lintilhac, les mémoires de Gudin de La Brenellerie : rien, pas un mot sur ce fait. Je consulte M. Lintilhac : il a vu aux archives du Théâtre-Français le manuscrit de la scène ajoutée, mais il ne connaît pas la lettre ; M. Tourneux ne la connaît pas davantage, mais il m'apprend que la scène a été reproduite (en partie seulement) par MM. de Goncourt dans leur *Histoire de la société française pendant la Révolution*. Voyons si Gudin, dans son édition des œuvres de Beaumarchais, a donné la lettre: elle n'y est pas. Je crois donc pouvoir la reproduire ici, avec la presque certitude que c'est la première fois qu'elle est réimprimée depuis 1792.

Mais auparavant disons ce qu'était cette *roulette* dont parle *la Chronique* et que Beaumarchais va appeler, de son vrai nom, *l'Émigrette*.

A la fin de 1791 et au commencement de 1792, c'est le moment de l'indignation nationale contre les émigrés. Mais la colère de Paris est rieuse et gamine, et Paris se venge par un jeu, le cri du jour du premier de l'an 1792, qui est ainsi décrit par MM. de Goncourt, lesquels sont la loi et les prophètes pour le bibelot de la Révolution :

« Une roulette de bois ou d'ivoire, évidée comme une navette ; un long cordon, introduit par la rainure, s'attache à l'axe de la roulette qui monte et redescend avec un mouvement que la main détermine avec plus ou moins d'adresse. Ce jeu s'appelle *Coblentz* ou *l'Émigrette*. C'est une vogue. Le *Singe-Vert*, rue des Arcis, en fait fabriquer vingt-cinq mille ; et, Paris ruiné, le Parisien chante son *Coblentz* montant et redescendant :

Quelqu'un qui dit s'y bien connaître
L'appelle *jeu des émigrants*,
Et sur ce nom chacun s'accorde :
L'on y trouve à la fois et la roue et la corde.

Ces explications vont permettre de saisir tout le sens de la lettre de Beaumarchais. La voici :

BEAUMARCHAIS AUX RÉDACTEURS DE « LA CHRONIQUE ».

En vous rendant grâce, messieurs, de la bonté que vous avez de m'excuser d'une chose dont on m'accuse à l'occasion de *l'émigrette*, permettez-moi de dire qu'accusateurs ni défenseurs ne savent de quoi il s'agit. Voici le fait :

Lassé de ne pouvoir entrer en nul bon lieu, où quatre hommes de sens parlent de choses graves, sans en voir un cinquième au milieu *rouler* gravement *l'émigrette;* manie nouvelle, à dire vrai, qui donne à nous, Français, un air de nullité dont je sais que l'on rit partout, dans les longitudes connues, de Strasbourg jusqu'à Pétersbourg, et en croix sur les latitudes ! Moi qui ne vois point de sottise, sans me croire en droit, comme auteur dramatique (et qui dit auteur dit *oseur*) de courir sus dans mon pays, j'ai pensé que mon droit *d'oseur* pouvait s'étendre aussi sur les bêtises.

En conséquence, voyant que, dans *la Folle journée*, l'auteur a mis un grave *Brid-Oison*, et c'est comme qui dirait *un rouleur d'émigrette*, j'ai cru pouvoir user de lui pour dénoncer, en badinant, la sottise et le ridicule de cette *éternelle roulerie :* et voici les petites phrases que j'ai intercalées dans une scène de *Brid-Oison*, où je crois qu'il n'y a, sauf le respect dû aux journaux, ni *cruauté* ni *trivialité*, seulement un léger avis, à mes distraits concitoyens, que ces rouleurs impitoyables les rendent la fable de l'Europe ; car que dire d'un peuple qui roule une *émigrette* en parlant de constitution? Voici la scène intercalée :

BRID-OISON, *à Figaro.* — On—on dit que tu fais ici des tiennes ?

FIGARO. — Monsieur est bien bon; ce n'est là qu'une misère.

BRID-OISON. — U—une promesse de mariage ! Ah le pa—auvre benêt !

FIGARO. — Monsieur...

BRID-OISON. — On n'est pas plu—us idiot que ça.

FIGARO, *riant.* — Idiot ! moi ? Je fais pourtant très bien descendre et monter l'émigrette ! *(Il roule.)*

BRID-OISON, *étonné.* —A—à quoi c'est-il bon, l'émigrette ?

BARTHOLO, *brusquement.* — C'est un noble jeu, qui dispense de la fatigue de penser.

BRID-OISON. — Ba—ah ! moi, c'te fatigue-là ne me fatigue pas du tout.

FIGARO, *en riant.* — Jeu favori d'un peuple libre ! qu'il mêle à tout avec succès !

BARTHOLO, *brusquement.* — Émigrette et constitution ! le beau mélange qu'ils font là !

BRID-OISON, *à Figaro.* — Je pourrais pen-endant les référés...

FIGARO. — Référé, spectacle, assemblée, nos gens d'esprit ne la quittent nulle part. Et monsieur a tout ce qu'il faut pour en jouer supérieurement. *(Il la lui présente.)*

BRID-OISON, *l'acceptant.* — Oui ? Eh-eh bien, j'essayerai.

BARTHOLO, *à Marceline.* — D'une bêtise bien adressée, le fripon s'en fait un appui contre le droit de votre cause.

Et la scène du procès continue.

Voici ce qui est arrivé à la représentation. Au seul mot *d'émigrette,* quelques *rouleurs* émus ont senti la bordée : *inde iræ*, les murmures, les *aâ !* les *cris ;* et les acteurs troublés ont vite coupé la scène ; on n'a plus su ce qu'elle voulait dire ; raison de plus pour m'accuser d'incivisme, de cruauté, de tout, enfin, jusqu'à la niaiserie. Puis, rumeur au Palais-Royal ! Projet de troubler mon spectacle, si j'ai l'audace encore de reparler de l'émigrette ! Un monsieur, en *roulant*, disait très gravement aux autres : « Je-e vois ce que c'est, messieurs. En donnant un instant de discrédit à *l'émigrette*, le prix en tom-ombera partout. L'auteur les a-achetera toutes, pour nous les revendre ensuite au-au prix qu'il le voudra, car c'est un grand accapareur, co—omme on sait. » — « Un accapareur *d'émigrettes,* ont dit tous les autres messieurs ! Courons, courons à son théâtre, et faisons-y un train du diable. » Les acteurs avertis m'ont tous prié de sacrifier les quatre mots sur *l'émigrette.* J'ai souri de l'effet et le leur ai permis.

Ainsi, lorsque je fis la pièce, tous les sots que je critiquais voulaient de même tout briser. Mais alors un seul homme ne croyait pas avoir le droit de troubler ainsi nos spectacles, pour voir la sottise exposée au miroir ardent du théâtre ! Faudra-t-il donc ne faire que des choses insignifiantes? ou voir changer nos salles de spectacles en arènes de gladiateurs? Or, jugez la question, messieurs; vous la connaissez maintenant.

Ce 22 janvier 1792.

***

On le voit : cette lettre a son intérêt anecdotique pour l'histoire du Théâtre-Français et pour la biographie de Beaumarchais. La verve de l'auteur du *Barbier* n'était pas éteinte en 1792, et sa plume est encore agile et vive. Mais il a de l'humeur. Et le moyen qu'il n'en eût pas ? Cette révolution, qu'il se flattait d'avoir prédite et préparée par le théâtre, ne lui était pas aimable et répondait d'assez mauvaise grâce aux jolies avances qu'il lui faisait. Elle ne prenait pas Figaro au sérieux ; elle le taquinait, l'ingrate ! elle qui avait tant profité des plaisanteries du barbier philosophe contre l'ancien régime.

Voici un exemple de ces taquineries :

On sait que Beaumarchais s'était fait imprimeur pour éditer Voltaire. Le fisc révolutionnaire ne s'imagina-t-il pas de le forcer à prendre et à payer patente ? Beaumarchais s'indigna ; il y eut la grande colère de Beaumarchais, plus attique que celle du père Duchesne. Mais enfin il dut payer et il paya, comme nous l'apprend un petit article méchant du patriote Gorsas, dans son *Courrier des 83 départements,* du 8 mai 1792 :

Nouvelles espiègleries de Figaro.

La grande colère de M. Caron de Beaumarchais est passée. Quoi qu'il ait juré sur son *honneur,* le 21 avril, qu'il ne

devait prendre ni payer de patente, il vient, le matin du 5 mai, de prendre et payer celle de 1791, comme tenant une fonderie de caractères, rue du Faubourg-Saint-Antoine. Il a donné 357 livres 10 sols. Son loyer est de 3000 livres.

Mais le procureur de la Commune lui représentera, sans doute, qu'il n'a encore fait là que la moitié de son devoir. Car la loi du 17 mars, art. XI, porte que, dans le mois de décembre, tout citoyen sujet à la patente fera sa déclaration devant la municipalité et en payera le quart, et d'avance. Il faut donc que le *bon homme* envoie encore à l'hôtel Soubise, pour les six premiers mois de 1792, 225 livres, sous peine d'une amende du quadruple du prix de la patente.

La colère de Figaro, patenté malgré lui, amusa les Parisiens de 1792. Mais voici un trait plus franchement comique. Beaumarchais ne fut pas seulement membre de la Commune provisoire : il se vit un instant, pendant quarante-huit heures, nommé ministre de l'intérieur. Oui, le portefeuille arraché au pédagogue Roland faillit passer aux mains du joyeux barbier.

Quand Louis XVI eut chassé son ministère girondin, sa politique fut simplement de se maintenir jusqu'au jour prochain et désiré où l'armée austro-prussienne entrerait dans Paris pour le rétablir dans son autorité d'antan. D'ici là, il fallait garder une apparence légale, avoir des ministres qui tourneraient tant bien que mal la manivelle de la Constitution, des hommes à tout faire qui ne donneraient pas aux patriotes de prétexte pour bousculer le trône avant que nos amis les ennemis vinssent le réparer. Le roi eut du mal à trouver de tels ministres : la partie était dangereuse à jouer, et c'était sa tête qu'on risquait, pour peu que le roi de Prusse lambinât en route. Il fallait un Figaro pour cette comédie constitutionnelle, et justement on avait sous la main Figaro lui-même, encore alerte et fringant, quoique sexagénaire, avec cent tours dans son sac pour duper les Bartholos jacobins. Le 17 juin 1792, Paris apprit avec stupéfaction que Beaumarchais était ministre de l'intérieur. Camille Desmoulins l'annonça à la Société-mère comme chose faite. Beaumarchais remplaçait Roland à l'intérieur, Lajard remplaçait Dumouriez à la guerre. Et Gorsas, toujours impitoyable pour Beaumarchais, imprima dans son *Courrier* du 18 juin 1792 :

Avant de porter le coup décisif, le monarque veut encore nous amuser. On dit que le dernier fantôme de ministère qu'il doit nous présenter est digne du maître et des principaux valets... Le département des affaires étrangères doit être confié à M. Chambonas; celui de la guerre à un sieur Lajard; enfin le ministère de l'intérieur est promis à qui?... à Figaro, barbier de Séville et doyen des fripons de Killerine!!!

A l'indignation succéda un immense éclat de rire. Le portefeuille, à peine reçu, tomba des mains de Figaro. La nomination ne fut pas signée ou, si elle le fut, on la déchira, et le joyeux souvenir de cette aventure comique s'effaça bientôt dans les préoccupations de la défense nationale : il s'effaça même si bien que les biographes de Beaumarchais ne semblent pas avoir su que l'auteur du *Barbier* avait figuré sur la liste ministérielle de la monarchie expirante.

C'est bien là le caractère de son rôle dans la Révolution. Il apparaît et disparaît aussitôt; il vise la proie et n'obtient que l'ombre, où il se débat et où il n'est pas commode de le suivre. Très sérieusement chargé par le Comité de salut public de faire l'affaire des fusils, on l'expédie à l'étranger en mission officielle et secrète, et il se produit ce quiproquo qu'on l'inscrit sur la liste des émigrés. Il ne peut rentrer en France. Ses biographes croient qu'il ne parvint à se faire rayer que sous le Directoire. C'est une erreur : il fut rayé quelque temps auparavant, comme le prouve cet arrêté inédit du Comité de sûreté générale (Archives nationales, A F, II, 161) :

Le Comité de sûreté générale rapporte l'arrêté qui pourrait avoir été pris par l'ancien Comité, pour faire porter Caron Beaumarchais sur la liste des émigrés; arrête que le présent sera communiqué à celui de Salut public, à celui de législation et au département de Paris. — *Signé :* BERGOEING, président, SEVESTRE, PIERRET, PÉMARTIN, MONTMAYOU, COURTOIS, BOUDIN, M.-J. CHÉNIER. — 12 messidor an III.

Ainsi on ne savait même pas si réellement on avait porté Beaumarchais sur la liste des émigrés, et on rapporte solennellement un arrêté *qui pourrait avoir été pris!* Avec ce diable d'homme, tout se complique en imbroglio, et l'équivoque comique s'acharne après lui.

***

Je n'ai pas d'autres petits papiers sur Beaumarchais, et si ceux que j'ai produits vous paraissent moins neufs et moins amusants que je ne l'ai cru, j'aurai du moins montré que, pour l'histoire de Beaumarchais et bien d'autres questions, les journaux de la Révolution sont une source riche et inexplorée. Si jamais, comme je l'espère, on entreprend une édition des œuvres complètes du prestigieux écrivain, il faudra faire avec soin le dépouillement de ces gazettes oubliées, qui gardent encore plus d'une surprise. Et en terminant je demanderai pardon aux admirateurs graves de Beaumarchais si j'ai parlé de lui en riant, comme en parlaient les contemporains. Qui sait? Peut-être y avait-il en Figaro un homme d'État méconnu, et peut-être les Français de 1792, nés trop malins, eurent-ils grand tort de ne pas prendre au sérieux ses velléités politiques, eux qui laissèrent sans sourire d'autres auteurs comiques, Fabre d'Églantine et Collot-d'Herbois, prendre part au gouvernement de la France. Mais est-il bon que les dramaturges gouvernent? Est-il à souhaiter que les

poètes soient ministres? Graves questions, que je n'essayerai point de résoudre à propos de l'émigrette et à la fin de cette innocente contribution à la biographie littéraire et politique du hardi moqueur dont la plus singulière audace fut peut-être de vouloir gouverner ses concitoyens après les avoir fait rire.

F.-A. AULARD.

POÉSIES (1)

AT HOME.

Écarte ton esprit de l'abîme des causes,
D'où revient tout plongeur pâle et les yeux hagards :
Trop obscur et terrible est l'océan des choses :
Vois, ton amante est là qui t'ouvre ses regards.

Rêve, contemple, oublie, adore-la, fais d'elle,
De ses bras merveilleux ta tombe ou ta prison ;
Fais de son corps d'enfant, de ses yeux d'hirondelle,
Fais de sa chair de fleur ton tranquille horizon.

Tu ne peux être un Dieu : sois un homme, et ne rêve
Que devant le mystère et l'amour de ses yeux,
Quand par moments sur toi leur paupière se lève,
Laissant filtrer comme un matin délicieux.

Ne cherche plus où tend la destinée humaine.
Aspire le pavot troublant de sa beauté,
Et tel qu'un mort dans la prairie élyséenne,
Bois sa chère douceur comme une eau du Léthé.

***

L'IVRESSE DES AMANTS.

L'ivresse des amants fait la splendeur des nuits :
C'est mon cœur que j'écoute en cet oiseau qui pleure;
Un écho de mon cœur palpite en tous ces bruits,
Et mon âme se mêle au souffle qui t'effleure.

Ce qui rend ce grand ciel à nos regards si doux,
C'est l'ivresse d'aimer qu'exhale tout notre être,
Et c'est par tout l'amour qui rayonne de nous,
Que cette immense nuit nous caresse et pénètre.

— Sois donc ivre, ô mon âme, et sois ivre toujours;
La seule illusion fait la beauté des choses ;
Et pleure aussi parfois, sachant que tes amours
Ont la fragilité des lèvres et des roses.

Chants de l'amour et de la mort.

***

RÊVERIE PANTHÉISTE.

Sans chercher le pourquoi des choses, sans penser,
Dans cet infini clair laisse flotter ton âme ;
Aime et rêve sans fin, et laisse-toi bercer
Par ce chant de la Mer, qui rit comme une femme.

Oh! tous ces oiseaux blancs tourbillonnant dans l'air!..
Être libre, et comme eux s'envoler par l'espace;
Comme ces oiseaux fous, qui tournent sur la mer,
Flotter, être emporté dans le grand vent qui passe!...

Mêler toute son âme à l'univers vivant,
Et ne plus étouffer à l'étroit en soi-même,
Et se donner à tous, s'enfuir avec le vent,
Pour passer caressant sur tout ce que l'on aime!...

Être ce ciel de mai, dont la clarté nous luit,
Et si douce attendrit toute âme qu'elle touche ;
Être le souffle tiède et vague de la nuit,
Qui trouble les amants en effleurant leur bouche!...

— Pourquoi rêver si loin ? Sois un grand cœur aimant,
Plus débordant d'amour que n'est la nuit immense,
Dont la pitié s'épanche intarissablement,
Et qui se donne et souffre, et toujours recommence !

Chants panthéistes.

***

NOTRE-DAME LA MORT.

Berceuse des cercueils, semblables à des lits,
Où se goûte un sommeil plein de profonds oublis,

Qui te glisses vers nous, et sans vaines paroles,
Seule nous sais guérir à jamais et consoles,

Doux oreiller pour les forçats et les maudits,
Toi la bonne logeuse, après les noirs taudis,

Foi des justes vaincus, espoir du misérable,
Sois des tristes bénie, aïeule vénérable !

Notre-Dame la Mort, au front ceint de pavots,
Qui mets fin aux douleurs et mets fin aux travaux,

Qui pourtant fais couler bien des larmes amères,
Effroi des triomphants, des amants et des mères,

Par toi dans l'univers tout se doit désunir;
Te faut-il exécrer, ou te faut-il bénir?

Notre-Dame la Mort par qui seule, assouvie,
L'âme ardente s'apaise au sortir de la vie,

Qui calmes toute haine et la sais désarmer,
Oh! te faut-il maudire ou te faut-il aimer?

Chagrins, remords, par toi tout s'efface et tout passe,
Halte sûre et tranquille, abri frais dans l'espace,

Toi qui survis à tout, funèbre Déité,
Es-tu l'unique et la durable Vérité?

Toi qui règnes au ciel ainsi que sur la terre,
Le vrai néant est-il au fond de ton mystère?

Sombre sœur de l'Amour, oh! quel sens a ta loi?
Tu travailles pour lui, qui travaille pour toi!

Quand tu reprends ma chair froide, immobile et nue,
Par delà qu'y a-t-il, qui suive ta venue?

---

(1) Extrait du volume que notre collaborateur Jean Lahor fait paraître aujourd'hui à la librairie Lemerre, sous ce titre : *l'Illusion.*

Oh! cette pauvre chair qu'emporteront tes bras,
La prenant en pitié, ne la réveille pas!

Qui sait ce qui m'attend, s'il me faut encor naître,
De ma place à venir dans l'océan de l'être?

Trop de hasard préside aux partages du sort,
Et plus sûr est ton lit, Notre-Dame la Mort!

Les heures sombres.

*
* *

MATINÉE DE PRINTEMPS.

Je marchais ébloui par le matin vermeil;
Le fourmillement d'or de la mer au soleil
Aveuglait mes regards, et je me sentais l'âme
Près d'elle s'alanguir à ses soupirs de femme.
Les flots étincelaient parfois comme des yeux.
Des troupes d'oiseaux blancs jetaient des cris joyeux,
Tournaient et plongeaient fous, venant tremper leurs plumes
Aux vagues qui riaient de longs rires d'écumes;
Et tout chantait, vibrait sous le vent matinal.
C'était un paysage immense, sans égal :
Sur cette mer d'azur, près de ses bords, une île,
De brume enveloppée encor, dormait tranquille :
Telle une fleur sur un grand vase de lapis;
Et très haut dans les airs, en leur blancheur de lis,
Par delà les cités et les vagues campagnes,
Géantes, se dressaient des chaînes de montagnes.
Leurs neiges en un ciel doux comme le satin
Mêlaient leur candeur vierge à celle du matin;
Et des pêchers piquaient ce ciel de leurs fleurs roses.
J'allais ainsi, charmé par la beauté des choses,
Quand auprès de la ville, au détour d'un chemin,
Un pauvre enfant aveugle, et qui tendait la main,
M'apparut, oh! si maigre et pâle, si sordide
Et morne, avec ses yeux dont l'orbite était vide.
Quelques loques couvraient son corps à demi nu.
La mère était malade, et le père inconnu.
Jamais nulle caresse adoucissant sa peine;
Le soleil baisait seul cette laideur humaine;
Nul mot tendre au matin, alors qu'il s'en allait;
Les passants étaient durs : il était sale et laid.
Et je songeais, voyant sa misère profonde,
A ce vautour du mal toujours aux flancs du monde,
A ce fond ignoré de muettes douleurs
Qu'auprès de nous jamais ne trahissent des pleurs,
Puis aux hasards créant la naissance des êtres,
A ces enfants punis du péché des ancêtres,
Aux horreurs de la vie, à ses iniquités,
A tant de châtiments qui sont immérités;
Et près de cet enfant dont les yeux étaient vides,
Je ne voulus plus voir l'éclat des flots splendides,
Ni sur la terre en fleur la gloire du ciel bleu,
Tremblant qu'il n'y manquât la justice de Dieu.

Heures sombres.

*
* *

CRÉATIONS HUMAINES.

Éphémère et chétif, oh! que suis-je pour toi,
Infini monstrueux, éternelle Substance?
Sans borne est ta grandeur : que compte l'existence
De l'insecte rampant près du trône d'un roi?

Mais devant l'injustice où se complaît ta loi,
Mon âme t'a jugé, puis t'a fait résistance;
Moi, le néant, j'ai vu le fond de ton essence,
Et compris que le mal n'habitait pas qu'en moi;

Tu peux donc mépriser notre poussière humaine;
J'ai du moins cet orgueil que mon âme est sans haine,
Et que notre néant a su créer un jour

Ce qu'il ne trouvait point en tes mornes abîmes,
Des vertus, des pitiés, des tendresses sublimes,
Et l'absolu du beau, du juste et de l'amour!

Vers stoïciens.

JEAN LAHOR.

THÉATRES

ODÉON : *Une page d'amour*, pièce en cinq actes et sept tableaux, d'après le roman de M. Émile Zola, par M. Charles Samson.

J'ai quelque scrupule à démontrer une fois de plus qu'une pièce tirée d'un roman n'est presque jamais satisfaisante; l'auteur s'efforce de reproduire les épisodes les plus célèbres, et, par cela même, il est contraint de négliger le principal, c'est-à-dire la préparation, ce qui fait comprendre lesdits épisodes. Ici, par exemple, le point important de la pièce, c'est la mort de la petite Jeanne; elle se passe pendant l'entr'acte.

Pour parler plus spécialement d'*Une page d'amour*, j'ai peur que l'adaptateur n'ait insuffisamment compris le roman de M. Zola. Ce qui caractérise l'auteur de *la Débâcle*, c'est, si je puis dire, un symbolisme, ou au moins un synthétisme sans frein. On sait qu'il en a tiré parfois des effets d'une grandeur singulière; on sait aussi que ce parti pris ne va pas toujours sans quelque puérilité. Quoi qu'il en soit, et pour ne prendre les choses que sur l'apparence, le procédé de M. Zola est marqué surtout par un grossissement excessif des choses et des personnages qui représentent ces choses. C'est ainsi que, dans *Une page d'amour*, le roman tout entier tourne autour de la petite Jeanne. Si elle ne paraît pas trop « monstrueuse », c'est qu'elle est comme diffuse dans le livre, c'est qu'à côté d'elle et parallèlement se développent le roman d'Hélène, d'abord, et ensuite, ce qu'on pourrait appeler le roman de Paris, j'entends les descriptions nombreuses qui nous montrent les aspects différents de la grande ville, aspects répondant à certains états d'âme des personnages. Au théâtre, ce dernier élément devait forcément disparaître; la description à la scène, ce ne peut être

qu'une toile de fond : l'eût-on variée autant de fois et avec autant d'art que M. Zola a varié ses tableaux de Paris, nous n'y ferions guère attention. Ce qui compte, au théâtre, c'est moins ce qu'on voit que ce qu'on fait ou ce qu'on dit.

Il ne restait donc plus, comme cause d'intérêt, comme action, que le roman de Jeanne et le roman d'Hélène; et vous voyez déjà que, n'étant plus séparées par les parties descriptives qui tiennent tant de place dans le livre, ces deux intrigues vont se trouver plus étroitement unies l'une à l'autre. Je reviendrai sur ce point tout à l'heure.

Pour que les personnages nous intéressent, il faut que nous voyions clair dans leurs sentiments. En ce qui touche Hélène, rien de plus simple; elle aime Henri Deberle; c'est un sentiment connu de nous : pourvu qu'on nous montre ses principales étapes, nous n'avons rien à exiger de plus. Pour Jeanne, au contraire, le sentiment qui l'anime est extrêmement vague et obscur. C'est de la jalousie, mais une jalousie d'un ordre si spécial, qu'elle relève plutôt de la pathologie que de la psychologie. Jeanne est une malade; elle n'a pas neuf ans, et c'est déjà presque une femme; c'est au moins, physiquement, une enfant « trop avancée pour son âge ». Sa jalousie, pareillement, est une jalousie... comment dire? presque une jalousie de femme, comme sa tendresse pour Hélène est presque de l'amour; il y entre sans doute aussi de la jalousie d'enfant, d'une enfant qui craint de n'être plus seule dans le cœur de sa mère; mais ce n'est pas cela seulement... En somme, un sentiment très mystérieux, — M. Zola, qui n'est certes pas timide, ne l'a pas, ce me semble, expliqué très nettement, — un sentiment que (pour les motifs que je viens d'indiquer légèrement) j'aurais quelque embarras à analyser complètement ici. Et vous voyez déjà qu'il est, à plus forte raison, presque impossible à analyser au théâtre : d'abord, parce que ce sentiment est ce que je viens de dire; ensuite, parce que l'âge même du personnage lui interdit de nous donner des explications qui seraient un peu confuses peut-être, mais qui seraient cependant nécessaires pour l'intelligence du caractère.

Quelque complexe que puisse être la jalousie de Jeanne, remarquez que, — si ce que je viens de dire est vrai, — nous ne pouvons la connaître, au théâtre, que par ses manifestations; or, étant donné l'état maladif de Jeanne, ces manifestations sont toujours les mêmes. Elle embrasse fiévreusement sa mère, pivote sur elle-même, bat l'air de ses bras, et, finalement, s'étale par terre tout de son long.

Or je montrais tout à l'heure que, par les nécessités du théâtre, le roman de Jeanne et le roman d'Hélène se trouvaient étroitement liés l'un à l'autre. La progression du roman d'Hélène ne peut être marquée que par une scène d'amour; et chaque scène d'amour, — pour que le roman de Jeanne progresse en même temps, — devra être marquée par une manifestation nouvelle de sa jalousie; et vous savez ce que sont ces manifestations.

Il en résulte une monotonie qui, déplaisante au début, devient vers la fin absolument agaçante. La pièce se compose de sept tableaux : écoutez-en le sommaire impartial.

Premier tableau : Hélène apprend à Jeanne que sans doute elle épousera Rambaud. Jeanne se pâme. — *Deuxième tableau :* Chez les Deberle; Hélène se laisse tomber dans les bras d'Henri. Jeanne se pâme. — *Troisième tableau :* On ne voit pas Jeanne; mais elle est malade. — *Quatrième tableau :* Jeanne est encore malade; le docteur Deberle vient lui faire sa visite; il la trouve mieux, cause affectueusement avec Hélène... Jeanne se réveille et se pâme. — *Cinquième tableau :* Hélène sort, pressée d'aller prévenir Mme Deberle du danger qui la menace; Jeanne veut qu'on l'emmène : sa mère refuse... Jeanne se pâme. — Je passe sur le sixième tableau qui se déroule dans un lieu où les mères conduisent rarement leurs fillettes. Au septième tableau, nous retrouvons Jeanne. Elle se pâme, mais cette fois c'est pour de bon : elle est morte.

Ajoutez que chacun de ces évanouissements se produit (il le faut bien) au moment où le rideau baisse, et vous comprendrez combien ces pâmaisons successives sont monotones et agaçantes. Ce n'est pas tout. Au théâtre, il n'y a que ce qu'on nous montre qui compte. Or on nous montre ceci : chaque fois qu'Hélène se laisse embrasser, prendre la main, ou même faire la cour par Deberle, Jeanne est là. De sorte que, mal disposés déjà par les inévitables évanouissements de Jeanne, nous nous demandons comment Hélène n'attend pas d'être seule pour se livrer aux douceurs du flirt? Il y a une sorte d'impudeur à se laisser ainsi faire la cour devant une enfant. Et ce n'est pas tout encore. Qu'est Hélène? Une passionnée? Une tendre? Nous l'ignorons. Rien ne nous a préparés à sa chute si brusque, et qui, au théâtre, paraît tout à fait inexcusable. A moins que le lieu où elle succombe... L'influence du milieu ne serait-elle pas un vain mot?...

Plaisanterie à part, voyez où nous en sommes venus. Des deux héroïnes, l'une est incompréhensible et inexplicable par nature; l'autre nous reste inconnue, nous ne discernons aucune cause à ses actions : elle succombe, mais elle resterait sage qu'il n'y aurait rien à changer à la pièce. Des deux intrigues parallèles, du roman de Jeanne et du roman d'Hélène, le premier nous agace, le second nous laisse indifférents. C'est là ce qui devait dès l'abord sauter aux yeux de l'adaptateur, et je ne comprends pas qu'il ne l'ait pas vu.

Ce qui me fâche, ce n'est pas que la pièce soit manquée : elle ne pouvait pas ne pas l'être; c'est qu'elle soit manquée volontairement. Il me semble voir çà et

là je ne sais quelle prétention, quel parti pris; et quant à la prétention, elle est aussi injustifiée que possible. Si M. Samson s'est figuré faire du théâtre naturaliste, il s'est trompé autant qu'il est possible. M. Zola l'a cru sans doute aussi : mais il y a des grâces d'état... Faire une pièce avec des événements amenés volontairement (tels les apparitions ou les réveils de Jeanne), et avec des personnages qui n'ont d'autres « mouvements » que ceux qui leur sont imprimés par ces événements, cela peut être du théâtre, mais cela n'est assurément que du vaudeville ou du mélodrame. Et puis, la coupe en tableaux est certainement bonne pour les drames d'aventures, ou pour les études très serrées : pour le théâtre moyen, je crois bien que, décidément, elle ne vaut rien. Qu'on nous montre les différentes aventures que traverse Lagardère pour sauver Blanche de Nevers, rien de mieux; c'est Lagardère qui nous amuse, et plus il lui arrivera de choses, plus nous serons contents. De même qu'on nous expose les différents moments, les différents aspects d'un sentiment, et le retentissement qu'il peut avoir dans différents milieux et sur différents personnages, cela sera parfait. Mais faire des « tableaux » uniquement parce que Scribe faisait des « actes », ou parce que M. de Goncourt, M. Zola et leurs élèves ont déclaré que l'ancienne coupe avait fait son temps, cela ne signifie rien. Ou mélodrame, ou étude; si l'on veut mélanger les deux, on ne produit au théâtre, — on n'a produit jusqu'ici, tout au moins, — que des œuvres informes, des *Germinie Lacerteux*, des *Père Goriot*, des *Charles Demailly*, des *Page d'amour*. Un exemple : au troisième tableau, Deberle, qui n'a pas revu Hélène depuis la scène du baiser, arrive chez elle fort avant dans la soirée. Il est anxieux, passionné... Comment ne lui a-t-elle pas donné signe de vie? Comment ne l'a-t-elle pas revu?... Hélène l'arrête : Jeanne est malade, mourante, peut-être... Et aussitôt, par un effet naturel de l'habitude professionnelle, Deberle, d'amant, redevient médecin; il ne voit plus qu'une malade à guérir. Cela est juste et intéressant. Mais ce n'est qu'une indication. De ce sentiment vrai, on pouvait, on devait faire sortir une scène qui, elle aussi, eût été vraie. Mais la coupe en tableaux interdit tout développement moral... On dirait que M. Samson n'a pas vu qu'il y avait là quelque chose de curieux et de neuf; il a reproduit la scène parce qu'elle était dans le livre, comme il a reproduit pieusement des phrases qui, belles sans doute à la lecture, deviennent simplement ridicules quand c'est une petite bourgeoise qui les prononce...

L'accueil fait à *Une page d'amour* a été extrêmement froid. Cela est très fâcheux pour l'Odéon qui, depuis plus de six mois, se livre à un travail acharné. Mais, si cet échec pouvait convaincre MM. Marck et Desbeaux que le prestige d'un nom célèbre perd toute sa valeur au théâtre, s'il pouvait décider les jeunes dramaturges à tirer leurs pièces de leur propre fonds au lieu de compter sur la popularité d'un de leurs anciens, — il n'y aurait à cela que demi-mal.

La pièce est bien mise en scène, excepté pour les toilettes de Mme Brindeau, qui sont beaucoup trop élégantes. Elle est bien jouée dans son ensemble. Mme Jeanne Brindeau, à part le léger reproche que je viens de lui faire, a rendu avec beaucoup de force et de pathétique le personnage d'Hélène. Auprès d'elle, il faut citer MMmes Raucourt, Fège et Piernold, et même Mlle Guernier, dans un rôle insupportable de petite femme évaporée; MM. Brémont, Albert Lambert et Cornaglia; et enfin ne pas oublier Mlle Basset, tout à fait gentille et naturelle dans le petit rôle de Pauline.

JACQUES DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

Le Procès des Dames.

(1920).

L'histoire doit rendre cette justice à Charles Floquet que la seconde partie de sa vie fut toute différente de la première. Tandis qu'il avait employé la première à la phraséologie, il consacra la seconde à la méditation. Si bien que la rosée de l'adversité aidant, quelques idées commencèrent à germer sous son crâne jusqu'alors inoccupé. Certains biographes signalent même que, sur la fin de ses jours, Charles Floquet se plaignait fréquemment d'avoir la tête lourde. Manque d'habitude, sans doute.

Après les élections de 1893, Charles Floquet était devenu un des chefs occultes et les plus autorisés de l'opposition, composée des débris du parti jacobin.

Il recevait volontiers les jeunes jacobins et ne se faisait pas faute de leur communiquer les fruits tout frais de sa sagesse récente.

— Que voulez-vous, jeunes gens? leur disait-il. Vous voulez renverser le gouvernement? Bravo! Mais il faut de la patience. Attendez! attendez!

— Attendre quoi? demandaient les ardents jouvenceaux.

— Quoi? murmurait le vieil homme d'État avec un petit rire sarcastique. Vous demandez quoi?

Et se tournant vers son ami Georges Clémenceau, il le prenait à témoin de cette candeur.

— Dites donc, Georges, ils demandent quoi? Mais enfants que vous êtes, attendez que votre tour soit venu; votre tour d'être la Vertu. Car vous le serez un jour; car c'est chacun son tour d'être la Vertu. Nous, nous l'avons été en 1863, de 1863 à 1870, et puis sous le Seize-Mai aussi. Nous représentions la légalité, le droit... Ensuite ç'a été leur tour à eux, à ceux qui ont

maintenant le pouvoir... C'est en 1905 qu'il est venu... Ils avaient attendu vingt ans!.. Ils représentaient la probité, l'intégrité... Eh bien, soyez tranquilles jeunes gens, vous représenterez vous aussi une forme de la Vertu... Laquelle? Je ne sais pas encore... Il est certain que ce gouvernement a un vice! Le tout est donc de le trouver... Cherchez, mes amis, furetez! Et écoutez-moi bien : le jour où vous serez la Vertu, ftt! ftt! il n'y en aura plus de gouvernement! Ftt! évanoui le gouvernement! C'est bien simple!

Les jeunes jacobins admiraient, puis furetaient; mais en vain. Deux ou trois tentatives pour entraîner des parlementaires dans des opérations de bourse véreuses échouèrent misérablement et firent beaucoup de tort à l'opposition.

Les nouveaux parlementaires étaient tous des hommes de goûts modestes à qui le traitement coutumier suffisait pleinement ou bien de riches capitalistes que la fortune mettait à l'abri des tentations. En outre, les retentissants scandales de Panama grondaient encore à leurs oreilles comme des échos avertisseurs et préservatifs; et les moins honorables avaient acquis ainsi la conviction qu'il était inconvenant à la fois et dangereux de gagner de l'argent d'une façon illicite.

L'opposition avait donc commis une grave erreur en attaquant la majorité d'un côté où elle se trouvait naturellement et comme instinctivement gardée. Dès lors, plus avisée, elle dirigea dans une autre voie ses manœuvres et ses efforts.

*
* *

Durant plusieurs années, ces efforts demeurèrent sans résultat. Pendant que un à un, les chefs jacobins disparaissaient; la majorité affermissait son autorité par d'heureuses réformes fiscales ou sociales, multipliait les innovations populaires, gagnait des sièges à toutes les élections. On put même croire un instant que le parti jacobin était ce qu'on appelle un parti fini.

— Une question de temps! disait en 1919 M. Gobert, le jeune président du conseil. Ils ne sont plus que trente à l'Assemblée. A la prochaine législature, ils ne seront plus que vingt. A la suivante, zéro. C'est fatal, voyez-vous!

On ne sait jamais ce qui est fatal, et M. Gobert ne le savait pas plus que personne.

Le 10 février 1920, il eut l'occasion de s'en apercevoir.

Le matin de ce jour-là, *l'Austérité*, le plus terrible journal de l'opposition jacobine, publia un article intitulé : *Nos bons fêtards!* où elle déclarait avec la dernière insolence que les hommes de la majorité n'étaient qu'une cohue d'affreux débauchés, voués aux pratiques les plus blâmables.

Le gouvernement avait à peine eu le temps de délibérer sur les mesures à prendre contre *l'Austérité*, que le même jour, *le Ranc*, journal jacobin du soir, lançait, sur les quatre heures, un numéro à sensation, qui débutait par un article sanglant intitulé : *Leurs mœurs!* et contenait en outre les insinuations les plus accablantes pour le parti au pouvoir.

Le Ranc demandait, avec une hypocrisie féroce, s'il était vrai qu'un certain M. Leboy, ministre des finances de juillet à décembre 1910, et membre influent de la majorité, avait abusé de ses prérogatives ministérielles pour obtenir au mois de novembre de ladite année les bonnes grâces d'une certaine Mme Tarmier; s'il était vrai que peu de mois après, ladite dame avait succombé de honte et de chagrin; enfin s'il était vrai que M. Leboy, en 1910, fût déjà marié et père de famille.

Le lendemain matin, *l'Austérité* insérait un démenti formel de M. Leboy. Mais au-dessous de cette lettre, elle publiait trois ou quatre billets de M. Leboy à Mme Tarmier, où le ministre, dans les termes les plus tendres, apprenait à cette dame qu'un de ses protégés venait d'obtenir satisfaction, qu'un autre ne manquerait pas de bientôt l'obtenir et qu'il était tout prêt à en recevoir un troisième qu'il désignait par son nom. Ces lettres se terminaient toutes par des sollicitations sur la nature desquelles le doute n'était pas permis.

Le soir, *le Ranc* donna une nouvelle rectification de M. Leboy. Assurément, déclarait celui-ci, il n'avait pas été pour Mme Tarmier un étranger, et il avait même cherché à lui donner les témoignages les plus éclatants de sa sympathie. Mais de ces faits pouvait-on conclure qu'il avait abusé du pouvoir pour servir ses goûts particuliers? C'étaient là des calomnies que tout son passé démentait et qu'il repoussait du pied.

Au bout de la semaine, le pied de M. Leboy se lassa de repousser le monceau d'accusations que *l'Austérité* et *le Ranc* avaient quotidiennement accumulées contre lui, joignant souvent le calembour à l'outrage. La lutte était impossible. Il avait suffi de huit jours pour déconsidérer le pauvre M. Leboy devant l'opinion.

C'est alors que la presse officieuse, qui s'était, par ordre, tue jusque-là, entra en scène et essaya de sauver l'infortuné. Elle arguait que la dame Tarmier n'était pas morte de honte et de chagrin, mais des suites d'une très ancienne maladie de foie; et, en outre, elle posait la question de savoir s'il était interdit à un ministre d'éprouver des affections sentimentales, si cela n'était pas conforme à la nature humaine, si chacun n'en faisait pas autant.

Ces généralités modérées et raisonnables se heurtèrent à l'incrédulité hargneuse d'un public prévenu. La conduite de M. Leboy était jugée par tous abominable, sans excuse.

Mais quelle ne fut pas l'indignation du pays quand *l'Austérité* et *le Ranc* commencèrent la publication d'une nouvelle série de dossiers d'où il résultait que deux

autres ex-ministres, MM. Camille et Jonzac, plus six membres de l'Assemblée, s'étaient rendus coupables de méfaits analogues à ceux de M. Leboy.

Partout on retrouvait le même système corrupteur : promesses de faveurs publiques en échange de faveurs privées.

Il n'y eut qu'un cri de réprobation contre le régime pourri qui avait engendré de pareilles infamies.

Le gouvernement, affolé, prononça la dissolution de l'Assemblée, convoqua les électeurs pour le mois de juin suivant, et livra les suspects à la justice.

Les prédictions de Charles Floquet s'accomplissaient. La Vertu avait changé de côté.

***

L'instruction, ouverte au début de mars, fut close à la fin d'avril par un juge d'instruction expéditif, qu'activaient, il est vrai, les encouragements un peu comminatoires de *l'Austérité* et du *Ranc*.

La chambre des mises en accusation retint tous les inculpés; et, par un arrêt rendu le 5 mai 1920, les renvoya devant la cour d'assises pour répondre des crimes visés par les articles 331, 333 et 334 du Code pénal.

Certains publicistes objectèrent dans les feuilles que les forfaits reprochés aux parlementaires ne tombaient pas sous le coup des articles plus haut cités, puisqu'il n'était pas établi que les victimes eussent opposé aux accusés la résistance prévue par le Code. Mais leurs remarques sensées n'eurent aucun succès. Le sentiment public n'avait que faire de ces subtilités juridiques. Il passa outre.

Conséquemment, le célèbre procès dit des Dames s'ouvrit le 15 mai suivant par une superbe journée d'été. De nouvelles dénonciations avaient porté à trente le nombre des inculpés; et l'on affirmait dans le prétoire que bien des criminels avaient encore échappé.

Les détails du procès sont trop douloureux, hélas! pour qu'il paraisse utile de les rapporter ici.

Mais ce qu'on ne doit pas négliger de rappeler, c'est l'inconscience morale ou, si l'on veut, l'immoralité inconsciente dont témoins et accusés firent preuve d'un bout à l'autre de ces tristes débats.

Vraiment, quand on relit les comptes rendus des audiences, on en vient à douter s'il n'est pas nécessaire que de temps en temps d'effroyables scandales éclatent pour enseigner au peuple les diverses vérités de la morale.

La plupart des inculpés jurèrent qu'ils n'avaient pas cru mal agir en subornant ainsi des dames au détriment des citoyens et aux dépens des contribuables. Plusieurs d'entre eux même ricanèrent quand le ministère public leur reprocha d'avoir trahi leurs confiantes épouses. M. Leboy et quelques autres invoquèrent pour leur défense qu'ils n'avaient jamais participé à aucune opération financière. Évidemment, tous ces hommes ne sentaient pas, ne comprenaient pas la gravité des faits dont ils étaient inculpés. Une inconcevable perversité les avait aveuglés et perdus!

La déposition de la dame Aynot de Laguerrie semblera significative à cet égard.

C'était chez elle, dans son salon où se réunissaient les notabilités gouvernementales, que M. Leboy avait connu Mme Tarmier.

Lorsque le président la questionna sur ce qu'elle avait su de l'intimité de l'accusé avec la défunte, Mme de Laguerrie répondit en souriant :

— Mais je le savais comme le savait tout le monde. Je n'y prenais pas garde...

— Et vous avez toléré ce manège chez vous, à votre foyer? demanda ensuite le président.

— Assurément... Il eût été ridicule de me mêler à cette affaire... Je voyais de pareilles choses partout et chaque jour. Je n'ai jamais songé à m'en offenser...

Le cynisme de cette créature révolta l'auditoire, et elle dut interrompre sa déposition parmi d'indescriptibles huées.

***

Le procès se termina après quinze jours de débats.

Sauf trois députés, qui avaient pu établir scientifiquement leur incapacité, tous les accusés furent condamnés à des peines variant de un à deux ans de prison.

C'est ainsi qu'en paraissant servir les rancunes d'un parti, la Vertu a encore étendu le vaste domaine de son influence. Le droit, la probité, la chasteté sont désormais, grâce à elle, articles de foi pour tous.

Encore quelques scandales instructifs, et elle régnera complètement dans notre pays purifié.

FERNAND VANDÉREM.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

NAPOLÉON A L'ILE D'ELBE, D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS.

La revue américaine *Century* du 1er mars publie un document d'un intérêt historique et psychologique exceptionnel, que nous regrettons de ne pouvoir, faute d'espace, traduire tout entier. C'est la relation détaillée du voyage de Napoléon à l'île d'Elbe et de son installation dans cette île. L'auteur de cette relation, le capitaine Ussher, de la marine anglaise, plus tard amiral, commandait en 1814 la frégate *Undaunted* qui servit à transporter l'empereur de Fréjus à l'île d'Elbe. Son récit, écrit à l'aide de notes prises au jour le jour, est un modèle de bonne foi, de clarté et de précision. En voici du moins quelques passages :

« En arrivant à Fréjus, je trouvai Napoléon logé dans la petite auberge du Chapeau-Rouge, la seule hôtellerie de la ville. Son fidèle compagnon dans le malheur, le comte Bertrand, était de garde à la porte de sa chambre; il courut m'annoncer, et revint aussitôt pour m'introduire auprès de son maître.

« Napoléon portait l'uniforme de sa garde, avec l'étoile de la Légion d'honneur. Il s'avança au-devant de moi, tenant un livre dans sa main. Il me reçut avec une extrême politesse : ses manières étaient dignes, mais il paraissait avoir pleine conscience de sa position. Après m'avoir posé plusieurs questions sur mon navire, il m'invita à dîner avec lui, et me congédia.

« Au dîner prirent part, outre Napoléon et moi, le prince Schouwalof, envoyé russe; le baron Koller, envoyé autrichien ; le comte Truxos (Truchsess), envoyé prussien ; notre envoyé, le colonel Campbell ; le comte Clam, aide de camp du prince Schwarzenberg; le comte Bertrand, et Drouot. Loin de paraître réservé, l'Empereur entra franchement dans la conversation, et s'y maintint avec une grande animation. Il témoigna d'une attention spéciale pour le baron Koller, assis à sa droite... Il parla de l'Elbe ; il dit que l'importance de ce fleuve était méconnue, que l'on pouvait s'en servir pour faire venir de Pologne à peu de frais les meilleurs bois pour les navires, etc.

« Je passai cette nuit à Fréjus; à quatre heures du matin, je fus réveillé par deux notables de la ville, qui vinrent m'implorer de faire embarquer l'empereur au plus vite, le bruit ayant couru que les soldats de l'armée d'Italie pénétraient en France, plus dévoués que jamais à leur chef. Ces messieurs craignaient que Napoléon ne voulût se mettre à la tête de ces soldats. Je leur dis que je ne pouvais rien pour leur donner satisfaction, et les engageai à porter leur requête aux envoyés des diverses puissances, ce qu'ils firent; et ce fut pour les envoyés une bien pénible aventure d'être, l'un après l'autre, tirés de leur sommeil à cette heure matinale.

« Sur la demande des envoyés, je résolus de tenter l'embarquement, dont Napoléon semblait en effet vouloir retarder l'heure. Je demandai une audience, et sitôt introduit, je dis que la crainte d'un changement dans la direction du vent me forçait à commander la mise à la voile immédiate.

« Le soir, à sept heures moins le quart, j'entrai de nouveau chez l'Empereur, et je restai seul avec lui dans sa chambre jusqu'à l'arrivée de la voiture qui devait le conduire au bateau. Il marchait de long en large, visiblement très soucieux. Nous entendions dans la rue un grand bruit de foule, sur quoi je fis observer que la populace française était la pire de toutes les populaces. « Oui, me répondit-il, « c'est un peuple singulier. » Et il ajouta: « Ils sont comme « des girouettes. »

« A ce moment, le comte Bertrand annonça l'arrivée de la voiture. Aussitôt Napoléon prit son épée, qui était sur la table et me dit: « *Allons, capitaine.* » Je me détournai pour voir si mon épée était facile à retirer du fourreau, m'imaginant que j'aurais peut-être l'occasion de l'en retirer. Devant la porte de l'auberge nous vîmes une masse de personnes de mine décente, les dames en grande toilette. L'Empereur s'avança vers une très jolie jeune femme, debout au milieu du groupe, et, sur un ton plein de courtoisie, il lui demanda si elle était mariée et combien elle avait d'enfants.

« Puis, sans attendre la réponse, il descendit l'escalier et entra dans la voiture, invitant le comte Bertrand, le baron Koller et moi à l'y accompagner...

« En arrivant sur l'*Untaunted* l'Empereur se découvrit, et salua les officiers rassemblés sur le pont. Puis il marcha vers l'avant, et je le vis s'entretenir avec ceux des assistants qui parlaient le français. Rien n'échappait à son observation...

« A quatre heures du matin il se leva, prit une tasse de café très fort; à sept heures il vint sur le pont. Le mouvement du bateau ne semblait aucunement l'affecter. Au déjeuner, à dix heures, il était d'excellente humeur; il nous entretint longuement du désir qu'il avait eu de faire la paix avec l'Angleterre...

« Après le déjeuner il employa quelques heures à lire; puis il revint sur le pont et y resta deux ou trois heures, très attentif à tous les travaux des matelots.

« Le soir, un petit bateau de commerce génois passa près de nous. Je le fis examiner; et comme Napoléon était impatient de savoir les nouvelles, je mandai à bord le capitaine. Napoléon était sur le pont, il portait une redingote et un chapeau rond. J'envoyai vers lui le capitaine du petit bateau; un moment après je vis ce brave homme entrer dans ma cabine. « Ah! me dit-il, votre capitaine est l'homme « le plus extravagant que j'aie jamais rencontré! Il m'a posé « toute sorte de questions, et, sans me donner le temps de « répondre, il m'a répété ces questions une seconde fois. » Je lui dis alors quel était l'homme qu'il avait pris pour le capitaine; il parut stupéfait, et bientôt me quitta, espérant revoir encore son interlocuteur ; mais Napoléon était déjà descendu. Quand je dis à Napoléon que cet homme s'était étonné de sa façon d'interroger vite, et en répétant les questions, il me répondit que c'était le seul moyen d'arracher la vérité à des gaillards de cette espèce.

« Un matin qu'il était sur le pont et que nous longions la côte de Ligurie, par un temps très clair, nous eûmes une pleine vue des Alpes. Napoléon s'appuya à mon bras, et pendant une demi-heure il resta immobile, les yeux fixés sur les montagnes. Je lui rappelai qu'il avait traversé ces montagnes, jadis, en des circonstances tout autres. Il me répondit simplement que c'était vrai.

« Comme le vent se levait, il me demanda, en riant, si nous n'étions pas en danger; il voulait ainsi taquiner le baron Koller, qui était près de lui, et qu'il plaisantait sans cesse sur sa peur d'un accident et son manque de *pied marin*...

« Nous approchions des côtes de Corse, et comme le temps s'était décidément gâté, je manifestai l'intention de faire relâche à Bastia. Napoléon parut désirer extrêmement que nous fissions plutôt relâche à Ajaccio. Je lui expliquai que c'était trop en dehors de notre route. Alors il proposa de relâcher à Calvi, qu'il connaissait parfaitement : il nous parla de la profondeur de l'eau, des qualités et des défauts du port, etc...

« Le matin où nous passâmes en vue de Calvi, Napoléon vint sur le pont plus tôt que d'ordinaire. Il considéra le rivage, s'aidant d'une longue-vue. Il paraissait très excité. Il nous raconta des anecdotes de sa jeunesse. Nous tournâmes ensuite un cap saillant et rocheux; Napoléon, s'adressant au baron Koller, lui dit qu'une promenade sur le rivage leur ferait grand bien, et lui proposa de relâcher dans cet en-

droit pour explorer la falaise. Mais le baron me murmura dans l'oreille qu'il le connaissait trop bien pour se fier à lui, et me supplia de ne pas autoriser ce caprice...

« Lorsqu'on signala l'île d'Elbe, il devint d'une impatience extrême, courut à l'avant, s'informa des couleurs du drapeau qui flottait sur les batteries de l'île...

« *4 mai.* — Napoléon nous annonce à déjeuner qu'il a fait choix d'un drapeau pour l'île d'Elbe. Il nous montre un livre qu'il a emporté avec lui, et où sont figurés tous les drapeaux anciens et modernes de la Toscane. Il me demande mon opinion sur celui qu'il a choisi. Il me prie d'autoriser le tailleur du bord à en faire tout de suite deux exemplaires, dont l'un devra être hissé à une heure sur les batteries du port. A deux heures, débarquement officiel, au milieu d'une foule d'habitants qui crient : « Vive l'empereur ! » Napoléon est reçu par le préfet, le clergé et toutes les autorités. On lui présente les clefs sur un plateau. Il répond par un discours de compliments. La foule l'acclame.

« Nous allons à l'église, puis à l'hôtel de ville. Remarquant dans la foule un ancien soldat qui portait la décoration de la Légion d'honneur, Napoléon l'appelle et lui rappelle qu'il lui a remis cette décoration sur le champ de bataille d'Eylau. Le vieux soldat pleure abondamment...

« 6 *mai.* — Napoléon me demande de l'accompagner dans une tournée autour de l'île, pour étudier l'approvisionnement de l'eau. Il s'occupe aussi beaucoup de la canalisation. Il me dit qu'il a des plans pour un palais et une maison de campagne, une maison pour la princesse Pauline, des écuries, un lazaret, un dépôt de quarantaine...

« 9 *mai.* — J'accompagne l'Empereur à Longone, où nous déjeunons. On lui apporte des placets. Des jeunes filles lui offrent des fleurs, qu'il reçoit avec une infatigable condescendance, surtout de la main des jeunes filles qu'il trouve jolies... Nous rencontrons deux jeunes dames élégamment vêtues qui nous accostent pour nous complimenter. L'une d'elles, la plus jeune, raconte à Napoléon, avec une aisance et une gaieté parfaites, qu'elle a été invitée deux jours auparavant à un bal, mais qu'en apprenant que Napoléon n'y assisterait pas, elle est restée chez elle.

« 10 *mai.* — Napoléon gravit à cheval la plus haute des collines de l'île : de là, il voit la mer aux quatre côtés, avec à peine un mille de terre. Il regarde longuement, puis se tourne vers moi et me dit en riant : « Eh, eh ! mon île est bien petite. » Sur le sommet de cette île, il y a une petite chapelle et une maison qu'habitait récemment encore un ermite. Quelqu'un de nous dit qu'il faudrait être bien dévot pour venir si haut entendre la messe. « Oui, oui, dit Napo- « léon, le prêtre « peut dire ici autant de bêtises qu'il lui « plaît... »

« Parlant de ses maréchaux, il paraît regretter de n'avoir point congédié quelques-uns d'entre eux. Il aurait dû les remplacer par une troupe de jeunes gens qui lui auraient été entièrement attachés, tels que Masséna. Il considère Gouvion Saint-Cyr comme un de ses meilleurs soldats. Il dit que Ney est un homme qui ne vit que dans le feu des batailles, et qui se ferait tuer pour lui, mais, d'ailleurs, dénué de tout talent et de toute éducation. Marmont est un bon soldat, mais un caractère faible. Bernadotte s'est mal conduit, et aurait dû être jugé par une cour martiale. Junot est un homme des plus remarquables... »

Ce ne sont là que de courts fragments de cette relation : nous avons dû omettre les morceaux plus étendus, dont quelques-uns ont une valeur considérable au point de vue historique, ainsi la description de Marseille en 1814, et les conversations avec Napoléon sur divers épisodes de ses campagnes. Espérons qu'on nous donnera bientôt une traduction française de cet article, qui forme un pendant parfait au chapitre des *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand sur le séjour de Napoléon à l'île d'Elbe. T. W.

*
* *

LE JOURNAL-TÉLÉPHONE.

Après le théâtrophone, le journal-téléphone.

Cette dernière innovation nous arrive de Buda-Pesth ; elle est due à M. Théodore Buskas, ingénieur en chef et directeur de la Compagnie des téléphones de cette ville.

L'idée générale est des plus simples : centraliser par les moyens les plus rapides les nouvelles du monde entier et les communiquer *de suite,* par téléphone, aux habitants de la capitale hongroise.

Voici comment M. Buskas l'a fait entrer dans la pratique : il a installé au n° 6 de la Magyar utea un bureau de rédaction relié directement par téléphone à la Bourse, à la Chambre des députés, à l'Institut météorologique, à l'agence centrale des renseignements, etc., etc. Dans le premier bureau, les sténographes sont à leur poste, devant les appareils qui leur apportent les nouvelles toutes fraîches ; ils les notent rapidement sur un petit bulletin qu'ils transmettent au deuxième bureau, où l'on rédige la nouvelle en hongrois et en allemand, car une bonne partie de la population de la capitale ne possède pas encore la langue nationale.

Pénétrons dans la salle de transmission. Le local est étroit et les murs sont capitonnés pour isoler autant que possible les appareils des bruits du dehors. Deux employés sont assis devant une table, au-dessus de laquelle est suspendu un microphone enregistreur. L'un d'eux lit à haute voix devant l'appareil le carton que l'on vient de lui communiquer, tandis que l'autre attend que son collègue ait terminé pour reprendre les mêmes nouvelles en allemand. La lecture de ce carton demande environ un quart d'heure, de sorte qu'au bout de deux lectures hongroise et allemande, alternées, l'heure est écoulée et l'on apporte un nouveau carton.

Ce service d'information commence à neuf heures du matin et se termine à neuf heures du soir. On s'abonne pour la modique somme de 1 florin 50 (soit environ 3 francs par mois.)

L'abonné reçoit un petit appareil récepteur très simple, à l'aide duquel il peut, à toute heure de la journée, être au courant de ce qui se passe dans le monde entier. J'ai eu l'occasion de me servir de l'appareil nouveau à Buda, et j'ai pu constater que la transmission était parfaitement nette ; j'ai eu le plaisir d'apprendre que le Danube venait d'atteindre l'étiage de 5m,15 ; que le comte Apponyi venait de prononcer un remarquable discours à la Chambre des députés ; que l'heure zonale était à ce moment précis 10 h. 25 ; que M. Le Royer avait déclaré qu'il donnait sa démission pour raison de santé.

E. ROCHELLE.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris, MAY et MOTTEROZ. — Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 12 TOME II 25 MARS 1893.

M. JULES FERRY

La mort de M. Jules Ferry est, paraît-il, la fin d'une grande impopularité. Même un des écrivains les plus distingués du parti radical constate que, bien avant le dénouement tragique, elle allait en diminuant. Celui dont la candidature à la présidence de la République, en décembre 1887, avait jeté dans un tel émoi certaine fraction du peuple parisien, celui dont l'élection aurait fait « sortir les pavés de leurs alvéoles », a été élu président du Sénat, et les pavés n'ont pas bougé. Puis, quand a éclaté la fatale nouvelle, rares sont les feuilles hostiles qui ont eu le courage de l'invective quotidienne. Beaucoup se sont tues ; quelque chose s'est tout à coup passé dans les esprits et dans les cœurs ; parmi les bannières ennemies, il en est qui se sont inclinées devant la majesté de la mort.

L'article peut-être le plus violent a paru dans une feuille qui n'en est qu'à ses débuts. Il est particulièrement précieux, car il offre, en peu de lignes, le *compendium* et comme la quintessence de toutes les injures que la haine la plus ingénieuse a pu inventer pendant près de vingt années. Elles y sont toutes épinglées, cataloguées, remises à neuf, et cela dispense de recourir aux collections.

Cette impopularité, il ne serait pas mauvais, au moment où tous les partis font leur examen de conscience devant un cercueil, d'en rechercher les éléments.

C'est pendant le siège de Paris qu'on a entendu parler, pour la première fois, de l'impopularité de Jules Ferry. Il est alors « celui qui affama les Parisiens ». Et l'on forge le mot, qui n'a pas été perdu depuis, de « Ferry-Famine ». Comment a-t-il affamé les Parisiens? Avait-il eu à préparer de longue main l'approvisionnement de Paris? Non, du 9 août au 4 septembre, ce soin incomba au ministère Palikao. Le 5 septembre seulement, M. Ferry put se mettre à l'œuvre; le siège commença le 18. Ce n'est pas en treize jours qu'on peut approvisionner, pour si longtemps, une ville comme Paris. Seulement, comme il était un de ceux qui entendaient pousser la résistance jusqu'au bout, il constata bientôt qu'on n'irait pas loin si la population tout entière ne se soumettait au rationnement. C'est donc grâce à lui que Paris a dû de pouvoir résister pendant cinq mois à toutes les forces de l'Allemagne et à ne capituler qu'au moment précis où la faim allait sévir sur deux millions d'âmes. Cette longue résistance a étonné l'Europe, déconcerté les prévisions des sages, imposé au vainqueur le respect du vaincu. Paris est devenu alors l'héroïque cité, et tous les Parisiens se sont considérés comme des héros.

Au lieu de savoir gré à l'homme qui avait rendu possible cet héroïsme en réparant les fautes de ses prédécesseurs, comment s'est-on ensuite retourné contre lui avec une telle fureur? De tant de privations on s'est fait grand honneur et à lui grand grief. Les Parisiens veulent-ils donc faire croire à l'Europe qu'ils furent des héros malgré eux? Il faut opter : gardez la rancune, soit, mais alors rendez la gloire.

Il y a aussi la légende des « massacres ». Quels massacres? Au 31 octobre, il n'y a eu que deux coups de fusils tirés, et c'est sur M. Ferry qui venait sommer les insurgés d'évacuer l'Hôtel de Ville. Au 22 janvier, quels

sont les auteurs du sang versé? Évidemment ceux qui, sous le bombardement prussien, venaient assaillir l'Hôtel de Ville. D'ailleurs, aucun membre du gouvernement n'a commandé le feu : entre gardes nationaux des deux partis, les coups de fusil sont « partis tout seuls ». Et quels sont ceux qui se plaignent aujourd'hui? Rappelez-vous la salve meurtrière de la place Vendôme et la fusillade des deux généraux à Montmartre, qui furent le signal de la guerre civile.

*
* *

Passons dans un autre camp; nous recueillerons d'autres griefs. Tout d'abord l'article 7. A ceux, à celles que ce chiffre fatidique met encore en émoi, demandez ce que c'est, au juste, que l'article 7. Ils seront sans doute embarrassés de répondre : on peut avoir la rancune tenace et la mémoire courte; on obéit à un mot d'ordre donné, il y a treize ans, et dont on a oublié le sens. On étonnerait beaucoup d'orléanistes en leur faisant lire cette même disposition, sous le nom d'article 36, dans le projet de loi présenté en 1836 par M. Guizot; puis, sous d'autres numéros, dans les projets présentés en 1841 et en 1844 par M. Villemain. Si les Chambres de Louis-Philippe se sont refusées à voter ces projets, est-ce parce qu'ils interdisaient l'enseignement aux membres des congrégations autorisées? Non, c'est parce que les bourgeois d'alors n'entendaient le permettre ni aux congrégations autorisées ou non, ni aux ecclésiastiques séculiers, ni même aux laïques qui n'étaient pas membres de l'Université. Ils voulaient maintenir dans son intégrité le monopole universitaire. Quand le duc de Broglie d'aujourd'hui s'élevait au Sénat contre les propositions de M. Ferry, on n'avait qu'à lui opposer les doctrines très nettes de l'ancien duc de Broglie. « Écoutez votre père! » lui criaient ses collègues républicains.

Le rejet de l'article 7 par le Sénat amena la remise en vigueur des lois contre les congrégations non autorisées. Je dis : la remise en vigueur, car on n'eut pas à édicter une disposition nouvelle. On rentra simplement dans une tradition constante, nationale, deux ou trois fois séculaire, qu'ont suivie l'ancien régime, le premier Empire, la Restauration, la monarchie de Juillet, le second Empire. Louis XIII avait imposé la soumission aux chefs des ordres mendiants, menaçant « d'extirper, de jeter et de mettre hors du royaume tous les religieux de l'ordre qui feraient le contraire ». La *Commission des réguliers*, sous Louis XV, a supprimé les couvents par douzaines. L'abolition de la Compagnie de Jésus fut réalisée avec une violence extrême par les pouvoirs d'alors. Napoléon a consacré toutes les dispositions des assemblées révolutionnaires sur la suppression des ordres religieux. Sous le pieux Charles X, sept petits collèges des jésuites avaient réussi à se constituer en silence : devant les dénonciations des royalistes convaincus, comme M. de Montlosier, le ministre des cultes, qui était un évêque, ferme ces collèges. En 1860, M. Rouland, ministre de Napoléon III, rappelait que « la loi de 1850 (sur la liberté de l'enseignement) n'a point eu pour but d'éluder les prohibitions qui frappent les congrégations religieuses d'hommes ». Comme sanction, il faisait fermer les collèges des jésuites du Mans et de Brest. On avait fermé en 1853 celui de Montaud. On supprimait les capucins d'Hazebrouck, les Rédemptoristes de Douai, Arras, Boulogne, etc. Ces souvenirs peuvent embarrasser les légitimistes, les orléanistes, les impérialistes d'aujourd'hui. Au lieu de discuter ces précédents, on a préféré invectiver.

A-t-on assez parlé des violences commises au lendemain des « décrets Ferry » contre les portes de certaines maisons religieuses? Et cependant combien tout cela fut anodin! En Italie, en Espagne, pays tout aussi catholiques que la France, on a supprimé tous les couvents, confisqué tous leurs biens. Chez nous, en réalité, on n'a pas supprimé un monastère, pas confisqué un pouce de terre. Si l'on a fait respecter la loi, on a montré un respect scrupuleux de cette propriété monastique, quelque spécial qu'en fût le caractère. Pas une congrégation de femmes, autorisée ou non, n'a été inquiétée. C'est pour cela que la France est encore le pays du monde qui a le plus de monastères des deux sexes. Elle en a même plus qu'à la veille des « décrets Ferry ». Je ne blâme pas; je constate.

Il faut nous reporter à l'époque où ces décrets furent édictés : on était au lendemain de la campagne électorale qui suivit le 16 Mai, et qui avait été menée comme une guerre de religion. A cette époque, la cour de Rome n'était pas encore entrée dans les voies de la pacification religieuse, et le clergé politicien se croyait tout permis contre la République. D'autre part, les républicains étaient encore dans l'ardeur de la lutte, dans la fureur de l'assaut. Sont-ce des représailles bien cruelles que d'avoir simplement rappelé quelles étaient les lois qui régissaient les congrégations; d'avoir, dans le Conseil supérieur de l'instruction publique, remplacé les évêques par des professeurs; d'avoir statué que les grades universitaires auxquels l'État attache certains privilèges seraient conférés uniquement par les Facultés de l'État? Voilà en quoi consiste l'atrocité des lois Ferry. Un simple retour aux traditions des rois les plus regrettés de l'Église de France.

Mais alors de l'autre camp s'élève un autre grief : « On a fait semblant de faire, mais on n'a rien fait : pure comédie. » M. Maret écrivait, l'autre jour : « On s'est borné à menacer au lieu de frapper. » Et s'il suffisait de menacer pour atteindre le but qu'on devait raisonnablement se proposer?

Ici encore il faut se replacer dans le milieu historique. A cette époque, c'était une croyance répandue chez beaucoup de fonctionnaires, de magistrats, de militaires, qu'on n'arrivait à rien dans le monde si on ne prenait l'attache des « Bons Pères ». Leurs maisons

auraient été l'antichambre des cabinets ministériels. Et voilà pourquoi, sans que la foi y fût pour beaucoup, leurs écoles étaient bondées et leurs parloirs assiégés, pourquoi aussi la République ne pouvait compter sur la majeure partie de ses agents. Certains trouvaient commode de servir à la fois Jéhovah et Mammon. Le gouvernement républicain ne les obligea même pas à opter. Il leur fit entendre seulement qu'ils se trompaient dans le choix de leurs recommandants. Il y avait un prestige qui obscurcissait les fidélités et les consciences. Quelques coups sur des huis récalcitrants dissipèrent le prestige. Un simple simulacre de violence légale, comme la main d'un commissaire de police courtoisement posée sur l'épaule d'un citoyen qui déclare « ne vouloir céder qu'à la force ».

Assurément, il eût mieux valu pour M. Ferry de n'être point mêlé à ces mesures. Il ne se fût point attiré des haines inexpiables, parce qu'elles ne réfléchissent pas et ne désarment jamais. Il eût rencontré moins d'ennemis sur sa route quand il entreprit le relèvement de notre empire colonial. Combien M. de Freycinet a été plus adroit ! Il s'était associé à la présentation des lois sur l'enseignement supérieur, y compris l'article 7, et même des décrets du 29 mars 1880, qui rééditaient les dispositions traditionnelles sur les ordres non autorisés. Il comptait sans doute que les congrégations lui feraient le plaisir de céder aux premières sommations; quand il comprit qu'elles voulaient qu'on leur mît la main sur l'épaule, il se sépara de ses collègues, laissant à un nouveau président du Conseil, M. Jules Ferry, le soin de donner une sanction à l'œuvre commune.

Pourquoi ni M. de Freycinet, président du Conseil quand furent rendus les décrets du 29 mars, ni M. Constans, dont la ténacité à « poursuivre avec fermeté l'exécution des décrets » provoqua la retraite de M. de Freycinet, ni M. Andrieux, qui assista en gants gris perle à la fermeture de l'immeuble de la rue de Sèvres, n'ont-ils aucune part dans l'animosité dont les dévots ont poursuivi M. Ferry? Encore un mystère. Les dévots évidemment sont « simplistes » : ils n'aiment pas à éparpiller leur haine sur plusieurs noms; pour chaque « persécution », un seul Dioclétien leur suffit.

M. Ferry a refusé de passer par la même porte de sortie que M. de Freycinet. Il n'aimait pas à décliner les responsabilités. Voilà bien l'instinct de « combativité » qu'on lui a tant reproché.

Cependant les catholiques, quand il s'agit vraiment des intérêts de leur religion, du maintien de la situation faite à leur Église par le Concordat, de la protection accordée à leurs missions lointaines, en qui, parmi tous les hommes d'État français, auraient-ils dû avoir le plus de confiance? En l'avisé démissionnaire du 17 septembre 1880 ou en ce « persécuteur » plus tenace qui accepta la logique de la situation? Plusieurs fois la question de la séparation de l'Église et de l'État est venue à la Chambre. Et un jour, comme ses collègues du ministère semblaient faiblir, je vois encore M. Ferry frappant de son portefeuille le pupitre ministériel et s'écriant : « La séparation de l'Église et de l'État, jamais, jamais! »

Maintenir l'accord des Églises et de l'État, c'est cependant, pour la paix religieuse dans notre pays, d'un intérêt plus capital que la présence des évêques au Conseil de l'instruction publique ou la question de savoir si, dans un couvent de jésuites, on entrera par la grande porte ou par la poterne. Qui ne voit qu'entre ces deux choses auxquelles tenait tant M. Ferry, la soumission des congrégations aux lois du pays et le maintien du Concordat, il y a une corrélation? Il y a même là tout un système, celui qui a fait dans le passé le repos et la grandeur de la France. C'est pour cela que M. Ferry a pu avec raison dire de sa politique intérieure : « Elle est anticléricale, elle n'est point antireligieuse. » C'est pour cela qu'il a été vraiment, dans ces questions aussi, « un homme d'État ». Un homme d'État, injure suprême que les radicaux jetaient l'autre jour à sa mémoire. N'est-ce pas comme « homme d'État » que Danton a été guillotiné par Robespierre? Mais avec quel autre espèce d'hommes prétend-on qu'un État, c'est-à-dire une nation organisée, puisse se maintenir? Est-ce avec des brouillons que l'Angleterre a fondé ses libertés, accumulé ses richesses, étendu sa domination sur un quart de la terre habitée?

* * *

Les lois scolaires, voilà encore un grief de certains esprits contre M. Ferry. Pour eux, ce magnifique ensemble de dispositions, de créations, qui a renouvelé la face du pays, qui l'a placé à la tête du monde civilisé, se résume en un mot : « l'École sans Dieu ». Simplement parce qu'elle est « non confessionnelle », et que dans un pays où il y a des élèves catholiques, protestants, israélites, on a voulu écarter de l'école ce qui les divise dans la vie. Mais, en Angleterre, un pays religieux celui-là, est-ce que toutes les écoles patronnées ou subventionnées par l'État ne sont pas « non confessionnelles »? Personne cependant ne pense à accuser M. Gladstone d'athéisme pour les avoir ainsi comprises. Est-ce que nos écoles d'Algérie, sur les bancs desquelles sont assis côte à côte des chrétiens, des musulmans, des israélites, ne sont pas « non confessionnelles ». Elles le sont, même quand elles sont dirigées par les Pères Blancs de Notre-Dame d'Afrique. Ce grief prend une forme pathétique : on a arraché des écoles les crucifix. Mais dans quel article des « lois Ferry » se trouve la proscription des crucifix? Ils ont été enlevés des écoles là où les municipalités, qui, de par la loi sont compétentes, ont jugé à propos de les supprimer. A Paris, oui; dans certaines villes radicales, sans doute.

Mais il y a des milliers et des milliers d'écoles en France où le crucifix est resté. Va-t-on demander compte à M. Ferry des doctrines professées par le Conseil municipal de Paris? Enfin la forme pathétique de ce grief devient parfois frénétique : « Il (M. Ferry) tente d'arracher Dieu du ciel... Il use ses ongles sur les clous du Christ inoffensif ; il fait abattre des croix au fond des landes mélancoliques. » A quoi cela peut-il bien rimer? On continue : « Il fait traîner des prêtres à cheveux blancs comme des malfaiteurs hors des chapelles où l'hostie est renfoncée à coups de poing dans les tabernacles. Ses gendarmes marchent contre des enfants, des femmes, des vieillards. » En tenant compte de l'exagération prodigieuse de ce morceau littéraire, il semble que cela désignerait l'affaire de Châteauvillain et la fermeture d'une chapelle illégalement ouverte. Mais alors on aura confondu M. Ferry avec M. Goblet.

Ces déclamations sont intéressantes comme indices d'un état mental : elles montrent la folle perversion des faits réels, le grossissement titanesque de la légende. Et notez qu'elles ne se rencontrent pas dans une *Semaine religieuse*. Non, c'est dans un journal radical, sous une plume anarchiste. D'un camp à l'autre on se prête les munitions.

Ayez donc rêvé l'instruction et l'éducation universelles comme corollaire du suffrage universel et de l'armement universel ; ayez conçu le Français de l'avenir comme un être complet, comme le Grec des anciennes républiques, à la fois citoyen instruit et brave soldat ; ayez imaginé une école d'où les dissidences politiques et théologiques seront bannies et qui préparerait pour le siècle futur une cité de frères et d'égaux ; ayez fondé cinquante mille écoles primaires, perfectionné les programmes, assuré des maîtres d'élite, assuré le bien-être des élèves, porté de 12 millions à 100 millions le budget de cet enseignement ; ayez créé des écoles supérieures, des Facultés, des Universités, logées dans des palais dignes d'elles au lieu des taudis d'autrefois ; ayez été, parmi les grands-maîtres de l'Université, celui dont le nom pourra se placer à côté de ceux de Guizot et de Victor Duruy, — toute votre œuvre sera résumée, par des intelligences qui ne sont même pas dévotes, en ces deux mots : « l'École sans Dieu ».

*
* *

L'autre grande œuvre de Jules Ferry, c'est l'empire colonial. En 1881, il nous a donné la Tunisie, et cela ne l'empêche pas de tomber en novembre de cette même année. En 1882, il a trouvé la France engagée dans l'Indo-Chine par le traité de 1874, conclu sous M. le duc de Broglie, président du Conseil, et M. le duc Decazes, ministre des Affaires étrangères. En trois ans, malgré la cour de Hué, malgré les Pavillons-Noirs, malgré la Chine, malgré la jalousie des puissances européennes, il nous a donné l'Annam et le Tonkin. Dans l'intervalle, il nous a assuré le Congo et nous a installés dans Madagascar. Principalement par lui, la France, qui était parmi les puissances coloniales à peine au niveau du Portugal, est montée au second rang, juste après l'Angleterre. Ce qu'avaient tenté les grands ministres et les grands rois du passé, Henri IV, Richelieu, Louis XIV, les explorateurs et les conquérants comme Champlain, Dumas, Dupleix, il l'a réalisé. Ce que nous ont fait perdre les fautes des Bourbons et la catastrophe napoléonienne, il nous l'a rendu, au moins en partie. Dans cette œuvre de relèvement, il n'a pas eu d'adversaires plus implacables que certains Français. Un jour, l'évacuation du Tonkin (autant dire de l'Indo-Chine entière, car ensuite nous n'aurions même pas gardé Saïgon) a été mise aux voix dans la Chambre, et il s'en est fallu d'un suffrage qu'elle n'ait été décidée. Ce qui fera la stupeur de nos derniers neveux, c'est que, parmi les votes pour l'évacuation, on trouve, confondus avec ceux des radicaux, presque tous les noms des députés de la droite. Or, ces députés se targuent d'être des catholiques. Ce jour-là, en haine de l'article 7, non seulement ils ont voté le recul du drapeau de la France, l'abandon des droits acquis par Louis XVI, mais ils ont voté que des milliers de leurs coreligionnaires indo-chinois, ces chrétientés du Tonkin qui sont la perle de nos missions, ces catholiques indigènes, mais qui ont reçu le même baptême et communient de la même hostie qu'eux-mêmes, seraient livrés à toutes les férocités de la réaction mandarine, décapités, sciés entre deux planches, écorchés vifs, empalés.

Ils avaient pourtant l'expérience récente des massacres de 1874, qui firent plus que décimer les catholiques d'Indo-Chine. Ils avaient entendu les objurgations de l'un d'eux, l'évêque Freppel, qui, ce jour là, se sépara de son parti pour ne penser qu'en chrétien et en Français. Ils n'en ont pas moins voté l'évacuation. Jamais persécuteurs de l'Église ont-ils voulu plus de mal au christianisme? Ce jour-là on a dû faire, au Vatican même, une différence entre eux et M. Ferry, et elle ne devait pas être à leur avantage. Consultez la liste des votants : vous y trouverez un étrange livre d'or de la noblesse et de la droite françaises. Sur qui donc, si leurs suffrages avaient décidé celui de la Chambre, sur qui comptaient-ils donc pour réparer leur faute? Sur un autre Ferry, peut-être.

En haine de M. Ferry, la politique coloniale était condamnée, bafouée, par les radicaux, par les droites, oublieuses de leurs propres traditions, par les « patriotes ». Ceux-ci ne voyaient que le Rhin, ne voulaient entendre parler ni de l'Indo-Chine, ni de Madagascar, ni du Soudan. Pour être logique, si on ne voulait pas détourner un seul soldat de la frontière des Vosges, il aurait fallu abandonner les anciennes colonies; car, en somme, le protectorat sur le Tonkin et l'Annam est surtout le meilleur moyen de couvrir la Cochinchine,

de même que « Tunis est la garde avancée de l'Algérie (1). » D'ailleurs, la France n'avait pas, en 1881, la faculté de rester dans le *statu quo*. Le partage du monde entre les puissances européennes s'était ouvert lors de l'occupation de Chypre par les Anglais, à laquelle notre entrée en Tunisie ne fut qu'une réplique. De même la prise de possession de l'Égypte par la Grande-Bretagne fut une des causes qui amenèrent celle du Tonkin par les Français. L'Association internationale africaine était à l'œuvre dans les régions congolaises. Aurait-il mieux valu continuer à nous abstenir, à contempler, en fakirs de la revanche, les cimes des Vosges? Fatalement, voici ce qui serait arrivé : « La politique des mains nettes, c'était, de toute évidence, l'Italie à Tunis, nous prenant à revers ; l'Allemagne en Cochinchine, l'Angleterre au Tonkin, toutes deux à Madagascar (2). Sûrement la Tunisie valait mieux pour l'Italie que la plage aride de Massaouah ; l'Indo-Chine valait mieux pour l'Allemagne que cette malsaine Nouvelle-Guinée ou que ces Carolines, pour lesquelles elle a failli soulever l'Espagne ; l'Angleterre, qui s'est adjugé Zanzibar, aurait aussi bien pu prendre, dans l'île de Madagascar, la magnifique baie de Diego-Suarez, une des premières du monde. A l'âpreté que met l'Allemagne à s'étendre dans le Togoland, à nous contrarier dans le Dahomey, on voit bien à qui serait aujourd'hui le Niger, si Borgnis-Desbordes et Archinard ne s'étaient hâtés ; et pendant qu'elle était en train d'annexer des littoraux africains, pourquoi n'aurait-elle pas mis la main sur le Congo? Cela aurait dispensé Monteil de pousser au lac Tchad, Mizon de se risquer dans l'Adamaoua, et le Conseil municipal de le fêter à l'Hôtel de Ville.

En dix ans, de 1881 à 1891, tout ce qui restait disponible dans le monde a été partagé. Nous n'avions qu'à clore les paupières pendant ces quelques années : nous nous serions réveillés avec l'Italie installée aux portes de Constantine, le Sénégal et nos postes de la Guinée noyés dans une Afrique allemande et anglaise, la Cochinchine fléchissant sous la poussée d'Annamites et de Tonkinois manœuvrant à la prussienne. Les « patriotes » auraient jeté de beaux cris : ils auraient eu raison ; c'eût été une autre humiliation devant la Triple Alliance que l'envoi de tableaux français à l'Exposition de Berlin. M. Ferry a eu l'intuition de la crise que cette période de dix années, ce décennat fatidique, unique dans l'histoire coloniale, allait provoquer dans le monde entier. Au lieu de lui savoir gré de sa clairvoyance, on l'a traité d'assassin de nos soldats. Hier encore, on invoquait « clamant, les cheveux épars, le sein déchiré, toutes les mères, les fiancées, les sœurs, les veuves, dont les bien-aimés sont demeurés là-bas, dans la brousse, foudroyés par le soleil, traversés de projectiles, écrasés de coups de crosse, ou lentement supplicié par les Asiates ». Depuis quand fait-on la guerre sans qu'il y ait des hommes tués? Croit-on que la reconquête de l'Alsace s'accomplira sans qu'on échange des projectiles et des coups de crosse? Remarquez que ces accès de sensiblerie éclatent dans un monde qui a déchaîné l'atroce guerre civile de la Commune, où l'on ne cesse de nous en promettre le retour, où l'on trouve la dynamite trop bénigne, où l'on se délecte à l'idée de bourgeoises et de petits bourgeois sautant avec leur quartier, où Ravachol passe pour un martyr.

Après avoir longtemps lapidé M. Ferry de l'épithète de *Tunisien*, on s'est avisé que la Tunisie était aujourd'hui la seule colonie, le seul État, dans le monde entier, qui soit arrivé à régler ses budgets par des excédents ; aussi, depuis plusieurs années déjà, on ne parle plus de la Tunisie. On ne parle pas non plus de Madagascar et du Congo : pas de coups de fusil, donc pas de coups de plume. On s'est rabattu sur le Tonkin. Même, depuis la chute de M. Ferry, il ne s'est pas livré là-bas un seul combat contre les pirates sans qu'on lui demandât compte du sang français. Et, comme la même affaire nous arrivait successivement par le télégraphe, par la malle, par les rapports officiels, par les correspondances privées, chaque combat était annoncé à quatre ou cinq reprises : cela devenait quatre ou cinq combats, et cela faisait d'autant durer le plaisir. On redemandait à ce Varus nos légions ; on assurait que du Tonkin on ne ferait jamais rien. Il a fallu que la justification du Tonkin éclatât ; par qui? Par le prince Henri d'Orléans. Bien entendu, il y a les attardés qui persistent : dans des feuilles de banlieue, on réédite encore : « Ferry-Tonkin ». Et M. Baudry-d'Asson a protesté contre les funérailles nationales du « Tonkinois ». Il n'avait peut-être pas lu ce que M. Ferry, du fond de sa retraite, écrivait il y a trois ans : « On y viendra, comme on revient toujours, après avoir beaucoup piétiné, beaucoup tâtonné, beaucoup pataugé, au bon sens et à la raison. C'est pourquoi je crois, j'attends et j'espère. Et je revendique fièrement le titre de Tonkinois dont les méchants et les sots croient me faire outrage (1). »

Que des fautes aient été commises, qui le nie? On avait à découvrir ces pays en même temps qu'à les conquérir. Encore faudrait-il faire la part des fautes commises par les députés eux-mêmes, qui voyaient très bien où l'on allait, approuvant au fond l'effort et le but, se réservant seulement, en vue des élections, de dire qu'on ne les avait pas prévenus. Ce furent les indécisions de la Chambre qui amenèrent les opérations par « petits paquets ». Encore M. Ferry avait-il si exactement proportionné les moyens au but que les « petits paquets » suffirent, et que la Chine, en mars 1885, n'attendit pas la levée du Camp-des-Lanciers. Des fautes, les militaires eux-mêmes n'en ont-ils pas com-

(1) Jules Ferry, *les Affaires de Tunisie*, p. 9 ; Paris, Hetzel.
(2) Jules Ferry, *le Tonkin et la mère-patrie*, p. 51 ; Paris, Havard.

(1) *Le Tonkin et la mère-patrie*, p. 55 (*Cinq ans après*).

mis? La pointe au delà de Langson, le coup de main sur Hué étaient-ils si nécessaires? Pour les questions coloniales, comme pour les questions anticléricales, M. Ferry semble avoir amassé sur sa tête seule tous les griefs. Les parts de gloire se sont réparties : tel de ses ministres des Affaires étrangères a eu l'honneur de la Tunisie; aux généraux, aux amiraux, les victoires; aux Chambres « le patriotisme éclairé ». Pour lui, seule et tout entière, « l'impopularité ».

« Quelque jour, nous dit M. Ferry, on écrira l'histoire militaire du Tonkin comme a été écrite, de main de maître, son histoire diplomatique (1) en un beau livre, lumineuse et grave, autour duquel la presse hostile, grande et petite, s'est donné pour consigne de faire le silence. Cet historien, que j'attends avec confiance, fera la part des responsabilités : sévère ou bienveillant, il ne me rendra, j'espère, responsable que de ce que j'ai fait... Je demande à cet historien impartial, à ce juge inconnu, qui me lit peut-être à cette heure, de relever avec soin toutes nos fautes, mais de ne pas porter à mon compte celles que d'autres ont commises (2). »

Cette justice que M. Ferry n'attendait que de l'histoire, voici qu'elle lui est déjà rendue, même partiale en sa faveur, par un journal qui a presque toujours combattu sa politique : « Nous lui devons la Tunisie, conquise en un tour de main, cueillie comme un fruit mûr, et qui déjà donne à la mère-patrie plus que des promesses. Nous lui devons d'avoir enfin pris pied à Madagascar, où nous serons amenés, par la force des choses, par la mauvaise volonté des Hovas, par leur résistance perfide, à établir complètement notre domination. Nous lui devons le Tonkin, une précieuse colonie. Ce qu'elle nous a coûté paraîtra moins considérable à mesure que le temps s'écoulera : on ne verra plus que les bénéfices de la conquête, aisée, en somme, rapide, si on la compare à celle de l'Algérie...» De qui cet article? De *l'Univers!* Et maintenant, âmes dévotes, pensez à tout le fiel qu'on vous a donné contre l'homme, auteur de l'article 7 sans doute, mais le plus puissant promoteur de l'expansion française, chrétienne, catholique, dans le monde entier. *L'Univers* ajoute : « Cette politique, il faut le dire, si l'on veut employer le mot vrai, que M. Jules Ferry nous l'a imposée.» Ainsi M. Ferry aurait imposé à la France de faire son devoir de grande nation, de veiller à son intérêt et à son salut, de rester la France héroïque et juste? Je me demande s'il y a là un blâme ou un prodigieux éloge.

Les derniers adversaires de la politique coloniale se retranchent derrière cet argument : « Nous voulions bien faire des colonies, mais par les moyens pacifiques. » Et qui donc ne préfère les moyens pacifiques aux moyens sanglants? M. Ferry pensait là-dessus comme l'Hôtel de Ville. Dans son discours de bienvenue au lieutenant Mizon, il saluait en lui un de ces hardis explorateurs français de l'Afrique « qui nous font songer, en cette fin de siècle, à ces héros des grandes légendes de l'antiquité, à ces grands fondateurs de civilisations, dont les noms nous sont arrivés sur les ailes de la poésie grecque et qui allaient tout seuls, sans armes, au milieu des sauvages... héros pacifiques qui s'en vont seuls vers l'inconnu ».

Rien de plus beau que la colonisation pacifique; encore faut-il n'avoir devant soi ni les Pavillons-Noirs, ni l'armée chinoise, ni les bandes de Samory, d'Ahmadou, de Béhanzin. Les Allemands aussi la préféraient, et ils ont dû tirer des coups de fusil au Togoland et dans l'Afrique orientale. Les Anglais aussi la préfèrent, mais ils n'ont pas abandonné l'Inde parce qu'il fallait livrer bataille aux Mahrattes, aux Sikkhs, aux Birmans. Le Congo a été acquis sans effusion de sang, même sous M. Ferry. C'est pour cela que ses adversaires ne parlent jamais du Congo.

*
* *

M. Ferry n'a pas été seulement le *Tunisien* et le *Tonkinois*. Il a été le *Prussien*. Examinons. Nous sommes en 1893, et nous n'avons pas encore déclaré la guerre à l'Allemagne pour la revision du traité de Francfort. Personne, ayant chez nous quelque compétence militaire ou diplomatique, ne nous conseille même de la déclarer. Reprochera-t-on à M. Ferry de ne l'avoir pas déclarée en 1879, quand nos forces étaient loin d'être ce qu'elles sont aujourd'hui? On lui en veut d'avoir usé d'une sorte de *modus vivendi* avec l'empire voisin. Quand une puissance comme la France se trouve en présence d'une puissance comme l'Allemagne, quand si gros est l'enjeu de la partie, il faut savoir très bien ce qu'on veut faire. Ce sont surtout les portes du temple de Janus qui doivent être ouvertes ou fermées. Soyons en paix ou soyons en guerre. Si l'on est en paix, encore faut-il savoir profiter des avantages de la paix. Or un de ces avantages, c'est de pouvoir, par voie diplomatique, traiter des intérêts particuliers à chacune des deux puissances ou communs à toutes deux. Si l'Allemagne s'y était opposée, assurément nous n'aurions pu acquérir la Tunisie, quoique nous ne la devions pas à un accord avec elle, mais bien à une entente avec l'Angleterre. Il nous a été avantageux, pour l'acquisition du Congo et de Madagascar, que l'Allemagne n'y fût pas résolument hostile. Dans notre conflit avec la Chine, il nous a été avantageux que l'Allemagne ne protestât point contre le blocus du riz. En ce qui concerne l'Égypte, il était permis à un patriote français de faire comprendre à l'Allemagne, à l'Autriche, à la Russie, à toute l'Europe, qu'elles ont le même intérêt que nous à ce que l'Angleterre ne soit pas maîtresse absolue de ce pays. C'est

(1) L'*Affaire du Tonkin*, par un diplomate; Hetzel, Paris.
(2) *Le Tonkin et la mère-patrie*, p. 52.

ce qu'a fait M. Ferry. Quand il est tombé, le 30 mars 1885, l'Europe s'était mise d'accord pour obtenir de l'Angleterre qu'elle fixât un délai pour l'évacuation. La chute de M. Ferry a tout remis en question ; maintenant l'Angleterre s'installe et se carre dans cette Égypte qui fut autrefois un pays français, qui devrait être aujourd'hui une sorte de Belgique africaine, ouverte à tous les pavillons. L'intervention de M. Clémenceau dans cette séance du 30 mars 1885 a eu le même résultat que son intervention dans la séance du 29 juillet 1882 : par deux fois il nous a fait perdre l'Égypte. L'intérêt français a-t-il gagné beaucoup à cette chute du « ministère prussien » ? Si étroit et aveugle que soit le patriotisme de M. Déroulède, l'honorable député a fini cependant par entrevoir que, dans ces deux journées des dupes, il y eut une autre victime que M. de Freycinet ou M. Ferry : la France. De là sa virulente apostrophe de l'autre jour.

Pour l'Égypte, la Tunisie, tout le système colonial, M. Ferry avait donc été bien inspiré en se tenant à l'égard de l'Allemagne sur le pied de paix, sur le terrain des traités. En Europe même, nous y avons gagné quelque chose : c'est, pendant deux ans, de n'avoir pas d'incidents de frontières. En échange de ces avantages, qu'est-ce que M. Ferry a livré, « vendu » à l'Allemagne? Rien. Notre préparation à la lutte suprême n'a pas été ralentie d'une minute; on n'a pas cessé d'accroître les régiments, de renforcer les lignes de forteresses, de perfectionner les canons et les fusils, d'instruire les officiers et d'entraîner les hommes ; on n'a pas renoncé à un pouce de la terre d'Alsace-Lorraine. On n'a pas diminué notre situation en Europe, on l'a prodigieusement grandie dans le monde.

Prétendre qu'acquérir des colonies c'est s'affaiblir en Europe, cela ne se soutient pas. La Russie serait donc bien affaiblie, elle qui s'est annexée l'Asie centrale, et l'Allemagne aussi, qui s'est annexé en Afrique des territoires trois fois grands comme l'Allemagne ! Ce qui a changé, c'est l'étendue du champ de bataille : la lutte aura lieu maintenant non pas seulement vers le Rhin, mais en Afrique, en Océanie, dans les mers de Chine. Qui sait en quelle partie du monde l'Alsace-Lorraine sera reconquise. Et si c'est par voie pacifique que l'affaire doit être réglée, une seule des acquisitions coloniales de M. Jules Ferry suffirait à la rançon.

Dans cette politique coloniale, croyez-vous que les vues de politique européenne fussent absentes? Quand M. Ferry déclarait qu'il fallait « couper court, là comme ailleurs, à la légende, qui s'accréditait de par le monde, d'une France résignée et démissionnaire, vouée depuis ses désastres à une retraite contemplative et impuissante (1) », lorsque Gambetta, — qu'on prétend opposer à M. Ferry, et que, d'ailleurs, les mêmes hommes ont aussi malmené, — s'écriait après le traité du Bardo : « Il faudra bien que les esprits chagrins en prennent leur parti un peu partout, la France reprend son rang de grande puissance (1), » — oublie-t-on la joie dont tressaillirent les cœurs des vrais patriotes? Et cette armée créée avec tant de peine et d'amour, croit-on que ce ne fut pas pour elle un beau jour que celui où les drapeaux sortirent pour la première fois de leur étui et se déployèrent dans les campagnes de la Tunisie? Croit-on que son âme n'a pas grandi au récit des merveilleuses campagnes du Tonkin et du Soudan?

Au contraire, à quoi nous a servi la politique du « poing tendu vers l'Est, en un fier geste de menace »? Quels sont leurs états de service, à ces « patriotes » exaltés? Ils ont saccagé une brasserie allemande à Paris, cassé les vitres de l'Éden-Théâtre pour empêcher la représentation du *Tannhaüser*, troublé celle de *Lohengrin* à l'Opéra. Tout cela est fort bien, mais cela n'ajoute pas une baïonnette à notre armée. Ils ont essayé d'agiter l'Alsace, et fait mettre en prison les « patriotes » alsaciens. Dans leur ardeur de revanche, ils ont cru au génie de Boulanger; et Eugène Ténot nous a montré quel désorganisateur de l'armée avait été Boulanger. On sait maintenant ce qui nous attendait, à l'intérieur, à l'extérieur, si leur rêve de césarisme s'était réalisé. Par zèle républicain, préparer une contrefaçon de Napoléon III ; par zèle patriotique, en arriver à faire siffler les généraux à la revue de Longchamp, c'est d'une belle logique.

Étant « Prussien », M. Ferry devait nécessairement être hostile à l'alliance franco-russe. Le *Times* nous informe qu'avec lui disparaît le principal obstacle à cette alliance. Mais si elle est faite depuis Cronstadt, comment M. Ferry, alors dans la retraite, pouvait-il lui faire obstacle? Un journal est allé jusqu'à imprimer que la nomination d'un prince français à je ne sais quel grade dans l'armée russe était la réponse du tsar à l'élection de M. Ferry comme président du Sénat. Notez que M. Ferry dans son discours présidentiel a fait une allusion très nette à « une précieuse amitié ». A-t-il dépendu de lui de la faire plus tôt, cette alliance? Non, car la Russie a mis beaucoup de temps à venir à nous, à dépouiller certains préjugés, à se désabuser sur certaines alliances. Elle avait repoussé, découragé, sous Alexandre II, les avances de Gambetta. Son évolution n'était pas terminée, quand M. Ferry tomba du pouvoir. Elle s'acheva seulement il y a deux ans. Je puis affirmer que M. Ferry en eut une joie profonde, patriotique. Comment a-t-on pu croire qu'il était opposé à l'alliance franco-russe? Ceci paraîtra sans doute paradoxal ; mais avec lui disparaît une des forces de cette alliance. M. Ferry ne croyait pas qu'on l'avançât beaucoup en faisant exécuter par les orphéons *Dieu*

(1) *Les Affaires de Tunisie*, p. 9.

(1) *Le Tonkin et la mère-patrie*, p. 48.

sauve le tsar avec la *Marseillaise*, en mariant les deux drapeaux au front des guinguettes, en organisant des fêtes franco-russes aux Tuileries, en jouant des féeries où des petites femmes en maillot figurent la Russie et la France désormais sœurs. Il savait que la Russie s'inspire des intérêts et que nous sommes à ses yeux une force. Ce qu'elle cherche, la Russie, ce n'est pas une France de revues de fin d'année : elle tient à s'assurer si nous sommes toujours la France d'Austerlitz, d'Eylau, de Friedland, de la Moskova, de l'Alma, d'Inkerman, oui, cette même France qu'elle a éprouvée autrefois si redoutable et qu'elle souhaite trouver aussi redoutable à ses côtés. Ce qu'elle demande aujourd'hui, c'est que nous ayons une armée nombreuse, bien outillée, bien dressée, bien disciplinée, une flotte qui puisse tenir la mer, des finances puissantes, et dont elle puisse aussi s'aider à l'occasion. Par conséquent, semer l'indiscipline dans l'armée, diffamer les meilleurs serviteurs de la France, changer de ministère tous les mois, discréditer les institutions, annoncer pour demain, soit la restauration de Philippe VII, soit l'avènement de la Sociale, tout cela n'est propre qu'à éloigner de nous le tsar autocrate : tout cela ce sont des péchés contre le dogme de l'alliance russe. M. Ferry passait pour l'homme le plus capable de grouper toutes les forces vives de la France pour un effort discipliné et vigoureux ; il était par cela même le plus capable de consolider l'alliance. Attendons les extraits des journaux russes sur la mort de M. Ferry et nous verrons si leur impression concorde avec celle du *Times*.

L'accusation de germanophilisme dépasse en absurdité tout ce que la haine des partis avait pu jusqu'à présent imaginer. Serviteur d'un Bismarck, lui, qui fut un des membres les plus énergiques de la Défense nationale, un de ceux qui crurent à la résistance de Paris et qui la voulurent ! Lui qui, sur les tombes de ses Vosgiens morts à Nompatelize, prononçait des paroles toutes vibrantes d'orgueil national et d'espérance ! Lui qui est entré dans cette famille Kestner, la plus patriote de l'Alsace ! Lui qui, dans son testament, écrit il y a deux ans, a déposé ce vœu touchant : « Je désire reposer à Saint-Dié, près de mon père et de ma sœur, dans ce cimetière d'où l'on voit la ligne bleue des Vosges et d'où mon cœur fidèle continuera d'entendre la plainte des vaincus ! »

Seulement, sur cette frontière de l'Est, on n'est point patriote tout à fait de la même façon que sur certains points du boulevard parisien. On y sait ce que c'est que la guerre : en 1870-1871, vingt villes y ont été bombardées. On y connaît mieux l'adversaire : on sait que la partie sera grosse, qu'il faut jouer serré, et que les paroles ne sont pas des glaives. « Y penser sans cesse, n'en parler jamais, » cette devise de Gambetta est aussi celle de là-bas. Seulement on ne dit même pas qu'on « n'en parlera jamais ». On a le patriotisme silencieux.

*
* *

Jules Ferry avait reçu la plus vaste instruction qu'un homme puisse apporter comme préparation à la politique. Des écrivains décadents ont répandu qu'il n'était point « lettré » : or il avait une immense lecture, une mémoire prodigieuse, à vous réciter des vers français, latins, grecs, pendant toute une nuit. Il avait conservé un culte pour Victor Hugo. On a pu l'apprécier comme légiste. Il était un philosophe. Une fois, je lui parlais d'une conférence que j'avais à faire sur Littré : il me donna aussitôt, non seulement des points de vue nouveaux, mais la bibliographie la plus complète. Il avait du goût pour la philosophie positiviste : c'est ce que M. de Kératry semble confondre avec l'athéisme. Il aimait la musique, se connaissait en peinture, ayant travaillé dans sa jeunesse pour devenir un peintre ; comme ministre des Beaux-Arts, les achats qu'il fit dans les Salons pour le compte de l'État furent tous d'un choix excellent.

Le *Daily Telegraph* loue sa « haute intégrité ». On parle ailleurs de sa « fière probité ». Jamais il n'accepta, je ne dis pas de relations, mais de contacts suspects. La liste de ses décorations, au 1er janvier et au 14 juillet, n'a jamais contenu un nom que les membres les plus scrupuleux du Conseil de la Légion d'honneur pussent souhaiter n'y pas voir.

M. Castelar signalait l'autre jour « une certaine raideur de magistrat, une certaine brusquerie dans la phrase, le rigorisme du protestant ». D'abord, il n'était pas protestant, et n'avait aucun rigorisme ni aucune raideur. Il avait l'abord un peu froid, ou, pour mieux dire, distrait, indifférent. Un homme d'État est bien obligé de se faire une cuirasse contre les importuns, les mouches du coche, les solliciteurs, qui surgissent à chaque détour de couloir ou de rue, les poches bourrées de petits papiers, avec des demandes aussi importantes que celles de palmes académiques ou d'avancement pour un garde champêtre. Il était tout autre dans l'intimité : ses amis d'enfance ou de jeunesse, quelle que fût leur position sociale, restèrent ses amis. Il était d'une sensibilité exquise, adorait les enfants. Il reçut un jour la visite de Mme Crémieux, dont le mari avait été fusillé à Marseille en 1871, et qui venait l'implorer pour ses deux fils : quand elle fut sortie, je le trouvai tout en larmes. Dans son récent voyage d'Algérie, il fut abordé par de malheureux Kabyles, sur lesquels pesait depuis plus de vingt ans le sequestre de leurs biens : il eut une belle révolte de sensibilité et de justice !

Cet « ambitieux pressé » ne fut jamais un embarras pour son parti. Lorsque Gambetta voulut prendre le pouvoir, M. Ferry s'écarta, ne conçut aucune irritation du sacrifice qu'on lui imposait, soutint de toutes ses forces le nouveau ministère : si bien que lorsque Gambetta mourut, les Gambettistes, en quête d'un

chef, se donnèrent franchement au sacrifié de la veille. Dans l'intérêt de la République, il avait soutenu M. Thiers ; dans le même intérêt, il soutint le cabinet Rouvier, encore que celui-ci dût abandonner beaucoup du programme de 1881.

M. Ferry, tant de fois dénoncé comme autoritaire, était en réalité un libéral sincère, un libéral de vieille roche. Il avait demandé dans l'opposition toutes les libertés ; il n'essaya d'en restreindre aucune lorsqu'il fut au pouvoir. Il est facile d'établir que les « lois scélérates » n'ont diminué en rien à la liberté d'enseignement tel qu'elle fut établie, pour le primaire et le secondaire, en 1850, pour le supérieur, en 1875. La seule restriction eût été celle qui concernait les congrégations non autorisées : elle n'a pas été votée. La liberté des cours et conférences publics a été vraiment fondée par la loi de 1880.

Il donna pour mot de ralliement à ses amis le nom de « républicains de gouvernement ». Dans une république de suffrage universel, qu'est-ce donc qu'un homme de gouvernement? C'est celui qui entend faire prévaloir les volontés nettement exprimées par le suffrage universel, les faire fonctionner organiquement, les défendre contre les caprices et les turbulences des minorités, des utopistes, des fous, des violents. Il respecte toutes les libertés légales, mais il entend que le pouvoir ait, dans sa sphère légale d'action, toute liberté, puisqu'il a toute responsabilité.

C'est précisément parce qu'il fut un républicain de gouvernement qu'il eut tant d'adversaires. A droite, on ne lui pardonnait pas de consolider la République, de la faire vivre suivant la formule qui lui est propre, mais dans les mêmes conditions de régularité que tout autre gouvernement. Cela éloignait les espérances des prétendants. Il se fit aussi des ennemis en proclamant, avec une courageuse franchise, que le péril était à gauche. Entendons : dans une certaine partie de la gauche. Et, en effet, c'est dans une fraction de la gauche que naquit et se couva le péril boulangiste.

Comment a-t-on pu refuser le « sens démocratique » à celui qui, prévoyant de l'avenir, achevait, par l'instruction obligatoire et gratuite, de fonder et d'organiser le suffrage universel? Un mot qu'on lui a aussi reproché, « la république des paysans », est d'une vérité profonde : en France, ils sont le grand nombre, et c'est surtout pour eux qu'elle doit être faite; ils n'ont pas la mobilité d'opinion, les brusques sautes d'opinion, les exigences irréalisables et meurtrières de certaines populations urbaines, et c'est surtout par eux qu'elle se maintient.

Son courage n'a jamais été contesté que dans des polémiques d'aliénés. Un jour, pendant le siège de Paris, il fit une reconnaissance assez aventureuse, et celui qui l'accompagnait, alors son collègue à la Défense nationale, depuis directeur d'un journal éminemment intransigeant, pourrait rendre compte de la contenance qu'il eut sous les obus prussiens. Au 31 octobre, délivré par son frère, tandis que ses collègues étaient restés prisonniers des insurgés, il revint à la tête d'un bataillon, s'avança le premier, et essuya les seuls coups de fusil de la journée. Au 18 mars, tout le gouvernement était encore à Versailles qu'il s'obstinait à rester dans l'Hôtel de Ville : il ne se tira du péril que par miracle. Si le gouvernement avait suivi ses conseils et son exemple, Paris n'aurait pas eu à subir un second siège et un second bombardement. Les Parisiens devraient lui en être un peu reconnaissants.

C est avec cette bravoure-là, la taille droite, la tête haute, comme un soldat qui monte à l'assaut, qu'il escaladait les gradins de la tribune, parfois au milieu de quelles tempêtes! Il y eut un jour surtout où M. Ferry donna un mémorable exemple de courage civique : c'est celui de sa chute, le 30 mars 1885. Sous le coup de la dépêche de Langson, on ne lui laissa même pas le temps de s'expliquer. Coup sur coup s'abattirent sur lui deux réquisitoires, celui de M. Clémenceau, celui de M. Ribot. L'un ne voyait plus en lui un ministre, mais « un accusé » ; l'autre lui reprochait d'avoir « infligé à la République sa première humiliation ». Les adversaires exultaient, les amis étaient consternés, désorientés. Pour apaiser la tempête, il n'aurait eu qu'un mot à dire : il avait dans sa poche la dépêche annonçant que, malgré le prétendu désastre de Langson, la paix avec la Chine allait être conclue. Ce mot, il ne le dit pas, parce qu'il avait promis à M. Campbell de ne révéler les négociations qu'à un certain jour. Il descendit de la tribune, laissant à d'autres le soin de recueillir le fruit de ses travaux, et, en effet, le ministère Brisson n'était pas encore formé que le 4 avril, M. Billot, directeur des affaires politiques au ministère, signait la paix.

Dans la précipitation qu'on avait mise à renverser M. Ferry, parce qu'on ne voulait pas qu'il présidât aux élections, ses adversaires coalisés avaient failli nous rejeter dans la guerre asiatique. La Chine aurait bien pu, à la nouvelle de ce désastre parlementaire, différer sa signature, attendre ce que feraient les successeurs de M. Ferry. Mais les moyens coercitifs avaient été si bien ménagés par lui que la Chine céda quand même et que les renforts dont la Chambre venait de voter l'envoi n'eurent pas à passer la mer.

Au moins reconnut-on que l'on venait de commettre à son égard une grosse injustice? Fut-on désarmé par tant de courage et de désintéressement? Non. C'est le moment où la campagne, menée contre lui de plusieurs côtés, sévit avec le pire acharnement. On l'a renversé, il ne faut pas qu'il se relève. On a vu de quels éléments se composait son impopularité. Il faut ajouter que celle-ci fut organisée, machinée, truquée. Au milieu d'une France restée « ferryste » en majorité, une presse qui ne donnait qu'un seul cri, une puissante association que son chef reconnu avait fait dévier de

son objet primitif, soulevaient et exaspéraient les masses turbulentes de la population. Quand M. Ferry, sept ans après, a reparu à la tribune du Sénat, on a pu remarquer avec quelle mélancolie souriante il a parlé de « l'ostracisme, cet enfant irrité des républiques antiques ». Le mot fut relevé par un écrivain radical de beaucoup de talent : « M. Ferry estime donc qu'il est frappé d'ostracisme quand il n'est pas président du Sénat. » L'ostracisme a consisté en toute autre chose : d'abord en ce que M. Ferry ne pouvait se promener dans ce Paris, qu'il aimait tant, sans voir les visages se contracter et les poings se crisper dès qu'il était reconnu des passants, sans entendre les camelots crier les titres d'articles injurieux, sans apercevoir, s'étalant aux kiosques et aux devantures, d'outrageantes caricatures. Les journaux hostiles, ces jours derniers encore, rappelaient avec complaisance comment vingt mille personnes vinrent pousser des cris de mort sous les fenêtres de cet hôtel des Affaires étrangères qu'il allait quitter après avoir donné un empire à la France; comment, un jour, le fiacre qui le portait fut poursuivi par une meute furieuse; comment, dans une autre occasion, un enfant lui jeta une pierre. Toutes ces haines, savamment attisées, finirent par se concentrer dans la cervelle d'un fou : le 10 décembre 1887, dans la salle des Pas-Perdus, un coup de pistolet fut tiré à bout portant sur M. Ferry. Parmi les médecins-députés qui s'empressèrent à visiter la blessure de leur collègue se trouvait M. Clémenceau. Il serait intéressant de savoir ce qui se passait alors dans sa tête et dans sa conscience, quand il put voir, traduit en fait, son réquisitoire du 30 mars. La balle n'avait point pénétré dans les chairs, mais le choc avait causé dans la région cardiaque de tels désordres que, depuis ce jour, le blessé ne fit que languir.

Un lien commun dans les invectives contre les chefs d'État, c'est qu'ils envoient les soldats se tuer, tandis qu'eux-mêmes restent les pieds sur les chenets. La vie civile leur réserve des dangers tout aussi meurtriers que la vie des camps. Le général de Négrier a guéri de la balle de Langson; mais de cette autre balle « tonkinoise », M. Ferry ne devait pas guérir.

En 1889, une première réparation, inattendue, solennelle, fut offerte à M. Ferry. Il était venu en simple visiteur à la fête de l'inauguration de la Sorbonne et allait s'asseoir sur un des bancs de notre magnifique *aula*. Mais à peine eut-il été reconnu que cette salle bondée de 5000 personnes, étudiants de Paris et de la province, étrangers, professeurs de tout ordre, dignitaires de tout rang, fut comme secouée d'un courant électrique. En un clin d'œil, tout le monde fut debout, et trois salves, trois tonnerres d'applaudissements éclatèrent. Lui, qui n'était plus habitué aux ovations, tourna d'abord la tête pour regarder derrière lui à qui pouvait bien s'adresser celle-ci. Quand il eut compris, saisi d'une émotion profonde, il salua, les yeux humides. C'était l'élite de la jeune France et de la jeune Europe qui le vengeait des outrages de la lie parisienne.

Cette journée devait avoir un triste lendemain. Aux élections de cette année, une coalition de cléricaux, de socialistes et de boulangistes, appuyés sur des ouvriers récemment émigrés d'Alsace, et qui là-bas avaient cru tout ce qu'on y racontait du patriotisme de Boulanger et de la trahison de Ferry, lui enleva le siège de Saint-Dié. Cette ville où jusqu'alors il n'avait connu presque que des amis, qu'il aimait à contempler de son chalet de Foucharupt, elle aussi se tournait contre lui. Un jour, de mauvais drôles assaillirent sa voiture. Son cœur, malade d'une double blessure, celle d'Aubertin et celle que lui avaient infligée ses compatriotes, se troubla. Sa vie fut en danger. Le Ferry d'autrefois, d'humeur si gaie, si allant, si vaillant, n'était plus à reconnaître.

S'il y a de jeunes et braves cœurs qui aspirent à faire un jour de la politique active, une politique qu'ils rêvent grande et nationale, qu'ils réfléchissent à ceci. Il n'est pas commun d'avoir une santé aussi robuste que celle de M. Ferry, qui était taillé comme un bûcheron des montagnes vosgiennes. Joignez à cela tout ce que vous pouvez imaginer d'instruction, de probité, de bravoure, la résolution de ne reculer devant aucune responsabilité noble et de risquer sa popularité, — c'est-à-dire dans certains cas sa vie, — pour accroître le patrimoine national. Quand, tous ces dons, vous les aurez consacrés au service du pays, à lutter, comme il a fait, sous l'Empire contre le despotisme, sous la République contre l'anarchie, quand, chose rare en ce temps, vous vous serez taillé une page dans l'histoire, il y a chance pour que vous recueilliez, avant la reconnaissance de la nation, la haine d'une plèbe plus ou moins cosmopolite. Le maître que vous servirez, ce n'est ni un roi ni un sultan, mais la démocratie française. Elle est souvent capricieuse comme un sultan, ingrate comme un roi. C'est une faucheuse d'hommes, comme disait l'autre jour J. Reinach. Elle a une tendance à croire que les hommes lui importent peu, qu'après celui-là elle en trouvera d'autres. En cela consiste son erreur : Gambetta qui, lui aussi, a été abreuvé d'impopularité, n'a jamais été remplacé. Les journaux étrangers sont d'accord pour prédire que nous ne remplacerons pas M. Ferry. Les conditions dans lesquelles peut naître et se développer un homme d'État sont devenues plus difficiles : ceux de l'aurore de la troisième République s'étaient imposés par l'éclat et même par la gloire des services rendus en des jours inoubliables; maintenant il faut souvent cheminer par des sentiers tortueux, passer sous des portes basses, et c'est pourquoi le personnel de 1870, bien décimé, se renouvelle si difficilement. Dure est la vie d'un député; plus dure celle d'un ministre, tiraillé entre mille préoccupations subalternes, qui dans une journée de

seize heures n'a pas une heure à lui pour travailler et réfléchir, qui, lorsqu'il est près d'atteindre quelque grand but, peut être tout à coup renversé sur une question de comice agricole. Cependant, il faut la servir, cette démocratie, car elle est la France, et vous ne reverrez jamais la France sous une autre forme.

Le dernier mot de M. Ferry aurait été : « Jusqu'au grand repos. » Il est venu pour lui, ce grand repos, au moment même où une nouvelle carrière semblait s'ouvrir à son activité. Il est déjà commencé, ce repos, sur le lit de parade du Sénat, à l'ombre des drapeaux tricolores. Il continuera là-bas, ce repos, dans le petit cimetière de cette ville, qu'un moment de folie a éloignée de lui, qu'une profonde et sincère douleur lui ramène. Les plumes qui l'ont tant harcelé se sont pour toujours arrêtées sur le papier, dans un dernier grincement, stupéfaites de ce qui arrive.

Maintenant on peut les jeter; leur rôle est fini; elles ne lui feront plus de mal. Un autre rôle va commencer, celui de cette histoire, à laquelle il en appelait, à la fois anxieux et confiant. Elle aussi est une faucheuse, une balayeuse. Elle balayera les menus faits, les papiers méchants, les fous, les pitres, les malfaisants. D'eux il ne restera pas plus de souvenir qu'il n'en est resté des pamphlétaires qui insultèrent à Mirabeau ou du Desjobert qui, dans les temps déjà lointains de Louis-Philippe, dénonça comme une folie criminelle la conquête de l'Algérie. Ce qui subsistera de tant d'encre versée, c'est la mémoire de l'homme qui prit part à la défense du territoire et de l'honneur national; qui travailla, sur les bases de la science expérimentale, non sur de vaines formules, à fonder la République; qui appela les couches profondes de la nation à la lumière et à l'exercice raisonné de leurs droits; qui donna pour annexes à la France des territoires cinq fois grands comme la France.

Dans l'histoire de cette République, trois noms resplendiront par-dessus tous les autres : Thiers, Gambetta, Ferry. Si les destins ne nous sont pas trop contraires, dans cinquante ans, dans cent ans d'ici, la Tunisie, le Tonkin, Madagascar, le Congo auront accompli les mêmes progrès que notre Algérie. Alors il y aura dans ces Frances lointaines, des nations nouvelles, peut-être fortement teintées de jaune et de noir, mais qui parleront notre langue, qui sauront notre histoire. Pour elles, pas un nom français ne sera plus grand que celui qui va s'inscrire sur une pierre tombale, dans le petit cimetière de Saint-Dié.

ALFRED RAMBAUD.

COURS LIBRES DE LA SORBONNE

L'Évolution de la poésie lyrique au XIXe siècle (1).

(Huitième leçon.)

LA TRANSFORMATION DU LYRISME PAR LE ROMAN.

Messieurs,

Dans l'histoire de la littérature comme dans celle de la nature, et dans l'art comme dans la vie, puisqu'il n'y a qu'évolution ou transformation, il n'y a donc aussi qu'action et réaction... Pouvait-on aller plus loin qu'Alfred de Musset dans l'expression poétique du sentiment personnel? Pouvait-on faire dire au vers des choses plus individuelles, plus intimes, et pourtant assez générales encore? plus subtiles, et cependant toujours assez intelligibles? Oui; on le pouvait, et nous le verrons prochainement. Des « hauteurs du ciel bleu », où Lamartine avait d'abord élevé le lyrisme; — du milieu des nuages, du sommet des grands monts et des rocs sourcilleux, où Hugo l'avait maintenu; — si la poésie du siècle était, avec Musset, descendue

Jusqu'au fond désolé du gouffre intérieur,

Musset lui-même n'en avait pas fouillé les derniers replis, les plus sombres, les plus secrets, et ni de la passion ou de l'amour, ni du spleen ou de la désespérance, ni du mal d'exister ou de l'horreur de vivre, la *Lettre à Lamartine*, *les Nuits*, le *Souvenir* n'avaient épuisé l'expérience entière. Mais, pour aller plus loin que lui, ce n'était pas sans doute assez que de le vouloir ou d'en rêver la gloire, il fallait le pouvoir; et, pour le pouvoir, il fallait qu'avant tout une transformation se fût accomplie dans la manière de penser ou de sentir qui était celle de la plupart des contemporains du poète. C'est, messieurs, cette transformation que je voudrais étudier avec vous aujourd'hui.

Elle est capitale, — si, comme je le crois, c'est vraiment alors, entre 1840 et 1850, que le siècle a tourné; qu'il a changé de face, pour ainsi dire; et qu'il a rompu, non sans peine, ou sans déchirement même, mais pourtant sans esprit de retour, avec la tradition romantique. Elle est profonde, — si, comme nous l'éprouvons tous les jours, il nous est déjà difficile, très difficile, de nous représenter « l'état d'âme » d'Hugo quand il jetait une reine d'Espagne dans les bras de Ruy Blas, ou celui de Vigny quand, dans son *Chatterton*, il réclamait pour le poète ce que j'appellerais volontiers le droit de vivre en parasite aux dépens de l'organisme social. Nous concevons l'état d'âme de Corneille écrivant *Polyeucte*, ou celui de Ra-

(1) Suite. — Voy. les numéros des 21, 28 janvier, 4, 11, 18 février, 4, 11 et 18 mars 1893.

cine écrivant *Bérénice;* nous pourrions le décrire; nous concevons, je ne conçois du moins que très malaisément l'état d'âme de Dumas écrivant *Antony* ou *Richard Darlington;* et les plus voisins de nous par le temps semblent en être ainsi le plus éloignés par l'esprit... Mais ce qui n'est guère plus aisé, c'est de retrouver, de ressaisir, d'enchaîner les moments successifs de la transformation, — et j'en aurais désespéré, si George Sand n'avait pas existé (1).

Que l'auteur de *Valentine* et du *Marquis de Villemer* nous appartienne à bon droit, et, n'ayant pas aligné deux rimes de sa vie, que son œuvre néanmoins relève de notre sujet, — naturellement, nécessairement, — c'est à peine, messieurs, si j'ai besoin de vous le montrer. Idylles rustiques, dans le genre de *la Mare au diable* ou de *la Petite Fadette,* épopées de la vie bourgeoise ou quasi féodale, comme sa *Valentine* ou comme son *Mauprat,* vingt de ses romans sont des « poèmes », s'il y en eut jamais; et quand ils n'en mériteraient pas le nom, pour le sentiment de la nature, naïf et profond à la fois, qu'ils respirent; pour la manière dont ils *ne sont pas composés,* pour ce que l'intrigue en a de libre, de flottant et d'indéterminé; pour les perspectives enfin qu'ils nous ouvrent sur un monde mieux ordonné, plus heureux, plus riant que le nôtre; ils en seraient dignes encore pour la beauté, pour l'abondance, pour la magnificence aisée du style qui s'y déploie. Car, du style de George Sand, je vous redirai ce que vous ai déjà dit du style de Lamartine; — j'entends le style de *Jocelyn* ou des *Méditations,* non pas celui de *Raphaël* ou des *Girondins.* D'autres ont écrit d'une autre manière, que l'on peut préférer, plus précise ou plus colorée, plus « plastique », plus subtile ou plus saisissante en son incorrection: personne, de notre temps, pas même peut-être l'auteur des *Martyrs,* n'a « mieux » écrit que George Sand :

Il est une puissance invisible qui veille sur nous tous, et, quand même nous serions oubliés, il y a un état de délaissement préférable aux rigueurs de la destinée... Vous êtes au sein des mers comme une barque engravée. Les vents soufflent, l'onde écume, les oiseaux de tempête rasent d'un vol inquiet votre voile immobile; tout éprouve la souffrance, le péril, la fatigue; mais tout ce qui souffre participe à la vie, et ce banc de sable qui vous retient, c'est le calme plat, c'est l'inaction, image du néant. Mieux vaudrait, dites-vous, s'élancer dans l'orage, pour y périr en peu d'instants, que de rester spectateur inerte et désolé de cette lutte où le reste de la création s'intéresse. Je comprends bien et j'excuse ces moments d'angoisse où vous appelez de vos vœux l'heure de la destruction qui seule consommera votre délivrance. Cependant, si les flots pouvaient parler et vous dire sur quels graviers impurs, sur quels immondes goémons ils sont condamnés à rouler sans cesse; si les oiseaux des tempêtes savaient vous décrire sur quels récifs effrayants ils sont forcés de déposer leurs nids, et quelles guerres des reptiles impitoyables livrent à leurs tremblantes amours; si, dans les voix mugissantes de la rafale, vous pouviez saisir le sens de ces cris inconnus, de ces plaintes lamentables que les esprits de l'air exhalent dans les luttes terribles, mystérieuses, vous ne voudriez être ni la vague sans rivage, ni l'oiseau sans asile, ni le vent sans repos. Vous aimeriez mieux attendre l'éternelle sérénité de l'autre vie sur un écueil stérile: là, du moins, vous avez le loisir de prier, et la résignation de la plus humble espérance vaut mieux que le combat du plus orgueilleux désespoir. (*Lettres à Marcie.* Lettre III.)

Quelle ampleur! et quel nombre! Quelle poésie, non pas aiguë ni très pénétrante, mais si enveloppante! Quelle *Ode* ou quelle *Méditation!* Qui donc, — et avec plus de liberté, moins d'apprêt, moins d'effort, — a mieux manié la langue? et, messieurs, si c'en était présentement l'occasion, où, dans quel autre et plus éloquent exemple, saisirions-nous mieux la parenté naturelle, mais aussi les différences du genre oratoire et du genre lyrique?

Si maintenant il se trouve que ce « poète » fut une femme, c'est un autre avantage encore, dans la question qui nous occupe; et il faut nous en féliciter, parce que les femmes, quand elles écrivent, manquent généralement d'une certaine originalité. Oh! elles ont d'autres qualités... mais leurs idées ne sont pas à elles, ni surtout d'elles. Voyez plutôt Mme de Sévigné. Tous les jours encore nous lui demandons ce qu'elle a « pensé » de ses illustres contemporains: de Molière ou de La Fontaine, des *Oraisons funèbres* de Bossuet, des tragédies de Racine, des *Sermons* de Bourdaloue; et, ce qu'elle nous en dit, nous l'enregistrons pieusement, et sans doute nous avons raison. Mais ce n'est pas au moins qu'elle en ait rien « pensé » du tout! Non; elle n'est que l'écho du marquis son fils, ou de son vieil ami, le cardinal de Retz, ou de M. de La Rochefoucauld, pour ne rien dire des autres. Ce sont leurs jugements qu'elle adopte, ce sont leurs opinions qu'elle fait siennes, et son originalité ne consiste qu'à les revêtir, ou à les orner, de son expression si vive, si enjouée, et si savoureuse. Pareillement George Sand (1). En littérature et en politique, en art et en morale même, elle a vraiment passé sa vie, pourrait-on dire, à subir des influences; et pour vous en con-

(1) Consultez sur George Sand : *Histoire de ma vie, Correspondance;* Sainte Beuve : *Portraits contemporains,* t. I; Ch. de Mazade, *Revue des Deux Mondes,* 15 mai 1857; d'Haussonville, *Études biographiques et littéraires,* Paris, 1879. Calmann Lévy; et Caro : *George Sand,* Paris, 1887. Hachette, dans la collection des *Grands écrivains français.*

(1) C'est ce que Henri Heine a exprimé quelque part d'une façon plus vive, sans doute, mais aussi plus irrévérencieuse, et, si j'ai bonne mémoire, à propos de George Sand elle-même : « Toute femme qui écrit, dit-il, a toujours en écrivant un œil fixé sur son papier, et l'autre sur... quelqu'un; — à l'exception pourtant de la comtesse Hahn-Hahn, qui n'a qu'un œil. »

vaincre, si vous en doutiez, vous n'avez qu'à parcourir ses *Mémoires* ou sa *Correspondance*. Cependant, la forme éloquente ou passionnée qu'elle a su donner aux idées des autres; la clarté dont souvent elle a su les illuminer; les ailes qu'elle y a, pour ainsi dire, ajoutées, voilà ce qui lui appartient bien dans son œuvre, ce qui est bien d'elle, et ce qui n'est qu'à elle. Mais aussi, messieurs, voilà pourquoi, de 1830 à 1860, on peut dire que son œuvre a reflété le mouvement changeant de l'opinion. Miroir ou écho sonore, comme Hugo, mais écho plus fidèle peut-être, ses romans ne contiennent pas l'histoire de sa vie ou de sa pensée seulement, mais l'histoire aussi des idées des autres; et la suite nous en offre comme un abrégé de la succession des idées de son temps.

Enfin, messieurs, autre et dernière raison de lui faire sa place, — une place éminente, une place considérable, — dans l'évolution du lyrisme contemporain, ou pour mieux dire dans sa transformation : George Sand n'a guère écrit que des romans; et le roman, quelque effort qu'il ait fait souvent pour devenir ou demeurer lyrique, est toujours ramené, par la force de son principe intérieur, à l'imitation plus ou moins idéalisée de la vie. C'est en vain qu'il y veut échapper, et, comme en notre temps, qu'il prend pour cela mille formes, — *omnia transformat sese in miracula rerum;* — il faut toujours qu'il en revienne à sa raison d'être et à sa fonction. En dix volumes, comme *Clélie* ou comme *Clarisse*, en deux cents pages, comme *Manon Lescaut* ou comme *Adolphe*, il exprime et il satisfait la curiosité que nous avons les uns des autres; il nous aide à sortir de nous-mêmes; il nous *dépersonnalise*, pour ainsi parler; nous devenons Jacques ou Mauprat, Valentine ou Edmée; il nous rappelle à cette communauté ou à cette société des hommes dont le lyrisme, au contraire, nous isole; — et comme vous l'allez voir, il n'y a rien qui rende l'œuvre de George Sand plus précieuse, plus intéressante et plus instructive pour nous.

Car elle a commencé, elle aussi, par écrire des romans personnels ou lyriques, — *Indiana*, *Valentine*, *Lélia* (1), *Jacques* encore, — dont la conception, la nature d'invention, la matière ne diffère pas de celle des poèmes de Musset ou des drames d'Hugo. Sous des noms supposés, — poétiques et harmonieux, dont la comparaison est curieuse à faire avec les noms réalistes du roman de Balzac, — c'est elle, en effet, qu'elle y met en scène; ce sont les mécomptes, les tristesses, les chagrins de sa vie conjugale qu'elle nous conte, ses rêves encore qu'elle nous confesse; c'est bien à ses infortunes ou à la violence de ses revendications qu'elle essaye de nous intéresser; et les moyens qu'elle en prend sont eux-mêmes le triomphe de l'individualisme (1). Comme Musset et comme Hugo, vous le savez également, c'est le droit de la passion qu'elle chante : entendez, pour l'individu, le droit de s'opposer, du titre de sa passion, lui tout seul, à la société tout entière. Créatures d'exception, dont la nature d'exception leur est révélée par leur amour même, ses Raymond et ses Indiana, son Bénédict, sa Valentine, ses Jacques et ses Sylvia sont des *élus*, à qui le droit est donné d'en haut de tout faire, et nommément, de se mettre au-dessus des lois qui les gênent :

Si l'amour, s'écrie-t-elle, était un sentiment qui se calcule et se raisonne comme l'amitié ou la haine, Bénédict eût été se jeter aux pieds de Louise, mais ce qui fait l'immense supériorité de celui-là sur tous les autres, *ce qui prouve son essence divine, c'est qu'il ne naît point de l'homme même, c'est que l'homme n'en peut disposer*, c'est qu'il ne l'accorde pas plus qu'il ne l'ôte par un acte de sa volonté, *c'est que le cœur humain, sans doute, le reçoit d'en haut pour le reporter sur la créature choisie entre toutes dans les desseins du ciel;* et quand une âme énergique l'a reçu, c'est en vain que toutes les considérations humaines élèveraient la voix pour le détruire; il subsiste seul et par sa propre puissance...

Et un peu plus loin :

La suprême Providence, qui est partout en dépit des hommes, n'avait-elle pas présidé au rapprochement de Bé-

(1) « Voici venir la vraie prêtresse, écrivait un critique, à propos de *Lélia*, la véritable proie de Dieu! Le sol a tremblé sous les pieds de Lélia; elle paraît, et d'un bond, elle s'est mise à la tête non pas des femmes, mais des hommes. Bacchante inspirée, elle mène, dans le siècle, le chœur des intelligences qui la suivent ardemment. Poursuis, Lélia, poursuis ta marche triomphalement douloureuse! Tu t'es dévouée, ne fléchis pas! Obéis à ton Dieu! Il t'a envoyée après la protestante — Mme de Staël; — et après la juive — Rachel Varnhagen d'Ense; — pour être à la clarté du jour le poète des idées et de l'infini. N'abdique pas la sublime effronterie de ton génie. Renouvelle les lois de l'amour et de l'hyménée! Chante! ne pleure pas! et loin de te laisser consumer par le feu divin que recèlent tes flancs, verse-le sur le monde. »

Je ne sais si ces quelques lignes du docte Lerminier donneront une idée suffisante de l'enthousiasme ou, pour ainsi parler, du délire d'admiration avec lequel on accueillit *Lélia*...

(1) Les grands romans du XVIIe siècle, l'*Astrée*, le *Polexandre*, la *Cléopâtre*, le *Grand Cyrus*, etc., gardaient encore la forme impersonnelle qui témoignait de leur descendance, et n'étaient, à vrai dire, comme avant eux les *Amadis*, que des épopées en prose. *La Princesse de Clèves* est encore de la famille. Mais dans les années de la fin du règne de Louis XIV, avec les *Mémoires de d'Artagnan*, par exemple, ou de *Rochefort*, compilés par Courtils de Sandraz, on commence de donner au roman la forme du récit personnel ou presque de la confession, et sans doute c'est pour procurer au lecteur l'illusion de la réalité. *Gil Blas*, *Manon Lescaut*, *Marianne* sont des récits personnels. Le succès de *Clarisse Harlowe* mit le roman par lettres à la mode, et de *la Nouvelle Héloïse* on vit toute une lignée sortir Enfin le roman *intime* ou *personnel* reparut avec *Adolphe;* — et j'ai dit pour quelles raisons sa fortune, à peine contrariée un moment par celle du roman historique, dans le goût de Walter Scott, *Cinq-Mars*, *Notre-Dame de Paris*, *la Chronique du règne de Charles IX*, — devait d'ailleurs coïncider avec le triomphe du romantisme et du lyrisme.

nédict et de Valentine... L'un était nécessaire à l'autre... Mais la société se trouvait là entre eux, qui rendait ce choix mutuel absurde, coupable, impie! *La Providence a fait l'ordre admirable de la nature, les hommes l'ont détruit! à qui la faute?* Faut-il que, pour respecter la solidité de nos murs de glace, tout rayon du soleil se retire de nous? (*Valentine*, XVII.)

N'est-ce là peut-être encore que du Rousseau? Mais voici la conséquence. Vieux, ou déjà fatigué de la vie, Jacques est à la veille d'épouser une toute jeune fille, et, comme une ancienne amie lui remontre l'imprudence de sa résolution, il lui répond :

Ne me dis pas que j'expose le bonheur d'un autre avec le mien. *D'abord, cet être, là où je le prends, ne serait qu'infortuné entre d'autres mains que les miennes, et puis ce qu'il est destiné à souffrir avec moi est peu de chose au prix de ce que je suis résigné à souffrir avec lui.* Les tourments qui m'attendent, je les connais, et je sais ce que sont les douleurs des autres au prix des miennes. *Comment veux-tu que j'aie de la compassion pour quelqu'un?* Songerais-tu à établir une comparaison entre moi et le reste des hommes? En fait de souffrance, ne suis-je pas une exception? Tout autre que toi rirait de cette prétention, et la prendrait pour un imbécile orgueil; mais tu sais bien que je ne m'en vante pas, et que je m'en plains dans l'amertume de mon cœur... Tu sais que j'ai souvent maudit le ciel pour m'avoir refusé la faculté qu'il accorde si généreusement à tous les hommes, l'oubli! De quoi ne se consolent-ils pas, et de quoi me suis-je jamais consolé!... *Fernande souffrira donc avec moi!* (*Jacques*. Lettre X.)

Malheureuse avec moi, plutôt qu'heureuse avec un autre! C'est sans doute un des plus beaux cris que l'égoïsme ait jamais poussés, — plus beau même que celui d'Antony; — et je n'aimerais pas avoir affaire avec ce Jacques! Les contemporains ne s'y sont pas trompés, et dans ces pages éloquentes, presque aussi sombres qu'éloquentes (1), ce qu'ils ont tous, comme nous, reconnu, les uns d'ailleurs pour l'y louer, les autres pour l'y attaquer, c'est bien, messieurs, comme je vous le disais, l'affirmation de l'individualisme. Et il faut en convenir, ni Dumas ou Hugo dans leurs drames, dans *Ruy Blas* ou dans *Antony*, ni Sainte-Beuve ou Musset dans leurs poésies ou dans leurs romans, dans *Joseph Delorme*, par exemple, ou dans *la Confession d'un enfant du siècle* n'ont plus énergiquement affirmé le droit de l'individu ni ne l'ont, à mon sens, plus âprement revendiqué. Lyriques et romantiques, les premiers romans de George Sand, — *Indiana*, *Valentine*, *Jacques* ou *Lélia*, — ne sont pas seulement des romans *intimes*, où les descriptions des lieux et les événements mêmes, les « aventures », tiennent moins de place, beaucoup moins de place, que l'expression passionnée des sentiments qui en animent les personnages, mais encore le *Moi* ne s'est jamais plus éloquemment révolté contre ce que le droit des autres lui impose d'entraves; et si l'*Individualisme* n'a pas craint de se montrer quelque part à plein, c'est bien là! Les femmes vont plus loin que nous dans ce genre d'audace, comme en presque tout; — et George Sand a d'abord été plus loin que toutes les femmes.

Qu'est-ce donc, messieurs, que cet *Individualisme*, et depuis si longtemps déjà que nous nous servons de ce mot, ne penserez-vous pas que le moment est sans doute venu d'en préciser le sens et d'en mesurer la portée? Car, on lui donne, on peut lui donner, comme à tous ces grands mots, bien des acceptions différentes, pour ne pas dire contradictoires; on raisonne là-dessus comme si l'on s'entendait; et un beau jour on s'aperçoit que l'on ne s'était compris qu'à la condition de ne pas s'expliquer! Il nous faut procéder plus franchement. Et puisque sans doute on ne saurait tellement tourmenter le mot, ni le tordre en tant de façons, si diverses, qu'il ne retienne toujours quelque chose de son origine, je le prendrai donc dans l'acception la plus conforme à son origine même, la plus usuelle de nos jours, et la plus favorable aussi, comme synonyme de « culture intensive du moi », — je ne dis pas de « culte », vous m'entendez bien; — et je poserai la question : Que faut-il penser de cette « culture » comme telle? pouvons-nous y voir ce qu'on appelle une « fin »? et pouvons-nous surtout l'ériger en principe de morale ou de conduite?

Oui et non. Non, certainement, on ne saurait condamner l'*Individualisme;* — on ne saurait du moins lui refuser en le condamnant quelque circonstance atténuante; — si la liberté de l'esprit, si son honneur même, si la dignité de la pensée sont intéressés à ne rien admettre qu'on ne l'ait vérifié par soi-même; si d'ailleurs, directement ou indirectement, on peut dire, on peut démontrer au besoin, que nos semblables finissent toujours, tôt ou tard, par profiter de ce que nous faisons nous-mêmes pour notre développement personnel; si, par exemple, la science d'un général, si même son ambition, son amour de la gloire, si son désir d'immortaliser son nom parmi les hommes sont autant de promesses de victoire, par suite autant de garanties de l'honneur, de la sécurité, de la vie du soldat; et, non encore, nous ne pouvons pas absolument condamner l'*Individualisme*, si, la société n'étant peut-être rien de mystique, mais la somme des individua-

(1) Voyez à cet égard un curieux opuscule : *George Sand*, par le comte Th. Walsh. Paris, 1837. Hivert.

« George Sand... pose en regard l'homme et l'humanité, l'individu et les masses, l'exception et la règle; et de sa pleine certaine science, elle subordonne la règle à l'exception, les masses à l'individu, la société à l'homme. » Et encore : « George Sand s'est toujours placée au point de vue *individuel*, — c'est l'auteur qui souligne, — et c'est pour cela que son regard d'aigle n'a rien su discerner complètement... L'*individualisme* aura beau faire, jamais il ne nous convaincra que l'état de société ne soit pas d'institution divine. »

lités qui la composent, le progrès individuel nous apparaît ainsi comme la condition du progrès social. Toute somme, évidemment, s'accroît de l'augmentation d'un quelconque de ses termes.

Mais, d'un autre côté, ce qu'il ne faut pas oublier, c'est qu'il y a d'abord en chacun de nous autant de semences de mal que de germes de bien, d'instincts vulgaires et de grossiers appétits, d'appétits dangereux, que de mobiles de vertu. Vous connaissez le mot de Joseph de Maistre : « Je ne sais pas, a-t-il dit quelque part, ce que c'est que le fond de l'âme d'un coquin, mais je crois savoir ce que c'est que la conscience d'un honnête homme, et c'est épouvantable. » Mettons qu'il exagère et qu'il donne à sa pensée, selon son habitude, le tour paradoxal qu'il aime, mais retenons cependant la leçon. L'homme n'est pas bon de sa nature, et nous ne perdons jamais rien, mais au contraire nous gagnons toujours à nous défier de nous. C'est pourquoi, sous prétexte de travailler à notre développement individuel, quand nous serons tentés de donner la bride à nos instincts, et de nous former de la violence ou de l'injustice de nos passions je ne sais quel droit à les satisfaire, nous n'aurons, messieurs, — pour nous résister, ou si nous succombons pour nous juger, — nous n'aurons qu'à nous demander de quoi nous vivons, comment nous vivons, à quel titre et pour qui nous vivons?

Vous devinez la réponse : Nous vivons de... nos « rentes », quand nous en avons en naissant trouvé dans notre berceau, ou nous vivons de notre « travail ». Nous vivons de l'œuvre de nos mains, ou des moyens d'existence que nous a ménagés la prévoyance de nos pères. Mais, dans l'un comme dans l'autre cas, qui est-ce que nous garantit, qui est-ce qui nous assure, qui est-ce qui nous rend possible, à vrai dire, la jouissance de nos revenus, ou des fruits de notre travail? C'est la société. Pareillement, si nous nous appliquons à cultiver en nous l'intelligence ou le talent, poètes, si nous chantons, ou philosophes, si nous pensons, qui est-ce qui nous en a procuré le loisir? Oui, tandis que nous étudions l'hébreu, par exemple, ou les hautes mathématiques, qui est-ce qui prend à sa charge le gros œuvre de l'humanité, si je puis ainsi dire? et, sans la société, sans l'aide ou le concours qu'elle prête à la division du travail et à la spécialisation de la culture, songez, voyez quelles sortes de besognes nous enlèveraient la possibilité, je ne dis pas de vaquer aux occupations de l'esprit, mais d'en concevoir la pensée seulement? Mais ne vivons-nous que pour un jour? et, de même que toute une part de nous n'est en nous que l'héritage d'un long passé, toute une autre part n'en est-elle pas comme hypothéquée, pour ainsi parler, à l'avenir? De même que le développement du langage, ou de même que le développement de la pensée, la culture du moi n'est donc possible, en tout temps, en tout lieu, que *dans*, que *par*, que *pour* la société. Et, messieurs, qu'en résulte-t-il? Vous le voyez assez clairement, je pense. C'est que, toutes les fois qu'on oublie qu'avant d'être les créanciers de la société nous en sommes les débiteurs, alors l'*Individualisme* n'est que le nom dont on pare l'égoïsme, un égoïsme qui n'a pas le courage de s'avouer lui-même, et qui exige hypocritement de nous que nous respections en lui ce qu'il se fait une élégance ou un *sport*, lui, de violer perpétuellement en nous (1).

C'est ce que l'auteur de *Valentine* et d'*Indiana* ne pouvait pas manquer de comprendre tôt ou tard, et effectivement, c'est ce qui lui arriva vers 1836. Vous en trouverez la preuve dans *les Sept cordes de la lyre*, un drame symbolique plus ou moins inspiré du *Faust* de Gœthe, dans ces *Lettres à Marcie*, dont j'ai mis tout à l'heure un fragment sous vos yeux, dans *le Dieu inconnu*, dans les *Lettres d'un voyageur*, et aussi dans sa *Correspondance :*

Le grand défaut que tu dois craindre, — écrivait-elle à son fils, le 3 janvier 1836, — *c'est le trop grand amour de toi-même.* C'est celui de tous les hommes et de toutes les femmes. Chez les uns, il produit la vanité des rangs; chez d'autres, l'ambition de l'argent; chez presque tous, l'égoïsme. Jamais aucun siècle n'a professé l'égoïsme d'une manière aussi révoltante que le nôtre... *L'amour de soi-même est donc;* — et ici, c'est elle qui souligne, — *ce qu'il faut modérer, limiter et diriger...* Souviens-toi que, depuis le commencement du monde ceux qui ont travaillé pour leur *propre renommée et pour leur propre ambition sont des hommes qui ont fait un emploi coupable de leurs grandes qualités. Ceux qui n'ont songé qu'à leurs plaisirs sont des brutes.*

D'où venait, messieurs, ce changement? Chargée d'élever et de guider un fils déjà grand, l'auteur de *Valentine* et de *Jacques* s'était-elle aperçue où la superstition de soi-même mènerait rapidement l'enfant auquel on l'enseignerait? Oui, sans doute; et il n'est rien tel que d'avoir charge d'âmes pour sentir ce qu'il y a de dangereux dans de certains paradoxes! Mais c'est surtout qu'elle était alors sous l'influence de l'homme qui peut-être en ce siècle a livré le plus rude assaut, le plus beau combat à l individualisme, ou, comme il disait en son langage, au scandale de l'adoration de l'homme par l'homme. Je veux parler de ce Lamen-

(1) « Summum juris naturalis principium hac universalissima lege continetur : Rectum vitæ socialis ordinem servato; unde idem hoc axiomate apte enuntiatur : Omnis juris naturalis asserendi ratio et mensura in recto vitæ socialis ordine naturaliter sancito reponenda est. » *Institutiones juris naturalis secundum principia S. Thomæ Aquinatis* adornavit Th. Meyer. S. J. Friburgi Brisgoviæ, 1885. Herder.

On devine assez que si nous faisons parade ici de ce latin, c'est pour en prendre occasion de recommander le livre du père Meyer à tous ceux que ces grandes questions de morale intéressent.

Les individualistes chercheront leurs arguments dans les œuvres de Guillaume de Humboldt ou d'Herbert Spencer.

nais, que, jusqu'au jour où ses idées devaient faire parmi nous la fortune que vous savez, on traitait couramment d'*apostat* ou d'*énergumène* (1). Il venait de publier, en 1833, ses *Paroles d'un croyant*, et il allait donner, en cette même année 1836, ses *Affaires de Rome!* Aussi bien soufflait-il alors sur la France entière un vent de socialisme, et le mot n'était pas encore inventé, je crois, mais la chose existait, elle commençait d'être. Déjà le poète et le dramaturge avaient perdu l'oreille du public. On commençait de s'aviser qu'il y a parmi les hommes d'autres et de pires souffrances que celles de l'amour ou de l'orgueil trompés, de plus cruelles et de plus lamentables douleurs que celles des Chatterton ou des Indiana, des Ruy-Blas ou des Antony. On se rendait compte que le progrès croissant de l'individualisme, — tel que l'avaient défini les publicistes de la Restauration, Benjamin Constant, par exemple (2), — avait eu pour contre-partie la multiplication de beaucoup de misères; qu'il s'était comme introduit par lui quelque chose de dur dans le monde, une *loi d'airain;* et que la pitié même avait diminué. On commençait à soupçonner enfin que nos droits ont d'autres limites que celles de notre puissance, ou que celles mêmes qu'ils rencontrent dans le droit des autres, et, naturellement, — pour ne pas sortir ici de la question purement littéraire, — chaque pas que l'on faisait en ce sens, en était un pour s'éloigner de l'idéal romantique. George Sand, avec son irréflexion, mais aussi sa générosité de femme; avec un désintéressement qu'on ne pouvait suspecter chez elle; avec toute la fougue de sa nature ardente et passionnée, se jeta bravement dans la lutte; et c'est alors qu'elle écrivit *Consuelo*, bientôt suivi de la *Comtesse de Rudolstadt*, le *Compagnon du tour de France*, le *Péché de M. Antoine*, et le *Meunier d'Angibault*. Ce sont ceux qu'on appelle ses romans socialistes.

Dirai-je qu'elle n'a rien écrit de plus ennuyeux ni de plus difficile à lire? Ce ne serait qu'une mauvaise épigramme. Mais — pour être plus juste — elle n'a rien écrit de plus mélangé, je veux dire, où des sentiments plus généreux se mêlent à des idées plus fausses ou plus dangereuses, plus d'imprudence à plus de pitié sincère, et où plus de talent, enfin, soit comme noyé dans plus de longueurs ou de déclamations. C'est surtout à *Consuelo*, dont elle pouvait tirer un si joli roman, que je songe en disant ceci. Les étrangers, à la vérité, se sont montrés moins dégoûtés. Si ces romans n'ont pas fait une grande fortune en France, ou si même ils y ont plutôt nui à la réputation de leur auteur, — qu'un moment ses amis ont cru perdue pour l'art, — il semble bien qu'on les ait lus avidement en Angleterre ou en Russie, par exemple; et les romanciers de la « souffrance humaine », une George Eliot ou un Dostoïevski, s'en sont largement inspirés. Ne refusons donc pas à George Sand la gloire d'avoir donné le signal, et louons tout au moins, dans ces romans qu'on ne lit plus aujourd'hui, la générosité de ses pressentiments (1) :

> Le savant, comme l'artiste, se doit à la postérité, — disait-elle dès ce temps-là. — Le jour où l'amour de l'art et de la science devient une satisfaction égoïste, l'homme qui sacrifie l'avantage des autres hommes à son plaisir est puni dans son œuvre même. Elle reste enfouie, oubliée, inutile pendant des siècles, sa gloire se perd dans les nuages dont la superstition l'environne; et pour avoir dédaigné de se révéler à ses contemporains, il est condamné à n'être tiré de la poussière que par un esprit simple, qui profite de ses découvertes et usurpe sa renommée. [*Les sept cordes de la Lyre,* acte III, scène II.]

Je lis encore, messieurs, dans la préface du *Compagnon du Tour de France :*

> Il y aurait toute une littérature nouvelle à créer avec les véritables mœurs populaires, si peu connues des autres classes. Cette littérature commence au sein même du peuple, elle en sortira brillante avant qu'il soit peu de temps. *C'est là que se retrempera la muse romantique, muse éminemment révolutionnaire,* et qui, *depuis son apparition dans les lettres*, cherche sa voie et sa famille. C'est dans la race forte qu'elle trouvera la jeunesse intellectuelle dont elle a besoin pour prendre sa volée.

Et il y a déjà longtemps, quand je discutais avec M. Zola sur les origines du roman naturaliste, c'était un titre encore que je réclamais pour George Sand, et un hommage (2). Toute une classe de personnages, — dont il ne semble pas que Mérimée, par exemple, ni Balzac se soient jamais beaucoup souciés, — ouvriers ou paysans, héros ordinaires du roman naturaliste, menuisiers, serruriers, — ce n'est pas un autre, c'est elle qui leur a donné droit de cité dans l'art français, avant l'auteur des *Mémoires du Diable*, avant l'auteur des *Mystères de Paris*, avant l'auteur des *Misérables*... Nous en

(1) Voyez notamment : *Essai sur l'indifférence*, etc., t. Ier, chap. 9, 10, 11.

(2) Dans une belle étude sur *Benjamin Constant*, — voyez *Politiques et moralistes au* XIXe *siècle*, Paris, 1891, Lecène et Oudin, — M. Émile Faguet a mis admirablement en lumière ce qu'il y a d'excessif à la fois et de contradictoire dans la formule célèbre de Constant : « J'entends, par *Liberté*, le triomphe de l'individualité, tant sur l'autorité qui voudrait gouverner par le despotisme, que sur les masses qui réclament le droit d'asservir la minorité à la majorité. »

(1) On pourrait, si l'on le voulait, singulièrement étendre cette observation, et réclamer pour nos Leroux et nos Comte une part qu'on ne leur a pas faite assez considérable encore dans la formation de plus d'une doctrine contemporaine.

(2) Voyez *le Roman naturaliste*. Paris, 1892. Calmann Lévy. *Les Origines du roman naturaliste.*

verrons les conséquences, quand nous aurons dit quelques mots de ses idées sociales.

Non pas du tout, comme vous le pensez bien, qu'il puisse être ici question de nous engager dans un examen qui ne serait ni de notre sujet, ni de ma compétence. Et puis, les idées de George Sand, ou plutôt de Pierre Leroux, qui passe pour avoir été son « maître de philosophie », n'ont peut-être pas assez de consistance, elles sont trop vagues, trop obscures, pour qu'on leur puisse rien opposer qui ne soit presque aussi vague et obscur qu'elles-mêmes. « Si l'esprit de Pierre Leroux ne manquait ni de puissance ni de profondeur, sa pensée était obscure, et sa forme plus obscure encore. A force de creuser les idées, il s'y enfouissait, » comme on l'a dit spirituellement (1); et George Sand n'a pas toujours réussi à faire la clarté dans tant de profondeur. Aussi la discussion nous entraînerait-elle trop loin, pour n'aboutir peut-être qu'à des conclusions d'ailleurs assez banales. Mais il est deux observations que je ne saurais m'empêcher de faire, et dont la première surtout achèvera d'éclaircir pour nous la définition de l'*Individualisme*.

Il nous faut, en effet, nous garder, nous défendre ici d'une confusion trop commune, et ce que nous essayons d'enlever à l'*Individualisme*, il ne faut pas croire, ni surtout laisser dire, que nous le donnions au *Socialisme*. Non que j'eusse peur du mot! et quelque mauvais usage, quelque fâcheux abus que l'on en fasse de nos jours, comme il y a manière de l'entendre, je vous montrerais qu'il y a moyen de l'interpréter. Mais il nous suffit présentement que, si l'individu ne saurait s'arroger tous les droits, la société, de son côté, ne saurait non plus réclamer ni s'attribuer tous les pouvoirs. Lequel des deux est le plus nécessaire à l'autre? la phrase au mot, ou le mot à la phrase? le langage à la pensée, ou la pensée au langage? Lorsque donc nous attaquons, dans le romantisme ou ailleurs, l'excès de l'individualisme, il ne s'agit pas, nous ne demandons pas qu'on établisse entre les hommes une égalité chimérique, ni qu'on passe impitoyablement, sur toutes les têtes qui sortent de la foule, le niveau de la « fraternité ». Rien ne serait plus outrageant pour la dignité de la personne humaine, si, n'étant pas des saints, nous ne devenons ce que nous pouvons être qu'autant qu'on nous « distingue »; et j'ajoute que rien ne serait plus funeste à la société même, si, la mobilité des conditions étant le moyen du progrès individuel, elle l'est donc aussi du progrès social. Nous ne demandons pas davantage que des collectivités anonymes substituent en tout leur action à celle des personnes, étant assez clair qu'en même temps que le sentiment de la responsabilité, c'est ainsi le nerf même de l'activité que l'on détruirait dans l'homme. Et, seulement, demandons-nous qu'au rêve ou à l'illusion d'un progrès hypothétique la génération présente sacrifie le droit que peut-être elle a bien, elle aussi, d'exister? Non, messieurs, pas même cela! Nos exigences sont plus modestes; nous ne voulons rien qui ne soit à la portée de tous; et, — puisque tout à l'heure, en vous indiquant ce qu'il y avait de dangereux, je n'ai pas méconnu ce qu'il y a de légitime aussi dans les revendications de l'*Individualisme*, — il n'est question de rien qui puisse effaroucher l'homme le plus jaloux d'exercer la totalité de son droit.

Mais, si la concurrence vitale, par exemple, si la lutte impitoyable et acharnée des besoins ou des appétits, si la guerre de tous contre tous, est ou semble être la loi de la nature ou de l'animalité, nous disons qu'elle ne saurait être, et nous soutenons qu'en fait elle n'est pas la loi de l'humanité. S'il est *naturel* au fort de dévorer le faible, de se le soumettre ou de se l'approprier, nous disons qu'il n'y a jamais rien eu de moins *humain;* et la preuve, messieurs, c'est que les lois n'ont jamais eu de préoccupation plus constante, en tous lieux, en tout temps, que d'assurer, que de protéger, que de défendre la faiblesse contre les attentats de la force. Nous demandons qu'on ne l'oublie pas. Aimez-vous mieux une autre formule? Nous demandons que l'on ne retourne pas contre la société les armes qu'on tient d'elle, et si tout à l'heure j'ai bien dit ce que je voulais dire, n'est-ce pas ce que l'on fait, aussi souvent qu'on emploie pour soi seul, pour la satisfaction de ses intérêts, des facultés, ou une fortune, ou un pouvoir qui n'ont d'existence que par la société? L'individualiste, en effet, n'est alors qu'un dépositaire infidèle. Soyons donc « hommes » avant d'être « nous-mêmes » et payons notre dette avant de réclamer nos droits. Rendons à ceux qui nous ont élevés, — et ce sont tous ceux qui nous ont fait ce que nous sommes, — quelque chose au moins de ce qu'ils nous ont donné. Souvenons-nous que, quoi que nous tentions, nous n'y pouvons réussir qu'avec le secours de la société tout entière; et si nous voulons en repousser les charges, commençons par renoncer avant tout aux bénéfices de la solidarité qui nous lie.

Je ne dis pas, messieurs, que cela soit facile; et la pente en chacun de nous est bien forte par l'égoïsme! Mais si cela est juste, si cela est bon, si cela est humain, je ne puis en vouloir à ceux qui nous l'ont enseigné. Bien loin qu'il ait rien de dangereux et dont on se puisse faire un monstre, le *Socialisme*, entendu de la sorte, n'est au fond que la morale même. Ce que nous devons développer en nous, c'est avant tout « la forme de l'humaine condition », celle que nous portons tous en nous, et, conséquemment, c'est ce que nous devons aider les autres à développer en eux. Tel est du moins l'idéal qu'il nous faut nous proposer. Eh quoi! parce que sans doute on ne détruira jamais l'inégalité

(1) Thureau-Dangin, *Histoire de la monarchie de Juillet*, t. VI, ch. III. *Le Socialisme*.

des conditions des hommes, — et nous venons nous même de dire que la destruction n'en est pas à souhaiter, — serait-ce une raison de ne pas essayer d'adoucir ou de réparer les maux qu'on dit en être inséparables? Mais plutôt, et au contraire, vous le savez bien, vous le sentez bien, nous examinerons s'ils en sont vraiment inséparables; et, s'ils le sont, nous essayerons d'en rendre le fardeau moins lourd à ceux qui le supportent; et, encore une fois, c'est là tout le progrès! L'individualisme, qui peut en avoir été quelquefois le moyen, n'en est pas le terme ou la fin, et la pensée même, — dont je crois faire autant d'estime que personne, — la pensée n'est que le rêve ou le roman de la vie, c'est l'action qui en est l'histoire.

Or, c'est là, si je ne me trompe, — je veux dire si je n'ai pas relu trop précipitamment *le Compagnon du tour de France* et *le Meunier d'Angibault*, — oui, c'est bien là tout ce que George Sand a demandé dans ses romans « socialistes »! La phraséologie en est souvent déclamatoire, et les théories en valent ce que l'on en voudra, mais l'impression d'ensemble en est déjà presque idyllique; et, au fait, c'est le moment de rappeler que, dans son œuvre, *la Mare au Diable* a suivi presque immédiatement *le Meunier d'Angibault*. Allons plus loin; j'en trouve les déclamations mêmes moins dangereuses, beaucoup moins dangereuses, que celles de *Lélia*, de *Valentine*, d'*Indiana*. C'est qu'elles ont quelque chose de moins personnel, et comme tel de plus « humain »; il ne s'agit plus là de ses malheurs, à elle, mais des malheurs des autres, de leur bonheur, et non plus du sien. Lui en voudrons-nous beaucoup après cela de nous avoir montré quelque ouvrier mécanicien, comme Henri Lémor, dans *le Meunier d'Angibault*, refusant d'épouser Marcelle de Blanchemont, parce qu'elle est trop riche? ou, inversement, dans *le Compagnon du tour de France*, Yseult de Villepreux se fiançant elle-même au menuisier Pierre Huguenin? En vérité, ce ne sont point là des exemples si contagieux ni, quand on les suivrait, dont l'imitation ait de quoi nous faire frémir. Et plutôt que d'avoir essayé d'animer les « classes » les unes contre les autres il faut lui savoir gré de les avoir « mariées ».

J'ajouterai que l'art même y a moins perdu qu'on ne le croit, qu'on ne le dit quelquefois encore, et c'est ce qui m'empêche de regretter que George Sand ait traversé, si je puis ainsi dire, l'utopie socialiste. Son talent y a gagné. En s'occupant des autres, elle s'est habituée à se dépouiller d'elle-même; et ainsi, c'est par là, c'est grâce à cet intermédiaire du roman socialiste, qu'achevant de rompre, vers 1848, avec sa première manière, elle est passée à la troisième, celle de *François le Champi*, de *Jean de la Roche*, de *Mont Revêche* ou du *Marquis de Villemer*. Car, tout se tient, et dans le roman comme au théâtre, dès qu'on s'occupe de « questions sociales » il est difficile, impossible même, de ne pas être conduit et comme engagé nécessairement à une fidélité d'observation plus grande. Il faut écouter parler les paysans ou les ouvriers dont on veut reproduire dans son récit les mœurs ou le langage; il faut les voir aux champs ou dans leurs ateliers; il faut se faire l'un d'eux, et entrer dans l'intimité de leurs joies et de leurs souffrances. Comment cependant le ferait-on sans s'y intéresser? comment sans se détacher, sans s'aliéner de soi-même? sans apprendre à estimer d'humbles vertus que l'on dédaignait? Mais aussi comment le ferait-on sans apprendre tous les jours quelque chose de nouveau? sans acquérir une connaissance, une expérience plus diverse, plus étendue de la vie? comment sans donner place, — dans le roman, avec les Anglais, ou dans la peinture, avec les Hollandais, — à des objets, à des détails qu'on avait jusqu'alors jugés indignes de tant d'honneur. Et comment ainsi, d'œuvre en œuvre, par le seul effet de l'accoutumance, ne se déprendrait-on pas d'obéir au caprice de son imagination pour se soumettre, et se laisser faire, aux suggestions de la réalité (1)?

Aussi, messieurs, dans les derniers romans de George Sand ne retrouvons-nous guère de l'auteur du *Péché de M. Antoine* ou de *la Comtesse de Rudolstadt* que le goût de moraliser, ou, si vous l'aimez mieux, de faire servir le roman, et l'art en général, à d'autres fins qu'eux-mêmes.

De grands artistes, — dira-t-elle dans la préface de *la Mare au Diable*, — ont fait de puissantes satires des maux de leur siècle et de leur pays... Nous ne voulons donc pas dénier aux artistes *le droit de sonder les plaies de la société et de les mettre à nu sous nos yeux*, mais n'y a-t-il pas autre chose à faire maintenant que de la littérature d'épouvante et de menace? Dans cette littérature de mystères et d'iniquité, que le talent et l'imagination ont mise à la mode, nous aimons mieux les figures douces et suaves que les scélérats à effet dramatique. Celles-là peuvent entreprendre et amener des conversions, les autres font peur, *et la peur ne guérit pas l'égoïsme, elle l'augmente*.

Nous croyons *que la mission de l'art est une mission de sentiment et d'amour*... que l'artiste a une tâche plus large et plus poétique que celle de proposer quelques mesures de prudence et de conciliation pour atténuer l'effroi qu'inspirent les peintures. *Son but devrait être de faire aimer les objets de sa sollicitude*, et au besoin je ne lui ferais pas un reproche de les embellir un peu. L'art n'est pas une étude

(1) Comparez, sur ce point, George Eliot, un peu partout, mais notamment dans son *Adam Bede* :

« Honneur et respect à la perfection divine de la forme. Recherchons-la autant que possible dans nos jardins et dans nos demeures, chez les femmes et chez les enfants... Mais sachons aussi aimer cette autre beauté qui ne réside pas dans les secrets de la proportion, mais dans ceux d'une profonde sympathie humaine... Il se trouve tant de gens communs et grossiers, dont la vie n'offre aucune infortune sentimentalement pittoresque..., etc. » *Adam Bede*, livre II, ch. XVII.

de la réalité positive, c'est une recherche de la vérité idéale, et *le Vicaire de Wakefield* fut un livre plus sain à l'âme que le *Paysan perverti* et les *Liaisons dangereuses*.

Ce n'est pas nous, messieurs, qui la contredirons! Des *dessous* solides, longuement, consciencieusement étudiés; l'observation à la base, si je puis ainsi dire; la sympathie pour la vivifier, « pour faire aimer les objets de sa sollicitude »; et l'idée enfin pour dégager des choses ce qu'elles contiennent toujours de plus général, de plus permanent, de plus « significatif » qu'elles-mêmes, — autant de points sur lesquels elle ne variera plus maintenant. Mais, effacement de soi-même, « soumission à l'objet », comme on dira bientôt, c'est la condition même de cette esthétique, et l'auteur de *Valentine* et de *Jacques*, devenu celui de *Jean de la Roche* et du *Marquis de Villemer*, n'y faillira pas désormais.

Quand s'est enfuie l'intensité du *Moi*, — écrira-t-elle à Flaubert, bien des années plus tard, en 1867, — *on aime les personnes pour ce qu'elles sont par elles-mêmes*, pour ce qu'elles représentent aux yeux de votre âme, et nullement pour ce qu'elles apporteront en plus à votre destinée. C'est comme le tableau ou la statue que l'on voudrait avoir à soi, quand on rêve en même temps un beau chez soi pour l'y mettre. Mais on a parcouru la verte bohème sans y rien amasser; on est resté gueux, sentimental et troubadour; on sait très bien que ce sera toujours de même et qu'on mourra sans feu ni lieu. Alors on pense à la statue, au tableau dont on ne saurait que faire si on les possédait, et on se dit : « Je repasserai par le pays où ils sont. Je verrai encore et j'aimerai toujours ce qui me les a fait aimer et comprendre. *Le contact de ma personnalité ne les aura pas modifiés, ce ne sera pas moi que j'aimerai en eux.*

Et c'est ainsi vraiment que l'idéal, qu'on ne songe plus à fixer, se fixe en vous parce qu'il est lui. Voilà tout le secret du beau, du seul vrai, de l'amour, de l'amitié, de l'art, de l'enthousiasme et de la foi. [*Correspondance*, t. V. Lettre du 15 janvier 1867.]

Mais, si j'insistais aujourd'hui davantage, — et quoique rien ne fût plus instructif que de feuilleter les dernières années de cette *Correspondance*, pour en comparer le ton à celui des premières, — j'anticiperais trop sur l'ordre des temps, et c'est aux environs de 1850 que je veux m'arrêter aujourd'hui. Lamartine, on peut le dire, avait alors terminé sa carrière; Musset traînait misérablement, dans la débauche et le dégoût de lui-même, un reste, une ombre d'existence; Hugo, pour le moment, était tout entier plongé, vous le savez, dans la politique. Seuls ou presque seuls, de leurs rivaux de gloire et de popularité, Sainte-Beuve et George Sand, — l'une dans l'étude de l'observation de la vie et l'autre dans la familiarité de l'histoire, mais tous les deux hors d'eux-mêmes, — retrouvaient une jeunesse nouvelle, retrempaient leur talent à des sources plus pures, et se préparaient à courir une seconde ou une troisième carrière. Dépossédé même du théâtre, le Romantisme avait vécu; — et une autre époque commençait pour l'histoire de notre littérature.

A ce mouvement des esprits, qu'il nous faudra tâcher de définir, je me suis efforcé de vous montrer pour quelle part, trop oubliée peut-être, George Sand avait contribué; ou, si vous l'aimez mieux, je me suis efforcé de vous faire voir, dans l'évolution de son talent, comme un raccourci de l'évolution même de la littérature entre 1830 et 1850. D'année presque en année l'individualisme a perdu ce qu'il avait occupé de terrain, et d'œuvre en œuvre, vous avez vu se préparer la doctrine de l'impersonnalité dans l'art. Le Moi redevenait heureusement « haïssable », et on le couvrait enfin, comme le voulait le moraliste, après l'avoir depuis vingt-cinq ans impudemment étalé. Dans *le Cousin Pons* ou dans *la Cousine Bette*, il n'y avait déjà presque plus rien d'Honoré de Balzac, et bientôt, dans *Madame Bovary*, ce que Gustave Flaubert s'efforcera de mettre, ce sera, pour ainsi parler, le contraire de lui-même. Que d'ailleurs un mouvement analogue s'opérât presque partout en même temps, c'est, messieurs, ce que vous pourrez constater quand vous le voudrez; et la peinture, par exemple, vous en fournira tout autant de preuves que la littérature, la philosophie que l'art, et la politique même que la philosophie. S'il y eut jamais, en dépit de l'apparence, une philosophie tout entière fondée sur le culte du Moi, c'est l'éclectisme, et précisément alors le positivisme en allait triompher. Mais pour nous en tenir à la poésie, que fallait-il pour que la doctrine de l'impersonnalité triomphât? C'est ce qu'il me reste à vous indiquer brièvement, et c'est encore à George Sand que je le demanderai.

Car deux choses lui manquaient, dont la première était le sentiment raisonné de son art. Admirable écrivain, — nous l'avons assez dit, — tourmentée du besoin de produire, elle s'avouait elle-même incapable de « composer »; et véritablement, on le voit bien dans ses romans, quand elle prenait la plume, c'était sa plume qui l'emportait. Aussi tous ses récits flottent-ils un peu dans leur cadre, vont-ils comme à l'aventure, se dénouent-ils comme ils peuvent. Et je sais bien ce que l'on dit, ce que l'on peut même spirituellement soutenir, que, comme les dénouements de la comédie de Molière, c'est en eux une ressemblance de plus avec la vie. Mais ce genre de fidélité, je l'avoue, ne me touche guère; et le fait est que George Sand n'a pas connu le pouvoir de l'ordre, celui du plan ou du dessin. N'en avons-nous pas dit autant de Lamartine? Et chez George Sand comme chez Lamartine, c'est ce que l'on pourrait appeler un reste de lyrisme. *Ode* ou *Méditation*, *Satire* ou *Élégie*, ce sont des « poésies », mais non pas, messieurs, des « poèmes », si la longueur même n'en a d'autre mesure que celle de l'haleine ou, — pour parler plus noblement, — que celle

de l'inspiration du poète. Il fallait donc, après George Sand, qu'à cet art inspiré, c'est-à-dire instinctif, on substituât un art plus serré, plus conscient de ses moyens, plus sûr de ses effets et de ses procédés; — et ceci, ce devait être l'affaire de Théophile Gautier.

Mais si l'art de George Sand avait quelque chose de flottant, le même mot se peut dire aussi de ses idées, — esthétiques ou sociales, politiques ou morales, — et on le conçoit aisément. C'est qu'il n'y a pas de politique, non plus que d'esthétique, et encore bien moins de morale, sans une métaphysique, je veux dire sans une conception de la vie qui la dépasse et qui la règle. On ne peut nous conseiller de nous conduire d'une manière plutôt que d'une autre qu'au nom d'un idéal, et d'un idéal supérieur à la nature des actions qu'il commande. Qui se sacrifiera, qui s'est jamais sacrifié pour le seul *plaisir* de se sacrifier? C'est cet idéal qui a fait encore défaut à George Sand. Incapable d'approfondir des doctrines qu'elle sentait plutôt qu'elle ne les comprenait, — par le cœur plutôt que par l'intelligence, — elle n'a pas creusé jusqu'aux principes; et ses sentiments ne se sont pas convertis en idées. Il fallait donc encore qu'après elle, tandis qu'un Gautier réintégrerait dans l'art la notion du scrupule et de la nécessité de l'effort, un autre, dans la poésie rattachât à son principe ce qu'il avait appelé la « majesté des souffrances humaines »; — et cet autre, vous le savez, c'est Alfred de Vigny. C'est de lui que je vous parlerai prochainement, — et, je vous en préviens d'avance, tout en sachant, tout en vous disant ce qui lui a manqué pour égaler Lamartine ou Hugo, je tâcherai de le remettre à son rang, qui est immédiatement au-dessous du premier.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

(*A suivre.*)

LES TROIS JUGEMENTS DE DIEU LE PÈRE

Conte.

I.

Au seuil du Paradis, trois âmes se présentent.

— Que chacune de vous me dévoile sa vie, dit Dieu le Père. Je vous interrogerai l'une après l'autre.

Elles sont agenouillées devant lui.

— As-tu, dit-il à la première, as-tu fait dans ta vie plus de bien que de mal?

— J'ai fait, répondit-elle, plus de bien que de mal : mais le bien que je faisais, c'était pour plaire à celui que j'aimais, non par amour du bien lui-même... Il me disait : « Soyez bonne », et je l'étais; « aimez la charité », et je l'aimais; « sachez vous oublier pour les autres », et je lui obéissais; et son approbation m'était plus douce que celle de ma conscience... Parfois aussi, j'ai fait, j'ai dit, j'ai pensé le mal; mais, ô mon Père! ce qui alors me faisait souffrir, ce n'était pas d'avoir mal fait, c'était de m'être éloignée de lui, de n'être plus digne de lui; et son blâme me châtiait plus sévèrement que toute punition...

— N'as-tu souffert qu'ainsi? dit Dieu.

— Père, qui voyez les cœurs, vous savez bien que non! Souvent la tâche même de lui plaire devenait aride; car il ne s'apercevait point de mes efforts; et mes sacrifices me semblaient vains... J'élevais alors vers lui une timide voix : comme un voyageur, perdu dans les glaces, appelle avec angoisse son guide qui l'oublie, je criais à lui pour qu'il me secourût! Un mot, un regard m'eût rendu le cœur heureux. Mais il restait muet, dans sa sérénité, ignorant mes douleurs, dédaignant mes faiblesses de femme... Alors, oh! alors, j'ai souffert; alors la vie m'a semblé dure, et j'ai souhaité mourir : il est si difficile à un cœur de femme de se passer de maître! Mais quand il daignait se souvenir de moi, combien je me sentais forte! Combien le devoir redevenait doux! Comme tout était facile!

— T'imagines-tu, dit Dieu le Père, avoir été seule aimée de lui?

Toujours agenouillée, elle releva la tête, et dit avec l'accent d'une humilité sincère :

— Je n'ai pas cet orgueil. Un homme tel que lui n'appartient pas à une femme; il appartient à l'humanité... Non, je ne me flattais pas de lui être nécessaire. Pour lui, mon amour ne comptait pas plus que la lumière d'une bougie en plein soleil de midi... Mais que m'importait? Pourvu qu'il me permît de l'aimer; que parfois son regard se dirigeât vers moi!... Et cette grâce ne me fût pas refusée.

Elle sourit, d'un lumineux sourire.

— Par lui, mon Dieu, toutes vos épreuves, tous les maux devenaient supportables; toute ma vie s'éclairait : le bien n'était plus seulement le bien, c'était la joie, c'était le bonheur; le sacrifice était une volupté.

— De sorte, dit Dieu le Père, que tu as eu déjà ta récompense.

Elle courba la tête humblement.

— Je le reconnais, ô Père! Mes joies ont été plus grandes que mes souffrances.

— Va donc en Purgatoire, prononça Dieu le Père. Tu y attendras que son heure, à lui, soit venue; et son souvenir te tiendra compagnie... Aussi bien, ajouta Dieu avec un sourire, sans lui le Paradis même ne te serait plus rien.

II.

Alors parla la seconde âme.

Droite sur ses deux genoux, le buste raide et les mains jointes, telle qu'on voit les statues sur d'an-

tiques tombeaux, elle dit, sans attendre que Dieu l'interrogeât :

— Seigneur, vous m'avez vue quitter la terre munie des saints sacrements, absoute et purifiée par votre Église : me voici sans crainte devant vous. Car j'ai pratiqué la vertu à tous les instants de ma vie ; et, dès l'enfance, j'ai obéi aux règles de la religion. A l'âge des passions, j'ai renoncé au monde, à ses plaisirs; j'ai tout quitté pour vous.

— As-tu, interrompit Dieu le Père, as-tu bien exercé les trois Vertus théologales?

— Seigneur, vous le demandez? dit-elle, avec une nuance d'étonnement dans la voix. Vous qui scrutez les consciences, vous connaissez ma Foi, pure comme le diamant, solide comme lui : jamais un doute ne l'effleura. Pour l'Espérance, elle me fut une certitude : n'étais-je point assurée de jouir, dans une éternité bienheureuse, des grâces acquises pour moi par Notre-Seigneur?

— Et la Charité, demanda Dieu le Père, comment l'as-tu pratiquée?

— J'ai donné de mon superflu à toutes les œuvres pieuses, depuis les Petites Sœurs des Pauvres jusqu'au denier de Saint-Pierre; j'ai fait, de mes mains, des vêtements pour les indigents, et quêté pour eux auprès des riches : voilà pour le corps. Mais la charité demande plus ; elle s'adresse aussi et par-dessus tout à l'âme. J'ai favorisé les missions de mes humbles pouvoirs ; j'ai prêché la foi autour de moi et recommandé la pratique des devoirs religieux chaque fois que l'occasion s'en est présentée : ainsi j'ai sauvé plus d'une âme des liens de Satan.

Elle se tut, glorieuse, sûre des palmes éternelles. Mais la voix de Dieu reprit, plus grave :

— Ce n'est point là cette vertu qui est la plus excellente de toutes, la Charité, c'est-à-dire l'Amour : quand et comment as-tu aimé tes semblables?

Un peu troublée dans son assurance, elle reprit cependant, sans rien changer à son attitude rigide :

— Seigneur, je n'ai eu garde de m'attacher à aucune créature, sachant qu'elles passent et que vous seul demeurez. Je n'ai point terni mon corps par le contact d'un homme, ni souillé mon âme par d'humaines passions. J'ai aimé selon l'Église tout être baptisé et soumis à ses rites, considérant en lui non pas la créature charnelle et pécheresse, mais seulement l'âme sauvée par Jésus-Christ ; et j'ai désiré pour eux tous le salut éternel.

La voix divine reprit, sévère :

— Et ceux qui pleuraient, ceux qui souffraient, que leur disais-tu?

Elle releva imperceptiblement la tête :

— Mon Dieu! dit-elle de sa voix sans timbre, vous voulez m'éprouver; car vous savez toutes choses. Ceux qui pleuraient, ceux qui souffraient, je leur disais : « Repentez-vous, car Dieu vous punit; laissez passer cette heure comme passe une tempête, et les joies éternelles vous consoleront : vous n'êtes ici-bas que pour faire votre salut; il est impie de demander à ne pas souffrir. »

— Et tu oubliais, dit Dieu le Père, cette parole de mon Fils : *Pleurez avec ceux qui pleurent.* Tu oubliais aussi qu'il a dit : *Aimez-vous les uns les autres ;* tu oubliais d'aimer! Tu as tout oublié. Cœur dur, âme orgueilleuse, tu as tout à rapprendre. Retourne sur la terre, où tu recommenceras la vie. Je te condamne à aimer un homme qui ne t'aimera pas : par lui, tu connaîtras l'amour dans les larmes... Car, non seulement il ne t'aimera pas, mais il t'en voudra de l'aimer; ton amour lui sera à charge, et cependant tu ne pourras te détacher de lui. Il te brisera sans pitié, et malgré tes souffrances, tu l'aimeras toujours... Enfin, humilié par l'amour, adouci par les larmes, ton cœur se fondra, et tu apprendras à aimer les créatures comme je veux qu'elles soient aimées... Tu as péché par orgueil, oubliant que depuis la faute d'Ève j'ai soumis la femme à l'homme... Tu as péché par égoïsme, oubliant que si je t'ai accordé un cœur, c'est pour l'ouvrir et le donner... Va! la moindre larme d'une pécheresse vaut mieux que ton inflexible vertu. Apprends à aimer en souffrant.

Il dit, et déjà elle a disparu dans l'immensité des intermondes.

III.

La troisième âme s'approche.

— Es-tu coupable, lui dit Dieu, d'avoir recherché en toutes choses ton propre bonheur?

Prosternée, elle répond :

— Hélas! oui, mon Dieu; car j'ai recherché toujours et par-dessus tout l'unique bonheur de mes enfants ; et leur bonheur, n'était-ce pas le mien? Pour eux, pour leur donner un peu de joie, j'aurais, ô mon Dieu! brûlé toute la terre.

— Ils te donnaient donc, dit Dieu le Père, des satisfactions bien grandes? N'as-tu vraiment connu par eux que des joies? Dès leur berceau, ne t'ont-ils pas causé bien des fatigues?... Plus tard, n'ont-ils pas oublié tout ce qu'ils te devaient? Ne furent-ils point ingrats, comme les fils des hommes?

— Je ne m'en souviens pas, reprit-elle doucement. C'est quand ils étaient petits, quand ils m'ont donné le plus de peine, que je les ai le plus aimés. Plus tard, le monde me les prit ; mais je savais bien qu'ils n'étaient pas perdus : quand ils souffraient, je les retrouvais...

— Alors, dit Dieu lentement, tu as été sur la terre parfaitement heureuse? Et dans la nouvelle existence qui t'attend, il n'est rien qui te semble par-dessus tout enviable?

Elle joignit les mains, et s'écria avec ardeur :

— Oh! si, mon Dieu! Si! Vous le savez : celle que vous m'avez reprise, c'est elle que je voudrais revoir! Faites-la-moi voir, mon Dieu! On dit que vous rendez les enfants aux mères! Souvenez-vous de ce que fit votre Fils, quand il rencontra la pauvre veuve dont le fils venait de mourir : « Ne pleure pas, » lui dit-il; et *il rendit l'enfant à sa mère...* Ah! que je la revoie vivante, heureuse, quand toute petite elle m'appartenait encore, et puis je m'en irai souffrir où vous voudrez!

Alors, très doucement : « Regarde, » lui dit Dieu.

Et, sur le fond noir des cieux, une trouée de lumière se fit, comme un brouillard d'or, où peu à peu se dessinaient des formes...

C'étaient des arbres, des champs, des prés aux herbes hautes émaillées de fleurs : et dans ces champs en pleine verdure, des enfants jouaient, cueillaient les bleuets, les coquelicots, les marguerites.

Et voici qu'en l'étroit sentier bordé de hautes herbes, une petite venait, mignonne, comme les aiment les mères, qui trottinait à tout petits pas : elle était rose et souriante, avec des yeux noirs et des cheveux d'or bruni; ses bras ronds sortaient, tout nus, de sa robe blanche; bien qu'âgée d'au moins quatre ans, elle allait, chancelant, comme ceux qui font leurs premiers pas, ayant saisi de ses deux petites mains les longues herbes qui lui servaient d'appui... Et les autres enfants, s'étant arrêtés pour la regarder, battaient des mains, émerveillés...

Mais la vision s'évanouit.

— Oh! s'écria la pauvre mère, c'est elle, oui! c'est ainsi qu'elle apprit à marcher! Mon Dieu! il me semble que c'était hier.. Elle ne marcha qu'à cinq ans; car une maladie terrible l'avait prise. Hélas! comme elle était chétive! Son pauvre petit corps n'avait plus rien d'humain; comme elle criait, la nuit, le jour! Il fallait la promener sans cesse : à la fin elle s'apaisait un peu et s'endormait dans mes bras... Mais alors, ô mon Dieu! elle ressemblait tellement à un petit cadavre, que j'avais la cruauté de l'éveiller, pour être sûre qu'elle vivait encore. Elle vécut : un homme la sauva; un de ces hommes à qui vous donnez une étincelle de votre toute-science, et qui la répandent en bienfaits sur l'humanité souffrante, la vit, comprit le mal qui la rongeait, et du même coup trouva le remède. Elle vécut, elle grandit; mais longtemps elle resta suspendue entre la vie et la mort. Que de fois, pendant ces vingt années, je dus la disputer à la maladie! que de veilles à son chevet! que d'angoisses!

— Et que de patience aussi, pauvre mère! interrompit Dieu. Car la maladie n'attaquait pas seulement le corps : l'esprit restait comme endormi; il fallait l'éveiller... Ce n'est pas tout; dis la vérité : le caractère de l'enfant ne se ressentait-il point de ta grande indulgence?

Elle baissa la tête, comme prise en faute :

— Pauvre petite! dit-elle avec tendresse; on ne lui demandait qu'une chose : vouloir bien vivre! Pour le reste, nous la tenions quitte...

— Après? dit Dieu le Père.

— Après? mon Dieu! Je m'accuse de n'avoir plus songé qu'à lui plaire : c'était si doux! — Mais, un jour, j'eus tort...

Elle se mit à pleurer.

— Un jour, on me la demanda en mariage; et toute faible, et petite, et fragile qu'elle était, je dis *oui*... O mon Dieu! c'était barbare, malgré ses vingt ans, n'est-ce pas? Elle n'était pas faite pour cette épreuve; je devais la lui épargner...

— Elle la désirait, dit doucement Dieu le Père.

— Mais, je devais l'éclairer, lui résister! reprit-elle, en se tordant les mains; car elle en est morte! Morte, ma petite que j'avais tant soignée, couvée vingt ans avec amour!

Elle pleurait amèrement.

— Crois-tu, lui dit le Père des hommes, que si on lui eût donné le choix, elle n'eût pas préféré encore sa destinée?... Regarde; et rappelle-toi comme elle était heureuse.

Le ciel s'éclaira de nouveau; et sur le fond lumineux, de nouvelles silhouettes parurent.

C'est une église : aux sons de l'orgue, dans l'assemblée brillante, un cortège paraît, la mariée en tête. Elle est si mince et si mignonne qu'on dirait une petite fille; sans sa longue robe de satin et sa couronne d'oranger, on la prendrait pour une communiante. La vie lui apparaît toute rose : elle sourit, sous son voile...

Et la mère murmure avec angoise :

— Pourquoi me la suis-je laissé prendre? Où est-elle aujourd'hui? Comment la reverrai-je?

— Regarde, dit encore Dieu. Et de nouveau la scène change : au fond d'une chambre, un grand lit; et sur ce lit, une forme humaine. Le petit corps se dessine vaguement sous le drap. Un fin profil de médaille se détache, en pâleur de cire, sur le blanc de l'oreiller, où s'étendent en nappe brune les longs cheveux. Un de ses pauvres petits bras est étendu sur la couverture : du poignet, le lourd bracelet d'or, jadis trop petit, maintenant trop grand, retombe sur la main amaigrie... On a jeté des fleurs à pleines mains; les lis, les roses blanches jonchent la couche...

La mère voit tout cela, douloureuse; des larmes coulent sur ses joues fatiguées.

— Oui, sanglote-t-elle, c'est bien ainsi qu'elle éta quand je lui ai donné mon dernier baiser. Je ne pouvais croire qu'elle fût morte! Mais ses yeux sont restés fermés...

— Regarde! reprend encore la voix divine.

Lentement, la petite morte a soulevé ses paupières; ses grands yeux bruns se tournent vers celle qui l'a aimée plus que sa vie; elle lui tend les bras...

— Va! dit Dieu le Père, ton enfant t'appelle. Va, je te la rends, pauvre mère! Entre dans le Paradis : seule, tu as su te donner tout entière; seule, tu mérites la suprême félicité.

Il dit; et tandis que la mère se relève, toute tremblante, étourdie de bonheur, une ineffable harmonie se répand dans l'éther.

— Qu'est-ce là? s'écrie-t-elle, ravie.

Et Dieu le Père, souriant :

— Ce sont, dit-il, les prières des âmes simples qui montent jusqu'ici...

ALBERT BRATEL.

LE RENOUVELLEMENT PARTIEL

Lettres d'un parlementaire (1).

IX.

Il sera beaucoup pardonné à la Chambre actuelle si, avant de se séparer, elle vote le renouvellement partiel, car elle aura donné ainsi aux Chambres à venir le moyen de mieux employer leur temps qu'elle n'a fait le sien.

On a souvent critiqué les lenteurs du travail parlementaire, et non sans raison. Pendant les quatre années d'une législature, plusieurs centaines de projets de lois sont déposés sur le bureau de la Chambre : il y en a d'absurdes, mais il y en a d'excellents; combien, des uns ou des autres, sont votés? Pour ne citer qu'un fait, la Chambre de 1885, en s'en allant, a laissé derrière elle cinq cents propositions qu'elle n'avait pas trouvé le temps de discuter. La faute est-elle aux députés? Oui, dans une certaine mesure, car de certaines séances remplies par un dialogue aigre-doux entre le ministère et l'opposition, il eût été facile de faire un emploi plus judicieux; mais la faute est surtout à notre régime électoral, qui veut que la Chambre se renouvelle en totalité tous les quatre ans.

D'une Chambre à la Chambre suivante, il y a solution de continuité, solution de travail. Une commission s'est réunie pendant de longs mois, un rapport a été fait, un projet de loi est prêt à être discuté; il allait l'être, quand l'heure sonne des élections générales. Procès-verbaux de commission, rapport, projet, autant de temps perdu. La Chambre nouvellement élue n'ayant aucun lien avec celle qui l'a précédée, tout est à recommencer : nouvelle commission, nouvelle étude, nouveau rapport; et qui sait si ce nouveau rapport n'aura pas le sort de l'ancien? Les réformes les plus importantes sont ainsi renvoyées de législature en législature, comme les enfants se renvoient une balle sans qu'elle touche le sol. Il y a au Palais-Bourbon des centaines et des centaines de dossiers, qui représentent une quantité de travail considérable et qui dormiront à jamais dans la poussière des cartons. Je ne sais pas comment cela s'appelle en politique, mais, en mécanique, cela s'appelle du « travail inutile ».

La Chambre nouvellement élue va-t-elle, du moins, se mettre tout de suite à la besogne? Non pas, il faut d'abord qu'elle se reconnaisse, qu'elle sache où elle veut aller, qu'elle prenne en un mot conscience d'elle-même, et elle risque ainsi de perdre, ou à peu près, les premiers mois de la législature. Les derniers mois, où les préoccupations électorales apparaissent, ne seront guère mieux employés. M. Rivet, auteur d'une des propositions de renouvellement partiel soumises au Parlement, a trouvé une jolie formule : « La première année, dit-il, c'est la préparation à la vie; la quatrième année, la préparation à la mort. » Que reste-t-il pour travailler sérieusement? deux ans sur quatre. Voilà le résultat clair et net du système actuel. Faites, au contraire, que la Chambre se renouvelle par fractions : du coup, vous supprimez les tâtonnements du début, les préoccupations de la fin. Au lieu d'une succession d'assemblées étrangères l'une à l'autre, vous avez une assemblée unique, qui, à chaque élection, se modifie et se transforme sans mourir jamais, une assemblée où s'établiront naturellement des traditions et des règles. Alors, les commissions seront assurées de ne pas faire un travail stérile; toute proposition sérieuse, un peu plus tôt, un peu plus tard, sera discutée; l'œuvre d'une année profitera aux années suivantes; rien ne sera perdu.

Rendre le travail parlementaire plus régulier et plus productif, voilà un premier motif de demander le renouvellement partiel. Il y en a un second. Si la Chambre est renouvelée entièrement, les élections sont une partie de cartes et nul ne saurait dire la veille quel sera l'atout du lendemain. En quatre ans, l'esprit électoral peut être changé du tout au tout. Je ne veux pas seulement parler de ces courants d'opinion qui se forment tantôt dans un sens, tantôt dans un autre : je pense à cette génération nouvelle, hier sur les bancs du collège, aujourd'hui maîtresse de son vote, et de qui vous ne savez ni ce qu'elle sent, ni ce qu'elle veut. Songez-y, au bout de quatre ans, c'est tout près d'un million d'électeurs nouveaux qui vont prendre part au scrutin : comment voteront-ils? C'est l'inconnu : et que, par un écart brusque, ces nouveaux électeurs se jettent à droite ou à gauche, voilà l'équilibre rompu. Le renouvellement entier de la Chambre vous expose, du jour au lendemain, à un changement radical de la politique; tandis que si vous renouvelez la Chambre par moitié, par tiers, par quart, chaque élection vous fait connaître l'état de l'esprit public et la politique se modifie peu à peu avec l'opinion. Le renouvellement partiel est donc un gage de stabilité. M. Jullien, rap-

(1) Suite. — Voy. les numéros des 21, 28 janvier, 4, 11, 18, 25 février, 4 et 18 mars.

porteur du projet de loi qui sera discuté un de ces jours à la Chambre, l'a très bien montré. Il cite un passage curieux du rapport de Boissy d'Anglas à la Convention : « C'est la nécessité bien reconnue de combattre l'instabilité qui nous a fait adopter l'idée du renouvellement partiel... Ainsi les mêmes principes, les mêmes systèmes se perpétueront sans que les pouvoirs restent dans les mêmes mains ; ainsi la législation et le gouvernement ne changeront point, bien que les fonctionnaires changent ; ainsi la République sera toujours la même, et les citoyens, comme les étrangers, ne seront plus exposés à calculer, dans les transactions politiques ou particulières, les chances d'un renouvellement total. » Ces réflexions de Boissy-d'Anglas sont aussi vraies, aussi actuelles aujourd'hui qu'il y a un siècle.

On voit que le renouvellement partiel n'est pas une nouveauté. Le principe, inscrit dans la Constitution de l'an III, se retrouve dans la Charte de 1814. Pendant les dix premières années de la Restauration, la Chambre des députés s'est renouvelée annuellement par cinquième ; et il faut bien reconnaître que jamais, en France, le régime parlementaire n'a fonctionné avec plus de régularité et plus d'éclat. Aujourd'hui encore, le renouvellement partiel est appliqué aux conseils d'arrondissement, aux conseils généraux, au Sénat. Pourquoi ne pas l'appliquer à la Chambre des députés ? Les adversaires du renouvellement partiel objectent que des élections fréquemment répétées entretiendraient dans le pays une agitation politique qui ne serait pas sans danger. L'objection est-elle bien sérieuse ? Les élections ne se feraient que dans la moitié, le tiers, le quart des arrondissements, suivant que la Chambre se renouvellerait par moitié, par tiers ou par quart : ainsi cette agitation politique, que quelques-uns redoutent par-dessus tout, serait circonscrite, tandis qu'avec le système actuel elle gagne le pays entier. La lutte électorale n'a lieu, il est vrai, que tous les quatre ans, mais c'est une lutte désespérée : tout est remis en question ; et chaque parti y apporte d'autant plus d'acharnement que, s'il est vaincu, il n'aura aucun moyen pendant quatre ans d'appeler de sa défaite. Il semble que dans des élections partielles la lutte serait moins violente que dans des élections générales, parce que les conséquences seraient moins graves. C'est pourquoi j'estime que l'objection faite au renouvellement partiel n'est pas fondée ; mais, le fût-elle, je n'hésiterais pas à dire : Peu nous importe après tout, si le renouvellement partiel nous assure la suite dans le travail parlementaire et la stabilité dans la politique.

La commission de la Chambre s'est très nettement prononcée en faveur du principe : il faut l'en féliciter ; mais il est permis de critiquer certains détails du projet de loi qui va être discuté. On propose de porter de quatre ans à six ans la durée du mandat législatif et de renouveler la Chambre par moitié tous les trois ans. Éprouvez-vous le besoin de nommer un député pour six ans ? Je n'en vois pas, pour moi, la nécessité, et je suis prêt à remplir mon devoir d'électeur tous les quatre ans, comme je l'ai fait jusqu'ici. D'autre part, après avoir insisté sur les avantages qu'il y aurait à consulter plus souvent l'opinion, l'honorable rapporteur conclut à des élections triennales : réforme bien modeste, on en conviendra, et qui ne changerait pas beaucoup l'état de choses dont on se plaint. Pourquoi, si vous êtes persuadés que le renouvellement partiel est le seul moyen de connaître en tout temps l'état de l'opinion, ne pas faire la réforme plus complète ? pourquoi ne pas dire que la Chambre, élue pour quatre ans comme par le passé, sera renouvelable par quart chaque année ? Cette disposition aurait pour elle d'avoir déjà été appliquée, puisqu'elle ne ferait que reproduire la loi électorale de la Restauration, avec cette seule différence que le renouvellement par quart remplacerait le renouvellement par cinquième. Elle permettrait de suivre l'esprit public jusqu'en ses moindres variations ; ce qui est nécessaire dans tout gouvernement, et dans le démocratique plus que dans tout autre.

Adapter le régime parlementaire à la démocratie, c'est précisément le problème que la France essaye de résoudre depuis 1875. Ce n'est point par une brusque revision constitutionnelle qu'on peut espérer d'y réussir, mais par des améliorations progressives, par des réformes pratiques. Le renouvellement partiel est une de ces réformes. Nous aurons peut-être l'occasion d'en indiquer quelques autres.

PAUL LAFFITTE.

(*A suivre.*)

LES OUBLIÉS (1)

Théâtre de Gherardi.

LA QUESTION D'ARGENT ET LES FINANCIERS.

Nous sommes entrés, l'autre jour, dans le *Théâtre de Gherardi* (2), par la porte de la parade. Peut-être trouvera-t-on que c'est la porte basse ; mais la gaieté a ses droits, elle a son prix, et, parade ou haute comédie, n'est pas franchement gai qui veut.

En parlant aujourd'hui de la question d'argent, nous aborderons une étude plus serrée des types et des

(1) Voy. la *Revue* du 7 janvier 1893.

(2) Rappelons, pour éviter tout malentendu, que ce recueil de comédies (1682-1697) n'est pas l'œuvre de l'*impresario* qui lui donne son nom, mais se compose de scénarios italiens mis au théâtre par des auteurs français.

caractères. Mais ceci n'est pas pour nous assombrir : ce ton de satire « bon enfant », que nous avons rencontré dans les passages déjà notés par nous, va se retrouver et nous suivre au cours de cette seconde pérégrination.

La question d'argent? On la trouve partout ici. Toute cette société de *fin de siècle* est besogneuse, cupide, vénale à faire crier. Prendre et recevoir sans rien donner, emprunter sans jamais rendre, voilà tout l'idéal de nos personnages, depuis le grand seigneur jusqu'au bourgeois, en passant par le militaire. Je ne parle pas des femmes, élevées absolument à la même école, mais que nous réserverons pour un examen spécial.

A tout seigneur, tout honneur! Commençons par les gens de cour. Ils essayent bien encore de jouer avec leurs débiteurs la scène de Don Juan avec le bonhomme Dimanche; mais ces « ladres de bourgeois » se sont formés à la résistance, et ce manège *ne prend plus*. Le temps en est passé, comme le prouve la façon dont maître Grapignan, procureur (1), accueille son débiteur, le marquis de Grimouche.

Le marquis. — Touchez là, monsieur Grapignan. Au pied de la lettre, vous n'avez pas un meilleur ni un plus chaud ami que moi. Dieu sait, morbleu! comme je m'en explique.

Grapignan. — Monsieur le marquis, vous feriez bien mieux de vous expliquer sur certains frais qui me sont dus. Vous autres gens de qualité, quand vous avez frappé deux fois sur l'épaule d'un procureur, vous croyez que c'est de l'argent comptant, et qu'un peu de bienveillance acquitte toutes vos dettes. Monsieur le marquis, on ne nourrit pas quatre clercs avec des compliments; et nous autres procureurs nous n'écrivons que pour toucher de l'argent.

Et il trouve moyen de lui faire payer son dû, et au delà. C'est ce que nous pourrons voir plus loin, en parlant des procureurs. Mais tous les nobles ne sont pas d'aussi bonne composition que le marquis de Grimouche, ni tous les créanciers aussi fermes que Grapignan. Le plus souvent, le noble paye en monnaie de singe.

Dans *Colombine avocat pour et contre*, de Nolant de Fatouville, Arlequin, marquis de Sbrufadelli, s'en explique très nettement :

— Si je n'ai pas de naissance, j'ai du bien, et, à présent, qui est riche est noble, et qui est noble n'est pas obligé d'exécuter ses promesses; les marquis ne sont point esclaves de leurs paroles, ce serait trop bourgeois.

Tenir parole, payer ses dettes, exécuter toutes ses promesses, ce sont là des vertus bourgeoises, bonnes pour les « petites gens ».

(1) La *Matrone d'Éphèse* ou *Arlequin Grapignan*, 3 actes de D... Cette initiale répond au nom de Nolant de Fatouville.

De tous ces détails de mœurs marquant la désinvolture avec laquelle nos hommes de qualité traitent la question d'argent, le pire assurément est la cour intéressée que ces nobles, presque toujours besogneux, font aux bourgeoises bien pourvues. Une figure frappante, à cet égard, amusante aussi, — puisque ce théâtre fantaisiste trouve moyen de rester gai, même dans l'odieux, — c'est celle d'Arlequin, vicomte de Bergamotte (1). Notre homme de qualité vient pousser sa pointe auprès de Colombine, l'une des filles du bourgeois Brocantin, et son arrivée, qui rappelle sensiblement celle de Mascarille dans les *Précieuses ridicules*, vaut la peine d'être notée :

Arlequin, *en vicomte, suivi d'un fiacre, entre et fait plusieurs révérences à Colombine.*

Le Fiacre, *tirant Arlequin par la manche.*— Çà, monsieur, de l'argent.

A. — Tu ne sais ce que tu dis, maraud! Est-ce qu'un homme de ma qualité n'a pas toujours son franc-fiacre?

Le F. — Mardi, monsieur, je veux être payé : ou, palsambleu! nous verrons beau jeu.

A. — Insolent, tu te feras battre.

Le F. — Jernibleu, je ne crains rien; je veux être payé tout à l'heure. *(Il enfonce son chapeau et lève son fouet.)*

A. — Ah! ah! ventrebleu! il faut que je coupe les oreilles à ce coquin-là. *(Il met la main sur la garde de son épée, comme s'il voulait la tirer.)* Mademoiselle, prêtez-moi un écu : je n'ai pas de monnaie.

Voilà, n'est-ce pas? une belle entrée en matière, et qui ne nous laisse aucune illusion sur le personnage. La scène qui suit, entre Arlequin et Colombine, est du bon Regnard. Je voudrais la citer tout entière; mais elle est bien longue, et force m'est d'en extraire les principaux traits. Non seulement notre vicomte de Bergamotte nous y montrera une piquante figure d'homme d'épée, vivant aux crochets des femmes; mais il est curieux d'y observer son interlocutrice. Colombine prend ici une physionomie que le recueil de Gherardi lui donne bien rarement. C'est une Colombine naïve, une petite fille amoureuse, très sincère dans son dévouement à l'indigne objet de cet amour. Certes, nous ne voudrions pas la donner en modèle à nos filles; mais cette sincérité de sentiment nous inspire pour elle une sympathie relative, dont nous avons rarement l'emploi en lisant le Théâtre-Italien.

Colombine. — En vérité, monsieur le vicomte, il faut bien vous aimer pour vous regarder après une si longue négligence à me venir voir.

Arlequin. — Ma foi, mademoiselle, les heures d'un joli homme sont comptées. Les femmes se pressent aujourd'hui;

(1) *L'Homme à bonne fortune*, 3 actes de Regnard.

elles savent que les quartiers d'hiver seront diablement courts cette année; je n'ai pas un moment à moi.

C. — Et que faites-vous donc toute la journée?

A. — A peine ai-je quitté la toilette qu'il faut aller dîner chez Rousseau. Un officier ne peut pas être moins de cinq ou six heures à table; et avant qu'il ait fumé dix ou douze douzaines de pipes, il est heure de s'y remettre pour souper.

C. — Et, monsieur le vicomte, avez-vous fumé aujourd'hui?

A. — Est-ce que j'y manque jamais? Mais j'ai la précaution, quand je vais en femme, de me rincer la bouche avec trois ou quatre pintes d'eau-de-vie. Vous ne sauriez croire comme, après cela, on soupire tendrement.

C. — Je crois, monsieur le vicomte, que, fait comme vous êtes, vous voyez bien des femmes de condition?

A. — Je veux être déshonoré, vous êtes la seule bourgeoise avec qui je déroge.

La conversation se poursuit. Il lui demande son âge, et ne peut croire qu'elle ait déjà quatorze ans.

C. — Vous croyez donc parler à une petite fille? Vous vous trompez. Je sais déjà bien des choses. J'ai déjà lu cinq ou six comédies de Molière; et j'en suis au troisième tome de Cyrus. Je fais du point à la turque, et j'apprends à chanter.

Nous arrivons au cœur de la scène. Pasquariel, laquais, entre et prévient le vicomte en *aparté* que des sergents et archers le guettent en bas, pour le mener en prison. Notre homme se trouble.

Colombine. — Qu'avez-vous donc, monsieur le vicomte? Ne peut on savoir la cause de votre chagrin?

Arlequin. — C'est une bagatelle.

C. — Je veux l'apprendre.

A. — *Infandum, Regina, jubes renovare dolorem.*

C. — Ah! monsieur le vicomte, vous jurez devant les filles! Vous me le direz pourtant.

A. — Vous saurez donc qu'étant obligé de partir pour l'Allemagne, et ne pouvant trouver d'argent sur mon billet (car les billets de vicomtes ne sont pas autrement réputés argent comptant), j'en fis un que je signai La Harpe (c'est le nom de ce fameux banquier). Sur ce billet-là on me donna deux cents pistoles. Je partis. Présentement (voyez, je vous prie, le peu de bonne foi qu'il y a dans le commerce!), ce vilain M. de La Harpe ne veut pas payer ce billet-là.

C. — Et que dit-il?

A. — De mauvaises raisons. Il dit qu'il n'a point fait ce billet-là. Mais son nom y est, une fois; il faudra bien qu'il paye ou qu'il crève; car, palsambleu! je sais bien que je ne le payerai pas, moi.

C. — Monsieur le vicomte, je n'ai point d'argent; mais voilà deux brillants avec lesquels vous en pourrez faire. Prenez encore mon collier.

A. — Hé fi! madame, ne vous ai-je pas dit que je faisais litière de diamants?

C. — Voilà encore une montre, qui est assez jolie.

A. — Hé, vous vous moquez. Cela est-il d'or?

C. — Attendez, j'ai encore une boîte à mouches et un cachet.

A. — Et mais, mais, mademoiselle, vous poussez ma complaisance à bout.

C. — Quand on a donné son cœur, cela ne coûte guère à donner.

A. — Et encore moins à prendre.

Ces deux répliques ne vous semblent-elles pas charmantes, chacune en son genre? Et notre vicomte a l'audace d'ajouter : « Ah! charmante princesse, que vous savez me prendre par mon faible, et qu'on fait des folies quand on est bien amoureux! » Mieux, ou pis encore; comme il craint que le tout ne vaille pas deux cents pistoles, il le fera estimer, et, s'il y a un écart, Colombine lui en tiendra compte. Il s'éloigne. La petite fille le rappelle : elle a des scrupules et des inquiétudes.

C. — Monsieur le vicomte, vous m'épouserez, au moins?

A. — Allez, allez, parmi nous autres vicomtes, la parole fait le jeu. *(Il s'en va.)*

C. — Ah! que je suis aise de lui avoir fait ce petit plaisir! De la manière que je l'aime, je ne sais pas ce que je ne lui donnerais point.

La scène est curieuse, et il est difficile de pousser plus loin le cynisme de l'homme entretenu. Mais sans aller aussi avant, en voici une autre, encore gaie, et de Regnard encore, où Arlequin, en dame de qualité, vient de se rencontrer avec un chevalier et un marquis (1). Les deux cavaliers ont fait, pour la dame, quantité d'emplettes et disputent à qui les payera.

Le marquis. — Tu diras, chevalier, tout ce qu'il te plaira; mais je payerai assurément.

Le chevalier. — Tu le prendras, marquis, comme tu voudras; mais absolument je donnerai de l'argent.

Le marchand. — Entre vous le débat : il n'importe qui paye, pourvu que je sois payé.

Le marquis. — C'est fort bien dit.

Le chevalier. — Tu as raison, mon ami.

Le M., *fouillant dans sa poche.* — Et une marque certaine que je veux payer.... Chevalier, prête-moi dix louis!

Le Ch., *fouillant aussi dans ses poches.* — Dix louis? Je te les prêterais volontiers, si je les avais; mais je veux être déshonoré, si j'ai un sou.

Le M. — Ni moi, que le diable m'emporte!

Enfin, tous les deux s'esquivent, allant, soi-disant,

(1) *La Foire Saint-Germain*, 3 actes.

chercher de l'argent. Mais le marchand, qui sait qu'ils n'en trouveront pas plus dans leurs tiroirs que dans leurs poches, contraint la dame de qualité à solder ce qui a été acheté pour elle. La noble promeneuse de la Foire Saint-Germain en est réduite à donner son « écharpe, son manchon, son manteau et sa jupe même ». Elle demeure en corset et en « jupon de Marseille », et s'en va, disant : « En vérité, la galanterie d'aujourd'hui est bien gueuse! Hé! laquais, prenez ma queue ! »

La gueuserie des gens de cour, en général, n'est rien auprès de celle des militaires. Celle-ci est, en quelque sorte, proverbiale dans notre théâtre, et les plaisanteries abondent sur ce chapitre. A la suite d'un long couplet sur la générosité que l'amour inspire, Colombine aboutit à ce trait final (1) : « Il n'y a pas jusqu'aux mousquetaires et gardes du corps qui ne donnent quand ils aiment. »

Enfin, dans la *Foire Saint-Germain*, Arlequin, montreur de curiosités, termine, par les mots suivants, un boniment, où, bien entendu, l'exhibition des pièces précieuses est un prétexte à lardons satiriques :

Mais ce qui fait l'étonnement de tous les curieux, c'est une pendule qui marque l'heure d'emprunter et jamais celle de rendre : ouvrage très utile à la plupart des officiers revenus de l'armée.

Ailleurs encore, dans *la Fille de bon sens*, de Palaprat, Cinthio, une façon de matamore, dernier survivant de l'espèce, doit dix ans de gages à son valet Pasquariel, qui les réclame en vain.

Cinthio. — Et ne comptes-tu pour rien l'honneur de me servir? Va, va, quelque jour je te ferai gouverneur d'une province.

Pasquariel. — *Ho! signor*, mes gages seulement.

C. — Veux-tu l'être en Flandre ou en Allemagne?

P. — Mes gages, et *niente di più!*

C. — Au delà des Alpes ou des Pyrénées?

P. — Mes gages, et je suis content.

C. — En Turquie, en Perse, en Afrique, en Barbarie, en Pologne, en Suède?

P. — Mes gages, mes... (*Il s'actionne, comme s'il voulait parler, pendant que Cinthio lui nomme ces pays.*)

C. — En Bulgarie, Danemark, Tartarie, Moscovie, Russie, Moldavie, Esclavonie, Étrurie, Syrie, Phrygie, Cilicie, Arabie, Poméranie, Mésopotamie. Parle, parle, en voilà à choisir. De quoi te plains-tu, que je ne te paye tes gages?

Mais Pasquariel, en homme avisé et pratique, propose à son maître un arrangement :

P. — Tenez, monsieur, si, après que vous serez marié avec Angélique, vous voulez me faire une grâce, de me payer seulement la moitié de mes gages, je vous ferai cession de la Turquie, Phrygie, braverie, menterie, rodomonterie, et de toutes les provinces en *ie*.

C., *le regardant avec mépris.* — Ce coquin-là n'a pas d'ambition.

Passons aux magistrats. Comme les charges de judicature s'achètent, il ne faudra pas nous étonner si les représentants de la loi ne sont pas toujours à la hauteur de leur mission, et si, en revanche, leur avidité monte si haut que la bourse des justiciables a grand'peine à la suivre.

Leur ignorance, d'abord. On y revient souvent dans le *Théâtre de Gherardi*. Contentons-nous d'un trait qui la cingle d'un bon coup de fouet. Arlequin tient audience, et comme il est embarrassé pour déchiffrer une pièce qu'une des parties soumet à ses lumières, Pierrot, greffier, écrit naïvement sur son registre : « Lequel a déclaré ne savoir ni lire ni écrire, attendu sa qualité de juge (1). »

Pour la vénalité, elle est surtout cynique chez l'officier de police, le commissaire. On pourrait se croire en Turquie, cette terre bénie du bakchich, à voir ce magistrat vénal et mendiant offrant à qui paye ses petits services et prêt à arrêter toute la ville pour dix écus. Nolant de Fatouville, auquel je dois revenir sans cesse, et dont le nom est d'autant plus oublié qu'il se cache sous une fausse initiale, nous montre encore un bien amusant commissaire dans *la Femme vengée*. Mezzetin a ramené de Provence une soi-disant servante, Olivette, qu'il a voulu faire accepter par sa femme, Colombine; mais comme, d'un autre côté, il a trompé la jeune Provençale en lui promettant le mariage, une explication rapproche les deux femmes, et, après avoir voulu s'arracher les yeux, elles finissent par s'entendre aux dépens du mari. Elles commencent par le bien étriller à elles deux; puis, comme ce n'est pas assez pour leur vengeance, elles le dénoncent au commissaire. Mandé chez les deux victimes, celui-ci accourt promptement; mais, tout d'abord, ne voyant ni bras ni jambes cassés :

Le Commissaire. — Adieu, je suis bien aise qu'il n'y ait personne de blessé; il ne fallait pas m'envoyer quérir pour si peu de chose.

Colombine. — Comment, si peu de chose! Savez-vous, monsieur, que j'ai eu le malheur d'épouser un homme d'épée qui mange tout mon bien.

Le C. — Il n'y a pas là de merveille. Qu'auriez-vous fait à Dieu pour ne pas être comme les autres?

On s'explique; mais tant que le mot d'argent n'est

(1) *Arlequin, chevalier du soleil*, 3 actes, de Nolant de Fatouville.

(1) Le mot est de Regnard, dans les *Filles errantes*.

pas prononcé, le magistrat se renferme dans sa dignité et ses devoirs :

Le C. — Avez-vous seulement une sentence, ou du moins une requête répondue?

Olivette. — Oh! dame, nous ne savons pas tant d'histoires. Mais, monsieur, cent pistoles ne réparent-elles pas ces petites formalités?

Le C., *rêvant.* — Je cherche à y trouver quelque tempérament. Cela est pourtant bien malaisé, car on ne donne pas volontiers un soufflet aux règlements de la justice.

C. — Bon. La justice n'y regarde pas de si près quand elle veut obliger.

Le C. — Dites-vous pas : cent pistoles?

O. — En cent pièces.

Le C. — Votre mari est-il violent? Faudra-t-il beaucoup de monde pour l'arrêter? Car, s'il faut prendre les frais sur les cent pistoles, vous voyez qu'il ne me restera quasi rien.

Quand il a soutiré tout l'argent des plaignantes, le bon commissaire prend un accent paterne.

Le Commissaire, *prenant l'argent.* — Vous avez grande raison de prendre vos précautions contre les dérèglements et la dissipation d'un étourdi, et je m'étonne comme vous avez attendu si tard à recourir à la justice.

O. — C'est qu'on craint l'éclat dans le monde.

C. — Une femme raisonnable en vient toujours le plus tard qu'elle peut à ces sortes d'extrémités, et je voudrais pour beaucoup n'y être pas contrainte.

Le C. — Voilà-t-il pas de mes dupes qui ont encore pitié du mal qu'on leur fait!

O. — Mon pauvre monsieur le commissaire, faites-nous cette affaire-là tambour battant, vous serez un joli homme.

Le C. — Est-ce que vous voulez qu'on l'étrille en le conduisant? Vous n'avez qu'à dire.

C. — Il n'y aura point de mal de le houspiller un peu, afin qu'il s'en souvienne.

Vous voyez si l'austère représentant de l'autorité et de la loi est devenu accommodant et, comme dit Olivette, se montre « joli homme ». Il sort, enfin; mais il a pris tellement goût aux pistoles de ces dames qu'un instant après il rentre leur offrir encore ses bons offices.

Le Commissaire, *revenant.* — N'y a-t-il point encore dans votre famille quelque parent de mauvaise conduite qu'il faille arrêter?

Et notons, pour le dire en passant, que Nolant de Fatouville était un magistrat, un conseiller au Parlement de Normandie! Au reste, dans *la Fille de bon sens*, de Palaprat, la vénalité du commissaire est plus cynique encore et le trait satirique plus audacieux. Colombine, en commissaire, y dit à Arlequin, déguisé en capitaine du guet : « Or sus, monsieur le capitaine, observons bien l'ordre judiciaire; et, attendu que personne ne nous offre de l'argent pour arrêter le cours de la justice, commençons notre procédure. »

Si tels sont les commissaires, que sont les sergents? Pour ceux-ci, un mot suffira. C'est celui de Mezzetin à son maître Léandre, dans la *Précaution inutile* de Nolant de Fatouville : « Comptez que je suis à vous comme les sergents sont au diable. » Ne dirait-on pas du Beaumarchais, et du plus franc et du meilleur?

Les avocats échappent, par profession, à la plupart de ces traits satiriques; mais, sans sortir de la question d'argent, avouez qu'il est cruel de payer un homme pour qu'il nous traite comme le fait maître Braillardet, chargé, dans *le Divorce* (de Regnard), de plaider pour Sotinet contre la femme de celui-ci.

Braillardet. — On ne manquera pas de vous dire que celui pour qui je suis est un brutal; j'en tombe d'accord. Un ivrogne; je le veux. Un débauché; j'y consens. Un homme même qui est quelquefois attaqué de vertige; cela est vrai. Mais, messieurs...

Sotinet. — Mais, monsieur l'avocat, qui vous a donné charge de dire tout cela?

Braillardet. — Hé! taisez-vous, ignorant! Ce sont des figures de rhétorique qui persuadent (1).

Nous n'avons abordé aujourd'hui la question d'argent que dans ce qu'elle a de plus anodin, et, en quelque sorte, dans sa fleur. La prochaine fois, nous parlerons des procureurs et des financiers. Ce sera là entrer au cœur du sujet. Nolant de Fatouville, dont le nom est déjà revenu si souvent sous ma plume, nous guidera seul dans cette nouvelle excursion; et nous serons étonnés de voir que sa satire des exploiteurs publics et des manieurs d'argent garde assez d'application pour que certains traits y semblent puisés en pleine actualité.

Jules Guillemot.

(*A suivre.*)

(1) Impossible de ne pas se rappeler ici notre Labiche, — un auteur gai, comme Regnard, — et son *Monsieur qui prend la mouche*. On se rappelle comment maître Savoyart y plaide la cause de Beauduit : « Non, messieurs, mon client n'est pas un homme altéré du sang de ses semblables... c'est un maniaque, un braque, un pointu... je le reconnais... un être susceptible, désagréable, insociable... à ne pas prendre avec des pincettes... je le veux bien. »

UN CHANTEUR MONDAIN

Ernest Gibert.

Les morts vont vite, à Paris surtout, et voilà assurément de l'histoire ancienne. Cependant cette fin tragique a été un fait si « parisien », disons même si tristement « boulevardier » ; cette petite personnalité était si remuante et si vivante que les lecteurs de la *Revue bleue* me pardonneront, je l'espère, ces quelques lignes de souvenirs...

Huit jours à peine avant la terrible chute du café Riche, je causais avec Gibert. Il me racontait sa « campagne d'hiver », comme il disait. Malgré les tristesses des temps difficiles, si bien baptisés et illustrés par Forain, il n'était pas mécontent.

« Je fais maintenant les noces et contrats, terminait-il en riant. Mon public a changé. Celui d'aujourd'hui est moins chic, mais il paye mieux. Après lui, j'en aurai un autre, moins chic encore... et après, après... »

Ce redoutable « après » était le souci du pauvre garçon. Sa gaieté verveuse s'en voilait fréquemment. Il était trop fin pour ne pas se rendre compte combien, dans ce rôle brillant et cruel d'amuseur, il est difficile de se renouveler. Il se demandait s'il trouverait toujours des auditeurs capables de l'apprécier, ne prétextant pas du « déjà entendu » pour envoyer négligemment du bout des doigts ce bravo vague et détaché qui va moins à l'artiste qu'à la maîtresse de la maison, par politesse...

Ses craintes étaient-elles fondées? Aurait-il pu, en modifiant sa manière, trouver cette note nouvelle qui lui eût permis une seconde conquête des salons de Paris? Je crois, quant à moi, qu'il était trop ingénieux, trop avisé pour n'y point réussir. D'ailleurs, se fût-il ou non renouvelé, il serait resté, il reste comme un gentil artiste, diseur subtil, exquis dans son petit genre, un « humoriste », enfin, comme on l'a très justement appelé, humoriste plus souriant qu'amer, sachant associer une blague aimable à un sens aigu de la modernité.

***

J'ai fait la connaissance de Gibert, voilà une quinzaine d'années, dans la maison d'un magistrat de la Cour des comptes, maison brillamment et gaiement hospitalière alors, aujourd'hui à tout jamais fermée. La mort, les deuils ont aussi passé par là. J'étais noctambule en ce temps, — encore une habitude qui meurt avec les années, — et nous revenions souvent ensemble en causant, de la rue Saint-Dominique aux boulevards.

Gibert, alors, s'occupait d'affaires de commission. Il chantait seulement dans l'intimité, en amateur, pour le plaisir. Il me disait son rêve de renoncer au commerce, d'embrasser la carrière d'artiste. Il m'expliquait ses projets, me contait ses espérances : et avec quel entrain, quel esprit pittoresque et original! Car c'était un très amusant causeur. Oh! pas académique pour un sou! mais ultra-Parisien, primesautier, gamin, « singe » jusqu'au bout des ongles. Le geste court et net, la voix gouailleuse, il vous enlevait la silhouette d'un bonhomme à la façon de Caran d'Ache, — oui, un vrai Caran d'Ache parlé, avec les exagérations grotesques et étudiées de la charge, les cocasseries voulues, le trait incisif!

Assurément, en cette très petite forme d'art, il y avait là du nouveau, du personnel. Aussi n'hésitai-je pas à lui conseiller de suivre sa vocation, de courir la chance. J'ignore si mon avis fut de quelque poids sur sa décision, mais ce que je sais bien, ce que nous savons tous, c'est combien son succès devint rapidement éclatant. Il savait, — ô mérite rare! — fixer l'attention de nos Parisiennes nervosées et décrocher le « très bien » approbateur de nos snobs. D'un coup, il était lancé. On le demandait, on le réclamait dans les salons. Point de bonne fête sans lui... Pour commencer, le programme vieux jeu, ennuyeux, musique et monologues ; pour finir, Gibert, l'amusement, la fantaisie, la joie!... « Nous aurons Gibert! »

Et c'était tout un menu varié qu'il vous servait : chansons du maître Nadaud détaillées avec un art délicat ; vieilles romances françaises fleurant bon l'iris et la bergamote ; *Malaguenas* et *Habaneras* d'Espagne, vibrantes de soleil et de grelots ; et surtout, surtout le répertoire du *Chat noir*, moins connu alors qu'aujourd'hui, — répertoire salé, pimenté, vous emportant l'oreille, et par cela même goûté, savouré par nos jolies mondaines, à qui, comme on sait, le goût fadasse et antédiluvien de la pomme ne suffit plus.

Le Chat noir à domicile ! Oui, c'est là ce qui fit, pendant un temps, le très vif succès de Gibert. Excellent musicien, observateur délié, il apportait un *chat noir pour gens du monde*, un chat noir modifié, édulcoré, dont le poil montmartrois se déshérissait en arrivant dans les parages du parc Monceau, dont la noirceur diabolique s'éclairait d'un œil de poudre de riz...

Puis venaient les imitations de rastaquouères, d'une vérité scrupuleuse et d'une verve étourdissante. En quelques minutes, il nous faisait voyager à fond de train à travers l'Europe. Le défilé commençait des Anglais bien modernes, souvent frôlés, et non de ces gentlemen de convention en ulster-matelas et favoris rouges dont on a abusé au théâtre ; des Italiens frisés et pommadés, le poing sur la hanche, les yeux blancs, soupirant un *dormi pure* sentimental... Que sais-je encore? Toute l'Europe y passait, et aussi l'Amérique, une vraie galerie internationale dont les portraits s'animaient et semblaient vivre, mis en lumière par la subtile évocation de l'artiste...

Et je crois le voir encore, dans un salon élégant, au

milieu des femmes et des fleurs, s'asseyant au piano, plaquant quelques accords, levant au plafond sa tête large et colorée, et attaquant joyeusement l'inévitable *En revenant de la revue!*

*
* *

Au cours rapide des événements, la mort de ce pauvre amuseur mérite de faire réfléchir quelques secondes, ce qui est beaucoup par le temps qui vole.

Il a disparu brusquement, un jour de joie populaire, dans l'éclaboussement de la gaieté de tous, joyeux lui-même... Il avait amusé, et c'est en s'amusant qu'il est mort.

On a dit du petit danseur antique : *Saltavit et placuit.* Il a dansé et il a plu... De lui on pourrait dire aussi : « Il a chanté et il a plu. »

Une femme d'esprit me parlait ainsi de cette mort : « Il semble qu'il y ait quelque chose de gai en moins autour de nous. » Ah! si tous ceux que Gibert a fait rire lui gardaient un souvenir, si léger fût-il! Mais non! Ces mondains et ces mondaines qu'il a tant amusés étaient bien rares à ses obsèques, et sa mémoire s'est déjà évanouie, gentille et impalpable, comme un de ces fins confetti dont il est mort et qu'emportent, dans un rayon de soleil, les premières brises du printemps!

JACQUES NORMAND.

THÉATRES

VAUDEVILLE : *Les Drames sacrés,* poème dramatique en un prologue et dix tableaux, en vers, de MM. Armand Silvestre et Eugène Morand, avec musique de M. Charles Gounod.

Après avoir chanté dans les *Sonnets païens* et dans *Mignonne* les pures beautés de la forme et les bonheurs attristés de l'amour profane, M. Armand Silvestre embouche, si j'ose m'exprimer ainsi, une autre trompette. Il chanta le commandant Laripète, l'amiral Le Kelpudubec, l'ami Jacques et Cadet-Bitard. Et c'est en écrivant ces œuvres, d'un mérite inégal, que M. Armand Silvestre a trouvé son chemin de Damas. Il a bifurqué, même, avec quelque brusquerie, et cela nous gêne un peu. Les conversions si rapides sont sujettes à de singuliers retours; le mysticisme de M. Silvestre ne me donne pas une tranquillité complète. Je cherche les raisons qui l'ont fait incliner vers cette nouvelle manière; je crains de les voir trop clairement; je ne les dis pas, par une naturelle réserve, mais ce que j'ai pu en discerner suffit à me gâter ce que l'on me donne aujourd'hui. Trop de choses, en vérité, séparent l'auteur du *Commandant Laripète* des auteurs de l'Évangile.

Je sais que c'est là une critique facile, et que le parallèle est banal. Mais à qui la faute? Certains sujets sont, en vérité, exclusifs les uns des autres : et ceux que M. Silvestre préférait jusqu'ici auraient dû lui interdire ceux qu'il traite maintenant. Comment ne l'a-t-il pas compris? Parnassien jadis peu connu, M. Silvestre se mit à écrire des histoires scatologiques, et les *Contes grassouillets* voltigèrent, si j'ose ainsi dire, sur les lèvres des hommes. Et c'est d'une notoriété ainsi acquise que M. Silvestre veut profiter pour nous ingurgiter son récent mysticisme?... Cela est désobligeant au possible. Peut-être M. Silvestre a-t-il cru faire du religieux comme il croyait jadis faire du Rabelais? Cette explication n'est guère flatteuse : elle prouverait qu'il n'a pas plus compris le christianisme que Rabelais; et c'est cependant la meilleure et la plus indulgente qu'on puisse donner pour de pareilles tentatives.

Plus nous nous détachons de nos croyances premières, mieux nous en comprenons la beauté absolue; si je ne craignais d'employer un mot dont on fait un étrange abus, je dirais la beauté « artistique ». Le dieu dont on nous imposait la croyance jadis n'est plus qu'un homme; mais cet homme est divin, selon le mot de Renan. Et, maintenant que nous nous sentons en quelque sorte plus près de lui, nous le chérissons davantage, avec une vénération plus tendre et plus intime. De même, nous sentons mieux tout ce qu'il résume en lui, tout ce qu'il a, en vérité, fait pour nous, tout ce qu'il a introduit de noble et de généreux dans l'histoire de la pensée humaine. Croyants ou incrédules, chrétiens ou païens, tous, tant que nous sommes, nous devons sans doute à Jésus la plus grande part de ce que nous avons en nous. Et, si quelqu'un parle de lui, nous voulons que ce soit avec les sentiments de respectueuse piété que nous avons au fond de nous-mêmes. Pour tout dire, il nous déplaît même qu'on en parle; il tient à des fibres trop intimes de notre être; et il nous semble qu'en parler trop publiquement, c'est se rendre coupable d'une sorte d'indécence morale.

Devant des *Drames sacrés*, nous ne crions plus au blasphème; mais nous voulons qu'on nous rende au moins un peu de ce que la légende nous avait donné jadis; surtout nous exigeons le respect de la lettre et l'intelligence de l'esprit. Et, cette intelligence-là, nul assurément ne la possède moins que M. Armand Silvestre. Parmi les épisodes qu'il a choisis, — pourquoi ceux-là et non pas d'autres? — il n'en est pas un qu'il n'ait travesti, et travesti de manière à nous prouver qu'il n'y a, à proprement parler, rien, absolument rien compris.

Je ne puis relever toutes les « erreurs » de M. Silvestre. Mais, pour n'en citer que quelques-unes, comment n'a-t-il pas vu qu'en écrivant :

Laissez venir à moi *jusqu'aux* petits enfants,

il écrivait d'abord un vers éminemment « chevillard »,

et que, de plus, il faussait le plus outrageusement du monde la parole et la pensée du Christ?

Comment n'a-t-il pas compris, — et ce détail, mince d'apparence, est peut-être celui qui montre le mieux cette inintelligence du sujet que je signalais tout à l'heure, — comment n'a-t-il pas compris qu'en imaginant cet épisode de la mère malheureuse, il rabaissait le plus étrangement du monde ce que la venue du Messie peut avoir de signification morale. A prendre la scène de M. Silvestre dans son symbole, la naissance du Christ aurait eu cet effet : les mères affligées se seraient consolées en apprenant qu'une autre mère serait aussi malheureuse qu'elles!... Si c'est l'opinion de M. Silvestre que le Christ est venu au monde pour développer en nous des sentiments naturels sans doute, mais également assez bas, et qu'il n'avait d'autre but que de mettre en action, — déjà! — l'une des plus célèbres *Maximes* de La Rochefoucauld, rien de mieux. C'est assurément le droit de M. Silvestre. Qu'il le dise, alors ; et nous saurons que c'est Homais qui parle, ou l'auteur de *la Pucelle*. Et, dans ce cas, pas de décors de Missel, pas de pseudo-mysticisme, pas de *Fra Angelico*. Mais écrire une scène comme celle que je viens de dire, et se figurer qu'on « fait du christianisme », en vérité, cela est d'une ingénuité singulière. J'ai quelque scrupule à vous parler encore de M. Maurice Bouchor ; mais c'est le seul qui, de nos jours, ait eu assez de piété dans le cœur pour suppléer à la foi qui lui manque peut-être. Rappelez-vous le début de *Noël*, la venue du Christ répandant la douceur et la bonté sur la terre, et jusque dans les âmes rudimentaires de l'âne et du bœuf. Cette scène-là appartenait en propre à M. Maurice Bouchor. Mais il s'était pénétré du sens de l'Évangile, et en avait tiré les développements naturels. Il n'est peut-être pas nécessaire d'avoir la foi pour écrire un mystère ; il est indispensable au moins d'avoir l'esprit chrétien ; et, de cet esprit-là, M. Silvestre est dépourvu à un point que je ne saurais dire.

Faut-il se demander encore par quelle conception étrange M. Silvestre en est arrivé à convertir Hérodias? Pourquoi? Dans quel but? Pour avoir un « effet » de drame?... Que M. Silvestre convertisse Cadet-Bitard, c'est affaire à lui, et il tirera de ce « revirement » « l'effet » qu'il pourra. Mais Hérodias!... C'est vraiment en prendre à son aise avec la légende.

Nous marchons de surprise en surprise. Voici maintenant que M. Silvestre supprime le baiser de Judas! Et s'il n'avait fait que le supprimer! Mais il le remplace, le malheureux! Et par quelles tirades, et de quel style! C'est Judas qui parle: « Moi, » dit-il, « moi...

Qui sans savoir pourquoi, sans connaître comment
Par la perdition ma race fut frappée,
De la terre marâtre et de sueur trempée,
Arrache un pain amer dont ma dent ne veut plus;
Et qui le front hanté de rêves superflus
M'en vais les pieds meurtris aux cailloux de la route,
Pour conseil la colère, et pour repos le doute;
Qui, pour aveu ne veut que Caïn le maudit...

Sauf erreur, c'est là du galimatias triple, et l'impropriété des termes, la banalité des images vous édifient sur la déplorable mésaventure de M. Silvestre poète. Cela ne serait rien encore. Le mysticisme et la poésie ne lui suffisant pas, il a voulu faire de la philosophie. A Judas comme à Barabbas (encore un qu'il a jugé à propos de convertir!...) il a prêté des pensées... Et, pour être sincère, la métaphysique de M. Silvestre me paraît un peu incertaine. Celle de M. Richepin est transcendante, à côté d'elle : et *les Blasphèmes* sont d'une profondeur qui donnerait le vertige à l'auteur des *Drames sacrés*. Je parlais d'Homais tout à l'heure. Lisez, si vous en avez le courage, les dissertations de Judas et de Barabbas, et dites si elles ne semblent pas avoir été méditées dans le « capharnaüm » d'Yonville?... J'ai peur qu'ici M. Armand Silvestre, — comme il le dirait lui-même... à peu près, — n'ait voulu « souffler plus haut que son luth ».

J'en ai dit assez, je pense, pour justifier l'impression très vive et très déplaisante que j'ai eue aux *Drames sacrés*. Le plus fâcheux, c'est que M. Silvestre semble avoir perdu sa facilité, un peu fluente mais agréable, de faiseur de vers. Cette fois, le procédé apparaît dans son plein, et avec quelque indiscrétion. Il y a un abus d'images d'une justesse douteuse, et qui, de mise peut-être dans les *Sonnets païens*, choquent fort ici. Puis, ses vers sont faibles, très faibles, et des « démarquages » d'Hugo ou de Vigny par trop manifestes... Jadis, je m'étais expliqué avec quelque énergie au sujet de *Grisilidis*, craignant que quelques bonnes âmes ne prissent cela pour de la « poésie ». Ici, je crois que la confusion est impossible, et pour tout le monde. Ce n'est pas plus de la poésie que ce n'est du mysticisme, et comme ce n'est évidemment pas du théâtre, je vous laisse à décider ce que c'est...

C'était sans doute une admirable matière à mettre en beaux décors. Et je ne crois pas qu'on puisse en faire de plus pieux et de plus recueillis que ceux que M. Carré et M. Jusseaume nous ont montrés l'autre soir au Vaudeville. Certains tableaux, où le metteur en scène et le peintre avaient le premier rôle, ont été pour nous de véritables enchantements. Chacun d'eux mériterait une mention détaillée ; la place me manque, mais je veux au moins citer la Terrasse de Nazareth, le Palais d'Hérode, le Palais de Marie de Magdala, l'entrée de Jérusalem, la Forêt, et surtout le Jardin des oliviers. Ce dernier est d'une beauté et d'un charme rares, et c'est là qu'on retrouverait ce qui manque si fort à la pièce de MM. Silvestre et Morand.

Après tout, l'impression que j'ai eue, vous ne l'aurez peut-être pas. Je n'ai pu que vous donner la mienne, et je l'ai fait sincèrement.

Les interprètes sont si nombreux que je ne peux même les citer tous. Je veux au moins louer M. Mayer, qui a très intelligemment créé le personnage qu'il représente; M. Grand qui rugit avec conviction les imprécations philosophiques que les auteurs ont mises dans la bouche de Judas, et M. Candé, un fort beau Barabbas; Mmes Samary et Thomsen, qui se partagent le rôle de la Vierge, Mlle Malvau et Mlle Fleur.

La musique de M. Gounod m'a paru très belle et très recueillie, notamment la suave phrase de violon, pendant le sommeil de Fra Angelico.

JACQUES DU TILLET.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

QUELQUES LETTRES DE GEORGE ELIOT.

On va mettre en vente, au commencement d'avril, une intéressante collection d'autographes de George Eliot et de son mari George-Henry Lewes. Les vingt-quatre lettres de G. Eliot ont été écrites dans la période comprise entre le 3 août 1871 et le 18 décembre 1877. Nous empruntons à ces lettres quelques citations caractéristiques : « Je tiens à vous dire que j'ai pour Walter Scott une vénération toute particulière. J'ai commencé à le lire à l'âge de sept ans; plus tard, lorsque je grandis et demeurai seule avec mon père, je réussis à égayer pour lui les soirées de ses cinq ou six dernières années en lui lisant les nouvelles de W. Scott. » — Dans une autre lettre, l'auteur d'*Adam Bede* écrit : « Peut-être ne vous imaginez-vous pas que je suis un écrivain qui doute de lui et se décourage. Si je n'avais eu pour mari un homme qui non seulement a le sens critique aimable, mais qui est si fin et si sagace dans ses appréciations, que je puis m'en rapporter à son goût, j'aurais eu de la peine à imprimer quoi que ce fût. D'autant plus que, à mon avis, une production littéraire exagérée est une offense sociale. » Cette idée était chère à G. Eliot, qui la reprend dans une lettre postérieure : « Quiconque contribue à un « excès » de production littéraire commet une faute grave envers la société, et cette pensée m'inquiète. » Hélas! que les temps sont changés! Combien en est-il de nos hommes du jour qui répètent à part eux le mot du grand romancier?

Cette dernière citation nous montre le sens de ces préoccupations : « Vous comprenez que je m'inquiète vivement de l'impression que mes livres font sur la jeunesse... » Sans pose aucune, sans se grimer, George Eliot se livrait tout entière dans sa correspondance.

*
* *

LES SOBRIQUETS ALLEMANDS.

Un honnête pasteur protestant, qui s'occupe de philologie à ses heures de loisir, faisait part, l'autre jour, à ses compatriotes berlinois, d'une triomphante découverte : « Les Allemands, dit-il, éprouvent une joie spéciale à donner des sobriquets aux hommes et aux choses et à faire des comparaisons monstrueuses. Ils sont infiniment plus riches que les Français en surnoms burlesques ou simplement comiques; les barbiers, par exemple, sont surnommés chez nous : *torche-museau, conseiller d'embellissement, râcle-grain*, etc. De même les marchands, les avocats, les médecins, les pharmaciens, les *sonnettistes*, etc., etc., ont leurs sobriquets. Ce n'est pas qu'on veuille offenser ces personnes : c'est un simple jeu, etc. » En vérité, ce savant pasteur n'a pas encore fréquenté d'assez près la partie de notre population qui donne des sobriquets aux personnes et des surnoms aux choses : il croit sans doute que tous les Français appellent un perruquier de ce nom unique et immuable. Il est vrai que nous ne possédons pas de nom burlesque pour désigner les poètes qui se sont fait une spécialité du sonnet : notre infériorité est grande, il faut en convenir.

*
* *

LES ORIGINES DES POÈTES ANGLAIS.

M. Havelock Ellis s'est livré à une consciencieuse enquête sur la provenance ethnique des poètes anglais. Il paraît être arrivé à cette conclusion imprévue que les croisements de races sont extrêmement propices à la production des poètes. La plupart des grands poètes anglais, en effet, se sont trouvés avoir dans leurs veines un mélange de sangs divers. Ainsi lord Tennyson était, par son père, d'origine danoise; sa mère descendait d'un M. de Fauvel, un Français exilé après la révocation de l'Édit de Nantes. Pareillement, M. Swinburne est Scandinave par son père, mais avec un fort mélange de sang français. Son arrière-grand-père, notamment, avait épousé une Polignac. Rossetti était fils d'un père italien et d'une mère anglaise, mais seulement à demi-anglaise, car elle était fille d'une Anglaise et d'un Italien. Robert Browning, Anglo-Saxon par son père, était Allemand par sa mère, Sarah Wiedemann. M. Austin Dobson, un des candidats à la succession de lord Tennyson, est né en France d'un père anglais et d'une mère française. M. Walter Pater, le critique, descend d'une famille flamande du nord de la France; notre peintre Pater est un de ses ascendants. Le romancier à la mode Thomas Hardy est aux trois quarts Français, Irlandais pour l'autre quart.

Enfin M. Havelock Ellis est persuadé que Shakespeare et Milton étaient, comme les poètes anglais contemporains, de race mêlée.

*
* *

LETTRES DE SCHILLER.

La *Deutsche Rundschau* publie deux lettres inédites de Schiller, adressées à un ami de son protecteur, le duc d'Holstein-Augustenbourg, le comte Schimmelmann, ministre des finances de Danemark. C'est à l'intervention du comte Schimmelmann que Schiller avait dû la faveur du duc d'Augustenbourg; il l'en remercie avec effusion dans ces deux lettres qui n'ont, d'ailleurs, aucun intérêt pour l'étude de sa vie ni de son caractère. En revanche, la même revue publie plusieurs lettres fort belles et touchantes, adressées par la veuve de Schiller à la comtesse Schimmelmann, après la mort du poète.

*
* *

PENSIONS AUX POÈTES.

Le gouvernement de M. Gladstone continue à encourager les poètes en leur accordant des subsides et des pensions sur la liste civile. Après M. Watson et M. Buchanan, c'est maintenant le tour de M. Hosken, le *poète employé de la poste*, auteur de poèmes tout en pointes et en traits à la manière des sonnettistes contemporains de Shakespeare.

*
* *

UN NOUVEAU RECUEIL DE VERS DE Mme DARMESTETER.

Les journaux anglais annoncent la prochaine publication d'un nouveau recueil de vers de Mme James Darmesteter (Mary Robinson). Nous donnerons prochainement quelques extraits de cet ouvrage.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris, MAY et MOTTEROZ. — Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 13 TOME LI 1er AVRIL 1893.

LE QUATRIÈME ÉTAT

Lettres d'un parlementaire (1).

X.

Il y a vingt ans, Gambetta, dans un discours célèbre, saluait l'avènement des « nouvelles couches sociales ». On crut ou l'on affecta de croire qu'il voulait opposer la France de demain à la France d'hier, une classe à une autre classe. Une telle pensée eût été indigne de ce grand esprit. Gambetta voyait des hommes nouveaux, petits propriétaires, commerçants, cultivateurs, artisans, émergeant peu à peu du suffrage universel. Il lui apparaissait clairement que la bourgeoisie, après avoir gouverné pendant un siècle, ne peut conserver la direction politique qu'à la condition d'élargir ses cadres, de s'ouvrir à la démocratie, de faire une place à toute activité utile et à toute capacité réelle.

Est-ce là ce que veulent aujourd'hui les prophètes du quatrième État? Évidemment non. Gambetta rêvait de rapprocher les classes et de les confondre; eux rêvent la guerre sociale. Dans leurs journaux, dans leurs clubs, ils annoncent la lutte prochaine de la bourgeoisie et du quatrième État, ou, en bon français, la lutte de ceux qui possèdent et de ceux qui ne possèdent pas. Si, chaque jour, ils prodiguent la critique et l'injure au régime parlementaire, c'est que le régime parlementaire, à leurs yeux, est le gouvernement de la bourgeoisie. Et ils veulent y substituer quoi? Le gouvernement direct de la nation par le referendum et le plébiscite, — c'est-à-dire le règne de l'incompétence et le triomphe de la force brutale.

La bourgeoisie, disent-ils, en est maintenant au même point que la noblesse à la veille de 1789 : épuisée, doutant d'elle-même, sans doctrine, sans idéal, elle doit disparaître comme classe politique. Et le plus triste, c'est qu'il se trouve des bourgeois, jugeant sans doute les autres d'après eux-mêmes, pour souscrire à cette condamnation : « La noblesse a bien disparu; pourquoi ne disparaîtrions-nous pas à notre tour? » Il ne leur vient pas à l'esprit, aux uns ni aux autres, de se demander : « Si la classe moyenne, qui, après tout, représente la culture intellectuelle et l'expérience et la tradition, était dépossédée du gouvernement, par qui serait-elle remplacée? » Quand on compare la situation d'il y a cent ans à la situation d'aujourd'hui, on n'oublie qu'une chose; mais cette chose est tout. Dans les dernières années du règne de Louis XVI, les esprits éclairés avaient la vision très nette d'une révolution inévitable; mais ils pouvaient regarder hardiment devant eux : pourquoi? parce qu'une nouvelle classe politique, le tiers État, était prête à gouverner. En est-il de même aujourd'hui? et personne oserait-il soutenir, quelque sévère que soit le jugement qu'il porte sur la bourgeoisie, que le quatrième État est capable de la remplacer?

Notre faute, à nous autres bourgeois, a été de faire aux intérêts matériels une place trop considérable. La classe moyenne, réalisant, à son insu parfois, l'utopie saint-simonienne, a vu dans la richesse non plus seulement un agent de production, mais un principe po-

(1) Suite. — Voy. les numéros des 21, 28 janvier, 4, 11, 18, 25 février, 4, 18 et 25 mars.

litique. Cette conception, appliquée d'abord par une génération qui cherchait l'intérêt général à travers les intérêts particuliers, a eu son utilité et sa grandeur : on lui doit cinquante ans de prospérité économique, le développement des voies de communication, la création de la richesse mobilière, les progrès du bien-être. Puis, comme il arrive toujours, le principe s'est corrompu par son exagération même : derrière les hommes éminents qui avaient le sentiment de coopérer à une œuvre sociale, on a vu surgir des aventuriers cosmopolites qui relèvent de la police correctionnelle plus que de l'économie politique. Est-il juste d'en rendre responsable la bourgeoisie tout entière? Je m'y refuse, quant à moi ; — je m'y refuse d'autant plus que je vois une génération nouvelle, disciplinée par l'Université et la caserne, prête à entrer dans la vie publique, et qui, par plus d'un signe, manifeste sa volonté de remettre en lumière l'idée sociale un instant obscurcie.

Telle qu'elle est, on trouve dans la bourgeoisie les éléments d'une classe gouvernante : peut-on en dire autant du quatrième État? Écoutez ses porte-paroles ; lisez leurs écrits. Vous vous trouverez en face de quelques idées très simples. Les unes sont impraticables, les autres stériles. Impraticable, la réglementation légale des rapports du capital et du travail ; car une loi, quelque élastique qu'on la suppose, ne saurait résoudre un problème qui n'est jamais semblable à lui-même, variant suivant les temps, les lieux, les intérêts, les individus. Stérile, l'expropriation de la Banque, des chemins de fer, des mines ; car en quoi ma situation sera-t-elle améliorée, si je suis maçon ou charpentier, parce que l'État se sera substitué à des entreprises privées et aura augmenté sa tyrannie en augmentant le nombre de ses fonctionnaires? Le quatrième État n'a ni un programme politique, ni un programme social. Ses idées, jusqu'ici, sont des idées purement négatives : or, ce n'est pas avec des négations que le tiers État a fait la Révolution de 1789, et ce n'est pas davantage avec des négations que le quatrième État fera une révolution sociale. Il reconnaît lui-même son incapacité : la preuve en est que dans les grands centres manufacturiers, là où la majorité ouvrière est maîtresse du vote, elle choisit pour représentants non des ouvriers, mais des politiciens. Le quatrième État ne sera une classe politique que le jour où il produira des hommes capables de défendre ses intérêts et ses droits.

Est-ce à dire que, jusque-là, il n'y ait rien à faire? Et même, jusqu'ici, n'a-t-on donc rien fait? C'est là, vous le savez, le grand reproche qu'on adresse à la République parlementaire : « Voilà vingt ans passés, nous dit-on ; quelles améliorations ces vingt années ont-elles produites? quelles réformes? » Les partisans de la République parlementaire pourraient répondre : « Nous avons fait plus pour le peuple qu'aucun gouvernement n'a jamais fait ; nous lui avons donné, avec la loi de 1882 sur l'enseignement primaire, l'instrument de son émancipation intellectuelle, et, avec la loi de 1884 sur les syndicats, l'instrument de son émancipation économique. » Il y a eu plus d'une révolution en ce siècle : l'histoire dira qu'aucune de ces révolutions, ni celle de 1830, ni celle de 1848, ni celle de 1870, n'a apporté dans notre état social un changement aussi profond que la loi qui a rendu l'enseignement primaire obligatoire et la loi qui a autorisé les associations ouvrières. Voilà ce que la « République bourgeoise » a fait pour le quatrième État : elle lui a donné le moyen de s'éclairer, de s'organiser, de prendre conscience de soi.

Il y a des mots malheureux : le « quatrième État » est un de ces mots-là. L'heure est venue de chercher ce qui rapproche les classes sociales, non ce qui les divise, à moins que l'on ne souhaite une révolution qui serait bientôt suivie d'une réaction fatale. La formule du quatrième État est fausse ; mais juste était la formule de Gambetta, et tout homme politique devrait avoir constamment les yeux fixés sur ces « nouvelles couches sociales » qui, selon la direction à laquelle elles vont obéir, peuvent être la perte ou le salut de la République. Il y a dans la masse électorale une aspiration encore confuse vers quelque chose de nouveau, vers quelque chose de meilleur. Pour tout observateur impartial, les questions sociales, avec leur complexité et leur imprévu, sont le fait dominant de notre époque : ce fait, il est enfantin de le nier ; il serait peut-être prudent de l'étudier, en s'efforçant de faire la part de l'illusion et la part de la vérité. Si l'on veut éviter que quelque jour la majorité, par un coup de désespoir, cherche une solution dans le socialisme d'État, il faut se hâter de préparer des solutions libérales ; il faut surtout remplacer l'idée d'antagonisme et de lutte, qui grandit dans le monde du travail, par l'idée d'association et de coopération. Ce souci sera celui de la République parlementaire, si elle veut à la fois résister aux assauts de la dictature et de l'anarchie. Le gouvernement représentatif ne peut pas admettre un quatrième État dans l'État ; mais il veut, par définition, que tous les intérêts sociaux aient leurs représentants dans les assemblées publiques. Étant le gouvernement de l'opinion, il se prête à toute réforme, — quelque radicale qu'on la suppose, — pourvu que cette réforme soit acceptée par l'opinion. Loin de dire, comme on le fait tous les jours, que la démocratie et le parlementarisme sont incompatibles, il serait donc juste de dire que le parlementarisme est la forme rationnelle de la démocratie, — si elle veut se développer dans le sens de la liberté et de la justice.

PAUL LAFFITTE.

(A suivre.)

LES ÉTAPES DU CAPITAINE COTTIN

1808-1834.

L'intérêt, la curiosité, la mode sont aux souvenirs des anciens soldats de l'épopée napoléonienne. Les chefs ont ouvert la marche, et l'on sait avec quelle chaleur le public a, ces temps derniers encore, fait accueil aux Mémoires de Macdonald et de Marbot. Puis, les hommes du rang sont venus, les modestes, les humbles, les coryphées de cette pièce à grand spectacle ; et l'on s'est aperçu que leurs récits, d'une saveur très particulière, donnaient la note vraie d'une époque où se coudoient les éléments les plus divers, où se heurtent les sentiments les plus opposés. Depuis la publication des cahiers du capitaine Coigniet, on a fait d'autres découvertes qui peuvent prendre place à côté de ce proto-type du genre. Nous n'en voulons pour preuve que ce manuscrit à large et franche écriture, qu'un heureux hasard a mis entre nos mains, et dont chaque page exhale un parfum du temps, qui vous fait vivre de la vie très mouvementée de celui qui l'a tracée.

Nul aussi ne fut mêlé à plus d'événements que notre héros durant sa longue carrière militaire. Parti de son village, près de Nantua, le 25 septembre 1808, François Cottin rejoint l'armée d'Italie. Il assiste aux combats du Tagliamento, et fait, avec le prince Eugène, la campagne de Carinthie, de Styrie et de Hongrie. Il est à l'île Lobau avec Napoléon. Il se bat à Wagram. Puis il reprend le chemin de l'Italie, en passant par le Tyrol, où le montagnard Andréas Hofer a levé le drapeau de l'insurrection. Rome, Naples sont les étapes qui le conduisent à la pointe de Baragna, proche la Sicile. Mais soudain des bruits sinistres circulent. La grande armée se trouve dans une position critique, après l'incendie de Moscou. Vite, sac au dos, et en route pour Berlin, Varsovie, Vilna ! Puis, c'est la guerre des mauvais jours : la retraite de Russie, Leipzig, la campagne de France...

Alors commence une autre carrière. Malgré ses préventions contre le nouvel ordre de choses, Cottin restera soldat, car il n'a d'autre métier que celui du fusil. Les garnisons sont monotones, interminables : il luttera contre l'ennemi en s'instruisant. Mais soudain le tambour résonne. Les jours de batailles vont revenir. L'expédition de Morée est décidée. Ah ! les pauvres batailles !... Heureusement en Afrique la poudre parle *pour tout de bon ;* et c'est aux Arabes que l'ancien conscrit de 1808 jette les dernières notes d'une symphonie qui a duré trente-quatre ans.

Puis, à Strasbourg, où il s'est retiré, le capitaine Cottin, qui a beaucoup vu et beaucoup retenu, prend, un jour, la plume, et il entreprend simplement le récit de ses aventures et de ses combats, — de ses étapes, comme il dit.

***

La première est un pendant au *Roman comique*. La bande des recrues a pour chef un vieux « briscard », que le préfet du département présente en ces termes :

— Mes enfants, vous êtes encore vingt-cinq qui n'avez pas la taille pour entrer dans la garde du grand Napoléon : je vous ferai partir pour aller rejoindre le 14e régiment d'infanterie légère qui est en Italie. Je vous donne pour conducteur ce brave sergent que vous voyez devant vous. Il connaît parfaitement ce beau pays dans lequel vous allez commencer votre nouvelle carrière. Il était dans les rangs de ceux qui combattirent si vaillamment dans les plaines de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau et de Friedland. Voyez l'étoile qui brille sur son cœur ; elle est la preuve authentique de la bonne conduite qu'il a tenue dans ces grandes batailles. En suivant la trace de ce brave défenseur de la patrie, vous reviendrez, j'espère, comme lui, couvert de nobles lauriers, et la croix d'honneur pour récompense.

Ah ! l'amusant type que ce sergent ! Grand ami des bonnes aubaines et des bonnes auberges, ce brave à tous poils, toujours ronchonnant, mais au fond bon diable, se fait régaler tout le long de la route. Cottin est son premier amphitryon. De concert avec un de ses camarades, il va le trouver dans sa chambre, dont la porte est restée ouverte, comme à dessein :

— Mon sergent, le hasard nous procure aujourd'hui le plaisir de loger avec vous, ce qui ne nous arrivera peut-être plus pendant le voyage. En conséquence, je viens vous prier de nous faire l'honneur de dîner avec nous.

— J'accepte, répond le vieux, mais je suis bien fâché que vous m'ayez prévenu, parce que j'avais l'intention de vous inviter. A la première occasion, ce sera mon tour.

On fait ensuite la promenade de rigueur et l'on boit le verre d'absinthe traditionnel ; puis on se met à table. C'est d'abord la soupe du pays, la soupe au fromage, que suit le coup du médecin. Mais le sergent est un fin gourmet : il lui faut du vin n° 1. A lui seul, il en boit une bouteille, pour commencer ; et aussitôt il se lance dans ses campagnes d'Italie, d'Autriche, de Prusse, de Pologne, « et même dans celles qu'il n'a pas faites ». Ses auditeurs l'écoutent avec complaisance, même avec déférence. Aussi, quelle récompense !... Au dessert, il fait venir un tailleur et lui ordonne de coudre les galons de caporal sur les manches de ses jeunes amis.

Le reste de l'escouade veut avoir sa part. Chaque jour, c'est le tour d'un nouveau, qui va trouver le sergent à sa chambre, toujours ouverte, pour l'inviter à dîner. Et chaque jour, le bonhomme accepte, raconte les mêmes campagnes, et bombarde son hôte caporal,

au café, ne manquant jamais d'ajouter : « Mon tour viendra. »

Il vint, en effet. Comme on approchait de Montmélian, le sergent s'attendrissait chaque jour davantage au souvenir d'aventures galantes qu'il avait eues en 1792 avec plusieurs Savoyardes, notamment avec une Mme Giroux, de cette ville, chez laquelle il pria le caporal Cottin, qui courait en avant comme fourrier, de le loger, « si toutefois cette aimable personne était encore au nombre des vivants ».

Ce fut un doux épanchement que celui du sergent et de la sémillante hôtesse du *Cheval-Blanc*. Elle vint prier toute l'escouade de trinquer à sa santé, en attendant le dîner, dont le vieux déclara vouloir faire les frais. Naturellement, le repas fut exquis; au dessert, ceux qui n'étaient pas encore caporal le devinrent; mais le lendemain, qui manqua à l'appel? le sergent!

Ce ne fut que le soir, tard, qu'il rejoignit son détachement, couché sur une botte de paille, au fond d'une charrette.

A Lans-le-Bourg, au pied du mont Cenis, nouvelle régalade du sergent. Mais il s'agissait, cette fois, d'une aventure, datant de 1796, avec l'hôtesse de l'*Aigle impériale*.

A Turin, il y avait bien une troisième veuve à visiter. Mais on brûle Turin : le temps presse; la guerre est proche. La dernière étape, c'est Aoste.

Alors, le bon sergent, paternellement :

— Mes enfants, en vous nommant caporal, je n'ai écouté que la voix de mon cœur. Mais je crains d'avoir outrepassé mes droits. Sans doute, vous serez promptement confirmés dans votre grade, car vous êtes de la graine dont on fait des caporaux. En attendant, déposez ces vains hochets, qu'une occasion propice ne tardera pas à vous rendre.

Il fallut rendre les galons, si copieusement arrosés.

*
* *

Parti de Vérone le 2 avril, Cottin recevait le baptême du feu sur le bord du Tagliamento, le 10, dans un engagement entre la division Boursier et le 8e corps autrichien. Tout d'abord, il assiste, l'arme au pied, au spectacle qui se déroule sous ses yeux :

Nous planions sur le champ de bataille. C'était comme un damier, où les pions se mouvaient Il y avait des surprises, des *Va à dame*, des *Soufflé*. Nous étions les *Noirs*, et les Autrichiens les *Blancs*, à cause de leurs uniformes. Mais voilà que soudainement nous sommes attaqués nous-mêmes par un détachement venu Dieu sait d'où... A ce moment, chacun paya de sa personne. Il me semblait, à moi tout seul, que j'avais affaire à tout un corps d'armée. Il y avait des gens à mine furieuse qui se jetaient sur moi, comme si je leur avais fait du mal. Ils criaient des choses que je ne comprenais pas; ils gesticulaient, ils battaient l'air de leur fusil... Ah! que celui qui n'a pas ressenti une rude émotion, à la première rencontre, lève bien haut la voix! Seulement, il y a émotion et émotion. Et la nôtre était de celles qui engendrent des trésors de courage. Et puis, après, on se dit : Ce n'était que *ça*?... Et ce *ça*, c'est pour la vie.

Du Tagliamento au Danube, la route est longue, mais accidentée, car on se bat tous les jours. San-Michel, Tarvie, Gauritzia, Malborghetta, Pradel, La Raabe sont les étapes de cette marche triomphale. L'archiduc Jean est rejeté en Hongrie, et dans la nuit du 3 au 4 juillet l'armée d'Italie fraternise avec les camarades de la Grande armée, dans l'île Lobau.

Le lendemain, après le passage héroïque du Danube, on se bat. La division dont fait partie le 14e d'infanterie légère attaque, à neuf heures du soir, le village de Wagram et s'en empare. Beaucoup de prisonniers et plusieurs drapeaux sont entre ses mains, mais l'arrivée de forces supérieures l'oblige à se retirer, en abandonnant ses prisonniers, ce qui remplit de rage notre héros :

Ce qu'il y avait de plus vexant, dit-il, c'est que cette perte provenait d'une méprise. Une division de la Confédération du Rhin, qui venait de s'emparer de diverses positions, nous avait pris pour l'ennemi et avait fait feu sur nous. Alors, les prisonniers profitèrent de la confusion que cette brusque attaque jetait dans nos rangs pour se sauver, après avoir tué les grenadiers porteurs de leurs drapeaux, saut un seul qui conserva le sien.

Si l'ennemi avait su profiter de ce faux mouvement, il aurait pu nous mettre dans une situation très critique; mais la nuit, qui venait de nous être si défavorable, eut au moins l'avantage de dissimuler à l'ennemi les chances qui s'offraient à lui. C'est égal, nous n'étions pas contents. Macdonald nous rallia, et nous bivouaquâmes sur le champ de bataille, en attendant avec impatience la journée du lendemain, pour nous venger, et reprendre les drôles qui nous avaient échappé.

Le lendemain s'engage la grande bataille, dont l'issue devait ouvrir pour la seconde fois les portes de Vienne à Napoléon. Nous ne suivrons pas notre conscrit de Nantua dans ses descriptions de carrés, de combats d'artillerie, de charges de cavalerie. Le propre des souvenirs du genre qui nous occupe est de nous montrer les petits côtés de la guerre. Et, à ce titre, ce qui nous intéresse le plus dans le récit de la mémorable journée de Wagram, c'est précisément l'alerte peu connue qui la suivit, alors que les bivouacs s'allumaient partout, comme des feux de joie destinés à célébrer la grande et complète victoire de l'armée française. Cottin la conte en ces termes :

Nous étions tellement fatigués d'avoir combattu pendant

deux jours et deux nuits, que nous bivouaquâmes à l'endroit même où nous nous trouvions. Mais nous n'étions pas au bout de nos peines. En effet, des cris d'alarme vinrent bientôt troubler notre repos. Vers neuf heures du soir, on battit la générale ; nous primes les armes, et nous formâmes les carrés, en assez grand désordre. Dans le même moment, les équipages s'enfuirent en abandonnant leurs bagages, croyant avoir toute l'armée autrichienne à leurs trousses... Mais on ne tarda pas à savoir que tout ce bruit et toute cette confusion provenaient d'un simple escadron ennemi qui s'était égaré dans sa retraite. Traversant un village où se trouvaient nos maraudeurs, il en avait sabré une bonne partie, et le reste s'était sauvé en poussant de grands cris, ce qui avait fait prendre les armes à toute l'armée.

*
* *

On a peu parlé d'un projet de descente en Sicile, éclos dans l'esprit de Murat, au lendemain de son élévation au trône de Naples. Il voulait être roi des Deux-Siciles, et il faillit le devenir. Ce fut un hasard, doublé de complications imprévues, qui, seul, l'en empêcha.

Depuis quelque temps, on s'entretenait beaucoup de brigands qui menaient la guerre de partisans dans les Calabres, et que le gouvernement napolitain était résolu à exterminer. La nouvelle de cette expédition causa une grande joie dans les rangs du 14e d'infanterie légère, cantonné depuis un mois à Capoue, « un trou infect, suant la vermine, et sans délices aucunes ».

A Naples, nouvelle vermine :

Ah! certes, le pays était beau, et nous ne nous fîmes pas faute de le parcourir en tous sens, nous usant les pieds aux laves dont les routes sont formées. Mais les bêtes l'emportaient sur la curiosité. Nous étions littéralement dévorés, et pour demeurer placides sous les armes, le jour où le roi Murat nous passa en revue, la veille de notre départ pour le Sud, il nous fallut un stoïcisme dont le petit Spartiate qui se laissa dévorer le ventre par un renard peut seul donner la mesure.

D'étape en étape, on arrive à Monteleone, l'un des points extrêmes de la péninsule. Les Calabres sont là, mais de brigands point! La division n'en ferait qu'une bouchée. Mais il s'agit bien de brigands. Bientôt, en effet, il se fait autour de Monteleone comme un bruit d'essaim. De tous côtés, on signale des mouvements de troupes. Les villages regorgent de soldats. Des états-majors passent. C'est comme une grande guerre qui va commencer. Et, en vérité, l'on apprend un beau jour qu'il n'y a pas moins de quatre-vingt mille hommes massés à portée du détroit de Messine.

Cette fourmilière, c'est le camp de Boulogne de Murat. Les Anglais sont en Sicile, et il veut les en déloger. En mars 1811, il établit son quartier général à Bagnara, pour se tenir prêt à passer, au bon moment, sur le territoire sicilien, distant d'une lieue seulement. Et, en effet, à la faveur d'un temps sombre et pluvieux, « qui couvre la mer d'un brouillard si épais qu'on peut à peine distinguer un bâtiment à deux cents pas », la flotte met à la voile, et toute une troupe, la légion corse, débarque en Sicile et s'empare d'une partie de la côte.

Mais, soudain, le brouillard se dissipe; et, pour comble d'infortune, un ordre arrive, dans le même moment, de Paris, enjoignant à Murat d'abandonner toute idée de descente en Sicile, et d'envoyer immédiatement en Espagne plusieurs régiments désignés par le ministre.

Le reste de l'armée napolitaine se désagréga sur-le-champ. Le 14e fut, pour sa part, envoyé dans la montagne, à la poursuite de bataillons anglais faisant fonction de brigands. Et la légion corse, sacrifiée, prit misérablement le chemin des pontons de Woolwich :

Tel fut le résultat de cette expédition, si précieusement caressée, par laquelle nous devions chasser les Anglais de l'île de Sicile, demander satisfaction des Vêpres siciliennes et mettre la double couronne sur la tête du prince Murat, qui fut obligé d'aller rejoindre ses lazaroni.

*
* *

Triste page que la suivante, où l'armée d'Italie, appelée à marches forcées, protége la retraite de Russie :

Il nous fallut donc oublier cette charmante langue italienne, que nous parlions déjà couramment, pour apprendre l'idiome allemand, qui était pour moi la mer à boire. Il nous fallut aussi nous faire aux usages des Allemands, manger leurs *crompires*, et boire leur détestable bière, qui nous faisait doublement regretter les bons vins d'Italie.

En traversant une partie de l'Allemagne que je ne connaissais pas encore, j'examinai avec attention la grande ville d'Augsbourg et son palais épiscopal, dans lequel on forma la fameuse ligue contre la France, en 1687; je vis, en passant, Nuremberg, avec son château et ses autres édifices publics! Wittemberg, avec son tombeau du célèbre Luther; et, après plusieurs étapes, Potsdam, avec ses belles maisons, d'où nous gagnâmes la capitale du Grand-Frédéric, où nous devions nous installer pour quelques jours.

Mais il n'en fut pas ainsi; car de fâcheuses nouvelles nous attendaient à notre arrivée dans cette grande ville. Depuis son départ de Moskou, notre armée subissait des événements désastreux. L'état de détresse de nos pauvres camarades faisait mal à voir, disait-on; mais, disait-on encore, les longues et affreuses souffrances auxquelles ils étaient en proie ne troublaient point leur caractère irascible : ils restaient fermes et inébranlables jusqu'à leur dernier soupir. Cet état de détresse nous faisait éprouver du chagrin pour notre avenir. Il fut cause que nous partîmes à la hâte, sans avoir eu le temps de visiter les choses remar-

quables qui se trouvent à Berlin, où nous devions revenir peu de temps après, sans pouvoir le faire davantage.

La joie que nous nous promettions de revoir bientôt le brave prince Eugène, avec les précieux restes de la Grande armée, qu'il ramenait de Moskou, ranimait un peu notre courage abattu, et nous marchions avec confiance à sa rencontre, en passant par Custrin, Francfort-sur-l'Oder, Varsovie, Kovno et Wilna, où nous fîmes jonction, le 9 décembre, avec ces malheureux débris.

Il était bien toujours le même, notre brave général, celui qui nous avait si souvent conduits à la victoire. Ses malheurs avaient encore ennobli son visage, où se voyait comme un regard de défi. Nous lui fîmes une ovation discrète, et il nous en remercia d'un ton ému. Puis, suivant son habitude, il s'informa de nos besoins et prit soin de nous faire distribuer des vivres; mais au moment où nous allions nous restaurer, de fortes colonnes ennemies nous attaquèrent sur plusieurs points à la fois. C'était le sort qui était fait chaque jour à nos infortunés camarades depuis Moskou.

La canonnade, le jour; les cosaques, la nuit; et le froid toujours; tel fut notre lot durant cette désastreuse époque. Mais ce qui nous peinait encore le plus, c'était l'aspect de nos camarades, qui enduraient ces tourments depuis Moskou. Leur situation nous avait tellement frappé l'imagination que nous ne pensions plus à rien. Chacun marchait devant soi, sans parler, maudissant celui qui nous faisait voyager dans ces déserts.

Le prince Eugène marchait aussi, comme nous, dans la neige. Jamais une imprécation ne sortit de ses lèvres. Il veillait à tout; mais ses moyens ne lui permettaient pas de faire ce qu'il aurait voulu. Enfin, après de longs jours d'angoisses et de fatigues sans nom, nous arrivâmes à Posen, où le prince réunit les derniers débris de ce qui avait été la Grande armée.

Puis, il fut établir son quartier-général à Marienwerder, afin de pouvoir approvisionner la ville de Dantzig, avant de partir pour Francfort-sur-l'Oder, où nous attendîmes l'arrivée des Russes jusqu'au 1er janvier.

***

L'année 1813 apporte enfin, à François Cottin, les galons de caporal, cette fois pour de bon. C'était le temps où une action d'éclat pouvait seule vous faire sortir du rang. Et il eut son action d'éclat, bien plus : sa bataille, à lui.

Ah! le triste combat, et que nous étions loin de nos glorieuses journées d'Italie et d'Autriche! Malgré notre appoint, il fallut évacuer la ville, où la canonnade ennemie jetait la terreur. Une véritable panique s'était emparée des malheureux blessés qui la remplissaient. Ils poussaient des cris désespérés, et ceux qui croyaient pouvoir supporter la marche se traînaient du côté de la montagne de Panon, pour chercher à se soustraire à la fureur des barbares, qui ne respectaient pas même les lois de la guerre.

Nous nous battîmes tous comme de vrais désespérés, pour ne pas laisser en leur pouvoir le peu d'artillerie que nous avions encore et donner le temps aux blessés de gravir la montagne; mais au moment où nous croyions être débarrassés d'eux, une nuée de cosaques vint charger notre arrière-garde, qui fut obligée d'abandonner, malgré des prodiges de valeur, quelques pièces encombrées au milieu de voitures des équipages. Dans cette confusion, le général Loison fut blessé grièvement d'un coup de feu, qui l'obligea à quitter le commandement de la division.

Après ce désastre, nous fûmes entraînés dans la retraite, sans cesse harcelés, nous battant tous les jours, et ayant affaire à cet autre ennemi, non moins terrible, le froid, qui nous glaçait les membres.

Le 20 mars, je me trouvai de service, faisant fonction de caporal, dans un de nos petits postes avancés, sur les bords de l'Elbe; et sachant que l'ennemi y était venu les jours précédents, je pris toutes mes précautions pour le recevoir à ma manière.

Je plaçai mes sentinelles de nuit, de façon qu'ils pussent entendre le moindre bruit sur l'eau, sans être aperçus. Puis j'attendis.

Vers les deux heures du matin, le temps devint très sombre, et bientôt un léger nuage vint couvrir toute la superficie du fleuve. Ce temps brumeux me fit présumer que l'ennemi n'allait pas tarder à venir. Je visitai mes factionnaires, et je restai avec eux, à l'écoute.

Au bout d'un moment, nous entendîmes un bruit qui n'était pas naturel. Alors je retournai en toute hâte à mon poste, et je fis prendre les armes à mes six carabiniers. Puis nous allâmes nous embusquer tous les sept dans un fossé que nous avions creusé à proximité de l'endroit où l'ennemi pouvait débarquer sans être vu par les sentinelles.

A peine avions-nous pris place dans ce fossé que nous vîmes venir à nous un petit bateau assez long, dans lequel étaient cachés dix hommes commandés par un sergent. Ces Russo-Prussiens débarquèrent avec la ferme résolution de faire main basse sur nous; mais au moment où ils passaient devant notre fossé, nous fîmes feu tous les sept, et nous élançant, baïonnette en avant, nous culbutâmes nos hommes dans le fleuve, de manière qu'il y en eut sept de tués et quatre de prisonniers.

Malheureusement, le batelier qui les avait amenés nous échappa. Il prit la fuite, en toute diligence, avec son bateau, et fut rendre compte à son chef du résultat de l'expédition, ce qui nous valut de cet officier quelques boulets et un certain nombre d'obus, pour nous remercier du bon accueil que nous venions de faire à ses soldats.

Aux premiers coups de feu, notre commandant avait fait prendre les armes au bataillon, dont il avait détaché notre compagnie, qui arriva à propos pour emporter deux des nôtres, grièvement atteints. Au rapport, le matin, ce digne homme me complimenta et me nomma caporal. J'en fus si content que j'en dansai de joie, malgré tout le respect que je devais à mon chef.

Patriotique époque que celle où l'on dansait de joie pour un galon mérité par trois campagnes, — et quelles campagnes! — augmentées d'un fait d'armes particulier! De même, une blessure ne comptait pas ou ne comptait guère. Après un récit très détaillé de la bataille de Lützen, Cottin termine négligemment par ces paroles :

Aussitôt que l'Empereur s'aperçut de la consternation que nos cent canons avaient mise dans les rangs ennemis, il nous fit marcher sur eux baïonnette croisée, et nous culbutâmes ces masses, qui abandonnèrent le champ de bataille, où je fus blessé légèrement à la poitrine.

Or cette blessure était si peu légère que notre héros en a souffert toute sa vie. Dans la même campagne, il fut touché deux fois encore : à la tête, d'un coup de sabre, devant Jauer, et au flanc gauche, d'un coup de lance, à Leipzig. Mais de ces petits accidents il parle à peine. Ce sont jeux d'enfants pour lui.

De même, il passera sous silence sa nomination au grade de sergent, survenue quelques jours après le désastre de l'Elster. Et pourtant, il les avait bien gagnés, ces galons d'argent, alors enviés par le plus grand nombre au même degré que le bâton de maréchal! Aussi bien, la bonne humeur, « qui est l'apanage du soldat français, même aux jours de malheur », suffit à tous les besoins de notre sergent, qui ne dédaigne pas non plus les galantes aubaines de la route, comme il ressort de ce petit poème, où Mars et Vénus ont part égale. On est à la veille de lever le camp de Liebenthal pour marcher à l'ennemi :

Ayant été cantonné dans un village pendant un mois, je demandai une permission pour aller faire mes adieux à une personne qui m'avait fort bien accueilli pendant ce laps de temps, et j'arrivai chez elle à la brune.

Après les compliments d'usage, il fallut se mettre à table, en attendant l'heure de se coucher. Elle vint bientôt; car j'étais très fatigué ce jour-là. Aussi dormîmes-nous, cette personne et moi, jusqu'à trois heures du matin, sans nous réveiller ni l'un ni l'autre.

Je fus effrayé lorsque je vis qu'il était si tard. Le jour levant est l'heure des attaques, et l'ennemi n'était pas loin de nous. Je m'habillai donc en toute hâte; mais il n'était plus temps. L'ennemi avait fait un mouvement pendant la nuit, et ses tirailleurs entouraient le village.

Mais je n'hésitai pas. L'amour, qui protège toujours les cœurs sensibles et généreux, m'inspira l'idée de sortir par la porte du jardin et de me faire jour, par un coup d'audace, à travers les balles ennemies. J'entendais bien que plusieurs tirailleurs se tenaient derrière cette porte; mais je savais aussi que je n'avais que la route à traverser pour me jeter dans un bois qui pouvait me garantir de tout.

J'endossai donc mon havre-sac, qui était bien garni, et je fis mes adieux à l'aimable personne, qui m'ouvrit la porte en tremblant. Puis, d'un bond, je traverse la route. Ce fut un vrai feu de peloton; mais j'avais atteint le bois, derrière lequel je trouvai une compagnie de mon bataillon.

Cette aventure se passait peu de temps avant l'affaire malheureuse de Jauer, en Silésie.

Macdonald, qui venait de succéder au prince Eugène, fut battu ce jour-là par Blücher. L'artillerie de « l'astucieux Prussien » acheva l'œuvre commencée par son infanterie, et, poursuivis par des hordes de cavaliers, les débris des carrés français prirent la fuite, en laissant sur le champ de bataille des traces sanglantes de leur défaite.

Cottin, atteint d'un coup de sabre, comme nous l'avons dit, tombe au pouvoir de l'ennemi. On le transporte à Jauer, où il est enfermé dans un vieux temple en ruines, où l'encombrement est tel qu'on n'y peut respirer. Les malheureux blessés, privés des secours les plus élémentaires, meurent presque tous. Alors, on imagine d'expédier en Russie les survivants, sans attendre que leurs blessures soient cicatrisées. Ils partent de Jauer, sous bonne escorte; mais quelques-uns, dont Cottin, peuvent s'échapper à la faveur de la nuit et de la pluie qui tombe à torrents. Ils errent dans les bois, sans guide, sans direction, se heurtant à tout moment à des convois de troupes ennemis. Enfin, dans la journée, tard, ils rencontrent un paysan, qui les emmène chez lui, leur donne à manger et à boire, et les conduit par des chemins de traverse à Gorlitz, où ils arrivent sans encombre.

Ils ne sont pas au bout de leurs peines. Sans pitié pour leur triste état, le général commandant la place leur annonce qu'il va les faire partir pour Bautzen avec un convoi dont un détachement de leur régiment doit fournir l'escorte. Et les voilà de nouveau sur la grande route, de nuit encore, pour leur permettre d'arriver à destination « avant que les brigands fussent sortis de leurs repaires ». Mais on avait compté sans le commissaire de guerre, spécialement chargé du convoi, qui se donna le délicat plaisir d'un fin déjeuner, au petit jour, persuadé que les cosaques n'oseraient pas l'attaquer à une lieue et demie de la ville.

Il se trompait. A peine les trente chariots, après la halte, venaient-ils de s'engager dans l'unique rue d'un village incendié le jour de la bataille de Bautzen, qu'une nuée de « pillards » sortirent du bois en poussant des cris sauvages, et se divisèrent en deux troupes, dont l'une courut à la tête du convoi pour l'arrêter, tandis que l'autre le prenait en flanc, où les cosaques ne trouvèrent pas de résistance, « attendu que les hommes, à l'image de leurs chefs, étaient mollement étendus sur les voitures, d'où les plus valides déguerpirent en toute hâte ».

Moins heureux, Cottin fut pris avec deux de ses camarades. Peut-être durent-ils à l'état de leur tenue de ne pas être traités suivant les rigueurs de la guerre.

Les cosaques les prirent pour des employés aux vivres, et se contentèrent de leur caresser l'échine à coups de plat de sabre ; puis ils les conduisirent, en les piquant de leurs lances, à leur chef, que leur présence parut fort contrarier. Qu'avait-il besoin de s'embarrasser de trois mitrons? Aussi se borna-t-il, après une distribution supplémentaire de coups de plat de sabre, de les envoyer au diable, en leur disant, en bon français :

— Allez dire à votre grand Napoléon que nous n'avons pas besoin de ses boulangers pour cuire notre pain.

*
* *

Pendant la campagne de France, le sergent Cottin se trouvait dans Wesel, assiégé par les Prussiens. Les faits militaires y furent rares, l'inondation et les glaces défendant suffisamment la place ; mais la maladie et la famine y sévirent cruellement ; « le rationnement fut excessif ; le pain mesuré parcimonieusement ; la viande aussi ; et il vint un jour où les rats et les souris passèrent pour une friandise ».

Les assiégés vivaient tellement isolés du reste du monde, que Wesel tenait encore, alors que Louis XVIII régnait déjà depuis quelque temps. Un jour, le général prussien envoya un parlementaire pour sommer le gouverneur de lui rendre la place, en lui annonçant que Napoléon n'était plus empereur des Français et que les souverains alliés allaient le faire conduire dans une île, afin qu'il ne puisse plus troubler leur repos.

Le général Bourk ne voulut rien entendre. Il renvoya le parlementaire et continua ses travaux de défense. Mais, peu de jours après, le nouveau gouvernement lui envoya un officier d'état-major, pour lui intimer l'ordre de faire prendre la cocarde blanche à ses troupes et de rendre la place de Wesel, en se conformant aux traités conclus entre les souverains alliés et le roi de France.

Cette fois encore, le gouverneur ne se tint pas pour battu. Il reçut l'officier royal avec toute la déférence qu'on doit à un messager officiel, mais il déclara qu'il ne prendrait aucune décision avant de s'être procuré par lui-même des renseignements auprès du nouveau souverain ; et, pour les avoir plus positifs, il envoya son chef d'état-major à Paris.

Dix jours après, cet officier revenait avec des ordres précis, identiques à ceux qui les avaient précédés.

Alors, dit notre sergent, il fallut bien déployer le drapeau *sans tache* qui nous était imposé. La cocarde suivit. Ah ! ce ne fut qu'après bien des efforts que notre brave général parvint à nous décider. Avec un gros soupir, chacun détacha de son schako cet emblème d'honneur que nous avions arboré fièrement aux jours de victoire comme aux jours d'épreuves... Le général avait ordre de rassembler toutes les cocardes tricolores et de les détruire ; mais il n'en eut pas le courage, et chacun conserva la sienne.

Le 9 mai, les assiégés quittèrent Wesel avec les honneurs de la guerre, emportant leurs canons et leurs armes. Le 21, le général Bourk les passa pour la dernière fois en revue. Puis, s'avançant vers le front des régiments, il dit d'une voix forte :

— Soldat de la 36e division, Sa Majesté veut que vous participiez tous à la nouvelle organisation de son armée, afin que chacun de vous soit placé suivant son grade et son mérite. Je vous engage à ne jamais oublier vos devoirs envers les nouveaux officiers qui vous commanderont. En suivant cette maxime, vous conserverez toujours la grande réputation que vous avez acquise sous les ordres de l'illustre capitaine qui vient de succomber.

Le général fit ensuite défiler ses troupes, en parade ; puis, après avoir réuni ses officiers pour leur faire ses adieux, il disparut, laissant un immense vide au cœur des braves gens qui voyaient s'évanouir dans la poussière de son cheval l'héroïque légende dont ils avaient été les demi-dieux.

*
* *

Après tant d'événements, le sergent Cottin prend son congé, pour se marier. Il écrit à son père pour avoir ses papiers ; mais, pour toute réponse, il reçoit ces lignes, d'une stoïque allure :

Mon fils, l'empereur Napoléon vient de briser ses fers. Il rappelle auprès de lui tous les braves qui ont partagé sa gloire et ses revers. Je pense que tu es du nombre, et que tu partiras sur-le-champ pour aller le rejoindre à Paris.

Il faut donc reprendre le fusil. La dernière partie se joue, et se perd. En revenant, notre héros apprend que sa fiancée vient de mourir après une courte maladie. La fatalité l'a donc marqué pour le métier des armes.

Mais à qui s'adresser, pour conserver les simples galons d'argent si vaillamment conquis ?

Par bonheur, le hasard, complice de toutes les ambitions, a merveilleusement servi notre homme. Il a fait la rencontre, en diligence, d'un marquis de Castries, qui va rejoindre à Paris un régiment que le roi lui a promis, à Gand, mais qu'il ne connaît pas encore. Il ne sait même pas à quelle arme il appartiendra. En attendant, il s'est fait attacher des épaulettes de colonel sur son uniforme, tout à fait de fantaisie. Mais quelle que soit sa destinée, Cottin ne les quittera pas.

Malheureusement, c'est d'un régiment de cavalerie qu'il s'agit ; et Cottin ne sait pas monter à cheval !

Il se rabat sur le 2e infanterie de la garde royale, où la protection du marquis lui donne accès.

Ah ! le curieux assemblage que ce régiment, composé à la hâte, et par le seul favoritisme. Les hommes gradés sont si nombreux que les sergents font la besogne des caporaux, lesquels remplacent les simples soldats, qui manquent pour le service des postes. La compagnie, commandée pour la garde du 1er janvier au château, manque de tout. Les chefs ouvriers, tirés du civil, ne peuvent venir à bout de l'équipement; les officiers comptables, échappés d'une boutique bien pensante, se perdent dans les paperasseries de service ; enfin, il n'est pas jusqu'au chef de musique, chargé de composer un air de circonstance, dont l'inspiration ne se heurte aux caprices d'une muse rebelle. — Et quel capitaine ! Un joueur effréné, qui, lorsqu'il a gagné, vient réveiller ses hommes, la nuit, pour trinquer avec eux, et, lorsqu'il a perdu, les malmène et les accable de punitions et d'injures. — Avec cela, un colonel inquisiteur, aux yeux duquel la délation passe pour la première vertu.

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant qu'un levain de haine ait fermenté dans la poitrine des hommes d'antan, momentanément asservis à ce joug. Les sergents de La Rochelle avaient fait école, et chaque régiment eut ses martyrs. Le 2e infanterie ne pouvait échapper à la règle. Il eut sa conspiration, dont le récit, qu'on va lire, n'est pas la moindre curiosité des souvenirs qui nous occupent :

N'étant plus chargé de l'administration de la compagnie, je faisais mon service comme auparavant, et, dans mes moments de loisir, j'allais visiter les environs de Versailles plutôt que de fréquenter les sociétés secrètes, alors très répandues dans les régiments, et dans lesquelles plusieurs de nos fourriers avaient été introduits par un sergent-major, qui fut les dénoncer au moment où ils se disposaient à exécuter un complot qu'ils avaient formé.

Les princes s'étant annoncés pour nous passer en revue, ces malheureux fourriers étaient convenus de tirer sur eux, lorsqu'ils passeraient à leur portée. Ils furent arrêtés au moment même où nous allions partir pour la revue. Leurs armes n'étaient pas chargées, mais on trouva des cartouches dans leurs gibernes, et cette découverte parut suffisante pour donner suite à l'affaire. La gendarmerie les conduisit à Paris, où ils furent bien gardés, en attendant qu'un conseil de guerre se réunît pour les juger.

Nous étions nous-mêmes de retour dans cette capitale, pour nos étrennes de 1818, lorsque les débats s'ouvrirent. Je craignais d'être appelé comme témoin à charge contre mon camarade Desbans, fourrier de ma compagnie, et avec qui je m'étais souvent trouvé en communication; mais on appela deux autres sergents, et je n'en fus pas fâché. Je n'avais pas été mis dans le secret du complot; mais je connaissais les projets de nos collègues, ainsi que les endroits où ils se réunissaient. Cela suffisait pour me compromettre aux yeux de nos chefs, sans compter que le peu que je savais ne pouvait que nuire aux accusés.

Ces deux intrépides soldats défendirent leur cause avec une fermeté extraordinaire, mais quand ils virent paraître les cartouches qu'ils avaient dans leur giberne, ils furent tout à fait déconcertés, et le conseil prononça la peine de mort pour les deux plus coupables; les autres furent condamnés à quelques années de détention.

Nous espérions que la clémence royale s'étendrait sur nos infortunés camarades; mais il n'en fut rien. Desbans et Chagot furent amenés sur le terrain d'exécution, pour y être fusillés par tous les fourriers du régiment, requis pour cette triste besogne. Chagot, qui était décoré, brisa sa croix, avant qu'on ne passât à l'humiliante cérémonie de la dégradation; puis les deux braves s'embrassèrent, et, d'un commun accord, commandèrent le feu.

A ce moment, nous eussions tous tiré sur les princes, s'ils avaient été là. En tout cas, le vieux sang des jours glorieux nous battait aux tempes, et l'esprit de rébellion ne fit que s'en accroître dans nos rangs.

Peu de temps après l'exécution de Desbans et de Chagot, nous eûmes un autre complot au régiment. Nous étions alors à Vincennes, et les conjurés, parmi lesquels ne se trouvaient pas moins de huit officiers, devaient s'emparer du fort et proclamer de là la résurrection du drapeau tricolore; mais deux traîtres, deux sergents-majors, firent avorter ce projet.

Pour récompense de leur infamie, ces délateurs furent nommés sous-lieutenants et dotés par la duchesse d'Angoulême d'une pension de trois cents francs par an.

Les officiers furent condamnés à plusieurs années de détention; puis, le colonel, pour connaître l'esprit des hommes, établit, dans le régiment, une police secrète, de sorte que, sur le rapport des mouchards, nous eûmes, un beau jour, la douleur de voir emmener cinquante de nos camarades par des gendarmes, qui les conduisirent dans un endroit si caché, qu'on ne les a pas revus et qu'on n'a plus jamais entendu parler d'eux.

* * *

Les pauvres batailles ! disions-nous, en parlant de l'expédition de Morée.

Après des marches et des contre-marches, à travers une vermine qui rappelait à nos guerriers leurs garnisons de Naples et de Capoue, l'armée française, placée sous les ordres du général Maison, s'ébranla pour s'emparer des places fortes, dans lesquelles les troupes égyptiennes s'étaient retirées après la bataille de Navarin. La première brigade, commandée par le général Sébastiani, partit la première, et s'empara, dès le lendemain, de la ville de Coron, sans éprouver aucune résistance de la part de l'ennemi, qui se retira sur Navarin, où Ibrahim-Pacha établit son quartier général. La seconde brigade se dirigea tout droit sur cette ville, et le bataillon auquel appartenait le

« lieutenant » Cottin, — fut désigné pour s'emparer d'un camp retranché, que les Égyptiens avaient établi à proximité de la rade de Navarin.

Cette position, qui n'était qu'un faible ouvrage en terre, défendu par quatre mauvaises pièces de canon, fut prise sans combat. Par contre, le régiment perdit près de quatre cents hommes, par suite d'une épidémie, née des exhalaisons malsaines d'un marais, près duquel on avait dressé les tentes.

Entre temps, Ibrahim-Pacha ne s'était pas enfermé dans Navarin avec l'intention de repousser les attaques du général Maison. Il savait fort bien qu'une armée dépourvue de tout, comme la sienne, ne pouvait lutter avec avantage contre les Français, ni même garder ses positions. Aussi s'empressa-t-il, au moment opportun, d'adhérer aux propositions pacifiques que lui firent les envoyés des trois puissances.

Après la conclusion du traité, le prince égyptien vint faire visite au général Maison et lui témoigna le désir de voir manœuvrer les troupes, avant son départ de Navarin. Pour lui donner satisfaction, le général ordonna une grande revue pour le dimanche suivant, ce qui donna l'agrément, tout à fait gratuit, à notre héros de parader pendant plus d'une heure, sur un très mauvais terrain, devant le nouvel ami de la France.

Puis ce fut le tour de la cavalerie, « que le colonel Sandoise fit manœuvrer d'une manière admirable ». Le prince en fut émerveillé ; il complimenta chaleureusement cet officier et lui fit hommage d'un sabre de Damas, en le priant de lui donner en échange un uniforme de ses lanciers, pour modèle.

Ensuite, Son Altesse fut dîner avec le lieutenant général, qui invita ce jour-là tous les colonels et fit prévenir les officiers de se trouver au quartier général, au moment où le prince sortirait de table, pour lui faire la conduite jusqu'à la chaloupe qui devait le transporter à Navarin.

Ils arrivèrent au quartier général à l'heure indiquée et formèrent le cercle autour de Son Altesse, qui leur offrit une prise de tabac, « d'un cœur si exubérant, qu'on ne pouvait douter qu'il eût, peut-être exceptionnellement, violé la loi du prophète ».

Puis on le conduisit jusqu'au rivage, où il fit ses adieux en disant :

— Messieurs les officiers français, soyez plus heureux que moi dans ce mauvais pays, que je quitte avec joie pour rentrer dans ma chère patrie.

Nos compatriotes auraient vivement souhaité d'imiter l'exemple du pacha, mais la guerre, tout en ne promettant pas beaucoup plus d'incidents que jusque-là, n'était pas encore terminée. Le général qui commandait à Navarin avait, malgré les conseils d'Ibrahim, manifesté l'intention de se défendre à outrance ; mais il perdit de son arrogance, à la première démonstration du général français.

A notre arrivée devant Navarin, écrit notre auteur, nous passâmes si près des remparts que les assiégés auraient pu facilement détruire nos bataillons, s'il leur avait pris fantaisie de tirer sur nous à mitraille ; mais ils n'en eurent ni la pensée ni le désir.

Bien plus, pour nous montrer qu'ils n'avaient pas l'intention de résister, ils montèrent presque tous sur le talus, sans armes, et nous désignèrent une brèche qu'ils avaient pratiquée eux-mêmes pour nous faciliter l'accès de la place.

Et quand nous nous en approchâmes, ils nous tendirent la main, pour nous aider à monter.

Jamais ville forte ne fut prise avec autant de commodité. Aussi n'avions-nous pas lieu de paraître bien fiers de notre brillant fait d'armes, en l'honneur duquel, nous a-t-on dit, l'on tira le canon à Paris.

Une position restait encore à prendre : le fort de Morée, qui commandait aux golfes de Lépante et de Patras. Là aussi, on se préparait à une résistance opiniâtre. Le général Schneider, commandant l'avant-garde, avait même fait ouvrir la tranchée ; mais lorsqu'une batterie, démasquée subitement, commença le feu, le chef ottoman fut pris d'une telle épouvante qu'il demanda sur l'heure à capituler.

Vaine requête! Le général français voulait se donner l'apparence d'une action d'éclat, et la canonnade continua. A neuf heures, la brèche était praticable et la colonne d'attaque se disposait à y pénétrer, lorsque le gouverneur y parut, en demandant à cor et à cri qu'on le reconduisît dans sa patrie, ce qui fut fait pour la plus grande joie et pour la plus grande gloire de nos soldats.

*
* *

Chaque page serait à citer dans les *Souvenirs* de Cottin, devenu capitaine sur la fin de sa carrière et décoré de la Légion d'honneur. Mais les étapes de ce brave militaire, type de l'honneur et du dévouement patriotique, nous ont déjà mené loin.

L'ancien conscrit de 1808, marié, père de famille, prit sa retraite, « après avoir voyagé pendant trente-quatre ans et deux mois et demi ». Il choisit pour résidence le pays de sa femme, Strasbourg. Et il y a vécu heureux jusqu'à son dernier jour ; car la douleur lui a été épargnée d'assister au deuil sanglant que la perte de la cité française, de la cité militaire par excellence, a mis au cœur de la patrie française.

EDMOND NEUKOMM.

LES CLOCHES

Conte de Pâques.

I.

J'étais alors un tout petit enfant; j'avais huit ans à peine.

Ce que je pensais, à cet âge, ce que j'éprouvais, je ne saurais guère le dire. Heureux de vivre, je vivais. Pourtant, ce dont il me souvient, ce dont je suis sûr aujourd'hui encore, c'est que je n'étais pas un enfant mauvais. J'avais des amis et des compagnons; je les aimais de tout mon cœur. Et j'aimais aussi mes jouets. J'étais un enfant dissipé quelquefois, mais j'étais bon, sans contredit. Souvent mes camarades exerçaient entre eux de petites vengeances, conservaient des rancunes, étaient envieux, querelleurs. Je n'étais pas comme eux. Si, par hasard, on me volait mes billes, si l'on me brisait mes jouets, si l'on me provoquait aux coups, je souffrais, sans rien dire, et je plaignais ceux qui m'offensaient. Cependant, si on me lassait trop, si l'on poussait ma patience à bout, pour qu'on ne pût point m'accuser de lâcheté ou de poltronnerie, je frappais, moi aussi, et mon poing d'enfant n'était pas léger. Mais je souffrais, même de ma victoire. Oui, j'étais bon, j'en suis sûr encore. J'aimais les pauvres et les affligés; le malheur des autres me tirait des larmes. Je regardais la vie comme le plus doux et le meilleur des biens; et, dans ma candeur, je m'imaginais qu'il n'y avait point de rêves, que tous nos désirs se réalisaient. J'étais confiant, un peu crédule même; j'avais foi, une foi entière, absolue, dans les hommes comme dans Dieu, et je croyais de toute mon âme; oui, je croyais : A quoi?... A tout.

Pâques fleuries venaient de passer, et, ce jour-là, comme mes compagnons, je m'étais rendu à l'église avec un rameau de laurier, où, suivant l'usage, on avait attaché, avec de beaux rubans, des oranges et des gâteaux. — Ai-je dit que ceci se passait, tout à l'autre bout de la France, dans une humble ville du Midi? — La grande église, toute pavoisée, ressemblait à une forêt verte qui frémissait sous le vent des cantiques et des sonneries puissantes de l'orgue.

Alors, pour la première fois, j'entendis, ou je compris plutôt, le drame terrible qui allait se jouer durant une semaine entière, et mon cœur en fut attendri. Mon pauvre Jésus, l'Enfant de Noël, qui m'avait apporté, quelques mois auparavant, de si beaux jouets, l'Enfant Jésus allait mourir! les méchants devaient le crucifier! Et moi je priais le bon Dieu de lui épargner ce supplice, et de nous le laisser encore pour les prochains Noëls. Mais le drame se déroulait, implacable, et le jour fatal approchait...

Le jeudi saint était venu. Ce jour-là aussi, j'avais passé à l'église une partie de la matinée, et, près des autels sans lumières, et dépouillés de toutes leurs parures, on nous avait raconté la Pâque, l'agonie terrible et la sueur de sang...

Je sortais de l'église, triste, pensif, l'âme affligée encore, et je voulais retourner à la maison, lorsque j'aperçus tout à coup, vers le milieu de la grande place, un enfant, un de mes compagnons sans doute, qui courait à toutes jambes, en agitant les bras et en criant à pleins poumons :

— Les cloches! les cloches! Elles sont passées! J'ai vu passer les cloches!...

Et, en se démenant ainsi, comme fou de bonheur, il se lança à travers un groupe de petites filles, qui s'enfuirent, à son approche, comme un vol de chardonnerets; et toujours il agitait ses bras et criait de plus belle :

— Les cloches! les cloches! J'ai vu passer les cloches!...

Je tâchai de voir qui criait ainsi.

C'était Charlot, dit Patte-en-l'air, un de mes compagnons d'école, de trois ou quatre ans plus âgé que moi.

Il s'appelait Charlot, parce que c'était son nom, et Patte-en-l'air, parce qu'un jour, en dénichant des merles, il s'était démis le pied gauche, et, un hiver durant, n'avait pu s'appuyer dessus.

Mais qu'avait-il donc à crier ainsi? et de quelles cloches voulait-il parler?...

Cette pensée me préoccupait fort.

Par bonheur, dans ce moment-là, j'avisai ma chère Toinon, ma mère nourrice, qui s'en revenait du marché. J'allai à sa rencontre et lui racontai ce que j'avais vu.

Ma bonne Toinon s'arrêta, souriante, et me dit qu'en effet, le jour du jeudi saint, toutes les cloches quittaient leur clocher et s'en allaient, à travers le ciel, vers la Ville éternelle de Rome, où le grand pontife les bénissait...

Et me voyant un peu inquiet sur le retour des voyageuses, Toinon me rassura bien vite en me disant qu'une fois bénies, elles s'en retournaient par la même route, dans la matinée du samedi saint, et que vraiment c'était un beau spectacle. Elles revenaient toutes chargées de fleurs, parées de guirlandes et de rubans, et, en traversant le ciel du bon Dieu, elles sonnaient à toute volée...

Et, comme j'ouvrais de grands yeux, luisants de désir et de convoitise, ma bonne Toinon ajouta qu'on les voyait fort bien passer, mais que les enfants sages, bien sages, pouvaient seuls les apercevoir.

Là-dessus, Toinon me quitta en m'embrassant, comme d'habitude, et s'éloigna, toujours souriante, en me disant que j'étais un ange.

Moi, j'étais devenu rêveur... J'aurais tant voulu voir passer les cloches!...

Mais je me dis bientôt :

— Puisque Charlot a pu les voir, lui, qui n'est pas sage toujours, et qui, dit-on, ment quelquefois, au retour, moi je les verrai, car d'ici là je serai bien sage...

Comme je pensais de la sorte, il se fit, pas très loin de moi, dans la cour du couvent voisin, un long bruit de crécelle.

— En effet, me dis-je, elles sont parties; c'est la crécelle qui les remplace.

Mais songeant que peut-être bien quelqu'une d'entre elles, plus paresseuse que les autres, pourrait encore être en chemin, je me campai au milieu de la place, et, les yeux braqués au-dessus de ma tête, je fouillai longuement le ciel... J'eus beau chercher, je ne vis rien : toutes les cloches étaient passées.

— Mais, au retour! me dis-je, au retour, ce sera autre chose! C'est alors que je les verrai! Pas une d'elles ne m'échappera. Bien entendu, j'irai tout seul, et me garderai d'en rien dire à personne.

L'après-midi, au lieu d'aller jouer avec mes camarades, je m'esquivai furtivement et revins à l'église. Là, les mains jointes, à genoux, je priai longtemps le bon Dieu, je le suppliai de me permettre de voir ses cloches, et lui promis d'être bien sage, toujours, toujours.

En sortant de l'église, je m'arrêtai un instant sous le porche, et cherchai la corde de la grande cloche qui, soir et matin, sonnait l'*Angelus*. D'habitude, elle traînait par terre, et il m'arrivait quelquefois de la tirer bien doucement, et j'entendais un tintement léger, un son doux et lointain, comme si, bien haut, dans le ciel, on eût frappé sur un timbre d'argent...

Et je pensai à l'ivrogne Mathieu, qui, pour se venger de je ne sais plus quoi, avait, la semaine dernière, attaché au bout de cette corde l'âne du sacristain : ce qui avait occasionné, dans toute la ville, beaucoup de bruit et de scandale, parce que la cloche furieuse avait sonné tout un après-midi. Et je me disais avec inquiétude :

— Qui sait, si, en souvenir d'une telle injure, elle voudra bien s'en aller de Rome?...

Tout le reste de la journée, je demeurai calme, réfléchi. Je ne jouais point et ne parlais guère. On s'étonnait à la maison de ce bizarre changement. Mais je me gardais de rien dire, ayant, du reste, toujours eu à cœur de cacher mes pensées les plus chères. Pourtant, le soir, assis au coin du feu, je tâchais encore de me bien renseigner, et je profitais de la moindre occasion pour questionner adroitement.

Quand des bruits de crécelles arrivaient jusqu'à nous, du collège ou bien de l'hospice voisin, je demandais, d'un air indifférent, si les cloches revenaient toujours, si rien parfois ne les retardait, et s'il ne s'en égarait point en route...

A quoi l'on répondait que toujours, dans la matinée du samedi saint, elles rentraient dans leurs clochers, sans jamais se perdre en voyage; que, du reste, on pouvait s'en convaincre, puisqu'il suffisait de les voir passer...

Mais, comme ma bonne Toinon, on ne manquait point d'ajouter que les enfants bien sages pouvaient seuls les voir et les entendre...

Et je m'étonnais en moi-même qu'à mon émotion si mal contenue, ou au seul éclat de mes yeux, à mon silence même, on ne surprît pas mon secret!...

Le lendemain, je fus aussi sage que la veille, peut-être même davantage.

Un peu avant la nuit, on me conduisit à l'église avec mes camarades. Elle était tout en deuil. Hélas! c'était bien vrai, l'Agneau divin était immolé! Mon Enfant Jésus était mort! Il était là, devant l'autel, couché dans son triste et lumineux tombeau; les fidèles venaient tour à tour baiser ses pieds sanglants; et, dans les chants et les prières, on le suppliait d'avoir pitié de nous, de ne pas nous quitter pour toujours, et de s'élancer triomphant du tombeau pour nous faire des Pâques joyeuses...

Moi je priais plus que tous les autres, et, sans oser l'avouer à personne, je me disais avec angoisse :

— Mon Dieu! pourvu qu'il ressuscite...

Enfin, le soir, avant de me coucher, je priai le bon Dieu de vouloir bien se souvenir que depuis la veille, depuis deux jours bientôt, j'avais été bien sage, et qu'il pouvait me récompenser. Et je m'endormis, le cœur gros d'espérance...

Or, pendant mon sommeil, il m'arriva plus d'une fois de me réveiller en sursaut...

L'oreille sensible aux moindres bruits, même à ceux que jamais on ne saurait percevoir dans la veille, j'avais cru tout à coup entendre de petits tintements, des tintements lointains, lointains, comme si, aux confins de l'espace, au fond du ciel incommensurable, s'agitaient des millions de clochettes...

— Elles vont partir! me disais-je.

Et, là-haut, dans le fond, presque aussi loin que les étoiles, je croyais voir le grand pontife, debout sur sa Rome éternelle, étendant ses bras vers la terre, et laissant tomber des paroles de bénédiction sur toutes les cloches de l'univers...

Quand je m'éveillai, les premiers rayons du soleil glissaient à travers mes rideaux.

Je m'habillai à la hâte et je descendis.

Tous les miens étaient déjà sur pied et s'occupaient aux travaux du jour. De-ci, de-là, comme chaque matin, je distribuai des baisers rapides, puis je m'esquivai sans rien dire, et je disparus par la petite porte.

Comme je traversais la cour, on me cria de la maison :

— Où vas-tu?

Et moi, n'ayant plus de motif pour cacher mon secret, je répondis :

— Je vais voir les cloches.

Et je m'enfonçai dans la grande rue qui menait tout droit vers les champs.

II.

Oh! quelle joie, quelle joie folle j'éprouvais à mesure que j'approchais de l'immense prairie d'où je m'étais dit que je les verrais bien, parce qu'elle s'étendait sur la croupe de la colline, et découvrait le ciel tout entier.

Chemin faisant, je rencontrai deux ou trois camarades qui me demandèrent où j'allais ainsi. Je pressai le pas sans répondre.

Bien entendu, à chaque instant je levais la tête et plongeais mes yeux dans l'espace pour voir si, par hasard, je n'apercevrais point l'avant-garde de la grande armée.

Seuls, des troupeaux de petits nuages, pareils à des flocons d'écume, fuyaient, poussés par la brise du sud.

Arrivé dans la prairie, je ramassai, près de la haie, une brassée de joncs et de branches sèches. Je les portai à quelques pas de là, et je les plaçai pêle-même sur l'herbe; puis je m'étendis tout du long sur cette couche improvisée, et, les deux mains derrière la tête, en guise d'oreiller, la face tournée vers le ciel, j'attendis, le regard perdu, noyé dans l'immensité bleue.

Le soleil, un jeune et gai soleil d'avril, montait rapidement en versant à flots de la chaleur et de la clarté. Tout imprégnés de sa lumière, les nuages, au-dessous de lui, paraissaient diaphanes. Il y en avait de toute forme et de toute couleur, de gris, de blancs, de bleus, de roses, suivant que les rayons, obliques ou droits, les frappaient. Chassés par la brise plus forte, ils se dirigeaient vers le nord en caravanes lumineuses.

Et moi, les yeux obstinément braqués sur la grande coupole, je sondais l'horizon, je fouillais, je creusais l'espace, guettant, épiant de toutes mes forces... Le ciel demeurait toujours vide; les voyageuses n'arrivaient pas... « Mais si, pourtant!... Là-haut! oui, là-haut!. . dans le fond!... derrière ces vapeurs!... Les voilà! les voilà!... Non, ce n'est pas elles... C'est un nuage qui se dissipe...

Et, de plus en plus, j'écarquillais mes yeux et je dilatais mes oreilles... Par moments, je croyais bien entendre des sons légers, un peu confus, des tintements et des murmures... C'était le vent qui soufflait dans les branches, autour de moi, ou le bourdonnement d'un insecte dans l'herbe... Elles n'arrivaient pas!...

Mais si, voilà que tout à coup, au fin fond de l'espace, presque à niveau de l'horizon, une cloche, une immense cloche apparut, au milieu d'un nuage éclairé par le plein soleil. Elle montait, montait toujours, et à toute vitesse, en se dirigeant vers le haut du ciel. Je la voyais distinctement. De temps à autre, à des intervalles presque réguliers, elle laissait tomber un son formidable, pareil à un coup de tonnerre. J'apercevais l'énorme battant qui frappait ses parois sonores; je voyais même les dentelles et les guirlandes qui flottaient à ses côtés. Et, après elle, il en arrivait d'autres, il en venait toujours, qui suivaient sur deux rangs obliques, semblables aux oiseaux qui émigrent pendant l'automne... Dieu m'avait exaucé! *Alleluia! alleluia!* Le grand défilé commençait! L'immense bourdon avait ouvert la marche; et partout maintenant, à gauche, à droite, sur ma tête, il en passait, il en venait toujours; il en naissait à l'horizon, il en arrivait par nuées, il en accourait par myriades, et se balançant toutes à la fois, elles sonnaient à pleine volée. Elles sillonnaient les champs de l'espace comme de longs fleuves sonores, et à chaque instant il s'en détachait çà et là qui se laissaient glisser dans l'air comme les étoiles par les nuits d'été, et descendaient vers les clochers lointains... Et combien elles étaient belles! Je distinguais sans peine les guirlandes et les rubans qui flottaient derrière elles, le long des nuages; j'admirais leurs robes aux fines dentelles; j'apercevais les fleurs qu'elles semaient sur leur passage, et qui tombaient mollement vers la terre, comme une neige aux flocons légers. Il y en avait bien quelquefois qui cherchaient à se cacher au milieu des nuages, sans doute pour mieux échapper aux regards des enfants indignes; mais moi je les voyais aussi, je les devinais. Et toutes, grandes ou petites, s'agitaient, sonnaient pêle-mêle : c'étaient de légers tintements, des sons purs, musicaux, mêlés au sourd tonnerre des bourdons et à la voix claire des tocsins... Or, tout à coup, sur la terre elle-même, de tous les points de l'horizon, de tous les villages qui m'environnaient, éclatèrent de gaies sonneries, des carillons bruyants. C'étaient les cloches des alentours qui venaient de rentrer et qui sonnaient en signe d'allégresse... Mais, celles-là, je les connaissais toutes... Oui, sans doute, elles sonnaient gaiement, mais ce n'est pas elles, non, ce n'est plus elles que j'écoutais; c'étaient celles qui sonnaient là-haut, et qui passaient par troupeaux innombrables dans les pays habités par Dieu : les cloches du ciel!... Une surtout, à l'écart des autres, me charmait, m'attirait par la pureté, la fraîcheur de son timbre. Je l'écoutais avec amour. Elle sonnait doux, elle sonnait tendre, et parfois aussi avec quelle force! Mais d'autres, au timbre grossier, couvraient ou étouffaient sa voix. Moi cependant je l'entendais toujours. Et c'était celle que j'aimais le mieux; il me semblait qu'elle était mienne, tant me plaisaient ses accents discrets. Mais elle passa comme toutes les autres, emportée par le vent du sud; elle disparut, elle aussi, tandis que maintenant les derniers bataillons de la grande armée fuyaient au-dessus de ma tête et s'enfonçaient du côté de l'Orient en tourbillons vertigineux.

Peu à peu, tout au fond du nord, l'horizon s'éclaircit comme après un orage, et la rumeur de l'air s'apaisa insensiblement. Je ne vis bientôt plus que les cloches retardataires qui se croisaient çà et là et, dans une course éperdue, allaient sans bruit rejoindre leurs compagnes.

Libre à présent de tout obstacle, même des nuages qui le voilaient naguère, le soleil, au zénith, frappait la terre presque d'aplomb.

Je ne voyais, je n'entendais plus rien, pourtant j'attendais, je regardais toujours...

Seule, immobile au-dessus de ma tête, comme si une épingle invisible l'avait fixée sur un point de l'espace, les ailes à peine frémissantes, une alouette laissait tomber du ciel son paisible gazouillement.

Je me levai, les yeux encore éblouis par les merveilles que j'avais vues, les oreilles presque assourdies par les carillons que j'avais entendus, et, le cœur débordant de joie, mais d'une joie calme, pieuse, je m'acheminai vers la ville.

III.

Quand j'arrivai à la maison, on venait de sortir de table, et, comme d'habitude, on était allé s'asseoir dans le jardin.

On ne m'avait pas attendu, on avait déjeuné sans moi.

J'entrai dans le jardin, et je m'avançai, grave, recueilli, comme il convenait.

Quelqu'un demanda :

— As-tu vu les cloches?

Je répondis :

— Je les ai vues.

Et aussitôt, les yeux allumés d'enthousiasme, la parole vibrante, émue, je me mis à raconter le défilé splendide, la grande fête des carillons, la chevauchée sur les nuages.

Or, ceux qui m'entendaient, et qui d'abord avaient souri, devinrent graves et songeurs. A mesure que je parlais, ils me regardaient, étonnés, ils m'écoutaient avec surprise. On eût dit qu'ils ne me croyaient point. Mais moi, j'affirmais avec plus de force, je redisais tout ce que j'avais vu, tout ce que j'avais éprouvé, et ce que j'éprouvais encore : n'importe, on ne comprenait pas...

Bientôt même, ceux qui me connaissaient, tous, parents et amis, tous ceux enfin qui savaient mon récit, en conçurent une grande tristesse. Ils se dirent entre eux que puisque j'avais vu ce que nos yeux ne sauraient voir, et entendu ce que nos oreilles ne sauraient entendre, cela était un grand malheur pour moi; et ils déclarèrent unanimement que jamais, dans le cours de ma vie, je ne serais bon à grand'chose. — Ce en quoi, ils avaient raison. — Et ils me plaignaient de toute leur âme. Mais moi je les plaignais aussi, car, j'en étais bien sûr, j'avais vu, j'avais entendu les cloches du ciel. Et, quand on me raillait, quand mes compagnons me montraient du doigt, moi je ne disais rien, mais je m'en allais à l'écart, je n'avais qu'à prêter l'oreille, et j'entendais aussitôt le chœur des carillons divins.

Or, depuis ce temps-là, des années et des années encore se sont écoulées, rapides ou lentes, troublées ou sereines, et jamais, non jamais, aux heures d'espoir ou de doute, dans la foule ou dans la solitude, je n'ai cessé d'entendre mes cloches bien-aimées. Et maintenant encore que je descends vers la vieillesse, je les vois, je les entends toujours. Elles sonnent cependant bien triste quelquefois, mais j'aime mieux n'écouter que les autres, celles qui sonnent joyeusement.

Enfin, puisque cela est ordonné ainsi que le vieillard doit ressembler à l'homme, et que l'homme ressemble à l'enfant, je les entendrai, je les verrai toujours, mes cloches d'autrefois. Elles suffiront, à elles seules, pour me consoler des railleries des aveugles et des injustices des sourds. Oui, je les verrai, je les entendrai jusqu'à ma dernière heure. Que dis-je? Après la vie, quand je reposerai au milieu des morts, le visage tourné encore vers le ciel, quand les autres, à mes côtés, ne verront, n'entendront plus rien, moi, du fond de mes yeux sans regard, de mes oreilles vides, je verrai, j'entendrai toujours le défilé sonore; et même, j'en suis sûr, par delà le grand ciel, dans son paradis étoilé, je verrai Dieu lui-même, mais mon Dieu, à moi, le Dieu bon, paternel, qui dispense à chacun sa peine et sa consolation, et qui, pour les soutenir dans leur misère et dans leur détresse, permet aux pauvres de la terre, dont le seul bien est la pensée, d'entendre les joyeux carillons des cloches invisibles.

L. Brethous-Lafargue.

LE BARREAU CONTEMPORAIN

Maître Barboux.

Me Barboux a écrit, dans sa notice sur les discours et plaidoyers de M. Allou, une phrase qui me revient présentement à l'esprit : « Si philosophe qu'on puisse être, il n'est pas toujours facile de mépriser, comme il convient, cette ombre qu'on appelle un grand nom! » Voilà qui s'appelle le prendre de bien haut. Et si, par aventure, il s'agissait de lui, est-ce que M. Barboux serait ce philosophe? Tiendrait-il qu'un grand nom est une ombre? A-t-il un grand nom? Toutes ces choses, en vérité, je les ignore, même la dernière. Je crains l'abus des épithètes, et la récente et fructueuse lecture des œuvres de Me Bar-

boux, où Me X. est qualifié de prodigieux et Me Z. de formidable, m'a fortifié dans cette crainte.

Ce que je sais fort bien, par exemple, c'est que le nom de Me Barboux *fait du tapage*, pour reprendre le mot dont il se servait à propos d'un jugement rendu dans l'affaire des Pères du Saint-Sacrement. Si même je ne venais point de parler de ces Pères du Saint-Sacrement, je dirais que ce nom fait un *tapage d'enfer*. Il est sur toutes les lèvres, sur tous les journaux; il sera demain dans l'histoire; car l'histoire se gardera bien d'oublier les procès dits du Panama. Enfin c'est pour le moins de la célébrité. Et l'amusant, c'est de voir pour qui va tout ce train, et le contraste entre ce beau vacarme et la personne pour laquelle on le mène. Car enfin, si c'était un jeune homme, ou un homme jeune, en quête de son avenir, ardent, impétueux, politique et peu dégoûté, radical, démocrate, et ce que vous voudrez, on dirait : « Voilà qui est fort bien, et la cloche sonne à merveille pour son saint. » Mais point! M. Barboux nous dit lui-même son âge :

La génération à laquelle j'appartiens touchait à l'âge d'homme lorsque le silence s'abattit sur la France mobile et fatiguée.

En langage vulgaire, cela veut dire que M. Barboux court sur ses soixante-cinq ans. Car « l'âge d'homme », à mon sens, doit signifier vingt ans; le « silence qui s'abat », l'avènement de l'Empire; et depuis 1852 jusqu'en 1893 nous comptons quarante ans.

Or, à soixante-cinq ans, on n'est plus en quête d'avenir. L'avenir est tout fait, bien ou mal. Celui de M. Barboux était, si j'ose dire, parfait; tellement que, déjà en 1889, il avait voulu devenir lui-même l'éditeur de ses discours et plaidoiries, « en faveur des confrères dont l'affectueuse estime lui avait fait la vie la plus heureuse et la plus douce ». — Résultat : huit plaidoiries imprimées, toutes intéressantes, toutes irréprochables, toutes industrieusement mises au point; mais toutes aussi d'affaires.

Mon Dieu, ce n'est pas que M. Barboux dédaigne la politique! Il a même écrit quelque part : « Il n'est permis à personne de s'asseoir sur le bord de la route pour regarder passer la foule. » — Mais, comme dit l'autre, il y a fagot et fagot. Dans son discours prononcé à l'ouverture des séances de la Société de législation comparée, M. Barboux a fait l'éloge de M. Laboulaye. Dans sa notice sur les « discours et plaidoyers de M. Allou », il vante :

Ce grand parti modéré, libéral, comme il ne rougit pas de s'appeler encore, jadis si puissant, maintenant si réduit, et qu'on pourrait comparer, avec mélancolie, au corps de Patrocle, sur lequel les Troyens et les Grecs se sont battus tout un jour, et que les Néréides sont obligées de laver et de parfumer elles-mêmes pour le rendre digne d'être enseveli par Achylles.

Et puis, — ici, — c'est M. Dufaure; — et puis, là-bas, — c'est M. Thiers; et puis enfin, c'est l'*Union libérale*, société de propagation pour candidatures raisonnables, l'*Union libérale*, propre fille de M. Barboux, sage personne que son père ne coiffera jamais du bonnet phrygien.

Mais alors M. Barboux n'est donc pas un tribun? — point du tout! C'est donc un *centre gauche?* — parfaitement! Ce qui ne l'empêche pas de plaider l'affaire du Panama, et de la plaider vous savez comment, avec accompagnement d'interviews, de lettres et de messages aux pouvoirs judiciaires et publics, de protestations, de rectifications, de dénégations et d'indignation.

*
* *

En 1878, on ignorait encore M. Barboux. — Du moins, l'éclat qu'il projetait dépassait peu la salle des Pas-Perdus. — En 1879, il y eut tout à coup une lumière plus vive. Elle jaillit assez à l'improviste d'une affaire d'exhaussement pour un mur mitoyen. Mais les propriétaires que l'on voulait empêcher d'exhausser étaient les *Pères du Saint Sacrement*. Cela suffit. La cause, indifférente entre plaideurs laïques, devint, grâce à la robe, une affaire d'importance. Maître Barboux ne lâcha pas l'occasion. Il la guettait depuis assez longtemps. Il parla gravement du « prêtre-citoyen ». Il hasarda quelques développements sur la liberté de conscience. Il n'omit point, en plaidant, son air de bravoure habituel :

Le XVIIIe siècle a quitté la scène du monde, et, descendant à son tour les marches du passé, il a pu croire qu'il emportait, avec lui, les débris de la foi des vieux âges.

Ce fut un transport général! M. Vian, qui fit un bon livre sur Montesquieu et qui collaborait à *la France*, déclara qu'un nouveau Berryer venait de se révéler. C'était une affirmation erronée. Des nombreuses qualités que M. Barboux possède, pas une seule n'aurait convenu à Berryer. Et des dons souverains du plus inspiré des orateurs, bien peu avaient passé à M. Barboux. Il n'importe. La ville et les provinces acceptèrent le nouveau Berryer. Quant à lui, il dégusta sans répugnance le breuvage capiteux qu'on lui tendait d'une main libérale. Il dut trouver pourtant qu'on le servait bien tard. « La carrière est si lente aux plus favorisés! »

Il fait même, quelque part, son compte, qui est aussi le nôtre :

On s'avance avec lenteur dans notre profession, et *vingt années* ne sont pas de trop pour se permettre d'y prendre quelque place.

La foule, elle, moins pressée, se prit à regarder ce nouveau débarqué. Elle le vit, tel encore qu'il paraît aujourd'hui. Car sept ans écoulés n'ont enlevé, sous nos yeux, ni un fil à ses cheveux blancs, ni un poil de ses favoris, ni un centimètre à son grave faux col.

Voici comme est M. Barboux! Un petit bout de corps fluet, où tout se tend, s'efforce et se roidit; gestes et démarches secs, visage pâle, long nez, yeux bleus, décolorés, lavés, avec un regard froid; favoris modérés, savamment contenus; — et le fameux faux col, haut, blanc, roide, empesé, image d'un talent, symbole d'un caractère. — Une voix étonnante, pareille au grincement d'un chandelier traîné sur une tablette de marbre. Il en a fait un charme. C'est une merveille de l'art. Tout cela dit travail, patience, obstination; et vous allez bien voir comme cela a raison.

***

Il y a deux manières pour apprendre à plaider, de même qu'il y a deux manières pour apprendre à nager. Ou bien on se jette à l'eau et on nage par instinct; ou bien on s'en va à l'école, et l'on décompose, sur la planche, tous les mouvements de la natation. Une, deux, étendez les bras; une, deux, trois, dessinez la brasse; une, deux, collez les bras au corps! M. Barboux a été à l'école. Il a voulu voir tout d'abord comment on disait dans les livres,qu'il fallait parler à la barre, et il a recherché les traités sur la matière. Il a reconnu qu'il y en avait notamment quatre qu'il fallait avoir toujours sous son bras. Deux chez les Latins : ce sont Cicéron et Quintilien; et deux chez les Français : le bon Loysel et feu M. Delamalle.

M. Barboux s'est donc nourri de leurs sucs et il convie, dans ses discours du bâtonnat, ses jeunes confrères à partager avec lui cette moelle. — Puis il a ajouté sur sa table, à côté de ces aliments substantiels, des hors-d'œuvre et apéritifs : Fénelon, La Bruyère, Pascal, Voltaire, Buffon, Macaulay, *l'Imitation* et *le Petit Carême*. Après quoi il n'a pas encore été satisfait. Il a voulu prendre en outre la plaidoirie, comme qui dirait sur le vif; — et muni d'un scalpel et d'une loupe, il est allé la disséquer sur la table de travail de ses principaux confrères, et jusque dans les barreaux étrangers, en Italie, en Angleterre. Il sait, grâce à ces procédés, comment plaidaient Jules Favre, Dufaure, Sénard et Nicolet, mieux que MM. Sénard, Nicolet et Jules Favre! Il sait encore comment on plaidait au XVIe siècle, alors que les avocats étaient ou n'étaient point du commun. Il connaît Patru, Gaultier, Gerbier. Il aime Gerbier, — de qui l'on ne possède pas une ligne, — et il a écrit sur tel ou tel des lignes de critique patientes qui sont une rareté dans les archives de l'Ordre. Mais aussi voilà pourquoi il n'est pas un Berryer.

***

En effet, quand on est laborieux comme il l'est, érudit comme il l'est, livresque enfin — (Me Barboux pratique aussi Montaigne; car, pour savoir son métier à demi, il faut, de toute rigueur qu'un avocat sache tout) : — quand on est fait ainsi, on plaidera de la manière suivante. D'abord on fera des citations, beaucoup de citations. A quoi servirait, je vous prie, d'avoir tant lu, compilé, annoté, si ce n'était point pour citer? On citera des Français : Bossuet; des Anglais : Bacon. On citera du latin, du grec. Vous avez déjà vu Homère en cette affaire, et le corps de Patrocle, et les Néréides, et Achylles. Mais que d'autres belles choses vous pourriez contempler, si nous avions le temps de vous les montrer toutes. Bornons-nous simplement au latin.—Voici ce que j'ai pu glaner dans les quatre-vingts premières pages du livre de M. Barboux :

Tacite: *Magna eloquentia, sicut flamma, materia alitur.*

Page 13: *Age quod agis.*

Page 16: *Ita in maxima fortuna minima licentia est.*

Page 40: *Cui lecta potenter erit res; nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.*

Page 43: *Summum nec metuas diem; nec optes.*

Page 46 (Saint Augustin) : *Impent illa quia sunt eloquentes : non adhibent ut sint eloquentes.*

Page 64: *Tu longe sequere et vestigia semper adora.*

Ce n'est pas tout. La citation n'est pas la seule fleur de cette plaidoirie. M. Dupin aîné citait; et le langage de M. Dupin ne ressemblait pas au langage de M. Barboux. C'est ici une question de tempérament. M. Dupin était un vulgaire. Il ne reculait pas devant « éplucher ». « Les vieux avocats épluchaient leur fait. » — « Cherchons la noblesse », dit au contraire M. Barboux dès la première page de ses *Plaidoyers et Discours*. Il la cherche et il la trouve très vite. Il l'aurait trouvée même sans la chercher. — Quelques exemples : M. Barboux ne *monte* pas un escalier; il le *gravit;* il ne chasse pas un importun; il lui fait *franchir* le *seuil* de sa porte; il porte devant les juges, dans ses mains, *l'urne* remplie jusqu'aux bords de vraies larmes :

Il ensevelit, côte à côte, comme des guerriers tombés dans le même combat, toutes ces chères et douloureuses mémoires.

Comprenez qu'il a fait, dans son discours de rentrée, les notices nécrologiques des confrères décédés pendant l'année.

« Les rameaux chargés de feuilles que le vent agite à son gré au-dessus du tronc puissant et immobile qui les porte et qui les nourrit, » sont les arrêts des cours d'appel qui, à force d'interpréter la loi, la complètent et la modifient.

Et ainsi du reste. Il est même tel passage du recueil que l'on dirait commencé par un auteur classique et

terminé par M. Barboux. Voyez plutôt, à la page 84, le récit classique de la mort de M. Dufaure :

Je le vis, la veille de cette mort si bien préparée ; il m'attendait, et, dès que je fus près de lui... « Rappelez à tous nos confrères, » me dit-il... Il s'arrêta alors un instant. « Et vous, reprit-il, s'il faut que je meure, etc... » Il cessa de parler.

Cela est du pur Télémaque. Idoménée parlait ainsi à Mentor. — Mais M. Barboux, qui a infiniment de talent (nous dirons tout à l'heure quelle place il occupe au barreau), fait un peu comme faisait d'après lui le regretté Boinvilliers qui n'en avait guère. (Je veux parler de talent.) Il plaide *in magnis*. Il « agrandit » son sujet, comme il le dit de M. Allou. C'est ainsi qu'il introduit dans son discours les *urnes*, les *douloureuses mémoires* et les *rameaux flexibles*, sans parler de Patrocle ou d'Achylles. Il y introduit bien d'autres beautés encore. Des hors-d'œuvre nombreux y entrent et s'y prélassent parce qu'ils peuvent parer la construction laborieuse.

Ainsi le droit du duc de Marmier, héritier des Choiseul, à une loge de l'Opéra-Comique, permettra à M. Barboux de parler de Louis XV, de la Dubarry et de Chanteloup. S'il plaide pour l'affaire de l'emprunt portugais de 1832, le voilà lancé dans une comparaison psychologique entre dom Miguel et dom Pedro : l'un *vif, généreux, chevaleresque* ; l'autre *fanatique, soupçonneux et cruel*. — Enfin Mlle Sarah Bernhardt, transfuge du Théâtre-Français, est-elle actionnée en 300 000 francs de dommages-intérêts ? Rachel, Crémieux, tous les classiques apparaîtront sans se faire prier !

Et c'est pour toutes ces causes que M. Barboux n'est pas un Berryer. Nous allons vous dire maintenant ce qu'il est.

*
* *

Il est, non, il a... Il a, comme disait M. Alexandre Dumas fils, *la ligne!* — Or, avoir la ligne, pour un membre du barreau moderne, comme de tous les barreaux, c'est être taillé sur le patron unique, classique, de l'avocat modèle, de celui qu'on appelle de tout temps le grand avocat.

Le grand avocat a été hier Jules Favre (mais celui-là avec une telle ampleur, qu'on est mal à l'aise devant lui); puis, avant Jules Favre, Hennequin; puis, avant Hennequin, Target; puis, avant Target, Cochin. Vous pouvez remonter au déluge. Ce sont tous des gens qui savaient bien leur droit, et mieux leur rhétorique. Ils étaient capables de vous « trousser » très convenablement un discours, — avec l'exorde, la péroraison, le pathétique, la noblesse, les citations, les morceaux à effet, le secours du débit et du geste. C'était parfait. Je reprends le mot, cela est classique. Et ce n'est pas une mince affaire que d'être un classique ! Tout de suite, après les inspirés comme Berryer, arrivent les classiques un peu avant les improvisateurs, même géniaux, comme Lenté, — toujours égaux, toujours lustrés, toujours tirés à quatre épingles, comme on dit. Et c'est là le très grand mérite de M. Barboux, studieux, ingénieux, délicat et heureux.

Son grand bonheur a été de s'imposer à l'approbation du Palais par les qualités mêmes que le Palais déclare ne plus vouloir priser. Aujourd'hui, il est parfaitement entendu qu'on ne veut plus de ce qu'on appelle, en gonflant ironiquement ses joues, l'avocat littéraire. Un avocat qui risquerait une phrase serait un avocat conspué. C'est l'influence de « la statistique », dit Me Barboux quelque part avec la mélancolie d'un grand-prêtre qui voit les autels désertés. Le juge est pressé. A la plaidoirie de courir la poste, dût-elle, pour le faire, parler nègre. Il est des gens pour vous poser sérieusement cette question : « Si Jules Favre revenait au Palais, Jules Favre aurait-il du succès? » — Il en est aussi pour répondre : « Non ! si Jules Favre revenait au Palais, Jules Favre n'aurait pas de succès. »

Eh bien, ces mêmes gens ont entendu naguère M. Barboux parler, pour M. de Lesseps, de ces « intelligences supérieures qui habitent des sommets d'où l'œil commence à entrevoir l'avenir de l'humanité », et ces sommets et cet avenir les ont fait se pâmer de plaisir. Sommets et avenir en disaient pourtant plus à l'oreille qu'ils ne pouvaient en dire à l'esprit. C'était une image littéraire, point très neuve, une phrase et pas autre chose. Ce n'était pas de la statistique. Cet exemple de l'inconscience dans l'admiration est touchant.

En somme, M. Barboux fait tout à fait honneur au barreau. Il rappelle au Palais une façon d'éloquence qui se perd. Depuis la mort de M. Allou, il est presque le seul à la rappeler. On dit qu'il n'en voudrait pas à l'Académie si l'Académie voulait bien de lui.

MUNIER-JOLAIN.

VARIÉTÉS

Histoire ancienne, histoires d'hier.

Sur la scène du Grand-Théâtre, au fond, baignés par le ciel bleu de l'Attique, étaient-ce l'Acropole et le Parthénon, ou Montmartre et le Moulin de la Galette ? Au pied de cette colline et sous la protection de ce monument, c'était une place publique ; et c'était une dépendance d'un cabaret littéraire. C'était l'Agora, sans doute, avec la tribune aux harangues ; et c'était la « terrasse » du Chat-Noir. Ici, le bon poète Aristophane

et son camarade Maurice Donnay, réunis par les soins de M. Porel, archonte, offraient aux Athéniens de Paris leur excitant mélange; et les Athéniens de Paris, durant tout un hiver, ont savouré *Lysistrata*.

Mais je sais des comédies qu'Aristophane a signées seul, autrefois, il y a deux mille trois cents ans, et qu'il serait impossible de jouer sur la scène du Grand-Théâtre, ou même au Chat-Noir : elles feraient scandale, aujourd'hui, par un excès d'actualité!

***

Quels hommes, depuis quelque temps, se sont partagé l'attention des citoyens dans la « cité des gobemouches »? C'est Paris que je veux dire, et c'est ainsi qu'Aristophane avait surnommé Athènes.

D'une part, les dénonciateurs. — Députés, journalistes. Orateurs applaudis comme la voix même de la patrie, ou bien menacés, défiés : « Des noms! des noms! » Presse d'avant-garde, ou bien agences de calomnies!

D'autre part, les accusés. — Assis à leur banc, assis au banc des témoins, ou même se promenant au dehors, il s'agissait de ceux-là surtout qui, détenteurs de la puissance publique, en auraient abusé plus ou moins au détriment de l'épargne privée.

Même au banc des accusés, les administrateurs de cette épargne, entre ces deux partis, apparaissaient comme des témoins. C'est leur témoignage, en effet, que nous écoutions haletants, bien plutôt que leur défense : accusés ou condamnés, leur aventure ne serait jamais que celle de particuliers dont l'innocence ou la faute n'intéresserait pas la sécurité ni l'honneur du pays.

***

Les dénonciateurs... Au temps d'Aristophane, ils s'appelaient des sycophantes, Et, sans doute, ils rendaient de grands services : ils tenaient lieu de ministère public. Les Athéniens, pas plus que les Romains, n'avaient de procureurs, ni d'avocats généraux, ni de substituts; — les Anglais n'en ont pas encore! — Mais ils devenaient trop nombreux, trop zélés, ces officieux personnages; et leur dévouement aux intérêts de la République avaient le tort de se tourner en profession.

— Je suis sûr que vous avez mon argent, dit un gaillard d'assez mauvaise mine à ce brave bourgeois qui flâne dans la rue, à son esclave qui l'accompagne.

— Ah! s'écrie le bourgeois, c'est un sycophante.

Et celui-ci, bravement :

— Tu vas me suivre à l'instant même sur la place publique, où les tortures de la roue t'arracheront l'aveu de tes forfaits.

Passe « un homme de bien »; il prend le parti du bourgeois. Le sycophante, aussitôt, se retourne contre lui :

— Ah! ah! je te dénonce comme complice. Où as-tu pris ce manteau neuf? Hier, je t'en ai vu un tout usé.

Celui du sycophante n'est pas neuf! On en fait la remarque; il s'indigne, il se lamente :

— De tels outrages se peuvent-ils souffrir? O dieux, qu'il est cruel de me voir ainsi traiter, moi qui suis un si honnête homme, un si bon citoyen!

— Toi, honnête homme! toi, bon citoyen!

— Plus que personne!

— Ah! Eh bien, réponds à mes questions.

— Sur quoi?

— Es-tu laboureur?

— Me crois-tu si fou?...

— Exerces-tu quelque métier?

— Non, certes!

— Et de quoi vivais-tu, si tu ne faisais rien?

— Je surveille les affaires publiques et privées.

— Toi! et à quel titre?

— Parce que cela me plaît.

— Tu t'introduis comme un voleur là où tu n'as nul droit... et tu te prétends honnête homme!

— Comment, imbécile! je n'ai pas le droit de me consacrer tout entier au service de la patrie?

— Sert-on la patrie par de viles intrigues?

— On la sert en veillant au maintien des lois établies, en ne permettant à personne de les violer.

— C'est le rôle des tribunaux; ils sont institués dans ce but.

— Et qui accuse devant les tribunaux?

— Celui qui le veut.

— Eh bien, c'est moi l'accusateur; et ainsi toutes les affaires publiques sont de mon domaine.

— Je plains Athènes d'être en de si mauvaises mains (1).

Elle est empruntée, cette petite scène, à une comédie philosophique, *Plutus;* en la traduisant pour les collégiens, M. Poyard, paisible professeur, avait-il imaginé qu'elle trouverait chez nous son application?

Au Vaudeville, en 1873, Albert Millaud et Gaston Jollivet donnaient une adaptation de *Plutus*, une adaptation fort agréable, en vers : elle fut applaudie, mais sans désordre, et ne fut pas sifflée. C'est l'année d'avant que *Rabagas* avait déchaîné une émeute. A l'heure qu'il est, une scène comme celle-là, même en vers, ne pourrait-elle pas réveiller un écho de *Rabagas?*

***

Mais voici bien autre chose : une comédie politique, *les Chevaliers*.

Les chevaliers, dans la bonne ville d'Athènes, c'étaient les gros propriétaires, les conservateurs, la garde nationale à cheval. Aristophane s'est avisé d'en former le

(1) *Aristophane*, traduction Poyard; 1 vol. in-18. — Hachette, éditeur.

chœur de sa comédie pour livrer tout vif à leur dérision, à leurs invectives, le favori de la démocratie athénienne, le tout-puissant Cléon.

Aussi bien c'est la démocratie elle-même, c'est le peuple, en personne, qu'il met sur la scène, en l'appelant par son nom : Démos, le bonhomme Démos, le Jacques Bonhomme du pays et du temps, petit propriétaire et citadin.

Auprès de lui, ces deux généraux : Nicias et Démosthène. Ils sont les serviteurs du bonhomme ; ils se plaignent qu'un troisième, un esclave acheté nouvellement, « le flatte, le caresse, le choie et le dupe à plaisir ». Pour en venir à bout, de ce troisième, sur la foi d'un oracle, ils ont fait choix d'un charcutier.

Le charcutier, d'abord, se récuse modestement :

— Je ne me crois pas digne d'exercer le pouvoir.

— Eh ! mon Dieu? pourquoi ne t'en crois-tu pas digne? Aurais-tu donc si bonne opinion de toi? Voyons : es-tu de naissance honnête?

— Non, par les dieux ! De fort mauvaise.

— Enfant gâté de la fortune, tout s'unit pour assurer ta grandeur !

— Mais je n'ai pas reçu la moindre éducation libérale. Je ne sais que lire, et encore assez mal.

— Voilà ce qui peut te nuire, s'est de savoir presque lire. La démagogie ne veut pas d'un homme instruit, ni honnête ; il lui faut un ignorant et un coquin.

***

Ce ne sont là que gentillesses préliminaires, compliments impersonnels à l'adresse de la démagogie, mais patience! Arrive le monstre lui-même ; et le chœur excite le charcutier à le rouer de coups :

— Frappe, frappe... ce voleur public, ce gouffre de rapines... ce scélérat !

Cléon proteste ; et le chœur, aussitôt, redouble ses attaques, de plus en plus précises :

— Tu dévores les revenus publics avant tout partage ; tu traites les comptables comme les fruits d'un figuier ; tu les tâtes pour voir ceux qui sont encore verts, ou plus ou moins mûrs ; et quand tu en trouves un timide, alors tu le saisis par le milieu du corps, tu lui serres le cou en lui renversant l'épaule en arrière ; il tombe et tu le dévores... O coquin, impudent, braillard, tout est rempli de ton audace, l'Attique entière, l'assemblée, les finances, les décrets, les tribunaux... N'as-tu pas toujours montré cette impudence qui seule fait la force des orateurs? Tu la pousses jusqu'à oser traire la bourse des étrangers opulents...

Cléon s'est campé devant son adversaire :

— J'avoue que je suis un voleur ; conviens que tu en es un autre.

Et le charcutier lui répond :

— Pris sur le fait, je me parjure devant ceux qui m'ont vu !

Mais, justement, c'est parce qu'il est le plus coquin des deux que le charcutier doit évincer l'autre. Il raconte ses premiers vols, des souvenirs d'enfance :

— Et je niais de par tous les dieux !... Aussi un orateur, dit-il, en me voyant faire : « Cet enfant ira loin ; il y a en lui l'étoffe d'un homme d'État ! »

***

Cléon, tout à l'heure, a cru se tirer d'embarras en accusant le charcutier d'avoir des intelligences avec l'étranger, d'avoir fait des affaires avec l'ennemi :

— Je te dénonce cet homme : il a fait sortir d'Athènes des ragoûts pour la flotte lacédémonienne.

Fâcheuse idée ! Le charcutier rend coup pour coup, fèves pour pois :

— Je n'ignore pas ce qui se passe à Argos. Sous prétexte de faire alliance avec les Argiens, il noue là-bas des intrigues avec les Lacédémoniens ; et je sais pourquoi l'on souffle la forge... Il y a des hommes de Sparte qui battent le fer avec toi ; mais ni or, ni argent, ni prières, rien ne pourra m'empêcher de dénoncer ta conduite aux Athéniens.

Ai-je besoin d'assurer que je ne change pas un mot à la traduction de M. Poyard?

***

Cléon a répliqué :

— Je connais votre affaire. C'est un vieux complot ressemelé.

Il en appelle au Parlement, Dieu me pardonne ! il en appelle aux électeurs :

— Je ne vous crains pas tant qu'il y a un Sénat, et un peuple qui reste comme un sot à bayer aux corneilles.

On y va, devant le Sénat, on en revient. Le charcutier, au commencement de la séance, avait invoqué les dieux « des coquins, des hâbleurs, des flagorneurs et des insolents ». A toutes les promesses de l'autre, il a répondu par une surenchère.

— Hé ! l'ami, fait maintenant Cléon, tu m'as joué au Sénat ; mais gare à toi ! Allons devant le Peuple.

Et c'est le Peuple qui s'avance, attiré par le vacarme : un piètre bonhomme, un vieillard. En présence de cet arbitre, nouvel assaut d'injures. Un peu déconcerté, Cléon rappelle au maître ses services politiques :

— Mais, mon cher, ne crois pas tout ce qu'il dit. Ah ! tu ne trouveras jamais d'ami plus dévoué que moi ; seul, j'ai su étouffer les conspirations...

Puis, c'est un concours de petits cadeaux et de flatteries :

— Tiens, Peuple, régale-toi de ce plat !

— Tiens, voici une petite boîte d'onguent pour frotter les plaies de tes jambes.

— Moi, je vais t'épiler tes cheveux blancs pour te rajeunir.

— Prends cette queue de lièvre pour essuyer la chassie de tes yeux.

— Quand tu te moucheras, Peuple, essuie tes doigts à ma tête.

— Non, à la mienne !

Le charcutier, pour en finir, s'avise de conseiller au Peuple une petite enquête :

— Va fouiller sans rien dire dans ma corbeille...

Elle est vide. Et celle de l'autre ? Elle est pleine !

— Oh ! quelle quantité de bonnes choses ! s'écrie le Peuple... O l'énorme part de gâteau qu'il s'est réservée ! Il ne m'en avait coupé qu'un tout petit morceau.

— Mais c'est ce qu'il a toujours fait. De ce qu'il prenait, il ne te donnait que des miettes, et gardait la grosse part.

Vainement Cléon, par un dernier effort, invente cette réponse altière et presque sublime :

— Je volais dans l'intérêt public !

Une couronne d'or qu'on lui avait décernée, il faut qu'il la rende ; on l'adjuge à son rival :

— Adieu, couronne, dit-il ; c'est la mort dans l'âme que je te quitte ; un autre va donc te posséder : à coup sûr, il ne sera pas plus voleur, mais plus heureux peut-être.

Ainsi débarrassé de son exploiteur, le Peuple se retire. Un moment après, il revient tout rajeuni, tout gaillard, éclatant de force et de beauté : tel que doit être, au demeurant, « le souverain maître de ce pays et de la Grèce entière » !

***

En effet, ce pays, — il est temps de le redire et l'on risquait de l'oublier, — cette ville de mouchards et de voleurs, de sycophantes et de concussionnaires, c'est le modèle de toutes les cités, c'est l'institutrice du genre humain, c'est l'admirable et vénérable Athènes.

A quelle époque ? Au siècle de Périclès.

Et Périclès lui-même, avant Cléon, étant le chef et l'idole de la démocratie athénienne, il est arrivé que ce terrible *aristo* d'Aristophane, à certains jours, ne l'a pas traité plus gracieusement. La liberté de la comédie, en ce temps-là, dans ce pays-là, faisait le même office, à peu près, que fait aujourd'hui, chez nous, la liberté de la presse.

A côté de la comédie marche l'histoire, à moins qu'elle ne vienne après : déjà Thucydide, — un *aristo*, lui aussi, — témoignait en faveur de Périclès ; peu s'en faut que l'érudition moderne ait justifié Cléon.

Sa politique intérieure fut d'un démocrate, ou, si l'on veut, d'un démagogue ; orateur abondant, véhément, tumultueux, d'une éloquence incorrecte et puissante, il fit décréter une contribution extraordinaire sur le capital ; et, d'autre part, il fit augmenter la rétribution des citoyens qui délaissaient leur travail pour exercer leurs droits juridiques.

Sa politique étrangère fut celle d'un patriote fanatique et, tranchons le mot, d'un fou furieux : contre Lacédémone, il poussa la guerre à outrance.

Il ne paraît pas cependant qu'il fût un malhonnête homme ; un traître, encore moins !

Emporté par un mouvement oratoire, il s'écria que, s'il était à la place des généraux Nicias et Démosthène, au lieu de prolonger le blocus, il aurait bientôt fait d'enlever Sphartérie ; et là-dessus, pris au mot, il paria que, dans vingt jours, il ramènerait la garnison prisonnière. Il gagna son pari !... Dans une autre expédition, il fut battu, mais il fut tué.

Athéniens de Paris, mes frères ! il y en a de vertueux, parmi nos sycophantes ; parmi nos Cléons, la justice en a trouvé d'innocents, l'histoire en trouvera, sans doute : respectons les arrêts de la justice, attendons ceux de l'histoire ! La justice en a trouvé, l'histoire en trouvera de coupables ? Soit ! Il y en avait aussi dans l'Athènes de Périclès.

***

Athéniens de Paris, mes frères, il n'y a rien de nouveau sous le soleil : *nil sub sole novum...*

C'est les Romains qui disaient cela, ce n'est pas les Grecs ! Et, tenez, ces Romains... Ils ont laissé dans la mémoire des hommes une particulière odeur de vertu. Comme tous les peuples, ils avaient eu leur âge d'or : c'est l'âge où leurs consuls n'en acceptaient pas ! Un général samnite, homme d'esprit encore plus qu'homme de guerre, se plaignait d'être né trop tôt : « Si j'avais attendu, disait-il, le temps où les Romains auront appris à recevoir des cadeaux, j'aurais abattu leur puissance. »

Mais j'ai là, sous les yeux, un petit livre excellent : *les Devoirs*, essai sur la morale de Cicéron (1). L'auteur est un magistrat, membre de l'Académie des sciences morales et politiques ; l'ouvrage n'est pas nouveau, mais l'édition est nouvelle, et d'une opportunité bien piquante, — à la fois morale et politique, — dont témoigne discrètement l'introduction : « Cicéron, dit M. Arthur Desjardins, traite comme les derniers des hommes les *fonctionnaires* qui s'enrichissent aux dépens du peuple et spéculent sur leurs fonctions... A Rome tout est à vendre : les suffrages, les fonctions, les jugements. »

C'est Clodius qui poursuit Catilina comme concus-

(1) *Les Devoirs, essai sur la morale de Cicéron*, par Arthur Desjardins, membre de l'Institut de France, avocat général à la Cour de cassation ; 1 vol. in-18. — Perrin, éditeur.

sionnaire; et si Catilina est acquitté, c'est qu'il a prélevé sur ses rapines la part de ses juges. A son tour, Clodius est accusé de sacrilège; et s'il est acquitté, c'est aux frais de Crassus, lui-même enrichi par la guerre civile. Pompée ayant payé l'élection d'Afranius, — c'est-à-dire ses électeurs, — Caton fait déclarer ennemis publics tous ceux qui dorénavant achèteraient des suffrages; mais, quand César brigue le consulat, on se cotise contre lui, et Caton ne manque pas de souscrire. César fait aggraver les peines établies contre les concussionnaires; mais il vend l'alliance de Rome au roi Ptolémée... Les temps sont venus, prédits par le général samnite!

*
* *

« Cicéron, d'après notre auteur, ne fut pas atteint par cette contagion. »

Qu'était-ce que Cicéron, pourtant? Un avocat doublé d'un *parlementaire :* « Il cherchait à constituer entre l'aristocratie vieillie, impuissante, et la plèbe, tourbe désordonnée, vénale, prête à toutes les séditions, mûre pour toutes les servitudes, un parti politique intermédiaire, capable de défendre la Constitution... »

Et ce républicain de gouvernement voulait s'appuyer sur les chevaliers, — autrement dit sur la bourgeoisie libérale et sur la haute banque : — « L'ordre équestre se recrutait depuis longtemps dans toute la bourgeoisie des villes italiennes », il « avait fondé sa fortune politique en se plaçant à la tête du peuple pour combattre le patriciat... Les chevaliers étaient alors banquiers, négociants, fermiers des impôts : *publicani, hoc est, equites romani...* »

Le grand orateur eut donc un singulier mérite « à dénoncer la connivence des publicains et de Verrès, soit dans l'adjudication des impôts, soit dans l'achat des blés, soit dans l'accomplissement des fraudes ourdies contre les douanes romaines, et dans la mutilation des dossiers ou dans la soustraction des pièces qui pouvaient compromettre ce modèle des concussionnaires »...

Cependant, par la suite, étant gouverneur de Cilicie, est-ce que Cicéron n'a pas ménagé les publicains? Toujours désintéressé, toujours honnête, « il tremble de détruire par une imprudence cette fragile coalition des *boni viri* qui vient de barrer la route à Catilina; il travaille encore à maintenir l'union des ordres, dernier rempart de la Constitution menacée, et fait de son mieux pour ne pas s'aliéner les chevaliers ». — C'est la politique de concentration, voilà tout! — Faisant de son mieux, que fait-il? Oh! mon Dieu, pas grand'-chose : il écrit des lettres de recommandation, rien de plus...

Et M. Desjardins s'écrie, avec philosophie, avec raison : « Quel homme d'État n'a donc appuyé ses amis politiques? Le crime est de les appuyer aux dépens de la chose publique », — ou de l'épargne privée, cela va sans dire, — « et au mépris des lois ».

Donc Cicéron écrit une lettre « à Silius, propréteur en Asie, en faveur de Térentius Hispon, vice-administrateur des fermes publiques »; une autre « à Thermus, propréteur de Bithynie, pour qu'il aide le riche Cluvius dans le recouvrement de certaines créances »; une troisième « à Crassipès, questeur de la même province, en faveur d'un certain Pupius, agent de la grande *compagnie bithynienne...* » Quand je vous disais qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil!

* *

Et, sans doute, il faut se rappeler que, vingt ans après *les Chevaliers*, Athènes était vaincue par Lacédémone et subissait les Trente tyrans; que, moins d'un siècle après, elle succombait, pour ne plus se relever, sous l'effort du Macédonien.

Il faut se rappeler que la République, à Rome, n'a pas survécu de beaucoup à Cicéron.

Et nos consuls feront bien de veiller à ce que la patrie ou la République n'éprouve pas quelque dommage : *ne quid detrimenti respublica capiat...*

Mais quoi! cet honnête railleur, Guy Patin, écrivait en 1648 : « Tout se fait pour de l'argent, absolument tout... On ne parle ici que de moyens d'avoir de l'argent, et même les plus grands ne songent pas à autre chose. » En 1648, au commencement du règne de Louis XIV! Était-ce au déclin de la monarchie? En 1648, l'année de la victoire de Lens et du traité de Westphalie, l'année où la France acquérait l'Alsace!

Allons, mes frères, je ne vois pas que la République soit condamnée; surtout, je ne vois pas de raisons pour désespérer de la France, de cette France « qui vit et travaille », — comme on le disait l'autre jour, à l'Académie, dans un discours très simple et très robuste, admirable de bonne grâce et d'entrain; — « qui vit et travaille, tranquille et solide, sous la surface agitée par l'inévitable lutte entre l'esprit du passé et les droits du présent et de l'avenir (1) », ou même par des luttes moins nobles : au-dessous de l'écume, il y a les eaux calmes et profondes, où germe et se perpétue silencieusement la vie.

LOUIS GANDERAX.

(1) Ernest Lavisse, *Discours de reception à l'Academie française.*

COURRIER LITTÉRAIRE

M. José-Maria de Heredia : *les Trophées*. — M. André Lemoyne : *Fleurs du soir*. — M. Adam : *les Heures calmes*. — M. Edmond Aubé, *Égérie*.

Fanfares, cymbales, trompettes et buccins! Voilà *les Trophées* de M. José-Maria de Heredia qui se dressent, or sur or, flamboyants sur le ciel splendide. Lamartine disait qu'il mettait des lunettes bleues pour lire la prose de Saint-Victor. Qu'eût-il mis pour lire les vers de M. de Heredia? Ce ne sont que ruissellements de joailleries luisantes et étincelantes et gerbes magnifiques de gemmes somptueuses. Il y a là comme une gageure, et elle est toujours gagnée; il y a là comme un parti pris de montrer que notre « gueuse fière », c'est à savoir la langue française, est capable, pour qui connaît ses ressources, des richesses de couleur et des richesses de sonorité les plus rares et les plus abondantes que jamais langue colorée et langue sonore ait pu étaler; et ce parti pris, je suis enchanté que M. de Heredia ait montré par le succès qu'on pouvait le prendre.

Couleurs et sonorités, ce n'est pas tout Heredia, et je crois que je le montrerai plus loin, mais c'est bien ses deux qualités essentielles et les deux dons tout particuliers qu'il a reçus. Gautier aurait été enchanté, lui qui aimait tant les « transpositions d'art », de ce poète, rival, en un seul volume, du peintre le plus éclatant et du musicien le plus puissant. Et il faut avouer que ce n'est pas peu de chose de voir, avec cette force et cette précision, le relief et l'éclat des objets, et d'entendre et de faire entendre avec l'instrument du vers tous les bruits majestueux, terribles ou caressants, de la nature. Voulez-vous des couleurs? En voici, et combien justes, saisies avec une sûreté infaillible, rendues avec un incroyable bonheur d'expression :

Le palais est de marbre où, le long des portiques,
Conversent des seigneurs que peignit Titien,
Et les colliers massifs, au poids du marc ancien,
Rehaussent la splendeur des rouges dalmatiques.

Ils regardent au fond des lagunes antiques
De leurs yeux où reluit l'orgueil patricien,
Sous le pavillon clair du ciel vénitien
Étinceler l'azur des mers adriatiques.

Et tandis que l'essaim brillant des cavaliers
Traîne la pourpre et l'or par les blancs escaliers
Joyeusement baignés d'une lumière bleue;

Indolente et superbe, une dame, à l'écart,
Se tournant à demi dans un flot de brocart,
Sourit au négrillon qui lui porte la queue.

Le tableau est fait à souhait, avec son troisième plan, son second plan, son premier plan enfin, où se détache, repoussée par la note noire du négrillon, la splendeur de la figure principale. Un sonnet pareil vaut non pas un poème, mais un tableau de maître. Il en donne absolument la sensation.

Il y a trente sonnets, dans ce volume, qui sont de cette valeur, et j'ajoute qui étaient plus difficiles à faire, celui-ci pouvant passer à la rigueur pour être directement inspiré par le Titien. Voyez le suivant. Quel étonnant miracle de ton toujours juste dans la peinture de l'objet le plus indécis, le plus fuyant et toujours se dérobant sous les yeux :

Le soleil sous la mer, mystérieuse aurore,
Éclaire la forêt des coraux abyssins
Qui mêle aux profondeurs de ses tièdes bassins
La bête épanouie et la vivante flore.

Et tout ce que le sel ou l'iode colore,
Mousse, algue chevelue, anémones, oursins,
Couvre de pourpre sombre, en somptueux dessins,
Le fond vermicellé du pâle madrépore.

De sa splendide écaille éteignant les émaux,
Un grand poisson navigue à travers les rameaux;
Dans l'ombre transparente indolemment il rôde.

Et brusquement, d'un coup de sa nageoire en feu,
Il fait, par le cristal morne, immobile et bleu,
Courir un frisson d'or, de nacre et d'émeraude.

Faire tenir un immense tableau dans le cadre de ces quatorze vers (« les sonnets de Heredia, disait M. Jules Lemaître, ont quatorze vers, mais semblent toujours en avoir soixante »), c'est l'art où se complaît ce patient et merveilleux artiste; et de cet art il semble avoir donné le magnifique symbole dans un sonnet qui devrait être intitulé : *les Yeux de Cléopâtre*. Dans les yeux de Cléopâtre, il y a tout un monde, d'immenses horizons lointains, comme dans un sonnet de M. de Heredia. Que contiennent les yeux de Cléopâtre? Vous allez voir :

Tous deux ils regardaient, de la haute terrasse,
L'Égypte s'endormir sous un ciel étouffant,
Et le fleuve, à travers le Delta noir qu'il fend,
Vers Bubaste ou Saïs rouler son onde grasse.

Et le Romain sentait, sous sa lourde cuirasse,
Soldat captif, berçant le sommeil d'un enfant,
Ployer et défaillir sur son cœur triomphant
Le corps voluptueux que son étreinte embrasse.

Tournant sa tête pâle entre ses cheveux bruns
Vers celui qu'enivraient d'invincibles parfums,
Elle tendit sa bouche et ses prunelles claires;

Et sur elle courbé, l'ardent Imperator
Vit dans ses larges yeux étoilés de points d'or
Toute une mer immense où fuyaient des galères.

Rien de beau comme ce brusque élargissement de la vision, et dans ces yeux où Antoine cherche l'amour, Antoine trouvant toute l'épopée de la ruine où ces yeux mêmes l'ont précipité; et ceci n'est pas seulement d'un grand artiste, mais encore d'un grand poète.

Et de magnifiques sonorités, en voulez-vous? oh! là non plus, je n'ai pas la peine de choisir. *Écoutez-moi* ceci:

L'aube d'un jour sinistre a blanchi les hauteurs.
Le camp s'éveille. En bas roule et gronde le fleuve
Où l'escadron léger des Numides s'abreuve.
Partout sonne l'appel clair des buccinateurs.

Car malgré Scipion, les augures menteurs,
La Trebbia débordée, et qu'il vente et qu'il pleuve,
Sempronius consul, fier de sa gloire neuve,
A fait lever la hache et marcher les licteurs.

Rougissant le ciel noir de flamboiements lugubres,
A l'horizon brûlaient les villages Insubres;
On entendait au loin barrir un éléphant.

Et là-bas, sous le pont, adossé contre une arche,
Hannibal écoutait, pensif et triomphant,
Le piétinement sourd des légions en marche.

Est-il bien fait encore, ce *tableau de bruits?* Exactement comme celui de la Dogaresse et du Négrillon; mais à l'inverse. Par trois plans; mais en partant du premier et en allant vers le plus éloigné. Ici, autour de nous, les bruits clairs des trompettes; plus loin, le bruit clair encore, mais plus rauque du cri de l'éléphant; tout là-bas, ce piétinement sourd; et la progression est à souhait, et c'est un maître musicien qui a orchestré ainsi le grand opéra de la guerre.

M. de Heredia est si bien maître de son instrument et a si bien conscience de sa maîtrise, qu'il a des coquetteries. Vous vous rappelez les beaux vers d'Hugo dans le *Satyre :*

Et même la clameur du triste lac Stymphale,
Partie horrible et rauque, arrivait triomphale.

Oh! les belles rimes! M. de Heredia les a trouvées admirables, comme vous. Seulement, ayant, lui aussi, à parler du lac Stymphale, il n'a pas voulu être accusé de reprendre les rimes d'Hugo, et il a ramené quatre fois la rime magnifique sans jamais la faire avec le mot *Stymphale* lui-même. *Stymphale*, mon ami, tu es beau, mais on est assez riche pour se passer de toi. Tu ne paraîtras que dans le titre; et nos rimes, dans la même sonorité, n'en seront pas moins somptueuses.

Et partout devant lui par milliers les oiseaux,
De la verve fangeuse où le héros dévale,
S'envolèrent, ainsi qu'une brusque rafale,
Sur le lugubre lac dont clapotaient les eaux.

D'autres, d'un vol plus bas croisant leurs noirs réseaux,
Frôlaient le front baisé par les lèvres d'Omphale,
Quand, ajustant au nerf la flèche triomphale,
L'archer superbe fit un pas dans les roseaux.

Et dès lors, du nuage effarouché qu'il crible,
Avec des cris stridents plut une pluie horrible,
Que l'éclair meurtrier rayait de traits de feu.

Enfin le soleil vit, à travers ces nuées
Où son arc avait fait d'éclatantes trouées,
Hercule tout sanglant sourire au grand ciel bleu.

On voit assez à quel maître en l'art des sonorités et des couleurs nous avons affaire, à la fois à un maître mosaïste et à un maître sonneur.

C'est pourtant plus encore à Heredia volontairement adouci, volontairement détendu et volontairement estompé que je réserve toutes mes tendresses. Les sonnets les plus ravissants de ce volume, à mon gré, sont dans la partie intitulée : *Épigrammes et Bucoliques* (épigrammes dans le sens grec du mot). Ils sont comme apaisés, légèrement voilés d'un fin brouillard, du fin brouillard des pays du soleil, et quelquefois comme silencieux. M. de Heredia peint aussi bien le silence qu'il peint les bruits. *Le Naufragé* est absolument digne de la plus sévère, et exclusive, et attique des anthologies anciennes :

Avec la brise en poupe et par un ciel serein,
Voyant le phare fuir à travers la mâture,
Il est parti d'Égypte au lever de l'Arcture,
Fier de sa nef rapide aux flancs doublés d'airain.

Il ne reverra plus le môle alexandrin.
Dans le sable où pas même un chevreau ne pâture
La tempête a creusé sa triste sépulture;
Le vent du large y tord quelque arbuste marin.

Au pli le plus profond de la mouvante dune,
En la nuit sans aurore, et sans astre, et sans lune,
Que le navigateur trouve enfin le repos!

O terre, ô mer, pitié pour son ombre anxieuse!
Et, sur la rive hellène où sont venus ses os,
Soyez-lui, toi légère, et toi, silencieuse!

Celui-là, je crois qu'André Chénier en aurait été content, et je crois que c'est tout dire.

Ce qui prouve peut-être que la théorie de la greffe est juste. André Chénier était à moitié Grec et venait chez nous chanter en français; M. de Heredia est de sang espagnol, mêlé de sang français. En choses d'art, l'art national a besoin de greffe étrangère. La littérature latine n'est qu'une greffe alexandrine, et la littérature classique française est une greffe gréco-romaine. De temps en temps la langue française a peut-être besoin d'un Espagnol pour lui donner à nouveau le secret des grandes éloquences et des somptuosités verbales et rythmiques. En tout cas, M. de Heredia me paraît bien être cet homme-là, et je ne souhaite que quelques greffes espagnoles comme la sienne.

*
* *

Je ne vous promets point que dans la revue des poètes que je vais faire nous trouvions rien de comparable à ce qui précède. M. André Lemoyne nous donne, sous le titre : *Fleurs du soir*, un aimable volume de teintes un peu effacées et d'émotions douces, qui n'a rien que de très aimable, mais où rien n'est en haut relief. Il y a pourtant une petite pièce, tout humble, qui est d'un sentiment bien délicat, d'une mélancolie bien intime et pénétrante :

Quand les hauts peupliers se profilaient en noir
Sous notre ciel d'hiver dans l'or mourant du soir;

Frissonnant sous la bise et ta main dans la mienne,
Tu me disais : « Crois-tu que le printemps revienne? »

Loin de nous vers le Sud, en frileux passagers,
De grands oiseaux fuyaient aux pays étrangers,

Allant d'un vol rapide aux îles de l'aurore
Réchauffer leurs amours au soleil qui les dore.

Depuis, sous notre ciel, après le sombre hiver,
En plein avril, le cœur des roses s'est ouvert;

Mais tu n'as pu revoir ni respirer les roses;
Car depuis, pour jamais, tes paupières sont closes.

Que dit le rossignol dans la rosée en pleurs
Aux belles de vingt ans qui dorment sous les fleurs?

***

Les *Heures calmes*, de M. F.-E. Adam, sont très bien nommées. Elles sont calmes. Ses amours sont calmes, ses joies sont calmes, ses tristesses sont calmes, et calmes sont ses vers. Ils coulent avec facilité et douceur comme la nappe d'un fleuve tranquille, dans un paysage paisible, sous un ciel bénin. On les lit, ces vers, avec plaisir, vraiment avec plaisir, mais plutôt encore avec satisfaction. On y voudrait quelque chose qui choquât, qui heurtât. On n'y trouve que des choses très agréables, et l'on passe avec les *Heures calmes* des heures pleines de quiétude. Je suis très loin de mépriser les talents doux et unis, mais on souhaiterait presque à M. Adam plus d'inégalité. On n'est jamais content! Je le suis pourtant de cette pièce où la grâce du rythme vient précisément rompre la légère monotonie qui se fait sentir dans le cours du volume :

Chère, à l'heure où du ciel les blanches envolées
Des beaux rêves d'amour sur ton lit s'abattront,
L'astre d'or descendra des plages étoilées
Pour baiser, écartant tes boucles déroulées,
Ton front.

Au matin quand la fleur, par la nuit arrosée,
Scintille, éblouissante aux buissons des chemins,
Si tu t'en vas, rêveuse et seule, la rosée
Baisera, désertant la corolle rosée,
Tes mains.

C'est l'été. Viens : la source est au bout de la plaine;
Assieds-toi sous l'abri de ses verts églantiers;
Son flot tout parfumé de fraîche marjolaine
Baisera, frissonnant d'une amoureuse haleine,
Tes pieds.

Etc. Car, le cadre une fois donné, la matière se présente d'elle-même, et l'on peut indéfiniment continuer le jeu. Mais le jeu n'est pas si désagréable. Après tout, les trois quarts du temps, Pétrarque ne fait pas autre chose, pour chanter Laure, que des poèmes à tiroirs de ce genre; et si ce que je viens de citer était une traduction de Pétrarque, on le trouverait excellent. Ce que c'est que de nous!

***

M. Edmond Aubé est un humaniste forcené. Il doit commencer sa journée par une prière à Ronsard et la terminer par une oraison à Joachim Du Bellay. Il vit dans la Renaissance comme dans son atmosphère naturelle et nécessaire. Quand il fait une ode, ce qui ne laisse pas de lui arriver assez souvent, il ne peut pas se tenir de la couper par strophes antistrophes et épodes, au patron de Pindare et sur le modèle de Ronsard. « Ici vous ronsardisez, ici vous pindarisez, ici vous vous pétrarquisez, » disait Mlle de Gournay à Racan, dont ce n'était pas les défauts ordinaires. Qu'aurait-elle dit à M. Edmond Aubé? Si celui-là n'appartient pas à l'« École romane » qui a fait parler d'elle en nos temps, je me demande qui y appartient. J'aime tant cette école, surtout, à dire le vrai, dans ses maîtres du XVIe siècle, qu'on me pardonnera mon faible pour M. Aubé, et, dois-je le dire? pour le pastiche suivant. Car ce n'est qu'un pastiche, il n'y a pas à chicaner; mais il me semble qu'il n'est ni maladroit, ni malheureux :

Pour ce qu'ici je fais votre plaisir
Et le ferai tant que me sera vie,
Vous dont les yeux ont mon âme ravie
Du jour qu'enfant amour me vint saisir.

Prenez à gré ces vers, je vous en prie,
Que de mon cœur vos grâces font saillir,
Dame n'est point, belle et jeune à loisir,
Qui près de vous reste digne d'envie.

C'est là le vrai. Ni femme de vingt ans,
Ni douce vierge en qui naît le printemps,
Ne peut sur vous prévaloir de ses charmes;

Et si mon cœur au monde aima jamais,
C'est que de loin quelqu'une avait vos traits :
De loin, voilà le sujet de mes larmes.

Et il est clair que si cela était seulement de *Maurice Scève*, *Lyonnais*, ce serait divin.

Les amateurs de métrique trouveront des sujets d'étude dans ce volume. Ai-je besoin de vous dire que Ronsard, sur le conseil de Du Bellay en sa *Défense et illustration*, et sur ceux de Baïf, et très probablement sur les siens propres, ayant fait des vers de onze syllabes, de doux heudecasyllabes, *dulces heudecasyllabos revolvens*, M. Edmond Aubé en a fait. Ils sont à lire pour étudier la question. Je trouve que M. Aubé les coupe trop arbitrairement. Ronsard coupait les siens invariablement, me semble-t-il bien, par 5 et 6. M. Aubé les coupe tantôt par 7 et 4, ce qui est gracieux, et je recommande cette coupe à l'attention des métriciens :

Unique amour de mon cœur, | Nymphe chérie,

Tantôt par 5 et 6, tantôt par 6 et 5. Cette variété ou cette incertitude, au cours d'une même pièce, donne la sensation de la prose, alors que, pour imposer à l'oreille un rythme inhabituel, il faudrait commencer, et continuer pendant un demi-siècle, par une grande

netteté et fixité de la cesure. La tentative ne laisse pas d'être intéressante.

Pour tous ces poètes que j'ai rangés à la suite de l'heureux vainqueur du tournoi, j'ai peur d'avoir été un peu sévère. La faute en est au triomphateur. Les splendeurs de M. de Heredia ont fait pâlir un peu les étoiles de seconde grandeur. J'avais, en lisant les autres, les harmonies puissantes de José-Maria dans les oreilles. Cela poursuit. J'entendrai longtemps encore « le sourd piétinement des légions en marche », et longtemps je verrai ces yeux de Cléopâtre où fuyaient les galères. Cet Antoine! C'est curieux! C'est le premier, je crois, — mais ce n'est pas le dernier, — qui ait trouvé les galères dans les yeux d'une femme.

ÉMILE FAGUET.

CHRONIQUE MUSICALE

CONCERTS DU CHATELET : *les Béatitudes* de César Franck. — OPÉRA-COMIQUE : *Kassya,* musique de Léo Delibes, poème de MM. Meilhac et Philippe Gille.

« Ce que ce serait crevant, tout de même, si ça n'était pas si beau! » s'écriait ingénument mon ami Chose, le peintre, en sortant dimanche dernier du concert du Châtelet. Il avait ma foi raison, le spirituel impressionniste. Ces *Béatitudes* appartiennent au genre dit ennuyeux; — *Parsifal* aussi, du reste, et pareillement *Fidelio, la Flûte enchantée*, la *Neuvième Symphonie*, la *Messe en ré, le Messie, la Passion de saint Matthieu*, — un genre où les œuvres médiocres sont insupportables, où les belles œuvres, en revanche, sont deux fois belles. Celle-ci, pour notre bonheur, est du bon côté. L'admiration qu'elle m'inspire n'a point attendu, pour se montrer, la mort du maître; César Franck en aurait pu trouver l'hommage ici même, à l'époque où tant d'autres, aujourd'hui ses vengeurs, haussaient les épaules en prononçant son nom. Dans l'ordre symphonique, cette composition n'est pas seulement l'une des plus vastes qu'on ait écrites depuis Beethoven; elle me semble l'emporter sur toutes les autres de ce temps. J'en sais de plus parfaites; je n'en connais aucune inspirée de plus haut, soutenue d'un tel souffle. *Le Paradis et la Peri*, le *Faust* de Schumann, l'*Élias* de Mendelssohn, le *Roméo* de Berlioz, la *Symphonie en ut mineur* de Camille Saint-Saëns, son *Requiem*, celui de Brahms, — je cite au hasard et pêle-mêle, — ont certes des parties de toute première beauté, mais des parties seulement. Ici, le sublime rayonne sur l'œuvre entière, et, chose merveilleuse, sans aucun secours étranger, par la force d'un sentiment unique, par la seule effusion religieuse.

Et puisque, ayant parlé du sentiment religieux, me voilà forcé d'évoquer *Parsifal* en face des *Béatitudes*, je me hâte d'ajouter qu'il ne semble pas que César Franck doive en souffrir. J'entends bien que le drame sacré de Bayreuth nous offre une facture plus belle, une maîtrise souveraine, une composition plus savante, une bien autre variété d'aspects; j'affirme que l'émotion religieuse n'y est ni plus profonde ni plus sincère. Il y a chez Wagner plus d'art, mais aussi plus d'artifice, une conviction moins forte, la paix moins assurée. A l'ombre du sentiment chrétien, l'agitation wagnérienne a pu trouver le calme; l'apaisement, jamais! rien qu'une sérénité trompeuse, toute frissonnante encore de nos fièvres : *Wahnfried*, pour l'appeler du nom dont il a nommé lui-même l'asile de son dernier repos. La grande paix du cœur, César Franck, lui, l'a connue; elle a passé dans son œuvre. Tout l'art du monde n'y aurait pas suffi; il y fallait un certain état d'âme, et certaines âmes seules en sont capables. Telle fut la sienne, abritée des orages et fermée aux bruits du monde, — âme de primitif du XVe siècle, oubliée, comme perdue parmi nous, et singulièrement attachante avec ses grâces naïves, ses gaucheries, ses mystérieuses profondeurs où quelque chose de l'obscur passé sommeille et nous attire.

L'homme lui-même semblait d'une autre époque; la carrure puissante, le masque vulgaire, sauf le front superbe, la démarche entortillée, le geste ecclésiastique et bénisseur, la main broyant inconsciemment la vôtre d'une étreinte presque brutale, ou s'abattant furieusement sur le clavier, — tout chez lui jurait avec les belles manières de nos petits-maîtres. Mais le regard inoubliable trahissait l'artiste de grande race, — tantôt perdu dans le rêve, tantôt s'éclairant, sous les sourcils broussailleux, d'un exquis sourire d'apôtre. Apôtre, il l'était, en effet, appelant à lui toutes les bonnes volontés, accueillant les disciples de tout talent et de toute provenance, même ceux du voisin, sans songer à mal. Il passait ainsi, imperturbable, à travers la vie, inconscient du monde et des usages, des susceptibilités à ménager, des chemins de traverse à prendre, heureux de créer de belles choses et ne voyant aucun inconvénient à le dire, content d'ailleurs du moindre succès, étranger à tout ce qui n'était pas son œuvre, absorbé en elle jusqu'à se relever pendant les nuits du siège, sous les obus, pour aller à son pupitre corriger quelque bémol récalcitrant.

Naïf et compliqué, — je le définissais ainsi naguère, — son art se complaira donc aux combinaisons savantes, aux enchevêtrements gothiques, canons, renversements et contrepoints fleuris. Découvrir une modulation nouvelle le ravissait; bien des fois son harmonie fut en avance sur celle de Wagner; les fameuses séries harmoniques de *Parsifal* (1881) sont dans *les Béatitudes* (1877). Quant à son style, on sait s'il est touffu, surchargé d'ornements, — « polyphonique », comme l'on dit entre augures; — mais comme tout le monde écrit en

style plus ou moins polyphonique aujourd'hui, même M. Reyer, ce n'est point assez d'une épithète; il faudrait préciser, d'autant que la technique de César Franck est en train de faire école. Essayons.

La complexité de notre musique moderne, de Mendelssohn à Wagner, lui vient en droite ligne de Sébastien Bach, par réaction de plus en plus marquée contre le style de Beethoven ; personne ne le conteste plus à présent. Tandis que, chez Beethoven, les idées s'accumulent, se pressent, se poussent par leur propre poids, et roulent comme les ondes d'un fleuve, j'ai montré comment l'art de Sébastien Bach et de Wagner procédant par la reproduction, pour ainsi dire géométrique, d'une forme type, la combine avec d'autres formes semblables, émanées d'elle. Par le procédé d'imitation, l'idée musicale se construit et s'anime ; en même temps qu'elle prend corps, elle reçoit mouvement et vie ; par ses mille circuits, tandis qu'elle semble se replier sur elle-même, elle chemine et progresse; elle avance en déroulant ses anneaux. Il n'en va pas ainsi chez César Franck ; sa mélodie évolue sur elle-même; son thème choisi, il le développe sur place, l'enguirlande, le présente sous une foule d'aspects, l'éclaire de façons diverses; le motif prend racine, germe, fleurit, pousse des branches et, comme la plante, demeure immobile « à voir tourner son ombre ». Cette polyphonie n'est donc point celle des grands contrepointistes du XVIIIe siècle, pas même celle de Palestrina, déjà tout imprégnée d'esprit latin. Elle a ses vrais modèles plus haut dans le passé, dans la primitive école franco-belge dont la « chapelle d'Amsterdam » nous faisait entendre, l'autre jour, les immortelles compositions; et nous allons voir la grande loi de l'hérédité artistique s'affirmer chez le maître liégeois avec une irrésistible évidence.

C'est que, chez ce rejeton d'une famille allemande transportée en pays wallon, ni l'éducation ni les sympathies françaises n'ont pu prévaloir sur les affinités originelles. Français de cœur bien avant d'en avoir reçu le titre, il aurait eu le droit de se dire Parisien de vieille date, ayant fait toutes ses études au Conservatoire, passé sous la férule du terrible Chérubini, et poursuivi parmi nous sa carrière. Cependant, sous la culture latine, le vieux fonds germanique a persisté ; la claustration du labeur solitaire devait le faire infailliblement reparaître. Inspiration et procédés, toute cette grande personnalité d'artiste en est tirée et comme pétrie.

Car, avec le besoin de compliquer, avec les recherches de facture d'un Okeghem ou d'un Josquin, il a l'âme simple de leurs contemporains, les maîtres de la vie intérieure. Son mysticisme est celui de « l'Internelle Consolation », ardent et ferme, sans exaltation malsaine; le nôtre, sous toutes ses formes, hallucinations de visionnaires, débauche d'esprit, perversion du sens des choses divines ou distraction de dilettantes, devait, j'imagine, lui faire horreur. Chez lui, le sentiment religieux, c'est la sensibilité profonde et sereine des Ruysbroeck et des Thomas de Kempen, leur foi inaltérable à l'avènement d'un Christ vengeur et rémunérateur, leur croyance aux œuvres de Dieu, leur soif de justice, leur pitié des misérables, pardessus tout, leur entière pureté de cœur; et la candeur de Franck épure tout autour d'elle; elle ôte à la modulation chromatique de Wagner sa sensualité troublante, à la mélodie de Gounod son parfum mondain, — « sa base de musc », — me souffle une assidue des séances de Saint-Gervais.

Les œuvres racontent l'âme de l'artiste, et l'âme de l'artiste, à son tour, éclaire l'œuvre. Par ce que j'ai pu montrer de l'âme de César Franck, la genèse de ses *Béatitudes* et leur tendance, leurs beautés, leurs faiblesses mêmes peuvent être, en quelque sorte, pressenties. L'idée, au moins étrange chez tout autre, de mettre en musique le Discours sur la Montagne, semble toute naturelle dès qu'il s'agit d'un musicien du tempérament de celui-ci, rêveur doux et profond, homme d'autrefois, épris d'idéal et de justice, sans nul souci du ridicule et des longueurs, méconnu jusqu'à sa mort; de fait, ce vaste dessein a, pendant vingt-cinq ans, obsédé sa pensée. Par la loi d'un inconscient atavisme, ce sont les mystiques flamands qui parlent par la bouche de son Christ et lui prêtent leur douceur sereine ; et c'est le procédé hérité des contrepointistes flamands du XVe siècle, — le système du motif évoluant indéfiniment sur lui-même, — qui donne à la figure de l'Homme-Dieu l'unité de tout ce qui demeure. De même, la vie retirée du maître musicien et sa candeur ingénue nous expliquent la prépondérance, dans son œuvre, du sentiment contemplatif, son impuissance relative à dramatiser, à mettre en scène le démon, à chanter le plaisir, à faire parler les méchants, les heureux du monde.

J'ai dit que la conception et le plan des *Béatitudes* lui appartiennent; hormis les vers, d'ailleurs médiocres, qu'il a fait faire par une dame, et qu'il traite plus que cavalièrement, — toute cette grande composition est donc à lui seul. La foule raille ou blasphème, les justes crient vers le ciel; huit fois la voix du Christ se fait entendre, et la paix descend avec elle. Une telle donnée n'est point sans monotonie. Pourtant, c'est dans l'expression huit fois renouvelée de la divine promesse que César Franck s'élève et plane aux plus grandes hauteurs. Par contre, les épisodes qu'il a introduits çà et là, pour la variété, sont les seules parties faibles. J'en excepte l'apparition de l'Ange de la mort, — le sombre moissonneur des âmes, — à la sixième *Béatitude*, et les stances sublimes de la Vierge, à la huitième. La quatrième, un long appel du cœur fidèle à son Dieu, n'a point d'incidents; elle est aussi la mieux venue, la seule portée d'un même mouvement de passion; musicalement, la plus belle

peut-être. Mais chacune d'elles, se terminant sur la parole du divin Maître, laisse après elle une vision de paix, d'amour et de justice. Qu'importe ensuite si Satan n'est qu'un fantoche, si les cymbales ont le tort de scander un chœur céleste, si l'orchestration est chargée de détails inutiles, si le chœur des mauvais riches mène la Ronde du Veau d'or? Le grand souffle de l'inspiration religieuse emporte tout, car, ici, tout vient du cœur, et la force, et la grâce, et la flamme; et notre cœur à nous ne saurait s'y tromper.

Il y a quinze ans, ce chef-d'œuvre eût fait bâiller. L'autre jour, il est allé aux nues du premier coup. Voilà qui témoigne d'une évolution radicale du sens esthétique français; évolution la plus heureuse, puisqu'elle étend nos jouissances d'art, à la condition cependant que ceci ne tuera point cela, et qu'on nous laissera toutes nos richesses.

L'exécution des *Béatitudes* est loin d'être parfaite. Il semble pourtant que l'on avait eu tout le temps de s'y préparer. Voici trois ans, s'il faut en croire les on-dit, que sur la promesse de jouer au Châtelet les œuvres de Franck, défense fut faite à M. Gabriel-Marie de donner la *Rédemption* à l'Éden. Sachons gré du moins à M. Colonne, d'avoir enfin tenu parole.

*
* *

Kassya, la partition posthume et, dit-on, préférée de Léo Delibes, n'a point réussi. La faute en est à tout et à tous : aux librettistes, au musicien, à la mort qui l'a surpris avant qu'il eût revu son œuvre, à l'ami chargé de la mettre au point, dont le pieux respect, sans doute, a reculé devant les sacrifices nécessaires. Le sujet, c'est *Frinko Balaban* et *la Justice des Paysans*, deux nouvelles de Sacher-Masoch, d'une saveur étrange, embourgeoisées par le procédé de M. Philippe Gille, édulcorées dans le goût des jeunes personnes d'il y a vingt ans. Et la partition aussi est quelconque, sans couleur, — le comble de la banalité dans la recherche, — sans un moment de véritable émotion, sans un cri du cœur, sans aucun rapport avec la pièce; ce qu'il y a de meilleur est à côté. Car ce n'est pas qu'elle soit mauvaise absolument; elle est, au contraire, coulante, mélodique, fort bien écrite; il n'y aurait pas de scénario pardessous qu'on prendrait plaisir à l'entendre. La chanson des hirondelles, le triomphe de Mlle Simonnet, aura du succès dans les salons; je me souviens aussi d'un joli ballet. L'orchestration m'a semblé neutre. Quand la plume lui tomba de la main, Léo Delibes avait à peine commencé à l'écrire. C'est M. Massenet qui s'est chargé de l'achever; et lui aussi pourtant passe pour un maître sonoriste; mais je comprends son embarras. Ne pouvant faire du Delibes, il se sera fait scrupule d'y mettre du Massenet : tout s'explique.

René de Récy.

P. S. — Les beaux offices de la Semaine Sainte ont recommencé à Saint-Gervais. Aux chefs-d'œuvre révélés l'an dernier viendront s'ajouter chaque année de nouvelles merveilles inconnues; car la source est inépuisable. La Société des chanteurs, à mesure qu'elle fait entendre les œuvres, les publie par livraisons, chez Durand, avec une réduction au piano. Je ne saurais trop encourager cette intéressante et féconde entreprise.

THÉATRES

Comédie-Française : Reprise des *Effrontés*, d'Émile Augier. — Ambigu : *le Capitaine Belle-Humeur*, drame en cinq actes et neuf tableaux, dont un prologue, par MM. Henri Duchy et Georges de Bompar.

J'ai une admiration particulière pour le théâtre d'Émile Augier. Je sais bien ce qui lui manque, et que parfois l'excellent bourgeois qu'était Augier transparaît un peu trop dans son œuvre; le plus souvent les questions qu'il traite sont un peu terre à terre; la conclusion de ses pièces, à y regarder de près, est d'une moralité très pratique et pas très élevée; ses dénouements sont trop souvent d'un optimisme excessif et discutable; ses comédies portent la marque du temps où il écrivait, le « raisonneur » y sévit presque autant que dans le théâtre de M. Dumas, et l'influence de Scribe, — je veux dire l'arrangement un peu concerté des événements, — y est manifeste ; elle lui donne quelque chose d'artificiel, et lui ôte par suite une partie de sa signification... Et cependant je ne puis me défendre de l'aimer.

Il n'est pas bien sûr, en effet, que le but de l'auteur dramatique soit de moraliser et d'évangéliser les masses. Sans doute, il est bon de mettre quelque chose dans une pièce, de faire ce que mon très distingué confrère René Doumic appelle si justement du « théâtre d'idées ». Mais il me semble qu'avant tout l'auteur dramatique, l'auteur comique surtout, doit créer des caractères (ce qui n'empêche pas les « idées », au contraire). Et c'est en cela qu'Augier est en vérité le maître à tous. Laissons de côté d'Estrigaud et M. de Sainte-Agathe, qui sont sans doute excessifs et créés par l'esprit de parti ; voyez combien son œuvre fourmille de types d'une intensité de vie singulière : Séraphine, Poirier, Giboyer, Guérin, Olympe... et non point seulement ceux-là, qui sont les principaux, mais à côté d'eux, et au second plan, Maréchal, par exemple, une des plus vivantes silhouettes d'homme politique qu'on nous ait données, ou encore Vernouillet, ou même le marquis d'Auberive...

Je disais tout à l'heure que l'influence de Scribe était sensible dans le théâtre d'Augier. Mais l'auteur des *Lionnes pauvres* avait l'esprit trop vigoureux pour

se contenter de ce qui satisfaisait l'auteur d'*Une chaîne*. L'influence de ce dernier n'est visible que dans la complication de l'intrigue et peut-être aussi dans l'optimisme obligé du dénouement. Pour le reste, Augier descend en droite ligne des plus grands auteurs comiques ; il descend assurément de Molière. Mais on dirait qu'il n'a pas osé aller jusqu'au bout de sa pensée ; tantôt c'est la conversion invraisemblable de Charrier, tantôt le scrupule, plus invraisemblable encore, de Séraphine Pommeau. Pareillement, il pose un caractère avec une vigueur et une netteté sans pareilles : et, certes, il suffirait du développement logique de ce caractère pour créer une action dramatique. Mais il est alors pris de scrupules ; il semble croire que ce n'est point assez, et ces caractères d'une vérité singulière, ces êtres vivants et réels, il les jette dans des aventures étrangement romanesques ; de là, parfois, dans son œuvre, quelque chose d'incertain, ou plutôt quelque chose qui ne nous satisfait pas pleinement, et qui, cependant, ne nous empêche pas de goûter le reste.

Et ce reste, il me semble qu'il est de tout premier ordre. Pour la vérité et la netteté des caractères, Augier me paraît être le premier de nos auteurs dramatiques : au moins le premier de ses contemporains. Nul n'a eu au théâtre une langue plus pleine et plus robuste. Et quant à son esprit, on sait de combien de « mots » son œuvre fourmille. Et ces mots encore, si spirituels qu'ils soient, sont également « consciencieux ». Prenez telle réplique célèbre d'un des rivaux d'Augier, du plus spirituel et du plus attachant de tous ; vous en apprécierez comme il convient la forme frappante et le sens profond : il vous plaira par lui-même et par sa propre signification, par sa signification générale ; mais vous aurez grand'peine à retrouver le personnage qui l'a dit. Rappelez-vous, par exemple, le mot célèbre de M. Dumas : « C'est l'amour qui inspire les grandes actions... — et qui empêche de les accomplir ! » Le mot est excellent, plein de vérité et d'esprit ; vous vous rappelez qu'il est dans *l'Ami des femmes*, dans la scène entre Mme Leverdet et M. de Ryons ; mais qui dit la première phrase, et qui la seconde ? Je veux que vous vous en souveniez ; mais ce serait M. de Ryons à la place de Mme Leverdet, ou réciproquement, que le mot serait aussi bon. Dans Augier, au contraire, le « mot » tient, si je puis dire, au personnage : il sert à le peindre, il sort du fond même de sa nature. Et c'est là ce qui crée le caractère, c'est là ce qui donne la vie aux personnages.

En somme, c'est l'éternelle question de l'impersonnalité de l'œuvre. Assurément, elle ne peut être que très relative ; il faut qu'elle soit, cependant ; et il me semble que jamais il n'y aura de comédie parfaite que celle où ce sera le personnage même qui agira et qui parlera, et non l'auteur qui le prendra pour porte-parole. Je ne vous donne pas d'ailleurs ceci pour une découverte.

Voyez, par exemple, *les Effrontés*. Considérez les personnages : Giboyer, Charrier, Sergine, le marquis, la marquise, Vernouillet ; ils sont assurément d'inégale valeur, et l'on pourrait trouver chez certains d'entre eux quelque part de convention. Mais, quels qu'ils soient, et quelle que soit aussi leur vérité absolue, leur vérité relative est la même ; j'entends que tout ce qu'ils disent, c'est eux-mêmes qui le disent, et qu'eux seuls pourraient le dire. Le plus difficile, pour un homme d'esprit, n'est pas de trouver des mots drôles, c'est de choisir ceux qui conviennent aux personnages. Augier y a admirablement réussi. C'est qu'aussi bien qu'il était un excellent auteur dramatique, et un homme fort spirituel, il était pareillement un écrivain d'une admirable conscience. Songez qu'il s'est arrêté de produire en pleine gloire et en plein succès ; sa dernière œuvre, *les Fourchambault*, avait reçu du public un accueil triomphal ; mais il craignait sans doute de ne plus être digne de son passé, et pendant dix ans qu'il vécut encore, il résista à toutes les demandes qu'on lui fit. On se rappelle encore avec quel scrupule, quand on reprenait une de ses comédies, il la corrigeait et cherchait à l'améliorer... Mais j'ai l'air de prononcer ici une oraison funèbre, et il y a autre chose à dire d'Augier.

Précisément, notre confrère, M. Léon Bernard-Derosne, vient de réunir en volume (1) un certain nombre d'articles publiés jadis dans le *Gil Blas* et dans *la République française ;* et, s'il m'est permis de le dire en passant, quelques-uns de ces « portraits au crayon », entre autres ceux de M. Ranc et de M. Goblet, me semblent de petits chefs-d'œuvre de justesse et de netteté. J'y trouve un article sur Augier. Tous ceux qui suivent le théâtre connaissent les articles de critique de M. Léon Bernard-Derosne. Dans les limites étroites que lui impose la forme de ses chroniques, il parle des œuvres théâtrales avec une sûreté de jugement et une finesse de goût singulières. Il apprécie Augier en termes excellents, ce me semble ; il marque très justement ce qui donne à son œuvre un caractère « bien français ». Il note, dans ce théâtre : « ... Cet air de loyauté tranquille, d'honnêteté aimable et solide, de bonhomie virile, ce je ne sais quoi d'alerte et de reposé tout ensemble, dont l'effet est si réconfortant... Même dans les moins heureuses de ses productions, Augier ne laisse rien paraître qui autorise le public à croire qu'il se moque de lui, ou simplement qu'il le dédaigne. Il entend ne pas se payer de mots, et, de même, il lui répugnerait de se faire écouter en disant des choses sur le sens desquelles il aurait le moindre doute... Il semble ne rechercher et n'apprécier qu'une chose, la force, ou tout au moins la justesse de la pensée, et il y a en lui une sorte de pudeur qui lui interdit de se servir des artifices de la rhétorique... »

(1) *Sur le vif, portraits au crayon.* — Chez Calmann Lévy.

Et plus loin : « ... Cette pensée d'Augier est précieuse, et dénote une droiture, une fermeté d'intelligence peu communes. Elle va, d'instinct, au fond des choses, vivement, d'un seul bond, avec cette bravoure calme que donne le culte de la vérité. Elle est impartiale parce qu'elle est sûre d'elle-même, et ne se laisse jamais tromper par les apparences. Elle est bien la pensée du Français, soucieux avant tout de ne pas être dupe... Elle est vigoureuse et sage, audacieuse quand il le faut, mais, dans l'audace même, reste toujours prudente, du moins attentive et mesurée. C'est bien une pensée française, et qui répond avec une fidélité parfaite aux exigences de l'esprit français... »

Je n'ai pas à m'excuser de cette longue citation. C'est tout profit pour les lecteurs de la *Revue bleue* ; j'aurais cherché à leur expliquer ce que dit M. Bernard-Derosne, et, très certainement, je l'aurais fait moins bien.

La reprise des *Effrontés* servait de début à Mme Jane Hading. Je crois avoir quelquefois taquiné la nouvelle pensionnaire de la Comédie-Française. Non que je prétendisse nier son talent ; je disais seulement que ce talent avait des côtés qui ne me plaisaient guère, et que je craignais de le trouver un peu déplacé au Théâtre-Français. Mme Hading y est entrée ; je souhaite très sincèrement qu'elle y réussisse ; elle sera là à bonne école : j'espère qu'elle « élargira » son jeu, qu'elle voudra bien y mettre moins de finesses, et le simplifier. Et alors ce sera tant mieux pour elle, et tant mieux pour nous.

On sait combien M. Got est admirable dans le rôle de Giboyer. Après lui, il faut citer Mlle Muller, MM. de Féraudy, Le Bargy et Baillet, et signaler tout particulièrement le succès de M. Leloir, tout à fait bon dans le marquis d'Auberive.

*
* *

A l'Ambigu, *le Capitaine Belle-Humeur*. C'est un honnête drame de cape et d'épée, où l'on retrouve, — à côté de morceaux choisis d'histoire et d'extraits de *la Satire Ménippée*, — quelques célèbres épisodes de *la Reine Margot* et de *la Dame de Montsoreau*. La pièce n'est pas ennuyeuse d'ailleurs ; il y manque peut-être un peu de coups d'épée et un peu de batailles ; elle est honnêtement jouée, sans grand éclat, par Mmes Marie Laure, Villars et Lévy-Leclerc ; joyeusement par Mlle Descorval, sagement par M. Pouctal, et très correctement par MM. Desjardins et Émile Raymond.

JACQUES DE TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

Les Giboyer.

A la récente reprise des *Effrontés*, tandis que les cœurs des dames allaient naturellement vers ce grand serin, cette grande moule de Sergine, le vrai succès, le succès du public a été à Giboyer, ce satané Giboyer, cet impayable Giboyer, auquel il suffisait d'ouvrir la bouche pour mettre la salle en joie... Ah ! l'animal ! ce qu'il les a fait rire !

Le favorable accueil manifesté à ces deux personnages si divers prouve bien que le public sait à quoi s'en tenir sur la presse et que, depuis trente ans, son opinion à ce sujet n'a pas varié. Inutile d'essayer de lui soumettre des peintures de journalistes nouvelles. Sergine et Giboyer, c'est tout à fait ce qu'il lui faut.

L'un, âme loyale, chroniqueur pur, preux dadais, dont on s'explique à la rigueur la grosse situation dans la presse, en songeant que souvent l'œuvre est supérieure à l'homme.

L'autre, un individu mal élevé, emportant sa pipe dans les salons, vendant sa plume dans les rédactions, se targuant bruyamment de manquer de convictions, se tenant comme un pédicure dans le monde où son directeur l'emmène on ne sait pourquoi, — une sorte de « pétomane » de la chronique, accumulant à dessein les incongruités et les bassesses, étalant sans utilité un cynisme enfantin, ne s'exprimant qu'en épigrammes, — de telle manière que le public, ébahi par un pareil entassement de grossièretés et de maladresses, finisse par s'écrier, avec toute l'ardeur de l'incompétence qui se décide : « C'est cela ! comme c'est cela ! »

Était-ce cela en 1762 ? J'en doute. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu des journalistes aussi gauchement fanfarons, d'une canaillerie aussi ingénue, que ce conventionnel Giboyer. Mais ce qui paraît à peu près certain, c'est qu'on chercherait vainement dans la presse actuelle des bonshommes de ce modèle suranné et caricatural.

*
* *

Sans en faire ma société préférée et intime, j'ai eu l'occasion de me trouver en rapports passagers avec pas mal de bohèmes de la presse ; et j'ose affirmer que, mis sur la scène par un observateur de génie, ces confrères n'amuseraient personne.

Ce sont pour la plupart de braves gens qui n'ont pas eu de chance et qui cherchent à gagner, avec le moins de bruit et le moins de travail possible, le logement et le couvert, la « matérielle », ainsi qu'ils disent. Ils n'aspirent pas au rang de chroniqueur illustre, mais simplement à placer le soir leur petit reportage, — un assez grand nombre de lignes pour pouvoir manger le

lendemain. Il y en a peu de malhonnêtes; car ils se recrutent tous parmi des classes qui ont généralement des habitudes de probité; car ils ont été, — avant d'entrer dans le journalisme, dans la misère, — commerçants, financiers, avocats, courtiers, professeurs. Ils vivent de coutume entre eux, fréquentent les mêmes dames, les mêmes cafés, les mêmes lieux publics de plaisir où ils possèdent leurs entrées, et ils ne se préoccupent pas des salons. S'ils y allaient, si je ne sais quel incroyable caprice de leur directeur les y entraînait, ils y feraient figure convenable; ils savent porter l'habit, ne se sentent pas gênés pour saluer, et ont de bonnes manières mondaines. S'ils rencontraient leur confrère Giboyer dans un raoût, Giboyer avec sa pipe, ses plaisanteries de carabin et son haleine d'alcoolique, ils s'en écarteraient, dégoûtés. Ses efforts constants vers l'esprit les ennuieraient même, et ils seraient agacés par ses mots de théâtre. Ils semblent moins des déclassés que des infortunés, forcés par la déveine à changer de métier; et dans leur profession nouvelle ils gardent la modération calme et la bonhomie aisée du bourgeois. Quand l'un d'eux tourne au bandit, il faut vraiment que la Destinée y ait mis du sien, de l'amour-propre, un certain acharnement. Voilà quels sont les Giboyer d'aujourd'hui, et d'hier sans doute. Au Français, ils ne feraient pas un sou.

*
* *

J'en ai pourtant connu une manière de Giboyer, un Giboyer un peu plus Giboyer que ceux-là, — il y a plusieurs, plusieurs années, dans un journal judiciaire où l'on m'avait, par amitié, chargé de donner à la chronique des tribunaux un tour littéraire.

M. Mougeolle, le père Mougeolle, comme on l'appelait, ne ressemblait certes pas à Giboyer par l'âme. Il eût été incapable, je ne dis pas même d'une indélicatesse, mais d'une incorrection.

Cependant ses allures, ses expressions familières rappelaient en plus vraisemblable, en plus naturel, en plus sincère quelques-unes de celles du factice héros d'Augier.

Il avait une barbe hirsute et noire de sage, des cheveux grisonnants collés à l'eau, tirés en arrière, une figure pâle, un peu bouffie, balafrée de plis douloureux, et au milieu de laquelle se dressait un nez retroussé, sensuel et gouailleur, un nez explicatif.

M. Mougeolle, avant d'être attaché à un vague service de catalogue dans notre journal, avait exercé une foule de métiers différents. Il avait successivement été avocat à Paris, agent de change en province, professeur de droit, marchand de vin, pion, courtier électoral, homme d'affaires. De son histoire on ne savait que ces titres professionnels; car il restait très fermé sur sa vie passée, n'entr'ouvrait sur ces années noires que de tout petits jours vite reclos, avec un air de discrétion mystificatrice :

— Quand j'étais agent de change, racontait-il... car j'ai été agent de change... Oui, monsieur, agent de change... Cela vous étonne, monsieur le chroniqueur?...

Puis c'était tout. On n'en apprenait pas plus. Qu'on fût monsieur le Chroniqueur, monsieur le Juriste, cher Maître ou monsieur l'Expéditionnaire, — car il avait aussi cette manie de prodiguer en dérision à chacun des titres sonores, — il ne nous confiait rien, se replongeait avec un petit sourire narquois dans son travail de fiches.

Vers dix heures, il s'interrompait pour lire les journaux, s'informer de ce que disaient, de ce que faisaient « les Acrobates ». Il désignait sous ce nom les magistrats, les sénateurs, les députés, les ministres, les personnes en haute situation : « Hé! hé! qu'est-ce qu'ils nous fabriquent encore, les Acrobates? » Ce mot lui suffisait pour exprimer toute l'amertume amassée dans tant de catastrophes, à travers une vie si cahotée et si rude. Le père Mougeolle n'était pas, on le voit, bien Giboyer, bien anarchiste, bien méchant!

A midi, il se levait, prenait son paletot, un pauvre paletot d'un vert décoloré, qui certainement avait été brun autrefois et que je connus d'un jaunâtre accusé, sur la fin de nos relations; — puis se campant le chapeau en arrière de la tête, un sourire éclairant sa bonne figure de sage panné, il criait :

— Maintenant, messieurs, je vais aller assommer mon appétit avec des pommes de terre!

Il faisait deux pas, se retournait et ajoutait :

— J'ai dit assommer! Je n'ai pas dit satisfaire!

C'était probablement là sa grande tristesse de ne plus être à même de contenter comme jadis sa sensualité, ses goûts de fin mangeur. Lorsque, à force d'économiser, il avait pu lâcher un soir sa gargote, aller dîner sur la rive droite, aller dîner à Paris, comme il disait, pendant trois jours la salle de rédaction retentissait du récit de ce festin. Le père Mougeolle s'amusait lui-même à exagérer l'importance de l'événement, à nous bien montrer à quel point il était devenu pauvre diable, à nous apitoyer sur ses douleurs aristocratiques de gourmet...

Il lui arrivait parfois de disparaître durant deux ou trois semaines. On ne s'inquiétait pas trop. On savait qu'il était atteint d'une maladie de foie, d'une maladie de riche, tout ce qu'il avait gardé de son ancienne splendeur.

Lorsqu'il revenait, il déclarait d'un air gonflé :

— J'ai été me reposer quelques jours dans mon hôtel. Ah! quel hôtel! La première maison de Paris, messieurs!

Et si un novice s'aventurait à réclamer des explications, à demander quelle maison, quel hôtel :

— L'Hôtel-Dieu, monsieur! répliquait avec une joie mal dissimulée le père Mougeolle.

Un jour il ne revint plus de son hôtel; et je n'ai

jamais su s'il était entré dans la mort ou dans une autre carrière. Je suis d'ailleurs tranquille sur son sort. Où qu'il soit maintenant, le père Mougeolle, j'ai la conviction que la bonne grâce qu'il mettait à supporter la misère, les grosses plaisanteries d'étudiant par lesquelles il cachait ironiquement sa mélancolie, lui rendent actuellement de réels services.

Là-haut comme ici, j'imagine qu'on doit préférer ces façons cordiales et simples aux mots cruels de Giboyer.

FERNAND VANDÉREM.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

M. BEBEL ET L'AMOUR.

Dans son fameux livre intitulé *la Femme,* le député socialiste au Reichstag, Bebel, a soutenu avec beaucoup de feu la théorie de l'amour libre. Un de ses compatriotes, qui ne se nomme pas, a voulu montrer dans un roman les dangereuses conséquences de ces théories et a eu l'idée piquante de mettre Bebel lui-même en scène.

L'action se passe à Berlin. Un jeune rédacteur du journal socialiste *le Vorwärts* (En avant !) s'éprend d'une jeune Danoise qui partage ses convictions plus peut-être que son amour, et finit par l'épouser. Mais, peu à peu, la jeune femme voit plus clair dans son cœur : Hans Frischmuth, son mari, n'est pas l'homme qu'elle avait rêvé; cet homme entraînant et éloquent, elle le trouve dans la personne de Bebel, dont elle devient amoureuse. Un scrupule bien naturel la retient encore au foyer du mari qui l'aime et à qui elle s'est liée en toute liberté, mais irrévocablement; ces scrupules, toutefois, sont levés par la lecture du livre *la Femme,* que Bebel fait paraître à ce moment. Mme Frischmuth envoie donc à son mari un congé en règle : quand on a cessé de se plaire, il faut, dit-elle, qu'on se quitte, le maître l'a dit : *Bebelsprach!* Le jeune journaliste, de désespoir, se brûle la cervelle, tandis que sa femme, sans rien savoir, se jette à la tête de Bebel. Celui-ci, surpris et mécontent, cherche à lui faire comprendre que ces chefs de partis ne peuvent pas être à la disposition de toutes leurs admiratrices; alors, navrée et désabusée, l'héroïne du roman s'en va se jeter dans la Sprée.

Il est douteux que Bebel soit fort ébranlé par cette illustration tragique des théories qui lui sont chères; mais les dessous des coteries socialistes, à Berlin, sont toujours curieux à observer, même quand ils sont éclairés par un adversaire.

*
* *

UNE ÉDITION ORIGINALE D'EDGARD POE.

On ne connaît que deux exemplaires de l'édition originale du *Tamerlan* de Poë. L'un d'eux fut vendu, à New-York, 370 livres sterling (9250 francs) : revendu ces jours derniers, il a atteint le prix de 500 livres (12 500 francs). Quand les Américains se mêlent d'imiter la vieille Europe, ils font bien les choses!

*
* *

STANLEY ET L'ENFANCE.

On dit que les voyages forment la jeunesse : c'est exactement l'opinion de M. Stanley. Il a pensé que la postérité lui en voudrait, s'il passait le reste de sa vie à soigner ses rhumatismes et ses fièvres, sans tâcher de faire servir sa longue expérience aux générations futures. Il est en ce moment occupé à rédiger des légendes et des contes entendus au fond des forêts vierges, de la bouche de ses prisonniers ou de ses porteurs noirs. Son ouvrage sera publié par le recueil américain *Boys.*

*
* *

M. GEORGES OHNET ACCUSÉ DE PLAGIAT.

Les Allemands s'intéressent passionnément à tout ce qui touche la vie et les œuvres de M. Georges Ohnet : l'empereur lui-même n'a-t-il pas confié à M. Jules Simon que son romancier favori était l'auteur des *Batailles de la vie!* S'en occupant beaucoup, ils ont apporté à l'étude des œuvres du *maître* les méthodes critiques les plus consciencieuses et, tout dernièrement, leurs efforts ont été récompensés.

La *Gazette de Francfort* nous apprend que le sujet du *Maître de forges* se trouverait contenu dans une nouvelle de *Johannes Scherr* intitulée : *Erkauft und erkœmpft* (acheté par un marché et par un combat), ou *Brunhild,* et qui a paru en 1865 dans la *Gartenlaube* (n° 5) et en 1873 dans un volume de contes. Johannes Scherr, qui n'est peut-être pas très connu en France, est l'auteur d'une volumineuse *Histoire de la littérature de tous les peuples,* et d'un certain nombre de ces ouvrages que nos voisins rangent sous le titre de *Belletristik.* C'était, on peut le croire, un homme fort instruit et qui avait beaucoup lu. Voici ce qu'il a écrit à ce sujet dans le grand ouvrage cité plus haut : « Georges Ohnet a sauvé le roman naturaliste du marécage où il s'enfonçait avec Zola, et l'a replacé sur le terrain de la réalité poétique avec son cycle de romans : *les Batailles de la vie.* L'œuvre la plus saine et la plus attachante de toute la série est sans contredit *le Maître de forges;* mais l'idée fondamentale de ce roman paraît empruntée à une nouvelle allemande. »

*
* *

THÉATRE ANGLAIS.

L'Opéra-Comique de Londres a donné samedi la première représentation d'une pièce américaine : *Homme et Femme,* célèbre à New-York, mais d'une composition et d'un style si gaucher qu'un auteur dramatique anglais, M. Malcolm Watson, a dû en remanier et même en récrire des actes entiers. La pièce pourtant a réussi; elle est en passe de devenir, à Londres, la pièce à la mode de cette saison. Mais ce succès imprévu tient uniquement à l'idée qu'a eue l'acteur principal, M. Sant Matthews, jouant le rôle d'un vieux banquier sourd et gâteux, de se faire la tête de M. Henri Ibsen telle que la montrent les derniers portraits du vieux dramaturge norvégien. Le public anglais paraît avoir été entièrement frappé de l'originale invention de M. Sant Matthews. Un autre des acteurs de la pièce, M. Henry Neville, jouant le rôle d'un vieux gouverneur américain, s'est fait la tête de M. Rochefort. Le théâtre anglais est ainsi devenu quelque chose comme une succursale du musée Tussaud. Pourquoi les directeurs de nos théâtres parisiens ne s'inspireraient-ils pas de cet exemple? Pourquoi, notamment, n'essayerait-on pas de renouveler ou de corser l'intérêt des *Drames sacrés, Passion,* etc., en obligeant les acteurs de ces pièces à se

faire la tête des quarante académiciens, ou des principaux compromis de l'affaire de Panama?

Le théâtre de Trafalgar-Square vient de reprendre *la Vengeance du fou*, adaptation anglaise du *Roi s'amuse* de Victor Hugo, faite jadis par l'acteur Edwin Booth. Cette lourde et emphatique adaptation se rapproche davantage en vérité du livret de *Rigoletto* que du drame de Victor Hugo.

M. Irving, l'acteur anglais directeur du Lyceum, s'apprête à partir pour l'Amérique avec toute sa troupe. Il jouera, pendant huit mois, dans les diverses villes des États-Unis et du Canada.

*
* *

UN GRACIEUX CONVOI.

Un impresario anglais vient de partir pour Chicago, emmenant avec lui cinquante jeunes femmes, dont chacune représente un type particulier de beauté. Chacune de ces jeunes femmes sera exposée aux visiteurs de l'Exposition de Chicago dans son costume national. En outre des Européennes, le convoi comprend une Chinoise, une Japonaise, une Cubaine, etc. Interviewé avant son départ de Londres par un journaliste, l'impresario de cette aimable troupe a raconté que, en Angleterre, il n'avait eu aucune peine à obtenir des parents l'autorisation d'emmener leurs filles en Amérique; mais que dans les pays du midi de l'Europe, au contraire, il était parvenu très difficilement à convertir les parents et les jeunes filles elles-mêmes à l'idée de ce lointain voyage.

*
* *

UN MEETING DE SPIRITES.

L'Alliance spiritualiste de Londres vient d'organiser un grand meeting, avec le concours de M. Stead, le fondateur de la *Review of Reviews*. M. Stead est une des plus récentes et des plus brillantes recrues du spiritisme; il a offert l'année dernière à ses abonnés de la *Review of Reviews* un numéro de Noël uniquement formé d'histoires de revenants *authentiques*, et sa curiosité pour les faits surnaturels ne paraît pas s'être encore ralentie.

Le meeting a longuement discuté, sans arriver d'ailleurs à se mettre d'accord, la question suivante : les personnes qui écrivent des lettres télépathiques ont-elles conscience de leur acte? Au cours de la discussion, M. Stead a raconté qu'il avait vu, se promenant dans Norfolk street, le *double* d'un homme qui était, au même instant, dans un tout autre quartier de Londres. Un des assistants, M. Gilbert Elliott, a renchéri en racontant la singulière aventure que voici :

« Un soir, dit-il, j'étais au club de l'Athenæum. Vers dix heures et demie, je me demandai si je devais rester encore au club, ou partir pour rentrer chez moi à mon ordinaire. J'hésitai longtemps, et un vif débat se produisit en moi. Enfin je me décidai à rester, et à minuit j'allai coucher dans un hôtel de Jennyn street. Le lendemain, vers dix heures du matin, je déjeunais au club lorsqu'une femme vint me rejoindre, tout émue. Elle me dit qu'une chose extraordinaire s'était passée dans notre maison, la veille au soir, vers dix heures et demie. Au moment de se coucher, ma femme m'avait entendu marcher dans le sentier qui mène à la maison et déposer mon parapluie contre la porte. Puis, comme je n'entrai pas, elle était descendue, m'avait appelé, n'avait trouvé personne. Mais voici le plus étrange : le lendemain matin, la bonne étant entrée dans ma chambre avec une tasse de thé pour moi, ma femme lui avait dit que je n'étais pas rentré. « Oh ! si, madame, avait répondu la bonne, je « l'ai vu marcher le long du sentier. Il avait son parapluie « dans la main, et l'a déposé contre la porte avant d'entrer. »

*
* *

LA MÈRE DE GŒTHE.

Après avoir étudié Gœthe lui-même sous tous les aspects possibles, après avoir consacré des tomes entiers à Gœthe musicien, Gœthe homme politique, Gœthe mari, Gœthe graveur, etc., la critique allemande est aujourd'hui en train de traiter de la même façon les parents de l'auteur de *Werther*. Sa mère, en particulier, offre un intarissable sujet de recherches et de dissertation. Dans une récente livraison de *Vom Fels zum Meer*, M. Johannes Prœlss s'en tient à considérer la mère de Gœthe comme patriote francfortoise.

Mme Gœthe était, en effet, une Francfortoise pur sang. Lorsque Charles VII s'était réfugié à Francfort, c'est au père de Mme Gœthe qu'il a eu affaire comme au principal notable de la ville. Et rien ne peut donner l'idée du culte de la vieille dame pour sa ville natale : « Sois fier d'être un citoyen de Francfort, écrit-elle à son fils au moment du siège de Mayence par les Français, en 1792. Toutes les semaines, nous envoyons 2000 florins à nos frères de Mayence. Les fils de nos marchands portent l'uniforme et sont prêts à défendre Francfort. Il n'y a rien d'étonnant à ce que Francfort soit une ville florissante et riche. Elle mérite que Dieu la récompense ainsi. » Jamais elle ne voulut quitter Francfort, et il fallut à son fils des années d'instances et de supplications pour la décider à quitter, pour une maison plus commode, la petite maison de Hirschgraben, qui est devenue aujourd'hui un véritable musée de la famille Gœthe.

*
* *

LA VALEUR DU RÊVE.

C'est un des paradoxes favoris de Nietsche que dans le rêve l'homme se trouve ramené à des états primitifs de la civilisation. Un éminent psychologue anglais, M. James Sully, affirme, lui aussi, la haute valeur psychologique et pour ainsi dire historique du rêve.

La personnalité, d'après M. Sully, change sans cesse; d'année en année chacun devient un autre homme. Et c'est le propre du rêve de rappeler que dessous notre personnalité acquise, la personnalité naturelle primitive, qui était en nous. Ce sont, en quelque sorte, les âmes mortes que le rêve ressuscite en nous. « Le rêve, dit M. Sully, est une révélation. Il dépouille le moi de ses ornements et l'expose dans sa nudité native. Il éveille en nous et tire des abîmes de la vie subconsciente nos instincts premiers; il nous révèle la partie de nous-mêmes qui nous relie au monde inférieur de la matière et de la sensibilité. » Aussi M. Sully conseillerait-il volontiers au sage de dormir le plus d'heures possible, afin de se retremper davantage dans ce fleuve des impressions anciennes et des sentiments innés.

*
* *

UN CURIEUX PROCÈS.

Un journal de Manchester ayant jugé en des termes très durs la représentation, à Londres, du nouveau drame d'Ibsen, *le Maître constructeur Solnen*, vient de se voir intenter un procès en diffamation par l'éditeur de la traduction anglaise de ce drame.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris, MAY et MOTTEROZ. — Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 14 TOME LI 8 AVRIL 1893.

QUESTIONS D'AUJOURD'HUI

Qu'est-ce que la solidarité?

Je ne connais pas de mots qu'on emploie plus fréquemment aujourd'hui que celui de solidarité : c'est une fureur. Qu'il s'agisse d'inaugurer un monument ou de fermer une tombe de marque, d'annoncer la naissance ou le désastre d'une entreprise, d'organiser un banquet, une grève ou une émeute, à tout propos, dans tous les discours, sous toutes les plumes et couvrant de son ampleur les causes les plus opposées, ce mot revient inévitable et obsédant. Aussi avais-je pensé tout d'abord qu'il ne voulait rien dire et ne servait qu'à finir la phrase, comme jadis celui de liberté, qu'il a peu à peu remplacé avec, semble-t-il, le même usage et le même succès. Ceux qui l'écrivaient et le prononçaient le plus habituellement négligeant toujours d'en donner l'explication, il était naturel de se défier. Désignait-il, dans leur pensée, un fait? un devoir? un phénomène? une vertu? on ne parvenait pas à le démêler. Cependant, l'air convaincu avec lequel on le répétait et la faveur grandissante qui l'accueillait dans le public, malgré l'absence des commentaires, m'ayant à la longue imposé son prestige, je me laissai persuader qu'il pourrait bien tout de même signifier quelque chose, et je résolus de le soumettre à un examen spécial dont je pourrais faire profiter ceux qui, comme moi, à force d'entendre proclamer de tous côtés et par tant de bouches que nous sommes solidaires, seraient bien aise d'apprendre un peu *comment* nous le sommes *et ce qui en résulte*.

***

Je me suis, en premier lieu, renseigné sur l'origine de la notion. D'aucuns prétendaient qu'elle est une conquête récente dont personne, avant nos penseurs modernes, n'avait eu le plus léger pressentiment. Il est certain que le spiritualisme de Kant, qui a si longtemps étendu sur les esprits l'ombre glaciale de son impératif catégorique, ne permettait guère de concevoir ce rapport de dépendance réciproque (c'est ainsi que les manuels définissent la solidarité) qui fait de tous les vivants une chaîne continue où la liberté n'est représentée que par le mouvement limité des anneaux jouant les uns sur les autres. Kant voyait dans le *moi* une substance inattaquable, pareille à ce marbre de Carrare dont parle Musset, qu'on peut, du moins il le prétend, plonger impunément dans tous les bourbiers. Grâce à cette sorte d'imperméabilité, la personne ne dépend que d'elle seule, et il ne peut être question pour elle que d'une solidarité intérieure entre ses déterminations spontanées. Elle est tout ensemble incommunicable et impénétrable, comme aiment à le répéter les aristocrates de la littérature et les poètes incompris. Mais cette idée du *moi* rigide, immuable et fermé a dû être abandonnée, car elle ne tenait pas devant l'observation des faits. L'hypnotisme apparut. Il nous révélait qu'on pouvait entrer dans ce *moi* soi-disant autonome comme au moulin, forcer notre demeure malgré tous les verrous, nous enlever nos pensées les plus chères, nos sentiments les plus sacrés pour les remplacer par les sentiments et les pensées contraires, sans aucune résistance de notre part, voire même avec le plus facile acquiescement de notre volonté. Et

comme notre amour-propre essayait de se ressaisir, sous prétexte que des cas pathologiques ne prouvent rien, les psychologues intervinrent. Ils nous démontrèrent qu'il n'était pas nécessaire, pour obtenir de si étranges résultats, de nous envelopper de passes fascinatrices; que le phénomène d'expérience n'était que le grossissement d'un phénomène quotidien; que nos voisins, nos amis, le premier venu, les écrivains ou les journalistes à la mode, ceux-ci par le prestige de la célébrité, ceux-là à la faveur de l'affection ou de l'antipathie qu'ils nous inspirent, remplissent auprès de nous, à l'état normal, le rôle de magnétiseur, si bien que la vie sociale consiste, en fin de compte, à se suggestionner mutuellement. Que devenait notre *moi*, dans cette ruine de son indivisibilité? Il n'était plus qu'une petite feuille tombée dans le ruisseau qui s'arrête, repart, s'arrête encore, accrochée à toutes les aspérités de la rive, tantôt sur les fleurs et tantôt sur la boue, au gré du courant.

Telle était la conclusion des philosophes. Cependant, au moment où ils faisaient une si navrante constatation, ils tiraient du malheur même qu'ils enregistraient une compensation inattendue. Si nous étions dépendants les uns des autres, ne pouvions-nous pas nous servir de cette dépendance pour nous entr'aider et transformer l'entrave en soutien? Nous n'étions pas libres, du moins autant qu'on le croyait jadis, mais nous étions solidaires. La perte était atténuée par un gain; la leçon de modestie devenait une promesse de charité. Ainsi le mot de solidarité a été l'euphémisme destiné à couvrir ce que pouvait avoir de décourageant celui de fatalité, et comme le synonyme scientifique de fraternité universelle.

Ce fut la genèse du terme et la raison de la faveur qu'il obtint : il était donc naturel de faire honneur de la notion qu'il exprimait aux sages de notre temps. Mais les mots sont toujours devancés par les idées, et celle de solidarité est plus ancienne qu'on ne pense.

Le premier qui l'ait conçue et prêchée clairement est incontestablement l'apôtre saint Paul. En plusieurs endroits de ses écrits, il répète avec une insistance significative cette affirmation précise et brève comme une formule : « Nous sommes tous les membres d'un seul corps. » Cette pensée le domine et l'obsède au point de se glisser sous sa plume à travers les arguments qui lui sont le plus étrangers, et telle est en définitive la place qu'elle occupe et la portée qu'elle a dans son enseignement qu'on pourrait, en rapprochant les passages où il l'expose, composer tout un traité sur la solidarité que ne désavouerait pas un philosophe d'aujourd'hui.

La première conception de la solidarité est donc chrétienne. Il est vrai que pendant dix-huit cents ans les disciples de saint Paul n'en ont guère tiré parti et que maintenant encore les divisions où ils se complaisent nous obligent à constater qu'ils sont très loin de la comprendre; mais il ne faut pas oublier qu'il en est des grandes choses de l'esprit comme de ces fleuves qui, à peine sortis de leur source, disparaissent sous terre, faute de trouver au dehors une pente favorable, pour reparaître plus loin et féconder la plaine de leurs eaux clarifiées dans l'ombre. Les innovations d'un siècle ne sont le plus souvent que la mise en pratique de théories très vieilles qu'avaient méconnues les âges précédents. Ce n'est pas la première fois que les hommes ont transmis un trésor qu'ils ne pouvaient apprécier et porté un flambeau qui ne les éclairait pas.

*
* *

Si de l'origine de la notion nous passons à celle du fait lui-même, nous rencontrons une autre erreur qui a été commise dès qu'on s'est mis à parler de solidarité. C'était, pensait-on, le signe distinctif des groupes humains les plus perfectionnés, dont on devait pouvoir fixer l'apparition par une date aux débuts de la civilisation. En réalité, il n'en est rien. Qui dit solidarité dit société. Or la société n'est nullement supérieure ou contraire à la nature, comme le croyaient Hobbes et Rousseau, mais la nature même. On a trop insisté sur la lutte pour l'existence. Depuis le fameux livre de Darwin, qui le premier l'a formulée assez clairement pour en vulgariser la connaissance, c'était à qui renchérirait sur ce thème à la mode, et comme il était logique d'étendre à notre espèce ce qui apparaissait comme une nécessité physiologique, on nous rabattit les oreilles du *struggle for life*, tantôt pour armer notre courage dans le conflit des concurrences inévitables, tantôt pour détourner notre cœur des compassions inutiles. Eh bien, sans oser accuser de mon propre chef la grande autorité de Darwin d'avoir laissé dans l'ombre un fait tout aussi important, pour l'avoir méconnu, je crois cependant qu'on pourrait utilement compléter sa doctrine en mettant en lumière le *concours pour la vie*, qui, autant que la *lutte pour la vie*, caractérise les existences inférieures; qui s'affirme à mesure qu'on monte les degrés de l'évolution et qui, par conséquent, devrait l'emporter dans l'humanité sur les instincts de combativité barbare. Pour le démontrer, on n'aurait que l'embarras de choisir les exemples, depuis l'éponge composée d'animaux différents, qui se sont associés à tel point qu'ils ont perdu leur personnalité, et d'individus sont devenus fonctions, jusqu'aux sociétés d'abeilles, de fourmis, aux républiques d'oiseaux, aux hordes des rongeurs, sans oublier les phénomènes si curieux du commensalisme, où le plus faible rend service au plus fort pour en recevoir protection et nourriture. Partout on verrait des êtres qui n'ont qu'un but : assurer leur conservation et leur extension et qui, pour l'atteindre, se rapprochent et forment bloc dans la plus étroite solidarité.

Ce n'est pas ici le lieu de développer cet argument. Je me contenterai seulement de renvoyer le lecteur,

s'il tient à d'exactes informations sur ce sujet, aux excellents ouvrages de MM. Espinas et Perrier (1). Ils lui prouveront surabondamment que la solidarité est une loi de la vie universelle, antérieure à l'humanité, contemporaine de l'origine même des choses, qui régit toute l'évolution animale, et qui, en deçà, dans les profondeurs du cosmos, a présidé à la constitution chimique des mondes. Il ne nous reste plus qu'à rechercher quelles sont les formes spéciales ou analogues qu'elle présente dans les sociétés humaines.

***

Quand on essaye de retrouver les liens de solidarité qui unissent l'humanité dans le temps, la première impression est cette sorte d'épouvante que Pierre Loti exprime si admirablement chaque fois qu'il évoque l'idée de la disparition des êtres innombrables qui nous ont précédés, de tout le passé mort que nous ne connaissons pas. Dans une de ces antiques maisons de famille où s'écoulèrent les vies des lointains ancêtres, il semble que plus rien d'eux n'est resté à leurs descendants que les portraits qui s'effacent dans les cadres dédorés, sous une vitre moisie, les pastels incolores qui donnent à leur image blême je ne sais quoi d'effaré et de suppliant. Là pourtant ils ont souffert, aimé, pensé; ces meubles Louis XV ou Louis XVI ont été les témoins de conversations brillantes, de drames poignants; mais s'ils conservent encore la trace des mains qui les ont frôlés, ils n'ont point gardé celle des âmes. Que sont devenus les sentiments, les vices, les vertus des hommes et des femmes qui vécurent sous ce toit, entre ces murs encore debout, marchèrent sur ces dalles de pierre? Tout ce qui était en eux, tout ce qui était eux est parti maintenant, s'est dissipé comme l'ombre que projetait leur corps aujourd'hui réduit en poussière.

Telles sont les réflexions mélancoliques et banales qui viennent à l'esprit du songeur méditant sur les existences écoulées, et il ne faut point s'étonner que les poètes ou les prédicateurs, auxquels on demande plus d'inspiration que d'exactitude, s'en soient servi pour nous démontrer l'inconsistance de la vie et le néant de nos ambitions; mais, si naturelles qu'elles soient, ces réflexions ne tiennent pas compte de la réalité. Rien n'est en somme moins vain que cette vie humaine où l'on ne voit, aux heures tristes, qu'une fumée légère, une fleur d'un jour, et il n'est pas vrai, malgré les Bossuet de la chaire, que nous ne soyons ici-bas que pour faire nombre, nous y sommes bien plutôt pour y faire la chaîne. Le passé n'est pas mort, et le présent contient l'avenir. Ce n'est pas seulement dans les hallucinations du spiritisme que les fantômes se dressent, ni dans les contes des petits enfants que sortent de l'ombre les revenants d'un autre âge : il y a des revenants moins chimériques, et s'ils aiment, eux aussi, comme ceux des légendes, à hanter les ténèbres, ce sont ces ténèbres intérieures où se forme notre *moi* secret. Ils sont là, depuis les aïeux en perruque poudrée, les héros obscurs ou connus des batailles historiques, guerriers, bourgeois et vilains de la vieille France, ceux dont nous ne savons même pas les noms, les bons et les mauvais revenants, ramenés par l'obsédante hérédité et de capricieux atavismes. Et tous, on pourrait les retrouver dans l'être que nous sommes, dans les mystérieuses combinaisons mentales d'où sont sortis les facultés et les talents, dans les traits particuliers de la physionomie, dans la démarche, les tics, les marques singulières dont on se fait une originalité, sans se douter qu'elles sont la reproduction d'un type très ancien, dans les signes imperceptibles, mais tenaces, qui conservent les ressemblances de famille ou de race, dans ces visions subites de la mémoire, comparables à des bouts de fil luisant tout à coup sous une lumière de rêve, mais dont les commencements appartiennent à d'autres cerveaux actuellement desséchés, lignes égarées de leur histoire tombées dans la nôtre; et au milieu de cet amas de legs, qui constitue précisément la solidarité entre les générations successives, il faut pourtant se retrouver, ajouter ou retrancher à l'encombrant héritage, profiter du jeu restreint de notre anneau pour imprimer à ceux qui viendront s'y ajuster une direction favorable. Car ce que sont pour nous nos ancêtres, nous le serons pour nos descendants; nous revivrons en eux physiquement et moralement, nous serons leurs revenants à notre tour, et leur existence sera, quoi qu'ils fassent, solidaire de la nôtre pour leur bonheur ou pour leur perte.

***

Si la solidarité n'affectait pas d'autre forme que celle que nous venons de décrire, on pourrait appliquer aux membres de l'humanité la définition des lignes parallèles : ils se côtoieraient sans se rencontrer jamais, et l'orgueil de famille, qui est le plus antisocial des ridicules, trouverait dans les faits sa justification. Mais à l'évolution et à l'hérédité qui manifestent la solidarité dans l'ordre des durées viennent s'ajouter des liens latéraux qui la manifestent dans le même temps entre les contemporains. Comme si la nature s'était défiée du soin que prendraient les hommes de leurs propres intérêts, elle s'est servie de deux moyens opposés pour les unir : leurs ressemblances et leurs diversités. Il paraît difficile, en effet, d'échapper à cette double prise qui nous ramène les uns vers les autres : l'*imitation*, qui procède de la similitude de nos besoins, et la *division du travail*, qui procède de la différence de nos aptitudes.

(1) *Les Sociétés animales*, par Espinas ; *les Colonies animales*, par E. Perrier.

J'ai déjà parlé ici même de l'imitation à propos du livre suggestif de M. Tarde. Je ne puis qu'y renvoyer le lecteur; il y trouvera de nombreuses applications au sujet qui nous occupe. Je lui conseille surtout de méditer le chapitre où il est question d'une des lois les plus singulières de l'imitation, et par conséquent de la solidarité qu'elle exprime : je veux dire la loi de l'imitation du supérieur. N'en déplaise aux niveleurs, on est, en effet, obligé de constater que la solidarité, dans le domaine social comme dans le domaine organique, a des procédés tout à fait aristocratiques. L'imitation qu'elle emploie pour amalgamer les individus s'effectue presque toujours de haut en bas. L'exemple descend et ne remonte pas, sauf par accident. Celui qui est imité est celui qui est ou paraît supérieur, quel que soit d'ailleurs le gouvernement, car il existe toujours des supériorités, celle de la noblesse ou celle de l'argent, celle du pouvoir ou celle de l'art et de la pensée. Or, dans tous les siècles, l'inférieur a calqué sa vie sur celle de ses maîtres, sans aucune contrainte de leur part, et souvent malgré eux. De là ces lois somptuaires édictées pour s'opposer à l'entraînement de l'imitation et rompre la solidarité funeste qu'elle composait de proche en proche; ces ordonnances de 1543 à la Ligue, destinées à empêcher l'irradiation des coutumes ruineuses, l'usage des draps d'or, des cartes à jouer, etc.; de là, à chaque époque, pour la même raison, la contagion, du plus grand au plus petit, de toutes les erreurs et de toutes les corruptions du premier.

Il me semble que le moraliste pourrait tirer de cette observation d'utiles remarques à l'adresse de ceux qui, par leur situation, peuvent ainsi disposer de la solidarité dont ils forment le point d'attache, lui imposer à volonté un caractère nuisible ou favorable au progrès. On a beaucoup parlé, en ces derniers temps, de réformer les lois pour endiguer les passions de la foule, mais, comme on l'a dit avec raison, ce sont aussi les mœurs qu'il faudrait réformer; et le meilleur moyen d'en préparer l'assainissement serait d'apprendre à l'élite du corps social que c'est d'elle que la masse, à son insu, reçoit l'impulsion directrice, qu'elle est comme un château-d'eau moral d'où coule en cascades d'imitations, de degrés en degrés, jusqu'aux derniers bas-fonds, la source du bien et du mal. Les vices du peuple! on connaît l'antienne. Les uns y voient le résultat prévu de la déchristianisation, les autres la conséquence d'une mauvaise politique. Il faudrait avoir le courage de reconnaître que ces vices, appétits démesurés de luxe et de bien-être, dont l'accumulation, produite par l'impossibilité de les satisfaire impunément, se décharge en coups de foudre dans les crimes de l'anarchie, sont tous venus, suivant la marche des imitations, en vertu d'une indissoluble solidarité, des exemples donnés par ceux qui possèdent à ceux qui ne possèdent pas.

*
* *

J'ai dit que la nature avait utilisé un dernier moyen pour solidariser les individus : ce moyen, plus particulièrement efficace dans notre civilisation industrielle, est la *division du travail*. Quand les sociétés humaines devinrent plus compactes, elles perdirent cette homogénéité qu'a si bien expliquée M. Fustel de Coulange dans la *Cité antique*, homogénéité qui résultait de l'absence de toute liberté personnelle, de tout génie inventif, et que l'État, représentant officiel de la conscience collective, maintenait strictement par la subordination étroite des citoyens dans les plus petits détails de leur existence. Cette homogénéité dissoute, la solidarité ne devait pas disparaître avec elle; elle se reconstitua aussitôt, grâce à un élément d'un autre ordre plus souple, plus actif, qui fut la division du travail. Les hommes se différencièrent; mais sans pourtant s'isoler, ni s'opposer les uns aux autres. Ils partagèrent les fonctions pour rester en paix, comme ces ving espèces d'insectes dont parle Darwin, qui vivent dans les meilleurs rapports sur le même chêne, parce que les uns se nourrissent de l'écorce, les autres des feuilles, d'autres des racines. Il ne faudrait pas, néanmoins, se figurer qu'il y ait eu dans ce partage une sorte de préméditation : cette opinion nous ramènerait par un détour à l'impossible théorie du contrat, depuis longtemps abandonnée. Dans cette évolution de la solidarité massive qui caractérise les sociétés primitives à la solidarité organique, qui est le propre des sociétés supérieures, une large part doit être faite aux circonstances et à un vague instinct de conservation. L'accroissement de la population la répandait sur une surface géographique plus étendue, la nature du sol exploité établissait tout naturellement celle des métiers. Il est probable cependant que, dans la même contrée, une lutte a présidé à la division du travail : les plus forts ont dû choisir les occupations les plus avantageuses; mais bientôt la lutte s'est résolue en secours. Chacun s'appliquant à une seule besogne a compris que si tous avaient besoin de lui, il avait, lui, besoin de tous; le guerrier a senti les liens qui l'unissaient à l'agriculteur pour sa subsistance, et l'agriculteur ceux qui l'unissaient au guerrier pour la défense de son champ, les mains du corps social ont reconnu qu'elles ne pouvaient se passer du cerveau qui les dirigeait, et celui-ci n'a point méprisé les instruments dociles et nécessaires de ses inventions, et peu à peu les unités se sont hiérarchisées en se coordonnant, pour former cette assistance mutuelle de toutes les spécialités qui constitue la force de la vie sociale actuelle et assure ses progrès à travers les temps.

Il est vrai que la lutte peut reparaître, et il faudrait fermer les yeux pour ne point voir que le monde moderne passe à cet égard par une crise redoutable dans laquelle la solidarité qui faisait sa grandeur semble gravement

compromise. Le conflit peut se produire, comme au temps où le partage de l'activité dépendait de l'issue d'une guerre entre deux peuples. Le travail peut entrer en antagonisme avec le capital, l'ouvrier se séparer du patron, les grèves éclater, les mains dire à la tête : « Nous n'avons pas besoin de toi », la question sociale se dresser comme le sphinx d'Œdipe, posant à tous son angoissante énigme, et dévorer les nations qui ne parviendront pas à la résoudre. Faut-il accuser la division du travail, et recommencer l'œuvre des siècles pour aboutir à une nouvelle répartition des fonctions fondée sur la défaite des uns et la victoire des autres, après une épouvantable mêlée de toutes les classes? Il suffirait de remarquer et de faire comprendre à ceux qui ne reculent pas devant une semblable perspective, que le désordre dont ils se plaignent ne vient pas de la division du travail, mais seulement des formes morbides qu'elle affecte quand elle manque à certaines conditions matérielles et morales. Deux conditions paraissent essentielles pour conserver à l'union des intérêts sa cohésion et sa vitalité et empêcher la solidarité qui en procède de se désagréger : la contiguïté et l'activité. Il faut que les travailleurs soient en contact immédiat et visible, que l'ouvrier connaisse ses collaborateurs, que l'inférieur vive auprès de ses supérieurs, qu'il les sache à la besogne à ses côtés, et non dans l'éloignement et le repos apparent d'un conseil d'administration inconnu et impersonnel. Dans l'existence physiologique, il y a paralysie générale, quand chaque cellule est séparée des voisines par une substance inorganique. De même la vie sociale est en souffrance quand en elle s'accumulent les parties mortes, les intermédiaires superflus, les emplois inutiles, les complications bureaucratiques qui s'interposent du haut en bas dans les relations des agents du travail social. Il faut que toutes les pièces de la machine soient fortement ajustées, les écrous serrés, les matières étrangères enlevées. Sans doute, il y a dans toute machine des courroies de transmission ; mais il est indispensable que ces courroies agissent et soient tendues pour recevoir et communiquer le mouvement initial. Plus de sinécures, de parasitisme, ni de dilettantisme. Chacun doit avoir un rôle et le remplir. Le paresseux qui se réserve, l'égoïste qui se refuse, le pessimiste qui se retire, voilà les ennemis sociaux, voilà les anarchistes responsables, car ils sont les perturbateurs de cette division du travail qui a élevé l'humanité de la solidarité inerte des âges barbares à la solidarité vivante de notre temps et produit toutes les merveilles de la civilisation moderne.

*
* *

L'exposé rapide que nous venons de faire nous permet maintenant de répondre à la première question formulée au début de cet article : qu'est-ce que la solidarité? Elle est, croyons-nous, un fait vital, une loi universelle destinée à assurer la conservation et l'évolution des êtres, qui s'exprime, dans le temps, par l'hérédité, dans l'espace, par l'imitation et la division du travail, faisant ainsi concourir d'une part la ressemblance des sentiments et des besoins, de l'autre la diversité des fonctions et l'inégalité des capacités au progrès collectif de la masse sociale, et à sa marche en avant vers le but inconnu qui lui est assigné.

De cette constatation naît une seconde question : que résulte-t-il de ce fait?

Nous répondrons : *un devoir*. De même que l'idéal est dans la réalité, sous forme latente et obscure, et que l'écrivain, le peintre ou le sculpteur a pour mission de l'en dégager en suivant les indications sommaires qu'elle lui donne, de même le devoir est dans les choses, ce qui doit être dans ce qui est, et la morale comme l'esthétique peut être définie : l'homme ajouté à la nature. Il nous semble qu'ainsi entendue la solidarité sera complétée, perfectionnée, et au besoin épurée par la pensée qui en prendra conscience, et que, par là, tous les domaines de l'activité ou du savoir, qu'il s'agisse, comme nous le verrons, de littérature, d'éducation, de psychologie criminelle, ou de philanthropie, peuvent profiter de l'application des principes qui en découlent. Si la solidarité est un fait dominateur, originel, si bien lié à celui de la vie qu'on le retrouve en toutes ses manifestations, et qu'il en apparaisse comme la condition suprême, le désordre ou l'erreur, dans toutes les sphères du travail humain, doivent nécessairement provenir de l'ignorance inconsciente ou voulue de ce fait inéluctable, et, par contre, l'ordre, la vérité et la beauté doivent être la récompense de toute œuvre d'imagination, d'observation ou de volonté qui en tient compte, en relève la direction et sait en pratiquer les conseils.

Prenons, pour premier exemple, la littérature. Il est de bon goût, dans un certain nombre de cénacles, de ne peindre que des êtres d'exception, les seuls qui paraissent dignes d'étude. Des complications singulières de psychologie, des circonstances destinées à faire agir les personnages au rebours de tout le monde, des souffrances bizarres, des états d'âme extraordinairement subtils quand ils ne sont pas monstrueux, tels sont les thèmes sur lesquels par horreur du *déjà fait* s'exercent quelques esprits distingués d'ailleurs, mais qu'aveugle la préoccupation systématique de prendre le contre-pied de la vie et de la pensée générale. D'autres vont plus loin, et renonçant à décrire aucun de leurs semblables, sous prétexte que l'homme est étranger à l'homme, ou comme ils le disent *intransmissible*, se contentent, — avec, oh! combien de satisfaction, — de se décrire eux-mêmes, après s'être abominablement défigurés, pour qu'il soit bien prouvé qu'ils ne ressemblent à personne.

De cette méthode, ou de cette affectation, est sortie une littérature malade, rachitique, celle de Baudelaire, de Huysmans, de M. Barrès et des décadents. Il n'en

est pas qui fasse plus cavalièrement abstraction de la réalité et qui la contredise davantage. Non, il n'est pas vrai qu'il y ait des êtres si exceptionnels, si corrompus ou si raffinés qu'on ne puisse retrouver les liens de solidarité qui les unissent au reste des hommes, et quand le poète dit aux étoiles :

> Je vous comprends!
> Car vous ressemblez à des âmes.
> Ainsi que vous, chacune luit
> Loin des sœurs qui semblent près d'elle.

il se trompe deux fois; la comparaison pourrait se retourner, et plus exactement signifier tout le contraire. De même que les étoiles, si éloignées qu'elles soient les unes des autres, sont pourtant reliées entre elles à travers l'espace infini, par le double rapport de l'attraction moléculaire et de leur identité de composition chimique, de même les âmes constituées, elles aussi, comme les corps célestes, sur le même plan, conservent de leur origine commune des ressemblances et des affinités réciproques qu'on peut ne pas apercevoir dans l'illusion d'un pessimisme orgueilleux, mais qu'on ne peut abolir, car elles sont la raison de leur existence. Quand ces affinités et ces ressemblances viennent à disparaître, l'homme disparaît avec elles, il se tue ou devient fou.

Mais une semblable littérature, en méconnaissant la solidarité, ne se méprend pas seulement sur la réalité, elle se méprend aussi sur ses propres intérêts et se prive du prestige des grandes œuvres d'art, lesquelles ne réussissent précisément qu'autant qu'elles font appel au sentiment social pour le réveiller et nous donner à sa faveur conscience d'un accroissement de notre vie personnelle. Il pourrait y avoir là une règle de critique qui servirait à juger leur importance respective.

N'est-ce point cette règle, d'ailleurs, qu'un juge éprouvé dans la matière exposait ici même, il y a quelque temps? N'est-ce point elle que M. Brunetière recommandait en prouvant que l'excellence et le caractère essentiel de la littérature française ont toujours été d'être *sociale* ou *sociable*, de chercher, non point à imposer au public l'individualité de l'écrivain, mais de la lui faire oublier en cherchant à mettre en lumière ce que l'homme a de collectif, de plus humain en somme, et à rendre ainsi au lecteur, selon le mot de La Bruyère, ce qu'il lui a prêté? C'est au nom de ce principe qu'il ne saurait y avoir de littérature vraiment digne de son rôle dans une œuvre où tout ce qui est commun entre des êtres civilisés est montré en dissolution, où leur solidarité se désagrège en pourriture, que M. Brunetière a combattu, on se souvient avec quelle éloquence, quelques adeptes de l'art pour l'art, quand ils ont voulu ériger l'auteur des *Fleurs du mal* en maître glorieux de la pensée contemporaine.

La mesure de la supériorité de l'art est donc tout entière dans la part plus ou moins grande qu'il fait à la solidarité humaine. Les exemples viennent corroborer la justesse de cette théorie. Pourquoi certaines œuvres d'un passé lointain ont-elles duré : les tragédies de Racine, les comédies de Molière, Manon Lescaut, etc.? Parce que, malgré la différence des époques, elles nous retracent l'homme que nous sommes toujours, c'est qu'elles affirment la solidarité des générations à travers les siècles, et que rien ne nous est plus agréable que d'avoir la preuve de cette continuité morale. Prenez maintenant les meilleures œuvres d'aujourd'hui, celles, entre autres, de Pierre Loti. Certes, Loti se donne beaucoup de peine pour nous rendre sensibles les diversités et les distances qui séparent les races ; mais cette précaution n'est qu'une habileté qui fait ressortir davantage par le contraste les ressemblances, autrement dit la solidarité profonde qui, sous les mouvantes et changeantes surfaces, efface ces différences et supprime ces distances effroyables. Cette accumulation de détails exotiques, les mots d'un idiome inconnu, l'évocation constante de toute la terre qu'il met entre nous et ses personnages, ces procédés de dépaysement ne servent en définitive qu'à augmenter notre agrément, en ajoutant à la satisfaction de connaître celle de reconnaître, quand, dans le décor extraordinaire pour nous, l'écrivain fait vivre très simplement une âme sœur de la nôtre. Rarahu et Azyadée ont beau se vêtir de costumes excentriques ou accomplir des actions singulières, les petites amies de Loti sentent, aiment et souffrent comme toutes les femmes, et c'est grâce à cette découverte inattendue qu'elles nous plaisent infiniment et survivront à des créations plus compliquées. Il y a là pour le lecteur une jouissance comparable à celle qu'éprouvent deux voyageurs, originaires du même pays, quand ils se rencontrent au delà de ses frontières ; plus grand est leur éloignement de la patrie commune, mieux ils aperçoivent leur solidarité fondamentale de sentiments et de coutumes, et la nouveauté de tout ce qui les entoure concourt elle-même à leur faire reconnaître et goûter le charme de leurs ressemblances.

Que l'écrivain nous fasse quitter notre foyer social pour nous introduire par l'imagination en toutes les demeures dont nous n'avons jamais franchi le seuil ; qu'il soit démocrate et nous conduise dans les assommoirs et dans des bouges, aristocrate et mondain et nous ouvre des boudoirs élégants; qu'il nous montre dans la langue, le costume, les habitudes des personnages, les modifications qu'y impriment l'éducation spéciale, les marques et les vices du métier ; qu'il nous transporte à toutes les extrémités du monde et d'un siècle à un autre, — nous lui saurons gré de varier ainsi les spectacles et de nous arracher à la monotonie ou à l'égoïsme de notre vie personnelle, mais à une condition toutefois, c'est que, si différenciés par les dehors qu'apparaissent les êtres qu'il évoque, il maintienne le

lien d'humanité qu'ils ont avec nous, et que, dans les grandes crises qui égalisent toutes les conditions, nous sentions notre cœur souffrir dans leur poitrine, notre sang couler dans leurs veines, les germes de toutes les vertus que nous possédons ou que nous nous attribuons fleurir en eux, notre âme gémir, succomber, se relever avec la leur dans une perpétuelle solidarité. A ce prix seul est l'intérêt, et j'ajoute la grandeur du rôle que pourrait jouer la littérature. Elle pourrait être l'Asmodée de la fraternité, et comme la médiatrice des classes. Quelles ne seraient pas sa valeur et sa récompense, si, en nous démontrant l'identité substantielle qui, en dernière analyse, subsiste entre les êtres, malgré les diversités et les dégradations extérieures, elle nous apprenait à répondre avec Victor Hugo aux dédains de celui qui est en haut, comme aux défiances de celui qui est en bas : « Nul de nous n'a l'honneur d'avoir une vie qui soit à lui. Ma vie est la vôtre, votre vie est la mienne, vous vivez ce que je vis. Prenez donc ce miroir et regardez-vous. Ah ! insensé, qui crois que je ne suis pas toi ! »

CH. RECOLIN.
(*Jean Honcey.*)

(*La suite prochainement.*)

LE TRAIN DE L'ONCLE SAM

I.

WASHINGTON.

Le 21 juillet dernier, à six heures du soir, le secrétaire de la Trésorerie, l'honorable J. Foster, remontait l'une des grandes artères de Washington-City, la Pensylvania-Avenue, se rendant à ses bureaux. Il sortait de la Maison-Blanche, où le conseil des ministres, présidé par le secrétaire d'État, s'était prolongé plus que de coutume. A sa démarche ralentie, à l'indifférence taciturne avec laquelle, lui d'ordinaire accueillant et causeur, il répondait aux saluts, on le devinait soucieux, et, de fait, il avait sujet de l'être.

C'en était fini des beaux jours de 1886, où le Trésor regorgeait d'or et d'argent, où, dans les hautes caves de son ministère, s'entassait 1 125 millions de numéraire, que l'on ne savait plus comment en faire sortir, après avoir payé la dette flottante, remboursé les bons du Trésor et réduit la dette consolidée. Les temps étaient changés; les recettes diminuaient, les dépenses grossissaient, le bureau des pensions militaires et civiles absorbait des sommes énormes et l'encaisse métallique baissait à vue d'œil. Aussi le conseil avait-il décidé, sur le rapport de l'honorable J. Foster, de faire transférer à la sous-trésorerie de New-York l'or que l'on venait de frapper, pour le compte de l'État, à l'Hôtel des Monnaies de San-Francisco. C'était une somme de 20 millions de dollars, 100 millions de francs, que le ministre des finances devait déplacer.

Il n'y avait rien là, semble-t-il, qui fût de nature à le préoccuper. Les espèces étaient à San-Francisco, à l'autre extrémité de la grande voie ferrée qui relie les États du Pacifique à ceux de l'Est; il ne s'agissait que de les charger sur un train et de les amener à New-York. Un télégramme à lancer, et quelques jours plus tard on recevrait l'envoi. Mais il n'en allait pas tout à fait ainsi; l'honorable J. Foster le savait bien et, chemin faisant, il avisait à ce qu'il devait faire. Rien ne pressait, d'ailleurs, il avait du temps devant lui; quelques millions, vers le 10 août, suffiraient, le reste pouvait attendre. Irrésolu et perplexe, il regagna la Trésorerie et donna l'ordre de faire appeler le capitaine James Clark, surintendant du service postal.

Vétéran de la guerre de Sécession, sur les champs de bataille de laquelle il s'était distingué par son intrépidité et son sang-froid, James Clark, maintenu sur les cadres de l'armée régulière après le licenciement des volontaires, avait eu depuis, en sa qualité de commandant d'un détachement de *scouts* ou d'éclaireurs, maille à partir avec les Indiens d'abord, ensuite avec les bandits du *Border* mexicain, ceux des frontières du Canada, enfin avec cette redoutable population de coureurs des prairies, pillards déterminés qui hantent encore les solitudes du Nord-Ouest, vivant de vols et de rapines, toujours prêts à jouer leur vie et tenant à honneur de mourir « dans leurs bottes ». Il les connaissait, et eux aussi le connaissaient bien. Ç'avait été longtemps, entre eux et lui, une guerre au couteau; il en portait les marques, mais ceux qui les avaient faites n'étaient plus de ce monde. Lors de la construction de la voie ferrée d'un océan à l'autre, James Clark avait reçu la mission de maintenir l'ordre parmi ces équipes de milliers de terrassiers recrutés en Asie, en Amérique, en Europe et en Océanie. Sa main de fer pesa lourdement sur eux; mais s'il était dur aux autres, il l'était aussi à lui-même, et, en outre, toujours juste et impartial; aussi, cette grande œuvre achevée, lui offrit-on le poste de surveillant général, il accepta et remplit ces fonctions jusqu'au jour où le gouvernement le nomma surintendant du service postal.

L'honorable J. Foster le connaissait de longue date. Il savait pouvoir compter sur son zèle et sur sa discrétion; il lui exposa l'affaire. En l'écoutant, la figure du vieux routier devenait grave; la mission dont le secrétaire de la Trésorerie l'entretenait n'était évidemment pas de son goût. Il se tut cependant jusqu'à ce que le ministre lui eut dit en terminant que c'était à lui qu'il entendait la confier.

— Vingt millions de dollars, dites-vous, monsieur le secrétaire ?

— Oui, vingt millions en or.

— C'est une lourde responsabilité.

— Allons, Clark, vous n'en êtes pas à vos débuts; vous avez entrepris et mené à bien des tâches plus difficiles.

— C'est possible, mais il ne s'agissait pas d'argent. J'y allais de ma peau, mais non de mon honneur.

— Il n'est pas en jeu, Clark... Je vous donne d'ailleurs carte blanche quant au choix des hommes et quant aux mesures à prendre.

— Les hommes... ce n'est pas là ce qui m'embarrasse. J'en ai, des meilleurs et des plus sûrs, dont je réponds comme de moi-même; mais... c'est le secret qui sera difficile à garder.

— Vous l'estimez nécessaire?

Les lèvres de Clark esquissèrent un sourire légèrement ironique.

— Vous n'en doutez pas, monsieur le secrétaire? Vous savez, comme moi, qu'avant-hier le train-poste du Sud a été *visité* à Fresno par sept individus masqués; qu'ils ont dévalisé le fourgon aux valeurs, laissé Stone et Davies pour morts, logé deux balles dans le corps de Bradley et emporté 26 000 dollars en lingots, — que les journaux de San-Francisco les avaient obligeamment avisés qu'ils trouveraient dans la caisse.

— Et pas un des passagers n'a prêté main-forte à ces braves gens?

— C'est encore heureux qu'ils n'aient pas aidé les voleurs. Et puis, pourquoi auraient-ils risqué leur vie? L'affaire ne les regardait pas; il faut être juste. Tout était fini avant qu'ils eussent pu intervenir. J'ai fait mon enquête et je sais à quoi m'en tenir. Deux hommes masqués, le revolver au poing, surgissaient comme des spectres aux côtés du mécanicien et du chauffeur et leur intimaient l'ordre de ralentir la marche du train. Bradley, qui fit mine de refuser, en fut pour ses deux balles. Pendant ce temps, cinq autres bandits pénétraient dans le fourgon aux valeurs, se ruaient sur Stone et sur Davies, qui n'eurent même pas le temps de saisir leurs pistolets, les terrassèrent et les bâillonnèrent, vidèrent la caisse et, par un coup de sifflet, avisèrent leurs compagnons, sur la machine, que le coup était fait et que le train devait s'arrêter. Cinq minutes plus tard, ils disparaissaient dans les bois, sans que les voyageurs endormis soupçonnassent seulement ce qui venait de se passer. Pour un coup bien monté, c'en est un, et je suis sûr que William Lane a tout manigancé. Il me le revaudra.

L'honorable J. Foster fronçait le sourcil. Les faits, tels que les racontait Clark, étaient exacts, et cette affaire de Fresno n'était que la suite d'une longue série de vols commis depuis quelques mois sur les lignes de l'Ouest, avec une audace sans pareille. Pas une semaine ne s'écoulait sans que l'on entendît parler de trains dévalisés en rase campagne, de jour ou de nuit. Comme les bandits ne s'attaquaient pas aux voyageurs, ceux-ci n'avaient garde de prendre parti. En fait, l'irruption était d'ordinaire si brusque, si imprévue, l'affaire si rapidement menée, que les passagers l'ignoraient le plus souvent jusqu'à la station suivante, où les hommes d'équipe recueillaient les blessés et ramassaient les morts. On ne pouvait cependant pas faire garder tous les trains. On l'avait essayé, pour quelques-uns, mais sans grand succès. Entre Julesburg et le fort Sedgwick, un train spécial, porteur de 70 000 dollars destinés à la paye des troupes fédérales, sous les ordres du général Potter, avait culbuté du haut en bas d'un remblai, les rails ayant été enlevés; quatre wagons brisés et sept soldats tués étaient le bilan de cette nuit, dans la confusion de laquelle les 70 000 dollars de l'oncle Sam avaient disparu sans que l'on sût comment.

— Le secret, reprit M. Foster... si vos hommes sont sûrs, ils le garderont.

— Eux... oui; mais on n'empile pas des centaines de caisses d'or sur un train sans que les employés de la monnaie ne le sachent. A cela, pourtant, il y aurait remède... Je pourrais faire charger le numéraire par mes agents, de nuit, en dehors de la gare. Mais il est des curieux qu'on ne peut museler.

— Lesquels?

— Ces damnés reporters... Pardon, monsieur le secrétaire, mais quand je pense au mal qu'ils nous donnent, la patience m'échappe. Je les connais de longue date; quand j'étais de service dans l'Ouest, ils dépistaient nos plans, révélaient nos marches et le secret de nos opérations. La police elle-même n'a pas de pires ennemis. Tout ce qu'il importe de taire, ils le disent, ils l'impriment, ils le télégraphient, et ce seul chiffre de vingt millions de dollars, voyez-vous, fera sortir de terre tous les bandits de l'Ouest. Pour une somme pareille, ils feront l'impossible : dynamite et attaque à main armée, rails arrachés et ponts détruits. Ils enverraient, sans sourciller, cent de mes hommes, et moi avec, au fond d'un gouffre et, sur nos cadavres, ils se partageraient un butin qui les enrichirait à jamais. Songez donc, monsieur le secrétaire... vingt millions de dollars!

Le secrétaire de la Trésorerie y songeait bien, et Clark n'exagérait pas.

— Nous pourrions faire venir à raison d'un million par jour.

— Et courir vingt chances?... En ce cas, soyez sûr qu'il y aura un certain nombre de vos millions qui n'arriveront jamais à destination. Le risque sera le même, mais multiplié par vingt. Pour chacun de ces envois, il me faudra, à peu de chose près, autant d'hommes, soit, au total, un millier. Si j'espace les envois à raison d'un tous les dix jours, et que j'emploie les mêmes agents, ils seront sur les dents, leur vigilance s'usera et nos chenapans auront tout le loisir de préparer leurs coups. Enfin, nous en aurions pour sept mois de soucis et d'anxiété. Notre seule chance

me paraît être d'agir vite et de notre mieux.... Il me vient une idée : dédoubler le train postal le jour du grand coup, que nous tiendrions secret autant que possible, et faire précéder le train spécial par le train régulier qui le devancerait d'une heure.

— C'est l'exposer au danger.

— Évidemment... mais qu'y faire?

— S'il déraille, il vous barre la voie. Force vous sera de stationner à la merci des bandits.

— Non. Je ferais machine arrière. Et puis, j'entends blinder mes fourgons. Cinquante hommes qui n'ont pas froid aux yeux peuvent en tenir un bon nombre en échec derrière une armature de rails juxtaposés. Le danger le plus sérieux me paraît être la dynamite.

— Comment y parerez-vous?

— En marchant vite... Il n'y a pas parade à tout. N'étaient les reporters, je ne douterais pas du succès.

— Ne saurait-on les mettre sur une fausse piste en simulant un départ par la ligne du Sud?

— Nous n'y réussirons pas, monsieur le secrétaire. Cette engeance a des yeux derrière la tête.

— Enfin, vous acceptez, Clark?

— Entendons-nous bien, monsieur le secrétaire. Je n'accepte pas; j'obéis... Vous me donnez un ordre de service, je l'exécute de mon mieux. Toutes les précautions possibles seront prises, mais il nous faut aussi compter avec ce que les imbéciles appellent la chance.

— Vous ne croyez pas à la chance?

— En tant que conséquence de nos actes antérieurs, ignorés des autres, ou même oubliés de nous, si; mais pas autrement.

— Vous avez raison, Clark, et qui sait si cette chance-là ne vous servira pas mieux que toutes nos combinaisons? Au revoir. Partez pour San-Francisco sans prévenir personne ici. Ce soir, vous recevrez l'ordre que vous demandez et les pleins pouvoirs nécessaires. Vous avez, je vous le répète, carte blanche. Quand puis-je vous attendre?

— Du 5 au 10 août... si j'en reviens. Pas avant.

II.

SACRAMENTO.

Le 4 août suivant, la gare centrale de l'*Atlantic and Pacific Railway*, à Sacramento, offrait son aspect accoutumé. On formait le train pour New-York, cent douze heures de marche et mille lieues de parcours; on empilait méthodiquement les bagages; les voyageurs, place marquée et couchette retenue, arpentaient le quai, attendant l'heure. Par exception, les amis et les parents n'étaient pas admis, ce soir-là, à accompagner les partants jusqu'à leurs wagons. Un détachement de troupes à destination d'Ogden devait, disait-on, arriver de Bénicia pour prendre place dans le train, et les autorités militaires avaient sollicité cette mesure d'ordre pour prévenir tout encombrement. A la dernière heure, paraît-il, un contre-ordre du quartier général suspendait ce départ, mais on venait seulement de le recevoir, et le chef de gare n'avait pas cru devoir lever la consigne; aussi les contrôleurs ne laissaient-ils pénétrer sur le quai du départ que les voyageurs munis de billets.

C'était sans doute par suite de ce contre-ordre qu'un certain nombre de fourgons vides et clos stationnaient sur le quai parallèle. Ils étaient réservés aux troupes, disaient les hommes d'équipe, et, sur l'ordre du surintendant, ils les avaient remisés là. On y attelait, en effet, une locomotive qui devait ramener ce train tout formé au quartier général de Bénicia, d'où il partirait le lendemain. Aussi les deux quais offraient-ils un contraste complet; ici, tout était vie et mouvement; là, tout était silencieux et morne. Un observateur attentif eût pu remarquer, en outre, que l'accès du second train était soigneusement surveillé par deux agents dont les yeux vigilants notaient tout ce qui se passait sous la vaste halle vitrée. Ils n'étaient, d'ailleurs, pas les seuls à faire bonne garde, et lorsque le signal de monter en voiture fut donné, le contrôle des billets se fit avec une rapidité, mais aussi une vigilance inusitée. Ceux qui s'en acquittaient étaient gens experts, habiles à lire une physionomie, à classer et étiqueter leur homme. Tous les voyageurs, sembla-t-il, étaient en règle, car à l'heure réglementaire les portières claquèrent, un coup de sifflet se fit entendre et le train s'ébranla.

Lui parti, il restait deux retardataires sur le quai. Comment se trouvaient-ils là. Le chef de gare s'en enquit. Ils avaient, disaient-ils, leurs billets pour Ogden, et ils les montrèrent; prévenus tardivement que le détachement de troupes, dont le commandant était de leurs amis, ne prenait pas ce train, ils s'abstenaient également et partiraient le lendemain. Rien de plus plausible; leurs passes de journalistes étaient en effet valables pour le jour qui leur conviendrait. Clark, qui passait en ce moment, enveloppé dans un manteau de voyage et le chapeau mou rabattu sur les yeux, écouta leurs explications, murmurant entre ses dents :

— Des reporters. Je ne me trompais pas.

Sur un signe de lui, un agent reconduisait les intrus jusqu'à la porte. Clark suivait, pour s'assurer que ses ordres seraient fidèlement exécutés.

— Drôle de train ! s'écria l'un des deux importuns, s'arrêtant net devant les fourgons que le départ du train express, qui les masquait en partie, permettait de voir de tête en queue.

— En quoi ? dit son compagnon.

— Il a l'air habité, ou hanté. Tout est clos, toutes les portières sont levées et cependant je jurerais avoir vu des ombres se mouvoir derrière les vitres.

— Un train-fantôme, alors.

— Et puis, quels singuliers fourgons. Au centre, il

y en a un tout en fer qui ressemble à une forteresse ambulante. Il n'a que d'étroites meurtrières et pas de fenêtres.

— C'est le fourgon dans lequel on emmagasine la poudre, répliqua son compagnon d'un air capable.

Cette explication ne satisfaisait évidemment pas le premier interlocuteur ; il fronça le sourcil, s'arrêta et fit mine de traverser la voie pour examiner de plus près.

— On ne passe pas là ; et la main de Clark l'arrêta court.

— Ah bah ! Tiens... c'est vous, monsieur Clark. Je ne vous reconnaissais pas et ne vous savais pas ici.

— Pas plus que je ne vous reconnaissais, monsieur Butler, et ne m'attendais à vous rencontrer. Je ne suis à Sacramento qu'en passant.

— Puisque j'ai la bonne chance de vous voir, monsieur Clark, dites-moi donc où va ce train ; il m'intrigue.

— Je ne sais trop. J'ai entendu dire qu'il allait se replier sur Bénicia où se ferait l'embarquement des troupes.

— Allons donc... Un train de cinq fourgons pour un détachement de trois cents hommes. C'est bon à dire à des soldats de marine, mais pas à moi. J'ai dans l'idée que ce train va filer sur l'Est avec les millions de l'oncle Sam.

— On le saurait.

— Oh ! je ne dis pas aujourd'hui... ni demain peut-être, mais il a tout l'air de cela. Vous n'ignorez pas d'ailleurs que l'on travaille ferme à l'hôtel des Monnaies. L'un des employés, Wallace, me racontait avant-hier que l'on y a reçu cinq cents caissons en bois d'érable et cerclés de fer dont chacun renfermera 40 000 dollars en or... un joli denier. Un seul de ces caissons ferait l'affaire de bien des gens. Il m'a dit aussi que les vingt millions de dollars étaient en pièces de cinq dollars, neuves, luisantes, et que le tout pesait 75 000 livres ; grâce aux renseignements que m'a fournis Wallace, l'*Advertiser* de demain donnera un article des plus intéressants. Je vais en corriger les épreuves et vous ferai tenir une copie.

— Merci. J'aurai grand plaisir à la lire.

Butler partait enfin. Clark le suivit des yeux en maugréant :

— Encore un bavard qui nous ferait sauter tous demain avec ses indiscrétions et n'y verrait matière qu'à un article à sensation. Que le diable emporte les reporters, les journalistes et les journaux. Quant à Wallace, s'il est encore en place dans huit jours il pourra se vanter d'être né coiffé.

Butler était bien renseigné, mais il ignorait que les cinq cents caisses avaient été transportées la nuit précédente à Oakland où le train-fantôme, comme il l'appelait, les recevait et regagnait avant le jour la gare centrale. Les ombres entrevues par lui étaient celles des hommes de Clark qui, portes et fenêtres closes, dans une demi-obscurité, arrimaient silencieusement les précieux colis. Il ignorait aussi que tout était prêt et qu'avant peu le train s'ébranlerait. Il flairait toutefois un mystère ; la rencontre de Clark éveillait ses soupçons.

Hors de la gare, il s'attarda, laissa s'éloigner son compagnon et gagna le buffet. De là, sans être vu, il pouvait voir l'intérieur de la halle, autant que le permettaient les vitres poussiéreuses et le jour qui baissait. Ce qu'il vit l'intéressait fort, à en juger par le peu d'attention qu'il prêtait aux plats qu'on lui servait, et par les efforts qu'il faisait pour se rendre compte de ce qui se passait de l'autre côté de la porte-fenêtre. Tout d'abord, les agents du service disparurent un à un, mandés il ne savait où, mais péremptoirement, à en juger par leur empressement à obéir. Puis les portières du train mystérieux s'ouvrirent et une cinquantaine d'hommes robustes, à l'allure martiale, en descendirent, et se rangèrent en ligne au long des fourgons. Un personnage, qu'il reconnut être Clark, les passa minutieusement en revue. L'inspection terminée, ils reprirent leurs places, onze hommes dans chaque fourgon ; les portières se refermèrent et le train redevint sombre et muet.

Des cinq fourgons qui le composait, trois étaient des *mail-cars* ordinaires de la ligne *Chicago, Burlington and Quincy Railroad*, mais renforcés à l'intérieur par des plaques d'acier ; celui du centre, plus large et relié aux autres par une double passerelle couverte, constituait, avec ses étroites fenêtres en meurtrières et son armature de fer, une véritable citadelle roulante. Mais le plus singulier était celui de l'arrière, avec sa plate-forme blindée et son poste de vigie orienté en sens inverse de la marche. En tête du train, on substituait à la machine ordinaire une locomotive puissante, aux doubles chasse-pierres, et protégée sur les flancs par un bordage de fonte. Pendant ces derniers préparatifs, Clark causait avec le chef de gare, tout en jetant autour de lui un regard scrutateur. A ce moment les garçons de service allumèrent le gaz dans la salle du buffet, révélant brusquement la présence d'un consommateur assis près de la porte-fenêtre. Clark reconnut Butler, et un juron s'échappa de ses lèvres.

— On ne s'avise jamais de tout, Morgan, dit-il à son compagnon. Nous avons oublié le buffet, et Butler est là qui nous observe. Avant demain, une dépêche sera lancée et, sur tout le parcours, nous serons signalés.

— Faut-il arrêter la dépêche ?

— Non... ce serait chose grave et mes pouvoirs ne vont pas jusque-là... la retarder... oui, et encore.... A la grâce de Dieu.

Tout était prêt. Il monta dans le fourgon du centre, et, sans un coup de sifflet, le train-fantôme dérapa silencieusement. La nuit venait ; un long voile de brume traînait sur le cours du fleuve et, de la plaine

surchauffée montait une vapeur moite et blanche. La lune se levait à l'horizon, éclairant de fantastiques cimes d'arbres émergeant d'un sol invisible et, sur le ciel étoilé, la masse sombre du Monte del Diabolo et les crêtes dentelées de la Sierra se profilaient en relief puissant.

Rapidement et sans bruit, le train fuyait, s'enfonçant dans la brume qui, sur lui, se referma. Clark réfléchissait. L'énorme distance à franchir, la responsabilité qui lui incombait, les dangers dont sa route pouvait être semée, la certitude d'avoir échoué, nonobstant toutes ses précautions, dans le dessein de tenir son départ secret, sa connaissance du pays et des *desperadoes* qui en peuplaient une partie, éveillaient en lui de sérieuses appréhensions. Mais le sort en était jeté. Il ne pouvait ni ne voulait reculer. Il avait là, sous ses ordres, cinquante hommes éprouvés, munis d'armes à tir rapide, deux mitrailleuses Gatling, et surtout, devant lui, des heures de sécurité relative. Ce n'était ni dans les plaines de la Californie, ni même dans les défilés de la Sierra Nevada qu'il courait risque d'être attaqué, tout au plus dans la vallée du Humboldt. Il marchait assez vite pour l'atteindre avant que son départ y fût connu. La partie périlleuse du voyage était, selon lui, dans le bassin de l'Utah et du Colorado, entre les monts Wahsatch et les montagnes Rocheuses, ou bien dans les plaines du Nebraska. En tout état de choses, il avait quarante-huit heures pour s'y préparer.

Tout d'abord, il fit appeler dans le fourgon central, où il établit son quartier général, ses cinq lieutenants, dont chacun, préposé à la garde d'un compartiment, commandait à dix hommes. C'étaient Gray, de Chicago; Perkins, du Minnesota; Pepper, de l'Ohio; Wall, de Portland, et Flint, de la Pensylvanie; tous hommes déterminés, choisis avec soin, et dont la vigilance et le sang-froid ne lui feraient pas défaut.

— La mèche est vendue, mes garçons, et j'ai tout lieu de croire que ce soir, demain au plus tard, avis de notre départ sera télégraphié à New-York et annoncé dans tous les journaux. Peu d'heures après, on le saura sur toute la ligne. Il faut donc ouvrir l'œil. Quelqu'un de vous sait-il où se trouve William Lane?

— On le dit du côté des Black Hills, à Kinnipeg, capitaine.

— Tant pis. C'est lui que je redoute le plus,

— Il y a Caldera aussi.

— Caldera?... serait-il dans ces parages?

— Plus à l'ouest, à Bear Camp, sur la Platte River.

— C'est complet... l'un après l'autre, alors... Mais avisons au plus pressé. Tout d'abord, ne surmenez pas vos hommes. Que chacun de vous en tienne cinq de garde, les cinq autres au repos, mais les armes à portée de la main; établissez des quarts de six heures. Vous avez des vivres, réglez les heures de repas. Que sous aucun prétexte on ne quitte un fourgon pour passer dans un autre; interdiction absolue de fumer. L'homme de vigie sera relevé toutes les heures. Veillez à ce que les passerelles soient huilées et fonctionnent bien. En aucun cas ne laissez vos hommes seuls; si vous avez à me parler, faites jouer l'avertisseur; j'irai, d'ailleurs, vous voir fréquemment. Ah! j'entends aussi que nul ne descende aux temps d'arrêt. D'ailleurs, j'ai donné l'ordre que le train ne stoppe pas aux stations, mais cinq cents yards en avant ou cinq cents yards en arrière. Et maintenant, bonsoir; faites votre devoir; moi, je ferai le mien et n'oublierai personne.

III.

KINNIPEG.

Au sud du massif sourcilleux des Black-Hills, entre Laramie et Cheyenne, sur la North Platte River, un embryon de ville étale ses rues larges, tirées au cordeau, se coupant à angles droits, ainsi que dans toutes les cités naissantes de l'Ouest. Ces rues sont à peine bâties, le sol n'en est pas même nivelé. Au grand soleil de midi, le vent les balaye, soulevant des tourbillons de poussière, secouant les lourdes enseignes qui grincent au long des hangars en bois pompeusement décorés du nom de *General Stores*. Ils offrent à la vue des rares passants des ballots de couvertures et de vêtements, des épiceries poudreuses, des barils de clous, des selles et des harnais. On y vend de tout, surtout du gin et du whiskey. Dans la journée, les rues sont désertes; à la tombée de la nuit, elles se peuplent de gens aux costumes bigarrés : rancheros drapés dans leurs ponchos aux couleurs éclatantes, rôdeurs de prairie et *Cow Boys*, aux larges feutres gris, aux chemises de cuir jaune, brodées de rouge, aux pantalons en peau de buffle, dont les franges retombent sur le côté. Ils arrivent, montés sur des chevaux ardents, à peine dressés, dont ils labourent les flancs qui saignent avec leurs gigantesques éperons mexicains. Ils s'annoncent par des décharges d'armes à feu; ils ont tous la carabine en sautoir et deux revolvers à la ceinture. Leurs troupeaux sont parqués dans le corral; le rude travail de la journée est achevé; la soirée appartient au plaisir, et, pour commencer, ils boivent. C'est par un coup de pistolet tiré en l'air qu'ils appellent le cabaretier, impassible, familiarisé avec ce genre de commande, sachant bien qu'un coup veut dire du gin, deux, du whiskey.

Perpendiculairement à la rue principale, dénommée Broadway Street, s'allongent, interminables, moins bâties encore et plus poudreuses, d'autres voies qui vont se perdre dans la prairie, unie et monotone comme une mer de verdure. Çà et là, au long de ces voies, des hangars surgissent, peints en sang de bœuf, décorés de lanternes rouges. Ce sont les *Hells*, les « enfers » de Kinnipeg, cabarets, salles de jeu et salles de danse où, du soir au matin, l'orgie est en permanence. De police,

il n'y en a pas; le revolver et le couteau en tiennent lieu. Après les rixes, et elles sont fréquentes, on enterre les morts, on panse tant bien que mal les blessés, et chacun retourne à ses occupations.

Des tous les *Hells* de Kinnipeg, le plus mal famé peut être, mais le plus fréquenté à coup sûr, est celui de Ben Choppel. Le *bar* y est tenu par Minnie Ritchie, la belle de Kinnipeg, autour de laquelle gronde un furieux souffle de désirs; mais, sobres ou ivres, les clients la respectent. Elle sait se défendre et l'on raconte avec admiration comment elle a logé une balle dans la tête de Keenan, le *Cow-Boy*, et une autre dans la poitrine de Hunton, le *ranchero*, qui la serraient de trop près.

Si Minnie Ritchie trône au comptoir, elle n'est pas la seule *attraction* du repaire de Ben Choppel. De temps à autre on y rencontre William Lane, dont le nom est célèbre du Nevada à l'Iowa et dont la royauté est incontestée parmi les coureurs de prairie. On n'en est plus à compter ses exploits et il fait bon être de ses amis. Ses apparitions chez Ben Choppel sont saluées par d'unanimes acclamations. Généreux comme un homme à qui l'argent ne coûte rien, il le prodigue sans compter, payant à boire, jouant gros jeu, jetant les pièces d'or aux femmes qui ont su lui plaire et dont Ben Choppel tient un assortiment varié : brunes Mexicaines, blondes Irlandaises, sveltes Californiennes, filles de l'Est qu'il attire sous d'habiles prétextes dans son enfer d'où elles ne sortent, quand elles en sortent vivantes, que vieillies avant l'âge, meurtries de coups, usées par la débauche, rongées par l'eau-de-vie.

Courtes et espacées d'abord, trop espacées au gré de Ben Choppel et de ses clients, les visites de William Lane sont devenues plus fréquentes, dit-on, depuis que Minnie Ritchie y tient le comptoir. D'où vient-elle? Nul n'en a souci; elle est jeune encore et fort belle. Depuis six mois qu'elle est à Kinnipeg, rien à dire sur son compte. Elle en impose à Ben Choppel lui-même. Il a, dit il, connu son père autrefois, un brave homme, ajoute-t-il avec une nuance d'ironique dédain qui fait l'éloge du défunt, un vieux, que sa fille avait jadis tiré d'un mauvais pas et qui avait vu la corde de près, tout innocent qu'il fût. Mais, à Kinnipeg, on s'inquiète peu des antécédents des gens; on n'y est pas curieux, et pour cause; aussi les incidents de la vie de Ritchie n'intéressent-ils personne.

Quant à Minnie, d'aucuns affirment que Lane la courtise, ce qui ne contribue pas peu à tenir à distance les amoureux trop entreprenants; d'autres la disent sa conseillère et sa confidente, mais on ne les croit guère. William Lane fait lui-même ses affaires et tient les femmes en trop pauvre estime pour leur confier ses secrets. Un homme comme lui, sous le coup de nombreux mandats d'arrêt, en guerre ouverte avec toute la police de l'Union, a des complices, il n'a pas de confidente. On ne parle d'ailleurs de tout cela qu'à voix basse, en son absence, tant on redoute d'avoir maille à partir avec le plus redoutable bandit de l'Ouest.

Ce soir, l'orgie battait son plein. William Lane était là, plus généreux que jamais. On buvait à ses frais, et il venait de jeter dans le tablier de Kittie l'Irlandaise une poignée d'aigles d'or battant neuf. Lui présent, les rixes étaient rares. Il trouvait bête de s'entre-tuer sans profit et sa volonté faisait loi; ce n'étaient pas les occasions qui manquaient de risquer sa peau pour du butin, et il lui déplaisait de voir de braves gens s'écharper sans but.

Il devait en avoir un, car, s'approchant de Minnie, il lui dit à voix basse :

— La petite salle est-elle libre ?

— Oui.

— J'y vais; envoie-moi Perez et Carter, mais sans attirer l'attention, et fais bonne garde.

— Vous n'avez qu'à pousser le verrou et vous serez chez vous. Il n'y a pas d'autre issue que celle-ci, ajouta-t-elle, en indiquant du doigt la porte vitrée contre laquelle la chaise qu'elle occupait derrière le comptoir était adossée.

Il fit signe qu'il avait compris et peu d'instants après il disparaissait. Perez et Carter le rejoignirent.

— Est-ce qu'il y a du nouveau ?

— Oui. Le train est en route.

— Depuis quand ?

— Depuis hier soir. Je l'ai appris par une dépêche chiffrée reçue cet après-midi à Laramie et que Riley m'envoie de New-York. Foster a dû changer d'idée et risquer le grand coup. Le train apporte tout.

— Combien.

— Riley télégraphie : vingt millions.

— Caramba !

Un silence se fit, l'énormité de la somme stupéfiait ses interlocuteurs. Vingt millions de dollars ! Ces choses-là existaient donc ailleurs que dans les contes de fées.

— Et qui commande le train ?

— Ah ! voilà. C'est le surintendant Clark, en personne, avec cinquante-cinq de ses *scouts*.

— Clark ? Le Clark du Nebraska et du Kansas ?

— Lui-même.

Un léger craquement derrière la porte vitrée, comme celui d'une chaise que l'on déplace, attira leur attention.

— Qui donc est là ?

— Minnie. Pas de danger; elle a mes ordres et personne n'écoute.

— Ah ! c'est Clark... L'affaire sera rude alors... mais vingt millions !... c'est à rendre fou. Un seul million ferait sortir de leurs tanières tous les *Cow-Boys* de Kinnipeg, sans compter ceux de Laramie et des Black Hills. Je me fais fort de vous en lever cinq cents cette nuit, Lane.

— Il ne m'en faut pas tant et je ne veux pas mettre cinq cents hommes dans l'affaire et dans le partage,

vous m'entendez bien, Perez? Une centaine suffira, mais des meilleurs... Surtout pas un mot du chiffre: j'ai besoin de gens de sang-froid et non de fous... comme vous m'avez tout l'air de le devenir.

— Et quels sont vos plans?

— Je vous en aviserai quand il en sera temps. Jusque-là, motus. Ralliez-moi nos hommes et donnez-leur rendez-vous demain, à six heures du soir, au rancho de Linton. J'y serai. Qu'ils viennent à cheval, bien armés et sobres, mais qu'ils laissent leurs chevaux tout sellés et bridés au long du corral et qu'ils amènent chacun un mulet de charge. Vous, Perez, rejoignez-moi ici demain matin.

C'était un ordre de départ. Perez le comprit, et obéit.

Resté en tête à tête avec Carter, Lane demeura quelques instants silencieux. Carter était son lieutenant éprouvé, son bras droit, le seul auquel il se fiât.

— Il y a deux moyens. Rompre le pont sur l'Antelope ou recourir à la dynamite pour faire sauter le train.

— A quelle heure doit-il passer?

— Entre sept heures et minuit, selon que Clark forcera de vapeur ou ralentira sa marche. L'express le précède... ou le suit; il le mettra tantôt en tête, tantôt en queue, pour nous dépister.

— Il s'attend donc à être attaqué?

— Lui? C'est certain. Clark est un vieux routier, et il n'est pas assez naïf pour s'imaginer que vingt millions passeront à notre portée sans qu'on cherche à leur dire un mot.

— Soit. Mais si le pont est rompu et que l'express précède, c'est l'express qui culbutera dans le ravin et Clark fera machine arrière. Si nous recourons à la dynamite, il en sera de même.

— Aussi j'entends le prendre dans un piège et user des deux moyens. Si l'express est devant, l'express sombre, et la route est barrée. Clark s'arrêtera et reculera, s'il s'aperçoit à temps de l'accident, mais il ne reculera que pour sauter. C'est à un millier de yards en amont du pont qu'il faut creuser la mine. Que le train régulier précède ou suive, celui de Clark sera pris entre la mine et le pont. Si c'est lui qui est en tête, la mine nous servira à faire sauter l'express et à nous débarrasser des curieux.

— C'est juste... la somme en vaut la peine.

— C'est la fortune, Carter, et tu auras large part. Envoie Loredo scier les traverses du pont et fais établir la mine près du rancho de Linton. Demain, j'irai à Laramie avec le wagon chercher la dynamite.

— C'est entendu. Tout sera prêt.

IV.

NEW-YORK.

On lit dans le *New-York Herald* du 10 août 1892 :

« Hier matin, après un voyage de cent onze heures et quarante-six minutes, le train spécial apportant les millions de l'oncle Sam entrait en gare de New-York, aux applaudissements des nombreux spectateurs admis à contempler, à distance, ce convoi gardé par cinquante-cinq hommes, le revolver au poing et la carabine en sautoir. Quatre heures plus tard, le capitaine Clark faisait remettre à la sous-trésorerie d'État, par quinze wagons postaux bien escortés, la somme, en numéraire, la plus considérable qu'un seul train ait jamais transportée à travers pareille distance : vingt millions de dollars fraîchement frappés, pesant 75 000 livres, et renfermés dans 500 caisses d'érable cerclées de fer, contenant chacune 40 000 dollars et marquées comme suit :

REGISTERED AUGUST 4, 1892.
SAN-FRANCISCO, CALIFORNIA.
1867.

En vérité, c'est une grosse somme, une grosse entreprise et un gros succès.

« C'est à huit heures du soir, jeudi dernier, que le train a quitté San-Francisco. Nous avons été, on s'en souvient, les premiers à signaler son départ, dont nous avait avisé notre correspondant spécial. Le capitaine Clark, qui commandait le convoi, avait, pour dépister toute attaque, laissé partir d'abord le train express régulier; mais, plus léger, le sien le rejoignit à Winnemucca et, tantôt le devançant, tantôt le suivant, il franchit sans encombre la partie périlleuse de la route. Deux incidents seulement à noter. Alors que le train gravissait les pentes de la Sierra-Nevada, à l'un des coudes de la route, des cris se firent entendre et une cartouche éclata sous les roues. En un clin d'œil, cinquante carabines brillaient aux embrasures des fourgons, couchant en joue un malheureux, pâle de terreur, qui bégayait, en agitant un drapeau rouge : « Ne tirez pas, ne tirez pas! » Heureusement pour lui les hommes étaient de vieux soldats et gardèrent leur sang-froid. On s'expliqua, et l'on reconnut que l'on avait affaire à un cantonnier; la voie étant en réparation, on l'avait mis de garde pour faire ralentir la marche des trains et la cartouche était placée sur les rails pour attirer l'attention du mécanicien.

« Le second incident, qui n'a peut-être pas plus d'importance, n'est pas encore éclairci. Entre Cheyenne et Laramie, à la tombée de la nuit, on aperçut une troupe d'hommes armés se dirigeant au galop vers le pont de l'Antelope. Les barrières de la voie étant renversées, un certain nombre firent mine de vouloir charger le train par l'arrière. Ce n'était probablement qu'une plaisanterie de *Cow-Boys* avinés, mais ils s'arrêtèrent net quand, la plate-forme de la passerelle s'abattant, démasqua une mitrailleuse Gatling et deux servants prêts à faire feu. Ils détalèrent comme des forcenés, déchargeant au hasard leurs carabines, dont quelques balles vinrent s'aplatir sur le blindage des fourgons.

Un peu plus loin, en avant du pont de l'Antelope, une autre troupe, moins nombreuse se tenait, immobile celle-là, à demi dissimulée derrière un rideau d'arbres. On ignore ce qu'elle faisait ou ce qu'elle attendait, mais elle se borna à saluer le train de hourras ironiques, bientôt remplacés par des imprécations et des clameurs sauvages lorsque le train eut franchi le pont. »

Deux jours plus tard, les journaux de New-York reproduisaient, sous le titre de « Scènes de mœurs dans l'Ouest », le fait divers suivant, emprunté au *Wyoming Informer* : « Une tragédie vient encore d'ensanglanter Kinnipeg. Elle fera grand bruit dans nos régions où le meurtrier et sa victime sont bien connus. L'assassin n'est autre, en effet, que William Lane, le bandit dont les exploits tiennent de la légende, et la victime est Minnie Ritchie, la belle de Kinnipeg. Hier soir, à six heures, William Lane se rendit au cabaret de Ben Choppel, où Minnie Ritchie tient le comptoir. Il était accompagné de Carter, l'un de ses amis. Rien dans l'attitude des deux hommes ne décelait, au dire des consommateurs alors présents, la moindre surexcitation, et ce fut de son ton le plus naturel que William Lane demanda à Minnie de servir Carter et lui dans une salle particulière communiquant par une porte vitrée avec le comptoir. Minnie fit ce qu'il demandait et s'attarda à causer avec les deux hommes. Ben Choppel prenant sa place au comptoir.

« Que se passa-t-il alors et quel fut le sujet de l'entretien de Minnie avec les deux consommateurs? On en est réduit aux conjectures, Ben Choppel, assis près de la porte vitrée et à même d'entendre, se disant dur d'oreille. Seul, un visiteur de passage, debout devant le comptoir, affirme avoir surpris quelques mots, surtout quand les voix s'élevèrent, âpres et violentes. Un nom d'homme, Clark ou Mark, qui revint à plusieurs reprises, fait croire à une scène de jalousie, Lane étant, affirmait-on, très épris de Minnie, à laquelle il aurait promis, la veille, une somme fantastique qu'il n'a jamais eue en sa possession. Ses affidés le disaient d'ailleurs hanté par l'idée des richesses. A un moment, ajouta celui de qui nous tenons ces détails, la voix de Lane se fit entendre, impérieuse et interrogative. S'il ne saisit pas la question, il comprit en partie la réponse de Minnie : « Oui, c'est moi qui l'en ai empêché. Je ne voulais pas que celui qui a sauvé mon père... » Elle n'acheva pas. Deux détonations retentirent à ce moment, puis la porte s'ouvrit. Lane parut sur le seuil, tenant encore à la main son revolver fumant qu'il braqua sur les consommateurs. » Que personne ne bouge ici. J'ai fait justice et puni qui m'a trahi. » Puis, sans se presser, il traversa la salle, suivi de Carter, le pistolet au poing. Tous deux sautèrent en selle et partirent dans la direction de Cheyenne. On ignore où ils peuvent être actuellement, nul ne s'étant soucié de les poursuivre. Le premier moment de stupeur passé, on pénétra dans la salle. Minnie gisait sur le sol, la tête trouée de deux balles, mais respirant encore. Elle est morte sans avoir pu proférer une parole. Nous tiendrons nos lecteurs au courant des faits ultérieurs qui pourraient jeter quelque jour sur cet étrange épisode. » En *post-scriptum*, l'éditeur ajoutait : « Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que l'on vient de retrouver, dans l'Antelope, le cadavre mutilé d'un nommé Loredo, disparu depuis peu. On se perd en conjectures sur ce second crime, qui n'a évidemment aucun rapport avec le premier. »

Depuis, le *Wyoming Informer* n'a rien révélé de nouveau. Une enquête a purement confirmé l'authenticité de son récit, et cet épisode tragique de la vie du *Far West* n'a pas eu plus de retentissement que beaucoup d'autres de la même nature. Le mystère ne sera jamais éclairci. Un seul homme a deviné, c'est James Clark. En lisant ce fait divers, il s'est souvenu d'un épisode oublié de sa vie aventureuse, d'un nommé Ritchie, arrêté comme espion pendant la guerre indienne et condamné comme tel à être pendu. Cet homme l'avait intéressé, et plus encore l'enfant, la petite fille de Ritchie, qui se cramponnait à son père et voulait mourir avec lui. Clark avait fait surseoir à l'exécution et, plus tard, reconnu l'innocence de l'accusé, qu'il remit en liberté. En s'éloignant, Minnie lui avait jeté, comme adieu, ces quelques mots : « Je n'oublierai pas, capitaine Clark, que vous avez sauvé mon père. Un jour ou l'autre, peut-être, je m'acquitterai. »

Minnie Ritchie avait tenu parole.

C. DE VARIGNY.

LES EAUX DE PARIS

A toutes les époques, sous tous les régimes, l'approvisionnement en eau potable a été pour les administrateurs parisiens un problème de la plus haute importance ; avant 1854, jusqu'à Belgrand, ce problème n'avait d'ailleurs été résolu que d'une manière rudimentaire et imparfaite.

Pendant l'ancien régime, la distribution des eaux publiques de Paris, *les eaux du roi et les eaux de la ville*, était la source de conflits sans cesse renaissants entre les rois de France et l'autorité municipale ; les concessions privilégiées avaient pour conséquence les abus les plus criants ; de temps à autre, lorsque les abus dépassaient la mesure et que les fontaines publiques étaient taries, le bureau de la ville prenait des résolutions énergiques, le roi lui-même faisait acte de vigueur. C'est ainsi que, le 9 octobre 1392, le roi Charles VI rendait une ordonnance par laquelle il déclarait « que certaines personnes ayant autorité près des rois ont

par leur puissance et importunités, ou sous ombre de services rendus, la licence de prendre, pour leur usage particulier, une partie des eaux publiques, au grand détriment des habitants; que ces concessions sont supprimées; que les tuyaux en seront coupés; que si, dans l'avenir, il en est fait de nouvelles, elles sont d'avance déclarées nulles, et que défense est faite d'obéir aux lettres royales qui les auraient octroyées. »

Grâce à leur ténacité professionnelle, les abus ne tardèrent pas à renaître, et les prohibitions de Henri II, de Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV ne parvenaient pas à affranchir la ville de prélèvements abusifs; l'administration préfectorale de M. Haussmann était encore obligée de subir, en 1854, 85 dérivations privées résultant de concessions anciennes.

Les rois de France portaient un intérêt d'autant plus vif aux efforts hydrauliques de l'administration parisienne qu'ils éprouvaient pour eux-mêmes et pour leurs palais tous les inconvénients de la disette d'eau; l'établissement de la pompe de la Samaritaine, sous une arche du pont Neuf, a été l'œuvre personnelle du roi Henri IV. Le prévôt des marchands et les échevins avaient accueilli d'assez mauvaise grâce le projet royal, qui, suivant eux, risquait d'entraver la navigation; il ne fallut rien moins que l'intervention de Sully pour aplanir ces difficultés.

« Mon ami, écrivait Henri IV à son premier ministre, sur ce que j'ai entendu que les prévôt des marchands et échevins de ma bonne ville de Paris font quelque résistance à Lintlaer, Flamand, de poser le moulin servant à son artifice, en la dernière arche du côté du Louvre, ils prétendent que cela empêcherait la navigation; je vous prie de les envoyer quérir de ma part, leur montrant en cela ce qu'est de mes droits; car, à ce que j'entends, ils les veulent usurper, attendu que ledit pont est fait de mes deniers, et non des leurs.

« Adieu, mon ami. »

La reine Marie de Médicis contribua pour une large part à l'adoption du projet de dérivation des sources d'Arcueil; la régente avait besoin d'une provision d'eau pour l'embellissement des jardins de son nouveau palais du Luxembourg. La cour se réservait d'ailleurs la meilleure part du produit de l'aqueduc, et elle abandonnait le reste à la ville de Paris.

Les pouvoirs publics attachaient déjà le plus haut prix aux travaux d'art destinés à accroître le bien-être et à garantir la santé des habitants. Aussi la pose de la première pierre du grand regard de Rungis fut-elle entourée d'une pompe inusitée; le prévôt des marchands et les échevins de Paris offrirent, aux frais de la ville, un grand dîner au roi Louis XIII, au château de Cachan; les magistrats municipaux avaient avisé entre eux à tous les préparatifs, « tant pour les festins nécessaires, meubles précieux, collations, tentes, truelle d'argent, trompettes, tambours, médailles, vins pour dépenser en signe de réjouissance publique et largesse que toute autre chose requise, que mandant audit Coeffier de préparer quatre beaux plats de viandes les plus exquises, et à Joachim Dupont, épicier de la ville, d'avoir à préparer les plus belles et exquises confitures qu'il soit possible de trouver pour faire lesdites collations. » Cette cérémonie brillante réussit à merveille, le programme fut exécuté point par point, et l'approbation royale ne fit pas défaut aux confitures exquises *que Leurs Majestés ont trouvées fort belles.*

Peu à peu, de nouveaux ouvrages augmentaient les provisions d'eau disponible; les pompes du pont Notre-Dame et surtout les pompes de Chaillot et du Gros-Caillou donnèrent naissance à l'industrie des eaux; des fontaines marchandes, à l'usage des porteurs et des particuliers, s'ouvrirent en certains points de la ville; une compagnie d'actionnaires s'était formée pour l'installation des pompes à feu des frères Périer et pour la distribution et la vente de l'eau de Seine. Une spéculation effrénée s'engagea sur les actions de la Compagnie des eaux; Mirabeau dénonça bruyamment cet agiotage, tandis que Beaumarchais prenait la défense de la Compagnie; cette querelle retentissante ne fit que précipiter la déconfiture de la Société; les actionnaires s'étaient presque tous tirés d'affaire en passant au Trésor royal, en échange d'autres valeurs, plus des quatre cinquièmes de leurs actions en baisse; les pompes à feu se trouvèrent ainsi réunies aux anciennes eaux du roi (Arcueil et la Samaritaine).

Au commencement du siècle, l'approvisionnement d'eau se réduisait à 83 fontaines publiques et 455 concessions privées; chacun des 547 755 habitants n'avait droit, *en moyenne* et en théorie, qu'à une provision de 14 litres d'eau par jour; les palais royaux, les hôtels et les abbayes absorbaient la plus grande part de l'eau disponible, et le lot des fontaines publiques était cruellement appauvri.

La dérivation des eaux de l'Ourcq, si longtemps projetée, de 1676 au Directoire, avait été surtout conçue pour le lavage des rues et des égouts, pour l'embellissement des places et des promenades; l'alimentation domestique était rejetée à l'arrière-plan. La construction du canal de l'Ourcq n'en fut pas moins, à l'époque, un événement considérable, et ce fut une double fête dans Paris, le 15 août 1809, lorsque les eaux de la Beuvronne coulèrent en larges nappes à la fontaine des Innocents, « aux yeux d'un public émerveillé qui n'avait jamais vu aux fontaines de Paris qu'un filet d'eau, sans cesse amaigri par les concessions gratuites ».

A la fin de cette mémorable journée, d'après les récits contemporains, la fontaine des Innocents fut illuminée par une double haie d'ifs, placés sur ses quatre côtés; des verres de couleur, d'un effet très pittoresque, qu'augmentaient encore les nappes de l'eau nouvelle, offraient, d'après le témoignage identique et officiel du *Moniteur universel* et du *Journal de*

Paris, l'image d'un de ces palais enchanteurs dont la féerie nous a conservé le souvenir.

Deux ans plus tard, les Parisiens étaient conviés, à cette même date du 15 août, à une cérémonie inaugurale du même genre; le jour même où le préfet de la Seine posait la première pierre de la halle aux vins du quai Saint-Bernard, ainsi que celle du marché de l'abbaye Saint-Martin-des-Champs, un grand ouvrage hydraulique était inauguré, au milieu d'une affluence énorme de population, sur l'Esplanade du boulevard de Bondi (plus tard place du Château-d'Eau et de la République). Les courtisans de l'empereur ne tarissaient pas d'éloges sur cet exploit pacifique de l'amenée des eaux de l'Ourcq à Paris. « Il était réservé, a écrit l'un d'eux, au grand et magnanime Napoléon qui, par sa toute-puissance, commande aux éléments, de vouloir que sa bonne ville soit abondamment fournie d'eau. En conséquence, il a ordonné aux rivières de l'Ourcq et de l'Ivetté d'apporter leurs eaux à la Villette, et il fut aussitôt obéi. »

La rivière de l'Ourcq est un affluent de la rive gauche de la Marne; elle prend sa source dans la forêt de Rez, à douze kilomètres de Fère, et elle débouche dans la Marne, au-dessous de Lizy, entre Meaux et La Ferté-sous-Jouarre; la rivière d'Ourcq canalisée avait été attribuée par Louis XIV à son frère, le duc d'Orléans. Lorsque la ville de Paris voulut, en 1822, mettre en service le nouveau canal, la famille d'Orléans s'y opposa comme propriétaire de la rivière; en 1824, le prince qui devait régner sous le nom de Louis-Philippe céda tous ses droits à la ville de Paris, en échange d'une rente annuelle et perpétuelle de 30 000 francs.

La construction du canal avait été confiée à un ingénieur de très grand mérite, Girard, dont les démêlés avec le corps des ponts et chaussées sont restés fameux. Girard, qui avait fait partie de l'expédition d'Égypte, pouvait compter, en toute occasion, sur l'appui de Bonaparte. Le 23 février 1803, le tracé de la tranchée des bois de Saint-Denis avait été repoussé par l'assemblée du conseil général des ponts et chaussées; le 28 février, le Premier consul, accompagné des généraux de division Moncey et Bussières, du préfet de la Seine Frochot et de Girard, partit à cheval de la rotonde de la Villette; il visita les travaux en cours d'exécution entre Paris et les bois de Saint-Denis, le tracé du canal entre Claye et Lizy; la caravane passa la nuit à Lizy, chez le général d'Harville, où la future impératrice Joséphine attendait son mari; puis Bonaparte se rendit à la prise d'eau de Mareuil et il rentrait à Paris le 1er mars. Le lendemain, l'assemblée des ponts et chaussées émettait un avis favorable à la demande de Girard, qu'elle avait rejetée huit jours auparavant.

Ce revirement n'a pas été le seul dont la construction du canal ait fourni l'exemple. Toutes les autorités étaient d'accord pour combattre le projet de Girard, qui s'était mis en tête de faire du canal une voie navigable. L'empereur convoqua dans son cabinet, aux Tuileries, le ministre de l'intérieur, le directeur général des ponts et chaussées, Girard, Regnault, Saint-Jean d'Angély, conseiller d'État; Maret, secrétaire général; La Place, Monge, de Prony et Becquez de Beaupré; la discussion s'engagea, les critiques ne furent pas épargnées à Girard, et l'empereur prit à son tour la parole avec sa véhémence accoutumée: « Quand l'empereur eut cessé de parler, a raconté Girard, M. Crétet trouva qu'il n'avait laissé subsister aucune des objections qu'on avait élevées sur la destination du canal de l'Ourcq. Tout le monde partageant cet avis; il fut décidé que ce canal serait rendu navigable pour des bateaux de moyenne grandeur. » Il eût été vraiment dommage que ce joli trait de courtisanerie fût perdu pour l'histoire?

*
* *

En 1854, la ville ne disposait que de 80 400 mètres cubes d'eau par vingt-quatre heures; le canal de l'Ourcq en fournissait pour sa part 60 000 aux quartiers bas des deux rives de la Seine; les quartiers hauts recevaient sur la rive droite les eaux des anciens aqueducs du nord et l'eau de Seine puisée à Chaillot, sur la rive gauche les eaux d'Arcueil, du puits de Grenelle et les eaux de Seine refoulées par les pompes du Gros-Caillou.

La distribution de l'eau ne laissait pas que d'être insuffisante pour plus d'un motif; d'abord, à cause du diamètre trop faible des anciennes conduites, ensuite par le défaut d'élévation du niveau des eaux d'Ourcq, d'Arcueil et des sources du nord. Un cinquième de la ville ne pouvait être desservi par l'eau d'Ourcq, et les deux cinquièmes de la surface de Paris étaient privés d'eau à leurs étages supérieurs; l'eau du fleuve était également impuissante à s'élever à toutes les hauteurs.

Ni la quantité ni l'altitude des eaux disponibles n'étaient de nature à satisfaire aux conditions d'un service normal et convenable, à plus forte raison l'hygiène publique devait-elle élever la voix à l'encontre des eaux troubles de l'Ourcq, des eaux chargées de matières organiques de la Seine. Et pourtant des savants considérables, des publicistes de renom n'hésitaient pas à dénoncer comme une nouveauté dangereuse le projet de dérivation d'eaux de source captées au loin: « J'écarte une fois pour toutes, écrivait le directeur de *la Patrie*, M. Delamarre, cette question des eaux de source, *contre l'usage desquelles s'élèvent les prescriptions de la médecine et d'une sage hygiène.* » Les objections venaient de toutes parts, d'un savant illustre comme Arago, partisan d'un énorme barrage en Seine à la pompe de la Cité, d'un académicien connu comme M. le docteur Jolly: « Des eaux claires! s'écriait ce dernier, mais y a-t-il donc tant de gens dans Paris qui

boivent de l'eau trouble ? A vous dire vrai, je n'en connais guère. »

Parmi les nombreux contre-projets que cette discussion mémorable avait enfantés, il en est un qui mérite, à cause de son étrangeté, de ne pas tomber dans l'oubli. On proposait de dériver à Ivry les eaux de Seine, de les faire passer par un canal de 12 kilomètres jusqu'à Grenelle et de les élever ensuite jusqu'aux réservoirs de distribution ; un autre inventeur avait imaginé de prendre l'eau dans la Loire, de l'amener à Paris par un canal ouvert et de l'emmagasiner en mars et en octobre, lorsque la température n'est ni chaude ni froide, dans d'immenses lacs souterrains. « Mais expérience passe science, répondait victorieusement l'auteur du second mémoire sur les eaux de Paris présenté par le préfet de la Seine au Conseil municipal (11 juillet 1858), et l'expérience, d'accord avec le bon sens, nous enseigne que, pour l'usage d'une grande cité, le moyen préférable et le moins dispendieux en définitive, c'est la dérivation de sources salubres, abondantes et suffisamment élevées, par un aqueduc qui, une fois construit, ne demande pour fonctionner ni appareil filtrant, ni mécanisme en mouvement, ni charbon en flamme, ni main-d'œuvre quotidienne, et fournisse à profusion d'excellente eau, toujours claire et fraîche, portée par son propre poids dans tous les quartiers, à tous les étages des maisons de la ville. »

Belgrand n'eut pas du premier coup cause gagnée ; les adversaires de la captation des sources mettaient une obstination farouche à défendre la parfaite salubrité des eaux de la Seine ; ils décriaient à l'envi *les eaux crues à peine aérées* de la Dhuis, et ils allaient jusqu'à leur attribuer une influence sur la production du goître et du crétinisme ; plus d une élégante Parisienne frissonnait d'épouvante à la lecture de ces réquisitoires outrés et de ces prophéties lugubres !

Ni les mémoires du préfet, ni le savant rapport de l'illustre J.-B. Dumas, ni le rapport de la Commission d'enquête, ne suffisaient à vaincre les préventions ; le rapporteur, M. Robinet, président de l'Académie de médecine, se voyait obligé d'entrer en polémique avec de nombreux adversaires, M. le docteur Jolly, M. Delamarre, M. Grimaud (de Caux), M. E. Girard, M. Barral, M. Fulgence Maillard, M. Dugué, M. le baron Ernouf, M. le docteur Déclat, M. Henri Arrault, M. Léopold Giraud, M. Parisel, M. le docteur Mignot ; les avocats de l'eau de Seine faisaient assaut de prédictions fâcheuses, ils évoquaient les maladies d'Hippocrate et de Molière, le goître, la carie dentaire, le cancer d'estomac, la scrofule que ces aqueducs *seront toujours soupçonnés de recéler dans leurs flancs*, suivant l'expression de l'un d'eux.

Et pourtant, au XVIIIe siècle déjà, Parmentier, l'introducteur de la pomme de terre, en s'efforçant de rassurer les ménagères de Paris sur l'innocuité de leur eau potable, témoignait par cela même de la méfiance qu'inspirait la rivière au point de vue de ses usages domestiques. Beaumarchais, Mirabeau père, Mercier n'étaient pas les interprètes infidèles de l'opinion publique en exprimant des doutes sur la salubrité de l'eau de Seine. « Quand la rivière est trouble, écrivait Mercier dans son *Tableau de Paris*, on boit de l'eau trouble ; on ne sait pas trop ce qu'on avale, mais onboit toujours. »

L'analyse chimique n'a laissé subsister aucune de ces incertitudes, et J.-B. Dumas a porté, avant les découvertes de Pasteur, ce jugement sur l'eau du fleuve :

« L'eau de Seine, qui a pu inspirer aux anciens habitants de Paris une confiance méritée, devient chaque jour de moins en moins digne de la nôtre. Espérons qu'il sera permis de remplacer pour les usages domestiques les eaux de plus en plus souillées de la Seine par une eau naturellement garantie de tout fâcheux contact avec des débris infects de matières organiques en décomposition. »

La pollution croissante de la Seine, son altération progressive ont confirmé d'une manière éclatante l'opinion de Dumas et de Belgrand.

Depuis longtemps, au fur et à mesure que se sont fait sentir les bienfaits de la séparation des eaux en service public et en service privé, en usages industriels et extérieurs et en consommation domestique, les partis pris du début se sont dissipés : la dérivation de la Dhuis (1862-1865) et celle de la Vanne (1865-1874), la construction des admirables réservoirs de Ménilmontant et de Montsouris ont déterminé une révolution dans les habitudes parisiennes; la substitution d'eau de Seine à l'eau de source avait pris, en ces dernières années, le caractère d'un événement calamiteux ; d'ailleurs, la nocivité de ces substitutions estivales avait été démontrée par des enquêtes médicales, par des observations irréfutables, et la conviction s'était faite dans tous les esprits, irrésistible, définitive.

Dès 1885, le Conseil municipal autorisait l'achat des sources de la Vigne et de l'Avre, situées près de Verneuil, dans les départements de l'Eure et d'Eure-et-Loir ; il avait conformé ses votes à un avertissement prophétique de l'ingénieur en chef des eaux, Couche, mort si malheureusement en 1886, l'élève et le continuateur, avec M. Humblot, de Belgrand :

« Ce que nous redoutons plus que les adversaires qui accusent le service des eaux de n'avoir rien fait, ce sont les optimistes aux yeux desquels il en a assez fait pour qu'une halte soit devenue possible. Les premiers ne sont qu'injustes, et nous seuls pouvons souffrir de leur erreur; mais l'illusion des autres est un danger pour la population parisienne. »

La disette d'eau du mois de juillet 1881 avait profondément inquiété les administrateurs prévoyants, et M. Deligny, rapporteur du Conseil municipal, proposait dès lors de porter à un million de mètres cubes

par jour l'approvisionnement d'eau de Paris, tant pour la consommation privée que pour les usages industriels, la voie publique, etc.; à cet effet, un avant-projet avait été dressé par les ingénieurs du service municipal en vue d'amener à Paris un supplément de 240 000 mètres cubes d'eau de source par vingt-quatre heures, dont 120 000 devaient provenir des sources de la Vigne et de Verneuil, et 120 000 des sources acquises dans la vallée de la haute Seine, notamment dans les vallées secondaires du Loing, de la Voulzie et du Durtin.

Cette première partie du plan complémentaire d'adduction d'eau de source n'a été réalisée que tardivement, grâce à certaines lenteurs bureaucratiques et parlementaires, grâce surtout à la véhémente opposition des riverains de la vallée de l'Avre; les ingénieurs ont fait diligence pour réparer le temps perdu, et l'aqueduc de la Vigne a été construit en un temps relativement assez court, mettant enfin un terme aux légitimes inquiétudes des Parisiens pendant les mois de sécheresse et d'été.

La municipalité de Paris n'a rien exagéré en célébrant l'arrivée des nouvelles eaux de source comme un avènement bienfaisant; elle aurait encouru la plus lourde responsabilité, si elle avait limité son effort à cette dérivation de l'Avre; d'ici quatre ou cinq ans, le déficit n'aurait pas manqué de se produire, au cas où la ville n'eût pas préparé dès à présent un approvisionnement de renfort.

Pendant un ou deux mois de l'été, la consommation d'eau du service domestique s'élève actuellement en moyenne à 175 000 mètres cubes par jour, alors que le produit des trois aqueducs de la Dhuis, de la Vanne, de la Vigne et de Verneuil, peut descendre en période de sécheresse à 200 000 mètres cubes.

Or, par un phénomène constant, Paris s'accroît en moyenne de 200 000 habitants tous les cinq ans; si l'on tient compte du progrès de l'hygiène, de l'extension des abonnements, du développement du tout à l'égout, l'excédent de l'approvisionnement sur la consommation ne tardera pas à être épuisé d'abord, à être converti en déficit ensuite; aussi le Conseil municipal, en même temps qu'il votait les derniers crédits destinés à assurer la distribution à l'intérieur de Paris des eaux nouvelles du réservoir de Saint-Cloud, mettait les ressources nécessaires à la disposition des ingénieurs pour l'adduction des sources du Loing près de Nemours, et du Lunain, près de Moret; cette dérivation projetée enrichira les réservoirs d'eau de source d'un complément de 500 000 mètres cubes par jour.

Même après avoir pris ces précautions, l'administration municipale se tromperait gravement si elle s'imaginait avoir assuré l'avenir pour une trop longue période; avant dix ans, suivant toute apparence, l'approvisionnement d'eau potable aura besoin d'être complété par de nouvelles dérivations, sans qu'on puisse assigner un terme à ces travaux d'extrême urgence et de première nécessité; il reste encore de la marge avant que Paris possède neuf dérivations comme l'ancienne Rome, alimentée par 1 500 000 mètres cubes d'eau de source par jour; la Seine aura le temps d'être assainie avant que l'administration parisienne soit en mesure de faire une réalité de ce grand projet d'avenir : l'eau pour tous gratuite et obligatoire.

PAUL STRAUSS,
Conseiller municipal de Paris.

« SUS AU SÉNAT! »

Lettres d'un parlementaire (1).

XI.

Il y avait une fois une Chambre des députés qui, occupée à de graves affaires, comme d'interpeller les ministres ou de les renverser, n'avait pas, en douze mois, trouvé le temps de discuter le budget. Il en était résulté certains inconvénients, et entre autres la nécessité de recourir à cet expédient financier qu'on appelle les douzièmes provisoires. Janvier avait passé, puis février : toujours pas de budget. Le 31 mars, par les journaux du matin, le public avait appris qu'un quatrième douzième avait été voté la veille, au dernier moment, comme le premier coup de minuit allait sonner. Les bonnes gens, comme vous et moi, pensaient : « C'est la faute de la Chambre. » Mais on leur démontra qu'ils n'y entendaient rien : « Tout le mal, leur dit-on, vient du Sénat; c'est lui qui, de gaieté de cœur, a créé le conflit par quoi tout est arrêté. Que lui demandait-on? De bâcler le budget en une quinzaine de jours. Il pouvait discuter des broutilles, comme l'impôt sur les pianos ou l'impôt sur les vélocipèdes; mais il n'avait pas le droit de toucher à une réforme sérieuse, telle que le « régime des boissons ». Les hommes qui siègent au Luxembourg, et que nous avions pris pour des sages, se sont conduits comme des révolutionnaires. Ils ont, ni plus ni moins, violé la Constitution. Sus au Sénat! »

Vous croyez peut-être que je veux rire? Je ne me le permettrais pas en un tel sujet : je ne fais que résumer la théorie constitutionnelle du parti radical. Cette théorie est très simple : 1° la Chambre des députés a l'initiative des lois de finances; 2° en cas de désaccord entre les deux assemblées, c'est à la Chambre qu'il appartient de dire le dernier mot. Aujourd'hui, que reproche-t-on au Sénat? Non seulement il s'est permis de tailler et de rogner en plus d'une partie le budget qui lui

(1) Suite. — Voy. les numéros des 21, 28 janvier, 4, 11, 18, 25 février, 4, 18, 25 mars et 1er avril.

était soumis, mais, estimant que la réforme de l'impôt sur les boissons est chose assez sérieuse pour être réglée par une loi spéciale, il s'est refusé à voter cette réforme au pied levé : voilà ce qu'a fait le Sénat ; voilà, paraît-il, ce qu'il n'avait pas le droit de faire. A la Chambre, M. le rapporteur général du budget l'a dit, en un langage très mesuré, très courtois, je le reconnais ; mais enfin il l'a dit : « Entraîné par la brillante éloquence de ses orateurs, le Sénat a passé outre, et peut-être trouvera-t-on que, sur certains points au moins, il a légèrement dépassé les limites que la Constitution semble avoir assignées à son autorité financière. » Et, plus loin, M. Lockroy précise sa pensée : « La Chambre, élue par le suffrage universel, ne peut oublier que la Constitution lui accorde l'initiative en matière financière, et que, si un conflit s'élève entre elle et le Sénat, c'est à elle que le dernier mot appartient. »

C'est l'opinion de l'honorable rapporteur de la Commission du budget ; ce n'est pas la nôtre. Ouvrons la Constitution de 1875 et lisons : « Le Sénat a, concurremment avec la Chambre des députés, l'initiative de la confection des lois. Toutefois, les lois de finances doivent être, en premier lieu, présentées à la Chambre des députés et votées par elle. » Que veut dire cette dernière phrase ? Ce qu'elle dit, et pas autre chose. Elle règle, en matière budgétaire, l'ordre des travaux du Parlement ; rien de plus. Pure question de procédure : le budget sera présenté d'abord à la Chambre, ensuite au Sénat. Mais que le budget n'arrive au Luxembourg qu'après avoir passé par le Palais-Bourbon, cela ne signifie pas et ne peut pas signifier, — à moins de donner au texte une singulière entorse, — que le Sénat n'a pas le droit de discuter le budget, et de tailler, et de rogner, tout comme la Chambre.

La Chambre a-t-elle l'initiative des lois en matière de finances ? Où a-t-on vu cela ? Relisez l'article de la Constitution cité plus haut. Il ne s'agit pas de lois émanant de l'initiative parlementaire, mais de lois « présentées » ; le mot est clair : présentées par qui ? par le gouvernement. Si la Chambre discute le budget avant le Sénat, c'est un droit de priorité : ce n'est pas un droit d'initiative.

Et de même, où a-t-on vu que le dernier mot, en matière financière, appartienne à la Chambre ? Que le Sénat vote le budget après la Chambre, cela veut-il dire qu'il doive s'incliner devant le vote de la Chambre ? Qu'on nous montre donc dans la Constitution une phrase, un mot, d'où l'on puisse conclure que la volonté d'une des deux Assemblées soit moins libre, moins souveraine, que la volonté de l'autre ! En donnant au Sénat le droit de voter le budget, on a supposé apparemment qu'il pourrait voter oui, mais qu'il pourrait aussi voter non, diminuer un chiffre ou l'augmenter, supprimer un crédit ou le rétablir. Les auteurs de la Constitution de 1875 avaient des idées très nettes, qu'ils ont exprimées dans un langage très clair ; s'ils avaient estimé que le Sénat dût s'incliner devant la Chambre dans les questions budgétaires, ils l'auraient dit : or, ils ne l'ont pas dit, et personne aujourd'hui n'a le droit de le leur faire dire.

C'est par une assimilation erronée de la Constitution française et de la Constitution anglaise qu'on est arrivé à cette théorie des privilèges financiers de la Chambre des députés. On s'est habitué à l'idée que le Sénat doit jouer dans la République un rôle analogue à celui de la Chambre haute de l'autre côté de la Manche. Rien de plus faux. Peut-on comparer une assemblée aristocratique entre toutes, qui a son principe dans le droit d'aînesse, et cette assemblée essentiellement démocratique, de qui on a dit qu'elle était « le grand conseil des communes de France » ? Existe-t-il un rapport quelconque entre un lord, qui a trouvé la pairie dans son berceau, et un sénateur, élu par les délégués municipaux ? Si la Chambre des lords, en matière budgétaire, s'incline devant la Chambre populaire, c'est que celle-ci représente seule l'opinion. En est-il de même chez nous ? Peut-on soutenir que la Chambre des députés représente l'opinion mieux que le Sénat, et, au moment où j'écris, n'est-ce pas le contraire peut-être qui serait la vérité ? Je sais l'objection : la Chambre des députés, dit-on, est élue par le suffrage universel. Et qui nomme le Sénat ? Les députés, les conseillers généraux, les conseillers d'arrondissement, les conseillers municipaux, c'est-à-dire les représentants les plus autorisés du suffrage universel. Le vote est direct dans un cas, à deux degrés dans l'autre : c'est toute la différence ; et le Sénat a le droit de parler au nom du suffrage universel tout comme la Chambre.

Il faudrait admettre, une fois pour toutes, que les rapports des deux Chambres ne peuvent être semblables dans une monarchie, où une seule des deux assemblées est élue, et dans une république, où elles le sont l'une et l'autre. Les Américains l'ont bien compris : non seulement ils n'ont pas subordonné le Sénat à la Chambre des représentants, mais ils ont donné au Sénat seul le droit d'approuver la nomination des ministres et de ratifier les traités avec les puissances étrangères. Il n'est pas question d'aller jusque-là ; et j'estime, pour moi, que nous ne devons pas plus copier la Constitution américaine que la Constitution anglaise : je demande seulement qu'on applique la Constitution française, la Constitution de 1875, dans son esprit et dans sa lettre.

Et s'il se produit entre les deux Chambres un conflit financier, comme celui de ces jours derniers, il sera toujours facile de le résoudre sans qu'il soit besoin de reviser la Constitution. En d'autres occasions, et quand une loi avait plusieurs fois fait la navette entre le Palais-Bourbon et le Luxembourg, on a vu la commission du Sénat et la commission de la Chambre se réunir pour chercher une formule de transaction. On pourrait, à mon sens, faire mieux encore, et adopter la procédure

suivie aux États-Unis. On sait qu'en cas de conflit financier, le budget est renvoyé à une commission mixte, nommée pour moité par le Sénat, pour moitié par la Chambre des représentants : les hommes les plus compétents sont choisis de part et d'autre, et la solution qu'ils proposent est votée sans discussion. Voilà un bon exemple à suivre; rien ne nous empêcherait de l'imiter. Quoi qu'il en soit, il semble que la Chambre ne puisse que gagner à se montrer modérée et conciliante. Nous ne sommes plus au 16 Mai, alors que le Sénat, en prenant la responsabilité d'une dissolution malencontreuse, avait encouru une impopularité dont il a longtemps souffert. Les temps sont changés : tout le monde sent que le Sénat actuel a rendu de grands services à la République, et qu'il lui en peut rendre de plus grands encore. Il ne s'agit pas de crier : « Sus au Sénat ! » Le moment serait mal choisi.

PAUL LAFFITTE.

(*A suivre.*)

CHRONIQUE COLONIALE

Le protectorat de Madagascar.

Notre instinct national, sans qu'il puisse être taxé de chauvinisme outré, veut que les affaires intérieures et extérieures du pays échappent à toute influence occulte venant de l'étranger.

L'ingérence avérée des Cornélius Hertz dans la politique française a trop ému l'opinion pour être désormais possible, et les hommes d'État qui dénonceront à la tribune ou dans la presse l'action d'agents ou d'associations étrangères seront toujours entendus.

Cependant, depuis plusieurs années, chaque courrier de Madagascar apporte un épisode nouveau de la lutte persistante que les missions évangéliques anglaises poursuivent contre tout ce qui est Français dans la grande île africaine soumise à notre protectorat, sans que le gouvernement semble préoccupé d'autre chose que de gagner du temps.

Aussi peut-il être utile d'examiner la politique suivie par la France à Madagascar, les résultats obtenus et ceux qu'il est possible d'espérer, depuis que le traité du 17 décembre 1885 est intervenu.

***

Les relations de la France et de la reine de Madagascar sont établies par les termes de ce traité de 1885, signé, au nom de la France, par le contre-amiral Miot et le ministre plénipotentiaire Patrimonio et, au nom de la reine de Madagascar, par un certain Digby Willoughby, sujet britannique, ancien comédien sur un théâtre du Cap, devenu général pour le compte des Hova, et qui, à la suite de malversations montant à 300 000 francs, a été condamné en mai 1888 à l'expulsion et à la perte de ses concessions.

N'était-ce pas aussi un Anglais, sir Robert Hart, que M. Patenôtre avait trouvé en face de lui, quand il discuta avec le Céleste-Empire la convention franco-chinoise du 4 avril 1885 qui termina la guerre du Tonkin?

Effectivement; dans l'océan Indien, comme en Indo-Chine, c'est avec l'Angleterre que la France doit compter. Rien ne le prouve mieux que les négociations qui précédèrent le traité du 17 décembre 1885.

Cet acte fut préparé par des Anglais, MM. Alexander et Gillett, membres de sociétés bibliques de Londres, au milieu de l'année 1884. Tandis que les opérations militaires étaient ralenties par ordre du ministère de la marine, « afin de faciliter les négociations », une réunion de différents missionnaires anglais protestants avait lieu, le 22 octobre 1884, à l'hôtel du Louvre, à Paris; il y était déclaré, devant M. Frédéric Passy, député, dont la présence avait été jugée profitable à ces intérêts anglo-protestants, que la France n'avait aucun droit à Madagascar, et qu'il convenait de faciliter le départ de la division navale française, en donnant à la France un semblant de satisfaction d'amour-propre, grâce à un traité dérisoire.

Le projet de traité, envoyé à Tananarive par l'intermédiaire de missionnaires anglais, en revint par les soins d'un M. Procter, négociant anglais.

On aura une idée de la sympathie que ce négociant portait à la France, quand on saura que sa maison de commerce, à Tamatave, était le quartier général de trahison, au point qu'un de ses commis pris en flagrant délit de tentative d'empoisonnement sur nos marins fut condamné à mort par le conseil de guerre et fusillé. M. Procter retrouvait à Londres le révérend Parrett, qui avait reçu tous pouvoirs du gouvernement malgache, et ces deux pieux personnages anglais entrèrent en pourparlers avec un agent du ministère des affaires étrangères, au quai d'Orsay.

Une odieuse publication : *Nos droits sur Madagascar et nos griefs contre les Hovas examinés impartialement* (1), sorte de procès-verbal de la réunion des agents anglais en octobre 1884, à Paris, éclaire cette convention franco-malgache, dont le véritable commentaire est tout entier dans les agissements qui l'ont précédée.

A lire et à relire le traité, on découvre qu'il ne contient rien de précis, sinon que nous reconnaissons à la reine des Hovas le titre de reine de Madagascar, et que le résident français présidera aux relations extérieures.

Comment en serait-il autrement, puisque ce traité a été préparé par des missionnaires anglais pour ménager l'influence anglaise?

Aussi ne saurait-on s'attarder à épiloguer sur le sens des 19 articles de cet acte, surtout depuis que la convention du 5 août 1890 entre la France et l'Angleterre, acceptée ultérieurement par l'Allemagne, consacre définitivement le protectorat de la France sur Madagascar, tandis que la

(1) Par R. Saillens. C'est avec une douloureuse surprise qu'on voit cette brochure accompagnée d'une préface d'un Français qui n'hésite pas à écrire : « Qu'il est heureux pour le vrai bien de Madagascar que l'influence anglaise ait prévalu dans cette île sur celle de la France, et le christianisme évangélique sur celui de Rome. »

France renonce à faire valoir ses droits sur l'île de Zanzibar.

Un traité avec le gouvernement malgache et une convention internationale avec l'Angleterre et l'Allemagne font donc à la France, dans Madagascar, une situation privilégiée ; comment nos résidents ont-ils su en tirer parti ?

***

Le résident général de la France à Madagascar est un diplomate, par conséquent accoutumé à entretenir avec une puissance étrangère des relations où la courtoisie se joint à l'habileté pour arriver à solutionner les questions soulevées dans la vie courante ; mais ce n'est qu'un diplomate, observateur élégant des gens et des choses, soucieux seulement d'éclairer son gouvernement sur les événements plutôt que d'agir sur eux, de transmettre, avec le service, au collègue qui lui succédera, le patrimoine moral d'influence et de bon renom qu'il tient de son prédécesseur.

S'il est vrai de dire que la facilité de plus en plus grande des communications télégraphiques a transformé ou amoindri le rôle du diplomate, cette observation est inexacte pour Madagascar, et peut-être que les lenteurs apportées à la création d'un câble télégraphique ne sont pas étrangères au naturel désir des résidents de conserver une indépendance qui est une rareté.

Les traditions de l'ancienne diplomatie doivent être conservées dans ce poste, et l'ascendant personnel que le résident peut exercer sur le gouvernement malgache est certainement profitable à l'influence française. En veut-on la preuve ?

A la suite de l'administration de M. Bompard, qui ne paraît pas avoir laissé une heureuse impression à Madagascar, l'intérim de la résidence générale fut remis à M. Lacoste.

Notre ministre entretenait avec le premier ministre hova, Rainilaiarivony, d'excellentes relations ; celui-ci, « en raison de son estime particulière pour M. Lacoste », hâta la conclusion de deux contrats de concessions en faveur de deux Français, l'un, M. Ménagé, qui a obtenu une vaste exploitation agricole à l'ouest de Mananjari ; l'autre, M. Antoni Jully, architecte de l'hôtel de la résidence, qui a été chargé de la direction d'importants travaux publics. C'est là un fait absolument nouveau, car ceux qui, antérieurement, avaient cherché à obtenir une faveur du premier ministre, s'étaient bien gardés de *se compromettre* par des relations trop ouvertes avec le représentant officiel du gouvernement français.

Il est à espérer que M. Larrouy, résident général, arrivé à Tananarive le 18 octobre 1892, saura imiter M. Lacoste et rapidement acquérir une véritable influence personnelle.

Mais ceci ne saurait suffire ; le représentant de la France, dans l'interprétation qu'il assure du traité Patrimonio, doit être pénétré de cette idée que c'est dans l'intérêt de la France que le protectorat français a été établi ; et que jamais notre gouvernement, même quand il fut dirigé par M. de Freycinet, n'a entendu renoncer à des droits séculaires pour créer une nationalité malgache avec un gouvernement près duquel nous aurions seulement un représentant.

Tout protectorat, dans l'état actuel du droit international, entraîne ces différentes conséquences :

1° Abandon par le pays protégé au pays protecteur des relations extérieures ;

2° Accaparement de la justice par le pays protecteur, sinon à l'égard des habitants du pays protégé dans tous les cas, du moins à l'égard de tous les étrangers dans les rapports qu'ils ont entre eux ou avec des habitants du pays protégé ;

3° Mainmise par le pays protecteur sur la haute administration du pays protégé et, par conséquent, sur l'armée et sur la police.

Il est facile de voir qu'à Madagascar, jusqu'ici, le protectorat de la France est purement nominal ; aussi doit-on se demander avec une légitime inquiétude s'il est possible de se contenter d'une situation si profitable à nos adversaires et, par conséquent, si préjudiciable à nos intérêts.

Même, à l'égard des relations extérieures, qui pourtant sont expressément abandonnées au gouvernement français par le traité, des difficultés ont surgi avec le premier ministre, véritable maire du palais, qui dirige toutes les affaires malgaches.

La question de l'*exequatur* des consuls étrangers a soulevé des discussions qui ne sont pas terminées ; aux termes de la convention de 1885, article premier, « le gouvernement de la République française représentera Madagascar dans toutes ses relations extérieures ».

Ce texte ne paraît pas laisser place aux controverses. Malheureusement, le texte, écrit en langue malgache, signifie toute autre chose. Sa véritable traduction est : « La France *contemple* les relations extérieures du gouvernement malgache. »

Comment une aussi grave négligence peut-elle être relevée dans la confection de la convention de 1885 ?

Le contre-amiral Miot, signataire de la convention, doit en assumer la responsabilité ; il a accueilli avec une confiance un peu naïve la parole des plénipotentiaires hovas, le général Willougby et l'interprète hova Macrabibissoa, quand ils affirmaient la corrélation du texte hova et du texte français.

On doit regretter que l'amiral français n'ait pas cru devoir accepter l'offre de service que M. Campan, interprète-chancelier de la légation française à Tamatave, était venu lui présenter à son bord, et qu'ainsi il ait été amené à accepter et signer une convention, en langue hova, dont le texte n'avait été contrôlé par aucun fonctionnaire français.

Aussi les désaccords entre la résidence générale et le gouvernement malgache à l'occasion de l'*exequatur* des consuls étrangers sont tels, que le consul américain, M. Campbell, autorisé par son gouvernement à s'adresser au résident général, a rencontré à Tananarive de telles difficultés que finalement il a dû recourir au premier ministre hova.

Les tribunaux français ont été établis à Tamatave, à Tananarive et à Majunga par un décret du 23 août 1892, qui s'est fait longtemps attendre, puisque la loi qui instituait ces tribunaux date du 2 avril 1891. Et, vraiment, on peut se

demander la cause d'un pareil retard quand on voit combien est restreinte la compétence de ces tribunaux; cette compétence est, en effet, limitée aux affaires civiles et commerciales entre Français, et aux poursuites pour contraventions et délits contre les Français. Une porte, qui est peut-être simplement une fausse sortie, paraît réserver une extension éventuelle de juridiction aux étrangers européens; on lit en effet dans ce décret :

« Leur compétence (des tribunaux français à Madagascar) peut être étendue à d'autres personnes par des décrets rendus sur la proposition du ministre des affaires étrangères et du garde des sceaux, ministre de la justice et des cultes. »

Cette faculté que le gouvernement s'est réservée est une confirmation bien trop atténuée du langage que M. Ribot, ministre des affaires étrangères, avait tenu le 7 juin 1892 devant la Chambre. Comme M. de Mahy, surpris de voir que la loi autorisant la création des tribunaux restait lettre morte depuis plus d'un an, demandait au gouvernement s'il renonçait à établir la juridiction française ou bien, au contraire, s'il attendait le bon plaisir de l'Angleterre, M. Ribot avait répondu :

« Très prochainement, nous organiserons à Madagascar un ou plusieurs tribunaux français qui auront immédiatement compétence sur les Français.

« En ce qui concerne l'Angleterre, la reconnaissance de notre protectorat constitue en principe l'abandon de la juridiction anglaise. Le gouvernement anglais, je n'en doute pas, tiendra sa parole; mais là comme ailleurs, il faut que nous procédions d'accord.

« J'ai l'intention d'exiger l'accomplissement loyal et complet des promesses qui nous ont été faites. »

Cet accomplissement loyal et complet, — déjà espéré par M. Guizot, qui avait méconnu la sagesse du mot de Napoléon : la mauvaise foi est aussi naturelle à la diplomatie anglaise que la générosité aux cœurs français, — a-t-il été obtenu de l'Angleterre par M. Ribot?

L'Angleterre s'est soustraite jusqu'ici aux conséquences naturelles de la convention de 1890, et pourtant, en février 1892, le consul anglais de Tamatave, se conformant aux ordres de son gouvernement, avait informé le résident de France que désormais il s'adresserait à lui pour les affaires intéressant des sujets anglais et des Hovas.

Cette démarche paraissait indiquer que la reconnaissance de la juridiction française serait ultérieurement consacrée ; comment, en effet, admettre que les autorités françaises, consultées pour l'engagement de contrats entre sujets anglais et hovas, n'auraient pas à intervenir à propos des contestations qui pourraient en résulter?

On sait bien que cette démarche du consul anglais avait été vivement critiquée, principalement par le *Madagascar Times*, organe de la secte méthodiste, qui engageait les Anglais à traiter dorénavant avec le gouvernement hova, sans passer par l'intermédiaire de leurs consuls, pour montrer à lord Salisbury leurs sentiments à propos de son attitude dans les affaires de Madagascar.

Il faudrait pourtant arriver à l'unité de juridiction, et le plus tôt possible, si on ne veut pas que l'émiettement des droits de souveraineté ne diminue le prestige déjà peu éclatant de notre autorité.

***

La haute administration de Madagascar échappe-t-elle entièrement à l'action du résident général et par quels moyens peut-il arriver à s'immiscer dans les affaires intérieures du pays?

Cette question est grave; tant qu'elle n'aura pas été résolue, le protectorat français ne sera pas véritablement établi avec sa double conséquence bienfaisante et fructueuse : civilisation des indigènes, colonisation française.

Le gouvernement malgache est loin d'étendre son action à toute l'île de Madagascar; une administration régulière, confiée à seize chefs des divers districts de l'Imerina et à quatre-vingt-quinze gouverneurs des principales villes et forteresses de l'île, ne fonctionne réellement que sur le plateau central divisé en trois provinces : Imerina, Betsileo et Sihanaka.

La partie la plus importante de la population s'y trouve réunie, de sorte que Madagascar, grande comme la France, contient environ 3 millions d'habitants sur ce plateau central, et à peine 2 millions d'habitants vivant à l'état d'agrégations indépendantes dans les régions montagneuses, boisées et fertiles du sud et de l'ouest.

On comprend de suite quel avenir une île pareille, analogue comme climat et comme flore à la Réunion et à Maurice, réserve non seulement à la colonisation, mais au peuplement européen.

L'administration, d'après les traditions du gouvernement malgache, est restreinte au maintien de la paix publique, à la rentrée des impôts et à l'exécution des corvées imposées au nom de la reine, mais le plus souvent exigées des populations dociles dans l'intérêt particulier du premier ministre ou des différents fonctionnaires; d'ailleurs, la corvée et les cadeaux forment l'unique rémunération des agents de l'État qui ne reçoivent pas de traitement.

Aucun travail public n'est entrepris; ceux-là mêmes accomplis au commencement du siècle, comme les digues de l'Ikopa, rivière qui arrose l'Imerina, sont négligés au point que la plaine de Tananarive deviendra fatalement un vaste marécage quand un cyclone, comme celui qui vient de perdre le *La Bourdonnais*, déterminera la rupture sur plusieurs points des barrages à peine réparés avec de la terre. Le résident, qui doit être soucieux de l'intérêt des populations de l'Imerina, ne pourrait-il montrer au premier ministre toute l'importance qui s'attache à ces travaux d'endiguement? Quant aux routes, pour éviter de les ouvrir, on répète toujours un mot de Radama Ier : « J'ai deux généraux invincibles, *Hazo* et *Fazo*, la forêt et la fièvre. » Tout chemin allant à la côte ne serait-il pas une voie d'accès pour les Européens qui sont les ennemis, et ne convient-il pas de maintenir l'état actuel des pistes qui serpentent dans les marais et au travers de véritables forêts vierges?

Deux chiffres permettent de comprendre l'intérêt que présente la création d'une route allant de Tamatave à Tananarive.

Actuellement, le transport d'un soldat de l'escorte de Tamatave à Tananarive est effectué en huit jours, coûte 500 francs, exige douze porteurs, et encore le soldat arrive à Tananarive dans un état de langueur et de fièvre qui nécessite en moyenne un mois de repos.

Les difficultés de la route sont telles qu'un bœuf qui se vend 5 francs à Tananarive vaut 40 francs à Tamatave.

Comment le résident général, auquel la convention de 1885 ne reconnaît pas le droit de s'immiscer dans l'administration intérieure, pourrait-il arriver à obtenir l'ouverture de cette route?

Il semble qu'avec un peu d'autorité, au cas où la persuasion ne peut suffire, une solution favorable s'impose si on veut assurer l'application logique de l'article 3 de la convention. Cet article dit, en effet, que le résident résidera à Tananarive avec une escorte militaire; est-il admissible plus longtemps que résident et soldats de l'escorte soient transportés sur des civières, à la merci de Malgaches souvent enlisés dans les marais jusqu'aux épaules? C'est par une route carrossable, évidemment, que le résident et son escorte doivent atteindre leur poste, et l'ouverture de cette route doit être exigée du gouvernement malgache.

Que fait, au surplus, cette escorte militaire à Tananarive? Cette escorte comprend actuellement 50 hommes, qui n'accompagnent jamais nulle part le résident. Ceci est absolument certain. On aimerait à savoir que le résident général est sorti de Tananarive, qu'il a visité au moins les trois circonscriptions régulièrement administrées, et que son escorte l'a accompagné; malheureusement il n'en est rien. Le résident ne connaît que le palais de la reine et celui du premier ministre; il n'a jamais parcouru que les sentiers qui conduisent à Tamatave.

Vraiment, est-ce bien le résident, détenant une partie du pouvoir du gouvernement français, qui se trouve à Tananarive? N'est-ce pas plutôt un otage de distinction, accompagné d'une garde d'honneur infime, dont le séjour dans le royaume d'Imerine garantit l'immuable autorité d'un premier ministre tout-puissant?

Cette escorte, à ne pas en douter par l'utilité qu'elle présente, a été créée pour flatter notre amour-propre national: tout au contraire, son impuissance donne aux Hovas une idée médiocre de la France, et la véritable rélégation où elle est maintenue est de nature à amoindrir le respect que la France devrait inspirer au gouvernement malgache.

La police dans Tananarive est très rudimentaire; elle a reçu un semblant d'organisation en mai 1891. On se rappelle qu'en janvier 1891, M. Chayet, consul suppléant, et la mission catholique, furent attaqués par de véritables bandes de voleurs; dans le reste de l'île, l'insécurité est telle que les Hovas se gardent bien de s'aventurer en dehors des postes qu'ils occupent; ils sont immédiatement massacrés s'ils sont surpris isolément ou, s'ils sont en nombre, attirés dans un guet-apens comme à Tuléar, en avril 1891, alors qu'un gouverneur hova voulait rendre visite au roi Tompomana, chef du grand village de Marrombo.

Quand le résident circulera dans la région administrée il dépendra de lui, si l'ordre est troublé par les maraudeurs, de suppléer à l'impuissance du gouvernement hova en organisant comme au Tonkin des milices locales; la paix publique est le premier devoir de tout gouvernement, et le protecteur doit au protégé de l'imposer au besoin dans l'intérêt supérieur du pays, autant pour les indigènes que pour les Européens.

Ainsi l'administration intérieure est susceptible de profondes améliorations que la convention de 1885 permet certainement d'exiger. Si on en doute, en effet, comment le Parlement vote-t-il des crédits atteignant pour le budget de 1893 le chiffre de 741 000 francs, et qui pourrait admettre que c'est avec la seule pensée de maintenir un état de choses aussi précaire que des sacrifices pareils sont consentis, même sans discussion, comme il est arrivé le 21 janvier dernier à la Chambre des députés?

Dans ce crédit, d'ailleurs, dont la plus grande part est aborbée (514 000 fr.) par les dépenses des résidences, on trouve un crédit de 100 000 francs inscrit dans un chapitre 4 « Colonisation à Madagascar ».

On ignore quel sera l'affectation de ce crédit, mais on peut se demander, sinon l'emploi du crédit analogue ouvert en 1892 (toute administration est discrète sur l'emploi de ses fonds), du moins quels sont les résultats obtenus en 1892 par la colonisation.

Ils sont très médiocres, et jusqu'à l'administration intérimaire de M. Lacoste, en automne 1892, le gouvernement hova n'accordait pas à nos compatriotes les concessions qu'ils sollicitaient.

Le seul contrat ferme enregistré à la chancellerie de la résidence générale fut la concession d'Ankavandra et d'Analabé octroyée jadis à M. Talbot, sujet anglais, accordée en 1892 à MM. Lissan, citoyen américain, et Dreyfus, citoyen français.

La concession de terres faite ultérieurement à M. Ménagé, citoyen français, paraît être la seconde obtenue en 1892; il est vrai que pour la première fois depuis sept ans les demandes et les candidatures des concessionnaires ont été ouvertement patronnées par la résidence générale en octobre 1892.

Les résistances et les longueurs que le premier ministre savait habilement rendre indéfinies quand il s'agissait d'une demande de concession émise par un Français disparaissaient au contraire dès que c'était un Anglais qui sollicitait.

Comme le gouvernement hova allait jusqu'à consentir au profit d'étrangers de véritables cessions de territoires propres à compromettre nos droits de souveraineté, M. de Mahy a provoqué de la part de M. Ribot, ministre des affaires étrangères, une explication très ferme qui vaut la peine d'être notée; on peut lire, en effet, dans cette lettre rendue publique:

« Ainsi qu'il résulte d'une note émanant du département des affaires étrangères et remontant à l'année 1886, le gou-

vernement français ne reconnaîtra pas le cas échéant la validité d'arrangements de telle nature, conclus en dehors de lui.

« Je ne puis que vous donner de nouveau l'assurance que l'opinion du gouvernement de la République n'a pas changé à ce sujet et qu'il se refuserait à considérer comme valables des actes qui, sous des apparences de contrats privés, auraient en réalité un caractère politique pouvant porter préjudice à notre situation ou à nos intérêts dans la grande île africaine. »

Ces affirmations étaient nécessaires, surtout en raison des influences hostiles que le protectorat français rencontre de tous côtés.

*
* *

Combien restreinte encore est notre situation politique à Madagascar, on a pu jusqu'ici s'en rendre compte; mais ces explications sont données en langage chiffré dont la clef doit être connue.

La véritable cause de toutes les difficultés qui entravent l'action du résident, c'est l'effort grandissant des sociétés bibliques anglaises pour garder à Madagascar, dans les conseils de la reine, une prépondérance qui remonte à la création de l'Église d'État anglo-malgache en 1868.

Les Malgaches, païens, qui ont conservé des traditions religieuses très voisines de celles des anciens juifs, soit pour les sacrifices, soit pour les funérailles et les mariages, abandonnent facilement leurs cultes, — et c'est là un grave symptôme de décadence, — pour adopter les dogmes catholiques, ou plutôt, accueillant de nouveaux dogmes par obéissance autant que par persuasion, ils les illustrent en pratiquant leurs anciens rites.

D'ailleurs, c'est une loi générale que la survivance des formes longtemps après le renouvellement des idées.

La concurrence est vive entre les missionnaires catholiques et les pasteurs protestants.

Malheureusement le caractère confessionnel de la lutte engagée entre les colons français et les colons anglais est tellement absolu qu'il faut ignorer entièrement les événements arrivés depuis vingt ans à Madagascar pour croire que le gouvernement français peut rester neutre au milieu des conflits sans cesse renaissants.

Dans le langage malgache, les termes *catholiques* et *français*, d'une part, *protestants* et *anglais*, d'une autre, sont synonymes, et cette confusion est si répandue qu'un fonctionnaire français ne pourrait pas se rendre au temple protestant sans être considéré comme acquis à l'influence anglaise et un Anglais ne pourrait pas revendiquer les avantages de sa nationalité s'il est catholique.

En veut-on la preuve? En 1883, lors de la guerre franco-malgache, les missionnaires français furent expulsés de l'île entière, tandis que les missionnaires anglais restèrent à leur poste. Or un missionnaire catholique, le P. Connellan, était sujet britannique; il s'est réclamé de sa nationalité anglaise pour rester à Tananarive; personne n'a voulu l'entendre : ni le gouvernement malgache, ni le gouvernement britannique, qui a laissé accomplir l'ordre d'expulsion parce qu'il ne protège pas les missionnaires non protestants. C'est assez dire que *catholique* est synonyme de *Français* pour les Malgaches et pour le vice-consul anglais.

Les résidents français l'ont aussi compris, sauf M. Bompard, qui a toujours nié l'existence d'une question religieuse à Madagascar. M. Joël Le Savoureux, consul français, actuellement en Angleterre et antérieurement à Madagascar, où il a résidé pendant trois ans, l'a formellement déclaré (1) : « *Unfortunately, when one says Protestant in Madagascar, this generally means English, while catholic means French.* »

Cette constatation a une telle importance, quant aux conséquences qui en résulteront nécessairement, qu'on ne saurait l'établir sur des preuves trop nombreuses, et l'affirmation des missionnaires catholiques, conforme à l'opinion d'un consul français, doit être pourtant contrôlée.

Un journal anglais de Madagascar, le *Madagascar-News* du 18 juillet 1891, confirme le dire des missionnaires catholiques en ces termes : « Pour juger de l'influence acquise par l'Angleterre à Madagascar, il suffit de considérer la statistique des missions. Tant que cette statistique ne change pas, la situation des sujets britanniques à Madagascar n'est pas modifiée. »

Comme la Société des missions évangéliques de France a refusé d'envoyer des missionnaires protestants à Madagascar, sur la proposition que le gouvernement lui avait adressée, et comme cette Société a allégué simplement qu'elle n'y était pas invitée par les populations de l'île, elle a voulu reconnaître par son abstention que la situation de missionnaires à la fois protestants et français serait intenable.

Ce point étant incontestablement démontré, mettons en présence les moyens d'action des missionnaires protestants et des missionnaires catholiques, et on aura une idée exacte de l'influence exercée par les idées anglaises d'un côté, par les idées françaises de l'autre.

Il paraît inutile, en effet, de placer dans une catégorie spéciale les missionnaires norvégiens qui, bien que luthériens, fraternisent avec les missionnaires anglais; un traité passé entre eux et les indépendants anglais leur réserve exclusivement, en effet, le district septentrional de Betsileo.

Voici cette statistique (2) :

MISSIONNAIRES.

	PROTESTANTS.	CATHOLIQUES.
Personnel européen.....	112	114
Maîtres indigènes.....	7.240	641
Élèves dans les écoles.....	119.803	17.338
Adhérents ou disciples.....	357.994	130.669
Imprimeries.....	4	1
Hôpitaux.....	3	0
Léproserie.....	1	1
Observatoire astronomique...	0	1
—	—	—
Budget.....	Plus de 1.300.000 fr. (3)	200.000 fr.

(1) *The scottish Geographical Magazine. March*, 1893. Madagascar, by Joël Le Savoureux, French consul, p. 134.

(2) 98 th., report of the L. M. S. (London missionary Society, *Diary Malagasy*, 1892).

(3) Ce chiffre ne peut pas être établi exactement, parce que le

Les missionnaires protestants, dont on peut apprécier l'influence au nombre d'élèves qui fréquentent leurs écoles, au nombre de disciples admis à la cène, sont de quatre catégories différentes : les anglicans, agents de la Société dite S. P. G. *(Society of the Propagation of the Gospel)*; les indépendants, agents de la Société dite L. M. S. *(London Missionary Society)*; les quakers ou friends, agents de la Société dite F. F. M. A. *(Friends Foreign Mission Association)*; les luthériens, agents de la Société dite N. M. S. *(Norway Mission Society)*.

Les indépendants détiennent la *religion d'Etat*, et ceci n'est pas un vain mot, puisque M. Joël Le Savoureux, dans la conférence qu'il fit en février dernier devant la Société de géographie d'Édimbourg, déclarait que tous les agents du gouvernement, depuis la reine et le premier ministre jusqu'à l'officier le plus subalterne, étaient obligés de se rendre à l'office religieux, et que même, dans certaines régions, le peuple était poussé de vive force dans les temples.

Il est vrai que de pareilles atteintes à la liberté n'ont pas la gravité que l'on serait volontiers porté à leur donner en Europe; habitués au régime du bon plaisir et à l'obéissance passive devant tout ordre venant de la reine, les Malgaches acceptent facilement cette corvée d'une nature nouvelle, sans doute moins pénible que celles que le premier ministre sait exiger d'eux pour l'exploitation de ses vastes domaines.

Ce qui est grave, c'est le caractère politique de l'enseignement anglo-protestant donné à 119 808 élèves dans 7240 écoles. La violence des polémiques que soulève contre la France la presse anglaise de Madagascar donne une idée de la haine antifrançaise enseignée à tous nos « protégés »; c'est ainsi que la seule partie de l'histoire de France qui soit répandue est celle de la guerre de 1870, comme pour donner une idée exacte de notre puissance.

En présence de ces 7000 écoles, foyers de passion contre nos efforts de civilisation et de paix, combien d'écoles françaises? Six cents, dont les 17 338 élèves sont recrutés uniquement dans la classe inférieure de la société, l'Église d'État protestante attirant naturellement dans les écoles anglaises tous les enfants des classes dirigeantes.

*
* *

La conclusion qui se dégage de l'examen du protectorat français à Madagascar s'impose à l'esprit : le résident général ne peut invoquer qu'un traité au texte ambigu, et comme il doit éviter de créer au gouvernement des complications inutiles, son rôle est nécessairement effacé; s'il exerce près du premier ministre une certaine influence, c'est le crédit personnel dû à son caractère qu'il met au service de nos nationaux.

Aux hommes d'État qui prétendent mettre toujours au-dessus des intrigues confessionnelles l'intérêt supérieur de la patrie française de décider comment ils veulent résoudre la question de Madagascar, par la force ou par la persuasion.

Par la force, il aurait été facile, dès 1883, de réduire les troupes hovas, si les ordres du gouvernement n'avaient pas ralenti et arrêté les combats, on peut dire les exploits du commandant Le Timbre et de l'amiral Pierre.

Les Malgaches, habitants du plateau central, ne sont pas belliqueux. Cette nation en décadence, plus rusée que guerrière, a su profiter des lenteurs que les hésitations du Parlement et la diplomatie anglaise ont jetées au travers de l'expédition de 1883.

Voici, d'ailleurs, comment les Hovas sont amenés à recruter les troupes nécessaires à tenir garnison dans les postes éloignés dans le sud.

Pour venger le guet-apens de Tuléar, en 1891, le premier ministre avait décidé l'envoi de 1200 hommes à la baie de Saint-Augustin; mais les Malgaches n'aiment pas les expéditions lointaines, et le gouvernement dut recourir au procédé anglais de la presse.

Les Betsileos, d'un naturel timide et soumis, furent convoqués au chef-lieu du gouvernement; on ferma les portes, et les soldats hovas enchaînèrent deux à deux 600 hommes; d'autres, heureux d'être quittes à un aussi bon compte, furent adjoints comme gardiens à chaque prisonnier. Dans cet équipage, le convoi fut dirigé sur la côte; là, les gardiens furent saisis et garrottés à leur tour, et ce corps expéditionnaire de 1200 hommes, si singulièrement recruté, fut expédié à Tuléar sur un vaisseau chilien.

Mais si une armée, dont le recrutement est aussi difficile, ne saurait opposer une sérieuse résistance à des troupes françaises, le manque de routes de Tamatave à Tananarive rend tout accès extrêmement pénible de ce côté.

Pourquoi, au surplus, recourir à la force, quand la persuasion peut établir notre influence à meilleur compte, sans perdre un seul soldat?

Le résident général devrait s'efforcer d'accroître son prestige en accomplissant des tournées dans la région de Tananarive; ne pourrait-il pas, chaque année, étendre le périmètre de ces voyages? Accompagné de son escorte, qui, au surplus, pourrait être facilement portée à 200 hommes, en y adjoignant une partie de la garnison d'ailleurs à peu près inutile de Diégo-Suarez, il serait assuré de rencontrer dans les différents districts ces marques de respect prodiguées, en tout pays, si volontiers au représentant du pouvoir. Le premier ministre ne pourrait s'opposer à ce que le résident général visitât les écoles françaises, quand le vice-consul anglais parcourt les provinces pour surveiller les écoles protestantes, de sorte que le prétexte de ces tournées annuelles est tout indiqué.

Quant au problème religieux, on doit l'examiner sans passion, ne se laissant guider que par l'intérêt supérieur de la France.

Comment admettre dans une de nos possessions ce que personne ne tolérerait dans la métropole, une puissance

budget des missionnaires luthériens n'est pas connu, mais le chiffre indiqué se rapproche très vraisemblablement de la vérité, le budget des missionnaires anglais dépassant à lui seul un million.

morale considérable échappant à notre action, combattant à visage découvert notre influence?

Ou il faut mettre la main sur la religion d'État protestante, ou il faut faire en sorte que les missions catholiques rivalisent d'influence avec cette religion d'État.

Puisque les missions protestantes de Paris se refusent à accepter l'appui du gouvernement pour créer à Madagascar un protestantisme français, il faut, — et c'est là le point important, — accorder aux écoles françaises une subvention suffisante pour qu'elles puissent contre-balancer l'influence des écoles anglaises. Combien le budget des affaires étrangères leur alloue-t-il actuellement? 20 000 francs sur le crédit des écoles d'Orient; la mission catholique recueille ailleurs les 180 000 francs qu'elle dépense, en plus de cette somme insignifiante, à peine égale aux frais de représentation de la résidence.

Pour lutter contre les écoles anglaises et norvégiennes, qui dépensent chaque année 1 300 000 francs, il faut à la mission catholique une subvention suffisante. Doit-on s'arrêter devant la crainte de manquer de logique en protégeant les missions catholiques en Orient, alors qu'on établit le régime laïque dans la métropole?

La logique a son terme où l'absurdité commence; les *indépendants* anglais étaient-ils donc logiques avec leur nom même et leur doctrine, quand ils ont créé à Madagascar une *religion d'État*?

Gambetta, avec ce sens de la grandeur nationale que les sectaires seuls ignorent, avait reconnu que la laïcisation n'était pas un article d'exportation. Grâce aux missionnaires, la France a jusqu'à ce moment représenté le catholicisme au delà du monde civilisé; le gouvernement français, en face du mouvement grandissant des idées anglaises à Madagascar, ne peut rester indifférent, ou bien, par un silence compromettant, il aura rendu possible le succès de la politique anglaise.

Au surplus, le Parlement ne paraît pas vouloir se prêter plus longtemps à Madagascar à cette politique peu française du laisser-faire; il a suffi à M. de Mahy, pendant la discussion du budget, de montrer à la Chambre, avec sa chaleur communicative, les efforts que toute l'Angleterre a faits, pour nous chasser de l'Égypte, de Zanzibar, en un mot de la mer des Indes, pour obtenir une subvention de 100 000 francs en faveur de Diégo-Suarez, malgré les observations du sous-secrétaire d'État, du rapporteur du budget des colonies et du rapporteur général du budget.

Cette somme doit servir « à faciliter la colonisation en créant des routes à travers ce territoire nouvellement occupé par la France », en attendant, suivant le mot de M. Chautemps, rapporteur du budget des colonies, « le jour où nous saurons prendre à Madagascar les résolutions nécessaires ».

Il est bon de le rappeler, en présence du langage arrogant des journaux anglais de Tananarive; ils prétendent, sous le protectorat fictif de la France, enlacer dans un réseau de plus en plus serré d'écoles et de temples ces population indolentes et abâtardies, qui ne sortiront de leur engourdissement qu'avec la haine et le mépris du « protecteur français », impuissant à conquérir, inhabile à se faire aimer.

Nous ne saurions vraiment, à l'heure actuelle, sans compromettre nos intérêts coloniaux, négliger une île, riche comme Bourbon, grande comme la France, à peine habitée par 4 ou 5 millions d'individus : le moment est venu ou jamais d'établir notre influence effective à Madagascar et d'y créer, comme à Diégo-Suarez, de véritables centres de colonisation.

HENRI PENSA.

COURRIER LITTÉRAIRE

M. Marcel Prévost : *l'Automne d'une femme*. — M. Anatole France : *la Rôtisserie de la reine Pédauque*. — M. Jules Lemaître : *les Rois*.

C'est un beau roman que *l'Automne d'une femme*, de M. Marcel Prévost. M. Prévost connaît très bien sa manière et la définit très net quand il dit un mot, une fois de plus, en sa préface, de « ce romanesque du réel », qu'il considère comme « le plus aimable attrait des œuvres d'imagination ». Il a parfaitement raison, et cependant... comme c'est curieux le pouvoir des mots? Parce que réalisme a voulu dire longtemps peinture d'un tas de vilenies, un auteur ne peut pas peindre des âmes ordinaires, très ordinaires, les nôtres, à nous hommes et femmes de l'humanité moyenne, des âmes mêlées de bien et de mal, capables de tristes défaillances et aussi de sacrifices méritoires, des âmes réelles en un mot, sans ajouter au mot réalisme le mot romanesque, pour bien montrer que son réalisme n'est pas du « grossiérisme ».

Il est réaliste, tout simplement, M. Prévost (du moins dans ce roman-ci), parfaitement et simplement réaliste. Tous ses personnages sont de pauvres pécheurs point trop noirs et excessivement loin d'être blancs, comme nous. Mais ils ont quelques délicatesses. Ils ne sont pas des brutes. Ce sont des hommes. Parce qu'ils sont des hommes, M. Prévost se croit un peu bien romanesque, il le dit, il en convient. Mais pas du tout! Il est dans le vrai, voilà toute la chose. Laissons tranquille la terminologie littéraire. En voilà encore une fadaise dont le public s'occupe peu!

L'Automne d'une femme est l'histoire de deux passions féminines ayant le même « objet ».

Il n'est pas très beau, l'objet. C'est un petit inutile, artiste amateur, c'est-à-dire homme qui se console par ne rien faire de l'impuissance où il est de faire rien. Mais il est si beau! L'auteur a essayé de sauver un peu ce bellâtre, qui devrait loger à l'hôtel du Grand Vainqueur, en le montrant comme véritablement amoureux des deux femmes. Oh! réfléchissez, vous verrez

que c'est encore le meilleur parti. S'il était indifférent, non, vraiment, l'idole impassible, adorée par deux ferventes, serait décidément un peu grotesque; s'il aimait l'une seulement des deux fanatiques, ah! c'est chose connue, celle qui ne serait pas aimée aurait tort aux yeux du lecteur, et tout intérêt disparaîtrait; car l'intérêt, c'est la lutte de ces deux passions féminines également justifiées et dont aucune n'a le devoir de céder devant l'autre.

Il fallait donc que le beau Maurice aimât ses deux pâles victimes. C'était le mieux. Il n'en est pas moins un peu désobligeant. L'envie aux doigts crochus a sur nous autres hommes tant d'empire que nous ne pouvons pas souffrir, ni au théâtre ni dans le roman, les hommes trop aimés. Il aurait peut-être fallu donner moins de place dans l'ouvrage à M. Maurice. Le présenter, dire qu'il est beau, dire qu'il est aimé de la jeune Claire et de la moins jeune Mme Surgères suffisait presque.

Quant aux deux femmes, elles sont absolument admirables. Claire a connu Maurice tout petit. Son amour est une de ces grandes affections qui prennent leurs racines dans notre être tout tendre encore, et qui ne s'en peuvent détacher sans le déchirer tout entier et le tuer. On sent que Claire n'a pas autre chose à faire dans la vie que d'aimer Maurice, et qu'un moment viendra où, de le sentir échapper, elle s'éteindra lentement, comme si le sang s'épuisait dans ses veines et coulait goutte à goutte sur son chemin. Pour Mme Surgères, c'est bien la même chose, d'une autre façon. Elle a quarante ans; mais elle n'a jamais aimé; elle vit depuis vingt années auprès d'un mari devenu de très bonne heure aussi ataxique qu'il est possible. Il a la *maladie de Morvan*. Tous les médecins qui me lisent ont déjà frémi à ces mots redoutables. Elle n'a jamais eu d'enfants. Elle aime le jeune Maurice d'abord d'un amour de mère, ensuite d'un dévouement de garde-malade, et enfin d'un amour de quadragénaire. Ce sont les trois attaches les plus fortes que, nous autres moralistes, nous ayons à vous présenter.

Les événements suivent leur cours, comme font les étudiants appliqués. Vous les voyez d'ici. Hésitations de Mme Surgères, lutte douloureuse contre elle-même, chute inévitable, ivresse et hypnose de l'amour satisfait, puis... Refroidissement de l'amant, n'est-ce pas? — Mais non! Et c'est cela qui est très bien vu dans le roman de M. Prévost. L'amant ne se refroidit point. Mais, passé le premier aveuglement où la passion nous jette, Mme Surgères s'aperçoit que Maurice, sans cesser de l'aimer, n'aime point qu'elle seule; et c'est cela qui est terrible. Si elle se sentait délaissée, elle aurait plus de force pour rompre; pour continuer de vivre, non pas, peut-être; mais pour rompre. On renonce à quelque chose que l'on sent qui n'existe pas; on y renonce avec désespoir; mais on y renonce. Mais Mme Surgères se sent toujours aimée, et elle ne peut prendre sur elle de briser un bonheur parfaitement réel et qu'elle sait qui durera longtemps encore, pourvu seulement qu'elle le veuille.

Et, pendant ce temps-là, Claire agonise lentement et sûrement. Et Mme Surgères qui aime Claire, à toutes les minutes de sa vie, à toutes les minutes de son bonheur surtout, sent qu'elle tue quelqu'un, ce qui certainement n'est pas gai.

C'est très amusant, tout cela, pour les êtres qui aiment à voir souffrir, et vous savez que tous les lecteurs de roman sont tout simplement de ces êtres-là. On se dit : « De ces deux femmes, une mourra de cette situation. Laquelle? Les paris sont engagés. » On voit venir l'un ou l'autre de ces dénouements.

M. Prévost n'a voulu ni de l'un ni de l'autre, ce qui, à mon avis, ôte un peu de sa grandeur tragique à son œuvre. Il a mieux aimé qu'une des deux femmes se sacrifiât, se résignât. Mais laquelle? Les paris recommencent. Laquelle aura la force de se sacrifier sans mourir? J'aurais hésité. La jeunesse a tout l'avenir devant elle; elle peut faire les grands sacrifices; elle a en elle de puissantes réserves de résurrection. Mais l'âge mûr a aussi plus d'énergie; il a plus l'habitude de souffrir; il peut reprendre cette habitude après l'avoir perdue. Songez aussi que Mme Surgères a commencé par aimer Maurice d'un amour maternel. Après une terrible crise, elle retrouve cet amour-là, ou se persuade qu'elle l'a retrouvé. Maurice et Claire seront heureux.

Incomplètement, j'espère; car ce doit être dur de faire son bonheur du malheur des autres, encore que depuis bien longtemps ce soit la seule façon de faire du bonheur.

Ce roman très *vrai*, un peu long au début, d'une vraie profondeur et d'un grand intérêt pathétique en sa seconde partie, est d'une œuvre singulièrement forte. Il fera couler de très belles larmes sur des joues juvéniles et sur des joues d'automne. Je regrette cependant que le personnage viril y joue un rôle, qui, malgré toutes les précautions prises par l'auteur, ne fait pas un éclatant honneur au sexe fort. Nous prendrons notre revanche une autre fois peut-être; mais je remarque que les hommes jouent rarement un beau personnage dans les romans de M. Prévost. C'est probablement son opinion. Je ne le chicanerai pas sur ce point. Suffit que j'aie dit que sa nouvelle œuvre est en tous points très digne encore de l'auteur des admirables *Lettres de femmes*.

***

La Rôtisserie de la reine Pédauque n'est pas écrite pour les petites filles qui sautent à la corde dans le jardin du Luxembourg. Elle n'est même pas écrite pour les femmes d'à présent, un peu susceptibles sur l'article de la pudeur livresque, et que méconnaîtrait l'œil de leurs grand'mères; mais c'est un livre bien amusant,

et c'est un petit chef-d'œuvre. Dieu sait si cela m'amuse d'en parler ainsi ! Dire du bien d'un homme arrivé, d'un homme influent dans le monde littéraire, et qui tient une plume de critique, et qui jugera le premier livre que je m'aviserai d'écrire ; non, je ne sais rien, rien au monde, qui me soit plus désagréable ; et j'aurais souhaité de tout mon cœur que *la Rôtisserie* fut exécrable. Je ne cacherai même pas qu'en l'ouvrant c'était mon secret désir. Mais puisqu'elle est bonne, je ne puis pourtant dire qu'elle est mauvaise.

Elle est charmante. C'est une bonne folie gaie et drôle, dans le goût des romans du XVIIIe siècle, et qui rappelle à chaque instant les *Contes* de Voltaire. Dans un récit qui a du reste son unité, et qui se suit fort bien, et qui sait parfaitement où il va, il y a des histoires d'alchimiste et de cabaliste à idée fixe, des histoires d'abbé lettré et bohème, imitées librement de celle de l'abbé Prévost ; des histoires de capucins suspects, de gentilhomme libertin et fou, de rôtisseurs paillards, de donzelles fantasques et fringantes. C'est varié, vif, bariolé et papillotant. C'est le plus joli tohubohu du monde, qui ne cesse pas un moment d'être clair.

Et quelle connaissance sûre, et à tout moment agréablement instructive, du vieux Paris d'il y a cent cinquante ans, de ses rues, de ses places, des moindres accidents de son sol, et de ses bons et de ses mauvais endroits, et de ses physionomies et de son langage et ses mœurs ! On y est, on y vit pleinement, et l'on s'y promène et on s'y amuse. On y fait toutes sortes de connaissances, dont la plupart à la vérité sont mauvaises ; mais d'abord c'est le mot du philosophe, dont vous me pardonnerez d'avoir oublié le nom : « Mon Dieu ! pourquoi avez-vous voulu nous imposer cette épreuve qu'il n'y ait que les coquins qui soient amusants ? » — Et puis M. France a la main si légère, et ces coquins sont si peu noirs ! Ils ne sont pas mauvaises gens au fond ; ils ne manquent que de sens moral ; mais ils n'ont point de méchanceté ! La différence est sensible. Elle est telle qu'il se trouve des gens qui ont un sens moral très vif et qui sont méchants. Je m'empresse d'ajouter qu'il y en a aussi qui n'ont aucun sens moral et qui sont pleins de méchanceté. Quand on fait des dénombrements, il faut les faire complets.

Les bonshommes de M. France sont immoraux avec une grande naïveté, et l'on se sent pour eux pleins d'une indulgence très douce et cordiale, encore que coupable. On plaint véritablement ce bon abbé Coignard qui fut assassiné sur la route de Lyon pour avoir été traduire du grec dans le château d'un alchimiste, ce qui l'entraîna à assommer un traitant et à enlever la nièce d'un juif de Lisbonne ; car les circonstances ont de terribles enchaînements, que ni la sagesse humaine ne saurait prévoir, ni le courage redresser, et il y a beaucoup de fatalité dans les choses.

Je ne trouve à ce petit livre que le défaut d'être un peu trop long *pour ce qu'il est*. Je m'explique. C'est un petit chef-d'œuvre du genre léger. Les petits chefs-d'œuvre du genre léger ont le devoir d'être courts. Il faut qu'ils deviennent ces petits livres in-18 de deux cents pages, ces petits amis favoris qu'on glisse dans sa poche quand on va se promener, dont on n'aime pas à se séparer et qu'en effet on retrouve toujours sur soi, discrets et portatifs, jamais gênants, toujours prêts à être ouverts, et auxquels on songe pendant tout le temps que vous vole un raseur, en se disant : « Patience, patience ! Toi, mon ami, tu m'ennuies considérablement ; mais j'ai là de quoi, au moins, t'oublier tout à l'heure. »

Eh bien, ces petits livres consolateurs doivent être un peu plus courts que *la Rôtisserie*, non pas beaucoup plus, mais un peu. M. France, qui est le dernier des bouquinistes, n'a pas pris, ce qui m'étonne, la juste mesure de la poche des promeneurs.

On dira aussi, j'en suis sûr, que *la Rôtisserie* est trop visiblement écrite par un homme qui sait *Candide* par cœur. Eh ! mon Dieu oui ! mais il y a de jolis défauts, allez ! Si, par profession, vous lisez un roman nouveau par semaine, vous apprécierez singulièrement le défaut qui consiste à écrire dans la langue de Voltaire. Et c'est que M. France l'écrit très naturellement. Cela ne sent point l'application et par conséquent n'est point pastiche. Le pastiche, après tout, c'est imiter mal. Imiter bien, imiter avec un parfait naturel, c'est ressembler, tout simplement. Jamais je ne ferai un reproche à qui que ce soit de ressembler au Voltaire des *Contes*.

Faut-il tout dire ? Non, je ne songe pas du tout à mettre M. France au-dessus de Voltaire ; je remarque seulement que je suis quelquefois un peu agacé en lisant un conte de Voltaire de l'intention trop marquée de vouloir prouver quelque chose, du propos démonstratif qui se poursuit à travers toutes ces inventions aimables et charmantes. M. France est parfaitement inférieur à Voltaire, et personne, surtout lui, n'en fait nul doute ; mais cette prétention démonstrative, au moins, il ne l'a pas. Il raconte les folies humaines pour les raconter, il fait disserter ses personnages sur les questions les plus graves pour nous montrer des hommes qui dissertent, avec leurs étourderies, leurs inconséquences et leurs parti pris habituels, et rien de plus, et c'est à moi de tirer mes petites conclusions si je suis en humeur de les tirer. J'aime bien cela.

Je crois que M. France, qui a tâté beaucoup de gués différents jusqu'à cette heure, est sur sa voie véritable. M. France est absolument un homme du XVIIIe siècle. Il l'est par sa curiosité intelligente, par son scepticisme pénétrant et narquois, par sa façon gaie de prendre et de traiter les folies et les bassesses humaines, par son ironie légère, et cette manière, qui est tout le Voltaire des bons moments, d'aimer les idées en les méprisant un peu. Il aime les idées comme un gentilhomme du

XVIIIe siècle aimait les filles. Il les aime, il les méprise, il les fait danser et il les renvoie : « Eh ! eh ! la donzelle, était, parbleu, assez intéressante ! » S'il en est ainsi, que M. France suive sa nature. Qu'il renonce, — mettons à demi seulement, — à ces petites histoires moitié édifiantes, moitié impertinentes, dont le charme ambigu et l'amusant scandale n'allait pas sans quelque gêne pour le lecteur et peut-être pour lui-même ; et qu'il nous rende dans toute sa grâce fringante le roman du XVIIIe siècle, qui est une des gloires de l'esprit français quand il n'est écrit ni par Marivaux, ni par Prévost, ni par Diderot, ni par Crébillon, ni même, car décidément on le surfait trop, par Laclos.

Le fera-t-il ? En tout cas, c'est commencé, et M. France peut faire plus léger, plus court et plus exquis que *la Rôtisserie ;* mais c'est déjà un conte qui aurait fait honneur au plus spirituel des siècles, et qu'aucun, je dis aucun, écrivain de ce temps n'aurait pu écrire d'une plume aussi pertinente au sujet.

*
* *

Ce qu'il y a de plus intéressant dans le présent et même dans le passé, c'est l'avenir, et même je crois bien que les études les plus désintéressées sur le passé ne vont jamais sans un souci secret d'arracher au passé, à coups d'inductions, le secret de l'avenir. A quelqu'un qui est très sceptique sur la « philosophie de l'histoire », un historien disait l'autre jour : « Vous, vous trahissez toujours le secret. Ce n'est pas à la philosophie de l'histoire que nous tenons ; mais quand on ne croira plus à la philosophie de l'histoire, on ne fera plus d'histoire du tout. » Mon historien n'avait pas tort, et c'est bien toujours : « de quoi demain sera-t-il fait » ? qu'on demande à l'histoire proprement dite, à l'histoire de la littérature, à l'histoire des institutions, à l'histoire de la civilisation, à l'histoire des mœurs, à la « psychologie des peuples », etc. Aussi M. Jules Lemaître, tout comme un autre, en une heure de songerie, s'est demandé, lui aussi, en homme qui connaît très bien le passé et qui n'a pas de rival dans la connaissance de l'heure actuelle et de la « dernière heure » : « Qu'est-ce que demain pourra bien être ? » et, spécialisant un peu son interrogation pour la rendre précise : « Quels seront, par exemple, les déclassés de demain ? »

Les déclassés de demain, ce seront les nobles d'abord ; mais ceux-là le sont déjà. Ils vivent séparés de la société par leurs souvenirs, leur tournure d'esprit et leurs répugnances. Ils sont *différents,* et tout est là, car « différence engendre haine », comme a dit Stendhal. Donc, ils sont isolés, ils sont parqués, ils sont forclos. Ils ne peuvent pas être percepteurs. Ce sont les déclassés d'aujourd'hui. Ceux de demain ?...

Ceux de demain, ce seront les rois. Ils le seront, qu'ils aient l'apparence de la royauté constitutionnelle ou de l'autocratie ; ils le seront parce qu'ils représenteront une tradition, et une idée, et une conception générale du monde, dont le sens est perdu. La société repose sur un certain nombre de fictions ; mais ces fictions accomplissent leur évolution. Elles finissent par mourir après une plus ou moins longue « lutte pour la vie entre les fictions », comme a dû dire Spencer, et sont remplacées par des fictions plus jeunes, tout aussi creuses sans doute, mais qu'on prend pour des vérités, et qui, par conséquent, sont des vérités, provisoirement. Ce qui reste des fictions anciennes, en ce cas, paraît tellement étrange qu'il semble un monstrueux contre-sens, et ceux qui les représentent des corps étrangers dans l'organisme social. Les rois sont donc des déclassés, de bizarres et éclatants déclassés qui ne sauront quelle figure faire dans le monde.

Ils auront tous cette pointe d'excentricité que le déclassé le moins volontairement excentrique porte partout avec lui. Une famille de ces déclassés-là serait très intéressante à peindre.

C'est ce qu'a fait avec beaucoup de talent M. Jules Lemaître. Il a placé son histoire à la date (peut-être un peu trop rapprochée) de 1900, et il nous a montré la maison royale de Christian XVI, roi d'Alfanie, dans les années qui suivent immédiatement la proclamation de la République en Angleterre. Tous déclassés, en effet, par la force naturelle des choses. Le père, Christian XVI, qui représente la royauté intransigeante de Louis XIV, abdique, ou à peu près, entre les mains de son aîné, pour infuser un sang nouveau », comme ne dit pas, je vous prie de le croire, M. Jules Lemaître, et devient une espèce de Charles-Quint auprès de Philippe II, ce qui est la situation la plus fausse du monde.

Des trois princes, ses fils, l'un, dans une monarchie régulière, aurait été tout simplement un roi bienfaisant, pitoyable et juste. Dans les temps nouveaux, incertain sur les limites de son droit, il est vaguement socialiste, constitutionnel sans convictions, autoritaire avec remords, et lui, homme si distingué, finit par faire mitrailler la foule, en se disant qu'une brute en ferait très bien tout autant.

L'autre, nature très fine de lettré et d'artiste, aurait été aux « bons temps » un « protecteur éclairé des lettres et des arts ». En cette incertitude sur le rôle à jouer, il n'est qu'un enfant capricieux et inquiet, amateur de toutes les excentricités artistiques et littéraires, Mécène de décadence et de décadents, mari d'une écuyère, etc., comme un homme qui a vécu dans le faux et le factice depuis qu'il est au monde, et en a gardé une impuissance à démêler le faux d'avec le vrai et le généreux d'avec le romanesque.

Un troisième qui, dans une monarchie bien assise, serait un magnifique général de division, dépensant ses énergies dans des expéditions lointaines et de magnifiques razzias, ce débouché lui manquant, parce qu'on serait accusé de tyrannie si l'on donnait une telle situation dans l'armée à un prince « du droit de

sa naissance », et trop grand, d'autre part, pour être un simple sous-lieutenant, se contente d'être un violent animal sensuel, dévoreur bête de millions d'emprunt, et finit par être tué en bonne fortune dans un grenier à foin par un garde-chasse.

Ainsi de suite. Tout ce monde est très vivant, très caractérisé, très en relief. Les indécisions de conscience du pauvre jeune roi constitutionnel, sentimental et socialiste amènent tout naturellement des considérations sur l'évolution sociale et des leçons d'histoire future qui sont d'un grand esprit clairvoyant, généreux et mélancolique. Le drame qui relie toutes ces peintures, et qui fait de ce livre un roman tout aussi pathétique qu'un autre, est lui-même fait avec beaucoup de soin, d'habileté précise, et d'une main que l'on sent bien celle d'un homme de théâtre. Cet ouvrage est constamment intéressant, et par endroits d'une finesse et d'une profondeur parfaitement rares. Il réunira, pour une fois, les suffrages des lettrés et des autres.

Eh bien! mais! voilà de très bons romans. Ce printemps fastueux et inusité aura produit une brassée de bons livres. Car j'en ai d'autres, dont j'ai à vous parler avec sympathie. Allons! point de mélancolie! Voilà un très bon renouveau. Et M. Jules Lemaître, qui dit dans ce volume-ci, en 1900 : « Pas un printemps depuis quinze années! » Il a tort, il y en aura eu au moins un très favorable aux rustiques et aux lettres françaises. Je vous dis qu'il ne faut jamais désespérer.

ÉMILE FAGUET.

PETITS MÉMOIRES

Le renversant M. Ribot a enfin été renversé.

Il a suffi pour accomplir cette bonne œuvre de cinq voix de majorité dans lesquelles le Maréchal n'aura pas manqué de reconnaître les voix amies de MM. Bouvier, Jules Roche, Emmanuel Arène, Antonin Proust et Dugué de la Fauconnerie.

Un bienfait n'est jamais perdu. C'est même ce qui paraît le distinguer de M. Ribot.

*
* *

Les amis du premier ministre pleurent en effet son départ comme celui d'un homme qui ne reviendra plus ; et il ne semble pas que la douleur les égare, puisque les adversaires de M. Ribot présagent de même.

Nous n'aurons donc à l'avenir que de rares occasions d'entendre parler à la tribune de la Chambre comme on parlait en 1860 à la tribune de la Molé.

Sur ce point du moins, on n'accusera pas M. Ribot de versatilité.

Il avait gardé la grosse chaîne à médaillon, la petite cravate noire, la vaste redingote, la longue chevelure de l'adolescence ; et ses discours étaient taillés à la même mode.

Ils figureront d'ailleurs à bon droit parmi les évasions célèbres.

Nul depuis Scipion n'a su comme M. Ribot détourner les attaques par des topiques sur l'honneur du gouvernement, la conscience du gouvernement, les devoirs du gouvernement, la République, le Drapeau, la Patrie.

Ses successeurs se croiront sans doute obligés de répondre un peu aux questions qu'on leur posera. Avec lui, c'est tout un genre de rhétorique qui disparaît.

*
* *

M. Dupuy a eu beaucoup de peine à réunir le nouveau ministère.

L'acceptation de M. Poincaré était subordonnée à celle de M. Peytral, qui était subordonnée à celle de M. Develle, qui était subordonnée à celle de M. Viette et au delà.

A force de démarches, ce ministère de subordonnés, j'allais dire de subalternes, a fini par se constituer.

Parmi les nouveaux titulaires, l'attention du public s'est particulièrement arrêtée sur l'honorable M. Guérin, dont la carrière politique est trop connue et trop bien remplie pour qu'il soit nécessaire d'en rappeler ici les brillantes périodes, — et sur un jeune phénomène, un ministre de trente-deux ans, M. Poincaré.

*
* *

Le peuple aime les petits prodiges et il les plaint. Leur précocité amuse et fait vaguement pitié.

Quand Mlle Blancart, âgée de huit ans, débuta récemment dans une soirée de Mme Charpentier, transposant du Gluck, du Massenet, du Wagner avec une aisance de vieille matricienne, il y avait bien de la commisération dans les sourires favorables de l'auditoire. Des hommes célèbres la prirent dans leurs bras, et lui donnèrent des baisers attendris comme à une martyre. D'autres lui pincèrent la joue, en murmurant : « Pauvre petite ! »

M. Poincaré n'a à craindre des démonstrations analogues que de la part des profanes.

Les initiés, ses camarades et ses anciens, ont assisté sans étonnement à la rapide ascension de l'avocat sécot, précis, opiniâtre et bûcheur qu'il était.

Dès la Molé, les connaisseurs prenaient ce poids léger gagnant et placé, en compagnie de Millerand, de Laguerre, de Révoil et de Hubbard, à la grosse voix.

La course a donc été régulière. Elle nous a appris que M. Poincaré avait sinon du fond, du moins de la vitesse.

Ne troublons pas la joie de l'enfant.

Le voilà bien parti sur le plat, au tranquille ministère de l'instruction publique.

Nous verrons plus tard comment il se comportera sur les obstacles.

***

Si M. Carnot était un homme à recevoir des conseils d'autres personnes que MM. Loubet, Méline, Tirard et Sarrien, je me permettrais de l'engager à visiter les Dahoméens du Champ de Mars.

Tous d'admirables gaillards. Leur figure écrasée est extraordinairement bestiale, les poitrines des dames laissent beaucoup à désirer, — mais ces sauvages sont merveilleusement proportionnés et musclés, et leur peau surtout est d'un noir si doux, si mat, si finement coloré, est si dissemblable de la vilaine peau huileuse des nègres classiques, si nette, si bien tendue, si grecque, qu'on reste étonné de préférer encore la peau blanche de ses voisins, la peau blanche, mais bilieuse, mais flasque, mais couperosée...

Ils s'agitent sur une estrade au bruit des calebasses secouées par des négrillons, tête rase, le buste noir tendre sortant de pagnes en cotonnade d'un bleu perle exquis. Leur musique, par le son et par le rythme, rappelle exactement le fracas de la locomotive, chh, — chhchh, chh, — chhchh, comme l'imitent certains amateurs qui ont des talents de société. Et sur ce mouvement les danseurs se tordent, trépignent avec des gestes de grenouilles, des gestes de danseurs du Moulin-Rouge, tout pareils à ceux de Valentin le Désossé.

D'autres, des guerriers, vêtus d'une courte tunique serrée à la taille, en cotonnade brune ou carmélite, ou bien en indienne rose à ramages, de brèves culottes bleu pâle ou mauve, sur la tête une sorte de bonnet napolitain aux bariolages foncés, — sont étendus, fument en souriant au public, en montrant la large double raie de leurs dents carrées et blanches. Est-ce qu'ils ont du goût, ces brutes, ou bien est-ce que la jolie couleur de leurs bras, de leurs jambes, le noir éteint de leurs membres met en valeur, harmonise les teintes de leurs oripeaux?... Je l'ignore... Mais je n'ai jamais vu peintre ou décorateur obtenir d'aussi heureuses combinaisons de tons... Un d'entre eux, — il doit être dans son pays quelque chose comme garde municipal, — a remarqué une petite femme en corsage de soie rouge, une petite femme du Quartier venue avec un étudiant à béret de velours, et il tend vers elle sa face plate barrée de blanc, sa face galante et souriante, et il lui envoie à pleines paumes de gros baisers de nègre affolé et malin... Ah! ces militaires!

Il y a peu, des dames, passionnées d'exotisme et admises dans le campement, ont proposé à deux de ces beaux soldats une excursion au dehors. Ils acceptaient, partaient avec leurs amies, quand sur le seuil un employé les a arrêtés, les a chassés avec des taloches vers leurs huttes coutumières. Oui, avec des taloches... Ils n'ont pas protesté. Ils sont rentrés docilement. Ils sont doux comme des agneaux, paraît-il... C'est qu'on n'est pas dans le fourré, ici!

***

Un crépitement de calebasses, de tambourins, et tout ce monde noir mat, bleu perle, violet et brun, dégringole de l'estrade et dévale vers un ponceau de bois placé au fond d'un campement par où le roi Ionoaï arrive, par où on apporte le roi Ionoaï.

Le cortège s'avance lentement. Les tambourins continuent leur crépitement grêle, mais le bruit rauque d'immenses trompes jaunes domine. On ne se croit plus dans la galerie des Machines, mais dans une rue de Paris, un jour de mi-carême ou de mardi gras; et sur les flancs de la troupe, pour compléter l'illusion, deux sorciers cabriolent cachés sous des sortes de dominos à couleurs éclatantes, à lambeaux disparates, se fondant en une teinte rougeâtre, « châle des Indes ».

Le cortège passe près de nous. Le roi Ionoaï, l'air très affalé, très raplapla, est enfoui dans un hamac que soulèvent péniblement quatre nègres. Il a des moustaches et des favoris blancs coupés à la russe, ressemble un peu à M. de Blowitz en plus maigre. Et le chapeau de soie haut de forme qui lui sert de couronne tient mal sur ses cheveux crépus. Derrière lui marchent ses ministres; puis trois amazones, qui ne se distinguent des hommes que par leur sveltesse et les faveurs bleu ciel, orange ou rose, qui encerclent leurs tignasses. Puis des guerriers, puis des femmes, puis des négrillons.

On regrimpe sur l'estrade. On cale le roi Ionoaï sur un trône de bois, sous un baldaquin de toile grise, une femme à gauche en vert pâle, une femme à droite en jaune, l'éventant. Et il demeure là, immobile, des heures durant, serré dans un grand peignoir vert, chapeau en tête, tandis que les danses reprennent.

Il a emmené avec lui ses plus belles femmes, ses plus braves amazones, tous ses ministres. On n'a plus besoin de lui là-bas. Il y a aussi en terre noire des Alfanies où les rois renoncent à régner et que peut-être chantent mélancoliquement des Lemaître tout noirs!

Les danses sont finies. On refourre le pauvre roi dans son sac. On le trimbale encore autour de la piste. Il a le visage triste, l'Exécutif, rêveur, préoccupé. A quoi songe-t-il donc? Serait-ce à son Constans?

***

La semaine prochaine, le mouvement ne sera plus au Champ de Mars, mais au quartier de Sorbonne, où la *Ligue démocratique des Écoles* donnera sa première grande réunion.

Cette ligue ne se propose pas, comme on pourrait le croire, de fournir dès demain quelques petits ministres

au pays, mais de « combattre le réveil du mysticisme, représenté par MM. de Vogüé et Desjardins ». Elle compte déjà soixante adhérents.

Sans être Buridan, Bussy d'Amboise ou Lagardère, on a la tentation d'intervenir en faveur des plus faibles, dans cette lutte inégale.

Il y a vraiment quelque chose d'angoissant à penser que des jeunes gens vont se mettre ainsi soixante contre un petit groupe qui, MM. de Vogüé et Desjardins compris, dépasse à peine sept ou huit personnes.

SILEX.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

SHAKESPEARE, JACQUES PIERRE ET BACON.

En 1888, le critique américain Donnelly publiait un livre intitulé *the Great Cryptogramm,* dans lequel il s'efforçait de prouver que le véritable auteur des pièces de Shakespeare n'est autre que le chancelier Bacon. Il paraît que la découverte tend à se confirmer ; du moins, voici les faits :

Un jeune docteur allemand avait été envoyé à Oxford, par le professeur Trautmann, pour étudier l'importante question de savoir si Shakespeare savait ou non le français. Voilà donc notre jeune homme fouillant la bibliothèque et dévorant les vieilles éditions anglaises, persuadé qu'il y allait découvrir quelque chose de merveilleux : les jeunes docteurs allemands sont en général remplis de cette douce espérance, quand ils font des recherches à l'étranger. Un jour il aperçoit sur la couverture d'un volume de l'édition in-4° de 1623 des traces de violence : ses soupçons s'éveillent et il s'en va trouver M. Poorjohn, premier *custos* de la bibliothèque, pour lui faire part de sa découverte. « Jeune homme, lui dit M. Poorjohn, j'avais fait la remarque avant vous, et j'écris là-dessus un article pour la *Shakespeare Society Review.* »

Dans cet article qui vient de paraître enfin, M. Poorjohn explique comment, excité par le livre de Donnelly, il s'est mis à faire de minutieuses recherches sur Bacon, sa vie et sa famille. Il découvrit la clef du cryptogramme par lequel Bacon révèle à la postérité sa qualité d'auteur dramatique, et il put se convaincre que les traces de violences observées sur la couverture du troisième volume de l'édition de 1623 venaient de ce que l'on avait effacé le cryptogramme inscrit à cette place par Bacon lui-même. Ensuite, M. Poorjohn retrouva une lettre autographe dans laquelle Bacon, alors en prison (1621), prie le lord-lieutenant d'Irlande, John Davies, de garder le secret sur sa qualité d'auteur, mais de la révéler après sa mort.

Ceux qui pourraient n'être pas tout à fait convaincus par ces arguments préféreront peut-être adopter ceux que propose M. Donnelly dans le nouveau livre qu'il vient justement de publier à ce sujet. Pour lui M. Donnelly, Bacon n'est pas, comme il l'avait affirmé d'abord, le seul auteur des pièces de Shakespeare : il a eu un collaborateur illustre, qui n'est autre que la reine Élisabeth ! La reine aurait conçu l'idée de composer des pièces historiques, non pas, comme on pourrait le croire, dans le dessein de se distraire ou pour céder à sa vocation, mais bien pour agir sur son peuple en lui retraçant la glorieuse histoire de ses aïeux. C'est donc à une simple manœuvre politique que nous devons ces drames. Tout cela semble clair et net au critique américain, d'autant qu'il a trouvé dans les archives de M. Mackay, le millionnaire, une lettre d'Élisabeth à Essex, dans laquelle la reine se plaint que la dignité royale la contraigne à cacher ce qu'elle a fait en art dramatique (to conceal her own faits et gestes in the dramatic way).

Ainsi, Élisabeth par dignité, Bacon par prudence, ont soigneusement dissimulé leurs talents dramatiques et les ont mis au compte du comédien Shakespeare ou Jacques Pierre : voilà un homme qui n'a pas eu à se plaindre ; qui donc soutiendra encore que les comédiens d'autrefois étaient si maltraités ?

*
* *

M. WALTER BESANT ET LES ROMANS EN TROIS VOLUMES.

La question des longs romans préoccupe en Angleterre les auteurs et le public, mais les impressionne d'une façon différente : tandis que les écrivains et les éditeurs y trouvent leur compte, les lecteurs souvent s'en plaignent avec amertume. M. Walter Besant, le romancier anglais, nous communique à ce propos les arguments du premier de ces deux partis.

Il estime d'abord les frais de publication d'un roman en trois volumes :

Composition,	56 feuilles à 19 sh.	9 penc.	= 54	»	12 sh.	=	1.365	»
Impression,	— —	10 »	10 »	= 29	»	8 »	=	735 »
Papier,	— —	16 »	6 »	= 44	»	16 »	=	1.120 »
Brochage,	27 shillings pour 100 vol.			= 40	»	10 »	=	1.012 50
Annonces.....				20	»		=	500 »
						Total		4.732 50

Les prix sont calculés sur une édition de 1000 exemplaires ; chaque volume coûte environ 4 shillings, et il suffira de vendre 315 exemplaires pour couvrir les frais d'édition. Si l'on défalque 50 volumes pour service de presse, il reste 635 exemplaires dont la vente produira 381 livres (9525 fr.) si on les écoule entièrement. On voit que le bénéfice net n'est pas à dédaigner.

M. W. Besant pense, en outre, que seul un écrivain connu et apprécié pourrait faire accepter par un éditeur un roman en *un seul volume :* un inconnu n'y réussirait jamais. Les avantages de l'éditeur sont en effet de plusieurs sortes : si, par exemple, le roman paraît d'abord en feuilletons dans un journal, plus il sera long, moins il coûtera à l'éditeur, car on ne paye pas un roman qui dure six mois aussi cher qu'on payerait ensemble deux romans ne durant chacun que trois mois. Puis, il faut compter avec le développement des cabinets de lecture en Angleterre : une grande partie du public ne lit que par leur intermédiaire ; or, que le roman soit long ou court, le cabinet de lecture est forcé de l'acheter complet. Aussi bien, la longueur des volumes diffère-t-elle beaucoup d'un livre à l'autre. M. Besant estime que l'écart est de 120 000 à 250 000 mots pour trois volumes. — Les étrangers s'étonnent souvent de ne trouver chez nous que des romans en un volume. C'est qu'ils n'ont pas fait la remarque indiquée ici par M. Besant : *la Débâcle* de Zola et *Fantôme d'Orient* de Loti sont en un volume ; mais le premier est peut-être quadruple du second.

L.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris, MAY et MOTTEROZ. — Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 15 TOME LI 15 AVRIL 1893.

LES PÈRES DE L'ANARCHISME

Bakounine, Stirner, Nietzsche.

La grande actualité de l'année 1892 aura été sans conteste la question de l'anarchisme. Mais, comme il arrive presque toujours quand il s'agit d'actualités, on s'est généralement tenu à raisonner, et surtout à déraisonner, sur les faits mêmes qui appellent l'attention de tous : explosions, perquisitions, arrestations, procès, condamnations, revision des lois sur la presse, etc. Et, à commenter les plus minimes détails dont est si avide la curiosité publique, on a assez oublié, me semble-t-il, de se demander un peu sérieusement ce que c'est que l'anarchisme. Ou plutôt chacun a conclu suivant son tempérament, et sans réel examen, les uns à crime et banditisme, les autres à folie ou mysticisme, et enfin les intéressés, à martyre et rénovation sociale.

Le seul moyen de voir un peu clair dans ces questions, c'est de tâcher de remonter le plus possible à l'origine. Négligeons donc toutes les homélies confuses des militants actuels du parti, et, sans nous laisser emporter à de puérils anathèmes, tâchons de voir ce qu'ont pensé et ce qu'ont voulu les vrais pères de l'anarchisme.

On cite volontiers Proudhon parmi eux. Mais Proudhon ne fut guère qu'un précurseur, et encore un précurseur à peu près complètement renié par le véritable organisateur du parti, Bakounine. C'est donc en recherchant d'abord ce qu'était Bakounine, en précisant à quel foyer d'idées il était venu forger les armes avec lesquelles il prétendait détruire la société, que nous aurons quelque chance de nous reconnaître un peu dans le chaos de l'anarchisme.

*
* *

La plupart des polémistes qui ont écrit sur l'anarchisme ont eu soin de faire remarquer qu'il importe de faire une grande distinction entre les principes que veut faire triompher l'école et la tactique qu'il convient d'employer pour arriver au but désiré. A les entendre, cette question de la tactique ne serait en somme qu'une question de second plan, sur laquelle, en effet, les avis seraient partagés dans le camp même des anarchistes, tandis qu'il y aurait une réelle et touchante communauté d'idées dans les conceptions théoriques de l'école sur la société future. Rien n'est plus faux, et je crois bien que tout au contraire c'est le bon sens populaire qui a eu raison quand il a fait du mot d'anarchisme le synonyme de violence et de dynamite. La destruction pour la destruction, c'est là, en effet, l'âme même de l'anarchisme.

Que l'on veuille se donner la peine de suivre un peu la carrière de Bakounine, de tâcher à faire ressortir ce qui fut de tout temps le fond même de sa nature et de sa pensée, et l'on sera très vite de cet avis. Ce ne fut ni par suite de malheurs personnels, non plus que par commisération réelle et profonde pour la vraie misère matérielle des pauvres et des humbles, que Bakounine fut entraîné à être le révolutionnaire intransigeant qu'il se montra toute sa vie. Fils de noble, riche, officier à vingt ans, il s'ennuie dans une petite garnison, où il n'y a pas d'éléments d'activité pour le sauver du rêve, il néglige son service, est obligé de démissionner,

et vient à Moscou, où les cercles lettrés, qui sont alors en même temps les cercles politiques, sont tout à la discussion passionnée des doctrines de la philosophie hégélienne. Les Russes ne se montrent d'ailleurs pas moins habiles que les Allemands eux-mêmes à tirer de cette philosophie les conclusions les plus contradictoires. Il suffit pour le prouver de citer, par exemple, à côté de Bakounine et de Herzen, leurs amis et compagnons d'alors, le romancier Tourgueniew, le patriote Katkow, et maints autres encore, qui, partis des mêmes doctrines, sont allés à des buts tout différents. Pendant des années entières, Bakounine n'a pas d'autre occupation que de chercher à pénétrer toujours plus avant dans la philosophie hégélienne, ou plutôt dans ce qu'il appelle ainsi. Bientôt, son enthousiasme l'entraîne vers la capitale de l'hégélianisme, Berlin, où les plus diverses sectes hégéliennes se disputent la faveur des idéologues. Et, dès l'année suivante, les *Annales allemandes,* publiées, à Dresde, par Arnold Ruge, sont ouvertes à Bakounine, qui peut y développer à l'aise les conclusions qu'il a tirées de ses études philosophiques.

Ces conclusions se résument immédiatement en une formule qui éclaire d'un jour singulier toute l'existence agitée du célèbre révolutionnaire. Pour lui, comme bientôt pour Schopenhauer, le mal c'est la vie même. Cette pensée, bien entendu, est revêtue d'expressions métaphysiques un peu étranges, comme les affectionnent les philosophes, surtout les philosophes allemands. En bon hégélien qu'il est, Bakounine disserte interminablement sur le *positif* et le *négatif*, qui sont les deux pôles auxquels il rapporte tout. Pour lui, le *négatif* est le bien suprême, et le *positif* est la source de tous les maux. Je viens de dire en style plus clair ce qu'il faut entendre par là. Mais tandis que Schopenhauer conclura qu'il ne faut pas donner la vie, Bakounine, d'une nature plus exaltée, n'attendra qu'une occasion de proclamer qu'il faut la détruire, qu'il faut tout détruire, implacablement, par bonté suprême.

C'était bien de l'Allemagne, que nous sommes habitués à considérer comme le pays où la vie vient le plus se dissoudre dans le rêve, c'était bien de l'Allemagne, la plus proche fille de l'Inde, que devait ainsi renaître le vieux pessimisme séculaire des anciens Ariens. Pour ceux qui seraient tentés de ne voir dans cette affirmation qu'un ressouvenir des vieilles légendes poétiques, nous rappellerons des faits qui nous touchent de près, et que tout le monde peut avoir encore présents à l'esprit. Ainsi, c'est peut-être seulement en Allemagne que pouvait naître la foule d'illuminés, qui n'a pas cru seulement accomplir un acte de patriotisme en envahissant la France en 1870, mais qui venait avec l'idée de nous anéantir, parce qu'à leurs yeux c'était nous qui représentions *le mal* sur la terre. Témoin ce soldat prussien, recueilli aux ambulances de Paris, et qui, après qu'un obus venait d'éclater dans la cour de l'hôpital, répondait à une femme d'un grand cœur, que son ardent patriotisme n'empêchait point de se dévouer pour les blessés ennemis : « Ah! madame, cela m'est égal de mourir, je souhaiterais même la mort, pourvu que vous mouriez tous aussi, et qu'il ne reste pas une pierre de Paris, de la nouvelle Sodome. » Il faut avoir été effroyablement exercé à l'idéologie, pour voir ainsi le mal dans une nation. Un degré de plus, et on le verra dans l'humanité entière, dans l'univers même, dans la vie.

Mais, même dans cette terre d'élection qu'était l'Allemagne pour ces idées, la masse des esprits n'était pas encore préparée à entendre le catéchisme de mort que Bakounine devait rédiger trente ans plus tard, de concert avec Netschaïew, et qui est devenu comme l'évangile de l'anarchie. En attendant, poussé par un impérieux besoin d'agir et de détruire, Bakounine mit ses qualités d'agitateur au service de toutes les causes révolutionnaires qu'il put rencontrer, en France, en Allemagne, en Autriche, partout où il y avait quelque révolte à fomenter, cette révolte dût-elle simplement servir des intérêts *bourgeois*.

Prisonnier des Russes pendant onze ans, il trouve, une fois évadé, le socialisme déjà largement développé par les lassaliens et les marxistes. Il voudrait être avec ceux-ci, les dominer, mais on l'a en suspicion, on ne tarde pas à l'exclure, et c'est alors, en communauté avec Netschaïew, qu'il rédige son catéchisme de la révolution, où, désespérant sans doute d'aboutir à rien par la révolution collective, il prêche la révolution individuelle, qui est proprement devenue ce que nous appelons aujourd'hui l'anarchisme.

Il est inutile de s'arrêter aux théories sociales de Bakounine; elles sont empruntées, un peu confusément, aux divers théoriciens à tendances révolutionnaires. Et sans doute ne les emploie-t-il guère que comme appât, pour s'attirer des prosélytes, que sa pure doctrine de destruction ne suffirait sans doute pas à retenir. Évidemment, il connaissait assez les hommes pour savoir qu'on n'agit pas sur des malheureux aigris par les duretés de la vie en leur parlant de « la logique, d'après laquelle chaque développement est la négation du principe fondamental ». Il savait aussi qu'il n'éveillerait en eux aucune idée bien précise, ni aucun sentiment propre à les pousser à l'action, en leur représentant que « Hegel marque le point culminant du côté purement théorique de notre culture moderne, et qu'il est donc le point précis où doit commencer la dissolution nécessaire de cette même culture ». Des phrases comme celles-là, il les écrivait pour la satisfaction de son esprit; mais il savait que pour faire agir les hommes, il fallait leur dire : « Vous n'êtes pas libres, libérez-vous; vous souffrez, défendez-vous, » etc. Et il le leur disait, il disait tout ce qu'il fallait dire pour faire naître la volonté d'agir. Et on ne

peut nier qu'il fût toujours sincère : toutes ces paroles secondaires, et de tactique pour ainsi dire, qu'il était nécessaire de toujours mettre au premier plan, devaient lui apparaître comme des vérités partielles en harmonie constante avec le grand principe qui domina sourdement toute sa vie. Je ne prétends d'ailleurs pas affirmer qu'il se soit toujours dit nettement à lui-même les choses comme je viens de les résumer, mais il suffit d'avoir étudié un peu sa vie, et de lire ses écrits, pour ne pouvoir plus douter un seul instant que le sentiment directeur de tous ses actes, de toutes ses idées et de toutes ses paroles a bien été celui que j'ai dit.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter si Bakounine avait raison théoriquement, et si vraiment, dirais-je pour parler comme lui, le « négatif » doit avoir le pas sur le « positif », ou, pour m'exprimer en langage plus clair, si la vie est bonne ou mauvaise en soi. Si l'on y réfléchit un peu, on voit tout de suite que c'est une marque d'orgueil démesuré que d'oser répondre à des questions comme celle-là ; et cela devient de la folie sans nom que de se figurer un seul instant qu'on peut organiser un parti pour anéantir « la vie » comme on organise une conspiration pour faire tomber un gouvernement.

Qu'on pousse un peu à bout n'importe quel anarchiste, et tous avoueront cependant que c'est là ce qu'ils rêvent : détruire le monde, s'ils ne peuvent le changer. Chez les plus incultes d'entre eux, cette idée a poussé des racines profondes. Aux heures de découragement, où ils croient à l'inutilité de leurs efforts pour transformer la société, leur orgueil blessé s'exalte immanquablement à souhaiter la ruine universelle. Et c'est surtout à cause de cela, je le répète, qu'on a raison de rattacher directement toute la propagande anarchiste à Bakounine.

*
* *

Si maintenant, malgré la marche qu'a suivie l'évolution de l'idée anarchiste dans l'esprit de Bakounine, on veut cependant se remettre à considérer l'emploi des moyens de terrorisme comme une simple tactique, puisque aussi bien ils apparaissent tels à l'esprit de la plupart des anarchistes actuels, on ne se demandera que plus encore ce que peut bien être l'anarchisme. On pourrait répondre, me semble-t-il, que l'anarchisme n'est autre chose que l'exaltation de l'idée de *liberté*, tandis que le socialisme serait l'exaltation de l'idée d'*égalité*. Il n'entre pas dans le but de cet article de s'occuper du socialisme proprement dit ; je ne m'attarderai donc pas à évoquer l'image de l'effroyable asservissement où nous mènerait la réalisation intégrale des doctrines socialistes. Aussi bien, il suffit, pour s'en rendre compte, de lire les traités dus aux fondateurs et aux maîtres du parti, où l'on trouvera, souvent exposées avec un art magistral et déduites avec beaucoup de logique, les conséquences à tirer des doctrines prêchées. Il n'y a qu'une chose qu'on ignore, c'est si les hommes ne seraient pas infiniment plus malheureux alors qu'aujourd'hui ; et ma conviction est qu'en effet ils seraient alors bien plus malheureux, en supposant même, ce qu'on ne peut pas savoir, que la misère matérielle fût notablement diminuée. Mais laissons cela, pour nous restreindre aux doctrines anarchistes, qui, elles, posent comme première nécessité de l'ordre futur l'illimitée liberté de chacun.

Il a manqué aux anarchistes d'avoir des doctrinaires aussi rigoureux que ceux qui se sont mis à la tête du mouvement socialiste proprement dit. Car on ne peut considérer comme de vrais doctrinaires ni Proudhon, ni Bakounine lui-même, ni plus récemment Élisée Reclus, ou même le prince Kropotkine. Proudhon a bien réclamé sans cesse l'autonomie de l'individu, mais c'était plutôt comme moyen que comme but ; plutôt comme garantie de la réalisation possible de ses rêves économiques que comme base originelle de tout bonheur. Quant aux livres de Kropotkine, c'est un chaos de rêveries très douces, et d'un sentiment qui arrive à être touchant à force de naïveté, entrecoupées de place en place par des cris de rage, qu'on ne peut vraiment considérer comme des arguments aptes à soutenir une thèse donnée. Cependant, si l'on ne trouve pas chez les anarchistes militants de puissants défenseurs de l'individualisme, il en existe cependant, un en particulier, dont l'œuvre a été un point d'appui constant pour le développement ultérieur de la doctrine anarchiste. C'est de l'Allemand Max Stirner que je veux parler.

Parti, comme Bakounine, de l'extrême gauche hégélienne, Stirner publia à Leipzig, en 1845, son fameux livre : *Der Einzige und sein Eigenthum* (De l'Individu et de ses Droits). Il est impossible de lire une seule brochure anarchiste, de quelque compagnon que ce soit, sans y retrouver les idées de ce livre, incomplètes, défigurées, moins clairement dites, mais toutes, sinon empruntées à ce livre, pouvant du moins s'y retrouver. Bakounine, d'ailleurs, y a fait de larges emprunts.

Personnellement, Stirner n'a joué aucun rôle dans le parti. Il vécut misérable petit professeur jusqu'à l'âge de quarante ans, où il publia ce livre. Il perdit alors toutes ses leçons, et, dix ans après, il mourait à Berlin dans une indigence absolue. Mais c'est un vrai chef-d'œuvre qu'avait laissé ce pauvre malheureux coureur de leçons au cachet. Une fois acceptée l'idée fondamentale du livre, qui est peut-être l'idée la plus fausse qu'il soit possible de concevoir, puisqu'elle n'est autre que l'affirmation que nous n'existons qu'en tant qu'individu ; une fois acceptée cette idée, dis-je, on se trouve en présence d'un des livres les plus admirables qui soient. Un ordre merveilleux, une clarté absolue, une puissance rare de logique, allant sans faiblir jusqu'au bout de tout, un style concis et nerveux, un accent

profond de sincérité : toutes les qualités enfin qui font la valeur des grandes œuvres, on les trouve dans ce livre, qui ne fut guère que vilipendé à son apparition, alors qu'il méritait qu'on l'admirât assez pour se donner la peine de le réfuter mot par mot. Ce travail, qui ne fut pas fait il y a quarante ans, ne peut manquer d'être accompli de nos jours. En même temps que l'Allemagne contemporaine se mettait à se préoccuper très vivement des livres tout récents du philosophe Nietzsche, elle comprenait la nécessité, pour mieux juger celui-ci, — et mieux le condamner, — de faire un retour en arrière et de remettre au jour l'œuvre-sœur de Stirner. Depuis ces deux dernières années, plusieurs livres, sans compter de nombreux articles, ont paru, étudiant de concert les théories de Stirner et de Nietzsche. Quelques groupes anarchistes de Berlin se réclament de celui-ci, quoiqu'il n'ait pas plus été un homme de parti que ne l'a été Stirner. Et, très vraisemblablement, s'il pouvait encore comprendre, dans la maison de santé où on a dû l'enfermer, quel parti certains énergumènes veulent tirer de ses doctrines, il n'aurait pas assez d'expressions méprisantes pour les en accabler.

J'imagine que Stirner eût été tout aussi surpris s'il eût su que c'était au nom de principes de tout point semblables à ceux qu'il développa que les anarchistes veulent rénover la société. Ce ne peut être qu'en vertu d'un contre-sens fou que des hommes prétendent se dévouer et faire jusqu'au sacrifice de leur vie, pour faire triompher les doctrines libertaires qui mènent à l'épanouissement le plus complet qu'on puisse se figurer de l'égoïsme humain. Ni Stirner ni Nietzsche ne sont tombés dans cette contradiction. Qu'on écoute Stirner, et l'on verra qu'il est impossible de conclure de ses idées à quelque action désintéressée que ce soit. Parlant au nom de n'importe quel être humain, il dit :

Je n'ai rien au-dessus de moi, ni en dehors de moi, ni en moi. Je ne suis pas soumis à l'esprit; l'esprit comme la chair ne peuvent être envisagés que comme des qualités du moi, comme une propriété du moi. Ce qu'on appelle liberté de l'esprit est un esclavage du moi, car le moi est plus que chair et esprit. Pour définir le moi, la langue manque de mots. Le moi est l'indicible. On dit parfois de Dieu : Aucun nom ne saurait le nommer; cela est vrai pour le moi. On dit aussi de Dieu qu'il est parfait, et qu'il ne saurait donc tendre à la perfection. Cela encore est vrai pour le moi. Nous ne sommes pas, comme la religion le dit, tous des pécheurs, nous sommes tous parfaits, car nous sommes en chaque instant tout ce que nous pouvons être, et nous ne pouvons pas être davantage, et nous n'avons pas besoin d'être davantage. Pas plus qu'au-dessus de moi, je n'ai à côté de moi quoi que ce soit qui me lie et m'impose des devoirs. Je n'ai pas à me considérer comme une individualité à côté d'autres individualités, mais bien comme la seule individualité qui existe pour moi. Tout le reste, hommes et choses, est mon bien, ma propriété, dans la mesure où ma force me permet de me l'approprier et où je veux me l'approprier.

On devine aisément à ce point de départ ce que vont devenir toutes les idées morales qui constituent la morale humaine actuelle. L'idée de liberté elle-même n'est plus comprise que sous le point de vue initial de la divinisation de l'individualité : « On est libre, dans la mesure où l'on est fort ; il n'y a de vraie liberté que celle que l'on prend soi-même. » État, religion, humanitarisme, socialisme, tout cela disparaît devant le moi souverain, ne doit pas compter pour lui. Les mots : droit, devoir, morale, n'ont plus de sens. Le mot : vérité, lui-même, ne signifie plus rien : « Les pensées sont une œuvre créée par le moi, elles ne sont pas le moi. Croire à une vérité, c'est une abdication du moi. » Chacun combat contre tous, toutes les armes sont bonnes, puisque une fois admises les prémisses de Stirner, il suffit qu'on désire une chose pour acquérir immédiatement tous les droits à la posséder.

Que serait la société si tout le monde venait à penser ainsi? Stirner, dans ses conclusions, diffère des naïfs prédicants de l'anarchisme, qui ne manquent jamais d'ajouter qu'aussitôt que l'individualisme n'aura plus de frein, tout le monde s'entendra et sera heureux. Il se contente d'ajouter que chaque individualité sentant son impuissance en présence des autres individualités voudra sans doute s'unir à quelques-unes de ces autres, par groupements librement consentis, où chacun n'aura qu'une pensée : son intérêt personnel. En résumé, c'est l'exploitation de tous par chacun, avec l'hypocrisie comme arme principale, immanquablement, puisque la force physique de chacun serait dans un état d'infériorité trop considérable vis-à-vis de la plus petite coalition possible contre elle...

Est-ce que maints esprits pessimistes ne seraient pas tout prêts à affirmer que c'est tout justement là, à quelques lignes près, le tableau de notre société d'aujourd'hui ; et qu'il est alors vraiment inutile de chercher à opérer une révolution si considérable dans les esprits pour aboutir ainsi à un simple recommencement ?

Stirner, plus conséquent avec lui-même que nos anarchistes, n'a d'ailleurs paru rien désirer. Il termine son livre par ces mots : « Ce n'est pas par amour pour les hommes, pas plus que par amour pour la vérité, que j'ai exprimé ma pensée dans cette œuvre. Je n'ai écrit que pour mon propre plaisir. J'ai parlé, parce que j'ai une voix ; et je me suis adressé aux hommes, parce qu'il me fallait... des oreilles, pour que ma voix fût entendue. »

*
* *

Il serait plus difficile de résumer en quelques pages les idées de Nietzsche. Au lieu de disserter avec l'es-

prit critique et l'implacable logique de Stirner, il s'est le plus souvent exprimé en aphorismes, quelquefois dans un style apocalyptique, il a jeté des cris de colère ou de mépris, parfois il se contente de questions ironiques, et il dédaigne de les compléter par la réponse qu'elles sembleraient appeler. L'œuvre de Stirner est le produit d'une fonction cérébrale, celle de Nietzsche est l'exutoire d'un tempérament qui n'a pas trouvé d'autre moyen de s'affirmer. Il est loisible de présumer que quelles qu'eussent été les circonstances de la vie du premier, il n'eût jamais été autre chose qu'un dialecticien; Nietzsche, au contraire, eût pu être, par exemple, un parfait tyranneau. Sa phraséologie est souvent obscure, avec de beaux éclats lyriques, des images saisissantes, un débordement de passion plein de grandeur. Sa métaphysique est plus confuse aussi, son point de départ moins net que celui de Stirner, dont il diffère d'ailleurs sensiblement. Stirner avait fait du moi souverain la base de sa philosophie; Nietzsche semble plutôt se rapprocher de Schopenhauer; mais au lieu de tout résumer dans le « vouloir vivre » (*Wille zum Leben*), comme avait fait celui-ci, il modifie cette formule fondamentale, il la restreint, dirai-je, il rapporte tout au « désir de pouvoir » (*Wille zur Macht*). Il semblera étrange, au premier abord, qu'avec un tel point de départ son œuvre se trouve cependant être comme le plaidoyer le plus exalté peut-être qui parut jamais en faveur de la liberté. Rien n'est cependant plus logique. Nietzsche souhaite voir le monde dégagé de toutes les entraves de morale et de préjugés séculaires, il appelle de tous ses vœux la liberté la plus effrénée, mais tout simplement afin qu'en chaque instant ce soit toujours les êtres ayant le plus de qualités foncières de domination qui asservissent les autres. Il reconnaît deux morales : une morale d'esclaves et une morale de dominateurs. L'humanité a obéi jusqu'ici à la première, dit-il, et c'est la seconde seule qui vaut d'être suivie. « Rien n'est vrai, tout est permis, » dit-il encore. On conçoit sans peine que, pour en aboutir là, son argumentation se trouve correspondre presque de tout point à celle de Stirner; et tout autant pour l'un que pour l'autre les mots vérité, morale, bien, droit, etc., cessent d'avoir aucune signification.

Il importait de citer ces deux noms et d'attirer l'attention sur les œuvres de ces philosophes, parce que tous les plaidoyers des anarchistes pour la liberté y sont renfermés, et que ces œuvres ont sur ces plaidoyers l'avantage d'être plus complètes, plus logiquement déduites, ou tout au moins plus logiquement passionnées. On y voit que l'idée de liberté, poussée à l'extrême, mène à ce que Nietzsche appellerait le despotisme légitime, ou encore au banditisme hypocrite qui serait la résultante d'une société se conformant aux idées d'un Stirner.

Encore une fois, diraient certains pessimistes, n'avons-nous pas déjà un peu de tout cela aujourd'hui, et est-ce la peine de rien changer pour en aboutir là.

***

Mais dans l'anarchisme il y a autre chose que cela, en vertu d'un non-sens qui serait inexplicable, si ce n'était pas justement un des caractères de l'homme d'être le plus souvent illogique. On ne peut nier que c'est en grande partie poussés par un sentiment très réel de compassion et d'altruisme que bon nombre des sectaires de l'anarchisme se sont fait les prédicateurs des doctrines de l'individualisme. Et c'est pour cela, malgré toute l'horreur que doit inspirer l'emploi de la violence dans leur propagande, qu'il convenait de se demander froidement ce que c'est que les anarchistes.

En réalité, ils se trompent, comme je crois que les socialistes se trompent. Il est bien probable que ce qui est juste, c'est-à-dire conforme aux lois naturelles, c'est tout justement l'inégalité des conditions. Quant au mot liberté, il ne devrait même pas avoir de sens pour les déterministes que prétendent être la plupart des théorisants de ces écoles. D'ailleurs le procès des idées libertaires ou anarchistes ne sera jamais mieux fait que par les socialistes, de même que les idées collectivistes n'ont pas d'ennemis plus acharnés que les anarchistes; chacun des deux adversaires se rend on ne peut mieux compte des défauts de l'autre.

Il me semble qu'un observateur impartial doit voir des deux côtés l'erreur. Mais en même temps il doit reconnaître la noblesse de certains des mobiles auxquels il faut attribuer la naissance et le développement de ces nouveaux partis. Je ne m'arrête même pas à la réflexion que certains meneurs ont bien pu chercher avant tout renommée et profit dans leur carrière révolutionnaire. Ne peuvent-ils tout aussi bien y trouver la persécution et la misère? Et d'ailleurs l'ambition et les passions individuelles ne sont pas l'apanage exclusif des révolutionnaires.

D'un autre côté, je suis loin de prétendre qu'ils ont le monopole de la compassion, de la pitié, de la bonté; je crois d'ailleurs leur pitié pour les misérables bien faussée dans son principe, puisqu'elle est mêlée de haine pour d'autres hommes ; et je la crois bien faussée dans ses résultats, puisqu'elle ne peut se manifester d'abord que par des ruines et des égorgements. Mais enfin elle existe, et, il faut le dire, elle n'a que trop de motifs où s'exercer. Certes, parmi les anti-révolutionnaires, de quelque ordre que ce soit et à quelque parti qu'ils appartiennent, il ne serait pas difficile de trouver un bien plus grand nombre d'âmes bonnes et ouvertes à la pitié, à une pitié bien plus réelle, et agissante, elle aussi, mais sans causer de ruines ni de malheurs. Il n'en reste pas moins vrai que tous les membres de la société fussent-ils bons et charitables

individuellement, ce dont nous sommes peut-être plus loin que jamais, la société restera quand même exposée à voir se lever contre elle des révoltés chaque jour renaissants, tant qu'elle se tiendra, en tant que société, dans les voies d'égoïsme où il semble qu'elle veuille rester. La bonté individuelle pouvait suffire, tant que les hommes vivaient par petites agglomérations; les conditions nouvelles de la vie exigeraient maintenant que ce fût l'âme même de la nation qui fût pénétrée de l'esprit d'amour et de sacrifice. Les révolutionnaires auront eu cela de bon qu'ils nous auront montré, plus nettement que nous n'aurions jamais pu nous l'avouer à nous-mêmes, combien nous sommes encore loin de cet idéal, et combien sont mesquins les efforts que nous paraissons faire pour nous en rapprocher. L'égoïsme des sociétés, c'est la plaie qui les ronge. On sait que certains malades, impatientés, avivent eux-mêmes leurs blessures. Leurs doigts s'y crispent, comme inconsciemment. Demande-t-on pour cela qu'ils se coupent la main ? Est-ce en supprimant les anarchistes, les révolutionnaires, que nous guérirons notre mal ? Quand le corps est sain, on guérit vite. Il faudrait donc d'abord purifier le corps. Comment? Je n'ai pas dit que ce fût facile. Mais il y a un beau mot qui fut inscrit, il y a cent ans, dans la devise de nos républiques, le seul mot plein de sens qu'on puisse y lire, le mot : fraternité. Nous l'avons tous oublié ; ne serait-il plus temps de nous en souvenir ? La plus grande transformation morale qui se soit jamais faite sur la terre n'a-t-elle pas eu lieu parce que, pendant quelques siècles, les hommes ont pratiqué le précepte qu'était venu rappeler à quelques humbles pêcheurs de Galilée celui dont la doctrine se résumait en ces simples paroles : « Aimez-vous les uns les autres. »

JEAN THOREL.

PÈRE ET FILLE

Nouvelle.

I.

JOURNAL DE MARTHE. (*Fragment.*)

Château de Sénac, janvier 187...

« ... Me voici seule dans ce petit salon où j'ai passé tant d'heureuses soirées, en face de la place vide occupée il y a si peu de temps encore par ma chère grand'mère; demain le feu ne flambera plus dans ce cher foyer, la lampe sera éteinte, et des hôtes de la vieille demeure il ne restera que nos quelques serviteurs, vieux comme elle. J'ai le cœur serré à en crier; il me semble que quelque chose en moi se déchire à l'idée de ce départ, de cette sorte de rupture entre ce qui est derrière moi et ce qui est en avant; c'est maintenant que je perds vraiment ma grand'mère en m'éloignant de tout ce qui ici me parle d'elle... Et puis devant moi quel terrible inconnu! Quelle sera cette vie au-devant de laquelle je vais... dans cette grande ville qui m'attire et m'effraye, dans ce Paris auquel j'ai tant rêvé, et surtout que sera ce père, que je ne me souviens pas d'avoir vu une seule fois en ma vie, et dont la réponse à ma lettre d'orpheline a été un appel si bref : « Venez, puisque « vous n'avez pas d'autre parti à prendre, mais je « n'ose vous promettre, à cause de ma vie que la « science absorbe en entier, une place bien attrayante « dans mon intérieur morose ». Ce n'est pas bien chaleureux ni bien paternel, et mon pauvre cœur aurait souhaité quelque chose de plus pour le rassurer un peu au moment de cette rencontre redoutable. Et cependant, pour être franche avec moi-même, au milieu de mon chagrin, c'est mon père qui est le point lumineux de mon horizon. Je me souviens d'une conversation avec grand'mère, que je transcrirai ici parce qu'elle a fait époque dans ma vie et que je tiens à l'inscrire en tête de cette nouvelle page que je tourne. Mais je ne l'écrirai pas ce soir, je suis trop fatiguée, j'ai trop pleuré, j'ai dit adieu à trop de gens et à trop de choses, et je pars demain!... Ah! mon père, si vous n'étiez pas au bout du chemin, aurais-je le courage d'y mettre le pied!... »

II.

Le docteur Desbon arpentait d'un pas lent et la tête baissée la vaste pièce qui lui servait de cabinet de travail. Ses larges épaules et un léger embonpoint le faisaient paraître plus petit qu'il ne l'était réellement. Sa tête puissante, couverte de cheveux presque gris rejetés en arrière, son visage parfaitement rasé, sa bouche ferme, aux lèvres minces, dont les coins tombant lui donnaient une expression sévère et triste, son large front plein de pensées, tout cela constituait un ensemble remarquable; mais ce qui frappait le plus dans cette physionomie, c'étaient les yeux. Généralement, il les tenait baissés, comme s'il voulait voiler sous ses paupières presque closes sa pensée vraie; mais, soudain, lorsqu'il les levait et fixait sur son interlocuteur le regard de deux larges prunelles d'un gris vert, l'impression reçue était si inattendue que l'on ne pouvait se défendre d'une sorte de malaise. Ce regard était si persistant, si pénétrant, que l'on se sentait sondé, analysé, disséqué, bien peu pouvaient en soutenir l'éclat sans se détourner ou sans céder à son étrange puissance.

Il y avait déjà longtemps que le docteur Desbon, les mains derrière le dos, poursuivait sa marche régu-

lière, et Raoul Nervin, qui lui servait de secrétaire, du pupitre où il remettait au net un travail du maître, le regardant à la dérobée, se demandait ce qui pouvait bien l'absorber ainsi. Était-il possible qu'il ne s'aperçût pas que l'heure approchait où il lui faudrait aller recevoir sa fille? Une fille de dix-huit ans, dont le docteur n'avait jamais parlé jusqu'au moment où il avait annoncé son arrivée au jeune homme, à peu près du ton dont il lui eût parlé d'une de ces corvées auxquelles on ne peut se soustraire, à la fois avec indifférence et avec humeur. Pour dire la vérité, Raoul était beaucoup plus préoccupé de cet événement que le père lui-même, et il ouvrait la bouche pour rappeler le docteur Desbon à ses devoirs, lorsque celui-ci s'arrêta devant lui :

— Nervin, dit-il, depuis ce matin j'entrevois des horizons infinis. J'y touche, enfin, à ce but tant poursuivi. Encore quelques expériences comme celles que j'ai tentées, et je pourrai dire bien haut, avec preuves à l'appui, que là où l'on a vu jusqu'à présent les effets de la *conscience*, de la *loi morale*, de la *responsabilité humaine*, tous ces préjugés exploités depuis des siècles, il n'y a en réalité que des volontés fortes asservissant des volontés faibles, en faisant des esclaves pour les mener plus à l'aise, et que toute cette phraséologie pieuse, qui séduit les femmes et fait des martyrs, se réduit en réalité à un phénomène de physiologie.

— Permettez, maître, reprit le jeune homme presque avec effroi, n'allez-vous pas un peu loin? Pour prouver ce que vous avancez, il faudrait pouvoir expérimenter sur des natures saines et des volontés intactes, et comme nous n'avons jamais affaire qu'à des *sujets* malades et dont la volonté n'existe plus, il me semble que, sans nier l'importance de vos expériences, on ne peut en tirer les conclusions que vous anticipez.

Le docteur s'était arrêté, et la tête inclinée, les yeux à moitié levés, il écoutait avec attention l'objection qui lui était faite. Comme tous les hommes vraiment supérieurs, il ne fermait jamais l'oreille aux raisons de ses adversaires, et il en tenait compte lorsqu'elles lui semblaient le mériter.

— Vous voulez dire que pour prouver ce que j'avance, il faudrait trouver un *sujet* sain de corps et d'esprit, dans la pleine possession de sa *conscience*, de ses *convictions* et de son *libre arbitre*, et le faire agir d'une façon contraire à ses habitudes, lui faire faire quelque chose de condamnable à ses yeux, par exemple l'enlever et le rendre à lui-même, sans que rien soit dérangé dans son organisation physique? La chose n'est pas impossible à tenter. N'ai-je pas naguère fait faire des actes de contrition à de pauvres filles qui, certes, n'y songeaient guère! On peut aussi bien *suggérer* quelque grosse inconséquence à un brave sujet confit en dévotion.

— Il ne faudrait pas que ce soit un *sujet*, insista le jeune homme, il faudrait que ce soit le premier venu, un être comme vous ou moi, sain de corps et d'esprit, ainsi que vous l'avez dit... Voilà pourquoi l'épreuve est impossible à tenter.

— Impossible? Pourquoi donc?

— Mais pour deux raisons, il me semble.

— Voyons-les.

— La première, c'est qu'un individu sain de corps et d'esprit ne se soumettrait pas volontairement à une pareille expérience. S'il l'acceptait, il prouverait par cela même qu'il n'est qu'un détraqué...

— Et la seconde?

— Trouvât-on par impossible un être sûr de lui-même résolu à tenter l'expérience, qu'il ne se trouverait pas d'expérimentateur pour la faire.

— Pourquoi donc?

— Parce que ce serait un crime.

— Allons donc, vous êtes absurde.

Et reprenant sa promenade avec une sorte d'irritation :

— Un crime! Et envers qui? La science connaît-elle ces raisons-là? Lorsqu'il s'agit d'élucider une de ces questions vitales qui intéressent l'humanité tout entière et doivent faire tomber les chaînes qu'elle traîne depuis des siècles, que comptent un, deux, trois des atomes qui la composent. D'ailleurs, l'expérience est sans danger pour celui qui subirait l'épreuve; il y a plus, je me fais fort de la tenter sans qu'il en sache jamais rien, et sans que ni sa raison ni sa santé en soient le moins du monde atteintes. Cela même fait partie de ma thèse et est important à prouver. Si votre objection a de la valeur, et elle en a, il faut que j'y réponde avant qu'elle me soit faite. J'en saurai bien trouver le moyen.

Depuis un instant le jeune homme n'écoutait plus. Il regardait avec inquiétude la pendule, qui avait marché; le train avait dû arriver depuis longtemps. Que serait devenue la jeune voyageuse, seule dans cette grande ville inconnue?... Enfin, cela ne le regardait pas, et dans les dispositions où était le père, il n'allait pas encore l'irriter en jetant ce bâton dans les roues de sa méditation...

Le silence régna longtemps, profond de nouveau, dans la vaste pièce, troublé seulement par le pas lourd et mesuré du docteur. Il pouvait marcher ainsi des heures entières; les locataires d'au-dessous avaient plusieurs fois donné congé, ne pouvant se faire à cette habitude énervante. La nuit tombait, lorsqu'un coup de sonnette retentit. Raoul quitta sa place sans bruit et alluma le bec de gaz à réflecteur placé au-dessus du bureau. Au moment où un jet de lumière illuminait la chambre, la porte s'ouvrit et la jeune fille parut sur le seuil, toute noyée dans cette lueur soudaine. Elle était grande et mince, vêtue de deuil; le voile de crêpe qui couvrait son chapeau était rejeté en arrière, et Raoul fut si saisi de cette apparition qu'il en demeura immobile. Le docteur, au bruit de la porte qui s'ouvrait, s'était retourné et était resté aussi comme cloué sur place.

Qu'est-ce donc, docteur Desbon? Seriez-vous halluciné à votre tour? Les morts peuvent-ils sortir du tombeau? Est-ce votre jeunesse qui revient vous faire signe, faisant surgir tout à coup des sentiments que vous croyiez bien à jamais ensevelis?...

Le docteur passa la main sur son front, comme un homme qui s'éveille, et la jeune fille fit un pas en avant.

— Ne m'attendiez-vous pas, mon père?

Le charme était rompu; cette voix était douce, sans doute, mais ferme et grave, elle n'avait rien de plaintif, et bien que l'accueil qui lui était fait fût de nature à glacer la pauvre enfant jusqu'à l'âme, rien n'en paraissait au dehors.

Elle fit encore quelques pas et regardant sans crainte comme sans fausse hardiesse le docteur toujours immobile :

— Je sais combien votre vie est absorbée par des intérêts supérieurs à ceux de la famille, mais je les respecterai. Si vous voulez m'en laisser le temps, peut-être pourrai-je me faire aussi une petite place dans votre pensée et dans votre cœur, mon père?

Cela fut dit si simplement, sans la moindre intention de reproche, et le dernier mot répété pour la seconde fois eut une inflexion si tendre, que le docteur Desbon ouvrit les bras; pour la première fois depuis des années, ses yeux s'humectèrent sans qu'il en eût conscience. Raoul Nervin profita de ce moment d'effusion pour disparaître. Il s'éloigna dans les rues sombres, marchant au hasard comme un homme un peu gris, suivant sans le savoir une vision lumineuse qui courait devant ses pas.

III.

JOURNAL DE MARTHE (*Fragment*).

« Paris, janvier 187...

. . . . . .

« Me voici donc à Paris, chez mon père... Ces deux mots, qui ont si longtemps hanté mon imagination, répondent maintenant pour moi à quelque chose de réel, à quelque chose de froid... Froide, lugubre, inhospitalière, la grande ville dans laquelle je me suis trouvée ce soir, à la nuit tombante, aussi abandonnée qu'une enfant trouvée; froid aussi l'accueil que j'ai reçu sous le toit paternel... Et cependant, dans cette chambre toute petite que ma lampe ne parvient pas à égayer, dont l'aspect est aussi nu et aussi peu engageant que celui d'une chambre d'hôtel, je suis surprise de ne pas me sentir plus désolée, plus découragée. Je le suis pourtant suffisamment. Oh! comme je voudrais poser ma tête sur les genoux de ma grand'mère et sentir sa chère main caresser mes cheveux! Personne me caressera-il jamais comme elle?...

« Mais je ne veux pas m'attendrir; avant d'entrer dans cette seconde période de ma vie, je veux, comme j'en ai pris la résolution avant mon départ, écrire ici tout ce qui dans mon passé peut m'avoir préparée à cette nouvelle vie; car je l'ai bien senti, dans l'esprit de bonne-maman, ces années qui sont derrière moi n'ont été qu'une préparation. D'aussi loin que je me souvienne, je la vois toujours s'efforçant de m'habituer à la direction de moi-même, au *self government*, comme disent les Anglais. Elle m'a enseignée, instruite; sa chère influence s'est exercée sur moi, mais elle m'a émancipée de bonne heure.

« — Écoute ta conscience, chère fille, me disait-elle sans cesse, et pour que ta conscience t'éclaire à tous les instants de ta vie, va droit à Dieu, dont, après tout, elle est la voix en toi...

« Le fait est que mon éducation religieuse a été bien différente de celle des jeunes filles qui m'entouraient; je l'attribuais d'abord à ce que nous étions de classes et d'habitudes si différentes, que ces différences devaient se retrouver aussi dans l'enseignement de la religion.

« Jamais ma grand'mère ne m'a encouragée à toutes ces petites pratiques que je voyais accomplir sous mes yeux journellement. Je crois bien que notre brave curé, qui cependant adorait ma grand'mère, avait à ce sujet quelques scrupules, car un jour où, en pénitence de quelques méfaits d'enfant que je lui avais confessés, il m'avait imposé un certain nombre de chapelets à dire dans une certaine chapelle de l'église, devant je ne sais plus quel saint, il y eut entre ma grand'mère et lui une longue explication. J'en entendis quelques mots.

« — Soyez sûr, monsieur le curé, disait-elle avec sa voix ferme qui inspirait le respect, que le bon Dieu regarde au cœur et que ma petite-fille n'en sera pas moins écoutée dans ses prières, si elle va à lui directement et lui parle comme à un père, au lieu de réciter des paroles dont elle ne comprend pas la moitié. Songeons à l'avenir qui attend cette enfant; croyez-moi, ne lui donnons pas des habitudes religieuses qui plus tard la mettront en guerre ouverte avec son entourage. Aidez-moi, mon bon curé, aidez-moi à la préparer pour la vie que Dieu lui destine.

« Le curé baissa la tête en signe d'acquiescement, et il ne fut plus question de stations dans l'église et de chapelets.

« Quel était donc cet avenir qui m'attendait? Cette phrase entendue me trottait dans la cervelle, et enfin un jour, n'y pouvant tenir, la question s'échappa d'elle-même de mes lèvres. Comme je me souviens de ce jour-là! C'était il y a deux ans, par une soirée toute pareille à celle-ci. Il faisait froid et sombre au dehors, mais le petit salon où nous nous tenions était plein de lumière et de chaleur. Lumière de la lampe avec son grand abat-jour, et lumière de la flamme qui dansait dans le foyer. J'étais assise aux pieds de grand'mère,

justement dans la position où je souhaitais tout à l'heure de me retrouver ; je regardais les gerbes d'étincelles monter dans le tuyau de la cheminée, et je dis :

« — Bonne-maman, quelle est donc la vie qui m'attend... pour laquelle vous me préparez?

« Je sentis sur ma tête un léger frémissement de la main qui y était posée, mais ma grand'mère ne parut pas surprise ; elle dit seulement très bas comme se parlant à elle-même : « Le moment est venu. » Et alors elle me parla de ma mère, de ma mère morte si jeune et sur laquelle, par une crainte indéfinissable, je n'avais jamais osé l'interroger. Elle me la montra timide et craintive, l'âme portée de bonne heure vers ce qu'il y a de poétique et de mystique dans la religion : un instant la voyant si exaltée, bonne-maman avait craint qu'elle ne se fît religieuse : « Mais ton père vint, mon enfant, me dit-elle, et tout ce qui me paraissait un peu excessif dans cette piété tomba devant le sentiment qu'il sut inspirer. Je lui en fus reconnaissante ; il me sembla qu'il m'avait rendu mon unique enfant, puisqu'il l'empêchait de franchir ces lourdes portes derrière lesquelles elle aurait été perdue pour moi. Je ne suis pas portée à ce que l'on appelle la dévotion, moi, Marthe ; ces idées qui avaient failli nous séparer, ma fille ne les tenait pas de moi ; j'ai toujours pensé que la vraie religion doit ouvrir le cœur, l'esprit, l'intelligence, élargir les horizons et nous mettre à même de comprendre tout ce qui est bon, tout ce qui est beau...

« — Et après, grand'mère, dis-je, voyant qu'elle se taisait.

« — Après? le malentendu a commencé, le terrible malentendu. Au nom de ses croyances, ta mère condamnait les idées, les travaux, les recherches de son mari ; au nom de la science, ton père prétendait affranchir sa femme de ce qu'il regardait comme des billevesées. Aucun d'eux n'a cédé, et lorsque la mort est venue elle a mis fin à une situation qui menaçait de devenir intolérable.

« Je sentais les larmes tomber goutte à goutte sur mes cheveux.

« — Ma mère a donc été malheureuse, grand'mère, repris-je.

« Elle hésita un moment, puis elle répondit :

« — Oui, Marthe, elle l'a été. La froideur de son mari lui a brisé le cœur. Et cependant, malgré les larmes que j'ai moi-même versées, je ne le condamne pas *lui*. Non, il a été dur, il ne s'est pas donné la peine de comprendre ce qu'il se refusait à accepter. Mais lui aussi a dû souffrir. C'est une noble intelligence que celle de ton père, et lorsqu'il a épousé ta mère, c'était aussi un noble cœur. Depuis qu'elle est morte, il semble que ce cœur se soit fermé. Ce sera à toi, mon enfant, de le rouvrir. Plaise à Dieu que tu n'arrives pas trop tard.

« Rouvrir le cœur de mon père ! C'était donc là l'œuvre pour laquelle elle me préparait. Comment m'y prendrai-je? Pendant que j'y rêvais tout bas, elle reprit :

« — L'erreur qui a fait sombrer le bonheur de tes parents est si commune, si facile à commettre, que je voudrais te mettre en garde contre elle. Elle consiste à confondre les domaines de l'intelligence et de l'âme, à proscrire la science au nom de la foi, et la foi au nom de la science, comme si elles étaient incompatibles et ne pouvaient se donner la main. Tu ne tomberas pas dans cette faute, Marthe; avec l'intelligence que Dieu t'a donnée, tu t'efforceras, ma fille, de comprendre, d'admirer, d'accepter toutes ces conquêtes que la science moderne fait chaque jour sur l'inconnu. Après tout, ce champ-là, c'est Dieu qui l'a ouvert au travail de l'homme ; il y doit creuser son sillon à « la sueur de son visage », et, pour si profond qu'il pénètre dans ce sol fécond, il n'ira jamais trop loin. Mais tu garderas précieusement avec un soin jaloux le sanctuaire intérieur sur lequel Dieu seul doit régner, — tu ne laisseras jamais personne mettre la main sur ta conscience. — Souviens-toi toujours que tu es libre, responsable, et que tu as reçu une raison pour en user et une volonté pour t'en servir. Vois-tu, tout être humain, dans sa petite mesure, est appelé à « rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu ».

« Je me souviens de tout cela et je l'écris. Suis-je bien sûre de le comprendre? Je crains que non, mais j'ai le sentiment que la vie me l'expliquera. Et maintenant me voici sous la protection de ce père dont je suis chargée de rouvrir le cœur, et qui se soucie si peu de moi que depuis la mort de ma mère il n'a pas cherché à me revoir une seule fois. Ce terrible père auquel j'ai tant pensé là-bas dans ma solitude. La première impression à sa vue a été... Au fait qu'a-t-elle été ?...

« Lorsque je suis entrée, je n'ai vu que lui. — Quelle tête énergique et puissante il a ! quel étrange regard, clair, presque métallique, dur, oui dur; je ne puis me le dissimuler : lorsqu'il s'est posé sur moi, ce regard, il m'a semblé que quelque chose de froid et de fin comme une lame d'acier me traversait le cœur. J'ai craint un moment de fondre en larmes, mais heureusement j'ai résisté, je me suis tenue ferme, et j'ai parlé, je ne sais pas ce que j'ai dit ; et tout à coup il a passé à travers ces yeux impénétrables comme une lueur chaude, un courant de tendresse qui a transfiguré toute la physionomie, et il y a eu de la tendresse aussi dans la manière dont mon père m'a serrée dans ses bras... C'est pour cela que je ne suis pas aussi désespérée que j'aurais le droit de l'être. Le cœur qui a aimé ma mère est peut-être fermé, mais il n'est pas mort, j'en ai senti quelques battements...

« Il y avait encore quelqu'un dans la chambre lorsque je suis entrée. Qui était-ce? J'étais si troublée lorsque ce personnage a passé près de moi pour sortir que je ne l'ai pas regardé. Mais que m'importe? »

IV.

Si Marthe, le soir de son arrivée, ne se fût pas « tenue ferme » comme elle le disait, si elle eût hésité, balbutié ou pleuré, la partie était perdue. Le docteur détestait les scènes, et les larmes nombreuses que sa pauvre femme avait versées étaient un de ses principaux griefs contre elle. La tranquillité calme de sa fille lui plut tout d'abord. Il comprit qu'elle ne lui causerait pas d'embarras dans la maison, et qu'il s'accoutumerait à l'y voir sans éprouver aucun des ennuis qu'il avait anticipés. Bientôt, sans qu'il s'en rendît compte, il subit le charme de cette présence douce et bienfaisante. Tout marchait mieux autour de lui. L'ordre régnait dans son ménage ; une certaine bonne grâce dont il jouissait à son insu présidait à l'arrangement des choses. La vie matérielle, la pierre d'achoppement de ce grand matérialiste, devenait plus facile ; rien ne le tirait plus de ses préoccupations scientifiques ; ce dont il avait besoin se trouvait toujours sous sa main, et plus d'une fois au milieu d'un travail ardu il se prit à écouter une belle voix fraîche et jeune qui chantait çà et là dans la maison comme si une bonne fée s'y fût promenée. A l'ouïe de vieux airs entendus autrefois, une expression plus douce passait dans les étranges prunelles du docteur Desbon, et il se retournait parfois pour regarder le ciel qu'on apercevait par les fenêtres placées derrière son dos. Les lèvres serrées comme pour retenir un soupir, il se demandait ce qui lui arrivait. Il y avait près de lui quelqu'un qui subissait la mystérieuse influence, sans tant de résistance et avec joie. Raoul Nervin ouvrait toute grande son âme oppressée par la science désolante de son maître à ce souffle d'air pur et vivifiant qui lui paraissait venir directement du ciel.

Un jour qu'ils revenaient tous les deux de leur visite à l'hôpital, où les cas les plus étranges, les expériences les plus stupéfiantes leur avaient passé sous les yeux, les deux hommes étaient restés silencieux. Le docteur absorbé faisait une de ses interminables promenades dans son cabinet. Raoul, assis devant son bureau les mains dans ses poches, regardait devant lui, énervé, écœuré par tout ce qu'il avait vu le matin. La porte en s'ouvrant doucement lui fit tourner la tête. Marthe venait d'entrer portant dans ses deux mains une potiche dans laquelle trempaient quelques belles fleurs. Elle passa derrière le dos de son père, en faisant au jeune homme une petite moue d'intelligence pour lui imposer le silence, et posant ses fleurs sur un guéridon elle s'inclina vers le feu, le ranima d'une main si légère que rien ne grinça, puis prenant le pardessus et le chapeau du docteur jetés sur un fauteuil, elle sortit comme elle était entrée, en adressant au jeune homme un léger signe de tête et un brillant sourire si enfantin et si simple qu'il n'y avait pas moyen d'y voir la moindre coquetterie.

Il sembla à Raoul qu'un rayon de soleil avait pénétré dans les ténèbres où il se débattait depuis quelques heures, et il eut un soupir de soulagement si profond que le docteur tressaillit !

— Vous dites ?

— Rien, maître, seulement Mlle Marthe vient de venir ici, et je pensais que c'était bon, après toutes ces pauvres folles, de voir quelqu'un... comme elle.

Tout autre qu'un père *savant* eût dressé l'oreille à cet exposé de principes. Mais le docteur était lancé dans une autre voie :

— Oui, dit-il, celle-là paraît bien équilibrée... et cependant... qui sait ?...

Il se tut, un frisson courut dans les veines du jeune homme ; il eut honte du soupçon monstrueux qui lui était venu. Au bout d'un instant, le docteur s'arrêta de nouveau devant lui :

— Croyez-vous que ma fille sache dans quelle spécialité je me suis renfermé ?

— Non, je ne le pense pas. A moins qu'elle n'en fût informée en venant ici, depuis son arrivée il ne me semble pas que nous ayons rien dit qui ait pu le lui apprendre.

— Bon, j'aime mieux cela... Je donnerai mes ordres en conséquence.

Et voyant que Raoul le regardait étonné, le docteur Desbon ajouta d'un ton net :

— Ce ne sont pas là des sujets destinés à ses oreilles de jeune fille.

Il reprit sa promenade, et le jeune homme l'entendit murmurer tout bas :

« Son ignorance sur ce point servira mieux mes projets... »

V.

JOURNAL DE MARTHE (*Fragment*).

Février.

« ... Depuis un mois que je suis ici, mes affaires n'avaient guère fait de progrès, et il y a huit jours je me sentais presque aussi étrangère dans la maison de mon père que le jour de mon arrivée. Non pas qu'il fût dur ou désagréable avec moi, non, il m'ignorait, voilà tout. Je pouvais aller, venir, la maison m'était soumise ; les domestiques ont, sans difficulté, accepté une autorité que personne ne m'a conférée et dont je me suis trouvée investie je ne sais comment. Mon père ne paraissait ni content ni fâché de me voir près de lui ; plutôt content que fâché peut-être, mais au fond absolument indifférent, et comme je ne connais âme qui vive ici j'étais assez embarrassée de ma personne ; sauf une course matinale chaque matin à l'église de Saint-Germain-des-Prés avec la domestique ; je ne suis

même pas sortie une seule fois pendant ces trois premières semaines. Dimanches et jours de travail étaient tout un pour moi, et je dois avouer qu'accoutumée à la campagne, au grand air, à une vie active, j'ai eu parfois dans le secret de ma petite chambre des accès de désespoir. Ce qui m'a donné du courage et fait honte à moi-même, c'est la patience et la soumission de cet inconnu entrevu le soir de mon arrivée. C'est le secrétaire de mon père et son élève favori. Il est aisé de voir que le docteur Desbon a pour lui une estime particulière, il semble le regarder comme une sorte de doublure, comme un miroir fidèle chargé de reproduire et de transmettre aux autres ses idées et son système scientifique ; en attendant il l'en imprègne, en lui faisant copier au jour la journée ses travaux, mon terrible père ! Mais, à de certains symptômes, je crains que M. Raoul n'avale pas en bloc et sans peine tout ce que sa plume fidèle reproduit. Lorsqu'il est assis à son pupitre, je vois des froncements de sourcils, des contractions nerveuses passer sur son visage, parfois sa main s'arrête et il lève vers la fenêtre un regard désolé comme s'il demandait grâce. Dans d'autres moments, au contraire, la besogne le captive davantage, la plume vole sur le papier, et il y a une sorte d'enthousiasme contenu dans les yeux qu'il tourne vers celui qu'il appelle « maître » avec un ton de déférence qui me touche. Il y a à la fois beaucoup d'affection, de forts liens et de profonds abîmes entre ces deux hommes.

« Il n'est peut-être pas très convenable à moi de tant observer ce jeune homme. Mais à qui la faute?... Il est ma seule distraction. Et puis... eh bien, il est jeune comme moi, et, lorsque notre regard se rencontre pendant que mon père, la tête penchée, creuse son idée, il me semble que c'est comme si nous nous disions : Bon courage, camarade. C'est comme si moralement nous nous étions donné une poignée de mains. Après cela, il se replonge dans son écriture et moi je repique mon aiguille dans ma tapisserie...

« Mais je m'égare; j'ai pris la plume pour fixer le jour où ce triste état de choses a pris fin. Il y a une semaine environ, je m'ennuyais ferme; il avait neigé, puis gelé, le soleil brillait sur tout ce blanc, et, agenouillée devant le feu dans le cabinet de mon père où j'étais entrée par désœuvrement, les mains croisées devant moi, je revoyais dans les charbons rouges l'image de la campagne comme elle devait être avec ce glorieux temps-là. La voix de mon père me tira de ma rêverie.

« — Marthe, viens ici, ma fille.

« Le ton était affectueux, j'obéis ; il me prit la main, m'attira vers lui, et me pinça la joue.

« — Un peu pâle, fit-il. Prends-tu quelque exercice depuis que tu es ici?

« — Non, mon père, répondis-je avec un peu de mélancolie, je n'ose pas sortir seule...

« — C'est juste, comment n'y ai-je pas pensé ! Il faut m'excuser, mon enfant, j'ai à apprendre mon métier de père... mais tu es aussi trop discrète ; il faut me rappeler ta présence quand je t'oublie, il faut me secouer et me demander ce dont tu as envie. Ta vie est monotone et triste, qu'est-ce qui pourrait bien te faire plaisir ?

« — Oh ! père ! m'écriai-je avec tant d'empressement que je ne pus m'empêcher d'en rougir.

« — Eh bien ?

« — Si vous me permettiez de louer un piano, je le mettrais dans ma chambre et je n'en jouerais que lorsque vous seriez sorti.

« — Tu es donc musicienne ?

« — Petite musicienne, mais j'aime énormément la musique, et mon plus grand plaisir c'est de chanter.

« — Ah ! ah ! et bien nous aurons un piano et nous le mettrons ici. C'est ici près de moi que tu joueras et que tu chanteras ; ta présence ne me gêne jamais, et dorénavant quand tu auras une fantaisie et que je ne m'en douterai pas, il faut me le dire. Il ne faut pas avoir peur de moi, Marthe.

« Il s'était levé en parlant et était debout devant moi; il a pris mes mains dans les siennes et m'a regardée dans les yeux. Quel étrange regard il a ! Je suis presque aussi grande que lui. Je suis parvenue avec peine à soutenir l'éclat de ses yeux juste en face des miens ; mais j'ai réussi à ne pas me détourner et je lui affirmé que je n'avais pas peur de lui. Il a paru content et il est retourné à son travail en murmurant je ne sais quoi : « Il y a là une volonté, cela vaut la peine... » A ce moment-là, j'ai regardé par hasard M. Raoul ; la tête levée, il considérait mon père presque avec effroi, il était livide. Je n'ai rien compris à cette émotion extraordinaire ; serait-il jaloux de l'affection que son « maître » témoigne à sa fille? Allonc donc ! quelle absurde pensée !

« Quoi qu'il en soit, depuis ce jour-là mon père semble m'avoir découverte, et comme il ne fait pas les choses à demi, ma vie est maintenant réglée par ses soins comme un papier à musique. Le matin, pendant qu'il est à l'hôpital, je fais ce que je veux, je vaque à mes occupations de maîtresse de maison, je veille à ce que tout soit prêt pour le retour de mes savants; généralement lorsqu'ils reviennent, mon père, perdu dans ses pensées, est placide et indifférent comme un dieu de l'Olympe, et Raoul, je supprime le « monsieur », en écrivant c'est plus simple, Raoul semble avoir été dans quelque région infernale dans laquelle il aurait eu l'avant-goût des peines des damnés. Je n'ai pu m'empêcher de lui en parler l'autre matin.

« — C'est donc bien affreux, ces pauvres malades que vous avez vus ce matin, pour que vous en rapportiez une mine pareille ?...

« Il est devenu pourpre, il a regardé avec crainte du côté de mon père, qui heureusement n'avait rien entendu et a répondu précipitamment : « Mais non, au

contraire, c'est du plus vif intérêt, du plus vif intérêt...

« Le déjeuner expédié, mon père a décidé que je sortirais chaque jour, quelque temps qu'il fasse, il y a insisté, et je ne m'en plains pas, accompagnée par une brave dame inoffensive qui a l'ordre de promener « mademoiselle » où il lui plaira d'aller, au Bois, dans les rues et en général de me faire voir Paris. La satiété viendra peut-être un jour, mais pour le moment ceci me semble délicieux, et je m'échappe chaque jour, suivie de mon mentor en jupons, avec le sentiment de délivrance de l'oisillon envolé de sa cage. D'autant plus que ces expéditions « extra muros » ont lieu à l'heure de la consultation de mon père qui est interminable et qui me tenait jusqu'à présent chaque jour enfermée dans ma chambre pendant des heures. Par parenthèse, je me demande quelle sorte de malades il voit, mon père? Il me semble qu'il ne vient guère que des dames à cette consultation, et j'ai quelquefois entendu d'étranges voix, des éclats de rire ou des plaintes qui me donnaient le frisson.

« Lorsque je rentre au logis à la nuit, qui vient encore de bonne heure en cette saison, tout ce monde est parti ; il fait bon dans le cabinet de mon père; mes deux hommes lisent ou écrivent ou méditent dans le plus profond silence, et moi je me mets au piano. J'ai retiré avec joie du fond de ma malle tout mon vieux stock de musique et je chante les airs que grand' mère aimait, — j'oublie complètement que je ne suis pas seule, j'oublie tout, le passé, le présent, l'avenir, et je laisse ce que mon cœur renferme de trop s'en aller dans mon chant. Rien ne me soulage comme cela. Hier, j'avais chanté mon morceau de prédilection, cette belle cantate de Bach : « Mon âme heureuse et contente », dont le motif tant de fois repris me hante souvent, dans la tristesse comme une prière, dans la joie comme une action de grâce. Comme je finissais, le bruit de la pelle et des pincettes tombant à terre m'a fait bondir et me retourner. Oh! surprise! mon père avait quitté son bureau et, adossé à la cheminée où un mouvement de lui avait sans doute causé tout ce fracas, il ne faisait rien et ne semblait penser à rien, qu'à m'écouter; il y avait dans son expression cette sorte d'adoucissement que j'y avais vu le premier soir, qui change si complètement ses traits.

« — Tu as vraiment une belle voix, ma fille, a-t-il dit; il faudra trouver un bon professeur, cela en vaut la peine.

« A ce mot qui répondait à un de mes plus ardents désirs, je n'ai fait qu'un saut jusqu'à lui :

« — Oh ! père, quel bonheur !

« Il a passé un bras autour de ma taille et m'a pressée contre lui ; passant sa main sur mon front, il a renversé ma tête un peu en arrière et m'a regardée avec quelque chose qui, sur ce visage sévère, pouvait ressembler à un sourire.

« — Ainsi donc voilà encore un vœu que tu me cachais, méchante enfant. Mais tu auras ton professeur quand même.

« Ce professeur viendra demain. Ce sera une maîtresse de chant dont mon père a entendu faire grand éloge par une de ses clientes. Je me fais une fête de ses leçons !...

« Pour achever le récit de mes journées, après le dîner qui est en général fort silencieux et expédié en quatre bouchées, mon père et Raoul se remettent au travail, moi je brode ou je regarde le feu, ou je chante encore. A cette heure-là j'aurais quelquefois grande envie de « batifoler un brin » avec quelqu'un de jeune, et je crois bien que ce pauvre esclave de la plume qui écrivaille non loin de moi me donnerait volontiers la réplique. Je riais autrefois chez grand'-mère, pour un rien souvent; ici, je ne crois pas avoir ri une fois depuis que j'y suis; mais peut-être cela viendra-t-il. Je ne veux pas me plaindre, je ne m'ennuie plus, et demain j'ai ma première leçon de chant!!!

« Et puis, et puis, oh ! mon cher journal, il n'y a pas un mois que je suis ici, et je crois que le cœur fermé de mon père commence à s'ouvrir... »

VI.

Tout n'est que déception dans la vie; la pauvre Marthe, qui s'était fait une idée si charmante de ses leçons de chant, eut une cruelle déconvenue. Mme Jaquet pouvait être à la mode en un certain monde, mais sa personne, sa façon de chanter et ce qu'elle chantait déplurent tout de suite à la jeune fille.

D'abord un peu interdite par le bagout de la dame, qui avait toujours sur les lèvres le nom de cantatrices en vogue qui chantaient ceci, qui disaient cela, et se méfiant de son inexpérience, la pauvre Marthe, déroutée, ne sut plus que penser et que croire, et il lui sembla que son art favori était comme profané. Elle ne le reconnaissait plus, lorsqu'il lui arrivait par l'entremise de Mme Jacquet. Mais, au bout de quelques leçons, son bon sens naturel triompha de ce trouble, et elle se dit qu'il n'était pas possible que sa maîtresse fût la dernière expression du goût musical à Paris. Elle résolut d'en parler à son père :

— Aimez-vous la manière de chanter de Mme Jacquet, père? demanda-t-elle un jour où la bonne dame venait de sortir.

— Je ne sais, je n'écoute guère que lorsque c'est toi qui chante, répondit très sincèrement le docteur. Mais qu'est-ce donc qui te déplaît en elle?

— Mais tout, son genre, sa voix, le ton qu'elle met à ce qu'elle chante, et surtout... ce qu'elle veut me faire chanter... Elle m'a apporté là un paquet de musique à choisir, il n'y a rien qui me tente.

Le docteur s'était remis à son travail, et la jeune

fille, assise de côté sur un tabouret, déchiffrait à demi-voix, en les accompagnant d'un doigt sur le clavier, une assez jolie collection de chansons de cafés-concerts. Enfin, après en avoir examiné une en silence, elle la jeta sur le piano et se leva toute rouge avec une exclamation indignée.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda le père.

— Rien, répondit Marthe; c'est inouï d'oser m'apporter de pareilles choses. Pour qui me prend-elle, cette dame?...

Le silence se refit, et pour dissiper sa mauvaise humeur la jeune fille s'assit devant le piano, et après quelques beaux accords elle chanta cet air de la *Pentecôte* qu'elle aimait tant.

Lorsqu'elle ferma l'instrument et quitta doucement la chambre, toute trace d'irritation avait disparu de son charmant visage, et l'on entendit dans le lointain la belle voix grave qui fredonnait encore l'admirable reprise de la vieille cantate.

Le docteur Desbon n'était pas aussi absorbé qu'il le semblait dans son travail, car lorsque la porte se fut refermée, il repoussa son fauteuil, et allant au piano il mit la main sans aucune hésitation sur la feuille dont la lecture avait si fort indigné sa fille. Il la prit, lut les paroles avec soin. Un sourire assez rare à y voir glissa sur ses lèvres.

— Ce n'est pas bien méchant, fit-il avec un petit mouvement d'épaules. C'est égal, je suis bien aise que cela ne lui plaise pas. Mais j'ai trouvé mon terrain pour la lutte.

Et remettant soigneusement le cahier là où il l'avait pris, il posa un doigt sur le titre et dit à demi-voix :

— Tu le chanteras, ma fille. Cela te répugne, tant mieux. Plus ton dégoût sera grand, mieux cela vaudra... Je te le ferai chanter avec plaisir.

VII.

Par une matinée de printemps de cette même année, Marthe entra dans le cabinet de son père d'un pas languissant. Il n'y avait plus rien en elle de cette élasticité gracieuse qui distinguait sa démarche quelques mois auparavant; les mains oisives, comme c'était presque toujours le cas maintenant, elle s'assit près de la fenêtre et regarda au dehors d'un air lassé.

— Tu ne lis jamais, ma fille, demanda le docteur, qui s'alarmait sans en avoir l'air.

— Que lire? dit la jeune fille en jetant un coup d'œil autour d'elle sur les vastes rayons tout encombrés de livres... Des ouvrages de médecine?

— Il y en a d'autres... Tiens, là-bas, dans ce coin, tu trouveras même quelques romans.

— Sont-ils pour moi? dit-elle plus gaiement; et, se dirigeant vers l'endroit indiqué, elle lut différents titres à haute voix. Son père l'arrêta à *Madame Bovary*.

— Tu ne connais pas celui-là? Il ne faut pas ignorer les chefs-d'œuvre de son temps; lis cela, ma fille.

Marthe s'assit là où elle était et ouvrit le volume. Raoul, à l'ouïe des paroles du père, avait fait un brusque mouvement; mais, se contenant, il suivait de sa place les expresssions diverses qui passaient sur le visage de la jeune fille. A une certaine curiosité avait succédé quelque chose de plus grave, puis il la vit tourner les pages rapidement du bout du doigt, parcourir les lignes des yeux et, tout à coup se levant, fermer le livre et le remettre en place.

— Déjà fini! fit le docteur en se retournant pour la voir en face.

— Non, mais vous avez oublié, mon père...

Et elle ajouta avec une petite intonation malicieuse :

— Ce n'est pas là un livre pour les jeunes demoiselles.

— Ah! vraiment, dit le père sèchement; c'est donc comme la chanson de Mme Jacquet? Je n'aime pas qu'on soit si prude.

La pauvre fille resta clouée sur place, à cette parole dite d'un ton tranchant; de grosses larmes lui vinrent aux yeux, et une rougeur indignée lui monta au visage. Mais elle ne répondit pas et quitta la chambre en silence.

Au fond, le docteur, sérieusement vexé un instant, ne regretta pas trop cette petite histoire. Là était bien décidément, dans cette délicatesse qu'il qualifiait d'excessive, un des traits du caractère de sa fille; elle avait la répugnance instinctive de tout ce qui était vulgaire, de ce que l'on qualifiait d'immoral. Il était bon qu'il le sût; maintenant, il pouvait agir; le plus tôt serait le mieux.

Lorsque Marthe rentra, portant comme à l'ordinaire la lampe qui lui servait à travailler chaque soir au coin de l'âtre, le docteur Desbon, qui était debout adossé à la cheminée, la regarda.

— Tu as mal aux yeux, ma fille, dit-il avec sollicitude.

— Non, mon père, répondit-elle, la voix un peu tremblante.

Elle venait de pleurer et se sentait les yeux gonflés.

— Mais oui, laisse-moi donc voir.

Et enlevant brusquement l'abat-jour de la lampe, de façon à ce que la lumière tombât sur eux, il prit les deux mains de sa fille :

— Voyons, regarde-moi bien en face, les yeux bien ouverts, que j'examine.

Elle obéit sans défiance, et lui, plongeant dans les siens le regard de ses yeux étranges, il s'approcha de plus en plus, jusqu'à toucher presque son visage.

Raoul Nervin s'était dressé; penché en avant, sa main se crispant sur la table à en faire craquer le bois, il retenait sa respiration dans un suspens plein d'angoisse.

Le docteur laissa aller les mains de la jeune fille

qui restèrent tendues en avant, ses grands yeux étaient ouverts démesurément.

— Ce n'est pas plus difficile que cela, murmura le docteur Desbon. Allons, tout va bien.

— Marthe, dit-il d'un ton un peu lent et très net, tu vas oublier les impressions pénibles que tu as eues cet après-midi. Reprends ton calme, ma fille, ce n'est pas moi qui voudrais altérer ta pureté. Tu m'as compris, tu obéiras?

— Oui, répondit Marthe.

Alors le docteur passa légèrement la main sur le front de sa fille, souffla sur son visage, et continuant comme si rien ne se fût passé :

— Ces yeux-là sont un peu fatigués; il ne leur faudrait pas pleurer tous les jours.

Il prit entre ses mains la tête charmante qu'il inclina vers lui, et baisa alternativement les paupières brûlantes. Toute la soirée il fut charmant, d'une gaieté, d'une verve que Raoul ne lui connaissait pas. Il n'eut de repos que lorsqu'il vit Marthe reprendre un peu de son animation habituelle. Cependant il ne put la décider à chanter. Lorsque l'heure de se séparer fut venue, Raoul partit le cœur lourd de pressentiment douloureux; le docteur resta à méditer et à organiser dans son esprit la marche qu'il prétendait suivre pour arriver à son but, et Marthe... mais son journal nous dira ce qui se passait en elle.

ESPER.

(*A suivre.*)

LES FEMMES MALHEUREUSES (1)

D'après Balzac.

« Se sentir destinée au bonheur et périr sans le recevoir, sans le donner... Une femme!... Quelle douleur! » Vous entendez ces paroles et la plainte mélancolique qu'exhale, en les prononçant, le plus compréhensif des écrivains et le plus expert en tendresses féminines. Il y a dans cette phrase si pleine de douceur, si puissamment suggestive, comme un immense pardon, comme une absolution sans réserves prononcée par Balzac en faveur de ces âmes malheureuses dont l'unique faute fut d'avoir demandé à la vie plus que la vie ne peut donner, de n'avoir pu se résigner à mourir sans amour, lorsqu'elles sentaient que l'amour seul pouvait satisfaire les puissances inassouvies de leur être, de nous apparaître enfin comme une vivante démonstration de l'antinomie qui persiste, éternelle, entre les aspirations secrètes des créatures d'élite et les conventions sociales auxquelles elles sont contraintes de subordonner ces aspirations! Il n'est qu'une manière de les comprendre, c'est de les envelopper d'une tendresse égale à celle qu'éprouvait pour elles le poète qui les créa; ici, l'imagination sympathique doit intervenir et jouer son rôle tout-puissant; par et à travers elle, la conception même de l'écrivain est recréée à nouveau dans l'esprit qui les contemple; en dehors d'elle et sans elle, il ne peut exister qu'inintelligence et totale incompréhension!

Dans ce long martyrologe de l'amour qui est la *Comédie humaine*, entre toutes ces femmes, ou jeunes ou d'un âge mûr, auxquelles la vie et ses rudes épreuves ont communiqué des doutes cruels sur l'existence du bonheur, il n'est peut-être pas de plus noble figure, sinon de plus touchante, que celle de Mme de Beauséant, *la femme abandonnée;* il n'en est pas qui donne un plus entier démenti à cette insinuation d'un critique sur l'œuvre du romancier, à savoir que Balzac n'a pas créé de types féminins accomplis. Accompli, certes, il l'est, ce type de la femme abandonnée, non qu'il se développe suivant la lente et patiente progression dont le romancier a donné l'exemple en d'autres créations féminines : Mme d'Aiglemont, Mme de Mortsauf et Mme Graslin, que nous aurons à étudier ici même, puisqu'elles sont, elles aussi, des incarnations de la souffrance amoureuse. Le type de Mme de Beauséant n'est, à proprement parler, qu'une esquisse, mais une esquisse exécutée par un maître, dans laquelle il a su mettre autant d'âme, autant de pitié sympathique que dans ses peintures les plus célèbres comme les plus poussées; et de même que l'œil d'un amateur expert découvre souvent plus de saveur, une saveur d'un ordre autrement rare, à la simple ébauche qu'au portrait fini, de même aussi le lecteur psychologue goûte peut-être un charme aussi intense à ce récit de quarante pages; il en emporte le souvenir d'une figure aussi attachante que si l'œuvre avait eu les proportions d'un long roman.

Elle nous apparaît d'une rare noblesse, cette femme qui vit retirée dans la pensée de son amour et de sa faute, isolée du monde qui ne saurait la comprendre et qu'elle méprise, conservant au milieu de la solitude cette hauteur et cette fierté, caractéristiques des grandes âmes. Elle représente, dans le domaine du *sentiment*, ce que peuvent être dans celui de la *pensée* ces *intellectuels* qui traversent la vie, solitaires, tout entiers à leur œuvre, et ne se commettant avec quiconque, sinon avec ceux qu'ils savent, infiniment rares, être leurs frères spirituels. Taxés d'orgueil et d'égoïsme, ils passent pour des maniaques et des excentriques, sauf aux regards de leurs égaux ou de ceux qui, les comprenant, méritent par cela même d'en être compris. N'est-ce pas le cas de Mme de Beauséant? Le monde, dont elle a violé les lois, méprisé les conventions, n'a pour elle que dédains. Qu'irait-elle

(1) Extrait d'un ouvrage de notre collaborateur M. Paul Flat, qui paraîtra prochainement à la librairie Plon, sous le titre : *Essais sur Balzac.*

faire au milieu de lui? Elle n'y rencontrerait qu'intelligence et cruauté; car ce qu'il pardonne le moins, c'est une supériorité quelconque, l'existence seule de cette supériorité étant la proclamation de son universelle insuffisance. Il n'a d'indulgence que pour ce qui lui ressemble, et toute atteinte aux conventions qui sont sa loi suscite aussitôt ses mépris et sa haine. Ce qu'il peut le moins concevoir, ce qu'en tout cas il ne saurait jamais admettre, c'est qu'à des êtres d'exception par la noblesse de leur âme une équitable répartition des choses devrait une vie d'exception, et que la révolte des cœurs doit suivre de près celle des intelligences :

Elle présentait noblement son front, un front d'ange déchu, qui s'enorgueillit de sa faute et ne veut point de pardon... N'étant ni épouse ni mère, repoussée par le monde, privée du seul cœur qui pût faire battre le sien sans honte... elle devait prendre sa force en elle-même, vivre de sa propre vie et n'avoir d'autre espérance que celle de la femme abandonnée; attendre la mort, en hâter la lenteur, malgré les beaux jours qui lui restaient encore.

Existait-il un être qui la pût rompre, cette solitude, une créature sur terre pouvant lui faire oublier que la vie est une souffrance, mais qu'à cette souffrance, et par instants, le doux abandon à l'amour doit apporter un allégement? Un seul en était capable, celui qui, par une inépuisable sympathie, par une tendresse jeune et faite pour rajeunir, saurait éveiller à nouveau, sans froisser les souvenirs d'autrefois, l'immortel instinct de tendresse qui nous fait persévérer dans l'espoir, comme l'instinct de vie nous pousse à persévérer dans l'existence... Gaston de Nueil n'est ici qu'un personnage secondaire; l'œuvre a été conçue uniquement pour Mme de Beauséant. Il n'est aux yeux de Balzac que l'instrument nécessaire à la démonstration de cette vérité d'âme. Et voyez avec quelle simplicité, quelle spontanéité les sentiments naturels reprennent leurs droits! Gaston est d'abord repoussé, mais Mme de Beauséant l'écoute une fois : elle se trouve aussitôt conquise. Il se dépeint lui-même comme un jeune homme au cœur tendre; il flatte Mme de Beauséant en lui faisant entrevoir qu'elle seule peut le rendre heureux. Il parle de passion dans cette froide solitude. Moyen sûr, moyen infaillible pour atteindre au but qu'il se propose :

Mme de Beauséant était privée depuis trop longtemps des émotions que donnent les sentiments vrais finement exprimés, pour ne pas en sentir vivement les délices... En écoutant l'accent vrai avec lequel Gaston lui parlait des malheurs de sa jeunesse, elle devinait les souffrances imposées par la timidité aux grands enfants de vingt-cinq ans... Elle trouvait en lui le rêve de toutes les femmes, un homme chez lequel n'existaient encore ni cet égoïsme de famille et de fortune, ni ce sentiment personnel, qui finissent par tuer dans leur premier élan le dévouement, l'honneur, l'abnégation, l'estime de soi-même.

De ces aveux du jeune homme, de cette sincérité, de cette ardeur d'amour, naît soudain, comme une fleur délicate, la sympathie, consolatrice de l'âme malheureuse... Ce sont d'abord des refus à soi-même, des raisons de ne point s'abandonner à ce nouveau sentiment : la fierté de la femme une première fois trompée, la noblesse de son attitude faite de réserve et de dédain, l'opinion même du monde, qu'elle méprise sans doute, mais aux yeux duquel elle ne veut point passer pour avoir eu un second amour; autant de motifs pour écarter au premier instant le sentiment qui la pénètre... La nature pourtant l'emportera, et la sincérité de ses aveux, le récit qu'elle sera amenée à entreprendre de sa vie antérieure, triompheront des considérations qui l'avaient retenue : cette vie, elle la raconte telle qu'elle fut; toute jeune, âme déjà incomprise au milieu du monde qui l'entourait, elle dit comment ce monde lui fut hostile en la mariant sans lui révéler ce qu'était le mariage, comment elle n'a pas voulu appartenir à l'homme qu'elle n'aimait pas, et comment elle a brisé ses liens. Elle a cherché le bonheur et s'est donnée, avec amour cette fois; puis sont venus l'abandon et ses irréparables douleurs!

L'amour a été la conséquence de ces réciproques aveux. Quelle puissance l'empêchera désormais de se développer et de grandir? Le souvenir d'un premier abandon, la différence d'âge entre elle et Gaston de Nueil? Ce sont là les raisons qu'elle lui écrit pour le détourner d'elle... Mais sa lettre est un appel, et quand le jeune homme vient la retrouver en hâte au pays où elle a fui, elle ouvre ses bras pour l'y recevoir. Elle se donne, et qui trouverait le courage de l'en blâmer? Qui pourrait, même ayant excusé le premier amour, lui reprocher le second, sous le prétexte qu'elle invoquait, essayant en quelque sorte de se tromper elle-même? Il faudrait avoir l'esprit quinteux du critique moral pour ne point absoudre ce que le monde appelle une « seconde chute », comme il faudrait une intelligence fermée aux lois psychologiques pour ne pas voir dans son cas une affirmation éclatante de l'immortelle persistance du besoin d'aimer qui régit les nobles âmes! La vie, d'ailleurs, dans sa cruelle et rigoureuse logique, se chargera de venger les lois sociales, et le romancier, dont la plus haute gloire est de créer à l'image de la vie, nous peindra les tristesses suivant les joies de ce second amour, l'abandon à nouveau après la possession, enfin l'irrémissible désenchantement que rien ne saurait plus guérir!...

Parmi les écrivains qui ont étudié la question des rapports de l'homme et de la femme dans le mariage, il n'en est pas qui, mieux que Balzac, aient montré l'importance du problème et l'aient plus dramatique-

ment présenté... Nous aurons à examiner plus loin dans ses détails l'œuvre où il résume ses opinions sur ce point et nous confie, en maximes assez voisines de celles des moralistes, le fruit de ses méditations. Mais une telle œuvre, si considérable qu'elle fût, ne pouvait suffire à épuiser la matière; disons mieux, elle ne pouvait être qu'une exception, car sa forme même était contraire au génie de son auteur, et son caractère d'abstraction en opposition flagrante avec la nature intime de l'artiste: le propre de ces natures est le besoin de créations vivantes, correspondant aux réalités de la vie; il fallait donc que sa conception d'ensemble s'affirmât en des types féminins d'une existence concrète: citer les noms de Mme d'Aiglemont, de Mme de Mortsauf et de Mme Graslin, n'est-ce pas rappeler les plus célèbres et les plus attachants?

De cette conception une idée maîtresse se dégage, — car si les postulations les plus intimes de son génie le poussaient à de vivantes créations, ses facultés s'affirmaient invinciblement en vues générales sur le monde qu'il inventait à l'image de la société; — elle se résume de la manière suivante: l'affirmation du contraste et de l'éternel divorce entre la plus nécessaire des institutions sociales, le mariage, et les aspirations opposées des âmes d'élite qui s'y trouvent soumises. Si l'on s'attache, en effet, au sens des trois grandes œuvres qui contiennent le martyrologe de ses héroïnes: *la Femme de trente ans*, *le Lys dans la vallée* et *le Curé de village*, on aboutit à cette conclusion que la plus protectrice en apparence des conventions, celle qui paraît la base indispensable de l'ordre social, devient en mainte circonstance la cause des plus tragiques misères. Rien d'étonnant que Balzac, à qui n'échappait aucun des grands problèmes de la vie, se soit longuement étendu sur ce sujet et en ait fait l'assise de ses plus touchantes inventions! Rien d'étonnant non plus qu'un psychologue, qui était aussi un puissant moraliste, en soit venu à des conclusions qui peuvent déconcerter les esprits étroits, et qui pourtant, malgré leur caractère de révolte, semblent bien faites pour rallier l'opinion de l'observateur hautement détaché des considérations utilitaires, parce qu'il envisage uniquement la vérité psychologique!

Dans la confession qu'elle fait de sa vie et de ses espérances brisées, alors que retirée en une solitude assez analogue à celle de Mme de Beauséant, Mme d'Aiglemont se reporte avec une tristesse pleine de désillusions vers ses rêves de jeune fille, pour leur opposer les désenchantements de son mariage et la cruauté du destin, elle s'écrie:

Le mariage tel qu'il se pratique aujourd'hui me semble être une prostitution légale... Quels moyens ont les mères d'assurer à leurs filles que l'homme auquel elles les livrent sera un époux selon leur cœur? Vous honnissez de pauvres créatures qui se vendent pour quelques écus à un homme qui passe: la faim et le besoin absolvent ces unions éphémères; tandis que la société tolère, encourage l'union immédiate, bien autrement horrible, d'une jeune fille candide et d'un homme qu'elle n'a pas vu trois mois durant; elle est vendue pour toute sa vie!...

Paroles imprudentes, diront les esprits étroits; révolte dangereuse, ajouteront les observateurs aveugles de la loi morale. Paroles admirables, au contraire, penseront ceux qui sont capables dans la vie de se hausser à des vues d'ensemble et à la contemplation des états d'âme.

Voyons en effet comment les choses se passent: une jeune fille est élevée par sa mère, chastement et pieusement, dans l'ignorance entière de la vie; ses réalités, on les lui a soigneusement cachées, non pas seulement voilées, car il est entendu qu'aucune image troublante ne doit même effleurer sa pensée, laquelle, jusqu'au mariage, demeurera comme son corps, vierge et immaculée. De l'amour elle ne connaît que le nom, ou tout au plus d'innocentes caresses que son imagination sentimentale lui représente; de ses devoirs, de ses exigences, elle ne saurait rien soupçonner. Voici pourtant qu'arrive l'heure du mariage; pendant quelques mois un jeune homme, officiellement accueilli comme un futur mari, vient chaque jour passer quelques instants près d'elle, sous l'œil sévère des parents qui ne les quittent point; de ces aspirations secrètes, de ces désirs d'intimité, de ces échanges de sentiment nécessaires à la connaissance de l'être qui partagera sa vie, il ne saurait rien exister, car la première condition pour de pareils épanchements, c'est la solitude. Quant à ces caresses qui, sans lui préciser le vœu suprême de la nature, contribueraient pourtant à l'y préparer, à l'initier lentement à l'abandon qu'on attend d'elle, comment en serait-il question? Et pourtant c'est la veille de l'union! La cérémonie a lieu: cette vierge dont le front jusqu'ici fut à peine effleuré par le baiser des fiançailles est livrée à l'homme dont elle ne sait qu'une chose: c'est qu'il est devenu son maître et qu'il faudra lui obéir: ainsi le veulent les lois humaines et divines! Chez le jeune homme, que deux causes contribuent à affoler: la continence observée pendant l'époque des fiançailles et cette obsession d'une volupté jusqu'alors inconnue, la possession d'une vierge, chez l'homme, disons-nous, le mâle originaire se réveille avec ses appétits irraisonnés; c'est un inconscient retour à l'animalité, d'où les convenances mondaines, l'éducation, les usages de la société paraissaient l'avoir pour jamais écarté, et ce retour arrive au moment même où il conviendrait qu'il demeurât le plus maître de lui.

Telle est la première rencontre de la jeune fille avec les réalités de la vie, rencontre où elle joue souvent le rôle de victime et dans laquelle ses plus chères illusions ont bien des chances d'être brisées. Étrange chose en

vérité que le monde continue ainsi ! Chose non moins étrange que les scandales qui en sont la conséquence ne se manifestent pas plus nombreux !

N'est-ce point Balzac qui a écrit : « Le bonheur ou le malheur d'un ménage dépend de la première nuit des noces ? » C'était là, sous une forme évidemment exagérée, l'équivalent d'une vérité que l'on peut ainsi préciser : La principale cause des dissentiments et des désaccords d'âme qui se produisent dans la vie conjugale réside dans un premier désaccord sensuel dû tout entier et presque toujours à l'insuffisance du mari.

Si nous avons insisté sur cette idée à propos de Mme d'Aiglemont, c'est que Balzac s'y est étendu avec plus de complaisance dans *la Femme de trente ans* que partout ailleurs. Non que Julie d'Aiglemont ait été mariée sans amour ; bien au contraire, — et c'est ce qui la distingue de Mme de Mortsauf et de Mme Graslin, — elle a aimé et désiré le colonel Victor d'Aiglemont, mais comme peut aimer et désirer une jeune fille, avec une tendresse toute sentimentale, habituée à n'envisager qu'une chose dans le mariage : une immatérielle union. Aussi sa douleur n'en est que plus vive, lorsqu'elle tombe du haut de ses visées idéales aux étranges amertumes de la réalité. Rien n'est révélateur au même titre que cette scène avec la vieille marquise de Listomère, qui par charité autant que par curiosité confesse la jeune femme et tente de lui arracher le secret de sa tristesse ; leur dialogue est rempli de ces questions discrètes et de ces suggestives réticences à la faveur desquelles se précisent les secrets les plus intimes de cette malheureuse union :

— Ainsi, mon bon petit ange, le mariage n'a été jusqu'à présent pour vous qu'une longue douleur?

La jeune femme n'osa répondre; mais elle fit un signe affirmatif qui trahissait toutes ses souffrances.

— Vous êtes donc malheureuse?

— Oh! non, ma tante. Victor m'aime à l'idolâtrie et je l'adore; il est si bon!

— Oui, vous l'aimez; mais vous le fuyez, n'est-ce pas?

— Oui, quelquefois... il me cherche trop souvent.

Et encore :

— Mon âme est oppressée par une indéfinissable appréhension qui glace mes sentiments et me jette dans une torpeur continuelle. Je suis sans voix pour me plaindre et sans paroles pour exprimer ma peine. Je souffre, et j'ai honte de souffrir en voyant Victor heureux de ce qui me tue.

Le point de départ de ces souffrances est donc un désaccord des sens : le colonel Victor d'Aiglemont appartient à cette classe de maris qui non seulement n'ont pas su respecter chez leur femme les premières timidités d'une pudeur légitimement froissée, mais encore n'ont pas su faire s'épanouir en elle cette suave fleur du désir, qui naît lorsque, donnant le bonheur, la femme l'éprouve en même temps.

Sa nullité éclate comme mari d'abord, puis ensuite comme homme!... Sa situation sociale, son grade dans l'armée, sa fausse distinction de mondain, qui peuvent en imposer aux médiocres, sont insuffisants pour cacher à la jeune femme la médiocrité intellectuelle de celui que, jeune fille, elle s'était plu à embellir d'une auréole. Sa valeur, comparée à celle de Victor, se manifeste en mille circonstances de la vie, et elle en souffre comme toute femme distinguée doit souffrir de sa supériorité sur l'être que la nature a mis au-dessus d'elle pour la diriger et la conduire :

Son instinct, si délicatement féminin, lui disait qu'il est bien plus beau d'obéir à un homme de talent que de conduire un sot, et qu'une jeune épouse, obligée de penser et d'agir en homme, n'est ni femme ni homme, qu'elle abdique toutes les grâces de son sexe, et n'acquiert aucun des privilèges que nos lois ont remis aux mains des plus forts.

C'est à l'heure où s'accentue cette crise que lord Grenville, cette idéale figure de jeune homme, qu'elle n'avait vue qu'une fois, reparaît à ses yeux et l'impressionne si puissamment! Aussi comprend-on la naissance du véritable sentiment d'amour; on conçoit qu'avec la santé et la vie, sa tendresse se précise et se fixe sur ce jeune homme qui la soigne comme une enfant, qui l'adore discrètement et sacrifierait tout au monde pour la rendre heureuse ; on conçoit que, ne voulant pas tromper Victor, mais voulant aussi concilier sa tendresse avec ses devoirs, elle s'écrie : « Je ne veux être une prostituée ni à mes yeux ni à ceux du monde : si je ne suis pas à M. d'Aiglemont, je ne serai jamais à un autre. » — On voudrait peut-être, à ce moment, la voir plus tendre, plus femme, prête à s'abandonner, car un tel dévouement justifie par sa noblesse ce que le monde appelle une faute. Lord Grenville la quitte et s'éloigne, sur la volonté qu'elle en exprime; puis soudain il revient : sans doute elle sera à lui, et dans une scène d'une déchirante beauté, on comprend que ces paroles puissent expirer sur ses lèvres pâmées : « Connaître le bonheur et mourir... Eh bien, oui ! »

Hélas! ce qui lui manque, ce qui porte un coup décisif à sa beauté morale, c'est la *fidélité du souvenir*. Elle a aimé lord Grenville, et lord Grenville l'a aimée comme peu d'hommes le savent faire. Quelle figure à jamais noble et pitoyable elle fût demeurée, si elle avait été fidèle à sa première tendresse! Il n'en va pas ainsi, et son premier baiser à Vandenesse nous apparaît comme une profanation!...

La fidélité dans l'amour! fidélité à l'être aimé tant qu'il est là, fidélité à son souvenir quand il a disparu, tel est le plus précieux fleuron de la couronne poétique dont un artiste puisse embellir le front d'une héroïne conçue par lui ! Nous nous faisons difficilement à cette pensée qu'une femme ait appartenu à

deux hommes : la pudeur dont nous nous plaisons à la parer s'oppose à ce que le voile qui cachait sa beauté, et dont l'amour l'a fait consentir à se dépouiller, puisse, une seconde fois et pour un autre être, tomber sans qu'aussitôt une sorte de déchéance morale l'atteigne du même coup. Sa seule excuse serait dans les désillusions et les souffrances d'une première union! Mais que dira-t-on lorsque, ayant connu l'amour le plus pur, le plus désintéressé, le plus noble, elle oublie le souvenir dont elle aurait dû vivre? Ce sera la tache ineffaçable de Mme d'Aiglemont de n'avoir point vécu de son amour, comme d'en être morte sera la gloire éternelle de Mme de Mortsauf!

Au-dessus, en effet, des créations féminines de Balzac plane la figure angélique et quasi divine d'Henriette de Mortsauf. Elle les domine par la grandeur et la pureté de son amour : sa grandeur, car aucune ne fut touchée d'un sentiment plus haut; sa pureté, car elle demeura fidèle à ses devoirs, alors que tout lui commandait d'y renoncer! De toutes les figures de femmes sacrées par la douleur, l'héroïne du *Lys dans la vallée* nous apparaît la plus touchante et la plus digne de pitié, tant par la persistance et la pureté de sa tendresse que par les douleurs et les irrémédiables tortures de sa destinée d'épouse!...

Ce fut aussi celle que Balzac peignit avec le plus de complaisance, imaginée qu'elle fut, de son aveu même, à l'aide des principaux traits de la femme à laquelle il voua, dès ses premières années de luttes, la plus ardente affection. Avec quel amour il esquisse cette figure!

Sa figure est une de celles dont la ressemblance exige l'introuvable artiste de qui la main sait peindre le reflet des feux intérieurs, et sait rendre cette vapeur lumineuse que nie la science, que la parole ne traduit pas, mais que voit un amant.

« Telle fut la femme qui connut les douleurs de la vie conjugale la plus intolérable et mourut sans avoir goûté les voluptés de l'amour complet! Torture d'autant plus atroce que cet amour, elle en pressentit les douceurs sans consentir à s'y abandonner, ne voulant point ternir la pureté de l'épouse et de la mère, et qu'elle éprouva toutes les amertumes de la jalousie comme de l'abandon, n'ayant pas eu cette consolation suprême de s'être donnée à celui qu'elle aimait. Mariée à un homme dont elle pouvait être la fille, avec qui sa nature intime la mettait en perpétuel désaccord, le sentiment d'amour lui fut révélé par la tendresse à la fois hardie et timide du jeune homme que son cœur lui désignait comme un amant, et que ses devoirs lui firent avec obstination considérer comme un enfant. Perpétuellement ballottée entre ces deux sentiments contraires, elle passa son existence à se refuser au bonheur et à tromper le vœu de la nature. Écoutez-la lorsque, après les premiers aveux de Félix de Vandenesse et le baiser déposé sur ses épaules par l'enfant inconscient et hardi, écoutez-la lorsque, décidée à s'illusionner elle-même, elle s'impose de n'être jamais qu'une mère pour le jeune homme qui lui a dévoilé le mystère sacré!

— Voici, lui dit Félix, la première, la sainte communion de l'amour. Oui, je viens de participer à vos douleurs, de m'unir à votre âme, comme nous nous unissons au Christ en buvant la divine substance. Aimer sans espoir est encore un bonheur... J'accepte ce contrat qui doit se résoudre en souffrances pour moi. Je me donne à vous sans arrière-pensée et serai ce que vous voudrez que je sois.

Elle m'arrêta par un geste et me dit de sa voix profonde :

— Je consens à ce pacte, si vous voulez ne jamais presser les liens qui nous attacheront.

Elle est victime des brutales indiscrétions de son mari, car ne pouvant être à celui qu'elle aime, elle s'efforce de n'être point à l'homme que les dures nécessités de l'existence la contraignent à subir :

Cette femme, elle me sèvre de tout bonheur; elle est autant à moi qu'à vous, et prétend être ma femme... Elle m'excède de courses et me lasse pour que je la laisse seule; je lui déplais, elle me hait et met tout son art à rester jeune fille. Elle me rend fou par les privations qu'elle me cause, car tout se porte alors à ma pauvre tête. Elle me tue à petit feu et se croit une sainte... Ça communie tous les jours.

Quelle est l'épouse qui en butte à de pareils outrages n'irait point, suivant une expression vigoureuse, « se précipiter dans les eaux tourbillonnantes de l'adultère »!

Et pourtant elle demeure pure, continuant à dominer ses désirs! Son amour pour Félix grandit avec les brutalités de M. de Mortsauf, mais elle le comprime; quand l'expression de ses sentiments vient à lui échapper, c'est voilée par une sorte de mysticisme trompeur! Félix revient après l'avoir quittée, et retrouvant l'homme après avoir laissé l'enfant, un trouble enfin la saisit!

C'est là l'instant le plus dangereux, l'heure décisive d'où dépend la vertu. Toute autre qu'elle, répétons-le, succomberait, et bénéficierait en succombant de toutes les indulgences. Ici la langue s'élève et atteint presque au lyrisme pour rendre l'extase du sentiment : la passion est transfigurée par l'envolée de poésie au travers de laquelle elle nous apparaît; nous ne sommes plus pour ainsi dire dans le domaine du roman. A ceux qu'aveugle un réalisme grossier et qui voient simplement dans cet art une notation précise et brutale de

la vie, la page de Balzac qui dépeint les sentiments d'Henriette de Mortsauf a pu sembler conçue en dehors de la vérité; nous n'y voyons, pour notre part, qu'une idéale transfiguration de l'amour :

— Dites, dites, je suis sûre de moi, je puis vous entendre sans crime. Dieu ne veut pas que je meure : il vous envoie à moi comme il dispense son souffle à ses créations, comme il épand la pluie des nuées sur une terre aride. Dites, dites, m'aimez-vous saintement?

— Saintement.

— A jamais?

— A jamais.

— Comme une vierge Marie qui doit rester dans ses voiles et sous sa couronne blanche?

— Comme une vierge Marie visible.

— Comme une sœur?

— Comme une sœur trop aimée.

— Comme une mère?

— Comme une mère secrètement désirée.

— Chevaleresquement, sans espoir?

— Chevaleresquement, mais avec espoir.

Pourtant, comme la passion ne saurait demeurer à cette hauteur, et qu'à la créature la plus divine, cette créature s'appelât-elle Henriette de Mortsauf, une minute de faiblesse ou d'abandon peut venir, de cette faiblesse et de cet abandon peut-être nous donne-t-elle l'exemple lorsque, dans ses confidences à Félix, elle touche à ces questions brûlantes des rapports entre époux qui ne s'aiment point, et dans un cri d'éloquence passionnée découvre au jeune homme les tortures morales de sa vie. Sans doute nous eussions préféré qu'elle n'effleurât même pas le sujet, tant il nous plaît de l'aimer pure et à l'abri de toute atteinte, cette chaste victime de l'amour! Hélas! n'est-ce point une souillure, sans cesse renouvelée, que l'abandon de son corps à celui que n'appellent point ses désirs!

Rien ne lui sera épargné, et, nous le disions plus haut, elle connaîtra les tortures de la jalousie, sans avoir goûté les délices de la possession. Lorsque Félix aura succombé à l'amour de lady Arabelle et sera revenu ensuite auprès d'Henriette, qui a tout appris, la pureté et l'élévation de sa tendresse se feront jour encore : elle pardonnera doucement. Une seule pensée lui sera consolante : celle de savoir qu'à la trahison de Vandenesse les sens seuls ont participé, mais que le cœur appartient toujours à elle. N'est-ce point trop, en vérité, et la nature peut-elle ainsi supporter de telles humiliations? Ce qu'il y a d'angélique et de presque divin en un être résistera-t-il aux coups répétés de la destinée et ne connaîtra-t-il pas la révolte? La nature, nous l'avons dit déjà, doit nécessairement, un jour ou l'autre, reprendre ses droits, et Balzac l'a bien compris. Henriette de Mortsauf était née pour l'amour, et elle ne l'a jamais connu dans sa plénitude : les aspirations secrètes de son cœur l'ont portée toute sa vie à la réalisation du sentiment auquel aspirent les nobles âmes, et sa vie entière s'est passée à refouler ces aspirations; pas une faiblesse, pas une défaillance. Henriette de Mortsauf va mourir, et dans une sorte de délire, proche du moment suprême, alors que la responsabilité de l'être n'est plus entière, elle pousse le cri déchirant de la femme assoiffée de bonheur qui revoit toute sa vie manquée comme dans l'illumination d'un éclair :

J'avais soif de toi, me dit-elle d'une voix plus étouffée en me prenant les mains dans ses mains brûlantes et m'attirant à elle pour me jeter ces paroles à l'oreille. Mon agonie a été de ne pas te voir! Ne m'as-tu pas dit de vivre? Je veux vivre. Je veux monter à cheval aussi, moi; je veux tout connaître : Paris, les fêtes, les plaisirs... Oui, me dit-elle en me faisant lever et s'appuyant sur moi, *vivre de réalités* et *non de mensonges. Tout a été mensonge dans ma vie,* je les ai comptées depuis quelques jours, ces impostures! *Est-il possible que je meure, moi qui n'ai pas vécu!*

Paroles déchirantes et qui sont comme le testament d'amour du Lys de la vallée : elles nous semblent, avec celles que nous inscrivions au début même de ce chapitre, résumer, dans une plainte inoubliable, l'éternelle lamentation des âmes qui n'ont point connu le bonheur et meurent de l'avoir ignoré!...

Après la douce et attendrissante figure d'Henriette de Mortsauf, la figure non moins digne de pitié, plus dramatique encore, de Véronique Graslin. Nées toutes deux pour une destinée plus clémente, avec de rares qualités d'âme, elles auraient puisé dans le développement du sentiment auprès d'un cœur de leur choix les joies intimes qu'exigeait leur nature; toutes deux elles présentent ce point commun, au milieu de circonstances différentes, que la vie leur fut hostile, que le mariage fut leur torture! L'une trouva dans son orgueil de femme honnête le courage de résister au sentiment qui s'offrait à elle. L'autre, au contraire, plus inévitablement marquée pour l'amour, s'y abandonna une fois en secret, et le reste de son existence ne fut qu'une longue douleur, une expiation lente de la faute commise! Dans l'étude que nous faisons ici des principaux types de femmes malheureuses créées par Balzac, Mme de Mortsauf et Mme de Graslin ne sauraient être séparées, car on pourrait leur appliquer ces paroles prononcées par le curé Bonnet devant Mme Graslin :

Vous n'êtes pas juge dans votre propre cause, vous relevez de Dieu; vous n'avez le droit ni de vous condamner, ni de vous absoudre. Dieu est un grand reviseur de procès. Il voit l'origine des choses là où nous n'avons vu que les choses elles-mêmes.

Dans un chapitre antérieur, nous avons examiné l'âme de la jeune fille chez la future Mme Graslin. Nous avons marqué cette enfance pure et solitaire, dans un milieu de travail et d'honnêteté, les tendances de sa nature vers la piété mystique, et l'ardeur avec laquelle elle accomplissait ses devoirs de chrétienne. Balzac nous a montré en elle, à travers le sentiment religieux, déversoir naturel de sa tendresse, une âme ardente et exceptionnelle, fatalement vouée à l'amour. Il nous a montré cette âme s'élevant soudain à la compréhension de choses jusqu'alors inconnues, et d'autant plus brusquement que son être avait plus longtemps sommeillé! C'est alors une transformation totale de sa nature, une sorte de naissance nouvelle, un éveil à la vie. Ce qui jusqu'alors n'avait eu aucun sens à ses yeux revêt une signification subite, bien que confuse encore. Elle tend vers une fin unique : l'amour. Toutes ses aspirations se subordonnent à celle-là, et son inconscience même est un danger de plus!...

Que lui eût-il fallu, à cette heure solennelle de crise que connaissent presque toutes les âmes nobles et qui décide de leur destinée? Crise d'intelligence chez les hommes supérieurs, crise de sentiment chez les femmes d'élite!... Que lui eût-il fallu pour rester dans le mariage ce qu'elle avait été jeune fille, c'est-à-dire un être pur, réalisant l'idéal d'une existence féminine complète? *L'amour en accord avec le devoir*, ce qu'il y a de plus beau, mais aussi de plus rare... car son rêve n'était autre que celui des jeunes filles aimantes et précoces :

Elle rêva d'avoir pour amant un jeune homme semblable à Paul... Habituée sans doute à l'idée d'épouser un homme du peuple, elle trouvait en elle-même des instincts qui repoussaient toute grossièreté... Elle embrassa, peut-être avec l'ardeur naturelle à une imagination élégante et vierge, la belle idée d'ennoblir un de ces hommes, de l'élever à la hauteur où le mettaient ses rêves.

Qu'y avait-il en de tels désirs qui ne fût parfaitement noble et parfaitement pur? Qu'y avait-il qui ne fût conforme à la plus stricte honnêteté? Et pourtant quoi de plus difficile dans son milieu? Quoi de plus impossible? C'est l'éternelle disproportion du rêve avec la réalité, en même temps que la condamnation à une douleur fatale de toutes les intelligences un peu exceptionnelles! D'une part, la vie, avec le long cortège de ses platitudes et de ses vulgarités, l'ennui de ses perpétuelles routines! De l'autre, le rêve avec l'infinie puissance de ses appétitions, l'inutile mais inévitable tendance vers l'idéal qui, toujours convoité, se soustrait toujours à nos poursuites : idéal intellectuel pour ceux-ci, idéal d'amour pour celles-là! Et la raison, qui nous conseille l'abstention, demeure impuissante contre le sentiment qui nous pousse!...

Véronique, au moment précis de sa vie où s'affirmaient ses besoins d'affection, se trouve unie par la force des choses à l'homme le moins fait pour les comprendre et y répondre : elle épouse Graslin, banquier à Limoges, homme d'affaires entièrement fermé à tout ce qui est sentiment; elle l'épouse, comme la plupart des jeunes filles prennent un mari, parce qu'il convient à leurs parents, parce que les intérêts pécuniaires s'accordent, parce que, surtout, elles ignorent les réalités du mariage! Mais aussi quel réveil, lorsque ces réalités leur sont enfin connues, lorsque le mystère des choses se dévoile à leur intelligence étonnée et brusquement révoltée! Quel bouleversement, moral et physique à la fois!

Le mariage, ce dur métier, disait-elle, pour lequel l'Église, le Code et sa mère lui avaient recommandé la plus grande résignation, la plus parfaite obéissance, sous peine de faillir à toutes les lois humaines et de causer d'irréparables malheurs, la jeta dans un étourdissement qui atteignit parfois à un délire vertigineux.

Comme elle est pieuse, et que sa foi est aussi vive que sincère, c'est d'abord à la religion qu'elle va demander les premiers secours; elle prie avec ferveur et attend avec impatience le seul bonheur que l'Église promette à la femme mariée sans amour : la maternité. Cette attente peut consoler certaines femmes; elle peut même suppléer quelquefois aux voluptés de la tendresse conjugale : elle est inactive pour d'autres, car s'il existe des femmes qui sont nées *mères*, qui n'ont jamais été et ne seront jamais que *mères*, il y en a, par contre, qui sont nées épouses et amantes, dont les aspirations intimes ne se satisferont que par l'exercice d'une faculté unique, la faculté d'amour. Mme Graslin est de ce nombre : tout le prouve dans son développement de jeune fille, et les détails que Balzac a eu soin de préciser, même les détails physiques, contribuent à démontrer que l'amour seul peut combler le vide de son âme! Aussi dépérit-elle physiquement et moralement. De même, en effet, que l'exercice d'une faculté maîtresse produit chez l'être qui en bénéficie une surabondance anormale de vitalité, de même, à l'inverse, tout arrêt, toute interruption dans le jeu de cette faculté amène comme conséquence une diminution de cette vitalité! L'équilibre parfait des facultés mentales est généralement accompagné d'un équilibre correspondant des puissances physiques, car elles se trouvent, les unes à l'égard des autres, dans un rapport de cause à effet.

Toutefois, comme Mme Graslin est une intelligence d'un ordre rare, elle résiste à l'abattement; son esprit chercheur remonte des effets aux causes, et semblable à un malade qui, se voyant atteint d'une affection mortelle, consulte avec ardeur les ouvrages traitant de son cas, elle se précipite passionnément dans la lec-

ture, espérant y trouver la solution de ce problème d'âme cruel et toujours nouveau :

Elle lut les romans de Walter Scott, les poèmes de lord Byron, les œuvres de Schiller et de Gœthe, enfin la nouvelle et l'ancienne littérature... Tous ces livres lui peignaient l'amour; elle cherchait une application à ces lectures, et n'apercevait la passion nulle part. L'amour restait dans son cœur à l'état de ces germes qui attendent un coup de soleil.

De là aux rêves brillants de la jeune fille, la distance n'est pas grande; et elle y revient, à ces rêves qui se précisent d'autant mieux et plus douloureusement dans son imagination de femme, que le point de comparaison est maintenant à sa portée et lui montre le malheur irrémissible. Le résultat le plus certain de ces expériences spirituelles est un développement toujours croissant de la vie *intérieure*, une conscience de plus en plus vive de la réalité, partant une souffrance correspondant aux progrès de son intelligence. Elle comprend l'insuffisance de son milieu, le peu de sympathie qu'elle inspire. Ne sont-ce pas là autant de ferments de révolte qui se lèvent, grandissent et préparent une femme comme elle à d'inquiétantes extrémités? Notez qu'elle s'analyse elle-même, ce qui marque définitivement sa supériorité sur la plupart des femmes, lesquelles agissent presque toujours sous l'inconsciente poussée de mouvements instinctifs. Non seulement elle voit ce qui se passe en elle, mais elle remonte aux causes et les précise :

Je sens en moi, écrit-elle, des forces superbes et malfaisantes peut-être, que rien ne peut humilier, que les plus durs commandements de la religion n'abattent point... Pourquoi désiré-je une souffrance qui romprait la paix énervante de ma vie?...

Sa vie entière est dans ce mot. Il l'explique comme il en justifie tous les événements : désirs d'amour, rancœur du mariage, luttes avec elle-même, distractions cherchées dans le plaisir, dans le travail, dans l'étourdissement mondain ; abandon à l'amour, chute, — si l'on peut employer ce mot; — remords final et impossibilité de supporter la vie ! Toute énergie humaine tend à se satisfaire, et l'intensité de cette énergie est la mesure unique de la responsabilité morale de celui chez qui elle se trouve. Mme Graslin succombe parce que la tendance à l'amour est, chez elle, démesurée : c'est une âme toute de passion. Balzac a pris soin de l'expliquer en faisant son portrait physique, et elle dévoilera la même ardeur dans le repentir que dans la faute. Mme de Mortsauf, elle, ne succombe pas, et voilà pourquoi certains esprits ont pu lui conserver plus d'admiration qu'à Mme Graslin. En réalité, il n'y a là qu'apparence, simplement la différence du fait brutal et tangible, et s'il est exact, comme nous le croyons, que l'adultère consiste aussi bien dans le don de l'être moral que dans celui de la personne physique, Mme de Mortsauf, n'hésitons pas à le dire, commet un adultère au moins aussi grave que Mme Graslin ! . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

S'il est vrai de dire que la beauté d'une œuvre soit d'ordinaire en proportion de l'amour avec lequel son auteur l'a conçue, il ne saurait rien exister de plus beau que ces créations de femmes, caressées avec la tendresse de l'artiste, exécutées avec la toute-puissante sympathie imaginative du psychologue. Nous trouverons, au cours de cette étude, des conceptions plus vigoureuses peut-être, nous n'en saurions découvrir de plus attendrissantes. C'est qu'elles ont toutes cette grâce et ce charme innomables qu'à défaut d'autre mot nous qualifions de *faiblesse*, et dont les poètes de tous les temps ont fait l'auréole de la féminéité. Elles nous apparaissent comme des vaincues de la vie, et la souffrance est le principe de leur ennoblissement. Faibles, elles le sont d'origine, par leur complexion délicate, par leur nervosité maladive, par tout cet ensemble de causes destructrices qui constituent leur infériorité comme types sociaux, mais en même temps leur éclatante supériorité comme éléments de rêve. Entre les mains du poète qui sut les aimer et les comprendre vient s'adjoindre au charme de leur originale faiblesse celui de leur destinée irrémédiablement douloureuse. Elles sont sacrées par la souffrance et deviennent ainsi, dans le monde du rêve, les sœurs également glorieuses de celles qui les ont précédées. Les plus profondes d'entre les œuvres d'art reposent sur le sentiment de la douleur, et il serait aisé, en remontant des créations de l'antique poésie à celles de la poésie moderne, de montrer que les littératures n'ont été en quelque sorte qu'un immense martyrologe de l'humanité. Presque toutes les grandes destinées ont abouti à une fin tragique, et la Poésie, dont le rôle ici-bas est de communiquer une vie immortelle à la beauté, n'est jamais si haute qu'en revêtant ces destinées de sa splendide parure !

PAUL FLAT.

LA COMÉDIE PARLEMENTAIRE

Une dernière saison au Palais-Bourbon.

Le président prononça gravement :

« ...Viendraient ensuite les propositions relatives aux fraudes commises dans la vente des beurres et la loi sur les justices de paix (1). »

(1) *Journal officiel* du 13 janvier 1893.

Il y eut un murmure d'assentiment général, et la séance fut levée.

Ceci se passait au théâtre du Palais-Bourbon, le jeudi 12 janvier, surlendemain de la réouverture officielle, jour de la vraie « première », où M. Casimir-Perier III faisait ses débuts au fauteuil présidentiel. Après avoir entendu une interpellation de M. Gustave-Adolphe Hubbard, qui aurait pu lui arracher l'exclamation du personnage des *Faux Bonshommes :* « Mais, sac à papier ! on ne parle que de ma mort là-dedans ! » la Chambre venait de régler avec sérénité son ordre du jour, c'est-à-dire une faible partie du programme de sa dernière saison. Et les ultimes énonciations de M. Casimir-Perier terminaient une kyrielle déjà longue de projets où figurait, entre autres broutilles, le budget de 1893, qui aurait dû être voté en 1892. Le pain, d'ailleurs, ne manquait pas sur la planche : les cartons des commissions regorgeaient de projets de réformes démocratiques et sociales. Le budget de 1894 ne tarderait pas à s'imposer par surcroît, et vingt réformateurs réclamaient à la fois la priorité pour des propositions toutes plus urgentes les unes que les autres, dont ils étaient les auteurs. La crainte de l'électeur étant pour le député le commencement de la sagesse, on décida de tenir des séances supplémentaires le mercredi et le vendredi; quelques-uns mêmes, poussant le dévouement civique jusqu'au délire, se déclarèrent prêts à faire à la chose publique le sacrifice de leurs dimanches.

Comment la Chambre, après plus de trois ans d'exercice, avait-elle laissé tant d'affaires en souffrance? Comment, en fin de compte, s'était-elle mis deux budgets à la fois sur les bras? Comment se trouvait-elle condamnée, sous peine de faillir complètement à son mandat, à avaler précipitamment les morceaux doubles, triples et quadruples, au risque de crever d'indigestion? Son cas avait-il donc été celui si bien défini par Murger : « Il y a des années où l'on n'est pas en train? » Et, si elle avait gâché son temps en paresseuses flâneries ou en agitations stériles, ne s'était-il donc trouvé personne pour la rappeler à l'ordre, lui remettre sous les yeux son programme et ses promesses.

Cette question me suggéra l'idée de rechercher dans le *Journal officiel* les allocutions prononcées à l'ouverture de chaque session, par le président d'âge et par le président élu. Voici ce que je trouvai :

Séance du 12 novembre 1889.

Allocution de M. Pierre Blanc, président d'âge.

La France a manifesté assez haut et assez clairement ses volontés pour qu'elle soit enfin écoutée et obéie.

Ce qu'elle veut avant tout, c'est se sentir énergiquement gouvernée et posséder au Parlement une majorité républicaine qui constitue un ministère fort et durable; ce qu'elle veut encore, c'est la paix entre ses représentants : plus de querelles irritantes, de discussions stériles, d'interpellations intempestives; l'accord sur un programme d'affaires et d'apaisement, l'entente sur les réformes pratiques, possibles et attendues...

Messieurs, la République, grâce à l'éclatant succès de l'Exposition universelle, a fait la France grande et glorieuse entre toutes les nations; c'est à nous maintenant à la rendre heureuse en lui donnant le repos, le travail, l'économie et la justice sociale.

Séance du 19 novembre 1889.

Discours de M. Floquet, président.

... La nation, dans notre merveilleuse Exposition, vient de prouver que rien n'avait pu abattre ni diminuer sa vitalité. Elle a aussi le droit de demander que ses législateurs restent à la hauteur de ce grand effort. Fermons l'oreille à toute politique de découragement. Sachons nous unir pour réaliser les réformes démocratiques réclamées par ces travailleurs, ces artistes, ces industriels, ces commerçants, ces agriculteurs qui ont ajouté un lustre nouveau à la France.

... Entretenons parmi nous, républicains, l'émulation indispensable à la vie, à la fécondité d'une assemblée libre et à la recherche des réformes sérieuses, mais fuyons les divisions mortelles qui stérilisent toute bonne volonté.

Ainsi nous pourrons sans crainte et sans imprudence marcher toujours en avant...

Séance du 13 janvier 1891.

Allocution de M. de Gasté, doyen d'âge.

... En ce qui concerne nos travaux intérieurs, vous ne reprocherez pas à l'un des vétérans de regretter qu'à chaque renouvellement de l'Assemblée les propositions disparaissent et que les meilleures réformes voient ainsi quelquefois plus de trois législatures se succéder sans même être examinées.

Séance du 15 janvier 1891.

Allocution de M. Floquet, président.

... Plus que jamais, en effet, il est nécessaire de faire régner dans nos délibérations l'activité, l'ordre, la méthode.

Avec l'année nouvelle, nous entrons dans la période qui doit être la plus féconde de notre vie législative.

Déjà, sans doute, vous avez réglé plusieurs questions importantes qui étaient en suspens depuis des époques plus ou moins éloignées.

... Mais votre tâche sera plus laborieuse encore et plus compliquée dans les sessions de cette année.

... Si la carrière que vous avez à parcourir est longue et difficile, vous pouvez y entrer avec une robuste confiance, étant si visiblement soutenus par l'assentiment national, nettement orientés vers la politique qui assurera le succès de vos efforts.

Séance du 12 janvier 1892.

Allocution de M. Pierre Blanc, président d'âge.

... Oui, tous ici, tant que nous sommes, nous désirons ardemment et également la paix sociale par la justice et la liberté; la conciliation entre le capital et le travail; l'extinction des grèves par l'arbitrage; l'adoucissement dans la condition des travailleurs; le soulagement des malheureux par une assistance publique bien organisée; la fondation des caisses de retraite pour la vieillesse laborieuse : eh bien, ce sont les problèmes que soulèvent ces graves questions qui appellent toutes nos méditations, ce sont eux qu'il faut étudier avec courage, pour aboutir sans retard à des solutions pratiques et satisfaisantes.

Voilà, mes chers collègues, quelle est notre tâche à l'heure présente; elle est ardue, mais il n'en existe pas de plus élevée, de plus patriotique, de plus pressante. J'ai la certitude que vous mettrez tous vos efforts et votre honneur à l'accomplir dignement; que, dans tous vos actes, vous vous montrerez non seulement des hommes de progrès, mais encore des hommes d'organisation sociale; qu'ouverts aux nouvelles aspirations du temps où nous vivons vous donnerez à la société moderne les satisfactions qu'elle attend des pouvoirs publics.

Séance du 14 janvier 1892.

Allocution de M. Floquet, président.

... Abandonnant au jugement des hommes de bonne foi ce passé qui témoigne de notre bonne volonté, si nous nous tournons maintenant vers notre avenir qui se rétrécit chaque jour, nous trouvons dans les œuvres en préparation, non plus une question appelée à absorber tout notre temps, mais une série de problèmes et de projets soumis aux plus importantes de vos commissions...

Nul ne saurait sans injustice exiger que cette Assemblée épuise avant l'expiration de son mandat toute la série de ses projets; mais, pour remplir tout notre devoir, il nous faudra faire avec résolution un choix raisonné entre ces matériaux d'un poids différent et nous imposer *une méthode sévère,* si nous voulons construire et laisser après nous un édifice modeste, mais solide.

Ces projets de réforme touchent d'ailleurs aux plus grands intérêts matériels, aux intérêts moraux, et pourquoi ne pas ajouter, dans cette Assemblée politique, aux aspirations politiques de la nation.

. . . . . .

***

Pour compléter ces citations, j'allais placer ici quelques extraits de l'allocution prononcée par le président d'âge, le 10 janvier 1893, à l'ouverture de la présente session, lorsqu'une bonne fortune me mit entre les mains le texte primitif que le vénérable député de la Savoie avait préparé et auquel il a cru devoir, au dernier moment, substituer la rédaction atténuée devenue officielle. La version « première manière » me paraît de beaucoup la plus intéressante, surtout aujourd'hui, j'ai donc transcrit intégralement ce discours resté en poche, et, supposant qu'il a été prononcé, j'ai afin de lui donner plus de relief, essayé de reconstituer la scène en imaginant des interruptions et des « mouvements de séance », qui pour être fictifs, n'en sont pas moins vraisemblables.

Séance du 10 janvier 1893.

Allocution de M. Pierre Blanc, président d'âge.

Messieurs et chers collègues,

Je dois au peu enviable privilège de l'âge l'honneur d'occuper provisoirement ce fauteuil encore une fois, — la dernière peut-être, — car je touche au terme de ma longue carrière.

VOIX NOMBREUSES. — Non! non!

M. NOEL PARFAIT. — Vous êtes éternellement jeune. (*Très bien! très bien!*)

M. LE PRÉSIDENT. — J'ai pris, vous le savez, l'habitude, — et votre indulgence m'y a encouragé, — de vous adresser, à l'ouverture de chaque session, quelques conseils, quelques exhortations, inspirés uniquement de mon patriotisme et de mon ardent amour du bien public. (*Applaudissements.*) Vous les avez toujours accueillis avec déférence (*Assentiment*); malheureusement, permettez-moi de vous le dire, vous n'en avez guère tenu compte. (*Mouvements divers.*)

Excusez la franchise brutale d'un vieux Savoyard; mais il est des moments où il faut avoir le courage de proclamer hautement et d'entendre patiemment la vérité, quelque pénible qu'elle soit. (*Mouvements divers. — Parlez! parlez!*)

A quoi bon, comme je le faisais au début des précédentes sessions, vous tracer un programme des réformes nécessaires, des lois urgentes? A quoi bon de vastes projets pour un avenir étroitement borné? Nous n'avons plus guère que cinq mois à vivre (*Mouvement*), à peine le temps de prendre nos dispositions testamentaires... (*Rires au centre. — Exclamations sur plusieurs bancs à droite et à gauche.*)

Presque à la veille de comparaître devant notre souverain juge...

M. MAURICE BARRÈS. — Parlez pour vous! (*Rires.*)

M. LE PRÉSIDENT. — ... Notre souverain juge, le pays! (*Ah! ah!*)... l'heure est venue de jeter un regard sur notre passé, de faire notre examen de conscience. (*Très bien! très bien! au centre. — Applaudissements ironiques à droite. — Rumeurs à gauche.*)

M. ROBERT-MITCHELL. — Confessons nos péchés et faisons pénitence! (*On rit.*)

M. DE BAUDRY-D'ASSON. — Vous mourrez dans l'impénitence finale, messieurs de la gauche. (*Exclamations et rires.*)

M. LE COMTE DE BERNIS. — L'enfer vous attend! (*Nouveaux rires.*)

M. Gustave-Adolphe Hubbard. — Nous nous présenterons le front haut devant le pays.

M. Gustave Rivet. — Sans peur et sans reproche!

M. Déroulède. — Allons donc! Le pays vous vomit. Le parlementarisme succombe écrasé sous les ruines du Panama. A bas les voleurs! Vive Boulanger! Vive la patrie! (*Bruit.*)

Voix nombreuses. — A l'ordre! La censure!

M. le président. — De grâce, messieurs, pendant mon séjour éphémère à ce fauteuil, ne m'obligez pas à exercer les rigueurs du règlement. Veuillez écouter la voix de la raison avec le calme et la dignité qui conviennent à une grande assemblée. (*Parlez! parlez!*)

Je me propose simplement de placer sous vos yeux une petite statistique que j'ai relevée pour notre édification à tous, et aussi pour celle de nos électeurs. Des chiffres, rien que des chiffres! Ils ont leur éloquence. (*Très bien! très bien!*)

Depuis le 12 novembre 1889, date initiale de la présente législature qui va expirer, jusqu'à la fin de 1892, la Chambre a tenu 422 séances équivalant à 1690 heures, à raison de quatre heures par séance en moyenne. A l'ouverture de la session extraordinaire de 1892, elle avait été saisie de 1932 affaires; 1072 étaient complètement terminées, il en restait donc 860 à régler, soit pour une seule année de travail une besogne à peu près égale à celle accomplie en deux ans et demi. Sur ces 1932 affaires, déduction faite des projets d'intérêt local, 465 étaient dues à l'initiative gouvernementale et 715 à l'initiative parlementaire. Celle-ci, la plus stérile, comme l'expérience le prouve, s'était exercée par rapport à l'initiative gouvernementale dans la proportion de trois à deux. (*Mouvements divers.*)

Au moment où nous nous réunissons, 145 interpellations ont été adressées au gouvernement depuis 1889. Chaque interpellation a pris en moyenne une séance, ce qui, pour les 145, donne un total de 580 heures, c'est-à-dire un tiers environ du temps des sessions. Sans compter les projets d'intérêt local, il reste au programme de 1893 près de 500 numéros, entre autres le budget de l'année courante, qui aurait dû être voté en 1892.

Or, la Chambre, avant de disparaître, a tout au plus cinq mois et demi à siéger, soit 572 heures, en supprimant les congés du mercredi et du vendredi. Si l'on avait fait l'économie des neuf dixièmes des interpellations, on aurait gagné 500 heures environ, soit un temps approximativement égal à celui de cette dernière session. (*Mouvements divers. Très bien sur quelques bancs.*) Le budget de 1893 ne serait pas en retard, et nous aurions tout le loisir d'établir mûrement celui de 1894. (*Très bien! très bien! sur quelques bancs au centre.*)

Remarquez, messieurs, que des quatre budgets qui constituent votre tâche financière et qui auraient dû être le principal objet de vos travaux, un seul, le premier, celui de 1891, a été discuté dans des conditions à peu près normales. Encore n'a-t-il été voté difficilement qu'à Noël, et grâce au zèle exemplaire de MM. les sénateurs, qui, le dernier jour, siégèrent sans désemparer, de midi à onze heures et demie du soir et prirent à peine le temps de dîner.

M. Chiché. — A quoi sert le Sénat? (*Bruit.*)

M. le Président. — En décembre 1891, le budget de 1892 n'est pas prêt, vous êtes réduits à l'expédient d'un douzième provisoire. La longue et laborieuse discussion du tarif des douanes est, il est vrai, une circonstance atténuante. En décembre 1892, la Chambre n'a même pas abordé le budget de 1893, et elle est obligée de voter deux douzièmes provisoires. Pas de circonstances atténuantes, cette fois, mais, au contraire, une circonstance aggravante : l'affaire de Panama. D'année en année, il y a progrès... à rebours. (*Très bien! au centre. — Protestations sur un grand nombre de bancs.*)

M. Paul Deschanel. — Ce n'est pas notre faute, à nous! (*Applaudissements au centre.*)

M. Clémenceau. — La faute à qui?

M. Pichon. — Oui, à qui?

Voix nombreuses. — A qui? à qui?

M. Deschanel, debout, se tournant alternativement vers la droite et vers l'extrême gauche. — A vous, messieurs, et à vous! (*Protestations. — Bruit.*)

Plusieurs voix en sens divers. — A vous! à vous! (*Tumulte.*)

M. le Président. — Il ne m'appartient pas de répartir entre les diverses fractions de cette Assemblée les responsabilités que chacune d'elles décline pour en charger les autres. Je n'apprécie pas, je constate. Si le régime parlementaire fonctionne si mal, c'est, je crois, un peu notre faute à tous, sans distinction de partis, c'est sans doute parce nous avons contracté de mauvaises habitudes, adopté de mauvaises méthodes de travail; c'est parce que, au début des législatures, nous avons toujours, passez-moi l'expression, les yeux plus grands que le ventre (*Exclamations*); parce que nous oublions le dicton : Qui trop embrasse, mal étreint; c'est parce que nous perdons un temps précieux en discussions confuses, en incidents oiseux, en interpellations inutiles, en crises ministérielles. (*Très bien! sur plusieurs bancs.*) Oui, voilà pourquoi nous faisons une si piètre besogne, pourquoi nous donnons le spectacle affligeant de l'homme qui, arrivé au dernier degré de la caducité, après des années de faiblesse et d'impuissance, prétend accomplir en quelques semaines les travaux d'Hercule, le spectacle lamentable du malade, qui, un pied dans la tombe, bâtit des châteaux en Espagne et se berce de projets illusoires. (*Mouvements divers.*) Donc, cette année, pas de programme, pas d'énumération de réformes, que le pays n'a plus à attendre de nous. Trop heureux si de nouvelles interpellations, des conflits aigus, des crises ministérielles, ne viennent pas encore entraver notre marche et ne nous obligent pas à accumuler les douzièmes provisoires! Trop heureux si nous arrivons à boucler, je ne dis pas à bâcler, nos deux derniers budgets! (*Mouvements divers.*)

A une époque où tout le monde réclame à grands cris la lumière et la vérité, j'ai voulu vous apporter la lumière toute

crue, la vérité toute nue. Le pays jugera. *(Oui! oui!)* Quant à moi, j'ai conscience d'avoir rempli un devoir. Si je me suis trompé, si j'ai froissé vos susceptibilités, pardonnez-le, messieurs et chers collègues, à mes quatre-vingt-sept ans. *(Applaudissements sur quelques bancs. Rumeurs, agitation prolongée.)*

La séance est suspendue de fait pendant cinq minutes.

M. Michou. — Je propose à la Chambre d'ordonner l'affichage du courageux discours de notre président d'âge...

Voix nombreuses. — Non! non!

M. Gustave Rivet. — C'est un scandale!

M. Michou. — Il me semble, pourtant, messieurs, que devant le pays, la loyauté, la franchise...

Voix nombreuses. — Non! non!

Quelques membres. — Si! si!

M. le Président. — N'insistez pas, je vous en prie, mon cher collègue.

M. Michou. — J'insiste; je ne suis pas de ceux qui veulent tromper leurs électeurs. *(Protestations. — Rumeurs.)*

Il est procédé au scrutin.

La motion de M. Michou est repoussée à la majorité de 545 voix contre 1.

Edmond Frank.

UNE TENTATIVE DE DÉSARMEMENT EN 1870

La lumière commence à se faire sur les origines et les causes de la guerre de 1870. Le prince de Bismarck, avec une désinvolture à laquelle on pourrait donner un autre nom, a réclamé pour lui l'honneur d'avoir, par un faux en écriture international, mis volontairement le feu aux poudres et précipité l'une contre l'autre, dans la crainte de perdre *une si belle occasion,* la France et l'Allemagne. Il n'a pas dégagé par là le gouvernement impérial de toute responsabilité; et nous conservons le droit de juger sévèrement les maladresses et les dissimulations par lesquelles, à la dernière heure, le Corps législatif fut entraîné à accepter une déclaration de guerre que le plus simple exposé de la vérité lui eût fait certainement repousser. Mais il a, tout au moins, relégué cette responsabilité au second plan. L'empereur et son ministère ont commis la faute de donner tête baissée dans le panneau; mais le ministre prussien avait commis le crime de le tendre. C'est lui qui, de propos délibéré et avec une longue préméditation, avait préparé l'effroyable conflit qui, après avoir couvert l'Europe de sang et de ruines, l'a laissée pour longtemps dans le trouble et l'insécurité.

Il y a plus. A la veille même de la déclaration de guerre, la France, non seulement ne songeait point entreprendre cette guerre, mais elle était préoccupée du souci de maintenir et d'assurer la paix, et prête à donner, dans ce but, l'exemple le moins contestable de modération et de sagesse.

Et quand je parle de la France, ce n'est pas seulement la masse de la nation que je veux dire; on sait avec quelle ardeur, depuis 1867, elle avait manifesté ses sentiments pacifiques. C'est la France officielle que j'entends. C'est elle qui, par ses organes réguliers, faisait les plus louables efforts pour écarter les causes de trouble et donner à l'Europe, en réduisant les charges qui, dès lors, pesaient sur elle, des gages sérieux de sécurité. Il suffira, pour justifier cette assertion, d'extraire quelques passages de la notice dans laquelle M. Buffet, membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques, retraçait dernièrement, devant cette compagnie, la vie de son prédécesseur, M. le comte Daru. Je citerai textuellement; c'est, je crois, ce que j'ai de mieux à faire.

On sait que M. le comte Daru, après s'être tenu pendant dix-huit ans à l'écart, malgré les liens qui le rattachaient à la famille de l'empereur, n'avait consenti, en 1870, à accepter le portefeuille des affaires étrangères dans le cabinet du 2 janvier que dans l'espoir de rendre à la France ces deux choses qu'il ne séparait point : « l'ordre et la liberté ».

« Je ne suis sorti de la retraite, put-il dire fièrement devant le Sénat, que le jour où les libertés publiques retrouvaient leur place dans nos institutions. Je suis venu les défendre et les pratiquer. »

Mais cette politique d'ordre et de liberté si éloquemment exposée par lui dans la séance du 22 février, elle ne pouvait, dans la pensée de M. le comte Daru et dans celle de ses collègues, avoir les heureux effets qu'ils en attendaient qu'à une condition : le maintien de la paix, d'une paix durable.

Je le répète, je cite textuellement :

« Nous y travaillons, disait-il, de tous nos efforts; mais, pour y parvenir, il faut une main ferme, un cœur fier et un œil vigilant, parce que cet incendie, qu'on appelle la guerre, a été, depuis dix ans, allumé aux États-Unis, en Allemagne, en Italie, en Espagne; et vous savez que les incendies, même les mieux éteints, laissent des traces brûlantes et des débris fumants, qu'une étincelle peut remettre en feu.

« L'état de l'Europe et du monde est une raison puissante pour le maintien de la bonne harmonie entre nous, par le désir ardent, qui nous est commun à tous, de travailler à affermir la paix étrangère. »

Il pense que l'on assurerait à l'Europe, au moins pendant une assez longue période, le bienfait de cette paix, si précieuse et si désirée par tous les peuples, si l'on obtenait, par voie diplomatique, le désarmement simultané des grandes puissances continentales, *et spécialement de l'Allemagne et de la France.* Mais l'insuccès de la proposition, faite dans

ce sens, par l'empereur, en 1863, et par son gouvernement, en 1867, ne permettait guère au ministre des affaires étrangères de la renouveler au nom de la France.

Il estime qu'on aurait de meilleures chances, si l'Angleterre entreprenait cette négociation. — Lord Clarendon ne déclina pas la mission dont notre ambassadeur le pressait de se charger, exprimant seulement le désir de conserver, aux premières ouvertures qu'il devait faire à Berlin, un caractère officieux. Le début de la négociation ne fut pas encourageant.

Le comte de Bismarck se retrancha derrière le parti pris du roi de ne rien changer à son état militaire. Il déclara, d'ailleurs, à l'ambassadeur d'Angleterre, lord Loftus, que la Prusse était sur le pied de paix le plus modeste, comparativement aux forces militaires des autres puissances, et notamment de la France.

Il ajouta qu'on ne pouvait soupçonner la Prusse de vouloir être une puissance conquérante.

En répondant à ces étranges objections, dont lord Lyons lui avait fait part, le comte Daru, dans une lettre du 13 février au marquis de Lavalette, déclarait qu'il ne perdrait pas son temps à réfuter la dernière.

« C'est précisément parce que la Prusse vient de faire des conquêtes et ne cache guère son intention d'en faire de nouvelles, qu'elle a besoin plus que toute autre nation de donner à l'Europe des gages, des garanties de ses intentions pacifiques. »

Sans se bercer de trop grandes illusions sur le succès définitif de cette négociation, il ne le tenait cependant pas pour impossible.

Il comptait beaucoup sur le concours que prêterait à l'intervention médiatrice de l'Angleterre l'opinion publique dans toute l'Europe, même en Allemagne. Le vœu d'un désarmement général déjà manifesté, dans les délibérations très animées des Chambres saxonnes, avait eu un grand retentissement.

« J'espère donc, écrivait le comte Daru dans la même dépêche, que lord Clarendon ne se tiendra pas pour battu. Nous lui donnerons, d'ailleurs, prochainement l'occasion de revenir à la charge et, si cela lui convient, de reprendre la conversation interrompue avec le chancelier fédéral. Notre intention est, en effet, de diminuer notre contingent annuel. Nous l'aurions diminué beaucoup, si nous avions obtenu une réponse satisfaisante de la Confédération du Nord. Nous le diminuerons moins, puisque la réponse est négative; mais nous le réduirons, j'espère, de dix mille hommes. Nous affirmerons, de la sorte, par des actes, qui valent toujours mieux que des paroles, nos intentions, notre politique.

« La loi du contingent sera présentée prochainement. Lord Clarendon jugera alors s'il est à propos de représenter au comte de Bismarck que le gouvernement prussien, *seul en Europe,* ne fait point de concession à l'esprit de paix. »

Trois jours après l'envoi de cette lettre, le 16 février, M. de Lavalette répondait à son ministre :

« Lord Clarendon ne se tient pas pour battu; il ne se décourage pas. Il admet, sans réserve, tous vos arguments. Il est d'accord avec vous sur tous les points. Il est décidé, en principe, à faire une seconde démarche.

« Dès qu'il aura reçu une réponse directe à sa première communication, il verra s'il y a lieu de reprendre immédiatement l'entretien, ou d'attendre que la présentation, au Corps législatif, de la loi du contingent, lui fournisse, en même temps, une nouvelle occasion et de nouvelles armes. »

Quelles ont été, après le 16 février, les démarches ultérieures du gouvernement anglais? Nous l'ignorons. Mais, sans recourir à aucun document, nous savons aujourd'hui pourquoi cette négociation n'a pas abouti et ne pouvait aboutir.

Ainsi, voilà qui est établi par des textes authentiques, irréfragables et dont aucune hardiesse de négation ou d'affirmation ne saurait infirmer la valeur : cinq mois avant la guerre que la France a paru déclarer à la Prusse, le gouvernement français, bien loin de rêver une agression contre ses voisins, ne songeait qu'à s'entretenir avec eux pour assurer à l'Europe les bienfaits de la paix. Et, dans cette intention, il ne craignait pas de donner de sa sincérité la preuve la moins équivoque, en se disposant à réduire, même tout seul, le chiffre de son contingent et, du même coup, celui de ses dépenses. On doit regretter que, par suite de la retraite du comte Daru, il n'ait point été donné suite à cette généreuse pensée. C'était assurément, en même temps que la plus noble des politiques, la plus sage et la plus habile. M. de Bismarck, en présence d'une telle démonstration de la part de la France, eût été très probablement dans l'impossibilité de poursuivre ses sinistres desseins. L'Allemagne, qu'il a dû entraîner comme il s'en vante, ne se serait point laissé égarer, si les intentions de la France n'avaient pu être travesties. Et les correspondances que j'avais alors comme secrétaire général de la Ligue internationale de la paix avec diverses parties de l'empire germanique autorisaient à penser que les prochaines élections se feraient, contrairement aux vues du chancelier, sur la question militaire. C'est même parce qu'il s'en rendait compte que, fidèle à ses habitudes de forcer la main à tout ce qui lui résistait, il a brusqué la solution et jeté son pays dans la mêlée.

Encore une fois, le gouvernement français, au mois de juillet, ne s'y est que trop prêté. Des influences contre lesquelles il n'était plus en mesure de se défendre ont triomphé des résistances personnelles de l'empereur. Des ministres, auxquels leur talent et leur incontestable courage auraient dû inspirer plus de sagesse et d'énergie, se sont, d'un cœur léger, prêtés à cette sanglante comédie. Et voilà pourquoi, avec quelque bienveillance que l'on juge les choses humaines, on est forcé de maintenir contre le gouvernement impérial et contre son Corps législatif lui-même, la condamnation solennelle formulée, au nom de la patrie mutilée, par l'Assemblée nationale de Bordeaux. Mais quel anathème n'est-on pas fondé à prononcer, non

seulement au nom de la France, mais au nom de l'Allemagne, au nom de l'humanité, au nom de la civilisation tout entière, contre les hommes néfastes qui, en connaissance de cause, sans remords, sans scrupule, sans pitié, pour satisfaire des ambitions malsaines ou étouffer les légitimes aspirations des peuples, ont déchaîné sur le monde le déluge du fer et du sang! Et de quelle différente façon ne seront point jugés, lorsque la postérité saura juger, cet honnête ministre français dont la prévoyance voulait écarter l'orage, ce généreux homme d'État anglais consacrant jusqu'au bout ses efforts à une cause qu'il avait servie toute sa vie, et ces grands aventuriers, diplomates ou militaires, qui n'ont su faire de leur puissante faculté qu'un usage réprouvé par la morale et désavoué, de leur vivant même, par ses conséquences.

FRÉDÉRIC PASSY.

THÉATRES

VAUDEVILLE : *la Crise*, comédie en trois actes, de M. Maurice Boniface.

La « pièce politique » doit être fort difficile à faire. La politique, pour le public, se manifeste, soit par des votes, soit par des changements de ministères. Les votes, ce n'est que des faits, qui nous touchent moins par eux-mêmes que par les résultats qu'ils peuvent avoir; quant aux changements de ministères, c'est, pareillement, un fait qui ne nous intéressera, littérairement, que si nous découvrons en quoi l'âme de tel ou tel personnage est modifiée par la chute ou l'élévation de ce personnage. Quant aux intrigues qui amènent les votes et les *crises*, elles sont d'un ordre très spécial; il serait assurément curieux de les étudier; mais le public, je crois, y est trop étranger pour pouvoir se prendre sincèrement à leur analyse. De plus, si le fait choisi, crise ou vote, est d'une importance capitale, ce qui l'a précédé disparaît devant la gravité de l'événement; si, au contraire, le fait est de minces conséquences, peu nous importe ce qui l'a amené. L'intérêt du public ira toujours vers le côté humain du drame; je veux dire vers le côté où il retrouvera des sentiments généraux à lui connus, amour, haine, etc., dont il pourra juger en connaissance de cause. Et, comme, — ainsi que dirait M. de La Palice, — ce qui intéresse le public est toujours ce qu'il y a de plus important, la pièce politique deviendra une pièce ordinaire, dont, seulement, les héros sont des hommes politiques. Et vous voyez qu'ainsi ce qui devrait être le ressort principal et particulier du drame disparaît devant le ressort en quelque sorte général.

Ce que je viens de dire de la politique pourrait, je le sais, s'appliquer à d'autres sujets, et je crois bien avoir essayé de vous le démontrer récemment à propos de la question d'argent, en vous parlant du *Montjoye* d'Octave Feuillet. Là aussi, les ressorts nous échappent; et vous savez que la vraie pièce sur l'argent manque dans notre théâtre. De même la pièce politique.

Remarquez que, depuis près de vingt-cinq ans, nous avons tous, à des degrés divers, été mêlés aux choses de la politique, et considérez combien les pièces politiques ont été rares. *Rabagas*, *Daniel Rochat*, *le Député Leveau*, et c'est tout. Encore faudrait-il écarter *Daniel Rochat*, qui traite un cas très singulier de l'existence d'un homme politique. Dans *Rabagas*, le cadre même choisi par M. Sardou excluait l'étude des « moyens » de la politique courante, et nous n'avions que la silhouette, le portrait, très réjouissant il est vrai, du démagogue arrivé. De même dans *le Député Leveau*; on sait avec quel art et quelle intelligence M. Jules Lemaître avait modelé la figure de son héros; les traits d'observation abondaient, justes et frappants, mais est-ce exagérer que de dire que, dans Leveau, nous voyions moins l'homme politique proprement dit que le parvenu politique? Et c'est bien pour cela que le drame se nouait, non avec le marquis, représentant un autre parti, mais avec la marquise, représentant une autre race, précisément la race qui devait le plus sûrement fasciner un parvenu. Les effets de la volte-face de Leveau nous apparaissaient, indirectement, par le résultat des élections: mais, directement, par l'amour d'abord, et ensuite par la trahison de la marquise. Et notez que *le Député Leveau* est, je crois bien, la meilleure « pièce politique » que nous ayons jusqu'ici.

Peut-être aussi sommes-nous trop près de ces choses, et n'avons-nous pas le recul nécessaire pour en discerner clairement les grandes lignes. Ce qu'on appelle « l'homme politique » date d'un siècle à peine, et le politicien moderne n'a atteint sa pleine efflorescence qu'en ces vingt dernières années. A ce moment arrivait au pouvoir ce que Gambetta avait dénommé les nouvelles couches sociales; ceux qui les composaient, je n'ai pas à apprécier leur valeur, et j'imagine qu'à tout prendre elle était à peu près égale à la valeur de ceux qui les avaient précédés. Tout ce qu'on peut dire, — et ce qui, peut-être, les distinguait de leurs devanciers, — c'est qu'ils prenaient le pouvoir comme une revanche, et qu'ils s'y établissaient comme en terre conquise, avec je ne sais quel fracas d'importance. Ils arrivaient au gouvernement, et ce gouvernement, quelle qu'en fût l'étiquette, était la résultante de dix siècles de monarchie; dans le gouvernement, dans l'administration, dans le parlement, c'était l'esprit, les habitudes monarchiques. Après mille ans d'atavisme, eux-mêmes ne pouvaient s'en débarrasser complètement; nouveaux venus dans des situations qui leur étaient jusqu'alors étrangères, ils ne pouvaient manquer d'y avoir l'air emprunté. Vous savez quelles

luttes acharnées marquèrent cet avènement d'hommes nouveaux ; le régime parlementaire en fut faussé pour vingt-cinq ans. L'émiettement des partis, la rancune des uns, les appétits des autres, réduisirent la politique à n'être plus qu'une question de personnes. Le gouvernement ne représentait plus un grand parti en face d'un grand parti d'opposition. Il s'efforçait de « concentrer » vingt représentants de vingt partis différents. Chacun de ses membres conservait sa personnalité propre, et confondant, comme il arrive, ses intérêts à lui avec ceux qu'il représentait, il cherchait tout naturellement à grossir son importance. Et ses ridicules, ses imperfections si l'on veut, qui, dans d'autres circonstances se fussent atténués ou émoussés, apparaissaient ici en pleine lumière. De plus, ces « arrivés », on les avait vus partir, et leur point de départ était souvent très humble. Ces progrès si brusques, il n'est pas donné à tout le monde de les accomplir sans quelques fautes de tenue ; et l'étonnement qu'inspirait l'avènenent de ces nouveaux venus rendait vis-à-vis d'eux l'observation plus âpre et plus en éveil... Chose curieuse, M. Sardou ne cache guère ses opinions « réactionnaires » ; M. Jules Lemaître est l'esprit le plus libre et le plus progressif qui soit ; voici maintenant M. Maurice Boniface dont les idées nous sont inconnues. Et pour tous trois, l'homme politique est apparu sous l'aspect d'un parvenu ! Dans Rabagas, dans Leveau, dans Bernier, c'est le parvenu qu'ils ont montré et dont ils ont marqué les ridicules !...

M. Boniface les a marqués très spirituellement. Vous savez déjà que sa jolie comédie a eu un vif succès. Pour être absolument sincère, il faut reconnaître qu'on attendait de lui une œuvre un peu plus approfondie. Mais, s'il n'a voulu faire qu'une pièce amusante, et qu'il nous ait amusés, nous ne pouvons lui demander davantage. Et, à cela, il a réussi le plus complètement du monde. Il n'a pas cherché à nous révéler jusqu'au fond de l'âme de ses personnages ; et peut-être n'a-t-il pas eu tort, si ce que j'ai dit en commençant est vrai. Mais les traits d'observation épars dans sa pièce sont nombreux et justes ; le dialogue est d'un esprit abondant et facile, et certaines scènes sont, en vérité, tout à fait excellentes. Je citerai particulièrement celle où Larizelle et Bernier se rappellent leurs souvenirs de jeunesse, et celle où Bernier revient tout déconfit après qu'on lui a offert le ministère des postes. Cela est, il me semble, de la bonne comédie, et confirme ce que j'essayais de vous faire comprendre tout à l'heure : l'importance que s'attribue le politicien. Précisément, cette scène suit à très peu de distance celle dont je parlais auparavant ; on vient de nous faire connaître les débuts de Bernier : et, entre ces débuts et le refus scandalisé qu'il oppose à l'offre que vous savez, le contraste est amusant au possible. De même, dès qu'il apprend de quelle infortune il a été victime, Bernier est intimement convaincu que tous ses collègues la connaissent aussi : il croit ingénument que les six cents députés n'ont d'yeux et d'oreilles que pour ce qui le touche. Cela me paraît très joliment observé. Ce qui l'est peut-être davantage, c'est ceci. Bernier est courroucé contre sa femme, mais pas uniquement à cause de sa faute ; il l'est encore parce que, — étant donné ce qui précède, — il croit être la fable de la Chambre, et, par suite, incapable d'accepter le pouvoir ; le mari est irrité, le politicien est déçu, et cette dernière déception est d'autant plus forte que Bernier s'imagine incarner des idées politiques. Sa femme est un obstacle à leur triomphe ; il lui en veut autant et peut-être plus de cela que de l'avoir trompé. Ces deux sentiments cohabitent, si je puis dire, en Bernier ; c'est ce qui donne à la pièce sa valeur, et c'est ce qui rend assez vraisemblable le dénouement de *la Crise*. Vous voyez qu'en somme, dans cette pièce amusante, il y a, pour peu qu'on le veuille, de quoi réfléchir un peu.

La Crise a été remarquablement jouée. M. Mayer a cette qualité rare de disparaître complètement (excusez la hardiesse de cette image) dans les rôles qu'il interprète ; après le Tesman d'*Hedda Gobler* et le prince d'Aurec, voici le député Bernier, tout différent des deux autres et d'une valeur égale. M. Boisselot a fait un plaisir extrême dans le rôle un peu conventionnel de Thibourdiaux ; il y est d'un naturel impayable ! M. Candé m'a paru plein de tact dans le personnage délicat, — délicat à jouer, — de Larizelle. M. P. Achard a rendu fort drôlement la déception du secrétaire de Bernier. Le rôle de Mlle Cécile Caron n'est guère facile ni avantageux ; Mme Bernier n'a pas beaucoup de personnalité propre ; elle sert surtout de repoussoir à Larizelle et à Bernier, et avec cela ses actions sont importantes ; Mlle Cécile Caron s'en est tirée le plus heureusement du monde, en fine et adroite comédienne. Après elle, il faut citer et louer Mlle Yahne, une Geneviève fort gentille.

JACQUES DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

En Sorbonne

LE COURS FORCÉ.

A monsieur Liard,
directeur de l'enseignement supérieur.

Il y a plusieurs années, le programme des examens pour la licence ès lettres était remanié de la façon la plus heureuse, — sur le papier.

Le Conseil supérieur de l'instruction publique, soucieux de permettre aux jeunes candidats d'affirmer, dès le premier grade d'enseignement, leurs aptitudes particulières, scindait en trois parties la licence ès lettres, instituant ainsi une licence de littérature et philologie, une licence d'histoire et une licence de philosophie.

Les épreuves étaient de même divisées en deux sections : les unes, épreuves spéciales, portaient sur des questions pour ainsi dire techniques de littérature, d'histoire ou de philosophie; les autres, épreuves communes, consistaient en une composition latine et une composition française, pareilles pour tous les candidats.

Pourtant il était bien spécifié, — et les articles du décret sont très explicites sur ce point, — que lesdites épreuves communes ne rouleraient que sur des sujets de morale ou de littérature générale, des sortes de lieux-communs philosophiques ou littéraires, de manière que les candidats n'eussent pas à y faire preuve de savantasserie, d'érudition de détail, — mais de connaissances générales, de bon goût, d'aisance de pensée et de style.

La réforme était excellente, on le voit, le programme large et lucide.

Fut-il longtemps observé? Je l'ignore. Mais je sais que, dès mon temps, il était ouvertement et continuellement violé par un certain nombre de professeurs.

***

Et comment s'appelaient ces réfractaires?

Je ne les nommerai pas. Il me paraît inutile de gratifier d'une notoriété même éphémère des hommes que leur médiocrité foncière condamne justement à une éternelle obscurité.

Mais ce que je puis dévoiler, c'est que par malheur ils figuraient tous parmi les maîtres chargés de choisir ces fameux, ces délicats sujets, ces sujets généraux d'épreuves communes.

Généraux? Ah! bien oui! Le fin du fin plutôt. Des coins de littérature absolument ignorés, même des lettrés. Des pensées entortillées et absconses, offrant mille interprétations, dont une seule était bonne, celle décrétée par le donneur, — des pensées guet-apens, des pensées-bonneteau! Une série d'effroyables traquenards, dédales, grottes du Chien, où les infortunés candidats tombaient par centaines!

Quant à l'intention qui guidait les professeurs dans leur choix, on n'avait qu'à assister plus tard à l'examen oral pour se convaincre qu'elle n'était pas des meilleures, des plus charitables.

Là, en public, nos bons maîtres nous laissaient apercevoir un peu de leur gentille âme. Il y avait de quoi frémir.

Ça se renversait dans la chaire, ça piaillait, ça faisait de l'ironie, ça éclatait d'un rire mauvais, ça s'indignait, ça devenait tout rouge ou ça souriait de pitié. Jamais, en entrant dans une de ces salles d'examens, on ne se fût douté qu'on avait devant soi des fils de contribuables interrogés par des fonctionnaires soldés par leurs pères. On croyait plutôt entendre de durs seigneurs, des patrons bourrus, des majors féroces daubant sur leurs petits serfs, sur leurs passe-bile, sur leurs passe-nerfs, sur leurs bleus, sur leurs tigres!

Je me rappelle notamment certain professeur de latin qui vous trouvait pour l'écrit des sujets-Scarpia, pour l'oral des questions-Laubardemont, — la terreur de notre génération! Oh! le charmant homme!

Enfin, je quittai ces tyranneaux et j'oubliai la Sorbonne avec ses murs noirs, derrière lesquels j'avais vu se commettre tant d'indicibles iniquités!

***

De temps en temps, cependant, des bruits m'arrivaient de là-bas qui m'apprenaient que mes bons maîtres continuaient leurs farces.

En 1888 ou 1889 ainsi, je sus que notre ami ci-dessus, le professeur de latin, avait donné pour la composition latine un de ces sujets généraux dont il détenait la spécialité : *Les améliorations apportées par la critique moderne au texte de Plaute.* Le scandale avait été grand au Quartier, le nombre de refusés considérable. Mais les étudiants se turent; et notre ami poursuivit tranquillement le cours de ses facéties illicites, illégales, antiréglementaires.

Il faut même penser que la plaisanterie lui avait paru très drôle, car il vient, il y a une quinzaine, de la renouveler avec un énorme succès.

Savez-vous cette fois le sujet qu'il a imposé à ses malheureux enfants, le sujet vaste et général?

Les jeunes gens dans la comédie de Plaute... Oui, vous avez bien lu!...

Imaginez, je vous prie, la figure angoissée des candidats, quand on leur a dicté cette extraordinaire « matière », quand ils ont compris qu'il leur faudrait, sans livres, sans notes, sans rudiments, énoncer ce qu'ils pensaient de ces jeunes gens lointains.

Figurez-vous la tête de ces lettrés qui venaient de passer un an, six mois, à étudier Leibniz ou Aristote, le traité de Westphalie ou les Guerres puniques, et de qui on exigeait deux cents lignes, à l'instant, daredare, sur ces personnages qu'ils ne connaissaient pas, qu'ils n'avaient eu ni le temps ni le devoir de connaître.

Le résultat? Facile à prévoir : sur cent cinquante candidats environ, plus de cent refusés. Je n'ai pas les chiffres exacts. Mais je garantis la proportion.

Et cela se passe ainsi depuis dix ans en Sorbonne, malgré le décret, malgré les articles, malgré le ministre, malgré le Conseil supérieur!

N'est-ce pas invraisemblable?

***

Vous pensez que si. Vous courez à ce pauvre violé de programme ; vous étudiez la liste des auteurs que

nos étudiants sont tenus d'expliquer à l'examen oral. Térence y est inscrit; mais de Plaute, point de trace.

Alors?

Vous consultez la liste des cours et conférences. Vous êtes dans la bonne piste. Vous découvrez que notre ami, le professeur de latin, a fait cette année un cours sur Plaute; et enfin le mystère s'éclaircit.

Voilà ce que c'est! Ils n'avaient qu'à suivre le cours sur Plaute, les candidats! Malheur à ceux qui s'en abstiennent! En avril, en juillet, en octobre on les attend au détour, on les repince à l'examen, on les écrase, on les fauche! La procédure est simple. Ils sont quelques-uns à l'avoir adoptée en Sorbonne.

Vous appelez cela cours ouvert : c'est en réalité le cours forcé. Ce cours-là n'existait jusqu'ici que sur le marché financier, dans les États en déconfiture. Le voici maintenant établi en Sorbonne, par quelques maîtres sans crédit, qui ont pris le parti d'écouler leurs papiers à tout prix, fût-ce même par la menace, la terreur, sous les peines les plus graves.

Mais c'est de la tyrannie, du despotisme, de l'arbitraire! Mais les candidats ne disposent pas même du temps matériel nécessaire pour suivre tous ces cours forcés! Mais les uns sont ecclésiastiques et gardés au séminaire, les autres retenus par les leçons dont ils vivent, les autres maîtres d'étude et prisonniers dans les lycées, la plupart accaparés déjà par les travaux spéciaux de leur branche! Qu'importe?

Pourquoi s'inquiéter de telles vétilles? Pourquoi se préoccuper de ces jeunes gens qui n'ont aucun moyen de résistance, qui ne peuvent récriminer, protester, réclamer, sans s'exposer plus tard à de pires malveillances, à des représailles, à des rancunes? La moisson d'avril est faite! Allons, nous recommencerons en juillet! *Les jeunes filles dans la comédie de Plaute?* Hein? ce ne serait pas un vilain sujet « général »!

***

Il n'y aurait pas en somme grand mal, pas de quoi tant crier, si la licence était demeurée ce qu'elle était jadis : le second échelon de la longue échelle universitaire.

L'affaire se passait entre personnes du même métier. On pouvait à la rigueur, et avec un peu d'indifférence, s'en désintéresser et attendre patiemment que les petits de la corporation se lassassent d'être torturés par les grands.

Mais la licence est davantage, aujourd'hui. Elle donne accès aux postes les plus recherchés de l'administration. Elle est un des grades exigés pour pénétrer non seulement dans le professorat, mais au Conseil d'État, aux Affaires étrangères, à l'Instruction publique et ailleurs. Bien plus, elle dispense celui qui l'obtient de rester trois ans sous les drapeaux, réduit à un an son service. Il y a donc un intérêt civique, un intérêt social à ce qu'elle soit gagnée correctement, réglementairement, selon les prescritions officielles et ministérielles; à ce que désormais des jeunes gens ne voient pas leur carrière bouleversée, arrêtée, retardée par les fantaisies étranges des bons maîtres susdésignés; à ce qu'un adolescent éclairé ne soit plus contraint à faire pendant trois ans la corvée de litière, pour n'avoir pas su la façon dont ce grossier personnage de Plaute avait dépeint les gamins de son temps.

Nous avons un décret très clair, très positif, très net, un règlement qui ne prête pas à l'équivoque.

Il faut qu'à l'avenir il soit scrupuleusement, respectueusement observé.

Et nous sommes sûrs qu'il le sera, puisque nous possédons à la tête de notre enseignement supérieur un administrateur, un penseur et un écrivain de haute valeur tel que M. Liard.

Certes, il ne voudra pas, lui, que les cours forcés finissent par attirer un jour plus d'assistants même que n'en souhaiteraient les plus ambitieux maîtres; ni que notre ami, qui sait si bien ce que sont les jeunes gens chez Plaute, apprenne soudain, parmi le tumulte, ce que peuvent être aussi les jeunes gens chez lui.

FERNAND VANDÉREM.

VARIÉTÉS

La littérature italienne d'après M. Lombroso.

Le *Magazin* de Berlin publie une étude du docteur Cesare Lombroso sur la littérature italienne contemporaine. Nous avons si rarement l'occasion de parler ici de la littérature italienne que nos lecteurs nous sauront gré de leur donner les passages principaux de cette étude, très complète et très consciencieuse, où les préoccupations scientifiques de M. Lombroso se traduisent seulement, çà et là, par certaines réflexions d'une aimable ingénuité :

« Je ne suis qu'un simple médecin aliéniste, dit M. Lombroso, et j'ai beaucoup plus étudié les hommes que les livres. Ce qui m'intéresse surtout dans notre littérature, c'est le côté scientifique et philosophique. Car le grand art doit traiter la nature et la vie dans leur réalité. La masse des émotions et des sentiments humains demeure au fond la même dans tous les temps. Ce qui fait la variété des artistes et des arts, ce qui ne cesse pas de les modifier, c'est la science et la philosophie...

« Considérée à ce point de vue, la littérature italienne présente un aspect très particulier. Elle paraît ne savoir absolument rien de la science contemporaine et du progrès scientifique qui font la gloire de notre temps.

« La beauté pour la beauté, l'art pour l'art, l'imitation des maîtres anciens, le fétichisme des classiques, tels sont les traits caractéristiques de nos poètes. De rares exceptions

ne font que confirmer la regle. C'est ainsi qu'Aleardi a introduit, il y a quelques années, un peu de botanique dans ses vers. Le poète Zanella, dans une ode célèbre, a chanté les coquillages pétrifiés, et a revêtu d'une forme poétique les dernières découvertes de la paléontologie. Galuzzi a écrit un poème sur l'homme de l'âge de pierre. Mais pour ces poètes eux-mêmes, la science n'est qu'un prétexte ..

« Nous possédons cependant quelques écrivains, plus méritants que renommés, d'ailleurs, qui s'efforcent d'alimenter leur veine poétique à la source des sciences et de l'histoire. Tel est M. Arthur Graf, qui doit, suivant moi, l'originalité de son talent à un double croisement, car il est né en Roumanie d'un mélange de sang romain et allemand. Son recueil de vers, *Medusa*, offre un mélange singulier d'idées scientifiques et d'émotions schopenhaueresques, le tout fondu au feu d'un fort génie poétique. *Le Diable* et la *Légende de Rome* du même auteur ont, en dehors de leur mérite littéraire, une grande valeur philosophique et historique, notamment par tout ce qui touche le *folk lore* du moyen âge.

« M. Rapisardi est tout ensemble notre Juvénal et notre Lucrèce. De Lucrèce, dont il a jadis traduit le poème, il paraît avoir gardé le dédain pour la forme et la dureté du vers. Dans son chef-d'œuvre, *Lucifero*, dans son *Job*, il nous présente une satire sanglante de la société moderne en général et de nos écrivains en particulier. Il vient de publier un recueil de poèmes religieux, *Catania;* mais sa religion n'a rien de commun avec les cultes reconnus, et ses poèmes sont des hymnes à la nature et à la beauté éternelles.

« Emilio Praga ressemblait par plus d'un point à Baudelaire, et comme lui il est mort d'alcoolisme. Le premier en Italie il a osé rompre avec la tradition gréco-latine et puiser son inspiration dans la nature et dans ses nerfs. *Penombra* et *Tavolozza* sont ses meilleurs ouvrages.

« Parmi les prosateurs italiens, le premier est M. Mantegazza. C'est un talent pour ainsi dire *polyédrique;* comme les maîtres de la Renaissance, M. Mantegazza rayonne dans toutes les directions. Il a été tour à tour pathologue, physiologue, chimiste, anthropologue, voyageur, romancier. Son roman *Dio ignoto* est encore à demi un ouvrage de science. Avec sa *Physiologie du plaisir*, il a mis à la mode un genre nouveau, qui a la forme d'un roman et le fond d'un livre scientifique. Dans sa *Physiologie de la douleur*, il est redevenu un simple savant. Dans *Feste ed Ebrezze*, il a décrit les jeux et les amusements de tous les peuples. Mais il joint à ses talents une instabilité d'idées extraordinaire, à tel point qu'il serait absolument impossible de dire quels sont ses principes philosophiques et religieux.

« Moins original, mais plus ferme dans ses convictions, était Trezza, qui vient de mourir, et qui avait, lui aussi, un talent très varié. Théologien, poète, historien, critique, philosophe, philologue, il a été le premier chez nous qui ait essayé d'écrire l'histoire littéraire à un point de vue scientifique.

« Mais l'étoile la plus brillante du ciel de la littérature italienne est sans contredit le vieux poète Josué Carducci. C'est un rameau de l'antique, planté dans notre sol moderne. L'Italie retentit encore de ses *Odes barbares*. Il s'est fait une poétique où les formes des Grecs et des Romains retrouvent une vie nouvelle. Il chante une Renaissance païenne, recouverte seulement d'un vernis moderne, et enflammée de passions patriotiques et révolutionnaires. Ses œuvres de prose contiennent aussi des essais de résurrection de formes littéraires anciennes. Sa critique historique est d'une force et d'une pénétration extraordinaires.

« A côté de ces écrivains nationaux, l'Italie possède plusieurs écoles régionales de poètes et de prosateurs. Ainsi nous avons une école liguro-piémontaise, dont le principal représentant est M. Edmond de Amicis. Le trait principal de cette école est une sensibilité presque féminine, qui contraste avec la mâle âpreté du pays où elle s'est produite. M. de Amicis s'est récemment converti au socialisme, abjurant ses anciennes opinions littéraires et politiques. Dans son roman *l'Océan*, il dépeint la misère des émigrants italiens. Son *Romanzo di un maestro* nous apitoie sur la triste condition de nos maîtres d'écoles. Son nouveau livre, *Primo Maggio* (le Premier Mai), dont j'ai pu voir les épreuves, sera l'Évangile de notre quatrième État.

« Puis vient l'école toscano-bolonaise, qui a pour maître M. Carducci, et qui puise exclusivement à la source de l'antiquité. A cette école appartiennent, entre autres, MM. Panzachi et Stecchetti. Le principal représentant de l'école des Abruzzes, M. d'Annunzio, autrefois poète, est maintenant devenu un romancier-psychologue mondain à la manière de M. Bourget. L'école de Naples compte surtout des critiques, M. de Sanctis, M. Settembrini, M. Bonghi, M. Imbriani, M. Villari, un de nos historiens les plus érudits et les plus impartiaux.

« Le croisement des races normande et sémite donne aux écrivains siciliens un caractère plus rude, mais plus fort et plus original. C'est en Sicile que sont nés les deux plus éminents conteurs de notre littérature contemporaine, M. Verga et M. Capuana, les deux Zola italiens. Les *Malevoglia*, le *Don Gesualdo*, la *Cavalleria rusticana*, de M. Verga, nous font pénétrer dans l'intimité des mœurs populaires siciliennes. Le *Giacinta* de M. Capuana nous décrit les mœurs de la bourgeoisie.

« Les femmes occupent une large place dans notre littérature. Les plus remarquables sont Mme Mathilde Serao, auteur du *Roman d'une jeune fille* et de *Fantasia*, et la marquise Colombi, poète et peintre de mœurs.

« En somme, les chefs-d'œuvre sont rares dans notre littérature contemporaine. Et je vois plusieurs causes à cette fâcheuse pénurie. D'abord, le romancier et l'auteur dramatique ont besoin de beaucoup d'observations et d'impressions diverses, qu'ils ne peuvent trouver que dans les grandes villes. Or nous n'avons de villes en Italie que Rome et Naples : et encore les types italiens manquent-ils généralement d'originalité et de variété. D'autre part, l'éducation classique a écrasé toute personnalité, en gardant les

jeunes écrivains à l'écart des problèmes scientifiques et sociaux de notre temps.

« La pleine liberté politique accordée aux écrivains paraît avoir également nui à la grande production littéraire. Naguère, sous l'éperon de la domination étrangère, les sentiments patriotiques étaient maintenus en éveil, et la tyrannie avait pour effet une concentration de la pensée qui, au point de vue littéraire, la rendait cent fois plus féconde que la liberté. »

T. W.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

UN MAUPASSANT RUSSE.

Voici quelques notes que l'on nous communique sur la vie et les œuvres du romancier russe F. Ouspensky, dont nous avons annoncé, il y a quelques mois, l'internement dans une maison de santé.

Il y a trente ans qu'Ouspensky a débuté dans la carrière littéraire, et dès ses premiers pas il a fait preuve d'un très remarquable talent.

Ses premières œuvres furent consacrées à la vie du prolétariat et de la petite bourgeoisie des villes, mais bientôt il passa aux paysans, à la vie des campagnes. Il a parcouru la Russie tout entière, faisant de longs séjours dans les villages, partageant la vie des paysans; il a visité le Caucase et la Sibérie; il a observé les dissidents des différentes sectes et les émigrants qui s'en vont du centre de la Russie vers ses parties éloignées. Et tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a vécu, il l'a rendu dans une série d'esquisses et de nouvelles, sous un jour original et souvent inattendu. Appartenant tout entier à ce type d'écrivains qui, suivant la parole de Bœrne, écrivent « avec le sang de leur cœur et le suc de leurs nerfs », Ouspensky ne pouvait pas travailler assez tranquillement à ses œuvres pour leur donner une forme artistique parfaitement achevée. Toujours agité, toujours se hâtant, il se bornait à raconter ses impressions dans des fragments et esquisses, mélangeant l'œuvre de l'artiste à celle du critique et du publiciste. Mais, malgré leur forme inachevée et souvent négligée, ses œuvres ont toujours été lues avec passion par le public russe.

Le premier de tous les écrivains russes, Ouspensky s'est voué au peuple des campagnes, appelant hautement et instamment à son secours. C'est lui qui a le mieux exprimé les idées du *narodnitchestvo,* idées qui peuvent compter parmi les plus avancées de la pensée russe.

On sait quel est le point de départ de ces idées; les partisans du *narodnitchestvo* prétendent que certaines formes de la vie actuelle des paysans russes sont dès maintenant tellement élevées que, secondées par un développement normal, elles peuvent faire avancer le peuple russe à un degré supérieur de civilisation sans que la Russie ait besoin de traverser la période capitaliste, déjà traversée par les pays moins purement agricoles de l'Europe occidentale.

Ces tendances se trouvent, plus ou moins nettement formulées, dans l'œuvre la plus travaillée d'Ouspensky, *la Puissance de la terre.*

Jusqu'à ces dernières années, en étudiant la vie des paysans, Ouspensky ne sortait que très peu du cercle des intérêts d'un village purement agricole; mais, depuis une dizaine d'années à peu près, son attention fut de plus en plus attirée par le capitalisme, qui, rapidement et impérieusement, faisait son irruption dans la vie de la population rurale. Ouspensky se montra adversaire décidé du capitalisme, qu'il combattait au nom des intérêts des paysans, et il est rare de trouver chez un autre écrivain une haine aussi profonde pour le bourgeois ou *monsieur le Coupon,* — surnom qu'il a donné au bourgeois russe.

Mais trente ans de cette activité fiévreuse, pleine de revers et d'inquiétudes, ont coûté cher à Ouspensky. Une décroissance progressive de forces s'est manifestée peu à peu dans ses ouvrages, durant les dernières années. Il abandonnait de plus en plus la forme artistique pour se consacrer tout entier à l'œuvre du publiciste; et pendant les deux dernières années il n'a presque rien produit, sauf quelques articles où, à l'aide de chiffres seuls, il faisait constater l'effroyable position économique des paysans.

Le même changement se fit dans la disposition psychique tout entière de l'écrivain. Vif et spirituel auparavant, il devenait de plus en plus sombre et manifestait un grand affaiblissement physique, en même temps qu'une grande fatigue nerveuse. Cependant, à la fin de l'année 1891, après avoir subi une opération pénible, il commençait à se rétablir rapidement de toute manière.

Mais la famine survint... Ouspensky recevait à cette époque plus de vingt journaux de province qui apportaient chaque jour, de tous les côtés de la Russie, les nouvelles les plus désespérantes. Au printemps, ne pouvant plus rester à Saint-Pétersbourg, il partit encore incomplètement rétabli, se rendit dans les localités souffrant de la famine, pour voir le désastre de ses propres yeux...

Mais l'effort fut au-dessus de ses forces. Malade physiquement et moralement, il fut obligé de revenir sans être arrivé à sa destination. Il eut des hallucinations du goût et de l'odorat, en même temps que des visions d'un caractère tragique.

Il passa plusieurs mois dans une maison de santé de Saint-Pétersbourg et fut ensuite transporté à Novgorod, où sa santé paraît vouloir de nouveau se rétablir.

*
* *

UN LIVRE NOUVEAU DE M. WALTER PATER.

M. Walter Pater, que les délicats considèrent comme le plus délicat des écrivains anglais contemporains, l'auteur des fameuses *Études sur la Renaissance,* des *Portraits imaginaires* et du roman philosique *Marius l'épicurien,* vient de publier un gros volume sur *Platon et le Platonisme.* Ce volume n'est à vrai dire que la réunion de conférences faites naguère aux étudiants de philosophie d'un collège d'Oxford : mais M. Pater a évidemment écrit ses conférences avant de les dire, car le style de son nouveau livre est aussi travaillé, aussi riche d'images et aussi harmonieux que celui de ses ouvrages précédents; et c'est à peine si l'on y trouve, par places, un peu plus de naturel et de simplicité. M. Pater est un critique à la manière de Voiture et des beaux esprits du XVIIe siècle. *L'Essai,* pour lui, est avant tout un poème en prose. Et c'est ainsi que sous les belles phrases de son livre, le talent de M. Pater apparaît malheureusement davantage que le génie de Platon.

M. Pater fait découler la philosophie de Platon de trois grandes sources : l'évolutionnisme d'Héraclite, l'idéalisme de Parménide et l'esthétisme de Pythagore. C'est le résumé de ces trois doctrines que Platon a incarné dans son type de Socrate, tout différent du vrai Socrate. Suit l'analyse des principaux dialogues platoniciens.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris, MAY et MOTTEROZ. — Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 16 TOME LI 22 AVRIL 1893.

SCIENCE, PATRIE, RELIGION (1)

Messieurs,

Vous vous êtes réunis, entre étudiants républicains, pour former un cercle d'études politiques et sociales, et vous m'avez demandé d'inaugurer ce cercle par une conférence. Cette conférence, j'aurais préféré que ce fût un de vous qui la fît. Est-il important, est-il intéressant de connaître les idées d'un de vos professeurs sur les libres études que vous allez entreprendre à vos heures de loisir et hors de l'Université officielle ? Ce n'est pas moi, c'est un jeune homme qu'on voudrait entendre, afin de pouvoir conjecturer quels citoyens vous serez un jour et ce que la France a à espérer de vous. Vous m'avez répondu qu'il vous semblait plus significatif de vous placer sous les auspices de la Révolution française, dont je suis chargé d'enseigner l'histoire à la Sorbonne, et que cela dirait clairement dans quel esprit et avec quelle méthode vous voulez étudier les questions sociales et politiques. C'était là un argument auquel je ne pouvais opposer aucune objection bien solide, et, comme j'étais aussi touché de la spontanéité de votre démarche que ravi de ce réveil de la jeunesse, de l'espoir que tant d'équivoques fâcheuses allaient enfin tomber, j'ai accepté de me trouver au milieu de vous ce soir pour expliquer ce que vous voulez faire, pour présenter ce mouvement nouveau dans son jour vrai, sans espérer de réduire au silence la calomnie, qui nous attaquera demain, mais avec le désir de lui ôter ses moyens les plus spécieux en répétant franchement et simplement ce que vous m'avez dit vous-mêmes de vos intentions et de vos projets.

*
* *

Ce n'est pas un club que vous fondez, ce n'est pas une de ces sociétés de jeunes Jacobins, comme il y en avait à Paris pendant la Révolution. Vous ne voulez pas vous mêler à la politique active, soutenir ou combattre le gouvernement, et, quoique beaucoup d'entre vous soient électeurs, ce n'est pas le souci des prochaines élections générales qui vous a groupés. Vous êtes des étudiants, et, ici comme dans les écoles, c'est d'étudier que vous vous préoccupez. Vous vous êtes dit : nous étudions pour être licenciés, agrégés, docteurs ; pourquoi n'étudierions-nous pas pour être citoyens? Sans doute, les cours des Facultés, par les idées générales, par la méthode, fortifient et munissent votre esprit pour toutes vos fonctions ultérieures de Français. C'est là une préparation générale à l'office de citoyen, qui sera plus efficace, plus complète, quand tant de cours isolés se trouveront réunis en Universités, quand tomberont les barrières artificielles qui, dans l'enseignement comme dans les intelligences, séparent les diverses parties de la science, et quand, par la science une et totale, on formera des esprits uns et complets. Mais cette préparation d'État aux fonctions de citoyen ne sera peut-être jamais qu'indirecte : c'est à vous qu'il appartient de vous y préparer directement, et voilà pourquoi vous avez voulu vous procurer à vous-mêmes ce que vous n'hésitez pas à appeler un enseignement civique supérieur.

(1) Conférence faite au cercle d'études politiques et sociales fondé par la Ligue démocratique de la jeunesse des écoles, le 20 avril 1893.

Messieurs, quand jadis un jeune homme montait en diligence pour aller étudier à Paris, le suprême conseil tendrement et anxieusement murmuré à son oreille, dans l'étreinte de l'adieu, c'était : « Surtout ne t'occupe pas de politique ! » La tendresse des mères, qui est perspicace, avait bien résumé ainsi les devoirs d'un sujet dans une monarchie : faire son métier, s'acquitter de sa charge, être bon époux, bon père, médiocre garde national, fonctionnaire fidèle, ne rien voir au delà de l'accomplissement de la tâche imposée, ne rien contester à l'autorité de son office de guide, voilà ce qu'on demandait à un sujet, voilà ce qui le menait à la considération, à la tranquillité, au bonheur, par une route étroite, unie, bordée de gendarmes, et où il n'y avait qu'à marcher sans regarder ni à droite ni à gauche. C'était vraiment facile d'être un sujet dans une monarchie.

Comme c'est difficile au contraire d'être citoyen dans une république ! L'État, c'est nous tous, et ces soucis de la direction générale de la nation qui incombaient au seul roi, au seul empereur, ou à une élite de personnages, voilà qu'ils retombent directement, et de quel poids ! sur les épaules de chacun de nous. Il ne s'agit pas seulement de voter, c'est-à-dire de se prononcer sur les systèmes et les personnes. Si on est instruit, comme vous l'êtes, désigné pour conseiller, comme vous le serez, il faut éclairer ses concitoyens, prendre charge d'âmes, accepter les fonctions électives, assumer sa part de responsabilité dans le gouvernement de la nation. Que d'angoisses, si on est honnête ! Que de perplexités, si on a de l'esprit ! Ces lumières qu'on est censé avoir et qu'il faut donner aux autres, à ceux qui n'ont pas eu de loisirs pour étudier, on en est réduit à les chercher hâtivement, à en improviser l'acquisition. Et où cela ? Dans les journaux, dans les revues, dans quelques compilations de seconde main. On se barbouille ainsi d'un demi-savoir qui transforme parfois de très braves gens en fanatiques, en énergumènes, en conservateurs-bornes. D'autres gardent du sentiment de leur insuffisance comme citoyens un chagrin, une anxiété, qui les tourmentent à la manière d'un remords et finissent par affaiblir leur clairvoyance.

C'est ici l'histoire de ma génération que je vous raconte. Passionnés pour la politique, irréconciliables ennemis de l'Empire, amoureux de la France et de la République, nous fûmes jetés dans la vie civique sans instruction civique, avec notre bonne volonté et nos vers latins. Je me rappellerai toujours l'angoisse que me causa mon premier vote. Deux candidats républicains étaient en présence : l'un demandait deux Chambres, l'autre n'en voulait qu'une ; celui-là déclarait la République perdue si l'opinion de son concurrent l'emportait ; celui-ci disait exactement la même chose ; ils n'étaient d'accord qu'en cela, et c'est précisément cet accord qui faisait mon incertitude. Étais-je, moi, pour les deux Chambres ou pour la Chambre unique ? Je ne savais pas, je n'y avais jamais pensé ; on ne m'avait guère appris que deux choses, c'est que Pindare est un auteur difficile, mais beau, et c'est qu'en versification latine il ne faut pas abuser des rejets. Un des deux candidats avait une tête de brave homme. Je votai pour lui sur sa mine, je me mis à étudier l'histoire de la démocratie, je laissai mes élèves accentuer les thèmes grecs à leur fantaisie, et mon proviseur me prit en grippe. Si je fis mal ma classe, je crois bien que je ne votai pas mieux, et, parmi les hommes de mon temps, je ne suis malheureusement pas le seul qui ait à se reprocher d'avoir choisi des députés sur leur mine. Peut-être serait-il injuste de nous en vouloir pour ces mauvais votes ; ils venaient de notre ignorance et notre ignorance ne venait pas de nous : car, si nous avions voulu étudier la politique quand nous étions étudiants, l'Empire avait des sergents de ville pour nous en empêcher. Mais cette ignorance a été notre faiblesse comme notre tourment ; elle a permis les réactions du 24 mai 1873 et du 16 mai 1877 ; elle est cause que, vainqueurs de ces réactions, nous n'avons pas toujours chargé des affaires publiques les Français les plus capables de comprendre les conditions nouvelles de la démocratie.

Si nous n'avons pas échoué, si la République prospère, si, malgré tant de méprises et de mécomptes, la France n'est pas retombée dans la servitude ou dans l'anarchie, c'est que l'esprit de la Révolution vit encore dans la conscience de la nation, c'est que l'instinct populaire est resté fidèle au droit nouveau, c'est aussi que des patriotes éminents ont pu faire entendre leur voix et encourager cet instinct. Mais voici que s'annoncent de terribles problèmes sociaux et religieux, et c'est vous, jeunes gens, qui aurez à résoudre les plus complexes et les plus grandes questions qui résultent et qui devaient résulter de l'évolution naturelle de notre société démocratique. Pour cette tâche, qui sera la vôtre, il ne suffira ni de l'instinct populaire, ni du talent des orateurs, ni du génie de quelques penseurs isolés : il faudra un groupement conscient et organisé de toutes les forces intellectuelles de la nation, et, si la science n'aide pas la nature, cette prochaine et redoutable phase de notre évolution sociale sera une crise violente, qui couvrira la France de cadavres.

Vous avez donc le droit de hausser les épaules en réponse aux délicats et aux dégoûtés qui vous reprocheront de faire de la politique. N'ayez souci des sarcasmes du pédantisme : vous faites votre devoir en recherchant, à la veille des grandes transformations qui s'annoncent, les moyens de faire aboutir pacifiquement, heureusement, pour le bien de notre pays et de l'humanité, un avenir qui sera terrible, si vous êtes ignorants, négligents ou égoïstes ; qui sera glorieux et bienfaisant, si vous êtes instruits, préparés, organisés

pour remplir, selon la raison et la science, votre mission de citoyens.

Voilà, messieurs, la légitimité, voilà l'utilité des études sociales et politiques que vous entreprenez. Comment allez-vous organiser ces études? Vous demanderez sans doute aux plus compétents des savants et des hommes politiques de vous faire ici des conférences, non pas sur les événements du jour, mais sur de grandes questions générales, les rapports de l'Église et de l'État, l'organisation de la propriété, la réforme de l'impôt, le capital et le salaire, les théories socialistes, l'histoire et l'état présent de ces questions dans les autres pays. Il vous faudra des idées et des faits, une base solide et variée à votre instruction civique. Mais surtout, réunis entre vous dans un local moins solennel, vous discuterez familièrement, vous vous instruirez par la contradiction, vous mettrez en commun pour les confronter les résultats de vos lectures, et aussi les résultats de vos premières observations personnelles sur la société d'aujourd'hui : car j'espère bien que vous n'allez pas étudier la République seulement dans les livres, mais aussi dans la vie, que vous causerez avec vos concitoyens de tous états et de toutes opinions, et il y a parfois plus à apprendre dans la conversation d'un ouvrier ou d'un paysan que dans les cours et les livres.

Vous le savez et vous n'êtes pas des bourgeois dédaigneux des autres jeunes Français qui, travaillant de leurs mains, ne peuvent comme vous jouir de toute la science. Vous aurez une joie sympathique à les fréquenter, et il vous viendra d'eux une idée positive des choses, car ils sont la majorité de la nation, car ils sont vos égaux en intelligence, car ils vivent dans la réalité. Vous leur apprendrez aussi ce que vos livres et vos controverses vous auront appris, et vous le leur apprendrez, non par des formules pédantes, mais par des actes et des paroles qu'inspirera la science et auxquelles l'idée de la fraternité donnera de l'éloquence. Et, d'autre part, ce cercle d'études ne sera pas une fondation provisoire, destinée à disparaître quand se disperseront les étudiants qui l'ont formé : vos successeurs maintiendront le cadre et l'esprit de cet institut libre. Votre entreprise inspirera aux autres Universités de France des essais analogues : à votre exemple, vos camarades de province se grouperont pour étudier la politique dans un esprit laïque et scientifique. C'est à vous de veiller, tant que vous serez ici, à ce que votre dessein ne dégénère pas à ses débuts, à ce qu'aucune influence ne capte pour un intérêt de parti vos intentions et vos études; mais je connais votre esprit de sagesse, et j'ai confiance dans l'avenir de l'œuvre que nous inaugurons ensemble aujourd'hui.

*
* *

Quel sera votre programme?

Vous n'avez pas l'intention de rédiger un plan d'études, et dans ce libre enseignement mutuel il n'y aura ni liste d'auteurs à préparer, ni diplôme à conquérir. Quelle bonne et rare fortune! Profitez-en, et gardez-vous bien de vous créer une routine : ce n'est pas au mandarinat que vous aspirez, mais à la capacité civique. Dites seulement que vous voulez étudier, en général, les grands problèmes sociaux, politiques et religieux. C'est déjà un programme, puisque c'est l'affirmation qu'il n'y a pas pour vous de questions réservées, fermées : toutes les questions sont ouvertes, vous êtes des esprits libres, aucune religion ne vous interdit de discuter quoi que ce soit, et, à vos yeux, les idées anciennes n'ont pas de privilège aux dépens des idées nouvelles. Cette liberté d'esprit, vraiment scientifique, est même au fond ce qui vous rapproche aujourd'hui, et de là procède, avec votre sympathie mutuelle, la communauté de votre but et de votre méthode. Je signale tout de suite, comme preuve de cette liberté, une des plus scandaleuses études qui s'imposent à votre ordre du jour, celle des conditions de la propriété dans notre démocratie. Discuter la propriété, c'est un crime. Qui parle ainsi? La religion? Non : c'est la bourgeoisie. A la rigueur elle laisse discuter Dieu : mais les conditions de l'héritage, telles qu'on les voit fixées aujourd'hui, forment pour elle un dogme plus sacré que les dogmes d'Église. On dirait que la constitution actuelle de la propriété est un principe qui fait partie du fondement même de notre conscience d'Européens civilisés. Or en quelques heures de bateau ou de chemin de fer, vous vous trouverez dans des pays qui valent le nôtre, qui lui ressemblent, et où l'organisation française de la propriété paraît aux uns un scandale d'audace démocratique, aux autres un scandale de timidité rétrograde. Plaisante vérité, qu'une rivière borne! comme disent vos classiques. Je ne vous apporte pas, et pour cause, un plan d'organisation nouvelle de la propriété. Je vous dis seulement : étudiez cette question librement, scientifiquement, à la lumière de l'histoire et de la raison. Surtout, ne l'étudiez pas dans un esprit bourgeois.

Je prévois ce qu'on va me dire : esprit bourgeois, bourgeoisie, que signifient ces mots? La Révolution n'a-t-elle pas supprimé les classes? Oui, elle les a supprimées dans la loi : elle ne les a pas supprimées dans les mœurs. Ceux qui possèdent s'imaginent former une caste, une aristocratie, et c'est pour eux une idée horrible que ce qu'ils ont puisse un jour sortir de leur famille. Ils disent bien aux autres, comme feu Guizot : « Enrichissez-vous, chacun peu devenir bourgeois, » mais ce n'est là qu'un ironique conseil de satisfaits. Or, être satisfait de ce qui est, quand on en a seul les avantages, être satisfait de l'organisation de la propriété, parce qu'on est propriétaire, croire que tout est bien dans la société parce qu'on y a une place commode et agréable, qu'on léguera à ses enfants, voilà l'esprit bourgeois. Ce n'est pas dans cet esprit que vous étudierez les problèmes sociaux. Sans vous

imaginer qu'on va tout améliorer en bouleversant tout, vous ne croirez pas qu'une société où quelques-uns possèdent et où beaucoup souffrent dans le dénuement soit le dernier mot de la sagesse humaine. Vous étudierez cette grande question sans prévention, sans étroitesse d'esprit, sans sécheresse de cœur. Surtout l'organisation de la propriété industrielle, et cette révolution économique qui a transformé les ouvriers en salariés du capital formeront un des objets les plus passionnants de vos études Vous y penserez, non en dévots, mais en hommes, non dans un esprit de charité mystique, mais dans un esprit de justice et de fraternité. D'autres vous diront de vous préparer à vous battre à coups de fusil pour la défense de la société menacée par les barbares. Conseils de guerre civile! Appels fratricides de la peur et du privilège! Vous répondrez que ces barbares sont vos concitoyens, vos frères, qu'en ce moment ils peinent et souffrent pour vous procurer ces libres loisirs et qu'il s'agit, non pas d'appeler les gendarmes au secours de ceux qui sont heureux, mais de préparer pacifiquement et en toute concorde, entre hommes égaux et qui s'aiment, une plus équitable répartition des misères et des joies. Comment? Vous ne le savez pas, mais votre bonne volonté le cherchera, avec l'aide de la raison et de l'histoire, et cette révolution sociale que l'on veut faire par la haine ou éviter par la force, vous voudrez, s'il m'est permis de rappeler ici le beau mot de Vergniaud, la consommer par l'amour.

*
* *

Le nom de Vergniaud nous ramène à cette histoire de la Révolution dont l'étude est indispensable à l'école du citoyen. Il ne s'agit pas de plagier la Révolution, d'arborer le gilet de Robespierre ou le mouchoir de tête de Marat. Laissons les formes révolutionnaires, qui sont mortes; inspirons-nous de l'esprit, qui est vivant. Et où trouverons-nous cet esprit? Dans la déclaration des droits, dans les principes de 1789. Je sais bien que c'est la mode aujourd'hui de se moquer de ces principes. Rabâchage inutile, disent les uns, déclamation surannée : à quoi bon aujourd'hui, en pleine positivité scientifique, invoquer ces abstractions chimériques? D'autres, au contraire, contestent méthodiquement ces principes, les déclarent faux parce qu'ils proviennent de la « raison raisonnante », ou s'ingénient à les éplucher syllabe par syllabe. On voit surtout qu'ils les haïssent, ces idées de 1789 : et pourquoi? parce qu'elles ne sont pas assez chrétiennes. Oh! je ne prétends pas que ceux qui les formulèrent ne se crussent pas en règle avec l'Église. Je sais au contraire qu'un jour l'Assemblée constituante se déclara catholique, apostolique et romaine. C'est qu'elle voulait concilier l'inconciliable, la foi et la raison, l'église et la liberté, la monarchie et l'égalité. Mais il n'y avait de vivant en ces âmes de 1789 que la philosophie du XVIIIe siècle, et, à l'insu même de ses auteurs, la déclaration des droits ne fut, en effet, que la formule de la grande révolte humaine contre la théocratie. Oui, dans cette déclaration, il y a peut-être des phrases surannées, des timidités, et, si vous voulez, des contradictions, parce que c'est là une œuvre de l'histoire autant que de la raison, parce que c'était autant une arme de guerre contre l'ancien régime qu'un manifeste dogmatique. Mais au fond quelle est la pensée qui inspire ce texte? C'est que la souveraineté a passé du roi au peuple, c'est que l'autorité n'est plus en Dieu, hors de l'humanité, mais dans l'humanité et dans la raison. Ah! cette déclaration, elle mérite la haine et les sarcasmes de nos néo-chrétiens parce qu'elle est la solennelle protestation de la raison contre le dogme, parce qu'elle est la charte de la France nouvelle et l'éclatant signe de l'émancipation partielle de l'humanité. Ce n'est pas là un *credo* immobilisant, stérilisant, comme les *credo* mystiques. Que vous dit-elle, cette déclaration haïe ou bafouée? Elle vous dit: Soyez libres, soyez vos maîtres, pensez par vous-mêmes, faites votre destinée, soyez citoyens. soyez hommes. On a osé écrire que la jeunesse française était devenue indifférente et dédaigneuse à l'égard des principes de 1789. Je suis sûr, au contraire, que vous ferez de ces principes la base de vos libres recherches politiques et sociales.

Croyez bien que ce vague dédain des beaux esprits pour la déclaration des droits cache une intention très précise: celle de nous ramener à un joug, qui ne sera peut-être pas royal, mais qui sera sûrement religieux. Méfiez-vous aussi du mépris qu'on affiche pour le parlementarisme. Ce serait, certes, faire preuve de l'esprit bourgeois dont je parlais tout à l'heure que de s'imaginer que la Constitution de 1875 organise parfaitement et pour toujours le système représentatif dans la démocratie, et vous ne manquerez pas de discuter avec le même esprit critique les questions constitutionnelles, tout comme les questions sociales, si tant est qu'on puisse séparer les unes des autres. Mais prenez garde qu'en bafouant le parlementarisme c'est à la liberté qu'on en veut. Ce beau mot de libéral a été discrédité par l'usurpation qu'en ont faite les partis les plus rétrogrades. Ne le laissez pas abolir; prenez-le pour vous, puisque heureusement le *Syllabus*, qu'on oublie trop, vous l'a réservé. Soyez des libéraux, en même temps que des démocrates. Ce n'est pas facile de faire l'éloge de la liberté, aujourd'hui qu'elle est devenue l'air que nous respirons. Mais il me sera bien permis de dire, à moi qui avais votre âge sous l'Empire, que c'est un des titres de gloire de la République d'avoir gouverné par la liberté. La joie d'être libres, vous ne pouvez la sentir, vous qui avez toujours été libres. Mais vous n'oublierez pas que le régime de la liberté a été dans l'histoire une des conditions de la grandeur de la France. A ceux qui déclament contre les hâbleries de la tribune et qui, au régime où les avocats se que-

rellent dans les Chambres, opposent le secret, l'unité et la continuité de la politique monarchique, ne manquez pas de répondre qu'un gouvernement de tribune a seul pu réaliser le rêve d'Henri IV et de Richelieu, et que la Convention nationale, menée en effet par des discoureurs, a seule pu donner à la France la frontière du Rhin. Le jour où la tribune redevient muette, où la France croit conserver l'égalité en renonçant à la liberté, qu'arrive-t-il? Nous perdons cette rive du Rhin, acquise au prix du sang des volontaires de l'an II. Une seconde fois la France s'abandonne à un maître: son sang coule à flots, elle perd deux provinces, deux morceaux de sa chair vive. Rendue enfin à elle-même et guérie par une double et affreuse expérience, la voilà forte, redoutée, digne des retours de la fortune. Ainsi le despotisme aboutit à Waterloo, à Sedan, tandis que la première République a signé les traités de Bâle, les plus glorieux, les plus avantageux de tous ceux que la France ait jamais signés, si glorieux même et si avantageux qu'aujourd'hui, dans la disgrâce présente, c'est à peine si aux heures d'exaltation secrète et folle le cœur du patriote ose en rêver de pareils pour l'avenir! Voilà ce que vous répondrez aux détracteurs de la liberté et du régime parlementaire.

Aimez donc la liberté; aimez-la pour elle-même; aimez-la pour les résultats historiques que je viens de rappeler. Dites-vous qu'un système qui la supprime, même en vue de résoudre la question sociale, n'est qu'un sophisme qui ne résoudra rien et qui finalement n'aboutira qu'à préparer les voies à l'ambition d'un homme. Méfiez-vous de ceux qui reprochent à la Révolution de n'avoir été que le triomphe de l'individualisme. Ils injurient l'histoire. Qu'a fait la Révolution? Elle a affranchi les Français, corps et âme; elle a proclamé l'homme égal à l'homme; elle a libéré la conscience de chacun des servitudes religieuses. Ce lien qui reliait les individus à un roi et à un dogme mystique, elle l'a coupé. Mais le lien qui doit unir les hommes en humanité, les citoyens en société, les Français en nation, ce lien véritablement religieux, c'est la Révolution qui l'a créé, en établissant dans les faits et les lois la solidarité humaine, la solidarité sociale, la solidarité française. On lui reproche de n'avoir pas résolu la question sociale, de n'avoir été qu'une révolution politique, de n'avoir songé qu'à substituer une forme de gouvernement à une autre. Au contraire: par la destruction de la féodalité, elle a changé la condition des personnes et des choses, elle a mis en circulation les propriétés détenues par quelques privilégiés, elle a établi l'égalité dans la famille, elle a discuté ou formulé les questions économiques, elle a tranché ou résolu les problèmes sociaux que les circonstances lui imposaient. Ceux qu'elle ne trancha pas, ceux qui ne furent posés qu'un demi-siècle plus tard par la transformation de l'industrie, ceux qui viennent des conditions nouvelles des rapports du capital et du salariat, est-ce qu'on avait à les résoudre à la fin du XVIIIe siècle? Est-ce que ce n'eût pas été une chimère, pour les hommes de 1789 et de 1793 de prétendre à régler par avance un état de choses dont les commencements ne s'annonçaient même pas? Quant au reproche d'individualisme sur lequel on insiste, je demanderai seulement s'ils étaient individualistes ceux qui déclarèrent tant de fois qu'ils faisaient une révolution pour l'humanité, ceux qui prêchèrent la solidarité des peuples contre les rois, ceux qui replacèrent le citoyen affranchi dans la société réorganisée selon le droit nouveau, ceux qui apprirent à l'individu à se sacrifier pour l'intérêt de tous, ceux qui fondèrent l'idée de patrie, non seulement en France, mais en Allemagne, en Italie, partout où le sentiment national végétait encore, où il semblait qu'il n'y eût, au lieu de peuples, que des individus sous des princes.

*
* *

Vous qui allez étudier les questions sociales et politiques en patriotes, vous qui ne croyez pas être infidèles à l'humanité en étant fidèles à la France, vous qui savez bien que les nations sont dans l'humanité ce que les individus sont dans les nations, que celle-là ne prendra conscience d'elle-même et ne progressera que par celles-ci, vous à qui l'histoire a appris que le peuple dont vous êtes a toujours été l'avocat de l'homme, que ç'a été là la vraie cause de sa gloire et de ses larmes, et que les politiques français, même aux jours où l'amour de leur patrie a pu les rendre injustes pour les patries des autres, se sont montrés, à tout prendre, meilleurs Européens et meilleurs humains que les Pitt et les Bismarck, — vous n'oublierez jamais que c'est à la Révolution que l'on doit non seulement ce patriotisme nouveau et vraiment humain, mais la patrie même telle qu'elle existe aujourd'hui.

Certes, la France ne date pas de 1789, et il y avait une patrie et des patriotes sous l'ancien régime. Mais, si on lit les cahiers des États généraux, où l'âme française s'est montrée tout entière à une heure décisive de son histoire, on s'aperçoit combien l'idée de patrie était alors confuse, vague et insuffisante. Avant d'être Français, on était Provençal, Poitevin, Breton. Ce n'était pas un seul peuple avec une seule âme: c'étaient des nations réunies sous le sceptre d'un roi. Oui, la royauté, et ce fut là son service, était le seul lien qui unissait les éléments encore hétérogènes et mal fondus de ce vaste empire. De très honnêtes gens crurent si bien que la patrie c'était le roi, qu'en émigrant, en combattant contre la France avec le Prussien et l'Autrichien, ils crurent faire leur devoir de bons Français. Justement, un des effets de la Révolution, ce fut de séparer l'idée de patrie de l'idée de roi. Quand les députés aux États généraux furent réunis dans la même enceinte, en dépit des vœux particularistes de leurs mandats, ils se sentirent Français, ils virent la France, ils l'aimèrent

en tant que France. Ces nations diverses, rapprochées par leurs mandataires et mises ainsi en présence les unes des autres, se fondirent d'elles-mêmes, par une fraternelle accolade, en une seule nation. La patrie était fondée, la patrie une et indivisible : elle fut consacrée, jurée par la fédération du 14 juillet 1790, et c'est justement ce pacte de cœur et de raison qui nous vaut aujourd'hui la fidélité obstinée des provinces que détient l'Allemagne. Mais quelques Français persistèrent dans l'ancienne habitude de ne voir la France que dans le roi : ils allèrent à Coblentz, ils soulevèrent la Vendée, ils se battirent en héros pour l'ancienne idée, dont ils se firent un point d'honneur de ne pas voir la fausseté. Ils furent vaincus, non parce qu'ils étaient les plus faibles, mais parce qu'ils avaient tort. Et je ne parle pas seulement de leurs défaites militaires à Valmy, à Savenay ou à Quiberon : je parle de la défaite autrement grave et irréparable que subit leur cause dans l'âme de leurs enfants. Ces Vendéens, ces émigrés avaient préféré le roi à la patrie : je le demande, quel est aujourd'hui le fils de Vendéen, le fils d'émigré qui ne préfère la patrie au roi, et, quels que soient les prières et les chants qu'on lui apprend, qui ne préfère la patrie à la religion? Oui, ils sont fiers des opinions et des actes de leurs pères : mais n'allez pas leur demander s'ils voudraient, comme leurs pères, combattre avec l'étranger contre la France. A cette question injurieuse, n'ont-ils pas déjà répondu, en 1870, quand on les vit verser leur sang sous un drapeau qu'ils détestaient pour cette patrie que leurs pères avaient haïe jusqu'à la mort? Et quel est celui de nos contemporains qui consentirait jamais à s'enrôler dans une armée ennemie pour ramener le roi ou nous imposer la domination du pape?

C'est qu'aujourd'hui, quelles que soient les théories personnelles, les dogmes de chacun, soit politiques, soit sociaux, soit religieux, l'amour de la patrie est, en fait, et les étrangers le savent encore mieux que nous, le sentiment qui chez les Français prime tous les autres. Mais cette patrie, telle que l'a créée la Révolution dans les idées et dans la réalité, n'est pas une patrie exclusive, comme celle que se figurent les chauvins. Quelle a été la pensée de la Révolution? A-t-elle voulu, en consacrant l'idée de la patrie française, séparer, isoler la France, transformer les frontières en murailles? Au contraire, elle a fait tomber des barrières, elle a supprimé les provinces, elle a fondu les petites patries françaises en une grande. Ce n'a pas été là une œuvre de rétrécissement, mais d'extension. Cette unification de l'âme française, loin de la resserrer égoïstement en elle-même, l'a dilatée et, si je puis dire, humanisée davantage. C'est alors que cette âme a rayonné au delà des frontières, sur l'Europe, sur le monde. C'est alors que la France a déclaré que les peuples étaient frères et qu'elle a éveillé une sympathie entre les nations, sympathie éphémère, qui s'altéra bien vite, dont nous ne fûmes que trop dupes, mais dont le souvenir éclatant atteste le caractère humain du patriotisme qu'avait créé la Révolution.

Le chauvinisme n'est-il pas juste le contraire de ce patriotisme-là? Égoïste, ignorant, crédule, vaniteux, antihumain, le chauvinisme est né du despotisme militaire, dont il est la jactance et la fanfaronnade. Hier, il voulait conquérir l'Europe, sans autre but que la rapine et la gloriole. Aujourd'hui que nous sommes vaincus, il voudrait emprisonner l'âme de la France derrière une muraille de Chine.

Toute manifestation internationale lui est suspecte. Il voit avec horreur les congrès hors frontières, les colloques qui s'engagent entre patries diverses, les rapprochements des travailleurs ou des penseurs d'Europe pour résoudre en commun les difficultés communes à plusieurs provinces de l'humanité civilisée, et, aux yeux du chauvinisme, c'est crime de lèse-patrie de se dire Européen et de songer aux devoirs internationaux. Si on se rappelle qu'on est homme, qu'il n'y a pas de frontière pour la raison et la science, les chauvins s'écrient qu'on oublie l'Alsace et la Lorraine. Non, nous n'oublions pas plus nos frères séparés qu'ils ne nous oublient : la France a juré avec eux, en 1790, le pacte de la patrie ; ils y sont fidèles, nous y sommes fidèles. Tant qu'ils n'auront pas recouvré la liberté de disposer de leur destinée, de revenir à nous, selon les principes du droit des gens tels que la Révolution les a établis, il n'y aura de repos ni pour eux, ni pour nous, ni pour l'Europe. Il est bien vrai que, jusqu'au jour où la question d'Alsace-Lorraine sera résolue, non seulement les nations gémiront sous le poids des dépenses militaires, non seulement la civilisation sera retardée, mais l'étude pacifique des grandes questions sociales se trouvera entravée et faussée par le maintien de cette injustice, aussi nuisible aux intérêts de l'Europe qu'à ceux de la France. Mais qui sait si la solution ne viendra pas, en effet, de ces congrès populaires internationaux dont nos chauvins déplorent la fréquence? Qui sait si ces ambassades que les peuples s'envoient réciproquement n'amèneront pas la fin du grand malentendu? C'est très démodé, je le sais, de parler des États-Unis d'Europe. N'est-ce pourtant pas là l'idéal auquel doit tendre votre patriotisme rationnel? La France sera-t-elle diminuée, sera-t-elle moins France, si un jour, tout entière, unifiée à nouveau, elle fait partie de la république européenne? Et quand même le Parlement européen devrait siéger alternativement dans d'autres capitales que la nôtre, est-ce que notre patrie en serait moins grande, moins forte, moins glorieuse? Est-ce que son influence sur le monde aurait moins d'occasions de s'exercer efficacement? Chimère absurde! diront les chauvins. Est-ce l'heure de parler des États-Unis d'Europe quand les nations, armées jusqu'aux dents, s'entre-regardent avec fureur et convoitise? Oui, c'est l'heure. Oui, c'est juste-

ment quand la guerre s'annonce qu'il faut encourager les tentatives internationales de rapprochement pacifique.

On doute que ce rêve philosophique se réalise par la philosophie; j'en doute aussi. Mais vienne pour l'Europe un grand péril commun, et il viendra, vienne une telle menace pour notre Occident civilisé que ce soit une question de vie ou de mort de s'unir à tout prix pour la défense commune, on s'unira, et ces États-Unis d'Europe, dont nous nous croyons si éloignés, ils se formeront d'eux-mêmes, parce que ce sera nécessaire, et peut-être les verrez-vous. C'est à la science et à la raison de préparer par avance, de longue main et peu à peu, cet accord que la nécessité imposera un jour à nos querelles occidentales. Or, la science et la raison ne pourront remplir ce noble office qu'en se rappelant qu'elles ne sont ni françaises, ni anglaises, ni allemandes, mais internationales et humaines. Elles empêcheront ce patriotisme européen de dégénérer à son tour en chauvinisme. Mais elles maintiendront les nations à l'état d'individus distincts dans l'humanité, et cela dans l'intérêt même de l'humanité, qui ne s'organisera que par les nations, et qui, sans les nations, ne serait qu'une vaine cohue, incapable de conscience, de force et de progrès.

C'est ainsi, messieurs, et c'est dans cette mesure, qu'en servant votre nation, vous servirez non seulement l'Europe, mais l'humanité. Voilà le patriotisme vraiment généreux, vraiment rationnel, vraiment humain, qui est le vôtre, et qui présidera à vos études.

***

Messieurs, n'avez-vous pas admiré la contradiction des arguments que nous opposent les réactionnaires de toute nuance? Hier, ils reprochaient à la Révolution d'avoir été trop humanitaire, trop sociale, d'avoir absorbé l'homme dans l'État : aujourd'hui ils la condamnent pour son prétendu individualisme. Hier, ils reprochaient à la République de pactiser avec le socialisme : aujourd'hui ils l'accusent de ne pas résoudre les questions sociales.

Ces contradictions ne sont qu'apparentes : au fond, qu'ils l'avouent ou non, ils sont tous d'accord en ce qu'ils veulent rétablir la cité chrétienne et, sous prétexte de relier les consciences, les replacer sous le joug de l'Église. Voilà pourquoi les questions sociales et politiques se présentent aujourd'hui sous la forme de questions religieuses. Voilà aussi pourquoi la jeunesse des écoles a eu à subir, dans ces dernières années, les agressions et les équivoques de l'esprit mystique.

Est-il besoin de rappeler sous quelle forme se sont produites ces agressions et ces équivoques?

Cinq ou six messieurs, gens de loisir et d'esprit, se sont senti du vague à l'âme. Oui, cinq ou six, pas plus. Ils ont beau faire du bruit comme cent, je gagerais bien qu'ils ne sont pas plus nombreux que les doctrinaires de la Restauration, qui tenaient tous sur le même canapé. Nos pères l'ont connu, ce canapé doctrinaire qui a prétendu gouverner la France. Nous avons aujourd'hui le canapé mystique, non moins risible, mais plus dangereux que l'autre, parce qu'il sert de paravent pour cacher le suprême effort de toutes les forces théocratiques et de toutes les Églises syndiquées contre la raison libre.

C'est à vous surtout, qui êtes la France de demain, que s'adressent ces nouveaux doctrinaires. C'est pour vous plaire qu'ils se sont mis en frais de toilette et de style. C'est en votre honneur qu'ils ont retrouvé l'encrier de Chateaubriand et qu'ils ont tâché d'adapter au goût d'aujourd'hui, en l'ornant à la russe, le pittoresque un peu vieilli des *Martyrs* et du *Génie du christianisme*. Ç'a été d'abord un joli appel à l'idéal, avec un air de dilettantisme tout à fait noble. Puis on a déclaré, en observateurs impartiaux, que la jeunesse française était malade, qu'elle avait la fièvre.

On l'a auscultée avec bonne grâce. C'était plus grave encore qu'on ne pensait : la jeunesse française est comme le héros du conte allemand, qui avait perdu son ombre et en était désespéré. Mais elle a fait, à entendre nos docteurs, une perte autrement dangereuse, autrement irréparable : elle a perdu son âme! Et, messieurs, au même moment où on déclarait que vous aviez perdu votre âme, on annonçait aussi que la plupart d'entre vous l'avaient retrouvée : « L'esprit de nos grandes écoles, disait-on en propres termes, de celles mêmes qui passaient de tout temps pour les citadelles de l'irréligion, subit des modifications sensibles. Chacune d'elles compte un groupe de jeunes gens très décidés dans leurs convictions religieuses; pour les autres, pour la majorité incrédule, ces convictions sont l'objet d'une curiosité bienveillante. L'humeur autrefois générale, qui s'appelait le voltairianisme, devient un phénomène très rare. » On disait aussi *à ceux qui ont vingt ans :* « Nul enseignement positif ne les satisfait. Ils ont entendu des voix, ils ne savent pas où, ils partent à l'aventure sur ces vagues appels, ils rôdent autour de l'autel du dieu inconnu. » Vous savez bien ce qu'on entend par retrouver son âme : c'est revenir « aux convictions religieuses »; et, quant à ce dieu inconnu, il est très connu au contraire, et on sait pendant combien de siècles il a opprimé la raison. Mais Chateaubriand étalait tout le dogme et prétendait le faire accepter en bloc, directement, rien que par son adresse à le parer et à le fleurir. On est plus ingénieux aujourd'hui : on cache le dogme, on n'en parle même pas, on constate seulement que l'Église est la plus grande force organisée de notre temps; on ajoute bientôt : la seule force organisée, la seule force vivante. Puis l'aveu échappe : c'est à l'Église qu'on veut nous ramener, sous peine de mort : « L'Église, dit-on, est la pierre d'aimant où tendent fatalement ces aspirations

idéalistes, mystiques, morales, qui donnent à l'élite des générations nouvelles une physionomie si attachante et si confuse. Précisément à l'heure où tant de regards se tournent vers elle, cette force au repos se met en mouvement, elle revient s'alimenter aux sources populaires : l'Église comprend que ces sources montent pour tout submerger. Réussira-t-elle à les capter, à leur donner un lit et une direction? Toute la question est là. » Oui, toute la question est là : mais on veut qu'elle soit résolue en faveur de l'Église. C'est à cela qu'on travaille. C'est au profit de l'Église que l'on veut détourner le mouvement intellectuel de la jeunesse française. Déjà on la déclare embrigadée, christianisée pour le pape, et ces beaux esprits lui conseillent, comme suprême moyen de salut, de n'obéir qu'à ceux qui portent au front le triple sceau de la pauvreté, de l'obéissance et de la chasteté.

Messieurs, tant qu'ils se sont bornés à déclamer sur la maladie de l'âme contemporaine, vous vous êtes dit que peut-être ils étaient en effet eux-mêmes malades, qu'il était bien possible que la santé de leur raison se fût altérée, vous les avez plaints, vous les avez écoutés avec sympathie puisqu'ils souffraient, et avec intérêt puisqu'ils parlaient un beau langage. Imprudente courtoisie! Ils ont pris ou feint de prendre votre silence poli pour une adhésion, et, peu à peu, vous avez vu s'établir à vos dépens une équivoque utile à des desseins politico-religieux ; vous vous êtes aperçus que vous auriez mieux fait, dès le début, de rire au nez de ces docteurs séraphiques, qu'ils vous compromettaient malgré vous, qu'ils présentaient à l'opinion les jeunes gens comme dégoûtés de l'idéal humain, comme doutant de l'efficacité du devoir et de la science pour la direction de la vie, et comme candidats perpétuels au bonheur mystique. Et alors, provoqués dans votre âme même, placés en état de légitime défense, ceux d'entre vous qui n'appartiennent à aucune confession se sont groupés pour protester contre les sentiments qu'on leur prête, pour désavouer, quant à eux, ce mouvement néo-chrétien, néo-mystique, qui, de quelque nom qu'on l'appelle, ne tend qu'à restaurer l'antique servitude intellectuelle au profit des Églises.

Il ne s'agit pas d'entrer en controverse avec les nouveaux théologiens. Qu'affirment-ils? Que la grande masse de la jeunesse française revient à la foi religieuse. Vous répondez à cette affirmation, vous en démontrez l'inexactitude, par le seul fait qu'un grand nombre d'entre vous se réunissent pour affirmer au contraire leur foi en la libre raison. C'est là une démonstration par le fait, qui est plus décisive que toutes les controverses. Ils vous disent : Vous êtes malades. Vous leur répondez : Nous nous portons bien. S'ils répliquent : Tant pis, c'est mauvais signe, vous les renverrez aux médecins de Molière, et vous repousserez en riant leurs mystiques instruments de salut. Ils exhiberont alors les prestiges de leur mélancolie; ils parleront avec élégance de leurs aspirations vagues que les systèmes rationnels ne satisfont pas, et ils vous proposeront avec un art affriolant toutes les joies divines de l'absurde. Il faut leur répondre : Vous calomniez la raison, vous calomniez l'homme, vous calomniez la vie. Si le devoir, si la science ne suffisent pas à votre cœur et à votre esprit, c'est que vous voyez le devoir court, la science courte ; c'est que vous les voyez, l'un et l'autre, morcelés et stérilisés par ce morcellement; c'est que vous n'apercevez que quelques aspects de la vie; c'est que vous êtes trop myopes pour voir l'unité et le sens des choses, c'est aussi que l'idéal humain vous échappe. A mi-route de la connaissance et de la pratique, votre imagination et votre activité se lassent. Vous trouvez plus facile de faire un saut hors de la vie dans la chimère et de livrer votre âme à l'Église. Vous qui parlez de foi, vous êtes des hommes de peu de foi. Vous ne croyez pas en l'humanité. Il vous semble que les hommes ne peuvent être rachetés et sauvés que par une puissance qui est en dehors d'eux : nous croyons que leur destinée se fait en eux et par eux, qu'ils sont solidaires, qu'ils progressent; le sentiment de cette solidarité, l'espoir de cette progression de l'humanité par elle-même, nous semblent, puisque vous parlez de poésie et de religion, infiniment plus poétiques, infiniment plus religieux que tout le merveilleux des dogmes extra-humains. Donc, à votre foi mystique, nous opposons notre foi humaine, et nous ne permettrons pas que vous contestiez plus longtemps la réalité de cette foi, notre droit à l'affirmer en nous groupant et notre zèle à la soutenir publiquement contre tous les retours agressifs de l'esprit théocratique, qui est le vôtre.

*
* *

Voilà votre pensée, messieurs; et, si je l'ai exactement rendue, j'espère qu'on n'osera plus dire maintenant que la jeunesse française, mélancolique et repentante, erre autour des portes du temple pour y frapper bientôt. Il faudra bien vous donner acte de votre affirmation, et les bénévoles racoleurs de l'Église devront changer de système pour vous embaucher. Ils en changeront, soyez-en sûrs; ils essayeront de vous dégoûter de vos convictions rationalistes en ressaisissant l'arme qui a si bien réussi à Voltaire contre l'Église; ils aiguiseront des épigrammes contre la libre pensée, qui est, diront-ils, de mauvais ton, de mauvais goût et qui encanaille les honnêtes gens.

Mais vous rirez de ceux qui osent se moquer de la libre pensée au nom de dogmes si choquants qu'ils n'osent pas les produire en public. Vous leur concéderez, s'ils le veulent absolument, qu'il y a eu des libres penseurs fanatiques, des libres penseurs sots, grossiers, intolérants. Quelques nigauds peuvent-ils perdre une grande cause? Quelques farceurs peuvent-ils

déshonorer un noble mot? Vous en chercheriez vainement un autre qui exprimât aussi bien les mêmes opinions et les mêmes tendances. Philosophie? c'est trop vague. Rationalisme? c'est trop étroit. Continuez hardiment à vous appeler libres penseurs, et, s'il est vrai, ce que je ne crois pas, que ce mot ait besoin d'être purifié, eh bien! purifiez-le par un usage viril et noble, par la courtoisie de votre attitude, par la dignité de votre vie. Quant aux idées et aux méthodes qui sont le fond de la libre pensée, elles n'ont certes pas besoin d'être excusées ou réhabilitées comme des roturières ou des parvenues. Votre libre pensée n'est pas née hier dans le tumulte d'une réunion publique : antérieure aux Églises chrétiennes, elle naquit dans la Grèce antique. C'est la race hellénique, cette race vraiment exemplaire, qui fonda l'esprit de la philosophie et de toute science, en détachant du temple et des mystères la pensée réfléchie, en la constituant à part, quand les cosmogonies remplacèrent les théogonies, quand la pure raison s'appliqua à la nature, à la nature cosmique par Thalès et les physiologues, à la nature de l'homme, aux choses morales et politiques par Socrate.

Vous savez comment ce lumineux naturalisme des Grecs fut altéré par l'esprit de l'Orient, par l'élément mystique, par l'extase surnaturelle de l'école d'Alexandrie. Le christianisme, autre aspect de la déviation orientale, grandit sur la décomposition romaine, et, de ce centre de l'empire du monde, il voulut s'étendre dans tout l'univers, qui, par les barbares, venait à sa rencontre. Héritier, dans son siège même, de l'idée romaine, je veux dire l'idée de la domination universelle, il se fit catholicisme, et, mêlant à cette idée romaine les conceptions juives du peuple de Dieu et du règne de Dieu, politique déjà par sa souche hébraïque et convoitant le monde par héritage romain, il tendit à l'empire universel des âmes, et, pour elles et par elles, à l'assujettissement des corps, des nations, des couronnes. La mainmise fut complète, absolue : la raison, l'intelligence, toute la pensée, de libres devinrent vassales, serves, et la nature fut maudite. Puisque la vérité était trouvée, l'esprit n'eut plus qu'à s'exercer ou plutôt qu'à se modeler sur le texte : c'est la scolastique. Grâce aux Juifs et aux Arabes, grâce à quelques moines inconséquents qui s'attachaient aux recherches physiques, la tradition de la libre pensée ne fut pas tout à fait abolie en tant que recherche rationnelle appliquée à la nature, et, par son caractère réaliste, elle se distingua de cette autre forme de la pensée indépendante qui ne se manifestait que sous l'aspect du sens propre, de l'hérésie, de la dissidence logique et dialectique dans l'interprétation des dogmes. Alors, mais rarement, à côté de la pensée esclave qui errait sur le texte, sans oser en sortir, on voyait aussi la pensée libre s'exercer hors du texte. Ce n'est qu'à la Renaissance que l'épaisse couche de christianisme ascétique et scolastique fut enfin percée par le réalisme naturel et rationnel de la pensée antique : voilà la nature et la raison libérées et rétablies dans leurs droits; voilà la libre pensée restaurée. Descartes la réorganisa. C'est lui qui, véritablement, replaça l'humanité dans la nature et fonda l'art de vivre, non plus sur la foi mystique, mais sur un système de connaissances rationnelles, qui comprend la médecine, les arts mécaniques et la morale. Enfin, Spinosa et Bayle, séparant tout à fait la philosophie de la théologie, fondèrent une libre critique religieuse. Ainsi, le XVIe siècle retrouve la nature; le XVIIe siècle rétablit la raison et la science; le XVIIIe et le XIXe proclament la justice, les droits, l'humanité. La libre pensée règne, par quelles œuvres, par quels hommes, par quels progrès généraux des sciences et par quelle nouveauté de systèmes et de découvertes, vous le savez, et je n'ai pas à vous le redire, à vous dont la pensée est fille de l'Encyclopédie, à vous qui êtes les fils intellectuels de Diderot, de Voltaire, de Condorcet et de Renan. Et, d'autre part, c'est ainsi que se poursuit historiquement, par l'effort constant de la raison naturelle, l'élimination progressive du mysticisme chrétien. La théologie, désarçonnée, est réduite à se cacher : le domaine de la science, le gouvernement de la conscience, l'ingérence civile lui sont peu à peu retirés, et ce ne sont pas quelques retours de fortune et de mode, quelques passagers triomphes de détail qui empêcheront cette décadence logique et historique d'une religion qui s'obstine à survivre à son œuvre. Si la libre pensée a de vénérables titres de noblesse, si les pères de la libre pensée s'appellent Socrate et Descartes, elle a cet autre motif d'orgueil qu'elle survivra à la religion, à cette religion qui parle d'éternité, alors que la rigidité de ses formes l'empêche de se plier à l'évolution, qui est la vie, alors que cette rigidité annonce une mort, je ne dis pas prochaine, mais certaine. C'est la libre pensée qui durera, et elle durera autant que la raison humaine, dont elle n'est que l'activité. C'est à elle que l'avenir appartient, et quelques accidents mystiques ne l'arrêteront pas dans son progrès. Voilà les origines, voilà l'avenir, voilà la dignité de la libre pensée : vous pouvez donc être fiers de la cause que vous avez entrepris de défendre et, en vérité, je ne crois pas qu'adeptes de la raison et de la science, serviteurs de la patrie et de l'humanité, vous ayez à prendre garde aux épigrammes des beaux esprits mélancoliques qui s'évertuent au profit des défenseurs de l'absurde.

***

C'est donc en libres penseurs que vous examinerez les questions religieuses dans leurs rapports avec les questions politiques et sociales. Vous n'attendez pas que, dans cette rapide esquisse de vos projets, j'étudie devant vous le problème des relations de l'Église et de l'État. C'est à l'histoire, et à l'histoire comparée, que

vous demanderez les éléments de la solution à intervenir. La lutte de nos rois contre la papauté, d'où est sortie la France laïque, la vaine tentative des hommes de 89 pour établir une Église nationale gallicane par la constitution civile du clergé, l'éphémère manifestation du culte de la Raison sitôt abolie par le culte néochrétien et robespierriste de l'Être suprême, le régime de la séparation de l'Église et de l'État, hardiment et libéralement institué par la Convention et qui dura jusqu'à Bonaparte, pendant six années, pour céder la place au régime concordataire imaginé par un ambitieux qui s'appuyait sur l'autel pour monter au trône et se procurer l'alliance docile de l'Église contre la Révolution, les conséquences de ce concordat jusqu'à nos jours, — voilà le champ où s'exerceront vos recherches et vos discussions. Vous conclurez, j'en suis sûr, à la nécessité de rompre tous les liens qui attachent encore l'État à l'Église : c'est là l'idéal de tout républicain, de tout esprit libre. Ces liens, les uns veulent les rompre dès aujourd'hui ; les autres ne croient pas que l'opinion soit déjà préparée à cette rupture. Tous sont d'accord, et c'est là le point essentiel, pour chercher les moyens pacifiques d'empêcher l'ingérence de l'Église dans l'État, pour lui donner la liberté des pratiques religieuses, pour lui refuser obstinément cette liberté d'ingérence politique et sociale, à laquelle elle prétend comme autrefois et sans laquelle elle se dit persécutée.

Ces moyens, les trouvera-t-on jamais? Avant l'heure où le mysticisme oriental aura été définivement éliminé de l'Occident civilisé, sera-t-il possible de maintenir la paix religieuse autrement que par des expédients, des habiletés, des lois provisoires et des équivoques? Arrivera-t-on à renfermer l'Église dans les temples et dans les consciences? Je ne sais, car le christianisme n'a pas été seulement un élan mystique des âmes, il a été une cité. Si vous voulez comprendre pourquoi il survit encore aux circonstances qui l'ont fait réussir, et pourquoi, bien que frappé de mort, il est encore si puissant, n'oubliez jamais quelles ont été ses raisons historiques de vivre et de triompher à une époque. Ce n'est pas suffisant de montrer, ainsi que je l'ai fait, comment il vainquit pendant des siècles la raison et la pensée libre. S'il a pu remporter cette victoire, éphémère mais éclatante, c'est qu'il a développé, satisfait à un moment le sens et le besoin de la vie intérieure permise à chaque homme, et cela sous une forme accessible à tous, aux humbles comme aux grands. Par l'idée des âmes toutes également rachetées, il a été la figuration à la fois mystique et populaire de la valeur de chaque homme ; et si, par la vie religieuse en commun et les confréries de croyants, il a présenté une idée de sociétés morales distinctes de la société extérieure et politique, on peut dire que, par l'Église universelle, il a présenté une image de la société du genre humain, à la fois idéale et réalisée, à la fois mystique et effective. Il y a eu la cité chrétienne, qui a offert à une partie de l'humanité un abri provisoire et symbolique. Cette cité a fait son œuvre, a accompli son temps. A la cité chrétienne, l'évolution historique de l'esprit a substitué, par le progrès de la science, l'idée rationnelle de la cité humaine. Pour avoir proclamé cette idée, pour avoir tenté de la réaliser, le XVIIIe siècle et la Révolution française peuvent être considérés comme le point de partage de toute l'histoire.

Quoi d'étonnant à ce que l'Église, qui a joué un si grand rôle dans le passé, ne puisse comprendre que ce rôle est fini et s'obstine à vouloir encore gouverner le monde par les âmes? C'est ce rôle de cité qui a fait sa force et sa grandeur. Lui demander d'y renoncer, la reléguer dans les temples et dans les consciences, c'est lui demander de s'avouer morte. Ne croyez pas qu'elle y consente jamais. Pour qu'elle renonce à s'ingérer dans la vie politique et sociale des nations, il faut qu'elle se sente la plus faible. Et ce n'est point par la violence qu'on l'affaiblira : la moindre persécution lui rend un semblant de vie, et l'homme politique qui oublierait un instant que la plupart des Français n'ont pas encore osé se libérer tout à fait du dogme, qui heurterait les habitudes des consciences, s'exposerait à un déchaînement de colères, à des retours offensifs de l'esprit clérical, de l'ambition historique de l'Église. Que cette ambition triomphe décidément, définitivement, c'est impossible. Mais il peut arriver que le progrès de la raison soit, pour un temps, retardé; il peut arriver que l'accès des écoles d'État soit de nouveau ouvert à l'Église, et il y a encore, à cet égard, un péril clérical. Réjouissez-vous que la République ait paru au pape assez forte pour qu'il ordonne aux catholiques de ne pas s'obstiner dans les idées monarchiques; mais craignez que le pape ne s'ingère dans notre République que pour l'accommoder à l'Église. Surtout, il est permis de redouter, et pensez-y toujours, l'accord possible des forces socialistes et des forces cléricales, et il semble qu'il se noue en ce moment d'étranges alliances, que des pièges dangereux sont préparés à la démocratie. Certes, cet accord ne serait pas durable; mais ne pourrait-il pas amener quelques années de servitude et de recul, dont précisément votre génération serait la victime?

Ce que c'est au juste que la domination cléricale, vous le savez par l'histoire, jeunes gens. Vous ne l'avez pas éprouvé par une expérience personnelle, comme l'ont éprouvé les hommes de mon âge, et c'est dans les livres que vous avez étudié la marche des deux réactions qui ont retardé la marche de la troisième république. On dirait que la liberté de conscience est depuis longtemps fondée : eh bien, c'est hier qu'un gouvernement conservateur persécutait les enterrements civils; c'est avant-hier que la jeunesse des écoles était en partie forcée d'aller à la messe. Oui, à la fin

de l'Empire, qui se targuait pourtant de maintenir l'état laïque, les élèves de l'École normale supérieure étaient punis, et j'en sais quelque chose, s'ils manquaient aux offices, s'ils s'abstenaient de fréquenter la chapelle. Il fallut, en 1870, une menace de révolte pour forcer le gouvernement impérial à nous accorder la plus élémentaire liberté de conscience. Croyez-vous que ces temps d'intolérance ne reviendraient pas, si le pape arrivait à constituer chez nous une république chrétienne? Péril chimérique, dira-t-on, et on m'observera ce que je viens de dire moi-même du progrès de la pensée libre, de la caducité du catholicisme. Je le répète : ce n'est pas un triomphe définitif qui est à craindre, c'est un succès passager de la réaction théocratique. Mais ce succès pourrait durer autant que votre génération. Épargnez-vous cette honte et cette souffrance, puisque vous savez comment on vous les prépare. On vous les prépare par une équivoque. Jadis l'Église disait : « Quiconque n'est pas avec moi est contre moi. » Aujourd'hui elle semble dire : « Qui n'est pas contre moi est avec moi. » Ceux qui font les mélancoliques, ceux qui déclament contre les principes de 1789, ceux qui disent que la science et la conscience ne suffisent pas à l'homme, ceux qui les écoutent par ce qu'ils sont naïfs ou parce qu'ils sont courtois, orateurs dilettantes et auditeurs amusés, l'Église les prend tous pour elle, les enrégimente sans scrupule, et un prêtre les a appelés déjà *l'aile droite de l'armée chrétienne*. Voilà l'équivoque qu'il faut dissiper, et, puisque ces hâbleries vous forcent à sortir de la réserve polie où vous vous étiez imprudemment complus, vous en sortez franchement, vous déclarez que vous n'êtes pas des sujets de la cité chrétienne, mais des citoyens de la cité humaine, vous brisez le masque que l'on avait voulu vous imposer par surprise, et vous rendez, par le seul fait qu'on vous saura libres, un service à la cause de la science et de la République, le plus grand service peut-être qu'elle pût en ce moment attendre de la jeunesse.

*
* *

La jeunesse! J'entends bien que vous resterez fidèles à la jeunesse, en même temps qu'à la science. Vous n'allez pas, sous prétexte que vous inaugurez de sérieuses études, être graves avant l'âge et n'éviter le mysticisme que pour tomber dans le pédantisme. Vous retrancherez le moins possible à vos joyeux loisirs, et j'espère que les étudiants en science civique ne seront pas, dans l'Université de Paris, les moins gais, les moins jeunes, les moins rieurs. Le rire, mais c'est l'épouvantail du mysticisme, mais c'est peut-être le meilleur argument à opposer aux prêcheurs mélancoliques qui vous harcèlent. Donc vous resterez jeunes, vous resterez gais, surtout vous resterez camarades. Si vous vous réunissez entre démocrates pour étudier les questions politiques et sociales, ce n'est pas, et je tiens à le dire puisque vous me l'avez dit, que vous fassiez scission d'avec vos condisciples, ce n'est pas que vous les aimiez moins parce que vous ne pensez pas comme eux. Et, d'abord, sont-ils si nombreux ceux qui, dans la jeunesse des écoles, ne partagent pas vos idées? N'en est-il beaucoup qui attendent, pour se joindre à votre réunion, d'être pleinement informés de vos intentions, de vous voir à l'œuvre? Je suis sûr que, si vous êtes sages et si vous n'êtes pas pédants, vous recruterez beaucoup d'adhérents, qui sont déjà de cœur avec vous, mais qui n'osent pas encore se déclarer. Vous les rallierez, dès qu'ils verront qu'il n'y a point de haine, point de fanatisme étroit, point de solennelle prétention dans votre entreprise. Non, cette entreprise n'altérera pas la camaraderie fraternelle qui unit les étudiants de Paris. Les autres avaient manifesté avant vous leurs sentiments sur les grandes questions qui vous occupent aujourd'hui : vous ne faites que suivre leur exemple en déclarant loyalement ce que vous êtes, comme ils ont déclaré ce qu'ils sont. Pour maintenir entre vous cette sympathie, qui est votre joie et la nôtre, je ne vous dirai pas seulement : soyez tolérants. La tolérance a été un beau mot, une belle chose, alors que la philosophie n'avait pas encore détruit tout l'ancien régime, quand on courbait la tête sous la tyrannie des certitudes. Aujourd'hui, ce n'est pas assez d'être tolérants, et cette vertu provisoire ne suffit plus à nos devoirs nouveaux, à nos droits nouveaux, à notre société nouvelle. A la tolérance, qui est un peu dédaigneuse et vient moins de la bonté que de l'orgueil, la Révolution a substitué la liberté et la fraternité. Il ne s'agit plus de *supporter* qu'il se produise d'autres opinions : il s'agit d'assurer la liberté de ne pas penser comme nous, il s'agit d'aimer ceux qui exercent cette liberté. Vous n'y manquerez pas. Vous avez trop de culture pour partager le préjugé des ignorants qui croient qu'erreur est vice, qui s'imaginent que celui qui se trompe est malhonnête et méchant. Il n'y a que l'ignorance qui soit fanatique et il n'y a que le fanatisme qui soit intolérant. Vous n'êtes pas ignorants, vous n'êtes pas fanatiques, vous ne serez pas intolérants.

*
* *

Messieurs, je crains bien de n'avoir dit qu'une faible partie de ce que vous attendiez de moi. Cette esquisse des projets de votre cercle d'études, vous la trouverez incomplète, insuffisante. J'avais l'intention d'insister avec plus de détails sur les bases réelles que vous comptez donner à vos études et d'indiquer comment c'est à l'histoire que vous devez demander les éléments de vos recherches. Je voulais montrer, par d'autres exemples, ce que la Révolution française, examinée dans les sources, pouvait apporter de lumières vives et immédiatement applicables aux questions sociales et politiques. J'ai dû me borner à caractériser l'esprit et

la méthode qui inspireront vos travaux. J'ai surtout tâché de dissiper l'équivoque par laquelle on vous enveloppait dans ce dangereux mouvement mystique, si vague dans sa formule, si précis dans son but. J'espère y avoir réussi. On ne se méprendra plus sur les intentions d'une partie de la jeunesse française, qui n'est pas la moins laborieuse, la moins méritante. Votre âme est saine et active ; elle n'a pas été atteinte par la contagion mystique. Vous voulez être des citoyens, des hommes; c'est à la raison, à la science, à la vie que vous demandez le bonheur par l'action. La liberté de votre esprit est entière : ni intolérants, ni dupes; vous reprenez les antiques et nobles traditions de l'humanité pensante, telle que la raison hellénique les a glorieusement établies. Si vous restez fidèles à vos sentiments actuels, si dans votre dispersion prochaine, au sortir de l'Université, vous gardez la solidarité intellectuelle et cordiale qui a formé cette confrérie d'étudiants en quête de la vérité, je ne dis pas que vous aurez résolu à jamais les problèmes redoutables dont l'étude vous occupe et qui ne sont que l'aspect actuel des résistances que rencontrera éternellement l'évolution rationnelle de l'humanité, je ne dis pas que tout votre idéal sera réalisé, mais vous aurez, par le savoir et la raison, favorisé autant qu'il était en vous le développement pacifique du progrès, vous aurez noblement rempli votre devoir envers la science, la patrie et la République.

F.-A. Aulard.

CHARLES BIGOT

(1840-1893.)

Quand j'entrai à l'École Normale, en novembre 1861, je remarquai tout de suite, parmi les nouveaux camarades, un grand garçon au teint clair et frais, avec une barbe naissante, des cheveux d'un blond très clair, de grands yeux bleus, l'air très doux, à la fois sérieux et gai. Il était d'une année plus ancien que moi dans la maison : cela faisait de moi son conscrit. Il s'établit entre nous une de ces intimités d'école, plus tenaces que celles du collège, parce qu'elles ne procèdent pas du hasard, mais d'une sélection, et qui sont irremplaçables, car, dût-on vivre cent ans, on ne refait plus de ces amitiés-là. C'est une floraison qui ne se produit qu'aux environs de la vingtième année.

L'éducation qu'on recevait des maîtres n'était rien en comparaison de celle qui se donnait entre camarades, dans ce régime de demi-claustration, qui était alors celui de l'École. On finissait par n'avoir rien de caché les uns pour les autres, dans l'esprit, dans le caractère, dans le cœur. Les événements du dehors, qui nous faisaient abandonner un moment les classiques et nous ruer sur les colonnes de *l'Officiel*, — le seul journal qui fût admis à l'École, — c'étaient en ces années-là : hors de France, la guerre de la Sécession, l'expédition du Mexique, l'insurrection polonaise, la guerre des Duchés de l'Elbe; au dedans, l'opposition grandissante contre l'Empire, les luttes des Cinq contre la majorité du Corps législatif. Comme événements littéraires, l'apparition des *Misérables*, alors débités en nombreux volumes, dont chacun apportait une révolution dans les salles d'études ; et c'étaient le *Capitaine Fracasse*, et *Salammbô*, et les *Fleurs du mal*. Entre temps, nous découvrîmes que Victor Hugo avait écrit *les Châtiments*. Parfois, le soir des jours de sortie, il manquait à l'appel quelques-uns de nos camarades : ils s'étaient fait ramasser à la suite de quelque manifestation en faveur de la Pologne, après un cours de Saint-Marc-Girardin ou une conférence du Père Gratry. Les élections de 1863 nous furent aussi une forte diversion : on enviait ceux d'entre nous, — assez rares, — qui étaient électeurs.

De ces jours-là Charles Bigot a toujours conservé le plus vif souvenir. Il y a quelques années, il écrivait à l'un de nous : « Avec quel intérêt nous suivions les péripéties de cette lutte entre les États du Nord et du Sud... tu t'en souviens comme moi. Toutes nos sympathies, tous nos vœux étaient pour le Nord, qui défendait l'intégrité de l'Union américaine, qui combattait pour cette cause sainte : l'abolition de l'esclavage... Avec quel respect nous prononcions le nom de Lincoln ! » Dans ce fragment d'autobiographie, on trouve déjà Bigot, tel qu'il a toujours été. D'abord la probité politique : d'instinct, il courait à la cause qui lui semblait celle de la justice et de la liberté. Et puis cette sympathie pour la grande démocratie américaine : il était, sous l'Empire, républicain.

Les jours de la vie en commun s'écoulèrent vite. Charles Bigot alla passer trois ans à l'École d'Athènes, sans parler des étapes à la villa Médicis. L'École d'Athènes a été créée pour donner à la France des archéologues, et, de fait, elle lui en donne; mais elle lui renvoie aussi des littérateurs, témoin About. Charles Bigot y a fait son éducation artistique. A Rome et à Athènes, entre les élèves archéologues et les futurs peintres, statuaires, architectes, graveurs, se forment des amitiés. De là une autre éducation mutuelle, qui imprègne d'art les lettrés et de littérature les artistes.

Aujourd'hui, quand l'École d'Athènes lui renvoie des archéologues, l'Université de France les emploie dans ses enseignements archéologiques. Sous l'Empire, il n'en était pas de même ; on les expédiait dans quelque lycée. Charles Bigot fut successivement professeur de rhétorique à Cahors et à Nevers. De plus, il y avait antinomie entre le régime de cette époque et l'éduca-

(1) *De Paris au Niagara* (dédicace à Edmond Bony). — 1887.

lion libérale qu'on s'était donnée, entre soi, à l'École Normale. Jeunes professeurs, d'une part, proviseurs et inspecteurs généraux, de l'autre, ne s'entendaient pas du tout. Et puis l'exemple de nos anciens des « grandes promotions », des About, des Prévost-Paradol, des Sarcey, hantait les imaginations. Or, écrire dans la presse et rester professeur, c'était alors, — à la différence de ce qui se passe aujourd'hui, — choses incompatibles. Dans les premières années de la République, cette situation resta sensiblement ce qu'elle avait été sous l'Empire. Charles Bigot professait alors au lycée de Nîmes : un désaccord survint entre son proviseur et lui sur l'appréciation qu'on pouvait faire du procès de Louis XVI. L'évêché s'en méla. Bigot donna sa démission.

Il avait débuté dans *le Gard républicain*. Il continua par *la Gironde*, par *le Siècle*, par *le XIXe Siècle*, où il se perfectionna sous la sévère direction d'About, par *la République française*. M. Paul Strauss disait hier, au nom de l'Association des journalistes républicains, combien Charles Bigot avait honoré la profession. Elle l'honora aussi, car, en 1886, le syndicat de la presse parisienne le chargea de la représenter à cette fête fraternelle des deux grandes Républiques, l'inauguration du colosse de Bartholdi à New-York.

Il combattit le bon combat dans ces luttes du 24 mai et du 16 mai, qui furent l'âge héroïque de la troisième République. Mais l'article quotidien ne suffisait pas à cet esprit très philosophique, qui aimait les larges horizons, se plaisait à rechercher l'enchaînement des causes et des effets, et qui, dans la poussière des menus faits et des polémiques courantes, voyait si nettement les grandes lois qui dominent les sociétés, les forces morales qui mènent l'homme tandis qu'il s'agite, *numina magna deum*. En 1875, il publia son livre sur *les Classes dirigeantes* (1). C'est une sérieuse étude, qui doit prendre place à côté de *la France nouvelle* de Prévost-Paradol. Ce livre, les événements ne l'ont point aboli : tout ce qu'il dit des partis et de leur responsabilité, du clergé, de la magistrature, de la presse, des défauts et des ressources que présente le caractère national, du rôle des femmes dans notre France, tout cela subsiste. Le livre pourrait vraiment s'intituler : la Psychologie de la France. Rien d'un pamphlet : un esprit de large et courageuse équité. Il se plaît à louer la pureté de mœurs de notre clergé français, la probité et l'intégrité de notre magistrature, cette justice qui « en France n'est à acheter pour personne ». L'impartialité de l'auteur n'en donne que plus de poids à ses critiques quand il montre, par exemple, comment le clergé a dû perdre la direction du mouvement social et intellectuel de la France. A la presse il ne ménage pas les critiques : chez beaucoup, mauvaise foi, vénalité ; chez un plus grand nombre, ignorance, légèreté. Puisque les forces directrices manquent au peuple français, il faut donc qu'il apprenne à se diriger lui-même. De là, nécessité d'une éducation nationale. Depuis l'apparition de ce livre se sont produites les grandes créations scolaires ; des myriades d'écoles se sont fondées ; les lycées de filles sont nés ; on ne peut plus dire aujourd'hui que nous n'avons presque pas en France d'enseignement supérieur et que « c'est la jeunesse qui manque à nos facultés de lettres et de sciences ». Cela prouve seulement que les efforts de Charles Bigot et de ses émules ont atteint le résultat souhaité ; c'est lui-même qui a réussi à faire vieillir ces quelques pages ; elles ont vieilli comme l'obus qui a fait son trou.

En 1888 parut *la Fin de l'anarchie* (1). La coalition des partis hostiles à la République venait d'éprouver sa deuxième grande défaite ; une éclaircie se faisait sur les destinées jusqu'alors encore obscures de la France. Il y a là d'admirables pages sur ce qu'est la patrie : « ... La patrie qu'il faut aimer avant l'humanité, plus que l'humanité. » La patrie française, on doit l'aimer parce que « s'il y a eu dans le monde des nations plus sages, plus heureuses, il n'en a point été, depuis l'Athènes de Miltiade, de Périclès, de Démosthènes, qu'aient animée de plus nobles ambitions, qu'ait fait vivre un plus haut idéal, qui ait été plus généreuse et plus utile au monde ».

Cet amour raisonné de la patrie française, avec le *pourquoi* du dévouement et des sacrifices que nous lui devons, Bigot entendait le faire pénétrer dans les couches profondes de la nation. Vers cette époque il a écrit, à l'usage des enfants assis sur les bancs de l'école primaire, — à l'usage aussi de leurs maîtres, — un merveilleux petit livre intitulé *le Petit Français* (2). Il est dédié « à la mémoire de tous les Français morts pour la patrie pendant la guerre de 1870-71 et à tous ceux qui ont combattu alors pour la France ». Il commence par ces mots : « Petit Français, mon jeune ami, mon frère cadet, écoute-moi : je viens te parler de ce qu'il y a au monde de plus grand et de plus sacré : la Patrie. » Depuis lors, il a paru bien des livres sur la morale civique : on n'a rien écrit de plus passionnant et de plus précis.

Je ne puis que signaler *les Peintres français contemporains* (3), un choix d'articles de critique dont les lecteurs de la *Revue bleue* ont gardé le souvenir. On pourrait lui donner un pendant en réunissant la fleur des soirées théâtrales que Charles Bigot a données au *Siècle*. Dans les unes comme dans les autres, on constaterait le complet épanouissement de ses facultés esthétiques, s'appliquant à toutes les branches de l'art, et qu'ont éveillées en lui les muettes contemplations devant les

(1) Nouvelle édition en 1881. — Paris, Charpentier.

(1) Paris, Charpentier.
(2) Paris, Weill et Maurice, 1883.
(3) Paris, Hachette.

chefs-d'œuvre de l'antiquité, au pied de cette Acropole « d'où nous est venu tout ce que nous aimons », « vrai Sinaï de l'humanité (1) ».

Cet Orient grec, berceau de la civilisation humaine, cette Athènes où Charles Bigot avait passé les plus belles années de sa jeunesse, il a voulu les revoir longtemps après. Puis, comme contraste à ce pays d'activité sobre, de nonchalance presque asiatique, un peu opprimé par l'éclat de son passé, il nous a montré la dévorante fougue de production, la croissance démesurément rapide, la création de toutes pièces sur une table rase, « le bouillonnement désordonné parfois et tumultueux, mais grandiose, d'une race pleine de sève ». Après la petite et mignonne Grèce, la colossale Amérique (2). Et dans ces tableaux si dissemblables on retrouve les mêmes qualités d'observation pénétrante et sagace, de consciencieuse analyse et de variété pittoresque.

Moraliste, philosophe, ardent polémiste, fin critique d'art, voyageur à l'esprit éveillé et à l'œil bien ouvert, avec tout cela il était resté un fils de l'*Alma Mater*. Du dehors, mieux que nous ne le pouvions faire au dedans, il suivait les réformes qui s'accomplissaient dans l'Université. En 1885 paraissait le livre de notre camarade Raoul Frary, *la Question du latin*. La conclusion était qu'il fallait « délivrer les générations nouvelles du fardeau des langues mortes ». Charles Bigot s'était borné à demander ce qui s'est réalisé depuis : à côté de l'enseignement classique, la création d'un enseignement pour les classes moyennes, d'un enseignement *français* (celui qu'on appelle aujourd'hui *moderne*). Il répondit à Frary d'abord dans la *Revue bleue*, puis dans un livre, *Questions d'enseignement secondaire* (3) : « J'avais craint plus d'une fois de passer pour un révolutionnaire... Mon vieux camarade s'est chargé de me prouver, et je l'en remercie, que je n'étais qu'un conservateur. » On voit d'ici le développement. Notons les pages relatives à l'éducation physique : « L'équilibre des nerfs et des muscles peut seul assurer à l'intelligence le commandement de l'être humain. C'est l'appauvrissement du sang, c'est le trouble des nerfs qui font aujourd'hui chez nous tant de violents, tant d'affolés d'une part, et de l'autre tant d'indifférents et d'irrésolus. »

Lui qui restait dans l'âme un professeur, avec le regret de ne plus l'être effectivement, il put le redevenir. D'abord dans cet enseignement des filles, qu'il avait contribué à faire créer : il fut professeur aux écoles normales supérieures de Sèvres (enseignement secondaire) et de Fontenay (enseignement primaire) (4). En 1880, le ministre de la guerre lui avait confié le cours de littérature à l'École Saint-Cyr. Deux auditoires bien particuliers, deux élites : ici de futures maîtresses de lycées et d'écoles normales ; là de futurs officiers. C'étaient deux enseignements à créer, avec les méthodes à inventer. Pour l'un et pour l'autre, on ne pouvait faire un meilleur choix que Charles Bigot : il fallait non seulement des connaissances vastes et variées, mais les dons d'un philosophe et d'un psychologue. Il sut intéresser, passionner, les jeunes filles comme les jeunes militaires. Il se révéla un merveilleux professeur, de science inépuisable, d'un art consommé dans l'exposition, élégant dans l'improvisation.

Mais quelle vie occupée! Il avait assumé ces charges nouvelles sans renoncer aux journaux, aux revues, aux livres. Après une soirée passée à une *première* et la rédaction du compte rendu pour *le Siècle* du lendemain, il lui fallait être sur pied, à six heures du matin, pour prendre le train de Saint-Cyr.

Déjà il était atteint dans les facultés locomotrices. Dans cette vie si active, il lui fallait, pour le moindre déplacement, l'appui d'un bras ami. Peu à peu le mal faisait son œuvre; depuis dix ans, Charles Bigot sentait ses forces diminuer. Il lui devint presque impossible de sortir de chez lui. Cela n'ôtait rien à sa vivacité d'esprit. La maladie n'allait pas sans de cruelles souffrances : il les supportait avec la sérénité d'un sage. Il trouvait que tout était bien, puisque la faculté de penser et de communiquer ses pensées ne lui était point ravie. On sait quel dévouement fidèle et tendre l'empêcha de trop souffrir de cette défection de forces physiques, prit de ses doigts tremblants la plume, mit la plus belle intelligence au service de la sienne, lui fit de sa jeunesse une jeunesse nouvelle.

Ce dévouement fit plus : Charles Bigot ne se sentit jamais malheureux. Parmi ses camarades des cinq promotions avec lesquels il s'était trouvé en contact à l'École, les uns étaient entrés à la Sorbonne ou dans les Facultés de province ; d'autres étaient devenus recteurs, inspecteurs généraux de l'Université, directeurs au ministère, sénateurs, députés, membres de l'Institut. Tous avaient eu la vie relativement plus unie, plus facile. Jamais il ne songea à les envier : leurs succès le rendaient joyeux. Il a écrit une thèse pour la Sorbonne, et cette thèse lui eût valu une chaire : il n'en vint jamais à la soutenance. A un certain moment, quelques-uns de ses camarades s'émurent de le voir poursuivre, en ce décroissement de ses forces, la rude et hasardeuse vie du publiciste. Sur leurs instances, M. Lockroy, alors ministre, offrit à Charles Bigot une des plus hautes fonctions de l'administration des Beaux-Arts. Il fut reconnaissant au ministre et aux amis de la bonne intention; mais, lui qui avait écrit tant de belles pages sur l'esthétique, il refusa : « Je ne suis pas assez valide, répondait-il; quand on accepte une fonction, il faut, pour la bien remplir, disposer de toutes ses forces... Et si ce doit être une

(1) *Grece, Turquie, le Danube*, p. 110. — Paris, Ollendorf, 1886.
(2) *De Paris au Niagara*. — Paris, Dupret, 1887.
(3) Paris, Hachette, 1886.
(4) Et aussi à Saint-Cloud, École normale supérieure d'instituteurs.

sinécure, je suis pour cela trop valide. » On insista, mais on ne put le vaincre. Il continua à peiner, professant tant qu'il garda sa voix, écrivant tant qu'il put faire passer dans des lignes imprimées la vigueur intacte de sa pensée. Comprenez-vous maintenant ce que voulait dire hier M. Strauss : « La dignité de la vie, la modestie du caractère, la haute probité intellectuelle et morale? »

Ce que l'on ne peut dire dans un article de revue, ce que ses amis doivent garder comme de chers souvenirs, c'est la vivacité et la fidélité de ses affections, c'est le charme de ce foyer qui ne pouvait plus admettre que les vieilles intimités, c'est la gaieté et presque la pétulance de ce malade entre deux accès douloureux, c'est la jeunesse d'âme sous la couronne prématurée de cheveux blancs, c'est une sérénité imposante dans la conscience lucide de cette destruction lente, mais inéluctable de l'être physique. Jusqu'au dernier souffle, il a honoré l'Université, la presse, tous ceux qui peuvent le revendiquer comme un des leurs. Il a honoré la patrie française, et, pour la faire davantage aimer et respecter de ses enfants, ce serait une page à ajouter au *Petit Français* que la vie de Charles Bigot.

ALFRED RAMBAUD.

COURS LIBRES DE LA SORBONNE

L'Évolution de la poésie lyrique au XIXe siècle (1).

(Neuvième leçon.)

ALFRED DE VIGNY (2).

Messieurs,

C'est une destinée assez singulière, et un peu triste, que celle d'Alfred de Vigny. Contemporain, ou précurseur même de Lamartime, de Victor Hugo, de Musset, il a commencé d'écrire, si nous l'en croyons, en 1815, et son premier recueil de vers a paru en 1822. Musset, à ses débuts, dans ses *Contes d'Espagne et d'Italie*, s'est largement inspiré de lui, si toutes ses « Andalouses », et notamment la Juana de son *Don Paëz*, ne sont guère que des sœurs de *Dolorida*. Vous retrouverez également la trace de l'auteur de *Moïse*, de *la Fille de Jephté*, de *Symétha*, un peu partout dans *la Légende des siècles*, si même on ne peut dire que Victor Hugo lui en doit la première idée. Et pour Lamartine même, son aîné, qu'a-t-il fait, dans sa *Chute d'un ange*, que de diversifier sans doute, mais aussi que d'étendre jusqu'au chiffre de douze mille vers le sujet d'*Éloa?* Vous savez d'autre part quelle est la valeur de ces premiers poèmes! Chénier, lui-même, en ses *Idylles*, n'a rien de plus grec, ou de plus « alexandrin » pour mieux dire, — et ce n'est pas tout à fait la même chose, — il n'a rien de plus vif, de plus voluptueux, de plus plastique aussi que ces vers de *la Dryade :*

> Un jour, jour de Bacchus, loin des jeux égaré,
> Seule je la surpris au fond du bois sacré :
> Le soleil et les vents, dans les bocages sombres,
> Des feuilles sur ses traits faisaient flotter les ombres ;
> Lascive, elle dormait sur le thyrse brisé ;
> Une molle sueur, sur son front épuisé,
> Brillait comme la perle en gouttes transparentes,
> Et ses mains, autour d'elle et sous le lin errantes,
> Touchant la coupe vide et son sein tour à tour,
> Redemandaient encore et Bacchus et l'amour.

Et *le Cor?* et *la Neige?* Connaissez-vous, quelque part, dans les *Odes et Ballades*, ou dans *Notre-Dame de Paris*, de vitrail plus gothique?

> Un grand trône, ombragé des drapeaux d'Allemagne,
> De son dossier de pourpre entoure Charlemagne.
> Les douze pairs, debout sur ses larges degrés,
> Y font luire l'orgueil des lourds manteaux dorés...

Mais de *Moïse*, de *la Fille de Jephté*, mais d'*Éloa* surtout que dirons-nous encore? que vous citerai-je? et si nos pairs sont nos vrais juges, ne vaut-il pas mieux demander à Victor Hugo ce qu'il en pensait?

« Si jamais composition littéraire a porté l'empreinte ineffaçable de la méditation et de l'inspiration, a-t-il dit quelque part, c'est le *Paradis perdu*. Une idée morale, qui touche à la fois aux deux natures de l'homme; une leçon terrible donnée en vers sublimes; une des plus hautes vérités de la religion et de la philosophie, développée dans une des plus belles fictions de la poésie ; l'échelle entière de la création parcourue depuis le degré le plus élevé jusqu'au degré le plus bas; une action qui commence par Jésus et qui se termine par Satan. Ève entraînée par la curiosité, la compassion et l'imprudence, jusqu'à la perdition ; la première femme en contact avec le premier démon, voilà ce que présente l'œuvre de Milton, drame simple et immense, dont tous les ressorts sont des sentiments ; tableau magique qui fait graduellement succéder à toutes les teintes de lumière toutes les nuances de ténèbres; poème singulier, qui charme et qui effraye. »

Il y a, comme vous l'entendez, *Milton* et le *Paradis perdu*, dans le texte, mais c'est un texte « retouché », et dans le texte primitif, celui de *la Muse française*, où ce magnifique éloge parut pour la première fois, il y

---

(1) Suite. — Voy. les numéros des 21, 28 janvier, 4, 11, 18 février, 4, 11, 18 et 25 mars 1893.

(2) On a beaucoup écrit sur Vigny. Voyez : Gustave Planche, *Portraits littéraires*, Paris, 1836. Werdet; Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. VI; Émile Montégut : *Nos morts contemporains*, Paris, 1833, Hachette; Émile Faguet : *Études littéraires sur le* XIXe *siècle*, Paris, 1887, Lecène et Oudin; Maurice Paléologue : *Alfred de Vigny*, dans la collection des *Grands écrivains français*, Paris, 1891, Hachette; et Dorizon : *Alfred de Vigny*, Paris, 1892, Hachette.

avait bien *Éloa* et *Alfred de Vigny*. La mémoire d'Hugo, vous le savez, était quelquefois infidèle. Il n'était pas d'ailleurs le seul qui eût vu dans *Éloa* le « poème le plus parfait de la langue française », et ni Sainte-Beuve, ni Gustave Planche, pour n'en pas nommer d'autres, quelques années plus tard, n'en devaient parler avec moins d'admiration ou d'enthousiasme même. Et cependant, malgré tout cela, messieurs, on peut le dire, on doit le dire, pour la consolation des méconnus ou des impatients, rien ou presque rien de Vigny n'était parvenu à l'adresse du public. Seul ou presque seul de tous les romantiques, — j'entends de ceux qui comptent, — il n'avait pas fait école ; on ne l'avait pas suivi dans ses voies ; on l'avait « démarqué » sans en rien dire à personne, sans qu'au surplus il s'en plaignît lui-même, étant trop fier, ou trop dédaigneux ; et tandis que les noms de Lamartine, d'Hugo, de Sainte-Beuve, de Musset bientôt remplissaient toutes les bouches, c'était un roman, *Cinq-Mars*, en 1826, et dix ans plus tard, un drame, *Chatterton*, en 1835, qui tiraient ce poète, pour un court moment, de l'ombre et de la retraite un peu mystérieuse où il rentrait aussitôt.

A quoi cela tient-il ? A ses défauts d'abord, selon toute apparence. Et en effet son inspiration, toujours très haute et très noble, — je ne dis pas très pure (1), — manque d'abondance et de facilité. Presque toujours gênée, l'exécution de Vigny, souvent brillante et toujours élégante, a quelque chose d'habituellement pénible et de laborieux, de heurté, de guindé. C'est qu'aussi bien ni les images, ni les mots n'accourent d'eux-mêmes à l'appel de sa pensée, mais il lui faut les attendre, ou les chercher, et il ne les trouve pas toujours. Son expression, parfois incorrecte, est plus souvent encore obscure, trop elliptique ou trop dense, embarrassée, trop inégale à la grandeur ou à la délicatesse des idées qu'elle voudrait traduire. Et, pour le faire plus court, d'une manière générale, jusque dans ses plus belles pièces, — jusque dans *Éloa*, jusque dans *la Maison du Berger*, — sa liberté de poète est perpétuellement entravée par je ne sais quelle impuissance d'artiste. On ne peut en vouloir à ses contemporains de s'en être aperçu.

Je m'empresse d'ajouter que, — comme il arrive quand les temps ne sont pas favorables, et que tout se conjure pour empêcher l'essor d'une réputation, — quelques-unes des qualités de Vigny, de ses plus rares qualités à mon gré, ne lui ont pas moins nui que ses défauts eux-mêmes. Non seulement abstrait, mais discret, et secret, l'auteur de *Moïse*, d'*Éloa*, du *Déluge* tient ordinairement son lecteur à distance, et ne se livre point (1). Vous ne vous attendez pas que je le lui reproche. Ce ne sont pas des « sensations », comme Hugo, qu'il nous communique, et dirai-je que le monde extérieur n'existe pas pour lui ? mais, visiblement, il regrette que nos idées soient obligées, pour se traduire, de se matérialiser. « Les hommes du plus grand génie, dit-il à ce propos, ne sont guère que ceux qui ont eu dans l'esprit les plus justes comparaisons. » Seulement, c'est pour s'en plaindre qu'il en fait la remarque, et, tout de suite, il s'écrie : « Pauvres faibles que nous sommes... perdus dans le torrent des pensées, et nous accrochant à toutes les branches pour prendre quelques points dans le vide qui nous enveloppe (2). » Ce ne sont pas non plus des « émotions », ses émotions, qu'il essaye, dans ses vers, comme Musset, de nous faire partager. Ses émotions, il les renferme en lui, comme n'ayant rien d'intéressant que pour lui, et il attend, à en faire de « la littérature », que le temps les ait dépouillées de ce qu'elles ont toujours, dans leur nouveauté, de trouble et de tumultueux. Mais ce qu'il exprime, ce sont des idées, par le moyen de symboles. Il pense ; et ce n'est même qu'un choix de ses pensées qu'il consent à livrer au public. On ne lui a point pardonné, messieurs, ce que cette attitude avait d'apparemment aristocratique, dans un temps surtout où, comme nous l'avons assez vu, c'était leur personne même, leur personne entière, et non seulement la leur, mais celle aussi des autres, celle de leur femme ou de leur maîtresse, que les ro-

(1) Il y a beaucoup encore, à tous égards, d'un homme du XVIIIe siècle dans Alfred de Vigny, et M. Émile Montégut l'a bien vu, quelque chose d'un païen, très sensuel, qui ne s'est rendu maître de ses sens qu'assez tard, assez péniblement peut-être, et pour ainsi dire quand ils ont eux-mêmes eu cessé de le dominer. Voyez à cet égard : *la Dryade, la Femme adultère, Dolorida, la Colère de Samson.*

(1) Alexandre Dumas, à ce propos, écrit dans ses *Mémoires :* « Vigny ne touchait à la terre que par nécessité ; quand il reployait ses ailes, et qu'il se posait, par hasard, sur la cime d'une montagne, c'était une concession qu'il faisait à l'humanité... Ce qui nous émerveillait surtout, Hugo et moi, c'est que Vigny ne paraissait pas soumis le moins du monde à ces grossiers besoins de la nature que quelques-uns d'entre nous, et Hugo et moi nous étions de ceux-là, satisfaisaient non seulement sans honte, mais avec une certaine sensualité. » Et il ajoute : « Personne de nous n'avait jamais surpris Vigny à table. »

Comparez l'article du *Codicille littéraire* du *Testament de Vigny*

« M. Louis Ratisbonne ne cédera jamais à aucun éditeur la propriété entière de mes œuvres, et la possession perpétuelle.

« Il sait que l'expérience a démontré que pour exciter et renouveler la curiosité publique, les éditeurs souillent par des préfaces et des annotations douteuses, quand elles ne sont pas hostiles et perfides, les éditions posthumes des œuvres célèbres. »

Et joignez enfin le mot de Sandeau, recevant à l'Académie française le successeur d'Alfred de Vigny, M. Camille Doucet : « Vous regrettiez de ne pas avoir vécu dans la familiarité de M. de Vigny ! Consolez-vous, monsieur, personne n'a vécu dans la familiarité de M. de Vigny, pas même lui. »

(2) J'ai rapproché quelque part cette phrase de Vigny d'une phrase de Bossuet, que sans doute il ne connaissait pas : « Toutes les comparaisons tirées des choses humaines, dit Bossuet, sont les effets comme nécessaires de l'effort que fait notre esprit, lorsque prenant son vol vers le ciel, et retombant par son propre poids dans la matière d'où il va sortir, il se pend, comme à des branches, à ce qu'elle a élevé de plus élevé et de moins impur pour s'empêcher d'y être tout à fait replongé. » *VIe Avertissement aux protestants.*

mantiques donnaient en pâture à la curiosité, pour ne pas dire plutôt à la féroce indiscrétion des foules.

On ne lui a point pardonné davantage son horreur du lieu commun ; — et à ce propos, tout en l'approuvant, — je dois dire que, s'il n'y a rien de plus louable en soi, théoriquement, que de vouloir, philosophe ou poète, renouveler de son fonds tout ce que l'on touche, il n'y a rien, dans l'application, de plus hasardeux et de plus délicat. *Imperaturus es hominibus qui nec totam servitutem, nec totam libertatem pati possunt*, disait à son fils adoptif un empereur romain, et si cette phrase me revient en mémoire, c'est que, ce qu'il disait de la servitude et de la liberté, on pourrait également le dire de la banalité et de l'originalité. Nous ne les supportons pas toutes pures, pour ainsi parler, et il faut qu'on nous les donne tempérées l'une par l'autre. Oui, en d'autres termes, messieurs, l'expérience est là qui le prouve, la nouveauté ne s'insinue qu'à la faveur et ne s'établit parmi les hommes que sous le couvert de sa ressemblance avec la tradition. Nous ne voulons pas être trop brusquement dérangés dans nos habitudes intellectuelles ou morales. Nous exigeons que l'on ait au moins des égards pour nos préjugés. Nous ne voulons pas surtout qu'on en use avec eux trop dédaigneusement, qu'on nous en fasse trop ouvertement sentir la sottise ou la cruauté, et quand on le fait, nous nous vengeons de l'imprudent ou du maladroit, en ne l'écoutant pas. C'est ce qui est arrivé à Vigny. On ne l'a pas précisément méconnu. Les critiques, et surtout les poètes ses émules, lui ont rendu justice comme à l'un des plus rares et des plus nobles d'entre eux ; mais, tandis que les autres trouvaient d'abord un public tout fait et tout formé, qui les attendait, qui les demandait, qui les eût presque inventés au besoin, il a fallu, pour rendre à Vigny une justice entière, que l'occasion, que le progrès des idées, que l'évolution même de l'art lui eussent lentement constitué le public dont il avait besoin pour être apprécié à son prix, et placé à son rang.

C'est pour cela, messieurs, que j'ai retardé jusqu'ici le moment de vous en parler, et j'ajoute : c'est aussi pour cela que je passerai rapidement sur ses premières *Poésies*. Non pas au moins que j'en fasse une médiocre estime, vous l'avez vu tout à l'heure ; et, ni de *Moïse* ou d'*Eloa*, ni de *Dolorida* même, ni de *la Dryade* ou de *la Femme adultère*, on ne dira plus de bien que j'en pense. N'est-ce pas une jolie chose encore que *le Bain d'une dame romaine?*

. . . . . .
Dans l'ovale d'un marbre aux veines purpurines
L'eau rose la reçoit, puis les Filles latines,
Sur ses bras indolents versant le doux parfum,
Voilent d'un jour trop vif les rayons importuns,
Et sous les plis épais de la pourpre onctueuse
La lumière descend molle et voluptueuse :
Quelques-unes, brisant des couronnes de fleurs,
D'une hâtive main dispersent leurs couleurs,
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Pense au jeune Consul, et, rêveuse, s'endort.

Vous connaissez également les comparaisons célèbres, — et je crois que je puis dire aujourd'hui classiques, — d'*Eloa*, celle du colibri :

Ainsi, dans les forêts de la Louisiane,
Bercé sous les bambous et la longue liane..

celle de la villageoise qui se mire au cristal du puits :

Elle y demeure oisive et contemple longtemps
Ce magique tableau des astres éclatants
Qui semble orner son front, dans l'onde souterraine,
D'un bandeau qu'envieraient les cheveux d'une reine.

ou celle de l'aigle :

Sur la neige des monts, couronne des hameaux,
L'Espagnol a blessé l'aigle des Asturies...

Mais en vous les lisant, il me vient un scrupule, et si ce sont là de beaux vers, sont-ils signés? je veux dire n'appartiennent-ils vraiment qu'à leur auteur? ne pourraient-ils pas être aussi bien de Lamartine, ou d'Hugo, ou de Musset? et puis, et surtout, encore une fois, ils n'ont pas agi, on ne les a pas imités, ils n'ont pas été pour nos romantiques une initiation à des beautés nouvelles ; — et vous en voyez peut-être la raison. C'est que le Vigny de 1829, quel que fût d'ailleurs son mérite, n'avait pas pris encore possession de toute son originalité. Il ne se connaissait pas encore assez lui-même. Il n'avait qu'une conscience très assurée, sans doute, mais vague encore, de ce qui le distinguait essentiellement des autres romantiques. Et il sentait bien qu'il différait autant de Lamartine que d'Hugo, mais il ne voyait pas très clairement, et je ne pense pas qu'il eût su dire en quoi, ni par où, ni comment.

La révolution de 1830 fut, à cet égard, une révélation pour lui. C'est ce que nous apprend son *Journal* et c'est ce que nous disent également ses contemporains.

« Des éléments nouveaux, qu'on n'aurait guère prévus, s'introduisirent, dit Sainte-Beuve, dans sa vie et dans son talent. Dès 1829, il avait été touché et comme mis à l'épreuve par les écoles philosophiques nouvelles qui s'essayaient et qui cherchaient des alliés dans l'art. M. Buchez et ses amis avaient remarqué au sein de la jeune école romantique la haute personnalité de Vigny, et avaient tenté de l'acquérir : il résista, mais il fut amené dès lors à s'occuper de certaines questions sociales plus qu'il ne l'avait fait jusque-là... La chute de la royauté légitime en 1830 exerça sur lui et sur sa pensée une grande influence : cette première monarchie, si elle avait été plus intelligente, était bien le cadre naturel qui lui aurait convenu, un cadre

noble, digne, élégant, orné et un peu resserré, plus en hauteur qu'en largeur. En se brisant par sa faute, elle l'obligea à chercher d'autres points d'appui pour son art, d'autres points de vue. Elle lui laissa, somme toute, moins de regrets que de réflexions de toute sorte qu'il se mit à agiter en tous sens. »

Et vous savez, messieurs, ce qui sortit de cette agitation : *Stello*, le beau livre de *Servitude et Grandeur militaires*, *Chatterton* en 1835, et, plus tard, tout ce qu'après sa mort on devait réunir sous le titre des *Destinées*. Maître de sa pensée, sinon tout à fait de sa forme, c'est alors que Vigny comprit que le véritable emploi de son talent, que sa vocation de poète était de traduire au moyen de symboles ce que les plus grands problèmes dont nous puissions nous occuper ont de plus profond et de plus mystérieux. Ai-je besoin de dire qu'il y a réussi? que si jamais il y a eu dans notre langue un poète philosophe, c'est bien lui? que si jamais, pour rendre sensibles des idées abstraites, on a trouvé d'admirables symboles, c'est dans *les Destinées?* et qu'enfin, parmi les maîtres de la pensée contemporaine, s'il s'est rencontré un pessimiste, c'est Leopardi sans doute, et c'est Schopenhauer, mais c'est surtout Alfred de Vigny.

Il était né *pessimiste*, — car on naît pessimiste, messieurs, on ne le devient pas, — et si je fais cette observation, c'est pour écarter d'abord toutes les explications que l'on a trop ingénieusement cherchées au pessimisme de Vigny dans ses déceptions, dans ses chagrins, dans les désillusions que la vie nous ménage à tous tant que nous sommes. Eh non! je n'ignore pas qu'il a longtemps souffert, toujours souffert de manquer de fortune, et à cet égard son *Journal* n'est que trop instructif (1). Cette souffrance n'est pas d'un philosophe, et on voudrait pour lui qu'il ne l'eût pas éprouvée, mais surtout qu'il eût fait moins de cas de l'argent. Je sais également que les satisfactions de l'ambition ou de la vanité n'ont pas compensé pour lui la médiocrité de ses moyens. Et puisque, enfin, si ce n'est lui, d'autres en ont fait assez de bruit pour lui, je n'ignore pas non plus que l'amour même l'a trahi dans des circonstances dont son amour-propre n'a guère eu moins à souffrir que sa passion. Mais combien y en a-t-il que l'amour, que l'ambition, que la fortune ont trahi, sans qu'ils aient pour cela cessé de trouver la vie bonne, d'en poursuivre les joies, et, dans l'excès de leur malheur même, de se trouver encore trop heureux de contempler la lumière du soleil? Au contraire, c'est d'être au monde que Vigny n'a pas pu, lui, se consoler, et plus heureux selon le monde, vous ne l'aurez pas compris, messieurs, si vous pouvez croire ou supposer un seul instant qu'il en eût été moins pessimiste. Connaissait-il le beau mot de Sénèque : *Stratagema naturæ est hominem rationis expertem : nemo enim vitam acciperet, si daretur scientibus?* En tout cas, sa vie tout entière n'en a été que la méditation. Mais je dis de plus que, pour connaître et détester la ruse, — *stratagema*, — il n'a eu, comme tous les pessimistes, qu'à ouvrir les yeux, et soyez assurés, — je prends sur moi de vous en répondre, — que ni la fortune, ou l'amour, ou la vanité satisfaite, ou quoi que ce soit au monde ne les lui eussent fermés! On ne peut même pas prétendre, messieurs, quand on lit attentivement son *Journal*, que la conscience du mal universel se soit aggravée chez lui du poids de ses maux particuliers; et l'unique changement, ou, si l'on veut, l'unique progrès qu'on puisse remarquer, c'est que cette conscience, d'abord plus confuse, est devenue plus claire, plus lucide, et plus douloureuse, à mesure que vivant et pensant davantage, il a mieux compris et jugé de plus haut la misère morale et le néant de la vie (1).

C'est ainsi que la nature, qui l'avait toujours peu séduit, dont il avait de bonne heure entrevu la perfidie sous les séductions, a d'abord cessé d'être pour lui la consolatrice et la « mère » qu'elle était autour de lui pour les Lamartine, les Hugo, les Musset. Rappelez-vous les beaux vers de *la Maison du Berger :*

Elle me dit : « Je suis l'impassible théâtre
Que ne peut remuer le pied de ses acteurs.
. . . . . .
Je n'entends ni vos cris, ni vos soupirs; à peine
Je sens passer sur moi la comédie humaine,
Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.

Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre
A côté des fourmis les populations,
Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre,
J'ignore en les portant les noms des nations.
On me vit une mère, et je suis une tombe.
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
Mon printemps ne sent pas vos adorations. »

C'est là ce que me dit sa voix triste et superbe,
Et dans mon cœur alors je la hais; et je vois
Notre sang dans son onde, et nos morts sous son herbe,
Nourrissant de leurs sucs la racine des bois;
Et je dis à mes yeux qui lui trouvaient des charmes,

(1) Il convient toutefois, à ce sujet, de bien préciser, et c'est à quoi suffira ce passage du *Journal* de Vigny, sous la date de 1839 : « Oui, dit Stello, je hais la misère, non parce qu'elle est *la privation*, — c'est Vigny qui souligne, — mais parce qu'elle est la saleté. Si la misère était ce que David a peint dans les *Horaces*, une froide maison de pierre, toute vide, ayant pour meubles deux chaises de pierre, un lit de bois dur, une charrue dans un coin, une coupe de bois pour boire de l'eau pure, et un morceau de pain sur un couteau grossier, je bénirais cette misère parce que je suis stoïcien. Mais, quand la misère est un grenier avec une sorte de lit à rideaux sales, des enfants dans des berceaux d'osier, une soupe sur un poêle et du beurre sur les draps, dans du papier, — la bière et le cimetière me semblent préférables. »

(1) « Je sens sur ma tête le poids d'une condamnation que je subis toujours, ô Seigneur, mais ignorant la faute et le procès, je subis la prison. *J'y tresse de la paille* pour l'oublier quelquefois : là se réduisent tous les travaux humains. » *Journal d'un poète*, 1832.

« Ailleurs tous vos regards, ailleurs toutes vos larmes,
Aimez ce que jamais on ne verra deux fois ! [illegible] »

Quoi cependant? Si la nature n'est qu'une marâtre pour nous, l'amour au moins n'est-il pas là pour nous consoler de son indifférence et de sa cruauté? Non; l'amour n'est qu'un leurre ou qu'un piège, tendu par une puissance ironique aux meilleurs d'entre nous; une occasion de souffrances, dont les courtes joies sont payées d'atroces tortures; et la femme n'est pas plus indulgente à l'homme que la nature même :

Car la femme est un être impur de corps et d'une...
. . . . . .
L'homme a toujours besoin de caresse et d'amour,
Sa mère l'en abreuve alors qu'il vient au jour,
Et ce bras le premier l'engourdit, le balance,
Et lui donne un désir d'amour et d'indolence.
Troublé dans l'action, troublé dans le dessein,
Il rêvera partout à la chaleur du sein.
. . . . . .
Quand le combat que Dieu fit pour la créature
Et contre son semblable et contre la nature,
Force l'homme à chercher un sein où reposer,
Quand ses yeux sont en pleurs il lui faut un baiser,
Mais il n'a pas encor fini toute sa tâche,
Vient un autre combat, plus secret, traître et lâche,
Sous son bras, sur son cœur se livre celui-là;
Et, plus ou moins, la femme est toujours Dalila (2).

Mais, du moins, dans ce désastre de nos illusions, et comme du milieu même de cette révélation du néant de la vie, quelque chose ne se dégage-t-il pas, un rêve, une espérance, un motif de consolation? Non encore, pas même cela! Si l'amour n'est qu'un leurre, et si la Terre est désolée, les Cieux sont sourds, les Cieux sont muets, les Cieux sont vides, puisqu'à Celui même qui se disait son Fils, Dieu n'a rien répondu :

« Mal et doute! En un mot je puis les mettre en poudre.
Vous les avez prévus, laissez-moi vous absoudre
De les avoir permis... »
Ainsi le divin Fils parlait au divin Père...

Mais à ce cri d'angoisse, mais à cette voix qui l'implorait, l'autre, du fond de son azur immobile et dormant, n'a rien daigné répondre, ni donner par un signe la preuve qu'il existât seulement, et c'est pourquoi :

S'il est vrai qu'au jardin sacré des Écritures,
Le Fils de l'homme ait dit ce qu'on voit rapporté :
Muet, aveugle et sourd au cri des créatures,
Si le Ciel [illegible]
Le Juste opposera le dédain à l'absence,
Et ne répondra [illegible] sur [illegible] silence
Au silence éternel de la Divinité (1)!

Vers célèbres, messieurs, et justement célèbres, dont aucun pessimiste n'a retrouvé peut-être l'accent frémissant, l'accent de révolte et de sincérité, audacieux défi, cri de douleur, éloquent blasphème, au-dessus desquels il n'y a rien que quelques lignes de Pascal! Et pourquoi sont-ils si beaux, ces vers, pourquoi nous remuent-ils si profondément, sinon, parce qu'avec l'émotion désespérée de l'un des plus nobles de nos semblables, nous y sentons vibrer la voix même, et passer convulsivement le frisson de la vérité?

C'est ce que n'admettent pas les adversaires du pessimisme, et, s'efforçant ici, — comme c'est leur droit, — de combattre ou de réfuter la doctrine par ses conséquences (2), ils nous dénoncent en elle tous les dangers qu'au contraire je vois, moi, dans leur optimisme. Je vous le montrerais, messieurs, si c'en était le temps et le lieu. Oui, je vous ferais voir, je le crois, que, si nous considérons, si nous posons la vie comme bonne en soi, alors, tous tant que nous sommes, ayant tous, apportant tous en naissant les mêmes droits sur les biens de ce monde, c'est la guerre de tous contre tous que nous proclamons en principe, et le triomphe parmi les hommes de l'égoïsme et de la brutalité. « Chacun pour soi, le ciel pour tous! » Mais le ciel n'intervient jamais. Au contraire, messieurs, supposons que la vie soit mauvaise, et tâchons d'en enfoncer en nous l'inébranlable conviction. C'est alors que pour la vivre, ou pour la supporter seulement, alors, comme le troupeau qui sent venir la menace de l'orage, il nous faut nous serrer les uns contre les autres, nous aider, nous secourir, et surtout c'est alors que n'ayant d'appui qu'en nous seuls contre toutes les forces conjurées de la nature et de Dieu même, s'il existe, nous n'avons qu'à ouvrir les yeux pour mettre leur vrai prix aux biens dont nous leurre la vie.

Je vous ferais voir encore que, si nous considérons,

(1) « J'aime l'humanité, j'ai pitié d'elle, la nature est pour moi une décoration dont la durée est insolente, et sur laquelle est jetée cette passagère et sublime marionnette appelée l'homme.

L'Angleterre a cela de bon qu'on y sent partout la main de l'homme. Tant mieux. Partout ailleurs, la nature stupide nous insulte assez. » *Journal*, 1835.

(2) « O mystérieuse ressemblance des mots! Oui, amour, tu es une passion, mais passion d'un martyr, passion comme celle du Christ; passion couronnée d'épines où nulle pointe ne manque. » *Journal*, 1834.

(1) « La terre est révoltée des injustices de la création; elle dissimule par frayeur de l'éternité; mais elle s'indigne en secret contre le Dieu qui a créé le mal et la mort. Quand un contempteur des dieux paraît, comme Ajax fils d'Oïlée, le monde l'adopte et l'aime; tel est Satan, tels sont Oreste et don Juan.

Tous ceux qui luttèrent contre le ciel injuste ont eu l'admiration et l'amour secret des hommes. » *Journal*, 1834.

(2) S'il s'agit du mouvement de la terre autour du soleil, et que la science en démontre la réalité, sans doute il n'y a pas lieu d'épiloguer sur les conséquences de la démonstration, qui d'ailleurs, à l'égard de la vie pratique, sont identiquement ce qu'elles seraient si c'était le soleil qui tournât autour de la terre. Mais dès qu'il est question de « morale » ou plus généralement de « conduite », des problèmes nouveaux exigent des méthodes nouvelles, et toute doctrine, métaphysique ou purement morale, qui tend directement ou indirectement au gouvernement de la vie, se juge d'*abord* sur ses conséquences.

si nous posons la vie comme bonne en soi, alors, toutes les inégalités étant données par la nature ou instituées de Dieu, il n'y a plus parmi les hommes de pitié pour la faiblesse, ni seulement dans les sociétés de principe agissant d'amélioration. Dieu a bien fait ce qu'il a fait; ce n'est pas à nous de contrarier ses desseins; et quand nous l'essayerions, comment y réussirions-nous? Mais, au contraire, supposons que la vie soit mauvaise, mauvaise en soi, radicalement mauvaise. C'est alors que nous ne saurions avoir en tout temps, en tout lieu, de préoccupation plus urgente, ni proposer de plus noble but à nos efforts que de l'améliorer, de la perfectionner sans cesse, que de diminuer la somme des maux qui la déshonorent, et que de compenser, par une équitable distribution de la justice, ce que l'inégalité naturelle a de moins émouvant encore pour la sensibilité que de monstrueux pour l'intelligence.

Et je vous ferais voir enfin que si nous considérons, si nous posons la vie comme bonne en soi, alors, étant son objet ou sa fin à elle-même, comme elle l'est pour la brute, toutes les parties hautes en sont immédiatement retranchées, l'idéal rabaissé pour ainsi dire au ras de terre, et les fonctions réduites à la propagation de l'espèce et à la conservation de l'individu. Manger et boire, dormir et se reproduire, tel est pour l'optimiste le véritable objet de la vie. Mais, au contraire, supposons que la vie soit mauvaise. Alors, messieurs, non contents de chercher à l'améliorer par la science, nous essayons encore de la tromper, si je puis ainsi dire, et de là voyez-vous ce qui sort? C'est l'art, c'est la philosophie, ce sont les religions, c'est tout ce qui dans le cours de sa longue histoire a distingué l'homme de l'animal, c'est enfin dans le présent et dans l'avenir, comme dans le passé, tout ce qui communique à la vie une valeur et un prix qu'elle n'a pas d'elle-même (1). Voilà, messieurs, ce que je vous ferais voir si j'en avais le temps; — et pour preuve que je ne me tromperais pas, il me suffirait encore, sans invoquer d'autre témoignage, que c'est ce que Vigny a vu dans le pessimisme.

Convaincu que la vie est mauvaise, croyez-vous, en effet, qu'il ait désespéré d'abord, et qu'il se soit comme enfermé dans cette espèce d'indolence ou de lâche inertie qu'on nous oppose toujours comme une conséquence nécessaire de la doctrine? Non; ce découragement n'est pas d'un pessimiste; mais à la cruauté de la nature ou de Dieu, il a répondu d'abord par le calme hautain de la résignation stoïque :

A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,
Seul le silence est grand; tout le reste est faiblesse.
— Ah! je t'ai bien compris, sauvage voyageur,
Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur!
Il disait : « Si tu peux, fais que ton âme arrive,
A force de rester studieuse et pensive
Jusqu'à ce haut degré de force et de fierté,
Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.
Gémir, pleurer, prier, est également lâche!
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche,
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,
Puis après, comme moi, souffre et meurs sans parler (1).

Mais il ne s'en est pas tenu là! Aucun pessimiste, messieurs, ne s'en est tenu là, depuis Çakya-Mouni jusqu'à Schopenhauer, et, parce qu'en vain le chercherez-vous, vous n'en trouverez pas un qui n'ait fait sa tâche, de développer en lui toutes les forces ou, pour ainsi parler, de bander tous les ressorts de la volonté, c'est pour cela que Vigny, comme eux tous, du point de vue de la résignation égoïste, s'est élevé promptement à celui de la solidarité qui lie tous les hommes entre eux, du fait ou du titre de leur misère même, et selon sa belle expression, — car c'est lui qui s'en est servi le premier, — jusqu'au sentiment de la « majesté des souffrances humaines ».

J'aime la majesté des souffrances humaines,

a-t-il dit; et dans son *Journal :*

Vingt fois par heure je me dis : Ceux que j'aime sont-ils contents? Je pense à celui-ci, à celle-ci que j'aime, *à telle personne qui pleure*, et vingt fois par heure je fais le tour de mon cœur.

Ou encore :

Il m'est arrivé de passer des jours et des nuits à me tourmenter extrêmement de ce que devaient souffrir les personnes qui ne m'étaient intimes, et que je n'aimais pas particulièrement. Mais un instinct involontaire me forçait à leur faire du bien sans le leur laisser connaître. C'était l'enthousiasme de la pitié, la passion de la bonté que je sentais en mon cœur (2).

(1) Comme il y a plusieurs manières de fonder, de comprendre et de développer le pessimisme, dont aucune, à ce que je crois, n'est tenue de se soumettre aux autres, je rappellerai que j'ai plusieurs fois touché la question. Voyez dans la *Revue : les Causes du pessimisme*; 30 janvier 1886; dans mes *Questions de critique : la Philosophie de Schopenhauer*; et dans mes *Essais sur la littérature contemporaine : les Conséquences du pessimisme.*

(1) « Je pense qu'il y a des cas où la dissipation est coupable. Il est mal et lâche de chercher à se distraire d'une noble douleur pour ne pas souffrir autant. Il faut y réfléchir et s'enferrer courageusement dans cette épée. » *Journal*, 1835.

(2) « *Cinq-Mars*, *Stello*, *Servitude et Grandeur militaires*, sont les chants d'une sorte de poème épique sur la désillusion; mais ce ne sera que des choses sociales et fausses que je ferai perdre et que je foulerai aux pieds les illusions; j'élèverai sur ces débris, sur cette poussière, la sainte beauté de l'enthousiasme, de l'amour, de l'honneur, de la bonté, la miséricordieuse et universelle indulgence qui remet toutes les fautes, et d'autant plus étendue que l'intelligence est plus grande. » *Journal*, 1833; et encore :

« J'aime la majesté des souffrances humaines.

Ce vers est le sens de tous mes poèmes philosophiques. » *Journal*, 1844.

Non, assurément, comme le fait observer l'un de ses plus récents biographes, M. Maurice Paléologue, non, ce n'est plus là, messieurs, le pessimisme des « René, des Manfred et des Stenio romantiques », si, d'ailleurs, les Stenio, les Manfred, les René, — car j'en doute, — ont jamais mérité le nom de pessimistes; ou plutôt, si je me suis bien expliqué, si vous m'avez compris, c'est précisément le contraire. Ayons pitié les uns des autres, voilà le cri qui s'échappe du cœur de Vigny! Ne croyons pas que nos maux soient uniques, et ne nous en faisons pas comme une aristocratie de souffrance; mais plutôt sachons qu'ils participent de l'humaine misère, et soulageons-les de la seule manière qui soit véritablement efficace, en en attaquant la racine chez les autres. Ayons confiance en nous pour cela! Le passé de l'humanité nous est garant de son avenir. Si la nature nous écrase, nous savons qu'elle nous écrase, comme disait Pascal, et elle ne le sait pas; mais elle ne nous écrasera pas toujours; nous trouverons les moyens de lui résister; et si Dieu nous abandonne, nous saurons nous passer de lui! Triste et fière à la fois, stoïque et pourtant consolante, c'est la philosophie que Vigny a exprimée dans *la Bouteille à la mer*, l'une de ses dernières pièces :

Un soir enfin, les vents qui soufflent des Florides
L'entraînent vers la France et ses bords pluvieux.
Un pêcheur, accroupi sous des rochers arides,
Tire dans ses filets le flacon précieux.
Il court, cherche un savant, et lui montre sa prise,
Et, sans oser l'ouvrir, demande qu'on lui dise
Quel est cet élixir noir et mystérieux?

Quel est cet élixir, pêcheur? C'est la science,
C'est l'élixir divin que boivent les esprits,
Trésor de la pensée et de l'expérience;
Et si tes lourds filets, ô pêcheur, avaient pris
L'or qui toujours serpente aux veines du Mexique,
Les diamants de l'Inde et les perles d'Afrique,
Ton labeur de ce jour aurait eu moins de prix!

Souvenir éternel! Gloire à la découverte
Dans l'homme ou la nature, égaux en profondeur;
Dans le juste et le bien, source à peine entr'ouverte;
Dont l'art inépuisable, abîme de splendeur!
Qu'importe oubli, morsure, injustice insensée,
Glaces et tourbillons de notre traversée!
Sur la pierre des morts croît l'arbre de grandeur (1)!

Ces vers sont datés de 1854, et quelques années plus tard, en 1863, six mois à peine avant sa mort, c'était presque dans les mêmes termes qu'il rédigeait ce que l'on pourrait appeler son testament philosophique :

Ton règne est arrivé, pur Esprit, roi du monde.
Quand ton aile d'azur dans la nuit nous surprit,
Déesse de nos mœurs, la Guerre vagabonde
Régnait sur nos aïeux. Aujourd'hui c'est l'Écrit;
L'Écrit universel, parfois impérissable,
Que tu graves au marbre ou traîne sur le sable,
Colombe au bec d'airain, visible Saint-Esprit?

Et il ajoutait, vous vous le rappelez sans doute :

Jeune postérité d'un vivant qui vous aime,
Mes traits dans vos regards ne sont pas effacés;
Je peux en ce miroir me connaître moi-même,
Juge toujours nouveau de mes travaux passés!
Flots d'amis renaissants! Puissent mes destinées
Vous amener à moi, de dix en dix années,
Attentifs à mon œuvre, et pour moi c'est assez!

C'est qu'il sentait, enfin, le grand public venir à lui. Tout autour de lui, nous aurons prochainement l'occasion de le dire, il voyait maintenant triompher ses idées. Ce que le romantisme avait perdu d'influence ou d'autorité, c'était lui, c'était son pessimisme qui l'avait gagné. Une génération nouvelle était née qui le comprenait, ou plutôt qui le préférait. Et de son vivant même, il connaissait cette satisfaction, la plus orgueilleuse assurément que puisse éprouver l'artiste ou le poète, de se sentir entrer dans la postérité.

Grâce, en effet, à ce mouvement général des esprits dont j'essayais l'autre jour de vous donner une idée trop sommaire, grâce à la faveur croissante et comme à la sourde complicité de l'opinion, il avait, rien qu'en demeurant fidèle à ses débuts, et pour ainsi dire en se développant silencieusement dans son sens, accompli trois grandes choses. Cette religion de la souffrance humaine que Lamennais, que George Sand, qu'Auguste Comte avaient sans doute pressentie, mais qui manquait encore, chez ce dernier même, d'une base philosophique assez solide, assez résistante, et qui n'était chez les autres qu'une aspiration un peu confuse encore, une suggestion de l'instinct plutôt qu'une croyance de la raison, et non pas tant une doctrine liée qu'un mouvement généreux de la sensibilité, Vigny, dans son pessimisme, en avait trouvé, lui, la justification métaphysique et l'inébranlable fondement. C'est qu'il était ce que l'on appelle de nos jours un *penseur*, et, à cet égard, messieurs, après ses *Poésies* si nous feuilletions son *Journal*, je vous y montrerais presque à chaque page, de ces idées, dont la portée lointaine ferait honneur à l'invention de plus d'un philosophe (1). Disons le mot : l'auteur des *Destinées*

(1) Consolons-nous de tout par la pensée que nous jouissons de notre pensée même, et que, cette jouissance, rien ne peut nous la ravir. » *Journal*, 1834.

Cette pensée, je l'ai dit ailleurs, et montré, n'est pas la seule du *Journal* d'Alfred de Vigny qu'on pourrait rapprocher de celles de Pascal.

(1) Voici, par exemple, une observation physio-psychologique singulièrement profonde : « Le tempérament ardent, c'est l'imagination des corps. » En voici une de l'ordre politique : « Il n'y a plus dans notre organisation toute démocratique et républicaine, depuis 1793, qu'une forme qui convienne : c'est une république avec une aristocratie d'intelligence et de richesse élégante. » Voyez encore, dans l'ordre philosophique, sous l'année 1843, le remarquable fragment intitulé : *Croyance ou Religion*.

est de la famille de l'auteur des *Pensées ;* et c'est pourquoi je suis étonné que, parmi les théoriciens du pessimisme, on ne lui ait pas fait encore sa place à côté de Schopenhauer et de Leopardi. S'il n'est pas plus sincère que le premier, — dont nos beaux esprits peuvent s'amuser, s'ils le veulent, mais en qui, pour moi, je persiste à voir l'une des grandes intelligences de notre siècle, et l'un des maîtres de la pensée contemporaine, — Vigny l'est d'une autre manière, où se mêle peut-être un moindre désir d'étonner, il l'est d'une manière moins humoristique, et partant plus grave, plus sérieuse. Mais pour Leopardi, c'est à celui-là, vous le savez, que la vie a été trop dure pour que son pessimisme ne soit pas suspect d'être un effet en lui de sa condition personnelle. Vigny, plus froid, avait quelque chose de plus imposant. Il ne serait donc pas l'auteur de *la Colère de Samson* et de *la Maison du berger*, qu'il faudrait compter encore avec lui dans l'histoire des idées, et, messieurs, de tous nos romantiques, s'il est le seul dont on en puisse dire autant, le moment n'est-il pas venu de le mettre à son rang?

Son rôle n'a guère été moins considérable comme poète, si, de 1840 à 1850 à peu près (1), il a non seulement interrompu le courant romantique, ce qui serait déjà sans doute un signe de force, mais encore s'il l'a obligé de prendre une direction nouvelle. Il a dégagé la poésie de l'expression du Moi. Il l'a rendue, messieurs, à ce calme et à cette sérénité de la forme qui sont l'une des conditions de l'art même, si la passion, la vraie passion, mais la tragédie surtout et le mélodrame étant exceptionnels dans la vie, ils ne sauraient donc faire la matière habituelle de l'art, ni surtout en remplir la notion. Non seulement les romantiques n'avaient chanté qu'eux-mêmes, eux toujours, eux seulement, mais à vrai dire, et plutôt qu'ils n'avaient chanté leurs infortunes, ils les avaient vociférées. Poings fermés et crispés, bras tendus vers le ciel, campés en statues du désespoir et de la frénésie sur le piédestal qu'ils s'étaient à eux-mêmes dressé, ce n'était pas seulement avec l'éloquence, mais c'était avec la déclamation même qu'ils avaient trop souvent confondu la poésie. Vigny les a rappelés à la dignité du calme, et en faisant rentrer la poésie dans le demi-jour du sanctuaire, il lui a rendu quelque chose de cette indécision du contour et de ce charme du mystère qui font une partie de sa définition.

Nulle rhétorique, en effet, chez lui, non pas même où l'on en voudrait, et, j'ose le dire, où il en faudrait, pour le mieux comprendre et pour le mieux sentir. Car la rhétorique, j'entends la bonne rhétorique, celle qui consiste à ne rien épargner de ce qu'il faut pour communiquer à ses lecteurs ou à ses auditeurs ses idées et ses émotions, cette rhétorique a sa raison d'être, et nous aurions tort de la dédaigner. On ne remue pas les passions avec des raisonnements, et « les passions seules intéressent les hommes, toujours agités par des passions », c'est Vigny qui l'a dit lui-même, si d'ailleurs il n'y a que rarement réussi. Mais, d'autre part, il y a gagné qu'au lieu d'être une « dilution », si je puis ainsi dire, sa poésie est une « quintessence », quelque chose de concentré, de subtil et de pénétrant, un de ces extraits puissants, longuement, lentement élaborés, dont une seule goutte suffit pour épurer et renouveler autour d'eux l'atmosphère. Je songe, messieurs, en vous disant ceci, à ces vers d'*Éloa*, par exemple :

Je suis celui qu'on aime et qu'on ne connaît pas.
Sur l'homme j'ai fondé mon empire de flamme
Dans les désirs du corps, dans les rêves de l'âme,
Dans les liens du corps, attraits mystérieux,
Dans les trésors du sang, dans les regards des yeux.
. . . . . .
Je suis le Roi secret des secrètes amours.
. . . . . .
J'ai pris au Créateur sa faible créature;
Nous avons, malgré lui, partagé la nature,
Je le laisse, orgueilleux des bruits du jour vermeil,
Cacher des astres d'or sous l'éclat d'un soleil;
Moi, j'ai l'ombre muette, et je donne à la terre
La volupté des soirs et les biens du mystère.

Il est plein, vous le savez, de ces vers délicats et profonds, vers de philosophe et vers de poète, voluptueux et mélancoliques, sentis et pensés, dont l'insensible vibration, doucement continuée, se propage et se communique jusqu'à ce lieu secret de l'âme où dort la source des larmes vaines :

Mais toi, ne veux-tu pas, voyageuse indolente,
Rêver sur mon épaule en y posant ton front?
Viens du paisible seuil de la maison roulante
Voir ceux qui sont passés, et ceux qui passeront :
Tous les tableaux humains qu'un esprit pur m'apporte
S'animeront pour toi, quand, devant notre porte,
Les grands pays muets longuement s'étendront.

Nous marcherons ainsi, ne laissant que notre ombre,
Sur cette terre ingrate où les morts ont passé;
Nous nous parlerons d'eux, à l'heure où tout est sombre,
Où tu te plais à suivre un chemin effacé,
A rêver, appuyée aux branches incertaines,
Pleurant, comme Diane au bord de ses fontaines,
Ton amour taciturne et toujours menacé.

Profondeur dans la discrétion, élégance dans la mélancolie, passion dans le mystère, en vérité, je ne sais, messieurs, par quelles expressions caractériser le charme de ces vers, mais je ne connais rien avant eux, dans notre langue au moins, qu'on leur puisse com-

(1) *Les Destinées* n'ont été réunies en volume qu'après la mort de l'auteur, en 1864, mais tous les poètes connaissaient depuis vingt ans alors la plupart des pièces qui les composent, publiées sous les dates suivantes dans la *Revue des Deux Mondes : la Sauvage*, 15 janvier 1843; *la Mort du loup*, 1er février 1842; *la Flûte*, 15 mars 1843; *le Mont des Oliviers*, 1er juin 1843; *la Maison du berger*, 15 juillet 1844; et enfin, dix ans plus tard : *la Bouteille à la mer*, 1er février 1854.

parer, rien qui diffère davantage de l'éclat habituel de la poésie romantique, ni rien non plus, nous le verrons, qui ait séduit davantage, à plus juste titre, les admirateurs, les disciples et les imitateurs d'Alfred de Vigny.

Aussi ne nous étonnerons-nous pas que, dans notre poésie contemporaine, ce soit encore lui, Vigny, qui ait le premier rétabli les droits du symbole. « Mettre en scène une pensée épique ou philosophique ou dramatique », c'est le but qu'il s'était proposé de bonne heure ; et, s'il y a d'ailleurs échoué quelquefois, vous savez, dans *la Maison du berger*, dans *la Mort du loup*, dans *le Mont des Oliviers*, dans *la Colère de Samson*, dans *la Bouteille à la mer*, comment il y a réussi. Nous aurons prochainement à nous expliquer sur le symbolisme, et je renvoie à ce moment d'en parler avec plus de détail. Vigny n'est pas ici le seul précurseur, et nos symbolistes contemporains ont eu, vous le savez, d'autres maîtres aussi que lui. Mais ce que je veux, et ce qu'il convient de noter dès à présent, c'est l'originalité des poèmes de Vigny en tant que poèmes, en tant que compositions achevées, qui ont leur commencement, leur milieu, leur fin, qui ne sont point livrées au hasard de l'inspiration, qui ont en elles-mêmes les raisons de leur développement (1).

Supposons en effet, messieurs, — car je n'ai pas fait le compte — supposons que *le Lac*, par exemple, ait une cinquantaine de vers, et que le *Souvenir* de Musset en ait cent. Pourquoi cinquante et pourquoi cent? Pourquoi pas deux cents ou trois cents? Je vous défie bien de me le dire, comme aussi la raison que Musset ou Lamartine ont eue de s'arrêter. Si le *Souvenir* avait vingt-cinq ou trente vers de moins, en serait-il moins tout ce qu'il est? Non, sans doute; puisque *le Lac* est plus court à peu près d'autant. Mais s'il en avait cinquante ou soixante de plus, ne serait-ce peut-être que du remplissage? Non encore, évidemment; puisque aussi bien *la Tristesse d'Olympio* les a. Convenons donc, ici et ailleurs, que la longueur du développement, la distribution des parties n'ont de mesure que le caprice de l'inspiration du poète, ou, si vous le voulez, la capacité de son souffle. Est-ce là peut-être un des caractères encore de la poésie personnelle et subjective? Je le croirais volontiers. N'ayant pour ainsi dire pas d'existence, ou de raison d'être, en dehors de la personnalité qu'elle exprime, cette personnalité ne reçoit donc de règles que d'elle-même, et trouve toujours en soi sa raison suffisante. Si *le Lac* n'est pas plus long, c'est qu'il n'a pas semblé qu'il dût l'être à l'amant d'Elvire, et puisque Musset a jugé qu'il ne pouvait pas se contenter à moins de tant de vers, c'est pour cela, messieurs, et uniquement pour cela, que le *Souvenir* n'est pas plus court. Je vous l'ai déjà fait observer quand je vous ai parlé, l'autre jour, de George Sand.

Il en est autrement d'Alfred de Vigny, messieurs, et comme l'on juge des justes proportions d'un édifice, d'un palais ou d'un temple, par sa destination, pareillement, ce sont ses *Poèmes* eux-mêmes dont l'idée condamne ou justifie l'importance du développement qu'il leur a donnée. *Le Mont des Oliviers*, par exemple, est trop court, et c'est là, vers le milieu du poème, qu'un peu d'éloquence ou de rhétorique même n'eût pas sans doute été pour nuire au poète (1). En revanche, *la Maison du berger*, manifestement, est trop longue de toute l'invective assez inutile et d'ailleurs mal venue que le poète y a insérée contre « le taureau de fer » :

> Sur le taureau de fer qui fume, souffle et beugle
> L'homme a monté trop tôt. Nul ne connaît encor
> Quels orages en lui porte ce rude aveugle,
> Et le gai voyageur lui livre son trésor.
> Son vieux père et ses fils, il les jette en otage
> Dans le ventre brûlant du taureau de Carthage,
> Qui les rejette en cendre aux pieds du dieu de l'or.

Il y a encore trop de ces vers chez Vigny! Mais, sans y insister, si la composition est sans doute l'un des mérites éminents du poète comme de tout artiste, et qu'elle fasse défaut à la plupart de nos romantiques, et qu'au contraire elle se « sente » chez Vigny, on ne saurait trop le louer d'en avoir réintégré la notion, et d'avoir ainsi rendu à l'art, même en dépit de ses défaillances d'exécution, un service aussi grand qu'à la poésie même, par les moyens que nous avons dit. Il a rendu le lyrisme romantique capable, si je puis ainsi dire, de porter la pensée, et il a retrouvé dans le symbole, non seulement un moyen de rendre la pensée plastique, mais encore et surtout d'en limiter l'expression à la mesure de son importance.

Toutefois, pour qu'on le vît bien, il fallait quelque chose encore. Cette préocupation d'art qu'il avait portée dans la conception des ensembles, il fallait, messieurs, qu'elle s'étendît maintenant jusqu'au détail. Ou du moins, je ne sais s'il le fallait, et je ne voudrais pas introduire trop de logique dans toute cette chronologie, mais enfin les choses se sont passées, elles allaient se passer comme s'il l'eût fallu. Après avoir rendu la poésie

(1) « La seule faculté que j'estime en moi, dit-il dans son *Journal*, est mon besoin éternel d'organisation. A peine une idée m'est venue, je lui donne, dans la même minute, sa forme et sa composition, *son organisation complète*. » C'est lui qui souligne.

(1) Voyez *le Mont des Oliviers*, des vers :

> Mal et doute! en un mot, je puis les mettre en poudre,

jusqu'au vers :

> De quels lieux il arrive, et dans quels il ira.

Mais voyez surtout, dans le *Journal* du poète, depuis *la Fornarina* jusqu'à *la Herse*, combien de sujets, par un scrupule qui l'honore, il a dû s'abstenir de traiter faute d'un peu de cette facilité, de cette fécondité verbale, et encore une fois de cette éloquence, qu'il faut bien qu'on admire et qu'on estime à son prix chez Lamartine, chez Hugo, chez Musset.

capable de porter la pensée, d'autres que l'auteur des *Destinées* allaient travailler, plus ou moins consciemment d'ailleurs, à rendre la perfection de la forme capable de traduire à son tour toute la profondeur ou toute la délicatesse de la pensée. Ils sont plusieurs qui y ont travaillé, dans le même temps à peu près que Vigny, et au premier rang d'entre eux celui que l'on appelle encore aujourd'hui quelquefois l'*impeccable* Théophile Gautier.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

(*A suivre.*)

PÈRE ET FILLE

Nouvelle (1).

VIII.

JOURNAL DE MARTHE. (*Fragment.*)

Avril.

« ... Je suis si lasse ce soir que je ne sais vraiment pourquoi je m'assieds devant ce cahier, dans lequel je n'ai rien à écrire. Je ne sais ce qui m'arrive. Je ne me reconnais plus moi-même. Je crois que l'air de Paris ne me convient pas, ni cet isolement non plus ; pas une amie, pas une âme dans laquelle verser mes ennuis, mes chagrins. Où sont mes espérances d'il y a deux mois ? Je n'ai plus de courage ni d'entrain pour rien ; mes leçons de chant me sont devenues odieuses, mes promenades me fatiguent ; je ne comprends plus mon père, il me déroute, il me fait peur. Je ne puis plus ni penser ni me souvenir ; il y a comme de grands trous dans ma mémoire ; ainsi, aujourd'hui, il s'est passé quelque chose dans l'après-midi qui m'a fait de la peine ; j'ai beaucoup pleuré, j'en suis sûre ; voilà le mouchoir encore tout humide que j'ai jeté là sur mon lit, et je ne puis plus me souvenir de rien. Je me creuse l'esprit pour savoir ce qui m'a tant chagrinée, mes yeux me font encore mal des larmes que j'ai versées, et je ne sais pas pourquoi. Et ce soir, pendant que mon père, avec beaucoup de bonté, examinait ces malheureux yeux, car rien ne lui échappe, je regardais la pendule ; l'heure était à peine passée de quelques secondes. Cela a été l'affaire d'un instant ; et lorsqu'il m'a laissée aller et que j'ai relevé la tête, l'aiguille était sur les dix minutes... Enfin, qu'est-ce qui m'arrive ? est-ce que mon esprit se dérange ? Pourquoi est-ce que je dors si mal, pourquoi ai-je de si affreux rêves, des cauchemars informes qui me laissent une impression de terreur sans que je puisse jamais les reconstituer ? A quoi bon tous ces pourquoi... je suis malade, je le crains, et il vaut mieux aller dormir que de rester là à me rendre plus malade encore... »

Le lendemain matin. — « J'ai bien dormi, par extraordinaire, et je me sens reposée et rassérénée. La journée d'hier me laisse un souvenir vague d'angoisse ; je ne veux pas y songer davantage. Il faut que je me ressaisisse moi-même, que je reprenne possession de mon énergie, de ma volonté, de tout ce moi intérieur qui me paraît détendu et flottant comme si le ressort en était brisé. Ma pauvre grand'mère qui m'avait tant recommandé de veiller sur ce trésor-là, de ne permettre à personne de mettre la main sur lui. Certes, on me laisse bien tranquille à cet égard ; mon père ne se soucie pas de ce dont il nie l'existence, et cependant j'ai le sentiment qu'il y a quelque part un ennemi invisible qui sape tout doucement les bases de ma vie morale. Que Dieu ait pitié de moi !

« Tout à l'heure, en sortant de ma chambre, j'ai rencontré Raoul dans l'antichambre ; il rentrait avec mon père et l'avait devancé, grâce à ses jambes de jeune homme. Il m'a regardée avec cette anxiété que je lis si clairement dans ses yeux et il m'a pris la main :

« — Mademoiselle Marthe, m'a-t-il dit précipitamment, je, je suis là...

« — Je le sais, ai-je répondu.

« Mon père entrait, nous nous sommes séparés. Je suis rentrée dans ma chambre. C'est bête à pleurer, ce que nous nous sommes dit... Mais, c'est égal : il est là, je le sais... »

IX.

Dès lors, suivant avec une logique impitoyable le plan qu'il s'était tracé, le docteur Desbon multiplia les essais, les expériences qui constituent la période d'entraînement ; sans hâte, en homme sûr du résultat de ses efforts, il ne négligea rien pour obtenir cette preuve tant souhaitée, et se démontrer à lui-même, et au monde entier, que le libre arbitre n'est qu'un vain mot et qu'il est toujours à la merci d'une volonté plus forte qui peut s'en emparer, le dominer, l'annihiler.

C'était une torture pour Raoul Nervin que de suivre les progrès de cette expérience ; il voyait avec terreur sur le doux visage qui lui était si cher des changements dont il connaissait trop bien la signification. Il voyait Marthe devenir de plus en plus indécise, inégale, tantôt résistant avec une sorte d'emportement aux conseils de son père, tantôt indifférente et passive comme une esclave. Il lui semblait par son silence s'associer à une sorte de crime, assister à une œuvre ténébreuse et occulte... Comme il souhaitait au fond de l'âme que son illustre maître se trompât et fût convaincu d'erreur, et que cette pauvre volonté ébranlée, cette conscience de jeune fille pût se montrer plus forte que toutes les théories du grand savant !!!...

Cependant, jusqu'à ce jour, le docteur n'avait rien

(1) Suite. — Voy. le numéro précédent.

essayé de positif, mais il avait depuis longtemps décidé l'épreuve qu'il tenterait. Le jour où Marthe, sur son ordre, chanterait la chanson détestée, rouvrirait le livre fermé, chanterait et lirait avec plaisir et satisfaction ce qui lui répugnait si fort, pour ensuite, sur un nouvel ordre de lui, reprendre sa pureté juvénile, oublier toutes ces choses vulgaires et déplaisantes, et sortir de l'épreuve sans que rien restât de l'odieux contact, ce jour-là, le docteur serait satisfait.

Lorsqu'elle lui parut suffisamment prête, il résolut d'agir; il commençait à s'apercevoir que sa santé paraissait ébranlée, et se promit à lui-même qu'une fois l'expérience faite il s'occuperait de l'état général, qui ne semblait pas bien bon.

— Affaire d'acclimatation, dit-il à Raoul qui lui avait fait observer que Mlle Marthe changeait; on ne passe pas impunément d'une vie en plein air, comme celle à laquelle elle était accoutumée, à une vie renfermée dans une grande ville. Mais ce n'est rien, et je n'en suis nullement préoccupé.

Un après-midi, donc, qu'il l'avait endormie comme il le faisait constamment sans qu'elle s'en fût jamais douté, il lui prit les mains, et du ton lent et ferme dont il « suggérait » ses ordres aux malades de l'hôpital :

— Tu vas t'éveiller, ma fille, dit-il, tu iras reprendre *Madame Bovary* là où tu l'as laissée, tu en finiras la lecture et tu en apprécieras la valeur. Ce livre est plein de talent, rien ne doit t'y déplaire.

Raoul, comme toujours, témoin muet, partagé entre son indignation, sa pitié et une sorte d'intérêt poignant, suivait, avec une anxiété qui lui coupait la respiration, les progrès de cette scène. Marthe était assise près de la fenêtre, à sa place habituelle, son ouvrage reposait sur ses genoux. En reprenant conscience d'elle-même, elle vit son père debout devant elle, qui paraissait examiner un coin du ciel. Elle soupira avec lassitude, s'agita un peu sur son siège, fit quelques points à sa tapisserie, la laissa retomber, appuya un instant son front sur les vitres et resta si tranquille qu'on eût dit, un instant, qu'elle s'était endormie.

Le docteur était retourné à sa place; lui et Raoul ne perdaient pas de vue la jeune fille, avec des sentiments bien différents; un soupir, presque un gémissement, s'échappa des lèvres de Marthe : elle se leva, traversa la chambre lentement, et, après s'être arrêtée devant le piano, avoir regardé la pendule, — comme indécise, — elle se dirigea vers la bibliothèque, prit successivement divers volumes, les ouvrit, les feuilleta, les remit en place. Enfin, elle mit la main sur celui désigné par son père et, avec un geste d'impatience, elle en fit tourner les pages comme pour chercher l'endroit où elle s'était arrêtée. Mais, à la stupéfaction du docteur, au moment où il croyait toucher à la victoire et sentait « son triomphe éclater dans ses yeux », elle referma le livre, le jeta sur un meuble près d'elle et, se retournant, vint droit à lui...

Les deux hommes furent épouvantés : était-ce bien Marthe, cette femme dont le visage subitement vieilli avait des tons de cire, dont les yeux dilatés et comme agrandis semblaient ne plus jamais devoir se refermer?... Comme à la lueur d'un éclair, le docteur la revit telle qu'elle était quelques mois auparavant, lorsqu'elle était apparue lumineuse et fraîche dans son triste intérieur, dans tout l'éclat de sa belle et robuste jeunesse...

— Mon père, dit-elle d'une voix étrangement monotone, de quoi ma mère est-elle morte?

— Ta mère! fit le docteur, avec un des sursauts les plus violents qu'il eût éprouvés de sa vie.

— De quoi ma mère est-elle morte? répéta la voix sans timbre. Elle est morte folle, n'est-ce pas?

— Je te jure que non! s'écria le docteur Desbon.

— Elle est morte folle, affirma Marthe avec une conviction douloureuse, et moi... je le deviens... Oh! père, empêchez-moi de devenir folle...

Et, avec un cri qui déchira l'air, elle roula aux pieds du docteur, en proie à une horrible crise nerveuse.

Le coup avait été rude, et il faut rendre au docteur Desbon cette justice que, bien qu'il ne crût pas à la conscience, la sienne parla haut. Lorsqu'il vit que toute sa science n'avait abouti qu'à créer dans l'organisme le mieux équilibré l'odieuse maladie qu'il passait sa vie à combattre, il fut humilié et se jura de ne pas se donner de repos qu'il n'eût réparé le mal qu'il avait fait. Là du moins il était passé maître; rien ne lui coûta pour rendre à son enfant tout ce qu'il lui avait pris. Comme, en définitive, le mal était en quelque sorte factice, la guérison ne faisait pas de doute; quelques mois suffirent à cette cure, qui fut une des plus complètes qu'eût encore opérées le docteur. Il passa l'automne à voyager avec la convalescente; pour elle, il se refit homme du monde, aimable, gai, artiste, et avec une joie dont la profondeur l'étonnait lui-même, il vit de jour en jour Marthe reprendre vie et jeunesse. Rien ne lui plut autant que de constater le retour de son indépendance d'idées, de sa volonté, de la voir en un mot rentrer en possession d'elle-même. Lorsqu'il la ramena à Paris, aucune trace extérieure ne restait de la terrible crise du printemps, et la jeune fille, qui ne s'était pas doutée du danger couru, avait absolument repris son équilibre physique et moral. Il le semblait du moins.

Depuis le jour où Raoul Nervin avait eu l'effroyable douleur de voir celle que dans le secret de son cœur il nommait sa bien-aimée, semblable un instant à l'une de ces infortunées au milieu desquelles se passait sa vie, il n'avait pas eu un instant de repos. Le chagrin, le remords de ne pas s'être mis en travers de cette œuvre criminelle, la séparation avec son silence ab-

solu, car dans les lettres que le docteur lui écrivait il n'était question que de ses travaux interrompus, sans que jamais il fût fait la moindre allusion à Marthe, tout cela faisait de sa vie un supplice. De plus, il avait conscience qu'à l'heure terrible, dans le premier moment d'affolement, il s'était jeté en avant pour la secourir, et il ne pouvait oublier la manière dont le père, avec une dignité dont il ne l'aurait pas cru capable, avait étendu ses deux bras sur sa fille comme pour la lui cacher, et lui désignant la porte avait dit : « Que personne n'entre. » Il avait compris, et il était sorti, mais il avait eu le temps d'apercevoir sur le visage du docteur Desbon une telle douleur que la rage qui lui avait donné un moment envie de le frapper était tombée soudain; et toujours, toujours, sa mémoire lui retraçait l'effroyable scène; il lui fallait faire un effort pour retrouver la douce image de Marthe telle qu'elle était auparavant, et il se demandait avec angoisse s'il s'était si bien trahi que le premier acte du père dût être à son retour de le renvoyer.

Aussi le jour où la porte de ce cabinet de travail, dans lequel il n'avait jamais manqué de venir, s'ouvrit pour livrer passage à Marthe, fraîche et souriante, suivie par le docteur Desbon, mais un docteur Desbon aussi transformé que sa fille, souriant, bon enfant, paternel, le jeune homme fut si saisi qu'il en demeura stupide.

— Vous êtes là, monsieur Raoul, dit la jeune fille avec sa grâce simple, s'avançant la main tendue. C'est gentil de vous trouver ainsi à notre retour... Mais vous avez été malade, s'écria-t-elle, changeant soudain de ton, très malade, même...

— Moi, nullement, balbutia le jeune homme en se hâtant de saluer son maître. Quelle bonne surprise de vous voir revenus!

— Le fait est que l'été ne vous a pas réussi, dit celui-ci en jetant un coup d'œil sur son secrétaire ; et il ajouta avec une intention malicieuse : C'est mon absence qui vous a fait maigrir à ce point?

Raoul s'empressa de détourner l'attention du docteur Desbon de son humble personne sur des sujets qui le captivaient davantage, et quelques instants plus tard celui-ci, plongé dans l'examen de tout ce qui s'était amoncelé sur son bureau, semblait n'avoir jamais bougé de sa place. En se retournant, après lui avoir montré divers papiers, le jeune homme rencontra le regard inquiet et pensif de la jeune fille, qui était restée debout, et alors il osa lui aussi la regarder. Ce ne fut qu'un instant, mais lorsque Marthe sortit de la chambre elle était un peu pâle, et elle entendait dans le fond de son cœur comme une voix nouvelle lui disant ce que personne encore ne lui avait dit.

X.

Le docteur Desbon achevait la lecture d'un volumineux manuscrit copié tout entier de la main de Raoul. C'était le fruit de longues années de recherches, d'observations et d'un travail consciencieux. Il relut deux fois les dernières pages, puis, les jetant sur la table où elles s'éparpillèrent à l'envi, il se leva et se mit à arpenter la chambre d'un air absorbé.

— Eh bien, maître, êtes-vous satisfait? demanda Raoul.

— De ça? interrogea le docteur en indiquant du doigt les feuilles éparses... Travail nul : c'est à refaire.

Le pauvre copiste le regarda avec une surprise mêlée d'effroi.

— Ma conclusion pèche par la base; elle ne repose que sur une hypothèse, autant dire sur rien. L'objection que vous m'avez faite une fois reste entière. Quel est mon but, en effet? De montrer que la science ne se limite pas dans les bornes étroites où jusqu'à présent on a voulu l'enfermer ; qu'elle peut étendre indéfiniment son champ de travail et de conquête, et que la nôtre en particulier, la *mienne*, ne doit pas se contenter de guérir quelques malades et d'opérer sur de pauvres fous, mais qu'en réalité rien de ce qui est humain ne lui échappe, et que ces rouages infiniment délicats qui font agir la machine humaine et dont on prétend attribuer la direction à je ne sais quel être occulte n'obéissent en réalité qu'à des lois purement physiques, instinctives, auxquelles ils sont fatalement soumis au même titre que le reste de l'organisme. Je veux leur montrer, à ces spiritualistes si fiers de l'indépendance de leur âme, de leur conscience, de leur pensée, que je tiens, moi, de par ma science, tout cela dans ma main, qu'il m'appartient de le leur prendre et de le leur rendre, et qu'ils sont doublement insensés, eux, ces sages, en se réclamant d'origine divine et en prétendant imposer à leurs compagnons de misère et de servitude ces absurdes doctrines de responsabilité, de justice, de liberté ; l'homme un être libre, allons donc!

— Et dire, continua le docteur avec une sorte d'emportement, que cette conviction je l'ai là, — et il se frappait le front, — et que je ne puis la faire partager à d'autres, faute d'une preuve, d'une expérience sérieuse, loyale...

— *Une* ne suffirait pas, dit Raoul ; on vous objecterait qu'une exception ne prouve rien.

— Mais une fois que j'aurais trouvé le moyen de la faire, cette expérience, quand j'aurais montré qu'elle est sans danger pour le sujet, on pourrait la renouveler.

— Malheureusement, un premier essai n'a que trop prouvé le contraire.

— Vous venez de me dire vous-même qu'une seule expérience ne prouve rien. J'ai peut-être voulu aller

trop vite. D'ailleurs, ce travail-là ne serait pas perdu ; il constitue un précédent et permettrait d'agir du premier coup sans fatigue préalable, avec un organisme en bon état et des nerfs parfaitement tranquilles.

— Maître, dit Raoul, qui était devenu livide, vous ne songez pourtant pas à recommencer.

Il parlait d'une voix basse, presque menaçante. Le docteur s'arrêta et le regarda.

— Hein? vous vous oubliez, je crois, mon cher; j'entends être maître chez moi et je ne reconnais à personne le droit d'intervenir dans ce qu'il me semble bon de faire.

Le jeune homme se tut, sentant la nécessité de rester près de Marthe, de voir à tout prix ce que son père allait faire d'elle ; il s'inclina en signe de soumission, et l'on entendit craquer les phalanges de ses doigts, qu'il tordait dans une angoisse dont rien ne devait paraître au dehors.

Et le docteur Desbon recommença, avec des précautions infinies, pour ne pas éveiller les soupçons de la jeune fille, évitant de la contrarier en rien pour ne pas ébranler son système nerveux, la soignant, la surveillant avec tant de tendresse, que Marthe parfois en avait les larmes aux yeux. Mais pour Raoul, habitué aux expériences journalières, il n'était que trop évident que la pauvre fille subissait de plus en plus de nouveau l'influence magnétique du père. Un seul de ses regards suffisait pour l'endormir, son attouchement, un souffle léger la réveillait. Mais, par un phénomène qui déroutait, et, bien qu'il en fût exaspéré, intéressait cependant le docteur, elle obéissait mal, et toujours avec des retours de volonté qui rendaient l'expérience incomplète et la thèse paternelle boiteuse. Malgré toutes les précautions prises, quelques-uns des fâcheux symptômes de l'année précédente reparurent, de nouveau l'idée fixe de la folie lui revint.

— Je crois que je vais encore être malade, dit-elle un jour.

— Bah ! dit le père, c'est un peu l'influence du printemps. D'ailleurs, si tu es malade, ma fille, je te guérirai. Pour le moment, va te promener, et chasse-moi tous ces papillons noirs.

Et en lui-même le docteur se dit : « Je tenterai ce soir une épreuve décisive, et si j'échoue, eh bien, je lui laisserai un temps de repos assez long pour qu'elle reprenne son équilibre. »

Il n'avait pas eu le courage de dire : « J'y renoncerai. »

ESPER.

(*A suivre.*)

A PROPOS DES ÉLECTIONS MUNICIPALES

Lettres d'un parlementaire (1).

XII.

Le scrutin de dimanche a été une victoire pour le Conseil municipal sortant. Au premier tour, 42 candidats on été élus, et ces 42 candidats avaient fait partie de l'ancien Conseil. Il y a 38 ballottages, et à peu près partout c'est le conseiller sortant, ou, à son défaut, un candidat de même nuance, qui arrive en tête de liste. Le parlement au petit pied qui siège à l'Hôtel de Ville sera demain ce qu'il était hier. Cela veut-il dire que la population parisienne approuve en bloc la tenue du Conseil municipal, ses taquineries administratives, et surtout cette tendance à forcer son personnage et à faire échec aux pouvoirs publics? Pas le moins du monde. La vérité est que les questions générales tiennent de moins en moins de place dans l'esprit des électeurs. On n'a pas voté, dimanche dernier, sur des principes; on a voté sur des hommes. Les électeurs, quand ils ont donné leurs voix au conseiller sortant quel qu'il fût, — radical ou modéré, conservateur ou socialiste, — ont déclaré par là que ce conseiller, pendant les trois années de son mandat, s'était occupé consciencieusement des intérêts de leur quartier, des intérêts de leur rue. Avec l'émiettement du vote tel qu'il existe à Paris, les élections communales ont de plus en plus le caractère particulariste. C'est la force du Conseil municipal au point de vue électoral ; c'est sa faiblesse au point de vue administratif.

Pour administrer comme pour gouverner, il faut un programme; dans une assemblée municipale aussi bien que dans une assemblée politique, une majorité est nécessaire. Avec l'élection par quartiers, ni majorité, ni programme. Les élus parlent au nom de la Chaussée-d'Antin ou des Champs-Élysées, au nom du Gros-Caillou, au nom des Batignolles : ils ne parlent pas au nom de Paris. Tous les quartiers sont représentés; mais qui donc représente cette ville de trois millions d'âmes, qui a ses besoins, ses organes, sa vie propre, son unité administrative et morale? Un écrivain dont je ne partage pas toujours les opinions, mais dont j'aime toujours la raison ferme et indépendante, M. Francis Magnard, disait le matin même de l'élection : « Le Conseil municipal de demain comptera de respectables pères de famille, de braves gens, en dehors de leurs fâcheuses opinions; mais il est clair que si l'on jugeait Paris d'après ces échantillons, la capitale de la France ne serait qu'une immense sous-préfecture. » Au lieu d'une immense sous-préfecture, disons, si vous voulez,

(1) Suite. — Voy. les numéros des 21, 28 janvier, 4, 11, 18, 25 février, 4, 18, 25 mars, 1er et 8 avril.

quatre-vingts sous-préfectures juxtaposées. A qui, à quoi faut-il s'en prendre? A cette absurdité du vote par quartiers.

Supposez un étranger, ne sachant rien des choses de Paris, à qui l'on dit qu'il y a 80 quartiers, et que chacun de ces quartiers nomme un conseiller municipal. Il pensera tout naturellement que, pour diviser la ville, on a tenu compte de la population, et que tous les conseillers représentent à peu près le même nombre d'électeurs. Quelle ne sera pas sa surprise en apprenant que certains quartiers ont plus de 10 000 électeurs, que celui de Clignancourt en compte 20 045 à lui seul, tandis qu'il y a à peine 2000 électeurs dans d'autres quartiers! Il ne s'agit pas de discuter si cette inégalité profite à tel parti ou à tel autre : il faut reconnaître que la division par quartiers ne répond à aucune réalité, et qu'avec un tel système électoral le Conseil municipal ne représente pas la moyenne de la population.

Et maintenant promenez ce même étranger à travers les rues, la veille de l'élection ; faites-lui lire les affiches des candidats. En voici un qui demande le percement d'une rue ; cet autre souhaite le prolongement d'un boulevard ; un troisième voudrait que tout son quartier fût pavé en bois ; un quatrième promet aux électeurs une construction, à moins qu'il ne leur promette une démolition. Le particularisme municipal s'étale sur les murs. Les élections se font sur des questions locales. Les dépenses de voirie, les grands travaux publics ne sont plus discutés au point de vue de la ville, mais au point de vue de tel ou tel quartier : l'électeur dit *oui* ou *non*, suivant qu'il habite de ce côté de la rue ou de l'autre. Le plus populaire des conseillers, le mieux assuré de sa réélection, sera celui qui aura le plus énergiquement défendu les intérêts d'un quartier et qui, au profit de ce quartier, aura pratiqué la plus large entaille dans le budget municipal. Auteuil trouve qu'on donne trop à Bercy, le Palais-Royal veut rogner la part des Épinettes. Par la force des choses, chacun plaide *pro domo*. Traduisez : pour son quartier. Le Conseil municipal représente le total de quatre-vingts intérêts locaux : il ne représente par l'intérêt général.

Et s'il ne représente la moyenne, ni comme population, ni comme intérêts, le Conseil municipal représente-t-il du moins la moyenne des opinions? Je n'ignore pas ce qu'on répète tous les jours, à savoir que le Conseil municipal n'est pas une assemblée politique : j'en demeure d'accord, et je suis de ceux qui estiment que moins on fera de politique à l'Hôtel de Ville, mieux cela vaudra. Il y a cependant deux choses que l'électeur ne peut pas oublier quand il jette son bulletin dans l'urne : c'est, d'abord, que le conseiller municipal, à un jour donné, se transforme en électeur sénatorial : c'est, ensuite, que l'idée que chacun se fait de la meilleure manière d'administrer dépend en grande partie de ses opinions politiques, et que, par exemple, la conception municipale d'un radical ne ressemblera pas à celle d'un modéré. Aussi doit-on souhaiter que le Conseil municipal, comme toute assemblée élue, représente la moyenne des opinions. « Rien de plus juste, nous répondent les partisans du vote par quartiers; mais ce résultat, nous l'avons avec le système actuel. Si une opinion l'emporte dans un quartier, l'opinion contraire est victorieuse dans le quartier voisin ; les minorités non représentées se compensent. Qu'avez-vous à dire à cela? » Nous disons qu'en fait, les opinions ne sont pas exactement représentées; et notre meilleur argument, nous le trouvons dans le chiffre des abstentions. Dimanche dernier, sur 500,000 électeurs inscrits, 140,000 se sont abstenus. Faites la part des absents, la part des indifférents; faites-la aussi large que vous voudrez; il restera toujours un nombre considérable d'électeurs qui se disent : « A quoi bon me déranger? Dans mon quartier, le candidat pour lequel je voterais est battu d'avance. » Il en sera ainsi tant que le système électoral ne sera pas changé. Là où l'élection a lieu au premier tour, l'élu, le plus souvent, ne représente pas la moitié des électeurs inscrits; là où il y a ballottage, il n'en représente quelquefois pas le tiers. Et l'on arrive à cette conclusion, que la moyenne des opinions n'est pas mieux représentée que la moyenne de la population ou la moyenne des intérêts.

Et le remède? dira-t-on. Il est bien simple. Ce remède, nos voisins les Suisses l'ont trouvé : c'est la représentation proportionnelle, qui est appliquée aux élections municipales dans plusieurs cantons et qui partout a donné d'excellents résultats. On connaît le système : au lieu de voter pour un candidat, l'électeur vote pour une liste; les sièges dans l'assemblée municipale sont répartis entre les candidats des diverses listes, au prorata des voix obtenues. Il est clair qu'on ne peut demander à l'électeur parisien d'écrire 80 noms sur son bulletin de vote; mais rien n'empêcherait de diviser Paris en circonscriptions électorales, qui nommeraient chacune 10 ou 12 conseillers municipaux. Assurez aux différentes opinions une représentation proportionnelle, et vous aurez un Conseil municipal qui sera l'image exacte du corps électoral. En est-il ainsi avec le système actuel? Évidemment non. La meilleure preuve en est dans les progrès qu'a faits, depuis quelque temps, l'idée du referendum municipal. Demander, comme on le fait tous les jours, que les questions d'intérêt général soient soumises au vote populaire, c'est reconnaître que si chaque conseiller représente l'opinion dominante de son quartier, le Conseil municipal, dans son ensemble, ne représente pas la moyenne des opinions; sans quoi le referendum n'aurait pas de raison d'être.

A l'heure qu'il est, la question municipale est discutée en Suisse, en Belgique, comme en France. Les uns demandent l'appel au peuple; les autres, dont

nous sommes, proposent de modifier le système électoral dans le sens d'une représentation plus exacte. Voilà deux solutions. Il n'y en a pas une troisième. Referendum ou représentation proportionnelle, — il faut choisir.

PAUL LAFFITTE.

(*A suivre.*)

THEATRES

GYMNASE : *l'Homme à l'oreille cassée*, conte en trois actes et deux époques, de MM. Pierre Decourcelle et Antony Mars. — ODÉON : *l'Héritage de M. Plumet*, comédie en trois actes, de Théodore Barrière et Ernest Capendu.

Vous savez par les journaux que la nouvelle pièce du Gymnase a été favorablement accueillie par le public; la critique, dans son ensemble, s'est montrée très bienveillante : et vous avez pu lire la lettre que M. Koning a adressée à notre maître M. Sarcey. Elle est bien amusante, cette lettre, venant au moment où elle est venue, bien amusante et bien significative, et, si j'en avais le temps, je m'amuserais à analyser le singulier état d'esprit qu'elle traduit. Mais c'est de la pièce que j'ai à vous parler aujourd'hui. J'ai constaté qu'elle s'annonçait comme un succès; j'en suis ravi pour les auteurs, pour le théâtre et pour les interprètes. Mais je dois, — puisque je suis ici pour dire mon opinion, — je dois avouer que je n'y ai pas pris un bien vif plaisir. Et voici pourquoi.

J'ai trop souvent tenté de vous expliquer la difficulté qu'il y a à faire une bonne pièce avec un roman pour y revenir aujourd'hui. Vous savez en quoi consiste cette difficulté : en ceci, par exemple, que l'impression donnée par le roman, par cela seul qu'elle est la première, sera toujours plus forte que celle que pourra nous donner la pièce. Je sais bien qu'en bonne justice, pour juger une pièce, il faut faire abstraction du roman; mais, d'autre part, cette abstraction me paraît presque impossible. Je ne puis, uniquement parce que je le voudrais, oublier une histoire qui m'a été contée et la manière dont elle l'a été. Et, pour un roman tel que l'*Homme à l'oreille cassée*, cela me paraît tout à fait impossible; bien plus, c'est si bien une histoire fantastique, et les personnages sont, par suite, si peu réels, que, pour que je m'intéresse à eux, il est absolument nécessaire que je sache déjà à peu près ce qu'ils vont faire. Or, dans le roman d'About, si vous mettez à part certains couplets d'une verve qui, je l'avoue, me paraît un peu émoussée, l'intérêt, l'amusement ne commence qu'au réveil de Fougas, et à son premier cri, d'un si joli comique, du reste : « Garçon, l'Annuaire!... » Le reste, le début du roman, est sans intérêt, — j'entends sans intérêt dramatique, — et les qualités qu'on y pourrait trouver devaient forcément disparaître au théâtre.

Voyez, en effet, la pièce.

Deux actes sur trois sont employés à l'exposition. L'exposition de quoi? Non d'un caractère, puisque le personnage de Fougas n'a pas de caractère, étant un être de fantaisie en quelque sorte surnaturel. L'exposition d'un fait, si je puis dire ainsi, ou des causes qui produisent ce fait; et, chose aggravante, ce fait n'a et ne peut avoir aucune influence sur la nature du héros, puisque le comique de la chose réside précisément en ceci : que le héros se retrouve identique à lui-même à quatre-vingts ans de distance. Et, encore, quelles sont ces causes qu'on nous expose? Il n'y en a pour ainsi dire pas, ou il n'y en a qu'une : la manie de Franz Nibor. Est-il besoin de deux actes pour nous conter qu'un savant de Bohême ayant constaté que certains animalcules une fois desséchés peuvent conserver une vie latente pendant un nombre d'années, ledit savant en a déduit qu'il en devait être de même pour les hommes?... Supprimez les deux premiers actes : vous regretteriez sans doute, et je regretterais tout le premier, les délicieux et pittoresques tableaux qui ouvrent la pièce. Au point de vue du drame lui-même, j'ose dire qu'on n'y perdrait rien.

Pas grand'chose, du moins; car l'exposition ne se borne pas à nous faire connaître Franz Nibor et sa manie; elle a une autre utilité : celle de nous présenter des personnages dont nous aurons besoin plus tard, dont nous n'aurons besoin que plus tard. Et vous voyez déjà qu'ici il nous faut connaître le roman, sans quoi nous serions vite lassés par ce défilé de personnages. Oubliez le livre et imaginez un drame dont le sujet serait celui-ci : « Un colonel de la Grande Armée, une heure avant son mariage, reçoit l'ordre de rejoindre son corps; arrivé devant Prague, il est fait prisonnier et condamné à mort. » Peut-être voudrez-vous connaître la fiancée du colonel, mais les autres personnages, vous ne vous en soucierez guère, ni de Ladoucette, ni d'Aubertin, si vous ne savez pas d'avance qu'ils seront utiles plus tard : en d'autres termes, si vous ne connaissez pas le roman. J'insiste sur ce point, qui me sera utile tout à l'heure.

Et, — croyez qu'en tout ceci je fais moins le procès des auteurs que celui du sujet choisi par eux, — MM. Decourcelle et Mars ont fort bien compris que leurs deux premiers actes paraîtraient malgré tout un peu vides. La preuve, c'est qu'ils ont cherché à les remplir par certains épisodes, qui, empruntés ou non au roman, ne sont au théâtre que des hors-d'œuvre. Notez, du reste, que ces épisodes ne pouvaient rien avoir de significatif; ils eussent gâté plutôt qu'illustré les personnages, que nous connaissons par cela même qu'on les nomme. Fougas, c'est le Colonel; Nibor, c'est le Savant de théâtre; avec eux, lesdits épisodes devaient être ou bien « faux », ou bien entachés de quel-

que banalité, ou tout à fait étrangers au sujet. C'est ainsi qu'au premier acte, nous avons l'histoire du duel de Fougas, et au second, l'apparition fugitive d'un mari, d'une femme et d'un amoureux, figurés ici par M. Hirsch, Mlle Darlaud et M. Montigny. Mais le premier acte est d'une si jolie mise en scène, c'est un si merveilleux chatoiement d'étincelants uniformes et de fraîches toilettes, Fougas est si éblouissant sous sa pelisse toute ruisselante d'or, Mlle Cerny si charmante en toilette de mariée, Mlle Lucy Gérard si gentille!... Pareillement, au second acte, le décor, moins original que le premier, est encore agréable. Nertann, en vieux savant, s'est fait une tête amusante, Montigny est d'une superbe prestance sous l'uniforme de lieutenant autrichien, et Mlle Darlaud bien avenante dans son costume de paysanne bohême... Tout cela nous donne patience, et nous attendons la pièce... « sans murmurer ».

La voici enfin; Fougas est ressuscité! Mais, en même temps, voici qu'apparaît ce qui me semble être le défaut de la pièce.

Nous avons accepté les deux premiers actes, parce que nous connaissions le livre. De même, nous voulons qu'on nous rende maintenant l'impression que le livre nous a donnée. Les auteurs ne nous l'ont point rendue; ils ne pouvaient nous la rendre.

Vous vous rappelez que le comique du roman consistait dans les phases successives de la stupeur de Fougas, se retrouvant seul immuable dans un monde où tout avait changé. About avait varié les étapes avec beaucoup d'ingéniosité. Les auteurs de la pièce ne pouvaient l'imiter, par cette excellente raison que les éléments de variété dont disposait le romancier, eux ne pouvaient en disposer au théâtre. Fougas eût traduit son étonnement par des *Oh!* ou par des *Ah!* Et, quand il eût employé quelque exclamation plus énergique, le sentiment et l'expression par suite n'auraient pas été plus variés. Les auteurs l'ont bien compris; mais, justement, ayant vu cela, comment n'ont-ils pas vu de même qu'il ne restait plus grand'chose du roman? Sans doute, leur colonel, comme celui d'About, s'écrie bien, en se réveillant : « Garçon, l'Annuaire!... » Mais le mot, vraiment comique dans le roman, l'est beaucoup moins dans la pièce; on ne nous a montré Fougas qu'en héros ou en amoureux, et son premier mot est, si j'ose m'exprimer ainsi, un mot de « culotte de peau ». On nous l'a changé pendant son sommeil!

Mais si les auteurs ont adroitement esquivé la monotonie, ils n'avaient plus guère de quoi remplir un acte. Il doit être fort difficile de faire parler des personnages qui ne *sont* pas. Force leur a été, ici encore, de recourir à des épisodes; ils ont créé un nouveau personnage, miss Déborah; c'est une doctoresse (rôle comique), dont la fonction sera de « masser » le colonel. Si j'ajoute que le rôle est joué par Mme Desclauzas, j'en aurai dit assez, je pense.

Ma dernière objection me semble plus sérieuse encore. Fougas, en se réveillant, rencontre une Clémentine toute semblable à sa fiancée de jadis (ne discutons pas le degré de ressemblance): il veut l'épouser, comme il voulait épouser l'autre jadis : il le veut, il n'en démord point. A merveille. Mais, au théâtre, il faut conclure; et ce mariage, naturellement, serait impossible. Voici ce qu'ont imaginé les auteurs: Fougas s'endort, et, quand il se réveille, il a retrouvé son âge vrai : c'est un vieillard. Mais Fougas vieilli, ce n'est plus Fougas! Dans le livre, il mourait, mais il mourait « jeune »... Et, s'il ne reste pas grand'chose du comique du roman, il ne reste rien de l'idée philosophique, disons plus simplement de l'idée générale qui avait inspiré About...

Les auteurs me répondront qu'ils ne se sont pas embarrassés de ces choses, et qu'à dire vrai, quand on cherche trop à raisonner, on finit par ne rien faire; qu'ils n'ont pas plus cherché à faire une comédie qu'un drame ou qu'une pièce philosophique ou satirique; qu'ils n'ont voulu que mettre à la scène un conte ingénieux, et que, du moment que le public s'y plaît et y vient en foule... A cela, je n'ai rien à répliquer. C'est évidemment moi qui ai tort.

J'ai dit combien la mise en scène est brillante et pittoresque. J'ai dit un mot aussi de l'interprétation. J'aurais à parler encore de M. Noblet et de Mme Desclauzas, mais le rôle du premier n'est guère bon, et je ne pourrais qu'être injuste pour la seconde.

*
* *

L'Odéon a repris *l'Héritage de M. Plumet*. Il serait curieux, à ce propos, de voir ce qu'est devenue la « comédie amère » dont Barrière fut peut-être l'inventeur. Cette fois la place me manque, et je ne puis que dire un mot de la pièce.

Son défaut, c'est qu'elle ne contient en somme qu'une seule et même scène qui va se répétant sans cesse durant trois actes. Et, pourtant, elle n'est pas ennuyeuse; elle est amusante, même : le dialogue est fort spirituel, et c'est avec un vif plaisir que j'y ai constaté l'absence du « raisonneur », qui, qu'il s'appelle Frédéric ou Desgenais, rend si insupportables certaines comédies de Théodore Barrière. De plus, le caractère de Plumet est, aujourd'hui encore, excellent, d'une très juste observation et d'une parfaite drôlerie. Certaines scènes sont irrésistibles, notamment celle de la vente, qui est comme le pendant de la célèbre scène du contrat dans *les Faux Bonshommes*. On a raccourci la pièce, et je crois qu'elle gagne à être allégée d'un acte. Mais pourquoi cette manie de « rajeunissement » qu'on semble avoir depuis quelque temps? Pourquoi ne pas laisser à la pièce son cadre, son atmosphère propres? Ici, par exemple, on parle du jeu de *poker* et de *l'Élysée-Montmartre*. Qu'y avait-il à la

place? La *Chaumière* et le *lansquenet?...* Je ne sais plus. Mais on aurait mieux fait, ce me semble, de laisser les mots « du temps ». Avec ce procédé, l'on finirait par faire dire à Tartufe qu'il vient de faire ses dévotions à l'église du Sacré-Cœur. Sérieusement, je crois que c'est là une erreur, et il me semble qu'elle tend trop à se répandre; tout récemment, on a rajeuni le *Père prodigue* d'une manière qui ne m'a pas paru très heureuse. Les comédies de Barrière portent très fortement la marque de leur époque; les bourgeois de 1850, ou de 1860, n'étaient pas tout à fait ceux de 1893 : ils vivaient et pensaient différemment; et, certainement, entre leurs habitudes et leurs pensées, il y avait une harmonie que des « rajeunissements » ne peuvent que détruire.

M. Dailly jouait le rôle de Plumet. Son succès a été très grand. Cette figure étonnante, ce ventre lunaire surmonté d'une tête qui paraît petite, et soutenu par deux courtes jambes, ces bras aux geste amples et qui cependant peuvent à peine se rejoindre autour du majestueux abdomen, ce visage au sourire cordial, ces petits yeux malins qui affinent la jovialité un peu grosse de l'ensemble... tout cela est d'une gaieté éminemment communicative. Avec cela, M. Dailly est un vrai comédien; il dit net et juste, et tout ce qu'il fait « porte ». Il est le seul aujourd'hui qui puisse jouer certains (pas tous) des rôles de Geoffroy; son jeu est naturel, et il a le don du comique. Ceux qui s'occupent de théâtre regrettaient de le voir se perdre dans des rôles indignes de lui. Le voici à l'Odéon; j'espère qu'il y restera, et je suis sûr qu'il peut y tenir une grande place. Après lui, il faut citer MM. Clerget, Janvier et Cornaglia, Mmes Syma, Fège et Roybet.

JACQUES DU TILLET.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

ROMANS NOUVEAUX.

Les éditeurs anglais sont décidément en train de renoncer à la forme traditionnelle du roman en trois volumes. Tous les mois, on annonce la publication d'une nouvelle série de romans en un volume et à bon marché, dans le genre de la fameuse collection Tauchnitz. Le public anglais n'aura plus désormais besoin de venir sur le continent pour acheter des romans; car on sait que les livres de la collection Tauchnitz sont interdits en Angleterre, et que, d'autre part, les romans anglais en trois volumes ne sont plus guère achetés que par les cabinets de lecture et bibliothèques circulantes.

La maison Fisher Unwin annonce à son tour une série de romans en un volume à un shilling et six pence. Les romans de cette série nouvelle, fort agréablement imprimés, offrent, en outre, sur la couverture, le portrait de l'héroïne, ce qui donne à entendre que ce seront des romans où il y aura une figure de femme, et une seule.

Le premier roman de la série s'appelle *Gladys Fane* (1), du nom d'une jeune fille vraiment charmante, à en juger par le portrait qu'on en trouve sur la couverture : on ne saurait imaginer un type plus gracieux de jeune miss rêveuse et fière. Et, de fait, l'héroïne de ce roman est une charmante jeune fille : elle est, à vrai dire, la seule figure vivante du livre, les autres personnages n'ayant que des caractères tout d'une pièce et trop manifestement convenus. Mais son charme suffit à faire accepter tout le reste.

Le roman porte cependant comme sous-titre *Histoire de deux vies*. L'autre vie, c'est celle d'un candidat malheureux à la députation, Rex Mansfield, qui finit, à force de patience et de dévouement, par se gagner le cœur de miss Fane, et qui meurt au moment où le bonheur rêvé est sur le point de se réaliser. Mais lui aussi n'est qu'un comparse. Il ne sert qu'à rendre plus touchantes les aventures de Gladys, la rieuse et hautaine fille, victime de l'envie de sa belle-mère, de la faiblesse de son père, de la pruderie malveillante du monde qui l'entoure.

Tel qu'il est, avec cette délicieuse jeune fille pour l'animer de son sourire et de ses larmes, *Gladys Fane* est un beau roman. Son mérite littéraire s'accroît encore de la peinture qu'on y trouve des mœurs électorales anglaises, que l'auteur connaît à merveille. L'auteur de *Gladys Fane*, M. Wemyss Reid, a en effet toute autorité pour les connaître : car, en même temps qu'il écrit des romans, il est encore un des écrivains politiques les plus remarquables de l'Angleterre. Ami personnel de M. Gladstone, il a fondé et dirigé, depuis deux ans, une revue hebdomadaire assez semblable à la *Revue bleue*, le *Speaker*, qui est tout de suite devenu un des organes principaux du parti libéral anglais.

Le roman nouveau de M. Conrad Alberti, *la Mode* (2), porte aussi sur sa couverture le portrait d'une aimable jeune femme; mais il y a dans le roman plusieurs jeunes femmes également aimables, de sorte qu'on est assez en peine de dire quelle est celle qui a eu les honneurs de l'illustration. Et d'ailleurs les femmes n'ont dans ce roman qu'un rôle secondaire : le héros véritable est un comédien, Belitz, dont un hasard heureux fait tout d'un coup l'acteur à la mode, le *lion* de la société berlinoise, jusqu'au jour où un hasard malheureux détourne de lui la faveur du public et le renvoie au néant d'où il n'aurait jamais dû sortir. Encore Belitz n'est-il, dans l'esprit de l'auteur, que le symbole de l'homme à la mode; M. Alberti a voulu montrer à son sujet la marche pour ainsi dire aveugle et fatale de la mode, qui fonde et détruit les réputations sans autre motif que le désir de nouveauté, le besoin incessant de changer d'idoles. La mode est, en effet, dans l'Europe entière, de plus en plus puissante et de plus en plus changeante, et nulle part elle ne règne d'un pouvoir plus absolu et ne change plus vite qu'à Berlin, dans ce grand campement où personne n'a le loisir de se faire son goût par soi-même, et où l'on voit se modifier d'année en année non seulement les mœurs et les usages, mais jusqu'à l'aspect extérieur des rues et jusqu'au style des maisons. Aussi le roman de M. Alberti a-t-il, en outre de sa valeur comme roman, tout l'intérêt d'une synthèse philosophique de la vie berlinoise. Et la nullité prétentieuse du héros n'a rien d'invraisemblable pour quiconque a fréquenté les théâtres de Berlin, la ville du monde où les acteurs sont le plus considérés et ont le plus de suffisance avec le moins de talent.

M. Alberti était, il y a quatre ou cinq ans, le chef de

(1) T. Wemyss Reid, *Gladys Fane*. — 1 vol. Londres, 1893.
(2) Conrad Alberti, *Mode*. — 1 vol. Berlin, 1893.

l'école réaliste berlinoise, et la hardiesse de ses premiers romans lui a même valu des poursuites judiciaires. Il paraît aujourd'hui s'être bien assagi. Mais aussi bien c'est la destinée de tous les réalistes de devenir plus indulgents pour la vie à mesure qu'ils la connaissent davantage.

*
* *

LA SANTÉ DE FRIEDRICH NIETZSCHE.

La revue allemande *die Zukunft* donne des nouvelles du philosophe *Friedrich Nietzsche*, qui fut atteint de folie, en 1889, au cours d'un voyage qui devait le conduire en Italie. Transporté d'abord à l'asile de Bâle, il fut ensuite amené à Iéna, puis de là rentra à Naumbourg, où il vit seul avec sa mère. Il n'a plus d'accès : il fait librement et docilement avec sa mère de longues promenades dans les environs; il éprouve seulement de brusques changements d'humeur, et surtout redoute la vue de personnes étrangères à son entourage. Tout espoir de guérison est perdu; son activité intellectuelle, si fantasquement poétique, est complètement détruite : rien ne lui inspire plus d'intérêt, il vit mécaniquement, ramolli. De temps à autre, il lit quelques pages de grec, mais il le fait sans intérêt; des airs tirés de *Carmen*, son opéra favori, semblent seuls lui faire éprouver un certain plaisir.

L'avis des docteurs est que c'est par suite d'un surmenage exagéré que Nietzsche a perdu la raison. Mais des causes physiques sont intervenues également. L'activité intellectuelle de ses derniers mois de lucidité avait provoqué chez lui de douloureuses insomnies ; les médecins lui ordonnèrent du chloral, mais il en abusa.

Un des élèves du philosophe a été chargé par la famille de publier son *Nachlasz*, ce que nous appelons *œuvres posthumes*, et qu'il faudrait nommer ici : *œuvres d'outre-conscience*. Les matériaux sont considérables, et formeront, paraît-il, de six à sept volumes. Il paraîtra d'abord des travaux intitulés : 1° *La philosophie au temps de la tragédie grecque ;* 2° *Homère et la philosophie classique ;* 3° *Rivalité d'Homère et d'Hésiode*. Par contre, des raisons de famille forcent l'éditeur à renoncer jusqu'à nouvel ordre à publier des œuvres qu'on attend cependant depuis longtemps : le premier livre de *Umwerthung aller Werthe*, et l'ouvrage intitulé : *Ecce homo*.

*
* *

UN DRAME ANARCHISTE.

On est vraiment en train de jouer des pièces bizarres dans les théâtres allemands !

La censure berlinoise avait récemment interdit la représentation d'une pièce de M. Hartleben, intitulée *Hannah Iagert;* mais l'auteur avait fait appel, et le tribunal, lui donnant gain de cause, avait autorisé la représentation de sa pièce. On l'a jouée l'autre jour au Lessing-Theater, allégée seulement de quelques scènes trop vives.

La pièce aurait pu s'appeler *les Trois amants d'Hanna Iagert* : c'est un plaidoyer en faveur de l'amour libre et de l'union libre.

Hannah est la fille d'ouvriers maçons berlinois, ardents socialistes. Elle-même est une des agitatrices les plus renommées du parti. Au premier acte, son amant Conrad Thieme, un jeune socialiste, lui aussi, vient la voir chez ses parents; condamné à trois ans de prison, il a été gracié après la première année, et il demande à Hannah de vivre avec lui suivant son ancienne promesse. Mais Hannah lui déclare qu'elle ne l'aime plus. Elle a rencontré un homme qui lui a donné d'autres idées sur le monde, en échange de quoi elle-même lui a donné « son âme et son corps ». Les parents de la jeune fille la chassent, furieux d'apprendre qu'elle a renié leur foi socialiste. Et Conrad jure de se venger d'elle.

Au second acte, Hannah dirige un magasin de fournitures pour enfants, qui lui a été confié par ce même homme dont elle a parlé à Conrad, un certain Konitz, un bourgeois, mais excellent homme et très intelligent. Conrad, pour se venger d'Hannah, a tiré plusieurs coups de revolver sur ce nouvel amant : il lui a brisé les deux jambes, et l'a laissé infirme pour la vie. Mais Hannah de nouveau a changé d'amour. Elle aime maintenant un jeune ami de Konitz, le baron de Vernier. Konitz s'en aperçoit : il conseille à la jeune femme de suivre son goût, et Hannah, devant lui, se jette dans les bras de Vernier.

Troisième acte. Hannah maintenant s'est toute donnée à Vernier, mais elle se refuse obstinément à devenir sa femme en légitime mariage, ce qui afflige beaucoup le digne jeune homme. Cependant Conrad le socialiste revient, résolu cette fois à tuer Hannah elle-même. Mais celle-ci lui renouvelle sa profession de foi anarchiste. Conrad, convaincu, s'en va, avouant qu'elle a le droit « d'avoir son unique loi en elle-même ». Et comme enfin Vernier la somme de choisir entre le mariage et la séparation, elle consent au mariage, vaine formalité désormais, car elle sent son cœur à jamais fixé.

Telle est cette pièce bizarre, qui, en France, n'aurait pu être jouée qu'au Théâtre-Libre, et qui y aurait un succès de fou rire. Au Lessing-Theater, elle a été écoutée respectueusement; et sans avoir eu l'éclatant succès des drames anarchistes de M. Gérard Hauptmann, elle paraît du moins n'avoir étonné ni scandalisé personne.

*
* *

AUTOGRAPHES CURIEUX.

On vient de vendre à Philadelphie une lettre de Thomas Carlyle à un éditeur américain.

« J'accepte votre argent, écrit Carlyle, comme une bien agréable preuve qu'il y a des hommes (bien rares, hélas! aussi bien chez vous que chez nous) qui n'ont pas besoin de l'avertissement de l'huissier pour remplir leurs engagements commerciaux. »

Dans la même vente figurait une lettre d'Edgar Poe à Fénimore Cooper lui demandant de collaborer à une revue mensuelle, *le Graham's*, qu'il voulait fonder.

« Si vous ne jugez pas à propos de me faire une réponse sans condition, écrit Poe, seriez-vous au moins assez bon pour me dire si vous consentiriez d'écrire pour nous à la condition que nous réussissions dans nos démarches auprès d'autres écrivains dont nous vous dirions les noms? »

*
* *

LES REPRÉSENTATIONS PRIVÉES DU ROI LOUIS II.

C'est en 1871 que le roi Louis II de Bavière commença à se faire jouer pour lui seul les pièces qu'il voulait entendre. On publie en ce moment la liste des ouvrages qui furent joués devant le royal et bizarre spectateur. Nous y relevons entre autres les pièces françaises suivantes :

« Un mariage sous Louis XV. — La Comtesse Du Barry (comédie d'après Ancelot). — Un ministre sous Louis XV. — Le Comte de Saint-Germain. — La Journée aux éventails. — L'Audience secrète, de Paul Foucher. — Léonard le perruquier, de Dumanoir et Clairville. — Mme de Montarcy (drame en cinq actes), de Louis Bouilhet. — La Vieillesse d'un grand roi, de Lockroy et Arnaud. — Salvoisy, de Scribe. — La Jeunesse de Louis XIV, d'Alexandre Dumas ; c'est durant cette représentation que tomba sur la scène de la vraie pluie. — Ruy Blas. — Marion Delorme. — Les Burgraves. — Marie Tudor. — Angelo, tyran de Padoue. »

On voit que Louis II de Bavière s'intéressait singulièrement à nos œuvres dramatiques : il avait le cœur assez large pour y porter ensemble Dumanoir et Richard Wagner.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris, MAY et MOTTEROZ. — Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 17 TOME LI 29 AVRIL 1893.

ADOLPHE FRANCK

Adolphe Franck, qui vient de nous être enlevé par la mort, était un de ces philosophes dont le type tend à disparaître de plus en plus parmi nous. C'était un croyant; la philosophie était pour lui une foi, une religion. Il n'entendait pas par là une science pure, abstraite, désintéressée, où l'on traite des problèmes en eux-mêmes sans regarder aux conséquences, comme s'il s'agissait de l'anneau de Saturne ou du soulèvement des montagnes; cette manière de voir, que M. Taine a si vigoureusement défendue et qu'il a acclimatée parmi nous, était pour M. Franck particulièrement répugnante. Pour lui, les doctrines faisaient partie de l'âme ; lui enlever ses doctrines, c'était lui arracher l'âme. Aussi, quand ces doctrines étaient en jeu, il mettait à les défendre une chaleur communicative, une émotion, une verve qui étonnaient dans un homme de son âge, mais qui étaient l'expression de toute sa vie. En un mot, M. Franck était un apôtre. Dans le sein de l'Académie des sciences morales où l'on est en général plus froid et plus réservé sur ces matières, tout en adhérant au fond aux opinions de M. Franck, on était d'abord quelque peu surpris, mais en somme ému et frappé en entendant ce vieillard généreux parlant comme un prophète de Dieu, de l'âme, de la vie future. Il semblait prêcher le dieu d'Israël, mais épuré par le progrès des siècles.

Dans l'école de M. Cousin, à laquelle M. Franck s'est toujours fait honneur d'appartenir, c'est lui peut-être qui, plus qu'aucun autre, a contribué à donner à cette philosophie ce caractère de spiritualisme doctrinal sous lequel elle a été surtout connue par les nouvelles générations. M. Franck a rédigé avec fermeté et vigueur les articles de ce *Credo* dans la préface du *Dictionnaire des sciences philosophiques :* « Nous enseignons, disait-il, le spiritualisme le plus positif alliant le système de Leibniz à celui de Platon et de Descartes, et ne voulant pas que l'âme soit une idée, une pensée pure, une force sans liberté. Elle est en réalité une force libre et responsable qui se possède, se sait et se gouverne et porte en elle-même le gage de son immortalité : » — « En morale, nous ne reconnaissons point de transactions entre la passion et le devoir, entre la justice et l'intérêt. L'idée du devoir, le bien en soi est pour nous la loi souveraine. » — Dans les questions relatives à Dieu, nous avons fait au sentiment sa part. Nous accordons à la raison le pouvoir de démontrer l'existence du Créateur, nous professons un égal éloignement et pour le mysticisme qui, sacrifiant la raison au sentiment et l'homme à Dieu, se perd dans les splendeurs de l'infini, et pour le panthéisme qui refuse à Dieu les perfections mêmes de l'homme, en admettant sous ce nom je ne sais quel être abstrait privé de conscience et de liberté. Grâce à la conscience de nous-mêmes et de notre libre arbitre, ce dieu abstrait et vague, le dieu du panthéisme devient à tout jamais impossible et nous voyons à sa place la Providence, le Dieu libre et saint que le genre humain adore. »

Ainsi, l'existence de l'âme, du libre arbitre, le Dieu personnel, le devoir supérieur à l'intérêt, tels étaient les différents articles de cette religion naturelle si combattue depuis, quelquefois même au nom d'un spiritualisme plus raffiné; mais jamais M. Franck ne

s'est laissé entraîner par le mouvement critique ; jamais il n'a reculé un seul instant; jamais il n'a abandonné un iota de ces convictions sacrées.

Peut-être, s'il nous est permis de le dire, peut-être cette intrépidité d'affirmation, quelquefois un peu exclusive, a-t-elle été due en grande partie à ce que de bonne heure il a dû renoncer à l'enseignement de la philosophie proprement dite pour se consacrer tout entier à l'étude et à l'enseignement du droit naturel, où les principes métaphysiques peuvent être toujours sous-entendus et supposés sans être directement mis en jeu. S'il avait dû, au contraire, continuer à enseigner la philosophie comme science, il lui eût été impossible, dans son contact avec la jeunesse pensante, de se désintéresser autant qu'il le faisait des tendances philosophiques modernes. Sans rien sacrifier du fond des choses, il se serait vu sans doute obligé de faire entrer dans son *Credo* philosophique beaucoup plus d'éléments nouveaux qu'il ne le faisait. On ne peut agir sur la jeunesse qu'en la comprenant, qu'en entrant dans ses préoccupations et dans ses vues; et le changement d'aspect qu'a pris la philosophie depuis trente ou quarante ans ne peut avoir été complètement perdu pour la pensée et pour la vérité. Quoi qu'il en soit, au milieu de ce mélange confus de criticisme, de positivisme, d'idéalisme, qu'on appelle aujourd'hui la philosophie, c'était une originalité que de présenter la philosophie comme une doctrine franche, composée de vérités précises, avec toute la netteté d'un *Credo*, sans autre recours cependant que l'appel à la raison.

M. Franck, en effet, ne croyait qu'à la raison et ne faisait intervenir dans ses opinions aucun élément surnaturel ou suprarationnel. Sans doute, il est bien plus facile dans le culte auquel il appartenait, c'est-à-dire dans le culte israélite, il est, dis-je, bien plus facile que dans le culte catholique de rester rationaliste, car ce culte n'est guère lui-même qu'un pur rationalisme; aussi M. Franck n'a-t-il pas eu besoin de se séparer de son Église ; il a été honoré par elle de beaucoup de titres et de fonctions qu'il a remplies avec conscience et dignité. Mais, enfin, il ne tenait à cette Église que par des traditions de famille et par ses croyances générales, si conformes au credo de Moïse et des prophètes; mais, en réalité, c'était un philosophe qui ne plaçait rien au-dessus de la raison, et lorsque dans une circonstance récente une intolérance absurde refusa la bénédiction nuptiale à un mariage domestique, sous prétexte que c'était un mariage mixte, M. Franck eut le courage de prendre lui-même le rôle de prêtre, et, nous devons le dire, jamais union plus sainte et plus pure ne fut mieux bénie que celle-là.

Nous avons vu que M. Franck se séparait du mysticisme autant que du panthéisme. Cependant, si ses convictions étaient opposées au mysticisme, ses goûts, son imagination peut-être n'étaient pas sans quelque affinité de ce côté-là. Ses rapports avec le mysticisme sont une partie essentielle de son histoire philosophique. C'est d'abord sur ce sujet qu'en 1840 il débuta à la Sorbonne comme agrégé de la Faculté dans un cours complémentaire. Il choisit pour objet du cours l'histoire du mysticisme. C'était alors un sujet absolument neuf, sinon même tout à fait inconnu. Il reste de ce cours tous les articles du *Dictionnaire des sciences philosophiques* consacrés aux doctrines mystiques, par exemple Paracelse, Van Helmont, etc. Bientôt il dut au même sujet son principal titre de gloire, son étude sur la *Cabbale*, c'est-à-dire sur le mysticisme juif. Cette étude des plus originales nous a fait connaître tout un monde d'idées jusque-là complètement ignorées ou oubliées. Nous n'entrerons pas dans le débat soulevé par M. Munck sur l'authenticité et sur la date des écrits étudiés par M. Franck. Quelle que soit la véritable date, il n'est pas douteux que le fond des doctrines ne soit ancien, et ce sont ces doctrines elles-mêmes qui nous importent plus que toute date. M. Franck n'a jamais cessé de s'intéresser au mouvement des idées mystiques et, comme on dit aujourd'hui, *occultistes*. Il nous a fait connaître un mystique oublié, le maître de Saint-Martin, un certain Martinez, dont il a eu les manuscrits entre les mains. Dans la préface de la dernière édition de son livre sur la *Cabbale*, il nous donnait le tableau curieux de l'état actuel des idées mystiques; enfin, plus récemment encore, il traduisait d'une manière encore plus accentuée ses sympathies secrètes en consentant à donner une préface au livre de Pappus sur *la Science occulte*.

Mais si son imagination se portait quelquefois sur les confins de la *mystique*, son esprit clair et lumineux ne tenait en réalité qu'à l'idée pure et philosophique de Dieu, telle que l'enseignait le spiritualisme. Cette idée, il y voyait la base de l'ordre social. Il fit sur ce sujet de chaleureuses conférences, et il fut le membre le plus actif et le plus important, et le président presque perpétuel de la ligue contre l'athéisme.

En faisant ressortir surtout le côté personnel et vivant de cette curieuse figure, à savoir la vigueur dans les croyances et la fidélité des convictions, ce serait méconnaître d'une manière injuste les services rendus par M. Franck à la philosophie, considérée comme science, que d'oublier l'œuvre considérable à laquelle son nom restera attaché, à savoir le *Dictionnaire des sciences philosophiques*. Une telle œuvre n'existait pas parmi nous. L'*Encyclopédie*, en outre qu'elle n'était qu'une œuvre de combat, était le recueil de toutes les sciences et non pas de la philosophie en particulier : ce n'est pas là que l'on peut apprendre la science elle-même. Ce qui concerne l'histoire de la philosophie n'était qu'une compilation empruntée à Brucker ou à Bayle, et sans aucune recherche originale. En Allemagne seulement, le dictionnaire de

Krug, dont M. Franck dans sa préface signale les nombreux défauts, répondait en partie au but proposé. M. Franck a voulu faire pour la France quelque chose de plus complet et de plus moderne. Il résume ainsi lui-même, sous les titres suivants, les diverses matières de son ouvrage : 1° la philosophie proprement dite ; 2° l'histoire de la philosophie, accompagnée de critique ou tout au moins d'une impartiale appréciation de toutes les opinions ou de tous les systèmes ; 3° la biographie de tous les philosophes de quelque importance ; 4° la bibliographie ; 5° la définition de tous les termes philosophiques. Chacune de ces définitions est, en quelque sorte, l'histoire du mot, qui est une des faces de l'histoire des idées. M. Franck fait remarquer avec raison que cette partie de son dictionnaire ne sera peut-être pas la moins utile.

Si nous nous demandons ce que vaut encore aujourd'hui le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, nous répondrons qu'il a conservé une grande valeur au point de vue de l'histoire de la philosophie. C'est l'œuvre la plus complète pour l'époque et la plus originale à ce point de vue. La philosophie orientale, et en particulier la philosophie juive et arabe, n'est développée que là : c'était le domaine de M. Munck. Toute la philosophie allemande fut l'œuvre de M. Willm ; nous avons déjà parlé de l'histoire des idées mystiques dont M. Franck s'était chargé ; enfin chaque partie de l'histoire de la philosophie avait été confiée aux plus compétents. On ne trouverait nulle part l'équivalent de ce riche recueil de doctrines et de systèmes en tout temps et en tout pays. A ce titre, cet ouvrage reste un document inestimable, d'un usage journalier pour tous les philosophes. J'en dirai à peu près autant pour la bibliographie. Sans doute, on serait aujourd'hui plus exigeant pour la précision du détail ; mais alors les études bibliographiques n'étaient pas aussi avancées, et c'était un grand service que de donner un ensemble de renseignements sur les points les plus importants. Enfin la lexicologie, ou l'histoire des mots philosophiques, est encore une des parties les plus solides de l'ouvrage. Quant à la philosophie proprement dite, on ne peut nier qu'elle n'ait un peu vieilli ; on n'y retrouvera ni cette richesse de matériaux et de faits, dont l'école expérimentale nous a donné le goût, ni les savantes analyses de la connaissance que l'on doit à l'école critique. Néanmoins, cette partie elle-même a sa valeur ; d'abord à cause de sa vérité intrinsèque qui, sur bien des points, est restée inattaquable, mais aussi historiquement comme étant l'expression la plus fidèle de ce qu'était l'enseignement de la philosophie en 1846. C'était une philosophie nettement spiritualiste qui mettait la psychologie au premier plan et qui défendait énergiquement la personnalité humaine et la personnalité divine, ces deux pôles, disait Maine de Biran, l'un d'où tout part, l'autre où tout aboutit.

Le *Dictionnaire* et la *Cabbale* sont les deux principaux titres philosophiques de M. Franck, ceux qui recommanderont le plus son nom aux critiques futurs ; mais nous n'aurions encore exposé que la moitié des mérites et des titres de M. Franck si nous négligions un autre ordre d'idées auquel, depuis 1853, il a consacré la plus grande partie de sa vie, à savoir la doctrine des droits de l'homme et les principes de 89, doctrine d'ailleurs aussi combattue par les écoles nouvelles que celle de l'existence de Dieu et de la personnalité humaine. Le droit naturel se confondait pour M. Franck avec la doctrine de la liberté. C'était un même spiritualisme qui les contenait toutes les deux.

Ad. Franck fut amené sur ce terrain par son enseignement du Collège de France, en 1853, dans la chaire de Droit naturel et de Droit des gens. Trente ans auparavant, en 1822, cette chaire avait été vacante, et le Collège de France par un acte de libéralisme remarquable, avait présenté à l'unanimité Victor Cousin, alors en disgrâce et suspendu pour ses cours de la Sorbonne. Le gouvernement, au lieu de M. Cousin, nomma M. de Portets, qui occupa la chaire pendant trente ans ; en même temps le même professeur occupait la même chaire à l'École de droit. Ce respectable et dévot personnage endormit ces deux chaires dans un même sommeil pendant trente années. M. Franck lui succéda ; et comme son prédécesseur il enseigna trente ans, mais avec un tout autre succès. Il y mit toute son énergie et toute sa flamme ; son éloquence chaleureuse et passionnée appela autour de sa chaire un public nombreux ; les dames elles-mêmes ne lui firent pas défaut. Ce fut sous l'Empire, avec le cours de M. Laboulaye, un des foyers des idées libérales ; trop élevé et trop théorique pour être suspect au pouvoir, son enseignement fut une des sources où continua à s'alimenter la foi fidèle et persistante aux grands principes de la Révolution française.

Sur la question du droit naturel comme sur celle de l'existence de Dieu, M. Franck était intraitable ; il ne faisait aucune concession. Tout effort pour ramener l'idée du droit à des lois empiriques, à une certaine évolution historique ou à des conditions sociales extérieures, lui était aussi antipathique que les explications mécaniques de l'univers ou les explications déterministes de la volonté ; ou plutôt c'était la même doctrine qu'il combattait partout, celle qui fait de la matière le principe de la pensée et l'utilité le principe de la morale.

Le droit naturel, et par conséquent les principes de 89 qui en sont l'expression et la formule, n'étaient pas seulement pour Ad. Franck des principes spéculatifs et abstraits, n'intéressant que la raison pure ; c'étaient des principes vivants et personnels ; il y voyait le gage et la sanction de l'émancipation complète de la grande race à laquelle il appartenait et que 89 a définitivement libérée du long servage du moyen âge. Il aimait passionnément la France, d'abord parce que c'était son

pays et aussi parce que c'était le pays de l'Europe qui avait, sur la plus large échelle, rendu le droit commun aux Israélites, et parce que l'on n'y trouve que des vestiges honteux et absolument impuissants de cet antisémitisme barbare qui déshonore d'autres pays de l'Europe soi-disant civilisés. Ainsi l'amour de la patrie se confondait pour lui avec la fidélité à la race ; et la Révolution était pour lui une cause en quelque sorte domestique.

La science du droit naturel enseignée au Collège de France a suscité la moitié des œuvres sorties de la plume de M. Franck, les unes consacrées à l'histoire des idées sociales et politiques, les autres à la philosophie du droit. A l'histoire se rapportent ses trois volumes intitulés : *Réformateurs et publicistes du moyen âge et de la Renaissance ; Réformateurs et publicistes du* XVIIe *siècle ;* et enfin un dernier volume paru ces jours-ci, la veille de sa mort, auquel il avait eu le temps de mettre la dernière main : *Réformateurs et publicistes du* XVIIIe *siècle* (Vico, Locke, Montesquieu, J. J. Rousseau). Ces trois volumes forment une vraie histoire de la science sociale moderne. La partie théorique a également donné lieu à trois ouvrages : *la Philosophie du droit civil, la Philosophie du droit pénal, la Philosophie du droit ecclésiastique.* Dans ces trois ouvrages, il n'est pas une des questions modernes touchant aux intérêts vitaux de la société, peine de mort, divorce, séparation de l'Église et de l'État, etc., que M. Franck n'ait abordée et approfondie avec l'autorité rare que lui conférait l'habitude qu'il avait de considérer toutes choses du haut des principes philosophiques.

Ad. Franck a donc eu une vie riche et bien remplie. Il est mort, comme on l'a dit, plein de jours et à un âge avancé, à quatre-vingt-trois ans; et cependant il avait conservé jusqu'à la fin une verdeur incroyable. La vivacité et l'ardeur de sa parole étonnaient de plus jeunes que lui; il communiquait son émotion à tous ceux qui l'entendaient. Privé en grande partie de la vue et de l'ouïe, il resta jusqu'à la fin étonnamment au courant de ce qui se publiait en philosophie, au moins dans l'ordre d'idée qui se rapprochaient de ses propres convictions. Dans notre section de philosophie, à l'Académie des sciences morales, il était un des plus assidus ; il se faisait lire les manuscrits, et portait sur les mémoires des jugements motivés ; au *Journal des Savants,* dont il était un des collaborateurs les plus actifs, il rendait compte des ouvrages philosophiques avec une ardeur que rien ne lassait, et l'on remarquait que sa verve augmentait avec l'âge. De là encore un nouvel ordre d'ouvrages dont nous n'avons pas parlé, ses livres de *Critique philosophique,* qui sont comme une histoire de la philosophie contemporaine et surtout de la philosophie spiritualiste.

Le caractère de M. Franck excitait les mêmes sympathies que son talent. Il était bon, affectueux. Il a encouragé mes premiers pas dans la carrière philosophique, et je lui en ai toujours gardé une vive reconnaissance. Lui-même savait être reconnaissant. Dans un temps où tout le monde se croit obligé de jeter la pierre à M. Cousin, il n'a jamais désavoué ce qu'il lui devait; il n'a pas voulu se rehausser en s'attribuant après coup une indépendance facile, et il a dit hautement que M. Cousin avait été un père pour lui. Cette noble reconnaissance, qu'il a toujours manifestée tout haut, malgré les préjugés de son temps, lui fait à nos yeux le plus grand honneur, et fait honneur à M. Cousin aussi bien qu'à lui.

M. Franck était aimé de tous ceux qui le connaissaient; mais, dans sa famille, il était, j'ose le dire, adoré. C'était le vieux patriarche d'Israël reposant jusqu'aux derniers jours à l'ombre de l'affection des siens. Il avait eu, comme tous les hommes, de très grandes épreuves ; il avait perdu prématurément une femme admirable, pleine de bonté et d'esprit; mais il avait eu le bonheur de vieillir auprès de ses deux filles, si connues par leur grâce et leur esprit dans le monde parisien. Il avait vu grandir sous ses yeux sa petite-fille, et avait eu le bonheur, comme nous l'avons dit, de bénir lui-même son mariage. Il avait connu aussi les épreuves de la pauvreté, et il avait eu la joie de finir dans une noble aisance.

Nous assistions, il y a trois ans, à une fête donnée, à Saint-Gratien, en l'honneur de son octogénat. Une jolie pièce de circonstance, dont l'auteur était la dame du lieu, fut représentée devant nous. C'était J.-J. Rousseau revenant des Champs-Élysées dans la vallée de Montmorency et apprenant que dans ces mêmes régions si souvent parcourues par lui existait encore un philosophe de son école, mais d'un autre caractère que lui; bon, philanthrope, optimiste, croyant aux hommes et à l'amitié, ne rejetant point les devoirs comme un joug et la famille comme une charge importune, qui avait enfin trouvé le bonheur dans l'accomplissement de ses devoirs et dans sa bienveillance pour tous. J.-J. Rousseau, étonné d'abord, mais ensuite converti, revenait à de meilleurs sentiments sur les hommes et sur la vie, et retournait aux Champs-Élysées meilleur et plus heureux. Ce piquant apologue, tourné en vers élégants et faciles, fut vivement applaudi. Le buste du vénérable vieillard fut couronné de fleurs. Ce fut une vraie fête, dont le héros put jouir complètement, tant il était encore alors jeune de cœur et d'esprit. Il y survécut encore trois ans, et c'est tout au plus si, dans les derniers mois de sa vie, on put apercevoir en lui quelque signe d'affaiblissement. Cette vigoureuse nature tomba tout à coup; et si âgé qu'il fût, on fut étonné encore de le voir mourir. Il laisse un grand vide partout où l'on entendait sa voix, mais surtout dans le cercle intime de la famille et des amis.

PAUL JANET.

COURS LIBRES DE LA SORBONNE

L'Évolution de la poésie lyrique au XIXe siècle (1).

(Dixième leçon.)

L'ŒUVRE DE THÉOPHILE GAUTIER (2).

Messieurs,

Passer de Vigny à Théophile Gautier, du très aristocratique auteur de *Cinq-Mars* au libre romancier du *Capitaine Fracasse*, du poète et du penseur des *Destinées* à l'artiste, ou, pour mieux dire, au joaillier d'*Émaux et Camées*, il semble d'abord que ce soit franchir une distance assez grande, et si tant est, — comme je le crois, comme je vais essayer de vous le faire voir aujourd'hui, — qu'ils forment bien deux anneaux successifs d'une même chaîne, il semble que jamais métal n'ait différé davantage et de poids, et de titre, et de prix. Est-ce peut-être pour cela que, parmi nos critiques et nos historiens de la littérature, tous ceux qui ont beaucoup aimé, beaucoup loué Vigny, n'ont en général manifesté que peu de sympathies, ou quelque dédain même, pour Théophile Gautier? Mais les poètes, en revanche, qui sans doute ont bien quelque droit d'être aussi consultés en pareille matière, les poètes ont su concilier ce qu'il y avait de disparate, — je ne dis pas de contradictoire, — entre les qualités, les exemples, les leçons des deux maîtres; et, pour une fois, ce sont les poètes ici qu'il en faut croire. Bien loin de se contrarier, ou de se gêner seulement, les influences de Vigny et de Gautier se sont ajoutées l'une à l'autre, et vingt-cinq ou trente ans durant, je n'en sache guère dont l'action ait ensemble été plus féconde, ou même plus heureuse.

Le plus grave reproche sous lequel on accable Gautier, c'est d'avoir un peu manqué d'invention, ou d'idées même, et, si le reproche est dur, si quelques critiques y ont d'ailleurs trop appuyé, trop lourdement, — M. Edmond Scherer, par exemple, ou M. Émile Zola, — je conviens qu'il n'est pas tout à fait immérité. Politique ou science, religion, philosophie, médecine ou jurisprudence, agriculture ou commerce, Gautier paraît avoir vraiment vécu dans une entière indifférence de tout ce qui faisait les préoccupations ordinaires de ses contemporains (1). C'est un tort, nous l'avons dit, ou, pour parler plus franchement, c'est une marque d'impuissance. Il n'est pas bon que rien d'humain soit étranger à l'artiste; et, plus curieux, plus soucieux de beaucoup de choses qu'il a trop négligées, je m'imagine que les vers de Gautier n'en seraient pas moins tout ce qu'ils sont, mais peut-être en seraient-ils quelquefois moins froids, et sans doute on les eût moins souvent accusés d'impassibilité. Ce qu'il faut seulement qu'on s'empresse d'ajouter, — et ce que l'on n'a pas assez dit, — c'est qu'ayant peu d'idées sur toutes ces matières, Gautier, du moins, en a eu sur son art, de très personnelles, de très précises, et de très fécondes. Poète ou versificateur, il a ouvert des voies nouvelles. Grammairien et rhéteur accompli, il a trouvé pour exprimer ses idées des formules singulièrement heureuses, aussi amusantes qu'heureuses, car il avait de l'esprit, beaucoup d'esprit, encore qu'il y mêlât toujours trop d'affectation romantique. Et, si je ne me trompe, ces idées, messieurs, sont d'une telle nature; l'influence en a été si considérable; les traces, aujourd'hui même, en sont si faciles à reconnaître, que l'œuvre du poète, ou du prosateur même, pourrait sombrer tout entière dans l'oubli sans que l'autorité de son nom, ni surtout l'importance de son rôle, en fussent pour cela diminuées dans l'histoire.

Trois mots, entre autres, qu'on nous a conservés, — ou qu'on lui prête, — résument assez bien l'ensemble de ses idées. Il disait : « Je suis très fort ; j'amène cinq cents au dynamomètre, et je fais des métaphores qui se suivent. » Il disait encore : « Ce qui fait ma supériorité, c'est que je suis un homme pour qui le monde extérieur existe. » Et, dans ses dernières années, lassé de bien des choses, il répétait volontiers une parole de son ami Popelin : « Rien ne sert à rien, et d'abord il n'y a rien ; cependant tout arrive, mais cela est bien indifférent. » Dans sa forme humoristique, et sous son air de charge d'atelier, ne vous semble-t-il pas, messieurs, que cette boutade nous révèle chez cet « impassible » un fonds de tristesse ou de découragement, pour ne pas dire de nihilisme (2), que peut-être on n'y a pas

(1) Suite. — Voy. les numéros des 21, 28 janvier, 4, 11, 18 février, 4, 11, 18, 25 mars et 22 avril 1893.

(2) A consulter sur Théophile Gautier : Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. VI; Émile Bergerat : *Théophile Gautier*. Paris, 1879. Charpentier; Ch. de Lovenjoul : *Histoire des œuvres de Théophile Gautier*. Paris, 1887. Charpentier; Émile Faguet : *Études littéraires sur le XIXe siècle*. Paris, 1887. Lecène et Oudin; Maurice Spronck : *les Artistes littéraires*. Paris, 1889. Calmann Lévy; Maxime Du Camp : *Théophile Gautier*. Paris, 1890. Hachette.

(1) Voyez d'ailleurs à cet égard les aveux ou plutôt les provocations de Gautier lui-même, dans la *Préface de Mademoiselle de Maupin*, et déjà dans celle même de ses *Premières poésies*. « L'auteur du présent livre... n'a vu du monde que ce que l'on en voit par la fenêtre, et il n'a pas eu envie d'en voir davantage. Il n'a aucune couleur politique... Il fait des vers pour avoir un prétexte de ne rien faire, et ne fait rien, sous prétexte qu'il fait des vers. » Et il se plaignait là-dessus « que le vent ne soufflât pas à la poésie », ce qui ne laissera pas d'étonner ceux qui savent que *les Orientales, les Poésies* de Vigny, *les Poésies de Joseph Delorme, les Contes d'Espagne et d'Italie, les Iambes, les Harmonies, les Feuilles d'automne, les Consolations* ont paru coup sur coup, de 1829 à 1831.

(2) C'est ce que M. Maurice Spronck a bien mis en lumière dans ses *Artistes littéraires*. Comparez une page curieuse de *Mademoiselle de Maupin*, 153, 157. (Édition de 1879.)

suffisamment remarqué ? Nous en retrouverons du moins plus d'une fois l'équivalent dans ses vers, et nous aurons quelque droit d'en conclure que, pour lui, comme pour Vigny, comme pour Schopenhauer, l'art a peut-être, a surtout été le moyen, l'instrument de sa délivrance, une manière de se consoler ou de se distraire de l'ennui de vivre. Mais, pour les deux autres formules, on doit dire, et nous l'allons voir, que si peut-être elles ne contiennent pas « toute » la théorie de l'art pour l'art, en vérité, messieurs, il ne s'en faut de guère. L'auteur des *Orientales* en avait jadis été le prophète involontaire, et l'auteur d'*Émaux et Camées* en allait être l'apôtre, jusqu'à ce qu'un troisième, dont nous aurons prochainement à parler, en devînt le pontife.

Vous savez comment il débuta dans le monde, par étaler, si je puis ainsi dire, au parterre du Théâtre-Français, dans la mémorable soirée du 23 février 1830, ce « gilet rouge » et ce « pantalon vert d'eau très pâle » qui lui valaient tout de suite une réputation légendaire. L'ahurissement du public fut en effet considérable, et, trente ou quarante ans plus tard, Gautier s'en souvenait encore avec orgueil : « Oui, disait-il, oui, nos poésies, nos livres, nos articles, nos voyages seront oubliés, mais l'on se souviendra de notre gilet rouge. Cette étincelle se verra encore lorsque tout ce qui nous concerne sera depuis longtemps éteint dans la nuit, et nous fera distinguer des contemporains dont les œuvres ne valaient pas mieux que les nôtres, mais qui portaient des gilets de couleur sombre. Il ne nous déplaît pas, d'ailleurs, de laisser de nous cette idée : elle est farouche et hautaine, et, à travers un certain mauvais goût de rapin, elle montre un assez aimable mépris de l'opinion et du ridicule ». Et ce fut là-dessus que, pour soutenir l'idée flamboyante que son gilet avait donnée de lui, trois ou quatre mois plus tard, à peine âgé de dix-neuf ans, il publiait son premier recueil de *Poésies*. Ce sont des *Élégies*, des *Paysages*, des *Intérieurs*, des *Fantaisies* (1). Ce sont aussi, — lorsque l'on joint, comme on le peut sans inconvénient, son second et même son troisième recueil au premier, — des « épîtres » dont le vers est parfois étrangement voisin de la prose :

> Se croire le pivot de la création
> Est une erreur commune à toute ambition;
> L'on est persuadé qu'on est indispensable,
> Et l'on ne pèse pas le poids d'un grain de sable
> Aux balances d'airain des grands événements;
> L'on tombe chaque jour en des étonnements,
> A voir quel peu d'écume au torrent de l'abîme
> Fait un homme jeté de la plus haute cime,
> Et comme en peu de temps, pour grand qu'il ait passé,
> Par le premier qui vient on le voit remplacé.

Dignes, s'il y en eut jamais, de ce que l'on allait bientôt appeler « l'école du bon sens », qui croirait, messieurs, que ces vers fussent de Gautier ? Mais il en avait heureusement fait d'autres; et si nous voulons prendre une plus juste idée de lui, ce n'est pas dans cette longue pièce : *A un jeune tribun* (1), ni dans la pièce à Eugène :

> Ne t'en va pas, Eugène, il n'est pas tard,...

c'est dans son *Albertus* et c'est dans sa *Comédie de la Mort* qu'il nous la faut chercher.

Je sors de lire ou de relire ces deux poèmes, et ce que j'en trouve, messieurs, de plus frappant ou de plus original pour l'époque, c'en est le caractère d'impersonnalité. Vous connaissez le sujet d'*Albertus*. Ironique et fantastique, « semi diabolique et semi fashionable », c'est un poème d'amour, dans le goût de *Mardoche* et de *Namouna*, plus prosaïque que le second, plus « hoffmanesque » que le premier, d'ailleurs non moins spirituel, et précisément du même genre d'esprit, parisien, mondain, déjà « boulevardier ». Pour la *Comédie de la Mort*, le titre suffit sans doute à vous en rappeler le sujet ou le thème. Ce sont des variations macabres, si je puis ainsi dire, inspirées en partie de Villon, en partie de Byron ou de Gœthe, un exercice d'assez belle rhétorique, une fugue en trois points sur le néant de l'amour, de la gloire et de la science. Mais, — chose assez singulière! — ni de la Mort, quoique d'y penser le poète en claque des dents, ni de l'Amour, je dis de l'amour même des sens, quoi qu'il y soit assez vivement décrit, je ne discerne là de sensation ou de conception vraiment personnelle; qui n'appartienne qu'à Gautier; qui s'oppose en quelque manière à la conception que d'autres poètes autour de lui s'en forment; qui diffère enfin de celle que s'en fait un peu tout le monde. En ce sens, on peut dire qu'il n'a pas d'*idées* sur la Mort ou sur l'Amour, ou, si vous l'aimez mieux, ni l'Amour ni la Mort, on ne croirait qu'il les ait *sentis* d'une façon qui lui soit particulière ou unique; et, à cet égard, à peine est-il poète, et point du tout lyrique, quoique déjà versificateur extrêmement habile et peut-être encore plus habile écrivain.

En revanche, dans l'un et dans l'autre poème, on ne saurait trop admirer ni trop louer le don du pittoresque, le don de voir et celui de rendre. Rappelez-vous le début d'*Albertus* :

> Sur le bord d'un canal profond dont les eaux vertes
> Dorment, de nénuphars et de bateaux couvertes,
> Avec ses toits aigus, ses immenses greniers,
> Ses tours au front d'ardoise où nichent les cigognes,
> Ses cabarets bruyants qui regorgent d'ivrognes,
> Est un vieux bourg flamand tel que les peint Teniers.
> — Vous reconnaissez-vous? — Tenez, voilà le saule,
> De ses cheveux blafards inondant son épaule

(1) Le premier recueil de Gautier a paru en 1830, son *Albertus* en 1832, la *Comédie de la Mort* en 1838, *España* en 1845, *Émaux et Camées* enfin en 1853.

(1) La pièce est d'ailleurs curieuse et instructive pour l'histoire même des idées du poète.

Comme une fille au bain; l'église et son clocher,
L'étang où des canards se pavane l'escalier;
Il ne manque vraiment au tableau que le cadre
Avec le clou pour l'accrocher.

Pénétrons encore avec lui dans son « Campo-Santo » :

En haut les minarets et les rosaces frêles
Où les petits oiseaux s'enchevêtrent les ailes,
Les anges accoudés portant les écussons.

L'acanthe et le lotus ouvrant sa fleur de pierre
Comme un lis séraphique au jardin de lumière;
En bas l'arc surbaissé des lourds piliers saxons.

Les chevaliers couchés de leur long, les mains jointes,
Le regard sur la voûte et les deux pieds en pointes;
L'eau qui suinte et tombe avec de sourds frissons...

Peinture ou sculpture, vous le voyez, son vers en reproduit également les effets; il rivalise de couleur avec l'une, de relief avec l'autre, d'intensité plastique avec toutes les deux; et j'ajoute que souvent encore il n'a pas moins heureusement rendu l'impression de la nature même :

C'est un marais dont l'eau dormante
Croupit, couverte d'une mante
Par les nénufars et les joncs :
. . . . . .
La bécassine noire et grise
Y vole quand souffle la brise
De novembre aux matins glacés;
Souvent, du haut des sombres nues,
Pluviers, vanneaux, courlis et grues
Y tombent, d'un long vol lassés.

Sous les lentilles d'eau qui rampent,
Les canards sauvages y trempent
Leurs cous de saphir glacés d'or;
La sarcelle à l'aube s'y baigne,
Et, quand le crépuscule règne,
S'y pose entre deux joncs, et dort.

Remarquez bien, messieurs, que je ne dis pas qu'il n'y ait que cela dans les premières *Poésies* de Gautier. Non! et je ne serais pas embarrassé de vous y montrer autre chose. Y a-t-il plus d'esprit dans *Mardoche* que dans *Albertus?* Je viens de vous dire que j'en doutais, pour ma part. Et, dans Vigny même, trouverions-nous beaucoup de vers dont l'accent, — d'ailleurs plus noble, — ait quelque chose de plus sincère et de plus pessimiste en sa sincérité que ces vers de la pièce intitulée *Thébaïde?*

Si dans un coin du cœur il éclôt un désir,
Lui couper sans pitié ses ailes de colombe;
Être comme est un mort étendu sous la tombe;
Dans l'immobilité savourer lentement,
Comme un philtre endormeur, l'anéantissement :
Voilà quel est mon vœu.....
C'est pourquoi je m'assieds au revers du fossé,
Désabusé de tout, plus voûté, plus cassé
Que ces vieux mendiants que, jusques à la porte,
Le chien de la maison en grommelant escorte.
C'est pourquoi, fatigué d'errer et de gémir,
Comme un petit enfant, je demande à dormir;
Je veux dans le néant renouveler mon être,
M'isoler de moi-même et ne plus me connaître,
Et comme en un linceul, sans y laisser un pli,
Rester enveloppé dans mon manteau d'oubli... (1).

Mais, pour demeurer fidèles à l'esprit de notre méthode, si de pareils vers, qui ne sont point rares dans les premières *Poésies* de Gautier, n'y sont cependant pas ceux non plus qu'on remarque d'abord; si même c'est presque de nos jours seulement qu'on les y a retrouvés ou découverts; et si ce que les contemporains, ce que les imitateurs du maître ont surtout admiré dans *Albertus* ou ailleurs, c'est la précision du détail pittoresque, la netteté, la fidélité, l'originalité du *rendu*, ce sont aussi les qualités qu'il fallait d'abord mettre en lumière, — pour en voir aussitôt sortir plus d'une importante conséquence.

Car, d'où vient cette liberté, — pour ne pas dire, messieurs, cette espèce d'impudeur, — avec laquelle nos grands lyriques, nous l'avons assez vu, nous content l'histoire de leurs amours et au besoin de leurs plaisirs mêmes? C'est qu'ils se croient assurés de l'originalité de leurs impressions. Par expérience ou par comparaison, depuis l'auteur des *Confessions* jusqu'à celui des *Nuits*, ils ont connu que les mêmes objets, — disons, si vous le voulez, les mêmes excitations, — n'agissaient pas toujours sur eux comme sur les autres hommes. De la diversité de leurs émotions ils ont alors conclu, sans avoir besoin pour cela d'aucun raisonnement, que l'expression n'en saurait manquer d'intéresser tout le monde. Et, d'ailleurs, ils ont pu quelquefois s'y méprendre, comme l'auteur de *Joseph Delorme*, quand ils ont confondu la singularité naturelle avec l'anomalie pathologique. Mais, en ce cas-là même, ils ont encore enrichi d'un « document » de plus notre connaissance de l'homme; et d'une manière générale, en nous formant sur leur modèle, ils nous ont révélé l'existence en nous de sens que nous n'y savions pas, ils nous ont procuré des moyens que nous ignorions de jouir de nous-mêmes, de la nature, et de la vie.

Au contraire, comme Gautier, quand on s'aperçoit promptement que la nature et la vie sont pour nous ce qu'elles sont pour tous les autres hommes, alors ce ne sont plus, messieurs, nos sentiments eux-mêmes qui nous intéressent, — ils n'ont plus rien d'assez curieux, n'ayant plus rien d'assez personnel, — mais la traduction ou la transposition que nous en pouvons trouver. En d'autres termes, ce qui importe alors, c'est sans doute ce que l'on éprouve, mais c'est aussi, c'est plutôt, c'est surtout les mots, les métaphores, les images, les comparaisons, les symboles qu'on découvre pour exprimer ce que l'on ressent. Une sorte de pudeur arrête

(1) Un autre mérite à louer encore, c'est la grâce apprêtée, mais réelle pourtant, des *madrigaux* qui abondent dans les premiers recueils du poète.

ou fait hésiter le poète à se mettre en scène, de sa personne, et ne trouvant rien en lui de très original ou d'inéprouvé, si je puis ainsi dire, il ne se déguise pas, il ne ment pas à la vérité de ses impressions, mais il met le prix de son art où justement les autres n'en voyaient que le moindre mérite. L'accessoire devient le principal. Et la comparaison ne sert plus d'enveloppe ou de vêtement à l'idée, mais au contraire c'est l'idée qui sert d'occasion ou de prétexte au développement de l'image.

Vous en trouverez d'assez nombreux exemples chez Gautier. Il veut quelque part exprimer cette idée, très simple en effet ou même un peu banale, qu'il s'est pris au piège de son amour, et qu'insensiblement, d'un caprice d'une heure, le temps a fait une passion durable :

Parfois un enfant trouve une petite graine,
Et tout d'abord, charmé de ses vives couleurs,
Pour la planter il prend un pot de porcelaine
Orné de dragons bleus et de bizarres fleurs

Il s'en va. La racine en couleuvres s'allonge,
Sort de terre, fleurit et devient arbrisseau,
Chaque jour, plus avant, son pied chevelu plonge
Tant qu'il fasse éclater le ventre du vaisseau.

L'enfant revient; surpris, il voit la plante grasse
Sur les débris du pot brandir ses verts poignards;
Il la veut arracher, mais la tige est tenace;
Il s'obstine, et ses doigts s'ensanglantent aux dards.

Ainsi germa l'amour dans mon âme surprise;
Je croyais ne semer qu'une fleur de printemps :
C'est un grand aloès dont la racine brise
Le pot de porcelaine aux dessins éclatants (1).

Le procédé est assez apparent. S'il vous semble peut-être assez voisin de celui de Vigny, prenons-en note au passage, mais sans insister, parce qu'il tient plus de la comparaison ou de l'allégorie que du symbole, à vrai dire. Il n'y a pas incorporation, si j'ose ainsi parler, mais plutôt juxtaposition de l'image et de l'idée. Ou, mieux encore, il y a tendance de l'image à se détacher de l'idée, pour vivre elle-même de sa vie propre. Ce n'est plus au dedans de lui que le poète regarde pour y démêler la nature de ses sentiments. Il n'est plus son unique ou son principal modèle. Il attribue déjà moins de valeur, je ne veux pas dire au fond qu'à la forme, ce ne serait pas tout à fait exact, mais enfin ses propres émotions offrent moins d'intérêt à ses yeux que leur équivalent plastique. Il sort de soi! Le monde extérieur, dont les autres s'étaient inspiré, sans doute, mais en se le subordonnant, ou même en l'absorbant, reprend une valeur nouvelle, intrinsèque et principale, elle-même augmentée de tout ce que d'ailleurs les Lamartine, les Hugo, les Musset y ont ajouté de leur personne. Au lieu d'exiger de la nature qu'elle soumette son indépendance ou la vérité même de son expression aux caprices du poète, c'est le poète à qui l'on va maintenant imposer de soumettre à la nature la liberté de son inspiration.

Le voyage d'Espagne, en 1840, acheva de décider la « pratique » de Gautier, dans ce sens. Peintre lui-même, ou presque peintre, l'impression qu'il rapporta du pays de Zurbaran et de Valdès Léal s'ajouta aux habitudes qu'il avait contractées depuis quelques années déjà comme critique d'art, pour lui suggérer une doctrine conforme à ses qualités naturelles. Et c'est alors que, de ses exemples et de ses leçons, se dégagea toute une esthétique dont nous n'avons, pour refaire le corps, qu'à rassembler les membres épars un peu partout dans son œuvre, mais surtout dans la *Notice* qu'il écrivit pour mettre en tête de l'édition définitive des *Fleurs du mal* de Charles Baudelaire; dans le *Rapport sur les progrès de la poésie* (1) qu'il écrivit en 1867; et enfin, messieurs, dans les *Entretiens* que nous a conservés l'un de ses gendres, M. Émile Bergerat.

Le point de départ de la doctrine, c'est que la vie, — j'entends la vie commune, celle que nous vivons, vous et moi, la vie dont le drame ou dont le vaudeville se déroulent identiques à eux-mêmes en tous lieux, — n'a plus depuis longtemps d'intérêt actuel. « L'homme est partout l'homme, et sous toutes les latitudes il mange avec la bouche, et prend avec les doigts; dans tous les pays le fort tue le faible avec le fer; et l'art d'aimer ne varie pas d'un pôle à l'autre. » Dans ces conditions, l'art ne saurait se proposer pour but l'imitation, ni même l'interprétation de la vie, et, au contraire, il faut dire que son véritable objet est justement de s'en distinguer. On ne l'a pas inventé pour nous faire plus cruellement sentir, en en multipliant l'image, l'humiliation de notre misère, mais pour nous en libérer, en nous ouvrant le domaine illimité du rêve; et, revanche ou victoire de l'imagination sur la vulgarité, son rôle est de nous enlever à la fréquentation des laideurs qui nous environnent. C'est pourquoi, s'il faut qu'il se serve des moyens de la nature, qui sont les seuls dont il dispose, il maintiendra son droit d'en user à sa convenance, et il commencera par s'en rendre maître, mais ce sera pour les employer à la réalisation de la beauté.

(1) Voyez encore dans le même genre : *Choc de cavaliers, le Sphinx, l'Hippopotame* :

Je suis comme l'hippopotame :
De ma convulsion couvert,
Forte armure que rien n'entame,
Je vais sans peur par le désert.

(1) Il a été reproduit, dans le volume intitulé : *Histoire du romantisme*, et, certainement, à cette époque, Sainte-Beuve lui-même, quoi qu'on en puisse dire, n'eût pas mieux su caractériser que Gautier les soixante ou quatre-vingts poètes cités dans ce *Rapport*. Il n'eut pas trouvé des métaphores plus appropriées, ou, comme on disait jadis, plus « analogues » à la nature de leur talent, ni dont l'ingéniosité, la splendeur ou la singularité même recouvrît des idées et des théories d'art plus personnelles et plus précises.

Joignez aussi quelques passages du *Journal des Goncourt*.

Là, en effet, est sa raison d'être, la vraie, celle qui le fonde ; là aussi la raison du respect qu'il inspire aux hommes ; et là enfin, messieurs, la raison du culte que nous lui rendons.

> Tout passe. — L'art robuste
> Seul a l'éternité.
> . . . . . .
> Les dieux eux-mêmes meurent,
> Mais les vers souverains
> Demeurent
> Plus forts que les airains.

Quant aux moyens d'atteindre à cette réalisation du beau, ai-je besoin de vous dire qu'il n'y en a pas de recettes? Mais quelques leçons se dégagent pourtant de ce premier principe, dont l'une des plus claires et des meilleures est celle-ci, qu'on donnera le moins possible à l'improvisation, et au contraire tout à l'étude, à la réflexion, à la méditation, au calcul. Heureux Musset, s'il l'eût su, ou qu'il l'eût cru! Ses métaphores « se suivraient » mieux peut-être, et ses rimes seraient moins « libertines » ! Mais l'auteur même des *Orientales* se fût-il mal trouvé, lorsqu'il s'avisa de les vouloir décrire, d'avoir vu Smyrne et Constantinople (1)? Non, sans doute ; et désormais, instruits par son exemple, nous serrerons de plus près les contours de la réalité, quand ce ne serait que pour lui dérober les moyens de la surpasser. Qu'est-ce à dire, sinon que la question de forme reprendra dans l'art, en général, mais en poésie particulièrement, toute son importance, et que nous ne déléguerons plus, comme Lamartine, à un secrétaire, le soin de compléter les vers inachevés de *la Chute d'un ange?* Car le style tout seul peut-il suffire à consacrer la durée des œuvres? C'est une question. Mais ce qui n'en est pas une, c'est que la beauté même ne reçoive tout son prix que de la perfection de la forme; et comment n'y attacherait-on pas une valeur encore plus singulière dans une langue où, comme dans la nôtre, la poésie n'a pas de vocabulaire qui lui soit propre? Pourquoi, d'ailleurs, à cette occasion même, n'essayerait-on pas de lui en constituer un? C'est-à-dire, pourquoi ne ferait-on pas profiter les arts les uns des autres, et n'enrichirait-on pas la poésie des moyens de la peinture ou de la musique? C'est encore, vous le savez, et nous l'allons voir, ce que Gautier a essayé, comme aussi c'est l'une des directions où ses imitateurs devaient le suivre en foule. Mais je n'insiste pas, et joignant ou confondant tous ces moyens ensemble, je voudrais plutôt vous indiquer à quelle révolution d'art ils ne pouvaient manquer d'aboutir.

Ce qu'ils enseignent tous en effet à l'artiste, c'est à s'abstraire lui-même de son œuvre ou, si vous l'aimez mieux, à n'y mêler, à n'y laisser passer que le moins possible de sa personne. On abaisse la poésie, on la ravale à des emplois indignes d'elle quand on la fait uniquement servir à « diviniser » les passions et le Moi du poète. La passion y introduit un élément de trouble ou de discordance, qui en altère nécessairement l'idéale sérénité. Mais, du haut de sa contemplation, « le poète doit voir les choses humaines, comme les verrait un dieu du haut de son Olympe, les réfléchir sans intérêt dans ses vagues prunelles et leur donner, avec un détachement parfait, la vie supérieure de la ferme ». Et, à la vérité, je le sais, ce n'est pas en son nom, ce n'est pas pour son compte, comme l'on dit, que Gautier a ainsi formulé les conclusions de sa poétique. Cette supériorité de détachement dont il parle, il n'en eût pas lui-même été capable, ou, si vous le voulez, il ne l'est devenu que fort tard. Mais là tendaient bien ses conseils, et ses exemples avec ses conseils. Les uns et les autres, d'ailleurs, s'accordaient, — j'ai tâché de vous le faire voir, — avec un mouvement général des esprits. Et, messieurs, puisque nous parlons aujourd'hui de littérature « plastique », voulez-vous une preuve encore de la réalité de ce mouvement? Vous la trouverez dans l'évolution qui faisait passer la peinture de paysage, en ces mêmes années, du mode « historique » au mode « romantique », d'abord, et du mode « romantique » au mode « réaliste » ou « naturaliste ».

Vous en trouverez une autre dans le recueil auquel Gautier donnait précisément alors le titre d'*España*. Ce n'est, vous le savez, qu'une série d'impressions de paysage, un album, pour mieux dire encore, où reparaissent toutes les qualités des premières *Poésies*, mais où le peintre n'est plus qu'un témoin de ce qu'il décrit, de hardis croquis où vibre la lumière crue du ciel d'Espagne,

> Le soleil de midi, sur le sommet aride,
> Répandant à grands flots sa lumière livide;

des impressions d'art intenses, plus vraies que la vérité même; et des tableaux dont on n'imagine pas que l'auteur même, Zurbaran ou Valdès Leal, ait pu mettre dans l'original plus de vigueur, ou de couleur, ou de relief que Gautier dans la copie qu'il en donne :

> Moines de Zurbaran, blancs chartreux qui, dans l'ombre,
> Glissez silencieux sur les dalles des morts,
> Murmurant des *Pater* et des *Ave* sans nombre,
>
> Quel crime expiez-vous par de si grands remords?
> . . . . . .
> Tes moines, Lesueur, près de ceux-là sont fades.
> Zurbaran de Séville a mieux rendu que toi

(1) C'était le seul reproche que Gautier se permît d'adresser à Victor Hugo, mais il lui tenait à cœur, et on en trouvera la preuve dans le *Voyage en Espagne*. « De Carthagène nous allâmes jusqu'à la ville d'Alicante, de laquelle, d'après un vers des *Orientales* de Victor Hugo, je m'étais composé un dessin infiniment trop dentelé.

> Alicante aux clochers nets et les minarets.

Or, Alicante, du moins aujourd'hui, aurait beaucoup de peine à opérer ce mélange que je reconnais pour infiniment désirable et pittoresque, attendu qu'elle n'a d'abord pas de minaret, et qu'ensuite le seul clocher qu'elle possède n'est qu'une tour fort basse et peu apparente. »

Leurs yeux plombés d'extase et leurs têtes malades.
. . . . . .
Comme son dur pinceau les laboure et les creuse !
Aux pleurs du repentir comme il ouvre des lits
Dans les rides sans fond de leur face terreuse !

Comme du froc sinistre il allonge les plis !
Comme il sait lui donner les pâleurs du suaire,
Si bien que l'on dirait des morts ensevelis !

Qu'il vous peigne en extase au fond du sanctuaire,
Du cadavre divin baisant les pieds sanglants,
Fouettant votre dos bleu comme un fléau bat l'aire,

Vous promenant rêveurs le long des cloîtres blancs,
Par file assis à terre au frugal réfectoire,
Toujours il fait de vous des portraits ressemblants.

Mais peut-être qu'ici le poète ou l'artiste, encore trop romantique, a poursuivi l'expression du caractère plutôt que la réalisation de la beauté. Le « rendu » est merveilleux, mais le choix du modèle a quelque chose encore de trop espagnol, je veux dire de trop local et de trop particulier. S'il y a d'ailleurs entre tous un pays « romantique », — pour nous autres Français du moins, — c'est l'Espagne, c'est la patrie du *Cid* et d'*Hernani*. Et puis, le poète reparaît à la fin de sa pièce, pour interpeller ses moines :

O moines! maintenant, en tapis frais et verts,
Sur les fosses par vous à vous-mêmes creusées,
L'herbe s'étend : — Eh bien, que dites-vous aux vers?

Franchissons donc encore un intervalle de quelques années, et, rapidement, parcourons *Émaux et Camées*. Le titre seul du recueil est déjà caractéristique, mais surtout quand on y joint le commentaire que le poète en a lui-même donné : « Ce titre, dit-il, exprime le dessein de traiter sous forme restreinte de petits sujets, tantôt sur plaque d'or ou de cuivre avec les vives couleurs de l'émail, tantôt avec la roue du graveur de pierres fines, sur l'agate, la cornaline ou l'onyx. » On ne saurait mieux dire. A quoi, si nous joignons une ou deux citations seulement, nous achèverons de comprendre la nouveauté du dessein et son rapport étroit avec l'idéal d'art que j'essayais de vous définir tout à l'heure. Voyez plutôt ce paysage d'Égypte :

A l'horizon que rien ne borne,
Stérile, muet, infini,
Le désert, sous le soleil morne,
Déroule son linceul jauni.

Au-dessus de la terre nue,
Le ciel, autre désert d'azur,
Où jamais ne flotte une nue,
S'étale, implacablement pur.

Le Nil, dont l'eau morte s'étame
D'une pellicule de plomb,
Luit, ridé par l'hippopotame,
Sous un jour mat tombant d'aplomb.

Et les crocodiles rapaces,
Sur le sable en face des îlots,
Demi-cuits dans leurs carapaces,
Se pâment avec des sanglots.

Sans doute, il serait difficile, avec moins de mots et plus d'art, de susciter des images plus précises, dont le contour fût plus net et plus arrêté, plus lumineuses en même temps et d'une coloration plus juste, ou, si vous l'aimez mieux, plus particulière. Mais lisez encore la pièce intitulée *Affinités secrètes*, et comme il n'appartient précisément qu'au graveur en médailles ou en pierre dure d'enfermer dans un petit espace tout un monde, pour ainsi parler, d'émotions esthétiques, si quelqu'un a su y réussir en vers, vous reconnaîtrez, messieurs, que c'est Théophile Gautier :

Dans le fronton d'un temple antique,
Deux blocs de marbre ont trois mille ans.
Sur le fond bleu du ciel attique,
Juxtaposé leurs rêves blancs.

Dans la même nacre figées,
Larmes des flots pleurant Vénus,
Deux perles au gouffre plongées
Se sont dit des mots inconnus.

Au frais Généralife écloses,
Sous le jet d'eau toujours en pleurs,
Du temps de Boabdil, deux roses
Ensemble ont fait jaser leurs fleurs.

Sur les coupoles de Venise,
Deux ramiers blancs aux pieds rosés,
Au nid où l'amour s'éternise,
Un soir de mai se sont posés.

Si maintenant, très noble en son principe, cet idéal d'art n'est pas un peu étroit peut-être; si la concentration de la forme n'a pas à ce degré quelque chose d'excessif; si le mot ne nous a pas enfin été donné pour autre chose que pour en tirer des effets analogues à ceux de la peinture ou de la statuaire, c'est une autre question. Je la pose nettement, et j'y réponds sans détour qu'assurément Gautier a trop abondé dans le sens de son impuissance. Non, il n'a pas été l'*impassible* que l'on prétend quelquefois encore, et vous l'avez pu voir, il y a, pour ainsi parler, plus d'une blessure qui saigne dans son œuvre. Mais je crains qu'il n'ait fait de l'art une chose trop « artificielle », je veux dire trop étrangère à la vie commune; — je crains qu'en n'en permettant les jouissances, ou l'accès même, qu'à de trop rares initiés, il n'en ait fait quelque chose de trop hermétique ou de trop byzantin; — et je crains surtout qu'en en prétendant faire une chose trop « haute », il n'ait justement encouru le reproche d'en avoir fait quelque chose de vide, d'inutile et de vain. Entendons-nous bien sur ce point.

Je ne trouve pas mauvais du tout, et plutôt je trouve même bon que l'artiste se donne et se voue tout entier à son art. Oui, nous avons besoin d'artistes qui ne soient que des artistes, qui ne vivent, messieurs, celui-ci que

pour sa peinture et celui-là que pour sa poésie. Telle est, en effet, la nature des occupations humaines, que je n'en sache pas une au monde qui ne réclame, si l'on veut la remplir en conscience, toute l'activité d'un homme; et pour cette raison je n'aime pas qu'un peintre ou qu'un poète soient trop savants, par exemple, aux choses de l'économie politique. Je m'en défie deux fois alors, comme économiste et comme poète ou comme peintre. Mais, d'un autre côté, si l'artiste a le droit ou le devoir même de s'enfermer dans son art, a-t-il celui d'affecter trop ouvertement le dédain de tout ce qui n'est pas cet art? Non, sans doute, et, bien loin que ce soit une façon de supériorité, je n'y puis voir, pour ma part, qu'une forme de l'inintelligence. Tout a sa raison d'être, y compris « le bourgeois ». Je ne sais, en vérité, si Théophile Gautier, mais quelques-uns surtout de ses disciples ou de ses imitateurs, n'ont pas peut-être cru trop sincèrement le contraire; et, là-dessus, si leur art même n'a pas eu plus d'une fois à souffrir de l'excès de leur crédulité.

Pour aujourd'hui, messieurs, je ne veux retenir de son influence que ce qu'elle a eu d'heureux. « Les idées naissent duchesses, même dans une mansarde, disait-il un jour à M. Bergerat. Avec le prétendu goût classique, qui, sous prétexte que l'idée est belle, toute nue, consiste à la vêtir d'une feuille de vigne et à la produire au bout d'une corde, on marchait tout droit au style télégraphique ou au bulletin. Victor Hugo n'a fait 1830 que pour enrayer cette dégringolade de la langue; sa forte main a retrouvé dans l'ombre des temps la main puissante du vieux Ronsard, et il a renoué, par-dessus deux siècles de boileautisme aigu, les fécondes traditions de la Renaissance. *Mon rôle à moi dans cette révolution littéraire était tout tracé.* J'étais le peintre de la bande. Je me suis lancé à la conquête des adjectifs; j'en ai déterré de charmants et même d'admirables, dont on ne pourra plus se passer. *J'ai fourragé à pleines mains dans le* XVIe *siècle...* Je suis revenu la hotte pleine, avec des gerbes et des fusées. J'ai mis sur la palette du style tous les tons de l'aurore et toutes les nuances du couchant; je vous ai rendu le rouge, déshonoré par les politiqueurs, j'ai fait des poèmes en blanc majeur, et quand j'ai vu que le résultat était bon, que les écrivains de race se jetaient à ma suite, et que les professeurs aboyaient dans leur chaire, j'ai formulé mon fameux axiome : celui qu'une pensée, fût-ce la plus complexe, une vision, fût-ce la plus apocalyptique, surprend sans mots pour les réaliser, n'est pas un écrivain. Et les boucs ont été séparés des brebis, les séides de Scribe des disciples d'Hugo. *Telle est ma part dans la conquête.* »

S'il y a bien quelque vérité, l'erreur abonde aussi dans cette boutade; et, historiquement, pour n'en toucher qu'un point, ce n'est pas du tout, messieurs, « la main puissante du vieux Ronsard » que « la forte main d'Hugo a retrouvée dans l'ombre des temps », mais celle des *irréguliers* du début du XVIIe siècle; et Gautier lui-même, j'en trouverais la preuve au besoin dans ses *Grotesques*, n'a pas étendu plus loin ni plus haut ses conquêtes. Faisons exception pour Villon. Mais Regnier, l'auteur des *Satires*, et ses amis du Parnasse; mais Corneille, le Corneille de l'*Illusion comique* et de *Clitandre*, le Corneille aussi du *Cid*, si vous voulez; mais Théophile et Saint-Amant, Scarron, Scudéri même, le conseiller Matthieu (1), Balzac et Voiture, Gongora, Marini; — voilà quels ont été les vrais maîtres à écrire de Gautier, comme aussi bien des romantiques en général, et, d'ailleurs, je ne discute point ici le choix qu'ils en ont fait (2). Puisque Malherbe avait « tué le lyrisme », assurément ce n'était pas à lui qu'on en pouvait redemander les lois, mais pour bien des raisons, messieurs, ce n'était pas davantage à Ronsard, dont l'idéal d'art était bien plus voisin de celui de Boileau que ne l'a cru Boileau lui-même, et, comme tel, fort éloigné de l'idéal romantique.

Quand on voudra donc à tout prix trouver ou donner des ancêtres aux romantiques, — ce qui me paraît d'ailleurs tout à fait inutile, — on les leur donnera de quarante ou cinquante ans plus jeunes qu'on ne le fait d'ordinaire, contemporains d'Henri IV ou de Louis XIII, non pas de Charles IX ou d'Henri II; et pour peu que l'on prenne la peine d'y regarder d'assez près, comme on reconnaîtra dans Corneille ou dans Rotrou d'une part, et dans Scarron de l'autre, les vrais pères de l'auteur de *Ruy-Blas* et de *Marion Delorme*, c'est en Scarron encore, et c'est en Théophile, c'est en Saint-Amant, et c'est en Scudéri qu'on retrouvera, pour ainsi parler, les grands frères de l'auteur des *Grotesques* et du *Capitaine Fracasse*. Vous rappelez-vous la pièce intitulée *Fatuité?*

> Je suis jeune, la pourpre en mes veines abonde,
> Mes cheveux sont de jais et mes regards de feu,
> Et sans gravier ni toux ma poitrine profonde
> Aspire à pleins poumons l'air du ciel, l'air de Dieu.

Ne pourrait-elle pas être de Saint-Amant ou de Scudéri? Mais celle-ci, dont le titre même, *A deux beaux yeux*, sent son hôtel de Rambouillet, pourquoi ne serait-elle pas de Voiture lui-même, ou de Malleville, ou de Gombaud?

> Vous avez un regard singulier et charmant;
> Comme la lune au fond du lac qui la reflète,
> Votre prunelle, où brille une humide paillette,
> Au coin de vos deux yeux roule languissamment.

(1) Si peut-être quelque lecteur n'avait qu'un souvenir un peu confus du conseiller Matthieu, l'auteur des « doctes tablettes » dont il est question dans l'*École des femmes*, est l'auteur aussi d'une *Histoire de Louis XI*, que Victor Hugo avait consultée pour écrire sa *Notre-Dame de Paris*, où il prétendait avoir découvert des merveilles, et qu'à sa suite les petits romantiques avaient érigé en chef-d'œuvre. (Voyez Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. I, livre I, chap. 3.)

(2) Voyez à cet égard, *les Grotesques*.

Ils semblent avoir pris ses feux au diamant :
Ils sont de plus belle eau qu'une perle parfaite,
Et vos grands cils émus, de leur aile inquiète
Ne voilent qu'à demi leur vif rayonnement.

Mille petits amours à leur miroir de flamme
Se viennent regarder et s'y trouvent plus beaux,
Et les désirs y vont rallumer leurs flambeaux.

Ils sont si transparents qu'ils laissent voir votre âme,
Comme une fleur céleste au calice idéal
Que l'on apercevrait à travers un cristal.

Il y a ainsi, messieurs, dans l'œuvre de Gautier, tout un coin d'ingénieuse et de gracieuse préciosité (1). Quoi d'étonnant, si c'est un des caractères de l'art précieux, en général, que de s'appliquer singulièrement à suivre les métaphores? Gautier, lui, comme ici, tire souvent de la prolongation des siennes tout un développement qu'elle lui sert même à trouver, et que peut-être, sans ce moyen de rhétorique, il eût vainement demandé à son imagination quelquefois paresseuse.

Il ne se rend pas d'ailleurs assez de justice quand il réduit son rôle dans la « conquête » à celui du grammairien ou du peintre de la « bande »; et, si je me suis expliqué clairement, il a fait beaucoup plus que de « déterrer » des adjectifs oubliés ou que de « composer des poèmes en blanc majeur ». Il a réintégré dans l'art de son temps la notion du pouvoir et du prix de la forme, plus heureux en ce point que Sainte-Beuve, qui l'avait essayé, lui aussi, mais dont les *Poésies* avaient pour ainsi dire compromis les leçons. Il le fallait, sans doute, si d'illustres exemples avaient autorisé le poète à se faire un système de la liberté de l'improvisation, et pour beaucoup de romantiques, aux environs de 1840, si l'ignorance même des principes de l'art était devenue, pour ainsi dire, le signe du génie.

Point de contraintes fausses,
Mais que, pour marcher droit,
Tu chausses,
Muse, un cothurne étroit.

L'inspiration ne saurait suffire; on ne confie rien de durable à une forme lâche ou flottante; et la grammaire ou la métrique ont des secrets pour donner au sentiment lui-même une valeur qu'il n'aurait pas sans elles. « La poésie est un art qui s'apprend, qui a ses méthodes, ses formules, ses arcanes, son contre-point, son travail harmonique » et l'inspiration n'est maîtresse de soi qu'à la condition « de trouver toujours sous ses mains un clavier parfaitement juste, auquel ne manque aucune corde ». Gautier, qui le savait, l'a enseigné à quelques-uns de ses contemporains, qui ne s'en doutaient guère, et parce que Malherbe ou Boileau l'avaient enseigné avant lui, la leçon n'était pas pour cela plus mauvaise (1).

Il a fait autre chose encore si, dans le même temps à peu près que Vigny, mais d'une autre manière, plus facile à imiter peut-être, il a contribué pour sa part à débarrasser la poésie de la fatigante obsession du Moi. Plus on donne en effet d'importance à la forme, plus on en donne à la représentation du monde extérieur; plus on détourne son attention de soi-même, plus on l'applique à discerner le vrai caractère des choses; et plus on tend enfin vers la doctrine de l'impersonnalité dans l'art. C'est ce qui est arrivé à Gautier. Dans la contemplation de la nature et de l'art, il s'est insensiblement désintéressé de lui-même. Si quelques hommes rares ont le droit de nous parler d'eux, il s'est promptement rendu compte que l'on ne pouvait pas ériger l'exception en règle, et, généralement, que l'on risquait d'abaisser l'art en le faisant servir à des fins uniquement personnelles. Je ne pense pas, messieurs, que vous lui en fassiez un reproche, et, au contraire, je tâcherai de vous montrer toutes les raisons qu'il y a de lui en faire un mérite et un honneur.

Enfin, à un autre point de vue, il a préparé ce que j'appelle, messieurs, la transition du romantisme au naturalisme, et c'est aussi ce que j'aurai prochainement à vous faire voir, comment, par quels moyens, et quand nous aurons d'abord fixé le sens de ce mot même de naturalisme. Mais auparavant, si son influence en ce sens, comme aussi bien celle de Vigny, a été un moment contrariée par la réapparition ou la rentrée en scène, si je puis ainsi dire, du poète des *Châtiments* et des *Contemplations*, c'est ce qu'il faudra que je vous montre. Telle est, en effet, la nature des grands poètes, et en général des grands hommes, qu'en vain voudrait-on suivre la ligne droite, ils surviennent inopinément qui l'interrompent, qui la brisent, qui nous obligent de nous en écarter, — si du moins nous mettons la vérité de l'histoire au-dessus des intérêts de l'esprit de système. Nous en verrons, messieurs, un bel exemple, en étudiant, dans une prochaine leçon, la deuxième manière de Victor Hugo.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

(*A suivre.*)

(1) Comparez les sonnets fameux de Malleville et de Voiture sur *la Belle matineuse :*

Sacrés flambeaux du jour, n'en soyez pas jaloux!
Vous paroîtes alors aussi peu devant elle,
Que les feux de la nuit avaient fait devant vous.

(1) On remarquera dès à présent qu'il en devait être de la réforme de Gautier comme de celle de Boileau lui-même, et qu'entreprise au nom de la liberté prosodique, elle devait aboutir à la constitution d'une poétique plus minutieuse encore en ses recommandations, plus tyrannique en ses règles, et finalement, en ses dernières conséquences, non moins contraignante pour la liberté de l'artiste.

A PROPOS DES SALONS

LA TRADITION ARTISTIQUE FRANÇAISE (1).

Groupe de la vie.

La mise en scène, les sujets militaires, historiques : MM. Detaille, Clairin, Rochegrosse, Cormon, J.-P. Laurens. — La vie représentée pour elle-même : MM. Raffaelli, Béraud, Carolus Duran, Roll, Dalou, Rodin, Henner.

Quelques nouveaux entretiens avec les maîtres de l'école contemporaine seront favorablement accueillis, croyons-nous, à la veille des Salons de peinture et sculpture.

L'école de la vie, c'est proprement l'école française tout entière. Nous avons, en effet, des dessinateurs, des coloristes, des maîtres experts à faire parler des sentiments dans leurs œuvres et des idéalistes habiles à saisir le côté éternel des sujets qu'ils représentent; qu'on le remarque cependant, chez eux une autre qualité se joint presque toujours à celles-ci : les cadences de lignes ou de couleurs ne leur servent que de cadres harmonieux à leur étude de la vie réelle; ils ne s'arrêtent pas au charme de l'enveloppe, ils donnent le mouvement aux êtres; de même chez les maîtres du sentiment, malgré les efforts des théoriciens qui voudraient les entraîner vers l'abstraction mystique, il en est peu qui s'en tiennent à la rêverie pure ; les plus autorisés, M. Puvis de Chavannes, par exemple, au lieu de violenter la nature, veulent que le sentiment se dégage de la réalité même, des gestes vrais; enfin, ceux de nos artistes qui ont le souci de généraliser leurs scènes et leurs figures se distinguent encore par la plénitude de leur exécution, le sens des proportions qu'exige la vie, l'observation des attitudes.

Telles furent du moins les conclusions des visites que nous avons faites précédemment à nos peintres et à nos sculpteurs.

Mais nous allons entrer maintenant chez les plus Français d'entre eux, ceux qui cherchent presque exclusivement à traduire l'action.

Est-il besoin de dire, en effet, que l'action est la qualité distinctive de notre race et que pour détourner nos peintres du réalisme, pour leur demander de poursuivre le pur idéal, il faut faire preuve d'une triste ignorance? Car enfin la religion nationale elle-même n'accorde-t-elle point de la valeur aux actes, aux œuvres, aux cérémonies, aux manifestations extérieures de la piété? Elle donne la chair divine à ses fidèles, et cela non pas seulement en symbole, tandis que telle autre religion, le protestantisme, par exemple, rejetant tout réalisme, n'a souci que de sanctifier la seule intention. Est-ce que notre philosophie ne s'appuie pas principalement sur le témoignage de notre activité pour affirmer que nous sommes libres, que nos personnalités sont distinctes entre elles et distinctes de Dieu? Est-ce que la principale crise de notre histoire, la Révolution de 89, n'est pas la revendication de la libre activité pour chaque homme? Est-ce que nos qualités d'organisation, d'ordre, n'ont point leur cause dans la grande habitude que nous avons de mettre toutes nos idées en pratique?

Or, plus que dans toute autre manifestation humaine, c'est dans l'art que doit se révéler clairement ce qui est essentiel à une race. Les artistes ne sont, en effet, que des métaphysiciens instinctifs et populaires : ils donnent pour explication du monde qu'ils représentent le principe simple qu'ils trouvent au plus profond d'eux-mêmes, et nécessairement c'est toujours celui qui caractérise leur nation.

Demandez à un Anglais de vous exprimer dans un portrait le caractère d'un personnage : supposez, par exemple, Reynolds au moment de peindre lord Heathfield; comme l'Anglais est surtout un sensitif, dont l'âme passive se laisse facilement modeler aux impressions extérieures, il a une tendance à tout expliquer par la sensation. L'énergie du gouverneur de Gibraltar sera donc montrée comme le résultat de toutes les influences subies par lui. Du haut de la forteresse, il domine la mer immense : l'air vif lui fouette et lui rougit la figure; les canons, culasse en l'air, sont pointés sur l'abîme; derrière l'homme passent des nuages de fumée noire; son superbe uniforme écarlate doit lui rappeler sa responsabilité, dont le sentiment intime est d'ailleurs symbolisé par l'énorme clef d'or qu'il tient à la main. — Qu'un Allemand, tel que Holbein, nous trace le portrait d'Erasme, il idéalisera les traits, accentuera l'air méthodique du savant, son grand front, son regard calme, ses lèvres minces légèrement moqueuses : ce ne sera point de la chair, mais dans l'exagération de chaque forme se liront des idées, dont l'ensemble révélera le caractère du modèle. — Et, maintenant, voyez un artiste français, le sculpteur Houdon, par exemple, modelant le masque d'un penseur, tel que Voltaire : c'est par le jeu vivant des muscles de la physionomie qu'il vous redira la malice endiablée de son personnage. La pensée pour lui consiste en une mimique expressive.

Tandis que pour l'Anglais la nature et l'homme se réduisent à l'impression, pour l'Allemand c'est l'idée qui les explique, et c'est le mouvement pour le Français.

En littérature, surtout, cette disposition de notre esprit se manifeste par la supériorité indiscutable de notre théâtre au point de vue scénique. Un Anglais, Shakespeare en particulier, nous présentera l'attitude de ses personnages comme produite par des événe-

(1) Voy. la *Revue* des 26 mars, 9 avril et 3 septembre 1892.

ments inattendus, dont l'influence, minutieusement analysée, changera Macbeth, le soldat soumis et dénué d'initiative, en l'immense bandit qui lutte seul contre une armée entière, ou bien Lear, le roi hautain, en un père touchant, ou bien encore Othello, l'amant si tendre, en une brute frénétique. Un Allemand, tel que Gœthe, fera évoluer sur la scène des idées plutôt que des hommes, de telle sorte que son Faust, par exemple, symbolisera la nullité de l'intelligence et du pouvoir matériel sans la dignité morale, pour donner la paix à l'âme. Mais, chez un Français comme Corneille, c'est par des actes entièrement libres que les personnages dramatiques se font connaître à nous. Du commencement à la fin d'une pièce, un Rodrigue, un Polyeucte restent maîtres de leur activité et la dirigent vers un but précis. Et la meilleure conception du théâtre, on ne peut le nier, est celle qui confond si bien le jeu des personnages avec leurs sentiments.

Or le grand amour que nous avons pour le drame a dégénéré bien souvent en un penchant malheureux pour la mise en scène excessive, pour l'emphase, pour les situations extraordinaires, qui se traduit aussi bien dans notre théâtre que dans nos beaux-arts.

C'est en particulier le fréquent défaut de la peinture d'histoire dont nous allons traiter tout d'abord. Les grandes scènes historiques ont l'inconvénient d'être si connues qu'on s'en fait par avance une idée banale et déclamatoire. Dès lors, l'artiste qui s'essaye à les traduire fait rentrer dans une donnée d'ensemble, assez entraînante, mais théâtrale, des personnages tout de convention et trop visiblement appelés à figurer. Si, au lieu de se forger ainsi un intérêt préconçu, les peintres prenaient la peine de rechercher les caractères et les gestes individuels pour reconstituer la scène dans son ensemble, l'observation réelle remplacerait alors la déclamation vague et médiocre.

Aussi, peut-être, devrons-nous préférer à ces artistes ceux qui représentent la vie pour elle-même, et qui, dans des sujets moins brillants, mais aussi moins tyranniques, ne sacrifient pas la vérité des physionomies et des actions particulières pour obtenir le mouvement général.

M. DETAILLE.

Mais, au fait, pourquoi déclarons-nous la guerre à M. Detaille, par exemple? Ses tableaux sont toujours faciles à comprendre, et vraiment lorsque, dans une exposition, après avoir fait travailler notre esprit pour goûter pleinement les grands maîtres contemporains, nous arrivons devant quelque *Rêve du soldat* ou quelque *Siège de Huningue,* nous sommes heureux de n'avoir plus à réfléchir pour saisir l'idée du peintre ni pour chercher en quoi sa personnalité consiste. Car M. Detaille comprend ses sujets comme tout le monde, et sans doute on est flatté de se dire que, même sans y penser longtemps, on aurait pu donner au peintre toutes les idées qui se trouvent dans ses œuvres.

Quand on entre chez M. Detaille, on voit sous le porche un cheval empaillé dont les sabots tombent en poussière, et qui sert probablement de modèle au peintre pour ses charges de cavalerie. Le maître du logis est un parfait gentleman, qui porte un costume collant bleu très fashionable. J'ai fait mes réserves sur sa peinture, mais je recueillis dans sa conversation des remarques intéressantes.

« Je veux, me dit-il, faire paraître dans tous mes tableaux une grande simplicité de conception : je les compose comme des pièces de théâtre dont l'idée dramatique doit sauter aux yeux des spectateurs. Et je crois que c'est la première qualité française de peindre une action à laquelle participent plusieurs personnages avec leurs rôles distincts. Voilà pourquoi je n'aime pas du tout les impressionnistes, qui nient l'intérêt des scènes en art et qui représentent la nature décousue. Quel orgueil avec cela!

« Il faudrait remettre les choses à leur place : tous les n°s 2 d'aujourd'hui veulent être des n°s 1, et en réalité les n°s 1 n'ont jamais tant fait défaut, tandis que les n°s 2 pullulent. A quoi prétendent-ils avec leur originalité à tout prix? Il n'y a pas tellement de manières de voir différentes en art pour que chaque nouveau venu veuille renouveler la peinture de fond en comble. Les révolutions chez nous n'existent pas, l'art suit les progrès silencieux des sociétés; si par hasard de grandes crises les ébranlent, il disparaît momentanément et ne profite des rénovations que quelque temps après. Et même, dans ces occasions, le premier soin de ceux qui mènent le mouvement, leur principal orgueil, est de renouer la tradition abandonnée, à ce qu'ils croient, par ceux qui les ont précédés.

« Voyez David réagissant contre le XVIIIe siècle et s'enchaînant lui-même à l'antiquité; puis Géricault, formé à son école, trouvant l'expression vraie de son époque et ouvrant le chemin aux romantiques. Il n'y a donc pas de commencement absolu, de rupture complète; il faut que les peintres se sentent soutenus par leurs aînés et soient solidaires de leurs contemporains pour nous dire clairement et posément ce qu'eux-mêmes ont à dire; autrement ils ont l'air de fous qui passent toute leur vie à demander qu'on les entende et qui meurent sans avoir rien exprimé. Je ne voudrais point que les artistes fussent tyranniquement enrégimentés, mais je suis pour leur enrôlement volontaire; certainement, quand David donnait le ton, il créait une école toute conventionnelle; mais quand, au XVIIIe siècle, tous les artistes se réunissaient sur un même domaine pour travailler, ils illustraient leur talent et leur époque.

« Voilà pourquoi ceux qui se targuent d'indépendance aujourd'hui m'inspirent des craintes. »

M. CLAIRIN.

M. Clairin est un homme solide, cheveux en brosse, nez aquilin, une bouche très fendue et sardonique. Son atelier de la rue de Rome est décoré des japonaiseries les plus délicieuses.

« On dédaigne beaucoup aujourd'hui, me dit-il, la grande composition, et, en réalité, le nom d'art, ce beau nom, ne devrait s'appliquer qu'à elle seule. Sans doute un jeune homme qui s'attaque à une grande scène historique émeut rarement du premier coup, mais c'est une tentative qui lui servira pour d'autres œuvres plus parfaites, et il y a des insuccès de ce genre qui témoignent d'un prodigieux effort.

« Ce qui décèle, au contraire, une triste pénurie d'intelligence, c'est l'art qui est maintenant à la mode : l'on peint ou l'on sculpte des morceaux, et l'on bousille tout le reste de l'ouvrage; ou bien l'on représente des personnages qui n'ont aucun maintien et qui paraissent avachis, ou bien encore on se laisse aller à l'exhibition facile de la laideur et des loques. Il est bien plus commode, sans doute, de peindre des souliers éculés que des bottines vernies, et des nippes sordides que des vêtements bien taillés. Et c'est là ce qu'ils appellent le modernisme!

« Mais pour être moderne, il n'est pas défendu de montrer de la crânerie, surtout en France où l'on aime tant le panache! Je crois avoir été moderne dans ma décoration de l'Éden, où j'ai remplacé Jupiter par Polichinelle : j'ai cependant voulu donner à la scène une allure entraînante. — Est-ce que Millet n'est pas lyrique? — Zola ne l'est-il pas dans ses meilleurs passages? — Et Richepin, dans son drame *Par le Glaive!* qui a été acclamé au Théâtre-Français? L'exagération même est permise en art : Michel-Ange employait des proportions hors nature pour accentuer ses intentions; ainsi j'ai essayé de mettre un modèle dans l'attitude du Crépuscule, l'une des deux figures qui accompagnent le Pensieroso de Florence : impossible! L'une des jambes est passée par-dessus l'autre beaucoup plus que la réalité ne le comporte.

« La niaiserie du pur naturalisme apparaît si manifeste que nous voyons le symbolisme réagir contre lui : excès en sens contraire, du reste, car on ne peut prendre au sérieux toutes ces extases mystiques dans des effets de cinq heures du soir. Mais peut-être finira-t-on par trouver un juste milieu. »

M. ROCHEGROSSE.

Le soir où M. Rochegrosse m'ouvrit la porte de son atelier, je le trouvai dans un costume rappelant le xve siècle, et ses cheveux bruns coupés droit sur son front n'allaient pas mal avec ses épaulettes bouffantes. Je lui demandai s'il comptait poursuivre la série de ses évocations historiques et s'il s'interdisait les excursions dans le temps actuel.

« Je me suis jusqu'ici surtout inspiré du passé, me répondit-il, parce que j'ai été élevé au milieu de poètes, d'hommes qui vivaient toute l'humanité en même temps que l'époque contemporaine. Mais si le présent me tente, je m'exercerai sur les sujets qu'il m'offrira : c'est ce que j'ai déjà fait, d'ailleurs, à plusieurs reprises, mais dans des œuvres que je n'ai pas exposées. »

Comme j'observai que son entente des passions de la foule ne perdrait rien, en effet, dans un cadre moderne :

« C'est mon tempérament, reprit M. Rochegrosse, de représenter l'action aussi spontanée que possible, et ainsi comprise, elle reste vraie à toutes les époques. »

L'on voit par là dans quelle voie nouvelle la peinture historique est entrée. Les prédécesseurs de nos artistes n'avaient sur les anciens que des données très rares et pour la plupart prises à des monuments publics. Ils ne pénétrèrent donc pas dans la vie intime des peuples et ne s'en firent qu'une idée très superficielle. Sous le masque qui couvrait à leurs yeux chaque civilisation, ils ne reconnurent pas les traits plus profonds, plus vraiment humains qu'elles portèrent toutes, et ils les séparèrent entièrement les unes des autres, incarnant l'Égypte, l'Assyrie, la Grèce dans des types rigides et froids. Aujourd'hui que les archéologues nous initient aux plus petits détails de la vie antique, nous entrons mieux dans la peau des hommes de tous les temps, et nous comprenons que les dissemblances les plus considérables entre les époques sont dans le costume et les habitudes extérieures, tandis qu'au contraire l'expression inconsciente et libre des sentiments demeure presque invariable.

Du reste, le matérialisme actuel nous poussait à ces idées : dans la lente transformation du monde, l'homme s'accommode aux nouvelles conditions d'existence qui lui sont offertes; il subit aussi l'influence des différents climats, mais par lui-même il n'est guère plus capable de changer sa nature que l'animal ses instincts.

Aussi, voyez avec quelle assurance nos peintres, M. Cormon en particulier, nous représentent le premier âge de l'humanité : ils ne jugent pas impossible de retrouver sous le vernis de la civilisation la vie instinctive de nos ancêtres à peine sortis du limon originel. Et dans les temps historiques, ce sont les grands mouvements populaires qu'ils traduisent surtout; leur modèle favori, c'est la foule, cette effroyable bête, de tous les temps la même, se laissant entraîner aux émotions soudaines, poussant des rugissements de satisfaction ou de désir, heureuse surtout de répandre du sang.

Quand je voulus savoir de M. Rochegrosse son avis sur la jeunesse impressionniste, qui l'accuse généralement d'être vieux jeu, il me répondit, ainsi que M. Tanzi, le délicieux paysagiste qui assistait à notre

conversation : « Que chacun de nous marche dans sa voie : parmi les impressionnistes, Besnard possède certainement assez de talent pour avoir des audaces que nous autres nous ne pourrions pas nous permettre :

Souffrez donc qu'on l'admire et ne l'imite pas. »

M. CORMON.

Fils de l'auteur dramatique bien connu, M. Cormon est un maître plein d'amabilité, de simplicité et de jeunesse, malgré la grande réputation acquise. Nous verrons de lui, au prochain Salon, la *Bataille d'Esling*. Il y a là des blessures affreuses : au premier plan, un malheureux étale la plaie qui lui couvre la cuisse, et, seul, il suffirait à évoquer cette grande boucherie, l'une des plus sanglantes auxquelles Napoléon ait présidé. « Vous le voyez, je change de sujet, » me fait le peintre de *Caïn* et des *Grecs, au retour de Salamine*. « — Et cependant, lui dis-je, vous vous ressemblez toujours : car c'est ici la suite de ces pages où vous nous peignez si bien les manifestations de la force humaine brutale et presque inconsciente. » — « Il est vrai, les mêlées, les batailles me plaisent : j'aimais me battre, quand j'étais enfant. Mais ce qui me semble surtout intéressant aujourd'hui, c'est de montrer dans le flot même de la foule l'attitude et les préoccupations de l'individu. Tolstoï, dans *la Guerre et la Paix*, a merveilleusement marqué la présence de la personne morale à la besogne malheureusement nécessaire accomplie par la bête. — Vous venez donc me demander mon avis sur l'avenir de l'art français? Il restera réaliste, c'est-à-dire qu'il s'appuiera toujours sur l'observation vraie pour manifester le monde spirituel. Il est indéniable qu'un noyau de mystiques réfractaires à la pure tradition se forme au milieu de nous, mais ils ne seront jamais qu'une minorité, fort intéressante d'ailleurs. Il y a parmi eux des maîtres dont le grand talent est fait de sincérité, et qui sont d'autant plus admirables qu'ils s'éloignent moins du monde réel. Pourtant, en général, les jeunes gens qui les suivent dans le domaine de l'abstrait violentent leur nature. Bon pour les Allemands de cultiver le rêve : ainsi le peintre Uhde a exposé parmi nous des œuvres étonnantes, à commencer par son *Jésus visitant une école d'enfants* et sa *Cène*.

« — A propos des mystiques, que pensez-vous sur le Salon du Champ de Mars qui surtout les accueille?

« — Je ne lui lance pas l'anathème ; car il offre aux jeunes gens la faculté d'exposer un certain nombre d'œuvres à la fois, ce qui fait mieux ressortir leur personnalité. Cependant, une seule année est courte pour produire beaucoup de tableaux vraiment remarquables, et les vieux exposants, qui mettent leur honneur à tenir une large place, sont maintenant réduits à envoyer des œuvres peu intéressantes, après avoir été très brillants tout d'abord. »

M. JEAN-PAUL LAURENS.

M. Jean-Paul Laurens, lui, a le droit d'être théâtral, puisqu'il est du Midi. Il veut être un mâle par la verve générale de ses compositions et aussi par l'ostentation du matérialisme dans les détails : car il adore les solides bâtisses primitives, les entrecroisements de grosses poutres, et ses personnages sont très fiers de leurs cheveux malpropres ainsi que de leurs pieds crasseux.

Il a une tête michelangesque, avec la courbe de son grand front, ses sourcils tirés en avant et ses pommettes saillantes.

« Je ne vous parlerai pas de mes œuvres, me dit-il ; si j'y ai mis des qualités, le public doit les reconnaître lui-même ; s'il n'y en a point, inutile de vous énumérer celles qui auraient pu s'y trouver. Je pense d'ailleurs que l'unité d'action est une qualité très française, et, si vous me demandez mon avis sur les impressionnistes, je vous dirai qu'ils s'écartent de la tradition uniquement pour se faire remarquer. J'estime beaucoup Besnard : il a du talent et, il a beau dire, cela lui sert d'être un ancien pompier, c'est-à-dire d'avoir obtenu des succès à l'École des beaux-arts. Il s'est mis à peindre des femmes jaune et bleu, parce qu'il a jugé que la réputation ne lui venait pas assez vite ; mais, d'ici quelques années, il reviendra à la saine peinture. C'est une forte colonne qui oscille à droite et à gauche, mais qui se remettra droit. Quant aux autres impressionnistes, ils s'imaginent qu'en adoptant une facture particulière, ils vont devenir des maîtres : ils font surtout du tapage. Or la réclame en art est une échelle dont les derniers échelons manquent : ceux qui s'y aventurent étonnent quelque temps le public ; mais au moment même où ils prétendent à une consécration définitive, ils tombent à terre et se cassent le nez. Sur des centaines qui montent ainsi, parfois un seul, qui possède du talent malgré ses bizarreries, enjambe le pas qu'il faut franchir pour arriver à la maîtrise réelle, et dès lors il renonce aux folies de jeunesse.

« On ne fait pas des maîtres par des formules comme l'impressionnisme ou le symbolisme : c'est la nature et leur propre volonté qui les créent. La sincérité soutenue par une énergie indomptable, telle est la seule recette pour mettre à profit les dispositions naturelles. Il y a des jeunes qui l'emploient : Rochegrosse, par exemple : il est sincère ; aussi l'appelle-t-on pompier, sans réfléchir que le mensonge à soi-même est la perdition de l'art. »

Et maintenant saluons le maître Jean-Paul Laurens ; nous quittons les peintres d'histoire.

M. RAFFAELLI.

M. Raffaelli, qui sait si bien rendre les types du peuple, de la petite bourgeoisie, des humbles profes-

sions, habite une charmante petite villa, avenue de Villiers. Une grande barbe noire, la physionomie douce, un peu lasse, les traits fort réguliers.

« Ce que je cherche, me dit il, c'est de montrer, dans des ensembles de mouvements caractéristiques, des personnages dont je veux faire les types de telle ou telle catégorie populaire. Je fais des petits rentiers qui s'occupent de leur intérieur, des ouvriers dans leur travail, des fainéants dans leur vagabondage. Un de mes tableaux dont j'ai été le plus satisfait représentait des forgerons en train de prendre un verre *sur le zinc*, avec des attitudes où l'on voyait qu'ils venaient d'entrer pour repartir bientôt et pour revenir tout à l'heure. C'était comme un aperçu que je donnais sur tout un côté de leur vie.

« Je veux aussi que les paysages, les milieux soient tout à fait appropriés aux figures.

« Au reste, je crois que, dans notre métier, chacun doit personnifier sa race et son époque. Autrefois, par étroitesse de vue et par fièvre de modernisme, j'ai déblatéré contre Raphaël : j'ai eu tort ; il fut d'une véracité absolue pour la Renaissance, et si j'avais vécu de son temps, j'aurais tâché de faire précisément son œuvre : j'aurais tâché, vous dis-je, je n'ai pas la prétention de dire que j'y serais parvenu ; de même que si j'étais né au temps de Watteau, j'aurais voulu être l'auteur de l'*Embarquement pour Cythère*.

« Aujourd'hui, étant donné que la principale qualité française est le mouvement, et que toutes nos pensées actuelles se portent vers les existences naïves, je fais du mieux que je puis pour être de ma nation et de mon temps. Quand des femmes du monde viennent me dire : « — Nous ne tenterons donc jamais votre pinceau ? » Je me retiens, pour ne pas leur répondre : « — Hélas ! non ; je crois qu'à l'heure présente la simple nature est beaucoup plus intéressante que les conventions mondaines, malgré tout leur charme ; car ce n'est plus dans les salons que se passe la vie du XIXe siècle. »

« Voilà comment je comprends l'art : une traduction sincère de la pensée nationale et contemporaine.

« Mais je n'entends point du tout que les peintres copient les littérateurs : car les ressources dont les uns et les autres disposent sont différentes, et je ne puis souffrir qu'un artiste s'empare d'un roman de Zola pour représenter une grève d'ouvriers.

« L'écrivain, pour soutenir pendant de nombreuses pages l'attention de son lecteur, a besoin d'une histoire amusante ; il faut en même temps qu'il agite des questions mondaines, politiques, financières, dont la discussion en elle-même n'a rien à faire avec l'art, mais qui captivent le public et qui donnent l'occasion à l'auteur de développer ses talents d'observateur, de poète.

« Le peintre n'a pas besoin de tout cet échafaudage. Les remarques qu'un écrivain doit répartir dans la conversation d'un grand nombre d'individus, sous peine de surcharger l'esprit du lecteur, le peintre les pourra condenser dans une seule figure qui nous révélera sur-le-champ sa façon de voir.

« Aussi quand mes amis Daudet et Goncourt ont l'air de dire que la littérature est supérieure à l'art, je leur réponds :

« — Sans doute, vous savez comment on peut amuser le public du jour et vous ne pouvez manquer d'avoir auprès des contemporains plus de succès que les peintres : car un livre, par les aventures qu'il contient, les problèmes qu'il aborde, attache le lecteur pendant des heures entières, tandis qu'un tableau, où l'art se présente sans aucun soutien, est vu en cinq minutes tout au plus.

« Mais comme ce qui amusait nos pères nous ennuie profondément en général, les histoires que nous racontent les livres d'autrefois nous font dormir, et il faut souvent du courage pour rechercher le talent réel d'un ancien écrivain à travers d'interminables récits.

« Le peintre, au contraire, ne vieillit pas, et l'on peut toujours, sans se fatiguer, embrasser d'un seul regard son œuvre, c'est-à-dire son âme et celle de son siècle. Ainsi l'artiste est peut-être plus grand auprès de la postérité que l'écrivain.

« Si de Dante et de Michel-Ange il fallait détruire l'un pour sauver l'autre et si l'on me demandait lequel sacrifier, je désignerais... »

« — Oh ! fis-je, vous blasphémeriez de toute façon ; mais les distinctions que vous faites entre la littérature et la peinture me semblent très justes. »

Mon interlocuteur, souriant de mon interruption, reprit :

« Un défaut où tombent souvent les artistes en quête de modernisme, c'est la minutieuse et sèche reproduction de la nature.

« Il y a une école aujourd'hui qui, sous prétexte de faire ce que se proposait Holbein à son époque, choisit des modèles aux traits accentués et représente mécaniquement ce qu'elle voit. Elle a donné des œuvres intéressantes comme document, mais non comme art. Et, en vérité, il y a des physionomies si typiques qu'un peintre n'a pas le droit de les représenter : son ouvrage est trop facile. « Un tel a fait un magnifique portrait de religieuse, » me dit-on ; la belle malice : qui ne ferait un chef-d'œuvre avec une sainte pour modèle ? Un tel a fait des paysans bretons extraordinaires : il n'y a point là de mérite, leurs physionomies dans la nature même sont extraordinaires.

« De tels tableaux sont curieux, sans doute, mais je demande que l'esprit de l'artiste se manifeste davantage : son modernisme ne me touchera que s'il l'a vraiment senti, que s'il m'en donne une expression bien émue et individuelle.

« L'art, en fin de compte, se réduit pour nous à culti-

ver notre personnalité, qui concentre d'une certaine façon toutes les influences actuelles. Nous devons beaucoup regarder, beaucoup nous interroger. Inutile d'aller à tout bout de champ se prosterner devant les anciens maîtres : il faut savoir les apprécier, mais ne point se laisser influencer par eux. Lorsqu'on me dit qu'un peintre va tous les dimanches au Louvre, je me demande s'il n'a point parmi les gardiens du musée un frère, quelque parent qu'il va voir ; mais je ne puis m'imaginer qu'un artiste éprouve ainsi le besoin de renier son époque et qu'au lieu de chercher une voie originale il s'essaye à pasticher les Italiens. »

M. BÉRAUD.

M. Jean Béraud est grand, nerveux, très carré de manières et s'exprimant avec beaucoup de facilité. Son monde des boulevards est d'une vérité saisissante. Ses ennemis lui reprochent pourtant de ne peindre la vie parisienne que pour satisfaire les vœux du public.

Est-ce pour répondre à ces insinuations qu'il me tint la conversation suivante ?

« Ce qui nous perd, c'est qu'au lieu de chercher à nous satisfaire nous-mêmes, nous travaillons pour le public. Chacun choisit sa clientèle, qu'il s'efforce de contenter, l'un par la mièvrerie, l'autre par son originalité de mauvais aloi. C'est ainsi que la tradition tend à disparaître : car certainement, si nous étions sincères, il y aurait plus de solidarité entre nous, comme cela devrait être entre des hommes vivant dans une même société. Or la vogue qu'on obtient auprès d'une galerie dont on devine les goûts n'a rien à faire avec la valeur artistique; car la galerie change, et les œuvres faites en vue de lui plaire n'ont plus alors de raison d'être : c'est ainsi que s'éclipsent des artistes très à la mode pendant quelque temps.

« Vous observerez que cet asservissement des peintres au public marque la décadence des écoles. Comment expliquer la grande réputation des Guide, des Albane, des Guerchin? C'est qu'ils avaient des recettes pour satisfaire leurs clients : au reste, pas la moindre émotion, pas la moindre véracité, rien de ce qui nous fait tant admirer les primitifs italiens. Je vous avoue que chez les Vénitiens je trouve aussi le défaut que je reproche aux Bolonais : c'étaient des mondains.

« Maintenant, de même, les artistes aiment à être très entourés et ils boivent avidement tous les éloges que leur décernent les gens les moins capables de les juger; car c'est une fièvre chez le public contemporain de s'intéresser aux questions artistiques : chacun dit son mot d'après les articles des critiques, et la plupart de ces messieurs, vous me le concéderez, auraient mieux fait de raccommoder les vieilles savates que d'exercer leur profession. Il n'est donc pas bien étonnant que, dans la foule des amateurs ignares, n'importe quel barbouilleur puisse se raccoler des fidèles et devenir célèbre.

« Mais très heureusement la France a eu de tout temps le privilège de produire des maîtres qui triomphent du mauvais goût et restent attachés à la tradition nationale. C'est ainsi que Poussin, même en Italie, environné des exemples les plus pernicieux, produisit des chefs-d'œuvre très français. De même aujourd'hui, bien que la critique avec ses niaises admirations fasse tout ce qu'elle peut pour étouffer le talent sous les médiocrités qu'elle amoncelle, il n'y a pas encore chez nous disette de véritables maîtres. »

M. CAROLUS DURAN.

Je vis d'abord M. Carolus Duran à une de ses réceptions du jeudi.

Son atelier du passage Stanislas regorgeait d'admirateurs ; le maître était vêtu d'un habit violet, qui tenait le milieu entre le pourpoint et le justaucorps, et d'un pantalon à la coupe exquise ; toujours très jeune, bien qu'il ait cinquante-cinq ans : cheveux frisés, cou dégagé, que bordait un col rabattu, d'une blancheur éblouissante.

Il poussa devant l'assistance un grand portrait de dame en violet. On eût dit une impératrice, tant elle avait de majesté. Aussitôt les spectateurs de se dire à l'oreille ; « Merveilleux, miraculeux ! »

— Cette couleur, s'écrie M. Carolus, si vous saviez quelle difficulté pour la trouver; vous ne vous en doutez pas!

— Oh! si, maître, riposte-t-on.

— Non, vous ne vous en doutez pas! Enfin, je suis content de ce portrait, et cela ne m'arrive pas souvent d'être satisfait de moi-même ; c'est un des meilleurs que j'aie peints; la tête a été faite en une heure.

L'assistance :

— Ah! et vous n'y toucherez plus, maître, elle est parfaite.

— Il y faut encore travailler quelque peu.

— Oh! non, n'y touchez plus.

— Ce n'est pas assez simple : on voit la facture; il faut qu'elle disparaisse à force de s'accommoder aux effets qu'elle doit rendre. Je ne veux rien d'inutile, pas une touche, pas une ondulation de touche : je veux supprimer la peinture intermédiaire entre ma vision et le public.

Puis il pousse devant nous une autre toile : une femme nue vue de dos, avec de longs cheveux d'or. Pâmoison de l'assistance.

— De plus fort en plus fort! s'écrie-t-on.

— En art, répond notre hôte, quand on n'avance pas, on recule, et comme je ne tiens pas à rétrograder, je tâche de marcher en avant.

Je revis M. Carolus Duran en particulier. L'art du portrait fit d'abord les frais de la conversation. L'avis de M. Carolus fut que le portrait devait être la divination d'un caractère à travers le mouvement général qui le met le mieux en relief. « On doit supprimer,

me dit-il, tout ce qui dans le jeu des différentes parties ne sert pas à l'expression d'ensemble. »

Quand nous parlames de la peinture en général, je lui demandai s'il admettait qu'il y eût des traditions nationales.

Il le nia le plus énergiquement du monde :

— Mais non, mais non, tous les artistes diffèrent essentiellement entre eux. Ce qui forme leur talent particulier, c'est la famille, l'éducation, le besoin de production, le besoin d'argent, le désir de la gloire. Ils expriment ce qu'ils sentent en eux-mêmes, et encore il y a de très grands maîtres qui se sont bornés à exprimer leur sensation visuelle.

— Je le sais, lui répondis-je; il s'en est trouvé de tellement impressionnables que la sensation s'est emparée d'eux tout entiers et les a dominés par son charme. Mais d'autres, même dans leurs sensations, ont donné une place au sentiment, à l'idée, au mouvement, et si tel caractère appartient à une nation, il se traduira, sans doute, dans les œuvres d'art qu'elle produit. Car enfin toutes les âmes françaises se ressemblent plus ou moins.

— Non, me répondit catégoriquement M. Carolus. Parmi nous il y a des natures anglaises, des natures italiennes, que sais-je?

— Pourtant, insistai-je, il y a quelque chose qui nous réunit tous.

— Ce quelque chose n'est rien en art, et à côté de gens comme Watteau, comme Chardin, toutes les nationalités se manifestent dans notre école.

— Ah! fis-je, vous reconnaissez que Watteau, Chardin, probablement aussi Géricault, Delacroix, Millet et bien d'autres encore personnifient une tendance qui nous est particulière.

— Mais avec de telles différences entre eux qu'il est presque inutile de les rapprocher.

N'empêche, pensai-je à part moi, que ces différences sont seulement des variations sur un même thème qui fait le fond de notre race; mais je n'en dis pas davantage et je quittai M. Carolus, qui m'accabla de ces dernières paroles en me reconduisant :

— Avec de telles idées en critique, je crains, permettez-moi de vous le déclarer, je crains que vos observations ne manquent non seulement de justesse, mais de justice, et ceci est plus grave.

— Je cours donc me pendre! lui répondis-je.

Dois-je dire que nul plus que moi n'admire les œuvres de M. Carolus Duran pour cette fière allure à laquelle la vérité intime et le dessin font parfois défaut, mais que soutiennent si bien la verve de l'exécution et la splendeur des harmonies.

PAUL GUSTI.

PÈRE ET FILLE

Nouvelle (1).

VI.

. . . . . .

JOURNAL DE MARTHE. (*Fragment.*)

Mai 187...

« ... Je vais être malade comme l'an dernier. Mon père ne veut pas le croire, mais je sens le mal qui revient; les idées fixes, ces affreuses idées sorties je ne sais d'où, des idées dont je rougis, et qui s'attachent à moi comme des souillures dont je ne puis me débarrasser, cette angoisse que j'avais presque oubliée et dont je retrouve le souvenir avec le mal, ce sentiment affreux que je puis à peine définir d'une sorte d'évanouissement de mon moi, de ma volonté, de ma conscience, comme si je m'échappais à moi-même. C'est la folie, c'est la folie. L'autre jour il est arrivé une chose assez bizarre : désœuvrée comme je le suis toujours, car toutes mes occupations me lassent, j'ai pris un livre que j'ai trouvé traînant sur le bureau de mon père, et je l'ai ouvert; par extraordinaire il m'a intéressée. C'était un livre de médecine qui traitait d'étranges maladies, et de choses plus étranges encore; des maladies que l'on guérit en prenant sur le malade une influence pour ainsi dire morale et qui le met à la merci, lui et sa volonté, du docteur qui le soigne; c'était effrayant, comme un livre de sorcellerie qui aurait été vrai, et j'étais plongée dans ma lecture lorsque mon père s'est écrié d'une voix que je ne lui connaissais pas.

« — Marthe, que lis-tu là ? »

« J'ai tressailli. Raoul d'un bond a été près de moi et m'a enlevé le livre des mains, comme s'il eût été empoisonné.

« Tout cela était si excessif que j'en suis restée stupéfaite; jamais je n'avais vu mon père avoir une expression pareille; d'abord la colère, puis une sorte de crainte. Il est devenu très pâle.

« — Qu'as-tu lu ? où, où ? »

« Raoul avait laissé son doigt à la page où je lisais; il a posé le livre ouvert devant son maître, qui a regardé en arrière, en avant... il a soupiré comme soulagé, a fermé le volume, et l'a jeté de côté en disant d'un ton plus doux :

« — Les petites filles ne doivent rien lire de ce qui est sur le bureau d'un vieux docteur comme moi. Elles y pourraient trouver des choses pires que ce qui est dans Mme Bovary... »

« Ceci fut dit avec une certaine malice. J'étais si inter-

(1) Suite et fin. — Voy. les deux numéros précédents.

dite que je n'avais pas encore prononcé un mot. Mais rien ne m'est plus sensible que le reproche de manquer de discrétion ou de réserve. Je ne pus que balbutier...

« — Pardonnez-moi, mon père, je n'avais pas cru mal faire. » Et je me suis mise sottement à sangloter, ce qui ne m'arrive pas souvent; mais, je ne sais pourquoi, je me sentais tout ébranlée.

« — Je lui ai fait peur, a dit mon père en venant vers moi, et je suis seul à blâmer pour avoir laissé traîner ce bouquin sur mon bureau. Ne pleure pas, mon enfant, je ne suis qu'un vieux brutal de père... Raoul, allez donc me chercher un verre d'eau. Le verre d'eau est arrivé avant qu'il eût fini de le demander. Et pendant que mon père me caressait et serrait ma tête contre lui, j'ai senti ma main pendante prise et pressée dans une autre main dont l'étreinte ferme, me fait toujours du bien. « — Je suis là. » Pauvre garçon!

« Toujours est-il que tout cela ne m'est pas ordinaire, et que je veux bien obéir à mon père et aller me promener, mais, ce qui est certain, c'est que je me sens redevenir malade, et j'ai l'idée que si je le suis encore, cette fois-ci je ne me guérirai pas... Qu'est-ce donc que ces étranges maladies dont parlait ce livre, et ce pouvoir effrayant de certains hommes qui enlèvent à leurs malades leur propre personnalité? Rien qu'à y penser j'en ai le frisson... »

. . . . . .

Comme Marthe achevait d'écrire, on vint la prévenir que son accompagnatrice était là, et, soumise aux ordres paternels, elle sortit sans plaisir... Bientôt lasse à ne pouvoir mettre un pied devant l'autre, elle demanda à monter en omnibus pour rentrer chez elle et s'assit, près de l'entrée, afin d'avoir de l'air. C'était l'omnibus jaune qui remonte la rue des Saints-Pères; en passant devant l'École de médecine, deux jeunes gens sautèrent dans la voiture; l'un s'assit à côté de Marthe, l'autre resta sur la plate-forme et, appuyé contre le montant de l'entrée, il continua, tout en fumant, une conversation fort animée commencée avec son compagnon. La pauvre Marthe, se reculant de son mieux, recevait en plein visage les bouffées de fumée et les propos qui se croisaient devant elle.

— Est-il étonnant, ce docteur Desbon, disait l'un des jeunes gens. L'avez-vous vu, ce matin? S'empare-t-il assez de son sujet? Hein, comme il se substitue à lui, comme il fait passer en lui sa volonté, sa pensée; c'est renversant!...

— Oui, dit l'autre, mais il va trop loin. Qui veut trop prouver ne prouve rien. A qui en a-t-il avec ses prétentions exorbitantes? Qu'il se contente de sa science et laisse le reste tranquille. Cela me serait désagréable d'être hypnotisé par le docteur Desbon.

— Alors vous n'avez qu'à vous bien tenir, répliqua le premier en éclatant de rire, car il a une puissance extraordinaire; il y a des gens qu'il a endormis rien qu'en les regardant et qui ne s'en sont jamais doutés. Il peut bien essayer sur moi tout ce qu'il voudra; après tout il fait œuvre d'affranchissement...

— Ne descendons-nous pas, mademoiselle Marthe, demanda l'accompagnatrice placée un peu plus loin, et qui s'était levée; nous avons passé votre porte depuis longtemps...

Marthe descendit chancelante; elle était si pâle que la vieille dame, effrayée, la saisit par le bras, croyant qu'elle se trouvait mal; mais par un violent effort sur elle-même la jeune fille secoua l'étourdissement qui l'avait prise, et affirmant que ce n'était rien elle se débarrassa en grande hâte de la bonne femme et courut s'enfermer dans sa chambre; là elle se laissa tomber sur une chaise et, le front dans ses mains, elle essaya de réfléchir.

Ainsi donc ces expériences qui lui avaient inspiré un effroi si profond, cette ingérence d'une volonté étrangère dans le sanctuaire intime de l'âme humaine, c'était son père qui en était le promoteur... et la colère qui l'avait saisi l'autre jour lorsqu'il lui avait vu ce livre entre les mains, c'est que sans doute son nom y était cité, puisqu'il faisait autorité en ces matières et qu'il ne voulait pas qu'elle le sût... Pourquoi?

Il semblait à Marthe qu'elle refaisait en arrière une route parcourue dans l'obscurité et qu'à chaque pas un voile se déchirait, lui ouvrant des perspectives désolées sur tout ce qui était derrière elle. Sans le savoir, sans le vouloir, n'avait-elle pas été, elle aussi, l'objet des expériences paternelles? Une foule de petits faits oubliés rapprochés les uns des autres s'éclairèrent tout à coup pour elle... Il l'avait endormie, il n'avait pas respecté même sa propre fille; il avait pénétré dans le domaine caché où Dieu seul devait lire. Que lui avait-il fait faire? que lui avait-il fait dire? Abusant de la confiance enfantine qu'elle avait en lui et ne dédaignant pas de simuler la tendresse pour mieux l'aveugler et la dominer...

Elle se leva toute droite. D'un coup et sans discussion, toute la foi qu'elle avait dans l'affection de son père tomba comme un haillon; il ne lui apparut plus que comme un être hypocrite et sans cœur, une intelligence qui aurait absorbé toutes les autres facultés humaines. Où aller, où s'enfuir pour trouver protection?

Agenouillée devant son lit, la tête enfouie dans les coussins pour étouffer ses sanglots, la pauvre enfant resta là avec le sentiment de détresse de la biche forcée par les chasseurs. Elle ne sut pas combien de temps dura cet accès de désespoir. Un souffle frais venu par la fenêtre ouverte la ranima; elle se souleva, s'assit sur ses talons et, à demi agenouillée encore, elle regarda les martinets qui tournoyaient dans le ciel pur et lavé d'une belle soirée de printemps. Une parole entendue autrefois lui revint à la mémoire : « Il ne tombe pas un passereau en terre sans la permission de mon Père, et

combien valez-vous plus que beaucoup de passereaux ! » Alors les mains jointes, sans cesser de regarder ce coin lumineux au-dessus d'elle, elle cria du fond de son cœur désolé à ce Père des cieux, lui demandant de la défendre, de la diriger, de la garder et de la prendre s'il le pouvait, de la retirer à lui, loin de toutes les déceptions et les illusions de la terre. Elle se releva avec effort ; elle sentait qu'on allait l'appeler pour le dîner : la nécessité de prendre sur elle de réfléchir encore avant de parler s'imposa à son esprit. Elle s'efforça de reprendre un peu de calme, et pour cela mit résolument de côté une idée plus douloureuse que les autres qui peu à peu se faisait place dans son cœur meurtri, au milieu du désarroi dans lequel elle était.

— Eh ! ma pauvre enfant, que t'est-il arrivé ? s'écria le docteur en voyant son visage défait et ses yeux gonflés.

— J'ai bien mal à la tête, répondit Marthe s'efforçant de faire bonne contenance.

— Si le dîner ne dissipe pas ce malaise, nous verrons d'essayer autre chose.

La jeune fille frémit et mit tous ses soins à causer avec animation afin de détourner d'elle l'attention paternelle, mais l'effort était trop visible. Le docteur se disait : « Aujourd'hui ou jamais. » Raoul, le cœur étreint d'une angoisse inexprimable, roulait son pain dans ses doigts sans parvenir à en avaler une bouchée.

— Le temps doit être à l'orage, dit le docteur Desbon en se levant de table et passant dans son cabinet dont les fenêtres étaient ouvertes ; tu parais souffrir beaucoup, ma fille ?

— Mais non, mon père... je vais mieux...

— Tu ne me feras pas croire cela, avec une mine pareille. Voyons ! as-tu la fièvre ?

Il voulut lui prendre la main, mais à sa grande surprise la jeune fille recula avec un effroi évident, ses deux mains jointes devant elle, et alla s'appuyer à la cheminée. Les sourcils du docteur se froncèrent, il la suivit, et sans se fâcher, mais d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Ne fais donc pas l'enfant. Assieds-toi là.

Il la plaça dans un grand fauteuil.

— Appuie ta tête, pauvre tête si brûlante ! ajouta-t-il en passant légèrement la main sur le front endolori ; et fermant doucement sous ses deux doigts les paupières gonflées : Pauvre petite fille, pauvre Marthe !

Une seconde seulement il tint les yeux clos sous la pression de ses doigts, puis se redressant :

— Bien, dit-il ; rouvre les yeux maintenant.

La jeune fille obéit, mais, hélas ! Raoul la connaissait, l'obéissance passive. Marthe, malgré l'apparence, était absolument et profondément endormie. Son père la regarda.

— Maintenant, fit-il comme se parlant à lui-même, encore une fois. Et, après un silence d'un instant, prenant un engagement qui semblait lui coûter, il ajouta... Ce sera la dernière.

— Maître, dit Raoul, vous savez que vous la tuez !

— Laissez donc. Quelle exagération !...

Et l'écartant de la main, il se rapprocha de sa fille :

— Marthe, fit-il de sa voix nette et égale, ton mal de tête est passé... Tu vas me faire de la musique ; tu trouveras sur le piano cette chanson que tu n'aimes pas, tu la chanteras, il faut que tu la trouves jolie. Obéis-moi, ma fille. Après cela, tu reprendras ta volonté.

Et comme la jeune fille restait silencieuse.

— Tu m'as entendu ?

— Oui.

— Tu m'as compris ?

— Oui.

— Et tu m'obéiras ?

Il y eut comme une nuance d'hésitation.

— Oui.

— Tu croiras agir de ta propre volonté, et tu oublieras tout cela après.

Quelques secondes plus tard, Marthe, rendue à elle-même, s'agita faiblement dans son fauteuil.

— Eh bien, ma fille, ce mal de tête ?

— Il est passé, mais je suis lasse, oh ! si lasse...

Elle croisa ses mains au-dessus de sa tête, les laissa retomber, et puis resta un instant immobile. Le docteur, debout devant la cheminée, sentait son cœur battre à grands coups redoublés. Il lui semblait que tout son avenir fût suspendu à ce qui allait se passer. Marthe s'agita de nouveau.

— Voulez-vous un peu de musique avant que j'aille me coucher... Il y a longtemps que je n'ai chanté.

Elle s'approcha du piano et feuilleta les morceaux épars sur le dessus du meuble.

— Tiens, dit-elle, il est encore là, celui-là ! Il me poursuit toujours, et cependant je le déteste.

Elle s'assit et d'un geste brusque elle posa la mince feuille sur le pupitre. Avec une sorte de violence, elle plaqua les premiers accords et essaya de prononcer les premières syllabes des paroles affreusement vulgaires. Ce fut comme un réveil. Se dressant debout :

— Qui donc remet toujours cette horreur-là devant moi ? cria-t-elle ; je ne la chanterai pas.

Et, se tournant vers son père, elle déchira la page en deux, et la jetant à ses pieds elle le regarda d'un air de défi et répéta « Je ne veux pas ! »

— Marthe ! fit le docteur hors de lui, en faisant un pas vers elle.

Mais elle étendit les mains avec un geste d'effroi :

— Ne me touchez pas ! cria-t-elle en reculant jusqu'au mur. Je sais maintenant, je connais votre détestable puissance ; je comprends ce que vous avez voulu faire de moi : un *sujet*, une chose toujours sous votre main pour vos expériences. Vous n'avez pas hésité devant ma tendresse, ma confiance, qui me livraient à

vous sans défense... Il me semble que vous m'avez violée, mon père!

Et accompagnant ces paroles, incroyables sur ses lèvres, d'un geste presque sauvage, elle resta les bras pressés sur sa poitrine, la tête en avant, les yeux hagards.

A un nouveau pas que fit le docteur, elle poussa un cri nouveau :

— N'approchez pas, je ne veux pas, je ne veux plus! Ah! mais, je saurai bien vous échapper à la fin!

Son regard était si effrayant que Raoul, instinctivement, se mit entre elle et la fenêtre. Le mouvement qu'il fit attira sur lui l'attention de la jeune fille.

— Ah! Raoul! fit-elle d'un ton qui déchira le cœur du jeune homme. Vous aussi, complice, complice! Oh! Dieu! A qui irai-je? Qui me protégera?

— Mais, enfin, protégée contre qui, et de quoi? dit le docteur mortellement pâle, s'efforçant de reprendre son autorité sur elle. De quoi donc as-tu peur, ma pauvre enfant?

Et, marchant à elle, il voulut lui prendre les mains; mais avec un cri de folle elle s'en couvrit les yeux, et se baissant elle passa sous les bras du docteur, ouvrit la porte, s'élança dans sa chambre et tourna la clef dans la serrure avec une telle rapidité que l'on eût dit qu'elle s'était évanouie comme un fantôme.

Raoul, quittant son maître sans le regarder, gagna l'escalier, puis la rue, et partit ne sachant où il allait.

Le docteur Desbon resta seul.

XII.

Raoul Nervin courut comme un fou toute la nuit, emporté par les sentiments tumultueux qui s'agitaient en lui. Oh! avoir dû assister impuissant à cette scène tragique, n'avoir pas eu le droit de se jeter entre ce père sans cœur et cette enfant sans défense, n'avoir pas pu la prendre dans ses bras et fuir avec elle, loin de cette science cruelle qui, semblable au Moloch antique, dévore et consume tout ce qu'elle touche!... Et, maintenant?... Tantôt il voulait s'éloigner pour toujours, ne plus revoir ce maître aborrhé; car, il le sentait, en admettant qu'en lui l'idée dominante fût un moment écartée, elle ne tarderait pas à reparaître; tantôt il lui semblait entendre la voix de Marthe crier, comme tout à l'heure : « Raoul! » Et c'était à la fois un appel et un reproche; ses bras s'ouvraient comme pour la saisir, et il sanglotait en sentant son impuissance à l'y abriter.

Arrêté au bord de la Seine, par cette nuit noire et sans étoiles, il se pencha et regarda couler l'eau sombre, dont on entendait à peine la plainte mal définie, et il se demanda si, lui, le docteur, le monde entier n'étaient pas atteint de folie, s'agitant au hasard dans des ténèbres plus profondes que celles qui l'environnaient. La rosée des matinées de printemps couvrit ses cheveux et ses vêtements. Une bande lumineuse à l'horizon, un rayon d'argent sur la surface de l'eau annoncèrent le retour du jour. Les deux mains appuyées au parapet de pierre, il se redressa, regarda le ciel; toute son âme cria un appel suprême vers quelqu'un, il ne savait qui, pour être dirigé dans ce qu'il devait faire, et, regardant autour de lui, il s'orienta de son mieux et reprit le chemin de sa demeure. A mesure qu'il en approchait, une idée prenait le dessus dans sa pauvre tête troublée. « Que se serait-il passé après son départ, que serait-il advenu de Marthe? » Peu à peu, sous la pression d'une crainte qu'il n'osait approfondir, il hâta le pas; et, après avoir pris à peine le temps de faire disparaître les traces de son étrange veille, il s'achemina vers la maison du docteur. Il était encore de grand matin, mais il avait la clef et pouvait y aller à toute heure.

Ce fut avec un battement de cœur douloureux qu'il entra. Le gaz brûlait encore dans l'antichambre, et, debout devant la porte qui s'était fermée la veille, le docteur Desbon attendait. Les heures que Raoul avait passées à promener ses sentiments trop violents, lui les avait comptées derrière cette porte close, l'oreille appuyée contre la boiserie; il tendit la main, sans se retourner :

— Raoul, dit-il, venez!

Était-ce bien la voix ferme, nette du maître, cette voix faible et cassée? Raoul approcha, son maître le tira près de lui; lui aussi, il colla son oreille contre le panneau et écouta.

L'on entendait à l'intérieur une sorte de murmure confus et incessant, comme celui d'une personne récitant des prières; de temps en temps un cri perçant, cet horrible cri qui n'indique que trop l'état du cerveau, interrompait la monotonie de cette cantilène, puis c'étaient quelques notes de musique, les premières notes de l'air détesté; puis un arrêt subit : « Non, non, non, je ne veux pas!... »

— Comme cela toute la nuit, murmura le docteur tournant vers Raoul un visage si ravagé que toute la rancune du jeune homme tomba soudain; toute la nuit à entendre ma fille agoniser derrière cette porte.

— Mais il faut entrer, s'exclama Raoul. Donnez-moi des tenailles, un outil quelconque.

— Je n'ose pas, répondit le malheureux père. Il ne faut pas faire de bruit... la fenêtre...

Il n'acheva pas, l'horrible crainte fit pâlir Raoul; cependant il fallait agir. A cette heure, il lui semblait avoir la force de Samson pour aller au secours de sa bien-aimée. Il parvint à faire sauter le pène de la serrure et la porte s'ouvrit. Pris d'une timidité soudaine, sur le seuil de cette chambre virginale, il recula; mais le docteur le poussa en avant.

— Entrez, entrez donc! Il ne faut pas qu'elle me voie.

Le jour matinal éclairait de sa lueur blanche la chambre de Marthe... Instinctivement, la veille au soir, elle s'était couchée; les vêtements qu'elle avait quittés gisaient épars sur le plancher. La jeune fille, étendue sur les coussins, ses cheveux sombres épars autour de sa tête, se souleva au bruit que fit la porte en s'ouvrant. Appuyée sur ses deux mains, elle regarda Raoul s'avancer sans témoigner de surprise. Mais tout à coup, derrière lui, elle aperçut son père. Avec un de ces cris épouvantables, elle rentra sa tête dans ses épaules et disparut sous les draps, que ses mains crispées élevèrent jusqu'à son front.

Quelle journée! quelles heures interminables! Aidés seulement d'une servante assez dévouée, les deux hommes employèrent le peu de remèdes usités en pareil cas, dont l'un et l'autre savaient la parfaite inutilité. Pas une minute ils ne bougèrent d'auprès de ce lit. A l'agitation avait succédé l'état comateux. A cet état, qu'est-ce qui succéderait? Serait-ce la mort ou la folie?

Ce Dieu, en qui le docteur Desbon ne croyait pas, eut pitié du malheureux père, et ce fut la mort. Le lendemain, à l'aube du jour, les grands yeux fixes s'animèrent d'une étincelle d'intelligence. Marthe regarda avec une douceur infinie les deux visages penchés sur elle. Elle posa avec peine sa main sur celle de son père et la caressa doucement :

— Pauvre, pauvre! murmura-t-elle sans pouvoir achever sa phrase de pardon divin. Et se tournant vers Raoul, elle le regarda fixement; elle essaya de parler, elle voulait dire quelque chose : les mots se refusaient à venir à son cerveau fatigué. Une sorte d'angoisse parut dans ses yeux pleins d'une supplication étrange. Le jeune homme s'inclina, tout près, tout près de son oreille.

— Vous voulez que je reste avec lui?

Elle fit signe que oui; l'ombre de son heureux sourire d'autrefois parut sur ses lèvres desséchées, en se voyant si bien devinée.

— Toujours, promit Raoul.

Puis il y eut un silence si profond qu'on eût pu croire que tout était fini, mais les yeux mourants voyaient encore... Que voyaient-ils dans ce coin de ciel qui semblait se refléter en eux? Les lèvres amincies s'agitaient faiblement. Très doucement, comme venant de très loin, une voix faible chanta. C'était comme des ressouvenirs, des fragments de l'air aimé, — la vieille cantate du vieux maître, — ramenant à la mémoire des deux hommes ces paroles souvent entendues :

Mon âme croyante,
Sois fière et contente,
Ton Jésus, le voilà.

Un élan la souleva tout entière, ses deux bras s'étendirent et elle retomba... morte.

Le docteur Desbon avait suivi la direction de son regard, comme s'il allait voir, lui aussi. Lorsque le dernier souffle eut passé sur les lèvres de l'enfant, il regarda autour de lui... Où était-elle, cette prisonnière délivrée, cette âme vivante dont il avait nié la présence et qui affirmait son existence en s'enfuyant?...

Pauvre docteur Desbon, penche-toi au-dessus de ce cadavre, essaye maintenant de faire passer dans ce corps sans vie le fluide mystérieux auquel tu attribues tant de puissance et écoute la voix qui te prie : Qu'as-tu fait de ta fille?...

Lorsqu'on eut déposé Marthe à côté de sa mère, le docteur Desbon disparut... Fuyant comme un autre Caïn le souvenir implacable qui le poursuivait sans cesse, ne tolérant près de lui que Raoul Nervin qui connaissait le secret de cette douleur farouche, il se mit à parcourir l'Europe, sans but, partant, arrivant, mangeant, se couchant, ne laissant tomber de ses lèvres closes que les paroles indispensables et ne révélant pendant de long mois à son jeune compagnon rien de ce qui se passait en lui. Raoul respectait ce désespoir muet; il voyait les cheveux blanchir, les épaules se voûter, la tête puissante s'incliner sous le poids du lourd fardeau, et il attendait avec patience le moment prévu où la détente inévitable se ferait et où son vieux maître aurait besoin d'avoir près de lui quelqu'un pour répondre aux cris de sa souffrance.

Ce fut par une journée splendide, au bout de la Méditerranée, que cela arriva. Abrités sous un immense parasol qui formait comme un îlot d'ombre sur la lande ensoleillée, le docteur, le coude sur son genou, le menton appuyé sur sa main, semblait interroger avec une sorte d'insistance cette mer et ce ciel implacablement bleus. Raoul était à demi couché près de lui; leurs pensées à tous deux étaient bien loin de là et peut-être se rencontraient-elles. Dans ce silence profond, le jeune homme prêtait l'oreille à cette phrase musicale, murmurée par Marthe à son dernier moment, qui le hantait sans cesse; l'impression fut même si forte à ce moment-là qu'à demi-voix, presque involontairement, il la chanta... Un sanglot profond comme si le cœur se brisait secoua le vieillard à son côté.

— Raoul, dit-il très bas. Je l'ai tuée?...

— Oui, maître, je le sais.

Le ton était plein de respect et de compassion.

— Pauvre petite Marthe, pauvre enfant! continua le docteur le visage inondé de larmes; pauvre victime innocente, si cruellement sacrifiée!... et cependant à la fin je crois qu'elle m'a pardonné.

— Oui, j'en suis sûr.

— Je suis fini, Raoul; c'est fini de mon orgueil, fini le docteur Desbon.

— Mais je ne vois pas cela, protesta Nervin; on vous réclame là-bas. J'ai là des lettres... Tenez, en voilà une d'un père dont la fille est si mal, que le docteur Desbon seul peut la guérir. Guérir, c'est beau, et ce don-là qui

le possède comme vous! Oh! mon maître, ce champ de travail n'est-il pas assez vaste pour suffire à l'effort de toute une vie, sans vouloir empiéter sur le terrain de Dieu, sans tenter de franchir les limites que lui-même a posées à la science humaine, en lui disant : Pas plus loin.

— Nous retournerons demain à Paris, dit le docteur.

Il se leva et resta un instant debout au bord de la falaise, les yeux toujours plongés dans cet azur dont il semblait vouloir sonder le mystère.

— Quand elle est morte, Raoul, elle l'a vu, celui qu'elle appelait son Dieu. Elle n'était pas hallucinée, j'ai bien observé son regard. Elle le voyait, son âme le voyait...

Et le docteur Desbon étendit ses mains vers l'horizon infini, et avec un accent que Raoul n'oublia jamais, il répéta les paroles prononcées par un autre avant lui :

— Oh! Dieu, s'il y a un Dieu, fais-moi sentir mon âme, si j'ai une âme, et pardonne-moi ce que je ne me pardonnerai jamais à moi-même...

1892.

ESPER.

FIN.

LE VOTE PLURAL EN BELGIQUE

Lettres d'un parlementaire (1).

XIII.

On croirait, à lire certains journaux, que le Parlement belge, en votant le suffrage plural après avoir repoussé le suffrage universel, se soit donné à lui-même un démenti. C'est là une erreur qu'il ne faudrait pas laisser s'accréditer chez nous. Il est facile de montrer qu'étant donnés les systèmes en présence et la division des partis, la Chambre belge a adopté, de toutes les solutions possibles, la plus logique, et aussi la plus équitable.

Depuis longtemps, la majorité en faveur d'une réforme électorale était certaine, — majorité dans le Parlement et majorité dans le pays, — mais cette réforme, que serait-elle? Une quinzaine de projets avaient été soumis à la Chambre. Quelque divers que fussent ces projets, on y retrouvait toujours l'une ou l'autre des quatre idées suivantes : suffrage universel, double vote au chef de famille, représentation des intérêts, électorat fondé sur la capacité. Il y avait donc, en définitive, sous la diversité des formules, quatre principes en lutte : or, si chacun de ces quatre principes avait un certain nombre de partisans dans la Chambre, aucun n'était assuré de la majorité. On le vit bien dans les séances des 11 et 12 avril, où tous les projets, l'un après l'autre, furent repoussés. Cela voulait-il dire que la Chambre refusait la réforme électorale, comme ont pu le croire ceux qui suivent la politique étrangère dans les « dépêches de la dernière heure »? En aucune façon. La Chambre, par ses votes négatifs, ne s'était nullement déjugée : elle voulait toujours la réforme électorale; mais il s'agissait de trouver une formule qui, tout en donnant le droit de vote à chaque citoyen, assurât une certaine représentation de la famille, de la propriété et de la capacité. C'est alors que M. Nyssens déposa son projet de vote plural, qui faisait une part à toutes les opinions : ce projet fut immédiatement renvoyé à la Commission constitutionnelle. Il a été voté, dans la séance du 18 avril, par 119 voix contre 14. Voilà les faits. On voit qu'il n'est pas juste d'insinuer que le Parlement a voté sous la pression populaire. La vérité, M. Beernaert, ministre des finances, l'a dite dans cette même séance du 18 avril, en déclarant que le gouvernement acceptait la proposition Nyssens : « C'est une transaction honorable pour tous; la gauche extrême y trouve le principe de l'égalité, la droite y trouve les garanties qu'elle a toujours réclamées, la gauche modérée y voit consacrer le principe de la capacité. »

On a dit que le système électoral adopté par le Parlement belge est compliqué et d'une application difficile : je n'y vois, pour moi, ni complication ni difficulté. Ce système, on peut le résumer en quelques mots. Tout Belge, âgé de vingt-cinq ans et domicilié depuis un an dans la même commune, est électeur; il a un premier vote en tant que citoyen, qu'il soit riche ou pauvre, ignorant ou lettré. S'il est marié ou veuf avec enfants, il a un second vote comme chef de famille, pourvu qu'il paye un impôt direct de cinq francs. Est-il propriétaire d'un immeuble de la valeur de 2000 fr., ou titulaire, soit d'une rente sur l'État, soit d'un livret de Caisse d'épargne qui représente un revenu de 100 francs par an, la Constitution lui accorde un troisième vote à titre de propriétaire. Reste la capacité : si l'électeur possède certains diplômes universitaires ou s'il remplit certaines fonctions qui seront déterminées par la loi électorale, il a encore droit à un vote. Ce serait le quatrième; mais la Chambre a craint de faire trop pencher la balance d'un côté, et elle a décidé qu'un seul électeur, alors même qu'il réunirait toutes les conditions d'âge, de famille, de fortune, de capacité, ne pourrait jamais cumuler plus de trois votes. On le voit, rien de bien compliqué dans le système en lui-même. Quant à l'application, elle est d'une simplicité enfantine : la carte électorale indiquera le nombre de voix auquel l'électeur a droit; celui-ci mettra dans l'urne autant de bulletins de vote.

Si je voulais critiquer quelque chose dans ce système, ce ne serait pas la double voix donnée au chef

(1) Suite. — Voy. les numéros des 21, 28 janvier, 4, 11, 18, 25 février, 4, 18, 25 mars, 1er, 8 et 22 avril.

de famille, car, après tout, celui-ci prend une part des charges sociales plus lourde que celle du célibataire ; ce ne serait pas non plus le vote supplémentaire accordé à certains diplômés ou à certains fonctionnaires, encore que j'imagine qu'en Belgique pas plus qu'en France la fonction ou le diplôme n'est une preuve absolue de capacité. Ma critique porterait sur la situation faite aux propriétaires d'un immeuble ou d'une inscription de rente. Il ne m'apparaît pas très clairement en quoi un rentier, par cela seul qu'il est rentier, est, au point de vue politique, supérieur au maçon ou au mineur qui vit de son travail. Je trouve très naturel, le système du vote plural étant admis, qu'on ait voulu assurer une représentation au capital, mais au capital productif ; j'entends celui qui est employé dans l'agriculture, le commerce ou l'industrie. En se plaçant à ce point de vue, il eût été facile, semble-t-il, de trouver une formule mieux fondée en droit et en fait que celle qui a été adoptée par la Chambre belge. Ce n'est là, à tout prendre, qu'une chicane de détail. Dans l'ensemble, le système Nyssens est juste : tout homme a droit de parler quand il s'agit de la chose publique, mais celui-là parlera le plus haut qui représente la plus grande somme d'intérêts matériels ou moraux. Ce n'est pas le point de vue auquel se place d'ordinaire la démocratie ; cependant, pour tout esprit libre de préjugés, ce point de vue n'a rien d'anti-démocratique.

Il serait intéressant de savoir quelle sera, dans l'ensemble des suffrages exprimés, la proportion des votes supplémentaires. Il a été dit, dans la discussion de la proposition Nyssens, que, pour 1 200 000 électeurs, il y aurait 700 000 votes supplémentaires, se divisant ainsi : 640 000 à la propriété et à la famille, 60 000 à la capacité. Il est clair que ce sont là des chiffres approximatifs, et nous ne les donnons qu'à titre d'indication générale.

Nous avons dit que le vote plural est une transaction ; c'est aussi une transition. Le suffrage universel est un des postulats de la démocratie. Un peu plus tôt, un peu plus tard, toute l'Europe occidentale connaîtra le gouvernement des majorités. On peut s'efforcer d'éclairer le suffrage universel, et surtout de l'organiser ; mais dans ce fait que tout citoyen a le droit de voter, comme il a le devoir de payer l'impôt, il faut voir une condition forcée de l'état démocratique. Doit-on, pour cela, souhaiter que le suffrage universel s'introduise partout, du jour au lendemain, par un coup de hasard ou un coup de force ? Je ne le crois pas. Pour la Belgique, le vote plural sera, pendant un temps plus ou moins long, une excellente école politique. De même, l'Angleterre, étendant successivement le droit de suffrage, arrivera sans secousse à la complète réforme électorale. Dans vingt ou trente ans, — peut-être avant, — le suffrage universel existera en Angleterre et en Belgique ; mais, trouvant les mœurs et les esprits préparés, il pourra éviter les aventures qu'on l'a vu courir ailleurs.

Pour moi, tant qu'a duré la crise constitutionnelle en Belgique, j'ai fait plus d'un retour sur nous-mêmes : les hésitations parlementaires, le tumulte populaire, le conflit du gouvernement et de l'opinion, nous avons connu tout cela, nous aussi. Je me disais : Le gouvernement belge va-t-il tenter la politique de résistance, et jouer cette partie suprême dont l'enjeu est une révolution ? Les exemples fameux ne lui manquaient pas. Mais il a compris qu'il avait affaire à un de ces grands courants d'opinion dont tout gouvernement digne de ce nom doit tenir compte, et il a fait un acte de sagesse politique. N'est-ce pas un acte de sagesse aussi, quand on n'a qu'à moitié triomphé, de ne pas risquer le tout pour le tout et de se déclarer content de ce qu'on a pu obtenir ? C'est ce qu'ont su faire, de leur côté, les chefs du mouvement populaire. J'avoue naïvement que, citoyen d'un pays où une demi-douzaine de révolutions n'ont eu d'autre cause que l'entêtement des gouvernants et la turbulence des gouvernés, j'admire le peuple et le gouvernement belges. Il me semble que ce petit pays, — petit sur la carte, — nous donne un grand exemple.

PAUL LAFFITTE.

(*A suivre.*)

COURRIER LITTÉRAIRE

M. Cherbuliez : *le Secret du précepteur.*
M. Henry Bérenger : *l'Effort.*

Vous figurez-vous la situation d'un précepteur à qui l'on donne comme disciples deux jeunes filles dont l'une a dix-huit ans et l'autre vingt ?

D'un précepteur, que dis-je ? Il faudrait un mot spécial pour exprimer cela. D'un « gouverneur », d'un « *custos* », d'un directeur de conscience et d'un directeur d'esprit, d'un homme à qui l'on dit : « Voici deux jeunes filles, qui n'ont pas été élevées, parce que leur mère a de fortes tendances à n'être pas le Niagara, qui n'a qu'une seule chute, comme dit Augier, et parce que leur père est un imbécile ; et vous aurez pour mission de leur servir de père, de mère et de frère, etc., exclusivement, car il ne faudrait pas poursuivre l'énumération que fait Andromaque des qualités d'Hector, mais enfin d'être pour elles deux l'âme directrice qui manque un peu dans la maison. »

Vous figurez-vous la situation d'un homme à qui un père, que j'ai suffisamment qualifié tout à l'heure, tient ce discours inusité ?

Il a ses raisons, le père. Il a horreur de l'éducation des femmes par les femmes, et le personnage à qui il

fait les propositions susdites est d'une laideur extrêmement rassurante.

Faibles raisons! Ce père, qui est orateur, est comme presque tous les hommes éloquents : il manque un peu de psychologie. Il devrait savoir que les jolis hommes inspirent des caprices, les hommes ni bien ni mal des affections, et les hommes laids des passions violentes. On n'a jamais su pourquoi; mais les observations impartiales ne laissent aucun doute à cet égard. Ce père joue très gros jeu.

Et le précepteur donc? Ah! celui-là, on ne peut pas dire qu'il se soit ennuyé; mais il a eu de durs moments. Ce n'est pas, comme il y avait tant de chances, qu'on soit précisément devenu amoureux de lui. Non. Mais une fois qu'il a été bien établi et posé en principe qu'il était l'homme dont une femme ne saurait s'éprendre, ç'a été bien pis, — « pis que tout cela? — pis! » — Il est devenu, ce que je ne souhaite à personne d'être jamais, l'ami des femmes, celui en qui les femmes ont une pleine, entière, indiscrète, encombrante et dangereuse confiance, celui à qui elles disent tout, surtout ce qui l'embarrasse, surtout ce qui l'enflamme, et surtout ce qui lui prouve qu'il perd son temps à s'enflammer.

Des deux jeunes filles, l'une, pour qui il a de l'affection, ne lui cache point qu'elle ne se mariera jamais; l'autre, pour qui il a de l'amour, le rend confident, ce qui est rude, et témoin, ce qui est atroce, de son amour pour certain monsieur, et de son mariage avec un autre, ce qui est comme détailler le supplice de Tantale. Le précepteur a de très mauvais jours, et de détestables nuits.

Ce qu'il y a d'amusant, — et de très vrai, par parenthèse, — c'est que cette confiance accablante, cet instinct de confidence incoercible, fait comme contagion, comme tache d'huile. Ce n'est pas seulement les jeunes filles qui versent leurs plus secrètes pensées dans le cœur discret et meurtri du précepteur. Toute la maison suit le mouvement. Le père, l'orateur un peu dénué d'intelligence que j'ai eu l'honneur de vous présenter tout à l'heure, ne peut pas recevoir la confidence d'une « inconséquence » de son épouse sans en faire part immédiatement au précepteur-confesseur; il ne peut pas faire une scène de quatrième acte à la même épouse coupable sans prier le précepteur-archiviste de vouloir bien rester pour prendre des notes.

Ce précepteur, on finit par en voir l'utilité sociale : il y avait une famille peu unie où l'on avait besoin d'écrire chacun son journal, pour s'épancher; on a été chercher ce précepteur pour écrire ce journal sur son dos chacun à son tour. Ce titre n'est pas assez explicite. Ce n'est pas : *le Secret du précepteur;* c'est : *le Précepteur pour qui l'on n'a pas de secret.*

Cette excellente folie est narrée avec l'esprit humoristique et spirituellement sournois de M. Cherbuliez. En lisant tout cela, on a souvent pitié du loyal précepteur et souvent aussi on l'envie un peu d'avoir été comme le frôleur moral, — oh! très moral, — d'un tas de petites choses féminimes sentimentales, romanesques, et parfois assez risquées. Il y a juste ce qu'il faut pour ce rôle, du reste. Ni impassible à la façon de M. de Ryons, de Dumas, auquel cas il ne serait pas intéressant; ni trop sensible, auquel cas je crois que les trois dames, mère et filles, aux expériences sentimentales desquelles il s'est trouvé mêlé, l'auraient à jamais rendu incapable de passer aucun doctorat.

Autour de lui des figures amusantes, comme celle de l'Anglaise, belle-mère d'une de ses élèves. Bien attrapée, cette Anglaise, et depuis qu'on nous en croque, il était difficile de n'être pas banal en telle peinture. Le secret pour n'être pas banal, comme toujours, était d'être vrai.

Un seul reproche, celui qu'il faudra toujours faire à M. Cherbuliez. C'est trop bien fait. C'est trop soigné. C'est trop constamment spirituel, et trop constamment bien écrit. M. Cherbuliez n'aura jamais les charmes de l'abandon, les grâces de la négligence et les attraits du nonchaloir. On ne peut pas dire que ce soit prétentieux; c'est trop surveillé. M. Cherbuliez, pour venir vous voir, garde toute son amabilité naturelle, son imagination enjouée, son esprit fin et juste; et voilà qui est bien; mais il ne croit pas que ce soit assez, et il fait toujours un peu trop de toilette. Défaut réel, qu'on sent toujours, — « si peu contagieux, du reste, comme disait ce bon Sandeau, à propos de Vigny, qu'on est dispensé d'en médire ».

*
* *

M. Henry Bérenger, que nos lecteurs connaissent bien, aborde aujourd'hui le roman, sans abandonner, et au contraire, l'étude sociologique, par un volume intitulé *l'Effort.*

Deux parties dans ce volume, toutes les deux intéressantes : c'est à savoir la préface et le roman. La préface est un manifeste contre l'*intellectualisme.* Vous connaissez cette antienne; mais je vous préviens que M. Bérenger la chante avec plus de justesse ou au moins plus de précision que quelques autres. Il oppose nettement l'intelligence à l'action pour préférer celle-ci; mais il définit au moins ce qu'il entend par l'une et l'autre. Par l'intelligence, il entend l'intelligence du passé, la connaissance de ce que les autres ont fait avant nous, en bref l'histoire des idées depuis que les hommes en ont, et voilà ce qu'il repousse. Cette intelligence-là, c'est une morte qui garde le souvenir des morts, et « nous ne voulons pas que les morts nous dévorent le cœur ». — Par action, il entend, non pas agir pour agir, ce qui est une puérilité, mais agir par amour et pour l'amour, agir par charité.

L'anti-intellectualisme de M. Bérenger n'est donc pas trop démolisseur. Il n'abolirait guère que les professeurs d'histoire, les paléographes, les géologues, les profes-

seurs d'histoire de la philosophie et les bibliothèques. Ce n'est pas une affaire.

D'autre part, il recommande d'aimer son prochain et de ne faire aucun acte qui ne soit en vue de l'utilité du prochain ou en vue de votre propre utilité subordonnée à celle du prochain. Voilà qui est raisonnable et bien présenté.

On me connaît assez ici pour penser que je ne suis en aucune façon de l'avis de M. Bérenger. L'action irréfléchie, l'action sans pensée, ou l'action guidée par une pensée qui ne tiendrait aucun compte des pensées antérieures de l'humanité, j'aurais très grand'peur que ce ne fût une très mauvaise action. — Mais ce sera toujours une pensée d'amour, me répondra M. Bérenger. — Je n'en crois rien du tout. Si vous croyez que l'instinct d'amour lui-même, que l'altruisme, n'est pas précisément le résultat, fort incomplet encore du reste, de la très lente élaboration intellectuelle de l'humanité tout entière depuis qu'elle existe, vous m'étonnez bien. Je suis très persuadé que, débarrassé du poids trop lourd, selon vous, de l'obsession paralysante, selon vous, de tout ce que ces ancêtres ont pensé, l'homme serait tout simplement une brute, et dirigerait rarement ses actes dans le sens de la plus grande utilité de son prochain. Non, il n'y a pas opposition entre la pensée et la charité, entre la raison et le cœur, et je crois bien que c'est la pensée qui a fini par faire la charité, et la réflexion, héréditaire et séculaire, qui a fini par faire le cœur. Et, partant, il ne faut pas les séparer, et inviter le cœur à se défier de l'intellect. Il pourrait bien, ce faisant, frapper sur son père, ce qui est toujours vilain, et tarir sa source, ce qui est grave.

Je me défie beaucoup de ces systèmes qui invitent l'homme à se séparer d'une partie de son être, quelle qu'elle soit. L'homme est pensée, savoir, action. Il est probable que s'il pense et s'il sait, c'est qu'il a besoin de savoir pour penser et de penser pour agir. Il est probable que quand on l'exhorte à agir sans penser, ou à penser sans s'aider des pensées des autres, et à faire le présent sans s'occuper du passé, on l'embarrasse extrêmement. Agis et agis bien : voilà une belle formule. Mais sitôt que vous ajoutez : *agis bien*, me voilà forcé de savoir ce que c'est précisément que bien agir ; me voilà forcé de me faire une morale, et je ne puis guère me faire une morale qui ait le sens commun qu'en sachant ce que c'est que cette humanité dont je fais partie, et ce quelle a été, et par où elle a passé, etc.

Chose assez curieuse, à quoi M. Bérenger n'a peut-être pas pensé, ou qu'il accepte, ce dont je ne lui ferais nul reproche, cette idée de la séparation de la pensée et de l'action, c'est une vieille idée catholique. Ce n'est certes pas pour cela que je l'écarte; mais c'est une vieille idée catholique, c'est certain. L'Église disait à l'homme : Vous n'avez pas besoin de penser. Je pense pour vous, parce que Dieu a pensé pour moi. Prenez toute faite, en formules brèves, ma pensée qui est la sienne, et agissez d'après elle, vous les hommes d'action. Vous êtes sûrs de ne pas vous tromper, et vous serez débarrassés du souci de réfléchir. Allez en paix et travaillez ferme.

Ce n'était pas bête du tout. C'était la division du travail. Aux hommes de pensée, la pensée, précieusement gardée et entretenue ; aux autres, l'acte, dirigé par la pensée de ceux qui pensent. C'était une organisation qui ne manquait pas d'adresse, et, entre nous, il en restera toujours quelque chose : les prêtres seront seulement remplacés par les journalistes, parce qu'il faut qu'il y ait progrès. Mais en tout cas cette idée, comme on le voit, est moins applicable au temps présent qu'à tout autre. Comment dire à des hommes du XXe siècle : « Agissez; ne pensez pas. » — « Un acte étant toujours une pensée réalisée, qui pensera nos actes? » vont-ils vous répondre. C'est dans un âge d'extrême individualisme que moins que jamais on peut recommander à l'homme de n'user que d'une partie de ses puissances. Le voulût-il, il est bien forcé d'user de son intelligence *au moins pour choisir ses guides intellectuels*, et par conséquent, il est bien forcé de beaucoup réfléchir pour se faire à lui-même sa règle d'action, ou, ce qui revient au même, pour préférer comme guide de ses actions celui-ci à celui-là et à tous les autres.

Pensons donc, puisque aussi bien nous ne pouvons pas faire autrement, et ne séparons pas la morale de la pensée. C'est l'une qui fait l'autre, et celle-ci sans celle-là n'est qu'un instinct bien vague auquel je ne me fierais guère. « Travaillons donc à bien penser ; c'est le principe même de la morale. » C'est du Pascal, et, comme toutes les grandes paroles, c'est un *truism*. Mais c'est à ces naïvetés-là qu'on en revient toujours, — tout en rendant hommage aux brillantes dissertations des docteurs subtils.

Le roman qui suit cette préface n'a qu'un lien très faible avec elle. C'est bien, si l'on veut, l'histoire d'un intellectuel qui finit par se tuer, ou plutôt d'un garçon sans volonté, qui du reste ne pense à rien, et qui se tue parce qu'il est forcé d'abandonner sa maîtresse; — mais c'est surtout l'histoire d'un autre jeune homme qui pourrait faire, en s'appliquant un peu, un mariage d'argent et d'amour, et qui se refuse à faire ce mariage d'amour parce que ce serait aussi un mariage d'argent; c'est le roman d'un jeune homme pauvre. Il est bien tenté, le bon jeune homme, oh! qu'il est tenté! Il a une conversation avec celle qu'il aime, où sans doute il fait étalage de ses sentiments sur les mariages riches, mais où il semble bien qu'il serait assez content que son argumentation fût rétorquée. Elle ne l'est pas. Elle l'est faiblement. On lui donne raison. Son amour et je ne sais quel secret désir souhaiteraient qu'on lui donnât tort; sa dignité souhaite qu'on lui donne raison. C'est sa dignité qu'on satisfait. Elle s'en va très rassurée, très confirmée, très heureuse; mais *gallus abit mœrens*. On ne peut pas satisfaire à la fois les

quatre ou cinq êtres que chaque homme porte en lui-même.

Cette histoire est bien contée et a quelquefois de la profondeur. Elle prouve que l'intelligence sert au moins à faire un roman agréable de temps en temps.

ÉMILE FAGUET.

THÉATRES

VAUDEVILLE : *Matinées du jeudi.* — M. Francisque Sarcey.

J'aurais à vous parler aujourd'hui de la matinée à laquelle le Vaudeville nous a conviés jeudi dernier. Mais j'arrive bien tard, et j'imagine que vous êtes suffisamment renseignés. Dirai je que *les Deux Tourtereaux*, de MM. P. Ginisty et J. Guérin, ont retrouvé le succès qu'ils avaient eu au Théâtre-Libre ? Oui, je vous le dirai, quoique les auteurs aient affublé du nom de mon ami le plus cher un homme convaincu d'avoir « chopé des pommes de terre » !... Et cela est cruel. Je signalerai encore *l'Anicroche*, où M. Soulié a fait preuve de qualités dont il trouvera plus tard un meilleur emploi ; *Ce qu'on doit faire*, une pièce d'analyse un peu sommaire, mais où le dialogue est d'un joli tour. Et je ne sais trop ce que je pourrais ajouter.

Mais puisque la semaine est vide, je voudrais dire un mot de la campagne qu'on semble vouloir mener contre M. Francisque Sarcey. Je sais qu'il y a toujours quelque ridicule à prétendre défendre quelqu'un qui est de force à se défendre soi-même, et qui fait preuve, d'ailleurs, d'une assez belle force de résistance. Mais il me paraît que ceux qui mènent cette campagne font preuve d'une humilité trop grande, qu'ils manquent un peu de philosophie et d'intelligence, et qu'enfin leurs attaques pourraient bien avoir un résultat diamétralement opposé à celui vers lequel ils tendent.

Comment, ils sont une centaine qui suent le talent à grosses gouttes!... Ils sont tout remplis d'idées, bourrés de théories, et truffés de principes d'esthétique. Ils publient des manifestes retentissants, des analyses subtiles et agressives à la fois. Ils nous exposent sous mille formes leurs idées sur le théâtre ; ils savent ce qu'il sera, le « théâtre de demain » ! Ils le proclament, déploient leurs enseignes, et poussent leur cri de guerre. Mais à peine sont-ils en marche que leur belle flamme s'éteint. Ils remisent leurs bannières, rengainent leurs grands sabres, et rentrent chez eux. C'est alors des cris de rage et de désespoir. Il n'y a rien à faire! L'art est perdu! Le théâtre est mort!... Et tout cela parce qu'au tournant de la route, ils ont aperçu la silhouette massive et reposée de Francisque Sarcey, le Rempart-du-vaudeville! Contre eux qui sont une armée, cet homme tout seul ; et cela suffit à les mettre en déroute. Il faut voir, alors, comme ils l'agonisent! C'est lui qui « est cause de tout » ; il perd le théâtre ; il les empêche d'arriver ; que dis-je? il paraît que c'est lui qui les empêche de travailler! A quoi bon le labeur acharné, auquel ils brûlent sans doute de se livrer, puisque Sarcey est toujours là, et que sa seule présence met leurs légions en fuite?

Ne sont-ils pas trop humbles et trop modestes, en cela? A eux tous, avec leur talent, avec leurs idées, ils ne peuvent rien contre un seul homme? Lui, toujours lui! L'orgueil blessé se manifeste parfois de façon bien singulière. Quand un enfant se cogne, il tape sur l'objet contre lequel il s'est heurté. Mais eux ne sont plus des enfants. A qui fera-t-on croire que M. Sarcey soit seul responsable de leurs chutes ou de leur inactivité? Ils ne connaissent pas leur force. Avec leur talent, très réel souvent, ils ne feraient qu'une bouchée de leur ennemi. Mais qu'ils essayent, au moins! Tout récemment, notre confrère M. Maurice Talmeyr consacrait un article fort spirituel à celui qu'il appelait le *Critique émissaire*. Il contait comment on en était venu à le charger de tous les péchés d'Israël, et terminait par cette phrase mirifique : « Quand il entre dans un théâtre, sa transpiration fait tourner les chefs-d'œuvre ! » — Il semble que tout ce qui a tourné jusqu'ici, et tourné à l'aigre, ce soit l'humeur de quelques-uns.

En même temps que leur humilité, j'admire leur inconséquence. A les en croire, M. Sarcey est une « grosse bête » (je choisis la plus atténuée des épithètes dont on l'accable), et c'est lui, lui tout seul, qui empêche le public de courir à leurs pièces ! Tout ceci est risible et puéril à la fois.

Et ce qu'il y a de plus comique est ceci : ils l'écrasent sous les injures, le vouent à l'exécration du genre humain ; puis ils donnent une pièce et s'étonnent qu'il n'en parle pas avec enthousiasme! Pourquoi, d'abord, ne pas faire à M. Sarcey la politesse de croire qu'il est sincère? Et, pareillement, pourquoi ne pas lui reconnaître le droit, à lui, d'avoir un peu de cette mauvaise humeur dont ils sont si prodigues? L'impartialité de la critique est un devoir, sans doute. Mais, critique ou non, quand une pièce vous déplaît, vous ne pouvez pourtant pas crier que c'est une merveille, par cette seule et unique raison que l'auteur vous a, depuis dix ans, traité d'imbécile et d'idiot.

Je ne discute pas ici les opinions de M. Sarcey. Et je parle de ceci avec d'autant plus de liberté qu'il critique à tour de bras certaines œuvres que j'aime de tout mon cœur, et que je le vois se plaire à des ouvrages où je m'ennuie de toutes mes forces. Est-ce à dire qu'il n'a pas de goût? Je crois, naturellement, que c'est moi qui ai raison. Mais, en vérité, ce n'est pourtant pas une raison pour l'accuser de bêtise et d'insincérité. Je ne comprends pas, en toute conscience, pourquoi ceux qui l'attaquent ne veulent pas lui reconnaître,

à ce malheureux, le droit de penser ce qu'il pense. Et il le pense, soyez-en sûrs.

Je sais bien qu'il parle parfois de certaines œuvres avec une sévérité qui paraît excessive. Mais c'est précisément en ne comprenant pas ses raisons que l'on me semble manquer à la fois de philosophie et d'intelligence.

M. Sarcey est le moins dogmatique des hommes. Les théories qu'il soutient, il les a formées peu à peu depuis trente-cinq ans qu'il écrit; elles lui viennent tout « bêtement » de son expérience. Ajoutez qu'il aime le théâtre avec passion, qu'il n'aime que cela, ou, tout au moins, que c'est ce qu'il aime le plus au monde, littérairement parlant, bien entendu. Or son expérience lui a appris deux choses. Ceci d'abord que jamais une pièce conçue en dehors de certaines règles n'a pu réussir devant le public. Et ceci ensuite que le goût du théâtre est en quelque sorte un goût épidémique, qu'on ne va au théâtre que lorsqu'on a l'habitude d'y aller, et qu'il faut qu'on y aille beaucoup pour que le théâtre subsiste.

Sur le premier point, il faudrait s'entendre. Sans doute, une pièce doit être faite conformément à certaines lois, qui ne sont en somme que le résumé des exigences de l'art dramatique. On pourrait discuter quelles sont au juste ces exigences. Peut-être M. Sarcey, à force de répéter qu'elles étaient nécessaires, a-t-il fini par croire un peu qu'elles étaient suffisantes ? On peut comprendre au moins, sans trop de peine, comment il y est venu, et son cas n'est pas pendable. De plus, comme c'est le côté du théâtre le plus négligé aujourd'hui, il est tout naturel qu'il ait été porté à y insister davantage.

Pour le second point, tout le monde est d'accord. Le goût du théâtre, quelque répandu qu'il soit en France, a besoin d'être sans cesse renouvelé. Le public, s'il s'est un jour ennuyé au théâtre, ne cherche pas trop où il s'est ennuyé; il garde une sorte de méfiance à l'égard du théâtre en général. Mais cela est si évident que je me reprocherais d'insister.

Maintenant, oubliez qu'il s'agit de M. Sarcey. Supposez un critique d'une impartialité absolue, aimant le théâtre et sachant toute la gloire que lui doit la littérature française. On représente une pièce. Cette pièce est contraire à ses goûts; elle choque ses idées et ses préférences; il croit très fermement que si elle a un certain succès... Appelons les choses par leur nom : il croit que, si on engage le public à l'aller voir, le public s'y ennuiera, et que, lorsque le public s'ennuie à une pièce, il se dégoûte du théâtre en général... Et l'on trouverait affreux, coupable, criminel, scandaleux, que le critique dît du mal de la pièce? En vérité, je ne sais plus ce qu'il faut entendre par « impartialité ». Serait-ce désormais l'obligation de dire du bien des choses qu'on trouve mauvaises?

Les auteurs malmenés ont une réponse bien facile. Qu'ils fassent des pièces; qu'ils en fassent dix, qu'ils en fassent cent, qu'ils en fassent mille. Le public s'habituera à leur genre, — et, pour ma part, je le souhaite infiniment, — il viendra à leurs pièces, et c'est des autres qu'il ne voudra plus. J'attends ce moment avec impatience; je crois bien que nous nous en rapprochons un peu, au moins par élimination. Croyez-vous en conscience qu'un homme, quel qu'il soit, puisse lutter contre un courant nettement établi, et que ce moment-là, M. Sarcey puisse le retarder, rien qu'une année? Il a de l' « autorité », sans doute, et de l'influence. Songez qu'il les a gagnées par trente-cinq ans d'incessant travail. Chose réjouissante! on lui reproche de suivre aveuglément les goûts du public, et si le public ne veut pas aller voir telle pièce, c'est lui, dit-on, qui l'en empêche! Quant à la légende qui nous montre M. Sarcey en Vieux-de-la-Montagne, régentant du fond de son cabinet tous les théâtres de Paris, il est permis d'en sourire. Reconnaissons en tout cas que le Grand-Seigneur de la rue de Douai ferait alors un bien singulier usage de sa mystérieuse puissance; depuis quelques années, comptez le nombre des pièces « nouvelle école » que l'on a données! A moins que M. Sarcey ne joigne à sa canaillerie native la perfidie la plus astucieuse (ce qui ne serait guère d'accord avec les portraits qu'on nous fait de lui), et que, méprisable et damnable lorsqu'il arrête une pièce, il soit plus haïssable encore quand il la laisse jouer. C'est le mot du vieux beau à qui une jolie femme faisait mine d'accorder ce qu'il lui demandait : « Je saurai qui m'a joué ce tour-là! » Tout cela est risible et puéril.

Et c'est aussi très maladroit.

En ceci d'abord. — Dans ces questions d'esthétique, il ne peut rien y avoir d'absolu en dehors de certains principes fondamentaux, sur lesquels, si on les pressait, les pires ennemis de M. Francisque Sarcey seraient d'accord avec lui. Les théories contraires peuvent se soutenir par des arguments d'une valeur à peu près égale. Nous avons l'horreur du théâtre de Scribe, de son procédé dramatique tout au moins; au contraire, M. Sarcey l'admire. C'est surtout là une question de goût. Les raisons qu'il pourrait donner de ses préférences ne vaudraient, je crois, ni plus ni moins que celles que nous pourrions lui opposer. Ici, la théorie n'a de valeur, — surtout pour le public, — que la valeur que lui prête l'homme qui la défend. M. Sarcey, cela est incontestable, représente l'opinion d'une grande partie des spectateurs. Il est très populaire auprès d'eux; on l'attaque : il le deviendra davantage. On le traite de crétin; songez que ceux dont il exprime les préférences reçoivent une partie de l'injure; et c'est une singulière façon de les convertir que de leur crier tout d'abord qu'ils sont des imbéciles... Je reconnais que mon argument n'est pas d'une « philosophie de l'art » très sublime. Est-ce ma faute, si tout

le débat ne porte que sur un point : faire ou non de belles recettes?

Par-dessus tout, cette campagne est déplaisante. Qu'on pense ce qu'on voudra des idées de M. Sarcey. Il est très possible qu'elles soient fausses, qu'une partie au moins en soit caduque. Je crois bien, pour ma part, que tous ses jugements ne sont pas sans appel. Après comme avant ses articles, il me semble bien que *la Parisienne* a tous les caractères d'un chef-d'œuvre, que certaines comédies mal faites de Meilhac sont de vraies merveilles d'esprit et de grâce, et que *l'Envers d'une sainte* est l'une des pièces les plus intéressantes et les plus originales qu'on nous ait données depuis vingt ans. Mais c'est notre opinion d'aujourd'hui. Qu'en pensera-t-on dans trente-cinq ans? Ayons un peu de philosophie, et tâchons de reconnaître qu'on peut, sans être une brute, penser autrement que nous.

Cette campagne est maladroite. Mais, dût-elle atteindre le but qu'on vise, il me paraît qu'on eût mieux fait de s'abstenir. L'influence de M. Sarcey et son pouvoir, qu'on lui reproche aujourd'hui, songez qu'il les a acquis par trente-cinq ans d'un labeur devant lequel reculeraient terrifiés ceux qui l'accusent de les empêcher de travailler. De cette influence, de ce pouvoir, il a usé pour défendre des idées, des idées qu'il croit justes. Rien assurément n'est plus légitime. Ses idées ne sont pas les nôtres. Mais ce n'est franchement pas une raison pour le traiter de canaille. Je sais bien que les mots ont bien perdu de leur force. Il me semble, toutefois, qu'après une carrière aussi longue, aussi laborieuse et aussi parfaitement honorable, M. Sarcey méritait un peu plus d'égards. C'est tout ce que j'ai voulu dire.

JACQUES DU TILLET.

PETITS MÉMOIRES

Le Figaro a commencé, la semaine dernière, une série de portraits ministériels, qui a passé trop inaperçue.

La première de ces biographies était consacrée à M. le président du Conseil. Elle abonde en détails piquants et substantiels, et à la lire on devine vite que M. Charles Dupuy n'est vraiment pas le premier venu.

Dès son enfance, il se signale, comme un travailleur « se formant, — comme il disait, — un idéal de tous les devoirs auxquels on doit conformer sa vie ». Et cet idéal, où pensez-vous qu'il en cherchait la formule? « Dans les axiomes philosophiques capables de faire l'honnête homme et le grand citoyen ». C'est ainsi qu'il arriva rapidement à n'avoir pas qu'un simple culte comme tout le monde, mais « un triple culte: la philosophie, son petit pays, et la liberté ».

Professeur, il montra la même ardeur au travail. Tel un grand fleuve, « chaque année il élargissait son cours », et si la députation n'était venue l'arrêter, on ne sait jusqu'où ses débordements seraient allés.

Les camarades de Charles Dupuy ne tardèrent pas à lui prédire les plus hautes destinées. Ici se place une anecdote bien cruelle que l'historien aurait peut-être eu raison de passer sous silence.

Dans une petite fête intime, un des amis de M. Dupuy, ayant trinqué avec lui, en buvant : au futur ministre, « tout le monde éclata de rire, excepté cet ami et Charles Dupuy ».

Si explicables que semblent ces rires, ils n'en étaient pas moins des plus blessants; et l'on comprend que M. Dupuy n'ait pas jugé bon de s'y associer.

Malgré ces légères critiques, la biographie de M. le président du Conseil lui a concilié bien des sympathies, ramené bien des hésitants.

N'est-ce pas le cas de répéter avec le baron Louis : « Faites-nous de la bonne biographie et nous vous ferons bonne créance? »

Cette intéressante série, — pour employer une expression comminatoire chère au *Figaro*, — sera continuée.

En préparation : *Raymond Poincaré ou l'Enfant du ministère, Develle, dit Passe-Partout, Viette ou l'Ami fidèle, Guérin ou Tout arrive*, etc.

***

Cela prouve qu'il fait meilleur à être ministre en France qu'en Serbie.

Notre excellent collaborateur M. Albert Malet a publié dans le même journal un charmant récit du coup d'État serbe, qui ne laisse aucun doute sur ce sujet.

C'est, paraît-il, au milieu d'un grand dîner, cordialement offert par le roi, que le régent Ristitch et ses collègues furent arrêtés.

Après un délicieux salmis de bécassines aux truffes, après la deuxième entrée, le maître d'hôtel vint annoncer que tout était prêt pour la sortie, et on emmena aussitôt les ministres.

Heureusement, nos gouvernants ne sont pas exposés ici à des plaisanteries de ce genre!

M. Carnot pousse trop loin les raffinements de l'art de recevoir pour convier à sa table des personnes qu'il aurait envie de faire arrêter au dessert.

On l'a bien vu pendant la dernière crise ministérielle. A ce moment, les invitations à dîner à l'Élysée ne pleuvaient pas précisément chez M. Constans.

N'y a-t-il pas dans ce souvenir, tout à l'honneur de la courtoisie du président, de quoi rassurer les convives les plus timorés?

***

Et puis, pourquoi tant s'inquiéter? Les mauvaises choses ne tournent-elles pas parfois à notre avantage?

Voyez, par exemple, les aventures de notre confrère M. Ajalbert. Il y a deux ans, quand fut jouée

la Fille Elisa, l'injustice d'un critique pudibond lui fournit l'occasion d'une polémique à grand retentissement. Voici encore qu'aujourd'hui il bénéficie d'une pareille aubaine. Toute la presse ne parle plus que de lui, à propos de la suspension inique que vient de lui infliger le Conseil de l'ordre des avocats dont, bravement, dans un article, il n'avait pas dit tout le bien possible.

Imaginez, au contraire, que le critique pudibond eût fait l'éloge de M. Ajalbert, que le Conseil de l'ordre se fût montré indulgent à son franc parler, sa notoriété eût été diminuée d'autant, — M. Ajalbert se trouvait victime de la justice humaine. Conservons donc précieusement nos droits. Ils servent lors des catastrophes. Ce sont des manières de polices d'assurance. Au moindre dégât, réclamons, crions comme des brûlés. Selon l'usage, sans doute, la Société payera triple.

* *

Mais les alarmistes ne sont pas si philosophes et trouvent toujours à se plaindre.

Un de leurs sujets actuels de lamentations est la crise de maîtrite dont souffre en ce moment la littérature française.

Il est incontestable que, dans ce groupe, les cas de maîtrite se sont multipliés, en ces derniers temps, avec une rapidité effrayante. Pas de jours où l'on n'intronise un maître nouveau. Pas de journal où vous ne lisiez des articles intitulés : *Un maître*, *Quelques maîtres*, *Mes maîtres*, *Vos maîtres*, *Leurs maîtres*, etc., etc.

Il semble que, de ce train, on ne comptera bientôt plus, dans les lettres françaises, qu'une toute petite minorité d'infortunés, qu'un infernal enchaînement de circonstances ou une insuffisance trop avérée auront empêchés d'obtenir le titre indispensable de maître.

Pourtant, à y regarder de près, l'épidémie n'a pas au fond la gravité qu'on serait tenté d'abord de lui attribuer.

Parmi les nouveaux titulaires, on peut citer nombre d'écrivains qui, depuis longtemps, étaient inscrits au tableau d'avancement pour cet emploi et qui le tiendront, en somme, très convenablement.

Pour les autres, il faut que le public se mette bien en tête qu'on les a élevés au grade de maître en vertu de nécessités politiques, et surtout afin de tenir en échec d'anciens maîtres à qui on a des raisons particulières d'être désagréables. Il faut que le public se rende compte que ces récents dignitaires ne sont pas réellement des maîtres, mais des maîtres d'opposition, des maîtres d'obstruction, des contremaîtres.

Alors la fâcheuse impression produite par ces promotions, hâtives et accumulées, aura vite fait de se dissiper; et le titre de maître cessera d'exciter chez les sceptiques ce sourire de dédain que suggèrent d'habitude ceux si répandus d'officier d'académie ou de commandeur du Nicham-Iftikar.

* *

Une mauvaise humeur que l'on comprend mieux, c'est celle de M. de Vogüé, que certains s'obstinent à surnommer M. de Chateauterne.

L'éminent penseur s'est montré, assure-t-on, très choqué du bruit qui courait qu'il avait retrouvé l'encrier de Chateaubriand.

Le Gaulois, toujours aristocratique, avait songé à interwiever sur la question de cet encrier le prince de Sagan. Mais le prince apparemment a dû rester fort boutonné, puisque *le Gaulois* s'est contenté de nous donner l'opinion du marquis de Vogüé, oncle du vicomte, — celui qui organise de si jolies fêtes à l'Épatant.

Le marquis n'a pas caché un seul instant le mécontentement que la nouvelle avait causé au vicomte. Il pense que ce dernier ne manquera pas de répondre à ces « provocations », et il a ajouté, ce dont personne ne doutait et ce dont personne ne s'était abstenu jusqu'ici en cette affaire, que son neveu « ne cesserait jamais dans la polémique de parler le langage des honnêtes gens ».

L'émoi de M. de Chateauterne deviendra clair pour tout le monde, si nous disons qu'il a l'intention de démontrer, à l'aide de citations tirées de ses livres, qu'il n'a nullement retrouvé l'encrier de Chateaubriand, comme on l'en accuse, mais qu'il le cherche encore.

SILEX.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

LA DÉCADENCE DU ROMAN ANGLAIS.

M. Frédéric Harrison, le chef de l'école positiviste en Angleterre et l'un des écrivains les plus personnels de ce temps, vient de publier, dans la revue américaine *le Forum*, une longue et très intéressante étude sur *la décadence du roman anglais*.

Ce n'est pas au moins que M. Harrison se fasse une trop haute opinion des romanciers anglais d'autrefois. Aucun d'eux ne le satisfait entièrement. « Lytton, dit-il, était bien déclamatoire. Dickens avait de fâcheux maniérismes, et le cynisme de Thackeray comportait une forte part d'affectation. Certains passages des romans de George Eliot semblent extraits d'un manuel de paléontologie, Disraëli a toujours l'air de se moquer de ses lecteurs. »

Mais tels qu'ils étaient, ces romanciers d'autrefois avaient un genre à eux, un tour d'esprit qui leur était propre. Les romanciers anglais contemporains, suivant M. Harrison, n'ont plus rien de pareil. « Pour la première fois dans notre siècle, la littérature anglaise ne compte pas un seul romancier éminent. »

Encore M. Harrison a-t-il soin de nous prévenir que, en bon positiviste, il mesure la grandeur des écrivains au succès qu'ils obtiennent.

« Nous admettons tous, dit-il, qu'il existe encore de charmants auteurs. Je ne veux point faire ici la critique des romanciers contemporains. Si quelqu'un prétend qu'il y a plus de poésie dans les romans de M. Thomas Hardy que dans ceux de Thackeray, que Dickens n'aurait pu faire mieux que *les Deux Tambours* de M. Rudyard Kipling, que *l'Ile au Trésor* de M. R. L. Stevenson est aussi vivante de réalisme que *Robinson Crusoe,* que Mrs Wood, MM. Howells, Besant, Henri James, sont délicieux à lire, que l'originalité de Bret Harte égale au moins celle de Dickens, et que M. George Meredith a un sens de caractère qui rappelle souvent Thackeray et Fielding, à rien de tout cela je ne contredirai. Mais je veux parler simplement de l'opinion établie dans le grand public. Et, à ce point de vue, il est incontestable que nul de nos romanciers n'a encore obtenu une renommée universelle. Voici trente ans que M. Meredith publie des romans, voici vingt ans que M. Stevenson en publie : mais leurs plus ardents admirateurs, parmi lesquels je me range, doivent eux-mêmes reconnaître que leur réputation est encore bien loin d'égaler celle de leurs devanciers.

« Il n'y a pas un romancier anglais d'aujourd'hui dont le monde entier consente à accepter la gloire. L'un est trop excentrique ou trop subtil, un autre trop local ou trop inégal, un autre trop sommaire ; celui-ci est trop fantaisiste, celui-là trop réaliste : aucun n'a de quoi satisfaire tout le monde. Les critiques les louent, leurs amis les exaltent, les délicats les relisent ; mais leur renom est restreint, et le grand public ne les connaît pas.

« Il en est de même, d'ailleurs, pour les autres genres artistiques. Nous avons des milliers de gracieux versificateurs, mais nous n'avons pas un poète ; nous avons des peintres habiles et charmants, mais nous n'avons pas un artiste ; avec une extraordinaire variété de décors, de costumes, nous n'avons pas un grand acteur.

« C'est qu'une civilisation trop développée tarit l'originalité artistique. Le génie s'abaisse et devient stérile, à force de trop voir ses défauts et ses imperfections. Nous sommes tous si corrects, si épris de la correction, nous sommes tous si pareils l'un à l'autre, que les tempéraments excentriques s'habituent dès l'enfance à se contrôler et à réprimer leurs élans naturels. L'excès de culture nous a donné à tous des manières excellentes, mais en tuant le génie. Depuis trente ans nous n'avons point cessé d'affiner notre goût, mais aussi de nous dessécher l'esprit et le cœur. Nous avons fait trop de critique. Nous nous sommes trop modérés et nous sommes devenus trop uniformément ennuyeux.

« Si un nouveau Dickens apparaissait aujourd'hui, avec les bruyantes folies de Pickwick, mille critiques pleins de sens le dénonceraient comme un vulgaire farceur. Glaucus et Nydia, des *Derniers jours de Pompéi* de Lytton, seraient jugés des figures de bas mélodrame. Pas une revue ne consentirait à publier une histoire invraisemblable comme *la Maison aux sept pignons* de Hawthorne, ou romanesque comme *Jane Eyre.* De là cette école du roman soi-disant familier et réaliste, qui est aujourd'hui si nombreuse chez nous. Une femme de quarante ans est assise dans un *parloir,* devant une table à thé, en compagnie d'une jeune fille anémique. — Voulez-vous du thé? demande Mary, la main sur la théière. — Non, merci, répond Jane d'un ton indifférent : je suis fatiguée et il fait un temps assommant. Et le roman se traîne de la sorte, heure par heure, chapitre par chapitre, volume par volume, tout en détails parfaitement réels, mais parfaitement ternes et banals. Voilà à quel misérable niveau le purisme et l'excès de raffinement ont fait tomber le roman en Angleterre. »

Il y a bien les questions sociales qui commencent à intéresser tout le monde. Mais ceux mêmes qu'elles passionnent n'aiment pas à les retrouver dans des romans : ils préfèrent se délasser de la lecture de Karl Marx et de Henri George en lisant des aventures de romans *à détective* ou en allant au café-concert.

Et s'il n'y a plus de public pour lire les beaux romans, il n'y a plus, non plus, d'auteurs pour les écrire. « Les romanciers d'autrefois, Fielding, Walter Scott, Dickens, Thackeray, en même temps qu'ils peignaient la vie, vivaient pour leur compte. Ils menaient une existence active, se mêlaient à tous les mondes qu'ils décrivaient dans leurs œuvres. Les romanciers d'aujourd'hui ne peuvent plus étudier la vie qu'à travers la vitre de leur cabinet de travail. »

Et M. Harrison termine son article par cette constatation, d'un optimisme plein de mélancolie : « Le confort, la lumière électrique, les wagons de chemins de fer, l'égalité, autant de choses excellentes ; mais ce sont toutes ces choses-là qui ont tué le roman. »

Cet article, comme on pouvait s'y attendre, a soulevé en Angleterre d'innombrables protestations. Les romanciers anglais ont été à peu près unanimes à déclarer que M. Harrison se trompait, du moins en ce qui concernait le talent et la renommée de chacun d'eux en particulier. Mais M. Harrison n'est pas homme à s'émouvoir de ces réclamations C'est lui déjà, on s'en souvient, qui a provoqué l'indignation et la fureur du public anglais, il y a deux ans, en demandant le retour en Grèce des marbres du Parthénon, dérobés jadis par lord Elgin pour le British-Museum. Son étude sur le roman anglais, en tout cas, méritait d'être signalée ici : elle contient plus d'une réflexion qui, croyons-nous, pourrait aussi bien s'appliquer au roman français d'à présent.

*
* *

UN CONCOURS DE LAIDEUR.

Un journal de Rio-de-Janeiro, *O Tempo,* a eu l'idée d'organiser un concours de laideur. Il a réuni deux cent huit concurrents, mais cent vingt-neuf seulement ont été admis à concourir, les autres s'étant défigurés par des grimaces. Un jury, composé de trois rédacteurs compétents en la matière, a décerné le prix à un Brésilien, âgé de quarante-deux ans, qui est veuf et tient un cabaret dans un faubourg. Le héros de la fête a emporté avec orgueil la prime de 2800 francs.

*
* *

LES AMOUREUX CÉLÈBRES.

Le peintre Palm vient d'exposer à Berlin cent dix portraits d'amoureux et d'amoureuses célèbres : il commence un peu après le déluge, et ne s'arrête qu'à nos jours. Les poètes allemands sont entourés d'une véritable cour : Gœthe surtout, qui a aimé ou courtisé tant de jeunes filles et tant de femmes, depuis son premier amour de quatorze ans pour une Gretchen restée inconnue, jusqu'à Marianne de Villemer qui a écrit de si beaux vers dans le recueil que le poète a signé sous le titre de *Divan.* Henri Heine est aussi fort entouré. A ce propos, la dame que Heine, paralysé et mourant, a aimée d'un amour si douloureusement poétique, et qu'il a surnommée « La Mouche », reçut un jour une lettre de M. Palm. Le peintre la priait de lui faire parvenir une photographie de sa jeunesse pour joindre son portrait à la galerie qu'il préparait. La Mouche sut finement faire sentir à l'artiste combien sa demande était indiscrète : elle envoya pour toute réponse à l'adresse indiquée cette fleur que Heine lui a consacrée dans une admirable pièce : une *Passionsblume,* — une fleur de la passion (passiflore).

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris, MAY et MOTTEROZ. — Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 18 TOME LI 6 MAI 1893.

JOURNAL D'EUGÈNE DELACROIX

Fragments inédits (1).

1er *janvier* 1854. — Tout va si mal : la vertu elle-même est si faible et si chancelante ! Le talent si journalier, si sujet à se dégrader et à s'abandonner soi-même, que les hommes sont facilement accoutumés à se contenter en tout de l'*apparence seulement du talent et de la vertu.* Apparence de talent, semblant d'honnêteté : point d'imitation de personne sur aucun point. Vous me le donnez, je le prends ; je n'exige guère, de peur d'être obligé de rendre beaucoup. Il n'y a que sur la civilité qu'ils sont excessifs, parce qu'elle ne coûte rien.

4 *janvier.* — Soirée aux Tuileries. J'en suis revenu plus chagrin que de l'enterrement du pauvre Visconti. La figure de *tous ces coquins et de toutes ces coquines*, ces âmes de valets sous ces enveloppes brodées, lèvent le cœur.

25 *janvier.* — Ce soir, à la soirée de la princesse Marcellini, S... en me parlant de Mozart me dit qu'il avait laissé un petit livre dans lequel il notait tout ce qu'il composait : il y a des jours, des semaines, des mois pendant lesquels il ne fait rien ; quand il s'y remet, c'est prodigieux ; ce que c'est que l'ouvrage d'un seul jour, quelquefois !

29 *janvier.* — L'admirable symphonie que j'avais oubliée. Se rappeler dans l'avant-dernier morceau la gueule de l'enfer entr'ouverte pendant une mesure ou deux.

Le matin, X... est venu m'apprendre, par une pluie affreuse et à travers la crotte, que mon plafond avait fait *fiasco* hier soir... Le bon cœur ! l'aimable parent !... Comme il m'a trouvé très froid à ses remarques, attendu *que je le trouve bon*, il s'en est allé sans avoir rempli son but. Il remportait alors l'inquiétude d'avoir par trop compté sur ma bénignité ; sa figure allongée et verdie annonçait la crainte de voir s'envoler les commandes de tableaux et de plafonds.

11 *mars.* — Grande interruption dans ces pauvres notes de tous les jours : j'en suis très attristé ; il me semble que ces brimborions, écrits à la volée, sont tout ce qui me reste de ma vie, à mesure qu'elle s'écoule. Mon défaut de mémoire me les rend nécessaires ; depuis le commencement de l'année, le travail suivi de l'achèvement de l'Hôtel de Ville me donnait trop de distraction ; depuis que j'ai fini, et il y a bientôt un mois, j'ai les yeux en mauvais état, je crains d'écrire et de lire.

15 *mars.* — Dîné chez Hippolyte Rodrigues avec Halévy, Boilay, Mirès ; ce dernier très original, très sensé, très spirituel ; il est bien la preuve que c'est l'esprit qui fait l'homme. Il me disait, sur ce que le peuple, à présent, croit que le bien-être lui est dû, indépendamment de l'esprit et de l'industrie employés à se le procurer, en un mot sur cette rage d'égalité de bonheur qui possède tous ces gens-là et que je déplorais, que c'était un mobile qui venait à son tour et qui avait son temps à faire, comme tous ceux qui ont soulevé les hommes plus ou moins longtemps, les guerres de religion par exemple.

Il disait que, quelque judiciaire qu'on apporte dans

(1) Ces fragments nous ont été communiqués par notre collaborateur M. Paul Flat, dont nous avons donné récemment un fragment des *Essais sur Balzac*, et qui doit publier prochainement, chez les éditeurs Plon et Nourrit, le *Journal* complet d'Eugène Delacroix.

les affaires, on avait besoin d'un associé, d'un autre vous-même qui vous éclairât et vous fît quelquefois toucher du doigt la fausseté d'un calcul sur lequel on fondait de l'espérance.

Chez la princesse ensuite, où je ne suis arrivé qu'à onze heures passées. Elle confessait sa mobilité et la facilité de caractère qui la porte à donner toujours raison au dernier qui lui parle.

Mirès disait que l'artiste était une variété du fou. Mais l'artiste n'a pas besoin, comme dans les autres professions, je veux dire à l'endroit même de la profession, de cette présence d'esprit, de cette fixité dans les résolutions, sans lesquelles ni le général d'armes, ni l'administrateur, ni le financier ne sauraient rien faire de bon.

Je pense, le lendemain, qu'une partie de la supériorité de *Louis-Napoléon* vient sans doute de ce qu'il n'a *rien de l'artiste.*

22 *mars.* — *Sur le paysage.* — *Sur les modes dans les arts.* — *De l'imitation de l'antique :* tout le monde l'a imité. — *Sur la composition critique* de diverses compositions de grands maîtres : *Entrée à Babylone d'Alexandre*, par Lebrun. Le faux pittoresque préféré à la convenance, comme dans Lebrun, ou l'insignifiance et la platitude, comme dans *le Christ au tombeau* de Titien ; sa composition du *Couronnement d'épines*, de même. Chez Paul Véronèse, l'arrangement est de beaucoup préférable, mais l'intérêt dramatique est nul : qu'il peigne le Christ ou un bourgeois de Venise, ce sont toujours ses robes de chambre, ses fonds bleus, ses petits nègres portant de petits chiens ; tout cela, il est vrai, arrangé avec l'harmonie des lignes et de la couleur.

23 *mars.* — Bal aux Tuileries : même sentiment d'ennui des autres et de moi-même. Cette abjection dorée est la plus triste de toutes.

Sur la sculpture : l'art *princeps.* — Ces sculpteurs modernes ne font que des pastiches.

La littérature. — Elle est l'art de tout le monde : on l'apprend sans s'en douter.

24 *mars.* — Travaillé à ébaucher les *Chasseurs de lions*, pour Weill.

A deux heures et demie, séance à la commission de l'industrie. Discussion sur le règlement concernant l'exposition des ouvrages faits depuis le commencement du siècle. J'ai combattu avec succès, aidé de Mérimée, cette proposition qui a été écartée. Ingres (1) a été pitoyable ; c'est une cervelle toute de travers, il ne voit qu'un point... C'est comme dans sa peinture ; pas la moindre logique et point d'imagination : *Stratonice*, *Angélique*, *le Vœu de Louis XIII*, son plafond récent avec sa *France* et son *Monstre.*

26 *mars.* — Concert à Sainte-Cécile. Je n'ai prêté d'attention qu'à la *Symphonie héroïque.* J'ai trouvé la première partie admirable ; l'*andante* est ce que Beethoven a peut-être fait de plus tragique et de plus sublime, jusqu'à la moitié seulement. Ensuite la *Marche du Sacre* de Cherubini, que j'ai entendue avec plaisir. Quant à *Preciosa*, la chaleur qu'il faisait là, ou une brioche que j'avais mangée avant de venir, ont paralysé mon âme immortelle, et j'ai dormi presque tout le temps.

Je pensais, en entendant le premier morceau, à la manière dont les musiciens cherchent à établir l'unité dans leurs ouvrages. Le retour des motifs principaux est, en général, celui qu'ils croient le plus efficace : c'est aussi celui qui est le plus à la portée de la médiocrité. Si ce retour est, dans certains cas, l'occasion d'une grande satisfaction pour l'esprit et pour l'oreille, il semble, quand on l'applique trop souvent, un moyen secondaire, ou plutôt un pur artifice. La mémoire est-elle si fugitive qu'on ne puisse établir de relations dans les différentes parties d'un morceau de musique si on n'affirme en quelque sorte à satiété l'idée principale par de continuelles répétitions ?

Une lettre, un morceau de prose ou de poésie présente une déduction et un ensemble qui ressort du développement des idées naissant les unes des autres, et pas par la répétition d'une phrase qui sera, si l'on veut, le point capital de la composition.

Les musiciens ressemblent en cela aux prédicateurs qui répètent à satiété et fourrent partout la phrase qui sert de texte à leur discours.

Je me rappelle, dans ce moment, plusieurs airs de Mozart dont la logique et la déduction sont admirables, sans que le motif principal soit répété : l'air *qui l'odio non facunda*, le chœur des prêtres de *la Flûte enchantée*, le trio de la fenêtre de *Don Juan*, le quintette, *idem*, etc. Ces derniers sont des morceaux de longue haleine, ce qui augmente le mérite. Dans ses symphonies, il répète quelquefois à satiété le motif principal. Peut-être, en cela, se conforme-t-il à des usages établis : cet art-là me semble plus assujetti que les autres à des habitudes pédantesque de métier, qui donnent une satisfaction aux gens purement musiciens, mais qui fatiguent toujours les auditeurs peu versés dans la curiosité du métier, telles que les fugues, les rentrées savantes, etc.

Ces répétitions du motif me paraissent être *occasionnellement*, comme je le disais, une source de jouissances, quand elles sont employées à propos, mais elles donnent moins le sentiment de l'unité qu'elles ne fatiguent quand l'unité ne ressort pas naturellement, à l'aide des vrais moyens dont le génie a le secret. L'esprit est si imparfait, si difficile à fixer, que l'homme

(1) A propos du plafond d'Ingres qui avait contribué à la décoration de l'Hôtel de Ville, voici ce que Delacroix écrivait à un critique d'art : « Je ne sais si mon illustre confrère en plafond sera aussi satisfait de votre appréciation que je le suis pour ma part. Je suis entièrement de votre avis, à savoir, que les *camées* ne sont pas faits pour être mis en peinture, et qu'il faut que chaque chose soit à sa place. » M. Burty ajoute en note : « L'illustre confrère en plafond, c'était Ingres, et les *camées*, c'était l'apothéose de Napoléon. » (*Corresp.*, t. II, p. 110-111.)

le plus sensible aux arts éprouve toujours, en présence d'un bel ouvrage, une sorte d'inquiétude, de difficulté d'en jouir complètement, que ne peuvent faire disparaître les petits moyens de produire une unité factice, moyens comme les répétitions des motifs dans la musique, comme la concentration de l'effet dans la peinture, petites et mesquines industries dont le commun des artistes s'empare facilement et qu'il applique de même. Un tableau, qui semble devoir satisfaire plus complètement et plus facilement ce besoin d'unité, puisqu'il semble qu'on le voie tout d'une fois, ne le produit pas davantage s'il n'est bien composé, et j'ajoute même que, offrît-il au plus haut degré une grande unité dans son effet, l'âme ne sera pas pour cela complètement satisfaite. Il faut que, dans l'absence de l'ouvrage qui a éveillé en elle des sentiments, elle se recueille dans le souvenir : alors dominera celui de l'unité de l'ouvrage, si cette qualité s'y trouve effectivement. C'est alors que l'esprit saisit l'ensemble de la composition ou se rend compte des disparates et des lacunes. Ces remarques faites à propos de la musique me font apercevoir plus particulièrement combien les gens de métier sont de pauvres connaisseurs dans l'art qu'ils exercent, s'ils ne joignent à la pratique de cet art une supériorité d'esprit ou une finesse de sentiment que ne peut donner l'habitude de jouer d'un instrument ou de se servir d'un pinceau. Ils ne connaissent d'un art que l'ornière dans laquelle ils se sont traînés et les exemples que les Écoles mettent en honneur. Jamais ils ne sont frappés des parties originales, ils sont, au contraire, bien plus disposés à en médire; en un mot, la partie *intellectuelle*, ce sentiment-là leur échappe complètement, et comme ils sont malheureusement les juges les plus nombreux, ils peuvent dérouter longtemps le goût public et de même retarder le vrai jugement qu'il faut porter sur les beaux ouvrages. De là, sans doute, cette condescendance des grands talents pour le goût étroit et mesquin qui est, en général, la règle des conservatoires et des ateliers. De là ce retour de moyens prétendus savants qui ne satisfont aucun besoin de l'âme, et qui, par la répétition de banalités convenues, déparent certains chefs-d'œuvre et les marquent promptement d'un cachet de décrépitude.

Les beaux ouvrages ne vieilliraient jamais, s'ils n'étaient empreints que d'un sentiment vrai. Le langage des passions, les mouvements du cœur sont toujours les mêmes : ce qui donne inévitablement ce cachet d'ancienneté, lequel finit quelquefois par effacer les plus grandes beautés, ce sont ces moyens d'effet à la portée de tout le monde, qui florissaient au moment où l'ouvrage a été composé; ce sont certains ornements accessoires à l'idée et que la mode consacre, qui font ordinairement le succès de la plupart des ouvrages. Ceux qui, par un *prodige bien rare*, se sont passés de cet accessoire, n'ont été compris que fort tard et fort difficilement, ou par des générations qui étaient devenues insensibles à ces charmes de convention.

Il y a un *moule consacré* dans lequel on jette les idées bonnes ou mauvaises, et les plus grands talents, les plus originaux, en portent involontairement la trace. Quelle est la musique qui résiste, après un certain nombre d'années, au caractère de vétusté que lui impriment les cadences, les fioritures qui souvent ont fait sa fortune à son apparition? Quand l'école moderne d'Italie a substitué des ornements d'un goût qui a semblé nouveau à ceux dont nous avions l'habitude dans la musique de nos pères, cette nouveauté a paru le comble de la distinction; mais cette impression n'a pas duré autant que la mode dans les vêtements et dans les bâtiments. Elle a eu tout au plus assez de puissance pour nous lasser passagèrement des ouvrages anciens, en les faisant paraître vieux; mais ce qui a déjà prodigieusement vieilli, ce sont les ornements : c'est la parure indiscrète qu'un magistique (*sic*) génie ne dédaignait pas d'ajouter à ses heureuses conceptions et dont la foule des imitateurs a fait la substance même des ouvrages dénués d'invention.

Il faut déplorer ici cette triste condition de certaines inventions qui nous charment dans les esprits originaux. Ces agréments mêmes, ces ornements ajoutés par la main du génie à des idées expressives et profondes, sont presque une nécessité à laquelle il cède naturellement. Ce sont des intervalles, des repos presque nécessaires, qui reposent l'esprit et le conduisent à de nouvelles idées.

Sur les nouvelles sonorités, les combinaisons de Beethoven : elles sont déjà devenues l'héritage ou plutôt le butin des moindres débutants.

27 *mars*. — Premier acte de *la Vestale*, dans la loge de Mme Barbier. J'ai été frappé, à travers la vétusté, d'un souffle original et qui a dû ressortir bien davantage à l'origine. Je ne sais si Cherubini est un plus grand musicien, mais il ne me donne pas cette impression. Il me semble qu'il est le calque des formes qu'il a trouvées établies : ainsi le *Requiem* de Mozart serait la règle dont il n'est pas sorti.

8 *avril*. — L'homme heureux est celui qui a conquis son bonheur ou le moment de bonheur qu'il ressent actuellement. Le fameux progrès tend à supprimer l'effort entre le désir et son accomplissement : il doit rendre l'homme plus véritablement malheureux; l'homme s'habitue avec cette perspective d'un bonheur facile à attendre, suppression de la distance, suppression de travail dans tout.

Après avoir supprimé l'espace, mis à bon marché toutes sortes de substances qui servent au luxe et au plaisir d'une génération amollie, il ne reste plus qu'à décider la terre à répandre d'une main plus libérale ses antiques dons, source de notre vie même. Il est

plus difficile de régler le cours des saisons que de creuser des montagnes et d'aligner sur des espaces considérables des monceaux de fer, voie expéditive qui rapproche les lieux et ménage le temps. Des philanthropes ont bien imaginé que la mécanique suppléerait quelque jour au caprice du vent et aux difficultés du sol pour donner libéralement au genre humain cette nourriture qu'il n'arrache à la terre qu'avec des sueurs, depuis qu'il a été jeté tout nu sur sa face, et depuis qu'il a renoncé à se procurer une chétive subsistance avec des arcs et des flèches, aux dépens d'autres chétives créatures qui trouvent, elles, sans les mêmes soins, quoique avec peine encore, la nourriture...

11 *avril.* — J'ai fait mes paquets toute la matinée et ai été à deux heures chez Boissard. Divin *quatuor* de Mozart.

Chenavard nous parlait de Rossini : on le traitait déjà de *Perrucone*, en 1828. Il crève de jalousie pour les succès des moindres musiciens. Le philosophe nous citait le mot de Boileau, déjà très vieux, à Louis Racine : il lui disait qu'il n'avait jamais entendu faire l'éloge du moindre savetier, sans se sentir mordu au cœur. Il disait qu'il fallait de l'émulation.

12 *avril.* — Parti pour Champrosay. La pluie a commencé juste au moment où nous quittions Paris pour aller à Champrosay. La sécheresse vraiment extraordinaire qui dure depuis six semaines affecte les campagnards.

Ce soir promenade avec Jenny vers Draveil par la plus belle lune du monde. Le temps est entièrement remis.

J'ai emporté avec moi la fin de l'article de Silvestre (1) qui me concerne. J'en suis très satisfait. Pauvres artistes ! Ils périssent si on ne s'occupe pas d'eux. Il me met dans la catégorie de ceux qui ont préféré l'*opinion de la postérité à celle de leur époque.*

17 *avril.* — Reçu le matin pendant que je travaillais une invitation pour le soir à l'Élysée : parti vers quatre heures.

Trouvé dans le chemin de fer une famille, mère, fils, fille, avec des cheveux magnifiques : se rappeler ces effets vraiment charmants dans le jeune homme, dont les cheveux étaient très bruns, et dans le jeune enfant, qui les avait déjà *châtains* et tournés en boucles les plus capricieuses et pleines de grâces.

Fatigue pour arriver jusque chez moi et ennui profond jusqu'au moment d'aller à cette corvée, dont j'ai rapporté le même sentiment d'amertume et de mépris de moi-même, de me confondre avec tous ces coquins... On avait éclairé le jardin en lanternes de couleur et feux de Bengale, d'un joli effet. Voilà le beau pour ces gens-là ! Une matinée d'avril les laisse indifférents.

Parti le lendemain, sans voir personne. J'ai été au Jardin des Plantes, passer une heure à voir les animaux, mais ils étaient paresseux et ne m'offraient pas grand'chose à étudier ; d'ailleurs, la chaleur était excessive.

Revenu avec bonheur et toujours avec cette extase intérieure, cette jouissance que me donne le sentiment de la liberté dont je jouis et la vue de ces simples objets, si connus de mes yeux et (j'allais dire) de mon cœur, et pourtant si nouveaux chaque fois que je les retrouve, en sortant du gouffre empesté qui nous prend le meilleur de nos jours.

21 *avril.* — Travaillé aux *Baigneuses* (1) et donné une secousse importante au travail, en m'appliquant à finir davantage la femme qui est entièrement dans l'eau.

Peu ou point sorti. En allant acheter des cigares, vers trois heures, j'ai trouvé chez l'épicier le pauvre Quantinet : j'ai été embarrassé pour lui de le rencontrer. Le pauvre homme, à ce qu'il paraît, est venu se consoler de ses ennuis dans des lieux plutôt propres à les lui rappeler. Il a amené, dit-on, une créature pour l'aider à conjurer ses souvenirs... Il venait hier acheter des épingles.

23 *avril.* — Avancé le *Petit Arabe assis et son cheval près de lui.* Repris la *Clorinde* et, je crois, amenée à un effet entièrement différent qui me ramène à ma première idée, qui m'avait échappé peu à peu. Il arrive malheureusement très souvent que l'*exécution,* ou des difficultés, ou des considérations tout à fait secondaires font dévier l'intention. L'idée première, le *croquis,* qui est en quelque sorte l'œuf ou l'embryon de l'idée, est loin ordinairement d'être complet ; il contient tout si l'on veut, mais il faut dégager ce tout qui n'est autre chose que la réunion de chaque partie. Ce qui fait précisément de ce croquis l'expression par excellence de l'idée, c'est, non pas la suppression des détails, mais leur complète subordination aux grands traits qui doivent saisir avant tout. La plus grande difficulté consiste donc à retourner dans le tableau à cet effacement des détails, lesquels pourtant sont la composition, la trame même du tableau.

(1) Théophile Silvestre fut certainement avec Thoré et Baudelaire le critique qui écrivit les articles les plus judicieux et les plus impartiaux sur l'œuvre d'Eugène Delacroix. Il s'agissait ici de la notice d'après nature publiée par Silvestre, qui fut réimprimée ensuite dans l'*Histoire des artistes vivants français et étrangers.*

Après avoir lu cet article, Delacroix écrivait au critique : « J'ai grandement à vous remercier d'une appréciation si favorable : c'est de l'apothéose de mon vivant. Malgré mon respect pour la postérité, je ne puis m'empêcher d'être fort reconnaissant d'un aussi aimable contemporain que vous. Veuillez à votre tour ne point considérer comme une flatterie banale les compliments que je vous adresse ici sur la valeur que vous y montrez : c'est un art de dire ce que vous voulez et d'exprimer les nuances, qui est fort rare dans ce temps-ci, quoique ce soit là une de ses grandes prétentions. » (*Corresp.*, t. II, p. 111-112.)

(1) Ce tableau est probablement celui qui figure dans le *Catalogue Robaut* sous le titre de : *Suzanne au bain.*

Je ne sais si je me trompe, mais je crois que les plus grands artistes ont eu à lutter grandement contre cette difficulté, la plus sérieuse de toutes. Ici ressort plus que jamais l'inconvénient de donner aux détails, par la grâce ou la coquetterie de l'exécution, un intérêt tel qu'on regrette ensuite mortellement de les sacrifier quand ils nuisent à l'ensemble. C'est ici que les donneurs de touches aisées et spirituelles, les faiseurs de torses et de têtes, d'expressions, trouvent leur confusion dans leur triomphe. Le tableau composé successivement de pièces de rapport, achevées avec soin et placées à côté les unes des autres, paraît un chef-d'œuvre et le comble de l'habileté, tant qu'il n'est pas achevé, c'est-à-dire tant que le champ n'est pas couvert : car finir, pour ces peintres qui finissent chaque détail en le posant sur la toile, c'est avoir couvert cette toile. En présence de ce travail qui marche sans encombre, de ces parties qui paraissent d'autant plus intéressantes que vous n'avez qu'elles à admirer, on est involontairement saisi d'un étonnement peu réfléchi; mais quand la dernière touche est donnée, quand l'architecte de tout cet entassement de parties séparées a posé le faîte de son édifice bigarré et dit son dernier mot, on ne voit que lacunes ou encombrement, et l'ordonnance nulle part. L'intérêt qu'on a porté à chaque objet s'évanouit dans la confusion; ce qui semblait une exécution seulement précise et convenable devient la sécheresse même par l'absence générale de *sacrifices*. Demanderez-vous alors à cette réunion quasi fortuite de parties sans connexion nécessaire cette impression pénétrante et rapide, ce croquis primitif de cette idéale impression que l'artiste est censé avoir entrevue ou fixée dans le premier moment de l'inspiration? Chez les grands artistes, ce croquis n'est pas un songe, un nuage confus; il est autre chose qu'une réunion de linéaments à peine saisissables; les grands artistes seuls partent d'un point fixe, et c'est à cette expression pure qu'il leur est si difficile de revenir dans l'exécution longue ou rapide de l'ouvrage. L'artiste médiocre, occupé seulement du métier, y parviendra-t-il à l'aide de ces tours de force de détails qui égarent l'idée, loin de la mettre dans son jour? Il est incroyable à quel point sont confus les premiers éléments de la composition chez le plus grand nombre des artistes... Comment s'inquiéteraient-ils beaucoup de revenir par l'*exécution* à cette idée qu'ils n'ont point eue?

24 *avril*. — Je professe avant tout ma prédilection pour les ouvrages de courte haleine qui ne fatiguent pas plus le lecteur qu'ils n'ont fatigué l'auteur, etc...

26 *avril*. — Peu d'entrain. Mauvaise humeur presque toute la journée pour le jour de mes cinquante-six ans. Je les ai depuis ce matin.

27 *avril*. — Je suis sorti de bonne heure; cela me réussit à présent, et je travaille facilement l'après-midi après avoir fait de l'exercice le matin, ce qui m'était impossible autrefois.

J'ai pris l'allée de l'Ermitage, et au croisé des deux chemins, le petit sentier autrefois couvert, maintenant en taillis de quatre ou cinq ans, que je me rappelle souvent avoir pris avec Villot. J'y ai vu nombre de pousses de chêne gelées comme la vigne. Ce sentier aboutit au grand chemin herbu qui fait le tour de la forêt. En prenant à gauche, j'ai trouvé presque aussitôt le chemin direct de Mainville à Champrosay, en passant par le chêne d'Antin. On ne peut pas revenir plus directement.

J'ai beaucoup étudié les feuillages des arbres en revenant; les tilleuls y sont en abondance et développés plus tôt que les chênes. Le *principe* est plus facile à observer dans ce genre de feuilles.

Revenu agréablement. Cette étude des arbres de ma route m'a aidé à remonter le tableau du *Tueur de lions*, que j'avais mis hier, au milieu de ma fâcheuse disposition, dans un mauvais état, quoique la veille il fût en bon train. J'ai été pris d'une rage inspiratrice, comme l'autre jour, quand j'ai retravaillé la *Clorinde*, non pas qu'il y eût des changements à faire, mais le tableau était venu subitement dans cet état languissant et morne, qui n'accuse que le défaut d'ardeur en travaillant. Je plains les gens qui travaillent tranquillement et froidement. Je crois que tout ce qu'ils font ne peut être que froid et tranquille et ne peut mettre le spectateur que dans un état pire de froideur et de tranquillité. Il y en a qui s'applaudissent de ce sang-froid et de cette absence d'émotion; ils se figurent qu'ils dominent l'inspiration.

La pluie est arrivée avec abondance; il a été impossible de sortir le soir, que j'ai passé à dormir et à me promener dans ma maison en faisant des projets. Je roule dans ma tête les deux *Tableaux des lions* pour l'Exposition; je pense aussi à l'allégorie du *Génie arrivant à la gloire*.

Sensation délicieuse, en me couchant fort tard, de la fraîcheur du soir, les fenêtres ouvertes, et du chant *diamanté* du rossignol. S'il était possible de peindre ce chant à l'esprit, au moyen des yeux, je le comparerais à l'éclat que jettent les étoiles, par une belle nuit et à travers les arbres; ces notes légères ou vives, ou flûtées ou pleines d'une énergie inconcevable dans ce petit gosier, me représentent ces feux, tantôt étincelants, tantôt un peu voilés, semés inégalement comme des diamants immortels dans la voûte profonde de la nuit. La réunion de ces deux émotions, qui est des plus fréquentes dans cette saison, le sentiment de la solitude et de la fraîcheur qui s'y joint, l'odeur des plantes et surtout des forêts qui semble le soir plus intense, sont pour l'âme un de ces festins spirituels auxquels l'imparfaite création la convie rarement.

UN DE NOS PIONNIERS EN AFRIQUE

Eugène Scheer (1).

Ce que je veux raconter c'est une histoire vraie, une simple histoire, celle d'un brave homme. Dans la hiérarchie sociale et administrative, il ne fut d'abord qu'un instituteur, puis quelque chose comme un inspecteur primaire. Bien peu savent que ce fut un grand serviteur de la France, et que son nom restera inséparable d'une des tâches les plus belles, les plus généreuses, les plus fécondes qu'ait assumées la troisième République. Ce que l'épée des Bugeaud, des Randon, des Saussier a commencé, lui, ce modeste et cet éminent, a entrepris de le parachever. Il aura sa part dans la création de cette chose merveilleuse, unique peut-être parmi les grandes œuvres européennes de ce siècle : des indigènes musulmans désarmés de leurs préjugés et de leur fanatisme, s'élevant peu à peu à l'intelligence de notre langue et de notre génie; en un mot, la vraie fondation de l'Algérie française.

I.

Jean-Eugène Scheer était né le 31 janvier 1855 à Birkadem (la Fontaine de la Négresse), un charmant village à douze kilomètres d'Alger, entièrement européen. Son père et sa mère étaient Alsaciens : ils étaient venus s'établir dans le village naissant, et y avaient monté un petit commerce. Avec un labeur incessant, beaucoup d'ordre, d'économie, ils parvinrent à élever, ou à peu près, neuf enfants : Jean-Eugène était le septième. Je dis à peu près, car la plupart moururent très jeunes, et tous dorment aujourd'hui sous le berceau de verdure qui ombrage la tombe de famille dans le petit cimetière de Birkadem. Le père est mort jeune, lui aussi. Toute l'énergie de vivre est restée dans la mère, aujourd'hui la doyenne du village, et qui douloureusement survit à tous les siens. — « La mère! » avec quel accent Scheer prononçait ce mot. Jamais il ne serait parti pour une de ses longues tournées sans avoir été l'embrasser, et courir l'embrasser était, au retour, son premier soin.

Jean-Eugène était à la fois un Alsacien et un Algérien, un Alsacien transformé par le sol et le climat algériens. De sa patrie d'origine, il avait conservé l'activité et la curiosité intellectuelles, une franchise intrépide, et ce quelque chose qu'on appelle là-bas *Gemüthlichkeit*, et qui est un composé de cordialité, de sensibilité, presque de sentimentalité, avec un tour d'esprit enjoué et poétique : la fleur bleue du pays rhénan. Peut-être aussi devait-il à l'Alsace le sentiment de la musique, une voix juste, ce qui est rare en Algérie, — une âme chantante. Du reste, il n'avait pas l'ombre d'accent alsacien, et je crois bien qu'il avait oublié l'allemand. L'Algérie lui avait donné le goût de l'activité physique, le besoin de remuer ses membres, l'esprit d'initiative et d'entreprise, quelque chose de « débrouillard » qui tient à la fois du colon et du soldat en campagne. C'est ainsi qu'il est devenu un de ceux que M. Buisson appelle (1) « nos pionniers d'Afrique. »

Au physique, c'était un grand gaillard de près de six pieds, svelte, bien musclé, bien découplé, de traits réguliers, de teint clair, quand il n'était pas brûlé par quelque campagne dans le Sahara, avec des cheveux noirs et bouclés, qui commençaient (l'année dernière) à grisonner, une moustache blonde et rare, un menton volontaire, des yeux petits, mais prodigieusement vifs et pénétrants. Il semblait taillé pour vivre cent ans.

Dans son enfance, il fréquenta l'école du village de Birkadem, dirigée alors par un excellent et vieil instituteur, Gordes, dont le fils est actuellement directeur de l'école Tamazirt (Grande-Kabylie), — une de nos plus anciennes écoles musulmanes.

A l'école de Birkadem, le petit Scheer se révéla déjà un garçon intelligent, alerte et éveillé. « C'était, au témoignage de ses camarades, le héros de toutes les épopées enfantines, l'organisateur de toutes les excursions, aux jours de congé, à travers bois et champs (2). »

Vers 1866, l'École normale d'Alger s'était créée; elle appelait à elle tous les jeunes gens de bonne volonté; Scheer, que « la mère » destinait à reprendre son commerce, avait déjà vu admettre à l'École deux de ses camarades, MM. Mailhes et Gordes. Il suivit leur exemple. Il conserva, par la suite, un charmant souvenir des trois années qu'il y passa (1871-1874), sous une discipline un peu plus sévère pourtant que celle d'aujourd'hui.

Il débuta dans la carrière par les postes d'adjoint à Coléa (1874), puis à Douéra (1875). Le 12 août 1876, à vingt et un ans, il fut nommé titulaire à Fort-National. On sait que cette petite place forte, sous le nom de Fort-Napoléon, avait été fondée, en 1857, sur une des croupes les plus hautes de la Grande-Kabylie, par le maréchal Randon, le vainqueur d'Ichériden. Elle fut fondée au lieu même où se tenait le marché de la plus belliqueuse des tribus kabyles, et qui s'appelait l'*Arbaa* (Marché du Jeudi) des Beni-Raten. Ce ne fut d'abord qu'une place de guerre; puis des colons s'établirent au pied des remparts, et une petite ville française se

(1) J'ai puisé dans ma correspondance avec Scheer, dans une note qu'a rédigée pour moi son ami d'enfance, M. Mailhes, directeur d'école à Alger, — et surtout dans mes souvenirs.

(1) Dans un article de la *Revue pédagogique*.

(2) Mailhes.

fonda tout près du village indigène. Pour les fils de ces colons, on créa une école : bientôt les fils des Beni-Raten y affluèrent, et quoiqu'elle restât, en droit, une école française, elle devint, en fait, une école mixte.

Quand Scheer vint en prendre, en 1876, la direction, le pays venait de passer du régime militaire au régime civil ; l'ancien *Cercle* était devenu la *Commune mixte;* la petite ville européenne était devenue *Commune de plein exercice;* il y avait à Fort-National un maire et un conseil municipal élus ; les militaires ne conservaient plus que la forteresse et quelques bâtiments du génie ; enfin l'école primaire, de leur tutelle, était passée sous celle de la municipalité élue et sous l'autorité supérieure du recteur d'Alger. Les traces de la dernière insurrection étaient encore visibles : sur les pierres des remparts, les balles des rebelles avaient laissé leurs taches de plomb ; d'un côté, les ruines de l'école des arts et métiers, brûlée pendant le siège ; de l'autre, les ruines du village des indigènes, leurs terres frappées du séquestre, les populations kabyles refoulées loin de la forteresse et de la ville européenne, ruinées par les confiscations et les contributions de guerre. Le rêve d'un rapprochement entre conquérants et conquis semblait plus loin que jamais.

Scheer fut pour la petite colonie française une précieuse recrue. Afin d'épargner des dépenses à cette commune assez pauvre, il cumula ses fonctions d'instituteur avec celles de secrétaire de la mairie, d'agent voyer, d'architecte. Il acquit ainsi l'expérience pratique. En même temps, il apprit les langues (l'arabe et le kabyle), étudia les mœurs et les institutions des indigènes. Dans l'ouvrage si précieux d'Hanoteau et Letourneur, où sont collectionnés, analysés, commentés, les *kanoun* ou coutumes de la Grande-Kabylie, les *Leges barbarorum* du Djurdjura, il se prit d'intérêt pour ces montagnards qui possèdent tant des qualités de notre paysan français : l'attachement à leurs villages de pierres, la passion de la terre, le goût du travail et de l'épargne. Il étudia ces petites républiques paysannes, qui ont leur *djemaa* ou conseil, leur *amin* ou maire élu, leur assemblée générale des citoyens, et qui, dans un danger commun, savent, tout comme les Suisses, se former en confédérations (*kbila,* d'où le nom même de ce peuple : les Kabyles, les *confédérés*). Il démêla qu'ils n'étaient point des musulmans fanatiques, que leurs confréries de *khouan* étaient une autre forme chez eux de l'esprit d'indépendance et d'égalité. Dans leurs *kanoun*, il fit le départ de ce qui était un legs de la vieille barbarie et de ce qui pouvait faciliter le rapprochement de leur état social avec le nôtre. Il se pénétra de leurs idées si particulières, de leurs préjugés parfois si étranges, de leur jalousie ombrageuse en tout ce qui touche à leurs femmes. Il était nécessaire de bien connaître toutes ces singularités afin, en évitant de froisser les vaincus, d'avoir sur eux une prise sérieuse. Il se persuada qu'en dépit de cette insurrection furieuse, dont les traces étaient flagrantes, c'était encore de ces montagnards qu'il serait le plus facile, entre toutes les populations africaines, de faire un jour des amis de la France.

Avant comme après la guerre, les enfants des Beni-Raten coudoyaient ceux des Français sur les bancs de l'école primaire de Fort-National. Ils ne s'y montraient point inférieurs à leurs camarades européens. Mais en mai 1879, la commune *de plein exercice* de Fort-National se trouva, à propos d'eux, en conflit avec la commune *mixte* du même nom. Celle-là prétendait que, son école étant spécialement destinée aux fils des colons, elle n'avait pas à supporter la part des dépenses afférentes aux élèves indigènes ; celle-ci refusait toute subvention. Dans le premier moment de mauvaise humeur, la municipalité prit une délibération à l'effet d'expulser de son école les indigènes. Scheer, secrétaire de la mairie, dut rédiger cette délibération ; mais l'idée de se séparer de ces petits Kabyles qui lui donnaient tant d'espérances lui crevait le cœur. Il prit à part chacun des conseillers municipaux. On ne pouvait rien lui refuser, à lui. On revint sur cette décision prise *ab irato,* et il garda tous ses élèves.

II.

Pendant près de cinq années, Scheer exerça ses fonctions d'instituteur sur cette crête des Beni-Raten.

En mai 1879, M. Jules Ferry, à peine arrivé au ministère de l'instruction publique, s'était préoccupé de cette question de l'enseignement des indigènes. Nous n'avions alors, à l'usage de ceux-ci, dans toute l'étendue de l'Algérie, qu'une dizaine d'écoles, qui, pour la plupart, sous le nom d'écoles arabes-françaises, avaient été créées par l'autorité, surtout au temps du maréchal Randon. Nos écoles de tout ordre ne recevaient pas plus de 3172 élèves. Or, pour une population nombreuse d'environ 3 300 000 âmes, cela ne faisait pas même *un* écolier par *mille* âmes. Instruit par les rapports de ses chargés de mission en Algérie, MM. Stanislas Lebourgeois, Henri Lebourgeois, Émile Masqueray, M. Jules Ferry s'était convaincu que la Grande-Kabylie était « de toutes les parties de l'Algérie la mieux préparée à l'assimilation par le caractère, les mœurs et les coutumes de ses habitants » (1). Il annonçait au gouverneur général l'intention de créer d'abord, rien que dans le ci-devant cercle de Fort-National, quinze écoles. Cette initiative fut accueillie avec faveur par la presque totalité de la presse africaine. L'*Akbar* écrivait : « Cette mesure va démontrer aux Kabyles que la France est désormais décidée à exercer sa domination dans un autre but que celui de percevoir des impôts. ». Le 29 octobre 1880 paraissait une adresse des indigènes

(1) Lettre à M. Albert Grévy, gouverneur général de l'Algérie, 14 mai 1879.

d'Alger, remerciant la France « de songer enfin à arracher leurs enfants à l'ignorance ».

Émile Masqueray, directeur de l'école des lettres d'Alger, dont le nom restera toujours associé à ces commencements si difficiles de l'œuvre, fut chargé d'une nouvelle mission en Grande-Kabylie. Il réunit dans de grandes assemblées les *amin* (maires), *tamen* (adjoints) et *oukil* (trésoriers des mosquées). Chez les Beni-Raten, ces ardents soldats de l'insurrection de 1871, chez les belliqueux Ittourag et Illiten, que la prophétesse Lalla-Fatma avait entraînés à la guerre sainte de 1857, partout, en un mot, il reçut l'accueil le plus encourageant. Il reparut dans les montagnes, en avril-mai de la même année et, cette fois, M. Jules Ferry, dont j'étais alors le chef de cabinet, voulut m'adjoindre à Masqueray. Nous parcourûmes les vastes territoires des communes *mixtes* de Fort-National, Haut-Sebaou, Azeffoun, poursuivant l'enquête, revoyant les *présidents* de confédération, les *amin* de village, les notables, recevant partout les mêmes assurances, achevant de déterminer les emplacements de futures écoles.

Cependant nous sentions vaguement que l'ardeur du ministre ne s'était pas communiquée à tous les membres de la hiérarchie administrative et même universitaire. L'académie d'Alger s'effrayait d'avoir, si loin de son siège, en ces pays perdus, à créer, à bâtir, à diriger des écoles. Nous prévoyions le moment où toutes les bonnes volontés, tous les enthousiasmes de la première heure, feraient place à des oppositions latentes ou patentes, à la force d'inertie, à la rechute dans la routine. Il fallait fermer la porte à toute reculade. Je donnai à M. Ferry le conseil de faire un choix dans les emplacements déjà reconnus, d'acheter les terrains et de faire bâtir aux frais du ministère. C'est ce qui fut décidé par le décret du 9 novembre 1881. C'était assurément un fait nouveau que la formation d'un domaine universitaire en plein massif du Djurdjura, et il n'était pas moins inouï de voir le ministère de l'instruction publique assumer seul la charge de ces créations. C'était pourtant nécessaire, car de longtemps on ne serait sorti de la période des essais et des tâtonnements.

Il fallait trouver, dans le pays même, l'homme à qui nous pourrions transmettre la consigne, qui veillerait aux acquisitions, aux constructions, au recrutement des maîtres et des élèves. Or, dans l'école même de Fort-National, nous avions vu à l'œuvre ce grand garçon de vingt-six ans, d'allure à la fois modeste et décidée, qui connaissait si bien le pays, pierre par pierre, homme par homme; que tous les indigènes accueillaient la face épanouie en l'appelant « Sidi Schîr »; qui savait tout obtenir d'eux, et qui voyait avec tant de netteté la portée de l'œuvre entreprise.

III

Par arrêté du 23 août 1881 il fut chargé d'une mission spéciale ayant pour objet l'organisation des écoles de Kabylie. Imagine-t-on ce que comportait de détails une telle organisation?

Dabord l'acquisition des terrains. L'indigène de Kabylie est passionnément attaché à sa terre : il y en a si peu dans le pays, pour cette population aussi dense que celle du département du Nord! Elle est si rare que l'on laboure des pentes où l'un des deux bœufs attelés à la charrue a les pieds plus haut que le dos de son compagnon; elle a été encore réduite par les confiscations opérées après la rébellion; elle atteint parfois le prix, fabuleux en Afrique, de 2000 francs l'hectare. Pour l'acquérir, on ne peut agir que par la persuasion; car le Kabyle connaît ses droits, et il ne se laisse intimider par personne, eût-on un képi à cinq galons. Dans ces négociations, Scheer déployait une patience, une habileté, une ténacité, qui eurent suffi à résoudre la Question d'Orient. Pour un lopin de terre, il fallait discuter de l'aurore au coucher du soleil, et reprendre encore à la veillée; car cela les amuse, ces paysans, cela les console, de causer de cette terre dont ils vont se séparer; et puis ils aiment à causer pour causer. Un jour, un des compagnons de Scheer, impatienté, injuria le Kabyle; celui-ci, se drapant dans son burnous en haillons et dans sa dignité, ne voulut plus entendre à rien. Grand travail pour faire comprendre à l'un qu'il avait fait une sottise, pour ramener l'autre. Scheer arrivait à son but par les détours les plus imprévus : « Tu ne veux pas vendre ta terre? Eh bien, tu as raison! Eh oui! c'est un champ qui a été cultivé par tes ancêtres; tu tiens à le laisser à tes enfants. Je t'approuve, je te félicite, à ta place j'en ferais autant. Ne la vends pas, jamais, à aucun prix... — Mais, intervenait en français le compagnon de Scheer, qu'est-ce que vous lui racontez là? Du diable s'il cédera maintenant! — Laissez-moi faire, » répondait Scheer en français. Et reprenant son discours en kabyle : « C'est bien dommage pourtant! on aurait fait là une école qui aurait grandement profité à tes enfants, à tous ceux du village : ils y auraient appris le français, une langue qui se parle dans le monde entier; ils y auraient appris des métiers où ils auraient gagné beaucoup d'argent. Ton village n'aura donc pas d'école; nous allons donc la transporter chez vos voisins, là-bas, de l'autre côté du ravin. Et plus tard tes compatriotes te diront : « Si l'on a donné l'école à nos rivaux, c'est de ta faute, Satan! » Et ils resteront humiliés devant les voisins. Mais, pour avoir raison de ne pas vendre ta terre, pour sûr tu as raison. » Ou bien : « Je t'avais donné la préférence, parmi tous ceux du village; mais puisque tu ne veux pas vendre ta terre, — et combien tu as raison de ne pas vendre! — je vais m'adresser à Mohammed-ben-

Mohammed, qui me tourmente pour que je lui achète la sienne. Adieu donc! sans rancune. Tu emportes toute mon estime » Et le Kabyle, tiraillé entre la jalousie de son bien et l'orgueil de vendre au *beylik* (au gouvernement), étourdi, ébloui, bercé, hypnotisé par ce flux miroitant de paroles, rattrapait Scheer par le pan de son habit, recommençait à discuter, finissait par consentir.

Souvent on avait à lutter contre telle ou telle influence religieuse, celle d'un marabout, d'un taleb, d'une zaouïa, qui ne se souciaient pas d'avoir si près d'eux une officine de science infidèle. Scheer prenait volontiers le taureau par les cornes, allait voir les saints personnages. Et Dieu sait ce qu'il leur disait : « La science française, mais c'est celle que nous avons apprise autrefois des musulmans, que le Prophète a glorifiée, pour laquelle les khalifes, les sultans, les émirs ont fondé des universités. C'est cette science-là, la vôtre, que nous voulons faire refleurir chez vous. Où donc avez-vous vu que le Prophète haïssait les chrétiens? En maint verset du Koran n'a-t-il pas fait l'éloge de Sidna Aïssa (notre seigneur Jésus), le fils de Myriem (Marie)? D'ailleurs, vous le savez bien, dans nos écoles on ne doit pas dire un mot contre la religion du Prophète, sur qui soit la bénédiction! » Et souvent, il eut pour alliés dans son apostolat scolaire ceux-là même qu'on lui avait signalés comme des adversaires irréconciliables : des khouan, des moqaddem, des fauteurs de la dernière insurrection.

A force de le voir et de le revoir, chevauchant par leurs sentiers de précipices, insoucieux du soleil, de la pluie, de la neige, sobre et frugal, aussi habitué qu'eux-mêmes aux privations; à force de l'entendre, parlant leur langue, citant des versets du Livre saint, émaillant son discours de leurs dictons et proverbes, chantant leurs mélodies, leur apprenant leur histoire et leurs légendes, ils avaient fini par l'adopter. Ils l'avaient éprouvé sincère, esclave de sa parole : ils comprenaient que vraiment il leur voulait du bien. « Dans les montagnes du Djurdjura, son nom était une espèce d'*anaïa* (1) qui ouvre toutes les portes. Il savait obtenir des djemaa et des chefs ce qu'ils auraient refusé obstinément à tout autre (2). »

Quand on en vint aux constructions, il eut à déployer d'autres aptitudes. Au début on n'avait pas calculé toutes les difficultés de la tâche. Quand il s'agit de bâtir sur une croupe de quatre cents mètres de haut, à laquelle on n'accède que par une sorte d'escalade; quand il faut aller chercher à des dix lieues même la chaux, amener les briques sur de tout petits bourricots, qui ont à franchir à gué des rivières souvent torrentueuses, faire venir d'Alger les bois, les ferrures, la vitrerie, c'est une autre affaire que de construire dans une de nos communes de France. On avait à contenir le zèle des architectes, à indiquer aux entrepreneurs des gisements plus proches d'argile à briques, de pierre à chaux, à empêcher les devis de s'enfler. On ne put bâtir d'abord que quatre écoles.

Il fallait leur préparer des maîtres. On avait fait choix d'une élite, tant parmi les instituteurs de France que parmi ceux d'Algérie, pourvus de tous les brevets imaginables. Ce n'était rien encore : ces maîtres devaient commencer par apprendre l'art d'enseigner des élèves si particuliers. On les avait donc réunis pour une sorte de stage au cœur même de cette étrange Kabylie, à Fort-National. Pendant une année on leur fit un cours de langue kabyle et un cours de mœurs et coutumes kabyles : Scheer se chargea de ce double professorat. En prenant comme base, pour l'étude des Kanoun, l'ouvrage d'Hanoteau et Letourneur, il y ajoutait des observations personnelles, une infinité d'anecdotes typiques; et si l'on pouvait retrouver ses notes de cours, elles seraient une précieuse illustration pour ce grand ouvrage. Il voulait aussi que les « stagiaires » apprissent les éléments de la médecine et de la chirurgie : les villages de la montagne sont si éloignés de tout secours médical que les habitants en sont réduits aux remèdes de « bonne femme ». Scheer, en faisant de ses collaborateurs des espèces d'officiers de santé, comprenait quel puissant moyen d'influence il leur mettrait entre les mains, sur les élèves, sur les parents, sur tous les indigènes. Aux faiseurs d'objections il répondait qu'il n'était pas question de faire concurrence au médecin, mais de le suppléer là où jamais médecin n'avait paru ni ne paraîtrait; qu'il ne s'agissait que de remèdes très simples pour des cas tout aussi simples; que l'instituteur ferait uniquement ce que fait le père de famille dans la famille; que les Père Blancs, les Sœurs d'Afrique, ne sont pas non plus des docteurs, que cependant ils ont des pharmacies, prescrivent des remèdes, guérissent, et que c'est une des sources de leur influence. Il eut la chance de trouver à Fort-National même un excellent homme, le docteur Ramonet, très intelligent, étranger aux jalousies de métier, qui se chargea de faire aux « stagiaires » un cours élémentaire de médecine, les amena à sa clinique de l'hôpital militaire, leur apprit à réduire les fractures et à panser les plaies les plus usuelles, dressa la liste des remèdes qu'ils auraient à emporter dans la montagne.

Scheer insistait aussi, dans sa correspondance avec Alger, pour qu'on attirât les jeunes indigènes dans les écoles en y créant « des espèces d'ateliers d'ouvrages sur bois et sur fer ». — Tout cet enseignement était donc conçu dans l'esprit le plus pratique.

Les « stagiaires » étaient installés à Fort-National, dans des baraquements dont Scheer avait obtenu le prêt par le génie militaire. Ils y étaient avec femmes

(1) Gage de protection donné à un voyageur d'une tribu à l'autre.

(2) Discours de M. Estienne, directeur de l'École normale d'Alger, sur la tombe d'Eugène Scheer, à Birkadem, 5 janvier 1893.

et enfants, un peu à l'étroit, manquant tout à fait de confort. Scheer et sa famille vivaient comme eux.

L'hiver, quand toutes les montagnes sont couvertes de neige, que les communications deviennent impossibles, les Français de France étaient encore plus mélancoliques que les Français d'Algérie. Jamais, quand ils avaient sollicité si ardemment leur envoi dans la colonie, ils ne s'étaient imaginé que la Kabylie pût avoir un aspect aussi sauvage. Des terrasses de Fort-National, la vue s'étendait au nord sur la plaine de sable où vagabonde le Sébaou, et par delà, toujours et toujours, des montagnes; du côté du sud, par-dessus des ravins sans fond, des précipices, des chemins vertigineux, des crêtes abruptes, le regard se heurtait, comme à une muraille colossale barrant l'horizon, à la masse du Djurdjura, en hiver éblouissante de neige comme une Jungfrau africaine, en été rigide et nue, toujours effrayante. Ils s'alarmaient, ces exilés, à tout ce qu'on leur disait de la vie pauvre et misérable des Kabyles, de leurs maisons exiguës, de leurs réduits malpropres, où l'on couche parmi les jarres d'huile, pêle-mêle avec les animaux. Dans les rues de Fort-National, ils voyaient passer ces montagnards aux jambes nues, trop évidemment sans culottes, avec des burnous haillonneux et probablement pouilleux, avec des chéchias crasseuses sur la tête rase, avec des yeux noirs et vifs qui leur semblaient menaçants, avec des mines qu'on eût dit de forbans. Les colons du Fort ne les rassuraient guère, leur exagérant, leur amplifiant les excès et les massacres de la dernière insurrection. Vrai, cela ne ressemblait guère aux choses et aux hommes qu'ils avaient laissés là-bas dans leur Paris ou dans leurs Vosges (1). Scheer sentait bien que sa petite colonie, dans cette caserne scolaire, se démoralisait à vue d'œil. Par les beaux jours il organisait, comme il disait, des « caravanes » qui emportaient hommes, femmes, enfants à travers les sentiers de la montagne (2). Le voyage, malgré les appréhensions, se faisait sans accident, car « sa prudence prévoyait tout ». A l'arrivée dans quelque village aux toits vermillon, on recevait l'accueil le plus cordial chez le président de la confédération ou l'amin, et, tandis que les citoyens en burnous, intéressés, ravis, volontiers bavards, entouraient les hôtes, on goûtait à la *chorba* pimentée, au couscous bien blanc, arrosé de *marga* qui emporte la bouche; on s'étudiait à manier les cuillers de bois curieusement travaillées, on buvait un lait crémeux, on se régalait de figues sèches. L'après-midi on pénétrait dans les gourbis où les femmes kabyles, accroupies derrière la trame des métiers, tissaient infatigablement les burnous et les gandouras de laine; on regardait le forgeron indigène, penché sur son petit foyer ou son enclume microscopique, forger les flissas ou yatagans, couler dans les moules d'argile les bijoux barbares, souder les anneaux des chaînes de faux argent; on voyait tourner et enfourner les grandes amphores, sur le flanc desquels les femmes continuent à peindre le graphique de Tanit, la grande déesse de Carthage.

Cependant, quand le moment fut venu de prendre une décision, c'est-à-dire d'aller occuper des nouveaux postes, trois des recrues de France, sur les quatre, demandèrent à retourner au pays natal. Scheer prévoyait ces désertions; il y avait paré en faisant appel à ses camarades algériens.

IV.

Les jours difficiles étaient venus pour l'œuvre des écoles indigènes. A Paris, M. Jules Ferry n'était plus ministre. En Algérie, ce que nous avions craint se réalisait. L'académie ne se souciait pas de poursuivre l'expérience des écoles « ministérielles ». Scheer était enlevé de Fort-National et recevait une autre destination : une décision du 31 décembre 1883 l'envoyait à l'autre bout de l'Algérie, à Batna. Avec lui disparaissait le cours de langue et coutumes berbères, et aussi le cours de médecine pratique. Quant aux soixante-dix-huit administrateurs civils des communes mixtes de l'Algérie, à part trois ou quatre, ils se montraient plus qu'indifférents aux créations scolaires : M. Leyssenne, inspecteur général, dans un rapport de 1888, constatera que « la grande majorité est sceptique et railleuse et que plusieurs sont notoirement hostiles ».

Scheer dut regarder son déplacement comme une sorte de disgrâce. Du moins, il obtint que son départ pour Batna fût retardé jusqu'à ce qu'il eût pu procéder à l'inauguration des écoles « ministérielles » ou « nationales » prêtes à fonctionner. Scheer avait été à la peine : c'était juste qu'il fût un peu à l'honneur.

Les Kabyles avaient montré beaucoup de bonne volonté. L'école de Djemâa-Saridj s'ouvrit avec 200 élèves, celle de Mira avec 160, celle des Beni-Yenni avec 122, celle de Tizi-Rached avec 60. Comme Scheer le constate dans son rapport, c'était volontairement que les pères de famille avaient fait inscrire leurs enfants. Outre les écoles « ministérielles », s'étaient ouvertes des écoles communales, comme celle de Thaddert-ou-Fella avec 65 élèves. Scheer, par son action personnelle sur les Kabyles, avait beaucoup obtenu des *djemaa* : ainsi s'était fondée l'école d'Aït-Saada. Les Kabyles lui prêtaient des locaux quand ceux des écoles n'étaient pas encore prêts; ils lui proposèrent, lui donnèrent de leurs mosquées (comme plus tard à Azrou-Kola, Souama, Kouko) pour en faire des écoles françaises.

(1) Les quatre Français métropolitains étaient de la Seine, des Vosges, de la Savoie, du Doubs. Le dernier seul est resté : c'est M. Verdy, présentement instituteur aux Beni-Yenni. Voyez la *Revue* du 10 septembre 1892.

(2) Note de M. Mathes.

Scheer rendit aux nouvelles écoles un autre service : ce fut de rédiger des livres appropriés à leur enseignement. En collaboration avec son ami d'enfance, M. Mailhes, il rédigea une *Méthode de lecture et d'écriture* et des *Exercices de langage*. On comprend que des livres à l'usage de nos classes de France ne peuvent servir pour celles de là-bas. A ces écoliers kabyles ou arabes, il faut que les textes de lecture, les modèles mêmes d'écriture, parlent des choses qui leur soient familières. On ne peut leur parler de bicycles ou d'armoires à glace. Les livres de Scheer contenaient aussi des modèles de dessin graphique, où l'on peut apprendre à reproduire, en quelques traits, les objets usuels : charrue, amphore, pressoir à olives. Enfin, et c'est ici que se retrouve l'enfant de l'Alsace, un recueil de chants faciles, où l'on célèbre le « Drapeau de la France » et « Nos vaillants soldats ». Les Kabyles ont souvent la voix juste et le sentiment musical : le recueil de Scheer fait encore la joie et la récréation de leurs écoles.

V.

Cependant il était temps, pour l'œuvre entreprise, qu'un chef énergique la prît en mains. En 1884, fut nommé recteur d'Alger M. Jeanmaire. Il lui fallut quelque temps pour se débrouiller au milieu des affirmations contradictoires : mais, quand il se fut fait une conviction, rien ne put l'ébranler; contre l'hostilité, l'indifférence, la force d'inertie, les attaques des journaux, les « sceptiques » et les « railleurs », il déploya une habile ténacité qui finit par décider le succès. Je retrouve une note de Scheer, bien curieuse dans sa naïveté : « M. Jeanmaire se passionna pour cette question de l'enseignement des indigènes; il demanda et obtint ma nomination à Alger. » C'est, en effet, ce que le nouveau recteur avait de mieux à faire. Un arrêté du 28 octobre 1884 chargeait Eugène Scheer de l'inspection des écoles indigènes dans tout le ressort de l'académie d'Alger. Remarquez qu'il ne s'agit pas encore d'une fonction permanente : Scheer reste, en somme, un simple instituteur, chargé de mission. C'est seulement à partir du 21 janvier 1888 qu'il fait « fonctions d'inspecteur », et, à partir du 15 septembre 1892, qu'il est « inspecteur des écoles indigènes en Algérie ». Mais Scheer ne s'inquiéta jamais beaucoup du titre; et sa fonction, c'est lui qui la créa. Il la haussa à sa taille. Très humble encore est son rang hiérarchique; mais, en fait, rien de plus important que son rôle : il est le lieutenant du recteur, son bras droit pour la tâche que celui-ci a peut-être le plus à cœur, la plus nouvelle et la plus originale, celle qui passionne déjà l'Algérie et la France.

Une partie de l'année il réside à Alger, auprès du recteur, et là il suit la correspondance avec un personnel chaque jour plus nombreux; il prend part à la rédaction des programmes pour le nouvel enseignement, — et je puis signaler ces programmes, avec les instructions dont ils sont accompagnés, comme une des choses les plus intelligentes qui aient été faites dans l'Université de France.

Une autre partie de l'année, il est en route; il disparaît d'Alger pendant des mois entiers; mais bien loin, à trois ou quatre cents kilomètres, dans les steppes des Hauts-Plateaux, sur les rives des grands lacs salés, dans le désert de pierraille où se creusent les fosses qui sont les oasis du Mzab, dans les dunes colossales de l'Oued-Souf, qui semblent les vagues pétrifiées d'un furieux océan de sable, dans les gorges de l'Aurès, que dominent des murailles à pic de deux ou trois cents mètres. Voyez-vous, à dos de cheval, à dos de mulet, à dos de méhari, cet infatigable pèlerin qui chemine sans trêve vers un but invisible, qui s'arrête en plein soleil pour déjeuner d'une boîte de sardines, qui couche, au hasard de la route, sous une tente, dans un gourbi, au besoin sur la terre nue? C'est Eugène Scheer en tournée d'inspection. Au seuil d'une école perdue dans quelque oasis du Sud, l'instituteur stupéfait voit s'agenouiller un dromadaire, et celui qui descend de la selle touareg, c'est son inspecteur. Sur un piton de Kabylie ou dans un recoin de l'Aurès, un autre instituteur aperçoit un mulet qui dévale par un sentier en casse-cou : celui qui saute du bât de bois, véritable instrument de torture, c'est son inspecteur. Nous avons dans le Sahara des écoles nomades, des tentes-écoles, qui un jour se dressent sur quelque lande de sable, le lendemain, chargées à dos de chameau, s'en vont à quelques centaines de kilomètres, accompagnant la tribu en quête d'autres pâturages : ces écoles-là ne sont pas à l'abri de l'inspection, car elle suit la trace de la caravane et va plus vite que les chameaux coureurs. Elle fait déballer l'école, asseoir les élèves sur les nattes, dresser le tableau noir, et l'interrogation commence. Au reste, c'est Scheer lui-même qui a eu l'idée de ces écoles nomades. Voyant le taleb arabe, avec son écritoire et ses planchettes du Koran, suivre la tribu dans tous ses déplacements, il s'était dit : « Pourquoi l'instituteur français n'en ferait-il pas autant? »

Scheer inspecte les écoles qui existent : il détermine les emplacements de celles qu'il faut créer. Toutes les régions de l'Algérie, il les a étudiées en détail : topographie, ethnographie, situation économique, état religieux. Sur chacune, il a envoyé ses rapports au rectorat. J'ai eu beaucoup de ces rapports entre les mains; il y en a sur la montagne et sur la plaine, sur le Mzab, sur Ouargla, sur Touggourt, sur le Souf, sur l'Aurès, sur les Babors, sur les Guergours. Chacun d'eux est une curieuse monographie; réunis, ils formeraient l'enquête la plus complète sur l'Algérie.

Dans chacun, Eugène Scheer décrit le pays, note les différences de races et de tribus, résume l'histoire

de la région, montre de quelle agriculture, de quel élevage, de quelle industrie vivent les habitants, dit quelles sont leurs coutumes, leurs mœurs, leurs préjugés, catalogue les grandes influences féodales ou religieuses, nous introduit dans les monastères groupés autour des tombes thaumaturges, raconte ses entretiens avec les bachaghas, aghas, caïds, cheïkhs, marabouts, supérieurs d'ordre, directeurs de zaouïa. Il indique avec la dernière précision sur quel coteau, au bord de quelle fontaine, il convient d'édifier une école, et pourquoi elle doit réussir ici et non pas là.

En général, il trouve juste du premier coup d'œil. Son plan de 1884 pour l'Aurès, que je l'ai vu retravailler sur les lieux en 1892, restera le meilleur qu'on puisse adopter.

Dans ses rapports, si pratiques qu'ils soient, allant tout droit au but, le pittoresque, le sentiment de la nature ne sont point absents. Les anecdotes y abondent. Lisez son amusant colloque avec le marabout de Temacin : Scheer déduisant au saint homme les raisons pour lesquelles il serait bon qu'il y eût une école dans son village, et le saint homme s'ingéniant à éloigner de sa zaouïa cette dangereuse concurrence. Dans le rapport sur le Souf, notez cet indigène qui vante à Scheer les charmes de son pays :

— Nous n'avons ni puces, ni punaises, ni moustiques...

— Et des poux? interrompt le Français.

— Des poux! Dieu les maudisse! Il y en a partout!

Ailleurs, c'est avec des hommes de l'Oued-Rir, à Mraïer (le Mirage), qu'il s'entretient. Quand il leur dit, à ces gens qui sont si pauvres, que l'État ferait tous les frais de l'école, ils déclarent qu'elle sera peuplée d'au moins 150 élèves. « N'exagérons pas, dit alors l'un d'eux, mais nous pourrons bien en faire venir 100. Nous comprenons parfaitement tout ce que gagneront nos enfants à s'instruire... D'ailleurs nous n'avons pas d'autre culture que celle du palmier; nos enfants ne peuvent nous être utiles qu'après le Jeûne; ils ne font rien, par conséquent, avant l'âge de treize ans. Nous pourrons donc les envoyer à l'école. C'est notre cœur qui parle, et non notre bouche. » Puis, comme Scheer avait jeté son dévolu sur un terrain qui servait d'aire à battre le blé : « Nous cultivons si peu de céréales, dirent les anciens, que l'on peut disposer de ce terrain sans inconvénient. ». Et que d'autres témoignages, dans les veillées sous la tente, il nous a rapportés sur l'esprit des indigènes! Les belliqueux Larbaa lui disaient en 1887 : « Si on nous en avait donné l'ordre, nous serions allés enlever à Bou-Hamama ses tentes et ses femmes, et tout son goum l'aurait alors abandonné comme un chien. »

L'esprit des indigènes, c'était là le principal objet de son enquête, et cette enquête était de toutes les minutes. Jamais il n'était inactif. S'il voyageait en chemin de fer, à chaque arrêt du train il descendait sur le quai, flânait le long des wagons, mais principalement de ceux de troisième, dans lesquels, pareils à des sacs de farine, avec leurs burnous d'un blanc sale, sont empilés Arabes et Berbères. Le nez en l'air, il les regardait, s'efforçant, à quelque trait du visage, à quelque détail du costume, de reconnaître la race, la tribu, le village.

— Regardez, me disait-il, ce grand à yeux bleus, à poil roux; je parie que c'est un homme des Beni-Abbès.

Et tout de suite il lui adressait la parole en kabyle :

— Où vas-tu? D'où viens-tu? Est-ce que tu me connais?

— Comment ne pas te connaître, Sidi Chîr? L'an passé, tu as logé chez mon oncle.

Ou bien :

— Tu as reçu mon père à Alger.

Et alors de toutes les portières du wagon, de tous les wagons voisins se penchaient des têtes à chéchia, à turban :

— Eh! Sidi Chîr, comment vas-tu?

Une traînée de gaieté courait d'un bout à l'autre du train parmi les porteurs de burnous, et les touristes européens s'arrêtaient ébahis, se demandant quel était cet Européen si populaire parmi « les bédouins ». Les demandes de renseignements, les réponses, les plaisanteries, les réparties pétillaient en langue berbère jusqu'au moment où tintait la clochette pour la remise en route. On croit que les indigènes sont graves imperturbablement. Rien n'est plus faux : on a cette impression parce qu'on les toise sans leur parler. Les Berbères, les Arabes même, avec qui sait les prendre, sont causeurs et rieurs.

Un soir, à Taguin, sous la tente, j'allais m'étendre, un peu fatigué de la route. Scheer ne l'entendait pas ainsi : il avait découvert un chanteur arabe et me l'amenait. Quand l'indigène eut pénétré dans la tente, il en vint deux, dix, vingt, trente. Ils se glissaient entre les toiles, rampaient entre les piquets, sortaient de dessous terre. On n'eut pas un chanteur, mais une demi-douzaine : chansons arabes et berbères, chansons de guerre et d'amour, de très belliqueuses, de très légères. Une vraie soirée.

Arrivait-il dans quelque bourg de montagne ou d'oasis? tout de suite il allait aux rues commerçantes, au *souk* (bazar), entrant dans les boutiques, enjambant les comptoirs, décrochant, dépliant, marchandant les objets. La gravité du négociant indigène se déridait et, chose rare, il consentait à « faire l'article » :

— Tiens, Sidi Chîr, un haïk tissé près d'ici.

Mais Sidi Chîr lui démontrait qu'il avait été tissé à Lyon. Ou bien :

— Tu n'as pas honte? c'est un article anglais.

Il maniait les bijoux barbares, montrait qu'il n'y avait pas là un atome d'argent, et que les incrustations de corail étaient de la cire rouge.

— Ah ! cette fois, Sidi Chir, tu ne me diras pas que ce n'est pas un burnous d'ici. Vingt francs ! Tout en laine ! Vois comme il pèse.

Sidi Chir, impitoyable, battait le burnous entre ses deux mains : il en sortait un nuage de poussière de plâtre. Il regardait de ses petits yeux fixes le marchand tout penaud, et la foule, — car il y avait foule tout de suite, — s'esclaffait :

— Hein ! marchand. On ne le trompe pas, Sidi Chir.

S'il y avait là un musicien en plein vent, Scheer prenait son instrument, l'essayait, jouait un air arabe, parfois de sa façon. De le voir toucher à tout, les autres étaient enchantés. Il cheminait par les rues étroites avec tout un peuple pour escorte. Alors, si c'était des Chaouïas, des Kabyles, des Mzabites, des Rouara ou d'autres Berbères, il demandait :

— Comment appelez-vous ceci dans votre langue ?

Et tout de suite il faisait la comparaison avec les autres dialectes.

— Comment dites-vous *un mulet* ?

— *Barl.*

— *Barl* ? mais c'est de l'arabe. En kabyle, cela se dit *asserdoun*. N'avez-vous pas honte de ne pas mieux conserver votre langue contre les Arabes ? Est-ce que vous n'aviez pas de mulets avant l'arrivée des Arabes?

Il poussait les portes des jardins, entrait, faisait compliment sur les beaux arbres, le bon système d'arrosage ; puis il se penchait, arrachait une carotte : « Regarde, disait-il au propriétaire, voilà une carotte qui est réduite à un mince fil, à une queue de rat ; ce n'est plus un légume, c'est une plante fourragère. Et sais-tu pourquoi ? Parce que tu sèmes toujours la même graine dans le même terrain. Écris donc à un tel, pépiniériste à Alger. Tu t'en trouveras bien. » Chez les tribus pastorales, il enseignait les moyens d'augmenter le rendement du lait, d'améliorer la fabrication du beurre et du fromage, parlait du croisement des races. Chez les tribus adonnées au tissage, il dessinait des métiers à la française, en expliquait le fonctionnement, conseillait d'essayer. Tombait-il au milieu d'une fête de mariage, il faisait son cadeau aux fiancés, prenait part à la fusillade.

Il recevait souvent l'hospitalité des indigènes, mais sa maison d'Alger leur était ouverte. Il nourrissait ses hôtes de passage, les couchait. « Voici la chambre de mes Sidi », disait-il. Même des marabouts y vinrent, bien persuadés qu'il ne leur ferait jamais boire ou manger des choses défendues. Comme l'un d'eux se défendait : « Écoute, lui dit Scheer : je vois que tu as peur que les marmites aient déjà servi. Eh bien ! en voilà une toute neuve, que j'ai fait acheter, ce matin même, pour toi. » Cette maison, cette table ouvertes, c'était encore pour lui de l'administration : ces gens lui apportaient des nouvelles, des renseignements ; à son tour il les chargeait de messages, de missions de confiance pour le pays. Chez lui se terminait mainte affaire litigieuse.

Il défendait ses instituteurs kabyles, quand ils avaient commis un de ces faits qui sont défendus par notre code, mais qui leur sont imposés par leur kanoun : une vendetta, par exemple. Aux funérailles de l'un d'eux, il fit un discours en kabyle, parla en si bons termes d'Allah, du Prophète et de la vie future, que tous furent touchés aux larmes. Il avait pris des façons à eux de parler : *Hamdoullah ! Inchallah !* Nomades et montagnards disaient volontiers : « C'est un des nôtres. » Une fois, à Sidi-Okba, devant le tombeau du saint, des indigènes, au nom d'un groupe assez nombreux, vinrent le supplier de leur dire la vérité : « Était-ce bien vrai qu'il fût un musulman ? »

Tout en les estimant pour leurs bonnes qualités, il connaissait à fond leurs faiblesses. Familier à l'occasion, il savait prendre aussi le ton d'autorité. Sur un chemin, sur une piste du désert, il n'eût pas admis qu'un indigène ne se rangeât pas pour le laisser passer. Les cavaliers d'escorte, spahis, mokhaznis, déiras, qui sont volontiers portés à conduire le voyageur à leur fantaisie, à lui imposer leurs étapes, à lui raconter des histoires de l'autre monde, Scheer, dès la première minute, les mettait au pas, les rendait souples comme gant, en faisait d'humbles et dévoués serviteurs. Un jour, dans une des gorges les plus sauvages de la Kabylie, nous avions un message assez important à faire porter. Il arrêta le premier indigène qu'il rencontra, lui mit la lettre en main et lui dit : « Marche ! » L'autre se fâcha tout rouge : « Mais c'est à quatre heures d'ici ! Par des chemins qui sont des fondrières ! Pas pour vingt francs je ne porterais ta lettre. » Scheer siffla doucement entre ses dents, comme pour calmer un cheval emporté, regarda l'homme bien en face, d'une certaine façon : « Service beylikal, entends-tu ? Tu vas la porter tout de suite, et pour rien. » L'autre partit sans mot dire, revint au bout de quelques heures, couvert de boue des talons à la nuque, et, du ton le plus aimable, dit : « C'est fait... Voici la réponse du *komissar*. » Un autre jour, tout seul avec moi, en plein Sahara, au milieu d'une bande de nomades, dont beaucoup avaient des fusils, comme l'un d'eux répondait impoliment à une de ses questions, il donna de l'éperon à son cheval, écarta les autres, se planta en face du coupable, lui arracha sa matraque et lui fit une telle semonce que l'homme, devant tous ses compagnons, balbutia des excuses et lui baisa les mains. « C'est bien, lui dit Scheer, mais une autre fois souviens-toi de ce que c'est qu'un Français. »

VI.

Ce même mélange de bonhomie et d'autorité il l'apportait dans ses relations avec les instituteurs. Il n'y avait pas moyen de le tromper. Si la classe était bien

au complet, il demandait le « registre de présence », et, constatant que les jours ordinaires les absences étaient plus nombreuses, reprochait au maître cette tentative pour lui « jeter de la poudre aux yeux ». Si les élèves étaient faibles, et que le maître s'excusât en alléguant qu'ils étaient nouveaux dans la classe, Scheer ouvrait le « registre d'immatriculation » :

— Comment ! mais voilà trois ans qu'ils sont sur les bancs !

Il exigeait qu'on ne prononçât pas devant les élèves un seul mot nouveau sans l'expliquer, sans montrer, au besoin, l'objet correspondant. Toute classe devait avoir ce qu'il appelait son musée scolaire, c'est-à-dire quantité d'objets ou d'images, cloués à la muraille, de manière à ce que la leçon en fût, pour ainsi, illustrée. Un jour, tombant sur une classe où le maître (indigène) et les élèves semblaient également somnolents, où le premier ne savait même pas ce que c'est qu'une leçon de choses, il fit sortir tout le monde dans la rue. A ce moment passait le troupeau communal, béliers, brebis, agneaux, chèvres, etc. Il arrêta le troupeau, prit chaque bête l'une après l'autre et, faisant approcher les élèves: « Qu'est-ce que cet animal? De quelle couleur est-il ? Est-il grand ou petit? » Et ces endormis, tout à coup réveillés, répondaient en français, et maître, élèves, berger, toute la ville accourue se mêlaient à la conférence, les vieux bédouins s'essayant à répéter les mots français qu'ils entendaient prononcer à leurs enfants.

— Voilà ce que c'est qu'une leçon de choses, conclut-il en s'adressant au maître. Des leçons de choses ! il y en a plein les rues et les champs.

Le plus souvent, c'était une agréable surprise pour l'instituteur que de voir débarquer tout à coup son inspecteur. Songez donc! Dans les oasis du Sud! à six cents kilomètres d'Alger, à seize cents de la France, à deux ou trois cents de tout autre lieu habité. D'abord, c'était un Français qui lui arrivait ; puis, c'était le maître dont on avait suivi les leçons à Port-National, à Alger ; c'était le chef qui venait encourager, conseiller, parfois protéger. On savait avec quelle énergie, à Alger, à Paris, il défendait son personnel. Lors de l'affaire de l'institutrice indigène Fatma, que son père voulait marier malgré elle (1), en rompant un premier mariage que Scheer lui-même avait arrangé, il s'était mis en quatre. Quand l'instituteur avait à se plaindre de l'administration locale, qu'elle fût militaire ou civile, Scheer trouvait bien moyen de terminer l'affaire. Il savait article par article les lois, décrets, règlements, poussait l'administrateur dans ses derniers retranchements, lui arrachait la promesse de s'exécuter. Si l'instituteur se déclarait impuissant à assurer la fréquentation de l'école, Scheer allait trouver les autorités françaises et les chefs indigènes, le caïd, le marabout, secouait les apathies, désarmait les hostilités.

Un jour, à Menâa, dans l'Aurès, il eut la satisfaction de trouver non seulement, dans la journée, une classe d'enfants qui marchait fort bien, mais, dans la soirée, un cours d'adultes. Il y avait là une vingtaine de jeunes hommes, venus spontanément, de mine sérieuse et résolue, penchés sur les abécédaires et les modèles d'écritures, visiblement décidés à surmonter toutes les difficultés du début. A l'adresse de ces volontaires de la science française, Scheer improvisa en arabe une fort jolie allocution que je crois pouvoir résumer en ces termes :

Vous avez raison de prendre sur vos veilles pour étudier notre langue. Ceux d'entre vous qui persévéreront y trouveront tout de suite des avantages : ils acquerront une grande supériorité sur leurs égaux. Quand vous voyagerez pour votre commerce, vous pourrez, à l'aide du français, vous faire entendre, dans toute l'Algérie, non seulement par les Français et par les autres Européens, mais aussi par les tribus qui ne savent pas l'arabe et qui parlent un autre dialecte berbère que le chaouïa. Si vous sortez d'Algérie, vous vous apercevrez que notre langue vous permet de circuler dans tous les pays chrétiens et même musulmans. Le vaillant agha Lakhdar, de Laghouat, me racontait dernièrement que, lors d'un voyage en Orient, il se trouva dans une ville turque en présence d'un gouverneur de Sa Hautesse le Sultan. Ce Turc et cet Arabe pensant qu'ils ne pourraient se comprendre, on envoya chercher un drogman. Celui-ci tardant à venir, le pacha laissa échapper en français une exclamation de dépit. « — Comment, vous savez le français? s'écria l'agha Lakhdar. — Mais oui, Sidi. » Et ils se passèrent d'interprète. Survint un troisième musulman, un rajah de l'Indoustan; et entre tous trois le français se trouva être la langue commune. — Si vous savez bien notre langue, vous pourrez vous rendre compte de ce que disent nos lois, et personne ne pourra, sciemment ou par ignorance, vous faire d'injustice. Quand vous aurez un procès, vous n'aurez pas besoin du *khodja* (interprète) pour exposer votre affaire au *bogatou* (à l'avocat), et le *bogatou* ne pourra pas dire ensuite que l'intrerprète la lui a mal expliquée. Quand vous aurez à traiter avec le *komissar* (l'administrateur civil), si vous ne savez pas le français, le plus souvent il y auta entre vous un *khodja*. Êtes-vous sûr que le *khodja* traduira fidèlement à vous les paroles du *komissar*, au *komissar* vos paroles? *(Sourires et marques d'incrédulité dans l'assistance.)* Eh bien! devant le *bogatou*, devant le *komissar*, il faut toujours être, vous-mêmes, votre propre *khodja!* C'est moins cher *(Sourires.)* et c'est plus sûr. *(Tout le monde rit.)* — Et savez-vous encore pourquoi il faut que, tandis que les Français apprennent votre langue, vous appreniez la nôtre? C'est pour que, les uns et les autres, nous nous connaissions mieux. Il y a des gens intéressés à dire aux Français du mal des musulmans et aux musulmans du mal des Français. Alors il se produit des défiances, des

(1) Voyez la *Revue* du 10 février et du 5 mars 1892, articles de M. Foncin.

malentendus; il subsiste des craintes et des rancunes: c'est toujours comme cela que des injustices se produisent et que les musulmans se laissent entraîner à des agitations qui ont ensuite de si fâcheuses conséquences. Quand les Français et les musulmans se connaîtront mieux, rien de tout cela n'arrivera. Vous comprendrez que les Français vous veulent du bien, que s'ils vous demandent des impôts, ce n'est point pour garder l'argent, mais pour faire dans votre pays des travaux utiles à tous. Quand nous nous connaîtrons, nous apprendrons à nous estimer; nous nous aimerons. Les chrétiens et les musulmans n'ont qu'un seul et même Dieu, qui les a tous créés, qui veut qu'ils soient heureux, et ils ne peuvent être heureux qu'en s'aimant. Savoir, c'est devenir meilleur, plus vertueux, plus heureux. C'est pour cela que Notre-Seigneur Mohammed, — sur qui soit la bénédiction! — a dit dans son Koran : « Demande la science toute ta vie; demande-la depuis le berceau jusqu'au tombeau. »

Tous les jeunes gens avaient les yeux fixés sur l'orateur, et l'on buvait ses paroles. Quand il eut fini, un des élèves se leva et, — ce qui montre combien il peut y avoir de délicatesse chez ces demi-barbares, — ce n'est pas vers l'inspecteur qu'il s'avança, mais vers l'instituteur qui se tenait modestement à l'écart, et, lui prenant la main, il la lui serra avec effusion.

On peut beaucoup sur les indigènes, Berbères et Arabes, quand on sait leur parler, faire appel à leur raison, à leurs sentiments. Le mal est que l'on prend rarement cette peine. Trop souvent nos rapports avec eux sont ou bien froidement officiels, quand il s'agit de nos autorités, ou bien hautains et parfois injurieux, quand il s'agit de nos colons. Trop rarement on pense à leur expliquer nos actes, à leur faire comprendre la mission que la France entend remplir parmi eux. Combien avons-nous écrit de livres à leur usage? Existe-t-il beaucoup de journaux algériens qu'ils puissent lire sans se sentir offensés? Que les hommes comme Scheer sont précieux et rares!

VII.

En dehors de ses tournées d'inspection, il recevait assez souvent du rectorat la mission d'accompagner des touristes de distinction. Il a été le guide des caravanes parlementaires, des enquêtes sénatoriales. Il a escorté successivement les ministres de l'instruction publique, MM. Berthelot, Bourgeois, des sénateurs, MM. Jules Ferry, Combes, des députés, des directeurs et des inspecteurs du ministère, des voyageurs comme MM. Lenient, Pressard, Mme Coignet. Il se prêtait volontiers à ces missions, car, en révélant à ces touristes l'Algérie, outre le plaisir qu'il y goûtait avec d'aimables compagnons, il comptait gagner des défenseurs à la cause de ses écoles indigènes; son espoir n'a pas été trompé, car les uns l'ont défendue par la plume dans la presse, les autres par la parole à la tribune et dans la commission du budget. Tel ministre, arrivé en Algérie avec quelque prévention contre ces écoles, en revenait convaincu et séduit. Un des visiteurs que Scheer était le plus heureux d'avoir « piloté », fut M. Burdeau; c'est grâce à celui-ci que la subvention de la métropole a été portée de 215 000 à 400 000 francs. « Jamais je n'ai si bien travaillé, disait Scheer; maintenant nous pouvons fonder chaque année quarante écoles nouvelles ». Aussi de quelle sollicitude il entourait ces précieux visiteurs; une mère n'en a pas davantage pour son enfant; il les gardait contre les précipices, la pétulance des chevaux, les ruades du mulet sournois; il eût couru toute la nuit pour leur préparer meilleur chemin, meilleur repas, meilleur gîte; il prenait pour lui les montures les plus rétives et les logis les plus incommodes; pour ce qu'il appelait la « bonne cause », il s'improvisait un admirable fourrier.

Il était le guide d'une autre variété de caravanes. M. Jeanmaire avait donné à l'organisation ébauchée en 1882 à Fort-National, le plus heureux développement. Il fallait aux écoles indigènes deux espèces de maîtres : des Français et des musulmans. Auprès de chacune des deux écoles d'Alger et de Constantine, on avait donc institué : 1° une année de cours spéciaux pour les élèves-maîtres européens qui se destinaient à cet enseignement; c'est ce qu'on appelle la *section*, les *sectionnaires;* 2° un *cours normal* de trois ans pour des indigènes, déjà pourvus du certificat d'études et aspirant à enlever le brevet. De ces derniers, ceux qui avaient conquis ce grade étaient récompensés par un voyage en France, sous la direction de Scheer. Il leur faisait toujours voir Marseille, Lyon, Paris, plus quelque autre partie de la France. Le clou de ces caravanes, ce furent, en 1889, l'Exposition; en 1891, les grandes manœuvres de Vitry; en 1892, les fêtes de Chambéry pour le centenaire de la réunion de la Savoie, fêtes où l'un de ces indigènes eut l'honneur de haranguer M. le Président de la République. Chaque année, une douzaine de nos Algériens visitaient quelques-uns de nos grands ports militaires ou marchands, de nos grandes places de guerre, de nos grandes villes industrielles, des usines, des laboratoires, des musées. Ils en revenaient émerveillés : les rapports qu'ils étaient tenus de rédiger pour le recteur d'Alger sont pleins de notions très précises et d'enthousiasmes exubérants, sur la tour Eiffel, les énormes canons de Brest et de Toulon, les enfers flamboyants du Creuzot. Sous la tente ou sous le gourbi, plus tard, ils racontaient à leurs compatriotes ébahis ces *Mille et une Nuits* de la civilisation française, le son des voix aimées arrivant de centaines de lieues dans les vibrations du téléphone, et ce phonographe à l'aide duquel « un homme peut encore parler après son trépas et dicter son testament ».

Pour aller voir toutes ces merveilles, l'académie

d'Alger ne pouvait guère allouer que deux ou trois cents francs par voyageur. Scheer savait que le beau est de « faire beaucoup avec peu d'argent ». Il s'ingéniait à obtenir des compagnies des billets à prix réduits; dans les villes les plus encombrées de troupes ou de visiteurs étrangers, il trouvait moyen de loger et de nourrir, à très bon compte, « ses Sidi ». Leur type oriental, leur costume exotique, puis la surprise de les découvrir si Français, faisaient que partout ils trouvaient une large hospitalité, qu'à Vitry ou à Épernay on les abreuvait de champagne, qu'à Lyon on les comblait de cadeaux de soierie, que presque toutes les municipalités fournissaient les landaus de promenade. A Paris, Scheer les conduisait au théâtre, toujours sans argent : la Providence de Scheer et de sa bande fut, après le cabinet des beaux-arts, M. Francisque Sarcey; chez lui, tous les ans, on trouvait des billets à discrétion et un repas. Qu'on se figure la stupeur des abonnés, à l'orchestre de l'Opéra, de voir s'aligner tout un rang de burnous et de chéchias! Un jour on représentait devant eux un ballet. Tout à coup, le plus jeune de la bande se dresse sur ses ergots et, se tournant vers Scheer, lui cria : « Monsieur Chîr, elles sont toutes nues! » — « Non, mon garçon, non... Mais commence par t'asseoir et te taire. » La badauderie parisienne, sur leur passage, souvent les amusait, parfois les agaçait. Ils entendaient des propos ineptes : « Ce sont des Cambodgiens, disait un érudit. — Eh! non, tu vois bien que ce sont des Égyptiens. — Non, mais plutôt des Tsiganes! — Peut-être bien des Dahoméens. — Pas du tout! c'est un cirque. » Scheer n'était pas toujours rassuré sur leurs faits et dires. Au retour du théâtre il les consignait soigneusement à l'hôtel, ayant vu des ombres froufroutantes rôder autour de ces friandises exotiques et redoutant quelque désertion. Chose singulière, la première fois qu'il fut chargé de « piloter » dans Paris ses indigènes, il n'y était jamais venu. Pour ne point leur paraître emprunté dans son métier de guide, savez-vous ce qu'il faisait? Dès que tout son monde était sous clef, il ressortait, prenait une voiture découverte et explorait l'itinéraire qu'il devait suivre le lendemain avec ses élèves. Il me dit un jour : « Vous croyez que c'est seulement pour les indigènes que ces voyages sont utiles? Eh bien, ils seraient nécessaires à beaucoup de Français d'Algérie qui n'ont jamais vu la France. Cela élargirait leurs idées et rabattrait leurs prétentions. La France! mais avant de l'avoir vue je ne pouvais imaginer qu'elle fût si belle, si grande, si laborieuse, si puissante. De toute la bande, c'est à moi que le voyage a le plus profité ».

VIII.

Il y avait chez lui un admirable mélange de décision, d'initiative hardie, et en même temps de déférence envers l'autorité supérieure. Il entendait la discipline comme un soldat. Il était sincèrement modeste; quand on le félicitait de parler si facilement l'arabe ou le kabyle, il répondait : « Pour le kabyle, je ne sais rien en comparaison de M. Basset; et pour l'arabe. c'est comme M. Masqueray qu'il faudrait le savoir! Je parle l'arabe vulgaire, mais, lui qui a lu le Koran et les bons auteurs, il sait relever cet arabe vulgaire et lui donner, dans les grandes occasions, je ne sais quoi de majestueux et de poétique ». Il se contentait de faire son devoir, plus que son devoir; il n'ambitionna jamais de situation plus haute que la sienne. « Le *serbiz* avant tout! » disait-il en riant, imitant la façon dont les indigènes prononce le mot *service*. A toutes ses qualités morales il joignait la plus grande énergie physique ; dans ses premières tournées à travers le Sahara, n'ayant pas encore les objets nécessaires à de tels voyages, il souffrit patiemment toutes les privations, prolongeant les étapes au delà des forces humaines, s'abreuvant aux puits du désert, couchant sur la terre nue; dans ses chevauchées à travers les montagnes du Djurdjura ou de l'Aurès, jamais il ne se laissa retarder par la pluie, la neige, les rivières débordées. De son village il avait gardé l'habitude de manier les chevaux : un de ses bons souvenirs, c'était le jour où, le conducteur d'une diligence s'étant trouvé subitement indisposé, il prit sa place sur le siège, rassembla dans sa main les rênes des huit chevaux, fit toute l'étape et, avec une précision mathématique, arrêta le fougueux attelage juste devant la maison de poste. Excellent cavalier, il se risquait sur n'importe quel cheval, préférait ceux qui vous emportent dans un vent de tempête. Le méhari, dont le trot désarticule les plus endurants, lui était familier.

Sa bravoure allait jusqu'à la témérité. Une nuit, près de Zéribet-el-Oued, il se mit en route dans les ténèbres et, lançant au triple galop un cheval trop faible du devant, fit une chute qui mit sa vie en danger, et dont il a gardé les marques jusqu'à la fin.

Un jour, en Kabylie, voulant à tout prix remplir une mission qui lui était confiée, il s'engage avec son mulet dans une rivière débordée, est emporté par le courant, et ne réussit à la traverser qu'en lardant de son couteau la croupe de sa monture. L'année dernière, même aventure : accompagné d'un Kabyle, il se risqua dans un torrent et fut encore emporté. Voici ce qu'il m'a plus tard raconté : « J'avais complètement perdu la tête, pris de vertige par le tournoiement de l'eau, et je ne luttais plus... Tout à coup je vois mon Kabyle en train de se noyer, lui aussi. Cela me rendit conscience de moi-même. Je nageai avec tant d'énergie que je l'atteignis. Je lui dis : « N'aie pas peur, mais « n'essaye pas de t'accrocher à moi, ou je t'assomme. » Et il parvint à le ramener au bord. Une médaille à ruban tricolore consacra cet acte de courage. Il disait en riant : « C'est le Kabyle qu'on aurait dû décorer :

si je n'avais eu à le sauver, peut-être ne me serais-je pas sauvé moi-même. »

Rien ne démontait sa belle humeur, son « optimisme intrépide (1) ». Rien ne l'effrayait : « Au moindre signe, il était prêt à partir, quelque temps qu'il fît, pour n'importe quelle région : en hiver, pour les neiges de la Kabylie, en été, pour les sables du Sud (2) ».

Cette héroïque obéissance a certainement hâté sa fin, et cela au moment précis où il voyait ses efforts du début aboutir à de prodigieux développements; où le Sénat, la Chambre, tous les pouvoirs, toute l'opinion publique affirmaient leur ferme volonté de persévérer; où « l'œuvre de quelques hommes devenait celle de la France (3) »; où l'on calculait que, pour tant d'écoles indigènes nouvelles, il faudrait un inspecteur spécial pour chacun des départements algériens.

Destiné à être le chef de tout le service, Scheer recevait le titre d'inspecteur principal. La dépêche qui lui annonçait sa nomination lui parvint à Biskra, comme nous arrivions dans cette ville, après une chevauchée d'environ 1000 kilomètres dans le Sahara, dont 300 à méhari. Ce jour-là on but gaiement le champagne, pour « arroser ses galons » et pour nous dédommager de toute l'eau sale ou malsaine que nous avions bue dans le désert.

On prit à peine le temps de se reposer; on partit pour les montagnes de l'Aurès : là, pendant plusieurs jours, on coucha sous la tente, pendant que, la nuit, le bord des rivières commençait à geler. On repartit enfin pour Alger, où nous nous séparâmes. Depuis ce rude voyage, il se plaignait de bourdonnements dans les oreilles et de vertiges. Le médecin parlait de surmenage physique et conseillait le repos. Presque aussitôt il reçut l'ordre de se rendre à Mékla, dans la Kabylie, alors envahie par les neiges et les pluies. Il ne fit aucune objection et partit le 20 décembre. Il rentra le 31. Le 3 janvier, comme il travaillait chez lui près de sa femme, celle-ci le vit se tourner vers elle, la regardant avec des yeux étranges et balbutiant : « Je... » Il ne put proférer une syllabe de plus, tomba comme une masse, frappé d'un coup d'apoplexie, et ne reprit plus connaissance. Il mourut le soir même : « Il est mort en travaillant, foudroyé par la fatigue (4) ». Il avait trente-sept ans.

Je ne connais pas de vie d'homme où la modestie du titre officiel contraste plus vivement avec l'importance des services rendus, la portée de l'œuvre accomplie, l'alliance rare de qualités physiques, intellectuelles et morales qui, même séparément, sont rares. Voilà un grand service public destiné à accomplir la transformation de l'Afrique française, un enseignement que Scheer a maintenu de sa volonté tenace parmi toutes les fluctuations de la politique et de l'administration. Il lui a tracé dès les débuts ses grandes lignes; il a contribué pour sa grande part à le doter de son domaine, de son matériel, de son organisation, de sa méthode et de ses programmes, de ses premiers livres, de son personnel enseignant tant européen qu'indigène. Il lui a donné une foi et une loi, soufflé une âme. Il a fait tout cela sans autre titre que celui d'instituteur chargé d'une mission, puis d'inspecteur en dehors des cadres normaux. Je n'avance rien ici que ne reconnaisse et ne proclame son chef et notre ami commun, qui n'a pu encore se consoler de sa perte, le recteur Jeanmaire. Tous ses supérieurs hiérarchiques conviennent que, même en lui donnant plusieurs successeurs, on n'arrivera pas à le remplacer. Et cet homme dont l'œuvre « est devenue celle de la France », qui lui a dévoué son activité, sa fortune, sa vie même, en qui il y eut à la fois du savant, de l'homme d'État et du héros, — de même qu'on n'a pas pu lui faire une situation dans les cadres réguliers — on se trouve impuissant aujourd'hui, de par la loi, à garantir le sort de sa femme et de ses deux petites filles. Beautés de notre législation sur les retraites! Une pension de 800 francs, pour cette veuve et ces orphelines, c'est tout ce que la France devrait à sa mémoire!

ALFRED RAMBAUD.

(1) Mot de M. Alliot, inspecteur d'Académie d'Alger, sur la tombe de Scheer. — Scheer disait de lui-même : « Je suis né sous une bonne étoile ».

(2) *Ibid.*

(3) Maulbes.

(4) Discours de M. Alliot.

LA VEUVE VIDRAC

Nouvelle.

L'autre jour, feuilletant un de ces petits cahiers qui furent pendant de longs mois mes fidèles camarades d'excursions en Nouvelle-Calédonie, mes yeux tombèrent sur cette note assez bizarrement rédigée, j'en conviens :

« Femme Vidrac, prix Monthyon (?) »

Aussitôt, ma mémoire évoqua l'image d'une vieille femme grande, anguleuse, vêtue d'une pauvre robe d'indienne à fond noir, coiffée d'un large chapeau de paille sans rubans qui abrite un visage hâlé, aux traits accentués et énergiques; quelques mèches grises s'échappent du classique foulard à carreaux, noué à la bordelaise : un type bien accentué de rude paysanne.

Pourquoi j'ai écrit sur mon carnet en regard du nom de cette femme les mots *prix Monthyon* suivis d'un point d'interrogation, vous ne me saurez pas, j'en suis sûr, mauvais gré de vous le dire; car vous allez voir qu'en

le faisant, je remplis une sorte de devoir et vous donne peut-être à vous-mêmes l'occasion d'être utiles.

***

Les concerts donnés tous les dimanches, mardis et jeudis sur la place des Cocotiers, par la fanfare de la Transportation, constituent la seule distraction que l'on ait à Nouméa, distraction bien couleur locale.

Outre qu'il a le mérite d'une incontestable originalité, puisqu'il est uniquement composé de voleurs et d'assassins, cet orchestre est remarquable; on en maintient, d'ailleurs, avec soin le niveau artistique, chaque *rallentando* intempestif se payant d'un jour de pain sec et la moindre fausse note ayant pour conséquence une ou deux nuits de prison suivant la gravité du cas.

Il était rare qu'on ne rencontrât pas, au moins une fois par semaine, autour du kiosque où les quarante instrumentistes en vareuse grise charmaient les oreilles nouméennes, le directeur d'une des sociétés minières qui exploitent le nickel en Nouvelle-Calédonie; M. Petit, — pour ne pas l'appeler par son nom, — ne se contente pas d'être un ingénieur du plus grand talent, c'est de plus un musicien fanatique et un homme de beaucoup d'esprit. Vous pensez si je regardais comme une bonne fortune l'occasion de causer avec lui et si je recherchais ce précieux régal.

C'est dans une de ces conversations-promenades, où nous parlions de toutes choses, qu'il me raconta l'histoire de la veuve Vidrac.

— Vous devriez, me dit-il, rédiger une notice au sujet de cette brave femme, je l'enverrais à un académicien de mes amis, M. X... (un célèbre romancier), et peut-être la jugera-t-il digne d'intéresser la commission d'examen du prix de vertu. Faites venir mon héroïne qui complétera mes indications, et vite à la besogne. C'est dit, n'est-ce pas?

— C'est dit, mais...

— Pas de mais ; il me faut ma notice. Au revoir.

Je vis en effet la protégée de M. Petit, je l'interrogeai; mais les choses en restèrent là. M. Petit s'absenta, je tombai malade et quittai, sans le revoir, la Nouvelle-Calédonie. Bref, — je m'en accuse, — je ne songeai plus à la candidature hypothétique de la Bordelaise.

La lecture de mes notes a réveillé dans mon âme un remords qui s'y était endormi depuis deux ans.

Donc, voici l'histoire très simple et très véridique de la mère d'un forçat actuellement occupé à casser des pierres en Nouvelle-Calédonie pour le service de l'État.

***

Lorsque Antoine Vidrac, petit métayer des environs de Bordeaux, alla dans l'autre monde prendre place dans le compartiment réservé aux paresseux et aux ivrognes, on ne saurait dire que sa mort fut pour sa jeune femme un grand malheur et un chagrin, car il lui donnait plus de coups que d'argent; mais il lui laissait comme souvenir de son passage sur cette terre deux fillettes et un garçon. Comment la vaillante créature réussit-elle à atteindre le moment où les trois enfants furent assez forts pour l'aider à piocher et à bêcher, je l'ignore, et je crois sans peine que, suivant son expression « on ne jetait pas le pain ».

Toujours est-il que la famille ne mourut pas de faim, que les deux filles devinrent des gaillardes solides à l'ouvrage, assez fraîches, trouvèrent à se marier et s'en allèrent.

La veuve Vidrac resta seule avec Francis, qui était alors âgé de dix-huit ans. Il ne lui donnait guère de contentement, ce garçon, qui semblait avoir hérité de tous les mauvais penchants de son père, agrémentés de quelques vices bien à lui : la lâcheté et la sournoiserie. Elle essaya, pour le ramener, tout ce que peut faire une pauvre femme ignorante des belles paroles, c'est-à-dire redoubla de tendresse et s'ingénia à faire paraître au galopin la misère moins dure et la bicoque moins noire : quand il rentrait ivre, elle essuyait ses larmes avec le coin de son tablier et ne lui adressait aucun reproche. Francis n'en devenait pas moins un garnement détestable : maintenant il menaçait de la battre toutes les fois que, n'ayant rien vendu au marché, elle ne pouvait pas lui donner d'argent pour aller boire avec des vagabonds.

Un matin, il parut, au bout de deux jours d'absence, vêtu de neuf des pieds à la tête.

— Miséricorde! où as-tu acheté ces habits, et avec quel argent? interrogea-t-elle en joignant les mains.

— Si on vous le demande, répliqua insolemment Francis, vous direz que vous n'en savez rien!

Et il partit en sifflotant.

La malheureuse fut navrée. Bien sûr, son fils avait volé et on allait le conduire en prison.

Francis n'avait pas volé, mais c'était pis encore: son argent lui venait d'une « mauvaise femme », comme on dit au village, une meunière connue pour le dérèglement de ses mœurs.

Voilà ce qu'elle apprit; mais ce que personne ne put lui dire, c'est ceci :

Depuis longtemps la gueuse cherchait quelqu'un qui la débarrassât de son mari, et nul, parmi les chenapans du pays et des environs, ne lui parut plus idoine que Francis à exécuter pareille besogne. Elle n'eut pas de peine à attirer et à dominer ce très jeune homme au caractère faible et aux pires instincts. Ce fut la banale histoire si souvent résumée dans un fait divers : l'amant, blotti dans un coin de la maison, pieds nus et un couteau à la main; la femme l'introduisant auprès du mari endormi, l'éclairant pendant qu'il frappe; puis, le lendemain, tout le village, d'une voix unanime,

désignant les deux coupables; et enfin leur arrestation au milieu des huées et des imprécations. Un crime stupide et bêtement accompli.

Lorsqu'on attacha les menottes à Francis et qu'il se mit en route entre deux gendarmes à cheval, la veuve Vidrac poussa un cri déchirant; lui ne se retourna même pas.

Dès ce moment, toutes les forces de son être se concentrèrent sur cette idée fixe : disputer à l'échafaud la tête de son enfant.

Elle alla s'installer à Bordeaux, tout près de la prison, car, bien qu'elle ne pût pénétrer auprès de Francis, qui était au secret, c'était quelque chose déjà de passer et repasser devant la lourde porte et les petites fenêtres grillées du triste édifice.

N'ayant aucune idée des rouages judiciaires, elle sollicita beaucoup de gens qui n'avaient que faire dans les procès criminels, fut bien souvent repoussée par les domestiques ou par les maîtres, mais ne prit point garde à ces rebuffades et continua ses démarches inutiles. Pourtant elle eut la chance d'intéresser à sa cause un bon avocat, qui consentit à plaider l'affaire.

Vint le jour de l'audience. En entrant, Francis aperçut sa mère et lui envoya un baiser. Elle lui pardonna tout, même son crime, pour ce geste de cabotin.

L'interrogatoire fut désastreux pour l'accusé; sa complice le chargea tant qu'elle put et très perfidement. Le ministère public réclama un châtiment exemplaire, qui eût été probablement prononcé si le défenseur, abandonnant la personnalité de son piètre client, n'eût éloquemment plaidé la cause de la malheureuse mère, dont il montra la vie suspendue à celle de son fils. Il réussit à émouvoir le jury, et Francis fut condamné aux travaux forcés à perpétuité.

En entendant prononcer cet arrêt, la veuve Vidrac éprouva une sensation qui ressemblait à de la joie, tant il est vrai qu'heur et malheur sont choses essentiellement relatives ici-bas. Et puis, l'avocat lui expliqua que si Francis se conduisait bien dans la colonie pénitentiaire où on allait l'envoyer, il pourrait obtenir une concession de terres; qu'elle-même aurait la faculté de venir l'y rejoindre. Si vague, si lointaine que fût cette perspective, elle montrait un but à atteindre et contenait un peu d'espoir, c'est-à-dire beaucoup de consolation.

Francis était enchanté, mais pour d'autres motifs : ses camarades lui avaient dépeint « la Nouvelle » comme un petit Éden spécialement créé pour l'agrément des assassins et des escarpes, un pays où on « se la coulait douce », surtout quand on avait en France des parents qui vous envoyaient un peu d'argent. Aussi le drôle se montra-t-il tout à fait gentil pour sa mère, jouant la comédie du repentir et de l'affection, promettant de réparer ses fautes par une attitude parfaite. Elle s'y laissa prendre une fois de plus et rentra dans sa ferme, après avoir bien sangloté, mais avec la pensée qu'au bout de quelques années d'épreuves, elle irait finir ses jours auprès de son fils transformé et purifié par l'expiation.

Pendant ce temps, l'aimable Francis s'embarquait, à Saint-Martin-de-Ré, avec une centaine d'autres forçats, sur le *Magellan*. Sa désillusion commença lorsqu'on les fit descendre dans l'entrepont du navire et qu'on les introduisit, leur paquetage sur le dos, dans une sorte de cage assez semblable à celle d'une ménagerie.

Placés chacun devant son hamac, les talons joints, la tête découverte, les mains dans le rang, ils écoutèrent la lecture du règlement disciplinaire, où il leur parut que les mots cachot, fers aux pieds, etc., revenaient très souvent.

Un jour blafard, venu des hublots, éclairait toutes ces figures glabres et ajoutait une expression sinistre à leur effarement d'animaux pris au piège. Un petit canon de douze, fort bien astiqué, était tourné de leur côté, le cou tendu, la bouche ouverte.

Trois mois passés dans la promiscuité de cette cage flottante suffirent pour achever de gangréner l'âme de Francis.

*
* *

Dix années se passèrent. Par chaque courrier, la veuve Vidrac faisait écrire à son fils, et parfois glissait un petit mandat sous l'enveloppe. Francis répondait de temps en temps et témoignait les meilleurs sentiments, tendre pour sa mère, respectueux pour ses chefs, déplorant ses erreurs; cela ne pouvait que lui être doublement utile, puisque la correspondance des détenus est soigneusement examinée, tant au départ qu'à l'arrivée. D'ailleurs, il était assez discipliné, ayant très peur du revolver du surveillant, et n'avait guère à son passif que des punitions pour paresse.

Les fonctionnaires de l'administration pénitentiaire sont gens humains et intelligents. Persuadés avec raison que le meilleur remède qui puisse être appliqué à un condamné est le retour aux affections de famille, ils ne pouvaient qu'être touchés de la persévérance de la veuve Vidrac à venir rejoindre son fils et de la tendresse manifestée par ce dernier. Ils se montrèrent particulièrement indulgents à son égard et facilitèrent son « avancement en classe », condition indispensable pour l'obtention d'une concession rurale.

Bref, le garde champêtre vint un jour chercher la veuve Vidrac de la part du maire. On invitait celui-ci à faire connaître sans retard si elle était toujours dans l'intention de partir pour la Nouvelle-Calédonie, cas auquel « la susnommée devrait être rendue à Brest le... et se présenter au commissariat de la marine, où on lui délivrerait une réquisition de transport pour être embarquée sur la *Ville-de-Saint-Nazaire*, navire affrété ».

Il est probable que l'employé chargé de copier cette lettre ne se douta pas qu'il allait mettre au cœur

d'une pauvre créature humaine plus de bonheur qu'il n'en faut pour lui faire oublier en une seconde des années de malheur inouï, de misère noire et d'affreuse solitude.

Bien avant le jour fixé, la veuve Vidrac avait résilié son bail, vendu ses quelques meubles, sa vache et ses poules, et se trouvait assise dans un compartiment de troisième classe, les pieds posés sur sa malle, qui contenait quelques hardes et trois cents francs en or. A Brest, pour la première fois de son existence, elle vit la mer, qui lui causa beaucoup d'étonnement et d'effroi.

On l'embarqua comme passagère de pont. Toutes les personnes qui ont peu ou prou navigué savent en quoi cela consiste : être parqué à l'avant du navire, à côté des étables et de la boucherie, c'est-à-dire se trouver aux premières loges pour recevoir le soleil, le vent, la pluie, les embruns; avoir les planches du pont comme siège, comme table et comme lit. Très pénible pour un homme, ce régime est intolérable pour une femme; c'est celui des émigrants, et je conçois qu'il ne les tente point.

Tout alla bien jusqu'au cap de Bonne-Espérance, mais en vue des *Aiguilles* on fut assailli par un fort coup de vent qui occasionna une avarie si sérieuse que l'on dut relâcher pendant deux longues semaines.

Le quatre-vingt-douzième jour seulement on aperçut une ligne grise qui barrait l'horizon et semblait un nuage au ras de l'eau.

— Dans trois heures, nous serons à Nouméa, annoncèrent les matelots.

Et, d'un bout à l'autre du navire, commença ce joyeux remue-ménage qui précède les arrivées dans un port; tableau toujours le même, toujours intéressant.

Les passagers, subitement guéris du mal de mer, courent à leurs cabines, bouclent leurs valises, replient et attachent leurs chaises de bord, distribuent leurs pourboires; puis, le pardessus sur le bras, la sacoche en sautoir, l'ombrelle à la main, le casque blanc en tête, remontent bien vite sur le pont, consultent la carte marine piquée de petits drapeaux, regardent l'heure, interrogent les officiers sur le nombre de milles qu'il reste à parcourir, braquent leurs lorgnettes, descendent au salon, remontent, s'assoient, se lèvent, s'agitent sans motifs et parlent pour ne rien dire.

Pendant ce temps, du haut de la passerelle supérieure, le commandant donne des ordres qui sont transmis au moyen des sifflets de manœuvre; les mousses et les novices grimpent dans les hunes et serrent les voiles, tandis que des groupes de matelots déroulent d'énormes cordages et apprêtent les pavillons à signaux.

Voici une goélette qui se dirige tout droit sur le navire; sa grande voile est marquée d'une ancre et d'un numéro : c'est le bateau-pilote; on ralentit, on stoppe une minute, on jette une échelle de corde et lestement le pilote saute sur le pont, gravit rapidement l'escalier de la passerelle, et on repart, laissant la goélette se balancer sur les vagues.

La terre semble sortir de l'eau et grandit à vue d'œil; on distingue nettement les panaches d'écume blanche des lames déferlant sur la grève, puis apparaissent les maisons dont les toits scintillent. On n'avance plus que très lentement; la machine ne donne que de rares coups de piston, le navire glisse au milieu d'un clapotis caressant; les passagers immobiles sont penchés sur les bastingages.

Le commandant crie d'une voix brève : « Au poste de mouillage! pare à mouiller! babord, toute! » Le navire évolue sous un coup de barre, puis le commandant dit : « Mouillez ! » Un bruit de chaîne qui se déroule rapidement, quelque chose qui fait lourdement floc! dans la mer, l'hélice qui bat l'eau un instant et s'arrête. On est arrivé.

Ces détails échappaient à la veuve Vidrac. A partir du moment où on aperçut la côte calédonienne, elle ne quitta pas la pointe extrême de l'avant et resta immobile, attirée vers la terre par une force qui lui donnait la sensation qu'elle entraînait le navire. Au moment où on rasa le phare Amédée où travaillent des forçats, elle tourna instinctivement les yeux de leur côté, puis elle se mit à regarder de nouveau vers la ville. Quelqu'un dit derrière elle : « Voici l'île Nou et le quartier cellulaire. »

Ces paroles lui serrèrent le cœur d'une étrange façon et la troublèrent à ce point qu'il fallut qu'un matelot l'avertît, en la tirant doucement par sa manche, que le moment tant désiré était venu.

Elle prit place dans un *youyou* monté par deux Canaques fort sales, qui, en quelques coups d'avirons, la conduisirent à l'estacade en bois de la flottille pénitentiaire.

L'escalier était glissant; très obligeamment, le surveillant militaire de service, qui se promenait sur l'appontement, s'approcha et lui tendit la main pour l'aider à en gravir les marches. Il avait une figure de brave homme, ce surveillant, et l'air très doux en dépit de ses grosses moustaches. Sans attendre d'être questionnée, la veuve Vidrac prit la parole :

— Monsieur, vous devez connaître Francis Vidrac, qui est un de vos...?

Le sous-officier fit un brusque mouvement et regarda fixement la paysanne :

— Vous êtes la mère, dit-il d'une voix grave; puis avec hésitation : Oui je le connais...

— Il n'est pas malade, au moins?

— Non, je ne crois pas... du reste, si vous voulez être renseignée, entrez dans ce grand bâtiment que vous voyez là-bas ; vous demanderez M. Raynal, chef de bureau.

— Merci, monsieur.

Comme elle s'en allait à pas pressés, le surveillant murmura en reprenant sa faction : « Bon sang de bon sang ! »

— Monsieur Raynal, s'il vous plaît?

— Attendez un instant ici, répondit le planton, et asseyez-vous ; M. Raynal est avec quelqu'un ; dès qu'il sera seul, je vous ferai entrer.

En effet, par la porte du bureau restée entr'ouverte, on entendait deux personnes causer.

— Ainsi, le directeur n'a rien reçu par le courrier en ce qui les concerne ?

— Rien du tout; et je trouve que c'est bien dur de les laisser si longtemps dans de pareilles angoisses.

— Moi aussi. Tenez, il y en a un qui est condamné à mort depuis plus de quatre mois...

— Lequel ?

— Vidrac.

Un cri étouffé et le bruit d'une chute interrompirent la conversation. Les deux hommes s'élancèrent et trouvèrent la femme Vidrac étendue inanimée sur le plancher.

*
* *

Lorsqu'elle témoigna qu'elle avait repris connaissance d'elle-même en prononçant le nom de son fils et en paraissant étonnée de se voir dans un lit d'hôpital entouré de visages inconnus, il y avait trois mois que sa robuste nature luttait avec acharnement contre la fièvre cérébrale et toute une suite de complications. La convalescence commença, mais avec les forces allait revenir la mémoire, et là était le danger. Francis, heureusement, avait été gracié : la peine capitale à laquelle l'avait condamné le conseil de guerre pour meurtre sur la personne d'un de ses codétenus était commuée en cinq ans de double chaîne.

Le médecin pensa que la vue du misérable serait le seul moyen efficace d'écarter le péril qu'il redoutait pour sa malade et d'opérer une réaction salutaire. Non sans peine, il obtint qu'on amenât Francis à l'hôpital pendant quelques minutes.

C'est ainsi qu'au bout de dix ans la veuve Vibrac retrouva son enfant.

Elle pleura sur lui toutes ses larmes endiguées depuis longtemps et, comme l'avait prévu le docteur, une détente se produisit.

Moins de deux semaines après cette dernière crise, elle était un beau matin dans la rue, devant l'hôpital, avec deux pièces de cinq francs dans sa poche, ne sachant où se diriger et tout éblouie par le soleil éclatant.

J'ai dit que l'administration est miséricordieuse envers les familles des condamnés. C'est pourquoi, dès le lendemain, un peu avant l'heure de la suspension du travail, une grande femme maigre gravissait lentement, un panier au bras, le petit chemin qui, du faubourg Blanchot, aboutit à mi-côte du mont Coffin où une escouade de forçats était occupée, sous la garde de nombreux surveillants et de Canaques armés de sagaies, à casser des pierres dans une carrière.

Tous les jours, sauf le dimanche où les condamnés restent au pénitencier, on la vit arriver ainsi, comme je l'y ai vue moi-même, plus ponctuelle que la grande horloge de la caserne sur laquelle se règlent toutes les montres. Elle s'arrêtait à quelques pas du chantier et posait à terre son panier recouvert d'un linge.

Aussitôt que la cloche avait tinté et que l'on avait fait l'appel pour constater qu'aucune évasion ne s'était produite, un des forçats sortait du groupe escorté d'un Canaque de la police : jeune, mince, très pâle avec des cheveux noirs, les traits assez réguliers, mais la démarche molle, le regard louche, la physionomie *canaille*, — type accompli de l'incorrigible.

Il s'approchait, traînant sa chaîne et portant une gamelle vide. La mère se baissait, découvrait son panier, en tirait une petite marmite de fonte émaillée dont elle versait le contenu fumant dans la gamelle. Le galérien paraissait suivre cette opération avec une attention profonde. Sa mère lui disait quelques mots qu'il écoutait distraitement, tout préoccupé de ne pas renverser la précieuse gamelle, lui donnait sur chaque joue un bon baiser qu'il ne rendait pas, et l'on se quittait.

La confection de ce plat quotidien représenta plus d'une fois pour la femme Vidrac l'obligation de se mettre elle-même à la diète, surtout dans les commencements : car, à Nouméa, l'ouvrage est aussi rare que la vie est chère. Elle ne put d'abord trouver que par-ci par-là quelques raccommodages et des lessives ; mais bientôt, lorsqu'on vit qu'elle travaillait plus et mieux que les *popinées* (1), ce fut à qui l'emploierait : ses soirées mêmes furent prises par un restaurant où elle relavait les assiettes. De sorte qu'entre six heures du matin et dix heures du soir, elle gagnait bien vingt-cinq sous : ajoutez à cela qu'on la logeait gratuitement, — sérieux avantage, — dans une espèce de niche à chiens.

Ce qui m'a particulièrement frappé dans mes entretiens avec cette femme, c'est qu'elle ne se fait aucune illusion : elle sait fort bien que son fils ne l'aime pas et que désormais aucun bon sentiment ne peut pénétrer dans son cœur. Néanmoins, comme Francis tient énormément à sa bonne soupe de dix heures, il y a des chances pour que sa conduite soit relativement passable tant que *la vieille* sera exacte.

Aussi, bien que la veuve Vidrac se sente souvent très lasse et que le cimetière de Nouméa soit un lieu tranquille, ombragé et fleuri, je suis sûr que, longtemps encore, on la verra passer chaque matin dans la rue Montebello avec son large chapeau de paille, sa robe d'indienne et son panier.

PAUL MIMANDE.

(1) Femmes indigènes.

LE SOCIALISME D'ÉTAT EN ALLEMAGNE

Les institutions qui se rattachent à ce que l'on est convenu d'appeler le socialisme d'État sont loin de produire partout les mêmes résultats. Elles subissent l'action des traditions historiques de chaque pays, de ses mœurs, de son état politique et social; des causes multiples et complexes les déterminent ou les modifient.

Aussi nous proposons-nous de donner à cette rapide étude un caractère historique plutôt que doctrinal. Analyser le socialisme d'État tel que l'a conçu le gouvernement de l'empire d'Allemagne; l'étudier dans son origine et son but; marquer la place qu'il occupe dans le mouvement général qui entraîne toutes les nations vers l'étude des questions sociales; rechercher les résultats de cette expérience du socialisme gouvernemental et monarchique, la plus complète que nous rencontrions jusqu'à cette heure dans aucun pays : telles sont les idées que nous voudrions essayer de mettre en lumière.

*
* *

Ce qui constitue le trait commun et dominant des doctrines modernes sur le travail et l'impôt, c'est l'intervention de plus en plus marquée de l'État dans la solution des questions d'ordre social et économique qui s'imposent à l'attention de tous les partis, aux efforts de tous les esprits soucieux des améliorations et du progrès. Qu'il s'agisse des mesures de protection douanière auxquelles chaque pays successivement s'est vu contraint de recourir, ou des institutions destinées à améliorer la condition de l'ouvrier, ou des lois d'impôts de nature à alléger les charges qui pèsent sur lui, c'est la même tendance qui se manifeste partout.

Tantôt, comme en Allemagne, où cette intervention de l'État a donné naissance à une forme particulière du socialisme, elle représente un système de gouvernement. Tantôt, au contraire, elle n'apparaît que comme un moyen de soutenir et d'aider l'initiative individuelle, l'association volontaire et libre des citoyens en vue d'un but commun.

Mais, à travers ces différences, en dépit des controverses purement doctrinales entre les diverses écoles économiques, l'idée d'une action plus directe de l'État se dégage de l'ensemble de faits, de lois, d'institutions, de projets et de tentatives de réforme, qui caractérisent le mouvement économique et social depuis près d'un demi-siècle. On n'est pas toujours d'accord sur les limites de cette intervention, mais on la regarde de divers côtés comme légitime et nécessaire. Tous les pays cèdent au mouvement.

C'est ce qu'un publiciste indépendant de toute école, M. Émile de Laveleye, nous paraît avoir exactement traduit dans son livre sur le *Socialisme contemporain :*

> Il faut abattre, écrit-il, toutes les entraves à la liberté s'il en existe encore; mais c'est à l'État qu'il appartient d'intervenir quand les manifestations de l'intérêt individuel arrivent à être en contradiction avec la mission humaine et civilisatrice de l'économie politique, en amenant l'oppression et la dégradation des classes inférieures. (Page 316.)

Un fait aussi général doit avoir des causes non moins générales et profondes.

Le progrès des idées politiques, le développement des libertés publiques et parlementaires, les améliorations survenues dans la condition politique des travailleurs, l'action de plus en plus grande qu'ils exercent dans les scrutins et, par suite, dans les assemblées, — ce sont là des causes d'ordre politique qui ne se font pas seulement sentir en France, mais dans tous les pays où le droit de suffrage existe, où l'opinion publique pèse de quelque poids dans la direction des affaires.

Le développement de la grande industrie est venu se joindre à cette première cause. La transformation complète des moyens d'action, à laquelle nous assistons depuis un siècle dans le domaine du travail, a eu pour résultat de modifier les rapports entre le patron et l'ouvrier.

Enfin, la faveur marquée dont ont joui les idées protectionnistes, succédant à la période du libre-échange ouverte par les traités de 1860, ne pouvait qu'agir dans le même sens, car si on a été amené à protéger le travail national dans le capital, pourquoi pourrait-on refuser de le protéger dans le salaire du travailleur? N'est-ce pas là deux idées corrélatives, et, pour ainsi dire, les deux versants d'une même doctrine, d'une même conception économique et sociale?

Sans considérer le socialisme gouvernemental comme une sorte de moule uniforme pour tous les pays, sans méconnaître qu'il a revêtu dans certains d'entre eux, — surtout en Allemagne, et en raison de l'organisation économique et sociale de ce pays, — un caractère de centralisation et d'autorité qui ne saurait convenir ni aux institutions ni aux idées de la France, on ne saurait contester la légitimité de l'intervention de l'État. Lorsqu'il se trouve en présence d'êtres faibles, qui ne rencontrent pas toujours, dans la législation actuelle, les garanties et la protection dont ils ont besoin, l'État n'a pas seulement le droit, il a le devoir d'intervenir.

Peut-être les progrès de l'avenir seront-ils de nature à rendre cette intervention moins nécessaire. Lorsque les classes laborieuses, émancipées en droit par les principes politiques conquis depuis un siècle, ne trouveront plus, dans l'état social, d'entraves à leur émancipation de fait, peut-être pourront-elles se passer de cette action

de l'État et se suffire à elles-mêmes par le seul groupement de leurs forces. Mais aujourd'hui, dans la phase que traversent la plupart des nations modernes, la démocratie prend de plus en plus la conscience de ses droits, et, n'ayant point encore conquis la pleine possession de ses forces, elle appelle l'État à son aide et le sollicite d'intervenir. On pourrait appliquer à l'idée de l'intervention de l'État le mot de John Adams, le successeur de Washington, à propos du gouvernement : « Si les hommes n'avaient pas une tendance à s'opprimer les uns les autres, les gouvernements seraient inutiles. »

***

Si le socialisme d'État en Allemagne procède de ce principe, il n'en présente pas moins une origine propre et une physionomie particulière. Un député du parti libéral, M. Bamberger, a dit que l'Allemagne était « la terre typique du socialisme et de la guerre des classes ».

Toutes les doctrines socialistes y sont représentées : socialisme catholique ou chrétien, socialisme monarchique ou conservateur, socialisme démocratique et socialisme révolutionnaire.

A un autre point de vue, l'idée du socialisme gouvernemental s'est de plus en plus affirmée, au cours de ce siècle, dans les écrits des philosophes politiques de l'Allemagne. Dans son livre sur la *Science sociale contemporaine*, M. Alfred Fouillée montre avec beaucoup de précision comment cette notion de l'État s'est modifiée et transformée :

On peut se figurer, dit-il, différents types de l'État selon les diverses fonctions qu'on lui confère, depuis l'État juge et gendarme jusqu'à l'État protecteur des arts, des sciences et de la civilisation. Ces divers types se ramènent à quatre principaux. Kant, Fichte et Guillaume de Humboldt ont restreint les attributions de l'État à ce qu'ils nomment « la sûreté du droit » et conçu ainsi un premier type d'État, l'État purement juridique, l'État de droit, *Rechstaat*.

Mais, peu à peu, cette idée s'élargit. Avec Bluntschli, dont les écrits ont exercé tant d'influence sur les esprits en Allemagne, l'État a pour mission de « protéger les intérêts et non plus seulement les droits ». On sait, ajoute M. Fouillée, que c'est là aussi la théorie de M. de Bismarck, et il cite ces quelques lignes de Bluntschli :

Les partisans de l'État de droit en Allemagne furent obligés eux-mêmes, par la suite, d'élargir leur doctrine; Fichte, après avoir soutenu l'individualisme, aboutit à des conceptions socialistes; Humboldt, devenu ministre de Prusse, éleva le niveau intellectuel par les écoles publiques, qu'il avait repoussées dans ses théories.

***

Les représentants de la monarchie ne se sont jamais exclusivement attachés, par conviction ou par sentiment, à l'une ou l'autre des écoles socialistes. Ils ne les ont combattues ou n'ont cherché à s'appuyer sur elles qu'en vue du succès de leur œuvre. C'est pour cette œuvre que M. de Bismarck a modifié, suivant les époques et les besoins de sa politique, ses doctrines économiques et sociales.

C'est surtout après 1860 qu'apparaît son dessein.

A ce moment, Marlo vient de publier ses *Recherches sur l'organisation du travail*. Rodbertus pose le principe d'un minimum de salaire nécessaire à l'ouvrier. Karl Marx expose, dans *le Capital*, la théorie d'un socialisme international qui suppose la disparition des frontières, et d'une révolution qui doit être un bienfait pour tous les peuples. Ferdinand Lassalle parcourt les États de l'Allemagne. Par son activité, son énergie, son éloquence enflammée, il devient l'orateur populaire et l'apôtre du socialisme. Il fonde l'*Association des travailleurs allemands*, et organise l'agitation ouvrière; il transforme le socialisme en un véritable parti politique et militant, non pas cosmopolite, comme celui de Karl Marx, mais national et compatible avec l'œuvre d'unification poursuivie par la Prusse. Le socialisme chrétien lui-même, dirigé par MM. Stecker et Todt, impose à l'État le devoir de soulager l'ouvrier.

C'est à ce moment que M. de Bismarck essaya de se servir du parti dirigé par Lassalle. Il eut un entretien avec lui; il accepta une partie de son système. Rappelant ces faits dans une discussion en 1878, il disait en parlant de Lassalle : « Je n'ai jamais connu d'homme plus séduisant et plus spirituel que lui. »

Ce qui motiva ce rapprochement passager, c'est que le parti de Lassalle, à l'inverse des autres écoles du socialisme démocratique, était un parti national. Bien loin de considérer la suppression des frontières comme le moyen nécessaire d'une révolution sociale qui devrait comprendre tous les peuples de l'Europe, Lassalle s'efforçait d'établir que la réalisation de son système était compatible avec la formation de la nationalité allemande, et il regardait comme favorable à ses vues l'œuvre d'unité poursuivie par la Prusse.

Mais, après 1870, l'unité de l'empire étant réalisée, M. de Bismarck se tourna vers le parti conservateur, dont le secours lui était nécessaire. Il envoya l'un des chefs du socialisme conservateur, le conseiller Wagener, représenter l'empire au Congrès d'Eisenach de 1874. Wagener était préparé à ce rôle. Dès 1863, il écrivait dans un journal ultra-conservateur, *la Kreuzzeitung* :

L'institution monarchique ne peut avoir un avenir assuré que si, remontant à ses origines, elle se montre, tant en théorie qu'en pratique, l'égide du droit des faibles, la protectrice des malheureux. Comme dit Stein, la royauté doit replonger ses racines dans la terre profonde des masses populaires. La monarchie de l'avenir sera la monarchie so-

ciale, ou elle cessera d'exister. Si la royauté cherche son appui parmi les barons de l'industrie, parmi les princes de la bourse et dans les rangs des dix mille privilégiés, son autorité diminuera, et elle finira par sombrer dans cette grande transformation démocratique qui fait arriver le peuple à la place de l'aristocratie et les organes de la science à celle des ministres du dogme.

Wagener devient l'un des conseillers les plus écoutés de M. de Bismarck pour ses projets de réformes sociales. Il se fait, avec Rudolph Meyer, le théoricien d'un socialisme monarchique et conservateur, résumé en ces termes par la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, l'organe officieux du chancelier :

La politique monarchique des Hohenzollern est seule capable de résoudre la question sociale, devant laquelle recule le parlementarisme, condamné à l'impuissance et à une mort prochaine, au milieu d'une société réduite en atomes.

C'était là, d'ailleurs, pour la monarchie prussienne, une politique déjà ancienne. Elle avait cherché depuis longtemps à détourner à son profit le courant des idées et des intérêts sur lesquels s'appuyait le socialisme. Elle cédait au mouvement dans l'espoir de le dominer, mais non pas pour s'inspirer d'un principe de justice. Bien avant 1871 et la constitution de l'empire, dans le Landtag de la Prusse, où M. de Bismarck rappelait un jour le mot de Frédéric le Grand : « Je serai le roi des gueux », — la monarchie prussienne inaugurait la politique des Hohenzollern. Politique autoritaire et dictatoriale, réfractaire aux idées de liberté, démocratique par certains côtés, mais cherchant beaucoup plus à satisfaire les besoins matériels du peuple pour calmer ses légitimes revendications qu'à élever son niveau intellectuel et moral en l'instruisant de ses droits et de ses devoirs.

Aussi les lois qui, depuis près de quinze ans, ont résumé cette politique, représentent-elles une union étrange des idées démocratiques et du pouvoir absolu. Elles ont pour but l'organisation d'un socialisme d'État tendant à la reconstitution des hiérarchies et des classes, et réglant les conditions du travail d'après le double principe de l'autorité du pouvoir et de l'inégalité sociale.

*
* *

Les projets de loi sur l'assurance ouvrière, qui en furent la première manifestation, prirent naissance après l'agitation socialiste de 1878. Le socialisme violent et révolutionnaire faisait peu à peu de rapides progrès. A trois mois de distance, en février et en mai 1878, des attentats furent commis par Hœdel et Nobiling sur la personne de l'empereur. Des lois très sévères furent proposées contre les socialistes. Le Reichstag les repoussa, mais il fut dissous; les lois furent votées à la suite des élections nouvelles.

C'est au moment où il présentait ces mesures de répression que M. de Bismarck affirma l'idée du socialisme d'État dont il allait poursuivre avec tant de ténacité l'application :

En présentant la loi contre les socialistes, disait-il, les gouvernements, notamment l'empereur, et, si je ne me trompe, la majorité du Reichstag, ont assumé en quelque sorte un devoir et ont promis que des mesures ayant pour but d'améliorer le sort des ouvriers iraient de pair avec les mesures contre les socialistes, dont elles sont le complément. Si vous êtes décidés à ne pas apporter d'amélioration au sort de la classe ouvrière, je comprends que vous repoussiez la loi contre les socialistes. Il serait injuste, en effet, — telle est du moins mon opinion, — d'empêcher toute une classe de nos concitoyens de se défendre, et en même temps de leur refuser l'appui dont ils ont besoin pour remédier à leur mécontentement justifié.

A peine les lois d'assurance obligatoire contre les accidents, la maladie, l'invalidité et la vieillesse, étaient-elles votées que l'empereur Guillaume, devant les progrès chaque jour croissants du socialisme, lançait les deux rescrits du 4 février 1890, publiés au milieu de la lutte électorale pour le renouvellement du Reichstag, et inspirés à l'empereur par le vain espoir d'enlever au parti socialiste l'une de ses armes les plus puissantes. La conférence de Berlin se réunissait le 15 mars suivant.

Dès que la conférence eut terminé ses travaux, le Reichstag fut saisi d'un projet de loi très étendu sur la législation du travail dans l'industrie. Ce projet portait sur l'une des questions qui, devant la conférence, avaient donné lieu aux débats les plus intéressants. En l'annonçant, dans la séance du 6 mai 1890, l'empereur rappelait la tradition du socialisme d'État particulier à l'Allemagne, que ses deux prédécesseurs s'étaient efforcés d'appliquer et dont il se montrait à son tour le fidèle continuateur.

*
* *

C'est dans les lois d'assurance ouvrière contre les accidents, la maladie, l'invalidité et la vieillesse, c'est aussi dans la nouvelle loi sur la législation industrielle, que le socialisme d'État en Allemagne a trouvé son expression la plus saisissante. Il semble même, au premier abord, que ce socialisme consiste exclusivement dans ces institutions, et qu'il s'y manifeste avec le caractère et dans toute l'étendue que le gouvernement de l'empire s'est efforcé de lui donner.

Mais on n'en aurait qu'une idée incomplète, si on se bornait à l'étudier dans cette organisation du travail. Pour en connaître les divers aspects, il faut le rechercher dans d'autres lois qui procèdent de la même pensée.

Nous le retrouvons dans les projets récents sur l'impôt du revenu et l'impôt des classes. L'origine de cet impôt remonte à 1807. Remanié en 1810 et en 1820, il fut, en 1847, l'objet d'une discussion où nous voyons déjà s'affirmer le socialisme d'État qui devait prendre plus tard une si grande extension. Les doctrines socialistes, qui avaient pris naissance en France, commençaient à se propager en Allemagne. Karl Marx, le fondateur et le théoricien du socialisme scientifique, avait déjà fait paraître ses premiers écrits. Autour de lui se pressaient de nombreux disciples, parmi lesquels Engels, Hess, Herwegh; Weitling avait répandu en Allemagne les idées de Fourier et de Cabet.

Les revendications naissantes en faveur des classes populaires devaient encourager le parti de ceux qui demandaient qu'on frappât tous les contribuables, les riches comme les pauvres, proportionnellement à leur fortune. Ce mouvement amena le gouvernement à prendre lui-même l'initiative d'un projet qui modifiait la loi de 1820. Ce projet ne fut pas voté ; mais il fut soutenu par M. Camphausen dans un discours où se traduit l'état des esprits à cette époque.

Ce qui se reflète dans ce discours, c'est le mouvement social qui marque la fin de la monarchie de Juillet; ce sont les doctrines qui, à la veille du 24 février 1848, pénétraient si profondément dans la société française. Les chefs de l'école démocratique en exposaient la formule dans leurs écrits, les orateurs du parti républicain en apportaient l'écho à la tribune parlementaire; mais le gouvernement et la majorité ne voulaient entendre aucun de ces avertissements et s'obstinaient dans une aveugle résistance. Par un singulier contraste, tandis que le monarque constitutionnel des Tuileries s'opposait à toute réforme politique et libérale, le monarque autoritaire de Berlin proposait une réforme réclamée par le peuple. M. Camphausen était plus écouté, en défendant les droits des classes laborieuses, que MM. Arago et Ledru-Rollin en demandant l'émancipation politique du pays par le suffrage universel.

Quelque obscure, disait M. Camphausen, que soit la conception des mots à l'ordre du jour en ce moment, tels que paupérisme, prolétariat, communisme, socialisme, organisation du travail, personne ne niera qu'au plus profond de ces surfaces mobiles, on peut entrevoir une vérité, c'est que l'homme a le droit de vivre, et que son droit doit être mieux reconnu par la société qu'il ne l'a été jusqu'ici. La même idée qui condamna naguère l'esclavage comme une iniquité, qui, plus tard, a condamné la vente de soi-même, agit sur l'esprit des législateurs, par toute la surface de l'Europe, comme sur l'esprit du peuple lui-même. Le projet de loi du gouvernement est le bienvenu, parce qu'il émane de cette idée et qu'il est un progrès social. Il a pour but d'aider au développement de l'idée que ceux qui possèdent ont le devoir de faire beaucoup pour ceux qui ne possèdent pas, comme il fait mieux comprendre à ceux qui ne possèdent pas que les riches sont prêts à faire des sacrifices pour eux. La législation de nos jours a pour mission de reconnaître les duretés de la vie et de les adoucir.

Le projet qui avait échoué en 1847 aboutit en 1851. Transformé à nouveau par la loi du 25 mars 1873, l'impôt des classes a été considérablement allégé, depuis lors, pour les classes inférieures de contribuables, et même supprimé pour ceux dont le revenu ne dépasse pas 3000 francs.

* * *

Le rachat des chemins de fer, la législation sur les tarifs de transport et les tarifs de douanes, les tentatives répétées, mais en vain, pour établir le monopole du tabac et de l'alcool, nous paraissent également constituer des manifestations intéressantes du socialisme d'État en Allemagne.

Mais ici nous touchons à l'une des raisons qui ont fait échouer quelques-uns de ces projets. Beaucoup de membres du Reichstag, qui auraient accepté sans peine l'organisation d'un socialisme royal, provincial ou communal, se sont opposés à cette tentative d'absorption par le monarque de Berlin de toutes les forces individuelles et sociales qui composent l'empire d'Allemagne tout entier. C'est à l'esprit de particularisme que se sont heurtés les projets de lois économiques et fiscaux, en particulier les projets de monopole du tabac et de l'alcool.

Quant aux projets de réformes sociales présentés par M. de Bismarck et poursuivis par son successeur, ils sont loin d'avoir atteint le but en vue duquel ils avaient été conçus. Le développement continu du socialisme, le nombre toujours croissant de ses électeurs et des sièges occupés par lui à chacune des élections législatives, son organisation de plus en plus forte, son influence de plus en plus grande dans les délibérations du Reichstag, — tout démontre l'inanité des efforts de l'empereur pour dominer le courant du socialisme.

C'est qu'il ne saurait suffire à un gouvernement de faire appel au socialisme d'État pour remplir la mission qui lui incombe à l'égard des classes laborieuses. Partout où cette intervention de l'État n'est pas accompagnée d'un ensemble d'institutions et de garanties de nature à élever la condition politique des ouvriers, ainsi que leur condition intellectuelle et morale, elle ne représente qu'une illusion, une formule équivoque et trompeuse. C'est l'honneur de la démocratie moderne de ne pas lutter seulement pour la satisfaction de ses intérêts matériels et de placer plus haut son idéal. Elle semble s'inspirer de la pensée qu'écrivait il y a plus d'un siècle, avec sa merveilleuse intuition des principes que la Révolution devait bientôt proclamer, notre grand philosophe Diderot :

Convenir avec un souverain qu'il est le maître absolu pour le bien, c'est convenir qu'il est le maître absolu pour le mal, tandis qu'il ne l'est ni pour l'un ni pour l'autre. Malheur aux sujets en qui l'on anéantit tout ombrage sur leur liberté, même par les voies les plus louables en apparence. Ces voies n'en sont que plus funestes pour l'avenir. C'est ainsi que l'on tombe dans un sommeil fort doux, mais dans un sommeil de mort, pendant lequel le sentiment patriotique s'éteint, et l'on devient étranger au gouvernement de l'État.

Chaque régime apporte avec lui la somme de progrès et de justice qui est dans son principe. Les réformes sociales ne sont durables que lorsqu'elles proviennent d'un gouvernement de liberté; elles ne sont vraiment sincères et généreuses que lorsqu'elles tendent à élever et à émanciper le peuple au lieu de l'assujettir à un maître.

ÉMILE JAMAIS.

M. PAUL HERVIEU

A propos de « Peints par eux-mêmes ».

Les derniers romans de M. Paul Hervieu sont des tableaux de la vie mondaine ; mais, avant d'appliquer son observation aux mœurs et aux personnages de ce qu'on est convenu d'appeler le monde, l'auteur de *Flirt* avait traité des sujets d'un genre bien différent. Rien de commun, sinon la pénétration de l'analyse, entre *Flirt*, ou *l'Exorcisée*, et cet *Inconnu* dans lequel il étudiait la psychologie d'un fou. On peut du moins admettre que l'analyste assez pénétrant pour aller jusqu'au fond même de l'individualité, finit toujours par trouver chez son personnage une sorte de folie. A mesure que nous avons plus d'esprit, s'il faut en croire La Bruyère, nous découvrons plus d'originaux. M. Paul Hervieu, qui a beaucoup d'esprit, doit assurément être sensible à une foule d'originalités que ne discerne pas le commun des hommes. Mais que faut-il voir dans la folie, sinon une originalité dont le mystère nous déconcerte? C'est là, on se le rappelle, la thèse de *l'Inconnu*, et M. Hervieu se montre si ingénieux à expliquer les divagations de son héros et à en coordonner les incohérences, que nous ne savons plus bien, en lisant le livre, quelle est la limite qui sépare la raison de la folie, ni même s'il y en a une, et si la folie ne serait pas après tout une raison plus subtile comme la raison une folie plus banale...

Un autre ouvrage, *l'Alpe homicide*, un recueil de nouvelles antérieur à *l'Inconnu*, semblait annoncer toute autre chose que ce qu'a fait depuis l'auteur. Il peint de pauvres gens, pâtres, guides, chasseurs de chamois, aussi peu « du monde » que possible, dans un cadre austère à la fois et grandiose, qui n'a guère de rapport avec ceux des salons parisiens, ni même des villégiatures à la mode. Et ce n'est pas seulement de personnages et de milieu que M. Hervieu changea par la suite, c'est aussi de ton et de manière. Les cinq ou six nouvelles que contient ce livre sont écrites d'un style net, précis, direct, bien éloigné des afféteries où l'écrivain a semblé plus tard se complaire. D'autre part, M. Hervieu y mettait un accent que nous chercherions en vain dans ses derniers ouvrages, l'accent d'une émotion intime qu'il n'essaye point de nous dérober, et qui, pour être discrète, n'en est pas moins pénétrante. Et notez que la plupart de ces récits, il les fait en son propre nom, lui qui, se retirant de plus en plus et s'effaçant derrière ses personnages, finira, pour être bien sûr de ne rien mettre de soi dans ses peintures, par leur demander à eux-mêmes leurs portraits. M. Hervieu a-t-il définitivement abandonné ce genre? Sans apprécier moins pour cela ses études mondaines, je ne saurais croire qu'il employât mal son talent à tenir les promesses que nous firent au début des récits comme *l'Alpe homicide* ou *le Bienheureux du Val de Pralognan*.

Naturellement, c'est en changeant de sujets que M. Hervieu a changé de manière. Cette émotion qui point, çà et là, dans les nouvelles où il peint des êtres simples et sincères, ne serait plus de mise dans les romans mondains où il n'a devant lui que des personnages artificiels. Aux uns, il prêtait sa sympathie ; aux autres, il applique ses instruments d'analyse. Ceux-ci n'intéressent point sa sensibilité; ils ne font qu'exercer son observation. Rien de vrai en eux, ou, du moins, rien qui soit profondément senti. Point de passions, mais des curiosités, des caprices, des intrigues, des coquetteries. Là tout est futile et factice. L'amour se réduit à un passe-temps, à un jeu élégant et vain où le cœur n'a point de part.

Tel est le milieu que M. Hervieu retraçait dans *Flirt*. Mais si sa nouvelle œuvre nous présente à peu près les mêmes types, du moins, entre tous les personnages qu'il y peint, en trouverons-nous un qui fait exception, une femme qui aime véritablement, profondément, de toute son âme et de toute sa chair, et ceci est, je crois, ce qu'il faudra noter comme quelque chose de nouveau.

Un pareil livre ne s'analyse pas. Ce n'est guère, comme le titre l'indique, qu'une galerie de portraits, mais si fidèles et si vivants qu'on les reconnaît au passage. Parmi les hôtes du château de Pontarmé, où se passe la scène, voici d'abord le prince Silvère de Caréan, qui n'y est venu que pour épouser la fille du richissime banquier juif Munstein, c'est-à-dire pour se faire payer son nom le plus cher possible. Voici Anna de Courlandon, une « cérébrale » inquiète et romanesque, séparée d'avec son mari, ce qu'elle ne regrette guère, et éloignée de son amant, ce qui lui est plus sensible.

Elle parle des hommes et des choses de l'amour avec une indifférence dédaigneuse, mais son imagination travaille encore et fermente. Quand elle croit apercevoir dans le peintre Guy Marfaux l'être différent du commun, assez hors de l'ordinaire pour susciter en elle une surprise, un petit frisson d'inconnu, sa curiosité se réveille, l'entraîne dans une nouvelle expérience, jusqu'à l'heure où, se rendant compte que c'est toujours la même chose, que l'artiste le plus raffiné du monde est réduit, certain moment une fois venu, aux moyens du muletier, elle rompt avec Guy, lui échappe par une fugue soudaine, essaye de raviver auprès de l'ancien amant une exaltation sentimentale dont elle n'a plus le secret, et s'explique le désenchantement qu'elle éprouve à le revoir en remarquant qu'il a rasé sa belle barbe. Voici Mme de Nécringel, une vieille femme indulgente aux faiblesses d'autrui qui lui rappellent les siennes, une aimable douairière à qui l'âge n'a rien enlevé de sa gaieté, de sa vive humeur, de sa gaillardise, et dont le cœur rajeunit sympathiquement au contact des folles jeunesses qui vont se renouvelant autour d'elle. Voici Mme Vanault de Floche, Vanoche, comme l'appellent ses amis, un des meilleurs portraits du livre : elle et son mari font un couple admirablement assorti de snobs délicieux; M. Hervieu les a peints avec une parfaite mesure, avec une exquise ironie, dans l'importante et grave inanité des préoccupations mondaines qui absorbent toute leur existence. L'an dernier, pas un château ne leur était ouvert et personne ne voulait entendre parler d'eux ; reçus à Pontarmé faute de voisins mieux qualifiés, ils savent si bien se conduire, si dévotement se plier aux observances les plus minutieuses, s'effacer avec tant de modestie, s'insinuer avec tant d'adresse et de prudence avisée, qu'un séjour de quelques semaines leur « gagne une avance de plusieurs saisons sur le total qu'il faut pour s'être poussé dans la société ». M. Vanault de Floche, qui « fait ses vingt-huit jours », n'apparaît que rarement au château; mais Vanoche « travaille » pour deux. Elle travaille un peu plus peut-être que ne le désirerait son mari, s'il était au courant: elle se laisse compromettre par le prince, qui ne pouvait manquer de faire impression sur elle. Mais, comme elle dit, un garçon qui a ce degré-là de race et de style ne compromet pas à la façon du premier venu. Son intrigue avec Silvère la posera dans le monde; et peut-être M. Vanault de Floche ne lui en voudrait-il pas tellement...

On trouvera dans le livre plusieurs autres figures que M. Hervieu esquisse avec un art achevé. Ou plutôt tous les personnages y font eux-mêmes leur portrait, car c'est un roman par lettres. Et je n'ignore pas que cette forme de roman passe pour avoir quelque chose de faux, mais je ne vois pas très bien pourquoi. Si l'auteur, prêtant sa plume aux personnages qu'il met en scène, risque de leur prêter aussi son propre style, sa propre manière, ce défaut-là n'est, après tout, ni moins difficile à éviter ni moins grave quand on fait parler ses personnages que quand on les fait écrire. La forme qu'a choisie cette fois M. Hervieu est, au contraire, mieux appropriée qu'aucune autre à l'impersonnalité dans laquelle il se retranche. Nous ne sommes en droit de lui adresser quelque reproche que si vraiment il se décèle. Je n'oserais dire, au surplus, que cela n'arrive jamais. Et, par exemple, la lettre de Mme de Pontarmé qui termine le livre ne me semble pas, sur ce point, à l'abri de toute critique. Mme de Pontarmé, en traçant ce qu'elle appelle la physionomie exacte des personnes, y témoigne d'une ingénuité à travers laquelle transparaît un peu trop visiblement la malice de l'auteur. Elle n'en est pas moins charmante, cette lettre, et je m'imagine que nous y trouverions de quoi philosopher un instant si nous voulions mettre en regard l'un de l'autre le naïf optimisme de la vieille bonne femme et le pessimisme férocement narquois de M. Hervieu. Aussi bien, le défaut que j'y signalais ne tient pas le moins du monde à la forme du roman. Le roman par lettres, quand l'auteur a le talent assez souple pour prêter à chacun des personnages le langage qui s'accorde avec son caractère, me semble, entre toutes les formes du genre, celle qui peut nous donner le mieux l'illusion d'une vérité entière et parfaite. Et c'est le triomphe de l'art que de faire peindre par eux-mêmes, sans altérer la nature et sans forcer les traits, des personnages qui se peignent en toute innocence avec leurs travers, leurs ridicules et leurs vices, dont ils ne s'aperçoivent pas en nous les montrant.

Les romans de M. Hervieu nous donnent du monde une idée peu flatteuse. A quelque impassibilité qu'il prétende se forcer, un auteur met toujours en ses œuvres quelque chose de lui-même : ce que M. Hervieu met de lui dans les siennes, c'est une ironie amère, un pessimisme d'autant plus sombre qu'il contraste avec les facilités et les élégances de la vie mondaine, un mépris d'autant plus significatif que nous savons l'auteur capable de sympathie et d'émotion. Avec cela, l'on s'étonne qu'il ait pu sembler, fût-ce aux plus farouches « indépendants », suspect de complaisance ou même de snobisme. Dans *Peints par eux-mêmes*, Guy Marfaux fait valoir toute sorte de bonnes raisons pour défendre, contre les railleries de son bohème de frère, les goûts délicats qui l'attirent vers le monde. Un peintre s'intéresse à la grâce des formes, à l'harmonie des couleurs; mais l'écrivain, de son côté, trouve dans le monde des finesses de sentiment qui, pour peu qu'il soit psychologue, doivent l'intéresser par ce qu'elles ont de rare et de subtil. Tous les psychologues, La Rochefoucauld en tête, furent plus ou moins mondains.

Peut-être, à vrai dire, cette psychologie de salons et de boudoirs n'est-elle pas sans danger. Elle risque de se restreindre à la peinture d'un modernisme léger et précieux. Jusqu'ici, M. Hervieu n'avait guère retracé

du monde que ce qu'il a de plus frivole. Il anatomisait des minuties, et, si je puis dire, approfondissait le superficiel. De là, bien souvent, une subtilité fatigante, comme dans *Flirt*, ou, comme dans l'*Exorcisée*, quelque chose d'énigmatique qui nous inquiète, qui nous laisse je ne sais quelle impression de défiance, la crainte de prendre pour de la profondeur ce qui pourrait bien n'être qu'une affectation de singularité laborieuse et fausse. Et, tout naturellement, à ces arguties d'analyse ne pouvaient manquer de répondre, dans le style, des subtilités et des recherches que l'auteur s'est fait sévèrement reprocher. Ces reproches sont justes, mais il faut les adresser d'abord à l'analyste. Si dans les récits de *l'Alpe homicide*, M. Hervieu s'annonçait comme un écrivain simple, exempt de toute manière, ce style-là ne pouvait plus être d'usage pour décrire par le menu ce qu'il y a de plus subtil et de plus précieux dans la vie des salons.

J'ajoute que l'on trouve chez M. Hervieu, dont la délicatesse tourne souvent aux entortillages et aux mièvreries les plus raffinées, d'autres vices d'écriture qui ne sauraient trouver leur excuse dans la nécessité de rendre avec convenance une idée singulière ou un sentiment alambiqué. Quelques citations ne seront peut-être pas de trop, et c'est dans son dernier ouvrage que je vais les prendre. Laissons maints tours plus que suspects, des impropriétés ou même des solécismes (il y a pourtant, après tout, une grammaire!), qu'il serait ingrat peut-être de relever; mais voici des phrases entières, des phrases qu'on s'étonne à bon droit de rencontrer chez un aussi habile écrivain :

Néanmoins, il y a des faits publics, en conséquence de quoi je fais appel à ta bonne foi, pour me concéder que la suite des traditions et de l'éducation dans l'aristocratie y ait établi certaines garanties de ton et de manière avec lesquels ça ne peut qu'être agréable de se trouver en rapport. (P. 96.)

En toute conscience, chère enfant, je professerai que dans le fait, pour une femme, de se donner, elle n'en doit peser que la gravité... intrinsèque et les détails immédiats, sans s'occuper des conséquences de toute sorte que l'on a certainement, par-dessus tout, en vue, quand on voit, dans ce petit événement, l'énorme événement qu'il constitue aux yeux de la société. (P. 228.)

D'ici là, j'aurai achevé de rafistoler un coin de robe, que j'ai été assez serin pour avoir cru devoir la gratter, sur mon portrait de Mme la vicomtesse de Courlandon, qui, elle, est une femme exquise, et, quoique du même monde, toute différente de celle avec qui je viens de te conter ma rupture. (P. 248.)

De telles phrases, — et je pourrais en citer un bon nombre, — sont, il faut l'avouer, d'une langue vraiment fâcheuse. M. Hervieu se pique de ne pas écrire comme tout le monde : cette qualité-là laisse déjà prise à la critique lorsqu'il raffine et tourmente son style; mais, en trouvant chez lui des passages analogues à ceux que je viens de citer, nous regrettons que l'ingénieux styliste ne soit pas toujours un écrivain plus pur, ou, tout bonnement, un écrivain correct.

Son dernier livre pèche beaucoup plus par des défauts de ce genre que par les préciosités et les contournements auxquels nous avaient habitués ses deux précédents ouvrages. Le sujet, ici, offrait à l'auteur une matière plus solide, les personnages avaient plus d'étoffe, les sentiments plus de consistance. Et même, je le disais tout à l'heure, une des femmes que M. Hervieu met en scène, la comtesse de Trémeur, se distingue par une passion véritable des figures tout artificielles et vaines que le monde avait jusqu'ici présentées à son observation. Aussi Françoise de Trémeur est-elle la seule qu'épargne son ironie; il a peint l'amour sincère avec une force d'émotion à laquelle ses romans mondains n'avaient pas encore offert d'emploi. Et cela me paraît d'autant plus notable que le même ton se retrouve dans *les Paroles restent*, dont la *Revue bleue* donnait récemment le second acte, si pathétique.

Françoise de Trémeur est bien une mondaine, mais elle est surtout une amoureuse. Aussi le château de Pontarmé, si bruyant, si gai, toujours en fête, est-il pour elle, la retenant loin de celui qu'elle aime, une odieuse prison. Non seulement elle reste à l'écart des intrigues qui se croisent et s'embrouillent sous ses yeux, mais elle décourage par sa réserve les velléités galantes, et ceux qui sont tentés de lui adresser leurs hommages comprennent bien vite qu'ils l'importunent et que son âme est ailleurs. Françoise appartient sans réserve à son amant, M. Le Hinglé. Depuis longtemps, elle a rompu toute relation conjugale; elle ne saurait admettre le partage, et, même quand elle s'aperçoit qu'elle est enceinte, pas un moment, quelles que soient ses angoisses, la pensée ne lui vient de recourir aux basses prévoyances de certaines femmes qu'elle méprise. Un vieux médecin la tire de peine; mais ni la crainte du scandale, ni le soin de sa vie (elle sait bien que M. de Trémeur la tuerait), ni même les objurgations de son amant n'auraient eu raison de sa répugnance invincible à subir, ne fût-ce qu'une seule fois, ce mari qu'elle hait de toute sa passion pour un autre. Françoise est une femme qui aime. Son amour se traduit tantôt par de brûlants appels, tantôt par de mystiques élévations, tantôt par des gentillesses enfantines et des mignardises, mais toujours avec une sincérité flagrante. Elle est une femme qui aime, et voilà ce qui la distingue des autres mondaines dont M. Hervieu s'est si souvent complu, et dans ce roman même, à retracer la frivolité perverse. De toutes les femmes que *Flirt* nous présente, il n'en est aucune qui « tombe ». L'auteur, du moins, ne les suit pas jusqu'à la chute. Et pourtant, quelle impitoyable et féroce ironie dans son analyse! Mais, d'ailleurs, il ne se dis-

simule point à quoi les achemine fatalement le flirt, que lui-même appelle « l'itinéraire, le prélude, le prétexte » de l'adultère, à moins qu'il n'en soit « l'aveu intime et le témoignage manifeste ». Ces femmes dont *Flirt* décrit les manèges et les artifices, M. Hervieu sait bien qu'elles finissent un jour ou l'autre par se jeter dans le fossé. Mme de Trémeur, à vrai dire, s'y est jetée tout d'abord ; et l'auteur ne veut pas non plus, je me figure, la proposer en modèle; mais ce qui peut, au moins, excuser sa faute, c'est qu'elle se donne tout entière, pour la vie et pour la mort.

M. Le Hinglé demande au jeu les moyens de faire décente figure dans le monde où vit son amie; surpris en train de tricher, il se brûle la cervelle. Françoise lui eût pardonné; elle le suit dans la mort, elle s'empoisonne. Ainsi finit le roman. M. Hervieu nous avait conté jusqu'à présent de moins tragiques aventures. Je ne vois pas très bien à quoi lui sert de déshonorer M. Le Hinglé, mais, dès qu'elle a perdu son amant, Mme de Trémeur, telle qu'on nous l'a peinte, ne peut plus vivre. Elle ne vivait que pour l'aimer, elle ne vivait que de l'aimer; et rien d'étonnant si l'auteur de *Flirt* paraît croire que dans un tel amour, même coupable, il y a une sorte de vertu.

GEORGES PELLISSIER.

THÉATRES

Boubouroche, pièce en deux actes, en prose, de M. Georges Courteline. — Reprise du *Prince d'Aurec.* — Reprise de *Rocambole.*

La pièce de M. Georges Courteline est excellente. Elle est excellente par le sujet, l'un de ceux qui, du premier coup, iront toujours à l'âme des pauvres mâles, victimes de l'inéluctable loi de la nature. Elle est excellente par le dessin des caractères : les deux personnages principaux sont d'une vérité singulière. Elle est excellente encore par la franchise avec laquelle elle est traitée, et enfin par quelque chose qui est bien particulier au « génie » de M. Courteline, une outrance enragée et froide, et cependant basée sur l'observation.

Le sujet, c'est l'éternelle duperie de l'amour, cette extraordinaire griserie qui rend sourds, aveugles et idiots ceux qui sont pris de passion. Boubouroche est averti que sa maîtresse (Adèle) le trompe. Il accourt chez elle. Elle le prend de très haut, l'accuse à son tour, le bouscule et le malmène. Naturellement, la méfiance de Boubouroche s'évanouit. Il se reproche d'avoir « fait une gaffe ». Mais, au moment où il allait tomber aux pieds d'Adèle et implorer son pardon, il découvre l'amant qu'elle avait fait cacher. Cette fois, c'est lui qui se fâche, et sa colère est terrible. Il maltraite l'amant, se jette sur Adèle. Elle, impassible, ne se défend même pas. A quoi bon? Elle le dit à Boubouroche : « A ta place, je ferais comme toi. » Et, peu peu à peu, Boubouroche est touché par cette franchise. Adèle, franche, n'est donc pas aussi méprisable qu'il l'avait jugée tout d'abord?... Et, par cette légère « fissure », vont pénétrer de nouveau dans l'âme tendre de Boubouroche tous les sentiments qu'il en avait chassés tout à l'heure : l'amour, d'abord, et l'amour ne va pas sans confiance. Si Adèle est franche, pourquoi l'aurait-elle trompé? Par intérêt? Mais il ne la laisse manquer de rien. Par amour? Mais il la croit d'un tempérament assez calme. Depuis huit ans que dure leur liaison, elle lui a été fidèle (il le croit, ce qui revient au même); et dans sa tête ce raisonnement prend forme : Pourquoi une infidélité, après huit ans, puisque ce ne peut être ni par cupidité, ni par amour?

Les raisonnements ont ceci d'admirable que, vrais ou faux, ils ont le même appareil satisfaisant et logique. La conclusion de celui-ci, c'est que Adèle n'a pas pu tromper Boubouroche. Et voilà le brave homme prêt à accepter les explications les plus folles, parce qu'il aime, d'abord, et que ces explications lui serviront de prétexte pour rester près de sa maîtresse; et ensuite parce que ce que, dans ces explications, il verra, non leur invraisemblance, mais leur conclusion, si je puis dire, conclusion identique à celle qu'il avait trouvée grâce à son raisonnement. Boubouroche, convaincu, ému et repentant, s'abîme aux genoux d'Adèle en sanglotant. Et c'est là, vous le voyez, un sujet excellent, parce qu'il est éternel.

Les caractères de Boubouroche et d'Adèle, pareillement, sont excellemment établis. Lui est le meilleur des hommes, cordial, affectueux, honnête et serviable. Avec cela, un peu de timidité, — et les timides, une fois qu'ils ont osé « se déclarer », sont les amoureux les plus opiniâtres du monde : ce sont des poltrons révoltés. Il est, par sa belle confiance et par son optimisme natif, fait pour accepter toutes les justifications d'Adèle, et pour y croire. Notez, d'ailleurs, que ce n'est pas une bête : il est bon, naïf, mais pas inintelligent. J'imagine que sa boîte cranienne renferme à peu près autant de matière grise que la boîte cranienne de la majorité de nos contemporains. Je n'oserais affirmer qu'il a de l'esprit; peut-être, à en juger par certaines de ses expressions, a-t-il quelque sens du pittoresque; au moins, s'il n'est pas un créateur de « mots », parmi ceux qu'on a dits devant lui, il répète les plus drôles; et cela montre qu'il n'est pas dépourvu de discernement ou de goût, à sa manière. Quant à sa crédulité, elle ne paraît pas excessive; on sait « comment l'esprit vient aux filles »; on sait ce qui change en imbéciles des hommes d'ordinaire intelligents. Particularisé par sa bonté et sa cordialité, Boubouroche est pour le reste un type très général et très humain. Et cela est, je

crois, la caractéristique du personnage de théâtre excellent.

Adèle, elle, est une femme éminemment ordinaire. Son intelligence semble médiocre, et aussi son cœur. Si elle aime André (le rival heureux de Boubouroche), c'est en quelque sorte passivement ; seule avec lui, elle reste muette, ne trouve rien à lui dire. Le « monsieur » qui, au premier acte, révèle la vérité à Boubouroche, nous a édifiés sur les motifs qui l'ont attachée à André ; sans lui, cette liaison nous paraîtrait inexplicable. De plus, ce n'est pas une noceuse, pas même une grisette, c'est une bourgeoise menant bourgeoisement une vie irrégulière. Elle était veuve depuis six mois quand elle a connu Boubouroche ; il lui fallait un homme auprès d'elle : du coup elle en a pris deux. Mais ce ménage à trois est tranquille et rangé : point de fêtes, point d'escapades... Adèle est d'une médiocrité générale. Médiocre est son intelligence, et médiocre également son expérience des hommes. Mise en face de Boubouroche, qui manifestement lui est supérieur, elle n'en fait, comme on dit, qu'une bouchée. Et cela, précisément, est excellent, et donne toute sa portée à la pièce de M. Courteline. Une femme avisée, dont, à proprement parler, l'amour eût été la carrière, une femme à qui des expériences fréquentes et répétées eussent appris comment il faut prendre les hommes, une telle femme eût eu la partie trop facile avec Boubouroche. Adèle est médiocre sous tous les rapports, et d'instinct, sans une hésitation, elle trouve les mots qui le plus sûrement duperont Boubouroche. Ce n'était guère difficile ? Encore fallait-il y songer. Croyez que Boubouroche, à sa place, ne les aurait pas trouvés. Et c'est cette médiocrité d'Adèle qui me paraît admirable. Il ne faudrait pas me pousser beaucoup pour me faire trouver en elle la personnification de la symbolique « Guenon du pays de Nod ». On peut y voir au moins que ce qu'on appelle la rouerie et la force de la femme vient surtout de la faiblesse et de la simplicité de l'homme. La puissance qu'il lui reconnaît et qu'il admire en elle, c'est lui qui l'a créée, elle vient de lui... Et c'est une manière nouvelle, — l'est-elle ? — d'expliquer le symbole de la « côte d'Adam ».

Excellente par le sujet et par les caractères, la pièce de M. Courteline l'est aussi par la « facture ».

M. Courteline expose les situations avec une netteté singulière, et les développe jusqu'au bout avec une rare franchise. Il les pousse à l'extrême... Et c'est ici un point assez curieux, où je voudrais m'arrêter.

Par une certaine outrance, la pièce de M. Courteline est une farce, — une farce admirable, — mais une farce. Remarquez cependant que les pièces qui, dans ce siècle, nous ont parlé de l'amour avec le plus de vérité, — j'entends l'amour en soi, abstraction faite des conséquences qu'il peut avoir sur la société et la famille, — ont touché à la bouffonnerie par certains côtés. Au moins y a-t-il, dans toutes ces pièces, quelque chose qui n'est pas tout à fait de l'observation, pas tout à fait de la réalité, qui tient un peu de la fantaisie, qui est, si je puis dire, de l'observation transposée. Sans vouloir établir ici aucun ordre de mérite, on peut dire que, de tous les auteurs dramatiques contemporains, plus qu'Augier, plus que M. Dumas, plus que M. Sardou, MM. Meilhac et Halévy nous ont renseignés sur les rapports de l'homme et de la femme. C'est dans leurs délicieuses comédies qu'on trouve, sans doute, et sur ce côté particulier de l'humanité, les études les plus vraies et les plus profondes. Et partout, dans *la Petite Marquise*, dans *le Roi Candaule*, dans *la Boule*... (je cite au hasard), partout vous retrouverez ce quelque chose que j'essayais de définir, cette observation transposée. Peut-être est-ce que, pour faire une comédie sur l'amour, il faut beaucoup aimer la femme, et que, l'aimant beaucoup, on a quelque scrupule à dévoiler trop sérieusement ses méchancetés ? Peut-être est-ce le public qui l'exige, et qui, mis en présence d'une aventure où il a passé, veut qu'on l'exagère un peu, pour qu'il ne s'y reconnaisse pas trop ?...

Certes, *Boubouroche* est loin d'être « du Meilhac », et il serait trop facile de montrer ce qui l'en différencie. Je veux dire, seulement que, dans *Boubouroche* aussi, on retrouve l'exagération nécessaire aux pièces dont l'amour est le sujet ; et que, pareillement, si Boubouroche contient quelque part de farce excessive, ce n'est pas une raison pour n'y voir qu'une bouffonnerie ou même qu'un vaudeville.

D'artifices de vaudeville, à vrai dire, je n'en vois qu'un : l'armoire. (La place me manquerait pour l'exposer en détail ; mais les journaux vous l'ont conté.) Ici, il est clair que la chose n'est pas « vraie ». Avec la meilleure volonté du monde, il est difficile de croire que, depuis huit ans, André passe dans cette armoire la plus grande partie de ses soirées, qu'il y trouve une installation confortable, et qu'il occupe, en lisant les poètes, le temps que Boubouroche emploie à conférer avec Adèle. Mais remarquez que cet artifice vaudevillesque n'a, pour ainsi dire, rien à voir avec la pièce même. Cachez André dans une chambre voisine, la situation ne change pas. Le propre du vaudeville, c'est, je crois, qu'il se noue et dénoue par des faits, arbitrairement choisis, mais indispensables à l'action. Ici, rien de tel : le sujet, c'est Boubouroche trompé par Adèle. Peu importe comment et où il surprend son rival. Et vous voyez que l'armoire n'est qu'une invention « à côté » ; elle est très comique, et elle a en outre l'avantage de donner à la pièce ce peu d'exagération nécessaire en l'espèce. Bien persuadés alors que, dans cette pièce où nous pourrions nous reconnaître, il ne s'agit pas de nous, mais de personnages de fantaisie, nous pouvons l'écouter et la goûter en paix.

Et je l'ai, pour ma part, goûtée complètement. En vous contant tout à l'heure le sujet de la pièce, et plus loin, en vous parlant des caractères d'Adèle et de Bou-

bouroche, je vous ai montré combien la donnée était franchement traitée. Il me semble que la scène principale entre Adèle et Boubouroche, au deuxième acte, est une excellente scène de comédie. Elle « se tient », comme on dit, elle se développe avec une simplicité et une sincérité admirables. Les sentiments de Boubouroche y sont clairement exposés, le progrès en est marqué avec une vérité singulière. Tous les mots portent, parce que, tous, ils signifient quelque chose, et qu'ils répondent à un état de cœur du personnage.

J'aurais voulu, en terminant, vous donner une idée du dialogue de M. Courteline, et de la fantaisie qu'il y déploie. Mais vous savez ce que deviennent les « mots » les meilleurs, détachés des phrases qui les amènent. Si je vous rapporte cette parole du *Monsieur* : « ... Fût-elle moins avide d'argent que ne l'est une sarigue de billets de concerts?... » peut-être ne rirez-vous guère, et cependant cette phrase, au milieu des harmonieuses périodes qui l'encadrent, est, je vous assure, pleine de saveur. Ceci est meilleur, sans doute, et d'un comique plus aisé. A un moment, causant avec Adèle, André lui dit : « Tu n'empêcheras pas les gens qui aiment d'être jaloux. » Puis, Boubouroche entre, et vous vous rappelez comment continue la scène. Et, quand Boubouroche, calmé, cherche à s'excuser, il répète en propres termes la phrase dite tout à l'heure par André; et quand on y songe, cela est déjà d'une signification bien comique. Donc Boubouroche : « Tu n'empêcheras pas les gens qui aiment d'être jaloux. » — Adèle, distraite : « Tu l'as déjà dit! » Et, comme Boubouroche la regarde, étonné, elle se rappelle; mais, sans broncher : « Tu m'ennuies... Je te dis de... et ça. » Et encore... Mais j'y renonce. Le mérite de ces mots, c'est d'être des mots de situation, et rien que pour vous la résumer, il faut un commentaire qui les alourdirait, vous avez pu vous en apercevoir.

Vous savez, du reste, qu'on va donner *Boubouroche* au Théâtre Cluny. Je vous engage fort à l'aller voir. J'en ai parlé avec le sérieux que j'aurais mis à parler d'*Andromaque* ou de *l'Ecole des femmes*... Peut-être ai-je un peu exagéré les choses? A vrai dire, je ne crois pas. Encore une fois, vaudeville, farce ou comédie, *Boubouroche* me paraît être une pièce excellente.

Je veux, au moins, signaler la reprise du *Prince d'Aurec*, la remarquable comédie de M. Henri Lavedan. Vous savez quel succès elle eut l'an dernier. Elle l'a retrouvé cette fois encore. Mme Legault remplaçait Mme Jane Hading. Elle s'est tirée à son honneur de sa tâche. Auprès d'elle, on a applaudi MM. Mayer, Galipaux, Dieudonné, Candé, et l'excellente Mme Marie Samary.

M. Rochard, étant redevenu directeur de l'Ambigu, a repris *Rocambole*. Lorsqu'à ses théâtres il aura joint la Renaissance, il reprendra sans doute *Cœlina, ou l'Enfant du mystère*. Tout lui paraît bon qui a beaucoup servi. J'ai peur, cette fois, que le succès ne soit médiocre. La chose est longue et par trop incompréhensible; elle est d'ailleurs écrite dans une langue extraordinaire : « Quoique étrangère, vous êtes la providence des malheureux! » Sauf M. Gauthier, l'interprétation est ordinaire.

JACQUES DU TILLET.

VARIÉTÉS

La machine à gouverner.

Une machine remarquable. En vérité, monsieur, une machine tout à fait extraordinaire, fondue et ajustée dans les ateliers de James People de Foolishtown, mais d'après les plans des ingénieurs français. Aussi bien, il n'y avait qu'à regarder pour reconnaître tout de suite le génie national. Quel autre peuple eût pu créer des rouages aussi délicats, des engrenages aussi compliqués, des mouvements à ce point subalternes? Je vous le demande.

L'inventeur, on n'a jamais su son nom, ainsi qu'il sied. L'histoire ne se soucie pas de lui; j'aime à croire que, selon l'ordre des choses, il mourut dans la plus atroce des misères.

Les vulgarisateurs, par contre, sont universellement connus, et si décorés qu'ils ont une cotte de médailles quand ils vont dans le monde. Moi, je me tairai sur leur compte.

Cette machine exceptionnelle, dis-je, tenait une place énorme; ses annexes, ramifications, courroies, poulies, couvraient le pays; pas un département qui n'y fût engrené. Du reste, vous l'avez vue, et vous en feriez la description aussi juste que je la fais si on vous payait pour ça. Contrôlez :

On chauffait à grand renfort de braise l'immense foyer affectant la forme... oui, d'un *coffre-fort Fichet*. Presque immédiatement l'eau claire entrait en ébullition, la vapeur se ruait dans les conduits, animant de gigantesques pistons; ceux-ci poussaient et ramenaient noblement leurs tiges; les tiges robustes faisaient mouvoir un arbre de couche monstrueux dont un des bouts reposait sur le quai Bourbon et l'autre sur la Montagne-Sainte-Geneviève. A ces deux points, de nombreux excentriques et volants, fixés pour une durée de quatre ans, mettaient en mouvement une collection de bielles et de manivelles secondaires qui commandaient d'autres arbres de couche plus petits, et ainsi de suite à l'infini.

Les diverses pièces agissaient en merveilleux ensemble, depuis les leviers surhumains qui semblaient tracer dans l'air des courbes de fatalité, jusqu'aux rouages nains affairés comme des fourmis sous la me-

nace de l'orage. Rien de heurté; au contraire, une mollesse et une nonchalance de chose vivante.

De ces rouages, les uns remuaient des *dents à mâcher la besogne*, les autres maniaient les *pelles à brasser les affaires*, certains ouvraient à intervalles égaux les *receveurs de l'enregistrement automatique*. Il y avait les *mains mécaniques à paraphes* dorées et à l'or fin, les *ronds-de-cuir-tampons* pour amortir le choc des réclamations, les *robinets-graisseurs-de-patte* pour donner du jeu aux diverses pièces. Le *niveau-de-presse* enregistrait chaque jour la hauteur de l'opinion publique, Enfin, grâce au *régulateur électoral à fonds secrets*, la main d'un enfant suffisait à conduire la mammouthique machine. Quelques *douzièmes provisoires* mis en réserve devaient parer à toute éventualité. Chaque rouage monté sur cylindres brevetés, trous rubis.

Et tout cela si bien réglé que l'on prenait un plaisir vraiment céleste à le contempler. Une incessante harmonie de vibrations éjouissait l'oreille du connaisseur.

Cette machine fit l'admiration de l'Europe entière; les étrangers venus en train de plaisir étouffaient de béatitude devant la perfection des roues dentées, et prenaient à la dérobée des plans, coupes et élévations de la machine à gouverner afin d'en construire de semblables au compte de leur pays.

Sans doute se trouvaient des envieux pour critiquer ceci, cela, et d'autres choses encore; ils prétendaient, par exemple, que la machine absorbait trop de braise, que certains rouages étaient absolument sinécureux et gratificationnels, qu'en définitive ça ne valait pas les procédés abolis, que l'ouvrier était quand même obligé de suer pour tourner la roue. Ces réclamations que dictait la malveillance se perdirent dans le triomphant tintamarre de la machine.

On demandera peut-être à quoi elle servait. C'est ici qu'éclate sa beauté intrinsèque: ELLE NE SERVAIT A RIEN! Non. Sans autre destination appréciable, elle se suffisait à elle-même. Le beau n'est beau que dégagé de l'utile, n'est-ce pas? (Cf. les philosophes, depuis Adam jusqu'à Larroumet.) Or, la machine ne répondait à aucun besoin; elle marchait, et c'était tout. Elle avait coûté un prix!! Les gens de ce temps-là le surent à un centime additionnel près. Aussi, ils y tenaient plus qu'à leur famille, plus qu'à leur vie. Ils se seraient jetés dans les engrenages pour en ôter les grains de poussière. Cet acte même faisait partie de ce qu'ils appelaient alors le *courage civique*, expression dont le sens s'est modifié depuis.

Il faut rendre justice à l'inventeur: le mécanisme marcha très bien pendant vingt ans environ. Dès l'aube, les bourgeois s'éveillaient aux grondements de la chaudière; ils s'en allaient par bandes à leurs boutiques, chacun vers sa chacunière; le jour durant, ils songeaient qu'ils étaient tout à fait heureux de posséder cette merveille qui les dispensait de déterminations, — chose, comme on sait, si fatigante!

A une époque précise, ils célébraient la fête du monstre bien-aimé, manifestaient leur allégresse à l'aide de lanternes de papier, d'alcools, d'emblèmes patriotiques et de substances détonantes.

Quatre ans révolus on se réunissait en grande pompe pour modifier quelques pièces, remettre à neuf certains tiroirs. On remplaçait les excentriques qui avaient cessé de plaire.

Tant de bonheur ne devait pas durer. La machine finit par se détraquer; oh! insensiblement. Il devenait évident qu'elle n'en avait plus pour longtemps; des fautes de principes dans la construction devaient amener une ruine inévitable, malgré le périodique renouvellement des rouages.

Peu à peu s'imposa le désir d'autre chose. Des têtes chaudes affirmèrent que ça n'était pas ça le mécanisme idéal, la Marinoni de leurs rêves. Après avoir traité ces malcontents de révolutionnaires dangereux et fusillé les moins lestes, on rappela les autres d'exil pour les nommer martyrs officiels.

Les bourgeois perdirent confiance; ils prêtèrent l'oreille. Effectivement, ils ouïrent de singuliers bruits, comme de frottements anormaux. La machine râlait. Les cuivres ne flambaient plus au soleil, les articulations d'acier étaient malpropres; maint *receveur mécanique* ne suivait plus le droit chemin; les *sinécures à échappement*, s'étant multipliées, entravaient le fonctionnement général. Des rouages importants étaient vermoulus, des bois véreux.

Le chef mécanicien alla jusqu'à déclarer, sous le sceau du secret, que « ça se décollait ». Le lendemain, la foule l'apprit, et dès lors on attendit dans l'anxiété d'une catastrophe que l'on acceptait fatale.

Les desseins du Souverain Déterminisme sont inexplicables. Une mouche, une petite mouche de rien du tout, lasse de vivre, prit fantaisie de s'introduire dans l'orifice d'un minuscule ventilateur qu'elle obstrua. Le ventilateur, ne fonctionnant plus, arrêta la bielle qui le commandait. La bielle immobilisée arrêta net la marche d'un arbre de couche qui cassa. Des engrenages, du coup, rompirent de proche en proche, des tiges d'acier se brisèrent, les volants stoppèrent, tandis que s'emballaient, houp! les régulateurs. En peu d'heures, le désastre devint irréparable. Ce fut un tumulte d'explosions à faire frémir. Le sinistre s'affirma quand la chaudière enfin se fendit à grand fracas, et le bruit fut tel qu'on l'entendit au loin, dans les provinces heureuses, pourtant si distantes de chez nous.

Le lendemain, les bonnes gens accoururent en masse contempler les débris de leur chef-d'œuvre. Consternés, lamentables, ils pleuraient sur la perte de leur sécurité et disaient: « Où allons-nous? » en laissant retomber leurs bras le long du corps, comme ça. Alors, des hommes avisés les consolèrent, leur promirent des solutions à bref délai. Donc, ils construisirent une nouvelle machine à gouverner, plus compliquée ce-

pendant. Comme elle était faite avec les débris de la première qui ne valait pas grand'chose, elle valut et dura moins encore.

Et depuis nous fabriquons sans cesse des machines à gouverner toutes sur un modèle identique, mais de plus en plus embrouillées. Nous nous garderions bien d'éviter les fautes de construction qui amenèrent la perte des précédentes. Il en sera encore toujours ainsi, parce que nous sommes des esprits naturellement subtils et cérémonieux, et que les choses simples ne nous conviennent point.

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

LA RÉVOLUTION EN SERBIE.

C'est une journée que n'oublieront pas ceux qui l'ont vécue à Belgrade, la journée du vendredi 2/14 avril 1893! Qui donc, à lire l'histoire, eût pu imaginer qu'un coup d'État fût quelque chose d'aussi gai et d'aussi spirituel? On représente généralement les scènes de ce genre avec grands déploiements de forces par les rues, des portes et des fenêtres soigneusement closes, de rares et hâtifs passants rasant les murs, et partout des baïonnettes qui luisent, ou les fers des chevaux martelant le pavé du pas cadencé des patrouilles. Ici, c'est à peine si devant quelques maisons que pourrait ne pas respecter la foule on aperçoit cinq ou six sentinelles, dragons démontés qui n'ont même pas le mousquet au bras : il est sept heures du matin, il passe par instants des giboulées de neige, de gros flocons pareils à d'énormes confetti ; il n'est pas une maison où ne claque gaiement un large drapeau aux amples plis blancs, bleus et rouges; il n'est pas un Serbe qui ne soit dans la rue, qui n'agite son bonnet ou son chapeau, qui ne pousse de vigoureux « Jivio » sur les pas de tout partisan important du coup d'État. Et ces manifestations en l'honneur des comparses, ce sont simplement manifestations préparatoires, exercices préliminaires pour s'entraîner en attendant la venue du dramaturge lui-même, le roi.

On dit en France « le petit roi », parce que son acte de naissance lui donne seize ans et demi. Ceux qui ont l'honneur de l'approcher disent « le roi », et pour ceux-là la surprise n'a pas été très grande, car ils savaient déjà qu'il y a là une intelligence et une volonté, quelqu'un. L'esprit est, comme le corps, étonnamment développé. Dans son sévère uniforme de colonel d'artillerie, la poitrine large étoilée de décorations, le képi à peine incliné sur l'oreille, il a la taille et l'allure d'un soldat de vingt-cinq ans. Étudiez un peu la physionomie, les traits du visage, encadré de barbe noire : tout y est d'un dessin ferme, nettement et fortement arrêté. L'expression d'ensemble est grave, tempérée par la douceur des yeux, qui regardent très curieux, très droit. Il ne faut pas l'avoir très longtemps pratiqué pour l'aimer : interrogez ceux de nos officiers qui eurent l'honneur de l'entourer, il y a deux ans, à Paris et aux grandes manœuvres.

Il vole toujours de gros flocons de neige, mais la foule ne s'en presse pas moins sur les trottoirs, car le bruit court que le roi va sortir. Au milieu de son escorte et dans son coupé soigneusement clos on le verra mal sans doute, mais on tient à le saluer, à lui crier « Jivio », à bien lui faire sentir que le peuple entier est de cœur avec lui. Et voilà que tout au bout de la rue du Prince-Michel monte une formidable clameur : « Jivio kralli! » « Vive le roi! » Au fond de la longue perspective, une calèche découverte s'avance au trot très ralenti de deux chevaux noirs; le roi avec un seul aide de camp, sans escorte, salue son peuple. Sans escorte! Songez qu'hier encore, quand le roi se rendait au manège, — cinq cents mètres, — des cavaliers, carabine à la bretelle, revolver au côté, galopaient tout autour de la voiture aux glaces rigoureusement relevées. Songez que les grilles du palais étaient éternellement fermées, qu'aujourd'hui les portes en sont toutes grandes ouvertes. Ce témoignage d'absolue confiance en ses « chers Serbes », les Serbes la payent à leur roi en cris d'enthousiaste affection, et la figure du jeune souverain est illuminée par la joie.

Devant la grille dorée que bordent des lilas aux gais bourgeons verts, tout le jour la foule se tient, pressée, les yeux constamment fixés sur les fenêtres du Vieux Palais. Rue de Varenne, ruede Grenelle, on trouve de vieux hôtels tout pareils, très calmes, entre deux jardins. Deux étages sur la rue : l'entrée de plain-pied sur la façade du parc. A côté, très imposant avec ses terrasses, ses colonnes, ses grandes baies à cariatides, ses chimères, ses dômes, le Palais Neuf au-dessus duquel, les ailes appuyées sur des écussons, largement éployées, plane l'aigle d'argent à deux têtes. C'est ici qu'ont dormi régents et ministres, ici au moins qu'on leur dressa des lits. Mais c'est à côté, au Vieux Palais, qu'au beau milieu du dîner, dans un toast, a été brisé leur pouvoir.

Et, tandis que résonnent encore sous les fenêtres les acclamations de son peuple qu'il vient de saluer de son balcon, dans un petit salon où tout est serbe, les portraits, les meubles, les tentures faites de ces curieux tabliers de paysannes aux dessins éclatants, aux laines brochées d'or, le roi, gaiement, finement, raconte par le menu les scènes de la nuit historique. Et vraiment tout est gai là-dedans. Pas de violences, pas de sang : il n'y a de rouge que le vin des carafes, les tuniques des généraux et l'écusson royal qui timbre le bristol du menu. Je l'ai entre les mains, ce menu, l'un de ceux qui figurèrent sur la table. Le maître d'hôtel et le hasard y ont mis de l'esprit; jugez plutôt :

Potage Saint-Germain.
Sterlets froids sauce tartare.
Jambon choucroute.
Salmis de bécassines aux truffes.
Poulets à la broche.
Asperges à la polonaise.
Glaces variées.
Fromages.
Fruits.

Tandis que passent le potage, les sterlets, le jambon, le roi, tout en causant, l'esprit étonnamment libre des projets

financiers et militaires que les ministres déposeront demain à la Skoupchina, pense qu'un demi-escadron de dragons entre en ce moment dans les jardins, qu'étouffant le bruit de leurs pas, serrant le fourreau de la baïonnette sur la cuisse, trente élèves de l'École d'artillerie se glissent dans le vestibule et se rangent derrière la porte, une mince cloison de bois, là, presque en face de lui. Tout à l'heure, quand on apportera le rôti, quand le champagne remplira les coupes, il se lèvera selon l'usage : ses hôtes, laissant sur l'assiette l'aile entamée, se lèveront à leur tour pour écouter d'oreille distraite un toast aimable, inoffensif, pareil à tant d'autres qu'ils ont entendus ou portés. Et si grave que fût l'heure, si solennel que fût l'instant, le roi a dû sourire parfois en regardant en face de lui son premier aide de camp le commandant Tchiritch, le grand metteur en scène de cette très haute comédie. Peut-être aussi sa pensée allait-elle là-bas à l'intérieur, vers Goratchitch, un petit village où depuis cinq semaines tant de femmes, au foyer où des places restent vides, pleurent maris, fils, fiancés, tombés sur la place publique, les poitrines trouées par les balles, pour avoir, paysans libres, refusé leurs suffrages aux gens qui entouraient sa table; et certes ce n'était pas un sourire qui éclairait les yeux du roi. — Salmis de bécassines aux truffes, et c'est après le rôti et le toast. Le hasard ironique ne laissera pas les convives rire plus loin que le salmis. Un ordre mal compris par le sommelier Karl fait que tous les valets de pied ont déjà quitté la salle; les bécassines sont mangées, l'on n'apporte pas le rôti : « Mais, je vous prie, pressez donc le bouton, Sire, » dit le premier régent. De l'autre côté de la table, le commandant Tchiritch répond : « Sire, tout est prêt. » Le roi se lève verre en main, avant l'instant traditionnel : brouhaha ! on se lève, on se regarde saisi; le roi parle déjà d'une voix calme, brève, très haute : « Messieurs, je vous remercie pour les soins que vous avez pris de moi et de l'État. Mais, voyant la Constitution trop menacée, je considère que le moment est venu que je viole l'article concernant ma majorité pour sauvegarder les autres. Je me suis décidé à prendre le pouvoir en mes propres mains, et c'est déjà fait. Je vous communique ma résolution, vous suppliant, au nom de votre dévouement à la dynastie et à la patrie, de me faciliter mes premiers pas en me donnant vos démissions. » « Vive le roi ! » crie le commandant Cumritch, au bout de la table, et la salle tremble au formidable hourra que lui envoient du vestibule artilleurs, fantassins, dragons, guides de la garde.

Il n'en faut pas davantage pour mettre fin à une régence, à l'oppression d'un pays par une minorité, quand on a la volonté ferme, l'esprit clair et mûr de S. M. Alexandre Ier, roi de Serbie.

... Neuf heures du soir. Un ciel admirable, car depuis midi le soleil s'est aussi mis de la fête, un de ces ciels d'Orient où les étoiles ont les feux nets de gros diamants. La ville est entièrement illuminée. Et c'est quelque chose de très spécial et de très étrange que Belgrade illuminé. Entre les doubles fenêtres la flamme des bougies reste fixe, sans un tremblement; déformée par les vitres, la lumière s'épand diffuse et flottante; c'est l'air même qui paraît lumineux : on dirait plutôt de lueurs reflétées sur l'eau que d'une illumination même. Sur la Therasia, devant le palais, les lampes électriques étincellent. Mais voilà la retraite aux flambeaux, une musique qu'accompagne et qu'étreint une marée humaine. Au-dessus des têtes, masse noire, une mer de feu.

Car ce sont pas nos pâles et vacillantes lanternes vénitiennes qui éclairent la marche. Des torches, de vraies torches de résine, des brandons rouges, flamboient au bout de chaque bras, au-dessus de chaque tête. Et c'est une vraie mer de feu qui s'avance, une mer aux lames aveuglantes, une mer vivante d'où monte, en une formidable clameur, le chant national serbe. Les globes blancs des arcs électriques pâlissent au-dessus de cette nappe flamboyante, pareils à des disques lunaires aux soirs de brume. Dans cette foule qui s'arrête devant le palais, chez tous, messieurs en redingote, gens du peuple en bonnet de peau de mouton, paysans aux courtes vestes de bure brune soutachées de galon noir, femmes aux fez rouges, aux mouchoirs noués sous le menton, aux chapeaux venus de Vienne ou de Paris, c'est la même pensée : voir le roi. Quand il paraît, ce peuple si peu prodigue de marques de respect, — on ne se lève même pas quand le roi entre au théâtre, — d'un même mouvement se découvre tout entier, et c'est dans un silence religieux qu'on écoute la parole royale. La première parole est pour saluer les parents absents. N'est-ce pas que cet acte de piété filiale en un pareil moment achève le portrait du souverain, et que la foule a eu raison de le saluer ce soir-là de « Jivio » plus énergiques que jamais ?

Les coups d'État ne sont point affaires de sentiment. Ce ne sont pas les démonstrations d'affection du peuple qui en disent la valeur. Le témoignage des banquiers et des percepteurs est plus éloquent sur ce chapitre. Or l'un des gros banquiers de la ville déclarait que dans les trois jours qui ont suivi la fin des fêtes, — elles ont duré trois jours spontanément, — il avait reçu pour 250 000 francs d'ordres d'achats. Les Serbes pas plus que les Français ne sont jamais pressés de payer leurs impôts. Lundi dernier, les bureaux des percepteurs « refusaient du monde ».

Belgrade, avril 1893.

ALBERT MALET.

***

LA STATUE ET L'ALMANACH DE HENRI HEINE.

Tout récemment, le Sénat de Dusseldorf a rendu au nom de Henri Heine un éminent service. Les admirateurs du poète voulaient lui ériger une statue dans cette ville où il est né à la fin du siècle dernier, et consacrer dans le marbre la gloire d'un des plus grands poètes de l'Allemagne. Le Sénat réfléchit longtemps et finit par refuser d'accorder un emplacement où l'on pût dresser l'image du « Prussien libéré ». Il n'en fallait pas plus pour que le public allemand se passionnât pour la question et se partageât aussitôt en deux camps ennemis : les antisémistes et... les autres. Par toute l'Allemagne on se remit à parler de Henri Heine, dont depuis quelque temps on affectait d'oublier le nom. Le poète rirait bien s'il revenait sur terre. Voilà maintenant que de nombreuses villes et des populations enthousiastes, trouvant l'occasion favorable pour s'enrichir gratuitement d'une statue, offrent une place au comité de souscription. C'est Mayence, d'abord, puis c'est Francfort; au besoin, même, ce sera New-York; on placerait le poète au milieu d'une pelouse du Central-Park : il ne serait pas loin là-bas de la statue de la Liberté. Ses admirateurs voudraient lui faire ainsi un double honneur et un plaisir délicat. Heine, qui détestait la race anglo-saxonne, se réconcilierait peut-être avec elle, là-bas. D'ail-

leurs, si tous ces projets tombaient à l'eau, des personnes bien avisées ont laissé entendre que la Ville de Paris était toute prête à ouvrir un square au poète des *Lieds* et au journaliste ennemi de la Prusse.

Il existe à Nuremberg, parmi les maisons à pignons moyen âge, les délicieuses brasseries et les gares ogivales, une *Société de littérature :* cette Société a eu l'idée et le courage d'organiser une fête en l'honneur de Heine. Or, comme une fête de ce genre ne va pas, en Allemagne, sans une plaquette où des hommes connus épanchent leurs admirations, la Société a décidé de réunir les éléments d'un *Heine-Almanach.* Cent vingt écrivains ont déjà envoyé leur « contribution ». Les littérateurs allemands n'ont pas, comme on aurait pu le craindre, accaparé tout l'almanach : quelques-uns de nos illustres compatriotes ont mis la main à leur plume indignée, et nous avons la bonne fortune de pouvoir communiquer quelques-unes de leurs phrases les plus caractéristiques.

Émile Zola, par exemple, a fait des réflexions d'une haute portée philosophique : « La décision du Conseil municipal de Dusseldorf nous remet quelques siècles en arrière, dit-il : ces messieurs doivent regretter le moyen âge et la torture. Prendre l'homme et prendre son bien, telle est la morale de cette fin de siècle. »

M. Alphonse Daudet écrit : « La France, qui donna l'hospitalité au vivant, ne la refuserait pas au mort. » Cette offre généreuse ne manquera pas de toucher ceux des amis du poète qui ignorent encore que ses restes reposent au cimetière Montmartre.

Enfin, M. Charles Gounod lui-même a bien voulu écrire une réflexion à propos de cette triste querelle. Il l'a fait avec une admirable sérénité et une tendresse émue ; il a de suite et sans effort saisi la raison profonde du refus des sénateurs de Dusseldorf, et sans hésitation il a couché sur le papier ces mots fatidiques : « Pauvre Heine, ton seul tort est d'être né juif ! » Les Allemands sauront désormais à quoi s'en tenir.

J. Legras.

*
* *

EXTRAITS D'UN JOURNAL CHINOIS.

Un journal de Shanghaï, *Der ostasiatische Lloyd,* publie dans son dernier numéro des extraits d'un journal de Canton, qui ne manquent pas d'intérêt, même pour des Occidentaux comme nous :

« 7 *février.* — Il existe chez nous une coutume que l'intérêt des bonnes mœurs devrait faire supprimer. Dans les théâtres, lorsqu'il s'agit de recueillir le prix des places, l'employé chargé de ce soin se rend dans toutes les loges, y compris celles des femmes. Cela est fort inconvenant : des femmes devraient être seules autorisées à pénétrer dans la partie du théâtre qui est réservée aux femmes et où la présence d'un homme choque nos sentiments de pudeur. Aussi bien voit-on à la douane des femmes employées à visiter les bagages des voyageurs de leur sexe.

« 8 *février.* — Au nom de leur propre bonheur, et afin de ne pas s'attirer la colère du ciel, les usuriers sont invités à n'exiger que de faibles intérêts des malheureux qui ont recours à leurs services. Un pour cent, par mois, est un intérêt raisonnable : on leur conseille de ne pas le dépasser.

« 11 *février.* — A l'occasion du premier de l'an, le journal cessera de paraître durant quelques jours. — C'est l'usage des feuilles d'Occident de jeter à ce moment un regard sur l'année qui vient de s'écouler : nous croyons bon de les imiter. Le temps a été favorable du printemps à l'automne ; il est tombé assez de pluie pour assurer la récolte de riz. L'automne et l'hiver ont été moins favorables, si bien que nous avons eu à souffrir de nombreuses maladies ; mais bientôt tout ira mieux, car nos fonctionnaires sont bons, et le ciel par conséquent nous enverra un temps propice. L'année prochaine sera certainement excellente, car il s'est produit cette année chez nous un événement extraordinaire : nous avons vu tomber de la neige.

*
* *

LES CONCOURS D'OPÉRA EN ITALIE.

On sait que c'est à la suite d'un concours d'opéra institué à Venise par M. Sonzogno que le maestro Mascagni fut lancé. M. Sonzogno ayant eu la bonne fortune de mettre la main sur une œuvre aussi lucrative que *Cavalleria rusticana* et sur un maëstro aussi bruyant et aussi fêté par les peuples de la Triple alliance que le fut Mascagni, M. Sonzogno recommença. Les trois opéras qu'il a couronnés, parmi les soixante-trois qu'on lui avait envoyés, viennent de faire à Venise le « four » le plus ridicule ; *Tristi Nozze, Festa marina* et *Don Paez* ont été sifflés ou peu s'en faut : on y a trouvé une imitation forcée jusqu'à la parodie de *Cavalleria rusticana !*

*
* *

ENCORE UN DRAME RÉALISTE BELLINOIS.

Un jeune auteur allemand, M. Max Halbe, vient de faire jouer en matinée au Residenz-Théâtre de Berlin un drame en trois actes, *Jeunesse,* dont le succès paraît avoir été considérable auprès de la critique et du public. C'est encore une œuvre bizarre, et qui, même chez M. Antoine, nous aurait sans doute beaucoup surpris et un peu choqués.

L'action se passe dans un bourg de la Pologne prussienne. Le vieux curé allemand Hoppe vit là en compagnie de sa jeune et charmante nièce Annchen et de son neveu Amandus, un malheureux idiot affolé d'imaginations sombres. Annchen est une enfant de l'amour. C'est après sa naissance seulement que sa mère s'est mariée, et Amandus est né de ce triste mariage. Il y a encore, dans la maison du curé, un personnage assez sinistre, le vicaire Gregor, un gentilhomme polonais, qui, au secret de son cœur, aime la jeune Annchen, et qui prétend forcer la joyeuse enfant à se faire religieuse, pour expier la faute de sa mère. Annchen résiste. Elle aime trop la vie, elle attend trop de bonheur de l'amour, qu'elle ne connaît pas. Et quand elle voit arriver dans la maison, pour une courte visite en passant, son jeune cousin Hans Hartvig, c'est d'un mouvement tout instinctif qu'elle se jette dans ses bras.

Second acte. Annchen et Hans, le cœur plein de leur jeune amour, ne remarquent pas avec quelle rage croissante Amandus le crétin, et le sombre vicaire Gregor, rôdent autour d'eux et les guettent. Le vicaire finit même par un éclat tout à fait imprévu. Saisi à son tour d'une crise de fièvre juvénile, il vide coup sur coup plusieurs verres de vin, puis s'élance vers Annchen, l'étreint, danse avec elle une polka frénétique.

Au début du troisième acte, nous apprenons que les deux jeunes amants se sont rejoints, dès la première nuit après leur rencontre, et que la petite Annchen, victime sans doute de l'amoureuse hérédité maternelle, s'est livrée à son cousin. Son frère l'idiot les a surpris : il raconte tout aux deux prêtres. Le vicaire s'indigne ; mais le vieux curé le force au silence, et finit même par le chasser de chez lui. Il pardonne tout au jeune Hartvig, en souvenir de sa mère, qu'il a jadis aimée. Il lui promet de lui donner Annchen pour femme, dans deux ans, quand il aura terminé ses études à l'Université. Mais au moment où l'étudiant prend congé de celle qui va être désormais sa fiancée, l'idiot Amandus fait feu sur

lui, de son fusil de chasse. La balle atteint Annchen, qui meurt, réconciliée du moins avec le ciel, et absoute solennellement, par son vieil oncle le curé, d'une faute où l'avaient entraînée sa jeunesse et le sang de sa mère.

*
* *

UN ÉCRIVAIN NORVÉGIEN A PARIS.

On annonce la prochaine arrivée à Paris de l'un des plus excentriques parmi les jeunes auteurs norvégiens, M. Knut Hamsun. M. Hamsun a formé le projet d'apprendre le français. Son état de fortune ne lui permet pas de vivre à Paris sans travailler; mais aussi a-t-il l'intention de travailler sérieusement, car les journaux norvégiens rapportent qu'il va essayer d'entrer en qualité de commis aux magasins du Louvre, ou plutôt encore, en qualité de garçon, au café Américain. Cette dernière occupation, d'ailleurs, ne sera pas nouvelle pour M. Hamsun ; car c'est en qualité de garçon de café qu'il a vécu naguère à Boston, où il était allé pour apprendre l'anglais.

M. Knut Hamsun est l'auteur d'un roman naturaliste, *la Faim,* qui a eu un énorme succès de curiosité, il y a deux ans, dans les pays scandinaves et aussi en Allemagne. Plus récemment, M. Hamsun a publié un roman à clef, *le Rédacteur Lynge*, où il a mis en scène les journalistes norvégiens. Le personnage principal de ce roman est le directeur du grand journal libéral de Christiania où écrivent MM. Biornson, Georges Brandes et Sigurd Ibsen, le fils de l'auteur des *Revenants*. Mais les collaborateurs du rédacteur Lynge reçoivent leur forte part des critiques adressées par M. Hamsun à leur directeur. Et la chose est d'autant plus piquante que M. Biornson a publié lui-même, il y a vingt ans, une comédie intitulée *le Rédacteur*, que M. G. Brandes déclarait son chef-d'œuvre, et où il traitait les journalistes conservateurs de Christiania à peu près comme M. Hamsun vient de le traiter à son tour.

*
* *

LA MUSIQUE POPULAIRE RUSSE.

Le gouvernement russe a décidé de créer dans les diverses universités de l'empire une chaire spéciale de musique populaire. On sait, en effet, combien les provinces russes sont riches, aujourd'hui encore, en chansons et danses locales, connues seulement du public pour la plupart, à travers les déformations que leur font subir les compositeurs. Les titulaires des chaires nouvelles auront pour mission de recueillir ces précieux documents, de les noter sans souci d'adaptation, et de rechercher autant que possible la date et les conditions de leur origine.

*
* *

MUSIQUE NORVÉGIENNE.

L'Opéra de Munich monte en ce moment un opéra, *le Matin du Dimanche*, qui est le début au théâtre d'un jeune compositeur norvégien, M. Gérard Schielderup. C'est, croyons-nous, la première fois que la musique d'un Norvégien sera jouée sur un théâtre en dehors des pays scandinaves. La Norvège compte cependant un assez grand nombre de musiciens remarquables, entre autres MM. Grieg, Svendsen et Sinding.

*
* *

UN TRÉSOR TROUVÉ SUR LE MONT AVENTIN.

Les Bénédictins font en ce moment construire à Rome, sur le mont Aventin, un grand monastère en l'honneur de saint Anselme.

En creusant l'autre jour les fondations de ce monastère, six ouvriers trouvèrent un pot de terre plein de vieilles monnaies qu'ils se partagèrent et se mirent à vendre un franc pièce. Le fait aurait passé inaperçu, si ces ouvriers ne s'étaient disputés sur le partage; la police, ayant eu vent de la trouvaille, a arrêté cinq des six ouvriers, et a confisqué quarante des cent médailles d'or ainsi trouvées. Le reste a disparu. Ce sont des médailles très précieuses. Elles ont été frappées en 164, par ordre du Sénat et du peuple romain, pour commémorer la conquête de l'Arménie par Lucius Verus.

*
* *

UNE FRESQUE DIFFAMATOIRE.

Un jeune peintre ruthène, M. Corneille Ustianowitch, avait été chargé de peindre à fresque un mur de l'église de Butnia, en Galicie, relevant de la religion grecque orthodoxe : il avait peint sur ce mur d'église *les Pécheurs dans l'Enfer,* et pour chacune des figures des pécheurs, il s'était amusé à faire le portrait d'un homme politique polonais : car on sait la haine des Ruthènes galiciens pour les Polonais. Les personnages ainsi portraiturés ont intenté au peintre un procès en diffamation, et la pieuse fresque va probablement être détruite par autorité de justice. On se rappelle que, il y a dix ans, un peintre français avait trouvé ingénieux de représenter sur les murs de l'église Sainte-Geneviève plusieurs notabilités politiques du temps, entre autres M. Gambetta, M. Paul Bert et M. Antonin Proust. Du moins il les avait figurés comme de saints martyrs marchant au supplice.

*
* *

IBSENIANA.

La nouvelle pièce d'Ibsen, *le Maître constructeur Solness*, vient enfin d'être représentée au théâtre de Christiania. Ibsen assistait à la première, ce qui ne lui était pas arrivé depuis la première des *Prétendants à la couronne* en 1864. La pièce paraît d'ailleurs n'avoir eu aucun succès.

Les Revenants viennent d'être joués pour la première fois à Munich par une société particulière dans le genre de notre Théâtre-Libre. On sait que la direction des théâtres royaux bavarois a toujours refusé de laisser jouer ce drame dans les théâtres subventionnés.

*
* *

UNE NOUVELLE PASSION.

Le village de Horitz, dans le Bœhmerwald, inaugurera, le 4 juin, une série de représentations populaires dans le genre de celles qui, il y a trois ans, ont fait la fortune du petit village tyrolien d'Oberammergau. Les acteurs seront, à Horitz comme à Oberammergau, les paysans et paysans du village. Mais la pièce représentée traitera un sujet plus étendu : on y verra les scènes principales non seulement du Nouveau Testament, mais encore de l'Ancien. La pièce aura aussi une valeur littéraire plus haute : ce sera une adaptation d'un vieux drame religieux du P. Cochem.

*
* *

MORT D'UN AUTEUR POLONAIS.

Un des auteurs comiques les plus féconds de la Pologne, le comte Ladislas Koziebrodski, vient de mourir en Galicie, âgé de cinquante-deux ans.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris, MAY et MOTTEROZ. — Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 19 TOME LI 13 MAI 1893.

SOUVENIRS LITTÉRAIRES (1)

Mérimée. — Sainte-Beuve.

Au moment de parler de Mérimée avec la sincérité que j'ai montrée vis-à-vis de H. Heine, je ne puis m'empêcher de sourire, et d'aller au-devant d'une objection que je prévois. Le Mérimée que je vais dépeindre ne ressemble guère à celui de la légende qui s'est faite autour de son nom, et ici, comme pour H. Heine, j'irai à l'encontre de l'opinion commune. On pourra donc croire de ma part à un parti pris de paradoxe, à un besoin de dire coûte que coûte du nouveau dans ces *Souvenirs*, afin de leur donner plus de piquant. Rien ne serait plus injuste. Je dis mes impressions, je raconte ce que j'ai vu, avec une entière franchise. Libre de toute attache, dégagé par mon âge de toute prétention, je ne dépends que de ma mémoire et je n'aspire qu'à la vérité : si je me trompe, c'est avec une entière bonne foi. Le paradoxe ne m'a jamais plu, — surtout écrit ; — c'est un procédé d'esprit trop facile. Passe encore dans la conversation, où il réveille les idées, en appelant la contradiction. Il fait alors l'office du brochet dans les étangs. Encore ne faut-il pas en abuser ; laissons-le aux gens d'esprit secondaire qui n'ont que ce moyen de briller, ou aux virtuoses de la causerie en humeur de tirer leur feu d'artifice.

Il est souvent difficile de remonter aux origines de ses plus chères affections, à plus forte raison de ses simples connaissances. Je ne sais pas bien où et quand je vis Mérimée pour la première fois. C'est sans doute dans le salon d'Alexandre Bixio, vers 1843. Mérimée demeurait alors rue Jacob, n° 18, dans la maison occupée depuis par la librairie Hetzel. Plus tard, il vint habiter, rue de Lille, au coin de la rue du Bac, le 52 actuel, où je demeurais moi-même. Notre propriétaire était son cousin, M. Fresnel, le frère du célèbre ingénieur. Ce voisinage facilita nos relations. J'allais le voir de temps en temps : on le trouvait d'ordinaire lisant, une cigarette aux lèvres, ou fumant une longue pipe en merisier, les pieds dans des babouches turques, et drapé dans une magnifique robe de chambre japonaise ou chinoise à grands ramages. On traversait d'abord la salle à manger qui était fort simple, quoique ornée de tableaux remarquables, presque tous espagnols, et l'on entrait dans un grand salon transformé en cabinet de travail, où se tenait Mérimée, tel que je viens de le décrire. Les parois de ce salon très élevé étaient tapissées jusqu'au plafond de rayons en vieux chêne, garnis de livres les plus rares ; peu ou point de bibelots, sauf quelques souvenirs de voyages, et deux vases du Japon superbes sur la cheminée ; de vastes sièges, tout capitonnés, sans bois apparent, un divan dans le fond d'une espèce d'alcôve, une foule de coussins brodés dans tous les coins ; au milieu, un bureau en bois de rose, style Louis XV, orné de cuivres fins et couvert de brochures, avec quelques presse-papiers, presque tous d'exquis objets d'art ou de curiosité, entre autres un bronze antique admirable, représentant un jeune fauve se retournant à demi pour jouer avec sa queue. Il est là, sur ma table, à demi calciné par l'incendie qui a brûlé notre maison le 23 mai 1871 ; je le regarde en écrivant ces lignes, et je voudrais bien qu'il

(1) Voy. la *Revue* des 20 et 27 août, 3 et 15 octobre 1892.

pût me donner le secret du style de son premier propriétaire.

Mérimée était grand, maigre et svelte ; sa figure, toujours soigneusement rasée, n'avait rien de remarquable, si ce n'est un vaste front et deux yeux gris, enfoncés sous l'arcade sourcilière, qui était surmontée de sourcils épais et déjà grisonnants. Cette tête osseuse, aux pommettes saillantes, au nez un peu gros du bout, n'était rien moins qu'aristocratique ; mais une tenue toujours très soignée lui donnait, malgré tout, un air de distinction mondaine. Son accueil était d'une courtoisie parfaite, quoiqu'un peu froide : on se trouvait devant un gentleman accompli. Il avait en effet dans son abord quelque chose de légèrement anglaisé ; sa parole était lente, le ton égal, le débit presque hésitant ; rien de vif, d'accentué ; il riait à peine, même quand il contait les histoires les plus drolatiques ou les plus croustilleuses. Un vernis de réserve et de froide distinction ne le quittait jamais, même entre hommes et avec des intimes. Le contraste de sa tenue avec sa parole, surtout quand il abordait les sujets les plus scabreux, donnait un piquant singulier à ce qu'il racontait. On a dit qu'il affectait d'être cynique ; non, il n'affectait rien : il avait trop de goût pour cela. Seulement, il ne craignait pas de l'être, et il ne reculait pas devant le mot propre, — ou malpropre, comme on voudra. Il pensait sans doute là-dessus comme Montaigne, qui, au moment de lâcher quelque crudité, dit simplement : « Il faut laisser aux femmes cette vaine superstition de paroles. »

J'ignore ce qu'il était avec les femmes dans l'intimité ; l'*Inconnue* aurait pu nous le dire. Mais, au fond, j'ai toujours soupçonné qu'une grande timidité se cachait sous ce masque de froideur et d'impassibilité. Les hommes, sous ce rapport-là, sont en général beaucoup plus timides qu'on ne le croit. Mérimée poussait à l'excès cette étrange hypocrisie parisienne, qui, de peur du ridicule, évite à tout prix l'expression, même voilée, d'une sensibilité vraie ou d'un bon sentiment. Le Parisien a tellement horreur de tout ce qui peut ressembler à une pose vertueuse qu'il préfère donner le change, en affectant la moquerie, l'indifférence ou même le cynisme. Au fond, le diable n'y gagne rien. Le Français de Paris est bien meilleur qu'il ne veut le paraître. Les étrangers sont toujours dupes de cette hypocrisie à rebours ; ils nous prennent au mot, nous condamnent sur nos propres aveux, sans soupçonner le vrai dessous des cartes : de là viennent tant de jugements étranges sur le caractère français étudié à Paris.

Chez Mérimée, cette ironie n'avait rien d'agressif et d'étalé ; elle s'alliait avec le respect de l'opinion des autres. On se sentait toujours en face d'un homme bien élevé, même au milieu de ses plus grandes crudités de langage. Il pouvait choquer, il ne blessait pas. J'avais vingt-quatre ans, j'étais idéaliste et républicain, épris de poésie et préoccupé de religion : il le savait ou l'avait deviné ; jamais il ne me fit subir la moindre moquerie ou même une de ces légères taquineries qui eussent été permises à un homme de son âge, de son talent, de sa renommée, et si supérieur de toute façon. De son scepticisme en politique et en religion, il était facile de retrouver les origines et les causes : sa mère, qui ne l'avait pas fait baptiser, lui avait légué son incroyance, et l'amitié de Stendhal n'avait pu que l'affermir dans cette voie. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que la Restauration, par son intolérance, avait fait refluer vers Voltaire toute cette partie de la jeunesse que Chateaubriand n'avait pas ramenée à l'Église ou que Lamartine ne berçait plus de ses harmonies religieuses. Quant à la politique, il était trop artiste, trop aristocrate d'esprit, pour l'aimer. On a fait de lui un type de courtisan ; bien à tort. S'il devint sénateur de l'Empire et familier des Tuileries, il le dut à l'attachement de la jeune souveraine, qu'il avait connue enfant. Sa courtisanerie ne fut qu'une fidélité d'amitié et de dévouement. Sa tenue vis-à-vis de l'empereur et ses jugements sur sa politique en sont la preuve ; il ne fut jamais aveuglé comme tant d'autres. On n'est pas sceptique pour rien, et il faut bien avoir les qualités de ses défauts.

Il contait fort bien, comme on le pense, sans geste et lentement. Rien de plus intéressant que ses souvenirs et anecdotes de voyage ; la Corse et l'Espagne y figuraient au premier plan. J'ai retenu plus d'un de ces récits qu'il nous faisait sous Louis-Philippe et qu'il n'eût pas faits dix ans plus tard, assurément ; mais qui peut prévoir l'avenir, surtout en France ?

Il était vraiment bon et obligeant, et c'est ici que commence le Mérimée nouveau, ou trop peu connu que j'ai promis. Ses amis, et il en eut beaucoup, connaissaient bien cette exquise bonté. Est-ce à ce propos que Renan a écrit sur lui cette phrase, qui fait rêver : « Mérimée eût été un homme de premier ordre, s'il n'eût pas eu d'amis ; ses amis se l'approprièrent ? » Est-ce une allusion à ses amis des Tuileries, de l'Institut ou du monde, ou bien à sa conduite si courageuse, trop courageuse même, dans l'affaire Libri ? Renan ne s'est pas expliqué, et il est trop tard pour lui demander les motifs de ce jugement singulier. En tout cas, il contient un bien grand éloge. Oui, ce sceptique aimait obliger, et sa bonté était sérieuse, efficace et sans bruit ; j'en ai eu plusieurs fois la preuve. Je ne citerai qu'un exemple. Il y avait dans notre maison, à l'étage supérieur, sous une mansarde voisine de la mienne, un pauvre diable dont j'ai oublié le nom, lequel possédait un triptyque qu'il attribuait à Alonso Cano : c'était tout ce qu'il possédait, sans doute. Il désirait le vendre, — mais très cher, naturellement, — soit à l'État, soit aux Rothschild. J'en parlai à Mérimée ; il vint le voir, lui donna des lettres pour Walewski, et finalement le recommanda si bien qu'il le tira de la misère ; et tout cela sans fanfare, sans espoir de réclame. Je fus le seul

confident de cette bonne action; et il savait bien que je n'écrivais pas dans les journaux, mon pauvre diable de voisin non plus.

En janvier 1854, pendant la guerre de Crimée, j'acceptai d'être le secrétaire de l'hospodar de Moldavie, la même place que j'avais refusée auprès du roi Jérôme, deux ans auparavant, après le coup d'État. J'allai dire adieu à Mérimée, la veille de mon départ. « Puisque vous allez en Moldavie, me dit-il, rendez-moi donc un service. Il y a beaucoup de tziganes dans ce pays-là. Tâchez de me rapporter le *Pater* en roumain ou dans le dialecte des bohémiens de Moldavie. » Je le lui promis de grand cœur, en ajoutant toutefois que je craignais fort ne pas trouver de tziganes sachant le *Pater* et l'alphabet. Et, de fait, je n'ai pas pu faire sa commission.

Le soir du même jour, j'étais en train de fermer ma malle, j'entends sonner; je vais ouvrir. C'était Mérimée, revêtu de sa belle robe de chambre japonaise, qui venait m'offrir une lettre pour un de ses amis de Moldavie, Basile Alecsandri, un homme charmant, me dit-il, le premier poète de son pays, et avec qui il avait voyagé en Espagne. N'était-ce pas charmant d'attention? Je le remerciai avec effusion. Je ne pouvais qu'être très sensible à cette marque d'intérêt et d'amitié qu'il me donnait ainsi presque à la dernière heure.

Il devait m'en donner une autre plus méritoire et plus difficile, quelque dix ans après, en 1864, si je ne me trompe. Il était sénateur alors, mais il n'avait rien changé à ses habitudes et à son installation. De temps en temps, des gens bien mis, envoyés par la police, venaient demander à parler au cocher de M. le sénateur; d'autres, plus francs, allaient droit au but et s'enquerraient si M. Mérimée avait un équipage; le concierge, qui avait le mot, invariablement répondait oui. Et on en restait là. Si j'ai introduit ici notre concierge, c'est qu'il joue un rôle important et déplorable dans l'histoire que j'ai à raconter maintenant. Mérimée venait de faire imprimer, sans la publier toutefois, une plaquette tirée à très petit nombre d'exemplaires, et portant sur la couverture, pour seul titre, les lettres H. B. C'était une étude biographique assez libre sur son ami Stendhal. Elle est bien connue, et elle a même été réimprimée, en partie, dans les derniers volumes de Mérimée.

Un de mes amis de province, grand admirateur de Mérimée et de Stendhal, m'écrivit en me priant instamment de lui procurer cette brochure, ou du moins de lui en faciliter la lecture. Je ne trouvai rien de plus simple que de recourir à la source et d'en parler à Mérimée. Il m'exprima ses regrets de ne pouvoir m'en donner un exemplaire, vu qu'il ne lui en restait plus qu'un seul. Mais il ajouta gracieusement qu'il me le prêterait volontiers. Il me permit même, sur ma demande, d'en prendre copie, et je sortis de chez lui avec le précieux et unique exemplaire. N'ayant pas le temps de faire cette copie moi-même, j'eus la malencontreuse idée d'en confier l'exécution à notre concierge, l'honnête Barrau, qui avait une assez belle écriture. Barrau se mit à l'ouvrage et achevait cette copie, quand il lui arriva le même accident qu'à Paul-Louis Courier avec le manuscrit de Longus. Seulement, ce ne fut pas l'encrier qu'il renversa sur le texte, ce fut sa lampe avec tous ses godets pleins d'huile épaisse, — et une huile de portier, — horreur! — Qu'on juge de ma contrariété et de ma colère, quand il m'avoua ce malheur en me remettant la brochure ainsi déshonorée! Elle était complètement méconnaissable. Je crus d'abord que tout pouvait encore se réparer. Je courus bien vite à la Bibliothèque impériale, où l'on m'indiqua une *détacheuse* qui réparait ces sortes d'accidents. A la vue de la tache graisseuse, elle m'avoua l'impuissance de son art : l'huile, avec toutes ses impuretés, avait pénétré de part en part le papier, les caractères de toutes les pages et jusqu'à la couverture; car Barrau, pour cacher les suites de sa faute, s'était mis à frotter si bien la tache primitive que le texte même était devenu illisible. Ne voulant à aucun prix rendre à Mérimée la brochure dans un aussi horrible état,

Et que méconnaîtrait l'œil même de son père,

je ne vis qu'un moyen : c'était de la faire réimprimer, à un seul exemplaire naturellement. J'allai chez les Didot. Là, M. Hyacinthe, à qui je contai ma mésaventure, me prouva que mon idée n'était pas si bonne ni si praticable que je le pensais, et qu'il serait bien difficile, par exemple, de procéder si vite à cette réimpression, et surtout de la maintenir à l'état d'exemplaire unique; que du reste il y aurait pour la maison Didot matière à scrupule dans cette réimpression clandestine d'un opuscule, faite à l'insu de l'auteur, même avec les intentions les plus délicates, comme dans la circonstance présente. L'excellent homme me conseilla paternellement d'aller tout bonnement trouver Mérimée et de lui conter mon malheur, en me confiant à sa courtoisie et à ma bonne foi. Je vis qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre et je le pris.

Il était bien plus grand qu'on ne peut se le figurer, ce malheur : une circonstance imprévue et cruelle l'avait agrandi, à mon désespoir, et l'avait en quelque sorte envenimé. Il s'agissait de bien autre chose que d'un exemplaire unique détérioré! Au moment où Barrau finissait ma copie, et laissait sur l'original la marque indélébile de sa maladresse, la brochure H. B. avait circulé et fait scandale. La presse s'en était emparée, surtout la presse républicaine, heureuse de tirer à boulets rouges sur le sénateur de l'Empire, en dénonçant son immoralité, son cynisme, etc. Eugène Pelletan en particulier venait de fulminer un article terrible, paru le jour même où je cherchais avec tant de peines, et si peu de succès, à réparer la faute de mon copiste. Mérimée, qui connaissait mes

opinions et mes relations républicaines, ne pouvait-il pas croire que c'était grâce à une maladresse, ou même une indiscrétion de ma part, que le dernier exemplaire de H. B. avait filtré jusque dans les journaux de l'opposition? Tout autre soupçon plus grave était impossible; mais n'était-ce pas déjà assez, trop même, que de risquer de passer pour la cause involontaire de la tempête d'indignation, vraie ou fausse, qui venait d'éclater sur la tête du sénateur? Au sortir de la maison Didot, je pris mon courage à deux mains et je montai chez Mérimée avec la malheureuse brochure. Il fut parfait, reçut mes excuses et mes explications en souriant, et après quelques sobres paroles de dédain à l'endroit des journalistes si vertueux, il m'assura qu'il n'avait jamais songé un seul iustant à m'incriminer; il remit l'exemplaire dans le tiroir d'où il était sorti pour mon malheur, me tendit la main et tout fut dit.

Il y a de cela bientôt trente ans. Chose curieuse, et qui prouve bien que la vertu est toujours récompensée: on a élevé une statue à E. Pelletan, et Mérimée n'en a pas encore.

Nos relations ne souffrirent nullement de cet incident désagréable; au contraire, elles n'en devinrent que plus amicales. J'en trouve la preuve dans un billet qu'il écrivit pour moi et dont j'ai gardé la copie. Voici à quelle occasion : en 1867, à la fin de l'automne, je reçus, un beau jour, à ma grande surprise, les cinq volumes du *Port-Royal* de Sainte-Beuve, avec la mention *de la part de l'auteur*. Comme je n'avais pas l'honneur d'être connu du célèbre critique, il y avait erreur évidemment; son intention sans aucun doute était d'adresser son ouvrage à un de mes nombreux homonymes, A. Grenier, ancien élève de l'École Normale, professeur en province, puis appelé à Paris après le coup d'État, et présentement rédacteur en chef d'un journal gouvernemental. Cet homonyme qui ne donnait pas son adresse à Paris, — et pour cause apparemment, — m'avait été révélé déjà par plusieurs lettres de province contenant des réclamations et des notes arriérées qu'on ne manquait pas de m'envoyer rue de Lille, parce que mon nom figurait dans le Bottin avec la mention — *homme de lettres*. Il n'y a pas jusqu'au brevet de la Légion d'honneur, qui lui était destiné, que je ne fusse obligé de renvoyer un jour, et de reporter moi-même à la grande-chancellerie, vu qu'il était libellé à mes nom, prénom et qualités, et que je me trouvais ainsi bien et duement décoré, à mon insu. Les bureaux de la Légion d'honneur avaient fait comme la poste : ils avaient consulté le Bottin. Rien ne peut rendre la stupéfaction du chef de bureau quand je lui prouvai son erreur. Bref, on le voit, il n'est sorte de désagréments que mon homonyme de journaliste ne m'eût attirés jusqu'alors. En recevant les cinq volumes de Sainte-Beuve à sa place, je les regardai comme une compensation qui m'était due par le sort, puisqu'ils m'offraient une occasion de voir enfin Sainte-Beuve de plus près, en lui reportant ses volumes égarés dans mes mains. Je descendis chez Mérimée et lui racontai cette erreur de son confrère et collègue. « Voulez-vous un mot pour lui? » me dit Mérimée. Comme on le pense bien, je m'empressai d'accepter. Il s'assit à son joli bureau Louis XV, et voici la lettre qu'il me remit à l'instant même, tout ouverte; je la trouvai si aimable qu'avant de la remettre à Sainte-Beuve, je la copiai. En voici le texte :

Mon cher ami,

M. Ed. Grenier, qui vous remettra cette lettre, craint d'avoir intercepté un présent de vous qui ne lui est pas destiné. Il vient s'en expliquer avec vous. Il en est tout à fait digne pourtant, et vous ne pourriez mieux placer vos œuvres. Je vous prie de vouloir bien l'accueillir comme vous recevez les gens d'esprit et mes amis.

Mille compliments et amitiés.

PROSPER MÉRIMÉE.

Armé de cette aimable lettre d'introduction, je me rendis rue du Montparnasse, chez Sainte-Beuve. A cette époque (novembre 1867), il était au pinacle de son talent et de sa réputation. Chose inattendue! il était même devenu populaire, au point de vue politique. Son discours au Sénat, où il avait pris la défense des idées libérales et parlé du diocèse de la raison, lui avait rallié l'opinion de la jeunesse et toute la presse opposante. Sa santé, qui déclinait visiblement, son labeur littéraire continu et le talent sans cesse agrandi qu'il montrait tous les lundis avaient eu enfin raison de toutes les hostilités. Il était en pleine gloire, et il en eût joui sans mélange, si la maladie et la vieillesse n'avaient pas été là pour l'avertir de sa fin prochaine. En effet, il n'avait plus que deux ans à vivre.

En traversant le jardin du Luxembourg, je revoyais en pensée la vaste carrière et la marche si longtemps vagabonde de cet esprit chercheur et inquiet, ses débuts de poète et de romancier, ses amours et la légende de ses déguisements étranges, son labeur obstiné et fixé enfin dans la critique, où il s'était fait une place à part, unique et incontestablement supérieure. Je me rappelais son progrès incessant vers la perfection; comment, du style maniéré et précieux des débuts, il avait fini par arriver à l'aisance et à la simplicité des maîtres; et, chose étrange! ce qui l'avait amené là était ce qui en a tué tant d'autres : la production forcée; cette obligation de remplir à jour fixe, chaque lundi, un feuilleton de journal, avait rendu son style plus fluide, plus net, plus naturel; la source plus abondante coulait plus claire et plus rapide; ou bien encore je le comparais à ces arbres fruitiers que la taille annuelle a contournés et gênés, et qui, rendus à eux-mêmes et délivrés du sécateur, poussent librement leurs branches et finissent par se couvrir de

fleurs et de fruits avec l'âge. L'esprit de Sainte-Beuve avait fait de même : l'espalier était devenu plein-vent, et sa verte vieillesse nous forçait d'admirer l'abondance de ses fruits de plus en plus savoureux.

Cet esprit de Sainte-Beuve, me disais-je, si ondoyant, si divers, n'est peut-être pas un esprit foncièrement libéral; il est plus et moins : c'est un esprit libre. Avec une rare clairvoyance, il s'est jugé à la fin comme il jugeait les autres; il a eu l'art de connaître ses limites et de s'y enfermer. Il n'aborde pas tous les sujets; au fond, il n'est grand qu'avec les petits ou les secondaires. C'est un critique de genre, mais accompli. Les grandes lignes lui font peur, et les grandes figures aussi. Il évite les génies; aussi ne les prend-il que de biais, jamais de face, excepté Chateaubriand cependant. Comme les anciens navigateurs grecs et romains, il côtoya toujours le rivage et ne s'aventura jamais en pleine mer. Mais quel compagnon de route délicieux, sûr, délié, fin et profond! On ne se lasse pas de lire ses *Lundis*, et on les relira toujours : « Un causeur irrésistible, » me disait un jour Mme d'Agoult, en parlant de sa personne et de sa conversation.

Tout en rêvant ainsi, j'étais arrivé au n° 11 de la rue Montparnasse. Je sonnai; une élégante soubrette à l'œil noir, une fleur dans les cheveux, vint m'ouvrir. Je dis l'objet de ma visite. Le secrétaire de Sainte-Beuve, M. Troubat, descendit. Je lui remis la lettre de Mérimée, et je fus introduit dans le cabinet de travail du grand critique, une pièce au premier, basse de plafond, et remplie de livres et de cartons. Le maître était assis à une table couverte de papiers. Je l'avais rencontré une fois ou deux déjà, il y avait longtemps, plus de vingt-cinq ans, et je ne l'avais pas revu depuis. Je le trouvai changé, — ce qui est naturel, — mais changé en mieux, — ce qui l'est moins. Ses cheveux roux avaient blanchi, sa tête pointue était dissimulée sous une calotte noire, d'épais sourcils ombrageaient ses yeux, son visage, d'une laideur ingrate autrefois, avait pris plus d'ampleur par le développement des joues et s'était revêtu, avec les années, d'un air de bonhomie et de finesse qu'il était loin de posséder jadis. La vieillesse lui avait réussi; elle lui avait fait une physionomie plus aimable et plus puissante. Sa figure comme son talent y avaient gagné.

Il me reçut avec une grande bienveillance. J'avais préparé mon entrée par un mot. J'ai dit que A. Grenier, le normalien, était directeur d'un journal; or cette feuille s'appelait : *la Situation*. Le mot était tout trouvé : « Je ne suis pas le Grenier de *la Situation*, lui dis-je, je suis Édouard Grenier, le poète que vous avez couronné à l'Académie, et je rapporte ce qui ne m'appartient pas. Voici votre *Port-Royal* qui s'est trompé d'adresse, et, pour récompense honnête, je vous demanderai d'échanger les cinq volumes de prose contre votre volume de poésies, quoique je l'aie déjà depuis longtemps. — Vous aurez les deux, me répondit-il. Gardez la prose et j'y ajouterai les vers. Le hasard a eu plus d'esprit que moi, ce qui lui arrive souvent, et je lui sais gré de vous avoir envoyé mon *Port-Royal*. »

Je le remerciai, naturellement, et je lui racontai en souriant comment, à l'âge de douze ans, j'avais pleuré sur Joseph Delorme, à la pension de Fontenay-aux-Roses, quand je me relevais la nuit, en cachette, pour lire ses poésies, à la pâle clarté de la veilleuse du dortoir. « Mais je connais Fontenay, s'écria-t-il, j'y ai été aussi; j'allais voir George Farcy, qui était votre professeur. » Et nous voilà échangeant nos souvenirs de ces temps lointains et de ce pauvre Farcy, tué dans les journées de Juillet 1830, et dont la tombe resta si longtemps à l'angle de l'hôtel de Nantes, au milieu de la place du Carrousel. Puis, je lui demandai des nouvelles de sa santé, en lui disant combien la jeunesse et tous les lettrés s'y intéressaient : « Je ne vais pas bien, me répondit-il; pour préciser et parler en bon français, je vous avouerai que je pisse du sang. » Je cherchai à le rassurer sur ce cas d'hématurie assez fréquent et souvent sans danger, et je pris congé de lui. Je ne devais plus le revoir : il mourut deux ans après.

On va me trouver d'un optimisme bien banal et d'une indulgence aveugle et pleine de fadeur pour Mérimée et Sainte-Beuve. Quoi! dira-t-on, pas une ombre au tableau? Je laisse de côté l'homme, chez Sainte-Beuve, je l'ai trop peu connu. J'avouerai pourtant qu'il m'inspire peu de sympathie. Même dans ses écrits il laisse percer trop de faiblesses et de passions; il a des haines, ce qui est permis, mais il a aussi des perfidies, ce qui ne l'est pas. Il fait plusieurs éditions de ses amitiés, des éditions revues et surtout corrigées; il tire plusieurs épreuves de ses portraits, — et il y en a qui vont jusqu'à la manière noire. Il ne se console pas de ne pas être un grand poète; il saisit toutes les occasions de citer ses propres vers, même à côté de ceux de Lamartine ou de Musset (voir les articles sur Mmes Tastu et Valmore). Lui qui a un tact si fin, un goût si sûr, si aiguisé, il ne voit pas le ridicule où il s'expose de gaieté de cœur en se donnant ce redoutable voisinage. Il a des notes et des notules où, sans avoir l'air d'y toucher, il dépose un pétard de dynamite de quoi faire sauter toute une réputation, et même une gloire. — Balzac, de Vigny, Barbier et Laprade en savent quelque chose. — On peut donc aimer, savourer l'écrivain; quant à l'homme, c'est autre chose. Aussi, je me permettrai de dire de lui, en particularisant le vers de Shakespeare et en m'arrêtant au premier hémistiche :

Man delights me not, sir.

Mais, quoi? tout le monde ne peut avoir une grande âme, et n'est-ce pas déjà beaucoup que d'être un grand esprit?

Je reviens à Mérimée.

Il ne devait guère survivre à Sainte-Beuve. Sa santé

était bien altérée aussi, la poitrine était prise, il toussait, et malgré ses séjours à Cannes, chaque hiver, il déclinait visiblement. Au mois d'août 1869, je partais pour la campagne, j'allai lui dire adieu. Il revenait de Saint-Cloud, où il avait été quelque temps au château l'hôte de l'empereur et de l'impératrice, et il s'était trouvé assez bien de ce séjour. Mais le retour à Paris lui avait été fatal. Il venait de passer une nuit terrible à lutter contre l'étouffement, quand je me présentai chez lui. Malgré cela, il se montra charmant, et sa conversation fut on ne peut plus intéressante. J'admirais en silence ce stoïcisme si aimable, cette force d'âme si bien dissimulée, et une tendre compassion se mêlait à mon admiration muette. Il me prêta un numéro du *Journal des Savants*, où il avait écrit un article sur un prétendu fils d'Élisabeth de Russie, et il me raconta le sujet d'une nouvelle qu'il venait de composer sur une étrange donnée, et à la suite d'une gageure faite avec l'impératrice. C'est celle qui porte le nom de *Lokis*. La souveraine d'alors venait de lire des nouvelles écrites par un officier de marine, et qui toutes roulaient sur des situations très risquées. Elle avait défié Mérimée de faire plus et mieux dans ce genre. Il s'était mis à l'œuvre, et je ne doute pas qu'il ait gagné le pari avec *Lokis*. La *Chambre bleue* a peut-être la même origine, et elle s'en ressent.

J'ai oublié de dire que j'avais eu le bonheur de faire un grand plaisir à Mérimée en lui révélant l'opinion que Gœthe avait exprimée sur ses premiers ouvrages, et que j'avais trouvée dans ses *Entretiens avec Eckermann*. Cet ouvrage n'était pas encore traduit en français, et, quoique Mérimée fût familiarisé avec presque toutes les langues de l'Europe, y compris le russe, il savait peu l'allemand, et personne ne lui avait encore parlé de ce jugement porté sur lui par le plus grand génie de notre époque. J'ai eu du reste la même bonne fortune avec Eugène Delacroix, comme je le conterai plus tard. Mérimée, on le comprend, m'avait su le meilleur gré de cette révélation, quoiqu'en pleine réputation, en pleine gloire dans son pays, on n'est pas fâché de recevoir, même tardivement, de semblables témoignages et d'apprendre une pareille confirmation de son talent. De tels échos, venant de si loin et de si haut, sont toujours les bienvenus; et les messagers de ces bonnes nouvelles ne le sont pas moins. Je vis donc Mérimée plus souvent; j'eus même l'honneur de l'aider dans quelques-uns de ses travaux d'ordre inférieur.

Le voyant si malade, je lui avais offert mes services, au moins pour corriger des épreuves; il accepta. Il surveillait alors une édition du *Baron de Fœneste* et des *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné. Mon métier de versificateur et mon instinct de poète me fournirent facilement quelques corrections ou variantes dans ce texte si négligé des *Tragiques;* il suffisait parfois d'un simple changement de mots et de ponctuation pour éclaircir tout à coup le sens de ces vers obscurs et parfois superbes. Je pris goût à ce travail, heureux d'obliger un si galant homme et un si grand écrivain.

La guerre de 1870 arriva; avant d'aller rejoindre ma mère en Franche-Comté, la veille de mon départ, je descendis prendre congé de Mérimée, et lui rendre un exemplaire du *Baron de Fœneste* qu'il m'avait prié d'annoter; c'était le 27 juillet. Je le trouvai assis près de la fenêtre ouverte, occupé à finir une aquarelle d'après une esquisse de son père. Il était très adroit à ce genre de peintures dont il donnait des leçons à l'impératrice, après en avoir reçu lui-même de mon frère. Il admirait beaucoup le talent d'aquarelliste de mon frère et se plaisait à se dire son élève. Je possède encore deux de ces aquarelles à lui, Mérimée, représentant les pins-parasols de la Provence; l'une d'elles est signée avec cette dédicace : *A M. Jules Grenier, son élève indigne P. Mérimée.* Je le priai de ne pas interrompre son travail; je m'assis près de lui, et nous causâmes de choses et d'autres, de l'Académie et surtout enfin de cette guerre qu'on venait de déclarer si follement. Je ne lui cachai pas ma douleur et mon anxiété. Je connaissais l'Allemagne, sa force et sa haine invétérée, et j'étais plein de noirs pressentiments. A ma grande surprise, je vis que Mérimée les partageait. Il envisageait aussi cette guerre avec une tristesse profonde et sans illusions. Peut-être avait-il pu constater mieux que moi, et de plus près, sinon la force de la Prusse, du moins la faiblesse de la France, et surtout celle de son gouvernement. En tout cas, il me parla en patriote et non en courtisan. Peut-être aussi, se sentant si sûr et si proche de sa fin, ne s'intéressait-il plus aux personnes, et les grandes questions seules le touchaient encore. Tout en parlant ainsi, il continuait à peindre. Je regardais cette tête osseuse, ce front puissant, ces rares cheveux gris, ces yeux plus enfoncés, ces pommettes plus saillantes, toute cette figure amaigrie que la souffrance avait encore creusée, et je me demandais si je le reverrais à mon retour. Je ne sais s'il devina ma pensée; mais quand je me levai, et qu'en lui serrant la main, je lui dis : « Au revoir ! » il me regarda d'un air doux et souriant, et me tenant encore la main, il dit tranquillement : « Non, c'est adieu qu'il faut dire; vous ne me retrouverez pas. » Je me récriai, comme on fait, et comme on doit faire en pareille occurrence. Il haussa les épaules : « Non, répliqua-t-il, c'est bien fini : je vois venir la mort et j'y suis préparé. Adieu ! »

Il avait raison : je ne devais plus le revoir. Quelques jours après cette entrevue qu'il prévoyait si bien devoir être la dernière, il partit pour Cannes avec ses deux fidèles compagnes, les vieilles misses Lagden, qu'on disait ses sœurs de lait, et avec qui, en tout cas, il avait été élevé. Elles ne le quittaient pas; à Paris, on les voyait glisser sans bruit comme des ombres dans l'appartement que j'ai décrit; elles allaient et venaient sans que personne eût l'air de remarquer leur présence; à

Cannes, elles habitaient la même maison que leur vieil ami ; elles l'escortaient à la promenade, l'une portant l'arc, l'autre les flèches caraïbes avec lesquelles Mérimée s'exerçait à abattre les pommes des pins-parasols. Ce trio si original est resté légendaire à Cannes.

C'est dans cette ville, comme il l'avait prévu, qu'il mourut, un ou deux mois après avoir quitté Paris, et non sans avoir connu les premiers désastres de cette guerre qu'il déplorait. Il repose au cimetière des protestants, où ses amies anglaises l'ont déposé ; l'une d'elles est même enterrée à ses pieds. Un nom seul et deux dates gravés sur une simple stèle marquent la place où dort le grand écrivain.

Je n'hésite pas à lui donner cette épithète qu'il ne faut pas prodiguer ; il la mérite. Son style est le plus pur, le plus net et le plus simple de notre siècle ; la jeune génération actuelle ne pourrait pas choisir un meilleur modèle. Sa prose avec celle de Musset, de Fromentin et de Renan est, à mon sens, la plus belle prose moderne de notre langue. Comme les grands classiques du XVIIe siècle, il n'a jamais fait une phrase pour le plaisir des yeux ou des oreilles ; il ne se préoccupait que de la pensée, et son coloris si net, si vrai, est toujours d'une rare sobriété ; il ne vise jamais à l'effet, et il l'atteint toujours. Chose étrange ! ce prosateur, qu'on dit si sec de style et de cœur, a le sens poétique le plus exquis, témoin *la Guzla* et *la Vénus d'Ille*. Il goûtait peu les vers, surtout les vers français : aussi reprochait-il à Augier de ne pas écrire toutes ses comédies en prose. Un de mes succès les plus chers a été de lui faire lire et de lui avoir vu aimer mon poème de *Séméia* que l'Académie venait de couronner. Il en appréciait surtout la fin parce qu'elle rentrait dans cet artifice poétique qu'il aimait et par lequel la pensée flotte indécise entre deux mondes, le réel et le fantastique.

Mérimée écrivait toujours la nuit, comme Mme Sand, et souvent assez tard. Aussi ne se levait-il guère qu'à midi. Je ne suis jamais rentré chez moi passé minuit sans voir sa fenêtre éclairée par sa lampe de travail. Quand je revins à Paris, après la guerre et la Commune, je ne devais plus le revoir, ni lui, ni sa lampe, ni même la maison. Tout avait péri. Mérimée était mort, et la maison n'était qu'un monceau de ruines calcinées. Les tableaux de Mérimée, sa belle bibliothèque qu'il léguait à l'Institut, nos meubles, nos manuscrits, nos souvenirs avaient disparu. Je l'estimais heureux de n'être pas comme moi le témoin de ce désastre stupide dont nous étions victimes tous les deux. En errant dans ces décombres, où je cherchais à retrouver quelques débris de ce petit appartement que j'avais habité trente ans, j'espérais toujours revoir une cassette arabe en bois de fer que Mme Tastu m'avait rapportée de Bagdad, et qui contenait les lettres que m'avaient écrites tant d'illustres contemporains, chères reliques, l'honneur de ma vie. Le pétrole en avait eu raison comme de tout le reste. Je ne trouvai dans les cendres que le petit bronze antique du petit Faune que j'avais souvent admiré sur le bureau de Mérimée ; les flammes l'avaient respecté à demi : l'épiderme était bien entamé, mais tout exfolié qu'il fût, il gardait encore son joli galbe et la grâce de son mouvement si naturel (1). Je le pris non sans émotion, et je l'ai gardé précieusement ; j'ai, du reste, avoué mon pieux larcin aux héritiers de Mérimée, qui m'ont absous. Je le léguerai au musée de Besançon, qui a déjà recueilli l'œuvre de mon frère, et j'y joindrai l'aquarelle qui porte la dédicace et le nom de l'illustre écrivain.

ÉDOUARD GRENIER.

SANS SAVOIR POURQUOI

Nouvelle.

Au village de Vermille, près de Gien. Une salle à manger, claire, propre, simple. Six chaises tristes au long du mur. Pas d'autre vue que sur un large chemin de ronde faisant tout le tour du village. C'est là, occupé à fumer une pipe, que M. Darcet attendait avec quelque impatience le retour de sa fille. Il avait cessé de rien dire à sa femme, assise à coudre près de la fenêtre, car vraiment elle venait de se montrer d'un esprit trop chagrin, en causant de l'événement qui occupait leurs pensées à tous deux depuis la veille.

Julie, leur fille, venait d'atteindre ses dix-huit ans, et on l'eût fort étonnée en lui disant que jusqu'à ce jour elle avait été très heureuse. Elle n'avait, certes, à se plaindre de rien dans la vie ; mais le bonheur, c'était maintenant qu'elle l'attendait, c'était tout à l'heure qu'elle allait pouvoir se dire heureuse.

M. Darcet avait été trente ans chef de la comptabilité à la fabrique de faïence des Duissenain ; en homme pratique, malgré la petite aisance qui lui eût permis de faire faire la demoiselle à sa fille jusqu'au jour du mariage, il l'avait fait entrer, dès sa quinzième année révolue, dans les bureaux où il travaillait lui-même ; et lorsqu'il prit sa retraite, l'année suivante, il l'y avait laissée, la sachant sous l'œil vigilant de la vieille Mme Duissenain, qui y travaillait elle-même tout le jour.

Émile Duissenain, à qui devait revenir la fabrique, avait dû s'y employer très activement dès sa sortie du collège, et il apparaissait fréquemment aux bureaux où travaillait Julie Darcet. Émile Duissenain était un brave bon garçon, de trente ans déjà, et à qui on

(1) Il est gravé dans l'étude si intéressante et si consciencieuse sur Mérimée que M. Tourneur a publiée chez Charavay.

n'aurait guère pu faire que le reproche absurde de n'être pas un héros.

Julie était belle fille, douce, d'aimable visage, naturellement gaie, prenant bonnement les choses comme elles étaient, c'est-à-dire comme elles lui semblaient être, sans entrevoir de misères sous rien, sans bâtir non plus de trop insaisissables châteaux dans la région des rêves.

« Monsieur Émile », comme on disait à la fabrique, s'attardait souvent à causer avec elle, lui racontait mille anecdotes, prenait plaisir à écouter son jugement sur les choses et les gens qu'ils connaissaient tous deux; ils riaient parfois ensemble, et Julie avait conclu naïvement de tout cela que peut-être il pourrait bien l'aimer et l'épouser, malgré qu'elle ne dût avoir qu'une très petite dot.

La veille du jour où le retour de Julie était si impatiemment attendu par son père, Mme Duissenain avait dit en souriant à la jeune fille :

— Demain, j'aurai une grave nouvelle à vous apprendre, la plus grave nouvelle que je puisse vous dire.

Julie avait pensé tout de suite qu'il ne pouvait s'agir que de ce mariage, dont on avait fini, depuis quelques mois, chez les Darcet, par parler un peu plus que de raison. M. Darcet avait été le premier confident de sa fille, et bientôt on s'était mis par les longs soirs d'hiver à parler en famille de la possibilité de cet événement. Le père n'avait bientôt plus vu Émile Duissenain qu'avec les yeux de sa fille. Quant à la mère, elle s'était montrée longtemps très incrédule. Elle avait même souvent blâmé son mari d'entretenir chez Julie des illusions que celle-ci pourrait un jour payer très cher.

— Se tromper, ne serait-ce qu'une fois, cela brise la vie pour une femme, disait-elle. Une jeune fille ne doit aimer personne. Quand on se met à aimer pour le plaisir d'aimer, cela rend égoïste si on est heureux dans son amour; ou bien, si l'on s'est trompé, cela n'amène que de la misère. On ne doit aimer que par devoir, et on n'a de devoirs qu'envers des parents, un mari, ou des enfants.

Y avait-il du vrai dans ces paroles? Julie et son père croyaient trop d'instinct à la joie de la vie, pour jamais se ranger à l'avis de Mme Darcet, d'autant plus vraiment que mille menues circonstances paraissaient tous les jours lui donner tort davantage, à tel point qu'elle-même, gagnée à la fin par la petite fièvre d'espérance qui gonflait maintenant plus souvent le cœur de Julie et redonnait de la vivacité à M. Darcet, elle avait fini, le jour où Mme Duissenain avait parlé à Julie de grave nouvelle à lui apprendre, par croire un peu enfin à la probabilité de ce mariage. Malgré tout, elle avait continué de faire montre de beaucoup d'amertume dans sa longue conversation de l'après-midi avec son mari, se plaignant maintenant comme d'un manque d'égards des Duissenain envers eux que ce ne fût pas à eux, les parents, qu'on ait décidé de faire les premières ouvertures.

Six heures. Julie allait rentrer. M. Darcet ne se tenait plus d'impatience. Quand il entendit la porte s'ouvrir, il eut comme une faiblesse, et fut obligé de se rasseoir. Sa fille parut, calme en apparence, et elle s'arrêta dès le seuil, sans oser rien dire, ni continuer d'avancer. La mère comprit tout de suite, et ne faillit point de prononcer immédiatement, en se tournant vers son mari, le terrible « Qu'est-ce que je t'avais dit? » par quoi même des gens à bon naturel cherchent souvent d'abord à satisfaire leur vanité, quitte à se dévouer ensuite pour mieux soigner la blessure qu'ils viennent d'agrandir. M. Darcet restait comme hébété...

— Alors, dit-il...

— C'était bien quelque chose de grave, répondit Julie, lentement, d'une voix blanche, uniforme, comme sans vie : Mme Duissenain cède la fabrique à son fils, et il épouse... dans un mois... la fille du receveur de Gien.

— La canaille! gronda Mme Darcet.

— Mais, maman, il ne m'avait jamais dit qu'il m'aimait, ni qu'il m'épouserait. C'est moi...

— Oui, c'est toi et ton père qui vous figuriez... Vous étiez fous. Et pourtant tout le monde le disait aussi... C'est bien, tu ne retourneras plus à la fabrique.

Après réflexion, on convint pourtant que, puisqu'on n'avait parlé à personne des espérances qu'on avait eues, il fallait à tout prix éviter d'afficher du dépit, et qu'il n'y avait qu'un moyen d'empêcher les gens de se gausser de leur déception, c'était justement que Julie continuât d'aller chaque jour au bureau. En fille sensée et courageuse, elle accéda à ce désir; et on essaya de parler d'autre chose.

C'était la mère qui avait déclaré qu'il ne fallait même plus penser à tout cela; mais ce fut elle qui, vingt fois pendant le dîner, interrompit la phrase commencée sur autre chose, pour affubler le nom d'Émile Duissenain des plus injurieuses épithètes, dont celles qui accusaient le malheureux garçon d'hypocrisie et d'avarice n'étaient pas les plus méchantes. Après dîner, elle voulut sortir, pour savoir si déjà on commençait à jaser sur eux, et surtout pour empêcher que cela se fît, en se montrant gaie et sans souci aux yeux des personnes qu'elle connaissait.

Seul avec Julie, son père en profita pour s'accuser lui-même, refaire à son enfant l'éloge d'Émile Duissenain, plaider pour lui les circonstances atténuantes; et la jeune fille, un peu consolée ainsi, commença de ressentir moins d'amertume. Le chagrin pour son pauvre petit amour, si simple, si juste, maintenant trahi, blessé, mais vivant encore, se dégagea très pur; et elle pleura longuement près de son père, qui continuait de lui demander pardon, comme si c'eût été une

faute de ne pas lui avoir montré tout de suite sous des couleurs misérables la jolie petite image qu'elle s'était faite de ses premières pensées et de ses premiers espoirs de jeune fille.

Elle n'attendit point le retour de sa mère pour monter se coucher; et, une fois seule dans sa chambre, et livrée toute à ses propres réflexions, elle s'aperçut, en considérant son malheur présent, que jusqu'alors elle avait plutôt été heureuse. Seulement elle n'y avait jamais pensé, elle s'était laissé vivre sans souci, sans inquiétude, au milieu de rêves aimables; et ce n'est que la ruine de tout cela qui lui montrait que tout cela avait existé, et que sans motif, sans qu'il y ait vraiment la faute de personne, tout cela était maintenant à tout jamais disparu.

***

Le mariage d'Émile Duissenain s'était fait. Les Darcet y avaient été conviés tous les trois, et y avaient assisté. On n'avait trop rien dit au village, malgré un peu de surprise quand on avait su qu'Émile n'épousait pas Julie. Le silence et le calme des Darcet, et aussi les relations qu'ils avaient continué d'avoir avec les Duissenain, avaient donné le change. En fille raisonnable, Julie s'était même tout à fait résignée, disait-elle. Avec sa mère : beaucoup d'apparente gaieté; près de son père : un peu plus de tendresse. Quelques petits sourires tristes, quand elle était seule et qu'elle repensait au passé; un peu de rougeur au visage, quand elle revoyait Émile Duissenain. Et c'était tout.

Il ne s'était pas écoulé un an, lorsqu'elle fut demandée en mariage par Léon Virieux, l'un des cinq petits fabricants qui essayaient à eux tous de faire concurrence à l'importante maison des Duissenain. Il n'y avait aucune raison pour qu'elle ne l'épousât point, à commencer par celle-ci que c'est parmi les jeunes hommes qui les connaissent et qu'elles connaissent qu'il est le plus naturel que les jeunes filles non perverties de romanesque aillent choisir un mari. Et de tous les jeunes hommes de Vermille ou des environs que Julie avait pu rencontrer, après Émile Duissenain, c'était sans conteste Léon Virieux qui lui était le plus sympathique.

Elle ne se sentait pas attirée vers lui par cette folie passionnelle qu'on appelle l'amour. Mais est-ce que même pour Émile Duissenain, quand elle croyait l'aimer, elle avait éprouvé des sentiments désordonnés? S'il fallait attendre d'être fou pour se marier, pas une fille sur dix mille n'aboutirait au mariage. Car l'humanité est désespérément raisonnable, c'est-à-dire croit s'agiter sans fin dans un cercle de mesquines petites circonstances, d'où l'on ne s'aperçoit pas qu'on pourrait faire surgir d'admirables vertus, aussi bien et même infiniment mieux que des rencontres d'événements les plus extraordinaires. Parmi les très rares êtres qui veulent quand même donner au mot amour le sens qu'ils ont appris des poètes, des romans, ou des chansons populaires, selon les milieux, la plupart s'appliquent avec conscience à faire coïncider les grands mots qu'ils ont retenus, avec les tout petits sentiments falots et rabougris dont leur nature est seulement capable. Heureux sont-ils, si cette occupation peut absorber toute leur vie. Julie Darcet n'était pas de cette catégorie.

Elle avait versé de bonnes larmes d'enfant, à voir s'évanouir son premier rêve d'amour et dédaigner sa jeune tendresse si chastement offerte pendant de longs mois à cet Emile Duissenain, qui y avait peut-être répondu dans le fond de son cœur, sans avoir le grand courage qu'il eût fallu pour surmonter les obstacles les séparant l'un de l'autre. Et puis cette peine s'était adoucie avec le temps. Julie s'en était même trouvée affinée, car elle était trop vivante et trop jeune pour que ce premier déboire pût l'abattre vraiment. Mais ce chagrin qui avait pris demeure en elle, et pendant de longs mois lui avait alangui les heures, avait puissamment agi, sans qu'elle s'en doutât jamais, sur sa sensibilité; et peu à peu cela s'était mué en une puissance plus grande de tendresse, qui devait lui faire accepter de grand cœur le mariage, sitôt qu'il lui serait offert par le brave garçon, franc et gai, sympathique et dévoué, que lui parut être Léon Virieux.

Mme Darcet prouva longuement à Julie que ce prétendant à sa main était en tout supérieur, à part quelques écus en moins, à l'homme par qui elle avait été dédaignée l'année d'auparavant; et la jeune fille, aussitôt que Léon lui eut un peu fait la cour, ne fut pas éloignée de croire, sinon que sa mère avait tout à fait raison, mais du moins que Léon Virieux serait un mari plus aimant que ne l'eût été Émile Duissenain.

Le mariage se fit, et Julie ne le regretta jamais. Elle resta même toujours persuadée que le sort l'avait favorisée, et cependant il lui fallut bien s'avouer au bout de très peu de temps que quelque chose manquait à son bonheur. Mais elle n'eût pas su dire quoi. Sa vie s'écoulait tranquille et douce, entre ses occupations de maîtresse de maison, et le travail de la comptabilité dont elle avait pris la charge à la fabrique de son mari, et dont elle s'acquittait vite et bien, tout en n'y consacrant que quelques heures par semaine. Aux heures des repas, elle était toute à son mari, qui se montrait toujours aimable et bon pour elle; l'après-midi elle faisait souvent visite à son père et à sa mère; et le temps aurait ainsi passé avec une douceur un peu monotone, si les soirées lui eussent seulement apporté la même petite distraction régulière que lui était le reste de sa vie. Mais au village les femmes ne sortent pas volontiers le soir; et d'ailleurs elle n'était liée et ne désirait, ni ne pouvait se lier avec aucune des rares femmes qu'il lui eût été loisible de fréquenter, c'est-à-dire avec les femmes des confrères de son mari, car le village de Vermille se composait uniquement de ces quelques fabricants, des ouvriers qu'ils employaient,

et de petits commerçants faisant volontiers cause commune avec ces derniers. Quant à Léon Virieux il se joignait justement presque tous les soirs à ses confrères, chez l'un d'eux le plus généralement, ou quelquefois dans une salle réservée pour eux au meilleur cabaret du village, pour faire une partie de cartes ou de billard, tout en discutant de leurs intérêts. Bien qu'ils fussent très jaloux les uns des autres, la nécessité de s'entendre, pour faire pièce à la grande maison des Duissenain, les mettait presque dans l'obligation de se rencontrer ainsi fréquemment. Julie trouvait cela fort légitime et n'eût pas songé à s'en plaindre. Mais seule, sans aucun goût pour causer avec ses servantes, elle s'ennuyait. Et sa mère se plaignit pour elle. Sans que cela apportât la brouille entre les deux nouveaux époux, ni ne menât non plus à une vraie rupture avec les beaux-parents, Léon Virieux dut subir assez de paroles désagréables de Mme Darcet, pour que, tout au moins, il commençât à préférer ne plus la voir, ni trop la savoir au courant de ses affaires. Julie le comprit sans qu'il fût nécessaire de le lui dire. M. Darcet le comprit aussi; et, pour éviter toute discorde, les deux ménages se virent de moins en moins.

La maternité eût pu fournir à Julie une raison de se sentir vivre plus fortement; mais elle eut la malchance, à la naissance d'une fillette, de rester assez longtemps malade pour qu'on dût la priver de l'enfant. Celle-ci fut confiée à une tante de Virieux, vieille fille à héritage, habitant Gien, qui se prit pour elle d'une tendresse comique, et qui la garda, ou tout au moins la réclama encore très souvent quand Julie se trouva mieux portante. Virieux jugea qu'il fallait s'estimer très heureux de ce vieux levain ranci d'affection, montant d'une façon un peu bien imprévue dans le cœur de la vieille tante aux gros sous, et comme elle prenait un vrai soin jaloux de la petite Lucette, il décida qu'on la lui donnerait aussi souventes fois qu'elle la réclamerait. Quand Lucie eut six ans, la grand'tante la garda tout à fait. Il n'y avait au village de Vermille qu'une école de sœurs patronnée par les Duissenain, et, comme la lutte contre ces derniers était peu à peu devenue de plus en plus vive, Léon Virieux ne voulut point y envoyer sa fille, et la vieille parente la prit définitivement en pension chez elle, pour lui faciliter les moyens de commencer à apprendre toutes les importantes sciences qu'il est si nécessaire d'enseigner aux fillettes de six ans.

Le père de Julie était mort; et Mme Darcet avait fini par se résigner, disait-elle, à ne plus voir sa fille presque jamais. En réalité, elle s'était arrangé une petite existence égoïste, et comme, en somme, l'égoïsme le plus étroit formait le fond de son âme, sans qu'elle s'en fût jamais doutée, il se trouva que par sa vie un peu solitaire, occupée à mille petits soins mesquins de sa personne, elle fut conduite assez vite à une sorte de satisfaction intime de tous les instants, qui la rendit enfin un peu débonnaire, si bien qu'à condition de ne presque plus voir sa fille, elle finit vraiment par sentir croître dans son cœur beaucoup d'indulgence pour elle. Julie, de son côté, ne doutait pas l'aimer, mais sans trop rien non plus désirer d'elle; elle l'aimait sans que ce sentiment l'occupât jamais, sans que cela fût de la vie en elle.

Et quand Julie s'interrogeait, en brave jeune femme raisonnable qu'elle était, elle devait reconnaître qu'au résumé elle n'avait vraiment à se plaindre d'aucune des circonstances de sa vie. Ce premier mariage manqué, n'était-ce pas plutôt un bonheur? car voici qu'on se racontait tout bas des scènes de violence d'Émile Duissenain à sa jeune femme. Sans doute on exagérait, mais avec ces taciturnes il faut aussi tout craindre. Tandis qu'avec les gens de bonne exubérance, de caractère jovial, comme Virieux, les petits orages mêmes ne sont rien; et on est toujour sûr de revoir bientôt le visage s'éclaircir par un sourire, d'entendre la voix se fondre dans un mot de bonne amitié.

Le père en allé : c'était l'inéluctable sort, contre quoi rien ne sert de se révolter... C'était aussi les longs regrets des candides regards confiants qu'on n'échangerait plus jamais, des chers petits secrets qu'on avait avec lui seul, de la mystérieuse entente, toute pénétrée de tendresse inexprimée, qui régnait presque à leur insu entre ces deux cœurs; c'était toute cette grosse peine des premiers mois... mais atténuée à la longue, fondue peu à peu dans l'implacable envolée des jours, finalement transmuée en une simple mélancolique résignation, plutôt douce, plutôt bienfaisante... Mais les heures devenaient plus nombreuses où c'était aussi l'oubli...

Quant à sa fille Lucie, Julie était heureuse des jours de congé qui la lui rendaient; mais l'enfant était un peu indifférente, ne pensant guère, aussitôt arrivée à Vermille, qu'à aller rejoindre ses petites compagnes de Gien, sa tante de Gien, tout ce qui faisait le fond réel de sa petite vie d'enfant; et tout cela était trop légitime, trop naturel, pour qu'il y eût motif de s'en plaindre.

Enfin, les affaires de la fabrique prospéraient, tout était vraiment pour le mieux, et cela explique complètement pourquoi Julie ne put jamais bien se rendre compte qu'elle s'ennuyait mortellement, encore moins penser à se demander pourquoi. Est-ce qu'on peut être malheureux, pensent les esprits ingénus, quand on a tout ce qu'on pouvait désirer, et même davantage, et que la somme des petites misères et des petits ennuis inévitables se trouve réduite à un minimum que beaucoup d'êtres vous envieraient encore !

Julie était une femme de grand bon sens, et d'intelligence candide; elle concluait donc volontiers elle-même qu'elle était heureuse. Et quand elle en vint à dépérir d'ennui, de lassitude, de misère morale, elle n'attribua ce dépérissement qu'à des causes physiques;

et, prenant la cause pour l'effet, elle ne s'expliqua l'état douloureux de son âme que par le mauvais état de sa santé. Elle était née pour se dépenser toute en tendresse, et jamais ne s'était épanouie la fleur exquise sans le parfum de laquelle elle ne pouvait vivre. Elle ignorait elle-même qu'il lui fallût cette fleur pour revivifier son âme ; et dans le milieu rude ou médiocre où elle avait vécu, personne non plus ne pouvait le savoir, encore moins y remédier.

Quelquefois Julie avait essayé de lire, mais son esprit se fatiguait vite à la lecture ; et aussi les romans des journaux que recevait son mari l'avaient écœurée ; depuis, elle n'avait rien trouvé d'autre qui l'intéressât, rien cherché non plus, car ce n'était pas de phraséologie qu'elle avait besoin. Quand elle avait feuilleté un quart d'heure le journal illustré qu'elle-même recevait chaque semaine, c'était fini, elle ne pouvait rien faire de plus ; et n'ayant pas été habituée dès le jeune âge à lire, elle ne désirait d'ailleurs rien de plus.

Et les longs après-midi d'été se déroulaient toujours plus languides sous la navrance des ciels trop calmes, les dures heures solitaires des soirs d'hiver se prolongeaient interminables, la misère intime s'amplifiant en chaque instant de toute la misère amoncelée par les heures tombées dans le passé.

*
* *

Il y avait dix ans que cette existence « heureuse » la minait, lorsque survint un événement qui acquit tout de suite une grosse importance pour les divers personnages dont il a été question, aussi bien d'ailleurs que pour tous les habitants du bourg. Un contremaître des Duissenain, inventeur d'un nouvel émail, se prétendit lésé par eux dans les négociations entreprises pour la vente à leur fabrique du secret de ses procédés ; et il les quitta pour entrer dans la maison de Léon Virieux, à qui il vendit aussitôt par contrat son invention. Les Duissenain, prétendant que le contremaître s'était déjà assez engagé envers eux à ce sujet pour n'avoir plus le droit de se dédire, lui intentèrent un procès ainsi qu'à Léon Virieux. Pendant des mois, ce fut la grande préoccupation de tout le monde à Vermille.

Julie, qui se renseigna très minutieusement sur la question, fut tout de suite convaincue, avec raison, que son mari et leur nouveau contremaître avaient agi dans la plénitude de leurs droits. Mais l'idée de ce procès, qui l'avait fort contrariée dès le premier jour, lui devint cependant peu à peu infiniment pénible.

Léon Virieux prenait les choses plus froidement. Sûr de son bon droit, il attendait avec confiance le jugement, sans colère contre Émile Duissenain, plutôt même réjoui à la pensée de la triste figure que ferait son puissant concurrent, le jour où il se verrait débouté de ses prétentions, et condamné à payer les gros dépens et dommages-intérêts que devait forcément entraîner le procès. Il n'eut pas de peine à persuader à sa femme que c'était plutôt un bien pour leur maison cette occasion de mettre un peu en lumière la duplicité des Duissenain, et comme ce qu'il disait là était fort juste et fort sensé, sa femme le crut.

Il y avait longtemps qu'elle ne pensait même plus à son petit rêve puéril de la dix-huitième année, que pour s'estimer tout franchement favorisée du sort d'avoir plutôt épousé Virieux que Duissenain. Encore maintenant tout était donc pour le mieux ; et comment, puisque tout allait si bien, eût-elle pu s'apercevoir que par tout cela elle allait achever de s'enliser dans la misère insoupçonnée où s'enfonçait sa vie? C'est que tout cela justement allait donner comme un semblant de réveil, mais de réveil torturant et éphémère, à la pauvre fleur, fanée avant d'éclore, de sa prime tendresse. Certes, ce souvenir ne lui était plus rien, mais rien ne pouvait empêcher non plus que ce fût justement à l'époque où les émotions de ce souvenir étaient de la vie, qu'eût pris possession de tout son être ce sourd besoin de tendresse qui depuis la faisait lentement mourir, parce qu'il n'y avait personne autour d'elle vers qui cette tendresse eût pu librement et complètement s'épanouir.

Il y avait de longs mois que ce procès était pendant. Un jour neigeux de janvier, Julie dut aller à Paris, en place de son mari, pour chercher des papiers chez un avoué célèbre par qui se faisait assister leur avoué de Gien. Cette affaire dépêchée, elle revint prendre en hâte le train de retour. Elle était arrivée très en avance ; mais comme le train était déjà formé, elle avait tout de suite cherché une place, et s'était blottie, comme un peu engourdie, au fond du coupé de seconde classe où elle était montée, et qui s'était bientôt presque rempli. Elle ne remarqua point au dernier moment un voyageur qui était entré précipitamment occuper la dernière place libre au point extrême de la banquette près de la portière d'entrée. A la seconde station le compartiment se vida presque entièrement. Elle s'aperçut alors que ce dernier voyageur survenu était Émile Duissenain. A la troisième station elle resta seule avec lui.

Depuis longtemps on n'avait plus fait que se saluer, sans jamais s'adresser la parole. Depuis le procès, on ne se saluait même plus, à la suite d'une impertinence, très voulue, de la jeune Mme Duissenain.

Une sueur froide couvrit tout le visage de Julie, aussitôt qu'elle se vit seule avec Émile Duissenain ; bientôt ses dents claquèrent, et puis elle sentit battre ses tempes, son regard se noyer. Elle crut qu'elle allait se trouver mal, et voulut ouvrir. Elle n'y parvint pas tout de suite, et s'y acharna machinalement. Émile Duissenain alors s'avança pour lui rendre ce service. Elle eut à peine la force de murmurer merci, et retomba à demi inerte à sa place, le cœur battant à se rompre, et la pensée presque morte.

Après un instant d'attente, où l'air glacé du dehors pénétra dans le compartiment, Duissenain dit très simplement :

— Vous allez vous faire mal ; voulez-vous que je referme ?

Elle fit signe qu'elle y consentait. Ils gardèrent encore quelques minutes le silence, mais enfin l'homme s'enhardit, et prononça :

— C'est bien triste, tout ce qui arrive. Je n'aurais jamais cru qu'on finirait ainsi par se détester.

— Je ne vous déteste pas, répondit Julie, qui éclata alors en sanglots, et pleura longuement, interminablement, sans qu'Émile retrouvât le courage de dire autre chose que :

— Ne pleurez pas, ne vous faites pas de mal pour cela.

Enfin, il ajouta :

— Moi non plus, bien sûr, je ne vous déteste pas.

Julie leva les yeux sur lui, et le couvrit d'un long regard de fillette douce et souffrante, tout en continuant de pleurer ; et Duissenain n'entendit pas qu'elle avait encore balbutié merci.

Ils se turent de nouveau, et cessèrent encore de se regarder. Quelques instants plus tard, comme Émile allait recommencer de dire quelque chose, Julie l'arrêta, redevenue un peu courageuse, et lui dit :

— C'est la fatalité qui a voulu tout cela. N'en parlons plus.

L'homme n'osa pas insister. Julie, d'ailleurs, pour être sûre qu'il ne fût plus question de ce désaccord entre eux, puisqu'elle sentait bien, et lui aussi, que tout ce qu'on pourrait dire ne servirait de rien, et n'amènerait à aucune entente, Julie, donc, fit un grand effort, et, ayant conscience que maintenant le silence complet eût été trop dur pour tous deux, elle essaya de parler d'autre chose, de la neige qui tombait plus dense, de la tempête qui s'enflait dehors, des misères que cette saison apporte aux pauvres gens, enfin des mille choses qu'on dit quand on ne veut rien dire, qui ont l'air d'être des pensées, et qui ne sont que des paroles, un peu de bruit qu'on cherche à opposer à l'épouvante du silence.

On allait atteindre Gien ; tous deux devaient descendre à la station précédente, distante de deux lieues de Vermille ; et chacun d'eux devait y trouver sa voiture pour le chemin restant à faire, car les Virieux tout aussi bien que les Duissenain possédaient voiture et chevaux, et ce n'était pas un des moindres orgueils de Léon Virieux d'être, sous ce rapport, autant que son puissant concurrent. Sur le quai de la petite station en pleins champs, ils descendirent, se saluèrent d'une inclination de tête, sans rien dire, et se séparèrent.

Il était près de cinq heures, mais il faisait déjà nuit noire, et la tempête semblait augmenter de violence d'instant en instant. La voiture de Duissenain seule était là. Julie pensa que la sienne allait arriver. Elle attendit. Un quart d'heure se passa sans qu'on entendît rien venir. Duissenain n'était pas parti. Il s'enhardit alors jusqu'à rentrer dans la salle d'attente offrir une place à Julie dans sa propre voiture. Sans doute chez les Virieux on n'avait pas compris que c'était par ce train qu'elle devait revenir ; on ne viendrait la chercher qu'au train suivant, trois heures plus tard : elle ne pouvait attendre si longtemps, rester seule dans cette gare isolée, presque déserte, mal chauffée, et ouverte à tous les vents.

La fièvre l'avait gagnée davantage. A toutes les paroles d'Émile, elle se contentait de faire signe que non, elle ne pouvait pas, mais sans prononcer un mot. Émile, tout à fait pris de pitié, la voyant toute tremblante, les pommettes rouges, le regard déjà à demi halluciné, se fit de plus en plus pressant. Il lui prit la main comme pour l'emmener. Julie n'eut même pas l'air de s'en apercevoir, et alors il l'emmena réellement, la conduisit jusqu'à la voiture, sans qu'elle essayât même une seconde de lui opposer la moindre résistance. Au moment de monter, elle eut un soubresaut de tout le corps, mais elle se résigna tout de suite, sans doute parce qu'il lui eût été impossible de lutter aucunement. Mais elle sembla recouvrer sa pensée, et elle fit simplement observer à son compagnon :

— Dites qu'on fasse attention, et qu'on arrête ma voiture, si nous venons à nous croiser avec elle.

Duissenain donna des ordres au cocher. Les chevaux allaient relativement bon train, malgré la neige. En une heure on fut à Vermille. A peine la portière refermée, Julie avait eu une nouvelle crise de sanglots. Émile Duissenain, tout sot, ne savait que faire. Il répétait, sans même savoir ce qu'il disait :

— Je vous en prie, je vous en prie...

Et puis, tout aussi machinalement, il prit la main de Julie, qui ne songea même pas à la retirer. Et à son tour il répéta la phrase que la jeune femme avait dite tout à l'heure :

— C'est la fatalité qui a voulu tout cela, il faut nous résigner.

Enfin, croyant avoir trouvé là un moyen de consoler Julie, il parla d'autrefois, sincèrement, avec émotion, en homme qui, maintenant enfoncé dans le noir de la vie, a pourtant gardé au fond de ses yeux un peu de la lumière des aurores défuntes. Julie tressaillit jusqu'au fond de l'âme. Elle pensa alors tout de suite à retirer sa main ; mais Duissenain la gardait pressée entre ses deux mains à lui, et elle n'osa pas faire l'effort qui eût été nécessaire pour se dégager. Et d'ailleurs il montait en elle une joie trop profonde pour qu'elle pût se mettre à rien raisonner. Elle laissait dire, souverainement heureuse, presque extasiée de ces paroles, pourtant bien banales, de son compagnon. Il y avait des secondes où il lui semblait qu'elle allait avoir à revivre toute sa vie, non pas qu'elle en regrettât rien, mais parce que tout lui semblait aboli, et que tout *devait* donc recommencer.

Mais ce fut bientôt la rentrée brusque dans l'aujourd'hui. On arrivait. Émile, envahi maintenant par des idées de prudence, et peut-être de crainte, proposa à Julie de la descendre avant la première maison du village. Elle n'aurait que quelques pas à faire pour rentrer chez elle, et il lui promettait la discrétion du cocher qui les avait menés. Julie refusa : on devait passer devant sa porte; on arrêterait là. Elle avait un peu repris possession d'elle-même, assez pour trouver enfin quelque chose à dire à Duissenain, des phrases très mesurées, mais très aimables aussi, pour le remercier du service qu'il venait de lui rendre. Après être descendue, ce fut elle qui tendit une dernière fois la main à Émile, resté dans la voiture.

— Nous restons bons amis, n'est-ce pas? ajouta-t-elle.

— Mais oui, répondit Duissenain. Que nos avoués se disputent, cela ne nous regarde pas.

Julie rentra chez elle. Son mari ne l'avait attendue, en effet, que pour huit heures, et il était absent, parti dîner chez un confrère. Julie commanda qu'on ne le dérangeât point. Elle monta à sa chambre, où elle fit faire un grand feu. Mais tout de suite elle se retrouva très mal, tremblant de tout son corps, en proie à de nouveaux vertiges. Elle se mit au lit, et, malgré ses ordres, on alla quand même chercher Léon Virieux, qui d'ailleurs se préparait à rentrer, car déjà il venait d'être informé du retour de sa femme dans la voiture de Duissenain.

En la trouvant si abattue et si souffrante, il n'osa pas dire tout son mécontentement. D'ailleurs, c'était sa faute, c'était lui qui avait donné des ordres à contretemps pour le retour de Julie. Et puis un bon hasard voulut que celle-ci trouvât, dès les premières explications, un argument qui le fit taire : s'il s'était trouvé lui-même à la gare, en présence de Mme Duissenain, dans les conditions où « monsieur Émile » s'était vu près d'elle-même, est-ce qu'il aurait hésité à offrir de la ramener, est-ce qu'il ne se serait pas fâché que celle-ci refusât?

Virieux convint que sa femme avait raison, et il cessa tout reproche, mais sans que cela pût calmer l'ennui qu'il éprouvait de cette fâcheuse circonstance. Il pressentait bien que cela ferait le sujet de mille conversations au village, au moins jusqu'à la fin du procès engagé. Il n'aurait pas hésité, en effet, en pareil cas, à offrir ses services à Mme Duissenain ; mais alors c'est lui qui aurait eu le beau rôle, tandis que maintenant, selon lui, c'était Émile qui l'avait. Pourtant, comme il était bon enfant, il se promit de ne pas reparler de tout cela à sa femme.

Les premiers jours qui suivirent cet incident, il en eût d'ailleurs été bien empêché, car Julie fut tout à fait malade pendant plus d'une semaine. Il la fit soigner de son mieux, et se montra lui-même très empressé auprès d'elle, aussi souvent que ses affaires ne le retenaient pas loin de la chambre de la malade. Et puis, quoique le procès n'en finît pas d'être jugé, Virieux s'y intéressa de moins en moins, et bientôt ne pensa plus du tout à cette aventure qui l'avait un instant si fort courroucé.

Julie elle-même, terrassée par sa maladie, ne put guère y arrêter sa pensée les premiers jours; puis, quand elle fut un peu remise, c'était déjà un fait ancien, qui lui sembla presque irréel, et qui ne pouvait donc, lui sembla-t-il, laisser aucune trace dans sa vie. Mais elle ne revint à un semblant de santé que pour voir dès ce jour ses forces décliner lentement, sans arrêt, toujours un peu plus chaque jour, quoi qu'elle fît pour tenter de se remettre tout à fait. Au bout de quelques mois, elle était devenue méconnaissable. Elle n'était plus qu'une mince petite forme sans courage, une petite figure pâlie et fanée, comme écrasée sous sa lourde chevelure brune, et qui aurait effrayé sans la douceur du regard, qui se chargeait, au contraire, chaque jour de plus en plus d'une infinie tendresse...

Elle aurait voulu reprendre complètement sa fille, mais on lui prouva qu'il fallait attendre de se mieux porter pour cela, que l'enfant la fatiguerait, et que ce serait d'ailleurs trop livrer cette enfant à elle-même, puisque, la mère étant trop faible pour prendre soin d'elle, il n'y avait personne d'autre à la maison pour y suppléer. Tout naturellement, Julie se rendit à toutes ces bonnes raisons, et dut se contenter, comme par le passé, de voir Lucie quelques courts instants tous les dimanches de quinzaine où on allait à Gien la quérir.

Quant à la vieille Mme Darcet, qui vivait toujours, elle venait maintenant plus souvent voir sa fille ; mais elle lui parlait sur un verbe trop haut et avec trop de volubilité, quoique sans aucune effusion, et souvent la fatiguait plus qu'elle ne la distrayait. Elle ne manquait jamais, en s'en allant, de conseiller à sa fille de n'écouter aucun médecin, et de se guérir en prenant beaucoup d'exercice, et en mangeant et buvant beaucoup, de la viande et du bon vin. Et après avoir dit cela, elle avait le sentiment d'avoir bien rempli tout son devoir de mère. Le malheur est que Julie ne pouvait prendre aucun exercice, à peine se lever de sa chaise, et se traîner d'une place à une autre, et qu'il lui était devenu à peu près impossible de manger ou de boire quoi que ce soit.

Léon Virieux, qui avait toujours été un fort brave homme, tâchait de se montrer très doux et prévenant, mais il restait un peu gêné, et effaré même, lui de nature très exubérante, devant tant de faiblesse unie à tant de douceur constante. Il demeurait plus souvent et plus longtemps à tenir compagnie à Julie, mais il ne savait plus jamais quoi lui dire. Elle était trop triste. Il trouvait cela tout naturel : quand on est malade, on doit être triste, pensait-il. Mais elle le dérou-

tait, et il ne pouvait imaginer aucun moyen de remédier à cette tristesse...

Un après-midi de juin, où Julie avait dû garder le lit, elle se sentit plus mal. Pourtant elle ne pensait pas à la mort, et elle était surtout loin de la croire prochaine. Il faisait une température exquise, et Julie avait fait ouvrir toutes grandes les deux fenêtres de sa chambre... Jusque très loin : un grand espace vide, où vivait seule, dans l'air invisible, de la douce lumière; et, barrant l'horizon, une longue ligne de murs, noyés dans l'ombre, par-dessus lesquels on apercevait un rideau de grands ormes... Une paix infinie régnait partout.

Julie laissait son regard se perdre vers le dehors, espérant qu'un peu de la douce joie des choses la gagnerait, viendrait encore reculer l'heure terrible qu'elle commençait à redouter obscurément, l'heure de s'avouer enfin à elle-même que jamais, jamais, il n'y aurait à s'échapper de toute la détresse intime où elle s'enfonçait tous les jours davantage. Puisqu'elle n'avait aucune raison de souffrir, pourquoi souffrait-elle? Qu'est-ce qui lui avait donc manqué pour que la vie lui fût aimable et chère?

Tout à l'heure, en causant un peu avec sa garde-malade, une bonne vieille du village, celle-ci lui avait dit :

— Bien sûr, que vous avez été heureuse! Vous avez eu de bons parents, qui vous ont fait donner de l'éducation; vous avez fait un beau mariage : votre mari gagne tant d'argent! et c'est un si brave homme, respecté de tout le monde! Et puis votre petite fille est si mignonne, et promet tant! On peut le dire, que vous avez été heureuse!

Maintenant, Julie, toute seule, dans la grande paix de cette belle journée, repensait aux paroles de la bonne vieille. Et, comme l'affaiblissement de son corps ne l'avait pas empêchée de toujours continuer à raisonner juste, et à juger les choses en femme d'esprit droit et de grand sens, elle se redisait aussi à elle-même :

— C'est vrai que j'ai été heureuse, et je n'ai qu'à guérir pour continuer toujours d'être heureuse...

Pendant que ces pensées l'occupaient, elle eut une syncope, et mourut, sans avoir vu qu'elle allait mourir. Et elle était morte d'ennui, d'effroyable misère, morte du vide affreux où l'avait laissée toute sa vie son inguérissable besoin de fine et vive tendresse.

JEAN THOREL.

COURS LIBRES DE LA SORBONNE

L'Évolution de la poésie lyrique au XIXe siècle (1).

(Onzième leçon.)

LA SECONDE MANIÈRE DE VICTOR HUGO (2).

Messieurs,

J'ai tâché de vous montrer au nom de quels principes et de quelles idées, comment, par quels moyens et par quels conseils, entre 1840 et 1850, Vigny, d'une part, Gautier, de l'autre, avaient orienté l'art dans une direction nouvelle, par où, si l'on y persistait, on ne pouvait manquer d'aboutir à la défaite entière du romantisme, et, sur les débris du romantisme, si je puis ainsi dire, à la proclamation de la doctrine de l'impersonnalité dans l'art. Et, en effet, on y eût dès lors abouti, si, tout à coup, et coup sur coup, après dix ou douze ans de silence, — rentrant en scène avec ses *Châtiments*, avec ses *Contemplations*, avec sa *Légende des siècles*, — Victor Hugo n'eût interrompu, divisé, et semblé barrer le courant. Mais, de là-bas, du fond de son exil et de sa solitude, quand on entendit retentir ces accents d'indignation, de colère et de haine, qui sont des plus passionnés qu'une bouche humaine ait jamais proférés; puis, quand aux *Châtiments* succédèrent *les Contemplations*, c'est-à-dire le recueil le plus lyrique assurément qu'il y ait en notre langue, et l'un des plus « personnels » qu'il y ait dans aucune; enfin, dans *la Légende des siècles*, sous l'apparence épique, et sous la magnificence de l'exécution, quand on vit reparaître encore Hugo lui-même, Hugo toujours, Hugo partout, il y eut, messieurs, comme un moment de surprise ou de stupeur même; « ces bouquins imprévus, — selon la très familière, mais très juste expression de Flaubert, — *calottèrent* fortement » tout ce qu'il y avait d'impassibles ou de partisans de l'art pour l'art; on s'arrêta; on hésita; on se demanda, si peut-être, après tout, le plus sûr moyen, le plus légitime, d'atteindre à la réalisation de l'effet ou de la beauté même, ne serait pas l'expression du sentiment personnel, et en même temps qu'Hugo redevenait ainsi le maître du chœur des poètes, il put sembler que, grâce à lui, le romantisme, en trois pas de géant, avait reconquis ses positions perdues.

C'est que le contraste était saisissant et l'opposition flagrante. En 1853, dans le grand et lourd silence des

---

(1) Suite. — Voy. les numéros des 21, 28 janvier, 4, 11, 18 février, 4, 11, 18, 25 mars, 22 et 29 avril 1893.

(2) Joignez, aux ouvrages que nous avons déjà signalés, le *Discours de réception* de M. Leconte de Lisle, la *Réponse* de M. Dumas, le livre de M. Guyau : *l'Art au point de vue sociologique*. Paris, 1889. Alcan; et celui de M. Ch. Renouvier : *Victor Hugo, le poète*. Paris, 1893. Armand Colin.

premières années du second Empire, les poètes se répétaient la leçon qu'à la vérité Gautier n'avait pas encore écrite, mais que ses *Emaux et Camées*, eux tout seuls, enseignaient peut-être assez éloquemment : « La Muse est jalouse ; elle a la fierté d'une déesse et ne reconnaît que son autonomie. Il lui répugne d'entrer au service d'une idée, car elle est reine, et dans son royaume tout doit lui obéir. Elle n'accepte de mot d'ordre de personne, ni d'une doctrine, ni d'un parti, et si le poète, son maître, la force à marcher en tête de quelque bande chantant un hymne ou sonnant une fanfare, elle s'en venge tôt ou tard. Elle ne lui souffle plus ces paroles ailées qui bruissent dans la lumière comme des abeilles d'or, elle lui retire l'harmonie sacrée, le nombre mystérieux, elle fausse le timbre de ses rimes, et laisse s'introduire dans ses vers des phrases de plomb prises au journal et au pamphlet (1). » Or, voici qu'à cette professsion de désintéressement, un poète répondait, en « chantant des hymnes » et en « sonnant des fanfares », que l'on peut d'ailleurs aimer ou n'aimer pas, mais qui sont des actes autant que des chants, et qui n'en sont pas moins quelques-uns des chefs-d'œuvre de notre poésie. N'était-il pas permis d'hésiter ; et qui des deux avait raison, du disciple ou du maître ? Lequel fallait-il écouter, de l'artiste ou du poète ; l'auteur d'*Émaux et Camées* ou celui des *Châtiments ;* celui qui se servait de l'art comme d'un moyen de s'élever au-dessus des passions de son temps, ou celui qui se les appropriait pour en faire l'âme de son inspiration, et, en retour, qui leur prêtait à toutes, avec l'éclat de son génie, la voix tumultueuse et déchaînée des siennes ?

Messieurs, je ne pense pas, — ni vous non plus, sans doute, — que ce soit ici l'occasion ni le lieu d'insister sur la signification politique du livre des *Châtiments*. Aussi bien, je l'avoue, sans réticence ni détours, si peut-être je partageais quelques-unes des opinions d'Hugo, il me répugnerait, — maintenant que ceux qu'il a si âprement combattus sont vaincus, gisent à terre, et n'ont plus même l'espoir de renaître jamais de leur chute, — il me répugnerait de m'abriter de son nom pour frapper des ennemis désarmés... Mais il est deux observations que je ne saurais cependant m'empêcher ou m'abstenir de faire, dans l'intérêt de la morale et de la vérité de l'histoire.

La première, c'est que personne autant ou plus qu'Hugo, — si ce n'est Béranger, — n'avait contribué, de 1825 à 1840, à créer ce qu'on peut bien appeler la légende napoléonienne. Vous le savez : tandis qu'autour de lui, les poètes eux-mêmes, Lamartine et Vigny, Barbier dans ses *Iambes*, combien d'autres encore ! protestaient énergiquement contre la domination du chiffre et la tyrannie du sabre, Hugo, seul, ou presque seul, de la prodigieuse épopée qui s'était déroulée de Toulon jusqu'à Waterloo, n'avait vu, lui, que l'éclat, et se séparant de ses anciens amis, quand on avait protesté contre le retour à Paris des cendres de l'empereur, c'étaient les protestataires qu'il avait accablés des traits de sa colère et des foudres de son éloquence (1).

> Rhéteurs embarrassés dans votre toge neuve,

s'écriait-il alors, — dans l'*Ode à la Colonne*, la seconde, celle que vous retrouverez dans *les Chants du Crépuscule :* —

> Vous n'avez pas voulu consoler cette veuve
> Vénérable aux partis !
> Tout en vous partageant l'empire d'Alexandre,
> Vous avez peur d'une ombre et peur d'un peu de cendre :
> Oh ! vous êtes petits !

L'auteur de ces vers était-il bien venu, dix ans plus tard, à s'indigner que, du neveu de son Alexandre, on eût fait un Président de la République ; et n'avait-il pas contribué de ses propres mains à relever ce trône impérial, qu'on eût dit qu'il s'étonnait de voir occupé par un nouveau Bonaparte ? Il y a des erreurs qui nous engagent ; — et que peut-être nous est-il interdit de reprocher trop cruellement aux autres, quand nous avons commencé par les commettre nous-mêmes. Si ce sont les souvenirs du premier Empire qui ont fait le second, Hugo, dans ses *Châtiments*, l'a trop souvent oublié.

Il a également oublié que de certaines injures n'éclaboussent pas moins celui qui les profère que ceux mêmes que l'on croit déshonorer en les leur adressant. Je ne parle pas ici de politique, mais rappelez-vous seulement cette pièce célèbre :

> Ce Zoïle cagot naquit d'une Javotte ;
> Le diable, — ce jour-là Dieu permit qu'il créât, —
> D'un peu de Ravaillac et d'un peu de Nonotte
> Composa ce gredin béat.

---

(1) La pièce de Gautier que nous avons déjà citée : *A un jeune tribun*, contenait d'ailleurs la même leçon, et l'on se rappelle peut-être les vers de *la Maison du berger :*

> Vestale aux feux éteints ! Les hommes les plus graves,
> Ne posent qu'à demi ta couronne à leur front.
> Ils se croient arrêtés, marchant dans tes entraves,
> *Et n'être que poète est pour eux un affront...*

(1) Lamartine, plus clairvoyant, avait bien senti le danger de cette apothéose, et, du haut de la tribune, le 16 mai 1840, il protestait encore contre « cette religion », contre « ce culte de la force que l'on voulait substituer à la religion sérieuse de la liberté ». Mais Victor Hugo lui répondait, en quelque sorte, par la publication de sa pièce sur le *Retour de l'empereur :*

> Les poètes divins, élite agenouillée,
> Vous proclameront grand, vénérable, immortel,
> Et de votre mémoire, injustement souillée,
> Redoreront l'autel.

Il faisait mieux encore, et quelques mois plus tard, « afin de mettre ces beaux vers à la portée de toutes les bourses », il permettait aux éditeurs Furne et Delloye de rassembler en un seul volume la collection entière de ses Odes bonapartistes.

Tout jeune, il contemplait, sans gîte et sans valise,
Les sous-diacres coiffés d'un feutre en lampion;
Vidocq le rencontra priant dans une église,
Et l'ayant vu loucher, en fit un espion.

Alors ce va-nu-pieds songea dans sa mansarde,
Et se voyant sans cœur, sans style, sans esprit,
Imagina de mettre une feuille poissarde
Au service de Jésus-Christ.

Oui, si ce sont presque les mêmes injures, ce sont d'autres vers que ceux de Voltaire dans ses satires les plus vantées, dans son *Pauvre Diable* ou dans ce qu'il appelait sa *Capilotade!* Mais un démocrate, parce qu'il est le fils d'un général de l'Empire, a-t-il le droit de reprocher à un adversaire politique l'humilité de sa naissance? A-t-il celui de lui reprocher la médiocrité de sa condition, la misère même de ses débuts? Et tous enfin, tant que nous sommes, avons-nous jamais le droit de supposer que les opinions des autres ne soient pas aussi sincères, aussi loyales, aussi pures que les nôtres? C'est ce qu'il est à jamais regrettable, pour lui, que l'auteur des *Châtiments* ne se soit pas une seule fois demandé.

Je reconnais, d'ailleurs, qu'à tous autres égards sa passion l'a bien servi, et qu'inspiré, qu'échauffé, que transporté par elle, Hugo ne s'est nulle part élevé plus haut ou aussi haut que dans quelques pièces des *Châtiments :*

O drapeaux du passé, si beaux dans les histoires,
Drapeaux de tous nos preux et de toutes nos gloires,
Redoutés du fuyard,
Percés, troués, criblés, sans peur et sans reproche,
Vous qui dans vos lambeaux mêlez le sang de Hoche
Et le sang de Bayard,

O vieux drapeaux! sortez des tombes, des abîmes!
Sortez en foule, ailés de vos haillons sublimes,
Drapeaux éblouissants!
Comme un sinistre essaim qui sur l'horizon monte,
Sortez, venez, volez, sur toute cette honte
Accourez frémissants!

Il n'a nulle part poussé de plus beaux cris, à moins que ce ne soit dans la fin de cette même pièce :

O Dieu.....

Puisque la conscience en deuil est sans refuge,
Puisque le prêtre assis dans la chaire, et le juge
D'hermine revêtu,
Adorent le succès, seul vrai, seul légitime,
Et disent qu'il vaut mieux réussir par le crime
Que choir par la vertu;

Puisque les âmes sont pareilles à des filles,
Puisque ceux-là sont morts qui brisaient les bastilles,
Ou bien sont dégradés;
Puisque l'abjection aux conseils misérables,
Sortant de tous les cœurs, fait les bouches semblables
Aux égouts débordés.

. . . . . .
. . . . . .

O Dieu vivant, mon Dieu! prêtez moi votre force,
Et moi qui ne suis rien, j'entrerai chez ce Corse,
Et chez cet inhumain;
Secouant mon vers sombre et plein de votre flamme,
J'entrerai là, Seigneur, la justice dans l'âme,
Et le fouet à la main...

Ne faut-il pas convenir, messieurs, que la passion est une grande maîtresse d'éloquence? et quand sa voix passe en grondant, pour les animer de son frémissement ou de son tremblement même, dans des vers comme ceux-ci, que voulez-vous que puisse contre eux le faible murmure de la vérité? Mais pour être moins désintéressés, pour nous agiter d'une émotion moins pure ou plus trouble, plus sensible, moins intellectuelle, oserons-nous dire qu'ils en soient moins beaux?

A un autre point de vue, plus particulier, sinon plus littéraire, de tels vers ont cet autre intérêt, — comme aussi bien le livre entier des *Châtiments*, — que nulle part on ne saurait mieux discerner l'étroite liaison, la connexité profonde, l'affinité nécessaire qui unissent entre eux les genres satirique et lyrique. Vous rappelez-vous peut-être que je vous l'ai déjà plusieurs fois signalée, dans la poésie de Lamartine, ou dans celle de Musset? Mais nulle part, sans doute, — pas même dans les *Iambes* d'Auguste Barbier, dans *l'Idole* ou dans *la Curée*, — nulle part elle n'est plus apparente ni d'ailleurs plus intime que dans *les Châtiments*. Quoi de plus naturel, si justement la satire n'est que l'expression de la colère, ou de la fureur même, qu'excite en nous la vue ou la pensée seulement de tout ce que nous y attaquons? Et, lorsque l'on n'est pas plus « philosophe » qu'Hugo, qu'attaquons-nous, à vrai dire, dans les choses ou dans les hommes, que ce qui gêne l'expression ou l'expansion de notre propre personnalité? La satire est comme qui dirait une manière de nous poser en nous opposant; de prendre, pour ainsi parler, une conscience extérieure de ce que nous sommes; de nous définir à nous-mêmes en nous distinguant de nos semblables. C'est ce qui la distingue elle-même de la comédie. Les ridicules qu'ils bafouent, les vices ou les crimes qu'ils dénoncent, les grands satiriques se font comme une affaire personnelle de les flétrir ou de les stigmatiser. Il y va vraiment d'eux-mêmes. Et voilà comment il arrive que, d'Archiloque de Paros, en passant par l'auteur de *la Divine comédie*, jusqu'à Victor Hugo, vous ne trouverez pas, messieurs, un grand lyrique qui n'ait traité magistralement la satire. La satire, dans la classification des genres, n'est pas du tout, comme on a l'air quelquefois de le croire, une ébauche de la comédie, mais elle est un « démembrement » ou une « espèce » du lyrisme.

Ce qui n'est pas moins facile à saisir dans *les Châtiments* que cette liaison même de la satire et du lyrisme, c'est, dans quelques pièces choisies, la transition du mode lyrique au mode épique. Pour vous le montrer, je n'ai besoin que de remettre sous vos yeux les premiers vers de l'*Expiation :*

Il neigeait. On était vaincu par sa conquête.
Pour la première fois l'aigle baissait la tête.
Sombres jours! L'Empereur revenait lentement,
Laissant derrière lui brûler Moscou fumant.
Il neigeait. L'âpre hiver fondait en avalanche.
Après la plaine blanche une autre plaine blanche.
On ne connaissait plus les chefs ni le drapeau.
Hier la grande armée, et maintenant troupeau.
On ne distinguait plus les ailes ni le centre.
Il neigeait. Les blessés s'abrutissaient dans le ventre
Des chevaux morts; au seuil des bivouacs désolés
On voyait des clairons à leur poste gelés,
Restés debout, en selle et muets, blancs de givre,
Collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre.
Boulets, mitraille, obus, mêlés aux flocons blancs,
Pleuvaient; les grenadiers, surpris d'être tremblants,
Marchaient pensifs, la glace à leur moustache grise.
Il neigeait, il neigeait toujours!

Si l'on ne peut pas dire que le poète soit absent ici de son œuvre, — ou plutôt, en y regardant bien, si nous le retrouverions toujours tout entier dans cette page célèbre, — il me semble pourtant, messieurs, que, comme une *Bataille* de Gros, par exemple, le tableau vaut par lui-même; qu'une intention y domine toutes les autres, qui est d'en faire une image fidèle de la réalité; qu'en un mot, le peintre ou le poète s'y subordonne ou s'y soumet docilement à son sujet; et vous le savez d'autre part, ce n'est pas là le seul caractère de l'épopée, mais c'en est l'un au moins des plus saillants ou des plus extérieurs, — et j'ajoute, l'un aussi des plus indiscutés.

Qu'est-ce que cela voulait dire? Est-ce que par hasard, après avoir purgé sa colère et libéré son âme, le poète allait se transformer? Est-ce que, — comme autrefois Voltaire, auquel, après l'avoir outrageusement maltraité (1), Hugo aimait déjà que l'on commençât à le comparer, — est-ce que désormais, attentif au vent de l'opinion littéraire, il allait essayer de la capter, et pour cela, sacrifiant quelque chose de sa farouche indépendance, est-ce qu'il allait obéir à la mode? Est-ce que, renonçant à se mettre lui-même en scène, il allait se faire l'imitateur de ses propres disciples; incliner, ou faire comme s'il inclinait du côté de l'art pour l'art; et enfin, comme Gautier dans son rêve de beauté, comme Vigny dans sa tour d'ivoire, est-ce qu'il allait s'enfermer dans son île, s'isoler des événements, se soustraire au contact des agitations du dehors? Mais comment l'aurait-il pu, si, depuis dix ou douze ans, l'échec de ses *Burgraves*, si la mort de la plus aimée de ses filles, — vous savez dans quelles circonstances, — si ses déceptions politiques, les événements de 1848 et de 1851, si l'exil, si la solitude, si la colère, en un mot si tout avait contribué à exalter sa personnalité? Aussi, messieurs, ne le fit-il point, et trois ans seulement après *les Châtiments*, *les Contemplations* le montraient à la fois plus maître que jamais des moyens, des procédés de son art, mais plus « personnel » aussi, plus esclave de ses sentiments et de ses impressions, plus incapable encore de les dominer qu'il ne l'était jadis, dans le temps même de ses *Feuilles d'automne*, et surtout de ses *Odes et Ballades*.

Vous me permettrez de ne rien dire du premier volume des *Contemplations*. Les pièces qu'il contient sont toutes datées de 1830 à 1843, et, sans examiner à ce propos les raisons du poète ne pas les insérer dans ses précédents recueils (1), la facture n'en diffère pas sensiblement de celle des *Rayons et des Ombres* ou des *Voix intérieures*. J'en dis autant du premier livre du second volume : c'est celui qu'il a consacré à la mémoire de sa fille, sous le titre de *Pauca Meæ*. Vous y trouverez quelques-uns de ses chefs-d'œuvre, — *Trois ans après; Veni, vidi, vixi; A Villequier :*

Maintenant que Paris, ses pavés et ses marbres,
Et sa brume et ses toits sont bien loin de mes yeux;
Maintenant que je suis sous les branches des arbres,
Et que je puis songer à la beauté des cieux;

Maintenant que du deuil qui m'a fait l'âme obscure,
Je sors, pâle et vainqueur,
Et que je sens la paix de la grande nature,
Qui m'entre dans le cœur;

Mais tout en étant plus émues, plus sincères, plus humaines, plus directes, moins mêlées de rhétorique que *la Prière pour tous* ou *la Tristesse d'Olympio*, je ne trouve pas, messieurs, que rien d'essentiel les en distingue, — si ce n'est un degré de maîtrise ou de perfection de plus.

Il n'en est qu'une qui fasse exception; c'est la douzième de ce premier livre : *A quoi songeaient les deux cavaliers dans la forêt;* et aussi est-elle datée de 1853.

La nuit était fort noire et la forêt très sombre,
Hermann à mes côtés me paraissait une ombre,
Nos chevaux galopaient...

Ce n'est pas qu'elle ne soit extrêmement romantique, presque allemande, et, si je ne me trompe, visiblement inspirée de la *Lénore* de Burger, mais, en l'étudiant de plus près, je ne crois pas me tromper non plus quand j'y vois l'indication au moins d'un changement de manière. Les effets que le poète demandait naguère encore à la netteté du dessin, et au relief excessif de la forme, on pressent qu'il va les demander non pas à la couleur, mais au mélange ou au jeu de l'ombre et de la lumière et à la science du clair-obscur. Je veux dire que, comme un éclair qui déchire la nue, son procédé consistera désormais à faire l'ombre plus

(1) Voyez la pièce intitulée : *Regard jeté dans une mansarde :*

Voltaire alors regnait, ce singe de génie
Chez l'homme en mission par le diable envoyé...

Elle est datée de 1839.

(1) J'ai tâché d'indiquer plus loin quelques-unes de ces raisons.

épaisse, plus consistante, plus opaque, pour en dégager brusquement la lumière et comme illuminer tout un monde à demi fantastique sur lequel, aussitôt qu'entrevu, se referme l'obscurité. C'est cette manière, messieurs, qui se développe dans le reste des *Contemplations*, et, entre autres raisons, ce n'est pas la moindre de celles qui contribuent à en faire le recueil, comme je vous le disais tout à l'heure, le plus lyrique de la langue française.

Pour essayer de vous le faire voir, je ne manquerais pas d'exemples assez caractéristiques, si nous en avions le loisir, mais, ne l'ayant pas, je me contenterai d'un seul que j'emprunterai à la pièce intitulée *les Mages*. Vous en connaissez le thème, qu'au surplus, comme dans une symphonie, Hugo lui-même a indiqué dès le début :

Pourquoi donc faites-vous des prêtres
Quand vous en avez parmi vous?
Les esprits conducteurs des êtres
Portent un signe sombre et doux.
Nous naissons tous ce que nous sommes.
Dieu, de ses mains, sacre des hommes
Dans les ténèbres des berceaux;
Son effrayant doigt invisible
Écrit sous leur crâne la bible
Des astres, des monts, et des eaux.

Ces hommes, ce sont les poètes;
Ceux dont l'aile monte et descend (1);
Toutes les bouches inquiètes
Qu'ouvre le verbe frémissant...

Telle est l'idée qu'en plus de sept cents vers, il a développée, avec une ampleur et une diversité de mouvements, avec une fécondité d'invention verbale, avec une richesse, une abondance, une splendeur d'images incomparables, sans analogues ou du moins sans égales dans son œuvre même, et sans supérieures peut-être dans aucune langue. Détachons-en seulement quelques strophes :

Quand les cigognes du Caïstre
S'envolent au souffle des soirs;
Quand la lune apparaît sinistre
Derrière les grands dômes noirs;
Quand la trombe aux vagues s'appuie;
Quand l'orage, l'horreur, la pluie,
Que tordent les bises d'hiver,
Répandent avec des huées
Toutes les larmes des nuées
Sur tous les sanglots de la mer.

Quand dans les tombeaux les vents jouent
Avec les os des rois défunts;
Quand les hautes herbes secouent
Leur chevelure de parfums;
Quand sur nos deuils et sur nos fêtes
Toutes les cloches des tempêtes
Sonnent au suprême beffroi;
Quand l'aube étale ses opales,
C'est pour ces contemplateurs pâles,
Penchés dans l'éternel effroi!

Les vents, les flots, les cris sauvages,
L'azur, l'horreur du bois jauni,
Sont les formidables breuvages
De ces altérés d'infini;
Ils ajoutent, rêveurs austères,
A leur âme tous les mystères,
Toute la matière à leur sens;
Ils s'enivrent de l'étendue;
L'ombre est une coupe tendue
Où boivent ces sombres passants.

Peut-être, messieurs, qu'au point de vue du philosophe ou du penseur, ces vers ne veulent pas dire grand'chose, ni rien surtout qui ne soit assez banal. Énumération de parties, répétition, variations, le procédé est sensible, et il semble que nous voyions comment « cela est fait ». Mais c'est presque ce que j'y vois de plus extraordinaire, cette étrange facilité, cette fécondité même, tant de mots pour dire la même chose, et cependant tant d'impressions, si diverses, ou, si je puis ainsi parler, tant de « chocs » si différents. Notez en effet qu'il n'y a pas dans ces vers une image qui n'évoque, qui ne suscite, qui ne fasse, de vers en vers, comme émerger de l'ombre, une vision dont la netteté n'a d'égale que la grandeur, ou le charme, ou l'énormité.

Quand la lune apparaît sinistre
Derrière les grands dômes noirs;
Quand la trombe aux vagues s'appuie;
Quand l'orage, l'horreur, la pluie,
Que tordent les bises d'hiver,
Répandent avec des huées
Toutes les larmes des nuées
Sur tous les sanglots de la mer...

Est-ce que vous n'entendez pas l'ouragan mugir dans cette strophe? est-ce que vous ne le voyez pas? je dirais volontiers : est-ce que vous ne le touchez pas? est-ce que jamais, en dix vers, on en a plus pleinement rendu l'horreur ou l'effroi physique? Mais notez encore qu'il n'y a pas là, dans ces vers que nous venons de lire, comme aussi bien dans toute la pièce, une expression qui ne soit ce que l'on appelle *créée*, neuve dans la langue, inséparable de son contexte, étrange ou bizarre, si vous l'en détachiez, personnelle et unique à Hugo.

L'azur, l'horreur du bois jauni
Sont les formidables breuvages
De ces altérés d'infini...
. . . . . .
Ils s'enivrent de l'étendue...
L'ombre est une coupe tendue
Où boivent ces sombres passants (1).

(1) Je ne sais pourquoi ce dernier vers me rappelle toujours le début d'un sermon de Bossuet, *Sur les anges gardiens* : « D'où vient que les cieux sont ouverts? et que veulent dire ces anges qui montent et descendent d'un vol si léger, de la terre au ciel, et du ciel en la terre? »

(1) Relevons quelques-unes encore de ces expressions au courant de la plume :

Les nuages, *ces solitudes*
Où passent en mille attitudes
Les groupes sonores du vent;

Et que vous dirai-je encore du mouvement en apparence désordonné, farouche, presque sauvage, mais si souple et si varié, si expressif à lui tout seul, qui emporte tout ce développement? Hérésie, je le sais bien, messieurs. Blasphème et sacrilège! mais lisez la pièce tout entière, à voix haute, en vous abandonnant, si vous le pouvez, à l'autorité de ce mouvement, et même quand ces vers ne voudront rien dire, ou presque rien, vous serez forcés de convenir encore qu'ils sont extraordinaires, beaux encore pour la qualité d'imagination et pour la quantité de lyrisme qui les soutiennent.

C'est qu'à dire le vrai, si Victor Hugo ne développe pas son thème à la façon d'un orateur, logiquement et raisonnablement, il y a cependant quelque chose là-dessous d'intérieur et de profond. Il y a, messieurs, deux ou trois idées, ou, si vous l'aimez mieux, il y a deux ou trois préocupations intenses, l'obsession de deux ou trois choses, — qui renouvellent de strophe en strophe l'invention du poète, ou dont même on peut dire qu'elles élèvent sa rhétorique à la hauteur d'une philosophie, parce qu'en effet ce sont deux ou trois choses dont nous savons assez qu'aucune méditation ni même aucune verbosité n'épuiseront jamais la notion, — si la première est la Mer, si la seconde est la Mort, et la troisième l'Inconnaissable.

La Mer! elle est partout dans *les Contemplations*, battant de son flot, en quelque sorte, l'imagination du poète, la mer, non pas « blonde et pleine d'amour », comme l'aimait un autre poète, mais une mer toujours sombre, toujours échevelée, toujours perfide, et, depuis le tragique accident de Villequier, comme invinciblement associée à l'idée de la mort. Écoutez le plutôt dans cette même pièce :

---

ou encore :

Le doute où nos calculs succombent,
Et tous les morceaux noirs qui tombent
Du grand fronton de l'inconnu;

et

Copernic éperdu regarde
Dans les grands cieux aux mers pareils,
Gouffre où voguent des nefs sans proue,
Tourner toutes ces sombres roues
Dont les moyeux sont des soleils.

Qui encore a mieux exprimé le caractère énigmatique et bouffon à la fois du roman de Rabelais ?

Il berce Adam pour qu'il s'endorme,
Et son éclat de rire énorme
Est un des gouffres de l'esprit.

Terminons par une dernière strophe :

Ils sont là, hauts de cent coudées,
Christ en tête, Homère au milieu,
Tous les combattants des idées,
Tous les gladiateurs de Dieu;
Chaque fois qu'agitant le glaive,
Une forme du mal se lève
Comme un forçat dans son preuve
Dieu, dans leur phalange complète,
Désigne quelque grand athlète
De la stature du fléau.

Nous vivons, debout à l'entrée
De la mort, *gouffre illimité*,
Nus, tremblants, la chair pénétrée
Du frisson de l'énormité.
Nos morts sont dans cette marée
Nous entendons, foule égarée
Dont le vent souffle le flambeau,
Sans voir de voiles ni de rames,
Le bruit que font ces vagues d'âmes
Sous la falaise du tombeau.

Ou encore :

Nous regardons la noire écume,
L'aspect hideux, le fond brun
Nous regardons la nuit, la brume,
L'onde du sépulcre infini.

Mais, vous le voyez par ces vers mêmes, la mer et la mort, en communiquant à Hugo, l'une quelque chose de son immensité, et l'autre de sa profondeur, ont en même temps accru chez lui jusqu'à l'angoisse un sentiment du mystère dont il ne triomphe pour un instant qu'à force d'orgueil et de confiance dans la grandeur de sa mission :

Comme un oiseau de mer effleure
La haute rive où gronde et pleure
L'océan plein de Jéhovah,
De temps en temps, blanc et sublime,
Par-dessus le mur de l'abîme,
Un ange paraît, — et s'en va.

Quelquefois, une plume tombe
De l'aile où l'ange se berçait;
Retourne-t-elle dans la tombe?
Que devient-elle? On ne le sait.
Se mêle-t-elle à notre fange?
Et qu'a donc créé cet archange?
A-t-il dit non? A-t-il dit oui?
Et la foule cherche, accourue,
En bas la plume disparue,
En haut l'archange évanoui.

Puis après qu'ont fui comme un rêve
Bien des cœurs morts, bien des yeux clos,
Après qu'on a vu sur la grève
Passer des flots, des flots, des flots,
Dans quelque grotte fatidique,
Sous un doigt de feu qui l'indique,
On trouve un homme surhumain
Traçant des lettres enflammées
Sur un livre plein de fumées,
La plume de l'ange à la main.

Il songe, il calcule, il soupire,
Son poing puissant sous son menton,
Et l'homme dit : Je suis Shakspeare,
Et l'homme dit : Je suis Newton...

Il dit aussi, cet homme surhumain, vous l'entendez assez : « Je suis Hugo. » Et là-dessus, messieurs, comment voudriez-vous, — qu'ayant cette idée de lui-même, de sa personnalité, de sa mission; qu'avec cet orgueil monstrueux et naïf d'être en effet ce qu'il est; avec cette conviction que les autres hommes attendent qu'il se révèle à eux, — comment voudriez-vous qu'il se fût dé-

pris de lui-même, qu'il eût cessé d'être lui pour devenir un autre; et qu'enfin, pour se faire « artiste », il eût renoncé à son rôle de « mage », de « puiseur d'ombre », de « chercheur » ? C'est encore en cela que *les Contemplations* sont éminemment un livre « personnel », si jamais il en fût, — « confessions », à vrai dire, autant que « contemplations », — plus personnel, à ce titre, comme je vous le faisais observer, que *les Orientales* ou que *les Odes et Ballades*. Non seulement pour l'ampleur des mouvements ou pour la splendeur des images, mais encore et surtout pour et par ce « désordre » apparent dont l'irrégularité même est la peinture ou la figure extérieure de l'âme agitée du poète, *les Contemplations* sont en quelque sorte adéquates à la définition du lyrisme. Ni l'homme ni le monde n'ont été vus par aucun poète sous un angle plus personnel, et jamais aussi poète, à moins peut-être que ce ne soit Dante, n'a traduit sa vision du monde par des fictions, d'une manière ni par le moyen d'un style plus individuel. Lisez encore les pièces fameuses qu'il a intitulées : *Ibo, Ce que dit la bouche d'ombre, Horror, Dolor, Pleurs dans la nuit :*

Je suis l'être incliné qui jette ce qu'il pense,
Qui demande à la nuit le secret du silence
Dont la brume emplit l'œil;
Dans une ombre sans fond mes paroles descendent,
Et les choses sur qui tombent mes strophes, rendent
Le son creux du cercueil.

Dans ces conditions, messieurs, ne serait-il pas bien surprenant qu'étant contemporaine des *Contemplations*, *la Légende des siècles*, en dépit de son allure épique, ne fût pas, elle aussi, plus personnelle qu'on ne le croit communément, et partant plus lyrique? C'est au point que je me demande comment Gautier, dans son *Rapport*, a pu autrefois s'y tromper. « On a beaucoup plaint la France, y disait-il, de manquer de poèmes épiques. En effet, la Grèce a l'*Iliade* et l'*Odyssée*... L'Italie, l'Espagne, l'Angleterre... etc. A tout cela nous ne pouvions opposer que *la Henriade*... Mais maintenant, si nous n'avons pas encore le poème épique régulier en douze ou vingt-quatre chants, Victor Hugo nous en a donné la monnaie dans *la Légende des siècles*, monnaie frappée à l'effigie de toutes les époques et de toutes les civilisations, sur des médailles d'or du plus pur titre. Ces deux volumes contiennent, en effet, une douzaine de poèmes épiques, mais concentrés, rapides et réunissant en un bref espace la couleur, le dessin et le caractère d'un siècle ou d'un pays (1). »

Je ne puis souscrire à cette opinion. Sans doute, les fragments épiques ne manquent pas dans *la Légende des siècles ;* et, notamment, ce sont ceux où le poète s'est inspiré de la légende biblique ou de la tradition du moyen âge : *le Sacre de la Femme, Booz endormi, Aymerillot, le Mariage de Roland*. Là, j'en conviens, comme s'il avait fait deux parts de son inspiration, et qu'il se délassât de « pleurer dans la nuit », à revivre en imagination l'histoire de l'humanité, Hugo ne semble s'être proposé rien de plus ni d'autre que de reproduire la couleur des temps évanouis, que de ressusciter le passé de ses cendres, et, à cette occasion, de ne déployer d'autre magie que celle du prestige de son exécution. Sa personne a presque disparu de son œuvre, et sa soumission à l'objet semble entière. Comme autrefois Homère, quand il racontait la naïve rencontre d'Ulysse et de Nausicaa, ou comme Dante encore, quand il pleurait au récit de la douloureuse aventure de sa Francesca, c'est vraiment un peintre que le poète, et, face à face avec son modèle, je conviens qu'il a mis à l'imiter fidèlement toute son application, son honneur et sa gloire.

Pendant qu'il sommeillait, Ruth, une Moabite,
S'était couchée aux pieds de Booz, le sein nu,
Espérant on ne sait quel rayon inconnu
Quand viendrait du réveil la lumière subite. »
. . . . . .
. . . . . .
La respiration de Booz qui dormait
Se mêlait au bruit sourd des ruisseaux sur la mousse;
On était dans le mois où la nature est douce,
Les collines ayant des lis sur leur sommet.

Ruth songeait et Booz dormait; l'herbe était noire,
Les grelots des troupeaux palpitaient vaguement,
Une immense bonté tombait du firmament,
C'était l'heure tranquille où les lions vont boire...

Certes, ni l'éclat sombre des nuits étoilées, ni les bruits de la nature dans le silence de l'obscurité, ni la chaleur amollissante et le voluptueux énervement des clairs de lune d'Orient n'ont jamais été mieux traduits, et s'il n'y avait dans *la Légende des siècles* que des pièces de ce genre, s'il y en avait seulement davantage, oui, peut-être, nous partagerions l'opinion commune.

Dira-t-on, pour la soutenir, que d'autres pièces, non moins célèbres, la justifient encore? Et, en effet, messieurs, je doute qu'à Rome, au palais Farnèse, il y ait une fresque du Carrache, ou jadis, à Fontainebleau, je doute qu'il y en eût du Primatice ou du Rosso dont la fougue mythologique égalât l'admirable inspiration naturaliste et symbolique à la fois du *Satyre*. J'ose même avancer, — témérairement peut-être, — qu'avec un peu de noir et de blanc, rehaussés d'un peu de rouge ou de jaune, le plus étonnant lui-même des coloristes, don Diego Rodriguez de Silva y Velasquez n'a rien fait de plus beau ni de plus vivant que *la Rose de l'infante;* et si la comparaison est juste, ce n'est pas, messieurs, parce qu'on l'a souvent faite qu'il nous faut craindre de la répéter.

Elle est toute petite, une duègne la garde,
Elle tient à la main une rose, et regarde.

(1) Naturellement, pour respecter la chronologie, nous ne parlons, comme Gautier, que de la « première » *Légende des siècles*, celle qui parut en 1859.

Quoi? que regarde-t-elle? Elle ne sait pas. L'eau.
Un bassin qu'assombrit le pin et le bouleau,
Ce qu'elle a devant elle, un cygne aux ailes blanches,
Le bercement des flots sous la chanson des branches,
Et le profond jardin rayonnant et fleuri.
Tout ce bel ange a l'air dans la neige pétri.
On voit un grand palais comme au fond d'une gloire,
Un parc, de clairs viviers où les biches vont boire,
Et des paons étoilés sous les bois chevelus.
L'innocence est sur elle une blancheur de plus.
. . . . . .
Un jet de saphirs sort des bouches des dauphins.
Elle se tient au bord de l'eau; sa fleur l'occupe,
Sa basquine est en point de Gênes; sur sa jupe
Une arabesque, errant dans les plis du satin,
Suit les mille détours d'un lit d'or florentin;
La rose épanouie et toute grande ouverte,
Sortant du frais bouton comme d'une urne ouverte,
Charge la petitesse exquise de sa main...

Mais vous rappelez-vous la suite, et que déjà, dans cette pièce, le désintéressement du poète n'est pas entier? Sous le virtuose de la couleur, le lutteur, vous le savez, reparaît promptement. Cette admirable peinture n'est pas destinée à nous remplir uniquement les yeux de la joie de la beauté pure; mais Hugo a un autre objet; et il s'agit pour lui d'imprimer la flétrissure énergique de son vers au père de « ce bel ange », à Philippe II, roi d'Espagne, à la sainte Inquisition, au catholicisme même :

Philippe deux était le Mal tenant le glaive...
. . . . . .
Et sa prunelle avait pour clarté le reflet
Des bûchers sur lesquels par moments il soufflait.
Il était redoutable à la pensée, à l'homme,
A la vie, au progrès, au droit, dévot à Rome...
C'était Satan régnant au nom de Jésus-Christ.

Evidemment, le peintre ne peint pas pour peindre; il ne raconte même pas *ad narrandum*, mais *ad probandum*. Son tableau n'est pas un tableau seulement, mais un plaidoyer, si je puis ainsi dire, ou un acte, et il veut nous émouvoir en faveur des sentiments ou des idées qui sont les siennes, — ce qui est d'ailleurs assurément son droit. Il y voyait, comme vous le savez assez, son devoir ou sa fonction.

Si cette observation est vraie de *la Rose de l'infante*, combien ne l'est-elle pas davantage de tant d'autres pièces : *la Conscience*, *Dieu invisible au philosophe*, *Sultan Mourad*, *le Jour des rois*, *les Raisons du Momotonbo*, *la Trompette du jugement* ? Contre les rois, supposés tous tyranniques et féroces, contre les prêtres, supposés tous imbéciles ou fourbes, et en faveur du peuple, supposé toujours bon, toujours brave, toujours grand, nous pouvons dire qu'en ce sens *la Légende* continue l'œuvre des *Châtiments*. Elle est à la véritable épopée ce que l'*Essai sur les mœurs*, de Voltaire, est à la véritable histoire, polémique, satirique, lyrique d'ailleurs en tant que personnelle. Ce n'est point une formule d'art, comme Gautier, ou une idée pure, comme Vigny, que le poète cherche à faire triompher : c'est un idéal actuel de justice; ce sont des plans de réforme ou de révolution sociale; ce sont des rancunes personnelles, des haines personnelles, des espérances personnelles. Voilà vraiment ce qui le détermine dans le choix de ses sujets, — dont vous n'en trouveriez pas plus d'une douzaine qui l'aient séduit par eux-mêmes; — et voilà ce qui commande ou ce qui règle sa manière de les traiter. Je vous parlais de *la Conscience :*

Lorsque avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,
Échevelé, livide au milieu des tempêtes,
Caïn se fut enfui de devant Jéhovah...

Est-ce qu'après ce début, Hugo s'est proposé de ressusciter par la force de l'imagination une scène des temps préhistoriques? est-ce qu'il s'est proposé seulement de nous montrer dans le mythe ou dans l'histoire de Caïn l'humanité se dégageant de la brute, et le premier remords créant, pour ainsi dire, la conscience morale (1)? En aucune façon! Mais, en la transposant, il a refait une pièce célèbre de ses *Châtiments*, et, ce qu'il a voulu dire ou signifier, c'est qu'aussi longtemps qu'il y aurait des rois, il serait pour eux, lui, Victor Hugo, cet œil éternellement ouvert dans les ténèbres :

On fit donc une fosse, et Caïn dit : C'est bien.
Puis il descendit seul sous cette voûte sombre.
Quand il se fût assis sur sa chaise dans l'ombre,
Et qu'on eût sur son front fermé le souterrain,
L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

Que maintenant donc le monde extérieur occupe dans *la Légende des siècles* une place plus considérable que dans *les Contemplations;* que ce pouvoir d'évocation ou de suggestion, dont j'essayais tout à l'heure de vous donner une idée, s'y montre encore plus extraordinaire; que le coloris de cette vaste fresque, plus juste en général que celui des *Orientales*, — pas toujours, mais en général, — soit d'ailleurs plus éclatant tour à tour ou plus sombre que celui même de Titien ou de Rubens; que la facture en soit plus habile et plus libre, avec je ne sais quoi de plus souverain que jamais, et que, tout ce qu'avaient inventé Vigny dans ses *Poèmes antiques*, Barbier dans ses *Iambes*, Sainte-Beuve dans ses *Poésies populaires*, Gautier dans ses *Émaux et Camées*, Banville même dans ses *Odes funambulesques*, Hugo se le soit approprié, l'ait fondu dans le creuset de son génie, et en ait forgé un vers d'un métal unique, rien de tout cela n'empêche l'inspiration des plus belles pièces de *la Légende* d'être lyrique encore, éminemment, exclusivement lyrique, si la passion en demeure l'âme; qu'elles tendent toutes à prouver quelque chose; et que ce soit ce qui les différencie, — je ne dis pas de

(1) J'essaye dans cette phrase d'indiquer la manière dont Vigny, par exemple, eût pu traiter l'histoire de Caïn. On en verra une troisième encore quand nous viendrons prochainement à l'auteur des *Poèmes antiques* et des *Poèmes barbares*.

l'*Iliade* ou de l'*Énéide*, ou généralement de tout ce que l'on nomme du nom d'épopée, — mais de la poésie d'Alfred de Vigny et de celle de Théophile Gautier, de *la Colère de Samson*, par exemple, ou des *Variations sur le Carnaval de Venise*. Le regretterons-nous d'ailleurs, ou le reprocherons-nous au poète? La question est délicate, et si je voulais y répondre, je n'aurais pas le temps de motiver ce que je vous dirais (1). Mais sans doute vous m'accorderez que cette même ardeur de passion, qui fait à de certains égards la beauté de *la Légende des siècles*, fait aussi qu'elle manque de désintéressement ou de sérénité, — et ceci n'a pas besoin d'être prouvé davantage.

C'est qu'aussi bien, messieurs, très inférieure ou très inégale à l'élévation de son génie, l'âme d'Hugo, par cela même qu'elle était l'une des plus passionnées, a été l'une des plus tumultueuses, et, partant, l'une des plus troubles et des plus confuses que ce siècle ait certainement connues. Les événements qu'elle a traversés, que je n'ai pu que vous indiquer, mais que vous connaissez, n'étaient pas d'ailleurs pour la rasséréner, pour la détacher d'elle-même, pour l'habituer à voir les choses sous l'aspect de l'éternité. Dans sa première manière, contenu, gêné, retenu qu'il était par toute sorte d'entraves, par le besoin même ou l'ambition de se faire un nom, par ses origines, par sa situation sociale, — père de famille, chef d'école académicien, pair de France, — par quelque crainte encore du ridicule, sinon de la critique, Hugo a donc dissimulé sa véritable nature, ou du moins il n'en a laissé passer ou percer que quelques traits seulement dans son œuvre, dans son théâtre surtout, si le lyrisme de *Ruy Blas* ou d'*Hernani*, qui n'a rien de moins fougueux, a quelque chose de plus révolutionnaire que celui des *Feuilles d'automne*, des *Voix intérieures*, des *Chants du crépuscule*. Mais plus tard, dans l'exil et dans la solitude, libéré de toute contrainte, n'ayant plus rien à ménager ni personne, devenu dieu sur son rocher, il s'est mis tout entier dans ses *Châtiments*, dans ses *Contemplations*, dans sa *Légende des siècles*, avec toutes ses rancunes et toutes ses haines, toutes ses révoltes et toutes ses espérances,

Tout son génie et tout son cœur,

toutes ses préoccupations et toutes ses angoisses. Et alors on a bien vu ce qu'il était en réalité, un homme de son temps, oui sans doute, et même l'un des plus avides qu'il y ait jamais eu de popularité, mais, par la qualité de son imagination, par l'impossibilité de s'en rendre maître, par la nécessité de la suivre jusque dans ses écarts, un contemporain d'Ézéchiel ou d'Eschyle (1), un « primitif » un cyclope, si je l'ose dire, sans que vous preniez ce mot pour une plaisanterie, mais qu'au contraire vous vous rappeliez tout ce qu'il exprime d'extraordinaire, d'énorme, de prodigieux; et, messieurs, pour toutes ces raisons, non pas peut-être le plus grand poète, mais le plus grand *lyrique* de tous les temps (2).

Vous vous expliquez sur ce mot, comment et pourquoi, si personne, je le crois, n'a plus fortement ébranlé ni surtout étonné l'imagination de ses contemporains, il ne pouvait pas cependant faire école. Car, comment s'inspirerait-on de *la Trompette du jugement?*

Je vis dans la nuée un clairon monstrueux.

Et ce clairon semblait, au seuil profond des cieux,
Calme, attendre le souffle immense de l'archange.

Ce qui jamais ne meurt, ce qui jamais ne change
L'entourait. A travers un frisson, on sentait
Que ce buccin fatal, qui rêve et qui se tait

(1) Je puis dire du moins ce que serait cette réponse, et même je l'ai déjà dit plus haut, en comparant *la Légende des siècles* à l'*Essai sur les mœurs*. On ne peut prendre avec l'histoire que de certaines libertés, et en en mettant les leçons au service d'une cause actuelle, — ce qui est parfaitement légitime, — on n'a, sans doute, le droit d'en altérer ni les faits ni l'esprit. Si Voltaire et Victor Hugo se le sont donc permis, c'est en cela d'ailleurs qu'ils sont Hugo et Voltaire, mais c'est en cela aussi que l'*Essai sur les mœurs* et *la Légende des siècles* ne tiennent pas les promesses de leur titre. J'aurai l'occasion de revenir sur ce point.

(1) Voyez là-dessus comment il a lui-même parlé d'Eschyle et d'Ézéchiel dans le premier livre de son *William Shakespeare :*

« Une sorte d'épouvante emplit Eschyle d'un bout à l'autre, une méduse profonde s'y dessine vaguement derrière les figures qui se meuvent dans la lumière... Il est rude, abrupt, excessif, incapable de pentes adoucies, presque féroce, avec une grâce à lui qui ressemble aux fleurs des lieux farouches, moins hanté des nymphes que des euménides, du parti des Titans, parmi les déesses choisissant les sombres, et souriant sinistrement aux Gorgones, fils de la terre comme Othryx et Briarée, et prêt à recommencer l'escalade contre le parvenu Jupiter. »

Voici maintenant Ézéchiel :

« C'est le bienfaiteur farouche... C'est le colossal bourru bienfaisant du genre humain... Ce visionnaire mangeur de pourriture est un résurrecteur. Ézéchiel a l'ordure aux lèvres et le soleil dans les yeux... Son effarement de prophète était incontestable, il avait évidemment vu ce qu'il racontait... On ne peut s'empêcher de songer que cet Ézéchiel, sorte de démagogue de la Bible, aiderait 93 dans l'effrayant balayage de Saint-Denis. Quant à la cité bâtie par lui, il murmure au-dessus d'elle ce nom mystérieux : JEHOVAH SCHAMMD, qui signifie : *l'Éternel est là*. Puis, il se tait pensif dans les ténèbres, montrant du doigt à l'humanité, là-bas, au fond de l'horizon, une continuelle augmentation d'azur. »

(2) On trouve encore de curieux renseignements sur la nature d'imagination qu'Hugo savait être la sienne, dans le premier livre des *Travailleurs de la mer*. Voyez notamment le chapitre intitulé : *A maison hantée habitant visionnaire :*

« La solitude dégage une certaine quantité d'égarement sublime... Il en résulte un mystérieux tremblement d'idées qui dilate le docteur en voyant et le poète en prophète... »

Ou encore ce passage :

« La rêverie, qui est la pensée à l'état de nébuleuse, confine au sommeil, et s'en préoccupe comme de sa frontière. L'air habité par des transparences vivantes, ce serait le commencement de l'inconnu; mais au delà s'offre la vaste ouverture du possible. Là d'autres êtres, là d'autres faits. Aucun surnaturalisme, mais la continuation occulte de la nature infinie. »

Quelque part dans l'endroit où l'on crie, où l'on sème
Avant été forgé par quelqu'un de suprême,
Avec de l'équite condensée en airain
Il était là, lugubre, effroyable, serein,
Il gisait sur la brume insondable qui tremble
Hors du monde, au delà de tout ce qui ressemble
A la forme de quoi que ce soit (1).

On peut parodier de tels vers, mais vous comprenez aisément qu'on ne puisse les imiter. La vision est trop personnelle; et quiconque essayerait de s'en suggérer à lui-même d'analogues, il faudrait qu'il fût Hugo, — ou certainement il échouerait dans le ridicule. Mais c'est ce qui vous explique aussi qu'ayant eu la force d'interrompre le courant, Hugo n'ait pas eu celle de l'arrêter. Le romantisme lui a dû de voir son histoire se clore en quelque sorte par ses chefs-d'œuvre, et ces chefs-d'œuvre ont pu faire hésiter ou suspendre un moment le siècle dans sa course. Mais trop de raisons se joignaient ou conspiraient ensemble pour que la défaite finale du romantisme ne suivît pas ce retour du succès. C'est, messieurs, ce que nous verrons mieux dans une prochaine leçon, où j'essayerai de démêler avec vous quelques-unes de ces raisons, et de vous montrer surtout pourquoi, si l'on a conçu et présenté jusqu'ici la figure de l'histoire littéraire de notre siècle sous la forme d'une circonférence dont le romantisme serait le centre, il faut maintenant la dessiner et la voir sous la forme plutôt d'une ellipse dont *le Romantisme* étant l'un des foyer, *le Naturalisme* en serait l'autre.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

(*A suivre.*)

L'ESPRIT POLITIQUE ET L'ESPRIT DE PARTI

Lettres d'un parlementaire (2).

XIV.

« On ne doit jamais se séparer de son parti. » Vous connaissez cette phrase; vous l'entendez répéter tous les jours, avec de légères variantes. Un électeur modéré donne sa voix à un candidat radical; un député ou un sénateur vote, la mort dans l'âme, une loi qu'il juge détestable: « Que voulez-vous? il faut voter avec son parti! » De l'autre côté, c'est un conservateur qui pratique l'opposition systématique et qui, pour faire échec au gouvernement républicain, repoussera les mesures les plus sages: « Cela est fâcheux sans doute; mais il faut bien être de son parti, n'est-ce pas? » On est de bonne foi, à droite comme à gauche: on se persuade que voter quand même avec ses amis, obéir à un mot d'ordre, faire au besoin violence à son propre sentiment, suivre le parti auquel on appartient jusqu'en ses erreurs et ses faiblesses, c'est l'esprit politique. Si l'on voulait appeler les choses par leur nom, ce n'est pas « l'esprit politique » qu'il faudrait dire: c'est « l'esprit de parti ».

L'esprit de parti existe dans tous les pays, je le veux bien; mais je doute que nulle part il soit aussi puissant que chez nous. Ce n'est pas impunément que nous avons, en moins d'un siècle, changé dix fois la forme du gouvernement. Républicains, impérialistes, légitimistes, orléanistes, tous les partis tour à tour ont conquis et perdu le pouvoir par une révolution. De là une conception de la politique tout à fait originale. La politique, pour nous autres Français, c'est avant tout un combat. Le parti qui gouverne, attaqué par tous les autres partis à la fois, est comme l'assiégé dans une citadelle; l'opposition, c'est l'assiégeant qui veut entrer dans la place par force ou par ruse. La discipline est la première des vertus militaires: nous avons fait, de la discipline, la première des vertus politiques. Comme le soldat suit ses chefs, le politicien doit suivre son comité ou son groupe. Ailleurs, ce qui constitue un parti, c'est une certaine communauté de vues sur la meilleure manière de gouverner et d'administrer; chez nous, c'est de crier: « Vive le roi! » ou de crier: « Vive la République! » Il est clair que si l'on se représente un parti comme une armée, toujours prête à livrer bataille, quiconque sort du rang n'est plus un indépendant; c'est un déserteur et un traître. Voilà l'esprit de parti, — et, j'ose le dire, l'esprit de parti est précisément le contraire de l'esprit politique.

Il y a un peuple qui possède à un rare degré l'esprit politique: c'est l'anglais. Je sais qu'on me reprochera, — et ce ne sera pas la première fois, — de regarder toujours de l'autre côté de la Manche; je sais que pour quelques-uns la suprême injure, quand ils ont épuisé le vocabulaire des épithètes malsonnantes, est de traiter leurs adversaires d' « anglomanes ». La question, cependant, n'est pas de savoir si nous avons plus ou moins de sympathie pour les Anglais, mais si de leur exemple nous pouvons tirer quelque enseignement. Or, que trouvons-nous chez eux? Rien de cet esprit timide qui veut que l'individu inféodé à un parti n'ose plus avoir raison contre ce parti. Ce que nous trouvons, c'est le vrai esprit politique qui fait, non pas que des hommes pensent et votent de même parce qu'ils sont du même parti, mais, au contraire, qu'ils sont du même parti parce qu'ils pensent et votent de même. Ce qui les rapproche et leur permet de former des majorités sûres d'elles-mêmes, ce n'est pas une étiquette, un mot d'ordre, une discipline plus ou moins étroite: c'est l'accord sur certaines opinions et sur certains in-

(1) Je crois devoir faire observer de nouveau que *la Trompette du jugement*, comme les pièces intitulées: *Pleine mer* et *Plein ciel*, appartiennent bien à la première *Légende des siècles*.

(2) Suite. — Voy. les numéros des 21, 28 janvier, 4, 11, 18, 25 février, 4, 18, 25 mars, 1er, 8, 22 et 29 avril.

térêts. Quand un de ces intérêts est discuté, ou une de ces opinions, on sait d'avance comment voteront les membres des différents partis. La veille du vote du *Home rule bill* les journaux anglais annonçaient que le cabinet Gladstone aurait 43 voix de majorité; vingt-quatre heures après, le télégraphe nous apprenait le résultat du scrutin : ni une voix de plus, ni une voix de moins. Mais en dehors de quelques idées essentielles où tout un parti est engagé, nul ne se croit tenu d'imiter son voisin. C'est ainsi qu'il y a quelques jours, à propos de la loi sur le travail des mineurs, M. Gladstone déclarait à la Chambre des communes que les membres du cabinet étaient divisés et qu'ils voteraient suivant leur opinion individuelle. Pour un Anglais, la formule « suivre son parti » n'aurait pas de sens : les membres d'un parti savent qu'ils pensent de même sur un certain nombre de questions d'ordre général; sur le reste, chacun peut voter comme il lui plaît, sans être exposé à l'accusation ridicule de trahir son parti.

Voyez ce que l'esprit politique produit en Angleterre, et l'esprit de parti en France. Ici, les élections se font sur des personnalités ou sur des abstractions; là, sur des réformes positives, sur des questions concrètes. Le candidat français, dans la plupart des cas, représente les passions d'un parti, ses regrets ou ses espérances : c'est trop ou c'est trop peu, comme vous voudrez. Le candidat anglais est l'homme d'un programme : il fait connaître son opinion sur un certain nombre de questions nettement posées. Un programme, c'est là ce qui nous a manqué depuis quinze ans. Lisez, pendant la période électorale, les professions de foi affichées sur les murs : chaque candidat, suivant sa fantaisie, indique les questions d'après lui les plus urgentes et les solutions les plus convenables; et souvent, dans un même parti, d'un candidat à l'autre, questions et solutions varient. Nous n'avons pas vu jusqu'ici un parti, — pas un, — dont tous les candidats se présentent devant les électeurs avec un même programme : « Voilà ce que je veux, et ce que veut mon parti tout entier; voilà exactement ce que nous ferons si nous sommes appelés à gouverner. » Le lendemain des élections, on sait bien si les élus sont pour la république ou contre la république; mais nul ne peut dire s'il y aura dans le Parlement une majorité pour soutenir telle ou telle politique, tel ou tel cabinet, pendant toute la durée d'une législature. Aussi qu'arrive-t-il? Au lieu de s'attacher, comme nous le voyons en Angleterre, à un certain nombre de questions discutées pendant la période électorale, la Chambre use son temps et ses forces dans des débats trop souvent stériles; les partis, qui avaient montré dans la lutte une apparence de cohésion, se divisent et s'émiettent; on voit se reformer les groupes, et les plus contraires parmi eux s'unir dans une pensée d'opposition; il devient évident bientôt qu'il sera impossible de constituer une majorité de gouvernement durable. Et tout cela, pourquoi? Parce que les élections ne se sont pas faites sur un programme de gouvernement.

Il semble qu'à l'heure actuelle plus d'un, parmi les hommes politiques et les publicistes, soit persuadé de la nécessité pour tous les partis de se présenter devant les électeurs avec un programme précis. Pour les partis extrêmes, en raison du caractère absolu de leurs doctrines, ce sera chose facile; — moins facile peut-être, il faut bien l'avouer, pour les modérés. Il ne suffit plus de dire, comme on l'a fait jusqu'ici : « Ni radicalisme, ni socialisme. » C'est là une politique négative. Or, il faut autre chose que des négations pour convaincre et entraîner le suffrage universel. Le paysan et le petit bourgeois, qui forment la majorité électorale, répondront aux modérés : « Ni socialisme, ni radicalisme, voilà qui est fort bien; mais, après nous avoir dit ce que vous ne voulez pas, dites nous donc ce que vous voulez. » Si le parti républicain modéré, qui, en définitive, paraît répondre à l'opinion moyenne du pays, veut lutter avec des chances sérieuses de succès, il faut qu'il formule, lui aussi, un programme de réformes positives. De quoi s'agit-il? D'une demi-douzaine de questions qui puissent être étudiées sérieusement et résolues dans le cours d'une législature; d'une demi-douzaine de questions, pas plus, mais encore serait-il nécessaire que ces questions fussent nettement posées. Il ne m'appartient pas de dire ce que serait un tel programme, mais j'imagine qu'il pourrait y être parlé de la réforme de l'impôt foncier, de la réduction des frais de justice, des économies budgétaires possibles, d'une loi libérale sur les associations. Sur ces questions et d'autres encore, il ne s'agirait pas d'exposer des opinions individuelles, mais des vues d'ensemble acceptées par tous les candidats du parti républicain modéré. Supposez maintenant ce programme formulé, et en même temps un programme radical, un socialiste, un conservateur : les électeurs n'auraient plus à se prononcer sur des centaines de candidats; les hommes disparaîtraient, et le suffrage universel choisirait entre trois ou quatre programmes, dont chacun représenterait une politique bien définie.

S'il en est autrement, si les élections se font sans programme, si, au nom d'une prétendue discipline, les modérés doivent encore se traîner à la remorque des radicaux, si la politique des principes ne remplace pas une bonne fois la politique des personnes, s'il ne se forme pas des partis fortement organisés, si les ministères continuent d'être à la merci de groupes sans consistance et sans doctrines, alors on verra l'anarchie parlementaire se perpétuer et l'esprit de parti tuera l'esprit politique.

PAUL LAFFITTE.

(A suivre.)

THÉATRES

Comédie-Française : *la Reine Juana*, drame en cinq actes, en vers, de M. Alexandre Parodi.

Le drame de M. Parodi est pavé de bonnes intentions. Le sujet est d'une grandeur singulière, et d'avoir osé s'y attaquer seulement n'est pas d'un esprit médiocre. Il faut une réelle puissance, aujourd'hui, et une admirable conscience artistique pour tenter un drame qui n'a rien de commun avec les drames à la mode, qui n'est ni « populaire » ni « sentimental », et dont l'intérêt a pour mobiles les sentiments les plus nobles et les plus élevés. Malheureusement, si les aspirations de M. Parodi sont respectables et admirables, son « exécution » est bien insuffisante ; et, s'il possède incontestablement le don dramatique, il en use parfois avec une maladresse déconcertante. Je donnerais beaucoup pour aimer une œuvre que je sens vénérable à tous égards ; je ne puis.

Le sujet traité par M. Parodi est superbe. On connaît l'histoire de Jeanne la Folle, fille d'Isabelle et de Ferdinand, mère de Charles-Quint. Rien de plus dramatique que sa vie, rien de plus grand, rien de plus émouvant. De récentes recherches historiques nous ont fait pénétrer plus avant dans l'âme de la reine, et nous ont montré sous l'événement historique le drame intime le plus effroyable et le plus réellement tragique. Jeanne, enfermée comme folle, a sa pleine raison. Son père d'abord, son fils ensuite, la relèguent à Tordesillas ; une émeute la délivre et lui rend le trône de Castille. Mais elle est pénétrée à un si haut degré de ses droits de reine, qu'elle refuse la couronne reconquise par une émeute. Après quelques jours de règne, volontairement, elle se remet aux mains de ses geôliers, et rentre dans sa prison pour n'en plus sortir.

Ce qu'il y a de plus beau dans ce drame, c'est évidemment le sacrifice hautain de Juana à des principes qu'elle considère comme supérieurs à l'humanité. Par quelle aberration M. Parodi l'a-t-il négligé? L'émeute se passe pendant l'entr'acte; la reine est remise en prison à la suite de l'échec des rebelles ; elle y reste par force ; pas un moment il n'est question pour elle du sacrifice volontaire qui fait dans l'histoire le fond du drame. Elle refuse, il est vrai, la liberté que son fils lui offre en échange d'une renonciation à la couronne. Mais ce sacrifice est bien médiocre et bien petit, en regard de celui qu'elle a fait en s'immolant au principe monarchique, descendant du trône pour s'ensevelir vivante dans sa prison. Là était le vrai drame; et j'ai quelque regret que M. Parodi ait passé à côté sans le voir.

Cette péripétie négligée, il restait un drame, moins tragique sans doute que le premier, mais d'une belle force. Il eût fallu nous le montrer dans l'âme de Juana et dans l'âme de Carlos, nous faire comprendre à quels motifs tous deux obéissaient, et, ces motifs, les analyser avec d'autant plus de netteté qu'ils étaient un peu en dehors de l'humanité moyenne.

Pour Juana, j'ose dire qu'à ce point de vue, M. Parodi ne nous a rien montré. Voyez plutôt.

A la fin du premier acte, elle est déclarée folle par son père. Son rôle, ici, n'est qu'un rôle passif ; elle agit physiquement : j'entends qu'elle commet des actes, mais son action morale au point de vue du drame moral est nulle. Elle dévoile le crime de Mosen Ferrer, sans savoir que Mosen est le complice de Ferdinand. C'est une « gaffe », si j'ose ainsi parler ; décorez la chose d'un nom plus noble, vous ne la rendrez pas plus intéressante. Tout ce que nous savons de Juana, c'est qu'elle regrette son mari, qu'elle tient à son trône, ce qui est fort naturel, et qu'elle est assez étourdie ou aveugle, puisqu'elle commet la maladresse que je viens de dire. Au troisième acte, elle est prisonnière. Carlos la vient visiter. Si elle n'a rien compris à son père, elle ne comprend pas davantage à son fils. Elle lui parle comme à un bon garçon, lui raconte en pleurant ses chagrins et que Tordesillas n'est pas un séjour agréable. Et quand Carlos lui propose de redevenir libre à condition de renoncer au trône, elle est stupéfaite. Un si bon garçon se montrer si méchant !... Elle est si surprise et si exaspérée qu'elle le chasse. Or, si Juana est prisonnière, elle n'est pas au secret ; le marquis de Dénia doit être sobre de communications politiques, mais Arias, mais Don Juan, mais Floresta savent ce qui se passe, et elle les voit. Ne sut-elle rien par eux, qu'elle a dû, au moins, être frappée d'une chose. Carlos est roi depuis quatre ans ; il n'a pas encore songé à la délivrer : il n'est même pas venu la voir. Cela, j'imagine, aurait dû lui donner quelques soupçons sur la tendresse de son fils. Au contraire ; elle y croit plus que jamais.

Au quatrième acte, Juana, ses partisans vaincus, a été remise en prison. Mais déjà sa raison chancelle. On veut la séparer de sa fille, et elle devient complètement folle. Je laisse de côté le cinquième acte, d'une belle allure, mais qui, logiquement, est assez inexplicable.

Au premier acte, Juana nous était apparue étourdie et maladroite. Au troisième, elle est peu clairvoyante et fort exaltée. Au quatrième, elle est folle. Y a-t-il en elle de quoi créer un vrai drame, un drame d'âme, un drame intime, ce qui est l'essence même de toute pièce ? Assurément non Le drame ne peut être en Juana. Et c'est de cette insuffisance de caractère que vient l'obscurité indéniable de la pièce. On la voit agir ; on ne sait pas pourquoi elle agit.

Et voici Carlos. Il entre à Burgos tout vibrant de jeunesse et d'ambition. Don Arias et don Juan l'avertissent qu'il ait à rendre la Castille à sa mère, et à se contenter du modeste Aragon. Mais la reine est folle !... Non, affirment Juan et Arias. Si, répliquent le grand inquisiteur et le marquis de Dénia qui vit près d'elle. Le grand inquisiteur s'approche : « N'y allez pas. La

reine n'est pas folle ! » Et le rideau tombe... juste au moment où commence le vrai drame. Ce qui nous touche, ce n'est pas ce que fait Carlos, c'est les raisons et les sentiments qui le lui font faire. Et c'est alors, alors seulement, après la révélation du grand inquisiteur, que le combat intérieur, source du drame, commence en lui. Ce combat se continue, mais pendant les quatre ans que dure l'entr'acte. Nous n'en connaissons que ce qui nous intéresse le moins, c'est-à-dire le résultat. Avant d'arriver près de sa mère, Carlos est décidé; donc, pas de combat en lui, pas de drame; le drame ne pourrait être que dans l'âme de Juana; et vous savez qu'il n'y est pas. Et, pareillement, le crime commis, le remords de Carlos pourrait être un élément de drame; mais lui aussi se développe dans la coulisse; il met cinquante ans pour aboutir, et nous n'en voyons que les effets, — un peu inattendus.

Cela encore est une cause d'obscurité. Mais l'obscurité de *la Reine Juana* est une obscurité assez particulière. Je vous donne ici l'impression que j'ai eue, sans la garantir pour véritable. Dans les cinq actes, j'ai vu des sentiments ou, pour mieux dire, j'ai comcompris qu'il y avait là des sentiments et quels ils étaient: j'ai reconnu l'ambition, l'amour maternel, le remords, la vengeance. Mais je les y trouve, pour ainsi dire, diffus dans l'atmosphère de la pièce; ils restent à l'état latent, et quand j'en cherche l'application à tel personnage de la pièce, j'ai beau le retourner et l'examiner sous toutes ses faces, je ne retrouve pas en lui trace de ces sentiments qui existent pourtant dans la pièce, je le sais, mais qui restent à planer au-dessus d'elle. « Les soupçons, dit Clavaroche, ne sauraient planer dans l'espace; ce ne sont pas des hirondelles. » Il en est de même pour les sentiments, surtout au théâtre.

Je n'ai pas caché les défauts de *la Reine Juana*. Je dois ajouter qu'étant donnée la construction de la pièce, M. Parodi ne pouvait pas les éviter. Il lui eût fallu refaire son drame, le refaire complètement et d'une manière toute différente. On a reproché à M. Parodi (avec une sévérité qui n'était peut-être pas exempte de justice) de s'être trop souvenu des modèles et d'avoir refait avec quelque excès des scènes de Racine et même de Casimir Delavigne. A-t-on remarqué qu'en revanche son drame est construit selon la formule chère à M. de Goncourt? Des tableaux qui se suivent sans lien apparent et sans suite. Et encore, chez M. de Goncourt, le sujet est généralement pris dans l'humanité moyenne, ce qui ne rend pas ses pièces meilleures, à coup sûr, mais ce qui nous permet de suppléer à l'insuffisance des renseignements qu'il nous donne. Ici, au contraire, c'est un sujet politique, des sentiments étrangers en somme à la plupart d'entre nous, et où nous ne pouvons entrer que si on nous montre en détail la naissance, les progrès et l'aboutissement de ces sentiments. Vous aurez vu, je pense, qu'il n'y a rien de tout cela dans *la Reine Juana*. L'idée politique qui en est le fond est à peine exposée; elle n'est pas développée du tout. Chaque acte se termine par un coup de théâtre. A n'examiner que l'âme des personnages, nous ne savons pas ce qui l'amène. A vrai dire, les personnages n'existent pas. Chose curieuse : il semble bien que M. Parodi ait pris parti pour la version qui nous montre, comme il le dit, « Juana possédant sa raison ». Et Juana agit comme si elle était folle. Et cela est si vrai que Mlle Dudlay, pour donner au personnage quelque vraisemblance, a dû, dès le début, prêter à la reine une certaine exaltation et quelques symptômes avant-coureurs de la folie. Cela est fort bien. Mais, alors, que reste-t-il du drame?

Et cependant, s'il y a du mérite à traiter, même imparfaitement, de nobles sujets, il y a aussi bénéfice. Les nombreux coups de théâtre qui émaillent *la Reine Juana*, si peu préparés qu'ils fussent, ont su toutefois nous émouvoir. Les sentiments latents dont je parlais tout à l'heure ont aidé à l'insuffisance du drame, et l'atmosphère de noblesse où il évolue a su nous donner çà et là le frisson des grandes choses... devinées. Je n'ai pas parlé du cinquième acte de *la Reine Juana*. Le postulat en est assez difficile à admettre. Il faut croire que Juana, folle depuis cinquante ans, recouvre subitement la raison; que Carlos, le plus puissant roi du monde, est bourrelé de remords depuis un demi-siècle; qu'il revient demander pardon à sa mère d'un crime commis il y a cinquante ans, et pour lequel, très certainement, la raison d'État lui a fourni d'admissibles excuses; que Charles-Quint, après avoir demandé pardon, implore un châtiment; et qu'enfin, s'il s'est retiré à Saint-Just, c'est parce que sa mère ne lui avait pardonné qu'à ce prix. Cela surtout, on en conviendra, est d'une fantaisie excessive. Eh bien, malgré ces invraisemblances, la grandeur du sujet a fait son œuvre.

Nous avons oublié l'imperfection du reste et ce qui, dans ce reste même, rendait ce cinquième acte inacceptable. Nous n'avons vu que les deux personnages en présence; et nous les avons vus, non tels que nous les représente M. Parodi, mais tels que la légende nous les a montrés... Charles-Quint!... Jeanne la Folle!... Et cela a suffi pour nous émouvoir, moins assurément que nous ne l'aurions été par une œuvre mieux conçue, mais assez, cependant, pour que la noble tentative de M. Parodi n'ait pas été tout à fait vaine.

Hélas ! je n'ai pas tout dit. Il me faut parler de ce qu'il y a de plus fâcheux dans *la Reine Juana :* le style. Il est déplorable, il faut bien l'avouer. Une pièce politique contient forcément quelques-unes de ces « maximes de perversité » qui plaisaient tant, dans la tragédie, à Bouvard et à Pécuchet. Dans quel langage sont-elles rédigées? — Puis-je prendre au sérieux un tel vers :

L'hérésie et sa sœur, la sanglante anarchie.

Et cet autre :

L'esprit né pour penser, ânonner un cantique.

C'est du galimatias triple. Et l'on en trouverait de pareils presque à chaque page. Le style est d'une gaucherie et d'une impropriété de termes qui ajoutent encore à l'impression d'incertitude que donne le drame. Et qui sait? s'il eût été mieux écrit, si les vides de l'action eussent été masqués par d'harmonieuses tirades, peut-être ces défauts nous eussent-ils moins frappés. Qu'importe, après tout! Prenons *la Reine Juana* pour ce qu'elle est. Imparfaite tant qu'on voudra, elle a du moins ce mérite que, seul, M. Parodi pouvait la concevoir et l'écrire.

Elle est admirablement jouée et mise en scène. Mlle Dudlay a trouvé dans le rôle de Juana le plus beau triomphe de sa carrière. Elle y a été admirable de force et d'émotion tragique. Ah! si elle pouvait acquérir ce je ne sais quoi qui lui manque... Mlle Dudlay peut se consoler d'ailleurs en songeant que ce « je ne sais quoi- » là, une artiste, ou deux, l'ont par siècle. Les autres n'ont que du talent; et peu en montrent autant que Mlle Dudlay en a montré l'autre soir. Après elle, il faut citer M. Martel qui a donné une très impressionnante figure au grand inquisiteur; M. Leloir, qu'on voit à peine; M. Paul Mounet, qui a fait du marquis de Dénia une fière silhouette; et M. Albert Lambert, plein de jeunesse et d'ardeur dans le rôle de don Arias; j'allais oublier M. Leitner, ce qui eût été fort injuste. Je n'ai guère aimé M. Worms en Charles-Quint. Peut-être était-il gêné par le souvenir du Carlos d'*Hernani*. Il m'a paru froid et terne. J'ai dit le succès de Mlle Dudlay. Mlles Brandès et Gaudy sont fort bien placées dans leurs petits rôles. Il faudrait d'ailleurs citer tout le monde. Pour ces grands drames qui exigent une vraie science de diction, et qui contiennent une certaine part d'artificiel, la Comédie-Française est incomparable.

JACQUES DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

Vernissages.

Nous avons eu cette semaine deux vernissages,—deux très belles et très agréables journées.

Je pardonne volontiers aux journalistes qui se moquent du vernissage. Je pardonne toujours aux journalistes, quoi qu'ils disent... Il faut bien vivre!

Mais les autres! Les autres qui ont soin de vous faire remarquer, avec des ricanements autorisés, qu'au vernissage on ne regarde jamais les tableaux!... Naturellement qu'on ne les regarde pas, les tableaux; et qu'on a bien raison encore!

Les toiles? Elles resteront là un mois, deux mois, inertes, pendues, à votre disposition. Tandis que le reste, tout ce public en fête et en élégance, toutes ces femmes dans le meilleur de leur coquetterie, vêtues de ce qu'a pu inventer de plus heureux, de plus seyant leur génie de toilette, toutes ces dames baignées de soleil, souriantes, en plein effort de beauté, avec sur le visage un rien d'un peu trop bien déjeuné, — à six heures toute cette foule exceptionnelle et délicieuse à voir sera dispersée, éparpillée... Pour la revoir, il faudra aller aux courses, aux eaux, et encore elle ne sera pas toute là, pas au complet, pas dans la même lumière de printemps. Ne regardons donc pas les tableaux!

Le malheur, hélas! est que le respect de la sensualité s'en va de jour en jour et fait place à la honte. On n'ose pas avouer le plaisir qu'on ressent à contempler des assemblages dans le genre de celui que je viens d'esquisser si imparfaitement. On a peur de passer pour frivole, pour snob. Vous en êtes un autre, — vous qui n'avez le courage d'admirer que les somptuosités du Camp du Drap d'or ou bien celles du Repas du Faisan, je crois, vous savez, dans l'histoire des ducs de Bourgogne, — vous qui ne vous risquez qu'à la sensualité historique et rétrospective.

Ah! comme ce pauvre Aristippe vous mépriserait s'il revenait sur terre, et comme il aurait de jolis mots sur les jouissances d'art auxquelles vous prétendez, alors qu'à côté de vous, à la portée même de votre intellect cette fois, se trouvent des jouissances tout au moins d'œil, certaines celles-là, sincères, naturelles, dont bêtement vous dédaignez de profiter ou de vous vanter!

*
* *

Conséquemment, n'ayant pas regardé les tableaux, je me sens dispensé de vous dire ce que j'en pense. Mais les eussé-je regardés que je ne vous le dirais pas davantage.

Car je n'ai pas d'opinion là-dessus, car je suis décidé à n'en pas avoir, car il me semble impossible que moi littérateur je pense quoi que ce soit d'avouable, de sensé, de décisif sur la peinture.

Non pas que je me croie, que je nous croie incapables de dégager d'une série d'œuvres d'art la tendance principale, les qualités maîtresses, comme on a dit, les grandes lignes, la philosophie: oui, toutes ces belles généralités, je pourrais, à la rigueur, les extraire de mon cerveau à votre intention.

Mais me placer devant un tableau et vous déclarer pourquoi je l'estime bon ou mauvais, avec cette abondance de motifs, cette assurance calme, cette sincère aisance que je mettrais à juger une chose de littérature, voilà ce que, j'en suis sûr, je n'oserai jamais faire!

Parce que je me souviens! Parce que je les ai toujours présents à l'esprit, ces mots révélateurs et mala-

droits dont se sont servis devant moi des peintres pour parler sur des livres, ces mots candides et, à côté, ces mots sans cœur ni clairvoyance. Parce qu'après les avoir entendus plusieurs fois, ces mots meurtriers et déplorables, j'ai songé un jour que peut-être il se pouvait bien que j'en eusse du même genre quand je causais avec les peintres de leurs tableaux, de la peinture, quand je cherchais, par affabilité, à me faire l'âme peintre, à ramener dans ma mémoire, à ramasser, à tasser dans mes phrases tout ce que je savais de leur art, de leur métier, de leur technique : à savoir des raclures. Parce qu'enfin, ils sonnent encore dans ma tête leurs « oui ! oui ! » de courtoisie, leurs « oui ! oui ! » de débarras, qui ressemblaient comme des frères à mes « oui ! oui ! » à moi, à ces « oui ! oui ! » pour en finir, doucement évasifs, dont j'accueillais l'instant d'avant les appréciations qu'ils venaient de me porter par politesse sur la littérature française.

Vues plates et d'homme de métier, direz-vous? Pas du tout, me permettrez-vous de répondre.

C'est d'une foule de petites impressions sagaces et naturellement lucides que se forme ce que vous appelez l'impression d'art ; et plus celles-là sont rares, disséminées, superficielles, moins celle-ci sera forte, profonde et avisée. Je ne dis pas que l'homme qui ne connaît pas au juste les divers renflements du pied ou les proportions exactes du thorax se trouvera pour cela même inapte à goûter les beautés d'un Puvis de Chavannes, par exemple. Mais je suis persuadé, que, muni de ces connaissances, il goûtera bien mieux ces beautés, avec bien plus de sérénité, bien plus de spontanéité et bien moins d'effort. Tout comme nous autres, devant une noble page de littérature, nous aurons un plaisir plus vif et plus reposé que s'il nous fallait, ainsi qu'aux profanes, travailler, et peiner, et turbiner pour y découvrir ces perfections de coupe, ces grâces de balancé, tous ces agréments savoureux que nous apercevons, nous, du premier coup de notre œil d'écrivain. Ici, dans cet art comme dans les autres, le métier se confond avec le sentiment, la compétence avec le cœur. Pour comprendre, il est nécessaire d'avoir éprouvé.

Nous ne connaissons donc vraiment presque rien les uns des autres. Musique, peinture, littérature, — cela me fait l'effet de trois compartiments d'un même wagon de train de banlieue, le dimanche. On part ensemble ; on sait qu'on va au même endroit. On se regarde par la lucarne intermédiaire avec des sourires sympathiques. Mais ce que disent ces lèvres qui s'agitent, ce que signifient ces contractions de visages aperçues à travers la glace, on le devine à peine. Il n'y a guère qu'aux stations qu'on communique. On s'interpelle par ses prénoms. On entonne des chœurs semblables. Cela crée de la familiarité, mais pas d'intimité. A l'arrivée on se quittera, réciproquement inconnus, comme au départ. On sera toujours différents.

*
* *

Il est vrai que pour activer la fusion entre profanes, pour combler les distances, nous avons la critique d'art.

A l'ouverture de chaque exposition, tous les journaux se piquent de nous fournir un guide, un vademecum, une manière de se conduire et de voir, un « Salon » généralement écrit par un écrivain qui prend provisoirement le titre de maître.

Seulement il en est de ces « Salons » comme des pronostics de courses fournis par les mêmes journaux : ils sont trop nombreux, trop contradictoires. On s'y perd et on y perd confiance. A qui croire? Chacun, parmi ces *touts*, a ses préférés. Pour moi, par exemple, celui auquel je me fierais le plus volontiers, c'est certainement Octave Mirbeau, parce qu'outre l'estime que m'inspire son grand talent, je le sais absolument sincère, d'une passion absolument authenthique, — et que je connais les motifs de ses sélections, ainsi qu'on dit, sur le turf, comment il les a établies, et le valeureux et modeste groupe d'artistes qu'elles préconisent.

Mais ces réserves faites en faveur d'un écrivain que j'aime et en qui j'ai foi, je me défends, je me garde, — me rappelant ce qui se passe dans les coulisses de la vie littéraire, et les vastes bateaux que j'y ai vus lentement construire, et les lapins, à l'élève desquels j'ai secrètement assisté, destinés à la voracité d'un public insatiable.

Je me sens public à mon tour. Je suspecte. J'ouvre l'œil. J'hésite longuement avant d'engager mes fonds d'admiration dans les opérations pour lesquelles on me sollicite. J'examine toutes ces nouvelles spéculations artistiques avec la circonspection d'un homme qui a appris comment, dans les lettres, ça se conçoit, ça se brasse, ça se lance, ces sortes d'affaires.

Assurément ce verdâtre est d'un joli ton, d'une nuance ingénieuse, pas banale ; et comparé avec l'ocre Champs-Élysées, ces violets Champ de Mars ne manquent pas d'une certaine séduction.

Cependant je les connais, ces verdâtres, ces violets. Je les ai déjà vus ailleurs, en littérature. J'ai la vague intuition qu'ils doivent même exister en musique. Je sais de quoi c'est fait, pour quoi c'est fait, par qui c'est fait chez nous! Si par hasard, en peinture, cela se pratiquait de même? Méfiance, alors!

Et puis tous ces critiques sont, je n'en doute pas, des hommes bien intentionnés. Mais il y a peu de chances, en somme, pour qu'ils soient plus forts, plus sûrs, plus informés que nos critiques littéraires; qu'ils aient plus que ceux-ci l'infaillible don de discernement, la divine connaissance du bien et du mal. Je suppose que, comme leurs camarades littéraires, ils sont sujets à ne pas comprendre ou à trop aimer, à céder à ces petites rancunes qu'on a toujours, ou bien à écouter la voix

caressante de l'engouement, à dire enfin des bêtises monstrueuses ou de sanglantes iniquités. Et aussitôt je m'éloigne d'eux, avec respect mais empressement, comme d'un tribunal.

Enfin je conclus à part moi. Je me dis qu'il en est probablement de la peinture comme de la littérature; que, là comme ici, la foule se compose d'une trentaine de maîtres véritables, d'une cinquantaine d'assimilateurs intelligents, d'une centaine de réclamiers habiles, plus un ou deux milliers de prolétaires d'art, de travailleurs obscurs, pour toujours dénués de dons ou voués seulement, après maints efforts, à une renommée tardive, — plus une foule misérable, grouillante et sans intérêt, si ce n'est celui qu'offrent l'infortune, la malchance et la médiocrité.

Les trente maîtres, je crois les connaître, les cinquante suiveurs, j'ai de leurs œuvres une notion suffisante et vague. Pourquoi me fatiguerais-je à étudier les autres?

Je ne viendrai guère à ce labeur que le jour où la destinée aura fait de moi un critique d'art. Et ce jour-là même prendrai-je tant de peine?

Je me souviens qu'un an après ma sortie du lycée, je rencontrai un de mes camarades, l'air important, le regard chargé de rêve :

— Et qu'est-ce que tu fais?

— Je fais le Salon, mon cher.

Et comme je le contemplais stupéfié, me remémorant l'aversion qu'il avait toujours triomphalement montrée pour les choses d'art, d'intelligence et de sensibilité :

— C'est bien simple! reprit-il. Oh! ce n'est pas malin. On lit les Salons du père Thiers, les Salons du père Blanc, les Salons du père About. Et voilà!

Cette révélation, vous pensez bien, n'est pas tombée dans l'oreille d'un sot.

FERNAND VANDÉREM.

VARIÉTÉS

Wagner et Nietsche.

Le catalogue des œuvres de Frédéric Nietsche, publiées chez l'éditeur Naumann à Leipzig, mentionne une traduction française de l'étude du philosophe allemand sur *Richard Wagner à Bayreuth*. Nous n'avons pu malheureusement mettre la main sur cette traduction; mais nous avons pris la liberté de traduire à nouveau certains passages de la curieuse étude de Nietsche, écrite précisément à l'époque où Wagner faisait jouer à Bayreuth sa trilogie avec prologue, *l'Anneau du Nibelung*.

Comme il sied à un esprit paradoxal, Nietsche a attendu, pour apercevoir les défauts de l'art de Wagner, que le génie de Wagner fût universellement reconnu. Avant d'écrire *le Cas Wagner*, il avait été un des wagnériens les plus enthousiastes; c'est à Wagner qu'il avait dédié son premier livre, *la Naissance de la tragédie* (1871). Son étude sur *Wagner à Bayreuth* n'est, d'un bout à l'autre, qu'un éloge presque lyrique de Wagner et de son œuvre. Mais dans l'éloge comme dans le dénigrement, Nietsche garde son originalité; malgré le contraste des opinions exprimées, *Richard Wagner à Bayreuth* et *le Cas Wagner* sont des écrits de même sorte, et nous serions tenté de dire que ce sont les deux meilleurs écrits qui aient été publiés sur le maître de Bayreuth. Il est sûr du moins que *le Cas Wagner* ne saurait être compris de ceux qui ne connaîtraient pas *Richard Wagner à Bayreuth;* il en est la rétractation, mais plutôt encore il en est le complément. Nietsche avoue que les qualités qu'il admirait jadis dans l'œuvre de Wagner ont cessé de le toucher; mais il a trop de jugement et de goût pour songer à les nier. Dans l'un comme dans l'autre de ses deux écrits, il appelle Wagner un *magicien;* et nous croyons qu'en effet c'est l'appellation la plus juste. Mais dans *Richard Wagner à Bayreuth,* il le considère comme un bon magicien utilisant tous ses sortilèges pour le plaisir de nos sens; dans *le Cas Wagner,* il le considère comme un mauvais magicien, un vieux sorcier qui, par maléfice, nous a tous attirés dans son antre, et désormais nous y retient enchaînés, sans force pour agir, pour penser, pour goûter l'art plus pur et plus sain des vrais maîtres.

Voici donc en quels termes Nietsche, au temps de son wagnérisme, appréciait le génie de Wagner :

« Si tout art est le pouvoir de communiquer aux autres ce que l'on a soi-même ressenti, l'œuvre d'art contredit sa définition lorsqu'elle ne peut pas être clairement comprise. Aussi la grandeur artistique de Wagner consiste-t-elle dans cette surnaturelle force de sympathie de sa nature qui parvient à s'exprimer à la fois dans tous les langages et qui se révèle dans ses plus intimes éléments avec une clarté parfaite. L'entrée de Wagner dans l'histoire des arts ressemble à une éruption volcanique du pouvoir artistique de la nature, se manifestant tout d'un coup dans son ensemble, après que le monde a été accoutumé à considérer comme une règle la séparation des différents arts. Et l'on hésite à lui donner un nom, à dire s'il est un poète, ou un peintre, ou un musicien, chacun de ses mots étant pris dans le sens le plus large, ou encore s'il ne convient pas de créer pour le désigner un terme nouveau.

« La nature *poétique* en Wagner se traduit par ce fait que toujours il pense par images visibles et sensibles, et jamais par des notions abstraites: Wagner pense d'une façon *mythique,* de la façon dont a toujours pensé le peuple. Le mythe, en effet, ne se fonde pas sur une pensée, il est lui-même une pensée. Il contient une représentation du monde, mais sous la forme d'images, d'actions et de sentiments. *L'Anneau du Nibelung* est un énorme système de pensées, mais sans la forme abstraite et rationnelle de la pensée. Un philosophe pourrait lui donner pour pendant une œuvre correspondante, mais où le même sujet, au lieu de nous apparaître en images et en actions, nous serait montré en une série de notions. On aurait ainsi une double traduction: l'une pour le peuple, l'autre pour l'opposé du peuple, le penseur à théories. Aussi n'est-ce point à celui-ci que

s'adresse Wagner : car l'homme à théories est tout juste aussi capable de comprendre l'élément poétique, le mythe, qu'un sourd de comprendre la musique...

« Mais les héros et les dieux des drames mythiques sont forcés de s'exprimer par des mots ; et il est à craindre que leurs mots n'éveillent en nous l'homme à théories et nous transportent ainsi dans une sphère différente de celle où nous devons les voir. Aussi Wagner a-t-il ramené le langage de ses héros à un état primitif, où n'entre pour ainsi dire encore aucune notion, où tout est encore image, sentiment, poésie. Wagner s'est acquitté de ce terrible travail de simplification de langue avec une énergie qui nous montre bien en lui l'homme absolument conduit par son génie poétique. Il faut que tous les mots du drame puissent être chantés par des acteurs, et qu'en même temps ils puissent être placés dans la bouche de dieux et de héros mythiques : entreprise qui semblait impossible, et où Wagner a pourtant réussi... Il y a réussi avec une aisance, une variété prodigieuses. Le langage de *Tristan* diffère autant de celui des *Maîtres Chanteurs* que la musique de *Tristan* de celle des *Maîtres Chanteurs*. Ce sont deux mondes où tout diffère, la forme, la couleur, la composition, l'âme. Wagner seul a su réaliser ce miracle : de trouver pour chacune de ses œuvres un langage nouveau, de revêtir d'une harmonie nouvelle un corps et un esprit nouveaux. En présence d'un tel pouvoir, comment s'arrêter aux blâmes de ceux qui critiquent l'obscurité ou l'étrangeté de certains détails d'expression ? Sans compter que, pour la plupart de ceux qui font ces critiques, ce n'est pas le sens des mots, mais l'âme, le sens intime des œuvres de Wagner, qui demeure incompréhensible. Attendons qu'ils acquièrent une âme nouvelle, avant de leur demander leur avis sur une langue nouvelle.

« Et puis il ne faut pas oublier que les drames de Wagner ne sont pas faits pour être lus, et ainsi ne comportent pas le même genre de clarté que des drames parlés. Ceux-ci n'agissent sur nous que par les mots et les notions. La passion au contraire ne parle pas, elle ne s'exprime pas en sentences. De là chez les dramaturges un effort à dépasser les limites du langage pour mieux exprimer la passion, à colorer les mots, à forcer l'accent : ce qui ne manque pas de nous donner une impression d'artifice et de fausseté. Wagner a vu la seule solution du problème : il a traduit ses sujets sous une triple forme, par le mot, le geste et la musique ; c'est à la musique qu'il a confié le soin de transporter directement la passion du cœur du héros dans celui du public. Ces trois traductions simultanées contraignent en effet le public à un état intellectuel tout nouveau ; elles lui donnent l'impression de se réveiller tout d'un coup à une vie plus libre et plus parfaite.

« L'extraordinaire tâche qu'a imposée Wagner à ses interprètes, tant pour le drame que pour l'action dramatique, ne manqua pas, durant des générations, d'entretenir leur rivalité, jusqu'à ce qu'enfin sera réalisé dans sa plénitude le rôle du héros wagnérien : réalisé sous la forme visible, comme il l'est déjà dans la musique. Instruits par l'exemple d'un tel maître, le peintre et le sculpteur seront amenés à créer un art plastique nouveau : car Wagner, en même temps qu'un poète, est aussi un *maître de l'art plastique*, l'initiateur d'une vie nouvelle.

« Du *musicien* qu'est Wagner, il suffirait de dire qu'il a prêté un langage à tout ce qui avant lui était resté muet dans la nature. Il a pénétré au fond des phénomènes naturels de l'aurore de la forêt, du nuage, de la colline, du clair de lune, et partout il a découvert un désir secret : le désir d'avoir une voix. Et à tout cela il a donné une voix.

« La musique, avant Wagner, avait un champ limité : elle s'en tenait aux états intérieurs permanents de l'homme, à la joie, à la tristesse, à ce que les Grecs appelaient l'*ethos* : c'est seulement avec Beethoven qu'elle avait commencé à vouloir exprimer aussi le *pathos*, les états mobiles, les crises de la passion, les mouvements dramatiques de l'âme. Mais comme l'art de Beethoven avait à se dégager des lois et formules connues de l'ancienne musique, comme il avait en quelque sorte besoin de se justifier devant elles, son œuvre en avait encore gardé quelque chose d'embarrassé et de peu clair. L'expression complète et libre d'une crise de passion intérieure réclamait des formes nouvelles. Beethoven semble s'être proposé la tâche difficile d'exprimer le *pathos* avec les formes nouvelles destinées à exprimer l'*ethos*. A la fin de sa vie, dans ses dernières œuvres, il a essayé d'inaugurer une autre forme ; mais la gêne qu'il y a eue donne à ces belles œuvres quelque chose d'obscur, de mal défini.

« Aussi Wagner, dans son art nouveau, avait-il avant tout à se soucier des moyens qui assurent la *clarté*. Il devait en particulier s'affranchir de toutes les contraintes de l'ancienne musique et de faire de sa musique un véritable discours, exprimant au fur et à mesure les degrés de l'émotion et de la passion. Et il nous paraît avoir accompli à ce point de vue dans l'histoire de la musique le même progrès qu'avait accompli dans l'histoire de la sculpture le premier sculpteur qui avait osé renoncer au relief pour créer le groupe libre. Il a saisi et traduit toutes les nuances, tous les degrés du sentiment ; il a recueilli sans crainte les mouvements de l'âme les plus subtils et les plus passagers, et il les a solidement maintenus dans le filet de sa musique. Sa musique n'est jamais indéterminée ; tout ce qui s'y exprime, homme ou nature, s'y montre avec des passions absolument individuelles : l'orage et la flamme, chez lui, acquièrent une âme, une volonté, deviennent des personnes vivantes. Et au-dessus de ces individus divers, au-dessus de la lutte de leurs passions, au-dessus de ce réseau compliqué de sentiments contrastés, plane une toute-puissante intelligence de symphoniste, qui toujours concilie les conflits et résume les oppositions dans une harmonie d'ensemble. La musique de Wagner est l'image de l'univers tel que le comprenait le grand philosophe d'Éphèse ; c'est une harmonie de contraires. J'admire ce mystérieux pouvoir de soumettre une foule de passions particulières, se développant chacune en des sens différents, à la grande ligue directrice d'une unique passion totale. Et c'est le pouvoir qu'a eu Wagner : chacun des actes de ses drames constitue à la fois l'histoire particulière d'une foule d'individus et une histoire collective. Dès le début, nous nous sentons en présence de courants divergents, mais aussi d'un grand courant unique qui les contient tous. Et jamais Wagner n'est davantage lui-même que lorsque les difficultés s'amoncellent. De ramener des masses opposées à la domination d'un rythme unique, de substituer l'unité d'un même vouloir à une multiplicité grouillante de sentiments et de désirs : voilà la fonction pour laquelle il est né, et dans aucune autre il ne se sent plus à l'aise. Jamais il ne s'essouffle en chemin. La vie et l'art lui pèsent, lorsqu'il ne trouve pas à se jouer avec leurs problèmes les plus difficiles.

« Considéré dans l'ensemble de son génie d'artiste, Wagner, si on veut le rapprocher d'un type d'artiste connu, rappelle un peu Démosthène : il a le même sérieux terrible pour tout ce qu'il fait, et la même puissance à saisir du premier coup et à garder solidement tout ce qu'il veut prendre. Comme Démosthène, il cache son art, en nous obligeant à ne penser qu'au sujet qu'il traite ; et comme Démosthène, il est la dernière et la plus haute manifestation de son art, après toute une série de prodigieux artistes. Son art prend la place de la nature : il est la nature retrouvée. Il ne nous fait penser ni à Wagner ni à l'art : il nous donne simplement l'impression de la *nécessité*. »

Nietsche exalte ensuite le génie de Wagner, considéré comme un écrivain et un philosophe. Il insiste sur la profondeur symbolique du sujet des drames wagnériens : et le résumé qu'il donne de ces sujets contraste assez étrangement avec celui qu'il en donnera dix ans plus tard dans *le Cas Wagner*.

« L'homme inquiet, désespéré, trouve la guérison de son mal dans l'amour compatissant d'une femme, qui aime mieux mourir que de lui être infidèle : c'est le sujet du *Hollandais Volant*. La femme aimante, renonçant à toute joie individuelle, voit son amour se transformer en charité, et sauve l'âme de celui qu'elle aime : c'est le sujet de *Tannhäuser*. Le surnaturel s'abaisse jusqu'à l'homme, mais à la condition que l'homme ne s'inquiète point de connaître sa provenance : c'est le sujet de *Lohengrin*. L'âme de la femme aimante et l'âme aimante du peuple admettent du premier coup le génie nouveau : c'est le sujet des *Maîtres Chanteurs*. »

Deux amants, qui ne savent point qu'ils s'aiment, désirent boire ensemble un filtre de mort, aspirent ainsi inconsciemment à s'unir dans la mort : c'est le sujet de *Tristan et Iseult*.

Dans *l'Anneau de Nibelung*, le héros tragique est un dieu qui désire la toute-puissance et qui, en la poursuivant, aliène sa liberté, se trouve enveloppé dans la malédiction attachée à la toute-puissance. Il ne parvient pas à ressaisir l'anneau d'or, symbole de sa toute-puissance, tombé aux mains de ses ennemis. La crainte de la fin de tous les dieux s'empare de lui, et il se désespère de ne pouvoir empêcher cette fin imminente. Il aurait besoin pour cela d'un homme libre et hardi qui accomplirait de lui-même l'acte désormais défendu au dieu. Et au moment où il espère que cet homme va enfin venir à son aide, la fatalité qui l'enchaîne l'oblige à anéantir de sa main ce qui lui est le plus cher, à châtier ce qui excite par delà tout sa compassion. Alors il se dégoûte de la puissance, qui porte en soi le mal et la fatalité, sa volonté se brise, il appelle lui-même la fin qu'il redoutait. Et alors seulement se réalise le fait autrefois tant désiré : l'homme libre et hardi apparaît, en révolte contre tout ce qui l'entoure. Ses éducateurs périssent pour l'avoir élevé : mais lui, Siegfried, il vit. Sa vue console Wotan, qui le considère désormais d'un œil paternel. Il le voit se forger l'épée, tuer le dragon, conquérir l'anneau, échapper à la trahison, réveiller Brunhilde; il voit ensuite comment la malédiction attachée à l'anneau peu à peu s'apesantit sur lui, jusqu'à ce qu'enfin le jeune Siegfried retrouve en mourant toute sa pureté première et entraîne au néant le monde tout entier des dieux. Le malheureux Wotan voit tout cela. L'amour le rend libre, l'affranchit de lui-même.

BULLETIN

Monsieur le directeur,

M. Rambaud, dans un remarquable article consacré à la mémoire de son ami Charles Bigot (1), a fait, en termes touchants, l'éloge du journaliste et de l'écrivain. Il rappelle aussi le professeur qui « sut intéresser et passionner » ses élèves de Fontenay; une d'entre elles, si vous le permettez, voudrait ici rendre hommage à celui qui fut pour nous un maître si apprécié, et un grand exemple de dévouement.

C'était jour de fête quand il venait à l'École; on se pressait pour l'entendre. Je le vois encore gravissant la chaire avec lenteur, courbé, quoique bien jeune, par une terrible maladie; mais une fois assis, et promenant son clair regard sur tout cet auditoire prêt à recueillir ses moindres paroles, ses yeux s'animaient, sa bouche savait sourire, et il nous tenait sous le charme d'une parole simple, pittoresque, ironique parfois, toujours éloquente. Au lieu de prendre des notes, nous nous laissions aller au plaisir de l'entendre et de lire sur sa physionomie si ouverte tout l'intérêt qu'il prenait à sa tâche! Il l'a poursuivie jusqu'au bout, et par là a mérité de nous servir d'exemple. Toute sa vie a été consacrée au bien, à l'éducation des jeunes : son œuvre lui survivra.

Un de ceux qui ont eu le privilège d'entretenir avec lui un commerce plus intime, M. Pécaut, le directeur de Fontenay, a appris sa mort alors qu'il était en tournée d'inspection générale. En nous annonçant la triste nouvelle, il nous disait : « Parlez à vos élèves de M. Charles Bigot, l'un des fondateurs de notre enseignement laïque, un des meilleurs parmi les bons. »

Nous en parlerons à nos élèves, et le nom de l'auteur du *Petit Français* sera aimé parmi nous.

Veuillez agréer, etc.

Une ancienne élève de Fontenay.

(1) Voyez la *Revue bleue* du 22 avril 1893.

Nouvelles de l'étranger.

LES REPRÉSENTATIONS SOLITAIRES DU ROI LOUIS II.

Il a couru bien des légendes sur les représentations que le roi de Bavière Louis II se faisait donner à lui seul, soit dans son théâtre particulier, soit au Residenz-Theater de sa capitale. Il était temps que la vérité fût dite à ce sujet : M. Fresenius, qui fut longtemps occupé par le roi à la mise au point, ou à la traduction de certaines pièces, s'efforce, dans une série d'articles parus dans la *Münchner Allgemeine Zeitung*, de venger son souverain des injustes reproches qu'on lui a faits. Le plus généralement, cette habitude du roi de venir seul au théâtre était mise sur le compte d'une extravagance voisine de la manie; on prétendait que si le roi tenait à ne voir dans la salle aucun spectateur, c'est qu'il éprouvait à la vue d'un homme qui ne fût pas de son entourage immédiat une sorte de répulsion instinctive et un véritable malaise; bref, on a voulu montrer dans Louis II un malade qu'il aurait fallu garder à vue dix ans plus tôt qu'on ne l'a fait. M. Fresenius fait justice de tous ces racontars, et il est probable qu'il sent avec lui tout le public de la bonne ville de Munich, où le roi Louis II, en dépit de ses excentricités, a toujours été tendrement aimé et amèrement regretté.

Pour M. Fresenius, le but de ces représentations solitaires était purement artistique. Le roi, profitant de sa situation, cherchait à faire revivre sur la scène quelques-unes de ses époques préférées, et, afin que le bruissement et la vaine curiosité du public ne vinssent pas troubler son plaisir et ses méditations, il venait seul, dans sa loge royale, écouter la pièce qu'il avait commandée.

Nous avons récemment cité les principales pièces françaises que Louis II fit jouer à son usage. Il est bon de remarquer

que, tout en faisant une large part à notre théâtre, le roi ne négligeait pas, cependant, le théâtre allemand classique et moderne; — toutefois, il ne fit jamais jouer une pièce de Gœthe. Le goût du royal spectateur subit d'ailleurs, au cours des années, des modifications notables; et c'est en quelque sorte par séries qu'il se passionne pour une époque. Au début, vers 1875, c'est le siècle de Louis XIV qui l'attire avant tout; un de ses châteaux préférés est une copie de Versailles, et il ne peut se lasser de voir sur la scène la figure ou l'entourage du Roi-Soleil, du grand roi *absolu* et en même temps protecteur des arts et des lettres. La Régence, par contre, déplaît au roi de Bavière; il la saute pour passer à l'époque de Louis XV. M. Fresenius, qui s'imagine qu'un roi aussi moral que Louis II ne peut aimer que des spectacles très moraux, est fort en peine d'expliquer la faveur dont jouit auprès de lui la société corrompue de Mme de Pompadour; en vérité, il n'est pas besoin de se casser la tête pour découvrir le lien : la galanterie raffinée, l'esprit léger et la grâce du XVIIIe siècle ravissaient tout naturellement un délicat artiste.

Ensuite vinrent quelques pièces espagnoles personnifiant la royauté absolue; elles ne firent pas tort, pourtant, aux pièces républicaines et héroïques de Schiller : Jeanne d'Arc surtout est un des sujets qui plaisent le plus au roi.

Vers 1880 commence à se faire jour une véritable passion pour Victor Hugo. Puis enfin, mêlé aux représentations wagnériennes, tout un cycle de pièces de chevalerie alpestre vient occuper la scène. Le goût de Louis II pour les admirables paysages des Alpes bavaroises, où il a fait construire son romantique burg « Neuschwanstein », prend à ce moment le dessus et domine jusqu'à la fin, jusqu'au moment où, dans un site pittoresque au bord du lac de Starnberg, le roi déposé termine tristement son règne.

« Le roi, dit M. Fresenius, assistait seul, en général, aux représentations : il prenait place dans la grande loge de face; de temps en temps, il se rendait dans une loge de côté pour mieux examiner les décors et se rendre un compte plus exact de certains effets; il lui arrivait même de faire reproduire durant les entr'actes certains jeux de lumière qui l'avaient particulièrement frappé. » Çà et là, il se faisait accompagner de quelques invités, ainsi, par exemple, de la princesse Ghisele (femme du prince Léopold), pour laquelle il avait l'affection la plus vive et la plus sérieuse estime. On vit aussi près de lui quelques hauts personnages, quelques auteurs et l'acteur Joseph Kainz, l'un des mieux doués et des plus fantasques de l'Allemagne actuelle. Durant les premières années, différentes personnes tenant de près au théâtre prenaient place au-dessous de la loge royale, de façon à n'être pas vues du roi; mais celui-ci finit par défendre même cette légère infraction à la règle et par faire renvoyer dans les coulisses les spectateurs privilégiés.

« Le roi constituait en général un « public » très favorable; mais il exigeait des acteurs de sérieux efforts. Avant la pièce, il lisait le texte avec attention; quant aux classiques, et en particulier Schiller, il les savait presque par cœur. Aussi, quand un interprète n'était pas absolument sûr de son texte, il remarquait le moindre lapsus, et souvent envoyait dire à l'acteur en question qu'il eût à mieux apprendre son rôle à l'avenir. Par contre, il n'était pas avare de marques d'approbation : il envoyait un laquais dans les coulisses, pour exprimer aux artistes sa satisfaction, et il les récompensait vraiment royalement.

« La mise en scène de toutes les pièces était fort brillante, et, de plus, aussi scrupuleuse que possible au point de vue de la couleur locale. Parmi les décors les plus beaux et les plus vrais, il faut citer la galerie des Glaces de Versailles, avec une vue sur le bassin de Latone et sur le parc; Trianon; le chemin creux de Küsznacht; la cathédrale de Reims, etc. Les plus petits détails étaient l'objet de scrupuleuses recherches. Je me rappelle qu'un jour, au moment de donner *le Siècle d'un grand roi*, le régisseur du roi m'aborda dans la rue et me demanda si je pouvais lui donner des détails historiques sur les jeux de cartes en usage à la cour de Versailles. Il finit par s'éclairer sur ce point après de laborieuses recherches. »

Bien que le roi employât volontiers les artistes munichois, — parmi lesquels il s'en trouvait d'excellents comme Kainz et Possart, il ne reculait devant aucune dépense pour attirer de grands artistes étrangers. Un jour il fit demander à Mme Patti de venir lui chanter du Wagner, mais celle-ci refusa, disant qu'elle serait incapable de jouer devant une salle vide. C'est un peu ce qui arriva à Mme Wolter, la célèbre tragédienne de Vienne, — du moins c'est ce qu'elle raconta après coup, au grand scandale des Bavarois en général et de M. Fresenius en particulier.

Louis II, qui admirait fort *le Neveu de Rameau*, de Diderot, trouvait également un plaisir spécial à entendre la pièce que Brachvogel en avait tirée sous le titre de *Narcisse*. Il fit un jour proposer à Mme Wolter de venir jouer dans cette pièce le rôle de la marquise de Pompadour. L'actrice accepta et vint en grande pompe, apportant entre autres bagages une chaise longue. On lui en demanda l'usage; elle répondit que, ce meuble étant absolument nécessaire pour jouer le rôle de Mme de Pompadour, elle n'avait pas voulu se mettre dans le cas de s'en passer, si d'aventure on n'en avait pas de réserve à Munich. Ce propos, rapporté au roi, le ravit; il sut témoigner son plaisir à l'artiste. Mais celle-ci, revenue à Vienne, s'empressa de médire de son unique spectateur et de raconter à ses amis combien elle avait souffert de se trouver devant une immense salle faiblement éclairée, où elle ne pouvait pas distinguer un seul visage humain.

On a beaucoup parlé de la fantaisie qu'avait eue le roi de faire un jour tomber sur la scène de l'eau véritable, pour imiter fidèlement la pluie. M. Fresenius nous affirme que, au moyen d'un truc spécial, les gouttes d'eau venaient tomber en avant de la scène, formant ainsi un rideau entre la salle et les acteurs et n'atteignant point ces derniers. Il n'y a pas de raison pour ne pas croire M. Fresenius de préférence aux légendiers. Toutefois, tout en le remerciant de nous donner du roi Louis II un portrait aussi sympathique, on ne peut se défendre de sourire à quelques-unes des fantaisies du souverain. En voici une, par exemple, que l'on conte en Allemagne dans les milieux littéraires. Un savant, poète et professeur, qui résidait tout au nord de la Prusse, reçut un jour du roi de Bavière une invitation à venir sans tarder lui lire une de ses dernières épopées. Il part, il fait trente heures de chemin de fer, il est enlevé à la gare par une voiture de la cour, qui le dépose vers trois heures du matin dans un château royal. Louis II paraît pour écouter la lecture. Le poète, exténué, demande respectueusement à faire auparavant une toute petite collation. Le roi y consent. Mais quand le poète, rassasié, fit dire qu'il était prêt, un chambellan le conduisit avec respect au vestiaire, de là dans une voiture, puis à la gare, d'où le pauvre homme fut réexpédié dans sa province sans avoir pu dire un seul mot. Le roi Louis II n'avait sans doute pu admettre que, dans un romantique décor de minuit, un poète pût avoir faim.

E. Wach.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris, MAY et MOTTEROZ. — Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 20 TOME LI 20 MAI 1893.

COURS LIBRES DE LA SORBONNE

L'Évolution de la poésie lyrique au XIXe siècle (1).

(Douzième leçon.)

LA RENAISSANCE DU NATURALISME.

Messieurs,

Si vous vous rappelez la liaison que nous avons naguère essayé d'établir entre les trois termes de *romantisme*, d'*individualisme*, et de *lyrisme*, c'en est une aujourd'hui du même genre, d'analogue ou de réciproque, que je voudrais tâcher de vous bien faire voir entre les trois termes de *naturalisme*, d'*objectivisme*, et de *positivisme*... Je vous demande pardon de tous ces mots en *isme*. Si chacun d'eux est un peu lourd, ou même à lui tout seul tout à fait inélégant, l'assemblage que j'en fais n'a rien qui les rende plus légers; — et je le regrette. Mais, je ne les ai pas inventés; on serait obligé, pour ne pas s'en servir, de les remplacer par d'interminables périphrases; et puis, et enfin, ce qu'ils veulent dire, ils le disent bien. C'est à la condition, il est vrai, que l'on prenne la peine de les définir, et le malheur est que les hommes n'aiment pas les définitions trop précises. Ils trouvent qu'elles entreprennent sur leur liberté de penser; et, en effet, j'en conviens moi-même, tel est bien l'objet des définitions. N'en faut-il pas pourtant, de temps en temps, quelques-unes, si c'est le seul moyen qu'il y ait de s'entendre, ou la seule chance? et si rien, comme dit Pascal, « n'éloigne plus promptement et plus puissamment les surprises captieuses des sophistes »? Que l'on éviterait d'inutiles discussions, en s'imposant la loi de définir toujours les termes dont on use! mais dites-moi ce que l'on y perdrait?

Le mot de *naturalisme*, pour être mieux fait, moins arbitraire en sa composition que celui de *romantisme*, n'est pas cependant beaucoup plus clair, et le contenu n'en est guère plus facile à déterminer. Il est ancien dans la langue, et les peintres, au XVIIe siècle, s'en servaient déjà dans un sens encore très voisin de son étymologie (1). Nous pourrions faire comme eux. Mais, depuis quelques années, on l'a mis à tant d'usages, ou plutôt, pour parler franchement, on l'a compromis dans de telles aventures, qu'il n'éveille plus rien que de vague, d'incertain, de confus; — je ne veux pas dire d'inconvenant et de grossier. Pour le débarrasser d'abord ou le laver de son mauvais renom, prenons-le donc, messieurs, comme nous avons fait le mot de *romantisme*, dans l'histoire, et de même que nous avons vu le *romantisme* se déterminer par son opposition croissante avec le *classicisme*, voyons si le *naturalisme* à son tour ne se définirait pas peut-être assez bien par son contraste avec le *romantisme* (2).

L'erreur capitale du *romantisme*, — je vous l'ai déjà

(1) Suite. — Voy. les numéros des 21, 28 janvier, 4, 11, 18 février, 4, 11, 18, 25 mars, 22, 29 avril et 13 mai 1893.

(1) J'ai déjà cité plusieurs fois ce texte du peintre Henri Testelin, 1616 — 1695. « L'opinion qu'on appelle *naturaliste* estime nécessaire l'imitation exacte du naturel en toutes choses. » Voyez les *Conférences de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, recueillies et publiées par M. Henry Jouin. Paris, 1883. Quantin.

(2) Voyez la leçon sur *l'Émancipation du Moi par le romantisme*.

signalée, mais peut-être ne l'ai-je pas assez développée, — celle d'où toutes les autres, une par une, avaient suivi, c'était d'avoir pris la « liberté » pour un principe d'art. A Dieu ne plaise, messieurs, que je médise de la liberté, fût-ce dans l'art! Mais il y a manière de l'entendre, et pas plus en art qu'ailleurs, la liberté n'est un principe, — il faut bien le savoir, — et bien moins encore une fin. La liberté n'est qu'une condition, ou un moyen, si vous l'aimez mieux, que nous réclamons, ou qui nous est donné pour obtenir et réaliser quelque chose d'autre et de plus qu'elle-même. Et c'est pourquoi dire à l'artiste qu'il est libre, c'est ne lui rien dire du tout, à moins peut-être que ce ne soit lui donner le pire de tous les conseils.

Car, on ne saurait trop le répéter, l'art a en soi sa raison d'être, ou sa cause finale; non seulement l'art en général, mais chaque art en particulier; et non seulement chaque art, mais chaque genre aussi. L'objet de la peinture n'est pas celui de la musique; nous ne demandons pas la même espèce de plaisir à une ode qu'à un vaudeville; et, dans la vie quotidienne, nous n'allons pas chercher le même divertissement au Chat-Noir qu'à... l'Odéon. Une conséquence découle nécessairement de là, qui est que, si chaque art, par exemple, a sa raison d'être dans sa nature propre, la connaissance intime de l'objet de chaque art, et des moyens de l'atteindre, est la première leçon dont le naturalisme contemporain ait opposé l'urgence à la liberté romantique. C'est ce que nous avons commencé de voir quand nous avons parlé de Théophile Gautier; et là même, vous le voyez sans doute mieux aujourd'hui, là est la raison du prix qu'il a, comme toute son école, attaché au pouvoir de la forme. Un tableau, messieurs, doit d'abord être *peint*, ce qui s'appelle *peint*, quels que soient d'ailleurs ses autres mérites, quelles que soient ses prétentions, comme avant d'être quoi que ce soit, épiques, dramatiques, ou lyriques, des vers doivent être des *vers*. Il n'y a pas là de liberté qui tienne, et l'exigence est absolue. Des vers qui ne sont pas des vers sont... de la prose, et un tableau qui n'est pas peint, n'en est pas un (1). Avez-vous vu jamais des lions qui fussent des tigres, et des chênes, par hasard, qui fussent des sapins?

Faisons maintenant un pas de plus dans la même direction. Supposons, admettons, accordez-moi, pour un moment, que la peinture en général soit une *imitation* de la nature extérieure, et, en général aussi, la littérature une *imitation* des sentiments, des passions, des idées de l'humanité. La liberté de l'artiste en souffre aussitôt une restriction de plus, et la nature devient son inspiratrice, son objet et son juge. Son inspiratrice; — puisqu'il aura beau faire, il ne pourra jamais sortir de la nature qu'avec des moyens qui soient d'elle, qu'il lui emprunte encore; et que, même quand il imaginera la « Chimère » ou le « Sphinx », les morceaux, pour ainsi parler, lui en seront toujours donnés par la nature. Son objet; — l'objet qu'il ne saurait trop étudier, de trop près, avec trop de soumission, de complaisance et de docilité, puisqu'il n'en saurait saisir ou surprendre, ni surtout approfondir autrement le secret. Et son juge enfin; — si le talent ou le génie même, en tous genres, en tout temps, en tous lieux, ne sont jamais qu'un rapport de l'individualité de l'artiste à la façon dont tout le monde autour de lui voit, sent, ou comprend la nature. Oui, faites-y bien attention, messieurs : dans toutes les discussions d'art, qu'elles s'élèvent sur la valeur d'une toile ou sur celle d'une comédie, lorsque nous agitons la question de savoir si la manière de Titien est plus haute que celle de Rubens, ou pourquoi l'*Andromaque* de Racine est au-dessus de la *Zaïre* de Voltaire, toujours, que nous le sachions ou non, nous en appelons, si je puis ainsi dire, à un tiers interlocuteur, et ce tiers c'est la nature! Quelle idée, ou, si vous le voulez, quelle sensation de la nature et de la vie les Vénus de Titien nous donnent-elles? Quel est le degré de vraisemblance ou de vérité de Pyrrhus et d'Andromaque, d'Oreste et d'Hermione, de Zaïre, d'Orosmane, de Lusignan? Qu'expriment-ils d'humain? Par où sortent-ils peut-être de la nature pour entrer dans le domaine de la convention? C'est l'éternel problème, qu'évidemment la nature seule est capable de trancher. Et, messieurs, qu'en faut-il conclure, sinon que, comme nous le disions, l'artiste a un maître qui est la nature? que toutes les leçons seront donc légitimes qui auront pour objet de lui apprendre à mieux voir la nature (1)? et qu'à vouloir enfin se libérer de cette contrainte salutaire, il ne peut que broncher, s'égarer, et se perdre.

C'est le second trait d'une définition du naturalisme. *Non mihi res, sed me rebus...* Bien loin de vouloir troubler ou renverser l'ordre essentiel et permanent des choses en se soumettant la nature, c'est à elle désormais que se soumettra l'artiste. Ce que sa vision personnelle des choses a communément de court ou de défectueux, souvent même de faux, en tant que personnelle, il lui demandera de le corriger, de le redresser, de le rétablir dans sa vérité. Par suite encore, il mettra de lui-même, — je dis de sa personne, — le moins qu'il pourra dans son œuvre, le plus de son talent,

(1) C'est ce que l'on oublie trop aujourd'hui, qu'en peinture comme en poésie, comme au théâtre, l'art commence où le métier cesse, ainsi que le métier est le support de l'art.

(1) C'est encore à l'une des *Conférences de l'Académie de peinture*, — celle d'Oudry sur l'enseignement de son maître Largillière, — que j'emprunte cette notion des règles : « *La nature bien vue*, disait Largillière, vous peut seule donner ces lumières originales qui distinguent un homme supérieur d'avec un homme du commun. Je dis : *bien vue...*, car vous comprenez bien que ce ne serait pas la voir comme il faut *que de la soumettre à un goût particulier...* Les principes ne sont faits que pour vous mettre vis-à-vis de la nature. »

mais le moins qu'il pourra de ses « goûts », comme n'étant d'ordinaire que l'effet en lui de l'hérédité, de l'ambiance, comme l'on dit, de la première éducation. Il abdiquera son égoïsme, cet égoïsme qui lui est d'ailleurs si naturel en tant qu'homme; et non seulement l'art n'y perdra rien, mais vous voyez ce qu'il y gagnera, si nul de nous ne peut se flatter d'être « le premier homme du monde », — j'entends premier en date, seul et unique de son espèce; — si les conceptions de l'artiste ne se réalisent véritablement que dans la mesure où elles le dépassent lui-même, qu'autant qu'elles s'en détachent comme l'effet de sa cause, qu'elles représentent, qu'elles expriment quelque chose de plus général ou de plus permanent que lui; — et si enfin la nature est toujours plus vaste, plus diverse et plus riche que le génie d'un seul homme. Il lui suffit pour cela d'être plus durable que nous!

Un mot célèbre d'Amiel, — ce Genevois dont on eut fait un Dieu, à Paris, si ses compatriotes l'eussent permis, — vous expliquera peut-être ce que ces idées semblent d'abord avoir de subtil ou plutôt d'excessif. « Un paysage, a-t-il dit quelque part, est un état de l'âme; » et, en général, on a cru qu'il avait voulu dire que, dans le paysage qu'un peintre fixait sur sa toile ou le poète en ses vers, ils se peignaient eux-mêmes. Comme on retrouve donc dans *le Déluge*, ou dans *le Diogène*, l'âme noble et austère de Poussin, ou encore dans ses *Batailles*, l'âme tragique et tourmentée de Salvator Rosa, de même dans *Ischia*, dans *Baïa*, dans *le Lac*, respire le génie voluptueux de Lamartine, et de même, dans les stances de *la Maison du berger*, le génie pessimiste et résigné de Vigny. Mais Amiel a voulu dire autre chose, et quelque chose de moins banal et de plus profond (1). Il a voulu dire, messieurs, qu'indépendamment du poète ou du peintre, un paysage avait sa signification idéale, et sa valeur intrinsèque. Il a voulu dire que, pour vous, comme pour moi, comme pour Lamartine, quel que soit notre état d'âme, la vue du golfe de Naples dégageait de la joie; et que, pour moi, comme pour vous, comme pour Hugo, la vue de la mer du Nord déchaînée sur ses plages « suggérait » de l'horreur. Loin que ce soient donc nos « états d'âme » qui s'imposent à la nature, au contraire c'est la nature dont les spectacles modifient nos « états d'âme »; et vous trouverez peu d'Obermanns ou de Werthers à Naples, mais vous trouverez moins de Scaramouches encore, ou de Polichinelles, au Spitzberg. En d'autres termes, messieurs, et si nous allons jusqu'au bout de la généralisation, ce qu'Amiel a voulu dire, c'est qu'entre la nature et l'homme, — entre ce que la première a de plus secret et le second de plus intérieur, — il y a des affinités, des « correspondances », une convenance cachée, du « sensible » et de « l'intelligible », dirait un philosophe, qui sont le relatif ou le corrélatif l'un de l'autre. Tristesse ou gaieté, douleur ou volupté, joie de vivre, lassitude ou ennui d'être au monde, plaisirs légers, regrets amers, dégoût des choses, avidité d'en jouir, étant faits comme nous le sommes, il n'y a pas un sentiment humain qui ne se traduise en quelque aspect de la nature, qui n'y soit objectivé, concrété, si je puis ainsi dire, ou cristallisé; voilà ce qu'entendait Amiel; et voilà pourquoi, messieurs, en nous subordonnant à la nature, nous n'avons pas à craindre, je le répète avec assurance, que l'art y perde rien, ni de sa diversité, ni de sa profondeur, ni même de son « humanité »... Je n'attendrai pas longtemps à vous le montrer, je l'espère, plus clairement encore.

Accroissement donc de la sympathie qui lie les hommes entre eux et aux choses; abdication de soi-même et soumission entière à la nature; respect absolu de la forme et des lois propres à chaque art, tels sont les traits essentiels d'une définition du *naturalisme*, parmi lesquels, s'il en est un de plus important que les autres, — c'est le second, — vous voyez aisément qu'il est aussi le trait essentiel d'une définition de l'*objectivisme* ou de l'impersonnalité dans l'art.

En voulez-vous une preuve par l'histoire? Vous la trouverez dans l'art hollandais. On n'a jamais mieux peint, — si j'en crois les historiens de la peinture, mais les peintres surtout, — on n'a jamais peint plus consciencieusement, avec plus de probité, pour ne pas dire avec plus de dévotion, que ceux que l'on appelle les petits maîtres hollandais, un Metzu, un Terburg, un Pierre de Hooch, un Van Ostade (1). On n'a jamais mis non plus dans son œuvre moins de « documents » ou de révélations sur soi-même, rien qui trahisse l'individu, sa vie privée ni ses goûts personnels. Et on n'a jamais enfin témoigné d'une sympathie plus sincère pour l'homme, pour les moindres occupations dont la suite fait le cours de la vie quotidienne, les plus simples, les plus humbles, disons les plus vulgaires, si vous le voulez; on n'a jamais ni mieux aimé, — d'un amour plus égal et par cela même plus profond, — la nature et la vérité. J'ose en dire autant

(1) Quand il ne suffirait pas, pour se convaincre de la vérité de cette interprétation, de se reporter au texte du *Journal* d'Amiel, il suffirait encore de se rappeler qu'en sa qualité d'Hégélien « la nature » et « l'esprit » ne sont pas deux choses pour lui, mais identiquement la même. Au reste, son *Journal* étant assez récent encore, l'erreur que nous essayons de redresser n'en est que plus significative, comme prouvant à quel point nous sommes toujours imbus de romantisme. Et pourquoi n'ajouterais-je pas que, dans le sens qu'on donne au mot d'Amiel, il n'y aurait rien qui ne fût « un état de l'âme », notre façon de nous habiller, par exemple, ou le mobilier d'un cabinet de travail, ou celui d'un salon?

(1) Voyez dans *les Maîtres d'autrefois*, d'Eugène Fromentin, le chapitre : *Terburg, Metzu et Pierre de Hooch au Louvre*. Pour ce qui est du naturalisme des classiques français, j'ai développé le point de vue que je résume ici dans une conférence sur *le Naturalisme au XVIe siècle*.

de nos grands classiques du XVIIe siècle, j'entends les bons, les vraiment grands : Molière et Pascal, Bossuet, Racine ou La Fontaine. Leur observation, je le sais, systématiquement réduite à l'homme, et encore à l'homme social, s'est exercée plutôt en profondeur qu'en étendue; et ils diffèrent beaucoup par là des Hollandais, à qui ce sont au contraire les parties supérieures et intérieures de la nature qui semblent avoir échappé. Mais qui s'est intéressé davantage, plus passionnément et plus curieusement, à l'objet de son observation? Quels écrivains, quels poètes se sont montrés plus sobres de renseignements sur eux-mêmes? ont moins essayé d'attirer à leur personne ce que l'on pouvait refuser de sympathie à leur œuvre? Et dans quel temps enfin de notre langue a-t-on mieux écrit, quoi qu'on en puisse dire, avec plus d'ordre, avec plus de justesse, avec plus d'art, et cependant avec moins d'emphase, avec moins d'artifice, avec plus de sincérité? C'est un autre excellent exemple d'un art impersonnel, objectif, naturaliste, — naturaliste en tant qu'objectif, et objectif parce qu'impersonnel (1).

Il n'importe pas là-dessus d'examiner si l'artiste, quoi qu'il fasse, ne mêle pas toujours une partie de sa personne dans son œuvre. Tout le monde le sait et tout le monde en convient. Nous ne voyons qu'avec nos yeux, nous ne sentons qu'avec nos sens. Mais, pour aujourd'hui, ce n'est pas la question. Ce que j'essaye uniquement, c'est de vous faire voir que la liaison n'est pas plus étroite, là entre le *romantisme* et l'*individualisme* qu'entre le *naturalisme* et l'*objectivisme*, que tout ce que l'on pouvait faire, entre 1850 et 1860, en faveur du *naturalisme*, on le faisait, il fallait qu'on le fît contre le *romantisme*, ou réciproquement.

A cet égard, si nous avons vu comment George Sand avait commencé de dégager le roman du lyrisme, l'œuvre de Balzac était venue compléter celle de l'auteur du *Meunier d'Angibault*, et la transformation était à peu près achevée. Non pas certes qu'il n'y ait dans l'œuvre de Balzac, — sans rien dire de ses défauts, — bien des parties encore d'un romantique, et, pour le moins, autant d'imagination que d'observation (2). Ni ses héros, son Balthazar Claes par exemple, sa Valérie Marneffe, ou surtout son Vautrin, ne sont toujours dans la nature et dans la vérité, ni ses intrigues, savantes ou bizarres, celles du *Père Goriot* par exemple, où celle de ses *Petits Bourgeois*, ne ressemblent toujours assez à la simplicité de la vie. On sent encore en lui le contemporain de *Ruy Blas* et d'*Hernani*. Mais ses moyens sont naturalistes, — descriptions, portraits, analyses, inventaires, dialogues; — mais sa prétention est bien d'être le peintre véridique, l'historien, pour mieux dire, des mœurs de son temps; et non seulement il a voulu que ses romans eussent, comme nous disons de nos jours, une valeur « documentaire », mais encore une valeur scientifique, ce qui sans doute est le comble de l'objectivisme, s'il n'y a, depuis Aristote, de science que du général. Vous rappelez-vous la curieuse préface de *la Comédie humaine?*

Pénétré de ce système (1), y disait-il, bien avant les débats auxquels il a donné lieu, je vis que sous ce rapport la Société ressemblait à la Nature. La société ne fait-elle pas de l'homme, suivant les milieux où son action se déploie, autant d'hommes différens qu'il y a de variétés en zoologie? Les différences entre un soldat, un ouvrier, un administrateur, un avocat, un oisif, un savant, un homme d'État, un commerçant, un marin, un poète, un pauvre, un prêtre, sont, quoique plus difficiles à saisir, aussi considérables que celles qui distinguent le loup, le lion, l'âne, le corbeau, le requin, le veau marin, la brebis, etc. Il a donc existé, il existera de tout temps des *Espèces Sociales*, — c'est lui qui met des majuscules, — comme il y a des *Espèces zoologiques*. Si Buffon a fait un magnifique ouvrage en essayant de représenter dans un livre l'ensemble de la zoologie, n'y a-t-il pas une œuvre de ce genre à faire pour la société?

Et plus loin :

Dans ma COMÉDIE HUMAINE, les *Scènes de la vie privée* représentent l'enfance, l'adolescence et leurs fautes, comme les *Scènes de la vie de province* représentent l'âge des passions, des calculs, des intérêts et de l'ambition. Puis les *Scènes de la vie parisienne* offrent le tableau des goûts, des vices et de toutes les choses effrénées qu'excitent les mœurs particulières aux capitales. Chacune de ces trois parties a sa couleur locale... J'ai tâché encore de donner une idée des différentes contrées de notre beau pays. Mon ouvrage a sa géographie comme il a sa généalogie et ses familles, ses lieux et ses choses, ses personnes et ses faits.

Il n'est pas étonnant, — je vous dirai tout à l'heure pourquoi, — mais il est curieux, et presque plus démonstratif, de retrouver l'expression des mêmes idées dans la *Correspondance* de Gustave Flaubert. Personne alors, ou presque personne, ne connaissait Flaubert. Enfermé dans sa province, il y passait son temps

(1) Il ne faut point dire là-dessus, comme on le fait quelquefois, que toutes les écoles ont posé l'imitation de la nature en principe, y compris l'école romantique elle-même. Ce serait une erreur, et j'entends une erreur historique. Dans sa *Philosophie de l'art*, Taine a parfaitement montré que l'« altération des rapports réels des choses » en vue d'un effet à obtenir avait été le principe essentiel de très grandes écoles; et on connaît assez le mot de Corneille que « le sujet d'une belle tragédie *doit* n'être pas vraisemblable ».

(2) Voyez, sur *Balzac*, l'étude de M. Taine, dont nous parlons plus loin, dans ses *Nouveaux essais de critique et d'histoire*. C'est la seule à laquelle je puisse renvoyer, et si, — comme on disait jadis, — je n'en ai pas moins d'une demi-douzaine sous les yeux!

(1) « Ce système », c'est la loi de l'unité de composition que Geoffroy-Saint-Hilaire avait défendue contre Cuvier, dans une discussion célèbre, qui est entrée dans l'histoire de la littérature, grâce à l'intérêt que Gœthe y avait pris. Voyez ses *Entretiens avec Eckermann*.

à lutter contre ce qu'il trouvait encore en lui de trop « lyrique » et de trop « romantique ». Né pour écrire des *Tentation de saint Antoine*, des *Salammbo*, des *Hérodias*, il s'imposait de faire des *Madame Bovary*. Ce n'était pas qu'il eût de lui-même le moindre goût, la moindre sympathie pour les campagnards et les bourgeois qu'il s'obligeait d'y peindre, — avec quelle conscience, quels scrupules d'observateur et surtout d'écrivain, messieurs, vous le savez! — mais il voulait triompher de lui-même, anéantir en lui « le troubadour », fonder l'art objectif sur les débris du lyrisme; et, dans une série de lettres qui vont de 1850 à 1855, — notez la date, — voici quelques-uns des conseils qu'il donnait à l'une de ses amies (1) :

Nous sommes avant tout dans un siècle historique, aussi faut-il raconter, tout bonnement, mais raconter dans l'âme. On ne dira jamais de moi ce que l'on dit de toi dans le sublime prospectus de la Librairie Nouvelle : « Tous ses travaux concourent à un but élevé; » non, il ne faut chanter que pour chanter...

... Mais où as-tu vu que je perds le sens de certains sentiments que je n'éprouve pas? Et d'abord je te ferai observer que je les éprouve... J'aime ma petite-nièce comme si elle était ma fille... mais que je sois écorché vif plutôt que *d'exploiter cela* en style! — c'est lui qui souligne. — Je ne veux pas considérer l'art comme un déversoir à passion .. Non! non! la poésie ne doit pas être l'écume du cœur, cela n'est ni sérieux ni *bien... La personnalité sentimentale* sera ce qui plus tard fera passer pour puérile et un peu niaise une bonne partie de la littérature contemporaine. Que de sentiment! Que de tendresse! Que de larmes! Il n'y aura jamais eu de si braves gens.

Et, dans une autre lettre :

La passion ne fait pas les vers, et plus vous serez personnel, plus vous serez faible. J'ai toujours péché par là, moi, c'est que je me suis toujours mis dans tout ce que j'ai fait... *Moins on sent une chose, plus on est apte à l'exprimer comme elle est,* — comme elle est *toujours,* en elle-même, dans sa généralité, et dégagée de tous ses contingents éphémères, — mais il faut avoir la faculté de *se la faire sentir.* Cette faculté n'est autre que le génie : *voir,* avoir le modèle devant soi, qui pose.

Il raconte alors l'histoire d'une dame de ses amies, qui, pour lui montrer l'inquiétude qu'elle avait eue « pendant une maladie de cinq ou six jours que son mari avait faite », lui faisait voir deux ou trois cheveux blancs sur ses tempes, et gémissait : « J'ai passé trois nuits sans dormir, trois nuits à le garder... »

Et, en effet, continue-t-il, c'était formidable de dévouement... Sont de même farine, tous ceux qui vous parlent de leurs amours envolées, de la tombe de leur mère, de leur père, de leurs souvenirs bénis, baisent des médailles, pleurent à la lune, délirent de tendresse en voyant des enfants, se pâment au théâtre, prennent un air pensif devant l'Océan. Farceurs! farceurs! et triples saltimbanques, qui font le saut du tremplin sur leur propre cœur pour atteindre à quelque chose !

Ces déclarations ne sont pas suspectes, et, comme je vous le disais, encore inconnu de tout le monde, celui qui les faisait, dans des lettres privées, — ou amoureuses même, et qui s'en douterait? — il n'avait pas de système, puisqu'il travaillait à s'en « composer » un. Elles sont d'ailleurs contemporaines des *Châtiments,* ou des *Contemplations,* — dont nous parlions l'autre jour; — et, dans cette même lettre, où Flaubert vient d'exécuter Musset, pourquoi celui qui « délire de tendresse en voyant des enfants », ou qui « prend des airs pensifs devant l'Océan », ne serait-il pas Hugo lui-même? Et enfin, messieurs, pour venir d'un romancier, vous voyez qu'en prose comme en vers ce sont bien, ce sont surtout, ou presque uniquement, les poètes qu'elles visent. Assez donc de *lyrisme,* si décidément le *lyrisme* ne consiste qu'à s'étaler soi-même dans son œuvre! Le moment est venu de substituer une esthétique nouvelle à celle du « tempérament », si je puis ainsi dire, l'impartiale froideur de l'observation aux élans du cœur ou de l'imagination. Se pourrait-il rien de plus net, messieurs, mais rien surtout de moins romantique? Et si vous voulez vous assurer que ce ne sont point là des boutades, voyez, dans cette même *Correspondance,* la façon dont Flaubert, conséquent avec ses principes, y parle constamment de Musset, de Lamartine, d'Hugo (1).

C'est qu'aussi bien, ces dispositions, — qui étaient déjà celles de plusieurs poètes autour de lui, de Théophile Gautier, comme vous l'avez vu, de Louis Bouilhet, son ami, l'auteur des *Fossiles* et de *Melœnis,* de Théodore de Banville et de M. Leconte de Lisle, — étaient elles-

(1) Cette intéressante *Correspondance,* qui ne fait point encore partie de la collection des *Œuvres de Flaubert,* a été par malheur trop négligemment éditée. Si l'on en avait effacé les grossièretés inutiles et énormes dont Flaubert aimait à égayer ses lettres, sa mémoire n'y eût rien perdu. Mais si l'on en avait plus consciencieusement collationné le texte, que je suis obligé, en le citant, de corriger, et, à défaut d'un « commentaire », si l'on y eût joint quelques notes indispensables, tout le monde y eût certainement gagné.

(1) Voyez dans la *Correspondance* de Flaubert son jugement sur *les Misérables :*

« Je ne trouve dans ce livre ni vérité ni grandeur. Quant au style, il me semble intentionnellement incorrect et bas... Il n'est pas permis de peindre si faussement la société quand on est le contemporain de Balzac et de Dickens... C'était un bien beau sujet pourtant, mais quel calme il aurait fallu, et quelle envergure scientifique! Il est vrai que le père Hugo méprise la science, et il le prouve... Où la rage de la philosophie l'a-t-elle conduit? Et quelle philosophie? Celle de Prudhomme, du bonhomme Richard et de Béranger. »

mêmes singulièrement favorisées par le progrès croissant de la doctrine positiviste, dont la fortune s'établissait alors sur les ruines de l'éclectisme. Il ne m'appartient pas de vous parler ici d'Auguste Comte, ni de prononcer un jugement sur le *positivisme* (1). Je ne sais pas si j'y réussirais, et, en tout cas, pour y réussir, il me faudrait commencer par sortir de mon sujet. Mais une remarque au moins y rentre, qui me paraît capitale, et sur laquelle peut-être on n'a pas assez appuyé : c'est qu'en substituant en psychologie l'observation du dehors à celle du dedans, le *positivisme* a ruiné non seulement l'*éclectisme*, mais l'*individualisme* aussi jusque dans son fondement.

Vous connaissez la controverse. Comment, par quels moyens arrivons-nous à nous connaître nous-mêmes, et nous, c'est-à-dire ici l'homme en général, sa nature, ses idées, ses sentiments, ses passions? En nous observant nous-mêmes, répondaient les Cousin, les Jouffroy, les Saisset; en nous regardant vivre, en nous enfermant, en nous enfonçant, en nous absorbant dans la contemplation de nous; en imitant les Chateaubriand, les Rousseau, les Montaigne; en tenant les *Mémoires* ou le *Journal* de notre vie. Et de là, comme vous le voyez, il ne suivait rien que d'entièrement conforme à l'esthétique romantique, jusques et y compris le fâcheux, l'inintelligent dédain qu'elle affectait pour la science. « Voici comment se passent les choses, disaient timidement les physiologistes, Charles Bell, Magendie, Flourens, voilà le mécanisme du plaisir et voilà celui de la perception. » A d'autres! s'écriait Cousin! Oui, chez vous, peut-être, dans vos laboratoires, chez vos lapins, chez vos grenouilles, les choses se passent ainsi, mais elles se passent autrement chez moi! Je n'ai pas « conscience » de ce que vous me dites. Mais n'en ayant pas consience, pourquoi, de quel droit voulez-vous que je soumette mon observation à la vôtre? Tout au contraire, puisqu'il s'agit entre nous de l'homme et non pas du lapin, c'est moi qui suis le juge de vos expériences! Je ne les tiens pour concluantes ou pour vraies qu'autant qu'elles me paraissent telles à la lumière de ma « conscience »; et sa « conscience », — ai-je besoin de l'ajouter? — c'était son « Moi » (2).

On ne saurait, messieurs, savoir trop de gré au positivisme d'avoir dissipé toute cette sophistique.

Sans doute, Auguste Comte a eu tort de nier la possibilité de l'observation du dedans, son intérêt et sa fécondité. « On ne se met pas à la fenêtre pour se voir passer dans la rue, » disait-il! A quoi, si les comparaisons ou les métaphores prouvaient quelque chose, ne répondrait-on pas aisément qu'on se regarde au moins dans un miroir, et même qu'on s'y peut étudier? Il ne faut point médire de l'observation intérieure, et encore moins la dédaigner. Mais, où Comte avait raison, absolument raison, c'est quand il voyait la vraie source de la connaissance de l'homme dans l'observation du dehors, ou, si vous l'aimez mieux, messieurs, dans la physiologie, dans l'histoire, dans la morale. Ce n'est pas à nos sensations de contrôler la nature. Elles nous sont justement trop individuelles. Est-ce qu'un fou, est-ce qu'un halluciné ne se croient pas assurés de la vérité de leurs sensations? ou, mieux encore, est-ce que ce n'est pas en cela même qu'ils sont fous? parce qu'ils confondent la réalité avec la projection de leur sensibilité hors d'eux-mêmes? Mais, au contraire, c'est la nature qui nous apprend que, si nous confondons, par exemple, le rouge avec le vert, il n'y a pas de « conscience » là qui tienne, et nous sommes malades, ou nous avons l'œil mal fait! C'est donc à la nature, habilement interrogée, qu'il appartient de rectifier, de compléter, de démentir au besoin les prétendues révélations du Moi. Elle n'est pas tout, et nous ne sommes pas rien, mais il nous faut toujours en revenir à elle, Qu'est-ce à dire, messieurs, sinon que la concordance est entière entre les leçons du *positivisme* et celles du *naturalisme?* Le positivisme est la réduction à ses principes scientifiques de la doctrine dont le naturalisme est l'expression d'art.

Deux hommes entre tous, — les deux grands écrivains, ne puis-je pas dire les deux grands poètes aussi? que nous venons de perdre, — M. Taine et M. Renan, me paraissent avoir contribué à la diffusion de ce que j'appellerai ce positivisme esthétique. Le premier, M. Taine, publiait alors, en 1857, le livre qui précisément devait porter le dernier coup à l'éclectisme, ses *Philosophes français au* XIXe *siècle*. Il fut suivi, vous le savez, de ses *Essais de critique et d'histoire*, puis, de cette belle *Étude sur Balzac*, dont on peut dire que la critique en France a vécu vingt cinq ans, si Sainte-Beuve lui-même s'en est senti ébranlé, et qu'il ait modifié sa manière ou plutôt sa méthode pour rivaliser en quelque sorte avec son jeune rival. Vous vous rappelez la *Préface* des *Essais de critique et d'histoire* : l'auteur y développait les analogies de l'histoire naturelle avec celle de l'homme, et il concluait en ces termes :

On pourrait énumérer entre l'histoire naturelle et l'histoire humaine beaucoup d'autres analogies. *C'est que leurs deux matières sont semblables.* Dans l'une et dans l'autre, on opère sur des groupes naturels, c'est-à-dire sur des individus construits d'après un type commun divisibles en familles, en genres et en espèces.

(1) Sur la philosophie d'Auguste Comte en général, je ne trouve aujourd'hui même encore, après trente ans bientôt passés, rien de mieux à citer que les belles pages de M. Ravaisson dans son *Rapport sur la philosophie en France au* XIXe *siècle*.

Quant à ses arguments contre *l'observation intérieure*, voyez la première leçon du *Cours de philosophie positive*.

(2) Sur la prétention de Cousin à suivre en cela la philosophie de Descartes, voyez *Descartes*, par Alfred Fouillée, dans la collection des *Grands écrivains français*. Paris, 1893. Hachette.

C'est du Balzac, vous le reconnaissez, et je ne dirai pas que la *Préface* de la *Comédie humaine* rendit tout à fait le même son, — parce que le style de Balzac n'est pas du même métal; il n'a ni la densité, ni surtout l'homogénéité de celui de M. Taine, — mais ce sont les mêmes idées, et c'est bien le même idéal :

Il suit de là qu'une carrière semblable à celle des sciences naturelles est ouverte aux sciences morales; — que l'histoire, la dernière venue, peut découvrir des lois comme ses aînées; — qu'elle peut, comme elle et dans sa province, gouverner les conceptions et guider les efforts des hommes; — que, par une suite de recherches bien conduites, elle finira par déterminer les conditions des grands événements humains, je veux dire, les circonstances nécessaires à l'apparition, à la durée ou à la ruine des diverses formes d'association, de pensée et d'action (1).

Un autre passage, que j'emprunte à *l'Étude sur Balzac*, n'est pas moins caractéristique :

Ce qui véritablement achève en lui, — Balzac, — le philosophe, et le met au niveau des plus grands artistes, c'est la réunion de toutes ses œuvres en une œuvre unique. Chaque roman tient à tous les autres; les mêmes personnages reparaissent; tout s'enchaîne;... à chaque page vous embrassez toute la comédie humaine; c'est un paysage disposé de manière à être aperçu tout entier à chaque détour. Jamais artiste n'a concentré tant de lumière sur les visages qu'il voulait peindre; jamais artiste n'a mieux paré à l'imperfection originelle de son art. Car le drame, ou le roman isolé, ne comprenant qu'une histoire isolée, exprime mal la nature. Il ne découpe qu'un événement dans le vaste tissu des choses, et supprime ainsi les attaches et les prolongements par lesquels cet événement se continue dans ses voisins; parce qu'il choisit, et mutile, et il altère son modèle en le réduisant. C'est donc être exact que d'être grand : Balzac a saisi la vérité parce qu'il a saisi les ensembles, sa puissance systématique a donné à ses peintures l'unité avec la force, avec l'intérêt la fidélité (2).

Fidélité, nature, imitation du modèle, peinture de la réalité, toujours les mêmes mots qui reviennent! La critique enregistrait, elle « homologuait » au nom de l'esthétique, si je puis ainsi dire, la transformation en train de s'accomplir. Ou plutôt, en lui donnant une conscience plus claire de son but, et des moyens d'y atteindre, elle l'aidait à s'achever. De quelle manière et dans quelle mesure, sur ces entrefaites, les idées de M. Renan sont venues, comme d'un autre point de l'horizon, renforcer celles de M. Taine, c'est ce qu'il serait un peu long de dire, et, d'ailleurs, très prochainement nous aurons l'occasion de le voir. Mais une autre preuve, d'un autre genre, à vous donner de son influence, — à ce moment précis du siècle, avant *la Vie de Jésus*, — et je la trouve dans ces quelques lignes d'une *Notice* de Baudelaire sur M. Leconte de Lisle. Elles sont datées de 1862 (1) :

Le seul poète auquel on pourrait sans absurdité comparer Leconte de Lisle, disait donc Baudelaire, est Théophile Gautier. Ces deux esprits se plaisent également dans le voyage; ces deux imaginations sont naturellement cosmopolites... Tous deux ils aiment l'Orient et le désert; tous deux ils admirent le repos comme un principe de beauté; tous deux ils inondent leur poésie d'une lumière passionnée...

Et continuant, sans autre transition, il ajoutait :

Il y a encore un autre homme, mais dans un ordre différent, que l'on peut nommer à côté de Leconte de Lisle, c'est Ernest Renan. Malgré la diversité qui les sépare, tous les esprits clairvoyants sentiront cette comparaison. Dans le poète comme dans le philosophe, je trouve cette ardente mais impartiale curiosité des religions, ce même esprit d'amour universel, non pas pour l'humanité prise en elle-même, mais pour les différentes formes dont l'homme a, suivant les âges et les climats, revêtu la beauté et la vérité.

Je craindrais aujourd'hui d'obscurcir ou de brouiller, en la commentant, la signification de ce curieux rapprochement... Mais, évidemment, si vous joignez ensemble tous ces témoignages, il nous suffit, qu'étant comme nous sommes au lendemain des *Contemplations* et de la *Légende des siècles*, les temps fussent dès lors changés. Victor Hugo avait interrompu, comme nous disions l'autre jour, il n'avait ni barré longtemps ni détourné le courant. En dépit du prestige de son influence, la poésie se formait d'elle-même et de sa « fonction » un idéal nouveau. C'est, messieurs, ce nouvel idéal, qu'après l'avoir vu s'ébaucher dans les poésies de Vigny, mais surtout dans celles de Gautier et prendre conscience de lui chez Balzac, chez Flaubert, chez Taine, chez Renan, pessimiste, naturaliste, positiviste, — mais non pas pour cela moins noble ni moins poétique, — nous verrons s'incarner et triompher enfin dans l'œuvre de M. Leconte de Lisle.

Mais, auparavant, et sans plus attendre, il nous faut

(1) On sait assez que cette idée de « souder », comme il disait, les sciences morales aux sciences physiques et naturelles, est demeurée jusqu'à son dernier jour l'une des idées fondamentales de la philosophie de Taine.

(2) On rapprochera de cette conclusion sur Balzac les lignes suivantes de Sainte-Beuve : « Cette prétention, — de saisir les ensembles, — l'a finalement conduit à une des idées les plus fausses et, selon moi, les plus contraires à l'intérêt, je veux dire à faire sans cesse reparaître d'un roman à l'autre les mêmes personnages, comme des comparses déjà connus. Rien ne nuit plus à la curiosité qui naît du nouveau, et à ce charme de l'imprévu qui fait l'attrait du roman. On se retrouve à tout bout de champ en face des mêmes visages ! »

(1) On trouvera cette *Notice* dans *les Poètes français*, d'Eugène Crépet, t. IV. — Paris, 1862. Hachette.

faire une remarque ou deux, dont c'est ici la véritable place.

En voici la première : c'est qu'entre autres avantages, la nouvelle doctrine n'en avait pas de plus considérable, ni de plus marqué, sur le *Romantisme*, que justement d'être une doctrine, je veux dire de reposer tout entière sur un principe d'art. Si, en effet, comme j'ai tâché de vous le montrer, la liberté n'est pas un principe d'art, l'imitation de la nature, au contraire, en est un, et j'espère, messieurs, que vous l'avez bien vu. On peut le discuter, mais on ne peut pas le nier! On peut, j'y consens, le trouver trop étroit, et, par exemple, puisqu'il y a des arts qui ne sont pas « d'imitation », comme la musique ou l'architecture, — lesquels sans doute ne sont pas moins des arts, et auxquels nous devons des plaisirs qui ne diffèrent pas psychologiquement de ceux que nous procurent la peinture ou la poésie, — on peut se demander, il faut se demander si, pour être le point de départ, et le moyen même, de toute peinture ou de toute poésie, l'imitation de la nature en est aussi pour cela le terme ou la fin. C'est ce qu'il semble assez difficile d'admettre. Quelque diversité qu'il y ait de la musique à la peinture ou de la sculpture à la poésie, et pour différente qu'en soit la « technique », elles ne laissent pas d'avoir toutes ensemble quelque chose de commun entre elles, ou d'analogue, dont le principe esthétique de l'imitation de la nature ne rend pas un compte suffisant. Est-ce l'imitation de la nature que nous avons admirée dans les *Contemplations*, et, plutôt, n'en serait-ce pas, messieurs, l'altération même? Je pose la question ; je ne la résous pas; et je n'ai pas à la résoudre.

Mais s'il peut paraître à de certains égards trop étroit, ne peut-on pas soutenir, qu'en un autre sens, le principe de l'imitation de la nature est trop large, ou trop vague? Car enfin qu'est-ce que la nature? Qu'est-ce qui est « naturel », et qu'est-ce qui ne l'est pas? Tout autant que la banalité, par exemple, nierons-nous que la singularité, que la bizarrerie même, que l'étrangeté soient dans la nature, et de la nature (1)? L'Antony de Dumas aussi bien que le Néron de Racine? le Triboulet d'Hugo comme l'Antony de Dumas? Et, d'une manière générale, qui de nous déterminera, sur quelle autorité, de quel droit, et pour quelles raisons, l'extension du mot et de l'idée de nature? C'est une autre difficulté, que je dois vous signaler, mais dont je ne veux pas non plus aborder l'examen, comme n'important pas essentiellement à notre sujet.

Pour que l'imitation de la nature soit ce que j'appelle, ce que l'on appelle un principe d'art, il suffit, en effet, messieurs, qu'elle contienne en puissance non seulement toute une esthétique, mais toute une rhétorique, — je veux dire toute une discipline, dont l'objet est de l'adresser plus sûrement à son but, — et non seulement toute une rhétorique, mais, comme on pourrait le prouver, toute une conception de la vie (1). Si c'est là ce qu'on ne saurait nier, c'est, au contraire, ce que l'on ne saurait dire de la liberté romantique; et n'eût-il eu sur le *romantisme* que ce seul avantage de savoir où il tendait, ce serait beaucoup déjà pour le *naturalisme*. Vive la liberté! mais la liberté sous la règle; une liberté raisonnée, dont le nom ne soit pas synonyme de désordre et de confusion; et surtout, messieurs, une liberté dont l'exercice ne se développe pas, en quelque sorte, à vide!

Une autre observation ne me semble pas moins intéressante; — et j'ai plusieurs fois signalé, mais peut-être n'ai-je pas mis assez clairement en lumière les affinités intimes de ce nouveau *naturalisme* avec le *classicisme*. Oui, je sais toutes les différences, et qu'elles sont considérables : je vous en indiquerai même, dans huit jours, la principale. Il n'en est pas moins vrai, messieurs, qu'entre la conception d'art des Flaubert ou des Gautier, d'une part, et des Malherbe ou des Boileau, de l'autre, — l'oserai-je bien dire? — il y a plus d'un rapport et plus d'un trait commun. C'est au témoignage encore de Flaubert que j'en appellerai comme garant, si personne, en maltraitant l'auteur des *Satires*, ne lui a cependant plus pleinement rendu justice :

Il ne t'a manqué jusqu'à présent que la patience, — écrivait-il un jour à sa Muse, — et je ne crois pas que ce soit le génie, la patience, mais c'en est le signe quelquefois et ça en tient lieu. Ce vieux croûton de Boileau vivra autant que qui que ce soit, parce qu'il a su faire ce qu'il a fait. Dégage-toi de plus en plus, en écrivant, de ce qui n'est pas l'art pur. Aie en vue le modèle, toujours le modèle et rien autre chose... Je veux, — et j'y arriverai, — te voir t'enthousiasmer d'une coupe, d'une période, d'un rejet, de sa forme en elle-même enfin, abstraction faite du sujet pour le cœur, pour les passions. L'art est une représentation : il faut que l'esprit de l'artiste soit comme la mer, assez vaste pour qu'on n'en voie pas les bords, assez pur pour que les étoiles du ciel s'y mirent jusqu'au fond.

Et, dans une autre lettre :

J'en reviens toujours à mon vieil exemple de Boileau ; ce gredin-là vivra autant que Molière, autant que la langue

(1) On peut toutefois poser en principe que l'extension de l'idée de « Nature » est déterminée à chaque moment de l'histoire de l'art par l'état de la science du temps.

(1) En effet, si la distinction des genres et la différenciation des arts ne semblent répondre d'abord qu'à la diversité de nos moyens de sentir, il suffit de creuser un peu plus avant, et on s'aperçoit que de la diversité des moyens de sentir, s'engendre la variété des familles d'esprit. Mais la variété des familles à son tour n'est que l'expression sociale des diverses manières qu'il y a de concevoir la vie. L'*Idealisme* et le *Naturalisme* dans l'art impliquent l'un et l'autre des « philosophies », dont il est d'ailleurs possible que les artistes ne se doutent pas, mais qui n'en sont pas moins des « philosophies », et qu'on peut aisément extraire de leurs œuvres.

française; et, cependant, c'était un des moins poètes des poètes! Qu'a-t-il fait? Il a suivi sa ligne jusqu'au bout, et donné à son sentiment si restreint du beau toute la perfection plastique qu'il comportait.

Citons encore un dernier passage :

Nous nous étonnons des bonshommes du siècle de Louis XIV, mais ils n'étaient pas des hommes d'énorme génie! On n'a aucun de ces ébahissements, en les lisant, qui vous fassent croire en eux à une vertu plus qu'humaine; comme à la lecture d'Homère, de Rabelais, de Shakespeare surtout! Non! mais quelle conscience! Comme ils se sont efforcés de trouver pour leurs pensées les expressions justes! Quel travail! Quelles natures! Comme ils se consultaient les uns les autres! Comme ils savaient le latin! Comme ils lisaient lentement! Aussi, toute leur idée y est; la forme est pleine, bourrée et garnie de choses jusqu'à la faire craquer. *Or, il n'y a pas de degrés,* — c'est lui qui souligne, — *ce qui est bon vaut ce qui est bon.* La Fontaine vivra tout autant que le Dante, et Boileau que Bossuet ou même qu'Hugo.

Sa rhétorique, c'est le cas de le dire, s'explique, je le pense, en termes assez forts, et peut-être, messieurs, pour quelques-uns d'entre vous, en termes assez inattendus. Vous vous en étonnerez moins, si vous songez à quel degré *Madame Bovary*, par exemple, est « classique » pour ses qualités de composition, de style, de tenue. Mais vous vous en étonnerez moins encore, si vous vous rappelez, — permettez-moi et pardonnez-moi ce triste souvenir, — qu'il n'y a rien de plus « classique », je dis dans Voltaire même ou dans Le Sage, que les meilleures nouvelles de Guy de Maupassant.

Allons cependant plus loin, car il y a mieux encore; et quand on les entend bien l'un et l'autre, il y a, messieurs, tant de rapports secrets entre le *classicisme* et le *naturalisme* que, du fait seul de la renaissance du naturalisme, nous verrons reparaître ce que le *romantisme* avait peut-être le plus obstinément combattu dans le classicisme : c'est l'inspiration gréco-latine, ou généralement le culte et l'adoration de l'antiquité. Certainement nos parnassiens, — s'il faut les appeler par leur nom, — ne comprendront pas, ne sentiront pas l'antiquité d'une manière analogue à celle de Fénelon, de Racine, de Boileau... L'interpréteront-ils pourtant ou la traduiront-ils d'une façon qui diffère beaucoup de celle de Chénier, par exemple, ou de Ronsard? Lisez là-dessus, messieurs, par provision, *l'Aveugle* ou *le Mendiant;* lisez, non les *Sonnets*, mais les *Hymnes* ou les *Odes* de Ronsard :

Tu montas sur un char que deux lynces farouches
Traînaient d'un col félon, mâchantes en leur bouche
Un frein d'or écumeux...
Un manteau tyrien s'écoulait sur tes hanches,
Un chapelet de lis mêlés de roses franches,
Et de feuilles de vigne et de lierre épars,
Voltigeant, embrageant ton chef de toutes parts (1).

Mais, quoi qu'il en soit, messieurs, ce qui n'est pas douteux, c'est que nos contemporains soient retournés aux sources de l'antiquité; c'est qu'ils y aient cherché la matière ou le prétexte de leurs chants; c'est que quelques-uns d'entre eux l'aient aimée, l'aiment passionnément encore (2).

Or, ceci est d'autant plus caractéristique, si je ne me trompe, que dans *la Légende des siècles*, — la première, celle dont nous parlions l'autre jour, — dans ce livre où le poète ne s'était proposé rien de moins, comme il le disait, que « d'exprimer *l'humanité dans une espèce d'œuvre cyclique*, de la peindre successivement et simultanément sous tous ses aspects : histoire, fable, religion, philosophie, science... », vous trouverez des pièces sur *l'An 9 de l'Hégire*, vous en trouverez sur *le Mariage de Roland*, et au besoin sur *Zim-Zizimi*, mais vous n'en trouverez qu'une seule en tout sur la Rome antique, — parce qu'il y avait là, pour le satirique passionné des *Châtiments*, de la pourriture impériale à remuer, — et vous n'en trouverez pas une, messieurs, je dis pas une, sur la Grèce. Ainsi, ni la mythologie des Grecs, cette mythologie symbolique, naturaliste et plastique à la fois, où toutes les énergies de la nature, dans toutes les directions, ont poussé, si je puis ainsi dire, et développé de si belles, de si profondes, mais surtout de si riches légendes, encore aujourd'hui pleines et comme gonflées de sens; — ni l'histoire grecque, messieurs, la guerre de Troie, les journées de Salamine et de Platée, le Granique et Arbèles, c'est-à-dire la civilisation, cette civilisation qui sert encore de fondement ou de pierre angulaire à la nôtre, trois fois sauvée du barbare, les Perses trois fois repoussés, et l'Orient trois fois vaincu; — ni tant de grands artistes, de grands poètes et de grands hommes, ni Phidias, ni Platon, ni Démosthène, — rien de tout cela n'a rien dit à l'imagination de ce vieux romantique; et pour tout cela, presque jusqu'au bout il est demeuré l'homme de sa jeunesse, le poète des *Odes et Ballades* et le romancier de *Notre-Dame de Paris*...

A quoi bon insister, puisque ce n'est pas de lui que nous nous occupons aujourd'hui? Mais, messieurs, vous me l'accorderez, je ne pouvais, en étudiant la renaissance du *naturalisme*, négliger de noter ce symptôme. Le retour à l'étude et au culte de l'antiquité en a fait l'un des traits essentiels. Et nous en verrons les

(1) Ces vers sont tirés de *l'Hymne de Bacchus*. Voyez aussi la fameuse *Ode au chancelier de l'Hôpital*, que l'on pourrait appeler *les Mages* de Ronsard.

(2) Je ne sais si l'on ne pourrait noter encore, comme un caractère commun au *classicisme* et au *naturalisme* leur indifférence relative pour les littératures étrangères. Reprenez la comparaison de la peinture hollandaise, du classicisme français et du naturalisme contemporain.

suites, si, — ne m'en veuillez pas de cette mythologie, — comme Antée reprenait des forces nouvelles en touchant la Terre, sa mère, ainsi pareillement, dans l'histoire, et en tout temps, toutes les fois qu'ils retournent se retremper aux sources grecques, l'art et la poésie s'épurent, s'ennoblissent, et s'élèvent. En se rapprochant donc de la nature, dont les Grecs étaient voisins encore, on dirait que l'âme moderne se rapproche aussi de la beauté. Ce qu'elle a de trouble s'y filtre, pour ainsi parler; ce qu'elle a de tumultueux s'y apaise; ce qu'elle a de tourmenté s'y rythme ou s'y ordonne. Κτῆμα ἐς ἀεὶ, — ce n'est pas pour l'heure présente qu'il faut que l'art travaille, — nous comprenons le beau mot de l'historien! et du milieu de ce qui change et de ce qui passe, l'ambition de l'artiste, messieurs, n'est plus alors que d'en retenir, pour le fixer dans son œuvre, ce qui est réalisable « sous l'aspect de l'éternité ».

FERDINAND BRUNETIÈRE.

(*A suivre.*)

L'ESPRIT RÉVOLUTIONNAIRE DANS LE JUDAÏSME

En écrivant cette étude, je ne me propose pas, comme beaucoup l'ont fait, d'examiner le communisme juif en lui-même. D'ailleurs, de ce que les institutions dites mosaïques furent inspirées par des principes socialistes, on n'en inférerait pas nécessairement que l'esprit révolutionnaire ait toujours guidé Israël.

Communisme et révolution ne sont pas des termes inséparables, et si, de nos jours, nous ne pouvons prononcer le premier de ces mots sans évoquer fatalement l'autre, cela tient aux conditions économiques qui nous régissent et à ce que nous considérons comme imposible la transformation des sociétés actuelles, basées sur la propriété individuelle, sans un déchirement violent. Dans un état capitaliste, le communiste est considéré comme un révolutionnaire, mais on ne se rend pas compte qu'un partisan du capital privé serait considéré de la même façon dans un état collectiviste. Dans l'un et l'autre cas cette conception serait juste, car, tour à tour, communiste et individualiste manifesteraient à la fois un mécontentement et un désir de changement, ce qui est le propre de l'esprit révolutionnaire.

Si l'on a pu dire des Juifs, avec M. Renan, qu'ils furent un élément de progrès ou tout au moins de transformation, si on a pu les regarder comme des ferments de révolution, et cela en tout temps, comme nous le verrons, ce n'est pas à cause des lois sur le grapillage, sur le salaire des ouvriers, sur la restitution des vêtements pris en gage, sur les années sabbatiques et jubilaires que l'on trouve dans l'Exode, dans les Nombres, dans le Lévitique, etc. (1), c'est parce qu'ils furent toujours des mécontents.

Je ne veux pas prétendre par là qu'ils aient été simplement des frondeurs ou des opposants systématiques à tout gouvernement, — car ils n'étaient pas uniquement irrités contre un Ahab ou un Ahazia, — mais l'état des choses ne les satisfaisait pas; ils étaient perpétuellement inquiets, en l'attente d'un mieux qu'ils ne trouvaient jamais réalisé. Leur idéal n'étant pas de ceux qui se contentent d'espérance; ils ne l'avaient pas placé assez haut pour cela, ils ne pouvaient guère endormir leurs ambitions par des rêves et des fantômes. Ils se croyaient en droit de demander des satisfactions immédiates et non des promesses lointaines. De là cette agitation constante des Juifs, qui se manifeste non seulement dans le prophétisme, dans le messianisme et dans le christianisme, qui en est le suprême aboutissement, mais encore depuis la dispersion et alors d'une façon individuelle.

Les causes qui firent naître cette agitation, qui l'entretinrent et qui la perpétuèrent dans l'âme de quelques Juifs modernes, ne sont pas des causes extérieures, telles que la tyrannie effective d'un prince, d'un peuple, ou d'un code farouche; ce sont des causes internes, c'est-à-dire qui tiennent à l'essence même de l'esprit hébraïque. A l'idée que se faisaient de Dieu les Israélites, à leur conception de la vie et de la mort, il faut demander les raisons des sentiments de révolte dont ils furent animés.

*
* *

Pour Israël, la vie est un bienfait, l'existence que Dieu a donnée à l'homme est bonne; vivre était en soi-même un bonheur. Quand l'Ecclésiaste, en une brève minute, déclara que le jour de la mort est préférable à celui de la naissance, il était troublé par la pensée hellène, et son aphorisme n'a qu'une valeur individuelle. La vie, selon l'Hébreu, doit donner à l'être toutes les joies et ce n'est que d'elle qu'il doit les attendre.

Par opposition, la mort est le seul mal qui puisse affliger l'homme, c'est la plus grande des calamités; elle est si horrible et si épouvantable qu'être frappé par elle est le plus terrible des châtiments. « Que la mort me serve d'expiation, » disait le mourant, car il ne pouvait concevoir de punition plus grave que celle qui consistait à mourir. L'unique récompense qu'ambitionnaient les pieux était que Iahvé les fît mourir rassasiés de jours, après des années passées dans l'abondance et la jubilation.

D'ailleurs, quelle autre récompense que celle-là eussent-ils attendue? Ils ne croyaient pas à la vie fu-

(1) *Lévitique*, XIX, XXV. — *Exode*, XXII. — *Nombres*, XXV.

ture, et ce n'est que tardivement, sous l'influence du parsisme peut-être, qu'ils admirent l'immortalité de l'âme. Pour eux l'être finissait avec la vie, il s'endormait jusqu'au jour de la résurrection, il n'avait rien à espérer que de l'existence, et les peines qui menacent le vice, comme les satisfactions qui accompagnent la vertu, sont toutes de ce monde.

Dès lors, la philosophie du Juif, ou pour mieux dire son eudémonisme, est simple; il dit avec l'Ecclésiaste: « J'ai reconnu qu'il n'y a de bonheur qu'à se réjouir et à se donner du bien-être pendant la vie (1). » Réaliste ainsi, il cherche à se développer au mieux de ses désirs; n'ayant qu'un nombre restreint d'années à lui dévolu, il veut en jouir, et ce ne sont point des plaisirs moraux qu'il demande, mais des plaisirs matériels, propres à embellir, à rendre douce son existence. Comme le paradis n'existe pas, il ne peut attendre de Dieu, en retour de sa fidélité, de sa piété, que des faveurs tangibles; non des promesses vagues, bonnes pour des chercheurs d'au-delà, mais des réalisations formelles, qui se résolvent en un accroissement de la fortune, une augmentation du bien-être. Si le Juif se voyait frustré des avantages qu'il pensait être dus à son attachement, son âme était profondément perturbée; avec Job, il préférait croire qu'il avait péché sans le savoir, et que, après lui avoir fait expier ses fautes par la pauvreté, Iahvé le traiterait comme Job à qui fut accordé « le double de tout ce qu'il avait possédé (2) ».

N'ayant aucun espoir de compensation future, le Juif ne pouvait se résigner aux malheurs de la vie; ce n'est que fort tard qu'il put se consoler de ses maux en songeant aux béatitudes célestes. Aux fléaux qui l'atteignait, il ne répondait ni par le fatalisme du musulman, ni par la résignation du chrétien : il répondait par la révolte. Comme il était en possession d'un idéal concret, il voulait le réaliser, et tout ce qui en retardait l'avènement provoquait sa colère.

Les peuples qui ont cru à l'au-delà, ceux qui se sont bercés des chimères douces et consolantes, qui se sont laissés endormir par le songe de l'éternité, ceux qui ont possédé le dogme des récompenses et des châtiments, du paradis et de l'enfer, tous ces peuples ont accepté la pauvreté, la maladie, en courbant la tête. Le rêve des jubilations futures les soutenait, et ils s'accommodaient, sans fureur, de leurs ulcères et de leur dénuement. Ils se consolaient des injustices de ce monde, en pensant à l'allégresse qui serait leur part dans l'autre; ils consentaient, sans se plaindre, à plier devant le fort qui tyrannise, en l'attente des douceurs paradisiaques.

« La haine de l'injustice est singulièrement diminuée par l'assurance des compensations d'outre-tombe, » dit Ernest Renan. Qu'importent, en effet, pour les peuples qui croient à une survie éternelle durant laquelle régnera l'immuable et souveraine équité, qu'importent les si brèves iniquités terrestres dont la mort libère? La foi en l'immortalité de l'âme est une conseillère de résignation; cela est si vrai, que l'on voit l'intransigeance judaïque s'apaiser à mesure que s'affirme en Israël le dogme de la perennité.

Mais cette idée de la persistance et de la continuité de la personnalité ne contribua nullement à la formation de l'être moral chez les Juifs. Primitivement, ils ne partagèrent pas les espérances des Pharisiens postérieurs; après que Iahvé avait clos leurs paupières, ils n'attendaient plus que l'horreur du Schéol. Aussi, l'important pour eux était la vie; ils cherchaient à l'embellir de tous les bonheurs, et ces forcenés idéalistes, qui conçurent la pure idée du Dieu un, furent-ils, par un saisissant et explicable contraste, les plus intraitables des sensualistes. Iahvé leur avait assigné sur la terre un certain nombre d'années; il leur demandait, pendant cette existence, trop courte toujours au gré de l'Hébreu, un culte fidèle et scrupuleux : en retour, l'Hébreu réclamait de son Seigneur des avantages positifs.

C'est l'idée de contrat qui domine toute la théologie d'Israël. Quand l'Israélite remplissait ses engagements vis-à-vis de Iahvé, il exigeait la réciprocité. S'il se croyait lésé, s'il jugeait que ses droits n'étaient pas respectés, il n'avait aucune bonne raison de temporiser, car la minute de bonheur qu'il perdait était une minute qu'on lui volait, et que jamais on ne pourrait lui rendre. Aussi tenait-il à l'exécution intégrale des réciproques obligations, il voulait qu'entre lui et son Dieu fussent placées des balances justes, il tenait une exacte comptabilité de ses devoirs et de ses droits, cette comptabilité était une part de la religion, et Spinoza a pu justement dire (1) : « Les dogmes de la religion chez les Hébreux n'étaient pas des enseignements, mais des droits et des prescriptions : la piété c'était la justice, l'impiété c'était l'injustice et le crime. »

L'homme que loue le Juif, ce n'est pas le saint, ce n'est pas le résigné : c'est le juste. L'homme charitable n'existe pas pour ceux de Juda; il ne peut être question de charité en Israël, mais seulement de justice; l'aumône n'est qu'une restitution. D'ailleurs, qu'a dit Iahvé? Il a dit : « Vous aurez des balances justes, des poids justes, des *épha* justes et des *hin* justes (2) »; il a dit encore : « Tu n'auras point égard à la personne du pauvre, et tu ne favoriseras pas la personne du grand, mais tu jugeras ton prochain selon la justice (3). »

(1) *Eccles.*, III, 12.
(2) *Job*, XLII, 10.

(1) *Traité théolog. polit.*, ch. XVII.
(2) *Levit.* XIX, 36.
(3) *Levit.* XIX, 15.

De cette conception, aux âges primitifs d'Israël, sortit la loi du talion. Évidemment, des esprits simples, pénétrés de l'idée de justice, devaient fatalement arriver à : Œil pour œil, dent pour dent. Ce n'est que plus tard que s'adoucit la rigueur du code, quand on eut une compréhension plus exacte de ce qui devait être l'équité.

*
* *

Le Iahvéisme des prophètes reflète ces sentiments. Le Dieu qu'ils louent veut : « Que la droiture soit comme un courant d'eau, et la justice comme un torrent intarissable (1) ; » il dit : « Parce que moi, Iahvé, je fais charité, jugement et justice sur la terre ; c'est par là que je suis réjoui (2). » Connaître la justice, c'est connaître Dieu (3), et la justice devient une émanation de la divinité, elle prend un caractère révélé. Pour Isaïe, Jérémie, Ézéchiel, elle fait partie du dogme, elle a été proclamée pendant les théophanies sinaïques, et peu à peu naît cette idée : Israël doit réaliser la justice.

C'est ce désir qui guide tous les grands vaticinateurs, avant et pendant la captivité. Si le peuple élu ne pratique pas la justice, il en sera puni comme de son idolâtrie. S'il est conduit en esclavage, ce n'est pas seulement parce qu'il a adoré Aschera ou Kamosch, qu'il a sacrifié sur les hauts lieux, qu'il a déshonoré le sanctuaire, c'est aussi parce qu'il est pourri d'iniquité.

Toutes les écoles prophétiques étaient pénétrées de ces pensées. Les prophètes se croyaient envoyés pour travailler à l'avènement de la justice. Ce qui les frappait le plus était évidemment l'inégalité des conditions : tant qu'il y aurait des pauvres et des riches, on ne pouvait espérer le règne de l'équité. Selon les *nabis* inspirés, les riches étaient l'obstacle à la justice, et celle-ci ne pouvait être amenée que par les pauvres. Aussi les *anavim* et les *ébionim*, les affligés et les pauvres se rassemblaient-ils autour des prophètes leurs défenseurs. Avec eux, ils protestaient contre les exactions ; en retour, les prophètes les présentaient comme modèles, et, d'après eux, ils traçaient le portrait du juste : « Le juste est celui qui marche droit et parle vrai, — qui méprise un gain acquis par extorsion, — qui secoue les mains pour repousser les présents, — qui ferme son oreille quand on lui parle de sang, — qui clôt ses yeux pour ne pas voir le mal (4). » Ils indiquaient aux riches leur devoir, et ils parlaient au nom de Iahvé : « Voici le jeûne que j'aime. C'est de rompre les chaînes de l'injustice ; de dénouer les liens de tous les jougs ; de renvoyer libres ceux qu'on opprime ; de briser toute servitude. C'est de partager son pain avec l'affamé, de donner une maison au malheureux sans asile (1). »

Au retour de Babylone, la population juive formait un noyau considérable de *pauvres, justes, pieux, humbles, saints*. Une grande partie des Psaumes sortit de ce milieu. Ces psaumes sont, pour la plupart, des diatribes violentes contre les riches ; ils symbolisent la lutte des ébionim contre les puissants. Quand les psalmistes parlent aux possesseurs, aux *repus*, ils disent volontiers, avec Amos : « Écoutez-moi, mangeurs de pauvres, grugeurs des faibles du pays (2), » et dans tous ces poèmes, écrits entre l'exil de Babylone et les Machabées (589 à 167), le pauvre est glorifié. Il est l'ami de Dieu, son prophète, son oint ; il est bon, ses mains sont pures ; il est intègre et juste : il fait partie du troupeau dont Dieu est le berger.

Le riche est le méchant, c'est un homme de violence et de sang ; il est fourbe, perfide, orgueilleux ; il fait le mal sans motif ; il est méprisable, car il exploite, opprime, persécute et dévore le pauvre. Mais son grand crime, c'est qu'il ne rend pas la justice ; c'est qu'il a des juges corrompus qui condamnent *a priori* le pauvre (3).

Excités par les paroles de leurs poètes, les ébionim ne s'endormaient pas dans leur misère, ils ne se plaisaient pas dans leurs maux, ils ne se résignaient pas à la pauvreté. Au contraire, ils rêvaient au jour qui les vengerait des iniquités et des opprobres, au jour où le méchant serait abattu et le juste exalté : au jour du Messie. L'ère messianique, pour tous ces humbles, devait être l'ère de la justice. N'était-ce pas en parlant de ce temps qu'Isaïe avait dit : « Pour magistrature, je te donnerai paix, pour gouvernement, justice. On n'entendra plus le bruit des pleurs. Celui qui bâtira une maison y demeurera ; celui qui plantera un verger en mangera le fruit. On ne bâtira plus pour qu'un autre jouisse ; on ne plantera plus pour qu'un autre consomme (4) ? »

Quand Jésus viendra, il répétera ce qu'on dit les ébionim psalmistes, il dira : « Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés (5) ; » il anathématisera les riches, disant : « Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux (6). » Sur ce point, la doctrine chrétienne est purement juive, nullement hellénique, et c'est parmi les ébionim que Jésus trouva ses premiers partisans.

Donc, la conception que les Juifs se firent de la vie

(1) *Amos*. v, 23, 24.
(2) *Jérémie*, ix, 24.
(3) *Id.*, xxii, 15, 16.
(4) *Isaïe*, xxxiii, 15.

(1) *Isaïe*, lviii, 6, 7.
(2) *Amos*, viii, 4.
(3) *Ps*. xxvi, 10; lxxxii, 2, 3; lviii, 2; xxii, xxxviii; lxix; cii, 1, 12; cvii, *etc*.
(4) *Isaïe*, i, 17.
(5) *Matth*., v, 6.
(6) *Marc*. x, 25.

et de la mort, fournit à leur esprit révolutionnaire le premier élément. Partant de cette idée que le bien, c'est-à-dire le juste, doit se réaliser non pas outre-tombe, — puisque outre-tombe il y a le sommeil jusqu'au jour de la résurrection du corps, — mais pendant la vie, ils cherchèrent la justice et, ne la trouvant jamais, ils s'agitèrent pour l'avoir, perpétuellement insatisfaits.

C'est leur conception de la divinité qui leur donna le second élément. Elle les conduisit à concevoir l'égalité des hommes, elle les mena même à l'anarchie; anarchie théorique, parce qu'ils possédèrent toujours un gouvernement, mais anarchie réelle, car ce gouvernement, quel qu'il ait été, ils ne l'acceptèrent jamais de bon cœur.

*
* *

Soit que les Juifs aient honoré Iahvé comme leur dieu national, soit qu'ils se soient élevés avec les prophètes jusqu'à la croyance au Dieu un et universel, ils n'ont jamais spéculé sur l'essence divine. Le judaïsme ne se posa aucune des questions métaphysiques essentielles, soit sur l'au-delà, soit sur la nature de Dieu : « Les sublimes spéculations n'ont aucun rapport avec l'Écriture, dit Spinoza; et, pour ce qui me concerne, je n'ai appris, ni pu apprendre, par l'Écriture sacrée, aucun des attributs éternels de Dieu (1); » et Mendelssohn ajoute : « Le judaïsme ne nous a révélé aucune des vérités éternelles (2). »

Les Israélites considéraient Iahvé comme un monarque céleste, un monarque qui aurait donné une charte à son peuple et aurait pris des engagements envers lui, en exigeant, en retour, l'obéissance à ses lois et à ses prescriptions. Pour les anciens Hébreux et plus tard pour les Talmudistes, les Bene-Israël seuls pouvaient jouir des prérogatives conférées par Iahvé; pour les prophètes, il était licite à toutes les nations de prétendre aux privilèges, puisque Iahvé était le dieu universel et non l'égal de Dagon ou de Baal Zeboub.

Iahvé était « le chef suprême du peuple hébreu (3) »; il était le maître tout-puissant et redoutable, le roi unique, jaloux de son autorité, punissant férocement ceux qui se montraient rebelles à sa toute-puissance. C'était à lui que devait avoir toujours recours tout bon Juif, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. C'était un crime que de s'adresser aux hommes et non au dieu Iahvé, et Iehouda Makkabi s'étant allié avec Rome et avec Mithridatès Ier s'attira cet anathème de Rabbi Iosé-ben-Iohanan : « Maudit soit celui qui met son appui dans des créatures de chair et qui éloigne son cœur d'Iahvé! » Iahvé est ton fort, ton bouclier, ta citadelle, ton espérance, disent les Psaumes.

(1) Spinoza : *Lettres*, XXXIV.
(2) Mendelssohn : *Jérusalem*.
(3) Munk : *Palestine*.

Tous les Juifs sont les sujets d'Iahvé; il l'a dit lui-même : « C'est de moi que les enfants d'Israël sont esclaves (1). » Quelle autorité peut donc prévaloir auprès de l'autorité divine? Tout gouvernement, quel qu'il soit, est mauvais, puisqu'il tend à se substituer au gouvernement de Dieu; il doit être combattu, puisque Iahvé est le seul chef de la république judaïque, le seul auquel l'Israélite doive obéissance.

Quand les prophètes insultaient les rois, ils représentaient le sentiment d'Israël. Ils donnaient une expression aux pensées des pauvres, des humbles, de tous ceux qui, étant directement malmenés par la puissance des rois ou des riches, étaient plus portés, par cela même, à critiquer ou à nier le bien fondé de cette tyrannie. Comme ils ne tenaient pour maître que Iahvé, ces anavim, ces ébionim, étaient poussés à se révolter contre la magistrature humaine; ils ne la pouvaient accepter et, dans les époques de soulèvement, on voyait Zadok et Juda le Galiléen entraîner après eux les zélateurs en criant : « N'appelez personne votre maître. » Zadok et Juda étaient logiques; quand on place son tyran dans les cieux, on n'en peut subir ici-bas.

Nulle autorité n'étant compatible avec celle de Iahvé, il s'ensuivait fatalement qu'aucun homme ne pouvait s'élever au-dessus des autres; le dur maître céleste amenait l'égalité terrestre, et déjà le primitif mosaïsme portait en lui cette égalité sociale. Devant Dieu tous les hommes sont égaux; ils sont égaux devant la loi, puisque la loi est une émanation divine, et les malheureux, en parlant des riches, ont raison de dire à Néhémie : « Notre chair est comme la chair de nos frères; nos enfants sont comme leurs enfants (2). »

C'est Dieu lui-même qui commande cette égalité, et ce sont encore les puissants qui sont l'obstacle à sa réalisation. Les humbles, qui vivent en commun, la pratiquent; ils suivent les préceptes communistes du Lévitique, de l'Exode, des Nombres, et ces préceptes, des préoccupations égalitaires les avaient inspirés. Quand aux riches, ils oublient que Iahvé tira tous les hommes du même limon, ils méconnaissent l'égalité que Dieu a proclamée. Aussi, ils oppriment le peuple, ils emplissent leurs maisons des dépouilles du pauvre, ils broutent sa vigne, ils ont fait des veuves leur proie et des orphelins leur butin (3), et c'est grâce à leurs iniquités que l'inégalité subsiste.

Contre eux, contre ces possesseurs et ces grands, les prophètes lancent l'anathème, les psalmistes fulminent : « Dieu des vengeances, Éternel! Dieu des vengeances, parais! (4), » crient-ils. Ils reprochent au riche l'abondance de ses trésors, son luxe, son amour

(1) *Levit.*, XXV, 55.
(2) *Néhémie*, V, 5.
(3) *Isaïe*, III; X.
(4) *Ps.* XCIV.

des voluptés : tout ce qui contribue à l'élever matériellement au-dessus de ses frères, tout ce qui peut lui donner cet orgueil impie de se croire fait d'une autre poussière que le pasteur des montagnes qui paît ses brebis et craint Dieu ; tout ce qui lui fait oublier cette vérité divine : les hommes sont égaux entre eux, puisqu'ils sont les enfants d'Iahvé qui a prétendu donner à chacun de ses sujets une part égale de la terre qu'ils foulent, une part égale de jouissances et de bonheurs.

La haine de l'Israélite contre le riche fauteur d'injustice se compliquait d'une haine contre le riche négateur des prescriptions égalitaires. Comme il ne pouvait attribuer une origine divine à la richesse, comme il ne pouvait croire que Iahvé la distribuait, rompant ainsi le pacte qui l'engageait avec sa nation, l'Hébreu décrétait que toute fortune vient du mal, du péché, il disait que tout bien est mal acquis. Pour accorder ses idées de justice et d'équité avec la réalité qui lui montrait David prenant la femme d'Uri, Ahab spoliant Naboth, il déclarait que la prospérité du méchant était un pur mirage, qu'elle durait peu, et que, tôt ou tard, le Sabaoth redoutable étendait sa droite sur ceux qui violaient sa loi, et les faisait rentrer dans le néant.

Toutefois, les pauvres, les anavim, ne voyaient pas leurs désirs s'accomplir ; toujours devant eux, narguant leur misère, les riches s'étalaient. Alors ils attribuaient à leurs propres péchés la détresse dont ils étaient affligés ; ils reportaient leurs espérances au temps du Messie, à ce temps où tous les hommes seraient jugés avec équité, où tous seraient égaux, où tous seraient libres, car ils avaient l'amour de la liberté.

Cette passion contribua aussi à la formation de l'esprit révolutionnaire des Juifs, et en parlant de liberté, je n'entends pas la liberté politique L'idée de la liberté politique naquit en Israël surtout au temps des Antiokhos et à l'époque de la domination romaine, lorsque, soit Épiphane ou Sidetès, soit Aulus Galinius ou les autres proconsuls, fomentèrent les persécutions religieuses, provoquant ainsi les grands mouvements nationalistes des Zélotes et des Sicaires.

Mais, la conception de la liberté politique fut tardive, celle de la liberté individuelle exista toujours chez les Israélites, car elle était un corollaire inévitable de leur dogme sur la divinité, elle découlait de leur théorie sur la création de l'homme.

D'après cette théorie, tout pouvoir appartenait à Dieu, et nul autre que Iahvé ne pouvait diriger le Juif. Il ne devait compte de ses actes qu'à l'Adonaï, qui gouverne les cieux et la terre ; aucun de ses semblables n'avait le droit de restreindre son action ni de lui imposer ses volontés. Vis-à-vis des créatures de chair, le Juif est libre, et il doit être libre. Cette conviction rendait l'Hébreu incapable de discipline et de subordination, elle le portait à rejeter toutes les entraves dont les rois ou les patriciens auraient voulu le lier, et les princes judéens ne régnèrent jamais que sur un peuple de révoltés, inapte à subir tout joug et toute contrainte.

On pourrait croire que, pensant ainsi, les Juifs abdiquaient leur liberté entre les mains du maître qu'ils reconnaissaient ; il n'en est rien, et ils ne furent jamais des fatalistes comme les Musulmans. Ils revendiquaient vis-à-vis de Iahvé leur libre arbitre, et, sans souci de la contradiction, en même temps qu'ils se courbaient sous les volontés de leur Seigneur, ils se dressaient en face de lui pour affirmer la réalité et l'inviolabilité de leur moi.

N'avaient-ils pas été faits à l'image de Dieu, et leur être ne participait-il pas de ce Dieu? C'est parce qu'ils avaient été modelés sur leur Créateur que leurs frères humains ne devaient pas commettre ce sacrilège de les opprimer ; mais Iahvé, qui avait fait don aux hommes de l'intelligence, n'était pas libre de les empêcher de diriger cette intelligence selon leur gré. L'histoire de la dispute de Rabbi Éliézer et des rabbins, ses collègues, nous donne un exemple assez topique, et elle mérite d'être rapportée.

Au cours d'une discussion doctrinale, la voix divine se fit entendre et, intervenant dans le débat, elle donna raison à Rabbi Éliézer. Mais les collègues du favorisé n'acceptèrent pas la décision céleste ; un d'entre eux, Rabbi Josué, se leva et déclara : « Ce ne sont pas des voix mystérieuses, c'est la majorité des sages qui doit décider désormais des questions de doctrine. La raison n'est plus cachée dans le ciel, ce n'est plus dans les cieux qu'est la Loi ; elle a été donnée à la terre, et c'est à la raison humaine qu'il appartient de la comprendre et de l'expliquer (1). »

Si les paroles divines étaient ainsi accueillies quand elles se permettaient de violenter les individus et de vouloir imposer à la raison humaine une volonté étrangère à sa volonté propre, comment étaient acceptées les paroles humaines! M. Renan a eu raison lorsqu'il a dit des Sémites : « Rien ne tient donc dans ces âmes contre le sentiment indompté du moi (2) », et cela est plus spécialement vrai des Juifs.

Après Iahvé, ils ne crurent qu'au moi. A l'unité de Dieu correspondit l'unité de l'être ; au Dieu absolu l'être absolu. Aussi la subjectivité fut-elle toujours le trait fondamental du caractère sémitique ; elle conduisit souvent les Juifs à l'égoïsme, et cet égoïsme s'exagérant chez les Talmudistes, ceux-ci finirent par ne plus guère connaître, en fait de devoirs, que les devoirs envers soi-même. C'est cette subjectivité qui, tout autant que le monothéisme, explique l'incapacité que montrèrent les Juifs dans tous les arts plastiques. Quant à leur littérature, elle fut purement subjective ; les prophètes juifs, comme les psalmistes, comme les poètes de Job et du Cantique des cantiques, comme

(1) Talmud : *Baba Mezia*, 59 a.
(2) Renan : *Hist. génér. des langues sémitiques.*

les moralistes de l'Ecclésiaste et de la Sagesse, ne connaissaient qu'eux-mêmes, et ils généralisaient leurs sentiments ou leurs sensations personnelles. Cette subjectivité permet aussi de comprendre pourquoi de tout temps, de nos jours encore, les Juifs ont montré tant d'aptitudes pour la musique, le plus subjectif de tous les arts.

Ainsi, indéniablement, ils furent des individualistes, et ces hommes, si ardents à la poursuite des avantages terrestres, nous apparaissent, grâce à leur intransigeante conception de l'être, comme d'intraitables idéalistes. Or l'individualiste, imbu d'idéalisme, est et sera partout et toujours un révolté. Il ne voudra jamais permettre à quiconque de violer son moi sacré, et nulle volonté ne pourra prévaloir contre la sienne.

***

Nous avons dégagé tous les éléments dont fut formé l'esprit révolutionnaire dans le judaïsme : ce sont l'idée de justice, celle d'égalité et celle de liberté. Cependant, si, parmi les nations, celle d'Israël fut la première qui prôna ces idées, d'autres peuples, à divers moments de l'histoire, les soutinrent, et pour cela ils ne furent pas des peuples de révoltés comme le peuple juif. Pourquoi? Parce que, si ces peuples étaient convaincus de l'excellence de la justice, de l'égalité et de la liberté, ils ne tenaient pas leur réalisation totale comme possible, au moins dans ce monde, et par conséquent ils ne se croyaient pas obligés de travailler à leur avènement.

Au contraire, les Juifs crurent non seulement que la justice, la liberté et l'égalité pouvaient être les souveraines du monde, mais ils se crurent spécialement missionnés pour travailler à ce règne. Tous les désirs, toutes les espérances que ces trois idées faisaient naître finirent par se cristalliser autour d'une idée centrale : celle des temps messianiques, de la venue du Messie, qui devait être envoyé par Iahvé pour asseoir la puissance des reines terrestres.

Les prophètes entretinrent Israël dans ce rêve d'une ère de bonheur et de prospérité, et les Psaumes d'après l'exil contribuèrent encore à augmenter la croyance à l'époque bénie où le méchant ne sera plus, où « les pauvres posséderont la terre et se réjouiront dans la paix (1) ». Depuis la sortie de Babylone jusqu'à l'agonie de la nation juive, ce songe messianique berça les Judéens. La tyrannie des Antiokhos, l'oppression romaine, ne rendirent ces espérances que plus indispensables aux Juifs. Ils se consolèrent des épreuves en songeant au jour de la délivrance, l'image du libérateur se forma peu à peu pour eux et elle était toute vivante dans l'âme de ceux qui entendirent la voix de Iohanan le Baptiste crier : « Le royaume des cieux va venir! » dans le cœur de ceux qui suivirent Jésus.

(1) *Ps.* XXXVII, 10, 11.

De ces espoirs qu'au premier siècle, avant et après l'ère chrétienne, tant d'hommes déçurent, toute une littérature naquit; mais ici je ne puis que mentionner *le Livre de Daniel, les Psaumes de Salomon, l'Assomption de Moïse, le Livre d'Hénoch, le [illegible], les Oracles sibyllins* ; il m'est impossible d'analyser ces apocalypses et ces oracles. Presque tous prédisent l'heure qui verra s'ouvrir le temps messianique, ils décrivent les symptômes qui annonceront le Messie. Ils s'accordent aussi pour dire que ce moment amènera la mort du mal, et la sibylle les résume tous lorsqu'elle vaticine : « Des cieux étoilés, le Messie descendra sur les hommes, et avec lui la concorde sainte, la foi, l'amour, l'hospitalité. De ce monde il chassera l'iniquité, le blâme, l'envie, la colère, la folie. Plus de pauvreté, de meurtres, de contestations mauvaises, de querelles tristes, de vols nocturnes. Plus rien de ce qui est pervers... Les hommes pieux habiteront heureusement les villes et les riches campagnes (1). » La terre sera délivrée de l'injustice, on ne connaîtra plus d'inégalité et tous les hommes seront libres.

A aucun de ceux qui se présentèrent comme le Messie, Israël n'a voulu croire. Il a repoussé tous ceux qui se dirent envoyés de Dieu ; il a refusé d'entendre Jésus, Bar Kokba, Theudas, Atroy, Serenus, Moïse de Crète, Sabbataï Zevi. C'est que jamais Israël n'a vu son idéal devenir réel. Nul des prophètes qui sont venus vers lui n'apportait dans les plis de sa robe la divine justice, ni l'égalité triomphante, ni l'indestructible liberté; les Juifs ne voyaient pas, à la voix de ces oints, tomber les chaînes, s'écrouler les murs des prisons, se pourrir la verge de l'autorité, se dissiper comme fumée vaine les trésors mal acquis des riches et des spoliateurs.

Nonobstant leur long esclavage, en dépit des années de martyre qui furent leur partage, malgré les siècles d'humiliation qui abaissèrent leur caractère, déprimèrent leur cerveau, rétrécirent leur intelligence, transformèrent leurs goûts, leurs coutumes, leurs aptitudes, les débris de Juda n'abjurèrent pas leur rêve, ce rêve si vivace, qui avait été pendant les guerres de l'indépendance leur soutien et leur inspirateur.

Les bûchers, les massacres, les spoliations, les insultes, tout contribua à leur rendre plus chère cette justice, cette égalité et cette liberté qui ne furent pour eux, durant bien des ans, que les plus vains des mots. Quelque noir que fût le présent, Israël ne cessa jamais de croire à l'avenir. La grande voix des prophètes annonçant que le méchant serait un jour châtié eut toujours écho dans ces âmes tenaces qui ne voulaient pas plier et qui méprisaient la réalité si misérable, pour se bercer des chimères du temps futur : ce temps futur dont avaient parlé Amos et Isaïe, Jérémie et Ezéchiel, et tous ceux qui, s'accompagnant sur les

1. *Oracles sibyllins*, III, 573, 585.

instruments à cordes, chantaient les mizmorim.

On disait aux Juifs : « Qu'attendez-vous le Messie; obstinés, ne savez-vous qu'il est venu? » Les Juifs répondaient par un sarcasme; ils haussaient les épaules et répliquaient : « Le Messie n'est pas venu, puisque nous souffrons, puisque la famine désole le pays, puisque la peste noire et le noble accablent les hères! » Mais si on leur faisait entendre que leur Mashiah ne viendrait jamais, ils redressaient leur tête courbée, et, têtus, ils disaient : « Mashiah viendra un jour, et ce jour-là on comprendra la parole du psalmiste : « J'ai vu le méchant dans toute sa puissance; il s'éten- « dait comme un arbre verdoyant. Il a passé et voici. « Il n'est plus; je le cherche et il ne se trouve plus (1), » et ce sont les pauvres, les justes qui possèderont la terre. »

Les pratiques étroites dans lesquelles les docteurs enserrèrent les Juifs endormirent leurs instincts de révolte. Sous les liens des lois talmudiques, ils sentirent chanceler en eux les idées qui toujours les avaient soutenus, et on peut dire qu'Israël ne put être vaincu que par lui-même. Le Talmud n'abaissa pourtant pas tous les Juifs; parmi ceux qui le rejetèrent, il s'en trouva qui persistèrent dans cette croyance que la justice, la liberté et l'égalité devaient advenir en ce monde; il y en eut beaucoup qui crurent que le peuple de Iahvé était chargé de travailler à cet avènement. C'est ce qui fait comprendre pourquoi les Juifs furent mêlés à tous les mouvements révolutionnaires, car ils prirent à toutes les révolutions une part active, comme nous le verons si nous étudions un jour leur rôle dans les périodes de trouble et de changement.

BERNARD LAZARE.

(1) *Ps.* XXXVII, 35, 36.

FRANCIS DE CHANTELLE

Nouvelle.

Le Paris élégant et mondain se retrouvait tous les lundis au *Five o'clock* de l'aimable petite baronne de Raudières.

Avec ses tentures de brocart, ses bronzes dorés, les sièges aux boiseries sculptées d'un ton d'or très doux, ses portraits anciens aux attitudes nobles, le salon de Mme de Raudières était bien le plus merveilleux cadre qui se pût rêver pour servir d'accompagnement à la frêle beauté des femmes.

Elles ne l'ignoraient pas, toutes celles qui venaient là chaque semaine, étant des raffinées, Parisiennes pour la plupart, sinon de race, au moins d'habitudes.

Mme de Raudières, personne fort active, adorait les gens célèbres et leur prodiguait les trésors de sa grâce habile pour les attirer chez elle, d'abord; et les retenir, ensuite.

Elle y réussissait.

Mais, sa suprême ambition, c'était d'exhiber la première les gloires neuves. Alors, elle finissait par croire naïvement qu'elle les avait inventées. Douce manie dont ses amis souriaient.

Le jour où ce récit commence, un lundi précisément à l'heure du thé, le salon de Mme de Raudières était comble; personne n'était parti. On attendait du nouveau. Quelque chose flottait dans l'air; un mystère. La baronne était agitée. Ses sourires heureux, pleins de sous-entendus, annonçaient un événement.

— Chère... disait-on. N'est-ce pas? Vous avez une promesse? Vous attendez quelqu'un? C'est?... Voyons; qui?... Un artiste?... Un savant?

— Non... Mais non.

Puis, toute rieuse, l'aveu presque au bord des lèvres :

— Rien, je vous dis... je ne suis pas sûre... on ne sait jamais... il a tant à faire!... d'ailleurs, un sauvage!

A ce mot, des lueurs de curiosité jaillissaient de ces yeux de femmes; elles avaient des câlineries dans la voix, dans les mouvements de la tête :

— Un sauvage?... Oh!... Qui donc? Rien qu'un mot... A peine un renseignement... très léger... nous chercherons.

— Mais non; mais non. Je n'attends personne avec certitude. J'espère... tout au plus.

Et l'on s'interrogeait avec des voix bien timbrées, dans un joli verbiage intelligent, quoique peut-être un peu (si peu!) trop appris.

D'ailleurs, charmantes et diverses, le visage clair égayé de fins sourires, elles étaient vêtues d'étoffes sombres, à la dernière mode, — s'il est une mode aux femmes de Paris, — ces mondaines semblaient, toutes, également jeunes. Coiffées de chapeaux grands et petits sur lesquels chantait une chose, un rien, peluche, velours, satin rose, jaune, rouge ou bronzé; des ailes, une plume lophophorée, toutes semblaient là-dessous poétiques et délicieuses.

— Ah! voilà Mme Gerfaut, dit quelqu'un.

Avec des mouvements doux, les têtes se tournèrent du côté de l'entrée.

— Bonjour, chère madame.

— Bonjour, Jeanne.

— Et le futur ministre? Est-il fatigué depuis son beau discours? Quelle séance! Ah! chère madame, votre mari s'est révélé grand orateur; il n'y a pas à dire : il est sur le large chemin de la gloire!

Souriante, une jeune femme brune tendait sa main longue et fine; sa voix tintait comme un léger son de cristal :

— Merci. Non. Mon mari n'est pas fatigué, je vous assure. La lutte est son élément. Bonjour, Maggy. Bon-

jour, Gabbie. Ah !... je suis très heureuse de vous rencontrer, m'ame la maréchale. Je voulais aller vous voir pour votre loterie. Justement, hier au soir chez Gerty...

Soudain elle se tut au milieu de la phrase commencée. Pourtant, elle n'avait pu rien voir d'insolite, n'avait fait aucun mouvement, ne s'était pas tournée vers la porte ainsi que les autres femmes; elle ne savait même pas qu'on attendît quelqu'un.

Seule, la voix de Mme de Raudières s'était fait entendre; cette voix vibrait comme une fanfare victorieuse et sûre de l'effet qu'elle allait produire :

— Ah ! cher monsieur de Chantelle ! Combien je suis touchée de l'exception que vous voulez bien faire en ma faveur !

Un murmure léger s'éleva, très flatteur, presque ému, dans lequel on distinguait le nom du nouveau venu :

— Francis de Chantelle ?... Alors... c'est lui ?... Mais il est très bien, ce héros !... ce poète !...

— Qui donc ? demanda la vieille maréchale de Kérouat.

— Mais, le grand homme ! Le voyageur ! L'écrivain ! Francis de Chantelle qui vient de publier un livre... une merveille !

— Un vrai chef-d'œuvre ! Sans aucune restriction, glapit le prétentieux marquis de Langon. Je demanderai tout à l'heure à la baronne de me présenter; je connais l'Afrique...

Mme Gerfaut, sereine, insoucieuse, fut la seule qui ne regardât pas le nouveau venu. Cependant ses lèvres avaient pâli; ses doigts tremblaient.

Elle déposa sur un guéridon la tasse de thé qu'une jeune fille venait de lui offrir, se pencha vers une voisine pour dire une phrase insignifiante...

Après quoi, parfaitement remise de son trouble momentané, maîtresse d'elle-même, la belle Mme Gerfaut se tourna vers le nouveau venu de l'air le plus naturel et le reconnut, — cet homme dont tout Paris s'occupait depuis un mois, — le reconnut, elle, la dernière de toutes.

Alors, avec une parfaite mesure, un étonnement, sans doute préparé, mais très bien joué :

— Ah ! monsieur de Chantelle ! de retour ? Et je ne vous ai pas encore vu ?

Francis de Chantelle tressaillit, pâlit, resta muet, et s'inclina.

Tous les yeux étaient fixés sur lui.

C'est qu'on le trouvait charmant, ce sauvage ! D'une grâce et d'une distinction profondes. Il ressemblait au beau portrait du musée de Florence, *l'Homme au gant*, ce chef-d'œuvre du Titien.

Robuste, quoique de forme élégante, de taille moyenne, le teint hâlé sous des cheveux fauves, Francis de Chantelle, habillé comme le plus correct gentleman, répondait pourtant à l'idéal romanesque des femmes qui voyaient en lui le héros d'une légende, non sans raison. De même qu'il restait bien le grand monsieur que les hommes pouvaient attendre de son livre et de ses actes, maintenant très connus.

Quand Mme Gerfaut eut fini de lui parler, Francis leva la tête ; et, sous le regard de ses larges yeux gris, la jeune femme eut un battement de paupières.

Il prononça d'une voix basse, au fond de laquelle un vague émoi tremblait :

— Je suis à Paris depuis deux mois, en effet, madame. Et si vous saviez combien de choses, nécessaires, souvent désagréables, il m'a fallu liquider, vous seriez indulgente pour le retard que j'ai mis à vous porter mes hommages.

La phrase était un peu longuette. Il reprit haleine, et termina :

— Si vous voulez bien me permettre...

Mme Jeanne Gerfaut l'interrompit délibérément, l'embarras de son interlocuteur menaçant de devenir visible :

— Vous me trouverez tous les samedis après trois heures; et je compte sur vous dès cette semaine. Oh ! si vous tardiez, cher monsieur de Chantelle, je vous garderais rancune de m'avoir négligée si longtemps. Une vieille amie !

Désarçonné, Francis de Chantelle s'inclina sans répondre.

Alors tout le monde s'occupa de lui, s'en empara. Délicatement, on l'accaparait; on l'interrogeait tout en croquant au hasard une sandwich, un fruit glacé. Les unes trempaient leurs lèvres dans les fines tasses en porcelaine de Sèvres; les autres, étrangères ou curieuses d'exotisme, prenaient leur thé suivant la mode russe, en mettant une tranche de citron dans le gobelet de cristal qu'enveloppait une broderie de vermeil ciselé.

En réalité, leur préoccupation, plus vaniteuse que coquette, était d'intéresser à leur personne pour attirer dans leur propre salon la curiosité du jour, le noble et grand voyageur.

Tout bas, on se racontait des actes de bravoure insensés, accomplis par cet homme et par ses compagnons. Légendes ou réalités, ces choses le faisaient désirable et l'entouraient d'une auréole.

Son livre, paru quelques semaines auparavant, avait été la révélation d'un très grand talent d'écrivain. Surtout, à travers l'œuvre, on devinait chez l'auteur cette chose rare : un caractère.

Francis de Chantelle ne s'était montré nulle part, insoucieux, presque dédaigneux des succès ordinaires.

La baronne de Raudières avait eu la bonne fortune de le recevoir la première; il n'avait pas su résister à cette insistance de femme. Elle en triomphait sans vergogne, avec une candeur qui désarmait l'envie.

Mme Gerfaut parlait à Francis comme les autres femmes, dans un timbre de voix égal, presque indifférent, quoique aimable.

Lui, dans ses brèves réponses, mettait moins de fermeté. Il s'excusait. L'absence... les longs voyages... les séjours dans des pays sauvages...

Mais on se quittait dans le murmure des adieux, qu'accompagnait le frou-frou des soyeuses étoffes remuées.

— A samedi, monsieur de Chantelle, insista Mme Gerfaut.

— A samedi, madame, répondit-il de sa voix grave.

*
* *

Seule, dans sa voiture, Jeanne s'étonna bien un peu de son grand courage; elle s'en félicita.

Même dans un élan de satisfaction intime, elle fit arrêter son coupé devant l'église Saint-Augustin pour remercier Dieu du beau calme que gardait son cœur en face d'un tel événement.

Sa conscience, toute blanche, l'enorgueillissait et mettait en elle un enthousiasme attendri. Bien sûr, en s'interrogeant, elle ne se trouvait pas une ombre de coquetterie. Sa pensée ne s'était pas détournée de son mari Claude Gerfaut.

Tant d'autres femmes auraient voulu raviver un peu de l'amour qu'elle avait inspiré, jadis, à cet homme célèbre!

Elle, Jeanne? pas du tout.

Un peu de pitié pour lui; voilà tout ce qu'elle éprouvait.

Car, enfin, c'est pour elle qu'il avait quitté la France, qu'il s'était exilé; pauvre garçon!

Francis de Chantelle avait été son fiancé, son premier amour même, quand elle s'appelait Jeanne Vanaleilles.

— Un premier amour! se disait-elle avec un joli sourire teinté de mélancolie légère. Avec ça que les jeunes filles savent ce que cela signifie!

En y réfléchissant même, elle conclut avec cette pensée morale et profonde :

— Une honnête femme ne peut aimer que son mari.

Depuis sa toute petite enfance, elle avait connu Francis : les Chantelle étaient leurs voisins de campagne en Poitou.

Étienne Vanaleilles, le frère de Jeanne, et Francis ne s'étaient jamais quittés; ils avaient fait leurs études à Sainte-Barbe; les vacances les ramenaient l'un et l'autre à la Villedieu-du-Clain.

Naturellement Jeanne et Francis songèrent l'un à l'autre. Elle l'aima. Lui, l'adorait avec la sincère candeur des rares êtres faits pour se donner sans réserve.

Et ce fut même une grande joie que cet amour pour M. et Mme de Chantelle; la nature absolue, passionnée, l'âme haute de leur fils les inquiétaient avec raison.

Jeanne devenant sa fiancée, le jeune homme était à l'abri, pour jamais, des déceptions et des amertumes auxquelles sa nature devait fatalement l'exposer.

Pas de luttes; la vie tout arrangée pour le bonheur paisible; quel rêve!

Mêmes relations; fortunes égales...

C'était très bien; c'était trop beau!

Tout le monde était parfaitement d'accord... quand un de ces événements qui séparent s'abattit sur la famille de Chantelle : la ruine! Une ruine aussi complète qu'il soit possible de l'imaginer.

M. de Chantelle, le père, en mourut.

La propriété de la Villedieu fut vendue, dernière épave.

Elle produisit un mince capital que Francis voulait placer en rentes viagères sur la tête de sa mère, qui s'y refusa avec énergie, ne voulant pas priver son fils de ce pauvre héritage, dans un avenir qu'elle devinait prochain.

La rente suffit à payer sa pension dans un couvent de Poitiers où elle se retira jusqu'au jour où son fils gagnerait assez pour la faire vivre avec lui.

La famille Valaneilles accepta la rupture des engagements entre les deux jeunes gens.

Francis, incapable de manquer à ses promesses, crut que Jeanne lui ressemblait. Il étudia la médecine avec une ardeur inouïe; car il comptait sur la fermeté d'âme de sa fiancée, quoiqu'il n'eût rien exigé d'elle, rien demandé.

A l'École de médecine, les professeurs suivaient les progrès de ce beau garçon, sérieux, pensif, que rien ne détournait de l'étude, qui ne s'attardait pas aux faciles plaisirs de la jeunesse et marchait à son but avec une intelligence, une volonté qu'admiraient même ses camarades.

En plein effort, tout près de la réalisation, Francis apprit le mariage de Jeanne. Alors... Elle ne l'avait pas attendu?

Il accourut auprès de sa mère pour pleurer, pour être consolé comme aux jours d'enfance. Désormais, c'est pour elle seulement qu'il avait besoin de courage.

Soit. Il travaillerait pour elle, pauvre mère, encore charmante; si belle! si grande dame! si tendre... si courbée par la vie!...

Toutes ces choses, il se les répétait le long du chemin, la pensée loin de cette longue route où fuyaient les flocons de fumée, tels ses espoirs évanouis.

Jeanne, — oh! sa Jeanne! elle l'avait trahi. Pour l'excuser, il se disait qu'elle avait lutté longtemps sans doute; mais sa famille l'avait circonvenue. Réduite aux seules ressources de ses souvenirs, elle devait peut-être fatalement céder?... Mais avec une grande douleur?...

La vérité, c'est que Jeanne avait accepté pour mari, sans répugnance aucune, un autre voisin de campagne, Pierre Gerfaut.

Le choix, au surplus, ne pouvait être meilleur.

Pierre Gerfaut était un galant homme, riche, intelli-

gent, bien posé dans son département, qui l'avait nommé député; très homme du monde; prêt à faire le bonheur de sa femme; assez charmant pour se faire aimer d'elle.

Voilà ce que Francis avait appris.

En arrivant à Poitiers, il laissa son bagage à la gare pour se jeter plus vite sur le cœur de sa mère.

Il la trouva mourante; elle s'éteignit dans ses bras le lendemain.

Toute l'âme de Francis sombra dans un désespoir sans appel.

Dès lors, il ne sut à quel dévouement, à quelle entreprise désespérée jeter les restes de sa vie.

Des hommes s'embarquaient pour accomplir une mission lointaine et périlleuse. Ils faisaient appel à ceux-là qui, suivant la belle pensée de Gordon, ne tiennent pas à la vie, renoncent à la famille, à la vaine gloire, à l'abri cher d'un foyer.

On demandait surtout des savants, peut-être des martyrs.

Il partit.

Tout le bien dont une poignée d'individus peut être capable, ces hommes l'accomplirent.

Plusieurs restèrent en chemin.

Francis regagna la France avec les derniers survivants.

Voilà quel ami Mme Gerfaut retrouvait chez la baronne de Raudières.

***

Pour Jeanne, la vie s'était montrée clémente; elle avait suivi son cours régulier, très heureux. Pierre Gerfaut était un bon mari, facile à vivre; il savait apporter, même au milieu de ses préoccupations politiques, un peu de grâce amoureuse au service de son bonheur conjugal.

Aussi Jeanne avait-elle pris gaiement son parti du mariage et du mari qu'elle aimait beaucoup.

Quelquefois, quand revenait le souvenir du passé, — car elle se souvenait par les poétiques journées de brume ou de pluie, — la sensation qui lui poignait un peu, très peu, le cœur, n'avait rien de trop pénible; au contraire. Et cela mettait un petit coin romanesque et mystérieux dans le train-train de la vie courante.

Jusqu'alors, elle n'avait jamais su ce que Francis pouvait devenir; mais elle ne se le demandait pas avec une sérieuse inquiétude.

Si Jeanne avait fait son examen de conscience, elle aurait constaté simplement que l'amour ingénu de sa jeunesse avait rejoint les neiges d'antan.

. . . . . .

Dans la quiétude oublieuse de sa vie si bien arrangée, voilà qu'il reparaissait tout à coup, changé, mûri, rapportant avec le charme d'autrefois quelque chose encore de l'inconnu qu'il avait traversé.

***

— Tu ne devinerais jamais qui j'ai revu tantôt? — fit Jeanne, tout à coup, quand elle fut à table en face de son mari.

Pierre, qui pensait à autre chose, répondit d'une manière vague :

— Je ne devine pas.

Il y eut un instant de silence pendant que Jeanne se servait une aile de perdreau.

Bientôt elle reprit :

— C'est le cas de dire : Il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas.

— Et encore! dit Pierre, toujours distrait.

— Comment? Les montagnes... Tu n'es pas à la conversation? demanda Jeanne.

Le mari et la femme échangèrent un sourire; elle reprit :

— Sais-tu? Le pèlerin, le voyageur parti je ne sais où, tout au bout du monde... Francis de Chantelle?

— Eh bien?

— Eh bien!... Voilà!... Tout à coup, sans crier gare, il reparaît. On le rencontre dans le monde... aimable... gai... bien portant. Et... mon Dieu oui! parfaitement consolé.

— Il n'est pas de douleur inconsolable, remarqua placidement Pierre. Après tout, Francis de Chantelle a vu du pays. Les voyages, ça forme la jeunesse. Au surplus, si tu trouves qu'il reparaît sans crier gare, ma chère enfant, c'est que tu es difficile ou que tu ne lis pas les journaux. Depuis un mois, il n'est question que de lui.

— Mais oui, fit-elle avec ce regard ingénu qu'elle avait conservé, comme beaucoup de jeunes femmes, qui, mariées, ne furent pas encore mères. Moi, je ne savais rien de son retour; mais tout le monde était au courant, d'après ce que j'ai pu voir. On l'attendait; alors, tu comprends...

Elle prit quelques fours glacés; ce mouvement coupa la phrase.

— Ça été gênant pour toi? demanda Pierre avec un imperceptible regard vers elle, mais d'un ton fort indifférent :

— Oh! pas du tout, — repartit vivement la jeune femme. Non, mon cher ami; c'est curieux. Pas ça d'émotion!

Et son ongle fit entendre un léger clappement en s'appuyant sur ses dents blanches.

Elle demanda :

— Ça ne t'étonne pas?

— Mon Dieu, non! dit Claude avec calme. Je comprendrais l'émotion si tu l'avais aimé...

Claude s'arrêta, regarda fixement sa femme sans en avoir l'air; et continua :

— Mais la meilleure preuve que tu ne l'aimais pas, c'est que tu m'as épousé.

— Bien sûr! approuva Jeanne avec conviction.

Il attendait la réponse. Le son résonna dans la note juste. Jeanne était simple et sincère. Claude sourit et murmura plutôt pour soi-même :

— Quand elles n'aiment pas, les femmes sont assez...

— Assez?... interrogea Jeanne.

— Ma chère Jeanne, les femmes... les honnêtes femmes, bien élevées... comme tu l'as été, n'aiment jamais qu'un homme, une fois mariées, celui qu'elles épousent. Voilà pourquoi Francis de Chantelle, le héros de qui les peines d'amour s'évaporent dans les voyages et se dissolvent en ambition littéraire, voilà pourquoi, dis-je, son retour te laisse indifférente. Et...

Claude s'arrêta, songeur.

— Et?... demanda-t-elle.

Il releva la tête.

— Rien ; fit-il.

Après une pause, Pierre continua d'un air parfaitement détaché :

— L'homme est ainsi fait, qu'il a besoin de mettre ses fredaines sur le dos des autres pour n'en pas être responsable, ne fût-ce qu'en face de lui-même. Chantelle est parti parce qu'il est d'une nature assez remuante ; ça se voit dans son livre. De plus...

Il s'arrêta, rougit un peu de l'exagération où il avait failli se laisser entraîner (dans son intérêt peut-être) et rectifia mentalement la phrase qu'il n'avait pas prononcée :

— Après tout, quoi qu'il en soit, c'est un brave homme.

— Oh! oui ; fit Jeanne.

— Un vrai héros de roman, conclut Pierre Gerfaut. Les femmes vont se l'arracher... platoniquement... pour l'avoir chez elles. C'est un emballé, vois-tu, ce garçon-là. Il va prendre les choses au sérieux. Ça le regarde. Sortons-nous ce soir?

— Si tu veux, consentit Jeanne. Rien d'important aujourd'hui cependant.

— Alors chérie, dit Pierre en se levant de table et la baisant au front, je me coucherai de bonne heure. La séance d'aujourd'hui n'a pas été folâtre à la Chambre. Et tu sais que demain matin je pars pour la Haute-Vienne. Douze ou quinze jours, sans toi, tout seul là-bas. Ce ne sera pas gai.

— Bon! fit Jeanne. Moi aussi, j'aime mieux rester à la maison ce soir.

*
* *

Pendant les jours qui suivirent, malgré les occupations nombreuses de son existence de femme, très active surtout dans l'intérêt de son mari, Mme Gerfaut pensa souvent au retour de Francis. Elle n'avait rien exagéré quand elle avait parlé de sa surprise à son mari. Réellement elle ignorait ce retour, si étrange que cela puisse paraître.

C'est que son Pierre traversait, depuis quelques semaines, une époque décisive au point de vue de sa carrière politique. Il avait étudié plusieurs questions d'un intérêt capital ; son discours à la tribune avait fait sensation. Jeanne l'avait copié, recopié plusieurs fois. Elle avait travaillé près de lui dans une certaine mesure, étant le plus patient et le plus sûr des secrétaires.

Quand elle se trouva seule au logis, elle eut un peu plus de temps pour songer à l'événement anormal qui venait déranger le parfait équilibre de sa vie.

Le passé, bien enterré, revenait sous la forme de souvenirs, de fantômes.

Jeanne (Mme Gerfaut), cœur placide, connut un peu les palpitations venues d'une cause étrangère à ses habituelles préoccupations.

Elle eut cette surprise de constater que le tréfonds de nous-même ne se modifie pas, et de trouver au fond de son être des sensations pareilles à celles d'autrefois, venant des mêmes causes.

Son samedi, son jour! approchait.

Francis viendrait-il?

Il viendrait. Elle en était sûre.

Mais, il avait été si sincèrement ému de la revoir chez Mme de Raudières, qu'elle eut un peu peur.

Car elle le connaissait bien. Il l'aimait toujours peut-être!

C'était à craindre.

Alors, il fallait se tenir sur ses gardes!

*
* *

Le samedi suivant, après avoir mûrement réfléchi, Mme Gerfaut, très armée, sûre d'elle-même, attendait son ancien amoureux, Francis de Chantelle.

Oui, Jeanne l'avait résolu.

Elle arrêterait, dès la première phrase, un rappel, fût-il voilé, des souvenirs qui devaient être morts pour eux. Même, elle avait répété devant sa glace les mots qu'il fallait exactement dire, avec leur intonation précise.

M. de Chantelle arriva vers cinq heures.

Parfaitement correct, aimable sans froideur, dans la mesure cordiale et réservée commandée par leur situation présente, il s'informa de sa santé, de son mari, de sa famille ; enfin, des changements survenus dans leur entourage d'autrefois.

Pas un mot du vieil amour! Aucune altération dans le timbre de sa voix ; nulle trace d'émotion sur le visage de cet homme qu'elle croyait inconsolable, inconsolé de l'avoir perdue.

Mme Gerfaut s'était préparée pour autre chose ; il acceptait la situation, pareil en son attitude courtoise et simple aux indifférents de chaque jour.

Alors, en l'observant, Jeanne songeait avec amertume à l'édifice de défense inutilement élevé les jours précédents, et, sous cette influence, elle sentit quelque chose de sa sécurité s'émouvoir.

Francis demeura juste autant qu'il le fallait pour concilier les devoirs de la bonne compagnie avec la discrétion et les souvenirs.

Ce fut d'une mesure si parfaite que Jeanne conclut à l'indifférence avec un plaisir mélangé d'amertume.

En somme, cette visite fut assez triste. Et le plus agité des deux, finalement, ne fut pas Francis de Chantelle, qui parla de Pierre avec une estime réelle, motivée par le dernier discours prononcé par lui à la séance de la Chambre.

Francis exprima le désir d'être présenté à M. Gerfaut dès son retour de Poitiers.

Donc, tout allait bien. Le temps avait accompli son œuvre ; il était consolé.

Mme L. DE NITTIS.

(*A suivre.*)

VARIÉTÉS

Dœllinger et le haut clergé catholique.

D'un ouvrage que doit publier prochainement M. Bonet Maury, chez l'éditeur Armand Colin, *Lettres et Déclaration de Dœllinger au sujet des décrets du Vatican*, nous extrayons les quelques lettres suivantes : elles feront voir en quelle estime singulière était tenu par le haut clergé catholique le vieux prêtre dissident, et quel prix les autorités ecclésiastiques attachaient à l'espoir, — d'ailleurs bien chimérique, — de sa soumission.

L'ÉVÊQUE HEFELE A DŒLLINGER.

10 juin 1886.

Monsieur le primicier, il n'est donné qu'à bien peu d'hommes d'atteindre un si grand âge avec autant d'élasticité d'esprit que vous. Bien que votre puîné de dix ans, je ressens déjà vivement les infirmités de l'âge et, pour cette raison, j'ai déjà fait des démarches pour obtenir un coadjuteur. Mais, avant de finir ma journée, je voudrais vous adresser encore un mot, dicté à la fois par mon inaltérable respect pour le grand savant que vous êtes, et par le souvenir reconnaissant de toute la bienveillance que vous m'avez témoignée naguère. Et ce mot consiste en une cordiale requête : oubliez, monsieur, tous les torts qu'ont eus à votre égard des adversaires passagers, oubliez-les avec grandeur d'âme et faites pour la joie des anges et des hommes votre paix avec l'Église que vous avez si longtemps et si glorieusement défendue. Ne rejetez pas brusquement ma requête comme incompétente ; elle procède d'un cœur sincère et reconnaissant ; et je sais, vous savez aussi, que des milliers et milliers d'âmes s'y associent. Terminez par cette paix votre glorieuse carrière : ce sera la couronne de votre vie si riche en bénédictions !

Je demeure avec un profond respect,

Votre tout dévoué,

Dr HEFELE,

Évêque de Rottenbourg.

*
* *

L'ARCHEVÊQUE ANTOINE STEICHELE A DŒLLINGER.

Munich, 12 décembre 1878

Monsieur le primicier, j'ai fait dernièrement une nouvelle édition de la lettre exhortative que j'avais adressée au clergé et au peuple de l'archevêché de Munich et Freysing, au début de mon ministère, édition destinée à être distribuée en souvenir à des amis. Je me sens pressé, monsieur le primicier, de vous offrir ce présent, à vous aussi qui fûtes le maître inoubliable de ma jeunesse et pour qui j'ai toujours gardé au fond du cœur le respect et la reconnaissance d'autrefois. Daignez accepter avec bienveillance ces paroles inaugurales, adressées à mes diocésains, et me permettre de vous assurer sincèrement que je demeurerai dans des sentiments de sympathie affectueuse.

Votre dévoué,

ANTOINE,

Archevêque de Munich et Freysing.

*
* *

Munich, 27 février 1874.

Monsieur le primicier, c'est demain que vous fêtez le quatre-vingtième anniversaire de votre naissance. Je salue ce jour avec une sympathie profonde. Je serai demain en pensée près de vous avec la gratitude d'un élève pour son vieux maître, le respect d'un disciple pour l'organe célèbre de la science ; mais aussi l'amour d'un pasteur soucieux pour l'un de ses frères, encore séparé de lui sur un point très grave.

C'est dans ces sentiments, monsieur le primicier, que je vous souhaite les plus pieuses bénédictions du Ciel pour la fête de demain et pour le restant de vos jours, que Dieu veuille prolonger encore longtemps. C'est dans cet esprit que je prie pour vous.

Or, vous le devinez, avant même que je l'aie exprimé, quelle grâce de Dieu pourrais-je bien demander pour vous avec plus de ferveur que la suivante : puisse sa lumière et sa houlette vous ramener dans le giron de l'Église ! Le Souverain Pontife, soucieux comme votre évêque, vous tendrait si volontiers la main de la paix ! Dieu veuille nous accorder ce moment avant que le jour baisse davantage et qu'il fasse tout à fait nuit, pour la joie de milliers d'âmes qui, comme moi, souhaitent ardemment, et pour la consolation de la sainte Église hors de laquelle l'âme isolée ne peut certes trouver nulle part repos et paix !

Dans ces sentiments d'affection et d'inquiétude, dont la soirée du 21 janvier a été récemment témoin, je demeure, monsieur le primicier, votre dévoué,

ANTOINE,

(Archevêque de Munich et Freysing).

*
* *

Munich, le 30 juillet 1886.

Monsieur le primicier, dans peu de jours, je penserai de nouveau à vous avec sympathie, et mon âme sera pleine de soucis et de prières pour votre bien et le salut de votre

âme. L'occasion de vous en offrir le témoignage m'est fournie par ce jour de votre fête patronimique.

Moi aussi, je la célébrerai avec vous; mais ma joie ne sera pas sans mélange. Elle sera troublée par la pensée que je ne puis pas vous tendre une main fraternelle afin de combattre ensemble pour le Christ et son royaume, que le maître respecté et l'élève reconnaissant sont séparés par un fossé; par la pensée enfin que l'évêque est obligé de savoir loin de lui celui-là précisément qu'il aimerait voir le plus près de son cœur. C'est dans ces sentiments que votre évêque se sent pressé en ce jour de vous adresser une parole amicale et à bonne intention; de vous inviter, de vous prier de vous réconcilier avec la sainte Église catholique romaine, pour qui vous avez jadis déployé tant d'ardeur et remporté par votre parole, vos écrits et vos actes tant de succès. Puissiez-vous rentrer dans la communion de cette Église où vous vous sentiez jadis si heureux!

Vous m'avez, monsieur le primicier, dans les derniers temps et en plusieurs rencontres au dehors, témoigné tant de bienveillance que cela m'encourage à vous adresser cet appel. Dieu a prolongé vos jours d'une façon presque extraordinaire et vous a fait la grâce de vous conserver merveilleusement les forces de l'esprit et du corps.

Mais qui sait combien de délai encore vous sera laissé pour rentrer au giron de l'Église? Mes années aussi s'accumulent. Puisse, du moins, ce jour béni, où je pourrais vous ramener à l'Église de Dieu et à son souverain pasteur, être réservé à mon ministère épiscopal! Ce serait un sujet d'allégresse pour des millions de croyants, de joie pour les chœurs des bienheureux et la garantie de votre salut éternel!

En priant Dieu dans sa miséricorde de faire briller ce jour, je demeure affectueusement,

Votre fidèle et dévoué,

ANTOINE,

Archevêque de Munich.

***

LE NONCE RUFFO SCILLA A DŒLLINGER (1).

Munich, 1er octobre 1887.

Très illustre docteur! ceci est un billet tout à fait privé et réservé dont personne n'a été mis à part. Je veux me donner le plaisir de vous l'écrire, puisque je pense que peut-être il vous sera agréable d'apprendre mes sentiments à l'égard de votre personne.

Si la très sainte Vierge du Rosaire et votre bon ange gardien vous inspirent de donner à l'Église une très grande consolation en la circonstance de la grande fête de famille que nous allons avoir pour le jubilé de notre Saint-Père, je suis là tout à fait à votre disposition.

Comme Sa Sainteté a bien voulu me confier sa représentance en Bavière, je désire très vivement que la plus grande joie lui parvienne du Royaume de Marie et qu'une autre grande fête se solennise parmi les innombrables savants et amis qui vous aiment comme celui à qui ils doivent leur science.

Je vous prie, très illustre monsieur le docteur, d'agréer l'assurance de mes meilleurs sentiments.

L'Archevêque de Petra, nonce apostolique.

1. Le texte de cette lettre est en français et a été imprimé tel quel d'après le manuscrit.

***

DŒLLINGER AU NONCE RUFFO SCILLA.

12 octobre 1887.

Monseigneur! à mon âge, ce sont surtout les idées d'une mort prochaine et de ce qui doit suivre cette catastrophe qui se présentent à l'esprit. Mon principal soin est, comme cela doit être, de mettre ma conscience en repos et sûreté.

Frappé d'excommunication par un prélat, qui pour cet acte a été comblé d'éloges par Pie IX, j'ai senti depuis seize ans le besoin impérieux de ne négliger rien de ce qui pourrait contribuer à m'éclaircir sur la conduite à tenir dans une situation si pénible. J'aurais pu commettre des forfaits nombreux qu'on ne m'en aurait pas puni, car la discipline cléricale en Allemagne est extrêmement indulgente, mais le crime qu'on m'imputait était d'une énormité inouïe : je refusais de changer ma foi, je refusais de croire et de professer un nouveau dogme, dont le contraire m'avait été enseigné dans ma jeunesse et dont je connaissais la fausseté par cinquante-six ans d'études et de recherches. Cela suffisait pour infliger à un vieillard de soixante-douze ans, qui jusque-là n'avait encouru ni reproche ni blâme, une peine qui, selon la doctrine de l'Église, est pire que la mort.

Permettez-moi ici, monseigneur, de citer quelques faits personnels; peut-être qu'ils serviront à mitiger tant soit peu la sévérité de votre jugement. J'ai été professeur actif de théologie pendant quarante-sept ans, de 1823 à 1871. Pendant cette longue période, j'ai toujours enseigné le contraire de ce qui a été décidé par Pie IX en 1870; tout le monde savait ou pouvait savoir ce que je croyais sur cette question; les différents nonces apostoliques qui se sont succédé ici ne pouvaient guère l'ignorer; ils me traitaient tous avec bienveillance, et ni eux ni aucun évêque allemand ou français ou anglais ne m'ont jamais dit un mot ou m'ont donné un avertissement qui m'aurait fait connaître qu'ils étaient mécontents de mon enseignement. J'enseignais ce que j'avais appris de mes maîtres, ce qui m'avait été confirmé par mes recherches, et ce que j'avais trouvé dans les ouvrages historiques et théologiques que je jugeais les plus solides : c'était que l'infaillibilité du pape était une opinion inventée bien tard, mais actuellement tolérée dans l'Église, mais que de l'imputer à tout le monde catholique, c'était, comme s'exprimait un catéchisme anglais très répandu, une calomnie protestante. Je sais par quantité de témoins irréprochables, par des aveux échappés, que le Concile du Vatican n'était pas libre, qu'on y a employé les menaces, les intimidations, les séductions. Je le sais par des évêques dont je garde les lettres, ou qui me l'ont avoué de vive voix. Le même archevêque de Munich, qui ensuite m'a excommunié, est venu chez moi, le lendemain de son retour de Rome, et m'a raconté des détails qui ne m'ont laissé aucun doute. Il est vrai que tous ces prélats ont fait leur soumission; tous s'accordaient à dire pour excuse : « Nous ne voulons pas faire un schisme. » Moi aussi, je ne veux pas être membre d'une société schismatique; je suis isolé.

Persuadé que la sentence lancée contre moi est injuste et nulle de droit, je persiste à me regarder comme membre de la grande Église catholique, et c'est l'Église elle-même

qui, par la bouche des saints-pères, me dit qu'une telle excommunication ne peut pas nuire à mon âme.

Seize ans se sont passés depuis l'anathème dont on m'a frappé. J'ai employé ce temps à me livrer à des études et recherches réitérées, à puiser dans les sources, à suivre la tradition d'un siècle à l'autre. Un examen approfondi des témoignages prétendus, qui ont été amassés dans les ouvrages écrits en faveur du Concile, m'a fait voir qu'il y a là un amas d'altérations, de fictions, de falsifications dont la plupart avaient été déjà reconnues comme telles au XVIIe siècle.

Maintenant, monseigneur, que me demandez-vous? Devrais-je dire au monde : « Catholiques et protestants, voyez désormais en moi un homme d'une ignorance grossière, qui pendant un demi-siècle s'est trompé lui-même et a trompé les autres, qui n'a reconnu la vérité qu'au bout de sa longue carrière? »

Les hommes qui sont capables de juger de telles questions m'en croiraient-ils? Je sais bien ce qu'on dirait ; les uns diraient : « C'est un vieillard retombé en enfance (*rimhambito*); » les autres diraient : « C'est un menteur et un vil hypocrite; il doit l'avoir été toute sa vie, ou il l'est à présent. » Et puis mon premier devoir serait alors de réfuter moi-même mes ouvrages, ouvrages traduits en plusieurs langues, et de montrer qu'ils ne sont qu'un tissu de faussetés. Ce serait vraiment un fait unique, et vous ne sauriez citer dans toute l'histoire de l'Église un tour d'esprit égal à celui-là. Et ici, monseigneur, je me permets de vous citer un fait caractéristique. Lorsque l'archevêque, obéissant, à ce qu'il disait, aux ordres du pape, me communiqua la sentence portée contre moi, il me fit annoncer que j'étais assujetti à toutes les peines accumulées par le droit canonique contre les excommuniés. La première et la plus importante de ces peines est contenue dans la célèbre bulle du pape Urbain II, qui décide qu'il est permis à tout le monde de tuer un excommunié, quand on le fait par un motif de zèle pour l'Église. En même temps, il fit prêcher contre moi dans toutes les chaires de Munich, et l'effet que ces déclamations produisaient fut tel que le chef de la police me fit avertir que des attentats se tramaient contre ma personne, et que je ferais bien de ne pas sortir sans accompagnement. Oserais-je soulever la question, monseigneur, si, en cas de ma soumission, je serais obligé de déclarer au monde que je trouve cette décision du pape infaillible parfaitement conforme à la morale évangélique? Je ne vous ai fait entrevoir qu'une partie des raisons qui me forcent à renoncer à l'idée d'une révocation ou soumission ; j'en ai encore beaucoup d'autres. Mais ce que j'ai écrit ici suffira, me semble-t-il, pour vous faire comprendre qu'avec de telles convictions on peut être dans un état de paix intérieure et de tranquillité d'esprit, même au seuil de l'éternité.

Agréez, monseigneur, l'expression du profond respect avec lequel je signe,

J. DOELLINGER.

CHRONIQUE MUSICALE

OPÉRA : *la Walkyrie*.

Le drame de *la Walkyrie* me semble le mieux conçu, le mieux construit, le mieux conduit, le plus dramatique, en un mot, des poèmes de Richard Wagner. A l'ombre du mythe, j'y vois s'entre-choquer des passions sauvages et grandioses, humaines pourtant, d'une humanité élémentaire. J'y trouve, de plus que dans *Parsifal* et dans *Tristan*, une action qui se déroule, des événements qui s'enchaînent, des caractères qui se développent en apparente liberté. L'intervention surnaturelle n'y dérange pas trop ostensiblement le cours des choses: ni la magie ni l'hallucination mystique n'y gouvernent les volontés : ployés les uns et les autres sous la fatalité inexorable, hommes et dieux conservent cependant leur personnalité intacte, et, conscients comme nous, appellent la sympathie.

Outre ces qualités inestimables, *la Walkyrie* aurait cet autre avantage, qu'elle forme à elle seule un tout complet, qu'elle peut se jouer à part de la *Tétralogie* sans cesser d'être intelligible. Cela se dit couramment, s'est répété un peu partout, cette semaine, et n'est pas tout à fait exact, à mon avis. La donnée proprement dite de *la Walkyrie* est en soi parfaitement claire et fort attachante ; elle ne devient obscure et pénible que dans les parties qui la rattachent à *l'Anneau du Niebelung ;* mais cela ne veut pas dire du tout qu'on puisse l'en détacher sans inconvénient. Les amours de Siegmund et de Sieglinde et la faute si touchante de Brünnhilde suffisaient assurément à la matière d'un beau drame eschylien. Le malheur acharné sur la race des Welsungen issue des amours du dieu Wotan, Siegmund traqué, tombant dans le repaire du chasseur Hunding, son ennemi le plus implacable, l'amour de la triste Sieglinde pour l'hôte blessé et sans armes que guette la haine de son féroce époux, l'épée magique arrachée des flancs du frêne, la fuite des deux amants, la colère des dieux gardiens de la foi conjugale, l'arrêt de mort de Siegmund imposé à Wotan, le guerrier, instruit par Brünnhilde de sa mort prochaine, qui refuse les délices du Walhall s'il n'y doit pas retrouver sa compagne et s'apprête à la frapper plutôt que de l'abandonner sur la terre, la Walkyrie émue de tant d'amour et d'infortune, — la compassion s'éveillant au cœur de la vierge farouche, et la déesse, par la pitié, rendue femme, l'impuissant désespoir du maître des dieux, réduit à frapper de sa main le fils qu'il aime et à chasser du ciel sa fille désobéissante, voilà bien la lutte désespérée de la volonté raidie contre le destin plus fort qu'elle, la tragédie antique renouvelée par le sentiment moderne, la glorification du sacrifice et l'exaltation chevaleresque de la femme. Rien jusqu'ici que

de très noble et de très simple. Mais si c'est la volonté des dieux qui jette Siegmund et Sieglinde aux bras l'un de l'autre, s'il faut, par surcroît, qu'ils soient jumeaux, fils et fille de Wotan, la sympathie s'écarte et la raison réclame. MM. Albert Soubies et Charles Malherbe auront beau invoquer l'exemple historique des Ptolémées, je ne me sens pas converti.

Dans la vieille Saga dont Wagner s'est inspiré, le frère et la sœur ignorent leur commune origine; ils se rencontrent sans se connaître et leur amour n'est qu'un hasard. Dans le drame wagnérien, il est l'œuvre préméditée de Wotan, l'acte conscient des deux jeunes gens: au moment de franchir le seuil de Hunding, Siegmund et Sieglinde vont se saluer frère et sœur. C'est qu'il s'agit pour Wotan, et pour Wagner, de reconquérir l'anneau maudit, livré aux géants pour la rançon de Freïa et que la foi jurée ne permet à personne des dieux d'aller reprendre; il faut donc susciter pour cette besogne un homme, héros libre et fier, affranchi de toute crainte et de toute suggestion divine, qui, de son propre mouvement, ira arracher le talisman au dragon Fafner pour le rendre aux filles du Rhin, avant que les nains hideux ne s'en emparent. Or celui-là, ce sera le fils des deux jumeaux; l'inceste est le moyen trouvé par Wotan pour redoubler la vertu du sang des dieux dont le libérateur doit sortir, et, grâce à ce lien fragile, *la Walkyrie* pourra former la première journée du cycle.

La suite n'est guère moins embarrassante. La jalouse Fricka, qui lit dans l'âme de Wotan ses coupables desseins, s'en indigne et l'invective; c'est son rôle. Pourtant si le salut des dieux est à ce prix, que nous veut sa morale? Avec la raison d'État, Wotan, va lui fermer la bouche. Mais non. Au premier reproche de sa terrible compagne, le voilà qui se trouble, s'abandonne, et, découragé, consent que Siegmund périsse. — C'est, me dit-on, que Fricka vient de lui faire comprendre l'inanité de sa combinaison monstrueuse, et comme quoi Siegmund, armé, formé, guidé par lui, n'est que son instrument docile, mais non pas l'homme libre, seul capable de ravoir l'anneau. — Oui, Siegmund; mais Siegmund n'est que le père, et c'est l'enfant de qui le salut doit venir; rien n'est donc compromis, et Wotan peut marcher avec sécurité dans ses voies. En fût-il autrement, la mort de Siegmund ne peut servir en rien ses projets. Pourquoi donc l'ordonner? Pense-t-il conjurer le sort en sacrifiant son fils? Non, car après avoir cédé, il appelle de ses vœux la catastrophe qu'il sent désormais inévitable, et, dans un accès de rage qui fait songer au désespoir d'Amfortas, il voudrait pouvoir hâter la fin des dieux.

La véritable pensée de Wagner serait plutôt, je crois, que Wotan, esclave des lois qu'il a posées lui-même, doit à sa propre justice de châtier, fût-ce au prix de son propre salut, l'inceste qu'il a fait commettre. Mais, encore un coup, ce crime qui nous embarrasse si fort ne vient là que pour les besoins de la *Tétralogie*.

Il n'en est pas moins le cœur même du drame, à ce point qu'il s'affirme jusque dans l'étroite affinité des deux motifs jumeaux du duo d'amour : aucun moyen, par conséquent, ni de le supprimer, ni d'abréger les explications qu'il entraîne. Le nœud de l'action, en effet, c'est le revirement soudain de Wotan, commandant d'abord à Brünnhilde de prendre parti pour Siegmund, puis, l'instant d'après, révoquant son ordre. Sans cette contradiction, la Walkyrie n'aurait pas de raison de discuter, de demander les explications qui l'encouragent à la désobéissance en lui révélant le secret désespoir de son père. La dispute conjugale qui provoque ce revirement est donc la scène capitale, et si elle pourrait être plus claire, ce n'est pas en en coupant la moitié qu'on en facilitera l'intelligence.

Protestons contre les coupures; mais n'allons pas pour cela porter aux nues ce début du second acte; les wagnériens n'y ont point failli; c'est ce qui s'appelle manquer de flair, car « l'ennui wagnérien » de ces trois scènes, c'est le récitatif français, conservé presque partout ici, qui en est cause (il me semble que j'avais signalé déjà quelque chose de semblable à propos de *Lohengrin*).

Eh! oui! le classique, le sacro-saint et intangible récitatif français dont nous vivons depuis deux cents ans, faisant semblant d'y prendre plaisir; l'aride récitatif, avec ses accords plaqués espacés de distance en distance comme des poteaux kilométriques, et, dans les moments pathétiques, ses trémolos sur la septième diminuée, — que nous proclamons superbe chez Gluck, Spontini, Meyerbeer, mais dont la sécheresse, en dépit d'une facture bien autrement habile et souple, nous exaspère dès que nous le retrouvons chez Wagner (on a toujours horreur de ses propres défauts quand on les aperçoit chez le voisin). Il faut insister sur ce point, très important pour l'étude de l'évolution wagnérienne.

*
* *

Jusqu'à Wagner, la musique de théâtre est demeurée purement subjective; son plus grand effort vers l'action n'a pu aboutir qu'à la scène lyrique, à la cantate en costume. J'entends par là qu'entre chaque mouvement, le personnage s'arrête pour s'exprimer, se répandre, nous ouvrir son cœur. Scène lyrique, l'acte des enfers d'*Orphée;* scènes lyriques, tous les duos d'amour, celui des *Huguenots* compris,— et scènes lyriques encore, l'orage d'*Iphigénie*, les imprécations d'*Armide*, le trio de *Guillaume Tell;* je ne vois guère en ce moment que l'acte de la prison de *Fidelio* et le finale de *Don Juan* qui fassent exception. Pour le reste, la musique est presque toujours à côté du drame : dans les airs, amenés avec plus ou moins d'à propos; dans les intermèdes décoratifs, conjurations ou cortèges. « Ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante »; mais, en revanche, ce qui mériterait d'être écouté, on le déclame; et la déclamation, j'en demande bien pardon

à l'école française, n'est pas de la musique : quelque chose de plus beau, peut-être, — je n'en crois rien, mais peu importe, — en tout cas, autre chose. Elle est loin de réduire le rôle de la musique dans l'opéra, comme l'avait pensé Gluck, c'est à l'y développer qu'il fallait tendre. Régler l'intérêt musical sur l'importance dramatique de chaque phase de l'action, de chaque vers du poème, telle me semble être la vraie formule du drame musical.

Et ce n'est là, d'ailleurs, que la grande loi artistique de la convergence des effets; Wagner, qui déjà sent le besoin de faire s'accorder et concourir ensemble la note, le geste et la syllabe, le comprendra bientôt. Du premier jour, c'est dans ce sens qu'il a tracé sa route. De *Lohengrin* (1847) à *la Walkyrie* (1855), il a mûri sa pensée et fixé sa doctrine dans ses écrits théoriques. Aussi, mesurez le chemin parcouru. Ce ne sont plus seulement les secrètes pensées des personnages qu'il confie aux instruments; l'homme visible (1) qui s'agite et parle sur la scène a, dans l'orchestre, son âme tout entière; le mot typique qui, chez Shakespeare par exemple, résume et nous révèle un caractère, a chez Wagner son équivalent dans le « motif ». Un dernier effort, et, par le même procédé, les discours, les récits évoqueront dans l'orchestre des sentiments et des images. Dès lors, plus de sécheresse, plus de longueurs et plus d'ennui; on pourra tout dire, tout expliquer; l'action, qu'elle se développe dans des jeux de scène ou par le dialogue, sera portée sur un large courant continu de mélodie symphonique qui maintiendra l'intérêt et l'unité.

Pour s'adapter aux mouvements de cette psychologie subtile, j'ai montré qu'il fallait à Wagner une langue toute neuve, souple, organique, vivante, moins symétrique que celle de Beethoven et de Mozart, et c'est ainsi qu'il a dû revenir au style d'imitation des anciens, à ce contre-point en action dont le prototype est la fugue (*fuga*, composition musicale douée de mouvement), où chaque forme renaît incessamment d'elle-même et peut indéfiniment se combiner avec d'autres formes. Mais à ce moment de la carrière du maître, la loi de convergence n'est qu'à demi dégagée dans sa pensée, et la langue nouvelle à créer n'est encore qu'en formation. Il flotte çà et là, dans *la Walkyrie*, des harmonies de *Parsifal* et de *Tristan*, des fragments mélodiques des *Maîtres Chanteurs*, mais à l'état d'éléments non agrégés, confondus avec d'autres éléments disparates. *La Walkyrie*, très supérieure à *Lohengrin* pour la facture, — et pour le reste, — n'est donc pourtant, au point de vue du développement de l'idée wagnérienne, qu'une œuvre de transition; c'est à tort qu'on la rapporte généralement à la dernière et définitive manière.

(1) Voir, à ce sujet, un intéressant article sur *le Drame de Richard Wagner*, de notre confrère M. Jacques du Tillet. (*Journal des Débats* du 8 mai 1893.)

A chaque pas, la forme en rend témoignage. J'ai parlé de l'emploi fréquent du récitatif classique, qui n'a pas encore fait décidément place à la mélodie continue. Les « motifs », avec plus de relief et d'importance que dans *Lohengrin*, sont loin de valoir ceux de *Parsifal* pour la plasticité, pour la personnalité typique; ils sillonnent moins profondément l'attention; bien moins intéressantes sont leurs métamorphoses, et leur nombre, qui va toujours croissant, dérange la mémoire. Il y en a de superbes, qui dessinent d'un trait leur personnage : la fanfare de Hunding, la phrase aîtière et courroucée de Fricka; d'autres où se pose l'énigme sombre d'une destinée : tel, dans la scène entre Brünnhilde et Siegmund, le thème de la fatalité, encore que le dessin soit emprunté note pour note au début de *la Symphonie écossaise*, mais l'harmonie prodigieuse en a fait un être nouveau. D'autres sont moins heureux : le motif de l'épée, le thème de l'orage, ceux du Walhall et de la fin des dieux. Et si la veine mélodique est riche, généreuse, elle n'est point toujours aussi personnelle qu'on le voudrait. A l'accompagnement près, — cette longue gamme ascendante où s'est marquée la griffe du maître, — le *lied* célèbre du Printemps pourrait être aussi bien de Mendelssohn. Du reste, il est curieux comme la mélodie de Wagner retarde sur son harmonie; parfois banale dans *Lohengrin*, âpre et forcenée dans *Tristan*, elle ne s'épanouira dans toute sa grâce qu'aux *Maîtres Chanteurs*.

Et pourtant, avec cette langue faite d'éléments divers et déformée par un long usage, l'art souverain de Wagner a su créer une œuvre d'une fière allure, d'une magnifique tenue, d'une poésie tour à tour voluptueuse, attendrie ou farouche, — moins chargée de remplissages et de longueurs, en somme, que n'importe lequel des opéras célèbres, irrésistible en ses pages maîtresses, qu'il faudrait proclamer le dernier mot du drame musical, si Wagner, après l'avoir écrite, s'était comme Rossini retiré sous sa tente, qui, même la musique absente, resterait encore au premier rang des drames, par le pathétique des situations, la grandeur des caractères, l'émotion grandissante jusqu'à la fin.

Ajoutons que cette œuvre où l'on sent tressaillir confusément les germes d'un monde nouveau tout près d'éclore manifeste plus fortement que ses devancières la nature artistique du maître en ses caractères dominants : sa puissance tragique atteignant aux sublimes hauteurs dans l'entretien de Siegmund et de Brünnhilde, où l'*Alceste* de Gluck est dépassée; son intelligence de l'antiquité germanique, dont les types de Siegmund et de Hunding nous rendent présents l'honneur barbare, le mépris de la mort, les haines inexpiables, jusqu'à la démarche et aux attitudes. Et voici que la sensualité foncière, à peine perceptible dans *Tannhäuser* (la scène du « Vénusberg » n'a été écrite qu'après Tristan, pour Paris, comme l'on sait), allume sa flamme aux flammes sombres du duo

d'amour; le culte de la nature, associant le printemps aux joies humaines, fleurit les chemins sous les pas des deux amants; l'évocation symphonique, tantôt, dans un regard, confond deux âmes, tantôt nous jette en pleine mêlée mythologique parmi les cris sauvages des déesses filles de Wotan, tantôt embrase le bûcher magique et berce la vierge endormie sous la garde du feu. Mais mieux que moi les poètes de la critique vous diront toutes ces choses; je n'ai voulu signaler dans *la Walkyrie* qu'un moment psychologique de l'histoire du drame musical.

La représentation de *la Walkyrie* à l'Opéra fait le plus grand honneur à l'initiative de la direction, au talent du metteur en scène et des décorateurs. Elle a mis M. Delmas (Wotan) hors de pair et révélé Mme Bréval (Brünnhilde). M. Van Dyck joue de façon supérieure, chante un peu lourdement et prend avec la partition des libertés bien singulières. Pour Mme Caron (Sieglinde) et pour M. Colonne, il ne paraît pas que ce grand événement artistique ajoute à leur gloire; mais Mme Caron sera toujours la Walkyrie de *Sigurd*, et M. Colonne, l'habile directeur des concerts du Châtelet.

Au surplus, malgré les défaillances de l'exécution, le succès s'affirme éclatant. Voici Wagner à la mode à Paris; toute musique portant le nom de Wagner est désormais assurée d'un public idolâtre. Snobisme si l'on veut; qu'importe, si le snobisme doit nous profiter. L'œuvre wagnérienne, s'imposant à l'Opéra, rompant les habitudes du lieu, familiarisant les abonnés avec toutes les audaces, permettra sans doute à l'école française d'oser davantage, et le renouvellement de notre théâtre musical en peut sortir; c'est donc servir la France que d'en faire voir les beautés: car, quoi qu'en dise M. Reyer, il y a mieux à faire pour nos musiciens français que bouder ou tomber avec grâce. Il leur reste à tenter des voies nouvelles, à renforcer leur technique, à boire aux sources où Wagner a puisé, à surprendre ses secrets pour faire autrement. Si Berlioz s'était moins moqué du vieux Bach, je crois bien qu'il aurait été notre Wagner.

René de Récy.

COURRIER LITTÉRAIRE

Pierre Loti : *Matelot.* — *L'Exilée.*

Pierre Loti nous devait ce roman-là. Il nous avait trop souvent donné le poème du marin, le roman romanesque de l'homme de mer, oh! poème toujours triste, roman toujours profondément mélancolique; car Pierre Loti ne sait pas être gai, non plus que Chateaubriand, et le Français voyage pour s'emplir de tristesse et s'enivrer de mélancolie, comme l'Anglais pour secouer le spleen; mais encore ce que nous donnait Pierre Loti jusqu'à présent, c'était la vie maritime idéale, toute de contemplations artistiques ou d'aventures aimables, encore qu'angoissantes; — ce qu'il nous devait, c'était le roman réaliste du matelot, l'ordinaire et le tout-à-plat de cette vie-là, telle que la vivent des milliers et des milliers encore de braves et bons enfants qui ont du cœur, mais point d'imagination, et à qui, par conséquent, il n'arrive rien du tout de saillant dans leur existence, si ce n'est la mort. — Le roman réaliste du marin, c'est *Matelot.*

En quoi consiste-t-elle la vie réelle ordinaire d'un marin de la flotte? En ceci. On est un petit bourgeois peu aisé, que ses parents destinent à l'Enregistrement ou aux Domaines. Par suite de vagues hérédités, ou par l'effet du premier livre qu'on a lu, car, encore qu'il y ait très peu d'âmes livresques, il y en a quelques-unes, on ne rêve que voyages lointains, enfoncements féeriques dans un Orient de théâtre, hamacs berceurs sous les cocotiers.

En conséquence de quoi l'on se prépare à l'École navale, où l'on est parfaitement refusé, parce que l'examen, au lieu de porter sur les rêves, porte en très grande partie sur les mathématiques. Alors « on voyage un peu », c'est-à-dire qu'on s'embarque comme matelot, pour passer plus tard ses examens de capitaine au long cours. Le métier vous prend, développe vos forces physiques, développe très faiblement vos facultés mathématiques, vous engourdit même en une magnifique expansion musculaire, où le cerveau tient désormais très peu de place, sans qu'on en éprouve le moindre ennui; car l'homme ne s'aperçoit qu'il est fait pour penser que quand il ne peut pas faire autrement, et l'anti-intellectualisme est une chose très naturelle.

Alors l'âge vient, sans l'examen : on est matelot de l'État au lieu d'être matelot de cabotage; on arrive peu à peu quartier-maître, on va dans des pays très malsains, et l'on meurt de la fièvre jaune quelque part.

Et voilà une vie réelle de marin, très souvent, le plus souvent, à l'ordinaire. Il n'y a pas de roman réaliste plus réaliste que le dernier roman du grand poète qui a nom Pierre Loti.

Il l'a sans doute écrit pour réagir contre les tendances funestes que ses autres livres ont pu et ont dû développer dans la jeunesse française. La jeunesse française, à lire les romans de Loti, avait dû se donner de la marine des définitions romantiques et erronées. « Qu'est-ce que c'est que Milan? » demande, dans une comédie, un monsieur qui va faire un voyage à un ancien sergent du second Empire. — « Milan, c'est une ville toute pavoisée de drapeaux bleus, blancs et rouges, et de drapeaux blancs, rouges et verts, avec des fenêtres d'où les femmes jettent des brassées de roses sur les passants. » — « C'est singulier. » — « C'est comme cela que je l'ai vue en 1859. » — « Ça a peut-être changé depuis. » De même la jeunesse fran-

çaise a dû définir Alfred de Musset, « l'éternel féminin ; » elle a dû définir la marine « le féminin universel ». Loti a cru devoir la prévenir que ça avait changé depuis, ou que ce n'était pas toujours cela. Il a très bien fait, et il faut le remercier de cette note réfrigérante qu'il met au bas de son œuvre.

Mais comment faire d'un roman réaliste un roman intéressant, quand on n'a pas l'habitude du roman réaliste? Pierre Loti n'était pas embarrassé; parce qu'avec son imagination si puissante, si caressante, il a éminemment le sens du vrai. Il connaît les choses, ce qui est déjà beaucoup ; et il connaît les âmes; il a tout doucement fait, sans l'annoncer à grand fracas, et presque sans y prendre garde, un roman psychologique, d'une psychologie simple, comme le voulait le sujet, mais parfaitement un roman psychologique. Il nous a peint avec beaucoup de précision l'état d'âme d'un marin ordinaire, d'un marin qui a peu d'imagination, peu de passion, peu de mélancolie même, mais qui cependant n'est pas une simple brute, a quelque culture et déjà une âme.

Cette âme, c'est une âme d'enfant, une âme d'*au-jour-le-jour*. Deux traits essentiels et presque uniques : un peu de nostalgie dans une très grande insouciance. Le marin part, le cœur très gros; le travail accablant et incessant le saisit, le pétrit et l'engourdit moralement; l'insouciance s'installe. Au jour le jour il va, oublieux du temps qui fuit, avec un souvenir toujours, permanent comme un point fixe douloureux, du pays quitté et de ce qu'il y laisse. Voilà tout.

Un regard aux spectacles qui se déroulent devant ses yeux? Jamais, ou à peine; et un grand mérite inattendu dans ce livre de Loti, c'est qu'il n'y a pour ainsi dire pas de descriptions. Pourquoi y en aurait-il, puisque ces choses qui passent à tribord ou à bâbord, le marin ne les voit pas, ou du moins ne les contemple point?

Il va, il roule, il séjourne, il revient; les années passent; voilà la vie réelle, voilà le roman.

Des aventures, il en a, puisque, de temps en temps, on fait escale. Mais elles ne laissent presque aucune trace dans sa vie intérieure. A Rhodes, tous les soirs, une jeune fille passait sur le port, et, passant, lui jetait une rose. Elle était charmante; c'était plaisir de la voir remonter la rue tortueuse qui conduit à la ville haute, balançant son buste fin sur ses hanches souples, et se retournant à demi. Qu'est-il arrivé? Qu'on est reparti, et qu'on n'a plus songé du tout à la jeune fille aux roses. A quoi bon? Puisqu'on n'est jamais sûr de revenir?

Là-bas, au Canada, un vieux monsieur très excentrique et point déraisonnable le moins du monde l'a rencontré sur le port, et lui a dit, en lui demandant du feu : « Venez donc chez moi ; vous prendrez le thé, vous verrez mes trois filles, et vous en épouserez une. » — C'est une manière un peu indiscrète de demander du feu.

Notre homme a été prendre le thé, il a vu les trois jeunes filles, et en a trouvé une très à son gré. « Vous comprenez bien, lui a dit le père en le reconduisant poliment, pourquoi je veux que vous épousiez une de mes filles. Vous avez remarqué qu'elles sont trop blondes. Ma femme est déjà trop blonde, et elle a eu deux sœurs albinos. Je ne veux pas avoir des petits-fils qui ressemblent à des goélands et des petites-filles qui ressemblent à des mouettes. »

Notre brun quartier-maître a parfaitement compris cette physiologie prévoyante, et s'est incontinent fiancé à Marie. Ils se sont beaucoup promenés. Les environs de la ville sont charmants. Marie est du reste délicieuse. Quand le vent vous jette dans le nez ses cheveux, on se prend pour un petit enfant qui traverse les blés murs.

Mais quoi? Le bateau va partir. « Désertez, dit le père; qu'est-ce que ça vous fait? » Sans trop savoir pourquoi, le quartier-maître part avec le bateau, en se disant qu'il reviendra ; en se disant, les jours suivants, qu'il écrira bientôt, qu'il reviendra sûrement. La lettre a été commencée, la lettre d'excuses et de promesses. Elle n'a jamais été envoyée; elle n'a jamais été finie. Marie l'attend encore, après avoir, sans doute, épousé un mulâtre. Il n'y a rien qui change les idées comme un changement de latitude.

Voilà les aventures d'un marin, ses vraies aventures. Toutes ses amours sont des amours commencées. D'aucuns disent que se sont les plus savoureuses.

Une seule est poussée un peu plus loin, un tout petit peu plus loin, et cela est bien vu; cela a une raison : c'est que c'est une amour française. Ici l'amour est d'abord l'amour, ce qui est bien quelque chose, même pour les insouciants, et, de plus, c'est une forme de l'amour du pays, c'est une forme de la nostalgie. Voilà pourquoi celle-là dure un peu plus, laisse une trace un peu plus profonde. Le quartier-maître était à Rochefort ou à Lorient, attendant un départ, et dépaysé comme un marin à terre. Il a remarqué une petite ouvrière, et chaque soir fait cinquante pas avec elle dans une rue déserte. Le père finit par s'apercevoir du manège et renvoie le quartier-maître à ses chères études. Mais une fois parti, le quartier-maître songe à sa petite compagne de promenade, et la fait très proprement demander en mariage par sa mère. Cette fois, la lettre a été écrite ; cette fois, la lettre est partie. C'est que, cette fois, c'était le pays que le marin demandait en mariage. Il n'a pas réussi, du reste. Les parents de la jeune fille ont fait les fiers, trouvant d'ailleurs qu'épouser un marin c'est épouser le veuvage, ce qui est un peu vrai.

Ainsi est fait ce roman tout simple, tout humble, d'un grand charme mélancolique cependant, et qui fait couler toutes les larmes qu'il sied qu'un roman de Loti fasse répandre.

Je ne vois qu'un reproche qu'on puisse, si l'on y tient, lui faire. Vous savez assez que les romans de Loti sont beaucoup moins abondants en incidents que ceux de Ponson du Terrail, et vous savez que c'est ce qui en fait le charme. Vous connaissez le mot de la belle lectrice : « Ces romans de Loti, c'est si joli, qu'on a toujours peur qu'il y arrive quelque chose. » — Eh bien, cette qualité, que j'apprécie comme il faut, et qui est pour moi la première de toutes, je m'empresse de le déclarer, on peut trouver que, décidément, dans *Matelot*, elle est poussée à un certain excès. Cette fois, non seulement « il n'arrive rien », bien entendu, comme c'est l'ordinaire chez Loti, et comme, du reste, c'était plus nécessaire qu'à l'ordinaire dans un roman réaliste ; mais encore on n'a pas même peur qu'il arrive quelque chose. On est certain, un peu trop certain, qu'il n'arrivera rien du tout. C'est une assurance invincible sur laquelle, je ne dis pas on s'endort, mais on se repose un peu trop. Ces trois petites aventures que je vous ai indiquées, et qui, forcément, occupent une certaine place dans mon analyse, elles sont absolument étriquées dans le roman, elles n'y occupent pas beaucoup plus de place qu'elles n'en tiennent ici ; elles sont aussi sommaires que possible. En vérité, c'est un peu trop de discrétion. Pour m'indiquer le peu d'importance que ces choses-là ont dans la vie d'un marin, il n'était pas nécessaire de leur mesurer l'espace aussi rigoureusement.

Je dirai presque : au contraire ! Ce qu'il faut marquer, n'est-ce pas ? c'est l'insouciance de ces âmes à la fois si fortes et si légères. Fort bien. Mais plus l'aventure aura été racontée avec détails, avec complaisance, avec développement, aura fait une forte impression sur l'esprit et l'âme du lecteur, plus éclatera vivement la rapidité avec laquelle le marin l'oublie, l'insouciance qui très vite la recule et la noie dans un passé qui semble infini, cette manière enfin de nonchalance active et d'engourdissement laborieux, qui est pour Loti, et qui me semble bien être en effet, le caractère ordinaire de l'homme qui va sur l'eau.

La vérité sur cette affaire, c'est que Loti n'aime pas à conter. La narration l'ennuie. Ce n'est pas le fait isolé, détaché, qu'il aime à nous montrer, c'est la continuité unie et égale d'une vie uniforme qu'il aime à se représenter et à représenter à nos yeux. Il est le poète du temps qui s'écoule, comme il l'est des grands horizons qui se prolongent. Le temps indéfini a aussi sa grande ligne indéterminée, sans brisure, comme les plaines des déserts de sable, et les plaines des déserts d'eau ; et c'est cette ligne-là que Loti aime à suivre d'un long regard et à peindre d'un grand trait mélancolique. — Et l'on sent en effet, dans ses livres, le temps qui tombe, goutte à goutte, heure à heure, feuille à feuille, avec je ne sais quelle lenteur douce et implacable, molle et sinistre ; et la tristesse si particulière des romans de Loti vient de là, cette tristesse silencieuse, peu à peu envahissante, accablante comme celle du rêve, le soir, dans une chambre solitaire, au bruit lent, tranquille et invincible de l'horloge. Je crois que lui seul a ce secret et sait donner cette impression. Elle est douce, enveloppante et mortelle comme je ne sais quel poison d'Orient. Loti est un assassin délicieux...

*
* *

Son autre livre, intitulé *l'Exilée*, qui nous arrive presque en même temps que *Matelot*, n'est qu'un recueil d'articles, très distingués du reste et très dignes d'être recueillis. Il y a là un portrait, et même plusieurs, de cette pauvre et douce *Carmen Sylva*, cette reine-poète, que Loti a beaucoup connue, beaucoup aimée, et qu'il aime à nous montrer, si tristement souriante, si noble et si résignée, sous le diadème de ses cheveux blancs. Il place ce portrait, fort heureusement, dans le cadre de la triste Venise, et rien ne s'accommode mieux que ces deux majestés déchues, et cette *exilée* dans cette ville qui est elle-même comme une exilée du passé dans le présent. Cela nous vaut, du reste, quelques descriptions de Venise, une Venise au petit jour surtout, qui sont de véritables merveilles. Quel admirable pinceau que celui de Loti ! Quelle sûreté et quelle admirable absence d'effort ! Comme cet homme-là a vécu par les yeux ! Vous rappelez-vous comme étaient puissantes les descriptions du *Voyage en Italie*, d'Hippolyte Taine? mais, comparées à celles de Loti, comme elles paraissent produites par une volonté énergique, impérieusement tendue ! Loti n'a jamais *voulu* voir. Il a vu. Il ne pouvait pas s'empêcher de voir ; il était fait expressément pour cela.

Dans le même volume, on trouvera une nouvelle étude sur Constantinople, qui n'est pas moins belle que celle que vous avez tous lue dans le prestigieux *Fantôme d'Orient*. On sent bien que Stamboul est toujours pour Loti la ville des premières amours, et que sa nostalgie à lui le ramène toujours là.

Enfin, quelques « japonneries » complètent le volume, et j'en suis très heureux, parce que, sans le Japon, Loti serait décidément trop triste. Le Japon, c'est la note gaie dans l'œuvre de Loti, qui n'en aurait pas si ce pays n'existait point. Loti ne peut pas songer aux petites maisons, aux petites chambres, aux petites soucoupes et aux petites bonnes femmes de là-bas, avec leurs petits yeux, sans entrer en joie et sans pouffer d'un rire bon enfant, où il n'entre du reste aucune malice. Le mot « drôle », et même le mot « cocasse », vient tout naturellement à la plume de ce grand mélancolique quand il songe à toutes ces petites choses bouffonnes. C'est le Palais-Royal de son Cosmopolis. Vous savez qu'on devient gai en vieillissant, ou plutôt, — car ce n'est pas vrai du tout ce que je viens de dire, — vous savez qu'en vieillissant on cherche avec soin les occasions d'être gai. Quand Loti sera moins ridiculement jeune qu'il ne l'est à cette heure, il fera un

dernier voyage; et ce sera au Japon, pour s'amuser de tout son cœur, comme un écolier, et pour rapporter, à l'usage de sa vieillesse, un fonds de gaieté, de bonne humeur, de jovialité et d'hilarité convulsive toujours prêt à la moindre évocation. Il se fera ainsi un déclin plein d'une joie douce, ce qui ne laissera pas de le changer un peu. — Après tout, ce Japon, c'est peut-être aussi sérieux et aussi triste que tout le reste de la machine ronde; mais nous avons tous quelque chose au monde, ou quelqu'un, qui fait notre joie dès que nous y songeons. Nous avons tous notre Japon. Il ne s'agit que de s'en aviser et de le cultiver avec soin. Je vous en souhaite un qui soit de ressource.

ÉMILE FAGUET.

THÉATRES

M. René Doumic : *De Scribe à Ibsen*. — (Paul Delaplane, Paris, 1893.)

Sous ce titre : *De Scribe à Ibsen*, notre très distingué confrère René Doumic vient de réunir quelques-uns des feuilletons qu'il publie chaque semaine dans le *Moniteur universel*. Au cours de ces « causeries » se développe une théorie très ingénieuse, et qui me paraît très juste, sur ce qu'on appelle l'évolution du théâtre. M. Doumic nous montre comment, partant de Scribe, notre théâtre est peu à peu devenu plus intellectuel, et comment le public, après s'être plu avec passion au *Verre d'eau* ou à *Une chaîne*, a accueilli, sinon avec un succès égal, au moins avec un très vif intérêt, des œuvres telles que *le Canard sauvage* ou *la Dame de la mer*. Mais ces idées « générales » de M. Doumic, les lecteurs de la *Revue bleue* les connaissent. Ils n'ont pas oublié que la préface mise par M. Doumic en tête de son volume a paru ici même (1), et je n'ai que faire de répéter ce que l'auteur a fort bien su nous exposer lui-même.

Je voudrais au moins vous parler d'une de ces « causeries », de la première, qui a trait à Scribe. La querelle des « scribistes » et des anti-scribistes est toujours pendante; elle le sera, je crois bien, longtemps encore, et l'influence de Scribe a été si considérable sur notre théâtre contemporain que parler de lui, c'est un peu parler de ceux qui lui ont succédé et qui ont rendu notre théâtre si illustre pendant un demi-siècle.

Sans méconnaître les fâcheux défauts de Scribe, son manque absolu d'idées, d'observation et de style, M. Doumic voit en l'auteur du *Verre d'eau* l'un des dramaturges les plus féconds et les plus adroits qui aient jamais existé. C'est, on se le rappelle, à peu près l'opinion que M. Dumas soutenait jadis, et à peu près aussi celle que M. Brunetière développait l'an dernier dans ses conférences de l'Odéon. Et M. Doumic, cela posé, pense qu'on montre à la fois de la passion et de l'injustice en chargeant Scribe de toutes les imperfections du théâtre contemporain, en mettant à son actif toutes les fautes de ses successeurs, la présomption et la faiblesse de quelques-uns des *jeunes*. « Parce que Scribe pensait peu et écrivait mal, on refuse de reconnaître qu'il a vu nettement quelques-unes des conditions essentielles du théâtre de nos jours. »

Certes, ces conditions, il les a vues; le malheur est qu'il n'ait vu qu'elles; le malheur est que ces artifices dont il est à peu près l'inventeur aient trop souvent tenté ses successeurs, et qu'ils y aient trouvé un moyen trop facile d'éluder ce qui doit être le fond même d'une comédie ou d'un drame.

Sans doute, et M. Doumic le dit à merveille, le public contemporain est juste l'opposé du public du XVIIe siècle. Jadis, « les théâtres, moins nombreux, sont plus étroits que les nôtres; la société qui s'y réunit est une société peu étendue, calme, recueillie, qui a le goût et surtout le loisir des études morales et des fines analyses... Et l'on sait de reste que le mouvement, l'agitation est devenu une nécessité pour une société fiévreuse, toute de nerfs... » Sans doute, cela est vrai. Mais est-il aussi vrai que le procédé de Scribe fût le seul propre à donner satisfaction aux nouvelles exigences du public?

Je sais ce qu'était devenu le théâtre pendant la première moitié du siècle. Imitations partout, imitations de la tragédie, de la comédie classiques... Et, comme il arrive toujours, on n'avait imité que l'extérieur, que la forme; et cette forme était si simple, si dépourvue d'ornements, que des esprits médiocres, en l'imitant, devaient facilement produire des œuvres plates et vides, et, pareillement, fort ennuyeuses, puisque, en dehors du fond, qui était nul, elles ne pouvaient exciter l'intérêt par aucun « agrément » extérieur. La réforme de Scribe est considérable, puisqu'elle a permis d'ajouter, à des œuvres qui en avaient besoin, un intérêt accessoire. A-t-elle été bienfaisante? J'en suis moins sûr.

Supposez, aux lieu et place de Scribe, un esprit vigoureux et robuste tel qu'était Augier, par exemple. Il trouve la comédie dans l'état où l'avaient laissée les poètes comiques du commencement du siècle. J'imagine qu'il se serait senti à l'étroit dans cette servile et aveugle imitation du passé. Il serait, comme on dit, remonté aux sources. Il aurait vu chez Molière, je suppose, ou même chez Marivaux, l'étude approfondie ou l'analyse délicate des caractères et des mœurs. Il aurait compris, retrouvé ce qu'ils avaient fait pour leur époque, et il l'eût refait pour la sienne. Au *Misanthrope*, au *Tartuffe*, même au *Jeu de l'amour et du hasard*, il eût donné des pendants pris dans les vices ou les ridicules contemporains, et eût mis en lumière, avec

(1) Voir, dans le numéro du 25 février 1893, *le Théâtre d'idées*.

ce que ces ridicules avaient d'universel et de général, ce qu'ils avaient de particulier au milieu du XIXe siècle. Au lieu de ne voir son sujet qu'à travers les maîtres, et de ne le traiter que d'après eux, il l'eût vu et traité directement, d'après nature. Et notre théâtre eût conservé l'admirable simplicité qu'il avait au temps de nos classiques, simplicité qui est le but le plus louable de la jeune école. Je ne crois pas, pour tout dire, que ce soit la simplicité et la nudité du théâtre de la Restauration qui aient lassé le public; c'est ce que ce théâtre avait de puéril et de sommaire dans l'observation. Une observation plus nette et plus franche l'eût intéressé, comme elle nous intéresse aujourd'hui; le théâtre fût resté dans la voie d'où il n'aurait pas dû sortir, et où il faudra qu'il rentre tôt ou tard.

Voilà, ce me semble, où la réforme de Scribe a été malfaisante. Je parlais d'Augier. Ne pensez-vous pas que son théâtre eût été meilleur encore, sans les précédents de Scribe? Prenez, par exemple, *le Gendre de M. Poirier*, le chef-d'œuvre, je pense, de la comédie contemporaine. Augier a posé ses personnages : il nous a montré le bonhomme Poirier, le marquis de Presles et la marquise. Il s'agit, la lettre de Mme de Monjay étant connue d'Antoinette, de réconcilier le marquis et sa femme. Nous connaissons les caractères, nous savons ce qui peut modifier les sentiments d'Antoinette et ceux du marquis. N'est-ce pas de ces sentiments mêmes que devrait sortir le revirement nécessaire? Augier a trouvé le duel, le « Va te battre »! coup de théâtre émouvant, à coup sûr, mais qui ne fait guère de bien à la pièce. Est-ce exagérer de dire que, sans ce moyen extérieur, la comédie eût été plus parfaite? Est-ce exagérer de dire que ce moyen extérieur, c'est à Scribe qu'Augier le devait? Rappelez-vous *les Lionnes pauvres*, *Maître Guérin*, *les Effrontés*... Partout, à côté de caractères d'une admirable vérité, de personnages singulièrement vivants, vous trouverez une part d'intrigue artificielle et convenue. N'est-il pas vrai que cette part-là vient de Scribe en ligne directe, et qu'elle est, dans l'admirable théâtre d'Augier, la part la plus discutable?

M. Dumas a écrit un jour que toutes les fois qu'au cours d'une pièce il s'était vu embarrassé, il s'était bien trouvé d'avoir consulté Scribe. Il ne serait peut-être pas très difficile de reconnaître ces moments-là, dans l'œuvre de M. Dumas. Ce sont ceux où la peinture des mœurs, la démonstration vigoureuse s'effacent pour laisser place à une intrigue si concertée, si manifestement arrangée pour les besoins de la cause, que nous sentons s'effacer en nous cette impression de vérité que le prestigieux talent de M. Dumas avait su nous donner.

Et pour M. Sardou, cela est plus évident encore. Quel dramaturge fut jamais mieux doué que lui, quel auteur comique eut, plus que lui, ce qu'on appelle le sens de la modernité, la vue des ridicules de son temps? Mais il s'était pénétré de Scribe : la légende nous le montre, à ses débuts, lisant le premier acte d'une comédie de Scribe, cherchant à la reconstruire à lui tout seul, et ravi quand il avait suivi son modèle! Avec un peu plus de vigueur dans la pensée et dans le style, il eût pu être le premier de nos auteurs dramatiques; son œuvre est amusante sans doute, et parfois intéressante, mais étrangement superficielle et artificielle. Vous connaissez son procédé, dont on retrouve l'application dans toutes ses comédies : un acte de comédie pure, des esquisses de caractères qui vont se perdre ensuite dans une intrigue « concertée », et un dénouement dont l'ingéniosité n'a trop souvent d'égale que la puérilité.

En un mot, rappelez-vous l'œuvre des plus grands de nos auteurs dramatiques; voyez ce qui, dans cette œuvre, nous paraît caduc, et cherchez si ce n'est pas de Scribe, de sa réforme, de ses procédés que cette caducité lui vient?...

C'est pour cela qu'on n'a pas tout à fait tort, il me semble, de reprocher à Scribe la mauvaise direction prise par notre théâtre. Qu'il n'en soit pas seul coupable, je l'admets, et aussi qu'une des principales causes de cette « bifurcation » soit ce qu'on a appelé le mélange des genres, cette méthode qui consiste à joindre à une comédie quelques scènes dramatiques, et réciproquement. Mais, à bien examiner les choses, n'est-ce pas Scribe qui en est l'inventeur? Et n'est-ce pas ainsi, qu'après avoir tenté d'équilibrer entre elles la partie tragique et la partie comique dans le seul but de plaire aux spectateurs, on en est venu (je ne puis qu'indiquer ici les étapes extrêmes) à laisser la convention s'établir en souveraine au théâtre?

Je sais bien, il y a la fameuse phrase de M. Dumas : « Celui qui connaîtrait l'homme comme Balzac et le théâtre comme Scribe serait le premier auteur dramatique du monde. » Mais, — je crois bien l'avoir déjà dit ici même, — cet auteur-là, j'imagine qu'il n'a jamais existé et n'existera jamais. S'il connaît l'homme « comme Balzac », il jugera que les petites habiletés de Scribe sont négligeables, et il ira droit son chemin, se contentant de dire ce qu'il a à dire (ce qui ne signifie pas que sa pièce sera « mal faite »); et s'il connaît le théâtre comme Scribe, il jugera que, certains tours de passe-passe suffisant à captiver le public, il est inutile de demander davantage au théâtre. C'est au moins ce que nous voyons tous les jours. Le théâtre tend à se diviser en deux fractions; et nous constatons que ceux qui se préoccupent le plus de mettre la vérité morale dans leurs pièces sont aussi ceux qui se soucient le moins de l'habileté de Scribe... Et par « habileté » faut-il dire que j'entends ici la dextérité dans les complications matérielles, et non cette habileté consciencieuse qui met les sentiments en valeur et en marque « habilement » le progrès?

Il me semble que ces deux conceptions du théâtre

sont exclusives l'une de l'autre : il y a la plus qu'une différence de procédés ; c'est une différence irréductible d'esprits. Et cette opposition n'existât-elle pas, il y aurait un autre obstacle à l'hymen de Balzac et de Scribe, un obstacle matériel. De toutes les conventions sans lesquelles le théâtre ne saurait exister, la plus importante est sans contredit la « question de temps ». Une pièce ne peut excéder une longueur donnée. Or il faut du temps pour « préparer » des situations ; il en faut plus encore pour « préparer » des caractères. Et que resterait-il alors pour la pièce même ? De plus en plus, il faut choisir. Et l'opposition de ces deux partis va s'accusant de jour en jour. Seulement, à mesure que l'élimination se fait, on commence à voir clair. Ce qui nous choque chez Scribe, c'est moins encore ses procédés que les sujets auxquels il les applique. Traiter *Une chaîne* comme *la Demoiselle à marier* dénote un déplorable manque de compréhension. Les héritiers du « maître », au moins, se servent des moyens qu'il leur a légués, pour les vaudevilles seulement ; s'ils y trouvent l'occasion de rendre leurs combinaisons plus amusantes, rien de mieux. Mais ce n'est là qu'une partie du théâtre, et la moins importante.

En un mot, considérez la révolution, l'évolution qui se fait de nos jours au théâtre. (Je ne parle pas des théoriciens, je parle de ce qui semble devenir le goût du public, des tendances qu'il semble manifester.) A la prendre dans ce qu'elle a de plus général, cette évolution consiste en ceci : d'abord, en un retour vers la simplicité de nos classiques ; et ensuite dans la séparation des genres. Ce dernier point dépend en quelque sorte du premier, et c'est celui qu'on a le plus de peine à atteindre. Mais remarquez qu'en cela, la génération présente va juste à l'encontre de la réforme de Scribe. Elle reprend, si je puis dire, les choses en l'état où Scribe les a trouvées ; elle cherche à se débarrasser des « progrès » qu'il a fait faire à l'art dramatique. Et cela explique pourquoi c'est à lui qu'on prend.

Je crois bien qu'au fond, je ne suis pas loin d'être d'accord avec M. Doumic. Vous lirez, si vous ne les avez lues, les causeries, d'un vif intérêt et d'une pénétration singulière, qu'il a consacrées aux pièces récentes. Voyez celles qu'il aime ; voyez celles qui lui déplaisent. Je serais bien étonné si, en fin de compte, nos préférences n'étaient pas les mêmes.

JACQUES DU TILLET.

PETITS MÉMOIRES

Je crois bien qu'on n'osera plus plaisanter la *Ligue de l'éducation physique* après le brillant match qu'elle nous a offert en pleine Sorbonne.

C'est au cours de M. Aulard que s'est produite cette retentissante rencontre ; et tous ceux qui y ont assisté sont d'accord pour déclarer que nos étudiants n'ont plus rien à envier, quant au physique, à leurs rivaux d'outre-Manche.

Le thème de la lutte était le suivant : empêcher le professeur de parler. A Stanislas revenait l'honneur du rôle d'assaillant. Il a fini par succomber sous les efforts de tous les autres lycées réunis ; mais la presse des diverses opinions s'est plu à rendre hommage à sa vaillante résistance.

Il y a même eu de certains côtés un excès d'éloges. C'est ainsi qu'un des jeunes agresseurs s'est vu féliciter d'avoir à moitié assommé un des juges du camp, l'honorable M. Lantoine, secrétaire de la Faculté. « Voilà, écrivait un de nos confrères, voilà qui constitue à ce jeune homme un passé politique. » N'exagérons rien. Disons simplement que c'est une bonne note.

***

Une des péripéties les plus émouvantes de la lutte a consisté dans le mouvement tournant à l'aide duquel les défenseurs de M. Aulard ont expulsé leurs adversaires.

On a justement fait remarquer que ce mouvement était un des plus nets et des plus caractéristiques qu'on eût observés, depuis plusieurs années, dans la jeunesse contemporaine.

Qui sait même si, en se faisant l'apôtre du mouvement tournant, on n'arriverait pas à saisir définitivement la direction tant disputée du quartier latin ? Que les apôtres disponibles y réfléchissent. Il y aurait là une jolie situation à prendre.

***

Ces scènes, qui honoreront à tout jamais le règne de Dupuy le Fort, ont eu en outre un excellent résultat moral qu'on était loin de prévoir.

Elles ont été pour nos jeunes gens comme une sorte d'école de la tolérance.

Plus d'un qui s'était aventuré dans le combat avec un tempérament de sectaire et des opinions farouchement étroites en est sorti homme de sagesse, de bon sens et d'indulgence.

Il n'y a encore rien de tel qu'un bon coup de poing dans le nez pour vous élargir les idées ; et nous avons appris là que pocher un œil, ce n'était souvent que le dessiller.

Aussi la décision par laquelle la Faculté exige désormais des étudiants désireux d'assister au cours de M. Aulard une carte d'admission a paru tout à fait superflue.

Notre jeunesse connaît maintenant par expérience les inconvénients qu'il y a à ne pas respecter la pensée de son prochain ; et l'on a beau aimer la vérité, quand c'est à la lueur de mille chandelles qu'il la faut apercevoir, on sent diminuer son zèle.

L'ordre régnera donc dorénavant en Sorbonne, à

moins toutefois que M. de Vogüé ne se remette à prêcher la pitié humaine et la charité. En ce cas, il faudrait malheureusement s'attendre à tout. Les événements récents nous l'ont assez prouvé.

***

Ce qui paraît certain, c'est que M. de Vogüé revendiquera hautement la responsabilité de ses propos et ne fera pas comme M. Develle qui semble préférer qu'on les taise.

Qu'on ne voie pas dans cette réserve l'indice d'une extraordinaire modestie, mais plutôt le profond calcul d'un subtil politique. M. Develle sait la force du démenti, et il en use chaque fois qu'il veut répandre une de ses opinions.

Il en avait une déplorable de la Chambre actuelle. Il en pense ce qu'en eût sans doute pensé Cromwell. Fatalité des noms! Il souhaitait qu'elle fût au plus tôt dispersée, dissoute. Il l'a franchement confié à l'un de nos confrères.

Après quoi, craignant sans doute que le public ne crût pas qu'un ministre méprisait à ce point ses collègues, M. Develle a adressé à notre confrère un premier démenti, puis un second, puis un troisième.

Au dixième enfin, notre conviction était faite. Tout le monde est persuadé maintenant que M. Develle veut sincèrement la dissolution. Mais que de ruses, que de stratagèmes ne doit-on pas employer aujourd'hui pour enfoncer une idée dans l'esprit du public!

***

Le cas du général Dodds en est encore un exemple frappant.

M. Dodds, comme dit le général Pelletan, passait jusqu'ici pour un excellent militaire, un habile stratège, digne de tous les honneurs.

Eh bien! il n'a pas fallu moins que la ruée de la presse radicale tout entière pour détruire cette légende et pour nous apprendre que la conquête du Dahomey avait été un pur jeu d'enfants.

Grâce aux journaux radicaux, nous savons présentement la vérité sur cette affaire, et si le discret général Dodds, saisi de velléités dictatoriales, essayait de se targuer des services rendus, il est probable que nous lui ririons au nez et que nous le renverrions aux savants articles de M. Pelletan, une compétence en la matière.

***

Du côté de la presse monarchique, le général n'a pas été mieux traité.

Déjà on y avait beaucoup jasé parce que le général Dodds était dépouvu d'uniforme de général. Mais le vainqueur de Behanzin a porté au comble le mécontentement des royalistes en osant se montrer à l'Opéra en redingote. Le lendemain, *le Gaulois* publiait à ce sujet une note cruelle, partout reproduite sous ce titre écrasant : *Pas même d'habit noir!*

Le fait est qu'on n'a pas idée d'un pareil manque de tenue.

Dès la veille à *la Walkyrie*, on l'avait sévèrement commenté parmi les groupes d'abonnés; et M. Arthur Meyer, très entouré, ne se faisait pas prier pour dire quel devait être à l'Opéra, selon le code mondain, le costume de général victorieux.

D'après lui, il n'y avait pas d'alternative : le frac avec orchidée à la boutonnière, gilet blanc et escarpins, — ou bien tout simplement la redingote grise, dont la signification historique n'échappera à personne.

Ce sont-là des conseils dont le général ne contestera certes pas l'autorité et qu'à l'avenir il ne manquera point de suivre.

***

L'incident est d'autant plus déplorable, qu'avec un peu de réflexion le général l'eût facilement évité. Il lui aurait aussi suffi de voir avec quel enthousiasme le public applaudissait les costumes de *la Reine Juana* pour comprendre combien les Parisiens raffolent encore du luxe, du faste et du panache.

Mais tout le monde, soit dit sans regrets, n'est pas M. Parodi. A preuve la dédicace originale que l'auteur de *la Reine Juana* vient de faire de sa pièce.

On pouvait croire qu'il la dédierait à M. Thomas, l'habile dessinateur de la Comédie-Française; ou à M. Jambon, l'ingénieux peintre décorateur; ou à des mânes illustres vis-à-vis desquelles il avait contracté quelques petites obligations : à celles de Delavigne, par exemple, ou de Népomucène Lemercier, ou encore de Ponsard ou de Victor Hugo.

Nullement.

C'est tout bonnement à Sophocle que M. Parodi a dédié sa pièce.

Il a joint d'ailleurs à sa dédicace quelques mots très flatteurs pour le vieil auteur qu'on ne lit plus assez, hélas!

Il lui dit : « Harmonieux génie à la lyre d'ivoire, — Égal à Phidias et pareil à ses dieux, — Roi calme et grand de l'art, » un tas de choses aimables enfin. Il pousse même la condescendance familière jusqu'à le tutoyer affablement.

Voilà qui va faire beaucoup de bien à Sophocle.

Mais ce n'est pas le tout. Maintenant il faut absolument que M. Parodi dédie sa prochaine comédie à Molière. Sinon nous crierons à l'inconséquence et au parti pris. Houlu! Hou! Hou! comme hurlent les Walkyries.

SILEX.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris, MAY et MOTTEROZ. — Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 21 TOME LI 27 MAI 1893.

NAPOLÉON Ier DEPUIS SA MORT

Requiescunt in pace (Ils reposent en paix) ne s'applique pas à tous les morts. Il y en a qui sont plus actifs que des vivants. Bien peu d'hommes d'État, placés à la tête de notre gouvernement depuis soixante ans, ont été plus mêlés à nos affaires, quand ils étaient dans ce monde, que Napoléon depuis qu'il n'y est plus. Sa vie posthume fut aussi accidentée que sa vie réelle. Trente ans d'une marche ascendante et triomphale qui rappelle les successions de ses victoires, puis, tout à coup, une catastrophe qui le précipite, ce semble, du comble de la gloire, comme sa dernière défaite l'avait précipité du trône.

C'est cette biographie d'outre-tombe que je voudrais retracer ici, sans aucun esprit de polémique, en simple narrateur, et en me bornant à ce que j'ai vu, ou entendu.

Une de mes parentes m'a souvent raconté qu'en 1813, étant assise aux Tuileries, sur la terrasse des Feuillants, elle vit passer l'Empereur en voiture découverte et revêtu de son costume d'apparat : toque avec des plumes, le diamant le *Régent* au bord de la toque, manteau de velours noir, dessous de satin, enfin en habit de théâtre.

Il se rendait au Corps législatif pour aller demander une nouvelle levée d'hommes...

— Eh bien, me disait-elle, le croiriez-vous? la foule l'a accueilli avec des huées et des sifflets!

Deux ans après, en 1815, il circulait dans Paris une lithographie qui faisait grand bruit. Cette lithographie était, je crois, d'Horace Vernet. Elle représentait une scène de labourage. On voyait dans un champ une charrue tirée par un âne; une femme dirigeait la charrue, et un enfant conduisait l'âne.

J'entendais dire autour de moi : Voilà ce que Napoléon a fait de la France!... Il n'y a plus dans nos campagnes, ni hommes valides, ni chevaux; il a tout dévoré! Ce sentiment était celui de la haute et moyenne bourgeoisie presque tout entière. Le peuple et l'armée restaient fidèles à l'Empereur; mais les classes élevées et libérales le maudissaient comme un fléau, et le détestaient comme un despote.

Six ans plus tard, dans les derniers jours de mai 1821, une grande douleur se répandit sur presque toute la France. Beaucoup de familles prirent le deuil. Les personnes même indifférentes gardaient le silence du respect devant un regret qu'elles ne partageaient pas. Quel événement causait donc cette douleur?... Qui pleurait-on?... Napoléon!

Il était mort le 5 mai à Sainte-Hélène, et c'est l'annonce de sa mort qui jetait la désolation dans tant de cœurs. Un de ses ennemis les plus illustres et les plus ardents, Népomucène Lemercier, fondit en larmes en l'apprenant.

Comment expliquer un tel revirement dans l'esprit public? Que s'était-il donc passé dans ces six ans, pour que l'homme, si haï en 1815, fût pleuré en 1821? Qu'y avait-il eu? Il y avait eu... Sainte-Hélène!

M. Guizot m'a dit avoir tenu entre ses mains le cahier de géographie de Bonaparte écolier. Ce cahier, écrit tout entier de sa main, contenait l'énumération de quelques contrées de l'Afrique et se terminait par ce mot : « Sainte-Hélène, petite île. »

Certes, c'est un hasard bien saisissant que celui qui

amène un tel mot sous une telle plume, et au début d'une telle vie. Mais bien plus extraordinaire encore est l'influence de cette petite île sur cette destinée. Sainte-Hélène compte autant dans la carrière de Napoléon que Marengo ou Austerlitz : elle a autant fait pour sa gloire. C'est Sainte-Hélène qui, effaçant son despotisme sous ses tortures, l'a changé, lui, en martyr et ses ennemis en bourreaux! C'est à Sainte-Hélène qu'il est devenu, pour les poètes, Prométhée sur son rocher, le Christ sur son calvaire, Jeanne d'Arc sur son bûcher! C'est Sainte-Hélène qui a fait de lui le plus admirable sujet d'inspiration lyrique, et a groupé autour de son nom, comme autant de coryphées, les voix immortelles de toute l'Europe : lord Byron, Manzoni, Pœtefi, Victor Hugo, Béranger, Casimir Delavigne! Enfin, c'est de Sainte-Hélène qu'est parti ce livre qui fit une véritable révolution en France, *le Mémorial*. Il faut avoir vécu dans ce temps-là pour se rendre compte de l'effet produit par ces volumes. On eût dit une résurrection. C'était lui-même qui apparaissait dans ces pages. C'était sa voix qu'on entendait. Autant de paroles, autant d'oracles! Du haut de son rocher, il distribuait des récompenses, il rendait des jugements. Un mot de lui était un brevet ou un arrêt. Quand il disait du général Foy, du général Lamarque, du général Gérard : « C'étaient mes futurs maréchaux, » il les faisait monter d'un grade dans l'armée. La pitié se mêlait au respect et à l'admiration. On s'attendrissait sur ce mari abandonné par sa femme, sur ce père séparé de son enfant. Quand nous lisions qu'il ne pouvait prononcer le nom de son fils sans que ses yeux se remplissent de larmes, nous nous sentions émus comme lui. Enfin, telle était la puissance d'attraction de cette petite île, que des vaisseaux se détournaient de leur route pour saluer de loin ce rocher; on y faisait des pèlerinages pour s'incliner sur cette tombe, et j'ai vu distribuer autour de moi comme des présents et conserver comme des reliques quelques feuilles cueillies sur le saule qui ombrageait le sépulcre de Sainte-Hélène.

C'est sous l'impulsion de tous ces sentiments que se produisit un phénomène absolument étrange. Cette ombre rentra dans la vie active : ce mort devint un chef de parti! Les libéraux l'enrôlèrent dans leurs rangs. En réalité, rien de plus absurde que cet amalgame de bonapartisme et de libéralisme. Mais les masses n'y regardent pas de si près, ni les jeunes gens non plus; nous tous, garçons de dix-huit à vingt ans, nous étions à la fois enragés bonapartistes et enragés libéraux. Quant aux chefs politiques, leur enthousiasme était calcul; l'alliance avec Napoléon leur apportait deux auxiliaires puissants : le peuple et l'armée. Ils firent donc de son nom une arme de guerre contre les Bourbons. Les Bourbons, revenus avec l'étranger et le drapeau blanc, représentaient la défaite nationale et l'ancien régime; ils lui opposèrent dans Napoléon le promulgateur du Code civil, le vainqueur de l'Europe, le défenseur de l'égalité. Si bien que, quand les ordonnances de Juillet précipitèrent toute la population de Paris à l'attaque de la monarchie, on peut dire qu'à la tête des assaillants se trouvait le captif de Sainte-Hélène : Napoléon est un des combattants de Juillet.

Après la victoire, le butin. Il y eut sa part.

Le 7 août 1830, quand Louis-Philippe entra à la Chambre des députés pour y être proclamé roi, Napoléon y entra avec lui; car c'est sous le drapeau tricolore que le nouveau souverain prêta son serment. Or qu'était-ce que le drapeau tricolore, sinon le souvenir vivant de la gloire impériale autant que de la gloire républicaine.

Deux mois après, le 7 octobre, un groupe de députés bonapartistes demanda à la Chambre la translation sous la Colonne des restes de l'Empereur. Des questions de politique étrangère, des difficultés de diplomatie, et peut-être aussi quelques prévisions justement craintives déterminèrent le refus de la Chambre qui passa à l'ordre du jour.

Victor Hugo répondit à ce refus par une ode à la Colonne, qui était en même temps un iambe :

Oh! quand tu bâtissais de ta main colossale
Pour ton trône appuyé sur l'Europe vassale
Ce pilier souverain,
Ce bronze devant qui tout n'est que poudre et sable,
Sublime monument, deux fois impérissable,
Fait de gloire et d'airain,
Oh! qui t'eût dit alors, à ce faîte sublime,
Tandis que tu rêvais sous ce trophée opime
Un avenir si beau,
Qu'un jour à cet affront il te faudrait descendre,
Que trois cents avocats oseraient à ta cendre
Chicaner ce tombeau!...

Toute la jeunesse récitait cette ode avec enthousiasme : « Chicaner ce tombeau » nous semblait sublime.

En vain Auguste Barbier répondit-il par ses strophes sur « le Corse aux cheveux plats ». On admira ses vers, mais on n'en tint compte; et quant au vote de la Chambre, on le cassa de la plus originale façon. Les restes de Napoléon étaient proscrits... On les laissait en exil... Hé bien! ce fut sa personne même qui fut ramenée en France! Comment? Rien de plus simple : chaque soir, tous les théâtres de Paris, l'Odéon, la Porte-Saint-Martin, le Vaudeville, les Variétés, les Nouveautés, le Théâtre enfantin de M. Comte, produisirent sur la scène quelque épisode de l'Empire, c'est-à-dire l'Empereur même. On cherchait quel acteur, par sa taille, par son profil, par sa façon de mettre ses mains derrière le dos, ou de tenir sa lorgnette, pouvait le mieux rappeler le grand homme. Gobert, de la Porte-Saint-Martin, Edmond, du Cirque, se firent une réputation rien qu'avec cette ressemblance. Telle était

la folie où ces espèces d'évocations jetaient la foule, que M. Provost, du Théâtre-Français, m'a raconté qu'à la Porte-Saint-Martin, dans un drame sur Sainte-Hélène où il jouait le rôle de sir Hudson Lowe, il fut apostrophé à mi-voix par un des spectateurs de l'orchestre qui lui disait, en lui montrant le poing : « Ah! gredin! Ah! misérable! Je vais te faire ton affaire tout à l'heure! »

Bientôt trois événements extérieurs vinrent successivement accroître encore le pouvoir de cette mémoire qui grandissait toujours.

En 1832, le duc de Reichstadt mourut à Vienne, et la mort du fils renouvela toutes les douleurs de la mort du père.

En 1836, le prince Napoléon fit sa tentative de Strasbourg. Cette échauffourée échoua, ce semble, dans le ridicule... Oui, pour les classes élevées, mais non pas pour le peuple... Elle donna pour lui un corps à ce qui n'était qu'un nom, changea un souvenir en une espérance : l'Empereur avait un héritier! Enfin, le 21 août 1840, le gouvernement, obéissant à une impulsion mystérieuse et irrésistible, M. de Rémusat, le ministre de l'intérieur, monta à la tribune et, d'une voix émue, demanda un crédit d'un million pour la translation des restes de l'Empereur à Paris. Cette déclaration tout à fait inattendue produisit dans la Chambre une sorte de commotion électrique, qui se répandit non seulement dans toute la France, mais dans l'Europe entière. Henri Heine a traduit l'émotion générale dans cette phrase caractéristique : « Le monde tressaillit à l'idée du géant de Sainte-Hélène sortant de son tombeau et se dirigeant vers la France, comme pour en reprendre possession. » Chose frappante! pendant qu'en octobre 1830 cette même proposition avait été repoussée dédaigneusement par un simple ordre du jour, en 1840 elle ne rencontra qu'une seule voix opposante. Il est vrai que cette voix était celle de Lamartine. Relu à cinquante ans de distance, son discours reste comme un des plus beaux monuments d'éloquence politique. Les anciens donnaient au poète le nom de *vates*, prophète; Lamartine, ce jour-là, mérita ce beau nom. Son discours, mélange incomparable de grandeur, d'ironie, de tristesse, de déférence pour le génie et de haine pour le despotisme, se termine par cette péroraison : « Vous le voulez! Ramenez ces restes! Placez-les où vous voudrez, à Saint-Denis, sous la Colonne, aux Invalides, mais gravez sur le monument la seule inscription qui réponde à votre enthousiasme et à notre prudence : *A Napoléon seul.* »

Ce mot sublime fut à peine entendu, et le 10 décembre 1840 arrivaient à Paris, ramenés par un fils de roi, ces restes qu'on appelait des cendres, comme pour leur prêter je ne sais quel poétique prestige d'antiquité. Ceux qui ont vu cette journée ne l'oublieront jamais. Ce fut un second retour de l'île d'Elbe. On eût dit un monarque rentrant en triomphe dans sa capitale. Le ciel même semblait s'être mis de la fête. Au ciel, le soleil d'Austerlitz! Dans l'air, des milliers de petites étoiles de glace qui, en tombant, irisaient le sol et le char. Pour porte d'entrée, l'Arc de Triomphe! Pour cortège, les débris de l'ancienne armée mêlés aux gloires de la nouvelle! Sur tout le parcours, une foule innombrable, étagée sur des estrades et saluant d'acclamations passionnées chaque pas du char qui s'avançait! Aux Invalides, toutes les autorités constituées, tous les pouvoirs publics, l'Armée, le Parlement, la Magistrature, l'Université, les Académies, en grand costume, inclinant devant ce cercueil l'élite de la France libre! Enfin, pour couronnement de cette journée d'apothéose, le *Requiem* de Mozart, chanté par ce que tout Paris comptait de plus illustres artistes!

A cinq heures, tout était fini. Le bruit et l'éclat de cette fête triomphale s'éteignaient peu à peu, et le soir, quand le silence et la nuit eurent repris possession de la ville, il y avait deux rois de France à Paris, l'un aux Tuileries, l'autre aux Invalides.

De 1840 à 1848, la France fut travaillée d'un mal étrange, que Lamartine caractérisa par un mot profond : « *La France s'ennuie!* » Pourquoi s'ennuyait-elle? Elle avait soif de gloire. Elle était reprise d'un besoin de batailles et d'aventures; le grand Retour avait remué dans son âme tous ses ferments d'ardeur belliqueuse.

Le roi résistait avec toutes les forces de la conviction à ces agitations qu'il jugeait malsaines et dangereuses. Il se complaisait à s'entendre appeler *le Napoléon de la Paix*. M. Thiers, tant qu'il fut ministre, avait poussé dans un sens contraire avec une énergie égale, et un jour, dans une discussion avec Louis-Philippe, il alla jusqu'à lui dire : « *Sire, le Napoléon de la Guerre a péri par la guerre, le Napoléon de la Paix périra par la paix.* »

M. Thiers, ayant été remplacé par M. Guizot, retourna à ses travaux et publia, de 1845 à 1847, les premiers volumes de son *Histoire de l'Empire*. Nouveau triomphe pour l'Empereur!

Là apparut en lui, non plus seulement l'homme de guerre, mais l'organisateur, l'administrateur, le législateur; là se produisirent devant nous, dans tous leurs détails, ses grandes créations sociales : l'établissement du Concordat, la reconstitution de l'Université, l'achèvement et la promulgation du Code civil, la réorganisation de nos finances. Je ne sais quoi de plus sévère, de plus grave s'ajouta à sa gloire. Le souvenir de son despotisme, dont on ne souffrait plus, s'effaça devant ses services, dont on profitait encore, et l'admiration réfléchie d'un grand nombre d'esprits sérieux se joignait peu à peu à l'enthousiasme des passionnés, quand éclata la révolution de Février.

Quelle part y eut-il? Aucune, je crois. En réalité, personne n'a fait la révolution de Février. Elle s'est faite.

Comment? pourquoi? Il y a là un mystère qui reste inexplicable. Mais une fois l'événement accompli, une fois le trône renversé, le terrible hôte des Invalides rentra en scène et reprit sa part dans les événements.

Quatre actes foudroyants, et qui rappellent ses campagnes d'Italie, signalèrent son intervention dans notre histoire.

En juin, il fit rentrer son neveu exilé.

En octobre, il le fit nommer député.

Le 10 décembre 1848, président de la République.

Le 2 décembre 1852, Empereur. En dix-huit ans, cette ombre avait brisé un trône, renversé une république, fondé une dynastie! Que lui restait-il à faire? Elle ne pouvait plus monter, non! mais elle pouvait descendre! Ici commence la seconde phase, et la plus extraordinaire peut-être, de cette destinée posthume.

*
* *

Le 2 Décembre est né du 18 Brumaire. L'un ne se serait jamais produit sans l'autre. Napoléon III n'a pas seulement emprunté l'idée de son coup d'État à Napoléon Ier: il l'a étudié, imité, mais en même temps il l'a profondément modifié. Si l'attentat politique est le même, les circontances qui l'on entouré, les faits qui l'ont accompagné et suivi, en font un acte très différent. Carrel, dans un article éloquent, dit justement du 18 Brumaire : C'est un crime! Mais tel n'était pas le sentiment des contemporains. Interrogez tous les mémoires du temps, et vous verrez que dans la grande majorité de la nation, le 18 Brumaire fut accueilli avec une vive joie. On vit le salut dans ce coup d'État qui s'était accompli sans effusion de sang et sans proscription. La France presque tout entière poussa un soupir de délivrance, comme le 9 Thermidor.

En peut-on dire autant du 2 Décembre?

Ici, je cède la parole à une voix plus autorisée que la mienne, et j'emprunte mon récit à un fait où je fus à la fois acteur et témoin. Ce jour-là, ces deux journées historiques m'apparurent, pour ainsi dire, en face l'une de l'autre, dans la personne de deux hommes éminemment propres à les représenter, le duc de Broglie (le père) et M. Nisard.

Voici ce qui se passa :

Le 3 avril 1856, une commission de l'Académie, dont je faisais partie, était convoquée pour entendre le discours de M. le duc de Broglie succédant à M. de Sainte-Aulaire. M. Nisard se trouva chargé de lui répondre. Le récit du 18 Brumaire avait sa place naturelle dans le discours du récipiendaire, puisqu'il succédait à un des témoins de cette mémorable journée. Quand il arriva a ce passage, M. le duc de Broglie, avec la gravité austère qui caractérisait son talent, commença ainsi :

« Quelque jugement qu'on porte sur la nature et le caractère politique du 18 Brumaire, cet événement fut heureux pour la France. *On peut tout exagérer, excepté le service qu'il nous a rendu.* »

Puis, partant de là, il consacra deux pages entières à nous peindre la désorganisation de la France sous le Directoire, son relèvement sous le Consulat, et finit en disant :

« Le mérite du 18 Brumaire fut non seulement de nous rendre la victoire et la paix, mais de remettre dans le gouvernement le bon sens et la prévoyance; dans l'administration, le bon ordre et l'économie; dans la législation, le respect des droits et des saines traditions; de fermer la plaie des convulsions politiques, de relever les autels, et de retrouver dans les décombres de l'ancien régime les éléments d'une société nouvelle fondée sur les principes éternels de la raison. »

Un tel langage, dans une telle bouche, excita, parmi ceux qui l'écoutaient, un sentiment singulier. Nous nous regardions les uns les autres avec étonnement. Plusieurs d'entre nous trouvaient cet éloge très excessif, mais nous en étions encore plus intrigués que choqués. Nous sentions qu'il y avait sous ces paroles autre chose que ces paroles mêmes, et nous démêlions mal cette autre chose.

Notre incertitude ne fut pas longue. Soudain, presque sans transition, l'orateur, par un contraste saisissant, aborda le 2 Décembre. Alors, avec une force d'autant plus grande qu'elle restait contenue, il fit un tableau implacable de ce nouveau coup d'État : il le montra préludant par les mitraillades dans la rue, procédant par l'expulsion de ce que la France comptait de plus illustre dans l'armée, dans le Parlement, dans la magistrature, dans la presse, dans l'Académie, et poursuivant pendant de longs mois, dans tous les coins de la France, son œuvre de proscription. L'effet de cette page fut immense parmi nous! Par une rencontre singulière, les membres de la commission, choisis par le hasard, semblaient choisis à dessein. La moitié, au moins, appartenait aux plus violents adversaires de l'Empire. C'étaient MM. Mignet, de Tocqueville, Villemain, Vitet, auxquels se joignaient Scribe et moi. Un seul d'entre nous avait écouté M. de Broglie dans un silence morne, les lèvres serrées, la physionomie contractée; c'était l'académicien chargé de lui répondre, c'était M. Nisard. Il se trouvait dans une position cruelle. Dévoué de cœur à l'Empereur et à l'Empire, son honneur ne lui permettait pas de les laisser attaquer avec une telle violence sans les défendre. Il faut lui rendre cette justice, il fit vaillamment son devoir. Malgré les ardentes animosités qu'il sentait gronder autour de lui et retomber sur lui, il se jeta résolument dans la lutte, et aborda sans hésiter l'apologie du 2 Décembre.

Pas un des auditeurs ne protesta, car une des traditions de l'Académie est qu'on ne doit jamais interrompre l'orateur ; mais les physionomies irritées, les lèvres tremblantes, les gestes d'indignation mal contenus faisaient pressentir un violent orage. A peine, en effet, la dernière phrase terminée, M. Mignet et M. de Tocqueville se levèrent à la fois, allèrent droit à M. Ni-

sard, très pâle sur sa chaise, et, l'apostrophant en face :

— De quel droit, monsieur, amnistiez-vous, au nom de l'Académie, un acte effroyable et repoussé par toute l'Académie ?

Un peu déconcerté par cette brusque attaque, M. Nisard, d'une voix émue, mais qui restait ferme, répondit qu'il n'avait fait que se défendre et défendre son opinion.

— Monsieur, répliqua vivement M. Villemain, il ne s'agit pas ici de votre opinion ; vous n'êtes pas M. Nisard, vous êtes le directeur de l'Académie, le représentant de l'Académie, et vous ne pouvez pas oublier que le coup d'État, absous par vous, a proscrit trois de nos plus illustres confrères, M. Thiers, M. Victor Hugo, M. Rémusat, et que M. Vitet a été appréhendé au corps comme un malfaiteur.

A chacun de ces noms, la colère montait dans l'auditoire et tournait à l'indignation. En vain M. Vitet, avec sa naturelle dignité d'attitude, essayait-il de ramener le calme; en vain M. de Broglie marquait-il par ses gestes son déplaisir d'avoir amené un tel trouble, l'effervescence devenait de la violence, et une scène regrettable était à craindre, quand Scribe, avec ce sourire plein de finesse et de bon sens qui était un de ses charmes, dit d'une voix très douce :

— Mes chers confrères, me permettez-vous une observation? Je suis ici sur mon terrain ; nous voilà dans une de ces situations telles que j'en ai vu souvent au théâtre, qui semblent absolument inextricables, et d'où j'ai eu quelquefois la bonne chance de sortir à mon honneur. Eh bien, le cas est le même. Je vois ici un dénouement facile, et si vous vouliez nous accorder votre confiance à M. Vitet et à moi, et nous laisser seuls avec les deux orateurs, je crois que dans un quart d'heure tout serait terminé.

Ainsi fut fait; nous nous retirâmes tous, et, après quelques minutes d'entretien, l'accord était complet : M. de Broglie, sur la proposition de Scribe, consentit de grand cœur à retirer son attaque ; M. Nisard, du même coup, retira sa défense, le 2 Décembre était mis hors de cause, et à trois heures, à l'ouverture de la séance, le directeur put dire, selon la formule consacrée, que la commission avait entendu les deux discours avec un égal plaisir et leur prédisait un égal succès.

Mais voici le fait curieux : M. de Broglie n'oublia qu'une chose, c'est que son éloge excessif du 18 Brumaire n'avait pour objet que de justifier son attaque contre le 2 Décembre ; il retira l'attaque sans penser à retirer l'éloge, de façon qu'à la séance publique ce fut un tollé universel dans la presse républicaine contre cette apologie de Bonaparte. On fit à l'orateur les plus vifs reproches, et quelques jours plus tard, quand il porta aux Tuileries, selon l'usage, l'exemplaire de son discours, relié en un beau papier d'or, l'Empereur lui dit, avec un demi-sourire :

— Monsieur le duc, j'ai déjà lu votre discours, et avec le plus vif plaisir. Je vous remercie de tout ce que vous avez dit du 18 Brumaire, et j'espère que votre petit-fils en dira autant du 2 Décembre.

L'Empereur se trompait. Le 18 Brumaire n'a pas réhabilité le 2 Décembre. C'est le 2 Décembre qui a incriminé le 18 Brumaire. Par une sorte de reversibilité rétroactive, le sang versé par le second coup d'État a rejailli sur le premier, qui n'en a pas versé. Les générations nouvelles les ont enveloppés tous deux dans le même anathème, et Victor Hugo, dans *les Châtiments*, oubliant ses vers sur la Colonne et voulant réunir toutes les accusations portées contre Napoléon Ier en une seule, l'a marqué au front, comme d'un stigmate ineffaçable, de ce mot : *18 Brumaire*.

Du 18 Brumaire, en effet, partit, sous l'impulsion des sentiments hostiles au second Empire, la revision totale du règne de Napoléon Ier. On le rabaissa avec la même passion qu'on l'avait exalté. Ce fut comme un immense procès en appel, où furent cités tour à tour les principaux actes du gouvernement impérial, et qui aboutit à une condamnation rigoureuse. On vit le spectacle, sans exemple, je crois, d'une illustre mémoire tombant degré à degré comme elle avait grandi.

Parmi ces réquisitoires, je nommerai en première ligne, quoiqu'il ne soit pas le premier en date, *l'Histoire de Napoléon*, de M. Lanfrey.

Posé nettement et systématiquement comme une antithèse en face de l'ouvrage de M. Thiers, l'histoire de M. Lanfrey reprit une à une les grandes guerres, les grandes créations, les grands actes administratifs, les grands actes politiques de l'Empire, et soumit les appréciations souvent enthousiastes de son illustre devancier au contrôle d'une investigation scrupuleuse et d'une austérité de principes inflexible; l'effet produit fut considérable, même sur M. Thiers.

Un second historien alla plus loin.

M. Lanfrey avait été sobre de critiques devant le génie militaire de l'Empereur. Le colonel Charras mit en lumière les défaillances et les fautes de ce génie, dans son livre sur la campagne de Waterloo. Écrit pour ainsi dire sur le champ de bataille même; fondé sur des témoignages directs, le livre de Charras accusa l'Empereur d'imprévoyance, d'aveuglement et d'inhabileté. Cette accusation souleva de violentes polémiques. J'ai entendu M. Cousin traiter l'ouvrage, devant M. le chancelier Pasquier, de pamphlet calomnieux. A quoi le chancelier, de ce ton péremptoire, auquel son grand âge et sa longue expérience donnaient tant d'autorité, lui dit : « Monsieur Cousin, j'ai la prétention de savoir les choses qui se sont passées de mon temps, mieux que ceux qui n'y étaient pas. Le colonel Charras a dit la vérité. » Un témoignage bien inattendu confirma, pour moi, l'opinion du colonel Charras. M. Guizot m'a raconté qu'un jour où il cau-

sait avec lord Wellington de la bataille de Waterloo, le général anglais lui dit ces mots textuels : *I was happy, and the Emperor Napoleon was sometimes more skilful.* « Je fus heureux, et l'empereur Napoléon fut quelquefois plus habile. »

Bientôt s'éleva contre l'Empereur un juge bien autrement sévère encore que M. Lanfrey, le comte d'Haussonville. Son remarquable ouvrage sur les rapports de Napoléon avec le pape Pie VII nous montre un Napoléon nouveau. On le savait bien despote, on ne le savait pas cruel. Le récit de ses cruautés, de ses duplicités, de son ingratitude pour le pontife qui devait lui être trois fois sacré, par son titre, par son âge et par son dévouement, excita un sentiment général d'indignation. Rien, pas même les Mémoires de madame de Rémusat, ne porta une plus rude atteinte à la mémoire de Napoléon. Vint alors la publication officielle de sa correspondance. Faite évidemment en vue de le grandir, elle fournit une nouvelle arme contre lui. Ses instructions à ses frères rois témoignèrent parfois d'un tel mépris des lois de la justice, et des droits des peuples, qu'on peut dire que sa statue s'écroulait pièce à pièce. Quand la guerre de 1870 éclata, ce fut le dernier coup. La responsabilité de nos désastres retomba sur lui. Notre isolement en Europe, la haine implacable de l'Allemagne, l'abandon de la Russie, furent considérés comme autant de legs de sa politique néfaste, Sedan fut pour lui un second Waterloo. Sa puissance y a sombré avec sa dynastie. Son rôle actif a fini ce jour-là. Ce jour-là, il est mort pour la seconde fois, et pour toujours. Mais reste sa mémoire! Que deviendra-t-elle? par quelles vicissitudes passera-t-elle encore? Jamais nul être humain n'a agi plus puissamment sur les imaginations humaines! Aujourd'hui même son charme n'est pas rompu. Son prestige semble renaître. Prestige tout individuel, mais qu'il ne faut pas plus nier que redouter. L'éclatant succès de plus d'un écrit récent nous prouve qu'une partie du public en est encore au refrain de Béranger :

Parlez-nous de lui, grand'mère,
Parlez-nous de lui.

Attendons l'histoire! Quelle y sera sa place? Quel jugement définitif portera de lui la postérité? Nul ne le sait. Mais nous, hommes d'aujourd'hui, nous pour qui le pays est tout, nous qui souffrons si cruellement de ses angoisses et de ses douleurs présentes, nous ne pouvons penser à cet être prodigieux sans un amer regret, et sans nous dire : Ah! si avec tant de génie, cet homme avait eu dans ses veines une goutte du sang de Washington, quelle France il aurait faite!

E. LEGOUVÉ.

COURS LIBRES DE LA SORBONNE

L'Évolution de la poésie lyrique au XIXe siècle (1).

(Treizième leçon.)

M. LECONTE DE LISLE (2).

Messieurs,

Vivants ou morts, grands ou petits, lyriques ou épiques, dramatiques aussi, et je crois qu'en vérité je pourrais dire Français ou étrangers, s'il a été donné à quelqu'un de nos contemporains de réaliser son œuvre « sous l'aspect de l'éternité », selon la belle expression dont je me servais l'autre jour, — et qui n'est pas de moi, vous le savez sans doute, mais de Spinosa; — c'est à M. Leconte de Lisle. « Rien de plus hautainement impersonnel, de plus en dehors du temps, de plus dédaigneux de l'intérêt vulgaire et de la circonstance, » disait Gautier, parlant des *Poèmes antiques* et des *Poèmes barbares*, voilà plus de vingt-cinq ans; et, depuis vingt-cinq ans, — depuis quarante ans, si quelques-uns de ces *Poèmes* sont en réalité datés de 1852, — nous avons vu se passer bien des choses, nous avons vu bien des changements du goût, nous en avons vu s'opérer d'autres et de plus profonds jusque dans la structure de la société, comme dans la conception de l'art et de la science; mais ces beaux poèmes n'ont pas pris une ride, ils n'ont pas aujourd'hui plus d'âge qu'ils n'en avaient en naissant; et *les Méditations, les Nuits, les Contemplations* ont vieilli par endroits, nous y aurions noté, si nous l'avions voulu, plus d'une trace de rhétorique; mais tout ce qu'ils étaient quand ils ont paru pour la première fois, *Khirôn* et *Niobé*, *le Rêve du jaguar* et *le Sommeil du condor*, *la Fontaine aux lianes* ou *le Manchy* le sont toujours, le sont encore, avec seulement, et en plus, ce que le temps ajoute aux choses qu'il ne détruit pas.

Et cependant, ils sont « modernes »! Nous nous y retrouvons! Nous nous y reconnaissons! Écrits pour l'immortalité, nous sentons qu'ils ne pouvaient être conçus et réalisés que de notre temps. Toutes ces idées, que nous avons vues naître ou se formuler vers 1850, ils les expriment, ils les incarnent, elles en sont la substance même.

Quel est donc, messieurs, ce mystère ou, pour mieux dire, ce paradoxe? Anciens à la fois et modernes, « bar-

---

(1) Suite. — Voy. les numéros des 21, 28 janvier, 4, 11, 18 février, 4, 11, 18, 25 mars, 22, 29 avril, 13 et 20 mai 1893.

(2) Consultez : Théophile Gautier, *Rapport*, etc.; Al. Dumas : *Réponse au discours de réception de M. Leconte de Lisle;* P. Bourget : *Essais de psychologie contemporaine*. Paris, 1886. Lemerre; J. Lemaître : *les Contemporains*, 2e série. Paris, 1886. Lecène et Oudin; et Maurice Spronck : *les Artistes littéraires*. Paris, 1889. Calmann Lévy.

bares » et contemporains d'une civilisation aussi compliquée que la nôtre, à quel mélange, à quelle intime union de qualités que l'on croirait d'abord contradictoires ces poèmes doivent-ils leur double caractère? Comment le même homme, ou plutôt le même art a-t-il pu se faire le contemporain des *Hymnes homériques* et des *Fleurs du mal*, le compatriote à la fois des bardes armoricains, des scaldes scandinaves, de Darwin et de Renan? C'est ce que je voudrais aujourd'hui vous montrer; et si j'y réussissais, je vous aurais peut-être défini trois choses en même temps : l'individualité poétique de M. Leconte de Lisle; la place de son œuvre dans l'évolution de la poésie contemporaine; et, — comme je vous l'annonçais l'autre jour, — une transformation d'idéal qui ne le cède pas en importance à celle même que nous avons vue s'accomplir dans et par l'œuvre des Lamartine et des Hugo.

Pour cela, je ne vous reparlerai pas du pessimisme, vous en ayant dit naguère ce que j'en croyais d'essentiel à dire, quand je vous parlais d'Alfred de Vigny. Sans doute, je sais la différence qu'il y a du pessimisme de l'auteur de *l'Illusion suprême* ou de *la Fin de l'homme* à celui de l'auteur de *la Colère de Samson* et de *la Maison du berger!* Plus hindou, si je puis ainsi dire; moins occidental, si vous l'aimez mieux; plus philosophique en un certain sens, le pessimisme de M. Leconte de Lisle serait plus voisin de celui de Théophile Gautier. Mais enfin ce n'est pas là que je vois son originalité de poète. Le pessimisme est une disposition générale d'esprit, — je ne veux pas dire contemporaine, puisque, comme vous le savez, le christianisme et le bouddhisme sont des religions pessimistes, qui ne doivent qu'au pessimisme leur supériorité sur le judaïsme ou sur le brahmanisme, leur profondeur philosophique, et surtout cet esprit de compassion ou de charité qui les anime. Mais ne sommes-nous pas tous aujourd'hui pessimistes, ou presque tous? et pour l'être autrement que Vigny ou que Gautier, M. Leconte de Lisle l'est-il plus que M. Sully-Prudhomme, par exemple, ou tel autre que l'on pourrait nommer? Non, à mon sens; et ce sont d'autres traits qui le caractérisent, qui l'individualisent, dont voici, je crois, les trois principaux : nul n'a mieux compris, — pas même Flaubert, — ni mieux ou plus fidèlement observé que lui la doctrine de l'impersonnalité dans l'art; nul n'a conçu d'une manière plus profonde et plus neuve l'alliance de la science et de la poésie, d'une manière plus conforme ou plus adéquate à l'essence de l'une et de l'autre; et nul enfin n'a mieux montré, par de plus beaux exemples, ni mieux connu, dans ce qu'ils ont de plus intime ou de plus secret, le pouvoir de la forme et la vertu mystérieuse de la rime, du rythme, et du mot.

Ne le prenons pas là-dessus pour un « impassible »; et, au contraire, pas plus que la force n'eût fait défaut à Lamartine, vous l'avez vu, s'il l'eût voulu, disons d'abord que ni la douceur, ni la grâce, ni le charme, ni la « sensibilité » même n'auraient manqué au poète du *Manchy*. Vous rappelez-vous ces beaux vers?

Sous un nuage frais de claire mousseline,
Tous les dimanches au matin,
Tu venais de la ville en manchy de rotin,
Par les rampes de la colline.

La cloche de l'église alertement tintait;
Le vent de mer berçait les cannes;
Comme une grêle d'or, aux pointes des savanes,
Le feu du soleil crépitait.

Le bracelet aux poings, l'anneau sur la cheville,
Et le mouchoir jaune aux chignons,
Deux Telingas portaient, assidus compagnons,
Ton lit aux nattes de Manille.

. . . . . .

On voyait, au travers du rideau de batiste,
Tes boucles dorer l'oreiller,
Et, sous leurs cils mi-clos, feignant de sommeiller,
Tes beaux yeux de sombre améthyste.

Tu t'en venais ainsi, par ces matins si doux,
De la montagne à la grand'messe,
Dans ta grâce naïve et ta rose jeunesse,
Au pas rhythmé de tes Hindous.

Maintenant, dans le sable aride de nos grèves,
Sous les chiendents, au bruit des mers,
Tu reposes parmi les morts qui me sont chers,
O charme de mes premiers rêves!

Dans *la Fontaine aux lianes*, dans *l'Illusion suprême*, dans combien d'autres poèmes encore, vous retrouverez, messieurs, ce même accent :

Mille aromes légers émanent des feuillages
Où la mouche d'or rôde, étincelle et bruit;
Et les feux des chasseurs, sur les mornes sauvages,
Jaillissent dans le bleu splendide de la nuit.

Et tu renais aussi, fantôme diaphane,
Qui fis battre son cœur pour la première fois,
Et, fleur cueillie avant que le soleil te fane,
Ne parfumas qu'un jour l'ombre calme des bois!

O chère Vision, toi qui répands encore,
De la plage lointaine où tu dors à jamais,
Comme un mélancolique et doux reflet d'aurore
Au fond d'un cœur obscur et glacé désormais!

Les ans n'ont pas pesé sur ta grâce immortelle,
La tombe bienheureuse a sauvé ta beauté:
Il te revoit, avec tes yeux divins, et telle
Que tu lui souriais en un monde enchanté!

Je m'empresse d'ajouter que, si vous comparez ces vers à telle pièce de Musset, ou d'Hugo, de Lamartine même, que nous avons lues ici de compagnie : *le Lac, la Tristesse d'Olympio, le Souvenir*, qui développent un peu le même thème, vous verrez poindre une première différence. Ni *le Manchy*, ni *l'Illusion suprême* ne sont ce que j'appelle des poèmes de chair et de sang. Le souvenir

y est comme épuré de tout ce qui jadis a pu s'y mêler de physique. On ne sent point là palpiter l'égoïste regret des voluptés perdues. Le charme pénétrant de la vision est fait de son inconsistance, et de sa « diaphanéité » même. C'est une pure lumière qui brille doucement dans la nuit du passé. C'est de la « sensibilité » ou de la « sensualité », si je puis ainsi dire, purement intellectuelle. Pas un de ces vers ne parle au corps. Et, en un mot, messieurs, c'est de la « poésie » ; ce n'est plus un appel à l'émotion qu'éveille presque toujours en nous le ressouvenir des « sensations » qu'on n'éprouvera plus. Aussi « sensible » qu'un autre, plus sensible peut-être, M. Leconte de Lisle n'a jamais laissé passer de lui-même dans son œuvre que ce qu'il fallait pour que l'inspiration générale en demeurât lyrique ; et le sonnet des *Montreurs* pourrait à cet égard servir d'une épigraphe au recueil entier de ses poèmes :

Tel qu'un morne animal, meurtri, plein de poussière,
La chaîne au cou, hurlant au chaud soleil d'été,
Promène qui voudra son cœur ensanglanté
Sur ton pavé cynique, ô plèbe carnassière !

Pour mettre un feu stérile en ton œil hébété,
Pour mendier ton rire ou ta pitié grossière,
Déchire qui voudra la robe de lumière
De la pudeur divine et de la volupté.

Dans mon orgueil muet, dans ma tombe sans gloire,
Dussé-je m'engloutir pour l'éternité noire,
Je ne te vendrai pas mon ivresse ou mon mal,

Je ne livrerai pas ma vie à tes huées,
Je ne danserai pas sur ton tréteau banal
Avec tes histrions et tes prostituées.

Flaubert, l'autre jour, nous disait la même chose ! Et moi, si peut-être je n'avais pas su me faire entendre, je tiens, messieurs, à vous dire que je partage entièrement l'avis du poète et du romancier. Non ! comme l'ont fait Musset et Lamartine même, il ne faut pas « prostituer » la mémoire de celle qui fut Elvire, au « rire » ou à la « pitié grossière » de la foule, et c'est se manquer à soi-même que d'exposer à la railleuse indiscrétion des hommes la femme que l'on a aimée, nos plus chers souvenirs, tous les débris d'un passé dont nous devrions songer que nous ne sommes jamais les seuls maîtres ! Il ne faut pas non plus, si nous avons souffert, nous exposer à la dérision de nos semblables, et solliciter pour notre personne une sympathie que nos œuvres ou nos actes seraient impuissants à nous concilier (1) : nous ressemblerions à ces mendiants qui se font un gagne-pain de leurs plaies, qui les étalent, qui les avivent, qui les enveniment, qui rivalisent à qui d'entre eux nous montrera la plus sanguinolente, l'ulcère le plus ignominieux, et qui arrachent ainsi l'obole que nous laissons tomber, non pas du tout, messieurs, à notre charité, mais à notre horreur, à notre effroi physique, à notre dégoût ! Et il ne faut pas davantage, il ne faut pas surtout faire servir le prestige de l'art à masquer ce que de semblables exhibitions ont toujours d'impudique, rabaisser la beauté même à des usages indignes d'elle, qui finissent toujours par en corrompre le sens, et réduire la poésie, comme nos romantiques, à n'être plus qu'une rabâcheuse ou une entremetteuse d'amour !

C'est ce que M. Leconte de Lisle a compris mieux que personne. « Impassible ! » Non pas ! Non, le poète n'est pas « impassible », à qui nous devons *la Fin de l'homme :*

O jardin d'Iahvèh ! Éden, lieu de délices,
Où sur l'herbe divine Ève aimait à s'asseoir ;
Toi qui jetais vers elle, ô vivant encensoir,
L'arôme vierge et frais de tes mille calices,
Quand le soleil nageait dans la vapeur du soir !

Beaux lions qui dormiez, innocents, sous les palmes,
Aigles et passereaux qui jouiez dans les bois,
Fleuves sacrés, et vous, Anges aux douces voix,
Qui descendiez vers nous, à travers les cieux calmes,
Salut ! Je vous salue une dernière fois !

Salut ! ô noirs rochers, cavernes où sommeille
Dans l'éternelle nuit tout ce qui me fut cher...
Hébron ! muet témoin de mon exil amer,
Lieu sinistre où, veillant l'inexprimable veille
La femme a pleuré mort le meilleur de sa chair !

Lisez encore *Caïn*, messieurs ; lisez le *Dies Iræ* qui termine les *Poèmes antiques*. Toutes les misères qui sont les nôtres comme les siennes, jamais poète ne les a plus éloquemment ou plus poétiquement traduites : Celui-ci les a seulement transposées sous la forme et dans l'ordre de l'angoisse métaphysique. Mais, d'être supérieur à son égoïsme ; de ne parler jamais presque en son nom, mais au nom de la science ou de la vérité ; de n'être attentif ou curieux en soi, de n'en retenir que ce que l'on y trouve de général, de permanent, d'identique sous le changement des apparences quotidiennes, si c'est là, messieurs, être « impersonnel » ce n'est pas être « impassible » ; et, voulez-vous savoir pourquoi j'appuie, pourquoi j'insiste ? C'est pour écarter de M. Leconte de Lisle l'injustice du reproche, mais aussi c'est pour essayer de dissiper la plus fâcheuse des confusions. Encore une fois donc, on n'est

(1) On ne saurait trop le redire : là même, et non ailleurs, est l'origine de toute espèce de *Mémoires* ou de *Confessions :* dans le besoin que les victimes ou les vaincus de la vie éprouvent d'en appeler de leurs déceptions à « l'impartiale postérité ». Nous n'avons point de *Memoires* de Turenne ou de *Confessions* de Buffon. Mais quand nous n'avons pas reçu des hommes, ou de la vie même, les satisfactions que nous jugions nous être dues, nous nous plaignons ; nous demandons, pour nos « intentions » ou pour notre « mérite », ce que nous croyons qu'ils valaient d'admiration ou de sympathie ; et nous punissons Louis XIV, si nous sommes Saint-Simon, de ne nous avoir pas mis en passe de nous distinguer, ou le « genre humain », si nous sommes Rousseau, de n'avoir pas senti combien nous différions de Voltaire et de Diderot !

pas impassible pour ne pas prendre l'univers à témoin de ses amours trompées. Replié sur soi-même, ou plutôt retiré de soi-même, indifférent à sa propre personne, contemplant du haut du ciel de l'art le perpétuel écoulement des phénomènes au sein de l'éternelle illusion éternelle, non, on n'est pas « impassible » pour n'en vouloir fixer ce que cette fuite même a de désespérant! On souffre seulement de l'angoisse commune au lieu de ne souffrir que de sa douleur, on songe moins à soi qu'aux autres; on est la voix de tous ceux qui

Aspirent au repos que la vie a troublé;

et s'il y a d'autres attitudes, — plus suppliantes, en quelque sorte, — je n'en sache pas, pour moi, de plus noble, qui réponde mieux à une conception plus élevée de l'art.

Quelle est cependant, messieurs, cette conception de l'art? et en quoi dirons-nous qu'elle diffère de celle de Gautier, par exemple, ou de celle de Vigny? C'est ici la question des rapports de la science ou de la poésie, question difficile entre toutes, et question controversée. En la résolvant d'une manière originale, et qu'il semble que l'on n'ait pas généralement comprise, essayons de voir comment l'auteur des *Poèmes barbares* l'a dégagée du milieu des obscurités qui l'enveloppaient et posée comme il faudra désormais qu'on la pose pour la discuter utilement.

Car vous pensez bien qu'il ne s'est agi ni pour lui, ni pour aucun de ceux qui croient cette alliance possible et désirable, de célébrer en vers, comme on faisait il y a cent ans, les *Trois règnes de la nature*, la magnésie, le café, le sucre de canne...

. . . . . ce miel américain
Que du suc des roseaux exprima l'Africain,

les merveilles de la vapeur ou de l'électricité, le génie de la navigation, le téléphone, le phonographe, la série des éthers ou les mystères de l'hérédité. Il ne s'agit pas davantage de soumettre la poésie, ni l'art en général, aux méthodes qui sont celles de la science, de la physiologie par exemple, ou de l'histoire naturelle : il n'y a pas de roman ni de drame « expérimental », et c'est ici qu'avant d'en user il faut peser les mots qu'on emploie. Encore moins est-il question, sous couleur de *modernité*, d'interdire au poète, comme l'ont cru quelques poètes mêmes, de puiser son inspiration aux sources de la légende ou de la fable. Les *Poèmes antiques*, eux tout seuls, suffiraient, vous l'entendez bien, pour protester contre cette interprétation. Mais ce que M. Leconte de Lisle a pensé, c'est que, pour parler, fût-ce en vers, de l'Inde, par exemple, de la Grèce, ou de Rome, peut-être serait-il bon de commencer par les connaître, et pour cela de les étudier; et vous me direz qu'il n'y a rien de plus simple; et j'en conviendrai; mais vous m'accorderez que les romantiques ne s'en étaient pas doutés. Ils se créaient des Indes ou des Grèces à eux-mêmes, comme Hugo dans ses *Orientales* ou Mérimée dans sa *Guzla* (1), par la force de l'imagination, pour leur usage exclusif, et ils s'y tenaient.

La « couleur locale » a donc une tout autre valeur, comme une tout autre intensité, dans les *Poèmes antiques* et dans les *Poèmes barbares* : elle a encore une autre vérité; elle a aussi, messieurs, une autre signification. « Sur les monuments de Persépolis, a dit quelque part Ernest Renan, — dans une de ces pages où lui-même il alliait si heureusement l'érudition à la poésie, — on voit les différentes nations tributaires du roi de Perse représentées par un personnage qui porte le costume de son pays et tient entre ses mains les productions de sa province pour en faire hommage au souverain. *Telle est l'humanité : chaque nation, chaque forme intellectuelle, religieuse, morale, laisse après elle une courte expression qui en est comme le type abrégé*, et qui demeure pour représenter les millions d'hommes à jamais oubliés, qui ont vécu, et qui sont morts groupés autour d'elle. » Telle est aussi, messieurs, la couleur locale dans la poésie de M. Leconte de Lisle. *La Mort de Valmiki*, *la Vision de Brahma*, *Khirón* ou *Niobé*, *Qaïn*, *Néférou-Ra*, *l'Épée d'Angantyr*, *le Massacre de Mona*, hindous ou grecs, égyptiens, hébreux, celtes ou scandinaves, dans tous ces poèmes, c'est ce type abrégé d'une « nation » tout entière, d'une époque historique, d'une « forme religieuse ou intellectuelle » qu'il a essayé d'incarner; et si ce n'est pas l'alliance encore de la science et de la poésie, c'est au moins déjà, vous le voyez, celle de la poésie et de l'érudition. Le poète s'est doublé d'un orientaliste, d'un archéologue et d'un historien :

Au tintement de l'eau dans les porphyres roux,
Les rosiers de l'Iran mêlent leurs frais murmures,
Et les ramiers rêveurs leurs roucoulements doux.
Tandis que l'oiseau grêle et le frelon jaloux,
Sifflant et bourdonnant, mordent les figues mûres,
Les rosiers de l'Iran mêlent leurs frais murmures
Au tintement de l'eau dans les porphyres roux.

Sous les treillis d'argent de la vérandah close,
Dans l'air tiède, embaumé de l'odeur des jasmins,
Où la splendeur du jour darde une flèche rose,
La Persane royale, immobile, repose,
Derrière son col brun croisant ses belles mains,
Dans l'air tiède, embaumé de l'odeur des jasmins,
Sous les treillis d'argent de la vérandah close.

. . . . . .

Deux rayons noirs, chargés d'une muette ivresse,
Sortent de ses longs yeux entr'ouverts à demi;
Un songe l'enveloppe, un souffle la caresse;

(1) Mérimée, dans la préface définitive de sa *Guzla*, s'est d'ailleurs, comme l'on sait, fort agréablement moqué de la « couleur locale » en général, et de la sienne en particulier. C'est bien. Mais, là-dessus, sans la « couleur locale », nous serions curieux de savoir ce qui demeurerait aujourd'hui de l'autour de *Carmen* et de *Colomba?* Serait-ce par hasard *l'Histoire de don Pedre*.

Et parce que l'effluve invisible l'oppresse,
Parce que son beau sein qui se gonfle a frémi,
Sortent de ses longs yeux entr'ouverts à demi
Deux rayons noirs, chargés d'une muette ivresse.

Et l'eau vive s'endort dans les porphyres roux,
Les rosiers de l'Iran ont cessé leurs murmures,
Et les ramiers rêveurs leurs roucoulements doux.
Tout se tait. L'oiseau grêle et le frelon jaloux
Ne se querellent plus autour des figues mûres.
Les rosiers de l'Iran ont cessé leurs murmures,
Et l'eau vive s'endort dans les porphyres roux.

Est-ce qu'il n'y aurait là, messieurs, qu'une description, — dont vous me dispenserez de louer la couleur, — ou une vision, l'une des plus gracieuses, des plus voluptueuses qu'un poète ait jamais caressées dans ses vers? Mais j'y vois quelque chose de plus, et pour ainsi parler, dans une seule pièce, tout un « raccourci » d'histoire. Oui, cette Persane royale, sous « sa vérandah close », dans sa prison enchantée, ces « longs yeux noirs » charmants et inexpressifs, tout ce bel animal féminin vide, si je puis ainsi dire, de sentiment et de pensée, ce luxe aussi qui l'entoure, et qui la garde, ce « treillis d'argent », ces « coussins de soie », ces « vasques de porphyres », n'est-ce pas le résumé de ce qu'ont fait de la femme trois mille ans de civilisation orientale? le terme où sont venus aboutir les efforts des Darius et des Artaxercès? et s'il s'y est mêlé quelque chose de plus musulman, ne le retrouvons-nous pas, messieurs, dans la savante monotonie du rythme, dans son arabesque, et dans ses entrelacs (1).

Et l'eau vive s'endort dans les porphyres roux,
Les rosiers de l'Iran ont cessé leurs murmures.
. . . . . .
Tout se tait.....
. . . . . .
Les rosiers de l'Iran ont cessé leurs murmures,
Et l'eau vive s'endort dans les porphyres roux.

Ne serait-il pas, après cela, bien surprenant, impossible même, que tant d'autres poèmes, eux aussi réputés purement descriptifs et loués uniquement comme tels, ne fussent pas autre chose, et tout autre chose que de pures descriptions? Vous connaissez *les Éléphants :*

Le sable rouge est comme une mer sans limite,
Et qui flambe, muette, affaissée en son lit.
Une ondulation immobile remplit
L'horizon aux vapeurs de cuivre où l'homme habite.
. . . . . .
Tel l'espace enflammé brûle sous les cieux clairs.
Mais, tandis que tout dort aux mornes solitudes,
Les éléphants rugueux, voyageurs lents et rudes,
Vont au pays natal à travers les déserts.
. . . . . .
D'un point de l'horizon, comme des masses brunes,
Ils viennent, soulevant la poussière, et l'on voit,
Pour ne point dévier du chemin le plus droit,
Sous leur pied large et sûr crouler au loin les dunes.
. . . . . .
L'oreille en éventail, la trompe entre les dents,
Ils cheminent, l'œil clos. Leur ventre bat et fume,
Et leur sueur dans l'air embrasé monte en brume,
Et bourdonnent autour mille insectes ardents.

Mais qu'importent la soif et la mouche vorace,
Et le soleil cuisant leur dos noir et plissé?
Ils rêvent en marchant du pays délaissé,
Des forêts de figuiers où s'abrita leur race.

Ils reverront le fleuve échappé des grands monts,
Où nage en mugissant l'hippopotame énorme,
Où, blanchis par la lune, et projetant leur forme,
Ils descendaient pour boire en écrasant les joncs.

Aussi, pleins de courage et de lenteur, ils passent
Comme une ligne noire, au sable illimité;
Et le désert reprend son immobilité
Quand les lourds voyageurs à l'horizon s'effacent.

Rapprochez cette pièce de tant d'autres, *la Panthère noire, le Rêve du jaguar, le Sommeil du condor :* où tendent-elles? que veulent-elles dire? de quelle inspiration procèdent-elles? Messieurs, si nous savons lire, elles ne traduisent rien de moins en poésie que la grande révolution scientifique du siècle, et j'entends par ce mot la substitution en tout du point de vue naturaliste au point de vue proprement et uniquement humain, — qui avait été jusqu'à nous celui de l'art comme de la science; qui était encore exclusivement, comme vous l'avez vu, celui de Lamartine et de Hugo, de Vigny même et de Gautier; qui est toujours celui de plus d'un poète et d'un artiste parmi nous.

En ce temps-là donc, vous le savez, c'était en vain que les maîtres, ou plutôt les fondateurs de l'astronomie moderne, avaient démontré le contraire : la Terre passait toujours pour être le centre du monde; et sur terre, on continuait de croire, ou du moins on agissait, on pensait, on sentait même comme si l'on croyait que, depuis les « étoiles du ciel » jusqu'aux « poissons de la mer », tout eût été fait à l'usage de l'homme. Ai-je besoin, à ce propos, de vous rappeler les extravagances de Bernardin de Saint-Pierre, sa théorie du « melon », par exemple? et Buffon, qui est un autre homme, ne peut-il pas ici nous suffire? Vous vous souvenez comment sont classées les espèces dans son *Histoire naturelle,* d'après l'utilité que nous en pouvons tirer, le plaisir qu'elles nous procurent, ou le danger que nous en avons à craindre : espèces domestiques d'abord, le cheval et le bœuf; celles que l'on chasse ensuite, comme le cerf; enfin les carnassières. Et cependant, c'est un libre esprit, c'est même un grand esprit que Buffon!

Trait pour trait, si je puis ainsi dire, à cette conception du monde ou de la science répondait une con-

(1) Voyez encore, *Néférou-Râ, le Cœur de Hialmar, la Mort de Sigurd, le Massacre de Mona, Nurmahal, le Corbeau, la Tête du comte,* et dans les *Poèmes antiques : Çunacépa,* par exemple, ou *Niobé,* etc.

ception de l'art que l'on peut nommer du nom général d'humanisme.

Minerve est la prudence et Vénus la beauté !

S'est-on assez moqué de ce vers de Boileau! s'en moque-t-on encore assez de nos jours mêmes! Et cependant on ne saurait mieux résumer, en moins de mots, plus clairement, ce qui était alors la règle, la loi des lois de l'art de peindre comme de celui d'écrire. Tout s'exprimait en fonction de l'humanité, — non seulement les pensées ou les sentiments de l'homme, ses vertus ou ses vices, — mais aussi les choses mêmes et jusqu'aux énergies cachées de la nature! Un fleuve était un homme de pierre dont la barbe limoneuse, entremêlée d'attributs aquatiques, et l'allure pour ainsi dire coulante, semblaient analogues à sa nature fluide. L'inépuisable fécondité de la nature se représentait sous la figure d'une femme de marbre, dont la construction géante, les seins robustes, les larges flancs disaient la promesse des générations à venir. Je vous laisse le soin de trouver d'autres exemples! En deux mots, la forme humaine, — avec ce qu'elle comportait d'altérations, sans cesser pour cela d'être humaine, — était censée pouvoir tout dire. L'homme était la « mesure de toutes choses ». Et ce que l'on désespérait de réussir à rendre par le moyen de la forme humaine, on en était arrivé à croire qu'il ne valait pas la peine d'être dit ou représenté (1).

Nous avons changé tout cela.

Ce n'est pas seulement l'astronomie, ce sont toutes les sciences qui se sont jointes ou conjurées ensemble pour nous désapprendre de voir dans la Terre le centre ou l'ombilic du monde. Mais le développement des sciences naturelles, en particulier, nous a fait concevoir que bien loin d'être l'enfant bien aimé, l'enfant gâté de la création, nous n'étions sur la terre même qu'un accident d'un jour. Toutes les formes de la vie ont été mises par là comme sur un pied d'égalité. L'animal et la plante ont conquis de ce jour une importance en quelque sorte personnelle. L'homme n'a plus été « le roi des animaux ». S'il forme actuellement le dernier anneau de la chaîne, il ne le sera pas toujours, — on peut du moins le croire, — et très assurément il ne l'a pas toujours été. D'où, messieurs, cette conséquence que, pour connaître la nature, la première démarche de l'esprit doit donc être de s'abstraire du point de vue proprement humain. Dans l'espace, comme dans le temps, c'est peu de chose que l'homme; il le faut donc traiter comme peu de chose; et pour cela commencer, si l'on veut l'étudier, par le replacer lui-même à son rang, — et non pas hors cadre, — dans la nature, dont il dépend.

Logiquement, nécessairement, l'art a suivi; il a tâché de suivre; il a compris qu'il fallait suivre, que comme la finalité de Fénelon, par exemple, et comme les cieux de Ptolémée, les images, les habitudes, les représentations qu'il avait héritées de ses anciens maîtres avaient, elles aussi, fait leur temps. Mais notez ici la soudure des deux sens du mot de naturalisme (1) : le philosophique et l'esthétique. Car pourquoi, messieurs, exigeons-nous de l'artiste qu'il se soumette à la nature, et qu'ainsi, sans dépouiller l'humanité, — ce qui lui serait d'ailleurs impossible, — il la subordonne du moins à quelque chose de plus vaste qu'elle-même? Vous en voyez l'une des grandes raisons. C'est que nous ne sommes, à vrai dire, que l'éphémère et fragile support de notre humanité, une manifestation ou une expression transitoire de la nature, un caprice ou un jouet de sa fécondité. C'est que nous n'avons pas en nous sa mesure, ni le droit de la réduire à la nôtre. C'est que nous tirons d'elle non seulement enfin notre existence, mais notre raison d'être; et, que par conséquent toutes

(1) Consultez Burckhardt : *la Civilisation en Italie au temps de la Renaissance*; et surtout Fromentin, dans ses *Maîtres d'autrefois*. La page entière vaut bien d'être ici reproduite : « Il existait une habitude de penser hautement, grandement, un art qui consistait à faire choix des choses, à les embellir, à les rectifier, qui vivait dans l'absolu plutôt que dans le relatif, apercevait la nature comme elle est, mais se plaisait à la montrer comme elle n'est pas. *Tout se rapportait plus ou moins à la personne humaine, s'y subordonnait et se calquait sur elle, pour qu'en effet certaines lois de proportions, et certains attributs, comme la grâce, la force, la beauté, savamment étudiés chez l'homme et réduits en corps de doctrine, s'appliquaient aussi à ce qui n'était pas l'homme. Il en résultait une sorte d'universelle humanité ou d'univers humanisé, dont le corps humain, dans ses proportions idéales était le prototype.* Histoire, versions, croyances, dogmes, mythes, symboles, emblèmes, la forme humaine exprimait presque seule tout ce qui pouvait être exprimé par elle... » Il montre alors quelles étaient en peinture les conséquences de cette manière de penser, comment les Hollandais ont rompu avec elle, et il continue : « Le moment est venu de penser moins, de viser moins haut, d'observer mieux et de peindre aussi bien, mais autrement... Il s'agit de devenir humble pour les choses humbles, petit pour les petites choses, subtil pour les choses subtiles, de les accueillir toutes sans omission ni dédain, d'entrer familièrement dans leur intimité, affectueusement dans leur manière d'être. C'est affaire de sympathie, de curiosité attentive et de patience. *Désormais le génie consistera à ne rien présager, à ne pas savoir qu'on sait, à se laisser surprendre par son modèle, à ne demander qu'à lui comment il veut qu'on le représente.* »

(1) C'est qu'il n'y a pas de confusion de mots généralement consentie qui n'exprime quelque parenté de sentiments ou d'idées. Aussi persistons-nous à nous servir du mot de *naturalisme*, et non pas de celui de *réalisme*, comme on nous l'a quelquefois demandé. L'auteur des *Bourgeois de Molinchart* est un « réaliste », l'auteur de *l'Éducation sentimentale* est un « naturaliste »; et voilà une première différence. J'en énumérerais, au besoin, beaucoup d'autres, que ce n'est pas ici le lieu de signaler. Mais je ne saurais omettre d'indiquer au moins la principale à mes yeux : c'est qu'une esthétique « naturaliste » étant, par définition, aussi vaste que la nature même, quiconque s'en inspire, la nature entière lui appartient; mais le premier article d'une esthétique « réaliste » est de ne rien reproduire qu'on n'ait vu de ses yeux et touché de ses mains. Un « réaliste » ne permettrait qu'à des Hindous d'écrire des poèmes hindous, qu'à des Grecs d'écrire des poésies grecques; mais, par delà les apparences, un « naturaliste » essaye de saisir la raison de leur diversité, et même il n'est digne de son nom qu'autant qu'il y réussit.

les fois que nous nous retrempons en elle, retournant à nos origines, nous tendons, en art comme en tout, à remplir la vérité de notre définition. Lisons là-dessus *les Hurleurs :*

Le soleil dans les flots avait noyé ses flammes.
La ville s'endormait au pied des monts brumeux.
Sur de grands rocs lavés d'un nuage écumeux
La mer sombre en grondant versait ses hautes lames.
. . . . . .
. . . . . .
Mais sur la plage aride, aux odeurs insalubres,
Parmi les ossements de bœufs et de chevaux,
De maigres chiens, épars, allongeant leurs museaux,
Se lamentaient, poussant des hurlements lugubres.

La queue en cercle sous leurs ventres palpitants,
L'œil dilaté, tremblant sur leurs pattes fébriles,
Accroupis çà et là, tous hurlaient, immobiles,
Et d'un frisson rapide agités par instants.

L'écume de la mer collait sur leurs échines
De longs poils qui laissaient les vertèbres saillir;
Et, quand les flots par bonds les venaient assaillir,
Leurs dents blanches claquaient sous leurs rouges babines.

Devant la lune errante aux livides clartés,
Quelle angoisse inconnue, aux bords des noires ondes,
Faisait pleurer une âme en vos formes immondes?
Pourquoi gémissiez-vous, spectres épouvantés?

Je ne sais; mais, ô chiens qui hurliez sur les plages,
Après tant de soleils qui ne reviendront plus,
J'entends toujours, du fond de mon passé confus,
Le cri désespéré de vos douleurs sauvages!

Mais nous, messieurs, de notre côté, n'entendons-nous pas maintenant la vraie signification de ces vers? L'animal est un frère inférieur de l'humanité. Dans son cerveau rudimentaire, aux circonvolutions rares et peu profondes, encore embrumé d'inconscience, il s'accomplit des mouvements, lesquels sont obscurément analogues aux nôtres, et comme nous avons de ses instincts, de ses appétits, de ses passions, il a, lui, de nos terreurs, de nos angoisses, de nos désespoirs peut-être! Ou encore, si vous le voulez, dans l'animal et dans l'homme, c'est la même nature qui se manifeste ou plutôt qui se joue, qui s'incarne un moment dans une forme d'un jour, qui la reprend ensuite pour la faire servir à d'autres usages; — et tel est le sens des « descriptions » de M. Leconte de Lisle.

Vous comprenez aussi, je l'espère, en quoi l'alliance de la science et de la poésie a consisté pour lui. Son intention ou son œuvre, pour mieux dire, n'a pas été du tout de les fondre l'une dans l'autre, et de mettre en vers, comme je vous disais, la loi de Mariotte ou l'histoire naturelle de Geoffroy-Saint-Hilaire. Il ne s'est même pas proposé, dans *Bhagavat* ou dans *Çunacêpa,* d'exposer les dogmes du brahmanisme. Non! mais il s'est rendu compte que la science et l'art, puisant à la même source, devaient manifester identiquement les mêmes lois ou représenter les mêmes idées, chacun par ses moyens à soi; et puisque tout à l'heure, à ce propos, je vous ai mis sous les yeux quelques lignes de Renan, en voici, messieurs, quelques-unes de Taine qui achèveront d'éclairer la question : « Pour atteindre, dit-il dans sa *Philosophie de l'art,* à la connaissance des causes permanentes et génératrices desquelles son être et celui de ses pareils dépendent, l'homme a deux voies : la première, qui est la science, par laquelle, dégageant ces causes et ces lois fondamentales, il les exprime en formules exactes et en termes abstraits; *la seconde, qui est l'art, par laquelle il manifeste ces causes et ces lois fondamentales...* d'une façon sensible, en s'adressant, non seulement à la raison, mais au cœur et aux sens de l'homme le plus ordinaire. L'art a cela de particulier, qu'il est à la fois supérieur et populaire, qu'il manifeste ce qu'il y a de plus élevé, et qu'il le manifeste à tous. » M. Leconte de Lisle souscrirait-il à ces paroles? Je l'ignore. Mais s'il y a dans cette page deux ou trois mots sur lesquels il demanderait peut-être que l'on voulût bien s'expliquer, il avait longtemps avant M. Taine exprimé la même idée, précisément, dans cette belle pièce d'*Hypatie,* qu'on lisait autrefois tout au début de ses *Poèmes antiques :*

O sage enfant, si pure entre tes sœurs mortelles!
O noble front, sans tache entre les fronts sacrés!
Quelle âme avait chanté sur des lèvres plus belles,
Et brûlé plus limpide en des yeux inspirés?

Le vil Galiléen t'a frappée et maudite,
Mais tu tombas plus grande! Et maintenant, hélas!
Le souffle de Platon et le corps d'Aphrodite,
Sont partis à jamais pour les beaux cieux d'Hellas!

Dors, ô blanche victime, en notre âme profonde,
Dans ton linceul de vierge, et ceinte de lotos;
Dors! l'impure laideur est la reine du monde,
Et nous avons perdu le chemin de Paros.

Les Dieux sont en poussière, et la terre est muette :
Rien ne parlera plus dans ton ciel déserté.
Dors! mais vivante en lui, chante au cœur du poète
L'hymne mélodieux de la sainte Beauté!

Elle seule survit, immuable, éternelle.
La mort peut disperser les univers tremblants,
Mais la Beauté flamboie, et tout renaît en elle,
Et les mondes encor roulent sous ses pieds blancs!

Vous rappellerai-je là-dessus, messieurs, quelle et qui fut Hypatie? de quelle alliance ensemble de la « Science » et de la « Beauté », son nom demeure le symbole? Elle était belle du reflet de la « Science » en elle; et la science s'éclairait par elle de l'illumination de la « Beauté ». Sa beauté persuadait les choses qu'elle disait, mais les choses qu'elle disait renouvelaient sa beauté.

Le souffle de Platon dans le corps d'Aphrodite!

C'est l'idéal même du poète; et si vous songez qu'autrefois, — avant qu'il eût demandé d'autres inspirations aux religions de l'Inde, — le volume des *Poèmes antiques*

s'ouvrait, comme je vous le disais, par cette invocation à la vierge d'Alexandrie, vous y verrez sans doute ce que l'on pourrait appeler une déclaration de principes. La science et la poésie ne sont pas la même chose, mais elles ont les mêmes racines dans les profondeurs de l'esprit; quelque chose donc de commun entre elles; et de mettre en lumière, par les moyens qui lui sont propres, ces affinités secrètes ou cette parenté primitive, c'est une des fonctions de l'art (1), si même ce n'en est la fin.

Ces vers ont d'ailleurs un autre intérêt, qui est, en proposant à la poésie la réalisation de la beauté comme son objet suprême, de lui indiquer en même temps l'un des chemins au moins qui l'y conduisent, et le plus sûr qu'elle en puisse prendre. Rien n'était plus nécessaire alors, si les leçons de Sainte-Beuve, ou celles de Gautier même, n'avaient rien encore, presque rien opéré, et si le souvenir même s'en fût peut-être perdu sans l'apparition des *Poèmes antiques*. Cependant, où il n'y a pas d'art il peut y avoir tout ce que l'on voudra, — voire du génie même, — mais j'ose bien dire, en dépit de Musset, qu'il ne saurait y avoir de poète, et c'est ce que M. Leconte de Lisle, l'ayant d'abord admirablement vu, n'a pas cessé de maintenir par l'autorité de son exemple, et de ses leçons.

Ce serait à cet égard un curieux problème que de rechercher les raisons du pouvoir mystérieux de la forme. « On ne confie rien d'immortel à des langues toujours changeantes »; — c'est Bossuet qui l'a dit, — et pareillement, on ne confie pas de grandes pensées à de méchants vers, ni même à des vers qui ne seraient qu'honnêtes. Pourquoi cela? J'aurais vraiment quelque peine à le dire; et je n'ai sur ce point rien de probable à vous proposer. Le fait seul me paraît certain. Mais le rôle de la forme est plus facile à préciser, et il semble être d'emprisonner, comme qui dirait dans des contours durables, ce que les apparences ont, par définition, de fluide et de transitoire. Rappelez-vous, dans vos *Géorgiques*, les efforts d'Aristée pour se rendre enfin maître du « vieux pasteur des troupeaux de Neptune », — c'est Protée, comme vous le savez. Le Dieu, selon son usage, essaye de se soustraire à l'étreinte du fils de Cyllène. Mais en vain! Aristée est le plus fort et Protée reprend sa figure : *Victus in sese redit!*

L'artiste est ce berger de Virgile. La nature essaye de lui échapper; elle se dérobe à son étreinte; on dirait qu'elle se fait un malicieux plaisir de le railler par la diversité, la rapidité, la multiplicité de ses transformations. Tout change au monde en un moment, et même en nous d'un moment à l'autre. Ni sous l'ardeur du soleil de midi le même paysage n'est aujourd'hui ce qu'il était hier; et, de surcroît, en même temps que la physionomie du modèle, d'un jour à l'autre aussi la disposition du peintre a changé. Si, selon le mot du philosophe, nous ne descendons jamais dans le même fleuve, on peut donc dire que jamais non plus nous n'ouvrons les mêmes yeux sur le même spectacle. Mais, justement, la fonction de la forme est de saisir, de fixer, d'immobiliser ce que j'entends quelquefois appeler le « fluent » des choses. Un poète ou un artiste ne serait pas digne de son nom qui n'y réussirait pas; et il faudrait le mettre au rang de ces savants de laboratoire qui amassent péniblement les faits dont un autre trouvera quelque jour et nous dira la loi. Encore, ce savant ferait-il une besogne utile; mais quel besoin avons-nous de ces demi-artistes et de ces quarts de poète!

Autant que d'avoir reconnu le pouvoir de la forme, il faut louer M. Leconte de Lisle d'avoir dit, et prouvé par son exemple qu'aucune école, encore aujourd'hui même, ne valait pour un pareil apprentissage l'école de l'antiquité. Je ne parle pas de quelques petites pièces, comme *le Souhait*, où j'ose croire qu'Anacréon se fût volontiers reconnu :

> Du roi Phrygien la fille rebelle
> Fut en noir rocher changée autrefois :
> La fière Prokné devint hirondelle
> Et d'un vol léger s'enfuit dans les bois.
> Pour moi, que ne suis-je, ô chère maîtresse,
> Le miroir heureux de te contempler,
> Le lin qui te voile et qui te caresse,
> L'eau que sur ton corps le bain fait couler,
> Le réseau charmant qui contient et presse
> Le ferme contour de ton jeune sein,
> La perle, ornement de ton col que j'aime,
> Ton parfum choisi, ta sandale même,
> Pour être foulé par ton pied divin...

Mais si la poésie des anciens, grecque ou latine, est en général éminemment « plastique », ou sculpturale même, si vous le voulez, quel est, messieurs, dans un de nos musées, quel est le *Laocoon* ou le *Taureau Farnèse* que n'égale, que ne surpasse même, — puisque tout n'est pas louable dans ces marbres fameux, — le court, l'énergique, et, pour ainsi parler, l'athlétique poème d'*Hèraklès au taureau*. C'est le soir; et les taureaux rentrent :

> En avant, isolé comme un chef belliqueux,
> Phaéton les guidait, lui, l'orgueil de l'étable,
> Que les anciens bouviers disaient à Zeus semblable,

(1) « A l'antique mythologie, dit à ce propos Th. Gautier, le poète moderne mêle les interprétations platoniciennes et les alexandrins. Il retrouve sous les fables du paganisme les idées primitives oubliés de là, et comme l'empereur Julien il le ramène à ses origines. Il est parfois plus Grec que la Grèce et son orthodoxie païenne ferait croire qu'il a été, ainsi qu'Eschyle, initié aux mystères d'Eleusis. »

D'une autre manière, moins imagée, mais plus générale, c'est ce que nous dirons nous aussi. Grâce au sentiment qu'il a de la *nature*, M. Leconte de Lisle a pu retrouver plus d'une fois dans les fables humanisées des Grecs la très inconsciente, mais très profonde philosophie *naturaliste* dont la mythologie que l'on pourrait appeler classique n'est qu'une simplification.

Voyez Renan : *les Religions de l'antiquité*, et Creuzer, dans son grand ouvrage.

Quand le Dieu triomphant, ceint d'écume et de fleurs,
Nageait dans la mer glauque avec Europe en pleurs,
Or, dardant ses yeux prompts sur la peau léonine
Dont Hèraklès couvrait son épaule divine,
Irritable, il voulut heurter d'un brusque choc
Contre cet étranger son front dur comme un roc.
Mais, ferme sur ses pieds, tel qu'une antique borne,
Le héros d'une main le saisit par la corne,
Et, sans rompre d'un pas, il lui ploya le col,
Meurtrissant ses naseaux furieux dans le sol.
Et les bergers en foule, autour du fils d'Alkmène,
Stupéfaits, admiraient sa vigueur surhumaine,
Tandis que, blancs dompteurs de ce soudain péril,
De grands muscles roidis gonflaient son bras viril.

Ce qui est cependant presque plus remarquable encore que la singulière beauté de ce morceau, c'est le bonheur, ou le talent, avec lesquels, dans *Qaïn*, par exemple, transportant à d'autres sujets tout différents les qualités qu'il avait perfectionnées dans le commerce des anciens, M. Leconte de Lisle a su comme enfermer dans le contour définitif du bas-relief jusqu'à des scènes dont je ne sache pas qu'il y eût avant lui de modèles. Lisez *Qaïn*, messieurs, lisez ces vers :

C'est ainsi qu'ils rentraient, l'ours velu des cavernes
A l'épaule, ou le cerf, ou le lion sanglant.
Et les femmes marchaient, géantes, d'un pas lent,
Sous les vases d'airain qu'emplit l'eau des citernes,
Graves, et les bras nus, et les mains sur le flanc.

Elles allaient, dardant leurs prunelles superbes,
Les seins droits, le col haut, dans la sérénité
Terrible de la force et de la liberté,
Et posant tour à tour dans la ronce et les herbes
Leurs pieds fermes et blancs avec tranquillité.

Le vent respectueux, parmi leurs tresses sombres,
Sur leur nuque de marbre, errait en frémissant,
Tandis que les parois des rocs couleur de sang,
Comme de grands miroirs suspendus dans les ombres,
De la pourpre du soir baignaient leur dos puissant.

Noblesse et simplicité sculpturales de la ligne; éclat sombre et savamment éteint de la couleur; vivante évocation du « préhistorique », — ou, pour parler français, des origines farouches de l'humanité; — sourde et vibrante émotion du poète en présence du spectacle que la science et l'art se sont joints ensemble pour lui « suggérer »; fermeté de la langue, beauté des mots, richesse ou plénitude des rimes, tout ici concourt ensemble, et se multiplie l'un par l'autre. Vous constaterez également dans le même poème qu'impersonnalité n'est pas synonyme d'indifférence ou d'impassibilité, si Vigny n'a rien fait de plus éloquent que les imprécations de Qaïn contre son créateur. Vous y verrez encore à quel point tout diffère dans les *Poèmes barbares* et dans *la Légende des siècles*, à laquelle on les a si souvent comparés : l'inspiration, le dessin, la facture, le caractère, l'effet, la forme et le fond, le style et l'idée. Que s'il faut que l'un des deux poètes ait « imité » l'autre, vous vous rendrez compte, en passant, que c'est Victor Hugo, puisqu'il n'est venu qu'à la suite. Et pour toutes ces raisons, enfin, vous conclurez, messieurs, que l'on ne saurait mieux définir la part propre de M. Leconte de Lisle dans l'évolution de la poésie contemporaine qu'en disant qu'il y a réintégré, ou, pour mieux dire, constitué l'épopée.

Louerons-nous maintenant d'autres qualités encore dans son œuvre? Nous le pourrions. Mais ce serait sortir du cadre que nous nous sommes imposé; et je vous renvoie à M. Paul Bourget dans un chapitre de ses *Essais de psychologie contemporaine*. Faisons donc plutôt, avant de terminer, les restrictions nécessaires et mettons, comme l'on dit, au tableau quelques ombres. Accordons, par exemple, que, dans sa placidité sculpturale, cette poésie a souvent quelque chose, non pas du tout de froid, — je crois vous avoir montré le contraire, — mais d'un peu dur : j'entends par là de trop arrêté, de trop précis dans son contour, qui ne laisse pas assez de place à la liberté ou au vagabondage de l'imagination du lecteur. Gâtés aujourd'hui que nous sommes par la musique, nous aimons que le poète nous permette aussi de rêver; qu'il nous laisse non pas à deviner, mais à continuer, mais à prolonger quelque chose; qu'il ne nous donne, en un mot, qu'un thème ou une vague indication à développer. Ce n'est pas, vous l'avez vu, la manière de M. Leconte de Lisle, et si jamais poète a refusé ce genre de plaisir à ses lecteurs, c'est lui.

Ne peut-on pas noter aussi quelque excès d'érudition dans son œuvre, trop de noms « barbares », trop de noms grecs orthographiés de façon trop savante? Gautier disait à ce propos : « M. Leconte de Lisle a rejeté la terminologie latine adaptée aux noms grecs, on ne sait trop pourquoi, ce qui enlève à ces mots si beaux en eux-mêmes une partie de leur sonorité et de leur couleur. » Je suis tout à fait ici de l'opinion de Gautier. Mais je n'en suis pas moins quand il ajoute : « Peut-être M. Leconte de Lisle pousse-t-il la logique de son système trop loin lorsqu'il appelle les Parques les *Moires;* les Destinées, les *Kères;* et le Ciel, *Ouranos.* » Ces singularités, qui attirent l'œil, gênent cependant la lecture, et même, serait-il impossible qu'elles l'eussent parfois découragée?

Enfin, messieurs, dans son ensemble ou dans quelques-unes au moins de ses parties, cette poésie n'est-elle pas quelquefois bien haute, et par suite, inaccessible à la foule, à cet homme « ordinaire » dont Taine nous parlait tout à l'heure? Je ne poserais même pas la question, si, — comme nous le verrons dès la prochaine fois, — quelques-uns des disciples eux-mêmes de M. Leconte de Lisle n'avaient cru devoir faire descendre la poésie des hauteurs où il l'a, lui, toujours maintenue. Mais, pour ma part, dans le temps, dans le pays où nous sommes, vous entendez assez ma réponse. Tant pis! messieurs, tant pis pour ceux qui ne seraient pas à la hauteur de cet art! et qu'ils tâchent de s'y élever!

Car, nous ne manquons pas d'amuseurs, ni surtout, si je l'ose dire, de « montreurs » dans notre littérature. N'ayons donc pas peur, si nous les aimons, et croyons fermement que la race n'en périra pas. Il se trouvera toujours assez de gens, en France, pour nous assassiner du récit de leurs infortunes, et pour égayer, plutôt que de se taire, la multitude à leur dépens. Mais, d'hommes qui se soient retranchés les moyens des succès habituels; qui n'aient pas craint de placer trop haut l'objet de leur art, et qui aient toujours eu pour lui le respect d'un dévot pour son Dieu, j'en connais moins; voilà ceux que l'on compte; et ce sont pourtant, en tout temps, ceux qu'il nous faudrait. Je voudrais aujourd'hui, messieurs, vous avoir montré que l'auteur des *Poèmes barbares* en est un; et qu'avec l'explication de la beauté de son œuvre, là aussi est le secret de son influence.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

(*A suivre.*)

LES FEMMES ET LA RÉPUBLIQUE

Lettres d'un parlementaire (1).

XV.

J'entends dire tous les jours que la majorité du pays est ralliée à la République : la majorité des Français, oui sans doute; mais, pour ce qui est de la majorité des Françaises, je me permets d'avoir quelque doute. Ici comme partout, ce qui me frappe, c'est combien l'état d'esprit dans la classe moyenne est différent d'un sexe à l'autre. Nous allons tous les jours, vous et moi, dans des maisons où le chef de famille, homme d'affaires ou de profession libérale, est venu à la République sans enthousiasme, mais sans pensée de retour, convaincu que la République est le gouvernement qui convient le mieux à notre pays et à notre temps. A côté de lui, la maîtresse de maison ne laisse pas échapper une occasion de dire qu'elle ne se mêle pas de politique; mais parlez devant elle des fondateurs du régime républicain, faites l'éloge d'un Gambetta ou d'un Ferry : trois fois sur quatre, vous verrez sur sa lèvre un sourire ironique ou une moue dédaigneuse. Son mari ne l'a pas convertie à la République : ses fils l'y convertiront peut-être. En attendant, elle se tient sur la réserve, et, pour tout dire, elle se méfie.

Si, dans le mouvement qui porte la bourgeoisie vers la République, les femmes jusqu'ici sont restées en arrière, elles ont sans doute leurs raisons. On a beau dire que la République est une forme de gouvernement comme une autre, il s'y rattachera toujours, quoi qu'on fasse, certains souvenirs et certaines idées. Il y a des mots qui ne sont pas indifférents ; ils ont leur physionomie, leur vertu propre, quelque chose qui attire ou qui repousse : le mot de République est un de ceux-là, et, dans la France de cette fin de siècle, qui dit République, dit forcément démocratie organisée et maîtresse d'elle-même. Or, quoi qu'on répète tous les jours que nos mœurs deviennent de plus en plus démocratiques, si cela est vrai des hommes, cela n'est vrai que des hommes seulement. Les femmes de conditions diverses sont aussi séparées aujourd'hui qu'elles le pouvaient être à la veille de la Révolution : pour celles de la classe moyenne, dont je parle ici, rien dans leur éducation, dans leurs habitudes, dans leurs sentiments ne les pousse vers la démocratie, et bien des choses les en éloignent.

Riches ou pauvres, ignorants ou lettrés, l'action rapproche les hommes. Tous, sauf des exceptions négligeables, se sentent forcés de travailler, les uns pour se faire une situation dans le monde, les autres pour conserver la situation qu'ils ont reçue toute faite. Il semble, à première vue, qu'il n'y ait aucun rapport entre un médecin et un charpentier, un avocat et un maçon : il y a cependant entre eux une idée commune, celle de l'effort utile, de la tâche quotidienne. Celui qui agit, celui qui produit, fût-il parmi les plus grands, ne dédaignera jamais les laborieux, quelque humble que soit leur esprit et quelque vulgaire que soit leur œuvre. De là cette commune conviction, devenue en quelque sorte la base de notre morale pratique, à savoir que tout homme qui travaille, que ce soit du cerveau ou des muscles, est digne de respect.

Les hommes ont aussi un intérêt commun : c'est l'intérêt politique. Quand on raisonne en philosophe, dans le domaine des idées pures, on peut reprocher au suffrage universel de peser du même poids le vote d'un paysan qui ne sait lire ni écrire et le vote de M. Pasteur; mais si l'on se met au point de vue des réalités sociales, ces deux hommes que tout séparait, le plus obscur des paysans et le plus illustre des savants, n'est-ce donc rien que de les avoir rapprochés, fût-ce au prix d'un paradoxe? On critique souvent le gouvernement du nombre, — je crois l'avoir moi-même critiqué en toute franchise, — mais il ne faut pas oublier le service qu'il nous a rendu en faisant que des individus de tout état et de toute culture se sentent, au moins un jour dans leur vie, citoyens du même pays.

Enfin, les hommes ont un devoir commun : c'est le service militaire. Le régiment est une école de discipline, mais c'est aussi une école d'égalité. Les enfants de la bourgeoisie qui depuis vingt ans ont passé par la caserne y ont laissé plus d'un préjugé de famille ou de classe.

Une conviction commune, un intérêt commun, un devoir commun, c'est assez pour que les hommes, malgré tout ce qui les divise, ne soient pas tout à fait des étrangers les uns pour les autres et se rattachent

(1) Suite. — Voy. la *Revue* depuis le 21 janvier dernier.

par quelque côté à la démocratie. Pour les femmes, au contraire, la démocratie ne représente et ne peut représenter aucune idée précise : elles y entrevoient, — c'est toujours celles de la classe moyenne que j'entends, — quelque chose de plus vulgaire et de plus grossier que le milieu particulier où elles vivent. Depuis un siècle, le monde s'est peu à peu transformé, une œuvre de nivellement s'est faite autour d'elles sans les atteindre. Il y a un abîme entre l'ouvrière, que l'atelier arrache chaque jour au foyer, et la femme du monde, dont la vie est remplie par des devoirs de famille et de société. Si ces deux femmes se rencontrent, elles ne pourront pas parler cinq minutes d'un sujet qui les intéresse à la fois l'une et l'autre. Seule la charité peut les rapprocher ; mais la charité n'est pas la démocratie : elle en est même quelquefois le contraire.

Si les femmes ne sont pas portées vers la République par les conditions de leur vie sociale, il ne semble pas qu'elles y soient non plus portées par leur nature d'esprit. La femme, on l'a dit souvent, est essentiellement conservatrice. Je sais que les poètes et les romanciers nous la montrent « changeante comme les flots » ; mais il ne s'agit pas ici d'héroïnes de drame ou de roman. Dans la réalité, la femme est moins mobile que l'homme ; plus que lui elle vit dans le passé, plus que lui fidèle à ses souvenirs, à ses croyances. Elle a en général peu d'inclination aux idées nouvelles et s'en méfie d'instinct : or la République est chez nous une idée nouvelle.

On dira peut-être : Qu'importe, après tout, que les femmes viennent ou non à la République, puisqu'elles n'ont aucuns droits, aucun pouvoir ? — En êtes-vous bien sûrs? Elles ne votent pas, il est vrai, mais elles représentent, dans la société française plus peut-être que dans toute autre, une de ces forces morales avec lesquelles un jour ou l'autre il faut compter. On l'a bien vu il y a quelques années, lors de l'application de la loi scolaire. Le principe de la loi, c'est-à-dire l'obligation, la gratuité et la neutralité de l'enseignement, avait été accepté facilement par la majorité du pays tant qu'il s'était agi des écoles de garçons ; mais le jour où l'on voulut toucher aux écoles de filles, une résistance se produisit : c'est que, ce jour-là, on se heurtait au sentiment féminin. Remplacer l'instituteur congréganiste par l'instituteur laïque, rien de mieux pour les fils ; mais beaucoup de mères entendaient que leurs filles fussent élevées comme elles l'avaient été elles-mêmes. Quelques libéraux, on s'en souvient, auraient voulu que la loi, obligatoire pour les écoles de garçons, ne fût appliquée aux écoles de filles que sur la demande expresse des conseils municipaux : il apparaît aujourd'hui que ces libéraux avaient raison, et qu'en ménageant ainsi le sentiment féminin on eût singulièrement atténué le conflit.

Je ne veux rien exagérer : il me semble pourtant qu'il est plus d'un cas où ceux qui gouvernent devraient songer non seulement aux dix millions d'électeurs qui peuvent jeter leur bulletin dans l'urne électorale, mais à ces dix millions d'électrices muettes, si je puis ainsi dire, de qui l'influence, pour n'être pas apparente, n'est pas moins réelle et peut tôt ou tard faire pencher la balance. Cette femme, cette mère que vous avez froissée, elle n'est rien, semble-t-il, dans l'État : elle est tout, si, lentement, sûrement, elle agit sur l'esprit de ses fils et les détourne de vous. On parle beaucoup, depuis quelque temps, des droits des femmes : je ne suis pas de ceux qui demandent pour elles des droits politiques dont elles-mêmes ne voudraient pas, mais je crois qu'il serait grand temps d'améliorer leur condition civile. On trouverait dans les législations étrangères plus d'une disposition à imiter : pour ne citer qu'un exemple, il est monstrueux que la femme n'ait pas la propriété du produit de son travail, que le salaire d'une ouvrière économe soit dissipé par un mari paresseux ou débauché. Il faut protéger la femme, protéger l'enfant, plus qu'on ne l'a fait jusqu'ici. Il faut surtout ne pas oublier que l'intérêt n'est pas tout dans ce monde, et que le sentiment, lui aussi, est un fait social dont tout gouvernement qui veut durer doit tenir compte. La conception moderne de l'État est laïque, et ne peut être que laïque ; mais cette conception doit être réalisée dans le sens d'une absolue impartialité et d'une universelle tolérance. C'est ainsi qu'on pourra décider les adhésions jusqu'ici douteuses, et surtout les adhésions féminines. La question vaut qu'on y réfléchisse. C'est beaucoup d'avoir pour soi la moitié plus un des votants, mais ce n'est pas tout. La République ne sera définitivement fondée que lorsqu'elle aura les femmes pour elle.

PAUL LAFFITTE.

(*A suivre.*)

LA FRANCE ET LE SIAM

Les droits de la France sur le Mékong.

Depuis quelques mois, les noms du Siam et du Mékong retentissent dans la presse parisienne, et chacun s'entretient, avec une curiosité parfois inquiète, de la situation indo-chinoise.

La France, après avoir sacrifié près de 20 000 hommes et dépensé quelques centaines de millions pour conquérir l'Annam et le Tonkin, se résignerait-elle à abandonner ses droits sur la riche vallée du Mékong qui est la voie d'accès au Yunnam, le cœur de la Chine?

Puisque la mode est aux affaires siamoises, il est peut-être intéressant de rappeler la scène d'une bouffonnerie étourdissante qui illustra la galerie Henri II à Fontainebleau, quand une ambassade siamoise vint saluer Napoléon III, en juin 1862.

Que les rigueurs de la loi récente sur la protection des ambassadeurs étrangers contre les piqures de la presse épargnent l'ombre de Mérimée auquel nous empruntons ce récit :

« C'était le plus drôle de spectacle du monde que cette vingtaine d'hommes noirs très semblables à des singes, habillés de brocart d'or et ayant des bas blancs et des souliers vernis, le sabre au côté, tous à plat ventre et rampant sur les genoux et les coudes le long de la galerie de Henri II, ayant tous le nez à la hauteur du... dos de celui qui les précédait. Si vous avez vu sur le pont Neuf l'enseigne: *Au bonjour des chiens,* vous vous ferez une idée de la scène. Le premier ambassadeur avait la plus forte besogne. Il avait un chapeau de feutre brodé d'or qui dansait sur sa tête à chaque mouvement, et, de plus, il tenait entre ses mains un bol d'or en filigrane, contenant deux boîtes qui contenaient chacune une lettre de leurs majestés siamoises... Après avoir remis les lettres, lorsqu'il a fallu revenir en arrière, la confusion s'est mise dans l'ambassade. C'étaient des coups de derrière contre des figures, des bouts de sabre qui entraient dans les yeux du second rang qui éborgnait le troisième. L'aspect était celui d'une troupe de hannetons sur un tapis. »

Depuis trente ans, ces hannetons ont accompli des métamorphoses singulièrement rapides ; sous l'inspiration de l'Angleterre, ils ont entrepris d'envahir l'Annam et les pays Shans, et des Anglais de qualité font des conférences où ils parlent « de prendre leur roi par la main pour l'amener dans la grande famille britannique ».

C'est un jeu qui présente quelques dangers de franchir les portes d'un domaine et de s'y établir sans raison parce que le maître est retenu au loin ; on n'a pas vu jusqu'ici que les droits des peuples se prescrivent par une occupation injuste de quelques années, et le Siam agira sagement en rappelant sur ses territoires, — que personne ne lui conteste, — les quelques soldats qu'il a dispersés sur les territoires annamites. Il faut savoir céder de bonne grâce, quand on a tort et qu'il n'est pas possible de résister.

***

Les relations de la France et du Siam, depuis l'époque où Louis XIV accueillait, en 1684, une ambassade siamoise à Versailles, ont toujours été fort courtoises.

En 1856, M. de Montigny, en qualité de ministre plénipotentiaire, obtenait de la cour de Bangkok un traité de commerce et de navigation et signait une convention qui ouvrait tout le royaume aux naturalistes, géographes et autres savants français (1).

M. de Castelnau était également reçu avec faveur à Bangkok en 1858, et des relations régulières rapprochèrent à partir de cette époque la France et l'État siamois.

Le protectorat du Cambodge établi, grâce aux efforts et à l'habileté du capitaine de frégate Doudard de Lagrée, par le traité du 11 août 1863, avait refroidi nos rapports avec le Siam, qui se disputait avec l'Annam la suzeraineté sur les princes dégénérés de l'empire des *Kmers*.

Par esprit de conciliation et pour affermir notre occupation à l'embouchure du Mékong, le traité du 15 juillet 1867 cédait au Siam d'anciens territoires cambodgiens presque continuellement inondés. Cette condescendance dont la cour de Banghok ne paraît plus se souvenir l'enrichissait à notre détriment des arrondissements de Nakhon-Siemrap (Angkor), Battambang, Tonly-Repou, Meluprey.

Depuis que la Haute-Birmanie a été annexée, le 1er janvier 1886, à l'empire des Indes, les Anglais installés aux bouches du Gange, de l'Iraouaddy, de la Salouen, maîtres de Rangoun, de Mergui, de Mandalay, pressent la cour de Bangkok par l'action d'un dévouement envahissant et l'écrasent sous le poids de leurs services.

L'Angleterre, depuis le commencement du siècle, avait tenté d'obtenir du Siam des faveurs commerciales privilégiées ; Canning en 1816, John Adam, Crawford, Dangerfield en 1821, Neale en 1852, sir John Bowing en 1855, avaient successivement entrepris des négociations avec la cour du Siam.

Les Anglais sont arrivés à se créer une situation exceptionnelle à Bangkok, tandis que le crédit de la France y a notablement diminué. Ils détiennent tout le commerce d'importation. A la cour leurs avis sont écoutés par le roi dont l'éducation a été exclusivement anglaise, au point que les quatre princes ont été envoyés en Angleterre où le gouvernement de la reine a pris la charge de leur entretien.

Dès maintenant, si les affaires extérieures du Siam ne sont pas aux mains des Anglais, elles sont contrôlées par eux.

Le ministre des affaires étrangères de Bangkok est M. Rolin Jacquemyns, antérieurement substitut du procureur général pour le compte de l'Angleterre en Égypte ; à Paris, le secrétaire et unique interprète du prince Vadhana qui ne connaît pas la langue française est un Anglais, M. Wilberforce-Wyke, et le consul général de Siam, M. le capitaine Gréhan, est également Anglais (1).

Le gouvernement français, ainsi que *les Debats* l'ont très justement remarqué, en raison des difficultés présentes, ne saurait être forcé d'accepter n'importe quels intermédiaires dans ses négociations, et il peut parfaitement refuser l'entremise d'un citoyen anglais dans ses rapports avec le représentant du Siam.

Le roi de Siam, qui aurait pu profiter de la diversité, sinon de l'antagonisme des intérêts français et anglais en Indo-Chine et pratiquer la politique du « juste milieu », dont l'inaction est facilement conciliable avec les principes de la philosophie bouddhiste, s'est laissé entraîner par ses conseillers anglais à une politique de conquête, au détriment de l'Annam ; cette politique était d'autant plus singulière qu'en admettant même qu'elle réussît, l'agrandissement problématique du Siam ne devait procurer au roi aucun avantage certain en dehors de la satisfaction d'amour-propre d'avoir réuni presque toutes les tribus de race Thaï sous un même sceptre.

***

Il y a trois régions distinctes dans la vallée du Mékong : le Laos inférieur, qui va du Cambodge à la principauté de

(1) *Moniteur* du 11 janvier 1858.

(1) *Moniteur* du 16 décembre 1858.

Luang-Prabang; le Laos supérieur, qui comprend la principauté de Luang-Prabang; les États Shans indépendants, dont le point capital est Xieng-Hong, à dix jours de Semao, qui est en Chine.

Les Siamois se sont efforcés de substituer leur autorité à celle de l'Annam dans tout le massif montagneux du Tran-Ninh, dont la capitale est Xieng-Koueng et sur la rive gauche du Mékong jusqu'à la hauteur du Cambodge; leur prétention était de s'annexer les vastes territoires s'étendant de Hong-Hoa qui domine le confluent du fleuve Rouge et de la rivière Noire, au centre du Tonkin, jusqu'aux moïs de Binh-Dinh, ne laissant à l'Annam qu'une étroite bande de terre entre les montagnes et la mer, de 20 à 30 kilomètres de profondeur.

En Europe, dans l'état actuel des relations internationales, on ne conçoit pas qu'un État puisse s'agrandir aux dépens d'un autre sans une convention précise ou sans une déclaration de guerre; mais l'Indo-Chine a vu, tout récemment encore, de telles invasions, des déplacements de populations si brusquement accomplis, que l'indolence des habitants des plaines a généralement favorisé les coups de main des pillards chinois appelés Hôs, ou simplement les actes d'autorité de commissaires siamois presque dépourvus de force armée.

D'anciennes traditions administratives et la constitution très forte de la famille ont pendant longtemps suppléé à une organisation effective du pays qui rattachât étroitement les villages aux villes, les villes aux chefs-lieux, les chefs-lieux à la capitale de l'empire d'Annam, et la décentralisation, — ce rêve des hommes qui ne comprennent pas le secret de notre unité nationale, — était si parfaite que depuis plusieurs années la cour de Hué, encore vivante, a assisté, en se contentant de protester, au démembrement de son empire.

Le prétexte invoqué par les Siamois était de chasser les Hôs (Chinois) qui avaient profité des troubles du Tonkin et de l'Annam pour envahir les territoires montagneux.

Leur quartier général établi à Nong-Kay où réside le frère du roi, ils prétendirent d'abord protéger contre ces pillards le roi de Luang-Prabang au nord, au nord-est le Tran-Ninh, et toute la rive gauche du Mékong à l'est.

Leur procédé d'occupation était méthodiquement suivi: ils installaient une première ligne de postes principaux, puis en détachaient des reconnaissances dites topographiques. Ces dernières établissaient des petits postes provisoires en avant des postes principaux, le plus souvent formant un V ou un quinconce avec ces derniers. Puis les postes provisoires devenaient définitifs, étaient renforcés et fortifiés et servaient de base d'opérations à d'autres postes provisoires plus avancés.

Suivant les circonstances, les Siamois affirment aux populations qu'ils sont nos alliés ou nos adversaires; ils escomptaient la ruine de l'Annam, et l'opposition si violente menée en France contre la guerre du Tonkin pouvait faire supposer à Bangkok que l'évacuation terminerait la lutte.

Voici deux preuves curieuses de cette singulière duplicité des agents siamois se prétendant nos alliés.

Dans le haut Than-Hoa, le capitaine commandant le poste de Phu-Lé a écrit à propos de trois villages laotiens occupés par les Siamois: « Les habitants ne comprennent pas la domination sous laquelle ils se trouvent; à leur point de vue, tout se passe naturellement chez eux comme dans le bas pays. Ils voient des soldats qu'ils appellent Français noirs et ils appelaient les nôtres Français blancs. Ils s'imaginent que les uns et les autres agissent de concert sous une direction unique et dans un but commun. »

De même dans la région maritime de Ha-Tinh, le fonctionnaire annamite, rendant compte des relations qu'il a eues avec un poste siamois établi à Tuong-Mua, écrit: « Comme ces Siamois se montrent d'accord avec les Français dont ils ont le costume et l'armement, je vous prie d'en référer au résident général afin qu'il avise. »

D'autre part, la cour de Bangkok, informée officiellement, en 1886, que les Français réclamaient pour l'Annam le Mékong, offrit aux trois bandes de Hôs qui ravageaient le pays de s'allier à elle pour soumettre les Muong récalcitrants; le roi de Siam acceptait leur soumission et leur promettait des terres où ils voudraient (1).

Ainsi, tantôt affectant d'agir parallèlement à la France, tantôt cherchant à s'appuyer sur les Hôs, qui ne furent détruits par nos troupes qu'en 1888 et 1889, les Siamois avançaient leurs postes jusqu'au delà de la crête qui sépare le bassin du Mékong du versant de la mer de Chine.

Ils étaient arrivés, malgré les protestations diplomatiques continuellement adressées à Bangkok par le quai d'Orsay, à répartir ainsi, jusqu'aux portes de Hué, six postes dans le Tran-Ninh, deux dans le Song-Cam, deux dans le Quang-Ninh, sept dans le Cam-Lo, dix dans le Than-Hoa. Hâtons-nous d'ailleurs d'ajouter que la plupart de ces postes ne comprennent pas plus de quelques hommes singulièrement accoutrés et dont les armes sont des modèles les plus variés.

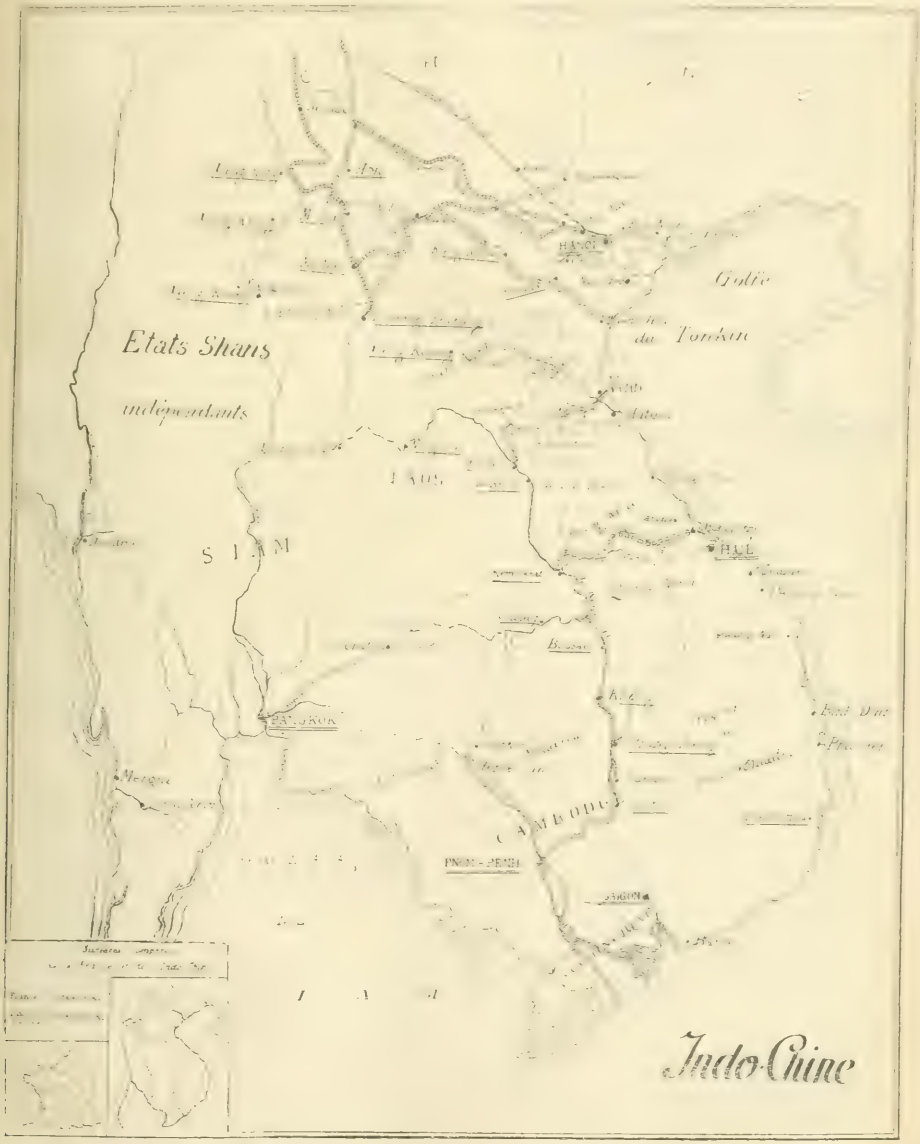
D'ailleurs, ces Siamois ont été d'humeur conciliante chaque fois qu'ils se sont trouvés en présence des Français, alors même qu'ils étaient bien supérieurs en nombre.

Le 18 avril 1889, une troupe composée de deux officiers siamois, d'une quarantaine de soldats, douze éléphants, sept chevaux et une armée de coolies, se présentait devant le poste français de Na-Pé.

Le chef du poste, un simple garde principal, déclara qu'il avait ordre de s'opposer au passage de la colonne siamoise; le fonctionnaire étranger objecta qu'il venait, par ordre du frère du roi de Siam, accompagner une mission topographique, que d'ailleurs les officiers français venaient bien lever la carte du pays; comme le garde principal ne cédait pas, le détachement siamois rebroussa chemin. Il est vrai que, quatre jours plus tard, les Siamois étaient rencontrés par le garde principal à Na-Chau se dirigeant vers Vu-Quang; se voyant surpris, ils prétextèrent une erreur de route et, renonçant à tromper la vigilance de ce chef de poste, ils regagnèrent Cam-Mon.

(1) Lettre trouvée par le capitaine Laffitte, commandant le poste de Cay-Chauh dans ses opérations contre les bandes Hôs.

On ne peut donc pas dire que les Siamois aient conquis les territoires annamites sur lesquels ils ont élevé des postes, puisqu'ils ont évité prudemment toute rencontre, tout conflit avec les postes français; ils ont cherché simplement à s'établir dans des territoires désorganisés, qu'ils ont pu faire valoir, avec toute l'habileté de la diplomatie orientale, les



droits acquis par une possession plus ou moins prolongée.

Aussi bien la protection que les Siamois s'étaient vantés d'assurer aux régions envahies par les Hôs, ils ont été hors d'état de l'exercer utilement. Au lieu de protéger le roi de Luang-Brabang, ils laissent les Hôs ravager la ville et le palais, puis, les pillards partis, ils font réoccuper la

principauté par un commissaire et des troupes siamoises.

Ils protègent de la même manière le Tran-Ninh en fixant arbitrairement des poteaux au milieu du pays saccagé et dépeuplé par les Hôs.

Au reste, les Siamois, quoi qu'ils puissent en dire aujourd'hui, ne se sont jamais cru de droits sur le Tran-Ninh, et ce qui le prouve formellement, c'est qu'ils ont demandé au gouvernement annamite l'autorisation de protéger cette province dès 1876.

Le gouvernement de Hué ne répondit pas, et c'est alors que le Siam, de 1876 à 1883, occupe et défend Nong-Kay, et pénètre peu à peu sur la rive gauche du Mékong après que les Hôs se sont répandus en Annam et au Tonkin, en août 1883.

Le Siam était désireux de se rassurer lui-même sur le caractère de ses nouvelles occupations dont il concevait la précarité; en 1886, il proposait au Tsong-Li-Yamen d'abandonner en faveur de la Chine les droits qu'il pouvait revendiquer sur les provinces birmanes et laotiennes s'il obtenait en échange la reconnaissance de ses prétentions sur le Laos méridional s'étendant sur la rive gauche du Mékong entre le fleuve et la ligne de partage des eaux (1).

Au cas où les prétentions des Siamois auraient été sérieusement établies, on serait obligé d'opposer les titres en vertu desquels les circonscriptions muong, laotiennes et moï relèvent de l'Annam; il serait aisé de le faire grâce aux archives du gouvernement annamite, à la correspondance du Comât et des ministères avec les gouverneurs des provinces.

Qu'il suffise de dire que la principauté de Tran-Ninh dépend de l'Annam depuis le xve siècle, et que les provinces rattachées au Than-Hoa acceptaient sous le règne de Gia-Long l'autorité de l'Annam; les provinces de Quang-Binh et de Quang-Tri adressaient tous les deux ans au roi de Hué un tribut consistant en quatre éléphants, quatre buffles, deux défenses d'éléphant, sept cornes de rhinocéros.

Mais on ne répond pas à un fait par des raisons historiques. Ce qui confirme la précarité des usurpations siamoises, c'est que jamais les populations des régions envahies ne voulurent les reconnaître, et jamais l'Annam n'a cessé de faire acte d'administration dans ces possessions.

Les chefs du Tran-Ninh et du Cam-Mom continuèrent à réclamer l'assistance du roi d'Annam par des lettres dont l'une est ainsi conçue : « Nous voulons rester fidèles, comme par le passé, au royaume d'Annam. Nous ne reconnaissons pas d'autres maîtres. Nous demandons que les autorités annamites nous retirent des mains brutales des Siamois et nous délivrent de leur oppression. Nous supplions les Français de venir nous protéger, de chasser les Siamois par la force ou de nous donner des armes pour nous défendre nous-mêmes contre les envahisseurs. »

*
* *

Dans la région du moyen Mékong, les Siamois s'efforcèrent comme dans le bas Laos de s'établir; ils atteignirent assez facilement Luang-Prabang, et de là rayonnèrent dans la vallée de Nam-Hou et jusqu'à la rivière Noire; arrivant derrière les Hôs, ils installaient des postes sans rencontrer de résistance; cependant, une convention signée à Luang-Prabang par M. Pavie, consul de France dans cette ville, et par le roi de la principauté le 7 mai 1888, accordait aux Français certains avantages politiques et commerciaux; les résultats des différentes missions envoyées par la France dans cette région à partir de ce moment n'ont pas encore été divulgués; c'est à peine si on a parlé des voies de communication qui furent découvertes.

Les postes siamois se répandaient toujours plus à l'est, et le ministère des affaires étrangères, averti, se contentait de protester, d'une part, à la tribune où M. Goblet, puis M. Ribot revendiquèrent à tout le moins la rive gauche du Mékong, et, d'autre part, par des dépêches adressées au représentant de la France à Bangkok.

M. Pavie, s'efforça même, le 27 mars 1889, d'arriver, avec le commissaire royal de Siam, à arrêter une limite provisoire réservant les droits des deux pays.

Cette entente ne fut ratifiée par aucun des deux États, et les officiers siamois qu'elle avait pour objet d'arrêter la méconnurent aussitôt. D'ailleurs elle n'était conforme ni aux traditions historiques, ni aux convenances commerciales, en voulant sur différents points considérer les lignes de partage des eaux comme une véritable frontière, alors que les montagnards, habitant ces régions, s'établissent indifféremment sur l'un ou sur l'autre versant.

La principauté de Luang-Prabang, quelque troublées qu'aient été les dernières périodes de son histoire, a toujours et reste encore tributaire de l'Annam; ce pays est organisé en chans (provinces), puis en huyens (arrondissements), depuis 1831. Les Hôs, qui avaient déjà pris en 1869 Muong-Luong entre Luang-Prabang et Dieu-Bien-Phu, reconnaissaient ce territoire comme tributaire de l'Annam, puisqu'ils offrirent de payer l'impôt à Hué.

Les conséquences de l'occupation siamoise ont été terribles pour ces malheureuse régions; les habitants implorant vainement les secours de Hué se firent parfois justice. « Il y a cinq jours, un habitant de Cam-Mon a attaqué le poste siamois avec des amis pour délivrer sa femme prisonnière; il a tué deux soldats et blessé le chef siamois (1). »

On est surpris qu'une insurrection générale n'a pas chassé les Siamois qui déportèrent les familles des fonctionnaires annamites après avoir fait disparaître ceux-ci et qui, ayant connaissance des protestations adressées à Hué, enlevèrent une cinquantaine de villages dans trois arrondissements du Tran-Ninh.

Le consul anglais à Xieng-Maï (Siam), M. Archer, constate ces émigrations imposées par les Siamois à des villages entiers; ainsi toutes les villes riveraines du Mékong furent déplacées de la rive gauche annamite sur la rive droite pour être plus sûrement dominées par les autorités siamoises.

(1) Lettre du résident général au ministre des affaires étrangères en 1886.

(1) Télégramme de M. le consul Pavie en date du 29 mars 1889.

Les résultats d'une semblable politique sont très précis : en 1890, on évaluait que la population du Tran-Ninh était tombée de 100 000 à 20 000 âmes ; malgré l'anarchie où ils étaient laissés, ces habitants envoyèrent des notables demander à l'Annam de désigner des fonctionnaires pour remplacer ceux que les Siamois avaient fait disparaître. Une semblable fidélité méritait une action énergique, mais la cour de Hué s'en remet désormais à la France de défendre son propre territoire, et si de nouveaux fonctionnaires annamites reçurent l'investiture, l'expulsion des agents siamois fut ajournée. .

*
* *

Au nord de la principauté de Luang-Prabang, le Mékong traverse des territoires sur lesquels, à dire vrai, ni la Chine, ni la Birmanie, ni le Siam n'ont exercé à aucune époque une action directe ; ce sont les anciens États Shans indépendants.

Depuis que l'Angleterre s'est emparée de la Haute-Birmanie, elle s'est efforcée d'étendre son action sur certaines régions limitrophes qui n'ont jamais fait partie du royaume du prince Thibau ; on affirme même qu'elle reconnaîtrait volontiers à la Chine des droits sur les territoires qui se rattachent au haut Tonkin, et au Siam le droit de s'emparer définitivement des territoires usurpés à l'Annam en échange de concessions qui lui seraient faites par la Chine dans le haut bassin de l'Iraouaddy, et qui sont déjà accordées par le Siam dans la vallée du Salouen.

Quelque invraisemblable que puisse être une pareille politique, il est si aisé à un État de concéder des territoires qui ne lui ont jamais appartenu, qu'il ne faut pas être surpris du rôle prêté à l'Angleterre ; d'ailleurs, de pareilles conventions, fussent-elles certaines, n'existent pas pour la France.

Les territoires français-tonkinois et anglo-birmans ont une frontière dès maintenant précisée par le cours du Mékong depuis le point où ce fleuve sort de Chine, en amont de Xieng-Hong, jusqu'au point de Xieng-Sen où il touche à la frontière nord-ouest du Siam.

Si cette frontière consacrée entre la France et la haute Birmanie par une déclaration du 21 mai 1884, rapportée par M. François Deloncle de Mandalay, n'a pas été ratifiée par un commun accord de la France et de l'Angleterre, c'est que le cabinet de Londres repoussa toujours les propositions du quai d'Orsay.

M. Jules Ferry avait fait observer à lord Lyons, le 11 juillet 1884, « que les Français et les Birmans sont sur le point de devenir voisins, et que les États laotiens qui constituent le mur mitoyen naturel entre les sphères d'action anglaise et française doivent être l'objet d'une entente entre les deux gouvernements ».

Ces propositions étaient d'ailleurs ainsi entendues par l'ambassadeur d'Angleterre, qui écrivait à lord Granville le 16 juillet 1884 « que la France ne s'opposera pas à l'annexion de la haute Birmanie par l'Angleterre, mais qu'en raison du voisinage qui en résulterait entre l'Angleterre et nos territoires du Tonkin, il restait établi que la France que revendiquait à tort la suzeraineté des États Shans n'avait sur eux aucune autorité ».

Le 5 janvier 1885, M. Jules Ferry répétait à lord Lyons « qu'il serait nécessaire de faire un traité relativement aux frontières » ; mais l'Angleterre, reconnaissant que les États Shans pouvaient rentrer dans notre sphère d'action, ne voulut pas donner suite à ces propositions de peur d'affirmer définitivement nos droits.

L'Angleterre négocie actuellement avec la Chine la délimitation du nord-est de la Birmanie ; il paraît même que ces négociations sont d'autant plus difficiles que le désordre et l'anarchie sont seuls à régner dans la région de Bahmo et dans toute la haute vallée de l'Iraouaddy.

Dans un temps rapproché, elle sera amenée à reprendre avec nous la question de la frontière birmane-tonkinoise. A ce moment, il conviendra de consacrer formellement les droits revendiqués par M. Jules Ferry et reconnus par lord Lyons en 1884.

La Chambre des lords, dans sa séance du 16 février 1893, a entendu des déclarations relatives à cette frontière anglo-française qui sont propres à causer quelque surprise. En effet, lord Kimberley, ministre des Indes, répondant à une question de lord Lamington, déclara que le royaume de Siam avait fait à la Birmanie une importante concession sur sa frontière occidentale, et ajouta que les déclarations de M. Delcassé à la Chambre des députés à Paris désignaient le Mékong comme frontière occidentale de la sphère d'influence française et non pas des positions françaises.

Ce langage parut, malgré sa prudence, excessif à lord Rosebery, qui feignit d'ignorer les négociations engagées entre M. Jules Ferry et lord Lyons en 1884 et 1885, et déclara que le gouvernement anglais n'avait reconnu à la France aucune sphère d'influence en Indo-Chine !

Pourtant, ce ne sont pas seulement des droits théoriques qu'il s'agit à notre gouvernement de faire valoir dans cette haute vallée ; la mission Pavie a pénétré jusqu'à Xieng-Hong en 1890, et des agents commerciaux français y ont commencé des relations qui seront durables avec les négociants chinois.

Le principe de droit international que notre gouvernement invoquera quand l'Angleterre soulèvera la question de délimitation, on peut l'emprunter à la politique anglaise ; la France ne s'est pas assurée l'occupation des deltas du Mékong et du fleuve Rouge pour se laisser contester par une autre puissance européenne les territoires qu'ils traversent, et on voudra bien admettre que la France ne supporte pas, à propos des deux grands fleuves de l'Indo-Chine française, ce que l'Angleterre n'aurait pas accepté à propos du Salouen et de l'Iraouaddy, les deux fleuves de l'Indo-Chine anglaise.

Le gouvernement, tout renseigné qu'il était, a cru devoir trop longtemps, devant les exigences de la politique générale, ajourner le règlement de ces difficultés.

D'ailleurs, dans l'espace de cinq années, de 1883 à 1888, la succession rapide de *quinze* gouverneurs ou résidents

supérieurs à Hué était peu favorable aux vues d'ensemble et aux mesures énergiques.

Il est vrai qu'à défaut d'action, le ferme langage du gouvernement avait affirmé à maintes reprises l'existence de nos droits.

Les déclarations de M. Ribot, ministre des affaires étrangères, devant la Chambre, le 26 octobre 1891, et de M. Delcassé, sous-secrétaire d'État aux colonies, le 4 février 1893, quelque solennelles qu'elles aient été, n'auraient peut-être pas provoqué une action immédiate et précise si, au même moment, on n'avait pas eu à déplorer le suicide de M. Massie, notre regretté consul à Luang-Prabang. Comme après cinq années d'efforts continuels et stériles, il ne recevait d'Hanoï pour l'aider à lutter contre les officiers siamois que ce conseil : « Faites de votre mieux, mais ne nous demandez ni argent ni garnison, » et comme il ne pouvait pas croire qu'on l'eût nommé là avec la pensée bien arrêtée qu'il n'y fît rien, pris de désespoir en se voyant abandonné, il s'était tué.

Oui, il a fallu le cri d'indignation de l'explorateur Gabriel Bonvalot en apprenant ce suicide pour remuer l'opinion.

Aussi le sous-secrétariat d'État des colonies a transmis des ordres formels au gouverneur général de l'Indo-Chine, et le 1er avril M. Bastard, administrateur français, accompagné d'une compagnie de tirailleurs annamites, s'installait à Stung-Treng.

Le mandarin siamois qui s'y trouvait demanda un délai de quinze jours, qui lui fut refusé, et voyant qu'il ne pouvait gagner du temps, il se retira.

La ville de Không fut occupée le 4 avril, et le poste siamois se retira comme à Stung-Treng, sans provoquer aucun incident.

Des dispositions étaient également prises dans le nord de l'Annam pour refouler les Siamois établis à quelques heures de Hué; le 5 mai, le poste de So-Sang a été occupé sans coup férir, et nous marchons vers le Mékong en reprenant tous les postes de la route.

On peut approuver cette énergie tardive du gouvernement en exprimant un doute sur la méthode d'exécution.

M. de Lanessan, qui a enlevé au résident supérieur à Hué la direction des affaires extérieures de l'Annam, a organisé seul à Saïgon et conduit seul de Hanoï l'affaire du Mékong en dehors du résident supérieur à Pnom-Penh.

Quelle confiance règne donc entre les hauts fonctionnaires d'Indo-Chine, pour que le gouverneur général se prive du concours de ses propres collaborateurs?

*
* *

Les avantages économiques réservés à la nation européenne qui dominera dans le bassin du Mékong expliquent les efforts contradictoires des diplomaties française et anglaise à propos des affaires d'Indo-Chine.

La population du Laos, ignorante, apathique et craintive, est de quatre millions d'individus environ.

Le Laos, qui fut un État prospère jusqu'au commencement de ce siècle, a décru rapidement depuis la destruction de sa capitale, Vien-Chan, par les Siamois en 1827.

Aucune grande tradition historique, aucun sentiment patriotique ne subsiste, de sorte que toute idée de nationalité a disparu.

Depuis 1883, le roi de Siam envoie dans les principales provinces de véritables *missi dominici,* tandis qu'auparavant il donnait une sorte d'investiture à des fonctionnaires laotiens.

M. Taupin, qui a résidé à Oubon en 1888, déclare que les résidents siamois pillent le peuple lao et commettent chaque jour des concussions, des actes arbitraires, des dénis de justice, au point que la population émigre et décroît et que de vastes territoires, autrefois cultivés en rizières, sont aujourd'hui couverts d'épaisses forêts.

« Il est grand temps, ajoute-t-il, que des administrateurs intègres et d'une fermeté à toute épreuve soient nommés au Laos pour enrayer la décadence rapide vers laquelle marche ce pays. »

Ces populations sont incapables de se relever, au dire de MM. Harmand, Gauthier et de Lanessan, qui seraient partisans de la substitution de la race prolifique des Annamites à la race laotienne des Pou-Euns et des Pou-Thaï, dans la vallée du Mékong; mais cette opinion n'est pas partagée par plusieurs résidents français en Annam, qui pensent que les négociants chinois et les cultivateurs annamites rendront rapidement à toutes ces régions leur ancienne prospérité sans aucune perturbation de race, dès que les abus d'autorité des Siamois auront été réprimés.

Atteindre la région montagneuse de Luang-Prabang et de Xien-Hong et, par cette haute vallée du Mékong supérieur, atteindre Semao en Chine, voilà un objectif autrement important que d'exploiter le Laos.

Les négociants de Londres, de Liverpool, de Rangoun, de Moulmein, de Mandaley et de Bangkok, s'efforcent de faire pénétrer jusque-là leurs marchandises.

La création d'un chemin de fer anglais fut projetée, en 1887, par MM. Colquhoun et Hallet; cette voie devait relier Moulmein, à l'embouchure du Salouen, à Semao, dans le Yunnam, en passant par Xieng-Maï, chef-lieu siamois où se trouve actuellement un consulat anglais.

Ce projet, dont la réalisation eût porté un grave préjudice aux intérêts commerciaux de l'Indo-Chine française, paraît avoir été abandonné en raison des dépenses qu'il eût entraînées. Il y a, en effet, sept chaînes de montagnes à franchir pour arriver de Moulmein au bassin du haut Mékong.

Une mission Hildebrand a été chargée par l'Angleterre, en 1888-1889, de se rendre à Xieng-Hung, dans le but de profiter de la minorité du roi pour faire tomber ce petit royaume dans la sphère de l'action anglaise.

On sait que cette tentative a échoué.

Actuellement, les Anglais comptent ouvrir un chemin de fer de Bangkok à Korat, quitte à le pousser ultérieurement à Nong-Kay; cependant les renseignements à ce sujet sont contradictoires. Tandis qu'on nous assure que la voie est en construction, la légation du Siam à Paris déclare en ignorer l'existence.

De son côté, la France n'a pas négligé d'engager des relations commerciales avec la région du Mékong : la mission Pavie aurait pu sans doute fournir à nos négociants des renseignements précieux sur les richesses de ce pays, si on n'avait pas cru devoir les conserver inutilement depuis deux ans dans les archives des affaires étrangères comme de véritables secrets diplomatiques (1).

Les voies d'accès qui relient les territoires français au bassin du Mékong et à la Chine sont au nombre de quatre : le cours du Mékong, la rivière Noire, la route de Vinh et celle de Quang-Tri.

Tant que les rapides de Không et les barrages de Kemmarat ne seront pas tournés grâce à la création de chemins de fer Decauville, ou d'une canalisation latérale, le cours du Mékong présentera des difficultés.

Le chemin qui traverse Dieu-Bien-Phu est difficile; le trajet de Hanoï à Luang-Prabang exige de vingt-huit à trente et un jours pendant la saison sèche.

Les deux voies les plus rapides sont celles de Vinh et de Quang-Tri; dès maintenant, des chemins de fer ont été projetés dans ces directions et des autorisations d'études ont été accordées par le gouvernement général (2).

La commission parlementaire, chargée de l'examen du traité du 6 juin 1885, s'était rendue compte dès cette époque de l'importance de ces itinéraires; dans sa séance du 21 octobre, elle estimait que :

« Les provinces annamites du Nghé-An (Vinh) et du Hatinh devaient être l'objet d'une surveillance rigoureuse et d'une vigilance spéciale, parce que les vallées qui les traversent de l'est à l'ouest nous ouvrent des voies de communications directes du golfe du Tonkin et de l'Annam vers la vallée du Mékong, aboutissant à Luang-Prabang, point central d'une importance politique et commerciale exceptionnelle. »

Malgré les facilités qui résultaient pour le commerce français de l'existence de ces routes, l'insécurité du pays et la faiblesse de notre action contre les empiétements siamois ont entravé l'emploi qui aurait pu en être déjà fait.

Aussi, jusqu'à présent, le commerce de Luang-Prabang, Nong-Kay, Houtène, Oubon et même Bassac est-il aux mains de négociants chinois qui organisent des caravanes entre ces points et Bangkok par Korat.

Ces transports se font à dos de bœuf et à dos d'éléphant, exigent de quarante à quarante-cinq jours, et coûtent environ 200 francs par tonne.

Les seules affaires engagées dans le bassin du Mékong par des négociants français ont été entreprises par le *Syndicat français du haut Laos*.

M. Macey fut chargé d'une mission industrielle et commerciale en Indo-Chine de 1889 à 1891, à côté de la mission Pavie à laquelle il avait été adjoint. Le 25 janvier 1891, il était à Luang-Prabang; le 25 mars 1891, il ouvrait un comptoir français à Xieng-Hong.

Depuis 1891, cette Société a créé des comptoirs dans tout le bassin du Mékong (1).

L'expulsion par les Siamois de M. Champenois, l'un des représentants de ce syndicat, contraint le 22 septembre 1892 de quitter Houtène, a déterminé notre gouvernement à suivre une politique plus ferme à l'égard du Siam; on ne saurait trop l'en féliciter.

***

Dans le cas où le Siam, méconnaissant ses véritables intérêts, prétendrait faire valoir par la force les soit-disant droits qui lui semblent résulter d'une occupation injuste, ce n'est pas le long du Mékong ou dans les montagnes de l'Annam que la France devrait agir, mais à Bangkok même.

La nouvelle du 13 mai d'après laquelle le nouveau poste de Khong a été bloqué par les Siamois et le capitaine Thoreux fait prisonnier a eu cette conséquence imprévue d'amener la légation de Siam à reconnaître formellement nos droits sur cette région; elle a décliné toute responsabilité et a adressé par écrit ses regrets et ses excuses au ministre des affaires étrangères.

Les Laotiens seraient seuls auteurs d'un attentat dont la répression est donc pour nous une affaire de police intérieure, aux termes des traités du 6 juin 1884, entre la France et l'Annam, et du 9 juin 1885, entre la France et la Chine.

Ainsi, tant en Annam qu'au Tonkin, la situation de la France est absolument nette, en face de l'établissement précaire de quelques postes siamois qu'une trop grande condescendance a laissé créer.

Le Siam comprendra les satisfactions légitimes auxquelles notre protégé l'Annam a droit; il donnera l'ordre à ses quelques soldats dispersés dans les montagnes de l'Annam d'imiter la retraite prudente des petites garnisons de Stung-Treng, Khône.

Si cependant, comme la raison ne guide pas toujours les gouvernements les plus sages, le roi de Siam prétendait conserver par la force les points où il s'est installé, il est permis de douter que l'Angleterre lui fournisse des armes et des munitions, malgré la force de l'adage : *Make money honestley, if you can, but make money.*

La correction du gouvernement français pendant la campagne anglo-birmane impose au gouvernement britannique une courtoisie aussi parfaite.

On se rappelle en effet que le 14 novembre 1883, lord Lyons, ambassadeur d'Angleterre à Paris, ayant prié M. Jules Ferry, président du Conseil et ministre des affaires étrangères, de tenir compte « de l'intérêt tout particulier que l'Angleterre attachait à la Birmanie, en raison de sa position géographique et de ses relations politiques avec le gouvernement de l'Inde », M. Jules Ferry l'avait rassuré en lui affirmant « que la

(1) Des travaux de la mission Pavie il n'a encore été publié qu'une carte remarquable de l'Indo-Chine au 1/1 000 000e, dressée par les capitaines Cupet, Friquenon et de Malglaive (Challamel, éditeur, 1893).

(2) Le tracé des chemins de fer dont le projet est à l'étude est indiqué sur la carte.

(1) Toutes les villes dont le nom est souligné sur la carte ont dès maintenant ou auront dans un temps très rapproché des comptoirs du syndicat du Haut-Laos.

France n'entendait faire aucune convention politique avec la Birmanie et qu'elle se refusait absolument à la secourir d'armes et de munitions, comme l'avaient demandé les envoyés birmans ».

Le gouvernement siamois, éclairé par la connaissance de pareils précédents, écartera, on peut y compter, un différend qui pourrait devenir gravement préjudiciable à sa stabilité.

HENRI PENSA.

FRANCIS DE CHANTELLE

Nouvelle (1).

Mme Gerfaut songeait beaucoup à ces choses. Et vraiment avec mélancolie.

Des phrases poétiques lui venaient même. Elle en souriait parfois, elle qui se connaissait si sage, si peu romanesque!

Alors?... C'était cela, la vie?

Tout s'effeuille, tout passe, tout meurt!

Une âme assez médiocre après tout, Francis.

Ne l'avait-elle pas cru supérieur à tous par une constance... ah! grands dieux! fidèle... à en mourir. L'amour... plus fort que l'absence... que l'oubli... plus fort que la mort!

Enfin, quand on avait aimé comme celui-là, on pouvait devenir indifférent?

Et pourtant, ces vaines récriminations n'affaiblissaient pas un certain sentiment d'estime douloureuse qu'elle accordait quand même à Francis. Jeanne le sentait indiscutablement supérieur à la plupart de ses amis. Il grandissait à ses yeux; elle n'aurait su dire pourquoi. Peu à peu, elle en était comme hantée.

Aimerait-elle donc moins qu'elle ne l'avait cru son mari, ce bon Pierre qui lui faisait la vie si douce? Il n'était pas un héros de roman, sans doute, Pierre Gerfaut. Jeune fille, c'est autre chose qu'elle avait rêvé.

Mais ne savait-elle pas qu'un mari comme celui-là, comme Pierre, c'était le souhait de toutes les femmes?

On l'enviait, la jolie Jeanne.

Son mari? Mais il était très bien, son mari!

Alors!

Francis oublieux et consolé?

Combien meilleur, après tout, ce dénouement-là?

— Voilà qui simplifiera nos relations futures, et j'en suis bien heureuse! conclut-elle un soir, à voix haute.

*
* *

Eh bien, non, elle n'en était pas si contente que cela, malgré ses efforts pour se réjouir d'un tel état de chose.

Un point douloureux la faisait souffrir. La blessure était-elle au cœur ou bien à l'orgueil?

Elle s'était considérée comme une déesse dans un temple.

Illusion pure que tout cela; il n'y avait ni autel ni temple.

Un homme restait, noble, beau, charmant, désirable, oublieux d'elle.

Oublieux à tel point que tout le monde parlait déjà d'un mariage possible, probable... assuré, disaient quelques-uns.

De fait, la baronne de Raudières en était affolée.

Depuis la venue de Francis chez elle, on eût dit que la pauvre petite femme avait perdu la raison.

Elle ne parlait que de lui, récitait de souvenir les phrases de son livre.

Et Jeanne, on l'entendait, serrait ses lèvres, tant elle sentait les réflexions désobligeantes prêtes à jaillir d'une amertume à peine dissimulée.

— Une perruche savante! avait-elle dit une fois. Comment voulez-vous que monsieur de Chantelle s'y laisse prendre? Il est trop désintéressé pour se laisser éblouir par la fortune de Mme de Raudières.

Jeanne était si bienveillante à l'ordinaire qu'on avait seulement souri de l'épithète justement appliquée à la baronne.

Mais, perruche ou non, docte ou simplement pédante, Mme de Raudières était femme et devenait chaque jour plus follement enthousiaste de Francis. Certes, elle accablait de protestations, presque d'hommages, d'égards un peu énormes, les gens connus ou célèbres.

A l'égard de M. de Chantelle, il y avait des nuances de plus. De grosses nuances, Mme de Raudières n'étant habile ni dissimulée.

Jeanne, à part soi, songeait que ce mariage pouvait devenir possible, d'extravagant qu'elle l'avait jugé d'abord.

Si la baronne était inférieure à Francis, lui, n'était-il pas capable de se laisser toucher par un sentiment sincère?

En vérité, Mme de Raudières penchait vers ce sentiment-là.

Tout le monde eût approuvé ce mariage, que Francis fût riche ou non, chose qu'on ignorait.

Et, peu à peu, Jeanne le crut probable à force d'y songer.

Ce fut une douleur inattendue, très cruelle.

*
* *

Jusqu'alors, et pendant plusieurs années, Mme Gerfaut avait bâti ce roman d'un garçon, très supérieur aux autres, et disparu du monde; parti, Dieu seul savait où, pour l'amour d'elle.

Il plaisait à Jeanne de songer à lui quelquefois; et de se trouver douce, tendre et bonne, un peu sacrifiée par la vie, sans efforts et sans grande souffrance.

---

(1) Suite. — Voy. le numéro précédent.

Mais la pitié qu'elle ressentait pour le pauvre perdu, là-bas, au bout des océans peut-être, sans famille, sans abri, sans amour, était plutôt un joli poème écrit en faveur de sa vanité qu'un regret à la hauteur du sacrifice accompli.

La baronne de Raudières, qui désirait simplement cueillir cette précieuse épave, en faisait mieux valoir la singulière valeur.

Francis revenait, désirable.

A présent, il eût été glorieux, soit de porter son nom, soit d'être encore son rêve toujours pleuré.

La jalousie le rendit plus cher à Mme Gerfaut, en même temps qu'elle devint injuste pour son mari.

Pierre n'était qu'un brave homme, un honnête homme, très positif, pratique. Il ignorait la passion, les envolées sur l'aile hardie des chimères.

Avec Francis, on eût pris son vol dans les espaces; on aurait pu réaliser l'idéal qui vaut seul la peine de vivre. Elle pressentait d'étranges ardeurs cachées sous la froideur apparente de Francis; et, peu à peu, songeait avec d'étranges frissons aux tendres caresses, aux mots inentendus dont il aurait bercé la bien-aimée.

Tandis qu'elle, aveugle, stupide... non. Trop jeune encore pour savoir, elle avait laissé fuir l'oiseau bleu.

***

Si Jeanne avait vu plus souvent Francis de Chantelle, sans doute la calme attitude qu'il gardait aurait refroidi cette fièvre. Mais elle ne le rencontrait pas; et chaque jour, à chaque visite, elle entendait parler de lui.

Les uns et les unes avaient lu son livre. D'autres le devaient lire.

On l'avait rencontré.

— Je ne me le figurais pas comme ça.

— Il est très bien.

— Un peu froid.

— Oh! chère madame! Bien au contraire...

— Et si distingué!

— Et si...

— Et si...

Toutes les perfections! Une perpétuelle odeur d'encens sur la route où Francis avait passé.

Cela devint pour Jeanne une hantise. Elle attendait toujours que son nom fût prononcé; cela ne manquait jamais.

Pendant trois semaines, elle éprouva de ces choses une souffrance aiguë.

Pierre restait à Poitiers, retenu par des complications.

Au bout de ces trois semaines, Francis renouvela sa visite.

Elle avait ruminé tant de choses pendant ce bref espace de temps, qu'elle fut toute troublée par la présence du jeune homme et chercha sur le visage de Francis les traces d'une émotion pareille à la sienne.

Il lui semblait que ce n'étaient pas des pensées, mais des événements qu'elle avait vécus dans cet intervalle. Ces événements les avaient rapprochés.

Mais elle le retrouva placide comme l'autre fois; la première rencontre une fois passée, Francis avait reconquis sa sérénité.

Redevenue maîtresse d'elle-même en présence de ce beau calme, Jeanne le pria de venir dîner quelques jours après pour lui faire connaître Pierre.

Elle observa chez Francis une gêne mal dissimulée.

Il hésita d'abord; puis il accepta. Mais elle put voir un léger tremblement de ses lèvres pâlies décelant un effort de volonté.

— Son impassibilité ne serait-elle donc qu'apparente? pensa Jeanne.

Cette idée la secoua d'une joie si complète, si intime, qu'elle en eut peur.

***

Pierre Gerfaut reçut Francis de Chantelle avec la belle cordialité confiante d'un homme heureux auquel nul malheur n'enseigna jamais la défiance.

Dès le premier regard échangé, l'entente se fit entre les deux hommes. Ils se trouvèrent à l'aise comme s'ils s'étaient connus depuis longtemps.

Claude oublia le roman de jeunesse auquel sa femme avait pu se trouver mêlée, roman très innocent, à coup sûr oublié, au cas même où il aurait existé, ce dont Claude, homme sensé, doutait un peu, attribuant, lui, l'exil à la ruine.

Ce premier soir où Pierre et Francis furent présentés l'un à l'autre, le dîner très intime, composé d'amis de choix, fut plein d'entrain.

Jeanne se sentit calmée, ne comprenant plus pourquoi tant de papillons noirs avaient voleté dans sa cervelle pendant ces derniers jours.

Mon Dieu, ces choses-là n'arrivent-elles pas tous les jours? On manque des mariages; et puis on se console, et même on devient d'excellents amis. S'il fallait que de tels souvenirs entravent les relations, ce serait absurde et gênant.

Pas du tout.

Francis et Pierre se verraient beaucoup. Jeanne recevrait le grand homme dans son intimité, l'aurait plus que les autres. Il ferait honneur à son salon.

Ces réflexions, consolantes en somme, pleines de bon sens, calmaient ses nerfs trop tendus par l'isolement des semaines précédentes.

Oui, tout était bien ainsi.

Jeanne, rassérénée par son petit arrangement, s'approcha du sénateur Urbain Laurençon pour lui dire quelques paroles amicales.

Ce dernier riait; tout le groupe masculin très animé s'occupait de Francis, lequel souriait avec indifférence.

— Pourquoi pas, cher monsieur? disait Laurençon; puisque vous lui avez tourné la tête, — ce qui ne me

surprend pas. — Vous êtes fait pour en troubler de plus solides. Hier, chez ma femme, on a mis la conversation sur votre livre ; puis sur vous. Mme de Raudières était rayonnante. Épousez-la, cher monsieur.

Laurençon vit alors Jeanne qui l'écoutait les yeux dilatés. Lui, sans y entendre malice, continua simplement.

— Tenez ! je suis sûr que Mme Gerfaut, votre amie d'enfance, vous donnera le même conseil. N'est-ce pas, chère madame, que vous approuveriez hautement le mariage de M. de Chantelle avec la petite baronne ?

Jeanne voulut sourire et chercha vainement une réponse.

— Moi !... fit-elle.

Alors, M. Laurençon traduisit à sa façon l'embarras de Mme Gerfaut.

— Bon ! dit-il. Vous aussi ! Vous êtes comme ma femme à qui j'en parlais hier.

« Pour M. de Chantelle ? Cette précieuse ridicule ? Mais vous n'y songez pas ? m'a-t-elle répondu. Or, mesdames, si, vraiment, j'y songe. Pédante si vous voulez ; mais, manie pour manie, la sienne vaut mieux qu'une autre pour une jolie femme. N'est-ce pas votre avis, monsieur de Chantelle ?

— Je trouve Mme de Raudières très intelligente et charmante, répondit ce dernier, toujours prêt à dire du bien d'une femme. — Elle ne m'a pas distingué comme vous voulez bien le croire ; et je le regrette, la trouvant simple, aimable et bonne.

Cette phrase banale, due surtout à la parfaite éducation de Francis, fut une blessure pour Mme Gerfaut. Elle y vit la confirmation de ses craintes, l'explication de l'oubli et de la froideur de Francis pour elle.

L'angoisse, calmée tout à l'heure, la reprit, plus poignante. C'est à peine si son habitude du monde fut assez forte pour donner à son visage une apparence impassible jusqu'au départ de ses invités.

***

Alors ?...

Jeanne s'interrogeait ; et ce remède augmentait le mal.

Alors, elle aimait toujours Francis ?

La vérité, c'est qu'elle ne l'avait jamais tant aimé.

Pour excuser sa faiblesse à ses propres yeux, elle en vint à se dire qu'il était doux de garder un sentiment chaste et mystérieux l'un pour l'autre, sans jamais se l'avouer : oh ! cela ! jamais. Par exemple !

Casuisme fréquent. Comme si l'infidélité morale n'était pas toujours l'infidélité ; celle qui se pardonne le moins, peut-être !

***

Francis vint souvent, Pierre lui plaisait.

Mais l'humeur de Jeanne, toujours égale d'ordinaire, changeait étrangement aujourd'hui.

Pierre, très occupé, plus ambitieux qu'on ne le croyait généralement, s'en aperçut à peine. Sa confiance dans sa femme était absolue, justifiée jusqu'alors. Le mari ne fit donc aucun rapprochement entre l'état nerveux de sa femme et le retour de Francis. Il se portait bien, digérait admirablement, n'avait pas le loisir de s'attarder à des soupçons puérils.

Il ne manquait aucune séance de la Chambre, étudiait à fond toutes les questions parlementaires ; son travail pour parvenir était fait tranquillement, sûrement.

Pierre savait que l'heure sonnerait un jour pour son ambition ; il se tenait prêt non seulement à saisir la fortune au passage, mais encore à la garder.

Jeanne, impatiente, attristée, nerveuse, il en prit certainement quelque souci. Mais ce fut au médecin qu'il s'adressa.

De l'anémie, du surmenage ; telle fut la réponse du docteur.

— Voilà ! songea Pierre. Les vacances et la campagne seules la remettront parfaitement.

Et l'excellent homme reprit son ordinaire sécurité.

***

Bientôt, pourtant, Chantelle s'aperçut de l'émoi causé par sa présence. Il rencontrait parfois les yeux noirs de Mme Gerfaut, et leur expression d'angoisse éveillait dans son cœur l'écho d'une angoisse pareille.

Les premiers temps, il se trouvait si calme près d'elle qu'il avait pu se croire guéri. Rien ne surnageait de ce passé, rien d'autre que les vagues mélancolies inévitables.

Hélas ! les choses en fussent restées là, sans les regrets trop visibles de la jeune femme, qui faisaient germer dans l'âme de Francis les sentiments dangereux, volontairement étouffés.

Chez Francis, rien ne s'était émoussé, comme il arrive à ceux qui vécurent paisibles. Il n'avait pas acquis cette indifférence si nécessaire pour vivre au milieu du monde.

Le jour où lui-même s'aperçut que l'ancien amour était encore vivant, Francis fut désespéré. D'abord il voulut partir ; mais, cette fois, aurait-il encore le courage de s'y résoudre ? Sa conscience lui répondit : Non.

***

Mme de Raudières ne pouvait plus se passer de Francis. Elle l'invitait avec une telle persistance qu'il se vit dans la nécessité d'accepter toutes les autres invitations, sous peine d'être taxé d'impolitesse ou de la compromettre.

Le désir qu'avait la pauvre femme de devenir Mme de Chantelle ne fut un secret pour personne.

Le monde en sourit avec indulgence. Des paris furent ouverts. On s'arracha le conquérant.

Péril plus grand pour Jeanne et pour lui, car ils se rencontrèrent quotidiennement.

Mais, d'un commun accord, ils évitèrent le tête-à-tête.

Rien ne transpira du sentiment qui les agitait, Mme de Raudières seule occupa la galerie.

D'ailleurs, Francis et Jeanne échangeaient de vagues paroles, d'une banalité presque exagérée.

Tout en eux témoignait d'une parfaite indifférence.

Puis, par instants, des riens, des intonations singulières, des choses menues, insaisissables, jetaient une lueur dans le désarroi de leur âme. Ils entrevoyaient alors la constante préoccupation qui les unissait l'un à l'autre.

***

Cependant, un fait précis ne se pouvait démontrer qui permît l'affirmation d'un danger. C'est très simple, la vie des gens du monde. Un drame s'y passe, et c'est à peine si des points invisibles l'annoncent à l'horizon.

Jeanne se demandait si Francis l'avait seulement comprise.

Lui, par exemple, n'avait besoin de se rien demander; il savait.

Un soir pourtant, après un ennuyeux dîner d'hommes politiques et de personnages officiels, Mme Gerfaut se mit près de la fenêtre. Il y avait trop de fleurs, sans doute ; une odeur capiteuse, étouffante, lui donnait le vertige.

Elle ouvrit la fenêtre.

Il était près de minuit; il pleuvait. Il faisait très froid.

Malgré le mauvais temps, un homme restait immobile devant les fenêtres éclairées. Jeanne tressaillit. On distinguait mal dans l'ombre de la rue. Mais elle crut reconnaître la silhouette de Francis.

Quand elle avança la tête, le veilleur s'éloigna.

Peut-être était-ce tout simplement un inconnu qui guettait un signal aux environs? Un rendez-vous d'amour, sans doute?

Le gaz éclairait si mal, dans la nuit brumeuse!

Elle dit tout haut : « Un inconnu. »

Mais une voix impérieuse au fond de sa conscience cria :

« C'est lui. Tu le sais bien. C'est Francis. »

Et c'était bien lui!

***

Un autre soir, elle revenait du théâtre avec Pierre. Non loin de sa porte, un homme enveloppé d'une pelisse plongea ses regards dans la voiture; ce fut rapide comme la pensée.

Rêve ou réalité, Jeanne crut reconnaître Francis.

Mais le lendemain, quand elle le rencontra dans une exposition du cercle Volney, il était froid comme toujours, sans la moindre affectation.

Jeanne, chagrine, pensa qu'elle s'était trompée.

Comment attribuer des actes romanesques à ce monsieur, si pareil au premier venu? Ne fallait-il pas avoir l'esprit bien malade?

Pourtant, sous l'indifférence presque exagérée de Francis. Jeanne croyait entrevoir des luttes, et le désir d'un aveu.

***

Le sénateur de la Creuse et sa femme, la belle Mme Hervier-Daridant, donnaient un grand bal de contrat pour le mariage de leur fille.

Dans les salons s'écrasait la foule brillante et chamarrée des officiers de toutes armes et de tous grades. Les ambassades, le Sénat, l'armée, l'Académie, la magistrature, tous les pouvoirs publics étaient représentés avec les notoriétés de tous les mondes.

Jeanne et Pierre étaient venus pour faire acte de présence et comptaient partir au bout d'un quart d'heure.

Un malencontreux hasard fit que M. Hervier cherchât précisément un partenaire pour une table de whist quand Pierre le joignit pour lui serrer la main. Il fut pris. M. Hervier l'installa lui-même à la table de jeu.

Mme Gerfaut, préoccupée, malade, chercha la tranquillité d'un petit boudoir connu des seuls amis de la maison. Elle put s'y glisser sans être aperçue. Seule alors, elle s'enfonça dans un fauteuil et songea.

Les sons de la musique arrivaient vaguement jusque-là, très assoupis, comme si la fête se trouvait éloignée.

Deux lampes voilées d'abat-jour laiteux l'enveloppaient de douceur et de paix intime.

Son fin profil volontaire, encadré de cheveux bruns ondés, se détachait sur le fond rose et or des tentures, seul éclairé, tandis que sa robe, d'un rose plus pâle, se noyait d'ombre transparente. Et sa méditation devint si profonde qu'elle en oublia la fête.

Tout à coup, un bruit presque insensible, mais nouveau, la fit tressaillir. Et, relevant la tête, elle vit en face d'elle Francis, debout dans l'embrasure de la porte. Il hésitait, ne sachant s'il devait rester ou partir.

Un instant, Jeanne eut peur d'avoir pensé tout haut. La présence du jeune homme, en ce moment, n'était-elle pas l'évocation même de son rêve?

D'ailleurs, ils n'échangèrent pas même un salut, tant ils se comprirent avec netteté. Des formules puériles, en ce moment? Pour abuser qui?

Quelques danseurs entrèrent dans le salon, couples jeunes, encore enlacés.

Ils forcèrent Francis à leur livrer passage. Ceci le décida. C'est alors qu'il s'approcha de Jeanne.

Debout, le dos appuyé contre la cheminée, Francis se mit à parler de n'importe quoi. Les jeunes gens, entraînés de nouveau par le rythme musical et lointain qu'ils fredonnaient *sotto voce*, reprirent leur vol en cadence.

Jeanne et Francis de Chantelle demeurèrent seuls.

Dans la solennité de l'émotion qui les étreignait, ils voulurent placer des paroles indifférentes. Elles tombèrent à faux ; inutiles d'ailleurs. A peine entendues.

Bientôt, sans l'avoir voulu, sans y songer, ils remontèrent le cours des années disparues.

Avec précaution, d'abord.

Mais, emportés bientôt par la force des sensations combattues depuis le retour, ils évoquèrent ce passé douloureux avec passion, dans une ivresse.

Le vieil amour, agrandi par la lutte, chez Jeanne, et, dans l'âme de Francis, par l'absence et par le sacrifice, le vieil amour triomphait, à cette heure, comme une irrésistible fatalité.

— Et ce jour-là... vous en souvenez-vous, Jeanne? Comme vous étiez jolie! Vous aviez une robe de batiste rose avec des petites raies si fines. Et ce grand chapeau garni de tulle? Moi, je tremblais.

Et puis... et puis...

Ils se regardaient, si beaux, radieux, si bien faits l'un pour l'autre! à jamais imprégnés de la séduction particulière aux êtres que l'amour caressa.

— Je ne suis pas la rose moi-même, dit le poète Saadi, mais j'ai passé près d'elle, et son parfum m'est demeuré.

Les deux anciens fiancés, éperdus, oubliaient le monde, la vie réelle et les étroites chaînes.

Déjà le mot dangereux, le mot cruel qu'on n'efface plus, allait être prononcé :

« Je vous aime toujours!...»

Quand une voix joyeuse les réveilla :

— Enfin je te retrouve, ma pauvre Jeanne! Quelle cohue!

Pierre Gerfaut, qui n'avait pas pu quitter la table de jeu pendant tout ce temps, cherchait sa femme. Il ne s'étonna pas de la solitude et du tête-à-tête. Simplement, il remercia Francis en lui tendant la main :

— Bonsoir, monsieur de Chantelle. Vous avez joliment bien fait de vous réfugier dans ce petit fumoir paisible. Quelle corvée, que ces bals! pour les gens qui ne dansent pas! Et le jeu! moi, je le déteste!

Puis, se tournant vers Jeanne, avec sa bonne gaieté franche et communicative :

— Je te fais rentrer bien tard, ma pauvre petite! C'est une migraine pour demain. Ils me tenaient ferme, va; sans ça!... Filons. Bonsoir, monsieur de Chantelle; à bientôt.

La sécurité de ce galant homme tomba sur leur ivresse et fit rentrer les deux rêveurs dans la réalité.

Chantelle baissa la tête.

Jeanne, dans la voiture, ferma les yeux, triste et remuant des pensées obscures. Gerfaut sommeillait, songeant au repos perdu, quand il avait tant de travail préparé pour le lendemain et les jours suivants.

Chez lui, le brave garçon baisa tendrement sa femme au front.

— Tu tombes de sommeil, pauvre chérie!

— Non, dit-elle. Je souffre.

Il se trompa sur le sens du mot.

— Alors, chérie, repose-toi. Tu seras guérie demain, n'est ce pas? Vous étiez bien jolie, ce soir, madame. Comme on est content d'avoir à soi tout seul une jolie petite Jeanne, grande comme rien, et qui, pourtant, est le but de tout dans votre vie! Bonne nuit Jeanne. Je te tiens debout pour te conter fleurettes. Voilà ce que c'est que d'avoir un tyran qui vous aime trop!

Mme L. DE NITTIS.

(*La fin au prochain numéro.*)

THÉATRES

Pelléas et Mélisande, drame en cinq actes et dix-huit tableaux, de M. Maurice Maeterlinck.

J'arrive le dernier, pour parler de *Pelléas et Mélisande,* et je n'en suis que plus embarrassé. Dans toutes les opinions, — et Dieu sait si elles sont contradictoires! — qu'on a émises sur le drame de M. Maeterlinck, je retrouve une partie des miennes. Mais en quelle mesure?... D'autre part, il est bien difficile de discuter un « drame » qui, de l'aveu même de son auteur, est le contraire de ce qu'on a, jusqu'ici, coutume d'appeler une pièce. D'après M. Maeterlinck, le théâtre ne doit plus rien nous représenter (et je rapporte ceci le plus ingénument du monde) de ce que nous avons l'habitude d'y voir, ou au moins d'y chercher; plus de caractères, par exemple : rien que *l'essentiel* de la vie. Et, ici déjà, une objection se présente. Qu'est-ce que l'essentiel de la vie? Ou le mot a perdu son sens, ou cela signifie : la nature dans ce qu'elle a de plus intime, la nature toute seule, abstraction volontairement faite de tout ce que les mœurs et la civilisation y ont ajouté d'habitudes ou de préjugés. Or voici Mélisande. Elle est femme de Golaud; elle aime Pelléas, et, dans des scènes qui sont d'ailleurs les meilleures du drame, M. Maeterlinck nous a montré les développements de cet amour; notez que ces scènes sont d'une ardeur fort explicite; notez surtout que Mélisande est enceinte, et réfléchissez, je vous prie, à tout ce que ce mot (en dehors de toute « civilisation ») comporte de connaissance des choses. Donc Mélisande aime un autre homme que son mari. J'admets que cet amour soit resté en elle à l'état latent; j'imagine toutefois que lorsque Pelléas lui baisait les cheveux, la main, la joue et les lèvres, elle a dû retrouver là quelque chose des manifestations de l'amour conjugal; si rudimentaire que vous supposiez son âme, un instinct a dû l'avertir qu'elle faisait mal, puisqu'elle accordait à Pelléas ce qu'elle avait juré de n'accorder qu'à Golaud. Et ceci, je le répète, en dehors de toute civilisa-

tion, en vertu des sentiments les plus naturels : j'entends naturels d'après ce que nous pouvons savoir de la nature primitive. Le seul fait d'avoir appartenu à un homme crée la pudeur : la femme est avertie. Or, un peu plus loin, Golaud, à propos de scènes amoureuses dont il a été témoin, maltraite Mélisande ; et celle-ci s'enfuit désespérée en criant par trois fois : « Il ne m'aime plus! »

Si l'on trouvait ce mot-là dans une pièce de M. Dumas ou de M. Becque, on ne serait pas embarrassé de l'expliquer. Mais ici, ne l'oubliez pas, on ne nous montre que l'essentiel de l'âme : et cela exclut toute idée de mensonge ou de perversité. Il faut donc que Mélisande soit sincère ; c'est donc sincèrement qu'elle regrette l'amour de son mari, alors qu'elle en aime un autre, et qu'elle a presque appartenu à cet autre. Cela est-il possible?... Ou bien, c'est que M. Maeterlinck a ôté toute signification un peu précise aux mots amour, regret, possession, et alors... Alors, j'avoue humblement que, pour ma part, je perds pied et que je ne sais plus ce qu'on veut me dire. Car, enfin, M. Maeterlinck, quelle que soit la brume dont il enveloppe à dessein ses héros, se sert de mots qui, pour nous, ont un sens net et concret; et il prétend que nous les entendions dans un sens vaporeux et abstrait, ou même dans un sens opposé à celui que nous leur donnons d'ordinaire. Si nous discutons les sentiments qu'il attribue à ses personnages, les actes qu'il leur fait commettre, on nous arrête aussitôt en nous disant : « Mais non, ce n'est pas là *le Mariage*, — ce n'est pas là *l'Amour*, — ce n'est pas là *le Regret*, — ce n'est pas là *le Remords*. » Alors, qu'est-ce que c'est, pour l'amour de Dieu ? Car enfin, il faut pourtant se comprendre !

Je n'ai tant insisté sur ce point que pour montrer combien il est impossible de discuter une œuvre telle que *Pelléas et Mélisande*. Elle échappe à toute discussion « littéraire », puisque, de parti pris, l'auteur néglige la forme, que cette forme n'a pour lui aucune valeur, et que les mots mêmes qu'il emploie, il les entend autrement que nous. Elle échappe, de même, à toute discussion de fond : nous ne pouvons parler de caractères, puisque le « progrès » tenté par l'auteur est de supprimer les caractères; de mœurs, puisqu'il a placé ses personnages dans une époque et dans un pays imaginaires; de sentiments, puisque ceux qu'éprouvent ses personnages n'ont rien de commun que le nom avec les sentiments que nous connaissons.

Et vous voyez alors ce qui reste : la valeur des symboles. J'ai lu avec la plus grande attention ce qu'on a écrit à ce sujet, ce que les exégètes autorisés ont bien voulu nous révéler. Ce jeu, puis-je le dire ? m'a paru un peu puéril. Il ne prouve absolument rien, sauf peut-être une ingéniosité, — assez facile, — de la part du commentateur. M. Sarcey contait dimanche qu'un voisin l'ayant félicité de la façon dont il comprenait les symboles, il lui avait répondu : « C'est que j'ai vu beaucoup de vaudevilles! » Le fait est qu'il ne serait pas impossible de tirer toute une conception du monde de n'importe quelle pièce de Labiche ; et quand je lis les considérations dont on a illustré *Pelléas et Mélisande*, je me demande avec inquiétude ce qu'on pourrait voir de philosophie dans *la Commode de Victorine?...* Et ce qui augmente ma perplexité, c'est que le vague dans les sentiments des personnages, l'incomplet dans l'expression facilitent encore ce petit travail.

Sérieusement, ces symboles, je les démêle tout comme un autre : pas plus, assurément, mais pas moins, je l'espère. Or les uns m'ont paru d'une banalité assez évidente (l'Anneau, les Moutons, le Gouffre...), et les autres... Jugez vous-mêmes :

Golaud contemple les yeux de Mélisande ; il dit : « J'en suis si près que je sens la fraîcheur de leurs cils quand ils clignent; et cependant je suis moins loin des grands secrets de l'autre monde que du plus petit secret de ces yeux ! » Certes, l'idée est belle, mais elle n'est pas bien nouvelle ; et, sans parler de l'artifice littéraire (les *grands* secrets... le plus *petit* secret...), on la trouverait exprimée dans mille auteurs. Mais Golaud termine ainsi : « Voyez-vous ces grands yeux ?... On dirait qu'ils ont l'air d'être riches. » Et j'ose soutenir que cela ne signifie absolument rien. — De même, lorsque Arkel dit : « Si j'étais Dieu, j'aurais pitié du cœur des hommes. » Je trouve cette pensée éminemment juste, mais d'une originalité contestable. Mais quand *La vieille servante*, parlant de Golaud, répond : « Il n'a pas pu se tuer, il est trop grand... » j'avoue que je ne comprends pas du tout ce que cela peut vouloir dire.

Sans multiplier les citations, remarquez combien il serait facile de développer en de nombreuses pages la plus insignifiante de ces répliques : « Les yeux riches... » Je vous montrerais que « riches » veut dire ici riches de bonheur, de pureté, d'amour, d'espoir... et je vous expliquerais comment cette « richesse » est faite pour exaspérer Golaud. — « Il est trop grand! » Ici, ce serait peut-être un peu plus malaisé, mais on y arriverait : naïveté de la servante... l'on montrerait combien cette naïveté apparente sait cependant voir loin au fond des choses... Notez que ces explications je vous les donne « au hasard de la plume ». Avec quelque peu de réflexion, on en trouverait sans peine de plus ingénieuses et de plus rares. Mais, cela fait, nous n'en serions pas plus avancés. Il resterait à résoudre les deux seules questions importantes, pour la valeur de l'œuvre; tout ce qu'on trouve dans ces phrases, est-ce bien M. Maeterlinck qui l'y à mis? Si l'on y trouve tant de choses, n'est-ce pas parce que l'auteur n'y a à peu près rien mis?

Supposez un dialogue aussi ingénu que celui-ci : « Comment vous portez-vous? — Parfaitement. » Les admirateurs les plus enragés de l'auteur en seront réduits à vanter la sobre énergie de la réponse, à montrer combien cet adverbe, par sa concision décidée,

résume admirablement la situation; et quand ils auront retourné ces deux idées de deux ou trois manières, ils seront au bout de leur éloquence.

Mais supposez qu'après la question ci-dessus, au lieu de l'adverbe énergique, l'auteur mette simplement des points... Les admirateurs auront de quoi écrire deux volumes. Suivez la gradation : « Il ne dit rien; donc, il hésite : il ne sait... Sait-on jamais?... Qu'est-ce que l'on sait?... Tout est vanité (et déjà se dessine un système philosophique qu'il ne tient qu'à vous de développer)... Peut-être sait-il, cependant? — Mais ce qui est la vérité pour lui n'est pas la vérité pour les autres... Les âmes ne se comprennent, ne se pénètrent jamais (et c'est une des idées qu'exprime le plus volontiers le vieux roi Arkel, dans *Pelléas et Mélisande*)... Cette impossibilité de se comprendre est cruelle, et, pourtant, aucune plainte!... Résignation ou dédain transcendant, respect des illusions des autres ou mépris pour leur insuffisance... » — Je n'ai fait qu'indiquer le procédé, en le grossissant un peu (très peu) pour les besoins de ma cause. Vous avez vu tout ce que des points pouvaient recéler de choses. A vrai dire, je crains que *Pelléas et Mélisande* ne soit un peu trop écrite « en points ».

Il n'en reste pas moins ceci que les dialogues semblables à celui que je viens de reproduire se comptent par milliers, que personne n'a eu l'idée d'en tirer les conséquences que je m'amusais à en tirer moi-même. Il faut donc qu'il y ait en M. Maeterlinck quelque chose qu'on ne trouve pas partout. Je le reconnais très volontiers.

M. Maeterlinck excelle à créer des personnages irréels, des créatures de rêve, qui ne tiennent à la vie que par un lien sentimental extrêmement ténu. Il possède à un haut degré « le sens du mystère » et sait mieux que personne nous communiquer la sensation d'épouvante que donne l'inconnu. Mais les procédés dont il use (voyez *les Aveugles*, *l'Intruse*) exigent de la part de l'auditeur une complaisance très accentuée et sont, de plus, d'un emploi assez facile. Ils pourraient, de même, sembler empreints d'artifice; vous savez que *les Aveugles* récités devant de vrais aveugles n'émurent ceux-ci d'aucune manière. En tout cas, procédés et conceptions sont d'un emploi assez limité; et, pour tout dire, je ne vois pas toujours, chez M. Maeterlinck, la limite exacte qui sépare son génie de ma bonne volonté...

M. Maeterlinck, au moins, est un aimable poète, un peu « tortillé » parfois et souvent précieux, mais poète. Certaines scènes entre Pelléas et Mélisande sont d'une grâce achevée, pleines de charme et de tendresse enfantins. Mais je crois bien qu'en somme ses admirateurs lui ont rendu un mauvais service en faisant représenter son drame. Lorsque la pièce parut, il y a quelques mois, je l'avais lue, et elle m'avait beaucoup plu. Le vieil Arkel, notamment, m'avait semblé une figure singulière et haute. A la représentation, cette impression a presque entièrement disparu. Les comédiens nous gênaient, et l'obscurité où ils agissaient était un remède pire que le mal. Et les décors, assez peu réussis et trop peu nombreux, n'étaient pas faits pour augmenter l'illusion.

Et puis, tout sot patriotisme à part, je suis un peu agacé de voir tant d'efforts tentés et perdus pour un Flamand de génie discutable, quand *Lorenzaccio* attend encore qu'on le représente.

JACQUES DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

Les mouvements.

> « Il disait « mon théâtre » ! et on lui adressait des lettres : à M. Delobelle, *directeur*. »
> (*Fromont jeune et Risler aîné.*)

Vous rappelez-vous un charmant épisode du beau roman d'Alphonse Daudet, l'histoire de la direction Delobelle, de ce théâtre que le pauvre comédien rêve de diriger, dont il parle sans cesse à tous, pour lequel il fait surtout des commandes, des engagements, — et qui finalement ne s'ouvre jamais?

Je ne puis, pour ma part, m'empêcher d'y songer chaque fois que je vois l'agitation de tous ceux de nos Delobelle de lettres qui aspirent, eux aussi, fiévreusement, à une direction importante, à celle de la jeunesse contemporaine, par exemple, ou bien d'un des mouvements haut cotés de l'âme moderne.

Comme leur cousin, le Mastuvu, ils sont exaltés et sincères. Ils s'entretiennent ouvertement et avec fracas de leur influence, de leur personnel, de leur troupe, et ils acquièrent la conviction qu'ils dirigent quelque chose. Ils forment des projets d'avenir. Ils élaborent des programmes. Ils diraient volontiers : « Ma jeunesse ! mon mouvement! » de même que l'autre disait : « Mon théâtre! » Et comme autour de l'imaginatif acteur, il se démène auprès d'eux un petit nombre de candides qui croient à l'entreprise, qui s'y engagent franchement et qui vont de tous côtés, vantant la direction nouvelle.

Ensuite, si l'on s'aperçoit que tout cela n'existait, comme on dit, que sur le papier, qu'importe? On rira de la naïveté qu'on avait eue d'ajouter foi à l'aventure, et les directeurs d'hier resteront seuls, délaissés, tandis qu'on courra aux directeurs de demain.

Car il est dans l'ordre des choses que nous ayons toujours des Delobelle en quête d'un mouvement à diriger et toujours des âmes crédules pour les suivre.

***

Ce qu'il y a de plus curieux dans ces tentatives, c'est l'approbation, la consécration publique que finissent généralement par leur conférer des personnalités célèbres et sur le concours desquelles on était loin de compter.

Nous avons eu de ces adhésions inopinées un exemple récent dans le discours que M. Zola vient de prononcer à l'Association des étudiants.

Non seulement M. Zola y a parlé du mouvement mystique comme d'une affaire faite, mais encore il a eu quelques paroles émues sur le mouvement précédent, sur le mouvement scientifique, qui, s'il faut l'en croire, à son époque, était le seul mouvement qui entraînât la France.

Ces retentissants aveux, malgré ce qu'ils ont de bonne grâce et de charme, mériteraient pourtant d'être contrôlés.

Sans nous prononcer sur le mouvement mystique qui est le présent, c'est-à-dire encore l'inconnu, voyons si réellement, de 1878 à 1885, lors de la floraison de M. Zola, c'était le mouvement scientifique qui emportait et menait la France.

Autant que je m'en souviens, durant cette période, ce qui passionna principalement le pays, ce furent les représailles contre le Seize-Mai, les lois contre les congrégations, le Tonkin, la question coloniale, le krach, les courses, les cafés-concerts et les divers désirs sensuels.

Quand furent mis en vente *l'Assommoir* et *Nana*, on en écoula des milliers d'exemplaires ; mais je ne crois pas que l'on puisse qualifier de scientifique le mouvement qui poussait les acheteurs à débourser leurs deux francs soixante-quinze en faveur de ces livres.

Il est vrai que M. Zola publiait, en ces temps, des articles où il déclarait que la littérature serait scientifique ou qu'elle ne serait pas. Mais outre que la plupart de ces articles paraissaient à l'étranger et que ceux insérés dans les feuilles françaises n'avaient guère pour lecteurs qu'une centaine de personnes dont c'était le métier de les lire ou qui n'avaient rien de mieux à faire, je présume qu'on aurait beaucoup surpris un Français de 1880 en désignant simplement M. Zola sous cette périphrase de « l'apôtre du mouvement scientifique », ou bien en lui demandant ce qu'il pensait de la victoire du positivisme sur la métaphysique.

A la même époque, on comptait une foule de braves gens qui emplissaient chaque dimanche les églises, se désolaient des misères qu'on infligeait aux prêtres, et s'adonnaient avec ferveur aux pratiques religieuses, sans soupçonner un instant que le mouvement où ils s'agitaient n'était autre que le grand mouvement scientifique.

La nation, en somme, se composant comme aujourd'hui d'une multitude d'athées qui aimaient en M. Zola moins le talent et les tendances réalistes que certaines choses bien connues de vous et d'une autre multitude de croyants qui priaient Dieu bien candidement, en dépit de tout ce qu'avait dit de lui M. Littré, — la nation ne songeait qu'à vivre le moins mal possible, suivait ses instincts contraires, et se souciait du positivisme, du mysticisme et du mouvementisme à peu près autant qu'à l'heure actuelle.

Sur les sentiments de son temps, tout au moins, M. Zola ne semble donc pas très bien informé.

***

Mais comment les chicanerait-on, lui et ses pareils, sur leurs erreurs, leurs contradictions, quand on sait la manie qu'ont les écrivains de ce siècle de tout ramener à eux, de se figurer qu'ils sont le miroir de l'esprit public, et que ce qui inquiète leurs âmes-à-glace doit tourmenter aussi leurs concitoyens?

Dès, en effet, qu'un problème d'esthétique, une discussion philosophique les intéressent ou semblent intéresser une partie des quelques jeunes gens qui leur gambadent alentour, indécis et pressés, — nos maîtres se persuadent aussitôt que la question est d'un intérêt national, que tout le monde s'en préoccupe, qu'à la solution qu'on y donnera sont attachés l'avenir et l'attention du peuple.

D'après l'état d'âme qu'ils découvrent aux différents pelotons de la mince phalange des adolescents littéraires, ils présagent avec assurance nos destinées. Ils disent : La France sera positiviste. Ils disent : La France sera mystique. Puis quand ils ont dit cela ils prennent position. Ils se mettent à la tête de l'une ou de l'autre de ces toutes petites Frances. Ils se font chefs de ce léger piétinement qu'on appelle un mouvement. Ils s'octroient du galon. Ils deviennent directeurs.

Que de désillusions cependant ils se préparent!

Parce qu'on a gagné les sympathies de quelques jeunes lettrés, s'en autoriser pour vouloir agiter un pays avec des subtilités d'école, s'imaginer qu'on l'excitera jamais sur des idées pures, croire qu'il aura rien qu'un rien de curiosité pour nos débats de psychologues et de professionnels, quel vain espoir, quel manque de discernement!

Chateaubriand mourut ainsi convaincu que son *Génie du christianisme* avait rétabli la foi, provoqué les ardeurs pieuses de la Restauration. En réalité, l'élan religieux se produisit tout seul, par réaction contre l'athéisme jacobin, et n'eut qu'un résultat artistique, ne causa qu'une révolution littéraire, n'engendra que le romantisme.

Les exemples de Voltaire et de Rousseau aveuglaient alors les littérateurs. L'aveuglement a persisté. Maintenant on croit également qu'il suffit de tenir comme eux une plume pour remuer le monde et exercer une influence. Et pourtant quel eût été le pouvoir de Rousseau et le pouvoir de Voltaire s'ils s'étaient bor-

nés à n'agir que sur les cénacles, à n'écrire que des livres comme les *Confessions* ou *Candide?* Presque nul, sans doute !

On oublie qu'ailleurs ils s'étaient exprimés plus haut, à plus grosse voix, pour plus de monde, non pas seulement sur des finesses académiques, mais sur des choses sociales, des choses qui tenaient au cœur de leur clientèle, qui touchaient à son bien-être, d'où son bonheur dépendait : sur ses droits humains, sa liberté, ses conditions d'existence; — et que cela seul avait fait leur succès.

On oublie aussi que, plus tard, il est venu des hommes qui ont renouvelé cette façon de procéder. Ce n'étaient pas des Delobelle ceux-là, des métaphysiciens, des gens de lettres. Ils ont recommencé à parler directement au peuple de ses ennuis et des moyens d'en sortir, et avec simplicité, sans l'ombre de mysticisme, ou tous, quoi que ce soit de positivisme, ils ont réussi à créer certain mouvement assez sérieux que M. Zola, on ne sait pourquoi, s'est contenté de mentionner dans son rapport sur les mouvements du siècle.

Vraiment il y là de bonnes indications à recueillir pour le prochain président du banquet des étudiants, et de quoi lui rappeler qu'avant de discuter si c'est la tournée Pierre Laffitte ou la tournée Vogüé qui attirera désormais le public, on ferait peut-être bien d'attendre que la troupe des socialistes ait fini de donner ses représentations en cours.

FERNAND VANDÉREM.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

LES SOCIÉTÉS LITTÉRAIRES A WEIMAR.

La petite ville de Weimar, gracieusement nichée dans la verdure, est si respectueuse du passé, qu'elle n'abrite pas moins de trois sociétés d'archéologie littéraire, consacrées à Gœthe, à Schiller et à Shakespeare. La Société shakespearienne a tenu, il y a quelque temps, sa séance annuelle, et les savants s'en sont donné à cœur joie. Oh ! les belles dissertations sur le naturalisme de Shakespeare !

Bientôt, c'est la Société gœthéenne qui va se réunir. Le 25 mai est le jour choisi pour la séance solennelle, les discours, le festin commun et enfin « la réunion sans gêne », sous les ombrages de l'hôtel Chemnitius. Le professeur Erich Schmidt, qui a eu la bonne fortune de découvrir plus de cent distiques inédits de Gœthe se rapportant à la querelle littéraire dite des Xénies, sera le héros de cette fête qui réunit la plupart des savants de l'Allemagne.

***

UN DICTIONNAIRE ALSACIEN.

Un savant comité s'occupe en Alsace à recueillir les éléments d'un grand dictionnaire des idiomes alsaciens, pour lequel un crédit figure depuis quatre ans sur le budget d'Alsace-Lorraine. Le nombre des fiches est actuellement de 70 000. Aussitôt qu'elles seront toutes classées, on pourra commencer à rédiger, du moins provisoirement, les articles. D'autre part, il faudra faire un extrait des mots qui ont été fournis sur plusieurs fiches. Cet extrait sera communiqué aux collaborateurs des différentes parties du pays, afin qu'ils biffent les mots qui leur sont inconnus et qu'ils contribuent de cette façon à fixer le rayon où chaque mot est employé.

A ces travaux préparatoires pour le glossaire se rattache un travail particulier de M. le docteur Lienhart sur la géographie des dialectes. Les résultats de ce travail se trouvent résumés provisoirement sur une carte. Après leur achèvement, les recherches de M. Lienhart contribueront, à activer la rédaction du dictionnaire des idiomes alsaciens.

***

LES MAISONS DE KANT ET DE HERDER.

On annonce que la maison que Kant a habitée à Königsberg va être démolie. Mais on conservera la porte, qui n'a pas été changée depuis la mort du grand philosophe. D'autre part, la maison où est né Herder, à Mohrungen, après avoir été longtemps en vente, a été achetée par un des descendants de l'écrivain. La somme recueillie jadis par un comité qui voulait sauver ce monument de l'histoire nationale sera consacrée aux restaurations qui sont devenues nécessaires.

***

UNE ODE POLITIQUE.

M. Swinburne, autrefois le plus fougueux des révolutionnaires, est décidément devenu, avec les années, le plus fougueux des conservateurs. Il vient de publier, en tête du *Nineteenth Century*, une *ode* d'ailleurs assez médiocre, mais d'un *unionisme* intransigeant. L'Irlande, d'après M. Swinburne, perdrait toute signification si elle se séparait de l'Angleterre : l'union en un seul royaume des trois pays, l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, est une union nécessaire, indissoluble; et M. Swinburne, pour la célébrer, va jusqu'à invoquer les décrets éternels de Dieu, son ennemi personnel de jadis. Ce manifeste *unioniste* du vieux poète va rendre plus difficile encore sa nomination au poste de *lauréat*, sous un ministère libéral et partisan du *Home rule;* mais, à défaut de ce titre officiel, M. Swinburne ne va point manquer de recueillir désormais l'estime et la considération des bourgeois anglais, pour qui son nom seul, naguère encore, était un scandale.

***

UNE POLÉMIQUE IMPRÉVUE.

Le vieux romancier anglais Fielding n'a certes pas donné lieu de son vivant à des polémiques aussi vives que celle qui vient de s'engager à son propos dans les journaux anglais. Un rédacteur de la *Pall Mall Gazette*, rendant compte du livre d'une dame auteur, avait conseillé à cette dame d'apprendre à considérer la vie comme l'avait fait Fielding dans *Tom Jones*. Là-dessus, M. Stead, le fameux directeur de la *Revue des Revues*, a reproché violemment au rédacteur de la *Pall Mall Gazette* d'encourager les femmes-auteurs anglaises à l'immoralité. *Tom Jones*, d'après lui, est un livre que les femmes non seulement ne doivent pas imiter, mais doivent même se défendre de lire. Et voici que, depuis quinze jours, l'Angleterre est en émoi, chacun se croyant tenu de prendre parti pour Fielding contre M. Stead, ou pour M. Stead contre Fielding. On analyse le fameux roman, on discute sa portée morale. C'est un véritable plébiscite littéraire.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris, MAY et MOTTEROZ. — Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 22 — TOME LI — 3 JUIN 1893.

RÉSULTAT
DE
L'ENQUÊTE SUR LE CHOIX D'UNE BIBLIOTHÈQUE
Les vingt-cinq meilleurs livres.

La question que nous avions posée, dans cette Revue, le 11 février dernier, sur le choix des 25 meilleurs livres, nous a valu un si grand nombre de réponses que nous avons dû attendre jusqu'à ce jour pour les classer et en publier le résultat.

C'est encore ce grand nombre de réponses qui, — à notre vif regret, — nous empêche de publier aujourd'hui le détail des listes, ou même de faire un choix dans la masse de réflexions souvent intéressantes que nos lecteurs ont bien voulu joindre à l'énumération de leurs auteurs préférés.

Sur les 800 listes reçues, quelques-unes ont été éliminées comme ne répondant pas aux conditions de notre enquête. Les 764 que nous avons gardées ont donné les résultats suivants :

1	Victor Hugo	616	14	Montaigne	300
2	Molière	563	15	Cervantes	288
3	Shakespeare	476	16	Michelet	282
4	Racine	475	17	Balzac	256
5	La Fontaine	426	18	Dante	246
6	Musset	426	19	Renan	246
7	Corneille	400	20	La Bruyère	245
8	Gœthe	393	21	Flaubert	240
9	Voltaire	388	22	Bossuet	239
10	Pascal	373	23	Rabelais	237
11	Lamartine	352	24	Daudet	214
12	Homère	346	25	Virgile	207
3	Anc. et Nouv. Testament	331			

Voici les vingt-cinq noms qui viennent ensuite :

Zola, 194; — J.-J. Rousseau, 190; — Taine, 188; — L'Imitation, 168; — Loti, 166; — Horace, 164; — Tacite, 147; — Sophocle, 143; — Sully Prudhomme, 136; — Tolstoï, 130; — La Rochefoucauld, 130; — George Sand, 121; — Alexandre Dumas père, 111; — Lucrèce, 110; — Darwin, 110; — Chateaubriand, 108; — Maupassant, 106; — Dickens, 105; — Beaumarchais, 105; — Montesquieu, 105; — Lesage, 99; — Eschyle, 97; — Bourget, 95; — Labiche, 91; — Vigny, 89.

***

Dans le choix des ouvrages, la proportion pour 100 a été la suivante :

VICTOR HUGO	Légende des siècles	24
	Les Misérables	18
	Théâtre	12
	Les Contemplations	10
	Notre-Dame de Paris	9
	Les Châtiments	7
	Divers ou sans désignation	11
SHAKESPEARE	Romeo et Juliette	35
	Hamlet	25
	Macbeth	20
	Le Roi Lear	10
	Divers ou sans désignation	10
GŒTHE	Faust	50
	Werther	40
	Divers ou sans désignation	10
FLAUBERT	Madame Bovary	70
	Salammbo	25
	Divers ou sans désignation	5

Balzac. . . .	La Comédie humaine.	40
	Les Parents pauvres	25
	Le Père Goriot.	10
	Eugénie Grandet.	10
	Divers ou sans désignation	15
Voltaire. . .	Dictionnaire philosophique	50
	Contes	40
	Histoires, Divers ou sans désignation.	10
Corneille . .	Le Cid.	60
	Polyeucte, les Horaces	15
	Divers ou sans désignation	25
Loti.	Pêcheur d'Islande.	75
	Mon frère Yves.	15
	Divers ou sans désignation	15
Renan. . . .	Vie de Jésus.	35
	Souvenirs d'enfance	30
	Dialogues philosophiques	10
	Divers ou sans désignation	15

Nous laissons à nos lecteurs le soin de tirer de ces listes les conclusions de toutes sortes qu'elles peuvent comporter. Mais, peut-être, nous sauront-ils gré de leur rappeler, à ce propos, l'amusante lettre qu'écrivait naguère M. Jules Lemaître interrogé sur une question du même genre.

*
* *

L'Intermédiaire des chercheurs m'a posé la question suivante :

« Quels sont les vingt volumes que vous choisiriez si vous étiez obligé de passer le reste de votre vie avec une bibliothèque réduite à ce nombre de volumes? »

Voici la liste que j'ai dressée après quelques hésitations :

1° La Bible.
2° Homère.
3° Eschyle.
4° Virgile.
5° Tacite.
6° L'Imitation de Jésus-Christ.
7° 1 volume de Shakespeare.
8° Don Quichotte.
9° Rabelais
10° Montaigne.
11° 1 volume de Molière.
12° 1 volume de Racine.
13° Les *Pensées* de Pascal.
14° *L'Ethique* de Spinoza.
15° Les *Contes* de Voltaire.
16° Les poésies de Lamartine, 1 vol.
17° — Victor Hugo. —
18° Le Théâtre d'Alfred de Musset.
19° 1 volume de Michelet.
20° 1 volume de Renan.

Mais je n'ai pas envoyé cette liste, car je me suis aperçu qu'elle n'était pas sincère. Sans m'en rendre compte, je l'avais dressée non pour moi seul, mais pour le public, et j'y exprimais des préférences convenables plutôt que d'intimes prédilections. Or, il ne s'agit pas ici de choisir les vingt plus beaux livres qui aient été écrits, mais ceux avec qui il me plairait le plus de passer le reste de ma vie.

Voyons, de bonne foi, est-ce que j'éprouve si souvent que cela le besoin de lire la Bible, Homère, Eschyle, etc.?

J'ai bonne envie de rayer mes dix premiers numéros : j'y substituerai les livres que je lis vraiment et d'où me vient presque toute ma substance intellectuelle et morale. Je mettrai du Sainte-Beuve et du Taine, *Adolphe,* le *Dominique* de Fromentin, les *Pensées* de Marc-Aurèle, un peu de Kant, un peu de Schopenhauer, puis un volume de Sully-Prudhomme, les poésies d'Henri Heine, peut-être les *Fleurs du mal,* un roman de Balzac, *Madame Bovary* et *l'Éducation sentimentale,* un roman de Zola, un roman de Daudet; *le Crime d'amour,* de Bourget, quelques contes de Maupassant, *Azyiadé* ou bien *le Mariage de Loti;* quelques comédies de Marivaux et de Meilhac.

Mais je m'arrête : cela fait déjà beaucoup plus de vingt volumes. Ma foi, tant pis! Je raye toute ma première liste, et je n'y laisse guère que Racine et Renan.

Et n'allez pas vous récrier, ni me prendre pour un esprit dépourvu de sérieux. J'ai l'air de ne garder que les contemporains; mais, en réalité, je garde les anciens aussi puisque nos meilleurs livres, les plus savoureux et les plus rares sont forcément ceux qui contiennent et résument (en y ajoutant encore) toute la culture humaine, toute la somme de sensations, de sentiments et de pensées accumulés dans les livres depuis Homère, et puisque ceux d'à présent sortent de ceux d'autrefois, et en sont la suprême floraison.

Mais je suis bien bon de me donner tant de mal pour vingt volumes que je préfère aujourd'hui; les préférerai-je dans vingt ans? D'ailleurs j'en préfère bien plus de vingt! Ah! que ce monsieur me gêne avec sa question!

31 mai 1889 (1).

---

(1) *L'Intermédiaire* avait ouvert, en 1887, une enquête sur les 20 meilleurs livres. On retrouvera dans la collection de cet intéressant recueil (années 1887-1889) les quelques réponses qui ont été publiées.

Il existe d'ailleurs toute une littérature sur la question du choix d'une bibliothèque.

Nous avons déjà signalé, dans notre n° du 11 février, l'ouvrage italien *Fra I libri* de M. Guicciardi et de Sarlo. Treves, Bologne, 1893; l'étude de sir John Lubbock dans les *Plaisirs de la vie.* Alcan.

On pourrait également consulter : Auguste Comte : *Catéchisme de philosophie positive;*

Édouard Charton : *Le tableau de Cébès,* p. 149. Hachette, 1882.

Le Temps : Billet du matin du 31 mai 1889;

Les Annales politiques et littéraires : Lettre de M. Henry Fouquier, 1889, p. 379;

Le Magasin pittoresque, 1887, nos 3, 4 et 5 : Conférence de M. Bardoux;

En Angleterre :

Pycroft : *Course of English Reading;* — Baldwin : *The Book Lover;* — Perkins : *The Best Reading :* — Ireland : *Books for General Readers.*

SOUVENIRS LITTÉRAIRES (1)

Le dîner Brizeux.

Dans ces légères esquisses, tracées au courant de la plume, je n'aurai pas toujours à dire des choses neuves, à révéler des lettres ou des poésies inédites, comme je l'ai fait à propos de Nodier, de George Sand et de Musset, ou bien à contredire des légendes pareilles à celles qui étaient accréditées sur Henri Heine et Mérimée. Cette bonne fortune, qui réveille et pique l'attention, me fera souvent défaut dans la suite de ces souvenirs. Je n'en espère pas moins que le lecteur voudra encore me suivre dans le cours de ces notes rétrospectives, grâce aux noms célèbres ou connus que je vais lui rappeler.

Le dîner Brizeux! mais personne n'en a parlé, ni entendu parler; quel journal en a jamais fait mention? Est-ce qu'il y a eu un dîner Brizeux? Il a existé pourtant, il existe même encore, mais ses beaux jours sont passés: la mort a fait là son œuvre parmi les convives, comme partout ailleurs. Et ces convives, bien que peu nombreux, n'étaient pas les premiers venus : il y avait là de bons et grands cœurs, des hommes de talent, deux illustres poètes et de fidèles amants de la poésie, qui tenaient à se réunir au moins une fois pas an pour réveiller et célébrer, le verre en main, la mémoire du poète breton dont ils avaient été les amis.

C'était d'abord Auguste Barbier, le contemporain et l'émule de Brizeux dont le poème de *Marie* avait suivi de si près les *Iambes;* c'était Victor de Laprade, le poète panthéiste d'instinct et catholique d'éducation; c'était Saint-René Taillandier, le critique éminent de la *Revue des Deux Mondes*, qui avait débuté par un poème, avant d'être professeur de littérature à Aix, où il recueillit Brizeux mourant, et après lui avoir fermé les yeux, s'était fait un pieux devoir de raconter la vie et de célébrer les œuvres de son ami; c'était encore Auguste Lacaussade, le pur et délicat poètes de *Épaves*, l'admirable traducteur en vers de Léopardi; enfin le dernier, *the last and the least*, c'était moi, qui avais connu et aimé Brizeux, dans le monde, bien avant d'avoir rien publié, et même composé quoique ce soit qui ressemblât à une tentative poétique. Voilà tout; car nous n'étions que cinq. Encore fallait-il attendre que Laprade fût à Paris, et qu'il eût quitté Lyon ou sa chère Provence, pour nous asseoir à ces agapes fraternelles où des poètes se réunissaient pour causer gaiement et pieusement d'un poète et d'un ami disparu.

Presque toujours nous commandions notre dîner au café Caron; car nous habitions tous les cinq la rive gauche, et nous tenions à y rester : nous n'en rougissions pas. Le café Desmares n'existant plus, et le café d'Orsay étant trop loin de la rue Jacob qu'habitaient Barbier et Laprade, le café Caron était tout indiqué comme le seul local possible de notre dîner d'amis. Nous nous installions donc dans notre réduit habituel : un petit salon de l'entresol bas et étouffant, où nous restions jusqu'à minuit à causer de toutes choses et surtout de littérature. Chacun avait une anecdote, un souvenir sur Brizeux. On se quittait en se donnant rendez-vous à l'année prochaine avec la pieuse pensée que les mânes de Brizeux devaient tressaillir d'aise à cette commémoration intime de braves gens et de bons esprits qui ne l'oubliaient pas, au milieu du tourbillon parisien et des mille soucis de la vie.

C'est dans le monde, chez A. Bixio, que j'avais rencontré Brizeux. Pour lui du moins je puis remonter avec certitude aux origines de notre connaissance. Vers 1843, dans cet hospitalier salon du quai Malaquais, que Mme Bixio présidait avec une grâce si charmante, je vis entrer un soir un petit homme mince, inélégant, aux cheveux jaunes, à moustaches rousses, au teint brouillé, sans autre physionomie qu'un air gauche et sauvage. On l'accueillit chaleureusement : c'était Brizeux qui revenait d'Italie. Il adorait ce pays : il en aimait le soleil, les ruines poétiques, le petit vin toscan, la vie facile et libre; pauvre et fier, il y vivait à sa guise, et, chose qui n'étonnera que les personnes peu au courant des cervelles poétiques, il y composait des poèmes bretons, comme sans doute en revanche il devait rimer en Bretagne ses impressions et ses regrets d'Italie.

Je connaissais depuis plus de dix ans ses poésies; elles figuraient dans ces cahiers d'anthologie dont j'ai parlé, et que nous copiions avec tant de ferveur à la pension de Fontenay-aux-Roses. J'aimais surtout son poème de *Marie* qui est resté son chef-d'œuvre, comme il est advenu des *Iambes* pour Barbier. Je pus donc lui en parler avec chaleur et sincérité. Il n'était pas gâté par les éloges, quoique son début eût été accueilli très favorablement. Mais le succès de ses autres poèmes avait été décroissant. Sainte-Beuve, qui l'avait loué dans le principe, s'était refroidi à son égard; on eût dit qu'un vent de jalousie avait soufflé sur le poète des *Consolations*, quand il parlait de *Marie*. Même dans ses éloges, il perçait une pointe d'aigreur, comme s'il ne pouvait pardonner à Brizeux d'avoir trouvé du premier coup ce ton familier et naturel que lui, Sainte-Beuve, avait rêvé d'inaugurer dans la poésie française, à côté des grands lyriques. Quelquefois dans le salon de Bixio, au milieu des causeries et des danses, nous nous isolions dans un coin pour parler d'art, de poésie, de cette Italie que je ne connaissais pas encore, ou bien de l'Allemagne d'où je revenais, et que Brizeux ignorait complètement. Je ne lui avais jamais fait la confidence de mes essais ou de mes ambitions poétiques; il croyait n'avoir à faire qu'à un jeune mondain, curieux des choses de l'esprit. Aussi rien n'égala sa surprise, sa

(1) Voy. la *Revue* des 20 et 27 août, 3, 15 octobre 1892, et 13 mai 1893.

stupéfaction même, quand, à mon retour d'Orient, en 1857, il put lire mon premier poème, *la Mort du Juif errant*. Il en fut transporté. Sans doute il dut faire bien des réserves sur la forme; lui qui était si châtié, si pur, si artiste dans ses vers, il dut trouver que les miens étaient parfois trop négligés et trahissaient l'inexpérience du débutant. Mais la pensée première du poème, les développements philosophiques, la scène du Colysée et la peinture de Rome l'avaient vivement frappé: « Quoi! disait-il à Bixio, c'est Grenier qui a fait cela! le petit Grenier qui dansait! » Il n'en revenait pas. Il me le dit avec sa fougue ordinaire et sa vivacité un peu sauvage. Je reçus à cette époque bien des encouragements, bien des éloges parlés ou écrits; je n'ai pas oublié ceux de Brizeux. Lamartine et Laprade, comme s'il s'étaient donné le mot, me pressaient tous deux de reprendre ce même thème et de le développer en vingt-quatre chants: ce sera le plus beau poème moderne, me disaient-ils. Je me suis bien gardé de suivre leur conseil, et j'ai eu raison, D'abord y a-t-il un poème moderne possible? Puis l'unique originalité de ma composition est dans sa brièveté idyllique. Brizeux, qui méditait *les Bretons* dans ce temps-là, ne m'eût pas donné ce conseil. Il était à même de savoir ce qu'il en coûtait de vouloir faire un poème épique à notre époque. Voltaire lui-même l'a appris à ses dépens et nous l'a enseigné; il faut bien que la *Henriade* serve à quelque chose.

Et à propos de cette *Henriade*, si acclamée d'abord, si méprisée ensuite, il me survient une réflexion que je ne puis retenir: à quelle illusion l'homme le plus spirituel ne peut-il pas se livrer quand il s'agit de lui-même! Voltaire n'a-t-il pas écrit dans sa correspondance, en propres lettres, ces mots étonnants : *Je me trompe fort, ou je suis né pour l'épique?* Comment ne pas rire, cette fois, du grand moqueur et de son aveuglement sur lui-même? Les choses et le temps se permettent avec nous d'étranges ironies dont le comique dépasse de beaucoup toutes nos petites inventions humaines.

Pour montrer à quel point Brizeux était vraiment artiste et combien sa conscience littéraire était grande et naïve, j'ajouterai encore un détail personnel: — on ne me dira plus que je suis trop modeste. — Je le rencontrai un jour sur le quai Voltaire, du côté de la Seine, les mains dans les poches, la tête enfoncée dans le col de son paletot, qu'il avait relevé suivant sa coutume, et plongé dans une profonde rêverie. Je l'abordai: « Ah! me dit-il, je pensais à vous; je cherchais à mettre en un seul vers ce qui vous en a coûté deux :

> . . . Je ne veux pas, et surtout aujourd'hui,
> Me faire le bourreau des jugements d'autrui.

— C'est une belle pensée, continua t-il, qui mériterait d'être enfermée dans un seul vers et frappée comme une médaille; je m'y essayais. » Je le remerciai et je lui dis combien j'étais étonné et touché de voir un poète comme lui s'occuper ainsi d'un de mes vers. En effet, dans ma longue carrière de versificateur, c'est une des choses qui m'ont le plus flatté, et tout artiste le comprendra.

Pauvre cher Brizeux! Je n'avais plus guère de temps à le voir; ses jours étaient comptés. Depuis longtemps sa santé était chancelante. Il ne sortait plus. Inquiet de son absence prolongée, j'allai le voir, un jour de l'hiver 1858, avec un de nos amis communs, E. de Séligny. Il demeurait alors à l'hôtel Sainte-Marie, rue de Rivoli. Nous le trouvâmes au lit; sa table de nuit couverte de fioles et de drogues; il était seul, sans garde-malade, dans une chambre nue du dernier étage! J'eus le cœur serré en voyant cet abandon. Le pauvre malade eut un rayon de joie à notre arrivée: ses traits amaigris se ranimèrent un moment. Il voulut causer, malgré une toux fréquente qui faisait mal à entendre. De peur de le fatiguer, nous abrégeâmes cette triste visite, en nous promettant, — et à lui aussi, — de la renouveler bientôt, et nous lui dîmes: au revoir! Que de fois dans la vie on prononce ce mot-là sans pouvoir le réaliser! Il en fut ainsi avec Brizeux. Je ne le revis plus. Deux jours après notre visite, son demi-frère, Boyer, venait le chercher, et il alla mourir à Montpellier dans les bras de Saint-René Taillandier.

Sur ces cinq convives que rassemblait la mémoire d'un poète qui n'avait pas été académicien, il y en avait trois qui l'étaient, — ou qui le devinrent, — Laprade, Barbier et Saint-René Taillandier. C'était comme la revanche de Brizeux et une protestation posthume contre l'oubli de la docte assemblée (vieux style). Pourquoi ne pas le dire? Cet oubli, cet injuste dédain avait laissé une blessure au cœur du poète breton. Il se disait que s'il eût été duc et pair, non seulement on l'eût accueilli avec joie, on fût même allé au-devant de ses vœux. Mais Brizeux était pauvre et fier, il n'était que poète, et l'Académie se contenta de le couronner; elle se crut quitte envers lui. Plus tard, après sa mort, elle parut regretter sa rigueur; ce regret tardif l'honore, je le veux bien : elle se fût honorée encore plus en admettant parmi ses élus le talent si pur, si élevé, si français de Brizeux; elle le ferait à présent, j'en suis sûr.

L'avenir lui réservait d'ailleurs un honneur plus grand, que sa modestie n'eût jamais rêvé et qui a dû faire tressaillir ses os : trente ans après sa mort, le 9 septembre 1888, sa ville natale, Lorient, inaugurait sa statue, et le plus illustre de ses compatriotes vivants, un académicien, M. Renan, prononçait son éloge et félicitait la Bretagne « *de reconnaître par des honneurs publics cette vie si désintéressée, si haute et si pure* ».

Ces *souvenirs* intimes, je l'ai dit, ne sont ni des biographies ni des portraits littéraires en pied. Ce sont des notes légères, où je donne mes impressions personnelles sur les hommes distingués ou célèbres que j'ai connus; je n'ai donc pas la tâche, encore moins la prétention de raconter la vie et d'apprécier les œuvres

des trois immortels qui faisaient partie de notre groupe amical du dîner Brizeux. Je me bornerai à tracer d'eux un simple crayon.

Ce qui distinguait et caractérisait ce groupe, c'était la cordialité, l'estime et le respect mutuels, l'absence totale d'envie ou de préoccupation intéressée. Rien de la coterie ou de la petite chapelle littéraire. On se réunissait pour se revoir, se parler et parler d'un ami défunt. Il n'y avait pas là ce qui se trouve, hélas! trop souvent dans ces sortes de réunions, des médiocrités qui cherchent un tremplin pour bondir plus haut, ou des premiers sujets heureux de se faire un piédestal avec les hommages intéressés d'inférieurs ambitieux. Nous ne formions pas davantage un cénacle; il n'y avait là que des amis, et la droiture, la sincérité, la candeur même y présidaient. Quelle nature, en effet, fut jamais plus candide que Barbier ou Saint-René Taillandier? Ce dernier en portait le caractère écrit sur sa belle et douce figure. Il était le seul des cinq qui ne fût pas poète, quoiqu'il eût tenté de l'être au début, à ce qu'il paraît, car je n'ai jamais pu mettre la main sur son poème de *Béatrix*, et c'est aussi bien, me dit un bon juge. Mais Saint-René aimait la poésie autant que nous, plus que nous, peut-être : le regret n'avive-t-il pas la passion? L'absence et l'exil n'augmentent-ils pas souvent l'amour de la patrie, de l'ingrate patrie? Il s'était retiré et confiné dans la critique et l'histoire littéraire; il semblait même l'avoir fait afin de pouvoir mieux rendre justice aux poètes. Il savait l'allemand et s'appliquait à révéler à la France la littérature d'outre-Rhin dans des études pleines de conscience et de science, où je n'avais à regretter parfois qu'un manque de mesure ou de proportion. La distance lui grossissait les objets. Le temps seul remet les choses au point.

Comme il m'avait succédé en qualité de traducteur auprès d'Henri Heine, nous échangions nos souvenirs sur ce grand poète et ce grand ironique. Il nous en conta un jour un trait bien caractéristique. Henri Heine venait de publier chez Lévy ses œuvres traduites en français, — non pas par lui, et pour cause, comme je l'ai dit. — Il y avait mis une préface, où il ne citait que Gérard de Nerval parmi ceux qui l'avaient aidé dans cette transposition d'une langue à l'autre. Le bon Saint-René, qui avait été son dernier traducteur, lui reprocha doucement de ne pas l'avoir cité après Gérard de Nerval : « Oh! lui répondit Henri Heine, cher monsieur Taillandier, comment voulez-vous que je misse votre nom si digne, si honorable, le nom d'un futur académicien, à côté de celui d'un pendu? » Que répondre à une pareille défaite? Rien, et c'est ce que fit Saint-René. Il nous contait aussi qu'ayant écrit plusieurs articles pour la *Revue des Deux Mondes*, il demandait un jour le règlement de son compte au directeur. — Ceci se passait sous Louis-Philippe; la *Revue* n'avait alors que cinq ou six mille abonnés. M. Buloz lui offrit de le payer avec une action de la *Revue*. Saint René, qui venait de se marier, eût préféré quelque argent comptant; il n'osa refuser le terrible directeur, c'eût été douter de l'avenir de la *Revue*; il accepta tristement l'action offerte, ne se doutant guère qu'on lui mettait une fortune dans la main. Quelques années après, l'action de cinq mille francs rapportait six ou sept mille francs par an, et la *Revue* avait plus de vingt-cinq mille abonnés. Chose singulière! la *Revue* dut sa prospérité à l'Empire, qui fit refluer tout l'intérêt du public et tous les écrivains vers la littérature. Je me rappelle que M. Buloz, après le coup d'État, furieux des entraves imposées à la presse, me disait un jour qu'il voulait transporter sa *Revue* à Genève, et faire de là la guerre à Napoléon, ne se doutant guère, malgré la sûreté et la finesse de son flair habituel, que la *Revue* allait prochainement devoir son succès agrandi à ce régime abhorré. « Ne déménagez pas, lui dis-je, on ne vous suivra pas à Genève; au lieu de la *Revue des Deux Mondes*, vous n'y feriez plus qu'une seconde *Revue suisse*. » Comme j'avais raison!

Auguste Barbier était notre doyen ; il avait été le plus ancien, le plus fidèle ami de Brizeux; la présidence lui revenait de droit. Mais avec sa simplicité d'âme et sa modestie habituelle, il paraissait vouloir s'effacer devant Laprade, plus jeune que lui, qui l'avait précédé à l'Académie. Du reste, pourquoi parler de présidence? Il n'y avait rien de solennel dans notre petite réunion ; la plus franche cordialité y régnait, et, chose assez singulière, la plus entière égalité, malgré la différence de talent et de réputation des convives. Chose plus singulière encore, on y avait peu d'esprit, et l'on en faisait encore moins. On causait simplement, à la bonne franquette. Barbier, Laprade et Saint-René même, plus mêlé à la littérature courante, n'étaient pas des causeurs brillants, à facettes et à paradoxes. Quelquefois, si un trait leur échappait, ce n'était pas un mot à effet, c'était une pensée. Du reste, sauf Musset et surtout H. Heine, tous les poètes que j'ai connus n'étaient pas ce que le monde appelle des hommes spirituels ; Lamartine, Hugo et de Vigny ne font pas d'exception à cette remarque. Brizeux avait des boutades, des bizarreries, de l'humour, plutôt que de l'esprit à la parisienne. Les grandes flammes souvent ne donnent pas d'étincelles; l'esprit de société n'est que la petite monnaie de l'intelligence, et les millionnaires peuvent se passer de billon.

C'est chez Laurent Pichat que je vis Barbier pour la première fois. Pauvre Pichat! il était millionnaire, lui, de fait et en réalité, et il faisait le meilleur emploi de sa fortune. Comme poète, il n'a pas eu la renommée qu'il méritait, et je suis heureux de pouvoir le dire ici en passant. Le politique finit par dévorer le poète ; il fut un des plus honorables combattants et précurseurs de la République; il paya de son argent, et même de sa personne, car je me rappelle être allé le voir à

Sainte-Pélagie, sous l'Empire. La République acclamée, il entra au Sénat; mais la maladie attrista ses derniers jours et obscurcit son esprit pétillant; elle finit même par atteindre plus que ses facultés, elle gagna son cœur; malgré les admirables dévouements qui l'entouraient, l'aigreur l'avait envahi. Dans les derniers temps, l'âme était morte avant le corps: je ne connais rien de plus triste.

Auguste Barbier, lui, garda jusqu'à la fin son bon cœur et sa belle âme. Une seule chose faiblit en lui avec l'âge, ce fut le talent. Après l'éclatante aurore des *Iambes* et la lumière d'Italie qui brille encore dans *le Pianto*, son ciel poétique se voila, et son déclin fut obscurci de nuages. Toute proportion gardée, il eut, en petit, le même sort que le grand Corneille. En 1830, il avait reçu comme un coup de soleil de juillet, et cet accès de fièvre poétique passé, il était redevenu le bon, l'excellent homme que nous avons connu, aimant le beau, le grand, le bien, surtout le bien. Sa nature si morale, si honnête, qui lui avait dicté de si beaux accents d'indignation vertueuse dans sa jeunesse, avait pris le dessus avec l'âge. Le côté artiste, déjà faible en commençant, n'avait pas progressé. La grande inspiration disparue, la verve printanière épuisée, il n'était plus resté, oserai-je le dire? qu'une sorte de poète en retraite, un amant fidèle des Muses, presque un amateur, se délassant dans de petits vers légers, ou s'essayant encore sans succès aux grands élans de la poésie lyrique. Mais quelle âme droite, pleine des meilleurs sentiments, incapable de compromissions et de défaillance! Une âme d'hermine, sévère, implacable, envers toutes les lâchetés de la politique ou les sophismes qui offensaient son idéal de pureté et de justice! Un type touchant et rare de la probité intellectuelle et de la conscience en toute chose.

Malgré la différence d'âge, notre connaissance s'était vite transformée en sympathie et en amitié. Nous avions tant de points de contact et de goûts communs! l'horreur de l'Empire, l'amour de la Pologne, la même admiration pour deux poètes favoris: Shakespeare et André Chénier. Puis nous étions voisins et nous voisinions, chose difficile à Paris. J'allais donc souvent m'asseoir au coin de sa cheminée, et il me montrait ses croquis de paysages, qui remontaient à son voyage d'Italie avec Brizeux; car il dessinait agréablement, d'un crayon un peu sec et méticuleux, dans le genre trop minutieux et étriqué qui était de mode dans sa jeunesse; et je lui disais en riant que ses croquis me rappelaient ceux de Gœthe et de Gessner. Il n'en comprenait pas moins le faire plus large de la nouvelle école; et il m'en donna une preuve qui me fut bien chère, quand je lui fis voir les dessins et les aquarelles de mon frère. La beauté de la lumière, la sincérité de l'impression, la poésie des soleils couchants qu'il y reconnut, l'avaient tellement charmé que, pour exprimer son admiration, il n'avait trouvé rien de mieux que de surnommer Claude-Jules Grenier le *Roi du ciel*.

Le trait principal de son caractère était la bonhomie, la modestie, la simplicité. Je cherchais quelquefois dans cette physionomie placide, sur cette figure soigneusement rasée et respirant la bonté, dans ces yeux, qu'il avait beaux du reste, à retrouver un peu de cette flamme qui rappelât le poète ardent de *l'Idole* et de *la Curée*. Elle avait disparu. Il ne s'animait que lorsqu'il s'agissait de flétrir un acte malhonnête en politique ou un succès frelaté en littérature. Le reste du temps il était le type du bon bourgeois de Paris: il eût passé toute sa vie dans le notariat, auquel sa famille l'avait destiné, qu'il n'eût pas été différent. Rien n'indiquait que l'enthousiasme, le feu sacré avait passé par là. Ce n'est pas une critique que je fais: Dieu m'en garde! Je ne trouve rien de plus désagréable, de plus mesquin qu'un artiste, un poète affichant au dehors ses dons intérieurs, et se faisant par son costume et ses manières le Barnum de sa réputation. J'ai eu bien de la peine à pardonner ce travers à Barbey d'Aurevilly, et je ne le pardonne pas à Baudelaire que je n'ai pas connu. Il faut le laisser à ceux qui n'ont pas de talent.

La modestie de Barbier était extrême et touchante. Il semblait avoir oublié le grand cri qu'il avait poussé en 1830, et les échos retentissants qui l'avaient accueilli et répété. Il fallait le presser, le forcer pour le mettre sur ce chapitre, comme il fallut le presser pour le décider à figurer parmi les candidats à l'Académie, et même plus tard à accepter la croix d'honneur qu'il n'avait pas demandée. Les deux histoires sont curieuses.

Pour celle qui regarde son élection à l'Académie, personne, pas même lui, ne la sait mieux que moi; car je fus cause en grande partie de cette élection. Je prie le lecteur d'attendre l'explication que je vais donner de cette dernière phrase, et je le supplie de me faire assez de crédit pour ne pas croire un instant que j'ai la ridicule prétention de jouer ici le rôle de Warwick littéraire. Mais je dois dire ici la vérité, et la voici.

A la fin de l'hiver 1869, j'étais un jour chez M. de Montalembert, déjà bien malade. Je le vois encore couché sur le simple lit de sangles dressé dans un coin de sa bibliothèque, où il recevait ses amis. On causa de l'Académie : un fauteuil était vacant, celui de J.-J. Ampère. On discutait les titres des candidats. Je pris la défense de Th. Gautier qui était sur les rangs, mais je le fis sans succès : on le trouvait trop bonapartiste; à cette époque, la majorité de l'Académie était dans l'opposition.

— Eh bien, repris-je, prenez un autre poète; j'en sais un qui ne sera pas agréable aux Tuileries.

— Et lequel? fit Montalembert.

— L'auteur des *Iambes*, Auguste Barbier.

— Mais il est mort!

— Nullement, répondis-je, il n'est qu'oublié; je l'ai vu hier et en parfaite santé.

— Mais alors, s'écria Montalembert, c'est bien l'homme qu'il nous faut, celui qui a dit : *Sois maudit, ô Napoléon!* Voilà le vrai candidat et le digne successeur d'Ampère!

Et tout de suite les meneurs de l'Académie, tous hostiles à l'Empire, Guizot, Thiers et Montalembert, se mirent en campagne pour Barbier, qui ne se douta jamais de la part que j'avais eue à sa candidature, et par conséquent à son élection. Je ne pouvais lui raconter ce dialogue sans lui montrer à quelle profondeur d'oubli il était descendu, même parmi les lettrés, et combien l'éclipse de sa gloire était complète, puisqu'elle avait été jusqu'à faire croire à sa mort. Averti de ces bonnes dispositions, Barbier se mit en campagne, posa sa candidature et fit ses visites. Dans sa naïveté de poète, il alla trouver d'abord Sainte-Beuve, son ami et son critique des premiers jours, mais alors sénateur et dévoué à l'Empire. Sainte-Beuve le reçut assez mal, le découragea fort, lui prouva qu'il allait au-devant d'un échec assuré; bref, le bon Barbier, très perplexe et à demi convaincu, se retirait presque décidé à suivre ses conseils et à quitter la partie, quand au moment de sortir, et tenant la porte entr'ouverte, le grand critique touché de la candeur du poète, ou peut-être même pris d'un remords, se mit à lui dire : « Après tout, présentez-vous tout de même; on n'est jamais sûr de rien en fait d'élection. »

Et voilà comment Barbier devint académicien.

Je doute que Sainte-Beuve fut heureux de l'avoir pour confrère; il le lui fit sentir, et il orna d'une de ces petites notes aigres-douces qu'il aimait à coudre aux nouvelles éditions de ses premières critiques l'article sur Barbier qu'on peut lire au tome II de ses *Portraits contemporains*. Cette note est curieuse à plus d'un titre. Je vais la citer en entier : « Musset dans une bambochade inédite (*le Songe du Reviewer*), donne l'idée de Barbier comme d'un petit homme qui marche entre quatre grandes diablesses de métaphores qui le tiennent au collet et ne le lâchent pas,

Et quatre métaphores
Ont étouffé Barbier. »

Telle est la note de Sainte-Beuve. Je n'ai jamais pu mettre la main sur ces vers de Musset, cette bambochade est encore inédite, je crois, comme le dit Sainte-Beuve. Il aurait bien dû nous la donner en entier, ou du moins citer tout le quatrain relatif à Barbier. Peut-être avait-il ses raisons de nous en priver : il y figurait lui-même avec Barbier et tant d'autres rédacteurs de la *Revue des Deux Mondes* et de la *Revue de Paris* d'alors. Musset lui-même ne s'y ménageait pas. Il y avait un vers qui nous montrait

Sainte-Beuve au lutrin.

Malheureusement, le reste du quatrain me manque. Grâce à la mémoire d'un de mes spirituels contemporains, M. Champin, je puis ajouter ici quelques bribes éparses du *Songe du Reviewer*. Les voici à tout hasard et s. g. d. g.

Fontaney sert la messe
A Saint-Thomas d'Aquin;
George Sand est abbesse
Dans un pays lointain.

Dans les filles de joie
Musset s'est abruti;
Ampère en bas de soie
Pour l'Afrique est parti.

Planche est gendarme en Chine,
Magnin vend de l'onguent;
Le monde est en ruine,
Buloz n'a plus d'argent.

Maintenant je cède la parole à *l'Intermédiaire*; à ses correspondants bénévoles de compléter, de rectifier, s'il y a lieu, ces rimes folles de Musset que Sainte-Beuve nous a signalées et que je suis heureux de remettre en lumière.

L'autre histoire de la décoration, que j'oublie de raconter, est plus brève. En 1878, un aimable ministre de l'instruction publique, M. Bardoux, s'aperçut que Barbier manquait à la Légion d'honneur. Sans prévenir ou faire pressentir le poète, il signa le décret de sa nomination, et, un beau matin, Barbier apprit qu'il était décoré d'office. Il prit mal la chose; il était très vif, il s'emporta, et ne parlait pas moins que de protester publiquement en renvoyant au ministre son cadeau inattendu. Mézière s'entremit en bon confrère, et chercha à le calmer. Nous vînmes à la rescousse; pour ma part, je lui fis peur surtout du bruit que ferait l'affaire, s'il persistait dans son refus : je lui fis valoir que la chose au fond n'avait pas d'importance, que son puritanisme paraîtrait exagéré, et qu'il ne pouvait guère répondre par une rudesse à la bonne intention du ministre; enfin, qu'après tout, il n'était pas forcé de porter sa décoration, s'il n'en voulait pas. Il me répondait que la Légion d'honneur était une institution monarchique, une invention de Bonaparte, une fausse noblesse contraire à toute notion vraiment républicaine; que si le ruban rouge devait exister, il devait être seulement le signe du sang versé pour la patrie et remplacer les sabres d'honneur de la République; qu'il ne voyait, d'ailleurs, aucune corrélation entre une belle œuvre d'art et la récompense d'une belle action; que Balzac n'avait pas été décoré, et que personne ne s'avisait de demander si Musset était chevalier ou Lamartine officier. Il n'avait peut-être pas tort. Mais, comme il était très sincère et très modeste, il finit par se rendre à nos raisons et il garda le silence, — et la croix.

A la fin de l'année 1881, sa santé déclinait visiblement. Quand j'allais le voir, je le trouvais au coin du feu, toussant péniblement. On songea à l'envoyer dans le Midi, à Nice. Il quitta Paris avec peine, quoiqu'il fût accompagné par une filleule bien-aimée qui l'ai-

mait comme un père. Je lui avais promis de l'aller voir là-bas, et je tins ma promesse. Le 12 février 1882, je le revoyais à Nice. Il était temps : ses jours, ses heures même étaient comptés. Il savait son état, et il m'en parla avec la simplicité et la sérénité d'un vrai sage. Il parut tout heureux de me revoir, me demanda si j'avais des nouvelles de Laprade, qui était à Cannes et malade comme lui. « Il n'a pas pu venir me voir, me dit-il, et ne puis aller à lui. Dites-lui que jusqu'au dernier moment je l'ai aimé, et ce dernier moment est venu. »

Ai-je besoin de dire combien je fus ému de revoir ainsi ce cher et excellent ami et combien ces paroles me touchèrent? Je le quittai pouvant à peine cacher mes larmes. Je fus sans doute le dernier ami qu'il reçut : il mourut le lendemain. Mais, comme je l'ai dit, ses derniers jours, les souffrances de la maladie, les affres même de l'agonie, furent adoucis pour lui par la tendresse et le dévouement de sa filleule, Mme Hons-Olivier, qui avait quitté, pour le suivre et le soigner, Paris, sa maison, son mari et ses enfants. Comme Lamartine, comme Barbey d'Aurevilly, Auguste Barbier eut à son chevet de mort un ange de piété et de tendresse qui lui ferma les yeux. Que Dieu bénisse ces âmes charmantes de femmes dévouées qui aiment les poètes, qui les entourent jusqu'à leur dernière heure de soins, de prières et de larmes, et les aident à franchir ainsi le seuil de l'autre vie! Et puissent tous les poètes avoir cette consolation suprême!

Le jour même de l'enterrement, je me hâtai d'aller porter à Cannes le message pieux dont Barbier m'avait chargé pour Laprade. Je craignais d'arriver trop tard et d'être devancé auprès du malade par la funèbre nouvelle, qui ne pouvait que lui être funeste. Je voulais le préparer et je tremblais d'avoir à lui annoncer la mort de son ami. Mais Laprade était si dangereusement malade qu'il ne recevait personne; ses enfants, accourus près de lui, ne laissaient pénétrer jusqu'à leur père ni amis ni nouvelles; il ne savait donc rien. Averti cependant de mon arrivée, il fit une exception pour moi et voulut me voir. Je le trouvai au lit, comme Barbier, et les traits aussi altérés; je le crus perdu comme lui. Sa belle tête, aux traits fins, amaigris par la souffrance, se tourna vers moi affectueusement; il me prit la main et, après m'avoir exprimé tout le plaisir que lui causait ma visite, croyant que j'arrivais directement de Paris, il me dit ces propres paroles : « Vous irez voir bientôt Barbier à Nice. J'espère qu'il va mieux que moi. Nous ne nous verrons plus, sans doute, car je suis condamné. Faites-lui toutes mes tendresses et dites-lui que je l'ai aimé jusqu'au dernier moment. »

Ces paroles, les mêmes que j'avais entendues deux jours auparavant de la bouche de Barbier mourant, cet adieu d'un mourant à un mort qu'il croyait encore vivant, ce double écho si tendre qui traversait deux tombes, l'une entr'ouverte, l'autre déjà fermée, ce double message d'amitié posthume ou agonisante m'émurent jusqu'au fond de l'âme. On le comprendra.

Je ne pus rien lui répondre : je l'embrassai et je le quittai, croyant bien que je l'avais vu, lui aussi, pour la dernière fois. Je ne me trompais que de peu. Laprade ne survécut à Barbier que d'une année.

Auguste Barbier devait me laisser un témoignage touchant de sa confiance et de son amitié : outre qu'il me léguait son portrait et la petite gravure des *Moissonneurs* de Mercuri, il me nommait son exécuteur testamentaire littéraire avec Lacaussade. Il nous confiait le soin de publier *tous* ses manuscrits, sans nous donner la liberté d'y faire un choix ou des coupures. La tâche était difficile, et notre piété affectueuse fut quelquefois en conflit avec notre goût personnel, comme le respect que nous portions à la mémoire du poète le fut avec le devoir qu'il nous avait imposé. En effet, pourquoi ne pas le dire? Barbier était encore moins artiste dans sa prose que dans ses vers, où l'inspiration l'emportait d'un coup d'aile vigoureux au-dessus des petites règles qui gouvernent la langue et même la grammaire. Dans la prose, il en va autrement, et là la négligence du vieux poète était extrême et sans compensation. Les poésies mêmes qu'il nous priait, ou plutôt qu'il nous enjoignait de publier, se ressentaient de ce laisser-aller; elles n'avaient rien qui pût ajouter à la gloire de l'auteur des *Iambes* et du *Pianto*. Un cas de conscience littéraire se posait ainsi devant nous, ses exécuteurs testamentaires. Pouvions-nous faire un choix? Non, le testament était formel; nous n'étions pas libres, il fallait donc tout publier, même l'inutile et le dangereux. Que faire en pareil cas? où est la vraie piété? Nous avons pensé, Lacaussade et moi, qu'elle était dans l'obéissance au vœu du testateur, non une obéissance aveugle qui eût touché à la trahison, mais une obéissance raisonnée, laissant place au discernement. Nous obéîmes donc, avec le ferme propos de reprendre en détail la liberté qu'on nous avait déniée en bloc. Et c'est ainsi que nous avons compris notre tâche : corriger les petites fautes sans toucher aux grandes lignes, respecter l'arbre en l'échenillant de notre mieux. Je ne vois pas ce que gagnerait la vérité ou, s'il y a lieu, la postérité, à laisser voir des fautes de grammaire ou de prosodie dans le *nachlass* d'un auteur, tandis que je vois très bien ce que l'auteur pourrait y perdre. On nous a reproché, Monselet entre autres, d'avoir ainsi tout publié sans faire un choix dans les œuvres posthumes de Barbier. Je lui ai répondu que notre liberté n'était pas libre, puisque Barbier lui-même nous avait lié les mains, et que nous étions, Lacaussade et moi, les premiers à le regretter.

Chose singulière! dans un siècle où tous nos grands poètes, Lamartine, Hugo, de Vigny, Musset, ont été aussi de grands prosateurs, parmi les quatre poètes et demi qui formaient le dîner Brizeux (ce *demi* s'appliquera à moi ou à Saint-René, comme on voudra),

il n'y en avait qu'un sachant manier la prose aussi bien que les vers : c'était Lacaussade. Saint-René Taillandier, dont c'était l'instrument habituel, s'en servait agréablement, utilement, mais sans éclat. Sainte-Beuve disait de lui : « Il fait mou et rond. » C'est trop sévère. Mais Sainte-Beuve ne craignait pas d'être dur. C'est là son moindre défaut. Il en eût dit autant de Laprade qu'il n'aimait pas, et avec qui il eut maille à partir. N'oublions pas que Saint-René et Laprade avaient longuement professé. Or l'habitude de l'enseignement, comme du reste toute action oratoire, donne à la pensée, et surtout à l'expression de la pensée, un tour particulier, le tour éloquent ou disert, en tout cas démonstratif, avec un besoin de développements, qui n'est pas toujours compatible avec la précision, la fermeté, l'éclat et la couleur de la grande prose écrite. Cela explique pourquoi il y a si peu d'orateurs, sans parler des avocats, qui soient de remarquables écrivains. La prose de Laprade n'est intéressante et originale que dans sa correspondance. On en jugera quand elle sera publiée : rien ne ressemble moins à ses vers. Pour Barbier, son style en prose est aussi loin que possible de la vigueur de ses premiers vers ; il est d'une mollesse et souvent d'une négligence singulières. Je l'ai dit : il n'était pas artiste, même en vers, et la prose ne peut se passer d'art ; c'est une masse informe qui a plus besoin de lumière que la poésie, un océan de mots où les idées risquent de se noyer : il faut leur frayer la route en droite ligne, les enchaîner sans les confondre, les tenir en rangs serrés et les surveiller sans cesse, si on veut arriver à bon port. Le poète lyrique bondit, vole et franchit l'espace d'un trait, comme les dieux d'Homère. Pour achever toute ma pensée, et puisque je suis dans les images, je dirai que la prose est tout un orchestre à conduire, tandis que la poésie, qu'elle soit trompette héroïque, harpe éolienne, hautbois idyllique, ou tout ce qu'on voudra, n'a besoin que d'un instrument pour faire vibrer les oreilles et le cœur : l'Apollon musagète n'a qu'une lyre à la main.

Si H. Heine m'avait présenté à la princesse Belgiojoso, comme il me l'avait promis vers 1840, j'aurais fait la connaissance de Laprade quinze ou seize ans plus tôt. A cette époque, il était déjà admis et bien vu dans ce milieu aussi aristocratique que littéraire. Grand, élancé, joli brun, poète, homme du monde, il devait y faire bonne figure. Il rencontra, sans doute, dans ces parages Alfred de Musset, déjà sur le déclin, quoiqu'ils fussent à peu près du même âge, et je ne sais si je me trompe beaucoup en pensant qu'ils durent peu sympathiser. Plus d'une rivalité les séparait : leur esprit et leur talent divergeaient trop. Au fond, Laprade n'aimait pas Musset, même comme poète, et Musset devait bien le lui rendre. Le sort, qui est le plus grand des ironistes, avait décidé, cependant, que Laprade remplacerait Musset à l'Académie, et qu'il ferait son éloge *urbi et orbi*. A vrai dire, cet éloge s'en ressent un peu.

La première fois que je vis Laprade, et encore de loin, ce fut à une soirée donnée par Considérant à *la Démocratie pacifique*, rue de Tournon. Il y récita des vers sur la *Mort d'un chêne*, je crois, qui furent très applaudis. Je lui fis compliment comme tout le monde, mais nos relations ne devinrent amicales et intimes que lorsque je me révélai à mon tour comme poète par la publication, en 1857, de *la Mort du Juif errant*. J'ai dit ce qu'il m'écrivit alors, et le conseil bienveillant, mais dangereux, qu'il me donnait, ainsi que Lamartine. Depuis ce moment, une étroite amitié nous unit. Quand l'hiver nous ramenait tous deux à Paris, nous passions peu de jours sans nous voir. Presque tous les matins, nous déjeunions ensemble au café Caron ; de là date la fondation de notre dîner Brizeux. Plus tard, aux mois rigoureux, nous nous retrouvions sur la côte d'azur, à Cannes, ou à Monte-Carlo, avec Hetzel, Chenavard et Pontmartin. Et c'étaient alors des déjeuners et des causeries sans fin. C'est dans une de ces rencontres, aux bords ensoleillés de la Méditerranée, qu'il me présenta à la belle et poétique duchesse de La Roche-Guyon, qui est restée une de mes plus chères amitiés. Elle venait alors demander au soleil de Provence la guérison d'un fils adoré...

J'eus lieu de le présenter à mon tour à une belle étrangère qui a laissé un ouvrage dans notre langue, et un souvenir charmé à plusieurs de nos hommes d'État ou de lettres : je veux parler de Mme Hollond, qui fut l'amie des Rémusat et des d'Haussonville, des Ary-Scheffer et des Mohl, et qui nous a donné une traduction de Channing. Mariée à M. Robert Hollond, fort insignifiant mais fort riche, qui savait à peine deux mots de français, et qui s'en consolait en cultivant assidument le claret et le whisky, elle s'était faite Parisienne, et avait réussi à se créer un salon, rue d'Astorg, où son mari jouait un rôle très effacé, et même muet, à moins qu'il ne ronflât, mais où elle aimait à réunir tout ce qui avait un nom par la naissance ou le talent. Elle était atteinte de cette manie, de ce goût anglais pour tout ce qui fait le bruit du moment et devient l'objet de la curiosité du monde, en un mot pour ce qu'on appelait alors un *lion*. En février 1848, Laprade, venant d'être élu académicien à la place de Musset, était naturellement le lion de la semaine. Mme Hollond, sachant que nous étions très liés, me pria instamment de lui amener le nouvel académicien. Je m'empressai de lui obéir : je lui présentai Laprade ; elle l'accueillit avec force démonstrations admiratives, et l'invita sur-le-champ à dîner devant moi. Mais sa joie de le posséder et de le produire fut si grande qu'elle en oublia de m'inviter aussi. En sortant, Laprade, fort choqué de cette invitation unique, me fit presque des excuses de m'avoir attiré cette impertinence plus que britannique. Je lui répondis, en riant, que cet oubli était la preuve la plus flatteuse pour lui de l'effet pro-

duit par sa visite, puisqu'il faisait perdre ainsi du premier coup le sentiment des convenances à une belle étrangère; et je ne remis plus les pieds chez Mme Hollond naturellement.

J'y avais pourtant passé quelques soirées très agréables: le monde qu'elle recevait était des plus intéressants et des plus distingués. La verve de Mme Mohl, l'esprit charmant de M. de Rémusat auraient suffi pour faire de son salon un salon à part. Je me rappelle, entre autres soirées, celle où Henri Martin nous lut une tragédie de sa façon, — oui, une tragédie en cinq actes et en vers, *Vercingétorix*. Il y avait peu d'élus, six ou sept personnes, tout au plus. J'étais assis à côté de Mme d'Haussonville, fort vive et fort distraite, comme on sait. Henri Martin lisait mal; l'intérêt languissait parfois; ma belle voisine s'agitait, se tournait vers moi, me regardait en face, en ayant l'air de me dire: Y comprenez-vous quelque chose? Cela vous intéresse-t-il? — J'avoue qu'il me fallut une grande force d'âme pour garder mon sérieux. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les vers du bon et honnête historien n'étaient pas plus mauvais que bien d'autres, et ne trahissaient nullement l'inexpérience et la gaucherie auxquelles je m'attendais. Ils valaient bien sa prose.

En voilà assez. Retournons au café Caron.

Peut-être, en parlant des poètes qui formaient notre petit groupe du dîner Brizeux, aurais-je dû essayer de caractériser leur talent. Cela m'eût entraîné trop loin. Je me bornerai à une simple remarque: c'est que tous, y compris Brizeux lui-même, nous relevions d'un jeune ancêtre commun dont l'influence, à partir de 1820, domine toute la poésie moderne. Je veux parler d'André Chénier. Invisible dans Lamartine, dont *les Méditations* sont presque contemporaines de l'apparition des poésies posthumes d'André, cachée avec un art infini chez Victor Hugo, cette influence est déjà plus sensible chez Alfred de Vigny; elle éclate au grand jour avec Barbier et Brizeux. *Marie* procède des *Idylles* et des *Élégies*, comme *les Iambes* de Barbier des derniers vers du prisonnier de Saint-Lazare.

Ce cher dîner Brizeux! il n'aura pas duré longtemps, quoiqu'il existe encore. Il est bien menacé: il va avoir le sort de toutes les choses d'ici-bas; ses instants sont comptés. Barbier, Laprade, Saint-René Taillandier ne sont plus; leur place est vide. Des cinq convives du début, deux seuls restent encore, Lacaussade et moi. L'âge a blanchi nos cheveux: il nous avertit. Nous n'en continuons pas moins chaque année notre dîner commémoratif. Puis ce tête-à-tête cessera aussi, et le dernier survivant lèvera seul son verre, le 16 avril, en portant un toast silencieux et solitaire à la mémoire de l'auteur de *Marie*, jusqu'à l'heure où il ira à son tour rejoindre les autres convives disparus du dîner Brizeux.

ÉD. GRENIER.

COURS LIBRES DE LA SORBONNE

L'Évolution de la poésie lyrique au XIXe siècle (1).

(Quatorzième leçon.)

MM. DE HEREDIA, SULLY PRUDHOMME, ET FRANÇOIS COPPÉE.

Messieurs,

Dans le choix que j'ai fait jusqu'ici, — pour vous retracer l'évolution de notre poésie lyrique au XIXe siècle, — de quelques hommes et de quelques œuvres seulement, j'ai négligé bien des noms, mais je les ai négligés sciemment, et je ne crois pas avoir à regretter d'omission essentielle. Lamartine et Victor Hugo, Musset et Vigny, Sainte-Beuve et Gautier, M. Leconte de Lisle, voilà bien les vrais maîtres; c'est bien d'eux que tout procède; et la preuve en est que, si je voulais vous parler de Mme Desbordes-Valmore, par exemple, ou d'Édouard Turquety, je ne vous en dirais rien que je ne vous eusse déjà dit de Lamartine, ou de Musset. Je baisserais seulement le ton, et, pour dire les mêmes choses, je n'userais pas des mêmes termes. C'est ainsi, vous le savez, qu'au XVIIe siècle, autour de Corneille, de Molière, de Racine, on grouperait aisément tout ce qu'il y a d'essentiel à savoir du théâtre français, et, après cela, qu'importerait l'omission de quelque Poisson ou de quelque Montfleury?

Je suis moins sûr aujourd'hui de mon choix. Savez-vous bien qu'en effet, en 1869, ils étaient cinquante-six qui ont collaboré au *Parnasse contemporain?* Mais savez-vous, d'autre part, que, dans un seul volume de l'*Anthologie des poètes français du XIXe siècle*, le dernier, j'en ai compté soixante-dix-sept, — je dis soixante-dix-sept autres, — et que cela fait cent trente-trois? Encore, s'ils s'étaient tous, ou presque tous, tournés, comme quelques-uns, du côté du théâtre, par exemple, ou du roman, ou du journalisme, leurs vers leur seraient toujours chers, je le sais, — et je n'oserais pas louer *la Rôtisserie de la reine Pédauque* aux dépens des *Poèmes dorés;* — mais j'aurais moins de remords; ce serait une raison de choisir; je me sentirais moins embarrassé. Vous me pardonnerez, messieurs, — et *ils* me pardonneront, je l'espère, — si ne pouvant parler d'eux tous, j'ai pris le parti de m'en tenir à MM. François Coppée, Sully Prudhomme, et de Heredia (2). L'opinion même les a tirés du rang; l'avenir, qui n'en parlera peut-

(1) Suite. — Voy. les numéros des 21, 28 janvier, 4, 11, 18 février, 4, 11, 18, 25 mars, 22, 29 avril, 13, 20 et 27 mai 1893.

(2) Les *Trophées* de M. de Heredia n'ont à la vérité paru que cette année même, mais qui ne connaissait ses sonnets? On les copiait, on les récitait; nous en savions, depuis vingt ans, par cœur. Les *Conquérants de l'or* avaient paru dans le *Parnasse* de 1869, dont ils remplissaient toute une livraison; et Gautier lui avait fait une place dans son *Rapport* de 1867.

être pas comme nous, en parlera certainement; et leur œuvre suffit au dessein que nous nous sommes proposé.

J'aurai, d'ailleurs, assez de peine à les caractériser. Quels traits en retiendrai-je? et lesquels me sera-t-il permis d'en négliger? Nous manquons, en effet, de recul ou de perspective. Leur œuvre n'est pas terminée. Quelques éléments que nous y démêlions, peut-être contient-elle d'autres promesses d'avenir, plus intérieures, plus cachées, qui n'en sont pas encore sorties. Est-ce que pendant près de cinquante ans on n'a pas lu les *Elégies* d'André Chénier de préférence à ses *Idylles?* Et combien y a-t-il de temps que ce n'est plus dans ses *Orientales* ou dans ses *Feuilles d'automne*, mais dans ses *Contemplations*, que nous avons appris à voir le vrai Victor Hugo? Aussi, messieurs, toutes ces difficultés nous imposent-elles un léger changement de méthode. Quels que soient les caractères des poètes dont je voudrais aujourd'hui vous parler, ceux qu'il nous faut surtout noter en eux, ce sont ceux qu'ils ont de commun, ou plutôt ce sont ceux qui, d'une part, en font les continuateurs de ce *naturalisme* dont nous parlions l'autre jour, et, d'autre part, ce sont ceux par lesquels ils diffèrent des *symbolistes* qui les ont suivis.

. . . . . *Facies non omnibus una,*
Nec diversa tamen...

Avant d'essayer de discerner ce qu'ils ont chacun de vraiment original, — puisque autrement nous n'en parlerions pas, — il nous faut essayer de dire ce qu'il y a d'analogue en eux.

Et, d'abord, c'est d'avoir commencé par former tous ensemble une sorte d'école, s'ils ont subi les mêmes influences, nullement ou si peu que rien celle de Lamartine et de Musset, un peu plus celle d'Hugo, mais surtout celle de M. Leconte de Lisle, de Théophile Gautier, de Vigny et de Sainte-Beuve. Comment et pourquoi Sainte-Beuve? Il y en avait, messieurs, plus d'une raison, dont la principale est celle-ci qu'étant alors, vers 1865, au plus haut point de sa réputation de critique, on aimait à chercher, et on retrouvait, dans ses *Consolations* et dans son *Joseph Delorme*, quelques-unes des rares qualités qui font le charme de ses *Lundis*. Pénétration, subtilité, finesse; même intelligente, savante, indiscrète curiosité, nous l'avons vu, vous vous le rappelez, sans doute; psychologie, physiologie, anatomie, en effet, c'est bien le même homme; et pour l'y reconnaître on n'a pas attendu jusqu'à nous. Quant à Vigny, la publication de ses *Destinées*, en 1864, venait justement de ranimer l'éclat un moment éclipsé de sa gloire, et *la Colère de Samson*, *la Bouteille à la mer*, *la Maison du berger* étaient dans les mémoires de tous les jeunes poètes. Mais les plus écoutés de tous, — pour les motifs qu'en parlant d'eux j'ai tâché de vous indiquer, — les plus suivis, étaient l'auteur d'*Émaux et Camées*, celui des *Poèmes antiques* et des *Poèmes barbares*. Ajoutez-y, si vous le voulez, Théodore de Banville, qu'on pourrait appeler le théoricien, — et pourquoi pas le « législateur du nouveau Parnasse »; — le spirituel et paradoxal auteur de son *Petit Traité de poésie française*, qui n'était pas encore imprimé, mais qu'il parlait avant de l'écrire; le maître enfin de toutes les finesses ou de toutes les « roueries » du métier. Vous savez le cas que nous sommes convenus de faire du métier. C'est quelque chose en tout art que d'être un bon ouvrier, et, — prenez la peine d'y regarder de près, — c'est même quelque chose en tout temps d'assez rare!

Ainsi du moins le pensaient alors nos jeunes poètes, et pour l'avoir pensé, ce qu'ils doivent tous aux maîtres dont je viens de rappeler les noms, c'est d'avoir tous été des *artistes*. Entre l'artiste et le poète la différence ou la nuance est difficile à démêler, je le sais. Elle existe pourtant, et elle vaut la peine qu'on la précise. Le poète doit plus à « l'inspiration », et l'artiste à « l'étude ». Le premier, qui peut d'ailleurs être un plus grand écrivain, — cela dépend du don de nature, — est moins soucieux que le second des qualités pour lesquelles des vers sont des vers. Il ne joue pas la difficulté, si je puis ainsi dire, et aussi, sa littérature, sa peinture si vous le voulez, sont souvent trop « faciles ». Mais l'artiste est plus scrupuleux; sa conscience est plus délicate; il se contente moins aisément lui-même;

Quand il ajoute un mot, il en retranche trois.

Ou, en d'autres termes encore, étant donné que la forme et le fond, la beauté du style et la force de l'idée concourent ensemble à la perfection de l'œuvre d'art, mais en des proportions qui diffèrent pour chaque cas, on est poète ou on est artiste, selon que l'on donne plus ou moins d'importance à l'un ou à l'autre de ces deux éléments. M. Sully Prudhomme, en ce sens, est plus « poète »; mais M. de Heredia et M. Coppée sont plus « artistes », avec des moyens analogues, en des genres d'ailleurs extrêmement différents : M. de Heredia, plus Grec ou plus alexandrin, plus voisin de Chénier, de Ronsard, plus Espagnol aussi, comme il convient au nom qu'il porte; M. Coppée, plus Parisien, plus moderne, plus curieux surtout de « modernité ».

La distinction apparaît assez bien dans la manière dont ils ont tous les trois usé de l'antiquité. Vous connaissez le sonnet des *Danaïdes* :

Toutes, portant l'amphore, une urne sur la hanche,
Théano, Callidie, Amymome, Agavé,
Esclaves d'un labeur sans cesse inachevé,
Courent du puits à l'urne où l'eau vaine s'épanche.

Hélas! le grès rugueux meurtrit l'épaule blanche
Et le bras faible est las du fardeau soulevé :
« Monstre! que nous avons nuit et jour abreuvé,
O gouffre! que nous veut ta soif que rien n'étanche? »

Elles tombent, le vide épouvante leurs cœurs;
Mais la plus jeune alors, moins triste que ses sœurs
Chante, et leur rend la force et la persévérance.

Tels sont l'œuvre et le sort de nos illusions:
Elles tombent toujours, et la jeune Espérance,
Leur dit toujours : « Mes sœurs, si nous recommencions? »

S'il y a dans ce beau sonnet quelques taches légères, vous penserez certainement, messieurs, qu'il faut ne point les voir, mais les pardonner à la beauté du symbole, ou de l'allégorie. C'est, en effet, une leçon de morale, ou, en d'autres cas, c'est leur signification psychologique, philosophique aussi, que M. Sully Prudhomme demande aux fictions de l'antiquité. Elles l'intéressent bien pour elles-mêmes, mais ce n'est qu'ensuite, si je puis ainsi dire, secondairement ou accessoirement. Il est plus « poète » qu' « artiste ».

M. Coppée est plus « artiste » :

Devant la loterie éclatante, où les lots
Sont un sucre de pomme ou quelque étrange vase,
L'illustre Arpin, devant un public en extase,
Manipule des poids de cinquante kilos.

Colossal, aux lueurs sanglantes des falots,
Il beugle un boniment, et montre avec emphase
Sa nièce, forte fille, aux courts jupons de gaze,
Qui doit, à bras tendus, soulever deux *tringlots*.

A qui pourra *tomber*, à la lutte à main plate,
Son frère, en caleçon d'argent et d'écarlate,
Qui, sur un bout de pain, achève un cervelas,

Il promet cinq cents francs, chimérique utopie!
— Oh! les athlètes nus sous l'azur clair d'Hellas!
O palme néméenne! O lauriers d'Olympie!

L'exécution est ici la perfection même; et on ne saurait imaginer ni de tableau plus vivant et plus « juste », ni de mots mieux choisis, ni de rimes, si je puis ainsi dire, plus spirituellement « inventées ». Mais vous voyez aussi la nuance. Pour M. Coppée, l'antiquité se recule dans un lointain fabuleux dont le regret, pour être très sincère, ne l'empêche pas d'apprécier ce que les spectacles de la Foire au pain d'épice ont d'amusant, de pittoresque, ou d'un peu « canaille » même. Nous ne ressusciterons pas les jeux d'Olympie, n'est-ce pas? De la nostalgie de l'azur clair d'Hellas, qu'il a comme un autre éprouvée, rien n'a donc passé dans ses *Lutteurs forains* que ce qu'il en fallait pour les rehausser d'un accent de poésie. C'est qu'il aime bien les Grecs, mais il aime bien les Parisiens aussi. Et il est « artiste », mais il est surtout moderne, d'une « modernité » qui se connaît, qui se plaît en soi, qui s'égaye et se joue de son contraste même avec l'antiquité.

Mais M. de Heredia, lui, aime et excelle à rendre le côté « plastique » des belles inventions des Grecs :

La Vierge Céphéenne, hélas! encor vivante,
Liée, échevelée, au roc des noirs îlots,
Se lamente, en tordant avec de vains sanglots
Sa chair royale, où court un frisson d'épouvante.

L'Océan monstrueux, que la tempête évente,
Crache à ses pieds glacés l'âcre bave des flots,
Et partout elle voit, à travers ses cils clos,
Bâiller la gueule glauque, innombrable, et mouvante.

Tel qu'un éclat de foudre en un ciel sans éclair,
Tout à coup retentit un hennissement clair.
Ses yeux s'ouvrent. L'horreur les remplit, et l'extase:

Car elle a vu, d'un vol vertigineux et sûr,
Se cabrant sous le poids du fils de Zeus, Pégase
Allonger sur la mer sa grande ombre d'azur.

C'est ici le mythe ou le symbole, c'en est la signification philosophique ou morale qui passent au second plan, qui semblent presque s'effacer ; et, visiblement, tout l'intérêt de son sonnet, « l'artiste » l'a voulu mettre dans la splendeur de l'exécution. Non que peut-être il ne fût facile, après coup, d' « allégoriser » son *Andromède au monstre*. Mais je ne crois pas que l'intention y soit! Elle ne s'y sent pas, au moins; et c'est en sculpteur ou en peintre qu'il a traité son sujet. On le lui a reproché quelquefois; et, dans quelle mesure j'accepte pour lui la critique, je vous le dirai tout à l'heure, — ou dans notre prochaine leçon.

Vous remarquerez également, messieurs, dans l'œuvre de nos trois poètes, — mais plus particulièrement dans celle de M. de Heredia et de M. Coppée, — la fréquence des métaphores qu'ils ont pris un plaisir manifeste à tirer de l'art de l'émailleur, ou du damasquineur, ou du peintre-verrier. *Vitrail*, *Émail*, *Rêves d'émail*, ce sont quelques-uns mêmes de leurs titres :

Le fer rougit, la plaque est prête. Prends ta lampe,
Modèle le paillon qui s'irise ardemment,
Et fixe avec le feu, dans le sombre pigment,
La poudre étincelante où ton pinceau se trempe.

La place encore que tiennent les « gemmes » dans leurs vers; la façon, l'art savant, le goût habile avec lequel elles y sont « enchâssées » ou « montées »; ces mots « diamant ou saphir, émeraude ou rubis », dont Gautier parle quelque part; les « irisations » ou les « coruscations » dont ils sont si curieux, tout cela n'est pas moins caractéristique, le serait presque davantage, messieurs, si nous y voulions insister... Mais il peut suffire d'y signaler en passant un effet et un signe à la fois de la préoccupation de la forme; et j'ai hâte de vous montrer que, la vérité du fond répondant ordinairement chez eux à la précision, à l'éclat et à la netteté de la forme, ils sont encore, et autant qu'« artistes », dans le bon sens du mot, « naturalistes ».

Car si j'ai pu vous définir, — non pas sans doute avec exactitude, mais peut-être avec une suffisante approximation, — le sens du mot de « naturalisme », nous savons, messieurs, qu'il n'implique en aucune façon le choix de certains sujets, particulièrement vulgaires ou répugnants, mais, bien plutôt, une méthode ou un art de traiter indistinctement toute espèce de sujets ; — et au besoin l'absence même de sujet. Je ne fais pas ici

d'épigramme! Je prends seulement à la lettre, et je commente un mot que vous connaissez bien : « Quelle vanité que la peinture qui attire notre admiration par l'imitation d'originaux que nous n'admirons point! » Et Pascal se trompe, à mon avis du moins, quand il s'écrie : « Quelle vanité que la peinture! » Son point de vue, trop janséniste, est trop chrétien aussi pour nous. Mais n'a-t-il pas raison, s'il veut dire, et s'il dit, s'il constate qu'en fait l'imitation des objets de la nature a justement pour nous le même degré d'intérêt que la nature elle-même? La nature a toujours son prix. C'est pourquoi le « sujet », — toujours fâcheux, ou presque toujours en peinture, — n'est pas toujours non plus nécessaire en poésie, ni peut-être dans le roman même, ou du moins dans la « nouvelle ». Mais, sans insister aujourd'hui sur ce genre de considérations, vous voyez, messieurs, ce que l'on veut dire quand on dit que tous les Parnassiens, autant qu'artistes, sont « naturalistes ». Flaubert ne l'était pas moins dans *Salammbô*, par exemple, que dans *l'Éducation sentimentale;* et pareillement, M. Coppée ne l'est pas plus quand il nous conte l'histoire « vraie » d'*Un fils*, du *Petit épicier de Montrouge*, ou de *la Nourrice* que M. de Heredia lui-même, quand il essaye de ressusciter pour nous le « vrai » *Romancero du Cid*, ou encore, sous ses vraies couleurs, « héroïques et brutales » à la fois, l'épopée des *Conquérants de l'or*.

Ici, toutefois, des différences plus individuelles commencent à se marquer, et non seulement le naturalisme de l'auteur des *Vaines tendresses* ou de l'auteur des *Trophées* diffère beaucoup de celui de M. Leconte de Lisle, mais il diffère encore sensiblement de l'un à l'autre d'eux. Lorsque l'auteur des *Poèmes barbares* nous décrit *le Rêve du jaguar* ou *le Sommeil du condor*, c'est la beauté de ses vers qui en fait surtout la vérité pour nous : tels ces portraits de maître, dont nous n'avons pas besoin de connaître l'original pour affirmer la ressemblance! Mais M. de Heredia nous propose lui-même, dans ses *Andromède* et dans ses *Cléopâtre*, le moyen de « vérifier » la fidélité des représentations qu'il en trace; et, comme lui, messieurs, pour nous en assurer, nous n'avons effectivement qu'à consulter, aussi nous, la légende et l'histoire. Est-ce là le vrai Persée des Grecs? la vraie Cléopâtre de Plutarque? ou de quel autre de ses historiens? Pareillement, tous tant que nous sommes, nous avons en nous, dans notre monde intérieur, nous avons dans l'observation attentive de nous-mêmes, ou dans les confidences, les aveux, les confessions de nos semblables, une occasion toujours actuelle, pour ainsi parler, de refaire, après lui, guidé par lui, les délicates analyses de l'auteur des *Épreuves*, des *Vaines tendresses*, des *Solitudes*... Et pour M. Coppée, c'est plus facile encore, si nous n'avons comme lui qu'à flâner au long des rues, nous mêler dans la foule à sa suite, et comme lui qu'à ouvrir les yeux.

Les deux petites sont en bonne,
Et la plus grande, — c'est la mère,
A conduit l'autre jusqu'au seuil
Qui mène à l'école primaire.

Elle inspecte, dans le panier,
Les tartines de confiture,
Et jette un coup d'œil au dernier
Devoir du cahier d'écriture.

Puis, comme c'est un matin froid
Où l'eau gèle dans la rigole,
Et comme il faut que l'enfant soit
En état d'entrer à l'école,

Écartant le vieux châle noir
Dont la petite s'emmitoufle,[1]
L'aïeule alors tire un mouchoir,
Lui prend le nez, et lui dit : « Souffle ».

Partant de là, nous pouvons peut-être essayer maintenant de mieux caractériser nos trois poètes. Le triomphe de M. de Heredia, c'est la couleur, la *couleur locale*, — si peut-être celui de M. Leconte de Lisle, son maître, serait plutôt la *lumière;* — et je ne crois pas que jamais vers aient mieux rendu que les siens la diversité des époques, ou le changeant décor des lieux. Que pourrait-il y avoir, en effet, de plus grec, avec un peu d'alexandrinisme, sans doute, et d'orientalisme mêlés, mais de plus grec enfin, que ses *Hercule*, ses *Artemis* ou ses *Andromède?* Quoi de plus latin, de plus romain que sa *Trebbia*, que son *Soir de bataille?* de plus vénitien que sa *Dogaresse?* de plus français, de plus « angevin » même que sa *Belle viole?* Mais que voudriez-vous de plus japonais que son *Samouraï* ou que son *Daïmio?*

Matin de bataille.

Sous le noir fouet de guerre à quadruple pompon,
L'étalon belliqueux en hennissant se cabre,
Et fait bruire, avec des cliquetis de sabre,
La cuirasse de bronze aux lames du jupon.

Le Chef vêtu d'airain, de laque et de crépon,
Otant le masque à poils de son visage glabre
Regarde le volcan sur un ciel de cinabre,
Dresser la neige où rit l'aurore du Nippon.

Mais il a vu, vers l'est éclaboussé d'or, l'astre,
Glorieux d'éclairer ce matin de désastre,
Poindre, orbe éblouissant, au-dessus de la mer;

Et pour couvrir ses yeux dont pas un cil ne bouge,
Il ouvre d'un seul coup son éventail de fer
Où dans le satin blanc se lève un Soleil rouge.

Si j'ai d'ailleurs choisi *le Daïmio* de préférence à *la Dogaresse* ou à *la Belle viole*, c'est pour en prendre occasion de vous montrer, messieurs, de quelle beauté nouvelle, et de quels effets d'ampleur, le poète des *Trophées* a enrichi le sonnet.

Ne ris pas du sonnet, ô critique moqueur...

disait naguère Sainte-Beuve. Mais le danger du genre, c'est que la fixité de sa forme, d'abord, et sa brièveté

ne semblent pas permettre, ou tout au moins ne favorisent guère le développement des grandes pensées. De plus, — et nous venons d'en avoir des exemples, dans *les Danaïdes*, ou dans l'*Andromède au monstre*, — le dernier vers d'un sonnet, en achevant le tableau ou l'idée, les limite, si je puis ainsi dire; il les encadre; et généralement il ferme ainsi les horizons que les premiers quatrains nous avaient quelquefois entr'ouvert. Et, pour cette raison encore, dans les rigides proportions du sonnet, ne se sent-on pas étouffer comme le « daïmio » dans son corselet, ou plutôt dans sa prison de bronze? et n'ayant pas, comme lui, d'éventail

Où dans le satin blanc se lève un Soleil rouge,

on respire difficilement! Mais M. de Heredia a vaincu toutes ces difficultés, et dans ses plus beaux sonnets, — car vous ne me croiriez pas si je vous disais qu'ils se valent tous, — le dernier vers, au lieu de borner l'horizon, l'ouvre, et soudain, sur les ailes de l'image, l'idée, prenant son vol, s'empare de l'immensité. Vous vous rappelez *Antoine et Cléopâtre :*

. . . . . .

Et le Romain sentait, sous la lourde cuirasse,
Soldat captif berçant le sommeil d'un enfant,
Ployer et défaillir sur son cœur triomphant
Le corps voluptueux que son étreinte embrasse.

Tournant sa tête pâle entre ses cheveux bruns,
Vers celui qu'enivraient d'invincibles parfums,
Elle tendit sa bouche et ses prunelles claires;

Et sur elle courbé, l'ardent Imperator
Vit dans ses larges yeux étoilés de points d'or
Toute une mer immense où fuyaient des galères.

Vous connaissez aussi le sonnet des *Conquérants :*

. . . . . .

Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Que Cipango mûrit dans ses mines lointaines,
Et les vents alizés inclinaient leurs antennes
Aux bords mystérieux du monde Occidental.

Chaque soir, espérant des lendemains épiques,
L'azur phosphorescent de la mer des Tropiques
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré;

Ou, penchés à l'avant des blanches caravelles,
Ils regardaient monter en un ciel ignoré
Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles.

Si la fuite éperdue des galères d'Actium se précipitait, pour ainsi dire, à l'infini, dans le dernier vers d'*Antoine et Cléopâtre*, ici, dans le dernier vers des *Conquérants*, c'est l'ascension de ces étoiles dans leur ciel ignoré qu'il semble que l'on suive de l'œil. Mais, dans l'un comme dans l'autre cas, si c'est la liberté rendue au rêve, c'est la poésie qui s'ajoute à la peinture, l'homme à son œuvre, le lyrique à son objet; — et surtout, c'est la pensée aussi.

Pendant vingt-cinq ou trente ans, en effet, quand le poète n'avait pas imprimé ni réuni ses sonnets en volume, — nous les admirions, puisque nous les savions par cœur, — mais on pouvait se demander, avec un peu d'inquiétude, ce qu'il en adviendrait du jour qu'ils seraient enfin rassemblés: s'ils y perdraient peut-être, ou s'ils y gagneraient. Ses admirateurs sont rassurés maintenant. Rassemblés et publiés cette année même en volume, non seulement les sonnets de M. de Heredia y ont gagné comme tels, du fait seul de leur contraste et de leur diversité, mais on peut dire qu'une idée ou une philosophie même s'en est dégagée. Moins profonde, ou moins intense, — et je veux dire par là moins profondément éprouvée, — cette philosophie est voisine de celle de M. Leconte de Lisle. Dans ces beaux vers colorés et sonores, on croit entendre « le fracas des empires qui tombent les uns sur les autres »; on y retrouve toute l'amertume du néant de l'activité de l'homme, puisque enfin, de tant d'efforts, de tant de millions d'êtres, voilà tout ce qui reste, quelques trophées, qu'on pourrait suspendre aux murs de cette salle! Joignons-y quelques épitaphes :

Passant! ce marbre couvre Annia Regilla,
Du sang de Ganymède et d'Aphrodite née.
Le noble Hérode aima cette fille d'Énée.
Heureuse, jeune et belle, elle est morte. Plains-la.

Et ainsi, messieurs, sous cet art si robuste et si sain, si antique et pourtant si moderne, qui semble respirer le contentement de soi-même, la satisfaction de son œuvre accomplie, vous le voyez, c'est encore et toujours le pessimisme qui reparaît. Après tout, les anciens n'étaient pas toujours gais!

Est-ce également là, dans ce pessimisme, que nous verrons la source de l'inspiration de M. Sully Prudhomme? Disons, du moins, qu'en fait de vers tristes, nul n'en a peut-être écrit de plus tristes, d'une tristesse plus pénétrante, et je dirais volontiers de plus désolés que quelques-uns des siens. Vous parlerai-je du *Vase brisé?* Non; mais sans doute vous connaissez le *Rendez-vous:*

Dans ce nid furtif où nous sommes,
O ma chère âme, seuls tous deux,
Qu'il est bon d'oublier les hommes,
Si près d'eux !

. . . . . .

Aimons en paix : il fait nuit noire,
La lueur blême du flambeau
Expire... Nous pouvons nous croire
Au tombeau.

Laissons-nous dans les mers funèbres,
Comme après le dernier soupir,
Abîmer, et par leurs ténèbres
Assoupir...

Et voilà peut-être une façon peu commune de concevoir l'amour! Vous rappelez-vous aussi le *Vœu* du poète?

Du plus aveugle instinct je veux me rendre maître,
Hélas! non par vertu, mais par compassion.
Dans l'invisible essaim des condamnés à naître,
Je fais grâce à celui dont je sens l'aiguillon.

Demeure dans l'empire immense du possible,
O fils le plus aimé qui ne naîtra jamais,
Mieux sauvé que les morts et plus inaccessible,
Tu ne sortiras pas de l'ombre où tu dormais !

Le zélé recruteur des larmes par la joie,
L'Amour, guette en mon sang une postérité,
Je fais vœu d'arracher au malheur cette proie;
Nul n'aura de mon cœur faible et sombre hérité !

C'est du pur Schopenhauer, et si nous pouvions lire ici toute la pièce, — qui est longue, mais qui est belle, — vous verriez que nous avons le droit de le dire : en vérité, l'auteur lui-même de la *Métaphysique de l'amour* n'a pas prêché plus éloquemment, au nom de l'humaine misère, l'extinction de l'espèce par l'anéantissement du désir.

Je ne puis m'empêcher, à part moi, de trouver ces sentiments un peu singuliers, bizarres même, et ce n'est pas tout à fait ainsi que j'entends, que je comprends, que j'interprète le pessimisme. Mais je me hâte aussi de le dire, cette bizarrerie, qui m'empêcherait de prendre M. Sully Prudhomme pour guide, est une preuve de sa sincérité. Nul poète plus sincère, d'une sincérité plus touchante ou plus ingénue. Par suite, — car tout ceci se tient, — nul poète aussi plus sensible, d'une sensibilité dont la délicatesse a vraiment quelque chose d'inquiétant :

J'ai voulu tout aimer et je suis malheureux,
Car j'ai de mes tourments multiplié les causes;
D'innombrables liens frêles et douloureux,
Dans l'univers entier vont de mon âme aux choses.
. . . . . .
Ma vie est suspendue à ces fragiles nœuds,
Et je suis le captif de mille êtres que j'aime;
Au moindre ébranlement qu'un souffle cause en eux,
Je sens un peu de moi s'arracher de moi-même.

Si vous ne l'approuvez pas, n'aimez-vous pas pourtant l'aveu de cette plainte? et là, en effet, là, messieurs, est la véritable originalité de M. Sully Prudhomme. Grâce à cette sensibilité, personne, je le crois, n'est descendu plus avant que lui,

...Dans le fond désolé du gouffre intérieur.

Venant après Musset, mais combien plus noble, et de quelle autre qualité d'âme; plus sincère, et moins affecté, par conséquent, que Sainte-Beuve; il a donné à la poésie personnelle et intime je ne sais quel accent nouveau, plus pénétrant, plus discret, et cependant plus douloureux. Ni grands mots, ni grands éclats de voix. Pas de gestes ni d'attitudes. Nul étalage. Mais, s'il y a sans doute en nous des fibres plus subtiles, plus délicates que d'autres, et des fibres qu'à peine peut-on toucher sans les briser ou du moins les froisser; s'il y en a comme d'inaperçues qui tressaillent douloureusement jusque dans nos joies les plus pures, — *amari aliquid quod in ipsis floribus angat* — s'il y en a de cachées, qui gardent secrètement, pour nous la rendre un jour, la mémoire de nos impressions les plus anciennes et les plus affaiblies; s'il y en a de plus frêles, qui peut-être en chacun de nous ne sauraient vibrer qu'une fois, toute cette partie plus secrète et obscure de l'âme, le poète des *Épreuves* et des *Solitudes* y a fait filtrer le rayon de son vers; il a éclairé d'une lumière nouvelle, dont le charme est fait de ce qu'elle a d'incertain et de rapide, « notre cœur faible et sombre »; ses confessions nous ont révélé des parties de nous-mêmes inconnues à nous-mêmes; et, dans des vers un peu abstraits, quelquefois, mais par cela même presque immatériels, il a réussi à traduire ce que vous me permettrez d'appeler les aurores ou les crépuscules des sentiments, leurs commencements d'être, et leurs agonies doucement finissantes.

J'aime à en citer pour preuve une de ces *Élégies* qui sont peut-être les meilleures parties de son poème du *Bonheur* :

Te souvient-il du parc où nous errions si tristes,
Dans un sentier tout jonché de lilas;
La solitude alanguissait nos pas,
Le crépuscule aux fleurs mêlait ses améthystes.

Où sombrait le soleil, dans un lointain pays,
Nos cœurs rêvaient une patrie absente,
Quand une note au ciel retentissante,
Comme un trait d'or soudain s'éleva du taillis.
. . . . . .
La nuit mélancolique achevait de descendre,
Et semblait sur le parc avec lenteur tomber,
Comme d'un fin tamis une légère cendre,
En noyant les contours qu'elle allait dérober.
. . . . . .
Et le chant déchira, plus large et plus sonore,
De l'azur assombri les voiles plus épais;
De monde en monde allant plus haut, plus haut encore,
Troubler de l'infini l'inaccessible paix...

Je ne sais, mais quand je compare ces vers à ceux de Lamartine un peu sur le même thème, en son *Jocelyn* :

Vois dans son nid la muette femelle
Du rossignol, qui couve ses doux œufs,
Comme l'amour lui fait enfler son aile,
Pour que le froid ne tombe pas sur eux;

je suis tenté de préférer ceux de M. Sully Prudhomme. Ils ont quelque chose de plus intérieur, qui va plus loin et plus profondément, dont la volupté mélancolique se nuance de teintes plus rares et plus neutres; quelque chose de plus tendu; de plus vibrant; et depuis 1837 on sent là que le siècle a marché. C'est cette évolution de la sensibilité que représente M. Sully Prudhomme, c'est ce progrès aussi de l'observation de soi-même. Si la forme quelquefois n'a pas dans ses vers toute la netteté que l'on voudrait, ni toute la pureté, c'est que les mots ou les tours manquent à la subtilité de ses impressions. Sa langue, très personnelle, l'est

pourtant moins que ses sentiments; et cela même, si vous le voulez, nous sera un témoignage encore de sa sincérité, qu'ayant quelque chose de singulier, de rare, et de neuf à dire, il aura mieux aimé le dire « moins bien », que de ne pas le dire...

Je goûte moins, je l'avoue, sa poésie philosophique, et même, à cet égard, je crains, messieurs, que, tout au rebours de M. Leconte de Lisle, M. Sully Prudhomme n'ait compris à l'ancienne manière, dans *la Justice* et dans *le Bonheur*, l'alliance de la science et de la poésie. C'est une belle idée que celle du poème de *la Justice;* et, dans ce long voyage du poète à la recherche de la vérité, je ne disconviens pas qu'il y ait quelque chose de noble, d'émouvant, presque de tragique. Je n'apprécie pas moins la donnée du *Bonheur;* et je n'ai garde de méconnaître ce que le poète a mis là de son cœur et de son humanité! Vous y trouverez donc, je vous le disais, quelques-uns de ses plus beaux vers. Fussent-ils moins nombreux, je lui saurais encore gré du généreux effort qu'il a deux fois tenté pour nous donner ce « long poème français » qui nous manque toujours, — objectif, impersonnel, et philosophique! Mais, après cela, nous l'avons vu l'autre jour, si l'on peut admettre l'alliance de la science et de la poésie, c'est à de certaines conditions; et, dans des vers comme ceux-ci, serons-nous bien pédants de dire que M. Sully Prudhomme les a certainement méconnues?

Franklin provoque avec audace
Et désarme, savant héros,
De la foudre qui le menace,
Dans son piège aigu, les carreaux;
Il lui trace en maître sa voie,
La force à ramper et la noie.
Sur l'ambre, le vol d'un duvet
Trahit qu'en bas elle couvait :
Un disque de cire ou de verre
Ose imiter le bras du dieu
En qui l'humanité révère
L'auteur du tonnerre et du feu!

M. Sully Prudhomme a été plus heureux quand, dans le même poème, au lieu d'analyser chimiquement les parfums, — comme aussi bien peut-être a-t-il essayé de le faire, — il a dû se contenter, non pas même de les définir ou de les nommer seulement, mais d'en indiquer le pouvoir d'évocation :

Discret comme sous la paupière
Longue et soyeuse, la pudeur,
Ou pénétrant, comme l'ardeur
D'une prunelle meurtrière.

Léger comme l'espoir naissant
Qu'une amitié de vierge inspire;
Intense et fort comme l'empire
D'un amour fatal et puissant;

Chaud comme en ses brûlantes fièvres,
Une bouche aux soupirs de feu;
Ou frais comme en leur simple aveu,
De pures et timides lèvres...

Piquants comme les gais caprices
Des moqueuses au jeu cruel;
Insinuant comme le miel
Des câlines adulatrices...

Voilà de jolis vers, avec une pointe légère de sensualité, rare d'ailleurs chez M. Sully Prudhomme, dont le pessimisme a généralement vu dans le plaisir plus de tristesse que de distraction, — et ce n'est pas nous qui le lui reprocherons! — mais voilà des vers aussi qui nous ramènent à ce que nous disions, et encore au trait essentiel de sa véritable originalité.

Quelques autres vers de lui, que l'on croirait à peine qui fussent de lui, nous serviront pour passer de M. Sully Prudhomme à M. François Coppée. Je les emprunte aux *Solitudes :*

On voit dans les sombres écoles
Des petits qui pleurent toujours;
Les autres font leurs cabrioles,
Eux, ils restent au fond des cours.

Leurs blouses sont très bien tirées,
Leurs pantalons en bon état,
Leurs chaussures toujours cirées,
Ils ont l'air sage et délicat.

Les forts les appellent des filles,
Et les malins des innocents.
Ils sont doux, ils donnent leurs billes:
Ils ne seront pas commerçants...

C'est, en effet, en ce genre, vous le savez, messieurs, c'est dans cette poésie intime et populaire, sentimentale et ironique à la fois, qu'il faut voir à son tour l'originalité de M. François Coppée. L'auteur des *Poèmes antiques* et des *Poèmes barbares* avait pris pour lui la grande nature, et ses vers en avaient égalé tour à tour la splendeur éclatante ou la hautaine majesté; M. de Heredia s'emparait de la légende et de l'histoire; M. Sully Prudhomme avait fait son domaine de la « vie intérieure »; M. Coppée se contenta, pour lui, de la vie quotidienne... et moyenne. Il devait, comme nous l'allons voir, en tirer des chefs-d'œuvre, auxquels, si l'on peut faire une critique, je n'en sache effectivement qu'une seule; et encore à peine en est-ce une, si c'est celle que l'on dit que Louis XIV adressait aux toiles de Téniers.

N'eût-il pas pu faire autre chose? Oui, sans doute, car son habileté de main est extraordinaire; et nous avons de lui des pièces assez caractéristiques, celle-ci, par exemple, qu'il est intéressant de comparer au sonnet des *Montreurs :*

Jeune homme qui me viens lire tes plaintes vaines,
Garde-toi bien d'un mal dont je me suis guéri.
Jadis, j'ai, comme toi, du plus pur de mes veines,
Tiré des pleurs de sang, et le monde en a ri.
. . . . . .
. . . . . .
Quand même dans ton sein les chagrins, noirs reptiles,
Se tordraient, cache bien au public désœuvré
Que tu gardes en toi des trésors inutiles,
Comme des lingots d'or en un vaisseau sombré.

Sois impassible, ainsi qu'un soldat sous les armes,
Et lorsque la douleur dressera tes cheveux,
Et qu'aux yeux, malgré toi, te monteront des larmes,
N'en conviens pas, enfant, et dis que c'est nerveux!

Ce que d'ailleurs il peut y avoir là-dessous, comme dans le *Prologue* encore du *Reliquaire*, toute sorte de raisons nous empêchent de le rechercher, dont la plus décisive, à mes yeux, est la mobilité même des impressions, ou, comme l'on dit aujourd'hui, la *nervosité* de M. François Coppée. Son œuvre poétique, bien personnelle et lyrique en ceci, n'est vraiment

Que le papier journal ou bien le commentaire

de ses émotions, — de celles de ses émotions qu'il a cru pouvoir nous confier, — et comme il en a eu de très diverses, c'est pourquoi l'auteur de *la Nourrice* est aussi celui de *la Tête de la Sultane*, par exemple, du *Fils des armures*, ou du sonnet du *Lys :*

Hors du coffret de laque aux clous d'argent, parmi
Les fleurs du tapis jaune aux nuances calmées,
Le riche et lourd collier, qu'agrafent deux camées,
Ruisselle et se répand sur la table à demi.

Un oblique rayon l'atteint. L'or a frémi,
L'étincelle s'attache aux perles parsemées,
Et midi darde moins de flèches enflammées
Sur le dos somptueux d'un reptile endormi.

Cette splendeur rayonne et fait pâlir des bagues
Éparses, où l'onyx a mis ses reflets vagues,
Et le froid diamant sa claire goutte d'eau.

Et, comme dédaigneux du contraste et du groupe,
Plus loin, et sous la pourpre ombreuse du rideau,
Noble et pur, un grand lys se meurt dans une coupe.

Vous comprenez alors, messieurs, la dédicace du *Reliquaire* à M. Leconte de Lisle, et vous voyez sous quel maître, à quelle école M. Coppée s'est forgé ce vers dont le prosaïsme voulu de quelques-uns de ses sujets favoris a bien pu modifier quelques caractères, pour se l'approprier, mais n'a pas altéré la pureté, la netteté, l'élégance. Il convient d'ajouter encore que si quelqu'un, depuis Musset, a fait des vers d'amour, de jolis vers d'amour, des vers d'amour exquis, c'est le poète du *Reliquaire*, des *Intimités*, d'*Olivier?* Mais quand on a tout dit, ou indiqué, c'est bien encore, c'est toujours aux *Humbles* qu'il en faut revenir, c'est aux *Promenades et Intérieurs*, c'est à des vers comme ceux que nous disions :

Noces du samedi! Noces où l'on s'amuse!
Je vous rencontre au bois, où ma flâneuse muse
Entend venir de loin les cris facétieux
Des femmes en bonnet, et des gars en messieurs,
Qui leur donnent le bras en fumant un cigare;
Tandis qu'en un bosquet le marié s'égare,
Souvent imberbe et jeune, ou parfois mûr et veuf,
Et tout fier de sentir sur sa manche en drap neuf,
Chef-d'œuvre d'un tailleur concierge de Montrouge,
Sa femme, en robe blanche, étaler sa main rouge.

Je ne hais pas non plus ceux-ci :

C'est un boudoir meublé dans le goût de l'Empire,
Jaune, tout en velours d'Utrecht. On y respire
Le charme un peu vieillot de l'Abbaye-aux-Bois :
Croix d'honneur sous un verre et petits meubles droits,
Deux portraits, — une dame en turban qui regarde
Un pompeux colonel des lanciers de la garde
En grand costume, peint par le baron Gérard, —
Plus, une harpe auprès d'un piano d'Érard,
Qui dut accompagner bien souvent, j'imagine,
Ce qu'Alonso disait à la tendre Imogine.

Lisez encore, messieurs, — puisque nous ne pouvons pas le faire ensemble, — *le Petit épicier* lui-même, *Un fils*, *En province*, *l'Enfant de la balle*, *les Boucles d'oreilles*. Cette poésie bourgeoise et populaire, intime et vécue, que Sainte-Beuve avait rêvée, vous vous le rappelez; dont il n'y avait quelques accents avant lui que dans la chanson de Béranger, peut-être; M. Coppée, lui, l'a réalisée; il y est d'abord passé maître; et c'est le souvenir qu'éveille d'abord aussi son nom? Moins passionné que Béranger; moins subtil et moins précieux, moins alambiqué que Sainte-Beuve; plus sincère, comme connaissant mieux les choses dont il parlait, les ayant observées de plus près, plus attentivement, les goûtant, les aimant davantage, il a vraiment en ce sens agrandi, étendu le champ de la poésie contemporaine; il y a comme acclimaté des sujets qu'on en croyait indignes pour leur simplicité; et il a surtout, en les traitant, presque toujours évité l'écueil du prosaïsme ou celui de l'insignifiance.

La sympathie toute seule y aurait-elle suffi? Je le crois, puisqu'elle a suffi, non seulement aux peintres hollandais, mais aux romanciers anglais, à Dickens, par exemple, ou à George Eliot. Mais, sans compter qu'il était né poète, ou « artiste », pour mieux dire, M. Coppée était né Parisien aussi; et de là, dans sa poésie populaire ou bourgeoise, un accent d'ironie qui la raille, sans cependant en détruire l'illusion. C'est ce qui a manqué le plus à Sainte-Beuve, en ce genre : un peu d'esprit! Cet homme si fin, ou qui devait le devenir, avait pris ses Marèze et ses Doudun au sérieux, et, — phénomène bizarre! — il n'y croyait qu'à moitié, mais, je ne sais comment, il en était devenu la dupe. Il leur prêtait aussi des sentiments qui n'étaient pas, qui ne pouvaient pas être les leurs, mais les siens, à lui, Sainte-Beuve. Plus naturaliste et plus naturel à la fois, M. Coppée a mieux connu son petit monde :

La blanchisseuse rousse, agile comme un singe,
Sur sa hanche enlevant son lourd panier de linge
Saute dans l'omnibus, s'assied près du compteur,
Et commence à causer avec le conducteur.
L'ancien « sous-off », étant galant de sa nature,
Sait plaire, car longtemps la libre créature
L'écoute parler bas avec des yeux songeurs,
Et l'homme, s'adressant aux autres voyageurs,

Quand elle est descendue au bureau de Montrouge
Dit en clignant de l'œil : « Belle fille, la rouge ! »

Ce n'est rien que ce clin d'œil ;—et M. Coppée ne méprise pas pour cela, comme on l'a dit à tort, les « blanchisseuses » ni les « sous-offs » ;— mais, dans ces« scènes de la voie publique », si je puis ainsi parler, comme aussi dans de certaines infortunes vulgaires, la sincérité de sa sympathie ne l'empêche pas de saisir ce qui s'y mêle de comique. Un détail a frappé l'artiste : cette rouge fillette qui s'engouffre en hanchant dans le tramway de Montrouge; et il a essayé de le fixer. Mais pourquoi ne s'en amuserait-il pas, en le reproduisant dans son vers? Et, une autre fois, s'il y a lieu, pourquoi le sourire ne se mouillerait-il pas « d'un pleur » de pitié? Tout cela, messieurs, va très bien ensemble, et tout cela, — dans un genre que l'on peut d'ailleurs aimer ou n'aimer pas, — fait de M. Coppée, non seulement le plus « Parisien », mais aussi l'un de nos poètes contemporains les plus spirituels, les plus complexes, et les plus « complets ».

Comment donc, les uns et les autres, avant même que d'avoir complètement achevé leur œuvre, ont-ils vu se lever contre eux toute une jeunesse impatiente et révolutionnaire? On en peut, je crois, donner quelques raisons, dont vous êtes, messieurs, du droit de votre âge, mieux placés que moi pour apprécier la justesse.

Vous estimez, en premier lieu, que cet art, trop technique, et trop « naturaliste » à la fois, n'a jamais rempli qu'une partie de la définition de la poésie. J'aurais pu choisir d'autres vers de M. Coppée, mais ceux-ci, qui sont de M. Sully Prudhomme :

Anselme, ta foi tremble, et ta raison l'assiste,
Toute perfection dans ton Dieu se conçoit,
L'existence en est une, il faut donc qu'il existe;
Le concevoir parfait, c'est exiger qu'il soit !

oui, ces vers sont-ils du poète des *Solitudes* ou de celui des *Discours sur l'homme?* sont-ils de M. Sully Prudhomme, ou sont-ils de Voltaire? sont-ils enfin des vers, ou de la prose rimée, et un quatrain mnémonique?

Sentant que l'Être échappe aux sciences humaines,
Qu'à leurs prises toujours l'absolu se soustrait,
Enfin, François Bacon se fie aux phénomènes,
Les observe, les classe et suit leur fil secret.

Notez là-dessus, messieurs, qu'on ne saurait guère mieux écrire, avec plus de précision ni plus de concision. Ce qu'il a voulu dire, tout ce qu'il a voulu dire, et rien que ce qu'il a voulu dire, le poète l'a dit en ces quatre vers, et d'ailleurs, vous venez de le voir vous-mêmes, la netteté de l'expression n'a d'égale ici que la justesse, ou plutôt la vérité de la pensée. C'est Bacon, c'est parfaitement Bacon! C'est Saint-Anselme aussi : celui de Rémusat n'est pas plus ressemblant. Mais quoi! c'est justement là ce qui est grave ; et puisque ces vers ne sont pas « poétiques », il faut donc, je le répète, que « l'art » même et la « pensée », s'aidant ou se soutenant l'un l'autre, ne suffisent pas à remplir la notion de la poésie.

C'est bien ce que je crois. Quand les vers de M. Coppée ne tendraient pas à la prose comme à leur limite prochaine, ou ceux de M. Sully Prudhomme à la mièvrerie et la subtilité, ceux enfin de M. de Heredia, — dont la « matière » est d'ailleurs plus « rare », — à des effets trop voisins des effets de la peinture ou de la sculpture, la question reviendrait toujours de savoir si l'imitation de la nature, pour être le point de départ de la poésie, en est aussi le but? et, plutôt, s'il ne faut pas craindre qu'en s'efforçant ainsi de faire double emploi avec l'histoire et avec la vie, la poésie, comme aussi bien l'art en général, ne finisse quelque jour par y perdre jusqu'à sa raison d'être? Vous paraissez croire aujourd'hui, messieurs, que si la poésie n'est pas l'expression du mystère et de l'inconnaissable des choses, elle n'est qu'un vain concours de mots, inutiles à rimer, puisque ce qu'ils traduisent peut aussi bien se dire en prose. Vous estimez que, là précisément où la réalité expire, là du moins où elle nous échappe, c'est là que l'empire et le droit de la poésie commencent. Vous diriez volontiers, si je vous entends bien, que la poésie n'est pas l'*équation* de la vie ou de la pensée, mais qu'elle en est le prolongement, la continuation, l'évanouissement lent dans le rêve, et au besoin la contradiction... Ce sont au moins des questions qui méritent qu'on les discute, et il semble que les Parnassiens, en général, ne les aient pas étudiées d'assez près. Reportons-nous plutôt au *Petit traité* de Banville, qui n'est, sans doute, qu'un « manuel de versification », mais dont la lecture n'est pas moins instructive! Pas de poésie sans art, nous l'accordons aux Parnassiens, vous le leur accordez, je pense, mais l'art est-il toute la poésie?

N'y a-t-il pas peut-être encore un autre danger, — je ne veux pas dire une certaine gêne, ce serait prendre parti trop tôt, — dans la superstition de la forme? La rime trop riche tend au pur calembour :

Ces clochetons à dents, ces larges *escaliers*
Que dans l'ombre une main *gigantesque a liés!*

N'est-on pas tenté de s'écrier alors, avec un autre poète :

O qui dira les torts de la rime?
Quel enfant sourd ou quel nègre fou
Nous a forgé ce bijou d'un sou
Qui sonne creux et faux sous la lime?

— On sera d'ailleurs sage de ne pas céder à la tentation. — Avec cela, si l'effort même que nous faisons pour exprimer nos idées au moyen des mots les altère, et ne bride pas seulement la liberté de l'artiste, mais corrompt sa sincérité, j'ai parfois entendu manifester

la crainte qu'à force de modifier, pour l'améliorer, l'expression de ce que l'on pense, on ne courût le risque de perdre, dans ce labeur méticuleux, le sens même de sa pensée. Il est arrivé quelquefois aussi, dans l'histoire de la littérature et de l'art, qu'en attirant à soi seul toute l'application de l'artiste, le souci de la forme le rendît presque indifférent au contenu de son œuvre ? L'artiste, en quelques Parnassiens de notre connaissance, — que je ne vous ai point nommés, — ou plutôt le virtuose n'a-t-il pas étouffé le poète ? On cite aussi, vous le savez, de grands peintres, de très grands peintres, qui, du même pinceau dont ils peignaient des scènes religieuses, en ont peint d'autres... qu'il est ici plus séant de ne pas qualifier. Le technique de leur art, considéré comme but, les avait rendus indifférents au contenu de leur œuvre. C'est un autre côté de la même question. Pour ne pas reconnaître que les poètes, eux aussi, courent le danger de tomber dans cette indifférence, il faudrait ignorer ce qu'un beau mot, une rime rare, une coupe nouvelle exercent sur eux de séduction vraiment physique. Merveilleusement doués pour la plupart, — comme Hugo seul avant eux, peut-être, — il y a lieu de se demander si nos Parnassiens n'ont pas trop abondé dans le sens de leurs aptitudes personnelles. On aime à faire ce que l'on fait bien !

Je ne répondrai pas, messieurs, à toutes ces questions. Je ne le pourrais pas ; je ne crois pas qu'on le puisse jamais, si ce sont des questions de mesure, subordonnées comme telles aux nécessités des temps ; j'essayerai seulement de poser un ou deux principes. Mais, en attendant, puisque nous cherchons les raisons qu'on oppose aux théories qui furent celles du Parnasse, en voilà peut-être quelques-unes. Elles sont toutes tirées du dedans. Si nous y ajoutons les influences du dehors, comme nous tâcherons de le faire une prochaine fois, nous pourrons prendre alors quelque idée du mouvement que l'on a un instant appelé *symbolique*. Mais, l'obscurité s'épaississant ici, vous comprendrez qu'après n'avoir parlé que de trois poètes aujourd'hui, je ne nomme personne, ou presque personne de vivant, dans cette leçon sur le symbolisme : je tâcherai seulement de reconnaître la direction et la force de quelques courants. Ce sera, messieurs, notre avant-dernière leçon, après laquelle il ne me restera plus qu'à conclure, et pour conclure, à comparer ce que nous aurons fait avec ce que j'aurais voulu faire.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

(*A suivre.*)

LE CRÊPE

Fragment du Journal d'un officier d'artillerie.

La librairie Berger-Levrault publiera prochainement, sous le titre : *Pingot et moi, Journal d'un officier d'artillerie* (1), une étude dont nous sommes heureux d'offrir une primeur à nos lecteurs. Montrer au public la vie militaire d'à présent, non pas exaltée de manière chauvine ni diminuée petitement, mais vue du dedans et telle qu'elle est dans le fond, c'est-à-dire grave, soucieuse, éducatrice ; poser devant la conscience d'un jeune officier les délicats problèmes que suscite à chaque pas l'exercice du commandement ; marquer, au lent parcours de la carrière, l'action de l'officier sur le soldat, la réaction du soldat sur l'officier ; peindre ces deux hommes en leurs différentes attitudes et suivant les contrastes féconds de leur vie, faite d'allégresse physique et d'effort moral ; appuyer sur cette personne de l'officier comme sur l'axe de l'ouvrage ; tâcher qu'elle soit générale et qu'elle représente l'espèce ; pour cela, insister sur ses origines intellectuelles et la montrer mal purgée encore de la craie polytechnicienne : tel est le but qu'a poursuivi le lieutenant Roë.

L'ouvrage porte sur une année entière, du 1er janvier au 31 décembre. Les premières pages, réservées aux besognes d'hiver, montrent Pingot arrivé de son village et débutant dans son apprentissage militaire ; puis, les degrés sont franchis, on accède aux manœuvres d'ensemble ; Pingot sait monter à cheval ; il devient trompette. L'instruction se couronne par un séjour au camp, par des écoles à feu, par des grandes manœuvres ; le livre s'anime alors de tout le mouvement que se donne l'auteur et développe des tableaux plus vifs ; une figure entrevue de femme mêle une variation douce à ce thème majeur ; puis c'est la rentrée dans la garnison et l'arrivé des recrues, le retour et le recommencement. Une mélancolie sans tristesse accompagne l'épilogue, adieu de l'auteur à soi-même et à Pingot. Il faut lire ce livre pour y voir, dans un raccourci ingénieux, la grande œuvre morale accomplie par l'armée, comme pour pénétrer toute la pensée de l'auteur et bénéficier de son prosélytisme discret. Le fragment suivant suffira peut-être à attirer nos lecteurs vers cet essai d'utile littérature.

Je me disais depuis longtemps : Il faut que je lui change sa veste. Celle qu'il porte est ignoble, usée jusqu'à la corde. Trop étroite, d'ailleurs, et, le saucissonnant partout, l'étoffe cède aux entournures, aux coutures. Or, aujourd'hui, se présente une occasion d'améliorer sa garde-robe.

Changer une veste n'est pas peu de chose. Il faut avoir l'autorisation du capitaine. Le maréchal des logis chef mentionne l'événement sur plusieurs registres et sur le livret individuel. Après cela, on matricule la

(1) *Pingot et moi.* — In-12, Berger-Levrault.

doublure. Mais il y a des manières de tourner la difficulté.

Il nous était resté, de la dernière classe, un mauvais gars chargé de punitions sans nombre; nous l'avons gardé quatre mois, conformément au jugement du conseil de discipline. Voici finir son dernier jour de service : il redevient citoyen. Donc, on va le déshabiller, il rendra tout ce qu'il possède, linge, souliers, coiffures et jusqu'à sa réserve de boutons de culotte. Ma combinaison consiste à glisser dans cette restitution la veste insuffisante de Pingot, en retenant celle du libéré. Le tout, dans notre métier, est de savoir s'arranger.

Ils sont trois qui collaborent à la chose : le maréchal des logis chef, le garde-magasin et Savine, le mauvais soldat :

— Bretelles... vous ne pouviez pas laver vos bretelles? — Sabre... vous ne pouviez pas astiquer votre sabre?

Lui, répond qu'il n'y a pas songé, et c'est vrai. Il tourne vers nous sa figure pâle, malsaine, aux traits figés dans une abjection irrémédiable. Il était mineur : la mine va l'engloutir de nouveau dans sa gueule noire. Mais est-ce bien un homme? Est-ce un regard d'être pensant, ou l'éclat d'une haine animale, qui pétille par intervalles dans ces yeux éteints? L'âme en est-elle tout à fait absente, ou bien est-ce la vie souterraine qui a soumis ces prunelles à sa sélection ténébreuse et les a déshabituées de leur propre lumière?

Il y a trois ans, c'était encore un homme. Maintenant, on ne sait plus. C'est qu'on la descend vite, la pente déchéance, sous le poids des tares originelles, de la mauvaise réputation, des habitudes et des forfanteries de vice : toutes forces d'inertie qui rendent à chaque instant la chute plus irréparable. Veut-on que l'armée enraye ce dévalement accéléré, qu'en ce peu de temps dont elle dispose pour rompre les hommes à sa fonction, elle comble aussi les lacunes des éducations et combatte les hérédités? Elle peut le faire, elle le fait souvent; c'est lorsqu'elle trouve chez un homme un ressort susceptible encore de se bander; il arrive que les efforts imposés à cet homme l'accoutument à l'effort volontaire, que ses actions musculaires ressuscitent son cerveau. Mais si le jeune soldat ne peut être haussé à la taille virile, par veulerie native ou par énervement acquis, il faut bien qu'on le jette au rebut. Tel est le sens du service militaire : c'est une éprouvette à jauger les hommes; les uns sortent de là poinçonnés pour des vies normales, les autres sont un déchet social qu'il serait bon d'écumer tout d'abord. Et, bien loin de pouvoir rien pour réhabiliter ceux-ci, l'armée ne peut que provoquer leur révolte, changer ces paresseux en des rétifs, ces incapable en des désespérés. On les voit s'éteindre d'eux-mêmes et comme à dessein; les années se passent, leurs peines de chaque jour apportent incessamment un appoint à leurs haines. Vient un jour où l'on démusèle ces hydrophobes, où ces libérés font le rêve et jouent le rôle d'être libres...

Être libre! Être un homme en marche sur les routes, porter un paquet au bout d'un bâton, se présenter à la porte des charbonnages, demander du travail, refuser les salaires! On va où la paye est la plus forte et le genièvre le moins cher : n'est-on pas libre? On insulte les riches, on hait les patrons, on lapide les gendarmes. Libre, on est libre!

Il s'agit de laisser à Savine le moins d'objets possibles. N'a-t-il pas une chemise lui appartenant en propre, une blouse, une casquette? Les plus pauvres reçoivent d'ordinaire, envoyée par les parents, une défroque sommaire, qu'ils revêtent pour partir. Mais celui ci n'a rien : il faut se résigner à lui abandonner des vêtements. On lui cherche un vieux pantalon : trop long pour lui. Peu importe, il le gardera : l'objet est vieux et sale, c'est là l'important. Une vieille veste, maintenant : celle de Pingot se trouve là par hasard. J'ordonne qu'on y ajoute un manteau, car cet homme tousse à fendre l'âme; et le voilà qui tourne vers moi ses yeux morts, ses yeux vides. Il a l'air surpris d'un chien galeux qu'on caresserait.

C'est fait. Pourquoi reste-t-il en place comme une borne? Qu'attend-il?

— C'est un crêpe, qu'était sur ma veste...

En effet, il y a autour de la manche gauche un ruban fané, fripé. Ce crêpe est tout ce qu'il possède au monde : rendez-le lui. Le tailleur vient le lui coudre; le maréchal des logis chef ferme son livre avec bruit et disparaît. Je veux savoir de qui Savine porte le deuil.

— C'est mon frère qui est mort d'avoir été mouillé dans la mine. Il avait une bronkite. Nous n'étions plus que nous deux de parents.

Et sa toux le reprend. Quand il mourra, celui-ci, qui donc portera le deuil?

ANT. ROË.

FRANCIS DE CHANTELLE

Nouvelle (1).

Malgré la bonne grâce de Pierre, à peine seule, Jeanne oublia le bonsoir du compagnon de sa vie.

Pourtant, d'instinct, il venait de déployer une tendresse inusitée.

Mais Francis... Il était, lui, le roman; la gloire aussi, cette erreur et cette chimère, qui prend les femmes, tel un miroir les alouettes. Francis!... il représentait la

(1) Suite et fin. — Voy. les deux numéros précédents.

passion, jusqu'à ce jour inconnue d'elle, et qui l'emportait loin de la sagesse, au delà des devoirs.

Et les mots dits par lui, par Francis, chantaient encore leur musique nouvelle; et la chère image se dressait, vision prenante.

— Je l'aime! je l'aime! s'écria la jeune femme.

Cependant, à son tour, se leva dans son esprit l'image de Pierre, charmant aussi comme tout à l'heure, un peu pâli par la veillée, disant de sa voix trop tranquille peut-être :

— Est-on content d'avoir à soi tout seul une petite Jeanne, grande comme rien et qui est...

Un mot qu'elle n'osa prononcer lui parut horrible; le mot qui déshonore! Elle en eut peur.

Jeanne courut vers la porte, affolée :

— C'est à lui; oui... c'est à lui-même que je demanderai conseil et secours. A mon mari!

Mais elle s'arrêta, heureusement.

Pourquoi le troubler?

— Je fais un mauvais rêve! dit-elle en passant sa main sur ses yeux. Mon mari? Je l'aime. Je suis une honnête femme. Si je vais près de lui... moi, son alliée naturelle, sa compagne... je mettrai des choses irréparables entre nous? Oui. J'ai fait un mauvais rêve; mais je me reprends. Je le veux.

Et, triste à mourir, mais résolue, Jeanne pleura toute la nuit et ne s'endormit qu'à l'aube.

***

Pierre, avant de sortir, au matin, pénétra chez sa femme; elle dormait. Il ne voulut pas l'éveiller.

Mais il laissa près d'elle un petit billet tout préparé.

Car il trouvait quelquefois, — pas souvent; est-ce qu'on a le temps, aux affaires? — il trouvait de ces gentilles attentions qui plaisent aux femmes, lesquelles comprennent mieux la tendresse qui se traduit par un brin d'enfantillage.

Voici ce que contenait cette lettre :

Chère, tu déjeuneras et dineras sans moi; nous sommes convoqués chez Mathieu Frapesle. Soigne-toi. J'ai besoin de ta santé, de ta beauté, de tout toi-même, chère aimée. C'est le repos mérité de ma fatigue, et je t'aime.

PIERRE.

***

Pauvre Francis!

Les poètes qui leurrent ont dit:

« L'amour est plus fort que la mort. »

On est fiancé. La vie, brutalement, vous sépare. Mais on se retrouve; et, cœurs fidèles, on s'aime encore, purement, chastement, voilà tout. Tels des anges!

Et cela dure ainsi... mon Dieu! Toujours.

Ah! oui.

Mais le devoir! Mais la femme! La vie parisienne!

Francis avait tout à fait oublié Jeanne en revenant de son exil volontaire; il était mûr pour un autre amour, quel qu'il fût.

A la vérité, c'était Jeanne elle-même qui l'avait repris, sans se l'avouer.

Qu'avait-elle mis, elle, de soi-même de son cœur, dans cette affaire?

Francis, prêt à toutes les abnégations, ignorait cet être décevant, deux fois femme : une Parisienne de la bonne société.

Il n'y a pas de rêveuses; et il n'y a que d'honnêtes femmes à Paris, dans la vie mondaine.

« Paradoxe », dit l'école naturaliste.

Messieurs les romanciers, c'est vous qui le cultivez, le paradoxe, pour ne pas voir les femmes dont vous parlez dans leur vie tout intime, vie si fermée quand l'heure de la représentation n'a pas sonné.

Il faut aux aventureuses une étrange perversité, bien particulière, pour mener à fond une intrigue. Où trouver du temps? Où ne pas être connu? Quand créer du loisir pour cultiver une passion, et la souhaiter de façon tentatrice et suivie?

Jeanne avait peu de temps de reste.

Et puis, nature paisible, bien équilibrée, les aventures trop étonnantes n'étaient pas son fait, à elle, non plus qu'à son mari, pour bourgeois qu'elle l'eût trouvé dans ses jours de fièvre.

Des sentiments excessifs chez cette aimable honnête femme? Quelle antithèse!

Un coup de cœur momentané, sans sacrifices; tout au plus. Encore avait-il fallu que l'amour-propre fût en jeu.

Rouler longuement des poésies malsaines dans sa tête ne pouvait convenir à Mme Gerfaut.

Déjà, sous forme de remords, avec la crainte d'avoir été bien loin, Jeanne songeait à se reprendre, émue pourtant encore du charme de Francis, tandis que lui, radieux, éperdu, se demandait de quelles fleurs, de quel encens, de quels respects il environnerait l'autel où, très douce, elle se laisserait adorer, la chère aimée; prêt à lui sacrifier ses aspirations vers la vie de famille, impossible pour lui, sans elle.

***

Francis, après le départ de Jeanne, avait quitté le bal.

Au lieu de rentrer chez lui, d'enfermer sa joie dans les étroites murailles d'un appartement parisien, lui qui s'était promené soucieux à travers le monde pour endormir un désespoir d'amour, Francis se mit à marcher au hasard dans les rues, aspirant à pleins poumons l'air froid du matin.

Qu'était-ce qu'une nuit sans sommeil pour cet homme robuste?

Ensuite, il rentra, changea de toilette, se fit servir une collation légère.

Et, se croyant encore en communion d'esprit avec

Jeanne, il crut bien faire ; il se trompa. Vers dix heures, il passait rue de Courcelles, sous les fenêtres de Mme Gerfaut, précisément à l'heure où, réveillée, celle-ci lisait la petite lettre de son mari. Elle put le voir marcher lentement et soulever son chapeau sans lever les yeux vers elle.

Ceci devenait grave. Que croyait-il? Déjà le travail de décomposition des sentiments s'opérait en elle. Jeanne oubliait l'espoir qu'elle avait pu donner. Elle regarda le billet de Pierre, le baisa, le mit sur son cœur comme une amulette. Habitude pieuse. Gerfaut, peu coutumier des sentimentalités inutiles, aurait eu bien envie de rire s'il avait vu cela. Mais il aurait eu l'esprit de ne pas le montrer, son sourire. N'avait-il pas sacrifié le matin même à cette faiblesse des femmes en écrivant sa lettre ? Il avait eu du flair ou de la chance ; mais la fortune favorise les habiles. Sa lettre fut un coup de maître en cette partie qu'il ignorait. Pourtant... d'une façon vague, il flairait quelque chose d'anormal.

Et tout le long du jour, quand le souvenir de Francis revenait, montrant sa belle et fière tournure de chevalier capable d'emporter une femme extasiée à travers des héroïsmes, Jeanne appuyait sa main sur son cœur. La bonne lettre y dormait, heureuse lettre qui sauvait Pierre et la sauvait elle-même !

Non. Pas de folies, pas de faute !

Jeanne avait entendu parler de ces erreurs-là quelquefois ; elle n'en voulait pas.

C'était fini.

Tranquille désormais, le cœur apaisé, elle s'assit devant son bureau, délicatement garni de ciselures dorées, meuble précieux choisi par Pierre, qui n'avait pas contenu de secrets, et n'en contiendrait pas, Dieu merci ; car elle avait trouvé le remède qui convenait et s'admirait ingénument.

Jeanne écrivit :

« Demain mercredi, dix heures du matin. Jardin des Tuileries. Porte près du quai. »

Puis elle adressa :

Monsieur DE CHANTELLE,
17, rue de la Baume.

***

Pierre Gerfaut rentra vers minuit. Sa femme, couchée, souffrante, le retint quelques instants près d'elle.

Il remarqua l'altération de son visage.

— Mais tu souffres? s'écria-t-il. Jeanne, je veux faire appeler le docteur.

— Non, murmura Jeanne en secouant la tête. Je sais ce que j'ai ; ce n'est rien. Et puis, j'ai pleuré parce que mes nerfs sont malades, vois-tu, depuis un temps. Ce sera passé demain, je t'assure.

— Bien vrai ? dit-il.

— Sûr, affirma-t-elle.

— C'est ce bal, songea Pierre. Nous sommes rentrés trop tard. Ce matin, moi-même, j'avais les jambes cassées. Dire qu'il me faut recommencer demain matin. Je sors encore à neuf heures ; quelle vie !

Jeanne l'écoutait, le regardait, avec une lueur d'amour, inusitée, tremblant au fond de ses prunelles.

Puis, soudain, elle sembla finir une phrase dont le commencement restait au fond de sa pensée :

— ... Car, tu sais, le bonheur de toute vie, mon amour, c'est toi? Tu le sais? Je dois être tout ce que tu aimes? Et je n'aimerai jamais que toi...

— Mais je l'espère bien, — exclama Pierre de sa voix rieuse et forte. Es-tu gentille, ce soir, ma petite malade !

En se fermant, les yeux de Jeanne cachèrent une larme que Pierre ne vit pas. Frissonnante un peu, caressante aussi, Jeanne ajouta :

— Tu m'aimes? Tu me défendras contre tout?

— Contre tout? Contre quoi?... Contre qui? demanda Pierre, inquiet malgré sa solide sérénité.

Jeanne fut sur le point d'avouer. Mais en regardant ce calme visage sur lequel une ombre avait passé, le courage lui revint. Elle garda son secret.

— Contre mes chimères, — dit-elle. Avec le temps, j'ai peur que tu cesses de m'aimer.

La moins aimer? n'était-il pas un bon mari?

— Mais tu deviens folle. — répondit-il en riant.

C'est vrai qu'elle était folle.

Ce bon Pierre ! comme il l'aimait tout de même !

— Allons ! bonne nuit, fit Jeanne avec son plus joli sourire. Bonsoir, cher, cher, cher très aimé. Demain je serai guérie. Tu dînes ici, demain?

— Heureusement oui. J'ai joliment besoin de me refaire, dit le brave garçon tout à fait tranquillisé.

Puis, se penchant vers elle pour l'embrasser, Pierre se retira.

***

A dix heures, Francis l'attendait aux Tuileries comme un amoureux satisfait. Hélas ! non. Le pli soucieux qui barrait son front ne dénotait pas les joies de l'attente heureuse.

En regardant de tous côtés, il l'aperçut enfin, dans son costume sombre et discret, si charmante, exquise.

Le printemps venait. L'atmosphère tiède était saturée du parfum des fleurs nouvelles. Et lui, marcha près d'elle, admirant sa fine silhouette. Il se sentit ému de pitié pour ce doux visage pâli sur lequel on pouvait voir encore la trace des luttes récentes.

Elle avait pleuré pour lui, peut-être.

Ils s'assirent sous les grands arbres, lui devant elle, et la dévorant des yeux pour fixer à jamais dans son cœur la chère image, telle qu'elle était à l'heure présente.

— Francis, dit-elle, savez-vous pourquoi je vous ai fait venir?

Il eut un geste vague, presque douloureux.

Puis ce fut un silence.

Pourtant, Francis qui devinait bien la rupture imminente, l'adieu, Francis tout à coup sentit son cœur se refroidir.

Quelque chose en elle ne sonnait pas juste et dérangeait sa chimère à lui, ne répondait pas à ce qu'il attendait.

Jeanne prononça :

— Je n'ai jamais menti, jamais trompé personne. Je tiens à honneur de ne jamais manquer à des engagements sacrés.

— Ah! fit-il un peu froid.

— Francis, on ne sait pas quand on est jeune fille. Moi... je vous aime toujours, et je suis mariée.

Les mots ne sont que des mots; à la rigueur, ceux-là pouvaient suffire. Mais, ce qui ne suffisait pas, c'était l'accent, c'était ce quelque chose de l'âme qui se reflète sur la créature aux heures suprêmes de l'existence.

Francis pâlit, non de la rupture: il était prêt à tout l'instant d'auparavant, même au départ.

Mais maintenant... non. Tout changeait.

Jeanne se méprit à ce silence. Elle parla longuement, avec des larmes au bord de ses cils. L'idée de lui causer une déception nouvelle se dressa dans sa conscience de femme comme un remords; elle le lui dit. Francis alors sentit s'éveiller en son cœur des fiertés endormies.

— Rassurez-vous, Jeanne, prononça-t-il. Je ne me plains pas de la vie. J'ai beaucoup pensé, par conséquent moins souffert qu'un autre, ayant mieux compris. Les déceptions n'atteignent pas celui qui sait.

Mme Gerfaut comprit mal. Elle baissa la tête et reprit:

— J'ai pleuré tout un jour. Sachez-le; ce n'est pas de vous que j'ai peur: c'est de ma propre faiblesse. Hélas! quand j'ai pensé que vous alliez épousez Mme de Raudières, j'ai cru que j'allais devenir folle de chagrin.

— Naturellement, — pensa-t-il.

Les aveux de Mme Gerfaut ne manquaient pas de sincérité. Mais enfin quelque chose d'essentiel ne s'y trouvait pas.

Peu à peu, les battements du cœur de Francis s'étaient calmés. Il analysait froidement, et ne comprenait plus comment la perte de cette femme jadis avait bouleversé son existence. Une carrière brisée; pourquoi?

N'était-ce pas une preuve de médiocrité, cette défaillance commise envers le fiancé devenu pauvre?

Il ne l'écoutait plus, suivant le cours de ses propres pensées.

Comme elle pouvait faire illusion, pourtant, cette jolie femme! Son regard se posait, limpide; sa voix tintait doucement, pure, chantante. Elle avait sur le visage cette expression sereine, un peu fermée, des âmes vaillantes et sûres.

Toute cette belle apparence recouvrait un cœur sec, un esprit de calcul, une fidélité fragile. Elle était irrémédiablement moyenne en toutes choses, incapable des hautaines vertus.

Jeune fille, elle l'avait trahi pour des intérêts d'avenir.

La destinée clémente lui donnait pourtant un mari bien digne d'être aimé. Nul n'avait fait violence à ses sentiments pour le lui faire accepter. Voilà que, dès la première tempête, elle sentait qu'il lui serait possible d'oublier ses serments.

Une fois sur cette pente, l'amour de Chantelle ne pouvait plus remonter le courant. La déception dont il parlait avec dédain tout à l'heure se changeait en indifférence. Il songeait aux « peines d'amour perdues » de Shakespeare.

Quand les dernières palpitations du sentiment éteint finirent de l'agiter, Francis regarda fixement Jeanne et fut surpris de la voir si différente.

Une sorte de pitié lui vint, mais froide, raisonnée, presque dédaigneuse. Il se fit paternel, et plein de protectrice bonté pourtant.

— Donc, dit-il, ma chère Jeanne, vous souhaitez ne plus me rencontrer?

— Vous partirez, Francis? demanda-t-elle vivement.

Il tressaillit; elle continua :

— Ayez du courage pour deux. Je mets entre vos mains notre bonheur et notre honneur à tous. Partez...

Il sourit, leva la main pour l'interrompre : toutefois, une raillerie traversa de sa lueur les grands yeux clairs du jeune homme qui dit avec un accent indéfinissable :

— Comme autrefois?

Elle baissa la tête.

— C'est complet, murmura-t-il pour lui seul. Mais elle n'entendit pas.

Il reprit, d'une voix calme :

— Ne craignez plus rien, Jeanne. Je ne sais pas si je reste ou si je partirai. Mes résolutions seront prises dans un autre moment, car je ne suis plus l'enfant d'autrefois. Je suis un homme, et la vie d'un homme est chose sérieuse. Elle ne se transpose pas ainsi pour tous les caprices des passions.

Jeanne, étonnée, leva la tête. Sa situation changeait. L'homme qui parlait devant elle, Mme Gerfaut ne le connaissait pas. C'était un autre Francis.

Il lisait dans sa pensée comme dans un livre; et continua :

— Quoiqu'il arrive de moi, rassurez-vous. Je crois que vous ne me rencontrerez guère. Je suis allé dans le monde par hasard; mais j'ai d'autres besoins, n'étant pas un civilisé.

Mme Gerfaut, glacée, prise d'une sorte d'affolement, le regardait de ses yeux agrandis.

Comme il s'en allait loin d'elle!

Jeanne sentait des larmes sur son cœur, larmes qui l'étouffaient et ne pouvaient jaillir.

Il se leva, ne serra pas même la main de la jeune femme, oublieux d'elle, et déjà les yeux perdus vers un invisible coin de l'horizon.

— Adieu, Jeanne, et pour toujours. Il sera difficile de nous revoir. Nous ne suivons pas les mêmes sentiers, dit-il.

Puis s'inclinant, respectueux, devant elle, Francis la quitta.

Jeanne fit quelques pas vers la grille donnant sur la rue de Rivoli. Francis se dirigea vers la sortie du quai.

Tout à coup, elle s'arrêta, se retourna.

Lui, marchait d'un pas égal, indifférent, comme un promeneur qui regarde jouer les enfants en suivant sa route ordinaire.

Qu'est-ce qui l'avait ainsi détaché d'elle, subitement, sans effort, sans secousse?

Deux larmes brûlantes coulèrent le long de son visage. Et ces larmes là, lourdes, amères, oh! Jeanne ne les avait jamais pleurées!

Pour la première fois, elle comprit la valeur de cet homme, et put mesurer la grandeur de sa perte.

Et peut-être, en cette heure unique, elle connut le véritable amour, celui que Francis de Chantelle avait désiré jusqu'alors sans le rencontrer jamais.

Il était trop tard. Quand même! Quoiqu'il pût advenir!

Jeanne resta longtemps, rêveuse, à la même place.

Puis, elle secoua la tête; et, triste comme après une mort, elle quitta le jardin, monta dans un fiacre et revint chez elle.

***

Est-ce un dénouement?

... C'est un dénouement, puisque Mme Gerfaut ne revit plus Francis de Chantelle, et qu'elle se souvint dans la juste mesure apaisée de sa raisonnable nature. C'est une poétique remembrance dont la fin même ne la troubla plus.

Elle a tant à faire! Après de très grands succès à la tribune parlementaire, on dit que Pierre sera prochainement nommé garde de sceaux.

Sa femme, *si supérieure!* l'aide. Elle est bien nécessaire à ce grand homme et ne songe qu'à la gloire commune. On ne saurait porter plus dignement, avec plus de distinction, les charges et les honneurs de cette haute position.

Francis, lui, n'écrit plus.

Se souvient-il encore? Aime-t-il toujours? Non. Même il croit sincèrement, — et c'est vrai peut-être, — n'avoir aimé que l'amour.

Il demeure en un coin solitaire de Bretagne, dans une petite maison tout habillée de fleurs, entourée d'un jardin paradisiaque.

Lui, le dernier des chevaliers errants, l'amoureux rêveur d'impossibles amours, il vit six ou sept mois chaque année parmi les pêcheurs, libre comme l'oiseau, voyageant quand il lui plaît, venant à Paris pour quelques semaines de temps en temps, car il y conserve trois chambres modestes comme pied à terre. Mais on ne le rencontre nulle part; il ne voit que de rares amis confinés dans les hautes études abstraites.

— L'idéal est en nous-même, pense-t-il. A quoi bon vouloir le personnifier, l'incarner chez d'autres?

Et, sincèrement, Francis de Chantelle croit qu'il en restera là. Mais il se trompe; nul n'échappe à sa destinée. Francis aimera de nouveau, parce que telle est sa fonction sur terre.

Dans des mois, dans un an, dans plusieurs années, quand passera sur son cœur découragé le souffle des inévitables renaissances, une femme viendra, digne de son rêve peut-être? Et qu'importe?

L'imagination de Chantelle saura bien mettre un rayon d'or sur cette femme qu'il aimera. C'est l'essentiel. Il n'est pas d'autre réalité.

Quand l'amour est mort, vive encore l'amour! Pour l'amour même!

Et c'est tant mieux!

Mme L. de Nittis.

FIN.

CHRONIQUE MUSICALE

Opéra-Comique : *Phryné*, de M. C. Saint-Saëns, poème de M. Augé de Lassus.

M. Camille Saint-Saëns est si mal connu, les faiseurs de catégories l'ont si bien cadenassé dans le compartiment des gens graves, que sa petite pointe dans le comique a causé quelque surprise au clan des pontifes. Comme il est de l'Institut, on a voulu lui chercher toute sorte de pensées de derrière la tête, très noires ou très amères : déclaration de principes rétrograde, protestation rageuse contre le succès de *la Valkyrie*, défi à Richard Wagner, etc. Les plus intelligents, comprenant bien qu'il ne s'agissait que d'une plaisanterie, se sont demandé toutefois si c'était vraiment l'heure de plaisanter; car, depuis que nous avons le bonheur de posséder Wagner à l'Opéra, il paraît que c'est décidément fini de rire. Camille Saint-Saëns ne l'entend point ainsi; il veut rire encore, et rire dans le moment qu'il lui plaît. L'envie l'en prend parfois très inopinément. Au milieu d'une conversation d'amis, à quelque réflexion saugrenue, son éclat de joie fait explosion, rauque, strident, convulsif, secouant toute sa personne sans déranger un muscle de sa face, et, presque aussitôt, s'arrête aussi brusquement qu'il est parti. Les voisins, saisis, bondissent sur leur chaise, se retournent, et, le voyant rentré dans son grand sérieux, se figurent qu'ils ont rêvé.

Ses accès de gaieté musicale, pour être moins

bruyants ne sont guère moins imprévus. On le croit attelé à un opéra en cinq actes, à quelque oratorio gigantesque ; arrive *Gabriella di Vergi* ou *le Carnaval des animaux*. Sa *Phryné* pourtant n'est pas sortie d'une simple boutade. Il s'agissait alors de maintenir sur l'eau l'épave du Théâtre-Tyrique renflouée par M. Détroyat. Le poème de M. de Lassus se trouvant sous sa main, le maître qui partait pour l'Algérie avait promis de collaborer au sauvetage. Il s'était mis avec fureur à la besogne, et du pays bleu, chaque soir, les feuillets réglés s'envolaient vers Paris, mouchetés de leurs cabalistiques hiéroglyphes, apportant un peu d'espoir à l'équipage en détresse. Espoir trompeur, hélas ! Son esquisse d'orchestre était à peine terminée que le bâtiment coulait à pic, et *Phryné* lui restait sur les bras, quand M. Carvalho, toujours malin, s'avisa qu'il y avait là un rôle plastique pour la divine Sybil Sanderson à qui *la Flûte enchantée* laissait des loisirs. On sait la suite, l'entrain des répétitions, l'humeur charmante du maître, la très artistique mise en scène, et comment le sculpteur Campagne se rencontra juste à point pour fournir l'indispensable statue.

Une statue ? Comme dans *Galathée*, alors ? — Pas tout à fait. L'histoire de Phryné n'a qu'une scène authentique, celle du tableau de Gérôme ; et celle-là, précisément, n'est pas à faire, à l'Opéra-Comique surtout : « Vous m'entendez bien !... » comme chantait ce scélérat de Dupuis dans une autre pièce néo-grecque. Pour concilier l'histoire avec nos préjugés modernes, l'auteur du livret a donc pris la tangente ; tout se passe par procuration dans sa pièce : l'aréopage envoie un délégué, et Phryné lui fait voir sa statue. C'est bien simple. Le reste vaut à peine d'être narré ; quatre mots en feront l'affaire. L'incorruptible archonte Dicéphile, dont le peuple célèbre les vertus austères et laure le buste dressé par décret sur l'Agora, va faire, à la faveur de son autorité, appréhender au corps son gredin de neveu Nicias, pour se dispenser de lui rendre ses comptes de tutelle ; le neveu rosse la force publique et trouve asile chez la belle Phryné touchée de sa disgrâce et déjà tout près de l'aimer. Dicéphile, qui l'y pourchasse au nom des justes lois, tombe dans les filets de la belle, s'allume « dans les grands prix », perd la tête, et, dans son délire, finit par faire ses dévotions à la statue d'Aphrodite, où il a reconnu l'image de la maîtresse du logis. En cette compromettante posture, il est naturellement surpris par la bande joyeuse des amis de Nicias ; et, par eux enfermé dans la cruelle alternative de perdre son nom de juste avec sa place ou de restituer, le juge intègre rendra l'argent... qui n'ira pas loin, j'imagine.

La donnée, vous le voyez, est mince ; ce qu'elle pouvait rendre entre des mains habiles : triomphe de la beauté sur les lois, étude de courtisane, petite satire de notre présente « bustomanie », avec allusions discrètes (oh ! très discrètes !) aux fragilités de la magistrature, M. de Lassus n'y a même pas songé. Il ne manquait pourtant pas de modèles. Il y avait de la psychologie dans *Galathée*, de la blague dans *Barbe Bleue*, de l'esprit dans *la Belle Hélène*... De l'esprit, Camille Saint-Saëns en a pour deux. — Certes, et si j'avais à caractériser d'un mot sa musique, à en dégager la qualité maîtresse, je dirais qu'elle est essentiellement et foncièrement spirituelle ; qu'elle l'est sur tout, partout et toujours. Vous trouverez de l'esprit dans *le Déluge* et dans *la Danse macabre ;* il y en a dans *Henry VIII*, même dans *Samson et Dalila*, — toute la scène du temple, depuis le chœur des prêtresses encore lourd de sommeil, jusqu'à la parodie du duo d'amour. Seulement, il s'agirait de savoir jusqu'à quel point, au théâtre, l'esprit du musicien peut tenir lieu de celui qui manque au librettiste, et, quand nous trouvons, par exemple, qu'il y a de l'esprit dans *Don Juan*, alors qu'il y en a fort peu dans *les Noces de Figaro*, s'il faut s'en prendre à Lorenzo da Ponte ou à Mozart. Grave problème, car il ne va pas à moins qu'à définir l'esprit dans l'œuvre d'art et à rechercher comment la musique en est capable. Haydn, Romberg, quelques autres encore ont écrit des symphonies burlesques, et rien en vérité n'est moins drôle ; il est trop facile de faire partir un trombone hors de propos ou de frapper un coup de grosse caisse à contretemps ; j'en dis autant des harmonies imitatives. D'autre côté, l'effet irrésistible des rythmes gaillards de l'opérette est purement nerveux. D'où nous pouvons conclure déjà que ni les cocasseries de l'instrumentation, ni les charentonnades d'Hervé, les turbulences d'Offenbach et de M. Chabrier, son élève, ni les gaietés rabelaisiennes du *Médecin malgré lui* ne sont à proprement parler l'esprit de la musique. Et si j'accorde que l'intarissable verve bouffonne italienne y touche d'assez près, je suis bien obligé d'ajouter qu'elle n'en est pourtant qu'une forme inférieure, encore qu'elle ait plus d'action que toute autre sur le public.

Quant à l'allusion musicale, aujourd'hui si fort en honneur, — la belle humeur de l'éléphant exprimée par une contrebasse jouant la valse des sylphes ; Pierrot contant sa flamme sur l'air du *Clair de la lune*, — le procédé, pour amusant qu'il soit, n'est en somme qu'un effet littéraire. Ce que j'appelle l'esprit de M. Saint-Saëns est d'essence plus rare ; cela est fait d'adroites surprises, d'ingénieux détails, de chutes banales lestement esquivées, de lieux communs se tournant en cadences piquantes ou rehaussés d'un accent inattendu, de finesse, en un mot, plus que de gaieté franche et de verve comique. S'il hasarde de temps à autre quelque plaisanterie un peu forte, bassons goguenards ou joyeuses cascades, c'est avec un tact si parfait, un sentiment si délicat de la nuance, que les plus sévères se dérident. Par là, sa Phryné, si elle n'est guère grecque, est du moins attique. C'est l'esprit de la forme, celui qui n'est donné qu'aux

maîtres de la forme, mais qui malheureusement, sans le secours de quelques jolis vers, demeure à peu près fermé pour les profanes.

Faut-il croire pourtant qu'un charme secret en émane auquel personne ne peut tout à fait se soustraire, puisque, du premier coup, sans action, sans intrigue, sans recherche de l'originalité mélodique, sans grands effets tapageurs, cette musique si discrète a conquis son public? Ou ne serait-ce pas plutôt que ses allures d'opérette, ses tendances carrément rétrogrades, avec couplets, refrains, dialogues, roulades et tout le vieux jeu, auront chatouillé au bon endroit les partisans toujours nombreux du genre éminemment national? Je tremble d'approfondir. Il suffit d'ailleurs que tout le monde y ait trouvé son compte, y compris les musiciens.

Aux amateurs de musique gaie, je recommande les conseils de Dicéphile à son neveu, sous lesquels le fameux basson fait rage et merveille. Et les musiciens ont fait leurs délices de l'invocation à Aphrodite, toute parfumée de poésie et de grâce. Une trouvaille, l'accompagnement qui s'enfle et retombe avec des frissons de vague. J'aime assez, pas follement, la scène de la séduction, curieux mélange de rythmes d'Offenbach et d'harmonies chromatiques façon Wagner, où l'on n'aura pas manqué de chercher une intention de parodie; — un peu moins, les couplets de Dicéphile, et pas du tout, oh! mais là! pas du tout, la ronde de l'archonte. Mais j'ai trouvé fort agréable l'inventaire demi-grivois, demi-sentimental de l'esclave Lampito détaillant au vertueux magistrat le mobilier de sa maîtresse. L'entrée de Phryné, sa révérence à Dicéphile, d'une exquise impertinence, quelques jolies phrases de son duo avec Nicias méritent aussi qu'on s'y arrête. Et là-dessus, si quelque Wagnérien féroce, — ils le sont quelquefois, — me regardait d'un œil mauvais, je le prierais de remarquer combien cette œuvre légère est avancée du côté de la comédie musicale par l'art avec lequel les scènes sont filées, par la consistance du fond symphonique sur lequel évoluent les personnages.

L'interprétation est excellente. Donnez un rôle passable à Fugère, il exprimera la substance même du personnage. Son Dicéphile est une création très réussie. M. Clément roucoule d'une voix fraîche et charmante les tendres plaintes de l'amoureux Nicias, et s'il ne faut enfin qu'être belle et s'en souvenir à propos, Mlle Sybil Sanderson est bien l'idéale Phryné.

René de Récy.

P.-S. — M. Guilmant vient de reprendre, au Trocadéro, la série de ses intéressants concerts d'orgue. Il a fait cette année la part plus large aux compositeurs modernes, César Franck, Théodore Dubois. Autre innovation : il a lié partie avec les chanteurs de Saint-Gervais, et leur concours permettra de faire connaître plusieurs œuvres chorales de Bach, et non des moins belles.

COURRIER LITTÉRAIRE

M. François Coppée : *Longues et Brèves.* — Jean Revel : *Ascension.* — *Les Correspondants de Lamartine.*

Il y a de très jolies choses dans le recueil de nouvelles de M. Coppée, intitulé *Longues et Brèves.* Quelques-unes, même comme *le Pardon*, *le Portrait*, *Morte en mer*, sont de vrais petits romans très délicats et très touchants. M. Coppée a le don de la sensibilité discrète et sobre, très pénétrante cependant. C'est qu'il s'attendrit lui-même, bien entendu. On n'a pas encore trouvé d'autre moyen d'attendrir les autres. Il a pour « les humbles », et pour leurs humbles dévouements, et pour leurs humbles héroïsmes, un vrai cœur de frère, et il a une manière de conter leurs histoires qui sent comme la confidence à demi-voix.

Cette manière, il la garde même quand il ne s'attendrit pas, quand il raconte une histoire à peu près gaie ou simplement aimable. Ces nouvelles sont des nouvelles-causeries. L'auteur y converse avec vous, fait ses réflexions, quelques digressions spirituelles ou mélancoliques, à la manière d'un Sterne qui éviterait, cependant, la prolixité, le tout avec une bonne grâce un peu abandonnée mais charmante et le ton de la meilleur compagnie.

Peut-être trouvé-je que dans ces digressions il y a parfois un peu trop de politique, et de politique réactionnaire, — si c'était de la politique philonéiste, mon observation serait exactement la même; — mais le plus souvent il n'y a qu'une philosophie douce, pleine de mansuétude, de croyance au bien et de charité.

Et pour ne pas laisser croire par ce qui précède que M. Coppée est un « bénisseur », comme nous disons c'est une petite page de satire littéraire, point bien méchante, mais qui ne manque pas de saveur, que je veux citer :

« La jolie Mme Cladat avait veillé fort tard sur un roman à la mode. Le sujet était palpitant. Il s'agissait de savoir si la femme du marquis de B., abandonnée par son premier amant le baron de C., pouvait sans manquer à la délicatesse contracter une nouvelle liaison avec le vicomte de D... De l'honneur du mari, l'auteur ne se préoccupait pas, ce gentilhomme n'ayant pas su comprendre sa femme. Il est vrai que le baron de B., amant n° 1, n'avait pas non plus compris la marquise, de sorte qu'à un certain point de vue elle était en droit d'accueillir les hommages du vicomte de C., qui prendrait le n° 2. Mais pouvait-elle s'y décider ayant une âme particulièrement distinguée et scrupuleuse, une âme pas du tout pareille aux autres âmes, puisque c'était une âme abonnée à l'Opéra et affligée de deux cent mille livres de rente?... Tromper son mari, c'est le pont aux ânes, mais changer d'amant, voilà qui est grave et qui mérite

d'inspirer trois cents pages à une plume de bonne compagnie. Et sur ce cas si intéressant de controverse amoureuse, l'auteur avait répandu à profusion les *si*, les *car* et les *mais* et multiplié les cas de conscience. En définitive, la marquise couronnait la flamme du vicomte, mais après tant de « lantiponages » et avec de si délicieuses nuances de sentiment qu'il aurait fallu être un rustre et un malappris pour ne la point considérer toujours comme une très honnête femme. »

On voit que M. Coppée, à la rencontre, peut avoir la plume égratignante. Il l'a toujours fine, gracieuse, aimable et légère.

*
* *

Ce Jean Revel, qui est, je crois, un pseudonyme, nous a singulièrement intrigués, il y a quatre ou cinq ans, quand parut son volume intitulé : *Chez nos ancêtres*. C'était un voyage en Orient et particulièrement en Palestine, mêlé de réflexions et de méditations les unes un peu puériles, les autres profondes, toutes originales et curieuses. Cet inconnu avait au moins ceci de très rare qu'il était quelqu'un. Sarcey surtout était très ému. Il allait partout disant : « Connaissez-vous Revel? Ce Revel est extraordinaire. Lisez Revel ! Quel homme que ce Baruch ! » Et en effet ce Revel, qui était une révélation, avait bien quelque chose du petit prophète. Il était bizarre, il était imprévu, et souvent il était obscur. Il avait toutes les qualités extérieures du poète lyrique.

Il nous revient aujourd'hui avec un roman un peu confus, un peu désordonné, donc très lyrique encore, intitulé : *Ascension*. C'est le roman de l'homme d'argent, ou cela veut être le roman de l'homme d'argent. Abel Domyn, depuis sa quatorzième année, n'a songé ou n'a cru songer qu'à une chose, c'est à savoir à gagner un milliard. Le commerce lui a paru une magnifique bataille, la seule qu'on puisse livrer tous les jours, gagner presque tous les jours, et la seule digne de l'immense activité qu'il sent en lui. Entre temps, il s'est marié, ce qui aurait dû l'avertir qu'il n'était qu'un faux homme d'argent, un pseudo-chrysomane ; car le chrysomane véritable aime l'or exclusivement, comme tous les hommes vraiment passionnés aiment uniquement l'objet de leur passion. Il s'est marié ; il a eu une fille ; il a été fonder en Annam une immense entreprise, sous prétexte de pouvoir donner un jour à sa fille un milliard de dot en en gardant un ; pendant son absence, sa femme a trouvé un consolateur et sa fillette est morte.

Dès lors il s'est dit à lui-même le fameux : « A quoi bon ? » de tous les hommes qui, à un moment donné, réfléchissent à ce qu'ils font, ce qui heureusement est fort rare ; et (ceci est amusant, et peut être vrai) il met à se dépouiller de tous les millions collectionnés jusque-là juste la même ardeur et fébrile activité qu'il avait mise jusqu'alors à s'en pourvoir.

Fondations d'hôpitaux, de crèches, d'asiles et de bouchées de pain. On finit par l'interdire, parce qu'il donne un exemple déplorable, et il meurt dans un des hôpitaux qu'il s'est ménagés.

Tout cela est un peu fou, un peu bousculé et haletant, mais n'est pas ennuyeux le moins du monde. Il y a même une espèce d'intermède, très naturel et vrai, au milieu du volume, où l'on trouve des qualités de grand poète. Entre la période de chrysomanie et la période de chrysophobie, il y a une transition. Trahi et délaissé, Domyn se cherche et hésite. Comme il est assez vraisemblable, il cherche le repos d'esprit dans le commerce de la nature. Et ici deux phases. Dans la première, Domyn trouve la nature douce, pacifique, divinement bonne, adorablement maternelle. Dans la seconde, à la mieux connaître, ou à se mieux connaître en face d'elle, il la trouve ce qu'il me semble bien qu'elle est pour l'homme quand il est triste et blessé, c'est-à-dire non seulement indifférente, mais sourdement hostile et dure, vieille ennemie mal domptée qui se révolte et s'insurge à tout moment contre son conquérant toujours trop faible.

> Ne me laisse jamais seul avec la nature :
> Car je la connais trop pour n'en pas avoir peur.

C'est ce que diront tous ceux qui ont au cœur une vraie blessure et l'âme pleine d'une vraie douleur ; et pour être très content de la nature, il n'est pas douteux qu'il ne faille être très content de soi. C'est pour cela que la plupart des poètes de salon ont pour la nature une tendresse sans aucun nuage.

Et c'est alors seulement que notre Abel Domyn se rejette vers la philanthropie véhémente. Rien n'est plus juste. Cela veut dire qu'il rentre dans sa vraie nature, qui est non pas la soif de l'or, mais le délire de l'activité, *delirium manipulans*. Et toute l'activité dévorante qu'il mettait à acquérir, il va la mettre, avec cette différence que ce sera plus vite fait, à se ruiner méthodiquement.

Mais rien ne prouve mieux que ce n'est pas là le roman de l'homme d'argent, que ce n'est pas là le *Roman du jeune homme qui ne veut pas être pauvre*. C'est le roman de l'homme actif, du névropathe de l'action, de l'homme qui aime à « tracasser dès la pointe du jour ». Napoléon Ier avait quelque chose de ce caractère-là. Le roman de l'homme d'argent reste à écrire, du Samuel Bernard moderne, du conquérant de l'or, de l'homme qui aime l'argent parce que c'est une puissance, et qui, par conséquent, n'a jamais ni arrêt ni régression, puisque jamais la puissance, si énorme qu'elle soit, n'arrive à ne plus sentir de limites devant elle. Cet homme-là est à peindre. On le tâte et on l'essaye, de-ci, de-là, de tous les côtés un peu. L'aborder de face et l'empoigner fortement, voilà ce que je voudrais qu'on fît enfin. Il y faudrait un Balzac. Le Balzac s'annonce-t-il? Ç'a toujours été mon idée

qu'Honoré a vécu trop tôt. Il était l'homme fait pour peindre l'Europe de 1890. Il s'est borné à la prophétiser, ce qui est beau, du reste; mais il me semble que la matière qu'il a eue sous la main était un peu inférieure à son genre particulier de génie.

Quoi qu'il en soit, *l'Ascension* est à lire. Le personnage principal existe; il a sa ligne; il a ses traits caractéristiques; il a son évolution naturelle, à peu près naturelle. Il est fâcheux que si le personnage principal existe, les personnages secondaires existent peu. Mme Domyn est un peu insignifiante. Elle n'a rien qui l'éclaire vivement, qui l'explique et fasse bien comprendre ce qu'elle fait. Sa chute est d'une rapidité vertigineuse, et même sans vertige, ce qui laisse un peu étonné; d'autant plus que l'auteur ne nous l'avait nullement peinte comme prédestinée à la chute, ainsi que certains théologiens prétendent qu'était Adam. Il y a là une fatalité insuffisamment expliquée. Le livre tout entier est d'un homme qui a plus d'imagination que d'observation. Mais c'est quelque chose que d'avoir de l'imagination en 1893. Il n'y a pas surproduction dans cette partie-là, comme dirait Domyn.

***

Ce qu'il y a de plus intéressant dans la correspondance des grands hommes, ce n'est pas leurs lettres, c'est celles de leurs correspondants. A lire leurs lettres à eux, on voit leur caractère, qu'on connaissait déjà par leurs écrits publics; car il n'y a que Buffon qui ait cru que le style *n'est pas* l'homme; on voit leurs idées; un peu moins bien que dans leurs écrits publics, parce que, quand on parle au public on n'altère point sa pensée par des tempéraments d'amabilité et des ménagements de politesse, ce qu'on fait toujours dans une lettre. Bref, il ne faut pas juger un grand homme sur sa correspondance. Les lettres qu'on lui écrit, au contraire, sont excessivement instructives sur les mœurs du temps, les caractères des différents hommes, les préjugés des différents partis, l'effet produit par telle ou telle œuvre considérable.

Je recommande aux hommes considérables de garder les lettres qu'on leur écrit. Ils le font, du reste, mais pour des raisons autres qu'esthétiques et des précautions autres que littéraires. Ils doivent le faire en considération de la postérité et pour l'histoire des idées. On sait que l'histoire des idées est ce qu'il y a de plus intéressant au monde. « L'homme, curieux d'amusements s'en est fait un, tant il est vain, du spectacle de ses erreurs. »

Aussi ai-je été fort satisfait qu'on publiât, partiellement, les lettres autrefois adressées à Lamartine. Celles que nous procure aujourd'hui Mme Valentine de Lamartine sont toutes signées de noms célèbres. Cela n'empêche point qu'il n'y en ait d'assez ridicules; mais il y en a du plus grand intérêt. Nous avons là du Chateaubriand, du Villemain, du Thiers, du Nodier, du Victor Hugo, du Sainte-Beuve, du Royer-Collard, du Cuvier, du Vigny, du Bonald, du Lamennais, du Michelet, du Montalembert, du Béranger, de l'Alphonse Karr et même du Ponsard. J'ai cru que j'allais y trouver du Stendhal. Mais non, Stendhal, décidément, exécrait trop l'infâme cléricalisme pour avoir jamais écrit à Lamartine.

Pour ce qui est des dames... non, rien de Graziella, ni de « la jeune fille qui avait demandé de ses cheveux à l'auteur », ni de « la jeune fille qui fumait le narghilé dans un jardin d'Alep ». Cette édition est évidemment expurgée. Ou, peut-être, Lamartine brûlait-il les lettres de femmes. Toutes les lettres de femmes se terminant par le mot : *brûlez*, mot que les hommes comprennent généralement : *brûlez pour moi*. Lamartine, cœur loyal, aura pris le mot au sens littéral et exécuté la consigne. C'est dommage.

Mais encore y a-t-il, sinon des lettres d'amour, du moins des lettres de femmes, et sinon des lettres d'amoureuses, du moins des lettres d'admiratrices. Or c'est ce coquin de Joubert qui a dit : « Pour les femmes, l'admiration est une forme de l'amour. » Nous avons donc ici, si vous voulez, des demi-lettres d'amour ou des lettres demi-amoureuses. Elles sont de Sophie Gay, de Mme de Girardin, de Mme de Montcalm, de Mme Tastu, de Mme Malibran, de George Sand, de la reine de Hollande. Ce volume est donc une anthologie. Je crois qu'on prononce maintenant *florilège;* mais ça m'est égal.

A tout seigneur tout honneur. Les lettres de Chateaubriand ne sont que des billets. Toujours dix lignes, mais magnifiques. D'un geste élégant et superbe, il envoie à Lamartine une somptueuse métaphore et signe de son nom fastueux. Ce petit homme était né empereur d'Orient :

« Vous ne recevez, monsieur, d'inspiration que de votre lyre : tout votre talent est à vous. » (Lamartine lui avait sans doute dit qu'il devait beaucoup à Chateaubriand, ce qui est vrai.)

« Vos *Harmonies* auront encore pour moi un autre charme que l'admiration : elles arrivent à point dans ma vie; je suis un vieux voyageur, et vous savez que Platon, notre maître, assure que l'on entend de beaux accords en approchant de la fin. »

C'est une belle vision que celle de Chateaubriand bercé des *Harmonies* de Lamartine et rêvant du mythe de Platon en « regardant passer à ses pieds sa dernière heure ».

Du même au même, pour le remercier d'un éloge :

« Au milieu de ma solitude, monsieur, et des embarras de ma vie, le *Journal des Débats* vient de m'apprendre ce que je vous dois. Cette bienveillance ne m'étonne pas; elle est naturelle au vrai talent, qui n'a rien à envier à personne. Puisque vous venez de l'Orient, monsieur, j'en emprunterai un souvenir :

vous avez fait de moi ce que les rois de Perse, dans leur munificence, faisaient pour les vieux palmiers : ils leur attachaient un collier d'or. »

Les plus charmantes de ces lettres sont celles de Mme de Girardin. Cette femme avait bien de l'esprit; mais à ses lettres amicales on s'aperçoit qu'elle avait une vraie sensibilité, aussi, sans étalage, sans afféterie, cordiale et profonde. Elle aimait vraiment ses amis. Cela fait qu'on l'aime. Ses lettres à Lamartine sont tout à fait, moins les dissertations d'esthétique, jeu où ni Lamartine ni Mme de Girardin ne jouaient jamais, pareilles aux lettres de George Sand à Flaubert.

Celles de Sand à Lamartine sont lourdes et un peu embarrassées. Lamartine, évidemment, lui imposait. Elle ne pouvait pas causer avec lui en bon garçon, ce qui était sa manière. Elle ne pouvait pas fumer sa cigarette en lui écrivant. Cela la gêne.

Il y a dans ce volume beaucoup de lettres (Cuvier, Thiers, Villemain) relatives aux élections académiques. Elles m'ont surpris. Dans ces lettres relatives aux candidatures académiques, il n'est question que de politique! Cela m'a stupéfié. C'était donc comme cela dans ce temps-là? Comme c'est étrange!

Beaucoup d'autres se rapportent à la publication des *Girondins*. Chacun dit son mot sur cet ouvrage selon son petit jugement, mot toujours admiratif (je le crois bien!), mais tantôt avec une réserve, tantôt avec un regret, tantôt, comme ce bon M. de La Rochejaquelein, avec un désespoir. En cette espèce, la lettre de Béranger est la plus curieuse. Il y a un euphémisme, mais un euphémisme qui vaut tout ce que vous voudrez, et auquel je veux faire un sort. Voici l'euphémisme :

« Dans vos narrations, quand les exaltés, les furieux poussent jusqu'à l'inhumanité (l'euphémisme commence) l'application des principes révolutionnaires, votre généreuse nature laisse échapper un cri d'horreur, *comme on en laisserait échapper un de regret à la vue d'un sculpteur donnant au marbre un coup de ciseau de trop.* »

Ce coup de ciseau n'est-il pas joli? J'aime beaucoup Béranger, et je crois savoir pourquoi, mais je crois bien aussi que ce coup de ciseau est la plus jolie trouvaille de Joseph Prudhomme.

Oh! qu'il y a dans ce recueil une bonne lettre, une lettre de brave homme, d'honnête homme et d'homme de sens! Lamartine, dans ses *Entretiens*, avait fait l'éloge d'Auguste Barbier. Auguste Barbier proteste; il proteste énergiquement, non pas pour le *trop peu*, mais pour le *trop*. Écoutez ce juste :

« Est-il bien exact de dire que l'*Iambe* composé par moi en 1830 *dépasse en virilité celui d'André Chénier?* La qualité qui semble vous avoir frappé dans les vers du jeune observateur des faits de Juillet ne me paraît nullement supérieure à celle des vers du grand poète écrivant sous le couperet de 1793. L'éloquence de Danton n'était pas plus virile que celle de Mirabeau, bien que sa parole fût plus triviale et plus libre... Le sentiment d'indignation qui produisit mon invective a emporté dans sa forme quelque chose du tempérament de la jeunesse, et c'est ce qui a pu vous faire illusion. Quant à l'*Iambe* d'André, le quatrième surtout, écrit à Saint-Lazare, il est le cri sublime de la vertu lâchement immolée. Je ne pense pas qu'on puisse jamais aller au delà en fait d'amertume et d'énergie. »

C'est assez mal écrit; mais quelle modestie et quel sens droit! Voilà une lettre d'auteur à critique! On n'en reçoit pas beaucoup de telles.

Tout ce volume, promenade à travers tout le XIXe siècle littéraire et même politique en excellente compagnie, est extrêmement intéressant. On n'y regrette rien, si ce n'est qu'il soit trop court, et très probablement expurgé.

ÉMILE FAGUET.

THÉATRES

Les Tisserands, drame en cinq actes de M. Gerhart Hauptmann, traduit par M. Jean Thoret.

C'est l'année des drames socialistes. MM. Paul Adam et Gabriel Mourey viennent de faire paraître *l'Automne*, dont l'interdiction souleva quelque tapage vers le mois de février dernier. Hier, le Théâtre-Libre nous donnait *les Tisserands*, le drame de M. Gerhart Hauptmann, représenté sur le Théâtre-Libre de Berlin, après une interdiction... Les deux pièces seraient curieuses à comparer, comme elles sont toutes deux curieuses à lire. Ce qui manque à l'une, l'autre l'a peut-être avec excès. L'impartialité dont MM. Adam et Mourey ont cherché à faire preuve donne plus de portée à *l'Automne;* d'autre part, l'âpreté passionnée de M. Gerhart Hauptmann donne aux *Tisserands* le meilleur de leur intérêt. Pareillement, le soin qu'ont eu MM. Adam et Mourey de construire une « pièce » et de joindre à leurs développements théoriques une intrigue « passionnelle » rend *l'Automne* plus facile à suivre; d'autre part, la note exclusivement politique des *Tisserands* donne au drame de M. Hauptmann un intérêt plus général.

Je pourrais continuer longtemps ce parallèle, qui serait intéressant du reste, par cela seul qu'il nous montrerait les tendances diverses des socialistes allemands et des socialistes français. Mais c'est des *Tisserands* que j'ai à vous parler aujourd'hui, quitte à

revenir un jour, si je le puis, sur le drame de MM. Adam et Mourey.

Notez pourtant dès le début qu'en négligeant de parti pris tout élément sentimental et romanesque, M. Gerhart Hauptmann rendait sa tâche plus difficile. L'intérêt devant venir uniquement de la peinture des mœurs, il fallait que cette peinture fût singulièrement exacte, que la reproduction des mœurs fût très vivante, et que les personnages fussent, à un degré rare, doués de vérité ou de vraisemblance.

Avant tout, il me paraît nécessaire de nous mettre au point de vue de l'auteur. Si nous ne retrouvons pas dans son drame ce que nous cherchons d'ordinaire, et ce que nous préférons, au théâtre, demandons-nous ce qu'a voulu l'auteur, et s'il y est arrivé, et si, dans ses personnages, il a su mettre tout ce qu'il fallait, tout, ou au moins l'essentiel.

Ce qu'a voulu M. Gerhart Hauptmann, c'est nous intéresser à ses *Tisserands*, et, par la peinture de leur vie, nous mettre dans un état d'esprit tel, qu'à la fin du drame nous pensions comme lui à leur sujet. A cela, il a complètement réussi. Le succès de sa pièce a été indiscutable, et si l'on a fait aux *Tisserands* certaines critiques, dont quelques-unes au moins sont très justifiées, tout le monde a été d'accord sur l'émotion qu'ils ont donnée aux spectateurs.

Mais ici se place une objection. Cette émotion a été amenée par des moyens trop faciles, d'un effet trop sûr. Un de nos confrères, dont les lecteurs de la *Revue bleue* connaissent l'ironie malicieuse et bien disante, M. Fernand Vandérem, a fort spirituellement résumé cette objection ; il reconnaît l'émoi soulevé par la représentation, et il ajoute :

« Cet émoi était facile à prévoir. Mettez sur le théâtre des individus déguenillés, qui se tordent de faim, qui se roulent dans les fanges de la misère, qui s'exaltent contre les propriétaires, qui pillent une maison bourgeoise, qui hurlent : « A manger ! » qui clament : « A bas les patrons ! » ou qui se font fusiller à la cantonade, vous auriez bien de la malchance si vous n'obteniez pas, à l'aide de cette accumulation d'horreurs, un peu de trouble dans la salle. On a beau être boursier, cercleux, femme galante ou simple abonné, on n'est pas de bois, et, lorsqu'on voit le malheur de ces pauvres diables, on est tout de même remué un peu. »

Et, cependant, nous en avons vu des « horreurs », depuis une dizaine d'années, et ce n'est pas toujours aux drames qui en contenaient le plus qu'est allé le public. Quoi qu'on en pense, il sait faire la différence entre les horreurs mises là uniquement comme « agréments », et les horreurs logiques, celles qui tiennent au cœur même du sujet. Il n'est pas si facile qu'on le pense d'émouvoir une salle de spectacle : on le ferait plus souvent. Et, sans sortir du Théâtre-Libre, n'avons-nous pas vu plus d'une fois, à propos de sujets qui nous tenaient plus à cœur que le sort des tisserands silésiens, des accumulations d'horreurs auxquelles le public n'a pas voulu se laisser prendre ? Il a parfaitement vu la « ficelle », si j'ose dire, et n'en a pas été dupe. Remarquez, en outre, que le raisonnement de M. Fernand Vandérem aurait pour effet d'exclure du théâtre toute question vraiment intéressante. Question d'argent, question religieuse, question militaire, question sociale, question politique, autant de questions qui nous passionnent à juste titre, autant de questions qu'il faudrait se garder de traiter, justement parce qu'elles nous passionnent, et que l'intérêt qu'elles nous inspirent nous empêcherait de goûter un plaisir purement artistique et littéraire ! Que resterait-il au théâtre ? Des sujets philosophiques, des abstractions, et l'éternel roman de l'adultère ou du jeune homme pauvre. Beaumarchais, à ce compte, n'aurait pas dû écrire *le Mariage de Figaro?...* Et *le Fils de Giboyer?...* Et *Rabagas?...* Il n'est pas une pièce, drame ou comédie, pas une pièce, — qui ne soit pas une pièce « d'amour », — à qui l'on ne pût appliquer ce même raisonnement.

J'exagère, je le sais, et M. F. Vandérem a l'intelligence trop avertie pour soutenir jusqu'au bout les théories que je lui prête. Ce que je veux dire, au moins, c'est que précisément ces sujets-là sont ceux que le théâtre doit traiter de préférence, s'il veut être autre chose qu'un divertissement de mandarins, ou une amusette pour des spectateurs d'après-dîner. Croyez, au contraire, que c'est pour les sujets qui le passionnent que le public est le plus difficile ; il connaît (ou à peu près) ce dont on lui parle : il discerne facilement le « truc », — et, s'il a fait un grand succès au drame de M. Gerhart Hauptmann, c'est apparemment qu'il avait des raisons.

Et je crois qu'elles sont bonnes. Sans doute, *les Tisserands* ne sont pas un spectacle bien régalant ; on s'y plaint de la faim d'un bout à l'autre. Et si la faim est l'essentiel même de la vie des misérables ? Justement, ce qui caractérise le drame, et ce qui pour moi fait sa valeur, c'est qu'il ne contient pas de théories. On y souffre : on nous montre, on nous fait comprendre et plaindre la souffrance. C'est déjà beaucoup. Et quant à reprocher à M. Gerhart Hauptmann, après avoir montré le mal, de ne pas indiquer le remède, l'objection manque de sérieux.

Oui, il nous a montré le mal, avec une terrible âpreté de haine. Mais je crois, en outre, qu'il l'a montré « artistiquement ». Je fais assez bon marché des scènes d'émeute et de fusillades en elles-mêmes : aussi bien n'est-ce pas là le fond du drame. Il est dans la vie même du tisserand ; et M. Hauptmann a su nous la montrer avec une force singulière. Je ne sais rien de plus profondément émouvant que les deux premiers

actes : ce défilé de misérables, à bout de courage, de force et de santé ; ces employés de la fabrique, irrités par les réclamations incessantes, dont quelques-unes, peut-être, sont peu justifiées : le fabricant lui-même, agacé (je crois que l'acteur a un peu exagéré la mauvaise humeur) par ces plaintes qu'il sait fondées pour la plupart, mais qu'il ne peut apaiser. Ici, la misère dans ce qu'elle a de plus effroyable ; là, l'impossibilité de lui venir en aide. La situation est exposée avec une force singulière ; et croyez qu'il y a fallu de l'art, et du meilleur. Et le second acte, ce terrifiant tableau d'un intérieur d'ouvriers ? Tous se plaignent de la faim, mais pas tous de même façon : les personnages sont divers : les jeunes, moins épuisés, supportent encore les privations ; les vieux, usés jusqu'à la racine même de la vie, réclament la mort et voudraient, une fois au moins, avoir mangé à leur faim. Quelques joyeux viveurs ont souri d'un épisode qui me semble, je l'avoue, d'une vraie grandeur tragique. Baumert, le vieux, n'a pas mangé de viande depuis des années ; ce jour-là, n'ayant plus rien à manger, on a tué le chien ; et ici, je vous assure, pas de ces déclamations larmoyantes sur « le chien du pauvre », à peine de regrets, un seul « sentiment » : la joie de pouvoir manger. Baumert s'assied devant l'écuellée pleine, il prend un morceau : à peine l'a-t-il goûté qu'il est pris de vomissements : « Pour une fois qu'on a *quelque chose de bon* à manger, ne pas pouvoir le garder !... » Laissez les dégoûtés se détourner avec horreur. Cela est beau, vraiment beau, parce que cela exprime, avec une puissance réelle, sans déclamation, par un fait, l'épouvantable situation de ces malheureux. Et croyez que, pour avoir trouvé cet épisode, il faut avoir un réel instinct du tragique. *Les Tisserands*, c'est le drame de la faim. D'un bout à l'autre de la pièce, on ne parle pour ainsi dire que de manger. Lorsque l'émeute triomphe, ce même Baumert, hâve, la barbe et les cheveux en broussaille, les vêtements en lambeaux, pousse ce cri de triomphe : « Je n'ai pas l'air d'un prince... eh bien, dans mon estomac, il y a de la nourriture de prince !... » Joignez à ces épisodes ceux que vous trouverez dans les actes suivants : la scène au cabaret, la querelle avec l'agent de police, et l'opposition si bien marquée entre les vieux ouvriers résignés et épuisés, et les « jeunes » ardents, gouailleurs et « bambocheurs » ; puis, au quatrième acte, avant l'émeute, les conversations entre Dreissiger, sa femme, le pasteur : ce mot naïf de Mme Dreissiger, qui a dû être dit tant de fois : « Mais enfin, nous ne sommes pas des voleurs : pourquoi nous reproche-t-on d'être riches ? » Et au cinquième acte, le personnage du père Hilse, l'ouvrier apaisé, et soutenu par sa foi en une récompense future... Je sais quelles objections, quelles critiques de détail on pourrait faire à la pièce. Elle est uniformément sombre et triste. Elle n'en est pas moins très émouvante ; c'est ce qu'a voulu M. Gerhart Hauptmann ; et j'espère vous avoir montré, que cette émotion, il l'avait amenée en nous par des moyens suffisamment artistiques et littéraires, si l'art et la littérature servent à résumer et à présenter d'une façon frappante ce que l'auteur croit être la vérité.

Mais ce n'est pas tout. Sans doute, il ne faut pas chercher ici ce qu'on appelle des études de caractères ; les personnages sont plutôt collectifs, c'est un ensemble qu'on nous montre, de même qu'on veut nous donner une impression générale ; Baumert, Ansorge et les autres représentent des tisserands, la moyenne des tisserands de Silésie en 1840. Et cependant, au milieu de cet ensemble, les personnages subsistent, singulièrement nets ; M. Gerhart Hauptmann a su leur donner de la vie ; il nous a montré non pas assurément tout ce qui est en eux, mais l'essentiel ; il nous les présente dans les principales situations de leur vie, ici humbles, suppliants, obséquieux même : la plus enragée des femmes, apercevant une tache sur l'habit de Dreissiger, s'empresse pour le brosser. Puis, c'est chez le vieux Baumert : ils se plaignent avec amertume, mais encore sans esprit de révolte ; ils ont en eux quelque chose de bon et de cordial : quand Jæger arrive, le vieux Baumert est tout fier de voir son neveu si faraud : « Montre ta belle montre en argent ! » Plus loin, c'est le cabaret, ce cabaret que Dreissiger leur reproche, où ils feraient mieux sans doute de ne pas dépenser une partie de leur maigre salaire, mais qui leur est presque nécessaire, parce qu'il les distrait et leur permet un instant de sortir d'eux-mêmes. C'est encore pendant l'émeute, où les plus acharnés sont ceux qui jadis étaient les plus soumis, parce qu'ils n'espéraient plus rien, et qu'ils veulent maintenant prendre en un jour la revanche de leurs longues années de souffrances... Même les personnages de second et de troisième plan, comme la mère Baumert, M. Gerhart Hauptmann a su les marquer d'un trait qui les particularise (voyez, par exemple, la mère Baumert et la mère Hilse).

J'en ai dit assez, je pense, pour expliquer la très vive émotion que *les Tisserands* nous ont donnée. Je ne prétends pas du tout que ce soit là le « théâtre » de mes rêves. J'ai voulu dire seulement qu'avec un instrument peut-être imparfait, M. Gerhart Hauptmann avait su écrire un drame intéressant et passionnant. Je n'ai pas à discuter les idées qu'il professe, pas plus qu'il n'avait, lui, à résoudre la question sociale. Il faut cependant faire certaines réserves sur les tableaux qu'il nous présente. Son drame a trait, nous a-t-on dit, à une révolte de tisserands qui eut lieu en Silésie vers 1840 ; cela veut être noté. L'abominable situation qu'il nous montre, j'imagine, j'espère qu'elle n'est plus la même aujourd'hui, et il ne faudrait pas déclarer la guerre à tous les patrons sur ce que M. Gerhart Hauptmann nous dit et nous fait voir. Il arrive souvent que de cruelles misères se trouvent en

face de trop grandes fortunes. Il arrive plus souvent encore que la misère des ouvriers soit impossible à soulager : « Que reviendrait-il à chacun d'eux, si je leur distribuais ma fortune? » dit le Mornant de MM. Adam et Mourey. Mais la thèse soutenue par M. Gerhart Hauptmann était la plus dramatique; elle contient une part de vérité. Je ne crois pas que son drame soit de nature à « dissiper le malentendu », et je comprends fort bien qu'on en ait interdit la représentation; c'est une œuvre de parti, une œuvre de passion, mais c'est aussi une œuvre passionnante. Je n'ai pas voulu dire autre chose.

JACQUES DU TILLET.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

UN DRAME NATURALISTE DE L'AUTEUR DE « LA FAMILLE BUCHHOLZ ».

La représentation au Théâtre-Libre des *Tisserands* de M. Gerhart Hauptmann ne peut manquer d'attirer l'attention du public français sur la jeune école dramatique berlinoise, dont M. Hauptmann est, comme l'on sait, un des représentants principaux. A Berlin, cette jeune école est décidément à la mode.

Aussi n'est-il pas surprenant que cette vogue soudaine ait valu à la jeune école de très vives attaques, surtout de la part des auteurs de la génération précédente, désolés de voir la faveur du public se détourner d'eux. La plupart de ces attaques, malheureusement, laissent trop voir le sentiment intéressé qui les a inspirées; mais quelques-unes sont spirituelles et gaies. En voici une, par exemple, qui mérite vraiment d'être signalée. Elle a pour auteur M. Stinde, l'auteur de cette satire des mœurs berlinoises, *la Famille Buchholz*, naguère encore si fameuse, et aujourd'hui bien oubliée.

M. Stinde vient de publier un petit « drame de famille naturaliste », *la Tourbière*, où il a essayé de ridiculiser, en les poussant à l'extrême, les procédés dramatiques de la jeune école. Un grand nombre des phrases qu'il y a mises ont figuré en effet dans les drames des jeunes écrivains naturalistes, et notamment dans ceux de M. Hauptmann. Comme ces jeunes écrivains aussi, M. Stinde donne une part considérable dans son drame à la question de l'hérédité physique et morale; comme eux, il multiplie les indications scéniques. « Tous les accessoires, dit-il, doivent être *vrais*, c'est-à-dire vieux et usés. Les vêtements, le linge doivent avoir été déjà portés, de façon à produire aussi plastiquement que possible l'impression de la misère. Dans l'attaque d'épilepsie, l'actrice chargée du rôle de Leie devra se remplir la bouche d'écume de savon. » Et M. Stinde est plus explicite encore que M. Hauptmann : car, en outre des costumes, attitudes, etc., de ses personnages, il indique : 1° l'heure de l'action : *quatre heures et demie de l'après midi* (heure de l'Europe centrale); 2° la température : *180,5 Celsius;* 3° l'état barométrique, *762,2;* 4° la direction du vent : *Est-Sud-Est, puis Est; puis Est-Nord-Est.*

Voici maintenant le drame. Au lever du rideau, une vieille femme, Mme Quarkersen, est couchée dans un lit, immobile et comme morte. Sa fille adoptive et son gendre, Leie et Knude, s'entretiennent tristement près du lit. « Elle est morte, dit Knude; nous allons enfin pouvoir la mettre sur la paille et nous coucher dans le lit. — Laisse-la encore un peu refroidir! répond la femme. — Pourquoi? — Songe qu'elle est ma mère! — Et puis après? Voici deux ans qu'elle couche dans le lit, et nous sur la paille : est-ce maternel? » Leie veut répondre, mais une attaque d'épilepsie lui coupe la parole. « Et dire que voilà tout l'héritage que t'a laissé ton père! » lui dit son mari en guise de consolation. Là-dessus Mme Quarkersen, qu'on croyait morte, se réveille : elle tousse effroyablement, crache, et, dans les intervalles de ses quintes, accable d'injures Knude et sa femme. Elle leur révèle qu'elle a de l'argent, une grosse somme, cachée quelque part. Knude veut lui prendre cet argent. Mais peut-être la vieille a-t-elle menti? « Knude, lui dit alors sentencieusement sa femme, si tu oses encore émettre à l'égard de ma mère un pareil soupçon, je me séparerai de toi. » Et alors s'engage entre les deux conjoints un dialogue tout ibsénien : « Nous nous sommes unis librement et sans formalités légales, dit Knude; notre liberté nous a liés l'un à l'autre. — Oui, Knude, je me suis donnée à toi librement; mais alors tout en toi était clair, défini, fort de volonté. Je me suis approprié ta pure clarté intérieure. Que tu eusses les mains, les cheveux, le nez, les vêtements remplis de tourbe, j'ai supporté cela. Mais écoute, Knude, si l'intérieur de l'homme était aussi plein de tourbe! » Etc., etc. « Tu ne me comprends pas, s'écrie enfin Leie : c'est que déjà l'ombre commence à descendre en toi! » Et de nouveau une attaque d'épilepsie lui coupe la parole.

Survient un quatrième personnage, le pasteur Vaaser, qui essaye de réconcilier avec le ciel la vieille Mme Quarkersen et aussi le couple Knude et Leie. Mme Quarkersen lui avoue alors qu'elle mourra la conscience tranquille; toute sa vie elle a fait le bien. Directrice d'un hospice d'orphelines, elle tuait ses pensionnaires au fur et à mesure de leur arrivée : ainsi elle leur épargnait les souffrances de la misère et peut-être du vice.

Leie, cependant, est allée préparer le souper de la vieille. Knude voit deux casseroles sur le fourneau : il goûte de l'une et de l'autre; et il meurt empoisonné. Leie explique qu'elle a mis du poison dans l'une des casseroles; elle comptait les offrir toutes deux à la vieille, celle-ci aurait librement choisi : sa vie ou sa mort auraient dépendu de son libre choix. Et comme Knude se tord dans des crampes affreuses : « Mon Knude, lui dit sa femme, meurs du moins en beauté! » Elle-même d'ailleurs est prise d'une troisième attaque d'épilepsie, et meurt quelques minutes après son mari. Et quelques minutes après le pasteur meurt à son tour, précipité par hasard dans une fondrière du chemin. La vieille Mme Quarkersen, agonisante, est saisie d'un accès de délire. Elle se lève de son lit, saute et gambade en hurlant à travers la chambre. Rideau.

Mais M. Stinde ne s'en est pas tenu à parodier les procédés dramatiques de la jeune école. A son petit drame qui occupe à peine vingt pages de la brochure, il a joint cinq grandes études critiques, toutes consacrées à l'examen de *la Tourbière*. Toutes cinq sont, soi-disant, l'œuvre d'écrivains scandinaves, le public allemand n'admettant plus désormais, dit M. Stinde, d'autres critiques que des Norvégiens ou Danois. Et chacune de ces cinq études est encore une satire des mœurs littéraires de l'école nouvelle.

T. W.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris, MAY et MOTTEROZ. — Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 23 TOME LI 10 JUIN 1893.

AIA-TOTA

Souvenir d'un Missionnaire.

— Ce que la faim peut produire! les crimes qu'elle enfante!... Ceux-là le savent qui ont traversé ces solitudes désolées où rien ne vit, où rien ne pousse, où la terre se repose dans sa stérilité. D'une de mes expéditions aux confins de l'Amérique boréale, je garde un souvenir...

Il s'arrêta, comme effrayé de ce qu'il allait dire. Ses gros sourcils se froncèrent, les rides de son mâle et rude visage se creusèrent. D'un mouvement brusque, comme si un dégoût lui remontait aux lèvres, il saisit sa barbe grise et y promena fiévreusement la main à la hauteur de la bouche. En même temps ses yeux se fixaient à terre dans une triste et absorbante rêverie.

— Contez-nous ça! contez-nous ça! s'écrièrent les assistants.

On sortait de table, on était au fumoir où même quelques dames avaient voulu suivre le Père qui, durant le repas, les avait charmées par ses récits exotiques. De l'exquise et plantureuse réfection que l'amphitryon venait d'offrir à ses hôtes, la conversation avait tourné, on ne sait comment, aux misères du siège de Paris, aux menaces de famine. Et c'est ce qui avait amené la réflexion du missionnaire.

Il se fit longtemps prier. Enfin il jeta son cigare, releva la tête et, de ses petits yeux pleins de malice embrassant l'assistance, il commença.

***

— Puisque vous le voulez!... Ce n'est pas gai, je vous en préviens... bien que pourtant Aia-Tota, la jeune sauvagesse qui joue ici un rôle, ne soit pas une figure ordinaire et qu'on puisse citer quelques traits plaisants de son caractère. Elle était fort jolie... Oh! mon Dieu! sans ressembler en rien aux belles dames qui m'entourent.

C'est que la beauté est très relative. Je ne crois pas, — à part au ciel où nous en aurons la claire vision, — que le beau absolu existe. Ce que nous admirons dans les chefs-d'œuvre de l'art n'est que l'effet de l'habitude et d'une éducation particulière. La plus belle guenon, pour un singe, n'a rien d'une vierge de Raphaël, et Aia-Tota ne lui ressemblait pas.

Mais elle n'en était pas moins belle avec sa petite tête oblongue, son nez busqué, ses joues d'une teinte vermeille qui brillaient comme un sou tout neuf, ce qui faisait ressortir la large sclérotique de ses yeux noirs, la blancheur de ses dents, dont la rangée présentait des incisives et des canines d'un volume plus considérable qu'on ne le rencontre dans notre race.

Je l'avais vue grandir. Elle était, la chère enfant, une de mes premières catéchumènes, et j'avais usé de mon influence pour empêcher qu'on lui perçât la lèvre inférieure où l'on fixe l'anneau qui aurait découvert cette magnifique denture, comme aussi qu'on lui fendît le cartilage du nez où elle aurait pu, comme les autres, suspendre ses aiguilles et sa navette à racommoder les filets. Mais d'ailleurs, pour tout le reste, elle suivait la mode de là-bas, s'était tatoué le menton de huit ou dix rayures bleuâtres, portait un collier de

dents de chien qui s'arrondissait sur sa poitrine, des plumes multicolores dans la masse relevée de ses cheveux, sans compter les effilochures de laine rouge qui ornaient ses habits de cuir souple.

J'étais établi dans un campement de la tribu des Tinneh, au bord du lac des Otaries, sous le soixante-dixième degré environ de latitude nord, et, suivant les besoins de la propagande, je rayonnais parmi les peuplades environnantes.

Ces Indiens sont particulièrement doux, pacifiques et amis de la justice. Ils supportent avec une passivité résignée les misères et les rigueurs de leur climat. La vie est partout pénible; elle est épouvantable dans ces espaces dénudés où elle ne se soutient que du produit aléatoire de la pêche et de la chasse. Bien souvent, dans ma cabane qu'un bloc de glace transparent éclairait par le haut, les provisions manquaient. J'allais frapper à la porte de mon voisin, le père même d'Aia-Tota, qui fraternellement me faisait part de ses ressources. Tous sont ainsi généreux, hospitaliers. L'harmonie, la hiérarchie la plus stricte règne dans les familles, les fils très soumis à leurs parents qu'ils entourent de respect et d'égards. Dans les cas d'absolue nécessité, les plus vieux se sacrifient. Arrivés d'ailleurs à un certain âge, quand ils ne peuvent plus prendre part à la pêche et à la chasse, ils s'ennuient et ne demandent qu'à mourir. Par un délicat subterfuge et pour épargner à leur père l'appréhension du moment fatal, les fils mêlent à ses aliments certaines herbes qui l'endorment pour toujours. L'ensevelissement ne laisse aucune trace. Son corps est dépecé, livré aux chiens, qui s'en nourrissent et qui seront mangés à leur tour. Mais quand la disette est grande, que les chiens ont déjà disparu, l'exécrable nourriture n'attend pas d'être ainsi transformée...

— Quelle horreur! s'écria une des assistantes.

— Mon Dieu! madame, dit le missionnaire, c'est du moins ce qui se passait avant notre arrivée. L'évangélisation chrétienne a supprimé en partie ces usages. Quand vous entendrez certaines gens nous reprocher d'aller troubler la paix de ces sauvages, de ne pas les laisser tranquillement à l'adoration de leurs faux dieux, vous saurez maintenant ce qu'il en faut penser... Et je reviens à mon récit.

*
* *

Ainsi vivais-je, et Aia-Tota atteignait sa treizième année quand, pour me soulager dans le lourd fardeau de ma tâche, la maison-mère de Paris détacha vers moi un aide, le jeune abbé Fabrice, tout nouvellement admis au ministère des Missions.

Il arriva au printemps, quand les asphodèles qui fleurissent au bord du lac commençaient à percer le sol. Ils ne durent pas longtemps... C'était un beau et brave garçon, d'extraction normande, court et trapu et de riche corpulence, le teint frais, les cheveux blonds, les yeux bleus dont la transparence reflétait des abîmes de candeur mystique, et plein de zèle, de bonne volonté, impatient de se dévouer à son œuvre et s'y absorbant. Aia-Tota fut frappée à sa vue.

Elle me dit dans son langage :

— Ce visage pâle est sans doute un dieu... un de ces anges dont vous nous parlez!

Je lui répondis :

— Non, ma fille, les anges ont des ailes, et notre ami Fabrice n'en a point. Quant à être dieu, c'est tout simplement une créature du Bon Dieu, comme vous et moi.

Il bâtit une cabane à côté de la mienne, et Aia-Tota, comme j'avais ma propre servante, demanda à le servir. La fierté de son père y consentit par cette considération que donner ses soins au représentant de Dieu sur la terre ne pouvait avilir, et Fabrice lui-même n'y vit pas d'inconvénient, le jeune âge de l'Indienne semblant présenter les mêmes immunités que la vieillesse. Il ne devait pas tarder à s'en repentir.

Elle remplissait ponctuellement son service. Elle arrivait de grand matin, balayait la cabane, mettait tout en ordre, faisait cuire les aliments, puis, ces menus soins accomplis, retournait chez son père. Le premier souci, je l'ai dit, est là-bas celui des vivres. Fabrice n'eut jamais à s'en préoccuper. Quand le nécessaire manquait ailleurs, l'abondance régnait chez lui, il regorgeait des meilleures choses. Il finit par s'apercevoir de ce contraste, et Aia-Tota, interrogée, s'expliqua :

— Maître, dit-elle avec simplicité, tout cela est à vous. Ce sont des choses qui traînent et que je ramasse quand les pêcheurs déchargent leur barque au bord du lac, quand ceux qui reviennent de la chasse se débarrassent devant leur cabane. Comme ils ont le dos tourné, on peut croire qu'ils les ont abandonnées, et je les recueille. De même chez mon père, pour tout ce qu'il n'enfouit pas...

Ce fut la première colère de Fabrice. Il l'interrompit pour l'accabler de reproches et lui faire honte de ces pilleries, d'autant plus odieuses qu'il en était l'involontaire instigateur, lui, le gardien de la morale, qui devait donner l'exemple du respect du bien d'autrui.

Mais elle ne le comprit pas; elle murmurait d'un air têtu :

— Il faut bien que vous viviez, maître! Et ce qui traîne est à tout le monde.

Cependant, avec le temps, sa présence se prolongeait chez lui. Elle faisait durer le service comme à plaisir. Parfois, le soir, quand il la croyait loin et qu'il s'abandonnait à ses méditations pieuses, il était distrait tout à coup par quelque gémissement étouffé parti d'un coin de la chambre. Il la voyait, accroupie dans l'ombre, immobile et les bras repliés à l'entour des jambes,

qui dardait sur lui ses prunelles noires scintillant dans leur cercle blanc.

— C'est vous, Aia-Tota ? Que faites-vous là ?

Elle soupirait plus fort.

— Et qu'avez-vous? vous êtes malade?

Elle était peu habile à expliquer son mal. C'était là... quelque chose qui se gonflait et qui lui pesait... un poids sur le cœur et qui la faisait souffrir...

Fabrice n'y entendit pas d'abord malice.

— De la fatigue sans doute, dit-il ; vous vous serez donné trop de peine aujourd'hui. Vous n'avez cessé de tout bouleverser ici, ce qui même m'empêchait de prier et de penser. Je n'en demande pas tant! Un peu de repos réparera tout : rentrez chez votre père, allez vous reposer chez vous.

Et elle s'en allait, gémissant toujours. Mais un jour qu'il voulait la renvoyer ainsi, elle lui répliqua :

— Non! c'est encore pire là-bas... Maître, quand je ne vous vois pas, je souffre davantage!

Elle refusa de partir. Il fallut employer la force et la battre. Elle résistait, elle criait et pleurait, et mordait. Enfin il put la jeter dehors et verrouiller sa porte. Mais le lendemain, aux premières lueurs de l'aube, en levant les yeux vers l'espèce de vitre qui du haut du toit laissait tomber une trouble lumière, à travers l'épaisseur du bloc de glace, il aperçut le visage d'Aia-Tota qui lui riait de toutes ses dents blanches.

On fit la paix. Elle promit de s'amender et continua ses bons offices jusqu'au jour où, ses extravagances recommençant, il lui donna son congé définitif et prit une autre Indienne.

Mais ce fut bien une autre affaire. Aia-Tota montait la garde autour de la cabane. Dès que l'Indienne approchait, elle bondissait sur elle comme une jeune tigresse. Et c'étaient des batailles...

De guerre lasse, il se décida à ce qu'il eût dû faire d'abord, à se passer de servante et à se servir lui-même. Mais Aia-Tota se croyait des droits acquis et n'entendait pas y renoncer. Aussitôt que la porte restait entr'ouverte, elle entrait et, comme si de rien n'était, se remettait à sa besogne. Fabrice était obligé d'accepter ce dévouement qui s'imposait et qui ne pouvait se produire sans susciter de nouveaux et déplaisants orages.

C'est à ce moment qu'il fit appel à mon autorité. Je dus intervenir, morigéner la jeune sauvage :

— Voyons, Aia-Tota! cela ne peut durer. Où voulez-vous en venir, ma chère fille? Que prétendez-vous?

Elle me répliqua nettement :

— L'épouser.

Je fus obligé de lui expliquer que la chose était impossible, que les hommes comme Fabrice et moi avaient fait vœu de célibat et que le sacrement du mariage leur était interdit.

En véritable enfant de la nature, la nouvelle Atala me demanda :

— Alors comment fait-on chez vous pour se perpétuer, si vous ne vous mariez pas?

Et il fallut lui faire comprendre que notre famille était toute spirituelle, qu'elle se recrutait en dehors des liens du sang parmi les fils et les filles de ceux qui se mariaient, lesquels formaient d'ailleurs une partie assez considérable de la nation.

— Famille spirituelle, soit! j'entrerai dans cette famille... Si c'est possible, je le veux!

— Très bien, ma fille, lui dis-je... Vous voulez alors vous donner à Dieu, lui offrir votre cœur dans son innocence et ses candeurs virginales? Non seulement la chose est possible, mais je m'y engage avec joie. Je vous instruirai pour cela et, le moment venu, vous serez appelée aux célestes fiançailles. Vous serez l'épouse de Jésus! Jésus sera votre époux!

— Non! dit-elle. Fabrice! Fabrice seul! si j'épouse, je n'épouserai que lui.

Elle m'entendait mal, je le voyais; ces noces mystiques ne lui disaient rien. Il y eut encore là de graves contestations entre nous. Elle finit par me demander si, son union avec Fabrice ne pouvant s'accomplir en ce monde, elle devait y renoncer aussi dans l'autre.

— La bonté de Dieu est infinie, ma chère enfant. Lui seul peut délier Fabrice de son serment. Nous ne savons ce qui se passera en paradis, mais nous y aurons certainement, si nous les avons méritées, toutes les satisfactions légitimes que nous désirons. Espérez, ma fille! attendez jusque-là!

— Ce sera long, dit-elle, bien long! Et je serai vieille, nous serons tous très vieux... Enfin! puisqu'il n'y a pas d'autre moyen...

Sur cette entente, nous nous séparâmes. A ma prière, Fabrice consentit à la reprendre. Elle retourna chez lui, promettant d'être sage et résolue à embrasser la vie religieuse. Singulière néophyte! sa ferveur n'allait pas sans de brusques intermittences où le diable avait encore le dessus et où les embarras de mon ami recommençaient.

Pour échapper à cet enragement, il avait projeté de s'éloigner, d'aller porter la bonne parole aux tribus voisines. C'était un des devoirs les plus importants de notre ministère et dont j'aurais eu plaisir à me décharger sur lui. Il s'esquivait la nuit d'ordinaire, prenait de l'avance.

Mais Aia-Tota veillait. S'il parvenait à tromper sa vigilance, dès le matin, en s'apercevant de sa fuite, elle s'élançait sur une des collines qui s'élèvent autour du village et embrassait d'un regard toute l'étendue rase de la plaine. Elle avait ce regard perçant du sauvage, qui lui permet de distinguer à l'œil nu les sept satellites de Jupiter. Elle avait aussi le flair du chien de chasse, qui reconnaît son maître à la trace. Ce flair, cet œil ne la trompaient jamais. Légère comme une biche, elle courait à sa poursuite, l'avait bien vite

rattrapé. Il avait beau la chasser et l'injurier, lui jeter des pierres, elle n'en avait cure. Comme un chien battu, elle revenait et s'obstinait, marchait à sa suite.

Le pauvre lévite était obligé de renoncer à son entreprise. Il ne pouvait décemment se présenter à ceux qu'il prétendait évangéliser en cette compagnie compromettante. Et tous deux, maussades et mécontents, rebroussaient chemin vers le village.

En voilà assez pour la connaître. Quant aux ruses qu'elle imagina, — et je n'en finirais pas à les raconter, — pour induire mon ami en tentation et faire échouer sa vertu, quand le secret de la confession ne me fermerait pas la bouche (nous nous confessions assidûment l'un à l'autre, Fabrice et moi), la pudeur et le respect qui est dû aux personnes qui m'entourent m'empêcheraient de les divulguer.

*
* *

Une occasion se présenta pour lui de se mettre momentanément à l'abri de ces poursuites.

Chaque année, les Indiens montent vers le nord, à la pointe de Barrow, où se tient une espèce de foire et où ils échangent leurs produits. Je les avais souvent accompagnés, le voyage étant long, non sans danger, et le cas s'offrant fréquemment où mon ministère était utile. C'était aussi un besoin pour moi, dans ce séjour parmi des peuplades grossières, de revoir des figures civilisées. Les Hollandais, dont le vaisseau touche le cap et emporte le chargement de l'industrie indienne, me donnaient les seules nouvelles qui m'arrivassent d'Europe et qui, une année durant, servaient de pâture à mes réflexions.

Le même besoin tourmentait Fabrice, qui s'habituait mal à son exil. Il voulut être du voyage.

Et nous partîmes, un peu en retard parce que, les marchandises n'étant pas prêtes, il avait été question un moment de renoncer à cette course. Nous formions une petite troupe d'une vingtaine de personnes, laissant derrière nous les femmes et les enfants. Dans des chariots que les Indiens traînaient eux-mêmes s'entassaient les pelleteries, les dents de morse, tous les produits qu'ils allaient échanger.

Heureux de ce déplacement, délivré de tout souci, mon compagnon marchait allégrement. Sa joie fut courte. Le soir, à la halte, au moment où nous finissions de dresser notre tente, la première figure qu'il aperçut en sortant fut Aia-Tota, debout à l'entrée et qui riait à son ordinaire. Elle nous avait rejoints par un détour et venait offrir ses services.

Rien ne put la décider à nous quitter. Mais, d'ailleurs, tout s'arrangea; elle alla un moment après s'abriter sous la tente de son père et, durant le voyage, à part l'ennui de la sentir sur nos talons, nous n'eûmes pas trop à nous plaindre de sa présence.

Au cap de Barrow, une surprise nous attendait. Le marché était vide, les rares vaisseaux qui visitent ces parages ayant déjà traité avec leurs clients qui avaient regagné leurs huttes lointaines. On espérait pourtant un dernier navire. Il parut, mais ayant subi de telles avaries que nous comprîmes sa lenteur à nous rejoindre. Pressés qu'ils étaient de rentrer au port d'attache, nous eûmes à peine le loisir, Fabrice et moi, d'échanger quelques mots avec les hommes de l'équipage qui hâtaient leur trafic, lequel fut vite fait. Malheureusement, dans cette traversée, ils avaient épuisé eux-mêmes la plus grande partie des provisions, tabac, spiritueux, viandes de conserve que nous emportions d'ordinaire, et ce n'est qu'en bibelots et objets de pacotille qu'on nous paya de nos ivoires et de nos fourrures.

Bientôt nous vîmes le navire s'éloigner de la côte, diminuer à l'horizon et se montrer comme un point noir sur l'immensité grise des vagues, puis la longue ligne de fumée qu'il traînait derrière lui se perdre et se confondre dans le brouillard.

Alors nous ne songeâmes plus qu'au retour, au millier de lieues que nous avions à franchir sans rencontrer d'habitation humaine pour regagner le lac des Otaries. Rester où nous étions, avec le froid qui allait sévir et le manque de vivres, c'était nous vouer à une mort certaine. Pour surcroît, l'hiver s'annonçait rigoureux et précoce, la neige commençait à tomber.

Nous nous mîmes en marche. Notre intention était de doubler les étapes; mais, parmi ces neiges amoncelées qui embarrassaient nos pas et retardaient les bagages, à peine pouvions-nous fournir à l'étape ordinaire. Le retour, qui devait durer un mois, menaçait ainsi de se prolonger bien davantage.

Mon compagnon subissait une sorte de dépression morale qui influait fortement sur sa constitution robuste et le laissait sans secours contre le découragement. La tristesse de ce voyage, ses fatigues, la joie qu'il s'était promise de la vue d'hommes de sa race et qui n'avait été qu'une brève éclaircie pour lui en faire sentir plus vivement le regret, et aussi je ne sais quel vague et mystérieux pressentiment dont il ne pouvait se défendre, tout ajoutait à cet affaissement. Il se traînait languissamment. Le huitième jour, par faute de précautions, ses pieds gelèrent, il ne put plus avancer. On le mit dans un chariot, sous un amas de couvertures de cuir, et, nous attelant à tour de rôle, nous le traînâmes. Aia-Tota poussait à l'arrière.

Nous n'étions qu'à moitié chemin, quand le dernier débri de poisson décomposé, la dernière gorgée d'huile rance furent épuisés. Qu'allions-nous faire pour vivre, pour nous substanter jusqu'au terme du voyage?

Sous la tente où je le couchais le soir, aidé d'Aia-Tota et de son père, la fièvre prenait régulièrement Fabrice, il délirait.

— A quoi bon vous donner tant de peine? me disait-il. Je vous fatigue, mon ami, je fatigue ces braves gens

qui ont assez à se tirer d'affaire sans me traîner. C'est fini, je le sens... Jetez-moi au bord de la route! Je recommanderai mon âme à Dieu et j'attendrai la mort. La mort sera la bienvenue...

Je ne pouvais douter qu'il ne divaguât quand il ajoutait d'un ton sérieux :

— Et puis, c'est un moyen d'échapper à ce cauchemar... Elle est toujours là, je ne puis m'en débarrasser... qui me rit avec ses dents blanches. Elle me fait peur !... Ah ! ces dents, ces dents !... Il est certain qu'à son âge la faim doit avoir de terribles exigences. Après avoir tout fait pour m'en défendre, il serait horrible que la fatalité me livrât à elle... qu'elle en vînt à me manger, que ma chair s'assimilât à la sienne, que ses entrailles fussent mon tombeau. Empêchez cela, mon Père ! empêchez-le, je vous en supplie !

Pour ne pas contrarier le malade qui s'acharnait sur ce point, j'entrai dans ses idées. Je lui dis d'être tranquille, que, moi présent, on ne toucherait jamais à lui. Ses craintes me paraissaient par trop invraisemblables.

Je le trouvai un autre jour plus surexcité encore. Il s'écria :

— Non ! cette obsession ne finira point... Tenez ! voici ce qu'elle vient de me donner... qu'elle a pris chez son père, sous le fouillis des bagages. Elle a sauté dessus comme une chatte... Et elle me l'apporte tout chaud, tout vif, pour que je mange, pour que je vive ! On ne sait ce qu'elle inventera pour me tourmenter...

Mon pauvre ami tombait décidément dans l'imbécillité. Sans m'arrêter à ce que ses paroles avaient de contradictoire, j'avisai l'objet dont il parlait : c'était, étalé sur la couverture et la queue allongée, un rat d'une assez belle taille auquel il n'avait pas touché, la maladie encore plus que le dégoût lui coupant l'appétit.

Je dois faire ici l'aveu d'une faiblesse, dit le missionnaire avec un sourire humble. J'étais tellement harcelé par la faim que sur cette nourriture inespérée je ne pus m'empêcher de jeter un regard de convoitise. Pour dissimuler mon envie je plaisantai :

— Eh bien ! lui dis-je, cela doit vous rassurer. Non seulement elle ne vous mange pas, mais elle vous nourrit... Oui, cela doit vous rassurer.

Il s'écria avec exaltation :

— Elle me mangera ! elle me mangera ! vous verrez !... Et vous ne l'en empêcherez pas !

Avec un rire de fou, une sorte d'obstination triomphante, il répéta :

— Vous le verrez ! vous le verrez bien !

Là-dessus, Aia-Tota elle-même entra. En apercevant son cadeau intact, elle s'exclama :

— Comment ! il est encore là... Mais les autres vont vous le prendre. Dépêchez-vous donc !

Pour toute réponse, Fabrice se tourna brusquement vers la ruelle et enfouit sa tête sous les couvertures. Elle se mit à rire, puis, me faisant un signe d'intelligence, elle saisit prestement l'animal par la queue.

— Puisqu'il n'en veut pas, nous autres, ne le laissons pas perdre...

. . . . . .

Et voici que, deux ou trois jours après, son père me prit à part. Comme le plus ancien de la bande, il exerçait les fonctions de chef et venait au nom de tous. Il semblait embarrassé. Ses lèvres que le froid violaçait avaient un sourire hésitant qui découvrait ses larges canines jaunies par l'âge. Sur ses traits bleuis et tirés par la famine, son grand nez busqué saillait comme le rostre d'un oiseau de proie.

Il prit un ton de componction pour me dire :

— Notre pauvre ami est condamné ! Nous ne le ramènerons pas vivant... Oui, condamné, car hier en m'endormant j'ai invoqué les esprits invisibles pour qu'ils nous viennent en aide et nous indiquent un moyen de sortir de ce mauvais pas. Kiolya m'est apparu en songe, le génie des aurores boréales... Il me désignait du doigt votre tente où je voyais votre ami qui fondait, fondait...

— Eh bien ? lui dis-je.

— Eh bien ! c'est la vérité... Il diminue, votre ami, il diminue à vue d'œil ! Vous-même, à chaque fois que nous le soulevons, vous devez vous en apercevoir. C'est donc le moment, ou nous sommes perdus. Et dès lors que Kiolya...

Je finissais par comprendre ; je ne pus réprimer un mouvement d'emportement ;

— Votre Kiolya est une brute ! vous êtes une brute vous-même !... Comment osez-vous me parler... me proposer ?... Voilà donc le fruit des enseignements que je vous donne !...

Et je le chassai. Il s'éloigna peu convaincu, mal satisfait, balançant les plumes qui hérissaient le sommet de sa tête.

*
* *

Notre situation empira encore, le mauvais temps redoublait. C'étaient des rafales de neige qui nous enveloppaient de leurs tourbillons et où nous risquions de rester ensevelis ; puis, quand l'atmosphère s'éclaircissait, un vent glacial qui nous coupait la respiration... Tous souffraient. La neige, que nous ne pouvions nous empêcher de prendre, descendait affadissante dans les profondeurs vides de notre estomac ; les lambeaux de cuir que nous mastiquions sous nos dents ne faisaient qu'irriter nos besoins, loin de les calmer. Nous étions très malheureux.

Je souffrais plus que tous de ces privations auxquelles je n'étais pas habitué. La disette prolongée commençait à troubler mon esprit et à me jeter dans cette apathie qui avait été si fatale à mon ami.

Un soir, j'errais à l'aventure autour du campement en quête de quelques brins de mousse ou de lichen poussés dans un endroit découvert, à l'abri d'un ro-

cher, comme j'en rencontrais parfois et que je mâchais pour tromper la faim. Je ne sais combien de temps cette recherche dura, mais elle ne fut pas fructueuse, et elle m'avait mené assez loin. Je me sentais plus affaibli et plus torturé de famine que je ne l'avais jamais été.

Tout à coup passa dans l'air un parfum de viande grillée...

Je crus à une hallucination, comme cela n'est point rare pour nos sens dans les cas de débilité ; ou que, m'étant égaré, j'allais tomber sur quelques Indiens d'une autre tribu traversant comme nous ces parages. J'avais laissé les miens dans une trop grande pénurie pour espérer une telle aubaine.

Mais non ! c'était bien eux, l'odeur me guidait vers leurs tentes... Et, en approchant de celle du chef, je vis, suspendu par un bout de ficelle au trépied de bois improvisé, l'espèce de quartier de tajassou qui tournait au-dessus de la flamme et s'y rôtissait. On venait de capturer, près du camp, ce pachyderme fourvoyé dans ces steppes où il ne se rencontre pas d'ordinaire et où il mourait de faim, ce qui expliquait la facilité de sa prise. En même temps qu'avec bonhomie il me faisait le récit de sa trouvaille, le père d'Aia-Tota m'apprit une triste nouvelle : en mon absence, Fabrice était mort...

Le souvenir me revint brusquement de la scène que nous avions eue ensemble et que, dans mon désarroi physique et mental, j'avais fini par oublier. Je m'élançai vers la tente. Mais je ne pus que constater la réalité du funèbre événement : mon pauvre ami n'était plus... Le corps engagé sous les couvertures, la tête seule dégagée et les yeux fermés, il reposait dans la même attitude où je l'avais laissé. Il venait de passer à peine. Sur son visage sans haleine un peu de chaleur, un peu de rougeur demeurait encore ; sa lèvre souriait de ce sourire qu'il avait lorsqu'il s'écriait d'un air de triomphe : « Vous verrez ! vous verrez !... »

Aia-Tota qui était là et que j'interrogeai ne put me répondre que par des larmes. On vint l'appeler pour le repas, et je restai seul avec mon ami pour les dernières prières...

Quand je rejoignis mes compagnons, le repas durait encore. Je remarquai que, par une attention de son père, les morceaux les plus délicats étaient réservés à Aia-Tota. Elle était singulière à voir : les yeux encore pleins de larmes et qui débordaient sur ses joues, elle n'en mangeait pas moins d'un grand appétit. C'était de son âge, comme avait dit le pauvre Fabrice. Et plus ses dents blanches travaillaient, plus elle pleurait. Elle ne cessait de pleurer et de dévorer.

Et ce fut ainsi aux autres repas où l'on continuait à se partager le reste du tajassou, et avant lesquels, je ne sais sous quel prétexte, Aia-Tota m'entraînait loin de la tente de Fabrice. Elle ne pouvait se consoler de sa perte et m'en parlait avec une affliction déchirante. Sa douleur redoublait au moment de s'asseoir au festin. Sa part était toujours la plus belle. Et de nouveau avec des ruisseaux de larmes, des regards comme jaloux sur les autres convives, ses dents se plantaient dans l'aliment qu'elle avalait goulûment, en se dépêchant et en sanglotant.

D'ailleurs, elle avait eu une pensée pieuse et chrétienne, ou du moins je la lui prêtais : au lieu de laisser notre ami dans cette triste solitude, elle avait voulu le ramener au village où il serait enseveli en terre sainte, dans le coin que j'avais bénit. Au chariot qui portait sa dépouille et d'où l'on ne le sortait plus, nous nous attelions encore à tour de rôle. Aia-Tota poussait à l'arrière.

Et ainsi nous approchions du terme, nous touchions au bout de nos peines. Encore quelques jours, et nous reverrions le lac, le groupe de cabanes depuis si longtemps abandonnées et si ardemment désirées, *fugientem Italiam*... Un peu cet espoir prochain, un peu la nourriture qui les avait réconfortés, nos Indiens marchaient avec entrain. Le funèbre chariot ne pesait pas à leurs bras, sous leurs efforts il roulait légèrement. Je trouvais même en me mettant au brancard qu'il devenait trop léger...

Enfin, que vous dirai-je? Un jour, à une secousse plus rude, tout à coup le chariot se renversa...

A cet accident qui décela leur scélératesse, sans même attendre les éclats de ma colère, tous mes Indiens, leur chef en tête, prirent la fuite...

Vous voyez, conclut le missionnaire, ce qu'il reste à faire pour tirer de leur misère morale ces peuplades dégénérées, et comme à la moindre occasion, en dépit des bons conseils et des bons exemples, leur instinct bestial se réveille et se donne libre carrière.

***

Il s'était levé. Les hommes, silencieux et méditatifs, cherchaient à deviner la portée philosophique de ce récit. Mais les femmes, un peu plus légères, l'entouraient bruyamment. Une d'elles s'écria :

— Mais, mon Père, vous ne nous avez pas tout dit !... Vous n'avez pas dit si, vous-même, oui, vous-même... Enfin, si vous avez goûté ?...

Il ne répondit pas. Il se contentait de regarder ces dames avec ses petits yeux pleins de malice et de discrète retenue. Et il avait de nouveau saisi sa barbe, il y promenait fièvreusement sa main à la hauteur de la bouche.

LÉON BARRACAND.

LE VOTE DU BUDGET DE LA GUERRE EN ALLEMAGNE

Dans quelques jours, le 15 juin, auront lieu, en Allemagne, les élections pour le renouvellement du Reichstag dissous par le décret impérial du 7 mai dernier. Pour la seconde fois depuis moins de dix ans, la question militaire a fait naître un conflit entre le gouvernement et la majorité des représentants du pays, et ce conflit a abouti à la dissolution du Reichstag. En 1887, les élections ont donné une majorité favorable au projet de l'empereur Guillaume Ier, soutenu par M. de Bismarck. Mais, aujourd'hui, la majorité considérable qui s'est prononcée contre le projet de loi militaire du gouvernement, le langage tenu par les adversaires du projet au cours de la discussion, l'agitation qui marque la période électorale, tout révèle l'état d'esprit du pays, ainsi que l'importance du verdict que le peuple allemand est appelé à rendre. Quel jugement va-t-il porter sur la politique de dépenses militaires que le gouvernement veut lui imposer?

***

On peut dire que, dans ces dernières années, cette politique s'est accentuée chaque jour. La fin du règne de Guillaume Ier fut marquée par le vote de deux lois militaires de la plus grande importance. La première, promulguée le 11 avril 1887, avait soustrait au vote annuel du budget de la guerre l'effectif appelé sous les drapeaux en temps de paix, et établi le régime du septennat militaire. L'article premier de cette loi était ainsi conçu :

> En exécution des articles 57, 59 et 60 de la Constitution de l'Empire, l'effectif du pied de paix de l'armée est fixé, à partir du 1er avril 1887 jusqu'au 31 mars 1894, à 468 409 hommes de troupes, non compris les volontaires d'un an.

Quelques mois après la promulgation de cette loi, en ouvrant la session du Reichstag, le 27 novembre 1887, l'empereur annonçait le dépôt d'un nouveau projet :

> Le grand développement de l'armée ne cesse pas d'être l'objet de la sollicitude de Sa Majesté l'Empereur et des gouvernements confédérés. Un projet de loi qui vous sera présenté concernant la *Landwerh* et le *Landsturm* a pour but d'amener une augmentation essentielle des forces militaires de l'Empire.

C'est ce projet que le Reichstag vota au mois de février 1888, ainsi que l'emprunt nécessaire à son exécution, après un discours de M. de Bismarck qui eut, en Europe, un immense retentissement :

> Il n'y a donc aucune raison, disait le chancelier, de considérer, en ce moment, notre situation comme si grave que ce soit précisément à cause de l'état de choses actuel que nous devions chercher aujourd'hui à nous donner cette forte augmentation de nos forces de guerre qui est proposée par le projet militaire. Je voudrais détacher la question du rétablissement de la landwerh du second ban, bref le grand projet militaire, ainsi que le projet financier qui l'accompagne, — les détacher complètement de la question de notre situation telle qu'elle est actuellement. Il ne s'agit point ici d'une institution momentanée, passagère ; il s'agit d'une création durable, d'un accroissement durable des forces de l'Empire allemand.

Cette nouvelle loi avait pour conséquence une augmentation considérable des forces militaires de l'Allemagne. Dans un travail publié peu de temps après, sur l'accroissement des dépenses militaires en Europe, M. Cerboni, directeur de la comptabilité publique en Italie, attribuait à l'Allemagne la plus forte augmentation de ces dépenses pendant la période de 1882 à 1888. Cette augmentation s'élevait à 54,09 pour 100. Elle était de 43,82 pour 100 pour l'Autriche-Hongrie, et de 35,78 pour 100 pour l'Italie; elle descendait à 12,61 pour 100 pour l'Angleterre, à 10,91 pour 100 pour la Russie, à 4,15 pour 100 pour l'Espagne, et à 3,13 pour 100 pour la France.

***

Aussi ne faut-il pas s'étonner que le pays se soit ému en apprenant quelles charges nouvelles le projet soutenu au nom de l'empereur par le général de Caprivi allait faire peser sur lui. La majorité du Reichstag s'est inspirée de ce sentiment en repoussant le projet.

Si l'opinion publique reste assez ferme, malgré la pression et les menaces du gouvernement, pour que le conflit soit résolu en sa faveur, ce sera la plus grande victoire qu'elle ait jamais remportée, non seulement depuis la proclamation de l'empire, mais depuis que la monarchie s'est établie en Prusse avec les prérogatives si étendues qu'elle y exerce.

Ce qu'il y a de particulier, en effet, tant dans la Constitution prussienne que dans la Constitution impériale de 1871, ce sont les règles relatives au vote du budget de la guerre et des lois militaires. C'est par là surtout que le Reichstag n'a que des droits amoindris, et qu'il est placé au dernier rang parmi les pays où existe une représentation nationale.

Dans la plupart de ces pays, le budget n'est voté que pour une année; c'est une des garanties les plus précieuses pour la nation, appelée à consentir l'impôt par l'organe de ses représentants. M. de Bismarck, préoccupé d'étendre les pouvoirs de l'empereur et de restreindre tout ce qui pouvait ressembler au régime parlementaire, essaya d'obtenir que le budget fédéral de l'empire allemand fût soustrait à ce principe, et qu'il

fût voté pour une durée de deux ans. Cette tentative échoua; le budget de la guerre, comme tous les autres budgets, est voté chaque année par le Reichstag.

Mais si le gouvernement a été contraint de respecter ce principe, il est parvenu en fait, d'une manière détournée, à le rendre presque illusoire. En effet, ce que le Reichstag vote chaque année, c'est le chiffre total du budget de la guerre; mais, à l'inverse de ce qui se passe chez nous et ailleurs, ce n'est pas par un vote annuel du Reichstag que sont déterminés les effectifs du temps de paix. Ces effectifs sont fixés pour une durée de sept ans. Ce septennat établi par la loi de 1874, prorogé par celle de 1880, a été de nouveau confirmé par la loi de 1887. Le projet présenté en 1887 pour maintenir le septennat fut rejeté par le Reichstag; la dissolution fut prononcée, et la loi fut votée à la suite des élections.

En se liant pour sept ans, le Parlement s'engageait moralement à voter les crédits annuels nécessaires à l'entretien des effectifs. Les questions de principe ne peuvent donc être agitées à nouveau chaque année, et le ministre de la guerre ne doit se préoccuper que du maintien exact des effectifs. (*Revue militaire de l'étranger*, année 1884.)

Cet engagement n'est pas seulement, comme le dit l'auteur de cette étude, un engagement moral. L'effectif du temps de paix étant fixé par une loi, le gouvernement a toujours allégué, lorsqu'il a été en dissentiment avec le Reichstag, que cette loi ne pouvait être abrogée ou modifiée qu'avec son consentement, et que le Reichstag était obligé de voter les crédits rendus nécessaires pour l'exécution de la loi.

Cette prétention, de tout temps émise par la monarchie, a soulevé plusieurs fois un conflit entre elle et la représentation nationale. En 1862, la Chambre des députés de la Prusse avait réduit les dépenses affectées à la réorganisation de l'armée. Le gouvernement refusa de reconnaître le vote de la Chambre, malgré des débats qui se prolongèrent pendant plusieurs années.

Nous sommes, disait M. de Bismarck, dans la séance du 7 octobre 1863, en désaccord sur deux points, qui ne sont pas nécessairement connexes : l'organisation de l'armée et la question de compétence constitutionnelle des différents pouvoirs de l'État en ce qui concerne la fixation du budget. Il y a douze ans, ce dernier point a été débattu dans les deux Chambres, et entre elles et le gouvernement, sans qu'on ait vidé la question. La Chambre des députés adopta un ordre du jour analogue à la résolution actuelle, et la Couronne persista dans sa manière de voir, telle qu'elle est motivée par l'article 7 du message royal du 7 janvier 1850.

Guillaume II renoncera-t-il à cette tradition? Il serait d'autant plus téméraire de l'affirmer que, depuis le précédent et la discussion de 1863, la Constitution impériale de 1871 semble avoir plutôt fortifié qu'affaibli les prérogatives du gouvernement en ce qui concerne l'organisation militaire de l'empire. Cette Constitution a classé les dépenses de l'armée et de la marine dans la législation commune à tous les États de l'empire. En notant ce fait, dans son ouvrage sur les *Constitutions européennes*, M. Demonbynes insiste sur les attributions qui en découlent pour l'empereur :

Les officiers et employés de la marine sont tous nommés par l'empereur; les officiers supérieurs commandant les contingents fournis par chaque État, et les officiers appelés à commander les troupes de plus d'un contingent, ainsi que les commandants de place, sont à la nomination de l'empereur; les autres officiers sont nommés par les princes ou sénats des autres États, à moins de convention particulière. Il résulte des conventions militaires conclues entre les États allemands que, sauf la Bavière, le Wurtemberg, la Saxe et le Brunswick, les États confédérés ont renoncé en faveur de la Prusse à tous leurs droits en ce qui concerne l'organisation et la direction de l'armée. Enfin, la Bavière et le Wurtemberg conservent, aux termes des traités particuliers des 21, 23 et 25 novembre 1870, certains droits relatifs à l'organisation de l'armée.

Si la majorité des électeurs donne raison à celle qui s'est affirmée dans le Reichstag, que fera le gouvernement? L'empereur persistera-t-il dans son projet, ou l'abandonnera-t-il? Entrera-t-il en lutte avec le nouveau Reichstag, ou cédera-t-il au sentiment du pays, par une de ces brusques évolutions qui ont déjà marqué, à plusieurs reprises, les cinq premières années de son règne? Nul ne saurait le prévoir; mais ce qui donne à la dissolution du Reichstag son véritable caractère, ce qui peut entraîner de très graves conséquences, c'est la nature particulière du différend sur lequel le pays est appelé à se prononcer. Est-il permis d'espérer que son opinion tranchera définitivement ce conflit et que, pour la première fois, dans les questions relatives à l'organisation de l'armée, le gouvernement consentira à écouter la voix de ceux qui en supportent les charges et les sacrifices?

ÉMILE JAMAIS,
Député.

PORTRAITS CONTEMPORAINS

J.-J. Weiss.

Les lecteurs de la *Revue* ne s'étonneront pas d'y trouver encore le nom de J.-J. Weiss, après les diverses études qui leur ont été offertes sur ce rare écrivain. Il méritait ici une attention particulière, car

nul plus que lui ne fut de la maison. Dès le premier jour, il avait prêté à Eugène Yung l'appui de son nom et de son talent : ils appartenaient à la même génération et à la même école ; ils avaient les mêmes idées, c'est-à-dire un même amour de la liberté et le goût d'une même tradition littéraire. Entre les hauts et les bas de sa carrière accidentée, c'est ici que Weiss venait de préférence s'expliquer avec ses amis et ses ennemis, payer ses dettes de reconnaissance et de rancune, épancher sa résignation ironique et confier au public ce qu'il avait appris de nouveau sur les bizarreries de l'existence. C'est ici que l'enfant de troupe du régiment de Bontemps déposa son sac après sa dernière étape.

Il n'y a pas longtemps que nous possédons à son sujet les éléments d'une opinion complète. Il n'avait guère publié de livres ; après avoir écrit, comme il le disait lui-même, la valeur d'une dizaine d'in-folio, il ne laissait à sa mort que trois volumes (1). Un ami coutumier de ces sortes de services envers la littérature et l'art, et qui entoura ses derniers jours d'une délicate sollicitude, le prince Stirbey, et une sœur accourue près de lui, pour ne plus le quitter, aux premières atteintes de la maladie, s'occupent de réunir dans son œuvre ce qui mérite de durer. Quatre volumes de ce choix très varié ont déjà paru (2). Les deux éditeurs ne se nomment pas, mais ils voudront bien me pardonner de dire à qui le public est redevable du service qu'ils lui rendent.

*
* *

Pour la plupart des hommes, le caractère que la vie dégage de leur nature est la résultante de l'existence entière. Chez Weiss, c'est surtout l'enfance et la jeunesse qui déterminèrent les traits principaux de sa physionomie. Je ne crois pas que l'on puisse recevoir plus profondément que lui l'empreinte de ces deux âges. Il se trouva, par surcroît, que sa première éducation fût la plus forte qui agisse sur l'être humain, celle du régiment. Au moment où l'approche de la mort commençait à obscurcir son intelligence, il retrouvait le meilleur de sa verve pour raconter en quelques pages, délicieuses de sincérité et de fraîcheur, les années où il avait grandi, en capote grise et en pantalon rouge, « sous les enseignes du roi ». De ce temps, il n'avait gardé que reconnaissance. Il y avait pris cet esprit de courage et d'optimisme que le clairon lui soufflait dans sa première traversée de la France, tandis que vieilles cités et paysages toujours jeunes défilaient sous ses yeux, depuis le roc de Charlemont battu par la Meuse, jusqu'à la mer, aperçue à travers les oliviers, au bout d'un grand chemin de Provence. Le chant de l'alouette gauloise semble rythmer le récit de cette marche joyeuse et l'on y respire un autre air que dans *Sous-Off*. Weiss conserva toujours l'amour de l'uniforme et du drapeau, la notion nette des sentiments qui font les armées. Il saisissait plus tard toutes les occasions de les exprimer. La vue d'un régiment, français ou étranger, lui donnait un frisson délicieux de souvenir ; il louait ou critiquait en connaisseur l'aspect de ces soldats, ce qu'il révélait, ce qu'il faisait craindre ou espérer. Devant un défilé prussien, sa mémoire évoquait aussitôt « un de nos régiments africains du temps de Louis-Philippe, tenue de route, la gamelle collée au sac, les deux pans de la capote relevés, la guêtre blanche, le drapeau dans l'étui, la casquette rouge brillant au soleil », et, à trente-cinq ans de distance, il savait encore le numéro de ce régiment et le nom du colonel. Il déclarait que si c'était « plus lâché et plus troupier », cela ne donnait pas à un moindre degré l'impression de « la force consciente d'elle-même, s'avançant paisible, et, devant soi, faisant marcher la terreur ». Le premier fond de son caractère, c'est l'humeur de l'enfant de troupe, avec sa souplesse agile, son courage moitié d'instinct, moitié d'éducation, sa gaieté de moineau curieux.

Puis vinrent le collège et l'École normale. Il y portait une intelligence déjà ouverte par ses premières lectures à bâtons rompus. A la caserne, il avait eu dans les mains quelques écrivains du dernier siècle, petits et grands. Tragédies et contes de Voltaire, comédies et romans de Marivaux, petits vers de Dorat et de Parny, ce seront désormais pour lui des « délices », des modèles de raison, d'esprit, de grâce, de tendresse sans sensiblerie, de force voilée. Les auteurs français plus anciens qu'il aimait également, c'étaient ceux qui ressemblaient le plus à ceux-là ou qui réalisaient à un degré supérieur des qualités du même genre ; ainsi Racine, qu'il préférait à Corneille, et Regnard, dont le vers l'enchantait, plus encore que celui de Molière. L'éducation du temps était, avant tout, classique et libérale ; de 1830 à 1850, le premier article du *credo* universitaire, c'était que, sans l'étude de l'antiquité, il est impossible de devenir un « honnête homme », d'acquérir la notion du vrai et du beau, l'art de raisonner juste, de bien écrire et de bien parler ; le second, que le meilleur de l'esprit français et l'esprit moderne tout entier se résume dans la littérature des deux derniers siècles et les principes de 1789. Weiss emporta donc du collège l'amour de l'antiquité et de la littérature classique ; il ne cessa plus de croire qu'elles seules donnent à l'esprit l'élégance et la souplesse, comme faisaient pour le corps ces « danses mortes », menuet et gavotte, dont l'enseignement s'est perdu et qu'il regrettait. L'École normale acheva de diriger ses préférences dans ce sens. Pour savoir comment se formèrent ces promo-

(1) *Essais sur l'histoire de la littérature française*, 1865 ; *Au pays du Rhin*, 1886 ; *le Théâtre et les mœurs*, 1889.

(2) *Autour de la Comédie-Française*, 1892 ; *A propos de théâtre* ; *Sur Gœthe*, avec une préface de M. Francisque Sarcey ; *Combat constitutionnel*, 1893.

tions de 1848 à 1850, qui comptèrent un nombre surprenant d'hommes distingués, lisez *Étienne Moret* de Francisque Sarcey; vous y trouverez une exacte analyse de leur trempe intellectuelle et morale. Elles avaient la passion de la justesse, de la précision, de la sobriété, partant le mépris de la phrase, l'aversion pour tout ce qui ne peut pas se démontrer, pour les systèmes ambitieux et vagues; par-dessus tout, elles prétendaient à l'indépendance d'esprit. Le romantisme touchait alors à sa fin; il n'avait réalisé qu'en partie ses ambitions; il s'était montré bavard et emphatique. Aussi les normaliens de 1848 ne l'aimaient-ils guère, et ils n'acceptèrent jamais qu'avec force réserves ce qu'il avait apporté de durable. Voltaire était leur dieu, et, au-dessous, les écrivains qui disent en peu de mots des choses précises, comme Stendhal. Sur l'enfant de troupe espiègle et chauvin qu'était Weiss se greffèrent un classique et un Français du dernier siècle.

Comme le régiment, le collège et l'école ne lui laissèrent que de bons souvenirs. Pas plus que *Sous-Off*, il n'aurait écrit *Monsieur Rabusson*. Quant à la société, ce qu'il en connaissait par la vie intime, la rue, la littérature lui avait semblé agréable et sain. Il aimait les comédies de Scribe, les romans de Dumas père, les mœurs bourgeoises; il ne détestait pas la politique du juste milieu; il trouvait dans tout cela des qualités bien françaises, l'esprit, la clarté, la bonhomie, l'honnêteté.

Ses ambitions personnelles n'allaient pas très loin. Comme la plupart de ses camarades d'école, il ne songeait qu'à mener l'existence modeste et suffisamment intéressante du professeur; il espérait y satisfaire en même temps ses goûts de bien-être bourgeois et ses préférences intellectuelles. A la manière dont il traçait, trente ans après, un programme d'existence au normalien débutant en province, on voit bien qu'une perspective de ce genre avait été pour lui le bonheur rêvé. C'est que cet esprit libre aimait les carrières assurées, la hiérarchie, les distinctions. Il voulait avancer régulièrement, devenir professeur de Faculté, être considéré dans sa ville, écrire à loisir des livres solides et, vers quarante-cinq ans, obtenir la croix. Tout cela lui eût été facile vingt ans plus tôt; entre 1830 et 1850, il aurait fourni une paisible carrière. Malheureusement, les temps avaient bien changé. A la République de 1848, à ses enthousiasmes et à ses illusions, succédait brusquement un régime positif et brutal, uniquement préoccupé de réagir contre l'idéalisme et la liberté. Comme le pouvoir, l'administration se montrait despotique et inintelligente. A peine pourvu d'une chaire, Weiss se trouvait soumis à une autorité maussade: des chefs tracassiers et sots lui rendaient la vie dure. Il avait beau se soulager par l'ironie ou la colère; bientôt il n'y pouvait tenir et donnait sa démission.

Cette dure expérience achevait de lui imprimer sa marque, en lui laissant le regret de ce qu'il avait entrevu durant sa jeunesse; regret d'autant plus vif que les conditions d'existence imposées à son âge mûr lui étaient plus antipathiques. Le gouvernement, les mœurs et la littérature de la France, en 1847, lorsqu'il avait vingt ans, il les verra toujours à travers sa jeunesse, comme une ère de prospérité, en comparaison de laquelle rien n'est plus que décadence. Il ne cessera de regretter le temps « où il y avait la sagesse sur le trône, la liberté, la paix et le bonheur dans le pays », où florissaient Dumas père et Scribe, « ces deux prodiges », et de marquer son aversion pour « le système de dureté morale et de brutalité de style, le mépris sans pitié et sans douceur de la nature humaine, l'abus de l'adjectif, l'excès du genre descriptif et du procédé énumératif qui composent les traits saillants et généraux de notre littérature entre 1852 et 1880 ». A ces regrets et à cette antipathie s'était jointe, par ses mécomptes de professeur mal administré, une rancune furieuse contre l'administration. Il avait senti, « avec toute sa griffe féroce, la stupidité administrative, le sot bureaucrate scolaire, le ministre imbécile », et il ne réservait pas cette rancune aux seuls bureaux de l'Université; partout il tenait les gens à paperasses pour « des faquins et des cuistres bornés », faisant le mal avec une sottise prétentieuse. Il procédait à leur égard par cris de fureur : « Les bureaucrates! Les corps constitués! Les réputations établies, les gens établis, les gens de place, les gens de poids, les imbéciles considérables! » Il leur en voulait de ses illusions perdues et de sa vie manquée.

Ainsi, l'enfant de troupe, l'amateur de bonnes lettres, le Français de vieille race, le bourgeois libéral devenait un mécontent et un déclassé. Cet être composite se complétait par un célibataire peu soucieux de confort intime et d'élégance extérieure.

*
* *

Il exprima durant trente ans, comme journaliste, les sentiments que l'on vient de voir; il combattit gouvernement et administration avec tout lui-même, gouailleries de régiment, finesses de lettré, libéralisme bourgeois, colères de démissionnaire contre les gens restés en place.

Non qu'il méprisât la besogne pour laquelle les fonctionnaires sont institués. Ce qu'il détestait, c'était la manière dont ces fonctions étaient remplies; en elles-mêmes, il les trouvait utiles, désirables, parfaitement dignes d'un esprit distingué. Il tourna toujours autour d'elles, avec le désir d'y entrer et, lorsqu'il y parvint, il s'y donna de tout cœur. Il n'y durait guère. Alors, redevenu journaliste, il regardait faire ses anciens collègues, les sots inamovibles, dont toute l'intelligence s'applique à conserver un rond de cuir, et ceux qui, un moment délogés par lui, avaient su reprendre la place. Il ruminait tout bas le mot de Fi-

garo : « Tandis que moi, morbleu ! » Il était, à l'égard des administrations publiques, dans cet état d'esprit, fort pénible, semble-t-il, à éprouver, mais fort amusant à constater, dont le temps présent nous offre de curieux exemples. A cette heure, nombre d'hommes politiques ont été ministres ou chefs de service; avec une joie profonde ils ont signé ou préparé des arrêtés; ils ont formé des projets à longue échéance. Après une possession plus ou moins courte, il a fallu déguerpir et céder la place. Alors ont commencé pour eux les ennuis souvent éternels de l'attente. Ils ont les sentiments d'un amoureux éconduit; d'autant plus ulcéré contre son rival qu'il a connu l'ivresse de la possession, qu'il se souvient et qu'il imagine. Weiss a longtemps offert ce genre de spectacle.

Journaliste, la ligne qu'il suivit fut plusieurs fois brisée, et ce sont toujours les souvenirs de sa jeunesse qui expliquent ses erreurs de jugements, ses vues chimériques, son attachement à des causes perdues, ses mécomptes d'ambition. Il avait plus de talent, de libéralisme et de clairvoyance qu'il n'en fallait pour prendre la tête de l'opposition contre un gouvernement despotique et maladroit, plus d'instruction et de qualités d'esprit qu'on n'en dépense d'habitude à faire une belle carrière. Il n'exerça pourtant qu'une action médiocre sur l'esprit public et ne fit que passer dans les hautes fonctions auxquelles, par trois fois, il lui fut donné d'atteindre.

Sa campagne au *Journal de Paris* est restée célèbre. Avec moins de tenue académique et plus de vivacité que Prévost-Paradol, il dirigeait contre les idées et les actes, les hommes et les choses de l'Empire autoritaire, un feu roulant de critiques et d'épigrammes, directes et hardies. Il dénonçait l'arbitraire et signalait les fautes de gouvernement ou de diplomatie avec une vivacité de jugement, un éclat de raison ou d'ironie, une verve de style, qui le mettaient vite au premier rang de la presse. Mais il regrettait le temps de Louis-Philippe, et il se fut accommodé de la liberté comme en 1847. Or, la logique de l'histoire n'admet guère cette disposition sentimentale et cette tendance à remonter le cours du temps. La liberté tend toujours à se développer; c'est la paralyser que de vouloir l'enfermer dans des formes anciennes; à chacune de ses étapes, il lui faut de nouvelles conditions d'existence. Dans notre pays et au point où nous en sommes de notre évolution sociale, l'idée républicaine est la seule qui suffise aux nécessités de ce développement. Weiss était libéral, mais il exprimait son libéralisme par de tels souvenirs et de telles comparaisons, que la majeure partie des libéraux le renvoyait aux « anciens partis ». Lorsque l'Empire aux abois essaya du libéralisme comme d'un expédient, Weiss crut à la sincérité et à la durée de ce changement; il accepta, avec grand plaisir, d'être secrétaire général de ministère : voyant les orléanistes rappelés dans « les conseils du gouvernement », il croyait la liberté revenue comme au temps de Louis-Philippe. La joie qu'il en éprouvait, jointe à celle de se voir traité selon son mérite, l'empêchait de comprendre que le mariage de l'Empire et de la liberté était plus impossible que celui du Grand-Turc et de la République de Venise. Il devait dire plus tard que « la République conservatrice est une bêtise »; il aurait pu trouver plus tôt cette formule pour l'appliquer à l'Empire libéral.

La révolution du 4 Septembre le détrompa rudement et le rejeta dans la presse. Cette fois, il s'inquiéta de dire également la vérité à ses anciens amis, qui détenaient la République, et aux républicains, qui voulaient reprendre leur bien. Rôle absurde, car, si l'un des deux partis avait raison, c'est celui-là et celui-là seul, qu'il fallait soutenir en le conseillant. Mais Weiss était trop libéral pour prêcher la réaction, et pas assez pour admettre la République; il se souvenait trop de 1847, où la France lui avait semblé bien gouvernée, et de 1848, où les républicains avaient fait des sottises. Somme toute, il était surtout tendre à ses anciens amis, qui firent de lui un conseiller d'État; aussi le premier soin des républicains, devenus les maîtres, fut-il de lui enlever son siège. Outre qu'ils en avaient besoin pour eux-mêmes, avaient-ils tort en principe? Peut-être eût-il été d'une bonne politique de s'attacher Weiss, en lui laissant un poste qu'il dominait de très haut; malheureusement, il ne s'y prêtait guère, car, écrivant toujours, il entendait conserver son franc parler, et aucun gouvernement n'admet qu'on le serve en le critiquant. Il redevint donc journaliste, sans que cette école l'eût corrigé. Il était trop clairvoyant pour ne pas comprendre que ses anciens amis avaient définitivement perdu la partie; il le leur disait avec infiniment de justesse et d'insistance. Mais il était trop attaché aux idées de modération dont il se trouvait pénétré, dès 1847, pour admettre le développement logique des idées républicaines, et il les combattait dans leurs applications. Le résultat, c'était que ses anciens amis ne lui savaient aucun gré de leur dire des vérités désagréables et désormais inutiles, tandis que les républicains trouvaient qu'il les gênait dans leur besogne de façon très importune. Pourtant, lorsque Gambetta devint premier ministre, il s'attacha Weiss comme directeur. Esprit très libre, et désireux d'assurer d'excellents collaborateurs à un gouvernement pour lequel il espérait la durée, il se croyait assez d'ascendant sur son parti pour imposer son choix. Il se trompait et ce fut un beau vacarme. Les républicains s'indignaient de voir dans un tel poste le conseiller d'État révoqué par eux, l'ancien fonctionnaire de l'Empire, le journaliste d'opposition. Plus jalouse que flattée du choix qui élevait un des siens, la presse oubliait pour une fois la solidarité professionnelle et blâmait avec ensemble le premier ministre; d'autant plus volontiers qu'il y avait une consigne générale pour l'ébranler.

Les gens de « la carrière » étaient les plus montés; ils témoignaient au profane introduit dans le sanctuaire le mélange contradictoire et divertissant de fureur et de dédain qu'ils tiennent en réserve pour les cas de ce genre. Le ministère Gambetta ne dura pas longtemps; mais il comprenait beaucoup d'hommes qui tous se croyaient installés à demeure. Que de pots au lait brisés! Pour aucun des membres ou des auxiliaires du grand ministère, la chute ne fut plus rude que pour Weiss. Il n'était plus jeune, il n'avait plus le temps d'attendre une nouvelle revanche, l'occasion manquée une dernière fois était irréparable. Il le sentait bien et il en souffrit cruellement.

*
* *

Le journalisme a cela de bon que, lorsque l'on a gros cœur, il permet de se soulager en parlant tout haut, la bouche ouverte. Weiss ne s'en fit pas faute; il reprit la plume au plus vite pour régler ses comptes avec ceux qui lui avaient témoigné leur bon vouloir de façon particulièrement sensible. Il épancha sa bile, d'un jet brillant et copieux, *splendida bilis*. Le meilleur article de polémique qu'il ait écrit est certainement celui qu'il donna, ici même, sous le titre : *l'Esprit philistin*. Cet article est merveilleux de verve, de malice, de force dialectique, et, par endroits, de raison, Je ne connais rien qui lui soit comparable dans la littérature contemporaine; c'est le ton, l'allure, le style, la passion surtout des *Mémoires* de Beaumarchais, ou même, pour la franchise de la confession personnelle, la rancune contre les hommes et la vie, le ton d'orgueil blessé et d'apologie, c'est le grand monologue du *Mariage de Figaro*. Weiss nous a donné là, avec le fond de sa pensée, la morale qu'il tirait lui-même de son voyage à travers son temps. Jugez du reste par ce court passage : « Un homme en France naît pauvre, et dans cet avant-dernier degré de l'échelle sociale où l'on doit défendre sa vie, à chaque minute et pied à pied, contre la submersion de la misère, comme le Hollandais défend son *polder* contre l'assaut toujours menaçant du flot et du sable; il passe par le collège grâce à d'héroïques parents qui se privent de tout pour lui; sorti, presque mûr, des bancs de l'École, au lieu de s'engager dans une hiérarchie quelconque, il prend la résolution de passer six années encore à cultiver dans une retraite silencieuse et indépendante les facultés qu'il a reçues de la nature et de la Providence. A trente ans, il est tout formé pour les grands emplois et pour l'action. Mais justement, à trente ans, il se trouve placé par la coutume française et par la stupidité des gouvernements français généralement quelconques en face de l'une de ces deux alternatives : ou languir dans l'oisiveté en attendant qu'il meure dans l'ignominie, ou s'occuper d'arrache-pied à renverser le régime établi et à devenir sur ses ruines premier ministre. » Le morceau est tout entier sur ce ton; il n'est pas court, car Weiss en a long à dire, mais il ne traîne pas et le même souffle l'anime jusqu'au bout.

Il peut se résumer à peu près ainsi : « J'avais beaucoup de talent naturel et d'instruction. Je n'ai pas trouvé que l'Université, où, du reste, on me tracassait, fût un champ suffisant pour mon mérite. Je l'ai donc quittée, et j'ai fait mes preuves dans le journalisme. Sur cette démonstration, l'opinion et le gouvernement auraient dû me porter d'eux-mêmes aux plus hauts emplois et m'y maintenir. Au lieu de cela, il s'est formé contre moi une coalition de jalousie et de sottise. Je suis au bout d'une carrière manquée, et mon temps a gaspillé la force que j'étais. » En somme, c'est un plaidoyer contre les hiérarchies à échelons et à barrières. Weiss estime que le chemin de traverse devrait être un moyen normal de parvenir, que notre société devrait admettre le déclassé de talent à se reclasser beaucoup mieux, que les filières ne sont favorables qu'aux sots et gênent les gens d'esprit, pour le plus grand dommage de la société. Son argumentation est très convaincue, mais elle n'est pas convaincante; comme il lui arrive assez souvent, elle repose sur une pétition de principes. Dans une société un peu compliquée et périodiquement remuée par les révolutions grandes ou petites, les règles d'avancement sont une sauvegarde. Sans elles, chaque changement de politique amènerait aussi un changement complet du personnel administratif, et l'on sait comment les affaires publiques se trouvent de cette méthode dans les pays où elle est pratiquée. On peut railler nos fonctionnaires, leur esprit de routine et de lenteur, leur suffisance, leur esprit d'autorité taquine. Le thème est facile et contient une part de vérité, mais, lorsque l'on veut parler sérieusement, il faut reconnaître que l'administration française dans son ensemble est probe, capable, laborieuse, et qu'elle nous permet depuis cent ans de nous amuser au jeu des révolutions sans émietter la France. Le déclassé est souvent un homme de mérite, qui n'a pas trouvé sa voie du premier coup, et il peut y avoir grand profit à utiliser ses aptitudes; mais souvent aussi il possède une mobilité d'humeur, un goût d'indiscipline et de chimère qui paralysent son mérite. Il est très vrai que beaucoup de gens en place sont des sots, mais cela tient à ce que le nombre des sots est illimité, et que, notre pays ayant beaucoup de fonctionnaires, la grande famille des sots y contribue en proportion de son chiffre. Il n'est pas moins vrai qu'il ne suffit pas d'être fonctionnaire pour être un sot, ni de n'être pas fonctionnaire pour être un homme d'esprit, que beaucoup de fonctionnaires sont des gens de premier mérite qui auraient marqué partout, et qui, avec les qualités par eux consacrées à leurs fonctions, auraient fait partout une carrière aussi brillante et plus fructueuse. Que l'on puisse devenir ministre, dans notre pays, aussi facilement que l'on cesse de l'être, c'est un double mal, résultat d'une transition qu'il faut souhaiter aussi

courte que possible; le prestige de la fonction y perd, et l'intérêt public en souffre; seule, notre humeur nationale, mélange singulier d'irrévérence et de respect pour le pouvoir, y trouve aliment et matière. Mais la fonction de ministre, à laquelle Weiss ne visait pas, — n'ayant jamais, que je sache, posé de candidature parlementaire, — et l'état de politicien, dont il eût repoussé l'étiquette avec mépris, échappent à son argumentation. Restent les postes de sous-ministres, ceux de secrétaires généraux, de conseillers d'État, de directeurs. Il est bon qu'un homme de valeur puisse y arriver sans passer par la filière, et Weiss a fait l'expérience que c'était possible. Ce personnel n'est pas et ne saurait être hiérarchisé; mais, par cela même, il n'est pas inamovible. Lorsque, par ambition, ou, simplement, par docilité aux événements, on s'y trouve introduit, le plus sage est d'y faire de son mieux et de se dire que cela ne doit pas durer toujours. L'aventure finie, on rentre dans le rang, pour y rester, si l'on s'y trouve bien, ou pour attendre une nouvelle faveur du sort, si l'on a pris goût à la chose.

Sur un point, toutefois, Weiss avait pleinement raison : ses camarades, comme on dit, n'avaient pas été « gentils » pour lui. La jalousie est la plaie vive de la corporation à laquelle il appartenait; on n'y admet guère l'élévation du voisin, surtout s'il porte beau et s'il monte haut. Dans cette corporation, le devoir professionnel, c'est de gloser sur l'événement du jour. Autant de motifs pour que le favorisé du sort soit houspillé par les moins heureux. La dernière fois surtout, Weiss souleva un concert formidable de railleries. Un des plus caustiques fut Edmond About, d'autant plus aigre qu'il ruminait les mêmes ambitions que Weiss, et ne pouvait en satisfaire aucune : « On m'a tout proposé, disait-il, j'ai tout accepté, et je n'ai rien obtenu. » Il écrivit donc un article où il disait : « Un de nos anciens camarades d'école vient d'entrer dans la diplomatie comme un moineau dans une cathédrale. » Le mot était méchant et joli; pour ces deux motifs, il eut un grand succès. En le relevant, Weiss rendit pois pour fèves au bon camarade : « Je ne suis pas le seul oiseau de mon espèce, répondait-il. Il est de notoriété publique qu'entre 1870 et 1872, M. Edmond About s'est beaucoup agité pour être cet oiseau-là. » C'était vrai, et la riposte valait l'attaque, mais la galerie renvoyait les deux camarades dos à dos. About a dépensé autant d'esprit dans le journalisme que dans la littérature, mais il avait le tort de croire que l'esprit suffit à tout; il était patriote et libéral, mais sa carrière politique est une suite de sauts de carpe; on peut tenir pour certain que, préfet de grande ville, député ou diplomate, il aurait commis de mémorables maladresses. Weiss avait autant d'esprit, de patriotisme et de libéralisme qu'About; avait-il beaucoup plus de sens pratique? Ceux qu'il appelait les snobs et les philistins, c'est-à-dire le public, n'avaient pas tout à fait tort lorsqu'ils le croyaient peu fait pour obtenir ou conserver certaines fonctions. Il avait beau répondre qu'il était plus régulier et plus mandarin que tous les suiveurs de filière, car il avait passé plus d'examens, entassé plus de diplômes et fait plus d'études générales ou spéciales. La question n'était pas là. Outre que ses grades et même ses études n'avaient pas un rapport nécessaire avec les fonctions traversées par lui, ce n'est pas faute de grades qu'il avait été évincé, mais pour l'incertitude de sa politique, à un moment où la fermeté simple des convictions chez les fonctionnaires était le premier besoin du parti républicain.

*
* *

Entre 1870 et 1882, Weiss avait mené sa plus brillante campagne de journaliste, campagne de partisan et de franc-tireur, hardie, brillante et stérile, toute en escarmouches et en pointes d'avant-garde. Courant le pays, il était passé d'un camp dans l'autre, libéral ou autoritaire, réactionnaire ou républicain, se battant pour son compte, selon son caprice et son humeur. Or, en politique, si l'on ne vise pas toujours un but, et rien qu'un, on s'use sans profit pour personne et au grand détriment de soi-même. Weiss fit de cette vérité une épreuve particulièrement concluante. En 1882, il dut renoncer non seulement aux fonctions, mais au journalisme politique; à force de souplesse et d'agitation inutile, il n'avait plus d'autorité. J'ai rappelé à son sujet le Figaro de Beaumarchais. C'est encore avec les mots fameux du *Barbier* et du *Mariage* qu'à ce moment de sa carrière on le définirait le mieux. Lui aussi avait vu que « la république des lettres était celle des loups, toujours armés les uns contre les autres », que ses confrères se livraient au mépris commun par « leur risible acharnement »; lui aussi était « fatigué d'écrire, ennuyé de soi, dégoûté des autres; » lui aussi, quoique parfait honnête homme, était devenu « équivoque à tout le monde »; lui aussi avait été « ambitieux par vanité, laborieux par nécessité », et, plus que jamais, il aurait été « paresseux avec délices ». Malheureusement, il était « léger d'argent », et il fallait vivre. Ne pouvant plus être journaliste politique, il se fit critique littéraire. Ç'avait été son premier métier, ce fut le dernier. Par un mélancolique recommencement de la vie, à l'heure où tout allait finir, ce qu'il avait jadis considéré comme un apprentissage, ce qu'il avait abandonné, avec quelque dédain, pour une littérature plus digne d'un homme d'action, devenait son suprême recours et son dernier but. Il accepta le feuilleton dramatique du *Journal des Débats*.

Avait-il ce qu'il fallait pour y réussir? En partie. Depuis le commencement de notre siècle, c'est-à-dire depuis que la critique a pris une notion nette de ses moyens et de son objet, tous les critiques peuvent se ranger en deux catégories qui embrassent toutes les subdivisions d'écoles. Les uns ont apporté dans la cri-

tique un ensemble d'idées générales, les autres n'y ont mis que leur humeur. Sainte-Beuve et Jules Janin représentent le plus nettement ces deux familles d'esprits, et l'importance que nous accordons aujourd'hui à chacun d'eux marque bien la valeur de chacune d'elles. Weiss n'avait eu toute sa vie que des impressions, dominées par les goûts persistants de sa jeunesse. Il porta dans la critique théâtrale cette façon de sentir.

Il avait beaucoup de respect pour la critique dogmatique, et il lui tirait sa révérence avec un respect sincère. Il en donnait même cette définition concise et juste : « Entre les cent manières possibles de concevoir et de pratiquer la critique, la plus anciennement connue est encore la plus immédiatement profitable pour le public, pour l'art, et surtout pour les auteurs, quoique ceux-ci l'aient fort en grippe. La critique dont je veux parler suppose qu'il y a un beau et un système du beau; elle consiste à juger les œuvres et à en signaler les défauts et les qualités d'après des règles fixes qu'elle peut interpréter avec plus ou moins de largeur, mais qu'elle ne perd jamais de vue. » Rien de plus net; mais, cette critique-là, Weiss ne la pratiquait guère. Qu'il y eût un beau et un système du beau, c'était pour lui une théorie acceptée, mais non suivie, comme pour ceux qui professent une religion sans la pratiquer. Il jugeait avec ses goûts et écrivait avec son imagination.

Il aimait beaucoup le théâtre. C'était, avec l'histoire, le genre littéraire dont il s'était le plus occupé jadis, au temps de son apprentissage, lorsqu'il se préparait à l'action par l'étude. Il y avait exercé et fortifié cette préférence pour un petit nombre de qualités moyennes, — raison, esprit, clarté, grâce légère, vivacité rapide, aversion pour la grandiloquence et l'affectation d'énergie, — qui lui faisait aimer, depuis ses premières lectures, les comédies de Regnard et les tragédies de Voltaire. Quarante ans de lecture et de spectacles n'avaient guère élargi son goût. Comme en 1840 et 1860, il pensait que le romantisme est emphatique et le réalisme brutal.

Or, en 1883, il trouvait Victor Hugo en pleine apothéose et M. Alexandre Dumas fils à la tête du théâtre comique. Il ne put en prendre son parti; toutes les fois qu'il eut à s'expliquer sur l'un ou sur l'autre, ce fut pour déclarer qu'il ne partageait pas l'admiration générale : « Le public actuel, disait-il, continue d'être favorable à la dramaturgie de Victor Hugo. Je le constate en regrettant de ne pouvoir m'associer à la manière de voir et de sentir du public. Un drame de Victor Hugo me laisse sans aucune émotion, si ce n'est le plaisir exclusivement littéraire, et parfois exclusivement musical, d'écouter de beaux vers. » Il ajoutait : « Victor Hugo est scénique et théâtral au plus haut point; je ne le trouve pas dramatique. » Avait-il tort ou raison de parler ainsi? Je me contente de faire observer que sa distinction est subtile et peu claire. Ce qui est certain, c'est qu'il heurtait de front le sentiment public; or je crois que, surtout au théâtre, le critique doit, tout en exerçant sur l'opinion son rôle de guide, partager dans une certaine mesure le goût général de son temps. Peut-être, si erreur il y a, cette part accordée à une erreur générale est-elle la rançon de son autorité. Pour M. Alexandre Dumas fils, Weiss était plus rétif que jamais. Il lui accordait pleinement ce qu'il lui avait reconnu dès les premiers jours, la maîtrise dans le métier, « su et pratiqué à fond », c'est-à-dire l'art de construire une pièce, de conduire le dialogue, de faire évoluer les personnages, mais il se refusait à le prendre au sérieux comme « sociologue ». Sa prétention de donner à ses pièces une portée morale lui faisait l'effet d'un « mille-pattes inexorable et inconcevable », logé dans son cerveau par les dieux jaloux de ses autres qualités. Il trouvait des parties admirables dans *le Fils naturel*, mais il ajoutait : « L'émotion finale qu'on en emporte n'est ni agréable ni saine. » Pas agréable, c'est possible; pas saine, c'est plus douteux. Il y a de l'amertume dans *le Fils naturel*, comme dans la plupart des pièces de M. Dumas, mais une amertume salutaire, celle de la raison et de l'expérience. Cette amertume, qui se rencontre toujours à une certaine profondeur d'observation, est celle de Molière, dont *Tartuffe* et *l'Avare* vont jusqu'à inquiéter la morale courante. Il y a des chefs-d'œuvre tristes, comme il y a des chefs-d'œuvre gais, et, peut-être, les plus forts, dans le théâtre comique, sont-ils ceux qui, après le rire, enfoncent dans le souvenir une pointe de réflexion, complexe et mélancolique comme la vie. Si, comme je le pense, l'avenir doit ranger M. Dumas parmi les écrivains qui, dans chaque siècle, ont ajouté à l'objet et aux moyens d'un genre, c'est parce qu'il a fait entrer dans l'art dramatique l'examen de quelques questions anciennes ou nouvelles que la société de son temps lui offrait, et qu'il y a joint cette excellence personnelle d'exécution qui fait les maîtres.

Weiss ne tint que deux ans son feuilleton dramatique. Il ne put donc, malgré son assiduité dans les théâtres de répertoire, parler que d'un petit nombre d'œuvres. Surtout il n'eut pas le temps de reprendre en détail, pour les appliquer au temps présent, les idées qu'il avait exposées en 1858, dans un article sur *la Littérature brutale*, dont le titre dit assez l'esprit. Cet article est le plus considérable et le plus plein qu'il ait écrit sur la littérature de notre temps; c'est là qu'il faut chercher le fond de sa pensée. La centaine de *lundis* qu'il a laissés n'en est pas moins d'un grand intérêt. Il y trouvait d'abord une occasion de repasser et d'exprimer son expérience de la vie et de la littérature. L'enfant de troupe gamin, le normalien classique, le sujet reconnaissant du roi Louis-Philippe, le journaliste d'opposition, le haut fonctionnaire en retrait de plusieurs emplois, l'homme qui avait ri ou pleuré

de tout son cœur aux pièces de Scribe et de Dumas père, s'amalgament pour former le critique des *Débats*. Cette originalité complexe, cette culture variée, cette expérience multiple tournent au profit du théâtre; tout cet humus d'idées nourrit un petit nombre de plantes vivaces, qui s'enroulent en végétation touffue et grimpante autour des sujets dramatiques, anciens ou nouveaux, pour en renouveler l'intérêt.

Sa doctrine peut se résumer à peu près ainsi : aucune complaisance pour le romantisme, aversion pour le réalisme, goût persistant de l'ancien théâtre. Ses moyens, ce sont un esprit assez ouvert pour comprendre le nouveau, même lorsqu'il ne l'aime pas, une extrême sensibilité au talent, le besoin de la franchise, la volonté de penser en tout par lui-même, un jugement personnel, même dans les choses de sens commun, un ton d'égal à égal avec tous les sujets, parfois une familiarité ou une irrévérence de gamin envers les grands noms et les grandes œuvres. A propos d'*Œdipe-Roi*, il instituait un parallèle en règle de Sophocle et de Bouchardy, du fils de Laïus et du capitaine Buridan. Il regardait Molière comme un moraliste profondément immoral et un écrivain surfait. Pour la qualité de la langue et la facture du vers, il tenait en égale estime Piron et Victor Hugo. Il consacrait à Mme Thérésa une étude complète, avec considérations esthétiques de haute portée; le « délire d'admiration » excité par sa rentrée au café chantant restait encore « au-dessous des qualités superbes de déclamation et de chant déployées par l'héroïque cantatrice » ; il déclarait n'avoir éprouvé « le frisson sacré » que trois fois : en entendant Rachel, *la Marseillaise* et Thérésa. L'ancien secrétaire général des Beaux-Arts faisait appel à toute son expérience administrative pour examiner, avec la compétence et le sérieux d'un rapport au ministre, l'organisation de la Comédie-Française, l'application du décret de Moscou, les affaires Dudlay et Broisat, la question du Conservatoire. Le lettré, nourri d'histoire, se lançait pour son plaisir, à propos de *Mademoiselle du Vigean*, dans une dissertation sur la Fronde et Condé, vivante comme du Michelet. Pour caractériser le rôle de Rotrou, l'enfant de troupe rencontrait cette jolie métaphore : « Rotrou est une espèce de maréchal des logis fourrier de la littérature ; il est parti en avant-garde ; il a préparé les gîtes. » Le libre esprit, possédé par un incoercible besoin de franchise, ramenait *le Monde où l'on s'ennuie*, le plus grand succès comique obtenu de notre temps sur le Théâtre-Français, aux proportions d'une « comédie-vaudeville asssz gaiement nouée et menée, mais sans fraîcheur et sans force ». Surtout, c'était le politique, voyant de haut et au loin, qui écrivait incidemment, à propos de *l'Étrangère*, cette phrase étonnamment pleine: « Plusieurs phénomènes sociaux, d'une gravité exceptionnelle et d'une grande portée, se sont produits sous le règne de Napoléon III et n'ont fait que gagner en intensité sous les gouvernements divers successivement émanés de la révolution du 4 Septembre 1870. Ces phénomènes sont la prise de possession de Paris par l'étranger ; l'avènement de la race juive, qui peut devenir bientôt prépondérante ; l'émancipation de la courtisane, qui était autrefois une espèce d'excommuniée civile, et qui forme de plus en plus maintenant une classe régulière, admise, consacrée, considérée ; la concentration progressive des capitaux et du commerce, par le jeu du crédit, entre les mains de compagnies peu nombreuses, qui, avant un demi-siècle, seront devenues pour la France ce que furent pour Rome ces *latifundia*, d'où sortit la guerre sociale en permanence. » Quelques-uns des plus graves sujets agités par le temps présent sont concentrés dans ces quelques lignes. Aussi un tel résumé peut-il, à cette heure, sembler facile et banal; en 1884, la presse n'avait pas encore commencé l'examen de ces questions et le plus grand nombre n'en soupçonnait pas l'urgence prochaine.

Mais ce qui fait le principal intérêt de cette critique dramatique, c'est que Weiss s'y montre en possession plus complète que jamais de son talent d'écrivain. Elle suffirait à le ranger parmi ceux qui, de notre temps, ont le mieux écrit en français. Joignez-y son volume d'impressions de voyage, au *Pays du Rhin*, et vous aurez le meilleur de son œuvre. J'ai déjà dit ce qu'étaient sa verve, son esprit, son humeur, quelle aisance et quelle allure ils donnaient à son style. Mais d'autres ont eu ces qualités au même degré. J'en dirai autant de sa langue, claire, propre et concise, puisée aux bonnes sources, quoique sans effort d'archaïsme et portant bien la marque de son temps. C'est encore une qualité qui lui est commune avec les normaliens de sa génération. Ce qui lui appartient en propre, c'est l'imagination ; il lui doit une vivacité, une originalité, une variété, une couleur surtout, auxquelles je ne vois rien de comparable. Un nom et un fait sont pour lui prétexte à des rapports et à des suites d'idées d'une justesse singulière, à des paradoxes d'un imprévu charmant, à des hyperboles que leur excès même ramène à leur juste valeur. De là ces rapprochements, ces parallèles, ces fusées tirées en tous sens, ces mille facettes, subitement taillées et scintillantes, qui multiplient et colorent la lumière. De là cette vivacité et cette fraîcheur d'impressions personnelles qui rajeunissent les vieux sujets; de là l'intérêt qu'il prend à tout ce qu'il écrit et que, naturellement, il fait partager. Il suffit du moindre prétexte pour mettre en branle dans son esprit un tel monde de souvenirs, d'impressions, de sentiments que, de cette agitation, les idées jaillissent en masse pressée, tantôt groupées en bel ordre, tantôt se succédant sans autre lien que le caprice. De là surtout sa faculté d'invention verbale, la couleur vive, sobre et juste de son style, cette richesse aisée d'images et de tours, de couleur et de dessin.

Tous ces éléments forment un écrivain de premier ordre. La réunion de ses œuvres était donc une nécessité pour la littérature contemporaine. Certes, l'avenir choisira encore dans ce choix; il laissera tomber nombre de pages que les éditeurs actuels ont cru dignes d'être relues; il en réunira d'autres qu'ils ont laissées de côté ; il pourra aussi les classer sur un autre plan. L'essentiel était que le choix fût fait.

* * *

Il existe, au palais de Fontainebleau, une salle qui respire un charme singulier de mélancolie. C'est la galerie de Diane. Construite par Henri IV pour la belle Gabrielle, elle est devenue une simple bibliothèque. Ses fenêtres, devant l'une desquelles la cotte de mailles et l'épée de Monaldeschi sont disposées en trophée, donnent sur un vieux jardin, tracé sur les fossés encore visibles de Louis VII; jardin clos, triste, aux verdures sombres, sans promeneurs et où murmure doucement une eau versée par des têtes de cerf, établies sous Napoléon Ier, dans un bassin qui date de Henri III. Comme perspective de fond, un gracieux portique de la Renaissance, où sont sculptées les armes de François Ier. Pour un esprit nourri d'histoire et servi par une imagination vive, il serait difficile de trouver dans un même cadre de plus nombreux motifs de méditation, sans parler des souvenirs qui, partout, dans le vieux palais, s'éveillent sous les pas : fêtes étincelantes des Valois, visite craintive de Charles-Quint, diplomatie galante de Catherine de Médicis, baptême de Louis XIII, adieux de Napoléon à sa vieille garde.

Ni la connaissance de l'histoire, ni l'imagination ne manquaient à Weiss; la galerie de Diane fut l'asile de ses dernières années. A cette époque, il restait encore, dans les bibliothèques de France, quelques postes réservés aux hommes de lettres. Ils ne coûtaient pas cher à l'État, et, aux heures difficiles, ils permettaient de venir en aide à des écrivains qui avaient honoré leur profession sans y trouver la fortune ; c'était une forme décente de l'aumône nationale. Sauf exceptions rares, les titulaires gagnaient bien leur argent et faisaient leur service avec scrupule; pour bien conserver des livres, en avoir fait n'est pas une mauvaise préparation. Aujourd'hui, ces grasses « sinécures » sont supprimées, et il n'entre plus dans les bibliothèques que des employés de carrière. Voilà donc un service ramené aux vrais principes de la règle administrative, et c'est sans doute un grand progrès. Pourtant, le jour où Weiss, subitement frappé d'un mal à longue échéance, s'était trouvé incapable d'écrire et sans ressources, l'abus n'était pas encore corrigé. La charité amicale d'un ministre put disposer en sa faveur du poste de bibliothécaire au palais de Fontainebleau.

Il y termina sa vie, assez tranquille, malgré quelques réclamations parlementaires. Je crois que son traitement fut supprimé par économie, mais on put le rétablir de façon détournée, sans que la bonne gestion des finances françaises fût par trop compromise. Dans les intervalles de sa maladie, il écrivait un peu, mais, en tout temps, il remplissait ses devoirs avec exactitude; devoirs absorbants, car la bibliothèque du palais prête au dehors, et il y a un mouvement continuel de sorties et de rentrées. Pendant quatre ans, les habitants de Fontainebleau l'ont vu à son poste; installé dans l'embrasure d'une fenêtre, il tenait ses registres en ordre et témoignait au public beaucoup de complaisance. Il ne se plaignait jamais de son sort et il ne rappelait son passé que pour raconter à quelques intimes des souvenirs sans amertume. Jusqu'au dernier jour, il fut doucement ironique comme un philosophe, élégant de pensée et clair de style comme un classique, optimiste comme un Français d'autrefois, gai comme un enfant de troupe.

GUSTAVE LARROUMET.

AMES SOLITAIRES

Drame.

Nous publions ci-dessous la traduction d'une partie du troisième acte d'*Ames solitaires*, le drame le plus important de M. Gerhart Hauptmann, l'auteur des *Tisserands*.

Voici l'analyse sommaire de la pièce :

Le docteur Johannes Bockerat, nouvellement marié et père du petit Philippe, fait la connaissance d'une jeune étudiante russe, Anna Mahr. Anna reste quelques semaines en visite dans la maison de Johannes, qui, de jour en jour, par comparaison, découvre plus d'imperfection chez sa femme, Catherine, une douce et aimante créature. Comme Johannes, Anna aspire à la liberté absolue de l'individu; tous deux sont des âmes douloureuses, souffrant de n'être pas comprises, des « âmes solitaires », navrées par la vulgarité de la vie.

Johannes Bockerat est athée, au grand désespoir de ses parents, braves gens, très dévots et très bornés.

Dès le premier jour, Johannes et Anna, unis par la conformité de leurs idées et de leurs sentiments, se prennent l'un pour l'autre d'une amitié violente. Ils n'ont plus la force de se séparer. Johannes surtout est terrifié à l'idée de rester seul et de perdre, avec Anna, la joie de vivre qu'elle a fait naître en lui.

Ses parents, sa femme, son ami Braun lui apparaissent de plus en plus insignifiants et insuffisants. Son irritation devient extrême lorsque sa mère, d'abord avec ménagements, ensuite impérieusement, réclame le départ d'Anna Mahr.

Enfin ce départ est décidé. Johannes accompagne Anna à la gare, mais quelques instants après il rentre à la maison et annonce que Mlle Mahr restera encore quelques jours. (C'est le 3e acte.)

Désespérée, surtout, de voir Catherine qui dépérit de jour en jour, Mme Bockerat mère fait venir son mari pour mettre Johannes à la raison.

Le vieux Bockerat arrive. Il catéchise son fils, qui, le

revolver sur la tempe, vient de menacer sa mère de se brûler la cervelle plutôt que de laisser partir Anna.

Celle-ci, morigénée par Braun et suppliée par la mère, part enfin. Elle a une dernière entrevue avec Johannes, qui lui demande si un frère et une sœur ne peuvent pas s'embrasser avant de se séparer pour toujours. Et pour la première et la dernière fois, leurs lèvres se rencontrent.

Quelques minutes plus tard, Johannes entend passer le train qui emporte Anna. C'est l'effondrement de toute sa vie, sans but désormais. Il écrit quelques mots qu'il laisse sur sa table et sort précipitamment.

Braun, en traversant le jardin, a entendu le bruit d'une chute dans l'eau. La pauvre Catherine, devinant la catastrophe, s'écrie : « Johannes! C'était Johannes! Courez vite! Courez pour l'amour de Dieu... Mère! Père! Vous l'avez poussé à bout. Pourquoi avez-vous fait cela?

— Mais Kathe!...

— C'est lui, je le sens. Il ne pouvait plus vivre... »

*
* *

TROISIÈME ACTE.

Il est dix heures du matin. — La lampe brûle encore sur le bureau. — Catherine, assise, vérifie des comptes. — Dehors, sous la véranda, quelqu'un s'essuie les pieds. — Catherine se lève et attend, un peu anxieuse. — Braun entre.

PERSONNAGES :

CATHERINE. — BRAUN. — MADAME BOCKERAT.
JOHANNES. — ANNA.

CATHERINE, *faisant quelques pas vers lui.* — Ah ! comme c'est gentil à vous d'être venu.

BRAUN. — Bonjour. Quelle abominable brume!

C. — On ne verra pas clair aujourd'hui. Venez donc par ici. Le poêle brûle. — Est-ce que Mme Lehmann vous a fait la commission?

B. — Oui, elle est venue chez moi.

C., *jusqu'alors calme, devient très nerveuse et agitée.* — Attendez ! Je vais vous donner des cigares.

B. — Je vous en prie ! Non, non !

C., *lui offrant une boîte de cigares.* — Et maintenant faites comme si vous étiez chez vous.

B. — Mais je ne voulais pas fumer.

C. — Pour me faire plaisir ! J'aime beaucoup l'odeur de la fumée.

B. — S'il en est ainsi, alors... (*Il allume son cigare.*)

C. — Soyez aussi libre qu'autrefois. Et maintenant, méchant ami, pourquoi n'êtes-vous pas venu depuis plus d'une semaine?

B. — Je pensais que Johannes n'avait pas besoin de moi.

C. — Comment pouvez-vous...

B. — Il a maintenant Mlle Anna Mahr.

C. — Comment pouvez-vous dire des choses pareilles...

B. — Il se soucie bien de ses amis!

C. — Vous connaissez son emportement. Tout cela n'est pas sérieux.

B. — Oh ! si. Et je sais aussi très bien qui le pousse dans cette direction... Du reste, la Mahr peut être une personne intelligente, mais, chose certaine, elle est tenace, égoïste, et absolument sans égards pour les autres lorsqu'elle poursuit un but quelconque... Elle a peur de moi. Elle sait fort bien qu'elle ne peut pas m'en faire accroire.

C. — Mais quel but aurait-elle?

B. — Elle a besoin de lui pour je ne sais quoi. Moi, je ne lui plais pas. Mon influence la gêne.

C. — Je ne me suis cependant jamais aperçue...

B., *se levant.* — Je ne veux pas être indiscret. C'est sur le désir de Johannes que je suis sorti d'ici. Si je suis de trop, je m'en vais.

C., *avec vivacité.* — Anna part aujourd'hui.

B. — Ah ! elle part vraiment?

C. — Oui. Et c'est justement pour cela, monsieur Braun, que je voulais vous demander... Ce serait si terrible pour Johannes, si maintenant tout d'un coup il n'avait plus personne. Il faut revenir nous voir, monsieur Braun. Ne lui gardez pas rancune ; je veux dire de son inconvenance de l'autre jour. Nous le connaissons. Nous savons combien il est bon au fond.

B. — Je ne suis vraiment pas susceptible, mais...

C. — Eh !... Restez donc chez nous. Aujourd'hui même. Toute la journée !

B. — Je préfère revenir.

C. — Soyez du moins là au moment du départ... Vous verrez comme ce sera gai maintenant chez nous. Moi aussi j'ai appris à mieux envisager les choses. Nous passerons un hiver bien tranquille et bien agréable. — Ah ! qu'est-ce que je voulais donc vous dire encore... (*comme pour plaisanter*) : Je voudrais gagner quelque argent... Oui, oui, très sérieusement ! Ne sommes-nous donc pas là pour travailler aussi, nous autres femmes ?

B. — D'où vous est venue si brusquement cette idée ?

C. — Comme ça ! Ça m'amuserait, monsieur Braun.

B. — Gagner de l'argent, c'est bien vite dit.

B. — Mais je sais, par exemple, peindre sur porcelaine. Ce service-là est de moi. Et si cela n'allait pas, je pourrais faire de la broderie. Vous savez, sur le linge... de belles initiales...

B. — Vous dites cela pour rire, n'est-ce pas?

C. — Qui sait?...

B. — Si vous ne me donnez pas une explication, je ne saurai vraiment pas...

C., *hésitante.* — Savez-vous vous taire? — Non?... Bref, voilà : on se trouve parfois devant des nécessités... Tout le monde ne sait pas calculer...

B. — Surtout pas Hans.

C. — Sans doute, il ne faut pas être trop mesquin dans ces choses... Mais il faut avoir soin que rien ne manque.

B. — Ah! si vous croyez pouvoir gagner... C'est peine perdue d'avance!...

C. — Peut-être bien tout de même quatre cents thalers par an...

B. — Quatre cents thalers? — A peine... Et pourquoi justement quatre cents?

C. — Il me les faudrait.

B. — Aurait-on encore une fois abusé de l'inépuisable bonté de Johannes?

C. — Non, pas du tout.

B. — Est-ce pour venir en aide à Mlle Anna?

C. — Non, non, non! A quoi pensez-vous?... D'où vous viennent ces idées? — Je ne dirai plus rien. Plus un mot, monsieur Braun.

B., *prenant son chapeau.* — En tout cas, je ne peux pas prêter la main à cela... Ce serait vraiment...

C. — Bon, c'est entendu! Ne vous en occupez pas. Mais vous reviendrez?

B., *avant de sortir.* — Oui, naturellement. — C'est donc sérieux, madame Catherine?

C., *elle veut rire, mais ses yeux se remplissent de larmes.* — Allons donc! Je plaisante... (*Mi-riante, mi-fâchée, elle lui fait signe de partir.*) Allez! allez! (*Elle ne peut plus maîtriser son émotion et se retire dans la chambre à coucher.*)

B., *sort pensif,* — *Mme Bockerat, une terrine remplie de pommes de terre sous le bras, s'assoit à la table et commence à peler les pommes de terre. — Catherine revient et s'avance vers le bureau.*

Madame Bockerat, *en versant des haricots dans la terrine.* — Enfin, on va être tranquille! — Ce n'est pas trop tôt, n'est-ce pas, ma petite Kathe?

Catherine, *penchée sur ses comptes.* — Laissez-moi un instant... J'ai besoin de réfléchir un peu, maman!

Madame Bockerat. — Que je ne te gêne pas. — Mais au fait, où va-t-elle?

Catherine. — A Zurich, je crois.

Madame Bockerat. — Eh bien, tant mieux!... Elle sera mieux à sa place là-bas!

Catherine. — Pourquoi ça, petite mère? Je croyais que tu l'aimais.

Madame Bockerat. — Non, non, elle ne me plaît pas du tout; elle est trop moderne pour moi.

Catherine. — Mais, petite mère!...

Madame Bockerat. — Et, du reste... qu'est-ce que c'est que ces manières-là? Une jeune fille qui se promène trois jours avec un grand trou à la manche! (*Johannes, en chapeau, vient de la véranda. Il se dirige rapidement vers son cabinet de travail.*)

Catherine. — Hannes!

Johannes. — Oui.

Catherine. — Irai-je avec vous à la gare?

Johannes, *haussant les épaules.* — C'est ton affaire. (*Il passe dans son cabinet. — Une courte pause.*)

Madame Bockerat. — Qu'est-ce qu'il y a encore? (*Elle a fini de peler ses pommes et se lève*). — Non, vraiment... Il est grand temps que la tranquillité revienne... Les gens en parlent aussi.

Catherine. — De quoi?

Madame Bockerat. — Je ne sais pas au juste. Je dis seulement... Et puis, ça coûte toujours de l'argent.

Catherine. — Voyons, petite mère, que l'on fasse de la cuisine pour trois personnes ou pour quatre, ça ne tire guère à conséquence.

Madame Bockerat. — Les miettes font du pain aussi, Catherine! (*Johannes vient, s'assied, se croise les jambes et feuillette un livre.*)

Johannes. — Insolents fonctionnaires!... Cet inspecteur de la gare : boire, boire, toute la journée boire. Et avec ça grossier comme... ah!...

Catherine. — A quelle heure le train le plus pratique? Ne t'irrite pas comme ça, Hannes!

Johannes. — Sale trou, du reste! (*Il ferme bruyamment le volume et se lève d'un bond.*) Moi non plus, je ne reste pas ici!...

Madame Bockerat. — Mais, mon pauvre garçon, tu as un bail de quatre ans...

Johannes. — Et c'est pour cela que je dois maintenant crever d'ennui ici, parce que malheureusement j'ai fait la bêtise de louer pour quatre ans?

Madame Bockerat. — Tu veux toujours aller à la campagne, et à peine y es-tu que tu en as assez.

Johannes. — En Suisse aussi, il y a de la campagne.

Madame Bockerat. — Et l'enfant? Qu'en fera-t-on? Voulez-vous le trimbaler avec vous à travers le monde?

Johannes. — L'air est beaucoup plus sain en Suisse... pour le petit Philippe aussi.

Madame Bockerat. — Toi, mon garçon, tu partirais bien, un de ces quatre matins, pour la lune... Au surplus, faites comme vous voudrez : vous n'avez pas à vous occuper d'une vieille bonne femme comme moi. (*Elle sort.*) — (*Un court silence.*)

Johannes, *en soupirant.*—Mes enfants, faites bien attention... Je vous préviens!...

Catherine. — D'où t'es venue cette idée d'aller en Suisse?

Johannes. — Oui, c'est ça. Fais ta figure de sainte nitouche. (*Il l'imite.*) « D'où t'es venue cette idée d'aller en Suisse? » Ça, tu sais, je le connais. Tu parles en dessous, au lieu de dire carrément ce que tu penses. Je sais déjà où tu veux en venir. Mais tu as parfaitement raison. Je voudrais être là où est Mlle Anna. C'est cependant très naturel. On peut le dire franchement.

Catherine. — Hannes, tu es si drôle aujourd'hui... si drôle... J'aime mieux te laisser...

Johannes, *vivement.* — Mais, moi aussi, je peux m'en aller. (*Il passe sous la véranda.*)

Catherine, *soupirant et en hochant la tête.* — Oh! mon Dieu, mon Dieu!... (*Mlle Anna entre; elle pose son chapeau, sa valise et son manteau sur une chaise.*)

ANNA. — Je suis prête. (*S'adressant à Catherine.*) Combien de temps ai-je encore?

C. — Au moins trois quarts d'heure.

A. — Ah!... j'ai été très heureuse chez vous! (*Elle prend la main de Catherine.*)

C. — Oui, le temps passe vite.

A. — Je vais maintenant m'atteler à la besogne à Zurich. Travailler, travailler, je ne veux plus penser qu'à cela.

C. — Veux-tu manger une tartine?

A. — Non, merci. Je ne veux rien manger. (*Court silence*) Si seulement les visites du retour étaient faites... C'est terrible, tout cela. Tous ces amis, — et ces questions, brr! (*Elle frissonne comme si elle avait froid.*) M'écriras-tu quelque fois?

C. — Oh! oui; mais il ne se passe pas grand'chose chez nous.

A. — Veux-tu me donner ton portrait?

C. — Très volontiers. (*Elle cherche dans un tiroir du bureau.*) Mais il date de longtemps.

A., *tape légèrement sur la nuque de Catherine. Presque avec commisération.* — Quel pauvre petit cou tu as!

C., *toujours en cherchant se retourne, et avec une mélancolique ironie.* — Il n'a pas grand'chose d'intelligent à porter, Anna! Voilà. (*Elle tend une photographie à Anna.*)

A. — Très joli! très joli! N'en aurais-tu pas une de ton mari? Vous m'êtes devenus si chers tous.

C. — Je ne sais pas.

A. — Ah! ma chère petite Catherine, cherche, cherche. Tu en as une?... Oui?

C. — En voilà une.

A. — Elle est pour moi?

C. — Oui! Anna prends-la. (*Anna met vivement la photographie dans sa poche.*)

A. — Et maintenant, — maintenant vous allez bientôt m'oublier... Ah! Catherine, ma petite Catherine! (*Elle l'embrasse en pleurant.*)

C. — Non, Anna! je me souviendrai toujours de toi, et...

A. — Tu m'aimeras toujours?

C. — Oui, Anna, oui!

A. — Est-ce que tu as pour moi *seulement* de l'amitié?

C. — Comment, seulement?

A. — N'es-tu pas un peu contente aussi, Kathe, de me voir enfin partir...

C. — Que veux-tu dire?

A. — Oui! oui! Il est bon que je m'en aille, à tous points de vue. Maman Bockerat, elle aussi, ne me voit plus avec plaisir.

C. — Ça, je ne le crois pas.

A. — Tu peux le croire. (*Elle s'assoit près de la table.*) A quoi bon tout cela? (*Elle s'oublie, sort de sa poche la photographie de Johannes et s'absorbe dans sa contemplation.*) Il a un pli si profond au coin des lèvres.

C. — Qui?

A. — Une vraie ligne d'amertume... C'est l'effet d'être seul. Celui qui est seul a beaucoup à souffrir des autres... Comment vous êtes-vous connus?

C. — Oh! c'était...

A. — Il était encore étudiant?

C. — Oui, Anna.

A. — Tu étais encore très jeune, et alors tu as dit oui?

C., *en rougissant et timide.* — C'est-à-dire, je...

A., *d'un ton pénible.* — Ah! ma petite Kathe, ma petite Kathe! (*Elle remet la photographie dans sa poche et se lève.*) Ai-je encore le temps?

C. — Oui, un grand moment encore.

A. — Un grand moment? Mon Dieu, encore un grand moment? (*Elle s'assoit devant le piano.*) Tu ne joues pas? (*Catherine hoche la tête.*) Et tu ne chantes pas non plus? (*Catherine hoche de nouveau la tête.*) Et Johannes aime-t-il la musique? Non! — J'ai joué et j'ai chanté autrefois. Mais, maintenant, plus, depuis longtemps. (*Elle se lève brusquement*) C'est égal! c'est égal! ce que l'on a eu de bonheur, on l'a eu. Il faut savoir se contenter... Et sur les choses il y a une buée, une brume, et cela vaut bien mieux! N'est-ce pas, Kathe?

C. — Je ne sais pas.

A. — Oh! liberté! liberté! Il faut être libre en tout. Ni patrie, ni famille, ni amis, on ne doit rien avoir. — Il est temps, maintenant?

C. — Pas encore, Anna. (*Courte pause.*)

A. — J'arriverai trop tôt à Zurich. Huit grands jours trop tôt.

C. — Ah!

A. — Si seulement le travail recommençait tout de suite. (*Elle embrasse brusquement Catherine en sanglotant.*) Ah! mon Dieu! mon cœur se brise de douleur et d'angoisse.

C. — Ma pauvre! pauvre!

A., *se dégageant brusquement.* — Mais je *dois* partir, je *dois*. (*Une courte pause.*)

C. — Anna, — puisque tu t'en vas maintenant, — ne veux-tu pas me donner un conseil?

A., *riant tristement.* — Chère petite Kathe.

C. — Toi, tu as su... tu as exercé une si bonne influence sur lui.

A. — Est-ce que vraiment?...

C. — Oui, Anna. — Et vois-tu... sur moi aussi. Je te dois de la reconnaissance pour bien des choses. Et à présent, j'ai aussi la ferme volonté... Conseille-moi, Anna.

A. — Je ne peux pas te donner un conseil. J'ai peur de te donner un conseil.

C. — Tu as peur?

A. — Je t'aime bien trop, bien trop, ma petite Catherine.

C. — Ah! si je pouvais seulement faire quelque chose pour toi, Anna?

A. — Non, non... tu ne le pourrais pas.

C. — Peut-être tout de même. Je sais peut-être ce dont tu souffres.

A. — Et de quoi souffrirais-je donc, petite sotte ?

C. — Je pourrais le dire, mais...

A. — Tra la la, de quoi souffrirais-je ? Allons, allons. Je suis venue ici et je m'en vais. C'est comme si je n'étais jamais venue... Tu vois, le beau soleil luit de nouveau. Allons faire ensemble un petit tour pour la dernière fois. — Et puis, il y a des centaines et des milliers de gens qui ne sont pas plus heureux. — Ou plutôt... Ah ! j'allais oublier... Il faut que j'écrive vite quelques lignes.

C. — Tu peux le faire ici. (*Elle lui fait place à la table.*) Il y a de l'encre et des plumes là-bas. — Non... dans la chambre de Hannes. Il n'y est pas. Entre donc, Anna ! (*Elle laisse passer Anna et reste elle-même dans la pièce. — Courte pause. — Johannes entre par la véranda, plus agité qu'avant.*)

Johannes. — Voilà que la pluie recommence. — Nous aurions dû commander une voiture.

C. — Maintenant, il est trop tard.

J. — Oui, malheureusement.

C. — Braun est venu.

J. — Cela m'est assez égal. Qu'est-ce qu'il voulait ?

C. — Il reviendra nous voir, et tout sera entre vous comme auparavant.

J., *avec un petit rire.* — Curieux ! C'est cela qui doit me toucher !... Ne pourrions-nous pas envoyer vite ? — Euh !...

C. — Chercher une voiture, Hannes ? Ce n'est pas loin, jusqu'à la gare.

J. — Mais il y a tant de boue qu'on peut à peine marcher. Le plus mauvais temps pour voyager que l'on puisse imaginer.

C. — Ah ! si elle était seulement dans son compartiment.

J. — Probablement rempli de monde, en troisièmes, et les pieds mouillés.

C. — Elle montera sans doute dans un compartiment de dames seules.

J. — Donne-lui au moins la grande chancelière.

C. — Oui, oui ! tu as raison. J'y avais déjà songé.

J. — D'ailleurs cela s'est fait si précipitamment. (*Catherine ne répond pas.*)

J. — Elle resterait bien encore quelques jours.

C., *après quelques minutes de silence.* — Mais tu le lui as proposé.

J., *avec véhémence.* — Oui, moi, mais vous autres pas. Toi et maman ! vous vous êtes tues, et elle s'en est bien aperçue.

C. — Mais non... Je ne crois pas, Hannes.

J. — Et s'il y en a deux, — plantés là, — muets comme des poissons, — on n'a plus guère envie de rester, on préfère partir... Au fond, cela m'est très pénible que nous la renvoyions comme cela par ce temps noir et brumeux.

C., *s'approchant de lui avec une tendresse contenue.* — Non, Hannes ! ne regarde donc pas les choses sous un faux jour, et ne pense pas toujours si mal de moi : il n'est pas question de renvoyer Anna.

J. — C'est que vous ne sentez pas assez délicatement ; vous êtes aveugles. Pour moi, c'est comme si nous lui mettions la chaise devant la porte, tout à fait. « Tu as été assez longtemps ici, maintenant, va-t'en ! — Va-t'en où tu voudras, à travers le monde, au loin. Vois si tu peux nager... » Voilà l'effet que cela me fait, Kathe. Tout au plus quelques froides paroles de regret, et c'est tout.

C. — Non, Hannes ! Nous avons même pour quelque temps assuré son avenir.

J. — Sais-tu seulement si elle accepte ? Et quand même... ce serait peu... Un manque de cœur ne se rachète pas avec de l'argent.

C. — Mais, Hannes ! il faudra bien qu'elle parte un jour.

J. — Tous les bourgeois parlent ainsi, Kathe ; elle a été ici, elle est devenue notre amie, et maintenant les bourgeois disent : « Il faut nous séparer. » Je ne comprends pas cela. C'est ce maudit non-sens qui se fourre toujours dans nos jambes, et qui partout nous gâche la vie.

C. — Veux-tu donc qu'elle reste quelque temps encore ?

J. — Je ne veux rien du tout. Je dis seulement ceci : que c'est une... que notre façon de voir est aussi pauvre et étroite que toute autre façon de voir bourgeoise. Et si cela dépendait de moi, — je te l'avoue, — si je n'étais pas formellement lié par un tas de petites considérations, je saurais m'arranger tout autrement... je me garderais autrement propre... j'aurais une toute autre attitude vis-à-vis de moi-même, tu peux en être certaine.

C. — Mais tu sais, Hannes ! En ce cas, ma présence ici me paraît presque superflue.

J. — Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

C. — Si, tu... si, tu n'es pas heureux avec moi seule.

J. — Seigneur, Dieu ! Dieu du ciel !!! Non, — vraiment, — tu sais ! — Il ne me manquait plus que cela. Mes nerfs ne sont pourtant pas des câbles. Il m'est impossible de supporter encore cela ! (*Il sort dans le jardin.*)

Madame Bockerat, *entre avec une tasse de bouillon qu'elle dépose sur la table.* — Voilà pour la demoiselle.

C., *en sanglotant, s'élance vers Mme Bockerat et l'embrasse.* — Petite mère, — petite mère ! je veux partir, — loin d'ici, — loin de cette maison, loin de vous tous ; — c'en est trop, trop, petite mère !

Madame Bockerat. — Mais, pour l'amour de Dieu ! ma petite fille. — Quoi... comment ? Qui t'a donc...?

Catherine, *désespérée.* — Non, je vaux mieux que cela, je vaux encore trop pour qu'on me traite ainsi ; je ne

veux pas... je ne le supporterai pas... petite mère, je m'en vais immédiatement, je veux m'embarquer... pour l'Amérique, — pourvu que je parte... loin... d'ici... pour l'Angleterre... où personne ne me connaît, où...

Madame Bockerat. — Mais, mon enfant! — En Amérique, — Dieu de miséricorde! Qu'est-ce qui te hante? Tu veux donc abandonner ton mari et ton enfant? Le petit Philippe doit alors grandir sans mère? C'est impossible!

Catherine. — Quoi! « mère »? Il a pour mère un être bête et borné. A quoi lui serait utile un être aussi bête et aussi borné que moi? Je sais, à présent, combien je suis bête et bornée. Ils me l'ont assez dit, chaque jour. Ils ont réussi à me rendre tellement petite et misérable que j'en ai le dégoût de moi-même. Non, non! je veux partir, je veux partir!

Madame Bockerat. — Mais, ma petite Kathe, songe donc un peu... loin de ton mari et de l'enfant... je t'en prie, pour l'amour de Dieu et de Jésus!...

Catherine. — D'ailleurs, l'ai-je jamais possédé? D'abord, ses amis l'ont eu, et maintenant Anna l'a. Avec moi seule, il n'a jamais été content. Je maudis la vie. J'en ai assez de cette maudite existence!

Madame Bockerat, *comme frappée par une soudaine révélation, les yeux fixes et illuminés.* — Voyez-vous! voyez-vous! (*Étendant la main dans le vide.*) Le voyez-vous, maintenant? voyez-vous ce que je vous ai dit? le voyez-vous? Une maison, ai-je dit, d'où l'on a chassé le bon Dieu, s'écroule dans la nuit. Le voyez-vous? Ne vous y trompez pas! le voyez-vous maintenant, qu'est-ce que je vous ai dit? D'abord athée, puis adultère, ensuite... ma petite Kathe!!!

Catherine, *défaillante.* — Non, mère! non, non, mère! Je... je...

Madame Bockerat. — Ma petite Kathe! remets-toi, viens! Voici quelqu'un. Viens! (*Elle passe avec Catherine dans la chambre à coucher. Johannes entre par la vèranda. Mme Bockerat entr'ouvre la porte de la chambre à coucher.*)

Madame Bockerat. — Ah! c'est toi Hannes! (*Elle sort de la chambre à coucher maîtrisant avec peine son émotion. Elle fait semblant de chercher quelque chose dans le salon*) Eh bien, mon garçon?

Johannes. — Quoi donc, mère?

Madame Bockerat. — Rien. (*Voyant que Johannes la regarde d'un œil interrogateur.* — Que veux-tu dire?

Johannes. — Cela me faisait l'impression de... Je veux dire... Je n'aime pas que vous me regardiez toujours comme cela.

Madame Bockerat. — Garçon! garçon! C'est heureux pour toi que l'hiver arrive. Tu es dans un tel état... Tu n'as jamais été si hargneux envers moi. Avant tout tu as besoin de repos.

Johannes. — Oui! oui! Vous autres savez mieux que moi ce qu'il me faut.

Madame Bockerat. — Et puis Kathe non plus n'est pas tout à fait bien.

Johannes. — Anna ne lui a pourtant pas donné beaucoup à faire?

Madame Bockerat. — Quand même, et puis, moi, je suis déjà une vieille femme aussi... Quoi qu'on veuille bien tout faire soi-même, ces vieux os refusent parfois leur service.

Johannes. — Tu n'as pas besoin de tant te fatiguer. Je te l'ai dit cent fois, il y a assez de domestiques dans la maison.

Madame Bockerat. — Mais cette demoiselle doit pourtant reprendre son travail aussi, à la fin...

Johannes. — Cela la regarde.

Madame Bockerat. — Non, vraiment, je ne sais pas pourquoi... Tout doit avoir un terme. C'est assez maintenant, elle est restée assez longtemps ici.

Johannes. — Mais qu'est-ce que tu veux, en somme? Tout cela me paraît si étrange... Je ne sais pas du tout...

Madame Bockerat. — Tu veux demander à la Mahr de rester encore, et...

Johannes. — Parfaitement. Je le ferai certainement. Parfaitement, je le lui demanderai. Et après? As-tu quelque chose à redire à cela, mère?

Madame Bockerat, *le menaçant du doigt.* — Garçon! garçon!

Johannes. — Non, mère! C'est vraiment... Grand Dieu! comme si l'on avait commis un crime; cela devient...

Madame Bockerat, *très maternellement.* — Écoute, mon garçon! Sois sage! Écoute! écoute-moi un instant tranquillement. Je suis ta mère. Et tu sais que je ne veux que ton bien. Il n'y a personne au monde qui souhaite plus que moi ton bonheur. Vois-tu, je sais que tu as un caractère loyal. Mais nous sommes tous des êtres faibles, Johannes... Et Kathe se fait des idées. Et...

Johannes, *riant.* — Pardonne-moi, mère, mais je dois rire... Je ne puis pas ne pas rire. C'est tout simplement ridicule.

Madame Bockerat. — Garçon! garçon! il y a de plus forts que toi qui sont tombés dans le piège. On ne s'en aperçoit souvent que lorsqu'il est trop tard.

Johannes. — Ah! mère! si vous voulez vraiment que je ne perde pas la tête, alors ne me parlez jamais de ces choses, pour l'amour de Dieu! Ne me rendez pas fou. Ne me torturez pas. Ne me suggérez pas des choses que... Ne me poussez pas vers des choses qui sont loin de ma pensée. Je vous en supplie!...

Madame Bockerat. — Tu feras ce que tu voudras. Je te dis seulement: Prends garde (*Elle passe dans la chambre à coucher; entre Mlle Anna.*)

Anna, *apercevant Johannes.* — Monsieur le docteur! (*Elle va vers la chaise où sont ses effets et prend son man-*

teau qu'elle veut mettre.) Eh bien, nous partons? (*Johannes s'approche vivement d'elle et l'aide à mettre son manteau.*)

JOHANNES. — Alors, c'est décidé?

ANNA, *boutonnant son manteau.* — Et ce dont vous parliez... vous me l'enverrez bientôt?

JOHANNES. — Je ne l'oublierai pas. Mais, voyez-vous, mademoiselle Anna, je pourrais être un peu plus rassuré. Vous ne voulez donc pas nous permettre de vous donner une preuve de notre affection?

ANNA. — Cela me serait pénible, monsieur le docteur!

JOHANNES. — Bon. Je n'en parlerai plus. Mais vous me promettez que, si jamais vous avez besoin... Autant que qui que ce soit nous tenons à vous être utile. (*Il ouvre la porte de la chambre à coucher et appelle.*) Maman! Kathe!

(*Entrent Kathe et Mme Bockerat.*)

ANNA, *en embrassant la main de Mme Bockerat.* — Mille fois merci! (*Kathe et Anna s'embrassent très tendrement.*) Toi, ma bonne, ma chère, écris-moi quelquefois.

MADAME BOCKERAT. — Bonne chance!

CATHERINE. — Oui et vivez... (*Elle pleure.*) Vivez heureuse... laissez. (*Les sanglots lui coupent la parole.*)

(*Johannes prend la valise d'Anna. Catherine et Mme Bockerat les accompagnent jusqu'à la véranda. Là ils rencontrent Braun qui dit adieu à Anna. On se sépare. Mme Bockerat, Kathe et Braun restent sous la véranda. Kathe agite son mouchoir. Puis ils rentrent dans le salon.*)

MADAME BOCKERAT, *en consolant Kathe qui pleure silencieusement.* — Allons, mon enfant, ma petite enfant! courage! Elle surmontera cela, elle est jeune.

CATHERINE. — Les yeux touchants qu'elle a! Ah! elle a tant souffert.

MADAME BOCKERAT. — Nous ne marchons pas tous sur des roses, Kathe!

CATHERINE. — Ah! il y a tant de douleur et de peine dans ce monde! (*Elle passe dans la chambre à coucher.*) — (*Courte pause.*)

MADAME BOCKERAT. — Voilà qu'elle a laissé le bouillon. (*Elle prend la tasse pour l'emporter et s'arrête devant Braun.*) Monsieur Braun! Je peux le dire, ces dernières dix minutes... j'ai... j'ai passé par des transes... (*Elle fait encore quelques pas, mais subitement prise de faiblesse elle tombe sur une chaise.*) Maintenant, je le sens dans tous les membres, je suis anéantie!

BRAUN. — Que s'est-il donc passé, madame Bockerat?

MADAME BOCKERAT. — Je ne veux pas trop me plaindre, puisque cela finit comme ça. Le bon Dieu nous a seulement menacés du doigt. Et moi... je l'ai compris. Vous aussi, vous êtes un de ces hommes sans religion. Oui, oui, mais croyez-en une vieille femme qui a de l'expérience, monsieur Braun, sans Lui, on ne va pas loin. Tôt ou tard on trébuche et l'on tombe. (*Court silence.*) Je peux encore aller maintenant. (*Elle veut se lever, mais elle est trop faible.*) Mais on s'en aperçoit plus tard. Il en reste toujours quelque chose de ces émotions-là! (*Elle tend l'oreille vers la porte de la véranda.*) Qui donc est là? Dans la maison? Quelqu'un monte l'escalier. Ah! oui, on fait la lessive aujourd'hui. Les bonnes trempent le linge. A présent on est tranquille et on peut de nouveau vaquer à ses affaires. (*Courte pause.*) Voyez-vous ça... un caractère d'or, un homme d'honneur, un homme sans tache comme Hannes?... Voyez-vous où cela mène lorsqu'on est orgueilleux de sa *propre* force. On dit toujours si fièrement: Moi, j'ai la religion des faits! Mais vous voyez maintenant... D'un souffle, le bon Dieu les renverse comme des châteaux de cartes.

JOHANNES, *rentrant soudain, très agité.* — Mes enfants, elle reste!

(Traduit de l'allemand, par M. ALEXANDRE COHEN.)

LA POLITIQUE NÉGATIVE

Lettres d'un parlementaire (1).

XVI.

Critiquer au lieu d'agir, c'est en deux mots la politique négative. Il est plus commode assurément de railler ses adversaires, de faire toucher du doigt en quoi et comment ils se sont trompés, que de prouver qu'on soit capable de faire autrement qu'eux et mieux qu'eux. Que de fois, depuis vingt ans, on nous a montré le budget en déficit, le commerce ruiné, l'administration désorganisée, l'anarchie triomphante! Eh! sans doute, il y a eu des fautes commises, et bien des choses iraient mieux allant autrement. Mais quoi! si la dixième partie seulement s'était réalisée de tout ce que nous ont prophétisé les Jérémies de la politique, il y a beau jour que la République aurait fait banqueroute, et la France avec elle. Le bon sens populaire ne s'y trompe pas. Il passe par-dessus les discussions de salon ou d'académie; il voit l'effort fait, le résultat obtenu, la France riche et forte, aussi riche et aussi forte qu'aucun État d'Europe. Que les critiques et les délicats, qui estiment que chez nous tout va de mal en pis, regardent donc un peu au delà des frontières : de l'autre côté du Rhin, c'est la loi militaire divisant les vainqueurs d'hier; en Angleterre, le *Home rule;* en Autriche, un conflit de races; en Italie, une crise économique; partout des difficultés, partout des menaces. Parmi les questions qui nous passionnent et nous partagent, en est-il une seule qui ait pour la France la gravité de la crise économique pour l'Italie, du conflit des races pour l'Autriche, du *Home rule* pour l'Angleterre, de la loi militaire pour l'Allemagne? Le socialisme, dira-t-on, se dresse devant nous; mais n'en est-il pas de même

(1) Suite. — Voy. la *Revue* depuis le 21 janvier dernier.

partout? et non seulement en Europe, mais en Amérique, en Australie? Est-ce qu'à l'heure présente, les gouvernements, dans le monde entier, ne sont pas mis en demeure d'étudier les questions sociales? Et ces questions si redoutables par leur simplicité et leur complexité à la fois, si un peuple peut en espérer une solution pacifique, n'est-ce pas précisément la France, pays de petite propriété et de petite épargne? De tout ceci, la masse électorale a le sentiment de plus en plus net: c'est pourquoi elle ne va pas à ceux qui critiquent, alors même que leurs critiques seraient justes, et pourquoi, malgré leurs erreurs, elle reste fidèle à ceux qui agissent.

La politique négative est impuissante. Il ne sert à rien de répéter sur tous les tons: On a eu tort de faire telle chose, ou telle autre. Il faut dire une bonne fois: Voici ce qu'il convient de faire. Nous tous électeurs, qui travaillons, qui réfléchissons, qui jugeons, et qui votons, nous sommes, — qu'on me passe le mot, — saturés de généralités politiques et de chinoiseries parlementaires: ce que nous attendons aujourd'hui de tout parti qui prétend à gouverner, c'est un programme positif.

Chez les radicaux, on trouve certaines idées maîtresses, qui, par leur simplicité, peuvent frapper l'esprit des masses. Revision constitutionnelle, rachat des chemins de fer et des mines, impôt progressif, loi sur les associations préparant la séparation de l'Église et de l'État, il semble que sur ces divers points l'accord existe dans la majorité du parti radical, sinon dans le parti tout entier. Le programme des radicaux n'est pas le nôtre; mais c'est un programme. A ce programme, nous autres républicains modérés, que devons-nous répondre?

Nous ne voulons, dirons-nous, ni de la revision, parce que la revision, telle qu'elle nous est offerte, est une aventure dont nul ne saurait prévoir le dénouement; — ni du rachat des chemins de fer et des mines, parce que nous ne nous soucions pas d'accroître les attributions du pouvoir central et que nous ne voyons pas en quoi les ouvriers seraient plus heureux étant fonctionnaires de l'État; — ni de l'impôt progressif, parce que la progression, en matière d'impôt, c'est forcément l'arbitraire; — ni de la séparation de l'Église et de l'État, parce que, dans un pays en majorité catholique, le régime du concordat nous paraît encore la meilleure garantie de la paix religieuse. Voilà qui est fort bien; mais n'allons-nous donc rien faire que de prendre un à un les articles du programme radical et de dire « non » où les radicaux disent « oui »? Moi aussi, sur tous ces points, et sur d'autres encore, je dis: Non! cent fois non! Mais ce que je souhaiterais, ce serait un certain nombre de points où nous nous entendissions une bonne fois pour dire: oui! C'est parce que jusqu'ici cette entente ne s'est point faite, c'est parce que les modérés ne se sont jamais présentés devant le pays avec un programme positif, que ce parti, qui au fond répond mieux que tout autre à l'opinion moyenne, a été constamment vaincu par les extrêmes. Ce que diront mes amis, je le sais; d'ici, je les entends: « Nous sommes d'accord sur un point: la liberté, et cela suffit. » — Eh bien! non, cela ne suffit pas, ou cela ne suffit plus.

Le libéralisme est une doctrine; ce n'est pas un programme. Être libéral et se proclamer tel, c'était assez, au temps jadis, pour combattre le gouvernement absolu; c'était assez, hier encore, pour lutter contre le boulangisme. Mais nous n'en sommes plus là. Il s'agit de gouverner: or, on ne gouverne pas rien qu'avec la liberté, à moins que le gouvernement ne consiste à se croiser les bras. La liberté n'est pas un but; elle est un moyen, un instrument. Le but, c'est l'organisation de la démocratie, c'est le groupement des forces sociales qui s'éparpillent et s'émiettent. Les radicaux nous ont dit, très nettement, très clairement, comment ils entendent organiser la démocratie. Aux modérés maintenant de montrer que le parti radical n'a pas le monopole des réformes, et que, si les solutions libérales sont moins absolues que d'autres, elles sont peut-être plus pratiques. Il semble que les modérés aient un grand rôle à jouer si, au lieu d'user leurs forces dans une politique fragmentaire, ils savent se concerter pour une action commune. Deux idées qui aujourd'hui sont devenues suspectes à plus d'un, la décentralisation et l'association, pourraient être, pour le parti républicain modéré, la base d'un programme: non pas cette décentralisation utopique, qui cherche son point d'appui dans la commune, mais une décentralisation réelle, qui étende les attributions des conseils généraux, augmente les budgets des départements en allégeant le budget de l'État, institue hors de Paris de grands centres scientifiques, ressuscite enfin les institutions locales et régionales en les animant de l'esprit moderne; — et non pas cette association qui, dans la pensée des radicaux, serait une sorte de préface à la séparation de l'Église et de l'État, mais une association qui trouve en elle-même son principe et sa fin, changeante dans sa forme, variable dans son objet, et qui fasse renaître, entre l'individu et l'État, ces groupes organisés qui sont la force et l'honneur des pays libres.

Ce qui précède peut se résumer en deux mots. Ce n'est pas en critiquant le radicalisme qu'on pourra le combattre utilement: c'est en lui opposant un programme de réformes pratiques. Un des hommes les plus considérables du parti modéré, qui est en même temps un républicain de la première heure, M. Léon Say, disait l'autre jour: « Nous ne sommes pas des satisfaits. Nous ne croyons pas que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Nous ne prendrions pas pour président du Conseil le docteur Pangloss. » — Voilà une formule excellente: ne soyons

pas des satisfaits, et ne soyons pas non plus des timides. Montrons que si nous nous refusons à renverser l'édifice qui nous abrite, parce qu'il ne nous plairait pas coucher à la belle étoile, cela ne nous empêche pas, cet édifice, de voir par où il menace ruine; et que, tout en nous efforçant de le maintenir et consolider, nous voulons le faire de plus en plus large, de plus en plus ouvert à l'air et à la lumière. Pour parler sans métaphore, recherchons hardiment tout ce qui peut être amélioré dans l'administration, dans la justice, dans l'impôt. Il faut faire comprendre au pays que d'être modéré, cela ne veut pas dire qu'on soit hostile ou indifférent aux problèmes de la démocratie, et que la politique libérale n'est pas une politique négative.

PAUL LAFFITTE.

(*A suivre.*)

VARIÉTÉS

Les étapes d'un volontaire de l'an I.

Ils chantaient! ils allaient, l'âme sans épouvante!...
Ils rayonnaient, debout, ardents, dressant la tête!...
La Révolution leur criait : — « *Volontaires,*
Mourez pour délivrer tous les peuples, vos frères! »
Contents, ils disaient : « *Oui!* »

VICTOR HUGO.

C'est le 9 octobre 1792 que Jacques D... quitta son petit bourg, perdu au fond des gorges de l'Auxois (Côte-d'Or), et partit comme volontaire de la République à son aurore. Tout l'exemptait cependant du service. Encore enfant, il avait perdu sa mère; depuis peu de mois, son père était mort; et il avait un frère aîné en ses vingt ans qui eût dû payer à la patrie la dette commune. Mais ce frère était un peu mou, lent et point belliqueux; le cadet, au contraire, vif, ardent patriote et enthousiaste des choses nouvelles; comment le retenir? Il partit! et, plus heureux que beaucoup de ses camarades, il put couper en deux sa vie de soldat, revoir sa petite ville natale, y séjourner pendant plusieurs années, s'y marier, s'y battre en duel pour l'honneur du Premier consul, et, vers la fin de 1807, exterminer quelques bandits italiens qui infestaient la grande route de Paris à Lyon; enfin, décoré de la croix de la Légion d'honneur, il reprit du service et alla mourir, officier dans les rangs de la grande armée, sur les bords du Borodino, à cette journée terrible où périt presque tout son régiment : c'était le combat préliminaire de la bataille de la Moskowa. Lorsque l'Empereur, le lendemain, passa la revue des troupes, il dit au colonel du 61e :

— Où est donc le 3e bataillon?

— Dans la redoute, Sire!

Ce fut toute l'oraison funèbre de ces braves.

I.

LE DÉPART POUR PARIS.

Ils étaient une douzaine, engagés volontaires du même pays, quand le 9 octobre, au soir, ils arrivèrent à Semur, chef-lieu de leur district. Là, Jacques D... fut nommé par acclamation sergent-major de la petite troupe et reçut « en séance publique du directoire provisoire du district » la feuille de route qui leur fixait Paris comme lieu de destination. Quelques-uns s'étaient équipés à leurs frais; la commune avait pourvu à l'habillement et à l'armement des plus pauvres : ainsi le voulait la loi.

Mais, avant de quitter le pays, une touchante cérémonie avait eu lieu par leur intermédiaire. Ces jeunes gens, réservant toutes leurs haines et leurs colères pour les ennemis de la France, voulurent laisser à leurs concitoyens un témoignage de leurs sentiments patriotiques et fraternels. On les vit, quelques jours avant leur départ, apporter sur la place publique un arbre et l'y planter, orné du bonnet phrygien, au nom de la concorde et de l'espoir du retour triomphant dans leurs foyers. Un document subsiste qui témoigne de la véracité de ce fait :

« Ce jourd'hui, lit-on dans les délibérations de la commune, 30 septembre 1792, l'an IVe de la liberté et Ier de l'égalité, — l'arbre et le bonnet de la liberté ont été arborés sur la place publique par les nommés D..., etc..., tous volontaires, qui vont partir pour Paris à la défense de la patrie; — ils ont voulu, avant leur départ, que ce signe, qui est le centre de l'union dans tout l'empire français, le fût aussi pour la commune de ce lieu où des troubles, dus à la superstition (1), ont régné, — espérant qu'à leur retour de la victoire, que nous prions le Seigneur de leur accorder, ils retrouveront toutes les familles et tous les citoyens vivant d'une véritable union fraternelle et venant se rassembler autour de cette place sacrée pour rendre grâces au Dieu des armées de la destruction des despotes et des ennemis de la liberté. Le civisme, inconnu jusqu'alors, et qui s'est montré dans ces jeunes volontaires, mérite une mention honorable qui ne doit pas leur être refusée. En conséquence, nous, maire, etc..., avons dressé le présent procès-verbal. »

(1) Allusion à quelques troubles suscités par le curé du pays, curé que M. Taine nous représente comme une victime de la Révolution; il aurait été presque assommé à Semur, dit-il; or, le gaillard se portait si bien qu'il reparut vers 1800, se réinstalla dans sa cure, où il mourut en paix et plein de jours, tandis que son adversaire, l'instituteur, qu'il avait fait lapider par les femmes dévotes et leurs maris, était expulsé de la commune et allait mourir, misérable, dans une ville voisine. Nous montrerons, un jour, avec pièces à l'appui, que toutes les prétendues vérités de M. Taine sur la Côte-d'Or sont erronées : ses documents sont des écrits de réactionnaires et non des documents impartiaux.

Nous voilà loin des affirmations de M. Taine nous représentant les volontaires de la Côte-d'Or comme animés de sentiments terribles contre les prêtres, et désirant forcer les portes des prisons pour les égorger avant de marcher au secours de la patrie.

Au dos de la feuille de route des douze jeunes gens (j'ai cette feuille sous les yeux), on lit la mention suivante : — « Les citoyens volontaires, désignés d'autre part, ont trois sacs de bled (*sic*) et deux de farine à leur disposition, qui ont été déposés au directoire du district de Semur pour les faire parvenir à la commune de Paris où ils pourront les réclamer. » Ici, encore, on le voit, c'était pour se conformer au décret de l'Assemblée que la municipalité fournissait la subsistance, en pain, des douze volontaires. Ceux-ci, pendant leur séjour de quelques heures à Semur, remarquèrent qu'une rue portait le nom de *Jean-Jacques*, le père de l'égalité ; ce nom avait pris la place de celui des *Du Châtelet*, grands baillis de l'Auxois. C'était à Semur que la célèbre Mme Du Châtelet, née de Breteuil (nom exécré des révolutionnaires !), était accouchée de Florent Du Châtelet-Lomont, qui périt sur l'échafaud le 14 décembre 1793, après avoir assez mal profité des leçons que Voltaire lui avait fait donner au château de Cirey.

Nos volontaires, au bout d'un jour de repos à Avallon, gagnèrent Auxerre, où ils arrivèrent le 13 octobre au nombre de neuf seulement : deux s'étaient attardés en route ; le troisième était tombé malade (1).

Après deux jours de repos à Auxerre, ils manifestèrent le désir de « prendre le coche d'eau », pour se rendre à Paris (2), et l'administration du district accéda à leur demande, mais à la condition « de faire payer à chacun (c'est-à-dire que chacun d'eux toucherait une *paye*) à raison de trois sous par lieue, laquelle paye leur tiendra lieu de l'étape et du logement qu'ils ne pourront plus réclamer jusqu'à Paris ». En conséquence, on délivre à chaque volontaire la somme de « six livres six sols » pour se rendre par eau dans la capitale.

II.

LE SÉJOUR A PARIS.

Combien de mois restèrent-ils au camp de Paris? Le carnet très laconique (trop laconique!) du sergent-major est la plupart du temps sans date ; il faut donc nous en tenir à quelques indications se rattachant à l'hiver de 1792-1793.

Deux faits sont à retenir à cette époque. Le sergent-major se fait recevoir franc-maçon, et il est à croire qu'une propagande très active avait lieu alors en faveur de la franc-maçonnerie, non seulement dans le grand centre révolutionnaire, mais aussi à travers les provinces ; car, l'année suivante, on voit les trois points maçonniques apparaître à côté de la signature du maire de la commune d'où venaient les douze volontaires. Une loge même s'ouvrit dans le pays et, tant que le mouvement révolutionnaire dura, cette loge subsista. Nos historiens ont donc tort de ne s'intéresser qu'aux clubs et de ne soupçonner point l'action occulte, mais réelle et continue, des francs-maçons. C'était dans le secret des loges, au dire des personnes d'âge par nous consultées, que s'élaboraient les propositions qu'on devait mettre en discussion devant les profanes, dans les assemblées populaires.

Le second fait est assez piquant. Notre sergent-major, qui n'est pas un illettré (il a fait toutes ses études au collège de Toul et a remporté des prix, notamment en version grecque), apprend de l'un des onze conventionnels de la Côte-d'Or (1) qu'un discours d'un *rhétoricien* du collège de Dijon a mérité les éloges de la Convention. Ce discours, dû à l'élève *Frantin* (2), consistait en une fière *Réponse de Thémistocle à Artaxercès qui lui proposait le commandement d'une armée contre la Grèce.* On reste stupéfait en songeant que la terrible Assemblée, surchargée de travaux gigantesques, pouvait trouver encore quelques loisirs pour s'intéresser à un discours de rhétorique, couronné en province ! C'était, il est vrai, une flèche hardie, décochée droit au cœur des nobles et, en particulier, contre le prince de Condé, ce commandant de la petite armée des émigrés, nouveaux Thémistocles qui ne craignaient point de porter les armes contre leur patrie. Et, chose piquante, le trait partait de Dijon, où les Condé étaient comme chez eux, en qualité de gouverneurs de la Bourgogne, depuis plus de cent cinquante ans !

L'exécution du roi parut méritée aux yeux de notre volontaire, bien que les conventionnels de la Côte-d'Or se fussent divisés sur la question de la mise en jugement. Un des descendants du grand musicien Rameau se trouvait au nombre des onze, et il eut le courage, dans cette discussion brûlante et fort compromettante, de prendre pour titre de son discours : *Et si omnes, ego non !* qu'il traduisit en cette brève formule : *Et moi, non !* Non, disait-il en substance, nous n'avons pas le droit

(1) L'un des deux, porte le livret, ne dépassa pas Vermenton. Sans doute, il prit peur et rentra dans ses foyers. On ne voit pas qu'il y ait été inquiété. Triste exemple d'un volontaire poltron !

(2) Le coche d'Auxerre avait une grande réputation en Bourgogne ; jusqu'à l'établissement des chemins de fer, il fit une rude concurrence aux Messageries Lafitte et Caillard.

(1) Le plus brillant des onze fut l'infortuné *Bazire ;* les plus laborieux, *Prieur* et *Berlier ;* quant au Bourguignon *Lazare Carnot*, il n'était point, quoi qu'en dise Michelet, représentant de la Côte-d'Or ; il avait été nommé par le département du Pas-de-Calais. Observons que le *onzième* conventionnel ne parut dans l'Assemblée que comme député *suppléant*, après l'exécution de Bazire.

(2) Ce jeune patriote devint, dans la suite, un parfait réactionnaire. Il publia, obscurément, une histoire du moyen âge, et donna une édition de Pascal, qui parut sans valeur à côté de celles des Cousin et des Havet.

de juger Capet. Et pourquoi? Parce que l'Assemblée l'a frappé, en tant que roi, par la destitution; il n'est plus actuellement que Capet, c'est-à-dire un simple particulier qui relève des tribunaux ordinaires, comme tous les autres citoyens (1).

Où était le camp des volontaires? Nous n'en savons rien.

On rapporte toutefois qu'ils se mêlaient quotidiennement à la population et qu'ils ne craignaient pas de manifester par les rues de la capitale.

C'est ainsi que, le 4 novembre, un grand nombre d'entre eux parcoururent Paris, en réclamant, les uns, les têtes de Danton, Robespierre et Marat; les autres, celles de Roland et de Guadet. De pareils faits témoignent que ces jeunes gens étaient poussés, en dessous, par des officiers réactionnaires, des partisans de Lafayette et de Dumouriez.

Mais ce n'est point dans de tels actes que réside l'intérêt qui s'attache aux volontaires de la République; il faut les voir dans leurs travaux guerriers, sur les champs de bataille et dans ces marches perpétuelles qu'on leur fait exécuter, surtout en Vendée. Or, c'est à l'armée de l'Ouest que va bientôt être envoyé notre sergent-major; c'est là qu'il nous faut le suivre.

III.

LE DÉPART. — LA DISPERSION.

Cependant le moment de quitter le camp de Paris approchait: les bataillons partaient pour la frontière au fur et à mesure des nécessités; le camp se vidait, en attendant de nouvelles recrues.

Des volontaires de la Côte-d'Or, les uns furent versés dans l'armée du Nord, les autres dans celle de l'Ouest. Cette séparation des enfants d'un même district n'alla pas sans quelque tristesse. Ceux qui étaient venus bras dessus, bras dessous, du même village, et qui, jusqu'à Paris, ayant fait route ensemble, puis mangé à la même gamelle du camp, se trouvèrent quelque peu surpris d'être dispersés à ce moment suprême. Comment et quand se reverraient-ils? Pourraient-ils jamais se réunir, une seconde fois, au pied de cet « arbre de Liberté », où eux-mêmes avaient donné rendez-vous à leurs concitoyens, unis d'un même cœur dans la République?

Jacques D... fut désigné, avec son grade de sergent-major, pour faire partie d'une compagnie de grenadiers, et la plupart de ses hommes se trouvaient être de ce versant de la Côte-d'Or qui confine au département de Saône-et-Loire, Bourguignons de la plaine et des bons vins, assez peu sympathiques aux *béquins* des montagnes; mais, à cette heure d'immense enthousiasme patriotique, toutes les animosités locales avaient cessé, et c'est en chantant, comme des amis, des frères, qu'ils traversèrent toute la Normandie.

Ces chants sacrés étaient alors la vie du soldat, et quand le pain venait à manquer, ils y suppléaient. Le grand Carnot ne dédaignait pas de composer ou de faire composer de ces chansons patriotiques qu'il envoyait aux armées en même temps que ses instructions et ses plans de campagne.

Nos volontaires connaissaient l'hymne sur la *Translation des cendres de Voltaire au Panthéon*, l'hymne de l'*Égalité*, l'hymne à la *Victoire*, l'hymne à la *Liberté*, et ce *Camp de Grand-Pré*, où le poète (Chénier) leur faisait dire :

Adieu, nos amis et nos pères,
Adieu, nos mères et nos sœurs;
Périssent les rois sanguinaires
Par la main de vos défenseurs!
Hélas! si nous perdons la vie,
Vos regrets seront éternels!
Nous vous léguons à la Patrie
Qui vous tend ses bras maternels.

Et nos jeunes braves, en entonnant le *Veillons au salut de l'empire*, que le Girondin Girey-Dupré venait de composer, ne soupçonnaient guère qu'un jour l'ignorance serait telle en ces matières qu'on oserait, dans de grands dictionnaires, attribuer ce chant éminemment républicain à quelque salarié de Napoléon Ier, désireux d'avoir un hymne impérial!

Mais n'est-ce pas grâce à l'un de ces Bourguignons, engagé volontaire (il y en eut dès 1790) et servant, en 1792, dans l'armée du Midi, sous les ordres du général de Montesquiou, qu'un couplet inédit de la *Marseillaise* a été sauvé de l'oubli? Ce couplet, la *Revue bleue* l'a publié (alors inédit), il y a une douzaine d'années, et voici qu'à l'occasion du centenaire de la réunion de la Savoie à la France, tous les grands journaux l'ont réédité, n'oubliant qu'un point, à savoir d'en indiquer la provenance. Ils ont feint qu'ils venaient de le découvrir, et ils ont affirmé, sans nulle hésitation, que ce couplet était de Montesquiou, tandis que nous n'avions fait qu'insinuer, en publiant notre petite découverte dans la *Revue bleue*, que cette strophe pouvait bien être du général-poète et académicien, et que, probablement, elle avait été apportée et conservée dans un coin de la Bourgogne par l'un de ses enfants de retour de l'armée du Midi. C'est à cela que s'est bornée notre affirmation. En effet, qui nous dit que, dans l'armée de Montesquiou, il n'y eut pas un officier, un Rouget de l'Isle, capable de composer les vers : « *Savoisiens, peuple paisible*, etc.? »

(1) Nous négligeons certaines pages du carnet où l'*exercice* des armes est noté en détail; le chapitre Ier commence, naturellement, par *la position du corps* : — « Le haut du corps en avant; la tête droite; le menton rentré dans la cravate; les talons joints; les pointes des pieds ouvertes à six pouces en équerre, etc. »

IV.

LES ÉTAPES EN VENDÉE.

La répartition de la masse des troupes qu'armait la Convention se fit, semble-t-il, sans confusion et avec une sage prévoyance. Nous notons, en effet, que les jeunes volontaires étaient envoyés de Paris aux armées où il y avait un noyau de vieilles troupes aguerries et, partant, un certain fonds solide de résistance disciplinée, ou bien on les destinait à quelques places fortes où l'on avait le soutien des remparts et d'une artillerie de gros calibre. C'est ainsi que nous trouvons notre compagnie de grenadiers bourguignons paisiblement et solidement établie tout à l'extrême pointe du Cotentin, dans la ville de Cherbourg, prête à repousser une descente toujours annoncée, jamais réalisée, des Anglais joints à des émigrés français. De Cherbourg, on les voit gagner Valognes, puis Carantan, puis, successivement, Coutances, Granville, Avranches, ne s'éloignant pas encore des côtes où l'on peut redouter un coup de main, et, peu à peu, se rapprochant du théâtre de la guerre civile.

Nous sommes en l'an II, et la Vendée est en feu.

Jusqu'ici, nos volontaires n'ont point vu d'ennemis; mais voici qu'ils franchissent Mortain, puis *Saint-Iller* (le sergent-major veut dire assurément Saint-Hilaire du Harcouet), et ils arrivent aux environs de Fougères. « *Là,* dit notre volontaire, *j'ai eu ma première affaire.* » L'affaire dut être chaude et les Bleus furent sans doute battus, car ils retournent en hâte à Avranches, et le sergent constate que, dans la bagarre, on a perdu divers objets, notamment le sceau de la compagnie (1).

D'Avranches, on les ramène à Granville, « *où nous eûmes à soutenir un siège* ». Après la levée du siège, les voici de nouveau dans Avranches, et « *d'Avranches nous allons à Autrain; de là à Pontorson, puis à Dol,* — troisième affaire ».

Et, sur le carnet du volontaire, les étapes recommencent avec un laconisme saisissant qui révèle une grande force autant qu'une grande résignation. Jamais une plainte! « *De Dol à Rennes, de Rennes à Châteaubrillant* (*sic*), *de Châteaubrillant à Angers,* — quatrième affaire, plus un siège. »

A Angers, ils ont le bonheur d'obtenir quelques vêtements, surtout des guêtres et des chemises. Tout le détail de la distribution, homme par homme, est là sur le carnet; et le sergent-major constate, avec satisfaction, qu'il lui reste, en bon, trois habits, une chemise et une paire de souliers.

Enfin, Angers est délivré « *des brigands* », et les marches dans la boue, à travers champs, recommencent avec la même résignation héroïque! « *D'Angers nous partons sur Baugey, et de Baugey nous allons à La Flèche* — cinquième affaire! » — Là, *les brigands* sont repoussés, mais on signale leur présence au Mans, « sixième affaire ». Et les battues pour découvrir un ennemi, souvent invisible, continuent comme auparavant. Il semble que rien ne soit fait, que tout soit toujours à recommencer!

Du Mans, nos grenadiers (ils font partie du 6e bataillon de la Côte-d'Or) repartent à la recherche *des brigands,* comme dit notre volontaire. Ils gagnent Sablé, reviennent à Angers, traversent Chollet, d'où les ennemis ont disparu à l'approche de la colonne républicaine; retournent à Mortagne, passent par les Herbiers, et, cette fois, parviennent à atteindre les chouans à Chollet et à les mettre en pleine déroute « septième affaire ». — La compagnie, à ce moment, est sans capitaine. A l'appel répondent le lieutenant et le sous-lieutenant (Jacques D*** de sergent-major est devenu sous-lieutenant), trois sergents, cinq caporaux, un tambour; sur les cinquante-quatre grenadiers ordinaires, huit manquent! Mais qu'importe? Les battues à travers le pays recommencent aussitôt. De Chollet on va aux Ponts-de-Cé, à Angers, à Ingrande, à Ancenis, à Nantes, à Machecoul, à Montaigu. Ici, une courte note qui en dit long : « *Tous les jours,* à Machecoul et à Montaigu, *petits combats avec les brigands.* »

De Montaigu les Bleus retournent à Mortagne : « Là, grand combat, mais n'étant pas de force, nous avons eu pour ressource la retraite, et notre convoi a été perdu. »

Jusqu'ici, l'écriture était ferme, droite, et dénotait une impassibilité de stoïcien chez celui qui jetait ces notes comme une sorte de memento afin d'y retrouver, plus tard, sous sa main, ce fil d'Ariane, qui pût le diriger à travers ses souvenirs si chargés de marches, de contremarches, de combats et de sièges; mais, à partir de ce grand combat de Mortagne, l'écriture change; elle est aplatie, tourmentée, bouleversée. En même temps, l'annotateur devient plus expansif; le volontaire ose exprimer, çà et là, ses sentiments. Il va même jusqu'à critiquer ses généraux! Écoutons-le :

« De Mortagne avons été au camp de Saint-Georges; du camp de Saint-Georges à Mortagne, et de là à Machecoul, puis à Challans, où nous avons eu une affaire victorieuse. Nous avons repoussé cinq à six cents brigands à trois cents que nous étions.

« De Challans à Saint-Gilles, de Saint-Gilles à Saint-Jean-du-Mont, au Marais, où nous avons battu les brigands à plate couture.

« De Saint-Jean-du-Mont nous sommes revenus au camp de Challans par la même route. Après, nous avons fait une sortie pour aller à... (ce mot est illisible), *où nous aurions bien battu les brigands, mais les*

(1) En tête de la page du carnet, on lit : « *Depuis le mois de Brumaire au mois de...* » Ainsi, toutes les étapes dont nous parlons, comme aussi les premiers combats, eurent lieu en automne et en hiver.

généraux ne l'ont pas voulu, et nous n'avons pas revu les brigands. De là, nous sommes rentrés à notre camp, et nous avons fait plusieurs autres sorties; puis, nous sommes revenus à Machecoul, et de Machecoul au camp de Freligné. »

Sous cette accusation portée contre les généraux, on entrevoit de cruelles déceptions chez les simples officiers et les soldats. Mais il faut avouer que cette guerre était bien faite pour déconcerter les plus habiles tacticiens; aussi, en ce moment, ne pouvons-nous nous empêcher de songer à ce passage de Quinet :

« Bonaparte préféra donner sa démission plutôt que de faire la guerre en Vendée. Pourquoi? Il ne voyait point, dans ces guerres, la possibilité de développer la grande stratégie, la géométrie militaire qui fermentait dans sa tête. C'était un cas particulier qui pouvait déconcerter l'art nouveau. Dans cette *Iliade* rustique, bocagère, tournant dans le cercle des mêmes horizons, entre Machecoul, Mortagne, Chollet, Châtillon, Fontenay, il y avait des pièges pour la gloire. Que serait-il arrivé si celle de Bonaparte eût trébuché dès les premiers pas, entre deux haies, dans les sabots sanglants d'un paysan de Vendée? »

Qui croirait qu'en face d'un ennemi aussi redoutable que l'homme du bocage et du marais, « protégé, dit Quinet, par de nombreux canaux, et qui, appuyé sur une longue perche, s'élance d'un bord à l'autre ou se dérobe dans ses *ioles* (1) », les Bleus ont entre eux d'intestines querelles? Une note du carnet, écrite assurément pour être communiquée à un adversaire, nous révèle cet état de choses : « Si je t'ai menti, tu n'as qu'à me faire traduire au tribunal révolutionnaire à Nantes, ci-devant en Basse-Bretagne. » Ainsi ces hommes croyaient en la justice révolutionnaire, bien que Nantes fût alors au pouvoir discrétionnaire de Carrier!

Au reste, Nantes était à leurs yeux la grande ville républicaine et le seul asile en cas de maladie. Le capitaine de la compagnie, *Fini* (un drôle de nom), y avait été, et aussi ses deux lieutenants, épuisés par les marches, les luttes, les privations de toute sorte, corporelles et morales. Oui, morales, car ils se demandaient, ces hommes, ce que devenaient la France et la République, pour lesquelles, chaque jour, ils exposaient leur vie. Ils étaient là, isolés, sans nouvelles.

Le sous-lieutenant Jacques D*** se dévoua, obtint un congé d'une quinzaine, et partit pour le pays, muni d'une feuille de route et d'un certificat constatant qu'il était « brave soldat et bon *républiquain* »; c'était une sorte de certificat de civisme, signé par les membres du conseil d'administration du bataillon, et c'est « au comité révolutionnaire » de sa commune qu'il se présenta avec ce certificat, sur lequel les membres dudit comité apposèrent leurs signatures. Jacques D*** dut trouver que tout allait bien. On avait révolutionné jusqu'aux rues de son vieux bourg. Telle place s'appelait de l'Égalité; tel quartier était devenu une section romaine, *la section Scévola!* Pour la rue de l'Église, elle s'appelait alors *rue de la Raison* et menait au temple ainsi dénommé, après qu'il eut été expurgé de ses saints. Les citoyens du pays portaient tous des noms empruntés à la fois à l'histoire romaine et au nouveau calendrier. L'instituteur Poifol se faisait appeler *Brutus-Armoire!*

Notre volontaire put donc rentrer au camp de Freligné le cœur joyeux, et raconter toutes ces grandes nouveautés au 6e bataillon. Nul doute que tous ne fussent, à ce récit, raffermis dans leurs sentiments républicains.

Nous n'irons pas plus avant dans nos citations du carnet de notre volontaire, ce serait nous répéter en redonnant des noms déjà connus. Nous finirons par cette simple observation, qui témoigne que le caractère français a toujours été le même, au point de vue de l'imprudence. Deux ou trois ordres du commandant du camp de Freligné, Morot, en témoignent. Entre autres reproches, faits d'un ton tout paternel du reste, il blâme ses hommes du peu de soin qu'ils mettent à se garder. La plupart du temps, dit-il, les sentinelles avancées ne sont pas placées, ou bien les officiers négligent de faire les rondes réglementaires pour s'assurer que les postes remplissent leur devoir. Et cela se passait ainsi en face de ces redoutables Chouans, hommes de ruse et de surprise, implacables adversaires des Bleus, qu'ils ont martyrisés plus d'une fois, les enfouissant, vivants, en terre jusqu'au cou, ou les crucifiant sur la porte de leurs granges.

J. Durandeau.

(1) Que faut-il entendre par ce mot? S'agit-il du mot bourguignon *iole,* qui est synonyme d'*hièble,* ou de yole, canot?

THÉATRES

Théâtre complet d'Octave Feuillet, 3e volume (1).

Déjà, à propos des premier et second volumes du Théâtre d'Octave Feuillet, j'ai cherché à vous montrer ce qu'il y avait dans ce Théâtre d'optimisme un peu aveugle, de superstition à l'égard des « gens du monde » (et des femmes surtout), et aussi combien le romanesque résolu de Feuillet, — qui donne à ses romans le charme artificiel des contes bleus, — nuisait aux meilleures de ses pièces. Encore, ce romanesque, ne l'avions-nous vu jusqu'ici que sous son aspect le

(1) Ce volume contient : *le Sphinx, les Portraits de la marquise, Un roman parisien, la Partie de dames, Chamillac.* — Paris, Calmann Lévy, 1893.

plus aimable et le plus justifiable. Dans *le Roman d'un jeune homme pauvre*, il était ingénu et touchant; dans *Montojye*, il devenait déjà plus volontaire; au moins tenait-il fortement à l'action et était-il indissolublement lié à elle. Il fallait l'épisode de la tour d'Elven, et la mort et le testament du vieux Laroque, pour que Maxime Odiot, marquis de Champcey, pût épouser la hautaine Marguerite; de même, il fallait l'extraordinaire situation du ménage Montjoye et la bataille de Magenta pour que Montjoye pût donner sa fille à Georges de Sorel. Désormais le romanesque est triomphant; il est là pour lui-même, pour le plaisir d'accumuler, de combiner les aventures les plus étranges et les plus singulières.

Et ce n'est pas là le romanesque d'un Dumas, par exemple, qui n'a d'autre prétention que de nous conter des histoires amusantes, et qui nous prévient dès le début que ses Aramis, ses Porthos et ses d'Artagnan sont des êtres imaginaires et féeriques. Les personnages de Feuillet ont quelque chose de semblable à nous : il nous les montre, les « expose » avec soin, et quand il nous a fait retrouver en eux quelque chose de nous-mêmes, il les lance dans les aventures les plus fantastiques. Ils ont, si j'ose dire, un pied sur la terre et l'autre « dans le bleu »; et cette métaphore, un peu hardie je le crains, vous fait juger de la singularité de leur posture!...

Avoir imaginé une intrigue romanesque ne suffût plus à Feuillet; à cette intrigue il en ajoute d'autres, plus romanesques encore, et l'on dirait qu'il s'efforce à choisir les plus incroyables; il mêle le tout, croise les aventures, combine les péripéties, « ajoute des crimes », amalgame les événements... Et que les personnages s'arrangent!

Joignez que Feuillet avait des « idées », et qu'il cherchait à les soutenir sur la scène. Mécontenté et attristé du mouvement réaliste et matérialiste qui venait de donner naissance à « la littérature brutale », il se posait en champion du spiritualisme et le défendait de son mieux. Par malheur, le spiritualisme de Feuillet, c'était le spiritualisme de ses héros préférés, le spiritualisme des gens du monde. De même qu'en pastichant Marivaux et Musset (le Musset des proverbes), il n'avait vu dans ses modèles que l'appareil extérieur, c'est-à-dire la minceur du sujet et l'allure piaffante du style, — de même, dans ce qu'il appelait son spiritualisme, il ne voyait que les manifestations extérieures; ce n'était plus du spiritualisme, ce n'était pas même du christianisme (qui ne lui est jamais apparu que comme quelque chose de souriant et de « bon ton ») : c'était à peine le catholicisme qu'il défendait, et, dans le catholicisme, la « religion », c'est-à-dire l'ensemble des pratiques auxquelles un « homme du monde » est tenu de se livrer, et qui fait en quelque sorte partie de sa fonction avec la chasse, les bals et les chevaux, « le luxe, les fêtes... ces plaisirs qui rehaussent et honorent la vie ». Le dieu de Feuillet n'est pas le croquemitaine de certains livres de piété : c'est au contraire un dieu... un dieu bonhomme, si j'ose dire, tout attendri par la bonté de ses créatures, les mains pleines de récompenses terrestres, — et qui doit tout de même être bien étonné des étranges aventures dont elles sont le jouet! Et même, dans ces pratiques, Feuillet en vient insensiblement à recommander celles qui sont en elles-mêmes les moins religieuses. Pour être chrétien, il faut voir son curé (*la Partie de dames*); un matérialiste se reconnaît à ceci qu'il ne met pas les pieds au presbytère.

De plus, Feuillet entend que les méchants soient punis et les bons récompensés sur terre; pour y arriver, il les jette dans des aventures si compliquées et si extraordinaires que le trait capital du personnage disparaît complètement au milieu des événements qui le bousculent. De plus encore, une différence d'habitudes d'aussi médiocre importance ne crée pas une différence de caractères : un trait de caractère aussi mince ne peut créer le drame. Et alors, Feuillet est forcé de trouver à son dénouement une cause nouvelle et romanesque. C'est ainsi que le baron Chevrial est foudroyé pendant qu'il porte un toast à la Matière, — mémorable exemple pour les « athées » : mais que Chevrial est apoplectique de nature, — ce qui est fait pour rassurer les athées bien portants...

Étant données les idées de Feuillet, idées qu'il prétendait soutenir au théâtre, son romanesque ôte toute portée à ses démonstrations. Au point de vue du drame, au point de vue du théâtre, ce romanesque ne lui a pas été moins funeste.

Prenez *le Sphinx*, par exemple. Vous vous rappelez le sujet: Blanche de Chelles est l'amie intime, « la sœur d'élection » de Berthe de Savigny. M. de Chelles est marin et fait campgagne. Blanche, livrée à elle-même, se montre d'une coquetterie enragée avec tous ceux qui lui font la cour. Naturellement, en vertu de la formule romanesque, si Blanche se montre coquette, c'est qu'elle ne l'est pas; les personnages ont toujours des sentiments diamétralement opposés à ceux qu'ils montrent; une femme qui aime un homme semblera le haïr; une femme, le cœur occupé par un homme, s'occupera de tous. Le sentiment caché de Blanche de Chelles, c'est un amour fou, une passion insurmontable pour Savigny, le mari de Berthe. Elle sent qu'elle y succombera, et, pour y échapper, — avouez que le moyen est un peu surprenant, — elle va se faire enlever par lord Astley. Berthe, cachée dans une pièce voisine... Et, pour le dire en passant, je ne sais pas de théâtre où les « cachettes » jouent un si grand rôle; je n'exagère pas en disant qu'à chaque acte, au moins un personnage se dissimule derrière une porte, une portière ou une touffe d'arbres; et ceci, si l'on y réfléchit, montre aussi tout l'artificiel de ce Théâtre... Donc Berthe, sachant le projet de Blanche, supplie son mari

d'intervenir. Savigny consent; il attendra Blanche au passage et l'arrêtera. Berthe disparaît (naturellement, pour se cacher derrière un buisson, d'où elle entendra tout). Voici Blanche; Savigny marche vers elle... Nous savons que Blanche aime Savigny; mais quant aux sentiments de Savigny pour Blanche, nous les ignorons à peu de choses près: une curiosité inquiète, c'est tout ce que nous avons pu voir en lui. La scène s'engage. C'est la scène capitale, « la scène à faire » ; et elle eût pu être très dramatique. Blanche avouant son amour, se montrant telle qu'elle est, attachée tout entière à sa passion ; Savigny résistant, troublé, ému par cette adoration passionnée, touché et cédant enfin... Rien de tout cela. Quelques répliques de forme, pour mettre la scène en train, et deux ou trois phrases pour « enchaîner ». Pas un mot par où Blanche ou Savigny montrent ce qu'ils sentent. Puis, comme Blanche n'est pas ébranlée par les prières de Savigny, un éclat brusque et inattendu. Savigny : *Vous ne partirez pas; je ne le veux pas... Je vous jetterais plutôt dans l'étang!* .. — Blanche (avec exaltation) : *Vous m'aimez donc!...* — Savigny : *Ne pars pas, je t'en prie!...* Et voilà!... Certes, Feuillet, au moins dans ses romans, a souvent montré qu'il était capable d'une analyse, un peu superficielle parfois, cependant moins insuffisante que celle-là. Mais à la scène, il ne voyait, ne cherchait qu'une chose : le coup de théâtre, amené n'importe comment.

J'ai choisi cet exemple pour vous montrer comment l'amour du romanesque et du coup de théâtre avait empêché Feuillet de tirer de la situation le vrai effet dramatique qu'elle contenait. Si nous examinons ses pièces au point de vue du romanesque seul, c'est bien pis encore !

Voici Marcelle de Targy. Ruinée (premier coup de théâtre), elle souffre de sa situation précaire. Tout d'un coup, la voici qui s'enfuit avec un ténor qu'elle n'a jamais aimé, qu'elle n'aime pas (second coup de théâtre). Elle fait naufrage (troisième coup de théâtre). On la croit morte; son mari aime en secret Thérèse Chevrial; celle-ci, pareillement, aime Targy, nous ne pouvions le prévoir (quatrième coup de théâtre). Marcelle a échappé au naufrage... Elle est revenue... Elle s'empoisonne... Cinquième, sixième, septième coups de théâtre... et je suis sûr que j'en oublie... La mort du baron, par exemple : huitième... Et la pièce n'a que cinq actes !

Voyez encore *Chamillac*. Ici c'est un homme de bien, qui a consacré sa fortune et sa vie au soulagement des misérables, surtout de ceux qu'une première faute pousserait irrémédiablement vers le mal. Et cet homme de bien est un ancien voleur ! Cela est déjà bien. Voici qui est mieux. Il rencontre une fille perdue, il la « relève » et il veut l'épouser. Pourquoi? Il ne l'aime pas, et pendant des années il attendra que l'éducation de Sophie Ledieux soit achevée, avec une admirable constance, et une imprudence tout aussi admirable. Sophie adore Chamillac ; elle épouse Hugonnet. Chamillac sait que jamais il n'épousera Jeanne de Tryas ; il provoque le fiancé de celle-ci et proclame devant lui son amour. Le général, à dix reprises, affirme que jamais Chamillac ne sera le mari de Mme de Tryas, cela sans conditions ni contestations possibles; au dernier acte, ce brave général se transforme en mystique : « C'est l'expiation suprême... Va, mon fils, embrasse ta femme ! » Je n'en finirais pas, si je devais relever un par un les ahurissants coups de théâtre qui remplissent le théâtre de Feuillet.

Et ce qu'il y a de curieux, c'est que ce romanesque Feuillet avait fini par y croire, — et c'est à cela sans doute qu'en dépit de leur extravagance certaines de ses pièces ont conservé du charme et de l'agrément. Il s'était fait de la vie une conception si étrange, que les faits les plus extraordinaires lui paraissaient tout naturels, et que, même, il semblait en vouloir à ceux qui ne les trouvaient pas tels. — Robert d'Illiers surprend, à une heure du matin, sa fiancée chez Chamillac. Il ne peut la croire coupable; il la supplie le plus respectueusement du monde de lui expliquer ce qu'elle est venue faire. Elle le traite de haut et rompt avec lui. Et Feuillet lui-même trouve la conduite de Robert si blâmable, — un homme qui soupçonne une héroïne de Feuillet! — qu'il en a fait une sorte de pédant, sournois et égoïste. Et si Robert, répondant à Jeanne, lui expliquait à quoi s'expose une femme qu'on trouve chez un homme au milieu de la nuit, je crois qu'il montrerait en même temps le défaut capital et général du théâtre de Feuillet : l'absence de vérité, même relative. Parcourez toutes ses pièces, il n'en est pas une où la vie apparaisse dans ses détails vrais; s'il se produit un de ces événements qui modifient si profondément le caractère et l'existence des hommes, cet événement n'est là que pour donner naissance à un autre événement plus inexpliqué encore et plus invraisemblable. Et tout cela va, vient, se mêle, se heurte et s'enchevêtre, et quand on a fini, on reste étourdi, déconcerté, ahuri, si j'osais le dire. De toutes ces aventures singulières, il ne vous reste qu'une impression confuse. De tous les personnages qu'on a vus passer, on n'a retenu qu'un tic, un accident... et pas autre chose.

Au lieu d'analyser des caractères, amener des coups de théâtre, c'est la conception que Feuillet se fait de l'art dramatique ; et c'est, si je ne me trompe, une conception éminemment rudimentaire et grossière. Chose singulière, ce charmant écrivain, dont la fortune est due à ce qu'on a trouvé (ou cru voir) en lui de délicatesse un peu affectée, est au théâtre le représentant du genre le moins délicat qui soit... Encore une fois, je tiens à le rappeler, je ne parle ici que de Feuillet auteur dramatique.

Jacques du Tillet.

PETITS MÉMOIRES

Qui l'eût cru? Voici que les célèbres Jeux floraux, tombés depuis si longtemps en désuétude, viennent de se rouvrir à Toulouse et que de hardis concurrents recommencent à s'y disputer la violette d'or et le souci d'argent.

C'est ainsi que dans l'espace de quinze jours deux de nos meilleurs troubadours, MM. Dupuy et Constans, n'ont pas hésité à se transférer tout au bas de la France pour recueillir comme jadis les suffrages de l'élite toulousaine et y chanter devant elle leur mie la République.

Leur succès a été très vif. Mais il paraît que M. Dupuy ne s'est pas montré satisfait du verdict. Il comptait obtenir la violette. Il n'a remporté que le souci.

***

Le public, au contraire, a pleinement ratifié le jugement du tribunal toulousain.

Il existe en effet une grande différence entre posséder le pouvoir comme M. Dupuy et posséder l'autorité comme M. Constans; et il fallait absolument, dans la distribution des prix, marquer cette nuance.

Et puis on a su beaucoup de gré à M. Constans de la modestie de son attitude et de la bonhomie de ses paroles.

Notre confrère Chincholle, à la perspicacité duquel rien n'échappe, a fort précieusement noté que M. Constans avait prononcé son discours en jaquette, pantalon à carreaux, gilet de piqué, et le pouce inséré dans l'entournure dudit gilet.

Ces petits détails ont leur importance. Du jour où les orateurs politiques auront adopté cette tenue tout amicale et renonceront à venir aux banquets avec des corps et des âmes en habit noir, il y aura de nouveau de belles heures pour l'éloquence française.

Mais M. Dupuy, entraîné par ses souvenirs classiques, n'a pas soupçonné un instant l'effet que pourrait avoir sur un auditoire d'aujourd'hui un peu de simplicité affable et de cordialité moderne. Il s'est imaginé qu'il discourait encore devant Clémence Isaure. Il a fait des allusions du plus mauvais goût à Homère et à l'*Odyssée*. Il a failli parler grec. Gageons qu'à la prochaine réunion, il se sera défait de ces travers et saura s'exprimer sur le socialisme ou la situation politique comme un bon gros garçon qu'il est.

A moins toutefois que M. Constans ne lui laisse pas l'occasion de prendre sa revanche. Car, ne l'oublions pas, si le lauréat de Toulouse a déclaré forfait dans la médiocre course « à réclamer » des Élections, il maintient son engagement pour la grande course de la rentrée, en automne; et, là, il lui sera aisé de régler M. Dupuy, comme on dit sur le turf, les mains basses, dans un canapé, en valsant.

***

Quelqu'un qui ne ferait pas mal non plus d'accepter de M. Constans des leçons de bonhomie, c'est M. Alexandre Dumas.

L'illustre auteur de la *Route de Thèbes*, — dont le percement semble aussi improbable que celui du boulevard Haussmann, — vient en effet d'écrire à M. Arthur Meyer, au sujet de la Jeunesse contemporaine, une lettre qui aurait gagné à être plus simple.

Le choix d'abord du correspondant frappera tout le monde par sa singularité. Qu'on écrive à M. Arthur Meyer pour lui demander ce qui se portera aux eaux cet été ou si Grammont-Caderousse fut réellement supérieur au prince de Sagan, passe encore. Le bruit court, — et on ne tardera pas à l'arrêter, — qu'il a de la compétence dans les questions mondaines. Mais écrire au directeur du *Gaulois* ce qu'on pense du mysticisme, cela paraît aussi étrange que si l'on envoyait à M. Jules Simon une épître sur la façon de bien plier les pantalons. Et ce n'est pas sans un sentiment de sympathique condoléance qu'on se figure l'effarement de M. Arthur Meyer, quand il a lu cette lettre qui, affirme le *Gaulois*, est « une véritable page ».

« Six véritables pages », serait mieux dit, — le billet de M. Dumas se rattrapant sur la longueur de ce qui lui manque en profondeur.

Le grand dramaturge s'est, en effet, contenté, selon son habitude et sa formule, de taper sur des idées pour les enfoncer, mais sur des idées qui depuis l'enfance nous étaient entrées dans le crâne. De sorte que, sans le vouloir, il atteint l'os, et qu'on en a la tête brisée.

Et pourtant la lettre commençait si heureusement : « Je voudrais, assurait-il au début, je voudrais bien ne plus donner mon opinion sur rien, ayant bientôt reconnu que cela ne sert de rien. » Au « bientôt » près, qui, sous la plume de M. Dumas, serait avantageusement remplacé par un sincère « bien tard », — c'est tout à fait notre manière de voir.

Ah! pourquoi M. Dumas ne s'en est-il pas tenu à cette mâle et brève déclaration, et a-t-il cédé à la tentation de placer son mot et trois cents lignes dans cette obscure affaire!

Et maintenant nous attendons la réponse de M. Arthur Meyer à M. Dumas. Il pourrait se trouver tout de même peut-être que par hasard il pensât quelque vague chose sur le mysticisme; et cet embryon d'opinion serait curieux à connaître. Ne faisons point les délicats!

***

Mais le directeur du *Gaulois* voudra-t-il se lancer dans cette aventure? Ce n'est pas sûr.

Le métier de journaliste devient de plus en plus difficile, et, à chaque mot qu'on écrit, on risque de se créer des ennemis soit par les blâmes qu'on adresse aux uns, soit par les louanges qu'on donne aux autres.

Nous avons eu de cela, cette semaine, deux exemples significatifs.

M. Sarcey d'abord, pour n'avoir pas suffisamment goûté les mérites littéraires de M. François Fabié, s'est vu traiter d'escamoteur par le poète favori de M. Anatole France.

Mais la sévérité n'est pas seule à attirer aux critiques d'aussi pénibles désagréments. L'indulgence leur fait autant de tort. Le cas de M. Brunetière est là pour le prouver.

Vous avez lu les intéressantes et substantielles leçons que la *Revue bleue* publie actuellement sous sa signature, et vous n'imaginiez pas que quelqu'un pût s'en fâcher?

Il s'est rencontré néanmoins un lecteur qui s'en est offensé, un de nos confrères : M. Ledrain.

M. Ledrain, dont la bienveillance est pourtant bien connue, a jugé que les éloges distribués par notre collaborateur à certains de nos poètes étaient excessifs, et ne voulant pas attribuer cette exagération à un manque de discernement, il s'est efforcé de démontrer qu'elle était due au désir qu'a M. Brunetière de se concilier des sympathies dans le monde académique.

Voilà à quelles accusations on s'expose quand on célèbre le talent des gens! C'est à vous dégoûter vraiment d'admirer le monde.

Sans compter que, si nos informations sont exactes, M. Ledrain se proposerait d'offrir à M. Brunetière un grand match académique dont les conditions sont, il faut en convenir, assez originales.

Pour bien établir que les élections académiques ne sont que le fruit d'adulations innomables, M. Ledrain irait se poster, plusieurs jours de suite, à la porte de l'Institut, et acclamerait bruyamment au passage chacun de nos Immortels.

Après quoi, il poserait sa candidature et se présenterait contre M. Brunetière. Si l'on accepte le défi, M. Ledrain considère son triomphe comme assuré.

Par contre, si, comme il est à présumer, M. Brunetière refuse, que M. Ledrain ne se désole pas : la *Revue bleue* lui est ouverte pour dire des Académiciens tout le bien nécessaire.

Seulement, entendons-nous : pas de reproches en cas d'insuccès. Nous voulons bien faire les frais de l'élection, mais nous ne garantissons pas le résultat.

SILEX.

BULLETIN

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Notre collaborateur M. Ferdinand Brunetière a été élu membre de l'Académie française, le 8 juin, par 22 voix contre 4 à M. Zola.

Nouvelles de l'étranger.

UNE NOUVELLE SECTE EN RUSSIE.

Dans une brochure récente, le professeur Sikorski, de l'Université de Kief, donne de curieux renseignements sur la secte des Malevanstchi, qui vient de se constituer dans le district de Vassilkof. Les adeptes de cette religion nouvelle ont pour unique principe d'attendre la fin du monde, et de l'attendre gaiement, dans une oisiveté, un *far niente* absolus. Aussitôt convertis, ils vendent leurs biens et vivent de l'argent réalisé.

Ils tiennent de nombreuses réunions et y donnent libre cours à leur exaltation psychique. M. Sikorsky ne doute pas qu'il ne s'agisse d'une maladie épidémique. Le chef de cette secte, Conrad Malévanny, — d'où le nom de *malévanstchina* donné à la secte, — est âgé maintenant de quarante-huit ans et souffre depuis trois ans d'une maladie mentale; il a déjà été en traitement dans une maison de santé de Kief. Jusqu'à l'âge de quarante ans, il s'était adonné à l'ivrognerie. Après s'être fait stundiste en 1884, il a cessé de boire; mais ce changement d'existence a provoqué chez lui une surexcitation nerveuse qui le jette dans des extases religieuses et lui cause des hallucinations; il finit par se croire le Christ en personne et ses adeptes aussi le considèrent comme une divinité. Ses sermons, tout comme son évangile, — recueilli d'après ses improvisations, — ne sont qu'un fatras de mots choisis au hasard et dénués de sens. La fin du monde est ce qui le préoccupe le plus, et c'est en vue de cet événement, qu'on attend à des dates déterminées de l'année, que les adeptes des deux sexes de Malévanny, en plein hiver quelquefois, vont passer la nuit en rase campagne, se déshabillant complètement et se frottant le corps avec de la neige. D'autres fois ils s'adonnent au luxe, se parent mieux que leurs voisins, vendent leurs pelisses et leurs vêtements rustiques pour acheter des habits de ville, des chapeaux élégants et des ombrelles. Ils aiment beaucoup les douceurs et les mets piquants. Leur unique travail consiste à faire la cuisine et parfois à laver le linge. Ils s'abstiennent de toute autre occupation. L'ivrognerie serait une des causes de cette contagion. La secte dont nous parlons a moins de rapports avec les stundistes qu'avec les *khlysty*, les *skoptsy* et les *douchobortsy*.

Parmi les récompenses décernées par l'Académie française (concours Montyon), nous relevons les noms suivants de collaborateurs de la *Revue* :

Alfred Rebelliau : *Bossuet, historien du protestantisme;*
C. de Varigny : *Nouvelle géographie moderne;*
Gaston Deschamps : *la Grèce d'aujourd'hui;*
Eugène Mouton : *Aventures et mésaventures de Joël Kerbabu;*
Ferdinand Dreyfus : *l'Arbitrage international;*
Charles Richet : *Pour les grands et pour les petits, fables;*
André Saglio : *Maisons d'hommes célèbres.*

Le prix Vitet a été décerné à M. Guy de Maupassant.

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris, MAY et MOTTEROZ. — Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 24 TOME LI 17 JUIN 1893.

LE VOTE OBLIGATOIRE

Lettres d'un parlementaire (1).

XVII.

La Chambre des députés de Belgique vient d'adopter, par 101 voix sur 134 votants, un article ainsi conçu : « Le vote est obligatoire. » Voilà, en quatre mots, une sérieuse réforme. Les Belges ont le suffrage universel depuis six semaines : ils n'ont pas perdu de temps, on le voit, pour proclamer que celui qui a le droit de voter en a aussi le devoir. Ils ont compris cette vérité très simple, que le suffrage universel n'est le suffrage universel que si tout le monde vote. J'énonce là un pur truisme ; mais, ce truisme, ce n'est pas ma faute si, après quarante ans de suffrage universel, il n'est pas encore entré dans nos cervelles françaises. M. Letellier, député de l'Algérie, a récemment déposé un projet de loi sur le vote obligatoire. Ce projet, beaucoup le critiquent. Il a peu de chances, dit-on, d'être adopté par la Chambre. Tant pis pour la Chambre, et tant pis pour le pays.

Que les partis extrêmes, à droite, à gauche, ne se soucient pas du vote obligatoire, cela s'entend de reste : ils n'ont rien à y gagner ; — mais que les modérés s'y montrent hostiles, c'est, je l'avoue, ce que j'ai peine à comprendre. Qui donc s'abstient le jour du vote ? est-ce l'homme des opinions extrêmes, quelles que soient ces opinions ? Non, certes. Pour celui-là, la politique est une passion : il tient à son droit, et l'exerce ; ni le froid, ni le chaud, ni affaire, ni plaisir, rien, soyez-en sûr, ne l'empêchera de voter. L'électeur qui s'abstient, vous pouvez, sans le connaître, affirmer que c'est un de ces modérés qui apportent dans la politique une philosophie douce : celui-ci restera au coin de son feu, si l'on vote un dimanche d'hiver, et, si c'est l'été, il ira passer la journée à la campagne. Il vous dira, avec un sourire satisfait : « Que je vote ou non, qu'est-ce que cela peut bien faire ? L'élection n'est pas à un vote près. » Non, elle n'est pas à un vote près ; mais, dans chaque arrondissement électoral, vous êtes des centaines, ô bourgeois, mes frères ! vous êtes des milliers qui faites ce beau raisonnement. Et le lendemain, quand le candidat à qui allaient vos sympathies et vos vœux a été « blackboulé », vous vous en prenez au suffrage universel : prenez-vous-en donc, une bonne fois, à votre indifférence et à votre paresse !

Quelle objection avez-vous au vote obligatoire ? C'est une atteinte, dites-vous, à la liberté individuelle. Voilà ce que des gens sérieux répètent tous les jours, et sans rire. — « Jésus, mon sauveur, disait Paul-Louis Courier, sauvez-nous de la métaphore. » — La liberté ! que vient-elle faire ici ? Est-ce qu'on attente à ma liberté, si le sort m'a désigné comme juré, en m'obligeant à siéger pendant quinze jours à la cour d'assises ? Est-ce qu'on attente à ma liberté, si je suis proche parent d'un orphelin, en m'imposant l'ennui et la responsabilité d'un conseil de famille ? Je ne peux me dérober dans un cas ni dans l'autre : juré, je dois voter sur la culpabilité ou l'innocence de l'accusé ; membre d'un conseil de famille, je dois voter sur le

(1) Suite. — Voy. la *Revue* depuis le 21 janvier dernier.

choix d'un tuteur. Pourquoi? Parce qu'il importe que l'accusé soit jugé, que le mineur soit protégé ; mais importe-t-il moins, je le demande, que le pays soit représenté par les plus dignes? Où est la différence ? En quoi et pourquoi, si l'on me force de remplir mon devoir de juré, mon devoir de membre d'un conseil de famille, ne pourra-t-on me forcer de remplir mon devoir d'électeur? Ou le suffrage universel est un mot vide de sens, ou, en donnant à tous le droit de voter, on a jugé qu'il était bon, utile, séant à la chose publique que chaque citoyen exprimât son opinion sur les affaires du pays : c'est assez pour justifier le vote obligatoire.

Le droit de vote m'appartient ; ce droit, je suis maître de l'exercer ou non : voilà comment raisonnent les adversaires de l'obligation. Il semblerait, à les entendre, que l'électeur fût propriétaire de son vote, comme il l'est de sa maison ou de son champ. C'est jouer sur les mots que d'assimiler ainsi les droits politiques aux droits civils. Je dispose à mon gré de ma maison ou de mon champ ; je les loue, je les vends : puis-je vendre mon vote? puis-je même le déléguer à un tiers? Quand j'use de mes droits civils, j'ai en vue un intérêt particulier ; mais je dois voter suivant l'intérêt public, ou ce que je considère comme tel. « C'est strictement une affaire de devoir, » disait Stuart Mill. Et il y a quelques jours, au Parlement belge, M. Beernaert, chef du cabinet, s'exprimait ainsi : « Le droit de vote n'est pas un droit naturel, privé ou personnel ; c'est une fonction, c'est aussi un mandat conféré par la société ». Oui, c'est une fonction, comme celle de juré, comme celle de tuteur ; et il est de l'intérêt de tous que cette fonction soit remplie. Dans les élections sénatoriales, le vote est obligatoire pour les délégués, et je ne sache pas que cette disposition ait été jamais critiquée. L'électeur qui ne veut donner sa voix à aucun des candidats en présence a la ressource de jeter un bulletin blanc dans l'urne : c'est un vote négatif, mais c'est un vote. Si, au contraire, sous prétexte de liberté, on me laisse maître de voter ou non, si je n'ai pas d'autre loi que mon humeur ou mon caprice, si le choix d'un député n'est pas chose plus sérieuse qu'une partie de campagne, si des hommes éclairés, avocats, médecins, propriétaires, commerçants, se montrent moins soucieux de leur devoir politique que le premier cabaretier venu, alors le suffrage universel vaut un hochet aux mains d'un enfant.

Et si je suis absent, dit-on encore, ou malade? Voilà, en vérité, de graves objections. La maladie, un certificat de médecin la constatera ; pour l'absence, il suffira d'une déclaration faite par l'électeur à la mairie de sa commune. Reste la sanction ; et c'est ici, je le reconnais, la difficulté la plus sérieuse. Si la pénalité est trop légère, beaucoup se feront un jeu de la subir ; si trop grave, l'opinion n'admettra pas que l'indifférence et l'abstention, quelque sévèrement qu'on les juge, puissent être assimilées à un délit. M. Letellier, dans son projet de loi, — qui, à cela près, nous paraît excellent, — a prévu une série de peines un peu compliquées : affichage à la porte de la mairie, amendes variant de 5 à 15 francs, radiation temporaire des listes électorales, enfin déchéance définitive. Il y aurait avantage à simplifier ces dispositions ; il serait surtout à souhaiter que, dans une loi qui, en définitive, est une loi politique, il ne fût pas question d'amendes. Nous avons eu occasion de traiter cette question du vote obligatoire dans un livre publié il y a quelques années : il nous semblait, et il nous semble encore, qu'il serait suffisant, en cas d'abstention sans excuse valable, de faire prononcer par le juge de paix l'inscription du nom de l'électeur sur un tableau placé à la porte de la mairie ; trois abstentions consécutives, n'étant pas justifiées, entraîneraient la radiation définitive sur les listes électorales. Les juges de paix offrent toutes les garanties d'impartialité qu'on peut désirer ; l'électeur aurait, d'ailleurs, la ressource d'appeler de leurs décisions par les voies ordinaires de droit. Serait-ce là une loi draconienne? Je ne le crois pas. Celui qui, mis en demeure de voter, s'y serait par trois fois refusé, ne pourrait se plaindre qu'on lui enlevât un droit pour lequel il n'aurait montré que dédain et mépris. Le pays n'a que faire d'électeurs qui ne votent pas : à quoi sert de maintenir leurs noms sur les listes électorales, si ce n'est à fausser les statistiques?

L'abstention est un mal croissant, tout le monde le dit : je n'y vois, pour moi, qu'un remède, c'est le vote obligatoire. Qu'il s'agisse d'élections politiques ou d'élections municipales, il arrive à chaque instant que les soi-disant représentants de la majorité ne représentent pas la moitié des électeurs inscrits. En vain vous nous parlerez de la souveraineté populaire si, de même que des rois fainéants jadis, il y a aujourd'hui des électeurs fainéants. Combien sont-ils en France? Plus de deux millions, qui pourraient voter et qui ne votent pas : ceux-là, — regardez autour de vous, et vous le verrez bien, — ce sont presque toujours des hommes indépendants, éclairés, et de qui le vote eût eu quelque poids. A de rares exceptions près, je le répète une dernière fois, tous les suffrages perdus le sont pour la république modérée. Obligez ces deux millions d'insouciants à voter, et, dans plus d'une occasion, vous changerez la majorité : en tout cas, ce jour-là, et ce jour-là seulement, vous aurez la sincérité du suffrage universel.

PAUL LAFFITTE.

(A suivre.)

COURS LIBRES DE LA SORBONNE

L'Évolution de la poésie lyrique au XIXe siècle (1).

(Quinzième leçon.)

LE SYMBOLISME.

Messieurs,

Qui donc a dit que, si les Zeuxis et les Parrhasius, ou, — beaucoup plus près de nous, — nos Lulli, nos Campra, nos Rameau pouvaient, les uns visiter nos *Salons* annuels, et les autres s'asseoir à l'orchestre de notre Opéra, pour y entendre, non pas même *la Valkyrie*, mais *les Huguenots* ou *Guillaume Tell*, ils en demeureraient « stupides », pour commencer? puis, fermant les yeux et se bouchant obstinément les oreilles, on suppose qu'ils s'enfuiraient. Je n'en sais rien, mais je le crois volontiers. Le seul progrès qu'on ne puisse nier, en effet, qui se soit accompli dans leur art, c'est celui qui s'est opéré lentement dans le sens de la complication ou de la complexité croissantes. Combien connaissait-on ou distinguait-on de couleurs au temps d'Homère? Mais il s'est fait depuis lors une éducation progressive de notre œil, — comme de notre oreille, ou en général de nos sens, — et, aujourd'hui, des combinaisons de sons ou des combinaisons de couleurs qui eussent offensé le goût, non pas plus aristocratique ni plus délicat, mais moins exigeant et moins exercé de nos pères nous les... « avalons comme de l'eau ». C'est ce que l'on peut dire de plus général pour expliquer, sinon pour justifier la fortune du *symbolisme;* et c'est de ce point de vue, qu'enveloppant ensemble sous ce nom tout ce que nos poètes ont tenté depuis une quinzaine d'années, je voudrais essayer de reconnaître quelles influences les ont dirigés dans leurs tentatives; — examiner si peut-être l'obscurité de leur phraséologie ne recouvrirait pas quelques idées fécondes; — et vous montrer enfin que, pour avoir d'abord quelque chose de « paradoxal », cependant ces idées n'ont rien qui soit inconciliable avec les principes essentiels de l'art (2).

Ajouterai-je, qu'en fait d'influences, toutes celles que nous avons étudiées jusqu'à présent ont continué, depuis quinze ans, continuent même d'agir toujours sur ceux de nos jeunes gens qui s'en disent ou qui s'en croient le plus émancipés? C'est un principe, je vous le rappelle, dont nous sommes convenus dès le début de ces entretiens. Je ne vous aurais point parlé de Gautier, par exemple, si je ne croyais surprendre encore et saisir sa trace, ici et là, dans les vers que je lis tous les jours; et, vous le savez d'autre part, pour quelques-uns de nos plus intransigeants novateurs, Lamartine est redevenu le « maître » qu'il n'était plus pour l'auteur d'*Émaux et Camées*. Mais d'autres influences, moins lointaines, se sont ajoutées à la leur, — comme à celle d'Hugo, de Vigny, de Musset; — et ce sont ces influences plus récentes, contemporaines, vraiment actuelles qu'il est question de démêler.

La première en date, et la plus facile à définir, est celle de Charles Baudelaire. A la vérité, *les Fleurs du mal* avaient paru dès 1857, et l'effet ou le scandale, dans sa nouveauté même, en avait été grand. Toutefois, messieurs, ni sur ses contemporains d'âge ou de réputation, ni sur la génération qui l'a immédiatement suivi, les exemples du poète ou ses théories ne paraissent avoir exercé beaucoup d'action; et M. Sully Prudhomme, M. François Coppée, M. de Heredia l'ont admiré, sans doute! Ils ne l'ont pas imité. Mais au contraire, depuis eux, c'est-à-dire depuis une quinzaine d'années, son influence n'a fait que croître; presque tous nos jeunes gens l'ont plus ou moins subie; et peu s'en est fallu, pour beaucoup de raisons, que les suites n'en fussent désastreuses.

Sur ce mot, vous ne pensez pas que je méconnaisse le talent et l'originalité de Baudelaire. C'était un poète, — auquel d'ailleurs il a manqué plus d'une partie de son art, et notamment, dit-on, le don de penser directement en vers, — mais c'était un poète; et je conviens que, pour traduire certains états de l'âme contemporaine, il a trouvé des vers inimitables, des vers d'une intensité de vibration, d'une volupté d'insinuation, d'une puissance de séduction également singulière et perverse. Je conviens encore que ces « affinités », dont nous avons eu plus d'une fois l'occasion de parler, ces « correspondances », dont la révélation nous fait obscurément entrevoir l'identité de la nature, ou du grand Un, si je puis ainsi dire, sous la diversité de ses formes changeantes, nul peut-être ne les a mieux goûtées, n'en a sans doute été plus constamment ni plus poétiquement obsédé :

La nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent,
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs, et les sons se répondent.

Vous connaissez ces vers... Mais il nous faut bien les relire, s'ils donnent, comme je crois, l'une des notes les

(1) Suite. — Voy. les numéros des 21, 28 janvier, 4, 11, 18 février, 4, 11, 18, 25 mars, 22, 29 avril, 13, 20, 27 mai et 3 juin 1893.

(2) J'ai déjà traité plusieurs fois, — voyez *Nouvelles questions de critique*, et *Essais sur la Littérature contemporaine*, 1890 et 1892, — cette question du *symbolisme;* et plusieurs fois aussi j'ai eu l'occasion de parler de Baudelaire, — voyez *Histoire et littérature*, et *Revue des Deux Mondes*, 1er septembre 1892. On ne s'étonnera donc pas de retrouver ici quelques idées que peut-être se rappellera-t-on avoir vues ailleurs; et on m'excusera, si depuis un ou deux ans, rien de nouveau ni de très important n'ayant paru qui fût de nature à les modifier, l'expression aussi en est parfois la même.

plus originales du talent de Baudelaire; et puis, si vous y voyez apparaître quelque chose déjà de ce *symbolisme* dont nous essayons de préciser les origines. Et enfin, messieurs, préoccupé qu'il était du mystère de ces « correspondances », je conviens, qu'en essayant de les rendre, Baudelaire « a fait entrer dans les *possibilités* du style des séries de choses, de sensations, et d'effets innomés, qui n'avaient pas été jusqu'à lui, — dit Gautier, — réduits par le Verbe ». Vous savez de combien de poètes on n'en pourrait pas dire autant, quoique plus grands que lui, d'ailleurs, et leur œuvre plus saine, moins malfaisante que la sienne.

Car, — sans parler ici de tant d'autres choses qu'on pourrait lui reprocher, — ce qu'il faut regretter, c'est qu'il ait employé son talent à faire ou à préparer le triomphe de deux théories dont on ne saurait décider laquelle est la plus fausse ou la plus dangereuse : la théorie de l'art pour et par l'artificiel ; et la théorie de la décadence.

Gautier, dans la *Notice*, très étudiée, très intéressante, — et, je vous l'ai dit, toute pleine d'idées, — qu'il a mise en tête de l'édition « définitive » des *Fleurs du mal*, a sommairement et clairement résumé la premier de ses paradoxes :

Baudelaire était, — nous dit-il, — pour l'autonomie absolue de l'art, et il n'admettait pas que la poésie eût d'autre but qu'elle-même, et d'autre mission à remplir que d'exciter dans l'âme du lecteur la sensation du beau, dans le sens absolu du terme. *A cette sensation, il jugeait nécessaire, à nos époques peu naïves, d'ajouter un certain effet de surprise, d'étonnement et de rareté.* Autant que possible il bannissait de la poésie l'éloquence, la passion, et la vérité calquée trop exactement...

Et ailleurs :

Il ne cachait pas sa prédilection pour l'*artificiel*. Il se plaisait dans cette espèce de beau composite et parfois un peu factice qu'élaborent les civilisations très avancées ou très corrompues. Disons, pour nous faire comprendre par une image sensible, qu'il eût préféré à une simple jeune fille n'ayant d'autre cosmétique que l'eau de sa cuvette, une femme plus mûre employant toutes les ressources d'une coquetterie savante, devant une toilette couverte de flacons d'essences, de lait virginal, de brosses d'ivoire et de pinces d'acier...

Tout ce qui éloignait l'homme, et surtout la femme, de l'état de nature, lui paraissait une invention heureuse...

Le goût de l'excessif, du baroque, de l'antinaturel, presque toujours contraire au beau classique, était pour lui un signe de la volonté humaine corrigeant à son gré les formes et les couleurs fournies par la matière. Là où le philosophe ne trouve qu'un texte à déclamation, il voyait une preuve de grandeur. *La dépravation,* — c'est Gautier qui souligne, — c'est-à-dire l'écart du type normal, est impossible à la bête, fatalement conduite par l'instinct immuable.

On peut aller loin, quand on commence par poser de semblables principes ; et, messieurs, entendez-moi bien, je ne parle pas ici de morale, encore une fois, je parle d'art ! Mais de toutes les manières qu'il y ait d'entendre la doctrine de l'art pour l'art, — et il y en a plusieurs, — je dis que certainement il n'y en a pas de plus dangereuse, n'y en ayant pas, si je ne me trompe, qui sépare plus profondément l'art d'avec la nature et d'avec la vie, ou plutôt d'avec la vérité. Sainte-Beuve en fut effrayé lui-même !

La théorie de la décadence n'était pas moins funeste. M. Paul Bourget, dans le premier volume de ses *Essais de psychologie contemporaine,* l'a jadis habilement exposée :

Baudelaire, — dit-il, — s'est rendu compte qu'il arrivait tard dans une civilisation vieillissante, et, au lieu de déplorer cette arrivée tardive, il s'en est réjoui, j'allais dire honoré. Il était un homme de décadence, et il s'est fait un théoricien de décadence. C'est peut-être là le trait le plus inquiétant de cette inquiétante figure. *C'est peut-être celui qui exerce la plus troublante séduction sur une âme contemporaine.*

Et, quelques pages plus loin, après avoir montré le danger de la théorie, s'opposant à lui-même les raisons que Baudelaire eût pu faire valoir, M. Bourget s'exprime, ou le fait parler ainsi :

Nous nous délectons dans ce que vous appelez nos corruptions de style, et nous délectons avec nous les raffinés de notre race et de notre heure... Il reste à savoir si notre exception n'est pas une aristocratie... Complaisons-nous donc dans nos singularités d'idéal et de forme, quitte à nous y emprisonner dans une solitude sans visiteurs. Ceux qui viendront à nous seront vraiment nos frères; et à quoi bon sacrifier aux autres ce qu'il y a de plus intime, de plus spécial, de plus personnel en nous ?

A quoi bon? Messieurs, nous avons déjà répondu. Mais, puisqu'il faut le redire encore : « La verdeur marbrée des décompositions » ou la « phosphorescence de la pourriture » ne peuvent intéresser, n'ont jamais attiré, comme telles, que des imaginations corrompues elles-mêmes, ou malades. Si l'on a des goûts honteux, on les cache. On ne les étale point aux vitrines des libraires, mais encore moins dans les places publiques. Et c'est peut-être une duperie que de « ne pas avoir le courage de son plaisir intellectuel » ; mais, intellectuels ou autres, si nos plaisirs sont malpropres, le courage qu'il faut plutôt avoir, ce n'est pas d'en faire parade, c'est de nous les retrancher.

Fort heureusement, messieurs, qu'au moment même où Baudelaire, — quinze ans après sa mort, entre 1875 et 1880, — devenait ainsi l'un des « éducateurs féconds » de la jeunesse, deux autres influences, qui paraissaient

s'ajouter à la sienne, la contrariaient, et l'empêchaient de produire tout ce qu'elle eût pu de fâcheux : je veux parler de l'influence des préraphaélites anglais et de celle des romanciers russes (1).

Quelque différence, en effet, qu'il y ait du naturalisme russe au préraphaélitisme anglais, de Dostoïevsky, par exemple, à John Ruskin, et de Tolstoï à Dante Gabriel Rossetti, — la première des deux écoles étant, comme vous le savez, aussi peu curieuse d'histoire et d'art que la seconde, au contraire, celle des préraphaélites s'en est toujours montrée passionnée, — Anglais et Russes, presque en même temps, n'en ont pas moins eu ceci de commun, que, d'une extrémité de l'Europe à l'autre, et tandis que nous nous enfoncions, nous, dans les fondrières du réalisme, ils travaillaient à faire, eux, rentrer quelque idée de moralité dans la notion de l'art.

Prenez la peine d'y regarder. Qu'est-ce que l'auteur d'*Anna Karénine* ou celui de *Crime et Châtiment* ont donc si éloquemment reproché, dans des peintures si parlantes, avec tant de sincérité, mais avec aussi tant d'exagération, à la société de leur temps? Messieurs, je ne vous l'apprendrai pas : c'est surtout d'être *artificielle*, et dépravée du fait de sa civilisation même. C'est précisément « la phosphorescence de sa pourriture », si c'est qu'elle nourrit son luxe de sa corruption. C'est son organisation contre nature, c'est sa splendeur mensongère, et déjà « marbrée des verdeurs de la décomposition ». Mais, de leur côté, que voulaient dire les préraphaélites, quand, à ceux que l'on avait si longtemps appelés les « classiques » de la peinture, Raphaël même ou Giorgione, ils reprochaient d'avoir été les corrupteurs de l'art? Ils entendaient, messieurs, qu'indifférents au contenu de leur œuvre, et uniquement préoccupés de la beauté de la forme, ces purs païens, ces artistes, ces virtuoses de la Renaissance, avaient dégénéré de la candeur, de la sincérité, du naturel un peu gauche peut-être, mais si touchant des « primitifs », d'un Fra Angelico, par exemple, ou d'un Benozzo Gozzoli. Les uns et les autres, par des chemins tout différents, ils aboutissaient donc manifestement aux mêmes conclusions; et ce n'est pas le lieu d'en dire aujourd'hui davantage; mais, de leurs exemples et de leurs doctrines, comment ne vous rappellerais-je pas les leçons qui se dégageaient?

(1) Citons ici pour mémoire le petit livre de M. Milsand : *l'Esthétique anglaise, Étude sur M. John Ruskin*. Paris, 1864. Germer-Baillière. On y joindra les *Essais de psychologie contemporaine* et les *Sensations d'Italie*, de M. Paul Bourget, qui a fait autant ou plus que personne depuis une vingtaine d'années pour répandre en France le goût des « primitifs ». Voyez aussi l'ouvrage de Rio : l'*Art chrétien*. Paris, 1861. Hachette.

Sur le roman russe, en général, voyez le bel ouvrage de M. E.-M. de Vogüé : *le Roman russe*. Paris, 1886. Plon; et sur Tolstoï philosophe, le livre récent de M. G. Dumas : *Tolstoï et la philosophie de l'amour*. Paris, 1893. Hachette.

Soyez sincères, disaient-ils aux artistes, et pour être sincères, étudiez la nature; mais, pour l'étudier, tâchez d'aller au delà des apparences et de la pénétrer en son fond. L'enveloppe n'est rien, c'est le cœur qui est tout; et c'est le cœur qu'il faut donc atteindre. Trop belles en chair, c'est la beauté même des madones de votre Raphaël, c'est l'éclat de leur carnation, c'est l'épanouissement physique de leur maternité qui les rend indignes du mystère que leur divin Fils est venu opérer en elles; et plus frêles, plus grêles, plus pâles, plus chlorotiques, presque « intangibles », les vierges des primitifs sont encore et surtout plus « vraies ». Mais, cette vérité plus intérieure, que la forme n'exprime pas toujours, qu'elle masque souvent, qu'elle trahit quelquefois, si vous voulez vous en rendre maîtres, sachez qu'il n'y en a qu'un moyen : c'est l'amour. Soyez donc hommes avant d'être vous-mêmes. Dépouillez l'égoïsme et vivez de la vie des autres. Apprenez la religion de la souffrance humaine, ou, si vous ne le pouvez pas, si cet effort d'abnégation vous passe, apprenez du moins à sentir la solidarité qui lie tous les hommes ensemble. Car une seule chose est nécessaire, — *porro unum est necessarium*, — qui est de vivre dans un esprit de concorde et de paix. Jusque dans l'âme de la courtisane Sonia la fleur de la poésie peut s'épanouir encore; et c'est pourquoi, quand au lieu de s'attacher à l'expression de ce qui nous unit, l'art se plaît à représenter ce qui nous distingue ou ce qui nous divise, on peut dire qu'il n'est plus lui-même dans la société des hommes qu'un ferment de corruption.

Se pouvait-il rien, messieurs, de plus contraire aux paradoxes de Baudelaire? et si nous ne connaissions l'étrange complexité de l'âme contemporaine, — où les pires contradictoires finissent par se concilier, — on ne s'expliquerait évidemment pas que des influences d'ailleurs si diverses eussent pu concourir ensemble aux mêmes fins. C'est qu'aussi bien, elles se sont, comme vous l'allez voir, unies, combinées, fondues ensemble sous l'action, et pour ainsi dire au feu d'une troisième, la plus puissante, et actuellement la plus générale de toutes, qui est celle de la musique ou plutôt de l'art de Richard Wagner.

Je ne me connais guère en musique; — et quand je dis « guère », je veux dire, en réalité, pas du tout. Mon intention n'est donc pas de vous parler de *l'Or du Rhin* ou de *la Valkyrie ;* j'en serais incapable; et depuis quelque temps on en a parlé beaucoup, partout. Mais, en dehors de toute préoccupation d'ordre proprement musical, quand j'interroge, quand je consulte, quand je cherche autour de moi les raisons de la popularité de Wagner, je ne puis pas ne pas être frappé de ce que j'entends dire ou de ce que je lis (1) :

(1) Après cette déclaration d'incompétence, je ne me donnerai pas le ridicule de faire ici la bibliographie des ouvrages relatifs à Wagner,

Je mets en avant ce point de vue, — me dit donc l'un, — l'art de Wagner est malade. Les problèmes qu'il porte à la scène, — purs problèmes d'hystérie, — la convulsivité de son tempérament, sa sensibilité irritée, son goût qui réclamait toujours les saveurs les plus pimentées, son instabilité, qu'il travestissait en principes, et par-dessus tout le choix de son héros et de ses héroïnes, tout cela réuni forme une image de maladie qui ne laisse aucun doute. *Wagner est une névrose.* Rien n'est peut-être aujourd'hui mieux connu, rien n'est mieux étudié dans tous les cas que le caractère protéiforme de la dégénérescence qui se cristallise ici en un art et en un artiste... Mais justement parce que rien n'est plus moderne que ces maladies de tout l'organisme, cette décrépitude et cette irritation du système nerveux, Wagner est l'*artiste moderne par excellence,* le Cagliostro de la modernité. En son art se trouve mélangé de la manière la plus séductrice, ce qui est aujourd'hui nécessaire au monde entier, — les trois grands stimulants des épuisés, la *Brutalité,* l'*Artifice* et la *Candeur* (l'idiotie).

C'est le philosophe à la mode, c'est Frédéric Nietzsche, — névropathe lui-même, wagnérien forcené jadis, — qui s'exprime ainsi dans sa curieuse brochure : *le Cas Wagner ;* et n'admirez-vous pas comme ce qu'il nous dit là de la musique de Wagner se rapporte trait pour trait à ce que nous disions de la poésie de Baudelaire? *Artifice* et *Brutalité,* ne sont-ce pas aussi *les Fleurs du Mal,* avec une affectation de *Candeur* qui n'est elle-même, vous le savez, qu'un raffinement de perversité?.. Et au fait, vous le savez encore, n'est-ce pas pour cela que Wagner et Baudelaire se sont d'abord reconnus? Mais la page est d'un ancien admirateur, — ou, si j'ose ainsi dire, d'un renégat du wagnérisme, — et vous voulez entendre maintenant le langage d'un fidèle disciple?

Wagner posséda, — nous dit-on, — à un haut degré « le don de correspondance » et le don de « spiritualité », suivant l'expression mystique empruntée à Swedenborg. Il était doué de cette intuition divinatoire nécessaire pour découvrir des rapports invisibles à d'autres et rapprocher par des analogies secrètes des objets très éloignés en apparence...

Et plus loin :

Wagner est foncièrement spiritualiste, et sa spiritualité confine à la mysticité. Sa manière plus intime de sentir et de concevoir le christianisme, et certaine disposition à faire de la religion un *amour* répandu dans toutes les pensées et dans tous les actes de la vie se manifestent pleinement dans le *Parsifal.* Élargissant ainsi le champ de l'art, il y donne la première place à l'art spirituel. Pour lui, l'art doit exprimer avant tout l'invisible, le monde immatériel et supérieur : l'idée, l'âme, l'infini! il doit montrer dans le sentiment la réalité de l'au-delà.

Je vous le répète, messieurs, je ne me fais pas juge de ces jugements. J'ignore ce qu'ils valent, et je vous le laisse à décider. Mais, dans celui de Nietzsche, si vous avez saisi la parenté de Wagner et de Baudelaire, n'entrevoyons-nous pas ici quelque « correspondance » entre les intentions de l'auteur de *Parsifal* et le rêve des naturalistes russes ou des préraphaélites anglais? « On songe à Botticelli, nous disent encore les wagnériens, on songe à Ghirlandajo, aux attitudes extatiques des vieux maîtres de Cologne ; » et un peu plus loin c'est le même biographe, ou le même exégète, qui reconnaît dans ce drame de la « rédemption par la pitié », du rachat par l'amour, et de l'épuration par la souffrance, « la nouvelle école littéraire des Tolstoï et des Dostoïevsky ». Ce n'est pas moi, vous le voyez, qui fais le rapprochement. Mais n'ai-je pas le droit de le retenir? ou plutôt, si je le retrouve partout, n'est-ce pas qu'il s'impose? La musique, avec ce mystérieux pouvoir de fusion qui est en elle, a identifié les contradictoires... On peut d'ailleurs se demander s'il y a vraiment contradiction : je veux dire, messieurs, si la « religion de la souffrance humaine », entendue de certaine manière, n'aurait pas quelque chose de « morbide »? et comment oublierions-nous que l'aboutissement du mysticisme a été trop souvent dans l'histoire le triomphe de la « sensualité »?

Du concours de toutes ces influences, et, si je puis ainsi dire, de leur compensation mutuelle s'est formé depuis quinze ans un nouvel état d'esprit, qu'on ne saurait définir encore avec exactitude, mais dont quelques traits pourtant commencent à se dessiner :

De la musique avant toute chose,
Et pour cela préfère l'Impair
Plus vague et plus soluble dans l'air,
Sans rien en lui qui pèse ou qui pose.

Il faut aussi que tu n'ailles point
Choisir tes mots sans quelque méprise,
Rien de plus cher que la chanson grise
Où l'Indécis au Précis se joint (1)...

et je dirai seulement qu'en plus des deux brochures de Nietzsche, je m'autorise du livre de M. Freson : *l'Esthétique de Richard Wagner.* 2 vol. Paris, 1893. Fischbacher; et de celui de M. Noufflard : *Richard Wagner d'après lui-même.* 2 vol. Paris, 1891 et 1893. Fischbacher.

(1) Ces vers, souvent cités, sont de M. Paul Verlaine, à qui je n'ai pas cru devoir, dans cette leçon sur le *symbolisme,* faire une plus large place. Nos symbolistes, je le sais bien, se réclament volontiers de lui. Mais c'est lui qui n'a rien d'eux, ou presque rien, si jamais poète ne fut plus « personnel », — à la façon de Baudelaire, dans quelques-unes de ses pièces, de Musset, de Sainte-Beuve, de Mme Desbordes-Valmore, — et qu'ainsi, pour nous, dans l'évolution de la poésie contemporaine, il représente plutôt l'exaspération de la poésie intime que cette sérénité qui nous semble inséparable de la définition même du symbolisme.

D'autres raisons nous ont empêché de parler de M. Stéphane Mallarmé, dont la première est celle-ci, que nous n'avons pas pu réussir à le comprendre.

Se méprendre, — affecter de se méprendre au sens des mots dont on use, — et tendre à la poésie par l'impropriété de l'expression, le conseil en paraît étrange! Est-on d'ailleurs bien assuré que « l'impair » soit plus vague que le pair, « plus soluble dans l'air », et qu'il n'ait rien en lui « qui pèse » ni qui « pose »? Qu'est-ce qu'un vers de treize ou de quinze syllabes a de plus léger, de moins consistant, de plus aérien qu'un vers de douze pieds? Mais il a quelque chose qui semble toujours inachevé, et, par là, ces leçons d'un nouvel *art poétique* sont très claires.

De la musique encore et toujours,
Que ton vers soit la chose envolée
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée
Vers d'autres cieux et d'autres amours.

C'est-à-dire : puisque les mots ne peignent ou ne dessinent que par métaphore, tandis qu'ils « sonnent », en quelque sorte, par nature ou par définition ; mais, d'un autre côté, puisque, comme vous le savez, ils n'expriment de nos idées ou de nos sentiments que la partie la plus grossière, et qu'ainsi leur pouvoir d'évocation ou de suggestion est toujours très supérieur à leur pouvoir expressif, essayons donc, au moyen d'eux, par la nouveauté des combinaisons que nous en ferons, de susciter des émotions analogues à celles que procure la musique, et dont le charme soit fait, non plus du tout, comme au Parnasse, de leur précision, mais au contraire de leur indécision ou du vague de leur indétermination. *Omnis determinatio negatio est;* et justement c'est ce qui nous déplaît de tant de beaux « sonnets », qu'au surplus nous savons admirer. L'imagination s'y sent comme emprisonnée ; le rêve y a les ailes comme liées. Les contours en sont trop nets, les couleurs trop éclatantes, l'impression trop « définitive ». La poésie n'est pas de la peinture, mais une communication d'états d'âme, et son domaine s'ouvre, comme nous disions l'autre jour, au point où cesse l'imitation de la réalité. Que le roman donc ou le théâtre copient la nature et la vie! Mais, nous, affranchissons-nous des contraintes qu'il faut bien qu'ils subissent puisqu'elles les définissent!

Que le vers soit la chose envolée
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée
Vers d'autres cieux à d'autres amours...

Indiquons, suggérons, ou, pour mieux dire, libérons ; rendons l'âme à elle-même, ses puissances cachées à leur indétermination primitive ; et dissolvons enfin l'égoïste personnalité du lecteur dans l'océan illimité du songe !

Si maintenant, messieurs, pour atteindre le but qu'ils se proposaient, je voulais vous citer quelques vers de nos symbolistes, il y aurait conscience à les choisir parmi ceux qu'ils ont *polymorphes* appelés, mais en voici de moins irréguliers ou de moins capricieux dont vous ne méconnaîtrez, je crois, ni la conformité d'intention avec ce que je vous disais, ni le charme inquiétant et subtil. Le poète veut exprimer cette idée que les mains, la seule partie du corps de la femme qui ne soit pas couverte ou fardée, protestent en quelque manière, par leur seule nudité, contre les artifices d'une civilisation trop raffinée, — « soies » et « brocarts », « ors » et « diamants », « bistres et carmins », — et il intitule sa pièce : *Les mains justes et belles.* Il les voit, ces mains, dans les attitudes, faisant les gestes qui conviennent à leur « beauté », et il chante :

Attestant la blancheur native des chairs mates,
Les mains, les douces mains qui n'ont jamais filé,
Hors des manches sortaient le blanc charme annelé
De bagues, de leurs doigts, tresseurs des longues nattes.

O Mains, vous cueillerez au bord des fleuves calmes
Les grands lis de la rive et les roseaux du bord,
Et sur le mont voisin vous choisirez encor
La paix des oliviers et la gloire des palmes;

O Mains, vous puiserez à la berge des fleuves,
Pour laver sur les fronts l'originel méfait,
Le trésor baptismal de l'eau sainte, qui fait
S'agenouiller le lin pieux des robes neuves;

O Mains de chair suave, où la lenteur des gestes
Fait descendre le sang au bout des doigts rosés,
Vous ferez, sur les fronts las où vous vous posez,
Neiger le bon repos de vos fraîcheurs célestes!

Et les Poètes, ceints de pourpres écarlates,
Qui chantent le regret de leur rêve exilé,
Vous baiseront, ô Mains, pour n'avoir pas filé
Le lin des vils labeurs et des tâches ingrates (1).

Il y a là, d'ailleurs, autre chose que la « musique » ; et déjà, dans ces vers, nous commençons à comprendre la signification ou la portée même de ce mot de « symbole » dont on se moquait si spirituellement, — on le croyait du moins, voilà huit ou dix ans, — dans un certain monde et dans de certains journaux. Mais, depuis lors, vous le savez, on a découvert qu'étant l'âme de toute poésie, les symbolistes n'avaient pas eu grand mérite à le remettre en honneur, et on en a profité pour se dispenser de le définir. Vingt ans auparavant, c'était aussi le grand argument que l'on opposait aux *naturalistes!* Est-ce que de tout temps le peintre ou le poète, mais surtout l'auteur dramatique ou le romancier, ne s'étaient pas proposé d'imiter la nature? Je crois vous avoir montré le contraire. Pareillement, messieurs, tout est « symbole » en un certain sens, et j'en conviens sans difficulté ; mais le symbole poétique n'en est pas moins quelque chose d'assez particulier, d'assez défini dans sa nature comme dans ses moyens, et j'ajoute enfin, d'assez neuf ou de renouvelé d'assez loin. Rappelez-vous là-dessus quelques poèmes de

(1) Henri de Régnier : *Épisodes.* Vanier, éditeur.

Vigny : *la Maison du berger*, *la Bouteille à la mer*, ou de Baudelaire, comme *les Phares :*

> Rubens, fleuve d'oubli, jardin de la paresse,
> Oreiller de chair fraîche où l'on ne peut aimer,
> Mais où la vie afflue et s'agite sans cesse
> Comme l'air dans le ciel et la mer dans la mer (1).

Le symbole poétique, messieurs, est une fiction concrète figurée, plastique, mouvante et colorée, si je puis ainsi dire, animée de sa vie propre, personnelle, indépendante, capable au besoin de se suffire à elle-même, de s'organiser et de se développer, mais une fiction dont la « correspondance » est entière, avec un sentiment ou une idée qu'elle enveloppe. C'est encore une comparaison à deux, trois, quatre ou cinq termes, dont le poète ne suit habituellement qu'un seul, mais de manière à maintenir constamment tous les autres sous la vue du lecteur. C'est une allégorie, si vous le voulez enfin, mais une allégorie dont l'intention n'a rien de didactique ou de moral, ni surtout de logique, dont les différents sens, unis ou mêlés ensemble par une sorte de nécessité interne, se soutiennent, s'entr'aident, s'éclairent, se compliquent aussi, semblent même parfois se contrarier les uns les autres, finissent toujours par s'accorder ou plutôt par se confondre... Prenez-en là-dessus vos exemples dans la *Divine comédie* de Dante ou dans les légendes encore des antiques mythologies (2).

Donnez-vous alors la peine d'y songer, et vous le verrez, je pense, aussi clairement que moi, le symbolisme, messieurs, c'est tout simplement la réintégration de l'*idée* dans la poésie. Un symboliste est tenu de penser, s'il veut mériter le nom de symboliste ou celui de poète même ; et considérez à ce propos que les romantiques ou les parnassiens pouvaient bien, eux aussi, comme l'on dit, « s'en donner le luxe »; mais c'était du luxe, et ils n'y étaient point tenus! Dans l'école romantique, nous l'avons assez dit, il suffisait d'une expérience personnelle, d'une sensation ou d'une émotion réellement éprouvées, pour donner lieu à une pièce de vers. On désirait et on le disait : c'était un madrigal :

> Si je vous le disais pourtant, que je vous aime;...

On regrettait, et on le disait : c'était une élégie :

> Quoi donc! c'est vainement qu'ici nous nous aimâmes;...

On se fâchait, et on le disait : c'était une satire :

> Honte à toi qui la première...

Mais, selon l'esthétique parnassienne, il n'en fallait pas beaucoup davantage, puisqu'il suffisait d'une simple rencontre ou d'un simple tableau. Celui-ci venait d'admirer une belle médaille de la Renaissance, et il écrivait :

> Seigneur de Rimini, vicaire et Podesta...

L'autre, un jour, traversait les Tuileries, il y voyait jouer les petites filles, et il songeait :

> Tu les feras pleurer, enfant belle et chérie
> Tous ces enfants, hommes futurs...

Et un autre encore, traversant par hasard le champ de foire, il le décrivait :

> Comme le champ de foire est désert, la baraque
> N'est pas encore ouverte...

A force ainsi d'impersonnalité, le poète était devenu presque « passif ». Il se laissait faire. La « soumission à l'objet » s'était changée comme en un esclavage. Autre rapport, messieurs, de la poésie parnasienne avec la peinture! Mais pas de pensée, pas de symbolisme; et il se peut, je l'avoue, que beaucoup de nos symbolistes n'aient pas aperçu cette nécessité de leur esthétique, mais elle n'en est pas moins réelle, comme résultant de la définition même du symbole, et s'ils s'en aperçoivent un jour, c'est ce qui les préservera de l'invasion de la « musique »!

Pour nous en rendre compte, songeons encore aux drames de Wagner ou à la *Divine comédie* de Dante. Le symbole n'est rien, s'il n'a pas un sens caché; c'est-à-dire s'il n'exprime pas quelque chose d'ultérieur aux moyens qu'il emploie; s'il n'est pas la traduction pittoresque ou plastique de quelque chose en soi d'inaccessible et de reculé par nature dans les profondeurs de la pensée. Le *Parsifal* de Wagner serait-il ce qu'il est, sans la signification dont le progrès des idées a comme enrichi sa légende? Non, sans doute, mais uniquement ce qu'il pouvait être, voilà

---

(1) J'ai fait observer déjà que si l'on supprimait dans cette pièce de Baudelaire les noms propres qui donnent tout son sens à chacune de ces strophes, on obtiendrait une pièce d'abord aussi incohérente, et finalement aussi incompréhensible que celles dont s'amusent les petits journaux :

> ... Fleuve d'oubli, jardin de la paresse,
> Oreiller de chair fraîche où l'on ne peut aimer
> Mais où la vie afflue et s'agite sans cesse,
> Comme l'air dans le ciel et la mer dans la mer,
>
> .. Miroir profond et sombre,
> Où des anges charmants, avec un doux sourire,
> Tout chargés de mystère, apparaissent à l'ombre
> Des glaciers et des pins qui forment leur pays;
>
> ... Triste hôpital tout rempli de murmures,
> Et d'un grand crucifix décoré seulement,
> Où la prière en pleurs s'exhale des ordures,
> Et d'un rayon d'hiver traversé brusquement;
>
> ... Lieu vague où l'on voit des hercules
> Se mêler à des christs, et se lever tout droits
> Des fantômes puissants...

(2) Sur le symbolisme en général, si les Grecs demeurent encore et toujours nos maîtres, voyez le grand ouvrage de Creuzer : *les Religions de l'antiquité*. Pour le moyen âge et pour Dante, on trouvera d'utiles indications dans Langlois : *les Origines du roman de la Rose*. Paris, 1891. Thorin; et dans Symonds : *Dante, son temps, son œuvre et son génie*, traduction de Mlle Augis. Paris, 1891. Lecène et Oudin.

cinq ou six cents ans, pour les lecteurs des romans de la Table Ronde. En d'autres termes, messieurs, tout symbole suppose une idée sans le support de laquelle il n'est qu'un conte de nourrice ; et toute symbolique implique ou exige, à vrai dire, une métaphysique, j'entends une certaine conception des rapports de l'homme avec la nature ambiante ou, si vous l'aimez mieux, avec l'inconnaissable. Le symbolisme contemporain n'en est pas encore là. Voici de jolis vers :

Je vis de la fenêtre ouverte sur le lièvre,
Au cadre fabuleux d'un vieux site écarté
Un Verger merveilleux de rosée et de sève
Surgit en l'aurorale et candide clarté
De l'heure où l'aube naît dans la nuit qui s'achève.

Le doux vent bruissait dans l'entrelacs des branches,
Et courbait l'herbe folle et glauque des gazons,
Et, des arbres, se détachait en avalanches
Le trésor libéral des neuves floraisons
Rouges; ou pâlement roses, ou toutes blanches.

Dans le charme de l'heure, au centre du verger,
Frissonnant d'un émoi de plumes et de brises,
Éparses en les fleurs dociles à neiger,
Près d'une source trois femmes étaient assises
Oyant le flot parler d'un gai rire léger.

Et la Première était gracile et toute ceinte
D'une robe pudique à plis multipliés
L'Autre en sa nudité conviait à l'étreinte,
Sans défense des bras sous son col repliés
Et la Troisième avait la robe d'hyacinthe... (1).

Mais, s'ils réveillent je ne sais quel ressouvenir du *Roman de la Rose* en même temps que de quelque toile allégorique de Botticelli ou de Mantegna, peut-être n'expriment-ils rien de très neuf ni de très profond, et on les voudrait, comme l'on dit, « plus forts de choses ». Nous connaissons assez ce *Verger ;* nous connaissons aussi cette allégorie des trois âges de la femme que le poète y développe en vers harmonieux. Mais nous voudrions, je le répète, quelque chose de plus et de plus de portée.

Ce quelque chose, nos symbolistes nous le donneront-ils un jour? On peut dire en tout cas qu'il nous l'auront fait attendre, et c'est le principal reproche qu'on leur doive adresser. Car, pour quelques plaisanteries dans le goût du sonnet des voyelles :

— A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes.
A, noir corset velu des manches éclatantes
Qui bombillent autour des puanteurs cruelles,

Golfe d'ombre ; E, candeur des vapeurs et des tentes
Lance des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles.
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes,— (2)

ce ne sont que de ces paradoxes qu'on élabore dans les cénacles pour attirer l'attention en la scandalisant Discuterai-je encore les théories de l'école romane ? On ne remonte pas le cours des âges ; et ni de Ronsard ni du

Docte, docteur et doctime Baïf,

mais encore bien moins de Scève, d'Heroet ou de Marot, nous n'avons rien à tirer aujourd'hui. Mais ce qui me paraît certain, c'est que, depuis une quinzaine d'années, si l'idée même ou la notion de la poésie s'est modifiée sensiblement, ce n'est pas dans une direction, ni d'une manière, ni pour des raisons qu'il y ait lieu de regretter. L'effort du *naturalisme* ne sera pas assurément perdu ; mais, puisqu'il avait donné tout ce que l'on en pouvait attendre, il était bon que l'on dénonçât ce que la doctrine avait de tyrannique et d'étroit. Les symbolistes ne l'ont pas fait sans succès, s'ils l'ont fait sans assez de ménagements, et, tout considéré, je crois, messieurs, qu'il convient de leur en savoir gré. C'est aussi pourquoi, n'ayant pas trouvé de contradiction irréductible entre leurs idées et les principes essentiels de l'art, — mais plutôt, en dégageant la poésie, en la libérant des exigences d'une technique trop sévère peut-être, et en lui donnant pour objet, selon la belle expression de Shelley, « de créer à nouveau l'univers, anéanti dans nos esprits par le retour des impressions qu'émousse l'habitude (1) », s'ils l'ont comme rendue à sa destination la plus haute, — j'espère qu'ils réaliseront ce que l'on attend d'eux, et qu'ils ne feront pas banqueroute à leurs promesses.

Seulement, à cette occasion, quelques observations me paraissent nécessaires, avant que de conclure, et je les indique rapidement. La première est relative au principe de l'imitation de la nature, dont on aura beau faire, on ne s'en écartera jamais impunément. Je vous en ai dit la raison profonde, quand je vous ai parlé de M. Leconte de Lisle : c'est qu'en admettant qu'il y ait en nous quelque chose d'autre et de plus que dans la nature, cependant nous ne saurions le traduire qu'avec des moyens qui sont eux-mêmes de la nature. Remarquez même, à cet égard, que si nous voulons aujourd'hui de « l'ombre » et du « mystère » dans la poésie, c'est parce qu'il y en a, messieurs, dans la nature ; il y a de l' « inconnaissable » ; et d'écrire ou de chanter comme s'il n'y en avait pas, on pourrait

(1) Henri de Regnier : *Épisodes*.
(2) Arthur Rimbaud : *Reliquaire*. Paris, 1892. Genonceaux.

(1) Voyez Shelley : *Défense de la poésie*. Il dit encore : « Tous ceux qui ont opéré une révolution dans l'opinion sont nécessairement poètes, non seulement parce qu'ils sont inventeurs et *que leur langage dévoile l'éternelle onalogie des choses au moyen d'images qui participent de la vie de la vérité*, mais aussi parce que leurs périodes étant harmonieuses et sympathiques, elles contiennent en elles-mêmes les éléments du vers et l'écho de l'éternelle musique. Pareillement, les poètes suprêmes, qui ont employé les formes traditionnelles du rythme en raison de la forme et de la nature de leurs sujets, *ne sont pas moins capables de percevoir et d'enseigner la vérité des choses que ceux qui se sont passés de cette forme*. Shakespeare, Dante et Milton sont des philosophes d'une rare puissance ».

donc dire, et je dis que ce serait manquer au principe même de l'imitation de la nature. Si quelques-uns de nos naturalistes ne paraissent pas s'en être doutés, c'est en cela qu'ils ont manqué à la définition même du naturalisme, et nous avons le droit de nous en plaindre. Mais le principe n'en demeure pas moins, et c'est précisément pour mieux imiter la nature que nous essayerons de soulever ou de déchirer, s'il le faut, le voile dont elle s'enveloppe (1).

Je vais plus loin ; et, messieurs, si nous avons admis jusqu'ici, pour la commodité du raisonnement, que l'architecture, par exemple, et la musique, ne sont pas des « arts d'imitation », en sommes-nous bien assurés? Songeons au temple grec ou à la cathédrale gothique! Est-ce qu'ils ne sont pas « quelque imitation » des lignes du paysage qu'ils couronnent ou dans lequel ils s'encadrent? Voyez-vous le Parthénon sur la butte Montmartre! Mais, pareillement, est-ce que la musique n'est pas « quelque imitation », elle aussi, de la voix humaine? « Tout langage passionné devient musical », a-t-on dit, et bien dit. Également, ou réciproquement, ne peut-on pas dire que « toute musique est l'imitation d'un rythme passionnel »? J'hésite à continuer, et ce sont là, je sens, des considérations un peu métaphysiques. Nous risquerions de nous y perdre. Aussi bien, messieurs, sans décider la question, me suffit-il de vous en avoir signalé l'existence. Il n'est pas absolument prouvé que la musique ou l'architecture ne soient pas des « arts d'imitation » ; et, si j'ose ainsi jouer sur les mots, on ne peut rien conclure de la nature particulière de leur imitation contre le principe général de l'imitation de la nature.

Une autre question n'est pas moins intéressante : c'est celle du mélange ou de la fusion des arts, et de l'échange de leurs moyens entre eux. La peinture peut-elle se proposer sans danger de rivaliser avec la poésie, ou la poésie avec la musique? Peuvent-elles surtout se proposer de joindre leurs moyens ensemble? Le *symbolisme* a paru le croire, et il semble que Wagner l'y ait particulièrement encouragé :

Il n'existe en somme qu'un *art*, a-t-il dit quelque part ; les manifestations en sont différentes, mais une seule peut être complète. Celui-là créerait donc *l'œuvre d'art* par excellence qui trouverait les moyens nécessaires à la réalisation de cette expression complète.

Le résultat le plus parfait sera donc atteint par l'action commune de tous les arts s'efforçant vers le même but (1).

Mais Wagner en parlait, comme on dit, à son aise. Il prêchait pour lui, pour son « drame lyrique » futur, où en effet la musique, la poésie, la peinture même peuvent concourir ensemble, — et c'est de quoi nos *symbolistes* eussent dû peut-être s'apercevoir. Défions-nous des métaphores, puisqu'il se trouve, hélas ! toujours quelqu'un pour les prendre à la lettre! Oui, sans doute, nous nous entendons quand nous parlons de la « musique » des mots, et nous nous entendons aussi quand nous parlons de leur « couleur » ; nous savons ce que nous voulons dire; mais nous savons bien que s'ils ont un timbre, les mots ne sont ni jaunes, ni bleus, ni rouges, ni verts. On ne peint pas non plus de « paysages » en musique; on en « évoque » seulement, ou on en « suscite la vision dans l'esprit ». Ce n'est pas la même chose. On pourrait prouver que c'est même le contraire! Une hallucination « vraie » n'est pas une hallucination.

Que maintenant, messieurs, entre deux arts voisins, il y ait comme qui dirait un domaine intermédiaire, ce qu'on appelle une « zone maniable », nous le voulons et nous en convenons. La sculpture polychrome formera donc un passage ou une transition de la sculpture à la peinture ; et la peinture « littéraire », la peinture « à sujet » en pourra former un autre de la peinture à la poésie. C'est ainsi que, dans la nature, d'une espèce à une autre, l'évolution s'opère par l'intermédiaire d'une troisième, qui n'est plus déjà tout à fait la première, qui n'est pas encore tout à fait la seconde, mais que précisément, pour cette raison même, on appelle douteuse, équivoque, ou hybride. Il y a pareillement quelque chose d'illégitime dans le mélange des arts entre eux, et la zone maniable est moins étendue qu'on ne pense.

Il faudra donc prendre garde, en mêlant les moyens des arts, à ne pas dénaturer l'art même. Vous vous souviendrez pour cela que la diversité des « manifestations » ou des formes de l'art est fondée, en premier lieu, sur la diversité de leurs moyens d'exécution ; et que, du moment qu'on ne saurait ni « peindre » avec des bruits, ni chanter « en couleurs », la peinture n'est pas la musique et la musique n'est pas la peinture. Vous ferez ensuite attention que la diversité des objets n'est pas moindre ni moins radicale; et que si l'on ne saurait ni enfermer un « tabernacle » dans une « partition », ni faire servir aucun des « trois ordres » à

(1) Ruskin écrit sur ce sujet : « Avoir de la main et peindre de l'herbe et des ronces avec assez de vraisemblance pour satisfaire l'œil, c'est un talent que deux ou trois années d'apprentissage donneraient au premier venu. *Mais, dans les ronces ou dans l'herbe, surprendre ces mystères d'invention ou de combinaison par lesquels la nature parle à l'esprit*, retracer la fine cassure et l'ombre du sol... découvrir jusque dans les minuties en apparence les plus insignifiantes l'opération incessante de la puissance divine ;... proclamer enfin toutes ces choses pour les enseigner à ceux qui ne regardent ni ne pensent, voilà ce qui est vraiment le privilège et la vocation spéciale de l'esprit supérieur. »

On remarquera, d'ailleurs, que les préraphaélites, en général, ont fait preuve d'autant de mépris ou de dédain des Hollandais que des Italiens de la décadence; — et j'ai dit que la décadence commençait pour eux avec Raphaël.

(1) C'est dans l'opuscule intitulé : *l'OEuvre d'art de l'avenir* que Wagner a développé ses idées sur cet « art communiste ».

charmer nos oreilles, la musique étant une chose, l'architecture en est donc une autre. Enfin, vous remarquerez que la diversité des formes de l'art se fonde encore au besoin sur la diversité des aptitudes originelles, ou, pour mieux dire, sur la diversité des familles d'esprit. Et de toutes ces observations, vous conclurez, messieurs, que si les mots expriment des idées, on donnera d'ailleurs de la poésie la définition que l'on voudra, mais cette définition devra toujours être et d'abord « en fonction de la pensée ».

J'aurais, messieurs, bien des choses encore à dire, mais il faut se borner. Si d'ailleurs je me suis bien expliqué, vous avez vu, je pense, quelle était dès à présent la place du *symbolisme* dans l'évolution de la poésie contemporaine (1). A la vérité, c'est dommage qu'il n'ait rien encore produit dont la valeur d'art soit comparable à celle des *Méditations* ou des *Nuits*, des *Contemplations* ou des *Poèmes barbares*. Rien que d'épars encore, d'un peu mêlé surtout, rien de parfaitement pur ni de vraiment complet. Beaucoup plus que des promesses, — vous en avez pu voir quelque chose (2), — et cependant pas encore d'œuvre. Un pas considérable n'en a pas moins été fait. Si le *naturalisme* avait rétabli, comme j'ai tâché de vous le montrer, la doctrine de l'impersonnalité dans l'art et de l'imitation de la nature contre les lamentables exagérations du *romantisme* expirant, c'est au *naturalisme* dans sa gloire que s'est attaqué le *symbolisme*, et, dès à présent, l'honneur lui est acquis d'en avoir rabattu le dangereux excès. On voudrait maintenant qu'après avoir, comme je disais, réintégré *l'idée* dans ses droits, il n'allât pas à son tour trop loin dans sa réaction contre le *naturalisme* lui-même. On voudrait, si peut-être il a eu besoin un moment du secours de Baudelaire, qu'il s'en débarrassât discrètement, comme on fait d'un allié devenu dangereux, à petit bruit, tout doucement, sans tambour ni trompette. Et on voudrait enfin qu'au lieu de heurter inutilement l'opinion, il s'en emparât... Je n'ai pas, comme vous le pensez bien, la prétention de lui en indiquer les moyens; nous ne faisons ici que de l'histoire; et puis, et après tout, mon affaire n'est pas de prophétiser. Si cependant il faut bien conclure, je vous dirai la prochaine fois, en achevant ce cours, ce que je pense de l'avenir de notre poésie... Vous ne vous étonnerez pas, messieurs, que je ne vous en dise rien que de conditionnel, d'assez vague et de très incertain.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

(*A suivre.*)

(1) Voyez sur les symbolistes actuels, — et indépendamment de leurs *Revues*, — le volume de Jules Tellier : *Nos poètes*. Paris, 1888. Dupret, et celui de M. Charles Morice : *la Littérature de tout à l'heure*. Paris, 1889, Perrin

(2) J'ai indiqué, dans les articles auxquels je renvoie plus haut, où je croyais voir la contradiction du *Baudelairisme* et du *Symbolisme*. Voyez *Essais sur la littérature contemporaine*.

UNE VISITE A LA COUR DU ROI DE DAHOMEY EN 1874 (1)

Vers la fin de 1873, j'achetai au Havre un petit trois-mâts, grand marcheur, mais tenant mal la mer. Comme je me disposais à me rendre à l'île Bourbon pour faire les voyages de cette île à Madagascar, une maison du Havre me proposa un fret d'aller et retour pour le golfe de Guinée. Il s'agissait d'emporter un chargement de bois de campêche à Anvers et de le remplacer par de la poudre à destination de Gléglé, roi du Dahomey, le père de Behanzin. Je m'en fus donc à Anvers, et j'y arrivai enfin, malgré le vent qui me jeta sur les côtes anglaises, où je dus subir toutes les avanies réservées, dans ce pays, inhospitalier à la marine française. Je remplaçai mon campêche par dix mille barils de poudre de vingt livres chaque, tout un chargement de feuillards, des pièces d'eau-de-vie de grains, des caisses de genièvre et de *cauris*. Les cauris sont de petits coquillages, gros comme l'ongle du petit doigt et tout à fait identiques à ceux qu'on appelle des *porcelaines ;* on les ramasse sur la côte de Zanzibar, on les nettoie et on les envoie par sacs sur la côte de Guinée, où ils servent de monnaie : dans le royaume du Dahomey, deux cents de ces cauris représentent un franc de notre monnaie.

Après cinq coups de vent qui me forcèrent à relâcher en différents endroits, j'appareillai enfin de La Rochelle pour Wydah, le 15 février 1874. Nous vîmes Madère, en passant dans les Canaries, le pic de Ténériffe, toujours couvert de neige et resplendissant d'or au soleil couchant, les îles du cap Vert; puis je me dirigeai sur le cap des Palmes, et bientôt je naviguai tout le long de la côte d'Afrique. Je la connaissais déjà bien, l'ayant visitée à maintes reprises, depuis l'époque où j'y avais fait mes débuts, en 1856-1860, comme aspirant auxiliaire de première classe, faisant fonction d'enseigne à bord de *la Licorne*, ancienne corvette des élèves du *Borda*.

Entre le grand et le petit Lahou, des pirogues nous accostèrent, pour échanger du poisson contre du biscuit; malgré la vitesse du navire, les nègres qui les montaient grimpaient à l'assaut comme des singes. Je remarquai, dans une des pirogues, quatre grands gaillards qui me parurent plus intelligents que les autres; ils parlaient assez bien l'anglais, qui m'est familier, et je leur offris du genièvre. Ils voulaient à toute force me faire jeter l'ancre dans l'anse du grand Biribi, mais je me méfiais. Comme ils insistaient, je reconnus

(1) M. le docteur Gillet de Grandmont a bien voulu nous communiquer ce curieux document, rédigé, à son intention, par M. Buzon, ancien capitaine au long cours. — M. F.

parmi les autres noirs un ancien serviteur à moi, du nom de Cartahu; sans faire semblant de me connaître, il m'avertit en français du piège que l'on me tendait : quelques mois auparavant, le capitaine d'un brick anglais était descendu au grand Biribi avec tout son équipage pour visiter le pays, qui est admirable, et son navire avait été entièrement dévalisé. Je remerciai Cartahu de son avis, le récompensai largement, et j'expédiai tous mes drôles dans leurs pirogues. Ils descendirent de chez moi plus vite qu'ils n'y étaient montés. Ces noirs vont dans les factoreries du golfe de Guinée pour décharger et charger les navires. Grands, vigoureux, fortement musclés, bien que ne mangeant presque jamais de viande, ils rendent de signalés services comme piroguiers, car ils savent passer avec une habileté sans égale la barre qui longe toute la côte.

Le grand Biribi laissé derrière, nous passâmes les Jacks-Jacks et Grand-Bassam, le point le plus malsain de la côte d'Afrique. Un poste, un blockhaus, un hôpital et quelques maisons, le tout sur une langue basse de sable, à l'ouest et tout près du fleuve Ebrié, voilà Grand-Bassam. L'Ebrié, grossi des eaux de l'Akba, se jette dans la mer non loin de nos établissements, après avoir formé une lagune vis-à-vis du grand village des Jacks-Jacks et après avoir déposé tous les détritus végétaux qu'il charrie dans un marigot situé derrière le poste de Grand-Bassam. Ce marigot est un foyer d'infection, et les miasmes délétères qu'il dégage rendent Grand-Bassam inhabitable. Les factoreries Régis, de Marseille, Renard, de Calais, n'ont pas pu s'y maintenir à cause des fièvres paludéennes, qui tuaient régulièrement la moitié de leurs agents. Seule, la maison Verdier, de La Rochelle, y faisait quelques affaires à cette époque. Il serait pourtant facile d'assainir cet endroit en comblant le marigot. On pourrait faire exécuter les travaux par les forçats, qui nous coûtent cinq francs par jour en Nouvelle-Calédonie et ne nous rapportent rien. Nous pourrions alors établir une colonie sérieuse dans ce pays, aussi magnifique que productif, et nos expéditions ne seraient pas inutiles.

Après avoir longé Grand-Bassam, je passai au cap Saint-Paul et vis la belle factorerie allemande de l'entrée du Volta. C'est de là qu'a dû partir le trafic des armes à tir rapide de Behanzin. Bientôt, vers la fin de mars, j'arrivai à la frontière du Dahomey, à Petit-Popo, près de Grand-Popo, et j'y mouillai à pied d'ancre. Je reçus la tornade, avec pluie, tonnerre et éclairs. Malgré le paratonnerre tout neuf installé sur le grand mât, nous reçûmes deux décharges électriques terribles sur les chaînes arrimées près des pompes. La foudre sortit par les écubiers et tomba à la mer : je la vis filer devant moi tout le long de la chaîne. Si je n'avais eu la précaution de faire boucher les pompes, il est probable que nous aurions tous sauté avec nos cent barils de poudre, car le choc fut si violent que l'homme de quart fut renversé, quoi qu'il se fût mis à l'abri sous le fronton de la dunette.

Enfin, le lendemain, je mouillai en rade de Wydah, à environ deux milles de terre; de là j'embrassais toute la côte. Depuis le cap des Palmes jusqu'à Wydah, le coup d'œil est magnifique : tout le long règne une immense forêt d'arbres, sauf au cap Saint-Paul, où le rivage est sablonneux et planté de cocotiers. J'arrivais à Wydah vers la fin de la belle saison, mais la barre était encore assez bonne et le temps suffisamment beau. Je descendis le lendemain matin à terre dans une pirogue armée de huit pagayeurs et d'un patron ; la barre fut franchie sans difficulté. Chose curieuse que cette barre qui s'étend sur tout le littoral ouest de l'Afrique et qui semble le défendre contre l'approche des étrangers. Elle est remplie de requins, qui y prennent leurs ébats et guettent les piroguiers pour les happer au passage lorsque leurs embarcations chavirent, ce qui arrive fréquemment. Ainsi, à Kotonou, où la barre est bien plus mauvaise qu'à Wydah, l'agent de la factorerie me raconta que sur cent trois hommes engagés par lui pour le service de la factorerie, cinquante-sept avaient été tués par les requins, de sorte qu'aux villages de Grand-Bassam et des Latou, personne ne voulait plus s'engager, que le roi du Dahomey avait dû armer les pirogues avec des condamnés à mort ou des voleurs. Aussi ne fallait-il rien laisser traîner sur le pont des navires. On nous enleva des pantalons et des vareuses de matelots, des casseroles, une caisse de gin et jusqu'à la montre d'habitacle dans ma propre chambre, le tout avec une dextérité surprenante et sans que personne vît prendre tout cela. Cependant on s'en aperçut à temps et l'on arrêta le voleur au moment où il s'embarquait dans sa pirogue. Je demandai à l'agent ce qu'il fallait en faire : il me conseilla de ne pas porter plainte au cabéceire, ou préfet du roi, car on lui couperait le cou, mais de jeter mon voleur à la mer après lui avoir fait appliquer vingt-cinq coups de corde. On les lui distribua, et vigoureusement, puis on le lança par-dessus bord ; il eut la chance d'échapper aux requins et d'aborder sain et sauf, à part les souvenirs cuisants que nous lui avions laissés.

Puisque j'en suis à mon débarquement à Wydah, je dirai deux mots de la manière dont on descend à terre les hommes et les marchandises. Lorsqu'une pirogue va quitter le rivage, lancée par une vingtaine de vigoureux gaillards, le féticheur se roule sur le sable, en poussant des hurlements et en agitant une espèce de balai pour évoquer les esprits protecteurs. Si ses conjurations ne réussissent pas, c'est-à-dire si la pirogue chavire, le chef lui fait donner douze coups de corde, malgré ses protestations et ses menaces. J'ai assisté à des querelles tout à fait amusantes entre féticheurs et chefs piroguiers, car, pendant mon court séjour, j'ai vu cinq pagayeurs enlevés par les requins. Le chef de la

pirogue doit être d'une adresse incroyable pour guetter l'instant favorable où la lame vous prend à l'entrée de la barre et vous amène jusqu'à terre. S'il la manque, il est perdu. Dès que la pirogue touche le sable, une trentaine d'hommes la saisissent et la hâlent à terre avec son chargement. On transporte les marchandises des navires dans des punchons de la contenance de deux barriques, de sorte qu'il faut un tonnelier à bord et un à terre pour recercler les tonneaux, ce qui explique la durée du séjour que les navires sont forcés de faire à la côte.

Lorsque je débarquai, vers huit heures du matin, l'agent de la factorerie qui me reçut m'apprit que le cabéceire m'attendait avec une troupe de guerriers, pour me faire honneur, à quelque cinq cents mètres de la plage ; car la vue de la mer, qui est impure, est défendue aux habitants du pays, sauf aux condamnés. Je partis donc avec lui, son interprète et quatre de mes hommes qui portaient mon bagage et surtout trois bouteilles de vin, suivant la recommandation que l'on m'avait faite.

La plage, aride à l'arrivée, commence à se garnir d'herbes à environ cent mètres du rivage, en montant toujours. Puis c'est un fouillis de grandes herbes et de roseaux, à travers lesquels on me guida. Je trouvai la troupe annoncée et, en tête, le cabéceire monté sur un petit cheval arabe. Il était abrité par un immense parasol aux couleurs brillantes, qu'une douille fixait à la selle et que maintenaient six balancines tenues par des esclaves.

A ma vue, une clameur infernale s'éleva, avec un grand bruit de tam-tams et de grelots en osier. Puis le bruit cessa tout à coup et l'on fit les présentations officielles, au moyen de l'interprète.

— D'où venez-vous ? me demanda le cabéceire.

— De Bahia, répondis-je aussitôt, suivant ce que l'on m'avait recommandé. Car il paraît que, depuis la traite des noirs, dont Wydah était un des centres les plus importants de la côte de Guinée, tous les navires amis doivent venir de Bahia, la géographie des indigènes n'allant pas plus loin.

— Avez-vous les trois bouteilles de vin du Salam ?

Pour toute réponse, je les offris, le cabeceire en prit une, la déboucha, en faisant sauter le goulot, m'en fit boire un verre et partagea le reste avec le grand féticheur ; la seconde fut versée aux six notables de la suite ; quant à la troisième, on l'expédia au roi par un exprès avec l'annonce de mon arrivée. Voici comment l'on procède dans ce pays-là pour expédier les dépêches ; un courrier part et fait cinq lieues ventre à terre, sans s'arrêter. Il rencontre alors un autre nègre auquel il transmet l'ordre ou la nouvelle et qui part à son tour. Les messages arrivent ainsi rapidement : on m'a affirmé que la nouvelle de mon arrivée avait été transmise en six heures à Abomey, résidence du roi.

Les bouteilles vidées et la cérémonie terminée, on me hissa dans un hamac porté par quatre noirs bien découplés et nous partîmes, au son de leur abominable musique, pour nous rendre à Wydah, situé à environ 6 kilomètres de la côte. En tête du cortège, les guerriers, puis le cabeceire, toujours à cheval sous son grand parasol, avec deux hommes qui le soutenaient sous le bras et étaient forcés de suivre tous les mouvements ou tous les écarts de la monture, je suivais dans mon palanquin, et le reste de la troupe fermait la marche. La route très étroite, comme toujours au Dahomey, à l'exception de celle qui mène de Kana à Abomey, serpentait au milieu d'herbes et de roseaux gigantesques, parmi lesquels quelques arbres commençaient à se montrer. Au bout du sentier, nous arrivâmes au marigot de Wydah, large d'à peu près 200 mètres, que je passai en pirogue avec les notables. Il était plein de caïmans, et je fus fort surpris de voir les gens de la troupe le traverser sans accident avec de l'eau presque jusqu'au cou ; je fis part de mon étonnement à l'interprète qui me répondit : « Ici, capitaine, caïmans pas manger hommes, pas manger femmes : caïmans fétiches ; serpents non plus : serpents fétiches. » Je me rappelai alors que le pavillon blanc du Dahomey portait un serpent et un caïman peints. Et j'appris par la suite que le caïman et le serpent boa de cette partie de la côte sont inoffensifs et n'attaquent jamais personne ; d'où la vénération qu'on a pour eux et le fétichisme attaché à ces animaux. C'est là, du reste, une inexplicable bizarrerie de la nature, car à Assinie, au Gabon et à Grand-Bassam, les crocodiles et les serpents sont des plus dangereux.

Après avoir traversé la lagune, nous débarquâmes à Wydah. Au bout de la grande rue, à la factorerie, on m'avait préparé une cordiale réception et un copieux déjeuner, auquel le cabéceire fut invité. Je remarquai avec peine les figures ravagées et anémiées des pauvres agents, dont l'un surtout qui s'apprêtait à prendre un congé en France, après trois ans de séjour, me frappa vraiment d'épouvante. S'il est revenu au Dahomey, je crois bien qu'il y aura laissé ses os. C'est la fièvre qui abat de la sorte les Européens, surtout pendant la mauvaise saison. Aussi fait-on une grande consommation de quinine ; j'en pris avec les autres comme préservatif.

Je remarquai aussi dans la salle à manger de gros lézards gris à tête jaune, blanche ou rouge, d'une longueur d'à peu près 40 centimètres, qui se promenaient tranquillement et familièrement autour des convives. Ils sont inoffensifs et font, pour ainsi dire, partie du personnel. Pendant le repas, dans l'intervalle des chants et des danses qui l'accompagnaient, je causai avec le cabéceire Kouénou par l'intermédiaire de l'interprète et des agents, car ce personnage ne savait pas un mot de français. Je lui fis voir des gravures et des images que j'avais apportées et qui le pétrifièrent d'étonnement. Il se fit tout expliquer en détail, en

poussant de temps en temps des cris de surprise. Lorsque je lui fis présent de quelques gravures coloriées, je vis sa figure s'illuminer et il me fit de grandes protestations d'amitié.

Le repas fini, je m'en fus visiter la ville de Wydah.

WYDAH

Wydah est, comme tous les villages et toutes les villes de la côte du Dahomey, composée d'une grande rue, de chaque côté de laquelle sont jetées au hasard des cases, presque toutes de bambous et de claies de bambous ou en pisé ; la plupart ont l'aspect des wigwams indiens. Dans la grande rue, de nombreuses boutiques ou mieux de misérables échoppes, avec des comptoirs en bambou : on y vend surtout du genièvre, du tabac en feuilles, du riz et de petits fagots, les ventes sérieuses ne s'opérant qu'aux factoreries. Là, les naturels viennent échanger leur huile et leurs amandes de palme, qu'ils apportent souvent de très loin dans des calebasses juchées sur leurs têtes crépues, contre de la poudre, du coton, du tabac, des ustensiles de ménage, ou des objets de luxe, tels que de la verroterie, des chemises de cotonnade imprimée et de vieux parapluies. Il y a à Wydah trois factoreries, dont deux françaises et une anglaise : les cotonnades anglaises sont bien préférées aux nôtres. Je fus surpris de voir le reste d'un fort portugais, commandé par un officier ; ce dernier m'a dit gagner 80 francs par mois, et encore n'avait-il pas été payé depuis six mois. Je serais bien étonné qu'il eût reçu son argent depuis. J'avais du reste vu exactement la même chose à l'île du Prince, en 1859.

Toutes les cases ont une espèce de jardinet où les bananiers et autres arbres à large feuillage poussent sans culture. Les plus riches ont à la porte deux colonnes en bambou où sont sculptés des ornements grossiers. Un peu partout des fétiches en terre du pays, à peine taillés et de la dernière indécence ; je vous citerai, sans les décrire, la femme lascive ou amoureuse, l'homme puissant, fascinateur, etc. Les calebasses, servant à préparer et à servir les mets, ainsi que les cuillères, me frappèrent par l'analogie qu'elles avaient avec celles dont on se sert en Égypte et au Soudan. Bien d'autres détails m'ont souvent fait penser que les peuples de cette partie de l'Afrique avaient été à une époque reculée en contact avec les Égyptiens. Au delà du Congo, il n'en est plus de même et, jusqu'au cap de Bonne-Epérance, les populations ont l'air de brutes, vivent sans aucune notion d'art et se rapprochent de l'homme primitif.

L'ameublement des cases est des plus simples ; les aliments se préparent dehors, devant la porte ; dans la maison, un ou deux canapés en bambou et en rotin, servant de lits ; quelques escabeaux de bois, parfois grossièrement sculptés ; une table, voilà tout le confort.

Les serviteurs logent dans des cases encore plus simples.

Les cases de Kouénou, le cabéceire, étaient mieux aménagées et contenaient quelques meubles européens ; chez lui, comme chez les autres notables, des coffres de bois servaient d'armoires pour les vêtements. Pas de clefs, ni de serrures ; le vol étant généralement puni de mort, il est inutile d'enfermer quoi que ce soit.

Je dînai deux fois chez Kouénou : la table était bien servie comme aux factoreries, avec des vins de toute provenance et de la bière anglaise ; mais j'appris plus tard que c'étaient là des menus de cérémonie, composés en mon honneur, et que l'ordinaire est plus que modeste. Les cabéceires se rattrapent sur le vin de palme, avec lequel ils s'enivrent en compagnie de leurs femmes.

Celles-ci sont laides pour la plupart, les amazones particulièrement sont abominables, presque toutes ont des faces bestiales qui déparent leurs corps généralement bien proportionnés ; quelques femmes de la classe aisée ne manquent pas d'un certain charme et celles qui proviennent des croisements avec les blancs sont même jolies. Toutes se drapent dans un pagne qui prend au-dessous des seins et finit aux mollets, laissant nu le reste du corps ; les riches portent de beaux colliers et de jolis bracelets fabriqués au pays des Achantis.

Les hommes portent sur l'épaule un pagne plus ou moins orné selon la situation qu'ils occupent ; les esclaves vont à peu près nus ; les guerriers portent une ceinture à laquelle pend par derrière une queue de bête qu'ils remplacent trop rarement à leur gré, car ils ont grand'peine à s'en procurer, par une crinière de cheval. Ils sont d'une haute stature et portent un sabre-coutelas sur le fourreau duquel sont gravés des ornements dans le style égyptien le reste de leur armement se compose d'un fusil, qui était à pierre, de mon temps, et qui est devenu à aiguille par les soins de nos bons amis les Anglais et les Allemands. Les guerriers sont sous les ordres directs du roi, auquel du reste tout appartient dans ce pays soumis à une véritable tyrannie. Pour subvenir aux besoins du monarque, de son armée et de ses notables, le peuple fait avec les factoreries le trafic de l'huile de palme sans avoir le droit de se payer de ses travaux ; cependant j'ai remarqué que partout régnait la plus grande prospérité et je sais que personne n'y meurt de faim.

Les habitants, qui sont terrorisés, se montrent peu accueillants par méfiance. Les femmes seules sont curieuses, comme partout ; mais on m'avertit de bien me garder de faire les yeux doux à une femme inconnue, pour ne point tomber dans un traquenard que l'on tend généralement aux étrangers ; à se montrer entreprenant, on risque d'être arrêté comme ayant pris une femme du roi ou d'un chef, et l'on ne se

tire de ce mauvais pas que moyennant trois ou quatre mille francs de marchandises.

C'est à Wydah que je fis connaissance du Père Ménager, des Missions de Lyon, venu pour arranger les affaires des prêtres catholiques et des frères et sœurs qu'on avait chassés parce qu'ils étaient gênants pour le grand féticheur. Mais le Père ne put réussir dans son dessein tant est grande la puissance des prêtres indigènes, qui vivent grassement aux dépens du peuple ignorant et crédule. Ainsi, il y a trois ou quatre féticheurs pour garder les serpents fétiches; ils habitent avec leurs animaux une grande case où l'on arrive par une avenue de beaux arbres. Les boas sont tranquillement installés, tantôt sur une haute plate-forme en bambou qui occupe le milieu de la case, tantôt sur les arbres du dehors. Et tout cela, hommes et reptiles, vit béatement des offrandes dues à la bêtise de la population.

Quelques jours après mon arrivée, les coquillages et la poudre étant débarqués, on m'annonça l'arrivée à Wydah de guerriers et de porteurs qui venaient chercher ma marchandise et l'échanger à la factorerie contre des amandes et de l'huile de palme. Les guerriers étaient au nombre de quatre mille ; ils amenaient avec eux deux mille porteurs et, ce qui m'intéressa davantage, trois cent trente-trois amazones : car celles-ci marchent toujours par un multiple de trois, sans que j'aie pu deviner ou me faire expliquer la raison de cette bizarrerie.

FÊTES A WYDAH.

Ma poudre arrivait à point : le roi Gléglé et ses troupes venaient de recevoir une formidable raclée de leurs voisins d'Abéokouta. Aussi, après les échanges à la factorerie et des palabres qui durèrent trois jours, donna-t-on, pour célébrer ma venue et pour attirer la faveur des dieux sur l'expédition prochaine, la fameuse fête du serpent fétiche.

Dans un grand champ libre de toute végétation et situé près de Wydah se réunit l'assemblée. Les assistants formèrent une ellipse longue d'environ cinq cents mètres; là encore ressemblance avec les assemblées égyptiennes antiques ou modernes. A l'extrémité sud, du côté de la mer, se tenait Kouénou, le cabéceire de Wydah, assis à l'orientale, entouré de chefs des guerriers, dont les fusils posés à plat auprès d'eux convergeaient vers un des foyers de l'ellipse. Comme c'était quelque peu en mon honneur que se donnait cette fête, je n'ai pas besoin d'ajouter que j'étais à côté du cabeceire, assis près de lui et prenant un air grave de circonstance. A l'autre extrémité de l'ellipse, le vice-roi fétiche de Kana, venu à cette occasion avec tout son grotesque appareil d'idoles, de vases et de bonshommes.

Au centre de l'ellipse, le grand serpent fétiche de Wydah, boa de taille très respectable, dressé évidemment de longue date par les gardiens féticheurs au rôle qui lui incombait dans cette cérémonie. Tout autour de lui, les guerriers, tenant en main un hochet en osier garni de grelots, commencèrent une danse guerrière avec des chants. Je ne compris rien naturellement à ce qu'ils chantaient, mais leurs figures prenaient un air féroce, lorsque leurs yeux se portaient sur moi ; je n'étais pas rassuré du tout.

Comme ils s'avançaient de mon côté en sautant, en hurlant, en secouant leurs grelots, et que ce grand diable de serpent, excité par les tam-tams et les cris de ses gardiens, s'était dressé et les suivait en dodelinant de la tête et en dardant sa langue fourchue, je ne pus m'empêcher de demander à ceux de mes voisins, qui comprenaient un peu de français ou d'anglais, si ces gaillards là n'avaient pas de mauvaises intentions à mon égard. Tous se mirent à rire, car il paraît qu'au contraire on chantait mes louanges, entremêlées de menaces à l'adresse des voisins d'Abéokouta. Un des agents me traduisit même quelques couplets, que l'un des guerriers improvisait et que tous répétaient en chœur, avec accompagnement de hurlements :

Hihou! houha! hihou! hou! hou! — Il est venu le guerrier blanc, le bon guerrier, — Hihou! — Et avec lui il a apporté la poudre, le bon guerrier. — Houha! — Et les hommes du roi et le roi grand seront vengés, — Grâce au guerrier blanc, au bon guerrier, — Au chef qui porte de l'or sur ses habits. — Hihou! etc. — Il est venu, etc. — Ceux d'Abéokouta tremblent, car vient la mort. — Et chez eux le sang formera des lacs — Plus grands que ceux de Wydah et nous y tremperons nos pieds, — Et nos enfants feront avec les têtes de leurs guerriers des pyramides. — Houha!

Assurément, il était très flatteur pour moi d'être le sujet de leurs chansons, mais néanmoins avec tous ces gens, saouls de gin, de cris et de tapage, je me sentais mal à l'aise et je ne fus tout à fait tranquille que lorsque la fête fut finie.

La cérémonie avait duré presque jusqu'au soir. A la tombée de la nuit, tout rentra dans l'ordre; l'armée et les porteurs campèrent et le silence se fit complet. Cependant notre sommeil fut interrompu : il y eut une alerte dans le camp, où s'était introduite une émigration de fourmis voyageuses. Ces fourmis rouges, très dangereuses, sont extrêmement redoutées au Dahomey : elles mesurent de trois à quatre centimètres, et marchent par colonnes serrées, longues parfois de plus de cinq cents mètres. Elles font des ravages épouvantables et sont très difficiles à détruire : on n'en vient à bout qu'en y mettant le feu avec une traînée de poudre. Très braves, ces insectes montent carrément à l'assaut d'un homme, lorsqu'il s'en trouve sur leur chemin. Pour ne pas être déchiqueté et dévoré vivant, on n'a qu'une ressource : se dé-

pouiller de ses vêtements et se sauver. Des dormeurs, qui se rencontraient malheureusement sur leur route, ont été ainsi rongés et sont morts dans d'horribles souffrances. Les fourmis n'en laissèrent que les os et aussi bien nettoyés que possible.

Le lendemain de la fête du serpent, on nous donna la fête du caïman fétiche, dont on avait fait les préparatifs pendant la soirée.

On nous transporta en musique avec accompagnement de tam-tams, de cris, de chants, sur les bords de la lagune de Wydah. Nous étions en tête, le cabeceire, le grand féticheur et moi, chacun sous un énorme parasol; puis, au milieu des musiciens, les féticheurs portant leurs idoles, les guerriers, et enfin la populace hurlante, le tout à la file indienne, dans les hautes herbes et les roseaux. On fit halte au bord de l'eau et toute la foule s'aligna sur les deux rives de la lagune. Les féticheurs commencèrent leurs incantations en brandissant leurs balais, les charmeurs entonnèrent une mélopée plaintive qu'ils entrecoupaient de cris d'appel, les tam-tams roulèrent d'une certaine manière et, tout à coup, des eaux de la lagune nous vîmes sortir un énorme caïman qui ressemblait à un immense perroquet gris, blanc et rouge. Je n'oublierai jamais les accès de fou rire qui s'emparèrent de moi à la vue de cet amphibie invraisemblable. Inutile de dire que toute la foule se précipita à genoux en criant au miracle. Je n'avais pas besoin d'explication pour éclaircir ce mystère : le caïman était dressé de longue date et j'en avais vu bien d'autres à Calcutta où les charmeurs de serpents font des tours tout à fait extraordinaires avec les cobra-capello dont l'Inde est infestée et qui sont bien autrement dangereux que les plus gros crocodiles. Ces braves féticheurs avaient évidemment, la veille, installé les panaches de plumes de perroquets dans les écailles du monstre qu'ils nourrissaient eux-mêmes pour l'apprivoiser. C'est au milieu des chants et d'une allégresse sans pareille que tout le monde regagna Wydah.

Le lendemain, le temps fut beau et la chaleur terrible comme à l'ordinaire. On se lève de très bonne heure là bas et l'on se couche tard ; aussi dort-on dans la journée deux ou trois heures au moment de la chaleur suffocante. Il serait impossible de faire un pas sans un parasol, même pour prendre un bain de mer, sous peine d'insolation.

DÉPART POUR ABOMEY.

Donc, le lendemain de cette fameuse fête, grand branle-bas partout, tout le monde court, les coups de bâton pleuvent sur le dos des porteurs, hommes et femmes : on se prépare au départ pour Abomey avec la poudre et les cauris.

A plusieurs reprises déjà le chef féticheur de Kana m'avait témoigné, de la part du roi Badou ou Gléglé, la satisfaction qu'il aurait à me voir et à me faire les honneurs d'Abomey ; j'avais toujours refusé, car je savais que la route passait par les marais de Cô et je craignais la fièvre : d'ailleurs je n'étais pas trop rassuré au milieu de tous ces lapins-là. Je craignais aussi pour ma bourse qui allait être mise à contribution d'une manière sensible par les présents que je serais obligé de faire au roi Badou et au grand féticheur. J'hésitais toujours ; mais, au dernier moment, la curiosité l'emporta et je me laissai tenter, d'autant plus que le chef offrait de me transporter gratuitement.

On affecta donc à ma personne huit porteurs pour ma litière, quatre autres pour transporter mes cadeaux et mon bagage, deux porte-parasols et deux hommes chargés de chasser les moustiques. Lorsqu'on apprit ma résolution, toute la troupe se rangea près de Wydah dans un tumulte indescriptible. Enfin l'ordre fut rétabli à grands coups de bambou et le défilé commença. Tous marchaient à la file, un par un ; par endroits cependant, des guerriers et des chefs sur de petits chevaux, comme était le cabéceire de Wydah, se réunissaient par groupes. Aussi la colonne était-elle d'une longueur démesurée : je ne crois pas me tromper en l'évaluant à huit ou dix kilomètres.

Nous partîmes à quatre heures du soir, je ne dirai pas par la route, mais par le sentier qui en tient lieu, au travers des hautes herbes, où dominaient de temps à autre des arbres, et, moins de trois heures après, nous entrions dans une épaisse forêt : à la nuit, les torches s'allumèrent sur toute la ligne. Dans l'obscurité profonde, ces points brillants sautillant les uns derrière les autres formaient un spectacle fantastique et je ne pouvais me lasser d'en admirer l'étrangeté. Je m'abîmai dans mes réflexions et je rêvassai sans pouvoir dormir, car les cris des animaux, parmi lesquels on distinguait les hurlements aigus des singes, m'empêchaient absolument de fermer l'œil.

Le lendemain, dans la matinée, après avoir passé par Cavi et Tobli, nous arrivâmes tout d'une traite à Allada, grand village entouré de palissades, dans lequel nous fîmes seulement une halte de trois heures. Nous fûmes camper pour la nuit près du village d'Heuvis, dans une espèce de plaine moins boisée et moins remplie de hautes herbes et de roseaux, mais où les palmiers poussaient en abondance. Nous étions tout près des fameux marais de Cô, si redoutés pour leurs miasmes délétères; aussi je m'administrai force quinine comme préservatif. Comme il faisait beau depuis longtemps, le marais n'avait pas débordé suivant son habitude et la route était très bonne. Cependant la brume des marais est si épaisse dans ces parages, que le soleil se montra à onze heures seulement, tandis que dans le pays il est déjà insupportable à huit heures du matin. Nous ne rencontrâmes ni caïmans, ni animaux sauvages, mais en revanche une quantité prodigieuse de *tourlourous* ou crabes de terre, abominables

animaux qui sont juchés sur des pattes démesurées. Je m'amusai à en abattre un certain nombre à coups de fusil; mes compagnons de voyage se piquèrent d'émulation et nous en fîmes grand massacre.

Après avoir suivi le sentier dans les hautes herbes, en ne voyant que les murailles de roseaux et le ciel au-dessus de nos têtes, et après avoir campé le soir, avec les feux allumés comme la nuit précédente, entre Avaqui et Agriento, nous reprîmes le lendemain matin le chemin de Kana, la ville sainte, la résidence habituelle du grand roi fétiche Abassou. Nous arrivâmes à Kana assez tard dans la soirée. Je fus très bien reçu par Abassou et par ses féticheurs, et on ne me laissa coucher qu'après des libations répétées.

Le lendemain je me réveillai assez tard et me mis en devoir de visiter la ville. Comme je sortais de la case où l'on m'avait logé, j'aperçus au pied d'un grand arbre un groupe assis en rond. Je m'approchai, c'était un conseil tenu par le cabéceire et plusieurs notables. Ils étaient, paraît-il, en train de juger des prisonniers qui s'étaient rendus coupables de je ne sais quel méfait. Assis en rond sur un banc de gazon, à l'ombre de leur gros arbre, ils délibérèrent un instant, après avoir posé quelques questions aux prisonniers, puis ils firent un signe. On emmena les prisonniers enchaînés, sauf deux qui, condamnés à mort, furent exécutés devant moi. Ceux-ci se mirent à genoux, posèrent leur tête sur le billot sans faire de difficultés et le bourreau les décapita très adroitement, d'un seul coup de son arme, qui était un sabre énorme, très large et légèrement recourbé. Pendant cette exécution, le tambour de la mort et les tamtams n'avaient pas cessé de rouler sourdement.

Kana est plus beau que Wydah : il y a là des cases superbes, avec de magnifiques jardins et une végétation splendide. Je commençais à être émerveillé de la beauté du pays et je ne m'étonnai plus que les despotes du Dahomey y eussent fixé leur résidence. La ville se compose, comme Wydah, d'une rue large avec des cases jetées çà et là, des deux côtés de cette artère centrale, sans ordre et sans suite. Il n'y a même pas d'alignement sur cette rue, pourtant très belle. Ce jour-là, il y avait marché, et cela formait un tableau très mouvementé. Kana me parut contenir de quatre à cinq mille habitants.

Le lendemain matin, avant le jour, je fus réveillé par un tapage épouvantable. Mon interprète accourut et m'annonça que le roi Badou était venu à ma rencontre et désirait me voir. Je ne fus pas long à m'habiller, et je me trouvai dans la cour du grand féticheur au moment où le roi y entrait. Je n'ai jamais de ma vie entendu un pareil vacarme : danse, musique, hurlements d'allégresse, tout marchait à la fois et contribuait à un ensemble dépourvu d'harmonie.

Le roi fétiche, après quelques mots échangés avec Badou, me présenta à ce dernier. Badou ou Glé-Glé était un homme vigoureux, de haute taille, à la figure bestiale et féroce. Il me parut âgé de quarante à cinquante ans, autant que j'en pus juger par son allure et ses cheveux grisonnants, car il est presque impossible de lire l'âge d'un nègre sur sa figure.

L'interprète me dit que j'étais le bienvenu et m'exprima le plaisir que le roi éprouvait à me voir, puis il commença tout de suite à me parler des cadeaux. Je m'attendais à ces marques de désintéressement des deux vieux drôles, aussi donnai-je l'ordre d'apporter les présents; c'étaient des caisses de vin et de cognac, du rhum, de la bière anglaise, des cauris, des étoffes et des colliers pour les femmes, des ceinturons dorés, une caisse de tabac, des pipes, de jolis couteaux, deux belles poires à poudre, quatre beaux sabres, une caisse de fusils choisis, etc. Badou et le roi fétiche furent enchantés; on déboucha des bouteilles, on éventra des caisses de conserves, et la fête recommença pour durer jusqu'au soir. Ensuite, je demeurai seul, et l'on me servit un splendide repas, qui aurait été suffisant au moins pour dix personnes; mais je mangeai du bout des dents et je bus à peine, quoiqu'il y eût du madère, du vin rouge et du champagne; je ne me laissai pas tenter davantage par un jeune singe cuit à la tourne, entre autres choses, non plus que par des confitures, qui étaient servies dans deux vases de nuit en porcelaine anglaise; j'étais trop fatigué, et je n'avais pas besoin de faire de cérémonies, car le roi et le grand féticheur m'avaient quitté pour s'en aller faire la fête dans les cases de leurs femmes.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous nous mîmes en marche pour Abomey; mais cette fois-ci nous parcourûmes une route superbe, bordée d'arbres, entourée d'une végétation luxuriante. Cette partie du pays ne ressemblait en rien à celle que j'avais vue jusqu'ici; et nous entrâmes à Abomey avant midi, au bruit d'acclamations frénétiques.

ABOMEY

La ville d'Abomey est entourée de fossés larges et profonds et d'une enceinte formée en partie de murs en pisé très épais ou d'arbres épineux impénétrables, mais dont le canon et le feu pourraient facilement venir à bout. Comme dans toutes les autres villes du Dahomey, une grande rue centrale, bordée de belles cases et d'une quantité de cahutes en bois, couvertes de branchages, d'herbes ou de bambous, le tout pouvant brûler comme un feu de joie. La grande rue d'Abomey conduit au palais du roi, qu'entourent trois palissades formant une enceinte d'environ mille mètres de rayon.

On jette dans les fossés les corps des prisonniers sacrifiés au retour des expéditions guerrières; les corbeaux et les oiseaux de proie ont vite fait de les dépe-

cer et de les nettoyer entièrement. Des voyageurs ont raconté que l'on sacrifiait à la fois jusqu'à quatre mille prisonniers; il serait plus juste de dire trois ou quatre cents. Les armées du Dahomey, qui sont peu fortes en effectif, seraient bien embarrassées de faire cinq cents prisonniers; quant aux captifs qu'ils prennent, ils s'empressent de les tuer pour ne pas être obligés de les nourrir: c'est pure question d'économie.

Badou venait, comme je l'ai dit plus haut, d'être battu d'importance trois mois auparavant par les Abéokouta, peuplade vivant au nord de la possession anglaise du Lagos et qui est approvisionnée de munitions et d'armes par les Anglais, comme les factoreries françaises de Wydah en approvisionnent le Dahomey. Badou avait cependant réussi à faire quelques prisonniers qu'il s'était empressé de sacrifier pour se venger de sa défaite; leurs têtes étaient plantées sur la palissade autour de son palais où elles achevaient de se raccornir au soleil.

Les barils de poudre et les cauris furent empilés dans la grande cour du palais et recouverts de paillassons tressés en bambous, pour les garantir des intempéries. Quant à moi, on m'installa dans une belle case, dans le palais, au milieu des bâtiments des femmes et des amazones.

La case de Badou ressemble aux autres maisons du pays; mais l'intérieur n'en manque pas d'un certain confortable; il y a des sièges sculptés grossièrement, fabriqués dans le pays et d'autres de provenance européenne, anglais pour la plupart.

On m'annonça une grande fête pour le lendemain, jour où les officiers payeurs réglaient la solde des troupes. De plus, le roi devait faire des largesses de cauris, de tabac et de genièvre. En effet, dès le matin, tout fut en l'air. Dans l'immense cour de l'enceinte se dressait, en face de la case du roi, une estrade décorée et drapée somptueusement. Badou y prit place avec ses courtisans et moi; des guerriers et des amazones nous entouraient et, en bas, l'ellipse se forma, comme toujours dans ces cérémonies. A un bout, les féticheurs et leurs magots; à l'autre, les cabeceires et les chefs, un foyer au pouvoir spirituel, un foyer au pouvoir temporel. Au-dessus du cercle se balançaient de superbes parasols; mais le plus beau de tous était sans contredit celui de Gléglé: il avait été, paraît-il, fabriqué à Paris pour lui et lui avait été offert par la maison Régis.

L'armée s'était groupée dans une plaine peu éloignée, où elle s'exerce ordinairement. Elle vint défiler en bon ordre devant notre tribune, armée et équipée comme je l'ai décrit plus haut. Les amazones passèrent avec les autres: elles ne sont guère plus de quinze cents; on disait trois mille; on exagère. A mesure que l'armée défilait devant l'estrade, on jetait des cauris à la volée, avec des espèces de pelles en bois, et les soldats se jetaient sur cette monnaie dans un tumulte et une mêlée indescriptibles.

Le défilé terminé, un grand calme se fit.

Comme j'en demandais le motif, l'interprète m'expliqua que quatre chefs, faits prisonniers dans la dernière expédition de Badou, avaient été conservés jusqu'ici et qu'on allait leur couper la tête. C'était pour donner plus de solennité à la fête et pour attirer la bénédiction des dieux sur la prochaine campagne que Gléglé se proposait de diriger contre ses amis d'Abéokouta.

Le devant de la tribune se dégagea complètement, et à la place des féticheurs et des cabéceires, le tambour de la mort et un grand nombre de joueurs de tam-tams prirent place, et, au milieu d'eux, deux sacrificateurs avec leurs larges coutelas et leurs billots. Presque aussitôt, le vacarme recommença, les danses et les clameurs reprirent de plus belle, les hurlements devinrent même plus furieux, et les faces de tous ces noirs prirent une expression de férocité terrible. De l'estrade on lança deux paniers en osier qui contenaient chacun un prisonnier, ficelé comme un saucisson dans un pagne blanc et dont la tête seule passait. A ce moment, la musique, les chants, les cris redoublèrent. Sur un signe de Badou, qui étendit son bâton de commandement, les deux bourreaux se précipitèrent sur les paniers et, tirant violemment d'une main la tête des prisonniers par les cheveux, de l'autre ils les décapitèrent d'un seul coup. On jeta presque aussitôt après les deux autres condamnés, qui subirent le même sort que les précédents. Puis les bourreaux prirent une tête dans chaque main et montrèrent à la populace ces hideux trophées. Je crus alors que tout s'effondrait et j'eus peur que l'on ne m'en fît autant, tant ces brutes avaient l'air surexcité par la vue du sang. Enfin la foule se dispersa et tout rentra dans l'ordre.

Je les laissai continuer leur fête et je m'en fus, en palanquin, visiter Abomey, qui est très étendu, et qui renferme une population de dix à douze mille habitants.

Cette promenade me tint jusqu'au dîner, après lequel je m'en allai rendre visite à Badou et au roi fétiche qui, comme la veille, s'étaient barricadés chez leurs femmes. Je me gardai de les déranger et je rentrai dans ma case pour prendre un repos bien mérité, après les émotions de cette journée.

Le lendemain, Badou m'envoya chercher; il me fit exprimer encore sa satisfaction de l'heureuse arrivée de ses munitions par mes soins. Il me posa une infinité de questions et finit par m'offrir de rester chez lui pour instruire son armée, laquelle, assurait-il, se montait à vingt mille hommes, chiffre dont il faut rabattre presque une moitié. Je déclinai cette proposition, bien entendu, malgré les offres alléchantes qu'il me faisait. Il paraît, entre parenthèse, que d'autres Européens se sont montrés moins scrupuleux ou moins prudents, puisqu'on en a récemment fusillé qui auraient dû être partout

ailleurs que dans les rangs dahoméens, et peut-être n'a-t-on pas tout pris. Donc je répondis au roi que j'étais marin et non soldat, et que je n'entendais rien à la manœuvre militaire. J'ajoutai ensuite que je devais reconduire mon navire à Bahia, sous les peines les plus sévères. Je dis à Badou qu'avec sa permission je partirais le surlendemain, après avoir visité encore la ville et ses environs. Il y consentit très volontiers et je recommençai à me faire promener en palanquin dans Abomey et autour de la capitale. La campagne environnante est magnifique, au point que, n'eussent été la chaleur suffocante et le peu de sécurité dans laquelle on vit là-bas, j'y aurais très volontiers passé quelque temps.

Au jour fixé, je pris congé de Badou, qui me remit un passeport, me permettant de passer partout sans être nquiété : c'est un bâton d'environ quarante centimètres de long, à tête de caïman. Il me promit aussi une pirogue pour mon voyage et, enfin, après m'avoir offert un beau sabre du pays et des provisions de route, il but une dernière fois à ma santé et je partis pour Kana, escorté par Abassou, le grand féticheur qui m'avait amené. Je devais trouver la pirogue royale à Tahoua, descendre l'Ouémé jusqu'à Porto-Novo, traverser le lac Denham, et enfin me rendre par les marigots jusqu'à Kotonou, où je retrouverais mon navire laissé sous la garde du capitaine Viaud, en qui j'avais toute confiance. J'avais choisi cette route en prévision des pluies, car nous étions à la fin d'avril et la belle saison tirait à sa fin : cette route était d'ailleurs presque aussi courte que celle que l'on m'avait fait prendre en venant, de Wydah à Abomey. C'est celle qu'a suivie le général Dodds. La route par les marais de Cô est impraticable pour une colonne européenne, et l'artillerie, notamment, ne s'en tirerait jamais. La route de l'Ouémé, au contraire, est ouverte aux canonnières, et c'est la meilleure pour nos soldats.

Je revis Kana, où je ne m'arrêtai que trois heures pour déjeuner et me reposer, puis je gagnai Tahoua, après avoir passé par plusieurs villages palissadés, Akpa, Ouabomadi, Pougouessa, noms que notre armée vient d'immortaliser. Le pays est plat, et l'on n'y voit que d'assez nombreux champs de palmiers. A partir de Tahoua, où je montai en pirogue, la végétation est magnifique sur les deux rives de l'Ouémé. Comme j'étais pressé d'arriver à Kotonou, je ne m'arrêtai pas à contempler le paysage et je ne fis que de courtes haltes à Aboa, à Dogba et à Apoua, forts villages de troc, dont les habitants descendent en pirogue jusqu'à Porto-Novo. Enfin, j'arrivai dans cette dernière ville, où je fus reçu à bras ouverts par les agents de la factorerie.

Je comprends aujourd'hui l'importance attachée à Porto-Novo comme point stratégique. C'est la clef de notre protectorat, c'est l'endroit dominant de ce magnifique pays, c'est une position sans pareille, qui commande le cours de l'Ouémé et le lac Denham. En l'occupant et en nous y retranchant solidement, nous dominerons toute la contrée.

Je repartis quelques heures après mon arrivée et, dans une autre pirogue, je traversai la lagune en longeant la côte sud, et je gagnai la plage par le travers de Kotonou. Là je me rendis à pied à la factorerie, d'où j'aperçus mon navire mouillé en rade et en train de prendre charge.

Je restai encore près d'un mois à Kotonou. La ville n'avait guère de remarquable à cette époque, en 1874, que les trois factoreries, Régis, Fabre et Daumas-Lartigue, fort belles toutes les trois. Mais les environs et les bords du lac Denham sont merveilleux. La chaleur, insupportable sur la plage dès huit heures du matin à cause de la réverbération du sable, était beaucoup moins forte sur les lagunes, et je fis de fréquentes courses en pirogue, visitant les villages lacustres ou chassant.

Vers la fin de mai, je levai l'ancre pour compléter mon chargement à Wydah.

BUZON,
Ancien capitaine au long cours.

LA PENDULE DE M. CORBINEAU

Nouvelle.

Il est encore des gens qui prétendent que les pendules n'ont pas d'âme. Qu'ils expliquent, alors, pourquoi nous nous y attachons, pourquoi nous les aimons mieux que des chiens ou des chats, autant que des confidents et des amis. D'ailleurs, je ne discuterai pas : je citerai des faits. Que les sceptiques lisent cette histoire.

***

Oh ! la mauvaise bête de pendule que la pendule de M. Corbineau !

Représentez-vous un arc de triomphe rococo, stuc et cuivre, flanqué de bas-reliefs, guilloché grossièrement, écrasant de lourdes guirlandes les quatre pilastres grêles. Sous l'arcade, servant de balancier, allait et venait une colombe, stupidement éployée, tenant en son bec, non pas le conventionnel rameau d'olivier, mais une couronne de laurier. Ainsi l'avait voulu l'énigmatique caprice de l'artiste. Mais le plus affreux c'était le cadran, ouvert comme après coup en plein fronton et pareil à un gros œil blanc cilié de chiffres arabes.

Vieille, laide et ridicule, cette pendule avait en outre un caractère insupportable. Et cependant M. Corbineau, — professeur de mathématiques, Chaptal, élémentaires, — aimait l'ingrate ainsi qu'un époux timide

et débonnaire chérit le plus souvent une épouse acariâtre.

La première contrariété de l'excellent homme fut de voir cette boudeuse s'insurger contre les globes. Méticuleux et rangé, Corbineau n'admettait pas les enfants sans tablier, les femmes sans peignoir et les cadrans sans verre. Vainement il s'entêta à la préserver de la poussière. Dès qu'on la recouvrait, vlan ! la colombe s'arrêtait. Corbineau changea la forme des globes, il en prit de carrés, d'ovales, de ronds, de pointus, de hauts, de bas, de minces, d'épais. A chaque essai nouveau, la sournoise le laissait venir, l'air absorbé dans son tic tac, faisant semblant de ne pas voir. Il avançait sur la pointe des pieds, le globe levé, puis il le descendait avec précaution, lentement, délicatement, tremblant d'effleurer les pilastres. Soins inutiles ! Au moment où, sans le moindre bruit, sans la plus petite secousse, le globe posait sur le socle de velours, la colombe s'arrêtait tout net.

Corbineau y renonça. La pendule était de ces malades grincheuses qui ne veulent pas se laisser soigner ; cette manie de demeurer dans le déshabillé d'Ève, — manie fort risible à son âge, — se trouva être, en outre, absolument contraire à sa santé. Elle avait les bronches délicates. Un courant d'air, un souffle de plumeau, une haleine d'éventail l'enrhumaient. La sonnerie, tout de suite prise, toussait alors les heures et les demies d'une voix oppressée et piteuse. Nerveuse, aussi. Un roulement de voiture, un claquement de porte la détraquaient pour plusieurs jours. Trop de sécheresse l'agitait, précipitait ses battements au point d'affoler la colombe, l'enfiévrait jusqu'à cent et cent deux pulsations à la minute. L'humidité, par contre, l'alanguissait, détendait ses ressorts ; elle n'avait plus la force de mouvoir ses aiguilles, à peine entendait-on le tic tac rare et faible de sa respiration.

Elle était jalouse, par-dessus le marché, et jalouse effroyablement. Vers trente-cinq ans, Corbineau eut envie de se marier. La pendule saisissait au vol, dans l'air, les plus vagues rumeurs de fiançailles. Et c'est alors qu'elle rusait, mentait et le trompait sans vergogne, avançant ou retardant outrageusement, selon son inspiration. Invitait-on le professeur à déjeuner, les aiguilles marquaient midi quand il était huit heures : il surprenait sa belle-mère sans dents, sa prétendue en cheveux, camisole béante, pieds nus dans des savates. Devait-il, après dîner, aller prendre la famille pour une sauterie bourgeoise, il arrivait passé minuit et le concierge couché. Il gagnait, tâtonnant, le vestibule sombre, se heurtait à la rampe, buttait contre les marches ; son beau-père venait ouvrir, mais sans ôter la chaîne, agitant dans l'entre-bâillement le pompon indigné de son bonnet de coton. Après quatre ou cinq incidents de cette sorte, Corbineau était congédié, plus ou moins poliment, selon le chiffre de la dot.

Comme pour le globe, il y renonça et se résigna au célibat. Mais sa défaite n'adoucit pas l'humeur de cette méchante compagne. Elle se montra encore ombrageuse, rancunière et fantasque, paisible seulement, — ou à peu près paisible, — quand, assis devant elle, les pieds sur les chenets, il s'absorbait dans une contemplation admirative et muette.

Elle devint peu à peu sa préoccupation dominante, l'unique passion de sa vie. Il l'essuyait avec des coupons de peluche et de foulard. Il avait pour l'époussetер un éventoir de plumes fines qui ne l'enrhumaient pas. Étant coquette, elle se laissait faire sa toilette assez volontiers et, chatouillée parfois, elle avait en dedans des tintements en écho, des arrière-vibrations comme des rires étouffés. Mais c'était tout. La grande joie de Corbineau était de la remonter et, dans les premiers temps, il n'avait pas toujours la patience d'attendre la fin de la semaine. Elle regimbait alors avec des craquements sourds, résistant à la clef, protestant par des sonneries indignées et soudaines contre ce manque d'égards. Et de ce remontage forcé, inattendu, elle se trouvait si mal et si déralinguée, que le pauvre professeur se repentait amèrement de ses vivacités. Il dut se faire une raison et, le temps aidant, il prit tout doucement l'habitude de ne plus la remonter qu'une fois par semaine.

*
* *

J'étais déjà, par racontars, à peu près au courant de tout cela quand je fis, à Andresy, la connaissance de M. Corbineau. Retraité, le vieux professeur vivotait dans sa petite maison proprette du bord de l'eau, sarclant ses plates-bandes, chassant la chenille et le colimaçon, arrosant, ratissant et greffant, lorsque sa chère pendule lui en donnait le loisir. Pendant l'été, il trouvait des répétitions de mathématiques dans quelques familles en villégiature. J'étais des trois ou quatre gamins en vacances qu'il *dérouillait* pour la rentrée, et ce fut dans son salon du rez-de-chaussée que je vis pour la première fois la fameuse pendule. Elle me déplut tout de suite, tout de suite je flairai en elle une ennemie.

Nous prenions la leçon à une petite table poussée près de la fenêtre ouverte. La Seine glissait sous nos yeux en belles ondes bruissantes et moirées. Sur l'autre rive en face, dans l'île, une frissonnante tombée de saules abritait une crique pleine de fraîcheur. Là, sur un sable d'or fin, familier aux goujons, une barque était échouée parmi les roseaux et les nénuphars. Cette vue me donnait des distractions. Je rêvais pêches miraculeuses sous ce bosquet de verdure et la leçon me paraissait longue.

Dès le premier jour, cette fine mouche de pendule s'aperçut de mon impatience et elle se fit un malin plaisir de retenir ses aiguilles. Les secondes devenaient des minutes, les minutes des quarts d'heure. J'avais

beau fixer les yeux sur le cadran, les deux flèches noires ne bougeaient pas. J'avais la fièvre, je ressentais de sourdes colères, puis des découragements. N'y tenant plus, parfois, je disais au vieux professeur :

— Je crois la pendule arrêtée, monsieur Corbineau ?

Et, aussitôt, elle accentuait son tic tac gouailleur, affectant de le rythmer bien haut, régulièrement, pour prouver que j'étais un paresseux et qu'elle était une pendule consciencieuse.

— Mais non, elle va, elle va... disait le professeur, et il se replongeait dans la correction de mes problèmes.

Une fois, — oh ! qu'il faisait chaud et beau cette fois-là ! — je profitai d'une courte absence de M. Corbineau pour courir à la pendule, décidé à la faire avancer coûte que coûte. Je tendis hardiment le doigt vers l'aiguille, mais à ce moment la porte se rouvrit. La hâte, la peur d'être surpris me firent tourner la tête, et immédiatement je poussai un cri de douleur. Profitant de ma distraction, rapidement, cruellement, la mauvaise bête avait allongé sa patte noire et pointue pour me piquer le doigt.

M. Corbineau entra et j'eus tout juste le temps de changer d'attitude.

Mon doigt saignait. A la première ligne du cours dicté, je rougis ma page blanche.

— Vous êtes donc blessé ? demanda le professeur.

Ma rancune éclata et je lui contai tout : la malice de mon ennemie, ses taquineries, ses retards prémédités et sa dernière et lâche attaque. J'exhibai la piqûre à l'appui.

Mes griefs énumérés et ma colère tombée, je m'attendais à être vertement grondé de ma paresse ou tout au moins blâmé d'avoir touché à la pendule ; mais, à ma grande surprise, M. Corbineau m'écouta sérieusement, puis il hocha la tête d'un air morne :

— Oui, elle est comme ça, murmura-t-il à voix basse. Elle n'est pas toujours agréable. Je puis affirmer qu'elle m'a fait passer plus d'un mauvais quart d'heure. Mais que voulez-vous, je m'y suis fait. Quand on vit depuis si longtemps ensemble !

Ma mine intéressée lui donnant confiance, il ne résista plus au plaisir de se décharger le cœur. Il me conta ses dernières peines, non sans jeter de temps à autre un regard furtif et inquiet vers le cadran.

— J'espérais que la campagne lui ferait du bien, continua-t-il. Il y a eu à Paris une consultation de trois horlogers célèbres. Ces messieurs l'ont examinée, auscultée avec soin ; ils m'ont assuré qu'elle supporterait le voyage. Les premiers jours, elle parut plus calme, mais cela ne dura pas. Ses nervosités l'ont reprise. Je crois qu'elle s'ennuie à la campagne.

J'eus d'abord envie de rire du sérieux de l'excellent homme, mais il parlait si posément que sa gravité me gagnait. Ma piqûre d'ailleurs me cuisait, rendant ses paroles de plus en plus vraisemblables.

— C'est son âge qui veut ça, soupira-t-il plus fort. Et pourtant cette humeur n'est pas normale, j'ai beaucoup réfléchi, il y a une raison...

Il hésita, puis me regardant au fond des yeux, il me souffla tout à fait bas :

Je crois qu'elle regrette sa patrie !

Cela, en dépit de ma crédulité enfantine, me sembla si fort que j'exclamai :

— Comment sa patrie ?

— Oui, sans doute, sa patrie : elle est prussienne.

— Prussienne ?

— Vous ne le saviez pas ?

— Pas du tout, répliquai-je, exploitant habilement ces confidences qui lui faisaient oublier la leçon.

— Ce n'est pas compliqué, reprit le professeur. Mon père était capitaine d'état-major quand, le 25 octobre 1806, l'armée française entra à Berlin. Il fut à même de préserver du pillage la famille de ses hôtes. En retour, il se fit offrir cette pendule.

Ici M. Corbineau rougit et toussota. Je n'eus garde d'insister sur la valeur des mots, et il reprit d'une voix plus assurée :

— Oui, on *la lui offrit* parce qu'elle lui plaisait, et il l'expédia à ma mère. Ce marché, qui satisfaisait tout le monde, ne fut pas du goût de la pendule. Pendant plus de dix mois elle s'obstina à ne pas marcher. Mais mon père, qui était un autre gaillard que moi, s'entêta de son côté. Elle dut céder, à contre-cœur, mais elle céda. Avec moi elle a repris ses façons fantasques et capricieuses, mais je le lui pardonne, car rien ne m'ôtera de l'esprit qu'elle regrette sa patrie...

Ici, la pendule qui, sans doute, trouvait Corbineau bavard et indiscret, sonna d'une façon sèche et vexée qui lui donna l'alarme.

— Déjà si tard ! exclama-t-il troublé. Nous avons perdu bien du temps. Je vous revaudrai cela demain... Sauvez-vous, sauvez-vous vite !

Mais, tancé d'importance, ni le lendemain ni les jours suivants, il ne me fit de confidences. Chaque fois que je le questionnais, il m'interrompait craintivement :

— Chut ! Ne parlons pas de ça. Travaillons, travaillons !

Et pourtant le vieux professeur avait raison : la pendule était prussienne, prussienne jusqu'en ses rouages les plus profonds. Et elle le prouva bien.

Vous allez voir comment.

*
* *

La guerre éclata.

Dès le combat de Sarrebruck la pendule s'arrêta. Elle en avait assez d'obliger des Français, elle n'aurait pas marqué une seconde de plus pour tout l'heur du monde. Elle fit la morte, s'immobilisant dans une rancune froide et silencieuse, attendant le jour de la vengeance.

Après Sedan, les Prussiens avancèrent lentement. On les signala à Évreux, à Mantes, puis à Meulan.

Alors ce fut un affolement. Chacun cacha ce qu'il avait de précieux, Corbineau comme les autres.

Justement, dans le jardin, tout près de la maison, se trouvait une sorte de petit caveau voûté où on rangeait les outils de jardinage. On y descendait par trois marches, une plate-bande le recouvrait et l'entrée seule demeurait visible.

M. Corbineau y déposa son linge fin, six couverts en argent et 800 francs en or dans un pot de moutarde.

Pour la pendule, il attendit, ne pouvant se décider à se séparer d'elle. Il lui semblait, en ce vilain caveau, qu'il l'enterrerait vivante. Elle était déjà si patraque ! Si l'humidité allait lui donner le coup de la mort !

L'heure où il fallut se décider fut la plus triste de sa vie. Il l'enveloppa de flanelle, lui fit un lit d'ouate, la prit dans ses bras tremblants, et l'emporta dans la cachette. Il la posa sur un paillasson, soigneusement, s'assura qu'aucun gémissement ne sortait de son cadran, qu'elle ne donnait aucun signe de souffrance : silence de mort. Alors il monta les marches à reculons pour la voir jusqu'au dernier moment. Puis il ferma la trappe. La plate-bande élargie par quelques pelletées de terre, un bon coup de rateau par-dessus, aucune trace ne resta de la cachette. Il eût fallu des yeux de lynx pour découvrir quelque chose.

Corbineau lâchait à peine son rateau qu'on frappait violemment à la porte. C'étaient une douzaine de Prussiens conduits par le premier adjoint. Les soldats fouillèrent la maison, bouleversèrent le mobilier, puis, ne trouvant rien de suspect, s'installèrent dans les chambres.

Muet et consterné, le professeur les regardait faire.

— Vous auriez mieux aimé des Bavarois, — lui dit l'adjoint d'un ton de regret, — les Bavarois sont d'humeur plus douce, mais nous n'avons pas le choix. D'ailleurs vous logez le chef avec ses hommes, il les contiendra.

Maigre consolation pour le pauvre Corbineau !

Cependant, comme il leur laissa faire tout ce qu'ils voulurent, comme il livra, à première sommation, les clefs de sa cave et commanda un repas copieux, le chef le traita de *bon garçon*.

Après le dîner, le ventre arrondi et le nez rouge, ce chef était tout à fait de belle humeur. Il alluma sa pipe et, le soir étant très doux, il descendit au jardin. Il se fit apporter un fauteuil du salon, le cala près de la plate-bande et s'y étala.

— Chentille maison ! fit-il d'une voix aimable. Chentille, pien meuplée... seulement comment que ça se fait que fus n'afez pas de pentule?

— Je ne les aime pas, dit Corbineau non sans rougir un peu de son mensonge.

— C'est trôle, reprit le Prussien, moi, che les atore. Ch'ai promis à ma femme te lui en enfoyer une, la plus pelle que che truferai. Elle attend, c'te paufre femme !

Et mélancolique, attristé, il expliqua :

— Pas de ma faute. Tuchurs en marche, tuchurs logé chez des croquants... pas une seule pentule !

Il y eut un silence, puis il en revint à son idée fixe :

— Comment que ça se fait que fus n'afez pas de pentule?

Corbineau répéta qu'il n'en avait jamais eu, sans rougir cette fois. Il mit même une pointe de malice à exagérer sa haine des pendules. Et mentir plus impudemment, se moquer du gros Prussien, c'était comme une petite vengeance de tous les grands désastres.

— C'est empêtant, ronchonnait le chef. Chustement, en foyant la maison, che m'étais tit : Ch'est une maison purchoise, ch'y truferai l'affaire te ma femme... c'te paufre femme tut te même !

La nuit tombant, Corbineau accentuait son sourire. Il ne répondait plus, mais il riait dans sa barbe, se frottait les mains à la dérobée, pensant malicieusement :

— L'imbécile !... s'il savait qu'elle est là sous ses pieds, qu'il a presque le nez dessus !

Le Prussien lança trois ou quatre bouffées de tabac, puis tenace, grognant, recommença :

— Fus mentez pas? Fus n'afez pas te pentule te cachée... pien cachée? ch'est sûr, fus mentez pas?

— Mais puisque je vous affirme...

Le pauvre Corbineau ne put achever. A l'instant même, sous terre, un craquement précurseur, une détente du ressort, un bruit tout familier, lui fit sauter le cœur. Une seconde à peine s'écoula, et ce qu'il venait de pressentir dans une angoisse subite arriva. La pendule sonna, elle sonna victorieusement, crânement, perçant de sa voix criarde l'ouate, la flanelle, la trappe, la terre de la plate-bande. Elle ne sonna pas un coup, ni deux, ni trois, mais douze, quinze, vingt, trente coups, elle sonna jusqu'à ce que le Prussien étonné, puis gai, puis triomphant, eût déblayé le sol, découvert la cachette et sorti du caveau sa chère compatriote !

*
* *

— Une pendule que je n'avais pu remonter depuis Sarrebruck ! gémissait encore Corbineau, un an après, Une pendule muette depuis des mois ! Voyez-vous la malice ! Inutile de vous dire que le Prussien s'est jeté dessus et que depuis je ne l'ai plus revue. J'ai beau me dire qu'elle est enfin dans sa patrie, heureuse et bien portante, je ne puis me consoler. L'affection, c'est comme ça : on se rend compte des défauts, ça n'empêche pas d'aimer. Cette pendule-là avait une âme de femme, vindicative, rusée... mais fine ! Ah ! combien fine !

Et s'animant de plus en plus :

— Voulez-vous que je vous dise tout le fond de ma pensée?

— Dites, monsieur Corbineau.

— Eh bien, c'est un malheur, un grand malheur pour moi que je sois juste tombé sur des soldats prussiens; car si j'avais seulement logé des Bavarois, jamais, au grand jamais, ma pendule n'eût sonné.

CHARLES FOLEY.

UN MANUEL D'HISTOIRE ALLEMAND

Présidant une commission scolaire qu'il avait fait convoquer à Berlin pour discuter les réformes à introduire dans l'enseignement, Guillaume II prononça, le 4 décembre 1890, un discours dans lequel il montra qu'avec le nouvel empire, il était nécessaire d'orienter différemment les études, surtout l'étude de l'histoire :

Pourquoi tant d'Allemands critiquent-ils leur gouvernement, s'écriait-il; c'est parce que la jeunesse ne sait pas comment notre nation s'est développée... Maintenant que l'empire est créé, ce qu'il faut faire comprendre à cette jeunesse, c'est que cette nouvelle forme d'État doit être conservée... Si l'école avait fait ce qu'on est en droit d'attendre d'elle, elle aurait dû, avant tout, engager elle-même le duel avec la démocratie sociale... Maintenant, j'aurais les instruments avec lesquels je pourrais travailler et qui m'aideraient à me rendre plus vite maître du mouvement.

C'est pour répondre à ce désir du souverain que trois professeurs d'une école de cadets viennent de composer un nouveau manuel d'histoire, allant de Guillaume II à Charlemagne. Car c'est aussi une des idées de l'empereur de vouloir qu'en histoire, comme dans les autres siences, on parte du connu pour aller à l'inconnu, bref, qu'on apprenne l'histoire à rebours (1).

Les auteurs du manuel avaient pour se guider le discours du souverain et un article d'un publiciste allemand, M. Hermann Grimm, professeur à l'Université de Berlin, qui, plus royaliste encore que le roi, s'était chargé de préciser et d'étendre la pensée de Guillaume II et de demander bravement au maître d'école de faire l'apologie de tout ce qui s'était accompli en Prusse.

Il faut montrer que tous les rois de Prusse, disait-il, furent d'incomparables souverains... Pour cela, il est nécessaire de ne pas trop détailler leur vie, ce qui pourrait refroidir le patriotisme des enfants. Nous n'avons déjà que trop à compter avec l'indiscrétion des pères et des mères (1).

La première chose qui frappe dans ce manuel, c'est le ton sur lequel il est monté. C'est de l'histoire lyrique :

Réjouis-toi, jeunesse allemande, réjouis-toi du fond du cœur du sort qui fut réservé à ta chère patrie. Car tu possèdes maintenant ce qui longtemps, longtemps n'a été pour tes pères qu'un désir ardent et pieux : un empire allemand, un et pourtant divers à l'intérieur, puissant à l'extérieur, rempart de la paix et de la civilisation au milieu des autres peuples de la terre!

Des Alpes au Belt, du Memel aux hauteurs de Wasgaus, sur les rivages de la lointaine Afrique et dans les îles océaniennes, partout on entend les vibrations de l'aigle des Hohenzollern et la bannière de l'empire est tenu par une main puissante.

M. Hermann Grimm, parlant au nom du souverain, demandait qu'on fît des trois premiers empereurs de la nouvelle Allemagne « un tout idéal et indissoluble ». Comment y parvenir? « C'est l'expérience, disait-il, qui apprendra au maître comment il y arrivera et qui lui enseignera les moyens de prévenir les questions indiscrètes capables de détruire la légende. » Il s'agit donc, dans la pensée de Guillaume II, de créer des mythes dans l'âme de l'enfant. Voyons comment s'y prennent les auteurs du manuel.

C'est Guillaume II qui ouvre la marche :

Guillaume II, troisième empereur allemand, neuvième roi de Prusse, est le vingtième souverain de cette auguste race qui règne depuis près de cinq siècles sur le Brandebourg. Ce souverain, d'après l'exemple de ses pères, s'efforce d'être juste et doux, d'être pieux, craint Dieu, protège la paix, vient en aide aux pauvres et aux affligés et demeure un fidèle gardien de la justice.

Pour défendre notre patrie contre les ennemis du dedans et du dehors, il entretient une puissante armée, qui compte en temps de paix 486 000 hommes. C'est pour cela, aussi, qu'il se rend souvent dans les garnisons éloignées et qu'il donne l'alarme aux régiments.

Mais cette armée il ne l'entretient que pour mieux assurer la paix, qu'il essaye aussi de consolider en rendant visite aux souverains des grands États de l'Europe... Dans ce but, il a entrepris de nombreux et fatigants voyages des contrées de l'extrême nord au lointain midi.

Suit une biographie détaillée du jeune souverain, dans laquelle, selon les recommandations de M. Grimm, on le représente comme « un instrument de la Provi-

(1) *Lehr und Lesebuch der Geschichte, von der Gegenwart bis auf Kaiser Karl den Grossen*, fur die unteren Klassen hoherer Lehranstalten bearbeitet von Dr Rudolf Stenzler, Dr Franz Lindner, Dr Hugo Landwehr; Berlin, 1891.

(1) *Der Geschichtsunterricht in aufsteigender Linie: Deutsche Rundschau*, septembre 1891.

dence et revêtu d'une héroïque grandeur ». C'est ainsi qu'on raconte sur un ton mystique son initiation à la vie militaire, ses fiançailles avec la princesse Augusta-Victoria, son mariage et son avènement au trône :

Notre souverain, continue le narrateur, est un bel homme, de moyenne grandeur : il a des yeux bleus et des cheveux blonds ; l'expression de son visage est plutôt sérieuse, ses discours sont clairs et sensés. Sa manière de vivre est simple et minutieusement réglée : il se lève de bonne heure et travaille toute la journée. Pour se récréer, il se promène, conduit sa voiture, patine, dirige une barque ou fréquente les théâtres. Il adore les solitudes champêtres. Dans le calme auguste des bois, son âme se recueille et s'élève vers Dieu aussi bien que durant les navigations nocturnes qu'il fait sous la voûte constellée d'étoiles près des côtes accidentées de la Norvège. Il est aussi amateur de musique : il aime les vieilles marches guerrières.

Les éloges décernés à l'empereur Fréderic III sont plus sobres : on ne parle pas de l'esprit profondément libéral de ce souverain, et si l'on fait allusion au courage qu'il montra dans sa maladie, c'est pour y reconnaître « la marque du vrai Hohenzollern ». Mais ce qu'on met surtout en lumière « dans cette belle physionomie de Siegfried », c'est le Fritz guerrier :

Notre Fritz, dit le manuel, ce héros populaire et célèbre qui dans les combats sanglants de son père, conduisit ses guerriers de victoire en victoire... car, comme Hohenzollern, c'était aussi un bon soldat, sur la poitrine duquel le roi Guillaume Ier attacha, pour le récompenser de sa vaillance, l'ordre pour le mérite, sur le champ de bataille de Königgratz. Il fut aussi nommé feld-maréchal devant la capitale de la France. Les lauriers conquis à Sadowa, à Weissembourg, à Worth, à Sedan et à Paris ne se flétriront jamais. Pourrait-on raconter la formation de notre empire sans parler de lui, mais le vénérable architecte de l'édifice est son père, Guillaume Ier.

Guillaume Ier, en effet, est le chef de cette « trinité mystique », comme la nomme M. Grimm, et c'est lui surtout qu'on exalte :

Ah ! c'était une triste époque que celle où le prince Guillaume prit la régence du royaume. Il n'y avait point alors de puissant empire, mais une Confédération sans prestige... Pas d'armée allemande non plus, encore moins de flotte.

La conséquence en était que nos voisins n'avaient pour nous point de considération. Souvent l'étranger foulait aux pieds notre bon droit. Il y avait alors à nos portes un voisin dangereux, Napoléon III, empereur puissant, rusé et entreprenant. C'est dans ces circonstances difficiles que Guillaume Ier prit les rênes du gouvernement. Mais Dieu, le Seigneur, l'avait désigné pour conduire la Prusse et l'Allemagne à de glorieuses destinées.

Guillaume Ier est examiné sous un triple aspect : comme organisateur de l'armée prussienne, comme héros guerrier et comme prince pacifique. Selon la recommandation de M. Grimm, « on raconte dans le plus grand détail jusqu'aux moindres faits d'armes » de ce « prince pacifique, » qui dans l'espace de sept années (1864-1870) fit la guerre au Danemark, à l'Autriche et la France. On s'efforçe de montrer que ces peuples furent toujours les agresseurs. Les Français surtout :

Ce peuple avide de gloire, qui aime tant à subjuguer ses voisins, était jaloux de l'accroissement subit de la puissance prussienne. Aveuglé, il demandait la revanche de Sadowa, et il poussa son empereur à la guerre. Cette guerre, sous un prétexte futile, habilement calculé, il la déclara à la Prusse d'une manière criminelle, le 19 juillet 1870. Alors l'Allemagne tout entière, le Sud aussi bien que le Nord, se leva comme un seul homme, courroucée de l'insolent affront que la France venait de faire à son vieux roi (*Ems, Benedetti*).

Je ne sais si après les révélations que vient de faire M. de Bismarck sur la falsification de la dépêche qui déchaîna la guerre, on continuera à enseigner en Allemagne que les Français furent les agresseurs, mais ce qu'il y a de certain, c'est que les professeurs d'histoire, comme le chancelier, s'entendent à émonder ou à rallonger un texte quand il s'agit de se donner l'apparence du bon droit. Tout le monde connaît le texte de la proclamation du Gouvernement de la Défense nationale en date du 20 septembre 1870, qui se termine par ces mots : « Ni un pouce de notre territoire, ni une pierre de nos forteresses. » Voici comment est traduit ce document dans le manuel en question :

« Aucun pouce de notre territoire, aucune pierre de nos forteresses à ces Allemands détestés ! En avant, citoyens, aux armes ! Défendez votre pays ! Courez sous les drapeaux ! Organisez-vous en corps de francs-tireurs et tuez, partout où vous le pourrez, ces maudits envahisseurs. »

Et deux lignes plus bas :

« Et Dieu n'a jamais abandonné les Allemands dans cette juste guerre ! »

Ils ne se font pas scrupule, du reste, de reconnaître que « le bien le plus précieux de cette guerre a été d'avoir enfin un empire allemand et un successeur à Barberousse ».

Guillaume, en tout cas, était dans les mains de Dieu un instrument pour venger les crimes des Français... Il n'avait pas dix ans quand il dut fuir avec la famille royale devant Napoléon, et l'impression d'effroi que lui laissa cette guerre,

ne s'effaça jamais de son esprit... Mais cette dure école de sa jeunesse devint pour lui, comme pour beaucoup d'autres, une bénédiction.

Cet empereur, dans le manuel, devient un être surhumain :

Sa mort émut tout le globe terrestre et, pour les Allemands, les places qu'il fréquentait sont devenues des lieux consacrés (*geweihte Stätten*).

Guillaume II recommandait dans son manifeste de ne pas trop éplucher la vie des rois, pour ne rien ravir à leur prestige. De Guillaume Ier à Frédéric le Grand il y eut une série de rois médiocres ou pusillanimes qui, par leurs indécisions, retardèrent la marche en avant de l'État prussien. De ceci on ne dira rien, ou bien on le transformera en vertu. C'est le cas pour Frédéric-Guillaume IV, connu pour son manque de volonté :

« Les cruelles déceptions ne furent pas épargnées à ce souverain, dit le manuel, parce qu'il jugeait les hommes non par ce qu'ils valaient, mais par ce qu'il croyait qu'ils valaient. C'est pourquoi il fut forcé de changer souvent ses plans et ses résolutions. »

Une chose qu'on n'oublie jamais de citer, c'est la valeur militaire du souverain, si piètre soldat ait-il été. Frédéric-Guillaume IV aussi devient un guerrier qui, « l'épée au côté, prit part aux saintes guerres de la délivrance ».

La tâche semblait plus malaisée pour Frédéric le Grand. Malgré tout le bon vouloir imaginable, il est difficile d'en faire un saint. Les auteurs du manuel n'hésitent pas : ils justifient et exaltent tout. La conquête de la Silésie fut entreprise parce que « le roi avait des droits sur le pays ». Frédéric dit pourtant dans ses *Mémoires :*

« J'avais besoin de cette province pour vivre et je la pris. » Pour le partage de la Pologne, nos historiens accordent bien que Frédéric en fut l'instigateur, mais que ce partage était inévitable pour deux raisons : d'abord parce que « les Polonais étaient un danger permanent pour leurs voisins à cause de leur inaptitude au gouvernement » ; ensuite parce que « le roi a empêché que toute la Pologne fût dévorée par la Russie ».

Dans ce manuel, Frédéric, qui proclamait son indifférence pour tous les cultes et qui favorisait l'établissement des Jésuites dans ses États, devient un roi « pieux, très protestant ». Aucune allusion à Voltaire. M. Grimm l'avait défendu : « Sa présence, ici, disait-il, serait aussi déplacée que sur le piédestal de la statue du roi. » On ne peut pourtant pas taire que Frédéric aimait l'esprit français, la littérature française. On glisse rapidement sur ces goûts et on les met sur le compte de l'époque où vivait le roi :

Le fait que Frédéric écrivait en français s'explique, parce que ce fut une Française qui présida à sa première éducation et que ce fut un Français, Duhan, qui l'instruisit... Qu'avait, du reste, alors à offrir la littérature allemande? Les chefs-d'œuvre de nos grands poètes ne parurent qu'à l'époque où il était un roi très occupé.

Cette apologie des souverains prussiens se poursuit par delà les rois, jusqu'aux électeurs de la Marche de Brandebourg, qui tous, plus ou moins, ont taillé une pierre du futur édifice allemand. Et à la fin, célébrant en bloc les mérites de cette glorieuse lignée, l'auteur s'écrie :

C'est ainsi que tout ce que nous sommes nous le devons à cette race des Hohenzollern de Souabe (du rocher à la mer, *Vom Fels zum Meer*).

Guerriers vaillants, hommes d'État habiles, administrateurs économes, juges intègres, princes pacifiques, pieux et doux, ils ont, dans l'accomplissement complet de leur devoir de souverains, travaillé et combattu pendant des siècles pour que nous ayons maintenant une patrie puissante. En inaugurant l'école primaire obligatoire, le service militaire pour tous, en libérant la classe bourgeoise et les paysans des servitudes qui pesaient encore sur eux, en favorisant le commerce, l'industrie, l'art et la science, en fondant un Zollverein qui s'est de plus en plus élargi, en octroyant une Constitution libérale, en vouant leur attention aux problèmes sociaux, ces souverains ont rendu notre État fort, civilisé et florissant.

Est-ce que cela ne mérite pas notre reconnaissance, notre confiance, notre admiration, notre fidélité et notre dévouement?

Salut donc à cette famille princière, salut à notre patrie!

Que leur devise soit toujours la nôtre : « Avec Dieu pour le roi et pour la patrie, pour l'Empereur et pour l'Empire! »

Tel est, résumé dans ses grands traits, ce manuel qui éclaire d'un singulier jour la manière dont certains professeurs allemands comprennent l'éducation. La génération du début du siècle, cette génération qui fit l'Allemagne si grande, était d'un autre avis : « Si en posant la plume, écrivait Niebuhr, après un scrupuleux examen de conscience, je ne puis confesser que je n'ai rien écrit contre la vérité... que je n'ai, en aucune manière, cherché à montrer un adversaire sous un jour pire que celui que sous lequel je voudrais qu'on me montrât à mon heure dernière, je n'ai fait de l'étude et de l'histoire qu'un usage impie et coupable. »

ANTOINE QUILLAND.

COURRIER LITTÉRAIRE

Victor Hugo : Toute la lyre. *Dernière série.*

Ce qu'il y a d'agréable avec ces volumes posthumes d'Hugo, c'est qu'on ne peut pas s'attendre à l'imprévu. L'homme le plus grand est si petit, qu'après soixante-dix ans de production assidue nous ne pouvons plus avoir avec Victor Hugo la moindre surprise. Nous connaissons tous ses procédés, qui, du reste, ne sont pas nombreux. Nous faisons d'avance sa pièce dès les premiers vers que nous en lisons.

Nous sommes tout à fait comme le petit enfant qui se fait raconter pour la vingtième fois la même histoire et qui y prend un plaisir extrême. Ce plaisir est fait de nonchalance d'abord, passion tout aussi forte chez l'homme que la curiosité, son contraire, ensuite de je ne sais quel contentement intérieur, qu'on a à deviner d'avance à coup sûr ce qui va nous être dit. L'enfant se félicite obscurément d'être si habile à prévoir la fin de l'histoire qu'on lui raconte, sans vouloir se dire que s'il la prévoit si bien, c'est simplement qu'on la lui a déjà contée un certain nombre de fois. Tels nous, ouvrant *Toute la lyre,* dernière série. *Vision des montagnes,* lisons-nous à la première page. « Parfaitement ! nous écrions-nous aussitôt, tu vas voir le Caucase avec Prométhée, et puis l'Olympe, et puis le mont Nébo, et ça se terminera infailliblement par le Calvaire. » Et, en effet, cela ne manque point. Les montagnes défilent comme au commandement de notre prévision intérieure. Pas une ne manque à l'appel. « Présent ! »

Sitôt qu'impérieux mon geste l'appela,
Chacune s'est hâtée en disant : « Me voilà ! »

On lit les volumes de vers posthumes de Victor Hugo avec une grande sécurité.

Ils y sont tous, tous, ses procédés familiers : 1° le lieu commun affirmé avec une conviction robuste et lyrique ; 2° l'accumulation des noms propres singuliers et sonores ; 3° le développement par l'énumération des parties. En ce dernier genre, il y a un chef-d'œuvre qu'il faut donner aux écoliers, d'abord comme modèle d'amplification, ensuite comme type achevé du procédé le plus cher à Hugo et qu'il manie le plus sûrement. « Messieurs, vous développerez le plus prolixement qu'il vous sera possible le *nescit vox missa reverti.* » Aucun ne trouvera mieux que ceci, que vous leur dicterez ensuite comme *corrigé :*

. . . . . Tête à tête, en pantoufle,
Portes closes, chez vous, sans un témoin qui souffle,
Vous dites à l'oreille au plus mystérieux
De vos amis de cœur, ou, si vous l'aimez mieux,
Vous murmurez tout seul, croyant presque vous taire,
Dans le fond d'une cave à trente pieds sous terre,
Un mot désagréable à quelque individu.
Ce mot que vous croyez qu'on n'a pas entendu,
Que vous disiez si bas dans un lieu sourd et sombre,
Court à peine lâché, part, bondit, sort de l'ombre.
Tenez. *Il est dehors ! Il connaît son chemin :*
Il marche, il a deux pieds, un bâton à la main ;
De bons souliers ferrés, un passeport en règle :
Au besoin il prendrait des ailes comme l'aigle !
Il vous échappe, il fuit, rien ne l'arrêtera ;
Il suit le quai, franchit la place, et cætera,
Passe l'eau sans bateau dans la saison des crues,
Et va, tout à travers un dédale de rues,
Droit chez le citoyen dont vous avez parlé.
Il sait le numéro, l'étage, il a la clé,
Il monte l'escalier, ouvre la porte, passe,
Entre, arrive, et, railleur, regardant l'homme en face,
Dit : — Me voilà ! Je sors de la bouche d'un tel.
. . . . . .

Voilà ! C'est très bien fait ! c'est la perfection même du genre. S'il y a un poète classique, c'est bien celui-là. Il est si foncièrement classique qu'il est scolaire. Ce n'est pas un reproche que je lui fais, je ne cherche qu'à caractériser.

Voyez encore, tout à côté, le morceau intitulé : *Des sages.* Voilà une bonne idée, carrée par la base, et carrément développée. Les sages, ce sont les insouciants. 1° Voyez ces écoliers. Description de l'insouciance joyeuse des écoliers. 2° Voyez ces amants. Description de l'insouciance rêveuse des amants. 3° Conclusion et moralité :

Songeur ! songeur ! Il est deux sages sur la terre,
Mais l'un et l'autre, hélas ! ne durent qu'un moment :
(1°) Le premier est l'enfant ; (2°) le second est l'amant.

Jamais on n'a mieux mis en pratique les théories géométriques et les principes d'arpentage du *Discours sur le style.*

Quelquefois, c'est la traduction en vers d'une page classique consacrée que Victor Hugo nous donne, et, soutenu par sa *matière,* ce n'est pas là qu'il est le plus mauvais. Sa version de Pascal ne manque pas de force :

. . . . . Sais-tu l'heure ?
Sais-tu si tu n'es pas un être vain qui pleure
Et se déforme, et n'est, en attendant la mort,
Qu'un rêve sur le front de l'univers qui dort ?
Voilà l'homme. Qui donc a dit : l'homme est sublime ?
Qui donc s'est écrié : l'homme est un spectre infime ?
Il est grand, il est vil ; il est tout à la fois...
Vivre, c'est travailler sans trêve, ayant en soi
L'archange qui rayonne et l'âne qui se vautre,
A diminuer l'un en agrandissant l'autre...
Mais comment expliquer ce lugubre inconnu,
Ce soleil dans un peu de fange contenu,
Cet être monstrueux, prodigieux et triste,
L'homme amer, ignorant dans quel monde il existe...
Ver de terre et rayon, confinant d'un côté
A l'azur, on ne sait par quelle pureté,
De l'autre à la matière, on ne sait pour quels crimes ?
Songeur ! qu'est-ce que l'homme ? Un entre-deux d'abîmes.

Allons ! vous avouerez que ce n'est pas mal traduit. J'aime presque mieux, pourtant, dans cette première partie (nous arriverons tout à l'heure à la seconde,

toute différente), les pièces très courtes, notes prises en courant, impressions rapides, billets du matin écrits pour lui-même sur le premier chiffon venu. Vous vous souvenez que dans l'œuvre de Victor Hugo il y a de purs chefs-d'œuvre de ce genre. Rappelez-vous « *Écrit sur la vitre d'une fenêtre flamande,* » — « *Un matin, pendant que la fenêtre était ouverte,* » etc. Dans ce genre de pièces, *il n'a pas le temps de développer,* il n'a pas le temps d'amplifier, il n'a pas le temps de composer, c'est-à-dire d'alourdir. L'impression est toute pure et reste toute fraîche. Elle n'a pas eu le loisir de se transformer en une idée, c'est-à-dire, étant donné notre homme, en banalité bourgeoise ou populaire. Et comme il est poète, comme il l'est par les yeux, par les oreilles, par l'imagination et par la musique intérieure, quand dans le poète, le penseur (et quel penseur, vous le savez, mon Dieu!) n'a pas eu le temps d'intervenir, c'est très bien. Exemple : *Nuit tombante* :

Vois le soir qui descend calme et silencieux.
Septentrion, delta de soleils (?) dans les cieux
Écrit du nom divin la sombre majuscule;
Vénus, pâle, éblouit le blême crépuscule;
Traînant quelque branchage obscur et convulsif,
Le bûcheron convoite en son esprit pensif
La marmite chauffant au feu son large ventre,
Rit, et presse le pas; l'oiseau dort, le bœuf rentre,
Les ânes chevelus passent portant leurs bâts;
Puis tout bruit cesse aux champs, et l'on entend tout bas
Jaser la folle avoine et le pied-d'alouette.
Tandis que l'horizon se change en silhouette
Et que les halliers noirs au souffle de la nuit
Tressaillent, par endroits l'eau dans l'ombre reluit,
Et les blancs nénuphars, fleurs où vivent les fées,
Les bleus myosotis, les iris, les nymphées,
Penchés et frissonnants, mirent leurs sombres yeux
Dans de vagues miroirs, clairs et mystérieux.

Exemple encore, et celui-ci d'une vigueur nette, d'une intensité plus pénétrante. Un tableau flamand en huit vers. On le voit, et mieux encore, on s'y voit, on a la sensation d'avoir passé par là et de s'être ébroué en écarquillant les yeux devant cette porte : *Arrivée au gîte :*

On arrête. Un falot flambe aux pieds d'une Vierge.
C'est là. — Le voyageur aspire à des draps blancs;
Le cocher cogne, et jure et crie : — Hé, dans l'auberge!
Et le silence noir s'emplit de chiens hurlants.

L'hôte arrive en chemise avec une pantoufle;
La porte ouvre un battant et l'hôtesse ouvre un œil;
La chandelle frissonne, et, dans le vent qui souffle,
La servante aux yeux ronds s'effare sur le seuil.

La seconde partie de *Toute la lyre* (que ce titre est faux! C'est à peine deux ou trois aspects du génie de Hugo, et les plus connus, qui sont là. Mais peu importe), la seconde partie de *Toute la lyre*, sensiblement la plus considérable, est faite de suites des *Châtiments*. Elle a été à peu près négligée, à ce qu'il me semble, par la critique. On a tellement assez de la politique de Victor Hugo, d'autre part, les événements sur lesquels Hugo s'échauffe sont si loin de nous, ou plutôt nous en sommes séparés par d'autres événements si incomparablement plus tragiques, qu'on a passé vite sur les histoires relatives à Saint-Arnaud, à Baudin (Baudin Premier) et à Garibaldi.

Au point de vue littéraire, on a eu tort. Laissons absolument de côté la politique de Hugo. Elle est un peu puérile, sans doute, et cette éternelle répartition de l'humanité en peuples vertueux et rois atroces, en prolétaires suaves et prêtres affreux, a tout juste la valeur d'une politique d'artiste qui cherche des contrastes à la Rembrandt. C'est une politique de coloriste. Il est assez juste aussi de dire, comme M. Brunetière le disait éloquemment l'autre jour, que quand on a passé trente ans de sa vie à préparer par ses exaltations lyriques le retour de l'Empire, on est assez mal venu, quand il ressuscite, avec ses procédés ordinaires, de s'en plaindre si furieusement. Il ne faut pas attendre le lendemain du 2 Décembre pour dire du mal du 18 Brumaire. Tout cela est juste. Il est très vrai que, dans ce cas-là, on est tenu à un peu de réserve... Cela me rappelle la virulente apostrophe de Gambetta contre ce pauvre et excellent homme, M. Jubinal, qui se permettait, après nos premiers désastres en 1870, de dire deux ou trois mots sur je ne sais quoi : « Quant à vous, monsieur Jubinal, quand on a contribué dans la mesure de sa faiblesse à attirer sur la France les malheurs qui l'accablent aujourd'hui, on n'a qu'une attitude à prendre et à garder, celle du silence et du remords. » C'était très bien, quoique trop gros. C'était Juvénal contre Jubinal. On peut dire des choses semblables à Victor Hugo. Il aurait dû un peu battre sa coulpe. On peut soutenir qu'il aurait dû se taire.

Mais, au point de vue littéraire, il aurait eu tort. Au prix d'une inconséquence, il a bien fait d'écrire les *Châtiments*. Il n'y a rien de plus beau au monde comme *satire lyrique* depuis d'Aubigné. Et quand je dis depuis d'Aubigné, vous sentez bien que c'est par convenance professionnelle et respect de la tradition, et que je n'en pense pas un mot. Il n'y a pas la moindre comparaison à faire entre les *Tragiques* et les *Châtiments*. Victor Hugo lui-même, pour montrer qu'il était capable de tout, s'est montré capable de modestie quand il s'est rangé derrière Juvénal. Il lui est supérieur de tout ce qu'ajoute à la vigueur pittoresque l'éloquence enflammée, l'emportement lyrique, le magnifique transport de l'imprécation qui se lève grandissante et battant le ciel à larges coups d'aile.

Eh bien! il n'y a rien dans *la Corde d'airain* qui vaille les grands morceaux des *Châtiments*, non; mais il y a encore de très belles choses. C'est de beaucoup la meilleure partie du volume. Je n'aimais pas beaucoup *Saint-Arnaud*, qui est long, un peu lourd, et nous traîne, sans grandes trouvailles de style, sur des objets assez

répugnants. Mais *Mentana* est un beau poème encore, et qui figurerait dans les *Châtiments* avec honneur.

Ah! ce *Mentana!* Nous le lisions à l'École normale en 1868. Il circulait sous le manteau. On l'avait en une petite brochure, papier pelure d'ognon, qui, mise sous enveloppe, ne pesait pas plus qu'une lettre ordinaire, et pouvait circuler par la poste sans courir trop de dangers. Nous le lisions avec ferveur. Nous en faisions des copies. Nous le discutions. En général, il était loué avec enthousiasme par ceux qui depuis sont devenus réactionnaires, et avec beaucoup de réserves par ceux qui depuis sont devenus radicaux. C'est qu'on change. Hélas! si on ne changeait que d'opinions!

Je viens de le relire tout à l'heure, et dussé-je être mis par La Bruyère au nombre de « ces vieillards qui, touchés indifféremment de tout ce qui rappelle leurs premières années, n'aiment peut-être dans *Œdipe* que le souvenir de leur jeunesse », je déclare que cet Œdipe-là est un bel Œdipe parmi les Œdipe. Le tableau suivant peut convenir à l'Europe à peu près à tous les moments de son histoire, malheureusement, mais il est vaste et large, et l'horreur de l'éternelle misère de la guerre éternelle (déclarée ou latente) y éclate en bien beaux traits :

Et cependant l'odeur des morts, affreux parfum
Qui se mêle à l'encens des *Te Deum* superbes,
Monte du fond des bois, du fond des prés pleins d'herbes,
Des steppes, des marais, des vallons, en tous lieux!
Au fatal boulevard de Paris oublieux,
Au Mexique, en Pologne, en Crète où la nuit tombe;
En Italie on sent un miasme de tombe;
Comme si sur ce globe et sous le firmament,
Étant dans sa saison d'épanouissement,
Vaste mancenillier de la terre en démence,
Le carnage vermeil ouvrait sa fleur immense.

Je sais bien; c'est théâtral; c'est fait, comme disait Lemaître, pour être clamé dans le vent sur un promontoire; ça appelle Mounet-Sully. On regrette, quand on lit, de n'être pas Mounet-Sully pour le tonitruer. Mais après? C'est une forme de l'art, encore, que l'art oratoire s'envolant jusqu'à l'art lyrique, et il faut une fière poigne pour soulever ces périodes-là.

Et cette fin! Supposez que c'est Hernani qui s'avance à la rampe pour appeler Navarrais, Maures et Castillans à la révolte contre la tyrannie; lisez, en vous mettant dans l'oreille les éclats de voix du tribun montagnard, et dites-moi si l'effet n'est pas grand :

O peuple, noir dormeur, quand t'éveilleras-tu?
. . . . . .
N'as-tu pas conscience, en ton accablement,
Que l'opprobre s'accroît de moment en moment?
N'entends-tu pas qu'on marche au-dessus de ta tête?
Ce sont les rois. Ils font le mal. Ils sont en fête.
Tu dors sur ce fumier! Toi qui fus citoyen,
Te voilà devenu bête de somme. Eh bien,
L'âne se lève, et brait; le bœuf se dresse, et beugle.
Cherche donc dans ta nuit, puisqu'on t'a fait aveugle.
O toi qui fus si grand, debout! car il est tard.
Dans cette obscurité l'on peut mettre au hasard
La main sur de la honte ou bien sur de la gloire;
Étends le bras le long de la muraille noire;
L'inattendu dans l'ombre ici peut se cacher;
Tu parviendras peut-être à trouver, à toucher,
A saisir une épée entre tes poings funèbres,
Dans le tâtonnement farouche des ténèbres!

Il faut lire encore *En plein dix-neuvième siècle*, qui est l'histoire navrante de cette pauvre Rosalie Doise, forcée par une « instruction » trop savante à avouer un crime qu'elle n'avait pas commis. A la vérité, ce sont là de ces tours que l'actualité nous joue. En 1862, la fille Doise s'avouant parricide alors qu'elle ne l'est pas, ce ne peut être que l'effet des affreuses tortures morales qu'un magistrat curieux d'avancement lui a fait subir; et cela devient une matière de magnifique déclamation contre la magistrature; cela devient un article de Séverine. En 1893, pour nous qui savons les choses, c'est tout simplement de la suggestion. La fille Doise avait été suggestionnée par le juge d'instruction, non martyrisée, et la satire de Victor Hugo tombe tout entière, ou du moins il faudrait la refaire d'une autre façon. C'est le point faible de tous les poèmes inspirés par l'actualité. Ils « datent » très vite; ils se démodent.

Mais quoi? Il faut prendre les gens comme ils sont. La moitié du génie de Hugo, s'il ne faut pas dire les trois quarts, les trois quarts du moins de son inspiration étaient dans l'actualité. « On déjeune en lisant son journal, » a-t-il dit quelque part. Il était l'homme qui déjeune en lisant son journal, et qui ensuite met son journal en vers. Il a été chroniqueur en vers depuis 1830 jusqu'en 1875. Il a mis en vers successivement *la Quotidienne*, *le Constitutionnel* et *le Siècle*. Il fallait que l'actualité frappât sur lui pour qu'il retentît. Si la définition qu'on donne généralement du poète lyrique est la vraie, si la poésie lyrique est l'expression la plus originale des sentiments les plus personnels, personne n'a été moins poète lyrique que Victor Hugo; car il n'avait pas, à proprement parler, de sentiments personnels. Il sentait sous l'impulsion des sentiments d'alentour.

Il y a des gens, comme Sully Prudhomme, qui on une âme en pétales de sensitive, qui se replie sur elle-même dès qu'on la touche. Il y en a, comme Coppée, qui ont une âme en ailes de moineau, qui va légère, amusée, gouailleuse, tendre et gaie à la fois, se poser sur tous les arbres des squares et guetter les humbles joies et les humbles drames pour en faire une chanson. Victor Hugo avait une âme en tôle. L'incident, l'anecdote, l'événement tapait dessus, et c'était une musique grave et douce ou un retentissement de tonnerre. Il avait un gong dans le cerveau. Mais il lui fallait l'anecdote, l'incident ou l'événement. Et selon que c'était anecdote, incident ou événement, il était chroniqueur, moraliste bourgeois, pamphlétaire, ou il s'élevait à la grande poésie lyrique.

Mais, dans ce dernier cas, il était lyrique non à la nouvelle manière, et selon la définition que je donnais tout à l'heure, mais à l'ancienne, à la manière de Pindare, de Ronsard et de Malherbe. Il mettait en vers merveilleux non le tour original de ses sentiments personnels, mais les grands événements publics et les sentiments de tout un peuple ou de tout un parti sur le propos de ces événements. C'est très particulier. Il est le seul du siècle qui ait eu ce caractère. *Les Châtiments*, journal lyrique ; *l'Année terrible*, journal lyrique, deuxième numéro ; *Toute la lyre*, journal lyrique, numéro 3. Tels devraient être les titres. On lira le dernier numéro du journal lyrique de Victor Hugo avec beaucoup d'intérêt, et, sans vouloir le surfaire, on regrettera encore qu'il n'y ait pas de « suite au prochain numéro ».

ÉMILE FAGUET.

THÉATRES

LA COMÉDIE-FRANÇAISE EN VOYAGE.

Voici la Comédie-Française en voyage. C'était notre ressource pendant les mois d'été. Tous les théâtres fermés, elle restait ouverte. Et c'était un dernier refuge pour ceux dont le métier est de s'occuper de théâtre. Vers la mi-juin, les noms illustres disparaissaient de l'affiche, — j'entends les noms des comédiens : l'épithète « illustres » vous l'a déjà fait comprendre, — mais c'était alors le tour des jeunes, et en même temps le tour des classiques, un peu trop négligés pendant la saison. Les représentations n'étaient pas toujours parfaites ; mais on était en veine d'indulgence. Quand cela marchait bien, on manifestait une satisfaction complète ; quand ça n'allait pas, on taquinait un peu M. Claretie ; et cela faisait toujours passer le temps.

Bonnes ou non, elles étaient toujours amusantes, ces représentations : pour le critique et pour l'« observateur impartial ». Avec l'organisation actuelle de la Comédie-Française, les soirées sont prises par les pièces à recettes, pour lesquelles naturellement on fait donner la grande troupe, et qui débordent souvent sur les matinées du dimanche. Pour les matinées dites « classiques », les matinées du jeudi, les abonnés remplissent la salle : on n'y peut trouver un strapontin. Avec l'été venait le tour de ce que les dédaigneux appelaient « la troupe de fer-blanc », de tous ceux qui, durant l'année, devaient s'effacer devant leurs chefs de file. Ceux-là, c'était l'avenir. Et notre devoir était de signaler ceux qui donnaient des espérances. C'était un devoir, c'était un plaisir ; pour rien au monde nous ne nous y serions dérobés ; et, deux ou trois fois par semaine, nous passions consciencieusement notre soirée à « découvrir de jeunes talents ». Et, comme ils étaient fiers, ces « jeunes talents », des lignes qu'on leur consacrait. Les belles lettres qu'on recevait ! lettres de remerciements, toutes pleines d'une reconnaissance attendrie, et dans lesquelles, après les « politesses d'usage », apparaissait bientôt l'ingénue vanité de cette race délicieuse : « J'ai cherché à donner au rôle... » Que de fois je l'ai lue, cette phrase grosse de menaces ! Et ce qu'il avait cherché à donner au rôle, c'était « tout », naturellement : la vérité, d'abord, et la vie ; puis la grandeur tragique, ou l'ampleur comique ; puis... c'était tout, je vous dis.

Sérieusement, ces représentations d'été étaient charmantes. Et elles étaient excellentes pour la Comédie-Française. Ceux mêmes qui trouvent que tout n'y est pas pour le mieux étaient forcés de lui rendre justice. Monter une pièce à merveille, c'est relativement facile ; c'est au moins à la portée de tous les théâtres ; et, pour n'en citer qu'un, *le Prince d'Aurec* et *l'Invitée* ont été bien joués, sinon mieux, au Vaudeville qu'ils ne l'auraient été à la Comédie-Française. Mais ce qui n'est possible dans aucun autre théâtre, c'est un ensemble de représentations comme celui qu'on nous donnait rue Richelieu. Forcée par l'absence de son public ordinaire de renouveler presque chaque jour son affiche, la Comédie « repassait » le répertoire, et le jouait très convenablement, en général. Et quand, au bout du mois, on se rappelait les spectacles qu'elle avait donnés, on se sentait pris, ma foi, d'une réelle sympathie pour la Maison, — sans oublier pour cela les critiques qu'elle mérite parfois. Les comédiens, chose rare, donnaient tout ce qu'ils pouvaient. Ces beaux rôles, qu'ils touchaient enfin, ils n'avaient que la saison d'été pour s'y produire, et c'est à peine s'ils pouvaient les jouer deux ou trois fois. Aussi, qu'ils y mettaient d'ardeur ! Ils y mettaient tout, je le disais tout à l'heure. Parfois ce « tout » n'était pas très bien réglé ; parfois, même, ce tout se réduisait à peu de chose ; mais, positivement, les chefs-d'œuvre de notre répertoire semblaient tout rajeunis par ce que les nouveaux interprètes y mettaient de jeunesse, de passion, et quelquefois d'inattendu. Ce n'était plus « cela » peut-être, mais tout de même bien amusant.

Et quel admirable public ! Certes, les premières loges n'avaient pas l'aspect élégant des grands jours d'hiver. Et cependant, — ô puissance de la tradition ! — quoique les abonnements eussent pris fin depuis deux mois au moins, les mardis étaient recherchés. Ces soirs-là, on voyait errer dans les couloirs des Anglais aux cheveux plats et au frac impeccable, des rastaquouères de toutes provenances, le plastron brillant de mille feux. Ils lorgnaient les loges avec une attention respectueuse... et j'imagine qu'ils devaient emporter dans les pampas, — si les pampas existent

encore! — des idées assez singulières sur les élégances parisiennes. Après tout, il n'y a que la foi qui sauve et qui persuade.

Les soirs ordinaires, l'orchestre était plein. Des élèves du Conservatoire venus pour repasser leurs rôles de concours, pour prendre l'air de la Maison, où tous se croyaient engagés déjà, pour étudier aussi, et pour tâcher de s'approprier les « trucs » de leurs devanciers. Et quelle ardeur, quels applaudissements au moindre effet... Çà et là quelques critiques, retenus à Paris par le devoir professionnel, attirés à la Comédie-Française par leur amour pour le théâtre. Et, parmi eux, naturellement, notre excellent maître, Francisque Sarcey.

Si l'on arrivait après le lever du rideau, on était sûr de l'apercevoir vers les premiers rangs de l'orchestre, du côté droit, assis le plus souvent dans un des deux fauteuils placés tout contre la baignoire d'avant-scène. Il écoutait, — écoutait-il toujours, ou semblait-il écouter ? — avec une attention scrupuleuse. Après chaque tirade, après chaque scène, le comédien ou la comédienne glissait un regard de son côté. S'il était assis, comme tassé, dans son fauteuil, les mains croisées sur le pommeau de sa canne et l'œil clos, la physionomie du « sujet » exprimait subitement un trac manifeste : l'arcade sourcilière arrondie, l'œil inquiet. Si, au contraire, il se redressait sur son siège, attentif, la lorgnette à l'œil, l'acteur en était tout ragaillardi : « Sarcey est content! »

Pendant l'entr'acte, on le rejoignait. Et, pareil à Mentor, notre maître nous faisait de la morale. Je ne sais comment il faisait, mais il avait toujours lu nos articles ou nos feuilletons : gare à celui qui avait critiqué certain détail de mise en scène, certaine interprétation qui lui paraissaient ou mauvais ou surannés ! « C'est la tradition ! » Et les exemples pleuvaient, j'ose le dire : Samson jouait le rôle ainsi, ou Regnier, ou Provost... Et l'on finissait par se rendre.

Je me rappelle qu'un jour, étant venu pour entendre Leitner dans le rôle de Bernard Stamply, je me trouvais à côté de mon maître. Vers la fin de la soirée, il se pencha vers moi, et me dit : « Voilà plus de cent fois que je vois *Mademoiselle de la Seiglière ;* la pièce ne m'a jamais amusé! » J'avoue qu'à ce moment je me sentis passer un frisson : voir cent fois une pièce qui ne vous amuse pas!... Et nous blaguons parfois « l'autorité » !...

Aux plaisirs divers dont je viens de dresser la liste s'en joignait un autre, plus ironique, et plus « distingué ». Naturellement, les jeunes comédiens à qui l'on confie un beau rôle trouvent assez médiocre, dans leur for intérieur, l'interprétation qu'en a donnée leur chef d'emploi. Et cette faiblesse-là n'est pas particulière à la race des comédiens. Peut-être le mépris pour les confrères est-il une des conditions de la production. Un de nos plus charmants auteurs, un jour qu'on lui reprochait de ne plus rien donner, répondait : « Je crois que je ne puis plus écrire ; j'aime trop ce que font les autres. » Quoi qu'il en soit, l'interprétation d'un ancien est toujours médiocre pour un nouveau. Et le fait est que le nouveau s'applique tout d'abord à jouer autrement que son ancien. Il s'efforce de donner plus de relief à certains aspects que l'autre laissait dans l'ombre, à scander autrement telle tirade, à poser autrement telle scène. Mais, malheureusement, surtout pour les rôles du répertoire, il ne reste plus grand'chose à découvrir. Des générations d'acteurs ont passé ; tous ont mis quelque chose d'eux-mêmes dans leurs rôles, ou, mieux, en ont tiré ce qui convenait à leur nature, et c'est de cet ensemble de tentatives qu'est formée la tradition. Tous les effets sont connus, escomptés, attendus. Là où on n'en fait pas, c'est qu'il n'est pas possible d'en faire. Et, peu à peu, malgré sa volonté bien arrêtée d'être original, ou, ce qui revient au même pour lui, malgré sa détermination d'être différent de son ancien, le nouveau en arrive tout doucement à l'imiter. Et voilà comment la tradition peut s'accommoder du plus farouche désir d'indépendance. Décidément, c'est le docteur Pangloss qui avait raison : tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

***

Tout est-il pour le mieux dans ces absences de la Comédie-Française ? J'avoue que je n'ai pas là-dessus d'opinion bien arrêtée. Vous savez que les avis diffèrent avec éclat. Les uns estiment que la Comédie-Française fait œuvre-pie en s'en allant jouer à l'étranger ; c'est notre théâtre, c'est notre littérature qu'elle va porter à Londres ; elle représente ainsi ce qu'il y a de meilleur et de plus durable dans notre race (vous vous rappelez le joli article de J.-J. Weiss à ce sujet) ; ceux qui pensent ainsi me paraissent penser fort bien. Ceux qui pensent autrement, je dois le dire, ne me semblent pas penser fort mal. Jugeant la question à un point de vue moins élevé, ils estiment que, si notre bourse subventionne la Comédie, c'est pour nous, apparemment, et non pour qu'elle aille réjouir les yeux et le cœur de la perfide Albion. Ils trouvent aussi qu'on respecte bien religieusement de l'autre côté de la Manche des règlements qu'on ne se fait pas scrupule de transgresser ici : que les petites fugues de certains sociétaires des deux sexes, évidemment nuisibles à la Comédie à Paris, ne le sont guère à Londres, où elle ne joue qu'un mois ; et ils trouvent que c'est ici surtout qu'on devrait être sévère...

Les deux partis me semblent avoir raison. Mais il paraît que la salle du Théâtre-Français avait besoin de réparation. Prenons le prétexte pour ce qu'il vaut, et ne cherchons point querelle cette fois à la Comédie. Souhaitons-lui le plus grand succès, les plus grasses recettes : souhaitons-lui de revenir de Londres pleine

d'ardeur et chargée de bank-notes; souhaitons-lui surtout, une fois revenue, de moins négliger le répertoire.

Nous en reparlerons à la rentrée.

JACQUES DU TILLET.

VARIÉTÉS

Les funérailles d'un monument (1).

Il y a quelques jours, « à deux heures de relevée », on a vendu « au plus offrant et dernier enchérisseur » les décombres de la vieille Sorbonne, la Sorbonne de Richelieu, qui tombera tout à l'heure sous le marteau des démolisseurs. Seule, l'église demeurera. Débris vénérables, poussière glorieuse, tout s'écroulera, se dispersera : le grand amphithéâtre, avec son Bossuet et son Corneille de plâtre, près d'un siècle de discours latins, et les échos de tant de voix éloquentes, Guizot, Villemain, Simon, Fauriel, Ozanam, Saint-Marc Girardin ; — la salle basse du doctorat ès lettres, si enfumée, où tant de fois le doyen Victor Le Clerc a dit à un candidat fort mal à son aise : « Monsieur, il y a dans votre thèse des idées justes et des idées neuves : les idées justes ne sont pas neuves, et les idées neuves ne sont pas justes ! » — Le sanctuaire métaphysique de M. Cousin et le cabinet administratif de M. Lorquet ; — l'ermitage épiscopal de Mgr de Lépante, un diocèse chez les schismatiques ; — la bibliothèque où régnait avec bonhomie M. Léon Rénier ; — le modeste amphithéâtre de l'antique Faculté de théologie, qui régenta si longtemps l'esprit humain, avec la chaire de Bautain, de Lavigerie, de Freppel, de Perreyve, — tous les fantômes attachés à cette relique du vieux Paris s'en iront aux quatre vents du ciel, et, pour les personnes engagées sur la pente descendante de la vie qui ont laissé ici, entre ces murailles vermoulues, des souvenirs de jeunesse, la catastrophe, bien que prévue depuis longtemps, sera une cause de douce mélancolie.

Une consolation nous est cependant accordée. Un écrivain délicat, un érudit pour qui les archives du passé sorbonnique n'ont point de secrets, M. le recteur Gréard, a donné l'absoute à la Sorbonne morte. Au monument de pierre, noir et triste, incommode, quoique illustre, survivra donc un livre très grave, vivant, plein d'informations précises, parfois pittoresques, de respect pour la vénérable ruine, de réflexions touchantes pour cette histoire qui va se fermer. *Nos adieux à la vieille Sorbonne* sont vraiment le *Requiescat in pace* qu'il convenait de souhaiter à la maison que le fier cardinal avait édifiée sur le logis de Robert de Sorbon, chapelain de saint Louis et chanoine de Notre-Dame. La figure du fondateur paraît aux premières pages du livre, docteur et apôtre qui aimait la charité autant que la science, âme très tendre, confesseur excellent, qui écrivit : « J'ai entendu quelques-uns des plus grands pécheurs du monde, mais je n'en ai pas entendu un seul, si grand pécheur qu'il fût, que je n'aie aimé après sa confession cent fois plus qu'avant. » Il avait créé ici une sorte de séminaire pour les pauvres maîtres et clercs théologiens, avec deux bibliothèques où l'on n'entrait qu'en robe et en bonnet carré, en grand silence, comme dans le chœur d'une église, et jamais une chandelle allumée ou une lanterne à la main ; on n'y faisait jamais de feu. Les associés ou pensionnaires logeaient en de petites chambres ténébreuses ; ils cultivaient, pour se reposer l'esprit, en de petits jardins, de rafraîchissantes laitues et des fleurs pâles et privées de parfum. Les règlements intérieurs, dont on trouve le texte complet au premier volume du *Cartulaire de l'Université de Paris*, par le Père Denifle, étaient passablement rigoureux : entrées, sorties, visites, lectures, bons petits repas d'amis pris à part dans les chambres, étaient surveillés avec un scrupule extrême, car Sorbon tenait à la pureté des mœurs non moins qu'à celle de la dialectique. Les étudiants étrangers y affluaient ; l'hospitalière maison était, disait-on, « un abrégé de l'univers ». On y rencontrait des Ruthènes, des Bohémiens, des Écossais et des Grecs, quelque chose comme une image réduite du quartier latin au temps présent, seulement plus paisible. Les papes, qui furent, au moyen âge, au moins jusqu'à Philippe le Bel, les grands maîtres de l'Université de Paris, répandaient à flots leurs bénédictions et leurs bulles sur la Sorbonne ; les rois lui prodiguaient caresses et privilèges ; pour le reste de l'Université, elle était *famosissimum collegium*. Des bouffées d'air champêtre y venaient, apportant des abeilles, des prairies et des vignes qui verdoyaient encore sur les pentes de la montagne Sainte-Geneviève ; de la rue *Coupe-Gueule*, rendez-vous de mauvais garçons, coupe-bourses et tire-laine, toute sorte de clameurs scandaleuses passaient par-dessus la grave maison, et se mêlaient aux psalmodies des chapelles, au bruit aigre des disputes scolastiques, au profond et éternel bourdonnement des syllogismes.

Vers la fin du XVIe siècle, la Sorbonne de Sorbon s'en allait, comme toute œuvre humaine, ayant bravement accompli sa tâche. Elle avait vu marcher, dans l'ombre de ses murs, Dante et Pétrarque, Luther et Calvin. L'École s'affaissait, l'École et son obstinée méthode de déduction ; l'observation directe, les sciences de la nature, la Renaissance joyeuse minaient la vieille Université de Saint-Thomas, d'Albert le Grand et de Duns Scott. Rabelais avait dressé l'ironique catalogue

---

(1) *Nos adieux à la vieille Sorbonne*, par M. Gréard, de l'Académie française. — Paris, Hachette, 1893.

de la bibliothèque de Saint-Victor, « fort magnificque librairie », et livré à la risée des hommes ce titre symbolique :

Badinatorium Sorboniformium : Utrum chimæra, in vacuo bombinans, possit comedere secundas intentiones?

Enfin, Descartes lança contre les doctrines séculaires son *Discours*. Mais déjà la Sorbonne, que le choc aurait fait s'effondrer tout d'un coup, se renouvelait sous la main de Richelieu. En même temps que le cardinal assiégeait La Rochelle, il bâtissait pour les bonnes études une maison neuve. Il avait compris quel admirable instrument de discipline religieuse et politique serait une institution, richement dotée, métropole de la théologie d'État, force de résistance contre le Saint-Siège, au besoin, et dont les docteurs, auxiliaires zélés de la couronne, distribueraient les grades nécessaires aux dignitaires de l'Église, feraient la haute police du clergé, et passeraient à la pierre de touche la pensée française. Vers la fin du siècle, la Sorbonne réformée, puissance formidable et séduisante à la fois, tenait, dans les préoccupations des personnes lettrées, le rang où est aujourd'hui le Parlement. Les évêques, les ducs et pairs, les princes du sang assistaient aux examens. Louis XIV se faisait rendre compte des séances doctorales : « Mandez-nous ce que vous savez des nouvelles sorboniques, » écrivait-on du fond des provinces. C'étaient, dit M. Gréard, comme des représentations de gala, dont on donnait le régal même aux souverains étrangers.

Ces beaux jours sont finis. Je ne dirai point cependant : les lauriers sont coupés! Non, car on en distribue chaque année de plus épaisses forêts, à la seule Faculté des lettres, envahie, submergée par cinq mille candidats environ. Mais la fête sorbonnique est moins pompeuse et l'examen plus bref que jadis. Les cardinaux et les archevêques de loisir n'y assistent plus. Ceci, c'est la troisième Sorbonne, la dernière, sans aucun doute, celle qui verse des torrents d'enseignement supérieur, scientifique ou littéraire, selon les conditions des sociétés modernes et démocratiques, où le diplôme est un pain de vie. Elle sera magnifique, cette Sorbonne dernière, peuplée de statues, ornée de fresques dont de bienveillantes inscriptions expliquent les mystères pythagoriques. On peut déjà lui appliquer l'éloge adressé par un contemporain de Robert à la maison du XIIIe siècle : *Facta est pulcherrima domus.*

Mais hâtez-vous de regarder une dernière fois la Sorbonne de Richelieu, et surtout sa cour monumentale vers le soir, ou même au crépuscule, à l'heure où l'on n'y fait plus ni grec, ni paléontologie, ni métaphysique. Vous y goûterez une sensation de grandeur simple, très digne du XVIIe siècle, que note ainsi M. Gréard : « Je n'ai jamais mieux compris le charme austère de la vieille Sorbonne que, le soir, après que l'activité du jour a cessé, alors qu'au loin les bruits de la ville commencent à s'éteindre et qu'avec le calme de la nuit qui s'annonce la paix de cette solitude peuplée de tant de souvenirs enveloppe la pensée, la repose et l'élève. »

ÉMILE GEBHART.

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

SIGNORA DUSE DANS LES RÔLES D'IBSEN.

La célèbre tragédienne italienne, Mme Eleonora Duse, vient de jouer, à Londres, le rôle de Nora, dans *la Maison de poupée,* d'Ibsen.

*
* *

UNE AGRÉABLE SURPRISE.

Les journaux allemands annoncent la prochaine publication d'un ouvrage posthume de Hegel.

*
* *

SOUVENIRS DE THACKERAY.

Dans un volume de souvenirs publié cette semaine à Londres sous le titre de *Hic et Ubique*, sir William Fraser parle longuement de Thackeray, dont il était l'ami. Thackeray avait une haine féroce pour les éditeurs : il aimait à rappeler que seize maisons de Londres lui avaient refusé le manuscrit de *la Foire aux vanités*. Il ne détestait pas moins profondément, d'ailleurs, son métier d'écrivain. Comme sir William Fraser lui disait un jour que « ce devait être une agréable chose d'être un auteur à la mode », Thackeray lui répondit avec une amertume sincère et profonde : « J'aimerais mieux cent fois casser des cailloux sur les routes ! »

*
* *

UNE EXPOSITION DE DICTIONNAIRES.

Le *Century Magazine* a organisé, à Chicago, une exposition historique de lexicographie, où l'on voit, côte à côte, tous les dictionnaires anglais, depuis ceux du XVIe siècle jusqu'au *Century Dictionary*, qui est en cours de publication. Tous ces dictionnaires sont ouverts à la lettre M, de façon à montrer l'évolution de la langue en ce qui touche les mots commençant par *micro*. Le dictionnaire de Cockeran, de 1623, ne contient qu'un seul mot commençant par ce préfixe : le *Century Dictionary* en contient huit pages pleines. Et il se trouve encore des gens pour nier le progrès !

Le directeur gérant : HENRY FERRARI.

Paris, MAY et MOTTEROZ. — Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 25 TOME LI 24 JUIN 1893.

COURS LIBRES DE LA SORBONNE

L'Évolution de la poésie lyrique au XIXe siècle (1).

(Seizième et dernière leçon.)

Messieurs,

Si nous avons conduit, ou suivi, — dans cette série de leçons, — l'évolution de la poésie lyrique en France depuis les origines du romantisme jusqu'à l'épanouissement du symbolisme contemporain, j'ai tenu ma promesse ; et je pourrais me dispenser de « conclure ». Je n'aime point à prophétiser ; et n'ayant voulu faire avec vous que de l'histoire, je pourrais laisser à de plus hardis ou de plus habiles que moi le soin de vous dire ce qu'ils augurent des destinées de notre poésie. Mais le moyen, cependant, de résister à la tentation ? de ne pas demander à l'histoire quelques leçons, quelques indications ? et, si je m'en abstenais, ne m'accuseriez-vous pas, avec raison, d'un excès de prudence ? Il faut quelquefois oser se compromettre ; et, en vérité, ce cours me paraîtrait trop incomplet à moi-même, si je n'essayais pas aujourd'hui d'entrevoir ce que sera dans sa forme, dans son inspiration, et dans son rôle, la poésie d'après-demain.

Pour ce qui est d'abord de la question de forme, l'effort des Parnassiens ne sera certainement pas perdu, ni même leur exemple et, en dépit de quelques novateurs, je ne pense pas que l'on réussisse à substituer jamais le vers blanc au vers rimé ; ni, comme type du vers français, le décasyllabe ou quelque vers impair que ce soit, — de onze, de treize, de quinze syllabes, — à notre ancien alexandrin.

Il y en a une première et très forte raison, sentimentale, si vous le voulez, mais historique aussi. C'est, messieurs, que, si jamais nous renoncions au vers de Corneille et de Racine, de Lamartine et d'Hugo, — le vers de *Polyeucte* et de *Phèdre*, de *Jocelyn* et de *la Légende des siècles*, — nous ferions passer trois siècles d'une histoire encore et toujours vivante à l'état de curiosité pour ainsi dire archéologique. Notre poésie, classique ou romantique, deviendrait pour nous quelque chose d'analogue à celle de Virgile ou d'Homère. Et de nos propres mains, on ne sait pourquoi ni dans quel intérêt, nous romprions la continuité de notre tradition. En voyez-vous, messieurs, je ne dis pas la nécessité, mais seulement l'avantage ? Et ne faudrait-il pas cependant qu'il fût bien évident, pour justifier, ou pour excuser ce que l'abandon de la tradition littéraire a toujours de presque criminel ? Mais d'autres raisons, plus particulières, ou plus spéciales, ne paraissent pas moins bonnes.

Classique ou romantique, si, par exemple, depuis trois cent cinquante ans maintenant, l'alexandrin a triomphé, comme type, de tous les rivaux qu'on lui a tour à tour opposés, ne faut-il pas qu'il y en ait quelque valable et puissant motif ? Baïf, Jean-Antoine de Baïf, l'ennuyeux Baïf, le métricien de la Pléiade, — je dirais son Banville, s'il avait eu plus d'esprit, — a fait des vers mesurés, à la grecque ou à la romaine.

(1) Suite. — Voy. les numéros des 21, 28 janvier, 4, 11, 18 février, 4, 11, 18, 25 mars, 22, 29 avril, 13, 20, 27 mai, 3 et 17 juin 1893.

Malherbe a fait des vers impairs, et ce ne sont pas les moins gracieux que nous ayons de lui :

L'air est plein d'une haleine de roses,
Tous les vents tiennent leurs bouches closes;
Et le soleil semble sortir de l'onde,
Pour quelque amour plus que pour luire au monde...

Voltaire, Marmontel, vingt autres encore, ont fait enfin des vers blancs. L'alexandrin a continué de vivre. A quoi d'ailleurs, à laquelle de ses qualités ou de ses vertus plus cachées le doit-il? Est-ce peut-être à sa divisibilité, — par deux, par trois, par quatre, par six, — d'où résulterait une souplesse unique, une facilité singulière de diversifier ses effets, de les associer à ceux de tous les autres rythmes, d'employer, quand il le veut, tous ses pieds à courir plus vite? mais au contraire, quand il le faut, de leur faire porter autant ou plus de poids que le vers de quatorze syllabes :

Aussi la créature était par trop toujours la même,
Qui donnait ses baisers comme un enfant donne des noix,
Indifférente à tout, hormis au prestige suprême
De la cire à moustache et de l'empois des faux-cols droits?

Cette explication est bien mathématique! On a dit encore, — c'est Becq de Fouquières, dans son curieux *Traité de versification française*, — que, l'alexandrin représentant la durée normale d'expiration de la voix humaine, sa fortune aurait ainsi sa raison physiologique dans la loi du moindre effort, ou, si vous l'aimez mieux, dans la conformation de nos organes vocaux. Il faudrait donc alors que nos organes fussent bien différents de ceux des Grecs, ou des Anglais, dont les vers peuvent avoir jusqu'à seize ou dix-sept syllabes! Mais toutes ces questions sont obscures; et, quoi qu'il en soit de la cause, ayant depuis le temps de la Renaissance préféré l'alexandrin, notre oreille y est aujourd'hui comme héréditairement faite. On pourra donc bien s'efforcer, après les romantiques eux-mêmes, de « disloquer » encore l'alexandrin, et de lui donner plus de variété, plus de souplesse, plus de fluidité surtout : il n'est pas probable qu'on y renonce, ni désirable, à vrai dire, si nous ne voyons pas qu'aucun vrai poète s'y soit jamais senti gêné (1).

Nous ne voyons pas non plus qu'un vrai poète ait jamais souffert de la contrainte de la rime; et pour quelques sacrifices qu'il a dû parfois lui faire, — comme aussi bien les Grecs ou les Anglais à la mesure, — que de services en revanche ne lui a-t-elle pas rendus? Tel est, du moins, l'avis de tous les maîtres, et Ronsard, sur ce point, s'accorde avec Malherbe, lequel ne pense pas autrement que Sainte-Beuve, dans la pièce que je vous ai citée :

Rime, l'unique harmonie
Du vers...

ou que Banville dans son *Petit traité de poésie*. Qu'importe après cela l'opinion de quelques prosateurs? En français, nous l'avons déjà dit, — dans une langue où le vocabulaire de la poésie ne diffère pas substantiellement de celui de la prose, — si la rime n'est pas l'unique génératrice du vers, il semble bien que l'imagination de la rime soit le premier don du poète, son aptitude originelle, la faculté qu'il apporte en naissant. Et je consens, d'ailleurs, que Banville ait exagéré! Je ne crois pas, comme il l'a prétendu en riant, que l'on « n'entende dans un vers que le mot qui est à la rime». Je veux même que la rime ne soit pas trop « riche » ou trop « forte ». Il y a positivement dans la richesse excessive de la rime quelque chose de barbare, et comme un luxe de mauvais goût, quand encore cette richesse même ne va pas à la caricature, ou à la dérision de l'art. De belles rimes ne suffisent pas à faire de beaux vers, et inversement, de beaux vers n'en sont pas moins beaux pour être un peu « faiblement » rimés. C'est même assez qu'on rime pour l'oreille, et je veux que les poètes se passent de la « consonne d'appui ». Mais ils ne se passeront pas de la rime, si sa fonction étant de différencier le contour du vers de celui de la prose, elle lui donne donc sa forme. Or, nous ne saurions oublier, messieurs, qu'en poésie comme en tout art, la forme n'existe qu'à la condition d'être perçue comme telle; indépendamment de ce qu'elle enveloppe; dans son arabesque, si je puis ainsi dire; par les sens, en un mot, par l'œil ou par l'oreille. Puisque la poésie est un langage « mesuré », la sensation de la mesure est indispensable, non pas même à son effet, mais à sa définition; et puisqu'en français la « quantité » ne saurait nous donner cette sensation nécessaire, il faut donc que ce soit la rime qui nous la procure. Je ne dis rien de l'assonance ou de l'allittération, si la rime, comme on pourrait au besoin l'établir, est née de leur insuffisance (1).

Mais ce que je crois, d'autre part, c'est qu'en conservant la rime et l'alexandrin, — j'entends comme type du vers français, — on s'efforcera, messieurs, de donner à la poésie une valeur de plus en plus musicale,

(1) Nous avons déjà renvoyé pour toutes ces questions, qui n'ont jamais été, sans doute, étudiées de plus près que depuis quelques années, aux *Traités* de Banville, Becq de Fouquières et Tobler. On y joindra les *Modestes observations* de M. Clair Tisseur, que nous avons aussi déjà signalées, l'intéressante brochure de M. Sully Prudhomme : *Réflexions sur l'art de faire des vers*. Paris, 1892. Lemerre; le petit volume de M. Eugène d'Eichthal, *Du rythme dans la versification française*. Paris, 1892. Lemerre; et le livre de M. Robert de Souza : *le Rythme poétique*. Paris, 1892. Perrin. Voyez aussi, de-ci, de-là : *le Mercure de France*, *l'Ermitage* et les *Entretiens politiques et littéraires*.

(1) Cette opinion est conforme à celle que Renan exprimait volontiers dans ses dernières années, quand il craignait qu'à force de prétendre imiter l'incohérence même de la vie, l'art ne finit quelque jour par y perdre le sens de la forme, et avec le sens de la forme, l'une au moins de ses raisons d'être.

et, conséquemment, une signification de plus en plus subjective. Le poète « s'exprimera » lui-même dans son rythme ; il y fera battre la pulsation de ce qu'il sentira de plus individuel en lui. Ses « états d'âme » se trahiront, ou plutôt ils se révéleront dans le choix de ses coupes ; et ses enjambements ou ses inversions ne seront plus des « effets de l'art » dans ses vers, mais plutôt des aveux, et l'imitation comme involontaire de son involontaire émoi. En d'autres termes, le « mouvement », qui est l'élément propre et premier, l'élément « spécifique » du beau musical, — comme la couleur est sans doute celui du beau pittoresque, — deviendra, non pas certes le seul, mais un élément de plus en plus important du beau poétique. A cet égard, et longtemps encore, selon toute apparence, notre poésie demeurera « lyrique », — je ne dis plus, je ne puis plus dire, messieurs, individuelle ; — et ici, de la considération de la forme nous passons à celle de la matière de l'inspiration poétique.

On ne fera plus, tout porte à croire que l'on ne fera plus de *Nuits*, par exemple, ni de *Consolations*. Car le pessimisme, dont je vous ai dit ce que je pensais, aura du moins eu, littérairement, ceci de bon, que le poète aujourd'hui ne saurait plus mettre sa vanité trompée, ou ses amours déçues, en comparaison avec tant de misères qui désolent la vie, mais bien moins encore avec l'espèce de malédiction qui pèse d'en haut sur elle. On souffrira tout autant, mais on le dira moins, si même on l'ose dire ; et à cet égard je crois que nous pouvons voir dans le « baudelairisme » la dernière convulsion de l'individualisme expirant. Lyrique dans sa forme, la poésie redeviendra donc impersonnelle dans son fond. Le poète ne sera plus lui-même la matière unique de ses chants ; il ne nous fatiguera plus du récit de ses bonnes fortunes ou du souvenir de ses débauches ; il ne sera plus Byron, ni Musset, ni don Juan. C'est aux sources inépuisables de la Nature, de l'Histoire, de la Science, qu'il rajeunira son inspiration. Mais surtout, vivant de la vie de ses semblables, mêlé de sa personne à la réalité, ce qu'il corrigera, ce qu'il modifiera, c'est sa vision personnelle des choses. On n'écrirait plus aujourd'hui, vous disais-je, ni *les Consolations*, ni *les Nuits !* Mais on n'écrirait pas non plus *les Orientales ;* et, dans la peinture de la Grèce ou de Constantinople, on ne substituerait plus, on n'oserait plus substituer le caprice ou la fantaisie de son imagination aux traits de la réalité. Quelque diversité de tempérament et d'impressions qu'il y ait, vous savez, messieurs, nous savons aujourd'hui qu'il y a des traits caractéristiques et essentiels de l'Orient. On voit peu de bouleaux aux environs de Jérusalem ; et le ciel est habituellement moins pur, il est moins profond, il est moins bleu, je pense, à Brest qu'à Biskra. Cette physionomie vraie des choses et des hommes, le poète sera désormais tenu de nous la rendre ; et comme il n'y parviendra qu'à force d'observation ou d' « informations », c'est un point que le *naturalisme* aura gagné sur le *romantisme*. Les raisons de décrire ou de peindre ne sont pas dans les yeux du peintre ou du poète, ni dans la qualité de ses impressions. Elles sont dans la nature des choses, ou, si vous l'aimez mieux, et plus exactement, elles sont, messieurs, dans la « correspondance » que l'expérience nous révèle entre les choses et nous. Rappelez-vous à cet égard le mot d'Amiel et le commentaire que je vous en ai donné.

A son tour et de son côté, le *symbolisme* a gagné quelque chose sur le *naturalisme*, si, en réintégrant dans la notion de la poésie la nécessité de l'idée, il a rétabli, sans le savoir, la communication du poète et de la foule. Est-ce peut-être ce que l'on veut dire quand on parle, comme aujourd'hui, d'*art social* ou *sociologique*(1) ? En tout cas, et comme je vous l'indiquais déjà l'autre jour, c'est ce qui résultera tôt ou tard, mais nécessairement, de la définition du symbole. Représentation tangible ou figurée de quelque chose d'invisible, d'inaccessible aux sens, le « symbole » est un moyen de rendre l'idée sensible à tous ceux qui ne pourraient autrement s'élever jusqu'à elle. Conséquemment, messieurs, — et c'est ce que nos *symbolistes* n'ont pas toujours bien vu, — le symbole n'existe, il n'a de lieu, comme on dit, il ne se détermine comme symbole qu'autant qu'il est compris. Pour un homme seul, rien au monde ne saurait avoir de mystère intérieur ; et la signification cachée des choses ne se révèle qu'à deux. Hercule est Hercule, et Vénus est Vénus. Ils ne deviennent « l'éternelle justice » ou la « volupté des hommes et des dieux » qu'en vertu, l'une, d'une convention tacite, et l'autre, je dirais presque d'un contrat social. Voulez-vous encore que je dise qu'à l'origine de tout symbole il faut que l'on trouve une expérience commune, ou, si cette expression vous plaît peut-être mieux, un « fait psychologique général (2) » ? Jamais Bacchante n'a passé pour le symbole de la pudeur, ni quelque Silène qui titube pour celui de la sobriété.

C'est pourquoi, messieurs, le symbole, à moins qu'il ne devienne une sorte d'hiéroglyphe, ne saurait manquer d'acheminer la poésie vers la vérité de sa défini-

(1) Voyez le livre de M. Guyau : *L'Art au point de vue sociologique*.

(2) J'emprunte cette expression, qui est pleine de sens, à Émile Hennequin, dans sa *Critique scientifique*. « Il existe, dit-il, des faits psychologiques généraux à la base du romantisme, du réalisme, de la peinture coloriste, et de la musique polyphonique. » Entendez par là qu'il y a des manières de penser et de sentir « communes », dont la diversité ne dépend pas tant de la race ou du milieu que de quelque chose de plus intérieur à la constitution de l'espèce humaine ; — qu'en tout temps, et dans tous les groupes ethniques, on retrouve donc les mêmes familles d'esprit ; — et qu'enfin l'artiste, quelque original qu'il soit, n'est déterminé dans le choix de son art, de son genre, ou de ses moyens, que par une tendance instinctive, moindre en degré, mais la même en nature que celle des admirateurs de son talent ou de son génie.

tion, qui est d'être *une métaphysique manifestée par des images et rendue sensible au cœur*. Une *métaphysique :* j'entends une conception du monde, c'est-à-dire une conception des rapports de l'homme avec la nature, et une conception de la vie, c'est-à-dire une conception des rapports de l'homme avec l'homme. Et comme ces rapports varient d'âge en âge, ou de génération en génération, — puisque l'un des termes, qui est l'homme, change lui-même ou varie tous les jours, — c'est pour cela, messieurs, qu'aucun progrès de la science, ou de l'industrie, ou de la démocratie, ne réduira jamais à rien l'éternel aliment de la poésie (1).

Par là, messieurs, — vous le remarquerez en passant, — se trouve écartée la doctrine de l'art pour l'art, comme aussi toutes les fausses interprétations que l'on s'est plu trop souvent à donner de la doctrine adverse. Si l'on peut enseigner la morale en beaux vers, et que cela se soit vu dans l'histoire de la poésie, personne aujourd'hui ne demande au poète ni de prêcher la vertu, ni seulement de célébrer les joies de l'amour conjugal ou celles de la paternité. Lui demandons-nous peut-être de chanter les louanges de la science ou les merveilles de l'industrie :

> Écoutez, c'est le gaz agile
> Qui dit sur sa tige de fer :
> « Gardez vos mèches et votre huile,
> Je sais tout seul brûler dans l'air? »

Non, pas davantage! Nous ne le limitons pas non plus à la représentation ou à la réalisation du beau, car le beau, pour la plupart des hommes, c'est « l'agréable ». Mais le « désagréable », le laid, ou l'odieux même ayant leur caractère et leur sens, ont donc aussi leur place dans l'art : tel *l'Enfer* de Dante ou *le Tartuffe* de Molière. La seule question est donc de subordonner l'art, ou, — si cette expression paraissait peut-être équivoque, — il ne s'agit que de le diriger vers des fins humaines, générales, universelles; il s'agit de faire servir la poésie à l'expression d'idées ou de sentiments dont pas un être au monde ne méconnaisse la grandeur ou l'intérêt, si seulement on trouve le moyen de les lui faire sentir...

Après cela, messieurs, je conviens qu'il y a bien du vague dans ces indications, et je voudrais de bon cœur pouvoir vous les donner plus précises. Mais, n'étant pas prophète, il vous suffira, je l'espère, qu'elles témoignent, d'un côté, de mon vif désir de conclure; et, d'autre part, qu'elles ne soient pas dénuées de toute vraisemblance. *Exoriare aliquis...* A vous comme à moi, les poètes seuls nous apprendront un jour ce qu'il en faut penser!

Je voudrais maintenant résumer ce que j'ai tâché de faire dans cette série de conférences, et définir, si je le puis, avec exactitude, le degré de confiance que je mets moi-même dans la méthode dont elles n'ont été qu'une application. Je le répète donc une fois de plus, je n'ai point prétendu vous faire l'histoire, mais seulement vous retracer l'évolution de la poésie lyrique au XIXe siècle. Ce que je me suis uniquement proposé de vous montrer; — c'est comment la renaissance du lyrisme, en France, avait coïncidé avec le développement de l'individualisme; — quels sont les hommes, quelles sont les œuvres dont on pourrait dire que, sans eux, son évolution demeurerait obscure, et la génération même de ses formes inexplicable; — et c'est enfin comment, sous l'influence de quelles causes, une poésie purement subjective à l'origine était insensiblement devenue objective ou impersonnelle. Tel était mon dessein, que vous jugerez si j'ai réalisé, mais que je vous demande, en le jugeant, de ne pas confondre avec tous ceux que je n'ai pas eus.

Là-dessus, il est bien évident que si l'histoire du lyrisme différait de son évolution, ce ne serait sans doute que comme un tableau diffère de son esquisse, ou plutôt, et pour mieux dire encore, comme un être vivant diffère de son anatomie. On y donnerait plus de place à la biographie, plus de place à l'anecdote, et personne, je crois, ne s'en plaindrait, — les Sainte-Beuve et les Musset moins que personne au monde, — si l'histoire de leur vie la plus intime en quelque sorte et la plus privée ne saurait manquer de répandre une lumière nouvelle sur les origines, sur le caractère, sur la signification de leur œuvre. On dresserait de cette œuvre, à son tour, un catalogue plus exact; on la décrirait plus minutieusement que je ne l'ai pu faire; on l'analyserait comme celle de Molière ou de Racine. Et d'ailleurs, comme il convient dans une histoire, on s'efforcerait, par ces moyens et par d'autres encore, de lui donner le plus d'animation et de vie que l'on pourrait, mais ce serait toujours le même dessein. Ayant quelque chose de moins géométrique, il aurait seulement quelque chose de moins nécessaire et, — ce que j'ai voulu précisément éviter, — l'allure générale, moins rapide, en aurait peut-être moins de franchise et de netteté.

Si cependant quelques omissions vous paraissaient fâcheuses, rien ne serait plus facile que de les réparer, et, dès le début de ce cours, je crois, messieurs, vous en avoir indiqué le moyen. Les influences que je vous ai signalées, — depuis celle de Rousseau, par exemple, et de ses *Confessions*, jusqu'à celle de Baudelaire, et de ses *Fleurs du mal*, ou du roman russe et du drame de

(1) Cette définition n'a certainement rien de nouveau, et j'en suis bien aise, parce qu'elle se vérifie dans l'histoire de toutes les grandes littératures. Voyez plutôt les *Pouranas* indous, et les *Psaumes* hébraïques, le *Prométhée* d'Eschyle et le *De natura* de Lucrèce, *la Divine comédie* de Dante et *le Paradis perdu* de Milton, quoi encore? *les Méditations* de Lamartine et *les Contemplations* d'Hugo. Mais, réciproquement, je ne connais guère de grand métaphysicien qui ne soit poète en quelque manière, depuis Platon jusqu'à Hegel, en passant par Malebranche et par Spinoza.

Wagner, — suffisent-elles pour expliquer ce qu'il y a dans le *symbolisme* contemporain de complexe et de composite? Si oui, c'est assez, et nous n'avons pas à chercher plus loin. J'ai à peine prononcé le nom de Victor de Laprade, par exemple, ou celui d'Édouard Turquety. Ce n'est pas, si vous le voulez, que je fasse d'eux une médiocre estime, et je vous en parlerai, je suis prêt à vous en parler, si seulement on me prouve qu'il y aurait sans eux quelque chose d'inexpliqué dans l'évolution de notre poésie. Mais si cette évolution serait sans eux tout ce qu'elle est, et, disciples ou imitateurs de Lamartine, s'ils n'ont rien apporté de nouveau, je n'avais point à vous parler d'eux, et ils doivent être à notre égard comme s'ils n'avaient point existé. C'est pour la même raison que l'ayant plusieurs fois nommée, — par déférence pour l'opinion de Sainte-Beuve, de Baudelaire, de quelques-uns de nos symbolistes, — cependant je n'ai pas cru devoir faire une plus large place à Mme Desbordes-Valmore (1). En effet, je ne vous en aurais rien dit que je n'eusse dit d'Alfred de Musset, ou que je n'en eusse pu dire. De même encore, on a fait de nos jours à Mme Ackermann une réputation que justifient d'ailleurs l'âpre beauté de quelques-uns de ses vers et l'éloquence de son pessimisme. Mais quoi! la même note, Alfred de Vigny, M. Leconte de Lisle, M. Sully Prudhomme l'ont donnée, vous le savez, et vous connaissez le dicton : *Entia non multiplicanda sunt præter necessitatem.* Puisque nous pouvions nous passer de Mme Ackermann, nous devions donc nous en passer. Et, généralement, si nous ne voulons pas entretenir dans l'histoire littéraire une confusion d'admirations qui ne manque jamais d'être préjudiciable à la véritable originalité, nous ne retiendrons que les œuvres dont l'intérêt a quelque chose qui les déborde, pour ainsi parler, et qui les dépasse en tous sens elles-mêmes.

J'avoue, d'ailleurs, qu'en vous retraçant l'évolution de la poésie lyrique, je me suis efforcé de lier à ce mouvement même le mouvement aussi des principales idées du siècle, et par là, comme je vous en avais prévenu, de faire de ce cours l'ébauche d'un cours plus complet sur la littérature de notre temps. Permettez-moi d'insister sur ce point. Là donc où nous n'avons fait qu'une allusion rapide à cette renaissance religieuse dont Chateaubriand, Joseph de Maistre et Lamennais, — pour son *Essai sur l'Indifférence*, — furent chacun à sa manière les plus illustres ouvriers, peut-être voyez-vous maintenant comme il eût été facile, en y rapportant le caractère des *Méditations* et celui des *Odes et Ballades*, de nous arrêter et de nous étendre. Pareillement, quand nous avons parlé de ce progrès de l'individualisme et de cette exaltation du Moi qui sont devenus pour nous l'un des éléments essentiels de la définition même du romantisme, nous avons dû nous borner à en signaler l'excès chez les poètes, chez l'auteur des *Consolations* notamment, et après lui chez Musset. Mais il n'est pas moins sensible, et les conséquences en ont été surtout funestes au théâtre, dont on pourrait dire qu'il a en quelque façon désorganisé l'idée même ou la notion; et nous en aurions pu chercher la preuve dans l'*Hernani* d'Hugo, dans l'*Antony* de Dumas, dans le *Chatterton* de Vigny. Pareillement encore, quand j'ai tâché de vous montrer comment, entre 1840 et 1850, le romantisme avait perdu tout ce que de son côté l'individualisme perdait de terrain, je n'en ai pris qu'un seul exemple, et c'est à la succession des « trois manières » de George Sand que je l'ai demandé. Mais, à cet unique exemple, combien n'en aurais-je pas pu joindre d'autres, et combien démonstratifs, si c'est précisément alors que Lamennais, dans son *Esquisse d'une Philosophie*, Pierre Leroux dans son livre de *l'Humanité*, Auguste Comte encore dans sa *Philosophie positive* essayent d'organiser l'idée de solidarité? Pareillement, enfin, n'est-elle pas bien courte la leçon où je ne vous ai rien dit que de sommaire sur la renaissance du naturalisme, mais n'avez-vous pas vu quelle ampleur de développement j'aurais pu lui donner, si, traitant la question selon son étendue, j'avais pu vous parler à loisir, étudier avec vous dans son fond, définir par ses causes l'esthétique de Flaubert, la critique de Taine, et la philosophie de Renan? Toutes ces questions sont connexes. Si je savais bien que je les rencontrerais en essayant de vous retracer l'évolution de la poésie lyrique, vous me pardonnerez de ne les avoir qu'effleurées. Mais je devais vous les signaler. Vous n'aurez maintenant qu'à élargir le cadre, et j'ajoute qu'en l'élargissant, vous ne ferez rien que de légitime ou plutôt que de nécessaire, si le siècle qui va finir est bien devenu le siècle de la « critique et de l'histoire », mais il a commencé par être celui du « lyrisme (1) ».

Cette histoire des idées du siècle que vous ne feriez, en effet, rentrer aisément ni dans l'histoire du théâtre, ni dans celle du théâtre contemporain, elle fait au contraire une partie de l'histoire du lyrisme, ou

(1) J'ai déjà dit l'espèce d'affectation, très visible, que Sainte-Beuve, en tout temps, avait mise à louer Mme Desbordes-Valmore. Baudelaire a écrit dans la *Notice* qu'il lui a consacrée : « Si le cri, si le soupir naturel d'une âme d'élite, si l'ambition désespérée du cœur, si les facultés soudaines, irréfléchies, si tout ce qui est gratuit et vient de Dieu, suffisent à faire le grand poète, Marceline Valmore est et sera toujours un grand poète. » Enfin, M. Paul Verlaine, dans ses *Poètes maudits*, l'a déclarée : « La seule femme de talent et de génie de ce siècle et de tous les siècles, en compagnie de Sapho peut-être, et de sainte Thérèse. »

(1) Je n'ai point parlé non plus des poètes de la nature, je veux dire des descriptifs, que l'on pourrait comparer à nos paysagistes dans l'histoire de la peinture; Brizeux, le poète de la Bretagne; Autran, celui de la Provence; ou, plus près de nous, M. André Theuriet, et bien d'autres encore. Mais on voit, sans doute, où leur place est marquée. C'est au point précis où nous avons étudié la renaissance du naturalisme.

plutôt l'histoire du lyrisme n'en est que le relief, et c'est ce que je voudrais surtout que vous eussiez vu dans les leçons. Le plus positif de nos siècles littéraires en aura été aussi le plus poétique ; et nous ne nous en étonnerons pas si les contraires s'attirent peut-être aussi souvent qu'ils se repoussent; si, comme l'a quelque part observé Michelet, la « fermentation intérieure de l'âme » s'engendre fréquemment de la vulgarité même des occupations journalières; et si, de tous les peuples enfin de l'Europe moderne celui qui sans doute a le plus fait pour le développement des intérêts matériels est celui chez lequel aussi la fleur de la poésie s'est le plus largement et triomphalement épanouie.

Quant à la méthode que j'aurais voulu suivre, imitée à vrai dire plutôt qu'empruntée de l'histoire naturelle, on m'a demandé plus d'une fois pourquoi ce mot d'*évolution* plutôt que celui de *progrès*, par exemple ; et j'ai déjà plus d'une fois répondu. C'est, messieurs, qu'étant tout aussi bien fait que celui de *progrès*, d'une aussi bonne langue, aussi classique et non moins facile à comprendre, le mot d'*évolution* a d'abord ce grand avantage qu'étant plus scientifique le sens en est donc plus précis. Tel est, en effet, l'un des privilèges de la science: elle communique aux mots qu'elle adopte quelque chose de la précision en même temps que de la généralité de ses lois ; et son vocabulaire participe ainsi de la clarté de ses démonstrations et de l'autorité de ses expériences. Mais un autre avantage du mot d'*évolution*, c'est de ne pas supposer ce qui est en question toutes les fois qu'on dispute, — comme il faut bien qu'on le fasse en critique, — sur la vraie nature du mouvement des idées ou des faits. Subjective et personnelle avec Lamartine, avec Hugo, avec Musset, la poésie contemporaine est redevenue de nos jours impersonnelle et objective. Est-ce un *progrès*? Nous n'en savons rien. Mais, que ce soit un mouvement, c'est ce qui n'est pas douteux, et en nous servant du nom d'*évolution*, si je ne vois pas ce que nous perdons ou ce que nous risquons, nous y gagnons au moins de ne pas préjuger la nature du mouvement avant de l'avoir étudié. Disposition nouvelle d'éléments identiques ; « changement de front », si je puis ainsi dire; modification des rapports que soutenaient ensemble les parties d'un même tout, c'est uniquement ce que signifie le mot d'*évolution;* il ne veut pas dire autre chose; et surtout il n'implique de soi ni que l'on admire ou que l'on blâme, ni que l'on approuve ou que l'on regrette, mais seulement que l'on constate. Du romantisme au symbolisme, la poésie française contemporaine a évolué, voilà le fait, et la question est précisément de la nature de cette évolution. Pourquoi veut-on que je l'appelle un progrès, si peut-être ce n'en est pas un?

En effet, et tandis qu'en raison de son étymologie, de sa formation même, du sens qui s'y est comme indissolublement attaché, le mot de *progrès* ne suppose de changement qu'en mieux, toujours et constamment en mieux, au contraire, messieurs, l'histoire naturelle nous l'apprend, sous le nom d'*évolution* s'enveloppent et sont contenus les phénomènes de dégénérescence ou de régression, comme les phénomènes d'accroissement ou de perfectionnement (1). « Progresser », c'est toujours « avancer » ; mais « évoluer », c'est souvent « reculer ». Il y a progrès de la première enfance à la jeunesse de l'homme, et de sa jeunesse à la plénitude de sa maturité ; mais de la maturité de son âge aux infirmités de la vieillesse, et de la vieillesse à la mort, il y a évolution. La distinction, assurément, vaut la peine qu'on la note, et, pour la mieux noter, qu'on la précise autant qu'on le pourra. Les mots de *progrès* et d'*évolution*, bien loin d'être synonymes, s'opposeraient plutôt, et, en tout cas, s'ils désignent quelquefois la même chose, ce n'est qu'accidentellement. Ai-je besoin, messieurs, de vous en dire davantage? et l'emploi que je voudrais que l'on fît du second n'est-il pas assez justifié, par d'assez bonnes raisons, où ne se mêle, vous le voyez, aucun désir de parler autrement que tout le monde, mais seulement l'intention de faire profiter la critique des progrès de la science naturelle (2).

On dit à cela : Mais quelles grenouilles ou quels lapins avez-vous disséqués, dans quel laboratoire ? quelles expériences avez-vous faites? quels sont vos titres de naturaliste ? Êtes-vous l'auteur de quelque mémoire sur les bulbes olfactifs de la *Rana Pipiens* ou sur le sac branchial de *l'Amphioxus lanceolatus?* Sous quel maître avez-vous étudié ? Dans quel *Muséum* ou dans quel *Collège de France*, — lesquels d'ailleurs n'en décernent pas, — avez-vous pris vos grades? Sur quel fondement donc croyez-vous à l'évolution? et en vous servant du mot n'êtes-vous pas dupe de quelque métaphore ? O superstition ou fureur du mandarinat ! et faut-il seulement répondre ! Avez-vous besoin, messieurs, d'être astronomes pour croire à la loi de la gravitation, ou physiciens, pour accepter l'hypothèse de l'unité des forces physiques? Moi, je crois à l'évolution sur la parole des savants compétents, de Darwin ou d'Hœckel, si vous le voulez, pour ne rien dire de nos Français. J'y crois encore, messieurs, parce que je vois que depuis

(1) Voyez, à cet égard, Weissmann : *la Régression dans la nature.* « Quand on parle du développement du monde animal et du monde végétal, on pense le plus souvent à un développement dirigé de bas en haut, et se poursuivant sans interruption. *Telle est, par la réalité, la régression y joue un rôle très important, et à bien considérer les phénomènes de retour en arrière, ils nous permettent* presque encore *plus que ceux de la marche en avant* de pénétrer les causes qui déterminent les transformations dans la nature vivante. » *Essais sur l'hérédité et la sélection naturelle*, traduction d'Henry de Varigny. Paris. 1892. Reinwald.

(2) On pourrait exprimer la même idée de vingt manières encore, et, par exemple, on pourrait dire que l'*évolution* du génie grec ayant abouti à la prise de Constantinople par les Turcs, c'est le contraire même du *progrès*, si nous ne voyons pas que les Grecs en aient tiré le moindre profit, ni sans doute non plus l'humanité en général.

une trentaine d'années, la théorie ou l'hypothèse a révolutionné, renouvelé, transformé l'histoire naturelle. Mais j'y crois peut-être surtout parce que j'en ai besoin, et, messieurs, je vous en prie, ne voyez pas dans cet aveu l'ombre de paradoxe, si là même, dans ce besoin, est la raison d'être ou la justification de tous les systèmes.

Eh oui! sans doute, qui ne le sait? Tout système, philosophique ou scientifique, est ruineux, caduc et faux comme système, je veux dire en tant qu'explication de la totalité des choses. Il l'est au fond et par définition, comme étant une tentative d'interprétation de l'inconnaissable. Il l'est aussi dans sa forme, en tant que logique et lié dans toutes ses parties, et sa beauté même en ce sens est la preuve de sa fausseté. Faisant violence aux faits pour se constituer, sa simplicité le condamne, et sa logique, dont on semble croire qu'elle ferait sa force, fait au contraire sa faiblesse. Spinoza raisonne trop bien pour être dans la vérité. La dialectique de Hegel ressemble à une sophistique. Mais qui ne sait d'autre part ce que les systèmes, en tout genre, nous ont rendu de services et de combien de vérités nous leur devons la révélation. On cherchait une chose et on en trouve une autre. Est-il vrai, comme l'a dit Kant, — et comme il n'a conçu sa *Critique de la raison pure* que pour le démontrer, — est-il vrai que notre science même soit uniquement relative à la constitution de notre esprit? Et si nous avions, comme l'on dit, « le crâne autrement fait », notre histoire naturelle, notre chimie, notre physique en seraient-elles pour cela changées? C'est une question. Mais, en attendant qu'on la tranche, — et sans examiner d'ailleurs si tout ce que Kant enlevait à la raison pure, la raison pratique l'a gagné en certitude et en autorité, — de quels services depuis cent ans ne sommes-nous pas redevables à l'hypothèse et au degré de généralité que Kant lui a donnée? Ce n'est pas ici le lieu de les énumérer. Mais quand elle n'aurait contribué, selon le mot d'Henri Heine, qu'à renverser tout ce qu'il y avait de « gardes du corps ontologiques », et qu'à chasser du domaine de la philosophie les dernières « entités» qui l'occupaient encore, est-ce que vous ne pensez pas que le résultat aurait payé l'effort?

Je ne sais pas non plus, messieurs, si, plus près de nous, Comte a eu raison de prétendre appliquer aux sciences morales la méthode des sciences naturelles, de les souder les unes aux autres, et ainsi d'appliquer ou d'imposer à la totalité des choses, assez arbitrairement peut-être, l'unité que ni l'expérience, ni le calcul, ni la raison n'y retrouvent qu'autant qu'ils ont eux-mêmes commencé par l'y mettre. On pourrait parler beaucoup à ce sujet, et, pour ma part, je crains que cette assimilation n'offre plus d'un danger. Mais, grâce à cette hypothèse, n'est-il pas vrai, messieurs, que depuis une trentaine d'années les sciences morales ont changé de face? et, après tout, n'est-ce pas là ce que Comte avait voulu? Gardons-nous donc, je le veux bien, de l'esprit de système, mais ne proscrivons pas cependant les systèmes, et, au contraire, sachons-en reconnaître la véritable utilité, si tout système, à le bien prendre, et quand on l'a comme dépouillé d'un excès de confiance qu'il a trop souvent en lui-même, n'est proprement qu'une *méthode*.

Rien encore ne le vaut pour nous montrer la liaison des vérités, ou des questions entre elles, et le plus grand service qu'il nous rende, c'est de nous apprendre à *situer* dans l'ensemble des choses, ou, si vous le voulez, à concilier, sous une loi supérieure, la diversité de nos connaissances. Je ne sache rien, quant à moi, de plus utile ou de plus nécessaire. Défiez-vous des idées générales, vous a-t-on dit longtemps, et moi, messieurs, je vous dis hardiment le contraire, et, en vous le disant, je ne fais que redire ce qu'a si bien dit Auguste Comte : « Toutes nos conceptions abstraites, a-t-il dit quelque part, ne sauraient subsister *sans une suffisante solidarité mutuelle*... Depuis que la spécialisation empirique a essentiellement perdu son office temporaire, par l'extension décisive de l'esprit positif à tous les ordres principaux de phénomènes naturels, *elle oppose de puissants obstacles à tous les grands progrès scientifiques, et même elle compromet la conservation réelle des résultats antérieurs*... Si l'esprit positif devait donc rester indéfiniment privé de toute systématisation usuelle, un tel désordre reproduirait inévitablement chez les modernes l'équivalent essentiel de cette honteuse dégradation mentale que détermina chez les populations grecques de l'antiquité et du moyen âge le libre essor des divagations théologico-métaphysiques. » Et il a tort, messieurs, quand il fait ce rapprochement. Il a tort de parler si dédaigneusement de la métaphysique et de la théologie, comme encore et surtout du moyen âge ou des Grecs. Il faut estimer saint Thomas, et ni Platon ni Aristote ne sont indignes de mémoire. Mais en revanche il a raison, cent fois raison quand il dénonce les dangers de la « spécialisation empirique » (1).

(1) Il est assez bizarre là-dessus que l'on ait reproché si souvent au positivisme d'avoir inoculé à ses disciples la haine des idées générales, limité toute la science à la constatation des résultats de l'expérience, et réduit la méthode à cette « spécialisation » empirique dont on voit ici ce que pensait Auguste Comte. C'est qu'on n'a pas toujours pris la peine de l'entendre; et, en écrivant ceci, je songe à la façon dont Huxley, par exemple, dans un très curieux article sur *les rapports du positivisme avec la science*, a jadis attaqué telle assertion de Comte affirmant « que l'étude spéciale des êtres vivants est nécessairement fondée sur l'étude générale des lois de la vie ». Le philosophe avait pourtant raison; et, comme on l'a si bien montré depuis, il n'y a pas d'observation féconde ou d'expérience utile qui ne procède d'une « vue de l'esprit ». Tel est le point qu'il faut maintenir. Nous ne pouvons connaître « les lois de la vie qu'en les fondant sur l'étude des êtres vivants individuels », il n'y a rien de plus vrai; mais l'étude des êtres vivants individuels n'a de raison d'être, ou de sens, ou d'occasion même, que dans son rapport avec les lois générales de la vie.

Lorsque l'on veut bâtir une maison, commence-t-on, messieurs, par en meubler, par en tapisser, par en orner une pièce, puis une autre, et ainsi de suite? Non, sans doute, vous le savez. On ne met point de fauteuils dans le salon avant de savoir où sera l'antichambre; on ne classe point les livres de la bibliothèque avant d'avoir mis des carreaux aux fenêtres et une toiture au-dessus des chevrons. C'est pourtant ce que font nos savants, nos érudits, nos historiens. Mais si l'on commence habituellement par faire un plan, si l'on jette ensuite les fondations, d'où l'on passe au gros œuvre, puis du gros œuvre à la toiture, et si c'est alors, et alors seulement, que l'on s'occupe de la disposition ou de l'ornement de chaque pièce, c'est ainsi, messieurs, qu'il faut qu'on procède en histoire. Tracez-vous donc le programme des recherches à faire; déterminez-en d'une manière approximative la nature d'importance ou le genre d'intérêt, et il sera temps alors de passer au détail, qui n'a jamais, lui, de valeur en soi, mais uniquement dans le rapport qu'il soutient avec un ensemble. Qu'est-ce que cela nous fait que le rhinocéros ait une corne sur le nez? ou que Victor Hugo soit l'auteur d'*Hernani?* Mais ce qui nous importe, c'est la place d'*Hernani* dans l'histoire du théâtre français! ou la place du rhinocéros entre le cheval et le tapir! et la preuve, messieurs, c'est que, s'il n'existait pas de rhinocéros, ou si Victor Hugo n'avait pas écrit *Hernani,* les questions qu'ils nous sont une occasion de nous poser se poseraient à l'occasion d'une autre œuvre ou d'un autre objet, mais elles ne s'en poseraient pas moins. Comme il n'y a de science, il n'y a d'intérêt aussi que du « général ». A défaut d'autres analogies, c'en est une de l'histoire des formes littéraires avec l'histoire des formes naturelles; et, si vous l'aviez bien vu dans ces leçons, je me déclarerais encore satisfait.

Je n'ai plus maintenant, messieurs, qu'à vous remercier de votre attention et de votre assiduité. Je ne le pourrais pas, si j'avais l'honneur d'appartenir à la Sorbonne, et je devrais respecter en moi... la dignité de la maison! Mais il faut bien, sans doute, puisque la liberté a ses périls, qu'elle ait aussi ses avantages, dont le principal est aujourd'hui pour moi de pouvoir vous exprimer toute ma reconnaissance. Et la Sorbonne elle-même me pardonnera d'en avoir usé, si, après vous avoir remerciés, je vous demande, messieurs, de vous associer à moi pour la remercier à son tour, dans son conseil et dans la personne de son doyen, de l'hospitalité qu'elle nous a prêtée.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

LES OUBLIÉS (1)

Théâtre de Gherardi.

II.

LA QUESTION D'ARGENT ET LES FINANCIERS.

Nous arrivons aux vrais héros de la question d'argent : les procureurs et les financiers. Ici, la satire s'élève singulièrement de ton et de portée. Amère dans le fond, et âpre à la morsure, elle n'en reste pas moins, d'ailleurs, gaie, souriante et de belle humeur. Mais c'est à la cynique effronterie de francs voleurs qu'elle s'attaque. Son fouet cingle comme une lanière et claque avec des bruits d'arme à feu.

Il faut nous arrêter, avec quelques détails, sur *l'Arlequin Grapignan*, de Nolant de Fatouville, et citer, citer largement; car tout commentaire d'un texte aussi net serait une surcharge inutile. Voici, pour commencer, une scène détachée, que le recueil désigne assez naïvement : « Scène d'un vieux procureur instruisant un jeune praticien qui veut acheter sa charge. » Je cite donc, en abrégeant et en m'efforçant d'extraire de ce long morceau très caractéristique les traits typiques et nécessaires.

COQUINIÈRE. — Jamais vous ne réussirez dans votre métier, si vous n'avez un sergent, un notaire et un greffier à votre disposition; mais un procureur qui a ces trois cordes à son arc peut tout risquer et tout entreprendre.

GRAPIGNAN. — Voilà trois dangereuses bêtes à gouverner.

C. — J'en suis bien venu à bout sans miracle. Dans toutes les professions, il y a de certaines humeurs revêches et austères, qui se font un calus de leur devoir et qui s'effarouchent à la moindre proposition. Ne vous frottez pas à ces gens-là. Ce sont des brutaux qui ne sont bons à rien; mais il y a partout d'heureux naturels que le besoin rend sociables et que l'on apprivoise avec de l'argent. C'est à ceux-là qu'il se faut attacher; et c'est sur leur avidité qu'on doit fonder le succès de toutes les affaires difficiles.

G. — Bonne morale!

C. — Croyez-moi, mon ami, vous ne ferez jamais fortune, à moins que vous ne joigniez l'adresse à la procédure. Un homme de notre métier qui voudrait faire sa charge dans l'ordre n'aurait pas sa maison défrayée et mille écus de profit au bout de l'an... Avant toutes choses, dites-moi, mon cher enfant, aimez-vous l'argent avec âpreté? Vous sentez-vous d'humeur à tout faire pour en amasser?

G. — Malepeste, si j'aime l'argent!

C. — Tant mieux. Vous voilà déjà à demi procureur. Sachez donc que, pour parvenir en peu de temps, il faut être dur et impitoyable, principalement à ceux qui ont de grands

(1) Voy. la *Revue* du 25 mars 1893.

biens; il ne faut jamais donner les mains à aucun arbitrage, jamais ne consentir d'arrêt définitif; c'est la peste des études. Au reste, qu'on ne vous voie que rarement aux audiences. Attachez-vous aux procès par écrit, et multipliez si adroitement les incidents et la procédure, qu'une affaire blanchisse dans votre étude avant que d'être jugée.

G. — Ah! diable! je vois bien que vous l'entendez.

C. — Dans notre métier, le grand talent et le grand gain, c'est de beaucoup écrire.

G. — Mais que dire en tant d'écritures?

C. — Que dire? Le pauvre homme! Il faut dire des impertinences, des suppositions, des faussetés; et quand on est au bout, il faut avoir recours aux invectives et aux injures.

G. — C'est l'entendre, cela!

C. — Tu vois, mon cher enfant, que je te parle en père et que je te fais voir les entrailles de notre profession. Mon fils, attache-toi aux saisies réelles, aux préférences de deniers. Remue ciel et terre pour être procureur de bonnes directions, et ne t'endors jamais sur une consignation; c'est le vrai patrimoine des procureurs. Que je serai consolé en mourant si je te vois suivre le bon chemin où je te mets! Voilà, mon cher enfant, les préceptes solides que mon honneur et ma conscience me suggèrent, et que tu dois suivre, si tu aimes tant soit peu ta fortune.

G. — Entre deux amis, monsieur Coquinière, combien votre étude me vaudra-t-elle par an, là, de bonne foi?

C. — Cela n'ira pas loin de deux mille francs, la maison défrayée.

G. — Deux mille francs! Deux mille francs! Hé, fi! vous moquez-vous? Ce n'est pas pour avoir un habit d'été à ma femme.

C. — Hé! mon Dieu! doucement. Les deux mille francs ne sont que le courant de l'étude; mais le savoir-faire et le tour du bâton valent encore mille bonnes pistoles par an.

G. — Oh! si cela est, l'affaire change de face. Hé bien, monsieur Coquinière, gardez le courant de l'étude pour vous, et me vendez seulement le tour du bâton et le savoir-faire.

Ce n'est plus ici, on le sent, la seule fantaisie qui parle. Il y a, dans l'exposé de cette friponnerie légale, un accent de réalisme qui frappe et qui rend la scène d'autant plus curieuse et plus pittoresque. On me permettra même de rappeler, une fois encore, que l'auteur était un magistrat, un homme qui, par suite, « l'entendait » aussi. Je ne voudrais pas prétendre, pour cela, que Nolant de Fatouville accusât tous les procureurs d'être des voleurs brevetés. Coquinière lui-même met Grapignan en garde contre les « humeurs austères et revêches qui se font un calus de leur devoir ». Je veux dire seulement que, dans toutes les explications que donne cet écrivain dramatique, si compétent en la matière, il touche visiblement le point juste et dénonce savamment la coquinerie des mauvais procureurs. Là est le droit de l'auteur comique; là est aussi la limite de son droit.

Muni d'aussi précieux conseils, Grapignan se jette dans l'âpre mêlée; et, dans cette ronde du veau d'or, l'élève fait honneur à son maître. Une suite de scènes, qu'il me faut esquisser, nous le montrent à son cabinet recevant ses collaborateurs et ses clients. C'est prendre proprement le soldat au feu.

Voici, d'abord, un « voleur de grand chemin », — le texte ne le désigne pas autrement, — qui vient lui demander une consultation sur une mauvaise affaire où il se trouve compromis : un homme dont il a fait la rencontre, avec qui il s'est pris de querelle, et dont il a ramassé la bourse et enfourché le cheval. Que peut-il résulter de ce concours de circonstances malheureuses? C'est ce qu'il vient demander à Grapignan, ayant appris qu'il est « le plus honnête homme de tous les procureurs ».

Grapignan ne rassure pas son client : c'est une affaire qui peut aller jusqu'à la Grève. Il faudrait des témoins à opposer au voyageur volé, et les témoins sont hors de prix : « Je songe à deux Bas-Normands qui travaillent ordinairement pour moi; mais ils ne se rembarqueront qu'à bonnes enseignes, car ils sortent d'une affaire où, sans moi... Vous m'entendez bien. » Bref, gouvernant le voleur par la peur et l'intérêt, l'alléchant aussi avec l'espoir que le volé sera, pour le moins, envoyé aux galères, le procureur finit par le dépouiller pièce à pièce de tout ce qu'il a sur lui, et même de son vêtement. Car, comme notre homme est sur le seuil, il le rappelle :

Grapignan. — St, st, monsieur, un petit mot. Vous avez là un brandebourg fort remarquable (1); les archers sont à l'erte, votre partie pourrait vous avoir vu entrer céans, vous guetter, et vous faire prendre à la sortie. Croyez-moi, pour éviter les malheurs, laissez-la ici, et je mettrai votre affaire en bon train.

Le voleur. — Au moins, monsieur, prenez garde qu'elle ne soit perdue.

Grapignan. — Ho ! ne craignez rien. Je vais la faire parapher, *ne varietur*. (*Seul.*) Une montre, un brandebourg, vingt pistoles, un diamant! Ne vaut-il pas mieux que je profite de tout cela qu'un prévôt? Car, aussi bien, ce coquin-là va se faire rouer au premier jour.

Autre visiteur. C'est le sergent Maraudin. Grapignan le querelle, parce que, ayant à lancer, pour lui, un commandement supposé de l'année lointaine 1647, il n'a pas pris garde et a daté l'acte d'un dimanche, — erreur grave et qui pourrait donner l'éveil : — « Que diable ne veniez-vous prendre un almanach chez moi? Vous savez que j'en ai de plus de cent années de suite. » Maraudin s'excuse : on cause; le sergent admire l'âpreté au gain de notre procureur, mais il n'est pas sans inquiétude sur l'issue finale.

(1) Remarquable, c'est-à-dire *voyante*.

MARAUDIN. — Gare le heurt!

GRAPIGNAN. — Bon, bon, gare le heurt! Mon ami, il n'est rien tel que d'établir sa fortune. Après, on se fait des amis et on tâche à devenir marguillier.

Voilà un trait qui achève de poser le personnage. Certes, il a bien compris le conseil doucereux de Coquinière, dont le langage onctueux : « Mon fils, mon cher enfant, » pouvait déjà nous donner à penser que, lui aussi, il était marguillier ou aspirait à l'être.

Ici intervient le marquis de Grimouche, dont j'ai déjà parlé au début de cet article. Il essaye vainement de payer son procureur en familiarités flatteuses. Cette monnaie n'a pas cours dans l'étude de Grapignan. Le marquis doit trente francs à notre homme, et force lui est de payer. Il tire de sa poche une pièce de quatre pistoles et dit : « Prenez dix écus et me rendez quatorze francs. » Mais c'est mal connaître son homme : on ne rend pas l'argent chez Grapignan. Le marquis insiste : — « Il me semble que je compte bien quand je vous redemande quatorze francs. — Vous comptez bien, mais vous redemandez mal. » En effet, Grapignan se rappelle que, dans sa hâte à pousser l'affaire, il n'a pas suffisamment rempli la requête du marquis. L'affaire est vidée? N'importe : c'est pour le principe. Il fera donc ajouter quatorze rôles à la requête : à un franc du rôle, le compte y est. N'a-t-il pas des rôles tout prêts pour cette éventualité?

Et le marquis parti, Grapignan se dit : « Il faut avouer que l'argent devient bien rare parmi les gens de qualité. Un marquis à page demander un misérable reste de quatorze francs! »

Il y a encore la scène du chapelier, auquel, en passant, le procureur prend un chapeau, que l'artisan allait livrer à une pratique (il n'y a pas de petits profits). Il s'en coiffe et lui dit :

GRAPIGNAN. — Je me remets votre affaire. Votre affaire est bonne, et je la gagnerai.

LE CHAPELIER. — Que je vous aurai d'obligation!

GRAPIGNAN. — Présentement que je l'ai en tête, je vous assure que je la gagnerai.

Quant au chapeau, il ira rejoindre les quatorze francs du marquis. Le marchand a beau dire : « Mais le chapeau... monsieur, le chapeau!... » Grapignan est tout au procès, il ne pense qu'au procès et ne saurait parler d'autre chose : « Je vous dis, encore un coup, que j'ai votre affaire en tête et qu'elle n'en sortira pas. »

Je n'en finirais pas avec toutes ces scènes qui se succèdent, vives et piquantes, pour aboutir toujours au même objet : de l'argent, de l'argent, et toujours de de l'argent! Disons que, de toutes les pièces de ce théâtre, celle-ci est peut-être la seule où le coquin soit puni. Dénoncé par tous, Grapignan est emmené à la Grève : « Ah! s'écrie-t-il, M. Coquinière me l'a baillée belle avec son carrosse. De ce train-là, je n'irai qu'en charrette. »

Terminons par l'examen d'une pièce due encore à Nolant de Fatouville, et qui contient, à mon avis, les pages les plus remarquables de tout le recueil, sans oublier celles mêmes qu'a signées l'excellent Regnard. Cette pièce se nomme *le Banqueroutier :* elle se compose, comme toutes ces comédies italiennes, d'éléments disparates et d'épisodes dont le lien nous échappe; mais c'est seulement dans les scènes qui justifient son titre que j'ai à l'étudier, pour compléter notre revue des fripons et des hommes d'argent.

Persillet est un riche bourgeois de Paris, ou plutôt un bourgeois vivant sur le pied d'un homme riche; mais les prodigalités de sa femme ont compromis son bien et l'ont conduit au bord de l'abîme. Pour continuer sa vie luxueuse, acheter un duché « qu'il couche en vue » et qui relèvera son crédit, marier sa fille et établir son fils, il lui faut un million pour le moins. Colombine, sa servante, fille adroite et délurée, qui parle en servante-maîtresse et paraît y avoir quelque droit, lui signale un sien cousin, notaire, nommé M. de la Ressource, qui serait homme à le tirer d'embarras. Ce notaire n'est autre qu'Arlequin. Dans une scène très remarquable, et dont je vais donner les principales répliques, on le voit exposer à Persillet l'art délicat de faire faillite; et l'on reste surpris de l'accent tout moderne de cette scène, qu'on croirait écrite par quelque Balzac, et qui est extraite d'une comédie donnée « le dix-neuvième jour d'avril 1687 ». Ce sont, au début, d'infinies politesses faites par l'inquiet Persillet à son sauveur; mais toutes ses bonnes grâces ne font pas perdre de vue au notaire le soin de ses intérêts personnels, et l'on n'arrive à parler pratiquement que quand le bourgeois, après bien des marchandages, a promis à M. de la Ressource le tiers du million que celui-ci se charge de lui procurer. On s'explique alors :

ARLEQUIN. — Dans ma profession, je suis, sans contredit, le plus employé pour les affaires délicates.

PERSILLET. — Qu'appelez-vous, monsieur, les affaires délicates?

ARLEQUIN. — Diable! vous demandez là le fin de notre métier. Les affaires délicates, monsieur, c'est de savoir à point nommé vieillir une hypothèque, corriger un testament, amaigrir une obligation, mettre sur pied une contre-lettre; et, par-dessus cela, avoir toujours de réserve plusieurs bons modèles de banqueroutes. Rien n'est si couru présentement.

P. — Mais, à propos de banqueroute, tenez-vous que cela puisse rétablir les mauvaises affaires d'un homme? Ce serait un beau secret.

A. — Il est infaillible. C'est ce que l'on appelle l'émétique des gens ruinés. Par exemple, si vous étiez dans cet état-là... le ciel vous en préserve!...

P., *à part.* — J'en suis plus près qu'on ne pense.

A. — Il faudrait mettre du côté de l'épée le million que vous cherchez pour marier votre fille, acheter un duché et établir votre fils. Dans le crédit où vous êtes, voilà trois hameçons capables de prendre toutes les dupes de Paris, car, afin que vous l'entendiez, quand on veut faire son coup, il faut être dans cette odeur de fortune et d'opulence.

P. — Il ne faut donc pas attendre à l'extrémité?

A. — Nenni, diable, nenni! Dès que le crédit chancelle, il n'y a plus rien à faire. Mais quand tout vous rit et que le monde est bien infatué de vos richesses, il faut prendre à toutes mains l'argent qu'on vous offre, faire grande dépense à l'ordinaire; et puis, un beau matin, après avoir mis tous ses meilleurs effets dans une cassette, déloger à petit bruit et donner ordre à votre portier de dire à tout le monde qu'on ne sait où vous êtes allé. A cette nouvelle, ceux qui vous ont prêté le million s'alarment, la frayeur les prend; d'abord ils proposent de perdre le tiers de leur dû. A cela, mot, point de réponse. Ils s'assemblent, ils vont, ils viennent, ils se tourmentent. A la fin, désolés de votre absence, et ne sachant sur quoi se venger, ils font dire sous main qu'ils perdront les deux tiers, si on veut assurer l'autre. Oh! quand ils se mettent comme cela à la raison, on entre en pourparlers; on écoute, on négocie, et enfin, après un bon contrat bien et dûment homologué, vous revenez sur l'eau avec sept ou huit cent mille livres d'argent comptant, et tous vos meilleurs effets divertis. Un homme qui a cette prudence une seule fois en sa vie, n'est-il pas pour toujours au-dessus de ses affaires? Voilà comme je parlerais à mon frère, si j'en avais un.

Persillet est ébloui, émerveillé. Il professera désormais « qu'un bon père de famille est obligé en conscience de faire banqueroute au moins un fois en sa vie, pour l'avantage de ses enfants ». Il tend la main au notaire.

Persillet. — Allons, touchez là; il est trop juste que vous ayez le tiers des sommes que vous me ferez prêter. (*Ils se lèvent.*)

Arlequin. — Sur ce pied-là, vous allez avoir le million dans vingt-quatre heures.

On arrête les dernières mesures. Persillet ne doit marquer aucun besoin d'argent, et, selon l'article premier du code des larrons en foire, il paraîtra n'avoir aucune relation avec la Ressource. Cet excellent homme rassure la conscience du banqueroutier novice :

Arlequin. — Dans six semaines ou deux mois, vous conviendrez qu'une banqueroute et un coup d'épée dans l'eau ne sont quasi que la même chose.

Persillet. — Dieu vous en veuille ouïr! — Du commencement, je croyais cet homme-là un fripon; mais, ma foi, il faut lui remettre l'honneur sur la tête, et demeurer d'accord qu'il a de grandes lumières.

La scène se termine sur une sorte de « mot de la fin », un trait comique, étranger en grande partie à la situation, mais excellent en lui-même et d'une portée sociale qui sent à l'avance son XVIIIe siècle. En se retirant, le notaire fait de grandes révérences à un laquais planté à la porte.

Persillet. — Hé! fi, monsieur de la Ressource, vous moquez-vous de faire des civilités à ce coquin-là? Ce n'est qu'un laquais.

Arlequin. — C'est pour cela que je prends mes mesures de loin. On ne sait pas ce que ces messieurs-là peuvent devenir un jour.

Nous venons de voir la préparation de cette lutte pour la vie, ou lutte pour l'argent. — Au fond, n'est-ce pas la même chose? — Nous allons voir maintenant la bataille s'engager. Arlequin y jouera son rôle de compère en conscience, allumant les convoitises des naïfs prêteurs, tandis que les valets de Persillet, dûment stylés, entreront à tous moments pour annoncer des visiteurs pressés, venus de toutes parts apporter des sommes fabuleuses au grand banquier Persillet. Le docteur et ses compagnons (ce sont les prêteurs raccolés par le notaire) ouvriront tout grands leurs yeux, leurs oreilles et les cordons de leur bourse. Je cite, en abrégeant, car ce théâtre ne ressemble guère à celui de l'école moderne, où tout est traité à l'emporte-pièce et en style télégraphique. Ici, l'on ne fait pas d'économie de mots, et quand l'auteur se sent tombé sur une bonne mine d'observation, il l'exploite à loisir. — La scène est réglée dans la note réaliste moderne, et Persillet est assis dans un fauteuil, devant son bureau.

Arlequin. — Vous ne trouverez pas mauvais, monsieur, que je vous présente les trois meilleurs amis que j'ai au monde, et les trois plus riches hommes de Paris.

Persillet. — Que puis-je pour leur service? Messieurs, ayez la bonté de vous asseoir. (*Ils se font des civilités et puis s'asseyent.*)

Le Docteur. — Monsieur, nous avons prié M. de la Ressource de vouloir bien nous introduire chez vous pour vous demander une grâce, que nous vous prions de ne nous pas refuser.

P. — Si c'est chose possible, monsieur, comptez sur moi à coup sûr.

A. — Ces messieurs ayant appris que vous voulez marier Mlle votre fille, donner une charge considérable à M. votre fils et acheter deux grandes maisons dans la place Royale...

P. — C'est ma femme qui a la manie d'avoir beaucoup de plain-pied; car, pour moi, je me trouve assez bien logé. Mais, dans le ménage, il faut avoir de certaines complaisances, et cent mille écus plus ou moins à une maison ne valent pas la peine de faire piailler une femme. (*Le maître d'hôtel apporte de l'orgeade*).

A. — Ces messieurs, comme je vous disais, ayant appris

que vous vouliez pourvoir à toutes ces petites choses-là, viennent vous offrir un million ou douze cent mille livres, sachant bien que leur argent ne peut être plus sûrement placé.

P. — Quant à la sécurité, elle y est tout entière. Mais je vous dirai que j'ai encore quelque argent dans mes coffres, et...

Le Docteur. — Oh! monsieur, nous n'en sommes que trop persuadés.

C'est ici qu'entre un laquais, annonçant à Persillet le syndic des fripiers. Notre homme sait ce que c'est; on lui rapporte 40 000 francs, qu'il a prêtés aux fripiers, « pour faire des habits de masque ». Mais il est en affaires! Le docteur intervient : « Monsieur, que nous ne vous empêchions pas!... » Point. Persillet ordonne au laquais de ne plus l'interrompre « pour des gueuseries de cette nature-là », et le charge de dire qu'on revienne demain!

Arlequin, *se tournant vers le docteur.* — Ne vous ai-je pas bien dit que cet homme-là n'a que faire d'argent? *(A Persillet.)* Serais-je assez malheureux pour que vous refusiez la proposition que je vous fais?

Persillet. — Apparemment, messieurs, vous me croyez plus mal dans mes affaires que je ne suis.

Le Docteur. — A Dieu ne plaise que nous ayons cette pensée-là!

A. — On sait trop bien dans Paris que vous avez de l'argent par-dessus les yeux, et qu'au lieu d'emprunter, vous prêtez à tout le monde; mais quelquefois, pour obliger, on se fait violence.

Nouvelle interruption. Colombine entre pour dire qu'un receveur de Persillet demande la quittance de quatorze mille francs, qu'il a apportés le matin. Pour le coup, c'est trop fort, et notre homme se fâche tout rouge : « Hé! ventretrebleu! serai-je toute ma vie assassiné d'argent? Voilà un plaisant maraud, de me donner la peine de signer pour quatorze mille francs! Allez, ma mie, allez; au premier payement qu'il me fera, je lui donnerai quittance. »

Le Docteur. — Quelle richesse d'homme!

Arlequin, *faisant feinte de s'en aller.* — Nous reviendrons, monsieur, à une heure plus commode.

Persillet. — Messieurs, que voulez-vous de moi? En peu de mots, je vous prie, car il faut que je me rende au bureau.

A. — Ces messieurs vous conjurent de leur faire la charité de prendre leur argent et de leur en faire l'intérêt au denier vingt-cinq.

(C'est-à-dire à 4 pour 100.)

Le D. — Faites-nous seulement la faveur de le prendre, et nous sommes trop contents.

A. — Ma foi, monsieur, ils vous prient de trop bonne grâce pour les refuser.

P. — Me le conseillez-vous, monsieur de la Ressource?

A. — Si j'osais, je joindrais mes prières à celles de ces messieurs.

P., *lui touchant dans la main.* — N'en parlons plus, c'est une affaire faite. Je ne ferais cela pour personne au monde; mais, puisque vous le souhaitez et que M. de la Ressource m'en prie...

Le D., *voyant que Persillet s'apprête à les reconduire.* — Ah! monsieur, vous ne sortirez point.

P. — Je ne vous laisserai pas là, messieurs.

Le D. — Hé! monsieur, de grâce!

P. — C'est du temps perdu : je vous rendrai ce que je vous dois.

Il leur rendra ce qu'il leur doit... en politesses, bien entendu. Mais, dites-moi, peut-on tondre les moutons de meilleure grâce? Et peut-on aussi trouver des moutons plus empressés à vous confier leur toison? « Ces messieurs vous conjurent de leur faire la charité de prendre leur argent. » La race des actionnaires naïfs, des « gogos », comme nous les appelons, n'est pas un produit exclusif du XIXe siècle. Ce n'est pas même le XVIIIe siècle qui les a vus naître; et voici Robert Macaire et Bertrand opérant triomphalement en plein siècle de Louis XIV.

Mais cette entreprise de la banqueroute comporte trois phases : la préparation, l'exécution et les suites. C'est l'éternelle trilogie d'avant, pendant et après. Il nous reste à voir « après ». Le *krach* survient. Persillet, suivant les conseils du notaire, disparaît, s'évanouit et devient introuvable. Il faut voir, alors, la fureur des créanciers; et, comme bien on pense, les deux escrocs en chef, ceux qui ont tout conduit, Arlequin et Colombine, sont au milieu, — que dis-je? — à la tête des réclamants, et crient plus fort que les autres. Mais voici le comble! Non seulement Arlequin décide « ses » compagnons d'infortune à accepter le tiers de leur dû, mais encore il trouve moyen de les payer en papiers sans valeur. Et, détail piquant! — savez-vous quels sont ces papiers? Des actions du canal de l'Ourcq, dont Persillet s'est fait donner l'entreprise (1).

Sur la nouvelle de la disparition de Persillet, les créanciers assaillent le portier de son hôtel, qui ne sait auquel entendre.

Colombine. — Hé! à qui diable en voulez-vous, de martyriser comme cela ce pauvre portier?

Le Docteur. — Nous voulons savoir où est son maître?

C. — Que vous êtes simple! Il n'en sait pas plus que moi.

Le D. — Quoi! vous ne savez point où est Persillet?

(1) Évidemment, Nolant de Fatouville n'avait pas confiance dans la dérivation de l'Ourcq. Nous l'avons vue se faire, cependant.

C. — De la vitesse dont il est parti, il faut que le diable l'ait emporté. Je ne m'en soucierais guère, si j'étais payée de mes gages.

Le D. — Quoi! il emporte les gages à cette pauvre fille?

C. — Lâche coquin! Depuis trois ans que je suis à ton service! Si je te tenais, je te mangerais le cœur!

Le D. — Doucement, ma mie, doucement; il nous fait encore plus de tort qu'à vous.

C. — Ah! vous en parlez à votre aise, messieurs; il ne vous en coûte que de l'argent; mais moi, je perds ma jeunesse. Ah! si on avait seulement pendu une trentaine de ces gens-là, pour servir d'exemple, je ne serais peut-être pas à la misère où je me vois. Ah! la justice n'a pas de sang aux ongles.

Arlequin, *en notaire, arrive tout effaré.* — Ah! messieurs, si ce qu'on dit est vrai, nous sommes perdus!

Colombine, *se jetant à son cou en pleurant.* — Ah! mon pauvre cousin, il n'est que trop vrai!

A. — A moi! M'avoir volé 200 000 francs! Hélas! c'est ce que j'ai amassé en toute ma vie, avec bien de l'honneur et bien de la peine.

C. — Au lieu de toutes vos lamentations, il vaudrait mieux prendre des mesures pour sauver quelque chose avant que la justice y fourre son nez.

Le Docteur. — Et, s'il a tout enlevé, comment faire?

A. — Si vous me voulez garder le secret, nous partagerons entre nous trois cent mille livres d'effets que j'ai entre mes mains, et cela ira bien à 400 000 francs.

Le D. — Ce serait toujours quelque chose que de sauver le tiers.

C. — Hélas! je voudrais tenir le quart de mes gages, sans compter mon temps perdu. Mais, monsieur de la Ressource, ce que vous avez entre les mains est-il bon et solide?

A. — Cela fleure comme baume. Ce sont des actes, les noms et la somme en blanc, que nous pourrons appliquer à notre profit.

Le D. — Il ne faut pas négliger cela.

C. — Messieurs, que j'y aie ma part, au moins.

Arlequin raconte alors que Persillet, intéressé dans l'entreprise du canal de l'Ourcq, qui doit amener l'eau à Paris, a en portefeuille des titres de concession d'eau pour une valeur de 400 000 francs! « La presse y sera grande, et c'est de l'or en barre. »

Colombine. — Dans les déroutes, il n'est que de sauver quelque chose.

Le Docteur. — Qu'en dites-vous, monsieur de la Ressource?

Arlequin. — Ma foi, tout bien considéré, je serais d'avis de perdre les deux tiers pour sauver l'autre; c'est ma maxime en fait de banqueroute.

Le D. — C'est beaucoup perdre.

C. — C'est encore bien pis de ne rien avoir du tout.

A. — Hé! si l'eau se vend bien, comme je n'en doute pas, nous retirerons peut-être toute notre somme. Voyez, messieurs! Les plus habiles sont ceux qui savent perdre à propos.

Le D. — Faites comme pour vous, monsieur de la Ressource, et dressez le contrat; nous allons le signer chez vous, tout à l'heure.

C. — Cela est pourtant bien rude de perdre son bien à la fleur de son âge. *(Bas à la Ressource.)* Cousin, nous n'avons point trop mal mené cela, ce me semble?

On me pardonnera d'avoir cité longuement ces trois épisodes du *Banqueroutier*. C'est que l'attrait et le mérite de ces divers fragments tiennent à mieux que des mots heureux, des répliques plus ou moins vives, bien qu'à mon sens, d'ailleurs, les vives répliques et les mots heureux abondent ici; ce mérite, cet attrait, sont surtout dans le développement, dans le mouvement général de la scène. Quelle vie, en effet, quelle justesse et quelle force d'observation ne trouve-t-on pas dans ces pages remarquables, à côté desquelles, je ne crains pas de le dire, le *Mercadet* de Balzac pâlit singulièrement! A lire ces scènes excellentes, on s'étonne que celui qui les a écrites et que cette pièce même du *Banqueroutier* soient restés, l'un et l'autre, si oubliés, si perdus dans l'ombre. La faute en est peut-être à l'écrivain, qui n'a pas cru devoir signer son œuvre; car le public se méfie d'instinct de ces enfants jetés sans nom dans la grande mêlée.

Que ce soit là, ou non, la cause de l'obscurité où sont tombés ces scènes de haute comédie et cet écrivain digne d'une meilleure fortune, il est permis de croire que cette injustice sera réparée un jour. En attendant, on m'accordera, je pense, qu'il y a quelque plaisir à fouiller ce théâtre oublié. On rendra justice à ce réalisme, tout moderne, d'un contraste si piquant en regard de l'école classique, où l'observation plane de plus haut, sans doute, mais serre aussi de moins près la vérité particulière. Peut-être même pourra-t-on éprouver une satisfaction morale d'un genre tout spécial à se dire qu'après tout les Robert Macaire et les financiers véreux ont existé deux siècles avant le nôtre et qu'on aurait tort de nous en attribuer le triste monopole.

Jules Guillemot.

LE VRAI CATHELINEAU

Qui ne connaît le nom de Cathelineau, « généralissime » des armées vendéennes? C'est le *saint de l'Anjou*, le chef pieux et pur de la première insurrection angevine. Paysan obscur, mais transformé en héros par sa foi religieuse et royaliste, on voit en lui « le plus influent apôtre et le plus vaillant défenseur » d'une noble cause. Nouveau Pierre l'Ermite, « il s'élançait la

croix à la main en criant : *Dieu le veut!* Et les paysans répétaient avec lui : *Dieu le veut!* » Généralissime, il remplaçait « les insignes de général par le scapulaire sur la poitrine, le chapelet au cou, un cœur de Jésus attaché à son manteau de bure ». C'est justement parce qu'il fut humble qu'il fut grand, et Dieu se servit de lui pour exterminer les républicains. Après sa mort, l'armée vendéenne se corrompit et elle connut la défaite. S'il avait vécu, la bonne cause aurait triomphé : car il était l'âme de l'insurrection sainte, et, par ses vertus comme par ses fonctions, le chef des chefs.

Ainsi parlent les pieux biographes de Cathelineau et, jusqu'à hier, même les fils des *Bleus* croyaient à l'importance prépondérante du rôle de cet insurgé célèbre. Mais voici que l'érudition a soufflé sur cette légende, et en vérité il n'en reste pas grand'chose, c'est-à-dire qu'il en reste ceci : Cathelineau prit part à la guerre civile de l'Ouest, se montra ardemment catholique, ardemment royaliste, mais il ne commanda jamais en chef, ne fut pas généralissime, et joua un rôle presque insignifiant, si on le compare à quelques-uns de ses compagnons d'armes, les Stofflet, les d'Elbée, les Bonchamps.

***

C'est l'érudit et éloquent auteur de la *Vendée angevine*, M. Célestin Port, archiviste de Maine-et-Loire, membre de l'Institut, qui vient de faire cette démonstration (1), et il l'a faite avec la sûreté de méthode d'un chartiste, avec l'émotion d'un homme qui vit dans le lieu même de ces discordes civiles, et aussi avec une ardeur de logique et de foi qui rappelle Michelet. Nous avons à Paris moins d'enthousiasme, plus de sang-froid quand nous parlons des choses vendéennes, et nous préférons, pour la réfutation des légendes, une dialectique impersonnelle, un raisonnement nu et impassible, plutôt ironique, avec de brèves références. Mais, à Angers, historiens *bleus* et historiens *blancs*, à ce que je vois, se font à coups de textes une vraie guerre, où revivent les passions d'antan. Ne voyez pas cependant en M. Port un homme de parti : c'est pour la vérité qu'il se bat avec cette fougue et, quand il se fâche, c'est contre l'erreur et l'imposture. S'il montre son âme tout autant que ses textes, on serait ingrat de s'en plaindre, car cette âme est aussi belle que vaillante, et ces allures d'Alceste érudit constituent une originalité qui, à mon avis, place M. Célestin Port au premier rang des historiens provinciaux de la France.

Mais revenons à Cathelineau.

C'est en 1802 que se formula sa légende, dans une longue note du *Précis historique de la guerre civile de la Vendée* par Bourniseaux, note inspirée par l'abbé Cantiteau, curé du Pin-en-Mauges, le village natal de Cathelineau. C'est cet abbé, M. Port le démontre, qui, ingénieusement, créa de toutes pièces la légende de Cathelineau et sut la glisser, par les livres d'autrui, dans l'opinion.

Donc, après avoir raconté la sédition qui eut lieu à Saint-Florent, le 12 mars 1793, contre la loi du 24 février précédent, qui ordonnait une levée de 300 000 volontaires, et comment cette sédition avorta, l'auteur du *Précis historique* ajoute :

L'insurrection paraissait assoupie, et peut-être n'eût-elle pas eu d'autre suite, si la commune du Pin-en-Mauges (l'une de celles révoltées) n'eût renfermé dans son sein une de ces têtes chaudes, de ces âmes ardentes, que le danger électrise et dont les orages politiques semblent être l'élément.

Cathelineau, qui, sous l'habit d'un simple voiturier, cachait une âme élevée et un cœur intrépide, n'eut pas plutôt appris l'événement arrivé à Saint-Florent, qu'il conçut le dessein d'en tirer parti et de faire soulever la Vendée entière. Sans calculer les chances d'une entreprise au moins téméraire, sans comparer ses faibles moyens aux ressources immenses de ses adversaires, sans sonder les profondeurs de l'abîme où il entraînait ses concitoyens, cet enthousiaste parcourt les campagnes, se met à la tête des mécontents, forme un parti, et la guerre est résolue.

Un détachement républicain de quatre-vingts hommes gardait le poste de Jallais. Posté avantageusement sur les hauteurs du Château, dans un retranchement défendu par une pièce de 6, appelée le « Missionnaire », il ne s'attendait nullement à être attaqué, quand des cris confus lui annoncèrent l'ennemi. Les républicains se mettent en défense; le boulet part et ne blesse personne. L'intrépide Cathelineau, à la tête de deux cents hommes qui composaient sa petite armée, commande le pas de course; en dix minutes le coteau est franchi, les patriotes sont dispersés et leurs chefs faits prisonniers. L'ennemi s'empare du canon, des armes, des munitions. Ce combat n'était que le prélude d'une victoire plus considérable.

Il s'agit de la victoire de Chemillé. Après l'avoir fait remporter par Cathelineau, Bourniseaux continue ainsi :

Le 15 mars Cathelineau marche sur Cholet. Près d'attaquer cette ville, il est joint par un corps considérable, tiré des environs de Maulévrier et commandé par le fameux Stofflet. Il eût été difficile à une garnison aussi faible que celle de Cholet de résister longtemps à une armée victorieuse; aussi le combat fut-il promptement terminé. Enfoncés dès le premier choc, les républicains se retirèrent dans la ville; les vainqueurs y entrèrent pêle-mêle avec eux. La prise de Cholet, en donnant de la réputation à l'armée royale, entraîna le soulèvement de la Vendée entière. La guerre alors changea de face.

Jusqu'alors le gouvernement n'avait regardé ces mou-

(1) *La Légende de Cathelineau*, par Célestin Port. — Paris, Alcan, 1893, in-8°.

vements insurrectionnels que comme des soulèvements partiels peu difficiles à réprimer ; après ce coup d'éclat, il ne put s'empêcher de reconnaître qu'il avait à étouffer une guerre civile, qui pouvait compromettre l'existence de l'État.

aujourdhui douze juin mil sept cent quatre vingt treize
L'an premier du regne de louis dix sept ; nous soussignés commandant
les armées catholiques et royalistes voulant établir un ordre
stable et invariable dans notre armée nous avons arrêté qu'il
sera nomé un général en chef de qui tout le monde
prenderoit l'ordre d'après le scrutin toutes les voix se sont
portée sur mr cathinau qui a commencé la guerre
et à qui nous avons tous voulu donner des marques de
notre estime et de notre reconnoissance en conséquence il
a été arrêté que mr cathinau serait reconnu en qualité de
général de l'armée et que tout le monde prenderoit l'ordre
de lui. fait à saumur en conseil au quartier général
ledit jour et an que dessus signés les cinq

Derreauvollier
Dehargues
Stofflet
D Bernard de Marigny
De Langrenius
De la Rochejaquelein
de Beauvollier
Delieville de baugé
D Elbée
Dubois
Duhoux D'hautrive
Jonnelet
Desessarts
De Bouchamps

Fac-similé n° 1.

Outre les milliers de recrues, que cette victoire procura aux vainqueurs, ils en retirèrent des munitions considérables, des armes, quatre pièces de campagne, outre la fameuse *Marie-Jeanne*.

Le lendemain, l'infatigable Cathelineau se porta sur Vihiers. Cette ville fut évacuée le même jour...

Voilà la légende, qui eut aussitôt droit de cité dans

les histoires, bleues ou blanches, des guerres de la Vendée.

Voici, d'après M. Port, la vérité.

L'insurrection, dit-il, n'est pas née de hasard, dans un petit village, « sous l'inspiration d'un fanatique bien avisé ». C'est le résultat d'une longue conjuration « de nobles et de prêtres », qui exploitèrent l'horreur du paysan pour le service militaire. Déjà, en 1792, il y avait eu des troubles, vite étouffés. Mais le feu couvait sous la cendre, entretenu par le clergé réfractaire. La loi du 24 février fit éclater un incendie général en Anjou et en Bas-Poitou. Dès le 2 mars, à la réception de la loi, il y a des menaces, des attroupements armés. La loi est publiée le 10. « Dès le 11, Varades, dans la Loire-Inférieure, est investi par les insurgés; Tiffauges, dans la Vendée, est leur proie; et les vingt-cinq prisonniers patriotes, — qu'une surprise a désarmés, — parmi eux le baron de Douhet, ancien compagnon de Lafayette en Amérique, — vont être le lendemain fusillés par les paysans, en marche sur Montaigu; le 11 encore s'inaugurent les massacres de Machecoul, dont les horreurs, prolongées pendant des semaines et accrues encore par les récits lointains, portent l'exaspération dans tous les cœurs patriotes. »

Le 12, des bandes armées se lèvent dans le district de Saint-Florent. C'est un rassemblement de 5000 à 6000 hommes. Bonchamps en devient aussitôt le chef et s'intitule déjà « commandant en chef de l'armée chrétienne ». Dès le 13, il est à Saint-Florent, avec sa voiture, « précédé du drapeau blanc qui s'est trouvé prêt. Le surlendemain on fusillait encore quiconque refusait de prêter serment à Bonchamps ». Le même jour, d'autres bandes s'emparent de Chantoceaux et de Chanzeaux. A plusieurs lieues de là, d'Elbée occupe Beaupréau.

Le 13 au matin, le mouvement d'attaque part de la Poitevinière. Un certain Perdriau, ancien caporal, débitant de tabac, en est l'agent, l'instigateur en sous-ordre; c'est autour de lui que se groupent les insurgés des paroisses voisines, et parmi eux ceux du Pin-en-Mauges, commandés par Chestré et par Cathelineau. Les voilà tous, à cet endroit et à cette heure, sous les ordres de Perdriau, et Cathelineau n'est qu'un obscur capitaine dans la petite armée de la révolte, un des moindres parmi les sous-chefs de cette insurrection si habilement concertée par d'autres. On met en fuite quelques gardes nationaux, on s'organise, l'attaque de Chemillé se prépare. Alors, le soir même du 13, Perdriau, remettant sa troupe aux vrais chefs, aux nobles, rentre dans sa paroisse, et Cathelineau fait de même. Pendant dix jours, c'est-à-dire pendant la première période de la guerre civile, il n'est plus question de lui. Il n'est pas à l'attaque de Chemillé (13 mars), ni à Cholet (14 mars), ni à Vihieu (15 mars), ni à Chalonnes (22 mars), pour la bonne raison qu'alors il n'est pas sorti du Pin, où il est simple capitaine de paroisse. Les chefs actifs sont, à cette première période de la guerre, Bonchamps, d'Elbée, Stofflet.

C'est seulement le 23 mars au soir, le lendemain de la prise de Chalonnes, que Cathelineau entre en scène et qu'il appose sa signature, sous celle de Bonchamps, au bas d'une lettre écrite par les chefs de l'armée chrétienne au commandant de Chemillé. Ce n'est qu'alors que l'obscur paysan entre dans l'histoire, et il y entre sans éclat, sans qu'on puisse savoir quel fait d'armes lui a valu d'être compté parmi les chefs.

***

Ainsi disparaît, sous les textes produits par M. Port, le premier aspect de la légende, celui où l'on voit Cathelineau dirigeant les victoires initiales et décisives de l'insurrection angevine, dont au contraire il ne fut au début qu'un des plus obscurs agents, un des plus inactifs.

L'autre aspect de la légende avait un air de vérité triomphante, qui semblait défier toute contestation.

Tout le monde croyait que Cathelineau avait été nommé le 12 juin, à Saumur, *généralissime* de l'armée vendéenne, et M. Port lui-même l'avait jusqu'ici cru, dit et imprimé. Mais sa science n'hésite pas à se contredire, parce qu'elle est sincère; il s'est aperçu qu'il avait été le jouet d'une mystification, et, en véritable historien, il a eu le courage de le dire. Cathelineau, affirme-t-il aujourd'hui, ne fut jamais généralissime.

Mais, dira-t-on, son brevet de généralissime a été donné par tous les historiens, reproduit même, et deux fois, en fac-similé.

Eh bien, déclare M. Port, ce brevet est faux; c'est une supercherie posthume, dont la loyauté de Cathelineau se fût indignée.

Sans parler des nombreuses transcriptions qui en ont été données, et qui toutes diffèrent entre elles, nous le connaissons par trois reproductions en fac-similé. L'une a été donnée par Johanet, dans son livre sur la Vendée, en 1840 (fac-similé n° 1); l'autre se trouve dans le *Figaro* du 3 septembre 1892 (fac-similé n° 2); le troisième est une photographie faite par la maison Fournier-Guitton.

A notre grand regret, nous ne pouvons mettre sous les yeux de nos lecteurs que les deux premiers de ces trois fac-similés. Le troisième, à cause de l'état de détérioration où se trouve l'original, est si confus qu'il a été impossible de le reproduire ici.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que ces trois reproductions, si différentes les unes des autres, ont été offertes au public comme étant l'expression exacte d'un seul et même brevet, dont l'original est aux mains de M. Xavier de Cathelineau.

Autant qu'on peut se débrouiller dans cette affaire si compliquée, M. Xavier de Cathelineau possède un original fort endommagé par le temps, si endommagé même qu'il n'est pas possible de le retirer du cadre et

de dessous le verre où il est renfermé. C'est sur cet original sous verre qu'a été prise la photographie Fournier-Guitton. Cette photographie, que j'ai sous les yeux, n'offre qu'une image très vague et dont on ne peut saisir les détails qu'à la loupe. On voit très bien cependant que c'est là le document reproduit en 1840 par Johanet (fac-similé n° 1), avec les procédés incomplets de la lithographie. Telle qu'elle est, la lithographie Johanet donne une idée approximative du véritable *faux brevet*.

Quant à la reproduction du *Figaro* (fac-similé n° 2), bien que ce journal ait annoncé qu'elle avait été prise sur l'original, nos lecteurs s'apercevront à première vue que c'est toute autre chose.

Quoi qu'il en soit, M. Port affirme, pour des raisons historiques et graphiques, que le brevet a été fabriqué après coup, et que la famille de Cathelineau s'est trouvée ainsi la victime d'une supercherie de trop pieux et trop zélés apologistes. J'avouerai franchement à M. Port que je ne lis pas comme lui tout le détail de toutes ces écritures et que je n'admets pas tous les arguments historiques qu'il emploie. Mais sa thèse, prise dans l'ensemble, me paraît convaincante, et quant à l'examen graphique des deux fac-similés que nous reproduisons, j'ai demandé à M. Étienne Charavay, qui est peut-être la personne la plus compétente en ces matières, quel était son avis, et voici ce qu'il a bien voulu m'écrire :

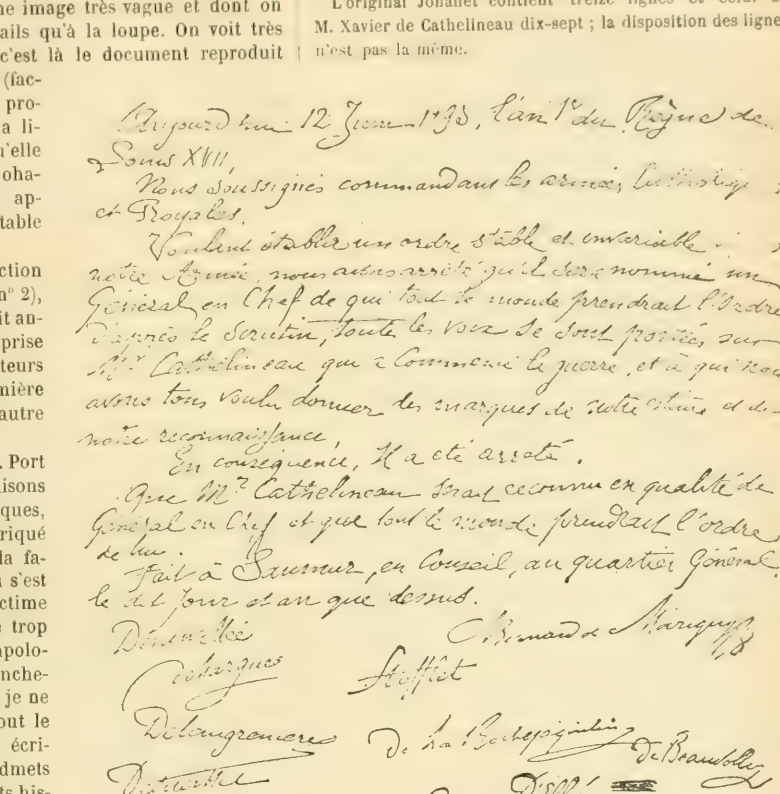
Il y a deux prétendus originaux du brevet de généralissime qui aurait été délivré à Cathelineau le 12 juin 1793 :

1° Celui qui a été donné en fac-similé par Johanet dans son livre : *la Vendée à trois époques* (Paris, 1840, in-8°, t. I, p. 94);

2° Celui qui est en la possession de M. Xavier de Cathelineau et qui a été reproduit en fac-similé réduit dans le supplément littéraire du *Figaro* du 3 septembre 1892.

Le texte de ces deux documents présente les différences suivantes :

L'original Johanet contient treize lignes et celui de M. Xavier de Cathelineau dix-sept ; la disposition des lignes n'est pas la même.



Fac-similé n° 2.

Les deux premières lignes sont libellées de façon différente.

Original Johanet : « Aujourd'hui douze juin mil sept cent quatre-vingt-treize, l'an premier du règne de Louis dix-sept. »

Original X. de Cathelineau : « Aujourd'hui 12 juin 1793, l'an Ier du règne de Louis XVII. »

L'original Johanet porte à la troisième ligne : « Armées catholiques et *royalistes* », tandis que celui de M. X. de Cathelineau porte : « Armées catholiques et *royales*. »

Dans l'original Johanet, on voit un mot difficile à lire après *général en*. Ce mot, qui a été mal écrit, peut, à mon avis, se

lire : *chhef*, mais non *desus*, car le dernier mot du document, *dessus*, nous montre la manière dont le scribe traçait ce mot et faisait ses *d* et ses *s*.

Dans l'original de M. X. de Cathelineau, il y a nettement : *général en chef*.

Le nom de *Cathelineau* est écrit *Catlinau* dans l'original Johanet et correctement dans l'autre.

A la onzième ligne de l'original Johanet on lit : *général de l'armée*, et à la quatorzième ligne de l'autre : *général en chef*.

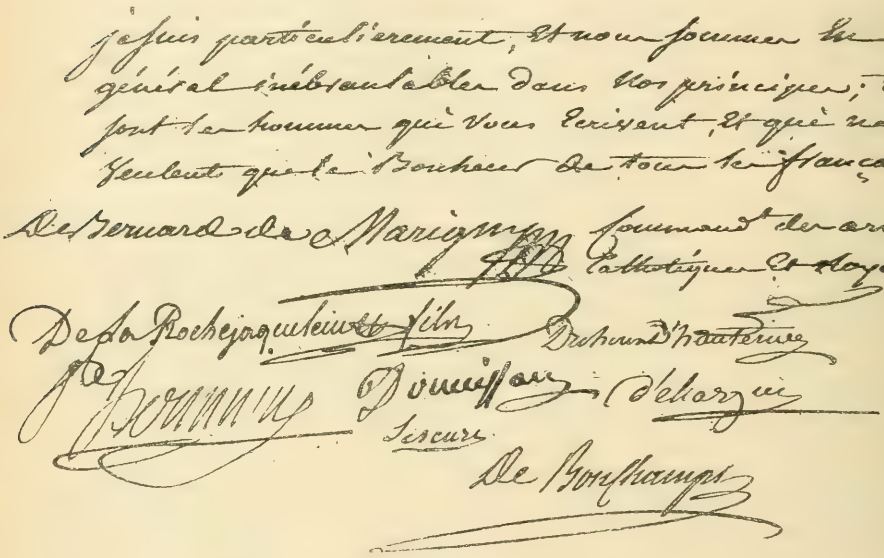
Notons aussi que la vieille orthographe de l'*o* est celle du scribe de l'original Johanet, tandis que l'*a* est adopté par celui de l'original produit par M. Xavier de Cathelineau.

Enfin le premier écrit *prenderoit* et le second *prendrait*, et le mot *signés*, qui précède les signatures dans l'original Johanet, ne figure pas dans l'autre.

Les signatures n'ont pas non plus la même disposition et présentent quelques différences :

La signature de *Lescure* est en tête dans l'original Johanet et au milieu dans l'autre ; — la signature de *Delaville de Baugé* n'est que dans le premier ; — une signature que je ne lis pas exactement figure, dans le second original, au-dessous de celle de *Delaugrenière*, et ne se retrouve pas dans le premier.

Il faut dire aussi que l'écriture du scribe de l'original



Fac-similé nº 3 (p. 791).

Johanet est mal formée et rudimentaire, comme celle d'un paysan, tandis que celle de l'original de M. Xavier de Cathelineau est plus correcte et plus moderne.

Si on examine les signatures de ces deux originaux, et si on les compare à des signatures authentiques des mêmes personnages (1), il est aisé de reconnaître que celles du premier brevet sont mieux imitées que celles du second. On a eu pour la confection du premier des spécimens de signatures.

La signature authentique *De Bernard de Marigny* est bien plus ferme ; les *B*, *d*, *M* et *g*, présentent, comme on pourra le vérifier dans les fac-similés, de notables différences. Je ne parle pas du paraphe, ni de l'*e* de *De*, car le mauvais état du prétendu original a pu faire disparaître ce qui manque dans le fac-similé.

La signature de *La Rochejaquelein* est également moins ferme ; il en est de même pour les signatures de *Lescure*, de *Beauvollier*, de *d'Elbée*, de *Duhoux d'Hauterive*, de *Desessarts* et de *Bonchamps*. Ce sont des imitations plus ou moins fidèles, mais, autant qu'on peut en juger sur un fac-similé, ce ne sont que des imitations.

Dans la pièce appartenant à M. Xavier de Cathelineau, la différence s'accentue davantage. Les signatures sont moins

(1) Voir, par exemple, dans notre fac-similé nº 3, les signatures absolument authentiques de Bernard de Marigny, Duhoux d'Hauterive, de La Rochejaquelein (et non La Rochejacquelein, comme l'écrit M. Port), Donnissan, Lescure, Déhargue, de Bonchamps, Sainte-Hermine.

bien imitées et semblent émaner d'une même main. Je ne serais pas étonné que ce second brevet soit de fabrication plus moderne que le premier. L'écriture et l'orthographe de son contexte sont un argument en faveur de cette hypothèse. Dans tous les cas, ce n'est pas une copie servile de celui de Johanet, puisque nous avons fait ressortir les différences des deux prétendus originaux.

En somme, l'examen graphique de ces deux fac-similés, malgré les difficultés de vérification que présentent des photographies faites sur des originaux endommagés et blanchis par l'humidité, ne peut que confirmer l'argumentation historique de mon éminent confrère M. Célestin Port.

***

J'aurais voulu que M. Charavay examinât de même la photographie Fournier-Guitton : elle lui a paru trop peu lisible, trop vague, pour qu'il lui fût possible d'en parler pertinemment. Mais il pense comme moi que, telle qu'elle s'offre à nous, c'est là une preuve de plus à l'appui de la thèse de M. Port.

Graphiquement, le brevet est donc faux.

Historiquement, il ne soutient pas l'examen. Sans doute, M. Port a tort de dire : « Je demande qu'on me signale un autre exemple d'un acte imprimé ou manuscrit qui mette en scène « les armées catholiques *et* ROYALISTES, au lieu de *royales* ». En effet, nous reproduisons (fac-similé n° 3) la fin d'une pièce de la collection Fillon, indubitablement authentique (elle est tout entière de la main de Bernard de Marigny), et qui donne un exemple de la formule contestée (1).

Mais les autres arguments de M. Port sont excellents. Ainsi d'Elbée, qui est censé signer, n'était pas le 12 à Saumur. Bonchamps n'y est pas venu du tout. Quant à Beauvollier, c'était un jeune homme de dix-neuf ans, nouveau venu et qui ne commandait rien. D'autre part, comment se fait-il que la plupart des chefs présents à Saumur n'aient pas signé? Et M. Port dénonce avec raison l'invraisemblance qu'un tel acte, s'il avait eu lieu, n'eût pas été revêtu des signatures des deux Fleuriot, de d'Autichamp, de Berrard, de d'Armaillé, etc., etc.

D'autre part, jamais Cathelineau n'a signé quoi que ce soit comme général en chef. Il ne signe qu'avec les autres « commandants », presque jamais le premier. Le 20, à Angers, est écrite la sommation à la ville de Nantes : Cathelineau ne la signe que le douzième, pêle-mêle avec treize autres chefs plus ou moins connus. Parmi les nombreuses pièces que donne M. Port, entre le 12 juin, date du prétendu brevet, et le 4 juillet, jour de la mort de Cathelineau, je ne citerai que celle-ci, parce qu'elle est à la fois inconnue et décisive.

(1) C'est une sommation adressée, le 28 mai 1793, aux habitants de Niort, par les chefs vendéens. On remarquera que le nom de Cathelineau n'y figure pas.

PROCLAMATION DES CHEFS VENDÉENS

CONTRE LES PILLARDS

13 juin, Saumur.

DE PAR LE ROI

Nous, commandans les armées catholiques et roïales, pénétrés de la plus juste horreur pour la conduite infâme de quelques soldats de l'armée catholique et roïale, qui se sont permis de commettre des dégâts et pillages dans des maisons honnêtes de cette ville, et encore plus justement indignés de la perfidie et scélératesse de quelques habitans de cette ville, qui désignent eux-même du doigt des maisons qu'ils excitent à piller et dévaster, déclarons et proclamons hautement que tout soldat des armées catholiques et roïales, qui sera atteint et convaincu de délits ci-dessus mentionnés, sera passé aux verges pour la première fois et fusillé sur-le-champ en cas de récidive, et que tout habitant, homme ou femme, qui sera pareillement atteint et convaincu d'avoir excité et provoqué au pillage d'une maison quelconque de cette ville, sera sujet aux mêmes peines.

Défendons, en outre, expressément à tous habitans de cette ville d'acheter d'aucun soldat de ladite armée catholique et roïale aucuns effets de quelque genre que ce soit; les invitons au contraire instamment de venir dénoncer tous ceux qu'ils connaîtront nantis d'effets soupçonnés être le fruit de quelque pillage, pour être sévi contre les pillards avec telle rigueur que ci-dessus.

A Saumur, le 13 juin 1793, l'an Ier du règne Louis XVII.

DE BERNARD DE MARIGNY; chevalier DESESSARTS; DE LA ROCHEJAQUELEIN; LESCURE; DUHOUX D'HAUTERIVE; DE DONNISSAN; CATHELINEAU; DEHARGUE; D'ELBÉE; STOFFLET; DE BEAUVOLLIER; l'aîné DE LAUGRENIÈRE; DE BONCHAMPS; FLEUNIOT DE LA FLEURIÈRE; chevalier DE FLEURIOT; BERNARD; PIRON; TONNELET; DE LA VILLE DE BAUGÉ; DE BOISY, réunis en Conseil général.

A Saumur, de l'imprimerie de D. M. Degouy, imprimeur du Roi.

Ainsi, le 13 juin, à Saumur, au lendemain de sa prétendue élection, ce prétendu général en chef ne signe que le septième une proclamation à l'armée dont il est censé être le commandant suprême.

Il faut donc conclure, avec M. Port, qu'il y a lieu de renoncer à la légende de Cathelineau généralissime des armées catholiques et royales (1).

(1) Depuis l'apparition du livre de M. Port, on a publié des *Mémoires* de Bertrand Poirier de Beauvais, commandant général de l'artillerie vendéenne (librairie Plon). Il y est dit (p. 77) qu'il avait été « reconnu, à Saumur, que Cathelineau était généralissime et Stofflet adjudant général ». Mais Poirier de Beauvais déclare lui-même (p. 65) que, le 12 juin 1793, jour de la prétendue élection, il avait quitté Saumur pour aller prendre part à l'attaque de Chinon. Il ne fut donc

*
* *

Voilà qui est bien, dira-t-on. C'est entendu : Cathelineau ne fut pas généralissime. Il faudra effacer cela des manuels et des dictionnaires. Et après? Est-ce là une découverte si importante qu'elle méritât d'être développée dans un volume *ad hoc?* Une note dans une revue érudite n'eût-elle pas suffi sur ce mince sujet? Qu'importe à l'histoire générale de la Révolution que le brevet de Cathelineau soit authentique ou apocryphe?

Cela, d'après M. Port, importe beaucoup.

En faisant du modeste paysan du Pin-en-Mauges le héros de l'insurrection, M. l'abbé Cantiteau, curé de ce village et auteur de la légende, n'a pas seulement voulu falsifier un point d'histoire pour exalter un de ses paroissiens. Il a voulu, d'après M. Port, donner le change à la postérité sur les causes et le caractère de la guerre de Vendée : elle fut, d'après l'abbé, populaire, chrétienne, sainte, et il l'incarne dans un homme du peuple, un chrétien et un saint. Au contraire, M. Port y voit, nous l'avons dit, une conspiration de nobles et de prêtres contre la Révolution française, une exploitation toute politique des sentiments religieux des populations de l'Ouest et aussi de leur horreur pour le service militaire : c'est ainsi que de hauts intrigants armèrent contre la patrie des hommes simples et qui depuis se sont montrés bons Français. Voilà pourquoi M. Célestin Port s'acharne contre la légende du paysan Cathelineau devenu généralissime. Ce sont de beaux messieurs qui, en mars 1793, ont décidé et dirigé cette prise d'armes contre la France, et ils servaient un complot fabriqué de toutes pièces : c'est à eux qu'il faut laisser la responsabilité de la guerre civile, malgré le bon abbé Cantiteau, censé candide, mais qui savait très bien ce qu'il faisait et qui, sans M. Port, aurait peut-être toujours imposé à l'histoire cette légende à longue portée.

Telle est, si je l'ai bien comprise, la thèse de M. Port; en voilà le sens et l'importance. Il n'a pas voulu dire et je ne veux pas dire non plus que Cathelineau n'ait pas été un soldat vaillant parmi les insurgés royalistes, ni que ses descendants ou ses coreligionnaires d'aujourd'hui aient tort d'être fiers de lui : il a voulu montrer que l'insurrection vendéenne n'a pas été seulement paysanne, populaire et religieuse, mais aussi et surtout politique, aristocratique, concertée par le parti de Coblentz et de Rome, — et il me semble bien que son érudite et éloquente destruction de la légende de Cathelineau recommande sa thèse à l'attention des historiens.

F.-A. Aulard.

pas témoin du fait qu'il rapporte, et il est fort possible qu'écrivant après coup, ou plutôt en 1796, et « sans notes », il se soit laissé influencer par la légende posthume de Cathelineau.

LES ÉLECTIONS AU REICHSTAG ALLEMAND

Lorsqu'on apprit que le chancelier de Caprivi venait de lire le décret de dissolution du Reichstag, après le rejet par cette assemblée du projet de loi militaire, ce fut une opinion générale chez les politiciens et les publicistes que le peuple allemand avait enfin une admirable occasion de manifester des sentiments hostiles ou favorables au militarisme. Mais le peuple allemand n'a rien manifesté du tout à ce sujet : dans chaque circonscription, chacun est allé voter selon ses intérêts particuliers, selon ses passions privées, pour M. X., conservateur, parce qu'il est grand propriétaire dans le canton, ou pour M. Z., progressiste, parce que son frère a l'habitude de venir dans une brasserie où va aussi l'électeur Muller ou l'électeur Hoffmann. Tout cela s'est passé dans le plus grand calme. De puissants courants populaires pour ou contre les charges militaires, pour ou contre toute autre chose, il n'y en a pas eu. On plébiscite sur le nom d'un homme ; on ne plébiscite pas sur une idée. De plus en plus, avec le suffrage universel, les programmes bien définis et bien simples disparaissent; la plupart du temps, des considérations locales influent seules sur le résultat du scrutin. Cela se produit en Allemagne comme en Angleterre ou en France. Et le nombre considérable des ballottages, 182 sur un ensemble de 397 circonscriptions, est une preuve de la confusion au milieu de laquelle viennent de se faire les élections.

Ce n'est pas à dire que les vieilles formules et les anciens cadres aient été rejetés; au contraire, les électeurs sont race trop moutonnière pour ne pas tenir aux habitudes prises, mais ces formules, ils les écoutent d'une oreille distraite et n'y attachent plus foi ; et ces cadres servent tout simplement à fournir aux candidats une dénomination, un programme, des compagnons d'armes, sans qu'il soit besoin de se procurer soi-même, à grand'peine, tous ces indispensables auxiliaires d'une campagne électorale.

Nous revoyons donc des conservateurs purs et des conservateurs libres, des membres du parti du Centre et des socialistes, des nationaux libéraux et des Polonais, sans oublier le Danois et les cinq ou six Sauvages. Mais pourtant à l'énumération un nom manque : celui des libéraux allemands. Il est vrai qu'ils avaient changé de nom récemment et s'étaient intitulés libéraux démocrates, de même qu'il y a cinq ou six ans ils avaient adopté la dénomination de libéraux allemands en échange de celle de progressistes. Ces divers changements d'état civil ont sans doute indisposé les innombrables boutiquiers et les non moins innombrables professeurs de gymnases qui formaient la principale clientèle électorale de ce parti; car des trente-cinq députés que la fraction comptait au précédent

Reichstag, pas un seul n'a été réélu. C'est le véritable effondrement d'un parti politique. M. Richter, le chef des progressistes, — car il est beaucoup plus simple de leur donner toujours ce vieux nom sous lequel ils ont si longtemps combattu, — est en ballottage dans sa circonscription d'Hagen en Saxe prussienne où il était toujours réélu et où il se croyait inébranlable. Jamais personne n'eut le don de mettre en fureur le prince de Bismarck comme M. Richter; non, pas même Bebel et Liebknecht, ni même M. Windthorst, que le chancelier redoutait cependant plus que tout. Et rien ne peut donner une idée de la colère de M. Richter qui avait rêvé un moment de devenir le chancelier de l'empereur Frédéric III et de transformer l'Empire allemand en une monarchie constitutionnelle à l'anglaise. M. Richter, qui déteste les socialistes, qui les a traités de parti de crétins et de collection d'ânes, engage ses amis à voter pour les partisans de Bebel, bien que ce dernier l'ait lui-même traité de menteur, de calomniateur, de fumiste, de pantin, et autres aménités du même genre.

Les progressistes, qui ont si longtemps été les maîtres de Berlin, où ils détiennent encore la majorité des mandats municipaux, grâce à un système assez compliqué d'élections communales, sont absolument battus dans la résidence impériale par les socialistes. M. Virchow lui-même, une des gloires du parti, un savant illustre, va être remplacé par un compagnon cordonnier quelconque. Assurément la scission qui s'est faite dans le parti progressiste a une large part dans cette décadence, mais les dissidents qui s'étaient groupés en une *Union libérale* n'appartenaient au parti progressiste que depuis peu; ils venaient du parti national libéral, où leurs débris vont retourner, et ces débris sont fort peu de chose, car jusqu'à présent ils n'ont que trois des leurs parmi les élus. M. Richter avait essayé de réparer les brèches faites à son parti en se conciliant les démocrates de l'Allemagne du Sud : les chefs de ces démocrates avaient conclu l'alliance et même la fusion, mais les soldats n'ont guère voulu suivre leurs chefs. Ces démocrates, presque tous Wurtembergeois, sont des particularistes souabes très ardents, et ils n'avaient nullement envie de se confondre avec le parti presque exclusivement prussien de M. Richter. Ces démocrates du Sud se sont d'ailleurs assez bien maintenus dans presque toutes les positions qu'ils occupaient.

Les socialistes ont profité de la déconfiture des progressistes. Ils s'attendaient à un triomphe éclatant : quelques personnes le redoutaient. Les socialistes n'ont pas à se plaindre des résultats du scrutin : ils ont vingt-quatre députés au premier tour et arrivent en bon rang dans quatre-vingt-un ballottages, mais le triomphe est toutefois moins grand pour eux qu'ils ne le prétendaient. D'ailleurs l'accroissement continuel des voix socialistes devient de plus en plus un embarras pour les chefs du parti. Ceux-ci ne savent plus comment s'y prendre pour maintenir la cohésion entre leurs troupes et pour élaborer un programme qui satisfasse tous les éléments hétérogènes qu'ils traînent après eux. Pour le moment, ils ont adopté un excellent expédient provisoire : c'est de ne point avoir de programme et d'expliquer à leurs électeurs que le parti socialiste n'est point un parti comme les autres; en effet, formuler un programme, c'est limiter la science, c'est borner le progrès, et chacun sait que « le socialisme est la science appliquée avec une connaissance parfaite et une intégrité absolue à toutes les manifestations de l'activité humaine ». C'est du moins M. Bebel qui le dit, car c'est lui-même qui a trouvé cette lumineuse explication, et c'est à lui aussi que l'on doit l'affirmation d'après laquelle *le socialisme n'a pas besoin de programme.*

Les tisserands saxons, les cordonniers berlinois, les sucriers de Magdebourg, les portefaix de Hambourg ont été un peu décontenancés. On leur avait si souvent répété que le grand Ferdinand Lassalle avait inventé une chose admirable qui s'appelait « la loi d'airain », et que le grand Karl Marx avait trouvé une autre chose non moins admirable qui s'appelait « la lutte des classes », qu'ils avaient fini par le croire et par s'enthousiasmer pour « la lutte des classes » et pour « la loi d'airain ». Maintenant on vient leur dire que tout cela n'est pas vrai, mais que Ferdinand Lassalle et Karl Marx sont pourtant toujours de grands hommes, bien qu'ils n'aient jamais fait autre chose que ces deux belles inventions qui sont fausses. Ces braves gens sont un peu ahuris. Ils sont venus voter pourtant pour les candidats du *Vorwærts*, et ils ont emmené leurs camarades avec eux; mais ils commencent à se dire que les gens du *Vorwærts* ont l'air de se moquer d'eux. Et ils n'ont d'ailleurs pas tort, car le *Vorwærts*, sous ses allures pédantesques, est bien la plus abominable petite feuille de chantage qui existe, et ses rédacteurs, qui mènent joyeuse vie, ont le plus profond mépris pour les dignes compagnons qui ont la vertueuse patience de les lire.

Si toutefois M. Bebel et l'honnête M. Singer et tous les dignes compagnons leurs amis n'avaient pour électeurs que les lecteurs du *Vorwærts*, ils pourraient bien demeurer en leurs maisons ou aller pérorer dans les brasseries au lieu de parader dans les salles du Reichstag. Mais tous les gens qui trouvent que le collecteur des taxes a été trop exigeant à leur égard, ou que l'agent de police du coin de la rue n'a pas été assez poli avec eux; et ceux encore qui n'aiment pas qu'on appelle leur voisin Excellence, ou qui trouvent que leurs rentes ne sont pas assez fortes et qui veulent donner une leçon au pouvoir, votent pour les socialistes. A quoi aurait servi à parler à ces gens-là de « la loi d'airain » et de « la lutte des classes » ? Si on leur en avait parlé ils auraient eu peur et auraient porté leurs voix au national libéral ou au progressiste. Que l'on se rassure! l'Allemagne ne compte pas deux millions de collecti-

vistes partisans de la socialisation des moyens de production et de la république universelle. Le socialisme est devenu une coalisation de mécontents; tous ceux qui ont à se plaindre de quoi que ce soit votent pour un socialiste, mais sont bien loin pourtant d'être socialistes. La doctrine de ce parti qui fut jadis le plus doctrinaire de tous, personne ne s'en inquiète plus, puisqu'elle n'existe plus.

Mais les socialistes voient se lever devant eux de redoutables concurrents, qui eux aussi veulent grouper tous les mécontents et qui, de plus, prétendent avoir trouvé la cause de tous les maux qui désolent l'Allemagne. Ce sont les antisémites. On a longtemps raillé ses antisémites, et les chefs socialistes, qui comptent parmi eux de nombreux israélites, n'étaient pas les derniers à répandre le sarcasme sur cette poignée de pasteurs protestants fanatiques ou d'ethnographes déraisonnables. Mais, malgré les railleries, le parti a grandi rapidement. A Hambourg, le candidat antisémite, qui aux précédentes élections avait eu 500 voix, vient d'en avoir 9000. En Saxe, les antisémites obtiennent 90,000 voix. Dans la Hesse, leurs succès sont considérables. M. Ahlwardt, un antisémite démagogue, est élu deux fois. M. Liebermann de Sonnenberg, un antisémite conservateur, est aussi élu; les candidats du parti sont bien placés dans seize ballottages. Le pasteur Stœcker, un des propagateurs les plus ardents du mouvement et un des plus éloquents orateurs de l'Allemagne, est à peu près sûr d'être élu. Mais l'antisémitisme est en ce moment en Allemagne moins un parti distinctement constitué qu'un état d'esprit qui pénètre tous les partis. Les progressistes doivent la majeure partie de leurs défaites au reproche qu'on leur faisait d'être un parti juif; quant aux conservateurs féodaux, s'ils se maintiennent si bien et s'ils gagnent même quelques sièges, c'est, de l'aveu général, à la netteté de leur attitude antisémite qu'ils le doivent.

Les conservateurs libres, qui sont dans la main du gouvernement, et les nationaux libéraux, qui se recrutent dans la bourgeoisie moyenne, n'ont pu eux-mêmes se déclarer ouvertement hostiles à l'antisémitisme, tellement ils se rendaient compte de la force acquise en un temps très court par le sentiment de haine contre l'israélite. Ces deux partis, dont le dernier fut jadis si puissant, gardent d'ailleurs difficilement leurs positions. Ces groupements hybrides sont au reste fort peu intéressants, et le parti national libéral moins que tous les autres : pharisiens du patriotisme, hypocrites persécuteurs, hommes d'argent avant tout, tels apparaissent les nationaux libéraux.

Le parti dont tout le monde annonçait la décadence et la dissolution, c'était le Centre. Tout le monde se trompait. Le Centre a changé de caractère, mais il demeure inébranlable.

Lorsque le nouvel empire fut fondé, ses créateurs prétendirent lui donner un caractère, soit évangélique, soit rationaliste qui froissa grandement les populations catholiques. Windthorst sut profiter de ce mécontentement et grouper dans un seul parti tous les éléments hétérogènes du catholicisme allemand : les paysans bavarois, les grands seigneurs silésiens, les ouvriers westphaliens ou rhénans. Et si le lien religieux était le plus fort de tous ceux qui attachaient ensemble les membres du nouveau parti, ce qui était compréhensible en un temps de persécution violente, Windthorst de plus sut attribuer au Centre une forme de patriotisme particulière.

En face des souvenirs de la Réforme, le Centre reprit les souvenirs du saint empire défenseur de l'unité religieuse ; en face de l'union restreinte sous la domination de la Prusse, il garda cependant le regret et l'espoir d'une union plus vaste et plus complète des peuples germaniques avec l'Autriche ; en face des tentatives unitaires et centralisatrices, il conserva les traditions fédéralistes et particularistes, affirmant qu'elles correspondaient mieux aux aspirations et aux besoins de l'Allemagne, et qu'elles assuraient mieux l'unité que toutes les tentatives tendant à établir l'uniformité. Malheureusement, le Centre, et surtout depuis la mort de Windthorst, abandonnait peu à peu ce caractère pour devenir presque exclusivement un parti confessionnel prussien. A mesure que les manifestations du loyalisme monarchique s'accentuaient sous l'influence de quelques grands seigneurs ayant des relations avec la cour, le contact avec le peuple s'affaiblissait. Un député nassovien « incorrigible catholique et démocrate incorrigible », M. Lieber, s'aperçut du danger, et chercha à diriger le Centre dans de plus sûres voies. Sa conception est moins grandiose que celle de Windthorst ; il cherche à faire du Centre un parti peut-être trop exclusivement populaire et démocratique ; pour cette fois du moins, la tactique de M. Lieber a réussi ; le centre est demeuré la « tour inébranlable » : dès le premier vote il obtient, selon l'habitude, plus de sièges que n'importe quel autre parti, et déjà quatre-vingt-un de ses membres ont été favorisés par le scrutin. Ceux des députés du parti qui s'étaient séparés du gros des troupes sont battus à plates coutures, et le baron de Huene, l'auteur de l'amendement transactionnel adopté par le gouvernement et dont le rejet fut le signal de la dissolution du Reichstag, a été outrageusement battu dans sa circonscription silésienne, malgré sa haute situation personnelle et sa qualité d'ancien président de la fraction.

Toutefois, des hommes tels que Windthorst ne disparaissent pas impunément : certaines personnes ne se montrent pas satisfaites de la direction imposée présentement au Centre. C'est surtout en Bavière que cette opposition se fait sentir. Il existe à Munich un homme tout à fait extraordinaire, M. Sigl, directeur du *Vaterland*, dont on a beaucoup parlé pendant toute la période électorale. M. Sigl fut jadis champion ardent

du Centre ; mais il est demeuré très fort patriote bavarois, et en même temps partisan de la grande Allemagne avec l'Autriche. La prépondérance prussienne l'exaspère, et il reproche avec violence au Centre d'être devenu trop exclusivement prussien et d'avoir abandonné les traditions particularistes qui faisaient sa force avec les souvenirs du saint empire. Aussi, quoique demeuré bon catholique, a-t-il combattu avec acharnement les candidatures du Centre en Bavière ; et la circonscription de Kelheim vient de l'envoyer au Reichstag. Il y sera aidé dans sa tâche par trois paysans bavarois élus en protestation contre l'allure actuelle du Centre. Cela n'affaiblit guère la fraction, mais si le mouvement des paysans bavarois contre les chefs présents et la direction prussienne du Centre s'accentuait, il pourrait devenir dangereux pour l'unité du parti.

La persécution religieuse s'étant affaiblie, des questions comme le rappel des jésuites ne suffisent plus à passionner les masses ; quant à la tactique démocratique de M. Lieber, elle est bien dangereuse, en éveillant trop de désirs irréalisables ; n'est-on pas allé dans des réunions westphaliennes jusqu'à crier : « Nous sommes des démocrates socialistes-catholiques ! » Windthorst, en cela comme en toute autre chose, avait su trouver le véritable terrain d'entente et de combat. A mesure que l'on étudie davantage ce grand homme, on s'aperçoit qu'il fut le plus incomparable chef de parti qu'on pût imaginer.

Le mouvement paysan bavarois correspond d'ailleurs à un mouvement paysan plus général, encore un peu confus, sans but bien précis, sans direction bien déterminée, mais tendant à grouper tous les agriculteurs en un vaste parti protectionniste, religieux, particulariste, antisémite, antimilitariste. Assurément, les intérêts économiques sont aussi puissants que les intérêts politiques, pour servir de lien à une vaste organisation électorale ; et si ce rêve de quelques-uns se réalisait, une formidable force serait créée, avec laquelle tous les partis devraient compter.

Le nouveau Reichstag, si les hasards du ballottage ne modifient pas trop les résultats du premier tour de scrutin, ne différera guère du précédent. Les partis conservateurs y seront un peu consolidés, l'opposition progressiste sera remplacée par l'opposition plus intransigeante des socialistes, mais cette opposition sera moins dangereuse pour le gouvernement, car elle est composée, sauf deux ou trois exceptions, d'hommes véritablement nuls. Le Centre n'a pas bougé. Le seul élément nouveau dont on ne peut pas exactement apprécier l'importance, c'est l'antisémitisme. Tout cela est d'ailleurs moins grave qu'on ne suppose ; le pouvoir impérial est trop fort et trop solidement organisé pour que le pouvoir du Reichstag puisse lui être raisonnablement comparé.

A.

THÉATRES

La Fin d'Antoma, tragédie en trois actes et en vers libres, de M. Edouard Dujardin.

On manque un peu de documents sur la première enfance de M. Dujardin. L'an dernier, et ici même, j'ai résumé une autobiographie que, jadis, il avait introduite dans une étude « en l'honneur de *Parsifal* », publiée par la *Revue wagnérienne*. De cette autobiographie, il appert que M. Dujardin fut d'abord un élève studieux, mais sans grand éclat. Il se présenta à l'École normale, mais les juges, par une « triste » décision, « refusèrent son concours ». Il étudia la musique, avec un professeur qu'il ne nomme point, et qui le « ruina », puis avec l'excellent et regretté Ernest Guiraud. Là aussi, il fut appliqué, mais n'aboutit qu'à composer un poème musical visiblement inspiré de Berlioz (c'est lui qui le dit) sur *la Tristesse d'Olympio*. Enfin, il fonda la *Revue wagnérienne;* et c'est ici que sa personnalité, assez singulière, commence à se dessiner.

On se rappelle ce qu'a été cette *Revue wagnérienne*. Fondée pour répandre la bonne nouvelle, elle la répandit, en effet, avec une violence extraordinaire, avec un admirable mépris pour la saine modération. Elle voulait révéler la foi nouvelle ; et les épreuves qu'elle réservait aux néophytes étaient presque insurmontables. Il fallait non seulement croire que Wagner était le seul dieu, mais reconnaître en chacun de ses actes une émanation de sa nature divine. La moindre restriction vous eût fait expulser du cénacle ; et si l'on admirait, en bloc et sans beaucoup de nuances, l'œuvre du prodigieux auteur de *la Tétralogie*, on admirait plus encore, et avec une tendresse plus religieuse, les pages les plus obscures du maître. Et j'exagère quand je parle de « pages » ; une interjection suffisait. *Dahin!... Dahin!...* disait je ne sais quel personnage. Et cela donnait matière à de subtils, prolongés et obscurs développements. Dans la scène de la mort de *Fafner* (au second acte de *Siegfried*), on voyait la Vie tout entière ; un honnête accord de septième diminuée prenait la valeur d'une explication du monde. Et cela était admirable ! A côté d'études d'un rare intérêt, les plus exactes et les plus complètes qu'on ait écrites sur les œuvres de Wagner, à côté d'articles signés de MM. Houston, Stewart Chamberlain, T. de Wyzéwa, Maurice Kufferath, Alfred Ernst (dont je veux au moins signaler en passant le nouveau livre, *l'Art de Richard Wagner*), on publiait des exégèses troublantes, soutenues par d'inquiétantes figures explicatives. N'est-ce pas à la *Revue wagnérienne* qu'on découvrit que *Parsifal* était fait sur quatre notes ? Je vois encore le bizarre arbre héraldique au tronc duquel étaient gravées les notes-mères, et le formidable entrelacs de branches où s'étendaient les motifs issus des

deux premières mesures du prélude. Et n'est-ce pas là encore que, poursuivant leur travail, les mêmes auteurs révélèrent aux lecteurs stupéfaits que les trois actes et les quatre tableaux des *Maîtres Chanteurs*, d'une si prodigieuse abondance mélodique, étaient construits sur deux notes, *mi-do*, si je ne me trompe?... Ah! oui, cela était admirable. Et, de temps à autre, pour récompenser le lecteur, on lui donnait des images. M. Fantin publiait ses curieuses illustrations des drames de Wagner, M. J.-E. Blanche nous donnait l'image garantie du Pur-Simple, de la *Reine Thor*. La *Revue wagnérienne* avait fait du wagnérisme un culte aux rites abondants et secrets. Ils aimaient Wagner, mais entendaient rester seuls à l'aimer; pour éloigner le profane, ils entouraient ses œuvres d'une barrière plus infranchissable que le mur flamboyant dont Loge ceint Brunnhilde endormie. Comme Siegfried, M. Dujardin avait reforgé Nothung. Malheur à celui qui cherchait l'entrée du temple; l'épée de Wotan l'étendait mort! Au moins, M. Dujardin le croyait-il. Le fait est que jamais on ne traita plus mal les wagnériens qui « n'étaient pas de la paroisse ». Ce fut une belle hécatombe! Certains, comme M. Lamoureux, ne s'en portent pas plus mal. D'autres en souffrirent; les attaques, assez justifiées, dont il était l'objet, taquinèrent cruellement le pauvre Victor Wilder. M. Dujardin s'est fort spirituellement expliqué l'autre jour sur ces luttes de l'époque héroïque; il a reconnu tout ce que la religion prêchée avait d'outré, d'intransigeant et de rébarbatif...

Un beau jour, *la Revue wagnérienne* se trouva débordée; et, chose amusante, non par les ennemis de Wagner, mais par ses partisans. On commençait à connaître les drames du maître, on allait les entendre à Bayreuth. Ils produisaient leur prodigieuse et inoubliable impression. Mais cette impression n'était pas tout à fait d'accord avec celle que prétendait imposer le Précurseur. Celui-ci comprit que les temps étaient proches; le wagnérisme allait devenir la propriété de tous, et chacun allait pouvoir en penser quelque chose... Après une courte lutte, M. Dujardin prit galamment son parti, *la Revue wagnérienne* cessa de paraître. Folle, enragée, déconcertante, elle n'en marque pas moins un très curieux moment de l'« évolution » wagnérienne.

A peine *la Revue wagnérienne* avait-elle disparu, qu'il prit *la Revue indépendante*. Mêmes procédés de discussion, même passion, même intolérance, même rédaction, même aventure. *La Revue indépendante* aussi eut son âge héroïque. On y publiait des proses singulières et des poésies plus singulières encore : dans chaque numéro, de jeunes esthètes découvraient une forme nouvelle de l'art; la critique musicale se bornait à des cantiques en l'honneur du Dieu-Wagner. La critique littéraire y était ingénue et étrange; X... y célébrait à tour de bras les mérites non pareils d'Y..., lequel s'extasiait devant l' « écriture » et les fortes pensées de X... Les lecteurs crurent que l'on se moquait d'eux. Les anciens fidèles, ceux qui avaient soutenu *la Revue wagnérienne*, trouvaient qu'on ne parlait pas assez de Wagner; les autres trouvaient qu'on en parlait trop. L'abonné se faisait rare. Ceux des rédacteurs ordinaires qui avaient du talent se lassèrent peu à peu d' « écrire dans une cave » et s' « égaillèrent » dans les journaux et dans les revues où leur place était marquée. Restait bien X..., qui lisait assidûment les études de Y..., et Y..., qui savourait les articles de X...; mais comme l'un et l'autre, en qualité de collaborateurs, recevaient la revue gratis, ce n'est pas cela qui la faisait vivre. Et cependant il fallait encourager l'abonné, et, pour cela, recourir à la collaboration d'auteurs connus du public. C'est ce qu'on tenta de faire. M. Dujardin, dégoûté, passa la main.

Des années s'écoulèrent. Un beau jour, les amis d'un peintre à l'esprit singulièrement ironique furent conviés à l'unique représentation d'une œuvre nouvelle, *Antonia*. C'était, d'après le programme, une « tragédie moderne » en vers libres, et la première partie d'une trilogie; l'auteur était M. Édouard Dujardin. L'annonce était alléchante : l'organisateur ne cachait pas qu'il s'agissait d'un chef-d'œuvre; on courut au Théâtre d'Application. Ce fut un beau spectacle, mais une représentation un peu mouvementée. On écouta de très bonne foi le premier acte, on applaudit tout ce qui ressemblait à un vers ou à une idée; au second, on commença à perdre patience; au troisième, on se tordit. Et ceux qu'une honnête modestie ou une réserve naturelle avaient invités au silence ne purent résister au pastiche que notre ami Glosclaude publia le lendemain; le procédé y apparaissait dans toute sa beauté, et cela était d'une drôlerie irrésistible : des « vers » où le rythme et la rime étaient remplacés par de très vagues assonances, et donnant, si j'ose dire, l'impression d'un ténia immense et éperdu, déroulant ses anneaux à perte de vue; pas des vers : un ver!

Nouveau silence, — de deux ans, si je ne me trompe, — et M. Dujardin reparut sur la scène. Mais combien transformé! Chez Bodinier, nous l'avions vu jouer lui-même un des rôles de sa tragédie moderne; long, maigre et minable, le torse mince enroulé dans une redingote en accordéon, les cheveux venant rejoindre la barbe en boucles pendantes et résignées, l'air humble, et comme prêt aux sifflets, il promenait sa silhouette émaciée dans le décor boisé où les poètes ordinaires de M. Bodinier avaient coutume d'invoquer les étoiles, — comme la lune. Quel changement! Au Théâtre-Moderne, un décor rare, mélange d'impressionnisme et de japonisme, dans lequel évoluaient des jeunes femmes, vêtues de souples gazes de chez Liberty. La représentation était un peu houleuse. Le rideau fut baissé; et comme on se retirait, croyant de bonne foi l'acte terminé, la toile se releva, et M. Dujardin parut.

Mais quel changement! Le teint fleuri, la bouche souriante, la barbe en éventail, la chevelure en boucles harmonieuses d'où suintaient des essences, le torse cambré dans un frac d'une élégance suprême, le col haut et le plastron d'une éblouissante blancheur. Il salua le plus galamment du monde, s'avança vers la rampe, et en quelques vers, — *quidquid tentabat dicere...* — nous avertit que nos rires lui semblaient incongrus : invités par lui, nous devions écouter ou sortir; nous n'aurions eu garde : nous étions médusés par sa tenue! La représentation continua tant bien que mal : c'était tout pareil à *Antonia;* la même philosophie servie par le même style : un effort appliqué et malheureux « visiblement inspiré de Wagner », mais sans musique. L'entr'acte fut tumultueux. Quoi! c'était le même Dujardin, l'apôtre hirsute et frénétique du wagnérisme? Lui, ce gentleman à l'allure pimpante et cavalière?... Cependant des bruits étranges se répandaient : on contait que M. Dujardin, las des *Revues*, s'était consacré au sport et qu'il s'était fait bookmaker. On exagérait. Le délicieux poète Stéphane Mallarmé, interrogé, répondait de sa voix blanche et reposée : « C'est un poète qui s'occupe de courses de chevaux. »

Cela se passait au mois de juin 1892. En juin 1893, M. Dujardin nous donne *la Fin d'Antonia.* Et ceci fut plus beau que tout le reste. Plus de théâtres de hasard, de Bodinière, ou d'Alcazar : le Vaudeville; des velours à crépines d'or devant la porte, et des massifs dans les couloirs. Au balcon, ainsi que des annonces préalables nous l'avaient prédit, « les plus jolies femmes de Paris », fleuries de panaches et de pierreries. Dans les loges, à l'orchestre, tout ce qui a un nom, tout ce qui compte à Paris, des ministres, des ambassadeurs, des « artistes », des écrivains et des peintres. Une princesse de sang impérial et royal était de passage parmi nous; M. Dujardin, sans honte, l'invita : et Son Altesse était là dès le lever du rideau. M. Constans revenait de Toulouse; impavide, M. Dujardin lui décocha une carte, et M. Constans s'en vint au Vaudeville. De partout

De Nanterre et de Montretout,
De la Champagne et du Poitou,
Et d' la Gascogne...

... de la ville et des faubourgs, les invités se ruèrent; et ils assiégèrent les portes, et ils attendirent longuement devant le contrôle, et ceux qui ne purent entrer se plaignirent... On manifesta, aux galeries supérieures. Majestueux, M. Dujardin émergea des coulisses, et s'en fut au poste; il mobilisa la force armée, et s'en revint, suivi de sa vieille garde. A chaque porte il mit une vedette, et dicta la consigne; l'armée, ahurie, le regardait faire : « Quand ce serait le petit caporal, personne n'a le droit de manifester! » Et, sûr de ses soldats, M. Dujardin regagna son quartier général. Les manifestants re-manifestèrent; la garde en empoigna un, le seul « petit caporal » que nous méritions, le fils d'un banquier juif. Mais M. Dujardin avait donné des ordres; M. de Rothschild fut expulsé...

Ceux qui se sont fâchés contre M. Dujardin, — j'en parle librement, ayant, je crois bien, un peu été de ceux-là, — ceux qui ont trouvé que l'auteur d'*Antonia* se moquait d'eux trop ouvertement, ont fait preuve d'une philosophie médiocre. Le spectacle a été prodigieux. On savait ce qu'on allait voir; on est venu; et, pendant une soirée, M. Dujardin a été le roi de Paris. Cela est admirable!

M. Dujardin s'est excusé, au lendemain de la représentation, de n'avoir pu placer tous ceux qu'il avait invités; il a expliqué qu'il ne comptait pas sur une pareille affluence, qu'il en avait été surpris, un peu flatté sans doute, mais, pareillement, très marri, puisque cette affluence l'avait empêché de recevoir ceux au suffrage desquels il tenait le plus.

M. Dujardin, qui n'est point un ingénu, a fait preuve ici d'une ingénuité singulière. Un spectacle gratuit attire toujours la foule; et quand, par-dessus le marché, on fait croire à cette foule qu'elle est « choisie », sa badauderie est sans limites... C'est pourquoi, à la réflexion, la représentation de l'autre soir m'a ravi. Il n'est pas de spectacle plus étonnant et plus admirable. M. Dujardin nous a montré une fois de plus quelle était, au vrai, l'âme du public parisien; et, de cela du moins, nous pouvons le remercier complètement.

JACQUES DU TILLET.

NOTES ET IMPRESSIONS

Les journalistes à l'Académie.

Il paraît qu'il n'y a pas assez de journalistes à l'Académie.

Tout le monde en convient : les journalistes parce que cela est de leur intérêt, les académiciens parce qu'ils ont des journalistes un trac vert.

On parle donc de représentation proportionnelle, de diviser l'Académie en sections, d'en réserver une à la Presse, comme aux courses de taureaux.

Généreux projets, mais dont la réalisation me semble bien lointaine!

***

Les premières difficultés qu'on rencontrerait dans cette équitable tentative viendraient sans doute d'abord des journalistes eux-mêmes.

Oui, on est bien d'accord, dans notre partie, que nous n'y sommes pas en nombre suffisant, à l'Académie. Mais que, dans un bureau de rédaction, on prononce

le nom d'un candidat éventuel, qu'on mentionne les chances d'un confrère, il faut voir alors!

Lui? Ah! non par exemple! Un autre, on ne dit pas! Mais lui, jamais de la vie! Et c'est à qui rabaissera ses mérites, le remettra à sa place, racontera ses origines et rappellera qu'en 1866, tenez, il était heureux de faire du reportage, du tout petit reportage, les incendies, quoi, les chiens écrasés. Car, ce camarade dont on est l'égal presque, dont les articles paraissent au même rang que les vôtres, on trouve exorbitant, ma parole, qu'il ait rien que l'idée de se présenter, on la trouve trop bonne vraiment, trop drôle; et, au besoin même, dans une chronique, on tâche de faire partager au public son opinion et son hilarité amère.

Ou bien encore on appartient à la presse de la rive droite et on ne veut rien savoir des pions de la rive gauche. Ou bien enfin on écrit dans un journal de la rive gauche et on n'a pas assez d'articliots fielleux, de filets venimeux pour empoisonner les velléités académiques des boulevardiers de la rive droite.

Et la solidarité? Et la confraternité? Cela ne les empêche pas d'exister. Soyez seulement chassé de tous les journaux, crevez un peu de faim, ayez en main les preuves d'une misère incontestable et d'un effondrement complet, l'*Association des journalistes* ou le *Syndicat de la Presse* sont là, et ne vous marchanderont pas de temps en temps une bonne pièce de cent sous.

*
* *

Livrés ainsi à leur propre discernement, pensez-vous que les académiciens soient à même d'opérer un bon choix parmi les publicistes? C'est assez problématique.

Avec les littérateurs, on se sent plus à l'aise. Le littérateur représente quelque chose de précis, d'établi, d'étiqueté; il est toujours l'auteur de ceci ou le poète de cela. N'eût-il, après une œuvre heureuse, donné que des déceptions, il reste le propriétaire et le bénéficiaire de ce volume bien venu.

Barbier fut élu à l'Académie comme auteur des *Iambes;* et c'est le père de *la Fille de Roland* qu'on reçut en la personne de M. de Bornier.

Mais entre ces publicistes, entre ces producteurs si variables, aujourd'hui bons, demain mauvais, après-demain meilleurs ou pires, entre ces écrivains dont le nom ne se rattache à aucun titre de livre commémoratif, entre ces auteurs de rien, insaisissables, indéfinissables, comment se décider, comment découvrir les chefs, les maîtres, les grands journalistes?

De ce qu'on peut appeler un grand journaliste, j'entrevois à deux près trois types principaux :

Pierre. — Il a débuté par une série d'articles scintillants. Gloire! Hosannah! Un grand journaliste nous est né! Tout le monde s'honore de le connaître. On le craint. On le flatte. On l'invite. Dîners. Soirées. Dames. Actrices. Argent. Traités. Puis il dégoûte. On déclare qu'il est toujours le même. On déclare qu'il baisse. On déclare qu'il est vidé. Et il finit par caser difficilement sa copie dans des journaux dirigés par de vieux camarades qui ont bon cœur et des commanditaires pas trop regardants.

Paul. — Débuts pénibles et carrière lente. D'abord du petit journalisme; le compte rendu des Chambres ou les Annales du Conseil municipal. Décroche une critique. Se hausse à la chronique. On convient qu'il fait pas mal. Mais c'est tout. Un jour, il trouve une idée passionnante, imagine de la lancer, commence une campagne bruyante. Terreur. Scandale. Succès. Tout le monde s'incline. On commence à apercevoir son talent. On lui accorde de la verve, puis du style, puis de la pensée. Le voilà une des puissances de la société, un des maîtres de la presse contemporaine.

Jean. — Raisonnable. Délicat. Dès l'origine, réputation de lettré. Jamais inférieur à lui-même. Jamais supérieur. Toujours égal. Toujours judicieux. Ne suscite pas d'enthousiasmes. Mais ne soulève pas de mépris. On le laisse aller, en silence. Il a du fond, un train modéré. Pendant des années, il continue. Un jour, quelqu'un s'étonne qu'il persiste aussi longtemps, sans s'user. Un autre loue sa persistance. Un troisième dit que cette persistance est du talent. Un quatrième met en regard de ce talent la bêtise de ses rivaux. On le cite. On le respecte. Peut s'en faut qu'on ne l'admire. Voici qu'on le sacre Premier de la chronique. Il a duré.

Eh bien, auquel de ces trois modèles l'Académie devra-t-elle décerner ses suffrages?

Est-ce au premier? Mais alors force lui sera de l'accueillir tout jeune, vers la trentaine, en pleine efflorescence juvénile, ou bien de se résigner à prendre sa part de responsabilité dans les balivernes manquées qu'il publie maintenant chaque matin.

Au second? Mais quelle faiblesse d'avoir méconnu sa valeur jusqu'au jour où tout le monde l'a reconnue, de céder moins à un goût personnel qu'à une poussée publique!

Au troisième? Mais s'il avait eu une mauvaise santé, s'il n'eût pu se prolonger tant de temps, l'aurait-on nommé? Et quelle triste façon aussi que de primer l'ancienneté!

L'Académie n'a que l'embarras du choix, écrit-on tous les jours.

Après ces hypothèses, on voit qu'elle en préférerait peut-être un autre, un peu moins embarrassant.

*
* *

Il y aurait donc lieu de s'inquiéter, de s'affliger, de s'indigner même en songeant à tous les obstacles qui barrent aux journalistes l'accès de l'Académie, si les choses devaient toujours rester en l'état, si jamais le journalisme n'avait chance de triompher des équivoques et du discrédit dont il est actuellement victime.

Mais il semble que ce genre de littérature si entraînant, si curieux, si puissant, est au contraire en train de se modifier, de prendre une voie nouvelle.

Le journalisme est fini ! me disait mélancoliquement, l'autre soir, un de nos maîtres chroniqueurs les plus estimés.

Et il avait presque raison. Il eût dit « mon » journalisme au lieu de « le » journalisme, qu'il avait tout à fait raison.

Il se peut bien, en effet, que nous assistions en ce moment à l'éclosion et aux premiers essais d'un journalisme un peu différent de l'ancien, d'un journalisme où les journalistes seraient des littérateurs et les littérateurs des journalistes ; où les uns auraient le sens littéraire, les dons poétiques, les qualités de style des meilleurs écrivains ; les autres le goût de la polémique, la manière succincte de s'exprimer, l'aisance de tour et la facilité des plus ingénieux publicistes.

Et justement je distingue parmi ces nouveaux champions qu'on me signale des esprits de toute sorte, méditatifs, imaginatifs, ironiques, fantaisistes, mais possédant tous ce trait commun, indispensable aux hommes de presse, de dominer les lecteurs, d'agir sur le public.

Figurez-vous-les alors associés, par hasard, ces dix ou douze jeunes gens, près de la trentaine ou l'ayant un peu dépassée ; supposez que, las de demeurer éparpillés dans les diverses feuilles où ils écrivent, ils se rapprochent un jour et composent un journal sincèrement et spontanément rédigé, selon les tendances pareilles qui les unissent tous, en dépit de leurs divergences de tempérament.

Et je ne crois pas qu'on tarderait longtemps, dans ces conditions, à connaître la nature de leur talent, à se rappeler la valeur de leurs œuvres, à savoir exactement quels écrivains ils sont.

Je ne pense pas non plus qu'on se fatiguerait à établir s'ils méritent le titre de littérateurs ou simplement celui de publicistes. Et, pour tout dire, j'imagine qu'ils ne se languiraient pas beaucoup de l'Académie, ces journalistes-là, et même qu'à l'occasion ils pourraient souvent faire des choses bien plus amusantes et bien plus importantes que de forcer l'entrée de l'Institut.

FERNAND VANDÉREM.

BULLETIN

JEUNESSE, PAR C. WAGNER.

« Ceci est un livre de bonne foy. » Et c'est surtout un livre de foi. Mais la foi dont il s'agit est d'une espèce que nous ne sommes pas habitués à rencontrer en France. Ardente, recueillie, élevée, pour tout dire religieuse, elle est en même temps la plus laïque et la plus libre du monde. Rien ici des églises ni des salons. L'auteur, tout instruit et largement cultivé qu'il est, a vécu dans la familiarité du peuple et de la jeunesse, il aime l'un et l'autre, et n'a rien du prédicateur de métier ni du moraliste d'académie, rien non plus du raffiné, du blasé, du dilettante. On a pu dire de lui qu' « il n'y a pas de nature d'homme plus robuste ». C'est un laïque et un plébéien, ami de son temps, de son pays, de la science, de la liberté. Nulle ombre d'ascétisme ; un large équilibre ; une pensée solide, qui peut monter très haut, parce qu'elle étend ses racines en pleine vie et en pleine réalité naturelle.

De là la saveur saine et singulièrement forte de son livre. Et il faut bien croire que cette saveur, si nouvelle et rare qu'elle soit, a été goûtée du public, puisque l'ouvrage, paru avec le premier jour de l'année, en est à la troisième édition. Peu de signes, je crois, sont d'un meilleur augure et prouvent mieux qu'en dépit d'un débordement croissant de productions malsaines ou ignobles, une parole honnête et virile est sûre de trouver de l'écho en France.

Il faut dire que la parole est ici particulièrement chaude, entraînante et cordiale. Elle donne, a-t-on dit justement, « l'impression de la poignée de main d'un ami ». Ajoutez à ce trait, qui caractérise le style de M. Wagner : une poésie constante, soutenue, et qui suffisait seule à révéler la provenance alsacienne. Ce n'est pas notre poésie sévèrement réglée, toute pleine de raison, de mesure, d'équilibre. C'est la poésie de souche germanique, avec son excès dans l'effusion et dans la métaphore, mais aussi avec son naturel, sa verve, sa liberté d'allures et sa puissance communicative. On ne lit pas ce livre sans éprouver l'amer sentiment de ce que nous avons perdu en perdant l'Alsace. Ce n'est pas seulement de la terre, et des villes, et des hommes. C'est bien plus : c'est un élément sans prix qui entrait dans la composition de notre génie. C'est l'esprit germanique, qui venait là se mêler à l'esprit gaulois et à l'esprit classique latin, et qui nous apportait ses dons particuliers : le sérieux, la profondeur de sentiment, la naïveté à la fois et la richesse dans la pensée et dans la poésie, tout ce que rend ce mot intraduisible, la *gemüthlichkeit*.

I

Le dessin général de l'ouvrage est simple. Une première partie est une pénétrante enquête sur l'état moral de la jeunesse, un bilan de ses pertes et de ses gains. Dans la seconde moitié de l'ouvrage, la plus remarquable et la plus neuve des deux, qui porte ce titre significatif : *Vers les sources et vers les sommets*, l'auteur vient au secours de la jeunesse, et, avec une grande vigueur d'analyse morale, une grande richesse d'expérience, il lui montre le chemin qui peut la ramener à la santé et à la vie.

Ce qui caractérise notre siècle, c'est la prodigieuse expansion de la science. Née d'hier, elle a grandi jusqu'à remplir tout notre horizon, et elle a fini par cacher à nos yeux le monde des choses spirituelles, qui jusqu'ici avait eu seul le privilège d'occuper l'âme humaine. Les bienfaits de la science, qui pourrait les nier ? Les forces de l'homme centuplées, l'antique fatalité des grands fléaux, des famines, des pestes, des maladies, rendue chaque jour moins pesante, l'unité morale de l'humanité s'établissant dans la vérité scientifique, les vieilles superstitions se dissipant au clair soleil de la raison, ces gains et bien d'autres ont transformé, enrichi la vie publique et privée. Mais que nous les payons cher ! Nous les achetons au prix d'un abaissement de notre être moral. « L'homme, dit M. Wagner, est diminué à ses propres yeux. » Dans cette âpre et fiévreuse conquête de l'univers matériel, il a perdu le sens des réalités invisibles. Liberté, raison, moralité, tous ces titres de sa noblesse spécifique, il les a un à un laissés tomber, et ce fils de la divi-

nité ne se proclame plus que le premier des anthropoïdes, une bête plus rusée et plus dangereuse que les autres.

A ce tableau, l'auteur aurait pu ajouter des traits qui l'achèvent et le rendent plus sombre. Il eût pu signaler un péril nouveau dans la rencontre de ce fatal positivisme avec le phénomène démocratique, avec l'ascension rapide de ces classes jeunes, neuves, rudes et fortes qui, dévorées du besoin d'agir, se hâtent vers les sommets, vers le pouvoir, vers l'instruction, vers la fortune, vers l'influence. Dans leur impatience de saisir fortement la réalité, elles négligent comme inutile tout ce qui ne procure pas un gain palpable. Recherches désintéressées, aspirations vers la beauté, culte de l'idéal, c'est pour elles du temps perdu, c'est raffinement d'aristocrate ou amusement d'oisif. Et la doctrine positiviste se trouve là pour élever à la dignité d'un système cette bassesse d'esprit, pour permettre à l'homme borné de nier ce qu'il ne voit pas, et à l'homme inculte de mépriser ce qu'il ignore. En sorte qu'on voit aujourd'hui de toutes parts s'étaler, sous le couvert du positivisme, un égoïsme féroce, qui, loin de se dissimuler, se proclame le fils de la raison naturelle et de l'esprit scientifique. Et combien le péril apparaît plus redoutable, quand on vient à scruter le problème politique, quand on songe que la démocratie n'est pas autre chose, politiquement, que le gouvernement par les gouvernés, c'est-à-dire l'égoïsme invité à se réprimer lui-même, à se subordonner à l'intérêt commun, bref, à n'être plus égoïste! Ainsi, c'est à l'heure où tous les freins moraux relâchés laissent libre l'animal humain, qu'il passe de la servitude à l'empire et se trouve chargé de gouverner le monde! Problème obscur, effrayant pour qui ne ferme pas volontairement les yeux.

La génération qui a grandi en ce temps de désarroi moral en porte les deux grands stigmates : « L'affaiblissement du sens de la réalité et le ralentissement de l'activité. »

II

Il n'y a de malade désespéré que celui qui ne sent pas son mal et ne veut pas guérir. Ce n'est pas le cas de notre jeunesse. Et M. Wagner se plaît à noter bien des signes qui dénotent en elle un travail sourd de relèvement. La place de plus en plus grande qu'elle fait aux études sociales, le rapide développement des associations d'étudiants, la faveur avec laquelle on accueille des paroles d'espérances tombées des lèvres de quelques maîtres aimés, ce sont là, dit notre auteur, des symptômes nouveaux, et qui méritent l'attention. Par-dessus tout, la jeunesse actuelle témoigne d'un profond désenchantement. Elle sent douloureusement le vide qui s'est creusé en elle. Elle ne s'y plaît pas. Elle ne s'y résigne pas. Elle cherche, avec une ardeur inquiète, de quoi remplir ce vide. Elle appelle le remède, la guérison, la santé, elle est en quête de ce que notre auteur appelle « les sentiers de demain ». Elle revient sur l'inepte mépris où étaient tombées les questions religieuses. Elle se reprend, à l'école des écrivains russes et de leurs imitateurs français, à scruter ces questions. L'un de ses guides les plus écoutés, un maître en qui s'unissent à un rare degré la noble hardiesse de la pensée et la raison pratique, M. Lavisse, a pu dire d'elle : « Une des marques de la jeunesse d'aujourd'hui, j'entends de celle qui pense, c'est la nostalgie du divin. » Bref, on sent, selon M. Wagner, que la souffrance travaille ce jeune monde, et dès lors on peut espérer que de cette souffrance naîtra la foi de l'avenir.

Nous avons trop le respect de M. Wagner, de son œuvre et de sa pensée, pour ne lui pas dire ici toute la nôtre. C'est que nous craignons qu'il n'y ait de sa part quelque excès d'optimisme. Ces signes, tout dignes qu'ils sont d'intérêt, ne nous paraissent peut-être pas aussi riches d'espérance qu'il aime à le croire. Le désenchantement, le désarroi, la détresse ne suffisent pas à engendrer une vie nouvelle; la maladie seule, même ressentie avec douleur par le malade, ne crée pas la santé. Pour espérer une régénération de l'âme, il faudrait surprendre quelque grand effort de sincérité, de virile recherche, de hardie création. Il faudrait sentir dans la jeunesse une forte résolution d'échapper à l'esprit du passé, qui a cessé de vivre, et de poser hardiment le pied sur la terre nouvelle.

Mais quittons la métaphore, parlons net. M. Wagner pense-t-il que le monde, pour retrouver la force et la vie, ait à retourner en arrière, à se remettre sous la vieille tutelle des religions d'autorité et des églises de servitude? Nous savons d'avance sa réponse négative. Où donc est le salut? — Il est, nous dirait-il, en avant, et non derrière nous. Il est dans l'enfantement d'une foi vraiment nouvelle, fille, non du passé, mais du présent toute faite de liberté et de raison. — Eh bien! nous le lui demandons, a-t-il à nous citer quelque présage sérieux, authentique, de la prochaine réalisation de ce miracle? Pour nous, malgré notre bonne volonté, nous restons incrédules, d'une incrédulité fondée sur notre histoire telle qu'elle se déroule depuis trois siècles. Car il n'y a pas moins de trois siècles que le problème se pose et se dresse obstinément, parfois tragiquement, devant l'âme française et que chaque fois l'on a vu celle-ci reculer et l'esquiver, ne trouvant pas en elle la force nécessaire. En ce siècle même, à plusieurs reprises, elle a senti que l'heure était venue de s'arracher à la fatalité séculaire et de régénérer en son sein la puissance de vie morale, elle a tenté l'effort, et chaque fois la tentative a avorté, l'œuvre un instant ébauchée est venue se couler d'elle-même dans l'antique moule qu'il s'agissait de briser, en sorte que l'effort n'a servi qu'à donner aux institutions du passé une force nouvelle et une plus vigoureuse prise sur le présent.

Et s'il fallait, à l'appui de notre scepticisme, des preuves actuelles et fraîches, elles ne manqueraient pas. Nous n'en signalerons qu'une à M. Wagner. Nous la trouvons dans les dernières lignes sorties précisément de la plume de l'un de ces penseurs écoutés de la jeunesse que M. Wagner cite à l'appui de ses espérances. Dans un brillant et original article donné à la *Revue des Deux Mondes*, M. de Vogüé énumère, lui aussi, les présages favorables, les indices d'un temps nouveau. Écoutons-le conclure. Va-t-il dire que ce temps nouveau aura sa foi nouvelle, pareille à lui, libre, séculière, individualiste et hardie comme lui? Non. Pour tout avenir, l'éminent académicien nous propose le passé. Il nous enjoint de confesser notre radicale incompétence en matière morale, et de laisser la parole à ceux qui ont seuls, en cette matière, qualité et mission divines, « à ces hommes revêtus d'une robe noire et dont le front porte le triple sceau : obéissance, chasteté, pauvreté ». Reconnaissez ici la vieille infirmité nationale, l'impuissance de créer, d'innover dans l'ordre de la conscience individuelle, cette incapacité du laïque d'être par lui-même homme moral et religieux, cette volupté de se décharger sur autrui de la grande responsabilité. Ces dispositions, qui semblent être bien authentiquement celles de la France, ont rarement été exprimées avec une plus candide franchise. Cela aussi est un signe, et qui vaut qu'on le note, et même qu'on le médite.

III.

Au surplus, M. Wagner ne s'y méprend pas plus que nous : les sentiers qu'il montre à la jeunesse, dans la seconde partie de son livre, ne retournent pas en arrière. La foi qu'il prêche n'est pas celle d'hier, c'est la foi de demain. Il n'enseigne pas, lui, l'abdication, la démission aux mains d'autrui, mais au contraire la vigoureuse confiance de l'homme

en ses propres forces, en son aptitude à saisir la vérité et à se donner à elle. Nous aimerions suivre M. Wagner le long du chemin où il entraîne et soutient le jeune homme, remontant de sommet en sommet jusqu'à cette dernière cime, d'où le regard embrasse le monde et la vie dans leur solennité mystérieuse et sacrée. Nous voudrions montrer comment il restaure d'abord dans la jeune âme la force de vivre et de vouloir; comment de là il la mène à concevoir un idéal, un type supérieur à réaliser; puis comment il la conduit à instituer une discipline physique et morale, et comment de la discipline il passe à l'action, de l'action au recueillement, du recueillement à la joie, de la joie solitaire à celle de la famille, de l'amitié, de l'amour. La place nous manque. Bornons-nous, entre tous ces beaux chapitres, à signaler celui de l'amour, comme l'un des plus caractéristiques de l'ouvrage. Nous ne connaissons, dans notre littérature, rien qui puisse entrer en comparaison : c'est l'étude la plus austère, et cependant la plus librement et largement humaine, sans nul mélange d'ascétisme qui vienne rétrécir et mutiler le cœur.

Croire à soi-même et à la vie ne se peut, si en dernière analyse la vie et l'homme n'ont d'autre garant de leur réalité qu'eux-mêmes, s'ils ne viennent pas s'achever et, pour ainsi dire, se sceller dans l'esprit éternel et infini. Et c'est ainsi que le livre se conclut par un dernier chapitre où M. Wagner confesse, en des pages vibrantes, la foi religieuse qui inspire et nourrit toute sa pensée.

Cette foi est tout ensemble nouvelle et ancienne. C'est cet évangile de liberté qui ne parut un instant, il y a dix-huit siècles, que pour s'obscurcir et se défigurer aussitôt sous le voile des dogmes et de la scolastique. Il se résume en deux idées maîtresses : confiance dans le Père céleste, et confiance dans la créature fille de Dieu. Il n'en est pas de plus belles ni de plus fécondes.

J. Élie Pécaut.

NOTRE ENQUÊTE SUR LES MEILLEURS LIVRES ET LES JOURNAUX ANGLAIS.

Un très grand nombre de journaux étrangers ont reproduit les résultats de notre enquête sur le choix d'une bibliothèque. Pour les chroniqueurs anglais en particulier, ce petit plébiscite a été l'occasion d'un débordement d'ironie. Que les lecteurs français, invités à se choisir vingt-cinq auteurs pour une bibliothèque, n'aient choisi qu'un seul auteur anglais, et ne lui aient donné dans leur liste que la troisième place, voilà ce qui prouve une fois de plus la profonde ignorance, l'odieux chauvinisme du public de notre pays ! Là-dessus les journalistes anglais sont unanimes. Mais quelques-uns vont plus loin, et, en outre de notre ignorance de la littérature anglaise, ils raillent encore notre ignorance de la littérature française, que, paraît-il, nous sommes incompétents à juger. Mettre au rang des meilleurs auteurs français Racine, Lamartine, n'est-ce pas monstrueux?

Nous ne pouvons résister au désir de publier quelques extraits de ces articles : ils sont un spécimen tout à fait caractéristique de la façon dont les critiques anglais, petits ou grands, parlent tous les jours de la France, du goût français, de la littérature française. Ils en parlent avec une autorité singulière, tranchant à leur gré, sans aucun souci de l'opinion française.

Voici, par exemple, une chronique du *Glascow Herald* : « Il est manifeste, d'après le plébiscite de la *Revue bleue*, que le lecteur parisien est beaucoup plus chauvin dans ses goûts que le lecteur anglais. Pour lui, un écrivain ne saurait être grand à moins d'être Français. Que Shakespeare n'occupe sur la liste que la troisième place, et qu'on ait placé avant lui Victor Hugo et Molière, c'est ce qui ne peut manquer de paraître comique à tout le monde, en dehors de la France. Il est à peine moins inconvenant de voir Gœthe placé au-dessous de Racine, de La Fontaine, de Musset ou de Corneille. De Thucydide, de Platon, des dramaturges antiques, de Tite-Live, de Tacite, de Lucrèce, d'Horace, ces singuliers juges ne semblent pas soupçonner l'existence.

« Mais, d'ailleurs, que peut-on penser du goût et du jugement de personnes qui mettent les niaises sentimentalités de Lamartine au-dessus de l'*Iliade*, et qui estiment les écrits de Voltaire davantage que le *Livre de Job* ? Le verdict des lecteurs de la *Revue bleue* prouve une fois de plus que le goût littéraire du public français est lamentablement défectueux, même pour ce qui touche la littérature française. Victor Hugo ayant 53 voix de plus que Molière, 243 de plus que Pascal ! Le lecteur français ne sait absolument rien de la littérature des autres pays, et c'est à peine s'il connaît un peu mieux la littérature française : voilà ce que démontrerait cette enquête de la *Revue bleue*, si la chose avait encore besoin d'être démontrée. »

Voici maintenant un extrait du *Scottish Leader*, d'Édimbourg :

« La liste donnée par la *Revue bleue* doit provenir de la classe, très restreinte en France, des lecteurs lettrés, car nous n'y voyons figurer ni Dumas ni Gaboriau, qui sont assurément les auteurs les plus lus de la masse des Français. Inutile de dire que Victor Hugo tient la tête : tout Français est désormais un hugolâtre, *et la pierre autrefois rejetée par l'Académie est maintenant devenue la clef de voûte.* Racine et La Fontaine, qui viennent ensuite, seront toujours des énigmes pour l'esprit anglais. Impossible de dire ce qui les rend si populaires en France. *La popularité de Racine est due sans doute à la divine Sarah, si exquise dans Phèdre;* et La Fontaine a l'avantage d'avoir écrit un livre pour les écoliers. Mais quant à *son autre livre* (?? sans doute les *Contes*), on a d'excellentes raisons pour ne pas le mettre entre les mains des enfants. »

Le *Daily Chronicle* dit, entre autres belles choses :

« Le goût croissant du public français pour Shakespeare est dû, sans aucun doute, à la traduction de François-Victor Hugo : il venge notre poète des critiques absurdes de Voltaire. Gœthe vient le huitième : voilà une marque de goût qui fait honneur aux Français, et qui est due, peut-être, aux études de feu M. Caro. Homère ne vient que le douzième : croirait-on qu'il vient après Lamartine ! »

Mon cher Directeur,

Dans un article *la France et le Siam*, publié dans la *Revue* du 27 mai 1893, s'est glissée une erreur involontaire qu'il importe de réparer.

Après avoir indiqué que le seul secrétaire européen de la légation du Siam à Paris, M. Wylberforce Wyke, était citoyen anglais, j'ajoutais que le consul général du Siam, M. Grehan, était également Anglais.

Or j'apprends que M. Grehan est Français, qu'il a même été capitaine dans notre armée, et qu'il a été décoré avant de quitter le service.

J'ai tenu à rectifier cette inexactitude dès qu'elle m'a été signalée.

Veuillez agréer, etc.

Henri Pensa.

Le directeur gérant : Henry Ferrari.

Paris, MAY et MOTTEROZ. — Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

Du 1er janvier au 30 juin 1893.

Afrique (Vingt-sept mois a travers l'), 129.
Aïa-Tota. Souvenir d'un missionnaire, 709.
Albéroni. Étude sur le cardinal —, 225.
Allemagne. Le socialisme d'État en —, 566. — Le vote du budget de la guerre en —, 715.
Alliance (L') française et l'Union latine, 53.
Ames solitaires. Drame, 725.
Anarchie (Les pères de l' —), 449.
Angleterre (L') en Égypte, 209.
Avant la vie. Nouvelle, 273.

Bakounine, 449.
Baléares (Les), 78.
Barboux (Me), 398.
Bazaine a Metz, 10, 54.
Beaumarchais pendant la Révolution, 342.
Bernardin de Saint-Pierre, 135.
Bigot (Charles), 49, 610.

Cathelineau (Le vrai), 785.
Chanteur (Un) mondain, 381.
Chateaubriand, 135.
Chénier (André), 135.
Choses et autres : Un honnête homme, 60. — Un émigrant, 124.
Chronique coloniale, 436, 660.
Chronique musicale. — Opéra : *La Maladetta*, 283; — *La Walkyrie*, 635.
Opéra-Comique : *Werther*, 120; — *Kassya*, 409; — *Phryné*, 700.
Théatre - Lyrique : *Madame Chrysanthème*, 155.
Conservatoire : *La Lyre et la Harpe*, 284.
Concerts du Chatelet : Société chorale néerlandaise, 285; — les *Béatitudes*, 409.
Cloches (Les). Conte de Pâques, 395.
Comédie (La) du hasard, 33.
Comédie parlementaire (La), 18, 469.
Conférence (La) monétaire de Bruxelles, 126.
Coppée (M. François), 687.
Corruption (La) parlementaire en Angleterre, d'après Macaulay, 63.
Corse (Un voyage en —), 87.
Courrier littéraire, 24, 89, 218, 246, 281, 406, 442, 537, 640, 672, 709, 766.
Crépe (Le), 695.

Dahomey (La France au), 215. — Une visite au roi de —, 751.
Delacroix (Eugène), 545.
Désarmement. Une tentative de —, en 1870, 473.
Deuil d'hier, 316.
Deux (Les) croisés, 17.
Dîner (Le) Brizeux, 679.
Diplomatie (La) de la Révolution, 74, 116.
Dœllinger et le haut clergé catholique, 683.
Droite (La) constitutionnelle, 265.

Eaux (Les) de Paris 430.
École (L') polytechnique et les expéditions coloniales, 180.
Élections allemandes (Les), 792.
Élections (Les) municipales de Paris, 507.
Émancipation (L') du moi par le romantisme, 195.
Enquête sur le choix d'une bibliothèque, 161, 678, 798.
Enseignement (L') de l'anglais et de l'allemand, 339.
Esprit (L') politique et l'esprit de parti, 603.
Esprit (L') révolutionnaire dans le judaïsme, 622.
Étapes (Les) du capitaine Cottin, 387.
Étapes (Les) d'un volontaire de l'an I, 732.
Évolution (L') de la poésie lyrique au XIXe siècle, 65, 99, 135, 164, 195, 257, 293, 331, 363, 465, 517, 594, 613, 650, 686, 743, 773,

Femmes (Les) et la République, 659.
Femmes (Les) malheureuses d'après Balzac, 462.
Ferry (M. Jules), 266, 353.
Feuillet (Octave). Le théatre de —, 185, 536. Les financiers dans le théâtre de Gherardi, 780.
Francis de Chantelle. Nouvelle, 628, 668, 696.
Franck (M. Adolphe), 513.
Funérailles (Les) d'un monument, 771.

Gautier (Théophile), 517.
Gherardi (Le théatre de —), 1, 376, 780.
Gibert, 381.
Goliards (Les), 174.

Hérédia (M. de), 406, 743.
Hervieu (M. Paul), 570.
Histoire ancienne, histoire d'hier, 401.
Hugo (Victor), 257, 594.

Iles oubliées (Un voyage aux —), 78.
Impopularité (L') de M. Jules Ferry, 266.

Jay Gould, 203.

Lamartine (La poésie de —), 164.
Lavisse (M. Ernest), 302.
Leconte de Lisle (M.), 650.
Leffler (Mme Anne-Charlotte), 96.
Leipsig (La bataille de —), 62.
Le Sage (La conception de la vie dans —), 269.
Lettres d'un parlementaire, 72, 97, 151, 184, 193, 235, 265, 329, 375, 386, 434, 507, 536, 603, 659, 730, 739.
Littérature goliardique (La), 174.
Littérature italienne (La) contemporaine, 478.

Machine (La) a gouverner. Fantaisie, 575.
Madagascar (Le protectorat de —), 436.
Manuel (Un) d'histoire allemand, 763.
Mariage (Le) de Sylvestre. Récit, 321.
Mérimée (Prosper), 581.
Metz (Le siège de), 10, 54.
Mœurs (Les) financières a Rome, 50.
Musset (Alfred de), 331.

Napoléon a l'île d'Elbe, 352.
Napoléon Ier depuis sa mort, 645.
Napoléon intime, 281.
Naturalisme (La renaissance du —), 613.
Nautch (Un) a Benarès, 153.
Ney (La défection du maréchal), 302.
Nietsche, 452.
Noce (La) de Weckmund. Légende, 207.
Notes et Impressions. — La croix, le bien et le beau, 30; — Un bal de victimes, 94; — Chapitre 56, 158; — Les héros, 253; — Le procès des dames, 349; — Les Giboyer, 413; — En Sorbonne, 471; — Vernissages, 607; — Les mouvements, 674; — Les journalistes à l'Académie, 797.
Nouvelles de l'étranger, 31, 64, 128, 191, 288, 320, 352, 384, 415, 448, 480, 511, 543, 578, 640, 676, 740, 772.

Orthografe (La réforme de l'—), 155, 255.

Paradoxe (Le) de la concentration, 235.
Parlementarisme (Le), 72.
Pendule (La) de M. Corbineau. Nouvelle, 759.
Père et fille. Nouvelle, 454, 504, 531.
Perse (La) et les Anglais, 188.
Pessimisme (Un) héroïque, 243.
Politique (La) négative, 730.

Première (Une). Nouvelle, 112.
Procès en corruption (Un), 107.

Quatrième État (Le), 366.

Referendum (Le), 329.
Relégués (Les) en Nouvelle-Calédonie, 143.
Renouvellement (Le) partiel, 375.
Réparation (Une). Fantaisie, 84.
République (La) comme en Amérique, 184.
République (La) de demain, 193.
Réputations littéraires (Histoire des) 33.
Revision (La), 97.
Romantisme (L'émancipation du moi par le), 195.
Rose (Histoire morale de la), 246.

Sainte-Beuve, 293, 581.
Sand (George), 362.
Sans savoir pourquoi. Nouvelle, 587.
Sarcey (M. Francisque), 540.
Sardaigne (Un voyage en), 88.
Scheer (Eugène), 550.
Science, Patrie, Religion, 481.
Secrétan (M. Charles) et les étudiants de Paris, 52.
Serbie (La révolution de), 577.
Sésame, ouvre-toi. Nouvelle, 172.
Siam (La France et le), 660.
Soir (Le) d'un beau jour. Nouvelle, 238.
Solidarité (La), 417.
Sorbonne (La vieille), 771.
Souvenirs littéraires, 581, 678.
Stirner, 451.
Sully Prudhomme (M.), 636.
Sus au Sénat ! 434.
Symbolisme (Le), 743, 775.

Taine (Hippolyte), 289.
Théatre (Le) de Gherardi, 1, 376, 780.
Théatre (Le) d'idées, 236.
Théatres. — Comédie-Française : *Un père prodigue*, 92; — *Don Japhet d'Arménie*, 285; — *La Paix du ménage*, 318; — *Sapho*, 320; — *Les Effrontés*, 411; — *La Reine Juana*, 605.
Odéon : *La Fille à Blanchard*, 157; — *L'Argent d'autrui*, 221; — *Une page d'amour*, 347; — *L'Héritage de Monsieur Plumet*, 510.
Vaudeville : *Gens de bien*, 58; — *L'Invitée*, 122; — *Flipotte*, 250; — *Drames sacrés*, 382; — *La Crise*, 475; — Matinées, 540; — *Le Prince d'Aurec*, 573.
Grand-Théatre : *Pêcheur d'Islande*, 252.
Ambigu : *Mère et martyre*, 157; — *Le Capitaine Belle-Humeur*, 41.
Gymnase : *Les Amants légitimes*, 223; — *L'Homme à l'oreille cassée*, 509; — *Les Tisserands*, 705; — *Boubouroche*, 573; — *Pelléas et Mélisande*, 672; — *La Fin d'Antonia*, 795.
Tradition (La) artistique française, 525.
Train (Le) de l'oncle Sam, 423.
Trois (Les) jugements de Dieu le Père. Conte, 372.

Vauban intime, 38.
Veuve (La) Vidiac, 561.
Vigny (Alfred de), 465.
Vingt-cinq (Les) meilleurs livres, 162, 678.
Vote (Le) obligatoire, 739.
Vote (Le) plural en Belgique, 536.
Voyage (Un) de noce. Nouvelle, 45.
Vraie (La) Constitution, 151.

Wagner et Nietsche, 609.
Weiss (J.-J.), 716.

TABLE DES AUTEURS

Du 1er janvier au 30 juin 1893.

Les titres des ouvrages analysés sont en italiques.

A

ADAM — *Les Heures calmes*, 406.
AHMED BEY. — La Perse et les Anglais, 188.
AMPÈRE (A.-M.). — *Journal et correspondance*, 221.
ANGELLIER (Auguste). — *Robert Burns*, 247.
ANONYME. — Un voyage de noces, Nouvelle, 45. — Les élections allemandes, 792.
ART ROË. — Le crêpe, 695.
AUBÉ (Edmond). — *Égérie*, 406.
AULARD (F.-A.). — Beaumarchais pendant la Révolution, 342. — Science, Patrie, Religion, 481. — Le vrai Cathelineau, 785.

B

BARBACAND (Léon). — Aïa-Tota, souvenir d'un missionnaire, 709.
BELIN (Le colonel). — Bazaine à Metz, 10, 54.
BENOIST (Charles). — *Souverains et hommes d'Etat*, 24.
BERENGER (Henry). — M. Ernest Lavisse, 302. — *L'Effort*, 538.
BERNARD-LAZARE. — L'esprit révolutionnaire dans le judaïsme, 622.
BERR DE TURIQUE. — Une réparation, fantaisie, 84.
BLOCH (Mme). — Un Nautch à Bénarès, 152.
BOLO (M. l'abbé). — *Les Agonies du cœur*, 250.
BONNIÈRES (Robert de). — Les deux croisés, 17.
BONVALOT (Gabriel). — Les Anglais en Égypte, 209.
BOURGEOIS (Émile). — *Lettres d'Alberoni au comte J. Rocca*, 225.
BRATEL (A.). — Les trois jugements de Dieu le Père, 372.
BRÉAL (Michel), de l'Institut. — La réforme de l'orthographe, 155. — L'enseignement de l'anglais et de l'allemand, 339.
BRETHOUS-LAFARGUE. — Les cloches, conte de Pâques, 395.
BRUNETIÈRE (Ferdinand), de l'Académie française. — L'évolution de la poésie lyrique au XIXe siècle, 65, 99, 135, 164, 195, 257, 293, 331, 363, 465, 517, 594, 613, 650, 686, 743, 773.
BUZON. — Un voyage au Dahomey, 751.

C

CASTELLO-BRANCO. — Le mariage de Sylvestre, récit, 321.
CAVAIGNAC (Godefroy), député. — L'École polytechnique en 1893, 180.
CHERBULIEZ (Victor), de l'Académie française. — *Le Secret du précepteur*, 539.
CHAMPION (Edme). — *Voltaire*, 25.
CIM (Albert). — Un voyage aux Baléares, 78. — Le soir d'un beau jour, Nouvelle, 238.
CLARETIE (Léo). — *L'Université moderne*, 27.
COPPÉE (François), de l'Académie française. — *Longues et brèves*, 702.

D

DANVILLE (Gaston). — *Les Infinis de la chair*, 220.
DELACROIX (Eugène). — *Journal*, fragments inédits, 545.
DŒLLINGER. — Lettres, 683.
DOUMIC (René). — Le théâtre d'idées, 236. — *De Scribe à Ibsen*, 641.
DUBIEF (Eugène). — L'impopularité de M. Jules Ferry, 266.
DU BIEF (Victor). — *La Comédie de société au XVIIIe siècle*, 249.
DURANDEAU (J.). — Les étapes d'un volontaire de l'an I, 732.

E

EDGREN (Mme). — Sésame, ouvre-toi, Nouvelle, 172.
ESPER. — Père et fille, Nouvelle, 454, 504, 531.

F

FAGUET. — Voy. COURRIER LITTÉRAIRE. — Hippolyte Taine, 289.
FEUILLET (Octave). — Théâtre, 185, 736.
FLAT (Paul). — Les femmes malheureuses, d'après Balzac, 462.
FOLEY (Charles). — La pendule de M. Corbineau, Nouvelle, 759.
FRANCE (Anatole). — *La Rôtisserie de la reine Pédauque*, 442.
FRANK (Edmond). — La salle de la paix au palais Bourbon, 18. — Une dernière séance, 469.
FRANK (Paul). — L'affaire Teste et Cubières, 107.

G

GANDERAX (Louis). — Histoire ancienne, histoire d'hier, 401.
GAUTHIER-VILLARS (Henry). — La bataille de Leipsig, 62. — Napoléon intime, 281. — La machine à gouverner, fantaisie, 571.
GEBHART (Émile). — Histoire morale de la rose, 246. — Les funérailles d'un monument, 771.
GEVIN-CASSAL (O.). — La noce de Weckmund, légende, 207.
GRÉARD, de l'Académie française. — *Nos adieux à la vieille Sorbonne*, 771.
GRENIER (Édouard). — Voy. SOUVENIRS LITTÉRAIRES.
GSELL (Paul). — La tradition artistique française, 525.
GUILLAND. — Un manuel d'histoire allemand, 763.
GUILLEMOT (Jules). — Le théâtre de Gherardi, 1, 376, 780.

H

HAUPTMANN (Gerhart). — *Les Tisserands*, 705. — Ames solitaires, 725.
HÉRÉDIA (de). — *Les Trophées*, 406.
HINZELIN (Émile). — *Stenka Razin*, 220.
HOUSSAYE (Henry). — La défection du maréchal Ney, 312.
HUGO (Victor). — *Toute la lyre*, 766.

J

JAMAIS (Émile), député. — Le socialisme d'État en Allemagne, 566. — Le vote du budget de la guerre en Allemagne, 715.
JANET (Paul), de l'Institut. — Adolphe Franck, 513.
JARRAS (Gal). — *Mémoires*, 10, 54.

L

LAFFITTE (Paul). — Voy. LETTRES D'UN PARLEMENTAIRE.
LAHOR (Jean). — Un pessimisme héroïque, 243. — Poésies, 345.

Langlois (Ch.-V.). — La littérature goliardique, 174.
Lanson (G.). — Le cardinal Albéroni, 225.
Larroumet (Gustave), de l'Institut. — J.-J. Weiss, 716.
Lebrun (Pierre). — Un honnête homme, 60. — Un émigrant, 124.
Legouvé (Ernest), de l'Académie française. — Napoléon Ier depuis sa mort, 645.
Lemaître (Jules). — *Les Rois*, 442.
Lemoyne (André). — *Fleurs du soir*, 406.
Lévy (Arthur). — *Napoléon intime*, 281.
Lintilhac (Eugène). — La conception de la vie dans Lesage, 269.
Loti (Pierre), de l'Académie française. — *Matelot*, 638. — *L'Exilée*, 640.

M

Maeterlinck. — *Pelléas et Mélisande*, 672.
Malet (Albert). — La révolution en Serbie, 577.
Margueritte (Paul). — *Ma grande*, 89.
Mimande (Paul). — Les relégués en Nouvelle-Calédonie, 143. — La veuve Vidrac, 561.
Misène (Jean). — Une première nouvelle, 112.
Monteil (Ct-H.). — Vingt-sept mois en Afrique, 129.
Munier-Jolain. — Maître Barboux, 398.

N

Neukomm. — Les étapes du capitaine Cottin, 387.
Nittis (Mme L. de). — Francis de Chantelle, Nouvelle, 628, 668, 696.
Normand (Jacques). — Un chanteur mondain, 387.

O

Oc (Jean d'). — *Marius Veha*, 91.

P

Passy (Frédéric), de l'Institut. — Une tentative de désarmement en 1870, 473.
Pellissier (Georges). — M. Paul Hervieu, 570.
Pensa (Henry). — La France et le Siam, 660. — Le protectorat de Madagascar, 436.
Prevost (Marcel). — *L'Automne d'une femme*, 442.
Pujo (Maurice). — Avant la vie, Nouvelle, 273.

Q

Quilland (Antoine). — V. Guilland, 763.

R

Raffalovich (Arthur). — La conférence monétaire de Bruxelles, 126.
Rambaud (Alfred). — La diplomatie de la Révolution, 74, 116. — M. Jules Ferry, 353. — Charles Bigot, 491. — Eugène Scheer, 550.
Recolin (Charles). — La solidarité, 417.
Récy (R. de). — Voy. Chronique musicale.
Reibrach (Jean). — *Aller et retour*, 218.
Revel (Jean). — *Ascension*, 702.
Richet (Charles). — A propos de la nouvelle « orthografe », 255.
Robert (Pierre). — Les mœurs financières à Rome, 50.
Rod (Édouard). — *La Vie privée de Michel Teissier*, 89.
Roumanille (Joseph). — Œuvrettes en vers, 317.

S

Silex. — Petits mémoires, 446, 542, 643, 739.
Simon (Jules). — *Notices et portraits*, 27.
Soret. — *La Rose dans l'antiquité et au moyen âge*, 246.
Stapfer (Paul). — La comédie du hasard, 33.
Strauss (Paul). — Les eaux de Paris, 430.

T

Thorel (Jean). — Les pères de l'anarchie, 449. — Sans savoir pourquoi, Nouvelle, 587.
Tillet (Jacques du). — Voy. Théatres.

V

Valléry-Radot (R). — Vauban intime, 38.
Vallier (Robert). — *Guillemette*, 91.
Vandérem (Fernand). — Voy. Notes et Impressions.
Varigny (C. de). — Psychologie d'un roi de l'or, Jay Gould, 203. — Deuil d'hier, 316. — Le train de l'oncle Sam, 423.
Vuillier. — *Les Iles oubliées*, 78.

W

Weiss (J.-J.). — *Le Combat constitutionnel*, 248.

Paris. — May et Motteroz, libr.-impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

Conseil supérieur de l'instruction publique.

Le Conseil supérieur de l'instruction publique a tenu sa seconde session ordinaire de l'année 1892 au ministère, du 23 au 30 décembre, sous la présidence du ministre, M. Charles Dupuy.

Dans la séance d'ouverture, le ministre, en prononçant l'allocution d'usage, a constaté que le bordereau de la session était relativement peu chargé, et que les affaires à discuter, en dehors des questions disciplinaires, se rapportaient exclusivement à l'enseignement primaire; mais il a ajouté, en ce qui concerne l'enseignement moderne, une observation importante :

« Pour ce qui touche ce dernier, a-t-il dit, vous estimerez avec moi que la période des transformations est close pour longtemps. Sans doute, il y aura lieu prochainement de déduire des réformes opérées leurs conséquences logiques.

« L'enseignement secondaire moderne réclamera bientôt les sanctions légitimes que sa définition comporte. Pour le moment, il n'est question que d'organiser, et le mot d'ordre est d'appliquer, d'observer, de maintenir. »

Cette déclaration, à vrai dire, n'avait rien d'inattendu : M. Dupuy l'avait déjà formulée avec plus de netteté dans son rapport sur le budget de l'instruction publique pour l'année 1892.

« Pour assurer, écrivait-il, à cet enseignement nécessaire en l'état de nos mœurs et de notre organisation sociale un sérieux avenir, il faut lui donner les mêmes sanctions qu'à l'enseignement ancien. Tant que l'élève de l'enseignement moderne ne pourra devenir ni licencié en droit, ni docteur en médecine, cet enseignement n'aura pas, dans la nation, ce droit de bourgeoisie qui a fait longtemps la force et la gloire des lettres anciennes. »

Les vues de M. Dupuy, simple député ou ministre, sont bien les mêmes; il s'agit de savoir maintenant s'il les réalisera. La question est de celles qui exigent une prompte solution. Il y a quelques années déjà, lorsque l'on avait organisé le baccalauréat de l'enseignement spécial en lui accordant les mêmes prérogatives qu'aux anciens baccalauréats, nous avions fait remarquer que cette mesure, si elle présentait quelques avantages secondaires, avait le tort insigne de renouveler la bifurcation de 1852, et nous demandions alors, pour remédier à cette situation fâcheuse, la transformation de l'enseignement spécial en enseignement moderne et l'équivalence absolue des divers baccalauréats, au point de vue des résultats. Depuis, l'enseignement moderne a été organisé par M. Bourgeois; mais, comme l'inégalité des baccalauréats a persisté, cette création, il faut bien le reconnaître, est restée forcément incomplète. Le système de la bifurcation, si vivement critiqué jadis, a reparu sous une forme plus dangereuse encore que précédemment, puisque, dans l'état actuel des choses, le choix entre les deux modes d'enseignement n'est plus fait par des jeunes gens qui ont déjà quelques années d'études, mais par les parents, au début même des études, et ceux-ci ne peuvent adopter l'enseignement moderne qu'autant qu'ils sont fermement résolus à sacrifier pour leurs enfants l'exercice de la médecine et de toutes les carrières pour lesquelles le diplôme de licencié en droit est exigé. Il semblerait que ceux qui ont présidé à la constitution de l'enseignement moderne ont voulu le condamner fatalement à l'impuissance et à la stérilité. Aujourd'hui que le ministre de l'instruction publique lui-même a hautement signalé le danger, il est permis de compter qu'il y sera prochainement remédié.

Les délibérations du Conseil supérieur ont eu surtout pour objet, au cours de la dernière session, la réorganisation des écoles primaires supérieures. D'après le projet de décret adopté par le Conseil, en vue de modifier et de compléter le décret du 18 janvier 1887, l'instruction primaire supérieure sera donnée désormais soit dans les écoles primaires supérieures, soit dans les cours complémentaires annexés aux écoles primaires élémentaires. Dans le premier cas, la durée des études est de deux années, et pour les écoles dites de plein exercice, de trois années au plus; dans le second cas, elle est limitée à un an. Le programme de l'enseignement comprend : l'éducation morale, l'instruction civique, la langue française et des notions de la littérature française, l'histoire de France et des notions d'histoire générale, la géographie de la France et des colonies et des notions de géographie commerciale et industrielle, les langues vivantes, des notions de droit usuel et d'économie politique, les éléments de l'arithmétique, du calcul algébrique et de la géométrie, les notions des sciences physiques et naturelles, spécialement dans leurs applications à l'agriculture, au commerce et à l'industrie, les règles de la comptabilité usuelle et de la tenue des livres, le dessin géométrique, le dessin d'ornement et de modelage, la gymnastique, le travail du bois et du fer pour les garçons, le travail à l'aiguille, la coupe et l'assemblage pour les filles.

Dans les écoles primaires supérieures de plein exercice, il sera créé, si le nombre des élèves le permet, à partir de la deuxième ou de la troisième année, des sections spéciales: agricole, industrielle et commerciale. De même, aux cours complémentaires pourront être annexés des cours accessoires d'un caractère exclusivement professionnel.

Les élèves ne seront admis dans les écoles primaires supérieures ou dans les cours complémentaires que s'ils sont pourvus du certificat d'études et s'ils ont suivi, durant une année, le cours supérieur d'une école primaire; ceux qui auront fait leurs études dans une école privée ou dans leurs familles devront subir un examen spécial.

Cette réorganisation de l'enseignement primaire supérieur nous paraît très judicieuse. Elle a pour effet de constituer cet enseignement complémentaire et professionnel que nous avions réclamé dans notre *Réforme de l'instruction nationale*. Les élèves des écoles primaires auront désormais la faculté de compléter leur instruction tout en commençant l'apprentissage technique des professions auxquelles ils veulent se livrer. L'enseignement spécial, dont quelques-uns regrettaient la disparition, est ainsi restauré, mais sous une forme plus pratique qu'autrefois, puisqu'il aura le double caractère d'instruction générale et professionnelle qui est le mieux approprié aux besoins de la clientèle à laquelle il s'adresse.

Parmi les autres mesures adoptées par le Conseil supérieur, il convient de signaler en outre: le vote du projet qui dispense pendant cinq ans du certificat d'aptitude au professorat les aspirants au certificat d'aptitude à l'inspection primaire qui comptent dix ans de services comme instituteurs et sont pourvus du brevet supérieur et du certificat d'aptitude pédagogique; le règlement des heures de service dans les écoles nationales professionnelles et les écoles primaires supérieures; l'inspection hygiénique des écoles primaires privées et la création pour les instituteurs d'un signe distinctif de la médaille d'argent, qui consiste en un ruban de couleur violette avec liserés jaunes. Le Conseil supérieur, conformément aux propositions de l'administration, a voulu compléter ainsi l'analogie qui existe entre la médaille de l'enseignement primaire et la médaille militaire.

Institut de France.

Académie française. — M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel, donne lecture d'une lettre de M. Anatole Leroy-Beaulieu, qui se présente comme candidat au fauteuil de feu M. Xavier Marmier.

Mme la comtesse de Bardonnet fait hommage à l'Académie des trois volumes des *Mémoires et Souvenirs du baron Hyde de Neuville*, publiés par elle. (22 décembre.)

M. de Mazade est élu directeur pour le premier trimestre de 1893, et M. Halévy, chancelier. Sur la demande de M. Boissier, récemment frappé par un deuil de famille, la réception de M. Lavisse est ajournée.

La date des trois prochaines élections reste fixée au 2 janvier. (29 décembre.)

Académie des sciences morales et politiques. — M. Clément Juglar est élu membre de l'Académie, pour la section d'économie politique, en remplacement de M. Courcelle-Seneuil, décédé. (31 décembre.)

Académie des inscriptions et belles-lettres. — M. Sénart est élu président pour l'année 1893, et M. Paul Meyer, vice-président.

M. Ad. Tobler, de Berlin, est élu correspondant étranger, en remplacement de M. Rangabé, décédé; et M. de Grandmaison, archiviste d'Indre-et-Loire, correspondant français, en remplacement de M. Castan, décédé.

M. de Lasteyrie présente deux brochures de M. Merlet : 1° *Notice sur l'église de Saint-Prest;* 2° *Date de la construction des cryptes de la cathédrale de Chartres.* (30 décembre.)

*
* *

Sociétés savantes.

Société des études coloniales et maritimes. — Dans son étude sur *le Canada et les intérêts français*, le contre-amiral de Cuverville signale le rapide accroissement de la population franco-canadienne, qui, malgré la résistance de l'élément anglais, tenace et hostile, a envahi plusieurs provinces des États-Unis et y a implanté sa langue, ses coutumes et ses traditions. Il insiste sur la nécessité pour la France de multiplier ses relations avec le peuple canadien et de conquérir pacifiquement le Canada, à l'aide d'une émigration intelligente et bien dirigée. (*Bulletin de la Société*, octobre 1892.)

Société des sciences historiques et naturelles de la Corse. — M. Sébastien de Caraffa a traduit de l'anglais et publié la *Correspondance de sir Gilbert Elliot, vice-roi de Corse, avec le gouvernement anglais*, de 1794 à 1797. Ce curieux document nous fait connaître la constitution politique et administrative du pays pendant l'occupation anglaise, les revendications de la papauté, qui prétendait à la souveraineté temporelle de l'île, l'état des affaires dans la Méditerranée, les sessions du Parlement corse, le rôle de Paoli et de Pozzo di Borgo. (*Bulletin de la Société*, 1892.)

Commission des arts et monuments de la Charente-Inférieure et Société d'archéologie de Saintes. — La commission a visité l'ancien château d'Usson. Ce curieux spécimen d'architecture de la Renaissance n'est plus aujourd'hui à Usson; le propriétaire actuel, M. Augereau, l'a fait démolir et transporter pierre par pierre à Égreteaux, près de Pons, où il a été reconstitué avec une précision mathématique, d'après le plan que les fouilles faites dans les fondations ont permis de relever. L'intérieur a été aménagé avec des marbres, des boiseries et des tentures de l'époque, restaurés et replacés, et le mobilier comprend une grande quantité de pièces qui avaient jadis appartenu au château. Cette intelligente et habile restauration fait le plus grand honneur à M. Augereau qui l'a dirigée et en a surveillé lui-même tous les détails. (*Recueil de la Commission*, 1892.)

Société historique et archéologique du Maine. — M. Robert Triger, vice-président de la Société, a rédigé une très intéressante notice sur *la Maison dite de la reine Bérengère, au Mans.* Le logis que la tradition populaire attribue à cette reine est situé dans la Grande-Rue, au sommet de la colline sur laquelle s'élève la vieille cité, à quelques pas de la cathédrale, et se compose de trois maisons contiguës qui datent des xve et xvie siècles. Ces immeubles, fort délabrés, paraissaient condamnés à une destruction prochaine, lorsqu'ils ont été acquis par M. Singher, qui, par une restauration très artistique, leur a rendu tout leur cachet original. L'étude de M. Triger est accompagnée de vingt-sept dessins, héliogravures et phototypies, qui présentent les aspects successifs et les curiosités archéologiques de ces maisons. Deux des grandes cheminées qui s'y trouvaient autrefois sont maintenant au musée de Cluny, où elles figurent comme des types classiques des cheminées du moyen âge. (*Revue historique et archéologique du Maine.*)

Société de géographie et d'archéologie de la province d'Oran. — M. C. Quiévreux publie les notes de son excursion *d'Oran au Congo.* Les principales étapes de ce voyage le long de la côte nord-ouest de l'Afrique sont : le Maroc, les Canaries, le Sénégal, la colonie des Rivières du Sud, Sierra-Leone, l'État de Libéria, le Grand-Bassam, Petit-Popo et Grand-Popo, Kotonou, Lagos et Libreville. L'auteur fournit des renseignements succincts, mais très précis, sur les ressources et le commerce de ces divers pays.

M. L. Demaeght rectifie un certain nombre d'inscriptions antiques provenant de la Mauritanie césarienne, qui ont été inexactement publiées dans le *Corpus*, et il donne les fac-similés des monuments originaux. (*Bulletin trimestriel.*)

Académie de Metz. — M. Benoît publie un court extrait des Mémoires inédits de Claude Colson, curé de Nitting, et député aux États généraux de 1789.

M. Ch. Abel passe en revue les vieilles chansons populaires du pays mosellan, et notamment les refrains des anciens corps de métiers, qui avaient subsisté jusqu'à l'annexion et qui ont disparu depuis et ont été remplacés, à Metz, surtout par le *Wacht am Rhein* que les conscrits répètent incessamment d'une façon plus ou moins harmonieuse.

Le même érudit nous donne un résumé de l'histoire du bourg de Rombas. Dans ce modeste village une pyramide tronquée rappelle aujourd'hui le souvenir de quelques soldats français, blessés en octobre 1870 à Ladonchamp, et morts peu après prisonniers de guerre des Allemands. La vieille église de Saint-Rémy a conservé son ancien ossuaire installé au rez-de-chaussée du clocher, dans une sorte de cave voûtée, où sont alignées contre les murs de nombreuses boîtes carrées renfermant chacune un crâne, accompagné d'une inscription grossièrement tracée au couteau sur le bois. (*Mémoires de l'Académie*, 1892.)

Émile Raunié.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

1 janvier 1893.

M. le comte de Paris a, dit-on, rappelé auprès de lui le duc d'Orléans « en vue des circonstances actuelles... », et les députés de la droite organisent « une neuvaine de prières » sur toute la France, afin de prier Dieu « de sauver le pays des terribles épreuves qu'il traverse ». Malheureusement la Providence s'est mise visiblement à gauche depuis une vingtaine d'années, non seulement en France, mais dans toute l'Europe, et même après les scandales du Panama et les hontes du Fonds guelfe, elle ne paraît pas vouloir revenir à droite.

La crise actuelle devait être dans le plan de la Providence, comme toutes les crises généralement quelconques; en déchirant beaucoup de voiles et en étalant aux regards de tout le public les dessous des grandes affaires, elle aura servi à l'éducation du peuple et au développement économique et politique de la démocratie. Les plus ignorants auront acquis, à la faveur de cette publicité effrénée, de ces calomnies, de ces diffamations, et aussi de ces vérités mêlées aux invectives; ils auront acquis des notions très utiles qui leur avaient jusqu'à présent manqué sur le lancement des grandes entreprises, sur l'organisation de la Bourse et de la Banque contemporaine, sur les syndicats de garantie, sur les systèmes de participation, sur le fonctionnement des chèques, autant de choses bonnes et mauvaises, qui ont servi à exécuter les plus glorieux ouvrages de la civilisation et de l'humanité, et qui ont fini par conduire aux plus effroyables abus, à la dilapidation des fruits de travail et à l'expropriation des épargnes populaires.

Lorsque le peuple entier aura vu clair dans ce mécanisme, il sera devenu impossible de le conserver. D'autres règles et d'autres moyens d'action devront être mis en œuvre, qui seront plus conformes à la justice et à l'égalité; non point pour empêcher ni affaiblir l'essor du génie industriel, mais pour lui donner au contraire plus de puissance, et, avec plus de puissance, plus de sûreté.

Si au lieu de mener l'entreprise de Panama dans l'obscurité, par des moyens déjà surannés et périlleux, insuffisants d'ailleurs pour cette œuvre gigantesque, comme l'événement l'a prouvé par une défaite assez éclatante et assez terrible; si on l'avait conduite au grand jour de l'opinion, en disant toute la vérité, en faisant appel à la collaboration de toutes les forces nationales, et peut-être mieux encore à la collaboration de tous les États, peut-être aurait-on réussi.

Cette entreprise s'accomplira vraisemblablement; quand? c'est ce que nous n'oserions essayer de dire; mais elle paraît bien être dans le plan de la civilisation générale et dans le développement logique des grands travaux de l'avenir. Quand elle se fera, ce sera en pleine lumière, avec la participation raisonnée et consciente des peuples et non plus dans l'ombre, sous le manteau de la cheminée des syndicats de banquiers.

Et ce régime économique, que nous commençons à entrevoir, sera au régime qui s'éloigne, comme le gouvernement si puissant et si fécond des démocraties modernes est au gouvernement débile et précaire des petits princes du temps jadis.

Notre situation parlementaire, pour revenir à elle, a montré, dans ces circonstances, une singulière faiblesse, que les esprits clairvoyants apercevaient sans doute, mais qui avait besoin de cette crise pour frapper tous les yeux et les parlementaires eux-mêmes, absorbés dans leurs préoccupations électorales.

Si nous avions eu une véritable majorité à la Chambre, un ministère homogène, un régime parlementaire fonctionnant d'après ces règles que l'on ne peut pas enfreindre impunément, les choses auraient suivi une tout autre marche. La réparation des griefs légitimes et le redressement des torts reconnus se seraient accomplis plus tôt, plus régulièrement et avec beaucoup plus de certitude et de rapidité, quels que fussent les personnes en cause. Le procès de Panama aurait été un grand procès historique, d'un retentissement considérable; il n'aurait pas eu le caractère que nous lui avons vu prendre.

Seulement, pour diverses causes que nous avons indiquées plus d'une fois, nous n'avons plus depuis longtemps la majorité républicaine de gouvernement dont nous aurions besoin et les cabinets sont tombés dans une sorte d'anarchie. Presque toutes les crises ministérielles auxquelles nous avons assisté, au lieu d'être des phénomènes réguliers et normaux de la vie parlementaire et du jeu des majorités, ont été l'effet des divisions intestines des cabinets eux-mêmes. Le procédé, devenu familier, du « débarquement » des ministres par leurs collègues, qui sont ensuite « débarqués » à leur tour, en dehors de l'application tutélaire des règles parlementaires et à la grande surprise de l'opinion, qui ne comprend plus ni les motifs ni les suites, constitue un déplorable procédé de gouvernement, en contradiction avec toutes les garanties constitutionnelles, et qui doit fatiguer, à la longue, les ressorts de l'État. Aussi, lorsque l'on demande la refonte complète de notre régime parlementaire, il faudrait d'abord convenir, en toute équité, que ce régime a cessé depuis longtemps d'être appliqué, et que peut-être il ne l'a pas été un seul jour sous notre République. Le chef de la plus belle majorité de gouvernement que nous ayons eue et le véritable fondateur de la République, Gambetta, a toujours été écarté du pouvoir pour lequel il était naturellement désigné. Il y est venu enfin trop tard et en a été précipité aussitôt, sans avoir gouverné, en sorte que l'on peut dire et l'histoire dira que la République parlementaire n'a pas fonctionné un seul jour depuis 1875.

Les mœurs électorales, principalement depuis le boulangisme, ont entraîné des dépenses d'argent véritablement excessives et intolérables, pour lesquelles une majorité républicaine aurait dû se montrer plus sévère. Le scrutin uninominal d'arrondissement ajoutant ses abus propres aux abus de ces mœurs générales, le besoin, le goût et la préoccupation quotidienne de l'argent ont exercé sur la politique l'influence la plus funeste. M. Déroulède proposait, à l'une des dernières séances, de doubler l'indemnité parlementaire; mais outre que l'opinion serait peu favorable aujourd'hui à une telle réforme, il est plus que douteux que l'indemnité, portée de vingt-cinq à cinquante francs, fût un remède aux abus. Ce sont d'autres leçons qu'il importe de voir dans la présente crise, et d'autres réformes qu'elle conseille.

La première de toutes serait de reconstituer le parti républicain et de faire un ministère, un gouvernement, ayant une politique capable de rendre confiance à l'opinion et de fournir un travail utile à la législature jusqu'au mois de septembre prochain. Il faudrait que, dans le plus bref délai, la justice fût en mesure de donner au pays des satisfactions éclatantes. Alors on reprendrait les deux budgets qui restent à discuter, on voterait quelques-unes de ces réformes attendues sur les accidents de travail, sur les retraites et les assurances ouvrières, et le parti républicain, groupé autour du drapeau, avec un gouvernement énergique, se présenterait la tête haute aux élections. Il ne semble pas qu'on puisse imaginer une autre politique que celle-là, et, si elle-même paraît impossible, que reste-t-il?

HECTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

5 janvier 1893.

Les Suisses ne se faisaient, paraît-il, aucune illusion sur l'accueil réservé par la Chambre française à la convention commerciale élaborée par les diplomates en juillet dernier. Le Conseil fédéral a pourtant agi comme sous le coup d'une vive déception, ripostant au vote négatif de nos députés par une déclaration de guerre de tarifs, enlevant à la France le bénéfice du traitement de la nation la plus favorisée dont elle jouissait, en échange de son tarif minimum accordé aux marchandises suisses, et frappant de surtaxes considérables la plupart des articles français. Par contrecoup, notre gouvernement a dû promulguer aussitôt un décret appliquant le tarif général aux marchandises originaires de la Suisse. Et voilà les deux pays, dont les rapports commerciaux avaient été excellents depuis cinq siècles, séparés par une muraille à peu près infranchissable.

Ce qui aggrave les procédés adoptés *ab irato* par le Conseil fédéral, c'est l'esprit de représailles qui s'est emparé de la population helvétique. C'est ainsi qu'à l'instigation de certains journaux on organise, en ce moment, dans toute la Suisse, une ligue contre l'importation de tous les produits français. On devine aisément d'où vient le vent qui souffle sur ce peuple pour l'agiter et pour l'exciter contre la France.

En France, les protectionnistes paraissent assumer d'un cœur léger la responsabilité de cette rupture. A vrai dire, c'est sur le chapitre du protectionnisme que la Chambre actuelle semble s'accorder le mieux avec la masse des électeurs. Si la prochaine Chambre arrive avec les mêmes tendances, ce qui n'est pas improbable, les libre-échangistes seront bien obligés de s'incliner devant un parti pris national qui ressemble pas mal à de l'instinct de conservation. La France, effrayée des conséquences de l'internationalisme économique, espère sans doute qu'en fermant ses frontières et en se ramassant sur elle-même, elle parviendra à reconstituer la seule richesse qui lui manque, le matériel humain. C'est un point de vue que n'envisagent guère les doctrinaires libre-échangistes, mais qui n'en est pas moins capital.

Quant à ces derniers, ils s'abandonnent depuis quelques jours aux prédictions les plus sinistres. Ils nous montrent l'Italie, l'Autriche, l'Allemagne s'inféodant la Suisse et l'enrôlant sous les bannières de la *Triplice*. A les entendre, le peuple suisse n'attendait que cette occasion d'aliéner son antique indépendance. La liberté d'action qu'il avait gardée, tout en faisant du négoce avec nous, va-t-il donc la perdre parce qu'il devra renouveler sa clientèle commerciale? Il faut bien mal connaître les Suisses pour concevoir de pareilles craintes, et qui veut trop prouver ne prouve rien.

Lors de sa visite officielle du nouvel an au président de la Confédération helvétique, l'ambassadeur de France a déploré en excellents termes la rupture qui vient de se produire entre les deux républiques. Le président a répondu que la Suisse serait heureuse de pouvoir renouer avec la France ses anciennes relations si cordiales. Ces dispositions réciproques font espérer qu'on ne se lassera pas de chercher un terrain d'entente.

***

Il ne se passe guère de semaine sans que les relations de la France et de la Russie n'excitent la verve indiscrète des publicistes gallophobes. On ne sait qu'inventer pour tourner en dérision les sympathies mutuelles des deux peuples, pour élever des doutes grossiers sur leur sincérité, et pour semer de part et d'autre des germes de défiance. Et il faut voir avec quel zèle la presse germanophile de tous les pays enregistre ces perfidies, sous d'imperceptibles réserves!

La dernière en date de ces tentatives de mystification nous vient d'une revue hebdomadaire allemande, *Die Zukunft*. Comme plusieurs journaux français s'en sont émus, il faut en dire deux mots.

La revue allemande raconte les confidences qu'un grand personnage russe, très bien renseigné, mais anonyme, naturellement, aurait cru devoir faire... à un major prussien! Nous voilà déjà en pleine excentricité. D'après ce Russe très expansif, le tsar ne se serait allié avec la France qu'avec la préméditation bien arrêtée « de tenir les Français à la chaîne », en d'autres termes de leur imposer l'immobilité absolue, pour rendre ainsi service à l'Europe. Ses sympathies réelles seraient pour les ennemis de notre patrie. D'ailleurs « l'Allemagne et la Russie n'ont pas les moindres intérêts divergents, et l'on ne peut en dire autant de la France et de la Russie ».

Ce dernier trait suffirait à lui seul, si cette conversation était véridique, pour prouver que le noble russe s'est moqué de son interlocuteur.

La morale de ces sortes de nouvelles à la main, c'est que les Allemands ne peuvent se résigner à prendre au sérieux l'orage qui gronde derrière eux. Toute une race, qui a été pendant des siècles leur dupe et leur victime, se dresse menaçante, et s'apprête à leur demander compte d'une inoubliable série d'iniquités et de crimes historiques. Les Slaves, si longtemps exploités, spoliés, asservis par le Germain, comme une horde inférieure, voient enfin leur jour approcher. Bien vains seront les efforts des Allemands pour dissiper cette réalité comme un mauvais rêve. Leurs incantations affolées n'empêcheront pas que celui dont le cœur concentre les griefs, les espérances et les volontés de cent millions d'Européens, que le tsar ne soit et ne puisse être que l'adversaire naturel du pangermanisme.

Quant à la France, son entente avec la Russie est la conclusion logique et fatale de l'histoire diplomatique de l'Europe pendant tout le XIXe siècle. Les Français ont usé leur vitalité, pendant soixante ans, à faire le jeu de leurs concurrents naturels, Anglais, Italiens, Allemands, et à combattre le seul peuple qui ne les ait jamais provoqués, la Russie. En réalité, c'est dans les fossés de Sébastopol qu'ils ont perdu l'Alsace et la Lorraine. Ils l'ont enfin compris, ils sont fixés, personne ne leur en imposera plus.

Ce n'est pas avec des facéties reptiliennes que l'on détournera ces deux courants spontanés, indépendants l'un de l'autre, entre lesquels le pangermanisme sera étouffé tôt ou tard, qu'il y ait alliance ou non entre Paris et Saint-Pétersbourg.

***

Le *Vorwaerts*, organe attiré du parti socialiste allemand, vient d'infliger une bien désagréable surprise au monde officiel de l'empire, en publiant une liste de cent cinquante quittances de payements secrets faits sur le célèbre fonds guelfe, de 1866 à 1890. Aux démentis officieux, le journal socialiste répond en annonçant la publication des noms des bénéficiaires. Grands dignitaires, politiciens, militaires, gentilshommes, agents provocateurs, fonctionnaires, dames de la noblesse, tout le personnel de l'ordre moral bismarckien se trouve compromis par ces révélations qui produisent de l'autre côté du Rhin une émotion indescriptible. Par la désignation des personnages, on devine la nature des services secrets qu'ils ont rendus à la Prusse et à la cause du pangermanisme. Ces révélations complètent celles de M. de Bismarck sur la falsification de la dépêche d'Ems et montrent sur quel monceau de turpitudes repose l'unité allemande.

G. Blachon.

M. CHARLES SECRÉTAN ET LES ÉTUDIANTS DE PARIS

Le vendredi 6 janvier, M. Charles Secrétan, de l'Université de Lausanne, était venu développer et soutenir, dans une conférence contradictoire présidée par son éminent ami M. Félix Ravaisson, les principales thèses de philosophie morale et sociale contenues dans son beau livre sur *la Civilisation et la Croyance*. Un public d'élite avait applaudi chaleureusement son éloquente revendication du droit qu'a la « question véritable », à savoir : « la question morale », de se poser avant toutes les autres et de se subordonner toutes les autres, aussi bien dans la pratique que dans la théorie, dans la « politique » que dans la « philosophie ».

Le lendemain, les étudiants en philosophie de la Faculté des lettres, de l'École normale, de la Faculté de théologie protestante, etc., offraient, sous les auspices de leurs maîtres, un punch d'honneur au puissant métaphysicien de *la Philosophie de la Liberté*.

Cette manifestation, à laquelle assistaient MM. Liard, Ravaisson, Lachelier, Evellin, Ribot; MM. Boutroux, Brochard, Séailles, professeurs à la Faculté des lettres; Lévy-Bruhl, Bergson, Izoulet, etc., peut-être considérée comme une date dans l'histoire de notre enseignement philosophique. Les discours qu'on va lire permettent de se rendre compte de l'orientation nouvelle de cet enseignement. On y verra quelles doctrines sont répudiées et quelles sont affirmées. Nos lecteurs tireront eux-mêmes les conséquences.

D'abord, au nom des étudiants, M. H. Vaugeois, élève de la Faculté des lettres, a prononcé le discours suivant, qui a obtenu l'assentiment de tous ses camarades :

Monsieur,

Chargé par mes camarades, les étudiants de philosophie, de vous exprimer notre respectueuse, notre vive admiration, je me sens très incapable de le faire dignement, mais très profondément heureux et ému de la tâche qui m'incombe.

C'est bien du fond du cœur, en effet, que je viens rendre hommage, au nom de la jeunesse philosophique de ce pays, à votre longue et belle carrière de philosophe. Oui, monsieur, votre vie est bien celle du philosophe, c'est-à-dire de l'homme qui sacrifie tout au culte désintéressé de la pensée. Mais vous êtes aussi et surtout un moraliste, puisque n'ayant jamais consenti à séparer la spéculation de l'action, non seulement vous avez consacré toute votre énergie à la pratique autant qu'à la diffusion de la justice et de la bonté, mais encore vous avez estimé que l'objet de la philosophie n'était autre que de trouver une conception de l'univers assez complexe en son harmonie pour laisser place au fait, en apparence irrationnel, de l'obligation morale.

Toutefois, — et c'est par là, monsieur, que vous nous apparaissez, à nous philosophes, comme hautement original, — votre ferme raison, dans cette œuvre inoubliable qui s'appelle *la Philosophie de la Liberté*, s'est obligée à ne poser la liberté *absolue* de Dieu, pressentie et appelée par votre conscience de chrétien, qu'après avoir rigoureusement démontré l'insuffisance et l'inconsistance logiques de toutes les autres définitions de la substance. Ce n'est point ici le lieu ni le moment de résumer un traité de métaphysique, si belles, si harmonieuses et si aisées à suivre qu'en dussent apparaître les grandes lignes : je tiens seulement à rappeler à tous ceux qui vous ont lu, — et ils sont nombreux ici, — le mouvement, à la fois très sûr et très doux, de la dialectique par laquelle, partant de ce seul postulat évident : l'*Unité* de l'Être absolu, vous arrivez, en cherchant analytiquement les conditions qu'implique cette unité, à la condition la plus reculée, la plus intérieure (si j'ose dire) de toutes : l'absolue liberté.

. . . . . .

C'est par là, monsieur, que vous vous êtes rangé au nombre des grands philosophes, des grands dogmatiques, qui n'ont jamais eu deux poids et deux mesures. C'est par là aussi que votre œuvre a séduit tant d'esprits chez nous : en notre France amie de la lumière, non seulement elle fut comprise comme vraie, mais elle fut aimée comme radieusement belle et souple en son allure.

. . . . . .

Cependant, monsieur, — et je suis heureux que vous soyez ici pour le reconnaître avec nous, — la philosophie de la liberté, l'affirmation de l' « Esprit » et de son droit de se poser comme le principe et le législateur de la nature, ne fût point devenue une doctrine française, si nos concitoyens, habitués peu à peu aux profondeurs, aux obscurités, naguère qualifiées de « nuages », de la philosophie allemande, n'avaient trouvé chez des penseurs français, à la raison lucide, la preuve, attendue avec méfiance, qu'on peut être profond en restant clair.

Peut-être, pour donner cette preuve, fallait-il du génie... Elle fut donnée; et la métaphysique française retrouva ses titres... Deux noms illustres, messieurs, sont sur nos lèvres à tous, maîtres et élèves : il ne m'est pas permis de les prononcer ici. Mais la justice veut que, tout bas, chacun de ceux qui, depuis vingt ans, se sont nourris de la pensée de ces maîtres, leur rende, en même temps qu'à vous, monsieur Secrétan, leur ami, l'hommage auquel leur modestie les a toujours dérobés.

Et maintenant que ferons-nous, nous autres jeunes, à qui l'on a ouvert de si belles voies? Il me semble que notre devoir, c'est de rester strictement des philosophes français, c'est-à-dire d'écarter les deux écueils opposés, d'un rationalisme sec et superficiel, et d'un mysticisme vague. Non pas que le mysticisme, pris en lui-même, doive être condamné! Mais il semble qu'il ne doive être permis qu'à ceux dont l'héroïsme saurait le faire passer dans leur vie. A nous autres, simples manieurs d'idées, l'effort commandé, c'est le modeste et dur labeur d'éclaircir, de préciser notre pensée, sans en rien sacrifier. Penser n'est rien : il y suffit d'avoir de l'âme. Formuler, traduire l'âme, sans la trahir, voilà notre tâche, si nous voulons agir sur d'autres âmes.

Or, agir sur les âmes, tel est bien aujourd'hui le devoir des professeurs de philosophie. C'est ce que votre exemple nous a enseigné, monsieur; c'est ce que peut-être vous vouliez venir nous demander, lorsque vous avez répondu à l'appel de notre généreux ami M. Paul Desjardins. Nous le remercions de nous avoir donné le plaisir de vous entendre hier. Nous vous remercions d'avoir bien voulu permettre ce soir aux étudiants de saluer en vous le philosophe et l'ami de la France qui, tout récemment, aux fêtes de Lausanne, prononçait ces paroles qui sont allées au cœur de la jeu-

nesse studieuse de notre Université : « Placés comme nous le sommes au carrefour des peuples, nous sentons, nous pensons, que l'équilibre moral du monde a besoin, pour se maintenir, de toute la pensée française. »

M. Secrétan remercie l'orateur d'avoir rappelé, avec exactitude, les grands traits de cette philosophie de la liberté qui a été l'œuvre de sa vie. Mais, ajoute-t-il, l'affirmation morale qui en était le principe en est devenue pour lui, aujourd'hui, presque toute la substance. Il engage les jeunes philosophes français à devenir surtout des conducteurs, des guides, et même des « médecins » des âmes, à qui ils prêcheront, d'exemple, le « sacrifice » et l' « amour ».

M. Boutroux se lève ensuite et prononce le discours suivant :

Monsieur,

Je viens à mon tour, sur la prière de mes collègues, vous offrir le salut et les hommages des professeurs de notre Université. Pardonnez-moi si je ne m'adresse pas à vous dans le langage étudié qu'appellerait l'importante circonstance qui nous rassemble. J'ai peine à m'imaginer que nous vous voyons pour la première fois. Nous avons tant vécu de votre pensée, nous avons, depuis de longues années, entendu si distinctement et si pieusement recueilli votre parole, que nous vous tenons pour un des nôtres. Il y a des présences réelles qui ne tombent pas sous les sens. C'est pourquoi je vous demande la permission de vous parler avec la familiarité respectueuse qui est la disposition du disciple s'adressant à son ancien maître. Et il me semble que vous devez vous-même éprouver quelque sentiment correspondant. N'y a-t-il pas une remarquable communauté d'idées et d'aspirations entre vous et cette nombreuse assistance? N'est-ce pas, de part et d'autre, la même préoccupation de penser pour agir, et de rendre l'action aussi pratique et efficace dans ses résultats que haute et philosophique dans ses principes? J'imagine que ce spectacle vous touche, car il a bien, il faut le dire, quelque nouveauté. Quant à moi, ce que je vois aujourd'hui évoque le souvenir de ce que je voyais il y a environ vingt-cinq années. Alors régnait généralement une sorte de positivisme qui n'était pas la savante et haute doctrine d'Auguste Comte, mais l'indifférence, la raillerie ou la pitié pour l'étude sérieuse des questions philosophiques. C'était par des parodies, des épigrammes sur l'obscurité et l'esprit de système et par la spirituelle accusation adressée aux auteurs de ne point s'entendre eux-mêmes, c'était par de tels moyens qu'on réfutait les spéculations des Platon, des Spinoza et des Hegel. Cependant de vigoureux esprits, venant à examiner le positivisme, envisagé dans les négations dont se prévalaient les sceptiques, trouvèrent qu'on avait fait confusion entre la philosophie et la science positives et qu'on attribuait à tort à la première l'autorité suprême qui appartient à la seconde. Le positivisme, au fond, était encore une métaphysique. Il devait disparaître comme toutes les métaphysiques. Mais la science elle-même, la science proprement dite, n'était-elle pas en mesure de satisfaire aux besoins qui avaient suscité la métaphysique? On le crut pendant un temps et on chercha consciencieusement à instituer, relativement à tous les problèmes essentiels de la philosophie, des recherches véritablement scientifiques, exactement analogues à celles des sciences de la nature matérielle. Aujourd'hui, nous sommes généralement désabusés. Mieux définie, la méthode scientifique s'est montrée impuissante à nous faire connaître autre chose que les faits et leur dépendance mutuelle.

Non seulement la valeur de la connaissance, mais encore les fins, les meilleures à poursuivre, ne peuvent être déterminées par la science seule. Dès lors renaissent naturellement les spéculations métaphysiques et morales. A quelque école que nous appartenions, nous comprenons aujourd'hui que l'on fasse effort pour trouver dans la considération de l'esprit la solution des problèmes que nous ne pouvons ni écarter ni résoudre par la considération des choses. Que nous exigions maintenant de tout penseur le sérieux et le respect en face des questions morales et religieuses, c'est ce que chaque occasion fait apparaître. Qu'un homme illustre entre tous par sa science et son merveilleux talent d'artiste vienne à mourir, laissant une œuvre complexe, ondoyante, où la contradiction même semble parfois érigée en marque de supériorité et de transcendance. Jadis, pour nous expliquer sa haute valeur, on nous eût montré en lui un sceptique et un dilettante, ayant percé à jour la ruse de l'auteur des choses qui nous mystifie, et s'amusant à pénétrer les dessous d'un monde dont le sérieux est absent. Aujourd'hui, pour le louer, on nous prouve que ceux qui l'accusent de dilettantisme sont des esprits bornés et prévenus, qu'il fut, au contraire, un croyant et un apôtre à sa manière, croyant de la science, croyant de l'idéal moral et religieux, à l'avènement duquel il a travaillé de toute son âme. Voilà par quelles phases nous avons passé. Or quelle est la cause de ce changement? Loin de moi l'idée de nier l'influence des événements extérieurs. Nous ne mettons pas notre gloire à méconnaître les leçons de l'histoire, et, atteints par les plus cruelles infortunes, nous avons médité en silence sur la part de responsabilité qui nous en revient et sur les moyens de nous préparer des destinées meilleures. Mais ce ne sont pas seulement les circonstances qui nous ont changés.

Le point où nous sommes arrivés nous était indiqué comme but dès l'époque à laquelle je me reportais tout à l'heure par d'éminents penseurs de notre pays et par vous-même, monsieur, à qui ces penseurs nous adressaient. Les phases que nous avons traversées sont celles-là mêmes que surmonte votre critique. Le positivisme, vous l'avez combattu en montrant que les trois tendances qu'il signale ne sont pas successives et appelées à se remplacer dans l'âme humaine, mais qu'elles sont contemporaines et également constitutives toutes trois de notre nature intellectuelle et morale. La science, vous l'avez voulue libre et hors d'atteinte, mais vous avez montré qu'elle n'impose pas au fond même des choses ce déterminisme absolu qu'on en déduit quand on en méconnaît les limites. La spéculation métaphysique, vous en avez trouvé la raison et dans l'impossibilité de supprimer les problèmes, et dans l'impuissance de la science à fournir les solutions. Et vous avez dirigé cette spéculation avant tout du côté de la morale et de l'action, cherchant à la fois à assurer et à régler la liberté. Le but de la vie, dites-vous, c'est l'unité des volontés, et le vrai principe de la morale, c'est le dévouement. Enfin, vous avez établi que dans le monde même des intérêts et de la vie extérieure les problèmes qui nous occupent, problème politique et problème économique, ne peuvent être résolus qu'au moyen des croyances morales. C'est donc votre esprit même qui de plus en plus nous a pénétrés, et c'est, pour une forte part, votre influence dont vous constatez aujourd'hui les résultats. Vous-même recueillez par là une preuve vivante de l'efficacité de votre enseignement. Les idées imprégnées d'amour sont des germes et des commencements d'action, puisque tant de volontés s'appliquent aujourd'hui à réaliser vos belles doctrines. Puisse cet heureux spectacle vous apporter quelque satisfaction en échange du bien et de l'honneur que vous avez faits en venant passer quelques journées au milieu de nous!

Institut de France.

Académie des sciences morales et politiques. — En cédant le fauteuil de la présidence à M. Paul Leroy-Beaulieu, M. Georges Picot donne un rapide aperçu des travaux que les concours annuels imposent à l'Académie :

« L'Académie, dit-il, a ouvert dix concours qui expiraient le 31 décembre dernier. Savez-vous ce que nous ont apporté les vingt-neuf concurrents? 5373 pages in-4° et 7455 pages in-folio : au total 12828 pages manuscrites que nos sections auront à lire, à comparer et à juger! Sera-ce notre seule tâche? Quatre prix ont été fondés pour des ouvrages imprimés; quatre commissions seront nommées qui auront devant elles 40 auteurs et 52 volumes formant 19 000 pages. Ne soyez pas effrayés, ce n'est encore qu'une partie de votre mission. Il existe deux prix considérables à décerner en 1893, et pour lesquels les concurents n'ont point à se présenter. L'Académie se réserve de les décerner elle-même, heureuse de confondre dans ses investigations et ses récompenses les livres et les œuvres. Nous accomplissons ainsi une mission qui répond aux véritables besoins de notre temps. »

Par 17 voix sur 28 votants, l'Académie élit comme correspondant dans la section de législation et droit public, sir Frederic Pollock, de Londres, en remplacement de M. Carlos Calvo, précédemment nommé associé étranger (7 janvier).

Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le secrétaire perpétuel, M. Wallon, rend compte des recherches faites par M. Charles Normand, architecte, sur le terrain des dernières fouilles exécutées en Asie Mineure, pour déterminer l'emplacement de la Troie d'Homère.

Les documents rapportés par M. Charles Normand font connaître la disposition de cette ville, ainsi que les villes bâties au-dessus et au-dessous d'elle. Une photographie présente l'aspect actuel d'une rue, pavée de grandes dalles rouges, de forme polygonale assez irrégulière, et les plans révèlent l'existence de plusieurs édifices ignorés, tel que le Sénat. D'après M. Normand, la question de l'emplacement de Troie est définitivement tranchée, et c'est bien du coteau d'Hissarlik qu'il est question dans l'*Iliade* (6 janvier).

Académie des beaux-arts. — Le président annonce que quatre mémoires ont été adressés pour le concours Bordin, dont le sujet était : « Rechercher l'influence des mœurs politiques, sociales ou religieuses sur les évolutions de l'architecture en France, depuis la période gallo-romaine jusqu'à nos jours. » Sept partitions sont présentées pour le concours de composition musicale (prix Rossini). L'Académie continue la préparation du Dictionnaire historique des beaux-arts, et adopte l'article *Église* (7 janvier).

Sociétés savantes.

Commission archéologique de Narbonne. — Dans son étude sur *Deux monuments votifs des premiers siècles*, l'un païen et l'autre chrétien, M. Thiers montre que les manifestations pieuses des particuliers n'ont guère changé de forme, bien que les croyances aient été radicalement transformées par l'avènement du christianisme. A propos de la *Stèle de Fadia domestica*, récemment trouvée aux environs de Narbonne, le même érudit a été amené à étudier et à déterminer très nettement pour la première fois le tracé de la grande voie d'Aquitaine dans la banlieue ouest de Narbonne.

M. Louis Narbonne publie le texte inédit d'une relation de l'*Invasion des Corbières par le roi d'Aragon, en* 1495. Ce document, fort intéressant pour l'histoire locale, est l'œuvre du notaire Victonis, contemporain des événements qu'il retraçait, et qui avait inséré son récit dans un de ses registres de minutes notariales. (*Bulletin de la Commission.*)

Les événements de la semaine.

Élections législatives. — Dans la Haute-Savoie, M. Francoz, conseiller général républicain, a été élu sénateur, en remplacement de M. Chaumontel, décédé, par 407 voix, contre 185 données à M. Folliet, député républicain.

Dans la première circonscription d'Albi, où il s'agissait de procéder au remplacement de M. de Solages, démissionnaire, il y a ballottage entre M. Jaurès, républicain socialiste (4660 voix), M. Héral, républicain (4387), et M. Soulié, socialiste (1180).

Sénat. — Ouverture de la session ordinaire de 1893, sous la présidence de M. Théry, doyen d'âge. M. Le Royer est élu président; MM. Merlin, Bardoux, Demole et Challemel-Lacour, vice-présidents; MM. Margaine, Cazot et Gayot, questeurs.

Chambre des députés. — Ouverture de la session ordinaire, sous la présidence de M. Pierre Blanc, doyen d'âge. Un premier tour de scrutin pour l'élection du président ne donne pas de résultats. M. Pierre Blanc annonce qu'il a reçu une lettre de M. Floquet qui déclare ne pas se porter candidat à la présidence. Au second tour de scrutin, M. Casimir-Perier est élu président par 254 voix, contre 76 données à M. de Mahy; MM. de Mahy, Peytral, Félix Faure et Étienne, vice-présidents; MM. Bizarelli, Guillaumou et Royer, questeurs.

Intérieur. — M. Ribot, président du Conseil, a fait connaître à ses collègues que la situation politique actuelle imposait une reconstitution du Cabinet. En conséquence, les ministres ont remis leur démission au présieent de la République, qui les a acceptées et a chargé M. Ribot de former un nouveau Cabinet.

Affaire de Panama. — Le 10 s'est ouvert devant la première chambre de la Cour d'appel le procès correctionnel intenté à MM. Ferdinand et Charles de Lesseps, Marius Fontane, Cottu et Eiffel, pour escroquerie. La Commission d'enquête a repris ses séances.

M. Franqueville, juge d'instruction, a trouvé dans les papiers de la Compagnie trois chèques importants acquittés par M. Blondin, chef de bureau au Crédit lyonnais; il a fait arrêter le bénéficiaire, M. Baïhaut, ancien ministre des travaux publics, inculpé par les révélations des administrateurs de la Compagnie, qui a été aussi écroué à Mazas.

Étranger. — Le prince héritier de Roumanie, Ferdinand de Hohenzollern, a épousé, à Sigmaringen, la princesse Marie d'Édimbourg, petite-fille de la reine Victoria et nièce du tsar Alexandre III.

Faits divers. — Un comité s'est formé pour élever à Nogent-sur-Marne une statue au peintre Watteau. — M. Hiélard a signifié au liquidateur de la Compagnie de Panama la renonciation du comité qu'il avait formé en vue de continuer le percement du canal.

Nécrologie. — M. Adam, proviseur du lycée Buffon. — M. Léon de Barthélemy, ancien diplomate et ancien préfet. — M. J. Bochkovitch, ministre de l'instruction publique et des cultes de Serbie. — M. Chevandier, sénateur républicain de la Drôme. — M. Cholet, explorateur. — M. Debaise, inspecteur d'académie à Orléans. — M. Albert Delpit, romancier et auteur dramatique. — Mgr de Dreux-Brezé, évêque de Moulins. — M. Amédée Guillemin, auteur de nombreux ouvrages de vulgarisation scientifique. — M. Louis Mouchot, artiste peintre. — M. Ruau, directeur général honoraire des monnaies et médailles, commandeur de la Légion d'honneur. — Le général de division en retraite Thoumas, grand-officier de la Légion d'honneur, écrivain militaire distingué et collaborateur du *Temps*.

Émile Raunié.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

12 janvier 1893.

Plus nous allons, plus la crise s'aggrave, plus la situation s'assombrit, et l'on en est à se demander quelle sera la fin de toutes ces choses surprenantes qui se sont succédé depuis le mois de décembre avec une précipitation furieuse. Les pensées les plus extrêmes se présentent d'elles-mêmes à l'esprit. On se plaît à imaginer, pour sortir d'une situation extraordinaire, des solutions plus extraordinaires encore. Rien ne paraît excessif désormais, alors qu'on a dépassé en quelques semaines toutes les limites de la prévision. Les parlementaires en viennent à envisager sérieusement l'hypothèse d'une dissolution immédiate, pour échapper à un état d'anarchie parlementaire et gouvernementale dont on peut tout appréhender et dont on n'aperçoit pas les remèdes, au milieu des divisions irrémédiables, des soupçons, des haines et des ressentiments qui ont éclaté entre les hommes.

On s'était flatté de l'espoir que les vacances ramèneraient un peu de calme dans les esprits et que désormais, la justice étant régulièrement saisie de l'œuvre qui la regarde en propre, les pouvoirs politiques pourraient aussi revenir de leur côté à leur tâche. Ainsi, malgré tant de sujets de tristesse et d'inquiétude, l'état parlementaire et républicain aurait cependant repris sa situation normale. La Chambre aurait sauvé le budget laissé en détresse depuis le mois de décembre; le gouvernement aurait gouverné et il aurait maintenu d'une main ferme le respect des lois; la Cour d'appel aurait fait le procès des administrateurs de Panama, en attendant que les parlementaires inculpés fussent appelés à leur tour, et sans retard, à répondre des faits de corruption et de prévarication qui leur sont reprochés. Nous aurions ainsi retrouvé, malgré le trouble de ces temps fâcheux, les règles tutélaires de tout ordre politique et social. Mais de nouveaux événements, plus inattendus que tout ce que l'on avait vu jusqu'alors, ont éclaté comme des coups de foudre se succédant sans interruption. D'abord, dans la soirée qui précéda la rentrée du Parlement, ce fut l'arrestation de M. Baïhaut, l'ancien ministre des travaux publics de 1886, qui présenta le premier projet de loi sur l'émission à lots. Les administrateurs de Panama l'avaient formellement accusé, devant le juge d'instruction, d'avoir exigé une somme de un million en plusieurs versements échelonnés, entre le jour du dépôt du projet et la veille de l'émission elle-même. Devant la Cour d'appel, M. Ch. de Lesseps a renouvelé publiquement cette déclaration, ajoutant que sur le million demandé il aurait versé à l'ancien ministre 375 000 francs.

En même temps que M. Baïhaut était arrêté, on apprenait que le ministère Ribot, constitué le 5 décembre avec MM. de Freycinet, Loubet, Burdeau, Bourgeois, Ch. Dupuy, avait décidé de remettre sa démission collective au président de la République. M. Loubet avait manifesté depuis plusieurs jours l'intention bien arrêtée de quitter le ministère. M. Ribot prenait, avec la présidence du Conseil, la direction du ministère de l'intérieur. C'était là une modification ordinaire qui ne pouvait pas surprendre l'opinion. Mais le départ de MM. de Freycinet et Burdeau, malgré toutes les formes dont il a été enveloppé par les informations des agences, apparaissait comme un événement des plus insolites, très peu conforme aux règles et aux conditions d'un gouvernement parlementaire. M. Ribot cependant est un parlementaire correct et expérimenté ; sa rectitude politique est au-dessus du soupçon comme son honorabilité personnelle. On se disait qu'il fallait donc des motifs bien graves pour que le président du Conseil se résignât à des résolutions de cette nature. Au reste, comme nous le rappelions l'autre jour, il y a des années que nous ne sommes pas dans les vraies voies du régime parlementaire, nous n'y avons pas été un seul jour peut-être depuis la Constitution de 1875; ce qui s'est passé hier et depuis le mois de décembre s'est passé sans cesse avec plus ou moins d'éclat, et sans doute il est bien difficile de rentrer tout à coup dans la règle, au milieu des circonstances les plus délicates et les plus obscures, alors que l'on est sorti de la règle au temps même où tout était clair et aisé.

Peut-on au moins espérer que le ministère Ribot, reconstitué, avec un général au ministère de la guerre et un amiral au ministère de la marine, sera ce ministère homogène qui mettra un terme à toute la partie parlementaire et politique de la crise complexe où nous nous agitons depuis quatre ou cinq semaines? Qui pourrait sincèrement, à l'heure où nous sommes, formuler une telle espérance? Le peu d'homogénéité du Cabinet du 10 janvier se trahit par des signes assez visibles. La politique de M. Bourgeois paraît trop différente de la politique de M. Ribot, pour que l'on ne se sente pas sous le coup de quelque nouvelle rupture intérieure pour demain, pour aujourd'hui, pour tout à l'heure peut-être.

La Chambre des députés, en reprenant ses séances, se trouvait encore une fois sans ministère ; il s'agissait de nommer le bureau, comme on le fait chaque année à l'ouverture de la session ordinaire. Le désarroi des esprits, l'incertitude de toutes choses n'ont pas été étrangers, sans doute, à la non-réélection de M. Floquet, que l'avenir du parti républicain et les nécessités générales de la politique conseillaient de maintenir pour cette session au fauteuil de la présidence. Il ne pouvait pas avoir un successeur mieux choisi que celui qui lui a été donné. Le nom de M. Casimir-Perier a été prononcé immédiatement par des républicains de la gauche la plus avancée et acclamé par ceux de la gauche la plus modérée. Ainsi se faisait sur un nom illustre dans nos fastes parlementaires l'accord le plus heureux, sans doute, que l'on pût souhaiter dans le moment présent. Il n'est pas moins vrai que M. de Freycinet et M. Floquet, écartés le même jour des hautes situations qu'ils occupaient depuis si longtemps dans l'État, ne tombent pas ainsi sans causer dans le public et dans le parti républicain un mouvement de stupeur et sans causer dans l'État lui-même et dans l'équilibre des pouvoirs un réel ébranlement.

Où nous arrêterons-nous dans cette course vertigineuse à travers des périls de toute sorte? Nous l'avons dit depuis les premiers jours de cette crise, et nous le répétons, elle contient deux questions bien différentes, ou, si l'on veut, elle a deux faces. D'une part, il s'agit d'accomplir l'œuvre de justice nécessaire pour l'honneur de la République elle-même et pour la satisfaction de la conscience publique; il faut absolument et plus que jamais que les prévaricateurs reconnus et que les calomniateurs démontrés soient frappés suivant leurs mérites respectifs. Mais, d'une autre part, il y a la République à défendre, les institutions à protéger, la liberté à garder contre une conjuration indéniable des éléments les plus divers, réactionnaires, monarchistes et césariens par lesquels on nous menace de la subversion totale du régime établi et de la destruction de la République constitutionnelle. M. Ribot est chargé du fardeau de la plus redoutable responsabilité qui ait peut-être jamais pesé sur les épaules d'un homme d'État. On vise aujourd'hui, par-dessus sa tête, le président de la République, la Constitution, la République elle-même. Nous souhaitons à M. Ribot tout le courage et l'habileté qui lui seront nécessaires pour parer à tant de dangers à la fois, et à la Chambre assez d'union et d'esprit politique pour lui donner force et durée.

HECTOR DEPASSE.

L'UNION LATINE FRANCO-AMÉRICAINE ET L'ALLIANCE FRANÇAISE

L'Union latine franco-américaine, présidée par M. de Hérédia, ancien ministre, a offert, mardi dernier, un banquet à M. Foncin, à l'occasion de sa nomination d'officier de la Légion d'honneur. Trois cents convives se pressaient dans les salons du Grand-Cercle (boulevard Montmartre). Parmi les invités figuraient plusieurs des membres du bureau de l'Alliance française, MM. le général Parmentier, Armand Colin, Puaux, Wahl. On remarquait en outre dans l'assistance, parmi les notabilités sud-américaines, M. le docteur Bétancès, le chargé d'affaires du Pérou, M. de La Fuente, le ministre de France à Montevideo, M. Bourcier-Saint-Chaffray, l'amiral chilien Latarre, M. Bresson, consul de Bolivie, etc.

M. de Hérédia, qui préside à l'Alliance française la section de l'Amérique latine, a porté un toast au secrétaire général de l'Association et rendu un hommage éloquent aux efforts patriotiques, aux succès d'une œuvre qu'il connaît mieux que personne. M. Foncin a répondu par une courte allocution. La soirée s'est gaiement terminée par un concert.

Voici les paroles prononcées par M. Foncin :

« Messieurs,

« Je suis vraiment confus de l'honneur que vous m'avez fait. La distinction accordée par M. le ministre de l'instruction publique aux services de l'un de ses inspecteurs, uniquement peut-être parce qu'ils sont déjà longs, ne comportait point une démonstration aussi éclatante, un banquet aussi somptueux, une pareille fête.

« Ce qui me rassure, c'est que je suis ici, sinon un prétexte, au moins une occasion, et qu'en invitant à votre table le secrétaire général de l'Alliance française vous vouliez surtout marquer votre sympathie à notre Association. Cette pensée que vous avez eue me touche profondément, et je vous en remercie de tout mon cœur.

« L'Alliance française (elle ne s'en cache point) est une Société patriotique. Elle s'efforce de travailler à la grandeur de la France, en propageant sa langue dans les colonies et à l'étranger. Elle protège avec un soin particulier les colonies libres de Français disséminées de par le monde. C'est ainsi que, dans le seul État du Chili, elle a suscité la fondation de sept comités chargés d'organiser des bibliothèques et des écoles. Elle entretient ainsi le culte des traditions nationales et de la langue nationale. Elle pense qu'au souffle de cette langue douce et claire, semblable à la brise du vieux pays, flottent mieux et se déploient plus fièrement les jeunes drapeaux tricolores.

« En France même, elle a conscience de ne pas être inutile. Elle appelle, elle assemble pour une œuvre commune tous les Français sincères, qu'ils viennent du Nord ou du Midi, de gauche ou de droite, quelles que soient leurs opinions, quelles que soient leurs croyances. Elle leur offre, dans le désert aride des querelles de parti, une oasis de paix, de tolérance et de concorde. Elle les guérit de l'ambition ou de l'égoïsme, elle les console des tristesses passagères de l'heure présente, en assignant à leurs efforts un but élevé et généreux, en leur racontant les succès de sa propagande, en leur montrant au loin, de tous côtés, ces légions d'obscurs apôtres, missionnaires et instituteurs de tout ordre qui croient fermement à la toute-puissance du devoir et du sacrifice et qui, pas un seul jour, n'ont désespéré de l'avenir de la patrie.

« Mais l'Alliance française, messieurs, n'est pas seulement une œuvre de relèvement, de pacification et d'abnégation patriotiques. Elle a un autre caractère : elle est l'amie de tous les amis de la France. Les écoles qu'elle subventionne sont libéralement ouvertes aux enfants de toute nationalité. Ce sont des écoles franco-espagnoles qu'elle a fondées à Madrid et à Valence d'Espagne ; des écoles franco-chiliennes qu'elle fonde au Chili. Elle croit qu'on peut apprendre une langue générale comme le français sans abandonner en rien sa langue particulière, et que le français de nos jours pourra peut-être remplacer le latin d'autrefois, qu'il sera un lien de sympathie et de fraternité entre les peuples.

« De tous les peuples qui sont restés les amis de la France (et ils sont plus nombreux qu'on ne pense), il n'en est pas de plus fidèles, de plus chauds dans leur affection, de plus dignes de la nôtre que les jeunes peuples de l'Amérique latine, dont j'aperçois ici, groupés autour de l'éminent M. de Hérédia, tant de délégués officieux ou officiels, aussi distingués par le mérite et le talent que par le caractère.

« L'Alliance française, l'Amérique latine sont faites pour s'entendre et se donner la main.

« Sur le terrain économique, la France et l'Amérique latine ont des intérêts communs et se trouvent aux prises avec les mêmes adversaires. Des deux côtés de l'Atlantique, à Mexico, en Haïti, à Montevideo, à Rio-Janeiro, comme à Paris, la forme politique est la même. Faut-il rappeler que c'est de France qu'est partie l'idée émancipatrice de toutes les républiques sud-américaines, qu'un seul pays au monde professe hautement la doctrine sacrée de l'égalité de droits de toutes les races, et que ce pays est la France?

« Ajouterai-je que les explorateurs, les colons français se rendent de préférence et sont accueillis avec une sympathie marquée dans l'Amérique latine, que les livres et les journaux français y sont honorés d'une semblable faveur; que vous mêmes vous aimez Paris plus que toute autre ville et que vous envoyez vos fils à ses écoles.

« Vous le voyez, messieurs, entre la vieille France et ses jeunes sœurs d'outre-mer, l'union est faite par la nature même des choses, l'accord le plus amical n'est pas seulement un devoir, mais une nécessité. Qu'elle le voulût ou non, l'Alliance française ne pouvait donc faire autrement que de vous aimer. Vous lui prouvez ce soir qu'elle est largement payée de retour.

« Je bois à l'amitié durable et invincible de l'Union latine franco-américaine et de l'Alliance française.

S. G.

Institut de France.

INSTITUT. — Dans sa première réunion générale trimestrielle, le nouveau bureau de l'Institut a décidé d'accepter la donation de Mlle Dosne, qui consacre un immeuble et une rente à la création d'un établissement où seront reçus un certain nombre de jeunes gens qui se destinent aux lettres. (11 janvier).

ACADÉMIE FRANÇAISE. — L'Académie a procédé à la nomination des commissions chargées d'examiner les ouvrages présentés aux concours de 1893. Elle a décidé que la réception de M. Lavisse aurait lieu le jeudi 16 mars. (12 janvier.)

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — M. Philippe Berger signale une importante inscription néo-punique trouvée à Maktar par MM. Bordier et Deherbe, et communiquée par M. Gauckler, inspecteur des antiquités et arts.

Cette inscription, gravée sur une pierre longue de deux mètres, qui devait former un linteau de porte, comprend six colonnes de texte, de quatre à six lignes chacune; elle constate la dédicace d'un temple, ou plutôt de la partie orientale de ce temple, et rappelle les noms de ceux qui ont concouru aux dépenses de la construction.

M. G. Perrot présente, de la part de M. Victor Waille, professeur à l'École des lettres d'Alger, une patère en argent, à reliefs dorés, trouvée au cap Thenoua. Cette pièce d'orfèvrerie porte des ornements ciselés en plein dans le métal, qui offrent une effigie de Neptune debout, avec le trident à la main, et trois figures de pêcheurs, accompagnées d'images d'ustensiles de pêche, de poissons, de mollusques, etc. C'est un ouvrage qui peut être attribué au IIIe siècle de notre ère. (13 janvier.)

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Nomination des commissions pour le jugement des concours de 1893. M. le chevalier d'Arneth, de Vienne, est élu correspondant étranger par 21 voix sur 28 votants, en remplacement de M. le comte de Hubner, décédé; le général F.-A. Walker, président de l'Institut de technologie de Boston, est élu correspondant, dans la section d'économie politique, par 27 voix sur 28 votants, en remplacement de M. Émile de Laveleye décédé (14 janvier).

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS. — Le ministre de l'instruction publique invite l'Académie à présenter une liste de cinq musiciens, parmi lesquels sera choisi le lauréat dont l'Opéra doit jouer une partition ou un ballet, aux termes du cahier des charges. (14 janvier).

Les événements de la semaine.

Sénat. — Le 12, nomination des membres de la commission d'instruction et du vice-président de la Haute-Cour, pour l'année 1893.

Le 16, discussion du projet de loi tendant à modifier le régime de la séparation de corps. D'après ce projet, que soutiennent M. Falcimaigne, commissaire du gouvernement, et M. Chovet, la femme séparée recouvre la capacité civile.

Le 17, vote de ce projet, par 127 voix contre 101. — Dépôt par le garde des sceaux d'un projet qui défère à la police correctionnelle les délits d'offense envers les chefs d'État ou représentants de nations étrangères; l'urgence est prononcée.

Chambre des députés. — Le 12, discours du nouveau président, M. Casimir-Perier. — M. Hubbard interpelle le cabinet sur la politique générale. M. Ribot, président du Conseil, déclare que dans l'affaire du Panama la justice ne s'arrêtera devant aucune considération de personnes; il insiste sur la nécessité de voter le budget et de discuter les lois d'affaires urgentes. L'ordre du jour pur et simple est adopté par 329 voix contre 206.

Le 14, vote de l'urgence pour le projet de loi concernant la marine marchande.

Le 16, question de M. Millevoye au garde des sceaux, au sujet de l'arrestation d'Arton et de Cornélius Herz. M. Bourgeois répond qu'Arton est déjà sous le coup d'un mandat d'arrêt, et que les citations adressées à Cornélius Herz étant restées sans résultat ont été transformées en inculpation. Suite de la discussion du projet de loi concernant la marine marchande. Un amendement de M. de Mahy, tendant à n'accorder aucune prime aux navires français construits à l'étranger, est voté par 422 voix contre 136.

Le 17, le projet de loi qui porte de 3 milliards 500 millions à 4 milliards la limite d'émission des billets de banque est voté par 347 voix contre 118.

Le 18, vote du projet de loi concernant la marine marchande. Question de M. Deloncle, au ministère des affaires étrangères, au sujet du changement de ministère égyptien.

Intérieur. — Dans le nouveau cabinet, M. Ribot, président du Conseil, a pris le portefeuille de l'intérieur, en remplacement de M. Loubet; MM. Bourgeois, Tirard, Dupuy, Viette et Siegfried ont conservé les portefeuilles de la justice, des finances, de l'instruction publique, des travaux publics et du commerce; M. Develle, qui est devenu ministre des affaires étrangères, a été remplacé à l'agriculture par M. Viger; le général Loizillon et l'amiral Rieunier ont été nommés ministres de la guerre et de la marine, en remplacement de MM. de Freycinet et Burdeau. M. Jamais a conservé provisoirement le sous-secrétariat d'État des colonies.

M. l'abbé Dubourg, vicaire général de Saint-Brieuc, est nommé évêque de Moulins.

Affaire de Panama. — La Commission d'enquête a décidé d'étendre ses recherches aux opérations des syndicats et aux marchés conclus avec les entrepreneurs.

Dans le procès correctionnel, après l'interrogatoire des prévenus et l'audition des témoins, M. l'avocat général Rau a prononcé un réquisitoire très sévère pour les administrateurs inculpés.

Égypte. — Le Khédive a remanié le cabinet, qui se trouve ainsi composé : Présidence du conseil et intérieur : Fakri-pacha; finances : Boutres-pacha; travaux publics et instruction publique : Mohamed-Zeki-pacha; justice : Mazloum-pacha; guerre et marine : Youssef-Choudy-pacha; affaires étrangères : Tigrane-pacha.

Saint-Siège. — Dans un consistoire tenu le 16 janvier, Léon XIII a créé deux cardinaux français, Mgr Thomas, archevêque de Rouen et Mgr Meignan, archevêque de Tours. — Le pape a adressé à M. de Mun une lettre par laquelle il recommande de nouveau aux catholiques d'adhérer aux institutions républicaines.

Faits divers. — Le président du Conseil a ordonné l'expulsion de trois correspondants de journaux étrangers, coupables d'imputations diffamatoires à l'égard de personnages diplomatiques. — La Bibliothèque Carnavalet a acquis la correspondance originale de Boileau avec l'avocat Brossette.

Nécrologie. — M. Honoré Arnould, fondateur et secrétaire général de la Société d'encouragement au bien. — Le général de brigade en retraite Alfred Becquet de Sonnay. — M. Henri Chabrillat, auteur dramatique et rédacteur du *Figaro*. — M. Chevandier, sénateur de la Drôme. — M. le docteur Desnos, médecin de l'hôpital de la Charité, membre de l'Académie de médecine. — L'acteur Dumaine. — M. le docteur Horteloup, chirurgien à l'hôpital Necker, ancien président de la Société de chirurgie de Paris. — Le comte Hippolyte de La Rochefoucauld, ancien ministre plénipotentiaire. — M. Moreau-Vauthier, statuaire. — M. de Ponton d'Amécourt, conseiller honoraire à la cour de Paris.

Émile Raunié.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

19 janvier 1893.

La campagne ouverte contre la République a paru arrivée, cette semaine, à peu près aux dernières extrémités ; mais au moment où l'on croit qu'elle ne pourra pas aller plus loin, elle reçoit tout d'un coup de nouvelles forces et se porte dans des directions inattendues. Non seulement on a vu la manœuvre viser directement le chef de l'État et commencer à envelopper l'Élysée, mais elle a tendu ouvertement à nous susciter des incidents avec les puissances étrangères et à brouiller nos relations avec l'Europe. D'abord la presse russe avait été accusée, elle aussi, d'avoir touché des sommes considérables, et M. Tatistcheff a voulu être entendu par la Commission d'enquête. Ce publiciste éminent et patriote, pour qui nous avons tant de sympathies et qui nous les rend bien, est venu au Palais-Bourbon et il a protesté avec une indignation grave et attristée contre les diffamations dont il était l'objet, ainsi que plusieurs de ses confrères, demandant que la lumière fût faite entière pour l'honneur de la presse russe et plus encore pour les relations de peuple à peuple : « C'est votre devoir, disait-il, de nous laver du plus sanglant reproche porté contre nous ; c'est d'ailleurs votre intérêt. La France n'a qu'une amie en Europe. Laisser planer un soupçon sur cette amie, c'est l'atteindre elle-même et blesser au vif l'âme de la Russie, qui est jalouse de son honneur... Je vous adresse une prière ; si depuis deux mois vous n'avez recueilli aucune preuve contre nous, n'en faites pas mystère. Dites-le à la face de la France et de l'Europe. Nous entendons que vous nous protégiez contre la marée montante de la calomnie, qui peut compromettre les relations entre les deux peuples, car elle ne s'arrête pas même devant le porte-drapeau de l'honneur russe ! Vous déjouerez le plan des adversaires de notre pays qui veulent atteindre l'accord de deux grands États et l'amitié de deux grandes nations ! » Ce langage parti du cœur a vivement touché la Commission, et, à la vérité, le moment est venu d'accorder à tous ceux qui auront été reconnus innocents cette éclatante justification devant la France et devant l'Europe. Il faut que les coupables soient condamnés, mais il n'est pas moins nécessaire que les innocents soient justifiés avec autant de vigueur et de retentissement qu'en a eu la calomnie qui s'est abattue sur eux.

L'incident de la presse russe ne suffisait pas à ceux qui ne sont possédés que de la furieuse passion de gâter toutes les affaires de la France : on s'est attaqué directement aux ambassadeurs des puissances, sans les nommer, laissant planer sur tous ou sur plusieurs d'indignes soupçons qu'il nous était impossible à nous-mêmes encore plus qu'à eux de tolérer pendant vingt-quatre heures. M. Ribot, président du Conseil, a dû prendre l'initiative de faire personnellement des démarches pour présenter aux ambassadeurs l'expression des sentiments de la France. En même temps, des dépêches étrangères, plus que suspectes, hâtivement reproduites dans des journaux français, annonçaient déjà que M. Decrais avait reçu à Vienne des marques publiques du mécontentement de l'empereur. Des journalistes étrangers, soupçonnés d'être mêlés à ces intrigues, ont été arrêtés et expulsés. Toute la presse de la Triplice était remplie des propos les plus désobligeants pour notre pays. Telle est la situation à laquelle nous sommes arrivés en quelques semaines par l'abus effroyable de la liberté de la presse, devenue la liberté de diffamation, de mensonges et de fausses nouvelles. On ne peut s'empêcher de rappeller que dans d'autres circonstances, qui ont été si fatales à notre pays, les événements ont débuté par des symptômes qui ont avec ceux-ci plus d'un trait de ressemblance. Alors aussi des intrigues de presse ont été ourdies par de [illegible], qui jetaient dans l'opinion tous les ferments du désarroi et de la panique. C'est ainsi que le nuage est devenu encore plus sombre qu'il ne l'était auparavant, par la succession quotidienne des incidents les plus étranges et par les funestes souvenirs d'un passé qui offre de singuliers rapprochements avec ce qui arrive aujourd'hui.

On soupçonne aux affaires du Panama des dessous mystérieux, qui échappent à l'action de la justice autant qu'aux regards de l'opinion. On entend dire couramment que l'on ne sait plus où l'on va et que tout est devenu possible. Si le général Saussier se rend à l'Élysée, les reporters, qui maintenant mènent tout dans la presse, racontent que c'est pour un coup d'État. Certes, il est temps et grand temps de se reprendre, de ramener l'opinion à une nouvelle appréciation des choses, nous le disons depuis quatre semaines et aujourd'hui avec plus d'insistance encore.

On n'a jamais vu qu'un procès, quel qu'il pût être, et l'exécution de quelques coquins, quels qu'ils fussent, aient précipité dans une telle tourmente un grand pays libre, qui tient ses destinées dans sa main, et qui est sûr de lui-même.

La Chambre avait mis la discussion du budget en tête de son ordre du jour. Quel budget? celui de 1893, on l'a peut-être oublié. Mais il faut compter d'abord avec les questions et les interpellations qui se renouvellent à chaque séance. M. Dumonteil veut interpeller le gouvernement « sur l'attitude de la police à la réunion de Tivoli-Vaux-Hall » ; M. Lavy « sur l'arrestation des socialistes étrangers » ; M. Millevoye sur les mesures prises ou à prendre à l'égard de MM. Arton et Cornélius Herz. Une indisposition du rapporteur général du budget, M. Poincaré, est une autre cause de retard. La Chambre, au milieu de l'énervement général, discute le projet de loi qui a pour effet d'encourager la marine marchande. Et le budget, cette malheureuse victime de nos discordes civiles, quand aura-t-il son heure ?

*
* *

Le gouvernement s'est décidé à saisir le Sénat d'un projet de loi qui remet à la police correctionnelle le soin de juger les auteurs de diffamations et d'outrages envers les souverains et leurs représentants diplomatiques. Inutile de dire, suivant une antique coutume : « Les souverains *étrangers* », puisqu'il n'y a pas de souverains en France, excepté les reporters. On se demande alors pourquoi les mêmes délits commis envers le président de la République ne seraient pas passibles de la même juridiction. Est-ce parce que nous refuserions au chef de notre État les garanties que nous croyons nécessaires pour les chefs d'État étrangers, et aurions-nous moins de souci de notre propre honneur que de l'honneur d'autrui ? C'est bien possible et c'est un des traits caractéristiques de l'état républicain.

*
* *

L'administration supérieure des colonies, qui avait été transportée du ministère du commerce au ministère de la marine, est revenue de la marine au commerce, mais elle a égaré, dans ces allées et venues, le sous-secrétaire d'État, chargé de la diriger. M. Jamais a définitivement donné sa démission, et M. Delcassé, à qui ce poste a été offert, ne l'a accepté qu'avec une résignation marquée et en quelque sorte provisoirement.

HECTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

19 janvier 1893.

Le retour de M. Gladstone sur les rives brumeuses de la Tamise a été le signal d'une reprise intense de la vie politique anglaise. La session parlementaire va s'ouvrir; elle promet d'être orageuse, étant donnée la majorité de plus en plus précaire sur laquelle le gouvernement peut compter pour aborder un ordre du jour surchargé de problèmes épineux.

Le *Home rule*, qui se présente en première ligne, paraît sérieusement compromis. Pendant que M. Gladstone élaborait son projet à Biarritz, plusieurs défections se produisaient, en Angleterre, parmi les partisans de l'autonomie irlandaise. Quelques députés libéraux s'avisaient, réflexion faite, de redouter les conséquences du *Home rule*. Les uns craignent que le pays de Galles et l'Écosse ne réclament aussi leur autonomie. Les autres objectent l'alternative où l'on va se trouver, soit d'exclure toute représentation irlandaise du Parlement de Westminster, solution par trop séparatiste et d'ailleurs désastreuse pour les effectifs du parti libéral, soit d'assurer aux Irlandais un privilège exorbitant, en leur accordant non seulement un Parlement autonome à Dublin, mais aussi une représentation à Westminster, c'est-à-dire une part d'influence considérable dans le règlement des affaires de la Grande-Bretagne.

La seconde lecture du *Home rule bill* ne devant venir qu'après les vacances de Pâques et la discussion des articles pouvant se prolonger indéfiniment, on voit que de nouvelles divergences auront le temps de se produire et que la cause de l'autonomie irlandaise est loin d'être gagnée.

A l'extérieur, des complications graves sont survenues. Tout d'abord en Égypte, où la domination anglaise vient de se transformer subitement.

Tout le monde remarquait depuis quelque temps la froideur que laissaient paraître le jeune khédive et son entourage pour la tutelle britannique. Ce que le khédive et toute la population indigène attendaient du cabinet Gladstone, c'est l'évacuation de l'Égypte. Aussi leur déception a-t-elle été profonde. L'attitude d'Abbas-Pacha s'en est ressentie, et plus elle devient indépendante, plus la popularité du jeune prince grandit et prend consistance. On devine la surprise et l'irritation des Anglais. Leurs relations avec Abbas sont devenues agressives, et il a suffi d'un futile prétexte pour provoquer un conflit entre la maison khédiviale et le représentant du protectorat britannique. Le jeune khédive, conscient de ses droits et des espérances qu'il inspire à son peuple, a essayé de tenir tête à l'orage.

Les Anglais l'ont mis aussitôt à la raison, avec cette brutalité qui devient la vraie tradition du libéralisme anglo-saxon.

Abbas-Pacha a dû céder et renvoyer le ministre de son choix. Ainsi, le protectorat provisoire devient une annexion. C'est un véritable coup d'État international qui va obliger l'Europe à prendre une décision.

A l'autre extrémité de la Méditerranée, la diplomatie anglaise a pris tout à coup une attitude qui a causé un vif émoi en France et en Espagne. Sous le prétexte officiel de rétablir « des relations satisfaisantes » avec le sultan du Maroc. Sir J. West Ridgeway, sous-secrétaire permanent pour l'Irlande et colonel dans l'armée britannique, est envoyé en mission extraordinaire à Tanger. A en juger par l'enthousiasme menaçant de la presse jingoïste, et aussi par les encouragements des journaux berlinois, il faudrait croire que lord Roseberry veut reprendre et mener à bonne fin les négociations entreprises naguère, avec un insuccès éclatant, par sir Evan Smith, pour inféoder le Maroc à la politique anglaise, c'est-à-dire pour achever de détruire ce qui reste de l'équilibre méditerranéen. Évidemment, les antécédents des libéraux anglais ne sont guère faits pour dissiper les défiances des nations intéressées à l'indépendance du Maroc. Aussi les ambassadeurs de la reine à Paris et à Madrid ont-ils été chargés de fournir, sur la mission de sir West Rigdeway, des explications rassurantes.

Que les Anglais soient décidés à restaurer leur prestige au Maroc, ce n'est pas douteux. Mais dans quelle mesure? L'Espagne et la France ont jugé prudent de se faire représenter par des escadres dans les eaux de Tanger.

*
* *

Après plusieurs mois de méditations et d'études, le gouvernement belge s'est enfin décidé à saisir la Chambre d'un projet de revision constitutionnelle. Ce projet repousse le suffrage universel, mais comporte une large extension du droit de suffrage. En principe, le cens électoral est supprimé; en fait, il est maintenu avec quelques innovations libérales assez importantes, mais plus favorables aux populations rurales qu'à la démocratie urbaine.

Dès son apparition, le projet de M. Beernaert a soulevé des hostilités inattendues. On n'espérait pas satisfaire les partisans du suffrage universel, mais on croyait pouvoir compter sur l'adhésion des libéraux doctrinaires. Or ces derniers se sont prononcés contre la revision gouvernementale, qui a le défaut de tendre à établir la suprématie des campagnes catholiques. Ils présenteront un contre-projet. La majorité des deux tiers de la Chambre étant nécessaire pour la validité d'une réforme constitutionnelle, il est maintenant certain qu'à moins de transaction imprévue, toutes les formules revisionnistes, y compris celle du gouvernement, resteront pour compte à leurs auteurs.

*
* *

Il faut faire deux parts dans les propos que vient de tenir le chancelier de Caprivi devant la commission militaire du Reichstag pour la décider à procurer au gouvernement les moyens de prendre l'offensive, en cas de guerre prochaine. Quand le chancelier, endossant la défroque bismarckienne, agite le spectre du péril franco-russe et se livre à des appréciations révoltantes sur les affaires intérieures de notre pays, c'est là un procédé dont nous avons pris l'habitude de ne plus nous émouvoir. Aura-t-il plus de succès auprès de la coalition parlementaire, qui affichait récemment encore des attitudes intransigeantes? On n'ose encore se prononcer, bien que l'autocrate berlinois ait promis de *pulvériser* l'opposition, si elle ne met pas les pouces.

La partie vraiment sensationnelle du discours du chancelier est celle où est révélée la nouvelle orientation donnée à la politique orientale de l'Allemagne. Hier encore, le cabinet de Berlin affectait de se désintéresser des affaires de la péninsule des Balkans; il protestait en toute occasion de son parti pris de ne contrarier en rien l'expansion naturelle de la Russie vers Constantinople. Aujourd'hui, sans contester la légitimité de la tendance historique de la Russie, il déclare officiellement s'y opposer, alléguant son intérêt diplomatique au maintien de l'Autriche en tant que grande puissance. La route de Pétersbourg à Constantinople passe par Berlin, a dit le chancelier de Caprivi. Cette déclaration d'hostilité systématique à la politique naturelle et nécessaire de cent millions de Slaves aura de grosses conséquences, dont nous ne saurions nous plaindre. Et tout d'abord elle anéantit cette thèse reptilienne qu'il n'y aurait pas d'antagonisme grave entre les prétentions du pangermanisme et les intérêts essentiels de la Russie.

G. Blachon.

BIBLIOGRAPHIE

Une revue de métaphysique et de morale.

Dans un discours encore présent à la mémoire de nos lecteurs, M. Boutroux se plaisait à constater que les spéculations métaphysiques, raillées et discréditées chez nous, il y a environ vingt-cinq ans, au point d'oser à peine se produire, sont en train de reconquérir, avec le respect, je ne sais quelle attention noblement inquiète de la part du public éclairé. Voici que la remarque de l'éminent professeur trouve une confirmation singulière dans la belle hardiesse avec laquelle quelques amis généreux et désintéressés de la philosophie, désireux de mettre à la disposition de tous ceux qui se consacrent en France aux recherches spéculatives, un nouvel organe périodique, l'intitulent sans ambages *Revue de métaphysique et de morale* (1). Dans une introduction remarquable, où ils commencent par rendre un juste hommage à la brillante carrière de dix-huit années fournie jusqu'ici par la *Revue philosophique* de M. Ribot, laquelle, disent-ils, « a été dès l'origine et est restée le principal organe des sciences philosophiques en France », les fondateurs de la *Revue de métaphysique et de morale* indiquent en ces termes le sens de leur tentative : « On voudrait ici, dans un cadre plus restreint, donner plus de relief aux doctrines de philosophie proprement dite... ramener l'attention publique aux théories générales de la pensée et de l'action dont elle s'est détournée depuis un certain temps et qui cependant ont toujours été, sous le nom décrié aujourd'hui de métaphysique, la seule source des croyances rationnelles. » On estime que, sans être étrangère aux sciences, dont, au contraire, « elle recueille avidement les résultats généraux » ; sans être non plus irréligieuse, « puisqu'elle est essentiellement, par opposition avec les sciences positives, la science des choses éternelles » ; sans laisser enfin rien d'humain en dehors d'elle, la philosophie reste cependant, dans son domaine propre, distinct de tout autre, « indépendante de la science, de la religion et du sens commun ». C'est-à-dire que, — bien loin de l'altière et solitaire indifférence que le préjugé lui attribue quelquefois, — le vrai philosophe est celui qui se propose de ramener à des principes universels, et par là même, de fonder en raison, le savoir positif, les croyances religieuses et les certitudes pratiques de l'humanité.

Nous donnerons une assez haute idée de la manière dont la *Revue de Métaphysique et de Morale* entend remplir ce programme et des garanties qu'elle présente, si nous disons que deux des hommes qui font le plus d'honneur à notre pays, — le premier dans la philosophie et dans l'archéologie classique, le second dans les sciences mathématiques, — M. Félix Ravaisson et M. Henri Poincaré, ont bien voulu collaborer à son premier numéro et qu'elle peut également compter, pour la suite, sur certains concours aussi précieux que rarement et difficilement obtenus. Mais au-dessous de ces travailleurs illustres, il en est d'autres qui, dans l'enseignement de nos facultés et de nos lycées, contiennent et mûrissent depuis assez longtemps une réflexion personnelle et forte, pour qu'il soit bon de les inviter à en publier quelque chose. S'il est toujours vrai qu'une idée nouvelle ne saurait se produire en Europe, sans venir chercher dans le pays de Descartes l'épreuve de son universalité, nos philosophes n'ont-ils pas, — par une paresse tout apparente, — déçu quelque peu l'étranger? — Enfin, il faut que la raison soit défendue. Rarement elle fut plus menacée par l'esprit scolastique, ce vice immortel toujours semblable à lui-même, qu'il naisse de la superstition de la science ou de la superstition de la foi. Et les vrais savants ne seront pas les derniers à s'applaudir de tout effort qui, tendant à maintenir l'intégrité de la pensée, s'opposera par là même à ce qu'on ne dénature, qu'on n'enfle, pour les ériger en vérités absolues, des principes particuliers et toujours revisables, qui ne concernent que l'objet de leurs sciences. C'est la liberté de l'esprit humain qui veut la conservation de la pensée métaphysique.

Tels sont les grands intérêts qui ont inspiré la création d'une *Revue de Métaphysique et de Morale*.

P. L.

(1) *Revue de métaphysique et de morale*, paraissant tous les deux mois. — Secrétaire de la rédaction : M. Xavier Léon. — Paris, librairie Hachette.

Contes d'un buveur de bière, par Charles Deulin.
Librairie artistique.

Charles Deulin, qui est mort il y a une quinzaine d'années, avait le culte de sa province, la Flandre, et s'était pour ainsi dire constitué l'historiographe de toutes les légendes répandues autour de Lille et de Condé-sur-l'Escaut, voire jusqu'à Anvers et Bruxelles. Deulin avait un autre culte, celui de l'exactitude et de la pureté de la langue; il apportait un soin infini au développement et à la forme de ses récits et poussait ses scrupules philologiques, particulièrement à propos des termes de son patois local, au delà de toutes limites. On ne peut que lui savoir gré d'une manie qui devient de plus en plus rare. Il a laissé plusieurs volumes de contes dont le meilleur, les *Contes d'un buveur de bière*, vient d'être réimprimé par la Librairie artistique. C'est dire avec quel goût et dans quelle perfection ce livre est édité. L'illustration en a été confiée à M. P. Kauffmann, qui a su rendre avec beaucoup de brio et de bonne humeur toutes ces plaisantes scènes flamandes. Ajoutons que les *Contes d'un Buveur de bière* s'adressent à tous les lecteurs et peuvent être mis entre les mains les plus délicates et sous les yeux les plus chastes.

*
* *

La Femme dans l'art, par Marius Vachon.
J. Rouam et Cie.

M. Marius Vachon a eu l'ingénieuse idée de rassembler en un seul volume tous les documents relatifs au rôle de *la Femme dans l'Art*, c'est-à-dire de raconter la vie et apprécier le talent des femmes artistes célèbres, de nous dépeindre en même temps l'influence exercée par les protections des maîtres et les inspirations des grands génies, et aussi et surtout de nous montrer les principaux types de la beauté féminine, depuis l'antique Aphrodite et les déesses égyptiennes, jusqu'à la Fornarina, la Joconde, les courtisanes du Titien, et les plus séduisants « modèles » de nos jours.

C'est la première fois que cette question de « la femme dans l'art » était ainsi considérée à tous ses points de vue, étudiée sous toutes ses formes, avec une telle unité et de pareils développements. Quatre cents gravures, on ne peut mieux adaptées au texte, représentant les plus illustres femmes artistes ou protectrices des arts, reproduisant les plus importants tableaux et les meilleurs sculptures consacrées à la beauté féminine, complètent le mérite et l'attrait de ce livre, aussi agréable à feuilleter qu'intéressant et instructif à lire.

A. C.

Institut de France.

Académie française. — M. de Mazade, chancelier, donne lecture d'une lettre par laquelle l'Académie est informée qu'il lui est légué une somme de cent mille francs dont les arrérages devront être employés à récompenser les bonnes œuvres, et d'une invitation adressée par l'Académie du Havre pour les fêtes du centenaire de Casimir Delavigne, qui auront lieu les 2, 3 et 4 avril 1893.

Académie des sciences morales et politiques. — M. Gomel donne lecture d'une étude sur *les Finances avant la Révolution*. L'auteur présente l'histoire de l'administration de d'Ormesson, qui occupa le contrôle général des finances du mois de mars au mois de novembre 1783. Ce ministre, aussi honnête qu'inexpérimenté, ne chercha nullement à accroître les ressources de l'État et crut qu'il pourrait subvenir aux dépenses à l'aide d'expédients. Deux emprunts onéreux et la résiliation imprudente du bail de la ferme générale, à laquelle il n'était pas en mesure de payer une indemnité, telles furent les mesures qui marquèrent son administration. (21 janvier.)

Académie des beaux-arts. — Les cinq musiciens suivants, anciens prix de Rome, sont désignés par l'Académie au directeur de l'Opéra pour le choix du lauréat dont une œuvre doit être représentée : MM. Charles Lefebvre (1870), Samuel Rousseau (1878), André Wormser (1875), Gabriel Pierné (1882), P. Charpentier (1887).

M. Édouard Detaille donne lecture de la notice biographique qu'il a consacrée à son prédécesseur, M. Müller. (21 janvier.)

Académie des inscriptions et belles-lettres. — M. Wallon, secrétaire perpétuel, présente le compte rendu trimestriel des travaux des commissions spéciales; il donne lecture des lettres par lesquelles MM. Barth, indianiste, et Louis Havet, professeur au Collège de France, posent leur candidature à la place vacante par la mort de M. le marquis d'Hervey de Saint-Denys.

L'Académie décide qu'il y a lieu de pourvoir au remplacement de M. Siméon Luce, décédé; l'examen des titres des candidats est fixé au 24 février. M. Beautemps-Beaupré, conseiller à la Cour de Paris, pose sa candidature.

M. Théodore Reinach entretient l'Académie d'un papyrus juridique du musée de Berlin, récemment publié par M. Wilcken. Ce document, relatif à un procès de succession plaidé en Égypte sous l'empereur Hadrien, montre que les principes du droit grec ont insensiblement pénétré dans la législation romaine.

M. le comte de Mas-Latrie commence la lecture d'un mémoire sur *les Empoisonnements [illegible] dans la République de Venise*. Les procès-verbaux du Conseil des Dix, cités *in extenso* par cet érudit, permettent de constater que l'empoisonnement était un procédé ordinaire du gouvernement vénitien, et que le Conseil acceptait expressément les offres de services qui lui étaient faites pour assassiner ses ennemis, notamment le sultan et ses généraux, contre lesquels Venise était en lutte au xve siècle. (20 janvier.)

Les événements de la semaine.

Élections législatives. — Dans les Hautes-Pyrénées, où il s'agissait de remplacer le général Dellis, républicain, décédé, M. Baudens, républicain libéral, a été élu sénateur, au deuxième tour de scrutin, par 351 voix contre 330 données à M. Bergès, républicain.

Dans la deuxième circonscription d'Albi, au scrutin de ballottage, M. Jean Jaurès, républicain socialiste, a été élu député par 6127 voix contre 5847 données à M. Héral, ancien député républicain.

Sénat. — Le 19, discussion des projets portant modification à la loi sur la presse et visant les offenses aux chefs d'État et aux représentants des nations étrangères. M. Goblet se prononce contre cette loi de circonstance; M. Magnier et M. Trarieux, rapporteur, constatent que le projet ne met nullement en cause la liberté de la presse.

Le 20, suite de la précédente discussion. M. Hamel soutient que le projet est un recul non seulement sur les principes de 89, mais encore sur ceux de la monarchie constitutionnelle. La loi est votée par 195 voix contre 11.

Le 21, discussion et vote du projet précédemment adopté par la Chambre, qui élève à quatre milliards la limite de l'émission des billets de la Banque de France.

Chambre des députés. — Le 19, discussion générale du budget de 1893. Discussion et vote du budget des affaires étrangères. Un amendement de M. Hubbard, tendant à la suppression de l'ambassade française près le Vatican, est repoussé par 317 voix contre 191. M. le président annonce que M. Baïhaut donne sa démission de député.

Le 20, discussion et vote du budget des travaux publics et d'une partie du budget des cultes.

Le 21, fin de la discussion du budget des cultes. M. Dupuy-Dutemps, au nom de la commission, propose une réduction sur les dépenses non concordataires; le crédit demandé par le gouvernement est voté par 315 voix contre 193. Dépôt par M. Le Hérissé d'une proposition tendant à déclarer inéligibles les députés de la Chambre actuelle et de la précédente.

Le 23, vote des budgets des chemins de fer de l'État et de l'instruction publique. Adoption d'un amendement de M. Sibille tendant à rétablir les subventions aux caisses des écoles. Vote du budget de la guerre. Question de M. le prince d'Arenberg au sujet des indemnités à réclamer à l'Angleterre pour les victimes des troubles de l'Ouganda.

Le 24, vote des budgets de la justice, de l'Imprimerie nationale et de la Légion d'honneur.

Intérieur. — M. Delcassé, député, a été nommé sous-secrétaire d'État des colonies, en remplacement de M. Jamais, démissionnaire.

M. Léon y Castillo, le nouvel ambassadeur d'Espagne à Paris, a présenté ses lettres de créance au président de la République, avec le cérémonial accoutumé.

Faits-divers. — Inauguration du nouvel hôpital international fondé par le docteur Péan, rue de la Santé. — Le ministre du commerce a décidé d'installer, dans la nef de l'ancienne église du prieuré de Saint-Martin-des-Champs, les documents de la section d'économie sociale de l'Exposition de 1889, qui formeront ainsi un musée permanent.

Nécrologie. — M. Descaure, député de la Somme. — Mgr Foulon, cardinal-archevêque de Lyon. — M. Alfred Hardy, membre de l'Académie de médecine, ancien professeur de chimie médicale à la Faculté de Paris. — M. Butherford Birchard Hayes, ancien président de la République des États-Unis. — M. J. Maigne, ancien député de la Haute-Loire. — M. Martos, ancien président des Cortès espagnoles. — M. Paul Peraire, paysagiste distingué. — M. Vaschalde, ancien député de l'Ardèche.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

[illegible] 1893

Aussi longtemps que dure l'anarchie parlementaire ou parlementaire, il n'y a pas d'autre politique; c'est là que tout converge, tout part de là et tout y retourne, et [illegible] toutes les relations des partis et tout l'aspect des questions. M. Le Hérissé, parodiant Robespierre, a déposé une proposition tendant à déclarer tous les membres de la Chambre actuelle et de la précédente inéligibles à la prochaine législature. On ne manque pas de faire remarquer à ce propos combien les situations sont différentes, et combien aussi les hommes de la Révolution eurent peu à se féliciter des suites de la motion de Robespierre. C'était alors une Assemblée constituante qui voulait délibérer sur l'organisation du prochain Corps législatif, [illegible] de toute pensée personnelle; elle décidait « qu'aucun de ses membres ne pourrait continuer à faire partie du corps qu'ils allaient organiser ». La Chambre actuelle est un simple Corps législatif; le suffrage universel saura bien faire lui-même le départ entre ceux qu'il voudra conserver et ceux qu'il voudra éliminer. Mais il est plus facile de dire à l'heure présente ce que l'on n'a pas envie de faire que ce que l'on est fermement disposé à faire, et, au milieu du désarroi des esprits, la part de l'inconnu reste toujours large.

La proposition Le Hérissé a été renvoyée à la commission déjà chargée d'examiner les diverses propositions relatives au renouvellement partiel. Un nouveau groupe parlementaire, formé de députés républicains de diverses nuances, sous le nom de « groupe d'études », s'est prononcé en principe et à l'unanimité pour ce renouvellement partiel. Il semble pourtant que la question se présente aujourd'hui dans des conditions beaucoup moins favorables qu'il y a un an. Le renouvellement par séries de la Chambre des députés ne se comprend guère sans une plus longue durée du mandat, soit qu'on l'étende à six ans, avec des élections tous les trois ans, soit qu'on l'étende à neuf ans. Or tout projet d'une durée plus longue rencontre aujourd'hui des objections qu'il ne rencontrait pas autrefois. L'opinion publique n'est pas éloignée de croire qu'un certain nombre des abus du régime parlementaire actuel sont venus d'une trop longue possession du pouvoir par les mêmes personnes et d'un renouvellement trop parcimonieusement mesuré. Des réformes parlementaires de cette importance, qui ressemblent de si près à des réformes constitutionnelles, auront aujourd'hui pour les soutenir et les faire agréer du public une Chambre qui a beaucoup perdu de son autorité et qui, en proie à des divisions que l'on ne connaissait pas l'année dernière, aura beaucoup moins de force pour les discuter et les adopter. Toujours nous sommes en retard, toujours les événements nous pressent et nous devancent. Il aurait fallu voter cette loi et toutes les autres lois électorales et politiques qui peuvent avoir avec elle de l'analogie, dans le temps calme et sous le ciel serein; mais on ne songe alors qu'à jouir des douceurs de la paix; c'est quand il est trop tard et que tout est gâté que l'on se préoccupe sérieusement de réaliser les réformes qui auraient empêché le mal de se produire.

Ne se souvient-on pas qu'au lendemain de la défaite du boulangisme, quand on avait vu cette Chambre victorieuse, mais déjà presque impuissante par sa victoire même, sans majorité organisée, sans programme politique défini, sans ministère homogène, ne se souvient-on pas que l'idée de s'en aller et de retourner devant le suffrage universel était venue à quelques esprits chimériques? Si les esprits chimériques l'avaient emporté cependant à cette époque, si cette idée parfaitement légitime d'une dissolution anticipée avait pris corps, nous n'en serions pas [illegible] aujourd'hui, beaucoup de malheurs, de fautes et d'irréparables blessures nous auraient été épargnés. Machiavel disait, au rebours de l'opinion courante, qu'il ne faut jamais compter sur le temps, parce que le temps apporte le mal comme le bien et le bien comme le mal et que l'on ne sait jamais ce qu'il apportera.

Le suffrage universel qui, depuis vingt ans, a trompé toutes les prévisions de ceux qui attendent la chute du régime actuel, continue fort heureusement à ne pas s'embarrasser des accidents de la politique parlementaire; il va son chemin, renouvelant les mandats et les pouvoirs, et développant la République chaque fois qu'il en a l'occasion. Trois élections pour les conseils généraux, dans l'Oise et dans la Somme, ont amené trois républicains sur les sièges laissés vacants par des monarchistes décédés. Une élection sénatoriale dans les Hautes-Pyrénées et une élection législative dans le Tarn, font entrer aussi deux républicains dans le Parlement. La plus retentissante de ces élections est celle de M. Jean Jaurès, à Albi; le professeur de l'Université, le récent docteur en Sorbonne, qui a écrit en latin sur le socialisme et le collectivisme modernes, a paru à beaucoup de bons esprits s'avancer un peu bien fort dans les voies illimitées de l'utopie; et ce que l'on aurait volontiers excusé et même applaudi dans sa thèse, où l'audace et la nouveauté plaisent par le contraste, a excité d'autres sentiments, quand il s'est agi d'un programme politique, dont la qualité maîtresse paraît être la prudence et le sens immédiatement pratique. Thèse audacieuse, aventureuse en Sorbonne, programme modéré au *Forum*, c'est là, sans doute, la perfection complète; mais elle est peu de ce monde, comme l'on dit. Le philosophe socialiste remplace, à Albi et à Carmaux, le marquis de Solages, comme député; voilà le changement curieux et caractéristique qui mérite surtout d'être remarqué. M. d'Haussonville, qui venait d'adresser une longue épître aux monarchistes de France, au nom de M. le comte de Paris, n'a reçu des électeurs, dans ces cinq scrutins différents, aucune réponse qui puisse lui donner des espérances. Partout « les monarchistes se sont fait remarquer en ne se montrant pas », suivant l'expression latine que nous avons fait passer en un français un peu affecté : « briller par son absence ». Les monarchistes continueront sans nul doute, car leur chef a pris soin de leur conseiller de ne jamais poser la question de monarchie devant les électeurs; mais de se tenir prêts pour « la crise violente » qui est désormais « certaine... », dit-il; c'est ce que nous verrons.

* *

La Chambre poursuit la discussion du budget de 1893 au milieu de l'incertitude parlementaire la plus profonde. Le chapitre des fonds secrets ne manquera pas d'amener aujourd'hui ou demain une vive discussion, à laquelle peuvent se mêler de nouveau toutes les questions les plus irritantes. Certes, jamais un gouvernement n'a été en plus mauvaise position pour venir demander à la Chambre des fonds dont il puisse user sans contrôle, et cependant ces fonds, qui ont été reconnus nécessaires sous tous les gouvernements, n'ont d'utilité que s'ils demeurent secrets. Les livrer à la discussion publique c'est leur enlever toute leur efficacité, j'allais dire leur vertu... Peut-être n'attendra-t-on pas jusqu'à cette discussion pour rouvrir les crises ministérielles et parlementaires; le sujet de surprise, chaque matin, n'est plus quand il y a crise, mais quand il n'y a pas crise.

HECTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

26 janvier 1893.

La brutale riposte de la diplomatie britannique aux actes politiques accomplis par le khédive d'Égypte dans la plénitude de ses droits, avait déconcerté tout le monde. Aujourd'hui, l'incident est connu dans tous ses détails, on peut en dégager la moralité. C'est un double échec : pour les libéraux anglais, d'abord, qui ont découvert leurs arrière-pensées sur l'Égypte, et qui ont pris une attitude agressive, usurpatrice même, au mépris de leurs déclarations et de leurs principes; ensuite pour la politique anglaise dans la Méditerranée, dont les incartades ont fomenté et provoqué, elles seules, cette résistance inattendue qui vient de faire rentrer la question d'Égypte dans une phase nouvelle. En d'autres termes, le cabinet libéral a perdu, sans profit réel pour l'Angleterre, le reste de crédit que lui accordaient encore quelques âmes candides sur le vieux continent.

Devant l'ultimatum de lord Cromer, Abbas-Pacha a dû demander la démission de Fakhri, le président du conseil qu'il avait choisi; toutefois, il a su lui épargner les apparences d'une disgrâce. Par contre, il s'est refusé à reprendre Moustapha-Fehmi, que l'agence anglaise prétendait lui imposer. Il a donc choisi, entre les deux tendances, Riaz-Pacha, administrateur dévoué à la légalité.

Cette transaction, acceptée par les Anglais, était loin d'être une défaite pour le khédive. Mais le trait capital de la situation, c'est que le jeune prince a été soutenu, dans sa résistance, et porté pour ainsi dire par l'opinion de ses sujets. Sous les provocations arrogantes de lord Cromer, le sentiment national égyptien s'est réveillé. Il faudra compter désormais avec ce courant populaire et avec le prince qui le personnifie. Déjà, quelques démonstrations patriotiques, où le peuple et la haute société du Caire ont rivalisé d'enthousiasme, ont mis en relief la révolution morale qui vient de s'accomplir. La presse anglaise constate avec dépit le caractère antibritannique de ces manifestations, et reconnaît qu'il y aura maintenant « une question égyptienne plus sérieuse qu'auparavant ». Quant à la presse jingoïste, c'est à la France qu'elle s'en prend de « la rébellion » du jeune khédive. Le *Times* va plus loin : si Abbas-Pacha ne vient pas à résipiscence, « les Anglais devront mettre la main sur les départements administratifs et autres qui ont été laissés jusqu'à présent à sa discrétion ».

Chose beaucoup plus grave, le gouvernement anglais, comme pour exécuter ces menaces, vient de renforcer le corps d'occupation qu'il avait promis de rappeler. De sorte qu'après avoir longtemps allégué sa mission de régénérer l'Égypte, au lieu de se retirer comme il s'y était engagé quand cette régénération se manifeste par le réveil du nationalisme égyptien, il s'empresse de la réprimer comme une rébellion! L'Europe va-t-elle intervenir en faveur de la Turquie et des Égyptiens? Rien de moins certain, hélas! Toutefois, les Anglais feront bien de considérer qu'il y a une opinion publique en France, et que nos diplomates pourraient être obligés, avant peu, de laisser tomber en désuétude certain dogme parfaitement suranné, lequel exclut la Russie de la Méditerranée, au seul profit de la rapacité britannique.

***

Divers symptômes donnent à penser qu'il se joue en ce moment, du côté des Balkans, une partie assez serrée entre la Triple alliance et la politique russe. Il paraît que l'Allemagne aurait tiré bon parti du mariage du prince héritier de Roumanie à Sigmaringen. Sous prétexte de traité de commerce, le Hohenzollern de Bucarest aurait inféodé ses sujets à la politique de son suzerain berlinois. Pour venir de source viennoise, cette information n'en est pas moins assez vraisemblable.

D'autre part, la Bulgarie est traînée avec plus d'ardeur que jamais, par ses maîtres actuels, à la remorque de la politique triplicienne. Stambouloff s'occupe de marier son prince, qui est présentement à Munich où il doit faire la cour à une princesse italienne, Marie Immacolata, des Deux-Siciles. Il s'agit, la reine Clémentine l'a déclaré, « de fonder une dynastie, pour éviter les empiètements de la Russie ».

Tandis que l'on dispose ainsi des Roumains et des Slaves de Bulgarie pour les combinaisons pangermanistes, une nouvelle, la plus invraisemblable et la plus paradoxale qu'on pût concevoir, la réconciliation officielle du roi Milan avec la reine Nathalie, vient de stupéfier l'Europe, et surtout de l'intriguer par son caractère encore énigmatique. Que peut bien signifier ce coup de théâtre? quels mobiles, quelles influences ont aplani, au moment même où la Serbie traverse une crise extrêmement grave, une incompatibilité d'humeur devenue légendaire dans le monde entier? Telles sont les questions que se posent avec mélancolie les journaux hostiles aux aspirations populaires de la Serbie, sans oser risquer la moindre conjecture. Jusqu'à présent, personne n'a pu donner la clef de ce mystère. Mais ce que l'on sait, c'est qu'en apprenant la réconciliation du couple royal, la population de Belgrade a pavoisé et illuminé, tandis que la Régence aurait laissé paraître une vive contrariété. La *Gazette de Francfort* a cru pouvoir avancer qu'on se trouverait en présence d'un coup de la politique russe. Puisse-t-elle avoir deviné juste!

***

Le mois dernier, les Italiens se montraient assez fiers du vote presque unanime de leur Chambre contre une demande d'enquête parlementaire sur l'administration des banques d'émission. Finesse, sang-froid, prévoyance, ils se décernaient tous les mérites plus ou moins honorables qui constituent, d'après eux, le tempérament politique. Et il fallait voir avec quelle pitié dédaigneuse ils traitaient la barbarie de nos hommes publics qui ont eu l'ingénuité de réclamer la lumière sur les tripotages du Panama et le châtiment des coupables!

Aujourd'hui, une complainte lamentable a succédé à ces fanfares italiennes. Le cabinet Giolitti, qui avait foudroyé les diffamateurs sous d'éloquentes apostrophes, s'est compromis à fond; car, malgré les précautions prises pour l'étouffer, le scandale a débordé avec une force d'expansion irrésistible. Ce qui se racontait tout bas est maintenant proclamé bien haut; les faits qu'on niait avec emphase, il y a quatre semaines, sont tombés dans le domaine public.

Les six banques italiennes ayant la faculté d'émettre du papier monnaie ont violé les règlements en excédant pour des centaines de millions la somme de leur circulation autorisée par la loi, et cela avec la complicité intéressée d'un grand nombre d'hommes politiques. Devant les faits révélés, il a fallu saisir l'autorité judiciaire et procéder à quelques arrestations sensationnelles. On essaie bien d'enrayer le fléau et de rassurer l'opinion en promettant une liquidation régulière; mais l'impression est désastreuse dans le pays, et tout le monde devine qu'on se trouve pris dans l'engrenage d'un scandale à multiple détente qui ne fait que commencer. La rentrée du Parlement a eu lieu hier; une interpellation est annoncée; la crise politique est moralement ouverte.

G. Blachon.

BIBLIOGRAPHIE

EXPOSITION D'ANDRÉ SINET.

Le peintre André Sinet, qui avait exposé ses œuvres, l'an dernier, à la galerie Bodinier, vient de renouveler cette tentative, avec un succès au moins égal, à la Galerie des Artistes modernes, 5, rue de la Paix.

Les qualités par lesquelles se distingue le plus le talent d'André Sinet, c'est l'élégance et la poésie. Malgré la modernité, l'actualité même des pastels de Sinet, vous n'y trouverez nulle vulgarité, nulle brutalité; et, le plus souvent, cet air « dernière heure » qu'ils ont tous est comme estompé, effacé, patiné de je ne sais quelle grâce légère qui devance l'œuvre du temps.

Beaucoup de portraits de femmes et d'hommes dans cette exposition, dont plusieurs représentent des personnalités connues, sont d'une ressemblance frappante, et dont l'ensemble forme une intéressante et presque historique série de types d'aujourd'hui, tout contemporains, d'un aspect particulier et significatif. Des études d'intérieur ou de plein air, avec des jeux de lumière curieux et nouveaux. Enfin, des coins du Paris d'hiver, des coins du Bois, dénudés, sous la neige ou le brouillard, tout pâles, gris-perle, violâtres, — paysages d'une délicatesse discrète et fine, — complètent heureusement cette charmante exposition que vous pouvez me remercier de vous avoir signalée.

F. V.

Le Passé et l'avenir des Trades-Unions, par Georges Howel. (In-8°, Guillaumin.)

Le Parlement français a discuté dans ces dernières années divers projets de loi relatifs à l'organisation du travail et à l'amélioration du sort des ouvriers, mais la législation nouvelle qu'il a établie dans certains cas n'a pas rencontré une approbation unanime et son application paraît devoir provoquer de graves difficultés. Il n'est donc pas inutile, au lieu de vouloir régler *à priori* les questions si complexes que soulèvent les conditions du travail, de s'inspirer de l'exemple donné par les peuples voisins et notamment par l'Angleterre, où le régime de la liberté presque absolue a donné des résultats si féconds. L'étude de M. Georges Howell sur les *Trades-Unions*, que M. Le Cour de Grandmaison vient de traduire en français, présente à cet égard un intérêt exceptionnel. L'auteur, qui a traité son sujet au double point de vue historique et pratique, nous montre comment ces associations ouvrières sorties des vieilles corporations resteront pour ainsi dire inutiles durant cinq siècles, par suite des entraves que leur opposait la loi. La législation nouvelle inaugurée en 1824-1825 leur donna, avec la liberté d'action, le droit de combattre pour la défense de leurs intérêts et favorisa leur essor. Mais après une période d'activité et de vigoureux efforts, les premières unions disparurent en majeure partie; celles qui avaient pû subsister ne se développèrent d'une façon sensible qu'à partir de 1835; mais c'est surtout de 1850 à 1890 qu'elles firent d'immenses progrès. En réalité, les unions modernes ne datent que de 1850; car c'est à cette époque seulement qu'elles cessèrent d'être des coalitions ouvrières pour prendre le caractère d'œuvres d'assistance et de prévoyance. Ce nouveau but, elles l'ont parfaitement rempli; tout en servant de refuge aux opprimés et en protégeant la cause du travail, elles ont pu toujours secourir très largement les travailleurs. Leur œuvre sociale a eu pour résultat d'améliorer les conditions d'existence des ouvriers honnêtes et laborieux; pour faire disparaître l'antagonisme d'intérêts entre patrons et employés, elles ont institué des conseils d'arbitrage et de conciliation; par la création des caisses corporatives dont la gestion appartient aux intéressés, elles ont rétabli la propriété collective; enfin elles ont donné au peuple, depuis un demi-siècle, le sentiment de l'indépendance et de la dignité du citoyen, en même temps que l'habitude et l'amour de la liberté.

L'institution des *Trades-Unions* mérite donc d'être citée comme exemple, car en dehors d'elles il n'y a plus, d'après M. Howell, que le socialisme d'État pour résoudre les questions ouvrières. Mais, en ce moment, leur situation n'est pas sans inspirer quelques inquiétudes; un conflit s'est produit, en effet, entre les anciens et les nouveaux chefs au sujet des moyens d'action; tandis que les uns veulent surtout maintenir aux associations leur caractère d'assistance et de prévoyance, les autres veulent simplement leur faire jouer un rôle oppressif au moyen des grèves. Si le dernier parti triomphait les *Trades-Unions*, on le comprend aisément, perdraient bientôt toute leur utilité pratique et ne seraient plus que des instruments de révolution.

*
* *

Le capitaine Victor Nicolas : *L'Expédition du Dahomey, en 1890*, un aperçu géographique et historique et sept cartes ou croquis des opérations militaires. — Paris, Lavauzelle; 1 vol. in-8°, 152 pages.

Les événements qui se déroulent à la côte de Guinée et sur les bords de l'Ouémé feront accueillir avec intérêt la nouvelle publication de M. Victor Nicolas, capitaine d'infanterie de marine, sur l'expédition du Dahomey en 1890. C'est de la façon dont cette campagne a été conduite et surtout des stipulations un peu boiteuses de la paix du 3 octobre que sont dérivées les difficultés qui ont rendu inévitable la guerre de 1892.

Nous n'insisterons pas sur les faits militaires de la campagne de 1890 : on les trouvera relatés dans ce livre avec une grande précision et avec tous les croquis ou cartes qui peuvent aider à l'intelligence du récit. Quelques pages en ont déjà paru dans la *Revue bleue*, qui en a eu la primeur.

Les difficultés qui s'élevèrent alors entre les diverses branches de notre administration, les incertitudes du gouvernement métropolitain sont exposées avec de nombreux extraits de la correspondance officielle, tels que câblogrammes et autres dépêches.

On lira avec intérêt les origines et l'histoire des deux royaumes de Dahomey et Porto-Novo, les hauts faits des principaux souverains d'Abomey, la description de ces villes mystérieuses, sous les murs desquelles campent les soldats du colonel Dodds, l'organisation des forces de Behanzin, l'état de ses troupes régulières et de seconde ligne, le recrutement et l'armement des cinq brigades d'amazones : espingolières, chasseresses d'éléphants, porteuses de rasoirs gigantesques, mousquetaires et archères.

A. R.

Institut de France.

Académie française. — L'Académie a procédé au remplacement de MM. Xavier Marmier, Camille Rousset et Ernest Renan.

Pour le fauteuil de M. Marmier, M. Henri de Bornier a été élu au second tour de scrutin, par 22 voix, contre 5 données à M. Anatole Leroy-Beaulieu et 2 à M. Zola.

Pour le fauteuil de M. Rousset, M. Thureau-Dangin a été élu au premier tour, par 22 voix, contre 4 données à M. Zola et 6 bulletins blancs.

Pour le fauteuil de M. Renan, cinq tours de scrutin n'ayant donné aucun résultat, l'élection est ajournée au mois d'octobre. (2 février.)

M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel, communique les lettres par lesquelles MM. Ferdinand Brunetière et Eugène Manuel posent leur candidature au fauteuil de M. John Lemoine.

M. Gréard, au nom de la Commission du Dictionnaire, donne lecture d'un rapport concluant à la nécessité d'introduire dans la nouvelle édition du Dictionnaire certaines modifications destinées à remettre de l'ordre, de la logique et de l'harmonie dans notre orthographe. (26 janvier.)

Académie des beaux-arts. — Le secrétaire perpétuel annonce que l'Académie a été autorisée, par décret, à accepter définitivement, pour sa part, un legs fait à l'Institut par M. Houllerigue, de 5000 francs, qui sera distribué en prix alternativement par les Académies des sciences et des Beaux-Arts. Le programme et les conditions de ce prix biennal seront ultérieurement déterminés.

Nomination des jurés adjoints qui doivent prendre part au jugement préparatoire des prochains concours de Rome.

M. Paladilhe lit une notice sur la vie et les travaux de son prédécesseur, M. Guiraud. (28 janvier.)

Académie des inscriptions et belles-lettres. — M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, communique à l'Académie les résultats des fouilles récentes faites en Italie.

A Rome, les travaux exécutés au palais Caffarelli ont mis à jour un pan de mur qui faisait partie de la *cella orientale* du temple de Jupiter Capitolin. Déjà, en 1875, on avait découvert une partie de l'aire primitive de ce temple et des fragments des colonnes en marbre pentélique que Domitien avait fait venir de Grèce.

Dans une tombe de Chiusi on a trouvé un bronze qui représente une tête de louve, semblable à celle de la louve du Capitole. La comparaison de ces deux monuments vient appuyer, d'après le professeur Helbig, la thèse des archéologues qui soutiennent que la louve du Capitole date, non du moyen âge, mais de la période étrusque.

Le célèbre lion de Saint-Marc a été restauré pour la seconde fois en 1892. Un nouvel examen de ce monument, formé de plusieurs pièces de bronze attachées sur une armature de fer, a démontré que c'est un ouvrage du XIIe ou du XIIIe siècle.

Discussion en comité secret des titres des candidats au fauteuil de M. le marquis d'Hervey de Saint-Denis. (27 janvier.)

Académie des sciences morales et politiques. — M. Levasseur présente un tableau graphique du prix du blé en France de l'an 1200 à 1891; il explique les variations de ces prix par les phénomènes sociaux d'ordre matériel ou moral qui les ont provoquées. Il signale l'accroissement de la consommation du blé depuis un siècle; en 1816 notre production annuelle de 54 millions d'hectolitres nous suffisait presque, aujourd'hui celle de 190 millions doit être complétée par des importations. (28 janvier.)

Les événements de la semaine.

Élection législative. — Dans la première circonscription de Dijon, M. Bordat, maire, condidat de l'Union républicaine, a été élu député par 6121 voix, contre 61 données à M. Catineau, anarchiste, en remplacement de M. Bargy, républicain, décédé.

Sénat. — Le 26, vote des projets de loi concernant la convention de commerce et de navigation entre la France et le Monténégro, l'application du tarif minimum aux produits marocains.

Le 27, vote des projets relatifs au régime de l'exploitation de mines de fer de Rancié (Ariège) et à la marine marchande.

Le 30, vote de la déclaration d'utilité publique d'un chemin de fer de Lons-le-Saunier à Saint-Jean-de-Losne.

Chambre des députés. — Le 26, discussion et vote du budget du ministère de l'intérieur. M. Millevoye signale le danger que présentent certaines agences étrangères, M. Chiché réclame la suppression des fonds secrets; M. Ribot, président du conseil, insiste sur la nécessité de ces crédits. Au cours de la discussion, M. Deschanel reproche vivement à M. Delahaye de n'avoir pu prouver ses accusations collectives. M. Ribot, répondant aux attaques de la droite, déclare que le gouvernement a fait son devoir dans l'affaire du Panama et qu'il veut la lumière tout entière. Les fonds secrets sont votés par 303 voix contre 182.

Le 27, vote des articles réservés du budget des travaux publics et du service pénitentiaire. Discussion du budget de la marine. M. Lockroy critique sévèrement le fonctionnement des bureaux.

Le 28, M. Thomson, rapporteur, établit la sincérité du budget de la marine; l'amiral Rieunier, ministre, déclare que les crédits sont suffisants pour sauvegarder notre sécurité maritime; le budget est voté, ainsi que celui des invalides de la marine.

Le 30, discussion et vote du budget des beaux-arts et des premiers chapitres du budget de l'agriculture.

Le 31, M. Bourgeois dépose un projet de loi tendant à réprimer les faux bruits ou calomnies destinés à provoquer les retraits des fonds des caisses d'épargne, qui est vivement appuyé par MM. Tirard et Ribot. La Chambre décide l'affichage de leurs discours, et vote le projet par 327 voix contre 178.

Le 1er février, discussion et vote des budgets de l'agriculture.

Affaire du Panama. — M. Franqueville, juge d'instruction, a conclu au renvoi devant la chambre des mises en accusation des administrateurs de la Compagnie, ainsi que des sénateurs et députés dont l'immunité a été suspendue, à l'exception de MM. Arène, Jules Roche et Thévenet, qui bénéficient d'une ordonnance de non-lieu.

Par décret rendu sur la proposition du grand chancelier, le sieur Cornélius Herz a été rayé de l'ordre de la Légion d'honneur.

L'extradition de ce personnage ayant été demandée au gouvernement anglais, on l'a arrêté à Bournemouth; en raison de son état de santé, il a été laissé à son hôtel, où il est gardé par la police.

Nécrologie. — M. Clauzel, député de l'Ardèche. — M. F. Péan, ancien président du conseil général de la Seine. — M. Philippon, secrétaire honoraire de la Faculté des sciences de Paris; — M. Puyboyer, député de Rochechouart; — M. Antonin Rondelet, publiciste, ancien professeur de Faculté; — M. Unal, résident au Tonkin.

Émile Raunié.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

2 février 1893.

La Chambre nous a donné une bonne séance où l'on a entendu des discours éloquents, où l'on a vu, ce qui vaut mieux, une grande majorité républicaine, reconstituée presque de toutes pièces sous le feu de l'ennemi, se serrer autour du Gouvernement. Ces sortes de coups de théâtre sont toujours possibles dans une Chambre française, où les talents abondent, où le patriotisme et la défense des intérêts généraux du pays font toujours loi dans certains moments qui paraissent décisifs. Mais il serait peut-être téméraire de penser que cela change le fond des choses et qu'au lendemain de ces séances qui honorent toujours un parlement, la situation ne se retrouve pas la même que la veille, avec les mêmes causes de division et de faiblesse, avec les mêmes blessures et les mêmes amertumes dans les cœurs.

Bien longtemps avant l'affaire de Panama, lorsque la Chambre, en mainte occasion, s'était montrée sans majorité et sans politique, nous avions fait entrevoir l'idée d'une dissolution, comme le meilleur moyen de couper court à la crise latente que l'on sentait. Cette idée a fait de singuliers progrès depuis une quinzaine; elle se mêle aux conversations des députés et des sénateurs, elle est déjà présentée formellement par des journaux de diverses nuances et discutée par d'autres qui ne se prononcent pas encore, mais qui conviennent que la question mérite d'être examinée sans défiance, comme une des questions parlementaires et constitutionnelles qui peuvent toujours avoir très régulièrement leur heure dans un régime républicain comme le nôtre. Ce n'est plus seulement notre avis que nous indiquons, mais des hommes politiques et des journalistes qui passent généralement pour assez avisés disent aujourd'hui qu'ils ne voient pas comment la situation présente pourrait s'éclaircir aussi longtemps qu'on ne sera pas retourné devant le suffrage universel.

Les procès entamés peuvent durer des mois et des mois, avec les difficultés d'une procédure d'ailleurs tutélaire et qui doit être considérée comme la garantie de tous les citoyens dans un pays libre. Ces procès, aussi longtemps qu'ils dureront, ne manqueront pas de faire naître dans le Parlement des incidents dont il est toujours difficile de prévoir les suites et qui, en tout cas, ne contribuent point à rassurer l'opinion ni à jeter du lustre sur notre régime parlementaire si vilipendé. Y a-t-il intérêt pour le pays à prolonger cet état de choses pendant sept ou huit mois encore, ou ne vaut-il pas mieux laisser la justice poursuivre son œuvre en toute liberté et inviter les représentants du suffrage universel à se mettre en rapport le plus tôt possible avec leurs électeurs?

Quant à nous, nous n'hésitons pas à penser qu'une dissolution prochaine vaudrait mieux; mais il est clair qu'une dissolution ne peut sortir que du consentement unanime des pouvoirs publics, Chambre, Sénat et Présidence. C'est à cette condition seulement que M. Carnot consentirait à en prendre l'initiative, comme c'est son droit, et que la Chambre pourrait retourner devant le suffrage universel sans avoir une physionomie de vaincue.

Si l'on avait pu nous donner depuis trois mois la politique ferme et résolue que commandaient les circonstances, toutes les fautes individuelles mises à part et livrées sans hésitation à la justice, nous n'aurions pas eu besoin sans doute de lois nouvelles pour remédier aux abus de la diffamation anonyme et aux manœuvres des partis. Le gouvernement d'une république aussi forte que la nôtre, appuyé sur l'adhésion du suffrage universel et sur la pratique de toutes les libertés dans l'ordre et dans la paix, devrait toujours [illegible] poser aux partis le respect nécessaire, pour peu que les républicains ne se déchirassent point entre eux. Mais quand cela vient à manquer, tout manque à la fois, et c'est alors qu'on sent la nécessité de faire des lois à la hâte pour réparer, si on le peut, les faiblesses de la politique générale. Les partis adverses, ayant épuisé à peu près tout ce qu'ils pouvaient se promettre des scandales de Panama, ont entrepris au grand jour une campagne, commencée dans l'ombre depuis longtemps, pour inquiéter les déposants des caisses d'épargne sur la sécurité de leur argent. Ils sont considérables ces dépôts, puisqu'ils s'élèvent à près de 3 milliards 900 millions, confiés par 5 millions d'épargnants aux caisses publiques. On a fréquemment signalé les inconvénients que présente une masse aussi extraordinaire de dépôts qui pourraient être versés dans le commerce et dans l'industrie, dans les emprunts des communes et des départements, et qui renouvelleraient toute la vie économique de la nation. L'agriculture doublerait ses forces si elle avait de l'argent, elle porterait la fécondité de la terre de France à un point dont nous n'avons pas l'idée, mais que connaîtront nos neveux, s'ils sont plus entreprenants que nous.

Aujourd'hui, s'exercer à répandre partout le bruit que les dépôts sont compromis dans les caisses de l'État et qu'il n'est que temps pour la foule des déposants urbains et campagnards de se précipiter aux guichets et de réclamer ses économies, c'est évidemment une manœuvre des plus dangereuses et des plus coupables, qui ne tendrait à rien de moins qu'à ébranler tout le crédit de la France dans le monde. Le public peut avoir dans la sécurité de son épargne toute la confiance qu'il a dans la sécurité et l'existence de la France elle-même. L'État reçoit les fonds et il les place en rente sur l'État. Les titres représentatifs de 3 milliards 900 millions valent au cours du jour 4 milliards 400 millions. Les déposants jouissent donc de toute la garantie que leur offre la nation elle-même et il est impossible d'imaginer une garantie plus solide que celle-là. Si l'État entassait l'argent dans ses caves, au lieu de le remettre à la Caisse des dépôts et consignations, qui les emploie en bons du Trésor et en achat de rente française, comment payerait-il les 17 millions d'intérêt qu'il sert aux déposants? Il devrait prendre ces 17 millions sur son budget, c'est-à-dire sur l'argent des contribuables. Aucun esprit sérieux ne soutiendrait une pareille thèse. La nouvelle loi votée par la Chambre applique les dispositions de l'article 420 du Code pénal, qui comportent vingt mille francs d'amende et deux ans de prison, à ceux qui, par des manœuvres concertées, essayeraient encore de répandre la panique dans le peuple des petits déposants.

Le Sénat, de son côté, est saisi d'une proposition de M. Monis qui vise ces diffamations générales, dans lesquelles on voudrait envelopper le gouvernement de la république tout entier. Ces lois, nous ne nous le dissimulons point, atteignent spécialement la presse; elles sont pleines de difficultés et peuvent avoir des conséquences et des effets inattendus que les Chambres n'aperçoivent pas d'abord dans la chaleur de leurs discussions. Nous ne pouvions pas penser qu'après une période politique illustrée par tant d'effusions généreuses et par des actes de conciliation patriotique qui nous consolaient des misères passées, nous serions revenus brusquement à la politique de combat. Mais, comme l'a dit M. Ribot, aux applaudissements des trois quarts de la Chambre, il n'est pas un gouvernement qui puisse tolérer des manœuvres dirigées contre la patrie elle-même et contre le crédit de la France.

HECTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

2 février 1893.

On aurait bien voulu, en France, pouvoir se dispenser de tout commentaire sur les divers incidents du séjour du Grand-duc héritier de Russie à Berlin, pendant les fêtes du mariage de la princesse Marguerite de Prusse et du trente-quatrième anniversaire de l'empereur Guillaume. Mais l'attitude provocante de la presse allemande a énervé les patiences : le naturel impressionnable de nos compatriotes a repris le dessus, et quelques journaux ont eu le tort de laisser paraître un certain trouble. En vérité, il faut bien mal connaître les nécessités de la situation européenne pour ne pas envisager avec une sérénité ironique la satisfaction parfaitement affectée des feuilles allemandes. Voici les faits :

Le Tsar, qui se tenait depuis plusieurs années sur une froide réserve à l'égard de la cour de Berlin, a profité d'une occasion quelconque pour envoyer son fils à Berlin, avec l'intention évidente de rétablir une certaine intimité entre les deux dynasties. Par l'accueil que l'on a fait au césarevitch, on a laissé voir à Berlin qu'on attachait une grande portée à ces avances, trop grande, assurément. L'empereur s'est permis, au cours d'une allocution, quelques réminiscences belliqueuses assez blessantes pour la France. Mais, loin d'en paraître choqué, le césarevitch s'est abstenu de les atténuer par sa réponse. D'autre part, on a remarqué ses longs conciliabules avec l'autocrate berlinois. Il n'en a pas fallu davantage aux journaux allemands pour chanter victoire. Depuis deux semaines, on chercherait en vain, dans leurs colonnes, ce spectre de la *barbarie moscovite* qu'ils savent si bien agiter quand il s'agit de confondre la France, cette brebis galeuse de la civilisation occidentale. Par contre, on y trouve un débordement d'exubérante sympathie pour la grande monarchie qui s'est acquis pendant des siècles tant de titres à la reconnaissance de la race germanique. Bref, le rapprochement entre l'Allemagne et la Russie y est annoncé comme une chose faite; il recevra sous peu sa consécration par la signature d'un traité de commerce et par une entrevue du Tsar avec Guillaume II.

Devant ces fanfaronnades, les imaginations françaises ont éprouvé le besoin de se rassurer. On reconnaît que l'influence du général Werder, le nouvel ambassadeur à Saint-Pétersbourg, a dû contribuer à réconcilier les deux cours; mais on se refuse à croire qu'un revirement complet se soit produit dans la politique russe, au moment même où le chancelier de Caprivi allègue avec insistance l'imminence d'une guerre avec la Russie pour obtenir un accroissement formidable des armées allemandes. D'ailleurs, le césarevitch s'est tenu sur la plus grande réserve; ses réponses insignifiantes aux toasts indiscrets de l'empereur prouvent qu'il n'aurait pas été dupe des effusions intéressées dont on l'a accablé. Telle est l'interprétation de la presse française. Pourtant, quelques esprits chagrins ont émis l'avis que le césarevitch pourrait bien avoir des sympathies pour l'Allemagne, ainsi que l'affirment les journaux d'outre-Rhin, et que nous devons nous préparer aux conséquences de l'éventualité de la mort du Tsar actuel.

Les Français ne se mettront-ils donc jamais dans l'esprit ces deux vérités qu'il ne faut jamais perdre de vue, pour bien juger la politique russe contemporaine : d'abord, que la politique du Tsar s'inspire des aspirations nationales; ensuite que, pour tout Slave, l'Allemand est l'ennemi héréditaire. C'est l'odieuse trahison de la diplomatie allemande, après la guerre nationale de 1877, qui a le plus contribué à émanciper le patriotisme des Russes et à graver dans leurs cœurs la haine de l'Allemand. Or ce grief en a évoqué des centaines d'autres, et le patriotisme des Russes ressemble maintenant beaucoup au nôtre : il est fait en grande partie de germanophobie. C'est là une des conséquences du traité de Berlin que n'avaient pas prévue les Machiavels pangermanistes. Un abîme sépare désormais les deux peuples qui fraternisaient sur les champs de bataille de 1814.

Laissons donc, sans nous émouvoir, la diplomatie russe faire son jeu, et occupons-nous de faire le nôtre. Les deux actions s'accorderont tout naturellement, en fin de compte, quand il s'agira des adversaires communs, l'Angleterre et l'Allemagne. Mais encore faut-il que nous ne laissions pas la Russie agir seule.

*
* *

L'Anglais nous fait jouer le rôle de M. Dimanche. Il reconnaît hautement qu'il est « notre serviteur, et, de plus, notre débiteur », tout en nous poussant ironiquement vers la porte. Le discours de la reine au Parlement, qui vient de reprendre ses séances, nous apporte la confirmation officielle de cette politique : «... A la suite des récents incidents qui se sont produits en Égypte, j'ai décidé d'augmenter l'effectif des troupes britanniques qui y tiennent garnison. Cette mesure n'entraîne aucun changement de politique et n'apporte aucune modification aux assurances données à plusieurs reprises par mon gouvernement au sujet de l'occupation de l'Égypte. » Que nous le voulions ou non, l'Égypte n'est plus guère qu'une colonie anglaise. Le gouvernement de la reine s'empressera de renouveler philosophiquement ses protestations narquoises en faveur de nos droits, toutes les fois que notre ambassadeur en éprouvera le désir. Mais les usurpations de lord Cromer et les mesures prises par le cabinet libéral, aux applaudissements de toute la presse jingoïste, pour renforcer le corps d'occupation, quand, de l'aveu même contenu dans le discours de la reine, le khédive d'Égypte a promis de se soumettre désormais à la tutelle britannique, peuvent être considérées comme des faits décisifs, sur lesquels la diplomatie anglaise ne reviendra jamais.

Un journal anglais, le *Daily Chronicle*, nous explique assez crûment les vraies causes de l'échec qui nous est infligé. La France, dit-il, ne peut chercher querelle à l'Angleterre au sujet de la question d'Égypte, *car il faudrait la combattre sur mer;* et, naturellement, pour le libéralisme anglo-saxon, où il n'y a pas de force, il n'y a pas de droits. Qui se fait brebis, le loup le mange, dit un vieux proverbe français que nous ne saurions trop méditer. Nous avons tant promis à l'Europe de nous borner à rayonner pacifiquement qu'elle a fini par nous prendre au mot.

*
* *

Le ministère Giolitti a repoussé victorieusement l'assaut des divers groupes de l'opposition, à propos des banques italiennes. On demandait la nomination d'une commission d'enquête parlementaire. M. Giolitti a posé la question de confiance, en proposant l'ajournement à trois mois de la discussion de cette proposition. La justice étant saisie, il a garanti qu'elle ferait loyalement son devoir. L'ajournement a été voté par 274 voix contre 154.

On assure que ce succès n'aurait pas consolidé la situation du cabinet. Il serait miné par des divergences intestines, et, d'autre part, l'opposition serait résolue à le harceler sans trêve. Nous saurons bientôt ce qu'il faut croire de ces informations. En attendant, l'opposition est secondée par une presse tapageuse qui semble avoir pour consigne d'alimenter le scandale et d'organiser la panique.

G. Blachon.

LA POLITIQUE DE L'ÉQUILIBRE (1)

Les diplomates ont formulé une généralisation empirique de la politique internationale. C'est le principe de l'équilibre. Puisque ces messieurs n'ont pas autre chose à nous offrir, voyons ce que vaut ce principe.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est la manière contradictoire dont on comprend cet équilibre. En France, on affirme, par exemple, qu'il sera établi quand l'Alsace-Lorraine sera française; en Allemagne, on affirme, au contraire, qu'alors il sera rompu. Ainsi deux choses, diamétralement opposées, sont qualifiées du même nom. Si les astronomes affirmaient tour à tour que la terre tourne autour du soleil et que le soleil tourne autour de la terre, leur théorie sur notre système sidéral serait aussi invariable que la théorie de MM. les diplomates sur notre système politique.

L'Europe est divisée aujourd'hui en vingt-quatre États indépendants, dont la superficie va de 22 kilomètres carrés à 5 millions, et la population de 6000 à 96 millions. Il y a en Europe des géants, comme la Russie, l'Allemagne, l'Autriche, la France, l'Angleterre et l'Italie; des États moyens, comme l'Espagne; de pêtits États, comme la Hollande, la Belgique, le Danemark et la Grèce; enfin des États minuscules, comme le Monténégro, le Luxembourg, Monaco, Lichtenstein, San-Marino et la république d'Andorre. Où voit-on l'équilibre de tout cela? Y a-t-il jamais eu quelque tentative de diviser l'Europe de façon que tous les États eussent le même nombre d'habitants? Et quand bien même on aurait fait cette division proportionnelle, la puissance n'est pas en relation absolue avec la population. Bien habile serait le diplomate qui trouverait une division territoriale correspondant à la puissance réelle de chaque société. D'ailleurs, cette division serait à recommencer tous les jours, parce que la puissance varie avec la perfection de l'organisation sociale.

Le principe de l'équilibre n'a jamais été appliqué un seul instant. Mais s'il était appliqué en réalité, il reviendrait à ceci. On instituerait un corps de scrutateurs internationaux, chargés de surveiller la situation de chaque État. Sitôt que l'un d'eux, grâce à la sagesse de son gouvernement et au patriotisme de ses citoyens, augmenterait en prospérité (donc deviendrait plus puissant), ses voisins lui déclareraient la guerre pour détruire sa prospérité, ou pour lui enlever une province, afin de rétablir l'équilibre. Il faut avouer qu'un régime aussi absurde serait la fin de toute civilisation. C'est ce que préconisent cependant les théoriciens de la politique moderne. M. C. Frantz, dans sa *Weltpolitik*, soutient, par exemple, que la Russie est trop puissante et qu'il faut la rejeter derrière la Duna. La Russie est grande, mais qui dit qu'elle emploiera sa force à mal? Si les droits de la Russie ne sont pas méconnus par ses voisins, elle n'aura aucun désir de faire la guerre. Est-ce que M. Frantz s'imagine, par exemple, que les Russes ont une autre constitution physiologique et psychique que les Allemands? Pense-t-il qu'un soldat russe montant à l'assaut d'une forteresse, avec dix chances d'être tué contre une, éprouve un plaisir extraordinaire? Pense-t-il qu'un Russe, criblé de balles, ne souffre pas de ses blessures, et que ce privilège est réservé aux seuls Prussiens? Pense-t-il que les veuves et les orphelins russes, que la guerre jette dans la misère, deviennent d'une désopilante gaieté et qu'un Russe aime payer cinquante roubles d'impôts plutôt que cinq? Non, M. Frantz peut nous en croire sur parole, tout comme les Allemands les Russes préfèrent un bon dîner à un mauvais, le luxe à la misère, la jouissance à la souffrance, la vie à la mort.

L'idée de [illegible] [illegible] une [illegible] [illegible] de la France, de [illegible] une absurdité [illegible].

Devant la revendication de la France, les Allemands sont obligés d'entretenir des armées formidables. Cela les ruine. Aussi voudraient-ils sortir une bonne fois pour toutes de cette situation. Voici ce que proposait le *Neckar Zeitung*, il y a quelques années: « Il faut enlever aux Français toutes les provinces du Nord et les donner à la Belgique; et par provinces du Nord, nous entendons désigner non seulement l'Artois, la Picardie et la Normandie, mais encore la Bretagne. Qu'on tire ensuite une ligne allant de Mézières à Lyon, et qu'on attribue à l'Allemagne toute la bande de territoire située en deçà de cette ligne; à l'Italie toute la rive gauche du Rhône!... L'Europe aura alors trouvé la paix et le repos. »

Mais en 1805, après l'annexion du Hanovre, la Prusse avait 340 000 kilomètres carrés et environ dix millions d'habitants. Après Iéna, Napoléon la réduisit à 160 000 kilomètres carrés et cinq millions d'habitants. La Prusse vécut pendant quelques années en présence d'un empire français qui, sans les États vassaux (Italie, Illyrie, Westphalie et duché de Berg), avait 42 366 000 habitats. Les Russiens étaient alors aux Français comme 1 à 8, tandis que les Français, selon le projet de la *Neckar Zeitung*, seraient aux Allemands comme 1 à 2,3. Cependant la Prusse n'a pas été réduite à l'impuissance en 1807. Elle n'est pas morte. Bien au contraire, ayant secoué le joug des institutions féodales, elle est devenue bien plus vivante. Elle inventa alors l'organisation militaire la plus formidable que le monde ait encore connue. Les Allemands oublient tout cela. S'ils voulaient s'en souvenir, ils comprendraient que la France de la *Neckar Zeitung* ne descendait pas dans le tombeau pâle et inanimée. Et puis il y a les conjonctures historiques. Si l'Italie, en 1859, avec vingt-cinq millions d'habitants et partagée en sept États qui ne marchaient pas toujours d'accord, a pu trouver des circonstances favorables pour se grouper en une seule monarchie, comment pense-t-on que la France, avec des provinces aspirant à reconstituer leur unité nationale, ne les trouverait pas?

Quant à détruire la Russie, c'est une chimère encore plus folle que l'idée de détruire la France. Même derrière la Duna et le Dniéper, la Russie aurait plus d'habitants que l'Allemagne. Et, comme sa natalité est très forte, l'accroissement de sa population augmentera tous les jours la disproportion entre le vaincu et le vainqueur. Les Allemands auront beau déplacer la frontière, ils ne pourront pas arrêter cet accroissement annuel de deux millions, triple de celui qu'ils ont eux-mêmes. De plus, la Russie possède un territoire presque désert, qui est susceptible de nourrir une population bien plus dense que celle d'aujourd'hui. Elle a des réserves inépuisables et des richesses matérielles immenses, non seulement encore inexploitées, mais même inexplorées. La faiblesse de la Russie provient de son épouvantable centralisation, qui étouffe toute initiative, qui force ce grand organisme de vivre d'une vie si lente qu'elle semble presque végétative. Mais la centralisation peut s'abolir, les institutions imparfaites peuvent s'améliorer. Avec un régime conforme aux nécessités du temps présent, la Russie serait une puissance formidable. Si les Allemands repoussent la Russie derrière la Duna et le Dniéper, ils l'obligeront de se donner des institutions plus parfaites, comme, en rejetant la France derrière les Vosges, ils l'ont obligée à porter son armée de trois cent mille hommes à trois millions.

(1) Extrait d'un livre de M. Novicow, intitulé *les Luttes entre sociétés humaines et leur phase*, qui vient de paraître à la librairie Alcan.

Institut de France.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le ministre de l'instruction publique invite l'Académie à désigner deux candidats pour la chaire de « Critique des sources de l'Histoire de France », qui se trouve vacante à l'École des Chartes, par suite du décès de M. Siméon Luce.

M. G. Schlumberger présente à ses collègues un reliquaire byzantin récemment acquis, en Italie, par le comte Grégoire Stroganof, de Rome, possesseur d'une riche collection de curiosités archéologiques. Ce reliquaire est formé d'un cadre en bois à revêtement métallique orné de figures de saints et sur lequel sont ménagés de petits réceptacles où l'on voit encore des fragments de reliques. Ce qui constitue surtout le mérite de cet objet, ce sont les plaques émaillées qui décorent la face principale. Ces plaques, dont l'émail est du travail le plus achevé et de la plus admirable coloration, peuvent rivaliser avec les pièces analogues déjà célèbres. Elles appartiennent à la plus belle époque de l'art byzantin des IXe et XIe siècles, et représentent, outre deux saints en pied, les scènes de la Crucifixion et du Christ au tombeau. Il paraît probable que le reliquaire a dû être rapporté d'Orient par les croisés latins, à la suite du grand pillage de l'année 1204.

M. Casati, conseiller honoraire à la Cour de Paris, écrit à l'Académie pour contester l'information qui lui a été récemment transmise au sujet de l'origine moderne du Lion de Saint-Marc. Il estime que c'est là une opinion émise un peu à la légère et difficile à soutenir au point de vue technique et archéologique.

M. Barth, indianiste, est élu, au second tour de scrutin, membre de l'Académie en remplacement de feu M. Siméon Luce, par 29 voix contre 9 données à M. Müntz, et 2 à MM. Havet et Derenbourg (3 février).

Académie des sciences morales et politiques. — M. Léon Say achève son analyse du rapport de M. Gould sur la statistique des salaires des ouvriers en Amérique. En ce qui concerne l'alimentation des familles ouvrières, il montre qu'aux États-Unis, malgré le bas prix des denrées, la dépense est plus élevée qu'en Europe. La différence est d'autant plus sensible que, d'après M. Gould, l'Américain consomme moins de boissons alcooliques que l'Européen. M. Léon Say fait observer à ce sujet que l'assertion de M. Gould s'explique par ce fait que le vin, qui est surtout consommé par l'ouvrier européen, est classé aux États-Unis parmi les boissons alcooliques, mais qu'en réalité l'alcoolisme est moins développé chez nous que dans le nouveau monde. En somme, il résulte des données fournies par M. Gould que l'ouvrier américain s'entretient d'une façon beaucoup plus substantielle que celui d'Europe.

M. Buffet commence la lecture d'une notice biographique sur son prédécesseur, le comte Daru, qui, comme officier d'artillerie, pair de France et député, a pris part à d'importants événements historiques (4 février).

Les événements de la semaine.

Sénat. — Le 2, dépôt par M. Bourgeois, garde des sceaux, du projet de loi tendant à réprimer les faux bruits dirigés contre les caisses d'épargne et vote de l'urgence. Vote des projets concernant la publicité des décisions qui instituent des conseils judiciaires et la création d'une zone franche sur la frontière franco-belge.

Le 3, discussion du projet de loi concernant les attaques dirigées contre les caisses d'épargne; M. Goblet estime que la loi sur la presse suffit pour réprimer les attaques; le projet est adopté par 225 voix.

Chambre des députés. — Le 2, question de M. Delafosse au ministre des affaires étrangères à propos des récents incidents d'Égypte. M. Develle répond que, d'après les assurances mêmes de M. Gladstone, la question de l'évacuation sera soumise à un nouvel examen. Fin du vote du budget de l'agriculture et vote du budget du commerce et de l'industrie. MM. Martineau, Le Provost de Launay, Villemonte et Leroy présentent diverses observations au sujet de la politique coloniale. En réponse à une question de M. Peytral, au sujet de la grève des boulangers, M. Ribot, président du Conseil, déclare que l'alimentation de la ville de Marseille est assurée par le gouvernement.

Le 4, M. Jamais traite la question de notre rôle au Soudan et du travail pénitentiaire aux colonies; il déclare que le système de la transportation doit être réformé. M. Deloncle appelle l'attention du cabinet sur les empiétements des Siamois en Indo-Chine, et M. de Montfort demande à être éclairé sur la situation du Tonkin. M. Delcassé, sous-secrétaire d'État, répond qu'il ne laissera pas méconnaître les droits de la France par les Siamois et que l'état actuel du Tonkin est satisfaisant; il ne faut pas songer, toutefois, à réduire les effectifs de l'occupation militaire.

Le 6, question de M. Millevoye au garde des sceaux à propos des récentes allégations d'Henri Rochefort. M. Bourgeois déclare qu'il lui est impossible de répondre et que le juge d'instruction appréciera ce qu'il convient de faire. Suite de la discussion du budget des colonies. MM. Dumonteil et Chiché attaquent l'administration de M. Étienne, qui se défend très vivement.

Le 7, interpellation de M. Argeliès au sujet des mesures prises pour sauvegarder les intérêts français dans l'isthme de Panama. M. Ribot répond que les négociations regardent le liquidateur, dont le gouvernement s'efforcera de faciliter la tâche. M. Tirard déclare qu'il ne saurait autoriser aucun établissement financier dépendant de l'État à s'occuper du canal de Panama. Vote des budgets de l'Algérie et des postes et télégraphes.

Le 8, M. Goussot interpelle le gouvernement pour savoir si, à défaut de poursuites judiciaires, il ne reste pas à donner une sanction aux mesures prises, sur l'initiative du garde des sceaux, à l'égard de dix membres du Parlement. M. Bourgeois répond que le Cabinet a fait son devoir et qu'il ne saurait donner des armes aux adversaires de la république. M. Cavaignac déclare que l'affaire du Panama, en ce qui concerne la corruption parlementaire, n'est pas liquidée. M. Ribot est d'avis, lui aussi, que cette affaire ne doit pas rester enfermée dans les limites étroites de la police correctionnelle. La Chambre vote par 367 voix contre 102 l'affichage du discours de M. de Cavaignac. Suite de la discussion du budget des postes et télégraphes.

Intérieur. — La remise de la barrette aux nouveaux cardinaux français, MM. Meignan, archevêque de Tours, et Thomas, archevêque de Rouen, a eu lieu au palais de l'Élysée, avec le cérémonial accoutumé.

Affaire du Panama. — La Chambre des mises en accusation a rendu son arrêt qui met hors de cause MM. Rouvier, Léon Renault, Albert Grévy, Devès et Cottu, et qui renvoie devant le jury, comme prévenus du crime de corruption et de complicité de corruption, MM. Béral, Proust, Baïhaut, Sans-Leroy, Blondin, Charles de Lesseps, Dugué de La Fauconnerie, Fontanes, Gobron et Arton.

Nécrologie. — M. E. Allary, premier président à la Cour d'appel de Riom. — Les généraux de division en retraite Delebecque et de Franchessin. — M. Ernest Lépine, conseiller référendaire à la Cour des comptes, très connu comme publiciste sous le pseudonyme de Quatrelles, collaborateur de la *Revue*. — M. Papillon, médecin inspecteur de l'armée. — M. le docteur Thomas, bibliothécaire adjoint de la Faculté de médecine de Paris.

Émile Raunié.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

9 février 1893.

On peut croire que l'opinion publique, dans le pays, dans les départements, doit être, d'une manière générale, assez perplexe, en présence des faits qui se succèdent, et c'est une mauvaise condition pour un gouvernement qui a sa base essentielle dans cette opinion même. L'affaire de Panama, qui se déroule sous trois ou quatre formes en même temps, cour d'appel, chambre des mises en accusation et cour d'assises, commission d'enquête parlementaire, ne gagne pas en clarté à cette multiple procédure; en même temps les séances de la Chambre et les mouvements des partis dans ces séances sont remplis d'obscurités et d'imprévu.

Le premier mot qui a été dit partout, à la nouvelle des ordonnances rendues par la chambre d'accusation, est que ces ordonnances ne pouvaient satisfaire personne; et, en effet, presque tous les organes de la presse les plus différents, les plus extrêmes, ont fait entendre les mêmes récriminations. Ce serait là, cependant, une observation secondaire, car on doit admettre que les arrêts et les ordonnances de la justice ne sont pas faits pour plaire aux uns ou aux autres; ils pourraient être également mal reçus par tous les partis et cependant apparaître à l'opinion commune avec un haut et indiscutable caractère; ils pourraient donner satisfaction à ce sens moyen et général qui passe pour être la raison publique elle-même. Mais ce résultat ne semble pas atteint: on ne voit pas bien pourquoi MM. Antonin Proust, Béral, Gobron, Dugué de La Fauconnerie sont retenus, pendant que MM. Rouvier, Devès, Léon Renault, Albert Grévy sont renvoyés des fins de la plainte; et, quand on s'élève au-dessus des cas individuels pour regarder l'ensemble, on ne peut s'empêcher d'avouer que toute cette grande affaire, si éclatante, si retentissante, pour laquelle on a suspendu, en quelque sorte, le cours de la vie publique, manque, en définitive, de sanction et de conclusion.

Peut-être aurait-on évité quelques-uns de ces inconvénients, si les arrêts et leurs motifs avaient été livrés intégralement à l'opinion publique, si la procédure avait été faite intégralement au grand jour de la publicité. Nous sommes dans un temps où il faut tout dire et où tous les anciens procédés sont devenus impossibles, au milieu d'une publicité universelle.

Ces procédés de réserve et de discrétion, qui étaient autrefois la garantie même des inculpés, se retournent aujourd'hui contre eux. Ce ne sont pas seulement certains usages de gouvernement qui inspirent ces réflexions : les usages de la justice, consacrés par les plus longues traditions, ne sont pas moins devenus difficiles. Nous vivons à une époque de transformation où tous les anciens modes d'agir, de gouverner et d'administrer périssent sans que nous en ayons encore de nouveaux à mettre à la place. De là une incertitude générale qui pèse sur tous les esprits, et dont les effets se font voir surtout dans le Parlement, au milieu des intrigues et des passions des partis.

Dans une assemblée politique, il ne faut pas parler de justice ou d'équité : les discours, les scrutins sont dirigés par de tout autres mobiles. Il s'agit de luttes politiques pour la conquête du pouvoir et pour la direction des affaires générales du pays. C'est la nature et la raison d'être des assemblées; nous ne songeons pas à nous en plaindre; mais lorsque des questions de justice viennent se mêler à cette politique, c'est alors que la physionomie des choses et leurs rapports se trouvent profondément bouleversés et pervertis.

M. Goussot, député boulangiste, voulait savoir si « après épuisement des juridictions ordinaires, aucun jugement n'étant rendu, il ne resterait pas de sanction politique à donner aux mesures dont le garde des sceaux a pris l'initiative à l'égard des dix membres du Parlement. » Dans le texte de cette interpellation apparaît immédiatement, et au plus haut degré, la confusion que nous avons signalée. L'interpellateur demandait ce qui se passerait « après l'épuisement des juridictions ordinaires »; mais, puisque ces juridictions ne sont pas épuisées, il était facile de lui dire que sa question ne pouvait pas recevoir de réponse; il fallait ajourner et renvoyer toutes les interpellations quelconques après le procès ou les procès terminés définitivement. C'est ce que la Chambre n'a pas compris; ainsi nous avons vu chaque jour les incidents politiques dans le Parlement suivre pas à pas la marche de l'affaire devant les tribunaux. Cette confusion perpétuelle a rendu presque toute lumière impossible et a jeté le Parlement dans une situation presque inextricable.

Le principe même de cette confusion déplorable étant admis, M. Bourgeois, garde des sceaux, a répondu à l'interpellateur avec toute la netteté qu'il était permis d'espérer. Cette première partie de la séance n'a pas tardé d'ailleurs à disparaître devant l'intervention de M. Cavaignac, l'ancien ministre de la marine, qui a porté à la tribune des déclarations de politique générale qui ont causé la plus profonde impression. L'orateur a placé le débat sur le terrain du droit et de l'honneur national, et, comme le lui a dit M. Ribot, sur ce terrain, il n'y a pas de partis, tous les membres de l'assemblée, la Chambre, le gouvernement, l'opinion publique sont d'accord. On l'a bien vu, lorsqu'il s'est agi de voter l'ordre du jour proposé par M. Cavaignac : droite, gauche, centre, tout le monde l'a voté d'enthousiasme. Non seulement on l'a voté, mais on a résolu de l'afficher dans toutes les communes de France.

« La Chambre, décidée à soutenir le gouvernement dans la répression de tous les faits de corruption, et résolue à empêcher le retour des pratiques gouvernementales qu'elle réprouve, passe à l'ordre du jour. »

Malheureusement, les ordres du jour votés à l'unanimité et les explosions d'enthousiasme, où se mêlent avec frénésie les bravos de tous les groupes, dans une assemblée politique profondément divisée, ne sont pas de nature à éclairer la situation, au contraire. Le très beau, le très éloquent discours de M. Cavaignac, qui demande la réforme des abus, la répression énergique des délits, le redressement inexorable de tous les torts, répond au sentiment public, on n'en peut point douter, et c'est pourquoi il a été applaudi par toutes les fractions de la Chambre qui ne songent maintenant qu'aux élections prochaines. Mais de telles manifestations sont, au point de vue parlementaire, très peu utiles; et, au moment même où chacun déclare que tous les partis sont d'accord, les partis se livrent au contraire une bataille acharnée autant que confuse; la mêlée est générale, et l'on ne sait encore ce qui en résultera.

Le ministère a paru sortir de cette séance très affaibli et la majorité de plus en plus décomposée. Il ne semble pas que la Chambre, bien qu'elle se soit remise ensuite très tranquillement au budget, puisse désormais exercer sur le pays une action politique claire et déterminée. C'est ce que nous avons fait remarquer depuis longtemps, et chaque séance ne contribue qu'à nous confirmer dans notre appréciation. Puisque la politique est inséparable de cette affaire de Panama et que c'est toujours à la politique que l'on revient, puisque c'est d'elle seule que l'on attend des sanctions, c'est le pays, c'est le suffrage universel, qui pourra seul procurer ces sanctions nécessaires.

HECTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

9 février 1893.

Pendant que l'empereur Guillaume, secondé par ses officiers généraux, lance à tout propos et à tous les échos des fanfares belliqueuses pour affirmer cette politique « fausse et criarde » qui indispose non seulement le tsar, mais, avec lui, toute l'Europe intelligente, la commission militaire du Reichstag continue la discussion du projet de loi militaire. Après la clôture du débat général et avant la discussion des articles, M. Richter a mis sur le tapis l'examen du plan financier du gouvernement. Il a réussi à obtenir la nomination d'une sous-commission chargée de déterminer les dépenses devant résulter de la nouvelle loi.

C'est là un contretemps dont l'impatience de l'empereur s'irritera d'autant moins que le revirement parlementaire auquel ses ministres et ses fidèles officiers généraux travaillent avec tant d'ardeur est beaucoup plus lent à se produire qu'on ne l'avait espéré. Le centre catholique résiste avec un esprit d'indépendance qui devient inquiétant. Uni aux socialistes, aux libéraux, aux démocrates et aux Alsaciens-Lorrains, il porte à 225 environ le nombre des opposants au projet de loi, tandis que conservateurs et libéraux-nationaux ne représentent pas plus de 150 suffrages.

Le gouvernement s'est donc mis en coquetterie réglée avec le centre, sur lequel il essaye toutes les séductions d'une politique que les principes ne gênent guère. Ainsi s'explique l'ambassade extraordinaire confiée au général catholique de Loë pour porter au pape les félicitations de l'empereur, à l'occasion du jubilé de Léon XIII. On ne reculera devant aucune démarche pour amener le Vatican à intervenir en faveur du projet de loi militaire. Un officier général prussien aurait laissé échapper, à ce propos, un aveu qui peint bien la situation : « Il faut que la loi militaire soit votée, devrions-nous tous nous faire catholiques! » Que nos diplomates français en fassent leur profit.

***

Après un long mois de négociations et de tentatives diverses, le comte Taaffe croit avoir enfin réussi à reconstituer une majorité parlementaire. A vrai dire, le programme qu'il a soumis aux Allemands de gauche et de droite et aux Polonais n'a été accepté en bloc ni par les uns ni par les autres. Ce programme, malgré quelques ambiguïtés d'expression, est bien la conservation du *statu quo*, c'est-à-dire de la prépondérance inique de la minorité allemande, de l'annihilation systématique de la majorité slave et de l'inféodation à la Triple alliance qui en est la conséquence naturelle : mais il contient aussi quelques velléités de concessions aux groupes conservateurs que l'on veut attirer dans la coalition; par exemple, il promet de respecter les sentiments religieux des populations. Aussi, la gauche *libérale*, effrayée de ces tendances subversives, a-t-elle fait ses réserves, en déclarant garder sa liberté d'action. De son côté, le club Hohenwart a fait également des réserves. Quant aux Polonais, ils se prononceront plus tard.

Mais le comte Taaffe n'est pas exigeant. Maintenant qu'il a groupé l'effectif d'une majorité, il se charge d'écarter les problèmes qui mettraient aux prises les éléments de cette coalition incohérente. L'essentiel, pour lui, c'est de conserver tant bien que mal ce groupement précaire assez longtemps pour lui faire voter certain projet de loi militaire analogue à celui que l'on examine en ce moment à Berlin. Il lui faut, de par la Constitution, les deux tiers des voix pour obtenir une revision fondamentale de l'organisation militaire. Sur ce terrain, il espère que sa majorité de rencontre fera bonne contenance, et que les vaincus de Sadowa pourront ainsi donner le nouveau gage de vassalité que le cabinet de Berlin leur réclame.

***

Le cabinet italien croyait en avoir fini sur les demandes d'enquête parlementaire, sur le scandale des banques d'émission; mais il comptait sans les événements, qui semblent s'acharner à déjouer ses prévisions. « L'enquête parlementaire, chassée par la porte, revient par la fenêtre, » comme l'a fait remarquer M. Colajanni, qui ne se tient pas pour battu. Les dernières péripéties du *Panamino* pourraient bien donner raison à ce député radical.

L'interrogatoire du sénateur Tanlongo, directeur de la Banque romaine, a déchaîné toute une série de coups de théâtre : c'est tout d'abord une demande d'autorisation de poursuites contre M. de Zerbi, député de Palmi, gallophobe et mégalomane *di primo cartello*. M. de Zerbi était secrétaire de la commission parlementaire chargée de l'examen de la loi de 1891, relative à la prorogation du privilège de la Banque romaine. Il aurait reçu 400 000 fr. pour prix de ses bons offices sur les frais de publicité de cet établissement. La Chambre a autorisé les poursuites.

Mais l'incident ne s'est pas borné là, et une véritable consternation s'est répandue dans les couloirs de Montecitorio, quand on a divulgué les documents produits par le procureur général près la cour d'appel de Rome, à l'appui de sa demande d'autorisation de poursuites. Il en résulte, en effet, que d'autres députés auraient partagé avec M. de Zerbi les libéralités de la Banque romaine. Bien pis : parmi ces documents existe un papier écrit de la main de M. Tanlongo et ainsi conçu : « J'ai également donné aux différents présidents du conseil de fortes sommes pour divers besoins. » Désignés par la rumeur générale, MM. Crispi et di Rudini se sont empressés de protester. M. Crispi s'est défendu très mollement, pour couper court aux insinuations. En pareille circonstance, le second mouvement ne ressemble pas d'ordinaire au premier, qui est de protester. Plus catégorique, M. di Rudini a demandé une enquête pour démontrer sa parfaite innocence. La Chambre n'a pas voulu en douter. Depuis, M. Crispi a changé de tactique : il va, lui aussi, se faire refuser une enquête.

A la suite de l'interrogatoire de M. Tanlongo, six arrestations retentissantes ont été opérées, ce qui porte à sept le nombre des personnages inculpés. Seul, le député de Zerbi n'a pas été arrêté. Il comparaît aujourd'hui même devant le juge d'instruction. On tient visiblement à le ménager, et on a laissé prévoir une ordonnance de non-lieu.

Le principal souci du gouvernement paraît être d'éviter l'enquête, et de sauver le personnel parlementaire en sacrifiant quelques menus comparses. *Opportet aliquem mori pro populo.* Du même coup, il espère empêcher la révélation complète de la situation et limiter le désastre financier à la Banque romaine.

Mais à chaque instant de nouveaux coups de vent activent le scandale, qui se propage comme un incendie. Un jour, ce sont des révélations accablantes sur la situation précaire des banques privilégiées ; le lendemain, c'est l'assassinat d'un ex-directeur de la Banque de Sicile, jadis révoqué par M. Crispi, et dont la disparition tragique supprime fort à propos, pour de grands personnages, un témoin redouté. De toutes parts, les épisodes alarmants se multiplient. Si l'on parvient à circonscrire le désastre, la part du feu n'en sera pas moins fort considérable. Le privilège d'émission de la Banque romaine, dont les billets sont refusés dans beaucoup de villes, expire le 31 mars. Or, à cette époque, le gouvernement devra payer, puisqu'il a imposé le cours des billets; et, comme l'actif de la banque est insuffisant et qu'il y a eu excédent d'émission, voilà le budget de l'État italien plus que jamais en détresse.

G. Blachon.

L'EFFORT (1)

Un de nos collaborateurs, M. Henry Bérenger, publiera le mois prochain, à la librairie Armand Colin, un roman intitulé *L'Effort*, dans lequel l'auteur a dessiné quelques figures de la jeunesse contemporaine. Le jeune écrivain a fait précéder son œuvre d'une préface significative. Il y fait une critique très vive de l'intellectualisme et de la ploutocratie, qui lui paraissent les deux maux les plus graves de notre époque. Il a essayé de leur opposer une résurrection de l'effort dans l'amour qui ne peut manquer de frapper l'attention publique. Nous détachons de cette préface adressée à un ami le fragment suivant qui suit :

... Ces jeunes hommes et ces jeunes filles que j'ai fait vivre dans mon œuvre, je les crois vraiment nos frères et nos sœurs. Ils réalisent, dans la lumière plus précise de l'art, notre propre figure et celle des êtres qui ont grandi à nos côtés. Ils ne regardent point la destinée avec des yeux moins angoissés que les nôtres, et la destinée ne leur fut pas moins angoissante qu'à nous-mêmes.

Comme nous, ils luttent tous, avec des énergies diverses, contre cet irrésistible agent de mort psychique qui est spécial à notre époque, et qu'il faut se résigner à nommer du nom barbare d'*intellectualisme*. Tu entends par là comme moi cette perversion de l'esprit qui nous réduit à ne chercher dans la vie que le spectacle de la vie, et dans les sentiments que les idées des sentiments. Aucun de mes personnages n'y échappe, pas même la chère et instinctive Jeanne de Sebeillac. Georges Lauzerte en meurt. Nous-mêmes, en fûmes-nous assez la proie, de ce mal nouveau? Nous avons bien des fois cherché quels avaient été ses germes en nous, et par quels souffles morbides ils s'étaient si rapidement propagés. Nous payons en ce moment la rançon de ce redoutable esprit critique où les Gœthe, les Sainte-Beuve, les Renan gardèrent encore assez de force pour créer et de grâce pour sourire, mais qui convulsa les Lamennais et les Jouffroy dans d'affreuses agonies morales. A mesure que les croyances religieuses diminuaient en intensité, l'esprit scientifique s'accroissait en étendue. Il s'accompagna d'abord, dans le merveilleux développement des sciences naturelles et historiques, d'une sympathie émouvante pour toutes ces formes de la vie que la religion avait trop souvent opprimées sans les comprendre. On se refit une âme pour expliquer les animaux et les plantes, une âme aussi pour expliquer le moyen âge et les premiers chrétiens, une autre âme encore pour revivre avec les Grecs, les Hindous ou les barbares du Nord. Dans cet embrassement passionné de tout le passé et de tout le présent, on crut avoir rencontré la foi nouvelle de l'humanité. Hélas! on connut bientôt qu'on n'étreignait que des cadavres. L'histoire et la nature sont des mortes redoutables pour ceux qui n'ont pas de vie intérieure. La noble sympathie dont on les enveloppait n'eut qu'une chaleur éphémère. Tant d'âmes d'emprunt ne pouvaient tenir lieu d'une âme réelle. Comme ces célibataires qui, dînant en ville chaque soir, finissent par éprouver la nostalgie du foyer, les hommes de notre temps s'inquiétèrent enfin de vivre toujours chez les autres et jamais en eux-mêmes. Avoir lu tous les livres, ouï toutes les musiques, joui de tous les tableaux, épuisé tous les aspects de la vie, qu'importe, si l'on n'a plus en soi l'amour? Le Louvre, le Muséum, la Bibliothèque nationale, la nature infinie elle-même, ne sauraient tenir lieu d'un sentiment. Tant de trésors accumulés dans l'esprit ne font que mieux éclater la misère du cœur. Mais l'esprit critique était, avec la science, trop profondément entré dans la pensée du siècle pour qu'elle osât s'en défaire, pour qu'elle pût même y songer. L'eût-elle voulu, que Kant se fût dressé devant elle et l'eût maintenue dans son cirque stérile...

... Hegel, Fichte et Schopenhauer se sont donné beaucoup de peine pour peu de résultats.

Ces beaux génies auraient pu ne pas naître. Kant a ruiné d'avance toute spéculation sur l'essence de l'Être. Il a établi une fois pour toutes que l'esprit humain tourne dans un cercle d'où il ne saurait s'évader sans se détruire. Propagée invinciblement jusque dans les consciences les plus croyantes, la critique kantienne a fané pour jamais la fleur antique de la foi. Le positivisme, ce produit bâtard du kantisme et des méthodes scientifiques, n'a été si populaire que parce qu'il infiltrait plus aisément leur esprit combiné dans les âmes vulgaires. Spectacle saisissant! Les trois philosophies qui ont façonné le siècle, qui lui laisseront sa figure originale dans le groupement des siècles, aboutissent à cette conclusion : la pensée détruit la foi en l'expliquant, et elle ne peut s'expliquer elle-même sans se condamner! L'intellectualisme n'a triomphé que pour mieux étaler son infirmité constitutive. Ne se justifiant pas par lui-même, et encore moins par l'absolu qu'il nie, il est un mal.

Si la pensée devait avoir un terme et se reposer dans l'absolu, elle serait une raison de vivre et d'agir. Mais il n'en peut être ainsi. Comprendre, c'est saisir les oppositions des choses sous leurs ressemblances apparentes, le discontinu sous le continu, le multiple sous l'un. Une illusion grossière a seule pu faire de l'intelligence une créatrice d'harmonie : elle n'est qu'une ouvrière de désordre et de division, puisqu'elle réduit tout à d'irréductibles antinomies. Comprendre, ce n'est pas même expliquer! L'intelligence a tué l'intuition. Elle a donné à l'homme une sorte d'impuissance devant la vie : elle a rompu ses antiques fiançailles avec la nature, et cet amour qui jadis l'exaltait vers elle d'une si héroïque énergie!

Les plus grands génies du siècle, et les plus humbles cœurs aussi, ont souffert de cette rupture. N'altéra-t-elle pas la pensée d'un Vigny ou d'un Tolstoï comme la conscience du dernier paysan européen? Il importe peu que parfois ces troubles s'enveloppent de sourires, comme chez un Renan : ils n'en sont que plus amers.

Que dire de ces âmes faciles ou de ces plats esprits pour qui l'intellectualisme est devenu un jeu ou un dogme? Depuis l'immortel M. Homais de Gustave Flaubert, jusqu'au « vénérable M. X. » de Maurice Barrès, ils m'ont toujours stupéfié. Dilettanti délicieusement séchés parmi tous les compromis, ou fanatiques de la libre pensée imbécile, ils sont aujourd'hui légion, ils inondent l'Europe. Ils ne m'ont pourtant guère occupé dans le roman que je viens d'écrire. Ces types ont déjà vieilli : si intolérables qu'ils soient encore dans leur nombre, ils ont maintenant passé la quarantaine, et mes prédécesseurs en ont fait bonne justice.

L' « intellectuel » de notre génération est un être plus complexe et plus tourmenté. Par une épigénèse psychique très réelle, toute l'évolution du siècle s'est refaite en lui, de dix-huit à vingt-cinq ans. Il a épuisé toutes les alternatives de la pensée moderne et il ne s'est satisfait dans au-

(1) *L'Effort*, roman, par M. Henry Berenger, 1 vol. in-18, chez Armand Colin et Cie, éditeurs, 3, rue de Mézières, Paris.

cune. Une sécheresse lucide a lentement cristallisé son âme. Mais il en souffre, il en meurt parfois, et c'est là sa noblesse. Toujours il se débat, toujours il veut chasser la lente ouvrière de mort, toujours, dans sa phtisie morale, il aspire vers les chaleurs enveloppantes de l'amour. Mais notre société, qui a tué l'amour, ne lui renvoie que des souffles glaçants ou des tiédeurs perfides. N'avons-nous pas cruellement éprouvé tous les deux, mon cher ami, combien le monde où nous vivons est destructeur de toute sensibilité quelque peu intense? Dès le collège, mécanisés par des mains maladroites, nous sentîmes se tarir en nous la franche montée de sève qui déjà gorgeait nos cœurs de petits communiants. On nous dressa toujours à cataloguer des faits et des idées, presque jamais à vivre la vie profonde du sentiment. A dix-huit ans, quand on rejette le képi, la tunique et les gros souliers, l'âme opprimée et séchée se redresse vers la vraie vie : la sève remonte en elle avec l'appel des sens, mais par quels étranges canaux et de quelle maladive poussée! Étrange éducation du cœur, que celle qui commence neuf fois sur dix par le Moulin-Rouge, les brasseries de femmes, ou pis encore! Chez la plupart, la sensibilité reste à jamais flétrie par la grossièreté de ces premiers souvenirs. Au hasard des caractères et des circonstances, la femme devient un objet de mépris, de luxe, de convoitise ou de haine.

Quelle fiancée à venir serait assez idéale pour anéantir la mémoire des premières maîtresses? Comment des cœurs aussi ravagés ne seraient-ils pas envahis par l'intellectualisme, loin qu'ils le puissent abolir? On s'accommode des compromis sentimentaux comme des cérébraux. On les « intellectualise » à leur tour. Ce n'est pas pourtant sans quelque dégoût de soi-même et des autres. Les plus vulgaires sont alors mûrs, comme ils disent, pour le mariage. Entendons par là qu'ils sont prêts à se vendre le plus cher possible avec le moins d'illusions possible. Ils jouent la comédie des fiançailles avec plus ou moins de raffinement, et quand la scène finale est close, le premier acte du drame peut commencer. Le mensonge matrimonial, si éloquemment dénoncé par Max Nordau, s'accroît en raison directe de la puissance croissante de l'argent. La ploutocratie a séparé les deux sexes par des obstacles plus infranchissables que n'en avaient posé les vieilles castes ou les vieilles religions. Ce ne sont plus des buissons d'épine ou des murailles de fer, c'est un fossé de boue. La virginité du premier amour en reste flétrie. Le poison du soupçon a corrompu les tendresses les plus fraîches : la crainte de la mésestime a brisé les élans les plus nobles. Un combat si furieux se livre entre le sentiment et la société qu'un romancier contemporain, M. Jules Case, a pu faire de ce combat multiforme la matière de ses âpres chefs-d'œuvre. Si la société tient encore, qui ne voit qu'elle va chaque jour se détraquant? Par des raison assez semblables, la ploutocratie est à la société ce que l'intellectualisme est à l'âme :tous deux divisent et paralysent.

Dans ce problème capital des rapports de l'homme et de la femme, l'argent est à coup sûr le grand coupable, mais il n'est pas le seul. Les âmes élevées lui échappent par la solitude, les âmes simples par l'ignorance. Mais à supposer qu'on eût enfin détruit cette méchante tyrannie, quelles séparations je vois encore entre une âme de jeune homme et une âme de jeune fille, telles que l'éducation et la société les ont déformées! Cet intellectuel de trente ans, esprit usé, cœur flétri, sens fatigués, trouvera-t-il chez l'enfant parée qui valse en ses bras ou bavarde avec lui dans un coin de salon, trouvera-t-il, ce malade, une tendresse qui le ranime, une pensée qui le comprenne, et des bras qui consolent, et des mains qui guérissent? Chimère qui le ferait sourire! Il sait qu'il trouvera une poupée vaine et coquette, qui a retenu des dates d'histoire comme des pas de danse, des airs de piano comme des formes de chapeau, et, par-dessous, une petite âme déjà séchée par l'éducation, déjà figée dans les conventions, fanée avant d'avoir vécu! Quelle existence commune dans l'amour serait possible entre ces deux êtres? Pour l'un, le mariage est la rançon d'une délivrance; pour l'autre, il est le salaire d'un esclavage. Ni pour l'un ni pour l'autre il n'est la formalité sociale du plus instinctif des sentiments naturels. La société est devenue si bien ici l'ennemie de la nature, que l'amour est aujourd'hui redouté comme une passion anti-sociale! Mauvais jardiniers qui préférez les tuteurs aux rosiers, en arriverez-vous à supprimer les roses, sous prétexte qu'elles rompent la belle ordonnance des tuteurs?

Tant de contradictions, tant de compromis s'effaceront-ils du moins dans la certitude brutale de l'action? Beaucoup d'entre nous l'espérèrent et s'y jetèrent éperdûment. Ils crurent un moment qu'ils rendraient l'équilibre à leur âme en agissant pour agir, comme un neurasthénique prend des douches et fait du sport. Brève illusion! L'action n'est féconde pour l'âme que si l'âme est déjà fécondée par la foi ou l'amour. Pour agir avec joie, il faut croire aux objets de son action. Autrement on s'agite, on n'agit pas. Les intellectuels se sont donc agités. Mais cela même les dégoûta plus vite encore que le reste. Le seul grand principe d'énergie collective qui mêle aujourd'hui les hommes pour les mieux séparer, c'est l'argent. Dès que nous avons commencé d'agir, nous avons rencontré une société entièrement gangrenée par l'argent, le suffrage universel aussi vicié dans sa matière que dans sa forme, les députés moins vendus que les électeurs n'étaient achetés, la bourgeoisie ruinée par le luxe et l'intellectualisme, le peuple ruiné par l'alcool et par la haine; partout l'égoïsme individuel et la guerre sociale; en haut la ploutocratie et en bas l'anarchie; une complication si inextricable d'intérêts, de rancunes et de misères qu'aucune volonté ne pouvait même en soulever la trame! Contradictions entre le cosmopolitisme et la patrie, contradictions entre la pensée et le peuple, entre la science et la justice : antinomies non moins redoutables que les autres, et où l'intellectuel n'a pu que se donner du mouvement sans trouver une raison de vivre!

Dans cette incertitude universelle de toute réalité, la plupart ont fini par ne plus considérer que la sensation comme réelle. Se satisfaire incessamment dans la jouissance présente, ce devait être la dernière démarche de l'intellectualisme. Le plaisir pour le plaisir, le pouvoir pour le pouvoir, l'art pour l'art! tels furent les mots d'ordre de toute une génération. Nous-mêmes, mon cher ami, n'avons-nous pas connu cette crise suprême de l'âme? Comme si le plaisir n'était pas la fleur imprévue d'un élan qui ne le recherchait pas! On ne cueillerait pas éternellement des fleurs si l'on cessait de semer et de planter. Concevoir la vie comme une succession possible de jouissances renouvelées, c'était ne pas prévoir la plus certaine des contradictions, celle qui ne vous laisse plus à choisir que la folie ou le suicide. Trop de noms fameux dans tous les mondes sont dans les mémoires pour me donner raison : et ceux qui, comme nous, mon cher ami, ont encore dans l'oreille le bruit des pistolets inconnus qui achevèrent quelqu'un des leurs, ceux-là savent bien qu'ils ont le droit de dénoncer le mal...

La seconde partie de la préface est consacrée à l'exposé des théories personnelles de l'auteur. Nous laissons à nos lecteurs le plaisir d'aller demander cet exposé au livre de M. Henry Bérenger, qui paraîtra dans quelques jours.

Institut de France.

ACADÉMIE FRANÇAISE. — MM. Emile Zola et Henry Fouquier écrivent à l'Académie pour poser leur candidature au fauteuil de M. John Lemoine. M. Zola ajoute qu'il maintient sa candidature au fauteuil de M. Berthelot.

L'Académie discute le rapport de M. Gréard relatif aux réformes qu'il conviendrait d'introduire dans la langue française. Les conclusions en ont été vivement repoussées, notamment par M. de Vogüé (9 février).

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — M. Arthur Desjardins présente le Code de commerce argentin, du 9 octobre 1889, traduit et annoté par M. Henri Prudhomme.

M. Léon Aucoc présente le récent ouvrage de M. Rene Vallery-Radot, intitulé un *Coin de Bourgogne* et signale le mérite exceptionnel de cette petite étude d'histoire locale, dont un de nos collaborateurs rendra compte prochainement.

Le même M. Aucoc présente un volume de M. Marius Sépet : *la Chute de l'ancienne France ; les Débuts de la Révolution*, dans lequel l'auteur s'est efforcé de retracer avec autant de précision que d'équité quatre épisodes dramatiques des origines de la Révolution, le serment du Jeu de paume, la prise de la Bastille, la nuit du 4 Août et les journées des 5 et 6 octobre.

M. Lévêque offre son rapport sur le grand ouvrage historique et statistique intitulé *Bordeaux*, publié par les soins de la municipalité.

M. Buffet achève la lecture de sa notice sur le comte Daru. Il rappelle les tentatives de l'ancien ministre pour préparer diplomatiquement un désarmement de l'Europe; ses démarches, unies à celles de M. Thiers, pour éviter la guerre de 1870, sa participation dans notre relèvement militaire et financier, son adhésion au Septennat et son rôle dans la constitution de l'union conservatrice, après la démission du maréchal de Mac-Mahon.

M. G. Perrens commence la communication d'*Une page incomplète de l'histoire de Port-Royal*, d'après un manuscrit de l'évêque de Langres, Sébastien Zamet, qui est conservé à la Bibliothèque de l'Institut (11 janvier).

Les événements de la semaine.

Sénat. — Le 9, discussion du projet de loi concernant la reconstruction de l'Opéra-Comique. M. Bardoux, rapporteur, insiste pour l'adoption ; M. Wallon pense qu'il serait plus simple de laisser l'Opéra-Comique là où il est et d'acheter à la ville de Paris l'immeuble de la place du Châtelet. M. Monis demande que le projet de reconstruction soit mis au concours, puis en adjudication ; malgré l'opposition des ministres de l'instruction publique et des travaux publics, cette proposition est votée par 150 voix contre 50.

Le 10, vote de divers projets de loi d'intérêt local.

Chambre des députés. — Le 9, fin de la discussion du budget des postes et télégraphes. Sur la proposition de M. Mesureur, 600 000 francs sont votés pour améliorer la situation des facteurs ruraux.

Le 10, renvoi à un mois de la discussion d'une interpellation de M. Turrel sur la politique économique du gouvernement. Vote de divers chapitres réservés du budget des finances. Rejet des amendements de M. Vilfeu tendant à augmenter le crédit nécessaire à permettre aux anciens soldats retraités en 1881, qui remplissent un emploi civil, de les cumuler avec leur pension, et de M. Raiberti relatif à l'augmentation du crédit affecté aux pensions des retraites prononcée par mesure disciplinaire n'entachant pas l'honneur, avant la loi de 1878.

Le 11, M. Terrier demande que le projet de loi sur la revision des patentes, dont l'incorporation dans le budget de 1893 a été décidée, soit discuté aussitôt après le débat sur les droits d'enregistrement [illegible] contre 92, malgré l'opposition du ministre des finances. Vote du budget des [illegible]. M. Hubard [illegible] le gouvernement sur le caractère politique que les circonstances actuelles donnent à l'ambassade spéciale qui doit être envoyée au pape pour les fêtes de son jubilé. M. Develle répond que la France suivra l'exemple des autres nations et demande l'ajournement de l'interpellation à une date indéterminée; cette proposition est votée à une grande majorité. Discussion des droits d'enregistrement. M. Michou proteste contre l'impôt sur les vélocipèdes.

Le 15, suite de la discussion de la loi des finances. Vote d'un impôt annuel de 10 francs sur les pianos proposé par M. Rabier; rejet d'un amendement de M. Bourgeois (Jura), tendant à la suppression des prestations. Fixation à demain de la discussion d'une interpellation de M. Leydet sur la politique générale.

Affaire du Panama. — La Cour d'appel a rendu son arrêt dans le procès intenté aux anciens administrateurs de la Compagnie. Les prévenus, reconnus coupables d'escroquerie et d'abus de confiance, ont été condamné : sM. Ferdinand de Lesseps, par défaut, à cinq ans de prison et 3000 francs d'amende; M. Charles de Lesseps aux mêmes pénalités; MM. Marius Fontane et Henri Cottu à deux ans de prison et 3000 francs d'amende; M. G. Eiffel, entrepreneur, coupable d'abus de confiance, est condamné à deux ans de prison et 20 000 francs d'amende. Les condamnés, à l'exception de M. Ferdinand de Lesseps, ont formé leur pourvoi en cassation contre cet arrêt.

D'autre part, MM. Charles de Lesseps, Marius Fontane, Sans-Leroy et Baïhaut se sont pourvus contre l'arrêt de la Chambre des mises en accusation. — La Commission d'enquête a nommé M. Brisson rapporteur, avec mission de coordonner les renseignements et documents qu'elle a déjà réunis.

Angleterre. — M. Gladstone a défendu devant la Chambre des communes son projet de *Home rule*. L'exposé qu'il a fait de ce bill a été accueilli avec des ovations enthousiastes par les libéraux. Il institue à Dublin un Parlement irlandais, composé de deux Chambres, qui doit légiférer sur toutes les questions intérieures irlandaises; à côté de lui, un vice-roi, nommé pour six ans, représentera la reine et aura le droit de *veto* à l'égard des décisions de l'assemblée. L'Irlande continuera à être représentée à la Chambre des communes. M. Balfour et sir John Lubbock ont combattu ce bill.

Bulgarie. — Dans une proclamation du peuple bulgare, le premier ministre Stambouloff vient d'annoncer officiellement les fiançailles du prince Ferdinand avec la princesse Marie-Louise de Bourbon, fille du duc de Parme.

Faits divers. — M. Charles Dupuy, ministre de l'instruction publique, a commandé à M. Falguière une statue de la République destinée à être placée dans la section française de l'Exposition de Chicago et que le sculpteur doit livrer dans deux mois. — M. J. Guiffrey, archiviste aux Archives nationales, est nommé administrateur de la Manufacture nationale des Gobelins, en remplacement de M. Gerspach, admis à la retraite et nommé administrateur honoraire.

Nécrologie. — M. Alexandre Bodin, ancien membre de l'Assemblée constituante. — M. J. Barré, ancien député radical de Seine-et-Oise. — M. le docteur Crozat, explorateur du Mossi. — M. Dumez, président de chambre honoraire à la Cour des comptes. — M. Lasbaysses, député de Pamiers.— M. Alphonse Leveaux, dit Jolly, ancien collaborateur de Labiche. — M. Eugène Liébert, publiciste et ancien préfet de la Creuse.

Émile Baumé.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

16 février 1893.

Il faut convenir que les projets de réformes parlementaires, auxquels on songe depuis le commencement de la législature, sont aujourd'hui agités dans les circonstances les moins favorables, devant une opinion publique mal disposée. C'est un préjugé établi que ce genre de réformes ne doit venir en discussion qu'à la fin des législatures, et l'on sait combien il en coûta à Gambetta de vouloir rompre avec ce préjugé, lorsqu'il présenta son projet de scrutin de liste à une Assemblée sortie la veille du scrutin d'arrondissement.

Mais si les Assemblées sont, dans leur jeunesse, terriblement inquiètes et ombrageuses, elles sont à la fin de leur mandat bien fatiguées et chargées des plus noirs soucis. Et voilà comment l'heure des réformes est presque insaisissable! On ne la saisit que rarement, à de longs intervalles, et le tact n'y suffit pas; il faut encore quelque faveur exceptionnelle de la fortune. C'est tout au commencement de la législature de 1889 que M. Rivet et M. Emmanuel Arène ont déposé chacun un projet de loi relatif au renouvellement partiel. Ils ont cru sage depuis lors de le laisser dormir; on disait qu'il mûrissait, qu'il viendrait à point en 1892; puis on a dit : en 1893. Et, maintenant, dans quel état il se présente, dans quelle Chambre, hélas! et au milieu de quelle division des partis! Il est fort à craindre que tout ce qui viendra désormais de la Chambre actuelle ne soit mal reçu, soupçonné et cruellement défiguré! On soutient, on répète et on colporte que cette Chambre veut se perpétuer, à l'aide du renouvellement partiel, parce qu'elle ne se sent plus en bonne odeur de sainteté devant les électeurs. C'est une appréhension à laquelle il paraît bien inutile de répondre. Le renouvellement partiel, s'il était voté par cette Chambre-ci, ne s'appliquerait point à elle, pas plus qu'il ne s'appliquerait à toute autre Chambre qui aurait pris l'initiative de l'établir. On admet toujours en principe qu'un Parlement ne modifie point son propre régime, de manière à profiter lui-même de la modification, mais qu'il fait des lois pour les Chambres qui viendront après lui. C'est un des axiomes parlementaires les moins contestés. N'importe, les écrivains les plus qualifiés assurent sérieusement que la Chambre de 1889 ne cherche qu'à prolonger pour elle-même un mandat dont elle a fait un si médiocre usage! Et nous aurons beau dire, cette opinion se répandra et grossira jusqu'au jour où l'on verra que réellement la Chambre est partie. Nous ne discuterons pas ici la question du renouvellement partiel, elle a été trop souvent et supérieurement traitée dans la *Revue;* nous dirons seulement que les circonstances sont devenues difficiles pour cette réforme, comme pour toute autre, et cependant, si la Chambre actuelle n'a pas l'énergie de la voter, voyez à quelle époque indéterminée elle est reportée encore, puisque la prochaine législature ne pourrait à son tour la voter que pour la législature qui viendra après elle! Nous arriverons à la fin du siècle sans être parvenus à faire une loi sur laquelle, à ce qu'il paraît, nous sommes tous d'accord en principe!

***

Dans la réunion de l'*Association nationale républicaine,* M. le député Barthou a fait une remarquable conférence sur les avantages politiques et moraux du renouvellement partiel : M. Jules Ferry, qui présidait, y a ajouté tout le poids de son assentiment personnel. Il a, par la même occasion, touché un point non moins délicat et scabreux, celui de l'indemnité parlementaire, que M. Jules Ferry, comme beaucoup d'excellents esprits, déclare insuffisante. Mais, là encore, les anomalies des choses humaines se présentent avec une force singulière! C'est au moment même où l'insuffisance de cette indemnité a été démontrée, peut-être par les exemples les plus tristes et les plus tragiques, qu'il est tout à fait désagréable et irritant d'en parler! Celui qui a eu le courage de poser la question devant l'*Association républicaine* trouvera-t-il à la Chambre un concours de volontés résolues à la soutenir? On comprend combien il serait utile, pour trancher avec autorité une question d'argent, d'avoir une Chambre où les questions d'argent n'auraient jamais été agitées. Il n'y a que les vrais hommes politiques pour aborder de telles questions, au milieu des tempêtes déchaînées, et, de ces hommes politiques, il nous en reste pour le moment si peu!

***

M. Barodet, et quelques-uns de ses collègues, sont aussi frappés des inconvénients, des désavantages que présente le mode de renouvellement intégral et en bloc de la Chambre des députés; mais ils se flattent d'y parer en instituant, au commencement de chaque session ordinaire et pour l'année entière, une commission de onze membres qui serait chargée de classer et de proposer à la discussion de la Chambre, dans un ordre méthodique, les propositions de lois les plus nécessaires. On l'a essayé déjà et on n'y a jamais réussi. Tous les projets de loi restent soumis chez nous aux caprices des événements; tout ordre adopté à l'avance a été sans cesse interrompu et bouleversé. Nous nous décidons toujours à faire les lois, non point à tête reposée et dans le calme, mais dans les moments mêmes où tout se disloque et où l'on ne paraît plus avoir une heure devant soi pour les mettre convenablement sur pied. C'est alors qu'on les brusque et qu'on les forge à la malcontent,

C'est tout notre régime parlementaire qu'il faudrait corriger et transformer; c'est à la vérité le régime parlementaire lui-même qu'il faudrait établir dans notre République, car il n'a pas été établi et n'a pas, comme l'on dit, « fonctionné » un seul moment, depuis que nous sommes censés posséder la République parlementaire qui succombe, prétendent ses ennemis, sous le poids de ses fautes! Peut-on espérer que le pays nous donnera aux prochaines élections générales cette assemblée politique que nous attendons toujours, qui serait capable de fonder un vrai gouvernement, doué d'initiative et d'activité, associant la liberté entière de discussion avec la régularité de la méthode? En tout cas, il est bien tard pour essayer aujourd'hui, avec une Chambre qui se débat dans les affres de l'agonie, et tous les projets que l'on agite ne semblent qu'un passe-temps de l'esprit.

***

Une série d'élections se présente dans l'Ardèche, dans l'Ariège, dans la Haute-Loire, dans la Somme, dans la Haute-Vienne, pour remplacer cinq députés, et dans la Haute-Saône, pour donner un successeur à M. Baïhaut, démissionnaire. Le gouvernement serait résolu à les faire l'une après l'autre : ce seraient autant d'occasions qui permettront à l'opinion publique de s'exprimer, aux candidats et aux électeurs de se retrouver face à face pour échanger leurs pensées sur la situation que nous ont faite les derniers événements. Il pourrait sortir de là des indications utiles à la prochaine consultation générale du suffrage universel. Mais, en dehors des circonstances présentes, et d'une manière moins relative, n'est-il pas vrai que ces élections perpétuelles, jusqu'au dernier soupir d'une Chambre qui s'en va, sont encore un des abus de notre régime? Notre régime parlementaire et républicain est à organiser tout entier après dix-huit mois d'existence, comme s'il était né d'hier.

HECTOR DEPASSE.

Bibliographie.

M. Arthur Chassériau vient de publier à la librairie Paul Ollendorf un petit volume : *Deuil de fils*, dont M. Pierre Loti a bien voulu écrire la préface. « Comme moi, lui dit-il, vous avez, ô mon frère en tristesse ! le culte puéril des lieux ou des objets qui rappellent de chers visages évanouis... » M. Arthur Chassériau est, en effet, une *âme sœur* de Loti, et, en le recommandant au public, l'auteur de *Pêcheur d'Islande* a bien fait de reconnaître cette sorte de parenté morale. *Deuil de fils* est l'histoire d'une affection sainte, brisée de bonne heure. L'auteur nous y dit très simplement les épouvantes qui suivent la mort d'une mère, puis la tristesse et la solitude d'un cœur à jamais ravagé, et cette tristesse enfin presque choyée, et l'âme se faisant à cette solitude et y trouvant l'unique vie qui lui convienne désormais. M. Arthur Chassériau, lui aussi, comme Musset, s'est assis « seul dans la nuit de son cœur », et il a pris plaisir à s'entretenir lui-même de sa vie brisée... « Oh ! puisqu'il faut pleurer ou rire, puisqu'on ne peut échapper à cette dîme que la nature réclame si impérieusement, et qu'il faut occuper son âme à l'une de ces deux existences, c'est celle qui paraît la plus triste que je choisis, parce que l'autre ne pourrait arriver jusqu'à mon cœur, et que celle-ci le fera vivre, tout en le brisant. » Telle est la conclusion de ce livre, qui ne peut manquer de valoir aussi à M. Chassériau de franches sympathies et *des amis inconnus*. M. Chassériau doit à la sincérité de son émotion, et aussi, sans doute un peu, à l'influence des livres de Loti, un style net et très simple. Pour ma part, en le suivant près des tombes où il aime à s'agenouiller, je me suis souvenu des dernières pages de *Pêcheur d'Islande*, de Gaud, et des inscriptions funéraires de la petite église de Proubazlanec. De même encore quelques pages de *Deuil de fils* m'ont rappelé le style frissonnant du *Roman d'un enfant* ou du *Livre de la pitié et de la mort*. On conviendra que ce n'est pas un mince mérite à M. Chassériau de faire songer de temps à autre à la manière de Loti. Son livre n'en demeure pas moins original, étant d'un sentiment très personnel et très humain. Et ce nous est un plaisir de le signaler à la bienveillante attention d'un public qui, en ce temps de littérature brutale, a le devoir, peut-être, de faire bon accueil à la confession des âmes douces, sincères et aimantes.

P. Sirven.

*
* *

Histoire du Collège de France depuis ses origines jusqu'à la fin du premier Empire, par M. A. Lefranc. (In-8°, Hachette.)

La fondation du Collège de France par François Ier est un des épisodes les plus caractéristiques de l'histoire de la Renaissance. Cette institution a provoqué, en effet, un mouvement décisif dans la marche de la haute culture intellectuelle et exercé une influence capitale sur les progrès de la civilisation. Avec la création des lecteurs royaux, la liberté est conquise du premier coup dans le domaine de la pensée et de l'enseignement public. Il y aurait donc lieu d'être surpris que l'histoire du Collège de France n'ait pas encore été écrite, si l'on tenait compte des difficultés inhérentes à ce travail, par suite de la multiplicité et de la diversité des sources à consulter et des textes à mettre en œuvre. Ces difficultés, néanmoins, n'ont pas arrêté M. Abel Lefranc, qui le premier vient nous donner une étude d'ensemble méthodique, complète et d'une extrême précision sur le rôle et le fonctionnement du Collège de France pendant trois siècles. Après avoir brièvement exposé l'état de l'enseignement des langues anciennes durant le moyen âge, l'auteur a retracé l'historique du Collège de France depuis ses origines jusqu'au commencement de notre siècle, puis le récit détaillé des événements d'ordre général auxquels il s'est trouvé mêlé et de ceux qui se sont spécialement déroulés dans son enceinte. Un appendice fournit les renseignements complémentaires de 1800 à 1892, ainsi que le texte des documents les plus intéressants publiés sous forme de pièces justificatives.

Institut de France.

Académie des sciences morales et politiques. — M. Gréard présente l'*Histoire* de l'ancienne Université de Provence, par M. Ferdinand Belin, recteur de l'Académie d'Aix, et signale l'intérêt de cette monographie au double point de vue de l'histoire de l'enseignement et de l'histoire locale.

Le même M. Gréard présente une *Étude d'hygiène publique* de M. Gustave Jourdan. L'auteur de ce travail passe en revue les améliorations réalisées depuis trente ans pour l'assainissement de Paris, et indique celles qui restent encore à accomplir.

M. Lefèvre-Pontalis lit son rapport sur l'ouvrage de M. Bouchard, président à la Chambre des comptes : *Système financier de l'ancienne monarchie*, dont nous avons précédemment donné ici une analyse.

M Vacherot présente un ouvrage de M. Bénard sur Platon et sa *Philosophie*, où l'on trouve une étude complète et telle qu'il n'en existe aucune d'analogue sur la vie, les écrits, le dialogue, le mythe et le style de Platon, sur les sources où il a puisé, sur sa méthode, et sur l'ensemble de doctrines métaphysiques, morales, politiques et esthétiques qui constituent sa philosophie.

M. Perrens continue la lecture de son travail sur *Une page incomplète de l'histoire de Port-Royal*, qui a pour objet les démêlés de l'abbesse Angélique Arnauld avec l'évêque de Langres, Sébastien Zamet, chargé de la haute direction du monastère. Les éléments de cette étude sont empruntés à un rapport confidentiel adressé au cardinal de Richelieu par l'évêque de Langres, rapport qui, après avoir été publié en 1645, fut retiré de la circulation par son auteur, et était resté par suite complètement ignoré.

Sur le rapport de la section de philosophie, le prix Gegner, d'une valeur de 4000 francs, destiné à un écrivain qui aura contribué par ses travaux aux progrès de la science philosophique, est attribué à M. François Pillon. (18 février.)

Académie des inscriptions et belles-lettres. — La commission de la fondation Piot, en vue de perpétuer la mémoire de ce donateur, propose de décider la publication d'un recueil permettant aux archéologues de publier tous les monuments des diverses époques qui méritent d'être étudiés et reproduits et qui portera le titre suivant : *Fondation Piot, Recueil de monuments et de mémoires relatifs à l'archéologie et à l'histoire de l'art*. Il sera dirigé, soit par la commission elle-même, soit par les membres que l'Académie déléguera spécialement.

M. Zurcher, ingénieur de la marine à Toulon, transmet diverses photographies d'inscriptions trouvées à l'arsenal de cette ville, qui sont renvoyées à l'examen de M. Héron de Villefosse.

M. de Mas-Latrie continue la lecture de son mémoire sur l'*Empoisonnement politique dans l'ancienne république de Venise*.

Présentation d'ouvrages par MM. Gaston Paris, Schefer et de Vogüé. (17 février.)

Académie des beaux-arts. — L'Académie nomme une commission de douze membres, chargée d'établir le programme et les conditions du prix biennal Houllevigne. (4 février.)

Elle continue la préparation de son *Dictionnaire*, en discutant les mots *Ensemble*, *Enseigne*, *Étude*. (18 février.)

Sociétés savantes.

Société d'ethnographie. — M. Georges Barclay, président, rend compte des principaux travaux du Congrès des américanistes, qui a tenu sa dernière session à Huelva, à l'occasion du quatrième centenaire de Christophe Colomb. Il constate que dans l'enthousiasme des fêtes on a peut-être un peu exagéré la part du célèbre navigateur génois dans l'œuvre de découverte du nouveau monde, et il rappelle le rôle important de Saint-Clair et de Cabot.

M. F. Loubat annonce qu'il vient de fonder plusieurs prix destinés à récompenser les travaux relatifs au nouveau monde.

M. Georges Raynaud expose ses études sur divers calendriers en usage dans la péninsule du Yucatan et dans l'Amérique centrale, avant la conquête; il discute les derniers travaux du Dr Daniel Brinton, relatifs à l'histoire précolombienne de la région isthmique. (23 janvier.)

M. Léon de Rosny étudie le caractère des traductions mandchoues des différents genres de textes chinois, et insiste sur la nécessité de ne consulter ces traductions qu'avec prudence lorsqu'il s'agit d'ouvrages canoniques et classiques de l'antiquité, surtout de ceux qui traitent des sujets philosophiques ou religieux.

M. Eloffe résume les récentes recherches de M. John Fraser sur l'ethnographie de l'Australie ; il discute la théorie d'après laquelle trois couches de population se seraient superposées dans les îles de l'Océanie occidentale, et examine les différentes hypothèses émises de nos jours au sujet des peuplades primitives de ces pays. (6 février.)

Les événements de la semaine.

Sénat. — Le 16, discussion et vote du projet relatif à la fondation de caisses de secours et de prévoyance au profit des employés et ouvriers. Discussion d'un projet analogue concernant les ouvriers mineurs. M. Blavier ne voit pas la nécessité de cette loi spéciale; M. Viette, ministre des travaux publics, l'explique et la justifie par ce fait que les mines ne sont pas une propriété de droit commun, d'où l'obligation pour l'État d'intervenir.

Le 17, suite de la précédente discussion; l'article 3 du projet qui rend l'épargne facultative, défendu par MM. Cuvinot et Lenoël, et combattu par MM. Lecomte, Tolain et Viette, est rejeté par 182 voix contre 67.

Le 21, M. Bardoux, vice-président, donne lecture d'une lettre par laquelle M. Le Royer donne sa démission de président pour raisons de santé. Reprise de la discussion de la proposition de loi concernant les caisses de secours et de retraites des ouvriers mineurs. Renvoi de l'article 4 à la commission.

Chambre des députés. — Le 16, adoption d'un projet de loi concernant le déclassement partiel des fortifications d'Algérie. M. Leydet interpelle le gouvernement; il insiste sur la nécessité de poursuivre jusqu'au bout l'enquête parlementaire du Panama, de suivre une politique républicaine sans compromission, de voter les lois sociales à l'ordre du jour et de préparer les réformes attendues par la démocratie. M. Millerand attaque vivement la concentration républicaine et réclame la réforme des impôts et de la législation économique. M. Lafargue refait le procès du Panama. M. Cavaignac explique la véritable portée de son précédent discours. Le président du conseil, M. Ribot, refuse nettement toute alliance avec les conservateurs. M. Déroulède attaque très vivement la politique de M. Ribot. M. Piou déclare qu'il attend tout du pays dont la consultation est proche, et expose le programme de la droite. Un ordre du jour de confiance de M. Leygues, qui implique le maintien des lois démocratiques et la réalisation de réformes essentiellement républicaines, est voté par 315 voix contre 186.

Le 17, discussion du projet de loi concernant la réforme des patentes, qui est incorporé dans la loi des finances. M. Naquet soutient le projet de la commission et en élargit encore la portée. M. Terrier, rapporteur, oppose le système progressif des taxes que l'on veut faire imposer aux grands magasins. M. Balsan défend ces magasins dans l'intérêt même des travailleurs. La Chambre, consultée pour savoir si elle veut discuter le projet du gouvernement ou celui de la commission, se prononce pour le second par 346 voix contre 195.

Le 18, suite de la précédente discussion. M. Yves Guyot attaque le projet de loi et propose un amendement aux termes duquel le droit de patente des grands magasins sera de 4 pour 100 des bénéfices sur lesquels est établi l'impôt du revenu des valeurs mobilières que payent ces magasins. Cet amendement, combattu par MM. Terrier et Mesureur, est repoussé par 456 voix contre 58. On vote, par 331 voix contre 187, la rédaction de la commission portant que le droit fixe comprendra une ou plusieurs taxes déterminées.

Le 20, suite de la précédente discussion ; deux amendements de MM. Le Veillé et Naquet tendant à accroître les catégories de spécialités soumises à l'impôt. M. Jaluzot défend la liberté commerciale et signale l'iniquité du système d'impôts établi en vertu de la classification par spécialités.

Le 21, suite de la même discussion. Rejet d'amendements proposés par MM. Jaluzot, de Lamarzelle et Balsan.

Le 22, vote de l'ensemble de la loi des patentes par 370 voix contre 54.

Angleterre. — Le projet du *Home rule*, vivement combattu par MM. Chamberlain et Goschen, et défendu par M. Morley, secrétaire d'État pour l'Irlande, a été adopté en première délibération, sans scrutin, par la Chambre des communes, au milieu des acclamations du parti libéral et des députés irlandais.

Faits divers. — Célébration du jubilé épiscopal de Léon XIII. — Un comité s'est formé à Nancy pour élever sur la frontière une statue au général de cavalerie Lasalle. — Inauguration du nouveau câble télégraphique reliant directement Tunis à Marseille.

Nécrologie. — Le banquier allemand Gerson de Bleichrœder, conseiller privé de l'empire. — Le contre-amiral Buge, commandant en sous-ordre de l'escadre de la Méditerranée.

Émile Baunié.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

24 février 1893.

Il semble que toutes les circonstances les plus différentes se réunissent, sans avoir rien de commun, pour hâter le renouvellement des pouvoirs établis. La démission de M. Le Royer, président du Sénat, n'a aucun rapport avec la politique ni avec les crises que nous venons de traverser, mais elle a été amenée juste à point, par des raisons de famille et de santé, ajoutant ainsi de nouveaux éléments de confusion aux autres causes de trouble et d'incertitude qui nous environnaient déjà. Comme l'a dit M. le vice-président Bardoux, à la tribune du Sénat, « M. Le Royer avait par sa nature même les qualités professionnelles d'un président ». Le mot est juste; cette simplicité ennemie des phrases, cette fermeté et cette rudesse même qui, d'après les apparences, caractérisaient M. Le Royer au premier coup d'œil, convenaient tout particulièrement à un Sénat républicain, et l'on peut dire qu'il y avait depuis onze années entre l'assemblée et son président un mariage qui reposait à la fois sur l'estime et sur la ressemblance parfaite de tempérament. Avec cela une philosophie un peu hautaine, qui parfois sommeillait en sa sérénité et qui dominait de haut les agitations bruyantes et l'impressionnabilité nerveuse de la Chambre issue du suffrage universel. Trois noms sont mis en avant pour la succession : Magnin, Challemel-Lacour, Jules Ferry, trois noms qui se recommandent par des titres divers, l'un par l'affabilité et la bienveillance universelles, le second par la plus haute éloquence et le troisième par un ensemble de qualités d'homme d'État et d'action que ses ennemis publient et proclament encore plus que ses amis. Au moment où l'on a à faire un tel choix, la politique commence, et les effets qui pourront en résulter, les influences que la présidence nouvelle pourra exercer, soit sur le Sénat, soit sur les rapports des deux Chambres et sur la marche des affaires républicaines sont essentiellement de la politique. C'est ainsi qu'une démission donnée pour des causes toutes privées ne tarde pas à engager les intérêts généraux et que l'on pourrait essayer de raisonner sur quelques-unes des relations directes ou indirectes, médiates ou immédiates qu'elle aura demain ou plus tard avec la suite de nos événements intérieurs. En tout cas, rien n'est indifférent, et cet accident particulier, joint par hasard à une succession d'autres accidents liés les uns aux autres, est encore une nouveauté introduite dans les cadres de la République.

*
* *

La Chambre des députés s'est mise sérieusement au budget; ses efforts tardifs n'ont pas empêché qu'un nouveau douzième provisoire ne soit devenu nécessaire. La question des patentes a donné lieu à une intéressante discussion entre M. Naquet, M. Terrier, rapporteur, et M. Mesureur, président de la Commission, M. Boutin, directeur des contributions indirectes, orateur du gouvernement. Si les patentes pouvaient être supprimées et aussi les octrois, qui sont un impôt de même ordre, ce serait une date d'affranchissement pour notre commerce intérieur et pour notre agriculture. Il est incontestable que ces barrières et ces entraves ne correspondent point à l'état de choses économique et politique qui s'est développé depuis la Révolution française. La patente du commerçant est un droit qu'il paye pour ouvrir boutique; cette simple définition, qui rapproche la patente des anciennes licences payées par les Métiers et Corporations, fait voir combien elle est opposée à ce que nous concevons aujourd'hui comme les principes les plus élémentaires de la liberté du commerce. Bien loin de chercher à les supprimer, on ne tend qu'à [illegible] plier, sous l'influence de considérations nouvelles, que appartiennent bien, il est vrai, à l'ordre des idées dites démocratiques, sociales et progressistes. Telle est la complexité des courants qui s'entre-croisent les uns les autres. Les grands magasins sont devenus, non sans raison, le cauchemar du petit et du moyen commerce. Les accumulations considérables de marchandises de toute sorte dans les mêmes établissements et dans les mêmes mains sont pour les modestes marchands une oppression des plus cruelles qui, malgré toute leur force de résistance, finit par leur rendre l'existence impossible. Ils succombent sous une concurrence avec laquelle ils ne peuvent lutter ni pour la fraîcheur, ni pour la variété et l'abondance, ni pour le bas prix des produits, sans compter d'autres avantages que le public est heureux de rencontrer dans les grands magasins, l'agrément d'un spectacle toujours nouveau, la facilité de recevoir les objets à domicile et de les rendre s'ils ne plaisent plus et si la fantaisie, mobile de sa nature, a déjà changé d'objet.

Il paraît cependant qu'à l'expérience et au total, le consommateur, comme on dit, ne paye pas aussi bon marché qu'il se l'imagine, parce qu'il doit se transporter souvent loin de son quartier, sinon pour rapporter l'objet, au moins pour le choisir, et que la dépense du voyage et la valeur du temps à Paris augmentent singulièrement le prix de l'achat; ensuite, parce que la fantaisie, éveillée et entretenue par tant de moyens ingénieux et même par la facilité de rendre et d'échanger ou de reprendre l'argent sans échanger sur l'heure, devient insatiable. Mais notre civilisation et l'activité incessante de cette capitale ne reposent-elles point pour une bonne part sur une fantaisie jamais endormie?

Quoi qu'il en soit, pour tâcher de rétablir, en partie, la balance, et pour protéger autant qu'on le peut et le doit, dans une démocratie, ce moyen et ce petit commerce qui ont toujours été une des forces et des ressources sociales et morales de la France et de Paris, la Chambre s'est préoccupée d'augmenter la patente des grands magasins. Elle a, dans les précédents budgets, introduit un principe nouveau, en établissant une taxe par tête d'employés. Il s'agit cette année de développer encore ce principe, en graduant la taxe, suivant le nombre des employés réunis dans un même établissement, tant pour la première centaine, tant pour la seconde centaine, etc. Il s'agit ensuite d'exiger autant de patentes qu'il y a de commerces ou de branches de commerce différents, réunis dans une même maison. L'impôt de la patente étant admis et consacré par l'usage, l'idée de l'échelonner et de le multiplier ainsi ne présente en effet rien que de légitime.

Il serait encore difficile de dire quel sera le résultat de cette discussion, mais elle est extrêmement intéressante en soi, elle a mis en mouvement des idées d'une grande portée sur les modes d'impôt proportionnel et progressif, et c'est pourquoi nous y avons insisté aujourd'hui.

Pour rester dans cet ordre de questions budgétaires que quelques personnes croient simples, et qui ont des effets si inattendus du législateur, signalons ce fait curieux, mais bien naturel : on avait imaginé, l'année dernière, de mettre une taxe sur les affiches peintes à la main, d'où l'on se flattait de tirer un million. Il paraît qu'on en a tiré au plus 150 000 francs, et qu'on a tué une industrie parisienne et un art qui, depuis lors, est abandonné.

HECTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

23 février 1893.

La politique internationale traverse une période agitée, bien que, pour le moment, la paix générale ne paraisse pas menacée. De toutes parts, hors de nos frontières, des faits considérables s'accomplissent ou se préparent, et sollicitent l'attention de notre diplomatie.

A Rome, un spectacle imposant vient de faire oublier pour un jour les turpitudes où s'effondre ce personnel politique et financier qui prétendait conduire le jeune royaume italien vers de miraculeuses destinées, mais l'acheminait en réalité vers une décadence prématurée. Le pape Léon XIII a célébré, dimanche dernier, son jubilé épiscopal et le quinzième anniversaire de son avènement au trône pontifical. Avec un même empressement, sinon avec des sentiments également désintéressés, toutes les puissances civilisées ont tenu à présenter, à cette occasion, un solennel hommage à la plus haute personnification de l'autorité morale dans le monde, au chef de l'Église catholique, et, en particulier, à l'apôtre des principes pacificateurs dont la papauté poursuit actuellement le triomphe. L'éclat des fêtes du jubilé a dépassé toutes les prévisions. On s'est déclaré agréablement surpris, au Vatican, d'une manifestation aussi unanime et aussi chaleureuse.

Il ne faut pas croire pourtant que l'entourage de Léon XIII se fasse illusion sur la valeur de certaines sympathies, non des moins bruyantes. L'*Observateur français*, organe officieux du Vatican, distingue nettement les arrière-pensées égoïstes qui ont inspiré le zèle respectueux du gouvernement allemand : « Les Allemands, dit-il, connaissent la puissance de Rome, et ils ne veulent pas la laisser *s'égarer* en France. » Fort heureusement, on s'est rendu compte enfin, chez nous, de l'intérêt qu'il y a, pour la France, à soutenir, de ses vœux et de ses égards, une puissance morale qui proclame la supériorité de la justice sur la force. La Chambre des députés n'a même pas voulu entendre une interpellation sur l'ambassade spéciale envoyée au pape à l'occasion du jubilé.

***

En Angleterre, la Chambre des communes vient d'adopter la prise en considération du *Home rule bill*, après une discussion de quatre jours fertile en péripéties parlementaires, et qui a permis à M. Gladstone de prouver à ses adversaires que son grand âge n'a point affaibli sa prodigieuse combativité. La seconde lecture du projet aura lieu le 13 mars prochain.

Si le *bill* du cabinet libéral est adopté, un Parlement irlandais, composé de deux Chambres, comme celui de l'Angleterre, siégera à Dublin. Il délibérera sur toutes les questions exclusivement irlandaises. Quant aux questions relevant de la couronne, les affaires étrangères, par exemple, elles seront réservées au Parlement du Royaume-Uni. L'Irlande sera gouvernée par un vice-roi, qui aura, contre les décisions du Parlement, un droit de veto analogue à celui de la couronne en Angleterre. L'Irlande sera représentée au Parlement britannique, mais par quatre-vingt-un députés au lieu de cent trois. Seulement les Irlandais ne pourront voter, à Westminster, sur les questions exclusivement anglaises.

Ainsi, les concessions faites aux Irlandais seraient atténuées par le droit de veto du vice-roi et par la diminution de leurs sièges à Westminster. Reste à savoir si ces restrictions, qui paraissent excessives aux Irlandais et insuffisantes aux unionistes, seront acceptées comme le seul moyen terme possible par la majorité gladstonienne. Quelques scènes scandaleuses, provoquées par l'agressive brutalité des unionistes, semblent avoir fait perdre du terrain aux ennemis de l'Irlande. Quant à M. Gladstone, il est prêt à soutenir la lutte jusqu'au bout, aussi ardemment que lord Salisbury.

***

A Berlin, le chancelier de l'Empire et les groupes de l'opposition sont loin de parvenir à s'entendre au sujet de la loi militaire. Aucune des transactions proposées n'a pu rallier la majorité des partis en présence. En ce moment, le gouvernement négocie activement avec le centre catholique, qui laisse deviner ses velléités de souscrire à un marchandage avantageux. Mais le succès reste douteux, même de ce côté, et on affirme que le gouvernement envisage très sérieusement l'éventualité d'une dissolution.

Ce qui pourrait hâter ce dénouement, c'est un conflit presque insoluble qui vient d'ajouter un nouvel obstacle à tous ceux qui se dressent devant la politique du gouvernement. Au moment où M. de Caprivi croyait aboutir à une amélioration des rapports de l'Allemagne avec la Russie, grâce à la conclusion d'un traité de commerce qui abaissait les tarifs allemands sur les céréales russes, la droite prussienne s'est prononcée formellement, au nom de tous les agriculteurs de l'Empire, contre ce traité qu'elle considère comme désastreux pour la propriété rurale. C'est un coup de massue pour le chancelier ; il se trouve obligé de renoncer, soit à sa politique économique et à ses vues diplomatiques du côté de la Russie, soit à la réorganisation militaire dont la droite prussienne était le principal soutien dans le Parlement.

Circonstance très grave, les agriculteurs allemands obéissent visiblement aux suggestions du prince de Bismarck, dont l'influence domine en ce moment la situation. La ligue agraire vient de faire une imposante manifestation à Berlin et de voter la motion suivante, qui a été expédiée aussitôt à l'empereur par télégramme : « Nous voulons une puissante armée, unique moyen de conserver la paix et la prépondérance de l'Allemagne. Mais nous voulons aussi l'agriculture florissante... Nous invitons le Reichstag à repousser les nouveaux traités de commerce. »

Tout ce qui se passe en ce moment à Berlin, comme à Vienne et à Rome, est d'excellent augure pour les nationalités dont l'asservissement ne prendra fin que le jour où l'Europe sera libérée de *la paix et de la prépondérance germaniques*.

***

Le rêve de la princesse Clémentine et de Stambouloff va-t-il enfin se réaliser ? Une dynastie va-t-elle être fondée en Bulgarie pour « paralyser les empiétements de la Russie » ? Toujours est-il que le prince Ferdinand vient d'être officiellement fiancé à la princesse Marie-Louise de Parme et que ses sujets en ont été avisés par une bruyante proclamation de Stambouloff. Par ce mariage, qui est fixé au 10 avril prochain, et qui sera célébré en Italie, le prince Ferdinand va se trouver allié à la famille impériale d'Autriche.

Tel est le premier résultat de l'audacieuse manœuvre par laquelle les aventuriers de Sofia sont parvenus à reviser la Constitution bulgare, pour y introduire des dispositions contraires aux traditions, aux intérêts et aux sentiments de la population. Soutenu par l'Angleterre, par l'Autriche et même par l'Allemagne, dont les banquiers viennent de lancer un emprunt bulgare, Stambouloff se rit des protestations de l'exarque de Bulgarie contre l'intronisation d'une dynastie professant une religion étrangère. Que vient-on lui parler des aspirations et des préférences de la nationalité bulgare, à lui, champion du libéralisme occidental et agent des races supérieures ?

G. Blachon.

BIBLIOGRAPHIE

Les Défaillances de la volonté au temps présent, par Raoul Allier, agrégé de l'Université. — (Librairie Fischbacher. 2e édition.)

A côté du savant ouvrage de M. Ribot sur les *Maladies de la volonté*, il y avait place, — et une place vide jusqu'ici, — pour une étude des *défaillances* de la volonté. M. R. Allier a comblé cette lacune. Tout en reconnaissant que la volonté est susceptible d'une dissolution complète, en perdant toute liberté, et qu'elle tombe alors dans le domaine physiologique, il faut admettre qu'elle est, à l'état normal, capable de défaillances dont elle reste responsable, et dont par conséquent sa vigilance, la connaissance du danger, et une bonne hygiène intellectuelle et morale peuvent éviter le retour pour les empêcher de constituer un état pathologique constant. M. R. Allier s'est appliqué en premier lieu à découvrir les racines du mal. Le mal étant favorisé par l'isolement moral, la fièvre des spéculations et des concurrences vitales qui arment l'homme contre l'homme, il faudrait en chercher le remède dans le rapprochement et l'association qui apprend l'oubli de soi, les individus rassemblés pour des motifs désintéressés, art ou morale, mettant de préférence en commun ce qu'ils ont de meilleur et de plus généreux. Au « culte du moi » il faudrait aussi opposer le *culte de la vie*, c'est-à-dire l'intelligence des vraies conditions de la vie normale et la religion de la souffrance humaine des autres.

Le petit livre de M. Allier est bon à méditer. Je ne saurais trop en recommander la lecture à ceux qui, en présence des extraordinaires défaillances de volonté et de conscience dont tant d'hommes connus donnent aujourd'hui l'exemple significatif et alarmant, commencent à comprendre qu'il y a quelque chose de pourri dans l'état social actuel, et à s'enquérir des origines de ces déchéances pour y trouver le secret et l'espérance du relèvement.

*
* *

Éducation et Positivisme, par R. Thamin. (Félix Alcan, éditeur.)

C'est bien ce même secret que cherche à son tour M. Thamin. Il s'efforce, tout au moins, d'en faciliter la découverte, en indiquant où il n'est certainement pas. La doctrine d'Auguste Comte et de ses disciples appliquée à l'enfant ne paraît pas à M. Thamin pouvoir préparer une société meilleure, puisque aussi bien c'est pour avoir été élevée à son école que la société présente manque de cette énergie que seul peut donner un grand idéal. La science pour moyen et l'humanité pour but, telle était la devise de la philosophie positiviste. M. Thamin n'a pas de peine à montrer que le moyen est insuffisant et le but incertain. Le moyen, car si la science des savants peut à la rigueur leur apprendre le dévouement à l'humanité, ce qui n'est pas toujours le cas, la science des ignorants, qui est toute celle des enfants, ne leur inspire le plus souvent que le dédain de leurs semblables, la suffisance et l'orgueil. Quant au but, l'humanité, il n'est pour l'enfant qu'une abstraction incapable de fixer sa pensée vagabonde et sa volonté fragile. Dans la seconde partie de son livre, M. Thamin examine les méthodes pédagogiques des chefs du positivisme : celle de Spencer, qui préconise l'enseignement spécial destiné selon lui à remplacer les « humanités », et qui supprime toute éducation proprement morale, sous prétexte que la nature est infaillible et qu'il suffit de la laisser faire ; — celle de Bain, qui lui aussi écarte l'idée d'une éducation où la morale aurait sa place, — celle de Stuart Mill, où le sentiment religieux côtoie l'esprit positif, qui attribue à l'art une influence moralisatrice, parce qu'il initie l'enfant à l'admiration et à la sympathie, et lui apprend à s'oublier pour quelque chose de différent de lui et de meilleur. M. Thamin termine sa remarquable enquête sur la pédagogie positiviste en montrant le remède aux incertitudes de l'éducation actuelle dans une philosophie qui tiendrait compte tout ensemble des exigences de la réalité et des besoins d'idéal, des faits et des sentiments. Au culte de l'humanité qui conduit à celui de l'État, ou devient l'idolâtrie de quelques individus, l'exaltation de la force et de la fortune, il oppose l'enseignement religieux, le seul qui soit vraiment démocratique, la distance qui sépare l'homme de Dieu, diminuant par comparaison celle qui sépare l'homme de l'homme, et le seul qui mette l'âme d'accord avec elle-même sans la mutiler.

*
* *

La Trace du pessimisme dans la société et les lettres françaises contemporaines, par Daniel Bourchenin, docteur ès lettres. (Grassart, éditeur.)

L'auteur s'est appliqué à suivre la piste noire du pessimisme depuis ses origines jusqu'à nos jours, moins, il est vrai, pour forcer et tuer le gibier que pour la satisfaction, partagée par le lecteur, du reste, de courir à travers toutes les littératures et quelques philosophies, d'Héraclite à Schopenhauer et de Gœthe à M. Barrès. C'est moins une discussion qu'une brillante énumération, qui témoigne d'une érudition exacte et d'un sens critique très exercé où, s'il y a une réfutation du système et de la tendance en question, ce n'est que çà et là, dans le tour ironique de l'exposition, comme s'il n'était pas nécessaire de leur opposer des arguments suivis. Je regrette que M. Bourchenin n'ait pas cru devoir faire quelques réserves sur les conséquences de la doctrine, qui ne sont pas toutes à dédaigner, et je serais tenté de donner raison à M. Brunetière, qu'il prend si vivement à parti pour avoir défendu naguère la philosophie du sage de Francfort, non point qu'il y ait lieu d'approuver Schopenhauer d'avoir confondu le pessimisme du Christ avec celui de Çakya-Mouni, mais simplement parce qu'il ne se trompait pas, ni son moderne apologiste après lui, en montrant dans la négation du *vouloir vivre*, par une contradiction seulement apparente, une affirmation et un exercice salutaire de la volonté, et dans la conviction que la vie est mauvaise une raison et la seule de l'améliorer. Que si le pessimisme n'a pas toujours cette conséquence, c'est qu'il y a après tout deux pessimismes, ou mieux deux sortes de pessimistes, ceux qui s'autorisent de la corruption humaine pour se croiser les bras ou lever le poing et ceux qui en font un mobile d'action et de progrès. Cette doctrine est la pierre de touche des caractères. Elle agit comme le feu qui épure l'or et durcit l'argile, comme un marteau qui forge le fer et brise le verre. Malgré cette critique, l'étude de M. Bourchenin m'a paru intéressante. Elle est écrite dans un excellent style net et coloré qui ne dit que ce qu'il veut, mais le dit bien.

CHARLES RECOLIN.

Institut de France.

Académie des sciences morales et politiques. — M. Binet, directeur adjoint du laboratoire de psychologie physiologique à la Sorbonne, expose les résultats de l'enquête à laquelle il s'est livré en vue d'expliquer le « mécanisme du jeu d'échecs sans voir ». Il résulte de ses observations que lorsque le joueur se rappelle les 300 ou 400 coups qu'il a joués dans une séance « sans voir », c'est parce que sa mémoire lui reproduit la série des raisonnements qu'il a exécutés ou qu'il a attribués à son adversaire. D'autre part, pour combiner les coups « sans voir l'échiquier », le joueur se représente la position et les mouvements des pièces à l'aide d'une mémoire visuelle que l'on peut appeler géométrique.

M. Barthélemy Saint-Hilaire lit un remarquable mémoire sur le néo-bouddhisme. L'Académie décide en comité secret que l'allocation précédemment accordée à M. Baudrillard, pour son enquête sur les populations rurales de la France, serait désormais attribuée à M. Levasseur, pour des travaux ou des missions dont il serait spécialement chargé. (25 février.)

Académie française. — M. Target, ancien ministre plénipotentiaire, offre à l'Académie un exemplaire de l'étude historique qu'il a publiée sur son aïeul et qui a pour titre : *Un avocat du* XVIII*e siècle*.

M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel, donne lecture d'une lettre de M. Gaston Paris, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui se présente comme candidat au fauteuil de M. Renan.

L'Académie décide que la double élection des candidats à la succession de MM. Renan et John Lemoinne aura lieu le 23 mars. (23 février.)

Académie des inscriptions et belles-lettres. — Il est donné lecture des lettres de candidats à la place vacante par suite de décès de M. Siméon Luce, qui émanent de MM. Beautemps-Beaupré, conseiller à la cour de Paris; Louis Havet, professur au Collège de France; Louis Courajod, conservateur au musée du Louvre, et Eugène Müntz, conservateur des collections de l'École des beaux-arts.

Après la discussion de ces candidatures en comité secret, l'Académie fixe la date de l'élection au 3 mars. (24 février.)

Les événements de la semaine.

Sénat. — Le 24, le Sénat procède à l'élection de son président. M. Jules Ferry est élu, au premier tour de scrutin, par 148 voix contre 39 données à M. Audren de Kerdrel, 26 à M. Magnin et 16 à divers. Vote du projet de loi qui accorde au gouvernement un troisième douzième provisoire.

Chambre des Députés. — Le 22, suite et fin de la discussion du projet de loi sur la réforme des patentes, à laquelle prennent part MM. Doumer, Vilfeu, Lascombes, Le Veillé, Lavy et Lagnel. L'ensemble du projet est voté par 379 voix contre 54.

Le 23, discussion du projet de loi portant établissement d'un droit de timbre sur les opérations de Bourse à terme. M. Yves Guyot demande que ce projet soit ajourné pour être étudié par une commission spéciale; l'amendement, combattu par M. Tirard, ministre des finances, est repoussé par 486 voix contre 88.

Le ministre des finances soutient le projet, dont l'application ne saurait, d'après lui, présenter aucun danger pour le marché financier de Paris. MM. de Lamarzelle et Gauthier de Clagny abondent dans ce sens; seul, M. Naquet défend la spéculation qu'il croit menacée par le nouvel impôt.

Le 24, suite de la précédente discussion. Un contre-projet de M. Félix Faure, qui porte sur toutes les opérations de Bourse au comptant ou à terme, pour les valeurs cotées ou non cotées, est repoussé par 417 voix contre 78. Une proposition de M. Thellier de Poncheville, qui veut assujettir à l'impôt les marchés à terme sur marchandises, est également rejetée. Le projet du gouvernement est voté par 436 voix contre 41. M. Le Hérissé demande la mise à l'ordre du jour d'un projet tendant à la nomination des sénateurs par le suffrage universel, ce qui est refusé par 247 voix contre 224. Vote d'un troisième douzième provisoire.

Le 25, suite de la discussion de la loi de finances. Sur la proposition de M. Dupuy, ministre de l'instruction publique, un crédit de 30 000 francs est voté, malgré l'opposition de M. Plichon, par 443 voix contre 89, pour ouvrir un concours en vue de la reconstruction de l'Opéra-Comique. Un impôt de 20 francs sur les livrées portées par les domestiques, que propose M. Robert Mitchell, est adopté. M. Delpeuch signale les difficultés de recouvrement de la taxe militaire.

Le 26, sur le rapport de M. Jonnart, la Chambre affecte au soulagement de la disette en Algerie un crédit de 250 000 francs primitivement destiné à la destruction des sauterelles. Renvoi à la Commission du budget d'une demande de secours de 30 000 francs, présentée par M. Hovelacque, pour les ouvriers sans travail de la manufacture d'équipements militaire de la Glacière. M. Moreau demande que le gouvernement communique au Parlement l'état détaillé des sénateurs ou députés qui reçoivent des indemnités sur les fonds du budget; cet amendement est mis aux voix sans résultat, le *quorum* n'ayant pas été atteint. Après une courte suspension, on tient une nouvelle séance. et cette proposition est adoptée par 309 voix contre 59. L'ensemble de la loi de finances est voté par 407 voix contre 15.

Le 28, M. Boissy-d'Anglas demande l'urgence pour une proposition tendant à assimiler dans certains cas la publicité financière des journaux à des tentatives d'escroquerie; elle est votée par 335 voix contre 57. Discussion du projet de loi concernant l'organisation de l'armée coloniale précédemment adopté par le Sénat. Ce projet, vivement critiqué par MM. Cavaignac, Burdeau et de Mahy, est voté par 488 voix contre 4. M. Jaurès interpelle le gouvernement au sujet du rôle de l'administration dans la grève de Rive-de-Gier. M. Ribot, président du Conseil, répond que le préfet s'est borné, comme il en avait le devoir, à assurer la liberté du travail. L'ordre du jour demandé par lui est voté par 353 voix contre 138.

Affaire du Panama. — La Cour de cassation a examiné les pourvois formés par MM. Charles de Lesseps, Marius Fontane et Sans-Leroy, contre l'arrêt de la chambre des mises en accusation qui les renvoie devant la Cour d'assises comme coupables de corruption de fonctionnaires et de complicité. Après les plaidoiries des avocats, M. l'avocat général Baudouin a discuté les divers moyens invoqués, et la cour, conformément à ses conclusions, a rejeté les pourvois.

Nécrologie. — M. le docteur Benjamin Ball, professeur à la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie de médecine. — M. le vice-amiral Dupin de Saint-André. — M. Fritz Kœchlin, grand industriel alsacien. — M. Letixerant, directeur de la Manufacture de tabacs de Paris. — M. Lefèvre-Delongchamps, statuaire. — M. Pierre Boissié, ancien représentant du peuple aux Assemblées constituantes et législatives de 1848-1849. — Le vice-amiral Ribourt, ancien préfet maritime de Cherbourg.

Émile Raunié.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

2 mars 1893.

L'élection de M. Jules Ferry à la présidence du Sénat, le discours qu'il a prononcé en prenant possession du fauteuil, et les commentaires qui ont accompagné et suivi ce discours, sont, comme on dit, l'événement de la semaine, et même d'un peu plus que la semaine. Qui aurait pensé que les circonstances critiques où le parti républicain a été précipité en cette bourrasque déchaînée sur le monde parlementaire auraient eu pour contre-coup, pour effet indirect, mais très clair et très certain, de ramener à l'un des plus hauts postes de la République l'homme d'État arraché du pouvoir, il y a huit années, par une autre tempête soudaine? Dans une démocratie, et surtout dans la nôtre, on ne doit jamais désespérer des hommes, même quand ils semblent le plus accablés par la fortune et par leurs ennemis, s'ils ne désespèrent pas eux-mêmes de leur avenir, s'ils ont gardé intacts leur honneur, leur caractère et leur foi politique. On revient de tout en France et dans les républiques. Les partis ne tombent que pour remonter. Les portes de l'espérance ne sont jamais fermées pour personne.

La démission de M. Le Royer et l'élection de M. Jules Ferry, ces deux événements absolument inattendus quelques jours auparavant, peuvent être qualifiés de surprise dans un certain sens : ils n'ont pas été le résultat d'un plan concerté, quoique plusieurs personnes l'aient pensé, les plans ne réussissent pas aussi bien; mais toutes les circonstances politiques, le désarroi du parti républicain, la disgrâce d'un certain nombre de parlementaires qui avaient tenu une si haute place, le relâchement des principaux ressorts qui font mouvoir l'État démocratique, avaient amené une situation des choses et des esprits où les changements qui viennent de s'accomplir au Sénat pouvaient paraître naturels et désirables à des personnes et à des groupes qui ne les auraient pas désirés il y a quelques mois. L'adversité avait frappé à coups si redoublés sur la République que les yeux se reportaient spontanément vers un homme politique laissé depuis huit ans dans l'inaction, et qui avait encore accru dans ce repos forcé l'autorité et la réputation d'homme d'État dont il jouissait avant sa chute. M. Jules Ferry avait grandi tous les jours par la vigueur avec laquelle il avait résisté au plus effroyable déchaînement d'outrages et de calomnies que peut inventer la fureur des partis. Il y avait résisté, sans une parcelle de pouvoir, par sa seule force personnelle, par son activité laborieuse, par la dignité de sa vie. Grâce à cette longue période passée en dehors du gouvernement, il avait échappé aux difficultés et aux périls où plusieurs autres ont succombé. Il était presque redevenu un homme nouveau, et en même temps un homme nouveau dont on avait connu à l'usage la fermeté, la droiture et le dévouement à la patrie, un des plus anciens et des plus considérables de la République et l'un de ses fondateurs : c'était là un assemblage de qualités et de dons et de circonstances exceptionnelles qui devaient aujourd'hui rendre M. Jules Ferry plus précieux que jamais à son parti.

Le Sénat, de son côté, devait avoir le désir plus ou moins explicite ou implicite de reprendre force et vigueur, en présence des dangers qui semblaient de nouveau s'abattre sur la République et au milieu de la ruine de tant de choses qui paraissaient encore florissantes la veille. Il avait le plus grand respect et la plus grande confiance en son président M. Le Royer, qui avait fait ses preuves dans les moments les plus critiques; mais il ne pouvait [illegible] de [illegible] l'attitude [illegible] publique aurait pu, avec avantage pour lui-même et pour l'État, [illegible] tion où l'on pouvait [illegible] de M. Jules Ferry [illegible] les plus [illegible] vire était ainsi battu des flots et des vents, fallait-il laisser [illegible] inactivité pesait cruellement, qui ne demandait que sa part de travail et de péril, et dont on savait bien qu'il était un manœuvrier de premier ordre? On ne le pouvait plus; il fallait rappeler à soi cette ressource disponible, non plus seulement par justice envers l'homme, mais par intérêt et considération à l'égard du parti et de la cause. La République était heureuse et fière de montrer qu'elle a toujours des hommes sous la main, non pas seulement parmi ceux que l'on appelle les jeunes et parmi les recrues que le suffrage universel peut nous garder dans son sein fécond, mais même parmi ceux qui l'ont fondée et qui ont appris les affaires à l'école de la vie publique, au milieu des vicissitudes de la fortune. C'est pour toutes ces raisons que la rentrée en scène de M. Jules Ferry est une conséquence très naturelle, quoique inattendue, des circonstances qui se sont déroulées depuis le mois de décembre. Les personnes qui croyaient le parti républicain abattu et consterné ne peuvent se faire à l'idée qu'un républicain aussi autorisé que M. Jules Ferry ait reparu à ce moment même. C'est pourtant là un phénomène fréquent dans les révolutions et qui fait à la République parlementaire un singulier honneur.

Aussi avons-nous vu les partis républicains qui ont toujours témoigné à M. Jules Ferry le moins de sympathie, — pour n'employer que des termes modérés, — accueillir aujourd'hui sa présidence sénatoriale avec résignation et presque avec faveur. On a bien essayé de dire d'abord que l'élection de ce président du Sénat serait un échec, une menace pour le président de la République. Le discours de M. Jules Ferry aurait répondu victorieusement à une pareille insinuation, si sa haute probité civique, son patriotisme et la nature même du rôle éminent dont il est investi n'y avaient répondu par avance. Il y a encore assez d'harmonie républicaine pour déjouer heureusement tous les calculs des adversaires de nos institutions et, s'ils attendent des conflits, qu'ils attendent sous l'orme avec Gros-Jean.

*
* *

Le budget de 1893, voté enfin par la Chambre, est arrivé au Luxembourg tout surchargé, comme nous l'avons dit, de réformes diverses et confuses. Le Sénat a décidé d'en séparer la réforme du régime des boissons que la Chambre y avait incorporée; il se propose de traiter cette question du régime des boissons à part et en soi, et, certes, elle en vaut la peine. Mais pourquoi la Chambre a-t-elle pris l'habitude de tout incorporer dans le budget? Parce qu'elle a pensé que c'était à peu près le seul moyen de faire aboutir les réformes que le Sénat gardait trop longtemps dans ses bureaux et dans ses commissions, lorsqu'elles formaient des projets de lois particuliers. Si le Sénat, avec sa nouvelle présidence, pouvait déployer un peu plus son activité, sans cesser d'être prudent et tempéré comme il lui convient, il rendrait, croyons-nous, un grand service d'abord à lui-même et ensuite au pays.

HECTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

2 mars 1893.

Le lecteur n'a pas oublié que le projet de revision constitutionnelle proposé par le gouvernement belge avait rencontré une vive opposition dans le Parlement, au point qu'on dut renoncer à l'espoir de réunir la majorité nécessaire pour la validité d'une réforme de cet ordre. Cette situation a suggéré aux partisans du suffrage universel l'idée d'organiser une série de consultations officieuses de la nation belge, destinées à influencer les décisions du Parlement, en le plaçant en face d'un courant irrésistible de l'opinion publique.

Malgré les répugnances bien explicables du gouvernement, cette initiative a été accueillie par tout le monde, sinon avec faveur, du moins avec une assez vive curiosité. Le roi lui-même s'y serait intéressé. Toujours est-il que l'idée a été aussitôt mise à exécution avec beaucoup d'entrain. Pendant plusieurs semaines, l'activité politique des partisans du suffrage universel s'est concentrée sur l'organisation de ce *referendum* extra-légal, auquel ont été conviés tous les citoyens majeurs. De leur côté, les adversaires du suffrage universel ont recommandé l'abstention à leurs amis.

C'est dimanche dernier que le plébiscite a eu lieu pour l'agglomération bruxelloise. Sur 115 000 citoyens convoqués, 60 000 sont venus voter. Le suffrage universel à partir de 21 ans a rallié 48 660 suffrages ; le suffrage universel à partir de 25 ans en a réuni 7684. Les projets restrictifs du gouvernement et des doctrinaires libéraux n'ont pas obtenu un total de 4000 voix. En résumé, comme il fallait s'y attendre, le système le plus démocratique sort vainqueur de cette épreuve. Il ne faut pas se faire illusion sur les 50 000 abstentions, dont une moitié tout au plus peut être attribuée au mot d'ordre des adversaires du suffrage universel.

Les résultats de ce plébisciste seront transmis aux Chambres sous forme de pétition. La presse progressiste chante victoire. Elle déclare qu'après cette expérience le suffrage universel et le *referendum* sont établis de droit en Belgique, et que, si le Parlement se met en travers du vœu exprimé par la démocratie, elle saura bien se donner satisfaction elle-même.

Sans exagérer la portée du *referendum* libre de Bruxelles, il faut bien reconnaître que les résistances du roi et du gouvernement viennent de subir une rude atteinte. La nécessité de trouver enfin la majorité nécessaire pour résoudre le problème revisionniste ne permettra certainement pas à M. Beernaert de s'en tenir au projet gouvernemental. Il faudra transiger avec un des groupes de la Chambre. Toutefois, le discours par lequel M. Beernaert a ouvert, mardi dernier, les débats sur la revision, prouve que le gouvernement ne prodiguera pas volontiers les concessions.

*
* *

De quelque côté qu'on les envisage, les affaires de la Triple alliance prennent une tournure fâcheuse. A Rome, à Berlin, des embarras de toute sorte contrariaient déjà sa politique. Maintenant, la voilà menacée dans ses œuvres vives par les progrès indéniables de l'agitation des nationalités slaves et roumaines d'Autriche-Hongrie contre la constitution dualiste de 1867. Il se dessine, sur ce point de l'horizon, des perspectives que nos diplomates auraient tort de croire négligeables. Le dualisme austro-hongrois, on ne saurait trop le répéter, c'est la clef de voûte de la Triple alliance ; c'est l'instrument qui inféode les divers peuples de la monarchie des Habsbourg à la politique prussienne, et qui prolonge la domination pangermanique sur les côtes de l'Adriatique et jusque dans les Balkans. Que la majorité de fait devienne le pays légal, et l'empire autrichien reprend sa liberté d'action, et l'Europe est délivrée de l'intolérable chape de plomb que fait peser sur elle la suzeraineté des Hohenzollern.

Récemment encore, on rencontrait en France des admirateurs du pacte dualiste, ou même des personnes qui s'interdisaient de le discuter, malgré le caractère incontestable de mesure diplomatique slavophobe qu'il eut à l'origine et que les circonstances ont aggravé depuis. Mieux vaudrait, en vérité, prendre parti franchement pour la politique prussienne, qui est légitime jusqu'à un certain point, puisque le peuple allemand l'accepte, et qui ne condamne pas, comme le dualisme, la majorité d'un peuple à vivre exclusivement pour les ambitions de ses pires ennemis, au mépris des principes les plus élémentaires de la civilisation. Il a fallu bien du temps pour que cette vérité pût sortir enfin de son puits. Les Magyars n'avaient rien épargné, il est vrai, pour l'y ensevelir à tout jamais. Grâce à leurs relations dans le monde politique et littéraire, grâce au zèle de leurs loges maçonniques, ils avaient accompli ce tour de force d'étouffer en France toute controverse sur les moyens par lesquels ils soutiennent leur hégémonie. Bien mieux, ce peuple, qui ne reconnaît pas l'égalité des races, était parvenu à se créer chez nous une légende de libéralisme !

Mais les mystifications les mieux organisées sont démasquées tôt ou tard. La plainte des nationalités non magyares domine maintenant les débats du Parlement de Pesth, qui ne les représente que par fiction. L'Europe indépendante est saisie des revendications des Slaves et Roumains de la monarchie ; ses sympathies, son appui moral leur sont acquis.

Tandis que les députés tchèques réclament vaillamment, à la tribune du Reichsrath viennois, la reconnaissance des droits les plus irréfutables du royaume de Bohème, les principaux chefs politiques des nationalités non magyares de la Transleithanie se sont concertés à Vienne, en vue d'une action commune. Se déclarant solidaires, ils ont pris pour programme la substitution d'un pacte fédéraliste national à la constitution dualiste ; ils ont décidé la convocation d'un congrès en mai prochain, à Zagreb, et, enfin, la publication d'un journal politique pour défendre ce programme. Nous formons des vœux ardents pour le succès de ce plan. Il portera vite ses fruits, si on sait l'entreprendre avec modération et le poursuivre avec le parti pris d'écarter toutes les causes de désunion.

Symptôme précieux, au moment même où le bruit court que le roi de Roumanie aurait accédé à la Triple alliance, voici en quels termes énergiques *l'Indépendance roumaine*, journal ministériel, salue l'entreprise des nationalités transleithanes :

« Lorsque les 11 à 12 millions de Roumains, Serbes, Croates, Ruthènes, Slovaques et Allemands se lèveront comme un seul homme contre les 5 à 6 millions de Hongrois, l'arrogance intolérable et le chauvinisme exalté des descendants d'Arpad recevront une douche salutaire qui les amènera à une conception plus juste des choses. Cela leur prouvera que la période pendant laquelle ils ont pu tromper l'Europe avec leur libéralisme de contrebande est définitivement passée, et que, s'ils veulent sauver quelques débris du naufrage menaçant, ils doivent quitter leurs airs de bravade. »

G. Blachon.

Sociétés savantes.

Société de l'histoire de Paris et de l'île de France. — M. Lucien Auvray a publié divers documents conservés à la bibliothèque du Vatican, dans le fonds de la reine Christine, qui concernent les abbayes de Saint-Maur et de Saint-Magloire et l'église de Notre-Dame.

M. Jules Guiffrey a rédigé une histoire complète des *Manufactures parisiennes de tapisseries au XVII siècle*. Dans ce travail essentiellement original, il a montré que sous Henri IV et Louis XIII il existait à Paris des ateliers très prospères, qui partagèrent avec les ouvriers des Gobelins la faveur royale et rivalisaient avec les plus célèbres établissements de la France et de l'étranger. Ces ateliers étaient celui de l'hôpital de la Trinité, organisé sous Henri II; celui de la Savonnerie, fondé à Chaillot, sous Henri IV, par Pierre Dupont; celui de la galerie du Louvre, installé par Maurice Dubout, sous Henri IV, dans le palais même du roi; celui des premiers ouvriers flamands qui s'établirent au faubourg Saint-Marcel, sous la direction de Marc Comans et de François de La Planche, et celui du faubourg Saint-Germain, créé en 1627 par Raphaël de La Planche. Ce fut en 1664 seulement que Colbert constitua la Manufacture royale des meubles de la Couronne ou des Gobelins, en réorganisant l'atelier créé par les premiers ouvriers flamands. M. Guiffrey a inséré dans son travail le texte de nombreux documents inédits tirés des Archives nationales, tels que pièces de procédure, contrats de mariage, actes d'état civil, inventaires, marchés, etc. (*Mémoires de la Société*, 1892.)

Société archéologique de Nantes et de la Loire-inférieure. — M. le baron de Wismes a rédigé une très curieuse étude sur *les Chars aux diverses époques*, dans laquelle sont passées en revue toutes les formes de véhicules signalées par les historiens depuis les temps les plus reculés. Les détails relatifs à l'organisation des voitures de louage et des carrosses publiés en France sont particulièrement instructifs.

M. Orieux a retracé *les Origines de Nantes*, qui apparaît d'abord au premier siècle de l'ère chrétienne comme un petit village appelé *Vicus Portus*, et habité par des pêcheurs gallo-romains: les noms de *Portus* et de *Civites Namnetum* ne datent guère que du IV siècle. Après la conquête franque, la cité devint le chef-lieu d'un diocèse et trouva dans l'évêque Félix (558-583) un habile administrateur, qui y fit faire de grands travaux. En 587, la ville tomba au pouvoir des Bretons, dont les luttes avec les Francs devaient se prolonger pendant trois siècles.

Société d'étude des Hautes-Alpes. — M. F. Mipollet a rédigé une *Notice historique* sur l'École centrale de Gap (1796-1804). Cet établissement, constitué comme tous ceux du même genre, grâce au budget de l'instruction publique que venait de créer la Convention, ne recevait qu'une subvention annuelle de 23 600 francs par an. Aussi n'y a-t-il pas lieu d'être surpris si en l'an V il n'avait que fort peu d'élèves, cinq cours seulement organisés sur neuf, pas de matériel d'enseignement et une bibliothèque nulle, où ne se trouvaient que de vieux bouquins. Toutefois, la situation s'améliora à partir de l'an VI; l'organisation d'un examen public, à la fin de l'année scolaire qui précéda la distribution des prix, montra que les nouveaux programmes et les nouvelles méthodes d'enseignement de l'École centrale donnaient des résultats très satisfaisants et dissipa les préjugés et les résistances locales qui avaient accueilli l'institution à ses débuts.

Le même érudit, dans son étude sur *les Biens et revenus du collège d'Embrun* avant la Révolution, nous donne un aperçu des ressources que [illegible] possédaient en propre sous l'ancien régime par suite de fondations [illegible] 1700 [illegible] 1664 livres, et la [illegible] 1761 livres.

Société archéologique d'Eure-et-Loir. — M. Arthur de La Borderie publie un [illegible] *Chartes de Pontlevoy* relatifs à leur [illegible] XIII et le XIV siècle, et qui permettent de se rendre très exactement compte de l'administration des ducs et de leurs rapports avec la France et les autres pays.

M. le vicomte X. de Bellevue décrit *la Croix processionnelle de la chapelle de Binio* (Morbihan), qu'il a découverte et dont il s'est rendu acquéreur. Cette croix de bois, recouverte en partie d'une lame de cuivre, est ornée de figures et de médaillons en bronze; elle constitue une œuvre originale de l'orfèvrerie chrétienne du XV siècle; les médaillons paraissent être de la façon byzantine et les figures de la Renaissance italienne. (*Mémoires*.)

Société historique algérienne. — M. A. Vaissière commence la publication d'une notice sur *les Ouled-Rechaich*. Cette tribu occupe un territoire divisé en deux parties, de nature, d'aspect et de climat absolument différents, l'une sur les Hauts Plateaux, où se trouvent les terres de culture; l'autre dans le Sahara, qui ne comprend guère que des terrains de parcours. Dans la région tellienne, le froid est rigoureux l'hiver, mais l'été la température est supportable, grâce à la fraîcheur des nuits; la région saharienne est inhabitable pendant cinq mois de l'année, par suite de sa chaleur torride. L'auteur fournit des détails précis sur la géologie, l'orographie et l'hydrographie de ces contrées, sur l'origine des Ouled-Rechaich, qui sont de race berbère et conservent aujourd'hui encore comme langue usuelle l'idiome chaouia, et qui, néanmoins, reniant leurs ancêtres, revendiquent depuis longtemps la nationalité arabe. (*Revue africaine*.)

Académie de Macon. — M. A. Jeandet poursuit son étude historique sur *Macon au XVI siècle*. Il relate les émeutes protestantes de 1562 à 1567, d'après les témoignages recueillis au cours d'une enquête judiciaire, émeutes dont les ravages furent, au dire des témoins, pires que ceux de la peste. Pour se débarrasser des Réformés et les amener à quitter la ville, la municipalité décréta une série de mesures vexatoires, telles que l'obligation, pour tous les fonctionnaires des justices ecclésiastiques et séculières, de faire profession de la foi catholique, l'interdiction aux avocats réformés de plaider ou de faire un acte de procédure, la vente des biens de tous les réformés qui portaient les armes ou étaient absents de la ville, la saisie des legs faits par les réformés à leurs églises. (*Annales*.)

Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen. — Dans le programme des prix proposés pour les années 1893 et 1894, il y a lieu de relever les indications ci-après :

1893. — Prix Bouctot (500 francs), pour la meilleure comédie en un acte et en vers d'un auteur né en Normandie ou y demeurant.

1894. — Prix Gossier (700 francs), pour le meilleur travail sur la question suivante : « En quoi a consisté la réforme de la Coutume de Normandie au XVI siècle; signaler les différences entre l'ancien Coutumier et la Coutume réformée. »

Prix de La Reinty (500 francs), pour un travail, manuscrit ou imprimé, ou une œuvre d'art relative, soit à l'histoire politique et sociale, soit au commerce, soit à l'histoire naturelle des Antilles présentement possédées par la France ou qui ont été jadis occupées par elle.

Institut de France.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — Élection d'un membre ordinaire, en remplacement de M. Siméon Luce, décédé. Au quatrième tour de scrutin, M. Eugène Müntz, conservateur de la bibliothèque de l'École des beaux-arts, est nommé par 17 voix contre 14, données à M. Louis Havet et 2 à M. L. Courajod.

Nomination de la commission chargée de l'attribution du prix biennal qui doit être décerné cette année par l'Académie des inscriptions; elle comprend MM. Ravaisson, Delisle, de Rozière, Jules Girard, Heuzey, Gaston Paris, Barbier de Meynard et le marquis de Vogüé.

M. Gaston Boissier donne lecture d'une note de M. Diehl, professeur à la Faculté des lettres de Nancy, qui, d'après une inscription trouvée à Seriana (Algérie), établit que cette ville s'appelait, dans l'antiquité, Lamiggiga, et formait une station de la route de Lambèse à Sétif.

M. Joseph Halévy reprend l'examen de l'inscription de Zindjirli, dont il a précédemment entretenu l'Académie. Il démontre par de nouveaux arguments que le texte est rédigé dans la langue des Héléens, non dans un dialecte arménien, et il ajoute que l'inscription prouve formellement la croyance des sémites de Syrie à l'immortalité de l'âme, dès le IXe siècle avant notre ère. En effet, le roi Panammou Ier, en adjurant ses descendants de faire, lors de leur couronnement, des libations en son honneur, leur affirme que son âme boira avec eux.

Académie française. — En raison de la prochaine réception de M. Lavisse, fixée au 16 mars, l'Académie procède, par voie de tirage au sort, à la désignation des quatre commissaires qui doivent entendre, avec les membres du bureau, la lecture préalable du discours du récipiendaire et de la réponse de M. Gaston Boissier, directeur. Ces commissaires sont MM. Maxime Du Camp, Legouvé, Alexandre Dumas et le duc d'Audiffret-Pasquier.

Académie des sciences morales et politiques. — M. le comte de Franqueville lit quelques pages de la conclusion d'un ouvrage sur *le Système judiciaire de la Grande-Bretagne*, qu'il va publier incessamment, et dans lesquelles il démontre que la législation anglaise a le double défaut de faciliter aux riches les moyens de se soustraire à la justice et de mettre les accusés pauvres à peu près hors d'état de faire éclater leur innocence.

M. Émile Levasseur lit un extrait d'un travail intitulé : *Résumé historique de l'enseignement de l'économie politique et de la statistique en France*, qu'il a rédigé à l'occasion du cinquantenaire de la fondation de la Société d'économie politique. MM. Colmet de Santerre, Glasson et Arthur Desjardins présentent sur ce sujet d'intéressantes observations.

M. Gréard donne lecture d'un rapport détaillé sur le récent ouvrage de M. H. Marion : *l'Éducation dans l'Université*, et présente les *Notes sur la justice et les tribunaux à Agen pendant la Révolution* (1789-1800), de M. Douarche, conseiller à la cour de Paris.

Les événements de la semaine.

Sénat. — Le 2 mars, vote du projet concernant la reconnaissance comme établissements d'utilité publique des sociétés de prévoyance et de secours mutuels des communes mixtes d'Algérie. Adoption en deuxième lecture du projet relatif aux caisses de secours et de retraites des mineurs.

Le 6, discussion et vote de la proposition de loi tendant à compléter l'article 80 du Code d'instruction criminelle en ce qui concerne les pouvoirs du juge d'instruction à l'égard des témoins. M. Bernard dépose un projet de résolution tendant à détacher du budget de 1893 les lois sur la réforme de l'impôt et le régime des boissons. A la demande de M. Tirard, ministre des finances, la discussion est ajournée.

Le 7, M. Wallon questionne le président du Conseil au sujet de l'affichage des discours parlementaires. Sur la proposition de la commission des finances, la réforme de l'impôt des boissons est disjointe du budget de 1893.

Chambre des députés. — Le 2 mars, question de M. Letellier au garde des sceaux, à l'occasion de la publication anticipée par la presse de diverses dépositions concernant le procès pour corruption intenté aux administrateurs du Panama. M. Bourgeois répond que les auteurs de cette publication seront poursuivis conformément à la loi. Autre question de M. Martin au sujet de l'arrestation arbitraire par la police de Mme Pascal. M. Ribot, président du Conseil, répond que cette affaire a été singulièrement dénaturée. Discussion des projet et propositions de loi relatifs à la liquidation de la Compagnie de Panama.

Le 4, M. Bourgeois dépose un projet de loi portant augmentation du nombre des cantons de la Seine ; vote de l'urgence. Suite de la discussion et vote du projet concernant la liquidation de la Compagnie de Panama. En réponse à une question de M. Jourdan, M. Ribot déclare que le gouvernement examinerait avec bienveillance les demandes de remise des droits de timbre et d'enregistrement qui pourraient lui être adressées par une société constituée en vue de l'achèvement du canal. Discussion des projets de lois remaniés par le Sénat qui modifient divers articles de la loi sur la presse, édictent les pénalités à infliger aux journaux en cas d'attaque ou de diffamation contre les chefs d'État et représentants de puissances étrangères et attribuent l'appréciation de ces délits à la police correctionnelle. M. Millerand proteste au nom de la liberté de la presse contre un projet qui dénature le principe de la loi de 1881.

Le 6, M. Millevoye interpelle le garde des sceaux sur les suites judiciaires que comporte l'intervention de divers personnages politiques dans les affaires du Panama. La discussion est renvoyée après l'arrêt de la Cour d'assises dans le procès de corruption. — Question de M. Maurice Barrès au ministre de l'instruction publique, à propos de l'interdiction de la représentation de l'*Automne*. M. Dupuy justifie la mesure qu'il a prise comme un acte de prévoyance. — La Chambre rejette la demande en autorisation de poursuites contre M. Arène, déposée par M. Andrieux. — Suite de la discussion des projets de loi sur la presse, soutenue par MM. Bourgeois, Develle et Ribot, et combattue par MM. Millerand et Pelletan ; l'ensemble des projets est adopté.

Le 7, discussion du projet de loi concernant la réorganisation des Caisses d'épargne. M. Naquet dépose un contre-projet, qui est combattu par M. Aynard, rapporteur, et repoussé à mains levées. M. Piou craint que le projet ne fasse de la Caisse des dépôts une véritable banque d'État.

Nécrologie. — M. Bernard Dutreil, ancien député. — Le général de brigade Forqueray. — M. Paul Girardet, graveur, correspondant de l'Académie des Beaux-Arts. — Le général de division en retraite Goze. — Le colonel Lacroix, commandant le 6e régiment d'infanterie de marine. — Mgr Place, cardinal, archevêque de Rennes. — M. Henri Schlesinger, artiste peintre. — M. Hippolyte-Adolphe Taine, de l'Académie française. — Le sultan de Zanzibar. — Mme Jules Grévy, veuve de l'ancien président de la République.

Émile Raunié.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

8 mars 1893.

Quelles que soient les imperfections de notre jury, son manque d'éducation générale et la faiblesse dont il a donné maintes preuves au milieu des agitations de l'esprit public, tous les hommes qui ont réfléchi sur la nature de la presse sont convaincus que cette juridiction est la seule qu'on lui doive appliquer.

Le jury ne motive pas ses décisions, il se prononce dans la pleine spontanéité de ses sentiments; c'est là un avantage infiniment précieux, quand il s'agit de délits de presse. Le juge qui explique dans une série de considérants pourquoi il condamne ou il absout, qui doit entreprendre avec le journal une sorte de lutte de style, de grammaire et de définition des termes, est bien vite battu sur ce terrain particulier, où son autorité juridique ne lui est d'aucun secours. Il est vite exposé au ridicule devant l'opinion, comme on l'a vu dans les procès de presse sous l'Empire. Aussi devrait-on regretter, moins pour la presse que pour le gouvernement et pour la magistrature elle-même, une certaine tendance à s'éloigner de la juridiction du jury.

La Chambre vient de transporter à la police correctionnelle la connaissance des délits d'injure et de diffamation contre les ambassadeurs et les souverains étrangers ; on se souvient à propos de quels incidents ce projet a été présenté à la Chambre. Nous convenons que, dans ces circonstances, la liberté de la presse est aussi peu engagée que possible ; ce n'est point de la presse vraiment qu'il s'agit, mais de la sécurité de notre politique extérieure, et toutes les meilleures raisons par lesquelles l'écrivain pourrait ici justifier l'exercice qu'il a fait de son droit sont à côté de la question.

M. Ribot a touché très exactement ce point, quand il a dit : « Un ministre français va devant le jury pour qu'on y fasse la preuve des faits que l'on articule contre lui; mais s'agit-il d'un ambassadeur étranger, il n'y a point de preuve à faire, de discussion politique à établir : il n'y a pas besoin d'un arbitrage devant l'opinion. Toute la question est de savoir si la personne d'un ambassadeur étranger a été ou non outragée Ce n'est pas la diffamation qu'on réprime, c'est l'outrage, c'est-à-dire l'atteinte portée à la personne de l'ambassadeur. » Le ministre ayant ajouté à cet argument le poids de son portefeuille, declarant qu'il faisait du vote de la loi une question de confiance, la Chambre lui a donné une majorité de 257 voix contre 188.

Il n'est pas moins vrai que le tribunal correctionnel peut devenir une source de désagréments très irritants, dans une démocratie impressionnable et ombrageuse, et que la presse ne saurait se montrer trop réservée dans ses appréciations relatives aux souverains étrangers ou à leurs ambassadeurs; car, en cet ordre de choses, ce n'est point sa liberté politique qui est en jeu et elle n'a pas à la défendre, aussi longtemps que nous ne serons pas les organes d'une république universelle.

Le gouvernement voulait aussi obtenir la saisie et l'arrestation préventive dans les cas d'excitation au pillage, à la destruction par la dynamite ou à la rébellion des soldats envers leurs chefs. On sait que les auteurs de ces délits et de ces crimes, en épuisant toutes les ressources de la procédure, pouvaient continuer impunément leur campagne pendant de longs mois; et, au moment où la condamnation allait devenir définitive, passer tranquillement la frontière, sous l'œil de la police impuissante. On a vu de ces exemples qui ont semblé une ironie intolérable contre les lois et les tribunaux. Cependant la Chambre a préféré à « la saisie préventive » un amendement de M. Jullien portant que « la cour pourra ordonner l'exécution provisoire, nonobstant opposition ou pourvoi. » Le Sénat, quant à lui, avait adopté la saisie et l'arrestation préventive sans difficulté.

L'assemblée sénatoriale a voté aussi un article de loi portant que « toute personne qui aura dénoncé publiquement un crime ou un délit et déclaré publiquement qu'elle en connaissait les auteurs ou les complices, sera punie, si elle refuse de répondre aux questions qui lui seront posées à cet égard par le magistrat instructeur, d'un emprisonnement de six jours à un an et d'une amende de 100 à 2000 francs, ou de l'une de ces deux peines seulement. » Il s'agit encore ici de porter remède à un abus qui a paru excessif, lorsque des personnes montent à la tribune pour dénoncer en bloc des groupes de citoyens et se refusent obstinément à livrer ensuite cette vérité qu'ils disent posséder tout entière. Quand on dénonce des faits absolument déplorables et coupables, il faudrait avoir le courage d'aller jusqu'au bout, si l'on ne veut se faire accuser de diffamation.

Ces diverses lois relatives à la presse, à la liberté de parler et d'écrire, sont suscitées par les incidents et les mœurs que nous avons vu se développer de nos jours; on n'en doit pas moins regretter profondément qu'on en soit venu là, et cette liberté dont nous étions si fiers est ainsi entamée à droite et à gauche par des lois partielles, votées au jour le jour, et dont on ne saurait prévoir les multiples effets. Mais, nous sommes aussi obligés de le constater, la presse a mis une grande partie de l'opinion contre elle par les abus qu'elle a commis, et c'est de cette manière qu'on discrédite et qu'on perd peu à peu la liberté.

La loi qu'on attendait depuis si longtemps sur l'hygiène et la sécurité des travailleurs dans les établissements industriels est enfin votée par les deux Chambres. Il s'agissait de donner force légale aux prescriptions les plus élémentaires pour mettre les ouvriers à l'abri des risques auxquels les exposent les machines. Nous n'avions encore à ce sujet que le décret de 1810, qui ne s'applique plus aux conditions du travail industriel à notre époque, et la loi du 2 novembre 1892, qui ne concerne que le travail des enfants et des femmes. La lacune est comblée, mais combien de temps il a fallu! Et ce sont ces retards qui fournissent toujours leurs meilleurs arguments aux ennemis de notre régime parlementaire.

Le Gouvernement a déposé le projet de loi qui dédouble les arrondissements électoraux comptant plus de 100 000 habitants, ou supprimant les collèges qui n'ont plus droit à un député, par suite de la diminution de la population. Les partis ont dès à présent ouvert la campagne électorale dans les départements, bien qu'on soit encore à huit mois des élections, si la Chambre va jusqu'à son terme légal, comme il semble probable maintenant. Les partis d'opposition surtout ont pris l'avance, c'est leur habitude; et, parmi ces partis, on voit s'agiter au premier rang une coalition vraiment étrange et disparate, qui compte à son aile droite, MM. Millerand et Goblet, au centre M. Audrieux, à l'extrême gauche MM. Jules Guesde et Lafarge. Ils appellent aux armes, ou tout au moins au vote contre le régime existant, toutes les forces radicales et socialistes.

Le phénomène est d'autant plus intéressant, que MM. Millerand et Goblet avaient pris pour thème de leur discours et de leurs articles, la nécessité impérieuse de mettre fin à des concentrations stériles de groupes hétéroclites. Pour établir un programme de politique une et homogène, ils n'ont rien trouvé de mieux que de tendre la main aux collectivistes et aussi, par la même occasion, aux réactionnaires les plus incorrigibles. Dans certains moments de l'histoire, on s'évertue de tous les côtés à faire du gâchis et il semble que, dans tous les camps, on déraisonne à qui mieux mieux.

HECTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

8 mars 1893.

Samedi dernier, M. Cleveland a pris solennellement possession de la présidence des États-Unis. Dès la cérémonie d'inauguration de sa seconde présidence, il a lancé un vigoureux manifeste contre le système politique du parti républicain. Réaction sur toute la ligne contre les multiples formes du parasitisme gouvernemental, gaspillage des deniers publics, monopoles et syndicats; guerre aux mœurs dissolvantes acclimatées par les politiciens que le président Harrison couvrait de sa responsabilité; enfin, retour aux principes et aux traditions du vieux caractère américain : tels sont le programme et le mot d'ordre du nouveau gouvernement. Les démocrates condamnent formellement, par l'organe de leur président, toute compromission entre le gouvernement et les intérêts de quelques particuliers. Ils dénoncent le protectionnisme comme un système dangereux et anti-américain. « Les électeurs, a dit M. Cleveland, se sont prononcés contre le maintien du protectionnisme, afin précisément d'être mieux protégés. »

Quant aux bills Mac Kinley, leur revision est chose décidée : « Le parti démocrate, dit le message présidentiel, est arrivé au pouvoir avec l'engagement de réformer les tarifs dans un esprit juste et équitable. Il n'y faillira pas. Il est injuste de favoriser la partie la moins nombreuse du pays au détriment de l'autre. » Cette revision sera d'ailleurs entreprise sans esprit de représaille ; il s'agit « non pas de punir, mais de réparer des torts ».

L'ancien monde, à qui les politiciens des États-Unis avaient déclaré une guerre économique insensée, applaudira sans réserve au programme de M. Cleveland et de ses amis. C'est la seule politique qui permette à l'Europe et à l'Amérique de rivaliser fraternellement pour le progrès; c'est la seule qui convienne à la prodigieuse activité de la grande République américaine.

Les derniers jours du gouvernement républicain ont été attristés par une déception assez grosse. Les tentatives du président Harrison pour consommer l'annexion des îles Sandwich avant l'avènement des démocrates ont piteusement échoué. On avait fomenté une révolution en miniature à Honolulu ; on y avait fait proclamer la République par les planteurs sucriers américains de l'endroit, et on y avait installé un gouvernement provisoire, dont le premier acte avait été de solliciter l'annexion de l'archipel aux États-Unis. Le cabinet de Washington, sans perdre une minute, avait soumis au Parlement un projet d'annexion immédiate, affectant d'oublier certaine convention de 1846, par laquelle la France et l'Angleterre se sont engagées à maintenir l'indépendance de l'archipel hawaïen.

Les scrupules du Sénat ont fait avorter ce « plan de flibustier », ainsi que l'a désigné un député américain. Il est peu probable que le gouvernement démocrate le reprenne pour son compte.

*
* *

C'est le 13 mars que va s'engager, à Westminster, la discussion en seconde lecture du *Home rule Bill*. Le cabinet libéral tient beaucoup à obtenir le vote avant Pâques; il veut empêcher les unionistes de donner suite à leur intention notoire de profiter des vacances de Pâques pour organiser une campagne d'agitation populaire contre le *Home rule*. Le projet une fois voté en seconde lecture, toutes les manœuvres et tous assauts des unionistes perdront à la fois leur raison d'être et leur efficacité. On se trouvera en présence des faits accomplis, et c'est la Chambre des lords qui deviendra le véritable théâtre de la lutte.

En attendant la grande bataille prochaine, M. Gladstone fait adopter par sa majorité quelques réformes démocratiques et libératrices dont la série doit constituer le complément rationnel du *Home rule* irlandais. Signalons le *Suspensory Bil*[l], qui vient d'être voté par la Chambre des communes. Ce *bill* a pour objet de suspendre la création de bénéfices nouveaux dans l'église anglicane du pays de Galles et du comté de Monmouth, et d'interdire toute nomination aux bénéfices existants qui deviendront vacants. En réalité, c'est le premier pas vers la séparation de l'Église et de l'État dans la principauté de Galles, et du même coup la fin d'une longue injustice. Les Gallois ne supportaient plus qu'avec une extrême impatience l'exploitation des clergymen anglicans et leurs privilèges exorbitants dans un pays où les anglicans ne représentent qu'un sixième de la population. Le tour de l'Écosse viendra ensuite. On se demande plaisamment si c'est la revanche des Celtes que M. Gladstone a entreprise ? Toujours est-il qu'il s'est mis à dos toutes les forces du clergé anglican dont la combativité ferait hésiter un lutteur moins intrépide. Déjà même il a été brûlé en effigie à Belfast ! Mais, en attendant que sa majorité le venge, il sera soutenu par les sympathies du monde civilisé contre ce clergé anglican dont le fanatisme et les appétits de domination temporelle deviennent de plus en plus intolérables.

*
* *

La longanimité du gouvernement russe devant les récentes provocations des usurpateurs de Sofia finissait par inspirer à ses amis un certain malaise, et, — pourquoi le dissimuler? — de vagues inquiétudes. On n'osait approfondir les motifs d'une réserve qu'à tort ou à raison l'on jugeait trop prolongée. Aussi l'Europe indépendante a-t-elle pris connaissance avec un véritable soulagement d'une communication officielle que vient de publier le *Messager du gouvernement* de Saint-Pétersbourg, et par laquelle le gouvernement impérial déclare qu'il ne « peut plus assister en témoin silencieux à des tentatives qui rencontrent une opposition énergique parmi la population bulgare », et qu'il considère la transformation projetée de la vie religieuse et politique de la principauté comme devant avoir les plus tristes conséquences pour l'unité morale et politique de la Bulgarie.

Cet avertissement solennel survient à point, au lendemain des violences exercées contre l'Église nationale dans la personne du métropolite de Tirnovo, et à la veille du jour où, dans cette même ville, le grand Sobranié va statuer en dernier ressort sur la revision de la Constitution. Il ne suffira pas, c'est à craindre, pour déjouer, devant le grand Sobranié, les intrigues de la Triple alliance, ni pour neutraliser la pression de Stambouloff. Mais il atteste que la Russie n'oublie pas ses devoirs envers les nationalités slaves et orthodoxes, et que ses temporisations ne dissimulent ni abandon ni indifférence. C'est tout ce qu'il était nécessaire de savoir pour le moment.

*
* *

Les élections législatives espagnoles ont eu lieu dimanche dernier. Des premières nouvelles on avait cru pouvoir conclure à une grande victoire des républicains. Tout compte fait, le résultat le plus clair de cette consultation électorale, c'est l'écrasement du parti conservateur. La nouvelle Chambre comprendra environ 300 libéraux dynastiques, 14 républicains ministériels, 28 républicains, 72 conservateurs, 10 carlistes et 8 autonomistes cubains.

G. Blachon.

L'HISTOIRE LOCALE

Il en est de l'histoire comme des autres connaissances humaines : deux méthodes sont en présence, celle qui s'attache au détail et celle qui embrasse l'ensemble, l'analyse et la synthèse. En histoire, c'est par la synthèse que l'on commence d'ordinaire ; on met d'abord entre les mains des enfants des précis qui leur font connaître en gros la marche des événements, des résumés qui leur indiquent les grandes lignes à l'aide desquelles on s'oriente au milieu de la multitude confuse des faits. De même pour la géographie ; on montre d'abord aux enfants la Mappemonde qui comprend l'Europe, puis l'Europe qui comprend la France, puis on étudie la France en particulier. Bossuet, dans l'avant-propos du *Discours sur l'Histoire universelle*, fait ressortir en ces termes l'utilité de l'enseignement qui présente l'ensemble des faits en histoire comme en géographie : « Cette manière d'histoire universelle est, à l'égard des historiens de chaque pays et de chaque peuple, ce qu'est une carte générale à l'égard des cartes particulières. Dans les cartes particulières vous voyez tout le détail d'un royaume, d'une province en elle-même ; dans les cartes universelles vous apprenez à situer ces parties du monde dans leur tout. » Et poursuivant la comparaison entre la géographie et l'histoire, Bossuet ajoute : « Comme donc en considérant l'abrégé chronologique vous sortez du pays où vous êtes né et du lieu qui vous renferme pour parcourir toute la terre habitable, ainsi en considérant l'abrégé chronologique vous sortez des bornes étroites de votre âge et vous vous étendez dans tous les siècles. » D'excellents esprits se sont demandé s'il ne vaudrait pas mieux partir du détail pour arriver à l'ensemble, et commencer par le particulier pour s'élever de là au général ; ils ont pensé que les enfants ne pouvaient vraiment saisir le général qu'en partant du particulier qui est plus à leur portée, et que ces grands cadres de la géographie et de l'histoire leur sembleraient vides s'ils n'avaient de quoi les remplir. C'était la pensée de Descartes lorsqu'il a dit au chapitre II du *Discours sur la méthode :* « Conduire par ordre mes pensées en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu comme par degrés jusqu'à la connaissance des plus composés. »

Des essais ont été tentés dans cette voie. De là sont venues les monographies consacrées à l'étude spéciale d'une ville, d'une époque, d'un groupe de faits historiques ou scientifiques, substituant aux vues générales, parfois un peu vagues, des détails précis, simples et exacts, qui sont ensuite recueillis et coordonnés par les esprits capables d'embrasser l'ensemble d'une science. En géographie nous avons vu des maîtres intelligents partir, avec leurs élèves, de la localité qu'ils habitaient, du cours d'eau voisin, de la montagne, de la forêt prochaine, et les conduire par degrés du territoire qu'ils avaient sous les yeux, qu'ils avaient pu observer par eux-mêmes, aux frontières de leur pays et jusque dans les pays étrangers. Cette méthode pratique, claire et intéressante, M. Vallery-Radot a essayé de l'appliquer à l'histoire dans un volume dont la *Revue* a déjà cité un fragment, et l'on ne saurait trop louer ces livres attrayants qui tendent non seulement à rendre l'instruction moins abstraite et plus accessible aux jeunes esprits comme aux gens du monde, mais encore à exciter la curiosité et à encourager les découvertes locales.

C'est dans le même ordre d'idées que M. Auguste Rey, maire de Saint-Prix, a publié, il y a quelques mois, sous le titre trop modeste de *Notes sur mon village*, des recherches originales sur l'époque révolutionnaire ; et l'un des juges les plus compétents en cette matière, M. Taine, [illegible] à l'auteur : « A mon avis, ces sortes de monographies sont la vérification et doivent être la source de toute l'histoire générale. »

Un coin de Bourgogne, le pays d'Avallon, tel est le titre du petit volume où M. Vallery-Radot a suivi à travers le temps, la destinée de ce petit territoire jusqu'à nos jours. Il nous raconte, dans une courte préface, comment lui vint cette pensée en visitant le modeste musée d'une petite ville du Morvan, Montsauche : « Depuis une hache de bronze, qui remonte à des milliers d'années, [illegible] et des manches de fouets, tous les objets vieux ou nouveaux, trouvés ou fabriqués dans la région, sont rassemblés là. Au milieu de ces souvenirs apparaît un tableau d'honneur où sont inscrits les noms des habitants du canton qui sortirent de la foule, soit par une action d'éclat, soit par un trait de courage, soit par une preuve de dévouement. Dans une bibliothèque sont rangés des livres publiés sur la Bourgogne. Enfin çà et là se dressent des statuettes et des maquettes données par un enfant du pays, le sculpteur Gautherin. Ainsi se conserve dans cette ville étroite l'histoire industrielle, artistique et morale de ce canton. »

C'est alors que l'auteur conçut le projet d'écrire en quelque sorte « une Histoire de France vue à travers un arrondissement ». Il remonte même aux temps qui ont précédé l'histoire, nous conduisant d'abord dans les grottes d'Arcy-sur-Cure, où l'homme préhistorique a laissé sa trace. Il nous montre les bois du Morvan où les Druides cueillaient le gui du chêne, les lieux où lutta Vercingétorix, le moyen âge et les moines de Vézelay, la féodalité en Bourgogne et les guerres de religion. Puis nous voyons le grand Condé à Avallon, Mme de Sévigné à Bourbilly, à Époissex ; le XVIIe siècle est représenté par un courtisan comme Bussy-Rabutin et par un patriote comme Vauban ; le XVIIIe, par le chevalier de Chastellux, auteur d'un livre oublié aujourd'hui, qui eut alors une vogue extraordinaire, *la Félicité publique*, où se retrouvent les espérances et les rêves de ce temps, fécond en illusions généreuses ; par Restif de La Bretonne, le précurseur du naturalisme, qui permet à l'auteur de reconstituer l'enfance d'un paysan. Le maréchal Davout et le capitaine Coignet représentent l'époque impériale ; et deux Bourguignons bien différents l'un de l'autre, en qui pourtant l'on retrouverait plus d'un trait commun, Veuillot et Paul Bert, terminent ce petit livre qui est comme une réduction de toutes les idées générales, qui ont marqué leur influence dans notre pays, et où l'on respire le patriotisme local qui conduit à aimer la grande patrie sous une forme moins abstraite, plus réelle, plus vraie, plus vivante.

AD. HALZFELD.

L'Italie et l'Alliance autrichienne, autrefois et aujourd'hui, par M. Henri Marmonier, ancien député du Rhône, vient de paraître chez Dentu. L'auteur, avec des documents inédits en France, raconte les tribulations de la Sardaigne pendant la Révolution française et la montre exploitée par son alliée, l'Autriche, qui la fait battre et médite de la démembrer. Il établit que la politique autrichienne en Italie n'a jamais varié jusqu'en 1870, et fait ressortir la fragilité de la Triple alliance, qui repose sur l'accord de deux puissances entre lesquelles il y a une évidente incompatibilité. Cette étude, très documentée, offre un intérêt à la fois historique et d'actualité.

Institut de France.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans une lettre datée du 7 mars, M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, signale les fouilles de M. le professeur Barnabeï, qui ont permis de retrouver près d'Ascoli, non loin de la côte de l'Adriatique, des fragments d'ouvrages de bronze, sans doute d'origine grecque, ouvrages que les Tarentins devaient apporter pour les échanger contre la laine nécessaire à leur industrie de teinture.

La même lettre annonce que M. de Rossi va publier une notice sur les accroissemenis qu'a reçus le Musée chrétien du Vatican sous Léon XIII, avec divers rapports officiels indiquant les améliorations apportées par le pape aux conditions du travail scientifique, grâce à l'impression de catalogues et à la facilité des communications.

D'autre part, M. Geoffroy note que le Sultan a offert au pape, à l'occasion de son jubilé, un marbre portant l'inscription grecque d'Albercius, évêque de Phrygie, si importante pour l'archéologie chrétienne.

M. G. Schlumberger présente à l'Académie un ivoire chrétien très ancien, qui vient d'être acquis par le Musée du Louvre. Sur la face antérieure, on voit un apôtre qui prêche au milieu d'une foule d'auditeurs, vêtus comme les personnages des mosaïques de Ravenne; peut-être est-ce saint Paul prêchant aux gentils. Les auditeurs sont groupés sous la porte d'une ville en miniature, dont les principaux monuments, de formes très diverses, sont figurés en relief, avec des spectateurs aux fenêtres et aux balcons, qui, eux aussi, écoutent la prédication. Les détails de ces sculptures permettent de supposer que l'artiste a voulu représenter une cité connue.

M. le comte de Mas-Latrie achève la lecture de son mémoire sur le *Rôle politique du poison dans l'ancienne république de Venise*. Il constate que l'empoisonnement, très fréquent au XVIe siècle, est encore usité au XVIIe, mais devient de plus en plus rare au XVIIIe; toutefois, l'on en trouve des exemples jusqu'en 1775. Parmi les personnages victimes de décrets d'empoisonnement, l'auteur signale des rois de France, des empereurs, des sultans, des grands-vizirs.

A propos du passage du Jourdain à sec par les Israélites, M. Clermont-Ganneau signale un phénomène analogue rapporté par un chroniqueur arabe, et qui date de l'année 1267.

L'Académie décerne le prix de numismatique, Allier de Hauteroche, à M. Babelon, conservateur à la Bibliothèque nationale, pour son *Catalogue des monnaies grecques* de cet établissement. (10 mars.)

Les événements de la semaine.

Sénat. — Le 10, le président prononce l'éloge funèbre de M. Bozérian. Première délibération et adoption du projet de loi tendant à modifier l'article 9 du Code civil pour l'acceptation ou le refus de la nationalité française, après rejet d'un contre-projet de M. Thézard. Discussion en première lecture du projet de loi concernant l'assistance médicale gratuite.

Le 13, renvoi à la prochaine séance d'une interpellation de M. Monis au sujet des faits scandaleux révélés en cour d'assises par Mme Cottu. Vote des vingt-trois premiers articles du projet de loi concernant l'assistance médicale gratuite.

Le 14, M. Halgan interpelle le cabinet sur les incidents de la cour d'assises. M. Loubet déclare qu'il est resté absolument étranger à l'affaire Cottu-Soinoury et qu'il n'a jamais eu entre les mains une liste de députés compromis. M. Tolain somme la droite de livrer cette liste si elle la détient. M. Constans insiste pour qu'on laisse à la justice le soin de faire son œuvre. M. Ribot réitère les explications qu'il a données à la Chambre. L'ordre du jour de confiance proposé par M. Merlin et accepté par le gouvernement obtient 209 voix contre 56. Vote du projet de loi tendant à concéder diverses lignes de chemin de fer à la Compagnie d'Orléans.

Chambre des députés. — Le 10, suite de la discussion du projet de loi concernant les caisses d'épargne; vote des articles qui fixent à 1500 francs le maximum des nouveaux dépôts, maintiennent à 2000 francs celui des anciens et règlent les conditions de l'emploi des fonds.

Le 11, M. de Lamarzelle questionne le ministre de l'intérieur au sujet des dépêches envoyées en 1888 par Cornélius Herz, qui n'ont pas été retrouvées. M. Ribot déclare que l'administration du télégraphe ne les a pas conservées, mais qu'on en recherchera les copies au ministère de l'intérieur. Suite de la discussion du projet de loi concernant les caisses d'épargne. M. Tirard, ministre des finances, ne veut pas que l'État soit responsable de leur gestion; M. Burdeau est d'avis qu'il est dangereux de diminuer les garanties des déposants. M. Piou se prononce contre le libre emploi des dépôts, sauf en ce qui concerne les caisses autonomes. Un amendement de M. Lavy, qui autorise les femmes mariées à retirer leurs fonds, même en cas d'opposition du mari, est adopté. L'ensemble du projet est voté.

Le 13, M. Ribot, président du Conseil, accepte les demandes d'interpellation de MM. Després, Cavaignac et Marius Martin, au sujet de l'incident Cottu-Soinoury, qui a amené la démission de M. Bourgeois. MM. Després et Cavaignac réclament des explications. M. Léon Bourgeois déclare qu'il n'a jamais fait aucune promesse à Mme Cottu; s'il a donné sa démission, c'est qu'il voulait être entendu comme témoin en qualité de député et non de ministre. M. Ribot défend l'honneur du cabinet. La censure est prononcée contre M. Millevoye, qui interrompt violemment. M. Ribot continue en déclarant qu'il a fait son devoir et signale la manœuvre politique qui se cache derrière les incidents du procès d'escroquerie. M. Marius Martin réfute les explications du ministre; il se plaint de ce que l'on n'a arrêté ni Herz ni Arton. M. Cavaignac estime que le cabinet n'a pas agi avec toute l'énergie désirable. M. Pourquery de Boisserin précise la portée de l'affaire Soinoury d'après la déposition de M. Goliard en cour d'assises. Après le rejet de l'ordre du jour pur et simple, un ordre du jour de confiance proposé par M. Rivet est voté par 297 voix contre 228.

Le 14, l'adoption du procès-verbal provoque des protestations de MM. Jolibois, Gauthier, Provost de Launay et Deroulède, à qui le président propose d'infliger la censure simple, qui n'est pas votée par la Chambre. M. Turrel interpelle le cabinet sur sa politique économique et sur nos relations commerciales avec l'Espagne. M. Lafont déclare qu'il serait imprudent d'engager avec ce pays une guerre de tarifs. M. Develle, ministre des affaires étrangères, constate qu'il ne peut engager de négociations que sur la base du tarif maximum. Discussion du projet de loi concernant le classement et le traitement des instituteurs.

Nécrologie. — Le général d'Anthouard-Vraincourt, doyen de l'état-major. — M. Bozérian, sénateur de Loir-et-Cher. — M. Cabat, peintre paysagiste, directeur de l'Académie de France à Rome. — Le général de division en retraite Paulze d'Ivoy. — M. Charles-Raoul Duval, ancien sénateur, premier président honoraire de la cour de Bordeaux.

Émile Raunié.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

16 mars 1893.

La démission et la rentrée du ministre de la justice. — Les interpellations à la Chambre et au Sénat. — Discours de M. [illegible]. — Le vote de confiance de la Chambre [illegible]. — Situation toujours précaire. — Incertitude du lendemain. — La loi d'organisation de la médecine gratuite.

La démisssion du ministre de la justice dans les circonstances où elle s'est produite et les violences qui se sont déchaînées sur le Parlement, après le coup de théâtre de la Cour d'assises, ont pu faire croire encore une fois que le jour de la dissolution était proche. Il semblait qu'il n'y eût plus rien, ni Parlement, ni gouvernement, et que tout s'écroulait à la fois. Puis on s'est repris et relevé, en attendant que demain, aujourd'hui peut-être, on retombe dans toutes les fureurs inconscientes de l'anarchie parlementaire.

Voilà plus de quatre mois que nous traînons douloureusement cette existence humiliante et agitée. Après chaque secousse, un certain calme se rétablit et l'on se laisse aller à l'espérance que la tempête est finie, que l'on pourra rentrer dans une période normale et s'occuper des affaires du pays. Mais à peine a-t-on cru entrevoir un peu de lumière à l'horizon, que les nuages reviennent plus sombres et plus serrés et la tempête redouble de violence.

Le gouvernement républicain n'étant pas appuyé par une majorité unie, sûre d'elle-même et maîtresse de sa politique, reste à la merci de tous les accidents, de toutes les machinations dressées par ses adversaires. Nous allons ainsi de chute en chute, de démission en démission ; les ministres s'en vont et reviennent au gré du hasard, et l'on en est à se demander chaque matin comment finira la journée.

Le régime constitutionnel et les libertés parlementaires traversent la crise la plus grande que nous ayons eue depuis vingt ans. Nous surmonterons encore ces périls, comme nous avons surmonté les précédents, on en conserve le ferme espoir. Le pays n'est pas encore troublé dans ses profondeurs; malgré tous les efforts que l'on a faits pour répandre le désarroi et la panique, il garde son calme, les départements sont tranquilles. L'opinion attend, sans de trop vives marques d'impatience, la fin de ce terrible procès. Mais ceux qui ont tout mis en œuvre pour déconsidérer le régime de liberté et de discussion pourraient s'apercevoir bientôt qu'ils ont travaillé contre eux-mêmes, contre leurs intérêts et contre leur politique, plus que contre la République elle-même. Il est extrêmement dangereux et téméraire de soumettre pendant quatre mois et davantage une démocratie comme la nôtre à une pareille série d'émotions. C'est tenter la fortune, c'est tenter même la révolution que de jouer ce jeu en France, au milieu d'un peuple impressionnable, qui a le sentiment profond de l'honneur, la fierté de son patriotisme et de ses libertés encore récentes, et à qui l'on répète tous les jours, dans les termes de la plus grande violence, que tout son Parlement et son gouvernement sont livrés à la corruption.

M. Constans l'a dit au Sénat, avec une vue parfaitement juste des choses de l'opinion et des mouvements de la politique : « Dans six mois, on ne se souviendra plus des noms de tel ou tel personnage; le peuple n'aura plus qu'une seule impression générale : c'est que tous les hommes qui se présenteront à ses suffrages ont fait partie d'une Assemblée qu'ils ont pris à tâche eux-mêmes de déconsidérer. » Ce sont bien là les effets qui se produisent et que ne prévoient pas ceux qui se livrent tout entiers aux passions du moment et aux luttes du jour. Le lendemain, toute la perspective est modifiée; des conséquences inattendues se déroulent, qui surprennent et confondent [illegible] et comblent les événements par leur [illegible]. La démocratie, [illegible] et les [illegible] ne conçoit plus qu'une immense et vague antipathie pour le régime et pour les assemblées qui l'ont assourdi d'un tel vacarme, lui ont donné le spectacle de telles passions.

L'éloignement ressemble en ceci au lendemain; la distance [illegible] l'heure. Au [illegible] qu'un affreux nuage, un noir tourbillon de poussière et de boue, au milieu duquel les noms disparaissent; c'est la France entière qu'on aperçoit dans l'anxiété et la misère, livrée aux aventures, couverte d'opprobre et gravement affaiblie dans sa considération morale, elle qui offrait, il n'y a pas six mois, le spectacle rassurant d'une nation maîtresse de ses destinées et glorieuse par la reconstitution de ses forces dans la liberté et dans la paix.

On ne pense pas cela, au milieu de la fureur des invectives qui s'échangent d'un banc à l'autre, dans une Chambre arrivée au terme de son mandat. L'intérêt électoral obscurcit toute vue plus générale de patriotisme et de politique, et il arrive qu'on trahit même cet intérêt électoral auquel on sacrifiait tout.

M. Bourgeois a retiré la démission qu'il avait donnée, le cabinet s'est retrouvé sur pied comme auparavant, et la Chambre lui a voté un ordre du jour de confiance par 288 voix contre 214. La majorité est composée exclusivement de républicains; la minorité comprend 141 membres de la droite sur 154; 29 boulangistes sur 33; 19 membres du centre gauche, 25 radicaux et socialistes. Ce n'est évidemment pas avec une telle coalition de partis adverses qu'on peut espérer de soutenir un gouvernement et une politique, quand bien même cette coalition serait encore accrue d'un certain nombre de voix jusqu'à devenir presque une majorité. D'autre part, les votes de confiance sans cesse répétés s'affaiblissent les uns les autres, perdent leur efficacité et leur vertu; ces votes reçoivent de toutes les scènes odieuses qui les accompagnent un caractère précaire et misérable. Le Parlement et le gouvernement, également abaissés, ne nous offrent plus une représentation digne de la France; telle est la situation où nous avons été précipités et d'où nous ne savons plus quand et comment il nous sera possible de sortir, si les républicains de la Chambre et tous les bons citoyens ne conçoivent pas enfin une idée juste des périls de l'heure présente et une ferme résolution de sacrifier au bien public et à la grandeur de la patrie leurs ressentiments et leurs convoitises.

Malgré tout, la Chambre et le Sénat ont pu voter d'un commun accord une bonne loi sur l'assistance médicale gratuite. On attendait cette loi depuis 1850 ; quelques principes d'une organisation départementale de l'assistance avaient été établis à cette époque, mais sans aucune sanction, et la plupart des départements n'avaient pas consenti à les appliquer. Les hôpitaux sont restés en nombre si insuffisants que plus de 30 000 communes sont aujourd'hui encore sans aucun secours hospitalier, et que 18 millions d'habitants sont privés d'hôpital ou de secours à domicile. Plus de 400 000 pauvres malades n'ont d'autre ressource que la générosité des médecins. Et certes cette générosité est grande, vraiment digne d'admiration dans nos campagnes, où tant de modestes praticiens se dévouent par le seul sentiment du devoir et de l'humanité. Mais pouvions-nous demeurer plus longtemps dans des conditions aussi défectueuses, alors que les services d'assistance ont fait tant de progrès autour de nous dans les autres pays ?

HECTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

16 mars 1893.

Le gros événement de la semaine, c'est l'échec du projet de réorganisation de l'armée allemande devant la commission militaire du Reichstag. Depuis quelques jours, divers symptômes faisaient présager ce dénouement : d'abord, les efforts de la commission pour traîner en longueur ses travaux et pour gagner, à force d'ajournements, les vacances de Pâques, sans prendre de décision; ensuite, la déclaration faite, dans la séance du 4 mars, par M. Liéber, député du centre, pour annoncer que ce groupe envisagerait le projet de loi d'une façon purement objective, sans y mêler des préoccupations politico-ecclésiastiques. Résolution qui démontre, soit dit en passant, que le pape Léon XIII a su résister aux objurgations de la diplomatie prussienne, et qu'il a refusé de mettre son influence au service de la Triple alliance en exerçant une pression sur les catholiques du Reichstag en faveur de la loi militaire.

Le chancelier de Caprivi conservait pourtant bon espoir, surtout depuis qu'il est survenu quelques divergences de vues parmi les députés progressistes de la commission. Mais, le 10 mars, l'heure du vote ayant enfin sonné, la commission a repoussé les deux premiers articles du projet, ainsi que divers amendements relatifs à l'augmentation des effectifs en temps de paix. Il ne reste donc plus, après tant de négociations si laborieusement poursuivies par M. de Caprivi, qu'un échec complet pour le gouvernement. On s'attendait bien à quelques atténuations du projet militaire; mais un rejet aussi radical, c'est presque une rébellion.

Voilà donc le gouvernement impérial mis en demeure de donner la mesure de son ascendant réel sur la nation allemande. Saura-t-il jouer la grosse partie où il s'est engagé si résolument? L'empereur a bien promis de retrouver en lui la ferme volonté de son grand-père; mais ces rodomontades mystiques ne sauraient tenir lieu du plan de bataille dont le gouvernement prussien a besoin pour briser les résistances inattendues qu'il rencontre, ou tout au moins pour les déjouer. Si, comme il est permis de le supposer, le Reichstag ratifie la décision de sa commission, on n'aperçoit guère que trois solutions. Le gouvernement peut retirer son projet, ce qui entraînerait la retraite de M. de Caprivi; mais il n'y paraît guère disposé. Il peut encore chercher de nouveau un terrain d'entente avec les divers partis que ses exigences avaient effrayés; mais il faudrait se résigner à des concessions qui cadrent mal avec l'attitude intransigeante du fougueux autocrate. Reste la dissolution du Reichstag. Mais il paraît qu'on est obligé d'y regarder à deux fois. Il faudrait d'abord le consentement du Conseil fédéral, qui est loin d'être assuré. Ensuite, l'état de l'opinion dans le pays n'inspire qu'une confiance médiocre dans le résultat d'élections générales engagées sur la question militaire.

Les beaux jours du militarisme allemand semblent décidément toucher à leur fin. On peut s'en convaincre par de multiples indices. Tout récemment encore, un incident qui s'est produit au Reichstag pendant la discussion du budget de la guerre a projeté quelque vives lueurs sur l'irritation de l'esprit public contre ce régime barbare. Plusieurs députés de l'opposition signalaient la fréquence des suicides dans l'armée, et l'attribuaient aux brutalités intolérables infligées aux soldats par leurs supérieurs. Le ministre de la guerre, perdant tout sang-froid, n'a su répliquer que par des arguments de corps de garde. Alors s'est déchaîné un tumulte formidable. Le ministre a été hué littéralement. L'écho de ces protestations retentira longtemps dans le Parlement et dans le pays, avec cette conclusion de Bebel : « Nous n'irons pas augmenter le nombre des victimes en votant l'incorporation supplémentaire de 60 000 recrues que vous nous demandez! »

*
* *

Les unionistes anglais reprennent espoir, grâce à un incident inattendu qui vient favoriser leur campagne contre le *Home rule bill*. On sait que, pour le moment, leur objectif était d'en empêcher la seconde lecture avant les vacances de Pâques. Par une série de manœuvres obstructionnistes, ils étaient parvenus à faire ajourner au 20 mars cette discussion que M. Gladstone avait fait fixer à lundi dernier. Tandis que l'illustre vieillard se disposait à se mettre énergiquement en travers des projets et des exploits de l'opposition, il s'est trouvé arrêté lui-même par la plus malencontreuse diversion. Atteint d'une indisposition subite, mais heureusement peu grave, il a dû s'aliter, et, dans ces conditions, la deuxième discussion du *Home rule bill* a dû être renvoyée après les vacances de Pâques. Voilà donc les conservateurs au comble de leurs vœux : ils sont assurés de pouvoir continuer la campagne d'agitation à outrance qu'ils ont déjà commencée. Il paraît certain qu'ils useront et abuseront, sans la moindre discrétion, des loisirs que leur procure la maladie de leur grand adversaire. Après tout, ce sont les droits de la guerre. On ne peut que souhaiter que M. Gladstone, promptement rétabli, soit bientôt en mesure de neutraliser leurs efforts.

*
* *

Le simulacre de consultation nationale auquel le gouvernement serbe vient de se livrer est enfin terminé. Le cabinet libéral, qui disposait, quand il a pris le pouvoir, de 15 voix dans le Parlement contre 134 opposants radicaux, s'est adjugé cette fois près de quatre-vingts sièges, n'en laissant plus qu'une cinquantaine à ses adversaires.

Les conditions dans lesquelles s'est effectué ce changement de décor parlementaire ne méritent guère, par elles-mêmes, de retenir notre attention. Mais, en France, on a perdu la déplorable habitude de se désintéresser des évolutions de la vie européenne, et il faut s'en féliciter. Or les fluctuations de la politique intérieure des États danubiens rentrent trop, par leurs causes et par leurs conséquences, dans le domaine des faits internationaux, pour qu'il soit permis de les perdre de vue un seul instant. La presse française n'a pas voulu manquer à son devoir en ce qui concerne les derniers événements serbes. Elle a fidèlement rendu compte de la situation réelle créée par le coup d'État parlementaire de M. Ristitch; et c'est avec un scepticisme unanime que les journaux français envisagent la majorité artificielle recrutée par le cabinet Avakoumovitch.

« Pour obtenir cette victoire, dit *le Temps* (12 mars), il a fallu faire peser une sorte de terrorisme sur Belgrade. Il a fallu entrer en conflit avec le Conseil d'État. Le jour des élections n'a été que le couronnement d'une longue série d'émeutes où le sang a coulé, à Semendria, à Zaïtchar, etc. De tels procédés devaient avoir leur récompense. Les libéraux auront la majorité, presque l'unanimité à la Skouptchina... MM. Ristitch et Avakoumovitch sont tout à la joie. C'est assurément l'une des opérations les mieux réussies de candidature officielle auxquelles notre siècle ait assisté. Seulement, on ne peut se défendre de se rappeler les conséquences qu'ont presque fatalement ces coups de main heureux. »

G. Blachon.

BIBLIOGRAPHIE

Les Chants oraux de la Russie, par M. Achille Millien.

Il m'est doublement agréable d'annoncer une nouvelle publication de M. Achille Millien, d'abord parce que cette publication est intéressante en elle-même, et surtout parce que l'éditeur-traducteur de ces *Chants oraux* est une des plus sympathiques physionomies de notre littérature. Je ne sais pas si M. Millien a jamais prêché en faveur de la décentralisation, mais depuis longues années il la pratique dans le meilleur sens. Du fond de son Nivernais, il n'a cessé de nous envoyer des recueils poétiques : *la Moisson, Chants agrestes, Musettes et Clairons, les Poèmes de la nuit* (ce dernier volume couronné par l'Académie française). Son inspiration cependant n'est point expressément académique. Il a le goût de la littérature populaire, non seulement autour de lui, dans sa province, qu'il connaît à fond, témoin les *Petites Fables et Légendes du Nivernais*, mais encore en des contrées lointaines, comme l'attestent *les Chants populaires de la Grèce, de la Serbie et du Monténégro, les Fleurs de la poésie étrangère, Poètes portugais*, et enfin ce nouveau recueil de *Chants oraux*.

Grâce à l'interprétation d'écrivains éminents, grâce aussi au concours des circonstances, il s'est produit parmi nous un courant très favorable à la littérature russe. Que le peuple russe, ce peuple doux, patient et mystique, bénéficie de cet intérêt et dans ses productions naïves nous communique quelque chose de son âme, ce n'est que justice pour lui et plaisir pour nous.

J'avoue qu'en ce qui me concerne, et plutôt par un effet de l'expérience qu'en vertu d'un parti pris, je n'ai pour la poésie populaire qu'un enthousiasme des plus restreints. Il m'est arrivé à une certaine époque d'avoir à rédiger un rapport sur les chansons populaires de la France. Tous les documents étaient placés sous mes yeux, et je dois dire que dans ces documents on rencontrait très peu d'inspirations originales, très peu de poésies qui sentissent réellement le terroir. En revanche, beaucoup de chansons imprimées (Béranger, Hégésippe Moreau, Désaugiers), dénaturées et travesties grossièrement. De même à la campagne, où j'ai vécu bien souvent, j'ai plus d'une fois entendu répéter les inepties de nos cafés-concerts, mais rarement une pauvre petite chansonnette éclose sur place et vraiment populaire.

J'aime à croire qu'il n'en est pas ainsi des *Chants oraux* publiés par M. Millien. Dans une introduction rédigée avec beaucoup de soin, et qui nous prouve combien il est au courant de la question, le traducteur nous garantit l'authenticité des pièces qu'il nous fait connaître, j'entends par là leur source purement plébéienne et rustique. Quelques-unes lui ont paru d'une importance plus particulière, et il leur a fait les honneurs d'une version rimée. D'autres, simplement indicatives, ont été reproduites dans une prose cadencée, qui conserve les avantages et les grâces du rythme. L'impression d'ensemble a quelque chose d'agréable et de sain.

Deux sortes de sujets reviennent fréquemment dans les *Chants oraux* et y tiennent la principale place. Les premiers se rapportent, soit à d'antiques légendes, soit à des faits historiques marquants. Ils ont une valeur documentaire incontestable. Les autres sujets ont trait aux diverses phases, aux divers aspects, aux occupations variées de l'année agricole. On sent très bien dans l'habile traduction de M. Millien les changements, les nuances, les intensités ou les dégradations de couleur qu'apporte avec soi le cours des saisons. Au fond, ce sont des hymnes à la nature, tantôt pleins de supplications, tantôt rayonnants d'allégresse, et le vieux paganisme slave s'y déguise mal sous le vernis du christianisme. Sous le nom des saints, ce sont encore les vieilles divinités locales auxquelles on s'adresse.

Eugène Levasseur.

La Chanoinesse, par André Theuriet. (Armand Colin.)

La Chanoinesse est un début pour M. André Theuriet, un début dans le roman historique. C'est durant la période révolutionnaire, de 1789 à 1791, et dans le pays cher à l'auteur, dans le Barrois et la Meuse, que se déroulent les épisodes du récit.

On a fréquemment remarqué que la plupart, que *tous* les romans qui se passent sous la Révolution ont pour intrigue fondamentale les amours d'un jacobin pour une aristocrate. C'est de règle, et M. Theuriet n'a pas voulu rompre avec cette coutume.

Son héroïne, Hyacinthe d'Ériseul, chanoinesse de Poulangy, est aimée par François Baujard, député du Tiers à l'Assemblée nationale; et, peu à peu, cet amour finit par être partagé, la belle et altière chanoinesse s'humanise, s'adoucit, se laisse toucher. Elle a, par malheur, inspiré une passion non moins violente à un autre adepte des idées nouvelles, le jeune Jean-Joseph Renard, un farouche révolutionnaire, celui-là, et un amoureux non moins exalté et terrible, qui, pour se venger des dédains de la chanoinesse, n'hésite pas à la dénoncer et à l'envoyer à l'échafaud, en compagnie du rival triomphant, de l'heureux Baujard.

Nombre de scènes, comme la fuite de la famille royale, la conspiration des gentilshommes verriers, etc., ont pour théâtre la forêt de l'Argonne, dont l'auteur s'est plu à nous dépeindre, avec toutes les couleurs de sa riche palette, les sites les plus imposants et les plus pittoresques. Il a cherché surtout à doter ses personnages du Barrois de leur langage propre, à leur faire parler leur patois local, et il a ainsi donné à son œuvre un accent de vérité et de sincérité qui vous charme, une saveur de terroir que tous les lettrés et philologues apprécieront hautement.

*
* *

Claudius Bombarnac, par Jules Verne. (Hetzel.)

Dans *Claudius Bombarnac*, Jules Verne, l'inépuisable et prestigieux conteur, nous montre le reporter futur, tel que le progrès et l'américanisme nous le préparent, nous l'ont fait déjà.

Le Bordelais Claudius Bombarnac, rédacteur au *XIXe Siècle*, voyage pour le compte de ce journal. Arrivé à Tiflis, il trouve un télégramme de son directeur, qui lui mande de se rendre sur le littoral est de la mer Caspienne, à Ouzoun-Ada, et là de prendre le train direct du grand *Transasiatique*, et de gagner la capitale du Céleste-Empire.

C'est ce voyage de Tiflis à Pékin par chemin de fer qui forme le sujet du nouveau livre de Jules Verne. Nombre d'accidents, d'incidents comiques ou dramatiques, de rencontres des plus imprévues, quantité d'aventures drolatiques et surprenantes, — de ces aventures qui n'appartiennent qu'à l'auteur et portent sa marque si distinctive, viennent, bien entendu, mouvementer ce long voyage (6000 kilomètres), « voyage extraordinaire » entre tous.

Albert Cim.

Institut de France.

Académie française. — L'Académie française a procédé, le 23 mars, à l'élection de deux membres titulaires, en remplacement de M. Renan et de M. John Lemoinne.

M. Challemel-Lacour a été nommé membre de l'Académie, en remplacement de M. Renan, au troisième tour de scrutin, par 17 voix contre 13 données à M. Gaston Paris.

L'élection pour le remplacement de M. John Lemoinne n'a pas donné de résultat et a été renvoyée. Au sixième tour de scrutin, M. Brunetière obtenait 15 voix; M. Manuel, 10; MM. Fouquier et Zola, 2 chacun.

Académie des sciences morales et politiques. — Au cours de la dernière séance, M. Levasseur, dans sa communication relative à l'enseignement de l'économie politique dans les Écoles de droit, avait constaté que, d'après certains professeurs, depuis que l'enseignement a été reporté en première année, le niveau a baissé; les étudiants, qui n'ont reçu dans les classes de philosophie que des notions très insuffisantes d'économie politique, sont trop jeunes pour en comprendre les analyses et les théories.

M. Calmet de Santerre, doyen de la Faculté de droit de Paris, fait observer à ce sujet que les étudiants de première année ne sont pas mieux préparés aux cours de droit qu'à ceux d'économie politique. Ces cours ne sont, en somme, qu'une introduction, qui rendent les jeune gens aptes à recevoir plus tard avec fruit une instruction plus substantielle. Il n'y a donc pas lieu de déplacer de nouveau le cours d'économie politique, mais il conviendrait d'en instituer un autre en seconde année, ainsi que la Faculté l'a instamment demandé au ministre de l'instruction publique.

M. Adolphe Guillot lit un mémoire sur *les Modes de répression du vagabondage des enfants*. M. Guillot estime que ce vagabondage n'est pas un délit et que le Code pénal a le tort de traiter l'enfant vagabond comme un délinquant, moralement responsable de n'avoir ni ressources ni domicile, alors que le Code civil impose à ses parents l'obligation d'assurer son existence. La théorie du Code pénal, qui substitue le régime répressif au régime préventif, a eu pour conséquence directe le développement du vagabondage. Les magistrats, qui n'ont à leur disposition d'autre pénalité que la maison de correction, préfèrent rendre l'enfant à des parents incapables ou négligents que de le placer dans un foyer de corruption. M. Guillot insiste, par suite, sur la nécessité de rompre résolument avec le système du Code pénal, de substituer l'école de préservation à la maison de correction, de conférer à l'État un droit de garde sur les enfants, et surtout d'établir la responsabilité des parents pour éviter qu'ils ne négligent trop aisément les obligations qui leur incombent. (11 mars.)

Les événements de la semaine.

Sénat. — Le 16, fin du vote en première lecture du projet concernant l'assistance médicale gratuite. Adoption, après déclaration d'urgence, d'un projet modifiant la loi du 18 juillet 1866 sur les courtiers de commerce. Vote en deuxième lecture du projet relatif à la nationalité. Suite de la discussion du projet concernant les caisses de retraites des ouvriers mineurs.

Le 18, M. Merlin, vice-président, annonce la mort du président, M. Jules Ferry, et prononce l'éloge funèbre du défunt. Le projet de loi portant ouverture d'un crédit de 20 000 francs, pour célébrer les funérailles de M. Ferry est voté par 233 voix contre 30. M. Boulanger dépose son rapport sur le budget de 1893.

Le 20, question de M. Bérenger au président du Conseil et au garde des sceaux à propos des scandales qui se passent dans la rue et dans certaines réunions. M. Ribot répond que les délits visés ont été signalés au juge d'instruction. M. Lades-Gout interpelle le cabinet au sujet des agissements du préfet de l'Aude, dont il réclame le déplacement, appuyé en cela par M. Marcou. M. Ribot disculpe ce fonctionnaire et refuse d'accepter l'ordre du jour motivé que M. Lades-Gout avait déposé et qu'il retire.

Chambre des députés. — Le 16, à propos de l'incident Cottu-Soinoury, M. Ribot, président du Conseil, explique les démarches qu'il a faites pour empêcher que le nom de l'ambassadeur d'une puissance amie fût mêlé au procès de Panama. M. Maurice Barrès dépose au sujet des articles que la presse a publiés sur ces faits une demande d'interpellation qui est renvoyée à un mois. M. Chiché interpelle le ministre des finances au sujet de la disjonction de la réforme des boissons du budget de 1893, décidée par le Sénat et acceptée par le gouvernement; il insiste pour que la Chambre persiste dans sa première décision. M. Tirard répond qu'il s'est vivement opposé à la disjonction, mais sans succès. L'ordre du jour pur et simple est voté par 282 voix contre 245. Suite de la discussion du projet de loi relatif au traitement des instituteurs.

Le 18, M. Ribot, président du Conseil, dépose un projet de loi portant ouverture d'un crédit de 20 000 francs, affecté aux funérailles de M. Jules Ferry, qui est voté par 296 voix contre 170.

Les 20 et 21, suite de la discussion du projet de loi concernant les traitements des instituteurs. Vote de trois amendements proposés par M. Bouge; l'un établit que la classe est personnelle et peut être attribuée sans déplacement; l'autre attribue un supplément de traitement aux directeurs d'écoles à plusieurs classes; le dernier décide que l'instituteur devra recevoir le logement, non sa valeur représentative. M. Jaurès obtient que le traitement des instituteurs et institutrices stagiaires soit élevé à 900 francs et que les années passées à l'École normale comptent pour le stage. Vote d'un amendement de M. Moreau, qui porte l'indemnité de résidence à 1000 francs dans les villes de 100 001 à 150 000 habitants, et d'un amendement de M. Burdeau, qui acorde cette indemnité dans les mêmes conditions aux adjoints et adjointes. En réponse à une observation de M. Denoix, le ministre de l'instruction publique reconnaît qu'il y aura lieu de réduire graduellement le nombre des écoles normales.

Élection sénatoriale. — Dans le département de la Haute-Saône, auquel a été attribué par tirage au sort le siège de sénateur inamovible, vacant par suite du décès de M. John Lemoinne, le docteur Coillot, conseiller général républicain, a été élu par 475 voix contre 372 données à son concurrent républicain, M. Mercier, député.

Affaire de Panama. — Le jury a rendu son verdict dans le procès de corruption. MM. Fontane, Sans-Leroy, Béral, Gobron, Dugué de La Fauconnerie et Antonin Proust, reconnus non coupables, ont été acquittés; MM. Charles de Lesseps et Blondin, déclarés coupables avec admission de circonstances atténuantes, ont été condamnés, l'un à un an de prison, l'autre à deux ans; M. Baïhaut, qui n'a pas obtenu le bénéfice des circonstances atténuantes, a été condamné à la dégradation civique, à cinq ans de prison et à 750 000 francs d'amende.

Nécrologie. — M. Barthelon, conseiller à la Cour de Paris. — Le baron Du Casse, ancien conseiller référendaire à la Cour des comptes. — M. Jules Ferry, président du Sénat. — M. Louis Jametel, sénateur de la Somme. — M. Mercier, premier président honoraire de la Cour de cassation.

Émile Baunié.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

23 mars 1893.

La mort de M. Jules Ferry. — Panama. — Le verdict de la Cour d'assises. — Le procès Andrieux et Lissagaray. — La Commission d'enquête parlementaire. — Nouvelles interpellations. — Les élections départementales. — La loi relative aux instituteurs.

Le coup de théâtre de l'élévation de M. Jules Ferry à la présidence du Sénat a été suivi par le coup de théâtre de sa mort subite. Ses amis et son parti ont le droit de trouver quelque consolation même dans cet arrangement cruel des choses, car il a succombé ainsi dans toute sa gloire, après avoir reçu un acte de réparation éclatante, et au milieu des caresses de la faveur qui lui était revenue des extrémités de l'Europe et du monde. La France lui a fait des funérailles telles qu'elle sait les faire pour ses plus illustres serviteurs. Il est dans la destinée des hommes de s'en aller ainsi, les uns après les autres, et heureux ceux qui s'en vont dans une heure de lumière et d'espoir! Quelles épreuves nouvelles n'attendent pas peut-être ceux qui leur survivent?

Le verdict prononcé par le jury de la Seine dans le procès du Panama laissera après lui bien des sujets de récriminations et des protestations. La situation du ministère n'en sera pas fortifiée. De nouvelles interpellations sont annoncées pour aujourd'hui, où seront encore une fois engagées les destinées de cette Chambre et du gouvernement de la République. On ne peut s'empêcher de se rappeler amèrement avec quelle précipitation la majorité a livré ses membres les plus importants, sans un examen suffisant de la situation, sur un rapport à peine écrit; comment elle a accumulé crise sur crise, depuis le 22 novembre 1892, pour arriver à un tel verdict. Et cependant, si le bon sens reprenait ses droits, si l'on voulait reconnaître le caractère spécial des questions posées au jury et le caractère de ce jury lui-même, on se hâterait de convenir qu'il a sagement répondu et qu'il a montré plus de prudence, d'équité et de politique que toute une Assemblée de députés dans la fougue de ses passions. Ainsi, le juge d'instruction, après une longue enquête, avait commencé par mettre hors de cause, en vertu d'un arrêt de non-lieu fortement motivé, MM. Jules Roche, Emmanuel Arène et Thévenet. La chambre des mises en accusation, après une nouvelle enquête, et par un autre arrêt de non-lieu plus fortement motivé encore, a renvoyé des fins de la plainte MM. Rouvier, Léon Renault, Albert Grévy, Devès. Enfin, après les débats de la Cour d'assises, les quatre derniers accusés parlementaires, MM. Béral, Gobron, Proust, Dugué de La Fauconnerie, auxquels sont joints MM. Marius Fontane et Sans-Leroy, sont acquittés. Que reste-t-il de cette accusation dans laquelle on avait enveloppé tout un Parlement, tout un gouvernement? Il reste le crime de Baïhaut.

Mais faudrait-il conclure de là que cette tragique affaire de Panama n'a point été l'occasion d'une série innombrable d'abus de toute sorte, des plus criants, des plus scandaleux? Non, certes, on ne peut pas le dire; on a vu en évidence comment on organise des syndicats de garantie fictifs, qui ne garantissent rien; comment, avec l'aide des entreprises de publicité et des sociétés financières, on peut duper impunément l'opinion par des espérances chimériques; comment on dilapide l'épargne populaire en semant au loin et au large la corruption à pleines mains; et de tout cela il est résulté le tableau d'un état de mœurs et de choses qui appelle des corrections profondes.

Mais ce n'est point la Commission d'enquête parlementaire qui nous apportera ces corrections, que le jury ne pouvait pas apporter lui-même. Il paraît que la Commission veut se perpétuer dans ses pouvoirs et réclame de la Chambre les droits de juridiction les plus étendus. M. Maujan, le nouveau rapporteur général, qui a [illegible] M. [illegible] veut aller, dit-il, « jusqu'au bout... » Si le bout est de découvrir et de publier la fameuse liste des 104, c'est bien; mais s'il est vrai que cette liste n'existe pas, que cette liste n'a jamais existé, quelle ne sera pas encore une fois l'œuvre vaine et irritante où la Commission va continuer de s'appliquer avec une obstination toujours déçue?

M. Andrieux poursuivait devant la Cour d'assises M. Lissagaray, rédacteur en chef de la *Grande Bataille*, qui l'avait traité comme on peut le penser. Le jury a répondu qu'il n'y avait pas diffamation. Ce trait, si curieux, entre tant d'autres, montre bien à quel point le public est excédé des prétentions de certains personnages.

Les élections départementales sont toujours républicaines, comme à l'ordinaire : la Haute-Saône devait donner un remplaçant à John Lemoinne, sénateur inamovible. Il semblait que l'occasion fût bonne, dans ce département qui a connu de près la gloire et les infortunes de Baïhaut, pour tourner l'esprit des électeurs vers des directions nouvelles. Aucun monarchiste ne s'est présenté. La lutte s'est passée entre deux républicains.

Des élections ont eu lieu aux conseils généraux dans la Drôme, l'Isère, la Gironde, la Haute-Vienne, la Meuse, Saône-et-Loire, etc. Partout des républicains sont nommés; à peine sur le grand nombre de candidats en apparaît-il un qui se soit rallié plus ou moins ouvertement.

La Chambre a enfin abordé, sur le rapport de M. Édouard Delpeuch, l'œuvre de revision de la loi du 19 juillet 1889, relative au classement et au traitement des instituteurs. Combien d'espérances cette loi n'avait-elle pas éveillées au moment où elle fut présentée par M. Goblet! Elle devait nous donner à la fois l'unité et la fixité, ces merveilles! Elle devait relever d'une manière notable les émoluments des instituteurs! Hélas! tout cela parut cruellement démenti dans l'application, et les instituteurs ne recueillirent de tous côtés que des objets de déceptions cruelles. Deux principes étaient affirmés et réalisés d'une manière certaine : l'instituteur affranchi des influences locales, relevé à ses propres yeux, comme le dit M. Édouard Delpeuch, ne voit plus le chiffre de ses émoluments dépendre du hasard; que la commune soit riche ou pauvre, amie ou ennemie de l'instruction laïque, l'instituteur ne dépend pas d'elle; il a son traitement propre et garanti; il l'emporte avec lui, s'il est déplacé; il peut aussi, en demeurant fidèle à la commune où il a débuté, s'élever d'année en année par l'effet de son travail et de ses notes personnelles. C'est à la fois l'égalité et l'indépendance. Les instituteurs ont apprécié ces principes généraux comme ils méritaient de l'être, en tant que principes; mais un certain chapitre V *provisoire* est venu mettre dans la pratique le désordre, l'injustice et toutes les surprises. Et ce fameux chapitre provisoire risquait d'être pour les instituteurs de cette génération le chapitre vraiment définitif!

On ne peut nier que la Chambre ne s'applique à la revision de cette loi avec la meilleure volonté, le plus ardent désir de donner à l'armée des instituteurs une véritable loi organique qui fixe les cadres, les conditions de l'avancement, les traitements, d'une manière équitable et honorable pour tous. La Commission et son rapporteur, M. Delpeuch, M. Bouge, M. Burdeau, M. Jaurès, ont pris la plus large part à la discussion. La loi actuelle aura certainement pour effet de corriger la plupart des imperfections et des maladresses de la loi de 1889, et, si elle n'est pas encore parfaite, elle marquera cependant un progrès notable dans la situation des instituteurs, qui depuis vingt ans n'ont cessé d'être l'un des premiers et des plus nobles soucis de la République.

HECTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

23 mars 1893.

On connaît l'incompatibilité des tendances économiques de la Suède et de la Norvège, et l'on n'a pas oublié que, dans le courant de l'été dernier, ce conflit éclata au grand jour. Les Norvégiens réclamaient une représentation consulaire indépendante. Faute de ce gage d'autonomie, ils se considéraient comme sacrifiés à l'égoïsme des Suédois, au mépris du pacte d'union de 1814 qui stipule l'égalité des droits des deux États de la monarchie scandinave.

Usant de son droit de veto, le roi Oscar II annula ces revendications. Il en résulta une crise ministérielle; puis le Conseil d'État commun fut chargé de mettre à l'étude la solution du conflit, et le gouvernement suédois proposa un projet de transaction. Cet arrangement ne concédait pas à la Norvège une diplomatie séparée ; mais il rendait accessible aux Norvégiens le poste de ministre des affaires étrangères, réservé jusqu'alors aux Suédois. En d'autres termes, ce projet assurait aux Norvégiens la possibilité d'empêcher que les affaires diplomatiques et consulaires de la monarchie fussent dirigées dans l'intérêt exclusif de la Suède.

M. Steen, ministre d'État norvégien, encouragé par le Storthing, n'a pas cru pouvoir se contenter de ces concessions. Dès lors, la crise est entrée dans une période aiguë. Les revendications norvégiennes ont pris un caractère nationaliste et même franchement séparatiste. Entre les deux populations aussi bien qu'entre les deux gouvernements, les rapports se sont tendus à l'extrême. A en juger par l'ardeur passionnée des polémiques, par les récriminations agressives, belliqueuses même, de la presse norvégienne et par l'attitude intransigeante du gouvernement de Christiania, il est permis de croire que les Norvégiens sont prêts à toutes les éventualités; ils iront jusqu'à brûler leurs vaisseaux, pour se condamner à résister jusqu'au bout.

Le 17 mars, le Storthing votait une motion « maintenant le droit de la Norvège à une action indépendante en ce qui concerne toutes les affaires non spécialement réservées dans le pacte d'union intervenu entre les deux royaumes », et invitant le gouvernement norvégien à instituer des consulats exclusivement norvégiens. Le conflit a donc pris une tournure nettement constitutionnelle. Mais il n'en devient pas pour cela plus facile à résoudre. On chercherait en vain dans le texte de l'acte d'union l'énumération des affaires communes ou de quelques affaires réservées; chacun peut donc l'interpréter à sa façon, en ce qui concerne la question consulaire. Toujours est-il que les Norvégiens ne veulent pas démordre de leur interprétation et qu'ils montrent les dents.

Le roi Oscar persistera-t-il dans sa résistance, et chargera-t-il, ainsi qu'on l'annonce, un député conservateur, M. Stang, de prendre la succession de M. Steen? Cet expédient ne serait pas une solution. Les députés conservateurs ne sont que trente-cinq contre une centaine d'opposants, et la Constitution interdit la dissolution du Storthing avant l'expiration de son mandat, qui n'aura lieu que dans deux ans. C'est une situation inextricable.

Les embarras du gouvernement suédois se sont compliqués d'un événement extraordinaire et bien fait pour lui enlever le sang-froid dont il a tant besoin pour dénouer la crise norvégienne. Dans le courant de l'été dernier, quelques politiciens suédois, partisans du suffrage universel, ont pris l'initiative, imitée depuis par les progressistes belges, d'organiser un *referendum* pour faire approuver par l'opinion populaire la convocation d'une sorte de Convention nationale extra légale. Cette consultation, qui s'adressait à tous les citoyens âgés de vingt et un ans, hommes et femmes, a répondu à l'espérance des organisateurs. En conséquence, un Folk-Rigsdag, ou parlement populaire, a été élu le 8 janvier dernier. C'est la liste socialiste qui a eu les honneurs de cette journée. Enfin, le 14 mars courant, cent vingt-trois délégués du Folk-Rigsdag se sont réunis à Stockholm et ont commencé leurs séances.

On devine sans peine l'émotion du gouvernement, du Parlement légal et des partisans de l'ordre établi devant cette irruption si méthodique et si soudaine des masses populaires dans la vie politique. Pour courir au plus pressé, pour ouvrir une soupape, on a mis bien vite sur le tapis un projet d'élargissement de la base du suffrage censitaire. C'est s'y prendre un peu tard, et on fera bien de prendre le pas de charge pour rattraper le temps perdu.

Quant au Storthing norvégien, il n'a pas perdu une minute pour nouer des rapports sympathiques avec le Folk-Rigsdag. C'est de bonne guerre, il faut en convenir.

*
* *

Avant de commencer la lutte qu'il paraît décidé à soutenir pour briser les résistances auxquelles s'est heurtée la réorganisation du militarisme allemand, l'empereur Guillaume a éprouvé le besoin de retremper son ardeur dans les effusions de son « fidèle hussard », le roi Humbert, et, par la même occasion, d'aller dresser de ses propres mains certaines batteries indispensables pour l'assaut qu'il médite contre le Reichstag. Le puissant suzerain de la Triple alliance s'est donc invité sans plus de façon aux noces d'argent du couple royal d'Italie, qui seront célébrées le mois prochain. En même temps, il a fait annoncer sa visite au pape Léon XIII.

Ce déplacement impérial, dont le double but n'échappe à personne, défraye depuis quelques jours la chronique internationale. Ce qui est surtout intéressant, c'est l'attitude du Vatican, qui ne paraît guère plus encourageante aujourd'hui pour la diplomatie allemande que le mois dernier, lors de l'ambassade extraordinaire du général de Loë. Si l'empereur compte sur son ascendant personnel pour ramener la politique de Léon XIII dans la sphère d'attraction de la Prusse, il se fait grandement illusion; il faudra chercher un autre moyen de vaincre les répugnances du centre catholique allemand pour l'adjonction de quatre-vingt mille nouveaux soldats à ceux qui montent déjà la garde sur le Rhin et sur la Vistule.

Quant aux Italiens, l'empereur allemand n'aura qu'à paraître pour déchaîner l'idolâtrie de ces fidèles alliés. Les Italiens savent bien qu'on vient pour consoler leur amour-propre de certaines blessures récentes; ils savent bien que cette visite entraînera des frais ruineux, et que leurs acclamations n'empêcheront pas l'empereur de songer surtout aux bonnes grâces du Vatican. On les flatte, ils le savent ; mais ça leur fait plaisir, comme dit le proverbe japonais. L'aspect auguste de Guillaume II, exerçant une influence magique sur les fiers descendants des Romains, leur fera oublier et les impertinences du comte de Caprivi, qui traita si dédaigneusement l'armée italienne devant la commission militaire du Reichstag, et les riches mais stériles présents apportés au pape par le général de Loë, et l'obstination de l'empereur François-Joseph à tourner le dos à Rome, et jusqu'à l'égoïsme de la reine d'Angleterre qui vient à Florence et dont on n'a pu obtenir qu'elle poussât jusqu'au Quirinal. La visite du *Summus episcopus* berlinois est plus qu'une réparation pour l'honneur national italien : c'est une nouvelle faveur qu'on ne saurait reconnaître par trop de sacrifices.

G. Blachon.

BIBLIOGRAPHIE

Les Éditions illustrées des fables de La Fontaine, par le docteur Armand Després.

Le docteur Armand Després vient de faire paraître le supplément à un livre que nous avons annoncé et dont nous avons retardé jusqu'ici le compte rendu : *les Éditions illustrées des fables de La Fontaine*; le livre est donc aujourd'hui complet.

Entre ses travaux professionnels de chirurgien et les devoirs de son mandat législatif, M. Armand Després a réuni la presque totalité des éditions illustrées des fables de La Fontaine. Cette collection unique lui a inspiré l'idée de faire un catalogue aussi complet que possible des tentatives des artistes depuis deux siècles pour rendre par des images les scènes philosophiques de notre immortel fabuliste. Grande tâche! et peu l'ont accomplie entièrement.

Le lecteur ne sera pas peu surpris en apprenant qu'il existe plus de deux cents éditions illustrées différentes des fables de La Fontaine, depuis Chauveau, Ondry, Granville, jusqu'aux artistes obscurs dont les dessins ornent des éditions de pacotille vendues depuis un siècle par les colporteurs.

L'auteur a eu la patience de recueillir toutes les éditions, et il nous en donne la nomenclature.

Une première partie renferme une courte critique artistique de l'œuvre des peintres, graveurs, lithographes et aquafortistes qui se sont essayés sur le bon La Fontaine; cinquante planches ajoutées reproduisent les différentes manières d'interpréter une fable qui est bien de La Fontaine seul. Telle reproduction d'une fable unique, *la Laitière et le pot au lait*, montre les efforts faits pour interpréter le poète, et cela donne de l'intérêt à l'ouvrage.

La seconde partie est un catalogue raisonné chronologique des éditions illustrées.

Chacun a sa folie, ses faiblesses, ses goûts et son humeur; le docteur Armand Després est un fanatique de La Fontaine, et il l'a prouvé d'une nouvelle manière dont les lettrés de goût lui sauront gré.

Souvenirs de voyages, par Armand Lederlin. (C. Froereisen; Épinal, éditeur.)

C'est bien le « tour du monde au galop », comme l'annonce d'ailleurs le sous-titre du volume, que ces *Souvenirs de voyage*, tout récemment publiés par M. Armand Lederlin.

Parti des Vosges en 1891, pour accompager, en qualité de secrétaire, M. le sénateur Charles Ferry, M. Lederlin, après avoir parcouru une partie de la côte d'Afrique, s'embarque pour les Indes. Il visite Bombay, Dehli, Agra et son merveilleux mausolée la sainte Bénarès, ses escaliers de marbre et ses ruelles sordides, Madras, Madura et le paradis de Ceylan, et aborde enfin à Saïgon. De notre colonie de Cochinchine, il passe à celle du Tonkin, qu'il explore dans toute son étendue; puis, après une excursion en Chine, un séjour plus prolongé et des plus intéressants au Japon, M. Armand Lederlin fait voile pour San-Francisco, se dirige ensuite, à travers les États-Unis, vers le Canada, « pour payer à notre ancienne colonie sa visite obligée de Français », et regagne enfin l'Europe.

Bien que fait « au galop », ce tour du monde a, on le pense bien, exigé plus de quatre-vingts jours. La relation que nous en trace notre voyageur est néanmoins des plus succinctes. Par endroits, on croirait même volontiers qu'il ne s'est proposé que d'allécher ses lecteurs.

Ce qu'il a voulu avant tout et tout simplement, c'est consigner ses impressions. Et pour faire ce travail, M. Lederlin a attendu, comme il le dit en tête de son petit livre, que les détails insignifiants, les souvenirs éphémères, aient disparu de sa mémoire, de façon à n'enregistrer que ce qui vaut la peine d'être imprimé, à ne nous donner que ce qui mérite d'être lu. Si tous ceux qui s'obstinent à noircir du papier avaient la bonne idée et le courage de suivre ce bel exemple!

Nous n'avons ainsi, dans ces *Souvenirs*, que le résumé, la quintessence de tout ce que l'auteur a vu et observé, principalement dans nos colonies asiatiques. M. Lederlin sait fort bien choisir ses points importants, peindre en quelques mots les traits caractéristiques d'une ville, d'un pays ou d'un peuple, et tire de ses remarques toutes les considérations philosophiques et économiques qu'elles comportent.

Les renseignements qu'il nous fournit, par exemple, sur notre commerce au Tonkin, et les avis qu'il suggère à ce sujet, sont des plus dignes d'être écoutés et médités, et ont une valeur pratique qui n'échappera à personne.

***

Mademoiselle Volonté, par Fernand Calmettes. (Librairie d'éducation de la jeunesse.)

C'est surtout aux jeunes filles que s'adressent les livres d'étrennes de M. Calmettes. Le volume de cette année, *Mademoiselle Volonté*, aussi bien que ses devanciers, *Simplette*, *Sœur aînée*, etc., retrace et célèbre, à travers les épisodes d'une attachante intrigue, « la lutte pour le devoir ».

Enfant gâtée, capricieuse et autoritaire, Raymonde Mac Elluys, Mademoiselle Volonté, exerce son despotisme sur tout son entourage, et spécialement sur son vieux grand-père, qui est obligé de céder à ses exigences et de la suivre dans ses plus excentriques lubies. Il a pris fantaisie à Raymonde de faire un long voyage, non en chemin de fer ou en bateau, non pas même en tricycle, en diligence ou à pied, mais dans une de ces voitures-wagons, une de ces *roulottes* dont se servent les saltimbanques et les marchands forains, et le grand-père est de la partie. Chemin faisant, quantité d'aventures surviennent qui assouplissent peu à peu le caractère de Mademoiselle Volonté, lui enseignent la douceur, la charité, le dévouement, lui inspirent aussi, pour certain compagnon de route, une chaste et sincère affection. Et le grand-père peut mourir sans regret, après avoir montré à Raymonde quelle est la loi du bonheur dans le mariage, « qu'il ne faut pas seulement que l'homme ait su choisir sa compagne, il faut qu'avec un respect intelligent, une piété jalouse, il la forme et la soutienne, et que c'est le mari qui fait la femme ».

Ce récit, plein d'entrain et d'intérêt et d'une judicieuse morale, est accompagné de nombreuses illustrations, dont M. Fernand Calmettes est également l'auteur.

A. C.

Les événements de la semaine.

Sénat. — Le 23, discussion générale du budget de 1893. M. Boulanger, rapporteur, constate que le déficit du budget provient des réductions opérées sur les prévisions de recettes du régime douanier, et il critique les divers impôts que la Chambre a adoptés comme expédients.

Le 24, discussion et vote des budgets des finances, de l'intérieur, de l'instruction publique et des beaux-arts.

Le 25, discussion et vote des budgets des cultes, de la guerre, de la marine, du commerce, de l'industrie et des colonies. M. Delcassé, sous-secrétaire d'État, répondant aux observations de l'amiral Vallon, déclare que le Tonkin réalisera prochainement les espérances qu'il a fait concevoir, et que l'œuvre de la pacification va commencer au Dahomey.

Le 27, vote des budgets de l'agriculture et des travaux publics. Un amendement de M. Lourties, très vivement appuyé par M. Viette, ministre des travaux publics, qui a pour objet d'assurer par une augmentation de crédits la réorganisation du contrôle des chemins de fer, est repoussé par 153 voix contre 106.

Le Sénat a procédé, au début de la séance, à l'élection de son président. M. Challemel-Lacour a été nommé par 178 voix sur 238 votants.

Le 28, suite de la discussion du budget. La réforme de la loi des patentes, modifiée par la Commission, et qui établit pour les grands magasins la taxe par employé et la surélévation de la valeur locative, est adoptée.

M. Challemel-Lacour prend place au fauteuil, et, après avoir prononcé l'éloge de son prédécesseur, il met en relief le rôle et l'autorité du Sénat, et assure ses collègues de son entier dévouement. — L'impôt sur les vélocipèdes est réduit à 5 francs; ceux sur les pianos et les livrées sont rejetés. La réforme des boissons est écartée; l'augmentation de l'impôt sur les droits de mutation est repoussée. Pour la taxe sur les opérations de bourse, le ministre des finances déclare qu'il ne saurait adopter le projet de la Commission; M. Poirrier demande la disjonction, qui est votée contrairement à l'avis du cabinet.

Le 29, fin de la discussion du projet du budget de 1893. M. Buffet critique vivement les procédés de la Commission des finances tendant à parer au déficit. Vote de l'ensemble du projet par 223 voix contre 14.

Chambre des députés. — Le 23, M Millevoye interpelle le président du Conseil au sujet des relations de certaines personnalités politiques avec la Compagnie du Panama; il demande que l'on désavoue des théories et des pratiques de gouvernement qui ont été condamnées par la Chambre. M. Ribot répond que le cabinet a fait tout son devoir et que, s'il a pu se tromper, il a du moins agi avec sincérité; il estime qu'il convient de mettre fin à une agitation devenue sans objet, maintenant que la justice s'est prononcée. Vote de l'ordre du jour pur et simple. M. Casenove de Pradines dépose une proposition de loi tendant à la dissolution de la Chambre, qui est écartée par la question préalable.

Le 25, vote du projet de loi, modifié par le Sénat, concernant la reconnaissance comme établissements d'utilité publique des sociétés indigènes de prévoyance des communes d'Algérie, et du projet ouvrant un crédit de 200 000 francs pour secours aux sinistrés de cette colonie. Vote en deuxième lecture de la proposition de loi concernant les habitations ouvrières. M. Clapot interpelle le ministre de l'intérieur sur les agissements des fonctionnaires placés sous ses ordres. MM. Bazille, Déandreis, Gotteron, Ferroul formulent des griefs analogues. M. Ribot défend les préfets, et l'ordre du jour pur et simple est voté par 323 voix contre 206. Suite de la discussion du projet de loi concernant les traitements des instituteurs.

Le 27, vote de la proposition de loi ouvrant au ministère de l'intérieur un crédit d'un million pour secourir les populations dans divers départements. Discussion de la proposition de loi concernant la prescription des actions à intenter aux voituriers et entrepreneurs de transports; le délai d'un an réclamé par M. Pelletan est voté. Suite de la discussion du projet de loi concernant les traitements des instituteurs. M. Dupuy, ministre de l'instruction publique, demande que l'application de la loi soit faite en quatre années, ce qui est refusé par 275 voix contre 210. L'ensemble de la loi est adopté.

Le 28, vote d'un crédit de 500 000 francs pour achats d'objets d'art à la vente de la collection Spitzer et du projet qui augmente les circonscriptions cantonales de la Seine. Sur la proposition de M. Méline, la réforme des pétroles est ajournée. Interpellation de MM. Le Hérissé et de Montfort au sujet de la situation du Dahomey. M. Delcassé, sous-secrétaire d'État, déclare que le gouvernement doit conférer incessamment avec le général Dodds sur les mesures à prendre. L'amiral Rieunier, ministre de la marine, constate que la situation s'améliore de jour en jour. L'ordre du jour pur et simple est voté par 312 voix contre 184.

Le 29, question de M. Rivet sur les assurances agricoles, et de M. de Mun sur les incidents de Saint-Denis. Discussion après urgence déclarée du projet de loi sur les sociétés coopératives adopté par le Sénat. M. Tirard dépose le projet de budget de 1893 qui vient d'être voté par le Sénat.

Affaires étrangères. — Par décret rendu sur la proposition du ministre des affaires étrangères, M. Patenôtre, ministre plénipotentiaire près le gouvernement des États-Unis, est élevé au rang d'ambassadeur.

Le tribunal arbitral institué pour régler la question des pêcheries de Behring a ouvert ses séances au ministère des affaires étrangères, sous la présidence de M. le baron de Courcel.

Le roi Behanzin a publié un manifeste dans lequel il déclare qu'il défendra son pays jusqu'à l'extermination de la nation dahoméenne et fait appel aux sentiments d'honneur de la France pour la ratification du traité conclu à Cana avec le général Dodds.

Commission d'enquête. — La Commission d'enquête du Panama a rejeté une proposition de M. Maujan tendant à l'extension de ses pouvoirs, et une autre proposition de MM. Barthou et Dupuy-Dutemps qui prononçait la clôture de ses travaux. A la suite de ces décisions, MM. Maujan et Gerville-Réache ont donné leur démission; M. Brisson, de son côté, s'est démis de ses fonctions de président.

M. Guillemet, chargé du rapport sur les entrepreneurs, conclut à ce que le liquidateur engage des poursuites civiles pour réclamer les sommes indûment payées.

Faits divers. — Un arrêté du préfet de la Seine a fixé au 16 avril la date des élections municipales de Paris. — Le ministre de l'intérieur a signé un arrêté d'expulsion contre le sieur Otto Brandès, correspondant du *Berliner Tagblatt*, coupable d'avoir fait publier dans son journal des informations diffamatoires.

Nécrologie. — M. Paul Aclocque, ancien député de l'Ariège. — M. Ernest Desjardins, député de l'Aisne. — M. Alexandre Devisme, ancien maire du Xe arrondissement. — M. Francis Jourde, délégué aux finances sous la Commune. — M. Denis Jouaust, imprimeur et fondateur de la Librairie des Bibliophiles.

Émile Raunié.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

30 mars 1893.

SOMMAIRE : Le Sénat. — Son nouveau président. — La double élection de M. Challemel-Lacour. — Le manifeste du comte de Paris. — Encore les élections départementales. — Les deux budgets.

Tous les yeux sont fixés sur le Sénat, qui devient de plus en plus une grande Assemblée politique. Il ne faut exalter personne, les Assemblées pas plus que les individus. Ce n'est point flatter le Sénat républicain que de remarquer qu'il a grandi chaque jour depuis ses origines équivoques et contestées, qu'il a acquis l'unité, la clarté, j'ai envie de dire, au sens antique du mot, la majesté. Il n'est ni Chambre des lords, ni Chambre des communes, ni Sénat romain, qui lui semble aujourd'hui supérieur par la fermeté politique et la suite dans les desseins. Avec tout le respect que l'on doit à la Chambre issue du suffrage universel, on est obligé de constater à cette heure que la Chambre des députés ne peut pas rivaliser avec le Sénat pour l'homogénéité de sa composition, la sérénité de ses délibérations, et tout le bel équilibre de son attitude. Si nous n'avions eu dans ces dernières années que la Chambre des députés seule, on frémit à la pensée des périls qu'aurait courus la République.

Après le président Jules Ferry, enlevé si soudainement à ses hautes fonctions, le Sénat s'est donné pour président M. Challemel-Lacour. Il a ainsi mis successivement à sa tête des hommes qui avaient devant l'opinion du monde la réputation la plus éclatante de républicanisme incontesté, traditionnel et doctrinaire, en même temps qu'une volonté réputée inflexible et un absolu dévouement aux principes du parti républicain. Nous insistons sur ces faits de caractère et de politique, plus que sur le talent lui-même, parce que c'est là que nous voyons la grande originalité du Sénat et les progrès de son évolution.

La pensée politique qui le dirige s'est montrée en toute évidence dans ces deux élections présidentielles successives, Il avait devant lui, la seconde fois, M. Magnin, M. Constans, M. Challemel-Lacour : le Sénat a préféré laisser à la tête de la Banque de France l'honorable gouverneur M. Magnin, qui trouve chaque jour à y exercer ses qualités d'affabilité et de bonne grâce; il a, par un nombre important de suffrages, relevé en quelque sorte M. Constans de la défaveur qui semblait peser sur lui, et il a voulu ainsi rendre justice à la vigueur et à l'habileté de l'ancien ministre en le désignant comme l'un des hommes d'action qui peuvent être appelés prochainement à rendre encore de grands services à la République. Mais pour son président, il a préféré l'orateur, l'écrivain, le philosophe en qui l'élévation constante de la pensée et l'étendue de l'esprit s'allient aux formes les plus parfaites de cette éloquence que l'on a coutume d'appeler classique, signifiant par là qu'on la considère comme le type presque immortel du langage humain.

M. Challemel-Lacour venait à peine d'être élu à l'Académie française quand il fut porté au fauteuil de la présidence du Sénat. La première de ces deux victoires était déjà complète et extraordinaire par elle-même; c'était un événement littéraire et social autant que politique d'avoir vu entrer ainsi, presque d'emblée, M. Challemel-Lacour à l'Académie, non pas, certes, que les talents du nouvel académicien ne fussent à la hauteur de toutes les dignités littéraires : nous ne mesurons pas le talent au succès, et tels furent de l'Académie qui n'auraient pas été dignes de dénouer les cordons des souliers de J.-J. Weiss; mais la victoire infiniment originale et intéressante est qu'un républicain de cette trempe et de cette allure se fût ainsi du premier coup, sans effort, ouvert les portes d'un cénacle protégé par des traditions, des coutumes et des barrières qui furent infranchissables quelquefois au plus haut mérite.

Une victoire ainsi remportée se suffisait à elle-même; elle était, toute seule, le plein et l'entier couronnement d'une vie littéraire et philosophique; elle n'a été, pour M. Challemel-Lacour, que le prélude de son élection à la présidence de la plus illustre de nos assemblées politiques. M. Challemel-Lacour a rencontré dans son existence la semaine la plus complète de bonheur et de gloire qu'il ait été donné presque à personne d'obtenir.

On a applaudi au tact et à la délicatesse du nouveau président, quand il a dit à ses collègues : « Le poste où votre confiance vient de m'élever est au niveau des plus orgueilleuses ambitions; il dépasse de beaucoup toutes mes espérances. En recevant un tel honneur, je ne puis que vous en témoigner ma profonde reconnaissance... » Il a invité le Sénat à se montrer attentif au renouvellement qui s'opère dans les conditions économiques et morales de la société, à demeurer en relations intimes avec la démocratie et à aborder, de concert avec le gouvernement, les graves problèmes du plus prochain avenir républicain. Si le Sénat a un effort à faire sur lui-même, un nouveau gage de confiance à donner à la démocratie, c'est, en effet, de ce côté et comme nous le disions au premier jour de la présidence si cruellement interrompue de Jules Ferry, nous souhaitons de même à cette heure que, sous l'inspiration de M. Challemel-Lacour, le Sénat marche avec un peu plus de résolution dans la voie des réformes sociales d'où il n'a rien à craindre pour lui-même, mais d'où il tirera au contraire, par sa sagesse et son courage démocratiques, de nouveaux éléments d'autorité et de prestige. Il n'a certainement pas la pensée qu'on lui a prêtée de vouloir se rendre prépondérant dans l'État et de menacer l'un ou l'autre des autres pouvoirs. Mais ce qu'il entend sans nul doute, c'est d'avoir sa valeur et son poids légitime et de contribuer de toute son influence à communiquer à la politique républicaine plus de suite, plus de fermeté, plus de résolution.

Les élections aux divers degrés continuent d'être favorables aux républicains. Dans les Bouches-du-Rhône, la Haute-Vienne, l'Isère, des conseillers généraux républicains ont été élus, ainsi que dans la Haute-Saône, dans la Charente, etc. L'élection législative de l'arrondissement de Montdidier, dans la Somme, a été particulièrement remarquée. Ce siège, récemment occupé par un conservateur, a été gagné par M. Leroy, conseiller général républicain, qui l'a emporté de près de 4000 voix sur M. de Beaurepaire-Louvagny.

M. le comte de Paris n'a pu résister à la tentation d'adresser un nouveau manifeste à ses partisans, et, quelque brièveté qu'il y ait mise, il a commis deux lourdes fautes : d'abord, il affecte d'englober « dans un procès retentissant » tous les hommes, sans distinction, « qui gouvernent le pays depuis quelques années »; ensuite, il conseille à ses partisans « de ne répudier aucune alliance »... On va loin, avec une pareille politique. C'est elle qui a entraîné M. le comte de Paris et ses partisans dans la culbute du cheval noir.

Le Sénat tient trois séances par jour pour achever le budget de 1893; mais, comme il est en désaccord avec la Chambre sur plusieurs points importants, on parle de voter encore des douzièmes provisoires. Quant au budget de 1894, il est devenu à peu près impossible à la Chambre actuelle de le discuter sérieusement. Puisse-t-elle employer de son mieux le peu de jours qui lui restent à vivre et atténuer par quelques bons travaux le pénible souvenir qu'elle nous a laissé de ses vaines agitations!

HECTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

30 mars 1893.

La presse allemande nous accablait de son mépris, cet hiver, pendant la crise politico-financière du Panama. Elle ne prévoyait pas que les premières brises du printemps feraient éclore, de l'autre côté du Rhin, toute une floraison de scandales parlementaires qui ne le cèdent, ni en portée ni en violence, à ceux de la France et de l'Italie. Mais ce qui a dû la surprendre tout autant que ce revers de satire, c'est que, loin de réconforter les Français, il ait provoqué, dans beaucoup de leurs journaux, une commisération où l'on chercherait en vain la moindre trace d'ironie. Expliquez la chose comme il vous plaira; mais c'est un fait que des journaux graves ont traité comme une calamité internationale les troubles occasionnés dans le Reichstag par les révélations de M. Ahlwardt; que les accusations de vénalité et de servilité, lancées contre plusieurs personnages qui ont collaboré avce M. de Bismarck à la fondation de l'Empire, ont affecté quelques bonnes âmes françaises.

Pour qui ne pose pas en principe que tous les gouvernants sont solidaires, que les tribulations des uns affaiblissent les autres, et qu'il faut les soutenir partout et toujours contre l'hostilité des peuples, les imputations formulées contre M. de Bismarck et ses amis ne sont pas à ce point ridicules qu'il suffise de les traiter par l'indignation. On accuse le cabinet présidé par M. de Bismarck, en 1871, d'avoir détourné les fonds de la Caisse des invalides. Or, jusqu'à présent, le *tolle* soulevé par cette accusation ne s'est justifié que par des injures ou par des imprécations. Ne serait-il pas logique de considérer que, si M. de Bismarck a pris jadis des libertés avec la Caisse des invalides, ce n'est point là un acte qui jure avec ses procédés habituels de gouvernement? Il ne brilla jamais, que nous sachions, par la délicatesse de ses scrupules. Les moyens par lesquels il parvint à ses fins glorieuses ne s'ajustaient pas précisément aux mesquines proportions de la morale vulgaire. On n'en finirait pas s'il fallait énumérer toutes les circonstances où M. de Bismarck sacrifia la loyauté, l'équité, le droit des gens à sa conception toute carthaginoise de la raison d'État. Est-ce à nous, Français, de nous scandaliser de certaines suspicions dirigées contre le diplomate sans foi ni loi qui tendit à Benedetti le piège qu'on sait pour l'affaire du Luxembourg? contre le bandit qui falsifia la fameuse dépêche d'Ems, envoyant à la mort un demi-million d'hommes? Quelle conscience peut-on attribuer à l'homme qui fit intercepter en 1870, au mépris du droit des gens, la valise du ministre des États-Unis contenant l'invitation officielle adressée par l'Angleterre à la France pour la Conférence de Londres? à l'auteur de la fourberie monstrueuse qui aboutit à la neutralisation de l'armée de l'Est pendant l'armistice du 28 janvier 1871?

Et si l'existence entière de M. de Bismarck n'était pas là pour autoriser tous les soupçons, faudrait-il rejeter sans examen les accusations portées à la tribune par Alhwardt? Le *Journal des Débats* fait observer fort judicieusement qu'il est bon de réserver son opinion; et il rappelle que « la lumière n'a jamais été faite pleinement sur l'affaire des faux poinçons des aciéries de Bochum; que l'exactitude de la liste d'émargement du fonds guelfe n'a pas été bien vérifiée, et que les fournisseurs de l'armée ne sont pas sortis indemnes du procès des fusils juifs ». Autre fait qui invite à réfléchir avant de conclure : la commission extraordinaire des doyens du Reichstag avait déclaré, après en avoir pris connaissance, que les documents d'Alhward étaient dénués de valeur; le lendemain, le gouvernement chargeait la Sûreté générale de rechercher la provenance desdits documents, qui auraient donc une importance réelle, et de préparer les éléments d'une action judiciaire.

De tous les incidents qui se sont produits en Allemagne depuis quelques mois, nous concluons, nous aussi, à une profonde perturbation morale. Seulement, ce désarroi, nous ne le voyons pas dans les aspirations de la démocratie allemande, mais bien dans les mœurs et dans les prétentions des classes dirigeantes. Un trait résume bien l'état d'esprit du personnel politique, c'est ce cri du cœur de la *Gazette de Cologne*, qui prévoit les prochaines victoires électorales de l'opposition et qui déclare que, dans ce cas, « il faudra balayer le suffrage universel ». On le voit, les pangermanistes militants professent, au sujet de la souveraineté nationale, exactement les mêmes principes que Frédéric-Guillaume IV. A leurs yeux, les institutions libérales ne sont que des expédients pour mettre en valeur les forces démocratiques tout juste autant qu'il est indispensable aux intérêts de la dynastie et de son état-major oligarchique.

Mais la démocratie allemande marche à pas de géants. Plus tôt qu'on ne pense, elle pourrait apprendre à ses maîtres que les parlements sont faits pour les peuples, et non les peuples pour les parlements.

*
* *

M. Gladstone vient de rentrer en scène par une brillante victoire parlementaire et de réparer en quelques heures le temps que sa récente maladie et les manœuvres obstructionnistes des conservateurs avaient fait perdre à la cause de l'autonomie irlandaise.

Lundi dernier, il réunissait dans les salons du Foreign-Office toute la majorité libérale et lui exposait un plan pratique pour avoir raison de la tactique des unionnistes, laquelle consiste à retourner contre l'Irlande le système employé jadis contre les tories par les députés irlandais : les vacances de Pâques seront abrégées; le *Home rule Bill* sera introduit en seconde lecture le 6 avril, et le ministère proposera de consacrer aux affaires gouvernementales les séances du mardi et du vendredi, en accordant la priorité au projet de loi irlandais toutes les fois qu'il figurera à l'ordre du jour. Cette consigne a été acceptée avec empressement par la majorité, qui a même obtenu du gouvernement l'assurance qu'il ferait son possible pour réduire à trois journées les débats de la deuxième lecture.

Le même jour venait en discussion une motion de blâme contre l'administration irlandaise de M. Morley, présentée par M. Balfour, au nom de l'opposition. Le gouvernement a repoussé l'attaque; il a même porté un coup sensible à la propagande unionniste en constatant à la tribune que depuis l'administration de M. Morley, les crimes et délits agraires ont diminué de 11 pour 100 en Irlande. Par 319 voix contre 272, la Chambre a rejeté la motion Balfour. La majorité libérale, on le voit, est loin de s'émietter.

Cet échec retentissant de l'opposition, la maladie de lord Salisbury, qui a nécessité l'ajournement du meeting monstre que les orangistes de Belfast avaient organisé pour le 4 avril, enfin la ferme résolution prise par la majorité d'empêcher les conservateurs d'entraver les délibérations de la Chambre, toutes ces circonstances permettent de considérer comme inévitable la défaite des unionnistes de la Chambre des communes. C'est la Chambre des lords qui devient le boulevard de la résistance conservatrice. Là, on peut compter que l'action sera chaude.

G. Blachon.

LE CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES A LA SORBONNE

Le mardi 4 avril, le Congrès annuel des sociétés savantes s'est ouvert à la Sorbonne, sous la présidence de M. Edmond Le Blant, membre de l'Institut, qui, après avoir adressé aux délégués quelques paroles de bienvenue, les a invités à se rendre dans les salles qui leur ont été respectivement assignées.

La section d'histoire et philologie est présidée par M. Léopold Delisle (secrétaire, M. Gazier); celle d'archéologie, par M. Ed. Le Blant (secrétaire, M. R. de Lasteyrie); celle des sciences économiques et sociales, par M. Levasseur (secrétaire, M. Lyon-Caen); celle de la géographie historique et descriptive, par M. Alexandre Bertrand (secrétaire, M. le docteur Hamy).

Nous allons analyser rapidement les savants mémoires qui ont été lus dans ces diverses sections et les intéressantes communications qui leur ont été faites :

*
* *

SECTION D'HISTOIRE ET DE PHILOLOGIE.

Le 4 avril, M. le chanoine Calhiat, pour répondre à la cinquième question du programme (Vieilles liturgies de France), rappelle un usage encore en vigueur dans la paroisse de Saint-Pierre, à Moissac, à l'occasion de la procession des Rogations. Chaque fidèle assiste à cette procession muni d'un bâton blanc béni, et au retour il le plante dans son jardin comme un préservatif. A Montricoux, où ces processions durent plusieurs heures, les paysans les font à jeun, à cause du jeûne autrefois prescrit, mais les enfants se munissent de provisions qu'ils mangent en route.

M. l'abbé Galabert, de la même Société, lit un mémoire sur les désastres causés à la fin du XIVe siècle par la guerre de Cent ans, dans le pays de Verdun sur Garonne. Il signale les exactions des bandes de pillards anglais qui ruinèrent les trois abbayes du pays et divers prieurés.

M. Cüper de Postel, de l'Académie de Sainte-Croix d'Orléans, donne lecture d'une note de M. Loiseleur, bibliothécaire d'Orléans, au sujet des mesures à prendre pour effectuer le dépouillement des anciennes archives notariales.

M. Mireur, de la Société d'études de Draguignan, fait connaître un compte de la ville de Brignoles (Var), où il est question des réjouissances provoquées en 1429 par la nouvelle des succès de Jeanne d'Arc.

M. le chanoine Pottier, répondant à la sixième question (Textes inédits des chartes de communes), constate que dans le département de Tarn-et-Garonne quatre-vingt-deux chartes de communes sont actuellement connues, dont trente publiées et quinze qui n'ont pu encore être retrouvées. Le même érudit, à propos de la septième question (Substitution des idiomes vulgaires au latin), lit une note dont les éléments sont empruntés à un manuscrit de la bibliothèque de Montauban, rédigé en 1716, et de laquelle il résulte que les actes ou contrats publics furent rédigés en français en 1541. Les comptes municipaux de Moissac furent écrits dans cette langue dès 1527 et les actes de notaires vers 1530.

M. Rebut, professeur au lycée de Vendôme, lit un mémoire sur *les Anciennes corporations* d'arts et métiers de cette ville. La plus importante était celle des gantiers, dont les statuts sont de 1605.

M. Jules Gauthier, archiviste du Doubs, membre de l'Académie de Besançon, donne lecture d'une étude sur la fabrication des papiers en Franche-Comté et les filigranes des papiers comtois du XVe au XVIIIe siècle. L'industrie de la papeterie en Franche-Comté date du XVIe siècle; les premières fabriques furent établies à Beaume-les-Dames et à Besançon de 1448 à 1458. Au siècle suivant, elles se multiplièrent rapidement pour alimenter les greffes des juridictions et pour les besoins des écoliers de l'Université de Dôle et des nombreux colléges de la région. Chacune d'elles avait sa marque spéciale et ses armoiries dont la série permet d'établir la date exacte des papiers.

M. Forestié, de l'Académie des belles-lettres de Montauban, communique le texte d'une convention en langue romane, conclue en 1370 entre Pierre Arnaud de Béarn, capitaine de Lourdes, et Jean II d'Armagnac. D'après les clauses de cet acte, les pillards de Lourdes s'engagent à respecter les terres d'Armagnac; mais les effets de la convention sont suspendus lorsque les deux contractants sont appelés à marcher l'un contre l'autre par ordre de leurs suzerains, les rois de France et d'Angleterre.

Le 5 avril, M. l'abbé Bourdais, de la Société philologique de Paris, fait une communication sur le *Procédé de sectionnement dans la cosmogonie sémitique*.

M. Guiraud, professeur d'histoire au lycée de Sens, lit une note sur le monastère dominicain de Prouille (Aude), fondé en décembre 1206, dans laquelle il étudie l'état de ce couvent au XIVe siècle, d'après le procès-verbal de la visite faite par Pierre Gui, provincial de Toulouse.

M. Souchon, archiviste de l'Aisne, lit un mémoire qui doit servir de préface à l'inventaire des anciennes archives communales du canton d'Anizy-le-Château, inventaire qui comprend surtout le dépouillement des anciens registres des paroisses.

M. Musset, président de la Commission des arts et monuments de la Charente-Inférieure, signale les changements apportés dans la signature des actes notariés à la suite des ordonnances d'Orléans et de Blois, et résume les relations commerciales des Flandres avec les communes de l'ouest de la France au moyen âge.

M. Delachenal lit un mémoire de M. Prudhomme, archiviste de l'Isère, sur l'*Origine des mots Dauphin et Dauphiné* et leurs *rapports avec l'emblème du Dauphin en Dauphiné, Auvergne et Forez*.

M. Forestié analyse la charte des coutumes de Montagnac près Mauvezin (Gers).

M. Vingtrinier, de la Société archéologique de Lyon, donne lecture d'un mémoire sur l'érection de la Savoie en duché par l'empereur Sigismond, en 1416.

M. Charles Lucas complète les communications qu'il a a faites les années précédentes sur l'architecte François Blondel, né à Ribemont le 15 juillet 1618 et mort à Paris le 21 janvier 1686.

M. Émile Forestié signale, d'après une plaquette imprimée à Montauban en 1596, l'existence d'une famille Corneille, fixée dans cette ville et qu'il considère comme une branche détachée, au commencement du XVIe siècle, de celle qui a produit l'auteur du *Cid*.

(*A suivre.*)

Institut de France.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — M. Gaston Paris passe en revue les faits épigraphiques et paléographiques sur lesquels on s'est appuyé pour prouver que l'altération du C latin remonterait au VIIe siècle et établit que ces faits sont controuvés. M. Michel Bréal présente quelques observations à ce sujet; il estime que le C s'étant altéré dans la langue osque et ombrienne n'avait pas dû être conservé dans le latin sans altération.

M. Héron de Villefosse fait passer sous les yeux de ses collègues deux fragments d'inscriptions provenant de la ville d'Orange, qui offrent un plan parcellaire cadastral de cette colonie romaine, à la fois descriptif et figuré. Ces fragments, acquis par M. le professeur Hirschfeld, correspondant de l'Académie, ont été offerts par lui au musée de Saint-Germain. Un troisième fragment du même texte appartient à un habitant de Nîmes; il serait désirable qu'il allât rejoindre les deux autres au musée ou tout au moins qu'il fût représenté par un moulage. (18 mars.)

Sur la demande du ministre de l'instruction publique, l'Académie dresse la liste des candidats qu'elle propose pour les chaires vacantes du Collège de France :

Langues et littératures hébraïques : 1° M. Philippe Berger; 2° M. Maurice Vernes.

Langues et littératures chinoises : 1° M. Chavanes; 2° M. Specht.

Langues et littératures d'origine germanique : 1° M. Chuquet; 2° M. Angellier.

L'Académie a entendu en comité secret le rapport de la commission du prix biennal. (24 mars.)

Académie des sciences morales et politiques. — M. A. Lefèvre-Pontalis rend compte des travaux de la Société historique d'Utrecht, dont les publications constituent une œuvre éminemment nationale, et ont eu pour résultat de faire connaître et aimer l'histoire des Pays-Bas.

M. Glasson commence la lecture d'un mémoire sur le *Châtelet de Paris* et les abus de sa procédure. Après avoir rappelé la création du prévôt royal de Paris au XIIe siècle, l'auteur étudie le rôle de ce magistrat et celui des auditeurs, des examinateurs et des avocats au Châtelet. (18 mars.)

Dans la fin de son mémoire, M. Glasson signale les abus, nullités et défauts que se permettaient les gens de justice du Châtelet, et il les explique par ce fait que le Parlement absorbant les juristes les plus capables, il ne restait guère au Châtelet que des justiciers d'ordre inférieur.

M. Aucoc présente une étude comparative de M. Marié, auditeur à la Cour des comptes sur la *Cour des comptes en France et la comptabilité publique en Belgique*. (25 mars.)

— — —

Les événements de la semaine.

Sénat. — Le 30, vote après urgence du projet de loi qui proroge jusqu'au 31 mai la perception des droits actuels sur les pétroles, des projets portant ouverture d'un crédit de 1 238 600 francs pour les caisses d'épargne, de 500 000 francs pour les achats d'objets d'art à la vente Spitzer, et tendant à accorder une pension viagère de 6000 francs à Mme veuve Renan. Discussion et vote du projet ouvrant sur l'exercice 1892 un crédit supplémentaire de 6 280 000 francs pour frais d'occupation au Dahomey.

A la séance du soir, on vote le projet de loi relatif à la nouvelle organisation cantonale de la banlieue de Paris et le projet autorisant la perception d'un nouveau douzième provisoire.

Le 1er avril, vote d'une proposition de loi concernant la police de la chasse.

Le 4, rejet de la proposition de loi précédemment votée par la Chambre qu prorogeait la prescription des actions à intenter aux voituriers et entrepreneurs de transports.

Chambre des députés. — Le 30, M. Lockroy, nommé rapporteur général du budget, en remplacement de M. Poincaré, fait connaître à la Chambre que la commission a décidé de maintenir le projet du budget tel qu'il était sorti de ses délibérations, et qu'elle jugeait impossible de renoncer à un ensemble de mesures et de formes fiscales que la Chambre a approuvées à diverses reprises. Il demande, par suite, que l'on renvoie au Sénat le budget en bloc, tel que la Chambre l'avait voté. M. Tirard, ministre des finances, s'attache à justifier les votes du Sénat et propose à la Chambre de discuter à nouveau les divers articles du budget. On procède à la discussion et au vote, et la Chambre rétablit tous les articles modifiés ou supprimés par le Sénat. En ce qui concerne la réforme des boissons, M. Tirard insiste pour la disjonction, appuyé en cela par M. Yves Guyot; M. Jamais, au contraire, demande à la Chambre de ne pas se déjuger. M. Ribot, président du Conseil, insiste sur la nécessité de ne pas retarder davantage le vote du budget. La Chambre, par 247 voix contre 242, décide néanmoins de maintenir la réforme des boissons dans le budget.

A la séance du soir, M. Tirard, ministre des finances, dépose une demande de deux douzièmes provisoires; la Commission du budget est d'avis qu'il y a lieu de n'en accorder qu'un, ce qui est ratifié par la Chambre.

Intérieur. — A la suite du vote de la Chambre qui décide le maintien au budget de 1893 de la réforme des boissons, le cabinet Ribot a donné sa démission. Le président de la République a confié la mission de former un nouveau ministère à M. Méline, qui, après des démarches infructueuses, a dû y renoncer. M. Carnot s'est alors adressé à M. Charles Dupuy.

Après avoir engagé les premières négociations sans résultat, M. Ch. Dupuy a fait une seconde tentative qui a abouti. Le nouveau ministère se trouve constitué de la façon suivante : M. Charles Dupuy, président du Conseil, prend le portefeuille de l'intérieur; MM. Develle, Viette, Viger, le général Loizillon et l'amiral Rieunier conservent les portefeuilles des affaires étrangères, des travaux publics, de l'agriculture, de la guerre et de la marine; M. Peytral est nommé ministre des finances; M. Guérin, ministre de la justice; et M. Terrier, ministre du commerce; M. Delcassé reste sous-secrétaire d'État des colonies.

Faits divers. — Inauguration de l'aqueduc servant à l'adduction à Paris des eaux de l'Avre et du réservoir de Saint-Cloud auquel il vient aboutir. — Célébration au Havre du centenaire de Casimir Delavigne. — A la suite d'une polémique de presse, un duel au pistolet, sans résultat, a eu lieu entre MM. Henry Maret et Andrieux.

Nécrologie. — Le célèbre botaniste suisse Adolphe de Candolle. — M. Léon Donnat, ingénieur des mines, économiste, ancien conseiller municipal de Paris. — Le général de division en retraite Ferri-Pisani-Jourdan, comte de Saint-Anastase. — M. Loys Lherminier, ancien diplomate. — M. Adolphe Lorentz, directeur honoraire de l'administration des forêts. — M. Alfred Blanche, ancien conseiller d'État. — M. de Nompère de Champagny, duc de Cadore, ancien député. — M. le comte de Roquefeuil, conseiller référendaire à la Cour des comptes. — M. Simons, président de la Compagnie des messageries maritimes.

Émile Raunié.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

6 avril 1893.

Sommaire : Le ministère Dupuy. — Le procès et les raisons de la chute du ministère Ribot. — Questions budgétaires et questions politiques. — M. Poincaré ministre de l'instruction publique. — Absence d'un parti de gouvernement. — Rôle délicat du président de la République. — Les élections municipales de Paris. — Les dépenses électorales.

Après six jours d'incertitudes, le cabinet Dupuy a remplacé le cabinet Ribot : on n'oserait pas dire que ce sera le dernier d'une législature si féconde en variations inutiles.

Le Sénat avait décidé à l'unanimité que la réforme du régime des boissons devait être disjointe du budget de 1893.

Cette réforme du régime des boissons, votée par la Chambre après tant de remaniements et de retouches discordantes, ne donnait en réalité satisfaction à presque personne. Le Midi se plaignait de voir la question des bouilleurs de cru mal réglée et les vexations de l'exercice, supprimée chez le débitant, introduites chez le cultivateur par une étrange compensation. M Poincaré, rapporteur général du budget, plutôt que de laisser passer un tel projet de loi, avait donné sa démission. Le Nord, de son côté, se plaignait amèrement de la surélévation excessive des droits sur l'alcool. On avait vu des députés radicaux et socialistes, qui inscrivent ordinairement dans leurs programmes la suppression du Sénat, se presser dans les couloirs du Luxembourg, portant dans leurs mains les pétitions de leurs électeurs, et demandant à l'assemblée du suffrage restreint de corriger les erreurs de l'assemblée du suffrage universel.

Lorsque MM. Ribot et Tirard vinrent demander à la Chambre de disjoindre une réforme aussi contestée, on vit aussitôt se reformer contre eux une de ces coalitions qui ôtent toute stabilité à notre régime parlementaire. Pouvait-on ainsi céder au Sénat sur tous les points? L'orgueilleuse assemblée ne veut pas seulement ajourner indéfiniment la réforme de la loi sur les boissons, elle repousse le projet sur les opérations de Bourse; elle n'accepte pas la revision des patentes telle que la Chambre l'a préparée; elle rejette les impôts qui ne lui plaisent pas, elle en crée d'autres qu'elle n'a pas le droit de créer; enfin elle n'a pas amendé le budget, elle a fait tout un budget nouveau d'après ses vues personnelles : si l'on s'incline devant de telles prétentions, c'est abdiquer les droits de la Chambre et consacrer les usurpations d'une assemblée qui tend ouvertement à devenir le pouvoir prépondérant de l'État.

Telles étaient les conversations qui circulaient; on se faisait un point d'honneur de renvoyer en bloc, au Sénat, le budget tel qu'on l'avait voté la première fois, sans admettre même aucune des corrections que l'on trouvait au fond les mieux justifiées. M. Lockroy, nommé rapporteur général à la place de M. Poincaré, se fit, à la tribune, l'interprète des sentiments de la majorité de la Chambre. Tous les chapitres mis successivement aux voix étaient renvoyés au Sénat tels quels, avec un implacable parti pris. On arrive à la question du régime des boissons. Le président du Conseil, le ministre des finances, demandent à la Chambre la disjonction votée par le Sénat; ils attachent à cette question la destinée même du cabinet.

La disjonction est repoussée par 247 voix contre 242, au milieu d'une vive agitation. On comptait dans la majorité 102 membres de la gauche, la plupart radicaux et socialistes, 28 boulangistes et 117 membres de la droite. Quant à la minorité, elle comprenait 227 républicains, augmentés de 15 membres de la droite.

Si l'on regarde sous les apparences les véritables raisons des choses, on comprend que l'affaire de la disjonction du régime des boissons n'a été que le prétexte de la crise du cabinet. Depuis l'issue des procès de Panama, la Chambre ne pouvait plus vivre avec le ministère Ribot-Bourgeois, elle n'attendait qu'une occasion pour écarter ces hommes politiques, et elle a saisi la première qui s'est présentée à elle. Les ministres, qui avaient eu à leur corps défendant la déplorable fortune de mener cette affaire, avaient désormais dans la Chambre, après tant de cruelles blessures échangées, une situation intolérable. Certes, la Chambre était bien injuste envers eux, car c'est elle qui avait suspendu l'immunité parlementaire de ses membres avec une précipitation passionnée et qui s'était jetée dans cette aventure sans se demander quelle pouvait en être l'issue. La majorité était animée des meilleurs sentiments, on n'en doute pas; elle voulait poursuivre impitoyablement les défaillances, les crimes des hommes qui avaient dilapidé les épargnes populaires, mais elle avait enveloppé les innocents avec les coupables dans la même suspicion, et elle n'avait pas vu le coup monté par les ennemis de la République. Le ministère Ribot, au lieu de résister à cet entraînement, s'y était laissé aller tout entier; au lieu de chercher à restituer à la justice, d'une part, à la Chambre, de l'autre, leurs rôles respectifs, il avait prêté libéralement les mains à la confusion de tous les pouvoirs. Le procès terminé, le verdict rendu, la Chambre devait, par une inclination naturelle au cœur humain, renverser les ministres en qui elle avait trouvé trop de complaisance pour les passions dont elle était elle-même animée.

M. Méline et M. Develle, appelés les premiers par le président de la République, ont dû bientôt renoncer à la tâche de constituer un nouveau ministère. M. Charles Dupuy, ministre de l'instruction publique, s'y est repris à deux fois, et enfin il a réussi. Avec la présidence du Conseil, il prend pour lui le ministère de l'intérieur. M. Poincaré sera son successeur à l'instruction publique : le jeune député de la Meuse, élevé dans la famille universitaire, apportera dans ces hautes fonctions les solides et brillantes qualités de son intelligence. M. Peytral a la réputation d'un financier émérite ; M. Delcassé reste au sous-secrétariat des colonies, où il a obtenu, pour ses débuts, un plein succès. Mais on peut se demander quelle est, dans son ensemble, la signification de ce ministère, quelle politique il adoptera, et s'il peut réellement avoir une politique à cette heure.

On a répété le mot de M. Dufaure : « A une situation nouvelle, il faut des hommes nouveaux. » Mais on n'aperçoit pas de situation nouvelle aujourd'hui; on voit toujours la même Chambre, sans volonté déterminée, sans politique arrêtée, sans chef, sans programme, très prompte à ouvrir des crises et très incapable de les fermer. Dans une telle situation, il n'est rien de plus difficile que le rôle du président de la République, chargé de reconstituer des ministères avec un parti de gouvernement qui n'existe pas. Ce parti de gouvernement, il faut le demander aux électeurs, mais ils sont eux-mêmes fort empêchés par le morcellement et la dispersion des scrutins d'arrondissement.

A Paris, la période électorale est ouverte pour le renouvellement du Conseil municipal. Le précédent Conseil, avant de s'en aller, a amené à Paris les eaux rafraîchissantes de l'Avre, grâce à l'activité et au savoir-faire de l'ingénieur, M. Humblot. La guerre des affiches fait fureur sur les murs bariolés de la capitale.

A ce propos, on se demande si la Chambre ne pourra pas par quelques bonnes lois réfréner l'excès des dépenses électorales, qui deviennent le fléau de notre démocratie.

Hector Depasse.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

6 avril 1893.

L'agitation revisionniste n'a pas dit son dernier mot en Belgique. Pour le moment, la Chambre des représentants s'épuise en efforts stériles pour mettre au jour une législation électorale dont personne n'ait trop à se plaindre. Le suffrage universel pur et simple paraît définitivement écarté par les conservateurs et les libéraux, qui constituent la majorité des deux tiers de la Chambre. On l'a récemment accablé sous des monceaux d'éloquence. M. Frère-Orban et le président du Conseil, M. Beernaërt, l'ont dénoncé comme un péril, en évoquant les souvenirs de 1848 et des catastrophes par lesquelles la France a expié l'adoption soudaine de ce système électoral. On ne laissera pas d'un cœur léger la Belgique faire un pareil saut dans les ténèbres.

Il est aisé de mettre en relief, par des exemples saisissants, les dangers du suffrage universel pour les démocraties adolescentes; il l'est beaucoup moins de découvrir une formule qui sauvegarde les intérêts supérieurs de la nation, tout en favorisant l'évolution démocratique. Tant qu'il s'agit de repousser le suffrage universel, ou une proposition radicale de M. Nothomb qui s'en rapproche beaucoup, les libéraux et le gouvernement sont d'accord; mais pour le choix d'un système ils cessent de s'entendre. Le gouvernement s'est rallié à un projet dit de l'habitation avec taux différentiel. M. Frère-Orban, après avoir démontré que ce système serait à peu près inapplicable, a proposé la formule suivante : Sont électeurs tous les citoyens âgés de vingt-cinq ans et possédant les connaissances de l'enseignement élémentaire.

Cette formule a le mérite d'être simple et pratique. Pourtant le cabinet la repousse. Malgré la justesse évidente des critiques dirigées contre l'habitation avec taux différentiel, M. Beernaërt ne veut pas en démordre. La droite, a-t-il déclaré, n'admettra jamais une réforme électorale qui donne au droit de suffrage une base exclusive et rigoureusement égalitaire. Elle consentirait à transiger, mais seulement sur le règlement de la quotité du taux, et non sur le principe. Or, ce que demande la gauche libérale, c'est précisément l'abandon du système du taux différentiel de l'habitation. Sur ce terrain, la réforme électorale menace donc de ne point aboutir.

Heureusement, un grand nombre de représentants de tous les groupes viennent de proposer un projet transactionnel fort ingénieux, qui établit le suffrage universel, tout en assurant une représentation proportionnelle : tous les citoyens âgés de vingt-cinq ans sont électeurs; mais les citoyens notables, les pères de famille, les propriétaires et certains diplômés ont droit à plusieurs votes. C'est là une solution qui pourrait mettre fin à la crise, bien que le congrès des socialistes belges, réuni en ce moment à Gand, la repousse, menaçant le Parlement d'une grève générale si le suffrage universel n'est pas adopté sans atténuation.

***

Depuis quelques jours, les affaires d'Égypte reviennent sur le tapis. L'attention a été attirée d'abord par un conflit survenu entre Riaz Pacha et lord Cromer au sujet de la police égyptienne que le proconsul anglais veut avoir dans la main; ensuite par la publication d'un Livre bleu, où tous les empiètements de l'administration anglaise au Caire sont approuvés et justifiés. Annexer l'Égypte en opposant aux puissances européennes l'intérêt des Égyptiens, et, aux Égyptiens, les devoirs de la civilisation européenne, tel est le plan que les Anglais ne prennent même plus la peine de dissimuler. On ne pourrait citer un seul acte de la diplomatie britannique qui n'y concoure directement.

Le point faible de cette tactique, c'est qu'elle ne trompe ni l'Europe ni les Égyptiens. L'Égypte est, dès aujourd'hui, capable de reprendre la direction de ses destinées; elle ne court d'autres dangers que ceux dont la menace l'occupation britannique; de plus, elle a parfaitement conscience de cette situation. Certains passages des instructions de lord Roseberry publiés par *le Livre bleu* prouvent d'ailleurs que le gouvernement anglais se rend parfaitement compte lui-même que l'occupation est devenue la négation même de sa raison d'être originelle : l'émancipation de l'Égypte. Quant à la presse anglaise, elle vient de faire, à cet égard, un aveu involontaire qu'il est bon de signaler. En organisant comme ils l'ont fait la conspiration du silence autour d'un article de M. Wilfrid Blunt, publié par le *Nineteenth Century* et contenant des révélations édifiantes, tant sur la politique de lord Cromer que sur les dispositions hostiles des Égyptiens à l'égard du protectorat, les journaux anglais ont prouvé qu'ils n'ont rien à objecter quand un témoin impartial démontre, avec faits à l'appui, que les Égyptiens sont exaspérés par l'oppression et la rapacité de leurs prétendus libérateurs.

Pourtant l'occupation continue, parce que l'Angleterre sait bien que l'Europe la laissera faire. Que signifient, alors, les quelques formes diplomatiques dont elle entoure encore cette spoliation, et qui veut-elle mystifier? Personne, pas même la France. Au mois de janvier dernier, quand lord Dufferin fit officiellement connaître au gouvernement français que l'envoi de nouvelles troupes en Égypte ne modifiait pas les intentions du gouvernement britannique à l'égard de ce pays, il jouait sur les mots, et tout le monde comprit ce qu'il fallait penser de *ces intentions*. La vérité, c'est que nous tenions beaucoup à cette démarche, et que nous bornions nos ambitions à obtenir des Anglais la politesse d'un mensonge. Les Anglais ne nous refuseront jamais ces fiches de consolation, enguirlandées de protestations sympathiques et de phraséologie humanitaire. Si nous savions subir, quand il est impossible de faire autrement, les résultats des fautes de nos impeccables diplomates, nous ne perdrions pas le bénéfice de la qualité d'offensés, et nous pourrions prétendre, pour le tort fait aux droits de la France, à des compensations plus positives que les protestations dérisoires d'un ambassadeur.

***

Une intéressante correspondance de Prague, publiée cette semaine dans les *Débats*, nous édifie avec clarté sur la situation parlementaire de l'Autriche, si confuse, si peu connue en France, et si adroitement dissimulée par les correspondants officieux. Il paraît qu'un profond découragement règne dans les sphères gouvernementales de Vienne. Le comte Taaffe est à bout d'expédients. Les Slaves ont détruit la légende qui le représentait comme planant au-dessus des nationalités; et, quand la gauche allemande s'aperçoit qu'elle aurait intérêt à s'entendre avec ce centraliste honteux, il est trop tard : elle est prisonnière de ses électeurs, qu'elle a fanatisés contre le régime Taaffe. Tout le monde est donc mécontent en Autriche, l'empereur plus que personne, et les sympathies populaires commencent à converger avec une significative insistance vers « la petite cour » de l'archiduc Ferdinand d'Este, héritier présomptif du trône, à qui l'on prête des aspirations bien différentes de celles que François-Joseph a la mauvaise chance de personnifier.

Le cabinet de Berlin fait de grands efforts pour obtenir l'augmentation des effectifs de l'armée austro-hongroise. Cette pression pourrait bien déchaîner des événements peu favorables à la Triple alliance.

G. Blachon.

LE CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES A LA SORBONNE

(SUITE.)

SECTION D'HISTOIRE ET DE PHILOLOGIE.

Le 5 avril, M. Dubois, de la Société des antiquaires de Picardie, donne un aperçu général des noms de baptême adoptés autrefois et aujourd'hui.

M. l'abbé Lemire, du comité flamand de France, communique le texte inédit des statuts du marché d'Hazebrouck, de l'année 1336, qui comprennent cent quarante-huit articles rédigés en flamand et offrent un très grand intérêt au point de vue de l'histoire générale et locale, et de la philologie. Le secrétaire de la section lit une note sommaire de M. Durrieu, professeur au lycée de Nantes, au sujet d'un prétendu séjour de Molière dans cette ville.

M. le chanoine Arbellot, de la Société archéologique du Limousin, analyse la tragédie de Saint-Jacques composée à la fin du XVIe siècle par Bernard Bardon de Brun, et représentée à Limoges pour la première fois par les pèlerins de Saint-Jacques, le 25 juillet 1596. M. de la Grasserie, juge à Rennes, traite de la strophe et du poème au point de vue rythmique, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours. Il s'attache à éclairer leur évolution par l'examen de l'évolution parallèle des autres versifications.

Le 6 avril, M. Victor de Swarte, analyse les lettres adressées par Samuel Bernard, banquier du trésor royal au XVIIIe siècle, aux contrôleurs généraux des finances. Il retrace la biographie de ce célèbre financier et son rôle important dans les affaires politiques. D'après sa correspondance, il explique le mécanisme des opérations de trésorerie au siècle dernier, et montre que les banquiers du Trésor usaient largement de leur crédit pour réaliser des ressources au profit de l'Etat et lui avancer les subsides dont il pouvait avoir besoin.

M. Couard-Luys, archiviste de Seine-et-Oise, raconte la visite rendue en 1774 à Jean-Jacques Rousseau, à Voltaire et à Gessner par le comte de Noircarmes, Ernest de Sainte-Aldegonde, celui que le patriarche de Ferney appelait le dernier des Pythagoriciens qui subsistât en France. La correspondance de Noircarmes permet de raconter très exactement son voyage et de donner d'utiles indications sur la vie privée de Voltaire et de Rousseau.

M. Dangibeaud analyse un registre de notes d'audience de la justice seigneuriale de Touverac (Charente), pour les années 1496 à 1498. Le seigneur qui ne possédait que la moyenne et basse justice avait une compétence analogue à celle de nos juges de paix.

M. Guesnon donne lecture d'un mémoire de M. Finot, archiviste du Nord sur les relations commerciales par voie de mer entre la Flandre et les villes françaises de l'Ouest et du Midi.

M. Ch. Joret, professeur à la Faculté des lettres d'Aix, retrace le dernier épisode de la succession d'Espagne, relatif à la conquête des îles de Majorque et d'Iviça qui avaient refusé de reconnaître Philippe V, et qui furent soumises en juin 1715 par le maréchal d'Asfeld.

M. Dufour, de Corbeil, lit une note de M. Thoison, répondant à la dix-septième question du programme, dans laquelle sont relevés d'après les registres paroissiaux de Larchant les troubles et variations atmosphériques survenus de 1564 à 1526.

*
* *

SECTION D'ARCHÉOLOGIE.

Le 4 avril, M. Braquehaye, de la Société archéologique de la Gironde, lit un mémoire sur la collection d'antiquités réunie jadis par Florimond de Raymond, collectionneur bordelais du XVIe siècle.

M. Le Braz, de la Société archéologique de Quimper, fait une communication sur le culte des saints populaires en Bretagne, qui montre combien le christianisme des Bretons est pénétré de croyances et de superstitions provenant de cultes antérieurs. Saint Biboan, sainte Brigitte et saint Nicolas sont particulièrement invoqués par les paysans pour la guérison des maladies. Dans le pays de Léon et le Trecorrois, plus de deux cents fontaines, réputées pour leurs vertus curatives, sont des lieux de pèlerinage.

M. le lieutenant Denis lit une notice sur les dolmens de la Tunisie centrale des environs du Kef. Dans l'un d'eux, qui paraît dater du Ier ou du IIe siècle, il a trouvé des vases vernissés et de petits bronzes. Sur d'autres, il a remarqué des graphites et des traces de peintures. A Maktar et à Henchir-Mided, les dolmens sont disposés par groupes et forment de véritables allées couvertes, étagées sur les flancs d'une colline; ils se composent de quatre pierres surmontées d'une grande dalle, et ne doivent pas être antérieurs à deux mille ans. Les corps qui y ont été ensevelis ont tous été inhumés et non pas incinérés.

M. le capitaine Espérandieu donne lecture, au nom de M. Berthelé, archiviste de l'Hérault, d'une note sur la date de l'église de Saint-Généroux dans les Deux-Sèvres, qui, d'après les détails de son architecture, doit remonter à la seconde moitié du Xe siècle.

Le 5 avril, M. Bertrand, de la Société d'émulation de l'Allier, lit une note sur quelques bronzes gallo-romains découverts à Vichy, et dont l'un présente six figures en bas-relief, parmi lesquelles on reconnaît Hercule étouffant Antée. Il lit aussi une notice sur les tombeaux des ducs de Bourbon conservés dans l'église de Souvigny. Ces magnifiques monuments sont aujourd'hui fort mutilés. L'auteur a pu reconstituer leur physionomie primitive, grâce à des documents inédits retrouvés à la Bibliothèque nationale.

M. Constans, professeur à la Faculté des lettres d'Aix, lit un mémoire de M. l'abbé Vialette sur les vases gallo-romains recueillis dans l'Aveyron, et notamment à Graufesenque. Près de huit cents marques différentes figurent sur ces poteries et montrent l'activité des fabriques de la région.

M. le chanoine Pottier, de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne, fait deux communications relatives à divers objets d'orfèvrerie conservés dans les petites églises de campagne du diocèse de Montauban et aux mosaïques antiques qu'il a découvertes à Léozac et à Saint-Romain, dans le Tarn-et-Garonne.

M. l'abbé Guichard, curé de Pupillin (Jura), rend compte des nouvelles fouilles qu'il a entreprises à Gragace, et qui ont déblayé l'ancienne église de Saint-Martin, bâtie d'après la tradition sur un temple de Mars. Il signale la découverte aux environs de Lons-le-Saulnier d'une antique fonderie, où l'on a trouvé plus de quatre cents serpes en bronze.

M. Cotteau lit une note sur les monuments mégalithiques de l'Yonne.

M. Joseph Denais, de la Société des sciences et arts d'Angers, lit une étude sur le calice de Jallais, une des plus belles

pièces d'orfèvrerie religieuse de la Renaissance, qui se rapproche du type des calices de Sens et d'Amboise.

M. Didier, professeur à la Faculté de droit de Poitiers, explique l'habitude conservée par les habitants de la Gironde de mettre une pièce de monnaie dans les cercueils comme une dernière trace de l'usage païen qui consistait à placer dans la bouche des morts une obole pour Caron, le nocher des enfers.

M. Buhot de Kersers présente les photographies de neuf stèles découvertes à Bourges et déposées au musée de cette ville.

M. Anthyme Saint-Paul lit, au nom de M. Thiollier, membre de la Diana, une étude sur la restitution du tombeau de Saint-Lazare dans la cathédrale d'Autun. Ce monument fut supprimé sous le règne de Louis XV, lorsque l'on refit la décoration du chœur ; mais ses débris existent encore et il serait possible de le reconstituer dans un musée, comme une des plus curieuses productions de la sculpture romane de l'Autunois.

M. Bertrand, de la Société d'émulation de l'Allier, présente quelques remarques sur la fameuse Bible de Souvigny, conservée à Moulins et notamment sur la reliure de ce manuscrit.

M. le chanoine Pottier lit, au nom de M. Momméja, une notice sur les sarcophages chrétiens du Quercy. On n'avait signalé jusqu'ici que trois de ces monuments dans la région de Cahors. Des fragments de plusieurs autres viennent d'être découverts à Perjes dans le canton de Montpezat ; ce sont des sculptures représentant des scènes de chasses et la remise des clefs à saint Pierre.

M. Massillon-Rouvet étudie le plan de la cathédrale de Nevers et essaye d'en reconstituer les principales dispositions à l'époque romane. Il estime que l'édifice roman devait avoir deux absides.

*
* *

SECTION DES SCIENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES.

Le 4 avril, M. Puteaux, de la Ligue nationale de la prévoyance et de la mutualité, étudie le rôle du service médical dans les sociétés de secours mutuels. Il indique que c'est là une question fort importante pour ces associations et que leur avenir dépend souvent du choix du médecin, choix qui est difficile en raison des qualités exigées et de la modicité des rétributions. La question des honoraires a provoqué une querelle entre les mutualistes et les médecins qu'il conviendrait de régler à l'amiable.

M. Rameau-Saint-Père, de la Société d'économie sociale, expose que les agents proposés au recensement canadien en 1891 ont altéré les chiffres de cette enquête, de façon à réduire de 50 000 environ le nombre des Canadiens français. Le préposé en chef, M. Johnson, paraît avoir été animé d'une malveillance extrême contre les Français. Les députés canadiens ont protesté contre les erreurs de ce recensement et la publication des résultats a dû être suspendue.

M. Cacheux, de la Société française d'hygiène signale les charges excessives qui grèvent les petits logements et qui s'opposent au développement des habitations à bon marché.

M. Neymarck, de la Société de statistique de Paris, lit un mémoire sur *Une nouvelle évaluation du capital et du revenu des valeurs mobilières en France* dont les conclusions sont que la France possède, déduction faite des valeurs appartenant à des étrangers, 60 milliards de valeurs françaises et 20 milliards de valeurs étrangères produisant environ 4 milliards de revenus annuels.

M. Advielle, de la Société artésienne des amis des arts, présente quelques observations sur la tenue des actes de décès.

Les événements de la semaine.

Élection sénatoriale. — Dans la Drôme, M. Laurent, conseiller général républicain, a été élu sénateur en remplacement de M. Chevandier, par 473 voix, contre 230 données à M. Tavan, l'autre candidat républicain.

Sénat. — Le 6 avril, M. Guérin, garde des sceaux, donne lecture de la déclaration ministérielle, qui constate le calme profond du pays en dépit des efforts faits par les partis hostiles pour exploiter les incidents du Panama, et insiste sur la nécessité de terminer la législature par le vote des lois économiques et sociales qui sont à l'ordre du jour et par celui des deux budgets de 1893 et 1894.

M. Peytral, ministre des finances, dépose le projet du budget de 1893, voté par la Chambre, et le Sénat s'ajourne au 25 courant.

Chambre des députés. — Le 6, M. Dupuy, président du conseil, ministre de l'intérieur, lit la déclaration ministérielle. M. Peytral, ministre des finances, répondant à une question de M. Cunéo d'Ornano, déclare qu'il portera au Sénat les résolutions de la Chambre relatives au budget, tout en se préoccupant de trouver un terrain de transaction. L'ensemble du budget est voté par 386 voix contre 18. La Chambre s'ajourne au 25.

Angleterre. — La Chambre des communes a commencé la discussion en seconde lecture du *Home rule*. M. Gladstone a déclaré que l'adoption de ce bill était la seule solution rationnelle de la question irlandaise.

Belgique. — La Chambre a repoussé les trois propositions Janson, Féron et Hanssens, relatives à l'établissement du suffrage universel. Cette décision a provoqué dans Bruxelles des manifestations tumultueuses, et le conseil général du parti ouvrier a déclaré qu'il y avait lieu d'organiser une grève générale.

Espagne. — L'ouverture des Cortès a eu lieu avec la solennité accoutumée. Le message de la reine régente annonce que les traités de commerce en voie de négociation seront prochainement soumis au Parlement, que pour sauver la situation financière, les dépenses publiques seront réduites jusqu'à la limite indiquée par la prudence et qu'il sera pourvu à une nouvelle répartition de charges entre tous les citoyens pour réaliser l'égalité devant l'impôt.

Faits divers. — Un comité s'est formé à Nîmes pour élever une statue au compositeur Ferdinand Poise. — Un tremblement de terre s'est produit à Belgrade et dans les environs. — Le musée Guimet vient de s'enrichir des importantes collections archéologiques et artistiques rapportées de l'Inde, de l'Indo-Chine, de la Chine, du Cambodge, de la Corée et du Japon par MM. Aymonier, Delaporte, Fournereau, Brau de Saint-Pol-Lias, de Groot et Varat. — Le gouvernement colombien a prorogé jusqu'au 31 octobre 1894 les délais pour la formation d'une nouvelle société d'achèvement du canal de Panama.

Nécrologie. — Le statuaire Didier Debut; — M. Esquirou de Parieu, ancien ministre de l'instruction publique, membre de l'Académie des sciences morales et politiques; — L'amiral Pâris, directeur du musée de la marine du Louvre; — Le peintre Charles Voillemot; — M. Charles Armengaud, ingénieur et publiciste; — M. Désiré Grandjean, médecin en chef de l'Hôtel des Invalides; — M. Boisselot, ancien grand prix de Rome pour la composition musicale; — M. le comte de Callac, sénateur d'Ille-et-Vilaine; — M. Adolphe Franck, ancien professeur au Collège de France, membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

Émile Raunié.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

13 avril 1893.

SOMMAIRE : Les vacances parlementaires. — Le programme du ministère Dupuy. — Questions budgétaires. — Le discours de M. Casimir-Perier à Chapelle-Saint Luc. — Les ralliés. — Généraux et soldats. — Propositions de loi contre l'abus des dépenses électorales.

On se demande quelles impressions la Chambre rapportera de ses vacances, si elle nous reviendra persuadée que tout ce qu'elle a fait a été bien fait, et qu'il n'y a d'autre résolution à prendre que de continuer la même conduite, ou, au contraire, si elle aura puisé dans sa rencontre avec les électeurs la volonté de réparer autant que possible les fautes commises, et d'adopter enfin, pour ce dernier trimestre, une politique de concorde et de ferme gouvernement.

La durée du ministère, la date des élections, les conditions dans lesquelles s'engagera la lutte et les destinées mêmes de la majorité républicaine dépendent de l'attitude que la Chambre prendra à son retour. Le ministère, dans sa déclaration du 5 avril, a promis de ne rien négliger pour amener la Chambre, sans nouvelles secousses, au terme légal de son mandat. « Toutes les législatures précédentes ont voté les quatre budgets dont la constitution leur attribue l'examen : vous aurez à cœur de ne pas faire moins que vos devanciers et d'épuiser votre droit. »

Cependant, la Chambre a terminé de voter le budget tout entier tel qu'elle l'avait voté la première fois, et ce budget est ainsi retourné au Sénat qui l'a renvoyé à sa commission des finances. On s'est séparé jusqu'au 25 avril. On comprend combien les discussions peuvent encore être longues et difficiles à propos de ce malheureux budget de 1893, et combien il restera peu de temps pour discuter le budget de 1894.

Le désaccord entre la Chambre et le Sénat porte sur trois points principaux : la réforme de l'impôt des boissons, l'impôt sur les opérations de bourse, la réforme des patentes.

Le ministre des finances, M. Peytral, paraît résolu à demander à la Chambre de disjoindre, comme le propose le Sénat, l'impôt des boissons, qui serait incorporé au budget de 1894. Au point de l'année où nous en sommes, il n'y a plus aucun intérêt à savoir si l'impôt des boissons sera incorporé à l'un où à l'autre budget. Mais, sur le fond même du projet de loi, les divergences de vue sont très importantes entre les deux Chambres. Quant à l'impôt sur les opérations de bourse, M. Peytral renonce au projet du précédent ministère. Il se proposerait d'établir un mode de percevoir l'impôt qui laisserait subsister « la coulisse », menacée de mort par les propositions de M. Tirard. Pour la patente des grands magasins, on remplacerait l'impôt sur les catégories par un impôt proportionnel aux bénéfices. Toutes ces questions abondent en difficultés, et la plus grande dextérité du ministre des finances, les dispositions les plus conciliantes des deux Chambres seront nécessaires pour résoudre ces difficultés à la rentrée.

Un banquet a été offert par les républicains de l'Aube à M. Casimir-Périer, président de la Chambre. Il retournait, pour la première fois, dans son département depuis qu'il a été élevé à cette haute fonction et, au milieu de ses concitoyens, joyeux et enthousiaste, le nouveau président a parlé dans toute l'effusion de son cœur. Il a dit que la République était fondée d'une manière définitive, que rien n'était plus possible en dehors d'elle, et que le moment était venu de mettre réellement en pratique le régime parlementaire par l'accord énergique des pouvoirs. Il s'est surtout expliqué sur la question des anciens partis ralliés à la république. « Nous devons, a-t-il dit, recueillir les soldats de l'armée monarchiste en déroute, leur ouvrir nos rangs, leur apprendre la discipline républicaine..., mais nous n'accueillons pas ceux qui s'enrôlent comme soldats. L'armée Républicaine ne confie ni la garde de la citadelle, ni l'honneur du drapeau à ceux qui la combattaient hier encore. On ne passe pas en qualité de général d'un camp dans l'autre; avant de s'offrir à commander ceux qu'on n'a pas su vaincre, on doit des gages de dévouement à la cause commune, de fidélité à des principes communs. C'est faire douter de sa conversion que d'en réclamer le prix. Les adhésions les plus inattendues et les plus éclatantes ont besoin de la consécration du temps. Il ne suffit pas de rédiger des déclarations constitutionnelles, il faut être constitutionnel dans ses actes et même dans ses espérances. » On ne saurait ni mieux penser, ni mieux dire.

M. le sénateur Tézenas, président du banquet, qui se donnait à La Chapelle-Saint-Luc, a rappelé que M. Casimir-Perier avait dans sa famille les plus nobles exemples et que son père avait été avec M. Thiers, l'un des fondateurs de la troisième République. Les Thiers et les Casimir-Perier sont en effet de ces « ralliés » qui ont apporté à la République le concours le plus précieux, qui l'ont défendue après le 24 mai, après le 16 mai, avec une énergie admirable, et les « ralliés » de ce genre sont assez souvent la force et l'ornement des partis.

La période électorale est pour ainsi dire ouverte. Chacun agit, organise des comités, enrôle des soldats, comme si la bataille devait être livrée demain.

On remarque à ce propos, non sans une certaine inquiétude le rôle corrupteur que l'argent joue dans les élections et le progrès rapide des mauvaises mœurs électorales qui sont nées particulièrement du boulangisme. La République devait, disait-on, assurer à l'intelligence et au mérite la place qui leur appartient et désormais les pauvres allaient être égaux aux riches devant le scrutin. Mais combien nous sommes loin encore de la réalisation de ces espérances. Le poids de la richesse dans les élections n'a jamais été plus lourd qu'à cette heure, et c'est en vain qu'on a supprimé le cens dans la loi; il semble toujours régner en fait. Non seulement les candidats se livrent à une guerre ruineuse d'affiches qui sont recouvertes les unes par les autres pendant toute la période électorale, mais les dons, les subventions, les banquets, les tombolas, les orphéons, les jeux de toutes sortes avec des prix en argent, sont autant d'occasions pour le candidat riche d'acheter les suffrages des arrondissements. C'est ainsi qu'il arrive à la Chambre, tant de médiocres serviteurs du pays, sans idées générales, sans discipline et sans politique, plus préoccupés de leurs intérêts ou de leur vanité que des destinées de la démocratie et que de tels parlements nous laissent exposés à toutes les crises et à toutes les défaillances.

La Chambre est saisie de divers projets de loi à ce propos. Il est bien à souhaiter qu'elle puisse, avant les élections générales, adopter l'un ou l'autre mode qui lui paraîtra le plus propre à corriger ces abus, ou tout au moins à les empêcher de croître chaque jour pour le plus grand dommage et peut-être pour la perte des libertés publiques.

HECTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

13 avril 1893.

A mesure qu'on approche du dénouement, la controverse sur l'émancipation de l'Irlande prend, en Angleterre, un caractère plus dramatique. Le Royaume-Uni est divisé en deux camps irréconciliables. Loin de faiblir, l'opposition soutient la lutte avec acharnement, aussi bien dans le pays, où tous les moyens lui sont bons pour surexciter l'opinion, qu'à Westminster, où la discussion en seconde lecture du *Home rule bill*, ouverte depuis une semaine, permet à ses orateurs de rompre chaque jour des lances contre la majorité libérale.

Sur plusieurs points, l'agitation unioniste a dégénéré en excitation à la désobéissance aux lois, en provocation à la guerre civile. Il est douteux que ces manœuvres atteignent le but qu'elles se proposent. Les manifestations de Belfast, présidées par M. Balfour, n'ont été qu'une explosion d'égoïsme fanatique. Jamais les principes d'égalité, de liberté et de fraternité, devenus le *credo* de la conscience humaine dans les pays civilisés, n'ont été reniés avec plus d'arrogance. Ce n'est pas pour leur légitime défense, c'est contre la liberté de leurs concitoyens, c'est contre les droits de l'homme, que les orangistes se dressent avec furie. Accueillir les doléances de la majorité irlandaise, la délivrer de l'esclavage politique, c'est un crime, et pour empêcher que ce crime soit consommé ils s'insurgeront plutôt contre le Parlement, contre la loi.

Tant que les unionistes se bornent à repousser le projet de loi irlandais comme une mesure aventureuse et menaçante pour la grandeur nationale, on ne peut dédaigner leur politique. Mais ils ont le tort d'opposer des objections insoutenables; par exemple que le Parlement n'a pas qualité pour entreprendre une aussi importante réforme, attendu que les élections n'auraient pas été faites sur la question du *Home rule;* ou encore, que le *Home rule* doit être repoussé, attendu qu'il a été voté seulement par l'Irlande, l'Écosse, le pays de Galles et non par l'Angleterre, thèse assez illogique pour un parti qui pose en principe l'indivisibilité de la monarchie. Ces arguments n'auront pas plus de prise que les menaces orangistes sur le bon sens britannique.

Devant la Chambre des communes, M. Gladstone vient de faire justice des théories et des excès de l'opposition. Il a éloquemment flétri les unionistes qui ont osé publier qu'à part les habitants de l'Ulster, les Irlandais devaient être considérés comme hors l'humanité, et qui ont proclamé, pour les orangistes, le droit de refuser d'obéir à un Parlement irlandais.

« Pour avoir une union forte entre l'Angleterre et l'Irlande, a déclaré M. Gladstone, il faut obtenir l'union des cœurs, comme elle a existé en 1782 et en 1795. Il n'y a aucune raison pour que cette union n'existe pas de nouveau. » D'ailleurs, n'est-ce pas à la fois le droit, le devoir et l'intérêt des Irlandais de rester unis avec l'Angleterre? Il faut donc « anéantir tout ce qui reste de la tradition du mal, pour l'intérêt et pour l'honneur de l'Angleterre! »

Jamais M. Gladstone ne fut plus admirablement inspiré. Les acclamations qui ont accueilli ses nobles paroles font espérer que la majorité libérale lui restera fidèle jusqu'au bou .

*
* *

On sait par quels procédés le cabinet *libéral* serbe s'était efforcé d'obtenir bon gré mal gré du suffrage universel une majorité parlementaire. Cette mémorable campagne électorale n'a pas été couronnée de tout le succès espéré. Le sentiment national est plus éclairé qu'on ne supposait chez la vaillante population serbe. Elle a déjoué autant qu'il était possible la pression gouvernementale, au point de donner à l'opposition 40 000 voix de plus qu'aux candidats officiels, et un nombre de sièges presque égal à ceux dont l'administration s'est emparée. En présence d'un tel échec, tout gouvernement non pas libéral, mais simplement respectueux de la volonté nationale, se serait retiré. Le ministère Avakoumovitch, exempt de ces préjugés arriérés, n'a songé qu'à corriger le verdict de la nation serbe, et voici comment il s'y est pris. Au moment où la Skouptchina réunie allait élire un président, un député désigné par le gouvernement s'est installé de vive force au fauteuil, choisissant lui-même les quatre secrétaires. La constitution d'une commission chargée de la vérification des pouvoirs a été opérée avec le même respect des droits de l'assemblée; et tout le monde a pu comprendre que cette commission allait fabriquer elle-même la majorité *libérale* refusée par les électeurs serbes.

Pour annuler ces usurpations et en paralyser l'effet, les radicaux, suivis des progressistes, ont quitté la salle des séances. La Constitution exigeant, pour que les délibérations soient valables, la présence de plus de la moitié des députés, ils espéraient naïvement causer un grand embarras aux libéraux de l'école de M. Ristitch. Bien courte a été leur illusion. Le gouvernement a su prouver à ses députés que rien n'est illégal, excepté ce qui le gêne, et il a chargé la commission de vérification d'inviter les radicaux à renoncer volontairement à leur mandat. Ceux-ci ayant décliné cette invitation étrange, il paraît que le gouvernement va faire annuler simplement les mandats de l'opposition et procéder à de nouvelles élections. C'est beaucoup de condescendance de sa part. Ne serait-il pas plus logique et tout aussi libéral de proclamer élus les concurrents officiels des députés radicaux? Empruntons, pour finir, à un journal slave, la *Politik* de Prague, le vrai mot de la situation serbe. « Le peuple qui a su déloger Milan, disait cette feuille il y a quelques jours, finira par venir à bout de M. Ristitch et de M. Avakoumovitch, dont l'unique appui consiste en quelques escouades de gendarmes. M. Ristitch, par sa déplorable campagne électorale, a causé la mort de son parti qui était appelé pourtant à rendre encore des services. »

*
* *

Circences sine pane! Telle pourrait être la devise de l'Italie actuelle, disait récemment le *Secolo*. Malgré la crise économique et financière provoquée par le scandale des banques italiennes, qui se prolonge en grandissant, l'Italie, affolée de teutomanie, ne songe, pour le moment, qu'à célébrer la venue des majestés prussiennes. Quels soucis matériels pourraient arrêter les transports d'une foi si brûlante! La fière Italie se passera de pain s'il le faut, mais l'empereur allemand, qui va venir en réalité pour essayer de fléchir les résistances du pape à sa politique, abaissera sur elle un regard protecteur, et elle sera réconfortée.

Soyons juste : Guillaume II n'est pas absolument en reste d'amabilités avec ses sujets du second degré, c'est ainsi qu'on peut désigner les Italiens. Trois dames de sa cour, la princesse de Saxe-Meiningen, la princesse Aribert d'Anhalt et la comtesse de Hohenau, se disposaient à venir passer un mois en France, à Cannes. Toujours chevaleresque et libéral, comme il convient au seigneur qui personnifie la civilisation germanique, l'empereur Guillaume leur a intimé l'ordre de renoncer à tout séjour en France et de se rendre en Italie

G. Blachon.

LE CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES A LA SORBONNE

(SUITE.)

SECTION D'HISTOIRE ET DE PHILOLOGIE.

Le 6 avril, M. le chanoine Arbellot, en réponse à la douzième question du programme, rappelle les représentations théâtrales qui eurent lieu à Limoges et à Saint-Junien, dans la première moitié du XVIe siècle. Ces représentations, qui avaient lieu de préférence les années où l'on exposait les reliques des saints à la vénération des fidèles, étaient encouragées par les libéralités des chanoines de Saint-Martial et de Saint-Junien. La peste de 1547 et les ravages des gens de guerre en 1554 firent disparaître cette coutume.

M. Émile Garnault, secrétaire de la Chambre de commerce de La Rochelle, lit un mémoire sur les armateurs rochelais et les armements en course au XVIIIe siècle. Tandis que les autres ports français cherchaient pendant les guerres maritimes de cette époque à compenser leurs pertes en armant des corsaires, La Rochelle s'abstint de suivre leur exemple, parce que les protestants, dont l'influence dominait dans la chambre de commerce, ne tenaient guère en estime le rôle de corsaire.

M. Duchaussoy, professeur de physique au lycée d'Amiens, fait des communications relatives aux phénomènes météréologiques qui se sont produits autrefois dans le Cher et dans la Somme, et aux tremblements de terre en Picardie, d'après les renseignements puisés aux archives départementales.

M. Braquehaye donne lecture d'un mémoire sur Bernard de Nogaret, duc d'Épernon, et son biographe, Guillaume de Girard, auquel il attribue la compilation historique intitulée : *Histoire de la véritable origine de la troisième race des rois de France*, qui fut publiée sous le nom du duc.

M. Guesnon lit une note sur l'inscription qui existait jadis au fronton de la porte du bastion Saint-Nicolas d'Arras, et qui était contemporaine de la bataille de Bouvines. Le texte, en langue romane, avait été inexactement transcrit au XVIIe siècle, et les érudits de nos jours avaient eu de la peine à en expliquer les obscurités. M. Guesnon s'attache à restituer le texte primitif et à montrer que les indications numérales qu'il présente sont des synchronismes relatifs à la date de la bataille de Bouvines.

M. Ch. Brun, délégué du Félibrige latin, résume l'histoire des troubadours de la cour des seigneurs de Montpellier au XIIe et au XIIIe siècle. Les Guilhem furent pour les poètes de généreux protecteurs. Lorsque arriva la décadence de la poésie méridionale, Montpellier fut un des derniers centres qui résistèrent, et l'héritage des anciens troubadours s'y est perpétué de siècle en siècle jusqu'aux félibres modernes.

Le secrétaire donne lecture d'une notice de Mme d'Aubepierre sur l'histoire de l'imprimerie à Alençon au XVIe siècle, d'après les registres des notaires. Deux ateliers d'imprimeurs furent célèbres à cette époque, celui de Simon Dubois, dès 1529, et celui de Joachim de Contrière, dès 1563.

***

SECTION D'ARCHÉOLOGIE.

Le 6 avril, M. Maxe-Werly donne lecture d'un mémoire de M. Pilloy sur les découvertes de monnaies dans le département de l'Aisne. Parmi les trouvailles les plus importantes, il y a lieu de signaler celle de Condé-sur-Suippe, qui a donné 150 monnaies d'or, celle de Pommiers, l'ancienne *Augusta suessionnum*, qui comprend près de 1,400 pièces de toutes les peuplades de la Gaule, et celle de Saint-Quentin; au fond d'un puits de cette ville, on a trouvé environ 5000 pièces, qui présentent 307 variétés de types.

M. le chanoine Denis, de la Société des sciences et arts de Meaux, lit un travail analogue sur les monnaies romaines trouvées en Seine-et-Marne depuis 1840. A Meaux, à Mouy-sur-Seine, à Poligny et à Châteaubleau, on a découvert des pièces de Tétricus, de Julia Domna, de Victorin et de Gallien.

M. Veuclin, de Bernay, communique un règlement de la confrérie de Saint-Roch instituée dans l'église de Nassandres (Eure). Ce document est surtout curieux par une miniature qui en occupe toute la partie supérieure, et où l'on voit agenouillés de nombreux personnages portant les costumes normands des premières années du XVIe siècle.

M. Quesné, de la Commission des antiquités de la Seine-Inférieure, lit une notice sur la station gallo-romaine du camp de Méquin, situé près de Louviers, où des fouilles récentes ont mis à jour nombre de curiosités archéologiques et des fondations de maisons qui paraissent appartenir à l'époque carolingienne.

M. le docteur Rouire, médecin-major de l'armée, lit une étude sur le réseau routier ancien du littoral de la Tunisie centrale. Au cours d'une mission d'exploration, il a retrouvé l'ancien lac Triton, dans l'emplacement de la lagune de Herkla. Il a constaté dans ces parages l'existence de trois voies romaines presque parallèles, qui sont indiquées sur la Table de Peutinger et l'itinéraire d'Antonin comme descendant de Carthage vers Hadrumète.

M. Max-Werly présente une règle de fondeur de l'année 1710, où l'on voit, gravés en creux, des figures d'apôtres et des emblèmes religieux, qui servaient à fabriquer des moules en cire pour l'ornementation en relief des cloches. M. le chanoine Pottier signale l'existence au musée de Montauban de trois règles analogues et de moules en briques du XIVe siècle, qui servaient peut-être au même usage.

M. Gautier communique quelques notes sur l'orfèvrerie du moyen âge en Franche-Comté, qui a été très florissante du XIe au XVe siècle; mais c'est seulement à dater de cette époque que l'on peut reconnaître ses productions, qui portent comme marque distinctive une main bénissante.

Le même érudit fait une communication sur les tombes à effigies qui existent dans le Doubs; il signale l'intérêt spécial de ces monuments au point de vue de l'histoire du costume, et présente une série de dessins qui reproduisent les types les plus curieux parmi ceux qu'il a étudiés.

M. Léon Maître lit une note sur un petit monastère des environs de Nantes, consacré à Saint-Front de Périgueux, et qui dépendait de l'abbaye de Redon.

M. Eulard, ancien membre de l'École de Rome, donne lecture d'un mémoire sur *l'Architecture des Cisterciens en Scandinavie*. Ces religieux paraissent avoir été, dans les pays du Nord, les importateurs du style gothique. Les moines de Cîteaux établis en Suède venaient de France; leur premier

établissement fut l'abbaye d'Alvastra, fondée en 1847; l'abbaye de Warhem, fondée en 1148, présente un plan analogue à celui de Clairvaux. Dans l'île de Gotland, les églises rurales conservent des traces d'architecture bourguignonne.

Il est donné lecture d'une notice de M. Nicaise sur la collection de divinités orientales rapportées de l'Inde par M. Lamairesse, ancien ingénieur en chef des établissements français dans ce pays, qui en a enrichi le musée de Châlons-sur-Marne. Cette collection comprend nombre de statues provenant des temples bouddhiques de Pondichéry et de Karikal.

M. Lex, archiviste de Saône-et-Loire, signale les curieuses peintures de l'église de Berzé-la-Ville, cachées naguère sous une épaisse couche de badigeon, que le curé de la paroisse, M. l'abbé Jollivet, a eu la patience d'enlever. Ces peintures, qui décorent l'abside, constituent une décoration du XIIe siècle, d'un art très élégant.

M. le chanoine Pottier lit une notice sur les peintures du XVe siècle qui décorent l'église de Pervillac (Tarn-et-Garonne). De récentes réparations en ont fait disparaître une partie sous une couche de plâtre.

Il est donné lecture d'un mémoire de M. Halna du Fretay sur le tumulus de Kerbernez-en-Briec (Finistère), récemment fouillé par cet archéologue, qui y a trouvé une sépulture intacte, enfermée dans une crypte de pierre. Trois urnes, en terre grossièrement façonnée et mal cuite, étaient posées dans cette chambre, avec une pointe de lance en schiste très dur et vingt-cinq silex taillés.

M. le baron de Baye, de la Société des antiquaires de France, signale les importantes découvertes concernant la haute antiquité de l'homme, qui ont été faites dans la Sibérie orientale, et étudie la collection archéologique rapportée par M. Savenkov de ses explorations sur les bords de l'Iénissei.

Il est donné lecture d'une note de M. André, archiviste de la Lozère, qui retrace, d'après les documents des archives, l'historique du pont de Quézac, construit sur le Tarn, en 1395, à l'instigation du pape Benoît XIII.

M. Édouard Forestié, secrétaire général de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne, analyse un inventaire du château de Montbelon, près Mautauban, dressé en 1496, et qui fournit de très curieux détails sur la décoration intérieure de l'immeuble, sur le mobilier, la bibliothèque et l'armement.

Le même érudit résume ses dernières recherches dans les registres des notaires dont il a extrait des renseignements précieux sur la vie privée et les intérieurs de la région montalbanaise au XIVe siècle.

M. le chanoine Caillat communique quelques observations sur le culte des roches et des fontaines, et signale les superstitions des bonnes femmes de Toulouse, de Castres et autres lieux, qui contiennent aujourd'hui encore des pratiques signalées par les plus anciens hagiographes du moyen âge.

*
* *

SECTION DES SCIENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES.

Le 5 avril, M. de La Grasserie, membre de la Société de législation comparée, lit un mémoire sur la question de la recherche de la paternité. Après avoir exposé l'historique du sujet et l'état de la législation dans les pays étrangers il se prononce pour la recherche de la paternité limitée à des cas déterminés.

(A suivre.)

Les événements de la semaine.

Élections législatives. — Dans la Haute-Saône (Lure), M. Chaudey, républicain, a été élu député par 9470 voix, en remplacement de M. Baïhaut, démissionnaire.

Dans l'Ardèche (Privas), M. Dindeau, républicain, a été élu en remplacement de M. Clausel, républicain, décédé, par 7077 voix contre 5617 données à M. Rigaud, républicain.

Dans la Haute-Loire (Brioude), M. Chantelauze, républicain, a été élu en remplacement de M. Maigne, républicain décédé, par 10 407 voix contre 7931 données à M. Devins, républicain.

Élections municipales de Paris. — Au premier tour de scrutin ont été élus 17 républicains et radicaux, 13 radicaux socialistes, 2 socialistes révolutionnaires et 11 conservateurs; il y a 37 ballottages, qui sont tous favorables aux candidats républicains.

Belgique. — Les désordres provoqués par le rejet du projet de loi relatif au suffrage universel ont continué dans les grandes villes et dans les centres ouvriers; à Mons, une collision s'est produite entre les gardes civiques et les émeutiers, dont cinq ont été tués et quatorze blessés.

A la Chambre, la commission parlementaire des vingt et un s'est prononcée en faveur du projet Nyssens, qui accorde le suffrage universel à tout citoyen âgé de vingt-cinq ans et donne le vote plural aux pères de famille et aux personnes qui remplissent certaines conditions de cens et de capacité. Cette proposition a été adoptée par 119 voix contre 14 et 11 abstentions.

Serbie. — A la suite des conflits provoqués par les dernières élections entre les libéraux et les radicaux, et de l'irritation populaire produite par les actes des régents, le roi Alexandre Ier s'est proclamé majeur; il a fait arrêter les deux régents, révoqué les ministres et constitué un nouveau cabinet, sous la présidence du docteur Dokitch, son ancien précepteur, qui est constitué ainsi qu'il suit : présidence du Conseil et instruction publique, M. Dokitch; guerre M. Franassovitch; travaux publics, colonel Stankovjitch; finances, M. Vintch; agriculture et commerce, M. Milochevitch; intérieur, M. Milosavlgevitch; affaires étrangères, M. Nicolitch.

Le jeune roi a adressé une proclamation au peuple serbe dans laquelle il déclare qu'il a voulu assurer le respect de la Constitution et des lois méconnues par les régents; il a visité les casernes et a adressé des allocutions aux troupes. La nation a accueilli avec enthousiasme les actes du prince et la disparition des régents.

Faits divers. — Ouverture à l'École des beaux-arts d'une exposition organisée par Mme veuve Meissonier des œuvres de son mari, qu'elle compte léguer à l'État. — On a transporté au musée Carnavalet des sarcophages mérovingiens trouvés dans les démolitions de la rue Saint-Jacques, sur l'emplacement de l'ancienne église Saint-Étienne-des-Grès.

Nécrologie. — M. Charles Bigot, professeur à l'École militaire de Saint-Cyr, publiciste, et l'un de nos plus anciens collaborateurs; — M. le baron de Callat, sénateur d'Ille-et-Vilaine; — le général Durand de Villiers, ancien secrétaire général de la Légion d'honneur; — M. Alexis Godillot, grand industriel; — le général de division en retraite, Jules Javain; — M. Alfred Mame père, imprimeur-éditeur; — M. Tricou, ancien ministre plénipotentiaire; — M. le marquis de Juigné, administrateur des chemins de fer d'Orléans; — M. Albert Liouville, membre du conseil de l'ordre des avocats.

Émile Raunié.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

20 avril 1893.

SOMMAIRE : Une nouvelle forme de suffrage universel. — Victoire des ouvriers belges. — Cruelle justification de la grève. — Le 1er mai. — Nos élections départementales. — Discours de M. Méline. Irresponsabilité et annihilation de la presse. — Le scrutin de Paris.

Les ouvriers de Belgique ont remporté une grande victoire politique en obligeant les pouvoirs établis à accepter le principe du suffrage universel. Ce ne sera pas la simplicité du vote égal pour tous comme chez nous; la proposition de M. Nyssens, député de Louvain, dont il sera parlé ailleurs dans la *Revue*, accorde aux citoyens belges jusqu'à trois votes s'ils sont pères de famille, s'ils représentent une certaine valeur économique ou intellectuelle, certifiée par un capital, ou par des diplômes. Il sera intéressant de voir la destinée de ce nouveau mode de suffrage universel introduit dans notre Europe industrielle et ouvrière, et quelle influence il exercera sur le développement général des idées de suffrage. La simplicité du vote français depuis 1848 n'est peut-être pas le dernier mot du scrutin pour les démocraties de l'avenir. On peut concevoir d'autres systèmes de suffrage universel qui seraient peut-être plus favorables à l'évolution progressive du peuple. Mais il est vraisemblable que notre régime fera d'abord passer partout son rouleau égalitaire avant que l'on arrive à cette période plus ou moins lointaine où seront entrevues d'autres combinaisons.

Les ouvriers de Belgique paraissent résolus à faire l'essai loyal du système Nyssens; ils ont décidé de rentrer dans les houillères, dans les verreries et dans les ateliers, après cette première victoire qui leur appartient bien en propre. Ils ont montré pendant huit jours une audace, une énergie et une espèce de fureur brutale qui ont forcé le gouvernement de capituler. C'est ainsi que par malheur les dirigeants et les possédants ne se fatiguent pas d'enseigner aux peuples qu'ils n'obtiennent presque jamais aucun progrès que par la menace et la bataille. Il a fallu que presque toute la Belgique fût sens dessus dessous et que la grève ait pris des proportions formidables pour arracher à la monarchie constitutionnelle ce commencement de réforme politique et sociale. Cette grève, cette affreuse grève que nous voudrions bannir de notre état industriel, qui traîne à sa suite les catastrophes, les fusillades, la misère, la faim, vient d'obtenir pour la première fois ce remarquable succès politique. Elle a valu au prolétariat belge le droit de vote, et elle a enrichi le livre des constitutions européennes d'un nouveau mode de vote plural : est-ce bien ainsi que l'on compte détourner les ouvriers d'Europe de leur rêve fantastique de grève universelle ?

La fête du 1er mai a fait éclater de nouveau la division entre les groupes socialistes nationaux ou internationaux. Les Anglais ont décidé assez généralement de célébrer la fête le dimanche 30 avril; les Allemands veulent travailler toute la journée du 1er mai, et se livrer à leurs réjouissances le soir; les chefs des groupes ouvriers de Paris, après plusieurs essais infructueux d'accord, ont résolu de faire le 1er mai chacun à leur façon et suivant les différences de leur tempérament. Le groupe guesdiste-marxiste, enflé par quelques victoires provinciales, prétend toujours imposer aux autres groupes parisiens sa discipline dictatoriale; mais on le laissera seul porter à la Chambre et à l'Hôtel de Ville le cahier de ses revendications. Les autres groupes et comités ont résolu de ne pas se livrer à des manifestations dans la rue. Ils organiseront des réunions privées et, par exemple, un grand meeting dans la galerie des Machines, au Champ de Mars, s'ils peuvent en obtenir l'autorisation. Dans les départements, et principalement dans les villes qui ont des conseils municipaux socialistes, des cortèges publics, des réjouissances municipales seront organisés. Dans les 160 communes minières du bassin du Pas-de-Calais, les ouvriers défileront avec drapeaux et musique devant les mairies favorisées. A Lens, les cations municipaux annonceront la fête du travail par une salve comme ils ont coutume d'annoncer la fête du 14 Juillet. Le 1er mai devient dans ces régions, suivant l'expression d'un député socialiste, une sorte de kermesse ouvrière.

La session des Conseils généraux s'est terminée dans le plus grand calme, sans incident notable. Les partis d'opposition ont renoncé à faire parler d'eux; ils observent le silence dans les assemblées départementales où ils ont encore quelques représentants, et ils continuent à briller par leur absence dans les élections législatives que chaque dimanche nous apporte. Ainsi l'arrondissement de Brioude, la deuxième circonscription de Privas et la première circonscription de Lure ont élu le 16 avril trois députés républicains, sans concurrence d'aucun candidat monarchique. Le nouveau député de Lure est M. Chaudey, le fils de notre ancien confrère du *Siècle*, qui périt d'une manière si tragique sous la Commune.

Dans un banquet donné à Remiremont par l'Alliance républicaine, M. Méline, le nouveau président du Conseil général des Vosges, s'est expliqué avec ses concitoyens sur la situation politique d'hier plutôt que sur celle de demain. Chargé récemment par le président de la République de la mission de constituer un cabinet, « il avait accepté résolument, sans arrière-pensée, et il a fait tout ce qui dépendait de lui pour réussir ». Si M. Méline « a battu en retraite, c'est parce qu'il n'a pas rencontré autour de lui la même résolution, parce qu'il n'a pas trouvé chez certains amis le concours ferme et franc qui lui paraissait indispensable pour dominer la situation actuelle, pour résister au courant qui emporte tout dans la Chambre depuis quelques mois »... M. Méline accuse la presse d'être en grande partie responsable de cette crise, et il lui reproche d'entraver par ses polémiques hâtives et passionnées l'exercice le plus légitime de la prérogative présidentielle. Le président de la République ne serait plus libre dans ses choix : voilà un bien gros reproche, et nous voulons croire qu'il est exagéré, malgré toute la part d'incorrection et d'incohérence que nous sommes les premiers à reconnaître dans le fonctionnement actuel de notre régime parlementaire. En quoi la presse est-elle responsable de cet état de choses? Elle existe si peu, la presse! Où est il, où le retrouve-t-on aujourd'hui, ce fameux quatrième pouvoir, au milieu de la liberté illimitée dont il est sensé jouir? S'il n'est pas absolument asservi à l'industrialisme, le journal n'est plus que l'expression directe des groupes parlementaires eux-mêmes, sur lesquels il n'exerce aucune influence de direction ni de discipline, puisqu'il est fait et dirigé par eux. Notre quatrième pouvoir n'est ainsi qu'une doublure, pauvre doublure décolorée, rapiécée! De quelles responsabilités personnelles pourrait bien être chargée une presse sans indépendance, sans existence véritable, au milieu des apparences trompeuses d'une liberté sans bornes?

Le premier tour des élections municipales de Paris a laissé pour dimanche prochain trente-huit ballottages. Nous attendrons le second tour, afin d'apprécier ces élections en complète connaissance de cause.

HECTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

20 avril 1893.

Le peuple serbe a secoué enfin le joug des politiciens sans foi ni loi du parti libéral. Par un acte de vigueur inattendu, le jeune roi lui-même a vengé la conscience nationale et rétabli le droit et la légalité dans le gouvernement de son pays. En une nuit, il a fait arrêter régents et ministres et s'est proclamé majeur aux acclamations du peuple et de l'armée; après quoi il a constitué un ministère national sous la présidence de M. Dokitch, et il a dissous la Skoupchtina élue par les gendarmes du ministère Avakoumovitch. La Serbie tout entière, émancipée en même temps que son prince, manifeste la plus vive allégresse. Le tsar et le prince du Montenegro ont adressé leurs félicitations au roi Alexandre. Tous les Slaves et tous les amis de l'indépendance saluent en lui un libérateur et un grand patriote serbe.

En Europe, la chute de M. Ristitch a provoqué une grosse émotion qui n'a guère tardé à s'apaiser, du moins en apparence. L'opinion la plus accréditée par les nouvellistes, c'est que l'initiative du jeune roi serait la conséquence de la réconciliation de la reine Nathalie et du roi Milan, et, en même temps, la riposte de la Russie à la série d'incartades et de provocations de Stambouloff et de son maître, ainsi qu'à l'audience accordée par l'empereur d'Autriche au premier ministre bulgare. La presse autrichienne et la presse allemande s'efforcent de faire bonne contenance et d'envisager la situation avec optimisme. Elles reconnaissent, comme tout le monde, que les politiciens libéraux s'étaient embarqués dans une aventure, sans autre issue que l'insurrection. En intervenant, le jeune roi a préservé sa patrie de la guerre civile et les ministres coupables de la vengeance populaire. Cet événement devra servir de leçon aux agents trop zélés de la Triple alliance. On prétend même qu'à Vienne, Stambouloff aurait été invité à réfléchir sur les inconvénients qu'il peut y avoir à compter trop témérairement sur la longanimité du gouvernement russe.

Les journaux anglais ne prennent pas tant de précautions pour dissimuler leur dépit : « L'acte du jeune roi, dit le *Daily News*, est de mauvais augure pour son avenir... Il assujettit encore une fois le petit État balkanique à l'influence du tsar. C'est un mouvement de flanc contre la Bulgarie, et on peut dire que c'est le cadeau de noce du tsar au prince de Cobourg et à sa fiancée. »

Quant à la presse française, elle comprend combien l'acte du roi Alexandre est légitime, populaire, et en même temps favorable aux intérêts français : mais c'est le mot « coup d'État » qui l'importune et la plonge dans des perplexités comiques. L'émancipation du peuple serbe n'est pas plus un coup d'État que la proclamation de la République, en France, le 4 septembre 1870. Le coup d'État, c'est la régence qui l'avait perpétré; le roi n'a fait que réduire à néant cette entreprise contre la volonté nationale. Il a pris parti pour ses concitoyens contre les usurpateurs.

Les assurances transmises aux gouvernements européens par le cabinet Dokitch attestent ses intentions nettement pacifiques. Voilà donc les puissances mécontentes condamnées, pour le moment, à la résignation.

*
* *

Le Reichstag allemand a repris ses séances le 13 avril. Il est assez difficile de voir à quel point en est la crise parlementaire provoquée par l'opposition du Parlement à l'adoption du projet de loi militaire. Le gouvernement paraît résolu à ne faire aucune concession sur les effectifs proposés. Faut-il en conclure qu'il a su mettre à profit les vacances pour désarmer la résistance du Parlement, ou qu'il compte sur l'intervention providentielle de l'empereur pour le cas où le conflit deviendrait légalement insoluble? Toujours est-il que, déjà, on annonce avec persistance qu'un accord serait intervenu entre le gouvernement et les principaux groupes opposants. On insinue même que la résipiscence de ces derniers serait le résultat de l'intransigeance intimidante du chancelier de Caprivi. A vrai dire, les journaux officieux ne sont pas rassurants : ils parlent de la dissolution du Reichstag, puis de l'ajournement indéfini de la nouvelle assemblée, si elle fait mine de résister à la volonté de l'empereur; enfin, d'une réorganisation de l'armée par simple décret. Il paraît que ces perspectives impressionnent les parlementaires berlinois, peu enclins aux illusions sur le libéralisme du Hohenzollern régnant, et que le projet militaire en semble beaucoup moins compromis.

Reste à compter avec deux puissances moins dociles aux exorcismes de l'empereur Guillaume, le Vatican, qui est le véritable objectif de son voyage à Rome, et la démocratie allemande.

*
* *

Les socialistes belges ont tenu parole. L'Assemblée constituante ayant repoussé le suffrage universel, qu'ils considèrent comme l'instrument nécessaire pour leur assurer la conquête des pouvoirs publics, ils ont proclamé la grève générale et sont descendus dans la rue, afin de forcer la main au Parlement. Mais le chômage pacifique a presque aussitôt dégénéré en une tragédie sanglante *à cent actes divers*. Pendant huit jours, la Belgique a été en pleine guerre civile. Meetings, bagarres, incendies, attaques à main armée, charges de cavalerie, et même, hélas! meurtrières fusillades, tel est le tableau sinistre qu'a présenté ce peuple aux mœurs flegmatiques. Les prisons ont été remplies, la force publique exaspérée s'est montrée impitoyable. Les chefs du parti radical, épouvantés de l'orage qu'ils avaient déchaîné, ont tenté d'enrayer le mouvement par leurs exhortations : ils ont été débordés. Les sujets du roi Léopold ont tenu bon; ils se sont fait héroïquement assommer et massacrer; ils étaient prêts à continuer une grève désastreuse et à subir toutes les calamités, pour obtenir un droit qu'il faudra les supplier d'exercer quand ils en jouiront depuis dix ans.

Par ses lenteurs, par son indécision, l'Assemblée a beaucoup contribué à l'explosion des impatiences populaires. C'est une préoccupation louable assurément que de ne pas vouloir subir la pression de la rue; mais il ne faut rien exagérer. La Chambre savait avec quelle anxiété le pays attendait l'accomplissement du mandat revisionniste dont il l'avait chargée. Or, jusqu'à mardi, son activité était restée strictement négative; elle s'était bornée à écarter tous les systèmes électoraux proposés, y compris le suffrage universel et la combinaison du gouvernement.

Après avoir fait bonne contenance, — trop longtemps peut-être, — devant les colères de l'émeute, les députés ont compris qu'il fallait se hâter de prévenir une révolution, ou tout au moins d'abréger la crise économique. Ils ont donc voté, mardi, par 119 voix contre 14 et 11 abstentions, la proposition Nyssens, qu'ils avaient repoussée à une forte majorité la semaine précédente. Ce système confère le droit de vote à tout citoyen âgé de vingt-cinq ans, plus un suffrage supplémentaire à certaines catégories d'électeurs. Les socialistes acceptent, à titre de transaction provisoire, bien entendu, cette combinaison qui consacre le principe du suffrage universel. Quant au gouvernement, il s'y est rallié un des premiers. Le vote a produit un apaisement immédiat dans tout le pays, et la grève générale a aussitôt cessé.

G. Blachon.

LE CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES A LA SORBONNE

(SUITE.)

SECTION DES SCIENCES ECONOMIQUES ET SOCIALES.

Le 5 avril, M. Hubert-Valleroux, membre de la même Société, étudie les mesures propres à garantir les pensions de retraite dans l'industrie privée. Il montre que les patrons comprennent chaque jour davantage qu'en dehors de l'obligation de payer les salaires, ils doivent assurer à leurs ouvriers et employés une pension de retraite. Certains d'entre eux font des retenues sur les salaires auxquels ils ajoutent des versements proportionnels ; mais comme ils ne déposent pas toujours les fonds à la Caisse nationale, le bénéficiaire, en cas de déconfiture ou de faillite du patron, peut être lésé ; le fait s'est déjà produit deux fois. Pour parer à cet inconvénient, le projet de loi déposé en 1891 par le gouvernement, à la Chambre, accordait aux ouvriers un privilège spécial pour leurs retenues, les versements des patrons et les intérêts. C'est là une solution satisfaisante et qu'il ne faut pas compliquer en obligeant les patrons à verser les fonds dans certaines caisses publiques. Outre que l'on risque d'accroître par là les charges de l'État, on porte atteinte à la liberté des conventions.

M. Maurice Bellom, délégué de la Société de législation comparée, expose le système adopté à l'étranger pour garantir les pensions de retraite servies par des caisses privées. Dans les pays où existe le régime de l'assurance obligatoire comme l'Allemagne, et dans ceux où les institutions de prévoyance ne résultent que de la libre initiative des intéressés, on s'est préoccupé tout à la fois des mesures préventives pour constituer les allocations nécessaires au service des pensions et des mesures conservatoires pour sauvegarder les fonds versés, qui se complètent mutuellement.

Le 6 avril, M. Guillois, de la Société contre l'abus du tabac, entretient la section de l'influence du tabac sur l'intelligence. D'après lui, l'abus du tabac produit des effets regrettables sur les facultés intellectuelles, notamment sur la mémoire, et il signale ce fait constaté par le docteur Rouillard que la progression des cas de folie depuis quarante ans a suivi celle de la consommation du tabac.

M. Decroix cite divers exemples d'amnésie produits par l'abus du tabac, soit fumé, soit prisé, chez des militaires et des savants auxquels la mémoire est revenue par suite de la suppression du tabac.

M. Gabriel Joret-Desclosières présente l'historique de la Société générale des prisons fondée à Paris, le 21 mai 1877, par MM. Dufaure, Bérenger et Desportes. Il rappelle le mouvement d'opinion créé par cette Société en faveur des réformes pénitentiaires et donne des renseignements précis sur l'application du régime cellulaire, sur la pratique du patronage, de la libération conditionnelle et de la rélégation.

M. le docteur Laurens lit une étude intitulée : « Tabac, criminalité et folie », dans laquelle il a pris pour sujet d'observation deux familles villageoises dont les membres les plus faibles d'esprit sont ceux qui usent le plus du tabac.

M. Yvernès affirme que l'alcoolisme a une influence certaine sur la criminalité, mais il ne pense pas que le même grief à l'égard du tabac soit fondé.

M. Ch. Lucas, de la Société centrale des architectes, traite la question des droits des architectes sur leurs œuvres. Ceux-ci voudraient avec juste raison bénéficier de la protection qui est accordée aux écrivains. Les récents Congrès de Milan, Paris et Neufchâtel ont montré les solutions qui pourraient être adoptées à cet égard.

M. Harmand reprend l'examen de cette même question, en limitant la protection aux œuvres d'architecture vraiment originales, et il indique comment on pourrait concilier la possession du propriétaire avec le droit pour l'artiste de reproduire son œuvre.

M. Cerisier, de la Société de statistique de Paris, donne lecture d'une étude sur la colonisation et l'éducation coloniale. Il explique comment les éléments de notre expansion au dehors doivent être cultivés et développés par une éducation pratique des colons agricoles, commerçants et industriels. Il demande l'établissement en France d'un enseignement colonial analogue à l'Institut colonial qui existe depuis vingt-cinq ans en Angleterre.

M. le baron Textor de Ravisi lit, au nom de M. Paulus, un mémoire sur la collectivité familiale et le champ patrimonial chez les Chinois et les Annamites. Pour ces deux peuples, le culte des ancêtres domine toute la matière, et le partage des biens a surtout pour effet d'attribuer au fils aîné le livre de la famille et l'entretien des tombes familiales. Le code franco-annamite, promulgué en 1883 dans la basse Cochinchine, s'occupe spécialement des personnes ; en ce qui concerne les biens, le gouvernement n'a pas cru devoir modifier la législation indigène.

M. Des Cilleuls, pour répondre à la troisième question du programme, lit un mémoire sur l'organisation et le mouvement des finances de la ville de Paris depuis 1789 jusqu'à nos jours, en relevant les fluctuations des contributions directes et indirectes. Dans ce travail, il examine comment étaient gérés les deniers de la ville avant notre époque, quelle était la matière des recettes et des dépenses, comment les produits se sont augmentés, et quelles charges autrefois supportées par l'État ont été imposées par la Révolution au budget communal. D'après ses relevés statistiques, les dépenses, qui étaient de 7614764 francs en 1798, se sont élevées, en 1886, à 248004901 francs ; et pour ces deux époques le rapport de la dépense à la population, par tête, est respectivement de 27 fr. 20 cent. et de 150 fr. 77 cent.

M. Pascaud, de la Société de législation comparée de Paris, en réponse à la 15e question du programme, traite de l'organisation de la faillite et de la liquidation judiciaire des non-commerçants. Entre l'insolvabilité commerciale et l'insolvabilité civile, il existe des différences qui ne permettent pas leur assimilation absolue au point de vue de la faillite. Les législations des peuples du groupe français ont tenu compte de ce principe ; celles des peuples germaniques et anglo-saxons ont mis au contraire sur le même rang la faillite civile et la faillite commerciale. En France, la loi ne s'est pas occupée de l'insolvabilité du non-commerçant. Il serait très désirable, aussi bien dans l'intérêt du débiteur que des créanciers, que l'on substituât aux poursuites individuelles une procédure qui permettrait la répartition du gage commun entre les ayants droit dans des conditions de garantie et d'équité plus expéditives et plus complètes qu'aujourd'hui.

M. le prince de Cassano reprend l'étude de cette même

question, non en jurisconsulte, mais en économiste, et il insiste sur son intérêt social. Au point de vue du crédit lui-même, il réclame l'assimilation du non-commerçant au commerçant telle qu'elle est établie par la législation anglo-saxonne, et il explique par de récents exemples qu'elle peut être très facilement opérée.

Le 7 avril, M. Courtois, secrétaire perpétuel de la Société d'économie politique, lit une notice sur *Sismondi économiste*. Il constate que les idées professées par cet auteur, en 1803 et en 1819, dans ses deux ouvrages : *la Richesse commerciale* et *les Nouveaux principes d'économie politique*, se contredisent complètement, et il commente ces contradictions. Il résulte de ses observations que Sismondi fut nettement libéral en matière commerciale, et qu'au point de vue fiscal il est surtout partisan des contributions indirectes, préférant les impôts qui pèsent sur les dépenses du contribuable plutôt que sur ses revenus. En ce qui concerne les rapports de l'ouvrier avec le patron, il estime que le patron doit prendre la responsabilité de la situation de celui qu'il emploie.

M. le docteur Rouire, de la Société de géographie de Tours, étudie la population de l'Empire allemand au point de vue des religions. D'après les trois recensements de 1871, 1881 et 1891, les protestants ont une progression supérieure à celle des catholiques, surtout dans la région sud-ouest.

M. Georges Meunier, professeur au lycée de Bar-le-Duc, résume l'historique des tentatives faites en France pour créer un enseignement d'où les langues anciennes seraient exclues. Il rappelle que la prédominance du latin dans notre enseignement a été fréquemmunt discutée dans l'ancienne Université par Ramus, Henri Estienne, Descartes, Malebranche et les solitaires de Port-Royal. Ce fut le décret du 7 ventôse an III qui inaugura un nouveau système d'enseignement. En 1821, le baron Cuvier fit créer des cours spéciaux qui réussirent et dont l'introduction dans plusieurs collèges fut autorisée en 1829. Une ordonnance du 26 mars de cette année permit aux institutions libres d'ouvrir des cours destinés aux professions industrielles; une autre ordonnance du 27 janvier 1839 créa des chaires d'enseignement professionnel. L'enseignement spécial fut définitivement organisé par le statut du 5 mars 1847.

M. Fauconnier expose le rôle de la phonétique dans l'enseignement et montre que dans les écoles primaires les enfants comprennent et fixent avec rapidité l'écriture phonétique ou sténographique qui résume tous les sons par 30 signes. Il ne veut pas proscrire l'écriture ordinaire, mais il estime qu'elle doit trouver dans le système phonétique un utile auxiliaire.

M. de La Grasserie examine la question de savoir s'il conviendrait d'augmenter en France la quotité disponible du père de famille. Après avoir étudié les divers systèmes adoptés par les législations étrangères, dont il montre les avantages et les inconvénients, il se déclare partisan du système intermédiaire adopté par le Code civil, qui concilie tout à la fois les droits du père et ceux des descendants. Toutefois, il signale les difficultés provenant de la quotité disponible spéciale à l'époux du disposant et les inconvénients que présente dans certains cas la limitation actuelle de la quotité; il est d'avis qu'il conviendrait de la fixer à la moitié et même d'admettre dans des circonstances déterminées l'exhérédation complète.

M. Pascaud lit un mémoire sur la même question dans lequel il se montre au contraire opposé à l'extension de la quotité, étant donné que nos mœurs sont favorables à l'égalité complète des enfants. Il ne pense pas d'ailleurs que cette mesure puisse fortifier l'autorité du père de famille.

M. le prince de Cassano estime qu'il conviendrait que la législation autorisât le père de famille à contracter des assurances sur la vie au profit de ses enfants, sans imputation sur la réserve.

M. Pelvey n'est pas hostile à l'extension de la naturalisation, mais il voudrait qu'il y eût une génération passée, avant que l'on pût remplir une fonction publique. Il se déclare partisan de l'unité de juridiction, les tribunaux étant composés de Français et d'assesseurs musulmans.

(*A suivre.*)

Les événements de la semaine.

Élections législatives. — Dans l'Ariège (arrondissement de Pamiers), où il s'agissait de remplacer M. Lasbaysses, député, décédé, il y a ballottage entre M. Wickersheimer, radical (6999 voix); M. Fages, républicain (5689), et M. Gout, conservateur (2506). Dans la Haute-Vienne (arrondissement de Rochechouart), M. Jean Codet, radical, a été élu en remplacement de M. Puyboyer, décédé, par 6315 voix contre 5177 données à M. Léouzon-Leduc, revisionniste.

Élections municipales de Paris.— A la suite des ballottages, le nouveau Conseil compte 16 républicains, 36 radicaux-socialistes, 12 socialistes-révolutionnaires, 3 revisionnistes et 13 conservateurs ou ralliés. De ces conseillers, seize entrent en fonctions pour la première fois.

Sénat. — Le 25 avril, M. Boulanger dépose un rapport supplémentaire sur le budget de 1893. M. Magnier interpelle le garde des sceaux sur la grâce accordée à Turpin et les mesures que le cabinet compte prendre pour établir les responsabilités dans l'affaire de la mélinite. M. Guérin, garde des sceaux, explique que la grâce de Turpin avait été décidée par son prédécesseur. Le ministre de la guerre rend hommage à la correction du personnel de son ministère dans cette affaire. M. de Freycinet explique les faits qui avaient motivé la condamnation de Turpin. Vote du projet de loi précédemment adopté par la Chambre, qui modifie la législation relativement aux actes de l'état civil et aux testaments faits, soit à l'armée, soit au cours d'un voyage maritime.

Angleterre. — M. Gladstone a défendu très vivemement à la tribune de la Chambre le bill du *Home rule ;* il a montré que les fâcheuses prévisions de l'opposition n'étaient nullement fondées. M. Balfour a prétendu que la situation de l'Irlande, autrefois en proie à l'oppression et à la barbarie, s'était sensiblement améliorée depuis son union avec l'Angleterre. Le bill a été voté par 268 députés libéraux et 84 Irlandais; 262 conservateurs et 44 libéraux unionistes ont voté contre.

Italie. — On a célébré à Rome les noces d'argent du roi Humbert et de la reine Marguerite. L'empereur Guillaume et l'impératrice sont allés assister à cette solennité. Durant leur séjour à Rome, ils ont rendu visite au pape.

Le mariage du prince Ferdinand de Bulgarie avec la princesse Marie-Louise de Parme a été célébré à la villa Pianore, près de Florence, dans la chapelle privée du duc de Parme La bénédiction nuptiale a été donnée par l'évêque de Lucques.

Nécrologie. — M. Ch. Varat, explorateur de la Corée; — M. Eugène Boyer, peintre d'histoire, ancien député à la Constituante de 1848; — le comte Jules de Cosnac, agronome et historien; — M. Daniel Hirtz, poète alsacien; — Sir Henry Stanley, comte de Derby, ancien chef du *Foreing Office* et ancien ministre des colonies; — le docteur Charles de Villiers, ancien chef de clinique à la Maternité, membre de l'Académie de médecine; — M. Ch. de Mazade, de l'Académie française, collaborateur de la *Revue des Deux-Mondes* depuis 1846.

Émile Raunié.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

27 avril 1893.

SOMMAIRE : La rentrée des Chambres. — Interpellation sur l'affaire Turpin. — Discours de M. de Freycinet. — La situation du ministère Dupuy. — Les discours en province : M. de Mun, M. Piou. — Élections dans la Haute-Vienne et dans l'Ariège. — Le Conseil municipal de Paris.

Les Chambres se sont vues, le jour de la reprise de la session, en présence des spectres de deux interpellations, — celle de M. Edmond Magnier, au Sénat, celle de M. Argeliès, à la Chambre des députés, — sur la grâce accordée à M. Turpin pendant les vacances. Les interpellations sont l'exercice le plus naturel de la liberté parlementaire, mais rien qu'à les entendre annoncer, on en a chez nous le frisson, tellement on a abusé de cette liberté. La division des partis peut toujours amener les catastrophes parlementaires les plus bizarres, chaque fois qu'une interpellation est discutée ; alors les ministères tombent les uns sur les autres pour les motifs en apparence les plus futiles. L'opinion publique a témoigné par des signes non équivoques son vif mécontentement de ces crises sans fin. Peut-on espérer que cette dernière session se passera sans accident et que nos parlementaires sont revenus avec un parti pris de modération?

Les interpellations à propos de M. Turpin, bien qu'on les ait pu croire remplies de matières explosibles, n'ont pas éclaté. M. Magnier, au Sénat, s'est défendu d'avoir aucune intention dangereuse pour le cabinet ; mais il lui demandait pourquoi, six jours après son arrivée au pouvoir, il avait gracié l'auteur du livre : *Comment on a vendu la mélinite,* sur les injonctions de quelques journaux hostiles. On a appris, par la réponse du ministre de la justice, M. Guérin, que le cabinet Ribot avait déjà préparé cette grâce, et que de plus M. Turpin était arrivé au moment de sa détention où il pouvait bénéficier de la libération conditionnelle. Le général Loizillon, qui a ordonné une enquête, a déclaré à la tribune que personne, dans les bureaux de la guerre, ne s'était écarté de la plus entière et de la plus absolue correction. Mais la vraie réponse, claire, précise et complète, a été apportée par M. de Freycinet. L'ancien ministre a résumé en quelques mots l'affaire ; il a rappelé les fautes, les imprudences de M. Turpin, et il a terminé en disant : « Je veux bien admettre qu'il a rendu des services et qu'il est capable d'en rendre encore, et c'est en reconnaissant les amertumes, les déceptions auxquelles peut être exposé un inventeur, que j'admets la mesure de clémence intervenue ; mais je crois qu'on serait conduit à la regretter, si des amis trop zélés conservaient plus longtemps une attitude imprudente. » Le Sénat a montré par ses vifs applaudissements qu'il envisageait cette question absolument comme M. de Freycinet, et l'interpellation a été close sans autre incident et sans scrutin.

***

M. Dupuy, ministre de l'intérieur et président du Conseil, prend toutes ses dispositions comme un homme politique qui se croit appelé à présider au grand acte des élections générales ; et pourquoi, en effet, n'y présiderait-il point? M. Dupuy, comme c'est son droit et son devoir, fait venir successivement à Paris tous les préfets de France, pour s'entretenir avec eux de la situation politique de leurs départements. Il a toujours passé pour un esprit résolu et décidé, sachant parfaitement ce qu'il veut et y allant par le droit chemin. Il peut être, tout aussi bien qu'un autre, le ministre des élections générales. Nous avons des hommes politiques qui ont acquis, sans doute, une connaissance plus complète du personnel administratif, et qui possèdent une pratique plus profonde de nos affaires intérieures au milieu des partis compliqués, se enchevêtrés les uns dans les autres, qui vont se disputer l'influence politique dans la grande consultation du suffrage universel. Mais qui ne reconnaît combien il importe d'éviter des crises nouvelles, et combien il serait avantageux, pour le parti républicain, d'arriver aux élections après trois ou quatre mois de bon travail, les deux derniers budgets votés, quelques bonnes lois terminées encore, sur les sociétés coopératives, les prestations, le crédit agricole, avec un gouvernement maintenu et consolidé par l'exercice régulier du pouvoir? Il dépend, sans doute, beaucoup du cabinet lui-même que cela se passe ainsi, pourvu qu'il montre de la résolution, de la fermeté et de la suite dans sa politique.

Les derniers jours qui ont précédé la rentrée ont été marqués par quelques discours dans les départements. M. le comte de Mun a fait part au Congrès catholique de Toulouse des récents entretiens qu'il avait eus à Rome avec Léon XIII. Il a confirmé de nouveau les instructions du pape au sujet de l'attitude des catholiques en France ; puis, abordant la question sociale : « Il y a deux manières d'entendre la lutte, dit M. de Mun : la concentration avec les capitalistes et la concentration avec le peuple... Quant à moi, je suis pour la concentration avec le peuple. Ce qu'il faut protéger, ce n'est pas le capital, c'est le travail. » Les journaux de la droite ont assez vivement relevé ces paroles de leur brillant orateur. Ils lui ont reproché d'exciter la guerre entre le capital et le travail, avec plus de précaution, mais plus dangereusement peut-être que ne le peut faire M. Jules Guesde lui-même.

***

C'est aussi à Toulouse que M. Piou, qui s'intitule « le chef du parti tory français », a développé son programme politique. Il pense que le moment est venu pour ce parti de s'emparer de la situation en apportant à la République, dont il faut respecter et maintenir la forme, le concours de ses intelligences et de ses bonnes volontés. M. Piou espère que dans la prochaine législature il n'y aura plus que deux partis : « le parti conservateur de la République nationale, et les socialistes, qui sont les pires ennemis de la société ». Mais les conservateurs d'une part et les républicains de l'autre sont encore bien éloignés d'accepter la classification de M. Piou : M. de Mun lui-même est passablement entaché d'hérésie, comme on vient de le voir.

Les verdicts du suffrage universel sont toujours les mêmes. Il y a eu deux élections législatives en province : dans la Haute-Vienne, le candidat républicain a été élu contre M. Léouzon-Leduc, réactionnaire et ancien boulangiste, qui a perdu 2000 voix depuis sa précédente candidature ; dans l'Ariège il y a ballottage, mais les deux candidats républicains ont réuni plus de 12 000 voix, tandis que les réactionnaires, qui disposaient en 1889 d'environ 10 000 voix, n'ont pu en donner cette fois-ci que 2500 à leur candidat. A Paris, le scrutin de ballottage pour le Conseil municipal a confirmé à peu près les résultats du premier tour. Les partis gardent leurs positions respectives. La droite a gagné le quartier Saint-Georges, mais elle a perdu Saint-Germain-l'Auxerrois. Le parti socialiste avancé a conquis trois sièges. Il peut se considérer comme le seul parti qui ait fait un pas en avant.

HECTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

27 avril 1893.

La Chambre des communes anglaises a voté enfin, la semaine dernière, le *Home rule bill* en seconde lecture. Malgré l'agitation intense organisée dans le pays par les politiciens et par la presse unionistes, malgré les menaces factieuses des Anglo-Saxons de l'Ulster, et malgré l'obstruction et la résistance désespérée des orateurs de l'opposition contre le « crime politique » du gouvernement, la majorité libérale ne s'est laissé ni intimider ni entamer; elle est même sortie légèrement renforcée de cette inquiétante épreuve. Par 347 voix contre 304, elle a manifesté sa résolution définitive de suivre M. Gladstone jusqu'au bout. Il faut reconnaître que le premier ministre avait tenu tête aux attaques furieuses des orateurs unionistes avec un sang-froid et une énergie incomparables. Il avait su dissiper les quelques scrupules loyalistes que les sophismes de l'opposition pouvaient propager dans les rangs des libéraux, en déclarant que, sous le régime du *Home rule* irlandais, la prépondérance du Parlement britannique resterait intacte, et qu'au besoin on la sauvegarderait par la force.

Le vote de la réforme irlandaise en seconde lecture est-il une victoire décisive pour M. Gladstone? L'Irlande est-elle libre, moralement, dès aujourd'hui, ainsi que le proclament quelques enthousiastes trop pressés? Ou faut-il penser, au contraire, comme plusieurs journaux anglais, notamment le *Times*, que ce triomphe purement platonique, n'aurait pas la moindre portée au point de vue du résultat final; que 10 pour 100 des gladstoniens se rendraient compte eux-mêmes de l'impossibilité de régler l'application du *Home rule*, et que la discussion des articles qui doit précéder le vote en troisième lecture sera l'écueil où sombrera tout le projet?

La réalité n'est ni aussi belle ni aussi décourageante. M. Gladstone n'a point partie gagnée, assurément; il n'est pas au bout de ses peines. L'opposition hérissera de difficultés et de traquenards toute la discussion des articles; elle luttera pied à pied; elle contestera chaque ligne et chaque mot. En même temps, elle poursuivra dans le pays, avec plus d'âpreté que jamais, sa campagne contre la politique de l'admirable vieillard que le révérend *Morning Post* appelle « le plus grand apostat de toute l'histoire! » Cette résistance une fois brisée, la lutte recommencera devant la Chambre des lords, et il faudra en arriver à soumettre en dernier ressort les destinées de l'Irlande à la décision suprême des électeurs. La tâche de M. Gladstone est donc si lourde encore qu'on se demande avec anxiété si elle ne sera pas disproportionnée avec ses forces physiques.

Par contre, il n'est pas permis de croire que la discipline et la dernière victoire des libéraux soient des faits négligeables. L'effet moral en sera, tout au contraire, profond et durable. Désormais, la majorité a conscience de sa force; elle est maîtresse de la situation; elle abordera la discussion des articles avec un sentiment de confiance en soi qui lui permettra de déjouer et de maîtriser plus sûrement la tactique des unionistes. Quant à la population, comment pourrait-elle envisager avec indifférence une cause que la majorité de ses représentants soutient avec tant de persévérance et d'un mouvement unanime?

En vérité, plus on réfléchit sur la crise que traverse actuellement l'Angleterre, plus on se confirme dans l'espoir que M. Gladstone sera le libérateur de l'Irlande, si la santé lui reste fidèle, et qu'il enlèvera ainsi aux détracteurs de son égoïste patrie leur grief le plus légitime et leur argument le plus souvent employé.

***

Depuis huit jours, tous les regards sont tournés vers Rome, où les fêtes des noces d'argent du couple royal italien ont pris, de par la volonté de l'empereur allemand, le caractère d'une retentissante manifestation à la fois monarchiste et gallophobe. Salves d'artillerie, tournois, illuminations, feux d'artifice, festins et représentations de gala, toasts dithyrambiques, effusions théâtrales, pluie de décorations, tout le formulaire des réjouissances publiques et des pompes royales, non compris, il est vrai, le style inimitable des splendeurs de Versailles, a été épuisé pour éblouir les Italiens et l'Europe entière. Les apparitions savamment multipliées du cheval noir et du casque romantique de Guillaume II ont failli pourtant dépasser le but. Les Italiens ont été saisis d'un tel respect, que des observateurs superficiels ont pu les accuser de froideur. L'empereur a dû redoubler d'amabilités et de changement d'uniformes. Poursuivant son rêve de faire oublier, à force de parodier, leurs attitudes, Louis XIV et Napoléon Ier, il ne fait pas fi des plaisirs que le ridicule peut corrompre. L'effet a été immédiat, l'émotion muette de la population italienne a fait place à une crise d'enthousiasme qui dure encore. Comment les Allemands auraient-ils pu douter des sentiments de leurs hôtes? Les journaux officieux n'étaient-ils pas là pour interpréter la pensée italienne et pour donner à ces fêtes leur signification réelle, pour célébrer la gloire et la supériorité de la nation germanique, et pour rappeler les défaites de la France, en guise de victoires italiennes? Quant aux victoires de l'Autriche, il n'en a pas été question. Le troisième allié n'a pas brillé aux noces d'argent du roi Humbert

Après s'être prodigué à l'idolâtrie de la foule italienne, l'empereur Guillaume a dû songer aux affaires sérieuses. Le dimanche 23 avril, il a rendu solennellement visite au pape Léon XIII. Depuis lors, toute la presse européenne s'épuise en conjectures sur le but et sur le résultat de cette entrevue. D'après quelques nouvellistes, l'empereur se serait borné à dissiper certaine impression fâcheuse datant de sa précédente visite au Vatican, et à se faire pardonner d'avoir imprimé aux noces d'argent l'allure d'un événement européen et d'une réponse aux fêtes jubilaires de Léon XIII. D'autres nous assurent que, venant au secours des radicaux français, le roi de Prusse aurait exercé, au nom de la Triple alliance et de l'Angleterre elle-même, une pression sur le Saint-Père pour le détacher de sa politique d'adhésion au gouvernement républicain français. On dit aussi qu'il aurait plaidé pour une réconciliation entre le Vatican et le Quirinal. Enfin, on a de fortes raisons de penser qu'il n'aura pas manqué de mettre la conversation sur l'opposition du centre catholique du Reichstag aux préparatifs belliqueux qui lui sont proposés sous une forme de réorganisation militaire.

On saura bientôt, quand viendra le vote sur la loi militaire, si l'empereur fut plus heureux diplomate que le général de Loë. Quant au pape Léon XIII, il gardera, nous l'espérons, ses sympathies pour la République française, laissant aux fidèles disciples du roi Humbert leur culte superstitieux de la force et leur ferveur pour les conquérants de l'Alsace et de la Lorraine.

G. Blachon.

LE CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES A LA SORBONNE

(SUITE ET FIN.)

SECTION DES SCIENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES.

M. Julien de Lassalle, de la Société de législation comparée, examine la situation qu'il conviendrait de faire aux étrangers établis en Algérie, dans l'intérêt de notre colonie. La population indigène, très dense, est entièrement réfractaire à notre civilisation ; il faut donc lui opposer l'élément européen, mais en prévenant les dangers que pourrait présenter le développement trop considérable de l'immigration. On doit conférer la naturalisation dans la plus large mesure à ces étrangers, en la combinant avec les dispositions du senatus-consulte de 1865 et de la loi du 26 juin 1889.

M. Pelvey n'est pas hostile à l'extension de la naturalisation, mais il voudrait qu'il y eût une génération passée avant que l'on pût remplir une fonction publique. Il se déclare partisan de l'unité de juridiction composée de Français et d'assesseurs musulmans.

M. le docteur Barthès étudie les moyens de favoriser l'accroissement de la population en France. Après avoir signalé la diminution graduelle de la natalité et la progression de la mortalité infantile, il indique les diverses causes de décès et réclame des mesures législatives destinées à prévenir et à réprimer les pratiques meurtrières actuellement en usage.

M. le docteur Lède, secrétaire-rapporteur du comité de protection des enfants du premier âge, passe de même en revue les mesures propres à diminuer la mortalité des enfants du premier âge, telles que l'inscription d'office du budget concernant ce service, l'adoption des mesures spéciales pour protéger le nouveau-né dans son transfert, la création d'un office municipal de nourrices et la surveillance rigoureuse des bureaux de placement.

M. Lecourtois, doyen de la Faculté de droit de Poitiers, indique les caractères propres du régime dotal; l'inaliénabilité des immeubles et de la dot mobilière, et l'impossibilité pour la femme de renoncer à son hypothèque légale. Les réformes que l'on se propose d'apporter dans le système hypothécaire ne porteront aucune atteinte aux droits de la femme mariée sous le régime dotal.

*
* *

SECTION DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE.

Le 4 avril, M. V. Advielle fait connaître le journal de bord d'un vaisseau de la Compagnie des Indes, la *Princesse de Savoie*, allant d'Orient à Surate, du 4 avril au 16 octobre 1698. Il a relevé dans ce document toutes les particularités intéressantes pour l'histoire de la navigation des mers orientales il y a deux siècles, consignées par le capitaine Dumont.

M. Ludovic Drapeyron annonce que la Société de topographie a formé le projet d'élever un monument à Cassini de Thury, l'auteur de la grande carte de France.

Le 5 avril, M. Thoulet, professeur à la Faculté des sciences de Nancy, résume l'ensemble des phénomènes particuliers, marées, courants, érosions, dunes, qu'il a observés dans le bassin d'Arcachon, et il montre que l'ostréiculture s'y trouve entravée par la formation des vases.

M. Drapeyron lit, au nom de M. Colette, une notice cartographique intitulée *la Terre de France*.

Le même savant expose l'œuvre de la section didactique de [illegible] méthode topographique et la méthode géologique en géographie. Il montre que, si la première a prévalu, une large place a été faite néanmoins à la seconde, et il étudie le critérium à adopter pour la fixation des subdivisions des systèmes montagneux, en se servant comme exemple de la chaîne des Alpes et de celle de l'Apennin.

M. Chauvigné, de la Société de géographie de Tours, lit un mémoire sur la géographie historique et descriptive de la Champagne tourangelle, qui forme un vaste plateau situé au centre même de la Touraine, avec un sol d'une fertilité remarquable et dont les coteaux produisent des vins estimés.

M. Grellet-Balguerie, membre de la Société archéologique de Bordeaux, communique un travail relatif aux modifications subies autrefois par l'embouchure de la Gironde, et notamment à la transformation de l'île de Cordou, qui est devenu l'îlot rocheux de Cordouan, sur lequel a été élevé le célèbre phare.

M. Jodin, de la Société de topographie, lit un mémoire intitulé : *Études de toponymie*.

M. Castonnet des Fosses, de la Société de géographie commerciale, résume la vie et les voyages de Jean Thévenot en Orient et fait ressortir l'intérêt de ses relations. Il constate à ce sujet qu'il serait utile de rééditer les récits des grands voyageurs français du XVIIe siècle.

M. Boutroue, de la Société de géographie de Paris, présente une carte des découvertes des Portugais en Afrique, dont il résume l'historique de 1482 à 1496, après avoir exposé l'état des connaissances des anciens sur le littoral africain.

M. Hamy insiste à ce sujet sur le rôle des Arabes dans l'histoire de ces découvertes et sur la précision de leurs cartes marines. Ce sont les Arabes qui, par l'extension de leur navigation, sont allés les premiers à la rencontre des Chinois au delà de Sumatra. En ce qui concerne la priorité des découvertes accomplies en Guinée par les Français et les Portugais, il convient de s'en rapporter aux conclusions de M. d'Avezac.

M. Froidevaux donne lecture de trois lettres inédites d'Adanson, qui nous apprennent qu'en 1763 Choiseul avait chargé ce naturaliste d'une mission à la Guyane pour étudier les établissements français et les produits du pays. Malheureusement, cette mission ne fut pas exécutée.

M. Gabriel Marcel présente un choix de cartes et plans géographiques empruntés à l'exposition spéciale organisée à la Bibliothèque nationale à l'occasion du centenaire de l'Amérique, et qui sont surtout relatifs aux territoires découverts et colonisés dans l'Amérique du Nord par les Français.

M. Veuclin communique une étude sur l'émigration des Français en Russie, de 1764 à 1772, avec la liste d'un certain nombre d'artisans et d'industriels français qui s'établirent dans le pays à cette même époque.

Le 6 avril, M. Lennier, de la Société géologique de Normandie, retrace l'histoire de l'ancienne île de Vic, située entre Cherbourg et le ras de Barfleur, qui a complètement disparu aujourd'hui. Il expose les phénomènes géologiques qui se sont produits sur le littoral normand.

M. Bouquet de La Grye résume ses études sur les érosions et les envasements du golfe de Gascogne.

M. Lièvre présente les résultats de ses recherches sur les

souterrains de Saint-Palais, dont une partie a été emportée par la mer, et il estime que leur construction doit dater de l'époque intermédiaire entre la chute de l'empire romain et la constitution de la féodalité.

M. Lennier lit une note sur les voyages des Marocains du Rif qui vont tous les ans porter à Oran les produits de leur industrie, et notamment des meules de pierre semblables à celle de Romains.

M. de La Noë communique, au nom de M. Girardot, professeur au lycée de Lons-le-Saulnier, des renseignements sommaires sur la grotte d'Arlay (Jura), où l'on a trouvé des silex taillés et autres curiosités archéologiques.

M. Grellet-Balguerie donne lecture d'une nouvelle note sur l'état ancien et actuel du littoral océanique du Médoc.

M. Émile Belloc, communique les résultats de ses dernières recherches sur les lacs des Pyrénées. Celui de Caïllaouas (Hautes-Pyrénées), qu'il a sondé, est à 2165 mètres d'altitude et il a une profondeur de 105 mètres, très considérable relativement à sa superficie. D'après l'auteur, la force vive des anciens glaciers, loin d'avoir approfondi les cuvettes lacustres, a contribué à les combler toutes les fois que les courants de glace se sont heurtés à des affleurements abrupts de roches fixes.

M. Bladé, correspondant de l'Institut, donne lecture d'un mémoire sur les sources et l'embouchure de la Garonne; il établit par des textes de l'antiquité et du haut moyen âge que le fleuve a constamment porté le même nom depuis sa source jusqu'à son embouchure, et, d'autre part, que l'appellation de Gironde, appliquée au cours inférieur, est de date relativement récente.

M. de La Noë, expose à ce sujet les principes scientifiques qui devraient être suivis dans le choix des noms des bassins.

M. Martel, de la Société d'agriculture de la Lozère, décrit quatre grottes de la région des Causses qui sont inaccessibles sans échelles. Ce sont la grotte de Monna ou de Riou-Ferrand, sous le sommet d'une falaise de Larzac (Aveyron), haute de 70 mètres; la grotte des Fadarelles, découverte par l'abbé Salanet sous celle des Baumes-Chaudes (Lozère); la grotte-source de Boundoulaou, près Millau (Aveyron), qui comprend trois étages superposés, et où l'on a trouvé des ossements de l'époque préhistorique; l'abîme de la Crouzate (Lot), où on a découvert, en 1891, un pont grossier en bois de chêne d'une époque inconnue. Les conditions d'impraticabilité de ces diverses cavités amènent à se demander si les transformations géologiques ont été assez rapides pour faire disparaître tous les accidents naturels du terrain qui autrefois en facilitaient l'accès.

M. Garrigou, de l'Association pyrénéennne, rappelle ses explorations de la grotte de Lombrives, où il a trouvé des squelettes de la première époque de l'âge du fer, à 40 mètres au-dessus d'une vallée, sur une falaise d'environ 20 mètres entièrement à pic.

M. Hamy rapproche les stations et sépultures dont il vient d'être parlé de celles des anciens *cliffdwellers* du San-Juan (Colorado) et de ceux qui existent actuellement dans la Sierra Madre. Ceux-ci grimpent le long de la falaise à l'aide de bâtons entaillés qui forment des échelles volantes, longue de quinze à vingt pieds.

M. Garrigou expose quelques idées nouvelles au sujet de la direction à donner au canal des Deux-Mers. Il voudrait utiliser pour l'embouchure la fosse du cap Breton, et établir une partie du tracé d'Auch à Toulouse, dans une zone de terrains imperméables où il n'y aurait à craindre aucune infiltration.

M. Maxime Mabyre, secrétaire de la Société de géographie commerciale de Paris, présente l'album des services maritimes postaux qu'il a publié avec M. E. Jaccottey, sous la direction de M. E. Levasseur. On trouve dans cet ouvrage, sous forme de cartes et de tableaux, l'ensemble des communications postales, télégraphiques et téléphoniques internationales, les chemins de fer internationaux, la navigation maritime, avec ses traités, ses itinéraires et ses escales, les câbles, les taxes diverses, etc... Ces renseignements, empruntés aux documents officiels et réunis ici pour la première fois, intéressent particulièrement l'industrie, le commerce et l'enseignement professionnel.

Le samedi, 8 avril, le Congrès des sociétés savantes a été clos par une séance générale sous la présidence de M. Poincarré, ministre de l'instruction publique. M. le docteur Hamy, membre de l'Institut, a lu une intéressante notice historique sur la Ménagerie du Muséum, et M. le Ministre, après avoir félicité les délégués de l'originalité et de la variété de leurs travaux, a annoncé la nomination dans l'ordre de la Légion d'honneur de MM. Léon Palustre, Errington de La Croix et Henri Jouin. La séance s'est terminée par la lecture des décrets ministériels conférant à une trentaine de délégués des sociétés savantes les palmes d'officier d'académie et de l'instruction publique.

Les événements de la semaine.

Élections législatives. — Dans l'Ariège (Pamiers), M. Wickersheimer, radical, a été élu député, en remplacement de M. Lasbaysses, décédé, par 9727 voix contre 6829 données à M. Dumas, rallié.

Dans l'Aine (Vervins), il y a ballottage. M. Dénéchaux, rédacteur en chef de *l'Éclair*, républicain, 3806 voix; M. Larue, républicain, 3305; et M. Piette, libéral, 3140.

Chambre des députés. — Le 27 avril, vote du projet de loi précédemment adopté par le Sénat, concernant les sociétés coopératives. Suite de la discussion du budget de 1893. Vote du budget de 1893 par 417 voix contre 48.

Le 1er mai, discussion et vote du projet de loi concernant la création d'une société de crédit agricole et populaire.

Le 2, M. Dumay interpelle le cabinet au sujet des incidents qui ont marqué la journée du 1er mai à Paris. M. Charles Dupuy, président du Conseil, ministre de l'intérieur, justifie les mesures prises par la police.

Le 4, discussion et vote de la proposition de loi relative à la suppression des octrois. Un amendement de M. Jamais, qui tendait à rendre cette réforme obligatoire, est repoussé.

Le 6, vote en deuxième lecture du projet de loi concernant la nationalité. Adoption des propositions concernant le séjour des étrangers en France et la protection du travail national.

Les 8 et 9, première délibération des propositions de loi concernant le placement des employés et ouvriers.

Le 10, vote, après déclaration d'urgence, du projet de loi qui érige la légation française aux États-Unis en ambassade. Première délibération de la proposition de loi relative à la création d'un ministère des colonies.

Les 14 et 15, suite de la précédente discussion. La Chambre rejette tout à la fois la création d'un ministère spécial et le rattachement des colonies à la marine.

Le 16, question de M. de Mahy au ministre des affaires étrangères au sujet de notre situation à Madagascar.

Allemagne. — Le Reichstag a repoussé, par 210 voix contre 162, malgré les instances du chancelier, le projet de loi militaire. M. de Caprivi a lu aussitôt le projet de dissolution du Reichstag.

Émile Raunié.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

18 mai 1893.

SOMMAIRE : La question de dissolution. — Le budget de 1894. — Lois sur les sociétés coopératives, le crédit agricole, les octrois. — Réforme des prestations. — Les bureaux de placement. — Nouvelle marques d'impuissance parlementaire.

La Chambre est entrée dans sa dernière session, — nous pouvons lui donner ce nom, bien qu'elle soit la continuation de la session ordinaire de 1893, — avec le sincère désir et le ferme propos d'être très sage. Ainsi un écolier qui a eu des malheurs dans les premiers trimestres prend la résolution d'étonner le monde de son zèle et de sa régularité à l'approche des vacances. Pourvu que le mauvais génie qui a joué tant de tours à la classe qui se tient au coin du Quai ne recommence pas prochainement à faire des siennes!

La Chambre, qui est une classe souveraine, pouvait s'épargner cette expérience en retournant d'elle-même devant le corps électoral. Pendant plusieurs jours, il en a été fort question. Le vent soufflait à la dissolution ou tout au moins à des élections anticipées, un vent léger et discret.

On expliquait, ce qui est vrai, que la dissolution n'a rien de fâcheux, ni d'infamant sous un régime parlementaire bien compris, et qu'elle offre l'avantage de supprimer les dernières chances à courir. Une dissolution faite à propos, d'un commun accord entre la Chambre et le pouvoir exécutif, est une malice supérieure par laquelle on rompt et met en déroute les conspirations de la mauvaise fortune. Il est beau, grand et noble, en toute situation du monde, de s'en aller à temps et de quitter son rôle avant que le rôle ne vous quitte. Mais la Chambre n'a pas la philosophie et la politique qui la rendraient sensible à ces réflexions; elle regarde une dissolution spontanée comme un affront pour elle et un aveu d'impuissance, tandis que cette dissolution, faite avec un certain art, serait une marque de son initiative et de sa supériorité qui déjouerait les plans de ses ennemis. On était dans ces hésitations, lorsque la nouvelle est arrivée tout d'un coup du rejet de la loi militaire allemande et de la brusque dissolution du Reichstag.

Ce fut un excellent prétexte pour abandonner tout pourparler, pour déclarer qu'on ne s'en irait point, qu'on ne pouvait point s'en aller, et qu'une dissolution en France ne devait pas suivre une dissolution en Allemagne; comme s'il y avait aucun rapport, ressemblant ou analogue, entre deux choses si différentes par la forme et par le fond!

Puisque la Chambre, qui était absolument maîtresse de sa destinée, a résolu d'épuiser son droit légal à l'existence, on lui souhaite de ne pas retomber dans de nouvelles crises et de voter, avec le budget de 1894, quelques-unes des lois pratiques qui attendent depuis si longtemps à son ordre du jour. Déjà elle a adopté, en quelques séances rapidement menées, les projets de lois relatifs aux sociétés coopératives, au crédit agricole, à la suppression des octrois que les communes sont autorisées à remplacer, si elles le jugent à propos, par des taxes directes. Ce sont là autant de questions que les Chambres étudient depuis de longues années et que le parti républicain se flattait de résoudre dès son avènement au pouvoir. Il ne savait pas alors combien les réformes demandent de temps pour pousser et mûrir. L'intéressante loi sur les sociétés coopératives, que nous pourrons traiter un autre jour avec tout le détail qu'elles comportent, remonte à l'année 1883 et au ministère de M. Waldeck-Rousseau, qui, le premier, ordonna une grande enquête sur la situation des sociétés coopératives en France. C'est M. Floquet qui, cinq ans après, déposa le premier projet de loi à la Chambre, et c'est aujourd'hui seulement, dix ans après l'enquête, que la loi vient d'être consacrée par un vote. Elle s'est développée, il est vrai, au cours de ces années, en passant d'une Commission à l'autre, de manière à former dans le rapport de M. [illegible] un petit code complet des sociétés coopératives. Sociétés de production, crédit populaire, de consommation, système de la participation aux bénéfices, ont reçu leur constitution et leurs règles qui, sans doute, ne sont pas complètes encore, mais qui sont à peu près telles que le permettait l'état des esprits et des mœurs.

La loi sur le crédit agricole était aussi réclamée depuis bien longtemps. Fournir à bon compte aux petits agriculteurs de France de l'argent, ce nerf de l'agriculture comme de la guerre, c'était une idée qui passionnait les politiques autant que les économistes. Mais on n'oserait pas encore affirmer que la présente loi organisera réellement un crédit agricole sûr, facile et ouvert au plus grand..

On sait que la loi a donné pour base à ce crédit les petites mutualités et les syndicats locaux, dont tous les membres, se connaissant entre eux, peuvent mesurer le degré de confiance et de crédit moral qu'ils méritent chacun respectivement. L'organisation se complète par une banque d'escompte qui sert d'intermédiaire entre es syndicats et la Banque de France. Les agriculteurs, petits et moyens, sauront-ils tirer de ce nouvel organisme tous les avantages que l'on croit, non pas pour arrondir leur domaine, pour édifier des constructions dispendieuses, pour développer le luxe et les agréments de la ferme; mais pour faire produire à notre terre de France tout ce qu'elle peut et en doubler la valeur? C'est ce que plusieurs personnes mettent encore en doute. On remarque cependant que les syndicats agricoles se sont multipliés dans ces dernières années avec une rapidité merveilleuse et qu'ils ont laissé loin derrière eux les syndicats des villes. Nous nous gardons bien de les comparer les uns aux autres : ceux-là reposent sur le sol et sur la propriété; ceux-ci sont en l'air, exposés à tous les vents, à toutes les agitations et, comme ils ne possèdent aucune des garanties ni des joies de la propriété, ils deviennent facilement le jouet des factions.

La Chambre a décidé ensuite de remplacer le régime des prestations par des centimes additionnels aux quatre contributions directes. Il n'est pas bien sûr qu'elle sera remerciée par tous les paysans, beaucoup aiment mieux donner deux ou trois journées de travail que leur argent, mais il semble, d'autre part, bien injuste que le pauvre paysan contribue à l'entretien des chemins dans la même proportion que le riche agriculteur et industriel. L'un use seulement ces chemins de ses sabots ou de la plante de ses pieds nus, tandis que l'autre les défonce avec ses voitures et ses chariots puissamment attelés.

Quant à la loi sur la réforme des bureaux de placement, elle est renvoyée à la Commission, d'un commun accord avec le gouvernement. On tâchera de ménager les situations acquises, on ne veut pas frapper sans compensation les intérêts de l'industrie du placement, mais beaucoup de moralistes et les ouvriers, en ce qui les concerne, refusent de reconnaître au placement des personnes le caractère d'une industrie.

Comment finira cette session? Votera-t-on le budget? Ira-t-on jusqu'au bout sans nouvelle crise? La Chambre vient de donner, à propos de la discussion sur le projet de créer un ministère de la marine, une nouvelle preuve de son esprit d'incertitude et d'impuissance, qui n'est pas bien faite pour nous rassurer.

HECTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

18 mai 1893.

Depuis le commencement de ce mois, la politique allemande est engagée à fond dans l'ère des difficultés sérieuses. C'est bien en vain que les amis de la Prusse essayent de dissimuler la gravité des périls qui l'assiègent : elle est menacée à la fois dans la Triple alliance, qui lui garantissait la jouissance de ses spoliations, et dans son hégémonie sur les États allemands confédérés. Aussi est-ce avec une profonde anxiété que tous les peuples et tous les gouvernements de l'Europe surveillent les orages qui s'accumulent dans le ciel germanique.

A la veille du vote qui a entraîné la dissolution du Reichstag, l'empereur Guillaume subissait, à l'extérieur, toute une série de déceptions. Son voyage en Italie, destiné à raffermir le prestige de la Triple alliance, avait abouti à un échec complet. A Rome, on avait fait beaucoup de bruit mais ailleurs on avait fait quelque besogne; si bien qu'en fin de compte, la Triple alliance a perdu plus de terrain qu'on n'espérait lui en faire gagner. L'Angleterre s'est tenue systématiquement à l'écart des manœuvres gallophobes des deux souverains de Berlin et de Rome; la Russie les a contrecarrées; le Saint-Siège n'a pas modifié d'une ligne sa nouvelle orientation; la Turquie et l'Autriche elle-même ont manifesté leur répugnance pour la politique qui se faisait acclamer sur les rives du Tibre.

Le coup le plus sensible pour l'empereur Guillaume a dû être l'entrevue de son allié de Vienne avec M. de Giers. François-Joseph, oubliant les lois de l'étiquette pour entrer lui-même, comme on l'a dit plaisamment, « en conversation criminelle » avec le ministre du Tsar, quelle surprise et quel scandale! M. de Giers avait refusé de se rendre aux fêtes de Rome. Il s'est trouvé à Vienne à point nommé pour recevoir de l'empereur d'Autriche des assurances telles que le Tsar s'est empressé d'en remercier le vénérable souverain par un affectueux télégramme.

Dans le même temps, le sultan Abdul-Hamid, résistant aux efforts réunis des représentants de l'Angleterre et des puissances centrales, refusait d'accorder une audience au prince Ferdinand de Bulgarie, mais, par contre, recevait solennellement dans son palais, avec les plus ostensibles témoignages de sympathie, l'amiral et les officiers commandant l'escadre française de la Méditerranée.

On n'a pas de peine à se figurer l'agitation que tous ces symptômes de mauvais augure devaient provoquer sous le casque du bouillant empereur, quand les mauvaises nouvelles de Berlin sont venues y mettre le comble. Il a regagné sa capitale au plus vite, afin de faire face aux difficultés les plus pressantes. Le seul moyen de sauver la Triple alliance, c'est de sauver d'abord la prépondérance du militarisme prussien en Allemagne même. Aussi Guillaume II n'a-t-il reculé ni devant les menaces, ni devant les actes pour mettre la nation en demeure de céder à ses exigences. Il a brisé le Reichstag qui lui résistait. Il est « décidé à faire tout ce qui sera en son pouvoir pour atteindre son but », ainsi qu'il l'a déclaré, après une revue militaire, aux généraux de la garnison de Berlin, intervenant ainsi en personne dans la lutte, et, par cette démarche menaçante, jetant l'Allemagne et l'Europe entière dans un émoi qui ne s'est pas encore apaisé.

La dissolution du Reichstag peut s'expliquer par le précédent de 1887. A cette époque, le Reichstag fut dissous et le sentiment public se montra docile à la pression gouvernementale. Mais entre la situation de 1887 et celle d'aujourd'hui les différences sont plus profondes que les analogies. Si l'opposition, malgré la leçon qui se dégage des réminiscences de 1887, est restée inébranlable, c'est qu'elle avait conscience d'être bien d'accord, cette fois, avec l'opinion nationale ; c'est qu'elle avait à redouter le désaveu des électeurs bien plus que la dissolution. Le siècle a marché ; l'Allemagne est lasse du militarisme ; elle ne se laissera pas ramener au régime de Frédéric Guillaume IV. Bien plus, elle est excédée de la dictature prussienne. La lutte n'est pas engagée seulement entre socialistes et dirigeants, entre adversaires et partisans du militarisme: « il s'agit de savoir, ainsi que l'a proclamé un député catholique, si c'est l'idée prussienne ou l'idée nationale allemande qui l'emportera dans l'Empire ».

La bataille électorale étant portée sur ce terrain brûlant, on aurait pu supposer que l'empereur, justifiant une fois au moins ses apologistes imperturbables, qui le représentent comme un esprit pacifique et circonspect, jugerait prudent de faire une halte pour examiner avec sang-froid la zone périlleuse où il s'est aventuré en repoussant toute concession aux vœux du Parlement et de la nation. Il n'en est rien. L'empereur, affolé de militarisme et d'autocratie, paraît décidé à tenir tête à l'orage. Déjà la presse officieuse s'est mise au diapason de la harangue belliqueuse de Tempelhof; elle a commencé le petit jeu des informations alarmistes sur la France, renouvelé des temps bismarckiens ; et aussitôt le gouvernement a pris des mesures pour que le régime de terreur policière qui pèse sur les captifs d'Alsace-Lorraine soit durement aggravé. Tous ces procédés d'intimidation, indignes d'un État civilisé, n'ébranleront pas, espérons-le, la démocratie allemande.

***

Avant d'accepter l'invitation du Sultan, l'amiral Vignes avait fait un séjour en rade d'Alexandrie avec sa puissante escadre. Le chaleureux accueil fait à nos marins par le khédive et par ses sujets avait pris les allures d'une véritable démonstration dont les tendances ont fort scandalisé le gouvernement anglais. Eh! quoi, la politique française dans le Levant existerait donc autrement qu'à l'état de souvenir historique! Une telle prétention est intolérable, le cabinet libéral nous l'a signifié vertement.

Sir Charles Dilke présentait récemment à la Chambre des communes une motion tendant à l'exécution des promesses de l'Angleterre concernant l'évacuation de l'Égypte. M. Gladstone s'est empressé de déclarer que, tout en reconnaissant les engagements britanniques, le gouvernement en ajournerait indéfiniment la réalisation. Les Anglais sont en Égypte, ils y resteront. Quant à la France, « elle n'a, d'après le cabinet de Londres, aucun titre spécial pour intervenir dans la question égyptienne, attendu que ses droits ne diffèrent pas de ceux des autres peuples ». C'est la première fois qu'on ose, de l'autre côté du détroit, nier formellement les droits de la France et sa situation particulière en Égypte. Le fond de la pensée anglaise, un journal parisien l'a très heureusement formulée : « L'intérêt anglais engendre le droit anglais; l'intérêt français n'engendre rien. »

Il est bien tard pour réagir contre cette doctrine, d'ailleurs commune à tous nos adversaires. Nous recueillons les fruits de la politique d'effacement systématique dont notre diplomatie s'est fait depuis vingt ans un oreiller commode. Un député français a pris sur lui d'inviter notre gouvernement à rappeler du haut de la tribune les intérêts spéciaux de la France dans la question égyptienne. Le ministre des affaires étrangères a demandé du temps pour se faire une opinion sur ce problème nouveau. Après plusieurs semaines de réflexions, il a enfin promis, en termes rassurants pour les prétentions britanniques, que des pourparlers seraient repris quelque jour sur les affaires d'Égypte.

G. Blachon.

LE CONGRÈS DE L'ALLIANCE FRANÇAISE

L'Alliance française a tenu le Congrès annoncé, les 22 et 23 mai, à l'hôtel de la Société de géographie, 184, boulevard Saint-Germain. Ce Congrès n'a pas été très long, puisqu'il n'a occupé que trois séances et que chacune des séances n'a duré que deux heures. Mais on y a remué quelques idées, et, ce qui vaut mieux, on y a pris des résolutions.

I

Le but du Congrès, d'après la circulaire du commissaire général, M. le docteur Chervin, était de « rechercher les moyens pratiques les plus efficaces de développer les ressources de l'Alliance et de propager notre langue dans nos colonies et à l'étranger ». Nous avons eu le plaisir d'entendre sur ces deux points une discussion intéressante. Un grand nombre des membres présents y ont pris part.

A dire vrai, les deux questions sont liées si intimement qu'elles n'en font guère qu'une. Pour développer notre influence au dehors, il faut faire parler notre langue: donc multiplier nos écoles et ceux qui y enseignent; donc il faut de l'argent et beaucoup d'argent. C'est le cas de le dire: Sans lui, tout est stérile. Il nous fallait un Hercule au bras puissant qui détournât quelque Pactole inconnu et le fît couler dans les bureaux de la rue de Grenelle. — Hercule ne s'est pas présenté en personne ; mais deux hommes au petit manteau bleu l'ont remplacé avec avantage : l'un, M. Valran, professeur au lycée d'Alais; l'autre, M. Deguerville, un Français d'Amérique, commissaire à l'Exposition de Chicago. Le premier a proposé de créer une œuvre scolaire, le « Sou de l'Alliance française » ; le second, un ruban et un parchemin à l'usage des Yankees. En écoutant M. Valran, j'avais la vision très nette et très douce du paysan de France tirant du bas de laine caché au fond de l'armoire l'épargne sacrée qui fait notre honnêteté et notre force; avec M. Deguerville, un éblouissement faisait clignoter mes paupières, et mes oreilles tintaient de façon étrange. Je voyais les dollars crouler en cascades dans le coffre-fort de notre trésorier général, et l'Alliance obligée de doubler son personnel pour recevoir les flots de banknotes que n'allaient pas manquer de déverser chez nous nos frères d'Amérique enrubannés.

*
* *

M. Valran et M. Deguerville ont ceci de commun : c'est qu'ils connaissent le cœur de leurs compatriotes. Pas plus [illegible] que donne à notre Société le Français de France, il y en a cinq pour la patrie et un pour lui. On aura beau dire : on est toujours flatté de voir son nom imprimé quelque part. — Eh bien, en donnant par mois le « sou » demandé, le jeune Français entend tirer de son sacrifice un avantage quelconque. Comment le satisfaire?

En créant un journal mensuel illustré, que l'on enverrait à chaque groupe de douze adhérents. — L'idée est excellente, elle nous a tous séduits; mais comment la réaliser? Elle repose sur une pétition, doublement fâcheuse, de principe et d'argent. Pour fonder un journal, il faut des ressources, et c'est justement ce que l'on cherche. Le Congrès après avoir adopté l'œuvre « du Sou », a dû remettre la création du périodique à des temps meilleurs, c'est-à-dire plus fortunés.

La proposition de M. Deguerville nous a semblé plus pratique. Il paraît que si, dans le nouveau monde, on dédaigne les titres un peu vieillots de marquis et de duc qui réveillent des idées blessantes de sujétion, on n'est pas insensible à ceux plus modernes que les sciences et les lettres allemandes ont imaginés à l'usage de leurs pontifes. Par delà l'Atlantique, on adore s'entendre appeler « monsieur le professeur ». On a aussi un faible pour ces hochets de métal que l'on porte à la boutonnière, un tantinet au-dessus du cœur (vous savez, ce cœur, siège des passions nobles) : on s'en pare avec joie, et on coule sur eux de temps à autre un regard attendri. Dans le même ordre d'idées, M. Deguerville affirme qu'un diplôme décemment encadré ferait très bien dans les salons de Milwankee, ce qui prouve que Toinette n'aurait pas été seule de nos jours à tapisser sa chambre avec des thèses.

M. Deguerville a été fort goûté, et il méritait de l'être. Nous vivons en un siècle de réclames. Pourquoi ne pas user de celle-là? Elle n'est point tant sotte. Elle se fera pour l'Alliance au dehors et au dedans de la maison. Un ruban aux couleurs habilement choisies tirera l'œil du voisin. Et puis, vous entendez d'ici le dialogue. On a fini de dîner : sur le mur, à la place des assiettes de porcelaine peinte ou du baromètre à l'aiguille inerte, notre diplôme, très large, illumine le panneau.

L'hôte lève les yeux, par hasard :

— Tiens! Qu'avez-vous là?

— Comment! Vous ne savez pas? Mais je suis membre de l'Alliance française!

— Ah! Et combien cela coûte-t-il?

— Oh! une bagatelle, deux cents dollars!

— Très bien! J'en suis.

Et voilà comment on garnit son escarcelle.

Veuille la bonne étoile de l'Alliance que son diplôme projeté fasse fureur à Milwankee et ailleurs! M. Deguerville s'y emploiera. Nous autres, plus humbles, nous tâcherons de faire prospérer le « sou », et dès notre plus prochaine conférence, nous en sèmerons l'idée dans les campagnes et, plus tard, chez les ouvriers.

II.

L'argent trouvé, — ou en passe de l'être, — on l'emploiera tout naturellement à subventionner des écoles et des maîtres. En avons-nous assez des unes et des autres? Évidemment non. Les maîtres qui enseignent dans nos colonies et à l'étranger font des efforts considérables, et le Congrès leur a rendu, dans la limite de ses droits et de sa compétence, un hommage aussi juste qu'empressé. Mais il faut d'autres maîtres, et c'est dans ce sens, — dans ce sens seul, — qu'il convient d'interpréter le vœu du Congrès rendu sur la proposition de M. Foncin, « que les pouvoirs publics se préoccupent d'une réorganisation méthodique de l'enseignement aux colonies ». — Oh! soyez sans crainte : l'Alliance n'a pas le moins du monde l'intention de faire des bacheliers en Calédonie ou au Dahomey; on ne verrait pas très bien la Faculté de Kana conférant des licences aux anciens sujets de Behanzin.

***

Ce n'est pas, assurément, ce que voudrait M. Rinn, un ancien officier, aujourdhui vice-président de notre Comité d'Alger. M. Rinn, dont M. Wahl, avec une parfaite clarté, a traduit la pensée, voudrait qu'on simplifiât notre orthographe, pour la rendre plus compréhensible aux indigènes. « Comment voulez-vous, nous dit-il, faire apprendre à des fils de musulmans des règles qui rebutent vos enfants par leur complication et leur aridité? » M. Rinn, à qui un long séjour en Afrique et une étude approfondie des mœurs de nos sujets arabes et berbères donnent une incontestable autorité, voudrait que l'on déterminât scientifiquement des lois orthographiques fixes, simples, courtes, et qu'on les appliquât dans tous les mots en opposition avec elles.

L'exposé de M. Wahl a soulevé une longue discussion. Il a paru qu'au fond le Congrès goûtait les idées émises. Mais, a-t-on objecté, l'Alliance n'est pas une Académie; elle n'a pas qualité pour résoudre les questions de ce genre. Et puis, cette réforme est-elle bien urgente? — Notre langue est imparfaite. Qui le nie? Mais qui méconnaîtra aussi qu'adopter les vues de M. Rinn, de suite, ce serait compliquer les difficultés au lieu de les aplanir? Une langue nouvelle serait en effet créée à côté de l'ancienne ou de la moderne, comme on voudra l'appeler. — Au fond, il importe peu que le petit nègre de nos écoles écrive homme sans *h* ou avec un seul *m*, pourvu qu'il prononce le mot distinctement et surtout qu'il sache la signification précise qu'il doit lui attribuer. Voilà, ce semble, le résultat le plus pressant à poursuivre.

Et le Congrès a clos sa séance. Il a donné quelques résultats. C'est M. Chervin qui l'a organisé. L'éloge de M. Chervin n'est plus à faire, et je ne le tenterai pas. L'an prochain, on fera mieux, si c'est possible; au moins, on essayera de mieux faire. Le Congrès de 1894 sera tenu dans une ville de province. C'est là que nous nous sommes donné rendez-vous avant de nous séparer. On peut affirmer bien haut que de tous ceux qui se sont pressés, cette année, dans la salle de la Société de géographie, aucun, le moment venu, ne manquera à l'appel.

III.

Le banquet d'usage qui terminait la journée nous a réservé deux surprises. D'abord, nous comptions des dames parmi nous. Grâces leur soient rendues! Leur présence a quelque peu égayé la monotonie sévère des habits noirs. Mesdames, serez-vous plus nombreuses l'an prochain? M. Foncin en a exprimé le vœu : puissiez-vous l'entendre! — Puis, M. le président Le Myre de Vilers s'est levé. Il a donné lecture de trois documents du plus haut intérêt : deux généreux donateurs envoyaient à notre Société, l'un mille, l'autre cinq mille francs. De plus, cent mille francs du legs Giffard étaient accordés en principe à l'Alliance. Vous avez bien lu : cent mille francs! C'est, paraît-il, aux bons soins de M. Develle et de M. Peytral que l'Alliance est redevable de ce don princier. M. Le Myre de Vilers y est aussi pour quelque chose. L'assistance a acclamé ces trois noms, et c'est justice. Grâce à eux, le fonds social de l'Alliance atteint le quart du million. M. de Vilers disait hier soir qu'à l'aurore du XXe siècle, l'Alliance atteindrait le chiffre rond. Nous en acceptons l'augure.

J. Viguier.

P.-S. — Nous prions les membres de la presse, si par hasard ils lisent ces lignes, d'écouter la prière d'un confrère d'occasion. Ils sont les plus aimables et les plus prévenants des hommes; qui ne les connaît pas ignore ce qu'est l'urbanité française. Mais ils ont fait preuve à notre égard, sans le vouloir, j'en suis convaincu, d'une cruauté insigne. Nos modestes comptes rendus sont relégués à la troisième page des journaux. La *Revue bleue*, plus libérale, nous octroie la première. Leur plairait-il, à l'avenir, nous accorder la seconde? Je les supplie de songer que nous parlons de la France, et qu'il est désagréable, au point de vue de son prestige, en même temps que peu flatteur pour notre amour-propre, de voir « passer » notre prose entre deux faits divers si attrayants qu'ils puissent être.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

25 mai 1893.

Les ministres se sont dispersés dans les départements pendant les vacances de la Pentecôte : M. Charles Dupuy est allé à Toulouse, M. Viger à Angoulême, M. Ferrier à Châteaudun, M. Viette à Saint-Marcellin. Tous ont proclamé bien haut que le ministère actuel présiderait aux élections et que la Chambre siégerait jusqu'à la limite extrême de son mandat et voterait le quatrième budget. Ces déclarations laissent les esprits un peu incrédules; les ministres, en général, ne restent pas aux affaires aussi longtemps qu'ils se croient utiles au bien public, et on n'oublie pas que la part des surprises et de l'imprévu a été grande dans l'histoire parlementaire de ces derniers temps.

Même quand on est incrédule, on aime à entendre en France un air de bravoure : celui que M. Charles Dupuy a entonné aux fêtes de Toulouse, au milieu des applaudissements frénétiques de son auditoire, est un écho fidèle de la confiance publique; le pays se réjouit de voir les institutions républicaines fondées sur des bases indestructibles et les anciens partis leur apporter chaque jour une adhésion résignée; il se réserve d'établir sur le terrain électoral la différence qui convient « entre ceux qui ont mené l'assaut au 16 mai, au 24 mai, en 1885, en 1889, et ceux qui n'ont amais cessé de servir la République d'un cœur ardent et fidèle ».

L'honorable président du Conseil ne s'est pas contenté d'annoncer, avec la plus mâle assurance, qu'il présidera aux élections, il n'a pas craint d'annoncer aussi quelle Chambre sortira de ces élections qui demeurent obscures au commun des mortels : « Cette Chambre contiendra une solide majorité républicaine, forte contre les surprises, pénétrée de ce désir de réformes qu'on réclame chez nos législateurs et assez sûre d'elle-même pour en opérer la réalisation en s'appuyant sur un gouvernement clairvoyant et résolu. » Puisse M. Charles Dupuy avoir prophétisé juste! Nous le souhaitons vivement. Nous disons volontiers *amen* à tout ce qu'il nous annonce. En tout cas, les électeurs ne pourront mieux faire que de réaliser la prophétie. Si l'on demande sur quel programme électoral les membres divers de cette majorité peuvent se réunir au nord et au midi, M. Charles Dupuy répond encore, avec la netteté et la décision de son caractère : « Ce programme doit contenir trois articles fondamentaux, ni plus ni moins : 1° les lois ouvrières; 2° les réformes fiscales; 3° une loi sur les associations. » M. Charles Dupuy, quant à lui, est décidé à se présenter avec ce programme aux électeurs de la Haute-Loire, et il exhorte tous les républicains à en faire autant. Cette robuste confiance n'est pas pour nous déplaire, et nous reconnaissons que la confiance est généralement la condition première de la force effective des gouvernements. Nous avons souhaité, dès la première heure du nouveau cabinet, que la Chambre atteignît, sans nouvelle crise, la fin de sa carrière, et nous disions : « Pourquoi le ministère Dupuy ne ferait-il pas les élections tout aussi bien qu'un autre ? » Nous avions dit : « faire », au sens commun du mot et sans y attacher plus d'importance qu'il ne convient, et nous apprenons que cette expression « choque et désoblige » l'honorable président du Conseil. Il est certain que personne ne se peut vanter aujourd'hui de « faire » les élections, ni en France ni ailleurs, fût-on même empereur d'Allemagne et chef féodal de la Triple alliance.

Pendant que M. Charles Dupuy parlait à Toulouse, M. René Goblet parlait à Bordeaux, et il est extrêmement curieux combien ces deux discours, inspirés par des pensées si différentes, offrent [illegible] Avec quelques légères retouches, chacun des orateurs aurait pu facilement prononcer le discours de l'autre. M. Goblet demande aussi une majorité solide, homogène, pénétrée de l'esprit de gouvernement et de réforme [illegible] personne combien une telle majorité a manqué jusqu'à présent à la République [illegible] si elle lui manque encore [illegible] M. Goblet met aussi en tête de son programme et les lois ouvrières, et les lois fiscales, et l'acheminement progressif vers la séparation de l'Église et de l'État; mais il cherche à réaliser son programme par une concentration radicale-socialiste qui paraît pleine d'impossibilités et de chimères. Cette nouvelle formule de concentration semble être surtout une arme de guerre contre une autre concentration ancienne qui, battue des vents et des flots, a cependant maintenu la République au milieu des orages. Nous sentons, avec chagrin et inquiétude, sous des programmes presque semblables, sous des discours éloquents prononcés par les uns et par les autres, persister des divisions, des animosités, et ce sont précisément ces divisions, ces animosités dont le pays est las et qui demeurent l'obstacle à la formation de cette majorité compacte de gouvernement que chacun invoque dans ses harangues et dans ses prières.

Les adversaires de la République semblent encore être les seuls, malgré leurs défaites et leurs déboires, qui comprennent et pratiquent vraiment la concentration. On avait annoncé que M. le comte d'Haussonville, représentant de M. le comte de Paris, se présenterait contre M. Marius Martin, qui brilla dans le boulangisme et brille toujours dans le parti bonapartiste. Mais M. d'Haussonville a déclaré formellement qu'il ne marcherait pas contre M. Marius Martin, ne voulant à aucun prix porter atteinte à l'union des conservateurs.

Un incident caractéristique s'est produit à propos du scrutin de ballottage qui va s'ouvrir dans le département de l'Aisne. La *Correspondance indépendante,* qui passe pour l'organe officiel du groupe de M. Piou, a conseillé au républicain rallié, M. Piette, de se désister en faveur de M. Furcy-Larue, candidat revisionniste. Le trait a paru significatif et éminemment suggestif. On a voulu y voir une tendance générale et préméditée des républicains de la nuance Piou à se porter du côté des plébiscitaires plutôt que du côté des républicains, et sans doute rien ne pouvait les mettre plus gravement en suspicion aux yeux de tous les amis des libertés parlementaires. M. Piette a eu plus d'esprit que la *Correspondance indépendante :* il s'est désisté purement et simplement, sans inviter ses électeurs à voter pour l'un ou l'autre des candidats en présence.

Mais ce ne sont encore là que des essais, des tâtonnements et des escarmouches avant la grande bataille, où les partis se rencontreront prochainement face à face et avec toutes leurs forces. Les manœuvres savantes des uns et des autres intéresseront médiocrement, on peut le croire, le suffrage universel qui se dirigera comme toujours d'après des idées très générales, et il est à penser que le pays nommera en grand nombre des hommes résolus à soutenir et à faire vivre honorablement le gouvernement de la République.

La Chambre votera-t-elle le budget de 1894? Nos ministres l'affirment, et la Chambre voudra sans doute faire honneur à leur affirmation. Mais, pour y réussir, il faut que le budget soit largement émondé, que les principales difficultés soient ajournées à l'an prochain, et c'est à l'autre Chambre que l'on réservera généreusement toute la peine.

HECTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

25 mai 1893.

La Prusse n'a plus de chance avec ses alliés. Par le spectacle qu'ils donnent, en ce moment, du désarroi et des plaies de leur situation intérieure, les Italiens aggravent l'impression fâcheuse que leurs troupes et leurs armements ont laissée, paraît-il, à l'empereur Guillaume. On n'aperçoit déjà plus trace de la diversion tapageuse dont les noces d'argent du roi Humbert avaient fourni le prétexte. L'écho des vivats italiens à peine évanoui, la fumée des lampions et des salves d'artillerie à peine dissipée, l'Italie s'est retrouvée aux prises avec toutes les tribulations qu'elle avait cru anéantir en les oubliant pour quelques semaines.

La crise ministérielle qui vient d'éclater à Rome n'a aucune portée internationale; elle ne marque ni la fin ni le début d'un système. Si elle offre quelque intérêt, c'est comme épisode de l'évolution qui achemine inexorablement l'Italie aux conséquences de son inféodation à la politique anachronique des Hohenzollern. Ces convulsions stériles attestent la décomposition morale du parlementarisme italien; et, par une irrésistible association d'idées, elles évoquent, dans les espérances françaises, cette maxime chère à l'état-major prussien, que c'est la bonne politique surtout qui prépare et qui engendre les guerres heureuses.

Personne n'a démêlé les fils de l'intrigue de couloirs qui a entraîné la Chambre à refuser le budget de la justice, fait sans précédent dans les annales du jeune royaume italien. Mais tout le monde s'accorde à reconnaître que les mobiles patriotiques n'ont joué là qu'un rôle effacé. On a accusé les ambitions de M. Zanardelli, qui manœuvre pour prendre le pouvoir. On a cru aussi à un retour offensif de M. Crispi. L'opinion la plus accréditée, c'est que M. Giolitti aura voulu *débarquer* le ministre de la justice, M. Bonacci, devenu suspect, intolérable même au Parlement italien, par ses velléités intempestives d'indépendance et de probité dans le règlement de l'affaire des banques.

Peu nous importe, en vérité, le nom du politicien que le jeu des rancunes et des rivalités parlementaires désignera pour appliquer la politique personnelle du roi Humbert. L'essentiel est de constater que plus le temps marche, moins la France a sujet d'envier à la Prusse l'alliance de l'Italie.

*
* *

L'échec des négociations entamées à Londres pour l'émission d'un emprunt destiné à restaurer la situation financière de la Grèce vient d'entraîner à Athènes une crise ministérielle. M. Tricoupis a dû se démettre de la dictature dont la confiance du roi l'avait investi, l'année dernière, dans des circonstances que personne n'a oubliées; il s'est retiré sans prétexte parlementaire, sans que sa majorité à la Chambre fût diminuée d'une voix, accablé par sa propre impuissance, laissant sa patrie plus menacée, plus amoindrie que lors de son arrivée au pouvoir, expiant ainsi sa politique ambitieuse et chimérique.

M. Tricoupis n'avait opéré aucune des réformes budgétaires réclamées et promises. Il avait mis tout son espoir dans le succès d'un emprunt, sans s'apercevoir que cette imprévoyance même devait effrayer le crédit européen et compromettre l'opération. L'emprunt ayant avorté, c'est l'effondrement de cette politique chère au souverain, c'est la Grèce sur le point de se trouver dans l'alternative de faire banqueroute ou de subir, comme l'Égypte, la tutelle financière d'une puissance étrangère. Jusqu'au dernier moment, cette situation avait été dissimulée au roi et à la nation. La déception a été si violente que M. Tricoupis n'est même plus défendu par ses amis.

M. Sotiropoulo, appelé au pouvoir, se fait fort de tirer la Grèce de cette passe critique. Non seulement il payera le coupon de juillet, mais il espère rétablir l'équilibre du budget par l'établissement du monopole du tabac et par la revision du régime fiscal. Puisse-t-il mener à bien cette lourde tâche, si vaillamment entreprise! Les Grecs n'ont plus de fautes à commettre. Mais rien n'est perdu s'ils savent seconder par leur union patriotique les hommes de bonne volonté qui tiennent en ce moment le gouvernail.

*
* *

Un excellent moyen d'y voir clair dans les événements politiques de la Bohême serait de prendre le contre-pied des informations allemandes et viennoises, les seules, ou peu s'en faut, qui parviennent au public français : elles sont aussi dignes de foi que les appréciations anglaises sur les affaires de Russie. Des incidents graves viennent de marquer la session de la Diète de Bohême. Mais comme ils attestent la fragilité des bases sur lesquelles repose la Triple alliance, on les a jugés sans intérêt; c'est pourquoi les journaux français n'ont pu présenter à leurs lecteurs que des détails inexacts et incomplets.

Voici les faits. Les Allemands d'Autriche n'ont pas renoncé à germaniser la Bohême slave, au moyen du fameux projet de compromis qui aurait pour effet de diviser ce royaume en deux parties, l'une moitié tchèque, moitié allemande, l'autre exclusivement allemande, limitrophe de la grande patrie germanique. Devant la protestation formidable de la majorité tchèque, il avait bien fallu temporiser. Les Vieux-Tchèques et les députés de la noblesse avaient même déclaré qu'en présence de l'attitude de la nation bohême, il ne pouvait être question de reprendre les débats sur le compromis. Et, en fait, la commission spéciale de trente-six membres élue par les trois curies de la Diète pour l'examen du compromis n'avait pas repris ses travaux. Mais, récemment, les députés de la noblesse ont fait un changement de front, et, de connivence avec les Allemands et les Vieux-Tchèques, ils ont imaginé la manœuvre suivante, dont la loyauté n'est pas précisément indiscutable. Ils ont voté le renvoi à la commission ordinaire des affaires communales de trois projets de loi présentés par le gouvernement, qui ne sont autre chose que l'application des conventions inacceptées de Vienne pour le démembrement de la Bohême. Les Allemands avaient eu soin de faire démissionner leurs trois représentants dans cette commission pour les remplacer par M. de Plener et deux autres fortes têtes. Une fois le vote de la commission obtenu, on espérait enlever le vote de la Diète; et le président, prince de Lobkovicz, passant outre au règlement, avait même, à cet effet, modifié l'ordre du jour sans consulter l'assemblée.

Les conjurés avaient compté sans l'énergie des Jeunes-Tchèques, qui fort heureusement ont fait avorter ces manœuvres illégales. Leur résistance a été si vive qu'il a fallu prononcer la clôture de la session. C'est, pour la gauche nationale, un succès considérable. Sans doute, les députés tchèques ont à essuyer les malédictions de tous les reptiles du pangermanisme; ils sont traités de rebelles par une presse qui estime que tout est permis contre eux, et qui leur refuse le droit d'exister, tandis qu'elle accorde aux Magyars le droit à l'insurrection et même au despotisme. Mais ils n'en ont pas moins partie gagnée dans cette nouvelle rencontre. Ils n'ont pas en effet à redouter la dissolution. Pas un des Vieux-Tchèques ne sera réélu après cette déplorable équipée. Quant aux députés de la noblesse, leur attitude a soulevé de violents mécontentements, même dans leur collège privilégié; ils pourront payer cher leur tentative antinationale.

G. Blachon.

LA PEINTURE EN EUROPE

LE MUSÉE NATIONAL DU LOUVRE

D'après MM. Lafenestre et Richtenberger.

La collection sur *la Peinture en Europe*, dont MM. G. Lafenestre et E. Richtenberger publient le premier volume (1), est destinée à combler une lacune qu'on avait le regret de constater dans la bibliographie française. Il existe, certes, dans notre littérature, de fort savantes monographies sur tel ou tel grand maître, ou des études spéciales sur les diverses époques de l'art; des philosophes comme Taine, des écrivains comme Burger, Fromentin et Gautier, ont, il est vrai, publié dans un style étincelant leurs impressions sur plusieurs musées; mais personne n'avait eu l'idée de coordonner tous ces documents ni de présenter une description complète et raisonnée des peintures éparses dans les diverses villes d'Europe. Viardot, seul, avait commencé ce travail; mais son ouvrage, peu scientifique, est déjà ancien. Depuis 1850, de nombreux remaniements se sont produits dans les galeries publiques, d'importantes acquisitions les ont enrichies, de nouvelles collections se sont formées, en même temps que le goût artistique subissait d'heureuses et décisives modifications.

Si l'habitude de voyager s'est en effet répandue dans tous les pays, même en France, il n'est pas douteux que l'éducation plus sérieuse donnée à la jeunesse, les connaissances plus étendues qu'on s'efforce d'acquérir, ont singulièrement ému la curiosité du public et transformé en bien des points les idées d'autrefois. On ne se contente plus de nos jours de parcourir à toute vapeur les routes fréquentées; l'on ne croit plus avoir tout vu, quand on a donné quelques regards distraits à certaines toiles que Bædeker, Joanne ou Murray ne manquent pas de recommander à notre attention; mais on sait qu'il existe çà et là des petits coins semblables à ceux dont nous a parlé Bourget, qui ne renferment qu'un ou deux tableaux, mais divins, œuvres de ces maîtres « qui ont le don inexprimable du pathétique dans la grâce, cette volupté de larmes, cette langueur où il entre de la pitié et du songe ».

Le temps n'est plus où le président des Brosses, dans ses lettres écrites dans un style si charmant, disait à son ami de Blancey : « Il ne faut pas être dupe de ce que raconte Vasari en l'honneur de son école florentine, la moindre de toutes à mon avis : les tableaux sont de très méchants ouvrages pour la plupart, qui ne sont pas fort au-dessus du médiocre. » Et, de nos jours, un pensionnaire de l'École de Rome enverrait une copie des Lances, sans craindre, comme l'infortuné Henri Regnault, d'attirer sur sa tête toutes les foudres de l'Institut.

(1) *Le Musée national du Louvre*, 1 volume orné de 100 reproductions photographiques, à l'ancienne Maison Quantin (May et Motteroz, éditeurs).

Les Taine, les Burger, en France, Böde, Bredius, Burckhardt, en Allemagne, Crowe et Cavalcaselle, en Angleterre, ont les premiers porté la pioche vengeresse dans l'édifice vermoulu des vieilles formules et montré tout ce qu'il y avait de faux, de prétentieux et de conventionnel dans cet art de décadence auquel, pendant si longtemps, on avait réservé toute son admiration (1). Ils ont eu la gloire de nous retracer l'histoire de cette merveilleuse Renaissance, cette minute de floraison incomparable, et fait revivre ces jours « où l'Italien ouvre pour la première fois la bouche et recommence le discours mâle et grave arrêté, il y a douze cents ans, sur les lèvres de ses frères de la Grèce et de ses ancêtres de Rome ».

Ils nous ont raconté la vie de ces maîtres flamands et allemands, moins idéalistes dans leurs conceptions, mais plus observateurs de l'âme humaine, qui donneraient à penser « qu'avec eux l'art de peindre a dit son dernier mot, et cela dès la première heure ». Ils ont été, ces grands écrivains, les initiateurs d'une théorie nouvelle, plus en rapport avec notre esprit d'analyse et notre goût de psychologie, et ils ont fondé la nouvelle religion de l'art, où nos artistes contemporains ont puisé leurs meilleures inspirations.

Tous ces génies, dont le nom même était sorti de la mémoire des hommes, cette pléiade héroïque des XIVe et XVe siècles, nous avons appris à les admirer aussi bien que ces illustres méconnus du siècle dernier et ces brillants représentants de l'école moderne, dont beaucoup sont morts avant d'avoir vu leur triomphe. Combien d'autres, même dans les XVIe et XVIIe siècles, qui avaient été éclipsés par le rayonnement de leurs géniaux contemporains, ont été remis en lumière et occupent maintenant la place qui leur est due ! C'est avec amour que nous recherchons aujourd'hui les œuvres de tous ces artistes incomparables, dont les tableaux avaient été relégués au grenier ou recouverts par le badigeon, et nous nous trouvons suffisamment récompensés si, après une longue excursion, nous trouvons dans quelque coin un souvenir de ces maîtres.

Mais ce sont dans d'infimes bourgades souvent que ces œuvres sont disséminées, dans de petits musées dont les catalogues incomplets sont écrits dans une langue étrangère; ou bien ils sont cachés dans d'obscurs couvents ou dans des hôpitaux écartés; celui qui n'a que quelques heures à dépenser perd souvent un temps précieux à des recherches fastidieuses, au risque d'oublier dans sa visite quelque morceau important.

(1) Voy. *le Voyage en Italie*, de Taine; *les Musées [illegible]*, de Fromentin; *les Musées d'Allemagne*, de E. Michel.

La Peinture en Europe est donc destinée à rendre d'importants services à l'amateur aussi bien qu'au voyageur; car, en dressant une sorte d'inventaire de toutes les peintures disséminées en Europe, les auteurs donneront au public des indications très utiles sur l'existence des tableaux connus parfois de quelques initiés seulement, en même temps qu'ils fourniront d'indispensables renseignements sur la vie de chaque maître et l'histoire de chaque école.

Sous la direction de MM. Lafenestre et Richtenberger, nous visiterons Paris, où tant de richesses sont enfouies dans les édifices et les collections, la France, si digne de l'attention des connaisseurs, avec les musées qu'on ignore trop souvent, qui renferment cependant des Pérugin, des Gérard-David, des Van Eyck, des Mantegna, des Fragonard, des Corot et tant de merveilles de l'École française.

Puis viendra le tour de l'Italie; après avoir vu les grands centres, tels que Milan, Venise, Florence et Rome, nous ferons connaissance avec ces petites villes où les grands maîtres ont laissé d'impérissables souvenirs : Castiglione d'Olonna et les fresques de Masolino; Brescia, patrie de Moretto; Bergame et les Vierges de Lotto; Crémone, où brillent Boccaccino et Pordenone; Mantoue, avec son palais décoré par Mantegna et Jules Romain; le Maser, cette délicieuse villa peinte par Véronèse; Ferrare et ses Cosimo Tura; puis tous ces coins délicieux d'Ombrie : Sienne et sa grandiose Libreria, illustrée par le Pinturrichio; Monte Oliveto, dont le Sodoma a peint le cloître; Orviéto, où Michel-Ange vint étudier Luca Signorelli; Assise et Padoue, où travailla Giotto; Montefalcone et San-Gimignano, où vécut Benozzo Gozzoli, et tant d'autres cités où le voyageur doit faire un pieux pèlerinage.

Que de peintures intéressantes renferme également l'Allemagne, où les auteurs nous conduiront un jour! Sans parler de Dresde, de Vienne et de Berlin, dont M. Böde dirige le musée avec une si grande compétence, que de surprises nous réservent Cologne et le grand Stephan Lothner, dont Burger a pu dire qu'il n'avait jamais rien vu de plus réel et de plus énergique, et Barthélemy de Bruyn, dont les portraits ont eu souvent l'honneur d'être confondus avec ceux d'Holbein; Munich, où se rencontrent ces maîtres anonymes qu'on est réduit à désigner par le titre de leurs principales créations, tels que le maître de la Passion de Lyvesberg, le maître de l'Autel de la Croix, le maître de la Mort de la Vierge; à Augsbourg seulement, on peut étudier Zeilbom, Martin Schaffner, Hans Burgmair; Holbein n'apparaît dans toute sa splendeur qu'à Bâle et A. Durer qu'à Nuremberg. Et Cassel, et Nuremberg, avec leurs étincelantes collections de Rembrant, Van Dyck, Rubens, Titien et Frans Hals!

La Belgique et la Hollande sont mieux connues; mais de nouvelles installations et de grands changements effectués récemment à Amsterdam, sur l'initiative du savant M. Bredius, rendaient nécessaire un guide nouveau.

Le premier volume de cette intéressante collection vient d'être mis en vente; il est consacré au *Musée national du Louvre* et nous permet de nous rendre compte de l'esprit dans lequel sera conçu l'ensemble de l'ouvrage et d'apprécier les services que cette collection est appelée à rendre au public.

Désireux de présenter un volume de maniement facile et de format réduit, les auteurs se sont trouvés dans l'impossibilité de décrire en détail les trois mille tableaux dont se compose la galerie du musée. Ils ont donc laissé de côté les œuvres qui ne présentent qu'un intérêt secondaire, soit par leur valeur intrinsèque, soit à cause de leur authenticité douteuse; et ils ont réuni, sur plus de deux mille numéros, il est vrai, tous les renseignements de nature à intéresser le visiteur. Ne se contentant pas de donner une simple indication du sujet de chaque tableau, ils se sont attachés à en présenter une description aussi étendue que possible, en indiquant la place des principaux personnages, leur attitude, la couleur de leurs vêtements, les détails d'architecture et de paysage; ils ont joint les dimensions de la peinture, la liste des gravures qui en ont été faites, les documents les plus nouveaux sur sa provenance, son passage dans les ventes célèbres, les controverses qui se sont produites sur le nom du peintre, etc.; pour les œuvres les plus importantes, ils ont eu le soin de transcrire quelques extraits d'ouvrages spéciaux, français ou étrangers, contenant l'appréciation des critiques les plus autorisés, tels que Diderot, Gautier, Paul de Saint-Victor, Thiers, Guizot, Castagnary, Charles Blanc, Vasari, Crowe et Cavalcaselle, Waagen, Böde, Bredius, etc.

Mais nous sommes certains que le lecteur appréciera surtout la méthode suivant laquelle sont présentées les différentes notices; dans les précédents catalogues, les tableaux étaient toujours inscrits selon leur ordre numérique, ou d'après l'école du peintre; or, comme aucune de ces classifications n'est rigoureusement suivie dans les salles des musées, le lecteur devait se livrer à de pénibles recherches qui nécessitaient même certaines connaissances artistiques. MM. Lafenestre et Richtenberger se sont arrêtés à un système plus pratique : sans tenir compte du numérotage des tableaux ni des différentes écoles, ils ont décrit les tableaux dans l'ordre où ils se présentent au visiteur qui parcourt le musée suivant l'itinéraire fixé dans l'introduction. En cas de remaniements partiels, si quelque tableau avait été enlevé de sa place primitive, il suffirait de se reporter à la table des matières où tous les tableaux sont inscrits par ordre numérique pour savoir à quelle page se trouve dans le volume la description dudit tableau. Dans cette table d'ailleurs figurent tous les tableaux du musée inscrits dans le catalogue officiel, et le nom de chaque peintre est accompagné d'une courte notice composée conformément aux derniers travaux et aux plus récentes publications.

Chaque ouvrage sera illustré de cent reproductions photographiques. Pour le musée du Louvre, la maison Braun a bien voulu composer avec son art habituel des clichés que M. Georges Petit a reproduits par un système nouveau de photogravure. Plusieurs de ces planches sont inédites, par exemple la *Dentellière* de Van du Meer, le *François d'Assise* de Giobbo, le Corot que M. Lallemand vient de léguer, etc.

N'ayons garde d'oublier le délicieux frontispice que le sculpteur Lanson a composé et qui restera comme la marque de fabrique de cette collection dont MM. May et Motteroz doivent suivre la publication.

L. R.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

1er juin 1893

La Chambre a voté la loi relative aux nouvelles circonscriptions; elle a maintenu, par une majorité de plus de 149 voix, la loi du 18 juillet 1889, portant interdiction des candidatures multiples; elle adopté à tort et à travers une foule de propositions concernant notre régime électoral; et, de nouveau, cette question s'est présentée à un certain nombre de personnes dans la Chmbre et hors de la Chambre: ne vaudrait-il pas mieux clore la session, que de commencer un budget que l'on n'est pas assuré de terminer, et s'en aller tout de suite plutôt que de terminer dans l'incertitude et les embarras parlementaires une existence inutile?

Chaque jour qui s'écoule ôte un peu plus de son intérêt à une convocation anticipée des électeurs. Nous croyons depuis longtemps que l'on a eu tort de prolonger cette session et que c'était tenter inutilement la fortune, mais on s'est enchaîné soi-même, et l'on s'est dépouillé volontairement, par des déclarations que rien n'obligeait à faire, de la liberté que l'on avait de prendre son chapeau et de retourner devant le pays.

Il est difficile de dire pour le moment ce que deviendront les différentes propositions qui ont trait à la brigue électorale; elles sont discutées par la Chambre au milieu d'une grande confusion, et elles doivent ensuite aller au Sénat. Mais elles témoignent de la volonté d'empêcher l'influence de l'argent de tout envahir, et l'on doit souhaiter, pour l'honneur et l'indépendance de la représentation nationale et pour l'avenir de la démocratie, que le législateur trouve des remèdes aux tristes abus dont nous avons été les témoins, et qui ont causé des ravages qui auraient pu devenir mortels. L'amendement de M. Hubbard qui voulait fixer à 300 fr. par 1000 électeurs les dépenses permises au candidat pour chaque tour de scrutin, n'était ni rationnelle ni pratique, mais il serait juste et facile, si on le voulait, de mettre une limite au débordement de l'affichage. Nous avons encore vu récemment, aux élections municipales de Paris, des candidats recouvrir jour et nuit les affiches de leurs concurrents, par une dépense scandaleuse de papier qui n'est pas dans les moyens de tous les comités, et ces malheureux concurrents, étouffés et asphyxiés, ne pouvaient plus faire sortir leurs noms de la triple et quadruple couche d'affiches bigarées dont ils étaient accablés. Il y a là évidemment une usurpation intolérable des murailles au profit de quelques-uns. L'abus est absolument le même que si quelques citoyens occupaient pour eux seuls toute la voie publique. C'est une confiscation de l'air et de la lumière et du libre droit de circuler, au préjudice de ceux qui n'ont pas l'argent ou l'audace. Et si les comités électoraux voulaient faire respecter par la force leur part légitime de publicité sur les pans de murs de la capitale, nos rues deviendraient le théâtre de honteuses bagarres. On a vu, sous le boulangisme, apparaître ces nouvelles mœurs qui ne tarderaient pas à mettre en péril, si on les laissait aller, les libertés publiques elles-mêmes et le régime électoral.

Nous avions pensé alors, au Conseil municipal de Paris, à fixer des emplacements pour les affiches, à donner à tous les candidats un cadre égal, dans le voisinage des sections de vote. J'avais présenté un projet que le Conseil avait adopté en principe, et M. Alphand avait été chargé de faire préparer les cadres. Le ministre de l'intérieur, alors M. Constans, avait donné son acquiescement à la proposition; M. Lozé, préfet de police, était chargé de faire respecter les décisions que le Conseil allait prendre. Puis, les plus grands périls écartés et le calme rétabli par la défaite du boulanisme, ces projets, comme tout le reste, [illegible] oubliés. Les inconvénients n'en restent pas moins [illegible] les principes d'égalité et de liberté [illegible] dans toutes les élections par les comités qui disposent de ressources pécuniaires considérables. Divers journaux, repoussant la proposition Hubbard, ont recommandé, cette semaine, de revenir à l'ancienne [illegible]. On pourrait également limiter le nombre des distributeurs de bulletins. Mais surtout il faudrait vouloir et savoir appliquer les lois que l'on possède, et elles pourraient suffire, si on le voulait sérieusement. Est-ce qu'il n'y a pas des lois et des peines déterminées contre l'envahissement et le pillage des affiches d'autrui? C'est une grande faute, une sorte de trahison envers les libertés publiquss, quand on laisse tomber ces lois en désuétude dans une démocratie.

La commission de la Chambre propose de déclarer inéligibles pendant deux ans les candidats qui auront été invalidés pour fait de corruption ou de pression illégale. On devrait les déclarer inéligibles pendant toute la durée de la législature qui les a exclus de son sein comme indignes; on pourrait même très légitimement les déclarer inéligibles à la législature suivante. Un parlement républicain ne saurait se montrer trop sévère pour des abus qui tendent à vicier directement les sources mêmes de son origine et à affaiblir tous les principes sur lesquels repose la souveraineté du peuple. A la vérité, si la Chambre se faisait une juste idée de l'importance de la question, elle n'aurait presque pas besoin de lois; son droit souverain de validation et d'invalidation lui suffirait pour écarter d'elle les éléments qui la corrompent et la déshonorent; mais si les majorités elles-mêmes n'ont pas ce sens profond de leur dignité, qui est tout simplement le sens de leur conservation, les meilleures lois du monde ne peuvent rien pour les sauver de leur abdication volontaire.

La Chambre a adopté ensuite des propositions qui ont pour objet de rendre inéligibles tous les fonctionnaires laïques ou ecclésiastiques, rétribués sur les fonds de l'État, et les directeurs de compagnies ou d'établissements publics qui ont des traités avec l'État. Le Sénat, sur tous ces points, aura son mot à dire: la Chambre, pressée par le souvenir toujours cuisant des derniers scandales, vote ou rejette d'une manière fébrile toutes les propositions qui ont pour objet de remédier à des abus et à des maux trop éclatants. N'est-il pas à craindre qu'elle fasse ainsi une médiocre ou dangereuse besogne? On s'expose à frapper à côté du but, on ne distingue pas nettement les vrais abus et on en suscite de nouveaux.

La discussion, soulevée par M. Gauthier de Clagny sur la loi qui a établi le principe de la candidature unique, n'a amené cette fois-ci à la tribune aucun opposant sérieux de la nouvelle législation. Quelques fermes paroles de M. Sarrien ont clos le débat. Les républicains qui présentaient, il y a quatre ans, les plus vives objections ont gardé le silence. Il semble que cette loi soit destinée à entrer définitivement dans nos mœurs et elle marquera peut-être le commencement d'une nouvelle organisation du suffrage universel.

La Commission du budget, sous la présidence de M. Burdeau, paraît décidée à mener rondement son travail, et c'est sans doute ce qu'elle a de mieux à faire. Ce sera un budget modeste, auquel 80 millions de plus auraient apporté un équilibre un peu plus solide; mais ce soin sera laissé à l'autre Chambre qui trouvera devant elle le champ libre de la conversion. Il s'agit d'aller vite, sans imprudence, et de donner au pays un budget loyal, qui se tienne convenablement pour la durée d'un exercice déterminé; cela est encore facile en France, et, malgré ses malheurs, cette Chambre peut encore être appelée heureuse.

HECTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

1er juin 1893.

Encore quinze jours, et les peuples de l'Empire germanique, armés du suffrage universel que la politique prussienne leur avait donné pour les attirer dans ses filets, auront signifié leur réponse aux sollicitations du militarisme impérial. Pour peu qu'elle soit claire et catégorique, cette réponse produira les effets d'un verdict définitif. On aurait tort, en effet, du moins à notre avis, de prendre absolument au sérieux les comminations de l'empereur Guillaume. Ce sont là des gestes de circonstance, à l'instar de la *facia feroce* des soldats italiens. Entre ces menaces, proférées avant la bataille, et le moindre commencement d'exécution en cas d'échec, on verrait s'interposer, c'est fort probable, certaine vertu que la piété familiale du jeune empereur a beaucoup négligée jusqu'à présent, — elle est peu théâtrale à vrai dire, — mais qui pourra lui rendre de grands services, la circonspection innée des Hohenzollern. Avant de passer du rêve à l'action, avant de couper les ponts derrière lui, Guillaume II prendra le temps de réfléchir; il pourra mesurer du regard la distance que les mœurs allemandes ont parcourue depuis vingt-trois ans. Par une évolution extraordinairement rapide, l'Allemagne s'est démocratisée, *américanisée*, en moins d'un quart de siècle. Il serait téméraire de trop la pousser à constater que sa cause peut devenir indépendante, au besoin, de celle de la dynastie régnante.

Le gouvernement impérial se rend si bien compte de l'importance de la prochaine consultation nationale que, pour se la rendre favorable, il fait des efforts désespérés. Mais il s'en faut de beaucoup que ces efforts soient habiles et bien adaptés au but. Impossible de mettre en œuvre d'une main plus lourde des procédés plus grossiers, plus impropres, plus indignes d'un peuple libre et d'un gouvernement civilisé. La propagande électorale officielle n'ayant su inventer aucun argument nouveau s'est bornée à puiser dans l'arsenal des accessoires bismarckiens des armes pitoyablement démodées : intimidation, pression administrative, terreur policière, excitations chauvines, etc. Pour rajeunir le système bismarckien, on n'a trouvé rien de mieux que de l'exagérer à outrance. En ce moment, on répand à profusion, dans les campagnes, un manifeste émanant de l'Imprimerie royale de Berlin, qui présente un parallèle ridiculement inexact des forces franco-russes avec les armées de la Triple alliance et qui montre la France prête à se ruer sur le Rhin, à *incendier le Palatinat et à renouveler les exploits d'Iéna !* Ce factum invente même une citation d'un journal imaginaire annonçant que les escadrons français « oublieront le droit des gens, les principes d'humanité »! Ces procédés sont si barbares, l'improbité en est d'ordre si inférieur qu'elles ne peuvent offenser que les électeurs jugés assez crédules pour en être dupes.

A vrai dire, on n'aurait pas demandé mieux que de trouver en France des arguments moins dérisoires. Mais on a vainement cherché. La contenance imperturbable de nos journaux fait le vide autour de la propagande officielle prussienne. Désespérée de cette lacune, une feuille officieuse, le *Norddeutsche*, voulant la combler à tout prix, s'est amusée à interpréter dans un sens alarmiste la réserve si préjudiciable de la presse française : « Jamais, déclare ce journal, le danger dont nous menace la France n'a été si réel; le silence systématique de ses journaux en est la preuve. On médite une agression, et, pour dissimuler les intentions belliqueuses, on se tait, etc., etc. » *Le Vorvœrt* a fait justice assez spirituellement de ces insanités reptiliennes en priant le *Norddeutsche* d'indiquer aux journaux français le langage qu'ils doivent tenir pour la satisfaire?

On n'a relevé jusqu'à présent aucun indice bien concluant des dispositions de la masse électorale. Mais on pourrait en juger indirectement, d'après quelques symptômes de découragement qui se sont manifestés dans le parti gouvernemental; par exemple, d'après certaine intrigue ourdie dans les milieux conservateurs pour amener une réconciliation entre l'empereur et le prince de Bismarck, comme si un péril pressant menaçait l'œuvre du fondateur de l'Empire. Les journaux anglais, qui sont de bon conseil quand il s'agit de politique antifrançaise, se sont même prononcés en faveur de cet expédient suprême. L'empereur a repoussé cette prétendue branche de salut, et l'ex-chancelier se montre plus hostile que jamais à la politique de son successeur.

Les groupes de l'opposition parlementaire, catholiques, progressistes et socialistes, mènent activement la campagne sans commettre la moindre faute. Les quelques dissidences qui se sont produites dans les rangs des catholiques et des progressistes n'ont ni ébranlé la discipline, ni compromis la résistance. Bien mieux, contrairement aux espérances du gouvernement, le centre catholique a enfin brûlé ses vaisseaux, et c'est l'événement le plus saillant de la lutte électorale. Non seulement le centre prend positition contre toute augmentation de l'effectif du pied de paix, mais encore il relève hardiment les menaces de coup d'État qui se sont glissées dans les dernières manifestations oratoires de l'empereur. Les catholiques entendent « maintenir, défendre et développer le caractère fondamental historique et constitutionnel de l'Empire comme État fédéral, ainsi que le suffrage universel et la liberté des élections ». Le coup est porté droit. Les électeurs se prononceront en connaissance de cause.

On voit, par la publication de ce programme, que la visite de Guillaume II au pape Léon XIII n'a pas été précisément couronnée de succès. Par son indépendance courageuse, par son civisme exemplaire, qui contrastent si heureusement avec la servilité des libéraux, le centre catholique devient, en Allemagne, l'arbitre de la situation.

*
* *

Pendant que ces événements se déroulent dans l'Europe centrale, la crise norvégienne s'aggrave de jour en jour. Les rapports entre la couronne et la représentation nationale de la Norvège semblent être parvenus à l'extrême limite de tension. Chargé de former un gouvernement, après la démission du cabinet radical, M. Stang, chef de la minorité conservatrice, s'est heurté à l'hostilité irréductible de la majorité. En vain il s'est fait modeste, promettant de ne préjuger en rien la solution de l'affaire des consulats et demandant qu'on attende, pour la régler, les élections générales de 1894 : le Storthing ne s'est pas laissé fléchir ; il a voté une récompense nationale au cabinet renvoyé par le roi et un blâme formel au ministère Stang, « produit d'influences non norvégiennes ». Le cabinet Stang reste quand même à son poste, cherchant à végéter et à gagner du temps.

Personne n'essaye plus de dissimuler que l'affaire des consulats n'est, dans l'esprit des Norvégiens, qu'un prétexte : ils visent en réalité la dénonciation de l'union scandinave; ils veulent former un État autonome, république ou monarchie. En Suède, tout le monde est d'accord pour s'opposer à la sécession norvégienne au besoin par la force, et l'on fait ostensiblement des préparatifs militaires.

Exaspéré de ces menaces, le Storthing vient de riposter par un ultimatum parlementaire; si on ne lui donne satisfaction pour l'affaire des consulats, il refusera de discuter le budget. On le voit, une transaction régulière et constitutionnelle est devenue presque impossible.

G. Blachon.

EN TUNISIE [1]

De Zaghouan à Tunis, la nuit.

Il fait à présent nuit noire. La voiture est fermée, les glaces sont relevées. Une chandelle collée sur une boîte à cigares éclaire cet intérieur pittoresque, où des couvertures, des livres, des cigarettes, des cartes, des armes encombrent les banquettes et nos genoux. Sur le siège, Mohammed paraît somnolent. Le Maltais ne cesse d'encourager ses chevaux. Lentement cahotés sur le sable profond de la piste, nous nous faisons l'effet de suivre quelque invisible corbillard. A de rares intervalles, nous apercevons des feux au loin: ce sont les gourbis disséminés devant lesquels les Kabyles brûlent toute la nuit des branches sèches et des fientes de chameaux, pour écarter les fauves. La fraîcheur augmente; enroulés dans nos plaids, nous nous abandonnons peu à peu à une douce somnolence, un peu gênée par le grincement des roues et des traits distendus.

Soudain, nous sommes tirés de notre sommeil par une violente dispute. La voiture est arrêtée; sur le siège, Mohammed et le Maltais se querellent. Il paraît que, depuis une heure, nous tournons dans le même cercle. Il fait nuit noire; il est impossible de chercher sa route dans ces broussailles que traversent de vagues pistes; nous avons perdu la ligne des poteaux télégraphiques; nous sommes égarés. Mohammed et le cocher se rejettent la faute l'un sur l'autre; ils donnent leur avis tous deux à la fois; le plus clair de leur dispute est qu'il nous est à présent impossible de savoir si Tunis est devant ou derrière nous, et nous avons négligé d'emporter une boussole. L'obscurité est complète. La lune ne se lèvera qu'à une heure du matin. Nous n'avons pour éclairer la situation que nos deux lanternes et cette obscure clarté qui tombe des étoiles. Il n'y a en vue aucune habitation; nous nous résignons déjà à nous envelopper de nos couvertures et à attendre le jour au pied de ces montagnes, comme dans les opéras-comiques. Heureusement, le Maltais, en explorant les environs, vient d'apercevoir à quelque distance le feu d'un gourbi. Il prend une des lanternes pour se diriger vers ce modeste asile, où on lui indiquera tout au moins la direction de Tunis. Nous souhaitons qu'il nous rapporte ce renseignement sans nous ramener quelques mauvais drôles de Bédouins qui se feraient un plaisir de nous faire payer leur service en nous dévalisant. Nous l'attendons l'arme au poing. Héroïsme inutile! Le Maltais revient seul, calme et réjoui, avec les indications suffisantes pour nous guider par à peu près. Ces nomades sont d'une bienveillance ridicule. Nous regrettions à présent l'escarmouche rêvée. Les dangers imaginaires, comme tous les rêves, laissent des déceptions après eux.

Cette fois, nous cinglons vers le Nord. Quelquefois, deux yeux de chacal brillent sur un talus sombre, comme des escarboucles sur du velours noir. Doucement bercés sur les coussins, nous reprenons le cours de notre somme interrompu, et dans nos rêves nous voyons bondir des lions et des Kabyles.

— Ah! mais qu'est-ce encore, Mohammed?

Nous voilà de nouveau à l'arrêt. Nous sautons en bas de la voiture. L'air est pur et calme, les étoiles brillent, la lune se lève, la campagne est déserte et silencieuse, et ce paysage de nuit aurait toute notre attention si une de nos bêtes n'était à terre. C'est le second cheval « frais » de Zaghouan qui s'est abattu. Mécontent sans doute de voir que son compagnon était resté à l'écurie, il ne voulait pas prolonger davantage une promiscuité fatigante au milieu de chevaux qui ne lui étaient de rien. Être forcé de retirer un cheval à sa voiture est toujours un mécompte désagréable; mais il est pire quand, à dix lieues à la ronde, il faut s'attendre à ne trouver ni un douar ni une auberge pour laisser en dépôt la bête récalcitrante. Nous prîmes le parti de l'attacher à l'arrière-train du véhicule et de traîner à notre remorque ce noble animal dont nous n'avions décidément pas fait la conquête.

Nous avions perdu toute envie de dormir. Nous entendions souffler les trois malheureux chevaux qui, depuis six jours, avaient le lourd honneur de nous voiturer. A tout instant, il fallait s'attendre à les voir s'abattre à leur tour. La buée de leurs naseaux flottait en petits nuages dans la traînée lumineuse des lanternes. L'équipage oscillait, hésitait, prenait une allure inquiétante. A la première montée, il nous fallut mettre pied à terre. Nous devions alors former un groupe curieux dans la nuit sombre. Drapés dans nos burnous, coiffés de casques blancs, chaussés de babouches, éclairés par les lanternes et par une bougie que Mohammed tenait à la main, nous allions devant, cherchant la piste entre les buissons touffus. A notre suite, le Maltais tirait par la bride son piteux attelage; le grand landau nous suivait cahin-caha, comme un fourgon d'ambulance sur un champ de bataille, traînant après lui la maigre haridelle de Zaghouan. Dans un marais voisin, toute une armée de grenouilles coassait, et leurs ironiques « brékékéké coax coax » semblaient un écho railleur de leurs quolibets et de leur malicieuse gaieté. Depuis leur naissance, les plus vieilles même n'avaient peut-être jamais eu la joie d'assister à un défilé aussi puissant que le nôtre.

Notre embarras ne diminua pas par la suite. En général, les cours d'eau dans ce pays ne gênent pas la circulation, puisqu'ils « coulent à sec », suivant l'ingénieuse expression d'Alexandre Dumas, et qu'il suffit de descendre dans leur lit pour remonter sur l'autre berge. La fatalité voulut qu'il y eût précisément un ruisseau plein dans nos parages, et que nous nous trouvions sur ses bords vers deux heures du matin en fort comique équipage. Par aventure, le guide connaissait un gué; malheureusement l'eau n'était pas au goût du cheval de Zaghouan, toujours lié derrière la voiture. Il est évident qu'une rivière où coulait de l'eau lui parut un phénomène rare, qu'il crut le monde bouleversé et sa dernière heure venue.

Le désespoir décuple les forces: d'un coup de tête il brisa sa longe, et quand nous fûmes de l'autre côté, le landau était allégé de sa monture d'arrière-garde. Sur la rive, le cheval était demeuré immobile, la longe pendante, comme médusé par ce courant. Il ne l'était peut-être pas autant que notre cocher. Voilà un homme désolé, qui commence à jeter son bonnet à terre, à piétiner de rage: « Quel malheur, mes bons messieurs! Si je vais le chercher et qu'il se sauve, il va se perdre bien loin dans le désert! Je n'oserai plus rentrer chez mon patron! Me voilà ruiné! oh! le chien de cheval! » Tout en gémissant, il relevait son pantalon jusqu'aux cuisses, et se préparait à repasser le gué pour aller rechercher l'enfant prodigue. Soit que le spectacle de l'eau l'intéressât au point de l'absorber, soit qu'il dormît de fatigue, le cheval

[1] Ce chapitre est extrait d'un livre de M. Léo Claretie, *Feuilles de route en Tunisie*, que fait paraître la librairie Calmann Lévy.

ne broncha pas et se laissa prendre par la bride. Le Maltais l'enfourcha radieux. Les grandes appréhensions sont la source des plus grandes joies, et le plaisir naît de la souffrance. Je ne sais si notre cocher se rendit compte de ce petit phénomène moral, mais il ne voulut plus quitter l'ingrat, soit qu'il l'aimât beaucoup pour lui avoir procuré une douce émotion, soit que nous nous attachions davantage à nos obligés, soit plutôt pour que la bête n'eût plus envie de s'esquiver. L'intéressant quadrupède ne lui sut aucun gré de cet attachement, et à la première occasion il lui allongea un coup de dents qui lui fendit un doigt. Il manquait, en effet, à nos aventures que notre automédon fût estropié. Vite, nous nous empressons; mes amis tirent leur trousse, bandent la victime toute pâle sous la lueur des lanternes. Mohammed crie le plus fort et se lamente. Nous commençons, à cette heure tardive, à nous croire abandonnés d'Allah.

Nous avançons péniblement. Soudain, une petite lumière brille au loin. Mohammed croit que c'est un relai. Nous nous dirigeons de ce côté, semblables aux sept frères du petit Poucet. Enfin nous y voici. Nous sommes devant une petite masure en planches, isolée dans la plaine sans fin. Près de l'entrée, un chameau couché rumine, chargé de gros ballots de dattes. Par la baie de la porte grande ouverte nous apercevons les deux chameliers assis à une table. Quant à nous, nous présentons un aspect pittoresque. Les chevaux sont dételés ; le Maltais leur a attaché au col leur sac d'avoine. La voiture hermétiquement fermée, le timon relevé, a l'air d'un carrosse abandonné récemment dévalisé. Le chameau nous regarde en balançant lentement son long cou. La petite cahute dessine sa tête carrée sur le ciel sombre. Une nappe de lumière s'échappe par la porte et éclaire un gros chien noir étendu devant le seuil. Mohammed déboucle le sac aux provisions, car il est probable que nous ne trouverons rien dans ce restaurant exigu et modeste. L'hôtelier vient nous prier d'entrer. Nous sommes chez le père Antonio, un Sicilien expatrié qui a imaginé d'installer ici sa buvette pour la commodité des chameliers. C'est un grand vieillard sec, à barbe blanche, vêtu du costume arabe qui contraste avec son accent italien quand il parle français. Il a l'air d'un héros des Vêpres siciliennes. Quand il verse à boire, on dirait Leonti Siffredio trinquant avec le connétable. L'unique chambre de la masure est d'une simplicité qui pourait être plus confortable, mais qu'on ne pourrait plus réduire. Sur la terre battue passent une petite table et deux bancs de bois. Dans un coin, des cendres et des bûches calcinées entre deux pavés; çà et là des cruches de terre blanche, un tonneau d'eau fraîche, des corbeilles d'alfa, des paquets de ficelles, quelques harnais. Une lampe pend d'une des poutres entre un jambon à demi rogné et un panier d'œufs. Au fond, un rideau rouge nous cache les appartements privés de Mme l'aubergiste, qui habite un coin de la chambre. Elle est couchée; sa voix aiguë se fait entendre par moments pour dire des injures à son mari.

— Allons ! père Antonio, nous mourons de faim !

Le bonhomme s'excuse. Il ne peut nous offrir que du fromage et du pain. Nous nous attablons, en face des deux chameliers qui achèvent leur repas modeste et taciturne, déjà prêts à repartir. Le chameau a l'allure si lente, que les marchands doivent voyager de nuit. Ils le suivent à pied. Ils vont doucement, donc ils vont sainement, mais longtemps aussi.

Le couvert est mis. Sur la table en bois, Mohammed a disposé nos provisions et celles de la case : un pichet de mauvais vin, un pavé de fromage posé à même sur le bois, une miche de pain, trois canifs, notre flacon d'eau minérale, des figues de Barbarie, des œufs : c'est un festin de Balthazar. Il nous fait tant plaisir de revoir des êtres humains que nous n'hésitons pas à faire la fête et à nous induire en folles dépenses : nous faisons piquer sur la table trois chandelles supplémentaires. Cet excès provoqua dans ce modeste intérieur une surprise flatteuse, le chien grogna et changea de place. Notre banquet fut plus vite terminé que ne le sont d'ordinaire les repas de corps. Les chevaux ayant été attelés après un court repos, Mohammed étant désaltéré, le Maltais ayant été de nouveau pansé, nous nous introduisons dans notre prison roulante, et nous repartons. Nous ne tardons pas à nous endormir.

Mohammed, du haut de son siège, frappe la vitre de la voiture. J'ouvre.

— Quoi encore?

— Aquedouc, mousu Câti !

Je me frotte les yeux. Mes compagnons dorment, je les réveille ; nous allumons une chandelle ; il est trois heures du matin ; nous stoppons. Devant nous se déroulent dans une longue perspective les splendides ruines de l'aqueduc de Mohammedia, construit sous Hadrien. Les Romains ne connaissaient pas encore la théorie du siphon ; ils amenaient l'eau de Zaghouan à Carthage par cette pente douce qui se continue sur une longueur de 124 kilomètres. C'est une longue série d'arcades qui s'étend devant et derrière nous à perte de vue. Elle pose sur des piliers qui s'allongent ou se raccourcissent suivant les inégalités du sol, pour maintenir au même niveau le tablier supérieur. Au-dessus du fleuve desséché, l'oued Miliana, au fond duquel nous sommes arrêtés, les arches ont 20 et 30 mètres de hauteur.

L'aube commence à rayer l'horizon d'un liséré de lumière blanche. La nuit est déjà moins épaisse et les objets apparaissent comme à travers une gaze. Clopin-clopant, nos haridelles nous ont amenés jusqu'aux portes de Tunis. Pendant que le Maltais les dételle devant l'abreuvoir en sifflant pour les inviter à boire, les douaniers du poste ont endossé leur burnous et ont mis à la lucarne leur tête bronzée et effarée. Ils n'ont pas l'habitude de voir à cette heure matinale un attelage aussi imposant et aussi burlesque stopper à leur porte. Nous devons bien avoir la mine de contrebandiers, avec nos plaids enroulés et nos casques blancs défoncés. Ces honorables fonctionnaires flairent sans doute une bonne capture, car ils prennent leurs carabines pour procéder à leur visite.

Ils mettent sens dessus dessous notre modeste intérieur, et s'acharnent à découvrir nos caisses prohibées. Il ne leur paraît pas vraisemblable que des individus de notre espèce, à cette heure insolite, ne cherchent pas à introduire en fraude dans la ville des produits dangereux ou explosibles. Après avoir sondé les banquettes et les coussins, fait résonner le fond de la voiture, exploré le siège, ils procèdent à l'interrogatoire. Comme ils parlaient arabe, Mohammed est désigné pour faire l'office d'orateur de la troupe. Il a l'éloquence un peu somnolente ce matin. Enfin, nous finissons par comprendre qu'on nous demande nos papiers. Ils sont dans un sac bouclé, et nous trouvons gênant de nous attarder encore à ce déballage. L'un de nous a une idée géniale : on devient ingénieux après une traite de nuit. Il ouvre son portefeuille et en tire quelques paperasses : des cartes de visite, le menu du dernier dîner sur le paquebot. Les officiers du pouvoir, ne sachant ni lire ni parler le français, contemplent avec intérêts les documents mystérieux, les retournent, les palpent. Mohammed leur assure cependant que ce sont des pièces d'identité, et que nous avons en outre dans le coffre une lettre de M. Massicault. Toutes ces preuves réunies paraissent les rassurer sur notre honnêteté. Soit par le désespoir de rien découvrir, soit par la hâte de rentrer dormir, ils nous laissent aller.

Léo Claretie.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

8 juin 1893.

De toutes les propositions que la Chambre a agitées la semaine dernière, en vue de refréner la brigue électorale et de mettre, s'il est possible, une mesure légale au débordement des influences de l'argent dans les élections, aucune ne subsiste; toutes ces propositions, portées aux nues pendant quarante-huit heures, sont tombées au milieu de l'indifférence et du mépris. C'est aux électeurs à savoir se défendre eux-mêmes et aux parlements à faire respecter leur dignité par l'exclusion impitoyable de leurs membres indignes. M. Dupuy, président du Conseil, a soutenu cette opinion avec son habituelle vigueur, et elle a bientôt triomphé des velléités d'une Chambre sans consistance. Il y aurait pourtant quelque chose à faire, comme nous l'avons dit. La loi contre l'abus des candidatures multiples attend toujours son complément naturel.

Le gouvernement a pris la résolution de s'opposer au projet de renouvellement partiel, déposé sur le bureau de la Chambre, en 1889, par M. Emmanuel Arène et quelques-uns de ses collègues, au lendemain de la première réunion du Parlement. Pauvre projet de renouvellement partiel, il ne lui manquait plus que ce dernier coup! Nous n'avons aucun espoir, à cette heure, qu'il s'en relève. Le gouvernement expliquera à la tribune qu'un tel système « ferait la Chambre trop semblable au Sénat et que la solution des conflits possibles entre les deux Assemblées serait rendue plus difficile ».

Sans doute, il est trop tard pour que cette Chambre commence à discuter aujourd'hui une question presque constitutionnelle, qui est liée de tous les côtés à d'autres questions aussi graves qu'elle l'est elle-même. On demande, depuis la première origine de la Constitution, que les rapports des deux Assemblées soient plus nettement déterminés, de manière à éviter ces froissements qui se renouvellent chaque année, pendant la discussion du budget. Mais c'est peut-être un préjugé légèrement suranné de croire que les deux Chambres doivent être différenciées artificiellement dans une démocratie égalitaire et unitaire, qui ne reconnaît pour dogmes que le suffrage universel et la souveraineté nationale. Les deux Chambres ne représentent plus chez nous des catégories ou des intérêts différents: elles constituent seulement un système commode pour l'élaboration des lois et pour le bon équilibre de l'édifice national. Nous ne verrions aucun inconvénient, mais nous verrions plusieurs avantages à faire élire le Sénat par le suffrage universel direct; on peut annoncer que le Sénat lui-même aura un jour le désir d'aller se retremper directement à sa source.

Quant au renouvellement partiel de la Chambre, nous l'aurions lié volontiers au rétablissement du scrutin de liste par arrondissement. Nous avons personnellement exprimé ce vœu dès que les projets de renouvellement partiel se sont fait jour. Le Sénat a le renouvellement par séries, mais il a aussi le scrutin de liste qui rend le système des séries plus facile et plus pratique. Le scrutin départemental avec le suffrage universel direct a paru exagéré et trop lourd à mettre en mouvement, surtout dans les grands départements comme la Seine, le Nord, les Côtes-du-Nord, la Gironde, les Bouches-du-Rhône, etc. Mais la liste par arrondissement présenterait une force et une homogénéité aussi avantageuses pour les intérêts locaux que pour la République elle-même.

Considérez, par exemple, l'arrondissement de Lille, avec ses grands centres manufacturiers, Roubaix, Tourcoing, Armentières. C'est là un groupe naturel qui doit donner huit députés; les raisons économiques et politiques les plus puissantes ne demandent-elles point de réunir ces huit députés dans une liste qui serait la véritable expression des intérêts et de l'esprit de cet arrondissement?

Le discours prononcé au Cercle républicain de Toulouse par M. Constans a fait le plus grand bruit dans le monde, et l'on ne s'en étonne pas. Il est devenu si rare d'entendre une vraie parole de gouvernement, ferme à la fois et tranquille, comme notre pays les aime!

L'ancien ministre n'a pas oublié de relever les mots qui, disait-on, l'avaient visé dans le récent discours du président du Conseil; mais il y a mis la discrétion que l'on pouvait attendre d'un homme politique parfaitement maître de lui-même et de toutes ses impressions. Il ne s'est pas posé en adversaire du gouvernement, en homme avide du pouvoir, mais il a montré qu'il était prêt à accepter le pouvoir s'il y était appelé. Tout ce qu'il a dit de la nécessité d'une politique gouvernementale, de « l'action douce et ferme », du développement à donner aux syndicats professionnels, de la liberté du travail à respecter pour tous, des caisses de retraite pour les vieux travailleurs, de la démocratie rurale, de la liberté de la presse, a obtenu les suffrages de la grande majorité de l'opinion. Les critiques ont fait remarquer que les retraites ouvrières n'étaient peut-être pas aussi faciles à établir que M. Constans se le persuade; ils ont ajouté que les bénéfices légitimes de la conversion prochaine serviraient peu à instituer ces retraites, parce qu'il ont dès à présent d'autres emplois qu'il faudra absolument respecter. Ces observations, qui peuvent être justes, n'ont pas affaibli l'approbation très générale que le discours de Toulouse a rencontrée, et elles ne portent pas au fond des choses.

M. Constans ne pouvait point ne pas parler des « ralliés », puisqu'il est entendu que le ralliement est l'événement majeur de cette période. A la vérité, le ralliement est commencé depuis quinze et dix-huit ans, et il ne s'est pas arrêté un seul jour, pas même sous le 16 Mai, qui fut une grande époque de ralliement républicain, ce que M. de Broglie n'avait pas prévu. Ce sont aujourd'hui les derniers retardataires qui arrivent; ils allaient se trouver perdus au milieu d'une immense solitude. La parabole de l'Évangile que « les derniers venus seront les premiers » a pour eux beaucoup d'attraits, et ils seraient fort désireux de la mettre en application dans la politique courante; mais on est un peu brouillé avec l'Évangile, et on l'interprète généralement de travers.

Réconcilier tous les Français dans une République large et tolérante, faire cesser les divisions entre citoyens, établir, dans l'ordre et dans la liberté, la suprématie incontestée de lois équitables, il n'y a pas de plus noble entreprise; ce fut la pensée de tous les hommes d'État dignes de ce nom.

M. Constans a parlé sur ce sujet comme Gambetta lui-même, comme nous parlons tous chaque jour, dans notre humble sphère. Mais autre chose est de faire cette politique, autre chose de laisser passer le pouvoir aux mains des adversaires qui opposaient hier encore à la République une antipathie qui semblait inexorable.

La Chambre paraît disposée à nous donner enfin cette loi sur les accidents de travail industriel, que nous attendons depuis une douzaine d'années : les principaux articles sont votés; nous en reparlerons plus longuement une autre fois.

HECTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

8 juin 1893.

La session annuelle des Délégations austro-hongroises, habituellement dénuée d'intérêt, provoque cette fois une émotion considérable dans l'Europe entière. Depuis une semaine, les allocutions de l'empereur et du comte Kalnoky sont à l'ordre du jour de la chronique internationale. Il est incontestable que ces manifestations oratoires ont déterminé une modification sensible de l'échiquier diplomatique.

L'empereur s'étant abstenu, dans son discours aux Délégations, de mentionner la Triple alliance et même de faire la moindre allusion aux pays balkaniques, il n'en a pas fallu davantage pour mettre toutes les imaginations en campagne.

Déjà la presse officieuse scandalisée s'efforçait d'atténuer les effets de ces prétéritions troublantes, quand le comte Kalnoky, prenant à son tour la parole pour les expliquer, n'a fait que les aggraver.

Certes, a-t-il déclaré, l'Autriche reste fidèle à la Triple alliance; le pacte tient toujours, et si solidement qu'il est superflu d'en parler! L'Autriche prend même très au sérieux la devise de la coalition; elle souhaite si sincèrement le maintien de la paix, qu'elle soupire après la fin de cette fièvre d'armements dont l'Europe est possédée, qui devient un fléau intolérable et qui est, pour le maintien de la paix, le véritable danger. Au surplus, comme gage de ses dispositions ultra-pacifiques, le gouvernement confirme avec joie la nouvelle d'un rapprochement entre les cours de Vienne et de Saint-Pétersbourg, datant, cela va sans dire, de la visite personnelle de l'empereur à M. de Giers, lors de son dernier séjour à Vienne.

Échec à la Prusse! s'écrient en chœur nos journaux français, et gloire à la diplomatie autrichienne qui profite si lestement des embarras de son grand allié! Grâce à l'appui du tsar, l'Autriche se met en travers de la politique belliqueuse de l'empereur Guillaume. Bien mieux, elle passe au premier plan dans la Triple alliance; elle va même en prendre le commandement suprême.

Sans doute, il faut se méfier des illusions que pourrait suggérer l'initiative inattendue du cabinet de Vienne: son grand amour de la paix ne l'empêche pas de réclamer une augmentation de 5 millions de florins pour le budget de la guerre. D'ailleurs, la Russie est fixée sur l'ingratitude et sur la versatilité traditionnelles de l'Autriche officielle, et il faut espérer qu'elle ne sera dupe, cette fois, qu'autant qu'il est nécessaire. Mais, tout bien considéré, le rapprochement austro-russe est un échec grave pour les cabinets de Rome et de Berlin. Si la Triple alliance n'est plus l'instrument de leur politique ambitieuse, on ne voit plus guère sa raison d'être.

***

A la fin du mois de mars dernier, la Chambre des communes anglaises avait voté, à l'écrasante majorité de 322 voix, les crédits nécessaires à la mission de sir Gerald Portal, chargé par le gouvernement de se rendre dans l'Ouganda pour y assurer l'ordre, pour prendre quelques mesures conservatoires de l'état de choses créé par la Compagnie de l'Est-Africain, et pour faire une enquête en vue d'une solution ultérieure. Tout en formulant de vagues réserves sur l'objet réel de cette mission d'études et d'informations, le gouvernement avait reconnu que la responsabilité de l'Angleterre était engagée dans les affaires de l'Ouganda. Dès lors, tout le monde comprit que la mission de sir Gerald Portal n'était que le prélude d'un protectorat, ou même d'une annexion pure et simple. On vient d'apprendre, la semaine dernière, que lord Roseberry est arrivé à ses fins, et qu'après avoir promis presque formellement l'évacuation, il y a quelques mois, en répudiant du bout des lèvres la succession de la Compagnie de l'Est-Africain, il a fait procéder à l'annexion provisoire des régions de l'Ouganda, ce qui équivaut, selon les mœurs diplomatiques de l'Angleterre, à une prise de possession définitive. Depuis le 1er avril, date de l'évacuation de ces territoires par la Compagnie de l'Est-Africain, un nouveau débouché, beaucoup plus vaste que la France, est donc ouvert aux colons et aux produits anglais.

La Compagnie dépossédée va être indemnisée, comme bien l'on pense. Peut-être daignera-t-elle alors indemniser à son tour les missionnaires français que ses agents, pionniers de la civilisation britannique, ont expulsés à coups de mitrailleuse. Quant au Parlement, il ratifiera par acclamations, il ne faut pas en douter, la brillante opération menée par lord Roseberry avec une désinvolture qui lui a conquis l'admiration des conservateurs les plus chauvins. Les Anglais seraient bien ingrats s'ils oubliaient le véritable héros de cette aventure, le capitaine Lugard, dont les exploits sanguinaires ont été en réalité le premier acte de cette comédie diplomatique. Ils lui doivent bien une récompense nationale. N'a-t-il pas mis en pratique les doctrines des partisans de l'extension indéfinie de l'empire britannique? Ne s'est-il pas conformé, — peu importent les moyens, — au programme accepté par les radicaux anglais eux-mêmes, sauf deux ou trois exceptions, lequel place au premier rang des principes politiques la réalisation *de la plus grande Bretagne* et la conquête du globe entier, dont la face doit être renouvelée et frappée à l'effigie anglo-saxonne? Grâce à son initiative, l'Angleterre, maîtresse de l'Ouganda, occupe une des positions les plus enviables du continent noir. Elle tient la clef de l'Afrique centrale; elle domine la région des grands lacs et le cours supérieur du Nil, prenant ainsi l'Égypte à revers.

***

Au lendemain de la nuit historique où le jeune roi de Serbie s'est émancipé de la tutelle de M. Ristitch pour en délivrer en même temps son peuple, il était formé une légende assez alarmante sur les tendances du nouveau gouvernement. D'après ces rumeurs, les dispositions de l'entourage actuel du souverain, très franches à l'égard du personnel libéral, le seraient beaucoup moins tant à l'égard du parti radical que du gouvernement russe. Et on alléguait, pour justifier ces insinuations, la nuance indécise des nouveaux ministres, qui n'ont pas été recrutés dans l'état-major du parti radical, les accointances de quelques-uns d'entre eux avec le parti progressiste, enfin le départ de M. Pachtich pour Saint-Pétersbourg, où il va représenter la Serbie, laissant vacante la direction de son parti victorieux.

Grâce aux résultats des élections générales, la situation se trouve à la fois éclaircie et simplifiée. Les arrière-pensées qu'ont pu nourrir certains inspirateurs du coup d'État et les manœuvres qui ont pu être tentées pour en détourner les bénéfices au profit de la Triple alliance ne pèsent plus aujourd'hui que d'un poids négligeable. Les amis de la Serbie peuvent se rassurer, car les électeurs, librement consultés, ont fait prévaloir l'interprétation que le pays entend donner aux événements du 13 avril dernier. Sur 131 résultats définitifs, 120 sont favorables aux radicaux, 10 aux progressistes, 1 aux libéraux. Ces derniers, dépossédés du pouvoir, ont essayé d'atténuer l'effet d'une défaite inévitable en prenant ouvertement le parti de s'abstenir.

Le roi et ses ministres n'ayant plus aucun doute à concevoir sur les dispositions de l'opinion nationale, leur devoir et leur ligne politique se trouvent tout tracés.

G. Blachon.

EDMOND GÉRAUD (1)

Le fondateur de la *Revue d'Aquitaine*, dont M. Gaston Maugras (2) et le regretté Charles Bigot (3) ont appris au gros public le nom, resté cher à ses compatriotes bordelais, mais à peu près oublié ailleurs, Edmond Géraud, fut, avant tout, un homme de lettres. Si la politique s'imposa à lui, comme à tous ses contemporains, les lettres exercèrent de bonne heure sur son esprit une séduction irrésistible. Il les aima d'un amour fidèle, à toutes les époques de sa vie. Quand d'autres soins l'occupèrent, il ne cessa pas un seul jour de penser à elles et de les regretter. Aussitôt qu'il le put, il se donna à elles tout entier. On le connaitrait donc mal, si on le jugeait seulement sur les fragments de ses œuvres précédemment publiés, et M. Maurice Albert a rendu service à sa mémoire, en même temps qu'au public lettré, en donnant à son tour de nouveaux extraits, purement littéraires cette fois, de son journal intime.

***

On ne ressuscite que les morts. C'est dire qu'Edmond Géraud, que la piété de sa famille vient d'exhumer, n'est pas de ceux auxquels l'immortalité appartient de plein droit. Mais il mérite l'honneur qu'on lui a fait de le rappeler, par grâce spéciale, dans le monde des vivants. Il y fait bonne figure, et il y a plaisir et profit à l'y rencontrer. Ce n'était pas, comme on le sait déjà, un homme tout d'une pièce, un de ces esprits obstinés qui se fixent une fois pour toutes, et se font un point d'honneur de ne pas démordre des opinions qu'ils ont affichées à l'âge où l'on fait ses premières professions de foi. En littérature, comme en politique, il a beaucoup varié. Il en convient sans embarras. Au sortir d'une représentation d'*Athalie*, qui ne lui a point donné de plaisir, il note dans ses papiers qu'il s'y est ennuyé : « Je devais, ajoute-t-il, à mon goût pour la vérité, de consigner ici cet aveu. Il est possible qu'un âge vienne où je changerai de sentiment. Je remarque que cela m'est arrivé plusieurs fois déjà... » Et, de fait, cela lui arriva plus d'une fois encore, depuis le jour où il confiait à son journal cette déclaration ingénue. Comme il est d'ailleurs parfaitement sincère, comme il est loin d'être un sot et que ses opinions successives sont toujours appuyées de raisons au moins spécieuses, cette mobilité d'humeur et ces caprices de son goût contribuent à donner à son journal un intérêt que n'ont pas toujours des œuvres de plus de suite et de tenue.

« C'était un critique, » dit M. Maurice Albert. Le moins dogmatique de tous, à coup sûr, du moins dans ces mémoires écrits au jour le jour, où il consigne d'une plume alerte ses impressions du moment, sans s'inquiéter de savoir si celles du lendemain ou de l'année suivante ne les contrediront pas. Il dit ce qu'il aime et pourquoi il l'aime; ce qui lui déplaît, ce qu'il n'aime plus, il le dit aussi, et il donne également ses raisons. Il va sans dire qu'elles ne sont pas toujours convaincantes, et qu'il ne peut passer, comme cela lui arrive, d'une opinion à l'opinion exactement contraire, sans se tromper au moins l'une des deux fois. Il se trompe, je crois, plus souvent encore, et, lors même qu'il ne se contredit pas, on est fréquemment tenté de le contredire. Ce n'est pas un juge infaillible; il ne rend pas d'arrêts sans appel. Il ne rend [illegible] d'arrêts d'aucune sorte. Il cause librement de ce qu'il vient de voir ou de lire et, dans le [illegible] — qui parfois n'est qu'un feu de paille, — il est toujours intéressant, jamais banal.

***

On en pourra juger. Il n'y a pas qu'*Athalie* qui l'ennuie. Il lui échappe, à l'adresse de Racine et des contemporains de Racine, d'autres boutades plus que hardies. Mais, encore une fois, c'est son sentiment qu'il donne, non celui d'autrui, non celui de tout le monde, et ses témérités les plus imprévues se sauvent par leur franchise et leur spontanéité.

Pas plus qu'*Athalie*, *Polyeucte* ne le contente : « Cette tragédie pourrait sans doute intéresser un parterre de catéchumènes, un jour de première communion. » Pour lui, ce parfait chrétien, brisant les idoles à la vue d'un peuple indigné, lui est insupportable. Ce mélange de fanatisme furieux dans les actions et de douceur emmiellée dans les discours lui semble faire de Polyeucte « un excellent personnage de parodie ». Quant au style, il est, à son avis, devenu, en vieillissant, trivial et burlesque.

Voilà d'étranges blasphèmes. Il s'en permet bien d'autres. Au cours d'une note, d'ailleurs amusante, sur Baour-Lormian, on rencontre cette phrase singulière : « On peut dire de lui, *comme de Bossuet*, qu'il excelle à exprimer des choses communes dans un style qui ne l'est pas. » Bossuet et Baour-Lormian, Baour-Lormian et Bossuet! Fénelon n'est pas mieux traité. Comme *Athalie*, comme *Polyeucte*, le *Télémaque* l'ennuie, et c'est un tort qu'il ne pardonne guère. Il trouve dans le style de Fénelon de la redondance, et il a peut-être raison; mais il y trouve aussi de l'embarras, de la *trivialité*: il n'y trouve ni précision, ni énergie, ni *grâce*. Mme de Sévigné surtout, parmi les grands écrivains du XVIIe siècle, a le don de lui déplaire. A plusieurs reprises, il lui dit son fait. Il y a des gens « que le commérage de cette dame ravit », qui en admirent tout, « jusqu'aux points et aux virgules ». Pour lui, ce fatras de petites nouvelles, ces menus détails de ménage l'excèdent. Elle a sans doute été « la première femme de France dans l'art de dire des riens avec grâce, mais des riens, après tout, ne sont que des riens... »

***

En voilà assez pour prouver que l'auteur du *Journal intime* était, comme il s'en vante, exempt de tout préjugé littéraire, et que les réputations consacrées ne lui imposaient pas. Il ne dénigre personne de parti pris; il ne demande pas mieux que d'admirer ce qui lui paraît vraiment admirable; il se laisse volontiers prendre aux choses; mais si elles ne le prennent pas, il le dit comme cela est, comme il le sent.

Il parle de ses contemporains, comme des classiques, avec une entière indépendance. Il lui arrive de se tromper; personne ne s'est, je crois, plus trompé que lui. Il met sur le même rang, il tient pour deux chefs-d'œuvre, sans indiquer qu'il fasse de l'un à l'autre aucune différence, *Paul et Virginie*

(1) *Un homme de lettres sous l'Empire et la Restauration*, fragments de journal intime, publiés par M. Maurice Albert. — Paris, E. Flammarion.

(2) *Journal d'un émigrant pendant la Révolution*. — Paris, Calmann Lévy.

(3) *Un témoin des deux Restaurations*. — Paris, E. Flammarion.

et le *Voyage du jeune Anacharsis*, ce qui ne laisse pas d'étonner un peu; et, ce qui confond tout à fait, il établit une sorte de parallèle entre Paul de Kock, dont il goûte « l'esprit d'observation », et, — ne cherchez pas, vous ne trouverez jamais, — et Walter Scott! L'auteur de *Monsieur Dupont* et de *Frère Jacques* « n'a pas sans doute la profondeur, le talent dramatique » du romancier écossais; mais aussi il n'a pas ses longueurs, et, somme toute, « il sait mieux faire ses livres ». Ces bizarreries, que l'on ne comprendrait guère, si l'on oubliait qu'on lit des notes de premier jet, des improvisations auxquelles, le plus souvent, Géraud ne devait plus songer le lendemain, ces bizarreries n'empêchent pas qu'il ne soit, à l'ordinaire, un critique judicieux et pénétrant, habile à saisir et à montrer le fort et le faible de chacun.

Il loue, par exemple, Mme de Staël « d'avoir connu tous les rapports des passions avec la nature et la destinée humaine », de les avoir observées dans ce qu'elles ont de plus profond, ainsi que dans leurs nuances les plus délicates : « De tous les écrivains qui parlent du cœur, dit-il, en s'appropriant le mot d'un de ses amis, Mme de Staël est celui qui m'a le plus appris de ces choses qui se passent en moi. » Mais il ajoute qu'elle ne fait pas vivre ses personnages, qu'elle semble ne les mettre en scène que pour trouver dans ce qu'ils font matière aux dissertations où elle se complaît ; il se plaint de son goût pour les abstractions, pour le jargon métaphysique, pour les néologismes pédantesques. Surtout il ne sait pas voir la véritable gloire de Mme de Staël, qui est, selon l'expression de M. Jacquinet, d'avoir plus *pensé*, d'avoir remué plus d'idées qu'aucune des femmes qui ont conquis un rang élevé dans notre littérature, d'avoir plus qu'aucune d'elles « exercé sur les imaginations, les esprits, les âmes, une action féconde, puissante, rénovatrice ». S'il a méconnu son génie, il a du moins apprécié son talent.

Il a mieux compris encore et plus cordialement admiré Chateaubriand. Aucun nom ne revient plus souvent dans ses cahiers; sur aucun des hommes de son temps, il n'a recueilli et consigné dans ses notes plus de menus faits et d'anecdotes. Aucun ne lui a évidemment inspiré une plus profonde et plus constante sympathie. Une seule fois, pour des raisons toutes politiques, il parle de lui avec amertume. Dans toutes les autres occasions où il le nomme, il le loue, non sans mêler à ses louanges quelques critiques, mais de telle façon que les critiques ne sont que l'assaisonnement des louanges, et ne servent qu'à en relever la saveur.

L'écrivain surtout le ravit, même quand le penseur ne le convainc pas : « Tandis que Mme de Staël s'attache à analyser la pensée, Chateaubriand, dit-il, lui donne un corps, la revêt d'une image. » Il voudrait que le poète, avant d'écrire, pût réaliser avec le crayon ou le pinceau l'image qu'il a dans l'esprit : « C'est surtout en dessinant, ajoute-t-il, que l'on apprend à regarder et à bien voir la nature, et je parierais que non seulement M. de Chateaubriand se connaît en peinture, mais que même il dessine. » Lors d'un voyage que Chateaubriand fait à Bordeaux, il lui rend visite. Il remarque que sa physionomie s'accorde singulièrement avec le style de ses écrits : « C'est quelque chose de grave, de religieux, de doucement passionné. »

Avec cela, — car il garde toujours son libre jugement et son franc parler, — il constate, dans le *Génie du christianisme*, au milieu d'une apparente variété, une sorte de monotonie, « un ton constamment admiratif et emphatique ». Il croit que l'imagination de l'auteur l'égare souvent et l'expose « à payer bien des choses plus cher qu'elles ne valent ». Il reste voltairien, malgré le *Génie du christianisme*, malgré *les Martyrs*. Il préfère les païens de Chateaubriand à leurs adversaires. Il trouve dans leurs discours une grâce, une noblesse antique, une douceur attendrissante, tandis que les chrétiens sont intolérants et durs, selon l'esprit de leur secte. Mais, quelques réserves qu'il fasse sur le fond, il ne se lasse pas d'admirer la puissance du style du maître, « ce caractère de gravité et d'onction », qui semble n'avoir été donné qu'à lui seul.

C'est plaisir de voir, en revanche, avec quelle sûreté de goût il remet à leur vraie place, il estime à leur vrai prix tels écrivains alors surfaits : Delille, auquel il reproche de n'écrire que pour décrire, qu'il compare à un montreur de lanterne magique, et, — à propos du poème des *Trois règnes*, où il s'est appliqué à mettre en vers, au prix de perpétuels tours de force, tous les mystères de la physique, de la chimie et de l'histoire naturelle, — à un danseur qui ne ferait que des pirouettes et des entrechats ; Mme de Genlis, « qui semble ne prendre la plume que pour répéter ce qu'on a dit mille fois avant elle » ; Mlle Cottin, dont le roman de *Mathilde* lui paraît « un de ces ouvrages que l'on quitte sans peine et que l'on reprend sans plaisir ». Les deux bas-bleus ont leur paquet. Ce qui est plus fâcheux, c'est que d'autres écrivains ont aussi le leur qui méritaient d'être mieux traités.

*
* *

Sympathique d'abord à la nouvelle école poétique, dont on a pu dire avec raison qu'il fut le précurseur, puisque, le premier dans notre pays, il comprit la poésie du moyen âge, et qu'il écrivait, dès 1800, en parlant des vieilles chroniques de chevalerie : « Il y a là je ne sais quel charme *romantique*, que je préfère encore à la mythologie grecque, belle, riante, j'en conviens, mais aussi diablement usée par nos moindres faiseurs de madrigaux, » — neutre tout au moins, au moment où la lutte s'engagea, au point de s'attirer les remontrances de quelques classiques enragés, auxquels il répondait qu'il n'entendait rien à ces querelles, qu'il ne comprenait pas cette manie de classer et de proscrire les ouvrages à l'aide de formules mal définies, et que, pour sa part, il ne demandait à un livre que de l'intéresser et de lui plaire, sous quelque étiquette qu'on voulût le ranger, — Edmond Géraud, que nous avons vu si libre de tout préjugé d'école, si étrangement hardi dans ses jugements sur les plus illustres des classiques, finit par prendre violemment parti contre les novateurs, qui n'eurent bientôt pas d'adversaire plus passionné et plus injuste. Il se jeta un jour aux pieds de Guiraud, pour le conjurer de la façon la plus pathétique de ne pas se laisser aller à la contagion moderne, de sauver son talent de la fréquentation dangereuse des Nodier, des Hugo, des Soumet !

Les hardiesses des romantiques déconcertent son goût, leurs négligences offensent son amour de l'ordre, de la clarté, de la correction. Il leur reproche de dire longuement ce dont on n'a que faire et de ne jamais expliquer les choses essentielles à l'intelligence du sujet, de prendre le vagabondage pour de l'imagination et l'abus des mots pour de la poésie, de se faire absurdes pour paraître originaux, enfin de corrompre la langue et d'être habiles surtout à inventer des barbarismes. Leurs défauts l'exaspèrent au point qu'il perd tout sang-froid et toute mesure. Il les compare aux convulsionnaires de Saint-Médard, à des bacchantes ivres, à des crapauds. Il fait avec une verve spirituelle, avec des emportements comiques, la critique, toujours facile, des erreurs et des fautes. Ce qui lui échappe, c'est la puissance de l'effort tenté pour ouvrir à la poésie française des voies nouvelles, la légitimité de la révolution qui la tira de l'ornière où elle se traînait avec les derniers représentants de l'école pseudo-classique, l'originalité et la beauté supérieure, malgré leurs imperfections, des œuvres qui montrèrent et frayèrent la route.

E. Rittier.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

15 juin 1893.

SOMMAIRE : Voyages et discours. — M. le Président du Conseil à Alby. — M. Spuller inaugure le cercle Gambetta à Dijon. — Le voyage de M. Carnot ajourné. — Les préparatifs des élections. — La question des élections. — Le renouvellement partiel. — Discours de M. Raynal. — Le gouvernement s'oppose au projet. — La date des élections.

Il n'y a plus à espérer que les voyages et les discours nous laissent quelque répit avant les élections générales. M. Viette, ministre des travaux publics, inaugure à Chaumes une ligne de chemin de fer, et M. le comte Greffhule, député de Melun, assure « que cette nouvelle ligne resserrera encore les liens qui attachent les populations au gouvernement de la République ». C'est à peu près dans ce style, sans autre comparaison, d'ailleurs, que le second Empire se vantait de resserrer chaque jour l'attachement des populations jusqu'à la veille de l'universel lâchage.

M. Terrier, ministre du commerce, se rend à Dreux, et M. Viger, ministre de l'agriculture, à Arras, pour la réunion des comices agricoles. M. Guérin, le jeune ministre de la justice, va lui-même ouvrir des chemins de fer en Savoie. Chaque ministre sème les décorations dans son voyage, et les décorations aussi « sont des liens qui rattachent de plus en plus... »

L'évêque de Chambéry, M. Bouvier, présentant son clergé, déclare qu'il est heureux de saluer le représentant de la République, « et que le drapeau de la France est assez large pour abriter tous les patriotes ».

M. Charles Dupuy, président du Conseil, est allé à Alby compléter son discours de Toulouse ; parlant des « ralliés », il a dit gracieusement qu'il ne voulait pas chercher si les nouveaux venus songeaient à conquérir la République, mais qu'il constatait que la République les avait conquis.

A Bordeaux, M. Spuller a inauguré le cercle Gambetta et, comme il faut toujours parler des ralliés, l'honorable sénateur de la Côte-d'Or a donné la formule qui me semble la plus vraie et la plus correcte de toutes : « Vous ne pouvez pas me demander, dit-il, si je suis pour ou contre les ralliés, si je prétends les admettre ou les exclure. Il ne doit y avoir en France que des Français et dans la République que des républicains. »

Le voyage le plus attendu est par malheur celui qui ne se fera pas. La Bretagne ne verra point le président de la République et, sans nul doute, c'est une grande déception pour elle. Toutes les fêtes sont contremandées, et les femmes de Bretagne ont gros cœur en replaçant leurs drapeaux dans les armoires. Mais M. Carnot ne veut pas que son indisposition fasse trop de malheureux ; il a dit que les croix de la Légion d'honneur feraient le voyage sans lui et aussi les secours largement distribués aux œuvres de bienfaisance.

La Chambre a repris la discussion des projets relatifs aux réformes électorales. La manière de consulter le suffrage universel et d'en traduire par des lois la volonté souveraine est certainement bien défectueuse encore. Les inventions abondent en France et hors de France, comme on l'a vu récemment par l'exemple de la Belgique, et tous les législateurs s'efforcent sans cesse d'arriver à une expression plus exacte, plus sincère et plus libre de la conscience des peuples.

Combien souvent ces recherches s'éloignent du but et à quel point les intérêts particuliers donnent le change sur les intérêts généraux, il serait difficile de le dire. M. Letellier, député d'Alger, propose de [illegible] obligatoire, mais on volt, par le nombre des abstentions à la Chambre, que le [illegible] ment facultatif.

La question du renouvellement partiel, agitée dans toutes nos Chambres [illegible] cussion. Il semble par malheur que la Chambre, arrivée presque au terme de son mandat et fatiguée par tant de luttes, n'ait plus assez de force ni de confiance en elle-même pour résoudre un problème aussi considérable. Comme il arrive presque toujours dans les Parlements, les circonstances étrangères au projet lui-même ont plus d'influence et de poids que tous les arguments appartenant à la cause. La chaude éloquence de M. Raynal n'a pu tirer sensiblement la Chambre de sa froideur. L'orateur cependant a proposé un excellent moyen pour affranchir les députés actuels du scrupule qu'ils ont de paraître donner plus d'étendue à leurs pouvoirs. Il les a invités à voter la durée de quatre ans et le renouvellement par moitié tous les deux ans, en sorte que la première série se renouvellerait après la deuxième année. La Chambre actuelle, bien entendu, se retire tout entière, quoiqu'il arrive, et se représente en bloc au suffrage universel.

On a calculé que près de cinq cents propositions émanant de l'initiative parlementaire, sous la présente législature, n'avaient pu arriver jusqu'à la discussion : il n'en fut pas autrement sous la Chambre précédente.

Un projet de loi considérable de M. Pelletan sur les chemins de fer attend son jour depuis six ou sept ans, et il n'est sans doute par encore prêt de le trouver. Pour remédier à cet engorgement de tous les canaux parlementaires, on a proposé beaucoup de moyens, une nouvelle organisation des commissions, une nouvelle vigueur attribuée à l'initiative des députés ; aucun de ces palliatifs ne peut, dit M. Raynal, concourir à une solution efficace. Il n'y a qu'une seule résolution à prendre, voter le renouvellement partiel, si l'on veut sortir de l'impuissance et de l'anarchie.

La permanence du pouvoir législatif a toujours été au nombre des principes du parti républicain, fidèle représentant de la souveraineté nationale ; cette permanence donnerait à la fois plus de force à la politique intérieure et à la politique extérieure. On a souvent dans cette *Revue*, pour toutes ces raisons et pour bien d'autres, demandé le renouvellement de la Chambre par séries. Il ne semble pas que nous puissions encore cette fois-ci avoir l'espérance de réaliser cette réforme.

Le renouvellement partiel, pour être accepté, devrait sans doute se présenter avec l'accompagnement d'un certain nombre d'autres modifications, législatives ou constitutionnelles. On dit, et nous l'avons pensé nous-mêmes quelquefois, que le renouvellement partiel s'allie mal avec le mode de scrutin individuel par arrondissement, et l'on peut craindre que la Chambre, déjà faible par son origine, s'affaiblisse encore par cette manière de se renouveler.

Le Sénat, qui possède le renouvellement partiel, possède en même temps le scrutin de liste. Mais parle-t-on du Sénat, on entend dire aussitôt qu'il n'est pas bon d'avoir deux Chambres soumises au même système électoral, et les partisans d'une Chambre unique soutiennent que le renouvellement partiel de la Chambre des députés rendra le Sénat superflu.

Il ne paraît pas possible de convoquer les électeurs avant septembre ; ceux qui proposent le 20 août ne peuvent pas croire que le budget soit terminé à temps pour permettre la convocation à cette date.

HECTOR DEPASSE.

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

15 juin 1893.

Le comte Kalnoky n'aura pas fait attendre longtemps à la presse et au gouvernement germaniques le désaveu de ses déclarations trop hardies aux Délégations austro-hongroises. Il vient de les rétracter devant la commission du budget de la Délégation autrichienne. Mais les justifications dont il a payé les susceptibilités allemandes ont manqué de netteté, et la preuve c'est qu'elles sont diversement interprétées.

C'est une reculade, affirment les uns : l'Autriche proteste de son dévouement à la Triple alliance. Elle adopte, elle appuie la thèse du militarisme prussien sur la nécessité d'armer à outrance. Le comte Kalnoky ne dit plus que les préparatifs belliqueux sont un véritable danger pour la paix; il affirme aujourd'hui tout le contraire.

C'est une aggravation, déclarent les autres. Prétendre que l'Autriche peut rechercher l'amitié russe sans desservir la Triple alliance, sous prétexte que M. de Bismarck proclamait le maintien de bons rapports entre l'Allemagne et la Russie nécessaire à la Triple alliance, c'est une défaite ironique. En réalité, l'Autriche veut *fara da se,* prétention perturbatrice, incompatible avec la conception prussienne du programme et des fins de la Triplice.

La vérité, c'est que la diplomatie viennoise, livrée à elle-même par les embarras du cabinet de Berlin, est revenue d'instinct à ses mœurs traditionnelles, à son incurable manie de duplicité systématique.

Pour pénétrer le sens de ses velléités actuelles, il suffit de se reporter à une quarantaine d'années en arrière, de 1853 à 1856, et de se rappeler la politique ondoyante et cauteleuse de Buol, ses atermoiements, ses suggestions machiavéliques pour ménager et duper à la fois la Prusse, la Russie et cette néfaste coalition anglo-française, qui nous a coûté plus tard l'Alsace et la Lorraine. Aujourd'hui, comme alors, l'Autriche ambitionne le rôle de médiatrice armée; et, pour y parvenir, son premier mouvement est de recourir aux procédés de jadis, de retomber dans cette passion invétérée de ne jamais jouer franc jeu, qui ne lui a pourtant rapporté que de médiocres bénéfices.

Les Allemands ont eu mauvaise grâce à se plaindre d'une ingratitude dont ils ont profité et qu'ils ont mérité plus que personne d'éprouver à leur tour. D'ailleurs, ils viennent de s'aviser, un peu tard, il est vrai, de s'en faire une arme en faveur de la loi militaire. La fragilité de l'alliance austro-hongroise, quel irrésistible argument pour la propagande prussienne!

Pour l'instant, n'en déplaise à l'Allemagne et à ses amis, l'évolution plus ou moins sincère de la diplomatie autrichienne fait du Tsar le véritable arbitre de la paix européenne. Mais la Russie, qui a beaucoup appris, depuis 1856, n'a certainement pas tout oublié. Elle ne pourra vraiment se fier aux dispositions du cabinet de Vienne que le jour où, dans l'empire de François-Joseph, le pays légal ne sera plus en désaccord avec le pays réel; où la majorité de la population, celle qui paye le plus de contributions en hommes et en impôts, ne sera plus exclue de toute influence sur les affaires politiques.

Ce jour pourrait bien être moins éloigné que ne pensent les bénéficiaires de la constitution dualiste. L'archiduc Charles-Louis, héritier présomptif du trône, ne néglige aucune occasion de manifester des tendances identiques à celles des masses populaires. Dernièrement, il recevait en audience de congé l'attaché militaire russe à Vienne; après avoir évoqué l'époque heureuse de la fraternité des Romanoff et des Habsbourg, il prononça cette phrase, dont on s'est fort ému dans les cercles pangermanistes : « Il faut espérer que ce temps reviendra de nouveau pour le bonheur de ma patrie! »

*
* *

Quand le cabinet Sagasta, soutenu par les 300 voix que lui ont données les élections du mois de mars dernier, orienta patriotiquement le libéralisme dynastique espagnol vers une politique de régénération économique, il était permis d'espérer que ses adversaires lui accorderaient une sorte de trêve du bien public et qu'ils s'abstiendraient de compliquer les difficultés de son ingrate mission.

Le programme du gouvernement libéral, pour la première session de la législature, ajournait les questions de politique pure, promettait la stricte neutralité internationale de l'Espagne, et visait seulement à des améliorations d'extrême urgence pour l'intérêt supérieur de l'État : réorganisation des finances nationales et mesures tendant au relèvement économique du pays. Les moyens d'exécution étaient sages et modérés : réduction des dépenses jusqu'à la limite indiquée par la prudence, et augmentation des recettes autant que la richesse publique le permettrait, moins par la création de nouvelles taxes que par une répartition plus équitable des charges existantes, et surtout par une perception plus sévère des impôts actuels. Enfin, ce système, courageusement appliqué, avait commencé à porter ses fruits. Grâce aux réductions opérées dans les divers budgets ministériels et dans les dotations princières, grâce à la fermeté du fisc à l'égard des contribuables récalcitrants, — en Espagne, ce ne sont pas les moins riches, — on avait amené dans les caisses du Trésor un excédent sensible de recettes pour les premiers mois de l'année courante.

Pourtant, cette politique bienfaisante n'a pas trouvé grâce devant l'opposition. Le cabinet libéral s'est heurté à une coalition d'intérêts particuliers, d'exigences régionales, de rancunes et d'ambitions politiques. M. Sagasta n'a pu qu'à grand'peine retenir plusieurs de ses collègues qui voulaient abandonner la partie, découragés par les résistances que rencontrait dans le Parlement leur programme d'économies. Dès lors a commencé une sorte de crise gouvernementale qui durait hier encore. Les conservateurs s'étaient mis à la tête de cette ligue de tous les égoïsmes contre l'intérêt général. Leur tactique avouée était de retarder le vote des réformes financières afin d'empêcher le ministère d'en profiter pour équilibrer le budget de l'exercice qui commence le 1er juillet. M. Sagasta, voyant son œuvre sérieusement menacée, a montré enfin une énergie salutaire. Il a décidé que si les conservateurs persistaient dans leur obstruction, les réformes proposées seraient appliquées par décret royal. Depuis, l'opposition s'est décidée à désarmer provisoirement.

*
* *

En attendant les résultats des élections allemandes, qui ont lieu aujourd'hui même, retenons un fait à peine mentionné par les journaux quotidiens, et qui est, en réalité, un gros événement. L'escadre russe qui figurait à la revue navale de New-York va être ralliée par deux cuirassés envoyés de Cronstadt, et prendra aussitôt l'affectation et le nom d'*Escadre de la Méditerranée.* Notre flotte ne sera donc plus isolée devant l'écrasante coalition des forces méditerranéennes de l'Angleterre, de l'Italie et de l'Autriche. Il faut à l'escadre russe un point de ravitaillement; il sera facile de lui en trouver un, soit à Bizerte, soit en Corse, soit sur nos côtes. Ce bon procédé compléterait utilement la convention commerciale franco-russe qui va être bientôt signée. Rendons justice à la diplomatie anglaise, elle n'a rien négligé pour obtenir ce brillant résultat.

G. Blachon.